

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

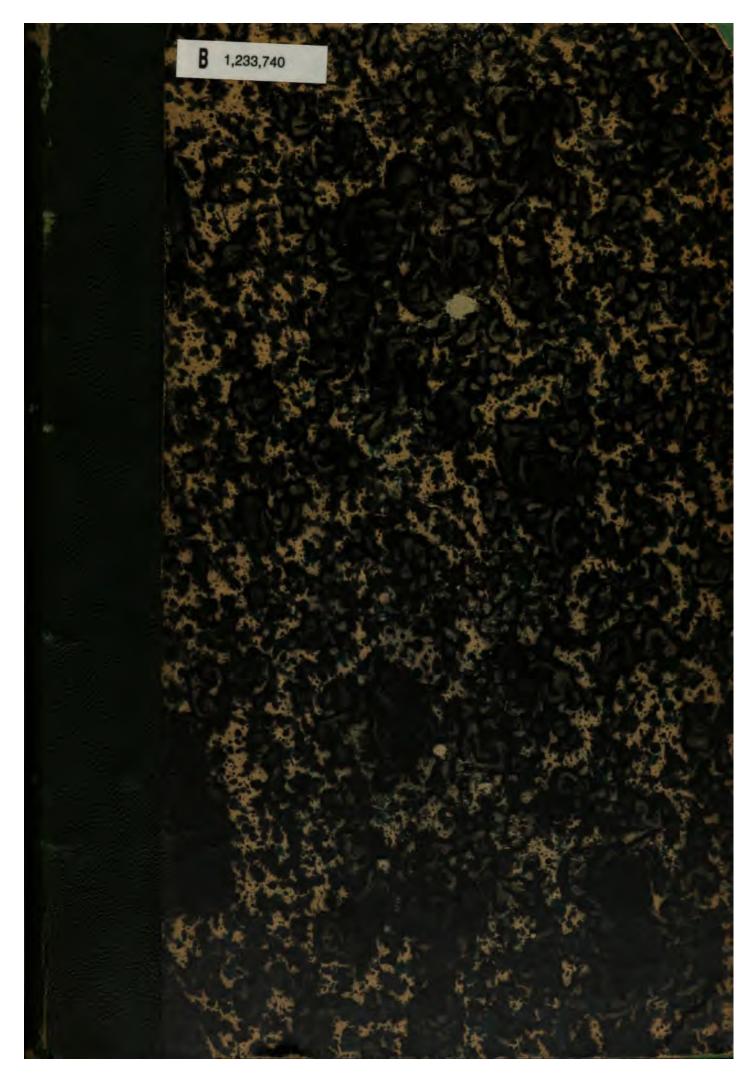
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

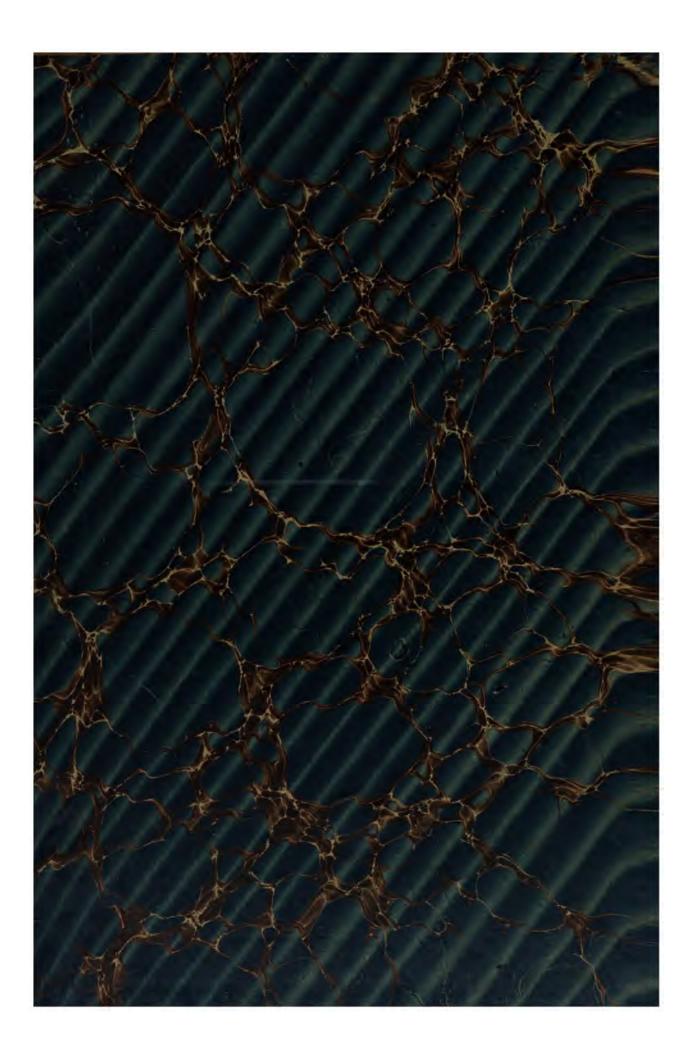
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com









•

· ·

• · •

,

.

·

·

.

RÉPERTOIRE

DES

CONNAISSANCES USUELLES

LISTE DES AUTEURS QUI ONT CONTRIBUÉ A LA RÉDACTION DU 10° VOLUME DE CETTE ÉDITION.

MM.

MM. Allonville (comte Armand d'). Andrieux. Aubert de Vitry. Audiffret (H.). Bandeville (l'abbé). Bardin (le général). Barthélemy (l'abbé J.). Baudry de Balzac. Beaufort (A. de). Béchem. Bei@eld-Lefèvre. Bertrand (F.). Billet Bodin (Made Camille [Jenny Bastide]). Bordas-Demoulin. Boreau (Victor). Bory de Saint-Vincent, de l'Académie des sciences. Bouchitté (il.), ancien recteur de l'Académie d'Rure-et-Loir. Boulitet, ancien proviseur. Bouliée (A.). Bourdon (D' Isid.), de l'Acad. de médecine. Braconnier (Édouard). Bradi (comtesse de). Breton, de la Gazette des tribunaux. Briffault (Eugène). Brunet (Gustave), à Bordeaux. Cahen (S.), traducteur de la Bible. Castil-Blaze. Chabrol (E. de). Champagnac. Charbonnier (D'). Chasles (Philarète), professeur au Collège Clarion, ancien professeur à la Faculté de médecine de Paris. Clermont (N.). Colange (Léo de). Cellu. Colombat, de l'Isère (D'). Coquerel (Charles). Danjou (F.). Darroux (Victor). Delbare (Th.). Démezil. Denne-Baron. - (Made Sophie).

(Dieudonné).

Desclozeaux (Ernest), anc. secrét. géné-

ral du ministère de la justice.

Dubief (F.). Du Bois (Louis), ancien sous-préfet. Duchesne (ainé), conservateur de la Bibliothèque impériale. Duckett (W.-A.). Dufau P.-A.). Dufey (de l'Yonne). Dumas (J.-B.), de l'Académie des sciences, sénateur. Du Mêge (Alexandre). Dupin (baron Charles), de l'Académie des sciences, sénateur. Duplessis (l'abbé J.). Dupuis-Delcourt. Du Rozoir (Charles). Fauche (llippolyte), Favrot. Fayot (Frédéric). Ferry, ancien examinateur à l'École polytechnique. Fossati (Dr). Fournier (Edouard). Français de Nantes (comte), ancien pair de France. Priesse (Camille de). Galibert (Léon). Galleis (Napoléon), Gaubert (D' Paul). Gaultier de Claubry. Gelié (L.-N.). Genevay (A.). Giniez (Dr). Golbéry (P. de), ancien procureur général. Goupil (Dr Auguste). Guadet (J.). Halliez (D'). Hatry (F.). Héricourt (A. d'). Husson (Auguste). Janin (Jules). Joncières. Jubinal (Achille), député au corps législatif. Juillen (Bernard). Kirwan (A.-V.), avocat au Quren's Bench, à Londres. Labitte (Charles). Laine, ancien généalogiste des ordres du Roi.

MM. Laurentie. Lemonnier (Charles). I.émontey. de l'Académie française. Leneir (Ch. Alexandre). Leverrier, de l'Académie des sciences. Louvet (L.). Mac-Carthy (Oscar). Mantz (Paul). Matter. Merilens. Merlin. Millin, de l'Institut. Moléon (V. de). Mondelot. Mongiave (Eug. G. de). Nigard (Charles). Odolant-Desnos. Ourry. Paffe (C.-M.). Page (Th.), capitaine de vaisseau. Pascallet (E.). Pantet (Jules). Pecaneur (C.). Pellissier. Pelouze père. Pongerville, de l'Académie française. Reiffenberg (bpron de). Bendu (l'abbé), évêque d'Annecy, Richer (B.). Rienzi (L.-D. de). Roujoux (baron de). Rousseau (Jean-Jacques). Roux (E.). Saint-Amour (Jules). Saint-Prosper. Saint-Prosper jeune. Sandeau (Jules). Sandras (D'). Saucerotte (Dr), à Lunéville. Savagner (A.). Ségulas (Anais). Teyssèdre. Tharaud (Paul). Tiby (Paul). Tissot, de l'Académie française.

Valmont S.).

Viollet-Leduc.

Virey (J. -J.).

Vandoucourt (le général G. de).

Viennet, de l'Académie française.

Zadik Pacha (Michel-Czaykowski).

Laurent (D' L.), anc. chirurgien en chef

de la marine.

Typographic Firmin Didot. - Mesnil (Eure).

DICTIONNAIRE

DE LA

CONVERSATION ET DE LA LECTURE

INVENTAIRE RAISONNE DES NOTIONS GÉNÉRALES LES PLUS INDISPENSABLES A TOUS

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET DE GENS DE LETTRES

SOUS LA DIRECTION DE M. W. DUCKETT

Seconde édition

ENTIÈREMENT REFONDUE

CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS MILLIERS D'ARTICLES TOUT D'ACTUALITÉ

Celui qui voit tout abrége tout.

Montasquiru.

TOME DIXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C"

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

M DCCC LXXV

Les lecteurs sont prévenus que tous les mots espacés dans le texte courant (par exemple : Transsubstantiation, *Immortalité*, *César*) sont l'objet d'articles spéciaux dans le Dictionnaire, et constituent dès lors autant de renvois à consulter.

RERE **10** (11 製 😼 1597 Bin 植石 18: 274 la Es

10 70533. DICTIONNAIRE

DE

LA CONVERSATION

ET DE LA LECTURE.

FRERET' (NICOLAS), secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et helles-lettres, naquit à Paris, en 1688. Son père, procureur au parlement, cût désiré lui faire suivre la carrière du barreau; mais reconnaissant combien peu il avait l'esprit des affaires, il finit par le laisser libre d'obéir au penchant qui l'entratnait vers les lettres. En effet à l'age de seixe ans. Fréret, élève de Rollin, était déjà un prodige d'érudition; aussi en 1714 ne pouvant encore prendre place parmi les membres de l'Académie, à cause de sa jeunesse, y fut-il, en attendant, admis à titre d'élève. Son début fut signalé par un discours sur l'origine des Français, qui choqua les opinions alors admises, et blessa si vivement l'abbé de Vertot, que celui-ci dénonça l'auteur au ministère. Fréret fut mis à la Bastille. Duclos assure que des propos indiscrets sur l'affaire des princes légitimés furent la véritable cause de sa détention. Quoi qu'il en soit, Fréret occupa les loisirs forces qu'on lui faisait à relire attentivement les auteurs grecs et latins, acquérant ainsi une connaissance plus approfondie de cette antiquité, qui fut l'objet des travaux de toute sa vie. Dans l'ardeur de son zèle pour la science, il voulut aller visiter la Chine, afin d'étudier par lui même ses annales; mais, ne pouvant réaliser son projet, il apprit du moins le chipois d'un lettré de cette nation, venu en France en 1712. Aidé des lumières d'un célèbre missionnaire, le père Goubil, Fréret établit que l'histoire des Chinois, loin de se perdre dans la nuit des temps, était fixée dans les livres de Moise, et ne remontait pas au delà de l'an 2,575 avant J.-C.

La géographie avait également été l'objet de ses travaux, et dans ses papiers l'on ne trouva pas moins de 1,357 cartes tracées de sa main. Reconnaissant l'influence des idées religieuses et philosophiques sur les révolutions des peuples, il entreprit de débrouiller la cosmogonie en même temps que la philosophie des Orientaux, puis celle des Grecs; et rien de plus curieux et de plus instructif que les dissertations qu'il composa sur ces différents sujets. Outre les langues anciennes, il savait l'anglais, l'italien et surtout l'espagnol. Il connaissait aussi, dit Bougainville, son successeur à l'Académie, l'histoire naturelle et les procédés techniques des arts, et possédait assez de géométrie pour devenir bon physicien. Quoi qu'il poursuivit la renommée, il ne la désirait pas uniquement pour lui, mais surtout pour le corps dont il faisait partie, et auquel il rapportait tous ses travaux ; c'est ce qui explique comment la plupart de ses écrits, disséminés dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, dont il fut élu membre en 1716, et secrétaire perpétuel en 1742, ne furent rassemblés et publiés qu'après sa mort.

Les systèmes historiques de Fréret, quelquesois en dé-

saccord avec les livres saints, l'ont fait ranger parmi les philosophies de l'école de Voltaire et de Diderot; mais s'il attaqua ouvertement la religion chrétienne dans quelques écrits, il les garda soigneusement en portefeuille, ou ne les communiquant qu'à des amis discrets et éprouvés. Passant la plus granue partie de sa vie dans son cabinet, il n'avait point ces formes élégantes et polies que le grand monde seul enseigne. Aussi allait-il rarement dans les salons; il leur préférait de beaucoup le ca fé *Procope*, où il disputait sans cesse avec Boindin sur des questions de métaphysique et de philosophie. Ce fut là que Duclos fit sa connaissance. Fréret mourut le 8 mars 1749, à l'âge de soixante et un ans. Saint-Prossrea jeune.

FRÉRON (ÉLIE-CATHERINE), le fondateur du journalisme en France après Renaudot, naquit à Quimper, en 1719. Il était allié par sa mère à la famille de Malherbe. A la fin du dix-huitième siècle, à l'instant même où la pensée humaine commençait cette longue révolte qui a enfanté la plus longue, la plus difficile et la plus mémorable des révolutions, an moment même où toute l'Europe, éblouie et étonnée, di-sait à Voltaire : Tu seras roi, Voltaire! un homme arriva pour défendre, lui tout seul, la littérature du dix-septième siècle, qui était déjà de la vieille littérature, les principes du grand règne, qui étaient déjà de vieux principes, la croyance de Bossuet et de Louis XIV, qui était déjà de la vieille croyance. Cet homme, qui combattit seul toute sa vie pour la sainte cause du goût, et de l'art, et des ràgies, cet homme, qui eut pour mot d'ordre : Racine et Boileau, cet homme a été le plus courageux et le plus constamment courageux de son temps. Tout seul, lui qui n'était pas même le dernier des gentilshommes, ou le dernier des hommes d'Église, il a désendu, nuit et jour, la cause du roi et de l'Église, abandonnée par la France entière, par l'Europe entière. Tout misérable que vous le voyez là, perdu dans la foule, sans protecteur, sans appui, sans am, sans conseil, tout seul, il a osé s'opposer à Voltaire, le Mahomet de ce temps-là; il a tenu tête, tout seul, aux encyclopédistes ameutés en masse, et à l'Encyclopédie, cette statue d'argile aux pieds d'argile!

Il arrive à Paris tout jeune, sait ses études chez les jésuites et prosesse quelque temps au collége Léuis-le-Grand. Puis, à vingt ans, il osse à l'abbé Des sont ain es de travailler avec lui à ses Observations sur les écrits modernes et à ses Jugements sur quelques ouvrages nouveaux; et à peine a:t-il pris la plume, qu'il ait oublier son maître, qui meurt en 1745. Alors commence cette lutte de vingt ans entre Fréron et le parti philosophique. Chaque jour, matin et soir, si était sur la brèche, voyant venir les nouveaux hommes et

les œuvres nouvelles. Tont le dix-septième siècle passa devant lui en hurlant des cris de rage; et lui, il jugea tranquillement et de sang-froid le dix-huitième siècle qui passait. Jamais vie littéraire ne fut plus occupée et plus remplie; à chaque instant c'était un nouvean veau dont il fallait s'occuper sans relâche: Tantôt Diderot, moitié abbé, moitié philosophe, arrivant de sa petile ville de Langres en sabots et à demi vêtu; tantôt un homme qui allait avoir quarante ana, arrivant de Genève sans argent, sans habits, sans renommée, sans protecteur, dévoré depuis vingt ans par d'invincibles et puérites passions, et qui allait être blentôt Jean-Jacques Rousseau, c'est-à-dire l'auteur de l'Émile, de l'Héloise et du Contrat Social. En bien! non-seulement Fréron juge Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert, mais encore Montesquieu et Busson, deux grands seigneurs d'un très-grand style.

Ce sont là des travaux! Nommez-moi un grand ouvrage du dix-huitième siècle qui ait échappé à l'analyse complète, à la justice indépendante, au jugement toujours sûr de Fréron! Et en même temps nommez-moi un grand ouvrage de ce siècle qui ne demande pas pour être jugé entièrement la vie d'un homme! Et après les maîtres, pensez-vous aussi que les disciples n'aient pas eu leur tour dans cette histoire littéraire du dix-huitième siècle, écrite jour par jour par Fréron? Les voici en effet qui arrivent les uns après les autres, tous les philosophes à la suite, tous les poêtes à la suite, Grimm, Helvétius, le baron d'Holbach, Condillac, La Harpe, Chamfort, qui encore? Ils arrivent tous en masse, en foule, en tombant sur la gloire, ou tout au moins sur la renommée, comme de pauvres morts de faim; les économistes, les philosophes, les déistes, les athées, les vieillards et les jeunes gens, les plébéiens et les grands seigneurs, les républicains et les théocratiques, ils arrivent tous, chacun apportant sa petite ruine, chacun apportant son petit sophisme, celui-ci ôtant à la langue, celui-là y ajoutant, tous détruisant, arrangeant, recomposant et massacrant cette belle langue du siècle de Louis XIV : et à tous ceux-là, qui accouraient en foule à la ruine de Carthage, il fallait que Fréron tout seul répondit, l'un après l'autre, et à tous en même temps ; Fréron seul désendait pied à pied, pouce par pouce, ce beau royaume de la philosophie, de la croyance, de l'art et du goût au dix-septième siècle, attaqué et battu en brèche de toutes parts; et il publiait en 1746 ses Lettres à Mus la comtesse de ***, supprimées à cause de leurs violences contre les célébrités de l'époque, et de 1749 à 1750, en collaboration avec l'abbé de La Porte, 13 volumes in-12 de Lettres sur quelques écrits du temps, qui auraient eu le même sort sans la protection du roi Stanislas.

Dans la liste formidable et très-incomplète des grands écrivains et des grands ouvrages auxquels Fréron eut affaire dans sa vie, je no vous ai pas encore nommé le plus redoutable, le plus intrépide, le plus atroce de tous, Voltaire. Autant Voltaire aimait la gloire, autant il haïssait Fréron. Autant Voltaire adorait la toute-puissance, autant il haïssait Fréron. Oui, le grand Voltaire, ce maître souverain de l'Europe philosophique et littéraire, ce grand poëte qui a pensé détrôner le Christ, ce roi tout puissant dont la capitale était Ferney, ce roi de l'esprit et des révolutions, des grâces et des paradoxes, ce prodige qui a renversé, en se jouant, et comme il eût brisé une porcelaine chez M^{me} de Pompadour, une monarchie et une religion de quinze siècles, s'il a été jaloux de quelqu'un dans sa gloire et dans sa toute puissance, ce grand Voltaire, il n'a été jaloux ni de Racine, ni de Corneille, ni de Bossuet, ni de Jean-Jacques Rous-seau, ni de Montesquieu, il a été jaloux de Fréron ! Et Fréron a été attaqué par Voltaire autant et aussi souvent et plus violenment attaqué que Notre-Seigneur Jésus-Christ luimême! Fréron a été traité comme une religion, attaqué comme une croyance, et ce rare esprit, Voltaire, a été aussi inquiété par l'Année littéraire que par la Bible! Oui, Voltaire a été arrêté par ces lignes écrites avec sang-froid et sans colère! Oui, Voltaire a porté ses deux mains de fer et de seu contre ce chisson de l'Année littéraire, et il n'a pu venir à bout de l'anéantir! Lui Voltaire, arrêté dans sa gloire par cette misérable seuille, et jouant, lui Voltaire, visà-vis de Fréron, le rôle de cette princesse des contes de Persult qu'une toile d'araignée empêche de sortir de sa prison, parce que la toile d'araignée renaît toujours! Lui Voltaire, ainsi arrêté par Fréron! Avouez avec moi qu'en esset étrange, et qu'en esset Voltaire, se voyant vaincu comme Cromwell par ce grain de sable placé là, a eu bien raison d'être surjeux toute sa vie, et de toute sa sureur, contre Fréron.

Aussi, vous savez comment s'est exhalée cette immense colère de Voltaire, qui n'a jamais eu d'égale : tout ce qu'un homme peut supporter et soulfrir en ce monde, Fréron l'a supporté et souffert. Il a eu tous les genres de courage : on l'a frappé à coups de bâton, on l'a humilié dans sa personne, dans ses enfants, dans sa femme, dans son honneur, dans sa probité, dans ses mœurs, dans son foyer domestique; on l'a trainé sur le théâtre (chose inouïe depuis Aristophane)! et là, devant le peuple assemblé, en présence de tous les grands seigneurs de la cour et de tous les puissants de la ville, c'a été à qui lui cracherait le plus au visage tout ce que la hainea de fiel et la rage de venin, tout ce que le mépris peut imaginer dans ses accès de brutalité, tout ce que des crocheteurs pris de vin, tout ce que des femmes de la halle brûlées de soif, peuvent trouver dans leur gosier desséché d'horribles, de sales et d'infâmes mensonges, tout cela a été prodigué et versé à plein vase sur la tête de Fréron le journaliste! Voltaire à cette grande occupation a passé une grande partie de sa vie. Voltaire voyait Fréron partout, c'était pour lui l'abime entr'ouvert qui épouvantait Pascal. Au milieu d'une grande dissertation historique, Voltaire s'interrompait pour attaquer Fréron. Au milieu d'un conte léger, il s'arrêtait pour insulter Fréron. En plein poëme, il insultait Fréron. Partout, à chaque instant, Voltaire écrit le nom de Fréron. Fréron est insulté dans le même livre que la Pucelle d'Orléans. Fréron est insulté dans Candide. C'est contre Fréron que Voltaire a lancé sa plus immortelle satire, le Pauvre Diable, cette horrible philippique de génie, à laquelle ou ne peut rien comparer, pas même les plus horribles passages de Juvénal. Ensin, c'est contre Fréron que Voltaire a écrit L'Écossaise, cette horrible comédie, dans laquelle un homme vivant a été montré au doigt comme le plus assreux des misérables. Le comédien qui le joua a imité jusqu'à sa figure; il s'est même procuré un de ses habits; il s'est avancé sur le bord du théatre, et il a dit : Je suis un voleur, un sot, un misérable, un mendiant, un vénal; et pendant les cinq actes de la pièce il s'est jeté à lui-même de la boue au visage, et personne n'a pris la défense de cet homme, seul contre tous...

Cependant, à cette première représentation de L'Écossaise. plus d'un cœur a dû battre, plus d'un tront a dû pâlir, quand soudain, au dernier acte, au moment le plus grand de l'admiration générale, on vit aux premières loges une pauvre femme qui tombait évanouie, et à l'orchestre un homme éperdu qui se levait tout debout, en s'écriant avec des larmes de désespoir : Ma femme! ma femme! Or, cette semme évanouie, c'était la semme de Fréron; or, cet homme qui était resté impassible pendant ces trois heures d'abominables tortures, et qui pleurait voyant sa semme évanouie, c'était Freron lui-même. Sont-ce là, je vous prie, les vengeances d'un peuple civilisé? Ce jour-là un homme était à côté de Fréron, et cet homme eut seul le courage de désendre l'homme attaqué, en lui parlant avec la considération due au malheur. Celui qui osa soutenir Fréron contre toute cette soulevée, c'était Malesherbes, le même homme de bien et de courage qui osa plus tard désendre la vie de Lonis XVI. On composerait, du reste, plusieurs gros volumes des excellentes épigrammes et des immortelles satires dont Fréron a été accablé; il n'y a pas un homme de ce temps-là, même Palissot, qui ne se soit trouvé de l'esprit et beaucoup d'esprit contre Fréron. Jean-Jacques Rousseau, qui garde si souvent le plus honorable sang-froid contre Voltaire, a adressé à Fréron une lettre violente qui se termine par le mot le plus insultant. « Vous dites, Monsieur, que vous vous enveloppez dans votre vertu: je ne vous le conseille pas, vous auriez là un méchant manteau. . Et cependant, Fréron a tenu bon, et n'a pas lâché d'un pas; jusqu'à la fin il a persévéré dans la route qu'il s'était tracée. Au nombre de ses travaux il faut placer sa défense de l'ancien théâtre et sa constante admiration pour Corneille et pour Racine, et son opposition constante à cette larmoyante et fade comédie par laquelle on espérait remplacer la comédie de Molière. C'est Fréron qui le premier a trouvé la critique dramatique, comme il a trouvé le style de la critique littéraire. Fréron est le plus habile analyste de ce monde. Son coup d'œil est prompt et sûr; sa parole est rapide et vive; il est peu facile à éblouir, et jamais homme ne s'est mieux tenu en garde contre les étincelles du faux bel-esprit et les efforts grandioses du mauvais goût. Fréron sait par cœur tous les modèles : ajoutez que c'est lui qui a formulé les droits de la critique; on écontait, même en la maudissant, cette voix importune de Fréron, parce qu'à tout prendre, cette voix disait la vérité.

Fréron était bien malade quand on vint lui apprendre que ses ennemis l'emportaient enfin, et que le garde des sceaux, M. de Miromesnil, venait de supprimer le privilége de l'Année littéraire. A cette nouvelle, Fréron, désarmé, s'avous vaincu pour la première sois; cependant, il ne ressentit mi indignation ni colère. « Ah! dit-il, en s'efforçant de sourire, e'est là un malheur particulier qui ne doit détourner personne de la désense de la monarchie; le salut de tous est attaché au sien. » Disant ces mots, il baissa la tête, et mourut, accablé de fatigues et d'ennuis, le 10 mars 1776. Au reste, il mourut à temps, quand la révolution allait venir avec sa grande voix imposer silence à toute parole qui n'était pas pour elle. Fréron emporta dans sa tombe le journal littéraire et la critique littéraire. Après lui le journal devist une puissance politique; il ne s'était attaqué qu'à des écrivains, il s'attaqua à tous les autres grands pouvoirs : il passa de la théorie des révolutions à la pratique des révelutions. Qu'aurait dit Fréron s'il avait pu prévoir les journaux de la Terreur, et si Marat, le père Duchesne, appuyant sur son épaule sa main chargée de sang et de barbarismes, fot veau lai dire : Salut et fraternité à mon confrère Fréron!

FRÉRON (LOUIS-STANISLAS), né à Paris, en 1765, fils du précédent, eut pour parrain le roi Stanislas. Aussi, quoiqu'il n'eût guère plus de dix ans à la mort de son père, le privilège de l'Année littéraire lui fut-il rendu, et il en jouit jusqu'en 1790; mais il ne prit que fort peu de part à la rédaction, qui appartint surtout à son oncle Royou et à l'abbé Geoffroy, le futur collaborateur du Journal des Débats. Jeune homme de sêtes et de plaisirs, il ne marcha pas, du reste, sur les traces de son père. Enfant et dans les bras de sa mère, Fréron le fils avait pu apprendre ce qu'il en coûte pour détendre la société contre ceux qui l'oppriment, et com-bien c'est une triste position de défendre plus grand que soi. Il est donc pardonnable de n'avoir pas voulu continuer son père, et d'avoir pris le parti le plus facile et le plus homoré. Malbeureusement, l'ancien condisciple de Robesierre à Louis-le-Grand ne lut pas un simple révolutionnaire, laissant aller la révolution, qu'on ne pouvait plus contenir; il fut un révolutionnaire fanatique, impitoyable, sanguinaire. Qui le croirait? la gloire de Marat empêchait Fréron de dormir! Pour contre-balancer l'Ami du Peuple, Fréron publia L'Orateur du Peuple, et là il s'abandonnait à tous les horribles excès d'un homme naturellement timide, et qui ne sait pas s'arrêter dans sa cruauté, parce qu'il ne sait pas s'arrêter dans sa faiblesse. Enfin, pour tout dire, le fils de Frécon le grand critique, oubliant à la fois son père et le noble exemple qu'il lui avait donné, vota la mort du roi, son bienfaiteur, et il osa s'en vanter plus tard! Et c'est ce même Preron, fils de Freron le critique, que la Convention envoya à Marseille comme un instrument de mort; et là, à Marseille, Fréron le fils, s'abandonnant de nouveau à ses

fureurs, inscrivit son nom sanglant et déshonoré à cêté da nom de Collot d'Herbois, qui était le Fréron de Lyen, comme Fréron était le Collot d'Herbois de Marseille.

Qui sait si tel homme qui avait battu des mains à la représentation de L'Écossaise ne paya pas de sa tête, sous Fréron le proconsul de Marseille et de Toulon, les applassdissements barbares dont il avait accueilli le nom du grand critique Fréron? Au fait, qui pourrait dire ce qui se passalt dans l'âme de Fréron le fils, quand enfin, après les longues années de son enfance, ces années chargées d'humiliations et d'insultes publiques, il se vit dans sa jeunesse un nom redouté à l'égal du nom de Marat? Au fait, cet enfant, qui avait été élevé dans le cabinet de Fréron le critique, qui avait vu son père nuit et jour au travail, dévoué toute sa vie aux principes conservateurs, ne recueillir de son ouvrage que les insultes et les moqueries de ceux même qu'il défendait; au fait, Fréron le fils, qui avait vu mourir son père sous les coups de la disgrace du garde des sceaux Miromesnil, avait du prendre en grande pitié et en grand mépris cette société misérable, qui était si peu reconnaissante, et qui se défendait si mal. Tant d'injures accumulées pendant trente ans sur la tête du père, et quelles injures! ont du nécessairement retomber sur le cœur du sis; et comme c'était là, pour ce jeune homme sans croyance et sans fidélité, des injures sans contre-poids, comme en ceci il n'était pas soutenu comme l'était son père par la conscience de son courage et d'un devoir noblement rempli, on s'explique à peu près comment le fils de Fréron, cet ensant qui était né si doux et si humain, soit devenu féroce par le besoin de venger son père. Ne vous étonnez donc pas de lui voir porter sur le peuple des mains violentes; ne vous étonnez pas de le voir commander l'artillerie contre le peuple : ce jour-là il avait sous ses ordres un jeune officier d'artillerie qui avait nom Bonaparte, et qui avait pris Toulon à lui seul ; et là. sa milieu du Champs-de-Mars, Fréron le fils mitraillait le peuple amoncelé.

Depuis ce temps Fréron fils eut des fortunes diverses à subir. De terroriste qu'il était, il se fit l'ennemi de Robes pierre; Robespierre brisé, l'assassin de Toulon et de Marseille se trouva bientôt à la tête de la réaction antipacobine. Il était thermidorien; il avait des partisans, qu'on appelait la jeunesse dorée de Fréron; puis enfin, quand la France arriva au 5 vendémiaire, Fréron redevint ce qu'il avait toujours été, un mauvais agitateur, moins que rien. Il alla mourir en 1802, à Saint-Domingue, sous les ordres du géral Leclerc, le mari de Pauline Bo naparte. Chose étrange encore! Pauline était almée de Fréron, et elle aimait Fréron avec l'autorisation de son frère. On a encore les correspondages de Fréron et de Pauline.

Jules Jamin.

FRESERIUS (CHARLES-REM), chimiste allemand, est né en 1818 à Francfort. D'abord élève en pharmacie il s'adonna ensuite à l'étude des sciences naturelles, et fréquenta l'université de Bonn et celle de Glessen, où Liebig le choisit pour suppléant. Reça agrégé de chimie en 1843, il fut chargé, en 1845, d'enseigner cette science à l'institut agronomique de Wieshaden. Sur ses instances, le gouvernement du duché de Nassau fonda dans cet établissement un laboratoire (1848), qui reçut plus tard de notables agrandissements et auquel on joignit, en 1862, une école de pharmacie. Les leçons de Fresenius l'out rendu célèbre dans toute l'Allemagne, et ses ouvrages lui out acquis dans le monde scientifique une autorité incontestable. Nous citerons en première ligne ses deux Traités d'analyse chimique qualitative (1841) et quantitative (1846), pais son Manuel de chimie agricole, forestière et financière (1847). Il a fondé en 1863 à Brunswick un Journal d'analyse chimique.

FRESNEL (Augustin-Jean), physicien célèbre par ses belles recherches sur la lumière, naquit le 10 mai 1788, à Broglis (Enre), et après avoir fait ses études à Caen, fut reçu de bonne heure à l'École polytéchnique, d'où il sortit

pour entrer à l'École des Ponts et Chaussées, qu'il ne quitta que pour être envoyé avec le titre d'ingénieur dans le département de la Vendée. Destitué pendant les cent jours, à cause du zèle royaliste qu'il avait témoigné, il résolut de se livrer à l'étude des Sciences physiques et mathématiques pour lesquelles il s'était toujours senti une vocation marquée ; et un premier mémoire sur la disfraction de la lumière, soumis à l'Académie des Sciences au mois d'octobre 1815, le signala à l'attention du monde savant. Les matières traitées dans ce mémoire devinrent le sujet d'un prix mis au concours par l'Académie en 1817; et Fresnel, reprenant et complétant ses expériences précédentes, adressa à ce grand jury scientifique un second mémoire, qui obtint, en 1819. le prix proposé. Dans ce beau travail, il avait trouvé, à l'aide de la théorie des ondulations et du principe des interférences, des formules représentant avec la plus grande exactitude toutes les circonstances du phénomène de la diffraction de la lumière, la largeur des franges colorées, la marche curviligne de leurs bandes obscures et brillantes, et l'intensité de la lumière infléchie dans l'ombre. A la seconde restauration, il avait été réintégré dans ses fonctions d'ingénieur des ponts et chaussées, et bientôt après chargé d'un service à Paris, qui lui permettait de se livrer en même temps avec facilité aux études objet de sa prédilection spéciale. Plusieurs mémoires, publiés à l'appui d'une théorie nouvelle qui renversait les idées émises par les plus célèbres physiciens, et qui a été le point de départ des savantes recherches de MM. Jamin et Cauchy, acheverent d'illustrer le nom du jeune savant, qui des 1823 était élu à l'unanimité membre de l'Académie des Sciences, et à qui en 1825 la Société royale de Londres conférait le même honneur. Nommé membre de la commission des phares, Fresnel cut bientôt justifié cette marque de confiance sympathique du ponvoir par l'invention du système des pliares lenticulaires, admirable création, qui équivalait à une révolution dans cette partie si importante des services publics, et qui lui assure à jamais la reconnaissance des marins de tous les pays. Il mourut à Ville-d'Avrav, le 14 juillet 1827.

FRESQUE, peinture faite avec des couleurs terreuses détrempées dans de l'eau pure et appliquées sur un mur nouvellement enduit d'un mortier composé de chaux et de sable, conditions toutes nécessaires pour donner à la fresque une longue durée. En effet, le mélange de chaux et de sable devient, avec le temps, aussi dur que la pierre, avec laquelle il s'unit beaucoup mieux que le plâtre; qui finit souvent par se détacher; puis la couleur s'incorpore parfaitement dans l'épaisseur de l'enduit, sur lequel on ne l'applique que tandis qu'il est frais, c'est-à-dire assez chargé d'humidité lui-même pour que l'eau colorée s'impregne dans tous les pores de l'enduit. C'est pour cette raison que cette manière de peindre a reçu le nom de fresque (de l'italien fresco). Autrefois on écrivait en français fraisque, afin de mieux faire sentir son analogie avec le mot frais.

Pour que l'enduit ait la fraîcheur convenable, on ne doit couvrir chaque matin que la portion de mur qui peut être peinte dans la journée; et si quelque chose retarde ou suspend le travail de l'artiste, il doit faire abattre l'enduit pour le refaire de nouveau. Dans cette manière de peindre, un artiste doit travailler vite et toujours au premier coup, car la fresque ne permet pas de retouches. Une grande composition ne peut donc être exécutée que par fragments, et chaque partie doit être totalement terminée avant que la partie voisine puisse être même tracée. Ce genre de peinture exige des artistes fort exercés, dont la main soit aussi sûre qu'habile. Un tel travail ne convient non plus que pour de vastes compositions, placées à une assez grande distance du apectateur, comme sont les coupoles, les voûtes et les grands plafoads.

Afin de ponvoir travailler avec sécurité. l'artiste a soin l'avoir des dessins où tous les contours soient bien arrêtés, et sur lesquels il a également soin d'indiquer la place des clairs et des ombres. Il calque alors ces dessins avec une

pointe, qui les empreint facilement sur l'enduit, et acquiert ainsi la certitude de ne pas faire d'erreurs. Afin d'avoir un guide plus certain, ces dessins, nommés cartons, sont ordinairement coloriés; cependant, quelquefois ils n'offrent qu'un simple trait de la grandeur de l'exécution: pour le reste du travail, l'artiste se contente d'un petit tableau, sur lequel il retrouve l'effet et la couleur.

La méthode de la peinture à fresque paraît être la plus ancienne de toutes : aussi ne peut-on fixer son origine. Les grandes peintures dont parle Pausanias, faites par Polygnote dans le Pœcile d'Athènes et le Léché de Delphes, ainsi que d'autres peintures antiques, pourraient bien avoir été exécutées à fresque. Celles que l'on retrouve dans les temples d'Égypte, à Herculanum et à Pompéi, sont aussi faites dans des manières semblables à la fresque. Nous ne pensons pas devoir entrer ici dans aucun détail sur toutes ces anciennes peintures; une grande partie d'entre elles sont maintenant détruites, et on ne les connaît plus que par les descriptions qu'en ont données différents auteurs, tant anciens que modernes, Pausanias, Philostrate, Pline, Caylus, Bellori, Norden, Pococke et Winckelmann. Mais il sera peut-être bon de donner une idée succincte des fresques modernes les plus remarquables : nous citerons d'abord celles qui ont été faites par Giotto et Cimabué à Assise, celles qui décorent les murs du Cam po-San fo de Pise : elles ont été faites par Buffalmaco, Orcagna, Simon Memmi, Spinello d'Arezzo et Benozzo Gozzoli; celles qui ont été peintes en 1440 par Dominique de Bartolo dans l'hôpital de la Scala à Sienne. Nous citerons aussi les célèbres fresques peintes par Raphael dans plusieurs des chambres du Vatican, les arabesques peintes dans les loges, l'histoire de Psyché et de l'Amour, ainsi que Le Triomphe de Galathée, dans le palais de Chigi ; puis Les Sibylles, dans l'église de Sainte-Marie de la Paix à Rome. Ces fresques sont toutes des compositions de Raphael. Nous rappellerons encore celles qui ont été faites par Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, et dont la plus importante est cette vaste composition du Jugement dernier, qui occupe en entier le fond de cette chapelle ; le dome de Parme, dans lequel le Corrège a représenté le paradis dans la coupole, et les quatre Pères de l'Église sur les pendentifs; la célèbre galerie Farnèse, où se voient les plus beaux témoignages du grand talent d'Annibal Carrache; les fresques peintes par Dominique Zampieri dans la chapelle de la Grotta-Ferrata, où sont représentés plusieurs traits de la vie de saint Barthélemy et de saint Nil; puis les fresques relatives à sainte Cécile, qui se voient à Rome dans l'église de Saint-Louis des Français, également peintes par le Dominiquin, ainsi que l'histoire d'Apolion, peinte à Frascati dans le palais Aldobrandini; la coupole de Saint-André della Valle à Rome, par Lanfranc; les voûtes et sossites du palais Barberini, où se trouvent des compositions allégoriques à la gloire de cette illustre maison, par Pierre Berettini; l'histoire de la maison Farnèse, peinte dans le palais de Caprarole, par les frères Thaddée et Frédéric Zucchero; enfin, nombre d'autres grandes et vastes compositions peintes à Naples, à Rome, à Bologne et à Gênes, par Charles Marotti, Ciro Ferri, Joseph d'Arpino, Luc Giordano et François Solimène, ainsi que par François Salviati, Cignani et Bibienna. Nous citerons encore deux peintres italiens: Grimaldi, dit Bolognèse, et Romanelli, qui tous deux vinrent à Paris, où ils ont fait plusieurs peintures à fresque, soit dans diverses salles du Louvre, soit dans le palais Mazarin. Plusieurs d'entre elles ont déjà été détruites depuis longtemps.

Nous terminerons cet article en citant encore les fresques faites à Paris par plusieurs artistes français: la plus ancienne est celle de la coupole du Val-de-Grâce, peints par Mignard et célébrée par Molière; la coupole et les pendentifs du dôme des Invalides, peints par Jouven et et Deiafosse; la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice, par Pierre; puis, dans la même église, deux chapelles peintes de 1820 à 1822, l'une par M. Vinchon et l'autre par M. Abel

de Pujol; la coupole de Sainte-Geneviève, par Gros; les travaux de Delacroix, de Flandrin, etc.

FRET. Ce mot dérive des mots fraight, fracht, vracht, qui signifient charge dans les langues du Nord. On nomme Fret le prix de la location d'un navire et aussi le transport de la cargaison d'un armateur (voyez Affrétement).

FRETIN, menu poisson. C'était proprement et originairement la morue, qui se divisait en quatre qualités : meilleur fretin, grand fretin, fretin de rebut, et menu fretin. Par extension, ce mot a été appliqué à tout petit poisson (voyez ÉTANG), puis à tout rebut, à toute chose de bas prix, de minime valeur. Enfin, on s'en est servi autrefois dans le style grivois comme injure ou terme de mépris. Huet, évêque d'Avranche, dérive ce mot de l'anglais farthing, petite monnaie du pays.

FREYBERG. Voyez FREIBERG. FREYCINET (LOUIS-CLAUDE DE SAULCES DE), DAvigateur célèbre, capitaine de vaisseau, membre de l'Académie des Sciences, commandeur de la Légion d'Honneur, né en 1779, à Montélimart, mort à Paris, en 1842, servit tour à tour en qualité d'aspirant, d'enseigne, et de lieutenant de vaisseau. En 1803 il commandait la goëlette La Casuarina, qu'il quitta pour la corvette Le Géographe, à bord de laquelle il fit son premier voyage de découvertes sous les ordres du commandant Nicolas Baudin, chargé d'aller compléter la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande. De 1804 à 1805, Freycinet monta la corvette Le Voltigeur. En 1811 il fut nommé capitaine de frégate. En 1817 il obtint le commandement de la corvette L'Uranie, destinée au grand voyage auquel il doit sa réputation, et qui dura plus de trois ans et demi. Cette mission avait pour principal objet la recherche de la figure du globe dans l'hémisphère du Sud, celle des éléments du magnétisme terrestre dans ces parages et la solution de plusieurs questions météorologiques proposées par l'Académie des Sciences.

L'Uranie partit de Toulon le 17 septembre 1817. A bord se trouvaient le capitaine Duperrey, célèbre depuis par son voyage de La Coquille; Bérard, aussi excellent marin qu'habile o-bservateur; Quoy, savant modeste, que bénissent les hopitau x de Brest; Gaudichaud, de l'Académie des Sciences; Gaimard, plus tard président de la commission scientisque chargée d'explorer le Spitzberg, et Jacques Arago, qui devait livrer au public une esquisse de ce voyage, qu'il a réimprimée depuis. C'était la première fois qu'une femme faisait partie d'une semblable expédition : M'e de Freycinet, récomment mariée, toute jeune, toute dévouée, avait suivi à bord son mari, à son insu, sous un costume de matelot. Lorsque cette violation flagrante des lois maritimes sut racontée à Louis XVIII, il pensa qu'il fallait la juger avec inclulgence, un pareil exemple ne lui paraissant pas devoir être contagieax.

Après avoir relâché à Gibraltar et à Sainte-Croix de Ténérisse, où Mene de Freycinet reprit les habits de son sexe, sons lesquels elle fut aimée et respectée de tout l'équipage, L'Uranie gagna Rio-de-Janeiro, se dirigea vers le Cap de Bonne-Espérance, mouilla à Maurice, à Bourbon, à la baie des Chiens, à l'île de Timor, que Freycinet avait déjà visitée avec Baudin, à l'île Ombay et à Dilli, chef-lieu des établissements portugais de cette côte. De Ceram on pénétra dans le détroit qui sépare Amboine de Bourou, on mit le cap sur Gassa, on rectifia plusieurs erreurs géographiques entre Guébé et Vaigiou, on établit un observatoire sur l'île de Raswak, sous l'équateur, d'où l'on partit le 5 janvier 1819; puis, en passant, on vit les Iles de l'Amirauté, on traversa l'archipel des Carolines et l'on arriva aux tles Mariannes. La celles de Guham, Rottal et Tinian furent successivement explorées; et ce n'est qu'après avoir recueilli de nombreux matériaux sur les mœurs, l'histoire naturelle et la géographie de cette contrée, qu'on fit voile vers les îles Sandwich, ch les études scientisiques de l'expédition se poursuivirent sur trois d'entre elles : Owhyhi, témoin des malheurs de! Cook, Mowhi et Whahou. Ce sut dans la traversée de cette

dernière île au port Jackson que la corvette fit la découverte de la petite tle Rose, qui fut ainsi nommée du nom de la patronne de Me de Freycinet.

En coupant les ties de la Polynésie australe, on essaya de rectifier la position de celles du Danger, Pylstar, Howe et des Navigateurs; on doubla, en laissant sur sa route la terre de Van-Diémen, l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zélande; on reconnut le 5 février 1820 les côles de la Terre-de-Feu, près du cap de la Désolation, et l'on s'arrêta à la baie de Bon-Succès, dans le détroit de Lemaire. Un épouvantable ouragan en chassa bientôt la corvette : l'équipage se félicitait déjà d'avoir échappé à sa furie, quand une roche des Malouines vint le punir de sa joie. Ce fut le dernier élan de ce navire.

Dans cette circonstance périlleuse, le sang-froid de Freycinet ne lui fit pas défaut un seul instant : tout fut sauvé. et pendant le long séjour qu'on fit sur cette terre inhospitalière, les opérations magnétiques ne discontinuèrent pas, quand on ne savait pas le matin si l'on aurait des vivres le soir : fort heureusement un mauvais navire mexicain La Paz, que les vents contraires et une voie d'eau contraignirent, sur ces entrefaites, à relacher aux Malouines, vint arracher l'équipage aux angoisses d'une mort horrible : on l'acheta, on le nomma La Physicienne, et, après une rude traversée jusqu'à Montevideo, on regagna Rio-de-Janeiro, dernière relâche de l'expédition. Trois mois plus tard, on débarquait, le 13 novembre 1820, au Havre, après avoir sauvé les collections précieuses recueillies avec tant de zèle durant cette longue campagne scientifique. De retour à Paris, Freycinet présenta le résultat de ses travaux à l'Académie des Sciences. Le rapport d'Arago fut un éloge sans restriction de l'état-major de la corvette, de l'équipage et de l'infatigable commandant. Le conseil de guerre, séant à Brest, en l'acquittant pour la forme, lui prodigua les louanges les plus honorables pour sa conduite avant et après le naufrage. La relation de son voyage, imprimée avec luxe aux frais du gouvernement, a pour titre: Voyage autour du monde entrepris par ordre du roi sur les corvettes de S. M. L'Uranie et La Physicienne, pendant les années 1817 à 1820 (8 vol. in-4°, 1324-1844, avec atlas).

La large part de Freycinet dans ce magnifique travail lui ouvrit les portes de l'Académie des Sciences en 1826; il faisait déjà partie du Bureau des Longitudes, dont il était devenu l'un des membres les plus actifs. En 1820 il avait été nommé capitaine de vaisseau; en 1833 il obtint sa retraite. Son nom a été donné à une contrée de la Nouvelle-Hollande, découverte par Baudin en 1802, et à une île de l'archipel Dangereux, découverte en 1823 par Duperrey. Freycinet a été en 1821 un des fondateurs de la Société de Géographie.

Son frère ainé, le contre-amiral baron Henri DE SAULCES DE FREYCINET, né en 1777, mort en 1840, servit avec distinction dans la marine militaire sous l'empire, administra l'île Bourbon en 1820 et la Guyane en 1827.

FREYCINET (CHARLES-LOUIS DE SAULCES DE), ingénieur, né en 1828, à Foix, appartient à la même famille que les précédents. Admis à dix-sept ans dans l'École polytechnique il en sortit en 1848 le quatrième et devint plus tard ingénieur des mines. En 1856 la compagnie des chemins de fer du Midi lui confia l'exploitation en chef de son réseau. Au bout de cinq années il rentra au service de l'Etat, et sut chargé d'une série de missions scientifiques et industriel les, tant en France qu'à l'étranger, lesquelles furent l'objet de consciencieux rapports couronnés en 1869 par l'Institut. Il les condensa dans deux ouvrages intitulés Traité d'assainissement industriel (1870, in-8°) et Principes de l'assainissement des villes (1870, in-8°, avec planches). Avant cette époque il avait déjà publié des ouvrages de science pure : Traité de mécanique rationnelle (1858, 2 vol.), Étude sur l'analyse infinitésimale (1859), et Théorie mathématique de la dépense des rampes de chemins de fer (1860, in-8°). Après la

révolution du 4 septembre, M. de Freycinet sut nommé préset de Tarn-et-Garonne. Mais à jeine M. Gambella eut-il pris possession du ministère de la guerre qu'il l'appela aussitôt à la direction supérieure de ce département avec le titre de délégué personnel du ministre (10 octobre 1870). La part de M. de Freycinet dans la conduite de la guerre est encore très-peu connue; il en a consigné le récit dans un livre très-simplement écrit et qui a pour titre : la Guerre en province pendant le siège de Paris (1871, in-8°). C'est à lui qu'on doit la réorganisation des services du mi nistère, la création du bureau des cartes, de celui des reconnaissances, du comité d'études des moyens de désense, du corps du génie civil, etc. Après l'armistice, M. de Freycinet donna sa démission et rentra dans la vie privée.

FREYRE (Don MANUEL), général espagnol, né en 1765, à Ossuña, en Andalousie, fut nommé en 1798 major dans un régiment de hussards, et venait de passer lieutenantcolonel au moment où éclata la guerre de l'indépendance (1808-1814).; Les services distingués qu'il rendit à son pays à cette époque le firent successivement monter de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant général. En 1820, Ferdinand VII l'ayant choisi pour l'opposer à l'insurrection victorieuse de l'île de Léon, il adressa de Séville, le 14 janvier, aux troupes placées sous ses ordres un ordre du jour, à l'esset de les préparer à marcher contre l'insurrection. Toutelois, appréciant les difficultés de la situation, Freyre sembla vouloir obtenir par la voie des négociations un résultat qu'il regardait comme impossible avec le seul emploi de la force; et ses mesures eussent peut-être été couronnées de succès, si de nouveaux mouvements insurrectionnels n'étaient point survenus en Galice et ailleurs. Pendant le mois de levrier, il avait bloqué l'île de Léon du côté de la terre et fait poursuivre le général Riégo dans les montagnes de la Ronda, lorsque, le 7 mars, des députés se présentèrent à son quartier général de Puerto Santa-Maria pour le sommer, au nom d'un grand nombre d'officiers de marine et d'artillerie en garnison à Cadix, d'avoir à faire proclamer la constitution. Freyre se rendit de sa personne le surlendemain à Cadix, afin d'y juger par lui-même du véritable état des choses; et alors, contraint par la force des choses et aussi par la nouvelle de l'arrivée prochaine du comte de l'Abisbal, il promit de faire proclamer la constitution le lour suivant. Lorsqu'il revint, le 10, à Cadix, des scènes de carnage, dont les causes sont demeurées un mystère, éclatèrent dans cette ville. Aussitot que l'ordre fut rétabli, les officiers de la garnison vinrent le trouver, réclamant de lui l'arrestation immédiate des officiers d'artiflerie, corps dont les opinions politiques étaient devenues suspectes aux partisans de la constitution. Freyre y consentit, et compléta cette mesure de conciliation en faisant sortir de Cadix les bataillons compromis dans l'échaussourée. Le 14 il reçut enfin l'ordre royal, daté du 7, en vertu duquel la constitution sut solennellement proclamée à Cadix; mais à quelques jours de là, il se voyait enlever son commandement, et il sut même mis en état d'arrestation, comme accusé d'avoir été le principal Instigateur des massacres de Cadix. Remis en liberté lors du rétablissement du régime absolu, Freyre vécut jusqu'à la mort de Ferdinand VII dans la plus profonde retraile. En 1833, il se déclara en faveur de la reine Isabelle, fut créé pair du royaume, commandant en chef de la garde royale et capitaine genéral de Madrid ; mais il monrut des les premiers mois de 1834.

FREYTAG (Georges-Guillaume-Frédéric), professeur de langues orientales à l'université de Bonn, l'un des plus célèbres arabisants de notre époque en Allemagne, est né le 19 septembre 1788, à Lunelourg; et c'est surtout par les études toutes spéciales qu'il a faites à Paris, dans les années 1815 et suivantes, sous la direction du savant Sylvestre de Sacy, qu'il a pu parvenir au rang distingué qu'il occupe aujourd'hûl parmi les orientalistes. Le premier résultat de ces études fut la publication de ses Selecta ex His-

toria Halibi (Paris, 1819.). L'ammée suivante il fut appelé à la chaire qu'il occupe encore aujourd'hui à Bonn. Parmi ses ouvrages les plus importants nous citerons sa Grammaire abrégée de la Langue Hébraïque (1835), sa Chrestomatie Arabe, et son grand Lexicon Arabicum Latinum (4 vol. in-4°, 1830-37), dont il a été publié un abrégé (1837, in-4). Nous mentionnerons encore de lui : Arabum Proverbia (3 vol., 1838-44); Caabi Ben Sohair, Carmen in laudem Muhammedis dictum (1833, in-4°); Hamasæ Carmina, collection des plus anciens poemes arabes d'Abou-Temmam, avec des scolies arabes (1828, in-4°); Exposition de la versification arabe (1830);

Il est mort le 16 novembre 1861.

FREYTAG (GUSTAVE), littérateur, né le 13 juillet 1816, à Kreuzbourg (Silésie), fréquenta l'université de Breslau et fut reçu en 1838 docteur en philosophie à Berlin. En 1847 il alla habiter Dresde, et en 1849 Leipzig, où. de concert avec Julien Schmidt, il fonda le Messager de la frontière, journal qu'il n'a cessé de rédiger qu'en 1861. Il devint, en 1854, conseiller aulique du duc de Saxe-Cobourg-Gotha, qui le choisit ensuite pour son lecteur ordinaire. Après avoir débuté dans les lettres par un recueil de poésies intitulé A Breslau (1845), il écrivit pour le théâtre plusieurs drames en vers, dont quelques-uns se sont maintenus au répertoire. Sa comédie des Journalistes (1854) est l'une des meilleures productions de l'art moderne en Allemagne. Il est aussi l'auteur de quelques romans; celui de Doit et avoir (1855), sorte d'épopée bourgeoise, a été traduit en français. Ses derniers ouvrages ont pour titres : Tableaux de la vie passée en Allemagne (1859, 2 vol.), Nouveaux tableaux (1862), le Manuscrit perdu (1864), etc.

FRIABLE, épithète qui s'applique aux corps tendres et fragiles, qui se divisent ou se réduisent aisément en poudre sous les doigts : tels sont le platre, les pierres calcinées en général, etc. En physique, la friabilité est la propriété qu'ont certains corps de céder à l'action d'une puissance tendant à en isoler les molécules. Cet état provient du peu de cohésion des parties de ces corps.

FRIAND, FRIANDISE. Les mots friand, friande, s'appliquent également aux personnes qui aiment les choses délicates et recherchées, et à ces choses elles-mêmes. quoique ces dernières soient plus spécialement désignées sous le nom de friandises. C'est à tort que quelques personnes attachent à l'idée de ce mot celle d'un vice, et la définissent un appétit désordonné pour les choses délicates. C'est sans doute faire contracter aux enfants une mauvaise habitude que de les gor ger de sucreries, de friandises, mais ce défaut est moins honteux que la gourmandise. Le gourmand recherche en général la quantité, le friand la qualité.

FRIBOURG, un des vingt-deux cantons suisses, le neuvième dans l'ordre de la Confédération, présente une superficie de 20 myr. carrés, et confine aux cantons de Berne, de Vaud et de Neuschatel. D'après le recensement de 1870, sa population s'élevait à 110,832 individus, dont 92,000 catholiques et plus de 16,000 réformés. Les habitants de 46 communes de ce cauton parlent allemand, et ceux de 239 communes parlent français. Le français est la langue officielle du gouvernement; mais toutes les lois et décrets du grand-conseil, de même que tous les arrêtés obligatoires sur toute l'étendue du canton, sont rédigés dans les deux langues. Le sol de ce canton se compose en général de collines et de montagnes boisées, dont les plus élevées, continuation de la chaîne alpestre de l'Oberland, sont situées dans la partie méridionale et la plus froide du canton, sans toutefois atteindre les limites de la région des neiges éternelles. La majeure partie du lac de Morat, de même que le lac Noir (Schwarzsee) et celui de Seedorf appartiennent à ce canton. Ses cours d'eau les plus importants, la plupart assuents du Rhin, sont la Saane ou Sarine, la Broye et le Chandon. La population a pour principales

FRIBOURG

ressources l'industrie agricole alpestre (fabrication des fromages de *Gruyères*), et la culture des céréales, de la vigne, du tabac et des légumes. Les montagnes fournissent du grès, de la pierre calcaire de la nature du marbre, et un peu de bouille.

La ville de Fribourg, fondée en 1179, par le duc Berthold IV de Zæhringen, sur les bords de la Saane, profondément encaissée entre deux rangées de rochers, fut pendant cent cinquante années en constantes hostilités avec Berne, à cause de son attachement à ses seigneurs. Aux termes du traité de Stanz, elle sut admise en 1481 avec son territoire dans la confédération. Là aussi la démocratie dégénéra insensiblement en oligarchie bourgeoise. En effet, indépendamment du grand-conseil, investi de la puissance législative et du petit-conseil, chargé du pouvoir exécutif, il s'y forma un conseil des Soixante, exerçant le droit de censure sur les autorités supérieures, an-dessus duquel s'éleva encore plus tard une chambre secrète, armée des pouvoirs les plus étendus. La domination exercée par les familles patriciennes alla toujours se consolidant davantage; et dans leurs longues luttes contre la cour de Rome, de même que contre les évêques de Lausanne, qui depuis la Réformation résidaient à Fribourg, ces familles s'emparèrent de toute l'autorité civile. Toutesois, dès 1581 les jésuites obtenaient l'autorisation de fonder un établissement permanent à Fribourg. Sous la Restauration, en 1818, non-seulement on y admit les lignoristes et bientôt après les jésuites, mais encore on leur restitua leurs anciennes propriétés.

Vers la fin du dix-huitième siècle commencèrent à se manisester des germes de révolte contre le joug de l'oligarchie, tant dans les campagnes que dans la ville et au sein même des populations françaises. Occupé le 2 mars 1798 par les Français, Fribourg devint partie intégrante de la république Helvétique, puis, sous le régime de la médiation, l'un des dix-neul cantons et l'une des six directions (Vororte). La restauration venue, l'aristocratie rétablit son ancienne domination, tout en en adoucissant quelque peu les formes; et îl en fut ainsi jusqu'à ce que, en 1830, un soulèvement populaire eut pour résultats la reconnaissance du principe d'égalité de droits et la constitution de janvier 1831. De même que dans les autres cantons régénérés, cette consti-tution garantissait la liberté de la presse, la liberté individuelle, etc.; mais elle décidait en outre que la religion catholique romaine était la seule religion officielle du canton, à l'exception de l'arrondissement de Morat, où le culte de la confession réformée était seul permis par la loi. Elle stipulait aussi la possibilité de reviser la constitution après un délai de douze ans. Cependant, en présence d'une opposition libérale qui croissait toujours en forces, le parti aristocratique et sacerdotal ne laissait pas que de conserver sa prépondérance, et il s'en servit notamment dans l'affaire des convents d'Argovie et à propos de la question des jésuites. En 1847 Fribourg accéda de même au Sonderbund. Une tentative à main armée faite par les libéraux en janvier 1846 à l'esset de renverser le gouvernement et de sorcer le canton à se retirer du Sonderbund, échoua complétement. L'occupation de Fribourg par des troupes fédérales, le 16 novembre 1847, put seule amener la chute du parti jésuitico-aristocratique. Elle donna le pouvoir non pas seulement au parti libéral, mais au parti démagogique.

Le lendemain de cette occupation, un gouvernement provisoire fut élu et établi en remplacement du précédent. En notame temps une assemblée législative et constituante, produit du suffrage universel et direct, fut convoquée; et la constitution de 1848, libérale dans la plupart de ses dispositions et garantie par la confédération, sortit des délibérations de cette assemblée. On omit toutefois, et pour cause, de soumettre le nouveau pacte constitutionnel à l'acceptation formelle on au rejet du peuple; à l'instar de la constitution de 1830, elle exigeait en outre qu'il s'écoutat un delai de quatorze années pour qu'il fit possible d'en entreprendre la révision. Tous les citoyens avaient le droit de prendre

part aux élections ayant pour but la nomination de cette assemblée constituante; mais on s'explique que sous l'impression immédiate de l'occupation par les troupes fédérales, le parti naguère dominant et maintenant vaincu se soit abs tenu. Les autorités établies en vertu de la nouvelle consti tution décidèrent d'ailleurs que les citoyens qui se refuse raient à prêter serment à la constitution seraient privés de l'exercice du droit électoral. Ces dispositions, et surtout la longueur du délai fixé pour la possibilité de modifier la constitution, excitèrent beaucoup de mécontentement: et les meneurs du parti aristocratique et sacerdotai n'eurent garde de ne point le mettre à profit. Il en résulta diverses tentatives d'insurrection, notamment en 1850 et le 22 mars 1851. Cette dernière se termina par la déroute des insurgés, commandés par un individu du nom de Nicolas Carrard, et qui déjà avait pris part aux précédentes insurrections. Six ou sept insurgés furent tués sur place, et les deux frères Carrard faits prisonniers. La sentence rendue le 16 juin 1851 contre les insurgés restés au pouvoir de la justice, les condamna à quinze ans d'emprisonnement dans une maison de correction; mais des la fin de janvier 1852 la peine de Carrard était commutée en quinze années d'exil du territoire sédéral. De même, dans l'insurrection d'octobre 1850, malgré les faits de haute trahison qui avaient été positivement prouvés, il n'y eut que onze accusés de condamnés à un certain nombre d'années de bannissement. Indépendamment de ces tentatives de révolution à main armée, il s'organisa alors dans les formes légales une continuelle agitation, destinée à tenir constamment sur le quivive le gouvernement existant, et qui, il faut bien le reconnaître, ne représentait que la minorité. Or qui ne sait que plus les minorités qui réussissent à s'emparer du pouvoir sont faibles, et plus elles sont violentes et tyranniques? Une pétition issue d'un comité central et revêtue de la signature de 14,000 citoyens, adressée à la diète fédérale, dont on sollicitait l'intervention pour amener un changement dans la constitution ayant été reponssée, l'opposition essaya de parvenir au même but par des démonstrations d'un autre genre. Le parti clérical eut recours encore une fois à la force (21 avril 1853); mais ses adhérents, commandés par le colonel Perrier, furent de nouveau battus. Il prit sa revanche dans les élections de 1856, où il eut le dessus. Le grand conseil, qui venait d'être élu, prépara un projet de constitution, qu'il fit adopter à une assez forte majorité (1858). Une amnistie fut proclamée en faveur des personnes compromises dans les derniers événements; on rétablit plusieurs couvents, on rendit aux jésuites leurs propriétés, et l'on confia au clergé l'instruction publique. Le canton de Fribourg est divisé en sept arrondissements.

Le canton de Fribourg est divisé en sept arrondissements. Les principales localités qu'il renferme sont après son cheflieu: *Estavayer*, dans une position charmante, sur le lac de Meufchâtel; *Bulle*, petite ville assez agréable, située à l'entrée des vallées de Gruyères, où se tiennent d'importantes foires de bétail et de fromages; *Morat*, sur le lac du même nom, ville de 15 à 1600 habitants, célèbre par la bațaille qui s'y livra en 1456. Un obélisque a remplacé le célèbre ossuaire détruit par les Français en 1798; *Romont*, la plus jolie ville de tout le canton, bâtie sur une colline dont le pied est haigné par la Glaise, 900 habitants; *Rue*, sur la Broye; enfin *Gruyères*, en allemand *Greyerz*, petite ville de 4 à 500 âmes, au pied du Molisson: elle a donné son nom à toute la contrée environnante, centre d'une importante fabrication de fromages.

Les suites de la guerre du Sonderbund, la politique jésuitique du précédent gouvernement, et les troubles provoqués par les violences du gouvernement actuel, ont exercé des résultats fâcheux sur ses finances. Depuis longtemps il y a tous les ans une diminution constante sur les recettes, et la dette publique s'élevait, en 1865, à 41,091,320 fr. On ne saurait nier cependant que le gouvernement actuel n'ait fait beaucoup pour améliorer la situation intellectuelle et morale des populations. C'est ainsi

que depuis la révolution de 1847 l'Institution du jury a été introduite dans le canton, et fut mise pour la première fois en activité à Morat, en avril 1851; qu'un comité soutenu par le gouvernement a été établi pour perfectionner l'agriculture, et que l'industrie de l'horlogerie, dont le grand centre est à Lachaux-de-Fonds, a été introduite à Morat.

FRIBOURG, chef-lieu du canton, avec 11,000 habitants, qui parlent français dans la ville haute et allemand dans la ville basse, s'élève bâtie en terrasses sur les deux rives escarpées de la Saane. Elle occupe une vaste superficie, est au total bien bâtie, et entourée sur presque tous les points d'une haute et solide muraille. Pour épargner aux voyageurs arrivant à Fribourg la fatigue de descendre et de remonter les rives si escarpées et si élevées de la Saane, un pont en fil de fer de 272 mètres de développement a été en 1834 jeté d'une rive à l'autre, à une élévation de 52 mètres au-dessus de la rivière. Parmi les quatre églises qu'on compte à Fribourg, on remarque surtout celle de Saint-Nicolas, avec son immense orgue de Moser et sa tour de 112 mètres de hauteur. L'ancien collége des jésuites s'élève semblable à un château-fort, sur une hauteur, à peu de distance de la ville. Près de Fribourg, on a construit un hardi viaduc, qui donne passage au chemin de ser de Lausanne

FRIBOURG EN BRISGAU, ci-devant capitale du Brisgau, aujourd'hui chef-lieu du cercle du Haut-Rhin, dans le grand-duché de Bade, siège d'un archevêché, est situé sur le Treisam, qu'on y passe sur un beau pont. et sur le chemin de fer de Bade à Bâle, à 15 kilomètres du Rhin, au pied de la forêt Noire, dans une belle et fertile contrée, riche en vignobles, compte une population de 20,000 ames, non compris la garnison et les étudiants. La fabrication de la chicorée, du tabac, du papier et de la potasse, la tannerie, la librairie et la typographie constituent les principales industries de cette ville. Sa cathédrale, avec sa tour découpée à jour et haute de 118 mètres, dont la construction, commencée en 1152, ne fut achevée qu'en 1513, est un ches-d'œuvre d'architecture gothique. L'intérieur en est magnifiquement orné, et on y voit un grand nombre de tombeaux, parmi lesquels on remarque surtout celui de Berthold V, duc de Zæhringen. En fait d'autres édifices remarquables, on peut encore citer la maison de vente, le théâtre. le palais archiépiscopal, l'ancien hôtel des états de la province, et l'hôtel de ville. L'université catholique fut fondée en 1457, par l'archiduc Albert d'Autriche, et possède encore de riches fondations dans le pays de Bade, en Wurtemberg et en Suisse, quoique la révolution française lui en ait fait perdre une honne partie, qui étaient situées en Alsace. Au commeucement de 1864 on y comptait six professeurs pour la faculté de théologie, six pour la faculté de droit, sept pour la faculté de médecine, et autant pour la faculté de pluilosophie, deux professeurs extraordinaires et dix agrégés. Le nombre des étudiants était à la même époque de 349, dont 71 étrangers. A l'université est adjointe une bibliothèque de plus de 100,000 volumes. Fribourg possède en outre un gymnase et un lycée. De son archevêché relèvent les évêchés de Mayence, de Fulda dans la Hesse, de Rottenberg dans le Wurtemberg, et de Limbourg dans le duché de Nassan. Les souverains de ces divers États, de même que celui du grand-duché de Bade, professant la religion protestante, il n'est malheureusement pas rare de voir de graves conflits d'autorité et d'attributions éclater entre l'archevêque de Fribourg et tantôt l'un, tantôt l'autre des gouvernements dans les États duquel habitent les ouailles dont il a la direction spirituelle. C'est ainsi, qu'à la sin de 1853 l'archevêque en est venu à lancer, comme il eût pu faire au moyen age, une excommunication publique contre le grand-duc de Bade, en punition des empiétements qu'il reprochait à ce prince de commettre sur sa juridiction spirituelle.

La ville de Fribourg fut fondée en 1118 par le comte Berthold IV de Zæhringen, et élevée en 1120 au rang de ville tibre, avec jouissance du droit de Cologne. Déclarée ville

libre impériale en 1218, elle passa dix ans plus tard par mariage en la possession des comtes de Furstemberg, dont elle secoua le joug en 1327, mais par qui elle ne fit reconnaître son indépendance qu'en 1366, moyennant une somme de 20,000 marcs d'argent, que l'Autriche lui avança; et deux ans après, en 1368, faute d'avoir pu rembourser sa dette, elle passa sous la domination de la maison de Hapsbourg. Devenue place forte importante, elle fut prise en 1632, 1634 et 1638 par les Suédois, et en 1644 par les Bavarois, qui, sous les ordres de Mercy, y battirent le 3 et le 5 août 1644 les Français, commandés par le duc d'Enghien et par Turenne. Ceux-ci la reprirent par trahison en 1677, sous les ordres de Créqui; mais après y avoir construit d'immenses travaux de désense, ils surent obligés par la paix de Ryswick de la restituer à l'Autriche. En 1713 et 1744 les Français s'en emparèrent de nouveau; mais ils durent l'évacuer, aux termes des traités de Rastadt et d'Aix-la-Chapelle (1748), après en avoir rasé les fortifications. Le 24 avril 1848 elle tomba au pouvoir des forces de la Confédération germanique, qui la veille avaient battu sous ses murs l'armée insurrectionnelle; et le 7 juillet 1849, après avoir été évacuée par les autorités badoises et les débris de l'armée

insurrectionnelle, elle sut occupée par les Prussiens. FRIBOURG (Bataille et Siéges de). En 1644 la situation de l'armée d'Allemagne était assez dissicile : Turenne n'avait pu empêcher le général bavarois Mercy d'assiéger et de prendre Fribourg sous ses yeux. Le duc d'Enghien, (voyez Condé, tome VI, p. 234), qui amenait des renforts, n'arriva sur le Rhin que le lendemain de cet événement. De concert avec les maréchaux de Turenne et de Gramont, il résolut d'assaillir immédiatement avec ses 20,000 hommes l'armée ennemie, dont la position dans les montagnes de la forêt Noire, appuyée sur Fribourg, était formidable. L'attaque commença le 3 août; le duc d'Enghien conduisit et ramena plusieurs fois ses troupes à la charge. Voltaire, dans son Siècle de Louis XIV, a prétendu qu'il jeta son bâton de commandement dans les lignes ennemies et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti : c'est de la poésie. Ce qu'il y a de certain, c'est que le prince, sautant à bas de son cheval, prit la tête de la colonne, que tous les généraux, tous les colonels, tous les officiers, tous les volontaires mirent également pied à terre, ce qui redonna du cœur aux soldats; qu'il franchit le premier l'abatis de sapins qui obstruait la route; que tout le monde le franchit après lui, et que ceux qui désendaient la ligne s'ensuirent dans les bois à la faveur de la nuit, qui approchait.

Après un instant de repos. il attaque vainement sept fois un vignoble où l'ennemi s'est retranché. Enfin, Gramont supplie d'Englien et Turenne de faire cesser une boucherie inutile, et protège la retraite avec sa cavalerie. On resta exista sours dans le camp au milieu des cadavres, dont les exhalaisons firent encore de nombreuses victimes. Enfin, on se décida à attaquer les Bavarois, et la victoire qu'on remporta sur eux eut pour résultat immédiat la reddition de Spire, Philippsbourg, Mayence, et quelque temps après celles de Berghen, Kreutznach et Landau. Mercy abandonna au vainqueur son artillerie et ses bagages. La perte de l'ennemi fut de 9,000 hommes, la nôtre de 6,000. Cette terrible bataille ne finit que le 9 août.

Les remparts de Fribourg ont encore été plusieurs fois témoins de faits d'armes de l'armée française. En 1677 cette ville, vigoureusement désendue par le margrave de Bade, les comtes de Fortia et de Kaunitz, dut se rendre, le 16 novembre, après huit jours de siége. Le maréchal de Créqui, y ayant laissé une garnison, repartit le 19, et alla passer le Rhin à Brissac. La nouvelle de cette prompte conquête jeta la consternation dans Vienne.

Villars, mattre de Landau en 1713, attaqua Fribourg. Le baron de Harsch, gouverneur de la place, défendit tous ses ouvrages admirablement. Les instances de la population pour le déterminer à capituler furent superflues. Les Fribourgeois, désespérés, craignant le pillage, vinrent processionnellement avec leurs femmes et leurs enfants, précédés du clergé et de la magistrature, le supplier de céder; mais il demeura inflealible, et fit commencer le feu. Le siége durait depuis deux rois; tous les efforts du prince Eugène pour le faire lever avaient été inutiles. Enfin, le comte de Harsch fit dire à Villars qu'il lui abandonnait la ville et se retirait dans la citadelle, en lui recommandant ses malades et ses blessés. Villars les fit exposer sur le glacis de la citadelle. Des négociations s'ouvrirent dès lors entre le prince Eugène et le maréchal; elles aboutirent aux traités de Rastadt, des 6 mars et 7 septembre 1714.

Enfin, le maréchal de Coigny vint encore assiéger Fribourg en septembre 1744. Louis XV, convalescent, quitta Strabourg pour aller le rejoindre. Le siége fut long et pénible, à cause de l'abondance des eaux du Treisam, qu'il fallait détourner. Les assiégés, qui avaient reçu des renforts, se défendirent opinistrément sous les ordres de Damitz, et tentèrent plusieurs sorties. La France perdit 500 grenadiers à l'attaque d'un chemin couvert; presque tous les officiers du génie furent dangereusement blessés, ce qui n'empêcha pas que la ville ne se rendit le 5 novembre, et que le 6 les articles de la capitulation ne fussent signés dans la tente même de roi. La citadelle ne se soumit que le 25, et la garnison resta prisonnière de guerre.

FRICHE, terre sans culture, et qui porte naturellement quelques herbes peu abondantes. La plupart des friches qui existent en France pourraient être cultivées et produire des céréales, des fourrages, des bois, etc., selon la nature de chacune; mais le défrichement dans les pays où elles occupent plusieurs lieues, dans les communes qui en sont presque entièrement formées, est une entreprise impossible pour les habitants ; la misère et l'ignorance dans laquelle ils vivent sont une double impossibilité. Il sussit de parcourir une partie de la Sologne, du Limousin, du Berry, de l'Auvergne, de voir l'état des habitants, la nature et l'étendue de leurs ressources, pour rester convaincu que les friches produisent la misère, celle-ci l'ignorance; que ces deux efsets devenant la cause de la persistance des friches, ces malheureux sont ainsi placés dans un cercle vicieux d'où ils ne peuvent sortir seuls.

D'un autre côté, considérer les friches, d'une manière absolue, comme la cause principale du peu d'abondance des produits de notre pays, serait une erreur grave : elles n'en sont qu'une cause bien secondaire; nous le disons et nous en sommes profondément convaincu, faire comprendre à nos cultivateurs qu'ils ont plus d'aisance, de richesse à attendre de la culture de vingt hectares de terre convenablement amendés et assolés, que de celle de quarante avec assolement triennal et jachère, est chose plus urgente, plus facile, plus utile à l'accroissement des produits de notre sol, que de prêcher à des malheureux, privés même des ressources nécessaires pour l'acquisition des instruments de tavail, la culture incomplète de terrains qui mangeraient leurs semences.

P. GAUBERT.

FRICTION (de fricare, frotter). On appelle ainsi une opération qui se réduit à exercer sur la peau des frottements avec la main nue ou arméé de divers corps, dans le but de déterminer une excitation plus ou moins vive, comme aussi pour faire absorber par cette surface diverses préparations pharmaceutiques : sous ces rapports, les frictions varient beancoup.

Celles qu'on pratique avec la main nue excitent doucement la partie frottée et y élèvent la chaleur : il se passe dans cette opération une double action, une mécanique et aux électro-dynamique. Cette dernière, admise par plusieurs médecins allemands, est analogue à celle qu'on produit par le magnétisme animal, et n'en est qu'une nuance. Ces frictions suffisent quelquesois pour calmer les douleurs dans des affections nerveuses, et pour provoquer au sommeil, surtent les ensants et les personnes très-excitables.

Les frictions qu'on pratique avec les mains armées de brosses, on de tout autre corps rude déterminent sur la

peau une excitation qu'on peut rapprocher à volonté de l'inflammation. Ce mode accroît la chaleur sur le théâtre de l'action, y appelle le sang et exalte la sensibilité : c'est une médication propre à dévier quelques affections internes comme toutes les médications révulsives; elle est très-usitée par les personnes affectées de rhumatismes chroniques et de douleurs vagues. On les emploie aussi pour ranimer la vitalité sur les parties où elle est faible. Au lieu de brosses pour frotter la peau, on se sert souvent d'une étoffe rude, comme étoffe de laine, drap ou slanelle. Tant qu'on n'ajoute rien à ces procédés, les frictions sont simples et sèches. Ce dernier moyen n'est pas sans valeur, soit pour prévenir ou guérir diverses affections qui proviennent de l'inertie de la peau, soit pour exercer une action dérivative; mais il ne faut y compter que dans des affections légères et récentes : on peut cependant les tenter impunément.

Les frictions qu'on pratique avec des tissus de laine imprégnés de substances médicamenteuses sont très-variées. et leur mode d'agir devient complexe et pfus énergique : non-seulement elles irritent la peau, mais elles fournissent des matières qui peuvent se mêler aux sluides appartenant à la composition du corps humain et influencer l'organisme entier. Diverses préparations de pharmacie sont employées ainsi sous le nom de liniments: telles sont le baume opodeldoch, un mélange d'huile et d'ammoniaque liquide, auquel on associe le camphre, etc. Ces préparations, étant volatiles, ne sont pas absorbées, ou du moins le sont peu, et leur mode d'agir est local : on s'en sert avantageusement dans des cas de douleurs qui ne sont point accompagnées d'inflammation. La propriété irritante des substances pharmaceutiques double l'action mécanique du frottement. On emuloie aussi de la même manière des solutions de divers médicaments dans l'alcool ou l'éther, et celles-ci sont absorbées en partie. L'eau-de-vie camphrée, la teinture d'iode, celle d'éther, sont très-communément administrées par cetté voie pour agir localement et généralement. On administre aussi l'huile ou des pommades par la voie des frictions, et la médication est alors appelée onction; mais elle ne diffère des opérations indiquées ci-dessus que par la nature des médicaments. C'est par ce moyen qu'on traite souvent des maladies graves; celles de la peau, si variées et si opiniatres, sont peut-être plus curables par la voie des frictions que par toute autre. Les diverses préparations de soufre, d'iode, de mercure, parviennent ainsi sur les théâtres des combinaisons les plus intimes qui s'opèrent dans la trame des tissus animaux. On exerce aussi des frictions onctueuses dans plusieurs cas pour calmer les irritations : à cet effet, on emploie fréquemment l'huife simple, dans laquelle on fait dissoudre de l'opium ou du camphre. Par exemple, on a sait un usage très salutaire de ce moyen dans la petite vérole.

On donne aussi le nom de friction à un certain mode d'appliquer l'électricité au traitement de quelques maladies. Dr Charbonnier.

FRIDÉRICIA, ville fortifiée du Danemark (Jutland), située sur les bords du Petit Belt, n'a d'importance que comme lieu de péage des droits de douane pour les vaisseaux qui franchissent le Petit Belt, et aussi comme point d'embarquement pour passer en Fionie, où l'on prend terre à Middelfahrt. Fondée vers le milieu du dix-septième siècle, par le roi Frédéric III, Fridéricia compte 6,500 habitants, dont 700 environ descendants d'une colonie de Français refugiés à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Ses fortifications sont insignifiantes, et ne sauraient résister quelque temps qu'à un ennemi qui ne disposerait pas en même temps d'une petite force navale. Le 3 mai 1848, à la suite du soulèvement des duchés de Schleswig-Holstein, un corps prussien, envoyé au secours du gouvernement national par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, occupa Fridéricia, et y soutint cinq jours après un vis combat d'artillerie contre six chaloupes canonnières danoises, appuvées par le vapeur de guerre l'Hekla. Reprise ensuite par les Danois, Fridéricia fut investie et canonnée le 8 mai 1849 par l'armée nationale des duchés, commandée par la général Bonin. Le 6 juillet suivant les Danois, après avoir reçu par mer d'importants renforts, opérèrent à une heure du matin une vigoureuse sortie, par suite de laquelle l'armée les duchés, après une longue et sanglante résistance, dut céler à la supériorité de forces des Danois et battre en retraite, laissant sur le carreau 2,800 hommes et une partie de leurs batteries armées. Dana la guerre de 1864, cette place, dont les délenses avaient été renforcées, fut bombardée par les Allemands, qui y entrèrent sans résistance après la prisc des lignes de Duppel (28 avril).

FRIEDLAND (Duché de), situé en Bohême, fut érigé en 1623 par l'empereur Ferdinand en faveur de Wallenstein, créé en même temps prince de l'Empire. Il se composait en partie de l'héritage laissé à Wallenstein par un oncle fort riche, et en partie de domaines achetés de 1621 à 1623 avec la fortune de sa première femme, domaines provenant des nombreuses confiscations prononcées à la suite de la révolte de la Bohême, et payés alors 7 millions de florins seulement, tandis qu'ils en valaient au moins 20 (44 millions de francs). Aux termes des lettres patentes portant création du duché de Friedland, il comprenait neus villes, à savoir : Friedland, Reichenberg, Arnau, Weisswasser, Munchengrætz, Bæhmish-Leippa, Turnau, Gifschin et Aicha, et cinquante-sept châteaux et villages, parmi lesquels nous ne citerons que ceux de Welisch, de Kloster, de Neuschloss (l'unique débris de toute cette colossale fortune resté à la veuve de Wallenstein), Widin et Neupestein. Après l'assassinat de Wallenstein (1634), tous ses domaines furent confisqués , et les débris du duché de Friedland servirent à payer la participation des divers auteurs et complices de ce meurtre. C'est ainsi que le comte Gallas obtint pour sa part les seigneuries de Friedland et de Reichemberg; Leslie, celle de Neustadt, etc. On n'évalue pas à moins de cinquante millions de florins la valeur des domaines qui furent alors confisqués, tant ceux de Wallenstein que ceux des gentilshommes assassinés en même temps que lui, comme ses complices.

La ville de Friedland, qui donna son nom au duché érigé en faveur de Wallenstein, est située dans le cercle de Bœhnish-Leippa, en Rohême. Elle est le siége d'un tribunal de cercle, et compte 4,400 habitants. Son immense château, remarquable par sa construction et par ses nombreuses antiquités, mais où Wallenstein ne séjourna que fort rarement, est situé tout près de la ville, sur un beau rocher basaltique, et joua un rôle important dans la guerre de trente ans et dans celle de sept ans. Parmi les portraits des différents propriétaires de ce manoir féodal qu'on voit dans la salle d'armes, il s'en tropve un original et très-exact de Wallenstein.

FRIEDLAND (Bataille de), gagnée le 14 juin 1807 par Napoléon, sur l'armée russe, à 32 kilomètres d'Eylau. Friedland est une petite ville de la Prusse orientale, cheslieu de cercle dans l'arrondissement de Kænigsberg, sur l'Alle, avec 2,300 habitants, des fabriques de lainage et des tanneries.

Depuis la bataille sanglante d' E y la u, les Français avaient poursuivi les Russes et leur avaient livré deux combats, l'un à Ostrolenka, l'autre à Braunsberg, le 26 février 1807, et depuis ce jour il ne s'était passé rien d'important entre les deux armées : chacune avait repris ses quartiers d'hiver. Sur ces entrefaites, l'une et l'autre, cependant, recevaient des renforts, et l'empereur Alexandre arrivait avec sa garde. Le 5 juin les hostilités recommencèrent : les Russes attaquèrent les Français sur plusieurs points, au pont de Spandau, à celui de Lomitten, à Ackendorf, mais partout ils furent repoussés. A leur tour, les Français attaquèrent les Russes à Heilsberg, leur firent éprouver de fortes pertes, et les contraignirent à la retraite : ils s'arrétèrent à Friedland. L'armée française y arriva le 13 juin. Le 14, à trois heures du matin, les Russes débouchent par le pont de Friedland, et Napoléon de s'écrier, au bruit de la canqanade : « C'est un jour de bonheur; c'est l'anniversaire de Marengo! » Les Russes furent, au reste, de moitié dans

l'accomplissement de cette prophétie, en gobstinant à demeurer dans la position ficheuse où le hasard les avait placés.

La rivière d'Alle, en tournant autour de Friedland, forme une anse triangulaire, dont l'ouverture peut avoir 2,340 à ,925 mètres d'étendue. C'est dans cet étroit espace que Bennigsen laissait son armée, s'exposant à être refoulé dans un cul-de-sac, et n'ayant pour retraite qu'un pont de pierre et un ou deux ponts volants à peine établis. Tant qu'il n'avait devant lui que deux corps d'armée, de la force d'environ quarante mille hommes, le danger n'était pas immense; mais Napoléon arriva sur le champ de bataille à une heure après midi, et ne put concevoir la faute de son adversaire. Sa première pensée fut de temporiser, pour donner le temps à Davoust et à Murat de revenir sur leurs pas. Il les supposait maîtres de Kœnigsberg, et ses aides de camp étaient partis pour les rappeler à la hâte; mais le corps de Ney étant arrivé à trois heures, et celui de Victor à quatre, l'empereur, après une étude plus approfondie de la position de Bennigsen, jugea peut-être, à la mollesse de ses attaques, de l'infériorité numérique d'un ennemi qui résistait à peine aux charges de Grouchy et de Nansouty. Il prit donc la résolution d'en finir, et entama sériensement la bataille à cinq heures et demie du soir. Ney, soutenu par les dragons de La Tour-Maubourg, prit la droîte de la ligne. Lannes demeura au centre, ayant derrière lui les cuirassiers de Nansouty. Mortier resta à la gauche avec la cavalerie des généraux Espagne et Grouchy. Le corps de Victor, fatigué d'une longue marche, sut placé en réserve avec la garde impériale et les dragons de La Houssaie. Mortier eut ordre de ne pas faire un pas, de servir de pivot aux neuf divisions qui étaient entrées en ligne, et de laisser à Ney et à la droite l'initiative des mouvements offensifs. Ney devait, par une attaque de flanc, refouler la gauche de l'armée russe, la pousser dans l'anse de Friedland, marcher droit vers cette ville, l'enlever et couper la retraite au centre et à la droite de Bennigsen.

Cet ordre fut suivi de point en point comme une manœuvre de parade. Ney déboucha des bois de Sortlach, qui avaient couvert ses dispositions. Vingt pièces de canon précédaient ses colonnes. Ses troupes avancèrent l'arme au bras sur les quatre divisions russes de Bagration, dont les extrémités se replièrent en désordre vers l'anse fatale. Bagration rallia toute sa cavalerie, et la lança sur le flanc gauche de Ney. Les généraux Bisson et Marchand continuèrent leur marche, sans s'occuper de cette masse de cavaliers. Les dragons de La Tour-Maubourg avaient couru au-devant d'elle et l'avaient repoussée sur la ligne. Au même instant, le général Senarmont se portait à quatre cents pas du centre et du corps de Lannes; il déployait une batterie de trente pièces et foudroyait les troupes de Bagration. Le corps de Ney avançait toujours sans hésitation, forçant tous les obstacles, refoulant l'ennemi dans la ville ou le culbutant dans un ravin et un lac qui coupaient en deux le champ de bataille. Mais là apparaissent tout à coup les gardes russes, que Bennigsen y a déployées. Il sent trop l'importance de la possession de Friedland et de ses ponts pour ne pas redoubler d'efforts. Le choc imprévu des gardes russes, l'impétuosité de leur attaque, ébranlent la division Bisson. Celle de Mar-chand s'arrête et paraît hésiter. Mais le mouvement de la réserve ennemie n'a point échappé à Napoléon. Par ses ordres, la division Dupont s'est détachée du corps de Victor; elle remonte le ravin, pour attaquer à son tour le slanc droit de la colonne russe; Dupont communique aux divisions ébranlées l'impulsion que l'empereur lui a donnée. Un effort simultané leur rend l'avantage. Les Russes sont jetés dans le ravin, dans le lac, dans la ville. L'encombrement des rues et des abords est estroyable : s'il faut en croire un témoin oculaire, 60,0000 hommes y combattaient dans un espacu de 585 mètres. Bagration s'efforçait de mettre de l'ordre au milieu de ces masses consuses, que mitraillaient les canons de Ney et de Senarmont. Bennigsen essayait de son côte une diversion sur le centre et l'aile gauche de l'armée française.

Mais Lamme, Outlinet et Verdier repousszient toutes ses attaques et foudroyafent ses colonnes.

Bennigsen ne songes plus des lors qu'à sauver son matérici. Il fit toposser les pents de Friedland à 120 pièces de son artillerie, que suivaient en déserdre ses bataillons con-fus. Il eut un moment l'idée de placer ses canons en batterie sur la rive droite et de prendre à revers les divisions fran-çaises, qui combattaient sur l'eutre rive. Mais, soit que ses ordres fussent mei compris, soit que ses treupes ne songement qu'à fuir, il lui fut impossible de réparer ce désastre. Resserré de plus en plus dans le coupe-gorge en il s'était laissé acculer, il se sauva enfin avec les débris de ses divisions, brûla les ponts qui avaient servi à leur retraite; et la ville incendiée éevint la proie du maréchal Ney. Il restait un corps russe sur la rive gauche : c'était l'aile droite, qui, sous les ordres de Gortschakoss avait attaqué la position de Mortier. Celui-ci, fidèle à ses instructions, était resté impassible et résistait froldement à cette attaque. Il téda même du terrain à son ennemi, pour l'éloigner du point où se décidait la victoire. Il était alors dix houres du soir, et la nuit n'était pas tout à fait venne. Mais les flammes de Friedland révélèrent à Gortschakoff les désastres du centre et de l'aile gauche. Des fuyards vinrent lui annoncer la prise de la ville et la retraite de Bennigsen. Séparé du gros de l'armée, pressé par les attaques de Mortier et par celles de Savary, qui amenait un régiment de la garde, ne pouvant plus gagner le pont de Friedkand, il se vit au moment de metire has les armes. Mais des gués lui furent indiqués, et au premier ordre de retraite qu'il donna, tèus ées régiments s'y jotèrent en foute pour échapper à la poursuite des Fran-çais. Le tiers de ses seldats périt dans les flots, eu seus le fou

Ainsi fut célébré l'anniversaire de Marengo, suivant la prédiction de l'empereur. La perte des Russes s'éleva à 20,000 hommes, tués ou pris; 25 généraux farent de ce nombre, 70 pièces de canon, plusieurs drapeaux et une innombrable quantité de caissons devinrent les trophées d'une victoire que la moiflé de l'armée française avait arrachée à près de 100,000 Russes. Deux divisions de Victor et les trois quarts de la garde impériale n'y avaient pris aucune part. C'est la plus belle journée du maréchal Ney : il s'y convrit de gloire, et les résultats en furent immenses. Souit n'ent plus qu'à se présenter devant Komigsberg pour s'en emparer. Marat, désolé qu'on est gagné sans lui une bataile aussi décisive, tomba sur les arrière-gardes russes, qui fuyaient au delà de la Pregel. Il les accompagna jusqu'au Niémen, que Bennigsen et Lestocq passèrent le 19. Le soir même Napoléon porta son quartier général à Tilsitt, et le trar, revenu de ses Husions, désabusé des promeses de PAngleterre, désespérant d'entraîner PAutriche dans une coalition battue, vint lui-même, le 25 juin, signer la paix que lui offrait le conquérant de la Prusse.

VIERRET, de l'Académie Française.
FRIEDRICHSORT, petite forteresse du duché de Schleswig, possédée par la Prusse depuis la guerre de 1864, sur la frontière du Holstein et à l'entrée du golfe de Kiel, à sept kilomètres de cette ville, présente une rade sûre, un phare, un arsensi, des magasins, etc. Elle fut fondée en 1630 par le roi Christia n IV, qui l'appela Ohristianprits, nom qu'elle consurva jusqu'su règné de Frédéric V et qu'elle réprend lorsque le souvershy qui règne en Danemark s'appelle Christian. Prise d'asseut per Torstenson en 1643, reprise l'année suivante par les Bunois, cette place fût rasée en 1643 par Frédéric III, puis reconstruite en 1663. Après avoir été canonnée le 19 décembre 1813 par les Suédois, elle dut leur ouvrir ses pertes.

 trants, une chapelle catholiqué et une synagogue, un port, un chantier de construction et environ 3,000 habitants, qui exploitent quelqués fabriques. Elle fot construite en 1621, sous le det Frédéric III, dans le style de leur pays, par deu tennouvants hollandais qui avaient obtenu le privilége de la liberté de concience. Le 14 avril 1700 les Danois, aux ordrés du duc de Wurtemberg, s'en rendirent maîtres; le 12 février 1712, le roi Frédéric IV et le caar Pierre lé Grand en chassèrent la garmison suédoise. Dans la guerre soutenue contre le Danemark par les duchés de Schleswig-Holstein, pour la défense de leur indépendance et de leur natiensilité, la ville, occupée par les Danois, ent besucoup à souffirir dans la journée du 29 septembre 1850, du tir des batteries de l'armée des duchés qui, le 5 octobre suivant, l'emporta d'assaut. Dans la guerre de 1864, effe capitula le 7 février, et remit aux Altemands son matériel de guerre. Elle est prassècane depuis cette époque.

FRIESLAND on VRIISLAND. Voyes Frist.

FRIGANE. Voyes PHATGENE.

FRIGGA et FREYJA sont, dans la mythologie seandinave. deux divinités distinctes, mais qui à l'origine n'en faisalent qu'une, et dont l'existence se rattache à celle de Freyr. Frigga, dans la doctrine des Ases, est la déesse suprême, l'épouse d'Odin, la fille du géant Fiœrgwyn, et préside aux marisges. Freyja est la fille de Niord, la sœur de Freyr et la désse de l'amour. Elle se promène dans un char attelé de ohats : c'est à elle que vienment les femmes mortes, de même que la moitié des guerriers qui meurent dans les combats ; de là son surnom de Val-Freyja. Sous ce dernier rapport, on peut la considérer comme la Terre. Frigge, l'épouse d'Odin, c'est aussi la Terre; et lorsque Freyja est à la recherche d'Odin, comme Isis à la recherche de son Osiris, par Odin il faut entendre ici le Solcil. Les noms de Frigga et de Freyja sont aussi à peu près synonymes, et on les trouve souvent confondus dans les mythes.

Frigga est le non donné à une planète télescopique découverte le 15 novembre 1862.

FRIGORIFIQUES. Cette épithète se donne le plus ordinairement à des mélanges refroidissants.

Ces mélanges sont de deux sortes : les uns consistent dans la mixtion intime de la neige ou de la glace pilée avec des acides ou des matières satines ; les autres, dans la dissolution de certains sels dans un véhicule, tel que l'eau ou les acides. Mais il est des corps qui sans aucun mélange peuvent donner, par le seul fait de leur évaporation, un abaissement considérable de température.

Gay-Lussac a fait voir que si après avoir comprimé de l'air atmosphèrique on lui rend la liberté, et que l'on présente au souffle qui en résulte un corps de peu de masse et mauvais conducteur du calorique, ce corps se recouvre de givre provenant de l'humidité atmosphérique refroidie et congelée par l'expansion de l'air. L'illustre physicien auquel est dù ce procédé le regarde comme applicable à la production de grands froids. De son côté, M. Bussy a montré que lorsqu'on a liquéfié du gaz acide sulfureux par un refroidissement artificiel déterminé par un mélange de sel et de glace, l'évaporation de cet acide liquéfié donne lieu à un abaissement de température qui peut aller bien au delà de 39°, point de congélation du mercure, puisqu'en augmentant la rapidité de l'évaporation au moyen du vide, on peut atteindre le 68° degré au dessous de zéro. On sait en effet qu'un liquide quelconque absorbe du calorique pour arriver à l'état de vapeur (voyez From).

Quant à la méthode des mélanges, elle est due à Fabrenbeit; elle a été singulièrement étendue et pérfectionnée par diverses personnes, au nombre desquelles figurent M. Lowitz et notamment M. Waiker. Fabrenheit déterminait un refroidissement d'environ 18° au-dessous de zéro en mélant de la neige à du sel ammoniac. On obtient aussi fréquemment cette température en mélant à parties égales de la neige et du sel ordinaire, pris l'un et l'autre à la température de zéro (point de la glade fondante \cdot. En substituant le chlorure de

calcium au sel de cuisine, de manière à mélanger 3 parties de ce chlorure et 2 de neige, on obtient 28° au-dessous de la glace fondante. La dissolution de 8 parties de sulfate de soude dans 4 d'acide sulfurique étendu abaisse le thermomètre centigrade de + 10° à - 16°, c'est-à-dire de 26°. La solution de partie de sel ordinaire dans 5 parties d'acide chlorhydrique l'abaisse de zéro à - 18°; et eu prenant chaque élément du mélange à une température plus hasse, on obtient, en les ajoutant l'un à l'autre, un froid plus grand. C'est ainsi qu'en ajoutant 3 de chlorure de calcium à 1 de neige, en partant de — 40°, on arrive à — 58°, qu'en prenant à la température de —55° et dans le rapport de 8 à 10 , de la neige et de l'acide sulsurique étendu de moitié de son poids d'eau et de son poids d'alcool, on peut saire descendre le thermomètre jusqu'à -- 68°.

On donne le nom d'appareil frigorifique ou congélateur à un récipient cylindrique creux destiné à recevoir un mélange réfrigérant et enveloppé lui-même d'une capacité cylindrique où l'on introduit de l'eau qui, après y avoir séjourné de 20 à 30 minutes, devient, par l'action du réfrigérant intérieur, un cylindre creux de glace dont le poids varie suivant la capacité du récipient employé.

FRIMAIRE (dérivé de frimas), troisième mois français du calendrier républicain.

FRIMAS, globules d'eau congelée qui s'attachent aux murailles, aux végétaux, etc. Il ne se forme de frimas que dans les saisons où la température de l'air passe en trèspeu de temps du chaud au froid. Si par un temps humide ou de brouillard il vient tout a coup à geler, les gouttelettes aqueuses qui étaient suspendues dans l'atmosphère acquièrent en s'agglomérant un poids relativement plus grand que celui de l'air, tombent sur les objets non abrités, s'y gèlent et forment ce qu'on appelle des frimas. La rosé e, le gi vre, sont produits par des causes semblables. TEYSSÈDRE.

FRIMONT (JEAN-PHILIPPE, comte de), prince d'Antrodocco, l'un des généraux autrichiens les plus célèbres de ce temps-ci, naquit en Lorraine, en 1756, émigra en 1791, et servit dans l'armée de Condé. Après le licenciement de ce corps, il entra avec le régiment des chasseurs de Bussy, dont il était colonel, à la solde de l'Autriche, et sit des lors toutes les campagnes de la coalition contre la France. Feldmaréchal-lieutenant en 1812, il commanda l'année suivante une partie de la cavalerie autrichienne. En 1815, nommé commandant en chef de l'armée autrichienne en Italie, il prit si bien ses dispositions, que Bianchi, qui fut chargé de marcher contre Murat, termina la guerre de Naples en six semaines. Pendant ce temps, Frimont, qui était resté sur la ligne du Pô avec le gros de son armée concentré entre Casal-Maggiore et Piadena, la divisa alors en deux corps, dont l'un, aux ordres du général Radevojewicz, fut chargé de franchir le Simplon et d'entrer dans le pays de Vaud, et dont l'autre, commandé par Bubna, fut dirigé sur le Rhône à travers le mont Cenis et la Savoie. Il réussit à s'emparer des défilés de Saint-Maurice avant que Suchet, conformément aux ordres de Napoléon, eût pu occuper Montmélian. Les troupes françaises durent alors évacuer la Savoie, et les troupes autrichiennes, après avoir enlevé le fort de l'Écluse, franchirent le Rhône. Le 9 juillet Grenoble ouvrait ses portes à l'armée autrichienne, qui le 10 s'emparait de la tête de pont de Macon et entrait sans coup férir le 11 à Lyon, que Suchet, instruit des événements dont Paris venait d'être le théâtre, ne chercha point à défendre. Le général Osasca, qui, sous les ordres de Frimont, commandait une division de 12,000 Piémontais, avait des le 9 juillet conclu un armistice avec le maréchal Brune, à Nice. Frimont dirigea alors une partie de son corps d'armée, par Châlons et Salins, sur Besancon, contre l'armée française du Haut-Rhin.

Aux termes du traité de Paris, le corps d'armée aux ordres de Frimont, qui établitson quartier général à Dijon, fut chargé de l'occupation d'une partie de notre territoire, occupation qui dura jusqu'en 1818. En 1821, conformément aux décisions du congrès de Laybach, Frimont à la tête de 52 000

Autrichiens marcha sur Naples pour y comprimer la révolution et y rétablir l'ancien ordre de choses. Le 6 et le 7 février son armée franchissait le Pô, et le 24 il entrait à Naples tandis que son lieutenant, Walmoden, occupait militaire-ment la Sicile. Les services rendus par Frimont au gouvernement autrichien ne devaient pas rester sans récompense. Après la mort de Bubna, en 1825, il fut investi du commandement supérieur des forces autrichiennes en Lombardie. De son côté, le roi de Naples, lui témoigna sa reconnaissance en le créant prince d'Antrodocco, honneur qui serait demeuré stérile s'il n'y avait pas joint une dotation de plus de deux millions de francs. Plus tard, Frimont fut rappelé à Vienne pour y présider le conseil aulique de guerre. Il mourut dans cette capitale, le 26 décembre 1831, victime du choléra.

FRINGALE. Voyez Boulinis.
FRINGILLIDÉS. Voyez Conirostres.

FRIOUL. C'était autresois un pays indépendant, ayant ses ducs particuliers, qui, dans l'extension la plus large qu'il ait jamais eue, se composait de la délégation lombardo-vénitienne d'Udine, formant l'ancien Frioul vénitien; des comtés de Gorltz et de Gradiska, de la capitainerie de Tollmein, et de ce qu'on appelait l'arrondissement d'Idria, qui tous formaient l'ancien Frioul autrichien. Cet état de choses a duré jusqu'en 1866, où l'Autriche a été forcée de céder à l'Italie le Frioul vénitien, qui forme aujourd'hui la province d'Udine. La partie autrichienne renferme environ 200,000 habitants.

L'ancien Frioul, en italien Friuli ou Patria del Friuli, tire vraisemblablement son nom de l'ancienne ville appelée Forum Julit, qui était située sur son territoire. C'est une contrée riche en blé et en vin, abondamment pourvue de minéraux et de sources thermales, parcourue par diverses ramifications des Alpes Carinthiennes et Juliennes qui forment les défilés de Chiusa di Venzone, de Tulmino on Tollmein, et l'ermitage de Flitsch, et arrosée par l'Isonzo et par le Tagliamento. Les habitants professent la religion catholique, et sont pour la plupart italiens d'origine, mais d'une race particulière et avec un dialecte à eux. Les principales villes sont Udine, chef-lieu de l'ancien Frioul vénitien, Campo-Formio, et la ville de Cividale, au voisinage du village de Zuglio, où se trouvent des vestiges de l'ancien Forum Julii et de remarquables produits des fouilles qu'on y a exécutées. On y compte aujourd'hui 6,200 habitants, et on y voit une belle cathédrale avec de bons tableaux, un pont construit en 1440 sur le Natisone et long de 73 mètres, des archives célèbres, un musée d'antiquités, divers établissements d'instruction publique et de bienfaisance, des manufactures de soieries et de cotonnades. Mentionnons encore Palma-Nova, place forte, Goritz, chef-lieu du Frioul autrichien, et Monte-Santo, célèbre endroit de pèlerinage; Flitsch ou Pletsch, près du-quel est situé l'ermitage de Flitsch; Gradiska et Idria.

Le Frioul partagea autrefois les destinées des autres contrées du nord de l'Italie. Habité à l'origine par les Carniens, il fut, comme les pays adjacents, exposé à diverses reprises aux expéditions dévastatrices des peuplades barbares de la Germanie, puis conquis au sixième siècle par les Lombards, qui en firent un des trente-six duchés entre lesquels sut divisée, après la conquête, toute l'Italie lombarde. Grasulfe, neveu du roi lombard Alboin, en fut, dit-on, le premier duc (568-588). Sous son successeur Gisulfe, le khan des Avares envahit, en 614, le Frioul, et ravagea cette province. Gisulfe trouva la mort au champ d'honneur. Quand le roi des Lombards Didier fut vaincu par Charlemagne, le duc Rotgaud dut se soumettre au vainqueur et lui prêter serment; puis quand, en 774, Charlemagne eut à lutter contre les Saxons, il se révolta, et essaya de soulever toute l'Italie contre l'empereur. Mais, en dépit des rigueurs de l'hiver, Charlemagne accourut en Italie, surprit le révolté et le fit décapiter. Charlemagne établit alors à sa place dans le Frioul des comtes, qui, parce qu'ils étaient en même temps chargés de surveiller la marche de Trévise, prirent aussi, vers ce temps-là, le titre

de marquis de Trévise. Plus tard la basse Pannonie et la Carinthie furent réunies au Frioul. En 820, pour opposer une digue solide aux irruptions des Slaves, Lothaire érigea le Frioul en marquisat, et en investit le comte Eberhard. C'est ainsi que le Frioul, confinant à la Carinthie, à la Carniole, à la Styrie et à la Bavière, devint le lien qui rattacha l'Allemagne à la Lombardie. Les luttes contre les Slaves, les Bulgares et autres peuplades barbares continuèrent aussi pendant longtemps sous les marquis suivants, jusqu'au jour où les envahisseurs préférèrent prendre l'Allemagne pour but de leurs expéditions.

Afin de pouvoir mieux désendre les frontières, la marche de Frioul fut, à partir de 827, divisée en quatre grands comtés. Sous les marquis suivants, qui dès lors prirent souvent aussi le titre de comtes et de ducs de Frioul, Bérenger Ier (388) se fit proclamer roi d'Italie; mais il eut à soutenir contre son rival Guido, duc de Spolète, et plus tard contre l'empereur Arnoulf, de nombreuses luttes, souvent malbeureuses, et finit même par y perdre son marquisat de Frioul, dont Arnoulf donna l'investiture au comte Walfried. Mais quand Arnoulf se fut éloigné de l'Italie, et après la mort de Walfried, il reprit possession du marquisat, et partagea avec Lambert, fils de Guido, la domination de l'Italie. Lambert étant venu à mourir peu de temps après, il se trouva seul roi d'Italie; et comme tel il lui fallut guerroyer d'abord contre l'empereur Louis II, puis contre les Hongrois et enfin contre Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, jusqu'au moment où il périt, traitreusement assassiné, l'an 924.

A la mort de Bérenger, le marquisat de Frioul fut morcelé. On en sépara l'Istrie, et Vérone devint un marquisat particulier. Le Frioul ne fut plus alors, encore une fois, qu'un simple comté, compris à partir de l'époque d'Othon an nombre des États qui faisaient partie du ruyaume d'Italie. Il demeura fief de l'Empire jusqu'à ce qu'au onzième siècle l'empereur Conrad II en eut octroyé la plus grande partie (ce qu'on appelle le Frioul vénitien) au patriarche Poppo «'Aquilée, qui le réunit à ses autres possessions séculières. Le Frioul demeura sous la domination de ces patriarches jusqu'à les qu'en 1385 les bourgeois d'Udine s'affranchirent ée leur joug avec l'assistance de la république de Venise, pour prix de laquelle ils durent, en 1420, finir par se sounettre à la souveraineté des Vénitiens. En 1509, il est vrai, l'empereur Maximilien s'empara de la ville d'Udine; mais les Vénitiens en redevinrent maîtres en 1515.

Le Frioul autrichien appartint dès les temps les plus reculés à la famille des comtes du Tyrol, dont une ligne, celle de Goritz, qui avait hérité du Frioul, s'éteignit en l'an 1500 en la personne de Léonard, comte de Goritz. Après quoi, en vertu d'anciens traités remontant aux années 1361 et 1486, l'empereur Maximilien Ier prit possession de ce comté, qui d'ailleurs lui avait déjà été engagé. Jusqu'à la paix de Campo-Formio (1797), le Frioul vénitien demeura la propriété de Venise, puis devint celle de l'Autriche. La paix de Presbourg l'adjugea, en 1805, au royaume d'Italie, récemment fondé par Napoléon, et dont, avec une partie du Frioul vénitien, il forma alors le département du Passeriano (37 myriam. carrés et 290,500 habitants). En 1809 l'Autriche perdit ce qui lui restait encore du Frioul, par suite de la cession de ses provinces illyriennes. Les événements de 1814 remirent de nouveau l'empereur d'Autriche en possession complète du Frioul; mais à la suite de la guerre de 1866, il sut sorce de ceder à l'Italie le Frioul vénitien (Voyez Dome).

FRIOUL (DUC DE). Voyez DUROC.

FRIPIER, celui qui fait un commerce de vieux habits. On appelle friperie le magasin où se trouvent rassemblés les objets de ce négoce. Il y a plusieurs lieux à Paris, comme l'enclos du Temple et autrefois le marché Saint-Jacques-la-Boucherie, spécialement consacrés à des établissements de ce genre. Sous le système des corporations, la compagnie des fripiers de Paris était organisée en corps régulier, et faisait

une figure considérable parmi les autres corps de la ville. Elle avait reçu ses premiers statuts en 1544 et ses derniers en 1665. Elle avait un syndic et quatre jures. L'élection du premier et de deux des jurés avait lieu tous les ans le jour les Cendres. Pour faire partie de cette communauté, il fallait prouver trois ans d'apprentissage et autant de temps de compagnonnage. Les fripiers devaient tenir registre de ce qu'ils achetaient, le payer environ sa valeur et appeler partois un répondant. Ces observances sont encore à peu près de rigueur aujourd'hui pour les marchands d'habits. C'est le nom qu'on leur donne : le mot fripier est frappé de désuétude. Ce genre de négoce est aussi dévolu à une sorte de marchands ambulants, qui fréquentent de préférence les rues habitées par un grand nombre de jeunes gens, comme celles du quartier latin, à Paris, en faisant entendre le cri de vieux habits! vieux galons! Ces fripiers ambulants, dont le commerce semble assez lucratif par suite de la légèreté et des habitudes des jeunes gens, trafiquent ensuite avec les fripiers stationnaires. BILLOT.

FRIPIÈRE ou MAÇONNE, noms vulgaires d'un mollusque gastéropode pectinibranche du genre troque, le trochus agglutinans de Lamarck. La fripière est surtout remarquable par la propriété singulière dont elle jouit, de coller et d'incorporer à sa coquille, à mesure qu'elle s'accroît, les corps étrangers mobiles sur le sol où elle repose, tels que petits cailloux, fragments de coquilles, etc. Elle habite la mer des Antilles.

FRIPON, FRIPONNE, FRIPONNERIE. Dans la catégorie des gens qui sont du larcin un métier ou un art, le fripon est le voleur adroit : c'est assez dire qu'il est rare que le fripon soit pendu, ou seulement qu'il aille aux galères; il est même rare qu'il ne soit pas riche on en belle position pour le devenir. On peut ajonter que, dans notre état social moderne, nous avons des classes, des professions entières pour lesquelles l'imputation de friponnerie semble une qualification toute naturelle, et non une injure. Bornons-nous toutefois, dans la crainte des procès en dissamation, à citer comme telle la défunte corporation des procureurs, poor laquelle sans doute personne ne s'avisera de prendre fait et cause. Mazarin donnait à cette désignation une acception bien autrement large, lui qui disait souvent : « Croyez tous les hommes honnêtes gens, et vivez avec tous comme s'ils étaient des fripons. » Qui sait si son éminence faisait une exception pour elle-même? Un poête de nos jours a hasardé cette autre assertion dans une de ses boutades :

Il faut, je le vois bien et le dis sans rancune, Etre sot ou fripon pour faire sa fortune.

Félicitons-nous donc de ce que personne à coup sûr n'oserait aujourd'hui faire ce cynique aveu. Passe pour la naiveté de cet honnête magistrat de village qui écrivait au lieutenant-général de police du royaume : « Hier , pendant mon audience , un individu m'a traité de fripon. Je vous prie, monsieur et cher confrère, de me faire savoir comment vous en usez en pareil cas. »

Si le mot de fripon est toujours une injure, sauf dans la locution de petit fripon, appliquée par plaisanterie à un enfant espiègle, il s'en faut bien que le terme de friponne soit pris dans un sens aussi défavorable. Quelle est la soubrette que Molière ou Marivaux n'ont pas traitée de friponne? Et que de madrigaux adressés à de belles dames ont parlé de leurs friponnes mines! C'est une de ces nuances de langage difficiles à saisir pour un étranger, qui, voyant le mot coquin signalé comme synonyme de fripon, emploierait facilement dans ce dernier sens le féminin du premier de ces deux termes.

FRIQUET, oiseau du genre moineau, qu'on appelle encore moineau-friquet. Ce nom lui est venu de ce que posé il s'agite, se remue, se tourmente sans cesse: passereau, dit un ancien, qui ne fait que frétiller sur l'arbre en becquetant des noix. Le friquet est plus sauvage que le moineau domestique ou moineau-franc; il s'approche rarement des maisons; il préfère voler en liberté dans les champs; les

bords des chemms et des tuisseaux ombragés de saules, voilà son refuge favori. Vous le trouverez rarement dans les bois. Pendant l'hiver, les friquets se réunissent en troupes. Els nichent dans le creux des arbres, dans les crevase des vieux murs, dans des fentes de rocher; leur ponte est de six œufs, d'un blanc sele, et tachetés de brun. La taille du friquet est plus petits que celle du meineau-franc : il n'a à peu près que 0^m,14 de lengueur; mais le friquet a le sommet de la tête rouge-bei et les joues blanches, marquées d'un point noir, tandis que le moineau-franc a le dessus de la tête et les joues candrées. Les mouvements du friquet ont d'ailleurs plus de grâce, de légèreté, d'aisance, que ceux du moineau. Le friquet, queique moins hardi, tombe plus sonvent dans les piéges. Il ne vit que de fruits, de graines sauvages et d'insectes; son naturel n'est point pillard et destructeur, comme célai du moineau. L'espèce en est répandue dans toute l'Europe.

Les ornithologistes ont donné le nom de friquet huppé à un oiseau qui porte une huppe cramoisie, et qu'on appelle aussi, à raison de la contrée qu'il habite, motneau de Cavenne.

FRISCH-HAFF on mieux FRISCHES-HAFF. Voyez HAFF.

FRISE (de *Phrygiue*, Phrygien, parce que, suivant Scamozzi, les Phrygiens furent les premiers qui y brodèrent des ornements). C'est la partie de l'entablement des monuments en style grec comprise entre l'architrave et la corniche; les Grecs l'appelaient ζωοφόρος (porte-figures d'animaux). La frise est presque toujours ornée de basreließ de peu de saillie, représentant des guiriandes de fleurs, des envoulements, des animaux, etc.

Les frises de l'ordre dorique se font distinguer par des triglyphes et des métopes : telles sont à Paris les frises du portique de l'Odéon et du portail Saint-Sulpice. Il y a aussi des édifices dont les frises sont lisses ou sans ornements en relief : telles sont les frises de la Bourse à Paris. C'est erdinairement sur la frise qu'on grave les inscriptions ou les signes allégoriques qui indiquent la destination d'un édifice.

Par extension, on a donné le nom de frise à des bandeaux de sculpture ou de peinture de peu de largeur, qui règnent vers le haut et tout autour de l'intérieur d'un temple, d'un aelon.

Frise est aussi une sorte d'étoffe de laine a poil frisé, une ratine grossière, qui n'est pas croisée. Ce mot se dit encore d'une toile venant de Frise en Hollande. Terssione.

FRISE (Friesland ou Vriceland), l'une des provinces es plus septentrionales et en même temps les plus riches do royaume des Pays-Bas, désignée aussi sous le nom de Frise occidentale, pour la distinguer de la Frise orientale, province du Hanovre (voyez Frisons), présente une supersien de 35 myriamètres carrés, avec une population de 800,863 Ames (1869); il est divisé en trois arrondissements: Lesuwarden, Heerenveen et Sneck. Le sol en est partout plat, et si bas sur les côtes qu'on ne le met à l'abri des inondations qu'à l'aide de digues et de dunes. Il a fallu en partie l'arracher péniblement à la mer à l'aide de travaux d'art qui témoignent de la plus industrieuse patience chez les populations, car elles ont su transformer à force de temps et de labour des landes sablemneuses et marécageuses en terres de la plus riche nature ; ce n'est qu'au sud et à l'est qu'on rencontre de vastes étendues de terres sablonneuses entremélées de marécages et de tourbières, dont l'exploitation, en raison de la rareté du bois de chauffage, est un autre élément de richesse pour le pays. Une multitude de lacs poissonneux, reliés entre eux par des cours d'eau naturels ou par des canaux, contribuent à l'irrigation du pays et en même temps y facilitent singulièrement les communications. Nous citerons entre autres le canal de Treckschutten, qui traverse presque toute la partie septentrionale de la Friso, et celui qui conduit de Harlingen à Lecuwarden par Francker, avec deux embranchements sur Dokkum et sur Gromingne.

L'air dans cette province est chargé d'humidité, un L'agriculture et l'élève du bétail y sent pratiquées sur u vaite échelle et avec un rare succès. Off réceite des céréals des légumes et des graines de treffle; en produit sus besucoup de gres bétail, de percs, de moutons et de clievaux. La fabrication du beurre s'y élève, année communie, à 1 million de florins, et celle du fromage de 4 à 5 millions de livres pesant. Le commerce d'exportation utilise la plus grande partie de ces importants produits de l'agriculture. La pêche, la construction des navires, le cabetage et l'exploitation des tourbières occupent en outre une parties metable de la population. Les habitants, descendants des amoiens Frisons, appartiennent pour la plupart à la religion réformée; ils se montrent très-attachés à l'idiome, au costume et aux usages de leurs ancêtres. Aussi industrieux, aussi passionnés pour la liberté que les Hollandais, mais plus ouverts, plus communicatifs, plus gais qu'eux, en vante à bon droit leur loyauté en affaires, l'Intrépidité de leurs marins, l'adresse de leurs patineurs. Ils jouissent de beaucoup de bien-être. L'état de l'instruction publique dans ces contrées est des plus satisfaisants. On n'a pas seulement pourvu aux besoins de l'instruction supérieure par l'Athenseum, jadis université célèbre, existant à Francker, et par plusieurs colléges où on enseigne les langues greoque et latine, mais encore à ceux de l'instruction primaire, par le fondation d'un grand nombre d'écoles élémentaires et gratuites.

Le ches-lieu de la province est Leeuwarden; la ville commerciale et maritime la plus importante est ensuite Harlingen. Citons encore Francker, Dokhum, Sneek, grand centre du commerce du beurre et du fromage, Stavoren. Workum et Hindelopen, villes situées sur les bords du Zuyderzée, enfin les les d'Ameland et de Schiermonnikoog, dont la population se livre surtout à la navigation.

FRISE (CHEVAL DE). Voyez CHEVAL DE FRISB. FRISONNE (Langue). Voyez Frisons.

FRISONNE (Loi). Voyes Frisons. FRISONS (en latin Frisii; en latin du moyen age Frisones, Frisiones; dans leur propre langue Frisan), peuple germain, dont le territoire s'étoudait encore au treizième siècle le long des côtes de la mer du Nord, depuis la Flandre jusqu'an Juliand, quand pour la première fois ils eurent des rapports directs avec les Romains en raison du tribut que leur imposa Drusus. He babitaient depuis le Rhin jusqu'à l'Ems l'extrémité nord-ouest de la Germanie, et confinaient aux Bataves, aux Bructères et aux Chauces. Impatients du joug que Rome leur avait imposé, ils le brisèrent l'an 28 après J.-C., et réussirent à se maintenir indépendants jusqu'à ce qu'en l'an 47 Domitius Corbulon les soumit encore pour quelque temps aux Romains; mais plus tard, unis aux Bataves et commandés par Civilis, ils se révoltèrent de nouveau. En même temps que les Francs s'avançaient du bas Rhin vers le sud, les Frisons se répandaient aussi dans les iles formées par les embouchures du Rhin, de la Meuse et de l'Escant. Dans la contrée riveraine de la mer du Nord située entre l'Ems et l'Elbe, ce ne fut point l'immigration qui fit prédominer la dénomination de Frisons, mais seulement cette circonstance qu'en l'étendit aux Chauces (Chauci), peuplades qui avaient avec les leurs beaucoup d'affinités d'origine. De même qu'on divisait les Chauces en Grands Chauces (Chauci Majores) habitant à l'ouest du Weser, et en Petits Chauces (Chauce Minores), habitant la contrée située entre le Weser et l'Elbe, de même on divisait les Frisons en Frisii Majores et Minores, les premiers fixés à l'ouest, les seconds à l'est du Fly ou Zuyderzés. Les Frisons du Nord ou du Littoral, qui aujourd'hui escere habitent les uns, sur le continent, la côte occidentale d Schleswig, les autres les tles aveisinantes (Nordstrand Fæhr, Sylt), au nombre de 70,000 suivant le Frison Clément, mais seulement de 30,00 0 d'après le dernier recensement, agglomérés en 40 paroisses, semblent aussi n'être point venus la par immigration, mais n'avoir reçu ce nom

FRISONS 15

de Frisans que par transmission dans les premiers temps du moyen âge.

Ce sut Pepin d'Héristal qui, vainqueur du prince Rathod à Dorsted (689), soumit le premier les Frisons du sud-ouest à la domination franke, et qui en même temps introduisit parmi eux le christianisme, dont l'évêché d'Utrecht devint bientôt le principal soyer dans ces contrées. La domination franke s'étendit jusqu'à l'Yssel et au Fly, canal de décharge du Zuyderzée, que les empiétements de la mer à la suite des tempétes agrandirent de plus en plus; puis par Charles Martel, qui en 734 défit et tua dans une bataille le duc des Frisons Poppo, depuis le Fly jusqu'au Lauwers ou Laubach, où Boniface préchait en ce moment même le christianisme, puis de là, de l'autre côté de l'Eins jusqu'au Weser, où les peuplades les plus orientales prirent part aux guerres des Saxons; par Charlemagne, qui en 785 confia à saint Liudgar le soin de convertir les Frisons, et en 802 fit recueillir et rédiger leur droit dans la Lex Frisionum. Des comtés furent institués dans le pays; et plus tard encore, en raison des brigandages commis par les Normands, il fut créé un comté de frontières (ducatus Frisiæ). Dans le code que nous venons de mentionner, il est déjà question d'une division du territoire frison en trois parties ; l'une entre l'embouchure de la Meuse (Sincfail) et la Fly (Zuyderzée), l'autre entre le Fly et le Lauwers, la troisième entre le Lauwers et le

Lors du partage de l'empire entre les fils de Louis l'Allemand, le tiers situé à l'ouest du Zuyderzée, ou Frise occidentale, échut à Charles; tandis que les deux autres parties, échues à l'Allemagne, conservèrent jusqu'au quinzième siècle le nom de Frise orientale. Les coutumes frankes ayant de bonne heure jeté de fortes racines parmi les Frisons du sud-ouest, le type frison s'y effaça insensiblement. Il en fut de même de l'antique constitution de ces Frisons et de leur langue, en remplacement de laquelle se forma sous des influences frankes et saxonnes la langue néerlandaise, Dans cette partie occidentale de l'ancien pays des Frisons, ce fut aussi seulement au dixième et au onzième sièclé que se constitua la souveraineté territoriale dans les comtés héréditaires de Hollande et de Zéclande, de Gueldres et de Zutphen, et dans l'évêché d'Utrecht et d'Yssel. Le territoire d'Alkmaar jusqu'au Hoorn ne fut réuni à la Hollande qu'au treizième siècle, à la suite de longues et sanglantes guerres. C'est ainsi que le nom de Frise (Friesland) ne resta en usage que pour désigner la contrée qui s'étendait entre le Zuyderzée et la Weser; et dès lors par Frise occidentale (Westfriesland) on entendit oe second tiers, situé entre le Zuyderzée et le Lauwers, et par Frise orientale (Ostfriesland) la partie du territoire des Frisons libres, située à l'est du Lauwers jusqu'au Weser, jusqu'à ce que le nom de Frise orientale ne resta plus en usage que pour désigner la contrée qu'on appelle encore ainsi de nos jours, et qui est située à l'embouchure de l'Ems (ou province [landdrostei] d'Aurich, en Hanovre).

Avant sa réunion à la Hollande, la Frise orientale avait fait partie de la consédération dite des sept cantons maritimes, qui, lors de la destruction de la puissance des comtes tranks, groups en un tout, quoique avec des délimitations de frontières assez peu fixes, les différentes tribus frisonnes (on des Prisons libres, commes elles se dénommaient ellesmêmes, par opposition aux Frisons soumis à l'empire frank). La mablesse et les paysans libres formaient des communes rurales, auxquelles présidaient des juges annuellement élus. Un camité de juges et de délégués des cantons maritimes se rémaissait tous les ans en diète générale du pays à Upstalshoom, près d'Aurich; et cette assemblée exerçait le droit de législation générale ainsi que le pouvoir judiciaire suprême, en même temps qu'elle avait mission de veiller à la défense du pays. Les querelles et los guerres intestines des chefs, qui m à peu s'imposèrent au nays, amenèrent la dissolution de tte confédération, qui cependant sut encore renouvelée en 1323; mais la diète générale cessa complétement de se

réunir au qualorzième siècle. (Consulter Ledebur, Les cinq gaus de Munster et les sept cantons maritimes de la Frise Berlin, 1835].) L'indépendence des Frisons fut aussi l'objet d'attaques extérieures. A l'ouest de l'Ems, dont l'embouchure, à la suite d'irruptions de la mer arrivées en 1277 et 1287, devint le Dollart, la contrée de la Drenthe et de Grœningue finit au commencement du quinzième siècle par être réunie à l'évêché d'Utrecht, qui depuis longtemps y était investi des droits compétant au comie. Dans la contrée à laquelle on donna dès lors de présérence le mom de Frise, située entre le Lauwers et le Fly, et qui forme de nos jours la plus grande partie de la province néerlandaise appelée Frise (Friesland), les Frisons opposèrent une résistance couragense aux tentatives de conquêtes faites par le comte de Hollande, et en 1457 aimèrent mieux se soumettre à l'Empire. Le duc Albert de Saxe se maintint chez eux jusqu'en 1498 comme gouverneur héréditaire; en 1523 Charles-Quint réunit leur territoire à l'héritage de Bourgogne.

Dans la contrée située à l'est de l'Ems, Edzard Zirksena fut nonmé en 1430 chef d'une confédération dont la formation mit fin aux guerres privées qui avaient sévi depuis le quatorzième siècle. Son frère Alberich, élu chef en 1454, fut créé par l'empereur Frédéric III comte de la Frise orientale. As a maison, qui s'éteignit en 1744, en la personne de Karl Rdzard, finirent aussi par se soumettre, en 1496, les chefs de la partie orientale du pays (habitée par les Rustrings), soumission qui permit, en 1524, à Siebeth Papinga de briser les liens de suzeraineté qu'exerçait sur le pays l'archevêque de Brême, l'adversaire le plus constant, avec les comtes saxons d'Oldenbourg, de l'indépendance des Frisons. Consultez les ouvrages allemands intitulés Histoire de la Frise orientale, par Wiarda (10 vol., Brême 1817), et Histoire des Chefs de la Frise orientale, par Suur (Emdem, 1846).

La langue frisonne tient en quelque sorte le milieu entre l'anglo-saxon et l'ancien scandinave; elle offre de nombreux rapports avec la langue des Angles ou Anglais du Nord, probablement par suite des immigrations, toujours plus fréquentes, qui eurent lieu dans ce pays de la part des Frisons et des Chauces. C'est dans les antiques monuments du droit frison que cette langue (l'ancien frison) apparaît sous sa forme la plus ancienne, qu'elle censerva jusqu'an com-mencement du seizième siècle. Ces monuments sont, su point de vue de la langue comme à celui des idées, les Jugements d'Ems de 1300 ou 1312, la Lettre de Brokmer de la seconde moitié du treizième siècle, le Droit des Rustrings de la première moitié du quatorzième siècle, et, parmi les lois auxquelles obéissaient sans distinction de localité tous les Frisons, le Livre d'Asega, composé vers l'an 1200. Chaque gau avait d'ailleurs ses lois propres, redigées dans son dialecte particulier; Les Sources du Droit Frison, par Richthofen (Goettingue, 1840), contiennent la collection à peu près complète de ce qui s'en est conservé. A partir du quinzième siècle, le frison fut de plus en plus remplacé, à l'ouest par le hollandais, dans la Frise orientale par le haut et le plat-allemand, dans la Frise septentrionale par le plat-allemand et par le danois; aussi n'existe-t-il plus comme dialecte populaire, et encore à l'état de misérable jargon, que dans quelques rares localités isolées de l'ancien territoire des Frisons. Par opposition à l'ancien frison, en l'appelle le frison moderne, ou encore le frison des paysans (Bauernfriesisch), parce que les paysans seulle parlent et qu'il n'est point parvenu à l'état de langue écrite. On y distingue aujourd'hui cinq dialectes principaux : celui de la Frise occidentale; celui de la Frise septentrionale, dont Ouzen a publié un Glossaire (Copenhague 1837) et qui est l'objet de nombreuses observations dans l'ouvrage de Clement; celui de l'île d'Heligoland, fortement mélangé de plat et de haut-allemand, et dent Œlrich a publié un petit dictionnaire (1846); celui de Wangeroge, qu'on parle dans l'île de ce nom; enfin celui de Sater, qu'on parle dans les marécageuses contrées du duché d'Oldenburg qu'on appelle saterland. On trouvera dans le Ier volume des Archives Frisonnes d'Ehrentraut d'intéressantes comparaisons entre ces cinq dialectes, dont il n'est pas d'ailleurs un seul qu'on employe soit dans les églises ou les écoles, soit parmi les classes instruites; ce qui n'a pas empêché, dans les trente premières années de ce siècle, plusieurs écrivains frisons de déployer une grande activité pour recueillir et publier quelques débris de chants et de traditions populaires de leurs compatriotes.

FRISQUETTE. En termes d'imprimerie, c'est un châssis découpé à jour qu'on abat sur la feuille blanche étendue sur le tympan de la presse, afin d'empêcher que les marges n'en soient maculées. Les faiseurs de cartes à jouer se servent de frisquettes taillées selon les figures et les couleurs séparées qu'on veut y appliquer au moyen de la brosse.

FRISSON. Le frisson est une action physiologique qui a lieu chez l'homme et chez quelques animaux, sans l'influence de la volonté, et qui paraît tout à fait sympathique. Il consiste dans un frémissement comme convulsif de la peau, accompagné d'un sentiment de froid : il est plus ou moins général, et plus ou moins fort et durable. Les causes déterminantes du frisson sont assez faciles à reconnaître pour la plupart; sa cause prochaine est beaucoup plus difficile à signaler. Parmi les premières, les unes sont physiques, comme l'impression subite et inattendue d'une température froide; les autres sont morales, comme la frayeur qu'inspire la vue d'un objet hideux et menaçant, ou même le spectacle de sa représentation artistique ou poétique : les autres sont physiologiques, comme l'émission des urines; les autres pathologiques, comme la formation du pus dans l'intérieur de nos organes. BAUDRY DE BALZAC.

FRISURE se dit des cheveux, soit qu'on les crêpe avec un peigne, soit qu'après les avoir roulés dans les papillotes, on les presse entre les pinces d'un fer chaud, soit, enfin, qu'on les roule autour d'un fer chaud qui les dessèche et les crispe; tous moyens auxquels ont ordinairement recours les dames dont les cheveux ne frisent pas naturellement.

FRITHJOF (Saga de). On présume que cette célèbre saga islandaise fut écrite vers la fin du treizième siècle, quoique l'origine en soit d'une antiquité beaucoup plus reculée. Elle a pour sujet le héros norwégien Frithjof le Fort, et son amour pour la belle Ingebjærge, fille de Bele, roi de Sogn, sur le Sognfjord (dans l'évéché actuel de Bergen). Helge et Halfdan, frères d'Ingebjærge s'opposètent à ce que leur sœur l'épousât, et la donnèrent en mariage au vieux roi Hring, tandis que Frithjof avait à échapper aux nombreuses embûches qu'ils lui préparaient. Contraint de suir à cause de la vengeance qu'il en avait tirée, il s'en vint chez le roi Hring, qui conçut de l'amitié pour lui, et qui en mourant lui laissa son épouse et son royaume (Ringerike, dans la Norvège méridionale). Frithjof abandonna généreusement les États du monarque défunt à ses fils, après avoir tué Helge dans une bataille, et avoir contraint Halfdan à lui céder Sogn, où il régna désormais avec autant de puis-sance que d'éclat, en ajoutant l'Hœrdaland à ses possessions.

Mohnike fait vivre Frithjof l'an 800 de l'ère chrétienne; Muller, avant l'année 700, et d'autres à une époque beaucoup plus reculée encore. Le manuscrit islandais original de tette saga a été publié par Bjærne dans sa collection intibulée Nordiska Kæmpa dater, etc. (Stockholm, 1737). Rafn en a donné une édition beaucoup meilleure dans le deuxième volume de ses Fornaldar Sægur Nordhrlanda, etc., etc. (Copenhague, 1829). Tegner, célèbre poëte suédois contemporain, a pris la saga de Frithjof pour sujet de son beau poëme intitulé Frithjofs Saga.

FRITILLAIRE (de fritillus, cornet à joner aux dés), genre de plantes de la famille des liliacées, essentiellement caractérisée par une fossette glanduleuse et nectarière placée à la base de chaque division de la corolle. Les fritillaires aont des plantes herbacées, caulescentes, à feuilles alternes ou subverticiliées, à fleurs axillaires. Le type du genre est

la fritillaire pintade (fritillaria meleagris, Linné), dont la tige porte à son sommet, dès le mois d'avril, une, deux ou trois sleurs pendantes, semblables à des tulipes renversées, panachées, sur un fond vert ou jaunâtre, des taches carrées d'un pourpre vif ou obscur, disposées comme les cases d'un damier. Mais on rencontre encore plus souvent dans les jardins la fritillaire impériale (fritillaria imperialis, Linné), ou couronne impériale, dont les fleurs de couleur rouge safrané, avec des stries qu'a su værier la culture, sont surmontées d'une houppe de seuilles florales du plus bel aspect. Malheureusement la fritillaire impériale, surtout sa bulbe, exhale une odeur vireuse; cette bulbe contient un suc acre, que l'on peut comparer à celui de la ciguë. Cependant, dans une lettre communiquée par M. Payen à l'Académie des Sciences (séance du 22 août 1853), M. Basset a annoncé que la fécule de la fritillaire impériale, préparée par les procédés ordinaires, pourrait remplacer avantageusement la fécule de pomme de terre. Pour lui enlever son odeur et sa saveur désagréables, il suffit, après les premiers lavages, de saire macérer cette sécule, de vingtquatre à quarante-huit heures, soit dans de l'eau simple renouvelée, soit dans de l'eau vinaigrée à un cinquantième, soit dans de l'eau alcalisée à quelques millièmes. La quantité de fécule fournie par les bulbes de la fritillaire impériale est tellement grande, que M. Basset n'évalue pas le prix de revient à plus de 12 fr. les 100 kilogrammes, tandis que pour la même quantité de fécule de pomme de terre il est au moins de 22 fr.

D'autres espèces du genre fritillaire contribuent encore à l'embellissement des parterres; on les cultive comme les tulipes. Toutes sont originaires de l'Europe, ou s'y sont complétement acclimatées, excepté le fritillaria persica, qu'on ne peut élever qu'en orangerie.

E. MERLIBUX.

FRITTE, vitrification très-imparsaite, ou plutôt simple agglomération de substances vitrifiables par l'action d'une chaleur au-dessous de celle nécessaire pour la susion complète (voyez Émail.). C'est principalement dans le langage des verriers qu'on sait usage du mot fritte; cependant, par extension d'analogie, les minéralogistes et les géologues l'appliquent à diverses substances naturelles pour en caractériser, sinon la nature vraie, du moins l'apparence extérieure. L'aspect fritteux appartient principalement à plusieurs éjections volcaniques.

PELOUZE père.

FRITURE. La ffiture est sans contredit une des branches les plus confortables de l'art culinaire, et, il faut l'avouer aussi, elle est peut-être la plus populaire. Il y a, du reste, tout un monde entre les fritures en plein vent et celles de nos restaurateurs fameux. Au prolétaire crotté les pommes de terre frites et les beignets à un sou des marchands ambulants et des gargotiers établis! Aux fashionables et aux amateurs de bonne chère les savantes combinaisons de friture des Véfour et des Véry!

Définirons-nous maintenant la friture et l'action de frire? Ce serait faire gratuitement une grossière injure à nos lecteurs. Au reste, les fritures doivent être connues des gastronomes depuis bien des siècles, car les Grecs et les Latins, ces maitres passés en grandes inventions, avaient des mots spécialement consacrés à peindre l'action de frire; c'était d'abord le verbe frigere (geindre, gémir, frire), dérivant par onomatopée, dit Pasquier l'érudit, du bruit que fait le beurre ou la graisse qui fond dans une poêle. D'autres savants de l'ouest le font venir de frita, vieux mot celtique ou bas-breton qui signifie fricasser.

FRITZ, abreviation du nom allemand FRIEDRICH, en français *Frédéric*. Le souvenir du glorieux règne de Frédéric le Grand est demeuré tellement populaire en Prusse, que les paysans, lorsqu'ils veulent désigner ce prince, disent encore aujourd'hui; unser Fritz, notre Frédéric.

FRIVOLITÉ. On confond souvent, et c'est à tort, la frivolité avec la légèreté. Ces deux défauts présentent des symptômes bien différents. On peut être frivole et posséder un cœur constant, un esprit profond, un caractère ferme;

on est rarement léger sans que ce défaut entraîne une certaine dureté de cour et même beaucoup d'égoisme : une personne légère s'éveilles ouvent avec les meilleures intentions du monde, pour se coucher avec la conscience chargée d'une mauvaise action. Ne comprenant pas le mal qu'elle fait, parce qu'elle ne s'arrête à rien, elle blesse sans intention, hait, sans motif, aime sans discernement, et trahit sans remords. La frivolité n'entraîne pas de si graves conséquences; elle s'attache à des bagatelles, à des enfantillages d'amour-propre, à des avantages extérieurs. On voit des hommes et des semmes sort remarquables être atteints de ce défaut, sans que ceux qui les aiment ou les admirent puissent en craindre les suites. Plus souvent le partage des semmes, parce qu'elles vivent de riens, la frivolité donne à leurs manières une sorte d'agrément qui ôte le courage d'essayer de les corriger. On leur répète bien, quand elles sont très-jeunes, qu'il ne faut pas être ainsi ; mais lorsqu'elles se montrent sans prétentions, lorsqu'elles restent frivoles sans cesser d'être bonnes, aimantes et dévouées, on a peur, en essayant de les rendre plus parfaites. de toucher à leurs grâces, et elles se complaisent à caresser un défaut qui fait plus souvent sourire que gronder. La frivolité peut se rencontrer dans les caractères les plus élevés, pour qui elle n'est qu'une distraction, souvent nécessaire; mais quand ce défaut se conserve dans la vieillesse, il présente quelque chose de triste et de ridicule, parce qu'alors la frivolité paraît réfléchie et semble l'effet d'un abaissement d'esprit. Les femmes surtout doivent se corriger de bonne heure de la frivolité : savoir vieillir est une science qu'il faut acquérir avant d'en avoir besoin. C'est la frivolité qui sait que généralement les femmes s'ennuient chez elles. Ne pouvant s'astreindre à aucune réflexion, à aucune occupation un peu grave, elles vont chercher au dehors un aliment à leur penchant; elles courent les magasins, font des visites, afin de dire ou d'entendre des riens, et ne rentrent chez elles que pour subir la peine de leur défaut ; car l'homme à qui elles sont unies ne leur confiera rien de sérieux, dans la crainte de les ennuyer. Du reste, on se corrige tous les jours du défaut de frivolité dans le siècle où nous vivons: les jeunes gens sont même aujourd'hui raisonnables de trop bonne heure; ils se dégoûtent trop tôt de ce qu'il y a de bon dans la vie; ils jugent avant d'avoir pensé, raisonnent avant d'avoir vu, rejettent les plaisirs avec mépris, ou s'en saissent dévorer comme par une flèvre ardente. En vérité, un peu de frivolité irait mieux à la jeunesse, elle enfanterait quelques folies de plus, mais les suicides seraient certainement moins communs.

Camille Bodin (Jenny Bastide).

FROBEN (JEAN), l'un de ces savants imprimeurs des premiers temps de la typographie, naquit en 1460, à Hammelbourg, en Franconie. Après, avoir étudié dans sa ville natale, il passa à l'université de Bâle, et là devint correcteur dans l'atelier de Jean Amerbach, où il travailla jusqu'en 1491. Alors il fonda une imprimerie à son compte, et le premier ouvrage qui en sortit fut une Bible latine. Il publia successivement d'excellentes éditions de saint Jérôme, de saint-Hilaire, de saint Cyprien et de saint Ambroise. Beaucoup de classiques l'occupèrent aussi tour à tour; il méditait des éditions des Pères grecs, qu'il n'eut pas le temps d'entreprendre. C'est lui qui un des premiers substitua par delà le Rhin les caractères romains aux caractères gothiques. Ses caractères grecs ne sont pas beaux; et les romains, ronds et nets, ne flattent pas l'œil. Ses titres, un peu chargés en général, ont parfois néanmoins des encadrements composés sur les dessins de Holbein, ce qui les recommande aux amateurs. Toutes les impressions de Froben sont d'ailleurs d'une correction admirable. Il fut en effet un de ces philologues profondément érudits, un de ces consciencieux éditeurs, comme le seizième siècle a pu seul en produire, au milieu de ces grands mouvements sociaux et intellectuels où apparaissent tant de figures largement dessinées, depuis Luther jusqu'à Erasme, depuis Mélanchthon jusqu'à Vivès. C'est quelque chose de charmant à lire, dans la correspondance d'Érasme, que ses rapports avec son imprimeur et son ami Froben. Froben fait de jolis présents à Érasme, et Érasme ne les accepte qu'avec une douce violence. Quand Froben a un fils, Érasme lui donne le nom d'*Brasmius*. L'imprimeur de Bâle publia aussi les œuvres de Luther. Il mourut en 1527, des suites d'une chute.

Jérôme et Jean Froben, continuant la profession de leur père, réimprimèrent plusieurs de ses livres, et publièrent aussi d'excellentes éditions de saint Augustin, de saint Jean Chrysostôme, de saint Basile et de Platon.

Il y eut encore un Ambroise et un Aurèle Frorm, qui furent typographes à Bâle vers la fin du seizième siècle, mais plus obscurément et sans l'éclat des premiers temps de cette noble famille.

La marque des Froben est un pigeon perché sur un bâton, que tiennent deux mains, et autour duquel se tordent deux basilics. Charles Labitte.

FROBISHER ou FORBISHER (Sir MARTIN), DAVIgateur anglais du seizième siècle, né à Doncaster, conçut le projet de trouver un passage par le nord-ouest pour aller en Chine. Après quinze ans d'efforts, il réussit à former une société qui fit les fonds nécessaires pour équiper deux petits navires avec lesquels il put mettre à la voile de Deptiort, le 8 juin 1576. Le 11 juillet il aperçut la terre par 61° de latitude nord; mais les glaces l'empêchèrent d'aborder. Il gouverna ensuite au sud-ouest, puis au nord, et crut, le 28, avoir vu la terre de Labrador. Le 31 il aperçut une troisième terre, dont il prit possession; et le 11 août il se trouva dans un détroit qu'il parcourut pendant cinquante heures, et auquel il donna son nom; après quoi il s'en revint le 2 octobre à Harwich. Une pierre rapportée par l'un des matelots de la terre dont Frobisher avait pris possession engagea la société, qui crut qu'elle contenait de l'or, à faire les frais d'un second armement, avec lequel Frobisher partit le 26 mai 1577. Il revint en Angleterre avec toute une cargaison de la pierre en question, et la reine Élisabeth fut si satisfaite des résultats de son expédition, qu'elle le chargea de construire un fort dans le pays nouvellement découvert, et d'y laisser une garnison avec des travailleurs. Il partit à cet effet le 31 mai 1578, avec trois navires, que douze autres ne tardèrent pas à suivre. Le 20 juin il découvrit une terre nouvelle qu'il appela Angleterre occidentale, et dont il prit posses-sion au nom de la reine Élisabeth. Mais les glaces l'empêchèrent de pénétrer dans le détroit auquel il avait donné son nom. Quelques-uns de ses vaisseaux sombrèrent, d'autres furent plus ou moins gravement endommagés : la saison était trop avancée pour qu'on pût fonder une colonie. Frobisher fut donc obligé de se contenter de recueillir quelque cinq cents tonneaux des prétendues pierres aurifères, et s'en revint en Angleterre. Ces pierres n'ayant donné aucun des résultats espérés, on s'abstint d'expéditions ultérieures; et rien de moins clair aujourd'hui que la question de savoir quelles terres Frobisher avait découvertes.

En 1583 il commandait un des bâtiments de la flotte qui alla dévaster les Indes occidentales sous les ordres de Drake, et en 1588 un grand vaisseau de guerre destiné à agir contre la fameuse Armada. Envoyé en 1594 au secours du roi Henri IV avec une escadre de dix vaisseaux, il reçut une blessure dans un combat livré le 7 novembre 1594 sur les côtes de Bretagne, et mourut bientôt après, à Plymouth.

FROC, la partie de l'habit monacal qui couvre la tête, et tombe sur l'estomac et sur les épaules. Il se prend aussi pour tout l'habit. Suivant Ménage, on a d'abord dit floculus, flocelus, et depuis froscus. Froc était, en outre, autrefois une grosse étoffe qu'on fabriquait à Lisieux, à Bernai et en Beauce, dont les pièces, suivant les statuts des drapiers, devaient avoir demi-aune de large et vingt-cinq de froc, c'est être moine; quitter le froc, c'est sortir d'un monatère avant d'être profès. Au figuré et familièrement, feter le froc aux orties, laisser le froc dans les orties bordant les murs que le moine sante en s'enfuyant, signifie

renoncer à la profession monacale, et, par extension, renoncer à l'état ecclésiastique. On le dit aussi de toute personne qui, par inconstance, renonce à quelque profession que ce soit.

FROESCHWILLER. Voyez REICHSHOFFEN.

FROHSDORF. Voyez FROSCHDORY.

FROID. Le froid est à la chaleur ce que l'ombre est à la humière : ce mot signifie donc absence de calorique; sependant, comme il n'y a pas, physiquement parlant, dans la nature de corps qui soient entièrement privés de cha-eur, il ne doit pas y en avoir non plus qui soient absolument froids. Ainsi que le chaud, le froid est donc relatif : l'eau est moins froide que la glace; celle-ci est encore moins froide que le mercure congelé.

Nous disons qu'une substance est froide lorsque sa température, étant plus basse que celle de notre corps, nous enlève une partie de notre calorique; nous disons, au contraire, qu'un corps est chaud quand sa température est plus élevée que la nôtre, et qu'il cède à la main qui le touche une partie de son calorique. Ainsi, la temperature de notre corps nous sert de terme de comparaison pour affirmer qu'une substance est froide ou chaude. Voilà pourquoi, lorsque la chaleur qui nous est propre augmente ou diminue, soit par l'estet de la saison ou du climat, nous trouvons froides ou chaudes des matières qui dans d'autres circonstances nous auraient semblé chaudes ou froides. Les caves, par exemple, dont la température est à peu près constante, nous paraissent froides en été et chaudes en hiver.

Le thermomètre est l'instrument le plus propre que l'on connaisse pour apprécier les divers degrés de chaud et de froid : il faut supposer que son échelle ascendante et descendante se prolonge à l'infini.

Pour les effets du froid sur l'économie animale, voyez Congétation (Pathologie).

A proprement parler, le froid est toujours naturel; cependant, les chimistes et les physiciens sont convenus d'appeler artificiel celui qu'ils produisent à volonté, en toute saison. Il y a plusieurs moyens de produire du froid, qui peuvent se réduire à trois principaux. 1° On peut rendre un corps plus froid par le contact, en l'entourant de substances dont la température est plus basse que la sienne; ce moyen est le plus simple de tous : c'est ainsi qu'en été on fait congeler de l'eau en entourant la carase qui la contient de glace pilée, etc. Dans cette expérience, la glace enlève à la carafe et à l'eau qu'elle contient une partie de leur calorique, et cette espèce d'absorption continue jusqu'à ce que l'eau de la carafe soit aussi froide que la glace. Il va sans dire que si une partie de l'eau contenue dans la carafe gèle, c'est aux dépens de la glace extérieure, qui passe à l'état liquide. Le froid produit par contact est le résultat d'une distribution de calorique entre deux ou plusieurs corps qui auparavant avaient des températures dissérentes : c'est ainsi que deux éponges, dont une humide et l'autre sèche, étant mises en contact, se partagent la quantité d'eau qui était contenue dans la première. 2° On produit du froid physiquement en faisant passer un corps de l'état solide à l'état liquide, ou à l'état de gaz, par la raison que dens ces deux cas les substances absorbent le calorique des corps environnants pour changer d'état. On peut donc refroidir un corps en l'environnant de substances qui se liquéfient ou se vaporisent. Exposez un vase rempli d'eau dans un endroit où il se fasse un courant d'air : si vous humectez de temps en temps l'extérieur du vase, le liquide qu'il contiendra se safraichira sensiblement (voyez ALCARAZAS). La compressibilité donne de même un très-grand refreidissement. 3° On produit du froid artificiel chimiquement à l'aide des mélanges dits frigorifiques. TEYSSÈDRE.

Froids excessifs. Le climat de l'Europe a éprouvé de si grands changements depuis les premiers temps de l'histoire que les descriptions laissées par les anciens des hivers de la Thrace, de la Germanie et des Gaules, conviendraient à peine aux froids de la Laponie, de l'Islande et du Groen-

land. Selon Tacite, l'Allemague ne produisait pas d'arbres fruitiers; Virgile prétend qu'en Thrace les neiges tombaicest à la hauteur de sept aunes; Ovide lui écrivait sur les lieux: « Regarde comme inhabités et inhabitables, à cause du froid tous les pays situés au delà du Danuhe. » Du temps des premiers empereurs, on ne recueillait encore dans la plus grande partie des Gaules ni vin ni huile, et à peine y trouvait-on quelques fruits. Diodore de Sicile rapporte que les fleuves de ce pays étaient pris régulièrement par les glaces chaque année; des armées entières traversaient ces ponts naturels avec leurs chariots et leurs bagages. Les barbares des pays au delà du Rhin et du Danuhe profitaient souvent des glaces pour pénétrer dans les provinces de l'empire.

Froids excessifs en Europe et en Asie en 299, en France en 358. La description faite par l'empereur Julien de l'un des hivers qu'on éprouvait habituellement à Paris rappelle presque le climat de la Sibérie; le froid de cette ville, qu'il nomme sa chère Lutèce, lui paralt excessif : cependant il est constant, au dire même de ce prince, que quelques vignes, et même des figuiers, croissaient alors dans le territoire de Paris, pourvu qu'on les couvrit de paille. Hivers trèsrigoureux en Écosse, pendant quatorze semaines, en 359: cette même année, les glaces couvrirent complétement le Pont-Euxin, ainsi que le Bosphore de Thrace. En 508 les rivières de l'Angleterre furent gelées pendant deux mois. En 558 la mer Noire sut couverte de glaces pendant vingt jours. Le Danube ayant été pris dans tout son cours, les Huns le traversèrent, ravagèrent la Mésie, la Thrace, la Grèce, et menacèrent Constantinople : la cour d'Orient acheta leur retraite à prix d'argent, et s'engagea à leur payer un tribut annuel.

Hivers rigoureux en Europe de 605 à 670. La Tamise fut si profondément gelée en 695, pendant six semaines, que l'on construisit des cabanes sur ce fleuve. Hivers rigoureux en Angleterre du 1er octobre 759 au 26 février 760. En 763 (roid excessif en Orient : la mer Noire gela à une profondeur de 30 coudées, et sur une étendue de 100 milles. Ce grand froid, commencé dès le mois d'octobre, dura jusqu'au mois de sévrier de l'année suivante, et suivi de sécheresses extraordinaires, qui tarirent la plupart des sources et des fontaines; la rigueur de l'hiver fut également excessive dans la plus grande partie de l'Europe. Dans certains pays, la hauteur de la neige sut de cinquante pieds. En 821 les plus grands seuves et rivières de l'Europe, tels que l'Elbe, le Danube, la Scine et la Loire, furent pris par les glaces durant un mois. Hiver très-rigoureux à Constantinople en 874 : le Bosphore sut entièrement gelé; on passa d'une rive à l'autre sur un pont de glace. En 908 la plupart des rivières de l'Angleterre furent gelées pendant deux mois; en 923 la Tamise le fut pendant treize semaines, et pendant quatorze sen.aines en 1063.

Froids extraordinaires en Italie, en France et en Allemagne en 991, 1044, 1067, 1124, 1125, 1205, 1216. En 1234 des voitures chargées vinrent sur la glace de la terre ferme à Venise. En 1269 froid très-violent en Angleterre: la Tamise fut prise par la glace dans toute son étendue, et les voitures la traversèrent, même près de son embouchure. En 1281 froid excessif en Allemagne. La mer Méditerranée fut entièrement couverte par les glaces en 1323; la mer Baltique le fut également pendant six semaines. Hiver très-rigoureux en France en 1325. Dans les pays du Nord, en 1333 on se rendit sur les glaces de Lubeck en Danemark, et jusque sur les côtes de la Prusse: des auberges furent même établies sur cette route d'une espèce nouvelle. Froid excessif en 1399. En 1402 et 1423 la mer Baltique fut entièrement gelée depuis la Poméranie jusqu'au Danemark.

Ce sut en 1403, et par un froid très-rigoureux, que Tamerl an sit les préparatifs de son expédition contre la Chine; l'inclémence de la saison ne put le déterminer à suspendre sa marche. En 1407 froid extraordinaire en Angleterre, en Allemagne et en France. En 1408 les glaces couvrirent si complétement le Cattégat, entre la Suède et le Danemark, FROID

que les loups passaient d'un reyaume à l'autre : cet hiver très-désastreux est surnommé le grand hiver par les historiens; la plupart des arbres fruitiers et des vignes furent détruits en France. Hiver rigoureux en 1420 en Allemagne, en Hollande et à Paris : cette ville éprouva une mortalité si extraordinaire qu'elle fut presque entièrement dépeuplée; les loups entraient jusque dans son enceinte pour y dévorer les cadavres.

Froids excessifs en Allemagne et à Paris en 1422. En 1426 autre hiver rigoureux à Paris et dans ses environs. Froid extraordinaire en France et dans toute l'Europe en 1433 et en 1434 : la gelée commença à Paris le 31 décembre, et dura deux mois et vingt et un jours ; la neige tomba pendant quarante jours consécutifs, la nuit comme le jour; il en fut de même dans les Pays-Bas; en Angleterre, la Tamise fut gelée jusqu'à Gravesend. Froid excessif en France et en Allemagne en 1458, 1468, 1469 : durant l'hiver de cette dernière année, dit Philippe de Comines, on conpait le vin avec la hache et la cognée dans le pays de Llége, et on le vendait au poids. En 1499 un froid excessil et la famine détruisirent en Valachie une armée de 70,000 Turcs, levée contre les Russes. En 1515 à Londres les voitures passèrent la Tamise sur la glace. Froids excessifs en Angleterre en 1525 : un grand nombre d'habitants perdirent l'usage de leurs membres. Hivers très-rigoureux dans toute l'Europe en 1537, 1543, 1544. En 1570 en France, en Allemagne et en Angleterre, le froid dura trois mois entiers dans toute sa rigueur et sans aucune interruption; en Provence et en Languedoc, les arbres fruitiers furent atteints jusque dans leurs racines; dans d'autres provinces de la France, les gelées durèrent depuis la fin de novembre jusqu'à la fin de février. En 1595 des froids excessifs eurent lieu à Paris, en Allemagne et en Italie.

En 1608 hiver très-rigoureux dans toute l'Europe. Un froid excessif, qui se fit sentir à Paris dès le 21 décembre 1607, dura pendant deux mois entiers : les approvisionnements de la capitale en combustibles étaient devenus si rares que la charge de cotrets se vendit 35 sols. Les troupeaux périrent en grand nombre dans les étables, et toutes les espèces de gibier dans les campagnes et dans les forêts. Les plus grands fleuves de l'Europe furent saisis par la glace à une si grande profondeur qu'ils portaient des chariots pesamment chargés; en plusieurs pays, les noyers, les vignes, les oliviers, etc., gelèrent jusqu'à la racine. Les ri-gueurs de cet hiver ont été décrites dans les plus grands détails par Mézerai. En 1021 froid extraordinaire en Italie et en Allemagne : une partie de la mer Baltique se couvrit d'une glace très-épaisse. En 1655 froid excessif en Hollande, en Allemagne et en Bohême. En 1658 froid général en Europe; la Baltique fut profondément prise par les glaces : les bras de mer connus sous le nom de Grand et de Petit Belt en surent couverts; le roi de Suède Charles X traversa ces deux bras de mer sur la glace, à la tête d'une armée de 20,000 hommes, avec son artillerie, ses chevaux, ses bagages, et s'avança jusqu'aux portes de Copenhague.

En 1683 hiver long, froid et très-apre en France, notamment en Touraine: un grand nombre d'oiseaux périrent; le tiers des habitants des campagnes voisines de Tours mourut de faim et de misère, disent les écrivains du temps. Cet hiver fut très-rigoureux en Angieterre; les gelées durèrent treize semaines en France, en Allemagne, en Italie. En 1684 froid extraordinaire dans toute l'Europe: à Londres, la Tamise fut prise à une profondeur de trente centimètres, depuis novembre 1683 jusqu'en mars 1684; sur les côtes de Normandie, les matelots de Saint-Valery furent enfermés par les glaces à treize kilomètres de distance en mer. En 1695 le froid fut excessif dans toute l'Europe.

En 1709 la Baltique se gela dans une si grande étendue que du haut des tours les plus élevées bâties sur ses bords l'œil ne pouvait apercevoir tout l'espace couvert par les frimas. Dans la même année l'Adriatique fut gelée complétement. Ce froid extrême occasionna dans toute l'Europe une disetté qui sit périr un grand nembre d'habitants des classes pauvres et laborieuses; les denrées de prémière nécessité se vendirent un prix excessif : on fabrique à Versailles et à Paris du pain d'avoine, qui sut servi jusqué sur la table des riches et des princes; entin, l'impossibilité de conserver l'eau et le vin à l'état finide sit interrompre en France la célébration de la messe. La rigueur de la saison, qui sut également excessive en Angleterre depuis décembre jusqu'en mass de la même année, ne se sit presque pas ressentir en Ecoèse et en Iriande. Froids extraordinaires en Europe en 1724 et 1733. Le naturaliste Ginelin évalua à 67° 8/9 le froid qu'il ressentit le 5 janvier 1735 sur les bords du Jénisséi, dans la Tartarie chinoise.

Le missionnaire danois Egède, qui a laissé des observations curieuses sur le Grænland, où il avait passé une grande partie de sa vie, cite plusieurs exemples du froid excessif qu'il éprouva dans ce pays : en l'année 1738, le 7 janvier, la cheminée de sa chambre se remplit de glace jusqu'à l'ouverture du poèle, et, maigré le seu qu'il eut soin d'y entretenir, cette glace ne fondit point de toute la journée; tout fut gelé dans les habitations : le linge dans les armoires, les bois de lit, les plumes et le duvet des coussins étaient recouverts d'une couche de glace d'un pouce d'épaisseur. En 1740 l'hiver fut encore plus rigoureux en Europé, et notamment en Russie, que celui de 1709 : on construisit à Pétersbourg un palais de glace de 17^m,50 de longueur, sur 5m,50 de largeur; la Newa, où furent pris les blocs ethployés à ce bizarre édifice, était gelée à 0m,66 et 1 mêtre d'é paisseur; on façonna autour de ce palais six camuns de glace, et deux mortiers à bombes; les canons étaient de 6 livres de balles; on les charges de 125 grammes de poudre, et un boulet de ser, lancé par l'une de ces pièces, perça une planche épaisse de 5 centimètres à 60 pas de distance : quoique le canon lui-même n'eût que 0m, 10 d'épaisseur, il n'éclata point. La même année, le froid fut-très vif en Hollande; il y eut à Rotterdam, à Delft et à La Haye, de nombreuses émeutes produites par le renchérissement des denrées.

En 1748 le froid fut excessif à Pétersbourg : le thermomètre descendit à 30 degrés dans plusieurs parties de l'Europe, et particulièrement en France. En 1754 les gélées détruisirent un grand nombre d'arbres; un froid extraordinaire se fit sentir dans le nord de l'Europe. En 1760 le détroit du Sund sut entièrement pris par les glaces. En 1768, dans quelques provinces de France, plusieurs voyageurs périrent sur les routes; des arbres se fendirent dans une grande partie de leur longueur. A Paris, on brisa plusieurs cloches en les sonnant ; à Lyon , le thermomètre descendit , le 1er février. à 17°, et le 18 janvier, à Pétersbourg, à 26°. Des oiseaux étrangers parurent sur les bords de la mer, près du Hâvré : plusieurs étaient si excédés de fatigue qu'ils se laissèrent prendre à la main; enfin, on trouva sur les côtes de plusieurs pays de grandes quantités de poissons morts que la mer avait abandonnés sur le rivage. En France, froids extraordinaires en 1774 et 1776. En 1779, froid très-intense en Angleterre pendant quatre-vingt-quatre jours; en 1784, pendant quatre-vingt-neuf jours; et en 1785, pendant cent quinze jours. Le 5 novembre 1786 le mercure gen en pieth air à Pélersbourg par un froid de 30°; le 1° decembre le thermomètre y marqua — 40°; le 7 il descendit jusqu'à 80 : le mercure se congela en masse solide de manière à pouvoir être battu du marteau à plusieurs reprises.

Le 30 décembre 1788 le thermomètre descendit à Paria à 18°; l'épaisseur de la glace, mesurée à Versailles le 12 décembre, fut de 0m,34. Le même froid se fit sentir en Angleterre, où il dura un mois entier : la Tamise fut prise par les glaces. En 1789 autre froid extraordinaire dans le mêmé pays, pendant sept semaines; la glace dont la Tamise était converte se brisa le 14 janvier, pendant qu'on y tenait une foire. Froids excessifs en 1794 : la durée de la gelée à Paris fut de soixante-huit jours, et 18º le point le plus élevé de froid. En 1796 on ressentit à Londrea le froid le plus excessif qu'on y eût éprouvé. En 1799 un froid très-rigoureux se

fit sentir dans presque toute l'Europe. En 1810 le mercure gela à Moscou. En 1811 la Tamise fut prise par les glaces.

L'hiver de l'année 1812 est surtout à jamais mémorable par les désastres de l'armée française en Russie : le thermomètre ne descendit cependant pas au-dessous de 16 à 18°, température peu extraordinaire pendant cette saison dans le nord de l'Europe. Le 27 décembre 1813 froid extraordinaire en Angleterre, pendant six semaines, accompagné d'un épais brouillard, qui dura huit jours, et qui s'étendit à plus de 50 milles de Londres dans toutes les directions. Froid excessif dans le même pays en 1814 : la Tamise fut prise dans la plus grande partie de son cours à une telle profondeur qu'on put la couvrir de maisonnettes et de cabanes. En 1820 , le 10 janvier, le thermomètre marqua 20° à Berlin, 12º à Paris; la neige, à Florence, atteignit une hauteur de 0-,66. L'hiver de 1829 à 1830 fut aussi trèsrigoureux. Aug. SAVAGNER.

En 1840, le jour de l'entrée des restes de Napoléon Ist à Paris, le 15 décembre, le thermomètre descendit à 179. L'hiver de 1864 fut des plus rudes: la Seine gela à Paris la Saone à Lyon, le Pô en plusieurs endroits; on patina à Naples sur le grand bassin du château royal; à Toulon les citronniers éclatèrent comme des pièces d'artifice; il y eut de la glace jusqu'à Snez. Le 2 janvier 1868, la Seine fut entièrement prise à Paris, et on put la traverser jusqu'au 15 janvier. L'hiver de 1870 fut aussi froid et plein de neige: nos malheureux soldats en eurent cruellement à sonfirir.

FROIDEUR. C'est une sorte de calme extérieur qui gêne et éloigne tous ceux qui sont en rapport avec vous. La froideur, au reste, n'exclut pas toujours la violence des passions: elle sert seulement à la mieux voiler. Il est des hommes qui n'ont dans la vie qu'un seul attachement ou une seule affection; ils s'en nourrissent sans cesse quand ils sont nés avec ce que l'on appelle de la froideur: en effet, ce que celle-ci empêche surtout, c'est de s'épancher avec les autres, que l'on tient à distance. Il en résulte que les hommes froids, dès qu'ils rencontrent des obstacles qui menacent de les arrêter longtemps, se portent à des excès, ou à des crimes.

Les orateurs qui n'ont que du feu arrivent quelque(ois à d'admirables effets; mais ils compromettent souvent, en retour, la cause qui leur est confiée; ils font mieux l'affaire de leur propre réputation que celle du client qui les a choisis. Dans la vie intime, une très-grande froideur, surtout lors-qu'elle est habituelle, vous retranche, pour ainsi dire, de la famille dont vous faites partie. On n'est jamais blen à l'aise avec vous, même en dépit des plus excellentes qualités; c'est que celles-ci ne doivent pas avoir que leur utilité, il faut aussi qu'elles aient leur agrément, et à moins de ces circonstances extraordinaires où l'on peut déployer les plus rares vertus, la froideur ne même, avec ceux qui vous con-naissent, qu'à une estime paisible et réfléchie; il importe d'aller un peu plus loin : pour être heureux, il faut être aimé.

Saint-Prosper.

FROISSART ou FROISSARD (JEAN), prêtre, chanoine trésorier de l'église collégiale de Chimai, et chapelain de Gui de Châtillon, naquit à Valenciennes, vers l'an 1337. On conjecture que son père était peintre d'armoiries. Pour lui, dès sa jeunesse, il fut destiné à l'église, quoiqu'il fit preuve chaque jour d'un caractère peu compatible avec la gravité du sacerdoce. Naturellement porté à la dissipation, il préférait à l'étude la chasse, la musique, les danses, la parure, la bonne chère, les femmes; et lorsqu'il eut embrassé l'état ecclésiastique, il se mit fort peu en peine de combattre ces penchants. Néanmoins, si la poésie recevait ses hommages, il aimait plus encore l'histoire. Il ne faisait que sortir de l'école et avait à peine vingt ana, lorsqu'à la prière de son cher seigneur et maître messire Robert de Namur, chevalier, seigneur de Beaufort, il entreprit d'écrire les guerres de son temps, particulièrement celles qui suivirent la bataille de Poitiers. Comme Hérodote, il recueillait en voyageant les

notions dont il devait faire usage: en conversant avec qui agitaient le monde, il apprenait à connaître leurs me leurs desseins; il écrivait, pour ainsi dire, sous leur di et transmettait aux lecteurs l'impression immédiate des : sans aucun système de composition, sans se douter que toire pût être critique, philosophique, ou pittoresque.

Quatre ans après, étant allé en Angleterre, il prés une partie de ses chroniques à la reine Philippe de Hair semme d'Édouard III. Cette princesse, à qui il avait su pl devina que Froissart, tout frivole qu'il était en appare éprouvait les tourments d'un amour malheureux. En e il aimait une semme dont on ignore le nom, mais qui d'un rang si distingué que les rois et les empereurs l raient recherchée. En lisant avec elle le roman de C madès, rimé par un trouvère de la cour de Henri III, de Brabant, il avait senti les premières étincelles du seu avait fini par l'embraser. Cette passion cependant, si r sante qu'elle fût, ne le détournait pas d'une autre, plus in rieuse encore, celle de reproduire son siècle. Il pénétra qu'en Écosse, se rendit en France à la suite du prince P et visita la cour de Savoie. Ce fut à peu près vers ce te qu'il perdit sa protectrice, la reine d'Angleterre, qui l'a nommé clerc de sa chambre. Etant retourné dans son pour distraire ses chagrins, il y obtint la cure de Lessi à deux lieues d'Ath. De tout ce qu'il fit dans l'exercica son ministère, il ne nous apprend autre chose sinon les taverniers de l'endroit pendant son court rectorat rent 500 francs de son argent. Froissart s'attacha depu Venceslas de Luxembourg, duc de Brabant, gentil, no joli, fresque, sage, armeret et amoureux. Ce Vence avait du goût pour la poésie : il fit recueillir ses chanse rondeaux et virelais par Froissart, qui, y joignant plusie pièces de sa composition, en forma une espèce de poi sous le titre de Méliador, ou le Chevalier au Soleil d ouvrage qu'on n'a pas encore retrouvé. A la mort du d Froissart trouva un autre protecteur dans Gui de Châtill comte de Blois, qui l'engages à reprendre son histoire, q avait interrompue.

En 1388 notre chroniqueur se rend à la cour de Gas Phœhus, comte de Foix et de Béarn, pour y puiser des r seignements. Sur sa route, il rencontre un chevalier comté de Foix, messire Espaing du Lyon, qui a joué grand rôle, et qui lui fait des récits dont s'enrichiront chroniques. Villes, châteaux, masures, plaines, hauteurs, 1 lées, passages difficiles, tout excite la sympathie de Froissa et rappelle à la mémoire du chevalier les diverses activ qui s'y sont passées sous ses yenx, ou dont il a parler à ceux qui y ont assisté. Enfin, il arrive auprès Gaston, dont il reçoit l'accueil le plus flatteur. Il lui lit : roman de Méliador, et en apprend des particulari qu'aucun autre n'aurait été en état de lui révéler. En mois, il passe du Blaisois à Avignon, ensuite dans le con de Foix, d'où il revient encore à Avignon, et traverse l'A vergne pour gagner Paris. On le voit, en moins de deux a successivement dans le Cambrésis, dans le Hainaut, en H lande, en Picardie, une seconde fois à Paris, dans le fo du Languedoc, puis encore à Paris et à Valenciennes, de à Bruges, à l'Écluse, dans la Zélande, enfin dans son pay C'est en Zélande qu'il trouve un chevalier portugais qui l'é tretient des guerres d'Espagne, sur lesquelles il n'a entene parler jusque là que des Espagnols et des Gascons. Il avait vingt-sept ans qu'il était parti d'Angleterre, lorsqu l'occasion de la trêve il y retourne, en 1394. Là, nouveau récits, nouvelles investigations historiques. Le trône éta occupé par Richard, qui moult bien parloit et lisoit frai çois, et qui sut enchanté du poême de Méliador. Apri trois mois de séjour, Froissart prit congé du roi, et véci encore quatre ans au moins. Il est impossible de fixer l'anni de sa mort.

Son histoire s'étend de 1326 à 1400. Elle ne se borne pa aux événements qui se sont passés en France dans ce lon espace de temps; elle comprend aussi ce qui est arrivé d

considérable en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Flandres, sans négliger une foule d'événements dont le reste du monde a été le théâtre. Pour les trente premières années, c'est-à-dire depuis 1326 jusqu'en 1356, il déclare avoir suivi les vraies chroniques de Jehan Le Bel, chanoine de Saint-Lambert de Liege. C'était un bel esprit comme lui, ayant aussi des prédilections aristocratiques, car les bourgeois à ectie époque manquaient de loisirs et de culture; ils étaient étrangers aux secrets des gouvernements. Froissart, au contraire, fréquentait les cours et les châteaux. Aussi ne présente-t-il pas toujours sous leur véritable aspect les événements auxquels le peuple prend part, et se montre-t-il en général peu exact, surtout en parlant de la Flandre et de Jacques d'Artevelde, que tous les écrivains français ont travesti en brasseur, et par suite en démagogue de bas étage, sur son témoiguage unique. Quant à sa partialité pour l'Angleterre, La Curne de Sainte-Palaye l'a suffisamment vengé de ce reproche : placé trop près de l'époque qu'il retraçait, il a pu être trompé par le défaut de perspective, il a pu céder aussi à des influences diverses, à l'autorité d'un grand nom, à celle, plus grande, d'une flatteuse confidence ou d'une bien veillance magnifique; mais sa bonne foi n'est pas suspecte : il a cherché constamment la vérité avec scrupule, écoutant les partis contraires et n'épargnant ni fatigues ni dépenses pour la découvrir. Parmi les auteurs de mémoires, il occupe la même place que Joinville; mais il a plus d'étendue dans l'esprit, plus de souplesse et de slexibilité. Poste, il est comparable aux plus habiles trouvères de son époque et des temps antérieurs.

La première édition de Froissart, avec une continuation anonyme jusqu'en 1498, est en 4 vol. in fol., Paris, Antoine Vérard, sans date (vers 1495). On l'a réimprimée à Paris en 1503, 1514, 1518, 1530; l'édition de 1514 contient une continuation jusqu'en 1513. Denis Sauvage en donna une édition in-fol. en 1559-61, à Lyon; mais, quoiqu'il annonce que le texte a été revu, ce texte est souvent altéré. Dans toutes ces publications, il y a des lacunes, et les noms propres sont méconnaissables. Dacier avait commencé une révision et un commentaire sur Froissart; il n'a été imprimé que les soixante-dix neuf premières feuilles de son édition, et Buchon les a réimprimées. La collection de ce dernier contient les poésies de Froissart, publiées pour la première fois, et ses chroniques, plus complètes que dans les éditions précédentes, mais tout aussi fautives.

DE REIFFENBERG.

FROMAGE, aliment composé de cas éu m, partie so-lide du lait, et dont la nature dépend probablement autant de celle des paturages et du climat que du mode de sabrication. La préparation des fromages naturels communs ne présente aucune difficulte, car le lait, étant abandonné à lui-même dans des vases à une température de 18 à 20° centigrades, s'aigrit, se coagule en une masse appelée caillé dans les campagnes, et matière caséeuse par les chimistes, matière contenant en grande partie de la crême ou beurre, et du fromage ou caséum. La crême, étant montée à la surface du lait, est enlevée pour la baratter; ensuite on met le caillé dans des formes ou vases, dont le fond et les parois sont percés de petits trous, afin de laisser égoutter ce qu'on nomme vulgairement le petit-lait, ou le sérum des savants. Ces vases ou moules doivent avoir le double en hauteur de celle que l'on veut imposer aux fromages. Alors le caillé s'égoutte, forme une masse, que l'on retire au bout de vingt-quatre ou quarante-huit heures, pour la manger fraiche, ou la laisser sécher à un courant d'air: quelquesois on la consomme dans cet état de dessiccation, ou bien on sale ces masses desséchées, et on les met sur de la paille dans des endroits frais, mais non hunides, pour les affiner, c'est-à-dire pour leur faire subir un commencement de fermentation putride. Cette méthode de tirer parti du lait dont en a déjà extrait la crême est la plus générale, et sournit dans la basse Normandie, par litre de lait, un fromage rond de 8 à 10 centimètres de diamètre sur un et demi d'épaisseur à l'état sec, lequel se vend environ 10 c. mais qui, le plus

habituellement sert dans les fermes après la soupe et à chaque repas à la nourriture journalière des hommes de campagne.

Quand on veut obtenir des fromages de lait franc, c'est-à dire de lait non écrémé, on suit la même méthode de fabrication; mais on améliore la matière première en forcant le lait à se prendre en caillé le plus vite possible, pour que la crême ne puisse pas monter, et cela sans donner de mauvais goût au caillé. A cet esset, on jette dans le lait, on du jus de citron, ou du vinaigre, ou de l'esprit de sel (acide chlorhydrique), ou le plus généralement, on prend un morceau d'environ 7 centimètres carrés de caillette de veau préalablement lavée, salée et desséchée; on la met tremper une nuit dans un verre de petit-lait, puis le lendemain matin on jette une à deux cuillerées de cette préparation, appelée présure, dans chaque litre de lait que l'on vient de traire et passer; alors on expose ce lait à une température de 18 à 20° : il ne tarde pas à se prendre en masse; et l'on recounaît avoir mis suffisamment de présure quand le petit-lait sort du caillé bien clair et avec une teinte bleuâtre; autre ment, s'il est blanchâtre et louche, on a manqué d'y mettre suffisamment de cette préparation, et il faut une autre fois en augmenter la dose. Quand on veut donner eucore plus d'onctuosité aux fromages, on ajoute au lait que l'on vient de traire un quart ou moitié ou autant de crême douce, et l'on force la présure en proportion de cette addition. Les fromages de Neuschâtel, qui jadis étaient les fromages à la crême les plus gras et les plus estimés, devaient leur qualité à ces additions de matière butyreuse. Ces fromages ont cela de particulier, qu'après avoir été mis quelques heures dans des formes, on jette la masse sur une table couverte d'une serviette, et, avec ce linge, on pétrit fortement ce caillé jusqu'à ce qu'il soit bien onctueux; puis on en remplit de petits cylindres de fer-blanc de 4 centimètres de diamètre, dans lesquels on appuie avec un piston pour resserrer la pâte et la faire sortir, afin de la recevoir dans un morceau de papier joseph, dont on l'entoure artistement, pour expédier ensuite le plus tôt possible chaque petit bondon sur les marchés des villes les plus voisines; mais à Paris la qualité de ce geure de fromages a beaucoup perdu : ce qui vient assurément de ce que l'on ne sait plus au lait sranc l'addition de crême dont il a besoin pour obtenir toute l'onctuosité et la délicatesse qui saisaient tant estimer autresois ce genre de fromages.

Ces fromages de Neufchâtel s'affinent en les faisant dessécher et en les plaçant sur des couches de paille, où on les retourne tous les jours. Les fromages de Brie, une sois desséchés, s'affinent en les plaçant dans des tonneaux, et les y séparant les uns des autres par des lits de paille. L'affinage des fromages de Livarot et de Camembert s'exécute en mettant également les fromages desséchés sur un lit de paille, dans un endroit frais, mais non humide; puis chaque jour on les frotte avec du sel et de l'eau-de-vie, et on les saupoudre de brique pulvérisée, pour les empêcher de s'attacher à la paille, leur donner du goût et en éloigner les vers. Du reste, que l'on travaille sur du lait de vache, de chèvre ou de brebis, que l'on fasse des fromages de Marolles, d'Époisse ou de Langres, le principe est toujours le même : c'est-à-dire que plus on met de promptitude à faire cailler le lait sans lui donner de mauvais goût et sans laisser de fromage dans le petit-lait, et plus on obtient de qualité dans les produits, quand l'affinage consiste toujours à faire d'abord dessécher le fromage obtenu, et à y déterminer ensuite un commencement de fermentation putride, en le laissant exposé dans des caves fraiches, mais non humides. Cependant, ajoutons que les fromages de Montpellier se sont avec du lait de brebis, se salent lorsqu'ils sont secs, en les mettant tremper dans une cau légèrement salée, jusqu'à ce qu'une épingle ensoncée dans la pâte cesse d'y rester adhérente; puis on les frotte avec un mélange d'eau-de-vie et d'huile, et on les assine en les laissant environ un mois empilés dans un pot bien couTAGE) aussitôt après la moisson. Lorsqu'il est séparé des balles, on le dispose en tas dans les greniers, on la renferme dans des sacs, dans des tonneaux, dans des paniers de paille, dans des greniers souterrains ou silos : plus il a de dispositions aux maladies qui lui sont propres, à l'envahissement des insectes, plus il doit être exactement préservé du contact de l'air. P. GAUBERT.

FRONDE, FRONDEUR. La fronde est un instrument léger, formé de cuir et de cordes, servant à lancer au loin des pierres et même des balles. Il fut employé comme arme de toute antiquité; mais on serait peu disposé à le croire susceptible de justesse, si le front de Goliath n'eût été atteint de la pierre lancée par David. Le mot frondeur rappelle les habitants des îles Baléares, les armées perses et carthaginoises, grecques et romaines. Xénophon dépeint les frondeurs comme étant pourvus, un jour d'action, d'un sac en cuir qu'ils portaient devant eux : c'était leur panetière, leur giberne. Quinte-Curce nous montre les frondeurs asiatiques portant leur fronde en manière de parure de tête, c'était leur coissure. Les frondeurs ne lançaient d'abord que des pierres : c'est l'arme de la nature. A mesure du raffinement de l'art, ils jetèrent des projectiles de plomb, qu'on nommait glands ou olives; plus tard, ils se servirent et de traits enflammés nommés astioches, et de globules d'argile rougie au seu : c'étaient les grenades du temps. Les psilites grecs, devenus plus tard *peltastes*, combattaient la fronde à la main; mais leur arme prit diverses formes, maintenant mal connues : il y ent des frondes à bourse, des frondes à manche, des frondes d'Achaïe. Il y en avait qu'on appelait fustiballes, d'autres librilles, d'autres frondiballes : ces dernières étaient de grand modèle. Les repas des enfants des fles Baléares étaient la récompense de leur succès au tir de la fronde : une mère, dit Florus, ne permettait à son enfant d'autre mets que celui qu'il avait eu l'adresse d'atteindre avec le projectile de sa fronde. Les semmes ornaient de frondes leurs cheveux, et les hommes en avaient de trois calibres, pour proportionner le jet aux distances : l'une de ces trois frondes, suivant Diodore de Sicile, se portait en ceinture, l'autre en coissure, la troisième à la main.

Les frondeurs romains se sont nommés accenses, addits, férentaires, roraires, vélites. Ils étaient d'abord en petit nombre ; ils s'accrurent ensuite, à mesure de la corruption de l'art et de l'augmentation des alliés, qui pour la plupart servaient comme frondeurs. Virgile et Végèce ne sont pas d'accord sur le maniement de la fronde; le poëte dépeint Mézence imprimant à son arme une triple rotation: le tacticien assirme qu'il sussisait d'une seule circonvolution autour de la tête du frondeur; il prétend que la portée de l'objet lancé était de cinq à six cents pieds, mais cette portée semble exagérée; il est vrai que le pied romain était moins fort que le nôtre. Il ne faut pas croire davantage au prétendu phénomène cité par Ovide et par bien d'autres encore. au dire desquels le plomb lancé par le frondeur était emporté par une impulsion si puissante, qu'il se fondait en l'air.

Les Franks ont fait eux-mêmes assez longtemps usage de la fronde, surtout dans les siéges, car au temps d'Agathias ils ne s'en servaient pas en rase campagne. Les frondeurs français maniaient sous Philippe-Auguste une fronde nommée en latin funda, et plus tard en français fondelle. Il y avait dans les armées espagnoles en 1367 des frondeurs. Dans le siècle suivant, les désenseurs d'Orléans étaient armés de frondes à bâton, comme le témoignent les récits de ce siége. On commençait alors à essayer de projeter des grenades avec des frondes, mais le danger de ce mode v fit renoncer. Les Bretons sous Philippe de Valois, les Gascons sous Charles VIII, combattaient encore à coups de fronde. La dernière fois que l'histoire mentionne des frondeurs français, c'est au siège de Sancerre : les protestants qui défendaient cette place furent tournés en dérision par les catholiques sous le titre d'arquebusiers de Sancerre. Le perfectionnement et l'usage plus général des armes à feu devaient entièrement discréditer la fronde en Europe. Cependant, dans les combats livrés à Oran en 1832. Les se servirent encore habilement de cette arme

FRONDE (Guerre de la). « Il y avait en ce te dans les fossés de la ville, dit Montglat dans ses Me uue grande troupe de jeunes gens volontaires qui : taient à coups de pierres avec des frondes, dont il des quelquefois des blessés et des morts. Le parlement un arrêt pour désendre cet exercice ; et un jour qu'e nait dans la grand'chambre, un président parlant s désir de la cour, son fils (voyes Bachaumont), q conseiller des enquêtes, dit : Quand ce sera mon s' rnondenai bien l'opinion de mon père. Ce terme ceux qui étaient auprès de lui, et depuis on nomm qui étaient contre la cour Fnondeurs. » Donc, nul 1 ne devait manquer à la Fronde, pas même son nomune ligue de vanité, une réaction d'intrigue contre ! tique de Richelieu, tombée en héritage au souple ge Mazarin (1648-1652).

Le drame que nous abordons se divise en deux acte distincts. Le premier commence à la mort du cardi Richelieu. Mazarin lui succédait : il avait ses créat lui, il fallait les satisfaire; puis les disgrâces précé se changèrent en intrigues. Châteauneuf, à qui Richelie ôté les sceaux dix ans auparavant, et qu'il avait tenu prisonnier à Angoulême, vint s'établir à Sceeux e dans un centre de cabale. M^{ma} de Chevreuse, ancies vorite, que Richelieu avait également tenue dix-hu exilée, reparut soudain. Mme d'Hautefort, plus récer éloignée, vint se mêler aux mêmes ambitions. Mazar surpris par ces apparitions d'intrigues, et leur oppoi exils nouveaux. Les princes de la maison de Vendôn mèrent le parti des importants, contre le duc d'Orléau suivait la cour avec son caractère ambigu. Les brigu vinrent actives, les rivalités ardentes. Des querel femmes se mélèrent aux animosités politiques : Mme de g u e v i l le commençait à se montrer avec sa fierté jal il fallut lui sacrifier Mme de Montbazon, qui avait échapper quelques témérités sur sa personne. La ci divisa davantage encore sous ces drapeaux divers. L de Beaufort, le roi des halles, allait à cette guerre son caractère apre et grossier. On l'accusa d'avoir tuer Mazarin. Il fut mis à la Bastille. Quelques duels e lien. Le duc de Guise se battit contre Coligny. La Fronc tifiait déià son nom.

Cependant, la France soutenait des guerres plus série et. comme Turenne et d'autres grands noms, le Con dé se signalait dans les batailles. Mazarin profit bord de ses succès pour s'affermir; mais le jeune vint à son tour se mêler aux passions qui s'agitaient a du pouvoir. Son caractère était vif et superbe : il fallai tout pliat. Gaston, duc d'Orléans, qui avait essa; paraître à la guerre pour lui disputer un peu de gloir put soutenir cette formidable rivalité. Condé arriva à la avec un cortége de seigneurs qu'on appela les petilstres, parce qu'ils imitaient le ton sier et dominateur du m qui les trainait après lui. Sa gloire commença à parattr nante, et Mazarin exerça son esprit à découvrir des subl propres à le délivrer de cette ambition. Le cardinal besoin de subsides ; le parlement résista pour lui en don Il se tint un lit de justice, où Talon, avocat général, au nom du peuple, l'auxiliaire des factions. Anne d triche, régente du royaume, supporta peu patiemmen résistances. Elle fit des plaintes dures aux magistrats. ritation n'en devint que plus vive. Le parlement proc un arrêt d'union qui était une guerre ouverte. On et quelques magistrats, qu'on mit en prison. Le peuple prit | pour eux, et s'accoutuma aux séditions. La reine mand parlement, et lui parla de chaliments exemplaires étonneraient la postérité. Mais Mazarin espérait tout cal par des négociations. La violence, comme la ruse, fut ins Condé avait laissé là les discordes et les petits-mattres

FRONDE 25

Afait allé reprendre le cours de ses victoires. La nouvelle de la bataille de Lens arriva parmi les difficultés où se trouvait la cour. Le moment parut opportun pour la vengeance. On profita des solennités du Te Deum pour enlever (26 août 1648) les plus audacieux des conseillers, Broussel en tête, magistrat populaire, bon homme au fond, qui servait d'instrument à des vanités de seigneurs et à des jalousies d'ambitieux. A cette nouvelle, tout Paris se soulève, et alors se révèle inopinément un caractère qui jusque là s'est trainé sourdement et mystérieusement dans les intrigues, le coadjuteur de Gondy, qui résume en lui les passions d'un mauvais prêtre et celles d'un hypocrite factieux, colorées par des semblants de morale et des ruses de politique. Il dépensa, avoue-t-il, dans ces crises de rébellion, trente-six mille écus en aumônes et en libéralités, du 28 mars au 25 août (1648). Toute cette charité avait servi à préparer des barrica des; et pendant que le peuple se ruait furieux dans les rues et sur les places (27 août), le coadjuteur, se précipitant au travers des masses, courait au Palais-Royal, s'offrant à la reine comme un homme de paix, résolu à calmer la révolte. Il y a de la révolte, lui répondit la reine, à imaginer qu'on puisse se révolter. C'était dejà fait; mais l'instinct de la colère royale tomba sur le coadjuteur. La reine lui porta la main au visage. Mazarin la calma comme il put.

Mais d'autres nouvelles de la ville arrivent. Le danger est grand. On envoie aux mutins le maréchal de La Meilleraye et le coadjuteur. Celui-ci, dans la mélée, reçoit un coup de pierre et est renversé; un mutin même porte la main sur lui, et va le tuer : Ah, malheureux! si ton père te voyait, dit le prélat, et de ce mot il désarme le furieux. Il rentre au Palais-Royal, embarrassé du trop grand succès de ses libéralités et de ses aumônes, et commençant à soupçonner ce qu'il y a de sérieux dans ce jeu de faction et de révolte. Le maréchal dit à la reine : Si vous ne mettez Broussel en liberté, il n'y aura pas demain pierre sur pierre à Paris. Le coadjuteur appuie cet avis. « Allez vous reposer, monsieur, lui répond la reine, avec ironie; vous avez bien travaillé! » Gondy sort en effet, tourmenté de mille pensées d'ambition, de dépit, de terreur, de vengeance. La colère l'emporte. Il laisse faire ce peuple qu'il a si bien dressé, et pense seulement à donner des chess à la sédition. Beaufort, échappé de sa prison, est son premier instrument. La nuit se passe en préparatifs de guerre; de son côté, la cour songe à ses moyens de défense. Le parlement vient se jeter au travers de ces conflits, avec des prières et des remontrances. Tout le monde réclame la liberté de Broussel. La reine cède. Les prisonniers sont rendus au peuple, et la fureur de la sédition devient la joie du triomphe, danger nouveau, plus grand peut-être pour l'autorité.

Les intrigues parlementaires suivent leur cours. L'émeute des rues a'est réingiée au palais, parmi les plus jeunes conseillers. Mais les anciens ont aussi leurs emportements de vanite et d'indépendance. « La barbe du premier président (l'illustre Molé), si vénérable, dit Montglat, ne les pouvait retemir. » Enfin, le duc d'Orléans vient, avec son caractère irrésolu, se jeter parmi toutes ces agitations. On tient des conférences avec la cour; mais ses prétentions sont se extrêmes, qu'elle dut quitter Paris soudainement (6 janvier 1649). Ce fut un coup de foudre pour les divers partis.

Dès lors, tout se mêle. Le duc d'Orléans, moitié à la cour, moitié au parlement, dominé par l'abbé de La Rivière, son ministre, qui veut être cardinal, joue des rôles de toutes sortes. Condé ne sait plus quelle conduite tenir. Sa sœur, Mare de Longueville, se sépare de lui, et le laisse à ses perplexités pour se livrer plus aisément à ses cabales. Un insemt, d'Orléans et Condé parurent unis, chacun se disputant la popularité des actes qu'on voulait arracher à la cour. Mais Mazarin, tont en cédant et ramenant la cour à Paris (août 1649), semait la discorde parmi ses vainqueurs. Le chapeau, sollicité par Gaston pour La Rivière, était en même temps sollicité par la maison de Condé pour le prince de Conti. La rivalité fut vive et longue. Deux femmes y ajou-

tèrent toute la serveur de leurs vanstés, tout le génie de leurs intrigues, M^{me} de Longueville et Mademoiselle, fille de Gaston. Le coadjuteur profitait de cette vaste anarchie pour ses essais de sédition, appelant à lui les curés, les docteurs, les religieux; et le peuple, depuis longtemps épuisé par les batailles véritables, se satisfaisait à ces conflits par des récits d'épigrammes et par des chansons qu'il allait voir tous les matins placardées sur le Pont-Neuf. La cour recourut encore à la fuite; mais cette fois avec des plans concertés de guerre contre Paris et contre le parlement. D'étranges divisions se firent en ce moment. Condé suivit la ceur, et Mme de Longueville, sa sœur, resta à Paris, pour commander à la révolte. Le duc d'Orléans ne sortait pas de ses ambiguités; mais il servait de drapeau à mille ambitions. L'armée royale assiégea Paris. Le peuple, sans savoir ce qu'il faisait, ni quelles étaient toutes ces querelles sans but se laissa conduire par le coadjuteur et le duc de Beaufort. Il y eut des combats sérieux, sans profit pour les partis. Condé y allait avec son ardeur accoutumée. L'intrigue étran. gère profita de ce désordre, et apparut en plein parlement. D'autre part, de grands noms surent emportés dans la dé. fection : Turenne prit parti en Allemagne pour le parlement mais ses troupes l'abandonnèrent.

Tout marchait cependant de plus en plus au hasard dans ce grand désordre. La désolation était extrême dans Paris; le peuple se vengea de sa misère en lachant sur le palais du cardinal une tourbe de furieux : tout y fut dévasté; les livres de sa bibliothèque jonchèrent la rue et servirent d'aliment à un feu de joie. Lui, sur ces entrefaites, ne s'animant à aucune violence, négociait tranquillement et se croyait de plus en plus mattre à mesure que la colère publique s'acharnait après lui. Il eut l'habileté de laisser ses ennemis étaler leur ambition, leur cupidité. Il les perdit par leurs prétentions. La faveur des masses finit par se détourner de ces ambitions personnelles, à qui la fortune de l'État servait de prétexte. Alors Mazarin domina les négociations : un Te Deum sut chanté en l'honneur d'une paix rendue nécessaire pour tous les partis, et qui n'en devait satisfaire aucun. Ce fut la fin de la première Fronde.

Tout à coup il y a des revirements, des réactions, des retours de partis. Les petits-maîtres de Condé, siers de la victoire qu'ils attribuent à leur brillant patron et à euxmêmes, injurient les frondeurs : il y a des cartels d'hommes et des injures de semmes. Les frondeurs ont des liens à la cour. Leurs intrigues sèment la défiance et la jalousie entre ceux qui suivaient tout à l'heure le même parti. D'autre part, Mine de Longueville, qui s'est rapprochée de son frère, lul reproche de ne rien faire pour agrandir sa maison. Elle lui souffle son ambition. Mazarin voit naître ces dissentiments, et ne dit mot: il a, comme la reine, besoin de se débarrasser de ce patronage de Condé, dont la gloire pèse à sa politique tortueuse. Des prétentions de gouvernement, des demandes de saveur, des rivalités de mariage, vont hâter les ruptures. En même temps le parlement de Bordeaux fait des réclamations contre d'Épernon, gouverneur de la Guienne. Condé haïssait d'Épernon, Mazarin le désend. La discorde éclate. Condé, qui demande Pont-de-l'Arche pour son beau-frère, le duc de Longueville, essuje un refus ; sa colère est au comble : après une scène animée avec le cardinal, il s'éloigne en lui passant la main sous le menton et lui jetant ces mots d'ironie : adieu, Mars! D'autres gries futiles arrivent. La cour se divise pour des tahourets. Enfin, l'idée vient à la reine et à Mazarin de se délivrer de cette gloire importune en l'envoyant en prison; coup d'État préparé par les femmes, et dans lequel M^{ile} de Chevreuse entraîne le coadjuteur : les princes sont arrêtés et conduits à Vincennes (18 janvier 1650). C'était la vieille Fronde qui se frappait ellemême, et Mazarin lui servait volontiers d'instrument ; puis, par quelques retours de plus, la cour de Gaston, qui n'avait pas connu ce mystère, en eut du dépit. Les cabales se mélèrent. La mère de Condé se sit suppliante auprès du parlement. On vit des scènes solennelles et attendrissantes là on s'étaient

26 FRONDE

ques de scènes ignobles et ridicules. Le parlement de Bordeaux députa un orateur plein d'éloquence, Guyonnet, qui s'en vint demander la liberté des princes. Et pendant ce temps le pauple, dans la grossièreté de sa logique, faisait justice des variations de la Fronde, et s'assemblait devant les hôtels des vieux frondeurs en criant : Mazarin! Mazarin!

Ainsi tout allait à la confusion. Le duc d'Orléans, avec ses ambiguités mystérieuses, ne put échapper non plus à cette réaction du peuple, qui s'en allait crier Mazarin! devant son palais. Alors il y eut entre le coadjuteur et Mazarin un ieu d'intrigues et de tromperies. Le coadjuteur, qui avait demandé l'arrestation des princes, demanda leur liberté. On les avait transférés au Havre, mais l'intérêt pour eux n'en était point diminué. Le coadjuteur s'appliquait à leur attirer le duc d'Orléans, et Mazarin s'appliquait à le retenir dans sa cause. Le chapeau de cardinal revint sur le tapis au milieu de ces manéges. Mais le coadjuteur y pensait pour lui-même. C'était une difficulté de plus. Quant à d'Orléans, il ne s'appartenait pas : il n'appartenait à personne. Le plus assidu était son maître, et le coadjuteur s'empara de lui par des tours d'habileté que secondait Mile de Chevreuse. Il le décida à vouloir la liberté des princes, et à l'aide de son nom il alla tenir des assemblées cicéroniennes au parlement. Une immense réaction se faisait partout : Mazarin se voyait vaincu. Il songea à s'éloigner, mais doucement, afin de ne pas fuir, Il partit pour Saint-Germain, couvant les choses de l'œil, et espérant les diriger encore par son génie de ruse et de mystère. Mais le peuple avait pris son départ au sérieux. La joie éclata de tons côtés avec une violence mepaçante. Une première concession était faite : on fit toutes les autres. La reine signa la liberté de Condé. C'était consacrer la retraite de Mazarin; mais, chose singulière! Mazarin se crut assez de souplesse pour échapper à cette dernière nécessité, et il partit de Saint-Germain pour aller de sa personne ouvrir la prison des captifs, comme pour se donner le mérite d'une politique dont il n'avait pas été le maître. Sa soumission fut en pure perte. L'orgueil de Condé resta inexorable devant le ministre obséquienx; et Mazarin vit bien qu'il n'avait plus qu'à s'enfuir; il s'achemina vers la frontière. De leur côté, les princes se rendirent à Paris, tout étonnés encore du mystère de leur liberté que le penple, par sa joie bruyante et tumultueuse, leur rendit plus extraordinaire encore. Paris était dans l'exaltation : des seux de joie s'allumaient dans les rues; les frondeurs s'embras-saient; nul retour d'opinion n'avait jamais été si universel et si sondain.

Cependant, après quelques jours d'exaltation et de triomphe, chaque parti revint à ses pensées, et la défiance reparut. Les ambitions étaient devenues plus ardentes par l'absence même de Mazarin. Chacun courait à ses dépouilles, et pourtant la reine ne voulait rien céder. Condé imposait des choix de ministres. Le parlement ajoutait des exclusions contre les cardinaux, pour envelopper Mazarin sans le désiguer. Le coadjuteur, qui voulait être cardinal et ne désespérait pas d'être ministre, fit opposition. Puis, la noblesse demandait les états généraux; et Turenne reparaissait, résolu cette fois de s'attacher à la reine. Des questions de mariage se mélèrent aux questions politiques. Le coadjuteur avait besoin de marier M^{ile} de Chevreuse au prince de Conti pour se fortifier davantage. Condé avait accordé ce projet, puis il le refusa. Ce fut un nouveau commencement de rupture. La reine, secrètement inspirée par Mazarin, excitait ces vanités les unes par les autres, pour rester maîtresse. Gaston, poussé par le coedjuteur, prit parti pour M¹¹⁰ de Chevreuse. Il eut l'air d'avoir du courage; il tint des assemblées dans son palais. On lui proposait des violences ; il osa être d'avis de faire arrêter de nouveau les princes. Ils étaient dans une salle voisine : Mile de Chevreuse dit qu'il ne fallait que donner un tour de clef; et elle partait pour remplir cet office. Gaston la retint. Le coadjuteur se facha contre Gaston, et s'en alla bouder dans le clottre Notre-Dame. Alors la reine se tourna vers lui, espérant profiter de son rritation tait le conseil de Mazarin, qui assistait de Bruilh à conflit de vanités. Le coadjuteur se prêta à toutes le binaisons, même au retour de Mazarin; pourvu cardinal. Seulement, pour ne pas perdre sa popularit pula le droit de déclamer contre Mazarin et de domme ses pamphlets, s'engageant à brouiller Gaston et Confaisant ressortir surtout l'ambition du prince, et des à chacun de s'affranchir de sa domination. Il remptis son office, que la reine l'appela, lui parla d'arrêter veau Condé, et lui remit sa nomination au cardinala

Condé, poussé par ses amis, songenit à sa sécurit il eut le malheur de tourner ses regards vers les et de la France : il fit des dispositions d'hostilité, et so Paris avec un cortége de guerre. Il n'y reparut que menacer chaque parti. Le parlement devint une arei s'y rua à coups de poing, à coups d'épée. Les magi eurent peine à empêcher des meurtres. Le coadjuteur rut avec un poignard caché sous sa robe. Dans une n il faillit être étoussé sous une porte par le duc de La Ri foucault, qui s'amusa à l'exposer aux coups et aux ins de la populace. Il se vengea pur des quolibets; et que temps après il fit une procession, où le peuple crialt : A le coadjuteur ! Mais, par une bizarrerie de plus; cette cession ayant rencontré le prince de Condé, le prince de cendit de carrosse, se mit à genoux dans la rue, et se bénir par le prélat. Les choses allèrent à d'autres exc Condé, après avoir étalé des appareils d'hostilité dans rues de Paris, s'en alla faire une guerre véritable en Guieni où sa mère, pendant sa captivité, avait maintenu puissance. Une double anarchie se mit alors dans l'Éti la cour combattant par des actes sévères le parti d princes, et le parlement, sans prendre parti pour eux, sa sant des déclarations de guerre ouverte contre Mazarin. L tête du cardinal-ministre sut même mise à prix, ce qui n l'empêcha pas d'entrer en France pour se réunir à la cour qui marchait sur Bordeaux. De son côté, le coadjuteur, devenu cardinal, continuait son double rôle contre Mazarin el contre Condé. Mais le peuple n'en fut pas dupe, et suivit le parlement, qui restait dans l'opposition. Le coadjuteur faillit être mis en pièces dans la cour du Luxembourg ; il se sauva par un coup de hardiesse, en se montrant au milieu des mutins, et demandant aux premiers qui s'offraient, de pendre les autres à la grille du palais.

Cependant, la guerre des princes se faisait sans trop d'éclat. Turenne avait suivi la cour, et allait bulancer la fortune de Condé. Mazarin, qui avait joint la reine, fit en-vahir les domaines du duc d'Orléans, deut on commençait à se défier. Beaufort voulut déterminer Gaston à venir défendre son apanage. Gaston refusa. Sa fille, Mademoiselle, fut plus résolue; elle alla se jeter dans Orléans. On la vit partir en Amazone, avec les comtesses de Fiesque et de Frontenac, qu'on appelait ses maréchales de cump. Il avait fallu lui donner deux conseillers au parlement pour tempérer son ardeur. Condé n'était point heureux à cette guerre fatale. Ses troupes furent toujours battues par le comte d'Harcourt ; et comme il y avait eu repture à Bor-deaux entre M^{me} de Longueville et le duc de La Rochefoucault, il s'en vint par des détours, pour suir ces intrigues; à Orléans, où sa présence anima les troupes de Beaufort. que des échecs venaient de frapper. Il ent d'abord des succès. La cour, qui était à Gien, fut dans l'épouvente. Turenne la sauva. Alors Condé court à Paris ; il s'empare de l'esprit de Gaston; il domine le parlement. On propose en son nomi une ligue entre toutes les villes de France. La sermentation s'accroit. Le cardinal de Retz lutte encore contre Condé. Le peuple commence à faire des vœux pour le rétablissement de l'autorité légitime. Pendant ce temps, la guerre d'Orléans a des succès divers. Mademoiselle manque d'être prise dans une revue de ses troupes; elle n'a que le temps de fuir du côté de Paris. Turenne voulait s'apprecher de cette ville pour la disputer aux partis. Le désordre y était au

comble. Le corps municipal refusa de laisser entrer l'armée de Condé. Toutes les troupes étaient ramassées autour de la ville. Une batalile était imminente. Condé essaya vainement de faire déclarer Gaston. Alors il alla chercher son armée pour la diriger sur Paris; mais Turenne tomba sur son arrière-garde. La bataille fut terrible. Condé y déploya son genie. Celui de la France l'emporta, Turenne fut vain-queur (2 juillet 1652). Il fallaft sauver l'armée du prince, et les portes de la ville restaient fermées. Mademoiselle arracha de son père l'ordre de les ouvrir, et courut au château de Vincennes titer le canon sur l'armée du roi. Ce fut le salut de Condé; mais Mazarin s'écria, dit-on : « Voilà un coup de canon qui vient de tuer son mari! »

Condó, rentré dans Paris, voyait expirer la Fronde dans les angoisses du peuple; il tenta de la ranimer par des violences. On tint des assemblées à l'hôtel de ville. On échangea des signes de ralliement. On décida des massacres. On s'arma de l'incendie. On croyalt ainsi raviver l'esprit de faction, on ne fit que le détruire. Il fallut que Mademoiselle allat ellemême sauver de vieux frondeurs enveloppés par les flammes à l'hôtel de ville. Les vœux pour la paix devenaient universels. Mazarin eut moins d'essorts à saire pour se retirer, car il était vengé. Il s'éloigna, et partit pour Bouillon avec une lettre flatteuse du roi. La cour l'accompagna jusqu'à Compiègne. Ce fut de la part de la reine un coup d'habileté de se faire désirer par les factions de Paris. Les princes ouvrirent des négociations. Le cardinal de Retz se donna le mérite des supplications : il alla avec le clergé supplier le roi de rentrer dans sa capitale. Il fut froidement reçu, et aurait volontiers recommencé ses intrigues ; mais le peuple était latigué, et rien n'eut pu le remuer encore. Les amis de Condé commencèrent à s'éloigner. Les secours qu'il at-tendait de l'étranger lui firent détaut. Sa colère le poussa à une fatale resolution : il courut aux Espagnols, emportant de Gaston la promesse qu'il ne traiterait point sans lui. Dès lors tout fut libre. Beaufort qu'ità le gouvernement de la capitale. Le roi, majeur depuis une année (il avait accompli sa quatorzième année le 7 septembre 1651), se rendit à Saint-Germain. La milice lui envoya une députation, qui fut reque avec honneur, et lui-même arriva enfin à Paris le 21 octobre 1652, accuellli avec enthousiasme. Bientôt Mazarin rentralt en France, accueilli de même par ceux qui l'a-valent le plus maudit. Les villes encore rebelles firent leur sounission. Gaston alla épuiser à Blois les restes d'une vie inutilement passée dans l'intrigue; et Condé n'eut plus qu'à songer à abriter sa vieille glofre sous l'autorité du monar-LAURENTIE.

FRONDEUR (Esprit). La fronde, cette arme offensive dont nous avons traité à part, a reproduit cette expression metaphorique. Fronder un homme, fronder un ouvrage, cela veut dire leur jeter la pierre. C'est surtout à l'époque de l'histoire de France qu'on appelle la Fronde que ce mot s'est répandu et popularisé chez nous dans cette acception. L'esprit frondeur a eu ses beaux jours en France. Rivarol et Champcenetz y ont excellé dans le siècle dernier. all ne suffit pas, disait le premier, qu'un trait soit *méchant*, il faut encore qu'il soit *bon*. L'esprit français a toujours de, du reste, un peu frondeur. Noëls épigrammatiques, vau devilles, parodles, couplets malins, autant de genres natio. Maux, frondant sans cesse le pouvoir et le prochain. Il fut un temps où chez nous le monde voulait tout fronder, à tort, à travers ; cette manie n'est pas encore complétement extirpée.

FRONSAC (en latin Franciacum), bourg de France. chef-lieu de cauton, dans le département de la Gironde, à 2 kilomètres nord-ouest de Libourne, sur la rive droite de la Dordogne, avec une population de 1,500 ames environ et de nombreuses distilleries. On récolte dans les alentours d'excellents vins rouges et des vins blancs agréables. Ce fut dans l'origine une forteresse, construite en 769 par Charlemagne pour tenir en bride les Aquitains turbulents. La terre de Fronsac, chef-lieu du Fronsadois, était sons l'incienne monarchie une des plus belles du royaume. Elle

fut érigée des 1551 en comté, puis, quatre ans après marquisat, en faveur d'Antonin de Lustrac, dont la fille unique la porta dans la maison de Canmont. François d'Orléans-Longueville, comte de Saint-Paul, marié à Anne de Caumont, fut créé duc de Fronsac et pair de France en 1608. Le cardinal de Richelieu, ayant acquis cette terre en 1631, après l'extinction de la famille qui la possédait, obtint du roi, en 1634, son érection en duché-pairie pour lui et ses hoirs des deux sexes. Il la donna à son neveu Armand de Maillé-Brezé , mort en 1646. La sœur de celui-ci, Claire , en hérita et la céda à Armand-Jean du Plessis, duc de Richelieu. La postérité de ce dernier la conserva. Les file atnés de la maison de Richelieu portaient le titre de duc de Fronsac du vivant de leur père.

FRONT (du latin frons), espace dépourvu de cheveux qui sorme la partie supérieure de la fa ce, limité en haut par les ch eveux, sur les côtes par les tempes, en bas par la racine du nez et les sourcils. Dans l'espèce humaine, le front, habituellement dépourvu de graisse, présente une peau assez dense et bien tendue, sillonnée de quelques rides, les unes verticales, partant de la racine du nez vers le bas du front, et gagnant sa partie moyenne, les autres transversales, et s'étendant, avec plus ou moins de régularité et en plus ou moins grand nombre, d'une tempe à l'autre. En général le nombre des rides augmente avec l'âge, et elles sont plus prononcées à mesure qu'on vieillit.

Pour les anatomistes, le front n'est pas borné d'une ma nière invariable par les limites que nous venons d'indiquer. Il est alors considéré comme faisant partie du c râne; il est la portion antérieure et inférieure de la botte osseuse qui renserme le cerveau, et le développement des cheveux sur une étendue plus ou moins considérable des membranes qui recouvrent l'os frontal n'empêche pas de limiter le front à la portion du crane qui est formée par cet os.

Par ses apparences différentes, le front contribue beaucoup à donner de l'expression à la physionomie ; les rides verticales ou horizontales, les mouvements des sourcils, les colorations variées qui s'y jouent tour à tour, la sécheresse ou la moiteur de la peau, sont les principaux traits sous lesquels se peignent sur cette partie les émotions et les passions violentes. De là, dans toutes les langues, l'usage du mot

ront au figuré.

FRONT (Art militaire). Le front de bataille est le rang antérieur d'une troupe ou d'une ligne déployée. Rigoureusement parlant, une troupe non déployée a bien aussi un front de bataille; mais on appelle en ce cas tête de colonne ce que dans l'autre on nomme front, quoique tête et front soient synonymes en bien des cas. On ne pent concevoir une juste idée du front de bataille qu'en se rendant compte du sens ancien du mot bataille. Il ne signifiait pas d'abord, comme on pourrait le croire, combat ou action de guerroyer; mais il exprimait un corps, un hataillon plus ou moins nombreux, rangé suivant certaines règles de tactique, lesquelles ont considérablement varié. Quand la locution front de bataille était naissante, la bataille était de vingt rangs, qui se sont réduits à douze, à dix, etc., avant de toniber à deux et à trois; l'infanterie ne combattait qu'en grosses masses carrées, ou en forme de phalange, avant de s'ordonner en parallélogramme, ou de s'étendre enfin en frèle ruban. La dénomination de front de bataille était donc autrefois plus juste qu'aujourd'hui; elle faisait vraiment allusion au devant d'une tête d'animal regardant son ennemi. Ce front est le premier rang en ordre naturel; c'est le dernier rang en ordre renversé. Les carrés sont une continuité de fronts sans slancs ; l'ordre de bataille se compose du front, des flancs, des derrières : l'étendue des profondeurs ne doit jamais outre-passer celle des fronts.

Gal BARDIN.

Un carré présente autant de fronts que de côtés. Sachant qu'un fantassin occupe deux tiers de mètre et un cavalier un mètre, il est facile d'apprécier le nombre de soldats contenus dans le front, etc., par suite dans la troupe catière, si l'on sait sur combien de rangs elle est placée. Un bataillen, un escadron, une batterie, etc., qui, rangés en bataille, se portent en avant, exécutent une marche de front. On attaque l'ennemi de front toutes les fois qu'ayant pris une ligne de bataille parallèle à la sienne, on l'aborde en face sur la plus grande étendue de son front de bataille. La manœuvre du changement de front, inconnue aux anciens, à cause de la grande profondeur de leur front de bataille, est une des plus belles que l'on puisse exécuter.

Pour les termes front de bandière, front de fortification, front d'attaque, voyez Bandière, Castramétation, Fortification et Sièce.

FRONTAL, qui tient au front : ainsi, la région frontale indique la partie de la tête qui appartient au front; les muscles et nerfs frontaux désignent les muscles et les ners qui existent dans cette partie. Frontal représente aussi une espèce de bandeau médicamenteux, qu'on applique sur le front, et qui y agit à la manière des topiques. On désigne par le même mot un instrument de supplice ou plutôt de torture destiné à serrer le front. Enfin, le mot frontal sert à indiquer l'os ou les os du front. L'os frontal, le frontal, qu'on appelle encore coronal, est composé de deux parties symétriques, qui dans certaines espèces se soudent l'une à l'autre à un certain âge, et ne forment plus qu'un seul os, et dans d'autres epèces restent distinctes : on donne le nom de frontal à cet appareil osseux d'une ou de deux pièces. Le frontal est justement la charpente osseuse qui donne au front sa forme ; lui-même prend presque toujours celle que lui impose la partie antérieure du cerveau; il s'articule en arrière avec les os du crâne, en avant et en bas avec ceux de la face, d'où il résulte que le front paraît d'autant plus développé que la face est moins allongée et que le frontal est plus poussé en avant par les organes encéphaliques. Le frontal présente quelquefois, et presque toujours à un certain âge, des cavités entre les deux lames compactes dont il se compose : ces cavités, que l'on nomme sinus frontaux, et qui communiquent avec l'intérieur du nez, peuvent, par leur développement, donner au bas et au milieu du front plus de saillie, et par conséquent tromper sur la forme et le volume du cerveau, qui est derrière. Il y a des maladies particulières des sinus frontaux qui trompent souvent les gens du monde, et quelquefois même les médecins, parce qu'on se laisse aller à rapporter au cerveau ou à d'autres parties voisines ces maladies douloureuses qui n'ont si souvent pour siège unique que les cavités dont nous parions. Sur le bas du frontal sont dessinés les sourcils. Le bas du même os , en se repliant en ardère, forme la voûte de l'orbite, et c'est le point où l'enveloppe osseuse du cerveau est plus mince et plus sacile à persorer. Partout ailleurs. l'épaisseur du frontai est assez considérable pour qu'il résiste à des contusions, même violentes; ses articulations sont telles d'ailleurs qu'il transmet presque toujours par des points osseux très-résistants et très-compactes l'effori qu'il reçoit à des parties solidement constituées et épaisses. Sur le devant du frontal se trouvent deux saillies assez prononcées sur certaines têtes : on a donné à ces saillies le nom de bosses frontales; les phrénologistes modernes y logent des facultés différentes, suivant qu'elles sont plus ou moirs rapprochées, plus ou moins élevées sur le frontal : cette saillie est exprimée en général par un creux sur la face opposée de l'os, et elle correspond à la partie antérieure des hémisphères cérébraux.

FRONTEAU. On donne ce nom à une espèce de bandage encore appelé frontal; on l'a donné aussi à certaine pièce du harnais d'un cheval destinée à lui couvrir le front quand il est caparaçonné pour quelque cérémonie, ou guerrière ou funèbre. C'est en outre le nom qu'on donne à un band-au que dans certaines solennités les Juis mettaient autrefois sur leur front.

FRONTIÈRES, bornes extrêmes, marquant les points qui séparent des pays et des États divers. On emploie souvent comme synonymes les mots confins et limites. Les

frontières qui limitent les pays voisins sont tracéés de la nature ou par la politique. Les montagnes, les n les fleuves et les rivières forment des limites naturelles, peuples sont aussi séparés naturellement par la difféi des langues, signalées communément par les frontières turelles qui les isolent les uns des autres. Les front politiques sont celles qui ont été assignées aux nations des conventions diplomatiques, consenties en général écarter le fléau de guerres malheureuses.

écarier le fléau de guerres malheureuses. FRONTIÈRES MILITAIRES (Militærgren. On appelle ainsi l'étroite lisière du territoire de l'Autr qui la sépare de la Turquie ; contrée soumise à une orgai tion militaire et administrative particulière, et qui en 18 été érigée en domaine de la couronne. Elle confine au no l'Illyrie, à la Croatie et à l'Esclavonie, à la voyvodie de Se et au Banat de Tèmes; à l'est, à la Transylvanie et à la lachie; au sud, à la principauté de Servie, à la Bosnie la Dalmatie; à l'ouest, à la mer Adriatique, et distrac faite des Frontières militaires de Transylvanie, supprin en 1851 (superficie : 73 myriamètres carrés; populati 283,000 ames), elle contient une superficie de 406 m car., avec 1,037,892 ames, en 1870. A l'ouest, les Al Juliennes, venant de la Croatie, s'y prolongent jusqu'au m Klek ou Tête d'Ogulin (Ogulinerkopf), haut de 2,167 met près de Zengg; le grand et le petit Capella en dépende C'est au Klek que commencent les Alpes Dinariques, s'étendent le long de la Frontière, portent en partie le n de mont Vellebit ou Morlak, y atteignent à Heiligenb une altitude de 1833 mètres, et se prolongent jusqu'en T quie. A l'est, les Carpathes s'inclinent dans la direction Danube, et envoient diverses ramifications vers les Fr tières du Banat, entre autres le mont Gougou (2400 mètre le Szemenik (1533 mètres), le Szarko (2,310 mètres le Mick (1910 mètres), etc. La partie centrale de ce pa est généralement plate. On y trouve aussi de magnifique vallées, par exemple la vallée d'Almase, près des Frontiè du Banat, célèbre à bon droit par sa beauté vraims féerique, et celles de Zermagna, de Korbawa et de Kavenis près des Frontières de Croatie. Les eaux y sont très-inéq lement partagées. A l'ouest, le pays est baigné par la n Adriatique et par le canal Moriak. Les rivières des Fro tières de Croatie se perdent pour la plupart sous ter d'où elles vont rejoindre la mer, par exemple la Likka, Gaczka, etc. Dans les autres parties, le Danube est principal cours d'eau. Il arrive de la voyvodie de Servie s le territoire des Frontières militaires près de Peterwarde forme, à partir de Semlin, la Frontière du côté de la Turqu et abandonne complétement le pays à Orsova. Ceux de s affluents qui arrosent ce pays sont la Drave, la Save avec Koulpa et l'Ounna, la Theiss, la Bega, le Temes, la Ne et la Cserna. C'est seulement dans les Frontières de Karlsta qu'on rencontre quelques petits lacs de montagnes, dont ! plus importants sont les huit lacs de Plitvicz, et le lac Gaczka, près d'Ottochacz. Les marais qui avoisinent la Say la Drave, le Danube et la Theise n'en sont que plus considér bles. Le climat dans les contrées montagneuses est le pl généralement rude; mais dans les plaines qui entoure Semlin, Carlowicz, etc., il est très-doux. L'air est maiss dans les parties marécageuses, où se déclarent assez souve des fièvres et autres maladies. Les habitants, répartis (12 villes, 16 bourgs à marchés et 1,755 villages, sont po la plus grande partie des Slaves, notamment des Cros des Slowenes et des Serbes, puis des Valaques, des All mands, des Clémentins. En ce qui est de la religion, I grecs non unis, qui ont pour chef le patriarche de Ca lowicz, sont les plus nombreux (600,000); viennent qu suite les catholiques romains (470,000). On compte et viron 20,000 protestants, 5,400 grees unis au plus, et que ques centaines de juiss. Les produits du sol sont très-varié La bonté et la sertilité sont extraordinaires dans les Fron tières du Banat; et il en est à peu près de même dans le Frontières d'Esclavonie. On y récolte toutes les espèces d

téréales, surtout du mais, puis des légumes, des pommes de terre, beaucoup de choux, de raves, de citrouilles, de melons, etc. Les fourrages y sont abondants, bien qu'on ne songe pas à s'en procurer par des cultures artificielles. L'horticulture n'est guère productive; en revanche, la culture des fruits y donne de riches résultats. On récolte notamment beaucoup de prunes dans les Frontières d'Esclavonie, et on en retire une liqueur vineuse appelée slivovicza. A l'exception des plus hautes montagnes, on cultive la vigne à peu près partout, mais plus particulièrement dans les Frontières d'Esclavonie, où les vignobles de Fruska Gora sont célèbres; et on expédie au loin les vins rouges de Carlovicz, le Schillerwein, le Tropfwermuth, etc. On y cultive aussi le chanvre, le lin, le tabac, un grand nombre de plantes et de racines tiuctoriales, diverses plantes aromatiques et médicinales croissant spontanément, de grandes quantités de Jones et de roseaux, qu'on utilise pour le chaussage dans les localités dépourvues de bois. De vastes forêts, situées principalement dans les Frontières de Karlstædt donnent lieu à d'importantes exploitations. Sur 4,672,729 arpents de terre en culture, on en compte 1,379,817 en terres à ble; 49,938 en vignes; 839,181 en prairies et jardins; 779,739 en paturages, et 1,624,056 en forêts, produisant 2,382,000 cordes de bois. Le règne animal offre du gros bétail de race médiocre, des chevaux, des moutons, dont l'espèce demande à être améliorée ; des chèvres et des porcs, beaucoup de volailles, et surtout dans les Frontières d'Esclavonie de nombreux troupeaux de dindons. Les produits de la chasse et de la pêche sont importants. Le règne minéral donne un pen d'or, de l'argent, du cuivre, du plomb et du fer, beaucoup de pierres et de terres de diverses espèces, peu de houille et pas du tout de sel. En fait de sources minérales, les caux sulfureuses de Mehadia sont justement célèbres; et les bains sulfureux de Topuszko dans les Frontières du Banat attirent aussi un grand nombre de baigneurs. L'industrie y est sans importance, et on n'y compte en tout que 32 fabriques. On peut mentionner plusieurs usines créées à Semlin et ailleurs pour le dévidage des cocons de soie, les chantiers de construction établis à Iaszenowitz, quelques moulins à papier, des verreries, des fonderies de fer et de cuivre. On fabrique aussi d'assez bonne toile de ménage, des cotonnades, des tapis de laine, des bas et autres articles de bouneterie, des cuirs, beaucoup de chaussures, des pipes, etc., tous objets dont la vente donne lieu à un commerce assez important. Le commerce de transit est d'autant plus actif, que presque toutes les relations commerciales de l'Autriche avec la Turquie ont lieu par les Frontières militaires. Le grand centre en est à Semlin. Les routes sont en général bien construites, et on en voit notamment de fort belles dans les Frontières du Banat. Les deux routes conduisant de Babakei jusqu'à Orsova, le long du Danube, et d'Orsova par Mehadia, les défilés de Teregova et de Szlatina à Karansebes, exciteraient l'admiration même dans des pays plus avancés en civilisation. Le Danube, la Save, la Drave, l'Ounna, la Koulpa, la Theiss et le Temes se prétent aux transports par eau; et la navigation à vapeur est en pleine activité sur le premier de ces cours d'eau. Les côtes de la mer, hériesées de montagnes, se prêtent peu au commerce maritime, dont il n'existe de traces qu'à Zengg et à Carlopago. En 1864, le mouvement des ports des fron-tières militaires fut à l'entrée de 2,702 bâtiments, jaugeant 53,752 tonneaux, et à la sortie de 2,747, jaugeant 56,584 tonneaux. En ce qui touche la culture intellectuelle, on a pourva à l'instruction des classes populaires par des écoles élémentaires; mais le nombre (900) en est insuffisant, surtont dans les Frontières de Croatie. Il existe un gymnase catholique à Vinkoveze, un gymnase illyrien à Carloviez, el un gymnase supérieur à Zengg.

La constitution particulière de cette contrée, qui jusqu'à un certain point en fait paraître les habitants commedes soldats colonisés, a subi d'essentielles modifications par la loi nouvelle rendue le 7 mai 1850 pour les Frontières mi-

litaires, non en ce qui touche l'ancienne organisation militaire, mais relativement aux rapports civils. Tandis qu'ils étaient autrefois d'une nature essentiellement séodale, on voit aujourd'hui l'habitant des Frontières (Grenzer) jouir de tous les droits et garanties assurés à tous les habitants des autres domaines propres de la couronne (Kronlænder) par la constitution de l'Empire du 4 mars 1849, en tant qu'ils sont compatibles avec le but et les exigences de l'institution militaire. Pour les crimes et delits militaires, les habitants des Frontières militaires sont soumis aux lois qui régissent l'armée impériale; mais dans tout autre cas ils sont placés sous l'empire de la législation civile. Ils sont tenus de rendre à l'empereur, en temps de paix comme en temps de guerre, toute espèce de service militaire dans le pays et hors du pays, suivant les ordres qui leur sont donnés, et de contribuer à l'entretien de tous les établissements militaires intérieurs. Par contre, tous les biens immeubles des habitants sont désormais la complète propriété des communes, et on a aboli la loi de 1807 qui avait jusqu'à présent régi la propriété territoriale dans les Frontières militaires, loi aux termes de laquelle le sol était la propriété de l'État, qui en concédait héréditairement l'usage aux familles des paysans avec exemption absolue de redevances et d'impôts, sous l'obligation du service militaire. La propriété foncière y est divisée en propriété bâtie, le plus généralement inaliénable et devant se perpétuer dans la famille, et en propriété arable, que les règlements déclarent être susceptible d'être vendue et transmise à d'autres. Les pacages dont les communes ont joui jusqu'à présent demeurent leur propriété. Les forêts continuent, à la vérité, à saire partie des domaines de l'État ; mais les habitants des Frontières ont le droit d'en tirer, sans redevance aucune, tout le bois de chaussage et de construction dont ils ont besoin. Les restrictions apportées autrefois à ce que les habitants des Frontières pussent apprendre des métiers, se livrer au commerce ou à la pratique des arts et des sciences, ont été abolies. La vie patriarcale de la population des Frontières est placée sous la protection des lois, comme constituant les mœurs nationales. On considère comme famille d'une maison tous les individus qui y sont conscrits et ne sont pas gens de service, qu'ils soient parents entre eux, ou qu'ils soient seulement admis dans la communauté. Pour maintenir le calme, le bon ordre, la concorde, la religiosité et la moralité dans la famille d'une maison, l'homme capable le plus âgé, et exempt de corvée, est ordinairement chargé des pouvoirs du père de famille et d'administrer les biens de la famille. Il lui est adjoint à cet effet, pour remplir le rôle de la mère de famille, telle ou telle semme qui paralt propre à ces fonctions. Les habitants des Frontières (Grenzer) qui se séparent de leur maison pour s'établir dans une autre, on bien qui cessent d'être astreints au service des Frontières, cessent par cela même de faire partie de la communauté de la maison, et ne peuvent rien répéter sur la fortune immobilière de cette maison. De ce nombre fixe de familles (en 1853 on en comptait 112,739) résultent d'une part la grande importance et l'organisation toute particulière du lien de famille dans les Frontières militaires, et de l'autre la fécondité des familles et le grand nombre de membres dont elles se composent. Par cette organisation l'État a toujours sur pied de guerre une armée dont l'entretien ne lui coûte rien. Avant la suppression des Frontières militaires de Transylvanie, effectuée en 1851, il existait 18 régiments de frontières, chacun avec un bataillon de matelots, ou tscnaikistes, appartenant à la flottille armée du Danube et de la Save. L'effectif ordinaire des troupes de Frontières était de 50,000 hommes; mais en cas de guerre il pouvait facilement être porté à 70,000 hommes, et être en outre augmenté sur les lieux mêmes d'une landwehr forte de plus de 18,000 hommes. En cas de levée en masse, on pouvait mettre sur pied 200,000 combattants. Depuis, son effectif a été fixé à 14 régiments à 3 hataillons et un bataillon de tschaikistes. L'armée est bien exercée, bien disciplinée, et, par un cordon continu établi le long du

territoire turc, ne protége pas seulement le pays contre les attaques des Turcs et l'invasion de la peste, mais encore peut venir en aide à l'État dans des guerres contre d'autres puis-sances. C'est ainsi qu'on a vu les Grenzer (frontiéristes, rendre d'importants services non-seulement dans toutes les guerres contre les Turcs, mais encore dans la guerre de la suctession d'Autriche, dans la guerre de Sept Ans et tout récemment dans celles de Hongrie et d'Italie. Sont astreints au service, à partir de l'âge de vingt ans, tous les habitants mâles des Frontières possédant un immeuble et en état de porter les armes. Le frontiériste reçoit de l'Etal un vêtement complet, des armes, un fourniment et des munitions. Chaque soldat enrôlé dans les bataillons de campagne reçoit une solde annuelle, qui est doublée en temps de guerre ou lorsqu'il tient garnison hors du territoire des Frontières, et même augmentée alors d'un supplément. Les villes et bourgs à marché existant sous la dénomination de communautés militaires des Frontières ont une organisation communale propre, dont la loi générale qui règle la constitution des communes est la base, sauf les modifications particulières exigées par leur nature même, et comme parties intégrantes des Frontières militaires, y sont rattachées. On y applique les pres-criptions de la loi générale autrichienne relative à la conscription et au recrutement de l'armée.

C'est le roi Sigismond de Hongrie qui fonda le système de Frontières militaires, en établissant le capitanat de Zengg; mais l'institution ne reçut de développements ultérieurs qu'au seizième siècle, quand le roi de Hongrie Louis II eut abandonné à son beau-frère l'archiduc Ferdinand d'Autriche les places fortes de la Croatie, pour les désendre à ses propres frais contre les Turcs. Ferdinand Ier octroya à des refugiés serbes, croates et roumains échappés à la fureur des égorgeurs turcs la Frontière de la Croatie, à l'effet de s'y établir, et sous l'obligation de la désendre. Ces résugiés surent exemptés d'impôts, mais astreints à un service militaire confinuel; les uns obtinrent une solde de l'Autriche : les autres durent servir sans solde. La constitution des Frontières de Croatie sut le résultat de l'hospitalité donnée à plusieurs familles morlakes, et surtout de l'établissement d'un grand nombre de réfugiés de la petite Valachie, auxquels, en 1597, le prince qui porta plus tard la couronne impériale sous le nom de Ferdinand II assigna pour résidences 70 châteaux forts abandonnés. Un privilége de l'empereur Rodolphe II leur accorda le libre exercice de leur culte, l'exemption de tout impôt, sous l'obligation de mettre en culture les terres qui leur étaient concédées et de défendre les Frontières contre les Turcs. A diverses époques de nouveaux arrivants et d'autres réfugiés vinrent accroître le nombre primitif des frontiéristes, car on comprit de plus en plus l'utilité d'une telle institution, et on en favorisa toujours davantage l'extension. C'est ainsi qu'après le traité de paix de Carlovicz (1699) furent formés trois généralats de Frontières, ceux de Karlstædt, de Warasdin et du Banat. Le territoire conquis au sud des Frontières de Karlstædt, en 1689, Likka, Korbawia et Zwonigrad fut de même soumis, en 1711, à une organisation militaire, qui compléta le système de défense des Frontières de Karistædt. Sous Léopold I^{er}, qui résolut de donner aux contrées riveraines de la Save, de la Theiss et du Maros une organisation militaire à l'instar de celle des Frontières de Croatie, on créa en 1702 les Frontières d'Esclavonie, placées sous l'administration du conseil de guerre et de la chambre impériale de Vienne. Ces Frontières d'Esclavonie subirent en 1747 une diminution, parce qu'on en fondit une partie dans le territoire de la Hongrie; mais par compensation on y ajouta les Frontières du Banat, et en 1774 elles recurent leur organisation actuelle. L'impératrice Marie-Thérèse institua les Frontières de Valachie, savoir : la Fronsière des Szekler en 1764, et celle de Valachie en 1766. La paix de Szistowe, en 1761, amena une modification dans les délimitations de ces diverses Frontières; en 1807 elles reçurent le règlement général qui les avait jusqu'à présent régies. Après les désastres qui amenèrent, en 1809, la paix de

Vienne, la paix de Paris vint, en 1814, réunir sous la souveraineté de l'Autriche tous les pays F Longtemps sans doute ils formèrent, au point litique, une partie intégrante soit du royaume soit de la grande principauté de Transylvanie formément à l'esprit même de l'institution, il complétement séparés en Hongrie par une militaire distincte en ce qui touche la constitu ministration; et en Transylvanie, où d'ailleur tiéristes n'ont pas de résidence fixe et vivent en quatre arrondissements provinciaux, seules qui tente l'administration mais en deuteurs nous constitutes par l'administration mais constitute de l'administration mais constitute de l'administration de l'administr qui touche l'administration, mais toujours po réunis. Les Frontières militaires étaient divisée généralats, ou commandements généraux, comn supérieures auxquelles étaient subordonnés les dements de régiments, analogues aux autorités et les représentant, ayant dans leurs attributions lement toutes les affaires purement militaires, mi les affaires administratives et judiciaires. Ces quatr lats étaient : 1° celui de Croatie, dont les localités les portantes étaient Carlopago, Zengg, Bellowar, Pe Kostainicza; 2º celui d'Esclavonie, comprenant l'and la nouvelle Gradiska, Brood, Mitrovicz, Peterwarde lovicz, Semlin et le district des tschalkistes; 3° Banat ou de Hongrie, comprenant Pancsova, W

chen, Mehadia et Karansebes; 4° celui de Transylv Lors des troubles de 1848, les Frontières militaires d'abord placées sous l'autorité du ministère hongrois bientot elles se rattacherent avec la plus opinistre cor à la lutte soutenue par l'autorité impériale contre l' rection hongroise, et contribuèrent heaucoup à son définitif. Pour récompenser le courage et la fidélité de grenzer, ou frontiéristes, firent alors preuve en Ita en Hongrie, il sut déclaré par la constitution de l'Et de 1849, que le territoire des Frontières militaires const désormais un domaine propre de la couronne; et en elles recurent la nouvelle constitution dont il a été sait : tion plus haut, avec de notables avantages et priviléges ; leurs habitants. La Frontière militaire de Transylvanie a été supprimée en 1851 et placée désormais sous l'auto de l'administration civile, les trois grandes divisions ; vantes surent établies dans cette institution : 1° la Fre tière de Croatie, subdivisée en trois territoires de Fra tières, comprenant ensemble huit régiments d'infanterie cercles, à savoir : la Frontière de Karlstædt, avec les re ments de Likka, d'Ottochacz, d'Ogulin et de Szluin ; la Fru tière Banale, avec le premier et le second régiment bana et la Frontière de Warasdin, avec les régiments de Kreuze et de Saint-George; 2º la Frontière d'Esclavonie et 4 Servie (appelée aussi jadis Frontière de Syrmie), ave trois régiments d'infanterie, à savoir : les régiments de Gra diska, de Brood, de Peterwardein et le district du pataillou de tschaikistes; 3º la Frontière du Banat, avec trois regiments d'infanterie de cercle, à savoir : ceux du Banat allemand, du Banat illyrien et du Banat roumain. Aux termes d'une récente ordonnance, il n'existe que deux commandements supérieurs : 1° celui de Croatie et d'Esclavonie, comprenant dix régiments de cercle, une superficie de 224 myriamètres carrés et une population de 671,000 habitants; 2º celui de Servie et du Banat, comprenant quatre régiments de cercle et le district des tschaikistes, avec une superficie de 174 myriamètres carrés et une population de 339,000 habitants. Consultez Neigebaur, Les Slaves meridionaux et leurs pays, dans leurs rapports avec l'his-toire (en allemand; Leipzig, 1851). FRONTIGNAN, ville de France, chef-lieu de canton

dans le département de l'Hérault, sur l'étang de Maguelonne, à 2 kilomètres de la Médiferrance, avec 3,000 habitants et de nombreuses distilleries d'eaux de vie. On y recolte d'excellents vins muscats, dits aussi vins de Lunel, les meilleurs de France après ceux de Rivesalles. Son territoire produit en outre de très-bons vins rouges.

Fronlignan n'apparaît guere dans l'histoire avant le dou-zième siècle, épôque où un château fortifié s'élévait sur son emphisionent. En 1562 les calvinistes assiégèrent inutile-ment la ville. En 1629 Louis XIII y établit un siège principal d'amirante. Prontiguan était alors une place importante

pour le commerce maritime de la province

FRONTIN, personnage comique. Héritier du Dave de la comédie ancienne, successeur du Scapin et du Merlin de la scène du dix-septième siècle, Frontin est une création des poètes comiques du dix-huitième. Valet plus impudent que fourbe, plus audacieux que ruse, son nom indique assez qu'il a un front à l'épreuve de tout, qui ne rougit et qui ne pâlit jamais. C'est lui qui est le maître véritable de celul qu'il veut bien appeler son mattre, qui le dirige dans ses affaires, ses intrigues, ses plaisirs; c'est lui qui éconduit, ou meine, au besoin, chasse les créanciers; c'est Frontin qui, toujours amant sans cérémonie de quelque vive et gentille Marton, la fait agir pour Damis ou Florville, près de quelque beauté tendre ou ingenue; c'est encore lui qui, dans l'occasion, se placera entre son patron et un père ou un oncie irrité, dont il bravera les menaces et la canne. Quelques années avant la révolution, la Comédie-Française possedait un acteur dont le pliysique et le talent étaient une personnification parlaite du Frontin de notre théâtre. Il se nominait Augé. Dorat, dans son poème de la Déclamation thédirale, l'a caracterisé par ces deux vers :

On voit étineeler dans son regard mutia Et l'amour de l'intrigue et la soif du butin.

Après là retraite d'Augé, Du gazon reproduisit en partie ce type de valet estroitté, qui depuis a disparu de la scène française, comme presque tout l'emploi dit de la grande casiblue. Il he représentait plus ce qui se passe dans la so-ciété, on il y à bien éléctre des valets insolents, mais seule-ment dans les classes oil l'oil ne porte pas la livrée. Ounny.

FRONTIN (SEXTUS JULIUS FRONTINUS). La maison Julia se divisait en plusieurs familles, dont les unes étaient patriclemies, les autres plébéiennes. Il est probable que la branche à laquelle appartenait Frontin était au nombre de ces dernières, et ne tenait point par des rapports de parenté aux Julius qui comptaient parmi eux César. Frontifi vivait au temps de Vespasien. Quant à lui, il était devenu patri-cien par les charges que ses pères avaient occupées sous les empereurs. La première mention que nous ayons de lui est due à Taictie, qui dit qu'il convoqua le sénat en qualité de préteur de la ville; on ne sait d'allieurs où il riaquit ni en quel temps; on croit qu'il abdiqua la préture pour faire place à Domitien, qui l'ambitionnant, et qu'il gagna ainsi les bonnes graces de Vespasien ; il parait que ce fut en l'an 74 de hotre ère. Il devint ensuite consul subrogé (suffectus). Ce n'est, il est vrai, qu'une conjecture, mais elle est bien boulée : d'abord, il est certain que Frontin fut consul, car Ellen, dans iin ouvrage de stratégie, l'appelle consulaire. Pils, on n'envoyalt guere en Bretagne que des consulaires, et ce commandement lut lu confile. On a lieu de croire qu'il oblint le consulat en l'an de Rome 827 de l'ère de Varrou; on croft meme qu'il fut le collègue de Domitien. Tacite le traité de grand homme : il dit que non-seulement il triompha du nombre, mais encore de la difficulté des lleux. C'était dans la guerre de Cerealis, dont il paratt avoir été le successeur. Lui-même eut pour successeur Agricola, dont Tacite a

Frontin soumit les Silures. A son retour à Rome, il écrivit les Stratagèmes et ses autres ouvrages militaires. On croit qu'ils furent rédigés avant les guerres des Daces, mais après celles de Germanie, Domitien y étant nomine cinq lois, et loujours appelé Germanicus, nom qu'il porta depuis 84. Frontin avait dela écrit sur la science militaire des livres que nous n'avons plus. Il s'était aussi occupé de la tactique au temps d'Horièré, et Élien loue ses ouvrages. Sous le rè-gre de Domitten, il vécut retiré près de Rome, où il venait manmoins assez souvent, car Pline dit dans une de ses leitres l'avoir consulté sur une affaire. On peut conclure de ce passage qu'il était jurisconsuite, ce que prouve d'ailleurs le soin qu'il apporte, dans son Traite des Aqueducs, à citer les senatus-consultes relatifs à son sujet. Il résulte d'une épigramme de Martial qu'il fut deux fois consul, et l'on a lieu de penser que son second consulat se rapporte à l'an 87. car immédiatement il ent la direction des eaux, nomination dui lui arriva, comme il le dit lui-ineme, sons Nerva; mais il n'acheva son Tratté sur les Aqueducs qu'après la mort de ce prince. Frontin était avide d'instruction; il ne trouvait rien de plus honteux pour un homme supérieur que de se laisser guider par les consells des subalternes. Pline vante aussi sa probité, son désintéressement. Il mourut dans les premières années du règne de Trajan. P. DE GOLBÉRY.

FRONTISPICE. Par ce mot, forme du latin frons, frontis, front, et inspicere, voir, regarder, on designe en architecture la face principale d'un temple, d'un palais, d'un édifice d'utilité publique. Ainsi, le portail d'une église, la porte d'un hôtel de ville, ou d'une prison, quand leur décoration a un caractère déterminé, sont des frontispices. Par analogie, on a donné ce nom à la première page d'un livre, représentant par des symboles la nature, l'objet, le résumé des matières dont il traite.

FRONTON (en latin frons ædificii). Les deux côtés du toit s'élevant insensiblement pour se joindre sous un angle obtus dans le fatte, forment au-dessus de la façade principale un triangle qu'on appelle le fronton. Chez les anclens, le fronton était un des principaux ornements des temples, et celui par lequel on les distinguait particulièrement : le ironton était essentiel pour donner à ces édifices de la dignité et un extérieur solennel. Les autres monuments publics avaient rarement cette décoration. On en ornait encore moins les habitations des particuliers, qui avaient ordinairement des toits plats, de sorte qu'elles ne pouvaient avoir de fronton; mais lors même que le toit y était en pente, on ne pouvait point y appliquer un fronton dé-coré d'une corniche, qui l'isolait. Lorsqu'il fut permis à Cesar d'orner sa maison d'un fronton, on regarda cette permission comme un honneur divin. Il fut sans contredit le premier à qui cette permission fut accordée; par la suite les maisons des empereurs et d'autres personnages distingués en furent également décorées.

Le champ triangulaire du fronton portait le nom de tympanum. Ce mot vient peut-être de ce que la peau du tambour dont on se servait dans les mystères était chargée de divers ornements, et que le champ du fronton, qui ressemble un pen à une peau tefidue sur l'ouverture du toit, en était également couvert. A la façade antérieure du temple, on plaçait quelquefois sur la cordiche des statues, des vases et des ornements de feuillage. Pour donner une assiette sure à ces statues placées sur un plan incliné; tel qu'était la corniche qui entourait le fronton, on plaçait sur le sommet du fronton, et à ses deux extrémités, des piédestaux appelés a crotères. Dans les temps les plus anciens, le champ du fronton était sans ornements, comme on le voit encore au temple de Pæstum, à celui de la Concorde à Agrigente, à celui de Ségeste, et même au temple de Thésée à Athènes. Par la suite, le fronton des grands temples célèbres, surtout de ceux qui furent construits après la guerre des Perses, fut ordinairement orné de bas-relless travaillés par les artistes les plus distingués. Les sujets qu'on choisissait avaient le plus souvent quelque rapport au dien auquel le temple était consacré. Quelquefois on choisissait anssi un sulet pris dans l'histoire de la nation ou dans calle de la ville qui faisait bâtir le temple. On peut citer pour exemples les frontons du Parthénon, du temple d'Hercule à Thèbes, du grand temple de Jupiter à Agrigente, du temple de Minerve Aléa à Tégée, du temple d'Apollon à Delphes, du temple de Jupiter à Olympie, du Panthéon de Rome, etc.

A l'époque où le bon goût de l'architecture fut aitéré par le goût des ornements, on faisait aussi surmontet de frontons les portes et les senètres. Le père Laugier veut absolument restreindre: les frontons aux seuls toits. Vitrave paraît aussi être de ce sentiment. On a cependant observé, en faveur de l'opinion contraire, qu'un fronton est assex naturel au-dessus d'une porte ou d'une fenêtre, lorsqu'on a orné les parties de corniches très-saillantes, parce qu'a-lors le fronton représente le toit de ces ouvertures. Il faut néanmoins convenir qu'à une façade dont les fenêtres sont à peu de distance l'une de l'autre, ce grand nombre de frontons fait un mauvais effet, à cause des nombreux angles pointus qu'on y voit de tous côtés. Cet effet des frontons de fenêtres devient encore plus désagréable quand les étages sont séparés par des corniches; car alors les sommets des frontons sont trop près de ces corniches : ce qui forme encore de nouveaux angles par le point de contact du sommet du fronton avec la corniche de séparation.

On appelle fronton à jour celui dont le tympan est évidé pour donner de la lumière à quelque logement pratiqué par derrière; fronton brisé, celui dont les corniches rampantes ne se joignent point, mais sont retournées par redants ou ressauts; fronton double, celui qui en couvre un autre plus petit dans son tympan, comme an gros pa villon du Louvre, où on en a pratiqué trois l'un dans l'autre; fronton gothique, une espèce de pignon à jour, et orné de moulures de forme triangulaire, renfermant une rose de vitraux, comme on en voit aux portails latéraux de Notre-Dame de Paris; fronton par enroulement, celui dont les deux corniches rampantes ne se joignent point, et sont contournées en enroulement, formant des espèces de consoles couchées; fronton sans base, celui dont la base ou corniche de niveau est coupée et retournée d'équerre sur des colonnes ou pilastres; fronton sans retour, celui dont la base n'est pas profilée au bas des corniches rampantes; fronton surmonté, celui dont la pointe est plus élevée que les bonnes proportions ne le permettent, et qui tient du fronton gothique; fronton surbaissé, celui dont la pointe est plus

basse qu'elle ne doit être. A.-L. Millin, de l'institet.

Les frontons qui à Paris se font remarquer par leurs sculplures sont ceux de l'église de la Madeleine, de l'église Sainte-Geneviève, du palais du Corps législatif, de la porte orientale du Louvre, etc.

C'est sans doute l'emploi des voûtes, plus particulièrement adoptées dans l'architecture romaine, qui a donné lieu aux frontons circulaires: on en voit un de ce genre au portail de Saint-Gervais à Paris.

Les figures de ronde bosse ont été quelquesois employées pour la décoration des frontons. Ce système, rarement suivi de nos jours, est cependant dans certains cas d'un bel esset architectural.

FRONTON (MARCUS CORNELIUS FRONTO), célèbre orateur, fut un des précepteurs de Marc-Aurèle, à qui il ouvrit les yeux sur le peu de valeur des protestations de ceux qui entourent les grands. Aulu-Gelle et d'autres auteurs vantent son éloquence, son érudition, sa sagesse : dès le temps de l'empereur Adrien, il s'était acquis la réputation d'un des plus habiles légistes de Rome. Marc-Aurèle lui sit élever une statue par le sénat et le fit subroger consul pour deux mois. Fronton avait la parole grave, le style élevé, le goût pur, qualités alors négligées depuis longtemps. Nous n'avons plus un seul de ses ouvrages entier; nous n'en possédons que des fragments, entre autres de son traité De Differentiis verborum. En 1815, l'abbé Angelo Mai découvrit dans la bibliothèque ambrosienne quelques morceaux de Fronton qu'il fit imprimer ; quoique très-restreinte, cette publication justifie le jugement qu'on a porté du mérite de cet auteur. Le même savant publia, à Rome, en 1823, une correspondance de Fronton avec Marc-Aurèle.

FROSCHDORF, ou Frohsdorf, seigneurie et village de la basse Autriche, avec un magnifique château et un vaste parc, à 50 kil. sud de Vienne, sur la Lutha, appartint, au treizième et au quatorzième siècle, à la famille de Crottendorf. En 1822, Caroline Bonaparte, veuve de Murat, ex-reine de Naples, en fit l'acquisition. En 1844, la duchesse d'Angoulème y fixa sa demeure. A cette princesse, son neveu le comte de Chamb possession: il y passe la plus grande, partie de

possession; il y passe la plus grande partie de FROSINONE, l'ancien Frusino du pays des chef-lieu de la province italienne de ce nom, li bâtie, sur une hauteur dominant un petit cour une station du chemin de fer de Rome à Naples. I de Frosinone, ancienne délégation des États d'annexée en octobre 1870 au royaume d'Italie alors 154,559 habitants; la ville, 8,000.

FROSSARD (CHARLES-AUGUSTE), général, né 1807, sortit de l'École polytechnique et fit, dan le siège d'Anvers et quelques campagnes en A 1846, il devint officier d'ordonnance de Louis-Pl prit part aux travaux du siége de Rome, ainsi e du siège de Sébastopol, et fut blessé à l'un et Colonel en 1852, général de division en 1858, il co le génie dans la campagne d'Italie et n'y fit rie marquable. Aide de camp de Napoléon III, il prit à la cour une si grande influence, qu'un décret du 1867 le nomma gouverneur du prince impérial. O gardait comme un maltre en tactique militaire. I la guerre eut éclaté avec la Prusse, M. Frossard r commandement du 2º corps (17 juillet 1870), et c lui que fut réservé l'honneur de commencer les hos Le 2 août, en présence de l'empereur, il attaqua av division la ville de Saarbrück, et obtint un succès Le 6, surpris à Forbach par le prince Frédéric-Ch qui disposait de troupes trois fois plus fortes, il fat n pleine déroute, et se repus sur moss, up-des preuves incroyables d'impéritie. A la paix, il 1 leine déroute, et se replia sur Metz, après avoir c sa place au comité des fortifications.

et si leurs surfaces étaient parfaitement polies, le mo petit effort suffirait pour déplacer une masse d'un poids conque qui reposerait sur une surface plane; il en est autrement: tous les corps sont plus ou moins poreus quelque bien poiis qu'ils soient, leurs surfaces ont touj des aspérités, de sorte que deux corps qui glissent l'un l'autre s'accrochent réciproquement. Cet obstacle, qu force motrice doit vaincre à son détriment, s'appelle fra sages.

Le frottement est produit de plusieurs manières différ tes : 1° par les corps qui glissent sur une surface, comme traineau sur la neige, une route : le frottement produit cette manière est, toutes choses égales d'ailleurs, le p considérable, parce que le fardeau qui est ainsi trainé d abattre les aspérités qui l'arrêtent, ou être soulevé pour l surmonter; 2º lorsque le corps en mouvement est suppoi par des pivots cylindriques, la résistance produite par frottement est beaucoup moindre que dans le mouvemen rectiligne : ainsi, par exemple, un seul homme suffit pou mettre en volée une cloche du poids de plusieurs milliers 3º dans le transport de la plupart des fardeaux, on diminu le frottement en les soutenant sur des cylindres on de sphères : c'est cet office que remplissent les roues des voitures, les rouleaux qu'on place successivement sons les blocs de pierre, les grosses pièces de charpente que l'on conduit à de petites distances; dans ce système, les roues en tournant se dégagent des aspérites qu'elles rencontrent sur la voie, comme serait une roue dentée qui tournerait sur une crémaillère; 4° afin de produire le moins de frottement possible, les mécaniciens font souvent tourner les pivots des arbres de certaines roues sur des galets : ce sont de petits disques qui tournent eux-mêmes sur des pivois.

Quel que soit le système de mouvement qu'on adopte, on atténuera les effets du frottement par le poli, ou bien en bouchant les pores, les creux des surfaces frottantes, avec des graisses, des huiles, de la cire, etc. Le frottement offe en ature différente : ainsi, un pivot de fer tournera avec pius de facilité sur un coussinet de curre que sur un pareil

coussinet en fer. Un corps solide qui est en mouvement sur un liquide éprouve bien moins de frottement que s'il était porté sur un pavé : aussi faut-il moins de force pour trainer un bateau qui est sur un canal que pour tirer une charge pareille sur une route. Les chemins de fer n'ont pas d'antre propriété que celle de diminuer le frottement que les roues des chariots éprouvent sur les voies ordinaires. Les fluides et les liquides qui se meuvent dans des conduits étroits et d'une longueur un peu considérable y éprouvent des effets de frottement qui ralentissent leur marche d'une quantité trèssensible. On augmente, au contraire, le frottement en ajoutant au poids des pièces mobiles, en interposant des sables durs entre les surfaces frottantes.

Si les frottements sont un des grands obstacles qui s'opposent à la perfection de la plupart des machines, il y en a aussi qui ne seraient d'aucun service sans le frottement : les vis et les écrous, dont on fait un si grand usage pour fixer, presser, se relàcheraient d'eux-mêmes sans le frottement; il en serait de même des chevilles qui servent à tendre les cordes des violons, des pianos, etc.

Teyesèdez.

On appelle coefficient de frottement le rapport de la résistance absolue du frottement d'un corps glissant sur un autre à la pression totale exercée par ce corps perpendiculairement à la surface de contact. Cette quantité, indépendante de la vitesse du mouvement et de l'étendue de la surface, est toujours moindre que l'unité; elle représente la valeur absolue de la résistance au glissement sous l'unité de pression. Les corps étant supposés secs, il résulte des expériences de Coulomb, de MM. Morin, Poncelet, etc., qu'en moyenne le coefficient de frottement est pour bois sur bois, 0,36; bois sur métaux, 0,42; cordes sur chêne 0,45; cuir fort à plat sur bois ou métal, le cuir étant battu. 9,30; métaux sur métaux, 0,18. Ces chiffres sont relatifs au frottement de glissement. Quant au frottement de roulement, M. Poncelet a donné des tables qui contiennent les rapports du frottement à la pression, dans le cas du roulement des surfaces cylindriques sur des surfaces de niveau. On y trouve pour des roues de voiture garnies en fer, cheminant sur une chaussée en sable et cailloutée à nouveau, 0.0634 : sur une chaussée en empierrement à l'état ordinaire, 0,0414; sur une chaussée en empierrement en parfait état, 0,0150; sur une chaussée en pavé bien entretenu, au pas, 0,0185; id., au trot, 0,0328; sur une chaussée en planches de chêne brutes. 0,0102; pour des roues en fonte, sur rails en bois saillants et rectilignes, 0,0023; sur ornières plates en fer, 0,0035; sur ornières saillantes, avec alimentation de graisses ordinaires , 0,0012 ; id., avec alimentation de graisse continue, 0,0010, etc.

FRUCTIDOR, formé du latin fructus. C'était le dousième mois du calendrier républicain.

FRUCTIDOR (Journée du dix-huit) ou du 4 septembre 1797. Depuis longtemps le Directoire n'était plus exempt de reproches : on l'accusait hautement de vénalité, on lui imputait de fréquents abus de pouvoir. L'un de ses membres mrtout, Barras, blessait l'opinion républicaine par sa conduite indécente, son luxe, sa rapacité mal déguisée, son mépris de tout principe public et privé. De leur côté, les royalistes poursuivaient leur guerre incessante de plume, de discours, de calomnies, d'intrigues et de conjurations. Arguant des résultats, ils attaquaient la révolution dans ce gouvernement faible et sans prestige. Cependant, trois de ses membres espéraient encore pouvoir diriger la puissance publique entre les deux opinions vivaces du pays, le royalisme et le républicanisme ; mais ils étaient sans partisans. Dans ces fautes, dans cette mollesse, dans cette corruption, dans cette satigue des opinions désenchantées, le parti monarchique puisa quelque espoir; il ne devint pas une puissance, mais une cause active de discordes intérieures. Maltre de la majorité du Conseil des Cinq Cents, par le fait des nouvelles élections, ce parti appela Piche-(ve à la présidence de cette assemblée. Or, tout le monde savait qu'ennemi du gouvernement, il était prêt à donner la main à une restauration. On le supposait même entré dans des intrigues puissantes. Deux généraux, Desaix et Moreau, avaient des preuves de ses relations avec l'étranger; mais ils se taisaient, parce qu'ils le voyaient éloigné des armées.

Cependant, le Directoire, malgré le danger, s'était scindé en deux fractions: Rewbell, Barras et La Reveillère formaient la première; Carnot et Barthélemy composaient la seconde, ou l'opposition; parmi les assaillants, on remarquait la ligue militante des journalistes : Fontanes, Suard, Morellet, La Harpe, Michaud jeune, etc. Ces hommes ardents plaidaient pour les doctrines tombées, pour le royalisme. La guerre qu'ils faisaient au Directoire était vive : elle agitait et troublait l'opinion publique. On sentit qu'il était temps d'y mettre fin. Bonaparte aperçut le danger du fond de l'Italie. Il envoya à Paris un aide de camp avec mission de suivre la marche des affaires. On ne parlait plus à l'armée d'Italie que de l'agitation de Paris, de l'audace des émigrés ralliés, de l'envahissement du pouvoir légal par les trastres. Le général Bonaparte, en passant une revue le 14 juillet 1796, avait dit à ses soldats : « Jurons sur nos drapeaux guerre aux ennemis de la république et de la constitution de l'an m! » Et ces paroles avaient rallié tous les patriotes; chaque division, chaque brigade de l'armée d'Italie avait rédigé son adresse, et ces adresses se ressentaient des craintes du général et de l'agitation violente des esprits. Berthier les envoya au Directoire et aux couseils. Les armées de Sambre et Meuse et du Rhin, partageant les sentiments et les préoccupations de l'armée d'Italie, s'adressèrent aussi au Directoire par voie de pétition.

Il s'opéra dès lors un changement total dans le public. Chacun pressentait l'approche et la nécessité d'un coup d'État : cette alternative inquiétait cependant bien des patriotes. Sans doute, la république existait toujours, mais il fallait l'affermir. L'émotion était vive partout; elle l'était surtout dans les assemblées. Là, rompant en visière au gouvernement, la majorité légale mettait en avant les projets les plus subversifs. Tout à coup, le 17 fructidor, le bruit se répand qu'un coup d'État va être frappé par le Directoire, et que des mandats d'arrêt sont déjà signés. A cette nouvelle, les députés factieux se refroidissent visiblement, et certaines attaques sont ajournées. Les plus compromis, les plus violent, se cachent : l'action du lendemain doit tout terminer. Au gereau, récemment arrivé d'Italie, la présidera avec ceite audacieuse jactance qui le caractérise.

A trois heures du matin, le 18, Augereau, nommé la veille commandant de la division militaire de Paris, investit le Corps législatif et dispose ses troupes comme pour un as-sant. Quelques affidés entourent la demeure et le jardin de Carnot; mais ce directeur les fait retirer en les menaçant. Au coup de canon signal d'alarme, le poste du Pont-Tournant est forcé, et un des lieutenants d'Augereau, le général Lemoine, vient camper dans le jardin des Tuileries. Ramel, commandant de la garde du Corps législatif, veut l'en empêcher ; il n'y réussit point : Augereau s'élance sur lui, le désarme et lui arrache ses épaulettes : il est suivi de 8,000 hommes et de quarante pièces de canon. Déjà des batteries sont pointées sur les bâtiments des deux Conseils. A quatre heures, le général Verdière fait signifier à quelques députés assemblés en comité au pavillon Marsan l'ordre de sortir du lieu de la séance, et sur leur refus, il en fait fermer les portes et les retient prisonniers. Ramel, abandonné de ses troupes, est envoyé au Temple. Pichegru, sur lequel les soldats, interpellés par quelques députés royalistes, n'ont pas osé porter la main, est arrêté par quatre officiers, à qui Augereau en a donné l'ordre; celui-ci terrasse lui-même Aubry et Villot. Delarue est au moment de lui brûler la cervelle, mais il détourne rapidement le canon du pistolet, qui part; Delarue recoit un coup de baionnette. Rovère et Pichegru sont blessés, et leurs habits mis en lambeaux. Vers midi, la majorité des membres du Conseil veut pénétrer dans l'enceinte; mais les baionnelles sont croisées : il faut se retirer. Un détachement de chasseurs disperse et arrête les députés. Le Luxem-

bourg est cerné par des soldats : Carnot échappe à leur surveillance par une porte du jardin qu'on ne connaissait pas, et, à défant d'amis, qui tous sont glacés d'effroi, un pauvre portier le recueille et le cache derrière un paravent de sa loge. Si Rewbel et Barras l'eussent pris, ils l'auraient laissé fusiller, tant ils le haïssaient. Barthélemy, malade, est saisi dans son lit, et porté au Temple. Il joint les mains en s'écriant: « O ma patrie! » Son domestique, Letellier, un vieillard, veut le suivre: « Quel est cet homme? dit Augereau. - Mon ami, répond Barthélemy. - Il ne sera pas tenté de vous suivre à Synamary. - Je suivrai partout mon mattre! s'écrie Letellier. » Et en effet fi alla à Cayenne, et mourut au retour, quand les déportes s'enfuirent, c'est-àdire dans la traversée de Démérari à Londres. Carnot parvint à se sauver. Le bruit courut qu'il avait été assassiné, et on en accusa le Directoire. Un grand nombre de journa-listes contré-révolutionnaires, et principalement ceux que nous avons noinmés plus haut, furent également arrêtés.

Le peuple applaudit à ce mouvement, sans pourtant se meler aux troupes. Quand leur mission fut remplie, les cris de vive la république! se firent entendre partout. Le public approuva le coup d'État dès qu'il connut les explications du Directoire : elles donnaient des preuves positives du complot, et démontraient qu'il y avait eu impossibilité de se concerter avec les Conseils pour prendre légalement les

mesures que nécessitaient les circonstances.

Ceux des membres du Corps législatif qui étaient libres de toute influence se réunirent à dix heures, les Cinq Cents dans la salle de l'Odéon, les Anciens à l'École de Médecine. Les grenadiers de Ramel, sur lesquels les factieux avaient compté, vinrent se ranger autour des Conseils épurés aux cris de vive la république! Les deux assemblées se constituèrent. Lamarque présidait les Cinq Cents, Une commission de cinq membres fut nommée pour présenter sous peu d'heures des mesures de salut public, et des renseignements plus positifs furent demandés au Directoire. On les reçut dans la séance du soir. Boulay (de la Meurthe), chargé de faire un rapport à ce sujet, monta à la tribune : « Vous ètes vainqueurs aujourd'hui, dit-il en terminant : si vous n'uscz pas de la victoire, demain le combat recommencera, mais il sera sanglant et terrible..... » Il ajouta que ce triomplie nouveau de la république ne coûterait point de sang à la patrie. A la suite de ce rapport, la commission des cinq proposa un projet en neuf articles, dont la principale disposition était la déportation de 83 députés. Le conseil, après discussion, réduisit ce nombre à 65. Thi baudeau, Dupont (de Nemours) et Pontécoulant furent rayés de la liste de proscription. Grégoire parla en saveur de Siméon, sans pouvoir le sauver. Boissy d'Anglas, Bourdon (de l'Oise), Du molard, Henri Larivière, Camille Jordan, Pastoret, Pichegru, Villot, du Consell des Cinq Cents, et Barbé de Marbois, Matthieu Dumas, Lafond-Ladébat, Rovère, Troncon-Ducoudray, Portalis, du Conseil des Anciens, étaient parmi les proscrits. On grossit la liste des directeurs Carnot et Barthélemy, des prévenus de haute trahison Lavilleurnoy, Brottier; de l'ex-ministre Cochon, de l'ex-général Miranda, et de plusieurs journalistes. Mer lin (de Douai) et François (de Neuschateau) remplacèrent au Directoire Barthélemy et Carnot. Tous les corps de l'État conservèrent leurs fonctions. La population de Paris ne fut pas profondément troublée; mais Bonaparte connut par cet événement toute la faiblesse du Directoire. Il put juger combien il lui serait facile de renverser ce gouvernement.

Frédéric FAVOT.

FRUCTIFÈRE (de fructus, fruit, et fero, je porte). Un arbre ou tout antre végétal chargé de fruits ou de graines est sructisère, il porte des fruits; les seurs sécondées sont fructiferes, elles produisent des fruits; un bourgeon à fleurs l'est aussi, car il peut en produire. L'adjectif fructifère s'applique donc aux végétaux ou parties de végétaux qui portent, produisent, peuvent produire des fruits. P. GAUBERT.

FRUCTIFICATION, opération par laque devient un fruit, qui régénère sa plante. Limné de tification : « Partie temporaire des végétaux m vieil individu et en recommençant um mouveau. Mirbel, ce mot peut aussi se prendre' en plusieur tôt il indique les changements successifs qui les vaire à l'état de fruit parfait, tautôt les différe dont l'ensemble compose le fruit, tantot Per fruits eux-mêmes sur un végétal quelcomque. FRUGALITÉ, sage emploi des choses mi

disposition avec plus ou moins d'abondance. C ration s'applique principalement à la manière nourrit. On voit des gens riches dont la table tueuse, et dont la frugalité néanmoins se mon plaire. Le luxe de leur table est une nécessité de leu tandis que la frugalité est une vertu dont îls ont Il faut cependant reconnaître que chez les peuples sèdent de véritables richesses, la frugalité devier en plus rare, parce qu'alors tout s'achète, et de p ce qui flatte les sens. Au commencement de leur his Romains étonnent par les excès même de leur 1 mais à peine ont-ils, les armes à la main, conquis de l'Orient, qu'ils effrayent non-seulement par une m de vices, mais encore par des dépravations de gloui jusque la incomnes chez tous les peuples, et qui, pe certaines, n'en paraissent pas moins incroyables. Au de la république, les hommes les plus remarquab leur génie et leur éloquence n'étaient pas à l'abri monstruosités: César comme Cicéron connaistait le torium, qui leur permettait le même jour d'être col partout où on les invitait. Vitellius, devenu empereur vorait en quelques heures, avec ses commensaux, de nourrir un mois des populations entières. En général, L'intelligence d'un peuple s'amoindrit, plus sa frugelite paratt. Les Hottentots, qui sont placés au plus bas d de la vie sauvage, ont coutume, dans leurs fêtes, de se ger de mouton, qu'ils découpent par bandes, jusqu'i que, devenus incommensurablement enflés, ils tombent e une espèce de sommeil léthargique. La frugalité est donc des indices de la civilisation : on la retrouve au nom des devoirs de la religion chrétienne. Saint-Prospen.

FRUGIVORE, qui vit de fruits. Si l'on prenait mot fruit dans l'acception générique des botanistes, c l'appliquent à toute espèce de graine ou de semence que conque des végétaux, le nombre des races frugivores s'éte drait indéfiniment. Mais le langage ordinaire réserve le no de fruit aux péricarpes succulents et charnus ou pulpeu qui entourent beaucoup de graines, pepins, noyaux, ou amai des d'arbres et d'herbes. Nous nous bernerons donc ici l'acception commune, pour n'appliquer la qualité de frugi vore qu'aux animaux tels que les singes ou quadrumanes parmi les mammisères, bien qu'une soule de rongeurs et même certains carnivores plantigrades, des marsuplaux, des ruminants, ne refusent pas les fruits. Chez les oiseaux, on place au premier rang des frugivores la grande famille des perroquets et les autres grimpeurs : picoïdes, barbus (bucco), couroucous (trogon), anis, touracos, musopliages; puis les merles, tangaras, loriots, bouvreuils, loxias, étourneaux, figuiers, etc. On sait que plusieurs gallinacés et pigeons ne dédaignent pas un grand nombre de fruits, comme toutes les semences, leur nourriture habituelle. Enlin, si l'on veut également appeler frugivores toutes ces races d'insectes qui, soit à l'étst de larves et de vers, soit à l'état parfait, rongent les fruits, telles que sont une foule de teignes, de pyrales, de mouches, de charançons, de bruches, et même des fourmis, des guépes, etc., désolant nos jardins, la quantitéde ces êtres maifaisants parattra bientôt illimitée.

Moins nourrissant que la chair, mais plus substantiel que l'herbe, le fruit avec sa graine est la portion la mieux claborce des végélaux, la plus alimentaire, la plus riche, la plus savourcuse. Aussi, l'organisation des frugivores,

mammifères et oiseaux, correspond à ce genre d'alimentation. Leurs intestins n'ont ni l'extrême longueur et dilatation des races per bivores, ni l'étroitesse de ceux des carnivores. Leur instinct n'est nullement séroce comme dans ces derniers, ni si stupide ou amorti que celui des brutes paissant la verdure ou rongeant le hois. Au contraire, ces frugivores, singes, perroquets, sont intelligents, imitateurs ou mimes. Ils vivent déjà en une sorte de société : ils déploient des facultés perfectibles; unis par couples en monogamie, leur existence est longue, leur chair seche et tenace; ils aiment la chaleur, et se tiennent naturellement entre les tropiques.

De là on a cherché si l'homme de la nature sauvage, sans être un singe, n'avait pas quelques qualités qui l'en rapprochassent. Il paraît évident, d'après les instincts même de l'enfant, qu'il présère les fruits à la chair, nourriture trop putride et trop échaussante, qui souvent le rend malade. De même, la vie indépendante au milieu des bois, le charme qui y retient les sauvages, les habitudes imitatrices, moqueuses, grimaçantes, du jeune âge, ossrent des traits merveilleusement analogues à celles des quadrumanes. Les perroquets représentent, dans la classe des oiseaux, les principaux attributs des singes parmi les mammifères. Les uns comme les autres manisestent le plus de développement de leur encéphale et le plus d'intelligence, ce qui les rapproche encore de la race liumaine. On peut même soupçonner, d'après ce déploiement cérébral concomitant de la vie frugivore, que celle-ci est plus favorable à l'étude que des nourritures trop lourdes ou aggravantes, comme la chair et la graisse. Les gymnosophistes de l'Inde ou les brachmanes, les pythagoriciens, se contentaient, les uns de bananes. les autres de figues ou d'autres fruits doux et légers. Ainsi passèrent de longs siècles de contemplation et de bonheur ces premiers sages de la terre, à l'ombre des palmiers et du figuier des pagodes, trouvant leur nourriture et leur abri sans travail, comme dans l'Eden ou le paradis terrestre. La vie srugivore est en esset toujours tempérée; elle n'excite ni les bouillonnements des passions, ni cette colère goerrière qui anime les races du Nord, gorgées de chairs sanglantes, enivrées de boissons spiritueuses. Les doux enfants de Brahma ont toujours été opprimés, sans doute; mais ils ont sans cesse enseigné à leurs vainqueurs les vertus pacifiques et les premiers éléments des sciences comme du vrai bonheur. J.-J. VIREY.

FRUGONI (CARLO-INNOCENZO), célèbre poête italien, né à Gênes, en 1692, sut destiné à l'état ecclésiastique. En 1716 il avait déjà réussi à se faire un nom, lorsqu'il fonda à Brescia, sous la désignation de Colonie arcadienne, une espèce d'académie dans laquelle il reçut le nom de Comante Eginetico. A partir de 1719, il fit des cours publics successivement à Gênes et à Bologne. La protection du cardinal Bentivoglio lui valut une réception des plus slatteuses à la com de Parme. Ses Mémoires sur la maison Farnèse, publiés en 1729, furent récompensés par le titre d'historiographe officiel. A la mort de son Mécène, le duc Antonio, Frugoni revint à Gênes, où, s'apercevant que son état était incompatible avec la tournure de son esprit, il parvint à se faire relever de ses vœux par le pape Benoît XIV.

Son grand canzone sur la prise d'Oran par les troupes espagnoles aux ordres du comte Montemar, et d'autres poemes qu'il adressa à la même époque au roi Philippe V et à la reine d'Espagne, eurent un succès immense. On l'appela alors de nouveau à Parme; mais la guerre qui éclata sur ces entrefaites, en Italie, entre l'Espagne et l'Autriche, le réduisit à un état voisin de la misère. A la paix d'Aix-la-Chapelle, il put revenir à Parme, pour désormais se voucr exclusivement à la poésie, jusqu'a sa mort, arrivée en 1768. Il existe diverses éditions de ses œuvres; la plus complète parut à Lucques, en 1779 (15 vol.). On en a aussi imprimé un choix à Brescia (4 volumes, 1782).
FRUIT (du latin fructus). Pour le botaniste, le mot

fruit désigne l'oraire sécondé et développé. L'acte de la

fécondation à peine achevé, les bucs nourriclers se dirigent vers l'embryon, et se partagent entre son enveloppe et lui-même; alors la flour change d'aspect : les organes mâles (étamines) se flétrissent et disparaissent; la couche nuptiale (corolls) se dessèche et tombe souvent; souvent aussi les styles et le calice out le même soft. La conséquence naturelle de se changement dans la direction des sucs élaborés est l'accroissement du jeune sujet. Le fruit, de quelque végétal qu'il provienne, se compose toujours de deux parties plus ou moins rapprochées, le péricarpe et la graine. Dans la poire, la pomme, le melen, la pêch e, etc., etc., le péricarpe est tellement distinct de la graine, que l'ombilio seul (hile) établit le contact; dans le froment, l'orge, l'avoine et une foule d'autres semences, ces deux parties adhèrent à tel point qu'on les a crues longtemps dépourvues de péricarpe. Les différentes formes du péricarpe, sa structure intérieure et extérieure, sa consistance, les rapports et le nombre des graines, ont jusqu'à ce jeur servi de base à la classification des fruits : sont simples cenx qui proviennent d'un pistil senfermé dans une sleur; multiples, ceux qui proviennent de plusieurs pietis dans une fleur; sees, ceux dont le sarcocarpe est mince et peu fourni de sucs; charnus, ceux qui l'ont très-développé; dédiscents ou capsulaires, coux qui s'ouvrent à l'époque de la maturité : indehiscents, ceux qui restent formés; enfin, on appelle fruit composé celui qui résulte de la fécondation distincte de plusieurs fleurs.

Les principales formes auxquelles peuvent se rapporter tous les struits sont : Pour les frecits simples, sees et indéhiscents : Lo le gland (fruit du chêne, noisette, etc.); 2º l'a kène (grand soich); 8º la polakène (graine de persil, de ciguë); 4° la cariopse (blé, mats); 5° la samore (fruit de l'érable). Pour les fruits simples, secs et dékiscents: 1º la gousse (haricets, pois); 2º le follicule (laurier-rose, pieds d'alouette); 3º la silique (choux, raves); 4º la capsule (pavot). Pour les fruits charnus: 1º le drupe (peche, cerise); 2º la baie (raisin, groseilles); 3º la noix (amande, noix); 4º la balauste (fruits du lierre, du sureau); 5º la peponide (melon); 6º l'hespéridie (orange, citron); 7º la mélonide (poire, ne fle). Pour les fruits composés : 1º le cone (fruit du pin, du sapin); 2º le serose (mûre); 3º le sycone (ligue). Cotte classification, qui comprend la plupart des fruits, laisse cependant beaucoup à désirer; entre autres défauts graves, elle a ceiui de confondre les familles naturelles.

Les fruits sont alimentaires à des degrés fort différents, selon la nature et le nombre des éléments qui les constituent. Les premiers sous ce rapport, ceux qui forment la base de l'alimentation ohez tous les peuples civilisés, sont les fruits féculents, composés, en proportions variées, de fécule, de sucre, de gluten, d'albumine, de mucilage, de résine et de sel. Les principaux sont le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, le riz, le maïs, les haricots, les pois, les fèves, les châtaignes, les lentilles, etc.; pour les rendre alimentaires, on les soumet à différentes préparations. Leurs éléments sont d'une digestion plus facile et plus prompte que les substances animales; mais ils nourrissent moins et produisent un chyle moins stimulant. Ceux qui viennent ensuite sont les fruits mucoso-sucrés : beaucoup moins alimentaires que les précédents, ils ne suffiraient pas seuls pour nourrir l'homme, surtout dans nos pays tempérés et dans les pays plus froids. Ils sont d'autant plus nourrissants que le sucre et le mucilage y sont plus aboudants, plus condensés. La prune, l'abricot, le raisin, la figue, etc., se mangent crus ou desséchés, ou cuits en marmelades, en gelées, en conserves, etc. La plupart sont acides avant leur maturité. Les fruits oléaginoféculeux, tels que les amandes douces, la noix du nocotier, les noix, les noisettes, etc., plus riches en principes d'assimilation que les précèdents, ne peuvent être mangés qu'en petite quantité, et sont d'une digestion difficile, à cause de l'huile qu'ils renserment. Les fruits acides mutilagineux,

les moins nourrissants de tous, sont encore un précieux bienfait du Créateur pendant les vives chaleurs de l'été: ils rafralchissent et portent une abondante proportion d'eau dans le sang, appauvri par les pertes de toutes espèces. Leurs principaux éléments sont l'eau, le mucilage, et ua acide qui varie selon les espèces. Ils servent à confectionner des boissons agréables, des confitures, des conserves.

Dans le langage vulgaire et dans celui des jardiniers, fruit s'entend soulement des produits des arbres fruitiers, sans avoir égard à la graine. L'objet de la culture du fruit dans ce cas est le développement du péricarpe (pomme, pêche, abricot, etc.). La greffe, la taille bien dirigée, le sol approprié aux espèces, sont les moyens les plus efficaces de persectionner et d'accrostre les produits. Dans une grande partie de la France, on ignore encore l'importance de cette ressource pour la nourriture : les paysans du Poitou, du Berry, de la Sologne, laissent incultes les environs de leurs fermes, qui pourraient leur fournir de beaux fruits et une alimentation saine. Dans les climats chauds, la nature, plus féconde, produit sans le travail de l'homme des fruits aussi délicieux qu'abondants; dans nos pays tempérés, elle veut être aidée : trop nombreux, ils doivent être décimés, car le grand nombre nuit au développement de chacun, en même temps qu'il épuise le sujet. Selon l'époque de leur maturité, ils sont d'été, d'automne on d'hiver; cette époque, toutefois, n'est pas tellement tranchée, qu'elle ne puisse être avancée de quelques semaines. Une incision circulaire sur l'écorce du rameau qui porte le fruit produit ce résultat. Sont aussi d'une maturité précoce les fruits piqués des insectes; mais ils ont perdu de leur qualité. Le temps de la récolte varie suivant la nature des fruits; ceux d'été et d'automne peuvent être cueillis mars : ceux d'hiver, et parmi les précédents les fruits qu'on veut conserver, doivent être récoltés avant la maturité. Toutes les précautions qui les préservent des variations de la température, du contact de l'air, prolongent leur durés : ainsi, les poires et les pommes d'hiver, cueillies une à une avec précaution, déposées sans meurtrissures entre des couches de sable sec, se conservent long-

Dans son acception la plus étendue, le mot fruit comprend tous les végétaux, grains, herbes, légumes, etc., que la terre produit, et dont un grand nombre servent de nourriture à l'homme. Dans ce sens on dit : Cette pluie sera utile aux fruits de la terre. Le mot fruit est encore employé pour désigner l'ensemble des plats qui se servent au dessert : Servez le fruit. L'usage de servir les figues immédiatement avant ou après la soupe, généralement répandu, pourrait s'éteadre avec avantage pour le gastronome à beaucoup d'autres fruits mucoso-sucrés, tels que le raisin, les prunes, etc. J'ai observé sur un grand nombre de personnes que cette pratique facilitait la digestion. P. GAUBERT.

Le fruit défendu se dit, par allusion à la désobéissance

Le fruit défendu se dit, par allusion à la désobéissance du premier homme, du penchant que nous avons à désirer ce que nous ne pouvons avoir.

FRUITÉ, en termes de blason, se dit des arbres chargés de fruits d'un émail dissérent : d'argent à l'oranger de sinople. fruité d'or.

FRUITIER ou GARDE-FRUITS. Un garde-fruits doit être situé au nord, un peu au-dessus du rez-de-chaussée, et il doit être garni de doubles senêtres, asin que la température ne puisse jamais s'y abaisser au-dessous de la gelée. Placé trop haut, l'air y est trop sec, les sruits s'y altèrent et y éprouvent de la dessiccation; dans un lieu trop humide, les fruits se corrompent. La situation la plus heureuse serait celle d'un souterrain sec où la température serait contante. Ce sont les brusques changements atmosphériques qui les sont gâter.

Il faut eueillir avant leur maturité parfaite les fruits que l'on veut conserver. Il ne faut jamais les empiler les uns sur les autres; il vaut beaucoup mieux les étaler, de manière que chacun soit isolé; on doit se garder de les essuyer, vu'que leur surface semble être recouverte d'un duvet

qui est nécessaire à leur conservation. Il faut que soit éloigné des fumiers et des eaux stagmantes des fours et des serres chaudes, qui en ferait rier la température. Le fruitier doit être planchégarni de tabletles, que les uns recouvrent d'inine, sèche et légère, les autres d'une couche seigle, de graine de millet ou de sable de riviè les visiter fréquemment, pour retirer ceux qui c à s'altérer. Une trop grande quantité de raisin réple fruitier nuit à la conservation des autres faible gelée peut détruire en une nuit toute la pronne la garantit pas du froid par une bonne comme Français (de Nais

FRUITIERS (Arbres). On applique cette tion à tous les arbres ou arbrisseaux dont les fra mangeables. Il y en a tout au plus une vingtaine d'i à nos climats; ce sont : le pommier, le poirier, nier, l'olivier, le noisetier, le néflier, la boisier, legroseillier, le figuier, le châtal le cognassier, le cormier ou sorbier, le sier, le micocoulier, le cornouillier, le c bier, l'arbousier, l'alizier, l'azerolier, l'e vinette, etc. Plusieurs ont même peu d'importance reusement les autres ont, dans la culture, donné de breuses variétés. L'Afrique et l'Asie nous ont cédé la v l'oranger, le cerisier, le pécher, l'abricoi l'amandier, le grenadier, le marier, le pi chier, etc. D'autres ne sont pas encore sortis de nos se Parmi les arbres fruitiers exotiques, on cite l'arbre à pa le cocotier, le dattier, le bananier, le goyavi le manguier, le mangoustan, etc.

Les arbres fruitiers se cultivent en serres, en est lier, et en plein vent. On les classe suivant qu'ils donn des fruits en baies, des fruits à pepins, des fruits à noye ou des fruits enveloppés dans une coque. Le seinis pi page les espèces types, mais beaucoup de variétés se pu draient si l'on n'avait que ce seul moyen de reprodu tion.

Les fruits que nous cultivons sont loin de ressembler ceux que produit la nature livrée à elle-même. La taille la gresse, l'incision annulaire, l'arcure, l'ébourgeonnement, etc., joints aux labours, aux sumures, ont ament ces améliorations. Mais, comme les espèces sauvages, les arbres à fruits cultivés ont besoin, pour produire abondamment, d'espace, d'air et de soleil. De ces conditions dépend aussi la qualité des fruits. Ainsi ceux qui viennent dans les lieux ombragés sont insipides et aqueux.

FRUITS (Droit). Dans la langue du droit on appelle fruits les produits d'une chose; ils en sont l'accessoirc, et appartiennent à ce titre au propriétaire. On les distingue en fruits naturels, fruits industriels et fruits civils. Les fruits naturels sont ceux qui sont le produit spontané de la terre; le produit et le crott des animaux sont aussi des fruits naturels. Les fruits industriels d'un fonds sont ceux qu'on obtient par la culture; ils n'appartiennent au propriétaire qu'à la charge par lui de rembourser les frais de labours, travaux et semences faits par des tiers. Les fruits naturels et les fruits industriels sont immeubles tant qu'ils sont attachés au fonds ; ils sont meubles dès qu'ils en sont détachés. Les fruits civils sont les prix des loyers des maisons et des baux à ferme, les intérêts des sommes exigibles et les arrérages des rentes : ils s'acquièrent jour par jour

On désigne encore sous le nom de fruits pendant par racines les récoltes non détachées du sol. Le Code de Procédure civile règle tout ce qui est relatif au mode de restitution des fruits ordonnée par jugement, à la manière d'en faire la liquidation, à la saisie et à la vente que les créanciers ont le droit de poursuivre de ceut apparteant leurs débiteurs, à la distribution du prix en provenant et au droit que ces créanciers ont sur les fruits saisis réclement avec le fonds auquel ils sont attachés.

FRUMENTAIRES (Less). On appelait ainsi chez les Romains les lois qui ordonnaient des distributions gratuites de blé.

FRUNDSBERG (GEORGES DE), seigneur de Mindelheim, énéral au service de l'empereur, était né à Mindelheim, le 24 septembre 1475. Ce sut surtout dans les guerres que Maximilien 1er eut à soutenir contre les Suisses que ses talents militaires purent se déployer. Dès 1504 on le regardait comme l'un des plus braves chevaliers de l'armée impériale, et il la commanda en chef à partir de 1512, en Italie. A la bataille de Pavi e (1525), il rendit des services signalés à Charles-Quint; et plus d'une fois il amena à ce prince des secours en hommes de guerre recrutés par lui en Allemagne. C'est ainsi qu'en 1526 il en enrégimenta douze mille à ses frais et en engageant ses domaines, et qu'il vint avec ce puissant renfort accroître l'effectif de l'armée avec laquelle le connétable de Bourbon mit le siège devant Rome. L'art militaire lui doit de notables persectionnements. Une vieille chronique manuscrite rapporte qu'il était doué d'une telle force corporelle, que rien qu'avec son doigt du milieu il contraignait l'homme le plus vigoureux, quelque résistance que fit celui-ci, à reculer et à lui céder la place. Un cheval prenalt-il le mors aux dents, il l'arrêtait sur place, du moment où il pouvait saisir la bride. Il transportait sur son dos, et comme si ce n'eût rien été pour lui, les plus lourds fusils de rempart et jusqu'à des coulevrines. Ses gens s'étant mutinés sous les murs de Ferrare en réclamant leur solde arriérée, il fit de vains efforts pour les ramener à leur devoir, et dans la surexcitation que produisit sur lui cette révolte, il fut frappé d'apoplexie et transporté dans un château voisin. « Vois où j'en suis, dit-il alors à son consident Schwalinger; voilà bien les sruits de la guerre! Il est trois choses qui devraient retenir un chacun de guerroyer : la ruine et l'oppression des pauvres gens qui n'en peuvent mais, la vie désordonnée des gens de guerre, et l'ingratitude des princes, auprès de qui les traltres prospèrent toujours, tandis que les braves gens restent sans récompense. » En 1521, à la diète de Worms, où Luther vint se justifier devant Charles-Quint, le regard calme et assuré de l'accusé produisit une telle impression sur Frundsberg, qu'il dit à Luther en lui frappant amicalement sur l'épaule : « Moinillon, mon gars, tu joues là une partie telle qu'il ne nous est jamais arrivé, à moi et à bien d'autres chess d'armée, d'en joner dans les plus sérieuses batailles rangées. Si tu as raison, et si tu es sur de ton bon droit, continue au nom de Dieu, et sois sans crainte : Dieu ne t'abandonnera pas! »

Frundsberg mourut à Mindelheim, en 1528. Ses domaines étaient tellement grevés, par suite des emprunts qu'il avait dû contracter pour lever des troupes, qu'ils suffirent à grand'oeine à éteindre ses dettes.

FRUSTE (du verbe latin frustare, briser) se dit d'une médaille, d'une monnaie, d'une inscription usée, rompue par le frottement, et qui a perdu son empreinte. Ce mot reproduit exactement le son radical; le son radical est une

onomatopée. Les Latins disaient frustum, frustulum, pour désigner un morceau, une pièce, un fragment, parce que l'action de frotter aboutit à détacher d'un corps frotté avec force des morceaux, des pièces, des fragments, et à le

réduire, à la longue, à l'état des corps frustes.

FRUSTRATOIRES (Actes). En termes de pratique, en appelle ainsi les actes qui sont uniquement faits pour augmenter les émoluments de l'officier ministériel; ils ne doivent pas être passés en taxes, comme étant inutiles à l'instruction: ils demeurent à la charge des officiers ministériels qui les ont faits; la loi les rend en outre passibles des dammages-intérêts auxquels ces actes peuvent donner lieu; ils peuvent même être suspendus de leurs fonctions.

FRUTILLIER OU FRAISIER DU CHILI. Voyes Fraise, Fraisier.

FRY (ÉLIABETH), quakeresse, née en 1780, ct l'une des femmes qui honorent le plus notre siècle, a consacré sa vie talière à la bienfaisance. Fille du quaker John Gurney, de Cartham-Hall, dans le comte de Norfolk, elle commença par ouvrir une école libre et gratuite pour les filles de pauvres et les orphelines. Elle se maria à un bourgeois de Londres, qui partageait ses goûts et ses espérances, et qui se nommait Joseph Fry. Ces deux êtres dévoués, dont la philanthrople sincère avait pour résultat des actes réels et une constante et continuelle abnégation, s'établirent à Londres, où leur premier soin fut d'ouvrir une école religieuse destinée aux enfants des prisonniers de Newgate et aux orphelins et orphelines du peuple; ils avaient, avec une admirable sagacité, compris l'impuissance de la législation et de la société sur ces jeunes générations, nées dans la fange des grandes villes, abreuvées de vices dès l'ensance, n'ayant pour modèles et pour leçons que la vie criminelle de leurs parents. L'œuvre de régénération tentée par mistress Fry et son mari ne resta pas sans succès; et bientôt, protégés par quelques personnes bienfaisantes et pieuses des hautes classes sociales en Angleterre, ils organisèrent, pour les indigents laborieux, une salle d'asile et de travail. Les encouragements que reçut mistress Fry lui permirent de commencer ensuite une série de voyages en Amérique, en France et en Allemagne, et de se consacrer au soulagement de la souffrance et à l'étude des misères humaines. La mysticité qui s'est mélée à ses actes, et qui a été en Angleterre l'objet de plus d'une attaque, ne doit pas empêcher de rendre justice à cette existence vraiment sublime, dont toutes les journées ont été marquées par un bienfait et toutes les heures par un sacrifice. Mistress Fry est morte le 12 octobre 1845, à Ramsgate, Ses filles ont publié: Memoirs of the life Elisabeth Fry (2 vol. Londres, 1847).

Philarète CHASLES.

FRYXELL (Anders), historien suédois, est né en 1785, dans la province de Dalsland, où son père était prévôt. Après avoir étudié à l'université d'Upsal, où il remporta, en 1821, le prix d'honneur de philosophie, il fut nommé en 1828 récteur à l'école de Marie à Stockholm, et en 1833 professeur. En 1834 il sut reçu membre de l'Académie de Stockholm et de la Société des Antiquaires de Copenhague. La même année il entreprit un voyage en Allemagne et en Pologne, et à son retour, en 1835, il obtint la cure de Sunne, en Wermland. Le but de cette excursion scientifique avait été de rechercher des documents relatifs à la Suède et à son histoire. Ses Essais sur l'Histoire de Suède (tomes 1-X. Stockholm, 1823-43), ouvrage remarquable par les sentiments patriotiques dont l'auteur y sait preuve, et par la manière philosophique dont il envisage les faits, est la base de la grande reputation dont il jouit comme historien dans sa patrie. Un autre ouvrage, en quatre volumes, publié de 1845 à 1850, dans lequel il défend la noblesse contre une soule de reproches que lui adressent certains historiens.

lui a fait perdre depuis les sympathies du parti libéral. FUALDES (Affaire). Le 20 mars 1817 la ville de Rodez apprit avec épouvante qu'un meurtre odieux avait été commis dans ses murs. Le matin de ce jour un cadavre avait été trouvé flottant sur les eaux de l'Aveyron : c'était celui de M. Fualdès, ancien magistrat, entouré de la considération publique. Une large blessure au cou, repoussant toute idée de suicide, ne démontrait que trop l'existence d'un assassinat. Était-ce l'œuvre de gens slétris par la justice? Fualdès, qui appartenait au parti libéral, avait-il péri victime de son opinion? Bientôt ces incertitudes cessèrent, et des indices, qui ne tardèrent pas à devenir des preuves accablantes, se réunirent pour signaler les assassins à la vengeance des lois. On avait su que le 18 M. Fualdes avait reçu de M. Séguret, en essets de commerce, une somme considérable pour partie du prix d'un domaine qu'il lui avait vendu, et que dans l'après-midi du 19 un render-vous pour la négociation de ces essets lui avait été donné à luit heures du soir. M. Fualdès était sorti en effet de chez lui vers cette heure-là, et une demi-heure après un individu avait tronvé dans la rue du Terral, près de celle des Heixlomandiers, une canne, reconnue pour être celle de M. Fualdès, et, non loin de la maison de tolérance Bancal, tui mouchoir usé, récemment tordu dans toute sa longueur. Ces premiers renseignements en amenèrent d'autres ; il fut reconnu qu'un homme avait été posté près de la maison de M. Fualdès, et qu'an moment où celui-oi en était sorti, cel individu avait quitté son poste et était descendu dans la rue de l'Auberge-Droite, qui aboutit à celle des Hebdomandiers. D'autres hommes avaient été également postés au coin de diverses maisons, dans les rues des Frères de l'École chrétienne, et sur la porte de la maison Vergnes, habitée par Bancal.

L'infortuné Fualdès marchait avec sécurité; il était à peine arrivé près de la maison Missonnier, qu'à un signal donné plusieurs hommes fondirent sur lui, lui mirent un baillon et le trainèrent dans la maison Bancal. Là on le iette sur une table, et les assassins s'apprêtent; vainement il demande un instant pour recommander son âme à Dieu, on le repousse avec ironie. Il se débat, la table est renversée; les assassins la relèvent; l'un tient les pieds; un autre, armé d'un couteau, essaye de lui porter le coup mortel, mais sa main tremble; un troisième lui reproche ce manque d'assurance, et, lui arrachant le couteau, le plonge dans la gorge de la victime. Le sang qui coule est reçu dans un baquet et donné à un cochon! Après la consommation du crime, le corps est placé sur deux barres, dans une couverture de laine, lié comme une balle de cuir avec des cordes, et porté, vers les dix heures du soir, dans l'Aveyron par quatre individus précédés d'un homme de haute taille, armé d'un fusil, et suivi de deux autres, dont l'un est aussi armé d'un fusil. Ces révélations encore incomplètes proviennent de propos inconsidérés tenus devant des tiers par la femme Bancal, et surtout par les jeunes enfants de cette femme. Une perquisition sait découvrir une couverture de laine et du linge ensanglantés, ainsi qu'une veste que portait Bancal le jour de l'assasinat; cette veste tachée de sang.

Dans la prison, la femme Bancal tint des propos qu'on ne manqua pas de recueillir. Bientôt l'opinion publique signala comme les véritables assassins des hommes appartenant aux familles les plus considérables du pays, admis dans les meilleures maisons, parents et amis de Fualdès. C'était à Bastide et à Jausion que la population tout entière demandait compte de ce meurtre. Le premier était un propriétaire cultivateur, le second un agent de change; et l'indépendance de leur fortune semblait les garantir contre la plus simple idée d'un attentat qui n'aurait eu pour mobile que la cupidité. Cependant, le lendemain du crime, Jausion s'est introduit, vers sept heures du matin, dans la maison de Fualdès; là, sans parler à sa veuve, il est monté aux appartements, il a enfoncé, à l'aide d'une hache, un bureau, d'on il a soustrait un sac d'argent, un livre-journal où Fualdès inscrivait toutes ses affaires, un grand portefeuille de maroquin et plusieurs effets de commerce que Fualdès avait reçus la veille de M. Séguret. Le même jour, à dix heures du matin, il frappe à la porte, et demande d'un air égaré si Fualdès y est; alors personne n'ignorait sa mort. Il monte rapidement à la chambre du mattre; le domestique le suit. Il court à l'armoire où Fualdes tenait certains papiers, y met la main, en-serme la porte, et en ôte la cles. Jausion et Bastide sont arrêtés, et avec eux les nommés Bach, Colard, Missonnier, Bousquier et la fille Anne Benoit, que de nombreuses déclarations font regarder comme complices du crime. Depuis ce moment la lumière jaillit de tous côtés : un mendiant, couché dans une écurie dépendant de la maison de Missonnier, déclare avoir entendu qu'on « se debattait dans la rue, près de la porte de l'écurie on il était couché; on poussa deux tois la porte; le malheureux qu'on tratnait, arrivé devant la maison Bancal, poussa deux ou trois cris, dont le dernier était étoussé comme une personne qui suffoquait. » Pendant ce temps, des joucurs de vielle qu'on n'a jamais pu retrouver, étaient places devant la maison Bancal, et faisaient entendre, pendant une heure, le son de leurs instruments. Puis, un sieur Brast raconte que vers les huit heures um quaimarcher dans la rue plusieurs personnes, qui porter une balle ou un paquet, qu'elles se devant la maison Bancal, dont une porte s' s'est fermée bientôf; que pen de temps après des coups de siffet. Enfin, le 25 mars, une Bancal, la jeune Madeleine, a fait voir à la fill trous du rideau par lesquels elle a tout vu. I du pain; et comme la fille Monteil s'apprête à « Non pas avec ce couteau! dit-effe; c'est avec (a toû le monsieur! »

Bientot une lueur nouvelle va se répandre su affaire et lui donner un intérêt saisissunt. On re dame, appartenant à l'une des familles les plus de l'Aveyron, s'est trouvée conduite, par un moi cun explique à sa manière, dans la maison Banet à l'heure on l'assassinat a été commis, et qu'elle a du crime. On va même jusqu'à désigner plusien qui leur éducation et le rang qu'elles occupent d'ani interdisent, sous peine de déshonneur, l'entrée de Bancal. Un officier, nommé Clémendot, raconte juillet 1817, étant à se promener avec la dame M lui dit qu'on la cite comme la personne qu'un rer a appelée dans la maison Bancal au moment du cris sée de questions, la dame finit par avouer le fait moment toute l'attention se concentre sur ce témoin insaisissable. En effet, quand on s'apprête à recueilli roles, elle refuse de parler; un jour la vérité s'échar bouche, le lendemain elle s'accuse de mensonge. El vu, dit-elle; et bientôt elle le nie. Ce témoin, par se nuelles tergiversations, par la lutte qui semble se livr son esprit, excite, fatigue et fait renattre la curiosi tient tous les esprits en suspens, gradue l'intérêt, a fixe sur elle les regards de la France, de l'Europe. M. Enjakran, son père, désolé des bruits qui courent fille, prie le comte d'Estourmel, préset de l'Aveyre l'interroger, dans l'espoir qu'il en obtiendra la vérité. As longues tergiversations, elle avoue tont. Conduite par l fet dans la maison Bancal : « Sortons, je vous en conju s'écrie-t-elle avec une grande agitation; « Emmenez-m mourrai si je reste ici. » Elle consesse de plus que ce là elle était habillée en homme, et qu'elle a brûlé son pa lon parce qu'il était taché de sang par suite d'un saignei de nez.

D'autres révélations importantes se succèdent de jou jour. Mais quels motifs out pu déterminer un si grand crit Ici on n'a jamais ou que des conjectures : voici pourt les probabilités auxquelles l'opinion publique se fixa. On souvint que quelques jours avant l'assassinat, Fualdès Jausion avaient eu une querelle très-vive, dans laquelle premier avait menacé le second de faire revivre des pièc relatives à une affaire criminelle dont il ne s'était tiré q par suite de la soustraction de documents importants, s'agissait d'un enfant dont il avait rendu mère la semu d'un riche négociant, et qu'il avait jeté dans une sosse d'a sances. Peut-être ne dut-il son salut qu'à la bienveillanc de Fualdes, alors procureur impérial. D'un autre côlé Jausion avait plus d'une fois eu recours à la signature de Fualdès, sous le nom duquel il empruntait pour son compte. On calcula que les effets mis ainsi en circulation s'élevalent à la somme de 100 à 150,000 fr. Il était impossible que Fualdes n'eût pas exigé une contre-lettre comme garantie de sa signature. Toutes ces circonstances expliquaient l'assassinat. Enfin, de nombreux témoins attestaient que Bastide était débiteur personnel de Fualdès, et que, pressé par ce dernier de se libérer, il avait répondu : Je cherche tous les moyens de vous faire votre compte ce soir. Trois heures après, l'infortuné Fualdès était assassiné.

La justice était assez éclairée : les accusés furent renvoyés devant la cour d'assises de Rodez. L'accusé limeal, qui avait fait espérer d'importantes révélations, mourut empoisonne, sans qu'on ait pu percer le mystère de ce nonveau crime. Le

débats de cette affaire s'ouvrirent devant la cour de Roden, le 19 août 1817; mais l'arrêt qui condamnait les accusés fut cassé par la cour de cassation, et de neuveaux débats eurent lion devent la cour d'assisés d'Albi. Alors se renouvelèrent les scènes les plus dramétiques. Le fils de Fueldès, demandant d'une voix émus à la justice de venger les manes de son père, sut excitèr tour à tour les larmes et l'admiration. Les hypocrites réponses de Jausion, l'assurance effrontée de Bastide, le freide impassibilité de la femme Bancal, redoublèrent l'horreur. A côté d'eux, Cetard et Anne Benott, sa mattresse, ne se souvenaient qu'ils étaient sur le banc des accusés que pour faire éclater toutes les sollicitudes d'un amour exalté qui avait pris naissance dans les habitudes les plus honteuses; enfin, Mass Manson, persistant dans le déplorable système qu'elle avait adopté, promenait les esprits d'émotion en émétion. Par suite de la déclaration du jury. la cour d'assisses condamna la femme Bancal, Bastide, Jausion, Colard et Bach à la peine de mort, Anne Beaoit aux travaux forcés à perpétiblé, et Missonnier à deux ans de prison. La femme Bancal obtint une commutation de peine ; Bach mourut en prison; Bastide, Jausion et Colard furent exécutés le 3 juin 1818. Cinquante ans se sont écoulés depuis ce procès, et il plane encore sur toute cette affaire un mystère qui n'a per être éciairoi. Il avait été démontré aux débats que quinze assassins au moins remplissaient la cuisige de la maison Bancal. La cupidité avait bien pu armer le bras de Bastide et de Janision, innis elle n'avait pas dû être le mobile de tous. Par suite de quelques témolgasges nouveaux, trois individus, les nominés Constans, Yence et Bessières-Veinac, terent traduits devant la cour d'assises; mais, malgré la déclaration de la femme Bancal et de Bach, ils réussirent à établir un alibi qui les sauva. E. DE CHARROL.

Mason, à la soite de l'horrible procès dont en vient de lire le récit, vint à Paris, où pour subsister elle se mit dame de comptoir. Plusieurs limonadiers exploitèrent successivement cette triste célébrité en la faisant trôner à leur comptoir. La curiosité publique une fois repus dans un quartier, M^{me} Manson allait poser dans un autre. Après avoir débuté dans un des somptueux cafés du guartier de la Bourse. elle finit par tenir pour son propre compte un misérable estaminet-billard dans la rue Copeau, derrière le Jardin des Plantes, et mourut en 1835, à Versailles, dans une profonde misère. Le fils de Fualdès est mort en 1856.

FUCHSIA, nom donné par Plumier à un genre de plantes de la famille des unothérées, en l'honneur de Léonard Fuchs, célèbre médecin et butaniste allemand du seizième siècle. Ce genre renferme plus de cirquante espèces; mais qui pourrait compter leurs innombrables variétés? Depuis qu'elles oat été importées en France, ces plantes, originaires du Chéli, du Mexique et du Pérou, n'ont pas cessé d'être recherchées des amateurs; grâce à leurs fleurs tubuleuses, pendantes, renflées à la gorge, ayant ordinairement leurs divisions relevées en dessus, ce qui a fait comparer leur forme à celle d'un chapeau chinois. Par des fécondations artificielles, les horticulteurs en ent obtenu de grosseurs diverses et de couleur offrant une foule de nuances intermédiaires entre le blanc, le violet bleuatre et le rouge vis. Cette dernière couleur est souvent celle du calice.

FUCHSINE, matière colorente d'un cramoisi magnifique, découverte en 1858 par M. Hofmann en soumettant l'aniline à l'action du chlorure de carbone. Elle est devenue l'objet, dans la teinture, d'une industrie de premier ordre; on l'a employée avec succès sar la soie, la laine, le coton, dans les vélements, les plumes, la reliure. C'est de la fuchsine qu'on a tiré les rouges d'aniline, le rouge de Lyon, le solferino, le magenta, etc.

FUCIN (Lac), anciennement lacus Pucinus, aujourd'hui Lago di Celano, situé dens le pays des Marses, au midi de l'Ombrie. César et Claude, ayant voulu le dessécher, employèreat trente mille hommes à percer une montighe, pour faire écouler les eaux du lac dans le Tibre et le Liris. Mais cette entreprise fut sans succès. Le prince

comain Torionia y réussit en 1865, à l'aide d'une société d'actionnaires, et rendit à l'agriculture les 16,000 hectares qu'occupait le lac.

FUCUS, nom scientifique des goémons, varechs et autres plantes marines analogues, que Linné et autres botanistes classent parmi les algues (voyez Hypaoparres).

FUENTES (Don PEDRO-HERRIQUEZ D'AZEVEDO, comte os), général espagnol, né en 1560, à Valladolid, fit en 1560 sa première campagne en Portugal, sous les ordres du duc d'Albe. Vers 1591, on l'envoya dans les Pays-Bas seconder le célèbre Alexandré Farnèse, tant dans le cabinet que sur les champs de bataille. Après la mort de ce grand capitaine, il conserva les mêmes fonctions auprès de son successeur, le comte de Mansfeldt; puis auprès de l'archiduc Ernest. qu'il disavada de faire la paix avec les Hollendais. Le rèle intelligent dont il avait fait preuve lui valut d'être chargé, en 1595, du gouvernement intérimaire des Pays-Bas devec pleins pouvoirs pour réduire les Hollandais, soit par la diplomatie, soit par la force. Quand le cardinal archiduc Albert fut nominé gouverneur des Pays-Bas; le comte de Fuentès alla à Milan remplir les fonctions de gouverneur et de capitaine général. Sa politique inquiète et canteleuse inspira de vives défiances aux princes italiens, et surtout aux Véni-tions. Il acheta sur les côtes de l'État de Gènes le port de Finale, et, en 1603, fit construire sur les confins de la Valteline, au point où l'Adda vient se jeter dans le lac de Côme, le fort de Fuentès; entreprise qui irrita au plus haut degré les Grisons. Voyant avec une jalouse inquiétude l'essor de prospérité que la France prenaît sous le gouvernement paternel de Henri IV, il conclut avec le duc de Savoie un traité dont le but secret était le démembrement de la France, et fornenta la conspiration du maréchal de Biron. A la nouvelle de l'assassinat du bon roi, Fuentès témeigna la joie la plus indécente. Quand, à la mort de Louis XIII, la France eut à soutenir de nouveau la guerre contre l'Espagne et l'Autriche, Fuentës, quoique déjà très-avancé en âge, envaluit la Champagne à la tête d'une armée espagnole de 25,000 hommes d'élite, dans le but de marcher droit sur Paris. Mais attaqué avec des forces de beaucoup inférieures, le 19 mai 1643, sous les lignes de Roeroy, qu'il tenait assiégé, par le jeune duc d'Enghien, celul qui deviat ensuite le grand Conde, il essuya une déroute complète. Les Espagnols, outre une immense quantité de prisonniers, eurent 6,900 bozames de tués, et dans ce nombre leur général en chef; la perte des Français ne s'élèva pas à plus de 2,000 hommes. Fuentès, homme d'une activité et d'une audace peu communes, en revanche dur, égoiste et insubordonné, nous offre le type exact de ce qu'était alors la noblesse espagnole.

FUENTES-DE-ONORO (Bataille de), livrée en Espagne à 23 kilomètres ouest de Ciudad-Rodrigo, près du village ainsi nommé, dans le royaume de Léon, entre les Français d'une part et une armée d'Anglais, de Portagais et d'Espagnols de l'autre, du 3 au 5 mai, 1811. Après un infructueuse fentative en Portugal, Masséna avait repassé la frontière et laissé dans Almeida une garnison de 1,100 hommes, qui n'avait que nour un mois de vivres et que vingt mille ennemis bloquèrent bientAt étroitement. Il songea à la ravitailler à la tête de 30,000 fantassins et de 5,000 chevaux, sans tenir compte de l'approche de Wellington avec 50,000 soldats et des nuées de guerilleros, qui avaient pris position sur un coteau, d'accès difficile, près du ruisseau de Las dos Casas, la droite appuyée sur Fuentes-de-Onoro et Navar-de-Avel, le centre sur l'Alameda, la gauche sur les ruines du fort de la Conception.

Le 3 au matin les Français poussèrent en avant. Le général Perey prit et perdit plusieurs sois le village de Fuentès-de-Onoro, et à la nuit nous étions mattres de l'Alameda. Le 4, Masséna, voulant percer la ligne de Wellington, appuyé sur le lit de la Coa, qui offre partout d'affreux précipices, crut avoir trouvé un point accessible entre Paso-Bello et Navar-de-Avel. Il manœuvra toute la soirée et toute la nuit pour être le lendemain en mesure d'attaquer

ces deux villages. Le 5, au point du jour, la brigade Maucune enlève de vive force le premier et les bois environnants qui foisonnent de tirailleurs. L'ennemi développait en arrière vingt escadrons, une nombreuse infanterie et douze pièces de canon. Montbrun, s'étendant par la gauche, sabre cette cavalerie, enfonce deux carrés de la meilleure infanterie anglaise, et fait 1,200 prisonniers. L'aile droîte de Wellington, contrainte à rétrograder, a pendant près de 5 kilomètres notre cavalerie et notre artillerie légère à ses trousses. D'autre part, la fusillade est engagée sur toute la ligne ennemie. On remarque déjà dans ses colonnes cette incértitude, cette confusion, prélude ordinaire d'une déroute. Ferey est maître de Fuentès-de-Onoro, et tout semble promettre une nouvelle palme au vainqueur de Zurich.

Malheureusement, par une inconcevable fatalité, les divisions françaises qui se trouvent en avant de Paso-Bello, infanterie et cavalerie, s'arrêtent faute d'ordres. En l'absence de Masséna, le général Loiseau n'ose prendre sur lui de se jeter sur ces masses ébranlées, et la victoire nous échappe. L'armée ennemie a le temps de se rassermir. Wellington effectue à propos un changement de front sur son centre, la droite en arrière, et après avoir rétabli son ordre de nataille, rentre dans Fuentès-de-Onoro, et s'y tient sur la défensive. Masséna, cédant à une prudence exagérée, croit ne pas devoir attaquer une seconde fois, et le seu cesse de part et d'autre à deux heures après midi. Les Français restèrent mattres d'une grande partie de champ de bataille; mais l'ennemi, se fortifiant, rendit sa position inabordable, et Masséna, désespérant de ravitailler Almeida, envoya quatre hommes de bonne volonté porter au général Brenier, commandant cette place, l'ordre de détruire le matériel et de se frayer ensuite, à la tête de la garnison, un passage l'épée à la main. Trois de ces hommes restèrent en chemin. A l'arrivée du quatrième, une grande explosion se fit entendre; c'étaient les fortifications d'Almeida qui sautaient. Les 1,100 assiégés, sortis de ces ruines à dix heures et demie du soir, favorisés par les ténèbres, et suppléant par la bravoure à l'infériorité du nombre, traversèrent les cantonnements anglais sans éprouver trop de pertes et rejoignirent au point du jour la division Reynier.

UEROS, mot espagnol, dérivé du latin forum, et qui désignait jadis tout à la fois le siège d'un tribunal et sa juridiction. Dans cette seconde acception, on s'en est servi en Espagne pour désigner certains recueils de lois, comme le Fuero juzgo, ancienne loi des Visigohis (Lex Visigothorum), appropriée aux mœurs et aux besoins de certaines villes. On disait en ce sens le fuero de Léon, le fuero de Najera, pour ne citer que les deux plus célèbres corps du droit communal espagnol. Ces droits communaux consistant le plus souvent en exemptions, immunités et priviléges, le mot fuero prit insensiblement cette signification complexe, et fut particulièrement employé pour désigner l'ensemble des droits, priviléges et chartes formant les constitutions particulières de la Navarre et des trois provinces basques : la Biscaye, l'Alava et le Guipuscoa. C'est presque exclusivement sous cette dernière acception qu'il est resté en usage, acquérant dans ces dernières années une nouvelle importance historique et politique par suite de la lutte acharnée que les Basques ont soutenue pour la désense de leurs priviléges. En esset, la Navarre, qui porte le titre de royaume, et les autres trois petits États qui se décorent de celui de seigneuries, ne furent jamais considérés comme parties intégrantes de la monarchie espagnole. Dès qu'ils parviennent, de temps à autre, à secouer un peu le joug, ils redeviennent des espèces de républiques, placées sous la protection de la couronne de Castille, qui est tenue de guardar sus fueros, de respecter et saire respecter leurs constitutions. La difficulté d'un terrain accidenté, hérissé de rochers, creusé de ravins, a protégé dès la plus haute antiquité l'indépendance des habitants de ce pays contre la domination étrangère. Les Phéniciens et les Carthaginois ne s'en occupèrent point. Rome ne les soumit jamais entière.

ment. Les Goths, les Vandales, les Alains leur conquête coûterait cher, ne tentèrent duire, et finirent par s'allier avec lours petits Et dont l'ensemble formait dès lors une cons régulière. Il en advint que lors de l'invasion (danger commun réunissant ce qui restait de aux chrétiens des versants septentrionaux de rénaïque, les uns et les autres, vivant d'accord conjointement de résister au «croissant sous la la Croix. Les Maures commirent la grande faute soumettre, ou de ne point les exterminer. Tai rapides conquérants débordaient sur la France les montagnards du nord de l'Espagne se soule donnèrent des chess, dont l'élection out lieu à la 1 suffrages; mais, dans cette souveraineté établie d ment de tous à certaines conditions, il fut bien e le pacte serait synallagmatique, sans que le dr intervint en quoi que ce soit.

De ces temps héroiques datent les fueros de Biscaye, Alava et Guipuzcoa. Les premiers furent par Ferdinand le Catholique lorsqu'il unit la Na Castille. 11 en fut de même pour ceux de Bisca Charles-Quint rangea cette province sous sa do Quant aux fueros d'Alava et de Guipuzcoa, leur tion par l'Espagne date des rois de Castille Je Charles II. Ils furent en grande partie supprimés l première régence d'Espartero; mais la reine Isa rendit à ces quatre provinces en juillet 1844. Le 1 de Valence, la Catalogne et surtout l'Aragon ont a jadis leurs fueros très-indépendants, mais depuis de ils n'existent plus. Ceux qui restent encore sur pi tellement exorbitants, qu'ils ne pourraient s'accord les charges que le gouvernement espagnol, régula porté au niveau des autres États constitutionnels, ve imposer à ses administrés : ils consistent en une cratie pure, où les masses délèguent, par l'élection l libre, l'exercice du pouvoir à des chess qu'elles renouv annuellement, ou de deux en deux ans, selon la natur fonctions. Le souverain d'Espagne n'est que seignes pays, et ne prend pas d'autre titre dans ses relations lui. Les pays de fueros ont leurs tribunaux indépenda Ils ne payent aucun impôt, si ce n'est ceux que votent l assemblées nationales, sous le titre de don gratuit. On connaît pas de douanes, et ils commercent avec qui leur semble, recevant les denrées de toutes les parties l'Europe, et n'acquittant pour les marchandises étrangé qu'un droit très-modique. On n'y soussrit jamais de gabell le sei, le combustible, l'eau et l'air, considérés comme propriété imprescriptible de chaque individu, n'y payère jamais la moindre redevance, et ces montagnards ne conç vent pas qu'il y ait des pays où des hommes se disant libr consentent à laisser taxer ces choses. Ils n'admirent jama d'intendant; les gens de guerre n'y doivent jamais « journer. Le commandant militaire doit être un enfant d pays. Nul n'y est sujet à la milice, ni à la levée des matelots le pays devant se désendre lui-même en temps de guerre et ses défenseurs n'étant point tenus de poursuivre la victoire on de marcher sous des généraux du souverain bon de lears limites. Non-seulement chaque ville ou bourg a ses magistrats, mais les hameaux et les maisons isolées épars dans quelque vallon écarté et sormant le plus petit district, ont les leurs, qui rélèrent des différends survenus de canton à canton ou de village à village aux assemblées générales. Chacun s'impose et se gouverne; on ne s'apercoit nulle part ni des impositions ni du gouvernement, etc.

Cet état de choses, qui n'a pas varié depuis deux mille ans, au milieu de tant de vicissitudes historiques, peut convenir à une surface restreinte, que ses anfractuosités sourcilleuses et profondes isolent au milieu d'un centineat. Il a été celui de toutes ces petites républiques greques, où ic citoyens étaient également protégés par la nature du terrain. Mais l'Espagne constitutionnelle ne pourra couserter à cer provinces leurs fueros, reliques vénérables des temps primitifs de leur liberté. Bory de Saint-Vincent.

Les privilèges des fueros ont été supprimés par la constitution du 1er juin 1869. Cette suppression a servi de prétexte à l'insurrection du parti carliste en 1871.

FUERTAVENTURA. Voyes CANARIES. FUGGER. Ce nom, qu'il faut prononcer Foucker, est celui d'une famille de comtes et de princes de la Souabe, qui descendent d'un simple tisserand, Jean Fugger, établi à Graben, village voisin d'Augsbourg, et marié à Anne Meisner, de Kirckheim. Son fils ainé, qui portait le même nom, et qui fut tisserand comme lui , acquit, en 1370 , par son mariage avec Clara Widolph, le droit de bourgeoisie à Augsbourg, où, tout en continuant à exercer son industrie de tisserand, il entreprit aussi le commerce des toiles. Devenu veul, en 1382, il épousa, en secondes noces, Élisabeth Giattermann, fille d'un échevin, dont il eut deux sils et denx filles. Il avait été élu l'un des douze syndics de la corporation des tisserands, et mourut en 1409, laissant une fortune évaluée à 3,000 florins, somme considérable à cette époque. Son fils ainé, André Fugger, sut si bien faire proster la part qui lui échut dans l'héritage paternel, que liientôt on ne l'appela plus que Fugger le Riche. C'est de lui et de sa femme, Barbara, de l'ancienne maison des Stammler d'Ast. que descendait la ligne noble des Fugger vom Reh (du Clievreuil), ainsi nommée à cause des armes parlantes que lui avoit accordées l'empereur Frédéric III, laquelle s'éteignit

Le fils cadet de Jean Fugger, Jacques Fuccea, fut le premier de sa famille qui posséda une maison à Augsbourg, et il fit le commerce sur une échelle déjà très-large pour l'époque où il vivait. Il mourut en 1469. De ses sept fils, il y en ent trois, Ulrich, Georges et Jacques, qui par leur activité, leur intelligence et leur probité, agrandirent considérablement le cercle de leurs affaires; ils furent les créateurs de la merveilleuse prospérité qui devait rendre leurs descendants si célèbres. Tous trois se marièrent à des filles appartenant aux samilles les plus illustres, et surent anoblis par l'empereur Maximilien, qui leur engagea la seigneurie de Weissenhorn pour 70,000 florins d'or, et à qui plus tard ils avancèrent, pour le compte du pape Jules II, une somme de 170,000 ducats, à titre de subsides, pour faire la guerre à la république de Venise. Ulrich Fugger, né en 1441, mort en 1510, s'était spécialement consacré aux relations commerciales que sa maison avait ouvertes avec l'Autriche, et il n'y avait pas de si minces détails des affaires qui ne lui passassent par les mains. Ainsi, c'est lui qui se chargeait de saire passer en Italie les tableaux d'Albert Durer. Il aida de ses deniers Henri II Estienne, qui prit le titre d'imprimeur de Fugger. Jacques, né en 1459, mort en 1525, comte palatin de Latran et conseiller de l'empereur, s'occupait à peu près exclusivement de l'exploitation des mines. Il avait pris à serme celles du Tirol, et cette industrie devint pour lui la source d'une fortune immense. Il préta aux archiducs d'Autriche 150,000 florins, et sit construire le magnifique château de Fuggerau en Tirol.

C'est ainsi que le commerce d'une part et de l'autre Pindustrie minière exploitée sur une large échelle augmentaient sans cesse les richesses des Fugger. Ils expédiaient des marchandises dans toutes les parties du monde; et il n'y avait pas de mer qui ne sût sillonnée par leurs navires, pas de grandes routes que ne couvrissent leurs convois. Mais c'est sous le règne de Charles-Quint que ces Roths child du seitième siècle parvinrent à l'apogée de leurs grandeurs et de leurs prospérités.

La postérité de Jacques et d'Ulrich Fugger étant venue à s'éteindre, en 1536, Antoine et Raymond Fugger, fils de Georges Fugger et de Régina Imhof, se trouvèrent les seuls représentants du nom et de l'éclat de cette samille; l'une et l'autre devinrent les souches des deux branches encore aujourd'hus existantes. Ces deux frères étaient d'ardents cahonques; par leurs secours en argent, ils contribuèrent puis-

samment à entretenir l'animosité d'Eck contre Luther et les Wittenbergeois. Quand, en 1530, Charles-Quint s'en vint à Augsbourg présider la diète de l'Empire, il logea dans la magnifique maison que possédait Antoine Fégger, sur la place du Marché aux Vins de cette ville. Le 14 novembre 1530 il éleva les deux frères, Antoine et Raymond, à la dignité de comtes de l'Empire, avec droit de bannière, et leur abandonna en toute propriété les domaines engagés de Kirchberg et de Weissenhorn. Il les fit en outre admettre parmi les princes de l'Empire, an banc des comtes de Souabe, et leur délivra des lettres patentes contenant l'octroi des priviléges et immunités attribués à la dignité de prince. En reconnaissance de l'assistance qu'ils lui prétèrent pour l'expédition qu'il entreprit en 1535 contre Alger, il leur accorda le droit de battre des monnaies d'or et d'argent, droit dont leurs descendants firent encore usage en 1621, 1624 et même 1694. A sa mort, Antoine Fugger laissa six millions d'écus d'or en espèces, sans compter une quantité infinie de joyaux, d'objets précieux et de propriétés situées dans toutes les contrées de l'Europe, et même dans les deux Indes. Quand Charles-Quint, venu à Paris, alla visiter le trésor royal, on raconte qu'il dit aux seigneurs chargés de lui en faire les honneurs : « Nous avons à Augsbourg un simple tisserand assez riche pour acheter tout cela. »

L'empereur Ferdinand II ajouta encore à la splendeur du nom des Fugger, en confirmant tous les priviléges que Charles-Quint avait octroyés à cette maison, et en en accordant de plus considérables encore aux deux chefs de la famille, les comtes Jean et Jérôme Fugger, qui eurent le bon sens de continuer le commerce, source première de l'il-lustration de leur nom, et qui par là ajoutèrent encore aux richesses immenses de leur famille. Les plus hautes dignités de l'Empire leur furent accordées, et plusieurs familles souveraines se vantaient hautement de ieur être alliées Ils possédaient de précieuses collections de tableaux, de statues et de livres, savorisaient les sciences et les arts avec une noble libéralité et faisaient des pensions à un grand nombre d'artistes, peintres ou musiciens. Leurs demeures, leurs jardins, réunissaient toutes les merveilles du luxe d'alors; et les écrivains contemporains s'extasient à les décrire. Jean de Schweinichen, dans ses Mémoires, si instructifs pour ceux qui veulent connaître l'état moral et politique de l'Allemagne à la fin du seizième siècle, raconte avec une charmante naïveté combien il se sentit déplacé, lui rustre gentilliomme campagnard, n'ayant auparavant jamais connu d'autre magnificence que les oripeaux de la misérable petite cour de son duc de Silésie-Liegnitz, lorsque les aventures de ce vagabond couronné et en guenilles l'amenèrent à Augsbourg, où les Fugger lui sirent les honneurs de leur table ct de leur maison. A cette occasion, Schweinichen, en sa qualité de gentilhomme du duc, servit son prince à table, et dans sa vieillesse il gémit encore en songeant à la mortification qu'il éprouva, ainsi qu'à la bruyante hilarité qu'il provoqua parmi les convives, en se laissant choir tout de son long, sur le pavé en mosaïque de la somptueuse salle à manger de l'opulent marchand, avec le lourd plat d'or massif et chargé de viandes qu'il tenalt de ses deux mains. Au dessert, Fugger, en homme bien appris, consentit à faire, sous forme de prêt, au duc de Silésie, à un prince du saint em-pire, l'aumône de quelques milliers de florins.

Ce luxe, cette magnificence, ces richesses immenses, donnent de la vraisemblance à une anecdote suivant laquelle Charles-Quint, au retour de son expédition d'Alger, étant descendu à Augsbourg chez Antoine Fugger, celui-ci mit le feu au tas de bois de cannellier placé dans la cheminée de la chambre réservée à l'empereur, avec l'obligation que ce prince lui avait souscrite. Mais ce qui assure une longue durée à la mémoire des frères Fugger, c'est le bien qu'ils firent, ce sont les institutions charitables qu'ils fondèrent en diverses contrées et plus particulièrement à Augsbourg, où subsiste encore de nos jours, dans le faubourg SaintJacques, tout un quartier de maisons construites par leurs soins pour y loger, moyennant une très-minime redevance, cent familles d'artisans pauvres. Les frères Fugger, on le voit, créèrent des cités ouvrières plus de trois siècles avant que certains fibustiers contemporains s'avissesent de les inventer pour en faire l'objet de sociétés en commantite et par actions. Ce sont la certes des hienfaits réels et durables, en considération desqueis on peut leur pardonner d'avoir introduit les jésuites en Bavière et même de les avoir richement dotés.

A la mort de Raymond et d'Antoine Fugger, la famille se partagea, comme nous l'avons dit plus haut, en deux lignes. La ligne ainée, issue de Raymond, se divisa en deux branches, celle de Fugger-Pfirt et celle de Fugger-Kirchberg-Weissenhorn, qui subsistent encore de nos jours. La ligne cadette, issue d'Antoine, se divisa à son tour en trois branches, dont la première s'est éteinte en 1676, dont la seconde compte aujourd'hui trois rameaux : Fugger-Glætt, Fugger-Kirchheim et Fugger-Nordendorf, et dont la troisième, ensin, subsiste encore dans le rameau de Fugger-Babenhausen. Le comte Anselme-Marie Fuccen-Babenhausen, mort le 22 novembre 1821, avait été élevé par l'empereur François II, le 1et août 1803, à la dignité de prince de l'Empire, pour en jouir lui et sa postérité par ordre de primogéniture masculine; et les seigneuries de Babenhausen, Boor et Kettershausen, présentant une superficie d'environ sept myriamètres carrés, avec une population de 11,000 âmes et un revenu de 200,000 florins, avaient été érhées en principauté d'Empire sous le nom de Babenhausen. La création de la Confédération germanique la plaça, avec plusieurs autres, sous la souveraineté de la Bavière; toutefois, des traités particuliers passés avec la couronne out assuré divers privilèges importants à la maison princière de Babenhausen. Le prince actuel, Leopold-Charles-Marte, né le 4 octobre 1827, a su cédé, le 29 mai 1836, à son père, Anselme-Antoine. FUGITIVES (Poésies), pièces de vers détachées, nées

de l'occasion, ou inspirées par la fantaisie, et qui n'ont entre elles aucune lizison. Tous les poètes, s'ils ont la joie de publier des œuvres complètes, y joignent des pièces de ce genre pour témoigner de leur inépuisable flexibilité. Ce sont d'ordinaire des épitres badines, des odes anacréontiques, des madriganx, des stances, des fables, des contes, des coqplets, etc. Toutefois, les poètes du grand siècle, les Corneille et les Racine, ne s'amusaient guère à ces bagatelles, ou dédaignaient de les recueillir; car on n'a du premier qu'une chanson, et du second que quelques épigrammes. En réalité, les pièces fugitives étaient l'occupation savorite de ces cercles à la mode où se rencontraient des esprits d'élite, rimant pour occuper leurs loisirs et se créer une renommée dans la bonne compagnie. Les Voiture, les Montreuil, les Pavillen, les Charleval, les Saint-Pavin, étaient autant gens du monde que poctes. Il est vrai que quelques-uns d'entre eux s'appuyèrent de leur talent pour monter à la fortine; mais la plupart ne voyalent dans leurs petits vers qu'un délassement glorieux. Au reste, les premiers maîtres en ce genre remontent à une époque antérieure : Marot, Saint-Gelais et Des por tes, qui régulaient à la cour de nos rois, y persectionnaient le langage en l'épurant, et enseignaient aux courtisans à se montrer naîts sans grossièreté, spirituels avec délicatesse. Mais alors les poésies fugitives étaient exclusivement galantes ; elles conservèrent ce caractère sous la plume des écrivains qui parurent à l'aurore du règne de Louis XIV et en firent le charme durant les vingt premières années. Voiture cependant mérite d'être excepté de ses émules : en semant les siennes d'un peu de morale et de philosophie, il donna une physionomie nouvelle à de frivoles compositions. Le premier il connut aussi l'art de plaisanter avec les grands sans offenser leur orgueil, et de les louer sans servilité en leur adressant des lettres d'un badinage aussi délicat qu'ingénieux. Cha uli ou, venu plus tard, s'est immortalisé à son tour par un petit nombre de vers qui sont restés ilans la mómoire; mais sa philosophie est

plus grave que celle de Volture ; et s'ern precibt

mélancolique qui se méle à la peinture des plais Enfin, Voltaire, disciple de Chaulteu, l'a loin derrière lui, par l'étendue, la grâce et la vi resté un modèle en ce genre. Gresset s'est cr à part, en falsant autrement que ses dévanci procède par énumération, et s'il éblouft, il fati par l'uniformité des tours et la longueur de Bernis a tous ses défauts et peu de ses qualit parlerons que pour mémoire des Dorat, des Desmalis et de tant d'autres, providence de l'Alm Muses, et qui sont morts longtemps avant lui. (marqués au même type, n'ont point de physionon Une observation singulière, mais vraie, c'est qu' ture les genres les plus futiles sont quelquesois ina au talent sérieux. Delille n'a pu rimer avec i de ces éptires badines dont Bouflers se tirait si sement. Ce qui nous reste des Grecs en ce genr assez mai leur réputation. A l'exception des odes, c des chansons d'Anacréon, on n'a d'eux que des sans sel et des épigrammes sans pointe. Élèves et in des Grecs, les Romains, si inférieurs à leurs matu surpassèrent en ce genre, car ils produisirent Hot Martial, qui surent manier assez bien l'arme du let aiguiser les sièches de l'épigramme. Aujourd'hui état social laisse parmi nous les poésies fugitives sa teurs : il faut que les vers s'imprègnent de religion philosophie pour captiver le public : à ce prix seul, les grands noms, ils obtiennent des succès, qui ne d encore souvent qu'un jour. SAINT-PROSPER jeune.

FUGUE. La fugue est une pièce de musique fondé les règles de l'imitation périodi-méthodique. L'objet es tiel de la lugue est d'enseigner, au moyen d'imitation divers genres, artistement combinées, à déduire une c position tout entière d'une seule idée principale, et pas d'y établir en même temps l'unité et la variété. L'idre pi cipale a appelle le sujet de la fugue; on appelle contre-su d'autres idées subordonnées à la première; et l'on donne nom de réponse aux diverses imitations de sujets et de cont sujets. On conçoit, d'après cela, qu'il y aura un très-gra nombre d'espèces de fugues, selon la manière dont se fera réponse. Cette première considération nous conduit à en di tinguer d'abord quatre espèces principales, savoir : la fogu du ton, la fugue réelle, la fugue régulière modulée, et l fugue d'imitation. La fugue du ton, on tonale, est cell dans laquelle le sujet et la réponse sont contenus dans le limites de l'octave. La réponse s'y fait de manière à ne point moduler. La fugue réelle est celle dans laquelle la réponse se fait à la quinte supérieure, note pour note, intervalle pour intervalle, dans les mêmes temps de la mesure, et dont le sujet commence et finit par la même note. La fugue régulière modulte est fondée sur la tonalité moderne : telles sont presque toutes les fugues de Jomelli, de Cherubini, de Hændel, de Bach. Enfin, dans la fugue d'imitation, la réponse imite le sujet à un intervalle quelconque. Toutes les autres espèces, telles que la fugue mixte, irrégulière, serrée, etc., se rapportent à ces quatre espèces

Pour faire une fugue en autant de parties que ce soit, if faut considérer cinq choses : 1° le sujet ou thème; 2° la réponse : c'est la reprise din sujet par la partie suivante; 3° le contre-sujet, dont on accompagne la première partie; 4° la modulation : c'est l'ordre dans lequél le sujet et sa réponse se font alternativement dans les différentes parties; 5° le contre-point, dont on remiplit l'espace d'une modulation à l'autre. Voilà les cinq points caractéristiques d'une fugue lesquels observés à la 'rignéur, suivant les règles établles pour chacun de ces points; forment la fugue régulière, et qui, négligée en partie, sendent la fugue entégulière.

La fugue cat obligée ou tibre. Une fugue est appelée ré-

La fugue est obligée ou libre. Une fugue est appelée regustière ou obligée quand on na traffe que le sujet pendant toute! La fugue, en ne le quittant que pour le mieux reprendre, soit en exitier, soit en partie, et en ny admellant aucune barmonie qui n'en détive, soit par augmentation, soit par diminution, soft par opposition de temps ou de mouvement. Ella est irrégulière on libre quand on ne traite pas du et seul, et qu'on le quitte de temps en temps pour passer à une antre idée qui, bien qu'elle ne soit pas tirée du sujet, doit néanmoins être en parfait rapport avec lui. La fugue n'a qu'un sujet ou en a plusieurs : celle qui n'a qu'un sujet est appelée simplement fague; celle qui en a davantage s'appelle fupue à deux, trais, quatre sujets. A quatre parties, la fugue n'a néantaoins que trois sujets ; pour en avoir quatre, il faut que la fugue soit à huit parties. Le motif, le chant par lequel la fugue à deux sujets commence, est toujours le premier sujet nommé simplement sujet; tous les autres qui le suivent sont autant de contre-sujets on contre-thèmes. S'il est nécessaire, après les premières entrées ou modulations ordinaires de la fugue, fixées sur le nombre des parties, que le sujet et sa réponse se rapprochent pour produire de la diversité, la fague à plusieurs sujets demande que les dif-Recents sujets viont elle se compose arrivent tour à tour par le moyen du renversement des parties et se présentent ainsi tantôt en haut, ou dans les parties du milieu, tamôt en bas. Tous ces artifices exigentune connaissance parfaite du contrepoint double, par lequel on apprend à reaverser les sujets. A l'egard des diverses espèces d'imitations, on peut ranger celles de la fugue en trois claseus, dont la première contient les imitations à l'unisson, à la seconde, à la tierce, quarte, quinte, sixte, septième et octave. La plus usités, et en même anps la plus perfuite de ces imitations, est celle à la quinte, par renversement paut être une quarte, parce qu'elle fait entendre les principales cordes du ton, c'est-à-dire les octaves de la tonique et de la dominante. Pour ce qui est des imitations à la seconde, tierce, sixte et septième, on ne s'en sert que dans le cours de la précédente, pour rapprocher les sujets. La seconde classe contient les imitations par mouvement semblable, contraire, rétrograde, et rétrograde par mouvement contraire : cus deux dernières ne s'emploient que dans le cours des:deux premières. La troisième contient les imitations per augmentation et pan diminution ; on ne les emploie qu'au milieu d'une fugue ordinaire.

Fugue vient du latin fuya; fuite, parce que les parties, partant successivement, semblent se fuir, se poursuivre l'une

Une lugue, en musique est un morceau bien fort,

a dit Regnard dans Les Folies amoureuses.

Pour se servir de la fugue au théatre, il laudrait la faire chanter par des personnages animés du même sentiment; les motifs et les entrées étant parfaitement symétriques, il tandrait que ces personnages arrivassent par groupes sur la scène, et les uns après les autres; un tel morceau serait d'une froideur glaciale. Cependant, les imitations que l'on rencontre dans certains finales sont dessinées en fugue. L'ouverture de La Pluis enchantée est une sugue irrégu-Bère à la vérité, mais riche de science, de mélodie, et d'un merveilleux effet, On tronve des formes fuguées dans l'ouverture d'Euriante et dans certains chœurs de La Juive et Buguenots: C'est dans ces morceaux que le compositeur peut déployer son talent et mettre à proût, sous d'autres formes, les marches figurées, les imitations, les renversements, et loutes les subtilités harmoniques, les recherches de style qui ne semblaient saites que pour les pédants. CASTIL-BLAZE.

FUIR. On emplois ce mot en peinture, en parlant des ebjets qui semblent s'enfoncer et s'éloigner de la vue. C'est la perspective qui prescrit les moyens de faire ainsi fuir certaines parties d'un tableau. On appelle couleurs fuyantes celles qui sont très-propres à cet effet; comme le blanc et le bleu céleste.

A.-L. MILLIN, qu'llinatiut.

FUITE. Voyes DEBOLTE.

PUITES D'EAU, ouvertures ou fissures par lesquelles t'échappent les caux contenues dans un canal, un étang, une citerne, etc. Les fuites d'eau sont souvent fort difficiles

a boucher; aussi les ingénieurs et les architectes recommandent-ils aux constructeurs de bassins, de citernes, de digues, de prendre toutes les précautions imaginables, afin de prévenir les fuites d'eau. On bouche les fuites d'eau de diverses manières; quelquefois il suffit de déjayer de la terre dans un étang pour faire cesser les fuites d'eau qui l'appauvrisent; dans d'antres circonstances on emploie des mastics, des ciments, des glaises, du bitame, etc.; quelquefois il arrive aussi qu'on est obligé de refaire l'ouvrage en tout ou en partie.

Teyeschae.

FULBERT, chanoine de Paris et oncle de la tendre Héloïse, resté fameux dans nos annales par la barbare van-

geance qu'il tira d'Abélard.

FULDA (Province de), division territoriale et politique du grand-duché de Hesse Électorale, d'une superficie de 24 myriamètres carrés, avec 136,569 habitants, professant pour la plupart la religion catholique. Elle comprend indépendamment des deux bailliages de Friedewald et de Landeck de la basse Hesse, de l'ancien duché de Hersfeld et de la seigneurie de Schmalkalden, près des deux tiers du territoire de l'ancien évêché de Fulda, qui dans l'ancienne circonscription de l'Empire faisait partie du cercle du Haut-Rhin. En 744, seint Boniface, apêtre de l'Allemagne, fonda dans la province de Buchonia une abbaye de l'ordre de Saint-Benott, qui des 751 avait été assranchie de toute juridictien épiscopale, pour ne plus relever que du siége de Rome. Une école qui jeta un vif éclat au milieu des ténèbres du moyen age, et qui compta pendant quelque temps le célèbre Hraban Maur au nombre de ses professeurs, ne tarda pas à ajouter encore à l'importance de cette abbaye, dont le titulaire obtint, en 968, la prééminence sur tous les princes abbés d'Aliemagne et de France. Investis depuis le règne de l'empereur Charles IV de la digaité/d'archichanceliers de l'impératrice, les princes abbés de Fulda, sans louir précisément d'une grande puissance territoriale, réussirent à traverser paisiblement les époques les plus critiques, voire celle de la Réformation, tout en conservant l'intégralité de leurs biens et les priviléges honorisiques que leur avaient concédés les papes et les empereurs. Il failait faire preuve de quartiers de noblesse pour être admis à faire profession d'humflité dans cette maison; et quand le titre d'abbé venait à vaquer par la mort du titulaire, c'étaient les moines euxmêmes qui élissient son remplaçant et qui le désignaient è la confirmation du saint-siège.

En 1752, l'abbaye de Fulda sut élevée au rang d'évêché; mais par suite du remaniement général que subit l'Allemagne en 1803, cet évêché sut sécularisé en dépit de la vive résistance de l'évêque Adelbert, qui occupait le siège à cette époque, ét attribué à la maison de Nassau-Oranga, avec le titre de principauté. Le ches de cette maison ayant oxé, à quelque temps de là, faire causs commense avec les ennemis de Napoléon, le dominateur de l'Europe consisqua le nouvel Etat au profit du grand-duché de Francsort, dont il continua à faire partie jusqu'à ce que les événements de 1814 et de 1815 vinrent encore une sois modisser la constitution territoriale de l'Alemagne. Après divers tâtonnoments et hésitations, après avoir été successivement adjugé à la Prusse, puis à la Bavière, it finit par être en grande partie attribué à la Hesse Electorale.

Fulba, chef-lieu de la province, bâtie sur la rivière du même nom, est une ville assez régulièrement construite, et qui compte 9,339 habitants. Elle est le siège de l'administration provinciale supérieure, de la luaute cour de justice, et de l'évêque catholique de la Hesse. La cathédrale, toute en plerres de taille et où se trouve le tombeau de saint Boniface, est un monument digne de l'attention des voyageurs. En 1842, on a érigé à saint Boniface, au milieu de la place publique qui s'étend devant l'ancien palais épiscopal, une statue en bronze et de grandeur colossale.

FULGENCE (Saint), FABIUS CLAUDIUS GORDIANUS FUL-CENTIUS, évêque de Ruspina en Afrique, naquit à Télepte,

dans la Bizacène, en 468. Élevé sous les yeux de sa mère, après la perte de son mari, il sut formé par elle à la piété. Ses grands succès dans les lettres grecques et latines et les talents qu'il déploya dans l'administration des biens de sa famille le firent élever à la charge d'intendant du domaine dans la province. Mais la fréquentation des religieux du pays et de l'évêque Fauste et la lecture de quelques ouvrages de saint Augustin le déterminèrent à se retirer du monde, malgré la douleur que cette résolution causa à sa mère. Obligé, avec Félix, qu'il secondait dans l'administration d'un monastère; de fuir les persécutions des ariens, dont ils faillirent être victimes, il vint à Rome, en l'an 500, visiter les tombeaux des apôtres et des martyrs; puis, sans s'être laissé séduire par la gloire et les richesses de Théodoric, il revint à son monastère, dont il reprit la direction. Comme il cherchait dans la solitude à échapper aux embarras inséparables des dignités ecclésiastiques, il fut ramené par Fauste, qui l'ordonna prêtre. Bientôt les fidèles de Ruspina l'élureut évêque, contre les ordres formels du roi des Vandales, Thrasimond. Mais il ne tarda pas à être arraché par ordre de ce prince aux chrétiens de son diocèse, qu'il édifiait par sa vie exemplaire, et exilé en Sardaigne, avec les autres évêques orthodoxes, dont il devint l'appui et le conseil. Cependant Thrasimond désira le voir, et l'ayant fait venir à Carthage, lui soumit plusieurs difficultés sur les points qui partageaient les catholiques et les ariens. Se rangeant à son avis, ce prince loua hautement sa sagesse. Il lui aurait même permis de rester à Carthage, sans les réclamations du clergé arien, auquel son influence portait ombrage. De retour dans son diocèse à l'avénement d'Hildéric, après avoir fait condamner les erreurs des semi-pélagiens, il assista encore à deux conciles, et mourut dans l'île de Cercine, en 533, le 1er janvier. Il reste de lui quelques ouvrages dirigés pour la plupart contre la doctrine des ariens et contre celle des pélagiens. Н. Вочсинти.

FULGORE, genre d'insectes hémiptères, de la famille des cicadaires; il comprend environ cinquante espèces, pour la plupart remarquables par la beauté et la variété des couleurs, ornements des élytres et des ailes, ainsi que par la forme de la tête, qui dans les unes présente une scie, ou une trompe semblable à celle d'un éléphant, et dans d'autres une sorte de nusse. D'ailleurs, ce genre a pour caractères un front avancé, deux yeux lisses, sans appendices au dessous des antennes. Les plus grandes espèces de fulgores sont apportées en Europe de l'Amérique méridionale, de Cayenne ou de Surinam; elles y vivent sur les arbres. Les espèces qui habitent l'Europe sont très-petites, et se tiennent constamment sur, les arbustes et les buissons.

La fulgore porte-lanterne (fulgora laternaria, Linné) a près de dix centimètres de longueur; elle est agréablement variée de jaune et de roux, et offre une grande tache en forme d'œil sur chaque aile. Son museau est très-dilaté, vésiculeux, large et arrondi en devant. Au dire de plusieurs voyageurs, cet insecte répand une forte lumière dans l'obscurité. Mile Mérian, dans son grand ouvrage sur les insectes de Surinam, assure même que la clarté qui en résulte est assez grande pour permettre de lire les caractères les plus fins; mais ce fait a encore besoin d'être constaté.

La fulgore porte-chandelle a cinq centimètres de longueur; un front très-prolongé, mince, recourbé, de couleur jaune; les yeux bruns, la tête et le corselet d'un beau jaune, l'abdomen jaune en dessus, noirâtre en dessous; les élytres d'un beau vert, avec des bandes transversales et des taches jaunes. Les nervures des ailes sont élevées, et entre elles existent de petits traits, qui forment des espèces de grilles. Les ailes sont d'un jaune safran, avec de larges bandes noires à l'extrémité; les pattes jaunes, les quatre jambes antérieures noires, les postérieures épineuses. On nous en rapporte beaucoup de la Chine. C'est le pays qui en fournit le plus.

La fulgore européenne (fulgora europaa, Linné) a onze millimètres de longueur. Elle est entièrement verte; son

front est conique, ses élytres et ses ailes sont t

FULGOSO on FRÉGOSE, illustre famil d'origine plébéienne, qui embrassa le parti gibel temps en lutte avec la famille des Adorni. Le sonnage de cette maison qui figure dans l'hi: minique Fulcoso, élu doge en 1371, après l Gabriel Adorno, à laquelle il avait puissamme En 1378, le peuple, excité par Antoine Adorn Guarco, le déposa à son tour, et l'emprisons obtenu de brillants succès à Chypre, mais il ment essayé de chasser les Vénitiens de Ténédos

Jacques Fuccoso, fils de Dominique, fut élu da après l'abdication d'Antoine Adorno. Il était doux et pacifique. L'année suivante il fut contr force des armes, de rendre la place à Antoine A se repentait de l'avoir abandonnée.

Thomas Fulgoso, fils du précédent, prit une active aux troubles qui agitèrent Gênes à la fii torzième et au commencement du quinzième si doge en 1415, il se recommanda par une admit beaucoup plus sage que sa conduite antérieure ne faire espérer, fit lever au roi d'Aragon le siège facio, et décida Calvi à chasser sa garnison aragonai se mettre sous la protection de Gênes. Il abdiqu gnilé en 1421, lors du siège de Gênes par Carn général de Philippe-Marie, duc de Milan, auquel citoyens voulaient, contre son avis, se soumettre. L blique, en considération de cet acte et avec l'appre du même duc, lui céda la ville de Sarzane avec so trict, pour en jouir sa vie durant, ne pouvant toute céder ni la transférer qu'à la république. En 1435 de nouveau élu doge, mais déposé en 1442.

Il avait un frère, Baptiste Folcoso, qui entreprit sollicitation du duc de Milan, de le supplanter. Il éc et Thomas en garda si peu de ressentiment, qu'il le fit i mer chef d'une escadre que Gênes fournit à Réné d'Anjoi

Après blen des révolutions, Jean Folgoso, puis I Fulgoso, furent doges de 1447 à 1450. Celui-ci fut dé, en cette dernière année, et Pierre Fulsoso, neveu Thomas, lui succéda. C'est lui qui persuada aux Gén en 1458, de se soumettre à Charles VII, roi de Français il se souleva l'année suivante, et essaya de chasser Français à l'aide de troupes que lui fournit Ferdina de Naples. Il périt dans cette tentative.

Paul Fulcoso, qui avait été d'abord archevêque de Géne poursuivit les projets de Pierre, contribua à l'expulsion d Français, et après avoir subi comme doges Prosper Adorn Spineta Fulcoso et Louis Fulcoso, supplanta ce dernie en 1463, réunissant en sa personne les pouvoirs spiritue et temporel. Mais ce ne fut pas pour longtemps : il fu obligé de se retirer devant les troupes de François Sforce, duc de Milan, à qui Louis XI avait cédé ses droits sur Génes.

Baptiste Fulcoso, neveu du précédent, sut élu doge en 1478, et chassé en 1483 par son oncle, devenu cardinal et qui, après quelques années de pouvoir, remit Gènes au duc de Milan.

Octavien Fulcoso, proclamé doge en 1516, traita en 1515 avec François 1^{er}, qui le fit gouverneur de Génes. En 1522 il fut obligé de se rendre au marquis de Pescaire, général de l'Empire, et mourut quelques mois après. Il avait fait preuve de sagesse et d'équité.

En 1528 la famille Fulcoso fut incorporée par André Doria dans celle des Fornari, afin d'éteindre avec son nom les querelles incessantes qu'elle suscitait dans la république.

Auguste Savagnen.

FULGURATION. Voyez FULMINATION, DÉPLACATION. FULGURITES (quasi fulgure icla, dit Nonnius), nom que les Romains donnaient aux lieux ainsi qu'aux objets sur lesquels la foudre était tombée.

On donne aussi le nom de fulguriles à des tubes vitrifiés à l'intérieur et granuleux à l'extérieur, produits par le passage de la foudre à travers un terrain de sable quartzeux. Ces fulguriles, qu'on appelle encore tubes fulminaires, pénètrent souvent à une grande profondeur, mais leur dianiètre ne dépasse généralement pas cinq centimètres.

FULIGINEUX (de fuligo, suie). On applique cette épithète à une fumée ou vapeur supportant une grande quantité de suie ou de matière grasse. Le noir de fumée n'est que ce que l'on retient des vapeurs fuligineuses de substances résineuses qu'on a brûlées; la litharge est également le produit des vapeurs fuligineuses, retenues et ramassées, des métanx qui entrent en fusion. En médecine, on applique aux dents, à la langue et aux lèvres l'épithète de fuligineuses, quand elles sont couvertes d'un espèce de croûte noirâtre, à peu près couleur de suie, ce qui arrive dans certaines fièvres.

FULIGNO. Voyez Folicho.

FULLER (SARAH-MARGARET), l'une des plus zélées promotrices de l'émancipation de la femme aux États-Unis, naquit en 1810, à Cambridge-Port, dans l'État de Massachusetts. Son père, Thimothy FULLER, jurisconsulte et membre du congrès de 1817 à 1825, acquit plus tard aux environs de Boston un petit domaine, qu'il cultivait lui-même. Il donna à sa fille une éducation toute virile; dès l'âge de huit ans, il lui imposait, dit-on, pour tâche de composer chaque jour un certain nombre de vers latins; et la philosophie, l'histoire et l'esthétique devinrent les études favorites de la jeune fille. C'est sous ces influences que se développa le caractère énergique et original de Marguerite Fuller. Son père mort, elle contribua à nourrir sa famille en donnant des lecons; et en novembre 1839 elle fonda à Boston une société de dames, au sein de laquelle elle sit des cours, qui dans cette ville, essentiellement puritaine, produisirent une vive impression, à cause des hardiesses étranges du professeur. En 1844, d'après l'invitation d'Horace Greeley, rédacteur de The Tribune, elle se rendit à New-York, où elle écrivit pour ce journal une suite d'articles relatifs à la littérature et aux beaux-arts, qui ont été recueillis et publiés sous le titre de : Papers on literature and art (Londres, 1846). Dans son ouvrage intitulé Woman in the nineteenth century, elle a exposé des Maes hardies et souvent justes, mais quelquefois empreintes aussi d'une grande exaltation, sur la nature de la semme et sa destinée. En 1846 elle vint à Londres, où elle fit la connaissance personnelle de Carlyle, pour qui elle professait depuis longtemps la plus profonde vénération. De là elle se rendit à Paris, où, comme on le devine bien, elle n'eut rien de plus pressé que de se faire présenter à madame Dudevant, puis elle gagna l'Italie. A Rome, elle fit la connaissance du marquis Ossoli, qui lui donna son amitié et qui l'épousa en 1848. Elle prit une part des plus actives aux événements de cette époque, et la chute de la république romaine lui navra le cœur. Son mari fut exilé par le gouvernement pontifical, et en juin 1850 elle s'embarqua pour revenir aux Elati-Unis avec lui et un jeune ensant, qu'elle allaitait. Le 18 juillet 1850, le navire à bord duquel elle se trouvait périt corps et biens sur la côte d'Amérique, dans la grande lempète que signala cette journée. L'incontestable talent, le caractère énergique et la sin lamentable de Marguerite Fuller, out entouré son nom d'une espèce d'auréole poétique. Il s'en fallait qu'elle fût jelie semme, et cela ne l'empêcha pas d'inspirer plusieurs attachements profonds et durables. Émerson et Channing ont publié les Memoirs of Sarah Marguret

Fuller, marchesa Ossoli (3 vol., Londres, 1852).

FULMI-COTON, COTON-POUDRE, PAPIER-POUDRE, nome vulgaires donnés à un nouveau produit explosif, qui vers la fin de l'année 1846 fit son apparition dans le monde scientifique, où on le désigne sous celui de pyrozytine. On l'obtient en trempant certaines matières ligneuses, telles que le coton, le papier, etc., dans de l'acide todique, et laissant séclier. C'est en réalité M. Pelouze qui en a donné la recette dès 1838, tout en ignorant que son papier-poudre, brûlant soudain, pût détoner comme la pondre ordinaire et la remplacer. Il ne le croyait propre qu'à for-

mer des cartouches promptes à s'embraser et pouvant ainsi rendre la poudre à canon plus efficace, plus puissante. De même que F. Bacon, M. Pelouze n'a donc fait que charger la pièce, et c'est M. Schoenbein qui l'a tirée. L'annonce de cette découverte produisit une vive sensation; mais l'engouement dont le sulmi-coton sut d'abord l'objet ne tarda pas à faire place à des sentiments plus raisonnables; la nouvelle découverse, si belle qu'elle pût être, sut depuis réduite à sa juste valeur, et de longtemps encore sans doute le sulmi-coton ne parviendra à détrôner la poudre à canon. On reconnaît que l'emploi en sera utile et économique dans les carrières, dans les mines et dans quelques autres applications pratiques de ce genre; mais quant à s'en servir pour les usages de la guerre, il n'y faut pas songer. Il est demeuré avéré en effet, à la suite d'expériences faites avec toute la précision imaginable, que les effets du fulmi-coton sont beaucoup plus inégaux que ceux de la poudre; que sa grande inflammabilité (il s'enflamme à 70° Réaumur, tandis que la poudre ne le sait qu'à 240°) rend la fabrication des munitions avec cette substance, leur transport et leur conservation beaucoup plus dangereux que ceux des munitions confectionnées avec de la poudre; que la confection des cartouches de tous genres avec la substance en question est extremement lente; que dans l'état actuel des susils d'infanterie, des carabines et des pistolets, le fulmi-coton est inapplicable à ces armes, par conséquent qu'il ne serait pas propre pour l'usage de l'armée.

Combiné avec la poudre ordinaire, le fulmi-colon a fourni à M. Pelouze le moyen de fabriquer d'excellentes amorces sulminantes, pour le consectionnement desquelles on peut désormais se passer du fulminate de mercure, qui en était la base. On sait que c'était là avec les procédés anciens une opération des plus insalubres et des plus dangereuses, et que depuis longtemps il était à désirer qu'elle fût remplacée par un procédé moins suneste à la vie et à la santé des ouvriers qu'elle occupe, et dont le nombre est considérable, car, d'après des renseignements certains, on ne sabrique pas en France moins de 756 millions de capsules par an, sans compter celles que consomme l'armée et qui sont confectionnées dans les ateliers de l'État. La découverte de la qualité explosible communiquée par l'acide nitrique aux corps ligneux est encore sous d'autres rapports une belle conquête de la science : le fulmi-coton sert de base au collodion, dont la photographie et la chirurgie se disputent l'emploi.

Dans plusieurs pays, la police a cru devoir soumettre la fabrication et la vente du fulmi-coton à de génantes et restrictives formalités. En France, cette malière est assimilée à la poudre et soumise, comme elle, aux dispositions des lois des 13 fructior an v et 24 mai 1834. Il est en outre défendu aux propriétaires de tirs d'employer le cuton-poudre pour les exercices qui ont lieu dans leurs établissements. FULMINAIRES (Tubes). Voyez Fulcunites.

FULMINANT (de fulmen, foudre). On donne ce nom à toutes les préparations qui jouissent de la propriété de détoner ou d'éclater avec bruit, lorsqu'on les chauffe légèrement, qu'on les triture ou qu'on les soumet à une pression plus ou moins forte. Les substances fulminantes peuvent se présenter sous des états divers. Parmi les gaz, on peut citer l'oxyde de chlore, qui, soumis à une chaleur de moins de 100°, se décompose en donnant lieu à une explosion; parmi les liquides, le chlorure d'azote, dont l'énergie fulminante est encore plus grande. Mais c'est dans la classe des corps solides qu'on trouve les exemples les plus nombreux de propriétés détonantes. Les sul minates en général, et particulièrement ceux d'argent et de mercure, l'ammoniure d'argent, celui d'or, et l'iodure d'azote, occupent le premier rang parmi les corps solides susceptibles de fulmination. La poudre à can on elle-même peut présenter tous les caractères de cette énergie fulminante, si elle a été préparée avec un charbon léger, et soumise au prainage sans l'avoir préalablement comprimée : alors elle bruse

les canons les plus résistants, comme pourrait le saire le fulminate d'argent lui-même. Cet exemple, susceptible d'application à beaucoup d'autres substances, dénote combien l'état physique d'un corps peut influer sur le temps nécessaire pour en opérer la décomposition, et par suite sur les résultats qu'on en attend. Toutes choses égales d'ailleurs, une matière porcuse et légère sera plus rapidement décomposée que la même matière à laquelle on aurait conservé ou donné de la cohésion par la compression ou par tout autre moyen. Pour que la même substance devienne le plue fulminante possible, il faut donc favoriser au plus haut degré l'instantanéité de sa décomposition chimique.

C'est presque toujours dans leur propre composition que les matières fulminantes trouvent le principe de leur décomposition; formées d'éléments gazéifiables qui avaient été tenus dans un état de condensation très-considérable, souvent le moindre choe, l'élévation de la température, quelquefois une simple vibration des colonnes de l'air, le passage sourtout d'une étincelle électrique, tout suffit pour opérer une brusque décomposition : alors, les gaz devenus libres obéissent à leur force d'expansion, se répandent dans l'air ou réagissent avec violence contre les parois des vases : supposant même que les circonstances favorisassent le retour instantané de ces gaz dégagés à la température sous laquelle ils n'auraient plus qu'une faible expansion, déjà la promptitude des effets résultant du dégagement peut avoir eu un esset mécanique d'une énorme puissance : c'est bien plus fort encore si, comme cela a souvent lieu, la température de ces gaz expansifs tend à s'élever au moment de la décomposition. Quelquefois cette élévation va jusqu'au rouge, c'est-à-dire à plusieurs centaines de degrés du thermomètre; et dans ce cas il est facile d'imaginer l'accroissement d'intensité que deit prendre la force de répulsion pubque le coefficient de dilatation des gaz étant zir, le volume de ceux qui se dégageront sera double par chaque augmentation de dialeur représentée pendant l'acte de la décomposition par le nombre 267.

Un certain nombre de substances fulminantes trouvent de l'emploi dans plusiours arts, entre autres les fulminates d'argent et de mercuse, et l'ammoniure d'or.

PELOUZE père.

Depuis la découverte du fulmi-ceton plusieurs autres substances fulminantes, du plus puissant effet, ont été mises en lumière; les plus commus sont la nitroglycérine, le picrate de potasse, la dynamite; puis nous citerons la dualine, la poudre de Schultze, le chlorure d'azote. Une loi. votée le 27 février 1858, statua qu'un emprisonnement de six mois à cinq ans punirait tout individu détenant ou ayant fabriqué de la poudre fulminante, quelle qu'en fût la composition.

FULMINANTE (Légion). Voyez Légion Fulminante. FULMINATE, sel résultant de la combinaison de l'acide fulminique et d'une base. On obtient les fulminates en faisant réagir de l'acide nitrique sur un métal en présence de l'alcool. Le fulminate d'argent, que l'on appelle encore pondre fulminante de Berthollet, du nom du savant anquel on en doit la découverte, est la plus intactile peut-être de toujes les substances que nous connaissons. Ce n'est qu'avec beaucoup de précautions qu'on peut la préparer, à cause des dangers qui accompagnent sa détonation, et en opérant sur des quantités extrêmement petites de matière. Après avoir dissous de l'argent fin dans de l'acide nitrique, on verse dans la liqueur une petite quantité d'eau de chaux, qui y forme un précipité brun, qu'on lave à plusieurs reprises avec de l'eau distillée; en verse ensuite sur ce résidu humide une petite quantité d'ammoniaque, qui le dissout, et on chandonne la matière à l'air pour qu'elle se dessècle. Si on opérait soulement sur un décigramme d'argent, il faudrait distribuer le précipité obtenu par la chaux dans une douzaine de verres de montre avant d'y verser l'ammoniaque, car, une fois formée, la poudre fulminante pourrait détoner et conner tieu à de très-graves accidents. On ne nourrait sans la vordunaire quarges de ces missions, qui, leur ayant clé

s'exposer chereher à enlever cotte combinai: mide, pour la diviser en plusieurs parties, et c aussi des risques que de la placer dans un vi de porcelaine, qui pourraient être brisés dans et les fragments lancés avec une grande vie l'oxyde d'argent encore humide a été versé quantité dans les verres de montre, on les pl grande distance les uns des autres, sur un ajoute de l'ammoniaque pour dissoudre l'oxyd la dessiccation s'opérer. Vient-on alors à touc avec un tube de verre ou un baton, souven une barbe de plume, une détonation violer verre de montre est ordinairement brisé en et souvent le mouvement occasionné par l'ai faire sulminer la matière renfermée dans quelque qui sont placés à peu de distance. Il arrive souv quoique préparée de la même manière, une ce tité de l'argent fulminant pe détone pas, me frottement assez fort; mais sa décomposition ; la plupart des cas avec tant de facilité qu'il est servir d'un bâton d'un mêtre au moins de lon le toucher. Cette poudre sulminante partage ave autres la singulière propriété de produire un esse sidérable sur les corps qui la supportent, et qu'e avec beaucoup de violence, tandis que la poudre à produit d'action que sur le projectile qui lui es On n'a jusque ici donné aucune explication entièn tissaisante de ce phénomène.

On n'emploie guère le fulminate d'argent que pou paration des pois fulminants. H. GAULTIER DE CL Pour préparer le sulminate de mercure, ou pou minante de Hovard, on opère sur un gramme de et 12 grammes d'acide nitrique concentré; on verse dans cette solution 12 grammes d'alcool, et on a caution de chausser lentement. D'autres procédé employés par l'industrie pour préparer en grande q ce fulminate, qui sert à la fabrication des capsu amorces (ulminantes. Le fulminate de mercure se co de 0.24 d'acide sulminique et de 0,76 d'oxyde de me Il se décompose avec samme et explosion, soit par le soit lorsqu'on le chausse à la température de 188°. que le choc donne lieu à une explosion, il faut que les choqués possèdent une certaine dureté.

En mayenne, 1,000 grammes de mercure donnent grammes de fulminate, qui suffiscat pour préparer se capsules. A cet effet on broie le sulminate avec 30 p. de son poids d'eau, et on y incorpore 0,6 de son poid poudre ordinaire. On introduit ensuite cette pate dans capsules. Pour prévenir l'action de l'humidité, on recou la pate avec de la teinture de benjoin ou avec une disse tion de mastic dans de l'huile essentielle de térébenthine

Lorsqu'on fait détoner une capsule au milieu d'une cai qui en est remplie, l'inflammation ne se propage pas, i n'y a pas de poudre interposée. Cependant ces cap-ules sont pas sans danger : aussi remplace t-on quelquelc dans leur fabrication le fulminate de mercure par le l'ul m

FULMINATION, FULGURATION. Ce n'est que d'a près la rapidité de l'inflammation et d'après la force de bruit, qu'on a établi une différence entre la détonation et la fulmination. Quand le phénomène n'est accompagné que d'un bruit comparativement faible, il prend le nom de détonation; si le bruit est considérable, et que l'explosion soit violente, on dit qu'il y a eu fulmination. Tandis que le mot fulmination rappelle l'idée de la foudre (fulmen), fulguration exprime la rapidité de l'éclair (fulgur). Il y a donc gradation de la fulmination à la fulguration (voue:

DEFLAGRATION).
FULMINATION (Droit canon), acte par iequel un évêque ou tout autre délégué du pape annoque un resc.il, une bulle et en ordonne l'execution. Jadis les officiaux éta ent

unées dans les formes voulues, ne pouvaient même leur être retirées par la mort du saint-père. Ils ne pouvaient déléguer personne pour rendre la sentence d'exécution, mais il leur était permis de transmettre à des tiers le pouvoir d'interroger les parties, d'assigner et ouir les témoins sur les faits exposés dans l'acte de la cour de Rome. Les objets de la fulmination, aussi variés que ceux des bulles, embrassaient les excommunications, les mandements des évêques, abbés et abbesses, les dispenses de mariage, les signatures portant réparations d'irrégularités, les rescrits réclamant contre des vœux, etc., etc.

FULMINIQUE (Acide). Découvert par Gay-Lussac, cet acide n'existe qu'en combinaison avec les bases dans les fulminates. Quand on cherche à l'isoler, il se décompose en acide oyanhydrique et en d'autres produits.

PULTON (ROBERT) naquit l'an 1765, en Pensylvanie, dans le counté de Lancastre, de parents pauvres ; son père et sa mère étaient de malheureux émigrés irlandais, chargés de cimq enfants. Fulton n'avait encore que trois ans lorsqu'il perdit son père, et à dix-huit il savait à peine lire, écrire et compter : c'était là toute l'éducation qu'il avait pa puiser dans l'école de son village. Plein de zèle et d'inestrie, il se rendit d'abord à Philadelphie, où, malgré le dénument le plus complet, il parvint à étudier le dessin, la peinture et la mécanique. Allant d'auberge en auberge, et jusque dans les rues, vendre des paysages et faire des portraits, le jeune artiste parvint, au bout de quelques années, à se procurer une somme suffisante pour payer une petite ferme que sa mère faisait valoir. Lui en ayant ainsi assuré la propriété, et me redoutant plus pour elle les besoins de la vie, l'ulton passa en Angleterre en novembre 1786, espérant trouver dans le célèbre peintre d'histoire West, son competriote, un maître habile et un protecteur généreux. Son espoir ne fut pas déçu : le respectable artiste l'accueillit me disciple et commensal. Fulton fit sous lui de rapides progrès; mais son génie le poussait surtout vers la mécanique. En 1793 il présenta au gouvernement des projets d'amélioration pour les canaux, où les écluses sont remplacées par des plans inclinés sur lesquels montent et descendent des bateaux à roulettes. A cette idée, pratiquée déjà en Chine depuis un temps immémorial, et reproduite en Europe à des époques reculées par l'ingénieur anglais Reynold, Fulton ajouta beaucoup d'autres perfectionnements, et surtout la construction de rontes, d'aqueducs et de ponts en fer fondu; mais ce fut en vain qu'il s'adressa au gouvernement et à des sociétés particulières pour l'exécution de ses projets. Afin de les faire apprécier, il fut obligé de les décrire dans un livre. A la fin de cet ouvrage se trouve me lettre à Prançois de Neufchâteau, alors ministre de l'intérieur en Francé, relátive à un projet de canalisation de ce pays, à l'aide des soldats. Fuiton imagina aussi des espèces de charrues pour creuser les canaux ; il perfectionna à la même époque des moulins pour scier le marbre, et des machines pour filer le chanvre et commettre les cordages.

Queiques lettres de remerciments de la part des sociétés savantès et trois ou quatre brevets d'invention furent tont œ qu'il obtint dans la Grande-Bretagne. Pensant trouver en France plus d'encouragement, il arriva à Paris vers la fin de 1796. Invité par Joel Barlow, alors ministre plénipo-Malisire des États-Unis en France, à venir résider au milieu de mi fainfile . Fulton accepta cette offre généreuse , et des lors fut cimentée entre le plus illustre des poêtes américains et le premier ingénieur du Nouveau Monde cette étroite amitié qui devait durer autant que leur vie. Pendant les sept années que Fulton passa auprès de son ami, il se livra à l'étude du français, de l'italien et de l'allemand, étudia les mathémathiques, la physique, la chimie et la perspective, et composa plusieurs écrits qui n'ont pas été publiés. Il croff on 1797, époque ou la France et l'Angleterre sonsocient'à la paix, devoir donner ses idées sur la liberté des mers et du commerce : à cet effet, il entra en correspondince evec le celebre Carnot, qui l'affectionnait particulià-

rement; mais la révolution du 18 fruiet idor ayant forcé Carnot à s'expatrier, Fulton présents vainement ses projets aux nonveaux membres du Directoire. Il entreprit alors de faire adopter à la France un nouveau geare de guerre maritime, et dès le mois de décembre 1797 il fit à Paris quelques essais sur la manière de diriger entre doux eaux, et de faire éclater à un point donné, des bottes remplies de possire; c'est là que s'étaient arrêtées en 1777 les expériences de l'Américain Bushnell. Fultón échoua comme lui dans cette entreprise, aussi bien que dans celle d'employer des bateaux sous-marins pour conduire des pétards sous la carène des vaisseaux. L'argent lui manquant, Fulton s'adressa au gouvernement. Mais sa pétition, renvoyée au ministre de la guerre, n'obtint pas de réponse. Sans se décourager, il exécuta en acajou un modèle de son bateau, et avec cet argument, qui pariait aux yeux, il se présenta de nouveau au Directoire. Aussitôt une commission fut nommée pour examiner ses plans. Les rapports furent favorables, mais, après de longs délais, le ministre de la guerre les rejeta entièrement. Trois années s'étaient écoulées dans ces travaux; Fulton, ne conservant plus d'espoir auprès du gouvernement français, s adressa au Directoire de la république batave , qui , de même que la France , méconnut l'importance de la guerre sous-marine, à l'exception, cependant, d'un de ses membres, nommé Vanstaphast, lequel fournit à l'ingénieur de l'argent pour exécuter plusieurs machines.

Bonaparte ayant été revêtu de la dignité de consui à vie, Fulton lui écrivit pour obtenir des fonds pour la construction d'un bateau sous-matin, et pour qu'une commission examinat ses expériences. Celle double requête eut tout son effet; l'argent sut accordé, et Voiney, Monge et Laplace furent nommés et appronvèrent le projet; le bateau sut construit en 1800 et essayé pendant l'automne à Rouen et au Havre. Le succès ne répondit pas à l'attente de l'inventeur. Ayant entrépris d'aller à Brest, il ne pet achever la traversée, et son bateau sous-marin échoua aux environs de Cherbourg. Un second fut construit dans les ateliers de MM. Perrier, à Paris, et essayé, en 1801, sur la Seine, vis-à-vis des Invalides. L'ingémeur, enfermé dans son bateau avec un matelot et une bougie allumée, s'enfonça dans l'eau, y resta dix-huit à vingt minutes, et surgit après avoir parcouru une assez grande distance, puis disparaissant de nouveau, il regagna le point de départ. Témoin de cette expérience, Guyton-Morveau remit à Fulton un mémoire sur les moyens de prolonger la respiration des hommes et la combustion des famières à bord des navires sous-marins en restituant de l'air vital et absorbant le gaz carbonique. Le même bateau fut plus tard essayé à Brest, et un rapport des plus favorables fot dressé par des officiers de marine. Fulton s'occupa ensuite de manœuvrer un pétard contenant vingt livres de poudre avec son bateau sous-marin, et il réussit à faire sauter une chaloupe mouillée dans la rade. Mais chez Bonsparte le goût pour les innovations diminualt à mesure qu'il voyait croître sa puissance. Les mémoires et les pétitions de Fulton restèrent sans réponse; tou tefois, le profit qu'il retira du premier panorama offert par lui aux Parisiens lui permit de poursuivre ses expériences.

Pendant ce temps, lord Stanhope parlait avec anxieté, dans la chambre des pairs, du séjour de Fulton en France, et, sur sa demande, un rapport était adressé au premier ministre, lord Sydmouth, pour l'engager à rappeler l'habile ingénieur. Fulton ne se décida pas d'abord à accepter les offres du gouvernement britannique; il s'occupait de construire un hat eau à vapeur sur la Seine, avec l'assistance de M. Livingston, ministre plénipotentiaire des États-Unis à Paris; le bateau, terminé, fut essayé, mais il se rompit par le milieu. Le ministre fournit des sommes pour la construction d'un second bateau, qui fut éprouvé à la sin de 1803, et l'expérience ayant été satisfaisante, Fulton et son protecteur concurent dès lors le projet, qu'ils réaliserent quatre ans après, d'établir des bateaux à vapeur sur les seuves d'Amérique.

De retour en Angleterre, Fulton n'y rencontra, comme en France, qu'obstacles et dégoûts. En le rappelant, l'intention du gouvernement anglais avait été simplement de juger ses projets et de lui acheter le secret au moyen d'une forte pension ; mais c'était grandement se tromper sur son caractère. On peut s'en convaincre par cette réponse à des agents du pouvoir : « Soyez assurés, leur dit-il, quels que puissent être vos desseins, que je ne consentirai jamais à cacher mes inventions lorsque l'Amérique en aura besoin. Vous m'ossririez en vain une rente de 20,000 liv. sterl., je sacrifierai toujours tout à la sûreté et à l'indépendance de ma patrie. » Après bien des délais, le ministère consentit enfin à faire essayer les torpilles on pétards sous-marins persectionnés par Fulton. La première expérience, qui eut lieu la nuit du 2 octobre 1805, fut sans succès; mais Fulton insista, et le 15 du même mois, en présence des ministres, il sit sauter un brick danois du port de 200 tonneaux, qui était à l'ancre dans la rade de Walmer. Cependant, ce qui devait être savorable à l'ingénieur produisit l'esset contraire, et vers la fin de l'année suivante, ayant plus que jamais à se plaindre du gouvernement britannique, il quitta l'Angleterre pour New-York. Rentré dans sa patrie, jaloux de prévenir ses compatriotes en faveur de son projet relatif aux torpilles, il réunit dans l'île du Gouverneur les autorités de New-York et un grand nombre d'habitants, et entra dans les moindres détails sur ses inventions. Puis il s'occupa de la construction d'un bateau à vapeur, Le Clermont. Cette entreprise avait été condamnée par l'opinion publique; le chancelier Livingston fournit seul les fonds nécessaires. Au mois d'août de l'année 1807, Le Clermont fut essayé. Le succès fut complet, et le triomphe du génie arracha à la multitude, jusque alors incrédule, des acclamations et des applaudissements immodérés.

Fulton s'occupait à observer toutes les parties de son bateau, asin d'en connaître les défauts et de pouvoir les corriger. Après quelques changements, Le Clermont alla de New-York à Albany en trente-deux heures, et en revint en trente heures. Dans ces deux traversées, qui s'exécutèrent de nuit et de jour, cette énorme machine jeta la terreur parmi les habitants des rives de l'Hudson et parmi les équipages des navires qui se trouvaient sur son passage. Les marins, étonnés de cette longue fumée qui s'élovait dans les airs et entendant le bruit des roues qui frappaient l'eau à coups redoublés, se précipitèrent (disent les journaux de l'époque) à fond de cale pour se dérober à cette effrayante apparition. Les plus hardis se prosternèrent sur le pont, implorant la Providence contre l'horrible monstre qui dévorait l'onde houleuse. Peu après Le Clermon sit régulièrement le service de la poste entre New-York et Albany.

La construction du Clermont et ses succès engagèrent le célèbre mécanicien et son associé, le respectable chancelier Livingston, à construire de nouveaux bateaux à vapeur. qui tous réussirent également. Alors s'accrurent promptement la fortune et la réputation de Fulton, qui, le 12 août 1807, répéta aux frais du gouvernement, dans les environs de New-York, l'expérience des armes sous-marines, qu'il avait déjà exécutée à Walmer, et sit sauter un vieux navire d'environ 200 tonneaux. En 1810 il publia un ouvrage sur ses torpilles. En mars, même année, le congrès vota des fonds pour en fabriquer. Fulton s'occupa ensuite successivement de la création des block-ships, des colombiades sous-marines, et des mutes ou bateaux muets, etc., lesquels furent successivement éprouvés. Mais il était destiné à trouver partont des obstacles : on alla jusqu'à lui disputer devant la législature de New-York la gloire d'avoir le premier établi utilement la navigation par la vapeur, et on chercha à faire révoquer son brevet. Sa santé était déjà altérée : cette affaire acheva de la déranger; il fut obligé de garder le lit. Un jour, étant sorti par un froid très-rigoureux pour donner des ordres aux ouvriers, et étant longtemps resté exposé à l'air, la maladic se déclara avec une nouvelle force, et, le 24 février 1815, il mourut à l'âge de quarante-meuf ans Dès que la nouvelle de ce triste événement fut commue, le douleur publique se manifesta d'une manière éclatante Les journaux s'entourèrent de marques de densil. La municipalité de New-York et les diverses sociétés savantes et littéraires arrêtèrent que tous leurs membres porteraient le deuil pendant un certain temps. Le séast, de som côté, s'associa au sentiment général, en arrêtant aussi que le deuil serait pris par les deux chambres. V. de Molléon.

Fulton était mort en laissant pour 100,000 dollars de dêttes. En 1829, le congrès accorda à ses enfants une somme de 50,000 dollars avec les intérêts échus depuis 1815, et pius tard encore, en 1838, il leur vota une autre somme de 100,000 dollars.

FULVIE, Deux femmes de l'ancienne Rome ont rendu ce nom célèbre. L'une joua le rôle de dénonciatrice dans la conjuration de Catilina, et dégrada une éllustre maissance en faisant le métier de courtisane. Elle avait pour amant en titre un chevalier Q. Curius, qui déhonorait aussi par sa conduite un des noms les plus respectables de Rome : exclu par les censeurs du sénat pour plusieurs infamies, forcé par le dérangement de ses affaires de cesser ses prodigalités envers Fulvie, il se mit tout à coup, voyant que cette semme avide lui tenait rigueur, à changer ses doléances et ses supplications en promesses extravagantes, entremélées de menaces si elle ne le remettait pas en possession de ses anciens droits sur elle. Fulvie, surprise d'abord, s'adoucit assez pour découvrir d'où provenait l'arrogance inaccontumée de son amant, et elle ne crut pas devoir tenir secret le péril qui menaçait l'État. Elle sit sourdement circuler dans le public ce qu'elle avait appris, sans nommer personne. Cicéron, étu cen-sul, en obtint des révélations plus explicites; et, de concert avec elle, détermina Curius, par les plus belles promesses, à lui révéler tout le projet de Catilina. Plus tard, lorsque deux des conjurés conçurent le projet d'assassiner Cicéron, Curius se hâta de l'en faire avertir par Fulvie. Quand le procès des complices de Catilina fut déféré au sénat, Curius, appelé à déposer comme témoin, chargea beaucoup César; mais ses dénonciations contre ce redoutable citoyen n'eurent d'autre résultat que de lui faire perdre la récompense promise aux dénonciateurs. Quant à Fulvie, il est probable qu'elle s'était fait payer d'avance sur les fonds dont pouvait disposer Cicéron en qualité de consul. L'historien Florus parle de cette Fulvie avec beaucoup de mépris : il la qualifie de courtisane des plus viles (vilissimum scortum).

L'autre Fulvis fut appelée à jouer un rôle moins secondaire que sa contemporaine. Fille de Marcus Fulvius Bambalio, n'ayant, suivant l'expression de Velléius Paterculus, rien d'une semme que le corps, elle sut successivement l'épouse de trois hommes considérables dans la république, et qui tous trois naquirent pour le malheur de Rome : Clodius, l'ennemi de Cicéron; Curion, tribun non moins séditieux que Clodius, dont il avait été l'ami; et le triumvir Marc-Antoine. Quand Clodius ent été assassiné par les satellites de Milon, et que son cadavre, rapporté à Rome, fut exposé dans le vestibule de sa maison, Fulvie, par ses discours véhéments, anima le peuple à la vengeance. Curion, zélé partisan de César, ayant péri en Afrique après la bataille de Pharsale, Fulvie ne s'amusa pas à le pleurer, et épousa Marc-Antoine, qui était alors l'âme damnée du dictateur, Après la mort de César, tant que son mari fut maître des affaires, elle le poussa aux rapines les plus scandaleuses, comme aux actes les plus violents et les plus cruels. Ce sut à l'instigation et sous les yeux de Fulvie qu'il décima une légion romaine. Plus tard, lorsque Antoine fut proscrit, après sa défaite devant Modène, elle se vit en butte à de menaçantes représailles; mais elle trouva un protecteur puissant et zélé dans Atticus, l'ami intime de Cicéron, qui poursuivail Antoine avec acharnement. On sait comment ce grand orateur paya le tort d'avoir été vaincu dans cette guerre à mort : il fut proscrit par les triumvirs Octave, Antoine et Lépide, el Fulvie, à qui l'on apporta la tête de Cicéron, se donna le

plaisir de percer d'une aiguille d'or cette langue qui avait lancé contre elle et son époux des traits si acérés. Tandis qu'Antoine proscrivait de son côté, Fulvie proscrivait du sien; et Antoine la laissait faire.

Lorsque, vainqueurs de Brutus et de Cassius, Antoine et Octave n'eurent plus qu'à se disputer l'empire du monde, Fulvie, qui était restée à Rome, tandis que son époux se trouvait en Orient, troubla tout par ses intrigues et par ses fureurs. Elle avait deux motifs pour détester Octave : d'abord, le jeune triumvir, qui n'avait épousé la fille qu'elle avait eue de Clodius que pour obéir aux légions, ne témoignait à Clodia que froideur et mépris, jusqu'à se resuser à consommer ce mariage; en second lieu, la vicille Fulvie aurait souhaité se faire aimer de son gendre, qui voulut encore moins de la mère que de la fille. Elle n'était pas semme à pardonner tant d'offenses : elle anima de ses passions, en leur donnant une couleur politique, Lucius Antonius, son beau-frère; et cedernier, prenant le masque républicain, se déclara contre le triumvirat, s'annonça comme le protecteur des propriétaires dépouillés, et prit les armes contre Octave pour la cause de la liberté. Ce mot rallia sous ses enseignes plusieurs légions et une aveugle jeunesse, qui voyaient le restaurateur du parti de Pompée dans le docile instrument d'une vieille femme. Octave fit marcher contre Lucius trois armées, dont une sous ses ordres immédiats. Lucius s'enferma dans Pérouse avec Fulvie, qui animait elle-même les combattants; mais tout cédait alors à la fortune et à l'habileté d'Octave. Lucius se rend à son adversaire, qui cette fois se montre clément. Fulvie, sans espérance, se retire d'abord à Pouzzoles, ensuite à Brindes, enfin dans la Grèce. Elle était malade à Sicyone en Achaïe, lorsque Antoine vint dans cette contrée. Il ne daigna pas lui faire une visite; et elle mournt, l'an de Rome 712 (42 avant J.-C.), dans les angoisses de tontes les mauvaises passions trompées. Charles Du Rozoia.

FULVIUS, nom d'une illustre famille plébéienne de Rome, originaire de Tusculum, qui fournit à la république des consuls et des préteurs, et se subdivisa par la suite des temps en cinq branches, distinguées entre elles par les surnoms de Flaccus, Nobilior, Pætinus, Curvus et Centu-

malus.

Quintus Fulvros Flaccos, après avoir obtenu, à deux reprises, le consulat, et avoir exercé la censure l'an 231 avant J.-C., fut pendant deux années de suite, après le désastre de Cannes, chargé de la préture. Nommé pour la troisième fois consul, l'an 212 avant J.-C., il battit Hannon en Campanie; l'année suivante il soumit Capoue, et la punit sévèrement de sa défection. Il mourut après avoir été pour la quatrième fois nommé consul, l'an 209 avant J.-C.

Son petit-fils, Marcus Fulvius Flaccus, nommé consul l'an 125 avant J.-C., ayant proposé d'accorder aux alliés les droits de citoyeu, fut envoyé par le seinat dans les Gaules, à l'effet de porter secours aux Massiliens, vivement pressés par leurs voisins. Plus tard, il se lia étroitement avec Caïus Gracchus, et périt avec ses deux fils, en 121.

FUMÉ. On donne ce nom à l'épreuve d'une gravure en hois obtenue au moyen du brunissoir. C'est une sorte d'épreuve d'artiste, faite pour s'assurer des résultats du travail.

FUMÉE. Tous les corps étant chaussés à un degré convenable passent de l'état solide à l'état liquide, ou à l'état de gaz. Les matières qu'on brûle dans les soyers pour obtenir un certain degré de température sont le bois, le charbon végétal ou sossile, la tourbe, etc. Ces matières soumises à l'action du seu ne produisent presque pas de liquides; elles donnent, au contraire, une quantité extraordinaire de gaz, dont la nature dépend de celle du combustible. Si la combustion était parsaite, on ne verrait point ce que nous appelons seuve s'elever et monter au-dessus du soyer, puisque ce courant ascendant se composerait de siudes invisibles comme l'air que nous respirons. La sumée est sensible à nos yeux par la raison qu'il se mêle au courant ascendant des gaz

de la vapeur d'eau, des particules du combustible qui, consumées en partie, ont acquis assez de légèreté pour être relativement moins pesantes que l'air qu'elles déplacent. Il ne faut pas confondre la vapeur avec la fumée: celle-ci est toujours composée de plusieurs matières solides et liquides de différentes natures; la vapeur, au contraire, ne contient pas de matières à l'état solide : la vapeur d'eau pure, par exemple, est un gaz imparfait, qui ne contient aucune matière palpable.

La fumée a de graves inconvénients, surtout dans les grandes cités où l'on brûle du charbon de terre, soit pour les usages domestiques, soit pour le service des manufactures dont la loi y autorise l'existence. Ces inconvénients ont attiré l'attention du parlement anglais, qui a décidé qu'à l'avenir toutes les cheminées de Londres seront pourvues d'appareils fu mivores. Cet exemple a été imité à Paris. La santé publique y gaguera; les particuliers y trouveront même une écononie, car la fumée est un combustible imparfaitement brûlé.

Au figuré, il n'ya point de fumée sans feu signifie: il ne court point de bruit qui n'ait quelque fondement. Il n'y a point de feu sans fumée veut dire: On a beau cacher une passion vive, elle se manifeste toujours. S'en aller en fumée s'applique aux choses qui ne produisent point l'effet attendu. Tous ses projets s'en vont en fumée. Un vendeur de fumée, c'est un homme qui n'a qu'un crédit apparent. On dit aussi familièrement: Les fumées du vin, pour les vapeurs qui montent de l'estomac au cerveau; les fumées de l'orgueil, de Fambition, pour les mouvements qu'excitent ces passions. Fumée est en outre synonyme de vain: la gloire et les honneurs ne sont le plus souvent que de la fumée.

Fumée est un terme que les chasseurs emploient pour désigner la fiente des bêtes fauves.

TEYSSÈDEE.

FUMÉE (Noir de). Voyes Nom.

FUMET, terme de vénerie et de cuisine. On désigne ainsi certaine 6manation, certaine vapeur particulière, qui s'exhale du corps des animaux crus ou cuits, et qui en fait reconnaître la présence ou la qualité. Toute substance extraite du règne végétal ou animal exhale probablement un fumet plus ou moins caractérisé, mais dont l'imperfection de notre odorat ne nous permet pas de nous apercevoir dans le plus grand nombre des cas. La plupart des animaux, tels que le chien, par exemple, doués d'un organe olfactif beaucoup plus sensible que le nôtre, perçoivent d'une manière étonnante le fumet les uns des autres ou celui des corps organisés qu'ils peuvent avoir intérêt de rechercher ou de fuir. Cette espèce d'émanation, qui s'exhale du corps de tout être animé, est même un guide beaucoup plus sûr que la vue pour diriger les animaux carnassiers dans la recherche de leurs proles, et pour donner à ces dernières le moyen d'échapper à leur ennemi.

FUMETERRE, genre de plantes de la famille des papavéracées, ayant pour caractères: Un calice de deux pièces et caduc, une corolle composée de quatre pétales, irrégulière et comme labiée; six étamines diadelphes; un ovaire supérieur surmonté d'un seul style. En général, les tiges des fumeterres ne s'élèvent pas très-haut, et deux espèces seulement ont des seurs un peu grandes : l'une est indigène, c'est la fumeterre bulbeuse (fumaria bulbosa, Linné); l'autre est originaire du cap de Bonne-Espérance. Parmi les indigènes, l'espèce officinale (fumaria officinalis, Linné) est la plus commune : on la trouve dans les cultures, les haies, etc. Ses tiges, grêles et rameuses, ne s'élèvent tout au plus que de trois décimètres, et les feuilles surcomposées, les fleurs, très-petites et sans éclat, n'attirent point l'attention d'un spectateur qui n'est ni botaniste ni médecin. Le cultivateur voudrait débarrasser ses champs de toutes ces plantes parasites qui usurpent le sol et étouffent dans leur croissance le blé et d'autres céréales utiles ; mais les semences de la fumeterre, comme celles des coquelicots, des bluets, etc., échappent, par leur extrême petitesse, aux opérations de nettoyage des grains. La seule espèce dont on pourrait s'occuper plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent est la fumeterre bulbeuse:

ses sieurs s'embelliraient peut être par la culture; et il semble que sa racine devrait être soumise aux mêmes expériences que celles des orchis, de la bryone, des arums, et d'autres plantes, qui sourniralent, au besoin, soit des aliments, soit des matières dont les arts pourraient tirer parti. FERRY.

FUMEUR, celui qui aspire et expire habituellement de la fumée de tabac, au moyen de cigarres, de cigarettes

et surtout de pipes.

FUMIER, le plus abondant et le plus précieux de tous les en grais, d'une action sécondante supérieure à celle des matières végétales, moins puissante et moins rapide que celle des matières animales pures, mais beaucoup plus durable. Il est de nature mixte, végéto-animale, composé de pailles, d'autres tiges ou seuilles de plantes qui, ayant servi de litière aux animaux domestiques, sont imprégnées de leurs exhalations, imbibées de leur urine, et mélangées avec leur fiente; les liquides qui s'en écoulent en font aussi partie. Tel est le sens du mot fumier dans son acception la moins étendue; mais ordinairement on l'applique à l'ensemble des produits végétaux et animanx qui en forment la masse dans une exploitation rurale bien entendue. Alors il se compose du sumier proprement dit, de la siente des volailles et des pigeons, des résidus prevenant de la fabrication du vin, du cidre, de l'huile, etc., de la chair, des os et du sang des animaux; de toutes les plantes coupées en vert qui poussent dans les fossés et les endroits marécageux de la ferme, des vases retirées des fossés et des mares, des sciures de bois, des cendres, de la suie, des criblures, etc., des eaux grasses, des eaux alcalines, du jus de fumier, des terres franches imbibées de sucs végétaux on animaux à l'état de décomposition putride, du produit des fosses d'aisance, etc.

Le sumier proprement dit offre de grandes dissérences selon les animaux qui le produisent : le fumier de cheval, divisé, d'une fermentation prompte et facile, pousse activement la végétation; il convient surtout dans les terres fortes et argilenses; oelui de vache, beaucoup plus compacte, est d'une fermentation lente et s'applique surtout aux terres sèches et maigres, auxquelles il denne du corps, le fumier de cochon jouit à peu près des mêmes propriétés que le précédent, mais à un moindre degré; le fumier de mouton, de chèvre, etc., composé de paille imbibée d'urine, et de crottes dont les molécules adhèrent fortement, est plus actif et plus durable dans son action sur les plantes que les autres sumiers. Le mélange bien égal des trois premières espèces forme une masse d'une fermentation sacile et régulière, et produit un engrais consommé, d'une qualité excellente. Selon les habitudes locales, la nature des terres et la quantité d'engrais produite, le fumier s'emploie : 1° à l'état frais avant que la fermentation s'y soit développée; 2º à moitié consommé; 3º à l'état de pâte onclueuse et dense; 4° enfin, à l'état de terreau, meuble et pulvérisé. De ces quatre procédés, lequel est présérable? Pour la solution de cette question, il est nécessaire d'examiner le mode J'action de chacun.

Par ses pailles longues ou ses autres tiges végétales, le fumier frais, répandu dans les terres au sortir des écuries ou quelques semaines après sa formation, soulève et divise la terre, et y ménage des canaux souterrains pour l'écoulement des eaux; par les urines et les excréments qu'il renferme, il échausse les plantes et leur fournit des sucs. Mais toutes les matières végétales non décomposées n'agissent d'abord que d'une manière mécanique; elles se convertissent lentement en terre végétale, parce que la fermentation putride n'en précipite pas la décomposition.

Dans le sumier à moitié consommé, la sermentation a déjà produit des changements notables, la combinaison des matières animales et végétales est commencée; elles sont moins distinctes l'une de l'autre; la paille, en partie divisée, saturée de sucs qui lui donnent une couleur brune, en partie confondue avec les matières animales pour sonner un tout homogène, présente immédiatement la nourriture aux végétaux par la portion en combinaison inlime avec les ma-

tières animales, en même temps qu'elle agit encore mécaaiquement par la portion non convertie. Le temps nécessaire à la confection de ce fumier varie de six semaines à trois mois, suivant les espèces qui entrent dans la composition de la masse, et aussi selon la position et les circonstances atmosphériques.

La fermentation a cessé, la température s'est abaissée, la masse entière est homogène ou à peu près, la couleur uniformément brune ou noire : nous avons du fumier consommé ou du terreau. Le premier forme une pâte onctueuse ; le second, moins pourvu d'humidité et de parties grasses, et divisé : c'est l'essence de l'humus. L'un et l'autre sont dans leur ensemble un aliment tout préparé pour les plantes. Le fumier frais pour arriver à cet état perd environ les trois

quarts de son volume.

De là nous concluons que : 1° à volume égal, le furnier consommé est préférable au fumier frais pour la production immédiate; 2º dans les exploitations où le fumier est en grande abondance, le frais est préférable au consommé, parce que la décomposition s'opérant avec lenteur, son action est plus durable; 3° il convient toujours mieux dans les terres fortes et argileuses, à cause de l'action mécanique que sa composition exerce sur elles; 4° il convient moins que le demi-consommé dans les terres de consistance et de qualité moyennes; 5° dans les fermes qui produisent peu de fumier, le consommé est préférable, parce que les végétaux ont immédiatement besoin pour leur accroissement de tous les sucs que l'engrais peut fournir; 6° on peut poser comme principe général, toutes choses égales d'ailleurs, que l'action sécondante des sumiers et des autres engrais est d'autant plus rapide qu'ils sont plus divisés, plus réduits, et que la durée de cette action est en raison inverse de leur division; 7º enfin, les fumiers longs ou demi-consommés, épandus immédiatement, doivent être recouverts, afin que leur décomposition s'accomplisse et qu'ils imprégnent la terre des sucs qu'ils renferment; les fumiers consommés, les terreaux, les poudrettes, la colombine, la pouline, en un mot tous les engrais divisés, sont plus productifs lorsqu'ils sont jetes également sur les terres ensemencées, vers la fin de l'hiver, ou sur les plantes en vegétation, au commencement du printemps.

La production et la sabrication du sumier, cette branche sans contredit la plus importante de l'industrie agricole, puisqu'elle est le point de départ et la source de toute production du sol, est encore à naître dans une grande partie de la France. Et cependant, ne serait il pas possible aux fermiers, par la mise de leur industrie, de leur activité, seuls capitaux disponibles ie plus souvent, d'augmenter, de doubler même les sumiers? Examinons : quel aspect présente la serme et ses abords? Autour des écuries, les sossés, les mares qui servent d'abreuvoir, remplis de fange et d'une eau dont la couleur et l'odeur infecte annoncent la présence de matières animales en décomposition; derrière les murs, les haies de cloture, des matières fécales, qui augmentent l'infection; dans l'intérieur de la cour, le fumler jeté au hasard, abandonné aux volailles, aux cochons, broyé et dispersé par le bétail, par les voitures et par les gens de la ferme, alternativement brûlé par le soleil et lavé par la pluie ; des cloaques où séjourne et se dissipe la partie liquide de l'engrais ; dans les étables, un sol inégal, humide, des tas de siente amassée depuis des mois, des gaz suffoquants; ailleurs, les débris et les racines du chanvre, du lin, les fanes des pommes de terre, les feuilles des arbres, les herbes, qui poussenf dans les lossés, dans les parties marécageuses de l'exploitation, se dessèchent et perissent sans utilité, etc. On n'en fini-rait pas si on voulait énumérer toutes les matières végétales ou animales qui se perdent ainsi (voyez Bassecoun).

Que le fermier, avant de penser à produire de nouveaux engrais, s'applique à conserver ceux qu'il possède; qu'il recueille et entasse tout ce qui est fumier ou peut le devenir, qu'il y veille comme un avare à son trésor: là seulement

se trouve pour lui la source de l'aisance, du bien-être et même de la richesse. Alors il pourra profiter des savantes lecons des maîtres : la masse des fumiers utilisés sera doublée. Qu'aura-t-il à faire pour arriver à ce but? 1° Creuser à une profondeur de 0^m,50 à 1 mètre, sur le point de la cour le moins exposé au soleil et aux courants d'air, ou mieux au dehors, si la disposition des lieux le permet, une fosse proportionnée à la quantité probable des fumiers, sur un plan légèrement incliné; 2° revêtir le fond d'une couche argileuse; 3° pratiquer à l'une des extrémités basses un trou pour servir de réservoir aux engrais liquides; 4° placer sur un point reculé, derrière les bâtiments, des latrines pour le service de toutes les personnes de la ferme : un tonneau garni d'anses remplit très-bien cet objet; 5° sortir le fumier des écuries une fois par semaine, ou au moins tous les quinze jours , le répandre dans la sosse unisormement, sans trop le fouler (le fumier des bergeries se conserve à part); 6° disposer le sol des écuries et des étables de telle sorte qu'il donne écoulement aux urines vers la fosse destinée aux engrais liquides; 7° recueillir avec soin toute matière animale ou végétale, et la déposér selon sa nature dans l'un des trois réservoirs principaux; 8° rassembler à part la fiente des volailles et des pigeons, la sécher, la réduire en poussière et la conserver pour l'usage.

Fumer une terre, c'est y répandre du lumier ou tout autre engrais. Quelle que soit la nature ou la consistance des matières fertilisantes, elles doivent toujours être répandues uniformément à la surface du sol. Les procédés de la main-d'œuvre varient selon l'espèce des engrais : la poudrette et toutes les substances de nature pulvérulente se sèment à la volée; le fumier est dispersé à l'aide de fourches; l'engrais liquide dont on n'a point formé de compost se répand avec un fonneau à arroser; les matières tirées des latrines, n'étant jamais utilisées sans être mêlées à la persent comme les autres substances pulvérulentes.

P. GAUBERT.

FUMIGATION. On désigne par ce substantif, firé du verbe latin fumigare, réduire en fumée, une médication appliquée sous la forme de vapeur ou de gaz, et qui est très usitée, soit pour prévenir des maladies, soit pour les guérir. Les fumigations qu'on emploie dans un but préventif se composent de diverses substances dont les modes d'agir sont très-variés; la plus simple est la fumée engendrée par la combinaison du bois, de la paille, etc. Elle était employée et recommandée anciennement dans les villes où des épidémies pestilentielles se manifestaient : d'abord, ces sumigations savorisent le renouvellement le l'air; elles penvent ensuite avoit de l'efficacité, en atténuant l'activité des miasmes par la division; elles peuvent encore agir chimiquement, car la fumée, surtout celle du bois, recèle des principes actifs, l'acide pyroligneux et la créosote. L'eau réduite en vapeur peut également atténuer les miasmes en les divisant, mais elle peut aussi plus probablement leur servir de moyen d'expansion, et ce sluide est vraisemblablement le véhicule qui entraîne dans l'air, par le concours de la chaleur, des émanations putrides provenant de sub-stances animales et végétales; les sièvres intermittentes, la fièvre jaune, n'ont peut-être point d'autre source. Une fumigation pratiquée communément dans la chambre des malades est celle qu'on forme en brûlant des baies de genièvre sur des charbons ou sur une pelle rougie au feu : elle n'a cependant pas la propriété d'assainir l'air, elle fournit seulement un arôme agréable, mais tout à fait inefficace : elle est aussi fnactive que les fumigations qu'on produit avec du sucre, des clous furnants, de l'encens et dissérents parlums qui affectent même péniblement plusieurs individus. Le vinaigre n'est pas beaucoup plus convenable.

Les fumigations usitées comme moyen de traiter un grand nombre de maladies sont aussi nombreuses que variées: on les emploie surtout sons le nom de bains de vapeur, et divers appareils ingénieux ont été inventés pour

appliquer cette médication, soit locatement, soit généralement, même dans un lit, sous forme humide ou sous forme sèche. Les fumigations humides sont fournies par divers liquides, habituellement par l'eau bouillante, seule ou chargée de différentes substances. L'alcool est souvent aussi employé à cet effet. Les sumigations sèches sont fournies par l'air échauffé dans des espaces plus ou moins circonscrits, et auquel on mêle diverses substances, notamment le soufre, le campure, le benjoin, quelquesois le mercure. Sous l'une ou l'autre forme, la médication est appliquée dans une sorte d'étuve où les individus sont entièrement placés, ou seulement jusqu'à la tête. Ces sumigations sont fréquemment employées pour le traitement des maladies cutanées et pour un grand nombre d'affections internes; comme elles exercent sur la peau, même par le calorique seul, une excitation puissante, on parvient par ce moyen à dévier des affections internes et chroniques.

Les fumigations qu'on administre localement sont encore simples ou composées, humides ou sèches; ainsi on dirige sur telle partie une colonne d'eau en vapeur ou d'air échaussé. Un procèdé banal pour agir sur la tête est de la couvrir avec une serviette, tandis qu'on la tient au-dessus d'un vase cempli d'eau bouillante. On y a recours très-fréquemment pour remédier aux rhumes de cerveau ou coryzas : cette sumigation produit une excitation très-vive, et dent l'action nous paraît être plutôt nuisible qu'utile. On a plusieurs sois tenté de diriger dans la poitrine des sumigations, asin de combattre les assections pulmonaires; l'expérience n'a jamais consistenté les espérances sondées sur cette médication, qui paraît d'abord très-rationnelle, et qu'il est facile d'administrer.

D' Chardonnusa.

FUMISTE, ouvrier qui s'occupe du soin et de la constraction des cheminées, poëles, fourneaux et calorifères. Le sumiste construit les âtres, pose les rideaux, les tuyaux, place les grilles, ramone les cheminées, etc. Ses outils sont le marteau-hachette des maçons, avec lequel il taille surtout la brique, la truelle, un petit râteau à main avec lequel il gratte l'intérieur des cheminées, une échelle et des cordes. Il commande en général à un tôlier les objets de tolerie dont il a besoin. Il marche sur les toits, grimpe dans les cheminées avec l'adresse d'un chat; mais en genéral il est routinier. Du reste, il faut le dire, les savants se sont peu occupés des moyens de découvrir et de faire disparaître les causes qui rendent les cheminées fumeuses ; et quoique les sciences physiques et chimiques aient fait des progrès extraordinaires, l'art du fumiste est encore très-imparfait; à Paris, la plupart des fumistes sont italiens.

FUMIVORE (de fumus, fumée, et vorare, dévorer). Ainsi qu'il a été dit à l'article Funde, si le combustible était complétement brûlé, il ne monterait dans le tuyau de la cheminée que des sluides invisibles et point salissants Comme il est impossible d'atteindre ce but dans les foyers ordinaires, on s'est livré à la recherche de systèmes de calorifères dans lesquels la fumée, traversant de haut en bas la masse du combustible, puisse sortir débarrassée de toute impureté salissante. Dalesme est le premier qui, en l'année 1686, ait tenté avec quelque succès une expérience de ce genre : son appareil était simplement un tuyau composé de trois parties, une horizontale et deux verticales. Le tuyau horizontal était échancré en son milieu et portait un bout de tuyau qui servait de foyer. C'est là que Dalesme plaçait le combustible, lequel produisait de la sumée à l'ordinaire quand les orifices supérieurs des tuyaux verticaux étaient fermés; mais si l'on ouvrait un de ces orifices, la sumée plongeait dans le combustible, s'y brûlait, et il ne sortait par l'orisice ouvert que des sluides invisibles, pourvu que le seu sût alimenté par deux petites bûches; car, chose singulière, sitôt qu'on retirait une de ces bûches, la fumée paraissait, elle disparaissait quand on remettait la même bûche. Les combustibles qui répandent naturellement certaines odeurs les perdaient dans cet appareil, mais seulement au moment où le seu était bien allumé. Il ne se produisait pas de sumet

non plus lorsque les deux orifices étaient ouverts; alors le courant des gaz ascendants se partageait entre les deux tuyaux verticaux, pourvu qu'ils eussent la même hauteur et la même température.

Nos grands appareils fumivores ont depuis été bien perfectionnés. On peut les ranger en trois classes: 1° ceux dans lesquels, sans rien changer d'ailleurs au fourneau, on brûle la fumée au moyen d'un ou de plusieurs jets d'air arrivant par des ouvertures ménagées en diverses parties du fourneau, ou à l'aide de l'appet de la cheminée; 2° ceux dans lesquels on fait usage de courants d'air forcés ou de jets de vapeur; 3° ceux qui sont pourvus, soit de plusieurs grilles, soit d'une seule grafe mobile avac trémie ou distributeur mécanique pour le chargement du combustible. Les appareils de la première classe sont les plus simples et les moins coûteux.

Teysédes.

FUNAMBULE. Voyez DANSEUR DE CORDE.

FUNAMBULES (Théâtre des). Ce petit théâtre du boulevard du Temple fut ouvert par tolérance en 1816. On y dansait sur la corde et on y jouait des pant o mimes. La révolution de 1830 lui permit de supprimer les danses de corde; mais il eut le bon esprit de ne pas renoncer à ses pantomimes, arlequinades où le jeu spirituel et fin de son mime, Debureau, suffit longtemps pour attirer un public nombreux. Bien plus, les dispensateurs de la renommée s'étant épris du célèbre Pierrot, amenèrent à son théâtre les gens désœuvrés et les curieux jalonx de suivre la foule. Cependant, en 1845, le préset de police menaça l'existence de ce spectacle populaire. On disait alors qu'il y avait trop de théâtres à Paris : on pensa naturellement à fermer les plus petits; et puis la salle des Funambules n'était pas dans les conditions d'isolement exigées par les règlements. Pierrot eut de bons défenseurs; la mesure fatale sut ajournée. La révolution de Février survint, et l'on n'en parla plus. Mais le theatre des Funambules perdit son Pierrot bien aimé, et le jeune Debureau n'hérita que de quelques-unes des qualités de son père. Ce théâtre a été démoli en 1862.

FUNCHAL. Voyez Maders. FUNDUCK. Voyes Fondouck.

FUNEBRE (Oraison). Voyez Oraison Funebre.

FUNEBRES (Jeux). Homère et Virgile offrent de belles descriptions de ces jeux. Pline en attribue l'établissement à Acaste et à Thésée, qui fondèrent dans l'isthme de Corinthe des jeux à la mémoire d'Archémore. Les Romains, imitateurs des Grecs, ajoutèrent à la pompe des su nérailles des combats de gladiateurs, appelés bustuaires. Les jeux sunèbres étaient les seuls qu'on pût saire célèbrer sans être magistrat. On y assistait vêtu de noir; les semmes en étaient exclues. Dans ceux que P. Scipion, le premier Africain, décerna dans Carthage à la mémoire de son père, on vit des individus de haute extraction se présenter pour combattre à la place des gladiateurs. Deux princes africains, Corbis et Orsus, profitèrent de l'occasion pour décider par la voie des armes à qui la ville d'Ibes, qu'ils se disputaient, serait adjugée, et ils luttèrent à outrance à la vue de l'armée romaine. Les jeux sunèbres se nommaient aussi novemdiales, parce qu'on les célébrait ordinairement neuf jours après la mort. Ils étaient militaires, ayant été imaginés dans l'origine pour honorer la mémoire des guerriers, ou sub-stitués plus tard aux sacrifices de prisonniers et d'esclaves.

Th. Delbare.

FUNÉRAILLES (du latin funus, au pluriel funera, ou funes, funiculi, torches, cierges; ou du grec çovòc, mort). Ce sont les cérémonies dont on entoure le cercueil de l'homme; c'ost le dernier devoir rendu à celui qui a cessé de vivre. L'histoire atteste que partout, dans tous les temps, leculte des morts a été consacré par la religion, la morale et les lois. Chez les Égyptiens, à la perte d'un roi le deuil était général pendant soixante-dix jours, on interrompait le cours de la justice, les temples se fermaient; aucun jeu n'était célébré. Tout le monde s'abstenait de bains, de longs repas, de vin, même de nourriture cuife. Une fois cha-

que jour, les cheveux souillés de poussière et le visage teint de sang, 300 personnes, hommes et femmes, parcouraient la ville, remplissant l'air de cémissements et chantant les belles actions du roi. Les mêmes cérémonies s'observaient, sur une échelle plus restreinte, dans les funérailles privées. Il y avait dans toutes cela de particulier que les fernmes, séparées des hommes, se couvraient le visage d'ordures, et, suivies de leurs voisins et de leurs proches, erraient, les seins nus, par les rues et les carrefours, se frappant la poitrine et se déchirant les joues. Les Egyptiens embaurmaient leurs momies pour leur faire traverser le lac Achérusie. Auparavant, quarante juges, assis au bord du lac, exarmimaient les bonnes et les mauvaises actions du défunt. Chacum avait le droit de l'accuser devant les juges et de révéler les secrets qu'il connaissait de lui. Les rois eux-mêmes pouvaient être accusés par le dernier de leurs sujets.

Les sunérailles des Hébreux étaient moins longues, mais presque aussi solennelles. Elles duraient sept jours pour les deuils privés, et se prolongeaient quelquefois jusqu'au trentième jour pour les princes et les rois. Pendant ce temps, les Juiss jeunaient, s'arrachaient les cheveux ou se les rasaient en forme de couronne. Ils marchaient pieds et tête nus, et couchaient sur la cendre, se revêtaient d'un cilice tissu de poil de chèvre et de chameau. Leur douleur s'exprimait par des lamentations et des hymnes funèbres en l'honneur du mort dans le genre des plaintes de David sur Saul et Abner, ou de Jérémie sur le roi Josias; des femmes, appelées lamentatrices, chantaient ces hymnes. L'Évangile nous apprend en outre qu'il y avait des joueurs de slûte, loués pour mêler le son de leurs instruments aux bruits de la soule dans la maison du mort. Le corps, embaumé d'aromates et de parlums précieux, était enveloppé de linceuls ; un suaire couvrait la tête, et on le portait ainsi au milieu des cris de douleur, dans le monument. Quel-ques passages du Livre des Rois, des Paralipomènes et de Jérémie nous apprennent qu'on brûlait aussi quelquesois les corps.

Les anciens peuples pratiquaient, en général, des sunérailles longues et solennelles; il en faut peut-être excepter les Perses, qui, au dire de Diodore de Sicile, de Quinte-Curce, de Sextus Empiricus, de Strabon, avaient d'étranges céré-monies : à la mort de leur roi, par exemple, ils éleignaient partout le seu sacré, et pendant cinq jours se livraient à toutes les sortes de débauches. Les Thraces riaient et jouaient aux funérailles : ils n'avaient de pleurs que pour les enfants à leur naissance, regardant sans doute la mort comme le termedes maux qui commencent avec la vie. Les Troglodytes attachaient la tête du mort à ses pieds et lui jetaient des pierres, avec de grands éclats de rire, jusqu'à ce qu'il en fût tout couvert; alors, sur le monceau, ils plaçaient une corne de bouc, et se retiraient joyeux dans leurs antres. Bien des fables ont été inventées sur les funérailles des peuples anciens les moins civilisés. Les Massagètes, quelques tribus de l'Asie, les Sidoniens, les Indiens, les habitants du Pont et du Caucase, les Hircaniens, auraient, à en croire ces récits, dévoré leurs parents, ne sachant mieux les honorer qu'en leur servant de tombeau. Quelques nations alors presque sauvages, entre autres les Ethiopiens, les jetaient aux poissons, qui en faisaient leur nourriture habituelle, voulant leur rendre ce qu'ils en avaient reçu, comme nous rendons à la terre les corps qu'elle a formés.

Les Grecs et les Romains ne le cédaient en rien dans le deuil extérieur aux Égytiens et aux enfants des patriarches. Dès que les Grecs avaient fermé les yeux du mort, mis dans sa bouche la plèce d'airain pour Caron, l'obole, le &uvinn, ils le lavaient avec de l'eau tiède mélée de vin, versaient de l'huile sur tous ses membres, et le déposaient sous le vestibule de la maison, revêtu de ses plus beaux habits, couronné de fleurs, couché sur un lit, à côlé duquel on déposait un vase plein d'eau et un pinceau formé de cheveux. La religion catholique a conservé de ces usages. Des hommes chantaient oe que les Grecs appelaient ladauoi. Après eux.

les femmes, tour à tour, à commencer par les plus proches parentes, s'avançaient, et, tenant d'une main la tête du mort, donnaient avec l'autre tous les signes d'une vive douleur, déchirant leurs vêtements et leurs seins, répandant sur le cadavre leurs cheveux coupés, souvent même arrachés. Les hommes se coupaient la barbe et les cheveux, ne conservant qu'une petite couronne comme les Hébreux. Alexandre, qui pour les funérailles d'Éphiestion dépensa environ sept millions de notre monnaie, tit raser non-seulement les bommes, non-seulement les chevaux et les mulets, mais acore plusieurs villes. Dans les principales contrées de la Grèce, ces cérémonies duraient neuf jours; le dixième, on brûlait le cadavre et l'on en recueillait les cendres. Cependant, l'inhumation y fut plus usitée que partout ailleurs. Quand on brûlait le corps, des hommes, vêtus de deuil, la tête voilée, précédaient le défunt, que suivaient des femmes sous les èmes vétements lugubres, mais le visage découvert et les cheveux épars. On marchait au bruit des flûtes et des cymbales. Des chants tristes s'élevaient çà et là; tous les istants jetaient des fleurs sur le cercueil, et l'on portait les armes, les vêtements et les bijoux du mort, avec les présents de ses proches et de ses amis. Le cadavre était déposé sur le bûc her, qu'on avait couvert de sleurs. Les prêtres immolaient des victimes, dont ils versaient la graisse sur le corps, afin qu'il brûlât plus vite; ils plaçaient encore autour, des vases pleins de miel et d'huile. Si le défunt était un grand général, douze captils étaient égorgés, comme des animaux, pour lui servir d'esclaves chez les morts, et le seu consumait les victimes, les présents et les rameaux verts qu'on jetait au bûcher, en signe de la victoire remportée sur les peines de la vie. On se retirait en prononçant à haute voix le nom du trépassé, auquel on disait un éternel adieu; puis le lendemain on enfermait dans des urnes mortuaires les cendres et les os. Les cérémonies funèbres étaient encore suivies de sacrifices commémoratifs, de libations, de festins, de jeux, d'apothéoses.

Les funérailles des Romains ressemblaient beaucoup à celles des Grecs : elles variaient suivant l'âge, la condition, le lieu et le genre de mort. Les enfants qui n'avaient pas encore de dents ne pouvaient aspirer à l'honneur ni d'une oraison funèbre ni d'un bûcher : les parents les suivaient avec des torches. Nous voyons dans Ovide que les mères elles-mêmes portaient leurs petits enfants. Pour les jeunes filles qu'une mort prématurée enlevait à leur famille, les funérailles élaient fumultuaria, c'est-â-dire faites à la hâte, en quelque sorte improvisées. Les joueurs de slûte assistaient aux sunérailles de ceux qui mouraient dans un âge moyen; la trompette précédait les morts dans un âgé plus avancé. On portait les semmes à bras, les hommes sur les épaules. Les pauvres et les plébéiens étaient livrés à quatre vespilles pour être brûlés ou inhumés sans pompe, tandis que rien n'éga-lait la magnificence et la somptuosité des funérailles des riches. Coux qui mouraient à l'armée ou en exil, étaient privés des cérémonies dont ils auraient été l'objet dans leur patrie; car la loi des Douze Tables défendait de recueillir les os d'un mort pour lui saire ensuite des sunérailles. Mais on permettait de couper un membre d'un guerrier mort, et de lui rendre les honneurs sunèbres, en l'absence du reste du corps. Les cendres pouvaient aussi être rapportées dans la patrie. Les cérémonies différaient enfin selon le genre de mort : ceux qu'avait frappés la foudre étaient confiés aux aruspices, qui les convraient seulement de terre. Mais on viola quelquefois la loi de Numa à ce sujet : ainsi, nous lisons que Pompée Strabon, père du grand Pompée, obtint des funérailles publiques, quoiqu'il eat été tué par la foudre. Comme c'était une honte de se suicider, les Romains avaient coutume, en convoquant leurs amis pour les obsèques, de les avertir que le défunt ne devait la mort ni à la violence, ni à un meurtre, ni au poison.

Leur deuil public et particulier était, à peu de chose près, selui des Égyptiens et des Grees. Comme ces derniers, ils levaient et embaumaient les corps. Comme eux aussi, cou-

vrant le mort de vétements convenables à sa condition et à sa dignité, ils le plaçaient dans un vestibule de manière à ce qu'il semblat regarder deliors, les pieds tournés vers la porte. Près du lit étaient une cassolette où brûlaient des odeurs, des torches en cire allumées, et un vase d'eau lustrale. Le gardien du mort était un des membres de la famille des libilinaires, ou ministre de Libitine, décesse qui présidait aux funérailles. Des serviteurs en deuil entouraient le cadavre et renouvelaient leurs cris de douleur avec ceux qui arrivaient. On lisait au peuple, ou l'on affichait à la porte de la maison, des éloges composés par des poêtes et des oraleurs en l'honneur du détunt. Dès qu'une semaine s'était ainsi écoulée, on invitait le peuple aux funéralles par ces paroles : N. Quiris letho datus est; ad exequias quibus est commodum ire, jam tempus est; Ollus ex ædibus effertur. Le corps était porté sur un lit entouré de somptueuses draperies; des sonneurs de trompettes le précédaient, mélant des chants lugubres aux sons tristes de leurs instruments. Ces trompettes étaient regardées comme souillées, et devaient être purifiées deux fois l'an, le 10 des calendes d'avril et de juin, par l'immolation d'une jeune brebis. Puis, venaient les amis, les insignes glorieux, les présents, etc., comme chez les Grecs. Plus il y avait d'affranchis, plus les cérémonies étaient pompeuses.

A tant de choses graves se mélaient malheurcusement d'autres choses grotesques : Devant le lit funèhre dansaient les mimes; l'archimime, représentant le défunt, imitait ses gestes, sa voix, ses manières. Cette danse, souvent indécente, s'appelait sicinna. Des hommes, ordinairement les plus honorables de la cité, portaient le lit du mort sur leurs épaules. Quelques sénateurs et des vestales portèrent Sylla; des envoyés de la Macédoine, Paul Émile; Métellus fut porté par ses sept fils, dont trois étaient consulaires, deux avaient triomphé, un avait été censeur, et le dernier exerçait encore la préture. L'héritier du mort, avec ses longs vêtements noirs à franges de pourpre, menait le deuil; derrière suivaient les femmes, marquant leur douleur par les signes que nous avons décrits chez les Hébreux et les Égyptiens; enfin, le peuple, avec des torches, des cierges, des habits noirs, fermait la marche. Quand on arrivait à la tribune aux harangues, le cortége s'arrêtait pour entendre l'oraison funèbre, faite par un parent ou un ami. Lorsque le corps était arrivé sur le bûcher, ordinairement composé de bois odorants et en général consacrés aux morts, on l'arrosait de divers parfums. Celui qui avait fermé les yeux du mort les lui rouvrait, afin qu'il regardat le ciel, lui versait dans la bouche un breuvage, et lui disait le dernier adieu, qu'on répétait ordinairement ainsi : Vale, vale, vale! nos le ordine quo natura permiserit sequemur. Le reste ressemblait beaucoup aux cérémonies des Grecs, si ce n'est que les Romains avaient de plus que les Grecs des combats de gladiateurs (poyez Bustuaires), et que le sang humain, qui avait déjà quelquetois coulé sur leurs bûchers, coulait encore après dans des jeux sun è bres. Les sacritices s'appelaient feriæ; ils comprenaient les novemdiales, les denicales, les tertiz, les trigesimz, les feralia, et les inferiæ.

Les Gaulois avaient des funérailles presque aussi magnifiques que les Romains; mais elles étaient de longue durée.

Dans les temps modernes, comme sous la domination romaine, comme chez tous les peuples du monde, à de rares exceptions près, les derniers devoirs rendus aux morts ont constitué un culte solennel et poétique. Ceux qui ne l'observaient pas étaient regardés comme des sacriléges, comme des insimes. Les peuples les plus séroces oublisient leur

servaient pas étaient rogardés comme des sacriléges, comme des infames. Les peuples les plus séroces oublisient lour cruaulé à ces moments suprèmes. Les Cannibales se réunissaient pour pleurer un jour et une nuit; et, comme la plupart des nationssauvages, ils emportaient avec eux les os de leurs pères. Les voyageurs dans la Nouveau Monde nous ont révélé l'histoire de bocages de la mort, les semmes suspendant leurs enfants morts aux branches couvertes de seurs et de verdure, coutume que pratiquaient, du reste,

anssi, bien auparavant, quelques peuplades scythes, qui suspendaient au tronc des arbres les corps de leurs pères; les habitants de la Colchide, qui les plaçaient aux branches les plus élevées; les Goths, qui attachaient dans les branches leurs morts, mais aux chênes seulement. Chez plusieurs nations antiques, comme chez les Égyptiens, c'était se rendre coupable d'une impiété monstrueuse que de laisser un cadavre sur un chemin sans le couvrir de terre; et le plus grand des sacriléges était de renverser des tombeaux ou de répandre cà et la les cendres et les os des morts. La religion catholique, en s'emparant de certaines cérémonies grecques et romaines, offre quelque chose de plus grave et de plus profondément douloureux dans ses chants lugubres du De profundis, du Dies ira, du Miserere, où la crainte et l'espoir luttent sans cesse, nous montrant les récompenses éternelles ou les châtiments qui n'auront pas de fin. Mais on regrettera toujours qu'une religion d'égalité ait des sunérailles qui different pour les riches et pour les pauvres; on regrettera surtout ces fosses communes où les os des pauvres, ces amis de Jésus-Christ, dorment pêle-mêle confondus, tandis que tout près se pavanent orgueilleusement les tombeaux des riches. Les lieux des sépultures, placés aux portes des villes, ont de profondes terreurs et de salutaires enseignements. La ville des morts se trouve à la sortie de celle des vivants. Le pèlerinage est court; la vie est un chemin battu; et les tombeaux qu'on voyait çà et là le long des voies romaines offraient également une sublime image à méditer. Victor Borgau.

FUNFRIRCHEN (en hongrois Pécs), siège d'évêché et ches-lieu du comitat de Baranya, est une des villes les plus belles et les plus agréablement situées de la Hongrie, quoique construite sans aucune régularité et avec une extrême confusion, comme c'était l'usage jadis. Ses édifices publics les plus remarquables sont : la cathédrale, vaste église ornée d'un grand nombre d'autels en marbre; le palais épiscopal, bâti dans le style italien et restauré depuis peu; l'hôtel de ville et du comitat, le lycée catholique, le gymnase et le séminaire. Funskirchen possède en outre de belles églises, une riche bibliothèque publique, une école industrielle, et un théâtre sur lequel on joue alternativement en hongrois et en allemand. La population, où domine l'élément magyare, et forte de 19,500 ames, s'occupe surtout de commerce et d'industrie, dont les produits en tous genres sont vivement recherchés dans le pays. Les vastes vignobles qui entourent la ville de tous côtés et produisent un vin compté au nombre des meilleurs qu'on récolte en Hongrie, sorment au si une branche importante d'industrie.

Funskirchen, ville sorte ancienne, était autresois bien plus considérable qu'aujourd'hui, et ses écoles jouissaient d'un grand renom. D'après des renseignements dignes de soi, plus de 2,000 étudiants de Funskirchen prirent part à la bataille de Mohaecz et 300 environ y périrent.

FUNGINE, partio essentielle des champignons. La fungine est blanchâtre, molle à l'état humide, fibro-celluleuse, d'une odeur et d'une saveur fades. A la distillation sèche, elle donne de l'ammoniaque. Quand on la traite par l'acide nitrique, on obtient du tannin, de l'acide prussique, de l'acide oxalique et une matière grasse.

FURCULAIRE (Os). Voyez CLAVICULE.

FURET, espèce du genre marte. C'est le mustela furo de Linné. Très-voisin du putois, le furet est long d'environ 0^m,38 quand il a acquis tout son développément; sa queue a 0^m,13. La couleur du poil est jaunatre, et ce poil est assez touffu. Les yeux sont roses, la tête très-étroite, le museau fin et legèrement prolongé vers l'orifice des narines, dont le bout est coupé obliquement. Les oreilles sont courtes, larges et droites. Quelques naturalistes ont pensé que le furet n'est qu'une espèce de putois; mais outre que la forme et les proportions du corps sont sensiblement différentes, le furet a quinze côtes de chaque côté, tandis que le putois n'en a que quatorze, et d'ailleurs ces deux espèces ne s'accouplent point ensemble. La femelle du furet,

sensiblement plus petite que le mâle, met bas deux de cinq à six petits. Il paratt qu'elle est d'une gran car si elle n'est satisfaite, elle meurt promptemen vements du furet sont fort agiles et habifuelleme D'un naturel ordinairement assez docile, la moind lui inspire des mouvements de la colère la plus s'ia plus singulière. Il répand alors une odeur exc fétide, dont il n'est absolument dépourvu dans auc Essentiellement carnassier, il suce plutôt le san times qu'il a saisies qu'il ne dévore leur chair. La originaire d'Afrique : il a été introduit en Espagne, a de Strabon, dans le but de réduire le nombre de dont, selon Busson, cette contrée est le climat na esset, il est l'ennemi naturel du lapin, et quoi volume trois ou quatre sois moindre, il l'attaque c sement et le désait toujours.

Les chasseurs se servent du furet pour faire dégi lapin des prosondeurs de son terrier; mais si l'on sèle le traqueur, ou si on ne le tient en laisse, en le dans le terrier, on court risque de le perdre : après copieux dont on lui a fourni l'occasion, il fait la sie la fumée même qu'on dirige dans le terrier ne sul toujours pour l'obliger à sortir; elle s'échappe d'ailles les ouvertures diverses du terrier. Le furet n'est qu'à demi domestique : il accepte la nourriture qui donne et prend de l'esclavage les commodités qu'il lu nit, mais à la moindre occasion il récupère sa liberté; funeste pour lui dans nos climats, car la rigueur de l le fait périr. Il ne se propage chez nous qu'à l'aide des que l'homme lui fournit. On l'élève dans des tonneaux, dement garnis d'étoupe. Les furets dorment presque c nuellement : ils ne s'éveillent que pour manger. Or nourrit de pain, de son, de lait, etc. BAUDRY DE BAI

FURETIÈRE (ANTOINE), auteur de fables, de satir de plusieurs ouvrages littéraires, n'est plus connu au d'hui que par son procès avec l'Académie Française, q bannit de son sein, et qu'il poursuivit à son tour par factums remplis de fiel et quelquesois d'esprit. Il naqu Paris, en 1620, suivit d'abord la carrière du barreau, et vint procureur fiscal de l'abbaye de Saint-Germain-des-Pi Il occupa cette charge durant plusieurs années. Ayant tenu l'abbaye de Chalivo, il y prit les ordres, ce qui l'empêcha pas de cultiver les lettres avec succès. L'Acadén le recut dans son sein en 1662. Fondée en 1635 par le ca dinal de Richelieu, elle commençait à exciter l'ambition d gens de lettres et à fixer l'attention publique. Chargée par s statuts de réglementer la langue, elle crut remplir un devo en s'occupant de la rédaction d'un dictionnaire. C'éta une œuvre longue et difficile, à laquelle concouraient tous se membres. Furetière, en trouvant l'exécution défectueuse, e surtout incomplète, conçoit le projet de publier un lexique de sa façon. Il sollicite un privilège du grand sceau pour autoriser son entreprise. Renvoyé par le chancelier à Charpentier, l'un de ses confrères, il trompe sa bonne soi en lui persuadant que cet ouvrage sera exclusivement consacré à la définition des termes des sciences et des arts. Le privilége est accordé, et l'auteur publie un premier essai, qui, en dévoilant sa ruse, soulève contre lui l'Académie, à laquelle il fait concurrence. Cité devant une assemblée extraordinaire, il y subit un interrogatoire minutieux, et Racine, Boilean, alors au nombre de ses amis les plus intimes, sont chargés de le disposer à abandonner son projet. En effet, ayant pris part à toutes les discussions, et soupçonné, non sans cause, d'avoir eu à sa disposition les cahiers du dictionnaire, il ne pouvait, sans manquer aux lois de l'honneur, entrer en rivalité avec sa compagnie. Il persista cependant, malgré le blame de ses protecteurs et de ses amis. L'un d'eux, M. de Nicolai, premier président du parlement, lui dit nettement que, comme juge et comme académicien, il ne pourraits'empêcher de le condamner : ce fut ce qui advint. L'Académie, impulssante à obtenir son désistement, prononça son exclusion.

Furetière en appela aux tribunaux, qui révoquèrent son

privilége en 1685, et au public, qui s'amusa de ses fac- | tums, sans approuver sa conduite. Il est facheux que les injures y tiennent trop souvent la place des raisons. La Fontaine surtout, qui avait cru devoir voter contre Furetière, y est abreuvé d'outrages calomnieux. Non content de le traiter d'Aretin mitigé, il l'accuse d'être lui-même l'instrument de son déshonneur, fondant cette accusation sur un de ses contes, où La Fontaine sait en badinant l'éloge de l'infidélité conjugale. Des attaques si violentes produisirent des réfutations du même genre. Il parut entre autres un dialogue en prose entre un académicien et un avocat, dans lequel l'insulte répond à l'insulte et la calomnie à la calomnie. On y raconte comment Furetière avait escroqué à sa mère 6,000 livres pour acheter la charge de procureur fiscal de Saint-Germain-des-Prés, puis, comment il avait abusé de sa place pour se faire résigner un bénéfice. On y dévoile l'artifice dont il usait à l'Académie pour s'approprier des jetons sans assister aux scances. Bref, on y passe en revue toute sa vie, que l'on sème de bassesses et d'infamies. A la guerre des factums se mêla celle des épigrammes, dont la violence grossière dépasse toute mesure. Cette longue querelle dura jusqu'à la mort de Furetière, arrivée en 1688.

Il n'avait pas en la satisfaction de voir la fin de son procès et l'impression de son dictionnaire, qui ne fut publié en Hollande qu'en 1690. Augmenté par Basnage et d'autres sa vants lexicographes, cet ouvrage peut encore être consulté avec fruit. De toutes les autres productions de notre auteur, la seule qui se lisc encore est son Roman bourgeois, peinture assez amusante des mœurs et des ridicules de cette classe, alors si différente de celle de nos jours. Quant à ses satires rimées et à ses fables, elles sont tombées dans l'oubli, quoique l'auteur se glorissat d'avoir inventé les sujets de ces dernières, tandis que La Fontaine ne pouvait se glorisser que de son siyle. Son Histoire des troubles arrivés au royaume d'éloquence est une allégorie trop obscure maintenant pour intéresser le lecteur. La prose de Furetière, plus vive et plus précise que celle de ses contemporains, mérite sous ce rapport d'être remarquée. Lié avant son procès avec Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, il brillait dans leurs réunions par la vivacité de son esprit. Racine lui doit, dit-on, quelques bons traits de ses Plaideurs, et il eut la plus grande part à cette débanche d'esprit, attribuée à Despréaux, dont la perruque de Chapelain est le sujet. SAINT-PROSPER jeune.

FUREUR, de mup, ousire, le seu. C'est en esset comme un seu dévorant les entrailles, qui allume la fureur dans les passions violentes, la colère, la vengeance, l'amour, la jalousie, la haine, le désespoir, et même le fanatisme religieux, patriotique et militaire, poussé à l'excès. Outre ces causes morales. la sureur peut être suscitée ou déterminée par des moyens physiques : une saim rongeante ravil les carnivores, et même les animaux les plus pacifiques, jusqu'à la sureur et à une sorte de rage. L'énergie du besoin de la propagation pendant l'époque du rut chez beaucoup d'animaux échauffe la furie belliqueuse entre les mâles rivaux. Il y a des fureurs utérines, ou nymphomaniaques dans plusieurs femelles, comme chez les filles de Prortus, les Messaiines, etc., surtout vers certaines époques. Les lempéraments impétuoux ou très-irritables, tels que les bilieux, les sanguins-nerveux ardents, éclatent souvent jusqu'à la fureur dans leurs affections les plus exaltées. Cet état d'exaspération se manifeste encore à l'occasion de l'ivresse, et sons des cieux brulants, ou durant les saisons les plus chandes. L'age de la vigueur y contribut vincipalement, puisque c'est aussi l'aga des grands attentats, le temps des plus redoutables manies. On observe parmi les constitutions hypochondriaques et hystériques que l'extrême mobilité de leur système perveux les transporte jusqu'à la fureur, même sans cause appréciable, ou par un simple malaise, par une disposition irascible. L'historien De Thou fait remarquer que les temps froids et secs stimulaient tellement la fibre lu roi Henri III, qu'alors il était mal monte et devenait surieux pour la moindre cause; il fit assassiner dans cette circonstance le duc de Guise.

La sureur peut être également le produit d'une sièvre ardente, du causus (de la frénésie), en faisant monter le sang au cerveau, comme dans un violent accès de délire ou de colère. Si ce n'est qu'un symptôme momentané, sans doute le danger est moindre; si la fureur persiste, elle peut dégénérer en manie redoutable, contre laquelle les bains, les saignées, le régime antiphlogistique ne sont pas toujours efficaces. En effet, il se manifeste deux sortes d'état furibond : l'un, avec chaleur, rougeur de la face, pouls élevé, exhalation halitueuse, vive explosion de courroux, mais capable de se dissiper, quoiqu'il puisse en survenir une hémorrhagie, un coup de sang; l'autre pâle, concentré, morne, ou taci-turne, est plus nerveux, plus profond, plus dangereux, plus capable de crimes. Celui-ci fait crever le cœur ou de gros vaisseaux; son dépit souvent caché cause des anévrismes; il se conserve longtemps et toujours avec péril. Il y a donc beaucoup d'inconvénient à s'abandonner aux passions irascibles; elles peuvent dégénérer en rage homicide, comme on en a vu de terribles exemples. Horace n'a-t-il pas dit :

Ira furor brevis est : animum rege, qui, nisi parêt, Imperat : hune frenis, hune tu compesce catene.

Cette ardente passion tyrannise principalement les âmes surtout faibles, s'il s'y joint une profonde susceptibilité des organes, comme dans le sexe féminin. Écoutez Virgile:

Notumque furens quid femina possite,

Telle est la jalousie, le désespoir d'une amante abandonnée, méprisée ou trahie : la femme alors n'écoute plus rien, elle invoque sa mort ou la vengeance, comme Hermione outragée. Les âmes magnanimes ne succombent pas d'ordinaire à ces faiblesses. La raison supérieure ressaisit son empire, ou ne s'enstamme, comme Caton d'Utique, que pour de plus nobles causes. Cependant, le patriotisme poussé jusqu'au sanatisme, comme la religion, peuvent s'exalter jusqu'à la fureur dans des combats sacrés : le martyr vole au supplice, l'innocent à l'échasaud, pour la Divinité, pour la justice, noble surie qu'on respecte jusque dans ses erreurs, comme celle du guerrier s'ensevelissant, à la manière de Samson, sous les ruines mêmes de son triomphe.

J.-J. Viaev.

Par exagération, on dit faire fureur en parlant d'une personne ou d'une chose qui est fort en vogue, et qui excite dans le public un grand empressement, une vive curiosité.

Fureur se prend encore chez les hommes pour one passion démesurée, pour l'habitude importune qu'a quelqu'un de faire certaine chose, pour un transport qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. Les fureurs, au pluriel, sont des transports frénétiques, des emportements, des excès de colère, d'exaltation.

Le mot latin furor étant du genre masculin, les Romains en avaient fait un dieu, dont Virgile et Pétrone décrivent les attributs : il avait l'air étincelant de rage, la figure couverte de cicatrices, le corps déchiré de blessures; il était armé d'un glaive sanglant, et avait à ses pieds un lion rugissant.

FURFURACÉ (en latin furfuraceus), qui ressemble à du son, se dit : 1° de petites portions d'épiderme qui se détachent après plusieurs philegmasies; 2° d'un genre de sédiment de l'urine qui offre l'apparence du son; 3° d'une da rtre décrite avec soin par Alibert, qui consiste dans de légères exfoliations de l'épiderme, semblables à de la farine ou à du son, tantôt très-adhérentes à la peau, tantôt s'en détachant avec facilité, disposées sur les téguments par plaques irrégulières ou régulièrement arrondies, ou bien quelquefois en cercle, au centre duquel la peau reste saine; quand elle affecte ces caractères, elle porte particulièrement l'epiderne se détache sous forme de pellicules minces et irrégulières. L'Irritation se déplace avec une grande facilité : alors cette dartre est dite furfuracée volante. Dans tous

FURST (WALTER), du canton d'Uri, se plaça avec Arnoki de Melchthal et Werner Stauffacher à la tête de la ligue qui fut formée en 1317 pour la délivrance de la Suisse.

Guillaume Tell était son gendre.

FURSTEMBERG (Principauté de), ancien État immédiat de l'Empire germanique, aujourd'hui médiatisé, était compris dans le cercle de Souabe, et tirait son nom du château de Furstemberg, rendez-vous de chasse de la forêt Noire, situé sur une montagne, à 40 kilomètres nord-ouest de Constance, dans le grand-duché actuel de Bade. Cette principauté, qui eut d'abord le titre de comté, comprenait, outre le château de Furstemberg et le village y attenant, qui ne compte guère que 340 habitants, la seigneurie de Haussen, dans la forêt Noire, et les seigneuries de Heiligenberg, Stuhlingen, Mæskirch, etc. (acquises en 1530); le tout formant 27 myriamètres carrés, avec une population d'environ 97,000 ames. Elle changea, en 1664, le titre de comté contre celui de principauté, et fut médiatisée en 1806; elle est encore aujourd'hui partagée entre le grand-duché de Bade, qui en contient la plus grande partie, le Wurtemberg et la principauté de Hohenzollern-Sigmaringen.

La maison de Furstemberg, une des plus nobles et des plus anciennes de l'Allemagne, prétend descendre des Agilolfinges, par Égar, maire de Dagobert 1er. Ce qui est plus certain, c'est qu'elle descend des anciens comtes de Fribourg (Brisgau) et d'Urach. Elle a pour souche le comte Henri 1er, qui fonda, en 1250, le château et la petite ville de Furstemberg, d'où vint le nom de la famille. Cette maison se divisa au moyen âge en différentes branches, qui finirent par se confondre toutes en la personne de Frédéric III, mort en 1559. Ce dernier laissa deux fils, d'où sortirent les lignes de Kinzingerthal et de Heiligenberg: la première de ces lignes n'avait encore que le titre de comte; la deuxième obtint en 1664 le titre de prince de l'Empire; elle s'éteignit en 1716, et la dignité princière passa à la première ligne. Celle-ci se subdivisa à son tour en divers rameaux, dont le premier s'éteignit en 1804. Le deuxième prit alors possession du titre et des domaines de la principauté; il est aujourd'hui représenté par le prince Charles Égon de Furstemberg, né le 4 mars 1820, qui a épousé, en 1844, Elisabeth-Henriette, princesse de Reuss-Greitz. Sa résidence est à Donaueschingen, où se trouve une source longtemps regardée comme la vraie source du Danube. Ce prince, membre héréditaire de la première chambre des États de Bade, a environ 600,000 Norins de revenu.

Une ligne collatérale, dite Furstemberg-Weitra, est depuis longtemps possessionnée en Moravie et dans la basse Autriche (où se trouve Weitra, bourg de 1,800 habitants, dont elle prend le nom); son chef porte le titre de landgrave. Elle est aujourd'hui représentée par le prince Jean, ne le 21 mars 1802, chambellan, conseiller intime et grandmattre des cérémonies de l'empereur d'Autriche, et fils de Frédéric-Charles, grand-maréchal de la cour, mort le 4 février 1856.

FURSTENBUND. Voyez Confédération des Princes. FURTH, ville manufacturière, située en Bavière, au confluent de la Pegnitz et de la Rednitz, à 15 kil, de Nuremberg, sur le chemin de ser de cette ville à Wurzbourg, compte (1865) 21,000 babitants, dont 12,500 protestants, 500 catholiques, et plus de 3,000 israélites. Elle est le siège d'une cour royale, et elle possède deux églises protestantes, une église catholique, deux grandes et quatre petites synagogues, un théâtre et un grand hôpital, un collège, une école de commerce et une école talmudique, espèce d'université israélite. Ses habitants vivent principalement des produits de leur industrie manufacturière et du commerce. Les produits connus sous le nom d'articles de Nuremberg, tels que miroiterie, bimbeloterie, articles estampés en métal doré et argenté, lunettes, instruments d'optique, de chirurgie et de mathématiques, ganterie, ivoire, corne, bonneterie, cotonnades, plumes à écrire, plumes de fer, cire à cache-ter, caté de chicorée, papiers grossiers, jouets d'enfants, etc.,

y sont l'objet de transactions considérables pour les deux Amériques, le Levant, la Hollande, la Belgique, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Allemagne septentrionale, le Danemark et la Suède.

Il est question de cette ville dès le dixième siècle; sa prospérité actuelle date d'un siècle environ, d'une époque où le gouvernement prussien, sous les lois duquel elle se trouva momentanément, y favorisa les développements de l'industrie par des encouragements de tous genres. Furth n'a obtenu les droits et priviléges de ville qu'en 1818 : elle n'était auparavant officiellement désignée que sous le nom de bourg.

FUSAIN. Ce genre de plantes appartient à la famille, assez nombreuse, des célastrinées. Il comprend des arbres et des arbrisseaux. L'espèce commune, appelée le susain d'Europe (evonymus europæus, Linné), vulgairement bonnet de prêtre, à cause de la forme du fruit, est un grand arbrisseau, qui croît en abondance sur les haies, an fond des taillis, dans presque toute l'Europe centrale et septentrionale. Il est élevé de quatre à cinq mètres, et recouvert sur le tronc d'une écorce verdâtre, lisse. Le bois en est extrêmement fragile. Les branches sont nombreuses, portant des teuilles opposées, entières, ovales, finement dentées, et des fleurs d'un blanc sale, qui naissent en petits paquets aux parties latérales des tiges. Le fruit, à quatre lobes obtus, est ordinairement rouge, quelquefois blanc. Les feuilles tombent tous les ans, et les sleurs paraissent dans le climat de France au mois de mai. Pendant les mois de septembre, octobre et novembre, la plante est couverte d'une abondance de fruits vivement colorés, qui sont l'ornement des bosquets d'automne. L'utilité de cet arbrisseau surpasse encore l'agrément qu'il procure. Son bois obéit facilement au ciseau, et souvent on l'a employé avec succès à de petits ouvrages de sculpture et de lutherie. On en fait de très-bonnes vis, des fuseaux de fileuses, des lardoires (d'où son nom vulgaire de bois à lardoire), des cure-dents et une soule de petits ustensiles. Avec des baguettes de fusain, charbonnées dans un creuset clos, les dessinateurs se sont une espèce de crayons noirs, dont ils se servent fort commodément, et qui dans certains cas ne peuvent être remplacés par aucune autre matière. Ce crayon convient parfaitement pour les esquisses, à raison de la facilité avec laquelle on peut en effacer les traits sur le papier. Les teinturiers emploient le fruit du fusain, et ils en retirent, suivant les préparations auxquelles ils le soumettent, trois couleurs, le vert, le jaune et le roux. Le cultivateur ne néglige pas non plus le susain, qui lui procure de bonnes haies. Rien de si facile que sa multiplication par semences, par marcottes ou par boutures. C'est toujours en automne qu'il convient ou de semer les grains, ou de coucher les jeunes branches, ou de planter les boutures. Au bout d'un an, les jeunes sujets doivent être transplantés dans une pépinière; il convient de les y laisser deux ans avant de les placer à demeure.

Nous ne serons qu'indiquer les fusain à larges feuilles,

fusain galeux, fusain d'Amérique, fusain tobine, fusain bâlard, toutes plantes des bosquets d'agrément. Nous dirons seulement que c'est mal à propos qu'on avait rangé les fusain tobine et fusain bâtard dans le genre evonymus : la première de ces deux plantes est un pittospore, et la seonde est un célastre.

PELOUZE père.

FUSEAU, broche do fer ou d'acier sur laquelle on enconde est un célastre.

sile une bobine destinée à recevoir un fil qu'on tord, qu'on file ou qu'on dévide; double cône en bois sur lequel les fileuses à la quenouille roulent le fil à mesure qu'il se forme (voyez FILAGE).

En mécanique, on appelle fuseaux les ailes d'un pignon creux, appelé teterne. En géométrie, les suseaux sont les parties de la surface d'une sphère comprises entre deux méridiens. Les chevilles sur lesquelles est roulé le fil destiné à saire de la dentelle s'appellent aussi fuscaux. On donne encore ce nom aux bâtons ou reuleaux de la lanterne d'un moulin, aux tuyaux d'orgue qui ont cette forme; enfin, aux choses longues et menues en général, dont la grosseur n'est

pas proportionnée à la longueur, telles que certaines colonnes et les jambes d'un homme maigre. Teyssédre.

FUSEAU (Conchyliologie), genre de mollusques gastéropodes, renfermant plus de 300 espèces répandues dans toutes les mers, principalement dans celles des pays chauds. Le nom de ce genre rappelle la forme de la coquille allongée, fusiforme, qu'ossrent toutes les espèces. Cette coquille, généralement étroite, a la spire aussi longue ou plus longue que le canal terminal; l'ouverture est ovalaire, à columelle tantôt simple, tantôt plissée, soit à la base, soit vers le milieu. Le canal terminal de la coquille est allongé, étroit, sans échancrure terminale. Ce canal est droit et non renversé vers le dos de la coquille, qui est encore caractérisée par un opercule corné, anguiforme, à sommet terminal. L'animal, rampant sur un pied petit, épais, ovale ou subquadrangulaire, a la tête petite, aplatie, étroite, terminée en avant par deux tentacules courts, coniques, portant les yeux à la base, du côté extérieur; la tête est percée en dessous d'une sente buccale étroite, en forme de boutonnière, et par laquelle l'animal fait sortir une trompe plus ou moins longue. Le manteau est court; il se prolonge extérieurement en un canal étroit, un peu plus long que celui de la coquille.

FUSÉE ou FUSÉE VOLANTE (Pyrotechnie), une des pièces le plus employèes dans les feux d'artifice. Le cartouche ou boîte de ces fusées, étranglé à sa partie inférieure, doit être en papier fort bien collé, presque blanc. On commence par faire du carton avec ce papier, en en collant trois ou quatre feuilles l'une sur l'autre; puis on roule et on colle, l'une sur l'autre aussi, plusieurs feuilles de ce carton, jusqu'à ce que le cartouche ait acquis l'épaisseur qu'il doit avoir. Lorsqu'il està moitié sec, on l'étrangle à 20 ou 22 millimètres de l'extrémité, en le serrant jusqu'à ce que l'ouverture soit réduite à moitié du diamètre intérieur du cartouche. On presse cette gorge au moyen de plusieurs nœuds d'artificier, puis on achève de faire sécher le cartouche; on le coupe carrément aux dimensions qu'il doit avoir, et on le charge d'une composition de 0,248 pulvérin, 1,054 salpêtre, 0,216 soufre et 0,496 charbon grossièrement pilé. On obtient un seu plus brillant avec 1,280 salpêtre, 0,320 soufre, 0,400 charbon, 0,130 limaille d'acier ou de fer. Le cartouche se charge avec une broche et avec des baguettes percées suivant l'axe. Le carton est rabattu sur le massif de la charge et percé de trois trous pour la communication du feu. La gorge est amorcée avec un bout de mèche à étoupilles. Le pot est rempli d'artifices de garnitures, qui doivent varier la nature de leur explosion en l'air.

Pour maintenir la direction des fusées dans leur ascension, on y attache, à la partie inférieure, des baguettes d'une longueur calculée sur un peu moins de neuf fois celle du cartouche. Elles sont disposées de manière à ce que la fusée se tienne en équilibre sur une lame de couteau, placée à trois diamètres extérieurs de la distance de la gorge pour les susées qui n'ont pas plus de 35 millimètres, à deux diamètres et demi pour celles qui ont plus de ce chiffre et ne dépassent pas 5 centimètres, et enfin à deux diamètres pour celles qui en ont davantage. S'agit-il de lancer les fusées, on les suspend librement, la baguette tournée vers la terre, dans une espèce de mortaise, faite à travers un liteau placé horizontalement et fixé à un poteau ou à un arbre. Aussitôt qu'on les a allumées, le feu pénètre instantanément jusqu'au massif, et, s'échappant par le bas, les chasse dans l'air en donnant naissance dans l'intérieur à des sluides aériformes, qui tendent à se dilater unisormément dans tous les sens. et qui, rencontrant moins d'obstacle du côté où la susée est ouverte que du côté où elle est fermée, la poussent de ce dernier côté avec une force égale à la différence des deux résistances. Le massif se consume pendant que la fusée s'élève, et si sa hauteur a été bien calculée, il finit au moment où la susée a atteint son maximum d'élévation, en commoniquant le seu à la garniture du pot, qui produit par sa combustion une lumi re vive et brillante. MERLIN.

FUSÉE (Artillerie), nom que l'on donne générale-

ment à de grands où de petits artifices enfermés dans une cartouche de forme cylindrique, variant de dimensions suivant son objet. On distingue trois espèces principales de fusées : les fusées à bombes, obus et grandes; les fusées volantes ou de signaux, enfin les fusées incendiaires ou fusées à la Congrève.

Fusées à bombes, obus et grenades. Elles sont destinées à communiquer le seu à la poudre que renserment ces projectiles, pour les faire éclater dans les lieux où ils sont lancés, à des distances et à des points donnés. Elles doivent être faites avec de bon bois fort sec, sain et sans nœuds; les plus propres à cette destination sont le tilleul, l'aune, le frêne, l'orme, le bouleau, ou, à défaut, le hêtre; mais il convient moins, car il ne remplit pas avec autant de précision l'œil de la bombe. Les fusées sont faites sur le tour, en forme de cone tronqué, d'après des dimensions de longueur et de grosseur proportionnées au calibre auquel elles sont destinées, afin d'entrer convenablement dans l'œil de la bombe, de l'obus ou de la grenade. Leur gros bout, ou tête, est évasé en calice, tant pour les rendre plus faciles à charger que pour contenir les bouts de mèche qui servent d'amorce. Elles sont percées, suivant leur axe, d'une ouverture ou canal qu'on nomme lumière, de grandeur déterminée pour chaque diamètre. Cette lumière ne se prolonge pas dans toute la longueur de la susée : on laisse au petit bout quelques lignes de bois plein, que l'on coupe en sifflet, lorsqu'on adapte la fusée à son projectile. Le calice et la lumière sont remplis d'une matière d'artifice que l'on nomme composition, formée de 1 partie de soufre, 2 de salpêtre, 3 de pulvérin. La fusée étant chargée, on l'amorca avec un bout de mèche à étoupilles, plié en deux, sur lequel on bat la composition, pour remplir le canal. Les bouts de mèche sont rabattus dans le calice, qu'on emplit de pul-vérin non battu. On place une première rondelle en papier, puis une seconde à franges, qu'on colle sur le bois; et si la fusée doit voyager, on la coiffe avec du parchemin, de la toile, de la serge, arrêtée par un nœud d'artificier; on plonge ensuite la tête dans une composition de 4 parties de résine, 5 de poix noire, 10 de cire jaune.

Les susées sont introduites à sorce de coups dans l'œil de la bombe, en frappant du maillet sur le chasse-susée jusqu'à ce que la tête repose bien sur le projectile. Des circonstances diverses peuvent saire que la bombe ou l'obus éclate plus tôt ou plus tard, soit à hauteur des toits pour les incendier, soit entre les pieds des chevaux pour démonter la cavalerie. Dans tous les cas, la susée doit être coupée à une longueur galculée, avant d'être ensoncée dans le projectile, pour qu'elle communique le seu à la poudre intérieure au moment voulu.

Fusées volantes ou de signaux. Cet artifice, qui est le même que celui que nous voyons dans les fêtes et réjouissances publiques et particulières (voyez Feu d'artifice), est employé un jour de bataille en d'autres circonstances, lorsqu'il s'agit d'indiquer le moment d'agir à des corps détachés, pour mettre de l'accord et de l'ensemble dans de grandes dispositions stratégiques. En marine, elles servent à faire des signaux de nuit et de conserve, entre les divers bâtiments d'une division, d'une escadre ou d'une flotte.

Il y a encore de petites susées destinés à communiquer le seu aux pièces de campagne : elles portent le nom de fusées d'amorce ou étou pilles.

Pusees à la Congrève. Ce sut le célèbre Hyder-Ali qui le premier s'en servit aux Grandes-Indes, pour jeter la terreur parmi les éléphants, et, par suite, la consusion dans les rangs de l'armée ennemie. Ces susées consistaient en tubes de ser, du poids de 3 à 6 kilogrammes, fixés à des bambous de 2 à 3 mètres de long, et chargés avec les ingrédients dont le mélange entre ordinairement dans la composition des susées. En 1799, lors du siége de Seringaptnam, l'inventeur sit beaucoup de mal aux Anglais avec ces projectiles d'une nouvelle espèce. Le colonel Congrève, quand il saisait la guerre dans l'Inde, emprunta l'idée de cette ma-

chine destructive aux Mahrattes; il l'appliqua bientôt en Europe, et imposa son nom à ce nouveau mode de destruction. Des essais plus ou moins satisfaisants eurent lieu tour à tour en France, en Autriche, en Prusse, en Saxe et ailleurs. Aujourd'hui cette fusée est adoptée par toutes les puissan ces. Construite d'après le même principe que celle des feux d'artifice, elle porte à sa tête une cartouche, qui lui donne l'impulsion et éclate ensuite en gerbes lumineuses. Appelée racket par les Allemands, elle a pour affnt des chevalets, et se tire soit en parabole, comme les bombes, soit horizontalement comme le boulet et l'obus. Elle porte en tête une énorme cartouche ou cylindre en tôle, et un pot en fonte, destiné à éclater comme les obus. L'appareil contient des matières incendiaires, jaillissantes, de la mitraille, des balles, des grenades, qui partent successivement, et dont les éclats meurtriers se prolongent longtemps. Pour obtenir une plus grande force expansive, il est nécessaire de les charger avec rapidité. L'addition de chlore que les Anglais mettent dans les leurs est un procédé qui présente de graves dangers, en raison de l'extrême inflammabilité qu'elle leur communique.

En 1854, quand éclate la guerre d'Orient, on ne croit plus trouver un auxiliaire suffisant dans les anciennes susées de guerre. Le 1er juillet il est procédé à Toulon, au fort Saint-Louis, en présence de nombreux spectateurs, aux épreuves de nouvelles susées sabriquées par l'École de pyrotechnie maritime pour les escadres de la mer Noire. Ces fusées, de 0m,95 de longueur, sont armées de l'obus de 12. Les résultats qu'elles ont fournis sont magnifiques et les portées de beaucoup supérieures aux plus belles qui aient encore été obtenues jusqu'à ce jour en France depuis trente ans qu'on cherche à persectionner la puissance de cet artifice incendiaire. Jamais dans les tirs antérieurs exécutés soit à Toulon, soit ailleurs, on n'avait atteint des portées de plus de 3,300 à 3,500 mètres. Dans celui du 1er juillet elles ont été de 4,000 à 4,300 mètres. Un mois après, en août 1854, l'École de pyrotechnie de Metz obtient, à son tour, de magnifiques succès dans le tir et la portée de ses fusées de guerre. Lancées du polygone, des fusées de 0m,09 de diamètre sur 1 ,10 de longueur (y compris le chapiteau incendiaire) allèrent tomber par delà Malroy et Rupigny, c'est-à-dire à plus de 5,600 mètres. Quant à la déviation, les points de chute extrêmes n'étaient qu'à environ 150 mètres l'un de l'autre, ce qui donnait 75 mètres de plus grande déviation. En visitant le lendemain les points de chute, on constata, près de Rupigny, qu'une de ces susées avait pénétré dans le sol d'environ 1^m,60. Cette distance et cette pénétration sont estrayantes. Avec un diamètre de 0^m,12 au lieu de 0^m,09, on ne doute pas que la nouvelle susée ne portât aisément à 8,000 mètres ou deux lieues.

FUSEE (Technologie). Ce mot est imité de fuseau. Les charrons, les carrossiers, appellent ainsi les parties coniques d'un essi eu qui entrent dans le moyeu, parce qu'en esset elles ressemblent à un fuseau chargé de fil.

Les horlogers nomment fusce une pièce qui a la forme d'un cone tronqué, sur laquelle est taillée une vis dont les filets imitent, par leur disposition, les révolutions d'un cordon roulé sur une toupic. L'invention de la fusée, dont on ignore l'auteur, passe pour l'une des plus heureuses qui aient été faites en horlogerie; elle est destinée à corriger les inégalités de force du moteur. Chacun à pu observer que plus un ressort est tendu, plus l'effort qu'il fait pour se débander est grand. On a pu remarquer aussi que le mouvement d'une montre devient accéléré lorsqu'on tourne la clé qui sert à la monter en sens contraire. Si la sorce du ressort moteur est variable, la marche de la montre sera nécessairement irrégulière : il a donc fallu trouver le moyen de rendre constants les essets du ressort, ce à quoi on est parvenu par l'invention de la fusée. Voici une idée de ce mécanisme : le ressort est contourné en spirale et logé dans un barillet cylindrique, qui, en tournant autour d'un pivot, bande le ressort, et celui-ci fait tourner le barillet en sens contraire en se déhandant, de sorte que si le barillet portait une roue dentée, elle pourrait communiquer l'action du ressort à tout le rouage ; mais, comme nous l'avons déjà dit, cette action irait en diminuant d'intensité à mesure que le ressort se débanderait. Pour la rendre uniforme, on adapte sur l'arbre de la première roue un cône taillé een vis : c'est la susée. Elle peut tourner dans un sens indépendenment du mouvement de la roue, un cliquet l'empêche de tourner en sens contraire. Une petite chaine est accrochée par un bout sur le barillet et par l'autre sur la susée. Le système est combiné de sorte que la susée tournant dans um sens le barillet suit son mouvement et bande le ressort pendant que la petite chaine s'enroule entre les spires de la susée, en commençant vers la base du cône et finissant vers le sommet.

Comme le diamètre des spires diminue en allant de la base de la fusée à son sommet, on peut considérer la fusée comme composée d'une suite de poulies que nous numéroterons 1, 2, 3, 4, etc., et partant du sommet, c'est-à-dire de la plus petite, etc. Quand la chaînette est roulée sur la poulie 1, le ressort est à son plus haut degré de bande : aussi agit-il au moyen du levier le plus court de la fusée, purisque la poulie 1 est la plus petite de toute. La chaine se déroulant, le ressort se débande et perd de sa force : aussi agit-il sur un levier plus long, qui est le rayon de la poulie 2, plus grande que la poulie 1, et ainsi de suite, de façon qu'à mesure que le ressort se détend, il agit successivement sur des leviers plus longs. Si donc on représente la force décroissante du ressort par la progression 12, 11, 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, et les diamètres des spires de la fusée par la progression croissante 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, il y aura compensation parfaite, et l'action du ressort sur le rouage sera constante et uniforme.

On taille les susées au moyen d'une petite mécanique : néanmoins on est obligé de les régulariser à la lime et en tatonnant, par la raison que la lame d'acier qui, contournée en spirale, forme le ressort, n'est pas également large, également épaisse dans toute son étendue. On conçoit encore qu'il est physiquement impossible de lui donner partout le même degré de trempe : la force du ressort qui se détend ne doit donc pas décroître d'une manière uniforme.

On a fait beaucoup de tentatives pour supprimer la fusée dans les montres, afin d'éviter les frottements produits par la chainette et les pivots de la première roue dentée, qui pourrait alors être fixée sur le barillet. Tous les systèmes qu'on a proposés pour atteindre ce but ont été rejetés, comme étant plus imparfaits que la fusée.

Dans les horloges à ressort, et qui sont réglées par un pendule, on supprime la susée, par la raison qu'on peut doubler, tripler.. la force qui anime une horloge réglée par un pendule, sans que sa marche varie avec trop d'inconvénients pour les usages ordinaires. TEYESCORE.

FUSEE (Art vétérinaire), maladie du cheval, qui lui vient au canon sur le train de devant et qui naît de deux sur-os dangereux qui se joignent ensemble de haut en bas, et montant au genou, estropient souvent l'animal.

En termes de chirurgie, une fusée purulente est un conduit, un trajet fistuleux, que sorme le pus d'un abcès,

lorsqu'il tend à faire éruption.

FUSÉE (Blason), meuble d'armoiries, fait en forme de suseau, et qu'on porte dans l'écu. Quelques écrivains le regardent comme un symbole de déshonneur que les rois de France au moment des croisades insligèrent aux gentilshommes qui refusaient de partir pour la Terre Sainte, les déclarant ainsi esséminés et indignes d'être hommes. De même, à l'époque de notre grande révolution, les émigrés envoyaient une quenouille et un fuseau aux nobles qui refusaient de quitter la France. FUSELE se dit dans le blason d'un champ ou d'une

pièce toute chargée de fusées.

FUSELY. Voyez Fussii.

FUSER. On dit que les nitrates et les chlorates fusent lorsqu'ils sont projetés sur des charbons incandescents.

Nous ne connaissons que ces deux genres de sels auxquels puisse s'appliquer rigonreusement le mot fuser. L'effet résulte d'une action double, et qui s'exerce simultanément : 1° celle du transport rapide de l'oxygène contenu dans ces sels sur le carbone, avec lequel il se combine chimiquement pour former des gaz carbonés, qui s'échappent dans l'air; 2º la fusion ou sonte du corps avquel était précédemment uni cet oxygène : cette fusion, à cause de la température très-élevée qui se développe au point de contact et qui résulte de la combinaison chimique, est également instantanée, et une partie du charbon se trouve reconverte par la substance fondue. Le mot fusion n'est donc pas le substantis sormé du verbe fuser, qui n'en a pas en français, et pour lequel il ne serait peut-être pas déraisennable de créer le mot fusement, afin de pouvoir exprimer sans équivoque des propriétés chimiques qu'il est si fréquent d'avoir à caractériser. PELOUZE Dère.

FUSIBILITÉ, qualité de ce qui est fusible, ou disposé à se fondre. L'état de solidité et de fluidité des corps dépendant de la quantité de calorique qui y est appliquée, les corps se solidifiant par la privation du calorique, et redevenant fluides quand on leur restitue le même calorique, on en peut conclure cette loi générale: Tous les solides, pourvu qu'on y applique une quantité de calorique sussisante et relative à leur constitution propre, peuvent être ramenés à la liquidité. C'est ce passage qui a été appelé fus ion. On estime le plus ou moins de susibilité d'un corps par le degré de chaleur auquel il doit être amené pour passer à l'état liquidée.

FUSIL, arme à seu dont l'origine est aussi incertaine que celle de la poudre à canon. Cette arme a changé plusieurs fois de nom : elle s'est appelée arquebuse, mousquet; elle a été construite suivant divers systèmes; et mal-gré ses rares avantages, elle n'est parvenue au degré de perfection qu'on lui connaît qu'avec beaucoup de lenteur; encore y reste-t-il beaucoup à faire. Le premier fusil fut indubitablement un canon portatif de métal forgé ou fondu, que l'on faisait partir au moyen d'une mèche allumée qu'on tenait à la main. On conçoit qu'il était difficile de tirer juste et prestement avec une telle machine ; c'est ce qui donna lieu à l'invention de la batterie, dont, au reste, on avait depuis longtemps fait des applications analogues aux arbalètes. Les premières batteries, assez grossièrement exécutées, se composaient d'un bassinet, d'un ressort, d'une noix, etc. Le chien, au lieu de pierre, portait un bout de corde, qu'on allumait au besoin, et qui brûlait lentement, comme les mèches dont on se sert pour faire partir les canons. On comprend que lorsqu'on pressait la détente, le bassinet s'ouvrait, et que le chien, s'abattant, portait le bout de corde sur la poudre, etc. Les premiers fusils ou arquebuses étaient si lourds. qu'il fallait deux hommes pour les porter.

La corde allumée avait en outre plusieurs inconvénients : elle produisait de la fumée, et tout porte à croire que la poudre contenue dans le bassinet ne s'allumait pas toutes les fois que la mèche la touchait; ce qui fit naître l'idée d'un perfectionnement basé sur les propriétés du briquet à pierre. Une roue d'acier trempé, de la grandeur d'une pièce de cinq francs, plus ou moira, dont le contour était rayé, frottait, en tournaut, contre un caillou fixé au-dessus du bassiact et en faisait jaillir des étincelles, qui mettaient le feu à la poudre. Le mécanisme qui faisait tourner la roue était animé par un ressort qu'on remontait avec une manivelle qu'on ôtait et qu'on mettait à volonté. Cette arme, appelée fusil à rouet, ratait peu, mais, outre qu'elle était lourde, elle exigeait beaucoup de temps pour être chargée si armée.

On fit donc un grand pas de plus vers la perfection lorsque, dès 1685, on arma le chien d'un caillou qui, allant frapper contre le couvercle, appelé platine des bassinet, le souleva et en fit jaillir des étincelles. C'est de l'appication du caillou (focile) que le mou squet prit le sous de fusil. Louis XIV en arma tous ses soldats en 1705.

Depuis, le fusil de munition, avec sa baïonn et te, sut l'arme principale des soldats de l'Europe.

Le fusil à pierre, à l'usage des chasseurs, fut construit sur les mêmes principes que le fusil de munition, mais son canon fut forgé avec plus de soin, afin de le rendre résistant et léger à la fois. En outre, le chasseur pouvant ne pas ahattre le gibier du premier coup, on fabriqua des fusils doubles, ou composés de deux canons réunis au moyen d'une bande de ser brasée entre les deux. On sabriqua des fusils à quatre coups; nous en avons vu à sept canons. Du reste, ces tours de force sont rares: une arme aussi compliquée est plus singulière que commode. Enfiu, au commencement de ce siècle, un Anglais amorça le fusil de chasse avec de la poudre fulminante, qui a la propriété de prendre seu quand on la choque avec un corps dur; dès lors la pierre à seu, le bassinet, etc., devinrent inutiles, et surent supprimés. L'arme ainsi modifiée prit le nom de fusil à piston, dénomination qui n'est point motivée, attendu qu'il n'y a point de jeu de piston dans sa batterie : on devrait s'en tenir à l'expression de fusil à percussion. Les susils à pierre étaient déjà si parfaits, qu'il ne fallut pas moins d'une vingtaine d'années pour les faire abandonner à l'armée; d'abord, parce que les amorces de poudre fulminante coûtaient cher; puis on fut longtemps à s'apercevoir que par leur emploi on n'avait pas besoin de mettre autant de poudre dans le canon pour chasser le même projectile, etc. Depuis que les fabricants d'amorces ont pu les livrer à bas prix, et qu'on a reconnu les avantages qu'il y avait à les employer, les fusils à percussion ont remplacé entièrement, ou à peu près, ceux à pierre. Nous avons dit que les susils à piston n'ont point de bassinet; cette pièce est remplacée par un conduit appelé cheminée, qui communique avec l'intérieur du canon; l'amorce, composée d'un mélange de poudre sulminante et de poudre ordinaire, est contenue dans le fond d'une petite capsule de cuivre ayant la forme d'un dé à coudre fermé; le diamètre intérieur de la cheminée est égal à son diamètre extérieur, de sorte que la capsule coisse celle-ci et tient dessus comme le couvercle d'une tabatière sur la cuvette. Au bout du chien du nouveau fusil est pratiquée une cavité dans laquelle, quand l'arme est au repos, est logée la capsule et le sommet de la cheminée. Par cette disposition, l'amorce est à l'abri des chocs, de la pluie, etc. Quand on veut tirer l'arme, on redresse le chien, qui, lorsqu'on presse la détente, va frapper un coup sec sur la capsule : l'amorce prend seu ; et comme la slamme qu'elle produit ne peut se répandre à l'extérieur, elle pénètre dans l'intérieur du canon, et le comp part. Teysedre.

Aux qualités exigées autrefois de toute arme à seu portative on a joint, surtout depuis les succès de la Prusse en 1866, la condition d'un tir rapide. Or, cette rapidité de tir ne peut guère s'obtenir qu'en introduisant directement la cartonche sous le système déterminant l'explosion, c'està dire au moyen du chargement par la culasse. Il existe deux systèmes principaux de susis se chargeant par la culasse: le système à tabatière et le système à aiguille.

On a beaucoup discuté la valeur du fusil à tabatière, et l'on est resté d'accord pour convenir que son principal avantage est de permettre facilement la transformation de l'ancien fusil à piston en fusil se chargeant par la culasse. Pour opérer cette transformation, l'on retranche la cheminée et l'ancien fusil, et l'on opère la section du canon sur la longueur de cette cheminée et sur la largeur du canon en dehors du fût de l'arme. Il est facile de glisser, par ce vide, la cartouche dans le tonnerre, qui se ferme au moyen d'un couvercle de fer, jouant de droite à gauche. Le couvercle porte à l'exirémité droite une tige manœuvrant obliquement dans un tube saillant et sous l'action d'un chien, et qui, après avoir heurté la cartouche, se relève ensuite sous l'action d'un ressort d'acier. La cartouche est enveloppée de laiton et amorcée de fulminate de mercure.

Les trois espèces de susils à tabatière les plus connus sont le susil Suiders, adopté pour l'armée anglaise, et les

fusils américains Peabody et Remington. Dans le Sniders, l'inflammation s'opère par une cartouche en papier revêtue d'une enveloppe en clinquant de cuivre pour former obturateur. Dans le fusil Peabody, l'un des meilleurs du système à tabatière quoique un peu lourd, la batterie se découvre par la chute intérieure de la plaque mobile qui forme le revêtement de la boite. Le canon n'a pas de culasse ni de tonnerre ; il représente un cylindre creux, renforcé légèrement en arrière. La botte, maintenue par une vis-charnière, s'applique par juxta-position contre l'intersection de la crosse, et porte deux entailles. L'entaille intérieure, légèrement arquée, renferme une tige ou curseur dont la partie postérieure, ressortant à l'arrière de la fausse culasse, est soumise à l'action du chien, tandis que la partie antérieure va frotter, après une course de 2 à 3 millimètres, le fulminate de la cartouche, disposé tout autour de celle-ci et garni d'un bourrelet. Le fusil Remington, arme courte et légère, dont le canon bronzé par un procédé galvano plastique résiste bien à la rouille, est muni d'une batterie mobile en acier, qui se meut d'avant en arrière, dans le même sens que le chien, qu'il faut mettre au cran de bandé pour ouvrir le tonnerre. A la partie intérieure de la chambre du canon se trouve un éperon destiné à enlever le tube de la cartouche. Employé en France pendant la guerre de 1870-1871, le fusil Remington n'a pas donné les hons résultats qu'on pouvait en attendre. Il se trouve vite en mauvais état, par l'usure résultant du frottement de la pièce de culasse et de la pièce de batterie; d'autre part, le point de résistance aux gaz étant placé au-dessous de la pluque de fermeture, tandis que l'effort des gaz se porte sur le clapet même, il en résulte de fréquents crachements.

Le système à aiguille comprend deux types principaux : le fusii Drevse on fusil à aiguille prussien, et le fusil Chassepot ou fusil modèle 1866. Dans le susil Dreyse, le canon porte, vissée à sa partie inférieure, une botte de culasse d'un diamètre plus fort que celui du canon. A la partie supérieure, en dehors de la monture, et en arrière du point où le capon se joint à la botte de culasse, cette bette est coupée dans sa longueur, de façon à laisser passer la car-touche dans la chambre. Dans la n.ême botte est placée la culasse, ou cylindre mobile , que l'on introduit par l'ar-rière de la bolte, ouverte à cet effet. L'intérieur du cylindre comprend deux parties creuses, dont l'une, située près du canon, s'appelle la chambre à air, et sert à recueillir les résidus de la poudre ainsi que les débris non brûlés de l'enveloppe de la cartouche. La seconde partie du cylindre, qui s'ouvr e en arrière, contient un autre cylindre creux, portant une tige, dite tige de l'aiguille, qui égale la culasse en longueur. Autour de cette tige est enroulé un ressort à boudin, que l'on peut tendre en tirant à soi un petit anneau, placé à l'extrémité inferieure et en dehors de la culasse. Un cran, dont la tige est munie et dans lequel s'adapte une tête de gâchette s'abaissant sous la pression de la détente, permet au ressort de reprendre sa position normale; la tige, ramenée en avant, projette l'aiguille dans la cartouche, et provoque l'explosion.

Dans le susi Chassepot la culasse mobile est logée dans une cuvette presque cylindrique, vissée sur la tranche postérieure du canon et solidement sixée au bois. Cette cuvette porte, dans le sens longitudinal, trois intersections. La première, placée vers le milieu de la partie supérieure et semblable à l'entaille pratiquée sur la douille d'une et semblable à l'entaille pratiquée sur la douille d'une baioquette, permet le va-et-vient d'une cles ou manotte adaptée sur un sube concentrique avec la boste; ce tube, sormant verrou, n'est autre que la culasse mobile. Le recul de la manotte entrainant celui du verrou détermine l'ouverture du canon. La deuxième intersection longitudinale, située à la partie inférieure de la cuvette, livre passage au corps de la détente, pièce qui réagit au n oyen d'une suillie formant gâchette, La troisième intersection, qui se trouve à la sois sur la partie supérieure et sur la partie

postérieure de la cuvette, permet de faire gli selotte, qui a pour fonction de faire manœu Dans le verrou est contenue une tige porte laquelle s'enroule un ressort à boudin étal pouvoir se comprimer et reprendre ensuite mal, à l'aide d'une sorte de décocher. Cette dans un tube, dont l'avant affecte la forme cone, et le milieu celle d'un disque; contre fixée une rondelle en caoutchouc, dite oblure assez épaisse pour se dilater en s'aplatissant sion des gaz. Le long du verrou sont pratique nures qui portent les noms de cron de rep bandé, cran de départ; elles corresponder vis-ariétoir ajustée sur la masselotte. Seloi ment imprime au verrou, l'extrémité de l'ar contre le ressaut de la rainure et détermine l'a Pour charger l'arme, il faut l'ouvr r de droite l'aide de la manotte, en faisant tourner le verr même sens; on porte ensuite l'ensemble du s arrière, mouvement réglé par une vis qui adhère et plonge dans une rainure du verrou, puis on la cartouche. L'arme étant chargée, lorsqu'on 1 masselotte en arrière, la noix fait tendre le resse din. Quand la partie antérieure du ressort dépas chette dont la saillie est destinée à arrêter la faire partir le ressort, l'arme se trouve au band une pression sur la détente provoque l'échappeme gachette, et la noix lance l'aiguille à l'effet de 1 l'explosion. La noix et l'aiguille étant immobilis que la boite n'est pas fermée, le chargement de l'a produit aucun danger. Quand l'arme est chargée, le repos soulage le ressort et constitue une sûreté. Le sepot, dont la longueur est de 1m,290 et qui pèse grammes, 100, se manœuvre facilement. Il se charg rapidité; le soldat peut tirer six coups ajustés par m Le tir en est régulier jusqu'a 1,000 mètres

Le fusil Chassepot, dont les Français firent la pre épreuve à Mentana, en 1867, s'est monfré, en 1870supérie r au fusil Dreyse des Prussiens, que ceux sont empressés d'améliorer. L'Italie a le fusil Viterl Belgique, le fusil Albini; la Russie, le fusil Krenk.

FUSIL (de l'italien focile, caillou), morceau d'a trempé avec lequel on frappe un caillou pour en faire lir du feu. Si l'on tend un papier blanc au-dessous caillou au moment où il est frappé, on recueille les é celles, qui, vues au microscope quand elles sont refroid présentent de petites bonles de fer: ces étincelles sont de du fer fondu.

Fusil est encore le nom d'un cylindroide d'acier de les bouchers, les cuisiniers, etc., font usage pour donn le fil à leurs couteaux.

FUSIL A VENT. L'air atmosphérique et tous 'es gi en général ayant la propriété de saire ressort lorsqu'on le comprime dans un espace hermétiquement sermé, on a de puis sort longtemps employé cet agent ensermé dans un tube ¡ our chasser des projecti'es. On cioit que le fusil é vent était connu à Constantinople du temps du Bas-Empire; les Hollandais, les Allemands soutiennent que c'est dans leur pays qu'il en a été sabriqué pour la première sois. Les Français prétendent de leur côté que le premier de ces sortes de susils qu'on ait vu en Europe sut ce'ni qu'un bourgeois de Lisieux ¡ résenta à Henri IV. Quoiqu'il en soit, on a lieu de s'étonner qu'une arme aussi perfide, aussi commode, n'ait pas été en usage dans les armérs, si elle était connue plusieurs siècles avant la poudre à canon.

Le principe de tout fusil à vert est le même que ce ni de la canne à vent. On fait en métal la crosse d'un fusil croinaire, dans lequelle on ménage une cavité appelée réservoir, qui communique avic l'intérieur du canon par une ouverture qui se ferme à l'aide d'une soupape qu'on ouvre à volonié en pressant une détente; une autre soupaje fait communiquer le réservoir avec l'air ettérieur, cette se une

pape s'ouvre du dehors en dedans. Quand on veut charger l'arme, ou prend une pompe foulante, on l'adapte à cette dernière soupape et on foule de l'air dans le réservoir. Plus on y introduit de ce fluide, plus son ressort augmente. La balle ou tont autre projectile étant placé dans le canon, on presse la détente, une soupape s'ouvre et se referme à l'instant; une partie de l'air cont enu dans le réservoir s'introduit avec impétuosité dans le canon, et chasse le projectile avec une certaine force, qui va en diminuant d'énergie à mes ure que le réservoir se vide, On p eut tirer ainsi vingt ou trente coups.

Les autorités ont sagement défendu l'usage du fusil à vent.

FUSILIER. Cemot s'est d'abord écrit fuzelier, fuselier, pour signifier des hommes de cavalerie légère, portant l'arquebuse à rouet, l'arquebuse à fusil; on les distinguait par là des cavaliers portant monsquet à mèche. La loi a rendu technique ce terme, en l'appliquant à des corps d'infanterie qui, au lieu d'être armés en partie de piques, en partie de mousquets, n'étaient armés que de fusils ayant une platine à silex : ces susiliers santassins n'étaient en réalité que des canonniers, ou plutôt des garde-canons, dont on surchargea le nom d'un génitif sans signification, quand on les appela fusiliers du roi. Les ordonnances de Louis XIV dénommaient techniquement soldats les autres hommes d'infanterie qu'actuellement on appelle fusiliers. Quand le régiment des fusiliers du roi se métamorphosa en corps d'artillerie et en canonniers, le mot fusilier s'essaça pour ne reprendre vigueur que dans les guerres du milieu du dernier siècle; il fut dès lors appliqué à des corps spéciaux d'infanterie légère; l'usage le consacrant à distinguer les compagnies du centre des compagnies d'élite. Gal BARDIN.

FUSILLADE, On donne le nom de fusillade à un engagement partiel ou à un combat dans lequel la mousqueterie joue le principal rôle. Il semblerait, d'après cette définition, que les deux mots fusillade et mousquelerie sont synonymes, et pourtant il n'en est rien. La susillade est plutôt un feu d'infanterie décousu qu'un tir en salve, à commandement, à explosions réglées, comme la mousqueterie. On repousse par des fusillades rasantes les attaques de chemin couvert; on défend de même une banquette. Ce qu'on appelait autresois chandelier de tranchée et corbeilles défensives étaient autant de moyens de nourrir une fusillade à l'abri. Ce n'est pas par la susillade, c'est généralement par les feux d'ensemble, à petite portée, qu'il faut recevoir les charges de cavalerie. Quand aux charges d'infanterie, le mieux est de marcher résolument à sa rencontre. Il est peu d'exemples de batailles où la fusillade ait joué le principal rôle. Pourtant, à Lutzen, où la cavalerie manquait presque totalement à l'empereur, la susillade et l'artillerie décidèrent scules la victoire. Le gain de la bataille de Montereau fut dû en partie à la vive fusillade qui éclata sur l'une et l'autre rive de la Seine, particulièrement du côté de la ville et sur le pont. A Waterloo, une susillade chaudement engagée sur la gauche, de la route de Paris à Bruxelles, allait ranger la victoire du côté des Français, lorsque tout à coup apparut sur les derrières de l'armée le corps prussien de Blücher. L'histoire de la première révolution retrace à nos souvenirs le tableau déchirant des malheureux habitants de Toulon, qui le 19 décembre 1793, lors de la reprise de la place, trouvèrent la mort dans cette horrible boucherie ordonnée par les proconsuls de la Convention, et trop connue sous le nom de fusillade de Toulon.

FUSILLER. Ce mot, qui signifie tuer à coups de fusil, ne s'emploie guère qu'en parlant d'une personne condamnée à être passée par les armes (voyez Exécution militaire). Si c'est un militaire, il est dégradé auparavant.

FUSION. L'Académie fait ce mot synonyme de fonte, iiquéfaction. Cependant, quand nous disons liquéfaction en fonte de l'eau glacée, nous indiquons un changement complet dans l'état physique de l'eau. Mais à l'égard d'une mallitude d'autres substances, y a-t-il identité de phéno-

mènes et de résultats? Non, assurément. Nous ne connaissons pas d'état intermédiaire entre la glace fondante et l'eau à l'initiale de la liquidité; tandis qu'entre un corps gras, un métal, un alcali, simplement ramollis à un degré plus ou moins avancé, et l'état de complète liquidité de ces mêmes corps, il y a une infinité de degrés de ramollissement, pendant lesquels nous ne savons pas s'il existe, ni à plus forte raison dans quelle proportion il se combine du calorique qui devienne latent. Nous ne voyons qu'un ramollissement plus ou moins avancé; et dans le progrès de ce ramollissement la chaleur indiquée par nos thermomètres et pyromètres en point de contact avec le corps en voie de liquéfaction dénote un accroissement continuel de température.

Il est extrêmement probable, pour ne pas dire certain, que l'universalité des corps de la nature sont soumis au passage de l'état de solidité à celui de liquidité par l'effet d'une accumulation de calorique qui les pénètre et en écarte les molécules : les exceptions qu'on a cru trouver à cette loi générale, en observant qu'une classe assez nombreuse de substances passait immédiatement de la solidité à la gazéité, ne tiennent sans doute qu'à l'instantanéité de l'effet, qui ne permet ni à nos sens ni aux instruments dont nous les aidons, d'apprécier le passage par l'état intermédiaire. Les accumulations de chaleur nécessaires pour amener au point de fusion les divers corps solides marquent les degrés d'une échelle fort étendue, dont une des extrémités règle la liquéfaction des graisses, des huiles concrètes, de la cire, de la cétine, de certains alliages métalliques très-fusibles, d'un petit nombre de métaux, des alcalis, etc., etc., tandis que le progrès de cette échelle, en marquant une infinité de degrés intermédiaires de chaleur, vient s'arrêter aux dernières limites que nos movens de calorification aient pu jusque ici produire. Là nous trouvons la mesure du calorique qu'exige la fusion des métaux les plus réfractaires, de la plupart des oxydes métalliques appelés terres, etc. La liquélaction de certaines substances, que nous n'avons pas encore pu opérer, telles que le charbon et un petit nombre d'autres, est à des degrés en dehors des limites de cette échelle, déterminées par l'insuffisance de nos moyens actuels, mais qui probablement seront un jour franchies; car, raisonnant d'après les lois de la plus stricte analogie, nous pouvons d'avance considérer tous les corps de la nature comme soumis à celle du passage par l'état de liquidité. Déjà, aidé de l'appareil à combustion du gaz oxy-hydrogène, nous avons obtenu un commencement de ramollissement du charbon.

Depuis le mercure, qui est susible à 39° au-dessous de zéro du thermomètre centigrade, jusqu'aux métaux infusibles au seu de sorge, comme le titane, le cérium, etc., on rencontre des corps d'une fu sibilité qui passe par tous les degrés intermédiaires. Ainsi le potassium entre en fusion à + 58°; le sodium, à + 90°; l'étain, à + 210°; le hismuth, à + 236°; le plomb, à + 260°; le zinc, à + 373°; l'argent, à 20° du pyromètre de Wedgwood; le cuivre, à + 27°; l'or, à 20° du pyromètre de Wedgwood; le cuivre, a 20 + 32°; la fonte de fer, à + 130°; le fer, malicable, à + 158°; le manganèse et le nickel, à + 160° du même pyromètre. Cette énorme dissérence dans les points de fusion des divers corps ne peut s'expliquer que par la considération des phénomènes qui doivent résulter de la force de cohésion moléculaire : la force expansive du calorique est l'unique cause de la fusion; or, le degré de cohésion variant dans des limites très-étendues pour chaque corps, il en doit nécessairement résulter que la fusion ne s'opérera que dans des limites également fort étendues, c'est-à-dire à des températures très-différentes. Perouzs père.

FUSION (La). Sous ce nom demeurera célèbre dans l'histoire contemporaine une combinaison politique au moyen de laquelle, à la suite de la révolution de Février 1848, certains partisans de la maison de Bourbon espérèrent un instant opérer une nouvelle Restauration; combinaison, ou mieux intrigue, dont, il faut le dire, l'idée première était éclose dans les conciliabules orléanistes. Louis-Philippe une

fois mort, il n'y avait plus, suivant ces profonds politiques, d'obstacle sérieux à une franche et complète réconciliation entre la branche ainée et la branche cadette. Dès lors plus de divisions, plus de tiraillements dans le sein du grand parti monarchique, lequel, dominant bientôt la situation, imposerait facilement au pays ses préférences dynastiques. Parmi les derniers ministres de Louis-Philippe, il s'en trouvait un, M. de Salvandy, qui, envoyé de France à Turin à l'époque du fameux pèlerinage de Beigra ve-Square (1842), avait noblement refusé de s'associer à un vote de colère et de haine par lequel le cabinet que présidait nominalement le maréchal Soult, mais en réalité M. Guizot, avait essayé de flétrir cette démonstration, plus puérile que dangereuse, des amants de la légitimité. Ce sut sur lui qu'on jeta les yeux pour cette délicate négociation à laquelle le rendaient plus propre que tout autre la complète honorabilité de ses antécédents politiques et surtout le langage généreux qu'au prix d'une brillante position il n'avait point hésité à tenir dans cette mémorable circonstance. M. de Salvandy fut recu à Froschdorf avec les plus sympathiques égards, et réussit si bien dans sa mission, que quelques mois plus tard M. le duc de Nemours, passant par Vienne, était admis à présenter ses hommages au chef de sa maison.

Tout semblait donc aller suivant les vœux des fusionnistes : mais malheureusement pour eux M. Thiers refusa de s'associer à leurs efforts, vraisemblablement parce qu'il ne pouvait guère espérer d'obtenir jamais l'onbli de ses rapports avec l'infame De u tz et du rôle qu'il avait joué dans l'avortement de l'échauffourée tentée en Vendée par M^{me} la duchesse de Berry en 1832. Il se forma denc sous son drapeau un parti d'antifusionnistes, dont les menées patentes et les intrigues occultes tendirent à contrecarrer autant que possible les projets de leurs monarchiques adversaires. Dans ce camp-là, les imprescriptibles droits de M. le comte de Paris, basés sur la charte báciée le 7 août 1830 par les 221, étaient proclamés articles de foi; tout comme pouvaient l'être dans l'autre camp les droits légitimes de M. de Chamhord, l'ainé des petits-fils de saint Louis et de Henri IV. Ajoutons que, par l'attitude pleine de réserve qu'elle gardait à Eisenach, la mère du jeune prince dont on persistait à faire un prétendant quand même, madame la duchesse d'Orléans, semblait protester contre une intrigue qui affait droit à détrôner son fils une seconde sois.

Les fusionnistes et les antifusionnistes n'étaient d'accord que sur un point : la nécessité de se servir, en attendant, du président de la république pour tirer les marons du feu au profit de l'une ou de l'autre branche de la maison de Bourbon, sauf à lui promettre, s'il était sage, de le récompenser quelque jour auivant ses mérites. La coalition des partis monarchiques ne servit qu'à assablir la république et à rendre possible le coup d'État tenté par les bonapartistes le 2 décembre. Bien souvent, depuis cette époque, on vit se produire dans certains journaux la nouvelle que la fusion allait être accomplie entre la branche ainée et la branche cadette des Bourbons. Mais toujours l'événement venait démentir les saiseurs de nouvelles. Cette alliance intime, que pouvait commander l'intérêt, rencontrait une barrière insurmontable dans la fidélité aux principes. Il paraît cependant hors de doute que l'un des membres de la branche cadette, le duc de Nemours, reconnaissait des lors pour son neul roi légitime le représentant de la branche ainée.

Après la chute du second empire on essaya de ressusciter, contre la république, ce projet de la fusion. Mais d'abord les intrigues de quelques meneurs se brisèrent contre l'attitude du comte de Chambord, qui s'opposait fermement à toute espèce de transaction. Dans un manifeste, daté du 5 juillet 1871, ce prince écrivait : « La France, cruellement désabusée par des dé-astres sans exemple, comprendra qu'on ne revient pas à la vérité en changeant d'erreur, qu'on n'échappe pas par des expédients à des nécessités éternelles. Elle m'appellera, et je viendrai à elle tout entier, avec mon dévoi principe et mon drapeau. Henri V ne peut : drapeau blanc d'Henri IV. » Quelques mois a prince protestait avec force contre les projets laisait de nouveau courir et contre toute idé en faveur de la branche cadette. Par suite d tions redoublées et si nettes, la fusion sem plus que jamais impossible. Cependant des j nonczient toujours comme probable et des n servaient encore l'espoir de la réaliser. Une comte de Paris, chef de la branche d'Orléans, donner à croire qu'ils ne caressaient pas une prince rendit visite, le 5 août 1873, au comte bord, et s'inclina pour lui et sa famille, devai à la couronne. La fusion était donc accompli princes; il restait à savoir si elle pourrait entre leurs deux partis, si éloignés l'un de l'ac principes et les faits.

FUSIONIENS, dénomination sous laquel signé des sectaires qui avaient pour chef un nommé Louis de Toureil, originaire du Vauclus vers 1865. Homme instruit, d'un caractère dou main, il avait entrepris la singulière tâche, de fo semble les théories de Saint-Simon, de Fourier, a et d'en faire une seule, sous le noun de religionienne. La base de cette religion était l'égalité soc puyée elle-même sur le sentiment religieux. On connaissait d'autres principes que l'existence d'ijuste et bienfaisant, et l'immortalité de l'âme humai le devoir était de pratiquer les préceptes de la moi turelle et la destinée de fusionner après la mort ave M. de Tourcil a publié plusieurs brochures pour e cette théorie plus puérile que dangereuse.

FUSSEN, ville de Bavière, dans le cercle de Se sur le Lech, avec 2,000 âmes, possède une fabricati toiles et d'instruments de musique. Un traité y fut clu, en 1745, entre la Bavière et l'Autriche.

FUSSLI ou FUSELI, nom de célèbres artistes si Jean-Gaspard Fuseli, portraitste, né à Zurich, en 1 mort en 1781. Ses portraits eurent un immense succè plupart ont été gravés. Il chercha aussi à faire conses idées en matières d'art. Indépendamment d'une his des artistes suisses et d'un catalogue des principaux gravi on a de lui: Choix de Lettres de Winckelmann à amis en Suisse (Zurich, 1778), et Idées de Mengs su beau et le goût dans la peinture (Zurich, 1792).

Son fils, Jean-Henri Fussu, peintre d'histoire, en c nier lieu directeur de l'Académie royale de Peinture de L dres (où on avait contume d'écrire son nom Fuseli), à Zurich, en 1742, étudia à Berlin sous Sulzer, voyagea, 1791, avec Lavater, et se rendit ensuite en Angleterr où les conseils de Reynolds le déterminèrent à s'adonn exclusivement à la peinture. Après avoir profondément éti dié l'œuvre de Michel-Ange à Rome de 1772 à 1778, il revis en Angleterre, où on le regarda comme le plus grand peintr après West. Il mourut à Puttney-Hill, près de Londres le 16 avril 1825, et fut enterré dans l'église Saint-Paul, à cou de son ami Reynolds. Parmi ses tableaux, on estime surtout L'Ombre de Didon, le Combat d'Hercule contre les chevaux de Diomède, et sa galerie miltonienne, composée de soixante figures pour le poeme de Milton. Il sit paraitre, en 1801, des Leçons sur la Peinture, dont on critique avec raison le style peu convenable, et ou on releva les jugements par trop tranchants qu'il se permettait à l'égard de quelques chefs-d'œuvre généralement admirés.

Jean-Rodolphe Fussil le jeune, né à Zurich, an 1709; mort en 1793, se forma à Paris, sous Loutherbourg ainé, et parvint à être un remarquable peintre en ministure. On a aussi de lui quelques dessins d'après Raphael et autres grands maîtres, et un Dictionnaire universel des Artistes (Zurich, 1763), fruit de trente aus de travail. Son fils, Jean-Henri, mort à Zurich, en 1833, en a donné la suite.

FUSTANELLE, partie du costume national grec, mais particulière cependant aux hommes; c'est ce qu'on appelle aussi la chemise albanaise. Ce mot est dérivé du ture fysian, et signifie au propre un vêtement de femme. Avant leur révolution, les Grecs armés, les Klephtes notamment, portaient pour la plupart la fustanelle; et plus tard elle a été conservée pour les milices irrégulières du royaume. Sur le continent grec, elle est généralement portée par les gens de la campagne; car une fois hors d'A-thènes, on ne retrouve plus guère le costume européen que dans les grandes villes. Depuis que la Grèce a été élevée au rang de puissance indépendante et que des populations grecques on a fait une nation; depuis que le roi Othon a lui même adopté la fustanelle, comme partie essentielle du costume national, les Grecs, dans les villes surtout, y attachent beaucoup plus d'importance qu'autrefois, et apportent infiniment plus de soins à la confectionner de même qu'à en fabriquer l'étosse. La sustanelle, d'une éclatante blancheur, allant de la taille aux genoux, retenue et sixée sur les hanches au moyen d'une ceinture, est faite d'une fine étoffe de coton ; celle des gens de la campagne, ou de la milice, est d'étoffe plus grossière, et va jusqu'aux genoux en faisant de larges plis, qui sont l'objet d'un soin tout particulier et que, à l'aide du ser et de l'empois, on maintient fermes et unis. Chez les riches, le bord inférieur en est plus ou moins orné de broderies, et, comme les autres parties du costume national grec, la sustanelle sournit une vaste carrière à la vanité et au désir de plaire; aussi les fashionables grecs ont-ils fait de l'art de porter la sustanelle l'objet de l'étude la plus approfondie. A certains égards cette partie du costume grec rappelle le chiton des anciens Hellènes, et présente quelque ressemblance avec le vêtement macédonien. Au lieu de fustanelles, les habitants des tles et des ports de mer porteut de larges pantalons bouffants, en cotonnades de couleurs bariolées et quelquefois aussi en soie.

FUSTET (Bois de), produit d'une espèce de sumac, qui croît au midi de la France, mais qu'on trouve également à la Jamaïque, à Tabago, et dans quelques autres des Antilles. Le bois de fustet est entouré d'un aubier blanc; l'intérieur est jaunâtre, quelquefois d'un jaune assez vif, mêlé de vert pâle: l'alternation de ces deux couleurs le fait alors paraître veiné. Il est peu compacte, et cependant assez dur, noueux et tortueux. Il est mis assez souvent dans le commerce, tronc et souche, d'une seule pièce. La racine est plus estimée que les branches. Il arrive en paquets de baguettes, en branches refendues, dépouillées de leur écorce, et quelquefois, mais rarement, en tiges tortueuses un peu grosses. Ce bois donne une teinture jaune. Il sert aussi aux luthlers, aux ébénistes et aux tourneurs.

FUSTIGATION, action de fouetter, de faire subir à quelqu'un le supplice du fou et, application sur le corps de coups de fouet; punition longtemps pratiquée dans les armées de France, et encore en usage dans quelques contrées du Nord. En vertu de l'ordonnance du 10 décembre 1570, les goujats coupables devaient être fustigés à coups de fonci, les femmes suspectes ne devaient être battues que de verges. Sous Henri IV, le manche de la hallebarde tirait raison des infractions des fantassins; cette correction s'appelait aussi le morion. Sous Louis XIII, les cavaliers, au lieu d'êtres bâtonnés (poyez Bastonnade), n'étaient punis qu'à coups de plat de sabre, parce que, dit l'ordonnance, ils sont en grande partie gentilshommes. La distinction dont la législation avait favorisé l'homme de cheval fut maintenue par la pénalité de 1727; il n'était battu qu'avec de l'acler; la piéton, qu'avec du bois. Le ministre Saint-Germain révait sans doute déjà l'abolition des priviléges quand il étendait à tous les hommes les coups de plat de sabre : c'était leur dire : Yous étes tous gentilshommes. La galanterie avait décru en 1764 : ce n'était plus à coups de verges, mais à coups de fouet que les femmes saisies au camp de Compiègne étaient gellées. La bastonnade prussienne s'infligeait jadis, sur la Nace, à la parade : c'était une des récréations des habitants et de la garnison. La schlague autrichienne se distribuait à coups de baguettes de coudrier, ou à coups de canne : coux que touchait la canne avaient l'honneur d'être châtiés de la main des officiers ou des sergents; les autres ne l'étaient que par des caporaux. La canne de Pierre l'était un niveau, suspendu sur ses troupes : un général n'était pas plus exempt de ses atteintes qu'un fifre. Voilà comment le despotisme entend l'égalité. Le knoui, qui n'épargne pas les épaules des Russes, s'appesantit sur celles des Mantchous; enfin le chat à neuf queues rappelle parfois l'utilité de la sobriété aux soldats anglais, qui en sont un peu trop oublieux.

Gal BARDIN. FUT (en latin fustis, bâton). On appelle ainsi en architecture la partie de la colonne comprise entre la base et le chapiteau. Les fûts sont des conoïdes, excepté ceux des colonnes dites torses, qui ont la forme d'un titre-bouchon, comme on en voit aux autels des églises du Val-de-Grâce et des invalides. Les fûts de l'ordre dorique grec sont des cônes tronqués, c'est-à-dire qu'ils diminuent régulièrement de grosseur de la base au chapiteau. Les sûts des ordres ionique, corinthien, et dorique dit romain, sont renssés à partir du tiers de leur hauteur; mais la courbure de leur profil est assez arbitraire; elle dépend du caprice et du goût de l'architecte. Les fûts dissèrent de proportions : on en voit qui n'ont en hauteur que 4 ou 5 diamètres, tandis que d'autres en ont 7, 8, 9, suivant les ordres. Les colonnes d'ordre dorique, ionique et corinthien, sont tantôt lisses, tantôt cannelées, en tout ou en partie. Les fûts ornés ont des rudentures dans leurs can nel u r es; d'antres sont incrustés de handes de marbre ornées de sculptures délicates ; enfin, on rencontre des fûts teut couverts de seuillages, de rinceaux, etc.

Dans plusieurs arts mécaniques, le mot fût est synonyme de bois; on dit le fût d'un fus i!, pour la pièce de bois qui forme la crosse, et sur laquelle est ajusté le canon. Le fût d'une varlope est le morceau de bois qui porte le fer, la poignée de l'outil, etc. On appelle fût d'une girouette un bois plat comme une latte et large de quatre doigts, où la girouette du vaisseau est fixée.

FUT, FUTAILLE, se disent des tonneauxoù l'on met les spiritueux et les huiles. Les futzilles vides, surtout celles qui ont servi au premier de ces usages, sont encore l'objet d'un certain commerce. On en expédie en Belgique et en Hollande où elles sont employées pour les genièvres; étant déja imbibées d'esprit, elles donnent moins de perte de liquide. Les futailles imprégnées d'huile servent à la pêche de la baleine, et le commerce de Marseille en emploie une grande quantité pour aller chercher des huiles dans le Levant.

FUTAIE, bois qu'on a laissé croître an-deia de l'époque ordinaire des coupes, et qui a été éclairci de manière à ce que chaque sujet pût atteindre son maximum en grosseur et en hauteur. Avant cette opération, vers l'âge de quarante ans, le bois reçoit le nom de futaie sur taillis; dix ou quinze ans plus tard, c'est demi-futaie; enfin, les bois de quatre-vingts, cent ans et plus, sont àaute futaie. Les arbres des futaies sont les grandes espèces, telles que le chêne, l charme, le sapin, etc., dont le tronc et les branches principales sont employés à confectionner des bois de charpente.

Toutes les terres ne conviennent pas à la culture des futaies : celles qui sont maigres et sèches, peu profondes ne fournissent pas de sucs assez abondants; elles produisent des arbres qui poussent lentement, et qui se couronnent avant d'avoir atteint de grandes dimensions; les terres trop abreuvées de sucs, portent au contraire, des bois qui se développent avec rapidité, mais dont la texture n'est pas dense : ces bois ont le double inconvénient de peu résister aux chocs ou aux poids qu'ils ont à soutenir et de tomber facilement en vermoulure.

P. GAUBERT.

FUTAINE, étoffe croisée simplement ou double, qu'on fabrique avec une chaîne en fil et une trame en coton. Quand elle est double, elle n'a pas d'envers. Il existe des futaines à poil. Dans les fabriques, on les garnit comme les draps ou les couvertures aux chardons.

FUTÉ, fin, rusé, adroit. En termes de blason, fillé se dit du tois d'une javeline, d'une lance, d'une pique, d'un arbre ou d'une forêt, lorsque le fer ou les feuilles sont blasonnés d'un émail, et que le tronc ou le fût l'est autrement : D'or à trois javelines de gueules, fillés de sable.

D'or à trois javelines de gueules, fâtles de sable.
FUTILE, FUTILITÉ. Suivant l'Encyclopédie, ces mots nous viendraient de la langue des Romains, où futile aurait été le nom d'un vase, à large orifice, à fond très-étroit, dont on se servait dans le cutte de Vesta. Il se terminait en pointe, afin que l'on ne pût le poser à terre sans répandre la liqueur qu'il contenait. Ainsi, futile, en français, deviendrait une sorte de terme allégorique. L'homme futile serait donc celui qui aurait peu de fonds et qui ouvrirait une large bouche pour ne dire que des nlaiseries ou des choses frivoles. Une partie de notre existence se passe à s'occuper de futilités. Remarquons cependant que ce mot a souvent un sens relatif, déterminé par la direction d'esprit de celui qui l'emploie. Ainsi, le géomètre, le physicien trouvers futiles les occu-pations du poète, tandis que le banquier, l'agent de change regardera comme très-futiles les calculs et les recherches du savant. Il est cependant des futilités sur lesquelles il n'y a qu'une opinion : dans la science, par exemple, ces laborieuses recherches de quelques érudits sur des questions historiques sans intérêt pour nous; dans la poésie, ces acrostiches, ces bouts-rimés, etc., tours de force, n'ayant que le mérite très-mince de la difficulté vaincue. Ouray.

FUTUR, tout ce qui est dans l'avenir. On appelle communément futur, ou future, celui ou celle qui se trouvent liés par une promesse ou plutôt par un projet de mariage. Les choses futures peuvent être l'objet d'obligations et de conventions. Néanmoins la loi interdit comme immorale toute stipulation faite au sujet d'une succession future.

Futur, en termes de grammaire, sert à désigner le temps du verbe qui marque qu'une chose se fera. Ainsi, dans ces plirases: La victoire sera pour nous, nous triompherons de nos ennemis, les deux verbes être et triompher sont employés au futur, parce qu'ils ont à indiquer simplement que tel ou tel événement arrivera dans un temps qui n'est pas encore. On distingue dans les conjugaisons deux sortes de futurs, le futur simple ou absolu et le futur passé, que des grammairiens appellent aussi futur antérieur.

Nons avons déjà cité des exemples du futur simple.

Le futur passé ou antérieur marque l'avenir avec rapport au passé, c'est à dire qu'il fait connaître que dans le temps qu'une chose arrivera une autre chose, qui n'est pas encore, sera consommée. Ainsi, l'on emploie le futur passé quand on dit: Lorsque f'aurai fini ma tâche, j'irai vous voir, ou Jaurai fini ma tache : lorsque je vous trat voir; de l'une et de l'autre saçon, la tâche à sinir est considérée comme étant au passé par rapport à la visite qui est aussi à faire. Il est des cas où le présent tient la place du futur, comme dans ces expressions : Je reviens tout à l'heure : Je pars demain pour la campagne; ce qui veut dire évidem-ment : Je reviendrai tout à l'heure; Je partirai demain, etc. L'indicatif présent a encore la signification du futur quand il est précédé de la conjunction conditionnelle si, comme dans cette phrase : Nous sommes prets à combattre, si nous rencontrons l'ennemi. C'est comme si l'on disait : Nous sommes prêts à combattre quand nous rencontrerons l'ennemi. Le prétérit indéfiui se prend quel-quelois pour un futur passé; on dit de cette manière : Avesvous bientot écrit voire lettre? pour: Aurez vous bientot écrit votre lettre? Quelquesois le futur simple a la signification de l'impératif. Ainsi, dans le Décalugue : Vous aimeres Dieu de tout volre cœur; vous ne tueres point, etc., signifient: Aimez Dieu de tout votre cœur; ne tuez point, etc. CHAMPAGRAC.

FUTURS CONTINGENTS. Voyez Contingent.
FUYARD, nom dont on flétrit les soldats qui après un

combat désavantageux abandonnent en désordre le champ de hataille, cherchant leur salut dans une fuite honteuse. Si, pressée par des forces supérieures, une armée bat en retraite avec ordre, elle impose toujours à l'ennemi par son attitude. La fuite, au contraire, a pour conséquence issévitable une déroute complète; le soldat se précipite de tous côtés, se jette dans une rivière, dans un marais, dans un défilé, dans un bois, d'où il se tire plus difficilement que d'un combat en règle qu'il aurait eu à soutenir contre l'ennemi.

Chez les nations germaniques, les suyards étaiemt moyés et étoussés dans un bourbier. La loi sulique imposait une amende à quiconque, sans preuve, accusait un Franc d'avoir jeté son bouclier pour suir et le traitait de lièère. Les capitulaires déclarent insame cetui qui tourne le des à l'ennemi et resusent son témoignage en justice. Au temps de la séodalité, le suyard descendait dans la classe dos gens taillables et corvéables à merci. Les ordonnances de François 1 et de Henri II le sont passer par les piques. La loi du 21 brumaire an v punit de trois ans de ser celui qui jette ses armes et srappe de mort celui qui abandonne son poste devant l'ennemi. S'il s'agit d'une troupe entière, les six plus anciens soldats subissent le même sort.

FUZELIER (Louis), né à Paris, en 1672, mort le 19 septembre 1752, travailla pour tous les théâtres, et se dis-tingua plus par sa fécondité que par le mérite de ses pièces. Il donna au Théâtre-Français : Cornélie, en société avec le président Hénault; Momus fabuliste; Les Amusements de l'automne; Les Amazones modernes; Les Animaux raisonnables; Le Procès des Sens. L'Opéra représenta de lui : Les Amours déguisés; Arion; le Ballet des Ages; Les Fétes grecques et romaines; Les Amours des Dieux; Les Amours des Déesses; Les Indes galantes; L'École des Amours ; Le Carnaval du Parnasse ; Les Amours de Tempé ; La Reine des Péris; Jupiter et Europe; Les Romans, opéra en trois actes, mis en musique par Gambini; et le ballet de *Phaétuse*. Fuzelier composa, en outre, pour le Théâtre-Italien beaucoup de pièces, notamment : L'Assour maître de langues; Le Mai; La Méridienne; La Mode; La Rupture du carnaval; Le Paucon; Mélusine; Hercule flant; Arlequin Persée; Le Vieux Monde; Les Noces de Gamache; Les Débris'des Saturnales; Amadis cadet; La Bague magique; enfin, il fit un grand nombre d'ouvrage pour l'Opéra-Comique et même pour les Marionnettes de la Foire, tantôt seul, tantôt avec Le Sage, d'Orneval, etc., etc.; tels que Arlequin grand-visir ; Arlequin défenseur d'Homère ; Le Réveillon des Dieux ; La Matrone d'Ephèse. Il fut rédacteur du Mercure, conjointement avec La Bruère, autre faiseur d'op ras; et sa collaboration à ce recueil dura depuis novembre 1744 jusqu'en septembre 1752. Il était petit, trapu, avait le cou très-court, se faisait rouler dans une brouette, et appelait l'homme qui la tirait son chevalbaptisé. Quoi qu'en ait dit La Harpo, il ne manquait ni d'i-rasgination ni de talent poétique. Champagnag.

FYEN. Voyez Fionie.

FYT (Jean), peintre, né à Anvers, vers 1625, peignit beaucoup de toiles en collaboration avec Rubens, Jacob Jordaens et Th. Willebort. La fécondité de son pinceau était telle qu'il est aujourd'hni peu de galeries de quelque importance qui ne possèdent de ses tableaux. Il excellait dans les sujets de chasse, de même qu'à représenter les quadrupèdes à l'état sauvage ou à l'état de domesticité, les discaux, les fruits, les fleurs et les has-reliefs. Son dessin, tout en reproduisant la nature avec une grande fidélité, est toujours noble; son coloris a du feu et de la force, et il sait si bien assortir ses couleurs aux effets de lumière, qu'à est égard it rivalise avec de Voes et Snyders. Il excellait anssi dans la gravure à l'eau-forte. On ignore l'époque de sa mort. David Koning fut le plus célèbré de ses élèves.

G, septième lettre de l'alphabet satin que nous avons adopté, est en même temps la cinquième des consonnes; c'est la troisième de l'alphabet des Orientaux et des Grecs. Le G était appelé gamma par les Grecs, gimel par les Hébreux et les Phéniciens, gomel par les Syriens, et gum par les Arabes. Le sanscrit possède un G simple et un G aspiré. Dans les langues slaves, G, tantôt quatrième lettre de l'alphabet, comme en russe, en serbe, tantôt septième, comme en polonais, etc., est toujours la gutturale douce du grec. Dans quelques-unes seulement elle reçoit une légère aspiration. En allemand, cette aspiration est beaucoup plus fréquente, surtout devant des syllabes finales. Cependant, dans certaines parties de l'Allemagne, on prononce les deux g comme dans le mot français qué. Souvent aussi cette lettre s'y consond avoir l'i. En italien et en anglais, le g devant e et i se prononce comme dje, dji; mais cette règle pour l'anglais ne s'applique qu'aux mots d'origine romane. Le g espagnol est une gutturale moins douce qu'en français.

Il y a une affinité bien prononcée entre le G et le C. Avant que le G prit place dans l'alphabet latin, le C seul représentait les deux articulations, la forte et la faible, que et gue. Mais, pour dissiper tous les doutes à l'egard de l'exacte prononciation, les Latins donnèrent à chaque articulation un caractère particulier. Alors on prit pour exprimer la faible le signe même de la forte C, en ajoutant seulement à l'extrémité de sa partie inférieure une petite ligne verticale, indiquant que l'expression du C devait être affaiblie : de là le G tel que nous l'avons reçu des Latins. A l'instar de ce peuple, nous avons conservé dans l'orthographe de quelques mots le signe de l'articulation forte, comme pour retenir la trace de l'étymologie, tandis que dans la prononciation nous ne faisons sentir que l'articulation faible. Ainsi, nous écrivons second, et nous prononcoms segond. Il est d'autres cas, au contraire, où tout en employant le G, caractère de l'articulation faible, nous prononçons la forte, comme lorsque l'on écrit rang éminent, qui doit se prononcer rank éminent.

Notre lettre G s'appelle aujourd'hui ge, parce que réellement elle exprime plus souvent l'articulation je que l'articulation gue, qu'on lui donnait primitivement. Du reste, ce changement dans la prononciation a'en a point amené dans l'orthographe. Nos règles relativement à cette lettre sont assez capricieuses. G devant les voyelles a, o, n, coaserve la valeur de l'articulation gue; devant les voyelles e, i, il prend toujours la valeur de l'articulation je. Dans l'élision, it ne prend jamais un son dur. Quand le g final se lie avec une voyelle, il prend quelquesois l'articulation forte du k. Avec la lettre n, leg forme une prononciation mouillée, comme dans ces mots digne, agnacus, signal; mais dans quelques une prononciation plus dure ou plus sèche: gnomonique, cagnation.

Le G chez les anciens était une lettre numérale, qui signifiait quatre cents; lorsqu'il était surmonté d'un tiret, il avait la valeur de quarante mille. Le y grec représente le nombre trois, et le nombre trois mille s'il est précédé f'un petit trait, y. Dans les inscriptions romaines, le G avait différentes significations : seul, il signifiait, ou gra-

tis, ou gens, ou gaudium; accompagné, il était sujet aux mêmes variations: G. V. était pour Genio urbis; G. P. R. Gloria populi romani. Dans le comput ecclésiastique, le G est la septième et dernière lettre do minicale; dans les anciens poids, il signifie un gros; sur les monnaies françaises il indique la ville de Poitiers, Genève sur les monnaies suisses, et Stettin sur les prussiennes.

En chimie, Gl désigne un équivalent de glucynium.

G ou G sol ré ut (Musique). Cette lettre sert à désigner, dans l'ancien système de notation, la cinquième note de la gamme naturelle d'ut ou de sol. Ce système n'est plus employé aujourd'hui que par quelques compositeurs allemands ou italiens, pour indiquer le ton d'un morceau de musique ou d'un instrument.

GABARE. Ce mot, d'origine hébraïque (habarah, bateau de passage), apparaît de bonne heure sur les rives de la Loire. Quand Nantes fut devenue une ville de commerce importante, les habitants eurent souvent besoin d'envoyer au bas de leur rivière des bateaux pour recueillir les cargaisons des navires étrangers, qui n'osaient remonter dans l'intérieur des terres, soit que le lit du fleuve n'eut pas assez d'eau pour leur navigation, soit qu'ils craignissent que les franchises de la ville ne sussent pas pour eux une suffisante protection contre l'avidité féodale des seigneurs riverains. Ces bateaux, larges et plats, d'une vaste capacité, et portant un seul mât, furent appelés gabares. C'était aussi le nom qu'on leur donnait sur la Bidassoa: nuncupatas gabarras, dit un titre sort ancien de la Bibliothèque Impériale, daté de Fontarabie. Les Hollandais qui trafiquaient sur nos côtes transportèrent cette appellation dans leur langue maritime, ils en firent een gabaar. Le mot s'est conservé; la marine militaire l'a adopté, et lui a donné une importance inespérée. La gabare est essentiellement un navire de charge; elle désigne à la fois ces lourdes et vilaines barques pontées et non pontées dont on se sert dans nos ports pour porter à bord des navires en rade les objets de consommation, et ces énormes corvettes, aux flancs larges, aux murailles droites, à la zarène vaste et profonde, qui vont dans nos colonies, dans les mers de l'Inde, et par delà le cap Horn jusqu'an Chili et au Pérou, ravitailler nos garnisons, nos escadres on nos stations. Depuis l'occupation d'Alger, nos gabares sont fort employées dans la Méditerranée; elles sont un continuel transport de troupes, de vivres et de munitions.

On appelle gabare à vase, ou Marie Salope, un gros bateau qui sert à récolter la fange que les machines à curer tirent du fond des ports.

En termes de peche, on nomme gabare une espèce de filet plus petit que la seine ordinaire; on en fait usage sur nes côtes de l'Océan, à l'embouchure de nos rivières; des morceaux de liége le tiennent suspendu à la surface de l'eau; son propre poids, augmenté de quelques balles de plomb, lu'donne une position verticale; on le tire à terre avec des cordes Les poissons qui se trouvent dans l'espace qu'il embrassà s'efforcent en vain de rompre cette barrière; les grus descendent dans le sac, les petits s'engagent dans les mailles, et sont arrêtés par les ouies. La pêche est d'autant plus abondante que le poisson s'approche plus de la surface de

l'eau: on la fait de préférence pendant la nuit; le tissu du filet disparaît dans les ténèbres; le poisson ne distingue pas le danger. Enfin, l'on appelle aussi quelquefois gabare le bateau plat qui sert à cette pêche.

Théogène PAGE, capitaine de vaisseau.

GABARIT. On désigne ainsi, dans les constructions maritimes, le modèle sur lequel les charpentiers travaillent, en donnant aux pièces de bois qui doivent entrer dans la composition du hâtiment la même forme, les mêmes contours et les mêmes proportions. Par suite, on entend par gabarit la forme même d'un vaisseau. Le maître yabarit d'un navire n'est autre que le maître con ple.

GABELLE. Ce mot vient de l'allemand gabe, impôt, tribut. Le mot gabelle sut d'abord appliqué en France à diverses sortes d'impôts. On lit dans plusseurs Coutumes : gabelle de vin, gabelle de draps, gabelle de tonlieu. Mais ce mot s'applique spécialement à l'impôt du sel. L'origine en remonte à Philippe IV (1286). Philippe VI établit les greniers à sel en 1331. Cet impôt était d'un double sous Philippe le Long: il ne devait durer qu'une année. Il sut de six deniers sous le roi Jean; il avait été renouvelé pour payer la rançon de ce prince. Charles V l'établit à perpétuité, et porta la taxe à huit demiers; elle s'accrut encore sous les règnes suivants. Elle était de 12 deniers sous Louis XI et Charles VIII. François 1^{ex} l'éteva à 21 livres par muids (ordonnance de 1542). Henri II, en 1553, vendità haut prix l'exemption de l'impôt du sel à quelques provinces: an Poltou, à l'Aunis, à la Saintonge, à l'Angouncis, au Périgord, an haut et bas Limousin. Le chissre général de l'impôt ne sut point diminué par ces aliénations; le taris sut successivement augmènté de. puis.

Louis XIV organisa sur une plus grande échelle cette par-tie de l'administration fiscale; le faux-saunage fut classé au rang des crimes : des tribunaux d'exception furent érigés, et des offices de juges, de régisseurs, d'employés de tout grade, furent créés et vendus. Cette opération fut la plus remarquable de la fin du ministère de Co l ber t. L'ordonnance royale de mai 1680 divisa la France en pays de grande gabelle et de petite gabelle, etc. Tons les produits des salines furent livrés aux ferm l'ers généra u x, qui employaient à l'exploitation de leur monopole une armée de commis et de gardes, et en retiraient encore des bénéfices énormes; les juridictions des greniers à sel, les cours supérieures, et surtout les juridictions prévôtales, se faisaient les auxiliaires des fermiers généraux. Cet impôt, qui pesait surtout sur les masses, avait souvent excité les plus graves désordres. En 1548, Bordeaux et toute la population de la Guienne s'insurgèrent contre les préposés de la gabelle. Le chef de l'administration, Tristan de Moneins, fut assom-mé, dépecé et salé. Il fallut faire marcher une armée contre cette province. Le connétable de Montmorency la commandait, et la province sut hérissée de gibets. Année commune, il y avait 4,500 saisies dans l'intérieur des maisons, plus de dix mille sur les routes ou les lieux de passage, et trois cents condamnations aux galères pour crime de contrebande de sel ou de tabac. Le nombre des prisonniers variait de dixsept à dix-huit cents, de tout âge et de tout sexe. On avait imaginé, pour intéresser les magistrats à la poursuite des saux-sauniers, d'assigner le payement de leur gages sur les produits de la gabelle.

Le chisse de cet impôt variait de province à province, et même de ville à ville. Quelques localités en payaient peu, d'autres heaucoup, d'autres n'en payaient aucun. Quelques provinces n'étaient point taxées pour leur consommation, et dens d'autres chaque famille était obligée de prendre au magasin, ou grenier à sel, une quantité de sel déterminée.

Les pays de grande gabelle étalent ceux qui supportaient le maximum de cet impôt, à savoir : l'Ile-de-France, l'Oriéanais, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Berry, le Bourbonnais, la Bourgogne, la Picardie, la Champagne, le Perche et la plus grande partie de la Normandie. Le chiftre de la vente obligée s'élevait annuellement à 760,000 quiataux, et le prix du quintal à 62 francs. On y était taxé à neuf livres de sel par tête.

Les pays de petite gabelle étaient ceux qui ne payaient que le minimum de cet impôt : le Maconnais, le Lyonnais, le Forez et Beaujolais, le Bugey, la Bresse, le pays de Dombes, le Daupliné, le Languedoc, la Provence, le Roussillon, le Rouergue, le Gévaudan, quelques cantons de l'Auvergne. La consommation obligée ne pouvait être au-dessous de 640,000 quintaux; le prix du quintal était 33 livres 10 sous, on y était taxé à 11 et 12 livres par tête.

Les pays rédimés étaient les provinces qui avaient acheté et payé l'exemption entière du droit; leur entière libération de l'impôt de gabelle leur avait coûté 1,750,000 liv. sous Henril II; mais elles n'en furent pas moins assujetties à une partie de cet impôt, au sixième à peu près du cens fixé pour les grandes gabelles. La quantité imposée aux consommateurs était de 830,000 quintaux. Le prix du quintal variait de 10 à 12 francs. La catégorie des pays rédimés comprenait le Poitou, l'Aunis, la Saintonge, l'Angoumois, le Limousin, une grande partie de l'Auvergne, le Périgord, le Querci, la Guienne, les comtés de Foix, Bigorre et Comminges.

Les pays de quart-bouillon étaient ceux qui avaient la faculté de s'approvisionner par des sauneries particulières, où l'on faisait bouillir un sable imprégné d'eaux salines, à la charge de verser, à leurs frais et gratuitement, dans les greniers du roi le quart du produit de leur fabrication. Ce versement en nature avait été depuis converti en un droit pécuniaire équivalent. Le débit était d'environ 115,000 quintaux; le prix du quintal était de 16 livres. Ce droit n'appartenait qu'à une partie de la basse Normandie.

Les provinces franches de gabelle étaient moins imposées que toutes les autres. Elles devaient cet avantage au voisinage des marais salants; un prix trop élevé y eût provoqué une contrebande plus active et plus étendue. Cette catégorie se composait de la Bretagne, de l'Arlois, de la Flandre, du Hainaut, du Calaisis, du Boulonnais, des principautés d'Arles, de Sedan, du Béarn, de la Basse-Navarre, du pays de Soule et de Labourd, d'une partie de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou. Le prix du quintal y variait de 8 à 9 livres.

Les provinces de salines exploitées pour le compte des roi étaient la Franche-Comié, la Lorraine, les Trois-Évêchés (Metz, Toul et Verdun), le Rethelois, le duché de Bar, une partie de l'Alsace et du Clermontois. Les ventes de sel pour compte du roi s'y élevaient par an à 275,000 quintaux, le prix du quintal étant de 21 livres 10 sous,

En 1789, le vœu pour la suppression de la gabelle fut répété unanimement dans tous les ca hiers des trois ordres. Elle fut en conséquence supprimée par la loi du 10 mai 1796. Mais un impôt sur le sel n'en fut pas moins rétabli sous l'empire (1806).

Durry (de l'Yonne).

GABÈLOU, commis et employé des gabelles. Cette expression n'est d'usage que dans le style familier, et se prend toujours en mauvaise part. On l'emploie encore, surtout dans le midi de la France, à l'égard des douaniers, des employés de l'octroi et des commis des contributions indirectes.

GABIAN (Huile de). Voyes Pétrole.

GABIER, nom que l'on donne aux premiers et aux meilleurs matelots de l'é qui page d'un grand bâtiment de guerre. Ils sont choisis par le commandant pour le service des hunes, préposés à la surveillance du gréément, et chargés d'y faire les réparations nécessaires. Dans les travaux de gréement et dégréement, de prise des ris, etc., ce sont les gabiers qui dirigent les matelots sous les ordres d'un chef de hune, officier marinler inférieur, qui obéit lui-même à l'officier de quart. Ils prennent le nom du mât au service duquel ils sont attachés: ainsi, on distingue les gabiers de misaine, de grand hune, d'artimon et de beaupré. Le mot de gabier n'est que le nom d'un emploi, et non celui d'un grade; il cesse d'être porté lors du débarquement.

Toutefois, les contre-maîtres sont choisis de préférence parmi les matelots ayant été gabiers. L'arrêté des consuls du 9 ventôse an rv, relatif aux prises faites par les bâtients de l'État, attribue 2 parts 1/29 à chacun des gabiers, tandis que les matelots n'ont droit qu'à une part. Le nom de gabier vient du mot gabie, qui dans la Méditerranée signifie demi-hune. Avant d'être une plate-forme à l'extrémité du mat, c'était une cage, en italien et en espagnol gable, appliquée à l'arrière du sommet du mât et ayant la forme d'une hotte. Le premier gabier fut un guetteur, qui, l'azil ouvert sur tous les points de l'horizon, y cherchait quelque navire, ou la terre sur laquelle on gouvernait. Aujourd'hui, c'est un matelot très-important, dont les pieds portent rarement en plein, qui est toujours sur des cordes, ou sur un paquet de lattes, laissant des jours entre elles. Autrefois même, si le temps le permettait, il couchait dans la hume, et y déposait le sac contenant ses effets. Dans les rades il sert quelquefois de canotier, service honorable entre tous. MERLIN.

GABIES, en latin Gabii, antique ville du Latium chez les Volsques, était une colonie d'Alhe située entre Rome et Præneste (aujourd'hui Palestrina), sur les bords d'un lac appelé aujourd'hui lago di Castiglione. A la suite d'un siége long et opiniâtre, un stratagème employé par Sextus, fils de Tarquin le Superbe, qui feignit de s'être brouillé avec son père et se retira chez les Gabiens en provoquant leurs sympathies pour les mauvais traitements dont il se disait l'objet, la fit tomber au pouvoir de ce prince. Ville jadis forrissante et puissante, Gabies ne tarda pas à tomber en décadence et n'était déjà plus que des ruines au temps d'Auguste.

Les carrières de Gabies fournissaient aux Romains d'excellente pierre à bâtir.

On appelait à Rome gabinus cinctus une partie de vêtement empruntée aux Gabiens et ayant pour but de préserver la toge de toute souillure. On s'en servait lors des sacrifices et dans d'autres circonstances du culte public.

GABINIUS (Aulus), Romain d'origine plébéienne, était tribun du peuple l'an 67 avant J.-C., lorsqu'il proposa et fit adopter une loi, appelée d'après lui Lex Gabinia, en vertu de laquelle des pouvoirs illimités étalent conférés à Pompée dans sa guerre contre les pirates. Plus tard il l'accompagna comme légat dans ses guerres d'Asie. Nommé consul avec L. Calpurnius Pison, par l'influence des triumvirs, l'an 58 avant J.-C., il appuya Clodius dans son opposition systématique contre Cicéron, que tous deux parvinrent à faire exiler. Nommé l'année suivante au gouvernement de la Syrie, il épousa la cause du grand-prêtre Hircan contre son frère Aristobule et son neveu Alexandre. Pour satisfaire aux volontés de César et de Pompée, il passa en Égypte, et rétablit Ptolémée Aulète sur le trône. Pendant ce temps-là, sa province était ravagée par des bandes de pillards arabes, et Alexandre excitait de nouveaux troubles en Judée. Forcé par Crassus de retourner à Rome en 55, il fut accusé de lèse-majesté publique pour avoir, sans l'ordre du sénat et du peuple, abandonné son commandement. L'influence de Pompée, qui réussit à lui ga-gner les sympathies de Cicéron lui-même, et surtout l'influence des hommes qu'il réussit à corrompre, le fit absoudre de cette terrible accusation. Mais il fut condamné quelque temps après pour concussion et brigue, et sa fortune fut confisie. En l'an 49, César le rappela d'exil, et, après la bataile de Pharsale, lui confia un commandement militaire. Il mourut à Salone, dans une expédition contre les Dalmaies, au commencement de l'an 47 avant J.-C.

Il me faut pas confondre Aulus Gahinius avec Quintus Gabinius, autre tribun du peuple, qui, l'an 140 avant J.-C., fit rendre une loi, dite également Léx Gabinius, d'après lequelle le scrutin secret dut être désormais employé pour la collation des suffrages.

GABION, terme d'artifierie par lequel on désigne un large panier sans fond, de forme cylindrique, qui a 0^m,80

de hauteur, et 0 m,65 de diamètre extériour, formé d'un clayonnage entrelacé autour de sept à neuf piquets dressés sur un cercle. Ces gabions servent dans les siéges, à garantir les troupes et les travailleurs du seu de mousqueterie de la place attaquée. C'est pourquoi on les appelle gabions de sape ou de tranchée. On les place debout les uns à côté des autres, et on les remplit de terre, pour en former le parapet des sapes, logements, tranchées et autres travaux de siège. La terre fouillée pour remplir les gabions sert de tranchée de communication. Avec ces gabions on construit particulièrement l'exhaussement de travail appelé cavalier de tranchée, que l'on élève en avant du chemin couvert d'une place assiégée. Une autre espèce de gabion, appelée farci ou roulant, de 2 ,30 de haut, et de 1 m,30 à 1 m,50 de diamètre extérieur, farcie de 25 ou 30 fascines reliées par quatre ou cinq harts, remplie de laine ou de bourre, ou de menus copaux, etc., est employée couchée et roulée au moyen d'un crochet, en avant des travailleurs, pour les mettre à l'abri des coups de fusil des défenseurs de la place. Ce gabion a été substitué au mantelet, petite machine sur deux roues, servant jadis à la même destination. Couvrir une ligne

de gabions, c'est la gabionner.
GABON (Côte de), située entre 3° 30' de latitude nord, et 0° 45' de latitude sud, sur la côte orientale de la Guinée, est un pays encore fort peu connu des Européens. En 1842, le gouvernement français a formé un comptoir fortifié à l'en bouchure du Gabon , fleuve appelé par les naturels Ouongavonga , et formant avec le Dandjer , le Rio del Rey et le Rio de los Camerones, l'ensemble des grands cours d'eau qui arrosent cette vaste contrée, et viennent se jeter dans l'océan Atlantique. Cette possession s'est complétée en 1862 par la cession du territoire du cap Lopez, et plus récemment plusieurs chess indi; ènes de l'intérieur ont reconnu la souveraineté de la France. La population noire est évaluée à plus de 100,000 individus, dont un quart environ pous est entièrement soumis. La Gabon est administré par un gouverneur, qui a sous sa dépendance les comptoirs du Grand-Bassam, de Dabou et d'Assinie, situés sur la Côte d'Or. Il y a une garnison de 70 hommes. C'est le centre de la division navale des côtes occidentales d'Afrique. Ce pays produit en abondance la cire, le caoutchouc, le bois rouge, la gomme copal, l'ébène et le bois de teinture. Le mouvement commercial, en 1866, donnait, en y comprenant l'importation et l'exportation, 1,545,000 fr., et en 1868, 1,616,000 fr. Le port du Gabon est franc.

Parmi les produits précieux et peu connus de cette contrée, il faut signaler le pain de Lika, produit oléagineux d'une variété sauvage du manguier, et qui sert à la fois d'aliment, de cire et de savon; la graine du m_i óga qui contient C0 pour 100 d'hnile excellente au goût; la graisse de l'owissa, employée dans la préparation des aliments; l'écorce du combo, succèdané du quinquina.

GABRIEL (L'ange). Son nom, en hébreu, veut dire force de Dieu. Gabriel, selon les rabbins, est l'ange de la mort pour les Israélites, dont les âmes sont remises entre ses mains. D'après le Talmud, il est le prince du feu, il gouverne le tonnerre, il n'arit les fruits. C'est lui qui, per ordre de Jéhovah, mit le feu au temple de Jérusalem avant que les soldats de Nabuchodonosor ne vinssent le souiller. Ce sera lui ensin, toujours selon le Talmud, qui donnera un jour la chasse au grand poisson Léviathan, et qui le vaincra avec l'aide de Dieu. Gabriel fut envoye souvent sur la terre : il apparut deux fois à Daniel, et lui prédit la venue de Jésus-Christ. Gabriel vint aussi annoncer à Zacharie que sa femme Elisabeth lui donnerait un fils nommé Jean-Baptiste; et comme Zacharie doutait, Gabriel, pour le punir de son incrédulité, le condamna à être muet jusqu'à la naissance de son fils. Mais le plus célèbre message de Gabriel, ce fut son entrevue avec Marie le jour de l'Annonciation.

Dans la tradition mahométane, Gabriel, un des quatre

favoris d'Allah, inspire ou dicte le Coran à Mahomet, qu'il aurait ravi jusqu'au septième ciel, dans un jour d'extase, evec une rapidité telle, que le prophète aurait eu le temps de retenir dans sa chute, en revenant, un vase qu'il aurait heurté en partant.

Mahomet a fait le portrait de Gabriel. « Son teint était, dit-il, blanc comme la neige; ses cheveux blonds, tressés d'une façon admirable, lui tombaient en boucles sur les épaules; il avait un front majestueux, clair et serein, les dents belles et luisantes, les jambes teintes d'un jaune de safran. Ses vétements étaient tous tissus de poil et de fil

d'or très-pur. »

Anais Ségalas.

GABRIELLE D'ESTRÉES. Voyez Estrées.

GABRIELLI (CATARINA), cantatrice célèbre par ses succès et plus encore par ses caprices, naquit à Rome, le 12 novembre 1730. Son père était cuisinier du prince Gabrielli. Elle ne put donc être initiée de bonne heure aux secrets de l'art dans lequel elle devait briller ; il fallut qu'elle se révé-làt d'elle-même et sans le secours des maîtres, car de rares visites au théatre, où la conduisait son père, furent d'abord toute son éducation musicale. Mais, au retour, sa voix suave et fraiche répétait avec tant de charme les airs que son heureuse mémoire avait retenus , que dans le palais on ne parla bientôt que de la petite culsinière cantatrice, co-Netta cantatrice. Le prince lui-même l'entendit; et de ce our le sort de Catarina sut fixé; on la transplanta des cuisines dans une école de chant. Porpora voulut présider l'éducation du jeune prodige; et produite bientôt au grand jour sous les auspices de l'illustre maestro, elle enleva tous les suffrages. Il ne fut plus bruit dans Rome que de la cochetta di Gabrielli. Le nom lui en resta si bien, que l'Europe entière ne distingua bientôt plus le nom de la protégée de celui du prince son protecteur. La Gabrielli n'avait pas dixsept ans que déjà elle était en possession de la plus brillante renommée à Lucques, où la Sofonisbe de Galuppi avait servi à ses débuts, et où le célèbre Guadagni aida par ses conseils à la rendre une virtuose accomplie. A Naples, où elle parut en 1750, son succès sut plus grand encore. Elle y souleva dans la Didone de Métastase l'enthousiasme de tous les dilettanti. Le bruit de son triomphe eut du retentissement jusqu'à Vienne, où l'empereur François 1 l'appela sur l'invitation de Métastase. Elle devint chanteuse de la cour, et ce titre fut une puissance pour elle. Reine au théâtre par Métastase, son amant, soumettant à l'omnipotence de ses fantaisies les ambassadeurs de France et de Portugal, qui se disputaient ses faveurs, subjuguant l'empereur lui-même par le prestige de son talent, elle prolonges pendant quinze années son règne dans la capitale de l'Autriche.

A Palerme, où nous la trouvons en 1765, la même faveur devait l'accueillir, la même puissance y fut son partage; mais là aussi, mieux encore qu'à Vienne, elle en abusa à force de caprices et de bizarreries. Un soir, sachant que le vice-roi désirait se rendre au théâtre pour l'entendre, elle résolut de tromper cette belle attente, seignit une indisposition subite, et refusa de paraître. On vint parlementer auprès d'elle, la supplier, et, de guerre lasse, la menacer de la prison : « Vous pouvez m'emprisonner et me saire pleurer, dit-elle, mais me faire chanter, jamais. » Ce sut sa seule réponse; et pour que la dignité du prince qu'elle faisait si in-solemment attendre fût sauve, il fallut en effet user de rigueur et la faire enfermer. Elle s'y prêta de bonne grâce, fit de sa captivité une sête continuelle, régala royalement tous les prisonniers, paya leurs dettes; et, libre enfin, quitta Palerme de peur d'y être de nouveau violentée dans ses fantaisies. A Parme, où elle se rendit, l'infant Philippe se fit son amant déclaré, et malgré cette fortune, la plus haute que lui eussent conquise son talent et ses galanteries, Catarina ne changea pas. Le prince se vit, comme un amant Vulgaire, sacrifié à ses inconstances, et chaque fois qu'il lui en faisait reproche, elle le raillait de la difformité de sa taille, et se donnait le plaisir de l'appeler gobbo maledetto

(maudit bossu). Ces incroyables licences furent cause que on la jeta encore en prison; mais, quoique de nouvelles galamteries du prince l'y attendissent encore, maigré la somptuosité de l'appartement qu'on lui avait fait préparer et la mombreuse suite qui s'y était rendue pour la servir, elle me sentit pas plus tôt libre qu'elle s'enfuit de Parme. La farrouche fauvette avait peur même d'une cage dorée. On la demandait à Londres, mais elle refusa de s'y rendre : les désirs impérieux des Anglais et leur enthousiasme un peu bratail l'effrayèrent : « Là, disait-elle, si je m'avisais de ne vouloir pas chanter, le peuple m'assommerait, et à tout prendre, j'aimme mieux la prison quand il me platt de me passer une famisie. »

Elle partit pour la Russie, où Catherine II la faisait aussi appeler. Arrivée à Saint-Pétersbourg, elle traita de puissance à puissance avec la czarine. Elle demanda dix mille roubles par an. « Mais je ne donne pas tant à mes feld-maréchaux', dit Catherine. — Eh bien, que votre majesté fasse chanter ses feld-maréchaux. » Cette boutade eut pu on wrir à la Gabrielli le chemin de la Sibérie , l'impératrice aima maieux en rire et céder. Quand la Catarina revint de Saint-Pétersbourg, elle n'avait pas moins de vingt mille écus de rente: mais cette fortune fut bientôt dissipée. A cinquante ams elle sut obligée de se mettre à la solde de l'impresario de Venise. Par bonheur, elle avait encore assez de voix pour étonner le fameux Pacchiarotti lui-même, et régner sams rivale. C'est seulement à Milan, en 1780, que Marchesi. alors dans la plénitude de ses moyens, lui ayant été opposé, elle craignit une concurrence. Cette première atteinte portée à sa réputation lui servit d'avertissement, et sage pour la première tois, elle se retira du théâtre. C'est à Rome, sa ville natale, qu'elle passa les dernières années de sa vie, toujours prodigue dans ses plaisirs, mais aussi, disons-le, dans ses aumônes. Sa famille fut la première à se ressentir de ses bientaits. Cette conduite lui rendit l'estime que ses désordres passés lui avaient fait perdre ; et quand elle mourut, en avril 1796, elle était entourée de la considération universelle. Édouard Fournier.

GABRYAS. Voyes BABRIUS.

GABURON ou JUMELLE, pièce de bois creusée sur l'une de ses faces, arrondie sur l'autre, liée sur l'avant d'un navire par de nombreux tours de cordages et le garantissant des frottements du mât supérieur quand on guinde celui-ci ou qu'on le cale (qu'on le monte ou le descend). Le gaburon recouvre le has-mât depuis sa naissance jusqu'au quart environ de sa longueur au-desseus de la hune. Faisant corps avec lui, il renforce le mât éclaté, endommagé ou trup faible, et le préserve des contacts ruineux pour sa solidité. Garnir un mât de gaburons ou de jumelles, c'est le jumeler. A l'époque où le mât ne recevait pas encore un mât supérieur ou de hune, il avait à son sommet un gaburon de bois tendre, servant de coussin pour le frottement de la vergue. C'était un chaperon, capernecio, caperone, dont par corruption on a fait gaberon, puis gaburon.

GÂCHER, GÂCHEUX, GACHIS. Le verbe gâcher s'appliquait d'abord seulement au travail de ces apprentis manœuvres qui préparent ou gâchent le plâtre pour les macons. On en a fait un terme métaphorique et méprisant pour tout ce qui est exécuté avec maladresse ou négligence. Ainsi, neus avons nombre de manœuvres dramatiques qui gâchent des pièces, et d'apprentis littérateurs qui gâchent des volumes. Quant au mot gâcheux, il s'emploie surtout dans les colléges. Les malins écoliers ont surnommé ainsi le pauvre sous-maltre, qui, devant veiller sur eux pendant les récréations, et contraint de rester deliors, quel que temps qu'il fasse, pour inspecter leurs jeux, se réchausse en marchant, au risque de gâcher de la boue. Dans la langue collégienne, le synonyme de ce terme est chien de cour.

Le gdchis, autre dérivé du verbe gdcher, est un mot dont on a souvent occasion de faire usage en France. Il désigne, en général, tout ce qui manque d'ordre, de raison, de clarté. La lecture d'un ouvrage mai conçu, la représentation d'une piece mal tissue, et mille autres circonstances, parmi foequelles il faut mettre au premier rang un système politique inhabilement mis en œuvre, vollà ce qui amène tout maturellement sur une lèvres cette exclamation, un peu triviale, nais énergique : quel adchis!

viale, mais énergique : quel gáchis!

GACHETTE, l'une des pièces principales de la platine du susil, ayant une grande branche, ou queue, contre laquelle appule la détente pour faire partir le coup, quand le chien est armé. La petite branche, ou le devaut, est terminée par un bec, pour engrener dans les crans du repos et du bandé de la noix : elle est percée pour recevoir la vis qui assujettit cette pièce au corps de platine. On distingue ainsi dans la gâchette : la queue, le bec, le trou, et la vis. Tout le mérite d'une platine de susil consiste dans le bon ajustage de la noix et de la gâchette : on doit régler généralement les sur les crans et le contour de la noix, et sur les dispositions du chièn, par rapport à la face de la batterie. Merlin.

GACON (FRANÇOIS), poëte satirique, né à Lyon, en 1667. Après avoir appartenu pendant quelque temps à la congrégation de l'Oratoire, il la quitta pour se livrer plus tibrement à son goût pour la satire et le scandale. On le vit alors s'attaquer, dans le style le plus grossier, à toutes les célébrités de son siècle : J.-B. Rousseau, Lamothe, Fontenelle et Boileau lui-même, furent le point de mire de ses diatribes. J.-B. Rousseau, moins patient, le terrassa par une épigraname qui l'a condamné à l'immortalité du ridicule. Ses ouvrages les plus connus sont : Le Poële sans fard (1696); l'Anti-Rousseau (1712); l'Homère vengé (1715); Emblèmes ou devises chrétiennes (1714 et 1718); Les Fables de Lamothe, traduites en vers français (1716); Le Secrétaire du Parnasse (1723); une traduction d'Anacréon (1712). En 1717 il remporta le prix de poésie à l'Académie Française. Vers la fin de sa vie, il reprit l'habit de son ordre, et obtint le prieuré de Baillon, près de Beaumont-sur-Oise, où il mourut, le 15 novembre 1725.

GAD (c'est-à-dire Bonheur), fils de Jacob et de Silpa, et chef d'une tribu israélite qui, dans les déserts même du mont Sinai, s'était multipliée de façon à présenter un effectif de 400,000 hommes en état de porter les armes. Comme tribu nomade, ce sut la première de toutes qui vint se sixer à Giléad. Son territoire (le pays de Gad) était situé au nord de celui de la tribu de Ruben, et comprenait le district montagneux s'étendant depuis le fleuve Jabbok jusqu'à lacser, et à l'est jusqu'à Rabbath-Ammon; mais dans la plaine du Jourdain, il atteignait le sud du lac Génézareth. Le Jourdain en formait l'extrémité occidentale, depuis le lac Génézareth jusqu'à la mer Merte. Ce pays était surtout propre à l'élève des troupeaux. Les Gaditains formaient une population belliqueuse, que le voisinage des Arabes obbligeait à rester toujours en armes. Lors de l'établissement de la monarchie, ils se montrèrent fidèles à David et à sa maison.

GAD, prophète tiébreu, qui alda de ses bons conseils David, lorsque celui-ci se posa en prétendant à la courone; une feis menté sur le trêne, il vécut dans son intimité. A l'occasion d'un dénombrement du peuple ordonné plus tard par David, il exprima le méconteniement de Jéhovai au sujet de cette mesure, et détermina le roi à détourner par d'abendants sacrifices de victimes les effets de la colère du Très-Haut. La tradition joire veut que ce soit ce prophète qui introduisit l'usage de la musique dans le temple, et elle le cite avec Nathan comme historien de David.

GADE. Ce genre liancen forme aujourd'hui une famille de poissons maiacoptérygiens, que quelques zoologistes nomment gadoïdes. Il renferme les morues, les merluches, les merlans, les lottes, les phycies, etc., qui ont pour caractères communs les ventrales attachées sous la gorge plus en avant que les pectorales, et dont le premier et le second rayon se prolongent en un filet plus ou moins délié. Ces poissons ent le corps allongé, attéaué et comprimé vers la queue. Tous donnent à l'homme un aliment recherché, dans leur chair légère et de bon goût. Des écailles

généralement petites, une tête assez grosse, une gueute largement ouverte, armée de dents implantées sur les machoires et sur le vomer, un estomac très-grand, avec de nombreux cœcums auprès du pylore, complètent les caractères les plus constants du genre gade.

GADOLINITE, silicate multiple dont les principales bases sont les oxydes decèrium, d'yttrium, d'erbium, etc. La gadoligite est compacte, et d'un noir velouté.

GADOUE ou ENGRAIS FLAMAND. La méthode usitée en Flandre pour utiliser les vidanges est beaucoup plus rutiunnelle, et surtout plus bygiénique que la confection de la pou drette. On donne le nom d'engrais flamand ou gadoue aux excréments humains retirés des fosses d'aisance, et conservés dans des citernes voûtées placées audessous du sol, sur le bord d'une route, et à proximité des champs cultivés. Ces citernes, dont le fond est en grès et les murs en briques, sont remplies quand les travaux agricoles le permettent au cultivateur : on laisse fermenter cet engrais quelques mois avant de s'en servir, et on a soin d'ajouter de la matière à mesure qu'on en retire.

L'engrais flamand est destiné principalement à activer la végétation des plantes oléagineuses et du tabac, qui donnent le plus de bénéfice; il s'emploie sous forme liquide; on le transporte aux champs sur des chariots, renfermé dans des barils. Arrivés à leur destination, on vide ces barils dans des baquets, où on puise l'angrais à l'aide de longues cuilières en fer pour le verser sur les semences. Les graines échaussées par cette matière en fermentation se développent promptement, et y puisent une nourriture abondante. Cet engrais est aussi d'un emploi très-avantageux après le repiquage des jeunes plants; on le verse à la main pour éviter d'en mettre sur les seuilles. Il faut une grande habitude aux cultivateurs de la Flandre pour supporter l'odeur insecte et repoussante qui s'exhale de la gadoue. Au reste, ces émanations ne sont nullement insalubres.

GAÈLIQUE (Langue), idiome parlé de nos jours encore par les paysans montagnards de l'Écosse, qui l'appellent kimri ou cumreag, et dont l'origine est la même que celle de la langue erse, c'est-à-dire l'ancien celtique ou langue des Celtes. Gant, dans son ouvrage intitulé Thoughts on the Origin and Descent of the Gaels (Édinbourg, 1814), prétend que le gaélique est un des idiomes les plus anciens du monde, et qu'il provient des Pélasges; seulement il oublie de nous apprendre quelle langue parlaient les Pélasges, à l'égard de laquelle nous manquons à peu près de tout renseignement positif. Quoi qu'il en soit, le gaélique n'est plus guère parlé aujourd'hui que dans les tles du nord de l'Écosse, où, malgré tous les efforts du gouvernement anglais, la population persiste à repousser la langue des vainqueurs.

Le gaélique est plein de sons gutturaux, et l'écriture en est hérissée de consonnes qui cependant ne se prononcent pas; aussi une société savante a-t-elle proposé un prix pour l'introduction d'un système d'orthographe plus rationnel. La littérature gaélique consiste surtout en vieilles traditions poétiques, que les bardes se transmettaient jadis les uns aux autres, qu'ils chantaient dans les sêtes de samille, et dont quelques-unes se sont conservées jusqu'à la fin du siècle deruier. Les poésies d'Ossian, traduites en langue vulgaire par Macpherson, paraissent en avoir fait partie. Mais ce ne sont pas là les seules poésies des Gaels; leurs chants lyriques penvent aujourd'hui encore se compter par centames; les plus beaux furent composés, à ce qu'on présume, dans les premiers siècles de notre ère. De là jusqu'au douzième siècle, il y a interruption dans la tradition poétique, peut-être bien parce que les bardes de cette époque ne composèrent rien qui valût la peine l'être conservé. Mais à partir du treizième siècle ils trouvèrent de fécondes inspirations dans les guerres intestines et féodales des divers clans; et on possède une assez riche collection de chants composés au moyen âge. Dans les siècles suivants, les a nciens bardes ont eu pour successeurs plusieurs poétes donf

les noms ent été portés par la renommée loin de leurs brumeuses montagnes, par exemple Mac-Intyre, dont les poésies ont paru en 1768. On y remarque un véritable dithyrambe contre le bill du parlement qui enjoint aux populations écossaises de porter désormais une culotte au lieu de ce court jupon que vous savez. Ewen Mac-Lachlan, mattre d'école à Aberdeen, a traduit en langue gaélique le troisième livre de l'Iliade et composé un poême en quatre chants sur les saisons. En 1825, Armstrong a publié à Londres un Dictionnaire gaélique-anglais. Sous le titre de Dictionarium Scoto-Celticum, la Société des Highlands a rédigé et publié un travail plus complet (Édimbourg, 1828).

GAETE (Gaeta), ville d'Italie (ancien royaume de Naples), située dans la province dite Terre de Labour Terra di Lavoro), baignée par la Méditerranée, qu'on appelle dans ces parages mer Tyrrhénienne, à l'extrémité d'un promontoire qui forme à l'ouest le golfe du même nom, siège d'un évêché, compte une population de 11,000 âmes, est rangée au nombre des places les plus fortes de l'Europe. Dans la citadelle, on conserve encore aujourd'hui le corps du connétable de Bourbon; mais le tombeau magnifique que lui avait fait élever en 1628 le prince d'Ascoli fut détruit par les Français à l'époque des guerres de la Révolution. Parmi ses édifices publics, on remarque surtout la cathédrale, placée sous l'invocation de Saint-Érasme, avec sa haute tour, dont on attribue la construction à l'empereur Frédéric Barbe-Rousse. Les environs de la ville sont délicieux et ornés d'une foule d'élégantes villas.

Strabon attribue l'origine de Gaète à une colonie grecque venue de Samos, qui s'y fixa après une longue navigation. Ces Grecs lui donnérent le nom de Cateta, qui exprimait la courbe ou la concavité de cette côte. Virgile émet une autre opinion : il pense que son nom lui vient de la nourrice d'Énée, Cajeta. Quoi qu'il en puisse être de ces étymo-logies, un fait avéré, c'est que Gaète fut fondée longtemps avant Rome, et servit à toutes les époques de résidence aux Romains les plus distingués. Son port, dont Cicéron fait mention comme propre à recevoir un grand nombre de navires marchands, fut agrandi par Antonin le Pieux, vers l'an 145 de notre ère. Parfaitement abrité et offrant en moyenne sept brasses de profondeur, il est aujourd'hui le centre d'un grand commerce d'exportation et d'importation.

Comme place de guerre, Gaète était sans contredit la clef du royaume de Naples, du côté du nord. Fortifiée tout autant par la nature que par l'art, il est impossible de s'en rendre maître sans un siège long et régulier. Le château, de forme carrée, très-élevé et slanqué de quatre tours qui dominent et en défendent les approches, fut construit par Alfonse d'Aragon, vers 1410, et augmenté depuis par le roi Ferdinand. Les fortifications, presque toutes creusées dans le roc vif, sont l'œuvre de Charles-Quint.

Après la chute de l'Empire Romain, Gaète conserva pendant assez longtemps une constitution toute républicaine et son indépendance. Plus tard, elle fut successivement gouvernée par un grand nombre de ducs, qui reconnaissaient le pape pour seigneur suzerain, jusqu'à ce qu'en 1435 le roi. Alfonse d'Aragon s'en rendit mattre et la réunit à la couronne d'Aragon; et plus tard elle passa sous la souveraineté

L'histoire moderne mentionne divers siéges dont Gaète fut l'objet. Ainsi, en 1702, une armée autrichienne, aux ordres du général Daun, la tint assiégée pendant trois mois, et finit par la prendre d'assaut. Après un siège qu'elle soutint depuis le commencement d'avril jusqu'au 6 août 1734, contre un corps d'armée composé de troupes françaises, espagnoles et sardes, la garnison de Gaète capitula avec tous les honneurs de la guerre. En 1799, Championnet s'en empara par un coup de main hardi. Le gouvernement napo-litain avait consenti, en 1806, à ce que cette place sut occupée par un corps de Français; mais le prince de Hesse-Philippsthal, qui y commandait, refusa d'obéir, et Mas-séna ne put y entrer qu'après en avoir fait le siège de février à la fin de juillet. A la suite de la révolution qui l'avait contraint de sortir de Rome, le pape Pie IX y rési depuis le 25 novembre 1848 jusqu'au 4 septembre 1849.

En 1860, après la défaite de l'armée napolitaine sur les bords du Vulturne, Gaète fut le dernier boulevard des Bourbons: le roi François II et sa jeune semme s'y enfermèrent avec les troupes qui leur étaient restées fidèles, et soutinrent avec courage les horreurs de la guerre, de l'épidémie et de la famine. A la suite de l'explosion d' poudrière, qui entrainait la ruine complète d'un bastion. le roi reconnut la difficulté d'une plus longue résistance et se rendit au général Cialdini, le 13 février 1861. Le sième durait depuis le 5 novembre de l'année précédente.

GAETE (Duc de). Voyes GAUDIN.

GAFFE, fer à deux branches, l'une droite, um pe pointue, l'autre crochue, tenant toutes deux à une dou commune, qui s'embotte sur le plus gros bout d'un manche. Le manche est droit, de la grusseur de celui d'une bêche ordinaire, long de 4 à 5 mètres, ou de 1^m,60 à 2^m, selom que la gaffe est destinée pour l'avant ou pour l'arrière d'une embarcation. On se sert de la gaffe pour posser les embarcations au large d'un navire ou d'un quai au moyen du fer droit, et se défendre des abordages; ou bien encore pour faire mouvoir ou approcher le canot, au moyen du fer courbé ou crochet. En termes de marine, se tenir, se battre, etc., à longueur de gaffe, c'est se tenir, se battre, etc., à très-petite distance. Avaler sa gaffe, c'est mourir ; être long comme un manche de gaffe, c'est être extrêmement maigre. Les pêcheurs se servent d'une sorte de gaffe très-longue MERLIN. pour tirer le poisson à terre.

GAFFOŻ OU GAHÈTES. VOYES CAGOTS.

GAGARIN (Famille). Les princes Gagarin font remonter l'origine de leur maison à Rourik, prince souverain de Starodoub. Le personnage le plus remarquable qu'ait produit cette familie russe fut sans contredit Mathias GAGARIN, gouverneur général de la Sibérie sous Pierre le Grand. Quand la guerre contre Charles XII prit une mauvaise tournure pour son maître, Gagarin conçut le projet d'arracher la Sibérie à la domination de la Russie, et de s'en déclarer souverain indépendant. Mais il fut arrêté à Saint-Pétersbourg, avant d'avoir pu mettre ce projet à exécution, et pendu devant les fenêtres du sénat, quoique Pierre lui cût formellement promis sa grâce s'il s'avouait coupable.

Parmi les membres aujourd'hui vivants de cette famille. nous citerons *Sergii Sergiejewic*s Gagarin, grand maître de la cour; Sergii Ivanowics et Paul Paulowicz GAGARIN, membres du sénat ; et le général Alexis Ivanowicz Gagarin,

gouverneur militaire de Kutaïsk.

GAGE. On entend par gage le nantissement d'une chose mobilière qu'en débiteur remet à un créancier pour sûreté de sa detie. Prêter sur gages, c'est prêter en ayant pour garantie du prêt un objet d'une valeur le plus souvent supérieure à la somme prétée. Le mot gage se dit également d'objets que l'on dépose dans certains petits je u x de so-

Au pluriel, le mot gage signifie salaire : ainsi, on dit : les gages des domestiques. Les gages des gens de service pour l'année échue, et ce qui est dû pour l'année courante, sont rangés par le Code Civil au nombre des créances privi-légiées. Au figuré, on dit casser aux gages pour exprimer qu'on renvoie quelqu'un d'une position qu'il occupait. Ce mot se prend toujours alors en mauvaise part. Le retrait du gage par le débiteur, son cessionaire ou son fondé de pouvoir, s'appelle dégagement (voyez Mont-de-Piété).
GAGE (Lottres de). Voyez Caédit roncier.

GAGERN (JEAN-CHRISTOPHE-ERNEST, baron DE), naquit près de Worms, en 1766. Entré de bonne heure au ervice d'une des branches de la maison de Nassau, il fut chargé, en 1791, de la représenter à la diète de l'Empire, et plus tard à Paris. Obligé de donner sa démission, par suite d'un décret de l'empereur Napoléon, qui interdissit à tous les individus nés sur la rive gauche du Rhin la (aculté de GAGERN 78

servir une autre puissance que la France, il se retira à Vienne. En 1814 il sut appelé, avec le titre de ministre d'État, à l'administration des possessions de la maison de Nassau; en 1815, Il assista au congrès de Vienne comme représentant du roi des Pays-Bas, et réussit à obtenir des agrandissements de territoire en faveur de la Hollande. Mais il échoua alors dans ses efforts pour faire enlever l'Alsace à la France. Le roi des Pays-Bas le nomma ensuite son ministre près la Confédération germanique, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1818; et dans la correspondance qu'il échangea avec M. de Metternich avant l'ouverture de la diète, on voit qu'il insista pour l'adoption de mesures qui eussent assuré l'union politique de l'Allemagne. Dans le sein même de la diète, il insista avec force pour que des constitutions représentatives fussent introduites dans les divers États de la Confédération. En 1820 il se retira, avec une pension du roi des Pays-Bas, dans sa terre de Hornau (grand-duché de Hesse-Darmstadt). Devenu alors membre de la première chambre des états du grand-duché, sans appartenir précisément à une opposition systématique, il se distingua en toute occasion par ses tendances patriotiques et philanthropiques. Cruellement éprouvé en 1848 par la mort de son fils Frédéric, et par celle de sa femme, qui lui avait donné dix ensants, il avait complétement renoncé à la vie politique, lorsque la mort vint l'enlever à Hornau, le 22 octobre 1852. On a de lui : Résultats de l'Histoire des Mœurs (6 vol., 1835-37); Histoire nationale des Allemands (1826), et Critique du droit des gens (1840).

GACERN (FRÉDÉRIC-BAUDOUIN, baron DE), l'un des fils du précédent, général au service des Pays-Bas, célèbre surtout par sa fin lamentable, arrivée lors de la lutte que l'insurrection de Hecker amena dans le grand-duché de Bade, né le 24 octobre 1794, à Weilbourg, entra d'abord au service autrichien, qu'il quitta ensuite pour passer à celui des Pays-Bas. Il était capitaine d'état-major en 1830, quand les événements militaires que l'année 1831 vit s'accomplir, le firent appeler aux fonctions de chef d'état-major du duc Bernard de Saxe-Weimar. En 1838 il passa, sur sa demande, dans la ligne, et sut nommé colonel d'un régiment de cavalerie. Envoyé en 1843 dans les Indes orientales avec une mission importante, il obtint à cette occasion le grade de général, et à son retour en Europe on lui cousia le comman 'e.nent supérieur de la province de Hollande. Au prin-temps de 1848, il s'était rendu en Allemagne avec un congé temporaire, et il se trouvait dans le grand-duché de Bade quand y éclata l'insurrection de Hecker. Il parut l'homme capable d'inspirer de la confiance aux troupes chargées de la réprimer, et en accepta le commandement sans attendre l'autorisation du gouvernement des Pays-Bas. Il chercha à amener par de sages représentations, et sans coup férir, la dissolution de la bande de Hecker. Le 20 avril, il s'était déjà inutilement abouché à cet esset, à Kandern, avec les chess du mouvement, lorsque, une demi-heure plus tard, les deux tronpes se tronvèrent en présence à Scheideck. « Avancez, général! » lui cria-t-on des rangs des insurgés; plein de confiance, Gagern alla encore essayer d'un accommodement, et ayant échoué dans tous ses efforts pour déterminer les insurgés à mettre bas les armes, il avait rejoint sa troupe, et se disposait à monter à cheval pour aller opposer la force à la force, quand une décharge partie des rangs des insurgés l'étendit roide mort. Cette sin tragique d'un homme tie bien, d'un général distingué, causa une douleur générale cn Allemagne.

GAGERN (HENRI-GUILLAUME-AUGUSTE, baron DE), frère du précédent, et dont le nom fut un moment si populaire en Allemagne, est né en 1799, à Baireuth, et a fait ses études juridiques à Gostfingue, à Iéna et à Heidelberg, après avoir combattu à Waterloo. Il s'associa alors aux efforts tentés par la ur s c h e n s c h aft pour régénérer l'Allemagne. Ses études aclévées, il entra dans l'administration du grand-duché de Hesse-Darmstadt, et fut élu, en 1822, membre de la seconde chambre des états, au sein de laquelle il vota toujours sur

les questions de principes dans le sens le plus libéral. Mis à la retraite, lors de la dissolution de cette assemblée, il envoya au ministère la démission de ses divers emplois, en refusant la pension qu'on lui offrait, sans doute pour acheter son silence; et il donna alors une nouvelle preuve de son indépendance en déclarant à ses concitoyens, qui voulaient suppléer à cette pension par une souscription patriotique, qu'il n'accepterait pas cette marque de leurs sympathies. Elu de nouveau, comme propriétaire, membre des diètes de 1834 et 1835, il fut l'un des chefs de l'opposition dans ces deux assemblées; mais quand la politique illibérale du gouvernement eut réussi à en restreindre l'action politique, il cessa d'y paraître, pour ne pas se prêter à une comédie représentative, jouée uniquement au profit du pouvoir.

Il n'accepta de nouveau le mandat électoral qu'en 1847, moment où la ville de Worms le choisit pour son représentant, à la suite de nouvelles élections générales, qui amenèrent à la chambre une majorité libérale comme on n'en avait encore jamais vu d'aussi forte. La diète venait à peine de s'ouvrir quand éclatèrent les terribles orages de 1848; et dès le 27 sévrier, à la nouvelle des événements dont Paris avait été le théâtre, il développait dans la seconde chambre une motion tendant à provoquer la création d'un cabinet capable de protéger et défendre tant à l'intérieur qu'à l'extérieur l'indépendance et la liberté de l'Allemagne, de même qu'à faire adjoindre au ches provisoire de l'Empire une repréentation nationale composée d'une chambre des princes et d'une chambre populaire. L'agitation révolutionnaire ne tarda point à gagner aussi le grand-duché; et le grand-duc s'étant aiors adjoint son fils comme co-régent, celui-ci appela aussitôt M. de Gagern à prendre la direction des affaires. Dans une éloquente proclamation, en date du 6 mars, le nouveau ministre exposa les principes que se proposait de suivre le cabinet reformiste. Dès lors aussi la solution à donner à l'importante question de la constitution de l'Allemagne fut sans cesse l'une de ses plus graves préoccupations. Appelé à faire partie du parlement préparatoire (vorparlament) qui devait se réunir à Francfort le 31 mars, il exerça tout aussitôt une influence décisive sur cette assemblée, dont la plupart des votes les plus importants furent rendus sur des motions présentées par lui. A partir de ce moment, il n'y eut pas en Allemagne, pendant quelque temps, d'homme plus influent ni plus populaire. Son énergie, sa franchise, sa loyanté, l'enthousiasme généreux que respirait chacune de ses paroles, joints à un extériour imposant et éminemment chevaleresque, le rendirent l'expression la plus vraie en même temps que la plus élevée de la première phase de l'agitation de 1848, moment où tous les esprits, pleins de confiance dans l'avenir, ne doutaient pas de la possibilité de régénérer politiquement l'Allemagne et de constituer enfin l'unité nationale. Quand le parlement national s'ouvrit, le 28 mai, à Francfort, il élut pour président M. de Gagern, qui dans l'intervalle avait résigné son portefeuille en qualité de ministre du grand-duc de Darmatadt, et des élections nouvelles le maintinrent constamment à la présidence de cette assemblée jusqu'au moment où il fut appelé à faire partie du ministère de l'Empire. Il ne contribua pas peu alors à déterminer l'élection de l'archiduc Jean es qualité de vicaire de l'Empire. Les complications qu'amena l'antagonisme de la Prusse et de l'Autriche dans la question d'un pouvoir central à constituer en Allemagne le trouverent à la hauteur des difficultés et des périls d'une telle crise : et le 15 décembre 1848 il fut appelé par l'archiduc, vicaire de l'Empire, à présider son ministère; mais le projet de constitution, à la rédaction duquel il avait eu une grande part, ayant été rejeté sur la motion du député Welcker, il donna sa démission en même temps que tous sos collègues (21 mars 1819).

Le refus de la Prusse d'accéder à la constitution dans la forme nouvelle qu'elle avait reçue remit tout en question. M. de Gagern s'essorça vainement de se poser médiateur entre le parti démocratique extrême et celui de la réaction; rôle d'un homme de bien et d'un bon patriote, mais qui se lui valut de part et d'autre que les plus cruelles et les plus décourageantes accusations. Rejeté complétement en dehors de la direction des affaires par la formation du ministère Grævell-Detmold-Wittgenstein, il s'efforça tout aussi imutilement avec ses amis de combattre les resolutions extrêmes de l'Assemblée nationale, et jugea devoir cesser dès lors de prendre part à ses délibérations (20 mai 1849). Quand la Prusse, lors de l'alliance des trois rois, sembla vouloir prendre en main la cause de l'assemblée nationale, ce sut encore M. de Gagern qui, avec ses amis, aida à amener un accord sur ce point; et élu membre de la diète d'Erfurt (mars 1850), il fut dans cette assemblée le chef du parti qui fit accepter le projet de constitution. Mais la Prusse avait compté sur l'insuccès de la combinaison politique imagnée sous le nom d'Union : et à partir de ce moment M. de Gagern et ses amis surent rejetés sur l'arrière-plan de la scène politique. Lui-même comprit que son rôle était fini, et il se retira plein d'amères tristesses dans son asile champètre, qu'il ne se décida à quitter que lorsque la guerre éclata de nouveau dans le Schleswig-Holstein. Après la bataille d'Idstedt, il accourut se mettre à la disposition du gouvernement national des duchés, et sit le reste de la campagne avec le grade de major dans les rangs de l'armée schleswig-holsteinoise. La lutte une fois comprimée, M. de Gagern revint à sa charrue. Depuis, il a vendu son domaine de Monsheim pour se retirer à Heidelberg. Il est sorti pur et sans tache de cette révolution dont il eut pu être le chef, pour peu qu'il eût d'ambition. Cependant il finit par mo-dister ses principes libéraux, et donna son adhésion en 1863 au parti de la Grande-Allemagne, qui soutenait les pretentions de la Prusse. En 1864 il fut nommé ambassadeur du grand-duc de Hesse à Vienne.

Son frère, Maximilien, né en 1810, siégea aussi dans le parlement de Francfort, et dans celui de Gotha. Après avoir été au service du duc de Nassau, il passa, en 1855, à

celui de l'Autriche.

GAGES DE BATAILLE. On appelait ainsi le chaperon ou gant jeté à un adversaire en signe de provocation au combat judiciaire, et aussi la caution exigée de celui qui demandait ou acceptait cette espèce de duel. Elle entrainait en effet certains frais, certaines dépenses; l'aide du chirurgien et de l'armurier, par exemple, pouvaient devenir nécessaires. Le gage de bataille pourvoyait à ces dépenses. On le déposait entre les mains du seigneur justicier. Consultez Cérémonies des gages de bataille, Paris, Crapelet 1830 (un vol. in-folio).

GAGEURE, promesse que les personnes qui gagent se font réciproquement de se payer ce dont elles conviennent vn gageant. Ce mot a la même signification que pari, et l'on se sert indifféremment de l'un ou de l'autre. Un cé-Rèbre législateur indien a prétendu que dans toute espèce de gageure il y avait un fou et un fripon. Les gageures de nos voisins d'outre-mer dégénèrent souvent en folies. Courses de chevaux, combats de coqs, boxeurs, etc., etc., tout leur est un prétexte de satisfaire ce penchant favori. Des sommes énormes sont souvent engagées, et il n'est pas rare de voir la ruine d'un gentleman suivre de près une course à New-Market. Les Anglais ont exporté ce goût effréné jusqu'aux Indes, et nous commençons nous-mêmes à partager leur travers.

GAGUIN (ROBERT), supérieur général des mathurins, naquit à Colines, diocèse d'Arras, vers 1449. Entré de bonne heure dans l'ordre des trinitaires, il fut envoyé. par ses chess dans la maison des mathurins de Paris pour

y étudier la théologie, et s'y distingua tellement, q 'en 1463 il fut choisi pour remplacer Guillaume Frischer comme professeur de rhétorique, et élu en 1473 supérieur général de l'ordre. Louis XI, Charles VIII et Louis XII l'employèrent dans plusieurs négociations importantes. En 1477, le premier l'envoya en Allemagne pour mettre obstacle aux

projets de mariage entre Marie de Bourgogne et Maximilien, Als de l'empercur Frédéric III. Charles VIII le nomma son

ambassadeur à Rome, et le chargea, en 1486, de désendre en son nom, auprès des Florentins, les intérêts de Remé de Lorraine contre Ferdinand roi de Naples. Louis XII, enfin, l'envoya en Angleterre. Quelques auteurs prétendent qu'il fut garde de la Bibliothèque du Roi; mais ce titre lui est comtesté par Gabriel Naudé. Il protégea l'université de Paris, fut l'ami d'Érasme, et mourut en 1502. Ses principaux ou-Vrages sont : 1º une Chronique latine depuis Pharamond fusqu'en 1491 (Paris, 1497, in-4°), qu'il continua plus tard jusqu'en 1499, ouvrage qui doit être consulté avec défiance, et qui pourtant a grandement servi à la composition de la Chronique martinienne et des Grandes Chroniques de Saint-Denis: 2º une traduction française de la Chronique latine du faux archeveque Turpin, sous Cliarlemagne, Roland et les pairs de France (1527); 3º Epistolæ et orationes (1497). On lui attribue de plus une Chronique manuscrite de l'ordre des mathurins, plusieurs poésies latimes et un poême français intitulé: La Royne de bon repos. ou le passe-temps d'oisiveté.

GAÏAC ou GAYAC, genre d'arbres de la famille des zygophyllées. On en connaît deux espèces, le gaïac à feuil les de lentisque et le gasac officinal, qui croissent aux Antilles et n'offrent de différences qu'aux yeux des botanistes.

Le gaïac officinal (gayacum officinale) s'élève à 12 et 15 mètres ordinairement, et acquiert de 1m,30 à 1m,60 de tour; son écorce est d'un gris foncé; son bois, jaune à la circonférence et d'un vert brun au centre, est d'une texture très-compacte; ses branches sont noueuses; ses feuilles, paripennées, opposées, se composent de quatre à six folioles sessiles, d'un vert tendre; ses sleurs sont sormées d'un calice à cinq folioles, inégales et caduques, d'une corolle à cinq pétales ouverts, plus grands que le calice, et d'un bleud'azur. Elles sont disposées en faisceaux ombelliformes. entre les divisions des jeunes branches; elles offrent dix étamines à filaments nus, un style à stigmate simple ; le fruit est une capsule anguleuse, divisée en deux ou quatre loges contenant chacune une semence. La dureté du bois de gaïac, sa longue durée, le font choisir pour la construction des roues et des dents de moulins à sucre, pour la confection des manches d'outils, des poulies, des galets, des roulettes de lits, etc.; on en fabrique aussi des meubles remarquables par le nombre et la beauté des nuances, qui varient du jaune au vert foncé. En médecine, le bois de gaïac et sa résine sont employés comme toniques, stimulants et sudorifiques dans une foule de maladies, telles que la goutte, les scrofules et les maladies vénériennes. Apporté en Europe par les Espagnols, ce médicament sut longtemps administré comme spécifique contre la syphilis; seul ou associé à la salsepareille, à la squine et au sassafras, ce bois sert à faire des tisanes sudorifiques. La galacine en est la partie P. GAUBERT.

GAÏACINE ou GAYACINE, principe actif de la résine qui exsude naturellement du tronc du galac ou qu'on en obtient par des incisions. La gaïacine a une légère odeur de benjoin, une saveur douce d'abord, puis amère et enfintrès-acre; elle cause une irritation du pharynx qui déter-mine la toux. Pour l'obtenir pure, il faut faire macérer dans l'alcool des copeaux de gaïac. Sa densité est 1,2289. L'eau en enlève 0,09; l'éther et l'alcool la dissolvent entotalité. Sa composition est inconnue.

GAIE SCIENCE, GAI SAVOIR. C'est ainsi que les troubadours appelaient leur art, gaya cienca (voyez

JEUX FLORAUX).

GAIL (JEAN-BAPTISTE), savant helleniste français, naquit à Paris, de parents sans fortune, le 4 juillet 1755. L'idiome d'Homère et de Xénophon devint l'objet spécial de ses premières études. Ses succès dans une langue qui à cette époque n'était cultivée que par un petit nombre d'érudit-lui méritèrent l'avantage d'être nommé, en 1791, suppléant à la chaire de grec, au Collége royal de France, alors occupée par le célèbre Vauvilliers. L'abbé Gail, qui venait de prendre ce titre avec le petit collet, sans toutefois entre

dans les ordres, devint titulaire de cette même chaire en 1792, par la démission spontanée de Vauvilliers; démission qui tenait à des persécutions politiques. Il accepta la place; mais, dans une déclaration écrite le jour même de son installation, il fit connaître au gouvernement que ce a'était qu'à titre de dépositaire. Le torrent de la révolution grossissant de jour en jour, Vauvilliers ne reparut plus dans sa chaire, et Gail |continua de l'occuper avec succès. Sous la loi des suspects, ami dévoué et hardi, il ne craignit pas d'entretenir une correspondance avec La Harpe, frappé de proscription. Dans ces temps malheureux. il ouvrit un cours gratuit de grec pour les jeunes gens sans ressources, qu'il aidait de ses lumières et de ses livres : une maison contigue au Collège de France lui servait à cet esset de succursale. L'université n'eut point égard à un tel dévouement; elle n'admit point ses ouvrages au nombre de ses livres élémentaires. Cependant, ses nominations successives à la troisième classe de l'Institut, devenue plus tard l'Académie des Inscriptions, et la croix de la Légion d'Honneur, qu'il reçut de Louis XVIII, vinrent adoucir toutes ses petites amertumes littéraires. Une tribulation d'un autre geare lui entra plus profondémenent au cœur ; elle tenait à son honneur de savant, à son amour-propre national : un Grec venait de remporter le prix décennal à la face de tous les hellénistes de France, et cela, avec sept pages : ce Grec était Koray, de Smyrne. Le professeur, piqué au vif, lança un vol. in-4°, espèce de maniseste dans lequel il s'esforçait de relever les contre-sens, et qui pis est, les hellénismes de l'helléniste Koray, qu'il accusait de complétement ignorer la langue de cette Académie même dont il tenait une couronne. Louis XVIII vint encore verser du baume sur cette plaie : il voulut que Gail occupăt la place de conservateur des manuscrits grecs et latins, vacante par la mort de La Porte du Theil. Ce fut aux yeux des savants une profanation; ils lancèrent l'anathème contre l'imple belléniste.

Gail est auteur d'un grand nombre de livres élémentaires, et de traductions d'auteurs grecs, entre lesquelles celle de Thucydide tient le prenier rang, par son importance, sa difficulté et son mérite. Sa version de Théocrite est aussi un chef-d'œuvre de style, de correction et de fidélité: c'est in simplicité, la maiveté même; c'est enfin le miroir de l'original; c'était l'œuvre favorite de l'helléniste, l'œuvre de sa jeunesse. Gail mourut le 5 février 1829, ne laissant pas moins de 90 volumes imprimés.

DENNE-BARON.

GAIL (EDME-SOPHIE GARRE, Mme), née à Paris, en 1776, était fille d'un habile chirurgien. Elle montra de bonne lieure un goût prononcé et les plus heureuses dispositions pour l'art musical. Élève de Perne, elle avait composé et publié à douze ans d'agréables romances. En 1794, elle épousa le célèbre helléniste Gail; mais cette union ne fut pas heureuse : les goûts des deux époux étaient trop opposés : une séparation volontaire les rendit bientôt entièrement, l'un aux sciences graves et sérieuses, l'autre aux distractions de la société et aux arts. Après quelques années de voyages, M^{me} Gail revint à Paris, et commença à travailler pour l'Opéra-Comique. Son début, en 1813, fut la partition des beux Jaloux, petit chef-d'œuvre de fraicheur et de grâce, dont presque tous les morceaux, surtout le délicieux canon Ma Fanchette est charmante, devinrent rapidement des airs populaires. La musique de Mademoiselle de Launay à la Bastille, autre opéra en cinq actes, représenté la même année, n'aurait peut-être point semblé trop inférieure à celle des Deux jaloux, si la froideur du poème ne l'eût entralnéc dans sa demi-chute. M'e Gail ne fut pas plus heureuse dans le choix de ses poêtes lorsqu'en 1814 elle écrivit les partions d'Angéla et de La Méprise. Les connaisseurs toutefois rendirent justice à un talent qui aurait pu s'exercer sur de plus heureux sujets; et les succès de vogue de ses nocturnes et de ses romances lui offrirent une compensation des échecs qu'on ne pouvait lui attribuer. Plus tard elle obtint une plus statteuse et plus complète dans la réussite du joli opéra de *La Sérénade*, de Regnard, arrangée par Alexandre Duval et M^{mo} Gay. Encouragée par ce nouveau succès, elle s'occupait de compositions plus vastes, lorsqu'une maladie aigué l'enleva en 1819, à peine âgée de quarantetrois ans.

Mme Gail joignaît à son talent musical un esprit distingué, qui permettait à peine de remarquer le peu d'agréments de sa figure. Éprise de tous les arts, de celui de la poésie plus encore peut-être que du sien, elle avait été liée avec La Harpe, avec Detiille; et son salon réunissait presque toutes les notabilités littéraires et artistiques de la capitale. Ce qui contribuait eacore à ies y attirer, c'était le charme et l'éclat de ses improvisations sur le piano, que souvent on trouva supérieures encore à ses ouvrages. Mélul avait applaudi à ses premiers cessis.

GAIL (JEAN-FRANÇOIS), fils des précédents, né à Paris, le 28 octobre 1795, occupa deux chaires d'histoire, et suppléa son père au Collège de France. On a de lui ; Thèse sur Hérodote (in-8°, 1813). La thèse latine qu'il soutint également pour le doctorat avait pour sujet la réfutation du système d'Helvétius. On lui doit encore des Recherches sur le culle de Bacchus, couronnées par l'Académie des Inscriptions (in-8°, 1821); une Dissertation sur le Périple de Scylax (in 8°, 1825); ses Geographi Græci minores (3 vol. in 8°, 1826-1831); une traduction, avec M. de Longueville, de la Grammaire grecque de Matthix (4 vol. in-8°, 1831-1839), et bon nombre d'articles dans le Dictionnaire de la Conversation. Il est mort en 1845.

GAILLAC, ville de France, chef-lieu d'arrondissement du Tarn, à 21 kil. ouest, sur le Tarn et le chemin de fer d'Alby à Toulouse, compte 7,870 habitants. Il y a un tribunal civil, un collège, une bibliothèque publique et des fabriques de toiles de ménage et d'emballage, des briqueteries, des teintureries, des tanneries. On y fait un grand commerce de vins blanc; estimés. Parmi ses édifices, citons Saint-Michel, avec une nef du treizième siècle; Saint-Pierre, église plus romane qu'ogivale; la tour de Palmata, avec de curieuses peintures de chevalerie. Sur la place

Valssette, on a élevé une statue au général d'Hautpoul. GAILLARD (Marine), parties du pont supérieur, situées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière des bâtiments. Il n'existe de gaillards qu'aux bâtiments de grande dimension. Le gaillard d'arrière s'étend depuis le couronnement jusqu'au grand mât; le gaillard d'avant est compris entre les apôtres et le bout de l'arrière des porte-haubans de misaine. Avant la suppression des passavants, on communiquait d'un gaillard à l'autre par ce moyen; maintenant, c'est par le pont supérieur. Les gaillards, comme les autres ponts, sont armés de bouches à seu, mais d'un calibre inférieur et d'une manœuvre plus facile. C'est sur le gaillard d'arrière des vaisseaux de ligne que sont placées les dunettes. Pendant les traversées, et dans la vie ordinaire du bord, les officiers seuls, et les passagers admis à la table de l'étai-major, ont le privilège de se promener sur le gaillard d'arrière : c'est une terrasse où l'on se présente toujours sinon en toilette, du moins dans le costume de gens de bonne compagnie. Dans le port ou en rade, lorsque le bâtiment est à l'ancre, le côté de tribord du gaillard d'arrière est la place d'honneur: et quand le commandant y paraît, tout le monde passe à babord. Si le bâtiment est sous voiles tribord n'a plus son privilége : le côté honorable est celui du vent.

GAILLARD (Château). Voyez Andelys.

GAILLARD (GARRIEL-HERRI), historien et critique, né le 16 mars 1726, à Ostel, près de Soissons, mort le 13 février 1806, à près de quatre-vingts ans, avait dans sa jeunesse quitté le barreau pour les lettres. Il débuta en 1745 par une Rhétorique française à l'usage des demoiselles, souvent reimprimée, et une l'octique française à l'usage des dames. Elles surent suivies d'un Parallèle des quatre Electre, en 1750. Mais ce sut dans ses Mélanges littéraires, imprimés en 1756, que se révéla sa vocation pour l'histoire. On y Pe-

marqua une Vie de Gaston de Foix, écrite avec intérêt. Un an après, il publia l'Histoire de Marie de Bourgogne, Alle de Charles le Téméraire, qui eut un succès de vogue. Cette production et une collaboration très - importante au Journal des Savants ouvrirent à Gaillard les portes de l'Académie des lascriptions et belles-lettres en 1760. Les quatres premiers volumes de l'Histoire de François Ier, qu'il publia en 1766, prouvent de vastes et consciencieuses recherches; mais l'ordre complexe qu'il a suivi enlève toute unité à l'ouvrage, et sait disparaître la grandeur du sujet. Trois ans après il sit parattre les trois derniers volumes. L'Histoire de François Ier a été plusieurs fois réimprimée; elle est encore fort estimée, malgré ses défauts. On peut en dire autant de son Histoire de Charlemagne, publiée en 1782, quoiqu'on ait prétendu qu'elle était longue et plate, comme l'épée de ce héros.

Deux autres compositions historiques de Gaillard, qui ne sont pas sans mérite, pèchent encore par le plan : ce sont l'Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre (1771-1777), et l'Histoire de la Rivalité de la France et de PEspagne (1801). On lui doit encore le Dictionnaire historique qui sait partie de l'Encyclopédie méthodique; enfin, quatre volumes d'Observations sur l'Histoire de France de Velly, Villaret et Garnier, et des éloges de Charles V, de Henri IV, de Corneille, de Molière, de La Fontaine, de Massilion, de Bayard, un discours sur les avantages de la paix, et dissérentes pièces de vers, qui ob-tinrent des prix ou des accessits à l'Académie Française et dans des Académies de province. Lors du concours de l'année 1760, il envoya à l'Académie Française cinq pièces, dont une seule obtint l'accessit; elle avait pour titre Epitre aux Malheureux, composition très-faible, qui fit dire à Grimm que M. Gaillard était un gaillard bien triste. En 1755il partagea avec Thomas le prix d'éloquence pour l'Eloge de Descarles. Il fut admis parmi les quarante en mai 1771. Dans son discours de réception, il donna le premier l'exemple de ne pas louer sans restriction le cardinal de Richelieu. Mais en février 1785 il éprouva une disgrace sans exemple : un morceau qu'il lut sur Démosthène fut outrageusement sifflé : il fallut lever la séance et emporter l'orateur évanoui. Quelques mois après, Gaillard se dédomma-geait de cette disgrace en lisant une dissertation sur Jeanne d'Arc, qui fut plus goûlée. Retiré dans une studieuse solitude à Saint-Firmin, près de Chantilly, il échappa aux persécutions révolutionnaires. La classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut l'admit dans son sein en l'an 1v. Charles Du Rozoin.

GAILLARDE. C'est, dit Roquesort, une semme délibérée, aimant le plaisir et en prenant à son aise. On a donné encore ce nom à une danse venue d'Italie, appelée d'abord la romanesque, qui n'est plus en usage depuis longtemps, et qu'on exécutait tantot terre à terre, tantot en cabriolant. Thoinot Arbeau la décrit dans son Orchésographie. En imprimerie, la gaillarde est un caractère entre le petitomain et le petit-texte.

GAILLARDISE. C'est une certaine tournure d'esprit, gale, vive, séconde en allusions relatives aux plaisirs des sens, de sorte qu'on peut dire non-seulement que toute gaillardise est d'assez mauvais goût, mais qu'en général la morale la condamne. Elle est toujours déplacée dans la bouche d'un jeune homme. Entre gens d'un âge mûr, une gaillardise spirituelle et gazée peut quelquesois être permise. Dans la liberté d'un entretien particulier ou d'une correspondance épistolaire, une mère risque avec sa fille, surtout quand elle est mariée, des gaillardises, qu'on est tenté d'appeler charmantes : ainsi en use M^{me} de Sévigné avec M^{me} de Grignam. Mais hors ces exceptions, on me saurait trop réprimer le penchast aux gaillardises. SAINT-PROSPER.

GAILLET. Voyes CAILLE-LAIT.

GAILLON, chef-lieu de canton du département de l'Eure, avec 3,219 habitants, une fabrication de tissus de soie et peluches et une maison centrale, où les déteaus

sabriquent des tresses de paille pour chapeaux, des ouvrages en paille, de la bonneterie, de la rouennerie, de la ganterie. C'est une station du chemin de ser de Paris à Rouen et au Havre. La maison de détention a été construite sur l'emplacement de l'ancien château de plaisance des archevêques de Rouen, bâti par le cardinal Georges d'Ampoise; il n'en reste plus que des vestiges enclavés dans les murs de la prison, quatre tourelles gothiques, une galerie, une terrasse. Une des façades, dites l'arc de Gaillon, a été transportée à Paris par les soins de M. Alexandre Lenoir. Elle a été réédifiée dans la première cour de l'école des Beaux-Arts à Paris. Cet édifice, ainsi que la plupart de ceux qui ont été élevés à cette époque de la renaissance de l'art en France, est de très-petite dimension, ce qui lui donne l'air d'une pièce d'orsévrerie sculptée et ciselée avec tout le soin imaginable. Les portes et les fenêtres, par une singularité qui caractérise l'époque de transition à laquelle appartient le monument, ne sont ni en plein cintre ni en ogive. Les angles supérieurs des croisées sont arrondis, et l'arc de la porte est surbaissé.

Le château de Gaillon a été détruit en 1792; il se composait de quatre corps de logis de hauteur égale, formant une cour carrée irrégulière, au milieu de laquelle était une fontaine à plusieurs vasques de marbre blanc superposées. Elle se trouve aujourd'hui au Musée de la sculpture francaise au Louvre. Les stalles du chœur, les boiseries de la chapelle, travaillées avec un art infini, sont actuellement dame l'église de Saint-Denis. Le château de Gaillon fut une des premières et des plus belles productions du style de la renaissance; le clocheton, la dentelure et l'ogive gothiques s'y mariaient sans désaccord avec le pilastre italien et les arabesques florentines. Tous les auteurs qui ont parlé de ce palais en ont attribué la construction à Giocondo, célèbre architecte véronnais que Louis XII fit venir en France à cette époque. Cette magnifique demeure était entourée de délicieux parterres, terrasses, pièces d'eau, orangeries, serres chaudes, grottes et pavilloss à l'imitation des villas de l'Italia.

GAIMARD (PAUL), médecin de la marine de l'État et zoologiste, a passé sa jeunesse à voyager, et sut désigné, en 1831, avec le docteur Gérardin, pour aller étudier le choléra en Russie. Né dans le département du Var, vers les six dernières années du dix-huitième siècle, il se lia avec le docteur Quoy, aujourd'hui inspecteur général du service de santé de la marine française; suivit, comme lui, les hôpitaux de marine, fit avec lui divers voyages de long cours, et plu-sieurs fois le tour du monde, d'abord sous la conduite des capitaines Freycinet et Duperrey et plus tard avec Dumont d'Urville. Quoy et Gaimard furent pendant dix-sept ans des noms inséparables. Ensemble ils étudiaient des peuplades inconsues, suivaient ensemble les instructions de l'Institut et recevaient ses éloges; tous deux attachant leurs noms à ces beaux voyages dont l'État favorisait la publication, de même qu'à ces innombrables et nouvelles espèces d'animaux dont le Muséum s'est enrichi par leurs récoltes. M. Gaimard est peut-être, de ces temps-ci, le seul voyageur homme d'esprit qui ait eu le don de plaire aux maîtres dogmatiques qui profitaient de ses déconvertes en les classant et les décrivant. Il montrait tant de désérence pour les systèmes d'autrui et une telle indifférence à faire prévaloir ses idées particulières, que les académiciens les plus susceptibles ne voyaient en lui qu'un ambassadeur pour leurs amours-propres, qu'un délégué de leur génie. Cependant il arriva un moment où, fatigué de Dumont d'Urville encore plus que des voyages, M. Quoy résolut de rester sédentaire et d'en revenir à sa chaire et à son hôpital de Toulon, Ce fut pour M. Gaimard l'occasion d'un grand ennui et d'une sorte d'embarras.

Cependant, l'homme d'esprit vint au secours du savant trop isolé. On était en 1837 ou 38, M. Molé était président du conseil, et M. de Rosamel ministre de la marine; ce ministre connaissait M. Gaimard, et rendait justice à son caractère conciliant et à ses différents mérites. Or, à l'époque dont nous parlons, on méditait une expédition vers le Nord. Louis-Philippe avait à témoigner de sa reconnaissance envers une fennme respectable vivant dans ces contrées et dont il avait recu l'hospitalité dans l'exil. Le roi lui destinait une pendule de prix. Ce fut à l'occasion de cette mission personnelle qu'un voyage de découvertes fut décidé. Louis-Philippe lui-même en traça l'itinéraire. Une commission scientifique sut alors composée, et M. Paul Gaimard en fut nommé président. On lui adjoignit, selon ses vœux, MM. Martins, Robert, X. Marmier, le peintre Biard et M^{me} Biard, MM. V. Lottin, Bravais, Bevalet, savants français; et d'autres savants, danois, suédois, norvégiens et lapons: MM. Lessta-dius, Kroyer, Due, Vahl, Boeck, Mayer, Gyldenstolpe, Lillichook, Sundevall, Siljestrom, en tout vingt savants sous ses ordres; dix Français et dix étrangers. Cette académie voyageuse, qui ne se compléta que peu à peu, de royaume en royaume, fut embarquée à bord de La Recherche, corvette déjà célèbre, dont le capitaine Fabvre avait le commandement. On visita successivement les lles Ferroë, Hammerssest, le nord du Spitzberg, puis l'île Cherry et de nouveau Hammersfest, d'où la corvette se rendit à Brest, pendant que la colonie savante explorait la Laponie. M. Gaimard accompagna la corvette, et passa à Paris le rigoureux hiver de 1839. L'année suivante, les savants étrangers, qui avaient euxmêmes visité un instant leur patrie, durent se réunir du 15 au 20 juin à Hammersfest, rendez-vous convenu avec M. Gaimard. Pendant cela, MM. Bravais et Lottin avaient établi à Bossekop, dans le West-Finmark, plusieurs observatoires, soit pour l'astronomie, soit pour le magnétisme et la mé téorologie. On recueillit de nombreux échantillons de plantes et d'animanx, à peu près de toutes les classes, productions jusque là presque inconnues, et dont l'Institut fit grand bruit et le Muséum son bénéfice. L'expédition fit au Spitzberg des observations dont quelques-unes semblent en désaccord avec celles de Saussure, Humboldt et Gay-Lussac. On remarqua que la température s'élevait au lieu de dimiaper, à mesure qu'on s'éloignait du sol. Quatorze expériences successives, soigneusement faites, donnèrent des résultats semblables, et tous contradictoires des lois établies : par exemple, la température était de 18 degrés centigrades audessous de 0 à la surface du sol, elle n'était plus que de 14 degrés au-dessous de 0 à 60 mètres d'élévation dans l'atmosphère; ce qui donne en effet 4 degrés de chaleur en plus. Ce résultat inspira quelque étonnement à l'Institut, qui évita d'en parler. Cependant les thermomètres dont on se servit étaient de M. Walferdin ; de plus, et afin d'atteindre plus positivement leur but, les savants du Nord s'étaient munis de ballons à gaz hydrogène de 2 à 4 mètres de diamètre, ballons qu'on élevait dans l'atmosphère par un temps calme, et auxqueis on appendait des thermomètres de Walferdin et des thermomètres à index de Bunten, servant à se contrôler les uns les autres. Ou prit aussi la température des goisers.

M. Gaimard se réserva personnellement les observations physiques et morales sur l'espèce humaine. Il étudia l'influence du froid sur la stature de l'homme et des animaux, conme aussi sur les dimensions du crâne; cherchant à découvrir s'il existe quelques corrélations appréciables entre certains arrêts de structure et la somme de l'intelligence ou s'activité des instincts. Il fut d'ailleurs encouragé par des savants de premier ordre, accueilli de toutes parts avec distinction, même par des tétes couronnées, décoré des ordres de Suède et de Danemark, et les poètes de ces contrées glaciales sortirent de leur léthargie séculaire pour le fêter un moment. Ce voyage célèbre eut cependant son mauvais celé, comme tant de choses de ce monde. M. Gaimard se montra si généreux avec les savants ses coopérateurs, que les gouvernants d'alors trouvèrent ses dépenses excestives. Ce savant est mort le 10 décembre 1858.

D' Isidore Boundon.

GAIN. Ce mot se dit en général de tout profit que l'on tire de son travail, de son industrie; il est opposé à perle.

On appelle encore gain les bénéfices par les jeux de hasard, les paris, l'agiot age. En termes de pratique, gain de custes se dit du succès obtenu dans la poursuite d'une affaire litigieuse. On appelle gains nuptiaux et de survie les avantages qui ont lieu entre époux au profit du survivant. On appelle encore gains de survie tous les avantages qui se stipuient entre toutes sortes de particuliers au profit du survivant.

GAINE, étui d'un couteau, d'un poignard, d'une paire de ciseaux : on appliquait même autrefois le nom de gatne au fourreau d'un sabre, d'une épée; de là les verbes dégatner, rengatner, employés encore aujourd'hui dans cette acceptios.

En architecture, une gaine est une espèce de support à lauteur d'appui, plus large du haut que du bas, sur lequel ou pose des bustes : quand la gaine et le buste sont d'une seule pièce, on leur donne le nom de terme.

Gaine est aussi usité dans les sciences naturelles, pour désigner, en botanique, une espèce de tuyau que la base de certaines feuilles forme autour de la tige; en anatomie, certaines parties qui ont pour usage d'en contenir d'autres, auxquelles elles servent d'enveloppes, telles que les gaines de l'apophyse styloide, de la veine-porte, etc.

GAINIER (Technologie), ouvrier qui fait toutes sortes de gain es, d'ét uis, pour des couteaux, des lunettes, des instruments de mathématiques : il y avait autrefois à Paris un corps de métier de gainiers, fourreliers et ouvriers en cuir bouilli, établi par une ordonnance de 1323.

GAINIER (Botanique), genre d'arbres de la famille des papilionacées, ayant pour caractères essentiels: Calice à cinq dents obtuses; carène à deux pétales distincts; ovaire pédiculé; dix étamines inégales, libres; gousse aigué, trèsapiatie; graines presque globuleuses; embryon au centre d'un endosperme charnu, les fleurs de ces arbres se développent par fascicules sur les branches, les rameaux et quelquefois les tiges. Après elles, naissent les feuilles simples, nervulées, cordées à leur base.

Le gainier commun (cercis siliquastrum, Linné) croît dans les contrées méridionales de l'Europe, et dans la Turquie d'Asie, particulièrement dans la Judée, d'où lui est venu le nom d'arbre de Judée. Il s'élève à plus de huit mètres. C'est un des plus beaux arbres qu'on puisse cultiver dans les jardins d'agrément; mais il redoute le froid. Ses fleurs, d'un rose pourpre éclatant, ont une saveur piquante; elles servent à assaisonner les salades, ou sont confites au vinaigre.

Le gainter du Canada (cercis Canadensis, Linné), vulgairement bouton rouge, est plus bas que le précédent. Ses fleurs sont d'un rose plus pâle. GAINSBOROUGH (TRONAS), l'un des plus célèbres

GAINSBOROUGH (Tromas), l'un des plus célèbres paysagistes anglais, né en 1727, dans le Suffolkshire, à Sudbury, développa de bonne heure son remarquable talent pour la peinture et eut ensuite pour mattre, à Londres, Gravelot. Il fut l'un des membres de la Société royale des Arts, et mourut à Londres, le 2 août 1788. Ses portraits se distinguent par la plus frappante ressemblance. On cite surtout ceux des divers membres de la familie royale, du compositeur Abel et de l'acteur Quin. Ses plus beaux paysages sont : The Shepherd's Boy; The Fight between little boys and dogs; The Sea-Shore et the Woodman in the storm. Le plus célèbre de tous est The Bey, qui orne la galerie Devonshire, toile peinte en opposition décidée à la manière de sir Josualı Reynolds et dementrée victorieuse dans cette lutte.

nolds et demourée victorieuse dans cette lutte.

GAITÉ, autrefois gaieté, mot dérivé de gaudium, joie ou joyeuseté (du grec γαίω, γηθέω). La galté dépend du caractère, du tempérament, de l'humeur (h u mour des Anglais); la joie peut n'étre qu'une affection passagère. Or, quelles sont les conditions physiologiques qui donnent, même en permanence, un caractère gai, malgré les circonstances les plus tristes? C'est d'abord la santé, ou le bien-être corporel, état qui résulte éminemment du développement expansif de la jeunesse, et de l'ascroissement de tous les êtres. Voyez les jeunes animaux; ils ne songent, après s'être

tien repus, qu'à jouer, parce que les fonctions, dans l'enfance, s'opèrent avec facilité: le sang circule avec liberté, la nourriture se répand dans le corps: la vie heureuse, sans soucis, s'épanouit comme les fleurs sous les rayons bienfaisants du soleil; on ne rève qu'amours, plaisirs, espoir; on savoure le nectar de l'existence. La complexion sanguine, jeune, encore spongieuse, dilatable, dans laquelle fermentent la chaleur et la vivacité, avec des organes neufs, souples, sensibles, contient une source inépuisable de gatté. Qui n'a pas vu, au milieu des combats, parmi les fatigues, le dénuement complet, les privations et les souffrances, la gatté française se faire jour, par un bon mot électrique, dans les rangs de nos jeunes conscrits, voler de bouche en bouche, ou éclater dans ces refrains joyeux qui trompent la douleur présente? Qui ne relit avec attendrissement ces gais propos faisant trève à nos discordes civiles et désarmant tout à coup l'émeute?

De tous les peuples de la terre, aucun n'est aussi gai peut-être que le Français. L'Italien est plus bouffon, le Grec plus fin, l'Espagnol est sérieux ou grave dans sa folie même. Non-seulement la jeunesse est naturellement rieuse, chaude, sanguine, insouciante, mais toutes les causes qui procurent des dispositions semblables développent la gatté. Ainsi les passions expansives, l'amour, le désir, l'espérance, entretiennent cette ardeur juvénile; ainsi, des bois son s excitantes ou spiritueuses, prises avec modération, rallument le feu de la vie; ainsi, les plaisirs de la table sans excitantes ou rajeunissent l'organisme épuisé de fatigue et de travaux; ainsi, le sommeil, réparant les forces, appelle au matin le contentement, la jovialité. De même, tout ce qui dissipe les longues pensées; tout ce qui écarte les tourments de l'avenir ou l'ambition d'une haute fortune et de vains honneurs, amène le calme salutaire de la gatté dans l'économie.

Ce n'est pas la splendeur toujours enviée et périlleuse des trônes, ce ne sont ni les fêtes des palais environnées d'éclat et d'embûches; ni les festins, suspects de poisons; ni les jouissances semées d'inquiétudes ou d'assassinats, qui apellent la gaité. Où elle naît pure, sans jalousies, sans efforts, c'est sous l'humble cabane, après un travail rustique; c'est au foyer modeste où cuisent des aliments simples et réparateurs. Voyez quelle galté bruyante, quelles joies inextinguibles dans les guinguettes où le pauvre secoue ses haillons, et dans ces fêtes villageoises où se mélent la vicillesse et l'enfance, où souvent les plus indigents sont les plus gais. Sans songer au lendemain, ils mangent, ils boivent, ils dansent, ils se gorgent de viandes et de vin, puis ils s'endorment heureux. De même, les nations pauvres et laborieuses des pays froids vivent joviales; les peuples riches des contrées chaudes sont mélancoliques. J.-J. VIREY.

GAITÉ (Théâtre de la). Ce théâtre, le plus ancien de tous ceux du boulevard du Temple, y fut fondé en 1760, par Nicolet, sous le titre de Théâtre des grands danseurs du roi. Des danses de corde, des tours de sauteurs et d'équilibristes, devaient toujours faire partie des représentations, qui se composaient, en outre, de grandes pantomimes et de petites comédies du genre bouffon. Taconnet, acteur de ce spectacle, y eut longtemps la fourniture presque exclusive de cette dernière sorte de pièces. Dégagé, à l'époque de la révolution, des entraves que lui imposait son privilége, il fut, après la mort de son fondateur, exploité, en 1795, par Ribier, qui lui donna d'abord le nom de Thédtre d'Émulation, puis celui de Théatre de la Galté, qu'il a conservé. Ribier fut remplacé en 1796 par une administration d'acteurs sociétaires, à laquelle succédèrent la direction du comédien Mayeur, ensuite celle de Martin et de Coffin-Rosny. Ce fut sous cette dernière, vers 1800, que l'on y vit les premiers mélodraines, dont le genre sombre contrastait singulièrement avec le nom inscrit au frontispice de la salle. Le théâtre n'en prospéra pas moins sous la seconde admimistration de Ribier, qui l'avait repris en 1802. Le succès sou de la grotesque féerie du Pied de Moutan fut pour lui une

de ces bonnes fortunes peu communes dans les fastes dramatiques. Trois ans après, Ribier, voulant mettre em action la sable de La Lice et sa compagne, et se prétendant pro priétaire du théâtre, perdit son procès avec les héritiers de Nicolet. Bourguignon, gendre de ce dernier, se charges der fonctions de directeur, et, en 1808, fit reconstruire la salle, qui menaçait ruine. Sa mort laissa, en 1816, cet établisse-ment aux mains d'une directrice, Mas Bourguignon, sa veuve. Décédée en 1825, elle fut remplacée par une administration composée de Guilbert de Pixérécourt, Dubois et l'acteur Marty. Lafargue, Grevin, Mmes Bourgeois et Adèle Dupuis étaient ses principaux auxilinires. Un désastre signala les derniers jours de cette administratation : le 21 sévrier 1835, pendant la répétition d'une féerie, des étoupes enfiammées occasionnèrent un incendie, qui consuma tout l'intérieur et le matériel de la salle; elle fut reconstruite la même année par les soins de la nouvelle direction. Le théâtre de la Gatté, on le voit, a eu depuis 1789 presque autant de gou OURRY. vernements que notre bienheureuse patrie.

Ce fut sous la direction de l'acteur Bernard-Léon que le théatre de la Galté rouvrit en novembre 1835. Cette direction ne fut pas heureuse, et en 1837 le baron de Cès-Caupenne obtint l'autorisation de réunir sous son sceptre les théatres de l'Ambigu et de la Gatté. Cette tentative n'eut pas plus de succès. Au bout d'un an, le double directeur se vit forcé de remettre son privilége de la Galté à MM. Montigny et Meyer, dont l'administration traversa les immenses succès du Sonneur de Soint-Paul et de la Grace de Dieu. Après la révolution de Février, la Gatté ferma encore, puis rouvrit en 1849, et vit l'un des grands succès de notre époque, celui des Cosaques. En 1862, la vieille salle de Nicolet fut démolie, après avoir obtenu une indemnité de 1,800,000 fr., et rebâtie dans la même année devant le square des Arts et Métiers. Le genre de répertoire ne changea pas; on augmenta seulement la richesse des costume : et des décors. Son plus grand succès jusqu'à présent a été le Roi Carotte, de M. Sardou, joué en 1872.

GAIUS. Quoique Gaius ait joui d'une très haute réputation, c'est cependant un des jurisconsultes romains que l'on connaît le n oins. Une opinion, qui paraît fondée, établit qu'il serait né sous Adrien, et aurait écrit sous Marc-Aurèle. On en est donc réduît à des conjectures sur la biographie de Gaius; mais son mérite et sa renommée sont consacrés par une constitution de Valentinien III, qui le place au nombre des cinq jurisconsultes dont les écrits doivent avoir force de loi. Gaius s'est rendu célèbre surtout par ses Institutes, que Justinien a copiées en grande partie dans les siennes. Pendant longtemps cet important ouvrage ne fut connu que par ce que nous en possédions dans le Breviarium alaricianum, et par divers autres fragments.

C'est en 1816 seulement que Niebuhr découvrit les vraies Institutes de Gaius dans un palimpseste de la bibliothèque du chapitre de Vérone; et la connaissance de cet ouvrage a eu pour résultat de détruire une foule d'hypothèses plus ou moins ingénienses, hasardées par les savants au sujet de l'histoire du droit romain, et aussi de jeter un jour tout nouveau sur bon nombre de questions restées obscures jusqu'alors. Les Institutes de Gaius ont été imprimées d'après une copie qui a été prise par Gœschen, Becker et Bethmann-Hollweg. On y trouve une préface de Gœschen, dans laquelle sont détaillées les circonstances de cette découverte. It y expose l'état et l'ancienneté du manuscrit, ainsi que la manière dont il a été déchiffré.

E. DE CHARAOL.

GALA. C'est aux Espagnols que nous avons emprunté ce mot. Il a dans leur langue plusieurs acceptions. Dans la nôtre, il signifiait autrefois, ou un vêtement riche et somptueux, dont les grands seigneurs se paraient pour les fêtes ou festins de la cour, ou même ces festins et ces fêtes, seule acception que nous lui ayons conservée. En apercevant dans la mise de quelqu'un plus de recherche que de coutume, nous disons familièrement qu'il est de gala. Les chrosi-

queurs français n'assignent aucune date précise à l'adoption de ce mot dans notre langue; il est présumable cependant qu'il a été importé chez nous par les Castillans à l'époque où les cours de France et d'Espagne entretenaient de fréquents rapports. Lorsque, par exemple, Charles-Quint, maître du Brabant et du Hainaut, fit demander à François 1° la permission de traverser la France pour s'y rendre, il y eut, sans doute, grand gala à la cour pour célébrer le passage du souverain espagnol. Suivant les étymologistes espagnols, gala est synonyme de grace, bon air; il est pris quel quefois aussi pour le pramium, la récompense décernée au vainqueur. C'est un jour de gala, disent les Espagnols, pour désigner le jour où l'on célèbre la Fête-Dieu, la naissance, Tavénement des rois, reines, princes ou autres personnages de distinction.

GALACTITE. Les anciens minéralogistes désignaient sous ce nom une substance pierreuse à laquelle ils reconnaissaient la propriété de faire prendre à l'eau qui la tenait en dissolution une couleur laiteuse; de là, ce nom de galactite dérivé de yála, lait. La galactite, qu'on rencontre en Saxe, en Angleterre, en France et en Suède, à des profondeurs variables, où elle forme des couches plus ou moins considérables, n'est autre qu'une espèce d'argile smectique ou terre à foulon, qu'on emploie au dégraissage des lainos et des draps. Cette substance est opaque, tendre, presque friable, grasse au toucher et médiocrement pesante. Bergmann, en la soumettant à l'analyse, a trouvé qu'elle se composait de 51 parties de silex, 25 d'argile, 3 de chaux, 0,7 de magnésie, 3 de fer et 15 d'eau.

GALACTOMÈTRE (de γάλα, γόλακτος, lait, et μέtpov, mesure), instrument propre à faire apprécier la qualité du lait d'après la proportion de ses éléments. Le lait est pur quand le microscope n'y fait pas découvrir dautres corposcules que ces globules perlés qui composeront la creme. C'est le contraire quand il y fait spercevoir des particules muqueuses ou purulentes. On peut donc apprézier les bonnes qualités et la richesse du lait, solt au moyen du microscope, soit par l'analyse chimique, ou en mesurant simplement en quelle proportion s'y trouve la crême, que composent ces globules en forme de reries que le mi-croscope rend sensibles. Si l'on remplit de lait un tube gradué en cent parties, il est facile de mesurer la richesse de ce lait, en constatant combien de degrés la crême occupe dans ce tube. Or, il a été expérimenté que le lait de vache, sur cent parties, contient de dix à vingt parties de crême (d'un 10° à un 5°); le lait d'ânesse, une ou deux parties seulezient, et le lait de femme, trois parties sur cent, s'il est de bonne qualité. Le galactomètre arrive au même but en donnant la densité du lait : son principe est le même que celui de l'aréomètre à poids constant. On lui donne quelquesols le nom de pèse-lait, aussi impropre que celui de pèse-sel qu'on applique à d'autres aréomètres.

GALACZ ou GALATZ (On prononce Galatsch), la seconde ville de la Roumanie et son unique port, chef-lieu du cercle du même nom ou de Kovarlui, sur la rive gauche da Danube et sur les bords d'un luc, entre l'en bouchure du Sereth et celle du Pruth, est une ville ouverte et mal bâtie, avec des chantiers de construction, un établissement de quarantaine bien organisé, un riche bazar, et une population qui depuis un demi-siècle s'est élevée de 7,000 habitants à 80,000. Comme c'est à Galacz que commence la navigation du Danube avec la mer, ou du moins comme la navigation maritime ne remonte gu're plus haut que Braila, en Valachie, situé à quelques myriamètres audessus de Galacz, il en résulte que cette ville est à bien dire le principal port du bas Danube, de même que le grand entrepot du commerce maritime de toutes les contrees qu'arrose le bas Danube. La compagnie du Lloyd autrichien entretient un service de bateaux à vapeur entre Galacz et Constantinople, desservant en même temps les stations intermédiaires de Tulcza et de Varna. L'ouvertare du chemin de ser de Tchernavoda à Koustendji a

contribué beaucoup à développer le commerce de la ville.

Au mois de novembre 1769, les Russes livrèrent hataille aux Turcs sous les murs de Galacx. Le 1er mai 1789 ils prirent cette ville d'assaut; mais le 18 août suivant, commandés par le général Geismar, ils y essuyèrent une défaite. Le 11 août 1791 les préliminaires de la paix entre la Russie et la Porte furent signés à Galacz Le 13 mai 1821 les hétairistes grecs s'y battirent avec les Turcs, qui le lendemain, commandés par Joussouf-Pacha, incendièrent la ville et firent un torrible carnage de ses habitants. Le 10 mai 1828 les Russes remportèrent encore sous les murs de Galacz une nouvelle victoire sur les Turcs. Occupée par les Russes lorsqu'ils eurent envahi la Moldavie en 1853, cette ville a été évacuée l'année suivante.

GALAM (Beurre de). Voyez ELEIS.

GALANGA, racine aromatique, que l'on trouve dans le commerce, et qui provient du maranta galanga, plante de la famille des amomées, congénère de celle dont on ratire l'arrow-root. On vend cette racine en morceaux longs de cinq à huit centimètres et de un à cinq centimètres de diamètre, cylindriques, souvent bifurqués, d'un brunrougeâtre extérieurement, marqués de lignes frangées, circulaires, blanches. Leur intérieur est d'une couleur fauve rougeâtre, d'une texture fibreuse peu compacte; leur odeur forte est analogue à celle du cardamome, et leur saveur est piquante, aromatique et très-âcre. On peut comparer le galanga au gingembre, qui lui est généralement préféré.

GALANT. Cet adjectif a une signification différente quand il précède ou quand il suit le substantif homme : up. galant homme est un Lomme probe et honorable; un homme galant est un homme qui suit les lois de la galanterie. La licence des mœurs pendant la régence et le règne de Louis XV n'empêcha pas quelques hommes de se distinguer par leur galanterie : une semme de la société du dernier prince de Conti, ayant désiré le portrait de son serin dans une bague, accepta que ce prince lui en sit le présent, à condition qu'aucune pierrerie n'ornerait ce bijou : découvrant, après l'avoir reçu, qu'un diamant en recouvrait la peinture, elle le démonta, et le renvoya au prince, qui, l'ayant fait µiler, en saupondra le billet qu'il lui écrivit. Une autre femme ayant emprunté pour Longchamps une catèche à certain vicomte, qui en avait deux, celui-ci, qui les avait déjà promises, en sit acheter une troisième, et la lui envoya. On trouva que le prince et le vicomte avaient été galants; car ni l'un ni l'autre n'étaient amoureux des femmes pour lesquelles ils faisaient ces dépenses.

On appliqua longtemps l'épithète de galant à certaine manière de s'exprimer : quand le fils de M^{mo} de Grignan, enrevenant du siége de Philippshourg, où il s'était distingué, écrivait à sa mère : « Quel sera mon bonheur de me trouver à vos pieds, de baiser votre main, et d'oser aspirer à votre joue! » on dit qu'il avait donné un tour galant à cettephrase. Le maître de M. Jourdain trouve le petit déshabillé que porte son élève pendant ses leçons tout à fait galant.

Les hommes et les choses ont pu retirer quelque avantage de cette désignation; mais elle a toujours fiétri lesfemanes. Dans ses Dames galantes, Brantôme ne nouspeint que des femmes perdues; et l'on ne désigne encore sons le nom de femme galante que celle qui est entièrement déshonorée. La Bruyère et presque tous les écrivains qui l'ont précédé ont employé substantivement le nomde galant pour celui d'amant; les filles du peuple en province et dans les campagnes appellent de nos jours l'hommequ'elles aiment leur galant. En tout, le mot galanterie et ses dérivés sent un peu surannés; et c'est asses souvents avec ironie qu'on les emploie encore.

GALANTERIE, vieux mot français, qui exprimait antrefois une politesse à l'égard des femmes, si attentive, se exquise, qu'il est été possible de la confondre avec l'amour, dont elle empruntait les formes, si l'amour ne réservait pas un seul objet des sentiments dont la galanterie n'a que

l'apparence. On ne trouve guère trace de galanterie dans l'antiquité : la Bible, les livres d'Homère, montrent des hommes passionnés, mais point galants, il est probable. cependant, qu'à toutes les époques les hommes mirent dans leurs relations avec les femmes quelque chose de doux et d'affectueux; mais ils leur accordaient alors plutôt de la protection que des hommages. C'est de l'établissement du christianisme que date cette pitié pour la faiblesse qu'une délicatesse généreuse déguisa sous des formes élégantes : c'est lorsque la religion eut élevé moralement la femme à la hauteur de l'homme, qu'il crut pouvoir, sans déroger à sa dignité, se dévouer pour elle. Le culte de Marie opéra une révolution en faveur des semmes, non-seulement parmi les chrétiens, mais encore chez les nations qui les combattaient; car on sait que la guerre même échange les coutumes entre deux peuples. La vie retirée des semmes dans l'antiquité ne motive point leur défaut de galanterie, puisqu'on a décidé que c'étaient les Arabes, dont les harems ont toujours été impénétrables, qui en avaient donné les premières leçons à l'Espagne. La vaieur, les connaissances, l'exprit vif et piquant de ces Orientaux répandaient sur leurs actions une grace que l'on s'empressa d'imiter; à leur exemple, on donna des fêtes, on livra des combats en l'honneur des dames.

An temps de la chevalerie, un guerrier faisait vœu de galanterie autant que de bravoure. Non-seulement il devait avoir une dame et lui rester fidèle, mais il lui faliait encore être prêt à les désendre toutes, et ne médire d'aucune. Les cours d'amour, que les troubadours ont tant célébrées, n'avaient été instituées que pour juger de semblables cas; et leurs arrêts, dont nous possédons des recueils, prouvent peu d'indulgence pour les coupables en fait de galanterie : il y avait quelque chose de noble dans ce respect pour des mères, des épouses, des maîtresses, êtres qui n'ont pas la force d'en exiger. Mais la galanteris s'exagéra ses devoirs, quand elle se crut obligée à satirfaire les caprices et les impertinences des femmes. On vit des hommes échanger leur cuirasse contre une jupe, et combattre ainsi; on en vit d'autres employer leur fortune en tournois, afin de réjouir les dames d'une province; enfin, quelques-uns poussèrent jusqu'à l'idolâtrie la déférence et les égards que les dames sont en droit de réclamer, et il failut distinguer la galanterie de la courtoisie, qui sut toujours mesurée.

Plus tard, la galanterie changea de forme. Le mot eut une nouvelle acception, quand il s'appliqua au libertinage: François I'', Henri IV, ne se bornèrent point à être galants, quoiqu'ils ambitionnassent ce titre. Le pouvoir aux mains d'une semme ranima l'esprit de gatanterie pendant la régence d'Anne d'Autriche; chacun était frondeur ou royaliste, selon qu'il plaisait aux dames de sa société. Quand la guerre sut éteinte, les pastorales de d'Urfé, les romans de Scuderi, et la carte du pays de Tendre, gatèrent un peu cette renaissance; puis Louis XIV joignit à la galanterie une liberté de mœurs qui n'avait rien de commun avec les sentiments de ceux qui la professaient primitivement Ainsi dénaturée, la galanterie fut hientôt dédaignée; et la crainte d'être appelé galant poussa les hommes jusqu'à la grossièreté; dans les cercles, les femmes parurent les ennuyer, et ils s'en éloignèrent. Dans les lieux publics, ils abusèrent de leur vigueur pour s'emparer des meilleures places, et manifestèrent à haute voix leur opinion sur la beauté, la laideur, la vieillesse, les instrmités des femmes, qu'ils regardaient dédaigneusement : c'était abjurer toute yalanterie. Nous ne dirons point que les habitudes des camps acheverent de nuire à l'esprit de galanterie en France, puisqu'il avait pendant si longtemps fait partie du caractère militaire; mais c'est au mélange de toutes les classes de la société qu'on a dû son anéantissement; car la galanierie n'est que le résultat d'une éducation distinguée, de manières élégantes, ou d'une bonté et d'aue douceur si parsaites que la nature en fait rarement ies frais. Ce qui reste de galanterie en France ne s'appelle plus que politesse. C'est souvent si pen de chose, qu'il ne vant pas la peine d'en parler.

Cue mes. Brade.

GALANTHIAS. Voyez GALINTHIAS.

GALANTINE, terme de charcuterie, sorte de mets fait avec de la chair de cochon de lait ou de dindem, etc., étsossée et lardée. Après avoir bien échandé un cochon de lait, on le désosse; ou le couvre d'une légère couche de henne farce de viande assaisonnée; on étend sur cette farce me rangée de lardons de jambon, une de lard, une de truffes, une de james d'un peu de farce; on roule le cochon de lait, em ayant sois de ne pes déranger les lardons; on l'enveloppe de handes de lard et d'une étamine légère; on le serre fort avec de la ficelle, et on le fait cuire, pendant trois heures, avec moitié bouillon, moitié vin blanc, sel, poivre, racines, oignans, un bouquet de persil, ciboule, échalottes, ail, girofle, flaym, laurier, hasilic, etc. Quand il est cuit, on le laisse refroid dans sa cuisson, et on lesert froid, pour entremets. Toutes les autres espèces de galantines se confectionnent de même. Pour en faire une de dindon, on le flambe, on le vide, on le désosse, et on procède absolument comme pour le cochon de lait.

GALAPAGOS ou GALLOPAGOS, et encore lles des Tortues, archipel situé des deux cotés de l'équateur, entre le 70° et le 75° de longitude occidentale, et dépendant de la république de l'Equateur, dans l'Amérique du sud. Il se compose, outre un grand nombre d'ilots, de dix grandes iles, dont Albermarle est la plus importante, el couvrant ensemble une superficie de 147 myriamètres carrés. Ces tles sont toutes d'origine volcanique; Albermarie a cinq volcans, dont le Norborough, situé à l'ouest, et probablement le plus considérable de tout le groupe, est fort ac-tif. Le nombre des cratères éteints s'élère à plus de 2,000. Ces immenses cratères, soulevés immédiatement de profondeurs de l'Océan, les masses énormes de lave noire qui sur beaucoup de points des côtes forment des rochers extrémementélevés, en même temps que tout près de là l'Océan est tellement profond qu'on n'en trouve pas le fond, donnent à ces lles le caractère le plus sauvage et le plus imposant. Bien qu'éloignées du continent de 84 myriamètres seulement, la flore en est d'une nature toute particulière, comme aussi les poissons, les oiseaux et les amphihies, et, malgré une situation équatoriale, privée de couleurs éclatantes. Sur les 180 espèces de plantes qu'on y a recueillies, il en est 100 qu'on ne rencontre sur aucun autre point du globe. Les euphorbes et la horreria sont les plantes qui dominent dans les vallées; et la pelexia, le croton et la cordia, celles qu'on trouve le plus ordinairement dans les hautes terres. Sur 26 espèces d'oiseaux qu'y rencontra Darwin, il y en avait 25, même les mouettes, qui tout en se rapprochant beaucoup du type américain, présentaient des caractères tout particuliers. Les tortues qu'on y rencontre en très-grand nombre, et qui sont vraisemblablement l'espèce la plus grande qu'on connaisse (testudo Indica), pèsent de 2 à 300 kilogrammes, et sont excellentes à manger.

Les lles Galapagos furent découvertes au seizième siècle, par les Espagnols; mais ils ne s'y établirent pas : et plus tard elles ne furent plus visitées que passagèrement par des fibustiers ou des pêcheurs de baleines. Depuis 1832, la république de l'Ecuador en a pris formellement possession; et la colonie qu'on y a tondee pour servir de lieu de déportation compte aujourd'hul quelques centaines d'individus-

GALATA, faubourg de Constantinople.
GALATEE, une des 50 filles de Nérée et de Doris, fat
la plus belle des nymples de la Méditerranée. Ainsi que les
Néréides, ses sœurs, elle ne connut jamais les flots sauvages de l'Océan. Son nom vient du grec yála, lait: Théocrite, Ovide, Virgile, épuisèrent sur elle toutes leurs métaphores. Comme elle se jouait dans les flots transparents de
la mer de Sicile, le cyclope Poly plème en devint siépris
que dès ce jour, incessamment assis au sommet de l'Eina,
il en perdit le sommeil, la raison et sa férocité. La nymplie, insensible à ses tourments, enivrait de ses divises fa-

veurs un berger, le bel Acis, qu'un jour, le géant jaloux écrasa sous un quartier de lave arraché à l'Etna. Dans sa déselation, Galatée changes son amant en une source limpide. La Galatée de Virgile a suivi le cours de la civilisation : dans l'Italie impériale, elle est devenue un peu coquette; ces deux charmants vers, si connus, font sourire l'amant et le lecteur :

Malo me Galatea petit, lasciva puella; Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Galatée fut aussi, selon d'anciens historiens, la fille d'un roi celte ; elle fut aimée d'Hercule, qui la rendit mère d'un fils.

DENNE-BARON.

Galatée, en astronomie, est le nom donné à une planète télescopique, découverte le 29 août 1862. Son excentricité est très-prononcée.

GALATES. Voyes GALATIE.

GALATIE ou GALLO-GRÈCE. Dans l'antiquité on donna le nom de Galatie à une contrée de l'Asie Mineure, d'une extrême fertilité, qui confinait à la Paphlagonie, au royaume de Pont, à la Cappadoce, à la Lycaonie, à la Bithynie et à la Phrygie. Elle était habitée par les Galates, mélange de Grecs et de Gaulois ou de Celtes; de là le nom de Gallo-Grèce qu'on lui donnait également, de même que ses habitants étaient aussi désignés sous celui de Gallo-Grecs. Au troisième siècle avant J.-C., d'innombrables hordes de Gaulois, parties de la Gaule sous les ordres d'un chef que les historiens désignent sous le nom de Brennus, tandis que ce n'était là que le titre même (latinisé) que ces barbares donnaient à leurs chefs ou princes (en celte Brenn), envaluirent la Grèce, et poursuivant leur marche devastatrice, s'emparèrent de Byzance ainsi que de la côte de la Propontide. Vers l'an 278 avant J.-C., ils franchirent l'Hellespont à la demande de Nicomède, roi de Bithynie, qui voului les opposer à Zépètés, son frère et son concurrent au trône. Ils lui donnèrent la victoire, et ce prince leur abandonna pour prix de leurs services la Troade et toute la partie septentrionale de la Phrygie pour s'y fixer définitivement. Plus tard, l'an 238, Attale Ier, roi de Pergame, les resoula dans le teritoire donles délimitations ont été indiquées plus hant.

La constitution de la Galatie demeura purement aristocratique, comme elle l'était à l'origine, jusqu'à ce que les douze tétrarques, qui partageaient le pouvoir souverain avec un sénat législatif composé de trois cents vieillards, rendissent leurs fonctions héréditaires. Alors l'un d'eux, appelé De jotar u s, prit, avec l'appui de Pompée (an 38 avant J-C.), le titre de roi. A sa mort, la couronne passa à Amyntas; mais les Romains s'emparèrent de ce royaume dès l'an 25, et le réduisirent en simple province. Sous le règne de Théodose, cette province de l'empire fut divisée en Galatia prima, dont Ancyre était la capitale, et en Galatia secunda, avec Pessinonte pour chef-lieu. C'est là que se trouvait, en l'am 53 et ensuite en l'an 57 de notre ère, l'apôtre saint Paul, dont l'une des épitres est adressée aux Galates.

GALATZ. Voyez GALACZ.

GALAXIE, nom que les astronomes donnent à la voie la ctée, d'après les Grecs, qui l'appelaient γαλαξίας πύπλος (cercle lacté).

GALBA (Sanvius Sulpicius), empereur romain (de juin 68 à janvier 69 de notre ère), naquit d'une famille distinguée, l'an 5 avant J.-C. Il escrça avec honneur les charges de consul à Bome (an 32) et de gouverneur en Aquitaine sous Tibère, de Germanie sous Caligula, d'Afrique sous Cande, enfin, à partir de l'an 60, de la Tarragonaise sous Néron. Déjà, à la mort de Caligula, ses amis lui avaient conseillé de s'emparer du trône; mais il demeura fidèle à Claude, et obtint ainsi toute sa faveur. En l'an 68, Julius Vindex, qui s'était soulevé à la tête des k'gions gauloises contre Néron, l'engagea encore à se faire proclamer empereur; mais ce ne fut que lorsqu'il sut que Néron avait décidé sa mort, qu'il se souleva ausai contre lui en qualité de légat de peuple remain et de ses tribuns. La nouvelle de la mort

de Néron fut même seule le décider à venir à Rome prendre possession du trône que les prétoriens lui offraient. Galba, au lieu de déployer l'habileté dont il avait donné tant de preuves dans la première partie de sa carrière, se laissa gouverner par d'indignes favoris, et s'aliéna les esprits par d'impolitiques actes de rigueur. C'est ainsi qu'il sévit sans pitié contre celles des villes d'Espagne qui avaient hésité à se déclarer pour lui; et que les prétoriens lui avant réclamé les largesses qu'on leur avait promises en son nom, il répondit : « Un empereur choisit ses gardes , il ne les achète pas. » Mot courageux, mais qui ne convenait guère à l'époque où il vivait! En même temps son avarice le rendait odieux au peuple, et celui-ci ne tarda pas à regretter Néron, qui du moins lui donnait des fêtes et des spectacles. Les légions campées au fond de la Germanie sommèrent les prétoriens de choisir un autre empereur : Galba crut détourner cet orage en adoptant Pison et on le désignant pour son successeur; mais par cet acte il blessa prosondément Othon, gouverneur de la Lusitanie, qui n'avait pas hésité quelques mois auparavant à se prononcer en sa faveur, et qui attendait de lui la récompense de l'appui qu'il avait prêté à sa cause. Othon n'ent pas de peine à pousser à la révolte les prétoriens, pour qui l'adoption de Pison n'avait été l'occasion d'aucune largesse; et le 15 janvier 69, l'empereur s'étant rendu au Forum pour apaiser ce désordre, Othon l'y fit massacrer.

Galba était un homme doué de rares qualités : on l'eût

Galba était un homme doué de rares qualités : on l'eût toujours cru digne de l'empire, s'il n'y fût jamais arrivé. « Il dévoila, dit Mably, un secret funeste aux Romains, en montrant qu'un empereur pouvait être élu dehors Rome. »

GALBANUM, gomme résine qui découle des divarses parties du bubon galbanum, plante de la famille des ombellifères. Le galbanum se rencontre dans le commerce, soit en larmes, soit en masses. Il est stimulant et tonique. Il entre dans plusieurs préparations officinales, telles que le diascordium. la thériaque, etc.

diascordium, la thériaque, etc.

GALBE (de l'italien garbo, bonne grâce). Ce mot est fort en usage parmi les architectes, les sculpteurs, pour désigner les contours plus ou moins heureux du profil d'une coupole, d'une statue, d'un vase, du fût d'une colonne.

a GALE. Ce mot a deux étymologies : callus, dureté, ou galla, nodosité végétale provenant de piqures d'insectes. Parmi les nombreuses maladies de la peau, la gale est une des moins redoutables et des moins rebelles à la médecine. C'est une maladie accidentelle, qui, une fois guérie, ne se reproduit point, et ne laisse aucune trace visible, outre que le sang n'en conserve aucun levain. Certaines maladies de la peau supposent parfois de répréhensibles habitudes ou des intimités coupables. Il n'en est pas de même pour la gale; il suffit de toucher la main d'un galeux pour contracter soi-même la maladie : et qui n'est pas exposé à de telles approches? C'est même là un des dangers d'une humeur par trop débonnaire. Le seul contact d'un objet touché par un galeux peut lui-même communiquer la gale. C'est ainsi qu'au rapport du docteur Savy, Bonaparte, alors simple commandant, gagna la gale en saisissant le refouloir d'un brave canonnier, tué sous ses yeux au siège de Toulon.

La gale ne consiste qu'en de petites vésicules roses à leur base, transparentes et terminées en pointe à leur sommet, qui restent cachées dans le pli des jointures, entre les doigts ou vers les aines et les aisselles. Ces petites pustules n'ont rien de désagréable à l'œil, et les croûtes qui leur succèdent sont à petne visibles. Presque toujours d'ailleurs elles sont placées de manière à ne pas dénoncer ceux qui les portent : elles épargnent constamment le visage. Il est vrai que le prurit causé par ces éruptions porte fréquemment les galeux à se trahir. C'est un inconvénient sans doute; mais la démangeaison elle-même est à peine un mal, souvent même c'est une sorte de plaisir.

La gale est assez facile à guérir, si toutefois on ne l'a pas laissée trop s'étendre et s'invétérer; et sous ce rapport aussi elle est préférable à une foule d'autres maladies de la peau, affections tenaces, que tous les efforts de la médecine ne parviennent pas toujours à faire disparaitre. Les moyens de guérison sont même très simples; ils n'ont vien de fort désagréable, et peuvent être employés en seuret.

Une dernière considération à alléguer en faveur de la

Une dernière considération à aléguer en feveur de la gale, c'est qu'elle ne laisse pulle trace àprès elle, quet qu'en puisse dire des gales rentrées, que les eaux d'Avène ent la réputation de rendre memifestes et de guérir. Ann, une circonstance qui doit rassurer coux que la gale pourrait effrayer, c'est qu'elle n'offre ancun danger pour la vie, et qu'ordinairement, elle n'apporte lancune gêne aux mouvéments et n'oblige à aucun régime.

Au resie, test le monde est d'accord sur la comtagion de la gale; c'est un fait recomm de toute antiquité; mais dont maintenant on connaît la cause. Le pourquei ce le con ment de cette transmission d'une personne à une autre par le simple contact, est un être vivant, un insecte sans et (l'acar us scaliei). C'est cet insecte, autrement dit ser-copte de l'homme, qui produit la vésicule de la gale et fixe son domicile dans un silion caché qui l'avoisine et tui est afférent. Aucun de ceux qui ent cherché l'acarus desse la vésicule même (Alibert ni Piett), se l'ent trouvé. Si use main imprudente se met en contact avec celle d'un galeux, aussitot quelques-uns de ces insectes quittent leur ancien mattre pour le nouveau, et voilà la gale transmise. Cet insecte a été minutionsement décrit par quelques observateurs : « C'est un ver, disent-ils, dont la figure appreche de celle d'une tortne, de conleur blanchêtre, le dos d'une couleur un peu plus obscure, garni de quelques poils longa et trèsfins; le petit animal montre beauceup de vivacité dans ses monvements; il a huit paties, la tête pointue et ornée de petites cornes ou antennes à l'extrémité du museau. L'insecte s'introduit d'abord sous la peau par sa tête aigué, il s'agite ensuite, rongeant et fouillant comme une taupe, jusqu'à ce qu'il soit entièrement caché sous l'épiderme, où il sait se creuser des espèces de chemins bouverts, et des routes souterraines d'un point à un autre. » Veilà une description bien complète, et qui n'a pu être saite que d'après nate Ce n'est pas tout encore; on a surpris l'insecte à sa naissance; on a vu l'acarus pondre un œuf blanc de figure oblongue comme un œuf de pigeon. Voilà ce que des naturalistes dignes de foi affirment avoir vu, de leurs propres yens vu (avec un microscope toutefois). Si d'autres médeches ou aturalistes tout aussi dignes de foi n'ont pu trouver l'acarus; s'ils l'ont cherché dix, vingt ou cent fois sans aperecvoir même le bout de ses cornes, nous avons dit à quoi tenait l'insuccès. Au reste, peu importe le fait on le doute, car l'acarus ne change rien au traitement de la gale ni à ses dangers. Rien de plus certain toutefois que l'existence de l'acarus, puisqu'on sait que les nègres de la Guadeloupe et quelques femmes corses ont le don de l'extraire de son sillon, avec la fine pointe d'une aiguille.

Quant au traitement de la gale, on la guérit presque îmmanquablement avec les topiques soufrés : pommades, savons, bains, fumigations, etc. L'huile de pétrole, 'étendue sur la partie malade, s'emploie aussi contine un excellent moyen. Le soufre, les alcalis, le mercure, des corps huileux ou graisseux les essences aromatiques de nayrie, de lavande, etc., voilà les bases principales de tous les traitements efficaces. Or, de pareils succès sont confirmatifs de l'existence de l'acarus. Ce petit animai en effet ne saurait vivre sans respirer, sans respirer par des trachées, comme les insectes : il est dès lors fort naturel que te mercure le tue, que le soufre l'asphyxie, comme il asphyxie tant d'autres animaux; naturel que les corps gras lui coupent la respiration comme aux courtilières ou taupes-grillons. Dupuytren guérissait la gale avec des lotions faites avec une solution de 124 grammes de potasse dans 750 grammes d'eau, avec addition de 16 grammes d'acide solfurique.

union de 16 grammes d'acide suffirique.

D'Isidore Romanos

Gale se dit aussi d'une maladie des végétaux, caractérisée par des regosités qui s'élèvent sur l'écorce des branches, sur les feuilles et sur les fruits (voyez Galle).

v Châl.E. (Emekun), savint philitique et historium ungluisné à Scorton, dans le Yerkahlre, en 1635, uvalt fast d'uncuslentes études grooques : il débuts dans l'aimedignésient
comme professour soyal à Cambridge. Appelé à in direction de l'écote de Cambridge. Appelé à in direction de l'écote de Cambridge. Appelé à in direction de l'écote de Cambridge. Appelé à les glas
cinques, il y forum quelque-une des tenuntsess des plus
distingués de l'Angleterre. Le mérite de Gale le 28 nucevoir
membre de la Sociélé royale de Landres, donnt. il devint
plus tard un des secrétaires homeraires. Dès . L'am 1676
on ini avait donné une prébende à l'église de Saimé-Paul. En
1697 ou fui canfis le vioyanné d'Yarki

"Histoire, philesophic, pacele, théterique, som mes en tout avec la même audeur et la mode cité. Parmi sea cuvrages ; estimés ancere, le primante publié sous ce tivo s' Apencula mythologica, ethics, physica (Cambridge, 1671, in-8°). Il editient les fra des pythagoriciens , la vie d'Homèse et les alle riques. Puis vint une édition d'Apollodore, che Co da Piolóméa, de Parthenius, etc., sous le titre : Efisierie Poetice Geriptores antique. Publiée à Paris en 1675, estie collection fut mineral née à Londret dès 2678. La même année parurent à Oxford les Rheteres seients, quel un cont pas présisément des crateurs cithères. Mais celles des pupas prinisiment des cratetre cerences: mans seme de blicatione de Gale qui exerça sur les études phitosophiques influences fut. l'envrage d'imphilique, De la plue gannie influence fut l'envrage d'Is Musteriis Egyptiorum. A ces monuments de l'antiquité oddirent des monuments du moyen des : d'abourd. le recueil Historia Anglicana Scriptores quinque (Oxford, 1687); puls un second recedi, plus curioux encora e Bistoria Britannian, Sanonica, Anglo-Danica Scriptores guindeelm (Oslord, 1891). Epuisé per tous cos tenvaux d'enseignement et de critique, le doyen d'York mourut, en 1702, dans un âge peu evancé, pleusé de ses mombreux disciples et de test le monde avent. Marrien.

GALÉ, arbrisseau indigene du genre myrica (auguice yale, L.), volgabrement appelé myrie bûtard, podere de Brakawi. Il v'élève en buissen à la hauteur d'un meère, et intéresse pur l'odeur aromatique qu'exhalent ses feuilles lorsqu'on les froisse entre les doigts. Le galé crett en Europe dans les lleux marécageux. Les Suédois en mettent dans leur bière pour lui donner plus de saveur; en Popent, on l'empleie pour détraire la vermine des areu-

GALEASSE, nom d'une espèce de navire à un seul pont, à trois mats, et à 25 ou 30 banes de rameurs, qui étrit en usage dans l'Adriatique, le Méditerranée, à l'époque de la renzistance, et que dans les batailles navales en méliafi à l'avant-gardé, parce qu'en raison de leur force on les considérait, nous dit un histories de la marine, comme les champions de l'armée. Cétaient en effet les plus grands des valsseaux latins. Longues et étroites en proportion de leur longueur, les galéasses avaient les mêmes parties et les mêmes membres que les galères, mais étaient d'un tiers plus longues, plus larges et plus hantes. A la poupe et à la proue étaient disposées deux grandes places où étaient postés les soldats et l'artillerle. Il y avait en buire une espèce de rue ou de coursive entourant sout le navire à l'intérieur, et où se tenaient aussi les soldats pour combattre; les bords inférieurs étalent garnis de meurtrières par lesquelles on déchargesit mousquets et arquebuses sur l'ennemi en restant à l'abri de ses coups. inutile d'ajouter sans doute qu'on ne rencontre plus sa jourd'hul de galéasses que dans les vieux recueils d'éstampes consacrés à l'histoire de la marine. Le met galésse s'est maintenu cependant, quoique corrempu; et dans les mers du nord on appelle encore aujourd'hui galiasse l'espèce de bâtiments que nous nommons goëlette.

Théogène Page, vioc-amiral-GALÉE, terme d'imprimerie, espèce de planche carrée, avec un rebord, où le compositeur met les lignes à mesure qu'il les compose (voyez Composition). Pour les grandes pages, comme celles des journaux, les grands tableaux, etc., on se sert de galées à coulisses, qui ont trois relierds sous lesquels s'engage une petite planchette avec

poignée, que l'on peut retirer à volonté, GALEGA, geure de plantes appartenant à la familie des légumineuses papilionacées. Les végétaux qui le compesent sont des herbes vivaces, qui croissent naturelle-ment dans l'Europe méridionale et le Levant. L'espèce la plus remarquable est le galéga officinal, qui atteint une hanteur d'un mêtre ou même davantage, et donne des Meurs blanches, quelquesois d'un bleu pâle. C'est une plante ruetique et très-vigoureuse, qui paraît destinée à fournir un abondant fourrage. Il y a entre elle et la luzeme une grande analogie; mais le galéga, n'ayant pas une lengue racine pivolante, a'a pas besoin d'une terre anssi profonde ni aussi choisie pour se développer; elle croità peu près partout, s'accommode de toute exposition, et pent fournir, dès la fin de mars, un fourrage tendre de 0 = 30 à 0 = 35 de longueur. On peut semer en toute salson, excepté les extrêmes chaleurs et les gelées. Les agronomes seuls et queiques amateurs connaissent, en France, le galèga comme plante fourragère, et s'efforcent d'en répandre la culture. (Consultez Gillet-Damitte, le Galéga, neuveau fourrage; Paris, 1867, in-18.)

GALEN (CHRISTOPHE-BERNARDDE), évêque de Munster. naquit à Bispink en Westphalle, le 15 octobre 1600, d'une famille noble, et fut pourvu dès l'âge de 16 ans d'un canomicat dans le chapitre de Munster. Après des études commencées ches les jésuites de cette ville, puis continuées successivement à Cologne, à Mayence, à Liège et à Bordeaux, il participa à la direction des affaires de son pays, tantot dans les ambassades, tantot dans l'administration intérieure. Le siège de Munster étant venu à vaquer, ce fut sur Galen, promu tout récenment aux fonctions de trésorier, que se fixèrent les suffrages (14 novembre 1650). La ville de Munsterrefusait non-seulement de reconnaître l'autorité de son évêque, mais même de l'admettre dans ses murs. Au moment où Galen se disposait à l'investir. celle-ci entama avec lui des pourparlers qui amenèrent, en 1655, la conclusion d'une convention. Cependant, loin de s'apaiser, l'irritation des habitants contre leur évêque sonversin s'augments au contraire. La Hollande prit fait et cause pour la ville de Munster, et lui consentit un prêt de 25,000 florins, tandis que l'empereur la menaçait de la mettre au ban de l'Empire, puis faisait envaluir, en 1660, l'éveché par 1,200 hommes de cavalerie. Ce ne fut cependant que le 25 mars de l'année suivante que put être conclu le traité relatif à la reddition de la ville. Une fois qu'il en fut redevenu maître, Bernard de Galen ne négligea rien de ce qui pouvait lui en assurer la paisible possession contre l'esprit turbulent des habitants.

Élu en 1662 administrateur de la célèbre abbaye de Corvey, Bernard de Galen fut charge par la diète tenue en 1654 à Ratisbonne de diriger conjointement avec le margrave Prédéric de Bade les affaires militaires de la ligue, et partit ensuite avec la plus grande partie de ses troupes contre le Turc. De retour bientôt après dans ses États, l'évêque de Munstèr résolut de tirer vengeance des nombreuses insultes dont il avait été l'objet de la part des Hollandais. Il conclut donc, en 1665, avec l'Angleterre un traité par lequel, moyennant un subside considérable, il s'engagea à porter l'effectif de son armée à 15,000 hommes; puis il attaqua les Provinces-Unies par terre, tandis que l'Angleterre les attaquait par mer. Aux termes du traité conclu le 18 avril 1668, sous la médiation de Louis XIV, les Étatsméranx s'engagèrent, il est vrai, à retirer leurs troupes de toutes les parties de l'évêché de Munster qu'elles occupaient; mais, de son coté, l'évêque dut renoncer à certains droits de suzeraineté qu'il s'était arrogés sur des portions de territoire en litige. Par consequent, le résultat final de la lutte décut les plans et les espérances qu'il avait pu former

Après avoir amiablement terminé, en 1671, un différend survenu entre la maison de Brunswick et lui relativement à l'abbayé de Corvey, Bernard de Galen accèda à un nouveau traile d'alliance que lui proposa la France contre les Provinces-Unies. Déjà il avait remporté sur les Hollandals des avantages marqués, lorsqu'une menaçante diversion sur ses derrières l'obligea tout à coup à saire volte-sace pour aller désendre ses propres États, envalus par les Impériaux et par l'électeur de Brandebourg. Mais bientôt, reprenant à son tour l'essensive, il envahit la Marche de Brandebourg, et, agissant alors de concert avec Turenne, général en chef de l'armée française, il s'empara en Westphalie de la plus grande partie des possessions de l'électeur. Mais obligé, en 1674, de lever précipitamment le siège de Cœvorden, à la suite d'un violent orage qui inonda son camp, il preta l'oreille à des propositions d'arrangement, et s'engagea à restituer tout le territoire qu'il avait enlevé aux Pays-Bas. En 1675, il accèda à la ligue formée par l'empereur contre la France; et on vit alors ce condottiere mitre agir avec autant de vigueur pour le compte de acc'nouveaux alliés, qu'il en avait déployé naguère au profit de la France. En août de cette même année, il conclut avec le roi de Danemark et avec l'électeur de Brandebourg un traité dirigé contre la Suède, et par suite duquel ce fut à lui qu'échut la mission d'attaquer les duchés de Brême et de Werden, alors dépendances de la Suède, et qu'il garda pour lui. Il envoya aussitôt une partie de ses troupes grossir l'armée impériale campée sur les bords du Rhin et de la Moselle, tandis que le reste allait prendre ses quartiers d'hiver dans la Frise orientale. En 1677 il signa un nouveau traité par lequel il mit 9,000 hommes à la disposition du roi d'Espagne contre la France, et 5,000 à celle du roi de Danemark contre la Suède. L'occupation de la Frise orientale lui attira une guerre de plus sur les bras; mais il ne consentit à l'évacuer, en 1678, que contre payement l'une forte indemnité. Pendant les préliminaires pour la paix ouverts à Nimègue, Bernard de Galen tomba malade à Ahaus, et il y mourut, le 19 septembre 1678.

GALENE. La galène, ou sulfure de plomb, est d'un gris métallique assez brillant; sa texture est lamelleuse, ce qui lui donne la faculté de se cliver facilement; ses cristaux sont ordinairement des cubes très réguliers; quelquefois cependant on trouve la galène cristalusée en octaèdres, en cubo-octaèdres, etc.; mais ces formes ne sont elles-mêmes que des modifications du cube, dont elles dérivent. Cette substance n'est point malléable : un choc assez léger suffit pour la briser; elle se distingue du zinc sulfuré ou b l e n de, avec lequel on pourrait la confondre, par la propriété qu'elle a d'être rayée par une lame de couteau qui laisse sur la galène une trace brillante, tandis que cette trace est sans éclat sur le zinc sulfuré. La plombagine, ou carbure de fer, peut aussi se confondre avec la galène, mais la disférence de poids seule sustit pour la distinguer. La première est trois fois moins pesante que la seconde, qui ne forme pas de traits sur le papier, tandis que la plombagine y forme des traits d'un gris métallique. La galène, chauffée sar un charbon au chalumeau, se décompose; le soufre qui entre dans sa combinaison se dégage; le plomb entre en fusion, et se reconnaît aux caractères qui lui sont propres.

La galène n'est jamais pure, elle contient toujours des mélaux étrangers : ce sont l'argent, l'antimoine et l'arsenic. La quantité du premier de ces métaux est ordinairement assez considérable pour que son extraction soit avantageuse. En esset, il sussit de 90 grammes d'argent par cinquante kilogrammes de minerai pour compenser les frais que nécessite sa séparation. Les variétés qui en contiennent le plus sont celles qui ont le grain fin et serré comme celui de l'acier, dont elles ont la couleur; en général, le plomb sulfin é. dit strie, doit cette propriété à l'antimoine qu'il renferme. La galène se rencontre en filons ou en couches considérables, dans les montagnes primitives et secondaires, formées le plus souvent de chaux carbonatée compacte. Sa gangue est tantôt le quartz, la baryte sulfatée, la chaux carbonatée, la chaux fluatée, et quelquefois le silex agate et le silex calcédoine.

C'est de tous les minerais de plomb le seul qui soit ex-

ploité, parce que c'est le seul qui se trouve en quantités suffisantes. Ses principales mines sont en France celles de Poullagen, dans le département du Finistère, de Saint-Sauvenr en Languedoc, de La Croix dans les Vosges, de Vienne dans le département de l'Isère ; en Angleterre, celles du Derbyshire. Les filons qui les composent sont très-nombreux, et renfermés dans de la chaux carbonatée compacte qui contient des coquilles fossiles; dans quelques points, ces filons semblent n'avoir aucune adhérence à la masse de la montagne, et les surfaces en contact sont luisantes et même miroftantes. Quelques minéralogistes assurent que dès qu'on met cette singulière substance à découvert, elle pétille et fait une explosion, qui détache de gros morceaux de filons; ce fait, assez bien prouvé, n'a pu encore trouver d'explication. Ces mêmes filons contiennent aussi du pétrole et du bitume élastique. L'Espagne, la Silésie et la Carinthie sont également riches en mines de galène.

Sous le nom d'a l q u i so u x, la galène a différents usages dans l'industrie.

C. Favrot.

GALENUS, GALENISTES. Voyer Anabaptistes. GALEOPITHEQUE (de yalf, chat, et nifet, singe). Ce nom a été donné par Pallas à un genre de mammilères qui ressemble d'une part aux lémuriens, et de l'autre aux chauves-souris. Ce qui les rend surtout remarquables, c'est la membrane aliforme dont ils sont pourvus, membrane qui commence aux côtés du cou, s'étend dans l'angle que laissent entre eux le bras et l'avant-bras, palme les doigts, est ensuite sous-tendue par les quatre membres, qui sont assez clancés, et passe de là entre les pattes de derrière pour envelopper la queue dans toute son étendue. Cette membrane est pour le galéopithèque comme un parachute qui lui permet, non pas de voler (comme le croyafent les natura-listes qui l'avaient nommé maki volant), mais de se soutenir assez aisément dans l'air quand il veut s'élancer d'un arbre plus élevé vers un autre qui l'est moins. Les galéopithèques appartiennent à l'Asie et à ses archipels, sont nocturnes, se nourrissent d'insectes et peut-être de fruits. On n'en connaît encore que deux espèces, le galéopithèque roux, et le galfopithèque varié.

GALERE (Marins). Les antiques nations de la Méditerranée se livraient d'immenses batailles navales. On comptait par centaines de mifle les combattants qui se heurtaient en pleine mer : eh bien, nous ignorons complétement aujourd'hui la construction de leurs vaisseaux. Nous avons même appelé galère le premier type de leurs navires de guerre, sans songer que ce nom-là, inconnu aux anciens, est de la fabrique des sociétés du moyen âge. Les écrivains grecs du Bas-Empire et les historiens latins des croisades ont jeté dans les langues modernes les mots galéias (grec moderne), et gales (basse latinité), dont nous avons fait galée et enfin galère. La seule trace, mais fagitive et douteuse, de cette apparition chez les Romains se trouve dans le distique d'Ovide:

Est mihi, sitque. precor, flavæ tutela Minervæ, Navis, et a picta casside nomen habet.

Ainsi, la galère tirerait son nom du casque (galea), qui servait quelquefois d'ornement à sa proue. Quoi qu'il es soit, pour nous conformer à l'usage, nous appellerons galères les xaráppaxtos vijes des Grecs et les naves longæ ou rostrata des Romains. Les premières galères n'étalent que de simples bateaux découverts, portant vers la proue et vers la poupe des planchers où se plaçaient les soldats pour combattre. Les plus petits avaient de chaque côté dix rames; la barque à laquelle César confia sa fortune dans la nuit orageuse qui précéda la bataille de Pharsale était de ce genre. Les plus grands en avaient cinquante ; ils ne servaient que pour la guerre; leur fond était plat, leur carène pen rensiée, la longueur de leurs côtés en ligne droite, effilés et élancés à l'avant et à l'arrière, mais résistant bien au choc des lames. On mettait un soin particulier dans leur construction; ils allaient à la voile et à l'aviron, surtout à l'a-

viron, car jamais on ne combattait sous voile; et pour les rendre plus légers et plus maniables, on les construisait ea pin et en sapin. Ils avaient en longueur sept ou huit fois leur largeur, et leurs dimensions étaient déterminées par l'intervallé des rames; leur mâture était haute : elle portait de largues voiles à antennes, qu'on surmontait d'une voile légère quand la brise souffiait doucement sur les flots. Pour donner plus de force à l'éperon, ou bec en bois ferré qui armait la proue, on l'appuyait de deux grosses poutres qui avant-becs nommés épolides. Quelques-uns portaient deux gouvernails, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. Alors il suffisait de changer l'impulsion des rames pour que la proue devint la poupe. Une ceinture entourait et renforçait la mue devint la poupe. Une ceinture entourait et renforçait la mue pendant la nuit, ces bancs étaient leurs lits, et leurs rames leur abri; nous lisons dans Virgile:

on plecide laterate membra quiete Sub remis, fissi per dura sedilia mente.

Telle sut la galère primitive. Les Thasiens la couvrirent d'un plancher, ou pont, sur toute sa longueur; les ramours furent à l'abri, et l'on put y combattre de pied fersme. Sur ce pont on disposa un second rang de rames, et l'on est la birème, puis, un second pont d'un troisième rang de rames : ce sut la trirème ou trière; ensuite la quadrirème, la quinquérème ou pentère, la sextirème. Enfin, ce principe, poussé jusqu'à l'absurdité par les Grecs, gens de parade, amena l'octère de Memnon, la galère à 16 rangs de Démé-trius Poliorcète, celle d'Hiéron à 20 rangs de rames, et le palais flottant de Ptolémée-Philopator, à 40 rangs de rames. Cette multiplication des étages de rameurs a été déclarée mathématiquement impossible par quelques savants, qui ont donné un démenti formel aux textes les plus clairs des auteurs anciens. Sans doute, si les murailles de ces gigantesques galères avaient été droites, ou rentrantes comme le sont celles de nos vaisseaux, le jeu des rames supérieures eut été impossible; mais l'inspection d'un bas-relief de Palestrine fait voir qu'à l'extérieur de la muraille il y avait un écha laudage en saillie, où se lenaient les rameurs : ainsi devenait possible la manœuvre simultanée de toute la chiourme, sans que les rames les plus hautes fussent démesurées ; seulement on avait soin d'armer de plomb la poignée de ces rames pour faire équilibre à la pelle.

Mais toutes ces constructions colossales n'avaient pour but que l'ostentation; quelques-unes furent démolies sans avoir jamais été à la mer. L'usage révéla les plus utiles, et les deux grands champions de la Méditerranée, Romains et Carthaginois, peuples navigateurs et guerriers, donnèrent la palme à la trirème : l'antiquité l'appela le vaisseau de guerre par excellence. Essayons ici de ressusciter cette trirème antique, ce vaisseau de ligne de Rome et de Carthage. Immédiatement au-dessus de la plate-forme inférieure, qui servait de base à toute la construction, était la sentine (cale): là, comme de nos jours, s'entassaient les vivres, les munitions, les cordages et les voiles de rechange, et, comme de nos jours encore, l'eau qui s'y infiltrait était vidée avec des pompes, car presque toute cette partie plongeait dans la mer. Le premier étage de rameurs venait ensuite à quelques pieds au-dessus de la flottaison; son pen de hauteur forçait les matelots à une position inclinée, d'où lui vint la dénominatton grecque de thalamos, lit, et aux rameurs qui l'occupaient, le nom de thalamiles; quelquesois aussi on les appelait koloboi, rames tronquées, parce qu'ils avaient les raines les plus courles. Mais dans les coups de roulis les dalots, ou ouvertures pratiquées dans la muraille pour le passage de ces basses rames, eussent été autant de voies d'eau : un manchon en cuir, cloué autour de la rame et contre le bord, s'opposait aux envahissements de la mer. Le second étage, zygos, était occupé par les sygites : leurs rames plus longues ne génaient point la chiourme inférieure; et quand on naviguait à la voile, ils sautaient sur le pont supérieur pour aider à la manœuvre des antennes et de cordages. Ils étaient

GALÈRE

d'une classe supérieure anx thalamites : aristophane nous a transmis quelques termes méprisants dont ils apostrophaient ces derniers. Enfin, sur le troisième étage, ou le pont, thranos, se tenaient les thranites, marins d'élite de l'antiquité, à la fois matelois, soldats, rameurs. S'il fallait faire voguer la trirème, ils maniaient les plus longs avirons; si l'on déployait les voiles, ils grimpaient le long des antennes; puis, dès que le comhat s'engageait, ils quittaient la rame et la corde, prenaient le casque, la pique et le bouclier, repoussaient l'attaque, ou, les premiers et les plus sgiles à l'abordage, ouvraient, à coups de hache, aux soldats de la flotte, leurs frèrea d'armes, un chemin sanglant sur les ponts de l'emnemi. De leur courage et de leur adresse dépendant souvent le succès de la bataille; aussi le thranite (tait-il le mateloit le mieux payé de tout l'équipage. S'il y avait quelque récompense extraordinaire à accorder, c'était a lui qu'on la réservait; le république votait une courronne d'honneur au thranite qui après ou pendant le combet avait ravitaillé sa trirème désemparée.

Sur le pont, vers l'arrière, était le katastrômma, espèce de dunette, où logeaient les officiers, et par-dessus, un carrosse ou trône, thrônos, souvent en drap d'or, d'où le général dirigeait la bataille, et d'où le pilote gouvernait le navire, Sur la proue s'élevait en outre une guérite pour protéger le proreta, contre-maître chargé de la manœuvre de l'avant; là aussi se tenait le matelot en vigle. La trirème réunissait toutes les conditions qui rendent un navire propre au combat : aucune de ses dimensions n'était exagérée; elle était facile à manœuvrer et légère à la course; elle possédait tous les moyens d'attaque et de désense alors connus; sa proue était armée de l'éperon ferré et du rostrum tridens, ou bec à trois pointes, pour déchirer et entr'ouvrir les sancs de l'ememi. Afin qu'une seule blessure ne l'exposat pas elle-même à s'abimer sous l'eau, on avait partagé sa carène en un grand nombre de cases presque hermétiquement calfatées : ainsi, l'irruption de la mer dans sa cale ne pouvait être que locale. Le long de ses murailles s'adaptaient des tours mobiles pour les archers, des catapultes, des balistes, engins de guerre redoutables; au sommet de ses mâts étaient des plates-formes ou bastions d'où les soldats faisaient pleuvoir une grêle de pleries; au bout de ses anten nes pendalent des crocs, des grapins, des masses de plomb pour accrocher l'ennemi et désoncer ses ponts; ensin, sur les trirèmes romaines, à la proue, presque dans le prolongement de l'étrave, se dressait un mat ou style perpendicu-laire; et ce mat portait le terrible corbeau de Duillius, espèce de pont-levis dont l'une des extrémités tournait autour du pied du mat comme sur un axe, tandis que l'autre était attachée à la tête par une corde qu'on lachait ou serrait à volonté, selon qu'on voulait laisser tomber ou relever le corbeau; cette meme extrémité portait par-dessous une énorme broche en scr bien acérée, qui clouait deux navires l'un à l'autre, et changeait ainsi le combat naval en un combat de pied ferme, dans un espace étroit, où la fuite était impossible. La trirème pouvait manœuvrer en combattant; ses thranites couraient aux armes, et ses thalamites, à l'abri des traits, la faisaient marcher, car leurs rames, fort courtes et cachées sous les slancs ne couraient pas le danger d'être coupées on brisées dans un abordage. Le seul avantage qu'eût sur elle la quadrirème était de la dominer de toute la hauteur d'un étage; les coups de cette dernière étaient donc plus sûrs et plus dangereux, et l'abordage presque impossible, ce qui détermina Carthage à l'opposer à l'irrésistible valeur des Romains : mais son poids la rendait difficile à mouvoir, et la trirème finissait par la

Tous ces navires renfermaient de nombreux rameurs : on en comptait au moins cinquante par étage, et, pour oblenir une grande vitesse, il fallait que les efforts de tous ces avirons sussent simultanés, comme si une scule volonté, un seul bras, les eussent sait mouvoir. Un pareil résultat exigent un long et pénible exercice, et cependant les anciens y arrivaient : c'était chose admirable que de voir tous ces rameurs s'assenir ensemble, ensemble s'incliner sur leurs rames, se rejeter en arrière et retomber tous ensemble : une voix, un cri donnait la mesure, tantôt lenfe, tantôt rapide, selon qu'on voulait accélérer plus ou moins la marche; souvent les notes d'une flûte marquaient la cadence; tous les avirons y répondaient en plongeant à la fois dans l'eau; le musicien était l'âme de la chiourme, et ses accords faisaient oublier les pénibles heures. Tel parut Orphée dans l'expédition des Argonautes : l'harmonie de sa lyre remplissait le nayire et animait les rameurs :

Accliuls malo mediis insonat Orpheus Remigibus, tentosque jubet nescire labores.

Telles étaient les trirèmes dont Auguste sut sier, car fl leur dut l'empire du monde à Actium. Mais après lui la marine déchut, et tomba si vite que sous Théodose et Constantin la construction même des navires à trois rangs de rames était déjà oubliée. Aux beaux Jours du Bas-Empire, l'empereur Léon rétablit les birèmes : il les appets dromones. Ses successeurs les abondonnèrent, et leur substituèrent la longue barque à un seul rang de rames, la galère, telle que l'adoptèrent les Vénitiens, telle qu'elle s'est maintenue jusqu'au siècle de Louis XIV. La galère fut le vaisseau de ligne du moyen Age, comme la trirème avait été celui de l'antiquité. En France, sous Charles IV, en distinguait la réale galère, portant l'étendard royal, et montre par le général des galères, et la Patronne, que montait le lieutenant général. Les galères de Malte, toujours en course contre les Musulmans, leur saisaient redouter la valeur des chevaliers chrétiens. André Doria, le premier, mit plusieurs rameurs sur le même aviron, et cette modification, jointe à l'emploi du canon à la place des halistes, distingua sa galère de la fameuse samienne, dont Polycrate de Samos avait donné le modèle. Louis XIV entretint dans la Méditerranée une slotte de galères : c'était une marine à part, qui avait ses allures en dehors de la marine de haut bord. Son quartier général était à Marseille; on y prodiguait un luxe effréné : l'arrièrre de ces navires était soutenu par des fermes du plus beau travail, souvent sortis du ciscau du Puget. On y multipliait partout les bas-reliefs sculptés, les moulures dorées, les pavillons, les banderoles, les flammes, les étendards; les pavillons étaient en taffetas avec les armes du souverain brodées en or et en soie; le carrosse et la tente en damas cramoisi, garni de franges et de crépines d'or.... Tout ce luxe a disparu, et le navire lui-même l'a suivi. La célèbre galère du moyen âge n'existe plus guère que dans les musées de marine : à peine la retrouve-t-on chez quelques nations de la Méditerranée, mais déformée et décrépite comme la trace ébréchée d'une civilisation qui n'est plus. · Théogène Pack, vios-emiral.

GALERE (Zoologie). Quand on navigue dans les mers des Antilles, on voit souvent flotter à la surface de l'eau, au gré des vents et des ondes, un petit être singulier : il n'a ni tête, ni yeux, ni queue, ni pattes, ni ailerons, et pourtant son allure est gracieuse; sa forme est celle d'une vessie claire, d'une transparence mate et bienatre, comme celle de l'opale; sa partie supérieure est semblable à une crête de coq; il la dresse au vent comme une petite voile. Est-il sensible? Fort peu sans doute; mais quand on le touche, on éprouve une sensation déplaisante; ses fibres engluent la main; on dit même qu'il ébranle parfois le bras d'une secousse électrique, et sait éprouver une sorte de brûlure. On l'a nommé galère. Il est généralement considéré comme un zoophyte de l'ordre des acalèphes hydrostatiques, habitant les profondeurs de la mer, et doué de la propriété de sécréter des gaz dont il remplit la vessie qui lui sert de hai-Théogène Page. lon pour ses voyages.

GALÈRE (CARES GALERICS MAXIMANUS), empereur romain, est un des soldats couronnés dont le nom demeurerait ignoré s'il ne se rattachait à la plus sanglantepersécution que la politique impériale ait exercée contre la nouvelle so-

ciété chrétienne. « Né dans les buttes des Daces, dit Châ-! teaubriand, ce gardeur de troupeaux a nourri des sa jeuse, sous la ceinture de chevrier, une ambition effrénée. Tel est le malheur d'un État où les lois n'ont point fixé la succession au pouvoir... Galérius semble porter sur son front la marque ou plutôt la flétrissure de ses services ; c'est une espère de géant dont la voix est effrayante et le regard horrible. Les pâles descendants des Romains croient se venger des frayeurs que leur inspire ce César, en lui donnant le surnom d'Armentarius (gardeur de troupeaux). Comme un housse qui sut affamé la moitié de sa vie, Galerius passe les jours à table, et prolonge dans les ténèbres de la nuit de basses et crappieuses orgies. Au milieu de ces saturnales de la grandeur, il fait tous ses efforts pour déguiser sa première nudité sous l'effronterie de son luxe; mais plus il s'enveloppe dans les replis de la robe de César, plus on aperçoit le sayon du berger. » Galère cependant n'était pas sans mérite; du rang de simple soldat, parvenu aux premiers grades de la milice, il s'était distingué sous les empereurs Aurelius et Probus. Créé César par Dioclétien, l'an 292 de l'ère chrétienne, il eut pour son département la Thrace, la Macédoine et la Grèce. N'ayant rien de grand à faire contre les ennemis de l'empire, il fit défricher dans la Pannonie plusieurs sorêts considerables, et fit écouler un lac dans le Danube, créant ainsi une nouvelle province, qui fut appelée Valérie, du nom de son épouse, laquelle était fille de Dioclétien. Mais il ne fut pas heureux dans son expédition contre Narsès, roi de Perse, et fut complètement défait entre Callinique et Charres. Dioclétien, qui était à Antioche, le reçut avec toutes les marques du plus vif mécontentement; et l'orgueilleux César fut forcé de marcher à pied derrière le char impérial, comme le dernier des soldats. Il se releva de cette humiliation par une victoire tellement décisive que le monarque persan céda cinq provinces à l'empire pour obtenir une paix qui fut observée pendant quarante ans. Dès ce moment Galère, regardé comme le héros de l'empire et décoré des noms fastueux de Persique, d'Arménique, de Médique et d'Adiabénique, se fit craindre de Dioclétien, et bientot le sorea d'abdiquer.

Galère avait apporté sur le trône une fureur aveugle contre les chrétiens. La mère du césar, paysanne grossière et superstitiouse, était livrée avec fanatisme à l'adoration des divinités des montagnes. Elle avait inspiré à son fils l'aversion qu'elle éprouvait pour les sectateurs de l'Évangile. Galère poussa d'abord le faible et barbare Maximien, collègue de Dioclétien, à persécuter l'Église; mais ce ne fut qu'avec peine qu'il triomplia de la sage modération de Dioclétien. Enfin, Galère arracha cet édit de proscription qui a rendu son nom et celui de Dioclétien si odieux dans les annales du christianisme. Aucune persécution ne fut plus générale et plus savamment cruelle : commencée lan 303, elle dura dix ans. Ce bi un baptême de sang que reçut le christianisme au moment de triompher par l'adoption de Constantin. Après l'abdication de Maximien et de Dioclétien (an 305), Galère, dominateur de l'Orient, vécut en paix avec Constance Chlore, son collègue, qui régnait en Occident. Il n'en fut pas de même de Constantin, fils et successeur de Constance Chlore : l'activité de ce jeune collègue troubla la vielllesse de Galère. Ce dernier avait ordonné un recensement des propriétés, asin d'asseoir une taxe générale sur les terres et sur les personnes; il voulut y soumettre l'Italie. Rome se souleva, et appela à la pourpre Maxence, fils de l'ex-empereur Maximien. Maximien lui-même sortit de sa retraite, reprit la pourpre en Gaule, et se ligua avec Constantin contre Galère. Cependant Galère, avec une forte armée, vint en Italie pour assiéger Rome, qu'il n'avaitsjamais vue. Essrayé de l'aspect de cette ville immense, il se retira. Quelque temps après (310), Galère succomba dans Sardique, à un mal affreux et dégoûtant, pareil à celui qui avait enlevé Sylla. Les chrétiens attribuèrent cette maladie à la venance divine. Galère en jugea de même, car il fit publier, le geance divine. Galere en jugos de mento, car il ne princip. 1er mars 311, un édit pour faire cesser la persécution. Le

ciel ne lut point désarmé par ce tardif repentir : le l'es mai Galère n'était plus. Charles Du Romonn.

GALERES (Peine des). Les chercheurs d'origines ent fait tous leurs efforts pour déterrer la trace ou la premue de l'existence de la peine des galères chez les Romains: g'Mait se mérrendre étrangement sur l'esprit de Rome. Rome ent une trop haule idée du mélier de matelot et de rameur pour en faire un supplice ignoble; pour triompher de Carthage et commander à l'univers, il lui fallait des héros, nom des scélérats; ce furent les classiarit milites, les socii navales, qui armèrent ses chiourmes. Nul texte de ses lois ne porte l'empreinte d'un châtiment de ce genre. Peut-être pourraite occuclure de quelques passages d'auteurs anciens qu'il existait à Athènes; mais c'est dans le Bas-Empire qu'il hut checher le mot et le supplice. D'abord on nomma vallapor, galearit en basse latinité, les matelots, puis les esclaves et les forçats, qui servalent sur les galères. Les Français rapportèrent ce mot à la suite des croisades; ils appelèrent gallé et galèrien le forçat condamné aux galies et aux galieres, enchainé et tirant la rame:

N'en istrout mès par torre ne par mar : Bien les feroi à galicegarder,

Un arrêt du parlement qui défend aux juges d'église de l'appliquer aux clercs en fait mention pour la p emière fois en 1532. Les ordonnances de Charles IX ne firent que rendre cette peine applicable par tous jes tribunaux séculiers du royaume. Ce même prince enjoignit aux parlements de ne pas condamner aux galères pour moins de dix ans. Un règlement de police de 1635 étendit cette peine à tous les vagabonds ramassés dans les rues de Paris : l'ordofinance des gabelles de 1680 y condamna les faux-sauniers; les délits de chasse et ceux de contrebande fureat punis des galères à temps et même à perpétuité juqu'au règne de Louis XVI. En dehors des cas prévus par les ordonnances, la peine des galères était appliquée par la jurisprudence des cours et tribunaux à la plupart des crimes et délits ordinaires, tels que vols, faux, etc. C'était en réalité la peine la plus usitée, les juges ne se faisant aucun scrupule de l'appliquer, parce qu'elle offrait l'avantage de purger le pays des malfaiteurs en même temps qu'elle les employait au service du roi et de l'État.

La chiourme, c'est-à-dire le nombre des galériens, était pour chaque bâtiment de 108, sans compter 80 mariniers de rames, 92 suldats et 30 mariniers dits de rambave. Cette chiourme était surveillée par un argonsin, un sous-argonsin, et dix compagnons ou gardiens, qui exerçaient un pouvoir brutal sur les malheureux forçats. La partie du hâtiment appelée la vague renfermait dans un espace d'environ 35 mètres 26 bancs de part et d'autre, auxquels étaient enchainés les forçats, qui passaient leur vie nuits et jours dans cet étroit espace. Aux jours de combat les boulets faisaient d'affreux ravages parmi les galériens. Ce fut sous Louis XIV, quand les galères cessèrent d'être en usage dans la marine française, que les galériens furent renfermés dans le bagnes.

La pénalité usitée envers les galériens était atroce. Tou condamné coupable d'avoir frappé un surveillant avec un ferrement était rompu; s'il avait tué un camarade, pendu; pour sodomie, brûlévif; pour avoir juré le nom de Dieu on de la Vierge, il avait la langue percée d'un fer rouge. A la première évasion, on lui coupait une oreille; à la seconde, il était condamné à vie, et on lui coupait le nez.

GALERIE. Dans son acception la plus ordinaire, co mot sert à désigner une plèce dont la longueur est au moins trois fois la largeur; dans quelques palais, il y a des galeries qui servent de communication entre diverses parties des appartements; alors leur longueur est considérable : telle est la galerie du Louvre. Les grands et vastes appartements ont souvent une galerie : c'est une pièce d'apparat dans laquelle on se réunit lorsque les salons ne sont pas sufisants. Elles sont dans ce cas décorées avec splendeur : en)

place même des objets précieux, des meubles de luxe. Les toûtes souvent sont couvertes de peintures, divisées par compartiments, formés d'ornements, soit en stuc, soit en peinture, et toujours dorées. Les trumeaux, d'abord récouverts de téatures en sois ou en brocart d'or et d'argent, ont ansai reçu des glaces, des tapisseries représentant des personnages; puis on y a introduit des tableaux originaux de diverses dimensions. Le mot galerie alors a été employé pour désigner des collections de tableaux appartenant à des souverains, à des princes, même à de riches particuliers, quand ces collections étaient trop considérables pour porter la simple dénomination de cabin et. Depuis quelques années on s'est servi des mots musée ou muséum comme synonymes de galerie; on emploie aussi maintenant le mot pinacot hégé u e.

Il y a plusieurs galeries célèbres par leur richesse ou par le mérite des peintures dont d'habiles maîtres ont été chargés de les décorer. Nous citerons en première ligne la galerie du palais Farn ès e à Rome, l'une des plus petites par ses dimensions; elle jouit d'une grande célébrité, à cause de la richesse de sa décoration. La galerie du palais Fari à Bologne, où se voit l'histoire d'Énéa; celle du palais Magnani à Bologne, représentant l'histoire de Romulus, enfin, le clottre Saint-Michel-in-Bosco, aussi à Bologne, sont toutes les trois peintes par les Carrach e. A Rome on voit aussi la galerie Verospi, peinte par François Albane et Badalocchi; la galerie du palais Pamphile, par Pierre Beretini; puis cette charmante galerie du palais Chigi, souvent désignée sous le nom de Parnesina, et dans laquelle Raphael a peint l'histoire de l'Amour et Psyché; enfin, la galerie du Vatican, a laquelle on donne en Italie le nom de loges: ses voîtes ont oraées par chaquante-deux sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, tandis que les trumeaux et les embrasures des fenêtres sont couverts d'arabesques où Raphael a montré la grâce, la facilité et la diversité de son génie.

Nous trouverons en France plusieurs galeries célèbres, telles que la galerie du Louvre, la petite galerie d'Apollon, peinte par Le Brun, et récemment restaurée; la galerie peinte au Luxembourg par Rubens, et dans laquelle cet habile artiste avait donné l'histoire de Médicis, maintenant détruite; la galerie Mazarine, à la Bibliothèque impériale; la galerie des ambassadeurs, souvent dite galerie de Diane, aux Tuileries; la galerie de l'hôtel Lambert, à l'île Saint.-Louis : la voûte est peinte par Le Brun, et représente l'apothéose d'Hercule; la galerie de l'hôtel de Toulouse, aujourd'hui l'hôtel de la Banque de France : sa voûte, peinte en 1645, par François Perrier, représente Apollon au milieu, et les quatre Eléments dans les bouts. Nous ne devons point omet-tre la galerie du palais de Saint-Cloud, peinte par Mignard; ni la galerie de Versailles, dans laquelle Le Brun a peint l'histoire de Louis XIV; ni enfin Fontainebleau, palais dont la construction est ai singulière, dans lequel il a existé cinq galeries, dont trois sont abattues depuis-longtemps.

Parmi les galeries qui n'existent plus, fi faut citer l'ancienne galerie du Palais-Royal, la galerie Aguado. On sait de quelle richesse était la galerie du maréchal Soult.

Nous parierons encore de la galerie construite en Angleterre dans le palais d'Hampton-Court par le roi Guillaume III et la reine Marie, exprès pour placer les sept grands carfons peints par Raphael, et que l'on croit avoir appartenu à-Charles I^{es}; puis aussi de la galerie du palais Schleissem en Barère, également décorée de peintures et de plus 2,400 tableaux. Nous terminerons, enfin, en citant seulement les nous des célèbres collections de tableaux qui portent le som de galerie, telles que la galerie de Florence; à Vienne, la galerie impériale, au Belvédère, qui contient 1,250 fableaux; celles des princes de Lichtenstein et Esterhazy, qui contiennent, la première 700 tableaux, et l'autre 550; dans le reste de l'Allemagne, la galerie de Dresde, où se voient 1,400 tableaux; celle de Sans-Sousi, qui en renferme 170; celles de Dusseldorf, de Brunswick, n'existent plus; à l'éters-

hourg, la galerie de l'Ermitage; en Angleierra, les galeries de Marlborough, Stafford et Cleveland. Dominice ainé.

GALERIE (Fortification), On distingue deux espèces de galeries souterraines, l'une servant à l'attaque, l'autre à la défense des places. La galerie dite de communication est construite par les assiégés pour communiquer du corpe de la place ou de la contrescarpe aux ouvrages détachés, afin de n'être point aperçu de l'ennemi. La galerie de mine est un fossé construit par les assiégeants pour aller, à l'abri de la mousqueterie, au pied de la muraille et y attacher le mineur. Cette galerie a 1^m, 30 de hauteur, aur 1 mètre environ de largeur; elle fait partie des travaux d'approche. La galerie de confre-mine consiste en une espèce de tranchée établie par les assiégés pour interrempre ou détruire les travaux de mine. Celle-ci, qui appartient au système de désense, est ordinairement maconnée, tandis que la première est creusée en terre et étayée avec des planches à mesure que le mineur avance. On appelle galerie d'écoute celle qui est pratiquée le long des deux côtés des galeries de communication pour y placer des personnes chargées d'écouter et de découvrir l'endroit ob travaille l'ennemi.

L'origine des galeries souterraines est fort ancienne : Enée le tacticien, qui écrivait vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C., en parle comme d'une invention connue depuis long-temps. Chez les Grecs et chez les Romains, elles étalent beaucoup plus larges que les nôtres, et exigeaient par conséquent un travail plus long et plus minutieux. Lorsque les Romains entreprenaient un siège, ils établissaient d'abord des tranchées, on parallèles continues. Des sapes couvertes communiquaient, sans péril, du camp à ces tranchées, et de ses ouvrages aux batteries de jet. D'autres sapes conduisaient au belier lorsque le moment de faire manœuver cette machine était venu. Les galeries souterraines leur servaient de mine, mais ils ne faisaient usage de ce moyen qu'à l'instant où le bélier jouait avec le plus de force, c'està-dire lorsque le sfége touchait à sa fin. Ces galeries se pratiquaient en établissant des étais sous les murs et sous les tours des assiégés. Lorsqu'elles étalent achevées, on y apportait des fascines goudronnées, auxquelles on mettait le seu. L'abaissement qu'occasionnait l'incendie des étais faisait crouler à la fois et la partie du terrain qui s'étendait au-dessus ef la construction qui s'y trouvait placée. C'est aussi sons l'abri des galeries qu'on faisait jouer le bélier. Une des galeries les plus remarquables était la vigne (vinée, vinea) ou treille, destinée à faciliter l'approche d'une place. Construite en bois de charpente, elle avait 5 mètres de long, 2m,60 de haut, et 2m,25 de large. La couverture était plate et se composait d'une double toiture, dont l'une en planches, l'autre en clayonnage. Les colés étalent revêtus, en dedans, d'o-siers préparés pour cet usage; en dehors, de cuir mouillé. On mettait ordinairement plusieurs vignes à la suite les unes des autres pour en former une longue galerie.

GALERIE (Mines). Lorsqu'on s'est assuré, par un moyen quelconque, de l'existence et de la position d'un filon, et de la nature du minerai dont il est composé, on y parvient par des chemins souterrains, que l'on appelle puits ou bures, lorsqu'ils sont perpendiculaires ou très-obliques. Ces chemins prennent le nom de galeries quand leur direction est horizontale ou du moins très-peu inclinée. Si la galerie est percée daus le sein d'une montagne, et si sa longueur est un peu considérable, on ouvre, an-dessus, des puits de distance en distance. C'est par ces puits ou soupiraux que l'air de la galerie se renouvelle. Teyssèdes.

GALERIE (Marine). C'était une espèce de balcon établi à l'arrière, au-dessus du gouvernaîl, faisant un peu saillie en dehors, décoré d'ordinaire d'une balustrade, et servant de promenade au capitaine. Aujourd'hui la galerie est à peine saillante, parfois même elle n'est que simulée. Autrefois il y en avait souvent deux étages, et on les appelait jardins, à cause des sleurs dont on les embellissait. On les fermait avec des rideaux de sole ou de velours, garnis de passementerie.

On nomme également galerie un couloir ou corridor pratiqué dans l'intérieur d'un vaisseau de guerre, à la hauteur du faux-pont, c'est-à-dire à la flottaison. Elle sert aux charpentiers pour la visite qu'ils font de la muraille du vaisseau, et facilite, pendant le combat, les réparations que nécessitent les blessures faites à la coque du bâtiment par les boulets ennemis.

GALERIEN. Avant la suppression des bagnes, quand un voyageur venait visiter nos grands arsenaux maritimes, son oreille était d'abord frappée d'un bruit de chaines lentement trainées sur le pavé; ce bruit sinistre l'accompagnait partout : sur les quais, sous les voûtes des édifices où s'exécutent les travaux du port; puis à chaque pas il rencontrait des hommes vêtus d'une manière étrange et accouplés deux à deux ; un lien de fer les unissait, rivé par chacune de ses extrémités à la cheville de leurs pieds : des souliers informes, un pantalon en laine jaune, une chemise rouge bigarrée de jaune et marquée de numéros divers, un sale bonnet avec une plaque de plomb numérotée, tel était leur accoutrement; et l'étranger qui s'arrêtait devant le passage de ces bandes d'hommes enchaînés ne demandait pas même leur nom à son guide : il avait reconnu les galériens, nommes qui ne conduisaient plus de galères, mais qui en avaient gardé leur dénomination ; il avait lu leur condamnation, travaux forces, dans les deux lettres TF, imprimées sur le dos de leur chemise. Un premier sentiment de pitié ou de douleur s'éveillait au fond de son âme quand il voyait le garde chargé de ramener au parc ces êtres humains accélérer leur marche avec le bâton, et, semblable au chien du berger qui rode en grognant autour du troupeau, railier par d'effroyables menaces ou par des coups le trainard qui s'écartait des rangs; mais s'il fixait un instant son ceil sur toutes ces figures halées et bronzées, il frémissait involontairement sous leur regard oblique et fauve; sa pitié s'effaçait et faisait place à la crainte ou au dégoût : c'est que tous portaient sur le front un stigmate de réprobation et de haine invétérée; c'est qu'il pressentait instinctivement que cette horde de brigands, au milieu même du châtiment qu'ils subissaient, ne cherchait dans la nature entière que de nouveaux moyens, de nouvelles occasions de crime.

Une satale destinée présidait à la vie du galérien. Arrivé au point de sa destination, on lui arrachait ses vêtements, dernier souvenir de la société qui le répudiait; il endossait l'uniforme dégradant du forçat; on lui jetait au hasard un compagnon qui devait partager sa chaine, son sommeil, ses travaux, sa nourriture, son repos, son existence de tous les instants; on le mariait... Épousailles étranges! une chaîne de ser, rivée sous le marteau de l'exécuteur, était la bandelette sacrée du mariage du forçat, un garde-chiourme était son dieu d'hyménée!... et alors s'ouvraient devant lui les grilles du bagne. C'était dans ce séjour maudit que venait se naturaliser le forçat. Si cette terre ne lui était point étrangère, ou, pour nous servir du langage consacré des ha-bitants, s'il était vieux fagot, il se voyait à l'instant entouré, serré, embrassé, porté en triomphe par ses anciens compagnons; il racontait ses courses vagabondes, ses hauts faits, sa gloire et sa chute; il terminait par une nouvelle méthode de tromper l'argousin. Mais si le condamné apparaissait pour la première sois dans cette enceinte de bannis, si son nom n'y avait pas encore été apporté par la renommée, s'il était bois vert, en un mot, ou jeune fagot, il subissait un interrogatoire, et on l'initiait à la morale du lieu, morale brûlante comme un fer rouge, et dont l'horrible langage trouvait le moyen d'éveiller un dernier rayon de pudeur au front même de l'homme qui a laissé toute honte sur la sellette des assises. Dans les enseignements qu'il recevait, tout remords s'essaçait; il prenait consiance en lui-même; la réprobation universelle cessait de peser sur son âme; il trouvait des amis, des trères.

Le soir, quand le forçat était rentré, il soupait, causait et badinait, puis, au coup de sifflet d'un adjudant des chiourmes, il se taisait et s'endormait. C'était au milieu de ses ébats du soir qu'il fallait étudier le rorçat; ses causeries étalent de cours complets de vol et d'assassinat, le récit de forfaits inouïs, son badinags faisait peur; ou craignait toujours que du poids de ses fers il ne broyât la tête qu'il semblait careser. Mais le lourd bâton du garde de service planait sus cesse sur lui, et prévenait tout dénoûment tragique. Parfoi des sociérats fameux s'apostrophaient et engageaiant une coversation à tue-tête. L'assassin, le faussaire, le voleur de grands chemins, le suborneur atroce, se chargeaient tour à tour de peindre la société, sa justice et ses lois. La langue qu'ou parlait là a son dictiounaire et sa grammaire, arg ot de goûtant, plein de comparaisons fangeuses, où étimcellent aussi d'effrayantes métaphores, des onomatopées terribles.

Au bagne tout était ignominie et lâcheté; le fanatisme, la vanité, l'énergie, abandonnent bien vite l'homme dans les chaines; la trahison mine tout : c'était le grand levier de gouvernement de leur chef; à l'aide de quelques primes offertes à la délation, il se tenait au courant des plus sourch complots. Le cercle des plaisirs et des douleurs du forçaiet était très-petit; pour lui, la pudeur et l'homneur n'étaient plus une barrière ou un aiguillon; les coups de bâton se réveillaient pas son orgueil, il ne les mesurait qu'au taux de la douleur physique. Mais toute son apathie disparaissait au flair d'une mauvaise action; il allait quêtant sans cesse le conscrit ou le voyageur badaud, pour lui escameter sa montre et son argent; il s'agissait de plumer l'oison, et alors il déployait une adresse et une activité prodigieuses : cependant, il ne résistait pas à la menace des coups de corde quand di était découvert : le vol, au bagne, n'était qu'un délit de discipline.

Survenait-il une grande catastrophe, l'ame du forçat, avide d'émotions fortes, s'élevait et semblait se purifier : on n'oubliera pas que quand Sidney-Smith vint incendier nos vaisseaux à Toulon, ce furent les forçats qui sar-vèrent l'arsenal. Pendant le choléra, au moment où la peur saisait oublier les devoirs les plus chers, c'étaient eux qui ramassaient et enterraient les cadavres; ils jouaient avec la mort, et comme alors ils étaient l'objet de soins particuliers, dans leur reconnaissance diabolique, ils criaient: « Vive le choléra! » Lors de l'incendie du chantier du Roussillon à Toulon, ils se montrèrent pleins de zèle. Aucus se chercha à fuir: Les évasions de forçats étaient du reste asses rares en général : il ne suffisait pas d'avoir franchi l'enceiate de l'arsenal, il leur fallait de l'argent pour gagner un asile. A l'expiration de leur châtiment, l'autorité leur donnait 12 fr. nour se procurer un vêtement; le pécule qu'ils avaient amassé dans leurs années de captivité leur était payé à domicile. Mais le bagne était un tourbillon qui absorbait tout ce qui avait mis une sois le pied dans sa sphère d'activité. Que pouvait faire le forçat libéré? Objet des craintes ou des dégoûts de tout le monde, il ne pouvait que rarement trouver du travail pour exister; la societé le forçait à la guerre, et il allait de nouveau, entraîné par une force invincible, peupler le bagne, qui ne lachait que rarement sa proie pour longtemps. On voyait même quelquesois des prisoniers des maisons centrales commettre quelque crime dans le soul but d'ailer au bagne.

Le mariage du bagne n'était point indissoluble ; souvent deux existences antipathiques se trouvaient fixées à la même chaine; de là d'effroyables haines, des querelles, des luttes sangiantes; le divorce alors était prononcé, et d'autre unions se cimentaient.

Nulle semme n'entrait au bagne, nulle, excepté la religieuse hospitalière qui s'est dévouée à toutes les agonies de l'humanité; là il y avait des passions dont le nom seul tuerait la pudeur.

Les bagnes, qui out été, excepté un, fermés récemment, n'étaient plus que l'ombre du tableau qui vient d'en être tracé. Les bras du forçat ont été remplacés par des bras d'ouvriers libres. La loi sor l'execution des travaux forcés transporta à la Guyane les condomnés qui finissaient aulrefois leurs jours dans les bagnes. Jusqu'à quel point les gè-

lériens ent-ils gardé là bas les mœurs du bagne? Nous ne sau-Théorène Page. rions le dire.
GALFRIUS, Voyes GARRE.

GALET. Le mouvement des vagues, en poussant vers la côle des fragments de roches atrachés na fond de la mer, les arrendit en les frottant les uns contre les autres. De th résultent ces fragil inte roulés, qui couvreut la plage sur les Bords de la mer, et que l'on nomme galets. Ils s'accumu-lent en couches épaisses aux points les plus élorés atteints par les vagues. L'étude des galets a'est pas sans intérêt pour le géologue. La situation de plusieurs amas de ces cailloux roules bien au-dessus du niveau actuel de la mer finifique le soulèvement qui a de s'effectuer dans sertaines contries.

GALET, petit disque d'Ivoire, de métal, etc., qui sert à phisieurs usages. En mécanique, on emplate des galets pour diminuer les frottements ; alors ils sout montés sur un axe comme les roues d'engrenage : dans cette application, les galets fonctionment comme des roues de voltures. Par exemple, supposons qu'il s'agisse d'un des pivots de l'arbre d'une grande rone : s'il tournait dens un constinct, il éproc-versit un cortain frottement, qui sera aingulièrement diminué si cet arbre pose sur doux galets mobiles sur leurs axes, et avec lesquels fi n'est en contact qu'en deux points seplement. Turnakning.

GALETAS. C'est, dans le langage dédaigneux des favoris de la feffune, l'humble réduit de l'indigence. A ce mot, en se représente une petite chambre penchée sons les toits, ouverte sux quatre vents, memblée de quelques chaises et d'un mauvale grabet, le tout en désordre, circonstance in-hérente à la dénomination de galetas.

GALETTE, patieserié faite avec de la pate feuillelée. Le galette a fait la fortune de quelques établissemente à Paris; le plus célèbre, situé à côté du théâtre du Gymwase, fuf ouvert à la fin de 1820 et enrichit plusieurs de ses propriétaires. D'autres débits de ce genre entent aussi leur importance, per exemple celui que l'on citait sous le noni du Père Coupe-loujours. La galette du Gymnase a fait place en 1865 à un caié.

GALIANI (FERENSIDO, abbé); nequit le 2 décembre 1728, à Chieti, dans l'Abrusse citérioure. Dès l'ége de buit and it fat envoys a Naples, they see eacle, dom Celestin Gasi, qui était alors premier chapelain du roi. Il s'y livré è l'étade de la philosophie et des lettres, et surfaut à celle du commerce et de l'économie politique. A seize ens, dans une académie des *Emales*, il prit pour sujet de ses tra-vaux l'état de la monnaie au temps de la guerre de Trois. It pulse dans cette dissertation, qui obtintua grand succès, l'idée première de son grand ouvrage sur les meannies. A dix-buit ans, il entreprit an travail sur l'ancienne histoise de la navigation de la Méditerranée. En 1749 il public un petit volume, qui shtint un grand, succès de scandale. C'était l'élone sunibre du bourresu Domenico Jannacons. qu'il composa pour es venger d'une académie deut il crovait avoir à ce plaindre. L'ampe établi par ce corps illustre de ietterati voulait que lorsqu'il mourait à Naples quele grand personnage, tous les assidémicions publiassent à la louange du défunt un recueil de pièces en prose et en vers. Le hourreun de Naples étant mort, Gallani, aidé d'un de ses amis, composa sur la mort de ce fonctionnaire un recueil de pièces très-sérieuses, qu'il attribua à chacun des académi-ciens, en imitant l'allure de leur style. Cette publication valut à l'auteur dix jours d'exercices spirituels. Peu de temps après, il fit oublier cette escapade de jeunesse en publiant son Traité sur les Monnaies, auquel il travaillait depuis plusieurs années. Le grand succès de cet ouvrage engagea l'évêque de Tarente à saire obtenir à Galiani quelques béaéfices, qui le poussèrent à prendre les ordres mineurs. Son oncle le fit ensuite voyager en Italie. Il fut accueilli pariout avec honneur, et l'Académie de la Crusca le reçut parmi ses membres.

li a laissé en mourant buit gros volumes de lettres

de savants italiens, et quatorze de ac ants, de ministres et de souverains étrangers, qui réunis avec les siennes contiennent l'histoire politique et littéraire de son temps. En 1754 il publia un ouvrage sous ce titre : Della perfetta Conservazione del Grano, discorso di Bartolomeo Intieri. Cet Intieri était un célèbre mécanicien, qui, désirant rendre publique, par la voie de l'impression, la machine de l'étuve à blé, qu'il avait inventée vingt ans auparavant, s'était adressi à la plume élégante de notre abbé. Galiani fut le premier qui entreprit de former une cellection de pierres et de matières volcaniques du Vésuve. Il écrivit sur les éruptions de cette montagne une dissertation savante, qu'il dédia au pape Benost XIV. Le pontife y répondit par le canonicat d'Amalfi. qui valait 400 ducats de rente. Galiani possédait déià un bénéfice de 500 ducats, qui lui donnait la mitre, avec le titre de monseigneur, et un autre, moins honorifique, mais qu' lui rapportait 600 ducats. Son Oraison funèbre de Bonott XIV accrut sa renommée. Il a fourni plusieurs mémoires au premier volume des Antiquités d'Herculanum, qui parut en 1757. Le roi de Naples, pour récompenser ses tra-vaux, lui fit une pension de 250 ducats. En janvier 1759 Il fut nommé secrétaire d'État, en même temps que secrétaire de la maison du monarque, et quelque temps après secrétaire d'ambassade en France. Il arriva à Paris au mois de juin suivant. L'originalité de sa conversation, la vivacité de ses gestes, de son esprit, l'extrême petitesse de sa taille et la mobilité de ses traits, obtinrent bientôt dans les salons de la capitale un véritable succès. Lié avec Grimm et Diderot, il devint un des habitués des salons de Mass Geoffrin et d'Epinay et du baron d'Holbach. Il s'exerça assidument à écrire en français, et commença son Commentaire sur Horace. L'abbé Arnaud, avec qui il était intimement lié, en inséra plusieurs fragments dans sa gazette littéraire.

Après quelques voyages, il écrivit en français des Dialogues sur le Commèrce des Blés, publiés par Diderot, en l'absence de Galiani, sous la date de Londres, et sans nom d'auteur. Cet ouvrage fit une vive sensation. Voltaire disait que pour le composer Platon et Molière semblaient s'être réunis. Pendant que ce livre instruisait et amusait Paris, l'auteur était entré à Napies dans les fonctions de conseiller du commerce : il y joignit bientôt celle de secrétaire du même tribunal. Ces deux places lui valaient 1,600 ducats par an. En 1777 il devint l'un des ministres de la junte des domaines royaux, à laquelle était confié tout ce qui regardait le patrimeine privé du roi. Ces occupations ne nuisaient point à ses travaux littéraires. Il a laissé presqu'au complet un traité qui lui fut inspiré par son grand amour pour Horace. Le projet qu'il eut d'une académie dramatique le conduisit à veuloir composer lui-même un opéra-comique sur un sujet binarre : c'était Le Socrate imaginaire, représenté par un homme ridicule et borné, fanatiquement épris de Socrate, et imitant burlesquement les actions de ce plulosophe. Le poëte Lorenzi écrivit la pièce; Paisiello en composa la musique, et cet opéra bouffon eut le plus grand succès en Italie, en Allemagne, et jusqu'à Saint-Pétersbourg. L'abhé Galiani cultivait lui-même la musique avec une pas sion réelle : il chantait agréablement et s'accompagnait fort bien du clavecin. Il avait un musée de monnaies antiques, de médailles rares, de pierres gravées, de camées, et ce musée était un des plus curieux de Naples.

Le 8 août 1779, une terrible éruption du Vésuve jeta l'effroi dans cette ville. Pour dissiper la terreur de ses concitoyens, Galiani écrivit en une seule nuit un pamphlet sur cette éruption : on rit, et on ne trembla plus. Dans la même année, il publia un ouvrage intitulé Del Dialetto napoletano. On y lut pour la première sois l'histoire de ce dialecte, que l'abhé Galiani suppose avoir été la langue primive. En 1782 il publia un in-4° sur les Devoirs des princes neutres envers les princes belligérants, et de ceux-ci envers les neutres. La même année il sut nommé premier assesseur du conseil général des finances. Un mois après, le roi lui donna l'abbaye de Scurcoli, qui valait, toutes

charges et pensions déduites, 1,200 ducats de rente. La place d'assesseur d'économie dans la surintendance des fonds de la couronne, à laquelle il fut nommé en 1784, ajouta 600 ducats à son revenn; mais déjà se santé s'altérait : il eut le 13 mai 1785 une première attaque d'apoplexie. Il voyagea. De retour à Naples, il déclina rapidement. Il vit approcher la mort sans riem perdre de sa gatté, et s'endormit paisiblement du sommeil éternei le 30 octobre 1787, âgé de cinquante-neuf ans.

Jules Sandray.

GALIANO (Don ANTONIO ALGALA), longtemps l'un des chefs du parti démocratique en Espagne, né vers 1790, à Cadix, était encore complétement inconnu avant 1820. Il seconda alors puissamment le mouvement insurrectionnel de l'île de Léon, et rédigea les proclamations du général Quiroga. En 1821 il était chef politique (préfet) de Cordoue, lorsqu'il fut appelé à faire partie de l'assemblée des cortès, dans laquelle il ne tarda pas à se signaler su nombre des exaltados les plus ardents. Quand l'intervention de la France menaça la révolution dans son existence, Galiano n'hésita pas à demander qu'on déclarat le roi en état d'empechement moral, cas prevu par la constitution, et qu'une régence provisoire fût, en conséquence, chargée du pouvoir exécutif. Les succès de l'armée française ayant hientôt contraint tous ceux qui s'étaient compromis à aller demander un refuge à l'étranger, Galiano se retira en Angleterre. La mort de Ferdinand lui rouvrit, en 1833, les portes de sa patrie; et député aux cortes de 1834 par la ville de Cadix , il reprit dans cette assemblée son rôle de tribun du peuple. Toutefois, les événements de la Granja (1836) semblèrent modifier profondément ses opinions; et tous ses discours prirent des lors une teinte de modération qui insensiblement devint une désertion complète de ses anciens principes. Voilà déjà longtemps qu'en le compte au nombre des membres les plus influents du parti conservateur; nouvel et frappant exemple de la versatilité qui de nos jours est le caractère à peu près général des hommes politiques. M. Galiano a occupé dans la diplomatie des postes considérables : il a successivement représenté son pays à Lisbonne (1851), à Turin (1854), de nouveau en Portugal (1858). Rappelé en 1860 il devint conseiller d'Etat, puis sénateur, et accepta, le 16 septembre 1864, dans le cabinet Narvaez le portefeuille des travaux publics. It mourut le 11 avril 1865, à Madrid. On a de lui des Principes de légistation universelle (1821) et une traduction espagnole de l'Histoire du Consulat et de l'Empire, de M. Thiers.

GALICE (en espagnol Galicia), chez les anciens le pays des Artabri et une portion de la Gallæcia, province formant, avec le titre de royaume, l'extrémité nord-onest de l'Espagne, comprenant une superficie de 29,378 kil. carrés, une population de 1,880,522 habitants (1865), et quatre provinces : celles de la Corogne, de Lugo, d'Orense et de Pontevedra. La Galice, qui se rattache aux montagnes boisées du royaume de Léon, est une vaste région montagneuse, dont la chaine centrale, le mont Cebrero, s'étendant de l'est à l'ouest entre le Minho et le Sil, atteint une élévation de 2,000 mètres et est entourée de chaque côté de plateaux déserts, pauvres en bois comme en plantes, véritables steppes de montagnes appelés Parameros, que dominent des pics de 3 à 500 mètres de hauteur, complétement nus et dépouillés. Ces plateaux vont en s'abaissant par terrasses successives jusqu'à la côte, qui présente une multitude d'échancrures profondes, aux contours abruptes et tourmentés, et que borde une chaîne de rochers d'environ 350 mètres d'élévation et présentant les anfractuosités les plus sauvages. Les caps Finisterre et Ortegal forment les saillies extrêmes de cette côte. De nombreux cours d'eau, dont le plus important est le Minlio, avec ses affluents le Sil et l'Avia, et qui en outre devient navigable dans sa partie inférieure, constituent chacun à leur embouchure ce qu'on appelle des rias, c'est-à-dire des solutions de continuité de la côte assez semblables à ce que dans les mers de la Scandinavie on nomme des fjords, offrant des rades et des ports assez surs.

Le climat dans l'intérieur du pays est âpre, et sur ses terrasses voisines des côtes humide et tempéré. La mature de sol varie beaucoup : aride et stérile ici, il se couvre là des plus riches pâturages, et se prête même à la culture de la vigne et des orangers.

Les habitants, appelés en espagnol Gallegos, sont une race vigoureuse, énergique et laborieuse. Ils parcourent l'Espagne en cherchant partout à gagner et à amasser au moyer des plus rudes travaux un peu d'argent pour revenir plus tard se fixer dans leur pays natal. Tous les porteurs d'esu à Madrid sont des Galiciens. Comme soldats, ils forment d'excellentes troupes, remarquables par l'exacte discipline qu'elles observent, par la facilité avec laquelle elles supportent les plus grandes privations, la faim, la soif; aussi conviennent-ils surtout au service de l'infanterie. On les appelle souvent les Gascons de l'Espagne; et effectivement il y a une ressemblance frappante entre le caractère de ces deux races. La pêche et la navigation constituent les principales occupations des habitants de la Galice, et c'est depuis peu seulement que quelques fabriques de toiles ont été fonc dans le pays. Les villes les plus importantes de la Galice, après Saint-Jacques de Compostelle, son chef-lieu, sont La Corogne et Le Ferrel, toutes deux ports de mer et entourees de fortifications. Il faut encore mentionner Lago, ville de 5,000 habitants; Orense, dont le chiffre de population est le même, avec un beau pont sur le Minho; Pontevedra, avec 3,000 habitants, un port et un pont sur le Cerez; Tuy, avec 5,000 habitants et une forte citadelle; Viecro et Vigo, petits ports, chacun avec 3,000 habitants.

GALICIE. Voyez GALLICIE.

GALIEN (CLAUDE), naquit sous le règne échiré d'Adrien, vers l'an 131 de l'ère chrétienne, à Pergame, ville de l'Asie Mineure, fameuse par son temple d'Esculape. En conséquence d'un songe de son père, ses études furent dirigées wers la médecine, ce qui ae l'empêcha point de cultiver la philosophie, dont il suivit les plus grands mattres. Avide d'instruction, il parcourut studieusement la Grèce, suivit les lecons des professeurs d'Athènes, visita l'Asie Mineure, et se fixa plusieurs années à Alexandrie, alors la seule ville du monde où l'on enseignat l'anatomie de l'homme. Toutesois, Galien ne trouva dans cette cité que des moyens d'étude fort restreints. Alexandrie ne possédait que deux squelettes humains, et la dissection des cadavres y était interdite. Galien disséqua principalement des singes; et sa description du laryux en est la preuve. Il se procura d'ailleurs des squelettes de brigands laissés sans sépulture ; les oiseaux de proie, dit-il, prennent soin de préparer ces squelettes. Avec des éléments aussi imparfaits, on comprend combien il a fallu de mérite à Galien pour composer ses ouvrages d'anstomie et de physiologie, en particulier le De Usu Partium et l'ouvrage intitulé De Locis affectis, où quelques erreurs de détail ont de si puissants motifs d'excuse et de si nombreuses compensations.

Galien exerça quelque temps la chirurgie à Pergame, son lieu natal. Il y tint même une officine pour la vente des remèdes. Mais il se rendit bientôt à Rome, où il eut comme médecin un succès incomparable, une vogue inouïe. Ses profondes études, l'habitude du travail, son érudition, sa facilité, sa jactance, sa parole brillante, le placèrent au-dessus de toute rivalité, et l'exposèrent aux jalousies. Jamais médecin n'eut plus d'ennemis et n'excita tant de haines. Le père Labbe, qui a fait l'histoire de Galien par année, dit que trois fois il quitta Rome devant la jalousie de ses confrères. Le malheur est que la peste régnait alors; et l'on peut croire que la crainte de la contagion ne fut pas étrangère à cet exil momentané mais réliéré.

Il était le médecin et l'ami assidu de Lucius Vérus, et, ce qui est bien plus honorable, de Marc-Aurèle. Alors que, pendant la peste de Rome, Galien s'était retiré à Pergame, ces deux princes s'étaient eux-mêmes réfugiés à Aquilée, tant la contagion prétendue inspirait de terreur en ces temps éloignés. Appelé à Aquilée par les deux empereurs, Galies

quitte Pergame et se rend près d'eux. Mais bientôt la peste se déclare à Aquilée, et les empereurs se sauvent vers l'Allemagne, pendant que Gallen se hâte de retourner à Pergame. Marc-Aurèle, si brave à la guerre, avait peur d'une épidémie : faible excuse pour Gallen!

La médecine de Galien est toute de raisonnement ; et comme il ignorait les faits réels, il raisonnait sur des faits hypothétiques : on le voit sans cesse disserter sur les éléments, sur l'état des humeurs, les intempéries, le sec et l'humide, les tempéraments, etc. Il n'affectait au reste aucune doctrine particulière; mais comme il les avait toutes étudiées, il les repoussait toutes. Il se montrait methodiste avec les empiriques, empirique avec les méthodistes. Son avis prévalait constamment, sinon par la bonté de sa doctrine, au moins par la puissance de son esprit et la vivacité de son langage, diffus, prolixe, mais toujours méthodique, comme est le style de ses ouvrages, si contrastant avec la concision et le désordre des sentences hippocratiques. Boerhaave a dit de Galien qu'il a beaucoup nui et beaucoup servi, sans déclarer si c'est l'utilité qui l'emporte : multum profuit, smultum nocuit. Sans doute les suppositions gratuites dont les ouvrages de Galien sont remplis nuissient au progrès de la médecine d'observation; en ce point elles ont retardé, arrêté la marche de l'esprit humain. Au lit des malades, pendant des siècles, la grande affaire n'était pas d'étudier en quoi l'homme souffrait, il fallait savoir ce qu'en eût pensé Galien; et plutôt que d'étudier des symptômes appréciables, on feuilletait des in-folio exigeant interprétation. Pendant qu'on interprétait, le malade allait tout doucement retrouver Galien.

Mais où Galien a été d'une utilité incontestable, c'est en anatomie. La structure de l'homme n'a point changé; et comme anatomiste. Galien est toujours jeune : on le prendrait pour un contemporain. Boerhaave lui-même s'instruisait à ses leçons, et bien d'autres que Boerhaave. A l'exception de l'arachnoïde, il connaissait les méninges ou membranes du cerveau; il savait que le cerveau est insensible à la sursace, et n'ignorait pas les mouvements d'élévation et d'abaissement que lui communique la respiration, Il connaissait comme nous les phénomènes du croisement nerveux, et presque autant que Lorry, Legallois, M. Flourens, le point de la moelle vertébrale qui préside aux mouvements vitaux : Galien croyait co point placé vis-à-vis la deuxième vertèbre cervicale. S'il n'a pas découvert les ners récurrents, ou laryngés inférieurs, au moins les a-t-il bien décrits; et il avait observé que les nerfs vertébraux président à la fois aux actes de sensibilité et de mouvement. Il n'admettait encore que sept paires de ners cérébraux, au lien des douze que nous connaissons ; mais il niait comme nous que les nerfs optiques sussent croisés. Comme les partisans actuels du fluide nerveux, il croyait les nerfs canaliculés; son erreur était de placer le siège de l'olfaction dans les ventricules du cerveau, et de faire passer les odeurs par les trous de la lame criblée de l'ethmoïde.

Il savait que les artères contiennent du sang, et recourait à la compression des vaisseaux pour arrêter les hémorrhagies; cependant, il n'avait pas le moindre soupçon que le sang circule, quoiqu'il se rendit un compte judicieux de l'utilité des anastomoses vasculaires.

Ancon naturaliste, sans excepter Buffon, n'a donné de la main et du pied une description aussi complète et aussi magnifique que Galien. C'est lui qui compare les organes corporels à la forge de Vulcain, où tous les outils, également animés, se mouvaient d'eux-mêmes. Le premier il avait remarqué que les muscles des mâchoires sont d'une énergie proportionnée au genre de nourriture : en cela il avait devancé Cuvier, qui a placé Galien en conséquence fort au-dessus d'Hippocrate, moins professeur et moins écrivain que lui, mais penseur plus vrai et plus profond.

Ce que les philosophes et les médecins anciens plaçaient au cœur, l'intelligence et les passions, Galien lui le plaçait judicieusement au cerveau. Quolque le premier et le plus occupé des praticiens de Rome, Gelien néanmoins se livrait à des démonstrations publiques d'attatomie; et il composait pour la postérité un nombre prodigieux d'ouvrèges, fruité de sés voyages et de sés veilles. Peu d'auteurs l'ont égalé pour la fécondité de l'esprit. Il avait écrit plus de 500 livres sur la médecine écule, et 250 sur la philosophie, la géométrie, la logique et même la grammaire. Presque tous ces derniers ouvràges sont perdus, ainsi que plus de la moitié des autres.

Jusqu'au quinzième sècle, tous ceux qui ont écrit sur la médecine, sans excepter les Arabes, n'ont fait que commenter les œuvres de Gallen ou en donner des extrafts.

Il exerçait à la fois toutes les parties de l'art de guérir, comme nos médecins des campagnes, à cela près de la supériorité: Il pratiquait des opérations et préparait les remèdes. Il avait la prudente coutume de n'administrer aucun médicament nouveau sans l'avoir éprouvé sur lui-même.

C'est à lui qu'est du le principe que les maladies se guerissent par leurs contraires, méthode opposée à celle de Hahn emann, dont les partisans la reponsient sons le nom d'allopathie, qu'ils prononcent sur un ton d'injures.

Gallen divisait tout par quatre: il admettait quatre éléments, quatre qualités élémentaires, quatre tempéraments, quatre humeurs, le sang, la pituite, la bile, l'atrabile.

Gailen connaissait du pouls tont ce qu'un grand médecin peut en savoir. Lui qui ignorait la circulation du sang et la cause des battements artériels, il composa jusqu'à seize livres sur le pouls. Le seul toucher d'une artère lui fit plus d'une fois prédire des hémorrhagies, des crises diverses, et découvrir des maladies et jusqu'à des passions cachées. C'est ainsi qu'il découvrit que la maladie d'une dame romaine avait pour cause son amour contrarié pour un baladin nommé Pilade. Il est vrai qu'il avait surpris ce Pilade aux genoux de sa malade.

Gallen avait remarqué l'espèce d'inquiétude qu'éprouvent les malades à l'instant où le médecin saisit le bras pour toucher l'artère. Il tira parti de cette observation. Il choisis-sait ce moment d'émotion pour obtenir d'eux, avec solemité, le serment de ne lui rien cacher de ce qui concernait son art et pouvait intéresser la guérison. De sorte que le pouls lui révélait d'autant plus de choses, que le malade, agité de crainte, montrait plus de sincérité. Il découvrit ainsi qu'un fiévreux avait qu'itté ses remèdes pour ceux d'un guérisseur ignorant; et Gallen s'en vante avec orgueil... On dira peut-être que ce n'est pas là du charlatanisme. Peut-être! mais c'en est bien près.

Cet nomme si célèbre et si hai pendant sa vie, si admiré et tant commenté après sa mort, on ignore où il mourut. On ne sait pas davantage quel sut le compte de ses jours, et si longue sut sa carrière.

On s'accorde à vanter l'ordre, l'intérêt instructif et l'enchainement de chacun de ses ouvrages. C'est partout la même unité de vues, la même ostentation d'esprit, le même style, et partout la même main, une main souple et savante.

D' Isidore Bourdon.

GALIGAI (ÉLÉONORA). Voyes ANCRE (marquise d'). GALILEE (c'est-à-dire en hébreu Contrée), nom que porta d'abord un petit district de la tribu de Nephtali où étaient venus s'établir un grand nombre d'idolatres, et qu'on donna ensuite à toute la région située au nord de la Palestine, qui était bornée à l'est par le Jourdain, au sud par le territoire de Samarie, à l'ouest par la Méditerranée et la Phénicie et au nord par la Syrie et le mont Liban, et qui n'était guère habitée que par de panvres pêcheurs. Mais comme berceau du christianisme, ce petit pays a sujourd'hui pour nous un intérêt tout particulier. On y remarquait surtout les villes de Nazareth, de Cana et de Capharn a üm sur le lac Tibériade, le fleuve le Jour dain et le mont Thabor. Les habitants de la Galilée différaient de ceux de la Judée par leur accent rude et grossier, de même que par leurs idées, en général plus libres et plus indépendantes, circonstance qui s'explique peut-être par leurs rapports avec

galilée

les idolatres; et le grand non, are de désastres militaires qu'ils avaient essuyés comme voisins des Syriens les avaient fait mépriser par les autres Juifs. Aussi les chrétiens, dont la religion avait pris naissance en Galilée, furent-ils appelés dérisoirement Galiléens par les Juifs; et plus tard même l'empereur Julien essaya de faire prévaloir cette dénomination pour désigner les sextateurs de Jésus-Christ.

Aujourd'hui la Galilée fait partie du pachalik de Damas, dans la province turque de Syrie (Soristán); mais elle ne compte qu'un petit nombre de chrétiens parmi ses habi-

GALILÉE (Hant et souverain Empire de). C'était le titre fastueux qu'avait pris l'association ou communauté des clercs des procureurs à la chambre des comptes de Paris, pour se distinguer des clercs des procureurs au parlement, organisés en royaume de la Basoche. Leur chef temporaire et électif était décoré du titre d'empereur. Ils avaient emprunté ce nom de Galilée à la petite rue de Galilée, voisine du palais, et habitée en grande partie par des juiss. L'empereur, son chancelier et ses principaux officiers, se réunissaient dans une chambre qui donnait sur cette rue.

L'époque de sa création est fort douteuse. Il est du moins certain qu'elle est postérieure à celle du royaume de la Basoche. Le but de cette institution était de maintenir le bon ordre et la subordination parmi les clercs des procureurs de la chambre des comptes, de juger leurs contestations. Le tribunal se composait du chanceller du haut et souverain empire et de juges qui prenaient le titre de maîtres des requêtes. Le chancelier était au besoin remplacé par un vice-chancelier. Les anciens registres de la chambre des comptes font foi qu'un jour elle sit empresonner un clerc empereur de Galilée, pour n'avoir pas voulu rendre à un autre clerc le manteau qu'il lui avait fait ôter pour garantie du payement d'une amende.

Henri III supprima les titres d'empereur de Galilée et de roi de la Basoche. Les titulaires parodiaient en public l'autorité souveraine, et se montraient souvent avec une es-corte de gardes. Mais le nom d'empire de Galilés fut conservé. Les attributions de l'empereur furent dévolues au chancelier, qui depuis cette époque sut ches de la communauté des cleres des procureurs à la chambre des comptes. Le chancelier fut placé sons le patronage du doyen des maitres des comptes, qui prit le titre de protecteur de l'empire de Galilée. Il avait seul le droit de faire les règlements dont la suscription était ainsi formulée : « Nos amés et féaux chancelier et officiers de l'empire, etc. » Le chancelier était électif. Tous les clercs avaient droit de concourir à cette slection, ainsi que les procureurs qui pendant leur cléricature avaient été officiers de l'empire. L'élection terminée, le chancelier élu haranguait la compagnie, prenait ensuite séance à côté du protecteur, et se couvrait d'une toque ou petit chapeau d'une forme bizarre. Conduit à la chambre du conseil, où tout l'empire était assemblé et debout, il prétait serment de faire observer les règlements et de maintenir les priviléges de l'empire, et terminait la cérémonie par un discours. Les frais de réception étaient de 4 à 500 livres; mais cette dépense n'était que facultative. Le plus beau privilége du chancelier était l'exemption du droit de sceau pour l'enregistrement de ses provisions de procureur quand il était promu à cet office.

Le corps de l'empire se composait de quinze clercs, savoir le chancelier, le procureur général, six maîtres des requêtes, deux secrétaires des finances pour signer les lettres, un trésorier, un contrôleur, un greffier, deux huisziers. Les dignitaires s'assemblaient tous les jeudis après l'audience de la chambre des comptes. Leur costume consistait en une toque ou petit chapeau, une petite robe noire, qui ne dépassait pas le genou. Le costume était de rigueur, l'infraction était punie d'une amende. L'officier qui manquait à son service sans empêchement légitime et justifié était condamné a cinq sois d'amende. Les étus aux charges ne pouvaient refuser, et s'ils refusaient, ils étaient, sans déport, con-

damnés à une amende de quinze livres. Il était défends aux clercs de la chambre de porter l'épée. Le 28 janvier de chaque année, jour de Seint-Charlemagne, les officiens, suppôts et sujets de l'empire, faisaient célébrer une messe solennelle dans la chapelle basse du pelais. L'empereur avait eu le droit de faire placer deux canens dans la cour de pelais; des salves annonçaient la cérémonie.

DUFEY (de l'Yosse). GALILÉE (GALLEO GALILEI), l'un des pius illustres pré-cursours de Newton, naquit à Pise, le 15 février 1564. Ses père, Vincent Galilei, était un gentilhomme florentin, mathématicien, auteur de plusieurs écrits sur la musique. Le jeune Galilée reçut de lui les premières leçons de mathématiques, et l'impression que ces sciences produisirent sur son esprit détermina sa vocation. L'attention de l'enfant était ramenée irrésistiblement vers les objets de ses études favorites; son père, qui était passionné pour la musique, se put faire apprendre à son fils que les applications peu no breuses des mathématiques à cet art ; tout le reste fut ségligé. Afin de régulariser ses études et de compléter son instruction, il fut mis au collège à Venise, et ses progrès y furent si rapides qu'il fut choisi très-jeune encore pour occuper une chaire de philosophie à l'université de Padoue. Le séjour de Galilée à Padone dura dix-huit ans, et cet espace de tomps fut rempli par l'exposition des lois du mouvement acceléré, l'invention d'un télescope et plusieurs autres découvertes, au profit de la mécanique, de la physique et de l'astronomie.

Le grand-duc de Toscane, Côme II, ambitionnait depais ongtemps de rendre Galilée à son pays natal, de ne pu laisser sur une terre étrangère un homme qui contribuerait à l'illustration de ses États; il réussit enfin à décider le prosesseur de Padoue et à se fixer à Florence, comme premier philosophe et premier mathématicien, attaché à sa personne. Il semblait que la vie de Galilée devait s'écouler désormais au sein de tout le bonheur que la culture des sciences peut procurer à un homme si digne de les aimer; il en fut tout autrement. En faisant usage du télescope qu'il avait inventé, Galilée augmenta le catalogne des étoiles connues, découvrit les satellites de Jupiter, détermina la durée de leur révolution, etc.; à mesure qu'il parvenait ainsi à dévoiler quelques nouvelles parties de l'univers, il était plus fortement convaincu de l'erreur du système astronomique admis jusque alors, et ne put résister à la tentation d'y substituer celui que Copernic avait conçu. Pour faire adopter ces doctrines en Italie, il fallait prouver qu'elles n'avaient rien de contraire à la foi religieuse; Galilée s'arma de passages de l'Écriture Sainte et de l'autorité des écrivains ecclésiastiques. Cependant les œuvres astronomiques de Galilée furent déférées au tribunal de l'inquisition, condamnées comme hérétiques et absurdes, et il sut expressément désendu à l'auteur de soutenir que la terre n'est pas immobile au centre de l'univers. Galilée avait fait les plus grands efforts pour éviter cette condamnation, et rédigé, pour éclairer ses juges, des mémoires remplis d'érudition théologique; il se soumit, parce qu'on ne lui imposait que le silence, sans exiger une rétractation. Effectivement, il eut le courage de se taire pendant plus de seize ans ; mais enfin, soit qu'il cut épuisé toute sa patience, soit qu'il imaginat que le temps était moins défavorable pour l'exposition de vérités encore débattues, il publia des dialogues sur notre système planétaire. Cité de nouveau par l'inquisition, il ne désespéra point d'amener ses juges mêmes à l'orthodoxie astronomique, et vint à Rome; mais ses espérances s'évanouirent bientôt, et cette fois le tribunal fut rigoureux : le système exposé dans les dialogues fut déclaré contraire à la bonne philosophie et à la foi, absurde et impie; l'auteur, comme relaps, fut condamné à la réclusion et à réciter chaque semaine, pendant trois ans, les Psaumes de la pénitence; avant tout, le condamné dut faire l'abjuration des ses erreurs agenouillé, les mains sur l'Évangile. Galilée, se relevant, après cette leumiliante cérémonie, ne put s'empêcher de

ilire : B pur si muove! (et pourtant c'est la terre qui se meut). Le grand-duc de Toscane obtint que son mathématicien, alors septuagénaire, fût ramené en Toscane, où sa détention fut adoucle autant que l'inquisition pouvait le tolérer. On reprochera cependant à ce tribunal d'avoir trappé de stérilité une portion de la vie d'un savant, qui eut certainement fait un bon emplei du temps où ses éminentes facultés ne purent être consacrées à l'accroissement de nos richesses intellectuelles. Les œuvres de Galilée sont encore à l'index, à Rome, soigneusement enfermées et sonstraites à tous les regards, tandis que le bibliothécaire du Vatican met entre les mains de la jeunesse studieuse le Traité d'Astronomie par Lalande, l'Exposition du Système du Monde par Laplace, et tous les ouvrages modernes où les doctrines de l'astronome toscan sont professées, commentées, établies.

Ce fut en 1633 que la détention de Galife commença: la vie de l'illustre savant se prelongea jusqu'au 8 janvier 1641. En 1638, il avait perdu la vac. Aussi aimable qu'instruit, doué d'une excellente mémoire, possédant plusieurs talents agréables, cherchant à plaire sans offenser aucun amourpropre, il réunissait tout ce qui constitue l'homme fait pour la bonne société.

Son fils, Fincent Gallier, est regardé comme un des premoteurs de l'art de l'horlogerie: ce fut lui qui appliqua le premier le pendule aux horloges. Mais il paratt que son goût pour la poésie l'entraina hors de la carrière des sciences, en sorte qu'on ne peut dire qu'il ait marché sur les traces de son père, il mourut en 1649.

GALIMAFRÉE. Quelques vieux flaneurs parisiens, quelques rares amateurs de spectacles gratis en plein air, ont conservé la mémoire de cet émule de Bobeche. Comme lui, je paradiste qui, sous le premier empire, avait pris le nom de Galimafrée, asses bien assorti, du reste, aux bouffonneries dont il régalait un public peu difficile, débitait ses lazzi et ses grosses plaisanteries devant un des petits apectacles du boulevard du Temple; il avait aussi ses habitués, ses partisans, disons même ses admirateurs. Lorsque Bobêche, ensié de ses succès, voulut, comme nos acteurs en vogue, exploiter son renom, et aller donner des représentations en province, Galimafrée, plus sage, ne quitta point ses tréteaux, où il se trouvait désormais sans rival, et longtemps encore il y jouit de la faveur populaire. Le fait est que dans ces parades improvisées, qui n'étaient point soumises aux ciscaux de la censure, on remarquait parsois quelques traits piquants et malins qui ne dépareraient point mainte comédie de nos jours. Galimafrée et Bobèche sont morts depuis longiemps, et privé des lazzi de ces deux farceurs le boulevard du Temple a perdu ce qu'il avait, suivant nous, de plus original et de plus caractéristique. Gardez-vous d'ailleurs de croire que Galimafrée et Bobêche soient décédés sans laisser de postérité. Leur race n'est pas près de finir ; seulement, leurs héritiers directs, croyant au-dessous de leur digaité de parader comme eux, en plein vent, sur des tréteaux, se sont faits journalistes. Dans cette transformation, y a-t-il un progrès réel? Il est permis d'en douter.

GALIMATIAS, que l'on a écrit quelquefois gallimathias, indique un discours confus, inintelligible, un assemblage de mots qui semblent avoir un sens et qui ne signifient rien. Quelques érudits ont fait dériver ce mot du grec πολυμάτια, qui veut dire diversité de sciences. Moins savante est l'étymologie adoptée par le docte évêque d'Avranches, Huet, qui raconte à cette occasion ce vieux fabliau : Au temps où l'on plaidait en latin, un avocat parlait pour un nommé Mathias, qui réclamait un coq (en latin gallus): à force de répéter les mots gallus et de Mathias, il finipar s'embrouiller, et, an lieu de gallus Mathix, il dit galli Mathias. Depuis, on s'est servi de ce mot amphigourique pour exprimer un discours embrouillé, et souvent même une affaire confuse, extravagante. Ménage, sans rechercher leur généalogie, prononce que les mots galimatias et galimafrée sont consins. Sans doute, ils ont été forgés dans une saillie, ainsi que le mot de galli-Thomas, inventé par Voltaire pour désigner le style ampoulé de l'académicien Thomas. Charles Du Rozons.

GALINTHIAS ou GALANTHIAS, fille de Prætus, suivante et amie d'Alemène. Ayant yu les Parques et Lucine ou Junon assises devant la demeure d'Alemène, les mains entrelacées, afin de l'empêcher de mettre au monde Hercule, elle les trompa en leur annonçant qu'Alemène venait d'accoucher d'un garçon. A cette nouvelle, elles séparèrent leurs mains d'effroi, et dans cet intervalle l'accouchement se fit avec bonheur. En punition de sa supercherie, Galanthias fut changée en chaîte ou en belette. Hercule lui érigea un temple par reconnaissance, et les Thébains célébraient en son honneur une fête appelée Galinthiada, et qui précédait toujoure celle de ce demi-dieu.

GALION, un des vaisseaux des flottes du moyen âge, dont il ne reste plus que le nom. Il était ainsi appelé à cause de sa forme, qui se rapprochait de celle de la galère, le plus long des navires alors connu, et celui qui marchait le mieux. Le galion joua un grand rôle dans la navigation commerciale depuis le seixième jusqu'au dix-hultième siècle. La France, Rhodes, l'Espagne, le Portugal avaient de trèsforts galions qui transportaient des marchandises en concurrence avec les grosses galères, les nefs et les caraques. La flotte militaire possédait aussi ses galions, ayant trois à deux supérieures sculement recevant des camons. Les Espagnols furent les derniers à conserver à des navires de charge, grands ou petits, successeurs des anciens galions, un nom qui a tout à fait disparu de la nomenclature navale européenne. Ce fut l'exploitation de l'Amérique par ce peuple qui rendit oélèbre cette espèce de bâtiment, que l'art des constructions mar'times avait fait condamner à l'oubli.

Dès que l'Amérique eut été découverte, la couronne d'Espagne s'en arrogea la possession exclusive; elle accapara et voulut faire elle-même le commerce de ses sujets qui y allaient fonder des colonies. Elle établit donc à Séville un bureau d'inspection, appelé casa de contratacion, où durent comparattre tous les navires qui chargeaient pour l'Aérique, et y recevoir une licence des officiers du roi, constatant la nature de la cargaison et sa destination; à leur retour encore, îls étaient obligés de se présenter devant le même bureau, sous peine de confiscation. Cette administration d'entraves devait provoquer la fraude : pour la prévenir, on multiplia les restrictions; il fut convenu que les navires chargés pour l'Amérique ne pourraient plus faire voile d'Espagne qu'à deux époques fixes, tous réunis en convoi, sous la protection ou plutôt sous la surveillance d'une forte escorte ; et ce système conduisit à un monopole absolu : l'État brisa la concurrence des particuliers. Séville, puis Cadix, à cause de l'excellence de son port, fut le seul point de départ et d'arrivée de ces convois, dont l'un se nommait les galions, l'autre la flotte, la flotte d'argent. Les galions, au nombre de douze, désignés par les noms des douze apôtres, étaient de gros navires de charge, du port de 1,000 à 1,200 ton-neaux ; ils partaient de Cadix ordinairement au mois de septembre, touchaient aux Canaries, dont le gouverneur avait l'ordre de donner avis de leur passage à la cour d'Espagne, puis faisaient route vers les Antilles, qu'ils coupaient entré Tabago et la Grenade; ils longeaient ensuite les Iles sous le Vent, et les prolongeaient jusque par le travers du Rio de : la Hacha : là, un des navires mouillait pour avertir de l'ar-; rivee des galions, et sur-le-champ on expédiait des exprès à Carthagène, a Lima, à Panama, pour hâter la collection et l'expédition des trésors du roi. Les galions continuaient leur marche jusqu'à Carthagène, où ils stationnaient soixante jours : les officiers royaux, les marchands de Caracas, de la Grenade, de Santa-Martha, y accouraient apportant l lingots, leurs doublons et leurs piastres, pour les expédier en Espagne, ou les troquer contre des marchandises; en même temps le commerce entier du Pérou et du Chili descendait vers un mauvais village marécageux et malsain, habité créinairement par quolques nègres, et nommé Puerto-Bello. Cette misérable plags devenait tout à coup le théâtre d'une foire immense : pendant quarante jours que les galions y demouraient au sorifr de Cartingène, il s'y finisht un tel mouvement d'or et d'argent en lingots, en barres, en poudre, en pail tettes, que la valeur approximative en paraît incroyable. De Puerte-Bello, ils ralliaient Carthagène : c'était leur point du départ pour La Havane, où s'opérait leur jonction avec la flotte, qui revenait de la Vera-Cruz, chargée des produits de toutes les mines du Mexique. Tous essenable faissient ensuité route pour l'Europe, en s'élevant au Boni par le cand de Bahama.

Quand Philippe II out ouvert des échanges directs entre les fles Philippines et la côte occidentale de l'Amérique, ce furent encore les galions qui colpertèrest ce nouveau commerce de monopole à travers la grande mer du Sud. Chaque année, vers le mois de mars, le vice-roi de la Nouvelle-Espagne faisait publier que le galion d'Acapulce était en chargement pour Manille. Cette cargaison de départ ne consistait qu'en or et argent en lingots ou monnayés; sa valeur a'élevait à 10 ou 12,000,000 de francs. Il appertait, su retour, des mousselines, des soieries, de riches percelaines de Chine, et toutes les épices précieuses deut l'Inde abonde. Les dimensions de ce galion étaient énormes ; son port variait entre 1,200 et 2,000 tonneaux. Quelle proie attrayante ces navires au lest d'or ne devalent-ils pas offrir à l'avidité des pirates et des corsaires de toutes les nations en hostilité avec l'Espagné? Ce sur leur route que la république des slibustiers posa son aire; ce fut de là qu'elle leur tendit des guets-apens : ces hardis aventuriers n'étalent soint arrêtés per l'appareil d'artiflerie dont on armait les flancs du galion : les canons devenaient un ridicule épouvantail, grandeur du navire le frappait d'inutilité pour le combat. Qui ne sait les croisières de Cavendish et d'Anson dans la mer du Sad, et les riches dépouilles qu'ils enlevèrent aux galions de Manille? Aujourd'hui, les conquêtes des Espagnols, et leur commerce d'or et d'argent, et leurs galions, tout cela n'est plus qu'un souvenir historique.

Théogène Page, captaine de vaisseau.

GALIOTE. Les uns font venir ce nom de l'italien galista, diminuis de galea, c'est-à-dire petite gaière; et cette désinence est bien ancienne, car on la trouve dans le latin du moyen âge: Substantiam civium galista regis et surba predonum rapiunt (Falco Beneventanus). D'autres tirent galista du grec yalsony, nom que i'on donnait à l'espadon dans le Bosphore de Thrace, et dont la galiste avait, diton, la forme. Du reste, il y avait une liaison intime entre la galiste et le pirate: la galiste se retrouve dans toutes les guerres ou pilleries maritimes de Maure à chrétien, et naguères encore les corssires barbaresques en faisaient grand usage. L'instinct du pillage avait révélé dans la galiste un excellent navire pour les guets-apens de la Méditerrannée, car son gréement et sa construction étalent les mêmes que ceux de la folou que et de la galère; ses dimensions étalent intermédiaires à celles de ces deux navires.

Quant à la galiote hollandaise, c'est un bon gros et bien lourd bateau de Hollande (voyes Flores), tout bondé de marchandises, arrondi à l'avant et à l'arrière, avec des fianes larges et carrés, vognant péniblement entre deux eaux, tantôt par-desseus, tantôt par-dessous la vague. Eatre la gallote hollandaise et la galiote barbaresque, il n'y a guère de commun que le nom. Leurs gréements même n'ent aucune ressemblance.

GALIOTE À BOMBES. Voyez Boubands.

GALIPOT, substance résineuse assex semblable à la térébent hine, dont elle différe cependant par sa consistance et sa demi-opacité; sa couleur est jaunâtre, sa saveur amère et son odeur celle d'une mauvaise térébenthine, parce qu'elle ratient un peu d'huile volatile, qu'on peut iui enlever par la chaleur et un courant de vapeur d'eau. Le galipot ne se récolte qu'à la fin de l'autonne. Comme la température n'est point assex élevée alors pour le faire couler promptement au pied de l'arbre, ou que l'huite velatile ne s'y trouve plus en quantité suffisante, il se dessèche à l'eir sur le tronc, et se salit depuis la plaie jusqu'à terre. On le récelte mendant l'hiver, et en le met à part; dans quelquar pays, en àut denne le nom de écuras. De même que la térébenthine, il exige une parification avant d'être livré un commerce, pour le débarrasser des matières étrangères qu'il renferime; c'est par la fusion et la décantation qu'on y parvient.

per la fasion et la décantation qu'on y parvient.
On nomme aussi galipot le suc qui découle du Serroera gummifore de Liuné, auquel les habitants des Antilles, où vient est érbre, attribuent des propriétés valnéraires.

O. FAVEST.
GALITZIN. Voices Galitzin.

GALL (FRANÇOSS-JOSEPH). Ce savant cilèbre maquit le 9 mars 1758, à Tiefenbrunn, près de Pforzheim (grand-duché de Bade, dans une famille catholique. Son grand-père, d'origine italieune, était originaire du Milanais, et s'appelait Gallo. Ses descendants, voulent donner à leur norn une désimence germanique, quittèrent la dernière lettre du nom, et de Gallo firent Gall. Le père de Gall, honnête marchend, et le principal de son village, avait six enfants. Venu au monde le dernier de tous, François-Joseph reçut sa première éducation d'un oncie qui était curé. Plus tard il fit des études plus régulières à Bade, puis il passa à Bruchtal et exeults à Strasbourg, où il se livra à l'étude de la médecine, nous la direction du professeur Hermann, qui avait reconnu dans son jeune disciple un esprit d'observation peu couns Pendant son sejour à Strasbourg, Gall fit une très-grave maladie, à laquelle il faillit succomber. Une jeune femme attachée à la maison qu'il habitait eut, dans cette occasion, les plus grands soins pour lui ; il n'en failut pas davantage pour qu'il en devint amoureux, et qu'il en sit sa femme peu de temps après. Notre philosophe ne fut pas heureux dans cette union : sa femme était d'un caractère emporté et violent, elle manquait d'éducation et d'instruction. Elle mourut à Vienne, en 1825, sans jamais avoir eu d'enfants. De Strasbourg Gall passa, en 1781, à Vienne en Autriche, où il continua ses études médicales sons Van Swieten et Stoll, dont il s'enorgaeillissait plus tard d'avoir été l'élève. C'est là que, en 1785, à reçut le titre de docteur. Il s'était fait connaître comme médecin de mérite; on avait une haute opinion de son talent, et bientôt une clientèle nombreuse dans les classe élevées de la société en fut la conséquence. Il y jouissait donc d'une grande aisance.

Dans l'an de ses ouvrages, Gall a raconté comment lei vint pour la première fois l'idée de rechercher dans l'homme des signes extérieurs de ses différentes capacités naturelles : « Dans ma plus tendre jeunesse, dit-il, je vécus au sein d'une famille composée de plusieurs frères et sœurs, et avec un grand nombre de camarades et de condisciples. Chacun de ces individus avait quelque chose de particulier, un talent, un penchant, une faculté, qui le distinguait des autres. Les condisciples que j'avais le plus à redouter étaient ceux qui apprenzient par cœur avec une très-grande facilité, et je remarquais que tous avaient de grands yeux saillants. La justesse de cette observation m'ayant été confirmée ensuite. je dus naturellement m'attendre à trouver une grande mémoire chez tous ceux en qui je remarquais de grands yeux saillants. Je soupçonnai donc qu'il devait exister une connexion entre la mémoire et cette conformation des yeux. Après avoir longtemps réfiéchi, j'imaginai que si la mémoire se reconnaissait par des signes exterieurs, il en pouvait bien être de même des autres facultés intellectuelles, etc. »

Après avoir fixé, par une opiniatre persévérance et par des observations multipliées à l'infini, les principes de sa nouvelle philosophie, Gall entreprit ses recherches sur le cerve au, faisant marcher de front les observations physiologiques et les observations anatomiques. Dans les écoles il avait entendu parler des fonctions du foie, de l'estomac, des reins, et de toutes les autres parties du corps, sans que jamais il fût question des fonctions du cerveau. Avant lui, ce viscère était regardé comme une pulpe, une masse informe,

GALL

et on n'avait jamais cherché à étudier les lois de sa formation et les rapports existant entre ses diverses parties; mais, par suite de ses recherches et de ses découvertes, al fut définitivement reconnu pour l'organe le plus important de la vie animale; sa vérifable structure sut découverte. et le déplissement de ses circonvolutions fut annoncé et démontré aux savants de l'Europe étonnée. Le cerveau fut proclamé l'organe unique, indispensable à la manifestation des facultés de l'âme ou de l'esprit; il fut prouvé, au moyen de la physiologie, de l'anatomie comparée et de la pathologie, que le cerveau n'était pas un organe simple, homogène; mais qu'il était une agrégation d'organes dissérents, ayant des attributs communs et des qualités propres spécifiques. Dans ses ouvrages, non-seplement Gall a démontré toutes ces vérités, mais il a indiqué le siège de ces organes dans le cerveau et la possibilité de connaître leurs fonctions respectives par le degré d'énergle de certaines facultés, en raison du développement plus ou moins considérable de certaines parties cérébrales.

Gall, pour arriver à découvrir et à démontrer les vérités de

sa nouvelle doctrine, dut dépenser beaucoup d'argent et beaucoup de temps, acquérir une collection nombreuse de cranes d'hommes et d'animaux, de têtes moulées en platre de personnages comus par quelque faculté ou par quelque talent très-énergique, de préparations en cire, de portraits, etc. Il était donc obligé de continuer l'exercice de la médecine pour pouvoir subvenir à de tels frais, en même temps que pour être libre de se livrer à ses études, force lui était de réduire le plus possible le nombre de ses visites.

C'est 1796, à Vienne, que Gall commença à faire des cours publics pour vulgariser ses idées; et en 1798, dans une lettre au baron de Reizer, publiée dans le Mercure allemand, il donna pour la première fois un aperçu général de sa théorie. Ses cours devenaient de plus en plus snivis. Les auditeurs y accouraient de toutes parts, avides de reeneillir des idées nouvelles sur la structure et les fonctions du cerveau et de s'initier à la connaissance d'une nouvelle philosophie des facultés humaines. Mais en même temps que la réputation de Gall grandissait de jour en jour à Vienne. l'ignorance, le fanatisme et l'hypocrisie, qui ont toujours si facilement accès près des trônes, réussissaient à faire in-terdire par l'autorité ses leçons publiques, ainsi que la vulgarisation par la voie de la presse des vérités qu'il avait eu la gioire de découvrir.

Fatigué de ces sourdes persécutions, Gall quitta Vienne au commencement de 1805, et pendant deux ans et demi, accompagné de son élève et ami, le docteur Spurzheim, il parcourut le nord de l'Europe, la Prusse, la Saxe, la Suède, la Hollande, la Bavière, la Suisse, et vint s'établir à Paris. Pendant son voyage, les savants les plus distingués, des princes, des rois même, vinrent assister avec le plus vif intéret à ses démonstrations physiologiques et anatomiques; et des médailles furent frappées à Berlin en son honneur. Arrivé à Paris en 1807, il y fit immédiatement un cours public à l'Athénée. Les savants français l'écoutèrent avec la même faveur que les savants d'outre-Rhîn ; le célèbre Corvisart, entre autres, se montra l'un de ses plus enthousiastes admirateurs. Malheureusement la France portait alors je joug d'un maitre absolu, qui avait en horreur la philosophie et les philosophes, qu'il appelait des idéologues. Il n'en failut pas davantage pour que ses courtisans et certains savants, doués d'un esprit aussi souple que leur colonne vertébrale, se déclarassent contraires aux idées du docteur allemand. De là les ridicules et ignobles plaisanteries que débitèrent à l'envi le Journal de l'Empire et la plupart des journeux de Paris; moyen indigne, s'il en fut, quand il s'agissait d'une question aussi grave que celle des facultés de l'amo et des fonctions du cerveau. Sans doute ces vaines clameurs n'atteignirent jamais l'âme élevée du philosophe, mais elles contribuèrent beaucoup à entraver l'étude et la propagation des vérités que Gall avait annoncées. A la fin, es ouvrages parurent, et les hommes de bonne foi furent alors surpris de l'immense quantité d'observations qu'ils contenaient, ainsi que de la haute capacité et de la profondeur d'esprit de l'auteur.

Gall, fixé à Paris depuis plusieurs années, s'en fit une patrie adoptive, et obtint des lettres de naturalisation par une ordonnance du roi en date du 29 septembre 1819. On lui avait dit qu'une sois naturalisé il lui serait facile d'obtenir les distinctions honorifiques auxquelles il aspirait. A l'Insinuation d'un de ses amis, il se mit sur les range en 1821 pour une place à l'Académie des Sciences : il n'obtint que la seule voix de l'ami qui l'avait décidé à poser sa candidature, la voix de Geoffroy Saint-Hilaire!

Depuis 1805, époque de sen départ de Vienne, jusqu'en 1813, il avait toujours es auprès de lui le docteur Spurzheim, son élève et protecteur, et ensuite son collaborateur. Il est fâcheux que les rapports d'amitié qui existaient entre ces deux estimables savants aient cessé alors, et que rien

n'ait pu les rapprocher dans la suite.

Gall, homme de génie, philosophe profond, avait aussi de rares qualités du cœur. Il aimait à aider et à encourager les jeunes gens en qui il reconnaissait des talents et de l'avenir. Généralement bienveillant pour tous, il accordait difficilement son amitié. Sa franchise et sa loyauté n'excluaient ni la finesse ni la circonspection; il était doué de la plus admirable perspicacité. L'élévation de la pensée, l'indépendance de l'esprit et la fierté de l'âme dominaient en lui; elles expliquent la profonde indifférence que toujours il témoigna pour les critiques injurieuses dont sa doctrine fut l'objet. Pendant son séjour à Berlin, il avait vécu dans l'intimité du célèbre Kotzebue; et c'est à ce moment même que celui-ci sit représenter sa pièce intitulée La Crdniomanie. Gall assista à la première représentation de cet ouvrage, et avec le public rit de tout son cœur du feu roulant de plaisanteries, de quolibets dirigé contre son système.

En 1823 Gail fit pour la première fois un voyage à Londres. On lui avait mis en tête qu'en y faisant des cours il réunirait un très-grand nombre d'auditeurs, et qu'il gagnerait ainsi des summes considérables. Cette idée lui sontit, parce que les fortes dépenses de sa maison lui faisaient désirer d'un côté une meilleure position, et que de l'autre son age avancé lui faisait sentir trop péniblement les fatigues de la vie du médecin. Croyant donc réaliser ses espérances, il partit pour Londres dans le mois d'avril, et en revint deux mois après, bien désabusé. Ses frais avaient absorbé bien au-delà de ce qu'il avait retiré de ses cours. Il en ressentit un vif chagrin. Pendant son absence, il m'avait chargé du soin de ses malades et de la correction des épreuves d'un travail qu'il avait sous presse. De retour à Paris, il continua à faire des cours, et acheva la publication de son dernier ouvrage. Devenu veuf en 1825, il se remaria ; mais les satigues de la pratique médicale et les travaux d'esprit avaient miné sa sorte constitution. Dès le commencement du printemps de 1828 sa santé devint chancelante. Le 3 avril, rentré chez lui après ses visites, il me dit qu'il venait d'éprouver un ésourdissement assez sort, et qu'il s'était trouvé comme fou pendant un quart d'heure. En parlant, sa langue était embarrassée et sa bouche un peu de travers : j'en sus essrayé. Les vertiges se succédèrent; sa saiblesse augmenta, les fonctions digestives se dérangèrent. A la paralysie succéda l'assoupissement, et finalement, après environ cinq mois de maladie, il cessa de vivre, le 22 août de la même année 1828, dans sa maison de campagne, à Montrouge, près de Paris. Il avait ordonné que ses restes mortels sussent portés directement de la maison mortuaire au Père-Lachaise, et il m'avait fait promettre de veiller à ce que son crane fat placé dans sa collection. Il s'y trouve, et la collection entière existe actuellement au Muséum d'histoire naturelle au Jardin des Plantes.

Je me bornerai à citer de Gall, ses Recherches sur le 195tème nerveux en général el sur celui du cerveau en particulier (Paris, 1809, in-4°), et son Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier.

(4 vol. avecatlas, 1801-1818); Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties, avec des observations sur la possibilité de reconnaître les instincts, les penchants, les talents ou les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux, par la configuration de leur cerveau et de leur tête (Paris, 1822-25, 6 vol. in-8°). Gall a en outre donné les articles Cerveau et Crdne.au Dictionnaire des sciences médicales. D' FOSSATI.

GALLAIT (Lous), l'un des peintres d'histoire les plus remarquables de notre époque, et membre de l'Académie des Sciences et beaux-arts de Belgique, né à Tournai, en 1810, étudia son art d'abord dans sa ville natale, puis à Anvers et à Paris. Ce qui distingue cet artiste, c'est une conception à la fois profonde et poétique de ses sujets, une habileté extrême à grouper ses personnages, et l'harmo-nieuse distribution de ses couleurs. Ses toiles les plus remarquables sont: Le Tasse en prison (au palais du roi, à Bruxelles), L'Abdication de l'empereur Charles-Quint dans la salle d'audience de la cour de cassation, à Bruxelles), les Derniers Moments d'Egmont (propriété parti-culière d'un amateur allemand), enfin l'Exposition des cadavres des comtes d'Egmont et de Hoorn après leur supplice (1851), tableau acheté par la ville de Tournai. Jeanne la Folle devant le cadavre de Philippe de Bourgogne (1859) est peut-être la meilleure de ses compositions. Il a peint aussi des tableaux de genre et d'excellents portraits, entre autres celui de Pie IX, en 1861. M. Gallait a été élu, en 1870, associé de l'Académie française des beaux arts.

GALLAND (ANTOINE), orientaliste, célèbre par sa traduction des Mille et une Nuits. Né à Rollot, près de Montdidier, en 1646, septième enfant d'une famille très-pauvre, et orphelin dès l'enfance, il aurait été réduit à chercher sa susbsistance dans quelque humble métier sans la protection de respectables ecclésiastiques qui lui procurèrent le moyen de commencer ses études à Noyon, et de les terminer dans la capitale au collége du Plessis. Passionné pour le grec, l'arabe et l'hébreu, il se vous au classement et au catalogue des manuscrits orientaux de la Sorbonne. Il dut à ses premiers succès dans cette carrière l'occasion de faire trois voyages en Orient. Dans les deux premiers, il accom-pagna Nointel, ambassadeur de France, d'abord à Constantinople, puis à Jérusalem : on lui avait recommandé de visiter les églises grecques de Syrie et de Jérusalem, et d'y recueillir les traditions sur des articles de foi qui occasionnaient à cette époque des contestations très-vives entre Arnauld et le célèbre ministre protestant Claude. Il entreprit le troisième voyage avec une mission spéciale de la Compagnie des Indes.

Ce fut dans ses excursions en Syrie que Galland rassembla une multitude de contes épars, dont les Arabes s'amusent depuis un temps immémorial, et dont les premiers narrateurs ne sont guère plus connus chez eux que parmi nous les auteurs des anciens fabliaux, des contes des fées, et des romans de la Bibliothèque bleue. Un passage de Massoud a accrédité l'opinion que ces histoires remontent au quatribmo siècle de l'hégire. On y voit figurer l'empereur Chah-Kiar, le vizir et les deux filles de ce ministre, bien digne d'un tel maître, Chehezad et Dinarzad. Ce sont précisément, à un léger changement d'orthographe près, les noms des personnages du premier conte des Mille et une Nuits. Cette histoire sert de lien à toutes les autres, par un artifice aussi simple mais moins ingénieux que celui dont Ovide a fait usage pour les Mélamorphoses. Le premier titre du recueil dans la langue originale a été Les mille Contes. Mille ici était pris dans un sens indéterminé.

Appelé, en 1701, à faire partie de l'Académie des Inscriptions, Galland obtint en 1709 une chaire d'arabe au Collége de France, et mourut le 17 lévrier 1715, à soixante-neuf ans. Boze a dit de lui : a Il travaillait en quelque situation qu'il se trouvât, ayant très-peu d'attention sur ses besoins, n'en ayant aucune sur ses commodités... Simple dans ses mœurs et ses manières comme dans ses ouvrages , il aurait teuts as vie enseigné à des enfants les premiers éléments de la grammaire avec le même plaisir qu'il avait eu à exercer son érudition sur différentes matières. » Le style des onvrages de Galland présente malheureusement plus que de la simplicité; il fourmille de négligences, et il faut tout l'attrait du sujet pour faire supporter la lecture même des meilleurs contes, tels que La Lampe merveilleuse, Ali-Baba ou Les quarante Voleurs, etc. Ses autres écrits sont très-nombreux. Il a fait des recherches sur la numismatique, notamment sur les médailles de Tetricus. La meilleure édition des Mille et une Nuits est celle qui a été publiée en 1806, par Caussin de Perceval père. Galland avait laissé. entre autres manuscrits, plusieurs contes encore inédits. Caussin de Perceval en a traduit d'autres encore, et a terminé dignement la collection par le conte qui contient le véritable dénouement, savoir la grâce entière accordée par l'imbécile et féroce sultan à l'aimable narratrice.

RESTOR

GALLAPAGOS. Voyes GALAPAGOS.

GALLAS, peuple nègre, qui habite la partie nord-est du grand plateau dont se compose la moitié méridionale de l'Afrique. Quoique appartenant à la race nègre par ses caractères généraux, il n'en présente pas le type dans toute sa pureté; il forme au contraire avec les Foulabs, les Mandingos et les Noubas comme la transition de la race nègre à la race caucasienne, et semble appartenir à la grande famille des peuples habitant l'est de l'Afrique depuis les frontières de la Terre du Cap jusqu'à l'A byssinie, qu'on a l'habitude de désigner sous le nom de Cafres.

Les Gallas sont une belle et vigoureuse race d'hommes, et ne se distinguent pas moins des autres peuplades nègres par leur énergie et leur esprit guerrier que par leurs capacités intellectuelles. L'histoire n'en fait mention qu'à partir du seizième siècle, époque où elle nous les montre comme us peuple barbare et conquérant, sorti de l'intérieur de l'Afrique, qui depuis lors n'a point céasé ses incursions et ses effroyables dévastations dans les différentes contrées dont se compose la région montagneuse de l'Afrique orientale jusqu'aux plateaux de l'Abyssinie, qui en a successivement subjugué ou expulsé les populations aborigènes, conquis une grande partie de l'Abyssinie et pénétré jusqu'à la mer Rouge et au golfe d'Aden. C'est dans ces derniers temps seulement que leur puissance semble avoir diminué en Abyssinie, de même que leurs irruptions dans ce pays, surtout par suite de l'énergie dont a fait preuve le gouvernement du roi de Thoa, lequel est même parvenu à soumettre quelques tribus des Gallas et à les forcer à embrasser le christianisme. Ils continuent toujours cependant à occuper de nombreuses partier de l'Abyssinie, d'où ils étendent leur domination sur des con trées au sud et au sud-ouest de l'Abyssinie, dont les dé-limitations sont très-incertaines, et qui semblent être aujourd'hui le principal théâtre de leurs brigandages.

Les Gallas ne présentent point d'unité politique; ils se subdivisent en une multitude de grandes et de petites peuplades, formant autant de centres particuliers, et souvent en guerre les unes contre les autres. La plupart des peuples Gallas sont demeurés pasteurs, et conservent encore avec le genre de vie particulier aux peuples pasteurs toute la sauvage rudesse de leurs ancêtres. Cependant quelquesunes de leurs tribus, celles qui habitent près ou au milieu des Abyssins, sont devenues agricoles, et des lors un peu plus civilisées. Celles des peuplades Gallas qui sont demeurées à l'état sauvage et nomade, tout en menant la vie pastorale, ne laissent pour ant pas que de s'occuper beaucoup de chasse et de trafic d'esclaves. La plupart sont encore idolatres; toutefois l'islamisme a fait de grands progrès parmi elles. Vaincus en 1865 dans deux sanglantes rencontres par Théodoros, les Gallas abyssins accueillirent avec bienveillance l'expédition anglaise (1867) et prêtèrent même leur concours à son chef, le général Napier,

pour abattre la tyrannie du négous.

GALLAS (MATHIAS, comte DE), l'un des généraux de l'Empire pendant la guerre de trente ans, né en 1589, d'une famille établie dans le pays de Trente, fit ses premières armes en 1616, dans la guerre des Espagnols contre la Savoie, en qualité d'écuyer d'un gentilhomme lorrain, M. de Beaufremont, dont il avait commencé par être page. Mais il ne tarda point à entrer au service de l'empereur, et fut nommé colonel tout au début de la guerre de trente ans. Il se distingua d'une manière toute particulière dans les opérations contre les Danois, et après la paix conclue à Lubeck. en 1629, alla commander comme général un corps d'Impériaux en Italie, où il prit Mantoue et fit en même temps un riche butin. Créé alors comte de l'Empire, il prit en 1631 le commandement d'une partie de l'armée que les Suédois venaient de battre à Breitenfeld, couvrit la Bohême et combattit ensuite contre Gustave-Adolphe à Nuremberg et à Lutzen. Ayant été l'un de ceux qui mirent le plus d'acharnement à dénoncer Wallenstein à l'empereur, il obtint après l'assassinat de ce grand capitaine non-sculement sa seigneurie de Priedland, mais encore le commandement en chef des armées impériales. A Nordlingen, Gallas remporta sur le duc Bernard de Saxe-Weimar une victoire qui eut pour résultat de replacer la partie sud-ouest de l'Allemagne sous l'autorité de l'empereur. En 1637 il combattit contre Baner et Wrangel, en Poméranie; mais à la fin de 1638 il se vit contraint de se réfugier en Bohême avec son armée exténuée, et dut alors déposer son commandement.

Malgré le malheur qui s'attachait à ses entreprises et les preuves d'incapacité qu'il venait de donner comme général, il n'en fut pas moins appelé, en 1643, à commander l'armée destinée à opérer contre Torstenson. Ce fut en vain qu'il s'efforça de l'acculer en Holstein, où il l'avait suivi du fond de la Silésie; par une manœuvre habile, Torstenson réussit au contraire à le rejeter sur la rive gauché de l'Elbe, après lui avoir fait essuyer des pertes énormes; et alors Hatzfeld vint le remplacer à la tête de son armée. En 1645, pourtant, ce fut encore lui qu'on donna pour ches aux Impériaux, battus à Iankowitz. Il mourut à Vienne, en 1647. Il avait agrandi sa seigneurie de Friedland par l'acquisition de nombreux domaines en Bohème; et ses descendants s'établi-rent aussi en Silésie. Cependant sa descendance mâle s'éteignit au milieu du dix-huitième siècle; et alors l'héritier de la seigneurie de Friedland, le comte Clam, ajouta à son nom celui de Gallas.

GALLATE, sel résultant de la combinaison de l'acide gallique et d'une base. Les gallates sont insolubles, excepté ceux de potasse, de soude, d'ammoniaque, et ceux à bases végétales. Presque tous les gallates se dissolvent dans les acides forts qui sont capables de former des sels solubles avec leurs oxydes. Ceux de fer se dissolvent non-seulement dans un excès d'acide oxalique, mais encore dans le bioxalate de potasse (sel d'oseille). C'est sur cette propriété qu'est fondé l'usage du sel d'oseille pour enlever les taches d'en cre de dessus le linge. Berzélius admet que dans les gallates neutres la quantité de l'oxyde est à celle de l'acide comme 1 est à 8.

GALLATIN (ALBERT), homme d'État américain, né à Genève, en 1761, venait à peine de terminer ses études, quand, en mars 1780, il courut en Amérique prendre part à la lutte que les habitants des ci-devant colonies anglaises soutenaient pour assurer leur indépendance. Il se distingua tellement dans les rangs de l'armée américaine, d'abord comme simple soldat, qu'on lui confia bientôt le commandement du fort Passamaquoddy. Après la conclusion de la paix, il fut nommé en 1783 professeur de littérature francaise à l'université de Harvard. A quelque temps de là il acheta des terres, d'abord en Virginie, puis en Pensylvanie, où, sur les bords du Monongahela, il s'occupa activement d'agriculture. Sa carrière politique ne date que de l'année 1789, époqueoù il sut appelé à saire partie de la convention chargée de rédiger un projet de constitution pour l'État de Pensylvanie. En 1793 il fut élu membre du sénat des États-

Unis; et lors des troubles qu'on appela l'insurrection de Whisky, il contribua puissamment à rétablir l'ordre. En 1794 ses concitoyens lui donnèrent une preuve flatteuse de l'estime qu'ils lui portaient, en l'élisant le même jour membre de l'assemblée législative dans deux arrondissements électoraux à la fois. En 1801 son ami Jesserson le nomma secrétaire de la trésorerie; et en 1809 Madison lui ayant offert le porteseuille des assaires étrangères, il préséra garder sa spécialité, et n'accepta que le ministère des finances. Quand, en 1813, la Russie offrit sa médiation pour rétablir la paix entre l'Angleterre et les États-Unis, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg; et plus tard, l'Angleterre ayant demandé à traiter directement, il se rendit à Gand, où le traité définitif fut conclu et signé par lui. En 1815 il négocia avec Clay et Adams un traité de commerce avec l'Angleterre; et de 1816 à 1823 il remplit à Paris les fonctions d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire de l'Union. A son retour en Amérique, il refusa un ministère ainsi que la vice-présidence de la république; mais en 1826 il alla encore occuper à Londres le poste d'ambassadeur. Depuis lors il ne remplit plus aucune fonction publique, et à New-York, où il s'était fixé, il ne s'occupa plus que de sciences et de littérature.

Gallatin fut un des orateurs les plus élégants et les plus corrects qu'on ait encore entendus au congrès. Économiste de l'école d'Adam Smith, il parla et écrivit en faveur du principe du libre échange, et resta jusqu'en 1839 président de la banque nationale. Il mourut le 12 août 1849. On a de lui quelques bons ouvrages sur l'histoire de sa patrie adoptive, et il fut président de la Société historique ainsi que de la Société ethnologique des États-Unis. Cette dernière lui est même redevable de sa fondation. Son Memoir on the north-eastern boundary (New-York, 1843), à l'occasion de la discussion soulevée par la question du territoire de l'Orégon, de même que ses écrits sur la guerre avec le Mexique, sont des chefsd'œuvre de sagacité et de lucidité; et ils exercèrent alors une puissante influence sur l'opinion. Dans les vingt dernières années de sa vie, il se livra à une étude toute particulière des antiquités et de l'ethnographie de l'Amérique ; et personne n'acquit une connaissance plus parfaite des différents idiomes des Indiens. Son travail intitulé: Synopsis of the Indian tribes withen the United States and in the British and Russian possessions in North-America, qui sorme le tome II des Transactions and collections of the American. Antequarian Society (Cambridge, 1836), et ses différents articles insérés dans les Transactions de la Société ethnologique (New-York, 1845-1852), sont jusqu'à présent la meilleure autorité à invoquer sur les questions d'archéologie relatives à l'Amérique; en même temps que l'on y trouve la preuve de l'érudition profonde et tout enropéenne de l'an-

GALLE. On désigne sous ce nom des excroissances de formes diverses, qui se développent sur les végétaux, par suite de la piqure d'insectes de différentes familles, mais principalement de celle des Ayménopières, et du genre cynips, de Linné. Toutes les parties des végétaux sont susceptibles d'être attaquées par ces insectes, qui, après avoir percé le tissu du végétal, y déposent leurs œuss, autour desquels se répand le suc de la plante, qui grossit considérablement l'organe piqué et donne lieu à une tumeur quelquefois très-volumineuse. Parmi les nombreuses galles que présentent les différents végétaux, quelques-unes seulement méritent d'être citées. Celle du rosier églantier ou bédégar est de la grosseur d'une pomme, couverte de longs filaments rougeatres, pinnés; on lui attribue des propriétés antiscorbutiques et astringentes. Elle se trouve sur la tige de ce végétal. La galle du hêtre se présente sur les seuilles de cet arbre, sous forme de cônes très-luisants et trèsdurs. La noix de galle est la plus importante de toutes, tant par son emploi en teinture que par son utilité dans la tannerie. C'est une excroissance arrondie, dure, solide, pesante, produite sur les rameaux du quercus infectoria, par le

pique d'un cynips. C'est principalement le bourgeon des jeunes branches que la femelle choisit pour y déposer son œui; le bourgeon, après son développement, ne conserve de sa forme primitive que les aspérités formées par la partie supérieure des écailles soudées. L'œuf éclôt, et la larve devient successivement insecte parfait. A cette époque, il dévore une partie de la substance qui forme sa prison, en perce l'enveloppe et s'échappe; ces noix de galle ainsi percées prennent le nom de galles blanches; elles sont besuccup moins estimées dans le commerce que la galle noire ou verte d'Alep, qui vient aux environs d'Alep en Syrie. La grosseur de cette dernière est celle d'une aveline; elle est compacte, très-pesante et très-astringente, propriétés qu'elle doit à ce qu'on l'a récoltée avant la sortie de l'insecte. La galle de Smyrne est moins estimée que la précédente, parce qu'elle contient plus de galles blanches.

Le quercus robur de Linné présente à la cupule de son gland une excroissance irrégulière, que l'on nomme gallon de Piemont : elle offre au centre d'une enveloppe ligneuse une cavité unique, prenant de l'air par le sommet, contenant une coque blanche, qui a du servir aux métamophoses de l'insecte. La galle ronde de France est entièrement aphérique, dure, assez légère. Sa surface est polie et d'un blanc rougeatre. Elle est produite par le quercus ilex, qui croît dans le midi de la France. On trouve dans les environs Bordeaux une galle nommée pomme de chêne, qui crott sur le chêne tousin. C'est la plus grosse de toutes; elle est produite par le développement monstrueux de l'ovaire, piqué avant la sécondation; elle est spongieuse et devient très-légère par la dessiccation. M. Guibourg a retiré d'une coque blanche, ovale, placée au centre de la galle, l'insecte vivant, lequel recevait de l'air par un conduit très-étroit, qui partait du pédoncule jusqu'à la coque; il pense que ce conduit doit exister dans toutes les autres galles, et surtout dans celle du Levant, qui est très-dure et très-compacte.

GALLE (André), célèbre graveur en médailles, naquit en 1761, à Saint-Étienne. D'abord simple ouvrier dans une fabrique de boutons, il travailla ensuite chez un orsevre de Lyon; et c'est là qu'il sentit s'éveiller en lui le génie de la gravure. Galle se forma sans maître, et ses commencements furent très-remarquables. Sa première médaille fut celle de la Conquête de la haute Egypte, et elle est restée l'une de ses plus belles productions. Il exécuta ensuite celle du Retour d'Égypte, l'Arrivée de Bonaparte à Fréjus, la Bataille de Friedland, le Couronnement de Napoléon, etc. En 1810 il remporta le premier prix du concours que l'Académie des Beaux-Arts avait ouvert pour les meilleurs ouvrages de gravure. Nommé membre de l'Institut, son activité ne se reposa pas un seul jour, et chaque événement glorieux de notre histoire trouva en lui un interprète adroit et inspiré. Le burin de Galle a raconté tous les triomphes du consulat et de l'empire. Il exposa au Salon de 1824 un intéressant cadre de médailles, où figuraient l'Entrée du roi à Paris, La Duchesse d'Angoulème quittant la France, et enfin les effigies de Descartes et de Malesherhes. Depuis 1830 Galle a exécuté la médaille de la Conquête d'Alger (1839), et plus récemment la Translation des cendres de Napoléon: ces œuvres, les dernières qui soient sorties de sa main courageuse, attestent qu'en vieillissant son talent n'avait rien perdu de sa fermeté première. Les médailles de Galle resteront comme des modèles de précision, de netteté et de science. Ce laberieux et patient artiste est mort vers la fin de l'année 1844.

GALLEGOS. On nomme ainsi en Espagne les habitants de la Galice.

GALLES, prêtres de Cybèle, division des cory bantes. A tys, que Cybèle aima, s'étant fait eunuque, Gallus, premier prêtre de cette décase, imita cet exemple, et dans la suite tous les ministres de Cybèle furent de même eunuques. Ovide fait dériver ce nom d'un fleuve de la Phrysie.

nommé Gallus. Lucien a parfaitement ridiculisé ces fantiques, en racontant les cérémonies de leur entrée dans l'ordre. Plutarque se plaint de ce qu'ils ont rendu la poésie des oracles vulgaire et méprisable. Ils conduisaient de bourgade en bourgade l'image de leur déssee, et distribusient des réponses en vers à ceux qui les consultaient, ce qui falsait négliger les oracles rendus sur le trépied. Il leur était permis, très-anciennement, suivant Cicéron, de demander, seuls, l'aumône durant certains jours. Ils avaient un chef, nommé archigalle. Avec un fouet formé d'osseits enfilés dans trois lanières, les galles se fustigeaieut crueilement en l'honneur de la déesse. On peut voir dans Apulée des détails fort curieux sur ces prêtres, qui de son temps étaient déjà tombés dans un grand discrédit.

GALLES (Pays ou Principauté de), en latin Britannie secunda cimbria, en anglais Wales, et autrefois Wallis, principauté jadis indépendante et réunie aujourd'hui au royaume de la Grande-Bretagne, sur la côte occidentie de l'Angleterre proprement dite, est bornée à l'ouest et su nord par la mer d'Irlande, à l'est par les comtés anglais de Chester, de Skrop, de Hereford et de Monmouth, et au sei par le canal de Bristol. Elle comprend une superficie d'esviron 225 myriamètres carrés. Son territoire est travené pa trois chaînes de montagnes, dont le pic le plus élevé est k Snowdon, haut de 1,152 mètres. Les formes abruptes et escarpées de leurs nombreuses ramifications, les vallées profondes qu'elles renferment et qu'arrosent une anultitude de petits lacs et de ruisseaux, des brouillards presque perpétuels et la neige, qui en certains endroits dure jusqu'au mois de juin, donnent à toute cette contrée l'aspect le plus pitto resque, et l'ont sait surnommer la Swisse anglaise. Le dimat sans doute on est apre, mais non pas malsain. Les côtes, bérissées de rochers et fort échancrées, forment un grand nombre de golfes et de promontoires. Les cours d'ess les plus importants sont la Dee, la Cluyd, le Conway, k Tany, la Tave, la Severn, le Wye et l'Uske. Le sol est trèsriche en fer, notamment dans le comté de Clamorgan. On y trouve aussi du cuivre, du plomb, du marbre et de la houille. L'exploitation des mines et la fabrication du ser constituent les principales industries de la population; et la nature du sol favorise d'une manière toute particulière, indépendamment de l'agriculture, l'élève du bétail. Sur les côtes, la pêche, celle des huttres surtout, occupe fructueusement un grand nombre de bras; et secondé par de nombreux canaux, le commerce auquel donne lieu le placement des divers produits du sol est des plus actifs.

Le pays de Galles est divisé, sous le rapport politique, en pays de Galles du sud (South-Wales), et pays de Galles du nord (North-Wales); la première de ces divisions comprend les comtés de Brecknock, de Cardigan, de Caermarthea, de Glamorgan, de Pembroke et de Radnor; la seconde, les comtés d'Anglesey (lle d'), de Caermarvon, de Denbigh, de Flint, de Merioneth et de Montgomery. Le chef-lieu de la principauté est Pembroke. Sa population en 1841 étail de 911 321 habitants, et en 1871 de 1 216 620

de 911,321 habitants, et en 1871 de 1,216,420.

Les habitants primitifs du pays de Galles furent vraisemblablement des Kymrs ou C i m bres. Au temps de la domination romaine, cette contrée portait le nom de Cimeria, et aujourd'hui encore les iudigènes se désignent eux-mêmes par le nom de Cymery. Quant à l'étymologie même du nom de Galles (en anglais Wales), d'où on a fait pour désigner les habitants de cette contrée le mot Gallots (et dans les formes anglo-germaniques, Walen, Waleser, Walliser et aussi Welches), c'est là une question demeurée sans solution. Lorsque, au cinquième siècle de notre ère, les Anglo-Saxons (voyez Angletterra) envahirent la Bretagne, une partie de la population bretonne, qui descendait des Celtes, fuyant devant le glaive des conquérants, se réfogia dans les montagnes et les forêts du pays de Galles, où ces émigrès celtes se confondirent peu à peu avec les inabitants primitifs de la contrée, parmi lesquels dominait l'élément cimbre, pour former une population particulière, qui a con-

servé jusqu'à ce temps-ci, en opposition à l'élément anglais, ses mœurs, son caractère et sa langue propres. Les Gallois de nos jours sont une race d'hommes grossiers, superstitieux, mais énergiques, généreux, bons et hospitaliers. Les classes supérieures ont seules adopté la langue et la civilisation anglaises ; et encore se composent-elles en grande partie d'élé-ments fournis par l'immigration. Aujourd'hui encore, comme jadis, les Gallois célèbrent leurs antiques fêtes nationales, où l'on découvre facilement des traces des antiques croyances du pays, alors que sa religion était celle des druides; et leurs poètes populaires ou bardes se réunissent toujours annuellement pour se disputer le prix dans des joutes poétiques. Par contre, l'instruction populaire y est encore des plus défectueuses, et c'est tout récemment seviement que des écoles y ont été sondées sous l'impulsion donnée par l'élément anglais de la population. La langue des Galleis, qui se compose d'un mélange de mots germains, celtes (galliques) et romains, possède une grammaire et même une littérature.

A l'époque de l'histoire d'Angleterre désignée sous le nom de période anglo-sazonne, il est vraisemblable que les Gallois obéissaient d'abord à un seul et même chef ou prince indépendant, que par la suite ils en reconnurent plusieurs, dont les divisions et les luttes intestines favorisèrent l'invasion étrangère. Déjà le roi anglo-saxon Athelstan (925-941) avait contraint les Gallois à lui payer un tribut, consistant partie en argent et partie en peaux de loup. L'établissement de ce tribut eut à la longue pour résultat l'extermination complète des loups dans l'île entière.

Quand, en l'an 1066, les Normands s'emparèrent de l'Angleterre, les Gallois essayèrent de se sonstraire au joug de ces nouveaux envahisseurs; mais Guillaume le Conquérant entra dans leur pays à la tête d'une armée formidable, et contraignit leurs divers princes ou chefs à reconnaître sa suzeraineté et à lui payer tribut. Pour mettre obstacle à l'invasion du sol anglais par les populations sauvages et guerrières du pays de Galles, le roi Guillaume II institua sur leurs frontières des comtes de Marches, des marchers ou marquis ; et retranchés dans leurs châteaux forts, ceux-ci soumirent peu à peu les diverses parties du territoire, en même temps qu'ils tinrent en respect les chefs ou princes les moins puissants. Mais pendant les guerres civiles qui signalèrent le règne d'Étienne, le dernier roi d'Angleterre de race normande, les princes ou chefs du pays de Galles réussirent à se soustraire presque complétement à l'influence anglaise, et ravagèrent même le sol anglais, à titre d'alliés tantôt du roi, et tantôt de la princesse Mathilde (voyez Plantagener). Enfin, le roi Henri II sut mettre à profit leurs dissensions et leurs luttes intestines pour soumettre de nouveau tout le pays de Galles à la souveraineté anglaise. Le prince Madoc de Powis ou Montgomery, l'ami et le vassal de Henri, ayant été l'objet de mauvais traitements et d'actes d'hostilité de la part de plusieurs autres princes, notamment de la part d'Owen Gwinerth, prince du North-Wales (Galles du nord), appela le roi à son secours. En conséquence, Henri, à la tête d'une armée nombreuse, envahit le pays de Galles, en 1157, vainquit et soumit, non sans peine, Owen, et contraignit l'année suivante les princes possessionnés au sud et moins puissants à reconnaître sa suzeraineté. Mais les Gallois ne supportaient le joug qu'avec impatience; aussi dès 1163, quand Henri II se trouva embarrassé dans une guerre contre la France, Res, prince du South-Wales (Galles méridionale), fit-il irruption en Angleterre; et l'année suivante il ne lui fut pas difficile de déterminer les autres chefs à prendre les armes à son exemple. Henri envoya alors de nombreuses armées dans le pays de Galles ; mais leurs efforts furent impuissants, parce que les Gallois firent alors alliance avec la France. Ce fut seulement sous Édonard I^{er}, qui monta sur le trône d'Angleterre en 1272, qu'on réussit à soumettre complétement ce pays. Llewellyn, alors prince souverain du pays de Galles, avait soutenu, sous le règne de Henri III, le parti de Leicester, et refusait, sous divers prétextes, de venir rendre en personne foi et hommage à Édouard. En conséquence

Édouard entra, en l'année 1277, avec des forces considérables dans le pays de Galles, et forca Liewellyn à implorer la paix et à reconnaître sa suzeraineté ; exemple que durent successivement imiter les autres barons du pays. L'excessive dureté avec laquelle les marchers (marquis) anglais traitaient les populations galloises determina Liewellyn à déployer, en 1282, l'étendard de la révolte; mais il fut battu, et périt au mois de décembre de la même année, dans un engagement avec des troupes anglaises. Son cadavre, retrouvé sur le champ de bataille, fut coupé en quatre quartiers et exposé en sanglant trophée sur les murailles des quatre plus grandes villes d'Angleterre. Il existait une vieille prophétie de Merlin suivant laquelle un prince de Galles devait un jour venir à Londres ceindre la couronne d'argent. Pour réaliser dérisoirement cette prophétie, qui continuait à exercer une puissante influence sur les populations galloises, le vaine our fit age. pendre au sommet de la Tour de Londres la tête du noble insurgé au bout d'une pique et couverte d'une couronne d'argent. Son frère David, qui tenta de continuer à luttet pour l'indépendance de la patrie commune, tomba, au mois d'octobre 1283, entre les mains du roi, et mourut de la main du bourreau, à Shrewsbury.

Le pays de Galles fut alors traité en province conquise. Édouard déclara que la principauté constituerait désormais un sief relevant de la couronne d'Angieterre, et ordonna en outre qu'on y introduisit les lois et les coutumes anglaises. En 1301 le roi concéda sa conquête, à titre de fief relevant de la couronne, à son fils ainé et héritier présomptif, qui prit dès lors le titre de prince de Galles, et qui régna plus tard sous le nom d'Édouard II. C'est depuis cette époque que le prince royal d'Angleterre, quand il est fils ainé du roi régnant, ou s'il vient à mourir, son fils ainé, porte toujours ce titre de prince de Galles, qui cependant ne lui est accordé que quelques mois seulement après sa naissance et toujours par lettres-patentes spéciales. Pour en finir avec l'esprit d'indépendance et de nationalité qui caractérisait les populations galloises, les rois d'Angleterre s'attachèrent à extirper et anéantir la caste des bardes, personnages investis de divers priviléges particuliers, et qui en leur qualité de représentants du génie national continuaient par leurs chants à conserver dans le peuple des souvenirs et des traditions patriotiques et souvent même l'excitaient à se révolter contre ses oppresseurs. Owen Glendower, barde issu d'une ancienne famille de princes gallois, profita des troubles auxquels l'Angie-terre fut en profe sous Henri IV pour lever, en l'an 1400, l'étendard de l'insurrection. Il envahit l'Angleterre et dévasta les possessions du comte de La Marche à la tête d'une bande nombreuse, aux déprédations de laquelle les hommes d'armes de ce seigneur, non plus que les troupes envoyées à son secours par le roi d'Angleterre, ne purent mettre un terme. Ce fut seulement vers la fin du règne d'Henri IV que les Anglais réussirent à faire rentrer le pays de Galles dans le devoir. Les rois suivants instituèrent alors dans les divers districts de la province des seigneurs anglais ou marchers, chargés d'exercer une juridiction particulière et arbitraire, et réprimèrent désormais de la manière la plus sangiante toute tentative de révolte de la part des habitants. Enfin, en 1536, pour mettre un terme à cet état de désordre et achever d'effacer les derniers vestiges de l'antique indépendance de ces contrées, Henri VIII, à la demande du parlement, réunit difinitivement la principauté de Galles à l'Angleterre; et en même temps les populations galloises furent admises à taus les droits, franchises et libertés, garantis à la nation anglaise par sa constitution politique. Consulter, sur les nombreuses antiquités du pays de Galles antérieures à l'époque chrétienne, The Cambrian popular Antiquities de Robert (Londres, 1815).

GALLES (Nouvelle). Voyez Nouvelle Galles.

GALLES (Ile du Prince de). Voyes Poulo-Pinang.

GALLET, né à Paris, vers le commencement du dixhuitième siècle, chansonnier plein d'esprit et de naturel, s'il avait vécu de nos jours, aurait réhabilité la corporation des

épiciers, fort compromise sous le rapport intellectuel par les railleurs de notre époque. Il exerçait en effet cette honorable profession à la pointe Saint-Eustache, et c'est là qu'il recevait Panard, Piron, Collé, dans de joyeux banquets, qui farent l'origine de l'ancien Caveau. Cependant, ayant trop scandaleusement joint à son commerce d'épiceries celui des prêts sur gages, dits à la petite semaine, il fut exclu de l'académie chantante, dont il était le fondateur. Insouciant épicurien, il s'en consola en saisant une chanson de plus, car sa sécondité était trèsgrande en ce genre : ces petites pièces, toutefois, n'ont jamais été recueillies en corps d'ouvrage; mais on en trouve un assez grand nombre dans l'ancien Chansonnier français. Gallet avait aussi composé, en société avec Piron, Panard et Collé, quelques vaudevilles, nommés alors opéras-comiques, entre autres. Le Prêté rendu et La Précaution inutile. Su gaieté, sa facilité d'Improvisation, le faisaient rechercher dans beaucoup de cercles, où l'on était moins sévère que le Caveau sur sa moralité. Ce fut peut-être la cause de sa ruine. Quoiqu'il cût pour faire fortune, comme on vient de le voir, un moyen de plus que ses confrères (en épicerie bien entendu), il paratt que le goût des plaisirs finit par lui faire tellement négliger ses affaires, qu'il fut contraint de faire faillite et de fermer son magasin. Pour échapper aux prises de corps, il se réfugia dans l'enceinte du Temple, qui stait alors un lieu d'asile pour les débiteurs. Et quoique réduit à une situation peu aisée, à défaut de nouvelles dettes, il y fit de nouvelles chansons. On nous a conservé les trois couplets de celle qu'il adressa à Collé, au moment de succomber à sa dernière maladie, en 1757. En voici le dernier, sur un refrain alors en vogue :

Autrefois, presqu'as même instant, J'en aurais pu rimer auteut Que nous reconnaissons d'Apôtres. Aujourd'hui j'abrège, d'autant Qu'à l'église un prêtre m'attend, Accompagné de plusieurs autres.

Aussi, après son décès, fit-on courir dans le monde cette épitaphe laconique:

Ci-git le chansonnier Gallet, Mort en achevant un couplet.

OURRY.

GALLICANE (Église). Lorsque la doctrine du Christ commença à se répandre dans l'univers romain, les Gaules furent de toutes les provinces de l'empire celle où elle s'implanta tout d'abord. Les disciples même des apôtres y vinrent précher la foi, et scellèrent de leur sang leur courageuse et sainte mission. Les premiers martyrs dont on fasse mention sont Gatien, à Tours; Trophime, à Arles; Paul, à Narbonne; Saturnin, à Toulouse; Austremoine, à Clermont ; Martial, à Limoges ; Pothin, à Lyon ; Crescent, à Vienne. Mais comme le sang des martyrs est essentiellement fécond, ces deux dernières villes furent bientôt remplies de fidèles; c'est ce que l'on peut voir dans la lettre authentique des égliscs de Lyon et de Vienne aux fidèles de l'Asie. Saint Irénée, qui mourut martyr de la foi dans les premières années du troisième siècle, ayant à combattre des hérétiques, leur opposa les traditions des églises des Gaules. Toutefois, la nouvelle religion ne se répandit guère d'abord que dans les provinces méridionales de cette contrée. Celles du Nord et de l'Occident languirent plus longtemps dans les ténèbres; cependant, elles-mêmes ne tardèrent pas à accueillir la bonne nouvelle : des évêques pleins de zèle se dévouèrent avec joie à la mission périlleuse de l'enseigner; et déjà vers la fin du quatrième siècle il n'y restait plus qu'un petit nombre de palens, que saint Martin convertità la religion chrétienne. Pour mieux parvenir au but qu'ils se proposaient, les apôtres des Gaules formèrent divers établissements monastiques, d'où la religion chrétienne devait s'étendre au loin, comme d'un centre rayonnant. Saint Martin fut le premier qui, l'an 360, fonda pres de Poitiers le monastère de Ligné, et plus tard, en

372, celui de Marmoutier. En 390 saint Honorat Geva celui de Lérins.

Mais tout leur zèle ne put empêcher que l'arianisme ne vint à son tour envahir la Gaule : cette doctrine n'y fit cepeadant point d'abord de sérieux progrès. S'il y eut des ariess dans ce pays, ce ne fut que plus tard, lors de l'invasion des barbares, au cinquième siècle. Bientôt les Francs, coaduits par Clovis, se jetèrent sur cette région ; en y pénétrant, ils étaient paiens ; mais Clovis ayant, par une favour céleste, remporté une grande victoire, se fit chrétien avec la plus grande partie de son armée. Les Gaulois orthodoxes, voyant un jeune prince chrétien, se soumirent à son pouvoir, et, au lieu de le combattre, l'aidèrent dans sa conquête. Ils se plaignirent à lui des cruautés des Wisigoths ariens : Clovis ne tarda pas à les combattre, les vainquit entièrement et les obligea à se rejeter sun l'Espagne. Ce fut de cette manière que notre France fut délivrée du schisme d'Arius, de sorte que les traditions orthodoxes ne purent s'y altérer, ets'y conservèrent à l'abri de tout contact impur. Il est boa de remarquer en passant combien, à cette époque de dé-sordre et de barbarie, les évêques de France furent utiles à la nation, combien ils contribuèrent à adoucir les mosurs de ces peuplades du Nord, qui conservaient encore toute la fé-rocité de leur caractère. Les prélats, comme les dépositaires des traditions, comme les hommes les ples éclairés de l'é-poque, furent introduits dans les conseils des princes, et occupèrent la plus grande partie des charges de l'État. Ils avaient la haute direction dans les assemblées nationales, et ne furent guère inquiétés par les hérésies qui tourmentaiest la chrétienté au dehors ; jusqu'au onzième siècle, ils n'eurent à s'occuper dans leurs conciles que d'affaires d'administration intérieure; ils cherchèrent à réprimer la simonie, les brigandages des seigneurs, l'incontinence des clercs, etc., et à protéger le faible contre le fort.

Mais en 1047 Bérenger, ayant publié ses erreurs sur l'Eucharistie, fut condamné, non-seulement à Rome, mais aussi dans plusieurs conciles tenus en France. A l'hérésie de Bérenger succéda celle de Roscelin, qui faisait trois dieux des trois personnes de la sainte Trinité. Roscelin, condamné dans un concile tenu à Soissons en 1092, abjura son erreur. Nous ne parlerons pas des hérésies semi-théologiques, semi-politiques d'Arnaud de Brescia, de Pierre Valdo, d'Abélard, de Gilbert de la Porée, qui pendant le douzième siècle agitèrent l'Église et l'Europe, et qui furent si bien combattues par saint Bernard, Pierre le Vénérable, Hildebert, évêque du Mans, et Pierre Lombard. Nous passerons aussi sur celles des Albigeois et des Vaudois, qui, au treizième siècle, occasionnèrent tant de troubles en France et exe tèrent des rigueurs que nous sommes lois d'annrouver.

L'Egliss gailicans ne sut plus inquiétée par l'hérésie jusqu'au commencement du seixième siècle, époque désastreuse pour l'Europe, où se répandirent avec une rapidité prodigieuse les doctrines de Luther et de Calvin; tout le monde sait que la doctrine de la résorme, condamnée au concile de Trente, sournit aux souverains de l'Europe l'occasion de déployer leur zèle pour la soi catholique. Au dix-septième siècle, il y eut non pas une hérésie, mais des disputes sur la grâce et des discussions sur le quiétisme qui ne surent pas de longue durée.

Dans le principe de l'établissement de la religion chrétienne, il s'était établi des chants, des rites et des coutumes dissernées dans la liturgie des dissernts pays, et c'est ce qui arriva aussi dans les Gaules. Il y eut jusqu'à Charlemagne un chant gallican, une messe gallicane, qui n'étaient pas les mêmes que le chant et l'office grégoriens, suivis à Rome, et que Charlemagne sit adopter aux églises de France; il n'est donc pas étonnant qu'il existât en France des coutumes, des mœurs, des constitutions propres à l'Église de ce pays, coutumes qu'elle conservait par tradition, et auxquelles on a donné le nom de libertés gallicanes; c'est là un fait contre lequel on ne saurait élever aucun doute. Nous ne

GALLICANE

pouvens détailler ici les coutumes qui font ses priviléges; nous dirons sommairement qu'elles consistaient à reconnaître l'autorité des papes quant au spirituel seulement, et
leur infaillibilité dans les questions décidées par eux et par
les conciles de la même manière, à reconnaître les souverains
du royaume comme chefs temporels, et à leur prêter serment de fidélité. Les évêques des Gaules, ayant assisté à la
fondation de la monarchie française et participé au pouvoir, s'étaient accoutumés à respecter l'autorité temporelle. Éloignés de la cour de Rome, ils ne s'étaient nullement mélés
aux différends des papes avec les empereurs, et dans cette
grande lutte ils n'avaient ni approuvé ni désapprouvé les
actes des souverains pontifés.

Jusqu'à Grégoire VIII, les papes, quoique affichant maintes fois des prétentions exagérées, n'avaient cependant pas osé mettre leur autorité au-dessus de l'autorité de tous; Grégoire imagina de soumettre l'autorité temporelle à l'autorité spirituelle, et d'arriver ainsi à la monarchie universelle. Plus tard, lorsque Grégoire IX, après avoir déclaré l'empereur Frédérie déchu de son royaume, vint engager saint Louis à s'armer contre lui, offrant à son frère Robert le trône qu'il rendait vacant, ce saint roi rejeta les osses du pontise; et les grands du royaume, parmi lesquels se trouvaient grand nombre d'évêques, et qui formaient ses conseils, ne cachèrent pas l'indignation que leur inspirait une telle conduite. Il est donc certain que, quoique ne l'ayant pas déclaré formellement, le clergé de France ne reconnaissait pas au pape le pouvoir de disposer à son gré des royaumes, et qu'il faisait une distinction bien positive du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. On connaît les différends de queiques rois de France avec les papes et la manière dont ils se sont terminés.

La monarchie française n'a été constituée d'une manière définitive et absolue que sous Louis XIV. C'est alors que, libre d'entraves, elle a considéré sa puissance, et que, sentant sa force et son droit, elle a voulu l'établir d'une manière définitive en rejetant la prétention de Grégoire VII, que de droit divin les souverains pontifes sont monarques de tous les monarques de la terre. Louis XIV profita des troubles qui avaient éclaté à l'occasion de la régale, pour faire déclarer ses droits immuables par les évêques de France. La régale était un droit féodal, que les rois avaient sur certains évêchés qui venaient à vaquer. Tant que durait la vacance du siège, ils en percevaient les revenus; et ils étaient aptes de plus, d'après le droit de régale, à conférer, sans que les pourvus eussent besoin d'institution canonique, tous les bénéfices, excepté les cures qui pouvaient être à la nomination des archevêques et évêques. Ce droit de régale, contre lequel s'étaient souvent élevées les plaintes des évêques, existait depuis des siècles : c'était une suite de ce principe de droit féodal, qu'à la mort du vassal le fief re-tourne au seigneur. Mais il n'y avait que certains aiéges qui sussent assujettis à ce droit; ce qui les saisait se plaindre. Louis XIV jugea à propos d'y soumettre tous les évêchés et archevêchés de France ; il signa deux déclarations , l'une de 1673, et l'autre de 1675, portant que toutes les églises du royaume sont sujettes à la régale, et que les archevêques et évêques qui n'ont pas fait enregistrer leur serment le feront dans deux mois. Le clergé ne s'opposa pas à ces déclarations; il n'y out que doux prélats, l'évêque d'Alais et celui de Pamiers, qui protestèrent, publièrent des man-dements contre les déclarations royales, et s'adrossèrent directement au pape. Le souverain pontise prit sait et cause pour les dissidents, et envoya à Louis XIV trois brefs dans lesquels il blămait sa conduite, disant qu'il avait excédé ses pouvoirs, et le menaçant d'en venir à des moyens extrêmes s'il persistait dans ses déclarations. Cette résistance des évêques, soutenus par le pape, donna lieu à quelques troubles. On ne voyait, dit la Collection des procès-verbaux des assemblées du clergé, d'un côté qu'excommunications lancées pour soutenir les définitions du concile général (celui le Lyon, sur lequel s'appuyait le pape), de l'autre que proscriptions de biens, exils, emprisonnements, condamnations même à mort, pour soutenir ce que l'on prétendait les droits de la couronne. La plus grande confusion régnait surtout dans le diocèse de Pamiers: tout le chapitre était dissipé; plus de quatre-vingts curés emprisonnés, ou obligés de se cacher; on voyait grands-vicaires contre grands-vicaires, le siége épiscopal vacant; le père Cerle, grand-vicaire nommé par le chapitre, fut condamné à mort par le parlement de Toulouse. »

Louis XIV, qui croyait à juste titre avoir fait assez pour l'Église, fut outré des brefs du pape et des troubles qu'ils fomentaient dans son royaume. Il ordonna aux évêques qui se trouvaient à Paris de se réunir chez l'archevêque de cette ville pour y délibérer sur les brefs du pontife; mais, après de longues discussions, l'archevêque de Paris, craignant qu'on n'attribuât à l'influence de la cour les décisions qu'ils pourraient prendre, demandal à Louis XIV la permission de convoquer pour l'année suivante une assemblée générale de tout le clergé du royaume : le roi y consentit. En conséquence, les provinces envoyèrent des députés, et l'assemblée s'ouvrit au mois de mars. Ce fut dans cette réunion que le cardinal de Lorraine, un des principaux ornements du siége romain, s'exprima dans ces termes, que nous nous plaisons à opposer aux adversaires des libertés de l'Église gallicane : « Je ne puis nier que je suis Français, nourri en l'université de Paris, en laquelle on tient l'autorité du concile par-dessus le pape, et sont censurés comme hérétiques ceux qui tiennent le contraire : qu'en France, on tient le concile de Constance pour général dans toutes ses parties, et que pour ce l'on fera plutôt mourir les Français que d'aller au contraire. »

Dans cette célèbre assemblée, Bossuet, chargé de formuler les doctrines de l'Église gallicane, lut, à la séance du 19 mars 1682, une déclaration en latin qui établit solennellement « que l'Église doit être régle par les canons; que saint Pierre et ses successeurs, que toute l'Église même n'a reçu de puissance de Dieu que sur les choses spirituelles; que les règles, les mœurs et les constitutions reçues dans le royaume doivent être maintenues et les bornes posées par nos pères demeurer inébranlables; que les décrets et le jugement du pape ne sont point irréformables, à moins que le consentement de l'Église n'intervienne; que c'est en cela que consistent nos libertés, auxquelles il n'est permis à personne de déroger. » (Voyez Déclaration du Clergé de France.)

Telle est la substance des quatre articles et de la désense publiée par Bossuet, l'âme de cette illustre assemblée. Tout y est empreint de cette gravité antique qui annonce la majesté des canons inspirés par Dieu et consacrés par le respect universel du mondo. Cette déclaration fut adressée par l'assemblée à tous les évêques du royaume, avec une circulaire pour les engager à faire professer cette doctrine dans leurs diocèses et à ne point permettre qu'aucune autre y fût enseignée. Louis XIV, par un édit enregistré au parle-ment le 23 mars 1682, ordonna que la déclaration du clergé de France serait enregistrée dans toutes les cours de parlement, bailliages, sénéchaussées, universités, facultés de théologie et de droit canon ; qu'il n'y aurait désormais que cette doctrine-là d'enseignée dans les universités; qu'un professeur en serait spécialement chargé, et que l'on ne pourrait être licencié si l'on n'avait soutenu cette doctrine dans l'une de ses thèses publiques. L'assemblée adressa également cette déclaration au pape Innocent XI, avec une lettre explicative rédigée par Bossuet. Le pape cassa et annula la délibération prise par les évêques gallicans; il leur répondit une longue lettre pour leur prouver qu'ils se trompaient et les engager à reconnaître leur erreur. Mais ceux-ci persistèrent dans leur déclaration, et, après plusieurs années de dis-cussion, la chose en resta là. Le grand roi était satisfait, et ne s'inquiétait pas de la cour de Rome. Le saint-père, de son côté, pouvait voir aisément que les temps étaient changés, et qu'il ne lui serait plus permis de tenter ce qu'avait fait autrefois Grégoire VII. Il se tut : assez de douleurs avaient accablé l'Église pour qu'elle ne songest pas à courir au-devant de nouvelles épreuves. Peut-être bien aussi les noms de Louis XIV et de Bossuet, la supériorité de l'intelligence et de la force, évitèrent-ils à la catholicité de nouveaux malheurs. La déclaration de 1652 demeura comme le code de l'Église gallicane, contre laquelle les petites passions ultramontaines se sont toujours mais en vain déchainées.

GALLICANES (Libertés). Voyez GALLICANE (Église). GALLICANISME, doctrine de ceux qui défendent les libertés de l'Église gallicane, par opposition à l'ultramontanisme, qui se montre entièrement dévoué aux volontés du saint-siège.

GALLICIE GALICIE ou (en allemand Galisien), province de la monarchie autrichienne, comprenant aujour d'hui les royaumes de Gallicie et de Lodomérie, avec les duchés d'Auschwitz et de Zator, et le grand-duché de Cracovie. Elle confine au nord à la Pologne et à la Russie, à l'est à la Russie, au sud à la Bukowine et à la Hongrie, à l'ouest à la Silésie, et contient une superficie de 10,347 kilomètres carrés, dont 166 appartiennent au grand-duché de Cracovie, qui a été placé en 1846 sous la domination de l'Autriche. Ce pays est une haute terrasse, située au pied septentrional des monts Carpathes, et qui s'étend au sud en décrivant un grand arc depuis les frontières de la Silésie jusqu'à celles de la Transylvanie. Après une région montagneuse qui pénètre dans l'intérieur des terres jusqu'à une profondeur de 4 à 5 myriamètres, il présente une fertile région moyenne, onduleusement entrecoupée de collines, qui parfois arrive à former des plateaux et parfois aussi, près des fleuves, dégénère en plaines sablonneuses ou marécageuses. La partie septentrionale notamment n'est guère qu'une immense plaine, interrompue seulement ça et là. La Gallicie compte un grand nombre de cours d'eau importants, qui à l'ouest appartiennent au bassin de la Vistule, et à l'est à ceux du Danube et du Dniestr. La Vistule, qui devient navigable près de Cracovie, recoit les eaux de la Biala, de la Sola, de la Skawa, de la Skawina, de la Raba, du Dujanec, de la Wysloka venant du plateau des Carpathes, et de la San venant du plateau de Lemberg. Le Dniestr, qui prend sa source dans l'une des ramifications que les Carpathes envoient en Gallicie, reçoit de fort petites rivières, par exemple, sur sa rive droite, le Stry, la Swika et la Bistriza; et sur sa rive gauche, le Sered, près des frontières de Russie, le Podhorze, et atteint ensuite le territoire russe. Le Pruth, l'un des affluents du Danube, ne tarde point à abandonner ce pays. La Gallicie ne possède point de grands lacs. De toutes les parties de la monarchie autrichienne, c'est celle dont le climat est le plus rude; et les hivers où le froid atteint jusqu'à 28° Réaumur ne sont pas rares. Cependant, et en dépit des nombreuses régions sabionneuses ou marécageuses qu'il renferme, ce pays est au total très-fertile et fournit à l'exportation des céréales, encore bien que l'agriculture soit loin d'y avoir pris tout le développement dont elle serait susceptible. On y cultive sur une assez large échelle le chanvre et le lin, le tabac, le houblon, êtc. La richesse forestière de la province est importante, quoiqu'au nord les forêts soient fort éclaircies, tandis que dans les Carpathes d'immenses quantités de bois pourrissent sur pied. En ce qui est du règne animal, la Gallicie produit surtout du gros bétail, et dans des proportions suffisantes pour qu'il y ait lieu à exportation, quoique l'on ne donne pas partout assez de soins à l'amélioration des races; puis des chevaux, qui se distinguent pas de bonnes qualités, et des moutons, dont on a dans ces derniers temps beaucoup amélioré l'espèce. Les abeilles, tant sauvages que domestiques, et dont l'éducation est une industrie très-répandue, surtout sur les frontières de l'est, produisent assez de miel et de cire pour constituer d'importants articles de commerce. La chasse, dans les montagnes surtout, ne laisse pas que d'être assez productive. Les ours et les loups, ainsi que les castors qu'on

y rencontrait autrefois en grand nombre, sont deven aujourd'hui fort rares. La pêche donne des produits d'au certaine importance. Une espèce de kermès qu'on rencontre aux mois de mai et de juin sur les racines de certaines plantes vivaces, telles que la fleur de Saint-Jean, fournit ce qu'on appelle la cochenille de Pologne. Sauf une gran quantité de terres et de pierres dont l'industrie sait tirer he parti, le règne minéral offre peu de ressources ; toutefeis h richesse de la province en sel est d'une importance extreme: ou le tire, soit des puissantes couches de sei gemme situées sur le versant nord des Carpathes, notamment des célèbres mines de Bochnia et de Wieliczka, soit de nombreues sources salées. Dans quelque localités on recueille et on di tille en napthe la pétrole qui découle aux approches des couches de sel. Les sources minérales sont très-nombreuses. mais fort peu utilisées. Ainsi on ne peut guère citer qu celle de Krynica, de Lubieni et de Krzeszowice (eaux suifareuses), d'Iwoniec (riches en iode et en brôme), et de Wielicza (eaux gazeuses).

On compte en Gallicie 5,444.689 habitants (1869), de 140,700 pour le grand duché de Cracovie. Ils sont pour la plupart d'origine slave, et catholiques. Les Ruthènes (Rusniaques), qui sont les habitants primitifs du pays et forment une masse compacte dans le district de Ruthes, c'est-à-dire dans ce qu'on appelait autrefois les douse cercles orientaux de la Gallicie, forment la race la plus nombreuse. Les Polonais, au nombre d'environ deux milions, habitent surtout les villes de Lemberg et de Cracovie et leurs environs; dans les Carpathes occidentaux, on les appelle Gorales, c'est-à-dire habitants des montages. et dans les versants nord-est de la montagne, Gorales orientaux ou Houzoules, c'est-à-dire nomades, par opposition aux Masouraks ou habitants des plaines. Indépesdamment de ces Slaves, on rencontre en Gallicie des Allemands, des Arméniens, des Juiss et des Karaltes, des Bhémiens, etc. En ce qui touche la religion, on comptait en 1869, en Gallicie, 2,509,015 catholiques romains (Polonais de race, et relevant d'un archevêque dont le siège est à Lemberg et qui a pour suffragants les évêques de Cracovie, de Przemysl et de Tarnow) et Arméniens (relevant d'un archevêque siegeant à Lemberg), 2,315,782 Grecs unis, appartenant à la population ruthène ou rusniaque, relevant d'un archevêque dont le siège est à Lemberg et d'un évêque résidant à Przemysi, 33,992 protestants, placés sous l'autorité d'un surintendant ecclésiastique résidant à Lemberg, et plus de 576,000 juifs, placés sous l'autorité d'un grand-rabbin résidant à Lemberg. La propriété foncière repose presque tout entière entre les mains de la noblesse polonaise. La bourgeoisie, par suite de la préponderance commerciale qu'exercent les juifs, est réduite à un rôle presque aussi obscur et infime que celui du paysan. Celui-ci a cessé d'être serf; mais il se trouve souvent dans l'impossibilité de payer son fermage autrement que par son travail personnel, c'est-à-dire en corvées.

Quant aux éléments civilisateurs, on doit reconnaître que l'industrie a fait dans ces derniers temps de remarquables progrès; mais elle manque toujours d'ouvriers capables, et les grandes entreprises industrielles sont défaut. Le filame et le tissage du lin et du chanvre sont assez répandus ; aussi le pays produit-il de grandes quantités de grosses toiles et de toiles mi-fines, qui en raison de la modicité de leur priz trouvent des débouchés à l'étranger. Le tissage du coton et la fabrication des draps donnent lieu à des produits moins importants; la tannerie et la fabrication des cuirs sont à cet égard dans des conditions plus favorables. La distillation des caux-de-vie de grains se fait sur une large échelle. Les articles de bijouterie fausse que fabriquent les juiss de Rzeszow sont en grand renom et font l'objet d'un important commerce de colportage. La production des pierres à seu qui jadis livrait chaque année à la consommation au delà de 200 millions de pierres à seu et qui en sournissait toute l'Autriche, une partie de la Pologne, la Prusse, etc., a beaucoup dis

GALLICIE 108

mais ne laisse pas que d'être encore considérable. Le commerce, jusqu'à présent peu actif, commence cependant à prendre quelques développements depuis qu'en 1850 on a supprimé la ligne de deuanes qui existait à la frontière de Hongrie. Les principaux articles en sont le sel, le bois, la potasse, le bétail, les grains, les toiles. Le commerce d'expédition et de transit qui se fait à Brody pour la Russie, la Pologne, la Moldavie et la Valachie, est trèsconsidérable. Les routes de la Gallicie sont parfaitement construites et entretenues; et tout récemment l'établissement du chemin de fer reliant la haute Silésie à Cracovie a encore ajouté à la facilité des communications. La plupart des cours d'eaux sont navigables on flottables. Depuis peu la navigation à vapeur a été étendue sur la Vistule jjusqu'à Cracovie, de même qu'on l'a introduite sur le Dujanec et sur la San; et on s'occupe en ce moment de régulariser le cours du Dniestr. La Gallicie possède donc, comme on voit, toutes les conditions d'un développement grandiose : ce qui lui manque encore, ce sont les deux plus puissants leviers de toute civilisation; l'esprit de travail et l'esprit d'entre-prise. La culture intellectuelle laisse aussi beaucoup a désirer. En fait de sociétés ou de collections scientifiques, les plus importantes sont à Lemberg et à Cracovie, où se trouvent aussi les deux universités qui existent dans le pays. En 1869, la Gallicie possédait en outre 22 gymnases ou colléges, mais seulement 2,815 écoles primaires : ce qui donne à peine une école pour deux villages.

Jusque dans ces derniers temps, la Gallicie avait été divisée en 19 cercles, parmi lesquels la Bukowine formait le cercle de Czernowitz, et auxquels on ajouta, en 1846, Cracovie et son territoire. Mais la constitution donnée à l'empire en 1849 en sépara la Bukowine à titre de domaine spécial de la conronne (kronland). Les divisions administratives ont été plusieurs fois remaniées : en 1849, on établit en Gallicie trois cercles de régence, subdivisés chacun en un certain nombre de capitaineries; en 1860, elle fut partagée en deux régences. Depuis 1867, cette province est placee sous la direction d'un gouverneur, qui l'administre avec le concours d'un lieutenant impérial et de 74 commissaires de district. Dans les villes de Lemberg, de Cracovie et de Stanislawow, résident les 3 cours superieures, auxquelles ressortissent 8 cours d'appel et 201 tribunaux de cercle, dont 27 fonctionnant comme tribunsux decollège d'arrondissement. La cour suprême de Stanislawow fonctionne aussipour la Bukowine.

La représentation provinciale a subi également de nombreuses vicissitudes, dont la cause principale réside dans la constitution factice de l'empire d'Autriche. En 1849, on donna à la Gallicie, au lieu de diète, trois curies correspondant aux trois cercles de régence, et investies du droit de choisir les membres d'un conseil provincial, dont les attributions étaient fort limitées. A la fin de 1851, ces simulacreside représentation furent abolis. Le 4 fevrier 1861, on octroya à la Gallicie une diète nationale, composée de députés de droit et de députés élus; les premiers sont au nombre de 9, dont 3 archevêques, 4 évêques et 2 recteurs d'université; les seconds comprennent 44 grands propriétaires, 23 représentants des villes, du commerce et de l'industrie, et 74 élus par les communes rurales. Le président de la diète est au choix de l'empereur; la législature dure six ans. La diète choisit dans son sein 38 membres, qui vont siéger dans le conseil de l'empire (Reichsrath). D'après la constitution de 1867, la Gallicie doit fournir, pour son contingent militaire, 12 régiments d'infanterie, 8 de cuirassiers, 6 de lanciers, et 2 bataillons de chasseurs

L'allemand a eté pendant longtemps la langue officielle et administrative du pays; on l'employait dans les diètes et dans l'enseignement religieux. Tout fonctionnaire public était tenu de la connaître. Sur les réclamations constantes des différentes assemblées, cet état de choses a pris fin en 1868: le gouvernement rendit la langue polonaise offi-

cielle dans presque toutes les branches de l'administration, et dans les deux universités.

La Gallicie, qui tire son nom de l'ancienne ville et forteresse de Halicz, située sur les rives du Duiestr, et dont les habitants slaves aborigènes, les Ruthènes ou Rusniaques, entretenaient dès le neuvième siècle des rapports politiques et religioux avec les empereurs de Byzance, de même qu'ils avaient des relations commerciales fort étendues et qu'ils obéissaient à des princes indigènes de la race de Chrowat, fut conquise vers la fin du neuvième siècle par les Russes de Kief. La partie occidentale dépendait déjà, il est vrai, de la Pologne; mais elle avait aussi ses souverains particuliers, à l'extinction de la race desquels le roi de Pologne Casimir s'empara de cette partie de la Ruthénie ou Prusse-rouge et y introduisit la constitution polonaise. Déjà d'ailleurs la partie de cette contrée située plus à l'est, le long des rives du Dniester, etc., avait été enlevée aux Polonais par les Russes au onzième siècle. Elle ne tarda pas cependant à s'affranchir de tous rapports tant avec la Pologne qu'avec Kief; et il se forma sous la protection des Hongrois diverses principautés indépendantes, notamment à Wladimir (1078), à Przemys (1094), à Terebowl (1097), ensuite à Halicz (1123) sous le prince hongreis Boris lui-même; principauté qui s'agrandit aux dépens des autres, et qui demeura sous la suzerainete de la Hongrie jusqu'en 1230. Érigée en royaume à partir du commencement du treizième siècle, réunie à la Lithuanie vers le milieu du même siècle, la Gallicie et Wladimir (Lodomérie) furent adjoints en 1311 à la grande principauté de Moscon. Mais en 1340 le roi de Pologne Casimir III en prit de nouveau possession, en même temps que le roi de Hongrie lui faisait abandon de tous ses droits et prétentions, tandis que Wladimir était donné pour prix de la Lithuanie. Le roi de Hongrie Louis le Grand ayant de nouveau conquis ce pays, il fit encore une fois retour à la Pologne, en 1382, à la suite du mariage d'Hedwige, fille de Louis; et il continua de faire partie de ce royaume jusqu'en 1773. Lors de ce premier partage de la Pologne, la Gallicie, avec diverses parcelles qui avaient dépendu jusque alors de la petite Pologne, fut adjugée à l'Autriche sous le titre de royaume de Gallicie et de Loudomérie ou Lodomérie, que l'impératrice Marie-Thérèse avait créé dès 1769; et en 1786 cette puissance y ajouta la Bukowine, devenue autrichienne depuis 1777. Quand, à l'époque du dernier partage de la Pologne, en 1795, l'Autriche acquit de nouveaux territoires en Pologne (602 myriamètres carrés, avec une population de 1,307,000 ames), ils furent désignés sous le nom de Nouvelle Gallicie ou Gallicie orientale, tandis que ses premières acquisitions recevaient celui de Vieille Gallicie ou Gallicie occidentale. Depuis, la chancellerie autrichienne adopta la dénomination de Gallicie et Ludomérie.

Aux termes de la paix de Vienne de 1809, l'Autriche dut faire abandon à Napoléon de la Gallicie occidentale avec Cracovie et la partie du territoire dépendant de cette ville située sur la rive droite de la Vistule, ainsi que le cercle de Zamosc en Gallicie orientale (formant ensemble une superficie de 640 myr. carrés, avec 1,470,000 habitants); et le conquérant réunit le tout au duché de Varsovie. En même temps, l'Autriche céda à la Russie 115 myriamètres carrés de la Gallicie orientale avec 400,000 habitants. La paix de Paris laissa la Gallicie occidentale au royaume de Pologne, mais rendit à l'Autriche la partie de la Gallicie orientale qu'elle avait cédée à la Russie. Toutefois, en vertu d'une décision du congrès de Vienne, une partie de la Gallicie orientale fut érigée en république de Cracovie; mais ce dernier débris de la Pologne finit par disparaître dans l'empire d'Autriche (6 novembre 1846). La politique de l'Autriche en Gallicie a toujours eu le caractère d'une lutte opiniatre contre les tendances à l'autonomie. Courbée sous un joug despotique jusqu'en 1860, cette province n'a recouvré quelque indépendance qu'à cette époque; elle vit même la politique fédéraliste qu'elle soutenait introduite dans le gouvernement par un de ses députés, le comte

Goluchowski, qui occupa le ministère d'Etat du 20 octobre au 13 décembre 1860. Bien que la politique opposée ent repris le dessus, un édit du 26 février 1861 octroya une diète particulière de 150 membres à la Gallicie. Le soulèvement des Polonais, en 1863, rencontra beaucoup de sympathie et un concours de tous les instants; mais l'insurrection vaincue, l'Autriche mit la Gallicie en état de siège. La constitution de 1867 n'apporta point de changements favorables aux aspirations de ce pays, qui ont sans cesse été étouffées par le parti hongrois.

GALLICISME. On entend par ce mot certaines tournures ou locutions propres à notre langue, et dont il est quelquesois assez difficile de rendre compte par les règles de la syntaxe. Telle est cette expression : vous avez beau vous tourmenter. Qu'est-ce que c'est qu'avoir beau? traduisezca littéralement en latin, en italien, en anglais, vous n'obtiendrez que des barbarismes, et, qui pis est, des non-sens. Il y a précisément là un idiotisme de notre langue, un gallicisme. Il serait impossible de nombrer ces formes particulières : citons seulement Ce placé devant le verbe être : c'est moi, c'est toi, c'est nous, c'est vous, ce sont eux; De, du, de la, des, pris, non pas comme indiquant le rapport qu'exprime ordinairement la proposition de, ou répondant au génitif latin, mais dans un sens partitif : donnez-moi du pain; Que, dans une multitude de locations : Il ne dit que des sottises; je n'irai pas là que tout ne soit prét; Quelque.... que, quel que, tout.... que, employés pour exprimer la supposition générale de toutes les choses d'une même espèce, ou de toutes les modifications ou manières d'être de cette chose: Quelques droits que vous ayez; quelles que soient vos richesses; toute belle que vous étes, etc., et de même : qui que vous soyez, quoi que vous fassiez; Laisser, pris dans le sens de permettre : laisses faire, laissez passer; Aller, devoir, avoir, venir de, pris pour exprimer des temps dans nos verbes : je vais chanter : c'est un futur prochain; je dois chanter: c'est un futur indéterminé; j'ai chanté : c'est un passé indéterminé; je viens de chanter : c'est un passé prochain, etc., etc; les impersonnels il est et surtout il y a : il est des êtres bien dégradés, il y a des gens bien peu délicats.

Bernard Julium.

GALLIEN (PUBLIUS LICINIUS EGNATIUS), empereur romain, fils de Valérien, naquit l'an 233 de J.-C. En 253 son père l'associa à l'empire. Quand Valérien eut été fait prisonnier par Sapor, il régna seul. Au lieu de songer à délivrer son père, Gallien s'abandonna dans Rome à la débauche et à la cruanté. Pendant ce temps-là les Germains, les Goths, les Sarmates, les Francs, les Marcomans, les Cattes franchissaient les Alpes et menaçaient l'Italie. Comme il fallait résister avec force à l'ennemi qui se présentait de toutes parts, et que les soldats savaient bien que Gallien en était incapable, chaque armée nomma un empereur, qui était presque toujours son général. Il y en ent bientôt trente élus à la fois par les armées romaines. L'histoire a appelé cette époque d'anarchie militaire l'époque des trente tyrans. Plusieurs justifièrent cette dénomination par leurs cruautés; quelques-uns cependant furent très-utiles à l'État et repoussèrent les barbares qui menacaient de le détruire. Mais Gallien, loin de chercher à imiter ses compétiteurs en combattant vaillamment, oubliait dans les loisirs de la débauche qu'on était empereur sans doute pour quelque chose; il laissait à d'autres le soin de maintenir l'honneur du nom romain. Odénat, prince de Palmyre, en releva la gloire en Orient, en battant Sapor comme allié des Romains. Soit crainte, soit reconnaissance, Gallien jugea à propos de se l'adjoindre à l'empire en le déclarant César. Quelque temps après, Auréole, qu'il avait également revôtu de la pourpre impériale, marcha sur l'Italie pour le déposer. Gallien alors sembla se réveiller de sa longue apathie : il quitta aussitôt Rome, et se rendit en toute hâte sur Milan, qu'il assiégea. Il périt à ce siège, sans qu'on sache bien exactement de quelle facon (268).

GALLINACÉS, ordre de la classe des oiseaux, ayan pour type le coq domestique. Les gallinacés ont pour caractères principaux : Bec moins long que la tête, mandibale supérieure voûtée, recouvrant l'inférieure, et portant à a base une cire dans laquelle sont percées les narines, que recouvre une écaille cartilagineuse. Leur vol est lourd et embarrassé, à cause de la forme concave et de la brièveié de leurs ailes et aussi de la conformation particulière de leur sternum. Emplumées jusqu'au talon, leurs jambes, médiscrement longues, sont soutenues par des tarses robusts terminés en avant par trois doigts bordés d'une courte menbrane. Dans les genres où il existe un pouce, il est libre et porte en entier sur le sol.

L'ordre des gallinacés renferme les genres hocco, paon, éperonnier, dindon, pintade, coq, 'aisan, argu, coq de bruyère, perdrix, caille, colin, fran-

colin, pigeon, etc.
GALLINETTE. Voyez CLAVAIRB.

GALLINSECTES, famille d'insectes hémiptères, de la section des homoptères, et auxquels Latreille assigne les caractères suivants: Un article aux tarses, avec un seul crochet au bout; le mâle, dépourvu de bec, n'a que deux ailes, qui se recouvrent horizontalement sur le corps ; son abdomen est terminé par deux soies. La femelle est sans ailes et munie d'un bec. Les antennes sont en forme de fil ou de soie, le plus souvent de onze articles. Cette famille a pour principal genre la cochenille.

Le mot gallinsectes vient par contraction de galle-insectes, parce que ces insectes, se mouvant très-difficilement, par suite de la brièveté de leurs pattes, ressemblent aux excroissances végétales qu'on nomme galles.

D' SAUCEROTTE.

GALLIONISME. Junius Gallio, frère de Séabque, était proconsul en Achaie lorsque les Juifs lui amenèrest saint Paul pour le faire condamner. Esprit supérieur, Gallion ne voulut pas servir les baines religieuses des Juifs , et refusa de se mêler de cette querelle. C'est de là qu'on a appelé quelquefois gallionisme l'indifférence en matière de religion; parce qu'on a conclu, mais à tort, des Actes des apôtres, que le paganisme, le judaïsme et le christianisme avaient été également indifférents à Galtion.

Junius Gallio se nommait d'abord Annæus Novatus; c'est de son père adoptif qu'il prit son second nom. Tombé dans la disgrâce de Néron après la mort tragique de son frère Sénèque, Gallin mit fin à ses jours en se perçant de

GALLIPOLI, ville de la Turquie d'Europe en Roumélie, sur la presqu'ile de son nom, à l'entrée du détroit des Dar dan elles, appelé aussi en cet endroit détroit de Gallipoli. Sa population ne dépasse pas 10,000 habitants. Siége d'un évéché grec, on y fabrique des soieries et de besux maroquins. Son port est excellent et fait un commerce très-actif. Le nom de cette ville n'est que la corruption de Callipolis, belle ville, comme l'appellent les Grecs. Sur son emplacement était située autrefois Cardie, dont il est si souvent question dans les discours de Démosthène, importante situation stratégique, que Philippe de Macédoine finit par enlever aux Grecs. Gallipoli fut la première conquête des Turcs en Europe ; ils s'en emparèrent en 1359, à a faveur d'un tremblement de terre.

Au mois d'avril 1854, Gallipoli est devenue une place d'armes et un lieu de dépôt de l'expédition anglo-française en Orient. Nos soldats en ont presque fait une ville européenne, en tracant au milieu du dédaie inextricable de ses ruelles et de ses maisons, si pittoresques, de larges rues se coupant à angles droits, qui la traversent aujourd'hui en tous sens.

GALLIPOLI, ville de l'Italie méridionale, dans la province de la Terre d'Otrante, doit vraisemblablement son nom, corruption du grec Kallipolis, à la beauté de sa situation, dans une fle du golfe de Tarente qu'un pont relie au continent. Son port est excellent, bien que l'art seul l'ait créé; mais l'entrée en est difficile. La ville, entourée

de fortifications et protégée par une citadelle, est le siège d'un évêché et compte 11,000 âmes, dont la pêche du thon et le commerce des fruits secs, de l'huile et du coton sont les principales ressources. La cathédrale est un édifice remarquable.

GALLIQUE (Acide). Cet acide, découvert par Scheele en 1736, se trouve dans la noix de galle et dans plusieurs écorces; il cristallise sous formes d'aigrettes transparentes, blanches, d'une saveur aigre, nulement astringente, rougissant la teinture de tournesol. Il se dissout dans trois fois son poids d'eau bouillante, et sculement dans vingt fois son poids d'eau froide. Il se combine avec toutes les bases salifiables, et forme des gallates. L'acide gallique est formé de 2 volumes d'hydrogène, 2 de carbone et 1 d'oxygène. L'acide gallique pur n'a d'usage que comme réactif dans les laboratoires. Uni au tannin, il est fréquemment employé en teinture.

A mesure qu'on le chausse, l'acide gallique abandonne de l'oxygène : à 215°, il se transforme en acide pyrogallique; à 256°, il sourait un résidu noir, l'acide métagallique, ressemblant à l'acide ulmique.

GALLO (Marxio MASTRIZZI, marquis de), habile homme d'État italien, à qui d'importantes missions dont le chargea, pendant la guerre de la révolution française, le roi Ferdiand IV, ouvrirent la voie des hauts emplois. Nommé, en 1795, premier ministre en remplacement d'Acton, il refusa ce poste. Après avoir assisté aux conférences d'Udiue, il signa, en 1797, le traité de Campo-Formio. Vers la fin de 1802, il fut accrédité en qualité d'ambassadeur du roi des Deux-Siciles près de la république italienne, et bientôt après en France. Il assista au couronnement de Napuléon comme roi d'Italie, et signa en 1805, à Milan, le traité relatif à l'évacuation du territoire napolitain par les troupes françaises, traité qui fut rompu quelques mois après. Lors du débarquement des Anglais et des Russes à Naples, il donna se démission.

Joseph Bonaparte, devenu roi de Naples, lui confia le portefenille des affaires étrangères, qu'il conserva sous Murat. Le 11 janvier 1814, il signa en cette qualité avec l'Autriche le traité par lequel le beau-frère de Napoléon s'engageait à faire cause commune contre lui avec la sainte-alliance; et demouré fidèle à Murat jusque après sa chute, il vécut ensuite en debors des affaires publiques.

La révolution de Naples de 1820 confia le ministère des affaires étrangères au marquis de Gallo, qui plus tard accepta une mission conciliatrice près de la cour de Vienne. Mais arrivé à Klagenfurt, il y trouva un ordre de Metternich d'avoir à ne pas pousser plus loin son voyage, l'empereur ne pouvant pas lui accorder d'audience. Il accompagna ensuite le roi à Laybech, où il s'esforça vainement de modifier les projets arrêtés par les puissances à l'égard de Naples; puis il rentra de nouveau dans la vie privée. Il est mort à Naples,

GALLO-GRÈCE. Voyez GALATIE.

GALLOMANIE et GALLOPHOBIE (de Gallus, Gaulois, et μανία, manie, ou φόδος, horreur). Ces deux termes servent à désigner deux excès contraires dans l'appréciation que les peuples étrangers sont appelés à faire de nos mœurs, de nos institutions, de notre littérature et de notre influence politique. Par gallomanie on désigne cette prédilection exagérée pour tout ce qui est français, qui porte certains individus à n'estimer en fait d'hommes, d'idées, de systèmes et même de produits industriels, que ce qui leur vient directement ou indirectement de France. L'influence de Frédéric le Grand sur ses compatriotes, son goût exclusif pour ce qui avait le cachet français, contribuèrent beaucoup au siècle dernier à propager la gallomanie en Allemagne, au vil déplaisir des patriotes allemands, qui inventèrent le mot pour faire justice d'un ridicule à la destruction duquel ils regardaient l'honneur national comme engagé. La réaction en sens contraire produite de l'autre côté du Rhin par le joug de ser que Napoléon sit peser sur les populations allemandes donna ensuite naissance à une exagération non moins ridicule, la haine instinctive de tout ce qui avait une origine française: d'où le mot gallophobis, employé pour désigner ce sentiment exagéré de patriotisme qui porte, de nos jours encore, certains Allemands à affecter pour la France, ses idées et ses tendances, une horreur dont leurs concitoyens eux-mêmes font justice en les affublant du sobriquet de Franzosenfresser (mangeurs de Français).

GALLON, mesure de capacité employée en Angleterre pour mesurer les matières sèches et liquides. Autrefois il y en avait de diverses contenances Mais, aux termes des dernières décisions légales, l'imperial gallon doit contenir 10 livres d'ean distillée à la température de 13° 1/3 R., ou 277,274 pouces cubes anglais (à peu près 4 litres 54 centilitres.). Quatre quarts ou huit pintes for ment le gallon; deux gallons égalent un peck, et huit gallons sont égaux à un bushel (boisseau).

GALLON DE PIÉMONT. Voyez GALLE.

GALLOPAGOS. Voyez GALAPAGOS.

GALLOWAY. Voyes GALWAY.

GALLOWAY (HERRI, marquis DE RUMIGNY, comte DE), né en 1637, se fit naturaliser en Angleterre, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, qui força plusieurs milliers de ses coréligionnaires à aller demander aux pays étrangers le libre exercice de leur culte, désormais proscrit en France. Choisi par les gentilshommes protestants réfugiés comme lui en Angleterre pour être leur représentant auprès du gouvernement qui leur accordait l'hospitalité, il ne tarda pas à être gratifié par le roi Guillaume III du titre de comte de Gallovoy, en récompense de la bravoure dont il avait fait preuve à la bataille de Nerwinde à la tête d'un régiment de cavalerie uniquement composé de réfugiés français. En 1696 il fut promu au grade de maréchal de camp et nommé commandant en chef du corps auxiliaire anglais envoyé par le cabinet de Saint-James en Piémont. Au moment où éclata la guerre de la succession d'Espagne, la reine Anne le nomma en 1704 généralissime de ses forces en Portugal. Blessé sous les murs de Badajoz en 1705, battu à Almanza en 1707, et dans les plaines de Gudina en 1709, il fut rappelé en Angleterre, et en 1715 il fut nommé lord grand-juge d'Irlande. Il mourut en 1720, dans un domaine qu'il possédait dans le Hampshire.

GALLUS (CREUS OU PUBLEUS CORNELIUS) naquit l'an 688 de l'ère romaine, les uns disent à Fréjus, d'autres dans le Frioul. Auguste, dont il était l'ami et à qui il avait rendu des services dans la guerre d'Alexandrie, lui confia la préfecture de l'Égypte; mais Gallus usa si mal de sa haute fortune qu'il fut destitué, puis frappé par le sénat d'une amende considérable et de l'exil. N'osant survivre à sa honte, il se donna la mort, à l'âge de quarante ou quarante-trois ans. Auguste ne fit riem pour sauver l'accusé, parce que, soit légèreté, soit ingratitude, ce dernier avait tenu des discours peu mesurés sur le compte de l'empereur.

Gallus était poète, et jouissait d'une assex grande célébrité, due à ses élégies amoureuses et à ses liaisons avec les esprits les plus distingués de son temps. Virgile était son ami, et lui a dédié sa dixième églogue. Il avait même, dit-on, rempli de son éloge une partie du quatrième livre des Géorgiques; il y substitua par la suite l'épisode d'Aristre. Outre ses élégies, Gallus avait publié des traductions et des imitations d'Euphorion de Chalcis, poète fort estliné à la cour d'Auguste, malgré l'obscurité de ses vers, chargés d'une érudition déplacée. Quintilien reproche à Gallus la dureté de son style. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons en juger aujourd'hui, s'il est vrai que les six élégies qui nous restent ne sont pas de lui, mais d'un certain Gallus Etruscus, qui vivait au sixième siècle.

GALLUS (CAUS VIBIUS TREBORIANUS). Né dans l'île de Meninx, aujourd'hui Gerbi, sur la côte d'Afrique, il avait un commandement dans l'armée de Mésie lorsqu'il fit périr par trahison l'empereur Decius, dans une expédition contre les Gotis, et se fit proclamer lui-même empereur. Il s'associa Hostillen, puis son fils Volusien, acheta honteusement la

paix des Goths, et persécuta les chrétiens. Un de ses généraux, après une éclatante victoire sur les Goths, ayant été proclamé empereur par ses soldats, il se port t à la rencontre de ce compétiteur lorsqu'il fut tué, en 253, par ses

propres troupes, auprès de Rome.
GALLUS (MARTIN), chroniqueur polonais, qui écrivait de 1100 à 1110. Les anciens auteurs ne s'accordent pas sur son origine. Les uns le disent Français, à cause de son nom ; les autres Latin, parce qu'il a écrit en latin et à Rome, dans le clottre de Saint-Grégoire. Lenguiet, qui a publié son ouvrage, dit que l'auteur était Polonais, qu'il porta d'abord le nom de Martin, et que plus tard ses camarades de noviciat lui donnèrent en polonais le sobriquet de Kur, coq, d'où l'étymologie du surnom de Gallus. Son livre est moins une histoire qu'un commentaire sur le règne de Boleslas III, surnommé Bouche de travers. Le principal mérite de Gallus est la précision de son style et l'exactitude de ses renseignements géographiques. Quand il nous raconte les guerres de Boleslas avec les empereurs d'Allemagne et les chevaliers de l'ordre teutonique, il place sous nos yeux un tableau topographique de la Silésie, de la Moravie et de la Prusse orientale encore plein de vérité aujourdhui. Quoiqu'il n'ait su comprendre ni le but de l'bistoire ni sa philosophie, il a rendu cependant un grand service en frayant le premier la route de notre histoire nationale, et en donnant l'exemple à ses successeurs. Le manuscrit de son ouvrage se trouvait encore en 1830 à la bibliothèque de Pulawy, propriété du prince Czartoryiski. Zadik Pacha (Michel Czarkowski).

GALOCHE (Menton de). Voyes DENT, tome VII, p. 383. GALON, nom que l'on donne à des tissus étroits comme les rubans, mais croisés, fort épais, et fabriqués avec des fils d'or, d'argent, de caivre ou d'argent doré, de soie, de coton, de laine ou de fil. Le galon est prodigué dans l'usage habituel de la plupart des conditions de la société : il est la marque distinctive de l'ambition et du pouvoir, de la servitude et de l'orgneil. Ainsi, le premier degré de l'ambition du soldat, c'est d'obtenir les galons de laine, et le dernier, c'est de voir briller à son chapeau le galon de maréchal de France: de là le proverbe: Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. Mais tandis que la possess de ce genre de tissu excite une noble ambition, il est, d'un autre côté, la marque humilianie de la servitude, car chaque jour le valet étale aves insolence dans l'antichembre de son mattre ou derrière sa voiture la livrée dont les coutures sont chamarrées de galons. L'Église aussi emploie le galon dans ses ornements : l'étole, la dalmatique en sont couverts. Du reste, si les tailleurs et les chasubliers prodiguent ce tissu, il en est de même des tapissiers dans les ornements de nos babitations, et des carrossiers dans la doublure de toutes les voitures. Le galon a donc une importance bien plus grande qu'on ne semble généralement le penser. Autrefois les galons se fabriquaient à l'aide du métier à la tire; aujourd'hui ils se font presque partout avec le métier à la Jacquart. Lyon fournit les galons de soie, et Amiens ceux de laine. Quelquetois, pour les livrées, on fabrique des galons veloutés en laine ou sole, de diverses couleurs; cependant ceux qu'on emploie le plus sont en laine et en fil ou en or, en argent ou en faux. Ces derniers se reconnaissent aisément ; car la loi, pour prévenir toutes les frandes qui pourraient se commettre dans la vente des fils d'or et d'argent fins avec lesquels on fait les galons, a voulu que le fabricant, à moins d'encourir les plus fortes peines, fût obligé de filer l'or ou l'argent fin sur de la soie, et le faux sur des fils de chanvre ou de lin; il s'agit donc, quand on veut vérifier la qualité d'un galon, de s'assurer de l'espèce de fil sur lequel le métal est roulé; autrement, on a recours à la pierre de touche.

Les galons portent divers noms, en raison de leurs variétés : ainsi, l'on connaît les galons pleins ou à dessins visibles des deux cotés, et qui n'ont point d'envers; les galons figures, ou à dessins ne paraissant qu'à l'endront, tout en ayant l'envers formé des mêmes matières; les galons systèmes, ne montrant à l'envers ni dessins ni or ni argent.

Après la déclaration de guerre à la Prusse, en 1870, un décret sur la tenue des officiers en campagne remplaça les épaulettes par de simples galons d'or aux manches et au kepi; savoir, 1 galon pour les sous-lieutenants, 2 pour les lieutenants, 3 pour les capitaines, 4 pour les ch bataillon ou d'escadron, 5 pour le lientenant-colonel et le colonel, en variant le métal pour le premier; 6 pour le général de brigade et 7 pour le divisionnaire. Il en était dejà ainsi dans l'armée prussienne, où les insignes des grades sont pen apparents en tenue de campagne. Pendant toute la guerre, cette manière de distinguer les grades fut adoptée par les officiers de tous les corps, infanterie, cavalerie, artillerie, garde mobile et garde nationale.

GALOP (Manége). Ce mot est affecté à rendre la plus élevée et la plus diligente des allures naturelles du cheval. es étymologistes s'accordent, généralement à le faire venir du grec, κάλκη, que les Latins ont rendu par calpare, cale-pere, et dont les Français ont fait galop, galoper. Cette allure n'est qu'une suite rapide de sauts en avant. On dit le grand, le petit galop; un galop régulier, rapide, élégant, aisé; un galop irrégulier, défectueux; le galop de snamége, te galop de chasse, le galop de course. La vitesse du premier est de 300 à 330 mètres par minute ; celle du second, de 550 à 600; celle du troisième, de 800 à 900. Ils varient suivant l'age du cheval et le poids du cavalier. Virgile a peint admirablement le galop du chevai dans ce vers, modèle d'harmonie imitative :

Quadrupodante putrem sonitu qualit ungula campum.

Un bon cheval galope longtemps sans fatigue pour luimême, ni pour son cavalier. Rossinante, au contraire, patron des coursiers étiques, n'avait, au dire de l'histoire, galopé qu'une fois dans sa vie; c'est plus encore que nos chevaux de fiacre.

GALOP (Danse). De nos jours, où tout va au galop, la valse elle-même a fini par sembler trop lente aux ami teurs du bal. Ils ont été chercher dans le bas peuple de la Hongrie et dans les montagnes de la vieille Bavière une danse plus rapide, plus entrainante, que les uns ont appelée le galop, d'autres la galope, d'autres encore la galopade. Le premier de ces noms, toutefois, est le plus usité. En 1822 cette danse parut pour la première sois, suivant les uns à Vienne, selon d'autres à Berlin, lors du mariage de prince royal de Prusse avec la princesse Elisabeth de Bavière. Ce sut M. Rodolphe d'Appony, sils de l'ambassadeur d'Autriche, qui l'introduisit en France, où elle fut dansée pour la prémière fois aux bals donnés pendant le carnaval de 1829 par la duchesse de Berry. Deux ans plus tôt cependant, Mazurier, aidé d'une gentille danseuse, l'avait révélée au public parisien dans le ballet de La Neige. Les vieux habitués du Grand-Opéra n'ont pas oublié le galop du bal masqué de Gustave III; et aucun étranger n'a voulu passer un hiver à Paris sans voir de ses yeux ce galop furieux, échevelé, infernal, qui termine les bals masqués dirigés par Musard, et qu'Auguste Barbier a si énergiquement stigmatisé dans ses vers.

GALOPADE. En termes de manége, une galopade signifie une course d'un espace déterminé fournie au galop par un cheval. Galopade se dit encore d'une étendue déterminée de chemin à parcourir en galopant; il n'y a d'ici là qu'une galopade.

GALOPIN. Ce nom indique ordinairement un de ces petits commissionnaires que l'on sait galoper pour quelques sous dans les rues de la capitale; il s'applique aussi à ces petits vauriens, ces vagabonds enherbe, qui parcourent en oisifs nos promenades publiques et nos boulevards; et dans ce dernier cas il sert à désigner une des variétés du g amin de Paris.

GALOTTI (ANTONIO), officier napolitain, originaire des environs de Salerne, et secrétaire d'une vente de carbonari, sit prouve, peu de temps avant qu'éclatat la révolution de Naples de 1820, d'un zèle si inconsidéré, qu'il fut arrêté, coa-

damné. Il allait être conduit an supplice, lorsque la journée du 1er juillet 1820, qui assura le succès du mouvement révelutionnaire, lui rendit la vie et la liberté. Plus tard, après la restauration du pouvoir absolu, il prit encore une part des plus actives à divers complots, dont l'un aboutit à une insurrection presque aussitôt comprimée. Elle ceûta la vie à un grand nombre d'individus; mais plus heureux que ses complices, Galotti rénesit à s'enfuir à Livourne, d'eù il passa en Corse. Il y résidait depuis plusieurs mois, lorsque, sur les réclamations de l'ambassadeur napolitain, prince de Castelcicala, lequel affirmait que Galotti n'était, pas poursuivi pour délit politique, mais pour assassinat, le gouvernement francais consentit à son extradition. Cet acte de complaisance pour les vengeances de l'absolutisme fit jeter les hauts cris à l'opposition libérale; et le ministre, qui comprit qu'on avait manqué à la France en énonçant faussement la nature de l'accusation au sujet de laquelle Galotti avait à répondre devant la justice de son pays, enveya immédiatement un brick de guerre dans les caux de Naples réclamer un prisonnier dont l'extradition n'avait été que le résultat d'une erreur. Cette démarche officielle du cabinet français ent du moins pour effet de sauver la vie à Galotti, dont la condamnation à mort, pronuncée le 14 octobre 1829, fat commuée en dix années de bannissement dans une des îles de la côte, peine équivalant à celle des travaux forcés. Galotti fut en conséquence conduit dans l'île de Favignana, près de Palernie, et renferiné dans les casemates de la forteresse. Après la révolution de 1830, le gouvernement de Louis-Philippe fit de la popularité à bon marché en réclamant de nouveau Galotti, dont la poine fut de nouveau commuée en dix années de bannissement pur et simple. Ramené alors en Corse, il y mourut quelques années plus tard, sans qu'aucun des journaux libéraux de Paris, qui avaient si bien exploité ses malheurs et ses tortures pour procurer quelques émotions à leurs abonnés, se souciát de dire un mot de sa fin. Il avait cependant écrit des Mémotres, dans lesquels il s'est complu à retracer tout ce qu'il avait soussert pour la cause de la liberté, et qui ont été traduits en français par S. Vecchianelli (Paris, 1831).

GALOUBET ou FLUTET, instrument à vent, dont l'usage est fort ancien en France, mais qui depuis plus de deux siècles n'est cultivé que dans la Provence. Le galoubet est le plus gai des instruments champêtres, et le plus aigu de tous les instruments à vent. Ce n'est qu'à force de travail et de soins que l'on parvient à bien jouer d'un instrument qui n'emploie que la main gauche pour le tenir et le mettre en jeu, afin d'en retirer deux octaves et un ton avec trois trous seulement. L'artifice de l'embouchure supplée à des moyens si bornés. Le ton du galoubet est celui de ré. La gamme se fait de trois vents dissérents : le ré d'en bas commence par un vent doux, que l'on augmente jusqu'au si; le si per un vent modéré, que l'on augmente jusqu'au /a; et le /s per un vent sort et pincé, qu'on augmente jusqu'au dernier ton.

Le galoubet ne va pas sans le tam bourin, sur lequel l'exécutant marque le rhythme et la mesure en le frappant avec une petite baguette d'ivoire ou d'ébène. Ce tambourin d'un mètre d'élévation, sur 0m,40 de diamètre, est taillé dans un bloc de noyer, et par conséquent d'une seule pièce; on le suspend au bras gauche avec un ruban.

Les joueurs de galoubet sont très-communs en Provence, pen sont musiciens; il y en a d'une force prodigieuse, qui exécutent des concertos de violon sur leur flûtet. On en rassemble jusqu'à vingt-cinq dans une sète champêtre, en leur adjoignant une ou deux clarinettistes. Quoique leur musique soit toujours gaie et rapide, l'ensemble le plus parfait ne cesse jamais d'exister entre eux. Je crois en trouver la raison dans les frappements rhythmiques du tambourin, qui les maintiennent constamment dans la mesure. Les joueurs de galoubet, quand ils sont en nombre, jouent à deux parties, et e clarin ettiste en improvise une troisième. Leur instinct est si heureux qu'il est rare que leur harmonie ne soit pas aussi

bonne qu'on pourrait le désirer. Ce qu'il y a de prodigieux, c'est la vivacité sans pareille de leurs traits, la clarté de leurs gammes chromatiques, la coquetterie de leurs passages en trielets.

Ces troupes de musiciens champétres sont formées ordinairement dans une même famille : le père, les enfants, le grand-père même, les cousins, vont par caravanes dans les foires, les fêtes, les courses de taureaux, les luttes. Ils se communiquent leurs talents de père en fils, et s'ils ont des descendants, chose qui ne leur manque guère, ils refuseront leur doctrine à des étrangers qui les payeraient bien. Les Labbé de Saint-Remy, les Fournier d'Orange, sont des familles en renom pour le galoubet et la clarinette.

CARTIL-BLAZE.

Joseph-Noël Carbonel, mort pensionnaire de l'Opéra en 1804, parvint à donner à cet instrument tout le développement dont il était susceptible, et à en jouer dans tous les tons sans changer de corps. Carbonel était fils d'un berger de Salon en Provence. Appelé à Vienne en Autriche pour saire entendre son galoubet ou flûtet, il y connut le célèbre Noverre, qui était alors maître de baliets : il fut amené à Paris par Gluck et admis à l'Académie royale de Musique. Son compatriote Hoquet composa pour lui son ouverture du Seigneur bienfaisant, qu'il exécutait derrière la toile. Carbonel joua aussi la farandoule, dans l'opéra de La Prise de Toulon, en 1793. Plus récemment, Châteauminois a fait entendre le galoubet au théâtre du Vaudeville; ji jouait quelquesois des solos sur cet instrument, pendant les entr'actes, et il était fort applaudi. Carbonel a donné une méthode du galoubet.

Th. DELBARE.

GALSWINTHE. Voyez CHILPÉRIC et BRUNKHAUT. GALT(John), l'un des écrivains humoristes les plus célèbres de l'Angleterre, né en 1779, à Irvine, dans l'Ayrshire, passa une partie de sa jeunesse à Greenwich, où la fréquentation des classes moyennes et inférieures imprima un cachet tout particulier à son talent d'observation ainsi qu'à la gaieté de son caractère. Après avoir été obligé de renoncer à un commerce entrepris en société avec un certain Mac-Laghlan, il essaya pendant quelque temps de l'étude du droit; puis il se détermina à voyager, et visita en 1809 l'Ita-lie et la Tarquie. A son retour en Angleterre, il consigna les résultats de cette tournée dans ses Voyages and Travels in the years 1809-1811 (Londres, 1812, in-4°), ouvrage précieux par les aperçus et les renseignements qu'on y trouve sur ce qui a trait à la statistique et au commerce du Levant. L'auteur avait conçu un plan nouveau pour le transit des marchandises du Levant; mais il ne réussit pas plus à saire adopter ses idées par le gouvernement que par le commerce. Après un voyage en Amérique, il revint en Angieterre se consacrer désermais exclusivement à la littérature. Cependant en 1826 il consentit encore à se charger d'aller fonder au Canada, pour le compte d'une compagnie, une colonie nouvelle; mais l'entreprise échoua complétement. Il passa les dix dernières années de sa vie à Greenok, où il mourut, le 11 avril 1839. Parmi ses romans historiques, on peut citer avec élo ges Southennan, The Spawife, Stanley Buxton, Ringan Gilhaize, Rothelan, Bogle Corbet, et Lairds of Grippy. Il avait déjà fait preuve antérieurement de talent comme biographe dans sa Vie et études de Benjamin West, ainsi que dans sa Vie et administration du cardinal Wisey (Londres, 1812). Comme l'ouvrage de Leigh Hunt, sa Vie de Byron fut l'objet d'autant de critiques que de louanges. Dans son Autobiographie (2 volumes. Londres, 1333), il a réussi à mêler la fiction et la vérité d'une manière tout à fait originale. Aux quatre tragédies qu'il publia en 1812, il saut, pour compléter son bagage poétique, ajouter la collection de ses Poems (Londres, 1833). Sa grande réputation comme humoriste est fondée sur The Annals of the Parish.

Ayreshire Legates, the Prevost et Lawrie Todd, nouvelles dans lesquelles la vie calme et paisible des classes moyennes et inférieures de l'Écosse est décrite avec tant de charmes et de vérité, qu'à cet égard Walter-Scott lui-

même, nous ne craignons pas de le dire, lui reste inférieur GALUCHAT. C'est le nom que reçoit la peau d'une espèce de raie et de diverses espèces de squales lorsqu'elle a été préparée d'une certaine manière et rendue propre à être employée par les gainiers comme couverture de boites et d'étuis. Il y a le galuchat à gros grains (c'est le moins estimé), et le galuchat à petits grains , formé par la peau de la raie. Les parties les plus dures de cette peau, l'origine des nageoires, par exemple, sont employées dans diverses industries en guise de râpes fines. La galuchat brut est couvert d'aspérités qu'on fait disparattre à l'aide du grès. On l'amincit ensuite avec la pierre ponce de manière à ce qu'il n'ait plus qu'une demi-ligne d'épaisseur. Réduit à cet état, les gainiers l'appliquent sur les différents objets qui rentrent dans la spécialité de leur profession, et qu'ils ont d'abord revêtus d'un fort papier préalablement trempé dans une dissolution de vert-de-gris, qui communique une belle couleur vert clair au gainchat.

Longtemps l'Angleterre fut en possession de nous fournir le galuchat employé dans notre industrie. Lacépède nous apprit le premier à en fabriquer d'excellent avec la peau de la raie, et ce serait là sans doute aujourd'hui une branche assez importante de fabrication, si la mode toujours tyrannique n'était venue établir l'usage du maroquin dans la gainerie; mais pour tous les ouvrages qui exigent une grande solidité on donnera toujours la préférence au

GALUPPI (BALDASSARO), dit aussi BURANELLO, compositeur d'opéras, qui jouit de son vivant d'une grande réputation, né en 1703, dans l'île de Burana, près de Venise, fut l'élève du célèbre Lotti. Après avoir débuté dès 1722, à Venise, par un opéra qui n'obtint qu'un médiocre succès, il ne tarda pas à devenir par ses autres compositions l'objet de l'attention générale, et fut nommé maître de chapelle à Saint-Marc en même temps que professeur au Conservatorio degli Incurabili. Appelé à Pétersbourg en 1766, comme maître de chapelle, îl revint deux ans après reprendre ses fonctions à Venise, où il mourut, en 1785. Le genre dans lequel il réussit le mieux fut celui de l'opéra - comique. Il n'écrivit pas moins de cinquante partitions de ce genre.

GALUPPI (PASQUALE), philosophe italien, né en 1774, à Tropea, en Sicile, mort à Naples, en 1846. Sans faire précisément époque dans l'histoire de la philosophie, il a tout au moins le mérite d'avoir su affranchir l'Italie de l'empirisme de Romagnosi et d'avoir initié ses compatriotes à la connaissance des philosophes de l'Allemagne. Comme professeur, ses ouvrages obtinrent un immense succès en Italie, où les propagèrent ide nombreuses éditions originales et d'aussi nombreuses contrefaçons. Nous citerons entre autres ses Elementi di Filosofia (4º édition. Milan, 1846), ouvrage qui a eu les honneurs de plus de dix contrefaçons; Filosofia della Volonta (4 vol., 2° édition, 1846); Lettere filosofiche su de vicende della filosofia relativamente à principi delle conoscenze umane de Cartesio insina à Kant (2º édit., Naples, 1838); ouvrage traduit en français par Peissel (Paris, 1847); Considerazioni filosofiche su l'idealismo transcendentale et sul razionalismo assoluto (2º édit., Milan, 1965); Storia de Filosofia (Naples, 1842); Elementi de Teologia naturale (Naples, 1844); etc., etc. GALVANI (Louis), médecin et physicien célèbre, na-quit à Bologne, le 9 septembre 1737. Il est plutôt connu

par l'importance que par le nombre de ses travaux, car une seule découverte, due au hasard, mais au hasard st-tentivement observé, l'éleva soudainement et presque à son insu au plus haut degré d'illustration. Les premières années de la jeunesse de Gaivani furent consacrées aux études théologiques; il montra de bonne heure un zèle servent pour la religion catholique, dont il observa toujours minutieusement les préceptes. Il allait quelquesois dans un couvent habité par des religieux, dont la règle était d'assister les mourants à leur dernière heure. Trouvant leur institution sublime, il recherchait avec passion leur entretien, et voulut même, dans un moment de ferveur et de sèse, pres l'habit de leur ordre ; mais un de ces Pères respectables le détourna de ce projet, et le rendit à l'étude des sciences. Il commença dès lors à s'occuper des différentes branches de la médecine, sous le patronage du savant professeur Galeazzi, qui eut pour lui l'attachement d'um père, et lui secorda en mariage une de ses filles.

En 1762, Galvani soutint avec distinction une thèse savante sur la nature et la formation des os. Il fut bientôt nommé professeur d'anatomie à l'institut des sciences de Bologne. L'excellence de sa méthode et la facilité de son élocution lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. La courts loisirs que lui laissaient les devoirs de sa chaire et la pratique habile de la chirurgie et des accouchements, il les employait à l'étude de l'anatomie comparée. L'année 1790 fut la plus douloureuse de sa vie : il perdit son épouse chérie, et ce malheur affreux, qui le rendait inconsolable, fet l'avant-coureur de nouvelles infortunes. La république cisalpine exigea de tous les fonctionnaires un serment que Galvani refusa de prêter. Fidèle à la voix de sa conscience, il sacri-Na avec une résignation exemplaire les émoluments attachés à la place qu'il occupait, et, dépouillé de ses dignités, às son état, presque réduit à l'indigence, il se retira chez son frère Jacques, jurisconsulte habile. Bientôt il tombe dans un état de langueur et de marasme, dont les soims, aussi éclairés qu'assidus de ses amis, ne purent arrêter les progris. Par égard pour sa grande célébrité, le gouverne salpin décréta que, malgré son obstination, sa chaire isi serait rendue ; mais cette faveur fut inutile : tant de comps portés à sa sensibilité étaient irréparables, et la mort, qu'il avait tant désirée, vint à soixante ans (le 4 décembre 1798/ terminer cette vie flétrie par l'injustice et le chagrin.

Les travaux, trop peu nombreux, qui ont immortalisé le nom de Galvani sont consignés dans les Mémoires de l'Intitut des Sciences de Bologne; les plus importants sont : 1º De renibus atque ureteribus volatilium, qui donne une description exacte des reins des oiseaux et des variations qu'ils présentent dans les diverses espèces; 2° De volatilium aure, qui contient une partie des matériaux importants qu'il préparait pour un grand ouvrage sur la structure et les tonctions de l'oreille. Quand le célèbre Scarpa fit paraltre ses Observations sur la fenêtre ronde, piqué de voir dans cette monographie la plupart des faits qu'il avait le premier fait connaître dans les séances particulières de l'Institut, Galvani renonça à son projet, et consigna dans cette courte esquisse les remarques qui ne se trouvaient pas dans le livre de Scarpa. 3º De viribus electricitatis in moiu musculari comentarius. Cet opuscule, qui ne contieni qu'une cinquantaine de pages, portera le nom de Galvani à la postérité la plus reculée. Quoiqu'il soit facile de voir que son auteur ne connaissait qu'imparfaitement ce que l'on savait aiors sur l'électricité, circonstance qui explique comment il s'est laissé entraîner à des idées systématiques dépourvues de netteté et de rigueur, on admire surtout la sagacité rare et le véritable génie qu'il lui a failu pour saisir et varier avec tant d'art le phénomène extraordinaire des convulsions en apparence spontanées que les corps mutilés des animaux éprouvent après la mort par le contact des métaux, et en faire sortir une branche nouvelle de la physique, connue sous le nom de galvanisme. Andrieux.

GALVANIQUE. (Dorure, Argenture). Voyes Do-

GALVANISME. On donne ce nom à la cause qui produit certains effets électriques par le simple contact de corps hétérogènes, ou même de corps semblables, mais de température différente. Ce fut en 1789 que les premières observations de ce genre se présentèrent à Galvans, médecin et professeur à Bologne. Il préparait des grenouilles pour des recherches sur l'excitabilité des organes musculaires, et, après les avoir écorchées et coupées par ie milieu du corps, il avait passé au travers de la colonne vertébrale un fil de cuivre recourbé en crochet; les suspendant. alors par hasard à un balcon de fer, il vit avec étonnement que ces grenouilles mortes et mutilées éprouvaient au même moment de vives convulsions. Un observateur moins habile aurait pu remarquer le fait, mais il en aurait imaginé quelque explication spécieuse, et se serait occupé d'autre chose. Galvani fut moins prompt dans ses jugements : doué d'une rare sagacité, il saisit dans ce phénomène un principe nouveau, et en sit sortir cette branche séconde de la physique à laquelle on a donné son nom. Il remarqua d'abord que les convulsions des grenouilles n'étaient pas permanentes, que pour les produire il fallait que le vent ou une autre e accidentelle fit toucher quelque point de leurs muscles à la tige de fer qui portait le crochet de cuivre. H varia beaucoup cette expérience, et reconnut ensin que tout se réduisait à établir entre les muscles et les nerss de la grenouille une communication par un arc métallique. Il observa que les convulsions s'excitaient encore quand cet arc était d'un seul métal, mais qu'elles étaient alors très-faibles, et que pour les rendre fortes et durables il fallait employer le conlact de deux métaux différents; qu'alors on pouvait compléter la communication par des substances quelconques, pourvu qu'elles fussent conductrices de l'électricité. Il fit entrer dans la chaine de communication d'autres parties animales, et même des personnes vivantes, se tenant par la main, et ces convulsions se manifestèrent encore. Galvani, qui savait alors que l'électricité produisait des effets pareils sur les grenouilles exposées à son influence, aurait du penser que les convulsions produites par les mé-taux hétérogènes étaient aussi l'effet de quelque courant dectrique, mais il n'en tira pas cette conséquence al simple; il crut y voir l'effet extraordinaire d'une nouvelle source d'électricité, qu'il appela électricité animale, et qui, existant primitivement dans les muscles et dans les nerfs, circulait quand on mettait ces parties en communication par un arc métallique.

L'explication est séduisante; elle fut accueillie avec transport, à cette époque de grandes réformes et de grandes déconvertes, et le fluide nouveau sut appelé fluide galvanique. Mais Volta, en répétant ces expériences, y découvrit des indications toutes différentes ; il rechercha d'abord quelle était la quantité d'électricité nécessaire pour faire contracter les muscles de la grenouille en les traversant par décharge, et reconnut que cette quantité était tellement faible qu'elle sufficait à peine pour faire diverger les pailles d'un électroscope très-sensible; rapprochant ce sait de la nécessité du fact de deux métaux hétérogènes pour exciter des convulsions, il en conclut que le contact même des métaux était la circonstance jusque alors inaperçue qui déterminait le développement subit de l'électricité. Cette vérité fut mise hors de doute quand il prouva que deux disques isolés, l'un de zinc et l'autre de cuivre, prennent en se touchant des élats électriques opposés, et peuvent charger un électr oscope armé d'un condensateur. En continuant ses recherches, Volta découvrit les propriétés de la pile électrique.

Ce qui établit une différence fondamentale entre cette dectricité galvanique et celle produite par le frottement, c'est que lorsque deux métaux sont superposés, non-seulement chacun manifeste une certaine charge d'électricité contraire, mais encore, si on enlève cette électricité, elle se reproduit spontanément, et al l'on établit un conducteur catre les faces opposées des deux métaux, il livre passage à un courant continu d'électricité. Il semble donc qu'une puissance inconnue écarte les deux fluides électriques de la surface de contact des métaux, tandis que ces fluides se réunissent sans cesse dans le conducteur intermédiaire : cette Puissance a reçu le nom de force électromotrice; elle natt du contact de substances hétérogènes, et réside à la surface de jonction : là , elle sépare les deux fluides électriques , faisant passer le résineux sur un des corps et le vitré sur l'autre. Quand on réfléchit au nombre prodigieux de substances différentes mises en contact dans la terre que nous habitons, et même dans les plus petits des êtres organisés, on

voit quel rôle immense doit jouer cette force universello. Dans les premiers temps du galvanisme, on a fait de nombreuses expériences sur ses effets thérapeutiques; mais ces essais, tentés par des médecins qui connaissaient mai la théorie, alors fort incomplète, de ces phénomènes, ou par des physiciens complétement étrangers à l'art de guérir, ne donnant pas les résultats merveilleux qu'on s'en était promis, le galvanisme fut presque abandonné. C'est cependant un moyen très-puissant, qui seul a le privilége d'agir directement sur les nerfs malades, à quelque profondeur qu'ils soient situés, tandis que les autres médicaments exercent leur action sur la peau ou sur les membranes muqueuses et n'ont sur le système nerveux qu'une action indirecte (voyes Électro-Puncture). Des expériences curieuses, faites en Angleterre par Wilson Pullipps pour étudier les phénomènes de la digestion, montrent jusqu'où va le pouvoir d'un courant galvanique lorsqu'il parcourt les nerfs. Il avait choisi deux lapins : tous deux mangèrent des quantités égales de persil; immédiatement après le repas, les nerfs pneumogastriques furent coupés et renversés sur tous deux. Les extrémités inférieures des nerss surent chez un seul mises en communication avec le pôle zinc d'un appareil galvanique, dont le pôle cuivre était en rapport avec la région de l'estomac. Quatre heures après, en ouvrant le lapin soumis au galvanisme, on vit que le persil était digéré, tandis que chez l'autre, qui avait subi une mutilation semblable, cet aliment n'avait éprouvé qu'une altération très-légère. Cette expérience, répétée par des observateurs différents, a toujours donné le même résultat, toujours le courant galyanique a suppléé l'action vitale.

Dans les corps récomment privés de la vie, le courant galvanique excite encore des commotions et des mouvements extraordinaires : on dirait que tout l'organisme fait d'incroyables efforts pour se ranimer; mais ces violentes convulsions cessent avec le courant, et tout retombe dans l'inertie de la mort. On a vu en Angleterre un pendu, une heure après avoir subi sa sentence, exécuter, sous l'influence d'un courant galvanique des mouvements respiratoires semblables à ceux d'un homme qui dort profondément, puis rouler les yeux et faire des grimaces effroyables, de manière à donner l'espérance de le rappeler à la vie. Le galvanisme offre le meilleur moyen de décider si la mort est réelle ou apparente, et de rendre à la vie les noyés et les arphyxiés.

Les effets physiques de la pile ne sont pas moins curieux, Si le courant passe à travers un conducteur suffisant, on n'observe aucun phénomène électrique; il n'y a plus aucune tension dans l'appareil, mais ce conducteur présente alors des phénomènes d'attraction et de répulsion ; il dévie l'aiguille aimantée. Si le couducteur est insuffisant, si c'est en fil métallique assez fin , il s'échauffe et rougit pendant tout le temps que le courant le traverse. Si le fil est plus fin encore, il est fondu, et quelquefois même volatilisé. Si l'en fait passer le courant entre deux morceaux de charbon placés dans le vide, ces charbons deviennent lumineux, éblouissants , tant que le courant passe , et ne perdent pourtant aucune partie de leur poids. Les effets chimiques de la pile sont plus merveilleux encore : l'eau est décomposée par elle, et l'oxygène se rend à un des pôles et l'hydrogène à l'autre. Les oxydes sont réduits par la pile et décomposés comme l'eau : l'oxygène paratt au pôle zinc et le métal au pôle cuivre. Les acides se décomposent comme les oxydes, et leur oxygène se rend encore au pôle positif. Enfin , tous les sels sont décomposés de la même manière; et tandis que leurs éléments voyagent pour aller au pôle de la pile où ils doivent se rendre, ils peuvent traverser les liquides, pour lesquels ils ont ordinairement la plus grande affinité, sans se combiner avec eux, de sorte que l'affinité chimique change avec l'état électrique des corps dont elle paraît être ANDRIEUY. une conséquence.

Les actions galvaniques ont été mises à profit par l'industrie. On peut en donner comme exemple le fer galvanisé. Ce produit n'est autre chose que du ser singué par des procédés analogues à ceux de l'étamage. Mais il doit son nom et ses propriétés à l'action galvanique résultant du contact des deux métaux, ser et zinc ; le ser, négatif par rapport au zinc, est moins oxydable; le zinc s'oxyde donc dans l'eau et protège le fer; mais, en outre, son oxyde fait vernis, et empêche ainsi l'oxydation de continuer. Les clous galvanisés sont d'une grande utilité dans les constructions navales.

On préserve aussi les surfaces de ser par un enduit formé de zinc en poudre et d'une substance onctueuse, et que l'on

appelle peinture galvanique.

GALVANOGRAPHIE (de galvanisme, et γράφειν, graver). Imaginée par le professeur Kobell de Munich, la galvanographie a pour but de reproduire avec du cuivre précipité par voie galvanique des images au pinceau exécutés sur une plaque métallique, de manière à constituer des planches de cuivre qui servent à multiplier les images, de la même manière que les planches gravées au burin. Les procédés de la galvanographie dérivent des mêmes théories que ceux de la galvanoplastie. Cet art a déjà fait des progrès sérieux, car M. Grove s'est occupé de reproduire avec son aide des épreuves daguerriennes. Il a ob ainsi des gravures dont on a dit avec justesse : Dessiné par la lumière, gravé par l'électricité. Cependant ses procédés laissent encore à désirer sous le rapport de la perfection des résultats.
GALVANOMÈTRE, MULTIPLICATEUR ou RHÉO-

MÈTRE, instrument imaginé par M. Schweiger pour mesurer l'intensité des courants électriques. Sa théorie appartient à l'électro-magnétisme. Le galvanomètre le plus usité maintenant se compose d'un cadre rectangulaire en bois, disposé verticalement dans le méridien magnétique, et de telle nanière que ses longs côtés soient horizontaux. Un fil métallique recouvert de soie entoure ce cadre par plusieurs circonvolutions. Il présente à l'extérieur ses deux bonts libres que l'on peut mettre en contact avec la série de conducteurs. Une aiguille aimantée très-fine, suspendue par un fil de coton, occupe le milieu du cadre; lorsqu'elle n'éprouve d'autre influence que celle du globe, elle se dirige parallèlement aux rectangles formés par le fil. Mais quand le fil est parcouru par un courant électrique, l'aiguille est déviée du méridien magnétique par les actions concordantes des longs cotés de tous ces rectangles, qui forment autant de conduc-teurs rectilignes, et dans cette nouvelle position, elle est perpendiculaire au plan du cadre. Il est facile de voir que les courants inférieurs à l'aiguille, quoique dirigés en sens contraire de ceux qui existent au-dessus d'elle, tendent cependant à faire marcher le pôle austral du même côté : en sorte que tous ces courants partiels s'accordent pour augmenter la déviation. Celte déviation étant d'autant plus grande que le courant éprouvé est plus énergique, peut servir à comparer la force de plusieurs courants. On dispose ordinairement dans le galvanomètre deux aiguilles almantées, ayant à peu près la même force, traversant parallèlement, et en sens inverse l'une de l'autre, une paille verticale suspendue à un fil de soie sans torsion. L'une de ces aiguilles occupe encore le milieu des rectangles; l'autre est au dessus du cadre, et éprouve des actions inverses de la part des courants partiels supérieurs et de ceux inférieurs; mais l'action des premiers l'emporte sur celle des seconds, qui sont plus éloignés, et il est facile de comprendre que leur différence tend à faire tourner le système mobile dans le même sens que les actions exercées sur l'aiguille qui occupe le milieu jdu cadre. Mais ce qui tend surtout à rendre les déviations plus sensibles, c'est la grande diminution de la résistance opposée par l'action du globe, car les deux aiguilles ayant des moments magnétiques à très-peu près égaux, étant parallèles et dirigés en sens contraires, il n'y a que la faible dissérence des forces directrices que le globe exerce sur elles qui tende à les ramener dans le méridien magnétique. Dans ce galvanomètre, un cercle de carton gradué placé au-dessous de l'aiguille su-

périeure laisse passer la paille qui traverse d'ailleurs le buri du rectangle per une fente ménagée entre les spires. La de-viation de l'aiguille extérieure est alors évaluée facilement per le nombre des divisions du cercle de carton qu'elle per-TEYES

L'action du courant sur l'aiguille se trouve multipliée en quelque sorte par les circonvolutions du fit; de là le nom de sultiplicateur. Cependant, au delà de quatre à cinq cest circonvolutions la sensibilité du galvanbendètre n'est plus succeptible d'augmentation.

Quant au nom de rhéomètre, dérivé de éeu, couler, et pérpov, mesure, il rappelle que cet instrument permet de securer les courants électriques. Enfin, le mot galsanomètre est formé du grec pérpov, mesure, et du mom de Galvani

pris pour la science qu'il a fondée.

GALVANOPLASTIE (de Galvani, pour galvanisme, et πλάσοω, je modèle). Cet art, qu'on appelle encore électro-typie (d'hλεπρον, dont on a fait électricité, et τύπος, type), consiste à précipiter, par l'action d'un courant galvas un métal en dissolution dans un liquide sur um objet donné, soit pour l'y faire adhérer (voyez Donum), soit pour es obtenir l'empreinte. Ce fut à Dorpat que M. Jaco bi, en fe-vrier 1837, est la première révélation de la découverte de la galvanoplastie. Ainsi qu'il est arrivé à d'autres inventeurs, ce fut une circonstance presque insignifiante qui donna l'éveil à son caprit et lui suggéra de premières recherches. Il remarqua sur une feuille de cuivre des taches peu apparentes qu'il ne savait à quelle cause attribuer. Il supposa que es taches équivoques pouvaient avoir une origine galvanie Pour vérifier cette première vue et la rendre séconde, il fallait que M. Jacobi parvint à reproduire à volomté ce curieux phénomène, qui ressemblait tant à un caprice du basard : c'est à quoi il appliqua son zèle. Il soumit à l'action de courants voltaïques des plaques sur lesquelles om a vait gravé au burin des caractères ou des figures; et il vit que la décomposition galvanique de la couperose bleue avait donné lieu à des dépôts de cuivre métallique qui venaient s'adapter avec une forte adhérence aux figures tracées sur les plases, et qu'il en résultait un relief métallique en tout semblable au dessin gravé en croux sur l'original. Il est vrai qu'il n'obtenait d'abord que des fragments minces et très-fragiles ; mais ses essais réussirent mieux dès qu'il eut employé des batteries galvaniques à force constante et à cloisons.

MM. Spencer, Smée, Boquillon s'occupèrent de galvanoplastie avec une rare persévérence. Bientôt M. Jacobi » restreignit plus sa découverte à la reproduction seulement curieuse des médailles et des bas-reliefs; il l'appliqua avec succès à l'art de l'imprimerie , à la stéréotypie ; il s'en servit pour faire ou copier des clichés, pour multiplier et solidifier ces assemblages de caractères qu'on appelle des formes, en style d'imprimerie; enfin, pour copier des gravures, pour fabriquer des billets de banque, des vignettes, etc. M. Fi-zeau, de son côté, reproduisit le premier des épreuves de

daguerréotype.

Il va sans dire que dans ces différentes opérations il ya des lois à suivre, quelques précautions à prendre, quelques procédés à observer. Ce sont là des soins, et non des difficultés; pour en avoir une idée, il sustira d'en citer quelquesunes: par exemple, le platre, pour ne pas se désagréger, doit être préalablement plongé dans un mélange de cire et d'essence; il faut ensuite le rendre conducteur de l'électricité; ce qui s'obtient par un frottis de plombagine (les médailles, les monnaies ne sont pas sujettes à ces deux opérations). On plonge dans le bain le corps dont on veut obtenir l'empreinte en creux, et après un séjour plus ou moins prolongé qui varie en général de un jour à huit, suivant les dimensions et suivant l'épaisseur qu'on désire avoir, on l'en retire et il m'y a plus qu'à séparer la copie de l'original, ce qui s'obtient trèsfacilement. On traite ce creux comme on a fait pour l'original et l'on produit ensin une troisième pièce en relief, qui est entièrement identique à la première.

MM. Becquerel, Gaultier de Claubry et Ondry ont ap-

ph. mé la gálvanoplastic à la métallurgie. Cet art, encore tout nouve u, est donc susceptible d'une infinité d'applications industrielles.

5

.

è in

h 2

2 05

40

ia

W I

ú.

1 1

100

nì:

(iii

GAL JANO-PUNCTURE. Voyez ÉLECTRO-PUNCTURE. GALVESTON, importante ville commerciale maritime de l'État du Texas, l'un de ceux qui composent l'Union Américaine du Nord, bâtie à l'extrémité nord-est d'une île aride, ve sine de la côte, offre un assez bon port eu égard aux trèsmauvais abris que toute cette côte présente en général anx navigateurs, dont la barre, par la marée haute, n'a que quatre mètres, et trois seulement à la marée basse; et en 1865 on y comptait déjà 10,000 habitants. Sa fondation ne remonte qu'à l'année 1835. Dès 1839 on y comptait 2,500 habitants, et le nombre de navires entrés dans son port s'élevait cette année-là à 288, ayant importé pour 6 millions et exporté pour 2 millions. Ces chiffres n'ont pu que suivre le mouvement croissant de la population. Dans la dernière guerre, Galveston fut pris par les fédéraux le 5 octobre 1862.

Galveston fut pris par les fédéraux le 5 octobre 1862. GALWAY ou GALLOWAY, comté de la province de Connaught en Irlande, borné au sud et à l'ouest par Pocéan Atlantique, qui y forme grand un nombre de baies et d'anses vastes et profondes, et dont les flots viennent battre une suite non interrompue d'ilots et de rochers qui semblent placés là par la nature pour protéger ces côtes contre ses fureurs et ses envahissements. Le comté de Galway est, après celui de Cork, le plus grand qu'il y ait en Irlande; il présente une superficie de 74 myrismètres carrés, dont un tiers en montagnes, marais et marécages, et plus d'un cinquième en lacs et étangs. En fait de cours d'eau, on y remarque surtout! le Shannon, qui a pour affluents le Suck et la Clare, le Carnamart, etc. La partie occidentale est couverte par un groupe de montagnes arides et nues ; et on en trouve également au sud. La partie orientale forme une vaste plaine, qu'interrompent seulement çà et là quelques collines. A l'ouest et au sud on trouve aussi beaucoup de lacs, d'étangs et de marais; mais à l'est le sol est fertile et couvert en partie de riches paturages; seulement l'agriculture y est encore fort peu avancée. Il produit surtout de l'avoine et des pommes de terre, et une bonne espèce de froment. On y élève aussi des bêtes à cornes d'une fort belle race et des moutons donnant une excellente laine. La population rurale est très-pauvre; les demeures dans lesquelles elle s'abrite sont les plus misérables qu'il y ait dans toute l'Irlande. Sauf la fabrication des toiles, l'industrie manufacturière n'a aucune impertance dans le comté de Galway. La pêche y donne des produits assez considérables, notamment celle du hareng. Ce comté envoie au parlement quatre députés; et en 1841 on y comptait, non compris le chef-lieu, 422,923 habitants; en 1871 ce chiffre se trouvalt réduit à 285,073. La diminution était donc de 45 p. 100.

GALWAY, chef-lieu de comté, situé au nord de la baie du même nom et au point de décharge du lac Corrib, qu'un chemin de fer relie à Dublin, possède un port vaste, mais vaseux, et protégé par un fort. On y trouve une cathédrale catholique, une église collégiale protestante, le palais de l'archevêque de Tuam, une bourse, des casernes, et, non compris les faubourgs, une population de 13,184 Ames, en 1871 (il y en avait 23,787 en 1851), que font subsister le travail dans quelques manufactures de draps grossiers et de toiles, ainsi que la pêche du saumon et du hareng. Cette ville est aussi le centre d'un commerce assez considérable. Il l'était autrefois beaucoup plus qu'aujour. d'hui; mais il s'est en partie déplacé pour aller se fixer à Cork, à Limerick et à Waterford. Galway était jadis une des places les plus fortes de l'Irlande. On y a établi en 1859 une ligne de paquebots avec l'Amérique du Nord. Les villes les plus importantes du comté sont ensuite : Tuam, siège d'un archeveque catholique et d'un archeveque protestant, grand commerce de toiles, avec 5,000 âmes; Ballinastoe, sur le Suck, avec 2,000 âmes, le plus important marché de l'Irlande pour les bestiaux et les laines; Loughrea, avec 6,000 habitants et un grand commerce de

toiles. Le bourg de *Cuonfert* est le siège d'un évêché catholique et d'un évêché protestant.

GALYZIN ou GOLYZIN, nom que souvent l'on écrit Galizin, Galitzin, Galitzin; l'une des maisons nobles russes qui comptent le plus de branches et qui ont fourni le plus d'hommes célèbres dans l'histoire du nord de l'Europe. Elle descend du prince lithuanien Gedimin, tronc commun d'où sont issus aussi les Jagellons.

Les princes Michail et Dmitri Galvin commandaient les armées russes sous le grand-prince de Varsovie Wassili IV, et furent faits prisonniers par les Polonais, dans la grande bataille livrée à Orscha, en 1514. Dmitri mourut dans les fers, et Michail ne fut rendu à la liberté qu'après trente-huit ans de captivité. Il revint alors à la cour de son souverain, dont il fut blentôt l'un des principaux favoris.

Le petit-fils de Michaïl, Wassili Galvzin, fut, après la mort du faux Démétrius, au nombre des prétendants à la couronne de Russie. Envoyé en 1610 en Pologne à l'effet d'y annoncer au prince polonais Wiladislas son élévation à la dignité de czar, il se vit accuser par des cabales de seigneurs polonais de s'être rendu coupable de trahison à l'occasion du siège de Smolensk, fut retenu prisonnier, et languit dans les cachots jusqu'à sa mort, arrivée neuf ans après.

Son petit-neveu Wassili Galyzin, surnommé le Grand Galyzin, fut le conseiller et le favori de la princesse Sophie, cette vindicative sœur de Pierre I^{er}. De même que Pierre le Grand fut constamment obsédé par la noble idée de civiliser sa nation, restée jusque alors plongée dans une profonde barbarie, Wassili Galyzin eut aussi, mais avant lui, l'ambition de mettre son pays en contact avec l'Europe occidentale, unique foyer de la civilisation, et de transplanter les sciences et les arts dans les écoles et jusqu'au milieu même de la cour de Russie. Galyzin ayant échoué dans son projet d'épouser la princesse Sophie et de partager le trône avec elle, fut banni vers la mer Glaciale, où il mourut empoisonné, tandis que Pierre condamnaît sa sœur à prendre le voile dans un cloitre.

Des deux cousins de ce Wassili, l'un, Boris Galyzin, fut précepteur de Pierre le Grand et chargé de l'administration de l'empire pendant le premier voyage que ce prince fit en Europe; l'autre, Dmitri Galyzin, homme d'État distingué, fut ambasadeur à Constantinople, puis ministre des finances de l'empire, et enfin chef du parti des Galyzin et des Dolgoroucki qui, à la mort de Pierre II, essaya de mettre des limites à la toute-puissance des czars (consultez la Notice sur les pincipales Familles de la Russie, par Pierre Dolgoroucki [Bruxelles, 1843]). Le plan de Dmitri Galyzin échoua; les deux familles furent hannies, et lui même expira dans un cachot à Schlusselbourg.

Son frère, Michail Galyxin, l'un des meilleurs généraux qu'ait eus la Russie, justement célèbre pour son courage et sa bravoure, fut l'inséparable compagnon de Pierre le Grand dans toutes ses campagnes. Il se distingua surtout à la hataille de Narva, où il sauva le régiment de Séménoff, ainsi le général Lœwenhaupt et où le czar l'embrassa sur le champ de bataille même; enfin, à Pultawa. La conquête de la F i n-lande, qu'il opéra en 1714, mit le comble à sa célébrité et à sa gioire. Il mourut en 1730, avec le titre de feld-maréchai.

Son frère, appelé aussi *Michaïl*, fut ambassadeur en Perse sous Pierre le Grand, et grand-amiral.

Des fils laissés par le premier de ces Michail, l'un, le feldmaréchal Alexandre Galyzin, se distingua en 1769 par la prise de Chocxim en Moldavie; l'autre, Dmitri Galyzin, diplomate habile, fut ambasadeur de Russie à Paris, sous le règne de Louis XV, puis à Vienne auprès de Joseph II, et mourat dans cette capitale, où son tombeau s'élève sur la hauteur dite, d'après lui, Galyzinsberg.

Des fils laissés par Alexandre Galyzin, l'un, Alexandre Galyzin, fut vice-chancelier pendant les premieres années du règne de Catherine II; l'autre, Pierre Galyzin, se distingua par see talents militaires. Leur cousin, Dmiéri Ga-

GALYZIN, fut ministre à La Haye, sous Catherine II, et mourut en 1803. L'épouse de ce dernier, Amélie, princesse GALYZIN, semme justement célèbre par la haute culture et par la grâce de son esprit, par ses liaisons avec tous les savants et tous les poëtes en renom de son siècle, et surtout par ses tendances au mysticisme, était fille du général prussieu comte de Schmettau, et avait passé une partie de sa jeunesse à la cour de la semme du prince Ferdinand de Prusse, frère de Frédéric II. A Munster, où elle résidait habituellement, elle avait réuni autour d'elle un cercle de savants distingués. Furstenberg, Jacobi, Gothe, etc., etc., y furent pendant plus ou moins longtemps ses tidèles commensaux; mais Hemsterhuys et Hamann restèrent ses amis les plus intimes. C'est elle la Diotima à laquelle Hemsterhuys, sous le nom de Dioclas, adressa sa Lettre sur l'Athéisme (1795): Hamann mourut chez elle, et fut enterré dans son propre jardin, à Munster. L'influence qu'elle exerçait sur tout ce qui l'entourait fut la cause principale qui détermina Stolberg et sa famille à embrasser la religion catholique; elle provoqua cette surexcitation de la pensée religieuse qui se maintint si longtemps dans besucoup de cercles, et que Voss, dans son pamphlet intitulé : Comment Frédéric de Stolberg est devenu un mécréant, a si rudèment stigmatisée. La princesse Galyzin mourut en 1806, à Angelmode, près Munster. Elle avait élevé ses enfants suivant la méthode préconisée par Rousseau dans son Émile. Elle décida son fils Dmitri Galyzin à se rendre, en qualité de missionaire catholique, en Amérique, où il est mort, en 1840.

Dans ces derniers temps, on peut encore citer parmi les membres celèbres de cette samille Dmitri Wladimirovitsch Galvzin, mort en 1844, à Paris, après avoir été depuis l'année 1820 gouverneur général de Moscou, sonctions dans l'exercice desquelles, à l'occasion du choléra, du grand incendie de 1831 et de cent autres circonstances où sl s'agissait des plus chers intérêts de cette capitale, il sut acquérir de justes titres à la reconnaissance de ses habitants. Des sunérailles presque impériales surent faites à cet homme d'État, qui de son vivant avait été entouré de l'estime et du respect universels.

Nous nommerons encore ici Sergéi GALYZIN, qui déjà, sous le règne de la grande Catherine, s'était fait un nom comme militaire; il remplit les fonctions de grand-maréchal au couronnement d'Alexandre II, et mourut le 19 fevrier 1859, à quatre-vingt-dix ans.

Le prince *Bmmanucl* Galtzin, mort le 13 mai 1853, à Paris, a traduit en français la Sibérie septentrionale (1843, 2 vol.), ouvrage de Wrangel, et publié la Finlande (1852, 2 vol.), notes d'un voyage scientifique. Le prince *Michel*, ambassadeur de Russie à Madrid, est mort le 29 mars 1860, à Montpellier, laissant une precieuse collection de livres.

Enfin le prince Augustin Galven, converti au catholicisme, a fait paraître en France, où il réside, plusieurs écrits relatifs à la Russie.

GAMA (Vasco DA), comte de Vidiqueyra, célèbre amiral portugais et 'commandant de la flotte qui la première doubla le cap de Bonne-Espérance et ouvrit la voie des Indes par le grand Océan, naquit vers 1469, à Sines, ville maritime de la province d'Alem-Tejo. Issu d'une illustre famille, il reçut dès sa plus tendre jeunesse, dit M. le vicomte de Santarem, l'éducation à la fois guerrière et scientifique à laquelle durant ce siècle le Portugal dut tanti de grands hommes. Déjà du temps de Jean II il avait rendu de grands services; tous les écrivains de l'époque s'accordent à dire que sous ce règne il avait acquis une grande expérience de la navigation. Il fut chargé, entre autres missions, de saisir tous les bâtiments français qui se trouvaient dans les ports du royaume, comme représailles de la prise d'un navire portugais, revenant de la Mine, chargé d'or et d'autres marchandises de prix, capturé par des corsaires français en pleine paix. Charles VIII ordonna la restitution du bâtiment, et punit sévèrement les corsaires. Après le retour

de Bartolommeo D1 a z, Gama fut appelé, en octobre 1495, au commandement de l'expédition chargée de faire le tour de l'Afrique et de pénétrer dans l'Inde; mais la mort de Jean II ajourna le départ de l'expédition. Ce projet fut repris par le roi Emmanuel, qui ne changea rien aux plans de sou prédécesseur. Après avoir plusieurs fois réuni à Estremos les membres de son conseil, il y fit appeler Gama, en janviet 1497. Lorsque l'expédition fut prête à la fin de juin, le menarque se rendit en grande pompe à l'église de Restello, située à une lieue de Lisbonne, sur le bord du Tage, et y remit de sa main au navigateur le grand pavillon royal, plusieurs cartes marines, de nombreuses instructions, des lettres enfin pour les princes d'Asie et le roi de Calicut. Gama avait à peine vingt-huit ans.

Le 8 juillet la flotte, composée de trois vaisseaux et de cent-soixante hommes d'équipage, mettait à la voile. Bartolommeo Diaz, qui dix ans auparavant avait doublé le cap des Tempétes, accompagnait Gama. Ve s p u ce, parti cinq ans après le premier voyage de Christophe Colomb, découvrait en ce moment l'Amérique méridionale. L'amiral, cingiant d'abord vers le sud, laissa dans l'est le peu qu'on coninaissait des bords africains, et vers le couchant, les ties du cap Vert, où il arriva le 3 août. Après les avoir doublées, il porta vers le midi et vint relâcher à la baie de Sainte-Hélène, qu'il avait fait reconnaître par Pedro d'Alemques. Là la flotte, ayant, en signe de reconnaissance, salué le pavillon de l'amiral, relâcha pendant une semaine, que Gama mit à profit pour étudier le pays et les mœurs des habitants. Il fit même asseoir à sa table un de ces nègres. Néanmoins, il y fut blessé d'une flèche à la jambe, ce qui ne l'empêcha pas de partir deux jours après, le 16 novembre, pour l'extrémité de l'Afrique. Le 22 l'expédition doublait le célèbre cap de Bonne Espérance, qui, pour être le point culminant, du voyage, n'en était pas néaumoins le terme. Les matelots, songeant qu'il pouvait n'en pas être même la moitié, commencèrent à murmurer, et l'amiral se trouva dans la position difficile de Colomb, lorsque, touchant aux lies Lucayes, il fut au moment d'être jeté à l'eau par son équipages mutiné. Après le cap de Bonne-Espérance, il failait encore doubler celui des Aiguilles au pourtour duquel la mer est dure. Les Portugais de nouveau parlaient de rebrousser chemin, mais leur chef parvint encore à les contenir.

On se dirigea ensuite vers l'est, le long de la côte; on relacha dans la baie de Saint-Blaise; et l'on arriva, le 17 décembre, au rochez de la Cruz, puls à la rivière de l'Infante, limite des découvertes de Bartolommeo Diaz. Gama poussa les siennes plus de mille lieues au delà. En remontant vers le nord, il envoya maintes fois explorer les lieux où il apercevait des habitants. Le 10 janvier il découvrit une rivière, qu'il appela de Cuivre, et une terre, qu'il nomma des Bonnes gens. Après y avoir relàché cinq jours, il par-vint, le jour de l'Épiphanie, à l'emhouchure d'un grand cours d'eau, où il mouilla, et qu'il appela le fleuve des Rois; il y fit reposer ses gens, que le scorbut rongeait. La terre leur prodigua des fruits et des plantes aalutaires; mais les hommes qu'on rencontra, parlant un langage étrange, étaient pour les voyageurs comme un peuple muet, dont ils ne pouvaient tirer aucun renseignement, et Gama, parcourant, à travers des périls sans cesse renaissants, de nombreux rivages, demandalt à tous des nouvelles de l'Inde et n'en recevait jamais. C'est à Sofala, où des vents favorables le conduisirent enfin, que, supérieur au découragement, mais fatigué lui-même et souffrant, il se sentit comme retrempé, en imaginant avoir retrouvé l'antique Ophir. Il n'avait depuis Sines rencontré que des espèces de brutes à figure noire, avec qui nul parmi les siens n'avait pu s'entendre. Il trouvait à Sofala des hommes à demi civilisés, chez qui les navires de La Mecque employés au commerce de l'Orient, avaient une station; la plupart entendaient l'arabe, et cette langue, qui dans leur péninsule et sur les côtes barbaresques, où les Portugais portaient habituellement la guerre, était celle de leurs intimes ennemis, de

. ---

vint leur consolatrice sur des bords où ils l'entendaient après n'avoir si longtemps pu s'exprimer que par signes.

Dans les premiers jours de mars 1498, a flotte toucha à Mozambique, d'où, se dirigeant droit an nord, elle longea jusqu'à Monbaze la côte de Zanguebar, contrée encore peu connue, quoiqu'elle ait d'assez bons ports et qu'elle produise beauceup d'ivoire et de poudre d'or. Les Maures étaient nombreux et jouissaient sur les princes du pays d'une grande influence; ils reconnurent aussitôt dans les compagnons de Gama les pareils de ceux qui, vers une autre extrémité de l'Afrique, faisaient à leurs pères une guerre à outrance; et dès lors toute leur astuce fut employée à leur susciter des embarras. Les habitants de chaque pays avec lesquels pouvaient s'entendre les nouveaux venus accueillaient d'abord ceux-ci avec des démonstrations de cordialité; mais ils ne tardaient point, excités par les Maures, à leur tendre des embûches où toute la sagacité de Gama fut nécessaire pour qu'aucun n'y tombat. Il arma deux chaloupes de son navire, dont lui-même monta l'une, et sit tirer sur les embarcations des Arabes, qui prirent la fuite. Ce fut là que pour la première sois il rencontra de grands bâtiments du pays sur lesquels on se servait de houssoles et de cartes marines. Les Portugais capturèrent quelques-uns de ces navires. Le butin fut partagé entre les équipages : le chef ne se réserva que les livres arabes, pour les offrir au roi à son retour. Il se dirigea ensuite vers Monbaze, ville alors fort commerçante, puis vers Mélinde, dont le prince lui fit un accueil affectueux, montant à bord de la flotte, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Le 24 avril, Gama ayant pris la route de la côte de Malabar, jeta l'ancre devant Calicut, le 20 mai 1498. Il envoya deux messagers au Zamorin pour lui annoncer son arrivée comme ambassadeur du roi de Portugal, chargé de lettres pour lui. Les premières négociations eurent tant de succès, que le port fut ouvert immédiatement à la flotte, que le prince vint la visiter de quinze lieues de distance, et que Gama fit son entrée solennelle dans la ville au milieu d'une foule immense. Il avait débarqué avec une suite de treize personnes, laissant à son frère Paul le commandement des vaisseaux, lui recommandant de ne tirer aucune vengence de sa mort s'il tombait victime de quelque perfidie, mais de repartir immédiatement pour aller annoncer au roi la découverte des Indes. Dans son entrevue avec le Zamorin, Vasco montra une dignité parfaite et une grande fermeté. Il se flattait d'obtenir pour le Portugal la faculté de Calicut; mais cet espoir s'évanouit venir commercer dès la seconde entrevue, quand il se vit traitreusement arrêté. Les Maures et Arabes, pour la plupart sujets du grand-seigneur, dont les possessions s'étendaient jusque là, redoutant la concurrence des nouveaux venus, les avaient représentés au Zamorin comme n'étant attirés dans ses États que par la soif du pillage. Cependant, grâce à son imperturbable présence d'esprit, Gama parvint à renouer les négociations. Mais à peine de retour à bord, ayant appris que quelques-uns des siens, restés à terre, avaient été arrêtés, il fit jeter dans les fers dix-neuf sujets du Zamorin qui étaient venus visiter la flotte. Tant d'énergie en imposa au prince, et Diégo Diaz revint avec une lettre de sa main pour le roi de Portugal écrite sur des feuilles de paimier.

Gama, ayant atteint le but principal de son expédition, mit à la voile le 27 août 1498 pour retourner en Europe. Il relâcia aux Agendives, jeta l'ancre à Mélinde le 9 février 1499, prit à bord un envoyé du prince du pays, doubla le cap de Bonne-Espérance le 20 mars, mit de là vingt-sept jours pour atteindre les fles du cap Vert, et arriva à Lisbonne au mois de septembre de la même année, plus de deux ans après son départ. Le roi le reçut avec la plus grande magnificence, célébra son retour par des fêtes, le combia de distinctions, at le revêtit en 1502 du titre d'amiral des Indes. Pendant le repes qu'il prit à sa cour, Alonzo et Cambral fut envoyé dans l'inde avec mission d'y fonder des établissements : celui qu'il créa à Calicut ne prospéra pas, et les Portugais qu'il y laissa furent peu à peu massacrés. Emmanuel, en appre-

nant cette nouvelle, ordonna l'armement d'une flotte vengeresse, et Gama, avec dix vaisseaux, soutenus par deux escadres composées de dix vaisseaux chacune, reprit, le 10 février 1512, la route qu'il avait frayée. C'est dans ce voyage qu'il établit, non sans combattre, les comptoirs portugais qui subsistent encore si misérablement à Mozambique, ainsi qu'à Sofala. Il venait cette fois avec un système d'intimidation ; et il mit d'abord le seu à l'un des grands navires du soudan d'Égypte, qu'il rencontra, parce que son maître était soupçonné d'avoir trempé dans les machinations dont le désastre de Cabral était résulté. Le bruit des avantages remportés par Gama avant annoncé son retour au Malabar, Travancor, où il prit terre, le recut avec soumission. Se rendant alors dans les États du Zamorin, il détruisit tous les navires du pays qu'il rencontra, et dans une seule occasion fit pendre à ses vergues cinquante des matelots qu'il y trouva. Ayant ainsi vengé ses compatriotes, trattreusement égorgés, et s'étant fait redouter au loin, il revint à ses habitudes accoutumées de douceur, et se fit des alliés de tous ceux qui manisestèrent l'intention d'entrer en rapport avec lui. Il s'unit particulièrement avec le roi de Cochin, rival naturel de celui de Calicut, dont il obtint les plus fructueuses réparations, et mit tant de célérité dans toutes ses opérations, que le 20 décembre 1503 il était de retour en Portugal, ramenant treize vaisseaux chargés de ri-

Après tant de services signalés, il est cruel d'avoir à remarquer qu'ils ne trouva point dans sa patrie la reconnaissance qu'ils semblaient devoir lui mériter. Il failut même toutes les sollicitations du duc de Bragance, dom Jaimes, pour lui saire obtenir le titre de comte de Vidigueyra avec la grandesse. Puis il fut laissé dans l'inaction pendant vingt-et-un ans, et ne prit part à aucune autre expédition sous le règne d'Emmanuel ; mais, après la mort de ce prince, dom Édouard de Ménezès ayant, durant sa gestion, précipité les établissements portugais d'Asie dans une décadance complète, Jean III rappela Vasco de sa retraite de Vidi-gueyra, et le nomma vice-roi des Indes en 1524. Le noble viciliard partit de Lisbonne le 9 avril, avec une flotte de 10 vaisseaux et de 3 caravelles, pour aller doubler une dernière fois ce cap de Bonne-Espérance, dont le nom est désormais inséparable du sien. Arrivé dans l'Inde, il n'y gouverna les vastes conquêtes du Portugal que trois mois et vingt jours, et mourut à Cochin, le 25 décembre. Même sur son lit de mort il pourvoyait à tout. En 1538 son corps fut transporté dans sa patrie, où le roi lui fit faire de magnifiques obsèques ; il repose dans l'église du couvent des Carmes de la ville de Vidigueyra. Une statue lui a été érigée à Goa, et sa grande expédition à fourni à Camoëns le sujet de ses Lusiades.

GAMALIEL, pharisien, contemporam de Jésus-Christ et membre du Sanbédrin, homme d'un esprit conciliant et modéré, eut pour disciple saint Paul, et par ses sages représentations empêcha le grand conseil des Juis de mettre à exécution les sanglantes condamnations qu'il avait prononcées contre les Apôtres. On suppose avec beaucoup de vraisemblance que c'est de lui qu'il est question dans plusieurs passages du Talmud on on célèbre le fiis de Siméon et le petit-fils de Hillel. Les traditions postérieures qui nous le présentent comme ayant professé en secret les doctrines du Christ et comme s'étant fait baptiser, en même temps que son fils et Nicodème, par les apôtres saint Jean et saint Pierre, ne paraissent pas plus fondées que les opinions émises par quelques écrivains modernes qui ont prétendu que Gamaliel n'avait intercédé en faveur des Apôtres qu'en haine des sadducéens ou bien encore pour gagner les chrétiens à ses plans

GAMBA (BARTOLORIESO), célèbre bibliographe, né le 16 mai 1756, à Bassano, entra à l'âge de dix ans en qualité de commis dans l'imprimerie du comte Remondini, et y trouva le temps et les moyens d'y acquérir de profondes connaissances bibliographiques. Après avoir dirigé jusqu'à la mort de Remondini la succursale établie par cette maisor

à Venise, il fonda lui-même une librairie à Padoue. En 1811, époque à laquelle il fut nommé censeur pour ses provinces adriatiques, il acheta l'imprimerie di Alvisopoli, fondée à Venise par Mocenigo; et quelques années plus tard, le gouvernement autrichien le nommait vice-bibliothécaire de Saint-Marc. Il est mort le 3 mai 1841, frappé d'un coup d'apoplexie à l'athénée où il faisait un cours. Son premier ouvrage fut les Serie dei testi di lingua usati a stampa nel Vocabulario della Crusca (Bassano, 1805, in-4º dont une nouvelle édition a paru à Venise en 1818 ; livre indispensable à ceux qui se livrent à l'étude des sources historiques de la littérature et de la philologie. A cet ouvrage se rattachent les Serie degli scritti impressi nel dialetto veneziano (Venise, 1832), le Catalogo delle più importanti edizioni e degli illustratori della Divina Commedia dell' anno 1472 al 1832 (Padoue, 1832), et la Bibliografia delle novelle Italiane in presa (2º édition, Florence, 1835); on a aussi de lui un grand nombre d'essais

biographiques, et des notices.

GAMBETTA (Léon), homme d'État français, né le 30 octobre 1838, à Cahors, descend d'une famille génoise. Reçu avocat, il se fit inscrire en 1859 au barreau de Paris. Son premier début dans la vie politique, en 1862, se borna à un rôle secondaire dans le mouvement électoral provoqué par les élections au Corps législatif. C'est surtout en plaidant des procès politiques, soit à Paris, soit en province, qu'il se rendit populaire. Dans l'affaire des souscriptions recueillies par les journaux, à la fin de 1868, pour élever un monument à la mémoire du représentant Baudin, il attira vivement l'attention, et se trouva ainsi désigné à l'opposition radicale pour les élections législatives du mois de mai 1869. Candidat dans les Bouches-du-Rhône et en même temps à Paris, où il l'emporta sur un des vétérans de la démocratie, M. Carnot, il arriva au Corps législatif par une double élection et opta pour les Bouches-du-Rhône. Il prit place sur les bancs de la gauche, près de M. Jules Pavre, avec qui il dirigea la campagne des irréconciliables contre le gouvernement impérial et contre la prétention du cabinet Emile Ollivier à faire accepter par les libéraux le pouvoir de l'empire comme un gouvernement libéral. Après s'être élevé, comme toute la gauche, contre la déclaration de guerre à la Prusse, il réclama, la suite de nos premiers désastres, l'armement de tout le pays. Dans les séances du 3 et du 4 septembre, il s'unit à M. Jules Favre pour demander la déchéance du gouvernement impérial. Quand la foule eut envahi les tribunes, il la conjura de garder l'ordre et le calme nécessaires aux délibérations. Le président de la Chambre, M. Schneider, exhorta les envahisseurs à suivre les conseils de M. Gambetta, et lui rendit ce témoignage : « Il ne peut être suspect à aucun de vous; je le tiens, quant à moi, comme un des hommes les plus patriotes de notre pays. » Quelques heures plus tard, le gouvernement de la Défense nationale, composé des députés de Paris, était installé à l'hôtel de ville. M. Gambetta en faisait partie, quoiqu'il eût opté pour le département des Bouches-du-Rhône; il fut délégué au département de l'intérieur.

On jugea bientôt, dans les conseils du gouvernement, qu'il fallait à la tête des populations de la province, alors privées presque complètement de toute relation d'idées et de sentiments avec Paris, exposées au découragement ou travaillées par les partis extrêmes, un homme jeune, énergique, capable d'actes vigoureux et rapides. On adjoignit donc M. Gambetta à MM. Crémieux et Glais-Bizoin, charpés de la délégation à Tours, et on lui donna de pleins pouvoirs pour l'intérieur ainsi que pour la guerre. Il partit en hallon, le 8 octobre, et, après avoir failli tomber dans les lignes ennemies, arriva dans le département de la Son me. La carrière qui s'ouvrait devant lui était pleine de grandeur, mais aussi de périls et de responsabilités. Agissant presque seul, n'étant soumis à aucun contrôle, il allait remplir en fait le rôle de dictateur, sans en avoir le titre.

L'un de ses premiers actes fut de hâter la levée des gardes mobiles et l'organisation des armées. Une de ses plus grandes difficultés fut sans doute de vaincre la défiance si naturelle chez des militaires envers un ministre non militaire; mais il n'en éprouva pas moins peut-être à animer du même souffle patriotique des armées où se trouvaient réunis tant d'éléments divers, où combattait d'un côté Garibaldi, de l'autre Charette avec les zonaves pontificaux. Si l'on en excepte le prince de Joinville, auquel il ne permit pas de rester dans les rangs de l'armée française, il ne demanda pas compte à ceux qui venaient combattre de leurs opinions polítiques. Mais, en dehors de l'armée, dans le gouvernement du pays, il travaille activement à la propagation de l'idée républicaine. Il choisit dans ce but les préfets et les autres administrateurs. Par cette conduite, il gagna en grande partie la population des villes. Il n'en fut pas ainsi des campagnes, où les grands propriétaires surtout lui firent unr sourde opposition, dont l'influence lui parut assez redoutable pour qu'il supprimat les conseils généraux, par un décret en date du 25 décembre, et leur substituât des commissions départementales.

Parmi les reproches formulés contre M. Gambetta, l'un des plus considérables est d'avoir révoqué trop facilement les chess d'armée, d'avoir donné, par exemple, en peu de temps, trois chefs successifs à l'armée de la Loire, les généraux de La Motterouge, d'Aurelles de Paladine et Chanzy. Un autre reproche plus grave peut-être est de s'être laissé entraîner à des exagérations, à des emportements de paroles toujours regrettables chez un homme d'Etat. A la nouvelle de l'armistice signé, le 28 janvier 1871, par MM. Jules Favre et de Bismark, il ne dissimula pas son irritation et manifesta le dessein de continuer la lutte avec la province seule. En même temps, il vou'ut exclure du droit d'être élus à l'Assemblée nationale les hauts fonctionnaires et les candidats officiels de l'empire. M. Jules Simon ayant été envoyé de Paris à Bordeaux pour faire exécuter les décrets du gouvernement de la Désense nationale, il lui fit d'abord une résistance très-vive, mais, le 6 février, sa démission mit fin au conflit. Élu, le surlendemain, représentant à l'Assemblée nationale par les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, du Var, des Bouches-du-Rhône, du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, et par la circonscription d'Alger, il opta pour le Bas-Rhin, et donna sa démission dans la séance du 1º mars, avec les autres députes de l'Atsace et de la Lorraine. Après un séjour de quelques mois à Saint-Sébastien, en Espagne, il revint en France et fut réélu, le 2 juillet, membre de l'Assemblée par la Seine, les Bouches-du-Rhône et le Var; il opta pour la Seine. Dans la séance du 30 août, il combattit le dessein que manifestait l'Assemblée de se faire constituante. Au mois d'octobre il publia, sous forme de lettre, une sorte de maniferte où, à propos des élections récentes des conseils généraux, il revendiquait la victoire pour le parti de la république radicale, qu'il distinguait du parti des républicains formalistes, et où il semblait chercher à donner le progran me du « radicalisme ». On l'accusa, non sans raison, de rester dans le vague et de ne pas définir les institutions organiques qui devaient, suivant lui, constituer la république radicale. M. Gambetta se fit un organe politique special avec la République française, journal dont le premier numéro parut le 6 novembre 1871 et qui prit bientôt une importance considérable. Dans un discours prononcé à Grenoble, en octobre 1872, il demanda hautement la dissolution de l'Assemblée. En avril 1873, il appuya l'élection de M. Barodet, à la suite de laquelle la droite vots contre M. Thiers et lui donna le maréchal Mac-Mahon pour successeur.

GAMBEY (HENRI-PRUDENCE), mécanicion illustre, né en 1787, mort à Paris, en 1847, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des lorgitudes, eut des commencements obscurs et pénibles. Il lui fallut d'abord se contenter du poste de contre-maître à Compiègne, puis à

l'École des arts et métiers de Châlons. A sa sortie de cet établissement, il s'établit dans une rue du Fa ubourg-Saint Denis, et s'y livra à la fabrication des instruments de précision, construisant dès lors des sextants et des cercles répétiteurs qui déjà portaient l'empreinte de la sûreté de sa main et de la rectitude de son jugement. A l'exposition de 1819 on remarqua ses beaux théo do lithes; la grande médaille d'or récompensa ce travail. La construction d'un équatorial ou lunette parallactique appela de nouveau sur cet artiste l'attention du monde savant ; on peut admirer à l'Observatoire de Paris ce bel instrument. On a encore dans le même établissement, outre un cercle mural, une lunette méridienne construite par Gambey. Nons citerons aussi parmi les instruments ou inventés ou perfectionnés par Gambey, le cathétomètre, à l'aide duquel on mesure correctement les distances verticales; et son héliostat, chef-d'œnvre qui a pour but de donner aux physiciens le moyen de fixer dans une direction constante un faisceau de lumière. Le ministre de la marine nomma Gambey son ingénieur en instruments de navigation; le Bureau des longitudes l'appela dans son sein, et l'Académie des sciences le reçut en 1837 dans sa section de mécanique.

GAMBIE, après le Sénégal le plus grand fleuve de la Sénéga mbie, sur la côte occidentale de l'Afrique, prend sa source dans la contrée qu'on appelle Fouta-Toro, et après un cours d'environ 1,600 kilom., vient se jeter dans l'Océan atlantique, au cap Sainte-Marie, par un grand nombre de bras, qu'unissent divers canaux naturels, qu'on tenait jadis pour autant de rivières distinctes. Des cataractes fréquentes et un grand nombres d'îles y rendent la navigation très-difficile.

La Gambie, colonie anglaise provenant d'établissements et d'acquisitions qui remontent aux années 1618, 1631 et 1816, compte une population de 7,000 âmes sur une superficie de 54 kilom. carrés. Elle se compose de l'île Sainte-Marie, où se trouve le chef-lieu Bathurst, de l'île Maccarthy, d'une île artificielle créée dans le fleuve à peu de distance de son embouchure et sur laquelle on a construit le fort Saint-James, et de quelques hameaux voisins. La Gambie offre des produits nombreux, notamment l'or et le fer, le coton et l'indigo; l'igname, le riz, plusieurs variétés de sorgho, l'arachide, le tabac. On y récolte de grandes quantités d'huttres, sur les mangliers, dont les branches tombent jusqu'au fond du fleuve où elles forment des arcades de 2 à 5 mètres de hauteur. En 1868 voici quel était le mouvement du commerce : exportation, 4.683.950 fr.; importation 3,613 100 fr.

GAMBIER (Iles), archipel situé dans le Grand-Océan, par 23° de latitude méridionale, et 137° de longitude occidentale, fut découvert en 1777 par l'amiral anglais John Gambier (né en 1756, mort en 1836), que le bombardement de Copenhague en pleine paix, en 1807, a rendu si fameux. Ce groupe se compose de cinq îles fort élevées et de plusieurs autres beaucoup plus basses : une chaîne d'écueils de corail ceint ces dernières. Les habitants, une des races les plus mélangées de la Polynésie, sont d'une haute stature; on en compte un millier, vivant à l'état demi sauvage. Ces îles sont soumises à la Frauce depuis 1844, et se rattachent au groupe de Talti.

GAMELLE, grand vase de bois ou de fer-blanc à l'usage des matelots et des soldats. S'il est vrai que les proverbes soient la sagesse des nations, celui-ci: « La soupe fait le soldat, et le soldat mange à la gamelle, » suffit à montrer l'importance de la gamelle dans les armées : les chefs de corps doivent donc veiller à son entretien comme à celui des armes; le succès des campagnes en dépend sou vent, car le soldat mal nourri est à demi vaincu. Le soldat est une véritable machine de guerre : on lei pèse son sommeil, et ses jeux, et son pain. Bien qu'élément constituant le toute la puissance militaire, il n'étend guère son horizon au delà de la portée de son bras; sur le champ de bataile, n ne doit songer qu'à sa compagnie, à son drapeau;

rentré au camp ou à la caserne, la gamelle devient son signe de ralliement; qu'il ait assez d'intelligence pour reconnaître les huit hommes qui mettent la main au plat avec lui, qu'il sache serrer les rangs avec eux autour de la même gamelle, et son éducation est fort avancée. Au plat comme à l'exercice, le caporal est son chef de file; la soupe est versée dans la gamelle, et de la gamelle dans chaque assiette des huit soldats qui, debout encore, entourent la table oblongue dont la gamelle occupe le centre; puis les portions de viance sont découpées et placées sur la soupe. Chacun doit prendre sans choisir celle qui se trouve devant lui. Autrefois, après avoir posé sur leur pain leur morceau de viande, tous ensemble prenaient la cuillère à la main, prêts à la plonger dans le brouet; il se faisait un silence solennet; le caporal puisait le premier, c'était le signal d'exécution; les autres, tour à tour et par ordre, imitaient la manœuvre du chef de file, et bientôt on n'entendait plus qu'un cliquetis de cuillères et un bruit de mâchoires. La joie et les quolibets n'accivaient que quand la gamelle commençait à s'épuiser; et cet heureux moment se renouvelait deux fois par jour. Aujourd'hui, chaque soldat mange à table comme un bourgeois, et n'en est pas plus sier pour cela. A la guerre, ou en campagne, les gamelles, marmites et bidons, sont en fer-blanc; on les enveloppe avec soin d'un fourreau de toile, et les soldats les portent sur leur havresac.

Le matelot aussi mange la soupe à la gamelle; sa gamelle à lui est un vase en bois ouvert et plus large par le haut que par le bas; il ressemble à un petit sceau; deux cercles en fer le consolident, et il doit être assez grand pour contenir la ration de huit à dix hommes. Tous ceux qui mangent à la même gamelle sont égaux; les matelots, les quartiers-maîtres, ont leurs gamelles séparées; cependant, tou-tes ont un chef de plat, désigné pour la police de la table.... Nous disons table, parce qu'à bord des grands navires, vaisseaux ou frégates, le matelot mange sur des tables suspendues dans les batteries. Mais à bord des petits bâtiments, le gaillard d'avant est sa salle à manger; le ciel bleu, gris ou brumeux, lui sert de pavillon; le pont, de table; sa nappe est une toile goudronnée; il pose dessus la gamelle et le bidon précieux qui renferme son vin: tout le monde s'assied en rond autour du plat, les jambes croisées ou à demi couchés à la façon des empereurs romains. Le vieux de la bande fait une croix à travers les flots de vapeur qui portent en l'air le parfum de ses fèves, et dit : « Attrape à manger! le branle-bas de la gueule commence. » Puis le bidon passe et repasse à la ronde; bidon chéri! tous le couvent de l'œil dans sa route circulaire : le nectar qu'il verse est si doux au matelot, c'est le baume de toutes ses blessures; c'est son âme! Et il court tant de dangers, ce bidon d'amour! Quand un coup de roulis chavire pêle-mêle gamelles, nappes et matelots, une main protectrice maintient le bidon dans la verticale, suspendu sur toutes les têtes. Quel sombre désespoir si le vin du bon Dieu allait être répandu! La gamelle est moins précieuse; si la vague qui déserie couvre le pont d'une écume salée, nul ne se donne la peine de préserver la soupe de cette assaisonnement imprévu, car l'estomac se fatigue du lard salé et des fèves; on a bien assez de nourriture à bord. Mais du vin! ce vin si cher, qui retrempe les forces, provoque les joyeux propos et les histoires de l'autre monde, qui fait oublier les fatigues, la pluie et les rafales glacées, qui donne des ailes pour grimper dans les cordages, et des griffes pour se cramponner aux mâts quand la mer brise et ébranle le navire, jamais, jamais on n'en a assez! Du reste, gamelles et bidons sont entretenus avec un soin parfait; le bois en est d'un blanc sans tache, ou couvert d'une cou-che de noir brillante comme du jai; les cercles en ser sont fourbis comme de l'acier poli.

Le mot gamelle a pris dans la marine des airs aristocratiques; de la table des matelots il est monté à celle des chess: on dit la gamelle des officiers, la gamelle du conmandant; et quelque jour l'Académie sera condamnée à cu registrer cette expression dans la langue des marins. C'est une grande affaire que l'administration de la table d'un étatmajor de vaisseau : l'officier qui en est chargé momentanément prend le nom de chef de gamelle; il est élu par acclamation, ou par le sort.

Le mot gamelle n'est pas sans illustration; peut-être se vanterait-il avec raison d'être contemporain de la naissance de la langue latine? La poésie romaine, sous le stylet d'Ovide, lui conféra, du temps d'Auguste, des titres de noblesse:

Dum licet apposite, valuti cratere, camella Lac niveum potes, purpureamque sapam.

Le latin du moyen âge modifia sa première consonne et en fit gamelle. Nous sommes teaté de croire que l'armée de terre l'a emprunté à la marine, car le plus ancien ouvrage où il se rencontre a trait aux marins.

Théogène PAGE, vice-emiral.

En 1852 la gamelle commune sut définitivement rempla-

cée par la gamelle individuelle.

GAMIN. Ce mot n'est pas français; mais c'est plus qu'un mot français, c'est un mot parisien. Pour bien dire, il faut dire : le gamin de Paris. Gamin est un mot qu'il faut prendre en bonne part. Dans cette grande ville, où toutes les misères viennent aboutir, dans ce rendez-vous général de toutes les infortunes, il arrive souvent qu'un honnête homme, pauvre et ruiné, un vieux soldat, un vieil artiste, laisse après lui un enfant de son nom, pauvre enfant qui, même dans la misère, se sent encore d'une meilleure origine. Tout enfant parisien, fils du peuple, honnête enfant de cette grande ville, né au milieu de l'esprit et de la misère, est un gamin de Paris, en attendant qu'il soit un homme. Le gamin de Paris, avant d'avoir un état à lui, entreprend au hasard tous les états. Il est propre à tout, il sait tout, il est tout. Mais déjà, même dans sa hardiesse la plus hardie, même dans ses espiégleries les plus vives, le gamin de Paris reste, sans le vouloir, sans le savoir pent-être, un honnête homme. Nous n'entendons pas autrement le gamin de Paris.

Le gamin de Paris est un gamin à sept ans jusqu'à quatorze, quelquefois jusqu'à seize ans, jamais plus tard. Le gamin de dix-huit ans n'est plus un gamin, c'est un oisif, un paresseux, un mauvais sujet, un homme qui tournera mal, et qui est attendu sur les bancs de la police corre tionnelle, et des assises plus tard. Malheureux ! qui a oublié la honne, joviale et sincère nature du vrai gamin. Le ga-min de Paris a nom Joseph ou Napoléon, comme sa sœur s'appelle Marie ou Paméla. Il se souvient encore avec orgueil de toutes les révolutions auxquelles ont contribué si puissamment les gamins ses prédécesseurs. Il y a en lui quelque chose du héros, en ce sens qu'il est toujours mer-veilleusement disposé à l'agitation et au tamults : c'est un héros en herbe et en guenilles, qui se bat à coups de poings, en attendant qu'il se batte contre le canon; grand joueur à la toupie, illustre goguenard, le sléau de ses voisins, et pourtant la joie de son quartier; malin, slâneur, vaniteux, taquin, bon fils; n'ayant peur de rien ni de personne, mais tremblant devant sa bonne grand'mère, très-connu du sergent de ville et du garde municipal; osant tout, excepté déchirer sa blouse et perdre sa casquette : tel est le gamin de Paris. Il grimpe, il glisse, il saute : c'est une anguille, c'est un lichen. Il est la joie de notre pavé, il est l'éclat de rire de nos carrefours, il est l'ami de tout ce qui souffre, il est le Don Quichotte bienveillant et dévoué de toutes les misères parisiennes. Du reste, l'œil éveillé, la chevelure ébourissée, le sourire moqueur, une joue rose et lavée, l'autre joue toute noire, peigné à demi, fier et gueux comme un Espagnol, Français déjà au fond de l'âme, portant crânement sur l'oreille un superbe casque en papier, et chantant tout haut les chansons patriotiques de Béranger. Voilà le gamin de Paris : c'est comme la grisette de Paris, il ne se trouve qu'à Paris, c'est un produit de la ville. Dans les autres villes de France, vous n'avez que de méchantes et plates contrefaçons du gamin de Paris.

Le gamin de Paris, par l'esprit, par la grâce, par le conrage, par les saillies, par son habitude de vivre de peu, par son insouciance pour l'avenir, est plus qu'un enfant et moras qu'un homme. Les autres enfants sont des enfants on des hommes, des niais ou des prodiges; le gamin de Paris, e ne saurais mieux le définir, c'est le gamin de Paris. Il va, il vient, il court, il marche un peu : il obeit à une mère plus souvent qu'à un père; il est l'appui, le protecteur, le défenseur de sa mère. Toujours sans habits, souvent sans pain, jamais sans joie, il rit toujours. Son grand bonheur, c'est de voir jouer le mélodrame, de tirer des pétards, d'élever des barricades, de sentir l'odeur de la poudre, d'entendre le bruit de l'arme blanche, de rire au nez du commissaire de police. Il est naturellement le sléau des épiciers et l'eanemi des réverbères. Il aime le soldat qui passe ; il est fou de la musique militaire; il joue du mirliton; il bat du tambour; il sonne de la trompette; il monte à cheval; il saute, il grimpe; il ne hait ni le pain d'épices, ni le sucre d'orge, ni le verre de bière; depuis quelque temps il a acheté une pipe, et il fume.

Chose étrange ! cet élément de discorde dans les rues, ce joyeux émeutier des jours de barricades, ce révolutionnaire espiègle, toujours prêt à remuer les pavés de fond en comble, eh bien! le gendarme ne le hait pas autant qu'on pourrait le croire au premier abord. Au contraire, le gamin de Paris et le gendarme se comprennent à demi-mot, ils se tutoient. Le gamin de Paris se platt en la compagnie du gendarme; marche au pas comme le gendarme; il admire le gendarme. De son côté, le gendarme reconnaissant veut bien faire la guerre au gamin de Paris quand il est trop familier, mais c'est toujours à armes courtoises. Le gendarme veut bien faire peur au gamin, mais il serait désolé de lui faire de mal. Il n'y a pas de gendarme qui n'ait pour silleul un gamin de Paris. En un mot, si je n'avais pas peur de tomber dans le marivaudage, je dirais que le gamin de Paris est le papillon du gendarme; le gendarme novice commence par faire la chasse aux gamins, pour la faire plus tard aux vo-leurs. Quand il a achevé le cours de ses espiégleries, le gamin de Paris prend une femme et un état ; il gagne sa vie, il monte sa garde, il remplit tous les devoirs du citoyen, et, de temps à autre, il s'amuse à mettre au monde de petits gamins de Paris. Jules Janin.

GAMME, table ou échelle des notes de musique, disposée selon l'ordre naturel des tons. Le nom de gamme, qui a été donné à cette échelle vient du γάμμα, de l'alphabet grec (I'), que Guy Arétin choisit pour désigner la corde qu'il ajouta au grave du diagramme des Grecs, et dont il sit la base de son système musical. Les anciens se servaient de sept lettres de l'alphabet pour marquer les dissérents degrés de l'échelle musicale; et comme le nombre de ces lettres ne suffisait pas à l'étendue de leur gamme, ils les changeaient de forme ou les redoublaient pour indiquer la position respective de chaque degré par rapport aux différentes octaves. Dans notre système musical moderne, nous n'avons également que sept lettres : c, d, e, f, g, a, b, ou sept syllabes : ut, ré, mi, fa, sol, la, si, pour désigner les 50 degrés appréciables de l'étendue instrumentale comprise entre 'octave grave du sol de la contrebasse, et le sol aigu de la petite flûte. Mais pour obvier à cet inconvénient et marquer d'une manière indubitable la position relative de chaque degré, on emploie des lignes parallèles qu'on divise de cinq en cinq à l'aide de certains signes appelés clefs.

Le motgamme, pris dans un sens moins absolu, s'entend aussi d'une fraction plus ou moins étendue de l'échelle musicale, comme, par exemple, des différents tons renfermés dans l'espace d'une octave, quelle que soit la note par laquelle commence cette octave. On appelle gamme di atonique e celle qui procède par tons et demi-tons, tels qu'ils se trouvent dans l'ordre naturel du ton et du mode où l'on est, et gamme chromatique celle qui n'est composée que de demi-tons. Il y a deux sortes de gammes diatoniques, l'une majeur et l'autre mineur. Elles se composent toutes

la

deux de six tons ou douze demi-tons, mais dans un ordre différent

Mode majeur. ton sol Mode mineur. ton ton

mi

ton

fa

ton

ton

sol dièze On voit par le premier exemple que l'échelle ou gamme majeure est composée de cinq tons et deux demi-tons; et par le second, que l'échelle ou gamme du mode mineur est composée de quatre tons et quatre demi-tons. En additionnant les tons et les demi-tons de chacune de ces deux échelles, on verra que les deux sommes sont égales; car il est évident que quatre tons et quatre demi-tons équivalent à cinq tons et deux demi-tons : en d'autres termes, ces deux sommes sont égales à six tons ou douze demi-tons.

Les gammes sont d'un usage fréquent et indispensable en musique. Quels que soient le genre d'un morceau, le sentiment ou la couleur d'une mélodie, il est bien rare d'en parcourir plusieurs mesures sans rencontrer une gamme ou une parcelle de gamme. Les gammes des deux genres sont un excellent exercice pour l'étude de la musique instrumentale ou vocale. Sous le rapport de l'exécution, on ne saurait trop en recommander l'usage aux personnes qui désirent atteindre à un certain degré de perfection. C'est par l'exercice très-fréquent des gammes dans tous les tons que la voix d'un chanteur et les doigts d'un instrumentiste peuvent acquérir cette souplesse, cette flexibilité, cette agilité qui les rendent propres à l'exécution irréprochable des passages les plus difficiles. De nos jours, les cantatrices abusent des gammes chromatiques dans leurs roulades. Elles ont d'autant plus tort, que les gammes de ce genre ne peuvent se rendre d'une manière satisfaisante que sur quelques instruments à clavier, à cordes ou à vent. Quant à la voix, elle se prête peu à une succession rapide de demi-tons, qui exige tant de netteté, de justesse et de précision. Becnem.

GANACHE, machoire inférieure du cheval : ce sont deux os qu'a ce quadrupède de part et d'autre du derrière de la tête, opposés à l'encolure, et qui forment la mâchoire inférieure et la font mouvoir. Dire qu'un cheval est chargé de ganache, c'est dire qu'il a la mâchoire grosse et charnue. Certains auteurs ont prétendu que quand l'angle formé par ces deux os était trop resserré, il en résultait un défaut de respiration presque incurable. Le savant professeur Baucher ne partage pas cet avis : il pense que pour remédier à ce défaut il suffit de faire céder les vertèbres de l'encolure les plus éloignées du sommet de la têle. Ganache vient de l'italien ganascia, ou de l'espagnol ganassa, signifiant la même chose. Borel le dérive de gena, comme qui dirait grande ou grosse joue.

GANACHE. Le mot ganache n'a guère droit à l'honneur que nous lui faisons, et nous l'aurions complétement passé sous silence, si l'empereur Napoléon ne s'en était servi un jour dans une circonstance importante. . Madame, disait l'empereur à l'impératrice Marie-Louise, votre père est une ganache! » L'impératrice, qui ne savait pas assez le français pour comprendre tout ce qu'il y a de sel attique dans cette injure ganache, s'en va demander à Duroc ce que vent dire le mot ganache, appliqué par l'empereur Napoléon à l'empereur d'Autriche. « Ganache, reprend Duroc, cela veut dire grand homme. Le père de votre majesté est un grand homme! » Voilà l'impératrice qui ne dit mot; mais, à quelques mois de là, un jour que l'empereur Napoléon présentait à l'impératrice un de ces généraux vainqueurs qui lui venaient de toutes les frontières : « Monsieur le général, dit l'impératrice, avec son plus almable sourire, vous êtes une illustre ganache! » Voilà comment les plus petits mots de carrefour peuvent avoir au besoin une existence impériale et royale. Le dictionnaire de l'Académie les rejette, l'histoire s'en souvient, Jules Janin.

GANGHE. Voyez ESTRAPADE

GAND, aujourd'hui chef-lieu de la Flandre orientale, autrefois ville principale de cette Flandre qui faisait trembler ses maîtres et leur dictait des lois, également éprise de l'indépendance et de l'industrie, et vivant de cette vie sorte et puissante dont l'exubérance, si elle produit quelquesois le désordre, communique aussi à la société une énergie merveilleuse. Son ancienne grandeur a laissé de nombreux et imposants vestiges : on reconnaît à ses murs la cité d'Arteveld, à la physionomie de ses habitants les bourgeois qui bravèrent Charles-Quint. Mais où fermentaient les passions populaires, on ne remarque plus que l'action pacifique des innombrables machines que remue la vapeur; à la place des édifices bigarrés, des forteresses et constructions variées du moyen age, s'élèvent partout des habitations d'un style monotone, mais commodes et faites pour une époque plus tranquille et plus positive. Les églises les plus belles sont la cathedrale de Saint-Bavon, Saint-Michel, Saint-Jacques. Saint-Sauveur, Saint-Nicolas; les monuments profanes les plus dignes d'attention, quelques-unes des portes, le bessroi, l'hôtel de ville, et l'université, construite en partie par M. L. Roeland. L'hôpital de la Byloque (ou de l'Enclos) et la maison de détention, commencée en 1773, terminée en 1826, méritent de fixer les regards des philanthropes. Gand possède une citadelle, commencée en 1822, achevée en 1830, et qui fait partie de la 2° ligne de fortification du côté de la France. Cette ville est le siége d'un évêché, d'une cour d'appel, d'un tribunal de première instance, ainsi que d'un tribunal de commerce; elle se trouve au confluent de l'Escaut et de la Lys, et à la tête du canal de Bruges. Coupée par un grand nombre de canaux navigables, qui communiquent à l'Escaut, à la Lys, à la Liève et à la Moere, elle est partagée en vingt-six îles réunies les unes aux autres par une multitude de ponts. Le canal du Sas-de-Gand, qui marie Gandà la mer, y amène des bâtiments d'un tonnage assez considérable. Sa population est (1866) de 116,607 âmes.

Le commerce des Gantois, déja très-célèbre au treizième siècle, reçut un coup funeste au seizième, et ne se releva avec distinction que sous le gouvernement français. Mais en 1819 il prit un accroissement vraiment prodigieux. Les premières tisseranderies furent établies à Grand, en 968. La première filature de coton de la Belgique est due à Liévin Bauwens, qui la créa en 1800, et qui, au péril de sa vie, introduisit sur le continent les mécaniques anglaises. En 1830 Gand possédait dans son enceinte 60 machines à vapeur. de la force moyenne de 13 chevaux et de la force totale de 800; plus de 20,000 ouvriers travaillent dans les filatures, les blanchisseries de coton, ainsi que dans les fabriques de toiles peintes. Ils emploient chaque année environ 40,000 balles de coton, et produisent plus d'un million de pièces de calicots écrus et imprimés. Les capitaux consacrés à transformer le coton en fil et en étoffes s'élèvent à près 44,000,000 de francs. Les autres usines sont des rassineries de sucre de canne et de betterave, des fabriques de bronzes et de cristaux, de garance et de laque, d'acide sulfurique, de coutellerie, de fils de lin, de papiers peints, de voitures, de cire et de bougies, de cordes et de plaques, de pompes à incendie, de balances, de bleu, d'amidon, de toile de lin, de toile rayée, de papier d'impression, de tabac, de pipes, de chapeaux, et en outre des distilleries de genièvre et des brasseries, etc. Gand a de plus un commerce de consommation, de transit et d'expédition fort actif : il s'y trouve neuf armateurs.

Avant le septième siècle, il n'est pas fait mention de Gand, qu'un diplome de Louis le Débonnaire place dans le Pagus Brachbatensis. Ce fut vers l'an 636 que saint Amand vint y prêcher le christianisme. Dix-huit ans après, saint Liévin, évêque écossais, arriva à Gand et alla annoncer l'Evangile dans le pays d'Alost, où il recut le martyre. En 811, Charlemagne vint y inspecter la slotte, composée d'espèces de bateaux plats qu'il avait sait construire pour résister aux irruptions des Normands et des Danois. Il y envoya ensuite Éginhard, son secrétaire, nommé abbé des monastères de

Saint-Pierre et de Saint-Bavon. Vers an 368, Baudoin Bras de Fer, premier comte héréditaire de Flandre, qui succéda à ces gouverneurs appelés en langue teutonique vorst (prince ou chef), dent on aura fait forestier en français, voulant défendre son pays contre les Normands, bâtit à Gand le château du Comte, dont l'entrée est encore debout; ce qui n'empêcha pas les Normands de venir séjourner à Gand pendant l'hiver de 880. Au milieu du dixième siècle, Gand, déjà peuplé, s'adonnait avec succès au travaîl de la laine que lui fournissait l'Angleterre.

L'église de Saint-Bavon fut dédiée en 1067. Sous Philippe d'Alsace, vers 1178, Gand reçoit une charte de commune, qui semble confirmer un état antérieur et légaliser des libertés de fait ou leur donner un développement nouveau. Baudoin, comte de Hainaut, successeur de Philippe d'Alsace, accorde aux Gantois des priviléges d'après lesquels tout bourgeois pouvait ouvrir une école publique, vendre ou aliener ses biens; aucun édit du comte n'avait force de loi sans le consentement de la commune. Cependant la ville ne comprenait encore que l'espace renfermé entre la Lys et l'Escaut. Un règlement de 1202, qui autorisait les bourgeois à exercer exclusivement toute espèce de profession dans un rayon d'une lieue autour de Gand, rayon étendu ensuite à trois lieues en faveur des tisserands et drapiers. devait en peu d'années reculer ses limites. Vers 1252, Pétrarque visita la Flandre, et admira sa richesse et son activité. Déjà se dessinaient dans cette prevince deux partis distincts, le parti français ou de l'aristocratie, ennemi des priviléges, et le parti flamand ou démocratique, ardent à les défendre. La bataille des Éperons ou de Courtrai, livrée le 11 juillet 1302, assura aux communes flamandes un triomphe éclatant. Bientôt, fatigués du gouvernement du comte Louis de Nevers, tout entier à la faction française, elles ne balancèrent pas à élire pour resourt, ou protecteur, le célèbre Jacques d'Arteveld.

Ce grand homme, assassiné par le peuple, qui l'avait idolatré, eut pour successeur son fils, qu'on arracha à la vie dévote et contemplative pour l'investir du pouvoir. Philippe d'Arteveld perdit la vie à la fameuse bataille de West-Rosebeke, où la féodalité, l'épée au poing, combattit récliement la démocratie corps à corps.

L'opposition que firent les Gantois à une mesure financière du gouvernement de Charles-Quint était d'abord légitime; elle prit ensuite un caractère séditieux. Charles, qui cherchait à centraliser l'autorité, vint dans les murs de Gand en mattre irrité; il supprima tous les priviléges dont cette cité avait été si sière, et exigea que les magistrats, trente des citoyens les plus distingués, les doyens de chaque corps de métier, grand nombre de leurs suppòts, et cinquante hommes du peuple, ceux-ci seulement, la corde au cou, vinssent lui demander pardon à genoux. On a dit que le cordon de soie que les magistrats portèrent en écharpe jusqu'en 1791, et dont ils étaient ornés même avant Charles-Quint, était un déguisement de la corde qu'ils avaient été condamnés à porter perpétuellement; mais cette anecdote est controuvée. Pendant les troubles qui marquèrent le règne de Philippe II, le congrès connu dans l'histoire sous le nom de Pacification de Gand unit momentanément toutes les provinces des Pays-Bas contre les Espagnols. Mais la paix ne tarda pas à être troublée par les factions de Ryhove et d'Hembyse. La Belgique retomba sous la domination de l'étranger; elle se reposa quelque temps avec délices de ses périls et de ses fatigues dans l'énervante administration des archiducs Albert et Isabelle, puis s'affaiblit de jour en jour. Marie-Thérèse lui rendit un peu de vigueur, qu'elle tourna contre le fils de cette souveraine. En 1789, Gand traita Joseph II en prince déchu, et ouvrit ses portes aux patriotes. Réuni à la France, Gand devint le chef-lieu du département de l'Escaut. En 1814 cette ville sut rendue aux Pays-Bas. Un traité de paix y fut signé, qui mit sin à la guerre entre l'Anpleterre et les Etats-Unis. Pendant les cent jours, Louis XVIII se retira à Gand, où il tint une sorte de cour, et où parut le Moniteur dit de Gand, rédigé par le baron d'Eckstein, M. Guizot, etc. DE REIFFENBERG.

Cette ville a vu s'accroître son importance industrielle depuis qu'elle est en rapport par les voies ferrées avec toute la Belgique. Ses jardins et ses pépinières ont une légitime célébrité. La démolition de sa citadelle a été voiée en 1870.

GANGANELLI. Voyez CLÉMENT XIV.

GANGE (en sanscrit Ganga), le plus grand fleuve de l'Hindoustan, prend sa source dans l'une des rassifications que l'Himalaya envoie au sud, et résulte d'abord de la jonction du Bhagirathiganga et de l'Alakanandaganga. Le premier, situé à l'ouest, provient d'un glacier à pic, de 4,500 mètres d'élévation, et sort déjà en nappe d'une largeur de 50 à 60 mètres d'une immence caverne appelée la Gueule de Vache, située au nord du temple de Gangotri ; le second, situé à l'est, le rejoint à Deoprag où se trouve l'un des temples les plus en vénération parmi les Hindous. Leur jonction faite, le Gange a déjà 80 mètres de largeur. Après avoir été d'abord un impétueux torrent de montagnes, il abandonne à Hourdvar, à environ 315 mètres au-dessus du niveau de la mer, le plaleau de l'Himalaya pour entrer dans la grande plaine qui porte son nom et s'étend depuis les déserts des affluents de l'Indus, entre le mont Viendhya et l'Himalaya, jusqu'au golfe du Bengale, en formant l'un des territoires les plus riches qu'il y ait dans tout l'univers.

Le Gange traverse les provinces de Delhy, d'Agra, d'Oude, d'Allahahad, de Bérar et de Bengale, et, après un cours de 142 myriamètres en ligne droite, mais de 294 myriamètres en tenant compte des nombreuses sinuosités qu'il décrit, se jette par un grand nombre de bras dans le Goife du Bengale, en formant avec le Brahmapoutra, dont l'embouchure coïncide avec la sienne à l'est, le plus grand delta de la terre. Le bras principal de ce delta, à l'ouest, est le Hougli, sur lequel s'élève la ville de Calcutta; celui du milieu est le Houringotta, et celui de l'est le Padna. Entre enx s'étend une immense contrée marécageuse, traversée par de nombreux canaux et sur beaucoup de points protégée par des digues contre les inondations, cultivée avec asser de soin sur certains points au nord, mais au sud couverte uniquement de la plus luxuriante végétation naturelle, patrie du cholérs, qu'on dit être originaire de cette marécageuse région où il se serait développé spontanément pour la première fois au milieu des miasmes putrides qu'exhalent les énormes quantités de débris du règne animal et du règne végétal que le sleuve y charrie incessamment. C'est dans cette partie méridionale du delta, le long des rives de la mer, que la lutte entre les eaux du fleuve et celles de la mer forme un inextricable labyrinthe de marais plus ou moins praticables, entrecoupés de canaux et d'îles au sol tantôt sabionneux, tantôt spongieux, couvertes soit d'épaisses broussailles soit d'impénétrables forêts.

Comme le Nil, le Gange est sujet à des inondations annuelles périodiques, quoique n'offrant pas la même régularité. Il reçoit les eaux de vingt rivières, dont donze sont plus considérables que le Rhin. Le plus important de ces affluents est le Djoumna, qui arrive de l'Himalaya par Delhy et Agra, et après s'être grossi des caux du Tchambal venant du mont Vyndhia, confond ses eaux avec les siennes à Allahabad, et forme avec le Gange le pays qu'on pourrait appeler la Mésopotamie, l'Entre-Rios de la presqu'ile de l'Inde. Le bassin du Gange est de 14,420 myriamètres carrés, et en y comprenant celui du licalmapontra, de 21,420. Son volume d'eau est si considérable qu'à Allahabad, à 88 myrismètres de son embouchure, il a une profondeur de 11 a 12 mètres; et sa largeur y est encore telle, qu'on dirait plutôt un lac intérieur qu'une rivière. Dans la saison des sécheresses, il verse dans la mer 22,000 mètres cubes d'eau par seconde, et se fait sentir des navigateurs à une distance de plus de 8 myriamètres en pleine mer.

Le Gange est aussi le fleuve sacré des Hindous. Le Ramayana raconte qu'il naquit un jour parce qu'à la prière

du pieux Bhagyratha, la nymphe Ganga, fille ainée de l'Himavan ou Himalaya, consentit à se précipiter sur la terre. C'est la raison pour laquelle son eau est réputée sacrée, et que les habitants de ses rives sont tenus de s'y baigner à de certaines époques. De là aussi les nombreux pelèrinages dont ce fleuve est l'objet, et plus particulièrement au voisinage de ses sources. Celui qui a le bonheur de mourir sur ses rives ou seriement de boire de son eau avant de mourir n'a pas besoin pour revenir sur terre de subir les longues épreuves de la transmigration des âmes. Aussi lui apportet-on de toutes parts des malades pour les immerger dans ses flots ou pour y abandonner leurs cadavres quand ils sont morts. Ceux qui habitent loin du fleuve sacré conservent toujours dans de petites fioles de sen eau, objet d'un important commerce, afin de pouvoir en hoire à l'heure de leur mort. S'ils sont riches, ils ont soin que leurs corps soient brûlés, qu'on recueille précieusement leurs cendres et qu'on les jette dans le Gange.

Le gouvernement anglais s'est occupé activement dans ces derniers temps de l'assainissement du Gange. Il a d'abord interdit aux Hindous de jeter des cadavres dans les eaux de ce fleuve; puis il a entrepris le percement d'un canal destiné à faire disparaître les marécages du vaste delta que forment les bras nombreux entre lesquels se divise le Gange, bien avant de se jeter dans le golfe de Bengale. Commencé en 1854, ce canal atteignait, en 1865, un développement de 1,000 kilomètres; il doit, pour être

achevé, en avoir 1,300.

GANGLION (en grec, γάγγλιον). En pathologie, un ganglion est une petite tumeur dure, demi-transparente, d'où partent des douleurs lancinantes qui vont s'irradier en différents sens sur le trajet du nerf; on a donné plus récemment à cette temeur le nom de névrôme. Le mot ganglion est néanmoins resté; il est plus usité maintenant pour exprimer certaines tumeurs enkystées qui se forment sur le trajet ou dans les gaines des tendons. Ces kystes, dont la membrane est mince, le liquide visqueux, rougeatre et filant, sont en général petits, durs, indolores, et ne guérissent que quand on les incise ou qu'on les crève violemment, de manière à déterminer dans leur intérieur une inflammation adhésive qui empêche un nouvel épanchement circonscrit de liquide séreux. Ces tumeurs sont surtont fréquentes vers les articulations des poignets, et vers les tendons qui vont aux orteils. Ils n'ont une certaine gravité que quand on ne peut pas sans inconvénient grave y porter le bistouri, comme dans les gaines des tendons profonds, ou sous les ligaments antérieurs du carpe.

En anatomie, on désigne par le nom de ganglions de petits organes de volume variable, qu'il faut distinguer tout d'abord en deux ordres : les ganglions lymphatiques et les ganglions nerveux. Les ganglions lymphatiques, qu'on appelle aussi glandes lymphatiques ou conglobées, sont peu nombreux le long des membres, mais très-multipliés dans le ventre et la poitrine; leur volume varie de deux miltimètres et moins à trois centimètres et plus de diamètre; ils forment une sorte de réservoir où aboutissent et d'où partent des vaisseaux lymphatiques. A l'extérieur, ils sont quelque-fois très-reconnaissables à l'aine, dans l'aisselle, dans les namelles chez les femmes, au cou, où ils forment chez les scrofuleux des tumeurs plus ou moins considérables. Ils paraissent formés par un entrelacement inextricable des vais-

seaux lymphatiques.

Les ganglions nerveux sont de petits centres nerveux d'où partent des filets nerveux qui vont se distribuer dans les organes, ou se confondre avec d'autres filets nerveux provenant de quelque ganglion voisin. Ces ganglions et leurs filets de distribution et de communication forment un ensemble auquel on a donné le nom de système nerveux ganglionnaire, pour le distinguer du système nerveux auquel président le cerve au et la moelle épinière (voyez Cérébral Système). On ne trouve de ganglions appartenant à ce système qu'au tronc, et ils forment différents appareils

pour les organes de la tête, du thorax et de l'abdomen. Par analogie, on a donné le nom de ganglions à certains amas de matière grise qui se trouvent toujours au point où les ners cérébro-spinaux doivent subir une division. Dans l'opinion de Gall, ces amas de substance grise sont des appareils de renforcement indispensables pour augmenter le volume du ners qui va se subdiviser. Cette théorie n'est point généralement admise; néammoins, il est probable que la dénomination de ganglions restera aux différentes parties que Gall a ainsi désignées, quelle que soit la destinée ultérieure de ses opinions.

Dr S. Sarbaas.

GANGRÈNE (du grec γάγγραινα, mortification, dérivé de γράω, manger, consumer), mort d'une partie du corps d'un animal ou d'un homme, c'est-à-dire extinction ou abolition parfaite du sentiment et de toute action organique dans cette partie. Quelques auteurs ont voulu donner au mot gangrène un sens plus restreint en l'appliquant à certaines gangrènes spécialement, et en réservant le mot sphacèle pour les affections gangréneuses dans lesquelles ou plus particulièrement les os ou un membre dans toute son épaisseur étaient frappés de mort. L'usage a prévalu de donner le nom de gangrène indistinctement à tous les états maladifs dans lesquels une partie plus ou moins considérable du corps cesse de manifester les phénomènes propres à la vie, quelle que soit d'ailleurs la cause prochaine et la nature du mal qui donne lien à la gangrène. Cet état de mort partielle a pour caractères généraux la couleur noire, livide ou plombée de la partie gangrénée, le refroidissement en quelque sorte cadavéreux de la même partie, la cessation complète et absolue des fonctions organiques auxquelles elle servait, et, enfin, l'apparition des phénomènes chimiques propres aux tissus organisés privés de vie, soit que les liquides abondant dans la partie, la fassent entrer en décomposition putride, soit qu'elle se dessèche et se momifie en quelque sorte par l'évaporation des particules liquides qu'elle contenait. Presque tous les autres signes de gangrène laissent jour à des doutes qui ne sont pas une des petites difficultés de l'art quand il faut agir; mais les signes de putréfaction que nous avons men tionnés en derniér lieu ne donnent pas naissance à des méprises quand il s'agit de gangrènes, comme quand il s'agit de décider si l'individu tout entier est bien mort. Pour la gangrène, la putréfaction précise définitivement le diagnostic

A ces signes généraux, propres en quelque sorte à toute gangrène, quels qu'en soient le siège et la cause prochaine. s'ajoutent presque toujours des signes particuliers, qui disserent d'après la nature de l'altération qui donne lieu à la gangrène: ainsi, certaines gangrênes sont accompagnées de contusions très-manifestes, ou de commotion; certaines autres d'infiltration et d'une sorte d'œdème érysipélateux; certaines, de phlyctènes et de taches livides; certaines, de déchirements de parties denses serrées et résistantes, et d'épanchements de liquides plus ou moins irritants dans les tissus gangrénés ; certaines, d'inoculation de matière venimeuse, de sécrétion d'un pus tout particulier ; d'autres, de la congélation des liquides; dans quelques cas, les limites du mal sont tracées par un cercle légèrement enflammé, d'une teinte variable, depuis le rose pâle jusqu'au violet foncé; dans d'autres cas, la mortification n'est séparée du vif par aucune limite que le praticien puisse saisir ; enfin, tantôt la putréfaction accompagne presque immédiatement la gangrène, et tantôt, au contraire, des jours et même des semaines se passent avant que ce signe extrême de mort se manifeste.

On a divisé les gangrènes en gangrènes humides et gangrènes sèches: par gangrène humide on entend celle dans laquelle il y a engorgement, c'est-à-dire surabondance de sucs arrètés dans la partie qui tombe en mortification; par gangrènes sècle on entend toutes celles qui ne sont point accompagnées d'engorgement, et qui sont suivies d'un désséchement qui préserve la partie morte de tomber en dissolution putride. Ces deux gangrènes demandent des soins différents du médecin chargé de traiter un individu qui en est atteint. Les gangrènes out encore été distinguées, sous le rapport de

leur cause, en gangrène sénile, gangrénée par contusion, par stupéfaction, par infiltration, par étranglement, par inflammation, par empoisonnement, par congélation, par brûlure, etc., dans chacune desquelles il se présente à remplir des indications curatives toutes particulières, et qu'il est aussi facile que cela est important de distinguer les unes des autres. On comprend très-bien l'importance qu'il y a à prévenir la gangrène quand en peut la prévoir; à la limiter, quand on n'a pas pu l'empêcher de se produire; à en débarrasser le reste vivant de l'organisme quand on est forcé d'abandonner à la mort, qui s'en est emparée, une portion plus ou moins considérable de l'individu. Comme, au reste, dans tous les cas de gangrène ou mort partielle, il arrive toujours de deux choses l'une, ou que le mai ne s'arrête pas et fait des progrès plus ou moins rapides jusque à la mort définitive, auquel cas le médecin n'est guère que le spectateur impuissant de ce qui ce passe, ou que le mai tend à se limiter, c'est-à-dire que les tissus vivants subissent une inflammation de meilleure nature qui tend à les débarrasser par la suppuration des parties mortes avec lesquelles ils sont en contact, auquel cas le médecin est appelé à jouer un rôle beaucoup plus actif, la question est presque toujours sur la détermination du moment où il faut intervenir, sur l'appréciation des circonstances qui permettent, ou même qui exigent l'intervention de l'art. Les connaissances plus exactes que nous avons acquises sur les causes de la gangrène, sur les ressources de la thérapeutique et sur la valeur réelle des moyens curatifs en rapport avec les tendances physiologiques de la nature, tout cela a beaucoup simplifié ces questions dans la pratique moderne. La théorie et la pratique la plus justifiée par l'expérience s'accordent maintenant pour engager le chirurgien à ne pas précipiter des secours extrêmes, dont la douleur et les mutilations les plus graves ne sont pas le moindre inconvénient. Tels sont les cas de contusion, d'inflammation, d'étranglement, de congélation, et encore certains cas de gangrènes partielles, comme celles qui forment les es carres, les bourbillons des furon cles, les portions gangrénées des anthrax, des tumeurs charbonneuses, des pustules malignes, des bubons pestilentiele ou non. C'est certainement un des points sur lesquels la pratique de la chirurgie a été le plus heurensement simplifiée.

D' S. SANDRAS. GANGRENEUX, épithète que l'on applique à cértaines affections, qui ont pour effet de déterminer la mortification d'une portion de tissu superficiel, et qui se détache sous forme d'escarre : ainsi, on parle de furoncles, d'anthrax, de pustules auxquelles on trouve pour caractère de gangréner quelques portions de membranes muqueuses, ou de la peau et des tissus sous-jacents, quoiqu'on ne soit pas dans l'usage de donner le nom de gangrène proprement dite à la mortification de ces petites portions. On donne encore, par une sorte d'habitude, le nom d'érysipèle gangréneux à certains é rysipèles qui occupent la peau et heaucoup du tissu cellullaire sous-jacent, quoiqu'il y ait dans ces cas très-rarement gangrène proprement dite, et qu'on appelle mieux cet érysipèle phlegmoneux que gangréneux; de la même manière on donne très-souvent encore le surnom de gangréneuses à certaines angines dans lesquelles il y a rarement de la gangrène, mais dans lesquelles on avait toujours cru en voir autrefois, quand on se rendait un compte moins exact des phénomènes locaux d'une maladie. Le mot gangréneux doit être plus régulièrement réservé à une sorte d'affection dont la nature particulière est de frapper immédiatement de mort les tissus enflammés. Les furoncles, les anthrax, sont des affections gangréneuses. Les parties sont, dans ces affections, frappées d'une inflammation à laquelle on pourrait étendre l'épithète d'inflammation morte, que Quesnay appliquait poétiquement à ane sorte d'érysipèle qu'il avait observé, et qui dans certaines années se retrouve plus fréquemment sur des vieillards. D' S. SANDRAS.

GANGUE. Ce mot, d'origine allemande, désigne la sub-

stance dans laquelle un minéral est engagé. Autrefoir la gangue portait le nom de matrice des minéraux, parce que les alchimistes pensaient que les gangues se transformaient en métaux, lorsqu'elles avaient été fécondées par les vapeurs minérales. Aujourd'hui, nous savons qu'il n'ea est point ainsi, et nous avons abandonné cette dénomination, aussi absurde que fausse. La gangue est tantôt différente du terrain dans lequel est situé le minerai, tantôt elle est de même nature; elle est quelquefois amorphe, et souvent cristalline. Sa composition est très-variable : c'est rarement une seule espèce minérale qui la constitue; le plus ordinairement elle est formée par la réunion de plusieurs sortes de matières terreuses ou siliceuses, dont l'une est quelquesois dominante. Il arrive très-souvent qu'on ne peut distinguer la gangue du minerai qu'elle renferme. Les substances qui la composent sont ordinairement le quartz, la chaux carbonatée spathique, la baryte sulfatée, la chaux fluatée, le schiste ar-

gileux, etc.
L'étude de la gangue des minéraux est une partie essentielle de la minéralogie : elle peut aider dans la recherche et la connaissance des gisements et des localités qui les renferment; et comme la nature de la gangue influe sur le mode de traitement à employer pour l'exploitation du minerai, il est nécessaire de savoir si on doit le bocarder et le laver avant de le soumettre aux opérations métallurgiques. Ce lavage a ordinairement pour but de diminuer la masse à fondre, et de dégager le minerai d'une substance plus ou moins réfractaire qui nuirait à la fusion du métal. Quelquefois la gangue facilite la fusion du minerai, soit parce qu'elle est elle-même très-fusible, soit parce qu'elle se combine avec les substances étrangères, et purifie le métal en formant ce qu'on nomme du laitter ou des scories. Souvent, lorsque la gangue n'est pas assez fusible par elle-même, on y ajoute d'autres substances pour augmenter sa fusibilité, faciliter, par conséquent, celle du minerai, et hâter la purification du C. FAVROT.

GANNAL (JEAN-NICOLAS), chimiste inventif, naquit à Sarrelouis, le 28 juillet 1791. Sa ferme et vive intelligence resta sans culture ; son père , architecte de peu d'imagination et valétudinaire depuis des aunées, avait surtout de fréquentes relations avec les pharmaciens de sa ville, et cela décida de la destinée du jeune homme, qui d'ailleurs avait cinq frères plus agés que lui et peu de fortune en perspective : dès l'age de quatorze ans on le plaça dans une pharmacie, sans qu'il eût mis le pied dans aucun collége. Comme il savait l'allemand et déjà un peu de matière médicale, l'Empire utilisa son activité dans plusieurs campagnes d'outre-Rhin. D'abord commissionné pour l'hôpital de Metz dès 1808, il passa de là dans les hôpitaux de Hambourg, de Lubeck et de Mohilow; fit la campagne de Russie en 1812, et eut largement sa part aux désastres de cette expédition héroïque et funeste. A la restauration des Bourbons, Gannal rentra en France, mais non dans la pharmacie. Toutesois, pour s'éloigner le moins possible de son premier état, il accepta de M. Thénard la place de préparateur de chimie, soit à l'École Polytechnique, soit à la Faculté des Sciences, place peu lucrative et peu importante, mais à laquelle le nom du professeur dirigeant prétait quelque distinction de souvenirs, puisque M. Thénard avait rempli le même rôle près de Fourcroy. En 1815, le 20 mars, la fédération et Waterloo vinrent encore une fois troubler ses études et le jeter dans la vie des camps et l'exaltation des partis, plus tard dans le découragement et la crainte d'être persécuté; mais ensin, après un prudent voyage et un court séjour à Sarrelouis, son pays natal, il reprit ses travaux avec le ferme vouloir de ne plus les quitter et de les rendre effectifs. Il s'est tenu parole.

Ne parlons que des perfectionnements qui lui sont dus. Son procédé pour le raffinage du borax a eu pour effet de réduire de 6 fr. à 80 c. le prix de ce produit, qu'avant lui la France tirait de la Hollande. C'est lui qui eut la première idée de ces cheminées à courants d'air chaud, invention qu'on a de

puis appliquée aux poêles et modifiée de tant de manières. C'est encore à lui qu'on est redevable de ces briquets à étui rouge en earton, briquets dits oxygénés ou au chlorate de potasse, que les allumettes chimiques et fulminantes ne vaudront jamais, au moins pour la conservation des yeux et la sécurité. Gannal trouva un mode nouveau pour fondre le suif et le durcir; et telle fut la première origine de la bougie chandelle, qui n'est pas le Pérou. Sa fabrique d'encre et de cirage excellents, vers 1821, eut quelque réputation, mais ne l'enrichit pas. Il se mit alors à fabriquer de la colle forte, qu'on nommait gélatine. Gannal contestait des lors à la gélatine sa propriété nutritive. Gannal a été des premiers à prémunir le gouvernement contre le blanchiment des papiers timbrés et la falsification des actes publics au moyen du chlore ; ce fut en 1825 qu'il propesa à M. de Peyronnet, alors ministre de la justice, un moyen de déjouer ces frauduleuses tentatives et de les constater. Mais cette grave question, soulevée il y a vingt-trois ans, est encore à l'étude. L'institut lui décerna un prix de 1,500 fr., pour avoir utilement conseillé et appliqué les vapeurs de chlore dans les catarrhes pulmonaires chroniques; et quoique sans titre légal, il a quelquelois sans intérêt dirigé des traitements de ce genre. Il composa de toutes pièces, probablement avec du chanvre, 6,000 kilog. de charpie vierge pour l'expédition d'Alger en 1830 : cette charpie coûtait à peine le tiers du prix auquel fût revenue la charpie de linge, très-rare en ce temps-là. A la même époque, Gannal modifia les tentes-bâches pour campements et les couvertures des caissons d'ambulance; mais cette fois encore, en gardant le secret de ses inventions. Son projet de panifier la pomme de terre et diverses fécules ne réussit pas complétement. Il pensa trouver la source du cinquième de la chaleur vitale qui dépasse les produits positifs de la respiration pulmonaire, dans cette portion d'air qui précède dans l'estomac chaque bouchée d'aliments. Avec de la gélatine et du sucre il composa économiquement pour les imprimeurs ces rouleaux élastiques qui sont requis par la presse mécanique.

A plusieurs reprises, Gannal renouvela ses études et ses expériences sur la gélatine. Après s'être sait maigrir et dépérir jusqu'à la souffrance en mélant à sa nourriture journalière des quantités croissantes de gélatine, il finit par démontrer que cette matière, à peu près inerte à ce dernier état, a plusieurs degrés et plusieurs états, dans lesquels l'analyse chimique permet de constater des différences fort sensibles. Le premier degré ou geline est la matière organisée et primitive; la substance du deuxième degré, ou la gélée, n'est que le produit de l'action de l'eau et de la chaleur sur la géline; enfin la gélatine, ou troisième degré, n'est que de la gelée desséchée. Le principe primordial est donc la géline. C'est la géline qui se décompose et s'altère par la fermentation putride. Or, Gannal eut le hasard de découvrir que cette géline a la propriété de décomposer tous les sels solubles d'alun, et dès ce jour il avait trouvé la manière de conserver les viandes pour les grandes expéditions et les voyages de long cours, le moyen de conserver les pièces d'anatomie dans les musées sans de coûteuses dépenses d'alcool, le moyen d'assainir les amphithéatres d'anatomie et de prolonger économiquement et sans danger la dissection d'un même cadavre, enfin le secret, bien autrement important, bien plus inespéré, bien plus fructueux, de conserver sans décomposition les corps ensevelis pendant un temps presque illimité. A partir de ce moment l'embaume-ment devint un art dont Gannal fut l'inventeur et dont il put légitimement s'attribuer le monopole. Voici son procédé : Par une étroite ouverture pratiquée à l'une des artères carotides, on injecte dans l'aorte et l'universalité des artères une solution de sels alumineux. Tous les organes sont imprégnés de ce sel d'alun, qui pourvoit à leur conservation. Losuite on entoure de bandelettes, à la manière des momies d'Egypte, les membres, le tronc et la tête du corps embaumé, ainsi préservé du contact de l'air, ce subtil élément de toute décomposition. Viennent enfin des essences et des parfums

qu'on proportionne au luxe du personnage défunt plutôt qu'à un rigoureux besoin d'éclipser d'autres odeurs. L'opération faite, l'enseveli peut être embarqué pour des rives lointaines et pour l'éternité. On a plusieurs fois exhumé de ces corps embaumés qui n'offraient après des années presque aucune altération visible. A l'exposition de 1839, on voyait une merveilleuse momie de petite fille dont la figure vermeille était découverte, et que des parents inconsolables venaient embrasser tous les huit jours. Avec cet embaumement d'invention nouvelle, les corps restent parfaitement intacts et les organes au grand complet; on n'en distrait ni le cerveau, ni le cœur, ni les entrailles, et rien n'est mutilé. Tout semble réuni pour le jugement dernier. Tandis que par l'embaumement dit à la Louis XIV, les cavités sont vides de leurs viscères, le cerveau détruit, et le corps en lambeaux. Pour réussir, il lui fallait surtout des dépouilles d'hommes illustres, qui pussent motiver de louangeuses réclames : le cadavre de Cuvier lui échappa. Il ne put non plus se faire concéder ni l'embaumement de Talieyrand, ni celui du jeune duc d'Orléans, qui lui avait pourtant promis qu'aucun des siens ne serait embaumé que de sa main et d'après son procédé. Plus tard Châteaubriand et Balzac passèrent du moins par ses mains.

Notre embaumeur obtint l'assentiment des sociétés savantes : l'Institut lui accorda un des grands prix Montyon, comme s'il se fût agi d'une découverte intéressant la santé. Il eut aussi l'approbation de l'Académie de Médecine, malgré les murmures de quelques praticiens qui s'effrayent de toute concurrence. Dès ce moment il fut de mode d'être embaumé. Il restait bien encore certains scrupules en quelques âmes pieuses, craignant de divorcer d'avec le ciel en adoptant des pratiques païennes ayant pour but de perpé-tuer des restes périasables. Mais l'archevêque de Paris, M. de Quélen, leva ces scrupules en vouant ses mortelles dépouilles aux injections et aux bandelettes de M. Gannal. à qui la famille fit don du magnifique portrait du célèbre prélat. Non content d'exploiter en personne la capitale, Gannal eut des cessionnaires en province et à l'étranger ; il embauma par ambassadeurs. Depuis 0 jusqu'à 2,000 fr., c'étaient les timites de ses prix. Cependant la découverte ne passa pas sans objections. On accusait Gannal d'introduire de l'arsenic dans son liquide d'injection. Des chimistes de Rouen, appelés comme experts près des tribunaux, crurent remarquer que les corps embaumés renfermaient quelquefois de l'arsenic du fait de l'embaumement. Une ordonnance parut, interdisant tout embaumement au moyen de l'arsenic. L'Institut s'ingéra de cette question si grave, et declara que les parcelles d'arsenic qu'on avait pu trouver dans quelques corps embaumés par le procédé Gannal provenaient sans doute de l'impureté des liquides employés. Cette savante compagnie a reconnu que le procédé Gannal n'implique nullement l'intervention de l'arsenic,

et que sa réussite ne se fonde pas sur un poison.

Homme d'esprit parfois excentrique, on l'a vu envoyer au jour de l'an jusqu'à 100,000 cartes devisite, où se trouvait mentionnée sa qualité d'embaumeur. Sa politesse allait surtout chercher les personnes riches et âgées, auxquelles il semblait dire: Memento, homo, quia pulvis es.

Mais la mort vint l'enlever lui-même au mois de janvier 1852. Il laissait ses procédés et sa clientèle à son fils.

Gannal a publié d'innombrables brochures, et les deux ouvrages suivants: Du chlore employé comme remède contre la phthisie pulmonaire (Paris, 1822, in-8); Histoire des embaumements et des préparations des pièces d'anatomie normale, d'anatomie pathologique et d'histoire naturelle (2° édit.; Paris, 1841, in-8).

Dr Isidore Bourdon.

GANNAT, ville de France, chef-lieu d'arrondissement de l'Allier, sur l'Andelot, à 58 kilom. sud de Moulins, avec 5,528 habitants, communique par voie ferrée avec Ciermont-Ferrand, Moulins et Lyon. Elle possède une école supérioure professionnelle, une chambre d'agriculture, et fabrique de la coutellerie. De ses anciennes fortifications il reste trois ou quatre tours en ruines, et du château deux tours qui servent de prison et quelques salles-Son seul édifice remarquable est l'église de Sainte-Croix, qui a été bâtie du onzième au quatorzième siècle, et où l'on voit de beaux vitraux. L'origine de Gannat n'est point connue; c'est seulement à la fin du tretzième siècle qu'il est fait mention de son nom dans une nomenclature des châtellenies du Bourbonnais.

GANNERON (HIPPOLYTE), ancien membre de la chambre des députés, et ancien président du tribunal de commerce de Paris, était né dans cette ville en 1792, d'une famille d'honorables mais modestes marchands. Un oncle, resté célibataire et parvenu à une sortune assez notable dans un commerce peu attrayant, la fabrication et la vente en gros des chandelles, se chargea de son éducation, et le fit élever avec soin au collège Sainte-Barbe. A sa sortie de cet établissement, Ganneron suivit les cours de l'École de Droit, subit avec distinction les examens et autres épreuves d'usage, et, reçu enfin licencié, put faire inscrire au tableau de l'ordre des avocate un nom qui n'avait guère encore brillé qu'au-dessus de la devanture de la boutique, passablement enfumée, où son oncle débitait si fructueusement, rue Montmartre, ses paquets de chandelles. Avocat stagiaire pendant deux années, il sit consciencieusement son apprentissage de désenseur de la veuve et de l'orphelin, puis il s'aperçut un beau lour que tant d'assidu travail n'avait abouti, en définitive, qu'à le classer dans les douze ou quinze cents avocats sans cause qui obstruent les avenues du palais de justice. Ce fut là pour Hippolyte Ganneron un instant bien douloureux. Son oncle comprit sa juste tristesse; il reconnut que tous deux avaient fait sausse route, et pour réparer de son mieux sa part dans le tort commun, il lui offrit de céder sa maison de commerce. Ganneron eut le bon sens d'accepter la généreuse proposition de son bienfaiteur, et de faire rayer courageusement son nom du fameux tableau de l'ordre, pour l'inscrire désormais tout simplement dans l'Almanach du Commerce.

A partir du moment où il eut fait le sacrifice de ses es de gloire et de succès au barreau, il appliqua aux affaires le bon sens pratique dont il était naturellement doné. Loin de dégénérer entre ses mains, la vieille maison Ganneron prit au contraire une impertance nouvelle, grâce aux spéculations aussi hardies que bien combinées qu'il fit sur les suiss de France et de l'étranger. Il était naturel que par la position qu'il occupait dans le monde commercial et par ses études spéciales, Ganneron sût désigné au choix de ses pairs, les négociants notables de la place de Paris, pour les élections au tribunal de commerce. Il faisait donc partie de cette magistrature si populaire et ai honorable, qui l'avait même appelé à présider l'une de ses sections, au moment où le ministère Polignac tenta contre la Charte et les libertés publiques l'audacieux coup d'État qui devait en trois jours amener la chute du trône de Charles X. Les fameuses ordonnances de Juillet supprimaient la liberté de la presse, et interdisaient aux journaux la faculté de raraitre désormais sans autorisation préalable de l'autorité royale. Les imprimeurs de plusieurs féuilles publiques, quoique tenus par des marchés réguliers passés avec les propriétaires de ces journaux, se hâtèrent de se soumettre aux ordonnances du 25 juillet, en refusant d'imprimer les seuilles qui ne seraient pas autorisées. Les journalistes. dont on anéantissait ainsi, d'un trait de plume, la propriété, traduisirent immédiatement à la barre consulaire leurs imprimeurs pour y voir dire qu'ils eussent à continuer d'exécuter les clauses de leurs divers marchés nonobstant les illégales ordonnances publiées par le Moniteur du 26. La fusillade avait délà commencé rue Saint-Honoré entre le peuple et la garde royale, quand la section du tribunal de commerce présidée par Ganneron rendit un jugement conforme aux conclusions des demandeurs, en le motivant sur l'illégalité, et par suite sur la complète nullité d'ordonnances qui prétendaient substituer à l'avenir le bon plaisir royal à l'empire des lois. Au milieu de l'émotion générale qui régnait dans l'auditoire et que justifiait la gravité des circonstances, on remarqua la noble fermeté avec taquelle Ganneron prononça sa sentence.

La reconnaissance publique n'oublia pas de comprendre Ganneron parmi les hommes qui avaient le plus contribué à la révolution de Juillet, par leur inflexible respect pour la loi et par leur dévouement à la cause de la liberté. Aux premières élections qui eurent lieu, Ganneron n'eut pour ainsi dire qu'à se présenter aux suffrages des électeurs pour obtenir les honneurs de la députation. Malheurensement, comme tant d'autres, il se laissa piper aux belles promesses du prince acclamé roi dans la journée du 7 août par les deux cent vingt-un, et se rangea dans le parti de la résistance contre l'idée du progrès et du perfectionnement successif des institutions. Ganneron, dans la lutte ardente qui s'ensuivit, eut bientôt perdu une popularité si justement et si honorablement acquise. Cependant Ganneron se fit en plus d'une circonstance remarquer à la chambre par la netteté et la lucidité de ses appréciations financières ; aussi jouissait-il d'une grande influence dans les comités, qui maintes fois le choisirent pour rapporteur. On ne saurait nier néanmoins que dans la majorité antinationale qui soutint pendant dixhuit ans le système de corruption à l'aide duquel Louis Philippe entendait non pas seulement régner, mais gouverner, Ganneron n'ait été l'un des représentants les plus compromis de cette bourgeoisie égolste qui crut un instant que la révolution n'avait détruit les priviléges de la noblesse que pour consolider la prépondérance du haut commerce. Esprit droit et postif, Ganneron ne tarda pas, après d'amers déboires, à prendre la politique en indifférence assez prononcée, c'est-à-dire à attacher fort peu d'importance aux intérêts égoistes et cupides, qu'elle ne sert que trop souvent à dissimuler. Quoique siégeant au centre, il lui arriva plus d'une fois de ne pas voter avec la majorité compacte enrôlée par le ministère, et de témoigner d'une indépendance qui vers la fin le faisait comprendre dans la partie de l'assemblée désignée sous le nom de centre aauche.

En 1844, à une époque où l'essor factice imprimé au commerce et à la spéculation par le système politique de Louis-Philippe avait amené sur la place de Paris un grand déploiement d'activité industrielle, Ganneron fit appel au crédit mérité dont son nom était universellement entouré dans le monde commercial pour fonder, sous le nom de Comptoir Ganneron, une banque d'escompte, basée à peu près sur les mêmes principes qu'un établissement du même genre créé, plusieurs années auparavant, par Jacques Laffitte, et que la révolution de Février a entraîné dans une ruine identique. Les capitaux affluèrent pleins de confiance dans la capacité et la haute probité de l'homme qui les appelait à son aide, mais à qui il ne devait pas être donné de mener à bonne fin une entreprise commencée sous de bien trompeurs auspices. Le 24 mars 1847, une dothiementérie enlevait prématurément le fondateur du comptoir, dont la perte inspira de vifs regrets à tous ceux qui avaient pu apprécier en lui les vertus de l'homme privé.

GANS (Ébouan), représentant de l'école philosophique de jurisprudence et disciple de Thibaut et de Hegel, naquit à Berlin, le 22 mars 1798. Reça docteur en droit, ce fut à partir de l'année 1820 qu'il commença à Berlin son opinitre opposition courre l'école historique de jurisprudence, qui y dominait, et à la tête de laquelle se trouvait Savign y; et il se fit d'autant plus de partisans et d'admirateurs que l'influence de Hegel était alors plus puissante sur la jeunesse des universités et aussi en dehors de ce cercle restreint. Blen que dans les acclamations et les sympathies de la foule, il n'y eut pour bien des gens qu'une affaire de mode, son opposition à l'école historique eut du moins cet avantage qu'elle faisait contre-poids à un système appuyé

sur les grands noms de Savigny, de Hugo et de la plupart table. Un autre ouvrier dépèce la peau débordée en la divides jurisonsultes allemands,

Après un voyage fait en 1825 à Paris et à Londres, Gane fut nommé professeur agrégé à Berlin ; il mourut professeur titulaire en 1839. Dès 1820 il avait publié ses Scholies sur Gajus (Berlin, 1827). Mais l'ouvrage qui lui assure une place au premier rang des jurisconsultes est son Troité historique du Droit de Succession (4 vol., 1824-35). Il fit parattre ensuite son Système du droit civil des Romains. Ce furent ses cours publics qui le rendirent véritablement populaire, notamment ses leçons sur l'histoire moderne, où par sa franchise, par la chaleur de son débit, par ses vues ingémieuses et profondes, il savait électriser un auditoire non pas composé d'étudiants seulement, mais où vensient se confondre des hommes appartenant à toutes les classes de la société; leçons que l'autorité crut devoir suspendre tout à coup, en raison du caractère dangereux qu'elles lui semblaient avoir. Gans répondit aux attaques dont sa doctrine était l'objet de la part de l'école historique dans son livre qui a pour titre : Essai sur les Fondements de la Possession (Berlin, 1839), dans lequel il combat Savigny de la manière la plus piquante et la plus spirituelle, réfutant l'opinion de celui-ci d'après laquelle la possession n'est qu'un fait, et s'efforçant de prouver que la possession est un droit, fondé sur des principes philosophiques. En se faisant l'éditeur des leçons de Hegel sur la Philosophie de l'Histoire. Gans ne mérita pas moins de la science; on peut même dire qu'il est le véritable auteur de cet ouvrage, car Hegel n'en avait laissé que l'introduction.

GANSE. La passementerie et les tapissiers emploient en assex grande quantité un petit cordonnet rond, carré ou plat, auquel on donne le nom de ganse. Il est, suivant le besoin, d'er, d'argent, de soie, de coton ou de fil, et d'une grosseur indéterminée. Les très-petites ganses plates et toutes celles de forme ronde se fabriquent sur le métier à lacets, inventé par Vaucanson; mais les ganses plates, assez larges ou faconnées, c'est-à-dire montrant sur leur endroit des dessins, sont fabriquées sur le boisseau avec des fuseaux, ou bien au crochet des boutonniers, ou sur un métier à tisser avec la navette, comme les rubans et les galons. Les ganses ou tresses en cheveux ont offert dans leur fabrication plusieurs difficultés assez grandes, provenant du peu de longueur de la matière employée; cependant, en modifiant les poupées du métier de Vaucanson, on est arrivé à fabriquer des ganses en cheveux d'une longueur indéfinie, et sans que les raboutages se laissent apercevoir. Les ganses sont employées comme les lacets, ou dans les ornements de passementerie : les tailleurs en placent quelquesois aussi en guise de boutonnières sur les redingetes à la polonaise. Quant aux ganses ou tresses en cheveux, elles sont portées comme souvenir en collier, ou bien en bracelets ou en bagues.

J. ODOLANT-DESNOS.

GANT, partie de nos vêtements servant à couvrir les mains, soit pour les garantir des injures du temps, soit tout simplement par déférence aux décrets de la mode. On fait les gants en fil, coton, soie on laine, sur le métier à bas, travail qui n'a rien d'extraordinaire et se rattache entièrement aux autres travaux du bonnetier. Mais on fabrique aussi, et même en bien plus grand nombre, des gants en peaux de chevresu, de chèvre, de chamois, de daim, de chien, d'élan, de cerf, d'agneau et de mouton, toutes mégissées à l'huile, Cette fabrication n'est plus aussi simple que celle du bonnetier : d'abord , il faut savoir choisir ses peaux chez le mé-gissier , puis les dégrossir ou parer, afin de leur donner partout une égale épaisseur, et répartir ces peaux en raison de l'espèce de gants qu'elles sont destinées à fournir. Alors on les met à l'humide, en les humectant avec une brosse trempée dans de l'eau, et on les entasse les unes sur les autres pour les rouler par douzaines et les laisser ainsi pendant une heure environ. Après avoir, par ce repos, pris de la souplesse, chaque peau est ouverte ou débordée par un éti-rage qu'on lui fait subir de tous côtés sur les bords d'une table. Un autre ouvrier dépèce la peau débordée en la divisant en deux si elle peut contenir deux gants, et il donne à coups de ciseaux une première forme très-grossière à ces gants, qu'il entasse par douzaines devant lui, en mettant sur etacun d'eux un pouce également ébauché, qu'il a pris dans un coin perdu de la peau, ou à défaut dans un autre morceau. Dans les gants Jouvin, le pouce fait corps avec le reste du gant. Ces peaux ainsi ébauchées portent le noin d'étavillons, et passent à un autre ouvrier qui leur fait subir le dologe, dont l'action est d'enlever, avec un couteau de forme particulière, à la peau fortement tendue sur un marbre, assez de chair pour la rendre également mince et souple dans toutes ses parties.

L'opération du dolage terminée, un autre ouvrier reprend ces étavilloris, les passe encore un peu à l'humide en les pressant dans une serviette mouillée, et les dresse, c'est-à-dire qu'il leur donne la forme parfaite en les étirant sur sa table, en les pliant de manière qu'il n'y ait pas de couture droite du côté du pouce, et en les ébarbant pour les empiler au fur et à mesure sur une planche et les exposer ainsi sous une faible pression. Enfin, un autre ouvrier rafille ces gants; c'est lui qui enlève la place où se pose le pouce dans les gants où le pouce est à part, coupe chaque doigt à la longueur convenable et en arrondit les bouts. Un dernier ouvrier donne la seconde façon en garnissant le gant de tôutes les pièces nécessaires : ainsi, il coupe les fourchettes placées entre les dolgts et les carreaux ou petits losanges cousus au bas des fourchettes, pour donner aux doigts l'ampleur suffisante.

Les gants, étant ainsi coupés et préparés, sont livrés aux couseuses, puis à la hrodeuse. Cette conture a longtemps été faite simplement à la main; mais dans les grandes fabriques d'Angleterre, on emploie depuis bien des années une machine pour aider à coudre plus vite et plus régulèrement. Ce ne fut que de 1824 à 1825 qu'il nous a été permis de connaître cette invention, qui donnait aux Anglais la possibilité de vendre leurs gants à 30 pour 100 au-dessous des nôtres : cette machine, fort simple, est un étau en bois, dont une des mâchoires mobiles s'approche ou s'éloigne à volonté; le dessus de ces deux mâchoires étant légèrement cannelé, il en résulte que l'ouvrière, en plaçant son aiguille au fond de chacune des cannelures, est toujours certaine de faire ses points à égale distance : aussi ce cousoir facilite beaucoup la couture, surtout en ligne droite.

L'usage fréquent de ce vêtement a fait employer son nom au figuré pour exprimer une foule d'actions dans lesquelles on ne lui fait jouer qu'un rôle supposé. Ainsi, l'on dit que tel fat se donne les gants d'une maîtresse qu'il ne posséda jamais; que tel courtisan est souple comme un gant; l'on dit en outre, Jeter ou ramasser le gant. Cependant, catte dernière acception exprimait autrefois une action véritable : en effet, dans les tournois des temps passés, les chevaliers n'acceptaient pas toujours un défi en allant toucher de leur lance l'écu suspendu de leur adversaire; souvent c'était son gant qu'il avait réellement jeté pour défi au milieu du champ clos, et le combat était accepté par celui qui osait le ramasser.

J. Odolant-Desnos.

Pour donner aux gants ce lustre, ce brillant qui les a fait nommer gants glacés, on les trempe dans un mélange de jaunes d'œufs et d'huile d'olive arrosé d'un autre mélange d'esprit-de-vin et d'eau.

Au 15° siècle, d'après Olivier de La Marche, les dames françaises couvraient leurs mains de gants qui leur venaient d'Espagne, et qui étaient parfumés à la violette. L'Espagne est dépouillée de cette branche d'industrie; et sauf les gants de Suède, que l'on contrefait même chez nous, non-seulement la France suffit à sa consommation, mais elle exporte les trois quarts de sa fabrication. En 1867 on estimait sa production annuelle en ganterie de peau à près de 2 millions de douzaines de paires, ce qui donnait une valeur de 70 à 80 millions de fr. Paris et Grenoble, en première ligne, puis Chaumont, Lunéville, Rennes,

Nancy, Blois, Niort, sont les principaux centres de production. L'Angleterre est, après la France, le pays qui produit le plus et le mieux. La Belgique, l'Allemagne et l'Autriche font de préfèrence les articles inférieurs et à bon marché, c'est-à-dire en peau d'agneau; la Belgique fait aussi du chevreau. En Italie on fabrique à très-bon marché, mais la qualité est mauvaise. Les progrès de la fabrication sont notables en Espagne.

Ajoutons que les gants de coton pour l'armée et pour la livrée, ceux de fil, de laine et de soie, sont fabriqués en France et en Écosse au nombre de plus de 50 millions de paires par an

paires par an.

GANT DE NOTRE-DAME ou GANTELÉE. Voyez
CAMPANULE et DIGITALE.

GANTELET, espèce de gant très-fort, pièce essentielle de l'armure des anciens chevaliers, dont l'usage se répandit au commencement du quatorzième siècle. Notre gant à la Crispin peut en donner une idée, avec cette différence toutefois que les doigts du gantelet étaient recouverts de mailles de fer ou de lames d'acier en forme d'écailles, jouant les unes sur les autres, ce qui permettait au chevalier de monvoir les doigts comme il voulait. La partie qui recouvrait une portion du bras se composait de pièces d'acier en forme de tuyaux, absolument comme les brassards. Le gantelet était de rigueur, ainsi que le casque, dans les anciennes marches en cérémonie. On jetait le gantelet pour appeler un ennemi au combat, et le relever c'était accepter le défi.

Gantelet se dit encore, en chirurgie, d'une sorte de bandage employé dans le cas de fracture, luxation ou brûlure de la main : ce bandage enveloppe la main et les doigts comme ferait un gant.

GANTEĻINĒ Voyes CLAVAIRE.

GANYMEDE, l'échanson et le favori du maître des dieux, était, suivant la Fable, fils de Tros, roi des Troyens, d'autres disent, fils d'un berger du mont Ida. Sa beauté était si merveilleuse qu'elle frappa Jupiter lui-même, qui voulut l'avoir à ses côtés dans l'Olympe. Il eut bientôt une occasion d'exécuter ce projet. La déesse Hébé, au moment de lui présenter la coupe immortelle, fit une chute maladroîte, qui provoqua chez les dieux ce rire inextinguible dont parle Homère. Dès ce moment Jupiter, malgré les prières de Junon, ravit à Hébé le ministère qu'elle avait jusque alors rempli avec tant de grâce. Quelque temps après, Jupiter, planant sur le mont Ida, aperçoit Ganymède, et bientôt, descendu sous la forme d'un aigle, il enlève le jeune prince éperdu, qui, transporté dans l'Olympe, versa désormais le nectar à la troupe immortelle, et mérita par ses services d'être placé dans le zodiaque sous le nom de Verse du.

GAP, située dans le haut Dauphiné et nommée par les Romains Vapincum, était la capitale d'un pays qu'habitaient les Trinocris. Au sixième siècle, lorsque la nation des Lombards franchit les Alpes Juliennes, Gap fut pillée et presque détruite. Elle souffrit plus tard des ravages des Sarrasins. Après avoir suivi le sort du Daupbiné, elle devint, lors du démembrement du comté de Bourgogne, au onzième siècle, la propriété des comtes de Forcalquier. Un de ces comtes, Guillaume, homme dévotieux, céda la seigneurie de Gap et le Gapencois à son évêque. Les habitants de Gap firent prisonnier l'évêque Othon. Celui-ci, pour les réduire, leur donna un second mattre, plus puissant que lui, Charles d'Anjou. Les évêques de Gap rendirent hommage aux successeurs de ce prince jusqu'en 1447. A l'extinction de la maison d'Anjou, Gap revint à la couronne de France. Dans le seizième siècle, Gap prit le parti de la ligue; mais elle se sonmit une des premières à Henri IV. En 1644 elle éprouva un violent tremblement de terre, qui y renversa plusieurs édifices. Victor-Amédée, duc de Savoie, s'en rendit maître dans l'année 1692. Il la saccagea et la réduisit entièrement en cendres. Cette ville sortit peu à peu

Elle est dans une large vallée, et forme une ellipse assez

bien dessinée. Les collines dont elle est entourée s'étagent comme les degrés des hautes montagnes qui grandissent au delà. L'aspect de la ville, à une certaine distance, est pittoresque et présente des paysages sévères; mais l'intérieur n'est qu'un labyrinthe de rues sales, étroites et mal pavées, berdées de laides maisons; son édifice le plus remarquable est la cathédrale, qui renferme un superbe mausoiée en marbre du duc de Lesdiguières, chef-d'œuvre de Jacob Richer. Les bas-reliefs sont d'albâtre, et la masse du sarcophage est en marbre noir.

Gap est le chef-lieu du département des Hautes-Alpes. Elle est située sur la rive droite de la Luie, à 672 kilomètres de Paris. Elle est le siége d'un tribunal de première instance et d'un évêché, suffragant de l'archevêché d'Aix. Gap a des fabriques de Gaps communs, de cadis et de burats en laine et soie; de coutil, de hasin, de toiles rousses et de chapeaux; elle a aussi des mégisseries, des chamoiseries et des fabriques de cuirs très-forts. La laine et le suif y sont très-exploités; cette ville compte (1866), 8,165 habitants. Elle possède plusieurs églises, dont sa vieille cathédrale, en voie de restauration; un collége, un musée, une éco le normale primaire, une bibliothèque de 15,000 volumes.

GAPENÇOIS. Ce pays, portant le titre de comté, faisait partie du Dauphiné. Il avait pour bornes au nord le Grésivaudan, au sud et au sud-est la Provence, à l'est l'Embrunois, et à l'ouest le Diois et le pays des Baronnies. Il avait 44 kilomètres de long, sur 28 de large, ou environ 20 myriamètres carrés. Sa capitale était Gap; ses villes

principales Serres et Tallard.

GARAMANTES, peuple indigène de l'Afrique ancienne, qui habitait au sud de l'Atlas le pays de Zab et une asses notable partie du Sahara. Garania (aujourd'hni Gherma) était leur capitale; c'était un rendez-vons de commerce entre les indigènes de la Libye et les Grecs, Phéniciens, Carthaginois et Romains habitants de la côte. Cornelius Balbus fit son expédition célèbre sur le territoire des Garamantes (an 21 av. J.-C.)

Ptolémée fait grand récit des vertus des Garamantes. Les Carthaginois, au temps de leur puissance, entretenaient avec eux des relations commerciales assez suivies, qu'explique facilement la situation géographique de Carthage, grande étape du commerce de l'Afrique. Quoique toujours errants, les Garamantes avaient consacré un temple en l'honneur de Jupiter Armon, qui y était représenté avec des cornes de bélier, symbole de l'abondance. Leur pays, comme la Libye, nourrissait une immense quantité de brebis, dont le lait servait de nourriture à ce peuple pauvre et frugal.

GARANCE. Cette plante, originaire du midi de l'Europe et de l'Asie, est le rubia tinctorium des botanistes, appartenant au genre rubia de la famille des rubiacées; elle est, à cause des principes colorants de sa racine, l'objet d'une culture importante dans beaucoup de parties de l'Europe; celle de Zélande est la plus estimée. Les racines de la garance, réunies toutes en un point commun, tracent sous la terre, longues, épaisses et nombreuses; ses tiges, quadrangulaires, articulées et pourvues de pointes courtes et recourbées, portent des feuilles verticillées, sur le milleu desquelles se prolongent les épines qui défendent la tige; les fleurs se composent d'un calice à quatre dents, d'une corolle d'un blanc jaunâtre, campanulée; les étamines sont au nombre de quatre ou cinq; l'ovaire, inférieur et double, fournit deux baies noires et arrondies.

On multiplie cette plante par sa graine et plus souvent par la plantation de jets enracinés; une terre légère et humide, abondamment fumée et amendée, est celle qui lui convient le mieux. Après un labour profond, les plants sont disposés en lignes et espacés de 0^m, 60, en ayant sohn de laisser vide une ligne sur quatre ou cinq. La terre de cette ligne sert plus tard pour recharger les plantes développées. La garance, plantée vers le mois de mai, n'a attein' son accroissement complet que dans le courant de la troi-

stème année, et alors elle se récolte avant l'hiver. A la fin de chaque automne, les planches doivent être recouvertes d'une couche de fumier, dont les débris sont jetés après les gelées dans l'excavation de la ligne laissée vide. Les cultivateurs qui ne la laissent que deux ans dans la terre obtienment un produit moins beau, moins riche en principe colorant, et n'en trouvent pas aussi facilement le débit.

La garance peut être récoltée à la charrue si chaque rayon est isolé; puis la dessiccation doit être opérée dans des lieux aérés et à l'ombre. La racine ainsi séchée reçoit dans le commerce le nom de garance en branches; celle qui a été dépouillée de l'épiderme et réduite en une poudre grossière est la garance robbe ou en grappes; enfin, la garance non robée est la garance pulvérisée avec son épiderme. La racine de la garance est d'une couleur jaunerougeatre, d'une odeur nauséabonde, d'une saveur amère et apre; elle contient trois matières colorantes, l'alizarine ou garancine, la purpurine, qui sont rouges, et la xantine, qui est jaune. Déposée dans l'eau à 100°, elle lui donne une teinte brune foncée. Traitée par l'alun, elle précipite en rouge-brun; par les carbonates alcalins et par l'eau de chaux, en rouge vif et éclatant; par l'acétate de plomb, en brun. Une certaine quantité de sulfate ou d'acétate de fer mélée au mordant alumineux fait prendre aux tissus des teintes violettes. Elle teint en rouge les os et les urines des animaux qui en sont nourris. Cette singulière propriété a servi de base à plusieurs travaux importants de M. Flourens.

La garance triée, séchée, dépouillée de son épiderme et réduite en poudre, est conservée dans des tonneaux, d'où on la tire pour la teinture. Elle sert ordinairement à teindre le lin, le coton et la laine en rouge; on peut d'ailleurs, en variant le mordant, donner aux tissus toutes les nuances entre le rouge clair et le rouge foncé, entre le violet clair et le noir. Après le blanchiment ou le dégraissage, selon la nature des tissus, les étoffes mordancées sont soumises à l'immersion dans un bain de teinture. La racine de garance sert encore à préparer une la que d'une belle qualité, qui doit sa coloration à la purpurine seule. P. GAUBERT.

La garance, répandue dans le nord de la France dès le douzième siècle, fut introduite en Alsace sons Charles-Quint, et importée en 1760 dans le comtat Venaissin, par l'Arménien Althen. Elle est devenue pour le département du Vaucluse l'objet d'une culture active et étendue, et lui procure, année commune, un produit de 20 millions de fr. On l'a transportée aussi en Algérie. La chaleur solaire exerce une influence très-marquée sur la garance : aussi dans l'Orient les racines sont rouges; elles sont rosées dans le midi de la France, et jaunes dans le nord; la première donne plus de matière colorante que les autres. Plusieurs chimistes ont essayé de tirer de cette propriété des ronges pour la teinture; les impressions qu'on a obtenues jusqu'à présent sont très-simples comme dessin et comme association de couleurs. Mais le prix, assez élevé , de ces extraits, limitera peut-être leur emploi à la fabrication des articles portant des dessins légers.
GARANCINE. Voyez ALIZARINE et GARANCE.

GARANTIE, GARANT (Droit). Ces mots viennent de l'allemand Wahren, garder. La garantie consiste dans l'obligation de defendre une personne d'un dommage éventuel, on de l'indemniser d'un dommage éprouvé. Le garant est celui qui est tenu de garantir. La garantie est de droit lorsqu'elle est établie par la loi; elle est de fait lorsqu'elle résulte des conventions des parties. On distingue encore la garantie en formelle et en simple. Elle est formelle lorsqu'elle a lieu en matière réelle : telle est la garantie que doit le vendeur à l'acquéreur d'un immeuble qui en est évincé; elle est simple lorsqu'elle a lieu en matière personnelle : telle est celle invoquée par le débiteur solidaire d'un billet contre son co-obligé. Le Code Napoléon règle l'étendue et les effets de la garantie suivant les divers cas qui y donnent lieu. Le Code de Procédure (art. 175 à 184) contient des règles communes aux diverses sortes de garanties. En matière de commerce la garantie se règle par les dispositions générales du droit civil, toutes les sois que la loi commerciale n'y déroge point. Nous renvoyons à cet égard aux mots Aval, Billet, Commissionnaire, Endossement, LETTRE DE CHANGE, VOITURIER.

Dans la langue du droit public on appelle garanties individuelles les moyens que la société assure à ses membres pour faire respecter les droits qu'elle leur reconnaît. Ainsi, la liberté de la presse, celle des cultes, l'institution du jury l'inamovibilité des juges sont des garanties du droit de la liberté des opinions et des consciences et de la sûreté des citoyens.

On appelle encore garantie des fonction naires publics la protection dont la loi couvre un certain nombre d'entre eux, en défendant de les poursuivre sans une autorisation supérieure.

GARANTIE (Bureaux de). L'ancienne et la nouvelle législation ont, dans l'intérêt général de la société, assujetti les matières ouvrées d'or et d'argent à un contrôle légal, indicatif de la valeur intrinsèque des ouvrages de bijouterie, d'orfévrerie et de plaqué. La première ordonnance connue, et qui a servi de base aux règlements ultérieurs d'administration dans cette partie, a été donnée par Philippe de Valois (1245). La législation antérieure à la révolution n'a été modifiée par une loi du 19 juillet 1791 que quant aux pénalités contre les fraudeurs. Quant à la qualité des objets fabriqués, et à la contresacon des marques et poincons, tous es règlements anciens et les changements que réclamait l'expérience ont été résumés dans la loi du 19 brumaire an vi (9 novembre 1797). Il y a, pour marquer les ouvrages d'or et d'argent, trois espèces de poinçons, savoir : celui du fabricant, celui du titre, celui du bureau de garantie; un autre pour les ouvrages doublés, plaqués d'or et d'argent; un autre, dit de récence, qui s'applique par l'autorité publique, pour empêcher l'effet de quelque infidélité, etc. Le poinçon du fabricant porte la lettre initiale de son nom avec un symbole. Les poinçons du titre ont eu dissérentes empreintes. Les signes caractéristiques de ceux de garantie sont déterminés par l'administration des monnaies. Il y a en outre un petit poinçon destiné aux menus ouvrages d'or : des poinçons pour les ouvrages d'argent; un poinçon pour les ouvrages vieux; un poinçon pour les ouvrages étrangers; le poinçon de doublé ou de plaqué déterminé par l'administration des monnaies doit indiquer par chiffres la quantité d'or on d'argent qu'ils contiennent et insculpter en toutes lettres sur l'ouvrage le mot doublé. Le poinçon de récence est déterminé par l'administration des monnaies. Telles sont les principales dispositions des lois relatives à la garantie des matières d'or et d'argent. Il a été établi des bureaux de garantie dans tous les départements, et suivant les besoins et l'importance des localités. Chaque bureau de garantie se compose d'un essayeur, d'un receveur et d'un contrôleur. Dans les communes populeuses, le ministre des finances peut autoriser un plus grand nombre d'employés à raison des besoins du commerce. Il y a à Paris un vérificateur à la fabrication des poinçons, coins et bigornes, un inspecteur des bureaux de la garantie et un vérificateur commis d'ordre. Les attributions de ces préposés, les pénalités prescrites pour les contraventions indiquées dans cette loi n'ont pas reçu depuis de graves modifications.

GARASSE (François), jésuite, dont le nom, comme celui de Zoile, est resté honteusement célèbre, naquit à Angoulême, en 1585, entra à quinze ans chez les enfants de Loyola, et prononça ses vœux en 1618. Il se livra ensuite à la prédication en France et en Lorraine, où il obtint du succès auprès de la multitude, qu'il charmait en lardant ses sermons de quolibets et de bouffonneries. Tourmenté du désir de faire parler de lui, il prit part aux luttes littéraires et religieuses de son temps, et s'attaqua à toutes les réputations pour essayer de les slétrir en s'illustrant à leurs dépens. Il professait d'ailleurs un attachement fanatique pour son ordre, et

s'enflammait de haine contre ses adversaires, distillant contre eux sans relâche le fiel et la calomnie. C'est ainsi qu'il poursuivit l'avocat général Louis Servin, qui n'aimait pas les jésuites, et surtout le célèbre Étienne Pasquier, coupable d'avoir, en 1585, plaidé contre eux en faveur de l'université. Il est vrai que le factum de ce dernier avait soulevé l'opinion contre la Société, en dévoliant hautement ses vues ambitieuses et son esprit d'envahissement.

Fatigués des invectives journalières que Garasse ne cessait de vomir contre la mémoire de leur père, les fils de Pasquier y firent répondre par un avocat nommé Remi, qui, dans son Anti-Garasse, rendit à l'agresseur outrages pour outrages. Théophile, poëte renommé, fut aussi en butte aux traits de Garasse sans l'avoir provoqué : accueé d'athéisme, il avait tout à craindre des attaques du jésuite, qui pouvaient le conduire au bûcher. Mais les intérêts de la religion on ceux de ses confrères n'excitaient pas seulement la bile de Garasse; il suffisait de blesser son amour -prepre peur qu'elle débordat. Un prédicateur, François Ogier, ayant osé critiquer son livre intitulé La Doctrine curieuse des beaux esprits du temps, où il prêchait la morale en style de la foire, tout semé de pointes et de turlupinades, Garasse fit pleuvoir sur lui un déluge d'injures aussi ignobles que violentes; et cependant, s'il faut en croire l'historien de l'institut des jésuites, il était plein de modestie, de douceur et d'affabilité. Habitant Poitiers, où il avait, dit-on, été rele-gué par ses supérieurs, il sollicita, lorsqu'ume maladie contagieuse fondit sur cette ville, la faveur d'aller soigner les malades à l'hôpital, et mourut victime de son pieux dévouement, le 14 juin 1631.

Outre ses écrits satiriques contre Servin et Pasquier, il a composé des poésies latines assez estimées, et une Somme théologique, qui fut censurée par la Sorbonne, comme renfermant des falsifications des passages de l'Écriture. On a encore de lui plus de viugt volumes d'écrits accétiques, restés manuscrits.

SAINT-PROSPER jeune.

GARAT (DOMINIQUE-JOSEPH, comte), né le 8 septembre 1749, à Bayonne, était fils d'un médecin domicilié à Ustaritz, bourg peu distant de cette ville. Il reçut de son père et d'un parent, qui était curé, une excellente éducation, qu'il alla terminer à Bordeaux, au collège de Guyenne. Après s'être fait recevoir avocat dans cette ville, il vint à Paris, où il se lla avec les philosophes, et se fit bientôt connaître avantageusement par ses Éloges de L'Hôpital (1778), de Suger (1779), de Montausier (1781), de Fontenelle (1784), dont les trois derniers furent couronnés par l'Académie Française; il écrivit en même temps dans le Mercure français, dans le Journal de Paris, et fut chargé au Lycée du cours d'histoire qui venait d'y être fondé en 1785. En relation avec Condorcet et avec tous les publicistes qui surgirent des assemblées des notables, il habitait Paris au moment de la convocation des états généraux. Le tiers état du bailliage basque du Labour le nomma, lui, son frère et leur cousin d'Iturbide, leurs représentants à l'Assemblée nationale. On sut surpris de voir un orateur d'un pareil mérite monter rarement à la tribune : peut-être la faiblesse de sa voix en fut-elle la cause. Du reste, il servit sans doute plus efficacement le parti des réformes par l'analyse raisonnée qu'il donnait des séances dans le Journal de Paris.

Porté deux fois au ministère dans les temps les plus oradeux de la révolution (à celui de la justice le 12 octobre 1792, à celui de l'intérieur le 14 mars 1793), ii eut, en la première qualité, à remplir le triste devoir de notifier à Louis XVI son arrêt de mort. Peu de jours avant le 31 mai, ii ne pouvait croire à la possibilité d'un attentat de la commune de Paris contre la représentation nationale. Il fut pourtant hientôt jeté dans les prisons; on le croyait perdu, des amis le sauvèrent. Après le 9 thermidor, il fut nommé ministre de l'instruction publique sous le titre de commisaire général; et quand l'École Normale s'ouvrit, il y fit des leçons brillantes sur l'analyse de l'entendement. L'institut, lors de sa formation, l'admit dans sa section des

sciences morales et politiques, et le Directoire le cheisit, a 1798, pour ambassadeur à la cour de Naples. Nommé plu tard membre du Coasell des Anciens, il fut porté au Séas après la révolution du 18 bru maire, promonça l'élogs de Kléber et de Desaix lors de l'inauguration du monume élevé à leur mémoire, et, comme président de la secons classe de l'Institut, répondit, en 1863, au discours de récetion de Parny.

Le sénat conservateur avait vu se former dans sen six une opposition fort modérée, composée de Grégoire, à Volney, de Destutt de Tracy, de Lanju i nais et à Sieyès. Attiré vers l'empereur, qui l'avait fait comte, Gara, qu'on avait appélé jadis *le jacobin malgré less* , n'esait pu non plus méconnaître ou combattre la vive sympathie qu l'entramait vers les opinions libérales. Ainsi, quoique ad rateur et partisan de Napoléon, il penchait toujours ves l'oppesition, et cependant son nom ne se retrouve point sur la liste des sénateurs appelés à la pairie lors de la première Restauration. Sénateur éliminé par les Bourbons, il m fut pas davantage compris au nombre des pairs des cest jours, lors du retour de l'empereur. Mais, mommé à h chambre des représentants par les Basses-Pyrénées, il laim de côté Foucher et ses intrigues, La Fayette et son opinitiv utopie, et se déclara franchement pour Napoléon, dont k maintien lui paraissait indispensable au salut de la France. Il écrivit, au bruit du canon qui tonnait autour de la capitale, une déclaration de principes digne d'un grand peupk et portant l'empreinte d'un grand talent. Aussi, dans la réoganisation de l'Institut, fut-il expulsé de l'Académie Française, comme David de celle des Beaux-Arts.

En 1818, il publia ses Mémoires sur M. Suard et sur le dix-huitième siècle. Jamais l'indocile fécondité de son e-prit ne s'était dévoilée plus ingénument : il n'avait d'abort voulu composer qu'une simple notice. Ce fut le deraier ouvrage qu'il fit imprimer; il donna seulement depuis que articles dans divers recueils littéraires. On lui deit, outre ses Éloges, un travail sur Moreau (1814); des Considérations sur la Révolution française (1792), et des Mémoires sur la Révolution (1795), dans lesquels il explique sa conduite pendant qu'il était aux affaires. Il a laisté encore un portefeuille riche de travaux importants et varié, ets que des Éloges de Bossuet, de Condillac, de Montequieu, et une Histoire des Basques, ses compatrioles, qu'us dit pleine d'intérêt.

Le comte Garat mourut le 3 décembre 1833, à Ustaritz, per de temps après avoir été réintégré à l'Académie des Sciences morales et politiques, mais sans avoir été rappelé à l'Académie Française.

Eug. Garay de Monglaye.

GARAT (PIERRE-JEAN), neveu du comte Garat, né à Ustarity, le 25 avril 1764, fut le chantour le plus éton rue la France ait jamais eu. Fils d'un avocat distingu n'était point destiné à la profession d'artiste : guidé par un instinct irrésistible, il sut musicien des son ensance. Se mère lui donna les premières leçons; il apprit ensuite la vocalisation d'un Italien nommé Lamberti, qui habitait la ville de Bayonne. François Beck, compositeur d'un grand mérite, directeur de l'orchestre de Bordeaux, persectionna le goût et le sentiment du beau qui étaient naturels à son élève. A seize ans, il vint à Paris pour y faire ses études en droit : c'est à la musique, au chant, qu'il donna tout son temps. Il se lia avec le chevalier de Saint-Georges. violoniste fameux, prit part aux disputes des gluckistes et des piccinistes, prefita des exemples précieux que lui donnaient Mms Todi et Mara, virtuoses italiennes d'un talent différent, et pour la première sois il eut l'idée d'un chant pur, élégant, correct, d'une vocalisation parsaite et d'une expression naturelle. Son père, voyant qu'il négligeait tout à fait l'étude du droit, supprima la pension qu'il lui payait pour son entretien à Paris. Le comte d'Artois l'indemniss en le nommant son secrétaire particulier, et le fit entendre à la reine Marie-Antoinette, qui l'admit à l'honneur de faire de la musique avec elle.

Toute relation avait cessé entre Garat et son père, lorsque le comte d'Artois fit un voyage à Bordesux : son secrétaire l'accempagna, et chanta dans un concert denné au bénésice de son ancien mattre Beck. Garat s'y surpassa, et finit par attendrir celui qui n'avait pas voulu lui pardonner jusque alors. Le père, entraîné par les accenta mélodieux de son fils, l'embrassa, et devint l'un de ses plus zélés admirateurs. De retour à Paris, Garat y trouva la troupe italienne commue sous le nom de troupe de Monsieur : elle y avait débuté en 1789. Mandini, Viganoni, MM Mes Morichelli, Banti, chanteurs admirables, y brillaient au premier rang. Garat, mieux qu'un autre, pouvait apprécier leur mérite. Sa mémoire nusicale était prodigiouse : il savait non-seulement les morceaux qu'ils chantaient, mais il retenait encore les inflexions, les fioritures de chaque phrase. Indépendamment de son génie pour l'embellissement du chant, il s'emparait à l'instant et pour toujours de tout ce qui était bon.

Jusqu'à la révolution, Garat n'avait été qu'amateur : la perte de sa fortune le lança parmi les artistes. Pendant le temps de la terreur, il voulut passer en Angleterre avec Rode : leur vaisseau, emporté par les vents, alia aborder à Hambourg, où d'excellents concerts offrirent des ressources aux virtuoses voyageurs. Garat revint en France vers la fin de 1794, et se fit entendre aux concerts du théttre Feydeau, aux concerts de la salle Cléry : partout on l'accueillit avec des transports d'enthousiasme. Professeur au Conservatoire, Garat y forma des chanteurs pour tous nos théâtres et même pour les théâtres étrangers. Doué d'une chaleur entrainante et de la faculté si rare de communiquer ses propres sensations, il a su, mieux qu'aucun autre, exciter l'émulation des élèves, faire nattre en eux le sentiment du beau, et leur inspirer la confiance du talent. Roland, Nourrit père, Despéramons, Ponchard, Levasseur, Rigaut, MM^{mas} Barhier-Valbonne, Branchu, Philis, Duret, Boulanger, Rigant, Duchamp, et beaucoup d'autres chanteurs, surent élèves de Garat, et lui ont dû la plus grande partie de leurs

La voix de Garat était un ténor élevé, dans le genre de celui de Rubini, moins volumineux pourtant. Il chantait des airs de basse d'une manière très-satisfaisante. Son exécution, pleine de seu, de verve et de vivacité, savait se plier à tous les genres de composition, et donner à chaque ouvrage la couleur et le caractère les plus convenables : entrainant dans le pathétique, élégant, spirituel dans le demi-caractère, d'un comique parfait dans le style bouffe, il a composé des romances et des pièces fugitives qu'il chantait à ravir, et dont le succès a été merveilleux, telles que Le Ménestrel, Bélisaire, Je l'aime tant !, etc. C'est lui qui a sait connaître à la France la musique de Mosart, en exécutant d'une manière enchanteresse, et avec cette fougue, ce feu, dont on n'avait pas d'idée encore : Fin ch'han dalvino, Non so più cosa son, Non più andrai, etc. Il excellait à chanter la musique simple et sévère de Gluck. Il n'était pas lecteur ié, ce qui fit dire à Legros : « Quel dommage que Garat chante sans musique! - Sans musique! s'écria Sacchini, Gerat est la musique même.

Dens les dernières années de sa vie, il perdit sa voix : il en sut affligé sensiblement. Le souvenir de sa renommée, loin de charmer sa vieillesse, était un tourment pour lui : il était encore avide des succès qu'il ne pouvait plus obtenir. Il cherchait à se faire illusion et chantait encore; mais il n'était plus que l'ombre de lui-même. L'aspect d'un beau talent dans la décrépitude n'inspirait plus que de la pitié à ses amis. Il s'en aperçut culiu. La conviction qu'il ne vivait que par le passé altéra sa santé, et finit par lui donner la mort, le 1er mars 1823, à l'âge de cinquante-neuf ans. Ainsi se termina la carrière d'un des chanteurs les plus parfaits qu'il y ait eu. Une éducation forte, comme celle qu'on recevait autrefois dans les écoles d'Italie, n'avait point dirigé ses premiers pas : il ne dut son talent qu'à see propres ob-CASTIL-BLAZE. servations, à son génie.

GARAVAGLIA (GIOVITA), Pun des plus habiles gra-

veurs des temps modernes, naquit le 18 mars 1790, à Pavie, et dès sa plus tendre enfance dessina sous la direction du professeur Faustin Anderloni, qu'à l'âge de seize ans il se trouva en état de pouvoir seconder pour la gravure des grandes planches anatomiques de Scarpa. Heureux des grandes dispositions qu'annonçait un élève à qui il portait une tendre amitié, Anderioni envoya en 1808 le jeune Garavaglia à Milan, où il lui fournit des moyens de subsistance, et où son protégé put suivre les leçons de Longhi. Sur les premiers ouvrages que Garavaglia exécuta dans cette ville, il y en out déjà doux de couronnés par l'Académie : La Fille d'Herodias, d'après Luini, et Horatius Cocles. La sainte Famille d'après Raphael, qu'il termina à l'âge de vingt-trois ans, après son retour à Pavie, obtint aussi le même honneur. Il grava en outre les portraits d'un grand nombre de personnages célèbres, soit par leur naissance, soit par la gloire des armes ou par leur génie, et au premier rang desquels il faut citer Charles-Quint. Il exécuta ensuite pour Luigi Bardi le David du Guerchin et L'Enfant Jésus de Maratta. A l'âge de vingttrois ans il commença la Rencontre de Jacob et de Rachel d'après Appiani, et développa dans ce travail une telle habileté de gravure et une telle grâce de dessin que cet ouvrage serait peut-être celui qu'on préférerait dans toute son œuvre, s'il n'avait pas fait paraître presqu'en même temps La Madonne à la chaise d'après Raphael, œuvre encore plus remarquable, et qui ne le cède en rien à tout ce que Morghen a pu graver de mieux. Un autre chef-d'œuvre de cet artiste est sa Beatrice Cenci d'après Guido Reni, dont la tête est d'une admirable expression. En 1833, Garavaglia succéda à Morghen comme professeur de gravure à l'Académie de Florence; mais il mourut dès le 27 avril 1835.

GARAY (JEAN), l'un des mellleurs poëtes hongrois, né en 1812, à Szekssard, dans le comitat de Tolna, fit ses études à partir de 1829, à Funfkirchen, puis à Pesth, où plus tard il obtint à la bibliothèque de la province un petit emploi qui lui permit tout au moins de se livrer sans préoccupations d'avenir à son goût pour la poésie. Préparé par une sériense étude des classiques allemands, et excité par les énergiques poésies de Vœrœsmarty, il sit paraître en 1834 son poême héroique Csatar, dont le succès fut des plus encourageants. Il donna ensuite à de très-courts intervalles les uns des autres plusieurs drames, dont les sujets sont généralement empruntés à l'histoire, et parmi lesquels on remarque surtout Arbocz (1837) et Balhory Erszebet (1840). De 1834 à 1836, l'un des collaborateurs du Regelæ, et de 1838 à 1839 rédacteur en chef du Hirnok de Pesth, Garay enrichit en outre un grand nombre d'autres journaux et recueils périodiques hongrois de ses productions lyriques. Il excelle surtout dans la ballade, comme le prouve le cycle de ballades historiques qu'on a de lui sous le titre d'Arpadok (Pesth, 1847; 2º édit. 1848). Ses poésies lyriques, Balatoni Kagylok (1843), sont aussi fort remarquables. Son dernier o vrage est un poëme épique, dont saint Ladislas est le héroe (1850). En 1843 il a été fait un recueil de ses poésies, et en 1853, une édition complète de ses œuvres. Garay est mort le 5 novembre 1853.

GARCETTES, cerdes faites de fil de caret ou bitord par un agencement alternatif de brins en nombre impair; elles n'ont jamais plus de 2 mètres à 2 mètres 30 de long. Elles servent à prendre des ris (diminuer l'ampleur des voiles, lorsqu'il fait trop de vent), ou à marier (fixer, attacher) le tournevire (petit cordage) au chibie quand on lève l'ancre. La garcette de tournevire est d'égale grosseur; nais les garcettes de ris sont plus grosses au mifieu qu'aux deux bouts, comme elles sont d'heggle grandeur. Dans les anciens usages de pénsité maritime, la garcette était l'instrument avec lequel on frappait sur le dos nu des matelots qui avaient encouru un châtiment (voyes Bouline).

GARCIA (Marusz), chanteur célèbre et compositeur habile, né en 1779, à Séville, mort à Paris, en 1832, acquit comme chanteur une grande et juste réputation sur les lhéâtres de Cadix et de Madrid, et vint en 1808 à Paris, eà

il se fit entendre avec le plus grand succès à l'Opéra italien. En 1811 il alla en Italie, à Rome et à Naples, où il ne fut pas accueilli avec moins de faveur, et où il étudia la théorie de l'art du chant. Après avoir de 1816 à 1824 alternativement résidé à Londres et à Paris, où, indépendamment de ses travaux comme chanteur, il donnait encore beaucoup de leçons de chant, il partit pour New-York avec une troupe d'opéra qu'il avait formée lui-même, et qui se composait en partie des membres de sa famille, et de là se rendit à Mexico. Au moment de s'en retourner en Europe, il sut attaqué sur la route de la Vera-Cruz, par des brigands qui lui enlevèrent tout le fruit de ses travaux; et à son retour à Paris, il se vit obligé de rouvrir ses cours de chant. Quelques essais tentés pour se faire de nouveau entendre sur le théâtre le convainquirent de l'insuffisance de sa voix, amenée par l'âge; et à partir de ce moment il se borna à composer et à faire des élèves. Dans le nombre nous citerons Nourrit. M^{me} Méric-Lalande, et surtout sa fille ainée, Marie (voyez MALIBRAN). Manuel Garcia a bien moins de réputation comme compositeur que comme chanteur; et cependant quelques-uns de ses ouvrages ont obtenu un veritable succès, par exemple : El Poeta Calculista et Il Califo di Bagdad.

GARCIA (Mme PAULINE VIARDOT), fille cadette de Manuel Garcia, née en 1821, à Paris, accompagna ses parents à Londres, à New-York et à Mexico, mais ne reçut que beaucoup plus tard, à Paris et à Bruxelles, sa véritable éducation musicale. Son père voulait faire d'elle une pianiste, et elle ne tarda pas à devenir de première force sur l'instrument qu'on lui saisait apprendre. Mais, comme sa sœur ainée, eile faisait preuve de tant de dispositions pour tous les arts en général, qu'il était bien difficile de préciser sa vocation particulière. C'est ainsi qu'à une facilité extrême pour apprendre les langues étrangères, elle joignait des dis positions plus étonnantes encore pour le dessin et une facilité vraiment extraordinaire pour le portrait, faisant de mémoire et d'une ressemblance frappante ceux de gens qu'elle n'avait vus qu'une fois. Ce ne fut que plus tard que se détermina son talent comme cantatrice, et il parvint en peu de temps à toute sa maturité. En 1838 elle entreprit avec son beau-frère Bériot un voyage artistique en Aliemagne; et l'année suivante elle alla à Londres, où elle produisit une si vive sensation, qu'elle céda aux offres qui lui étaient faites de toutes parts, et renonça à sa résolution de rester cantatrice de salon, pour monter sur la scène, où elle débuta par le rôle de Desdemona. Un succès d'enthousiasme l'y accueillit. Depuis ce moment son nom est un de ceux qui ont le privilége d'attirer la foule, et les représentations qu'elle a données à Paris et à Saint-Petersbourg ont rappelé la plus belle époque de la carrière théatrale de sa sœur. En 1840 elle épousa à Paris Me Viardot, qui venait de quitter la direction de la scène des Italiens, où elle avai obtenu des succès. Parmi ses créations on cite surtout celle de Fidès dans Le Prophète, qu'elle a joué avec le plus grand succès à l'Opéra de Paris.

Son frère ainé, Manuel Garcia, né à Naples, en 1813, s'est fait, à l'instar de son père, une réputation comme chanteur et comme professeur de chant, à Paris.

GARCILASO DE LA VÉGA, nom que le public et la postérité ont imposé à Garcias-Laso, prince des lyriques espagnols.

Il naquit à Tolède, vers 1503. Son père était conseiller d'Etat de Ferdinand le Catholique et son ambassadeur près de Léon X. Sa mère était dona Sancha, dame de Bertres, terre considérable appartenant à la vieille maison des Guzmans Quant à leur fils, fondateur d'une nouvelle école poétique, il a tenu l'épée toute sa vie, et n'a pourtant chanté que les douceurs du repos. Il quittait la mélée ardente, rentrait dans a tente, et, déposant son épée sanglante et sa cuirasse meurtre, seuilletait Virgile et Pétrarque, et d'une main noircie par la poudre, traquit des vers délicieux et tendres, qui lui ont survécu. A lire ses œuvres, on le dirait né pour le bonheur

champètre, pour la contemplation triste et solitaire. Ses poisies ne respirent que tendresses et langueurs amoureu paix du village, heures charmantes, écoulées sous les ombr-ges silencieux et frais. Toutes, elles révèlent la douceur plantive du caractère le plus tendre; et cependant lisez sa vie. Il entre de bonne heure dans les armées de Charles-Quist, fait un long séjour en Italie, voyage en Allemagne pour su maître, porte les armes dans la guerre du Milanais en 1521, et assiste à la bataille de Pavie, où l'on remarque la forge impétueuse de sa valeur. En 1523 il sert dans le corps espagnol qui, joint à l'armée impériale, se distingue par sa brcours contre les Turcs. Charles-Quint jette les yeux sur α vaillant jeune homme, et le décore, à Vienne, de la con de Saint-Jacques. Bientôt, pour que rien ne manque au reman du poëte-soldat, le monarque s'éprend de la matresse d'un cousin de Garcilaso, ou plutôt, selon quelque historiens, le cousin du poëte essaye de supplanter le menarque amoureux, offre sa main à la favorite, et parvient à lui plaire. Piacé entre son parent et son souverain, Garcilaso embrasse la cause du plus faible, et conspire contre le amours de l'empereur. Charles-Quint l'apprend : on ne pardonne pas les crimes de ce genre. Le cousin est exilé ; Garcilaso est relégué dans une tle du Danube. C'est là, dans cete solitude, qu'il prête ponr la première tois l'orefile aux docces inspirations de la muse. Rien de plus touchant que la cancione où il déplore son malheur : les charmes de la costrée qu'arrose le divin fleuve (Danubio, rio divino) le consolent cependant et l'inspirent.

Cet exil n'est pas de longue durée. En 1535 il fait par tie de l'expédition que Charles-Quint entreprend contre Tunis; blessé au bras, il vient prendre quelque repos à Napis et en Sicile. Tous ses loisirs, il les voue à la poésie: l'étude de Pétrarque et de Sannazar charme sa convalescence, et cette année voit éclore quelques-unes de ses couvres le plus justement adimirées. Mais à peine guéri, ce jeune homme, qui vient de maudire en vers harmonieux les travaux e les fatigues de la guerre, ce poête bucolique, dont l'imagination a créé pour son usage une Arcadie romanesque, une région de paix éternelle et d'amour sans regrets, ressaisit l'épée et l'arquebuse. Dès l'année 1536 on le voit entrer et France avec Parmée impériale, et commander trente compagnies de fantassins espagnols. La mort l'attendait devant Marseille. Une vieille tour, bâtie par les Maures, celle de Muy, près de Fréjus, arrête longtemps l'armée castillane. Un groupe de paysans provençaux s'y tient enfermé; de là ils inquiètent, par de vives et fréquentes sorties, les trospes impériales. L'empereur donne ordre d'enlever la tour Garcilaso s'avance la lance au poing: une grêle de pierrei l'accueille; à peine a-t-il posé le pied sur l'échelle, qu'il tombe en arrière, renversé par un quartier de roche. Blessé à la tête, on le transporte à Nice, et vingt-quatre jours après il expire : c'était en novembre 1536. Le poête soldat n'avait que trentetrois ans. Cette mort glorieuse toucha l'empereur, qui juges Garcilaso digne d'une hécatombe sanglante. La tour fut emportée, et vingt-huit paysans, débris d'une garnison de cinquante hommes, furent pendus aux créneaux. Le fils unique de Garcilaso et de dona Hélène de Zuniga, dame aragonaise, qu'il avait épousée à vingt-cinq ans, suivit la même route héroique. Il mourut en 1569, comme son père, à la fleur de l'âge, les armes à la main, dans un comhat contre les Hollandais.

Garcilaso a fait époque. Il marque une phase distincte de la littérature espagnole. C'est de lui que datent, à lui que so rapportent tous les écrivains souples et savants qui ont cherche le mérits de la forme et greffé l'élégance de Virgile ou la grâce harmonieuse de Pétrarque sur la vigoureuse végétation de l'Espagne primitive. Fils de l'imitation italienne, Garcilaso a civilisé la ferveur sauvage et passionnée de son pays. Les Italiens furent pour lui ce que les classiques romains et grecs avaient été pour l'Italie moderne. Ce n'est point un réformateur, ainsi que les critiques l'ont appelé, c'est un civilisateur

L'Espagne a eu un historien de mérite, s'appelant aussi Garcilaso de la Véga, surnommé l'Inca, parce qu'il descendait par sa mère de cette famille royale du Pérou. Né à Cuzco, en 1540, il se livra de bonne heure à l'étude ; l'histoire de la partie de l'Amérique méridionale qui lui avait donné le jour attira surtout son attention, et il s'appliquait avec ardeur à éclaireir toutes les traditions et tous les documents qui pouvaient la faire connaître, lorsque Philippe II, ayant conçu de l'ombrage de ces laborieuses recherches, lui ordonna de se rendre en Espagne. Il se fixa à Valladolid. Ses ouvrages n'en virent pas moins le jour, mais longtemps après sa mort, arrivée en 1620. Ils se composent d'une histoire du Pérou, intitulée Comentarios reales que tratan del origen de los Incas reyes, etc. (Madrid, 1723, 2 vol. in-fol.), et de La florida del Inca (même date, 2 vol in-fol.). Une édition compléte de ses œuvres (1800-1801) a été publiée à Madrid en 13 volumes in-12. On reproche à Garcilaso un style ampoulé, mais en s'accorde à louer la fidélité de ses récits.

GARÇON, enfant mâle, jeune homme. Saint Évremond

On voit arriver d'ordinaire Qu'un mari souhaite un garçon Qui voedra la mort de son père Pour se trouver plus tôt maître de la maison.

Ce mot indique aussi l'homme qui vit dans le célibat, quelque soit son âge. Garçon s'emploie aussi pour désigner un serviteur dans un bureau, dans un lieu ou établissement public : Un garçon de bureau, un garçon de théâtre, un garçon de classe, un garçon de bain, un garçon de calé, un garçon de salle, etc.; un ouvrier, un apprenti sous un mattre, ou chez un marchand : Un garçon tailleur, un garçon de chantier, Un garçon marchand de vin, un garçon épicier. Autrefois on disait un garçon apothicaire, un garçon chirurgien, un garcon peintre. Au dix-huitième siècle on appelait aussi garçons philosophes, garçons encyclopédistes, le fretin des auteurs de la secte philosophique. Dans la maison de nos rots, au-dessous des valets de chambre et des valets de garderobe, il y avait des garçons de la chambre, de la garde-robe, qui s'acquittaient des menus détails du service et n'en laissaient que les honneurs à leur chef. Dans les grandes maisons, il y a des garçons d'office, des garçons de cuisine, des garçons d'écurie, etc.

Dans le langage figuré, le mot garçon emporte un foule de sens différents, selon l'épithète qui y est jointe. On dit, par exemple, qu'un homme est un bon garçon, en deux sens contraires, soit pour dire qu'il est trop facile, qu'il se laisse mener, soit pour exprimer que c'est un bon vivant, aimant les plaisirs et la bonne chère. Un mauvais garçon désigne un homme dangereux, toujours prêt à la rapine et au meurtre. De là le nom de rue des Mauvais-Garçons, donné, dans Paris, à plusieurs ruelles servant d'habitacle à des handits, ou qui furent le théâtre de quelque scène sangiante, telle, par exemple, que celle où fut assassiné, en 1407,

le duc d'Orléans, frère de Charles VI.

Personne n'ignore ce que veut dire la vie de garçon, vie d'indépendance, de plaisir et d'insouciance, tant qu'on est jeune, de délaissement et d'ennui quand on vient sur l'âge. Après avoir été le favori des dames et l'effroi des maris, un garçon, quand ses cheveux ont grisonné, est souvent condamné à languir tristement sous le joug d'un laquais ou d'une servante. Quant aux maris garçons, ils sont parfois plus heureux : après avoir fait une victime de leur épouse délaissée, quand l'âge a glacé leur sang, ils retrouvent quelquefois au foyer domestique une compagne généreuse qui les aide à finir doucement leur carrière.

Le mot gars, dans le vieux langage, est synonyme de garçon. On l'emploie quelquefois dans la poésie légere, mais en conversation il n'est employé que très-familièrement. En Bretagne, en Lorraine et dans plusieurs provinces, les paysans disent tonjours gars, pour garçon. Il est fâcheux que le féminin, qui se trouve fréquemment dans nos

vieux auteurs pour aignifier jeune fille, ait été proiané au point de le faire à jamais bannir du langagedécent. Charles Du Rozom.

GARD, petite rivière de France, qui donne son nom à un département. Le Gard prend sa source en deux endroits différents dans le département de la Lozère, et forme d'abord deux branches. La branche la plus septentrionale porte le nom de Gardon d'Alais, l'autre celui de Gardon d'Anduse, et se divise en trois autres branches. Les deux premiers se réunissent entre Mers et Cassagnoles, et ne forment plus qu'une rivière sous le nom de Gard ou encore Gardon, et qui se jette dans le Rhône au Comps-Saint-Etienne, après un cours d'environ 72 kilomètres. Le Gard charrie des parcelles d'or, et est sujet dans la saison pluvieuse à de grands débordements. Il est traversé par le célèbre pont a que duc du Gard.

GARD (Département du). Formé des anciens diocèses de Nimes, d'Uzès et d'Alais, dépendant de la province du Languedoc, il estborné au nord par les départements de la Lozère et de l'Ardèche, à l'est par le Rhône, au sud par la Méditerranée et le département de l'Hérault, à l'ouest par celui de l'Aveyron. Il tire son nom de la rivière du Gard ou Gardon, qui le traverse du nord-ouest à l'est. Sa superficie, d'après le cadastre, est de 583,556 hectares, dout 149,361 en terres labourables; 9,139 en prés; 76,372 en vignes; 114,520 en bois et forêts; 130,248 en landes et bruyères; etc. D'après l'enquête de 1862, la valeur totale de ses produits agricoles était estimée à environ 83 millions de fr. On y comptait alors 438,000 moutons, 61,000 porcs, 43,000 chèvres, 42,000 chevaux, anes et mulets, et seulement 8,000 bœufs. Il y a douze mines de fer et deux de galène argentifère en exploitation. L'industrie métallurgique y est très-active.

Il est divisé en 4 arrondissements, dont les chefs-lieux sont Nîmes, Alais, Le Vigan, Uzès, qui forment ensemble 39 cantons, comprenant 348 communes: la population est de 429,747 habitants. Il envoie 9 députés à l'Assemblée, est compris dans la dixième division militaire, le diocèse de Nîmes, le ressort de la cour d'appel de la même ville, et l'académie de Montpellier. On y compte 1 lycée, 4 colléges, 9 institutions, 983 écoles primaires. Moins de la

moitié des habitants savent lire et écrire.

Le territoire de ce département est traversé par des montagnes, prolongation de la chaîne des Cévennes, surtout dans la partie de l'ouest et du nord-ouest. Elles renferment d'immenses carrières de schiste, adhérant à un noyau granitique. Du nord à l'est, il n'y a que de petites montagnes et des collines de nature calcaire, qui vont s'abaissant jusqu'à la mer. Le département est arrosé par le Rhône, l'Hérault, la Vidourle, la Dourbie, l'Ardèche, la Cèze, le Gard, etc. 7 chemins de fer, 13 routes nationales, 22 départementales, 6,690 chemins vicinaux, 8 canaux le traversent.

Les richesses minerales que renferme le département du Gard sont très-négligées. Les mines de fer y sont presque seules exploitées. Cependant on y trouve de l'argent, du cuivre, du plomb, de la houille, de l'asphalte, du plâtre, de la terre à poterie et de la pouzsolane.

Ce département est riche en productions végétales; on y cultive la vigne avec succès: on y récolte du blé, de l'orge, de l'avoine, du millet noir, des vesces, des pois, des lentilles. Parmi les arbres fruitiers, l'olivier, le châtaignier et le mûrier sont un principal objet de culture. Dans les îles de la Camargue, îl y a quelques haras de chevaux d'une race peu estimée, mais qui serait susceptible de grandes amélicates.

rations. On y élève encore des taureaux et des moutons.

Les bêtes à laine acquièrent sur ce sol une qualité de laine très-belle; le gibier y est très-abondant, et les rivières généralement poissonneuses. On y fabrique des étoffes de laine, des soieries, des cuirs, et de la poterie; l'industrie des fers est encore considérable.

Les principales villes du département sont : N'mes,

ches-lieu au département; Alais; Usès; Le Vigan, sur l'Arre, avec 5,104 habitants ; un tribunal de première instance, une chambre consultative des manufactures, une église consistoria calviniste, un collège, une exploitation de houille, et des filatures de soie ; des blanchisseries, des tanneries, une papeterie, et un monument à la mémoire du chevalier d'Assas; Aigues-Mortes; le Pont Saint-Esprit, Be aucaire, Bagnols avec 5,184 habitants, un collège, une récolte d'excellents vins rouges ordinaires et des distilleries d'eaux-de-vie:

GARD (Pont du). Voyes AQUEDUC.

GARDA (Lac de), Lago di Garda, appelé par les Romains lacus Benacus, l'un des plus remarquables lacs de la région des Alpes, situé dans le royaume d'Italie, province de Vérone, et n'appartenant au Tyrol que par son extrémité septentrionale. Il a 48 kilomètres de longueur'. sur 16 de largeur, 298 mètres de profondeur extrême, et tire son nom actuel de l'antique petite ville de Garda, bâtie sur sa rive orientale, célèbre par la victoire que Bonaparte remporta sous ses murs en 1796 sur Wurmser, et où l'on compte une population de 3,000 âmes. Les vents appelés Sover et Ora, qui soufflent périodiquement sur le lac, y favorisent la navigation, et il y existe aujourd'hui un service régulier de bateaux vapeurs ; cependant il ne laisse pas que d'être beaucoup trop sujet aux rafales et aux grains. Il est d'ailleurs fort poissonneux.

Les ramifications des Alpes qui entourent ce lac sont encore très-élevées, et viennent expirer de la manière la plus abrupte sur ses rives, où elles ne laissent pourtant pas que de former une belle et fertile contrée, animée par un grand nombre de villages, de plantations et de points de débarquement. Les environs des petites villes de Desenzano et de Salo au sud sont vraiment enchanteurs. C'est là qu'est situé le promontoire Sermione, cette presqu'ile Sirmio dont Catulle célèbre tant-les charmes, et où l'on voit encore les ruines de sa maison de campagne. Le lac Garda a pour principal et presque pour unique affluent la Sarca, et son écoulement s'epère à Peschiera, à son extrémite sud, par le Mincio, l'un des affluents du Pô.

GARDAFUI ou GUARDAFUI, cap formant l'extrémité orientale de l'Afrique, sur la côte d'Ajan, dans le pays de Somanlis. C'est l'Aromatorum promontorium (promontoire des Aromates) des anciens, qui lui avaient donné ce nom parce qu'il avoisine la côte où se faisait l'embarquement des produits aromatiques de l'Arabie. Ce cap, qui est fort élevé et qu'aperçoivent de fort loin les marins qui se dirigent vers la mer Rouge, est situé par 11° 46 lat. nord et 49° 38'

GARDE. On donne ce nom à une réunion de militaires désignés pour veiller, pendant un temps déterminé, au maintien du bon ordre, à la conservation d'un monument, prêter main-forte, au besoin, contre les malfaiteurs, etc. Une ordonnance du roi, du 1er mars 1768, a fixé la durée du service de garde, la manière dont il doit être fait, soit dans les places, soit dans les quartiers, en temps de paix, ou en temps de guerre. Les gardes prennent des noms difsérents suivant la mission qu'elles reçoivent au moment du défiié de la parade. Ainsi, on distingue la garde de police, la garde d'honneur, la garde du champ, la garde du drapeau, etc. : ces diverses gardes sont munies d'instructions ou de consignes différentes, dont leur nom res-pectif indique suffisamment la nature. Monter la garde, c'est faire partie de la garde qui prend le service ; relever la garde, c'est remplacer par une nouvelle garde celle dont le service est expiré; descendre la garde, rentrer au quartier ou au logement, quand la garde a été relevée.

Lorsqu'un corps ou un détachement militaire, de quelque nombre d'hommes qu'il soit composé, est en route, il doit se saire précéder d'un détachement appelé avant-garde, pour éclairer sa marche, et laisser à une distance déterminée sur ses derrières une arrière-garde, pour se mettre

\ l'abri des surprises.

On donne encore le nom de garde à une batterie que le tambour de service dans la caserne exécute à une heure prescrite afin de disposer les hommes qui doivent monter la garde. Battre la garde se dit du tambour qui exécuts cette batterie. On appelle corps de garde tout local occupé par une garde. MURIT

La grand'garde est un corps assez considérable de cavalerie placé à la tête d'un camp, pour empêcher toute tes-tative de l'ennemi. La grand'garde est elle-même protégée par une garde avancée placée devant elle. De nombreuses sentinelles font la garde de tous côtés et veillent à la sécu-

rité générale.

Pris isolément, le mot garde désigne aussi un guerrier attaché à la suite des rois. Nous avons des preuves irrécusables de l'existence des gardes dans les siècles les plus reculés. L'Écriture Sainte nous parle des gardes de Saul, et de ceux d'Achis, roi des Philistins. Les rois grecs, depuis les temps fabuleux, les Ptolémées d'Égypte, les rois romains depuis Tarquin le Superbe, ou Romulus, selon Tite-Live, les empereurs enfin, avaient leurs gardes. Plus tard, les princes, les généraux, les ministres même, témoins Richelieu et Mazarin, ont eu leurs gardes particuliers. Garde a 616 pris encore comme surveillant, gardien, conservateur: garde des archives garde-magasin, garde-chasse, garde-pêche, garde d'artillerie, garde du génie, etc., etc.

De ce mot on avait fait encore gardes de monnaies, appelés encore juges gardes; c'étaient les premiers juges des monnaies, dont les appellations ressortissaient aux cours des monnaies. Il y en avait deux établis dans chaque hôtel des monnaies. Il y avait des garde-marteau, officiers des eaux et forêts préposés à la garde du marteau avec lequel on marquait les arbres destinés à être coupés dans les forêts royales. Les notaires avaient pris la qualité de garde-notes du roi, parce qu'ils gardaient les minutes des contrats passés devant eux par les particuliers, contrats appelés originaire-ment notes, notes. Le garde-rôle était un officier de chancellerie préposé à la garde des rôles des officiers de France; il en tenait registre et en faisait sceller les provisions. Le garde-scel, ou garde du petit scel, était celui qui , dans les anciennes juridictions, scellait les expéditions, etc.

Il y avait encore des gardes des métiers, maîtres et gardes élus dans les corps de métiers pour veiller à ce que rien n'y fût fait contre les statuts et les règlements, et à ce que rien ne vint porter atteinte à leurs priviléges. Il y avait même des gardes des priviléges des universités.

Il existait sous la féodalité un ancien droit appelé droit de garde; il était payé tous les ans en grains par les con-

Appliqué aux choses inanimées, comme à un sabre, à un poignard, à une épée, garde signifie la partie entre la poi-gnée et la lame qui sert à convrir la main.

GARDE (Escrime). C'est la position ossensive ou défensive que l'on prend, l'épée, le sabre, ou le fleuret à la main, pour se battre, ou simplement pour faire des armes. On a raison de tenir à ce qu'on ait, en garde, de la grâce, de la souplesse, de l'aisance dans tout le corps, le regard vis, assuré, imposant même et annonçant de la confiance dans ses moyens. Etre bien en garde est d'autant plus nécessaire qu'en se conformant aux principes, le corps, couvert par le fer de l'épée, ou du fleuret, offre moins de prise aux coups. Dans la position d'en garde, qui est la deuxième de l'escrime, les pieds sont d'équerre, le talon droit à 65 centimètres et vis-à-vis de la cheville gauche (ou du talon gauche selon quelques maîtres), la pointe du pied droit légèrement tournée en dehors, les jarrets ployés, le genou gauche perpendiculaire à la pointe du pied, le genou droit verticalement au-dessus du cou-de-pied, le corps d'à-plomb et essacé, la tête droite et dégagée, les yeux fixés sur ceux de l'adversaire, le bras gauche formant un cercle gracieux derrière le corps, le bras droit légèrement ployé, le poignet qui tient l'arme maintenu de 10 ou 15 centimètres, le pouce en dessus, les ongles des autres doigts faisant face à gauche, les pre-

miers sentant seulement l'arme que l'annulaire et le petit doigt dirigent, la pointe de l'épée en face de l'œil de l'adversaire, le ser sentant le ser. Placé ainsi, sans que le corps éprouve ni gêne ni contrainte, on est tout disposé à l'attaque, à la parade et à la riposté.

La position d'en garde, le sabre en main, dissère peu de la précédente : on est un peu (moins fendu ; les jarrets sont un peu moins ployés; le corps reste droit et effacé; la main gauche se place derrière la hanche gauche, et le bras de ce côté est entièrement couvert par le corps; le bras droit presque tendu, le coude abattu, le tranchant de la lame touchant le tranchant de la lame adverse, et la pointe dirigée vers les yeux de l'adversaire.

A cheval, le corps reste d'à-plomb et droit, sans être effacé, les rênes dans la main gauche, le poignet à hauteur du coude, les doigts en sace du corps, le poignet droit à hauteur et à 8 centimètres du gauche, la lame du sabre dans la direction de l'épaule gauche, couvrant le corps, la pointe à 65 centimètres de la ligne du poignet. Le cavalier part de cette position pour faire le moulinet, pointer et sabrer à droite, à gauche, en avant, en arrière.

GARDE BOURGEOISE. Voyes GARDE-HOBLE.
GARDE CHAMPETRE, agent de la force publique établi pour la conservation des propriétés rurales. La loi at-tribue aussi aux gardes champêtres le caractère d'officiers de police judiciaire; elle les charge, comme tels, de rechercher dans le territoire pour lequel ils sont assermentés les délits et les contraventions de police relatifs à ces propriétés qui s'y commettent et d'en dresser procès - verbal. Ils suivent les choses qui ont été enlevées dans les lieux eù elles sont transportées, et les mettent en séquestre, sans pouvoir néanmoins s'introduire dans les maisons et autres endroits clos, qu'en présence du juge de paix du canton ou de son suppléant, du maire du lieu ou son adjoint, ou du commissaire de police, lesquels signent dans ce cas les procès-verbaux qui sont dressés par eux. Ils arrêtent et couduisent devant le juge de paix ou devant le maire les individus qui sont surpris en flagrant délit ou dénoncés par la clameur publique, lorsque le délit emporte la peine d'emprisonnement ou une peine plus forte. Ils se font donner main forte pour cet effet par le maire ou par son adjoint, qui ne peuvent la refuser. Ils informent les maires et les officiers et sous-officiers de gendarmerie de tout ce qu'ils peuvent découvrir de contraire au maintien de l'ordre et de la tranquillité publique; ils leur donnent avis des délits commis sur leur territoire, et les préviennent lorsqu'il s'établit dans leur commune des individus étrangers à la localité. En outre, aux termes d'un decret de 1852, ils peuvent être requis par l'autorité militaire pour être employés à l'intérieur comme auxiliaires de la force publique.

Il y a au moins un garde champêtre par commune; tous ceux dont le salaire s'élève au-dessus de 180 francs sont pris parmi les anciens militaires. Ils sont choisis par les maires, sauf l'approbation des conseils municipaux; leur commission leur est délivrée par le sous-préfet de l'arrondissement. Leur changement ou leur destitution ne peut être prononcé que par ce magistrat, sur l'avis du maire et du conseil municipal et avec l'approbation du préfet. Tout propriétaire a le dreit d'avoir un garde champêtre particulier, avec l'agrément du maire et du sous-préfet. Les gardes champêtres sont sous la surveillance immédiate des procureurs impériaux et des officiers et sous-officiers de gendarmerie; leurs procès-verbaux, rapports et déclarations sont foi en justice pour tous les délits ruraux, sauf la preuve du contraire. La loi règle tout ce qui est relatif à leur costume et à la sorme de leurs procès-verbaux, au dépôt qui doit etre fait par eux et à leur affirmation. Il est certains délits de police correctionnelle pour lesquels ils sont passibles, lorsqu'ils s'en rendent coupables, de peines plus fortes que celles prononcées contre d'autres individus qui les auraient commis. Les gardes champêtres sont toujours établis gardiens aux saisies-brandon qui ont lieu sur leur territoire, à moins qu'ils ne se trouvent dans les eas d'exclusion prononcés par la loi.

Avant 1789 ils étaient désignés sous le nom de bangards et plus généralement de messiers. En 1860, les gardes champêtres communaux étaient au nombre de 33,77%

Un décret de 1854 a créé des gardes champêtres en Algé-

rie; quelques-uns doivent être montés.

GARDE-CHASSE. On appelle ainsi, dans le langage vulgaire, ceux qui sont chargés de veiller à la conservation du gibier et de tenir la main à ce qu'on ne chasse pas sans permission, ou dans les temps prohibés, dans l'étendue des terrains confiés à leur garde. Mais aujourd'hui il n'y a plus de fonctionnaires spécialement chargés de garder les chasses, et la dénomination de garde-chasse n'est plus légalement employée; ce sont les gardes champêtres et les gardes forestiers qui en remplissent les fonctions.

E. DE CHABROL

GARDE CONSULAIRE OU GARDE DES CONSULS. Bonaparte, que la garde du Directoire avait aidé à exécuter le coup d'État du 18 brumaire, en sit sa garde particulière, et la porta bientôt de 360 hommes à 2,089. Elle s'accrut de 1800 à 1803, de corps empruntés à presque toutes les armes spéciales del'armée. Ala bataille de Marengo elle se couvrit de gloire. Lors de l'avénement de Napoléon au trône impérial, cette garde se composait de 3,344 fantassins (grenadiers et chassours), 2,154 cavaliers (grenadiers et chassours également), 682 artilleurs et 764 marins : total 6,944 hommes. Il fallait pour y être admis avoir fait quatre campagnes, avoir obtenu des récompenses pour actions d'éclat, ou avoir été blessé. Elle devint le noyau de la garde impériale.

GARDE-CÔTES. Avant la révolution de 1789, il existait en France des corps de milices spécialement chargés de la garde des côtes : ces corps portaient le nom de régiments garde-côtes. Ils étaient affectés à la défense du littoral et au service de ses batteries. Les régiments garde-côtes furent compris dans le licenciement des milices provinciales opéré à la suite du décret du 4 mars 1791. De ce moment la garde et la défense des côtes furent confiées à la garde nationale, concurremment avec la troupe de ligne, jusqu'à la loi du 9 septembre 1799, qui créa trois bataillons de grenadiers garde-côtes, et cent trente compagnies de canonniers volontaires garde-côtes. Un arrêté des consuls, du 28 mai 1803, modifia et fixa définitivement cette organisation. Les canonniers garde-côtes avaient l'uniforme blanc, avec revers, asse-poils et retroussis rouge clair. Ils ne furent pas plus épargnée par la Restauration que les autres institutions militaires qui pouvaient faire ombrage aux étrangers : une décision royale en prononça la suppression le 4 juin 1814. Un des premiers soins de Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, fut de rétablir ce puissant auxiliaire de son armée; mais une nouvelle ordonnance du 14 août 1815 rapporta bientôt le décret impérial du 15 avril précédent. Le gouvernement de Juillet, en reprenant le principe des garde-côtes, dut naturellement se borner à en faire l'application sur les seuls points de la côte exposés à une surprise. En conséquence, une ordonnance du 1er août 1831 créa quatre compagnies de canonniers garde-côtes dans les possessions françaises. au nord de l'Afrique; et le 17 octobre 1823 ce nombre fut porté à six. Ces compagnies, disséminées dans les batteries de la côte, contribuent, avec les croiseurs de la station navale, à écarter toute chance possible de débarquement.

On donne encore, dans la marine, le nom de garde-côtes aux croiseurs de diverses dimensions, dont nous venons de parler, et qui sont chargés, tout en veillant à la sureté du lit-toral, de protéger les bâtiments marchands contre les corsaires et les pirates et d'empêcher le commerce interlope.

MERLIN. GARDE DE PARIS. Depuis la domination des Romains dans les Gaules, les villes municipales renfermant une population au-dessus de 6,000 âmes étaient tenues d'asoir, à leurs frais, des gardes de police assez nombreuses pour maintenir dans leur sein l'ordre et la tranquillité. Dès les premiers temps de la monarchie, les habitants de Paris furent protégés par des troupes urbaines, dont l'institution remonte à la première formation des milices gauloises, organisées par les Romains à l'époque de la conquête, ou par

d'autres corps préposés à cet effet.

Sous les rois de la seconde race, on composa la garde de police d'hommes d'élite de la milice parisienne : ils furent soldés par la ville, et chargés de garantir ses rues des at-taques nocturnes, de surveiller et d'arrêter les malfaiteurs, d'exercer enfin une police active et vigilante. Les cheis de cette troupe prensient le nom de miles gueti, d'où est venue plus tard la dénomination de guet royal (vigiles regit), donnée à une section de la garde de Paris. Les capitulaires de Clotaire et de Charlemagne s'occupent de la constitution de ce corps. L'histoire ne nous a transmis aucun renseignement précis sur son organisation pendant cette longue période de temps : on sait seulement qu'il se composait d'infanterie et de cavalerie, qu'il fut successivement muni de javelines, d'arcs et de flèches, d'épées et de pertuisanes, selon les temps et les innovations introduites dans l'armement des troupes. On se rappelle aussi que pendant le siége de Paris par les Normands, en 885, la milice bourgeoise et surtout les gardes de police défendirent ses remparts avec une héroïque bravoure; c'est à leur résistance et à leur courage opiniatre que l'on dut le succès des négociations qui firent abandonner le siège.

On attribue au roi Jean la création d'une milice plus régulièrement organisée pour le maintien de l'ordre dans la capitale. En 1359, il la composa d'arbalétriers à pied et à cheval, lui assura une solde proportionnée à ses services, et lui accorda des priviléges. Déjà, avant cette époque, saint Louis avait fixé à composition et l'organisation de la compagnie du guet. Au quinxième, siècle la garde de police consistait en quatre compagnies, dont une de 120 archers, une de 100 arquebusiers, une de 60 arbalétriers, et une compagnie du guet de 120 hommes. La compagnie d'arbalétriers ayant, un peu plus tard, été armée de pistolets, les hommes qui la composaient prirent le nom de pistoliers. En 1894 toutes ces compagnies furent réunies en un seul corps; on y adjoignit, dans le dix-septième siècle, une com-

pagnie de fusiliers.

Pendant les guerres de religion qui désolèrent la France. et qui amenèrent la perturbation dans la capitale, la garde de Paris fut l'objet de l'attention spéciale des monarques : Charles IX et Henri III s'occupèrent de son organisation, et l'augmentèrent de quelques hommes. Louis XIV, préoccupé de ses projets de conquêtes, des grandes constructions de Versailles et de Mariy, n'étendit pas sa sollicitude sur la garde de Paris; ce ne fut que sous les règnes de ses successeurs qu'elle reçut une organisation plus en harmonie avec sa destination. Elle ajouta à ses premières fonctions la garde des ports et des quais, la police des incendies, le service des spectacles, des prisons et des tribunaux. A la révolution de 1789, elle se composait d'un état-major, de huit divisions d'infanterie de forces inégales, formant un effectif de 950 hommes et de deux divisions de troupes à chevai (8 brigades) de 66 cavaliers chacune. La division du guet était la dernière de l'infanterie. Cette garde se recrutait parmi les troupes de ligne et les militaires de vingt-quatre à quarante-cinq ans. Ils n'étaient point casernés, se logeaient et se nourrissaient à leurs frais. Moitié de l'effectif était de service toutes les vingt-quatre heures. Il y avait en outre trois compagnies des gardes de l'hôtel de ville (312 hommes) et une compagnie dite du quet de Paris, de 100 archers à pied et de 30 à cheval. Cette dernière était attachée au corps du Châtelet, et plus spécialement au service des prisons. Elle occupait une maison de la rue de la Roquette, portant le nº 90, et on lisait sur la porte : Hôtel de la compagnie royale des chevaliers de l'arbalète et de l'arquebuse de Paris. Parmi les priviléges dont jouissait le corps entier, on remarquais celui de vendre 4,400 muids de vin

sans payer de droit. La ville remplaça ce privilége par un somme annuelle de 3,800 livres à prendre sur la forme générale.

Cette garde, supprimée en 1792, fut remplacée par la gendarmerie à pied de Paris jusqu'à ce que la loi du 27 juin 1795 eut créé, pour la capitale et la banhieue, une légion de police générale, placée sous l'autorité des comités de sûreté générale et militaire. Cette légion se composait de deux demi-brigades (régiments), de trois bataillons chacune; le bataillon avait huit compagnies. Ce corps était complété par une demi-brigade de cavalerie. La force de l'infanterie était de 4,345 hommes, officiers compris; celle de la cavalerie, de 1,260. Cette légion eut à peine un an d'existence, et fut licenciée pour cause d'insubordination.

Les consuls, par arrêté du 4 octobre 1802, dotèrent Paris d'une garde municipale, et en la plaçant sous l'autorité du prétet de police et sous la direction immédiate des maires des douze arrondissements, ils la rapprochèrent davantage de son ancienne destination. Deux régiments et un escadron composèrent le nouveau corps; le premier régiment, fort de 1,077 hommes, était attaché au service des ports et des barrières; le deuxième, d'égale force, au service intérieur. Le premier étant vêtu de vert, le second de blanc; l'un et l'autre se signalèrent dans la guerre d'Espane; leur tenue était magnifique; ils rivalisaient avec la garde impériale. La cavalerie, qui me comptait que cest quatre-vingts chevaux, avait la surveillance des patrouilles et des postes; celle des prisons était laissée à la gendarmerie départementale. Un décret du 10 avril 1813 remplaça la garde municipale absente par un corps de gendarmerie impériale de Paris, dont l'effectif n'était que de 853 hommes.

Celui-ci prit le nom de garde royale de Paris à la Restauration. Augmenté de 168 hommes en 1816, il échanges de nouveau son titre pour celui de gendarmerie royale de la ville de Paris. Les journées de juillet 1830 furent sunestes à ce corps; fidèle à son mandat, il succomba en voulant dé-fendre la vieille monarchie. Mais une ordonnance du 16 août 1830 le remplaça par la garde municipale de Paris, que reconstitua une nouvelle ordonnance du 24 août 1838, et qui, composée d'abord de deux escadrons de cavalerie de 400 hommes, officiers compris, et de deux bataillons d'infanterie, formant ensemble un total de 1,043 baoinnettes, fut portée à un effectif de 3,244 hommes, infanterie et cava-lerie. Il était commandé par un colonel, ayant sous ses ordres deux lieutenants-colonels, un major, quatre chess de bataillon ou d'escadron, trois adjudants-majors, un capitaine trésorier, un capitaine d'habillement, un chirurgienmajor, deux chirurgiens-aides et un vétérinaire. Chaque bataillon avait quatre compagnies; la compagnie était commandée par un capitaine et deux lieutenants; chaque escadron se composait de deux compagnies, et la compagnie de cavalerie, d'un capitaine et de trois lieutenants. Cette garde était instituée, comme les précédentes, pour le service d'ordre et de police de la capitale, qui pourvoyait aux dépenses de son entretien et de son casernement, lesquelles ne s'élevaient pas annuellement à moins de 1,700,000 fr. Son uniforme se composait d'un habit bleu à revers blancs, passe-poil et retroussis rouges, épaulettes de grenadier pour l'infanterie, contre-épaulettes et aiguillettes oranges pour la cavalerie; schako pour la première, casque tigré pour la seconde, etc, etc.

La révolution de 1848 renversa la garde municipale de Louis-Philippe comme la révolution de 1830 avait renversé la gendarmerie de la branche ainée. Les premiers temps de la république ne furent qu'un pêle-mêle d'uniformes de toutes tailles et de toutes nuances, rappelant tant bien que mal ceux de 1793. L'hôtel de ville, les ministères, l'assemblés nationale, la préfecture de police, eurent leurs gàrdes particulières, ayant chacune son colonel, quel que fût son effectif, sans compter les montagnards du citoyen Caussidière. Plus fard, tout se régularisa en un seul corps, sous le nom de

garde républicaine. Après le coup d'Etat du 2 décembre elle devint la garde de Paris, forte de 2 escadrons de cavalerie, et de 2 bataillons d'infanterie, puis de 4 escadrons et de 3 bataillons. Une caserne monumentale fut construite pour elle dans la Cité, près du Palais de Justice, et elle en prit possession en 1868.

Redevenue garde républicaine au 4 septembre 1870, effe fut associée à la défense de la capitale. Le 18 mars 1871, elle reçut l'ordre de se replier tout entière sur Versailles; avec les gendarmes, elle fut la première troupe destinée à contenir l'armée insurrectionnelle de la Commune. Quelques-uns de ses hommes furent massacrés parmi les otages, Un arrêté du 2 juin suivant la réorganisa en deux légions à pied, chacune ayant 2 bataillons à 8 compagnies, en 4 escadrons, et en 2 batteries d'artillerie. L'effectif total s'éleva à 7,500 hommes. Les frais de cette garde sont supportés, moitié par l'État, moitié par la ville.

supportés, moitié par l'État, moitié par la ville.

GARDE DES SCEAUX. Sous nos premiers rois, une personne de confiance était chargée d'apposer le sceau des armes du prince sur les lettres ou les actes qu'il n'avait pas le loisir de signer lui-même. Telle fut l'origine de l'office de garde des sceaux, dont les attributions, peu considérables d'abord, ont acquis par la suite une si haute importance. Les premiers gardes des sceaux furent appelés aussi grands référendaires. Leurs fonctions à partir des rois de la troisième race se confondirent plusieurs fois avec celles du ch ance li er de France.

Les gardes des sceaux portaient originairement pendu à leur cou l'unique sceau qui appartenait sux rois de la première et de la seconde race. Cet usage fut ensuite restreint, par l'augmentation du volume et du nombre des sceaux, au simple port de la clef du coffre dans lequel on les tenait renfermés. Depuis, nos rois affectèrent à cette destination une grande boite recouverte de vermeil, et divisée en trois compartiments, dans lesquels étaient distribués le grand sceau de France, le sceau particulier à la province du Dauphiné, et celui de l'ordre militaire de Saint-Louis, avant qu'il eût été remis au chancelier de cet ordre.

Ce n'est guère que vers 1302, époque où Philippe le Bel rendit le parlement sédentaire à Paris, que l'office de garde des sceaux de France prit une importance marquée. Le monarque assigne à cet officier un rang supérieur à celui de tous les juges, et Philippe le Long, par une ordonnance du 2 décembre 1306, augmenta encore ses droits et ses priviléges. Insensiblement, les pouvoirs du garde des sceaux annulèrent en réalité ceux du chancelier, dont la charge, toutes les fois qu'elle était dépouillée de cette attribution essentielle, paraissait moins une fonction positive qu'une dignité purement honorifique. Cet officier, à la différence du chancelier, n'était point inamovible. Il prêtait serment entre les mains du roi. Le garde des sceaux, dénommé souvent dans les anciens auteurs procancellarius Francia (prochancelier de France), recevait dans ses provisions le titre de chevalier. Son costume et ses armes différaient peu de ceux du chancelier de France ; il prenait place à sa gauche , dans les; cérémonies publiques, et figurait immédiatement après lui au conseil du roi. Il était juge souverain de la forme et du fond de toutes les expéditions que l'on présentait à la formalité du sceau, exerçait un droit d'inspection sur toutes les chancelleries établies près des cours et tribunaux, nommait aux divers offices qui en dépendaient, et jouissait d'une redevance particulière pour le serment que les titulaires prétaient entre ses mains. Le garde des sceaux recevait en outre le serment des gouverneurs de toutes les villes du royaume, et accordait les lettres de commission, les titres nobiliaires et toutes les autres faveurs pour lesquelles l'apposition du sceau royal était nécessaire. Parmi les autres priviléges inhérents à son office, on distingue ceux d'avoir un des Cent-Suisses du roi pour garder sa porte, sinsi qu'un lieutenant avec deux hoquetons pour servir près de sa personne.

Parmi les gardes des sceaux qui ont rempn ces fonctions

?

avec éclat, nous nous bornerons à rappeler Matthieu Molé et Voyer d'Argenson. A l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, Louis XV jugea à propos de tenir lui-même les sceaux de l'État, depuis 1757 jusqu'en 1761, et ne dédaigna pas de percevoir les rétributions pécuniaires auxquelles cet office donnait droit.

La dignité de garde des sceaux, supprimée durant la révolution de 1789 et l'Empire, fut rétablie le 9 juillet 1815 par Louis XVIII et réunie au ministère de la justice.

A. BOULLÉE.

GARDE DU COMMERCE. C'est un mot terrible à Paris pour le pauvre débiteur que menace la contrainte par corps. La rigueur du ministère que la loi conficaux gardes du commerce est bien propre en esset à entretenir ce sentiment de répulsion, même parmi ceux qui regardent sans émotion la terrible baguette dans laquelle le décret impérial du 14 mars 1808 a placé la manifestation de leur puissance incarcératrice. Retraçons en peu de mots l'historique de l'institution. Avant 1769, la mise à exécution de la contrainte par corps était livrée, à Paris comme en province, à de misérables recors, à de pitoyables hères recrutés dans la boue de la société. Leurs actes de brutalité ayant excité dans la capitale une indignation universelle, une ordonnance de Louis XV, publiée en 1772, leur enleva le droit d'arrestation, pour le confier à des gardes du commerce. La Constituanto conserva cette institution, ressuscitée plus tard avec la contrainte par corps , et l'Empire la fixa sur les bases qu'elle a gardees jusqu'en 1867, où la contrainte a été supprimee.

Les officiers gardes du commerce étaient au nombre de 10; ils ne pouvaient exercer leurs fonctions qu'à Paris et dans la banlieue. Ils formaient une chambre spéciale, à laquelle le débiteur pouvait faire signifier ses oppositions à la contrainte par corps. Ainsi, les Parisiens, au lieu d'être écroués à la prison pour det tes par les huissiers et leurs recors, avaient sur les habitants des autres parties de la France l'avantage d'être incarcérés par des gardes du commerce. Les gardes du commerce avaient sous leurs ordres des gardes subalternes, chargés de dépister le pauvre débiteur, limiers de détention, flairant de tous côtes ce qui sentait le protêt, l'assignation et le jugement, immense corps d'armée, composé moitié de troupes légères, moitié de grosse infanterie, trainant un matériel effayant d'habits de toutes formes et de toutes conleurs, de perruques et de lunettes vertes, changeant mille fois de visage pour mieux épier et saisir la victime, battant les rues de Paris depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Pour le garde du commerce, les dimanches et les jours fériés étaient des jours néfastes, pendant lesquels il ne pouvait pas mettre la main sur la moindre apparence de débiteur. Les jours ouvrables aussi, il était pour le débiteur parisien des asiles où le garde du commerce ne pénétrait pas : ainsi le Palais de Justice, le jardin des Tuileries, étaient des enceintes inviolables.

Les charges de garde du commerce ontété virtuellement abolies par la loi du 22 juillet 1864, portant suppression de la contrainte par corps. A Paris, le prix de ces offices variait de 150 à 200,000 francs.

GARDE FORESTIER. Les gardes forestiers sont institués pour la conservation des bois et forêts. On distingue des gardes des forêts de l'État et de la couronne, des gardes des bois des communes et des établissements publics, et des gardes des bois des particuliers.

Les gardes de l'État et de la couronne sont mis par la lei sur la même ligne; leurs attributions et leurs prérogatives sont les mêmes; il n'y a de différence entre eux que relativement au mode de leur nomination. Les premiers relèvent de l'administration des forêts, les seconds se rattachent directement à l'administration de la liste civile.

Les communes et les établissements publics entretiennent, pour la conservation de leurs bois, le nombre de gardes qui est déterminé par le maire ou par les administrateurs des établissements. Le choix de ces gardes est fait, pour ses

communes, par le maire, sauf l'approbation du conseil municipal, et pour les établissements publics par les administrateurs de ces établissements. Ces choix doivent être agréés par l'administration forestière, qui délivre aux gardes leur commission. En cas de dissentiment, le préfet prononce. L'administration forestière peut suspendre de leurs fonctions les gardes des bois des communes et des établissements publics. La destitution ne peut être prononcée que par le préset. Le salaire de ces gardes est réglé par le préset sur la proposition du conseil municipal ou des établissements publics ; mais il reste à la charge des communes ou de ces établissements. Les gardes des communes et des établissements publics sont en tout assimilés aux gardes des bois de l'État et soumis à l'autorité des mêmes agents. Leurs procès-verbaux font également foi en justice.

Les bois et forêts dans lesquels l'État, la couronne, les communes ou les établissements publics ont des droits de propriété indivis avec les particuliers sont soumis aux mêmes lois et règlements que les bois de l'Etat. En conséquence, l'administration forestière nomme les gardes, règle leur sa-

laire et a seule le droit de les révoguer.

Quelques jours avant le désastre de Sedan, le 28 août 1870, un décret mit les gardes forestiers de l'État à la disposition du ministre de la guerre, dans tous les départements français. Ils servirent avec distinction dans le siège de Paris, où, placés aux avant-postes, ils donnèrent l'exemple du courage et de la discipline.

Les propriétaires qui veulent avoir, pour la conservation de leurs bois, des gardes particuliers, doivent les faire agréer par le sous-préfet de l'arrondissement. Ces gardes ont les mêmes devoirs à remplir que ceux de l'État; mais leurs procès verbaux ne sont soi en justice

que jusqu'à preuve du contraire.

GARDE GENERAL, GARDE A PIED, GARDE A CHEVAL, dans les forêts. Voyez Forêts (Administration des).

GARDE IMPÉRIALE. Après l'avénement de Napoléon ler au trône impérial, la garde consulaire prit la dénomination de garde impériale, et sut spécialement attachée à la personne de l'empereur. Un décret du 29 juillet 1803 la composa comme il suit : Infanterie, un régiment de grenadiers à pied et un de chasseurs à pied; cavalerie, un régiment de grenadiers à cheval et un de chasseurs, plus une compagnie de mamelucks; gendarmerie d'élite, deux escadrons à cheval et un bataillon à pied; artillerie, deux compagnies; matelots, un bataillon; vélites, deux batail. lons; vétérans, une compagnie; effectif, 9,775 hommes.

En 1805, la garde impériale comptait de plus 4 bataillons de vélites à pied et huit compagnies de vélites à cheval; efsectif, 12,175 hommes. En 1806, on créa un second régiment de grenadiers à pied, un second régiment de chasseurs à pied, deux régiments de fusiliers et un régiment de dragons; effectif, 15,470 hommes, plus deux compagnies d'ouvriers, un régiment de fusiliers-grenadiers et un régiment de susiliers-chasseurs. En 1807, création d'un régiment de lanciers polonais. On forma la même année deux régiments de tirailleurs-grenadiers, deux régiments de tirailleurs-chasseurs, un bataillon de vélites de Florence, un bataillon de vélites de Turin, deux régiments de conscrits-grenadiers et deux régiments de conscrits-chasseurs. Ces corps prirent le nom de jeune garde; les anciens celui de vieille garde. En 1810, le régiment de conscrits-chasseurs prit le nom de voltigeurs; le régiment de garde nationale soldée, créé à Lille, entra dans la garde sous le nom de grenadiers des gardes nationales de la garde.

Après la réunion de la Hollande à la France, la garde impériale fut encore augmentée, par l'incorporation d'un réziment de grenadiers de cette nation (supprimé en 1813), et par la création d'un second régiment de chevau-légerslanciers, appelés lanciers rouges. Mais c'est surtout en 1811 et 1812 que cette garde reçut un prodigieux accroissement. A la fin de cette dernière année, elle se composait de la manière suivante :

État-majo	or général et d'administration	390
•	/3 régiments de gronadiers à pied 4,800 \	
Infanterie,	1 bataillon d'instruction (créé en 1811). 2,000	44,600
	1 régiment de fusiliers-grenadiers, 1,600	
	6 régiments de tirailleurs-granadiers, 9,600	
	2 — de chasseurs à pied 3,200	
	1 — de fusiliers-chasseurs 1,600	
	6 — de voltigeurs 9,600	
	1 — de gardes nationales 1,600	
	1 — de fianqueurs (créé en 1811). 1,600	
	1 — de pupilles (sd.) 9,000/	
Cavalerie.	1 régiment de grenadiers à cheval 1,250	8,400
	1 — de dragons 1,250	
	l — de chasseurs à cheval 1,260	
	1 escadron de mamelucks 200	
	8 régiments de chevau-légers-landiers, 4.009	
	2 escadrons de gendarmerie d'élite 450	
Artilleric.	1 régiment d'artillerie à pied	2,100
	I — d'artillerie à cheval	
	l compagnie de pontonniers-ouvriers.	
	2 bataillons du train.	
	l bataillon du génie.	
	l compagnie de sapeurs	
Marins, train des équipages, vétérans		1,866
	Total	57,346

Les années 1813 et 1814 ne furent pas moins fécondes en créations que les années précédentes. Le régiment des gardes nationales devint le 7e régiment de voltigeurs. Enfin, ces régiments et ceux des tirailleurs-grenadiers furent portés à dix-neuf. Vingt-quatre mille hommes, pris sur l'appel des 80,000 formant le complet du premier ban, fournirent au recrutement de ces nouveaux corps. La force de la garde impériale, qui était de 81,000 hommes à la fin de 1813, aurait été de 102,706 l'année suivante, si l'on avait pu or-ganiser entièrement les 17°, 18° et 19° régiments de tirailleurs et de voltigeurs, dont les cadres seulement étaient remplis au moment de l'abdication de Napoléon.

A la première restauration, on incorpora tous les corps de la jeune garde dans les régiments de ligne. Les troupes polonaises furent licenciées et renvoyées dans leur patrie. L'infanterie de la vieille garde forma deux régiments, qui prirent le nom de corps royal des grenadiers et chasseurs de France. La cavalerie fut maintenue à quatre régiments, que l'on désigna sous les noms de corps royal des cuirassiers, des dragons, des chasseurs à cheval et de chevau-

légers-lanciers de France.

Au retour de l'île d'Elbe, un décret impérial, daté de Lyon le 13 mars 1815, reconstitua la garde impériale. Le 7 avril suivant, son organisation fut arrêtée de la manière suivante : 18 régiments d'infanterie, dont 3 de grenadiers, 3 de chasseurs, 6 de tirailleurs et 6 de voltigeurs, 4 régiments de cavalerie (grenadiers, dragons, [chasseurs, chevaulégers-lanciers), une compagnie de gendamerie d'élite, 6 compagnies d'artillerie à pied, 4 d'artillerie à cheval, 1 d'ouvriers, 1 de sapeurs-mineurs, 1 escadron du train des équipages. Mais la marche rapide des 'événements ne permit pas à ce corps d'élite de dépasser un effectif de 26,850

Dispersée, après la deuxième abdication, dans les nouveaux corps de la garde royale et dans quelques légions départementales, l'ancienne garde de Napoléon Ier communiqua aux jeunes soldats de la restauration cet esprit d'ordre et de discipline qui, non moins que son héroïsme, lui avait acquis

tant de titres à l'admiration de l'Europe.

La vieille garde se recrutait parmi les militaires de toutes armes en activité de service ayant fait quatre campagnes. Les candidats devaient, en outre, avoir obtenu des récompenses pour actions d'éclat, ou avoir été blessés, et justifier d'une conduite irréprochable. On fut moins exigeant sur ces conditions depuis la campagne de Russie jusqu'au moment où la garde cessa d'exister. Une partie de la jeune garde fut formée de jeunes conscrits des classes appelées; le régiment de slanqueurs fut composé de fils de gardes généraux et de gardes forestiers. Le mode d'avancement des militaires de tous grades de la garde était le même que ceiui établi pour les régiments de l'armée ; les officiers étaient à la nomination de l'empereur, et passaient dans la ligne avec le

grade immédiatement supérieur à celui qu'ils occupaient dans la garde. Parmi les prérogatives dont jouissait cette armée d'élite, nous signalerons les suivantes. Elle avait le pas sur tous les régiments de la ligne, et jouissait d'un tiers de solde en sus; son assimilation dans l'armée était ainsi établie: le major avait rang de colonel, le chef de bataillon de major (lieutenant-colonel), le capitaine de chef de ba-taillon, le capitaine en second de capitaine en premier, le lieutenant en premier de capitaine, le lieutenant en second de lieutenant, le sergent-major de seus-lieutenant, le sergent et le fourrier d'adjudant sous-officier, le caporal de sergent, le soldat de caporal, le tambour de caporal-tambour. Les titulaires dans la garde portaient les marques distinctives de leur rang dans l'armée.

Les beaux faits d'armes de la garde impériale sont intimement liés à l'histoire militaire de la France. Elle s'immortalisa pendant les campagnes d'Allemagne, notamment à la prise d'Ulm et à la bataille d'Austerlitz, où la cavalerie et l'artillerie légère firent des prodiges de valeur, et où cette réserve qui valait une armée fut aux prises avec la garde russe et la désit entièrement. En 1806 et 1807, les invincibles se signalèrent à I é n a et pendant toute la durée des deux campagnes; mais c'est surtout à Eylau et à Friedland qu'ils déployèrent leur héroisme. Dans la première de ces batailles, leur infanterie resta plusieurs heures l'arme au bras sous le fou de la mitraille.

Les campagnes d'Espagne de 1808 et 1809 ouvrirent à la garde une nouvelle carrière de gloire ; sa cavalerie se distingua à Sommo-Sierra, à Benavente, et ses marins au siége de Cadix. Dans la guerre d'Allemagne de 1809, après la rupture des ponts du Danube, ce fut elle qui soutint les attaques des colonnes autrichiennes. On connaît sa part glorieuse à la bataille de Wagram. Un corps de diverses armes de la garde, sous les ordres du général Dor son ne, fit encore avec éclat les campagnes de 1810 et 1811 en Espagne.

Il serait trop long de rappeler en détail les brillants exploits de ce corps d'élite, à Witepak, sur le Borysthène, à Smolensk, à Poloisk, à la Moskowa, et ses actes de dévouement pendant l'incendie de Moscou. Lors de la fatale retraite, la garde soutint par son exemple le moral des autres troupes. Chaque journée fut encore pour elle une victoire de plus; mais son plus beau titre à la reconnaissance de la France, ce sont ses gigantesques efforts pendant l'invasion du sol de la patrie en 1814, quand elle le disputait pied à pied aux nombreuses armées ennemies. Waterloo fut le tombeau de cette immortelle phalange, dont la fin fut sublime.

Le second Empire rétablit la garde im périale par décret du 1er mai 1854. D'abord elle forma une division d'infanterie (grenadiers, voltigeurs et chasseurs), une brigade de cavalerie (cuirassiers et guides), 2 bataillons de gendarmerie à pied, 5 batteries, 1 compagnie du génie et 1 esesdron de gendarmes à cheval. A la fin de l'année on y ajouta un régiment de zouaves. Les uniformes furent ceux de l'ancienne garde, sauf le pantaion. L'effectif varia souvent, jusqu'à compter 27,000 hommes en 1868; il s'accrut successivement de 1 régiment d'artillerie à pied, 1 escadron du train des équipages, 1 régiment de grenadiers, 2 autres, de voltigeurs, 4 régiments de cavalerie (dragons, lanciers, chasseurs et carabiniers). Le régiment de gendarmerie fut supprimé en 1869. Une rivalité sourde ne cessa d'exister entre les troupes de ligne et la garde, à laquelle on réservait tontes sortes de faveurs. Le soldat de la garde recevait à Paris une solde de 1 fr. 10 c., et celui de la ligne 55 c.; l'avancement y était plus rapide et la pension de retraite liquidée sur le grade supérieur à celui de l'officier retraité. C'était un corps éminemment privilégié. En février 1855 la garde impériale rejoignit en partie l'armée d'Orient devant Sebastopol et se distingua au mamelon Vert, à l'assaut de Malakoff et au combat de Traktir. Mais ce fut en Italie qu'elle déploya la vigueur et le sangfroid qui distinguent les corps d'élite : à Magenta elle sou-

tint, pendant quatre heures, tous les efforts de l'ennemi; à Solferino elle se trouva engagée presque tout entière. Lors de la guerre de 1870 la garde fut placée, comme réserve. sous les ordres de Bourbaki; liée au sort du maréchal Bazaine elle prit part aux batailles livrées autour de Metz, et par suite de la capitulation, sut envoyée prisonnière en Allemagne. Après la chute de l'empire les bataillons de dépôt qui étaient restés à Paris servirent à former le 28° de marche, qui s'illustra dans l'affaire du Bourget. Le lendemain de la capitulation de Metz, un décret de la Défense nationale, daté du 28 octobre 1870, su pprima enfin lagarde impériale. Son entretien coûtait 4 millions et demi par an à l'État.

La Russie a aussi sa garde impériale, composée de 3 divisions d'infanterie comprenant les régiments de Préobajenski, Séméonoíski, Izmaïloíski, des chasseurs de la garde, Moscou, Pavlofski, grenadiers de la garde, chasseurs finlandais, de Lithuanie, chasseurs de Volhynie, grenadiers de l'empereur François I^{er}, grenadiers du roi de Prusse, régiment de ca-rabiniers d'instruction, régiment-modèle d'infanterie, 2 bataillons de sapeurs, un bataillon de tireurs finlandais, ensemble 43,000 hommes; de deux divisions de cavalerie légère, d'un escadron de Tcherkesses, d'un escadron de Cosaques, de deux escadrons de pionniers à cheval, total 11,520 chevaux; et d'une artillerie nombreuse servant 120 pièces de tous calibres.

L'Autriche n'a point de garde impériale, mais des compagnies de gardes du corps ou gardes nobles, formant 20 ba-

taillons de grenadiers. Eug. G. DE MONGLAVE. GABDEL, famille célèbre dans les fastes chorégraphi-

ques de l'Opéra français.

GARDEL ainé, directeur des ballets de l'Opéra, fut pour la composition de ses pantomimes l'heureux émule de Noverre: Mirza, La Rosière, et Le Premier Navigateur obtinrent surtout la faveur publique. Une blessure qu'il se fit à la jambe en dansant dans un de ses ballets, et qui avait d'abord paru légère, occasionna sa mort, en 1787.

GARDEL (PIERRE-GABRIEL), frère du précédent, a joui dans l'art chorégraphique d'une réputation très-supérieure à celle de son ainé. Né le 4 février 1758, à Nancy, où son père était maître des ballets du roi de Pologne Stanislas, il vint débuter à Paris comme danseur en 1774. Nommé bientôt adjoint, puis successeur de son frère, il se livra dès lors entièrement à la composition. Pendant plus de quarante ans on n'a guère dansé que par lui à l'Opéra; et sa fécondité fut presque toujours heureuse. Habile metteur en œuvre de la mythologie, dont il sut rajeunir les antiques fictions, on sait de quels succès éclatants et prolongés ont joui ses ballets de Psyché, de Paris, de Télémaque, etc. Gardel toutesois ne s'était pas voué exclusivement à la Fable; il mima aussi avec talent les naïfs amours de Paul et Virginie, l'histoire de l'Enfant Prodique, et sit de sa Dansomanie une espèce de comédie muette, pleine d'esprit et de gaieté. La foule de divertissements gracieux dont il enrichit les opéras de son époque atteste également la variété de ses pinceaux et les ressources de son imagination. Retiré de l'Opéra depuis plus de vingt ans, Gardel s'était fixé à Montmartre, où il est mort plus qu'octogénaire, en 1840.

GARDEL (MARIE-ELISABETH-ANNE HOUBERT, femme), épouse du chorégraphe, née à Auxonne, en 1770, débuta en 1786 à l'Opéra, sous le nom de Miller, qui était celui de se belle-mère, et se montra digne d'y remplacer la célèbre Guimard. La gracieuse agilité de ses pas, le naturel et la vivacité expressive de sa pantomime la mirent bientôt au premier rang. Elle contribua beaucoup aux succès des ouvrages de son mari, et créa surtout avec une grande supériorité les rôles de Psyché et d'Eucharis. Elle quitta le théâtre en 1816. et mourut à Paris, le 18 mai 1833. L'estime non moins que la saveur publique surent constamment le partage de cette femme, qui montra l'accord assez rare d'un talent plein de séduction et d'une conduite irréprochable. Ajoutons qu'elle donna encore un autre exemple, qui ne sera pas sans doute

plus souvent imité, en ne demandant aucun congé pendant une carrière théâtrale de trente ans.

GARDE-MAGASIN. Voyez Magasin,

GARDE-MALADE. On désigne ainsi la personne que l'on place auprès d'un malade pour lui prodiguer les soins qu'exige son état. Pris dans un sens général, ce mot est des deux genres ; mais l'usage, non sans raison, ayant consacré ces fonctions aux femmes, plus aptes à tout ce qui concerne l'administration intérieure d'une maison, et douées d'une patience et d'une douceur si rares chez les hommes, il s'ensuit que le genre féminin est plus généralement admis. Les hommes appelés à ces fonctions dans les hôpitaux sont désignés sous le nom d'infirmiers.

GARDE-MEUBLES, lieu où l'on garde les meubles. Ce mot signifiait aussi, à la cour, et dans la maison des grands, l'officier qui gardait les meubles du roi ou du prince. Avant 1789, le garde-meubles de la couronne était dans un des bâtiments qui décorent la place Louis XV, aujourd'hui place de la Concorde. Cet édifice renferme maintenant les bureaux du ministère de la marine. A l'ancien gardemeubles il y avait trois salles. Dans la première on voyait, entre autres armures de très-grand prix, celle de François Ier à la bataille de Pavie, et celle de Henri II au tournois où il fut blessé mortellement par le comte de Montgomery. Des tapisserles fabriquées les unes en Flandre, les autres aux Gobelins, d'après les tableaux de Raphael, Lebrun, Coypel, Jouvenet, etc., ornaient la seconde salle. La troisième contenait des objets extrêmement riches, des vases de jaspe ou d'agate, des carquois, des fusils et des pistolets garnis d'or et de perles, la nef d'or du roi, pesant 106 marcs, la chapelle d'or du cardinal de Mazarin, dont presque toutes les pièces étaient couvertes de diamants. En 1789 chaque résidence royale avait un garde-meubles; et un assez grand nombre d'officiers, appelés aussi gardemoubles, étaient attachés à cette partie du service. Cazotte était garde-meubles de la grande écurie du roi. Une partie des divers garde-meubles fut comprise dans les suppressions opérées en 1787 dans la maison du roi, de la reine et des princes, par Louis XVI.

Jusqu'en 1658, les meubles, curiosités et bijoux appartenant à la couronne furent conservés dans l'hôtel du Petit-Bourbon, près du Louvre. Transféré de là à l'hôtel Conti, puis en 1770 à la place Louis XV, le garde-meubles fut installé, en 1806, dans l'ancien hôtel du général Junot, rue des Champs-Elysées. La Restauration l'établit rue du Faubourg-Poissonnière, hôtel des Menus-Plaisirs. Il est depuis 1855 dans un grand bâtiment construit rue de l'Université, au coin du quai d'Orsay, près

du Champ de Mars.

GARDE-MEUBLES (Vol du). Voyez DIAMANTS.

GARDE-MINES, agent auxiliaire des ingénieurs des mines, pour la surveillance et l'exploitation, pour la levée et la copie des plans. Il y en a 5 classes, dont le traitement varie de 900 à 2,000 fr. Ils sont nommés, après examen,

par le ministre des travaux publics.

GARDE MOBILE. Le 25 février 1848, au matin, le gouvernement provisoire fit paraître l'arrêté suivant : " Vingt-quatre bataillons de garde nationale mobile seront immédiatement recrutés dans la ville de Paris. Ces gardes nationaux recevront une solde de 1 fr. 50 c. par jour et seront habillés et armés aux frais de la patrie, » L'engagement n'était contracté que pour an. Les officiers et sous-officiers étaient désignés par les suffrages de leurs camarades. Au 15 mai la garde mobile n'était pas encore complétement habillée : elle marcha pour délivrer l'assemblée; mais tout était fini lorsqu'elle arriva. Pendant la terrible insurrection de juin, elle combattit du côté de la garde nationale et de l'armée, et se fit surtout remarquer par une audace, une intrépidité et une fureur sans exemple. A la sin du mois de janvier 1849, Louis-Napoléon, d'accord avec le général Changarnier, rendit un arrêté qui réduisit à douze les vingt-quatre bataillons de la garde mobile, et ces bataillons disséminés sur le territoire français, ne tardèrent pas à être dissous.

Le gouvernement impérial ayant senti la nécessité, après la bataille de Sadowa, d'accroître l'effectif de notre ar-mée, le maréchal Niel, ministre de la guerre, proposa l'établissement d'une garde nationale mobile. En conséquence fut présenté, le 8 mars 1867, au Corps législatif, et adopté le 14 janvier 1868, un projet de loi, qui portait : « La garde nationale mobile comprend, outre les jeunes gens appelés qui ont accompli quatre ans dans la réserve, les jeunes gens qui ont obtenu l'exonération du service et ceux qui se sont fait remplacer. La durée du service est de cinq ans. La garde nationale mobile, organisée, par département. en compagnies, bataillons, escadrons et batteries, est destinée, comme auxiliaire, à la défense des places fortes, des côtes et des frontières; elle est soumise à des exercices dont la durée ne peut excéder quinze jours par an, et qui se font au chef-lieu du département, de l'arrondissement ou du canton. Les jeunes gens de la garde nationale mobile peuvent contracter mariage sans autorisation. » La garde nationale mobile au complet devait comprendre 318 bataillons d'infanterie, 123 batteries d'artillerie et 5 compagnies de pontonniers. L'uniforme était très-simple: la tunique sans taille et sans épaulettes, le pantaion de même ordonnance que celui de l'infanterie de marine, les buffleteries noires comme celles de la ligne.

Après la déclaration de guerre à la Prusse, le 15 juillet 1870, un projet de loi portant appel à l'activité de la garde nationale mobile fut adopté immédiatement. Sachant à peine, pour le plus grand nombre, manier un chassepot, incomplétement organisés et mal équipés, les gardes mobiles allèrent, au chant de la Marseillaise, rejoindre les camps qui leur étaient assignés. Les bataillons de Paris, d'abord envoyés au camp de Châlons, où rien n'était préparé pour leur installation, et où ils se livrèrent à quelques actes d'insubordination, furent rapprochés ensuite de leurs familles et réunis au camp de Saint-Maur. Un arrêté du ministre de la guerre, en date du 1er septembre, appela 100,000 gardes mobiles des départements à Paris; un décret du 9 septembre éleva leur solde à 1 fr. 50 par jour, chiffre de l'indemnité allouée aux gardes nationaux sédentaires. On les avait d'abord logés chez les habitants, mais bientôt, afin de les garantir contre l'indiscipline, on leur construisit des baraquements considérables au Champde-Mars, à l'Esplanade des Invalides, sur les boulevards extérieurs. Les mobiles, ou, pour reproduire le langage que parlaient alors les gamins de Paris, les moblots, donnèrent, dès le 19 septembre, l'exemple d'une courageuse ténacité à l'affaire de Châtillon; ils se distinguèrent ensuite à Bagneux, à L'Hay, à Champigny, à Montretout, etc. Le 22 janvier 1871, ils furent obligés de désendre l'Hôtel de ville par les armes. Ce fut la fin de leur histoire à Paris. L'attitude des mobiles en province ne fut pas moins digne d'éloge. Les généraux Chanzy, Faidherbe, Bourbaki, se sont à plusieurs reprises loués des mobiles. de ces jeunes soldats que l'ennemi traitait de collégiens, mais qui ont rarement siéchi, et qui en certains cas ont montré beaucoup de vigueur.

Aussitôt que l'Assemblée nationale eut ratifié les préliminaires de paix, la garde nationale mobile fut renvoyée dans ses foyers, à l'exception d'une partie des mobiles du midi, qui reçurent l'ordre d'aller en Algérie, où sévissait alors une grave insurrection. Ils y restèrent jusqu'au commencement de juin, époque où le triomphe de l'Assemblee sur la Commune, et le retour des prisonniers de guerre, permirent aux troupes de ligne de les remplacer

GARDE MUNICIPALE. Voyez GARDE DE PARIS. GARDE NATIONALE. A peine les états généraux de 1789 s'étaient-ils constitués en Assemblée nationale, pour exercer l'autorité législative, que la cour prit l'alarme et s'efforça d'inspirer aux représentants la terreur qu'elle éprouvait. Des régiments nombreux d'infanterie et de

mvalerie furent acheminés vers Paris et Versailles: des camps d'observation établis aux portes de la capitaie, avec une artillerie formidable. L'Assemblée eon stituante ne pouvait se dissimuler les dangers éminents d'une pareille ituation. L'appel à la force pouvait plonger la France entière dans les malbeurs de la guerre civile. C'est alors que la pensée de la garde nationale surgit dans l'esprit des citoyens, à Paris surtout, où le danger apparaissait plus imminent. Dès le 3 juillet 1789 Mirabeau proposait aux législateurs de voter l'établissement à Paris d'une garde bourgeoise. Cette première proposition n'eut pas de suite an sein du corps législatif; mais elle allait porter ses fruits dans la capitale. Le 11 juillet le comité des électeurs de Paris, puis sance politique improvisée à la vue du danger public, demande à l'Assemblée constituante l'institution de la garde bourgeoise qu'avait proposée Mirabeau : la demande est prise en considération. Le 12 le comité des électeurs, forcé d'agir par les demandes réitérées du peuple de la capitale, ordonne qu'on délivre des armes aux citoyens. Le même jour une députation de l'Assemblée constituante va demander au roi l'établissement de la garde bourgeoise; le roi refuse. « Pendant qu'on faisait parier le roi, ainsi le dit Bailly dans ses Mémoires, les citeyens de Paris, recouvrant leur droit naturel et émancipés par le besoin, se donnaient cette garde qu'on leur refusait. » L'Assemblée, apprenant la réponse du monarque, déclare, le 18 juillet que effrayée des suites funestes que peut entraîner la réponse du roi, elle ne cessera pas d'insister sur l'éloignement des troupes extraordinairement assemblées près de Paris et de Versailles, et sur l'établissement des gardes bourgeoises ». Le même jour les électeurs de Paris, devançant toujours le pouvoir législatif, votent la formation d'ane milice parisienne, forte de 16 légions, subdivisées en 60 bataillons. Cette garde se forme, et prend les couleurs rouge et bleu de la ville avec le blanc du drapeau royai; les Parisiens nomment M. de La Salle commandant en chef de leur garde civique improvisée.

Le 14 juillet Louis XVI accepte, comme un fait accompli, l'institution de cette garde, qui vingt-quatre heures après son institution produisait une révolution immense en face de l'armée régulière. Le roi déclare le soir même qu'il mettra des officiers généraux à sa tête : il n'était plus temps! Le 15 une députation de l'Assemblée constituante est envoyée au peuple de Paris : on y comptait Bailly, Lafayette, Sieyès, etc. Arrivée à l'hôtel de ville, le comité des électeurs nomme par acclamation Bailly maire de Paris, et La Fayette commandant de la garde parisienne. Le roi n'osa ni désapprouver ni régulariser par un acte officiel cette usurpation de pouvoirs. Les vainqueurs venaient de se donner un chef civil et un chef militaire : ii subit l'un et l'autre comme une nécessité. Les gardes bourgeoises des diverses villes du royaume s'établirent rapidement après le 14 juillet, à l'exemple de la garde parisienne. Enfin, quand cette institution fut devenue générale, elle reçut le nom de garde nationate, nom qu'elle a conservé depuis cette époque.

L'Assemblée constituante attendit jusqu'en octobre 1791 pour produire la loi d'orga nisation des gardes nationales. Cette loi ne laissa au roi la nomination d'aucun officier. pi la moindre intervention dans leur choix. Déià la fongue des passions révolutionnaires était empreinte dans la devise donnée aux drapeaux de cette garde : La liberté, ou la mort / La Fayette cessa de commander la garde nationale parisiemne pour passer au commandement de l'armée du Nord. Il eut la douleur de laisser se produire la journée du 20 juin; toutefois il refusa d'en accepter la responsabilité. La révolution du 10 août ne lui laissa d'autre ressource que la fuite. La garde nationale n'avait plus de ferce morale. Elle ne prit pas les armes pour arrêter des le premier cri des victimes les longs assassinats de septembre 1792. Elle les prit le 21 janvier 1793, mais pour border la haie jusqu'au pied d'un échafaud. Elle ne prit pas les armes pour renverser la tyramie de la Terreur; mais elle les prit quand la Terreur expirait et quand le régime plus doux du Directoire allait commencer : c'était au profit d'une contre-révolution insensée qu'au 13 vendémisire on égarait son courage. Après ses défaites, on lui retira ses canons, coux qui, trois ans auparavant, avaient fait feu sur les Tuiteries. Trois ans plus tard, la révolution du 18 brumaire an vui s'accomplit, par l'attentat de la troupe régulière. Bientôt après, le premier consul, l'ex-général du 18 vendémiaire, fit cesser de fait, et par son pouvoir arbitraire, l'existence de la garde nationale. Quand il la rétablit à Paris, sous l'Empire, ce fut en se réservant la totalité des nominations aux places d'officiers. Il faut être juste envers cette nouvelle garde nationale; elle fut patriotique, vaillante, humaine; elle se couvrit de gloire en protégeant la streté de la capitale, lors des invasions de 1814 et de 1815. Le gouvernement de Louis XVIII n'osa pas la dissondre en 1814. Ce gouvernement, qui avait laissé impunément outrager et mettre en question la charte, voulut en vain la placer sous la protection de la garde na tionale lorsque Napoléon revenait de l'île d'Elbe : il était trop tard. La garde nationale pensait comme le peuple et l'armée; elle subit le même entraînement patriotique. A la seconde restauration, la garde nationale n'eut d'autres sympathies que celles de la France, d'autre vœu que celui de la patrie. Lorsqu'un ministère, jentrainé par le funeste génie de la contre-révolution, devint insupportable à la France, celle de Paris fit entendre à Charles X, en pleine revue, les cris d'à bas les ministres ! cris que la discipline militaire réprouve à coup sûr, mais que la politique ne devrait jamais attendre et surtout jamais braver. Le gouvernement de Charles X crut avoir montré sa force en prononçant avec colère la dissolution de la garde nationale parisienne : ce fut la cause de sa perte.

Le second jour des combats de juillet 1830, le 28, les citoyeus, réunis en foule à leurs mairies respectives, se constituèrent, comme en 1789, pour désendre la patrie, en gardes nationales régulières. Les troupes de ligne, qui jusqu'à ce moment avaient refusé de reconnaître des comattants isolés, reconnurent les citoyens régulièrement conduits par des officiers citoyens, pour la protection des lois. Elles gardèrent leurs postes, afin de rester fidèles à la religion du drapeau; mais elles refusèrent de tirer sur la garde nationale. Après la victoire, le commandement de la garde nationale fut confié au général La Fayette, qui crut devoir, de sa pleine autorité, remettre en vigueur la loi de 1791, en attendant la los organique promise par la charte revisée en 1830. Les travaux législatifs qu'exigea cette loi durèrent près de six mois. Au commencement de la monarchie constitutionnelle, la garde nationale du département de la Seine rendit de nombreux services. Avec un dévouement, avec un courage admirables, sans qu'elle oubliat jamais la modération, la prudence et l'humanité qui conviennent essentiellement à la force civique, cette garde héroïque sauva la paix de la France, l'édifice de nos lois et la cause sacrée de la civilisation. A tous ces titres, elle s'acquit des droits immortels à l'admiration, à la reconnaissance de tous les bons citoyens. C'est principalement sous les ordres du maréchal comte de Lobau qu'elle remporta ses plus belles victoires sur l'anarchie et conserva son admirable discipline. Baron Charles Durin, bra de l'Amdémie des S

Les banquets réformistes trouvèrent en 1848 de nombreux partisans dans les rangs de la garde nationale parisienne. Mais en criant Vive la réforme! la plupart des soldats-citoyens étaient loin de se douter qu'ils criaient Vive la république! Après la révolution de Février, l'ouvrier, l'artisan accourut en foule se faire inscrire sur les registres de la garde nationale; mais en même temps le bourgeois, ancien garde national, vit avec douleur le gouvernement provisoire supprimer les compagnies d'élite de grenadiers et de voltigeurs, et il en résulta, le 16 mars, une ridicule et impuissante manifestation, dite des bon-

nets à poil. Bientôt des événements plus graves vinrent occuper la milice parisienne, qui se signala dans les journées de mai et de juin. L'Assemblée législative promulgua, le 26 juin 1851, une loi qui organisait la garde nationale dans toute la France, par communes dans les départements, par arrondissements municipaux à Paris; mais en vertu d'un décret de Louis-Napoléon, rendu le 11 janvier 1852, les gardes nationales furent dissoutes dans toute l'étendue du territoire français, et réorganisées sur des bases nouvelles, dans les localités où leur concours était jugé nécessaire à la défense de l'ordre public.

Durant tout l'empire, la garde nationale ne se trouva plus mêlée aux événements politiques. A Paris elle ne conserva que deux postes : l'un à l'hôtel de ville, l'autre à son état-major, place Vendôme; encore fut-elle dispensée du service de nuit. Le commandement supérieur des gardes nationales de la Seine avait été confié, en 1851, peu avant le coup d'État, au général de Lawœstine; celui-ci sut remplacé en 1863 par le général Mellinet, auquel succéda en 1869 le général d'Autemarre d'Ervillé. Des pétitions ayant demandé, en 1866, la réorganisation de la garde nationale et l'admission de tous les citoyens dans ses rangs, le Sénat y répondit par l'ordre du jour; il donna pour principal motif que la loi du 13 juin 1851 et le décret du 11 janvier 1852 avaient eu précisément pour but de n'admettre dans la garde nationale que des citoyens offrant des garanties d'ordre et de considération, que ces précautions étaient indispensables pour en faire une garantie, non contre le pouvoir, mais contre l'insurrection. Le 10 janvier 1870, MM. Ernest Picard et Jules Favre proposèrent au Corps législatif l'abrogation du décret du 11 janvier 1852 et la mise en vigueur de la loi du 28 juin 1831. Cette proposition ne fut même pas discutée; mais après la déclaration de guerre à la Prusse, une proposition analogue fut déposée, le 16 juillet, par M. Latour du Moulin et plusieurs autres membres du tiers-parti. Le gouvernement, par l'organe de M. Emile Ollivier, répondit qu'il n'avait pas besoin d'une loi nouvelle pour organiser la garde nationale sur les points où il le jugerait nécessaire. Pourtant la gravité des événements devint telle qu'à la suite d'une loi votée à l'unanimité, le ministre de l'intérieur, par une circulaire en date du 13 août, prescrivit aux présets de hâter la réorganisation de la garde nationale sédentaire, d'y appeler tous les citoyens de vingt et un à cinquante ans qui n'étaient compris ni dans l'armée ni dans la garde nationale mobile, de faire procéder à l'éection des officiers, et d'adopter un uniforme très-simple, qui pourrait consister en une blouse, avec signes distinctifs aux parements et au collet. Une loi, votée le 30 soût, étendit aux gardes nationaux sédentaires le bénéfice des lois récompensant par des pensions les hommes blessés au service du pays, et allouant des pensions aux veuves ou aux enfants de ceux qui seraient morts dans des circonstances de guerre; elle assurait également aux gardes nationaux décorés ou médaillés pour faits militaires les mêmes avantages qu'aux soldats de l'armée.

Après la révolution du 4 septembre, à laquelle la garde nationale prit une part importante, le gouvernement de la défense maintint les 60 bataillons existants, ordonna la formation de 60 bataillons nouveaux, comprenant chacun 1,500 hommes et 8 compagnies, et prescrivit l'élection immédiate des officiers. Il décida en même temps que l'unisormité de la tenue ne serait plus obligatoire, et recommanda seulement le type désigné sous le nom de vareuse. Le général de La Motterouge avait succédé, le 2 septembre, au général d'Autemarre, en qualité de commandant en chef; il fut remplacé, le 9 du même mois, par M. Tamisier. Le 13, on ajouta 18 bataillons supplémentaires, ce qui porta la garde nationale de la Seine à 138 bataillons, organisés et armés. Il y avait parmi les chefs de ces bataillons des noms déjà connus, et d'autres devenus plus tard fameux à différents titres : de Brancion,

Brunel, Eudes, Gustave Flourens, Langlois, Ibos, Millière, Razoua, etc. Le service aux remparts sut divisé en neuf secteurs, chacun sous le commandement d'un général ou d'un amiral. Un décret du gouvernement ordonna que les gardes nationaux réunis à Paris pendant le siège, pour concourir à la défense de la ville, et n'ayant d'autres ressources que leur travail, recevraient, quand ils en feraient la demande, une indemnité de 1 fr. 50 par jour. On ne vit plus de tous côtés, dans l'intérieur de Paris, que des gardes nationaux s'exerçant au maniement des armes et aux marches militaires; mais on les vit aussi trop souvent se livrer, en dehors du service, à des manifestations patriotiques, dont le gouvernement eut à réprimer l'abus, dans l'intérêt de la discipline et de la tranquillité publique. Le nombre des bataillons finit par monter à 260. Il est vrai que 248 seulement purent être armés, soit de fusils à piston, soit de fusils à tabatière, soit de chassepots; les autres, munis de pelles et de pioches, devaient être employés aux travaux de terrassements et constituer le corps du génie civil.

Une partie de la garde nationale, appartenant surtout aux bataillons des quartiers excentriques, concourut à la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, mais le plus grand nombre se rangea du côté du gouvernement. Par décret du 3 novembre, Clément Thomas fut nommé commandant supérieur en remplacement du général Tamisier. Le 8 novembre, le gouvernement décréta que dans chaque bataillon il y aurait quatre compag ies, dites compagnies de guerre ou de marche, composées d'hommes pris dans les catégories suivantes, en observant l'ordre des catégories : volontaires de tout âge ; célibataires ou veuss sans enfants de 20 à 35 ans; célibataires ou veuss sans enfants de 35 à 45 ans; hommes mariés on pères de famille de 20 à 35 ans ; hommes mariés ou pères de famille de 35 à 45 ans. On réunit ces compagnies de guerre en bataillons mobilisés, à quatre compagnies par bataillon, et l'on forma de quatre bataillons un régiment, sous le commandement d'un colonel ou d'un lieutenant-colonel. Le 24 novembre. des compagnies de guerre, celles du 72° bataillon (Passy-Auteuil), sortirent pour la première fois contre l'ennemi; elles se distinguèrent à Bondy, où elles enleyèrent plusieurs barricades aux troupes saxonnes. Le 29, les compagules de guerre des 106° et 116° bataillons se conduisireut non moins bravement à la prise de la Gare-aux-Bœufs, près de Choisy. C'est surtout le 19 janvier 1871, à l'affaire de Montretout et Buzenval, que la garde nationale de marche fit preuve d'élan et de vigueur. Mêlée seulement alors aux bataillons de mobiles et aux régiments de ligne, elle fut engagée dès la pointe du jour et combattit jusqu'au soir. L'émotion causée par l'insuccès de cette tentative suprême de sortie amena la journée du 22 janvier. Des gardes nationaux appartenant à divers bataillons, notamment à coux de Belleville, de Montmartre et de Montrouge, se rendirent sur la place de l'Hôtel-de-Ville, en criant : « Défense à outrance! Levée en masse! » Une collision s'ensuivit entre eux et les mobiles qui gardaient l'hôtel de ville; plusieurs morts et un assez grand nombre de blessés tombèrent sous les balles.

Par la convention d'armistice du 28 janvier, la garde nationale conserva ses armes, et fut chargée de la garde de Paris et du maintien de l'ordre. A la nouvelle que l'armée prussienne se préparait à entrer dans Paris et à eccuper les Champs-Élysées, des gardes nationaux, aidés par des enfants et des femmes, allèrent chercher les canons placés dans le quartier de la capitale où devait séjourner l'ennemi, et les emmenèrent sur divers points, principalement à Montmartre et à Belleville. Après le départ de l'ennemi, les chefs du mouvement ne cessèrent pas de faire garder ces canons. Clément Thomas avait été remplacé, le 3 mars, dans le commandement en chef, par le général d'Aurelles de Paladine. Celui-ci se mit en rapport avec les chefs de bataillons pour terminer à l'amiable cette affaire,

qui prenait des proportions inattendues. On ne put parvenir à s'entendre. Un Comité central, résultat de la délégation fort irrégulière d'une partie des bataillons, donnait des ordres occultes. Le 18 mars, le gouvernement tenta de reprendre les canons par la force; l'opération ne réussit pas: nne partie des soldats, levant la crosse en l'air, fit cause commune avec les insurgés. L'insurrection triompha donc facilement (voyes Commune). Elle ne int entièrement vaincue que le 28 mai. Un ordre du maréchal Mac-Mahon prescrivit alors à tous les habitants de remettre leurs armes entre les mains de l'autorité militaire; par là même cessa d'exister la garde nationale de Paris. Le 24 août suivant, sur une proposition signée par 164 membres de l'Assemblée nationale et sur le rapport du général Chanzy, fut adoptée une loi que le Journal officiel du 30 août promulgua en ces termes : « Les gardes nationales seront dissoutes dans toutes les communes de France au fur et à mesure que les progrès de la réorganisation de l'armée le permettront. » Le désarmement des gardes nationales s'opéra sans troubles.

GARDE NOBLE. Lorsque les fiefs devinrent héréditaires, l'obligation du service militaire continua à subsister comme auparavant. Or, il pouvait arriver qu'en mourant le vassal ne laissât que des enfants en bas âge, incapables de servir leur seigneur. Pour suppléer au défaut de l'âge ou du seze, on conféra au seigneur la surveillance du fief; ce qui lui assurait en même temps le service militaire, jusqu'à ce que les héritiers fussent en âge de satisfaire par eux-mêmes aux charges qui leur étaient imposées. On appela garde noble cette espèce de tutelle que le seigneur avait de droit à la mort de son vassal sur ses enfants mineurs, et qu'il conservait jusqu'à leur majorité. La garde noble, dans son principe, fut donc une institu-

tion toute politique.

Dans notre France féodale, le droit de garde ne fut pas admis d'une manière générale, il ne s'établit qu'insensiblement, et il y eut même des provinces où on ne le connut jamais. On croit qu'il est originaire de la Normandie. Mais cette institution ne se maintint pas longtemps dans son intégrité, à cause des énormes abus qu'elle engendrait, et bientôt la garde noble fut retirée aux seigneurs pour être confiée aux plus proches parents. Cependant elle se maintint dans sa forme primitive jusqu'en 1789 dans plusieurs provinces, par exemple la Normandie et la Bretagne. Ses effets étaient d'ailleurs différents d'une province à l'autre : le plus souvent le gardien n'était qu'un administrateur qui devait rendre compte des fruits qu'il percevait. Les père et mère qui avaient la garde noble de leurs enfants mineurs continuèrent seuls à jouir, dans quelques contumes, des revenus des biens nobles qui appartenaient à ceux-ci. Camille DE FRIESS.

GARDE-PÈCHE. La surreillance et la police de la pêche sont confiées à des agents assimilés de tous points aux gardes forestiers de l'État, et que l'on nomme garde-pêche. La loi du 15 avril 1829 reproduit, en les appliquant à la recherche des filets et autres instruments de pêche prohibés, les dispositions du Code Forestier relatives à la poursuite des délits, aux droits des gardes, à leurs attributions, à leur responsabilité, à la rédaction, à la validité, à la remise de leurs procès-verbaux.

GARDE PRÉTORIENNE. Voyes PRÉTORIENS.

GARDE RÉPUBLICAINE, Voyez GARDE DE PARIS.
GARDE-ROBE, chambre voisine de celle où l'on couche, et qui sert à serrer les habits et les hardes, on à coucher les valets qu'on veut avoir près de soi la nuit. La garde-robe, dans les bonnes maisons, était une pièce assez apaciense et assez éclairée pour contenir des portraits de famille, à en juger par ce trait de la comédie des Plaideurs

Regarde dans ma chambre et dans ma garde-robe Les portraits des Dandins, tous ont porté la robe.

Dans les résidences royales ou princières, la garde-robe

était un appartement où l'on mettait les habits du roi ou du prince, et tout ce qui était à l'usage de leur personne; les officiers qui y servaient, et qu'on appelait aussi la garde-robe, y avaient leur logement : « La garde-robe du roi suit toujours sa personne, » était une règle de l'étiquette. La charge de grand-maître de la garde-robe, créée en 1669, était toujours possédée par un des plus grands seigneurs du royaume. En 1789 elle appartenait au duc de Liancourt. Les deux maîtres de la garde-robe étalent alors MM. de Boiszelin et de Chauvelin. La fonction du grand-mattre consistait à avoir soin des habits, du linge et de la chaussure du roi, de lui mettre la camisole, le cordon bleu et le justaucorps, quand il s'habillait. Toutes les hardes dont le roi ne voulait plus se servir étaient à la disposition de ce grand officier. Les jours d'audience, il avait place derrière le fauteuil royal, à côté du premier gentilhomme. Sous ces trois officiers étaient quatre premiers valets de garde-robe, un valet de garde-robe ordinaire, seize valets de garde-robe par quartiers, quatre garçons de garde-robe ordinaires, sans compter les titulaires en survivance, et les valets ou garçons retirés, mais avant conservé les honneurs du service. A la garderobe étaient attachés porte-malle, cravatiers, tailleurs, etc. On voit par (les almanachs jusqu'en 1789 que la garderobe de la reine et des princes frères du roi ne comprenait pas un personnel moins nombreux. A la garde-robe de la reine et des princesses étaient attachées une femme de garderobe des atours, puis une porte-chaise d'affaires.

Les maîtres et autres officiers de la garde-robe, supprimés par la révolution de 1789, reparurent avec la cour impériale. La Restauration, en nous rendant une partie de l'ancienne étiquette, rétablit la garde-robe royale dans ses honneurs. Sous le grand-chambellan étaient quatre premiers chambellans, maîtres de la garde-robe; sous cas quatre officiers était un personnel nombreux de valets et de garçons. Louis-Philippe ne conserva pas ce luxe de domesticité. Ches les grands seigneurs, après les valets de chambre, il y avait souvent un valet de garde-robe, chargé de toute la grosse besogne de la chambre et de la garde-robe. Aujourd'hui que la richesse fait en Franc les grands seigneurs, quelques banquiers enrichis ont leur personnel de garde-robe aussi bien que certaines grandes maisons du noble faubeurg

Saint-Germain.

Garde-robe se dit encore des hardes et des habits d'un prince ou d'un particulier. La garde-robe d'un acteur s'entend spécialement de ses costumes. Dans les couvents, les colléges, aux théâtres, près des cours, tribunaux et assemblées, dont les membres portent un costume particuliers, le lieu qui contient la garde-robe se nomme vestiaire. On connaît l'anecdote de ce Gascon qui, par le plus rude hiver, passait sur le Pont-Neuf très-légèrement vêtu: « Comment fais-tu pour ne pas avoir froid? lui dit Henri IV, qui grelotait sous un bon manteau. — Faites comme moi, sire, metez toute votre garde-robe. »

Garde-robe a une dernière signification, que nous ne ponvons sérieusement relater ici. On appelle contes, plaisanteries de garde-robe certains traits de gaieté qui roulent sur ce sujet: nos bons aïeux les aimaient beaucoup, et l'auteur de Pourceaugnac et du Malade imaginaire ne les a pas dédaignés. Louis-Philippe lui-même ne les détestait pas, à en juger par le succès du Maire d'Bu. Aujourd'hui que la bonne et naïve gaieté française a passé, comme tant d'autres excellentes vicilieries, ces plaisanteries-là ne sont plus de mise : on pardonnerait plus volontiers d'impudiques équivoques, tant les mœurs ont gagné. Les Mémoires de Saint Simon nous apprennent que le duc de Vendôme donnait ses audiences dans sa garde-robe, étant sur sa chaise percée; et il n'en fit pas moins bien les affaires de la maison de France en Espagne. Charles Du Rozois.

GARDE-ROBE. Voyes SELLE.

GARDE-ROBE (Botanique), nom vulgaire de la citro nelle et d'une espèce du genre santoline.

GARDE ROYALE. Les rois de France de la premiero

race empruntèrent aux empereurs romains l'usage d'entretenir à leur suite une garde prétorienne. Celle de Clovis conalstait dans l'élite de sa cavalerie, très-peu nombreuse à cette époque. En 587, Gentran, petit-fils de ce prince et roi d'Orléans, s'occupa plus particulièrement de l'organisation d'une garde, qu'il composa d'infanterie et de cavalerie. En 768 , Charlemagne augmenta la sienne sur le modèle de celle-ci, et la forma d'un personnel de choix, pris parmi les hommes d'armes (gendarmes, ou grosse cavalerie) et les troupes féodales, ou infanterie des communes. Il créa en outre un corps, qu'il divisa en deux sections. Les premiers, qui étaient chargés de la garde intérieure du palais, prirent le nom d'huissiers; les seconds, appelés ostiaris ou custodes (portiers), eurent la surveillance extérieure des habitations royales. L'organisation de ces différentes gardes se maintint à peu près sur le même pied jusqu'au règne de Philippe Ier. Quelques légers changements y furent apportés par ce prince en 1060, et par Louis VI en 1108. Lorsque, en 1192, Philippe-Auguste prépara son expédition de Palestine, il se donna une garde particulière de servientes armorum (sergents d'armes, sergents à masse). Composée d'environ 200 hommes, elle servalt à pied dans l'intérieur du palais, et à cheval à l'extérieur, en marche ou en campagne. Son service était à peu près celui des gard es du corps. On vit les sergents d'armes se distinguer à la bataille de Bouvines, à la tôte de la cavalerie de l'armée. Cette garde disparut entièrement sous le règne de Charles VI. Les ostiarii, créés par Charlemagne, se trouvent encore en 1261 et 1285, sous le titre de portiers de la garde du roi. C'est l'origine de la compagnie des gardes de la porte. En 1383, Charles VI créa, pour l'accompagner dans son expédition en Frandre, une garde de 400 hommes d'armes, qui figura avec honneur à la hataille de Rosebèque. Lorsque, en 1425 et 1445, Charles VII forma la gendarmerie en compagnies d'ordonnance. il en prit deux dans sa garde. Les autres entrèrent dans la composition des compagnies de gentilshommes de chevaulégers et de gardes du corps, instituées sous les règnes suivants.

Louis XI ne vivait dans une demi-sécurité qu'au milieu de ses gardes; aussi chercha-t-il à en augmenter l'effectif à diverses époques. En 1473 il créa une compagnie de 100 archers, et en 1474 une compagnie de 100 lanciers gentils-hommes, appelés depuis au bec de corbin, parce que leur hache d'armes figurait un bec de corbeau. Depuis leur institution, que quelques historiens sont remonter à 1414, ces hommes d'armes entretenaient chacun deux archers : Louis XI en forma deux compagnies en 1479. On a souvent confondu cette troupe avec la compagnie de 200 hommes d'armes créée en 1468, et qui plus tard prit le titre de gendarmes de la garde. C'est aussi à Louis XI que l'on attribue, en 1478, la création de la compagnie des cent Suisses, qui, en 1498, prit le titre de compagnie des cent hommes de guerre de la garde. Lorsque, vers la fin de sa carrière, il habita le château de Plessis-lès-Tours, se garde se composait d'écuyers du corps, de trois compagnies de gardes du corps (900 hommes), d'une compagnie de lanciers gentilshommes (150 hommes), de deux compagnies d'archers du corps (200 hommes), de quelques autres gardes à cheval, qui avec l'infanterie formaient un effectif d'environ 4,000 hommes. Charles VIII out aussi l'ambition d'avoir une garde nombreuse, mais elle fut plutôt destinée à le seconder dans ses conquêtes qu'à la conservation de sa personne. Deux cents crennequiniers, ou arbalétriers à cheval de la garde, le suivirent dans son expédition de Naples, en 1492. Ces cavaliers, supprimés au commencement du règne de Louis XII, furent remplacés par une garde flamande, trèsnombreuse, composée d'infanterie. Elle se signala particulièrement à la bataille de Ravenne. Charles VIII créa une seconde compagnie de lanciers, qui prit le nom de gentilshommes extraordinaires de la garde du roi. Alors l'ancienne garde et celle des archers du corps fut appelée petite garde, par opposition avec la souveile, que l'on nomma grand' garde.

De nouvelles créations, faites par François I'r, de 1515 à 1545, portèrent l'effectif de la garde de 8 à 10,000 hommes. Sous ce prince, et surtout à la bataille de Marignan, on remarque encore deux compagnies de crennequiniers de la garde. Le régiment des gardes françaises, appelé à jouer un grand rôle dans nos fastes militaires du règne de Louis XIV, fut créé en 1563 ou 1566; l'institution des chevan-légers de la garde date de 1570 ou 1593, et celle du régiment des gardes suisses de 1589 (quelques écrivains millitaires la font remonter à 1478). Louis XIII s'occupa aussi de l'organisation de sa maison militaire; il créa en 1611 la compagnie des gendarmes de la garde, en 1622 la première compagnie de mousquetaires, et forma en 1643 un régiment de gardes écossaises, composé de 13 à 17 compagnies, et de 1,500 à 1,700 hommes. Mais c'est surtout au règne de Louis XIV que l'on doit une garde brillante, bien disciplinée et uniformément habillée, dont l'effectif fut porté à 10,000 bommes. Elle fut divisée en garde du dedans et en garde du dehors; les gardes du corps, les cent Suisses, les gardes de la porte et de la prévoté faisaient partie de la première; les gendarmes, les chevau-légers, les mousquetaires, les gentilshommes au bec de corbin, les gardes françaises et suisses entraient dans la deuxième division. Une seconde compagnie de mousquetaires fut créée en 1660, époque à laquelle on licencia les gardes écossaises; et en 1676 on for-ma la compagnie des grenadiers à cheval. Les corps de la garde se distinguèrent dans toutes les campagnes du règne de Louis XIV, particulièrement au passage du Rhin et aux batailles de Leuze et de Malplaquet. Sous le règne suivant, la maison militaire se fit remarquer au siège de Philisphourg en 1735, pendant les campagnes de 1736 et 1737, et enfin à la bataille d'Ettingen, où elle out 500 hommes hors de combat. Les deux compagnies des mousquetaires et la compagnie des grenadiers à cheval ayant été supprimées en 1775, la garde se trouva réduite de 5,500 hommes, Elle n'était que de 8.155 hommes, y compris la garde des princes, lorsque la révolution de 1789 éclata.

Une partie de cette maison militaire ayant été supprimée n 1791, on créa pour la remplacer une garde constitutionelle, composée de 1,200 hommes d'infanterie et de 600 chevaux, pris parmi les officiers, les sous-officiers et soldats des troupes de ligne. Licenciées les 29 et 31 mai 1792, ces troupes entrèrent dans la composition de la garde de la Convention nationale, à laquelle succéda la garde du Directoire, qui devint la garde consulaire, noyau de la garde impériale. Les ordonnances des 23 mai, 15 juin et 15 juillet 1814, rendues presque aussitôt après que les Bourbons curent remis le pied aux Tuileries, rétablirent autour de Louis XVIII toute l'ancienne maison militaire, plus somptueuse que jamais , « le trône , disait le préambule , devant être entouré de teut l'éclat qui lui appartient, et le roi devant trouver ainsi le moyen de récompenser d'utiles services. » Les gardes du corps, les chevau-légers, les mousquetaires, les gendarmes de la garde, les grenadiers à cheval, les gardes de la porte et les gardes suisses reparurent plus brillants que jamais. Les régiments de la vieille garde impériale prirent le nom de corps royaux de France, qu'ils échangèrent pendant les cent jours pour celui de garde impériale. Au second retour de Louis XVIII, sa maison militaire fut rétablie, et une ordonnance du 1er septembre 1815 institua une garde royale. Mais cette fois on supprima les compagnies de gendarmes, de chevau-légers, de mousquetaires, de grenadiers à cheval et de gardes de la porte. Une autre ordonnance, du 27 avril 1817, supprima les gardes de la prévôlé. La maison du roi ne fut plus composée que des 4 compagnies des gardes du corps et de la compagnie des cent Suisses. La garde royale comprit 8 régiments d'infanterie, dont 2 régiments suisses; 8 régiments de cavalerie, dont 2 de grenadiers à cheval, » 2 de cuirassiers, 1 de dragons, i de chasseurs à cheval, i de lanciers, i de hus-sards, i régiment d'artillerie à pied, i régiment d'artillerie à cheval et s régiment du train. On y ajouta plus tard

2 compagnies de vétérans aédentaires. D'après l'ordonnance constitutive du 27 février 1825, l'effectif de la garde, y compris la maison militaire du roi, devait être de 25,000 hommes sur le pied de paix, et de 33,925 sur le pied de marre. Elle se recrutait dans l'armée ; les officiers étaient au choix du roi. L'uniforme de ces corps était plus brillant que celui des troupes de ligne, leur solde plus forte, leur rang plus élevé, leurs droits plus étendus : le soldat était assimilé au caporal, le caporal au sergent, et ainsi de suite jusqu'aux grades les plus élevés. Cet avantage fut retiré à la garde royale par ordonnance du 9 août 1826, et les titulaires n'eurent plus que le grade de l'emploi dont ils étaient pourvus. Après la révolution de Juillet, une ordonnance du 11 août 1830 prononça la dissolution de la maison militaire et de la garde royale de Charles X. Louis-Philippe n'eut jamais de garde spéciale. Pendant son existence de quinze ans, la garde royale s'était toujours fait remarquer par sa belle tenue et sa pariaite instruction. Elle eut peu d'occasions de se signaler sur les champs de bataille. Des détachements prouvèrent cependant ce dont elle était capable en 1823 en Espagne, et en 1830 en Afrique. Aux journées de Juillet elle fit noblement son devoir.

Beaucoup de souverains de l'Europe ont une garde royale. En Angleterre, il y a 3 régiments d'infanterie de la garde, les grenadiers, les coldstream et les fusiliers, et 3 régiments de cavalerie, 2 de gardes du corps, 1 de gardes à cheval; en tout, 6,934 hommes, en 1873. La garde du roi de Prusse, aujourd'hui garde impériale, compte 9 régiments à pied (gardes, grenadiers, fusiliers), 8 à cheval (gardes du corps, cuirassiers, dragons, hussards, lanciers) 1 d'artillerie, et 2 bataillons de pionniers et du train ; en tout, 25,414 hommes en temps de paix, non compris 12 régiments de landwehr. Ce corps d'élité a eu, dans la campagne de 1870, une part brillante : il s'est battu à Sedan, à Metz et au Bourget. La garde du roi de Hollande se compose d'un régiment de grenadiers et d'un régiment de chasseurs. En Suède, la garde compte 6 bataillons d'infanterie et 2 régiments de cavalerie.

GARDES (Cent), corps d'élite créé par décret impérial du 24 mars 1854, et institué pour la garde de l'empereur et le service des palais impériaux. Ce corps portait la dénomination d'escadron des cent gardes à cheval. Réorganisé par décrets du 29 février 1856 et du 17 mars 1858, is 'est composé depuis de 1 chef d'escadron on capitaine-commandant, 1 capitaine en second, 2 lieutenants, 4 sous-lieutenants, 1 médecin aide-major, 1 vétérinaire, 2 adjudants sous-officiers, 105 gardes; total, 138 hommes. Les officiers étaient pris dans tous les corps de troupes à cheval; les sous-officiers, brigadiers et gardes également, et il fallait qu'ils eussent au moins trois ans de service. Les cent-gardes avaient la droite sur toutes les troupes. Ils portaient les insignes de maréchaux des logis et jouis-saient de leurs prérogatives.

Leur grande tenue consistait en un casque en acier poli, cimier en or, crinière en gerbe, plumet blanc, tunique bleu de ciel, parements et collet amarante, sur ce dernier une boutonnière en galon d'or; épaulettes et aiguillette en soie amarante et or, cuirasse en acier poli, ornée d'un écusson aux armes de l'empereur; cubcte de peau de daim, bottes fortes, selle à la française, tapis en drap amarante, bordé de trois galons d'or, ayant aux quatre coins l'N et la couronne impériale, brodés en ronde bosse.

Les armes consistaient en un sabre-balonnette et un fusil, confectionné par les soins de M. Treuille de Beaulieu, chef d'escadron d'artillerie, d'après la donnée de l'empereur; il se chargeait par la culasse; sa longueur, avec le sabre, était de 2^m,33, et sa portée de 1,200 mètres; le pistolet était de même modèle.

A pied, les cent-gardes avaient le pantalon amarante, à double bande bleue; la tunique bleu de clei, avec un plastron en buffle, brodé d'or, aux armes impériales; le chapeau à cornes, l'épée en verrou, le ceinturon noir. La tenue des officiers était la même que celle des gardes, sauf les ornements en or, les épaulettes, aiguillettes, dragonne, massives en or, la ganse du chapeau en torsade, et à chaque corne un gland, avec effilé également en or, le plastron de grande tenue brodé sur drap d'or.

Les cent gardes étaient placés dans les attributions du ministre de la maison de l'empereur. Ils avaient une solde de 1,200 francs par an. Leur entretien coûtait près de

500,000 francs par an.

GARDES DE LA MANCHE. Voy. GARDES DE CORPS. GARDES DE LA MARINE. En 1670, Colbert, songeant à former une pépinière où se recruteraient les officiers de la marine royale, créa, dans les ports de Toulon, Brest et Rochefort, trois compagnies de gardes de la marine. Cette qualification fut tirée de l'armée de terre; elle n'avait aucune relation avec le but qu'on se proposait d'atteindre. Le choix des gardes était fait par le roi; nul ne pouvait être admis s'il n'était gentilhomme, et s'il avait plus de seize ans. Le programme de leurs études embrassait l'écriture, le dessin, les mathématiques, la fortification, l'hydrographie, le pilotage, la danse, l'escrime, le maniement de la pique et du mousquet, les évolutions militaires, la manœuvre des valsseaux, la construction navale, le tir du canon, la levée des plans, etc; le règlement forçait les lieutemants de vaisseau et les enseignes d'assister, pèle-mêle avec les gardes de la marine, aux mêmes leçons.

L'honneur de cette jeune noblesse consistait à servir le roi de son épée, à briller dans un bal, dans un salon: officiers et gardes faisaient galerie et applaudissaient dans les salles de danse et d'escrime; le plus gracieux danseur, l'adroit tireur, étaient des officiers-modèles; l'on n'assistait qu'avec distraction aux leçons, souvent troublées, des maîtres de science, et les conférences où le mérite des jeunes officiers devait être apprécié et jugé restalent dédaignées et désertes; la journée d'étude finissait de bonne heure, bien avant le coucher du soleil, et alors commençaient les longues heures de discipation, qu'on ne savait remplir que par le jeu on par des tours d'écolier, dont les bourgeois étaient toujours les victimes. Cette turbulente jeunesse, toute pleine de sa science infuse, croyait savoir tout ce que son programme lui recommandait d'apprendre; elle attaquait les réputations les plus pures, pesait dans sa balance le mérite des capitaines les plus distingués, et, immolant sans pitié tout ce que son étroite intelligence ne pouvait comprendre, colportait la flétrissure contre tout officier dont la capacité avait heurté ses caprices. Salariés à 20 sous par jour, ces jeunes gens, tous nobles, mais presque tous gueux, faisaient des dettes, qu'ils ne payaient pas, jouaient, pariaient sur parole, et rarement terminaient la soirée sans donner le spectacle d'un duel. Le seul temps qu'ils employassent utilement était celui de la navigation, le service du bord ne leur laissant pas tant de déscenvrement; mais alors il n'était guère question pour enx que de discipline et de manœuvres; les bribes de connaissances acientifiques qu'ils avaient pu accrocher à terre dans les jecons des professeurs disparaissaient dans de longues années d'oubli et d'inapplication. Une grâce du roi les faisait offi-clers: ils allaient à la cour parader, et restaient toute leur vie des écoliers ignares et vantards. Qu'on juge de ce que devint cette pépinière d'officiers de marine, quand Louis XIV n'eut plus de vaisseau qui naviguât! On leur apprit encore à manier l'épée et le mousquet, ils furent capables de conduire au combat des compagnies de mousquetaires ; mais baitre et prendre un vaisseau anglais avec un vaisseau français, mais mener une flotte à la victoire, cette science-là fut perdue; et si elle reparut quelquefois, ce furent de simples capitaines de corsaires, élevés dans les rangs inférieurs des matelots, qui la firent jaillir et rendirent un peu d'éclat au pavillon de France. Plus tard, une étiquette de cour introduisit le service des gardes du pavillon amiral; on destina un certain nombre de gardes de la marine à remplir dans l'antichambre de l'amiral les mêmes fonctions que les gardes du corps remplissaient chez le roi : ils mirent leur gloire à faire rendre un son clair à leur mousquet quand ils présentaient les armes, et à frapper élégamment le parquet du talon pour annoncer un personnage. Pendant un siècle et demi, l'institution des gardes de la

marine se maintint telle que l'avait moulée Colbert, puis vint une révolution qui brisa la monarchie de Louis XIV, et fit bon marché du nom et de la noblesse des gardes : elle leur substitua les aspirants, qu'elle tira de tous les rangs de la société. L'uniforme des gardes de la marine

rangs de la société. L'uniforme des gardes de la marine était de drap bleu, doublé de serge écarlate, parements, vesta, culotte et bas rouges, aiguillettes d'or, chapeau bordé d'or. Leur nombre a varié; il y en a eu souvent 900 et même 1,000. Théogème Page, vies-aniral.

GARDES D'HONNEUR. Un sénatus-consulte, du 3 avril 1813, mettant un effectif de 180,000 hommes à la disposition du ministre de la guerre, pour augmenter les forces actives de l'empire, ordonnait, entre autres levées, celle de 10,000 hommes de gardes d'honneur à cheval, vêtus d'un brillant uniforme à la hussarde. La création de ces quatre régiments nouveaux a été vivement reprochée à Napoléon, en ce qu'elle appelait au service beaucoup de jeunes gens riches qui avaient déjà satisfait à la loi du recrutement au moyen d'exemptions légales, ou en fournissant des remplacants; mais la politique de l'empereur était de s'assurer ainsi des espèces d'otages, tirés des nobles familles dont l'attachement lui était suspect. Cette cavaierie dut s'habiller, s'équiper et se monter à ses frais ; elle avait le rang et la solde de la garde impériale, dont elle faisait partie. Napoléon avait fait insérer dans le sénatus-consulte qui la créait un article ainsi conçu: « Lorsque, après la campagne, il sera procédé à la formation de quatre compagnies de gardes du corps, une portion sera choisie parmi les hommes des régiments de gardes d'honneur qui se seront le plus distingués. » La jeunesse française répondit noblement à l'appel de

l'empereur; et dans les campagnes de 1813 et de 1814 les

gardes d'honneur se couvrirent plusieurs fois de gloire, no-

tamment à Dresde, à Leipzig, à Hanau et à Reims. GARDES DU CORPS. La dénomination de gardes du corps (en anglais life-guards, en allemand leib garde) se confond dans ces langues, comme en russe, etc., avec ce qu'on appelle chez nous et ailleurs garde royale ou impériale. En Autriche, on les appelle gardes nobles, trabans, etc. En France, c'était originairement un corps de gentils-hommes montés, organisés en compagnies et faisant le service dans l'intérieur des châteaux royaux, près de la personne du roi et des princes, qu'ils devaient en outre escorter à leurs sorties, suivre et accompagner dans tous leurs voyages et déplacements. Les gardes du corps tenaient le premier rang dans la brillante maison militaire du roi. A la guerre, ils servaient comme corps de cavalerie, et s'illustrèrent dans plus d'une occasion, surtout pendant les campagnes du règne de Louis XIV. Le capitaine de la compagnie de service ne quittait jamais le monarque, et recevait de lui le mot d'ordre, qu'il transmettait ensuite aux officiers supérieurs des autres corps de la maison du roi. Les gardes du corps inrent long-temps composés de quatre compagnies, dont une écossaise et trois françaises. La première compagnie fut créée en 1448 (1423, 1440 ou 1445 selon d'autres. Les réfugiés écossais avaient pris une part active à la guerre que la France avait entretenue contre l'Angleterre au commencement du règne de Charles VII. Ce prince, voulant reconnaître le services que les gentilshommes de cette nation lui avaient rendus, en forma une compagnie, à la quelle il donna le titre de compagnie écossaise des gardes du corps du roi. Elle eut plus tard le privilége de prendre la droite sur les trois autres: ses officiers commandaient, à grade égal, les officiers des compagnies françaises. Cette compagnie fournissait vingt-cinq archers, dits et de la manche, qui prirent successivement le nom d'archers du corps et de gardes de la manche. Les fonctions de ces gardes consisfaient à veiller constamment sur la personne du roi dans

les cerémonies publiques, à ses repas, au spectacle, etc. En 1474 et 1475, Leuis XI créa deux nouvelles compagnies de gardes du corps, qui prirent la dénomination de première et deuxième compagnie française; elles furent formées des archers attachés aux deux compagnies de cent gentilshommes, qui avec la compagnie écossaise composaient la cavalerie de sa garde (voyes Garde royale). François I^{ee} institua une troisième compagnie française, en 1514 (ou 1545). Sous le règne de ce prince, et à la même date, la compagnie écossaise conserva son nom et son rang, mais ne fut plus composée que de gentilshommes français. A cette époque, les quatre compagnies, y compris les archers du corpa, formaient un total de 430 gardes. Louis XIV éleva cette garde de 680 à 1,600 hommes; à la fin du règne de ce prince, elle était réduite à 1,440. La reine mère et le duc d'Oriéans avaient aussi chacun leur compagnie de gardes du corps.

Les gardes du corps portèrent successivement le casque et la cuirasse, le chapeau et l'habit galonnés, l'arc et les stèches, l'arquebuse, le pistolet et la javeline, la carabine et le mousqueton, l'épée et le sabre. Chaque compagnie avait son étendard et sa devise particulière. Avant la révolution de 1789, ils se recrutaient parmi la noblesse du royaume; il arrivait cependant quelquefois qu'après une campagne désastreuse, on remplissait les cadres éclaircis par le boulet avec des cavaliers pris dans les régiments de cavalerie de l'armée. Ces exemples étaient toutefois fort rares, parce que ce moyen déplaisait à la noblesse; et la cour ne l'employait qu'avec la plus grande réserve. Supprimés par la révolution, le 12 septembre 1791, les gardes du corps reparurent avec la Restauration; mais au lieu des quatre compagnies, l'ordonnance du 12 mai 1814 en rétablit six, fortes chacune de 287 hommes, officiers et gardes, non compris l'état-major. La première conserva la dénomination de compagnie écossaise; les cinq autres prirent celle de Gramont, Poix, Luxembourg, Wagram et Raguse. Elles se recrutaient originairement parmi de jeunes nobles, ou prétendus tels, à qui leurs parents assuraient une pension annuelle de 600 fr. A seize ans ils étaient reçus surnuméraires, s'entretenaient deux ans à leurs frais, et prenaient ensuite rang parmi les gardes titulaires. La maison militaire du roi ayant été licenciée au retour de l'empereur de l'île d'Elbe, les six compagnies de gardes du corps subirent la même destinée. Les quatre premières furent rétablies en 1815, et l'on supprima définitivement les compagnies de Wagram et de Raguse. L'ordonnance du 30 décembre 1818 maintint le surplus des gardes du corps sous forme de quatre brigades, représentant deux escadrons et 1,400 gardes, divisés en trois classes, ayant rang de lieutenant en premier, lieutenant en second, et sous-lieutenant. Ceux de troisième classe étaient choisis parmi les élèves des écoles militaires et les sous-officiers de la ligne remplissant les conditions voulues pour devenir officiers. Au-dessus des trois classes de gardes, chaque grade, laissé à l'option du roi, avait son assimilation dans l'armée: le capitaine était lieutenant général ; le lieutenant, commandant, et le major, maréchal de camp ; le lieutenant, colonel; le sous-lieutenant, lieutenant-colonel; le maréchal des slogis chef, chef d'escadron; le maréchal des logis, capitaine-commandant le brigadler, capitaine en second. Une ordonnance du 22 mai 1822 attribue, jusqu'au grade de colonel, le grade supérieur à tout officier employé dans les gardes du corps, du jour où il avait accompli liuit années passées dans les fonctions inférieures.

L'uniforme des gardes du corps était magnifique : il se composait d'un habit bleu de roi, avec collet, parements et retroussis écarlates; la poltrine, le collet, les parements, les poches, couverts de brandebourgs et de boutonnières en galon d'argent; le pantalon en drap bleu ou en casimir blanc; le casque formé d'une bombe droite, en plaqué d'argent, entouré d'une peau de veau marin, ainsi que la visière et le couvre nuque; la banderole de giberne en galon d'argent; les épaulettes et aiguillettes, de même; mousqueton à baionnette, sairce de cavalerie, pistolets. La couleur de la

baniouiière, blanche, verte, bleue, jaune, etc., distinguait chaque compagnie.

Monsieur, comte d'Artois, eutaussi, à la Restauration, deux compagnies de gardes du corps, dont l'uniforme vert était d'ailleurs presque le même que calui des gardes du corps du roi. Par ordonnance du 21 avril 1819, ces deux compagnies rem formèrent plus qu'une; qui, à la mort de Leuis XVIII, deviat la 5° des gardes du corps du roi. Les cinq furent licenciées en masse par ordennance du 11 août 1830.

GARDES FRANÇAISES. La création de ce corps d'infanterie d'élite, qui a subsisté dans l'armée française jus-qu'en 1790, remonte au seizième siècle. Ce fut Catherine de Médicis qui en ordonna la formation ; il devait être chargé spécialement de la garde du roi. Cette innovation assez coûtense, parce que le régiment fut tout de suite porté à un effectif considérable, fit jeter les hauts cris à l'opposition d'alors, c'est-à-dire aux huguenots. On se plaignit d'un tel surcrott de dépense, et l'on fut surpris de voir le trône s'entourer d'une force armée aussi considérable. Des conflits d'attribution entre les hommes chargés de commander les gardes françaises donnèrent raison aux mécontents; et le régiment fut cassé et licencié en 1573. Mais un an après , de nouvelles craintes engageaient Charles IX à le rétablir. A l'origine, le régiment des gardes françaises se composait de 19 compagnies. Sous Henri IV et Louis XIII il en compta 20. De 1635 à 1689, il en eut 30. A cette époque, Louis XIV y ajouta 2 compagnies de grenadiers; en 1719, le régent y en ajouta une 3°. En 1777, Louis XVI organisa le régiment par bataillons. Le nombre des hommes varia comme celui des compagnies. Dans l'origine, elles étalent de 50 hommes; sous Henri IV, de 80, puis de 40; en 1635, de 300. Cet effectif, conservé longtemps, porta le régiment à la force énorme de 9,600 hommes. Réduit au chissre de 4,110, il sut porté sous Louis XVI à 4,880 hommes. Outre les soldats, il avait à sa suite des cadets, qui furent même très-nombreux depuis Charles IX jusqu'à l'ordonnance de 1670, qui les réduisit à 2 per compagnie.

Les gardes françaises, comme faisant partie de la maison du roi, jouissaient de nombreux priviléges. Ils avaient le pas sur tous les autres régiments de l'armée, choisissaient leur poste en campagne, et le prenaient d'ordinaire au milieu de l'infanterie. Quand une place assiégée ouvrait ses portes, c'est à cux que revenait l'honneur d'y entrer les premiers, et même seuls, s'ils étaient assez forts pour la garder. Aussi en coûtait-il pour être capitaine dans ce corps d'élite, de 60 à 80,900 francs. Ce fut Louis XIV qui lui donna un uniforme gris-blanc, avec galons d'argent faux sur toutes les coutures du justancorps; les officiers étaient vêtus d'écarlate brodée d'argent. Depuis Louis XV l'habit du soldat fut bleu, relevé de rouge, avec des galons de fil blanc aux bout mnières; celui des officiers, de même couleur, galonné d'argent. Les drapeaux étaient bleus , semés de fleurs de lis d'or sans nombre, avec une croix blanche au milieu, chargée à chaque bout de ses travers d'une couronne d'or. On n'admettait dans les gardes françaises aucun étranger, pas même les hommes més dans les provinces réunies en dernier lieu à la France, comme l'Alsace. Les soldats et caporaux avaient le droit de suppléer à la modicité de leur solde en exerçant des métiers en ville; et comme le régiment était caserné dans le faubourg du Temple à Paris, les rapports du soldat avec l'habitant de cette capitale étaient continuels. C'est ce qui explique la part active qu'il prit aux premières scènes de la révolution de 1789. Les gardes françaises furent le premier régiment de l'armée qui embrassa la cause du peuple. A la fin de juin une mutinerie éclata dans ses rangs. Les chefs la punirent en envoyant onze des coupables à l'Abbaye, dont le lendemain le peuple vint briser les portes. La cour, comprenant qu'elle ne devait plus compter sur ce corps pour le maintien de l'autorité royale dans la capitale, fit approcher de Paris quelques autres régiments, dont elle croyait pouvoir être plus sure. A l'affaire du Pont-Tournant, le régiment royal-allemand, commandé par M. de Lambesc fit

feu sur le peuple. Mais alors les gardes françaises, consignés dans leurs quartiers, en brisèrent les grilles, et épousant la cause du peuple, marchèrent vers la place Louis XV pour en expulser les troupes qui venaient de donner un coup de collier au profit de la cour, et qui durent se replier sur Versailles. A quelques jours de là, le régiment tout entier marchait contre la B a stille, et contribuait puissamment à la prise de ce boulevard d'un despotisme caduc. Le 31 août suivant, une ordonnance de Louis XVI cassa les gardes françaises. Officiers et soldats furent alors incorporés, sous la dénomination de garde nationale soldée, dans la garde nationale de Paris. Puis un décret du 10 octobre 1792 les répartit dans les divers bataillons de l'armée active, chargée de défendre le territoire de la France.

GARDES SUISSES. Voyer Summes.

GARDE-TEMPS, nom que l'on donne quelquefois aux chronomètres ou montres marines.

GARDE-VENTE ou FACTEUR. C'est le nom qu'on donne au commis qu'un marchand prépose pour l'exploitation et pour la vente des bois dont il s'est rendu adjudicataire. Les garde-ventes doivent être agréés par l'agent forestier local et assermentés devant le juge de paix. Ils sont autorisés à dresser des procès-verbaux pour les contraventions commises tant dans la vente qu'à l'orcie de la cognée, c'est-à-dire à la distance de 250 mètres, à partir des limites de la coupe. A défaut par le garde-vente de dresser procès-verbal du délit, l'adjudicataire en est responsable. Le garde-vente inscrit jour par jour et sans la-cune, sur un registre timbré, coté et paraphé par l'agent forestier, la nature, l'espèce et la qualité des bois et marchandises qui sertent de la vente, ainsi que les noms des voituriers. Il délivre à coux-ei des certificats ou bulletins énonciatifs de la quantité de pièces qu'ils sont chargés de conduire, de leur dimension et des jour et heure du chargement. Tous autres bois dont les voituriers se trouvent chargés sont réputés bois de délit.

GARDIE (Famille de LA). Voyes LA GARDIE.

GARDIEN. En général, ce nom se donne à celui qui garde ou protège, ou qui est commis pour garder ou protège quelqu'un ou quelque chose: Le gardien d'un monument public. Dans les ports, on donne le nom de gardien à tout individu chargé de garder un magasin, un bâtiment dé sarmé, etc. Ce sont ordinairement de vieux matelots ou efficiers mariniers. A bord des navires armés, il y a des gardiens de la soute aux poudres, de la sainte-barbe, de la fosse-aux-hons, etc. Les curés de paroisse portaient autrefois le titre de gardiens, et l'on appelait gardien du palais l'ar chichapelain de la cour. Le gardien de la régale était un officier chargé de percevoir au nom du roi les revenus des abbayes et évêchés vacants. Aujourd'hui, en termes de pratique, gardien se dit de celui qui est commis par justice pour garder des meubles saisis, des scellés, etc.

Dans les couvents de francis e ains, on nomme gardien, ou père gardien, le supérieur de la communauté: Le père gardien des capucins, des cordeliers. La congrégation de la Sainte-Trinité à Rome, qui remonte à saint Philippe de Néri, et à laquelle est affiliée la plus grande partie de la noblesse romaine de l'un et de l'autre sexe, a pour gardiens, ou administrateurs, un conseil de douze prêtres, ins-

titué par Innocent XI, en 1677.

En Angleterre, le gardien souverain de la jarretière est le grand-chancelier de cet ordre, et le titre en est toujours réservé au roi. On appelle encore dans ce pays gardien, ou gardien de la spiritualité, c'est-à-dire du spirituel, le dignitaire qui dans un diocèse a la juridiction spirituelle durant la vacance du siége. Ces gardiens le sont de droit et par la loi, comme un archevêque dans sa province, ou par délégation, quand un archevêque ou un vicaire général charge pour un temps quelqu'un de ses fonctions. Le doyen et le chapitre de Cantorbéry sont gardiens du spirituel dans tout le diocèse pendant la vacance de cet archevêché.

GARDIEN (Ange). La foi catholique nous montre l'homme placé entre deux esprits, qui s'attachent constamment à ses pas : l'un, ange ténébreux, qui l'obsède pour le porter au mal, et qui, selon saint Pierre, tourne sans cesse autour de lui comme un lion rugissant pour le dévorer; l'autre, esprit céleste, chargé de le conduire à la vertu par ses con-seils, de l'éloigner du vice par des remords, de l'éclairer par ses lumières, de le protéger par ses secours. C'est ce mentor céleste que nous nommons ange gardien.

GARDIEN JUDICIAIRE, celui qui est préposé, au nom de la justice, à la garde d'objets saisis, séquestrés, mis sous les scellés ou confiés de toute autre manière, pour être représentés à qui de droit. Les semmes peuvent être gardiennes, excepté en matière criminelle et correctionnelle. Le gardien répond de la chose qui a été détruite, perdue, endommagée, à moins qu'il ne prouve le cas fortuit. La contrainte par corps peut avoir lieu contre lui. Il reçoit pour la garde des frais fixés par la loi. La peine infligée au gardien coupable de négligence varie suivant la nature des choses mises sous scellé; mais s'il commet le crime prémédité de bris de scellé, il est puni de deux à cinq ans d'emprisonnement, et quelquefois de peines beaucoup plus fortes.

GARDIENS DE LA PAIX, corps de police créé à Paris pour remplacer les sergents de ville, dont le rôle politique avait été si odieux pendant les dernières années de l'empire. A peine M. de Kératry fut-il en posssssion de la préfecture de police qu'il prit un arrêté, le 7 septembre 1870, d'après lequel les sergents de ville étaient licenciés et remplacés par un corps de police ayant « pour mission exclusive de veiller au maintien du bon ordre et à la sécurité des personnes et des propriétés ». Ils ne devaient pas être armés, et leur recrutement aurait lieu parmi les anciens militaires. Leur costume était des plus simples : pantalon noir, vareuse noire, casquette à visière carrée, long caban à capuchon; une cocarde tricolore, placée sur la poitrine, indiquait la nature pacifique de leurs fonctions-Ils devaient requérir la garde nationale pour réprimer toute infraction à la loi. Les anciens sergents de ville furent pour la plupart incorporés dans le nouveau corps et envoyée aux avants-postes, du côté de Clamart et d'Issy. Lors de l'insurrection du 18 mars 1871 ils rejoignirent le gouvernement à Versailles et firent, avec les gendarmes et les gardes de Paris, la campagne contre Paris insurgé aux premiers rangs de l'armée. Plusieurs d'entre eux faits prisonniers furent massacrés comme otages à la prison de la Roquette. Après la prise de Paris, les gardiens de la paix firent la police de la ville en tenue de guerre, le revolver à la ceinture et le chassepot en bandoulière. Réorganisés le 25 juin 1871, on les distribua en 4 bataillons à 10 compagnies, ayant un effectif total de 6,700 hommes. Ils recurent un nouvel uniforme : tunique bleu-noir, pantalon noir à bande rouge, képi; ils ne portent dans l'exercice de leurs fonctions que le sabre-balonnette.

GARDIENS DE PARIS. Voyes SERCENTS DE VILLE GARDINER (ÉTIENNE), évêque de Winchester et chancelier d'Angleterre, né en 1483, à Saint-Edmundsbury, dans le comté de Suffolk, était fils naturel de l'évêque de Salis-bury, "Lionel Woodville, et fut élevé à Cambridge, où il se livra avec succès à l'étude des sciences théologiques et politiques. Doué d'une grande aptitude au travail et d'une rare souplesse d'esprit, il obtint toute la faveur du cardinal Wolsey, dont il était devenu le sécrétaire, et qui le recommanda au roi. Quand Henri VIII poursuivit son divorce d'avec Catherine d'Aragon, Gardiner fut envoyé par lui à Rome, en 1528, comme négociateur, et l'année suivante il était nommé membre du conseil d'État, quoiqu'il eût échoué dans cette mission. En récompense de la complaisance extrême dont il sit preuve dans le procès de divorce et lors de l'établissement de la suprématie de la couronne en matières ecclésiastiques, Henri VIII le nomma, en 1544, évêque de Winchester. Un écrit dirigé contre le pape et intitulé De vera obedientia, qu'il avait publié en 1536, avait achevé de lui concilier au plus haut degré la faveur de ce prince. Gardimer, qui n'en était pas moins demeuré en secret un adversaire décidé de la réforme religieuse, combattit avec énergie tous les projets de Cranmer, contribus activement à la chute du secrétaire d'État Cromwell, empêcha la conclusion d'une alliance entre Henri VIII et les protestants allemands, et rémesit à faire pour suivre les protestants anglais par le fer et le feu. Copendant ses relations avec la princesse Marie, déclarée bétarde, éveillèrent les seupçons du roi. Ayant accusé d'hérésie Ca-therine Parr, femme de Heari VIII, qui parvint à se justifier aux yeux du tyran, il tomba complétement en disgrâce, et fut expulse du conseil d'État. Sous le règne d'Édouard VI, le parti protestant le fit languir en prison pendant plusieurs années. La persécution ne refroidit en aucune façon son zèle contre la réforme; rendu à la liberté, il se remit aussitôt à combattre les nouvelles doctrines; et en 1551 le parti deminant, après l'avoir d'abord déposé, l'emprisonna de nouveau. L'accession au trône de la reine Marie ent pour résultat immédiat sa mise en liberté et son rétablissement sur son siége épiscopal. Plus tard, il fut placé à la tête des affaires publiques, avec le titre de chancelier. Il conseilla alors à la reine de rétablir le culte catholique en Angleterre, tout en conservant à la couronne le droit de suprématie; puis, secondé par de nombreux espions, il entreprit contre les protestants la plus sanglante des persécutions. Observateur rien moins que scrupuleux de son vœu de chasteté, il déploya tous les raffinements de la cruauté à l'égard des prêtres mariés et de leurs familles.

Reconnaissant enfin l'impossibilité d'en finir par la force avec les hérétiques, il renonça peu à peu à ce système de violence, et mourut le 12 novembre 1555, après avoir encore assisté sur l'échafaud les évêques Ridley et Latimer.

Gardiner mérita bien de son pays, lors de la rédaction des articles du contrat de mariage de la reine Marie avec le prince Philippe d'Espagne, par le soin qu'il apporta à y sauvegarder les droits et les immunités de se nation. Indépendamment du traité |mentionné ci-dessus, on a de lui : Necessary Doctrine of a christian man (1543).
GARDON. Voyes GARD.

GARE, bassin naturel ou artificiel qui fait les fonctions de petit port auprès de certaines rivières. Quelquefois un des bras de la rivière sert de gare : dans ce cas, les glaces sont arrêtées ou brisées par une es ta cade en charpeute

Les stations les plus importantes de chemins de fer sou pourvues de gares, c'est-à-dire de vastes emplacements pour le chargement et le déchargement des bagages et marchan-dises; à ces gares se rattachent des magazins pour le combustible, et souvent des ateliers pour l'entretien et les réparations du matériel roulant. Par extension, on donne souvent le nom de gare aux em barcadères eux-mêmes.

GARENGEOT (REMÉ-JACQUES CROISSANT DE), chirurgien, naquit à Vitré, en 1688. Ses principaux ouvrages sont un Traité des Opérations de Chirurgie (Paris, 1720-1749, 3 vol.); un Traité des Instruments de Chirurgie (1723); une Myotomie humaine et canine (2 vol.); une planchnologie (1728); etc. Mais le nom de Garengeot a surtout conservé une certaine popularité, grâce à un instrument qui sert à l'extraction des dents, et qui lui doit d'utiles modifications : la clef de Garengeot ou clef anglaise est encore tous les jours entre les mains des dentistes. Démonstrateur royal aux écoles de chirurgie, membre de l'Académie royale de Chirurgie, et enfin, en 1742, chirurgien-major du régi-ment du roi, Garengest occupa un rang distingué parmi les praticiens de son époque. Frappé d'apoplexie, il mourut à Cologne, le 10 décembre 1759.

GARENNE, lieu à la campagne, dit l'Académie, ou il y a des lapins et où l'on prend soin de les conserver. On appelle garenne privée ou garenne forcée un lieu entouré de murailles ou de fossés, où on élève des lapins. L'article 524 du Code Civil considère les lapins de garenne comme immenbles per destination.

Autrefois le mot garenne avait une extension plus grande : il signifiait tout bois ou bruyère où il y avait beaucoup de lapins. Le droit de garenne d'eau consistait à défendre la pêche dans les étangs, rivières, fleuves, sur lesquels il était établi. Une garenne était encore un lieu près du château que l'on soignait d'une manière plus particulière.

GARGANTUA, sorte de géant, héros d'un roman 52tirique composé par notre immortel Rabelais. La plupart des commentateurs s'accordent à penser que sous les traits de Gargantua le facétieux écrivain a voulu peindre François ler, et Henri II sous ceux de Pantagruel.

Par antonomase, Gargantua se dit substantivement d'un gastronome à outrance, d'un mangeur sans frein ni mesure. d'un être insatiable, d'un homme, en un mot, que la nature a doté d'un appétit extraordinaire.

GARGANTUA (Palais de). Voyez Dolmen. GARGARISME (de γαργαρίζω, je lave la bouche). On désigne par ce mot une préparation liquide destinée à agir sur les parties internes de la cavité buccale et du gosier. Les gargarismes n'ont ordinairement qu'une action locale : du moins leurs effets généraux sont peu marqués, quoique la membrane muquense qui tapisse la bouche et le gosier soit fort sensible et garnie de pores absorbants très-nombreux : l'action de ces liquides médicamenteux est toujours trop instantanée pour qu'ils puissent être absorbés et portés dans la circulation.

On prépare des gargarismes d'une foule de manières, et presque toutes les substances pharmaceutiques solubles on simplement suspendues dans l'eau ou un autre liquide ont été ou peuvent être administrées sous cette forme. Ainsi, il y a des gargarismes émollients, acidulés, astringents, toniques, calmants, détersifs, antisyphilitiques, antiscorbutiques, etc., selon qu'il entre dans leur composition tels ou tels médicaments ayant les propriétés que nous venons d'indiquer. Les maladies qui réclament l'emploi des gargarismes sont les suivantes : les stomatites, les glossites, les inslammations pharyngiennes, aigues, simples ou conenneuses; les abcès des amygdales, l'atonie, le relachement ou la paralysie des organes cutturaux, leurs inflammations, celles du palais, de la luette, la procidence de cet organe, les aphthes, les vicérations syphilitiques, scorbutiques, scrofuleuses, enfin toutes les affections siégeant dans la bouche et le gosier.

Lorsque les gargarismes sont mis en usage, moins comme médicament que comme préparation hygiénique ou de propreté, on doit alors, pour augmenter leur action, contracter alternativement tous les muscles du pharynx, de même que ceux qui forment les parois des joues, particulièrement le buccinateur. Par ces mouvements et les contractions simultanées ou alternatives des organes buccopharyngiens; on fait circuler le liquide dans tontes les anfractuosités de manière à déterger toutes les surfaces gutturales. Mais lorsque les gargarismes sont administrés comme agents thérapeutiques, surtout dans les affections aigues du gosier, il faut, pour ne pas les rendre plus nuisibles qu'utiles, laisser dans un reposabsolu les organes gutturaux. On doit donc se contenter de tenir le gargarisme dans l'arrièrebouche en renversant la tête et en évitant d'agiter le liquide : sans cette précaution, les contractions et les mouvements qu'on a l'habitude de faire augmentent l'irritation des parties enflammées, qui ont besoin de repos. C'est l'oubli de ce précepte qui a fait dire à plusieurs praticiens que les gargarismes étaient souvent plutôt unisibles qu'avantageux dans les inflammations de la gorge, et qu'ils augmentaient la douleur au lien de la diminuer. Si le siège du mal se trouvait borné à la cavité de la bouche, le malade, an lieu de renverser la tête, se tiendrait sur son séant, de manière à rejeter plus factiement le liquide et à l'empêcher de pénétrer, soit dans l'æsophage, soit dans les voies aériennes; on devra surtout éviter d'avaler le gargarisme lorsque les substances qui le composent seront de nature à irriter les organes de la digestion. COLOMBAT (de l'Isère).

GARGOUILLE. Ce mot, employé au singulier, désigne un trou, orné d'un mascaron, par lequel l'eau sort d'une fontaine ou d'une cascade; c'est aussi une rigole de pierre, par où l'eau coule de bassin en bassin, dans un jardin. Les gargouilles sont les trous pratiqués dans la cymaise d'une corniche, et ornés de masques, de têtes d'animaux, particulièrement de lions, par où s'écoule l'eau des petits canaux taillée sur la corniche

GARGOUILLEMENT. Ce mot se dit du bruissement que fait l'eau dans la gorge, dans l'estomac ou dans les autres viscères. Autrefois le mot gargouillement se prenait pour gazouillement; il signifiait le bruit agréable que sait l'eau en coulant sur les pierres et le sable; cette acception

s'est perdue.

GARGOUSSE, autrefois gargouche et gargouge, cylindre creux, en papier ou en parchemin, detiné à contenir la charge de poudre d'une houthe à seu, de siège, de place ou de côte. Elle est toujours du tiers du poids du boulet. Ainsi, la gargousse d'une pièce de douze doit contenir quatre livres de poudre, et celle d'une pièce de dix-huit six livres, etc. Lorsque ce sac est en serge, il prend le nom de sachet; enfin, si le boulet ou la botte à balles y sont fixés, on nomme cette réunion cartouche à balles ou à boulet. On confond généralement dans la conversation les gargousses et les cartouches; nous venons d'en expliquer la différence. La gargousse n'est absolument qu'un sac en papier collé, disposé au moyen d'un mandrin de la même dimension que le calibre de la pièce à laquelle la gargousse est destinée. Le papier fort est préférable en parchemin, qui a l'inconvénient de laisser au fond du canon des culots qu'il faut retirer avec le tire-bourre, pour éviter des accidents graves, teis que l'explosion de la nonvelle charge pendant que les servants refoulent encore. Dans l'origine on introduisait la poudre à nu dans l'âme des pièces, au moyen d'une grande cuilter, nommée lanterne; il en survenait de fréquents accidents, qui y ont fait renoncer.

On donne le nom de gargousier ou garde-feu à une botte cylindrique, en bois léger ou en cuir fort, dans laquelle on renferme la gargousse pour l'apporter dans la batterie au premier servant chargé de l'introduire dans l'âme de la pièce. Les gargousiers varient nécessairement de dimension, suivant le calibre de la bouche à seu.

GARGUILLE (GAUTIER). Voyes GAUTIER GARGUILLE. GARIBALDI (GIUSEPPE), fameux patriote et général italien, est né à Nice, le 4 juillet 1807, d'une famille de marins. Il entra de bonne heure dans la marine sarde. Impliqué dans une conspiration qui devait éclater à Gênes au commencement de 1834, il réussit à se réfugier sur le territoire français, puis entra au service du bey de Tunis en qualité de capitaine de frégate; mais au bout de quelques mois se rendit dans l'Amérique du Sud. Il entra au service de la république de l'Urugnay, et obtint bientôt le commandement de l'escadre chargée d'opérer contre Buenos-Ayres. Montevideo avant été bloqué par les forces navales de l'Angleterre et de la France. Garibaldi alla prendre part, comme commandant d'un corps franc, à la guerre faite sur terre à Rosas, La nouvelle de la révolution dont l'Italie était devenue le théatre ramena en 1848 Garibaldi dans sa patrie; et dans la guerre du Piémont contre l'Autriche il eut occasion de se distinguer d'une manière toute particulière au sud du Tyrol. Lorsque la république fut proclamée à Rome en 1849, il y reçut le grade de général de division, et sut victorieux dans plusieurs rencontres. Chargé pendant le siège de désendre le front de la place, il prolongea la lutte par son énergie. Quand la résistance devint tout à fait impossible, il quitta Rome, à la tête de 2,500 hommes d'infanterie et de 400 cavaliers, et se faisant jour à travers les lignes françaises et autrichiennes, effectua sa retraite à San-Marino, où il arriva le 31 juillet. Il réussit ensuite à gagner les côtes de la Méditerranée et à s'embarquer pour les États-Unis.

Après un assez long séjour à New-York, il passa en Californie, d'où en 1852 il partit pour la Chine comme capitaine d'un navire péruvien. Dans l'été de la même année, il était de retour au Péron, où on l'investit du commandement en chef de l'armée péruvienne.

En 1854 il revint en Italie, et, retiré dans la petite tle de Caprera, s'y occupa d'agriculture jusqu'en 1858. Vers la fin de cette année, il adressa une lettre à ses amis où il les exhortait à prendre part au mouvement national sous le roi Victor-Emmanuel. Nommé général sarde en 1859, il procédà à l'organisation d'un corps de volontaires, qui se composa de 5,000 hommes, et à la tête duquel il fit, du 6 mai aux premiers jours de juillet, sur le flanc de l'armée autrichienne, sa brillante campagne de Lombardie. Il tenta vainement, a près la paix, d'envaluir le territoire pontifical; c'est surtout dans ce but qu'il suscita la fameuse souscription d'un million de fusils et forma l'association de la Nation armée (Nazione armata). Une révolte ayant éclaté en Sicile contre le roi de Naples, au printemps de 1860, il partit de Gênes dans la nuit du 5 au 6 mai, à la tête de 1,500 hommes, débarqua le 11 à Marsala, et arriva le 27 devant Palerme, où il entra le 13 juin. Ayant ensuite occupé Messine, il quitta la Sicile le 8 août, s'empara de Reggio le 21, et le 7 septembre entra sans armée à Naples, que venait d'abandonner François II. Il y proclama aussitôt Victor-Emmanuel, et lors de l'entrée de ce roi Garibaldi parut à côté de lui, avec sa chemise rouge et son feutre gris. On le nomma général d'armée, et il se retira dans son lle de Caprera.

Elu en 1861 député de Naples au parlement italien, il y attaqua violemment la politique de Cavour, surtout la cession de la Savoie et de Nice, puis rentra dans sa retraite. Mais vers les premiers jours du mois d'août 1862, on apprit qu'il venait de donner le signal de la guerre, et que de Corleone, en Sicile, il avait convoqué la jeune italienne et ses anciens compagnons d'armes à la conquête de Rome. Le ministère obtint du roi Victor-Emmanuel une proclamation, où Garibaldi était accusé de violer les lois et de porter atteinte à la sécurité de la patrie. Celuici néanmoins, quittant Catane, alla aborder sur la plage de Melito, et, le soir du 28 août, campa sur le plateau d'Aspromonte, en Calabre. Attaqué par les troupes italiennes, il fut défait et recut une balle au pied droit. On le transporta au fort de Varignano, près de la Spezzia, où, après diverses tentatives infructueuses faites pard'autres chirurgiens, le docteur Nélaton parvint à extraire la balle qui avait pénétré profondément dans les chairs. Il put être conduit, le 20 décembre, à Caprera. Au mois d'avril 1864, il fit en Angleterre un voyage qui fut un véritable triomphe. Lors de la guerre de 1866, il commanda encore les volontaires, au nombre de quarante bataillons; mais cette seconde campagne de Lombardie n'eut pas l'éclat de la première.

Au mois d'octobre 1867, il entreprit une nouvelle tentative contre les États du pape, et fut défait, le 3 novembre, à Mentana, par les troupes pontificales appuyées du corps expeditionnaire français. Il parvint à gagner Terni, mais fut arrêté par ordre du ministère italien, conduit au Varignano, puis à Caprera. Quelques jours après, une amnistie était accordée pour les délits d'invasion dans

les États pontificaux.

Aussitôt que Garibaldi connut la révolution du 4 septembre 1870, il se mit à la disposition des compagnies franches des Vosges; ses deux fils l'accompagnaient. Il avait pour mission principale de couper au général Werder la route de Lyon, et y réussit. Le 6 janvier 1871, à la suite d'un combat victorieux à Beaune, il pénétra dans Dijon, où il parvint à se maintenir, malgré les attaques des Prussieus, jusqu'à l'armistice. Élu le 8 février membre de l'Assemblée nationale française, par la Seine, la Côte-d'Or, les Alpes-Maritimes et la circonscription d'Alger, il donna sa démission le 13 février. Il voulut cepen-

dant prendre la parole à la fin de la séance, lorsque déjà, le président quittait le fauteuil; on refusa de l'entendre et il en résulta un incident tumultueux auquel la foule répondit, à l'extérieur, en lui faisant une ovation. Le 16 février, il retournait à Caprera, d'où il répondit par un refus au Comité central de Paris qui, après l'insurrection du 18 mars, lui offrait la présidence de la Commune.

GARLANDE (JEAN DE), poête et grammairien du commencement du onzième siècle, né en Angleterre, selon Moréri et Du Cange, mais qu'il est plus rationnel de considérer, avec Depping, comme Français, soit qu'il fot issu de la noble famille de ce nom, soit qu'il eût vu le jour au village de Garlande, dans la Brie. Ceux qui le font nattre en Angleterre conviennent même qu'il avait fait ses études en France. tandis que ceux qui professent l'opinion contraire pensent qu'après la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Bâtard, il passa dans ce royaume, comme beaucoup d'autres savants français, et qu'avec la protection de ce prince il y ouvrit une école, qui devint célèbre. Las enfin d'un long séjour sur la terre étrangère, il serait, à les en croire, revenu, vers la fin du onzième siècle, habiter sa patrie, où il avait des propriétés, et y serait mort, selon les uns, en 1081, suivant d'autres, en 1098.

Un de ses ouvrages les plus curieux est un vocabulaire ch dictionnaire latin (Libellus deverborum compositione). donnant des notions quelquefois incomplètes, mais souvent très-intéressantes, sur la rhétorique, la médecine, la navigation, l'architecture, l'industrie, le vêtement, la nourriture. Depping l'a publié à la suite de son Paris sous Philippe le Bel (Documents inédits sur l'histoire de France, 1837). On a encore de lui un poeme De Triumphis Ecclesia, dédié à Foulques, évêque de Londres: on y voit que le onzième siècle, quand il s'avisait d'être pédant, ne l'était pas moins que celui de la Renaissance, et que les poétes de la première époque, quand ils se piquaient de belle latinité, faisaient entrer aisément Bacchus dans le sacrement de l'Eucharistie: c'est ce que démontre, avec une érudition fort spirituelle, M. Le Clerc dans la notice qu'il a consacrée à Jean de Garlande, dans les tomes XXI et XXII de l'Histoire littéraire de la France, publiée par l'Académie des Inscriptons et Belles-Lettres, en 1853.

Ce poëte grammairien a laissé de plus un recueil de distiques sur les devoirs de l'homme, intitulé Facetus; un livre sur les Miracles de la Vierge; un poeme latin sur le Mépris du monde et un choix de centons intitulé Floretus ou Liber Floreti, réimprimé dix fois en moins de vingt ans : ces deux derniers ouvrages sont fréquemment attribués à saint Bernard: Metricus de Verbis deponentialibus Libellus; Disticha hexametra moralia; Opus Synonymorum;

De Orthographia; Compendium Alchymiæ.
GARNERAY (AMBROISE-LOUIS), peintre de marines, a été célèbre un moment, vers 1830. Il s'était depuis longtemps fait connaître aux expositions du Louvre; en 1817 on avait vu de lui quatre tableaux, et il produisait avec une grande facilité. Sa fécondité et peut-être aussi quelques louanges exagérées lui valurent une notoriété qui ne dura pas; sa gloire avorta en naissant, et pour la génération nouvelle M. Garneray n'est que l'auteur de nombreuses lithographies et de marines plus nombreuses encore et non moins insignifiantes. Il peignit en 1831 la Bataille de Navarin, et en 1836 le Combat naval d'Augusta; ces toiles sont aujourd'hui dans les galeries de Versailles, avec quelques autres qu'on a peu remarquées. A côté des Isabey et des Gudin même les moins forts, les tableaux de M. Garneray ne sont qu'un effet médiocre. M. Garneray sut nommé en 1832 conservateur du musée de Rouen. C'est lui qui, en 1837, a publié le catalogue de cette intéressante collection. Depuis cette époque il n'a pas cessé de travailler; mais nous sommes forcés de dire qu'il a peint un peu dans le désert. Il est mort à Paris le 11 septembre 1857.

GARNERIN (ANDRÉ-JACQUES), célèbre aéronauts. qu'on peut regarder comme l'inventeur du parachute.

né à Paris, le 31 janvier 1769, fit ses premières ascensions aérostatiques dans des montgolfières, au jardin Ruggieri, dans le courant de l'année 1790. Dès 1793, il proposait au comité de salut public l'application des aérostats au service de l'armée, et il appuyait son projet d'une ascension avec ballon à gaz hydrogène, retenu captif, et qu'on faisait manœuvrer dans l'intérieur du jardin du Luxembourg, Cette même année, Garnerin acceptait du comité de salut public une commission hasardeuse, celle d'aller inspecter le corps d'armée du général Ransonnet, et de rendre compté au comité de l'esprit de l'armée et de celui des habitants de nos frontières du nord, alors envahies par l'ennemi. Il se rendit au camp de Marchiennes, fit une proclamation, passa les troupes en revue : on se battait le lendemain , et dans ce combat, de peu d'importance, Garnerin fut fait prisonnier par les Anglais, qui le livrèrent aux Autrichiens. Ces derniers l'envoyèrent à Bude, en Hongrie, dans une forteresse où il subit, comme prisonnier d'État, une captivité rigoureuse de dix-huit mois.

De retour en France à la suite d'un échange de prisonniers, il se livra tout entier à son génie pour l'aérostation. Il ne vit toutefols dans cet art qu'une source de spectacle pompeux, un moyen de frapper vivement l'imagination de la multitude. Mélant ses périlleuses ascensions aux setes brillantes du parc de Monceaux et d'Idalie, il entreprit plus de soixante ascensions, dont quelques-unes durèrent tout un jour et toute une nuit; plusieurs reprises, il alla descendre de Paris à Aixla-Chapelle, de Paris au Mont-Tonnerre, franchissant ainsi par la route des airs une distance de plus de cent lieues. Il avait aussi imaginé les ascensions nocturnes, à ballon illuminé. Une expérience vraiment remarquable fut celle de la première descente exécutée au parc de Monceaux, le 22 octobre 1797. Dans un écrit intitulé: Voyage et captivité du citoyen Garnerin, ex-commissaire de la république, prisonnier d'Élat en Aulriche, etc., écrit qu'il destinait à se justifier de quelques imputations calomnieuses, Garnerin raconte que l'idée de la descente en parachuté lui vint dans les cachots de Bude. L'amour de la liberté, si naturel en prison, lui inspirait souvent les idées les plus extravagantes. Chercher à surprendre des sentinelles, a briser des portes bardées de fer, à percer des murs de dix pieds d'épaisseur, à se précipiter du haut d'un rempart ou d'une tour, telles étaient ses occupations de tous les instants. Ce fut en y résléchissant que lui vint la pensée d'une descente en parachute. L'idée précédemment émise par divers physiciens, et que Blanchard avait pratiquée déjà, de présenter de grandes surfaces à l'air pour neutraliser, par sa résistance, l'accélération du mouvement dans la chute des corps, lui servit de point de départ et de base. Après avoir déterminé les dimensions d'un parachute, pour se précipiter d'un rempart ou d'une montagne escarpée, il s'éleva, par une progression naturelle, jusqu'aux proportions que devrait avoir le parachute destiné à un voyageur aérien, dont le ballon ferait explosion à 1,000 ou 1,500 toises. L'expérience eut un plein succès. Garnerin coupa courageusement la corde qui le tenait suspendu au ballon, et il descendit à terre, mais rapidement. Le parachute, dans cette première expérience, oscillait considérablement. On reconnut que cela tenaît à ce que l'air, refoulé dans la descente, était obligé, en s'échappant, de soulever les bords du parachute; on n'eut donc, pour compléter l'instrument, qu'à l'ouvrir à son sommet, afin de laisser passage à la colonne d'air, et de lui donner une surface plus considérable que celle qui avait d'abord été jugée nécessaire. Un grand nombre de descentes en parachute ont été exécutées depuis par divers aéronautes, et toujours avec MCCAs.

Nous arrivons au moment ou Garnerin se trouva en contact avec Napoléon. Ce fut lors du couronnement, en décembre 1804. Rien ne fut épargné pour rendre solon-

nelles les fêtes que la ville de Paris offrit en cette occasion. Garnerin avait été mandé à Paris ; il prépara un ballon gigantesque, auquel était suspendue une couronne éclairée par 3,000 verres de couleur; et quelques instants avant la fin du feu d'artifice, ce ballon, cette couronne, s'élevèrent majestueusement de la place du Parvis Notre-Dame, montèrent dans les cieux aux acclamations de la multitude, et au bruit répété en échos par les deux rives, de 60,000 fusées sillonnant l'air en tous sens. Le ballon cheminait dans les airs, et le lendemain les habitants de Rome voyaient poindre à l'horizon un globe radieux qui, toujours baissant, s'avan-çait à leur rencontre. Il plana bientôt au-dessus de la coupole Saint-Pierre et du Vatican, veuss du descendant de saint Pierre; puis, s'assaint tout à coup, il marqua par des débris son passage dans la campagne de Rome, et vint s'abimer dans les eaux du lac Braciano. Alors on put savoir ce qu'annoncait ce messager céleste. On le tira de l'eau; et l'inscription suivante fut imprimée, publiée, lue par toute l'Italie; Paris, 25 frimaire an 1111, Couronnement de l'empereur Napoléon par S. S. Pie VII.

Une circonstance, fort indifférente en elle-même d'ailleurs, vint donner aux yeux de Napoléon une haute importance et même une tournure politique (le croirait-on?) au voyage de ce ballon perdu. Le ballon, en rasant la terre, avait rencontré dans les environs de Rome le tombeau de Néron; il s'y était accroché, et pendant quelques minutes on put croire qu'il avait terminé sa course; mais bientôt, poussé par le vent, il avait continué sa route, laissant toutéfois à l'un des angles du vieux monument une partie de la couronne. Les journaux italiens, qui n'étaient pas soumis à une censure aussi rigourense que les feuilles françaises, racontèrent innocemment la chose. Certains y ajoutèrent pourtant des réflexions malicieuses, désobligeantes pour l'empereur. Enfin, cela vint aux oreilles du mattre; on alla jusqu'à en parier un jour devant lui, à l'un de ses levers; Napoléon témoigna hautement son mécontentement, et demanda avec humeur qu'il ne fût plus question du ballon de Garnerin.

Cette expérience du ballon du couronnement, hien conçue, parfaitement exécutée d'ailleurs, comme presque toutes celles qu'entreprit Garnerin, avait été malheureuse pour son auteur sous plus d'un rapport. Déjà, au départ du ballon de la place du Parvis, le 16 décembre 1804 à onze heures du soir, au moment où la couronne dépassa en s'élevant la hauteur des tours Notre-Dame, le vent avait éteint une partie des verres de couleur qui l'éclairaient. On comptait sur un spectacle magnifique, et le ballon ne produisit ancun effet. Puis cette chute sur un tombeau détruisit tout l'effet du miraculeux voyage de Paris à Rome accompli en si peu d'heures. Napoléon, en d'autres temps, avait applaudi au courage de Cou-telle, che' des aérostiers militaires; il avait apprécié et récompensé les efforts de Monge et de Meusnier pour arriver au perfectionnement des aérostats considérés comme machines de guerre ; Napoléon , qui avait fait élever des ballons en Égypte par Conté, ne dédaignant pas ce moyen de montrer aux Arabes la supériorité des arts de l'Europe sur les procédés grossiers de l'Égypte vieillie et dégénérée, Napoléon se laissa influencer par le rapprochement de cette couronne enlevée dans les airs, et qui va se briser sur l'angle du tombeau de Néron, le jour où lui-même, empereur des Français, en plaçait une sur son front.... De ce jour date son indifférence pour l'art aérostatique. L'école de Meudon, ainsi que les essais et les dépenses faites à ce sujet furent abandonnés. Garnerin cessa d'être employé par le gouvernement; Mme Blanchard le remplaça dans la confiance dont il avait joui jusque alors, et fut chargée de toutes les ascensions qui eurent lieu depuis dans les fêtes publiques.

Garnerin mourut à Paris, le 18 août 1823, des suites d'une attaque d'apoplexie foudroyante dont il fut saisi dans le jardin des Montagnes Françaises, au moment même où il se préparait à faire, avec Bianche Garnerin, sa fille adoptive et son élève, une nouvelle expérience aérostatique.

DUPUIS-DELCOURT.

GARNI. Voyez Chambre et Hôtel Garni.

GARNIER (ROBERT), auteur dramatique, né en 1534, à La Ferté-Bernard, dans le Maine, remporta le prix de l'églantine aux Jeux floraux, à Toulouse, où il étudiait le droit. De retour dans sa ville natale, il y obtint la charge de lieutenant général du bailliage du Mans. La gravité de ses fonctions ne lui sit point abandonner la littérature théatrale. Il av: it pris pour modèle Sénèque, dont il eut les défauts et les qualités. Moins fécond que Hardi et Jodelle, il les surpassa tous deux. « La tradition, dit l'auteur de l'Histoire du Thédire français, assure qu'il était savant et bon orateur. Il harangua les rois Charles IX et Henri III, qui lui proposèrent d'entrer à leur service. Il refusa, sous prétexte de la faiblesse de sa santé. » Hardi et Jodelle n'avaient imité les poëtes tragiques de la Grèce et de Rome qu'avec une grossière maladresse. Leur poésie sans rhythme, sans énergie, était dissuse et ampoulée. Et cependant, la Cléopâtre de Hardi était applaudie comme une merveille. Garnier s'attacha surtout à suivre scrupuleusement la règle des trois unités, et à peindre ses héros tels que les présente la tradition historique. Son style est plus correct, plus cadencé; on lui doit la coupe régulière des rimes masculines et féminines. Sa Bradamante est son œuvre la plus remarquable; c'est la première pièce qui ait été intitulée tragi-comédie. Il donna successivement Porcie, en 1568; Hippolyte, en 1573; Cornélie, en 1574; Marc-Antoine, en 1578; La Troade, dans la même année; Antigone, ou la piété, en 1579; Bradamante, en 1580; Sédécias, ou les Juives, la même année. Ces neuf tragédies ont été imprimées en 1580, à Paris.

Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent point de remplir avec la plus scrupuleuse exactitude ses devoirs de magistrat, et contribuèrent à son avancement. Il fut élevé par Henri IV au rang de conseiller au grand conseil, et faillit devenir luimême la victime d'une épouvantable tragédie : « La trahison de ses domestiques, dit Scévole de Sainte-Marthe, sut telle, et leur méchanceté parvint à un si haut point, qu'ils conclurent malheureusement entre eux d'empoisonner Garnier, sa femme et tous leurs enfants, pour piller leur maison, et s'enrichir ainsi lachement de leurs dépouilles; et ce qui facilitait d'autant plus ce damnable dessein était la peste générale qui courait alors, parce que c'était à sa fureur qu'ils voulaient imputer les essets de leur funeste poison. Mais la justice du ciel en voulut ordonner autrement; car à peine la femme de nostre Garnier eut-elle innocemment pris un breuvage mortel qu'ils lui présentèrent en lui donnant à boire, que les signes du poison parurent d'abord en elle par des pamoisons et des syncopes qui la saisirent incontinent. » Les coupables furent livrés à la justice et punis de mort. Garnier mourut longtemps après ce tragique événement, en 1590. DUFEY (de l'Yonne).

GARNIER (JEAN-JACQUES, abbé), né à Goron, bourg du Maine, le 28 mars 1729, d'une famille pauvre, vint de bonne heure à Paris, où il fut d'abord employé au collége d'Harsourt. Dans cette position, qu'il n'avait pas espérée, il trasailla avec ardeur, et parvint en quelques années à acquérir ane connaissance approfondie de la langue hébraique; le ministre Saint-Florentin, qui le protégeait, lui fit obtenir la chaire d'hébreu au Collége de France. Quelque temps après, il joignit à cette charge les fonctions d'inspecteur du Collége de France; fonctions qu'il exerça jusqu'en 1790. A cette époque, il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, et quitta l'établissement, dont il avait relevé l'antique splendeur. Lalande, qui était son ami, le protégea dans la tourmente révolutionnaire, et lui fit obtenir une pension de 1,200 livres dans un moment de profonde détresse. Plus tard, il fut appelé à l'Institut, et sa position s'améliora. Garnier était un savant très-versé dans les langues anciennes, et almant par-dessus tout les philosophes de la Grèce. Dans ses ouvrages d'érudition, il sit

preuve d'une grande science et de beaucoup de sagacité; mais comme historien, on pourrait lui reprocher le manque de plusieurs qualités essentielles. Cependant, à la mort de Villaret, continuateur de Velly, il fut choisi pour achever l'Histoire de France, qu'avaient déjà considérablement avancée ces deux auteurs. Il fit la moitié du règne de Louis XI, ceux de Charles VIII, Louis XII, François l', Henri II, François II, et s'arrêta à la moitié de celui de Charles IX. Garnier avait publié en outre un ouvrage ayant pour titre L'Homme de lettres; un Tratté de l'Éducation civile; L'Origine du Gouvernement français, 1765, in-18; des Éclaircissements sur le Collège de France, in-12, 1789. Il mourut le 21 février 1805.

GARNIER DE SAINTES (JEAN), avocat au présidial de Saintes avant la révolution, sut nommé député à la Convention nationale. En 1792, il vota la mort Louis XVI sans appel et sans sursis. Lors de la trahison de Dumouriez, il proposa à la Convention de réunir tous ses pouvoirs dans un comité de douze membres, attendu, disait-il, que jusque alors il n'avait vu que des ministres trattres. Il sut successivement envoyé en mission dans les départements de la Manche, de la Sarthe, de la Vendée et de la Gironde, et se fit reinarquer partout par son énergie. Il se prononça contre Danton, qu'il signalait comme l'un des principaux chess d'une conspiration contre-révolutionnaire ayant de nombreux complices dans les départements de l'ouest. Il avait proposé à la Convention de déclarer, par une loi solennelle, Pitt ennemi du genre humain, et de le désigner au fer vengeur de tous les amis de la liberté et de l'humanité. Après le 9 thermidor il s'était d'abord associé spontanément à tous les actes des réactionnaires; mais il reconnut bientôt son erreur : il était trop tard. Ses efforts pour éclairer la Convention sur les persécutions exercées contre les républicains sidèles à leur serment, à leurs principes, furent inutiles. La réaction marchait hardiment à son but. La contre-révolution prenaît chaque jour d'effrayants développements, et ne doutait plus du succès de ses manœuvres.

Garnier, rappelé à la députation après la promulgation de la Constitution de l'an 111, et élu membre du conseil des Cinq Cents, accepta plus tard de Napoléon la place de président du tribunal criminel de Saintes avec la croix d'Honneur, et fit partie de la chambre des représentants en 1815. Compris dès lors dans l'ordonnance de proscription du 28 juillet 1815, il resta quelque temps dans les Pays-Bas, d'où il se rendit aux États-Unis avec son fils. Ils y périrent tous deux misérablement dans l'Ohio, presque aussitôt après leur arrivée.

GARNIER-PAGES (ÉTIENNE-JOSEPH - LOUIS), longtemps l'un des chefs du parti démocratique en France, et son représentant le plus énergique dans la chambre élective, sous Louis-Philippe, né en 1802, au midi de la France, faisait partie du barreau de Paris au moment où éclata la révolution de Juillet. Inoccupé, comme le sont la plupart des eunes avocats, il s'était fait affilier, dans le courant de 1829, à la sameuse société Aide-toi, leciel t'aidera! pour avoir ainsi des rapports avec les hommes influents du parti libéral, et dans l'espoir de se lancer, avec leur appui et leur recommandation, dans la politique. Quand la coterie jé-suite eut fait son va-tout des ordonnances du 25 juillet, et perdu la couronne qui lui servait d'enjeu, les doctrinaires firent bien vite élire roi Louis-Philippe par les députés présents à Paris, puis se partagèrent les portescuilles et toutes les places les plus importantes; alors, trouvant qu'il y avait assez de révolution comme cela, ils déclarèrent que la societé Aide-toi, le ciel l'aidera, ayant atteint son but, cessait d'exister. Garnier-Pagès, qui s'était fait remarquer dans les journées de Juillet par son exaltation, et qui avait obtenu, avec cinq ou six mille autres, la sameuse décoration de Juillet, comprit qu'il y avait là un rôle important à saisir pour un homme encore obscur et inconnu, mais à qui ne manquaient ni l'énergie ni la volonté. Il réorganisa aussitôt la société, et s'en établit le secrétaire.

Un appartement loué par lui, au deuxième étage d'une maison de la rue Montmartre, située près du passage du Saumon, reçut les bureaux de la société ressuscitée, qui envoya aussitôt force circulaires dans les départements. Les dépenses considérables de propagande faites alors furent amplement couvertes par les nombreuses adhésions qu'on obtint, d'abord parmi les hommes sincèrement patriotes, qui croyaient que la révolution ne devait pas avoir été faite uniquement dans l'intérêt de la famille d'Orléans et qu'il fallait aussi que la liberté y gagnat quelque chose; en second lieu, parmi les ambitieux de bas étage, toujours si nombreux en France à la suite des changements de gouvernement, qu'ils veulent exploiter à leur profit. Grace à l'impulsion que lui donna Garnier-Pagès, la société Aide-toi prit tout de suite un caractère franchement républicain; aussi, lorsqu'en 1831 son fondateur réussit à se faire élire député, Casimir Périer employa-t-il, mais inutilement, toutes les ressources dont il dispoait comme chef du cabinet pour faire casser une élection qui équivalait à une déclaration de guerre ouverte faite à la monarchie par une fraction de l'opinion publique.

Garnier-Pagès apporta à la chambre une éloquence calme, une dialectique pleine de force et de finesse; et, obligé de lutter presque seul pour la désense des idées avancées dont il était le représentant le plus franc, il déploya dans la lutte qui s'engagea tout aussitôt entre lui et une majorité compacte et passionnée une énergie peu commune jointe à une grande habileté pour provoquer ou éviter, suivant l'occasion, les escarmouches parlementaires, qui font quelquefois pour le triomphe d'une opinion plus que de grandes batailles. Malgré ses principes essentiellement antipathiques à à la majorité, il finit par conquerir l'estime personnelle de ses adversaires eux-mêmes, qui ne pouvaient s'empêcher de rendre hommage à sa tenue pleine de dignité et toujours conforme aux plus scrupuleuses convenances. Le Compterendu qu'il signa au commencement de 1832, avec quarante autres députés de l'extrême gauche, fut le premier acte de sa carrière parlementaire qui le mit en relief. L'insurrection du 5 luin 1832 ayant été comprimée, le pouvoir résolut de le comprendre dans les poursuites qu'il dirigea à cette occasion contre les principaux chefs du parti républicain. Réduit à se cacher tant que dura l'état de siège à Paris, Garnier-Pagès comparut devant la justice régulière aussitôt que la cour de cassation eut contraint le pouvoir à rentrer dans la légalité; et un verdict du jury le renvoya de l'accusation dont il était l'objet.

Quand éclata l'insurrection de Lyon, sa position dans la chambre fut des plus délicates; mais sans désavouer ses amis politiques, sans faire aucun sacrifice à ses opinions, il soutint avec autant de courage que d'habileté le choc des hataillons ministériels qui se ruaient constamment sur lui, dans l'espoir de pourfendre le parti républicain dans la personne de son représentant. En toute occasion il fut l'avocat non-seulement de la réforme électorale, mais encore du suffrage universel. Attaqué depuis longtemps d'une maladie de poitrine, il mourut à Paris, le 23 juin 1841.

GARNIER-PAGES (LOUIS-ANTOINE PAGES, dit), frère utérin du précédent, est né le 18 juillet 1803, à Marseille. File d'un professeur au collège de Sorèze, il devint en 1825 courtier de commerce à la Bourse de Paris et vendit sa charge vingt ans plus tard. Il recueillit la succession pol'tique de son frère, dont il partageait toutes les idées, et sot élu, en 1842, député de l'arrondissement de Verneuil (Eure). A la chambre il siégea à l'extrême gauche et traita surfout les questions financières. La révolution de 1848 fit de lui un des membres du gouvernement provisoire et le maire de Paris. Le 5 mars il succéda à Goudchaux comme ministre des finances. En face d'une situation périlleuse il n'hésita pas à proposer le cours forcé des billets de honque et l'impôt des 45 centimes, qui fut si mal accueilli des campagnes et dont la mauvaise foi des partis fit si longtemps une arme contre la république. Il créa en outre les coupures de 100 fr., fusionna les banques départementales avec la Banque de France et fonda les comptoirs d'escompte. Sa gestion fut approuvée par un vote unanime de l'Assemblée. Nommé membre de la commission exécutive (11 mai), il resta au pouvoir jusqu'à l'insurrection de juin et prit ensuite part aux travaux de la Constituante. Non réélu à la Législative, il rentra dans la vie privée.

Après avoir échoué à Paris lors des élections de 1857, M. Garnier-Pagès réussit dans celles de 1864. Il prit fréquemment la parole au Corps législatif, et s'occupa des questions de finances et de politique étrangère. Le 4 septembre 1870 il fit partie, à titre de député de la Seine, du gouvernement de la Défense nationale; mais il n'y joua qu'un rôle des plus effacés. Lors des élections du 8 février 1871 il se vit entièrement abandonné par le suffrage universel, et s'éloigna de la vie publique. Outre l'Épisode de la révolution de 1848 (Paris, 1850), apologie de sa conduite dans l'administration des finances, il a fait paraltre une Histoire de la révolution de Février (1860 1865, 8 vol. in-8°), récit, fait au point de vue de l'opinion républicaine modérée, de tous les actes révolutionnaires qui agitèrent l'Europe en 1848, plein de documents authentiques, mais écrit avec peu de méthode; et une Histoire de la Commission exécutive (1869-1872, 2 vol. in-8°).

GARNISAIRE. On appelait ainsi autrefois le aardien d'une saisie. Le mot garnisaire n'est plus appliqué qu'en matière de contributions. C'est la personne établie chez le contribua ble en retard. Les lois fixent son salaire, qui doit être payé par le contribuable; ce qui contraint celui-ci à s'acq uitter de ses impositions dans la crainte de frais considérables. Sous la République et l'Empire, de: soldats garnisaires étaient établis au domicile des parents des conscrits qui n'ava ient pas répondu à l'appel de la loi ou des déserteurs, qui avaient abandonné leur drapeau. Ces soldats devaient être logés et nourris par les parents des réfractaires, qui en outre étaient obligés de leur payer par jour une somme déterminée. Des garnisaires ont été imporés dans d'autres circonstances et pour d'autres causes, sartout à l'époque du sequestre des biens d'émigrés, DUFEY (de l'Yonne). et de la loi des suspects.

GARNISON. Ce mot, dérivé du teuton, se trouve dans le bas latin garnisio. Un poste était garni, quand il était fortifié, quand il avait ses munitions, ses dé'enseurs: telle était l'acception à la naissance de la langue française. Une armée avait aussi sa garnison ou ses garnitures; Guillaume de Nangis dit : « Chassés du champ de bataille, ils perdirent non-seulement leur garnison (c'est-à-dire leurs vivres), mais toutes leurs machines de guerre. » Au quinzième siècle, ce terme a commencé à être synonyme d'establie ou lieu d'établissement. Le connétable était roi des establies ou établies. M. de Barante a traduit cette locution par la qualification: mastre des garnisons; ainsi s'intitulait Budée en 1413. Les garnisons considérées comme un personnel ne se sont formées que par la volonté des seigneurs fiessés. Il y avait peu ou point de villes sermées; il n'y avait de garnison que dans les châteaux. Quand les villes et les communes s'émancipèrent, les troupes de garnison passèrent sous les ordres des fonctionnaires municipaux. La commune était-elle puissante, elle se donnait garnison, mais se refusait à recevoir garnison, si ce n'est en temps de guerre. Toutefois, en temps de paix elle se gardait elle-même, soit par une corvée civique, soit en entretenant des stipendiaires. Le maire on le chef de la communauté avait seul le droit de monstre, c'est-àdire que le roi lui-même n'eut pu passer revue que du cousentement des citoyens.

Charles VII accoutuma peu à peu les villes à admettre de petites garnisons royales, même en temps de paix; mais les communes, en consentant à entretenir ces troupes de leurs deniers au moyen de la taille des gendarmes, stipulèrent qu'elles n'outre-passeraient pas une trentaine de soldats des compagnies d'ordonnances. Quelques villes ne souffrirent pas que leur monstre, c'est-à-dire le droit de passer revue de ces détachements de l'armée royale, fût confiée à d'autres qu'au maire lui seul. Par là les bourgeois avaient en vue de se soustraire aux exigences, aux extorsions que les hommes de guerre ne sont et n'étaient, surtout alors, que trop disposés à se permettre. Louis XI fit, dans son intérêt et dans celui de la royauté, mieux que son pêre; il réussit à imposer de grosses garnisons aux villes puissantes. Louis XII parvint à enraciner ces coutumes, et ses successeurs commencèrent à déléguer des commissaires pour passer monstre de garnisons. C'était la reconnaissance et l'accomplissement des principes de la centralisation : le pays échangeait de la liberté, mais aussi de l'anarchie, contre une forme plus puissante et meilleure de gouvernement.

Quand on ne craint pas de guerres, dit Machiavel (Tableau de la France), les garnisons (c'est-à-dire le personnel armé et royal) sont d'ordinaire au nombre de quatre, savoir : en Guienne, en Picardie, en Bourgogne, en Provence; elles sont augmentées ou échangées d'un lieu à l'autre, suivant les circonstances. Cependant, les habitants, toujours jaloux d'une ombre d'indépendance, faisaient généralement; dit le même écrivain, fondre à leur compte des canons, pour imposer aux militaires qui se seraient montrés enclins à abuser de leurs armes. » Cette peinture des usages français que trace Machiavel témoigne que le nom garnison donnait plutôt alors l'idée d'une division territoriale, d'une grande circonscription politique, qu'elle ne représentait une troupe chargée spécialement de la garde d'une ville. Depuis les guerres de religion et sons Henri IV, au contraire, ce qu'on appelait les garnisons étaient les corps de troupes non constitués en régiment, et occupant, sous forme de compagnies, d'enseignes ou de bandes royales, les villes ou les contrées où il ne se trouvait pas de régiments. Les régiments étaient les garnisons portant le nom du pays gardé : ainsi, le régiment de Picardie était primitivement l'armée permanente de Picardie. Les garnisons proprement dites étaient des troupes temporaires, différant par là des régiments; elles portaient le nom de leur chef, et n'étaient pas attachées de préférence à un lieu plutôt qu'à un autre. Un genre dissérent de garnisons était les mortes-payes, dernière trace de l'anarchie militaire, dont la puissance de Louis XIV a fait raison. C'étaient des ramas de vieux soldats que les gouverneurs de villes et de provinces achetaient et soldaient aux frais de leur gouvernement, et qui étaient comme les gardes du corps, les estafiers de leurs chefs, dont ils épousaient et défendaient les intérêts, sût-ce même en se mettant ouvertement en lutte contre le trône.

Garnison se dit encore d'un ou de plusieurs hommes qu'on établit en quelque maison pour contraindre un débiteur à payer et pour y demeurer à ses frais jusqu'à ce qu'il paye, ou pour veiller à la conservation des meubles saisis chez lui (voyez Garnisaire).

Gal Bardin.

Dans son acception principale, garnison signific aujourd'hui à la sois et les troupes de toutes armes casernées, cantonnées ou logées dans une ville, ou dans une place de guerre, et la ville ou la place occupée par ces troupes. Chez nous, les troupes en garnison dans l'intérieur sont sous les ordres des généraux de division et de brigade, commandant les divisions et subdivisions militaires territoriales. La vie de garnison convient peu au caractère français; la répétition monotore des mêmes exercices, des mêmes devoirs, fatigue et ennuie le soldat, rétrécit et amortit l'esprit, l'imagination et les facultés de l'officier. Celui-ci, trop abandonné à lui-même, ne sait que faire de son temps : il fume, il baille, il boit du café, de l'eau-de-vie, de la bière, il joue aux dominos et au piquet dans les estaminets et les casés. On a cherché en haut lieu à utiliser ces loisirs inutiles, on n'a pu y réussir jusque ici. Lorsqu'une nation est en progrès, son armée cependant ne saurait être stationnaire et oisive dans ses garnisons. Du temps du système représentatif, la promesse d'une garnison enlevait souvent bien des suffrages dans un collége électoral.

GARNITURE. Voilà un mot dont les acceptions muitiples indiquent, suivant les circonstances, des choses fort éloignées les unes des autres : l'architecte l'applique à tout ce qui lui sert à garnir un toit; pour lui les ardoises, les tuiles, le plomb, les lattes, sont des garnitures; l'artificier la réserve pour les substances dont il remplit ses diverses pièces; dans la marine, c'est la réunion des manœuvres utiles pour mettre une mâture en état de porter la voile; le fourbisseur appelle garniture la garde, le pommeau, la branche et la poignée d'une épée; dans les imprimeries, les garnitures sont de petites règles carrées plus ou moins épaisses, ou autrement dit des parallélipipèdes, de longueur et de largeur indéfinies en bois ou en alliage d'imprimerie. Ces règles sont pleines, ou le plus souvent aujourd'hui creuses, afin de les rendre plus économiques, et de là est venu leur nom de garnitures à jour. Par ce mot de garniture, le tapissier exprime les meubles d'une chambre, et plus spécialement l'intérieur et l'entourage d'un lit, tels que matelas, lit de plume, sommier ou paillasse, traversin, oreillers, couvertures et rideaux. Le bijoutier nomme garniture la cage, par exemple, d'une ta batière, et plus particulièrement toute fermeture garnie de sa charnière. Les lapidaires et les joailliers font à ce mot beaucoup plus d'honneur. Chez eux, il n'exprime plus une chose secondaire, il forme l'ensemble de ce qu'une femme désire chaque jour, et envie le plus au monde, quelque jolie qu'elle soit, en un mot, d'un écrin complet composé plus ou moins richement. Chez la marchande de modes et la couturiere, ce mot ne tient pas un rang si brillant. Cependant il est pour elles la pierre de touche du bon gout: en esset, telle marchande sort habile à la coupe n'obtiendra pas la vogue si elle ne sait point faire avec goût une garniture, c'est-à-dire jeter avec grace un nœud, une plume, une fleur sur un chapeau ou sur une robe, et découper ou chiffonner, au gré du jour, les étoffes qui les ornent. Les garnitures sont donc dans ces deux états tout à fait secondaires, et pourtant elles sont tellement essentielles qu'il serait difficile de calculer le nombre de migraines et de maux de nerfs que peut produire dans une année, surtout à Paris, l'influence des garnitures de modes. Mais c'est en termes de cuisine que ce mot, prononcé par un gourmet, prend une grave importance; ainsi, enlevez à un ragoût de godiveau sa garniture, autrement dit ses champignons, ses truffes, ses fonds d'artichauts, ses ailerons, crêtes et rognons de coq, le mets ne sera plus présentable. Malheureusement, ses ressources de l'art culinaire ne se vendent guère publiqument qu'à Paris ou dans les grandes villes ; et tel cuisinier célèbre, exilé en province, se verra forcé, pour sauver sa réputation, de finir comme Vatel, saute de pouvoir trouver à temps garnitures dont il aura besoin. J. ODOLANT-DESMOS.

GAROFALO ou GAROFOLO (BENVENUTO, dit LE), dont le véritable nom était Benvenuto Tisso da Garofalo, célèbre peintre d'histoire de l'école italienne, né en 1481, à Garofolo, près de Ferrare, étudia les principes de l'art dans sa ville natale, sous la direction de Domenico Panetti, et, à partir de 1498, à Crémone, dans l'atelier de Boccaccino Boccacci. Plus tard, il se rendit à Rome, et s'y perfectionna par l'étude des œuvres des meilleurs maîtres. Après avoir séjourné ensuite pendant quelque temps à Mantoue, il revint de nouveau à Rome, où il s'attacha tout à fait à Raphael, qui se sit souvent aider par lui dans la composition de ses grandes toiles. Chargé avec d'autres artistes par Alphonse 1er de Ferrare de l'exécution de nombreux travaux dans le château de ce prince, ce ne sut que dans les dernières années de sa vie qu'il se retira dans la ville qui l'avait vu naître, et où il mourut, le 6 septembre 1559, quelques années après avoir perdu la vue. Ses toiles témoignent de l'influence de toutes les écoles qu'il avait suivies, notamment de l'école Lombarde et surtout de celle de Raphael, sur son talent. On ne saurait toutefois y méconnaître la manière particulière à l'école de Ferrare, c'est-à-dire son style large et son coloris vif et lumineux. Garofalo a emprunté à Raphael une certaine clarté, une expression de douceur et un type

de bisuité qui, joints à ses qualités particulières, donnent un grand prix à ses œuvres. C'est à Rome que se trouvent la plus grande partie des toiles laissées par ce peintre; cependant lea galeries de Berlin, de Dresde et de Vianne en ont aussi quelques-unes. Notre Musée du Louvre possède de lui plusieurs Saintes Familles, la Circoncision, le Mystère de la Passion; ces deux derniers tableaux ont longtemps été attribués à Doso. Parmi les chess-d'œuvre de Garofolo, on cite Le Massacre des Innocents, La Résurrection de Lazare et La Prisa de Jéricho, qu'il peignit de 1519 à 1524 dans l'église de Ferrare; une Samaritaine, un Martyre de saint Pierre Dominicain, peint en concurence avec le célèbre tableau du Titien, et qui, au dire de Vasari, pourrait consoler de la perte de ce chef-d'œuvre du grand peintre vénitien, si jamais il venait à être anéanti.

GARONNE, l'un des plus grands seuves de la France, prend sa source au fond de la vallée d'Aran, qui appartient à l'Espagne, à environ 8 kilomètres de nos frontières. Après avoir disparu au toro de Venasque, ses caux sourdissent de nouveau au plan de Gousou, d'où, grossi par les mille torrents de la vallée, il s'avance vers le territoire français, qu'il atteint au Pont-du-Roi, au-dessus de Fos et de la petite ville de Saint-Béat. Près de là se trouve le Pic de Gar, qui s'élève à 1,812 mètres de hauteur absolue, et qui adonné son nom à ce vaste cours d'eau. La Garonne passe successivement per Muret, Toulouse, Grenade, le Mas de Verdun, Agen, Tonneins, Marmande, La Réole, Langon; elle a son confluent avec la Dordogne, au Bec-d'Ambès, et de là jusqu'à la mer prend le nom de Gironde. C'est sous cenom qu'elle arrose Bordeaux, Blaye, etc. Son cours est de 650 kilomètres, dont 86 slottables, des environs de Pont-du-Roi jusqu'à Cazères. De là le seuve est navigable sur 470 kilomètres. Ses principaux affluents sont à droite, le Salat, la Rize, l'Ariége, le Grand-Lers, le Tarn, le Lot et la Dordogne; à gauche, la Piqué ou l'Onne, l'Ourse, la Neste, le Gers, la Bayse. La largeur moyenne de la Garonne à Toulouse est de 200 mètres; elle est de 205 vers Agen, de 486 à Bordeaux, près des culées du pont; de 3,873 à Blaye. Du Bec d'Ambès jusqu'à son embouchure; elle peut être considérée commé un bras de mer. La marée monte jusque vers Langen. La partie inférieure de la Garonne est bordée des deux côtés par des marais, dent le sol est plus ou moins au-dessous des hautes marées. Par sa jonction avec le canal du Midi, sous les murs de Toulouse, la Garonne établitune communication entre l'Océan et la Méditerranné pour le transport des marchandises.

Alexandre Du Mégs. GARONNE (Département de la HAUTE-). Situé au sud-ouest de la France, sur la frontière de l'Espagne, i est formé du Languedoc (diocèse de Toulouse, Lauraguais) et de la Gascogne (Comminges, Nébouzan, Quatre-Vallées, Couserans, Lomagne). Il a pour bornes au nord le département de Tarn-et-Garonne; au nord-est, celui du Tarn: à l'est, celui de l'Aude; au sud-est, celui de l'Arlège; au sud, l'Espagne; à l'ouest, les départements des Hautes-Pyrénées et du Gers. Divisé en 4 arrondissements, dont les chefs-lieux sont Touleuse, Muret, Saint-Gandens et Villefranche, 39 cantens, 578 communes, il compte (1866) 493,777 habitants. Il envoie dix députés à l'Assembléé. Il est compris dans la 12º division militaire, forme le dio cèse, l'académie et le ressort de la cour d'appel de Toulouse. On y compte 1 lycée, 2 cellèges, 23 institutions secondaires, 959 écoles primaires et 22 salles d'asile. Près de la moitié des habitants ne savent ni lire ni écrire.

Sa superficie, d'après le cadastre, est de 628,988 hectares, dent 360,240 en terres labourables; 43,687 en prés; 50,053 en vignes; 92,627 en bois; 45,992 en landes et bruyères, etc. L'enquête de 1862 donnait aux cultures de ce département une valeur totale de 113 millions et y recensait 367,000 moutons, 140,000 bœufs, 93,000 porcs et 38,600 chevaux, ânes ou mulets. Il y avait, en 1864, 10 usines en activité pour l'industrie du fer, la fonte, l'acter de cé-

mentation, le cuivre laminé, 58 établissements pourvus de machines à vapeur, et 44 machines d'une force totale de 217 chevaux.

Le pays est très-élevé au sud du département, où il est appuyé à la partie culminante du fatte des Pyrénées ; il est même couvert en partie des contresorts de cette chaine. Le point culminant du département est la Maladetta, ou Pic Nethou, dont le sommet appartient à l'Espagne, et qui a 3,404 mètres de hauteur. Les cours d'eau qui arrosent ce département sont la Garonne, le Gers, le Salat, la Rize, l'Ariége, le Lers, le Tarn, la Neste, et quelques autres rivières, dont les lits sont souvent à sec. Les ours et les isards habitent les montagnes de la partie méridionale du département; les loups et les renards se rencontrent dans les bois. Le gros et le menu gibier sont abondants, les eaux généralement poissonneuses; le sol recèle beaucoup de richesses minérales : fer, cuivre, plomb, antimoine, bismuth, houille et marbre. On y trouve aussi un grand nombre de sources thermales, entre autres celles de Bagnères de Luchon et d'En causse. L'agriculture y est avancée, et ses principaux produits sont les céréales, le mais, le lin et les vins, surtout les vins rouges d'ordinaire. L'élève du bétail est la principale industrie des habitants des montagnes. On récolte aussi beaucoup de truffes.

L'industrie est très-active et très-variée; le travail du fer et de l'acier pour la fabrication des râpes, limes, faux et faucilles en est la branche principale. Viennent ensuite les cuivres laminés, les cuirs, les maroquins, les fils, et les tissus de lin et de coton, la porcelaine, la faïence, les chapeaux de paille, etc.

Le commerce consiste surtout en grains, farines, vins et bois, mulets, volailles grasses et conserves de volailles, produits manufacturés. Il s'y fait aussi un commerce très-actif de transit avec l'Espagne. 6 chemins de fer, 8 routes nationales, 33 départementales, 3,963 chemins vicinaux, 4 rivières navigables, 3 canaux (ceux du Midi, le latéral à la Garonne et de Brienne) traversent ce département, dont le ches-lieu est Toulouse. 1 es endroits principaux sont en outre : Saint-Gaudens, près de la Garonne et sur le chemin de fer de Toulouse à Tarbes, avec 5,166 âmes, des tribunaux civil et de commerce, un collège, des fabriques de porcelaine et de faïence, de rubans de fil, de draps communs, lainages, des moulins à farine, à huile, à foulon, des tuileries, des tanneries, des verreries; Muret, Villefranche, Bagnères de Luchon, Grenade sur la rive droite de la Save, avec 4,204 habitants et un commerce de grains; Villemur-sur-Tarn, etc.

GAROU, substance épispastique. C'est l'écorce du daphne gnidium. On peut s'en servir sous deux états, soit en ramollissant par une immersion plus ou moins prolongée dans l'eau, et non dans le vinaigre, la petite plaque d'écorce qui doit former l'exutoire, soit en l'employant sèche ou pulvérisée: dans ce cas, l'humidité de la peau sufit pour opérer le même esset que l'immersion, qui nuit toujours plus ou moins à l'activité et à l'énergie du médicament; on renouvelle plusieurs sois la petite plaque, jusqu'à ce que le vés i cat oi re soit bien formé.

On fait encore une pommade au garou, qui a aussi une propriété vésicante. On employait autrefois le garou en décoction contre les hydropisies et la syphilis, mais l'usage en est maintenant abandonné.

GARRICK (DAVID), l'un des plus grands comédiens dont l'histoire du théâtre sasse mention, né le 20 sévrier 1716, dans un cabaret du comté de Heresord (Angleterre), où son père, capitaine dans l'armée anglaise, se trouvait en ce moment pour affaires de recrutement. Sa famille, originaire de la Normandie, et dont le nom primitif était La Carrique, était venue se résugier en Angleterre à l'époque de la révocation de l'Édit de Nantes. Dès l'âge douze ans, Garrick déploya un remarquable talent de mime en représentant avec ses condisciples une comédie de Farquhart, L'Officier recruteur. Plus tard il sut employé comme com-

mis aux écritures par un de ses oncles, riche négociant en vins à Lisbonne; mais satigué de ce travail, il revint au bout d'une année en Augleterre, et suivit alors dans une école de Lichfield les cours que faisait Samuel Johnson sur les classiques grecs et latins. Il se rendit ensuite avec son protesseur à Londres, où il se livra à l'étude du droit, de la logique et des mathématiques. Il ne laissa pourtant pas que d'établir alors avec son frère une maison de commerce de vins, qu'il abandonna bientôt à l'effet de se consacrer à la carrière pour laquelle la nature l'avait sait. Après avoir d'abord joué avec beaucoup de succès, à Ipswich, sous le nom de Lyddal, et avoir ensuite fait partie pendant tout un été d'une troupe de comédiens ambulants, il vint à Londres, où, engagé par Gissord, propriétaire du théatre de Goodmansfield, il débuta sur cette scène, au mois de juillet 1741, dans le rôle de Richard III, et avec tant de succès que bientôt tous les grands théatres se trouvèrent vides, tandis que la foule se portait au petit théâtre. Son jeu naturel, et complétement dissérent de la manière traditionnelle, produisait un esset inexprimable. C'est que depuis longtemps déjà il avait fait une étude spéciale de Shakespare, et que son génie avait reconnu dans les tragédies de ce grand poëte les rôles les plus élevés de l'art dramatique. Toutes les sommités littéraires de l'époque joignirent leurs suffrages aux applaudissements du parterre. Pope, alors sur la fin de sa carrière, vint à Londres exprès pour assister à une représentation de Richard III. En 1742 Garrick joua en Irlande; en 1745, sur le théâtre de Drury-Lane à Londres, puis encore une fois à Dublin, jusqu'à ce que, en 1747, associé avec Lacy, il acheta un renouvellement de privilége pour Drury-Lane, où Fleetwood venait de faire hanqueroute; et il eut la direction de la nouvelle entreprise. Dans la troupe avec laquelle il rouvrit ce théatre brillaient des talents de premier ordre, tels que Barry, Pritchard et Cibber. C'est alors qu'il commença catte résorme complète du théâtre anglais qui lui fait tant d'honneur. Nourri des préceptes de Johnson, qui lui avait communiqué toute la pureté de son goût, et aidé de ses lumières, il commença par bannir de la scène toutes les pièces licencieuses, et purgea les autres de tous les passages qui pouvaient les déparer. En remettant au répertoire tous les ouvrages de Shakrspeare, mais en ayant soin d'y opérer les changements réclamés par le bon goût, il s'attacha à bannir l'emphase de la tragédie et la boufonnerie de la scène comique. La générosité de ses procédés réveilla l'émulation des auteurs, en même temps que par son exemple, par l'espèce de disci-pline qu'il réussit à établir parmi ses confrères, la profession de comédien cessa d'être un motif d'exclusion de la bonne compagnie. Aussi peut-on dire avec vérité que son règne sut la période la plus brillante du théâtre anglais. Après trente-cinq années de glorieux travaux, il prit ensin sa retraite, aux grands regrets de tout le public. Ce fut le 10 août 1776 qu'il parut pour la dernière fois sur les planches : et il se retira alors dans la charmante campagne qu'il possédait aux environs de Londres; mais il y mourut, le 20 janvier 1779, en proie aux tortures de la pierre. Son corps sut enseveli dans l'église de Westminster, au pied du monument qu'on y a érigé à la mémoire de Shakespeare. Sa fortune considérable, fruit de ses talents et d'un esprit d'économie qu'il finit par pousser jusqu'à l'avarice, passa partie à sa veuve et partie à ses parents.

Garrick était petit de taille, mais bien fait et bien pris de toute sa personne; il avait des yeux noirs et vifs, une voix pure et métodieuse. La facilité avec laquelle son visage revétait alternativement l'expression forte et vraie des passions les plus diverses et des caractères les plus opposés était prodigieuse : tour à tour il savait lui donner l'expression de la majesté royale, de la magnanimité, de l'amour, de la jeunesse, de la vieillesse, de la gaieté, du désespoir et de la folie. Le mallieur d'un de ses amis, dont la mort déplorable d'une fille chérie avait altéré la raison, lui procura l'occasion d'observer les signes extérieurs de cette maladie morale, afin d'en offrir la représentation pathétique dans le

rôle du roi Lear. Après la mort de Fielding, les amis de ce célèbre romancier exprimaient dans un club le regret qu'on eût négligé de transmettre par la peinture à la posterité des traits que sans doute elle aimerait à connaître. Hogarth dit qu'il l'avait plusieurs sois, mais toujours inutilement, presé de consentir à poser. Garrick observa alors qu'il ne serait peut-être pas impossible de suppléer à cet oubli, et que si Hogarth voulait prendre son crayon, il allait essayer de lui offrir la physionomie de leur ami commun, et sur-lechamp il présenta sur sa propre sigure une ressemblance de Fielding qui parut si frappante, qu'Hogarth, bon juge assurément en pareille matière, n'hésita point à tracer à l'aide de ce singulier modèle l'esquisse unique qu'on ait du visage de l'auteur de Tom Jones.

La merveilleuse puissance que Garrick exerçait sur chacun de ses gestes, sur toutes les expressions de sa physionomie, explique comment il n'excellait pas moins dans la tragédie que dans la comédie. Cependant, c'est le second de ces genres qui était son triomphe. Sur les vingt-sept comédies dont il est l'auteur, quelques-unes se sont maintenues au répertoire jusqu'au jourd'hui, par exemple: The lying Valet, Miss in her teens, High life below stairs et The clandestine Marriage, ouvrage composé en société avec Colman : on les trouvera réunies dans les volumes supplémentaires du British Theatre de Bell (Édimbourg , 1786); et elles ont aussi été imprimées à part (3 vol. Londres, 1798). Les Poetical Works of D. Garrick (2 vol., 1785) contiennent un choix de ces excellents prologues et épilogues, destinés à être, suivant l'usage du théâtre anglais, récités par un acteur avant et après la pièce, de même qu'un choix de ses épîtres, odes et autres poëmes. Consultez The Correspondance of David Garrick with the most celebrated Persons of his time 2 vol. 1832); Davies, Memoirs of D. Garrick (1780); Murphy, The Life of Garrick (1799).

La femme de Garrick, Bva-Maria Veigel, née le 29 février 1724, à Vienne, où elle débuta comme danseuse, sous le nom de Violette, et où elle obtint de grands succès, fut engagée en 1744 à l'opéra de Londres. Garrick en était devenu éperdument amoureux, et l'avait épousée en 1749. Il l'accompagna en 1760 dans une tournée sur le continent, et parcourut avec elle la France, l'Allemagne et l'Italie, recevant partout l'accueil le plus flatteur. Devenue veuve, elle re-poussa les propositions de mariage de plusieurs grands seigneurs, du savant lord Montboddo entre autres, parce que, aux termes du testament de Garrick, elle eût dû perdre, en convolant à de secondes noces, la plus grande partie de l'importante fortune qu'il lui avait laissée, laquelle s'éievait à plus de 70,000 liv. st.; et elle mourut à Londres, presque centenaire, le 16 octobre 1822. Parmi les nombreux legs qu'elle laissa par son testament, on remarque celui d'une paire de gants qui avait été portée par Shakespeare, et qu'elle légua à la célèbre mistress Siddons, sœur du grand acteur John Kemble.

GARROT, partie du corps de certains animaux, particulièrement du cheval, formée par les apophyses épineuses des huit premières vertèbres dorsales. Il est placé au-dessus des épaules, et termine le col. Pour être bien conformé, il faut qu'il soit haut et tranchant. Il en résulte dans le premier cas que l'encolure est plus relevée, et que la selle a moins de facilité pour couler en avant et incommoder les épaules. Dans le second cas, il est moins sujet à être blessé que quand il est trop garni de chairs.

GARROT, morceau de bois plus ou moins gros passé dans une corde, un lien quelconque, pour le serrer par une série plus ou moins grande de mouvements de torsion. C'est ainsi qu'on serre le garrot d'une malle d'une scie. Les chirurgiens, avant l'usage du tourniquet, se sont longtemps servi d'un petit instrument du nom de ga ot, et qui agissait à peu près de la manière que nous venons de dire, pour exercer sur les vaisseaux ouverts une compression capable d'en arrêter l'hémorrhagie. Ce mot est employé aussi dans le jardinage pour désigner un haton

fort court passé entre les deux pranches d'un jeune arbre, ann d'en contraindre une troisième qui est au milieu, et qui est le véritable montant de l'arbre; ce qui s'appelle

garrotter un arbre.

GARROT (Ornithologie), sorte d'oiseau du genre canard, dont le bec est plus court et plus étroit à sa partie antérieure; il y en a plusieurs variétés. Le garrot proprement dit (anas clangula, Linn.) a 0^m,46 ou 0^m,48 de longueur; il est blanc, a la tête, le dos et la queue noirs; une petite tache en avant de l'œil, et deux bandes à l'aile blanches, avec le bec noirâtre. La femelle est cendrée et a la tête brune. Ces oiseaux, qui habitent pendant l'été les contrées septentrionales des deux continents, nous viennent par troupes du Nord en hiver, et nichent même quelquesois sur nos étangs; mais le plus grand nombre ne se livrent aux soins de la reproduction que dans les régions froides, qu'ils regagnent dès le printemps. Leur nid est formé d'herbes grossières, et leur ponte est de sept, huit, neuf et jusqu'à dix œuss entièrement blancs. Leurs pieds très-courts, leurs doigts réunis par des membranes qui s'étendent jusqu'au bout des ongles, rendent leur marche très-pénible : aussi ne les voit-on quitter l'eau que rarement, et pour peu d'instants. Leur voi est très-rapide, quoique peu élevé, et leurs ailes produisent, en frappant l'air, une espèce de sissement. Ils sont aussi bons plongeurs que bons voiliers; et ils vont chercher au fond de l'eau les petits poissons dont ils se nourissent; ils mangent aussi des vers et des grenouilles, et sont extrement gloutons. DÉMEZIL.

GARROTE. L'origine de ce genre de supplice, qui n'est plus en usage qu'en Espagne, remonte fort loin : c'est encore celui que subissent les condamnés à mort dans la Péninsule. L'époque de son origine n'est pas connue. Un major anglais, témoin d'une exécution de ce genre à Grenade, la raconte ainsi : « On vit d'abord, dit-il, au milieu de la Plaza del Triumpho, une grande potence avec un escalier pour y monter, et sur la droite une garrote, supplice dont le genre d'exécution me frappa. Un certain nombre de tabourets étaient rangés sur une plate-forme et appuyés chacun contre un poteau. Le criminel était assis sur un des tabourels : on lui passa un collier de ser autour du cou, et l'exéteur, en tournant une vis mit fin en un clin d'œil à l'existence du patient. La mort qui en résulte m'a semblé devoir être assez douce.» DUFEY (de l'Yonne).

GARROTTEURS. Voyez CHAUFFEURS.

GARROWS, peuple de l'Inde transgangétique, demeuré encore aujourd'hui à peu près à l'état sauvage, mais dont le dialecte (le gaura) n'en est pas moins l'idiome savant des Indous, celui dont on se sert le plus généralement pour l'enseignement, et dans lequel ont été traduits à cet effet

un grand nombre d'ouvrages sanscrits.

GARUM, saumure très-précieuse chez les Grecs et les Romains contemporains de Pline. Pour la préparer, on jetait dans un vase profond des maquereaux et des intestins de thons, de sardines et autres poissons; on écrasait grossièrement le tout, et on y ajoutait une grande quantité de sel. On exposait le vase à l'ardeur du soleil, et on remuait de temps à autre. Quand la fermentation était arrivée au point convenable, c'est-à-dire au bout d'environ deux mois, on ensonçait dans le vase un long panier d'osier d'un tissu serré; la portion liquide du mélange passait à travers le tissu du panier, et était recueilli avec soin ; c'était le véritable garum, liqueur acre, nauséabonde, à demi putréfiée, mais que les Apicius payaient jusqu'à vingt francs le litre, parce qu'ils lui reconnaissaient la propriété de réveiller l'appétit. La partie ferme qui restait dans le vase avait beaucoup moins de valeur; cependant, vendue sous le nom d'arec, elle servait encore à l'assaisonnement de quelques ragoûts.

GARUS (Elixir de). L'élixir de Garus, que quelques suleurs désignent sous le nom d'alcoolat ou d'esprit de safran composé, ne dissère de ce dernier que parce qu'il contient du sirop de capillaire et une matière colorante. Son nom lui vient de celui de son inventeur. Les substances

principales qui composent cet élixir sont la myrrhe, le safran, la cannelle, le girofle, l'aloès, l'esprit de vin, etc. Pour le préparer, on fait d'abord macérer toutes ces substances résineuses ou aromatiques dans l'esprit de vin pendant huit jours environ, puis on distille. On obtient une liqueur trèsaromatique, mais amère et désagréable. Pour la transformer en élixir de Garus, il suffit d'y ajouter une cortaine quantité de sirop de capillaire et d'eau de fleurs d'oranger, dans laquelle on a fait dissoudre un peu de caramel pour lui donner une couleur d'or. M. Fée propose avec raison de remplacer le caramel par une partie du safran que l'on ne met pas en macération, et que l'on conserve pour ajouter à l'alcoolat obtenu par la distillation : l'élixir ne perd pas alors de sa suavité, ce qui a lieu lorsqu'on y ajoute du caramel.

Le garus est une liqueur très-douce et très-agréable. Ses propriétés médicales sont toniques et excitantes : il peut calmer les maux d'estomac causés soit par une mauvaise digestion, soit par une irritation de cet organe.

C. FATROT.

Garus n'était ni médecin ni même apothicaire; c'était tout simplement un épicier de la bonne ville de Paris, qui, dans les premières années de la régence, s'avisa d'aller sur les brisées de messieurs de la Faculté, et se mit à débiter avec grand profit l'élixir auquel son nom est resté depuis. Comme il arrive presque toujours aux charlatans, il fit à ce métier-lè une fortune immense, et devint une manière de personnage, qui plus tard, dans l'intérêt de l'humanité souffrante, traita avec le gouvernement de la vente de sa merveilleuse recette, une fois qu'il l'eut bien exploitée.

Lors de la maladie à laquelle succomba, au château de La Muette, la duchesse de Berry, cette fille trop aimée du régent, on se décida à essayer de l'élixir de Garus quand la princesse se trouva une sois réduite à cette extrémité ou, les médecins ne sachant plus que saire, on a recours à tout. Garus, mandé à La Muette, trouva la duchesse de Berry si mal, qu'il ne voulut répondre de rien, déclarant gravement qu'on l'avait appelé trop tard : ce qui assurément n'était pas d'un maladroit. Il administra cependant à la malade son élixir, qui cette fois encore, comme toujours, fit merveille. Le docteur-épicier s'était retiré en recommandant bien que rien sans exception ne sût plus donné à la duchesse de Berry. Cependant Chirac, médecin ordinaire, désolé, nous apprend Saint-Simon, de voir un profane guérir ainsi à son nez et à sa barbe un sujet déclaré incurable, profita d'un instant où Garus s'était endormi sur un sopha, pour présenter à la patiente un purgatif que celle-ci avala sans défiance. On devine le reste. La princesse mourut, non pas des suites de sa maladie, doct Garus l'avait déjà aux trois quarts guérie avec son admirable élixir, mais bien de celles du purgatif de cet affreux Chirac, dont l'austère ami du régent trace en maints endroits de ses Mémoires des portraits fort peu flattés. A l'en croire, Chirac, aurait ici commis à dessein, et pour sauvegarder l'honneur de la Faculté, un véritable empoisonnement. Parlez-moi de la haine, et surtout de la haine d'un sage, pour vous noircir un homme!

GASCOGNE, ancienne province de France, située au midi, et comprise entre les Pyrénées au nord, la Guienne au sud, le Languedoc à l'est, et le golfe de l'Océan qui porte son nom, à l'ouest. Elle correspond à la troisième Aquitaine ou Novempopulanie de la Gaule romaine. C'est aux Vascons, peuple de la grande confédération cantabrique, ou euscarienne, qui habitait, dans la haute Navarre, les environs de Pampelune, qu'elle doit sa dénomination actuelle. Vers le commencement du sixième siècle, refoulés dans les Pyrénées par les Goths, dont ils repoussaient le joug, les Vascons franchirent cette immense barrière de l'Hispanie et de la Gaule, et se précipitèrent sur l'Aquitaine : ce n'était pas du reste leur première invasion dans ce pays. Les rois francs, qui s'attachaient à affermir leur autorité dans la Gaule méridionale, dirigèrent contre eux plusieurs expéditions. Nos armées furent souvent vaincues par ce peuple belliqueux;

mais, en 662, les deux frères Thierry de Bourgogne et Théodebert d'Austrasie, réunis contre les Vascons ou Euscariens, les défirent et les forcèrent à payer tribut. Un duc et des comtes leur furent imposés ; mais bientôt ils se révoltèrent, et reprirent ce cours de pillages et de dévastations que les Francs avaient un moment interrompu; enfin, vers le commencement du septième siècle, ils s'établirent définitivement dans la Novempopulanie, qu'on commença alors d'appeler Vasconia ou improprement Gascogne, et s'allièrent avec les Aquitains, soulevés eux-mêmes contre ces conquérants germains qui de leurs capitales d'outre Loire prétendaient gouverner le midi de la Gaule. Ils figurèrent dans cette lutte longue et acharnée que soutinrent les ducs d'Aquitaine, Eudes, Hunald et Waifre, contre les princes carlovingiens. Cos montagnards alertes et intrépides formaient alors la principale force des armées aquitaniques.

Ce fut, à ce qu'il semble, vers le milieu du huitième siècle que la Gascogne se trouva distincte du reste de l'Aquitaine, et forma un gouvernement séparé. Charlemagne, qui avait achevé l'œuvre de ses ancêtres en affermissant la domination des Francs sur les deux versants des Pyrénées, donna pour chef à cette province un certain Lope ou Lopez, que nos chroniqueurs appellent Loup, et qui était neveu d'Hunald; par cette concession le conquérant crut sans doute s'attacher cette race ennemie; mais ses efforts furent vains, car un peu plus tard on voit un autre Lope, successeur de celui-

peu plus tard on voit un autre Lope, successeur de celuici, et qui avait passé ses jeunes ans à la cour du grand monarque, tourner ses armes contre luí et devenir l'auteur principal du fameux désastre de Roncevaux, où le héros de l'Arioste périt sous les traits et les masses de rocher des Euscariens. Charlemagne punit cruellement quelque temps après ce trait d'ingratitude : le duc des Vascons fut saisi par ses ordres et pendu. Adalric, le troisième duc de la même famille, eut une destinée toute semblable : il se révolta plusieurs fois contre les Francs, et subit enfin la mort comme le précédent. Alors, le pays fut pendant un demisiècle environ soumis à des ducs amovibles, désignés par les rois; mais les Vascons, obéissant à cette antique race des ducs d'Aquitaine, qui avait si vaillamment combattu pour maintenir leur indépendance contre les hommes du nord, se soulevèrent de nouveau, et au milieu des troubles où l'empire des Francs était alors plongé, allèrent chercher en Espagne, pour régner sur eux, un Sanche Saucion, neveu d'Adalric, qui avait des possessions en Navarre. Un peu

plus tard, un autre Sanche, dit Mitara (homme du pays),

issu de la même famille, devint leur duc de la même ma-

nière : celui-ci était contemporain de Charles le Chauve,

qui consentit à son élévation et agrandit même le duché

jusqu'à la Garonne. Bord e aux, qui avait depuis longtemps

ses comtes particuliers, en fut alors la capitale, et la résidence des ducs. Le fleuve formait la limite entre la Gas-

cogne et la Guienne, qui eut Poitiers pour capitale. La série des ducs de Gascogne, dès lors régulièrement héréditaires, n'offre que peu de faits remarquables. A la fin du dixième siècle, le sixième, Guillaume-Sanche, fonde ou renouvelle l'abbaye de Saint-Séver, dont l'abbé, en qualité de viguier de Gascogne, reçut la prérogative de convoquer les états du duché. Elle lui fut accordée pour honorer l'Église en mémoire d'une victoire remportée sur les Normands, qui ravageaient alors la province. Le duc dit dans la charte de fondation, qui a été conservée, qu'il tient ses terres de Dieu par droit héréditaire, et qu'il a assemblé ses vassaux, les seigneurs de Bigorre, de Béarn, etc., pour les consulter. Cette pièce est souscrite d'un seul prélat, avec le titre d'évêque de Gascogne, ce qui prouve que, par suite des malheurs des temps, un seul des douze siéges épisco-peux de la province était alors rempli. Vers le milieu du onzième siècle, la race des ducs s'étant éteinte, le duché passa à la maison des ducs de Guienno. En 1070, Gui ou Guillaume Geoffroy le conquit sur Bernard, comte d'Armagnac, qui s'en était emparé, et le réunit au duché de Guienne, dont il a depuis suivi les destinées. La Gascogne faisait avant la révolution partie du gouvernement de Guienna. Elle forme aujourd'hui le département des Hautes-Pyrénées, du Gers et des Land es. Dans les limites que nous lui avons données, ce pays pouvait avoir 144 killométres de long, sur 220 de large. On y distinguait principalement les trois provinces basques françaises, le Labourd, capitale Bayonne; la basse Navarre, capitales Saint-Palais et Saint-Jean-Pied-de-Port; la Soule, capitale Mauléon; puis les pays proprement gascons ou aquitains: la Chaloise, capitale Saint-Séver; le Condomo is, capitale Condom; l'Ar magna c, capitale Auch; le Bigorre, capitale Tarbes; le Comminge, capitale Saint-Bertrand, et le Couserans, capitale Saint-Lizier. On sait sous quels traits sont représentées en général ces deux races bien distinctes de la population française méridionale, qui emprunte son nom la province (vouez GASCON, GASCONNADE). P.-A. Dirau.

la province (voyez Gascon, Gasconnads). P.-A. Dupau. GASCON, GASCONNADE. La tradition et les proverbes populaires, qui sent, dit-on, la sagesse des nations, ont assigné quelques bonnes et mauvaises qualités pour caractère distinctif aux habitants de chacune de nos anciennes provinces. Ils ont fait du Gascon le type du hableur vaniteux, et du mot gasconnade le synonyme de mensonge, mais de mensonge ingénieux, toujours empreint d'imagination et de poésie. A ce compte en ne voit pas que le lot du Gascon soit le plus mauvais. Au surplus, si les Gascons, que Moréri dit être en général gens d'esprit, adroits, bons soldats, patients et courageux, pèchent parfois contre la modestie, presque toujours ils emploient à commettre ce péché un tact, une finesse, qui le leur fait aisément pardonner. Sous Louis XV, le médecin Sylva etait très-considéré à la cour. Un jour, le roi se moquant des Gascons, l'Esculape prit leur défense avec chaleur. « Mais vous ne m'aviez pas dit que vous étiez de Bordeaux, objecta le monarque au docteur. - Sire, répliqua ce dernier, je n'aime pas à me vanter. » Tous nos Ana sont remplis de leurs vives et piquantes saillies et de leurs vanteries originales. Que de fois n'a-t-on pas cité, entre autres, la réponse de cet enfant de la Garonne à un Parisien qui lui demandait comment il trouvait le Louvre : « Sandis ! cela n'est point mal : c'est presque aussi beau que le derrière des écuries de feu mon père. » Mais l'aime encore mieux, en fait de gasconnade, le fiot de cet autre naturel du pays, à qui l'on disait : « Voilà deux hommes qui ont bien de l'esprit. — Cadédis! yous en étonnez-vous? l'un est de Gascogne et l'autre mérite d'en être. » Le fait est que sur ce point la vanité gasconne a bien quelque fondement. Montaigne et Montesquieu seraient déjà pour elle d'assez belles autorités. L'accent gascon est un de ceux qui se reconnaissent le plus aisément et qui se perdent le plus difficilement. Sous Henri IV, par imitation ou par courtisanerie, toute la cour gasconnais, et Malherbe s'était, disail-il, imposé la tâche de la dégasconner. On sait le mot du même prince à l'un de ses jardiniers, qui se plaignait d'un terrain où rien ne pouvait venir à bien : » Sèmes-y des Gascons, ils prennent partout. » La révolution de 1789 a fourni à cette assertion de nombreuses pièces justificatives. Les talents gratoires des Girondins ont immortalisé leur nom. Sous la Restauration, les premières places de l'État devinrent le partage d'autres Gascons, tels que Lainé, Peyronnet, Martignac, etc.

GASCONISME. Le gasconisme est quelquesois un solécisme, souvent un idiotisme, et presque toujours un barbarisme, ou un mot auquel on donne une acception inusitée. Un Toulousain, Desgrouais, satigué d'entendre ses compatriotes attenter continuellement à la pureté de la laugue, sa prit à recueillir toutes leurs manières vicieuses de s'exprimer. Ses laborieuses élucubrations donnèrent naissance à un gros dictionnaire in-12, intitulé Les Gasconismes corrigés, et qui a eu trois éditions. Une personne fort lettrée dit à quelqu'un, à Toulouse: « Le principal de votre collège donne de l'air à M. l'archevèque. » Elle voulait dire qu'il lui ressemblait. Les députés des états de Languedoc étant à Versailles, un Géscon du certége trébatehu et temba. Comme en lui demahaluit e'il me s'était point fait mal, il répondit gaiement, ch de fairvaint : du contraire. Cette réponse fit beaucoup rire la bour. Les uns disadent que c'était une gasconnade, les autres un gasconisme : c'était l'un et l'autre. En Gasconge, un curé dira qu'il a éponse instemoiselle une telle, pour dire qu'il l'a mariée. Nous n'en finirions pes si neus suivions ce ben Désgrouais dans sa croisade contre le gasconisme; mais il a eu beau faire; le gasconisme est resté sur pied comme un fruit du pays.

GASPARD. Voyes Chaver, Hauser, Duomet, etc. GASPARIN (Thomas-Augustin de); général de brigade et membre de la Convention nationale, né à Orange, en 1750, d'une branche cadette d'une familie noble corse, celle des Gaspardi, branche deveaue protestante par suite du maringe d'un de ses membres avec l'une des filles du célèbre agronome Olivier de Serres, était capitaine au régiment de Pleardie en 1789, lorsque échata la Révolution, dont il embrassa les doctrines avec enthousiasme. Elu membre de l'Assemblée, où il rendit de grands services comme membre du comité militaire, il fut encore chargé par les citoyens du département des Bouches-du-Rhône de les représenter à la Convention, on, dans le procès de Louis XVI, fi vota la mort sans sursis. Envoyé à quelque temps de tà en mission à l'armée du nord, il s'y tronvatt lorsque Dumouriez passa à l'ennemi avec le jeune duc de Chartres, fils d'Égalité, et fi prit immédiatement toutes les mesures que réclamait la gravité des birconstances. De là fi fut successivement envoyé en mission en Vendée, à l'armée des Alpes et à Marseille, d'où il se rendit à Touton. Sa présence au célèbre siège de cette ville, et la part importante qu'il prit à la direction des opérations qui curent pour résultat de la reprendre sur les Anglais, sont incontestablement la partie la plus saffiante de sa vie. C'est alors en effet que, devinant l'houame supérieur dans un jeune lieutement-colonel d'artillerie, récemment arrivé de Paris pour prendre le commandement de l'artillerie devant la place assiègée, il aplanit toutes les difficultés et tous les obstacles que la toutine et l'Ignorance opposaient à ses plans hardis; complétement différents de coux qui avaient été prétédemment arrêtés par le comité de salut public. La prise de Toulon fut le résultat de la hoble et intelligente confiance qu'il eut dans le génie encore inconnu de Bonaparte; et celui-ci n'dublia non plus jamais que c'était à Gasparin qu'il était redevable du commencement de sa haute fortune. Gasparin d'ailleurs n'avait pas en la satisfaction d'assister au triomphe de son jeune protégé. Atteint d'une fluxion de politrine avant la fin même du siège, on dut le ramener à Orange; où il mourut sans avoir pu apprendre que Toulon est été évacué par l'armée anglaise. A Sainte-Hélène, Napoléon légua une somme de cent mille francs aux héritiers du représentant Gasparin, qui, dit-il dans son testament, « l'avait mis, par sa protection, à l'abri des persécutions de l'ignorance des états-majors qui commandaient l'armée de Toulon avant l'arrivée de Dugom

GASPARIN (ADRIEN-ÉTIRARE-PIERRE, comite DE), fits du précédent, ex-pair de France, membre l'Académie des Sciences, etc., est né à Orange, en 1783, et embrasa d'abord la carrière militaire. Attaché à l'état-major de Murat, grand-duc de Beirg, dans la campagne de Pologne (1806), une infiranté contractée au service, le forca de remonce à l'avenir brillant qui s'ouvrait devant lui. Retiré alors dans le sein de sa famille, il se livra à l'étude des sciences auturelles, et de nombreux mémoires, adressés à l'Académie des Sciences, lui assurèrent un rang distingué parimi les savants contemporains. Louis-Philippe les ouvrit la carrière administrative en le nommant préfet, d'abord à Monthriton, puis à Grenoble (1830) et à Lyon (1833), à la suffie de la seconde insurrection qui avait éclaté dans cette ville. Les services qu'il rendit dans ces circonstances au gouvernement royal et à la cause de l'ordre public furent récompensés l'année snivante par la paite. En 1835 il fut appeté à remplir les fonctions de sous-

secrétaire d'Etat de l'intérieur, au moment où se constitus le cabinet présidé par M. de Broglie; et lors de la formation du ministère du 6 septembre 1836, il accepta le portesealle de l'intérieur. L'avenement du ministère Molé le fit rentrer dans la vie privée, qu'il ne quitta qu'en 1839 pour remplir par intérim les fonctions de ministre de l'agriculture et du commerce. Rendu définitivement à l'étude par la création du ministère du 1er mars 1840, il reprit alors set travaux scientifiques, et parmi les ouvrages dont on lui est redevable, nons nous contenterons de citer son excellent Cours d'Agriculture pratique (Paris, 1845, 6 vol. in-8°). En 1848, il sut chargé d'organiser, en qualité de commissaire du gouvernement, l'Institut agronomique de Versailles, qui fut fermé en 1852. Atteint d'apoplexie en 1856, il se retira dans sa ville natale, et y mourut le 7 septembre 1862. C'est là qu'on lui a élevé une statue en bronze par souscription publique.

GASPARIN (Acénor-Etienne, comte ne), fils du précèdent, naquit le 10 juillet 1810. à Orange. Député de Bastia (1842-1846), il se montrazélé conservateur et en même temps partisan de la liberté de conscience. En 1853, on le vit s'associer aux efforts d'un comité anglo-français, pour obtenir du grand-duc de Toscane la grâce des époux Madiat, condamnés à mort pour avoir essayé de faire des recrues aux doctrines du protestantisme. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons: Esclavage et traite (1838), Christianisme et paganisme (1850, 2 vol.), des Tables tournantes, du surnaturel et des esprits (1851, 2 vol.), le Bonheur (1863), etc. Il est mort le 14 mai 1871, à Genève.

Sa femme, Valérie Boissier, née vers 1815, à Genève, a été jugée en ces termes par Sainte-Beuve : « Un caractère énergique de calviniste à demi émancipée, poétique, très-croyante toujours, servente, même prêcheuse, mais ouverte à toutes les impressions, ayant sa palette à elle, près de sa bible. Elle ne trouve rien de trop franc à son gré; elle cherche les notes aigues, vibrantes, stridentes même, si elles rendent leur esset. Elle a une langue rude et forte, avec une pointe d'étrangeté. » On a de Mmo de Gasparin: le Mariage au point de vue chrétien (1842), et Il y a des pauvres à Paris et ailleurs (1846), qui ont obtenu le prix Montyon; Livre pour les femmes mariées (1845), Journal d'un Voyage au Levant (1849, 3 vol.), les Corporations monastiques au sein du protestantisme (1855, 3 vol.), les Horizons celestes (1859), les Tristesses humaines (1863), Au bord de la mer (1866), travers les Espagnes (1868), etc.

GASSENDI (PIERRE GASSEND, connu sous le nom de), naquit le 22 janvier 1592, à Chantersier, près de Digne, Enfant encore, on le vit se lever pendant les nuits pour épier le cours des astres et méditer l'ordre des cieux. Disposé à l'éloquence comme à l'astronomie, on le vit prêcher de petits sermons, quitter son lit pour aller, à la lueur de la lampe de l'église, étudier seul les leçons que lui donnait le cure de son village. Souvent il ne prenait pas quatre heures de repos. Tant de persévérance et d'ardeur, tant de dispositions extraordinaires devaient amener des résultats extraordinaires aussi. En effet, quand l'évêque de Digne, Antoine de Boulogne, vint à Chantersier, le jeune Gassendi, qui n'avait que dix ans, le harangua en latin avec tant de grace et de vivacité, que le prélat, surpris, s'écria : « Cet enfant sera un jour la merveille de son siècle ! » Gassendi, noble disciple de Bacon, devait réhabiliter la morale des anciens, si injustement attaquée et méconnue; il devait amener en France une philosophie dont on a, sans raison, attribué la création à Locke et à Condillac. Ses parents, bons et honnètes paysans de la Provence, charmés de voir tant d'espérances rayonner sur la tête de leur fils, l'envoyèrent au collége de Digne faire ses humanités. Ses progrès furent si remarquables, qu'on ne l'appelait que le petit doc-teur ; il composa à cette époque des espèces de comédies, mélées de prose et de vers, que les jeunes écoliers ré.

citaient au carnaval chez les principaux habitants de la ville.

Cependant Gassendi avait terminé sa philosophie, et il était retourné chez ses parents sans avoir rien décidé sur son avenir. Cette incertitude ne sut pas de longue durée. La chaire de rhétorique de Digne était mise au concours; Gassendi prend part à la lutte, triomphe, et bientôt il est pro-clamé professeur dans ce collége, où quelques mois auparavant il était encore élève. Il n'avait que seize ans. Ce fut au grand regret de la ville qu'un an après il quitta sa place pour aller à Aix étudier la théologie. Cinq ans d'un travail assidu lui permirent d'apprendre l'hébreu, le grec, et de commenter l'Bcriture Sainte. Son éloquence dans la chaire lui sit obtenir alors la théologale de Forcalquier. Mais comme sa prébende n'était pas suffisante, le parlement lui accorda 400 livres pour son entretien. Peu de temps après, il occupa la même place à Digne, ce qui le contraignit à prendre, en 1614, le bonnet de docteur dans l'université d'Avignon. Un concours s'étant ouvert deux ans après pour les chaires de philosophie et de théologie, Gassendi les obtint toutes deux; il joignit au succès la générosité, et céda bientôt la chaire de théologie à son ancien professeur. Les arguties, les misérables subtilités de l'école, offraient trop d'antipathie à l'esprit élevé, à la puissante raison de Gassendi; cependant il reçut les ordres en 1617. Dans ce siècle, l'état ecclésiastique était presque le seul qui convenait à l'homme de mérite sans fortune; il lui servait d'arbre contre la persécution, et donnait du poids à sa parole. Son génie l'éleva au-dessus de la profession, et la philosophie rendit le prêtre vertueux. Érudit plein de goût, penseur profond, Gassendi appelal le premier l'attention des savants sur le système corpusculaire, redevenu l'une des bases de la physique moderne. Nourri de la morale des sages de l'antiquité, il la mit à la portée de ses contemporains, et la fit sucer comme un lait salutaire à l'élite de la société, qui essayait alors de se débarasser des langes de son enfance gothique. Gassendi s'était surtout livré à l'étude du système d'Épicure, dont il réhabilita la morale. Il aimait la poésie, et l'interprête du philosophe athénien, le plus hardi, le sublime des poètes, Lu crèce, devint son auteur de prédilection.

Selon l'avis de ses amis Peyresse et Gautier, le jeune professeur, renonçant à sa chaire en 1622, voulut se retirer à Digne, pour desservir son bénéfice. Mais un procès qu'eut alors à soutenir son chapitre le força de fixer pendant quelque temps son séjour à Grenoble. C'est là qu'il publia les Exercitationes adversus Aristotelem, ouvrage hardi, écrit d'un style vif et mordant, qui remua le monde savant et annonca à la France un profond penseur et un grand philosophe. Ce début indiquait une noble ardeur pour la recherche de la vérité; et on lisait dans la préface ces lignes, admirables, toutes empreintes de conviction et de candeur philosophique : · Je prends Dieu à témoin que j'ai un grand zèle pour découvrir la vérité. Eh, comment ne désirerais-je pas la connattre, moi qui suis dans la joie de mon cœur lorsque je trouve quelque chose de vrai ! » Aussitôt que son livre parut (1624), Gassendi quitta Grenoble pour Paris. On croit que ce fut à l'occasion de la prévôté de Digne, que le chapitre lui avait consérée en son absence, et que lui disputait Blaise Ausset. Après un séjour de quelques mois à Paris, il revint à Digne, puis retourna encore à Paris, visita les Pays-Bas, la Hollande, et se lia avec une foule de savants. La grande admiration de Gassendi pour Galilée établit bientôt entre eux une correspondance active, qu'on aime à relire; mais son amitié avec Descartes dura peu. Le philosophe épicurien attaqua, il est vrai, le premier, l'auteur du Discours sur la méthode; mais Descartes, oubliant toutes les convenances, jeta du haut de son orgueilleux dédain les premières injures à son adversaire. Il s'ensuivit une longue polémique, qui donna à la France et au monde savant le plus affligeant spectacle. Heureusement le cardinal d'Estrées parvint à les réconcilier.

Louis de Valois, comte d'Alais, et depuis duc d'Angoulème, vint en Provence, connut Gassendi, se lia intimement avec lui, et le présenta en 1641 pour les fonctions d'agent ménéral du clergé; mais le sage préféra la tranquillité à la richesse, et céda cet emploi à son concurrent, l'abbé Hugues. En 1645, on pensa la le charger de l'éducation du jeune Louis XIV. Il refusa cet honneur, préférant la douce indépendance de l'étude, la vie de famille, aux chaînes brillantes d'une si haute position. Ce fut peut-être un malheur. Qui sait en effet si Louis XIV, instruit à des idées de tolérance par Gassendi, n'ent pas épargné à la grandeur de son règne un déclin qui en ternit l'éclat? La reine de Suède, Christine, rechercha son commerce. Elle lui sit d'abord écrire par Bourdelot qu'elle serait charmée d'entrer en correspondance avec lui, et bientôt on la voit elle-même lui écrire. « Je vous consulterai comme l'oracle de la vérité, pour m'éclaircir de mes doutes, et si vous voulez prendre la peine d'instruire mon ignorance, vous ne ferez autre chose sinon d'augmenter le nombre de ceux qui savent vous estimer dignement. » Quand Christine abdiqua, Gassendi la félicita, et l'on assure qu'en cette circonstance l'admiration du philosophe causa une joie extraordinaire à la reine de Suède.

Le cardinal de Richelieu força, en 1645, Gassendi à accepter une chaire de mathématiques au collége royal. Après y avoir réuni longtemps une foule d'auditeurs, l'auteur de la Philosophie d'Épicure, épuisé par le travail, et victime de l'usage immodéré de la saignée, qui était alors devenue une manie, mourut le 14 octobre 1655. Il fut enterré à Saint-Nicolas-des-Champs, dans la chapelle de Saint-Joseph, où sont encore son buste et son tombeau, à côté de la tombe de son oncle Guillaume Bu dée. Quand il avait senti la vie lui échapper, il avait pris la main de son secrétaire, l'avait posée sur son cueur et lui avait dit: « Voilà ce que c'est que la vie de l'homme. » Ses principaux ouvrages sont (sans parler de ses productions mathématiques et astronomiques): 1° Exercitationes paradoxica adversus Aristotelem (Grenoble, 1624); 2° Disquisitio metaphysica adversus Cartesium (Paris, 1642); 3º De Vita et Moribus Epicuri (Lyon, 1647); 4° Syntagma Philosophiz Rpicuri (Lyon, 1849); et quelques écrits polémiques. Les œuvres complètes de Gassendi ont été publiées à Lyon (1658), et à Florence (1728), en 6 volumes in-folio.

DE PONGERVILLE, de l'Académie Française. GASSION (JEAN DE), maréchal de France, naquit en 1609, à Pau; son père était président du parlement de cette ville, et professait la religion réformée. Jean de Gassion tit ses premières armes en Piémont et dans la Valteline, à l'armée commandée par le duc de Rohan. Il passa ensuite au service de Gustave-Adolphe, roi de Suède, qui lui confia le commandement d'une compagnie destinée à sa garde. Le boulet qui tua ce prince à Lutzen (1632), arrêta Jean de Gassion au milieu de la carrière que lui avait ouverte l'amitié de ce héros. Rentré en France, il alla rejoindre l'armée aux ordres du maréchal de La Force en Lorraine. Le siége de Dôle, les prises d'Hesdin et d'Aire lui fournirent l'occasion de se signaler par sa valeur et par son habileté. En 1639, l'énergique répression d'une insurrection qui avait éclaté à Rouen lui valut le grade de maréchal de camp. A la bataille de Rocroy il commandait l'aile droite, et contribua puissamment au gain de cette journée. Blessé dangereusement au siége de Thionville (1643), il reçut le bâton de maréchal de France. L'année suivante, il sut envoyé avec le titre de lieutenant général à l'armée de Flandre commandée par Gaston d'Orléans, et se signala encore aux siéges de Furnes et de Gravelines. Cette dernière place succomba sons ses efforts combinés avec ceux du maréchal La Meilleraye, malgré la mésintelligence ouverte qui éclata entre les deux maréchaux pendant la durée même du siège, et qui faillit amener une sangiante collision entre les corps placés sous leurs ordres respectifs. Dans la campagne de 1647, ses démélés avec le maréchal de Rantzau, qui commandait avec lui, empêchèrent l'armé française de se porter à temps au se

cours de Landrecies, assiégé par l'archiduc Léopold. La place dut capituler. Cependant Gassion vint assiéger Lens. Le 28 septembre 1647, à l'attaque d'une palissade, il fut atteint d'un coup de feu à la tête. Cinq jours après, il succombait à Arras, des suites de cette blessure. Le maréchai de Gassion était resté cétibataire; de bonne heure, il avait refusé divers partis avantageux. « Je ne fais pas assez de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un, disait-il. »

GASTEIN (Eaux de) ou de Wildbad-Gastein, l'une des plus célèbres sources thermales de l'Allemagne, située dans le cercle de Salzach, duché de Salzbourg, Haute-Autriche, était déjà fréquentée du temps des Romains, et fut visitée dès 1436 par le duc Frédéric d'Autriche, devenu plus tard empereur d'Allemagne.

Le village de Gastein, dont la population fixe est d'environ 1,400 habitants, est situé à 1,080 mètres au-dessus du niveau de la mer, au pied du Graukogie, haut de 2700 mètres, dans une étoite vallée des Alpes Noriques arrosée par l'Ache, qui, à peu de distance de l'établissement thermal, forme une des plus magnifiques cascades de l'Europe, et entourée de hautes montagnes parfaitement boisées que dominent au loin les glaciers. Il offre en quelque sorte le panorama complet du caractère imposant des contrées alpestres, mais en revauche est assez peu favorablement situé pour les malades qui vienneut y chercher la santé. Le climat, en raison de l'élévation extrême du sol, est apre et froid.

On y compte six sources, dont les plus bienfaisantes sont la source des Princes, la source du Docteur, la source de l'empereur Franz et la grande source. Elles produisent toutes les mêmes effets , et leur température varie de 30 à 38° R. Les eaux de Gastein, qu'on prend soit en boisson, soit sous forme de bains doivent leurs effets aux eaux alcalines et salines ; et la cause de ces effets n'est pas claire , puisqu'à l'analyse chimique elles ne dissérent guère des caux de source ordinaire. Elles sont légèrement excitantes, vivifiantes et fortifiantes, d'ailleurs calmantes, adoucissantes et apéritives. Aussi les emploie-t-on avec succès dans les affections chroniques des nerfs, dans les maladies des organes génitaux consistant en faiblesse de divers genres, dans les anciennes douleurs rhumatismales et arthritiques, dans les mauvaises suites de blessures, dans les affections de la membrane pituitaire et dans les maladies chroniques de la peau. Il faut se garder d'en faire usage pour les congestions du sang vers la tête et pour la pléthore du bas-ventre. Bien que la situation peu favorable de l'établissement thermal appelât des améliorations, ce n'est qu'en 1830 que les plus indispensables ont été effectuées.

Depuis 1860, Guillaume I^{er}, roi de Prusse, est allé plusieurs fois prendre les eaux de Gastein. En₀1865, M. de Rismark, qui l'y avait accompagné, signa, le 14 août, avec M. de Blome, l'envoyé autrichien, la fameuse convention de Gastein, qui réglait l'affaire des duchés de l'Elbe, en donnant le Holstein à l'Autriche et le Schleswig à la Prusse. De cette convention, différemment interprétée par les deux gouvernements, sortit la guerre de 1866.

GASTÉROPODES (de γαστήρ, ventre, et ποῦς, ποδός, pied). Les gastéropodes constituent une classe très-nombreuse de mollusques, que Cuvier, dans ses travaux sur la classification de ces animaux, a substituée à celle désignée sous le nom de limaces par Pallas, et sous celui de repentia par Poli et Lamarck. Ces mollusques rampent généralement sur un disque charnu, placé sous le ventre comme un large pied, et formé de fibres qui se croisent en sens divers. La plupart ont une coquille produite par le manteau qui s'étend plus ou moins sur leur dos, de manière à recouvrir presque entièrement le test de l'animal. Il prend diverses formes, et offre des couleurs très-variées; il y en a de symétriques et d'une seule pièce; d'autres sont de plusieurs pièces; fi en existe également qui n'offrent aucune régularité. Il y a des espèces dont les coquilles sont tellement concaves et croissent si longtemps qu'elles forment une spirale oblique, produite par un cône dans lequel se lacent successivement d'autres cônes plus larges dans un sens que dans l'autre, ce qui donne à la coquille cette forme dont nous venons de parler. La tête des gastéropodes se montre plus ou moins, quoique placée en avant, suivant son ensoncement sous le manteau; leurs tentacules, au nombre de deux à six, sont petits et placés au-dessus de la houche sans l'entourer : ces tenta cules manquent quelquefois; ils sont tantôt filiformes, comme dans les mélanies, tantôt triangulaires, comme dans les limnées; il y en a aussi de cylindriques. Tous ces tentacules sont plus ou moins rétractiles; ils servent au toucher et à l'odorat. Leurs yeux, adhérents tantôt à la tête, tantôt à la base, au côté ou à la pointe du tentacule, sont très-petits et toujours au nombre de deux; il est même quelques espèces qui n'ont pas d'yeux; toutes ont un seul cœur, placé entre la veine pulmonaire et l'aorte.

La division des familles a été fondée sur la position, la structure et la nature de leurs organes respiratoires, qui sont très-variables : en esset, les uns respirent par des poumons, d'autres par des branchies. Il en est dont les sexes sont séparés et d'autres qui sont hermaphrodites; il y en a même qui n'ont qu'un seul sexe et qui peuvent se reproduire sans le secours d'un antre individu. Un grand nombre de gastéropodes, principalement de ceux qui sont à coquille spirale, ont un opercule corné ou calcaire, attaché sur la partie postérieure du pied, qui ferme la coquille lorsque l'animal y est rentré; ceux de ces mollusques qui en sont privés ont un organe qui peut remplacer l'opercule, et qu'on nomme épiphragme : ces petits corps sont destinés à les préserver de la rigueur des saisons. Toutes les espèces de gastéropodes n'ont pas les coquilles dont nous avons parlé : les unes sont nues; chez quelques autres, le test est caché ar le manteau ; enfin, il en est, et c'est le plus grand nombre, dont les coquilles sont très-apparentes.

GASTÉROSTÉE (en latin gasterosteus). Voyez Épino-

GASTON. Piusieurs comtes de Foix ont porté ce nom. GASTON 1er, dit le Magnifique, onzième comte de Foix, succéda, en 1302, à Roger Bernard III, son père, et malgré Philippe le Bel, il fit en 1303 la guerre au comte d'Armagnac. Gaston soutint le roi dans ses guerres contre la Flandre, et s'y comporta vaillamment. Il fit en 1308 la guerre au roi de Majorque, conclut la paix en 1308, et se tourna alors une seconde fois contre le comte d'Armagnac; en vain les légats du pape lui enjoignirent de se retirer avec son armée, et le frappèrent d'excommunication; il fallut un arrêt du parlement, une dure captivité au Châtelet, pour que Gaston remouvelât la paix au comte d'Armagnac. Gaston fit ensuite la nouvelle guerre des Flandre, et mourut à Pontoise en 1315.

GASTON II, son fils, lui succéda à l'âge de sept ans. A onze ans il combattait dans la guerre des Flandres, à quinze ans dans celle de Gascogne. Marié alors à une femme qui fut une des femmes remarquables de son époque, Éléonore de Comminges, il soutint d'un côté le roi de France dans les guerres contre les Anglais, à la tête de ses troupes, de façon à mériter le titre de capitaine général du roi en Gascogne, et lui refusa de l'autre des subsides pour cette guerre, afin de bien sauvegarder les droits de sa couronne comtale. Gaston se signala aux prises de Castres, de Bourg, de Blaye, fit la guerre au comte d'Armagnac, alla combattre les Anglais dans la Flandre, et ne respirant que combats, se rendit en Espagne pour aider le roi de Castille à prendre Algésiras aux Maures; il y brilla entre les plus braves, et mourut à Séville, en 1343, laissant la réputation d'un héros, et en même temps d'un sage homme, d'un négociateur habile.

GASTON III, comte de Foix et vicomte de Béarn, surnommé *Phæbus*, soit à cause de sa beauté, soit parce qu'il avait pris un soleil pour devise, le plus fastueux chevalier de son siècle, naquit en 1331. Ayant succédé tout jeune encore à son père Gaston II, il eut bientôt à lutter contre des ennemis puissants et nombreux. Sa vie fut singulièrement agitée et toute guerrière; il combattit d'abord les Anglais en 1345, et

les reponsea victoriousement. Il alla ensuite servir en Prasse contre les infidèles. Pendant la jacquerie, il contribus puissamment à la délivrance du dauphin à Meaux. Il eut ensuite à combattre le comte d'Armagnac, et cette fois c'était pour repousser les prétentions du comte sur le Béarn. Le roi de France, Charles V, réussit pourtant à réconcillier les deux rivaux, et le fils du comte de Feix épeusa la fille de Jean d'Armagnac, En 1380, Gaston Phœbus fut même nommé lieutenant général du Languedoc; mais le roi étant mort un mois après, le duc d'Anjou régent nomma à sa place Jean, duc de Berry. Gaston Phœbus marcha à la rencontre de son compétiteur, le défit complétement, et consentit pourtant à lui accorder la paix. Ce fut à peu près à cette époque (1382) que Gaston Phœbus eut le malheur de tuer son fils unique. Froissart, dont ce prince était le protecteur et l'ami, nous a laissé un émouvant récit de ce tragique événement. Le jeune prince était accusé d'avoir voulu empoisonner son père d'après les conseils de son oncle, Charles le Mauvais. Renfermé dans une tour, il refusait de prendre aucune nourriture; son père, irrité, le frappa involontairement au cou avec un petit couteau qu'il tenait à la main. L'enfant mourut instantanément. En 1390 Gaston Phœbus céda ses États à Charles V, qui pourtant renonça plus tard à cet héritage. Il mourut l'année suivante. Vaillant et magnifique guerrier, il cultiva les lettres et les arts; violent de caractère, il aimait la chasse avec passion; ses équipages de vénerie et de fauconnerie surpassaient ceux des princes les plus riches. Il a laissé un livre qui est un traité complet et méthodique de la chasse. Il est intitulé : Miroir de Phæbus, des deduicts de la chasse des bestes sauvaiges et des vyseaux de proie.

GASTON IV, de la maison de Grailly, fils de Jean de Grailly, comte de Foix, lui succéda, en 1436. Fait capitaine gé neral contre les Anglais en 1439, pair en 1358, il se montra devoué à Charles VII, qui lui donna pour son fils ainé la main de Madeleine de France, et plus tard à Louis XI, son beau-frère, qui avait une grande admiration pour son habileté, et le nomma capitaine général des troupes qu'il envoys en Catalogne. Néanmoins, en 1471, il se laissa entraîner par le duc de Bretagne, qui avait épousé une de ses filles, dans la ligue formée contre ce monarque. Gaston épousa Éléonore de Navarre, et mourut en 1472. Des historiens lui reprochent d'avoir cherché, par une série de forfaits, la possession de la couronne de France. D'autres le représentent comme un grand caractère, franc, loyal, embrassant un parti avec conviction et sans arrière-pensée, ayant beaucoup d'élévation dans l'esprit et d'habileté dans la conduite des affaires. Il eut une grande passion pour les joutes et les tournois; son fils ainé, prince de Viane; fut mortellement blessé dans un de cos tournois qu'il affectionnait tant.

[GASTON DE FOIX, duc de Nemours, fils de Jean de Foix, comte d'Étampes, vicomte de Narbonne, et d'Isabelle de France, sœur du roi Louis XII, fut l'un de plus célèbres capitaines de son temps. A l'âge où les princes font leurs premières armes, il commandait la puissante armée d'Italie. Après avoir battu les Suisses près de Côme et près de Milan, il délivra Bologne, assiégé par l'armée confédérée du roi d'Espagne, du pape et des Vénitiens, et reprit Brescia. Profitant de ses avantages et de la confusion qu'il avait portée dans les rangs ennemis, il se jetta ensuite avec une étomante rapidité sur la Romagne. Une victoire plus éclatante et plus décisive l'attendait dans les champs de Ravenne. Il justifia dans cette terrible journée le surnom de foudre de guerre que lui avaient donné les Espagnois; henreux s'il eut suivi les sages conseils de Bayard, et si, maître du champ de bataille, il ne se fût point exposé comme un simple aventurier, et n'ent pas compromis, par une bravoure irréfléchie, les résultats de la bataille. Ayant aperçu, dit Brantôme, un maraud d'aventurier qui s'enfuyait, il lui demanda ce qu'il avait : « Ah! monsieur, dit-il, ce sont les Espagnels qui nous ont défaits. » A ces mots, le prince s'écria : « Qui m'aime, me suive ! » et accompagné d'une vingtaine de braves, il charges dans un défilé, oh il fut enveloppé de toutes parts avec sa faible escorte; elle succomba sous le fer des Espagnots, qui avaient
l'avantage de la position et du nombre. Le cheval de Gasten
eut les jarrets coupés; le prince tomba criblé de bleusures.
Bayard, accouru à son specurs, le trouva mort. Cet événement rendit la victoire de Ravenne instile, et eut une funeste
influence sur le reste de la campagne. L'Italie fut perdue pour
les Français. Gaston n'avait que vingt-quatre ans. Le 17
du même mois (septembre 1512), le cerpa de ce prince fut
transporté à Bologne, environné de tous les drapesux comquis,
inutiles et glorieux trophées de la bataille de Ravenne.

DUFET (de l'Yonne) }.

GASTON D'ORLÉANS, Voyez ORLÉANS.

GASTRALGIE, GASTRÓDYNIE, CARDIALGIE. Cos diverses dénominations, sans être complétement synonymes désignent une affection nerveuse de l'estomac (γαστήρ) qui, entre autres symptômes, s'abcompagne généralement d'une douleur très-vive (ελγος). C'est encore le même trou ble fonctionnel dont on indique certains caractères, seus les :tioms de dyspepsie, aigreurs, pyrosis, soda, fer chaud, passion cardiaque, boulimie, crampes d'estomac, vomissements nerveux, pica, malarie, etc. Cette affection nerveuse, apprétique, généralement chronique, et peu dangeronse par ello-môme, s'accompagne de symptômes très-di-vers, il est vrait mais leur simultanéité ou leur succession, souvent alternative, prouve qu'ils appartiennent à une seule maladie. Toutes les affections nerveuses, du reste, présentent ces mêmes variations, et entre autres l'entéralgie ou douleur d'intestin, que nous pourrions confondre sans inconvénient sous le nom de gastro-entéralgie avec l'affection qui nou occupe, puisque causes, symptômes et traitements out de grands rapports dans la plupart des cas.

Autant les causes de l'inflammation de l'estomac (g astrite) sont peu nombreuses, autant sont multipliées cetles qui produisent la névrose gastro-intestinale. Nous ne pouvons que les énumérer ici : Le tempérament nerveux, la fréquence antérieure des migraines, des névralgies, etc., une constitution frèle et délicate, une frritabilité particulière et congénitale ou acquise de l'estomac, l'habitation des grandes villes, la vie sédentaire, les affections morales vives et prolongées, le travail de cabinet, les fortes contentions d'esprit, particulièrement après le repas et le corps plié, courbé en avant, l'affaiblissement dû aux pertes de sang, à une lacta-tion prolongée, aux excès dans les plaisirs vénériens, ples encore à l'onanisme et aux pertes séminales involontaires, une alimentation insuffisante, le jeune, le régime maigre et l'abus de certaines boissons, telles que le thé, le café, la bière, le vin blanc, etc. On a encore indiqué comme cam de la gastralgie les grandes chaleurs atmosphériques, les orages fréquents; et surtout certaines constitutions médicales comme celles qui ont été signalées après les épidémies dè grippe et de choléra. Certains états maiadifs y disposent, où plutôt là gastralgie est alors symptomatique; comme dans la chlorose, la leucorrhée, la goutte, la grossesse, les affections utérines et les déviations de la matrice, les maindies des reins, de la vessie et des testibules. La présence des vers dans les intestins produit encore des douleurs gastralgiques variées. Enfin, souvent la gastralgie succède à l'abus des excitants et à une inflammation de l'estomac, qui en se prolongeant laisse à sa suite un simple trouble fonctionnel. De causes si diverses, peut-on attendre une maladie toujeurs

La maladie débute le plus ordinairement par le trouble de la digestion (dyspepsie) accompagné de báillements, de pesanteurs d'estomac, de dévelopement de gaz dans sa cavité, enfin d'un malaise général encore modéré. Partois une douleur insupportable (pyrosis et soda) ne tarde point à survenir, et provoque l'expulsion de liquide incolore, acre et acide qui brûle en remoulant vers la bouche. Les manostiés secrétées dans l'estomac; surtout pendant la digestion, premient une acidité insupportable (aigrestrs) qui se mentre jusque dans l'haleine. Dans un degré plus avancé de la gas-

traigie le doulous survient, passagère d'abord, puis plus vive. vers l'orifice sesophagien, ou vers l'orifice pylorique, soit encore au-dassous de l'appendice xiphoide : cette douleur s'étend souvent à la région correspondante du des et jusqu'aux clavicules. Sous l'influence de la pression, il n'est point rare qu'elle se calme, comme aussi immédiatement après l'ingestion des aliments. Ordinairement intermittente ou plutôt rémittente, elle revient quelquesois par accès soit sous l'influence de la vacuité de l'estomac, ou quelque temps après les repas, ou enfin par des causes trèsvariées. Cette douleur, de légère et d'obtuse d'abord, devient parfois déchirante et fait ressentir une constriction insupportable, soit avec un sentiment de froid très-vif, soit avec une chaleur brûlante. Cette souffrance peut aller jusqu'à la défaillance (cardialgie) : les malades se plaignent de spasmes, d'élancements, de brûlure ou de déchirements pendant les accès, dont la durée varie beaucoup. C'est alors surtout que, pour se soustraire à la souffrance, on voudrait se resuser presque tout aliment ; ce qui, du reste, ne fait que rendre la maladie et plus grave et plus douloureuse.

La contractilité modifiée produit des contractions spasmodiques, parfois très-douloureuses (crampes) et en même temps lorsqu'il y a un développement anomal de gaz provoque des flatuosités, des éructations, des borborygmes et le hoquet. Il résulte également de cet état de contractions spasmodiques des vomissements, et ceux-ci donnent lieu à une forme particulière de la maladie désignée sous le nom de vomissement nerveux. Dans cette forme, que la douleur n'accompagne point toujours, qu'elle se rattache ou non à la grossesse, la maladie résiste parfois à tout traitement, et peut devenir très-grave et même funeste. Comme la contractilité, la sensibilité est modifiée dans la gastralgie : ainsi le goût se déprave particulièrement dans le commencement des grossesses et chez les jeunes filles chlorotiques (pica et malacie), la faim se perd (anorexie), ou devient excessive (boulinsie). La soil cependant est peu modifiés. Presque toujours il y a constipation, ou s'il survient du dévoiement, il est accidentel et dépend d'une mauvaise digestion. La langue est blanche et humide, à moins de complications, et souvent les malades accusent l'afflux continuel d'une salive claire et sade. Le pharynx est fréquemment le siège d'un sentiment de constriction pénible accompagnée ou non de la boule hystérique. A moins de constipation les urines sont limpides et décolorées. Le pouls est naturel, rarement accéléré, dur ou petit. Cependant à la longue la souffrance et l'épuisement peuvent amener une fièvre hectique et plus ençore des accès irréguliers de fièvre. La toux sèche et pénible qui parfois se joint à la gastralgie peut dans ce cas, particulièrement s'il y a de la dyspnée. des douleurs dorsales et du marasme, entraîner des erreurs de diagnostic. D'autres désordres peuvent encore survenir du côté du système nerveux et aggraver l'état des malades : tels sont les vertiges, les bouffées de chaleur au visage, le froid des extrémités, les étourdissements, etc. Le sommeil est alors court et troublé par des rêves pénibles. Enfin, le malade, affaibli, se plaignant des douleurs les plus variées, est trop souvent en proie à l'hypochondrie. Plus généralement l'affaiblissement et la maigreur ne sont point en rapport avec la gravité des symptômes, et la gastralgie peut durer plusieurs années sans les produire et sans amener de danger pour la vie, ce qui doit étonner dans un trouble aussi grave des fonctions digestives.

A l'entéralgie proprement dite appartient un sentiment de torsien dans les intestins et particulièrement à l'ombilic, sensation que la pression diminue loin de l'augmenter. Les intestins distendus par des gaz (tympanite), semblent souvent au malade contenir une véritable boule. Généralement il y a constipation, et la diarrhée est l'exception. La marche la gastro-entéralgie est variable et sujette à des intermittences et à des retours fréquents. Sa durée généralement trè-longue n'a ren de régulier, même abandonnée à ellement. Le gastrolgie peut sa terminer par la guérison, no-

tamment si l'âge vient émousser la sensibilité. Plus ordinairement elle cède à un traitement suivi avec persévérance; trop souvent cependant, malgré le régime et le traitement, elle se prolonge indéfiniment.

Est-il impossible qu'une affection si douloureuse et souvent si opiniatre entraîne des dégénérescences et un changement dans la nature même du mal; ou faut-il donc admettre. lorsque après des années de souffrance on voit survenir une affection d'un caractère alarmant, qu'il y a toujours eu erreur dans le diagnostic? On peut tout au moins en douter. La gastralgie des vieillards pourrait particulièrement donner lieu à des erreurs de diagnostic à son début; toutefois, à la longue, elle entraîne parfois des modifications évidentes dans les tissus. Par suite des progrès de l'âge, les conditions anatomiques et physiologiques de l'appareil digestif se modifient peu à peu, et ses fonctions deviennent de plus en plus impartaites. On s'étonnera peu, si l'on passe en revue les divers organes dont l'action indispensable se modifie, les dents, qui sont malades et tombent, l'atonie de l'estomac, qui s'accroit, tandis que l'appétit lui-même diminue et se perd et que la contractilité du gros intestin s'éteint : on s'étonnera peu, disons-nous, qu'une gastro-entéralgie survienne caractérisée par des symptômes particuliers, des aphthes, l'anorexie, la dysphagie, les douleurs cardialgiques, les flatuacités et la constipation. On pourrait ainsi décrire un grand nombre d'autres variétés de la gastro-entéralgie dont les causes très-diverses modifient les caractères : ainsi la chlorose, la grossesse, les affections des reins, de la vessie, de l'utérus, la goutte, le mal de mer, donnent lieu à des symptômes gastralgiques particuliers. Si l'on étudie l'influence du trouble de l'estomac sur le système nerveux et sur l'encéphale en particulier, on comprendra que plusieurs auteurs n'aient point cherché ailleurs la cause de l'Appochon-

Le diagnostic ne présente guère de difficultés que dans la recherche de la cause qu'il est cependant important de reconnaître pour appliquer un traitement utile. La recherche d'un diagnostic précis est de la plus grande importance, et trop souvent on voit la galtralgie appeler seule l'attention quand des maladies plus graves en sont la cause méconnue. Le prognostic varie également suivant la cause véritable et la nature même de la maladie. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue qu'elle peut même sans complication résister au traitement le mieux indiqué. Le traitement doit varier à l'infini, selon la maladie, suivant les périodes et les circonstances. Avant tout, il a pour base l'hygiène et particulièrement un régime de vie sagement ordonné et suivi avec persévérance. On doit s'attacher à fortifier par un alimentation rendue rapidement plus analeptique; toutefois, en observant attentivement ses effets, et si le travail digestif s'accompagne d'assoupissement, de baillements, d'abattements de corps et d'esprit, de balonnement de ventre, il faut être plus sevère que torsqu'il survient seulement de la douleur. La surveillance du médecin doit s'étendre jusqu'aux affections de l'âme; il défendra tout écart, tout excès affaiblissant qui contrebalancerait le traitement, prescrira les distractions, la promenade, et l'habitation à la campagne, l'équitation, la gymnastique, les voyages, le séjour aux eaux minérales alcalines, sulfureuses et ferrugineuses, etc., enfin les bains de mer, les affusions froides et les frictions générales : c'est dans le choix opportun de ces moyens que se rencontre la principale voie de guérison.

Quant au traitement des symptômes, la douleur cède assez généralement aux narcotiques pris à petites doses, soit avant, soit après le repas. Les toniques et les excitants rendent la digestion moins laborieuse. La plus grande difficulté consiste à bien étudier et à combattre à propos les états de débilité et d'éréthismé nerveux qui souvent alternent ou es mêlent. Aux aigreurs, aux nausées, aux éructations et aux vomissements on oppose les boissons alcalines et gazeuses. Enfin, la constipation, en général fort opiniàtre, doit être combattue par les lavements laxatifs et même par quelques purga

tiís dour. Il est du reste peu de maladies dans lesquelles le médecin soit mieux fondé à espérer des succès assurés, en prescrivant un traitement convenable lorsque le malade par son exactitude lui vient en aide. D' Auguste Goupil.

GASTRÉ. Voyez Epinoche.

GASTRIQUE (de Yastrip, estomac). Ce mot, qui n'est pas très-ancien dans la science médicale, est employé pour désigner ce qui se rapporte à l'estomac : ainsi, on dit la cavité gastrique pour indiquer l'estomac et quelque-fois, par extension, le ventre; on dit le suc gastrique pour signifier les liquides qui sont sécrétés par les membranes qui composent l'estomac (voyes Digestion, t. VII, p. 586); on dit encore fièvre gastrique pour indiquer une fièvre dont le point de départ présumé est l'estomac. Gastrique s'applique encore comme dénomination propre aux nerfs, aux vaisseaux, aux membranes qui entrent dans la texture de l'estomac.

GASTRIQUE (Embarras). Voyez Embarras Gastrique. GASTRITE. Ce mot représente l'état inflammatoire de l'estomac et ses diverses nuances. On reconnaîtra toujours cet état, non-seulement dans son degré le plus prononcé, comme quand un individu a avalé de l'oxyde blanc d'arsenic, mais on continuera à le retrouver dans ses degrés les moins prononcés, comme quand il succède à une simple indigestion ou à l'ingestion d'un irritant léger; nonseulement à l'état aigu quand tous les caractères de la gastrite sont réunis sur le même sujet, mais encore à l'état chronique quand la marche lente et insidieuse du mal permet aux symptômes de se prononcer à peine et laisse au médecin pour guide unique l'impossibilité de relever et de nourrir un malade autrement que par les aliments les plus doux et les plus facilement assimilables. Les symptômes en sont bien dissérents suivant que la gastrite est aigué ou chronique, légère ou intense.

Dans la gastrite aigué, il y a tension de l'épigastre. sentiment de plénitude, d'ardeur et de douleur dans l'estomac, douleur qui augmente par la pression exercée sur toute l'étendue de cet organe; en même temps, on observe des nausées, des efforts pour vomir et des vomissements, de l'anxiété, de la difficulté à respirer, une soit ardente, beaucoup de chaleur à la peau, de rougeur à la langue, de la fatigue dans les membres, une douleur assez vive de la tête, de la fréquence et de la petitesse dans le pouls, et tous ces symptômes augmentent aussitôt qu'on ingère dans l'estomac des substances alimentaires. Dans la gastrite chronique, les symptômes se montrent par moment; mais quand tous les autres disparaissent, un dernier, l'exacerbation du mal par la nourriture, persiste toujours; l'affaiblissement graduel, l'amaigrissement, une teinte jaunâtre particulière de la peau, et des phénomènes généraux plus ou moins marqués l'accompagnent ordinairement.

Légère, la gastrite présente tous ces phénomènes dans des degrés plus ou moins prononcét, et peut disparaître en peu d'heures; intense, elle les offre d'une manière plus complète, plus longue et plus effrayante. La maladie en guérissant s'en va par degrés, de telle sorte que ce n'est jamais que graduellement et avec infiniment de tâtonnements qu'on peut ramener au régime ordinaire les convalescents de gastrite. Quand les malades succombent, on trouve dans l'estonnac des désordres anatomiques non douteux, comme la rougeur persistante des membranes, l'ulcération des mêmes parties procédant de dedans en dehors, des ramollessements compliqués ou d'ulcération ou d'injection dans les capillaires.

Le traitement de la gastrite légère est l'affaire d'un peu de diète et de boissons aqueuses; celui de la gastrite intense ne demande pas moins que toute l'habileté d'un bon médecin, soit quand il y a empoisonnement, soit quand il n'y en a pas. La gastrite aigué se termine souvent en gastrite chronique, surtout quand elle est incomplétement en insuffisamment traitée. Celle-ci est presque toujours une affaire de régime.

D' S. Sardhas.

GASTRO-ADYNAMIQUE (Flèvre). Voyes Fièvas

GASTRO-DUODÉNITE, l'inflammation de l'estemac et du du o dénum, que l'on désigne sous ce nom, ne doit pas être traitée ici avec détail... Elle a été déjà décrite séparément (voyez GASTRITE et ENTÉRITE). On a prétendu que lorsque le duodenum est irrité, enslammé, cette phlogose est plus particulièrement accompagnée de soif, de céphalalgie et d'une teinte bilieuse qui peut aller jusqu'à l'ictère. Quelle valeur ont ces assertions et en particulier la croyance à l'ictère, comme résultat inévitable de cette inflammation? Ne sont-elles pas le résultat de vues théoriques, plutôt que la déduction d'observations exactes? L'affection isolée du duodenum est très-rare. Elle est presque toujours confondue soit avec la gastrite, soit avec l'inflammation intestinale; une percussion faite avec le plus grand soin et avec des précautions particulières, jointe à l'observation du siège précis et limité de la douleur, pourrait seule faire reconnaître cette maladie quand elle existe isolément.

D' A. GOUPIL.

GASTRODYNIE (de γαστήρ, estomac, et δδύνη; douleur). Voyez Gastralgie.

GASTRO-ENTÉRALGIE (de γαστήρ, estomac, εντερον, intestin, et άλγος douleur). Voyes Gastralgie. GASTRO-ENTÉRITE. Non-seulement ce mot re-

présente l'inflammation simultanée de l'estomac et des inestins (voyez Gastrite et Entérite), ce qui est sa signification la plus ordinaire, mais encore il a été employé fort souvent pour désigner une maladie particulière qu'on appelait dans la médecine de Galien fièvre hémitritée, dans la médecine humorale sevre putride, sevre entéro-mésentérique ou entéro-mésentérite dans les commencements de la médecine localisante, fièvre bilieuse, adéno-méningée, muqueuse, etc., dans l'école de Pinel, et que depuis on a nommée fièvre grave ou fièvre typhoide, à cause de l'espèce de stupeur qui en forme pour ainsi dire le caractère éminemment distinctif. Nous devons faire remarquer seulement que dans l'école physiologique, à laquelle est dû principalement le nom de gastro-entérite, on ne considère as cette maladie comme un type à part, ainsi que le fait l'école anatomo-pathologique de MM. Chomel, Louis, etc.; mais on se forme un type de gastro-entérite représenté par l'inflammation des membranes de tout le tube digestif ou de plusieurs de ses parties, avec prédominance des sym-pathies sur tel ou tel organe. Ainsi, il y a la gastro-entérite avec réaction sur le cerveau, qui est à peu près la sièvre typhoïde des auteurs que j'ai cités ; la gastro-entérite simple, la gastro-entérite intermittente, la gastro-entérite contagieuse, etc., tous ces termes remplaçant les sièvres autrefois reconnues. Dr S. SANDRAS.

GASTRO-HYSTÉROTOMIE. Voyez Césabienne / (Opération).

GASTROLIMIQUE, GASTROPATHIQUE (Temperament). Voyez Temperament.

pérament). Voyez ΤεμρέπαμεΝτ.
GASTROMANCIE (du grec γάστρα ου γαστήρ, ventre, et μαντεία, divination). Il y en avait de deux sortes. L'une se pratiquait au moyen de vases de verre ronds, dont le milieu était nommé γάστρα. On les emplissait d'eau claire, et l'on disposait autour un certain nombre de bougies, ou de torches allumées. Pendant qu'on invoquait le dieu ou le démon d'une voix basse, inarticulée, et qu'on lui demandait une réponse à la question qui lui était proposée, un jeune garçon ou une femme enceinte observait attentivement la surface des vases. Ils y voyaient la réponse, qui se manifestait par des images réfléchies dans l'eau, représentant les événements à venir. L'autre espèce de gastromancie était pratiquée à l'aide de la ventriloquie. C'était un devin ventriloque qui faisait la réponse.

GASTRONOMIE, GASTRONOME. Ce n'est point la science des ventrus, comme l'étymologie grecque γαστέρ, estomac, et νόμος, loi, semblerait le faire croire; mais l'art de vivre, de manger dignement, honorablement, en

nomme de goût, d'esprit et de jugement. Le gourmand et la gour man dise, c'est le pécheur, c'est le péché dans leur laideur. Le gastronome est le type épuré du gourmand ; l'extrême opposé, l'extrême honteux, c'est le gjoulu. N'est pas gastronome qui veut. Le gastronome éclairé règle habilement sa vie : il repose et fortifie tour à tour son corps et son esprit par des essais de chimie culinaire, profondément médités, auxquels l'hygiène préside toujours; il n'accueille que ce que la raison accepte; il n'adopte que ce que les convenances ont d'avance sanctionné. Il est lettré, poli, ouvert à sa table ou à celle d'autrui, gai, aimable, plus cau-seur qu'idéologue. Son appétit connaît des limites ; il ne se rendra jamais coupable d'un honteuse indigestion. Si la conversation des convives s'anime au cliquetis des verres ; si elle retrouve subitement le seu, l'éclat, la vivacité de l'ancienne conversation française, vous pouvez être sûr qu'il y a là un gastronome de première force qui fait jaillir l'étincelle et qui met tout en train. Sa politesse envers les dames est parsaite; et pourtant, il n'a ni moustaches, ni longs cheveux, ni pantalon zébré, ni redingote contrastant avec son age. C'est un homme tout simplement convenable, qui vient à nous de trente-cinq à quarante ans, sec, valide, indifféremment grand ou petit, ayant plus de trait que de sarcasme. Le gastronome est presque toujours un sage.

La gastronomie, triple et étrange phénomène, à la fois science, art, religion, a droit à notre respect, à notre amour, à notre foi. Philosophiquement parlant, elle est la seule chose possible dans ce monde; elle dirige les autres sciences, et indique d'une manière positive l'état de civilisation d'une société : c'est même l'unique moyen de connaître, à n'en pouvoir douter, le degré de civilisation d'un pays. Si, dans notre Europe actuelle, la France en est arrivée au point où vous la voyez, il ne faut pas vous imaginer que les sciences ou la gloire en soient la véritable cause. La France n'est à la tête de l'Europe et du monde que parce qu'elle est la plus savante, la plus habile, la plus inventive dans la gastronomie; parce qu'elle a poussé le plus loin et perfectionné le mieux cet art si difficile et si précieux La Russie nous vole nos dessins d'étoffes, la Belgique a longtemps contrefait nos livres, l'Allemagne imite nos modes, l'Angleterre s'approprie nos inventions : on peut se méprendre dans le vol ou l'imitation de ces différentes nations. Mais il est un art sur lequel ni le vol ni l'imitation ne peuvent rien, et qui seul appartient à la France, comme le signe le plus certain de son génie et de son intelligence, c'est la gastronomie. Si l'on veut bien vivre , vivre d'une manière artistique et civilisée : il faut recourir à notre France. Il faut la main d'un de ces cuisiniers civilisateurs, qui, au jour qu'il est, établissent avec tant d'éclat la supériorité de notre nation sur les autres nations du monde. Sous le premier empire et déjà sous celui-ci en a versé beaucoup de sang pour atteindre un but qu'il sera facile de dépasser d'une manière toute pacifique, rien qu'à l'aide de nos habiles cuisiniers.

Nous voudrions pouvoir refaire ici l'histoire de la gastronomie, décrire ses phases brillantes, initier nos lecteurs aux somptueux et élégants diners de Lucullus et d'Apicius, leur faire sentir la puissante révolution qu'a produite dans les temps modernes la découverte de la muscade et de la cannelle; leur faire ainsi traverser les siècles jusqu'au temps de Cambacérès, l'homme le plus poli, le j lus artiste, le plus civilisateur de l'époque, l'intelligence la plus exquise et le produit le plus avancé de la révolution française; mais un autre nous a devancé dans cette tâche (Voyez Culinaire [Art]).

On ne parle plus longtemps du poëme de la Gastronomie de Berchoux, seul titre de gloire de son auteur, qui ourtant a beaucoup écrit. Rabelais personnifie le ventre, l'appétit, la gastronomie, sous le nom de gaster, et il appelle gastroldtres les moines, que les satiriques accesent d'être gourmands. « Ils tous , dit-il, tenoient gaster pour leur grand Dieu, l'adoroient comme Dieu, lui sacrilicient comme à leur Dieu omnipotent. » (Pantagruel, liv. IV, ch. 58. Qu'il y a loin des habitudes brutales que fait supposer cette sortie, a la délicate et intelligente gastronomie du dix-neuvième siècle!

GASTROTOMIE (de γαστήρ, ventre, estomac, et τέμνω, je coupe). Ce nom désigne une opération chirurgicale très-remarquable, que M. le docteur Sédillot, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg et directeur de l'hôpital militaire, a introduite dans la science. Cette opération consiste à établir aux parois de l'estomac une ouverture permanente, dans le but de fournir à l'alimentation une voie artificielle, chez les malades qu'un rétrécissement complet de l'œsophage condamne à mourir d'inanition. L'opération proposée par M. Sédillot a réussi d'abord sur les animaux. ensuite sur l'homme, et désormais elle prendra vang parmi les plus curieuses conquêtes chirurgicales de notre époque.

GATEAU, sorte de pâtisserie, presque toujours de forme ronde, faite ordinairement avec de la farine, du beurre et des œufs. Les petits gâteaux sont le principal objet de la gourmandise des enfants ; aussi est-il probable que leur nom dérive de la prodigalité avec laquelle on les gâte en leur distribuant cet encouragement ou cette récompense gastronomique. Décrire ici toutes les espèces de gâteaux serait fastidieux. Qu'on nous permette seulement de citer, parmi ceux dont la réputation est le plus répandue : le gáteau d'amandes, le gáteau de riz, le gáteau de feuilleté, le gáteau au lard, la Madeleine, le gáteau en lo-sange, le gáteau de Savoie, le gáteau à la crème, le gáteau à la royale (ou à l'impériale, si le cœur vous en dit), le gateau de brioche, la fougasse du Midi, le gateau au fromage de Brie, les gâteaux fourrés, et, comme productions modernes du premier ordre, rentrant dans la même catégorie, le Savarin et le Saint-Honoré.

Les gâteaux de Nanterre ont longtemps joui d'une renommée égale au moins à celle de la sainte et héroïque vierge originaire de ce lieu. Les quelques marchandes, laides et vieilles, qui nous en offrent aujourd'hui de saupoudrés de poussière, sur le quai des Tuileries, ne sauraient nous donner la moindre idée de cette renommée, autresois si chère aux enfants parisiens. Mais ce qui, par-dessus tout, a donné au gâteau en général une renommée universelle. c'est l'antique et patriarcale coutume du gateau des rois, ou du roi de la fève, conservée dans presque toutes les familles. En certaines provinces, une part en est tirée pour le membre de la famille qui est absent. On la serre avec soin, et, suivant qu'elle se conservé plus ou moins bien, on y trouve un augure favorable ou contraire à la santé du parent éloigné. Combien nous préférons à cet usage superstitieux la touchante habitude où sont d'autres familles provinciales de réserver dans le gâteau des rois la part du bon Dieu, qui devient soudain celle de l'indigence. On sait que la personne la plus jeune de la société est toujours chargée de prendre au hasard et de distribuer les parts de ee gateau. Ce fut pour Barjac, valet de chambre du vieux cardinal de Fleury, l'occasion d'une spirituelle flatterie : il trouva moyen de réunir, le jour des Rois, à la table de son maître, douze convives d'un âge si avance, que l'Eminence nonagénaire, se trouvant la plus jeune. dut remplir les fonctions ordinairement attribuées à l'enfance.

Avoir part au gâteau est chez nous une locution métaphorique qui n'a pas besoin de commentaire. Lors du premier partage de la Pologne, elle donna l'idée d'une maligne allégorie : c'était une gravure représentant ce malheureux pays sons la forme d'une pièce de pâtisserie : autour de la table sur laquelle elle était posée, se tenaient l'impératrice de Russie, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche, qui en prenaient chacun une part; et on lisait au bas : Le gdteau des rois. On sait que les morceaux en parurent si bons aux convives, qu'ils finirent par se partager le gâteau tout entier. OURRY.

GATEAU FÉBRILE. Voyes FÉBRILE.

GATES (Monts). Voyes Geattes. GATES (Horacz), né en Angieterre en 1728, embrassa de bonne houre l'état militaire, et fit la guerre en Allemagne

sous le prince Ferdinand, depuis duc de Brunswick. De retour dans ses foyers, il partit pour l'Amérique, avec le grade de capitaine d'infanterie dans le corps du général Braddock, et revint dans sa patrie après la paix de 1763. Mais, aimant le séjour du Nouveau Monde, il vendit son brevet pour y retourner, et acheta dans la Virginie une plantation, sur laquelle il vivait tranquille, quand la révolution éclata. Regardant l'Amérique comme sa patrie d'adoption, il prit les armes en saveur de l'indépendance, et parvint bientôt aux premiers grades militaires de l'Union. En 1777 il fut appelé an commandement en chef de l'armée américaine du Nord, réussit par d'habiles manœuvres à cerner le général anglais Burgoyne, son ancien compagnon d'armes des guerres d'Allemagne, et le contraignit à capituler le 13 octobre. Ce fut le premier succès éclatant des patriotes. La générosité de Gates envers ses prisonniers rehausse encore le triomphe des républicains, et contraste singulièrement avec l'inhumanité des Anglais, mettant tout à seu et à sang, et brûlant jusqu'à la dernière maison de la petite ville de Kingston, après une victoire du général Vaughan en Virginie.

Gates, toujours attaché à son pays natal, et voulant forcer le ministère britannique à mettre un terme à ces atrocités, adressa une lettre au comte de Thanet, pair d'Angleterre, son ancien ami, et en chargea le général Burgoyne. Mais les passions étaient trop exaltées dans le cabinet de Saint-James; la guerre continua avec un nouvel acharnement. Le 25 juillet 1780, le congrès nomma Gates général en chef de l'armée du midi. Là il essuya un grand échec dans la Caroline septentrionale : à la tôte de 6,000 hommes de mflices américaines, mal disciplinées et peu aguerries; il fut complétement battu par lord Cornwallis, qui n'avait sous ses ordres que 1,400 soldats de la ligne et 5 à 600 miliciens. Sans se laisser décourager par ce revers, Gates faisait toutes ses dis-positions pour le réparer, quand le congrès lui retira brutalement le commandement suprême. Il n'avait eu d'autres torts que de trop compter sur ses troupes et d'être originaire d'Angleterre. La nouvelle de la mort de son fils unique, jeune homme de grandes espérances, vint encore aggraver ses chagrins. Il se retira dans sa plantation du comté de Berkley, et y mourut, le 13 mars 1806, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

GATH, l'une des cinq capitales du pays des Philistins, dont il est souvent fait mention dans l'Ancien Testament. Goliath était originaire de cette ville, où David vint chercher un refuge contre les persécutions de Saül, Quoique les Israélites se fussent à diverses reprises, et notamment sous le règne de David, emparés de Gath, ils ne purent jamais la conserver que passagèrement.

Il y avait une ville du même nom dans la tribu de Sebulon : le prophète Jonas y était né. On en comptait aussi une dans la tribu de Dan.

GATINAIS, ancien pays de France, qui tirait son nom de gastine, vieux mot par lequel on désignait l'endroit d'une forêt où le bois avait été abattu. Ce pays s'étendait en partie dans l'Ile-de-France, et en partie dans l'Orléanais, ce qui avait donné lieu à sa division en Gatinais français et Gatinais orléanais. Le premier, qui avait pour capitale Nemours, forme aujourd'hui la partie sud-ouest du département de Seine-et-Marne; Montargis était la capitale du second, actuellement compris dans la partie orientale du département du Loiret, sauf quelques parcelles englobées dans ceux de la Nièvre et de l'Yonne. Au onzième siècle, le Gâtinais avait ses comtes particuliers. Geoffroi le Barbu, fils de Geoffroi Férole, comte du Gâtinais, ayant succédé à son oncle Geoffroi Martel, comte d'Anjou, les deux pays furent réunis. Mais Foulques le Réchin, second fils de Geoffroi Férole, après avoir dépouillé son père de ses possessions, le fit mourir en prison. Ce crime ayant attiré sur lui la colère de Philippe Ier, roi de France, il ne vit d'autre moyen d'apaiser ce prince que de lui céder une pertie de ses possessions, acquises au prix du sang. C'est ainsi que le Gâtinais fut réuni à la couronne, à laquelle il est toujours resté annexé depuis. O. Mac-Cartny.

GATSCHINA, ville de Russie, dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, à environ 40 kilomètres de cette capitale, située d'une façon ravissante au pied des monts Duderhofsch et sur les bords d'un lac formé par l'Ischora, est régulièrement construite et compte 9,215 habitants. On y trouve un hospice d'orphelins, un collége et une école d'arboriculture; mais elle est surtout remarquable par son beau château impérial, édifice d'un style noble et simple, contenant six cent pièces à feu et entouré d'un des plus magnifiques jardins qu'il y ait en Europe. Il fut construit par le prince Grégoire Orloff, et à sa mort, acheté par l'impératrice Catherine II. En 1784, cette princesse en fit présent au grand-duc Paul, qui en fit son séjour favori et qui, en 1797, accorda les droits et les priviléges de ville au bourg qui s'était insensiblement formé près du château. Un traité d'alliance et degarantie fut signé le 29 octobre 1799 à Gats china entre la Suède et la Russie.

GATTEAUX (JACQUES-ÉDOUARD), né à Paris, le 4 septembre 1788, eut pour mattres son père, Nicolas-Marie Gat-TEAUX, habile graveur en médailles et mécanicien ingénieux, et le sculpteur Guillaume Moitte. En 1809 il remporta le grand prix de gravure en médailles, et alla se perfectionner à Rome. Revenu en France en 1813, il exécuta les médailles de Puget, d'Edelinck, de Varin, de Rameau, et de Philibert Delorme, pour les grands prix de sculpture, de gravure en taille douce ; d'architecture, de gravure en médailles et de musique , décernés annuellement par l'Académie des Beaux-Arts. De 1816 à 1825, il formità la Galerie numismatique des grands hommes français, dont il était l'un des fondateurs, les médailles de Pierre Corneille, La Fontaine, Montaigne, Rabelais, Buffon, Mme de Stael, Saint Vincent de Paul, Cassini, l'abbé Barthélemy, Monge, Masséna, etc. En 1817, il fit celle du duc d'Enghien pour la collection de M. Durand, et celle de La Paix de 1814 pour la suite des médailles de la Restauration. Le gouvernement de Louis XVIII le chargea également de trois autres médailles : La Sainte-Alliance, L'établissement du pont de Bordeaux, Le Rétablissement de la statue de Louis XIII à la place Royale. En même temps M. Gatteaux exécutait le buste en marbre de Rabelais, aujourd'hui à Versailles, et ceux de Michelange et de Sébastien del Piombo pour le Louvre. Depuis cette époque son burin s'est trouvé associé à un grand nombre d'événements de notre histoire contemporaine.

Quoique plusieurs critiques préfèrent ses médailles à ses statues, M. Gatteaux a eu quelques beaux succès dans la grande sculpture. On peut citer ses statues en bronze du chevalier d'Assas (1827), et de l'enseigne de vaisseau Bisson (1832), élevées par souscription, l'une au Vigan, l'astre à Lorient. En 1831 on avait remarqué au salon son Triptolème, exécuté depuis en marbre. Mais l'œuvre préférée de l'artiste est une Minerve après le jugement de Pâris (1836), où il a su s'inspirer des plus belles traditions de l'art antique. Il a été moins neureux dans l'exécution d'une statue en marbre d'Anne de Beaujeu, pour le jardin du Luxembourg (1847).

Nommé en 1831 chevalier et en 1861 officier de la Légion d'honneur, élu en 1834 membre du conseil municipal de Paris et du conseil général de la Seine, dont il a fait partie jusqu'en 1848, M. Gatteaux a succédé en 1845 à Galle dans la section de gravure de l'Académie des Beaux-Arts-

GATTILIER, genre d'arbrisseaux de la famille des verbénacées, ayant pour caractères essentiels : Calice court, cinq dents ; corolle à tube grèle et allongé, à limbe plan, cartagé en ciaq ou six lobes inégaux et disposés en deux lèvres; stigmate bifide ; drupe contenant un osselet quadriloculaire et tétrasperme. Ce genre, renfermant environ vingi espèces, à pour type le gattilier d'Europe (vitex agnus castus, Linné), plus connu sous le nom d'agnus castus, agneau chaste, nom qui rappelle les propriétés antiaphrodisiaques que lui attribuaient l'antiquité et le moyen âge. La persussion où l'on était que ses diverses parties pouvaient amortit

lés désirs charnels avait fait imaginer aux prêtresses de Cérès, pour se conserver pures, de former leur couche avec les rameaux de cette plante, et d'en joncher les temples de la désse. « Les dames d'Athènes, dit Brantôme, d'après Pline, pendant les fêtes des Thesmophories en l'honneur de Cérès, conchaient sur des paillasses faites de feuilles d'agnus castus. pour se refroidir et ôter tout appétit chaud, et parce qu'elles voulaient célébrer cette fête en plus grande chasteté ». Dans des temps plus rapprochés de nous, ses semences introduites dans les aliments des religieux, son bois porté par eux en manière d'amulette, devaient les mettre à l'abri des seux dévorants de l'amour. Il n'y a pas longtemps encore que l'on trouvait dans toutes les pharmacies, sous le nom d'agni casti semina, les fruits du gattilier d'Europe, dont on préparait un sirop appelé sirop de chasteté. Et cependant ces fruits, d'une saveur âcre et prononcée, contiennent une huile essentielle que l'on sait aujourd'hui douée de propriétés stimulantes. Leur odeur leur avait déjà fait donner les noms de petit poivre, poivre sauvage, poivre des moines. Complétement abandonné par la thérapeutique, le gattilier d'Europe, qui crott dans les lieux secs et arides du midi de la France, a des rameaux grèles et blanchâtres, des feuilles pétiolées, opposées, digitées, cotonneuses en dessous; les fleurs sont violettes, purpurines ou blanches; elles paraissent vers la fin de l'été, disposées en épis verticillés.

GAU, en langue gothique Gavi, dans l'ancien haut-allemand Kouwi, au moyen age Gœuwe, mot d'origine incertaine, qu'on traduit ordinairement en latin par la mot pagus ou bien encore par ceux de regio ou provincia. C'est la dénomination donnée en Allemagne, et aussi par les Francs dans les provinces Slaves qu'ils soumirent, à certaines circonscriptions dans lesquelles était divisé le territoire sous le rapport de l'administration civile et judiciaire, et aussi sous celui de l'organisation militaire. Il en est fait mention dans l'histoire dès le septième siècle, et il en existe encore aujourd'hui de nombreux vestiges dans les noms particuliers restés à certaines localités, comme Brisgau, Thurgau, Sundgau, Argau, Rheingau, etc. Les gaus eurent naturellement pour délimitations des montagnes, des vallées. des rivières et des forêts. Ce ne sut qu'à une époque de beaucoup postérieure, en Allemagne surtout, que la politique intervint dans la démarcation de leurs frontières. L'administration des gaus était consiée, sous l'autorité royale, à un ou plusieurs comtes appelés Gaugrafen, et en latin comites, d'où le mot comitatus employé dans cette langue comme synonyme de gau. Dès le douzième siècle, lorsque les feudataires de la couronne eurent réussi à rendre leurs fiess héréditaires, l'institution des gaus tomba en désuétude; aussi seràit-il aujourd'hui d'une difficulté extrême, pour ne pas dire impossible, de préciser la ligne de démarcation exacte de certains gaus dont il est fait mention dans les chroniques, attendu que dans les grands il arrive souvent d'en rencontrer de moindres qui s'y trouvent englobés.

On peut croire qu'à certains égards le mot gau eut à une époque donnée et dans quelques localités les mots bant (par exemple Rrabant) et Ribu (par exemple Wettersiba, d'où on a fatt plus tard Wetterau [Wettéravie]) pour synonymes.

GAU (Charles-François), célèbre par ses voyages et ses explorations en Nubie, né à Cologne, le 15 juin 1790, fit ses études à l'École des Beaux-Arts de Paris. C'est à Rome, où il s'était rendu en 1817, qu'il prit le résolution de compléter par un voyage en Nubie les travaux de l'Institut d'Égypte. Après avoir supporté les plus grandes fatigues et les plus grandes privations, il lui fut enfin donné d'apercevoir les Pyramides.

Au Caire, de mesquines rivalités cherchèrent à contrarier l'exécution de ses plans. Mais, grâce à la protection du consul de France Drovetti, il obtintentin le firman indispensable pour pousser son voyage plus avant; et après trente-trois jours de navigation sur le Nil, il atteignit entin Thèbes. Là il put se procurer des Arabes pour l'accompagner, une barque, des provisions pour son voyage, quatre matelots et un ancien mamelouck de la garde impériale pour lui servir d'interprète; et avec des vents favorables, il ne tarda pas à atteindre le but de ses efforts. Maître de sa barque, il dépendait de lui de s'arrêter où bon lui semblait, de dessiner et en mesurer à loisir. Il treuva entre la seconde cataracte et Philœ vingt-un monuments qui jusque alors étaient restés complétement inconnus; le choix qu'il en fit, les descriptions qu'il en donna, furent partout approuvés. La vérité et la fidélité de ses dessins, qui n'ont rien perdu à la gravure, l'exactitude de ses mesures et d'autres qualités ont valu à ses Antiquités de la Nubie (13 livraisons. Paris, 1821-1828) les suffrages unanimes de la critique. Ce fut Niebuhr qui se chargea en grande partie de la rédection du texte joint aux planches.

Naturalisé français en 1825, Gau sut nommé l'un des architectes de la ville de Paris, qui lui est redevable de la restauration de Saint-Julien-le-Pauvre et de la prison de la rue de la Roquette; c'est sur ses dessins que s'éleva l'église gothique de Sainte-Clotilde, projetéel sur les anciens terrains Belle-Chasse. Malheureusement il dépassa de beaucoup ses devis, et n'arriva qu'à des résultats mesquins, ce qui lui sit retirer la direction des travaux de cette église. Cet artiste estimable mourut à Paris en janvier 1854.

GAUCHE, GAUCHER, termes que l'on fait dériver du gree γάνοός, qui signifie oblique ou de travers, comme on se sert du verbe gauchir pour biaiser. Pourquoi signalet-on la gauche comme maladroite, faible, inhabile ou malheuense? Pourquoi dit-on d'un individu qui paratt ridicule dans sa tournure ou dans ses actions qu'il est *gauche ?* Cependant, il y a des gauchers plus adroits que les droitiers et que les ambidextres. C'est que la nature ou la coutume a donné la supériorité de force et d'habileté aux membres du côt é droit Les physiologistes qui prétendent que l'homme était primitivement formé avec des membres égaux en vigueur et en toutes les aptitudes de leurs actions soutiennent que nous ne devons l'infériorité de la main gauche qu'à l'habitude contractée dès l'enfance de faire emploi toujours de prédilection de la main droite. Ils remarquent que les jambes sont communément de force pareille, et peut-être même que le soldat, qu'on sait toujours partir du pied gauche et tendre le jarret, acquiert plus de vigeur dans cette extrémité. Il est évident que l'accoutumance renforce le membre qui est le plus exercé, fût-il originairement le plus débile.

Mais les naturalistes, étudiant la pondération primitive des forces dans les corps vivants, ont remarqué des inégalités naturelles de l'organisme, soit chez l'espèce humaine, soit parmi d'autres genres d'animaux. Prenons l'homme sur tout le giobe : par quelle cause les nations les plus diverses se sont-elles accordées à préférer la main droite? Guillaume Damier, qui sit l'un des premiers le tour du monde, s'étonnait de voir partout chez les sauvages, les nègres, etc., la main ganche moins employée et plus faible, comme chez nous. Presque partout chez les anciens le côté ganche était sinistre, la partie débile, celle du cœur. Le guerrier plaçait a ubras gauche le bouclier; sujourd'hui, l'épée, le poignard, sont situés à gauche, afin que la main droite soit plus : portée de les saisir. Le côté sénestre est donc celui qu'on protège, tandis que la dextre est forte et agressive. Quand on veut faire honneur à quelqu'un, jadis comme aujourd'hui, on le place à sa droite : Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis. Si les anciens Perses attribuaient à cet égard la préférence au côté gauche, ils en donnaient pour motif que c'était la région du cœur et une marque de confiance de livrer ainsi la partie la plus vulnérable à leurs meilleurs amis.

De même, dans nos luttes politiques, le parti qui se présente comme le plus éminemment patriotique ou libéral occupe la gauche des assemblées, tandis que le côté droit est préféré par les amis de l'autorité et du pouvoir monarchique.

Personne n'ignore combien les présages obtenus à gau

che passaient pour funestes, combien ce côté devenait de | mauvais augure en toutes choses chez les Romains superstitieux. La gauche était considérée comme fatale, comme la région femelle, imbécile du corps humain, comme son pôle glacial, comme n'engendrant que le sexe féminin, etc.

Pour trouver une cause précise de la force ou de la faiblesse relative d'un côté du corps sur l'autre, il faut en scruter l'organisation. Le côté droit récèle un viscère volumineux. le foie, qui entraîne de son poids le corps, et qui détermine l'homme et les animaux à se coucher, à dormir de préférence sur ce même côté. D'ailleurs, lorsqu'on se couche sur le côté gauche, le foie pèse sur l'estomac, et aussi le cœur est comprimé; ce qui gêne le mouvement circulatoire et rend la digestion plus pénible. De là viennent encore des rèves fatigants chez quelques personnes; l'instinct du malaise fait qu'elles se retournent même en sommeillant, afin de prendre une posture moins laborieuse pour leurs fonctions vitales. Or, les corps qui passent ainsi plusieurs beures de repos au lit sur le côté droit reçoivent nécessairement dans ses régions déclives une plus tiche nutrition, un plus abondant afflux d'humeurs que dans le côté gauche, situé en dessus. Cela seul expliquerait pourquoi les bouchers trouvent toujours que le côté droit des bestiaux est le plus pesant, le plus charnu. En outre, le côté du foie est celui qui recueille presque tout le système vasculaire sanguin noir et l'appareil réparateur, les vaisseaux du chyle, les lymphatiques, pour se rendre dans la veine cave, où vient également aboutir la veine azygos. Il paraît donc évident que les moyens de nutrition étant plus abondants pour le côté droit que pour le côté gauche, lui donnent ainsi une supériorité de force et d'activité. J.-J. VIRRY.

GAUCHE (Art militaire). Voyes Corps D'ARWÉE. GAUCHE (Histoire parlementaire). Voyez Côté DROIT,

GAUCHERIE, action d'une personne gauche et maladroite. Il faut du temps pour façonner un domeștique aux habitudes d'une maison; et jusque là que de gaucheries ne doit-on pas se résigner à lui voir commettre à chaque instant du jour! La gaucherie est aussi un manque d'aisance, d'usage du monde, de grâce et d'adresse. Les provinciaux, longtemps encore après leur arrivée à Paris, ont toute la gaucherie de nouveau-débarqués. Ce mot est samilier, sans

GAUCHOS. C'est ainsi qu'on appelle dans les provinces de la Plata les paysans fixés dans les pampas, où ils se livrent principalement à l'élève du bétail. Encore bien qu'ils se considèrent comme blancs et soient très-fiers de ce titre, ils appartiennent pour la plupart à la classe des métis, et, par leur commerce avec les femmes indiennes, contribuent à rapprocher de plus en plus la population des provinces intérieures du type des habitants aborigènes. Comme ces rudes enfants de la nature, les gauchos n'ont que peu de besoins. Vivant sous un climat qui dispense l'homme de se pourvoir d'une habitation et de vêtements chauds, ils se contentent de misérables huttes construites en roseaux et en argile, contenant peu ou point de meubles en bois, parce que dans ces vastes plaines, où ne s'élève pas un seul arbre, et où la vue se perd comme sur un océan sans rivages, la dépouille des bœufs doit le plus souvent tenir lieu de plancher et d'aire. Au lieu d'objets en ser destinés à consolider, on s'y sert avec beaucoup d'art et d'habileté de lanières de cuir. Un pareil ameublement, on le conçoit, se transporte aisément, ou, s'il vient à se perdre, peut être remplacé partout où l'on se trouve avec les produits même du sol; d'ailleurs, ce que le gaucho possède en fait d'objets irremplaçables et tirés des villes ou bien de l'autre côté de la mer, se réduit à si peu de choses, qu'il lui est toujours facile de l'emporter sur son cheval.

Pâtre et chasseur tour à tour, on voit le gaucho, tantôt faire pattre d'innombrables troupeaux vivant dans un état à demi sauvage, tantôt se précipiter avec délire au-devant des mille périls de la chasse aux bêtes féroces. Sa dévorante activité, ses répugnances pour la vie sociale, son insouciante ignorance, sa taille presque titanique et la maigreur de sea formes, qui font de lui, comme du lion, un être tout force et tout muscles, lui donnent une physionomie des plus orzginaies, qui tient au merveilleux par plus d'un point. Cette misérable hutte où il s'abrite, et qui élève son large cône dans l'immensité de la solitude, est une construction facile en tous lieux. Pourvu qu'il ait un cheval, un lasso et une bola, le gaucho saura toujours bien se procurer d'autres chevaux et s'approvisionner de bétail à demi sauvage, qui servira à sa subsistance. Ce lasso est un lacet formé d'une bande de cuir très-fort et présentant à une de ses extrémités un nœud coulant. Du haut de son cheval, le gaucho le lancera avec tant d'adresse autour du cou, des cornes ou des jambes de l'animal, qu'il ne manquera presque jamais son coup. La bête enlacée essayera de fuir; mais arrêtée dans son élan par la courroie, dont le bout est solidement fixé à la selle du chasseur, elle s'abattra et roulera à terre. La bola, comme son nom l'indique assez, est la boule attachée à l'autre extrémité, et qui sert de contre-poids.

La chasse du gaucho a-t-elle été longtemps heureuse, et se sent-il assez riche pour tenter les chances du commerce, il se rend, bien vite à San-Miguel de Tucuman. Cette ville est le rendez-vous des gauchos que le sort savorise. Mais une fois la vente achevée, la centaure s'évanouit, et le joueur passionné lui succède pour demander aux cartes de poignantes émotions. Alors se déroulent invariablement les péripéties du drame d'un jeu essréné, tandis que l'enivrant kawa coule à flots incessants dans d'avides gobelets de corne, et que le plus souvent le sang de l'une des parties ruisselle, pour couronner dignement ces orgies de sauvages. Comme dès sa plus tendre enfance la nourriture du gaucho se compose presque exclusivement de viande, comme les pampas sont presque partout imprégnées de sel, le gaucho a bientôt fourni aux premiers besoins de son existence, même dans les en-droits les plus déserts, si jamais il lui arrive d'être banni et poursuivi.

Familier dès ses premières années avec tout ce qui a trait aux chevaux, à leurs mœurs et à leurs allures, dès lors cavalier par excellence, on peut dire qu'il passe sa vie entière à cheval. C'est à cheval qu'il va chercher l'eau, le mais, le manioc, le tabac et ses autres provisions; c'est le seul mode de locomotion qu'il connaisse. S'agit-il d'aller à la messe, c'est à cheval qu'il se rendra à l'église. Mais il s'arrêtera religiousement à la porte du temple chrétien, et là, immobile sur sa selle, il priera jusqu'à ce que l'ite missa est lui permette de reprendre son éternel galop, qu'il ne modérera vers la fin de la journée que pour considérer encore, du haut de sa selle, les danses lascives dont sont le théâtre les sales stations de postes se succédant le long des grandes routes du commerce qui traversent les pampas. Femmes et enfants sont habitués à partager avec les hommes la plupart des plaisirs et des peines de cette vie. Il est rare de rencontrer des gauchos sachant lire; et écrire est pour eux le comble de la science. On peut dire qu'ils ne sont catholiques que de forme, puisqu'ils n'ont pas la moindre idée de ce que peut être une doctrine religieuse, et qu'une foule de superstitions empruntées aux Indiens ont cours parmi eux. Cela ne les empêche pas d'attacher un prix infini à la sépulture ecclésiastique; aussi en temps de paix ont-ils l'habitude de transporter leurs morts de distances très-éloignées jusqu'à la demeure d'un prêtre.

Gai, jovial, bienveillant et hospitalier, le gaucho, lorsqu'on l'irrite, est capable des plus affreuses atrocités; et il poursuivra avec la sagacité et la patience de l'Indien un ennemi dont le sang seul peut assouvir sa vengeance. Les uns sont propriétaires de petits troupeaux ; les autres se mettent en service dans de grandes métairies comprenant souvent une superficie de six à huit kilomètres. Endurcis par ce genre de vie, incapables de rester un instant en repos. ils sont toujours prêts à s'attacher au premier parti politique venu et à entreprendre à son profit et au leur quelque tentative de brigandage. La guerre civile qui pendant un demi-siècle a désolé les provinces de la Plata leur a longtemps effert des occasions de donner satisfaction à ces instincis; mais aussi elle a eu pour résultat de propager parmi eux une démoralisation telle, qu'après la chute de Rosas, qui lui-même a été gaucho, et l'apparence du rétablissement de l'ordre dans la capitale, il est fort douteux qu'il soit aujourd'hui possible-de tenir en bride et de civiliser graduellement cette population à moitié sauvage.

GAUDE, plante tinctoriale du genre réséda, vulgairement appelée herbe à jaunir ou herbe aux juifs (les ordonnances de police du moyen âge les forçaient, comme on sait, à porter une toque jaune, teinte dès lors avec la gande). Elle fleuris voient en elle le strathium des anciens. La gande (reseda lutéola, Linné) croît spontanément sur presque tous les points de la France; mais dans quelques localités elle est l'objet d'une culture régulière. C'est une herbe haute de 66 centimètres à 2 mètres, qui se platt dans les terrains incultes et croît spontanément au milieu des décombres et le long des grandes routes, surtout dans les terrains pierreux et sablonneux. Celle qui est cultivée donne au reste des produits plus estimés. Linné a observé, comme l'un des caractères particuliers de cette plante, que l'épi de fleurs très-serrées et jaune verdâtre qui termine sa tige suit exactement le cours journalier du soleil.

La décoction de la gaude dans l'eau produit une belle couleur jaune, et il s'en fait une assez torte consommation pour la teinture des étofies de soie, de laine et de coton. A cet effet, on l'arrache tout entière avec ses racines à l'époque où ses graines commencent à mûrir. On la fait éécher plus complétement soit sur place, soit dans les greniers, où on la conserve. La matière colorante de cette plante a reçu de M. Chevreul, qui l'a isolée le premier, le nom de lutéoline. Elle s'offre en cristaux jaunes, qui s'obtiennent en précipitant par l'acétate de plomb une décoction de gaude. Elle est soluble dans l'eau, dans l'acool et l'éther.

GAUDICHAUD (CHARLES BEAUPRÉ), botaniste et voyageur français, membre de l'Académie des Sciences, naquit à Angoulème, le 4 septembre 1789. D'abord pharmacien de la marine de l'État, il fit plusieurs grands voyages de découvertes, comme MM. Quoy, Gaimard et J. Arago, et plusieurs fois avec eux, sous la conduite des capitaines Freycinet, Durand et de Villeneuve-Bargemont. Mais il ne se borna point à recueillir des collections et des herbiers; il étudiait les lois de la nature, et des effets essayait de remonter aux causes. Disciple du botaniste Dupetit-Thouars, il adopta et compléta plusieurs de ses théories de physiologie végétale. Par exemple, il n'attribua point l'accroissement des arbres à ce fluide hypothétique que les botanistes appellent cambium; suivant lui, cet accroissement provient du développement des mérithales de Dupetit-Thouars, ou de ce qu'il nommait lui-même des phytons, ou jeunes pousses; il regardait chaque bourgeon comme une sorte de jeune tige ou comme la *plumule* d'un nouvel embryon, dont les productions radicales vont accrottre l'épaisseur de l'arbremère, soit en envoyant des fibres bien évidentes dans la substance même du tronc (comme dans les palmiers), soit en enroulant la surface de ce tronc, comme dans nos arbres ordinaires à couches ligneuses circulaires. Chaque bourgeon, mérithale ou phyton, se compose de fibres ascendantes ou tigellaires, qui servent à l'accroissement en hauteur, et de fibres descendantes ou radicales, qui se juxta-posent aux fibres du phyton précédent et au corps de l'arbre. Le fait est que ces fibres descendantes sont fort ostensibles dans la tige des palmiers et des dattiers, et même assez appréciables sur le tronc de nos arbres communs, où l'on voit chaque bourgeon, chaque rejeton ou écusson nouveau dessiner de sa partie insérieure comme une broderie de petites racines capillaires sur le bois déjà formé qu'elles recouvrent et vont spaissir. C'est ainsi qu'il expliquait l'accroissement des arbres. Toutefois, on a adressé à Gaudichaud une objection qu'il n'a pas assez combattue. On lui a fait remarquer

que si vraiment le tronc ligneux ne s'aceroissait qu'au megen des fibres des nouvelles pousses, un jeune arbre, à bois incolore, qui reçoit des écussons de bois rouge ou noir, devrait lui-même rougir ou noicir dans les couches développées postérieurement à l'insertion de cet écusson, hypothèse que des faits n'ont pas justifiée...

Pour être juste envers Gaudichaud, on doit reconnaître qu'il a porté dans ce qu'on peut appeler la philosophie de la botanique une profondeur et une clarté dont cette science n'avait pas l'habitude. C'est ce dont témoignent ses nombreux mémoires et son Organographie, qui est son œuvre capitale. En physiologie végétale, Gaudichaud fait tout dériver, comme pour la vie des animaux, des propriétés et des forces vitales, dont des effets physiques, physiquement inexplicables, lui révèlent l'existence. Il est métaphysicien, mais métaphysicien solidiste, si cela peut se dire. Nous avons déjà dit qu'il rejetait le cambium de Mirbel : ce fluide plastique lui paraît être une pure fiction. Mais plus tard il tiendra compte de la sève, qui est pour les végétaux ce qu'est le sang dans des êtres plus élevés et plus complexes. Il serait sans cela organiciste jusqu'à l'excès; car dans les corps organisés vivants tout concourt et conspire pour les manifestations de la vie, les fluides vitaux comme les organes : et dans ce vaste ensemble d'éléments diversifiés, tout est agent; les organes ne peuvent pas plus sans les fluides, les eussent-ils engendrés, que ne peuvent les fluides sans les organes.

Nous résumerons ainsi qu'il suit la vie scientifique et laborieuse de Gaudichaud. A bord de quatre navires de l'État, L'Uranie, La Physicianne, L'Herminie et La Bonite, et sous la conduite de trois différents capitaines, il a fourni trois voyages de long cours, marqués par de terribles évé-nements, par des découvertes nombreuses et d'immenses récoltes qui ont enrichi la science et le Muséum. C'est dans un de ces voyages que de sa nation il fut le premier, avec le docteur Quoy, à franchir les montagnes Bleues, et qu'il eut la douleur de voir naufrager L'Uranie, chargée de ses collections, dans l'archipel des tles Malouines, où ce célèbre navire s'est à jamais-abimé (14 février 1820). Ses herbiers restèrent dans l'eau salée pendant quarante jours, après quoi il réussit à sauver quatre mille plantes, qu'il lui fallut, durant quatre mois, laver une à une à l'eau douce, dessécher, classer, étiqueter, et avec lesquelles il a depuis composé sa Flore des lles Malouines, un des meilleurs des trente ouvrages, grands ou petits, que lui doit la botanique. Il a visité tour à tour l'Amérique du Sud, les îles d'Afrique, Bourbon, Maurice et Sainte-Hélène; le port de Jackson et Botany-Bay, les Sandwich et la Terre de Feu, les Indes orientales et une partie de la Chine; a vu Singapour peu après l'installation de ses premiers habiants, Calcutta dans sa puissance, Canton avant l'invasion anglaise, et la Nouvelle-Hollande, encore fière des Péron et des Baudin : a séjourné à cinq reprises dissérentes à Rio-Janeiro, et doublé trois fois le cap Horn. Il avait perdu à ces glorieux voyages sa houillante jeunesse, marquée par douze à quinze duels, constamment heureux, son repos, sa fortune patrimoniale et sa santé, qui avaient sombré comme L'Uranie. Il est vrai qu'il leur a dû de voir Alexandre de Humboldt attacher à son côté la croix d'Honneur ; d'être associé à vingt-huit compagnies savantes, et d'occuper à l'Institut de France le fauteuil d'Antoine-Laurent de Jussieu , ce prince des hotanistes, honorable succession, qui lui fut annoncée à l'tie Bourbon, et qui ne coûta aucune démarche à sa juste fierté et à cette serme indépendance qui se sonde sur le caractère encore mieux que sur la possession. On a souvent accusé les savants de cumuler force places et sinécures : tel ne fut point Gaudichaud. Quoique membre de l'Institut, il resta jusqu'à son dernier jour simple pharmacien de la marine comme en 1820. Ses fortes et constantes études accablèrent par des souffrances les dernières années de sa vie. Il croyait depuis longtemps n'avoir plus qu'un poumon; et il mourut à Paris, le 15 janvier 1854, des progrès croissants

d'un hydrothorax. Il portait au milieu du front une profonde cicatrice, qu'une balle y avait creusée. Sa tombe, au cimetière du Mont-Parnasse, avoisine le tombeau de Dumont-Durville, un de ses capitaines. MM. Quoy et Despretz ont avec larmes et talent retracé ses mérites remarquables, et M. Flourens, qui comme nous regrette en lui un ami, prononcera dans quelques semaines, à l'Institut, son éloge académique. Gaudichaud avait publié en 1850, sous le titre d'Introduction au voyage de La Bonite, ouvrage en deux volumes in-8°, la plus grande partie de ses derniers travaux et mémoires.

GAUDIN (MARC-MICHEL-CHARLES), créé par Napoléon duc de Gaèle, était né le 19 janvier 1756, à Saint-Denis, et à l'instar de son père, qui était avocat, se consacra à l'étude de la jurisprudence. Dès l'âge de vingt-deux ans il avait été nommé chef de bureau dans l'administration générale des contributions créée par Necker; et en 1791 il fut appelé à faire partie de la commission de la trésorerie nationale, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1794, au milieu de la crise révolutionnaire. Mais alors il crut prudent de se retirer aux environs de Soissons, où vint le surprendre la nouvelle que l'une des premières mesures du Directoire avait été de lui confier le porteseuille des finances. Gaudin refusa le ministère qu'on lui offrait, comme aussi plus tard les fonctions de commissaire près la trésorerie nationale, que lui conféra le Conseil des Cinq Cents. A l'époque de la Terreur, secondé par Cambon, il était parvenu à sauver les quarantehuit anciens receveurs des finances, que par ignorance la Convention avait compris dans son décret qui traduisait les soixante ex-fermiers généraux devant le tribunal revolutionnaire; mesure qui équivalait à une condamnation capitale. Après le 18 brumaire, Bonaparte, qui se connaissait en hommes, choisit Gaudin pour son ministre des finances; et c'est en esset à lui que revient la gloire d'avoir le premier rétabli l'ordre et la régularité dans les finances de la France. Nommé comte de l'empire en 1808, il obtint l'année suivante le titre de duc de Gaète, et conserva jusqu'à la chute de l'empire la direction du ministère des finances, qu'il repritencore pendant les cent jours. A cette époque Napoléon l'appela en outre à faire partie de la chambre des pairs que, par son fameux Acte additionnel aux constitutions de l'empire, il avait cru devoir substituer au sénat conservateur, dont les membres l'avaient si indignement trahi l'année précédente. De 1815 à 1818, Gaudin siéges à la chambre des députés. En 1820 le gouvernement royal lui confia les importantes et lucratives fonctions de gouverneur de la Banque de France, qu'il conserva jusqu'en 1834, époque où M. d'Argout lui fut donné pour successeur.

Gaudin mourut le 5 janvier 1841, dans son château de Gennevilliers, près Paris. Les Mémoires, souvenirs et opinions de M. Gaudin, duc de Gaèle (2 vol., 1826) sont d'une importance toute particulière pour l'histoire financière de la France de 1800 à 1820. En 1834, il y ajouta un troisième volume comme supplément. On a aussi de lui un Aperçu sur les emprunts (1817), une Notice historique sur les finances de la France depuis 1800 jusqu'au 1et avril 1814 (Paris, 1818), et divers essais sur des matières d'économie politique.

GAUDRIOLE. C'est, d'après l'Académie, un propos gai, une plaisanterie sur quelque sujet un peu libre : on dit d'un homme plaisant auprès des femmes, qu'il cherche à égayer, qu'il leur conte des gaudrioles; il y a des hommes

qui aiment par-dessus tout la gaudriole.

GAUDY (François-Beanard-Herri-Guillaume, baron de la particulation de la particulation

se consacra dès lors entièrement à la culture des lettres. Une grande mobilité d'idées et un profond dégoût du monde le conduisirent à diverses reprises en Italie, dans les dernières années de sa vie. Il mourut à Berlin, le 6 février 1840.

Dans ses premières productions poétiquées, il s'est montré imitateur de la forme métrique employée par He i ne; plus tard il sut donner des formes originales à l'expression de sa pensée, et réussit particulièrement dans la chanson. La verve intarissable de bonne plaisanterie avec laquelle il persifile les folies du jour, la facilité et le naturel de son vers, rappellent tout à fait la manière de Béranger. Dans les dernières amées de sa vie, la cause et les intérêts du progrès trouvèrent en lui un chaud partisan. Tout en regrettant l'irréparable ruine du système féodal, il avait su franchement renoncer aux rêves de teux qui en croient encore la résurrection possible; et il n'attendait plus le salut de l'avenir que du triomphe des idées d'un sage libéralisme.

Outre un grand nombre de poèmes originaux, de contes et de nouvelles, on a de lui quelques traductions de Riemcewicz et de Mickiewicz, et une traduction des Chansons de

Béranger faite en société avec Chamiss

GAUFRAGE, opération par laquelle un ouvrier nommé gaufreur imprime des dessins en relief sur une étoffe on un papier à l'aide de fers chauds ou de cylindres gravés ; ces fers sont des gaufroirs. Un gaufroir est ordinairement composé de deux parties : le gaufroir proprement dit, et sa contre-épreuve; le premier est en laiton gravé en creux, et sa contre-partie peut être en carton, qui se moule sur le gaufroir ; des chevilles de repère servent à les placer l'un sur l'autre sans se tromper. La substance que l'on veut gaufrer étant légèrement humectée, on la place entre le gaufroir un peu échaussé et sa contre-partie, puis on met en presse. Quand le gaufroir est refroidi, la pièce a pris l'empreinte.

Le gaufrage au cylindre résulte de la combinaison de ce système avec celui du calandrage. Le cylindre porte la gravure sur sa surface latérale; on l'échauffe avec des fers pla-

cés intérieurement.

GAUFRE, patisserie légère de la nature des oublies, que l'on confectionne à l'aide d'un moule, et qu'on mange d'ordinaire chaude et saupoudrée de sucre. L'usage des gaufres remonte en France au treizième siècle.

GAULE (Gallia). C'est le nom que les Romains donnaient à toute la contrée s'étendant entre les Pyrénées et le Rhin, qui était habitée par les Gaulois (Galli), et située (à l'égard de Rome) au delà des Alpes, d'où le nom de Gallia Transalpina (Gaule au delà des Alpes) qu'ils lui donnaient, de même qu'ils appelaient GALLIA CISALPINA Gaule en deçà des Alpes), la partie septentrionale de l'Italie. Cette dernière dénomination ne fut d'abord appliquée qu'à la partie du territoire italique où étaient venus se fixer des Gaulois émigrés; mais plus tard la Gaule cisalpine proprement dite s'étendit depuis les Alpes Cottiennes et Graïennes, à l'ouest, jusqu'à l'Adige, à l'est, qui la séparait de la nation illyrienne des Veneti. Au nord, elle confinait aux Alpes pennines et rhétiennes; au sud, le Pô (Padus) formait ses limites vers les Liguriens Anamanes à peu près jusqu'au point où ce fleuve reçoit les eaux de la Trebia. De là la Gaule Cisalpine s'étendait au sud du Pô jusqu'aux crêtes des Apennins, et sur les rives de l'Adria-tique, du côté de l'Ombrie, d'abord jusqu'au fleuve Aesis, près d'Ancône, puis, par la suite, jusqu'au Rubicon, entre Ravenne et Ariminum (Rimini). Mais lorsque la Ligurie, la Vénétie et l'Istrie ne formèrent plus qu'une seule et même province romaine, on la désigna par le nom de cette dernière contrée seulement; nom qui dès lors fut appliqué à toute la haute Italie.

Dans les limites de la Gaule Cisalpine proprement dite, telles que nous venons de les indiquer, habitaient, au delà du Pô, dans la Gallia Transpadana, tout à l'extrémité nordouest, les Salasses avec Eporedia (1vrée) pour chef-lieu; puis, à partir à peu près du sleuve Sessites (la Sesia) ius-

GAULE

qu'à Brixia (Brescia), les Insubriens, qui avaient fondé Mediolanum (Milan); et an sud du lacus Benacus (lac Garda), les Cénomans, sur le territoire desquels on trouvait les antiques cités de Vérone et de Mantoue. Indépendamment de ces tribus gauloises, quelques tribus liguriennes, notamment les Tourini, s'étaient aussi fixées dans les contrées qu'arrose le Po supérieur, aux environs de la ville appelée de nos jours Turin (Augusta Taurinorum). La chaîne septentrionale des Alpes était habitée par des tribus celtes et rhétiennes, par exemple les Lépontiens, fixés au nord-ouest du lacus Verbanus (lac Majeur, lago Maggiore); les Camuni, au nord-est du lacus Larius (lac de Côme), et sur les bords du lacus Sebinus (lac Iseo) les Euganei. En doca du Po, dans la Gallia Cispadana, s'étaient établis les Boiens, auxquels appartenait aussi, au delà du Pô, la contrée arrosée par l'Addua inférieure (l'Adda), aujourd'hni pays de Parme et de Modène, jusqu'à Bologne (Bononia); puis au nord-est de ceux-ci, à l'embouchure du Po, les Lingones, et au sud-est les Senones. Les immigrations successives de ces diverses peuplades, qui refoulèrent à l'ouest les Liguriens, et à l'est les Étrusques et les Ombri, eurent lieu, à ce que rapporte la tradition, des une époque contemporaine du règne de Tarquin le Superbe, par conséquent vers l'an 600 avant J.-C., d'abord par les Insubriens, que Bellovèse, fils d'un roi des Bituriges, amena là de leur pays natal. Les hordes gauloises qu'il commandait, arrivées sur les bords de la Saône, s'étaient séparées d'autres hordes avec lesquelles elles avaient fait route jusque alors, et qui obéissaient à un chef appelé Sigorèse. Celui-ci se dirigea vers le Rhin, franchit le fleuve; et son expédition aboutit probablement à un établissement sur les bords du Danube et de la Save, où nous trouvons plus tard les Gaulois scordisques; et pendant près de trois siècles il n'en est plus question dans l'histoire. Ce n'est guère que vers l'an 280 avant Jésus-Christ qu'on voit une armée de Gaulois partie des bords du Danube, attaquer d'abord la Macédoine, ravager ensuite une partie de la Grèce et finir par fonder dans l'Asie Mineure un État resté assez longtemps indépendant, sous le nom de Galatie ou Gallo-Grèce.

Les immigrations gauloises en Italie ne se terminèrent guère que 200 ans après la première expédition de Bellovèse, par l'arrivée des Senones, les derniers venus de tous. Mais il est plus raisonnable d'admettre avec l'histoire qu'elles se succédèrent très-rapidement les unes aux autres, et principalement vers l'an 400 avant Jésus-Christ. Les derniers arrivants, les Senones, furent d'ailleurs ceux qui pénétrèrent le plus au sud. En l'an 396, ils saccagèrent Melpum, ville des Ombri, franchirent ensuite l'Apennin, arrivèrent à Clusium, ville étrusque, et après l'avoir assiégée, s'avancèrent, sous le commandement de Brennus, jusqu'à Rome, dont ils se rendirent mattres (à l'exception du Capitole), après avoir complétement battu les Romains sur les bords de l'Allia (dies Alliensis, 18 juillet 390), et qu'ils livrèrent aux flammes. Marcus Furius Camillus chassa leur principal corps d'armée de Rome, où, dit-on, il était resté campé pen-dant six mois. Il est fort probable que ce fut bien moins les victoires de Camille que leurs divisions et leurs guerres intestines qui empêchèrent les Gaulois de pousser plus au sud. Ce ne fut, à ce qu'il paraît, qu'en l'an 367 qu'on les vit encore une fois s'aventurer à fouler le sol du Latium; et alors Camille, devenu vieillard aux cheveux blancs, leur fit de nouveau essuyer une rude défaite. Dans les années 361, 360 et 358, ils se ruèrent de nouveau sur Rome, et cette lois encore avec tant de fureur, que des efforts prodigieux purent seuls sauver la ville, jusqu'à ce qu'en 349 une victoire remportée par Lucius Furius Camillus, fils du Camille dont il a été fait mention tout à l'heure, eut été suivie d'un traité qui mit fin à leurs expéditions, non-seulement contre Rome, mais aussi dans le reste de l'Italie méridionale. Dans la troisième guerre des Samnites, les Gaulois figurèrent encore au nombre des alliés des Samnites, et partagèrent la téroule que les Romains infligèrent à ceux-ci, à Sentinum, l'an 295. Ensuite, en 283, le consul Dolabella subjugua les Senones, pour les punir d'avoir fait cause commune avec les Étrusques; par la suite on (onda, à l'extrémité sud de leur territoire, la colonie de Sena (Sinigalia). Les Boiens, qui, la même année avaient été battus avec les Étrusques sur les bords du lac Vadimon, obtinrent la paix.

En l'an 225 éclata une nouvelle guerre, dite par excellence guerre des Gaulois. Excités par le partage du territoire des Senones, qui avait eu lieu entre les citoyens romains, les Boïens et les Insubriens, renforcés par des Gæsates, venus de la Gaule Transalpine, envahirent l'Étrurie. Rome employa contre eux toutes ses ressources ; et une grande bataille rangée, livrée près du cap Télamon, l'an 225, bataille dans laquelle périrent 40,000 Gaulois, fut suivie en l'an 224 de la soumission des Boïens, puis en 223 et 222 de celle des Insubriens. Les colonies de Cremona et de Placentia (Piacenza, Plaisance), destinés à tenir en respect cette contrée, venalent à peine d'être fondées, en 219, lorsque Anni bal arriva en Italie. Après la bataille de la Trebia, en 218, les Gaulois vinrent à l'envi se ranger sous ses étendarts; et même longtemps après la fin de la deuxième guerre punique, ils opposèrent aux Romains la plus énergique résistance, qui ne cessa qu'en l'an 191, lorsque les Boiens eurent été subjugués et en partie expuisés du pays. Les colonies qu'on fonda alors à Bononia, à Parma et à Mutina eurent pour résultat de romaniser complétement et en fort peu de temps la partie de ce territoire située au délà du Pô, qu'on appela dès lors Gallia Togata, parce que l'usage de la toge, ce vêtement particulier aux Romains, y devint généralement en usage; et plus tard cette dénomination passa également à la partie du territoire située au délà du Pô. Là, les Salasses finirent, en l'an 143, par être subjugués et soumis, mais seulement en apparence. Leurs incessants brigandages rendaient dangereuse la route conduisant par le Petit Saint-Bernard dans la Gaule Transalpine, à la vallée de l'Isère (Isara). Aussi, en l'an 25, Auguste les sit-il presque complétement détruire, en même temps qu'il fondait sur leur territoire la colonie militaire d'Augusta Prætoria (Aoste). Les populations habitant la lisière septentrionale des Alpes, à travers lesquelles une route conduisait de Comum dans la vallée rhétienne du Rhin', furent également subjuguées l'an 15, sous le règne d'Auguste. Dès l'an 89 les Cispadans avaient obtenu le droit de cité, et les Transpadans le droit des Latins; puis, par une concession de César, ceux-ci avaient aussi obtenu le droit de cité en l'an 49. La Gaule Cisalpine n'en demeura pas moins avec la Ligurie et la Vénétie une province romaine, et comme telle placée sous l'administration d'un proconsul. Ce ne fut que sous les triumvirs (an 43) qu'il cessa d'en être ainsi; dès lors toute cette contrée fut comprise, même politiquement parlant, dans la dénomination d'Italie, qui lui avait également été commune autrefois; et l'administration de la justice y fut réglée par une loi, qui s'est en partie conservée jusqu'à nous (lex Rubria de Gallia Cisalpina). Quand Auguste partagea l'Italie en onze régions, le territoire des Cénomans forma la dixième, appelée Venetia. Le reste de la Gaule Transpadane composa la onzième région; la Gaule Cispadane la huitième, et la Ligurie la neuvième. Déjà à cette époque ces contrées l'emportaient sur toutes les autres parties de l'Italie par l'état prospère de leur industrie, de celle surtout qui avait pour objet le tissage des étosses de laine et de lin, de leur commerce et de leur agriculture, de même que par l'agglomération compacte de leurs populations.

La Gaule Transalpine avait pour frontières du coté de l'Italie les Alpes, et tout d'abord vers la Ligurie le petit fleuve appelé Varus (le Var), qui, prenant sa source dans les lacs des Alpes, vient se jeter dans la Méditerranée à Nicza (Nice, Nizza). Sur les côtes de cette même mer, des Grecs de la Phocide, fuyant d'Asie Mineure, lors de l'invasion du roi Crésus, avaient fondé vers l'an 600 Massilia (Marseille), dont le commerce n'avait pas tardé à être des plus florissants, et qui était devenue un foyer de civilisation grecque dans ces contrées. Alliée de bonne heure avec les

GAULE

Romains, Massilia avait été secourue par eux dès l'an 154 coulre des tribus liguriennes qui, descendant des Alpes maritimes, étalent venues attaquer ses colonies Antipolis et Nicza. Mais les conquêtes véritables des Romains dans la Gaule Transpadane ne commencèrent à bien dire que par la soumission des Salyes ou Saluvii, peuplade celto-ligurienne que Marcus Fulvius envoya en l'an 125 au secours des habitants de Massilia, et dans le territoire de laquelle Caïus Sextius fonda, en l'an 123, Aquæ Sextiæ (Aix), la première colonie romaine établie dans la Gaule Transalpine. La soumission des Allobroges fut opérée dans les années 123 et 121 par Cneius Domitius et par Quintus Fabius. Cette contrée fut érigée alors en province romaine, et porta par excellence la dénomination de Provincia Romana (Provence). Par opposition à la Gallia Togata, et en raison des longués et larges chausses (braccæ) que portaient ses habitants, Gaulois d'origine, elle reçut le nom de Gallia Braccata; et le reste de la Gaule Transalpine fut appelé Gallia Comata, à cause de l'habitude où étaient les Gaulois de porter leurs cheveux (Coma) longs et enroulés sur le sommet de la tête. La Province avait pour limites au nord la Durance (Druentia), dans la vallée de laquelle une route conduisait par le mont Genèvre et l'Isère (Isara) jusqu'au Rhône (Rhodanus), et le lac de Genève (Lacus Lemanus). A l'ouest, elle ne tarda pas à s'étendre par delà le Rhône, sur la rive orientale du quel les Cavares habitaient le pays où sont situées Arles (Arelate) et Avignon (Avento), et au nord de ceux-ci les Vocontii jusqu'aux Cévennes (Sebenna), dont le versant était habité par les Helviens, et plus au sud encore, d'où les anciennes populations ibériennes avaient été expulsées par les Volcæ Arecomici dans les environs de Nimes (Nemausus) et par les Volcæ Tectosages aux environs de Carcassonne (Carcaso), de Toulouse (Tolosa) et dans le Roussillon (Ruscino), jusqu'aux Pyrénées et à la Garonne (Garumna). En l'an 118, Quintus Martius Rex y fonda la colonie romaine de Narbo Martius (Narbonne). Quand Marius eut réussi à arrêter l'invasion des Cimbres et des Teutons, les Romains demeurèrent tranquilles possesseurs de ces contrées. Dans l'espace de huit années (de 58 à 51) Jules César subjugua tout le reste de la Gaule Transalpine, c'est-à-dire la contrée bornée au sud par les Alpes Pennines, la Province et les Pyrenées; et séparée à l'est, de la Rhétie, par la large chaîne alpestre de la vallée du Rhin supérieur, puis par le Rhin et le lac Constance (Lacus Brigantinus) de la Vindélicie, et plus loin encore, des Germains, par le Rhin jusqu'à son embouchure.

D'après les trois grands groupes de populations différant les uns des autres par leur langue, leurs mœurs et leurs institutions, que César trouva dans ce pays, il le divise, dans ses Commentaires sur la guerre des Gaules, en trois régions distinctes. La région méridionale, l'Aquitaine, était située entre les Pyrénées et la Garonne, habitée par plus de vingt petites peuplades, se rattachant toutes à la race ibérienne, et dissérant de la race celte. Les deux autres régions étaient habitées par des populations de race celte, dans le sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot, à savoir : les Gaulois proprement dits, ou les Celtes, ainsi quils se qualifiaient enx-mêmes au témoignage de César, en se servant d'un nom ne disserant de celui-là que par la forme, de même origine d'ailleurs que les Gaulois de la Province et de la Gaule Cisalpine; et les Belges, de race très-similaire, mais pourtant assez distincte, même en ce qui était de la langue, pour que les Romains eux-mêmes pussent apprécier ce qui les différenciait les uns des autres. Les Belges, comme les Gaulois proprement dits, se subdivisaient aussi en un trèsgrand nombre de peuplades diverses, formant autant d'Etats particuliers, sauf que souvent les plus faibles étaient placés sous la protection d'un plus considérable et plus puissant, Les Gaulois et les Belges étaient une race d'hommes grands et vigoureux, au teint clair, aux cheveux blonds, trèsbraves, les seconds encore plus peut-être que les premiers. Chez l'une et l'autre de ces nations la caste sacerdotale, ou les druides, exerçait une grande influence, partagée chez les Gaulois avec l'ordre des chevaliers ou la nobless du sein de laquelle s'élevaient parfois des chefs qui réussissaient à résumer en eux tous les pouvoirs. La grande mas du peuple était courbée sous un pouvoir oppresseur; tandis que chez les Belges le peuple avait mieux su conserver sa liberté, de même que ses institutions avaient un caractère plus démocratique. En face de l'ennemi commun, les Belges montraient aussi plus d'union. Les coalitions des États gaulois étaient au contraire fort rares; le plus souvent ils agissaient isolément, et parsois même ils étaient en guerre les uns contre les autres ; circonstance qui ne put que venir en

aide aux Romains pour les subjuguer.

La Gaule Celtique (Gallia Celtica) s'étendait depuis la Garonne par delà la Loire (Liger) jusqu'à la Seine (Sequana) et à la Marne (Matrona). Parmi les peuples qui Phabitaient, on remarque surtout, avec des villes fondées pour la plupart à une époque postérieure : 1° Entre la Seine et la Loire, sur les bords de la mer, les Armorici, parmi lesquels il saut citer les Veneti et les Unelli, dans la partie occidentale de la contrée désignée de nos jours sous les noms de Bretagne et de Normandie; à l'est de ceux-ci, les Aulerci Cenomani (Maine) et les Eburovices (Evreux), avec la ville appelée Mediolanum; les Nannetes, avec le Portus Nannetum (Nantes); les Andes (Anjou), avec la ville de Juliomagus (Angers); les Carnutes, avec les villes de Genabum, devenue plus tard Civitas Aurelianorum (Orléans), et d'Autricum (Chartres); les Parisiens, avec Lutetia (Paris); les Senones, fixés aux environs d'Agendicum (Sens) et de Melodunum (Melun). 2º Entre la Loire et la Garonne : les Pictones (Poitou); les Santones (Saintonge); les Turones (Touraine); les Bituriges (Berry); avec la ville d'Avaricum (Bourges); les Lemovices (Limousin); les Petrocorii, sur les bords du Duranius (Dordogne), avec la ville de Vesunna (Périgueux); les Bituriges Vibisci, fixés encore par delà de la Garonne, avec la ville de Burdigala (Bordeaux); les Cadurci, avec la ville de Divona (Cahora); les Arvernes (Auvergne), avec la ville de Gergovia (Clermont); les Rutenii, avec la ville de Segodunum (Rhodez). 3º A l'est : les Ségusiens, sur les rives de la haute Loire, avec la ville de Lugdunum (Lyon); les Eduens, entre la Saone (Arar ou Sauconna) et la Loire, avec les villes de Bibracte, appelée plus tard Augustodunum (Autun), et de Noviodunum (Nevers); les Mandubiens, avec la ville d'Alesia (Alise); les Langones, avec la ville d'Andematunum (Langres); les Séquaniens, entre la Saône et le Jura jusqu'aux Vosges, avec la ville de Vesontio (Besançon), sur les bords du Dubis (le Doubs); les Helvetii. répartis en quatre gaus: entre autres, sur les bords de l'Aar, celui des Tigurini, avec les villes d'Aventicum (Avenches, Wifflisburg), d'Eburodunum (Yverdun), de Vindonissa (Windisch), depuis le Jura jusqu'au Rhin, à la courbure duquel étaient fixés les Rauraques, ayant pour chef-lieu Augusta Rauracorum (Augst).

La Gaule Belgique (Gallia Belgica) s'étendait depuis la Seine et la Marne jusqu'au Rhin; et au delà des embouchures de ce fleuve habitaient les Bataves, nation germaine. Sous le nom de Belgium César ne désigne que la partie de ce pays située au sud-ouest, où les Bellovaques habitaient aux environs de Beauvais (Cæsaromagus) la contrée entre la Seine et la Somme (Samara), les Ambiens les environs de Samarobriva (aujourd'hui Amiens), en Picardie, les Atrébates l'Artois, et les Velocassiens les environs de Rouen (Rotomagus). Sur la côte située au nord de la Seine, on rencontrait les Caleti et les Morins, avec la ville d'Ittus Portus (Boulogne); entre la Sabis (Sambre), la Scaldis (Escaut), et la Lego (Lys) jusqu'à la mer, les Nerviens; au sud de ceux-ci, les Veromandui (aux environs de Saint-Quentin); plus loin les Suessiones, avec la ville de Noviodunum, appelée plus tard Augusta Suessionum (Soissons); les Remi, avec la ville de Durocorturum (Reims); les Leuci, avec la ville de Tullum (Toul), et les Médiomatrices,

GAULE 169

avec la ville de Divodurum, appelée plus tard Mettis' (Metz), en Lerraine; sur les bords de la haute Meuse (Mosa) et de la Mccelle (Mosella), de même que dans le cours inférieur de cette dernière, les Treviri, ayant pour ches-lieu Augusta Trevirorum (aujourd'hui Trèves); au nord de la forêt des Ardennes, dénomination sous laquelle on comprenait en outre des Ardennes les contrées que les Germains désignaient par les noms de Hohen-Voen (Hautes-Fanges) et d'Eisel. les Éburone, qui habitaient entre le Rhin et la Meuse, et que César extermina, remplacés par les Tungri (chef-lieu, Tongres) : les Aduatici, à l'ouest de la Meuse, et les Menapiens, entre la Meuse inférieure, l'Escaut et le Rhin. Les Tribocci, les Nemètes et les Vangiens (chef-lieu, Borbstomagus, aujourd'hui Worms), qui habitalent le long des rives du Rhin l'Alsace inférieure jusqu'à Bingen (Bingium); au nord (sous le règne d'Auguste, des peupledes germaines allèrent encore s'établir plus bas), les Ubiens et une partie de la nation des Sicambres, qui, sous le nom de Gubernii, habitaient au nord de ceux-ci, étaient peut-être des populations de race germaine.

César, après avoir subjugué les Gaulois, leur avait imposé un tribut et avait laissé des garnisons dans leur pays, qui ne reçut cependant l'organisation propre aux provinces romaines que plus tard, sous Auguste, l'an 27 avant J. C. Auguste le partagea alors en trois provinces, placées chacune sous l'autorité d'un gouverneur impérial, à savoir : 1º l'Aquitania (Aquitaine), qui, étendue maintenant au delà de ses limites primitives, comprit tout le pays situé entre les Pyrénées, la Loire et les Cévennes; 2º la Gallia Lugdunensis (Gaule Lyonnaise), qui s'étendait entre la Loire, la Seine, la Marne et la Saône jusqu'à Lugdunum; 3º et la Gallia Belgica, dans laquelle furent incorporés les Séquaniens et les Helvétiens. L'ancienne Province, désormais désignée d'ordinaire sous le nom de Gallia Narbonensis (Gaule Narbonnaisb), fut replacée en l'an 22 sous l'administration du sénat. Sur les bords du Rhin, la partie de territoire habitée par des Germains fut, à partir de Tibère, considérée comme séparée de la Gaule et divisée comme Germanie Cisrhénane en deux parties (la Germania Prima ou Superior, et la Germania Secunda ou Inferior), dont la Moselle formait la ligne de démarcation, sans d'ailleurs constituer de province particulière. Huit légions y étaient cantonnées et réparties, vers la Germanie Transrhénane, entre un certain nombre de lieux fortifiés et de camps, devenus euxmêmes par la suite autant de chess-lieux, par exemple : Argentoratum (Strasbourg), Mogontiacum (Mayence), Confluentes (Coblentz), Bonna (Bonn), Colonia Agrippina (Cologne), dans le pays des Ubiens, Castra Veta (Xanten). Au troisième siècle de notre ère, chaque province fut subdivisée en plusieurs parties; de telle sorte que vers la fin du quatrième siècle on comptait dans les Gaules dixsept provinces, à savoir :

1° La Narbonensis Prima (1° Narbonnaise), chef-lieu Narbo, accrue sous les Visigoths et appelée alors Septimania (Septimanie), avec Tolosa pour chef-lieu;

2º La Narbonensis Secunda (IIº Narbonnaise), avec Aque Sextis pour chef-lieu;

3° Les Alpes maritimes (Alpes maritimes), chef-lieu Ebro-Isunum (Embrun);

4º La Provincia Viennensis (la Viennoise), chef-lieu Vienna (Vienne);

5° Les Alpes Graiæ (Alpes Grecques) et Penninæ (Pennines), le Pays de Vaud et le nord-dest de la Savoie, provenant toutes les cinq de l'ancienne Province Narbonnaise;

6° La Novempopulanta (Novempopulanie), située entre les Pyrénées et la Garonne, chef-lieu Civitas Auscorum (Auch);

7° L'Aquitania Prima (Ir° Aquitaine), chef-lieu Biturigum (Bourges), partie orientale du pays situé entre la Garonne et la Loire;

8° L'Aquitania Secunda (II° Aquitaine), partie occidentale de ce même pays, chef-lieu Burdigala (Bordeaux); tents trois provenant de l'ancienne Aquitania;

9° La Lugdunensis Prima (I^{re} Lyonnaise), chef-lieu Lugdumum (Lyon); 10° La Lugdunensis Secunda (II° Lyonnaise), chef-lieu

10° La Lugdimensis Secunda (II° Lyonnaise), chef-lieu Rotomagus (Rouen);

11° La Lugdunensis Tertia (III° Lyonnaise), chef-lieu Civitas Turonum (Tours);

12° La Lugdunensis Quarta (1V° Lyonnaise), appelée aussi Senonia, chef-lieu Civitas Senonum (Sens), provenant tontes les quatre du démembrement de l'ancienne Gallia Lugdunensis;

13° La Belgica Prima (I'e Belgique), chef-lieu Civitas Trevirorum (Trèves);

14° La Belgica Secunda (II° Belgique), chef-lieu Civitas Remorum (Reims);

15° La Germania Prima (I^{re} Germanique), chef-lieu Colonia Agrippina (Cologne);

16° La Germania Secunda (II° Germanique), chef-lieu Mogontiacum (Mayence);

17º La Maxima Sequanorum (Grande Séquanaise), chef lieu Vesontio (Besançon); provenant toutes les cinq du démembrement de la Gallia Belgica.

Sous Constantin, la Gaule constitua un diocèse de la præfectura Galliarum.

[Sans être à beaucoup près aussi peuplée qu'au dix-huitième siècle, la Gaule n'était pas un pays à moitié désert, couvert de bois et de marais, comme il a plu à quelques amplificateurs de collège de la peindre, sans réfléchir qu'ils se mettaient en contradiction avec les éloges que Polybe, Strabon, Méla, Suétone, Justin, Pline, donnent à la fertilité de ce territoire. Aujourd'hui, il contient environ quarante millions d'habitants; alors, d'après les inductions et les calculs comparatifs les mieux raisonnés, il en avait à peu près douze millions. La culture étant nécessairement proportionnée à la population, il en résulte naturellement que l'étendue des forêts et celle des terrains marécageux était beaucoup plus grande qu'elle ne l'est de nos jours. Cette masse de sorêts se déroulait plus particulièrement à l'est et an nord-est. Celle des Ardennes partait presque des bords du Rhône, et s'élevaitau nord jusqu'à l'Escaut et à la Meuse ; en largeur, elle occupait tout l'espace compris entre le Rhin et la Méuse, qu'elle passait vers Bavay, en se dirigeant vers la mer du côté de Dunkerque. Il ne faut cependant pas croire que cette étendue de bois, dont le nom gaulois signifie avec raison la grande forêt, fut compacte et impénétrable comme celles du Canada au seizième siècle. De larges clairières en interrompaient la continuité, et contenaient des villes, des bourgs et des villages, entourés de terres cultivées.

Les arbres, les plantes et les fruits de la Gaule étaient en général ce qu'ils sont encore aujourd'hui, excepté quelques espèces, qui y ont été apportées de pays plus méridionaux. La culture de l'olivier, du figuier, du citronnier, de l'oranger y sut introduite par les Phocéens de Marseille; la vigne est venue d'Italie. On y trouvait les mêmes espèces d'animaux domestiques que de nos jours; les porcs et les oies s'y rencontraient surtout en abondance. César parle de trois espèces d'animaux sanvages comme étant particuliers à la Gaule; c'étaient l'urus, le bison et l'alces, ou l'élan. Les eaux thermales et minérales abondaient en Gaule, et les monuments qu'on a découverts prouvent que presque toutes celles qui sont fréquentées aujourd'hui l'étaient sous la domination romaine. Les côtes de la Méditerranée et de l'Océan occidental fournissaient du sel en abondance, et les salines de Vic, chez les Médiomatrices, et de Salins chez les Séquaniens, étalent connues. Il y avait des mines d'or et d'argent dans les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes et les montagnes de l'Auvergne; le ser était abondant dans plusieurs provinces. Il faut même que leur produit ait été assez considérable, puisque les Romains crurent pouvoir suspendre l'exploitation de leurs mines d'Italie.

La Gaule ne sut jamais, comme on l'a prétendu, un État confédéré : un état pareit suppose nécessairement une organisation générale, un gouyernément central, soit résidant dans un des co-Etats, soit attenant entre eux; une assemblée centrale régulière, ayant une autorité reconnue par tous. Rien de tout cela n'a existé dans l'ancienne Gaule proprement dite. Les dissérentes nations ou tribus qui la composaient étaient indépendantes les unes des autres; aucun lien ne les unissait que la communauté de langage et d'origine et celle de la religion. Cette dernière paraît même avoir été, pour deux motifs précieux, le lien le plus puissant et ce qui a empêché la natiou gauloise de s'éteindre par la destruction réciproque de ses membres. D'après cette organisation générale, il est facile de juger que César avait raison de dire que la Gaule était divisée en factions ; et cet esprit de factions ne s'étendait pas seulement dans l'intérieur de chacun des peuples qui composaient la nation, mais même souvent jusque dans l'intérieur des familles. En ce pays il n'y avait que deux classes d'hommes jouissant des honneurs et comptées pour quelque chose : les druides et les chevaliers. Quant au peuple, il était presque considéré comme esclave, n'osait rien par lui-même et n'était admis dans aucun conseil public. La plupart des Gaulois, perdus de dettes, écrasés d'impôts, victimes du caprice des puissants, se vouaient au service des nobles, qui exerçaient sur eux les mêmes droits que les maîtres sur leurs serviteurs. En définitive il y avait égalité de droits; mais de fait l'inégalité était frappante. Les citoyens puissants, grâce à une fortune héréditaire ou à un crédit et à des richesses acquises et conservées par la valeur et la force, jouissaient sur leurs concitoyens pauvres d'un pouvoir dû à la misère et aux besoins de ces derniers. Mais la volonté du peuple se formulait les armes à la main, et alors l'égalité renaissait. On concevra facilement qu'une situation pareille dut faire tendre continuellement la nation vers sa décadence. Elle s'est soutenue longtemps, et n'a pu être complétement vaincue que par la politique romaine, la classe des puissants, ainsi que le dit César, étant éminemment guerrière. Les hommes qui se mettaient au service des grands étaient de deux espèces : ceux qui se plaçaient librement sous leur protection et donnaient en récompense leurs services, ceux que les, Romains appelaient clientes ou ombaètes (an, baghaidh très-dévoués); et ceux que les grands prenaient à leur solde, et que les écrivains latins appellent soldurii (soldoir, de soladh, soldh, gain, émolument, gage). Les uns et les au-tres (et c'était un des traits caractéristiques des mœurs gauloises) professaient envers leurs patrons une fidélité à toute épreuve ; ils auraient été déshonorés s'ils les avaient abandonnés dans le danger, et bien rarement ils se décidaient à leur survivre.

Nous ne dirons rien de la législation gauloise, parce que nous n'avons aucun monument historique qui s'y rattache: le peu qu'on trouve sur ce sujet dans César et dans d'autres écrivains appartient peut-être autant à l'histoire des mœurs qu'à celle de la législation.

Les trois nations appelées en commun Galates étaient divisées chacune en quatre tétrarchies, ce qui faisait douze cantons, gouvernés chacun par un tétrarque, ayant sous lui un juge, un chef militaire et ses deux adjoints. Chacune des deux nations avait un chef unique pour la religion, un temple commun et des assemblées générales on conciles nationaux. Les Gaulois étaient adonnés aux cérémonies religieuses (relligionibus, dit César), et par conséquent superstitieux. Ils étaient dans l'usage de vouer à la Divinité le butin pris sur l'ennemi, et pratiquaient des sacrifices humains, usage malheureusement répandu dans le monde entier, et que les Romains conservèrent durant presque toute la durée de leur république. Nous ne nous étendrons pas sur les divinités que les écrivains romaine attribuent aux Gaulois. Le fond de leur religion était le spiritualisme ; elle reposait sur l'immortalité de l'âme. Des, Dé, Dio, était chez eux le nom de l'Être suprême; les Romains en ont sait Pluton. Dans toutes leurs supputations du temps, la auit précédait le jour, de même que le néant, la nuit totale, à précédé, pour les mondes créés, la lumière de l'existence.

Les Gaulois avaient des temples; c'est ce dont les monuments historiques les plus anciens ne permettent pas de douter. L'élément de leur année civile était la huitaine, et non la semaine; aussi le nombre huit était-il sacré parmi eux. Leur langue était celle des Étrus ques, celle que parlent encore, sauf les modifications apportées par le temps, les Irlandais et les montagnards écossais (l'erse et le gaé lique). Les trois langues diverses que César attribue aux trois divisions de la Gaule étaient : en Aquitaine, le gaulois mêlé de vasque, par l'invasion des Vascons; en Belgique, le gaulois mêlé de kymre, comme on le parle encore dans la Bretagne armorique; en Celtique, le gaulois pur, qui s'est conservé en Irlande et chez les Calédoniens ou Écossais montagnards.

Aucun monument historique ne nous apprend à quel point les sciences s'étaient développées chez les Gaulois. Les Romains ne nous ont pas même fait connaître s'ils avaient des caractères pour péindre les mots de leur langue, ou quels étaient ceux qu'ils avaient adoptés. Cependant, ils étaient loin de l'état d'ignorance où il a plu à leurs historiems de les reléguer, par préjugé ou par défaut de jugement. César dit positivement que les druides, en même temps que la théologie, enseignaient à la jeunesse l'astronomie, la cosmographie, la physique et l'histoire naturelle. Cicéron en dit autant. César ajoute que, pour caractères d'écriture, ils se servaient des lettres grecques; il est probable qu'il entendait par là les anciens caractères pélasgiques, dont se servaient les Étrusques, et qui s'adaptaient assez bien à la langue gauloise.

GAULOIS, Galli, habitants de la Gaule. L'origine des Gaulois est couverte d'un voile impénétrable et se perd dans la nuit des temps. Il en est de même de celle des Ibères, des Pélasges, des Slaves, des Finnois, des Arabes, etc., c'est-à-dire des plus anciens peuples. Avant les époques où l'histoire en fait mention pour la première fois, il n'y avait pour eux ni histoire ni monuments historiques, rien, en un mot, qui indiquât s'ils avaient toujours habité la même contrée ou s'ils y avaient remplacé des peuples antérieurs, s'ils étaient aborigènes ou aliénigènes. Il nous est démontré que le système qui sait descendre les Gaulois des Celtes ne signifie rien, sinon qu'ils étaient des peuples européens; ou plutôt, ce système n'est fondé que sur un jeu de mots, puisque le nom de Cettes ou Keltes n'est autre chose que celui de Gaulois (quil ou kail), habillé à la grecque. Les druides disaient que leur nation était aborigène, et peut-être avaientils raison. Inutile d'examiner les étymologies qui font venir le nom de Gaulois de différents mots prétendus celtiques, dont la plupart sont germaniques ou imaginaires. Nous nous arrêterons cependant un moment au pitoyable calembourg qu'on a fait en latin sur Gallus, Gaulois, et gallus, coq. Il en est résulté une autre caricature, c'est celle d'avoir donné le coq pour emblème à la nation gauloise. L'emblème des Gaulois était un aigle aux ailes éployées, qui, placé sur le cimier du casque, était l'ornement exclusif et le signe caractéristique du commandement. Le nom de Gail, Gaul on Kail, Kelle en grec, et Gallus en latin, peut avoir une double étymologie. Gail, gas, gaul, gavil, signifiaient également vaillance et parenté. Les Gaulois seraient donc ou les vaillants, ou les peuples descendus d'une même origine.

Les Gaulois étaient en général grands, bien faits et fortement musclés; les femmes étaient également d'une taille élevée, et selon Athénée, « les plus belles parmi les femmes barbares ». Le caractère de nos ancêtres, si nous n avions d'autres monuments pour en juger que les portraits que nous ont laissés les écrivains grecs et romains, pus ennemis qu'historiens et plus déclamateurs qu'observateurs, devrait nous paraître inexplicable, eu plutôt les peintures qu'on en a faites sont tellement contradictoires qu'elles deviennent absurdes. Ce qu'on peut dire de plus juste et de plus vrai, après avoir non pas copié les écrivains, mais étadié l'histoire, c'est que le caractère des Gaulois, malgré les vices que l'invasion des France essaya d'implanter chez GAULOIS 171

eux, était à peu près le même, au fond, que celui de leurs descendants. Braves, impétueux, actifs, loyaux et plus persévérants que leurs voisins du nord et de l'est, on retrouve dans le fond de leur cœur la sévérité et la pureté de mœurs qui leur faisaient mépriser les ignobles tyrans de Rome dégénérée. Leurs détracteurs mêmes s'accordent à louer en enx la frugalité, l'hospitalité, la bonté, la générosité, la fidélité, la justice, la franchise, l'intelligence, l'aptitude aux arts et aux sciences et l'horreur la plus insurmontable pour tous les vices déshouorants. Les écrivains auxquels nous empruntons cette nomenclature de qualités estimables sont César, Polybe, Ammien-Marcellin, Aristote, Strabon, Diodore, Plutarque, l'empereur Julien et Athénée.

L'habillement des Gaulois consistait dans la saye, ou la blouse de nos jours. Elle était de toile, d'étoffe de laine, de pelleterie, ou en peau de mouton, selon la saison et la fortune. Sous la saye, ils portaient une tunique, ou chemise, ouverte par devant, et qui descendait à moitié des cuisses. Un autre vêtement que les anciens attribuent positivement aux habitants de la Gaule Narbonnaise, et qu'avaient peutêtre adopté ceux de la Celtique, était la culotte longue ou braie. La coissure des Gaulois était en temps de guerre un casque orné, pour les chefs, d'un aigle aux ailes éployées; en temps de paix, un bonnet dont la forme variait. Pendant l'hiver ou le mauvais temps, ils portaient des manteaux (tabar), ou des surtouts à manches, et avec un capuchon (carachallamh) : c'est pour avoir adopté ce dernier que le fils de l'empereur Sévère reçut le surnom de Caracalla. Pour chaussure, ils avaient des souliers à peu près de la forme des nôtres : c'était la caliga, qui donna son nom à Caliguia. L'habillement des femmes, à peu près le même que celui des hommes, n'en différait que par la longueur de la tunique, qui descendait jusqu'aux talons, par un tablier qu'elles portaient sur la jupe, et par l'arrangement des cheveux. Les deux sexes aimaient beaucoup à se parer d'ornements, tels que colliers, bracelets, anneaux. Ces ornements, presque toujours en or, étaient travaillés dans le pays même, avec assez d'élégance pour que les Romains en aient été fort avides, des colliers surtout, qui paraissent avoir été d'un usage assez commun dans les armées. Aucun monument historique n'indique par quelles cérémonies légales le mariage était consacré parmi les Gaulois. Ils brûlaient leurs morts, et célébraient les funérailles de leurs proches avec toute la magnificence possible. Grands chasseurs, ils élevaient pour cet usage des chiens assez renommés, dont Arrien sait l'éloge dans son traité de la chasse.

Les armes ordinaires des Gaulois étaient le bouclier, l'épée, la lance, la massue, les javelots, dont il y avait plusieurs espèces, l'arc et les slèches Mais leur bou clier avait le défaut d'être trop étroit, ce qui laissait une partie du corps à découvert, et leurs é p ée s , longues, plates et émoussées, mal trempées même, ne pouvaient servir que du tranchant, et s'émoussaient contre une armure solide. Une des armes de jet dont ils se servaient portait le nom de gæzum (guasact, gusach); c'est la guisarme de notre ancienne milice. Nous avons neu de détails sur la manière dont ils faisaient la guerre, sur l'abondance et l'organisation de leurs armées. Il est évident qu'ils étaient inférieurs aux Romains pour l'organisation et la discipline militaire, pour l'ordonnance des armées, et même pour leur armement, beaucoup moins bien entendu. Sans cette infériorité, ils auraient été les vainqueurs du peuple-roi, au lieu d'être les vaincus : leur histoire le prouve suffisamment. Mais vouloir conclure de cette infériorité de tactique que les Gaulois aient été privés de toute idée de guerre, et aient combattu en cohue et sans aucune disposition, c'est tomber dans l'absurdité. L'ordre de bataille de Brennus à l'Allia ferait honneur à un général élevé à Pécole moderne. Souvent César, dans ses Commentaires, loue la disposition des troupes et le génie militaire de ses adversaires. Il est également faux de dire que la principale force des armées ganloises fût dans la cavaierie, et que l'infanterie était méprisée. Partout nous voyons, au contraire, l'infante-

rie chez eux être de beaucoup supérieure à la cavalerie, et la grande lutte des batailles reposer sur elle. Il est très-probable que les Gaulois, dans des temps reculés, ont employé les chars de guerre, puisque les Bretons au temps de César en faisaient encore usage; mais depuis longtemps ceux du continent ne s'en servaient plus dans les armées.

Gal G. de Vaudoncourt.

Histoire (depuis la conquête romaine).

La Gaule, soumise par César et ayant besoin de se relever du désastre d'une guerre de dix ans, resta à peu près tranquille sous les cinq premiers empereurs; fournissant aux armées romaines de nombreuses cohortes auxiliaires, où la valeur gauloise, tempérée par la discipline et une tactique raisonnée, brilla dans tout son éclat. L'histoire les cite avec éloge dans la belle campagne de Drusus et de Germanicus. Le mouvement de Vindex et des légions gauloises qu'il avait remuées hâta la chute de Néron, et le désastre de cette armée, fruit de rivalités mal éteintes entre les peuples de la Gaule, ne fut qu'une suite de guerres civiles. Les légions du midi, surprises devant Besançon, furent vaincues par celles du nord. Déjà le droit de cité avait été accordé par Claude à la plus grande partie du peuple de la Gaule; étendu par Galba, ce droit sut confirmé par Vespasien. L'exercice du culte des druides fut alors prohibé, et la civilisation pénétra dès lors rapidement bien au delà des limites de l'ancienne Province, mais plus particulièrement dans les régions méridionales de la Gaule. La langue romaine se répandit en dehors des villes, et devint insensiblement, sous la dénomination de lingua romana rustica, celle des populations des campagnes, encore bien que des docu-ments authentiques prouvent qu'à la fin du cinquième siècle elle n'avait point encore remplacé partout complétement l'ancienne langue celte ou gauloise. D'ailleurs, on vit dès lors les Gaulois partager avec les Romains toutes les charges de l'Empire, et concourir à l'organisation des légions par la même conscription que l'Italie. Lors de l'insurrection de Civilis, quelques peuples gaulois prirent seuls une part active à la lutte engagée pour les intérêts des Bataves. La grande majorité des nations gauloises restèrent fidèles à l'Empire. Les légions des deux Germanies étaient en grande partie composées de soldats gaulois, en particulier celles que V i t e l l i u s conduisit en Italie et celles qui étaient préposées à la garde du Rhin. Après Domitien surtout, la désense de la Gaule sut exclusivement confiée à des troupes levées dans le pays. Les Gaulois fournissaient des contingents' dans toutes les autres provinces de l'Empire, et ils furent nécessairement chargés presque seuls de la défense de l'Italie , désarmée et avilie.

Les liens qui unissaient les Gaulois à la métropole n'étousserveux cependant pas en eux le désir de l'indépendance nationale. Le nom d'Empire Romain était encore, il est vrai, un prestige auquel se rattachait l'idée de la domination du monde connu ; mais le secret de l'empire était révélé depuis la mort de Néron. On avait appris que les empereurs pouvaient se nommer hors de Rome : dès lors pourquoi la capitale ne pourrait-elle pas être également établie ailleurs? La valeur des Gaulois, hautement avouée par les services qu'on leur demandait et qu'on tirait d'eux, la richesse de leur pays, qui égalait au moins celle de l'Italie, semblaient leur donner le droit de choisir l'empereur romain dans leur sein, et de le faire résider au milieu d'eux. C'est ainsi qu'ils soutinrent Albinus contre Septime-Sévère, et que la perte de la bataille de Lyon (193 de J.-C.) amena, de la part d'un vainqueur séroce et irrité, une sangiante réaction sur la Gaule. Plus tard, dégoûtés des mœurs vicieuses du jeune César Salonin, que Gallien son père avait établi pour les gouverner, ils s'en désirent et élurent à sa place un empereur gaulois (260), l'illustre Post h u mus, jugé par Valérien lui-même le plus digne de gouverner une nation vaillante et distinguée par la gravité de ses mœurs. Post-humus, qui mérita d'être appelé le Restaurateur des

Gaules, gouverna avec gloire sa patrie, l'Espagne et la Bretagne, vainquit et fit trembler les Germains, et périt après six ans de règne, assassiné par un ambitieux, qui essaya de lui succéder (266), mais dont les armées firent une prompte et sévère justice. Les deux Victorins et Marius ne régnèrent en tout qu'un an environ, et l'empire des Gaules passa au Gaulois Tetricus, auteur caché des intrigues qui l'y portèrent (267). Son caractère, sa conduite, sa cruauté et son avarice, l'exposèrent bientôt à la haine du peuple. Pour s'y soustraire, il trabit sa patrie. Aussitôt qu'Aurélien, vain-queur de Zénobie, put disposer de toutes les forces de l'Italie et de l'Orient, Tetricus l'appela lui-même dans la Gaule, et lui ouvrit le passage des Alpes, en reculant de ant l'armée romaine jusque dans les plaines de Châlons-sur-Marne. Là, l'irritation des légions gauloises le força de s'arrêter pour livrer bataille; mais dès le matin, sans faire aucune disposition de combat, le misérable passa à l'ennemi avec ses complices, à qui il avait confié les commandements les plus importants. Les légions gauloises, attaquées dans une position désavantageuse, disputèrent la victoire avec une valeur héroique; enfin elles succombèrent, et avec elle l'indépendance de leur patrie. Le lache Tetricus alla jouir en Italie des dépouilles de ses concitoyens.

En l'an 291 Probus parvint à comprimer la révolte de Bonosus et de Proculus; mais les désordres et la confusion générale provoqués par la mauvaise administration des représentants de l'autorité impériale et; par les impitoyables exigences des agents du fisc eurent pour résultat d'appauvrir les villes et de dévaster les campagnes, et provoquèrent à l'époque de Dioclétien la ligue des Bagaudes, composée des classes inférieures de la population, que la misère poussa à une insurrection, dont toute la cruauté de Maximien ne put venir à bout, et qui se reproduisit encore avec une violence extrême au cinquième siècle. Au quatrième siècle, Julien, que Constance avait envoyé en Gaule en 355 avec le titre de césar, s'était efforcé de cicatriser les plaies du pays. Lui aussi il guerroya avec succès contre les Francs et les Alemans; et ces derniers, après lui, furent encore bat-tus par Valentinien I^{er} en 366 et par Gratien en 377. Mais les incessantes irruptions de ces peuples transformèrent à la longue en un vaste désert toute la contrée limitrophe du Rhin; et dans le cours de ce même siècle les Francs prirent possession du territoire gallo-romain au nord, et les Alemans à l'est (jusqu'aux Vosges). Sous le règne d'Honorius, vers la fin de l'année 406, la Gaule fut inondée par d'innombrables hordes de Vandales, de Suèves et d'Alains. Il n'en resta bientôt plus que des débris, notamment des Alains, la plus grande partie ayant poussé jusqu'en Espagne (409). Par contre, les Bourguignons s'y établirent d'une manière fixe, et des territoires qui leur avaient été assignés sur les bords du Rhin supérieur, s'étendirent jusqu'au Rhône et à la Durance, où ils fondèrent le royaume de Bourgogne. Une partie de l'Aquitaine en decà des Pyrénées fut encore abandonnée aux Visigoths (voyez Gorns), qui lors de leur expédition en Espagne dévastèrent, en l'an 413, le midi de la Gaule; et leur roi Ataulf s'y fixa, à Tolosa. C'est avec leur secours qu'Aétius, général des armées de Valentinien III, qui exerça encore une fois une prépondérante influence dans les intérêts de la puissance romaine et comprima l'insurrection de l'Armorique, vainquit, en 451, aux champs Catalauniques, Attila, qui avait ravagé une grande partie de la contrée. Valen-tinien, après avoir fait assassiner Aétius en 454, périt lui-même de la même façon l'année suivante. Dans l'horrible confusion à laquelle le pays se trouva alors en proie, l'Arverne Avitus se fit proclamer empereur en Gaule; mais il fut déposé par Ricimer des l'an 426. Majorien, à qui celui-ci conféra la pourpre, rétablit encore une fois la tranquilité dans la Gaule. A sa chute, arrivée en l'an 461, l'empire des Visigoths sur la côte fut étendu jusqu'au Rhône, et bientôt après au nord jusqu'à la Loire. L'extrémité occidentale de la Gaule recut Je la Bretagne un accroissement de population celte, et se déclara indépendante (voyes BRETAGNE). Enfin, en 486, le France Clovis ou Chlodwig anéantit les faibles déhris de la puissance romaine, qui entre la Somme et la Loire continuaient encore sous Syagrius l'empire romain d'Occident. C'est par ce Chlodwig et ses descendants que la Gaule fut transformée en royaume des Franks. Le christianisme ne commença guère à se propager dans les Gaules que vers le milieu du deuxième siècle; mais ses progrès y furent si rapides qu'au commencement du quatrième siècle il y avait déjà des évèchés à Bordeaux, à Rouen, à Reims, à Cologne. Consultex Walckenaër, Géographie des Gaules Cisalpine et Transalpine (2 vol., 1826-1828); et Thierry, Histoire de la Gaule sous la domination romaine (Paris, 3 vol., 1828).

GAURA, idióms des Garrows.

GAURE (Comté de), ancien pays du bas Armagnac, aujourd'hui dans le département du Gers, où il forme l'arrondissement de Lectoure, fut possédé d'abord par des comtes d'Armagnac, puis par la maison de Casaubon. Revenu ensuite aux d'Armagnac, il passa à la famille d'Albret, avec les biens de laquelle il fit retour à la couronne. Par la suite, il fut engagé au duc de Roquelaure. Le comté de Gaure avait

pour chef-lieu Pleuranges.

GAUSS (CHARLES-FRÉDÉRIC), professeur d'astronomie à l'université de Gœttingue, l'un des plus grands mathématiciens de notre époque, est né le 23 avril 1777, à Brunswick. Dès son enfance il annonça de si grandes dispositions pour les sciences, que le duc Charles-Ferdinand de Brunswick voulut se charger seul de pourvoir à tous les frais de ses études. Ce fut en 1807 qu'il obtint sa chaire à l'université de Gœttingue. Dans la thèse qu'il soutint en 1799 pour obtenir le diplôme de docteur, il fit preuve de la sagacité de son esprit en soumettant à la critique les méthodes employées précédemment pour prouver la vérité des axiomes fondamentaux de l'aigèbre, dont il donna une démonstration nouvelle et plus rigoureuse. Ses Disquisitiones arithmetica (Leipzig, 1801, in-4°), ouvrage marqué au coin de la spéculation mathématique la plus élevée, et qui a enrichi la haute arithmétique des plus belies découvertes, signalèrent ses rapides progrès. Quand, au commencement de ce âiècle, on découvrit de nouvelles planètes, Gauss trouva de nouvelles méthodes pour calculer leurs révolutions. Il les publia dans sa Theoria motus corporum cælestium (Hambourg, 1809, in-4°), qui contribua beaucoup à donner une juste direction à l'esprit de recherches qui caractérise notre époque dans les observations astronomiques. Sa Theoria combinationis observationum erroribus minimis obnoxiz (Gœttingue, 1823, in-4°) a aussi beauconp contribué aux progrès de la science.

Une fois que le nouvel observatoire de Gœttingue fut achevé, M. Gauss se consacra également aux observations astronomiques. Chargé par le gouvernement danois de continuer dans le royaume de Hanovre la mesure du degré. il découvrit à cette occasion la manière de rendre visibles les stations les plus éloignées au moyen de la lumière solaire réfiéchie par un instrument de son invention, qu'il appela héliotrope. Il s'est plus tard activement occupé de recherches relatives à l'action du magnétisme terrestre, et à cet effet le gouvernement hanovrien lui a fait construire dans le voisinage de l'observatoire céleste un petit observatoire magnétique. C'est grâce à ses travaux dans cette partie du domaine de la science, et aussi à ceux de Guillaume Weber, notamment à la théorie qu'il a donnée du magnétisme terrestre, que cette doctrine si difficile a reçu une forme toute nouvelle. Ils sont consignés dans les Résultats des observations de la Société Magnétique, ainsi que dans l'Atlas du magnétisme terrestre, publiés en société par ces deux savants. M. Gauss s'est aussi occupé de la théorie de la géodésie, qui lui a fourni matière à une série de dissertations, qui ne brillent pas moins par la profondeur de la pensée que par la pureté et la clarté du style. Il est mort le 23 février 1855, à Gœttingue.

GAUSSIN (JEANNE-CATHERINE GAUSSEM, dite), célèbre actrice de la Comédie Française, naquità Paris en 1711.

rile était fille d'un laquais du célèbre Baron, et d'une ouvreuse de loges. Le goût du théâtre se développa chez elle dès le plus jeune âge, favorisé par les exemples qu'elle avait see sous les yeux. Douée d'un organe touchant, d'un regard exprimant la tendresse et d'une physionomie pleine de candeur et d'ingénuité, elle débuta dans la capitale, à l'age de dix-sept ans, et ravit tous les suffrages dans Junie , Iphigénie , Monime, Andromaque , ainsi que dans les amoureuses ingénues; car alors les comédiens ne se renfermaient pas exclusivement dans un genre. Le mérite de la nouvelle débutante n'échappa pas à Voltaire, qui lui confia le rôle de Zaïre, et n'eut qu'à se séliciter de son choix. Le succès de la pièce fut prodigieux : le public courut en foule admirer plus encore le jeu de l'actrice que l'œuvre du poëte, et, soit défaut de goût de la part des spectateurs, soit par la faute de l'acteur chargé de repréater Orosmane, l'amant de Zaïre fut à peine remarqué. Il fallut que Lekain le réhabilitat. A partir de cette époque, Mac Gaussin prit rang parmi les coryphées de la scène, enleva pendant trente ans les applandissements du public, et reçut les hommages des auteurs empressés de placer leurs ouvrages sous le patronage de son talent. La Chaussée surtout lui dut la plus grande part de ses triom-

Mais si Mue Gaussin était sans égale pour exprimer la tendresse et la modestie, elle ne possédait ni la sensi-bilité ni l'énergie indispensables à qui veut peindre les fureurs d'Hermione et le courroux de Clytemnestre. Il lui fallut céder ici le pas à Mile Dumesnil, plus tard à Mile Clairon, et son infériorité sur ce point, qu'elle n'osait s'avouer, fit le tourment de sa vie. Marmontel en cite un exemple remarquable au sujet de sa tragédie de Denys le Tyran : elle voulut s'emparer du rôle d'Arétée, qu'il destinait à Mile Clairon. Celle-ci conduisit l'auteur dans la loge de M^{Re} Gaussin, à qui elle dit : « Tenez, je vous l'amène, pour vous faire voir si je l'ai séduit. Si j'accepte son rôle, ce ne sera que de votre main. » Après un vií débat avec Marmontel et un long combat avec elle-même, Mile Gaussin finit par aller rendre le rôle à sa rivale. Ne pouvant tenir le premier rang dans la tragédie, où elle était forcée de céder à l'ascendant de talents supérieurs au sien, elle s'en dédommagea dans la comédie : c'est là qu'elle obtint et mérita d'unanimes suffrages, qui se soutinrent jusqu'à sa retraite de la scène. A cinquante ans, elle jouait les amoureuses ingénues, telles qu'Agnès, Nanine, Lucinda, où elle paraissait encore avec les grâces et les charmes de la jeunesse. Sa taille avait conservé toute sa slexibilité, son organe toute sa fraicheur.

Le talent d'imiter, quoiqu'il ait des bornes, offre de singulières anomalies : c'est ainsi que Mile Gaussin aimait à jouer en société les rôles de Cassandre, et réussissait à merveille dans un genre si opposé au sien dans le monde. Modeste et spirituelle, elle portait dans sa vie privée une douceur et surtout une facilité de caractère dont on lui faisait un reproche. Les Mémoires du temps assurent même qu'elle portait cette dernière qualité au point de ne refuser personne. Quoi qu'il en soit, elle se maria, à la sin de sa carrière en 1759, à un danseur nommé Tavolaigo, qui lui fit expier cruellement cette dernière faute par les plus indignes traitements. Mile Gaussin quitta le théâtre en 1763. le même jour que la célèbre Dangeville, n'emportant que le souvenir de ses succès et 1,500 livres de rente, formant la meilleure partie de sa fortune. Elle mourut en 1767, dans l'oubli et l'isolement. Saint-Prosper jeune.

GAUTAMA. Voyez Bouddia. GAUTIER I-IV, comtes de Brienne. Voyez Brienne. (Maison de).

GAUTIER (THÉOPHILE). Le nom de cet écrivain restera pour toujours lié au souvenir des luttes littéraires qui éclatèrent en France vers 1830. Très-jeune alors, car il est né à Tarbes, le 31 août 1814, M. Gautier n'avait guère que dix-huit ans le jour de la première représentation d'Hernani

il devint bientôt l'un des plus ardents apôtres du remantisme. Dans ce beau temps d'effervescence poétique, les succès de théâtre étaient chandement disputés, et plus d'une fois il fallait défendre unguibus et rostro les hardiesses du ches d'école. M. Gautier, reconnaissable de loin au luxe d'une chevelure abondante, ne fut pas le moins vaillant dans ces héroiques mêlées. Il ne tarda point à se lancer luimême dans la carrière entr'ouverte. Abandonnant l'atelier du peintre Rioult, chez qui il avait travaillé deux ans, il laissa le pinceau pour la plume, conservant toutefois dans son imagination quelque chose de coloré et de pittoresque qui devait lui valoir son prochain triomphe. Il s'attacha d'une manière toute spéciale à l'étude des rhythmes, et rajeunit, non sans grâce, quelques-unes des formes poétiques du seizième siècle. Là était le véritable talent de M. Gautier. La richesse de la rime, la mélodie de la césure mobile, l'harmonieux mécanisme du vers, furent les plus importants de ses soucis; et dans cet art dificile il fut bientôt passé maître. Malheureusement M. Gautier, sous le rapport du sentiment et de l'invention, est toujours resté fort pauvre. Il se hasarda néanmoins dans le roman. Quelque temps après la publication d'Albertus, recueil de poésies, il écrivit un volume de nouvelles, Les Jeune-France (1833). Mademoiselle de Maupin suivit d'assez près ce premier essai dans la voie de l'imagination. Il y eut à propos de cet ouvrage succès et scandale. L'immoralité du détail, l'extravagance du plan, la verve et l'éclat du style appelèrent sur cet étrange roman l'attention de la critique. Rarement, même en ces années de délire, on avait été plus son, plus impertinent, plus bravache.

Du reste cette littérature fansaronne et débraillée avait de tout temps séduit M. Gautier. Déjà avant Mademoiselle de Maupin il avait publié dans La France littéraire une série d'articles sur les poêtes excentriques du dix-septième siècle, Saint-Amand, Colletet, Scudéry, etc. Ces études, réunies en volumes sous le titre de Grotesques (1843), forment une attrayante lecture; mais elles sont sans valeur au point de vue de l'histoire littéraire. Les noms, les dates y sont défigurés à plaisir. D'abord romancier et poëts, M. Gautier devint plus tard journaliste. La Presse le charges du compterendu des théatres, besogne aride, monotone, et qui semble condamner l'écrivain à d'éternelles rénétitions. M. Gautier a su pourtant jeter dans le seuilleton assez de style, d'humour et de verve paradoxale, pour donner à sa critique sinon beaucoup d'autorité, du moins beaucoup de lecteurs. Toute gravité lui est impossible, sa sérénité rabelaisienne ne s'é-meut de rien; mais quand il parle d'une tragédie ou d'une pantomime des Funambules, il abonde en saillies qui font sourire. Son andace imprudente le pousse parfois à aborder des questions sérieuses, à côté desquelles il tombe bientôt vaincu, comme un papillon au pied du flambeau où il a brûlé son aile étourdie. M. Gautier, nous l'avons dit, a sait ses premières armes dans l'atelier d'un peintre : les curieux ont vu de sa main plusieurs eaux-fortes d'un dessin fantasque et qui, moins le piquant de l'exécution, rappelle la manière de Célestin Nanteuil. On retrouvera une de ses vignettes en tête de La Couronne de Bluets, roman de M. Houssaye, M. Gautier s'est également essayé dans la peinture ; une Vénus, production barbare et maladroite, a désenchanté ceux qui, sur la foi de ses amis, croyaient l'artiste aussi habile que le poête. Passionné pour les arts, il fait tous les ans dans la Presse l'analyse des expositions du Louvre, et il y déploie un grand talent descriptif; mais M. Gautier n'est pas un critique, c'est-à-dire un esprit impartial et savant, un connaisseur, qui soit à la fois frappé de la beauté d'une œuvre et de ses imperfections. Il raconte plutôt qu'il n'apprécie, et lorsqu'il sort de la description, son éclectisme l'égare, et il reste le plus indulgent, le plus capricieux de tous les juges.

Indépendamment des livres que nous avons cités, M. Gautier a publié: La Comédie de la Mort (1838), réimprimes avec Albertus dans le recueil de ses poésies complètes; For-

tunio (1838); Une Larme du Diable, ét d'autres coutes recueillis sous le titre de Nouvelles; Voyages en Espagne (Tra los Montes); les Roués innocents; Militena; Jean et Jeannette (1851); Emaus et Camées (1852); Italia (1858); Constantinople (1854); Avatar (1856); le Roman de la momie (1858); Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne (1859-1863, in-fol. avec planches); le Capitaine Fracasse (1863, 2 vol.), roman annouce depuis longtemps, et qui offre le tableau, plein de mouvement et de couleur, d'une partie de la société française au temps de Louis XIII; Loin de Paris (1864), coup d'œil sur la Grèce contemporaine; la Belle Jenny (1865), roman; Voyage en Russie (1866, 2 vol.); Spirite (1866), conte fantastique; Ménagerie intime (1869), étude ploine d'humour sur ses animaux domestiques; la Nature ches elle (1870), etc. Il faut y ajouter une très-grande quantité d'articles de revues et de journaux. Enfin, M. Gautier a fait jouer quelques pièces de théâtre, qui n'ont eu qu'un faible succès: le Tricorne enchanté, comédie en vers, en collaboration avec M. Sirandin; le Voyage d'Espagne, avec le même; Ne touches pas à la Reine, avec M. Bernard Lopez; la Juive de Constantine, avec M. Noël Parfait; Pierrot posthume. Il a été plus heureux dans un genre où l'esprit et la passion sont moins nécessaires, ses ballets, Giselle, Paquerette, Gemma, la Péri, ont fait longtemps les beaux jours de l'Opéra.

En 1855, cet écrivain quitta la Presse et passa au Moniteur, avec le titre de directeur du feuilleton littéraire. Amené, par une sorte de lien officiel, à exprimer des sentiments conformes à ceux qui avaient cours dans le monde des Tuileries, on le vit parler sans mépris de la poésie classique et louer les tableaux d'Ingres, passer sous silence les œuvres nouvelles de Victor Hugo, célébrer dans de pauvres vers la naissance du prince impérial (1856), et la fête de l'impératrice (1865). Hôte assidu de la princesse Mathilde, il devint en 1868 son bibliothécaire. La même année, il entra au Journal Officiel, et il adressa d'Egypte à cette feuille des lettres sur l'inauguration du canal de Suez. Plusieurs fois il brigua les suffrages de l'Académie française, qui eut le mauvais goût de lui préférer MM. Gratry, Autran, A. Barbier et le duc d'Aumale. M. Gautier ne voulut pas quitter Paris au moment du siège; il tâcha de reproduire dans quelques articles la physionomie de la capitale à cette époque. Il est mort d'une maladie de cœur, a Neuilly, le 23 octobre 1872.

M. Théophile Gautier, malgré ce que no us avons pu dire, n'en demeure pas moins un écrivain d'une incontestable valeur. Feuilletoniste infatigable, il a montré beaucoup d'esprit; poète, il sait mieux que personne les finesses et les délicates roueries du métier. Disciple intelligent d'une école à laquelle on ne contestera pas le mérite d'avoir rendu un peu de couleur et de vie à une langue appauvrie par les rhéteurs de l'empire , il s'est toujours occupé de la forme avec un soin extrême, et souvent au préjudice de la pensée. Dans ses moments perdus (c'est lui-même qui le raconte), M. Gautier étudiait le dictionnaire et se meublait la mémoire d'une foule de mots inusités, vieillis, inconnus; de là dans son style ces expressions peut-être correctes, mais bizarres, qui font bondir le lecteur surpris-Il a peur avant tout d'être banal : aussi est-il souvent précieux, archaīque, maniéré. Ses métaphores aventureuses enluminent sa phrase des plus discordantes nuances. Voltaire et les maîtres de la tradition française ne comprendraient rien à ce luxe d'images, empruntées pour la plupart à l'idiome des statuaires et des peintres. Combien on aimerait à trouver sous ce vêtement splendide un fin sentiment, une émotion vraie, un homme enfin avec ses douleurs et ses joies l Dans les poésies de M. Gautier il y a des fragments qui laissent parattre quelque tendresse de cœur; mais on les pourrait compter aisément. Pur fantaisiste, il n'a pas jeté dans son œuvre volumineuse une seule idée sérieuse. C'est un de ces chanteurs émérites qui, peu soucieux du sens des paroies qu'ils modulent, se jouent des difficultés de l'exécution, et les multiplient pour avoir le plaisir de les vaincre. Il laisserait un nom respecté si, la pensée faisant défaut, le style suffisait seul à défendre les œuvres littéraires contre les flots envahissants de l'oubli.

GAUTIER GARGUILLE, acteur célèbre sous le règne de Louis XIII. Il consola le public des halles et du Pont-Neuf de la perte de Tabarin, et sit les délices des laquais, des oisifs, des écoliers, des bourgeois, gens peu difficiles en fait d'atticisme. Son véritable nom était Hugues Guéru ou Guérin; il était natif de Caon, et forma avec Gros Guillaume et Turlupin un trio de comédiens d'assez has étage, mais maîtres passés dans l'art de désopiler la rate. Malheureusement les saillies de Gautier Garguille sont d'une crudité rabelaisienne, qui nous met dans l'impossibilité absolue d'en rapporterici le moindre échantillon. Ce fareeur voulut être poète : il le fut, mais ses vers présentent à qui voudrait les citer tout sutant de difficultés que sa proce. Il nous reste de lui un petit volume de Chansons, dont l'édition originale vit le jour à Paris, en 1632 ; elle fut reproduite en 1636, 1639 et 1643. Il en existe une réimpression faite à Paris en 1758, et à laquelle on a donné, par motif de prudence, la rubrique de Londres, 1658.

Gautier Garguille excellait, ainsi que ses camarades Turlupin et Gros Guillaume, à imiter l'accent gascon. Il avait commencé par être garçon boulanger a Paris, dans le fanbourg Saint-Laurent. Liés d'amitié, mais sans aucune espèce d'études, tous trois s'imaginèrent un beau jour de paume situé près de l'Estrapade, et qu'ils eurent bleatôt transformé en une manière de thé âtre. « Ils jouaient, rapporte Dufaure, depuis une heure jusqu'à deux, des scènes qu'ou appelait turlupinades, pour la somme de deux sols six deniers par personne. Gautier Garguille représentait ordinairement le rôle de maître d'école, ceux de savant et de maître de la maison. Turlupin joualt les valets, les filous, etc., et Gros Guillaume faisait le sentenoieux.

Le succès toujours croissant du petit théâtre enfumé de l'Estrapade finit par exciter la jalousie des comédiens de l'hôtel de Bonrgogne, qui se plaignirent au cardinal de Richelieu des fâcheux résultats qu'avait pour eux cette concurrence. Avant de les condamner, Richelieu voulut les entendre, rit et fut désarmé. Les trois farceurs, au lieu de se voir enlever la faculté de repara ître sur leurs tréteaux, furent, au contraire, appelés à faire désormais partie de la troupe de l'hôtel de Bourgogne. Gautier Garguille jouait toujours avec un masque, et sous le même costume.

Sa manière originale de chanter était ce qui attirait le plus de spectateurs à Gautier Garguille; hors du théâtre il était estimé, et on le recevait dans les meilleures sociétés de Paris. Il mourut, en 1634, à l'âge de soixante ans; sa veuve, fille de Tabarin, se remaria à un gentilhomme de Normandie.

GAVARNI (SULPICE - GUILLAUME CHEVALIER, dit PAUL). Il est né à Paris, en 1801. D'abord mécanicien, ce fut soulement vers 1835 qu'il commença à dessiner des gravures de mode; son crayon léger et facile le plaça aussitôt au premier rang dans cette humble sphère. Mais il n'était pas homme à y rester, et bientôt il publia, dans le journal intitulé Les Gens du Monde, dont il était le directeur, une série de compositions lithographiées de son invention, qu'il continua plus tard dans Le Charivari. Il y avait dans ces petits dessins une rare fraicheur d'idées, une originalité d'esprit incroyable; la touche en était si spirituelle, la gaieté y éclatait si franche et si aimable, que leur vogue fut immense, universelle, et que le nom de Gavarni devint populaire d'emblée. Représentant des scènes de la nature la plus diverse, les dessins de Gavarni sont une véritable lanterne magique, qui nous montre sous toutes ses faces et dans tous ses replis la physionomie actuelle du monde parisien, les joies et les misères, les passions et les fantaisies de cette société

frivole et charmante. « Dans vingt-cinq ans, dit M. Théophile Quutier, ce sera par Gavarni qu'on apprendra l'existence des duchesses de la rue du Helder, des lorettes, des étudiants. » Quoiqu'il travaille avec la plus grande facilité, il a'astreint toujours scrupuleusement à la réalite; pas un détail, même indiqué par le trait le plus fugitif, qui ne soit juste et vrai; ses personnages ont toujours la mise qui leur convient.

Au nombre de ses dessins, nous nous bornerons à citer les séries suivantes, composées chacune de nombreux sujets: Les Lorettes; Les Actrices; Les Coulisses; Les Fashionables; Les Gentilshommes bourgeois; Les Artistes; Les Étudiants de Paris; Les Débardeurs; Les Plaisirs champétres; Les Bals masqués; Le Carnaval; Les Souvenirs du bal Chicard; Les Souvenirs du Carnaval; La Vie de jeune homme; Patois de Paris; Balivernes parisiennes; Clichy; Les Enfants terribles, une de ses premières créations; les Parents terribles; Les Fourberies de fommes; La Politique des femmes; Les Maris vengés; Les Nuances du sentiment; Les Réves; Les Petits Jeux de Société; Les Petits Malheurs du Bonheur; Les Impressions de ménage; Les Interjections; Les Traductions en langue vulgaire, etc.

Chacune de ces mille compositions est un vaudeville, une comédie, une farce, un tableau de genre, une nouvelle, un roman de mœurs dans toute l'acception du mot. Ce sont de petits chefs-d'œuvre sans prétention, comme tous les chefs-d'œuvre. L'artiste nous transporte toujours au milieu même de l'action, et nous laisse deviner le restant du drame, dont nous ne voyons qu'un fragment, une scène. A chacun de ses dessins il a eu soin d'ajouter une courte légende, qui éclaire complétement la situation représentée; et ces épigraphes, écrites dans le pathos le plus réjouissant, trahissent parfois une incroyable connaissance du cœur humain. On y trouve des mots d'une profondeur qui fait frissonner; on ne sait pas vraiment si c'est le texte qui illustre le dessin, ou si c'est le dessin qui illustre le texte. On a comparé Gavarai à Molière; le plus souvent une telle comparaison porte malheur à ceux qui en sont l'objet; Gavarni pourtant n'en a pas été accablé; que peut-on dire de plus pour faire son cloge?

Gavarni est psychologiste comme Hogarth; mais ce n'est pas un moraliste à la façon de l'auteur anglais. Il ne prèche pas, il décrit, il prend le monde tel qu'il est; en déroulant devant le spectateur son épopée infinie des ridicules et des travers de l'homme, il n'est jamais indigné, emphatique, déclamatoire, mais il a toujours un trait, un bon mot, un mot vif, une épigramme; il sourit même plutôt qu'il ne raille.

En 1849 Gavarni alla habiter l'Angleterre; son séjour dans ce pays eut une grande influence sur son talent. Toujours poétique et profond, il semble avoir perdu sa gaieté au spectacle des misères de Londres. En 1852 il reçut la croix d'honneur. Sur la fin de sa carrière il quitta ses crayons, s'adouna aux mathématiques pures, et envoya la solution de problèmes difficiles à l'Académie des Sciences. Il est mort le 23 novembre 1866, à Auteuil.

Ce que l'œuvre de Gavarni a surtout de remarquable, c'est que dans ses innombrables compositions on n'en trouverait peut-être pas deux qui se ressemblent. L'étude constante de la nature lui a permis de varier ses types à l'infini. La masse d'esprit et de gaieté que Gavarni a dépensée çà et là dans les journaux, les revues, les livres illustés, est résilement prodigieuse. Ses dessins, si un intrépide amateur s'avisait de vouloir les collectionner, feraient plus de trente in-folios. Il en a paru un choix gravé sur bois, avec un texte par J. Janin, Théophile Gautier, Balzac, etc., sous le titre d'Œuvres choisies de Gavarni (Paris, 1845, 4 volumes). Une autre collection est intitulée, Perles et Perures, par Gavarni (2 vol., 1850); une dernière, qui a un moins de succès, a pour titre : Les Propos de Thomas Vireloque (Paris, 1853). Il a aussi illustré un grand nembre d'ouvrages, entre autres Le Juif-Errant d'Eughne

Sue; le Diable à Paris, les Œuvres de Balzac. Il a laissé divers morceaux de prose et de vers, qui ont été réunis, en 1869, sons le titre de Fragments posthumes.

GAVARRET (Louis-Denus-Jules), physiologiste, né en 1809, à Astaffort (Lot-et-Garonne), fit des études brillantes, à la suite desquelles il fut admis à l'École polytechnique. Lieutenant d'artillerie en 1831, il prit bientôt en dégoût le métier des armes pour embrasser la carrière médicale. Ses premiers travaux furent très-remarqués : l'un, sur le Sang et l'organisation physique de l'homme (1840), avec Andral; l'autre, sur les Principes généraux de statistique médicale (1840). Nommé au concours professeur de physique médicale à la faculté de Paris (1843), il inaugura un cours nouveau en étudiant les conditions matérielles de la circulation, de la station et de la locomotion, ainsi que les phénomènes de l'optique et de l'électricité avec leur application à la pathologie. Il est ossicier de la Légion d'honneur et membre de l'Académie de médecine. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : Lois générales de l'électricité dynamique (1843); de la Température du corps humain dans la fièvre intermittente (1844); de la Chaleur produite par les êtres vivants(1855); Traité d'électricité (1857, 2 vol.); Télégraphie électrique (1861); des Images par réflexion et par réfraction (1866); les Phénomènes de la vie (1869).

GAVAUDAN (JEAN-BAPTISTE-SAUVER), acteur de l'Opéra-Comique, naquit à Salon (Bouches-du-Rhône), en 1772, d'un père organiste d'un couvent. Il avait été quatre ans marin, lorsqu'il débuta à Feydeau. Ce théâtre faisait alors les délices de Paris; Martin, Elleviou, Juliett, Losage, Mue Regnault, Mile Saint-Aubin, Mue Boulanger et d'autres artistes formaient une troupe chérie du public, dans laquelle Gavaudan tint bientôt une place honorable. Chanteur convenable, il était excellent comédien, et dans les différents rôles qu'il joua, il montra une grande souplesse de talent. Les belles et heureuses qualités qui le distinguaient se mûrirent et s'améliorèrent avec l'âge et par l'expérience.

Admis comme sociétaire en 1801, élagué en 1816 pour opinion politique, Gavaudan alla diriger, pendant un an, le théâtre royal de Bruxelles, fut rappelé en 1824, obtint sa retraite en 1828, dirigea le théâtre de Liège, et se retira à Montmorency en 1829. Sa femme, Alexandrine-Marie-Agathe Ducames, née à Paris, en 1780, fut élève d'Héroid père, et débuta en 1798 au théâtre Favart, dans les jeunes rôles des dames Dugazon et Saint-Aubin. Malgré sa grâce, sa gentillesse et ses manières naïves, la faiblesse de sa voix. qu'elle conduisait toutelois avec assez d'agilité, fixa d'abord légèrement l'attention; mais d'heureuses dispositions, fortifiées d'un travail assidu, en firent bientôt l'un des premiers soutiens de l'Opéra-Comique. Elle en devint sociétaire après la réunion des deux troupes au théâtre Feydeau. Son talent varié, tout plein de gentillesse, lui permettait d'aborder avec un égal succès les soubrettes, les Agnès, les pages, les garçons villageois, les dames de la balle et celles de la haute société, et d'être tour à tour Agathe dans L'Ami de la Maison, Antoine dans Richard Cœur de Lion, Margot dans Le Diable à quatre, le page dans Françoise de Foix et dans Jean de Paris, Fanchette dans Les Deux Jaloux, Jeannette dans Joconde, Colette dans Jeannot et Colin, Rose d'Amour dans Le Petit Chaperon rouge, rôles qu'elle crée presque tous avec une grande supériorité. Elle prit sa retraite en 1823, après avoir été quinze ans chef d'emploi, et monrut en 1850.

La famille Gavaudan a denné au théâtre plusieurs acteurs et actrices distingués, enfants, sœurs, neveux, nièces du célèbre chanteur. Constant-Édouard, son fils, servait comme lieutenant en Afrique dans un régiment d'infanterie, lorsqu'en 1838 il fut assassiné près de Blida, pendant qu'il dessinait un marabout.

GAVAZZI (Alessandro), prêtre Italien, qui s'est fait commitre comme réformateur catholique ainsi que par le

rôle qu'il joua dans la révolution de 1848 et 1849, est né à Bologne, en 1809. Entré à l'âge de seize ans dans l'ordre des Barnabites, il devint ensuite professeur de rhétorique à Naples, et par son éloquence ne tarda pas à se faire une grande réputation dans toute l'Italie. Les idées qu'il développait dans la chaire, peu conformes en général aux enseignements dogmatiques de l'Église, lui valurent d'enthousiastes admirations d'une part et des haines ardentes de l'autre. Quand Pie IX monta sur le trône pontifical, en 1846, la politique libérale qu'annonçait le nouveau pape ne rencontra pas de plus ardent panégyriste que Gavazzi. Il se trouvait à Rome quand on y reçut la nouvelle de la révolution de Lombardie. Porté à ce moment en triomphe au Panthéon par le peuple, il y prononça une chalcureuse oraison funèbre en l'honneur des patriotes tués pendant la lutte. Il arbora aussi alors l'étendard aux trois couleurs surmonté de la croix, et pendant plusieurs semaines on le vit chaque jour, devant la foule réunie au Colisée, pérorer sur les devoirs des Italiens et sur l'avenir réservé à la grande patrie italienne. Le pape, qui favorisait ses tendances politiques, le nomma aumônier de l'armée de 16,000 hommes qui marcha sur

Gavazzi, qu'on surnomma alors le Pierre l'Ermite de cette véritable croisade contre l'étranger, décida par sa brûlante éloquence le peuple à faire tous les sacrifices possibles pour la cause nationale; et ce fut alors à qui offrirait à la patrie des vivres, des chevaux et des munitions de tous genres. Arrivé à Venise, il y parla tous les jours à des milliers d'auditeurs réunis sur la place Saint-Marc, et ne contribua pas peu de la sorte à faire remplir les caisses de l'éphémère république qui avait surgi dans cette ville. On voyait les dames se dépouiller à l'envi de leurs boucles d'oreilles, de leurs bracelets et autres bijoux en or, et jusqu'à des femmes de pauvres pêcheurs apporter en offrande patriotique, faute d'avoir autre chose à donner, l'aiguille en argent qui soutient l'édifice de leur coissure. La légion romaine ayant été rappelée par le pape, Gavazzi se rendit à Florence, où il continua à déployer le même zèle pour la cause de l'indépendance. Expulsé de cette ville, il trouva un refuge à Gênes, et ne tarda pas à être appelé à Bologne, dont la population venait de se soulever contre le gouvernement pontifical. Reçu avec enthousiasme, il rétablit en peu de temps le bon ordre dans cette ville; mais, sur l'ordre du premier ministre Rossi, il fut arrêté par le général Zucchi et enlevé pour être jeté dans les affreux cachots de Corneto. En route, les habitants de Viterbe le mirent en liberté; et quand le pape se fut enfui de Rome, le gouvernement républicain le nomma aumônier en chef de l'armée. Pendant la lutte qui ne tarda pas à s'engager, il organisa une association de dames qui se dévouaient à soigner les blessés, et prit lui-même la direction des hôpitaux militaires.

Lorsque G a r i b a l di entreprit de marcher à la rencontre de l'armée napolitaine, Gavazzi l'accompagna dans cette expédition pour porter secours sur le champ de bataille aux mourants et aux blessés des deux partis. Après la prise de Rome par l'armée française, Gavazzi obtint du général Oudinot un sauf-conduit avec lequel il put aller demander asile à l'Angleterre. Dans l'été de 1850 il donna à Londres diverses séances philosophiques et littéraires, qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Il réside à Florence, où depuis 1862 il s'est mis à la tête d'une secte néo-chrétienne.

GAVES. Les habitants de la partie occidentale de la chaine des Pyrénées donnent ce nom à tous les torrents de leur pays. On l'a appliqué ensuite à quelques-unes des principales rivières, à cause de la ràpidité qu'impriment à leurs eaux les pentes rapides qu'elles suivent. Les gaves les plus considérables sont le gave de Pau et le gave d'Oloron, son affluent. Le premier, formé des gaves de Héas et de Gavarnie, sortis des flancs de l'énorme pic du mont Perdu, se jette dans l'Adour, après un cours de 168 kilomètres, dont dix navigables et soixante-dix-buit flottables. Les eaux des gaves d'Ossau et d'Aspe, descendues impétueusement de leurs

sources élevées, se réunissent avec un fracas épouvantable à Oloron, où elles forment le gave de ce nom. Celui-ci pareour jusqu'à son embouchure une distance de 71 kilomètres, d'un flottage facile, au moyen de douze pertuis. Un des affluents de gave d'Oloron porte le nom de gave de Mauléon ou de Soule. Il est flottable sur 5 kilomètres.

GAVIAL. Lacépède appelait ainsi une espèce du genre crocodile, que Cuvier érigea en sous-genre sous le nom de longirostre, qui exprime le grand allongement et l'étroitesse du museau de ces animaux. Le sous-genre de Cuvier a été conservé; mais Geoffroy lui a rendu le nom de gevial.

Le gavial du Gange (crocodilus gangeticus ou longirostris) atteint fréquemment cinq ou six mètres. Encore
plus aquatique que les crocodiles proprement dits, cet animal
est mieux conformé pour vivre de poissons. On le connaît
depuis fort longtemps, puisque Élien en fait déjà mention. Ce
serait l'unique espèce du sous-genre gavial (puisqu'on a
reconnu que Cuvier en avaità tort distingué le petit gavial),
ai Müller et Temminck n'avaient constaté l'existence du gevial de Schlegel (crocodilus Schlegelii), qui vit à Bornée.

GAVOTS. Voyes Compagnonage.
GAVOTTE, danse qui pendant longtemps ne fut exécutée que par des danseurs de profession et sur le thétire. On en ajouta une au menuet de Céphale et Procris, qui recut le nom de menuet de la cour ou de la reine, parce que Marie-Antoinette la préférait et la dansait parfaiten La gavotte prit alors rang dans les bals avec les tricotés, la cosaque et autres pas réservés aux amateurs en reno L'air de cette gavotte manquait d'agrément et de vivacité; les pas en étaient difficiles, la figure peu gracieuse, Quand, après la Terreur, le goût des Français pour les plaisirs se manifesta avec redoublement, la musique et les figures de la vieille gavotte déplurent; le célèbre Gardel, mattre de ballets à l'Opéra, en composa une nouvelle sur un air de Panurge. Celle-ci obtint l'assentiment général, et ne fut cepesdant jamais dansée à la perfection que par un jeune négociant de Bordeaux, nommé Trénis, et par M^{me} Hamelin, dont la grâce créole ne connaissait pas de rivale. Quelques charmes qu'offrit la gavotte anx spectateurs, elle répandait toujours un peu de tristesse dans les bals, parce qu'elle cos-centrait l'attention sur deux ou trois individus. L'envie générale qu'excitaient quelques danseuses, les grands pieds mal tournés, la tournure commune et les prétentions de la plupart, ne tardèrent pas à nuire à la gavotte; on la relégua en province, où elle cessa même bientôt d'être dansée.

Les airs de la gavotte étaient à deux temps, se coupant en deux reprises, dont chacune commençait avec le second temps et finissait sur le premier : les phrases et les repos en étaient marqués de deux en deux mesures.

GAY (John), poëte anglais, naquit en 1688, à Barnstaple, dans le Devonshire. Une bonne éducation était la seule fortune que ses parents pussent lui donner, et ils ma faillirent pas non plus à ce devoir. Toutefois, comme tant d'autres littérateurs, John Gay se trouva d'abord jeté bien loin du chemin qu'il devait suivre plus tard; car au sortre du collége on le plaça à Londres comme apprenti chez un marchand de soie. Cédant à sa vocation véritable, il consacra alors les quelques heures de loisir que pouvaient lui laisser des occupations toutes matérielles, à composer un poème intitulé Rusral Sports (1711), dans lequel il décrivait les plaisirs mulliples qu'offre la vie des champs, et qui les valut l'amitié de Pope en même temps que les sympathies et la protection de plusieurs personnages célèbres. En 1712 il devint le secrétaire de la duchesse de Monmouth; et deux a upagna le comte de Clarendon à Hano-

re de légation.

tâtre sont assez nombreuses. Le bruit

té de peu de durée : deux n'ont même
ssagère qu'à l'immoralité et au cynsme
es sont remplies; nous voulons parler

du Beggar (Le Gueux), et de Polly, qui n'est que la suite du Besgar, espèce d'opéra-vaudeville, dont le héros et l'héroine sont dignes l'un de l'autre, puisqu'ils sont, le héros, voleur de grand chemin, condamné à être pendu, et l'héroine, fille publique. On désendit les représentations de Polly; mais la pièce imprimée eut un immense déhit. La semme dans l'embarras, La Répétition à Fotham, La Pemme de Bath, Trois jours après le mariage, satire contre le docteur Woodward, à laquelle Pope et Arbuthnot cooperèrent, tombèrent dans l'oubli peu après leur apparition. En revauche, la tragédie burlesque, Comment l'appelez-vous? ent un véritable succès. Les Captifs et Diane, deux autres tragédies, ne sont pas sans mérite, ainsi qu'un opéra intitulé Achille.

Mais les meilleurs titres de Gay sont incontestablement les Fables qu'il composa pour l'éducation du jeune duc de Cumberland. Si on le compare à La Fontaine, on le trouvera certainement bien insérieur au sabuliste français, surtout pour les difficultés vaincues. La Fontaine a enrichi sa angue, il en a été un des principaux créateurs; Gay trouva la sienne toute saite, et il ne s'en servit pas d'une manière assez originale pour être placé au nombre des auteurs du premier ordre. Il n'est que bon versificateur. La Fontaine est un grand poëte. Ses inventions sont heureuses ; il a de la justesse et de l'esprit, de la grâce, de l'enjouement, toutes choses ordinaires chez La Fontaine, qui souvent y ajoute de la profondeur et du génie.

Gay composa une parodie des Idylles d'Ambroise Philipps, qu'il intitula : La Semaine du Berger. Ses Églogues de ville ne sont aussi que des parodies, mais pétillantes d'esprit comme la précédente ; et les mœurs des paysans d'Angleterre y sont peintes avec non moins de vérité. Nous avons encore de lui deux poëmes en trois chants, dont le premier, L'Éventail, est au-dessous du médiocre; et le second, Trivia, ou l'art de se promener dans les rues de Londres, se fait remarquer par une élégante versification et de charmants tableaux de genre. Les épitres, chansons, ballades, qui composent ses poésies mélées, attestent seulement la facilité de l'auteur.

La faiblesse de caractère de John Gay le rendit malheureux. Il était trop prompt à concevoir des espérances ; il était même ambitieux. Une fois qu'il vit ses rêves d'avenir détruits par l'indissérence que lui témoignèrent sur le trône le prince et la princesse de Galles, qui l'avaient protégé Cabord, le poête oublia le bonheur de ses jours passés. Au lieu de se renfermer dans les souvenirs de l'amitié et des bienfaits de lord Clarendon et de la reine Anne, au lieu d'écouter les consolations du duc et de la duchesse de Queensberry, qui le recueillirent chez eux, il tomba dans une noire mélancolie, qui le conduisit au tombeau à l'âge de quarante-quatre ans, le 4 décembre 1732. Le duc et la duchesse de Queensberry lui élevèrent un monument dans l'abbaye de Westminster, où il sut enterré; et Pope, exprima dans une touchante épitaphe les regrets que sa mort laissait à tous ses amis. Victor BOREAU.

GAY (SOPUIE), fille d'un agent de change appelé de Lavalette, naquit à Paris, en 1776. Mariée à un autre agent de change, du nom de Liottier, elle profita, en 1799, du Lénéfice de la loi du divorce pour se séparer de lui et épouser M. Gay, associé d'une maison de banque, devenu sous l'empire receveur général du département de la Roër. Ce fat pendant son séjour à Aix-la-Chapelle qu'elle se trouva en relation avec la plus haute société d'alors, réunie aux eaux thermales de Spa, et particulièrement avec Pauline Bonaparte, princesse Borghèse, qui l'honora constamment de son amitié. Ses premiers essais littéraires datent de 1802, époque où elle prit la plume pour repousser une violente attaque dont Mme de Staël absente était l'objet. Puis elle fit parattre Laure d'Estell, roman en deux vohumes, qu'elle ne crut pas devoir signer; ce fut même le chevalier de Boufflers et le vicomte de Ségur, ses patrons littéraires, qui la déterminèrent à publier cet ouvrage. Dix

ans s'écoulèrent entre ce début et l'apparition d'un nouvel écrit, Léonie de Montbreuse, roman en deux volumes, qui date de 1813. Deux ans plus tard, elle faisait imprimer un autre roman plein d'intérêt, Anatole, simple et naive histoire des amours d'un pauvre sourd-muet. L'empereur, après sa dernière nuit passée à la Malmaison, donnait, au moment de partir pour l'exil de Sainte-Hélène, cet ouvrage au baron Fain', son secrétaire, en lui disant : « Conservez ce livre en mémoire de moi; il m'a fait oublier un instant mes chagrins, »

En 1817 Mme Sophie Gay publia Le Valet de chambre d'un aide de camp, réimprimé en 1824, sous le titre de Malheurs d'un Amant heureux. Cette même année parut Théobald, épisode de la campagne de Russie, qui a fourni à M. Scribe le sujet d'un de ses meilleurs vandevilles ; et successivement La Physiologie du ridicule, Le Comte de Guiche, La Duchesse de Châteauroux, La Comtesse d'Egmont et Les Souvenirs d'une vieille Femme, ouvrage extrait des mémoires de l'auteur. Toutes ces publications se recommandent par une pureté, une élégance de style, qu'on rencontre bien rarement dans les romanciers de son époque.

M^{ma} Sophie Gay s'exerça également avec succès dans le genre dramatique. En 1818 elle arrangea pour l'Opéra-Comique La Sérénade de Regnard, dont Mme Gail fit la musique. En 1821 elle rendit le même service au Chanoine de Milan, d'Alexandre Duval, qui, sous le titre du Mattre de Chapelle, fournit un délicieux libretto à la musique de Paër. Ses autres cenvres dramatiques sont Le marquis de Pomenars, comédie en un acte et en prose, jouée en 1819; Une Aventure du chevalier de Gramont, trois actes, en vers, 1822; Marie, ou la pauvre fille, drame, trois actes. en prose, 1824; enfin, les échos du théâtre de l'hôtel Castellane ont longtemps retenti des bravos prodigués à une de ses plus agréables comédies, La Veuve du Tanneur. Mais en 1843 La Duchesse de Châteauroux eut peu de succès à 'Odéon. M'e Sophie Gay est morte en 1852.

A la célébrité de la mère se joignit bientôt celle de sa seconde fille, d'abord Delphine GAY, devenue ensuite M^{me} Emile Girardin, dont la sœur atnée, morte il y a quelques années, avait épousé le comte O'Donnell.

GAYAC. Voyez GAIAC. GAYACINE. Vo yez GAIACINE.

GAYAL, GYALL ou BŒUF DES JONGLES, espèce du genre bæuf, que les zoologistes nomment bos gavæus. Une crête dorsale très-prononcée fait distinguer au premier coup-d'œil le gayal du bœuf commun, dont il a du reste presque tous les caractères, sauf les cornes, qui rappellent celles du buffle. Le bœuf des jongles a le poil ras et noir sur presque tout le corps; ses jambes sont blanches. La couleur du front varie du gris au fauve, de même que celle d'une ligne longitudinale qui s'étend sur le dos. Cette espèce est domestique dans les contrées montagneuses du nord-est de l'Inde.

GAY-LUSSAC (Nicolas-François), savant chimiste, naquit à Saint-Léonard (Haute-Vienne), le 6 décembre 1778, et mourut à Paris , le 9 mai 1850. D'abord élève de l'École Polytechnique, où son zèle lui concilia l'amitié protectrice de Berthollet, il entra ensuite dans les ponts et chaussées. Le mode selon lequel se dilatent les gaz fut le premier objet de ses recherches, et il donna la loi de cette dilatation, dont il démontra la constante uniformité. Encore étudiant quand ce travail fut mis au jour, et fort jeune alors, les discussions auxquelles il donna lieu inspirèrent à Gay Lussac la pensée d'une entreprise aussi périlleuse que mémorable. A l'époque dont nous parions, le physicien Charles exerçait beaucoup d'influence sur les jeunes savants, à cause de son imagination aventureuse et de sa riche collection d'instruments et de machines. On s'occupait alors de la question des ballons, des aérostats, à la théorie desquels se liait tout naturellement le travail de Gay-Lussac sur la dilatation des gaz. « Voilà une belle occasion, disait Charles à Gay-Lussac, d'arriver d'un seul bond à le célebrité et à

la fortune : on ne manquerait pas de dire que vous avez démontré votre découverte au péril de votre vie, outre que vous feries certainement dans les hautes régions de l'atmosphère des constatations singulières sur la chaleur et la pesanteur de l'air, sur l'électricité, sur le magnétisme terrestre, etc. Ce voyage-là vaudrait hien celui des Argonautes; il aurait plus d'utilité et autant de retentissement. » Tentés par d'aussi magnifiques promesses, Gay-Lussac et Biot se décidèrent à entreprendre ce yoyage aérien, espèce de croisade scientifique prêchée par le physicien Charles, et que Laplace et Chaptal encouragèrent, ce dernier étant alors ministre de l'intérieur : on était en 1804.

Le 6 fructidor an x11, à dix heures du matin, Biot et Gay-Lussac, placés dans la même nacelle, s'élevèrent en ballon, prenant pour point de départ le Conservatoire des Arts et Métiers : l'expérience eut lieu dans le jardin de cet établissement. Les deux jeunes physiciens (Gay-Lussac avait alors vingt-six ans) parvinrent bientôt vers la première région des nuages, environ à 1,223 mètres d'élévation, après quoi, continuant leur ascension, ils arrivèrent à une élévation de 3,977 mètres au-dessus de la Seine. Alors on les perd de vue. Ils ont emporté avec eux des montres, des thermomètres, des baromètres, des hygromètres, des boussoles, des crayons et du papier; les voilà faisant des expériences comme s'ils étaient tranquillement établis dans le laboratoire du Collége de France ou du collége du Plessis. Voici maintenant ce qu'ils observèrent, ou plutôt ce qu'observa Gay-Lussac, car M. Biot éprouva un étourdissement, d'ailleurs fort explicable. Gay-Lussac trouva donc que l'influence magnétique agissait sur la boussole à peu près comme à terre. Il vit aussi que l'électricité atmosphérique, croissant toujours à mesure qu'on s'élève, avait paru constamment négative; l'hygromètre montra une sécheresse de plus en plus grande, comme on avait pu s'y attendre; et la température, qui était de 14 degrés Réaumur à terre, n'était plus alors que de 8 degrés 1/2. Mais, ne s'étant pas précautionné de tous les instruments nécessaires aux investigations par eux projetées, et d'ailleurs M. Biot se trouvant un peu malade d'émotion, ces messieurs se décidèrent à revenir à terre, asin de porter ensuite leurs explorations beaucoup plus loin. Malheureusement personne ne se trouva la lors de leur descente pour recevoir le ballon; et le gaz hydrogène ayant du se perdre, il fallut remettre à des temps plus éloignés une ascension nouvelle. Nos deux savants prirent terre à 18 lieues de Paris, à Méréville, village du Loiret.

Cependant, vingt-trois jours plus tard, Gay-Lussac tenta une nouvelle ascension, emportant cette fois avec lui d'excellents instruments; mais, privé de la société de son ami Biot, il s'éleva dans cette deuxième expérience à 6,977 mètres audessus de Paris : le thermomètre marquait près de 6 degrés au-dessous de 0 (il était alors trois heures onze minutes). Le ballon se trouvant en partie dégonssé et privé de son lest . Gay-Lussac dut se préparer à descendre : ce voyage de haut en bas dura trente-quatre minutes, et notre physicien mit pied à terre à Saint-Gourgon, hameau situé à sept lieues de Rouen. L'ascension ayant eu lieu à neuf heures et demie du matin, Gay-Lussac put ainsi consacrer près de six heures à ses diverses observations, qui furent nombreuses. Il eut également soin de rapporter plusieurs échantillons de l'air des hautes régions qu'il avait visitées, et l'analyse de cet air le montra si parfaitement semblable à celui que nous respirons, que ce résultat imprévu parut convaincre la chimie d'impuissance. La gêne de la respiration et un froid excessif furent les seules souffrances qu'eut à éprouver l'observateur durant ses explorations quasi célestes. Il résulta de plus de vingt observations thermométriques, effectuées par notre physicien à diverses hauteurs, que l'air perd environ un degré de chaleur par chaque élévation de 174 mètres. Mais ce qui doit paraître singulier, c'est que ces résultats curieux, dont tont le monde alors s'occupa, ne vinrent point jusqu'aux oreilles des princes français, aiors exilés à Hartwell. Yers 1820 le duc d'Angoulème, assure-t-on, visitant l'École Polytechnique, alors militairement gonvernée son le patronage de ce prince, eut la pensée d'entretenis Gay-Lussac, qui terminait une leçon, de son ascension mén rable de 1804 : « Mon Dieu, monsieur, lui dit le dauphin . que yous dûtes être incommodé par la chaleur? - Certainement, mon prince, dit Gay-Lussac, qui ne savait que répondre : cependant... - Allons! interrompit le prince, ne me cachez point que vous dûtes endurer une chaleur excessive; si près du soleil !... » Le duc d'Angoulème, comme on voit, avait bravement pris le contre pied des observations de ce genre. Toutesois, dans cette même entravue, l'intrépide naïveté du prince prit sa revanche sur le savant : « Monsieur, lui dit-il, quand je suis arrivé, vous parlies de cinabre; veuillez donc m'apprendre pourquoi le cinabre est d'un si beau rouge! — J'aurai l'honneur de dire à votre altesse, répondit Gay, que cela tient à l'arrangement des molécules. — J'aurais dû m'en douter, réplique le duc. »

Tant de science unie à tant de courage valut à Gay-Lussac des places, des titres, des honneurs, d'illustres intimités. Il rencontra Alexandre de Humboldt dans cette célèbre société d'Arcueil, instituée en 1804 par Laplace et Berthollet, lesquels utilisèrent ainsi, pour le progrès des sciences, le voisinage tout à fait contigu de leurs retraites. Humboldt et Gay, tantôt séparément, tantôt en commun, insérèrent plusieurs travaux dans les Mémoires de cette société, féconde académie , qui ne se composait d'abord que de neut membres, auxquels plus tard s'adjoignit Malus, celui par qui fut découverte la polarisation de la lumière. Mais cenx des travaux de Gay-Lussac qui attirèrent surtout l'attention des savants eurent pour objet la pile de Volta et la décomposition des acides et des alcalis. Quand Bonaparte sut la découverte de Volta, il eut hâte de fonder à l'Institut un prix magnifique dont devaient être récompensées les plus importantes découvertes auxquelles aurait servi la pile voitaïque. Il espérait que ce prix serait adjugé à quelqu'un de l'École Polytechnique; mais ce présage de pur patriotisme, l'événement ne le confirma point. Hizenger et Berzélius ayant déjà décomposé, au moyen de la pile, des acides et des oxydes, ces deux savants s'étaient aperçus que tout l'oxygène se portait vers le pôle positif, tandis que le radical allait au pôle négatif. Da vy, le célèbre chimiste anglais à qui ce premier fait était connu, soumit à l'action de la même pile voltaïque de la potasse et de la soude, ensuite d'autres alcalis, et il vit avec surprise que ces corps, réputés jusqu'alors élémentaires, se décomposaient à la manière des oxydes. Cette découverte capitale du potassium et du sodium mérita à ce chimiste le prix de 50,000 francs. fondé par Napoléon et décerné en son nom par l'Institut de France.

L'empereur, s'étant fait rendre compte de la découverte de Davy, demanda avec impatience pourquoi les membres de l'Institut se résignaient ainsi à décerner des couronnes sans prendre soin d'en mériter. Il lui fut répondu que l'on ne possédait point en France de pile assez puissante pour en obtenir de grands résultats. Aussitôt Napoléon donna l'ordre de construire une pile voltaïque colossale, pour laquelle on ne devait épargner ni l'argent ni la main-d'œuvre : il voulut en outre que ce bel instrument sût placé à l'École Polytechnique, et que l'Institut chargeat une commission des expériences auxquelles cette pile devait être consacrée. Gay-Lussac et Thénard furent désignés à cet effet. Leurs expériences furent commencées le 7 mars 1808, et c'est en 1811 qu'ils en publièrent les résultais, dans un ouvrage en deux volumes, intitulé : Kecherches physico-chimiques sur la pile, sur les alcalis, sur les acides, l'analyse végétale et animale, etc. Les deux chimistes consignèrent beaucoup de découvertes dans ce livre, sur lequel Berthollet sit un rapport des plus honorables. Ils isolèrent le bore de l'acide boracique, et l'obtinrent à un plus grand état de pureté que ne l'avait obtenu Davy. Ils trouvèrent aussi un excellent mode d'analyse pour les corps organiques, en calcinant ces corps aumoyen du chlorate de potasse, ou par le deutoxyde

de cuivre : ce dernier moyen est de Gay-Luisac , qui depuis ses recherches physico-chimiques n'a plus rien publié conjointement avec Thénard. Un des résultats les plus curieux des expériences que est deux chimistes firent en commen, c'est que le sucre, l'amidon et le bois contiennent à pen près les mêmes proportions d'hydrogène et d'oxygène que l'eau; fait qui démuntre nettement qu'il y anrait folle à me juger des corps que d'après les éléments dont la chimie les trouve composés.

La science doit encore à Gay-Lussac d'importantes recherches sur la force d'expansion de la vapeur, sur l'hygrométrie, sur la capillarité, sur le cyanogène et l'acide prussique, sur l'iode principalement, sur la dilatation des gaz, sur le chlore, sur la distinction capitale des oxydes et des hydrocides; à lui seul est due la découverte des acides hydrosulfurique et oxy-chlorique. Ses mémoires sur l'iode et sur le cyanogène sont des chefs-d'œuvre unanimement admirés. Lui pourtant, qui a publié près de cent mémoires, il n'a pas composé un seul ouvrage : le talent d'enchainement est le moins évident de ses mérites. Toutefois, on a publié en deux volumes son cours de chimie de la Sorbonne, rédaction sténographiée, dont M. Gaultier de Claubry a vérifié l'exactitude.

Remarquons, en finissant, que Gay-Lussac a plus d'une fols rencontré Dalton sur sa route, à peu près comme Lavoisier rencontra Priestley; plus d'une fois il s'établit de viss débats entre lui et Davy, comme plus tard entre Biot et Arago. Il s'est montré parlois d'une grande sévérité dans ses jugements, principalement quand il eut à caractériser les paratonnerres végétaux de Lapostolle et la nitrification naturelle de Longchamp, savant profond, mais trop peu maniable et trop abstrait pour être populaire. On reproche aussi à Gay-Lussac d'avoir emprunté à Bunten l'idée d'un baromètre transportable, comme de s'être quelquesois montré susceptible ou partial envers Berzélius. Il est bien vrai que s'il a incontestablement plus de fécondité et plus de hardiesse que Fourier et Dulong, il n'a pas toujours eu autant de sagacité qu'eux, ni surtout autant d'exactitude et de rigoureuse précision. J'ajouterai que le cercle de ses idées a toujours été trop restreint pour que le rejaillissement s'en fasse sentir au-delà de sa science ou de son siècle. Toutesois, Gay-Lussac a mérité la vive estime des savants contemporains et la reconnaissance de sa patrie. Cette patrie elle-même ne s'est pas montrée ingrate envers lui, puisqu'à l'âge de suixante ans Gay-Lussac était membre de l'Académie des Sciences, professeur honoraire de physique à la Sorbonne et professeur de chimie au Jardin du Roi, membre du conseil de perfectionnement des poudres et des salpêtres, membre du comité consultatif des arts et des manufactures, membre de l'Académie de Médecine et de la Société d'Encouragement, chimiste de la direction des tahacs, vérificateur, à la Monnaie, des ouvrages d'or et d'argent; rédacteur, avec Arago, des Annales de Physique et de Chimie, et enfin pair de France. Gay-Lussac cumulait de la sorte pour plus de 50,000 francs de fonctions diverses, places ou entreprises, outre que l'État avait remplacé le splendide logement qu'il avait longtemps occupé à l'Arsenal par un des jolismanoirs du Jardin des Plantes. D' Isidore Boundon.

GAY-LUSSITE ou NATROCALCITE, carbonate de soude et de chaux hydraté. La gay-lussite a été ainai nommée en l'honneur du savant Gay-Lussac; son autre nom rappelle sa composition. Elle a été trouvée par M. Boussiagault, en cristaux disséminés dans l'argile qui recouvre la couche de Trona de Lagumilla en Colombie. Ces cristaux sont des octaèdres obliques rhomboldaux; ils sont transparents, quand ils n'ont point subl'action de l'air; mais à la longue ils deviennent opaques et blanchâtres.

GAZ (Chimie, Physique). Parmi les fluides élastiques, fl en est plusients qui conservent toujours cet état, quels que soient le refroidissement et la compression auxquels on les soumette. L'air atmosphérique jouit de cette proprièté. D'autres, su contraire, ar un faible refroidissement ou une faible compression se rédufisent à l'état liquide. Quand on chausse de l'état, elle se transforme à la température de 100° en un suide élastique transparent et incolore; mais par un sable resroidissement ce suide élastique repasse à l'état liquide. On donne plus particulièrement le nom simple de gaz aux suides élastiques qui jouissent de la prémière propriété; les autres sont connus sous le nom de vapeurs. Quelquesois les premiers sont désignés sous le nom de gaz permanents, ou bien ils sont encoré appelés suides compressibles, à cause du changement considérable qui s'opère dans leur volume par la compression; suides élastiques, à cause de la force de ressort en vertu de laquelle ils tendent totijours à augmenter de volume; fluides aériformes, à cause de leurs analogies physiques avec l'air. La dénomination de gaz dérive du mot hollandais ghoast, qui signifie esprit.

Entre les fluides élastiques qui ne peuveut jamais être liquéfiés et cenx qui le sont par les forces les pius légères, fl en est d'autres, tels que le chlore, l'acide suifureux, l'acide carbonique, qui sont ramenés à l'état liquide par une pression et un réfroidissement un peu considérables; quelquesuns même sont susceptibles d'être solidifiés par l'emploi de ces moyens. Cependant, on applique encore à ces fluides la dénomination de gas, parce qu'ils sont, dans l'état habituel; éloignés de leur point de liquéfaction. Il est très-probable qu'une pression et un froid suffisant hquéfieraient tous les gas: sous ce point de vue, les fluides élastiques seraient tous des vapeurs de liquides.

L'existence de l'élasticité dans les gaz et la pression qui en résulte sur les parois des vases qui les renferment se démontrent en plaçant sous le récipient de la machine pneumatique une vessie fermée, contenant un peu d'un gaz quelconque : à mesure qu'on fait le vide autour de la vessie, la force élastique du gaz intérieur n'est plus équilibrée par la pression atmosphérisque; le volume de os gaz s'accroît, et finit par remplir tout le récipient, si la vessie est assez grande.

Les gaz sont, comme tous les corps, soumis à l'action de la pesanteur. La découverte de ce principe est due à Toricelli, disciple de Galilée. Il reconnut, en 1643, que la suspension du mercure dans le baromètre et l'ascension de l'eau dans les pompes sont dues à la pression exercée sur la surface de la terre par le poids de l'atmosphère. Pour prouver directement la pesanteur de l'air, on pèse un ballon de verre plein de ce gaz, puis on le pèse de nouveau, après y avoir fait le vide au moyen de la machine pneumatique. Le poids est plus considérable dans le premier cas que dans le second. On peut même, si l'on connaît le volume intérieur du ballon, déduire de la différence des poids fournis par les deux pesées le poids d'un litre d'air. On trouve qu'à la température de 0°, et sous une pression barométrique égale à 76 centimètres de mercure, un litre d'air pèse 1gr, 2991. Le même procédé sert à reconnaître la pesanteur de tous les gaz.

La force élastique d'un gaz en repos placé à la surface de la terre fait équilibre à la pression qui provient du poids de l'atmosphère; le baromètre donne, comme on le sait, la mesure de cette pression, et par conséquent il peut également servir à évaluer la sorce élastique des gas. Lorsque la pression barométrique est de 76 ceutimètres de mercure, l'air possède une force élastique capable de produire sur une surface équivalant à un centimètre carré une pression égale au poids de 76 centimètres cubes de mercure; cela fait un poids d'environ 1 kilogramme. Lorsqu'en employant la machine à compression, on condense un gaz dans un espace inextensible, si l'on fait, par le moyen d'un tube de verre, communiquer le récipient avec une cuvette remplie de mercure, on juge par la hauteur de la colonne de mercure qui s'élève dans le tube de la force élastique du gaz comprimé. Elle est égale à la hauteur de cette colonne de mercure augmentée de la force élastique de l'atmosphère. Supposons, au contraire, qu'au moyen de la machine pneumatique on ra180 GAZ

réfie un gaz; si l'on fait communiquer le récipient avec la cuvette d'un baromètre, on jugera, par les hauteurs successives de la colonne de mercure, de l'élasticité du gaz restant : et lorsque cette hauteur passera successivement de 0^m,76 à 0^m,38 ou 0^m,19, on en conclura que l'élasticité du gaz sera devenue deux fois ou quatre fois moins grande. On remarque, en faisant cette expérience, que la colonne de mercure, arrivée à la hauteur d'un ou de deux millimètres, cesse de baisser, en sorte qu'il est impossible de priver complétement de gaz un espace au moyen de la machine pneunatique. Cela tient à ce que le gaz restant, se répandant toujours uniformément dans le récipient, chaque coup de pompe n'en enlève qu'une fraction. Le vide absolu n'existe que dans la chambre du baromètre.

Les gaz transmettent également en tous sens la oression qui est appliquée en un de leurs points : ce principe n est cependant vrai qu'autant que le fluide est en repos; les gaz doués d'un mouvement rapide produisent sur les parois latérales des tuyaux qui les conduisent une pression moindre que celle qu'ils exercent dans le sens de leur mouvement. Le principe d'hydrostatique découvert par Archimède, qu'un corps plongé dans un liquide perd de son poids une quantité égale au poids du liquide qu'il déplace, est encore applicable aux fluides élastiques. Cette perte de poids explique l'ascension des aérostats, dont la densité moyenne est moindre que celle de l'air.

La loi de Mariotte consiste en ce qu'une même masse de gaz soumise à différentes pressions occupe des volumes successifs qui sont en raison inverse de ces pressions. On déduit de cette loi que si l'on désigne par v le volume occupé par un gaz à la pression p le volume v' qu'il oc-

cupera à la pression p' sera donné par la formule $v = v \stackrel{p}{=}$

Ce résultat est d'un usage continuel dans toutes les circontances où l'on a des volumes de gaz à considérer. La pression atmosphérique variant sans cesse, on ne peut comparer les résultats entre eux qu'après les avoir ramenés à une pression commune. La formule de Mariotte peut encore servir à calculer jusqu'à quel point on doit remplir un aérostat pour qu'il ne soit pas déchiré par l'expansion du gaz hydrogène lorsqu'il arrive dans des régions élevées, où la pression est beaucoup moindre qu'à la surface de la terre.

Lorsqu'on mêle entre eux des liquides de densilés différentes, et qui n'ont l'un pour l'autre aucune affinité chimique, ils se séparent hientôt, les plus denses vont se réunir à la partie inférieure. Les gaz, au contraire, sans qu'on se donne la peine de les agiter, se mélent parsaitement et donsent un tout homogène, quelles que soient leurs différentes densités. Vissons l'un sur l'autre deux ballons, le premier rempli de gaz hydrogène, et le second plein de gaz acide carbonique, dont la densité est vingt-deux sois plus considérable que celle de l'hydrogène. Bien que le gaz le plus léger occupe la partie supérieure, et que les deux ballons ne communiquent que par une petite ouverture, le mélange des deux gaz sera parfait au bout de quelque temps; on s'en assurera par l'analyse chimique du mélange contenu dans chacun des deux ballons. Cette propriété des gaz est due à la grande mobilité de leurs particules; elle montre la fausseté des explications qu'on avait données de quelques phénomènes météorologiques, en admettant l'existence de l'hydrogène dans les hautes régions atmosphériques. L'atmosphère est un tout homogène; et comme elle ne contient pas d'hydrogène à la surface de la terre, elle n'en renferme pas non plus dans les régions supérieures.

Les gaz peuvent, en vertu de leur force élastique, s'introduire physiquement entre les molécules des liquides, lors même qu'ils n'ont point pour eux d'affinité chimique. Les eaux qui ont eu le contact de l'air en contiennent toujours une certaine quantité interposée entre leurs particules. Lorsqu'on place ces eaux sous le recipient de la machine pneumatique et qu'on fait le vide, on voit une multitude de petites bulles de gaz s'en dégager dès qu'elles ne sont plus maintenues en dissolution par la pression. Ce phénomène s'observe encore lorsqu'on fait bouillir de l'eau; elle laisse échapper le gaz à la température de l'ébullition. On peut, en recueillant le gaz dégagé dans cette dernière expérience, reconnaître que l'eau à la température de 10° et sous la pression 0th,76 dissout la 25° partie d'un volume d'air égal au sien. Cette proportion augmente avec la pression. L'air retiré de l'eau est plus riche en oxygène que l'air atmosphérique. Il contient 22 parties d'oxygène sur 100 d'air, tandis que l'air ordinaire n'en contient que 21.

Les gaz, ainsi que tous les corps élastiques, transmettent le son. La lumière est réfractée par les gaz lorsqu'elle ne les pénètre pas normalement à leur surface. L'indice de réfraction est variable d'un gaz à l'autre, et pour un même gaz il augmente avec la densité. La chaleur se répand avec rapidité dans les gaz, à cause de la grande mobilité de leurs particules. Mais lorsqu'on gêne leurs mouvements par l'interposition de certains corps, ils deviennent de mauvais conducteurs du calorique. La laine, le duvet, par exemple, se laissent disticilement traverser par l'air : aussi les emploiet-on avec avantage dans la confection des vêtements d'hiver. Les gaz sont en général mauvais conducteurs du fluide électrique. Cela nous explique comment les nuages, qui ne communiquent avec la terre que par l'air atmosphérique, peuvent se charger d'électricité. L'humidité donne aux gaz un pouvoir conducteur assez considérable.

Le volume d'une même masse de gaz augmente par l'effet de la chaleur, et diminue par le refroidissement. La loi de cette variation est la même pour tous les gaz, simples ou composés. Leur coefficient de dilatation est égal à 0,00375. En désignant par v le volume d'un gaz à la température t, son volume v'à la température t' sera donné par la for-

mule $v'=v\left(\frac{1+0,00375\times t}{1+0,00375\times t'}\right)$. Si la pression variait en même temps, il faudrait en tenir compte par la formule donnée ci-dessus. La cohésion étant nulle dans les gaz, leur dilatation s'effectue d'une manière très-régulière à toutes les températures. Les thermomètres à gaz seraient pour cette raison préférés aux thermomètres à mercure, s'ils n'étaient pas soumis à l'influence de la pression atmosphérique, qui en rend l'emploi difficile. Les caloriques spécifiques des gaz simples, sous pression constante, sont égaux. Cette loi ne s'applique point aux gaz composés.

La constitution physique des gaz est due à une certaine quantité de calorique interposée entre leurs molécules, et qui, ne produisant pas d'effet sur le thermomètre, a reçu le nom de calorique latent. La chaleur latente nécessaire à l'existence d'un gaz augmente quand la densité de ce fluide diminue; elle diminue, au contraire, quand la densité du gaz augmente. De là l'explication de la grande quantité de chaleur qui se développe lorsqu'on comprime un gaz, soit au moyen de la machine à compression, soit dans un briquet pneumatique, ou enfin dans le réservoir d'un fusil à vent

Lorsque la pression à laquelle est soumise un fluide élastique vient à changer, la densité de ce sluide change également : les densités d'un même gaz à différentes pressions sont proportionnelles à ces pressions. Les densités successives d'une même masse degaz qui occupe des volumes différents sont en raison inverse de ces volumes. L'hydrogène est de tous les gaz le moins dense; sa densité n'est que la quinzième partie environ de celle de l'air; ce qui le fait employer dans la construction des aérostats. Le gaz acide iodhydrique est le plus lourd de tous : il pèse 4 fois et demie plus que l'air, et 63 fois plus que l'hydrogène. Connaissant le poids (15r, 2991) d'un litre d'air à 0° et sous la pression 0m,76, il suffira de le multiplier par la densité d'un gaz pour trouver le poids d'un pareil volume de ce gaz. On reconnaît ainsi qu'un litre de gaz hydrogène pèse 05',0894, qu'un litre de gaz acide iodhydrique pèse 55°,7719.

Pour recueillir un gaz, on adapte à l'appareil qui le fournit un tube recourbé dont l'extrémité plonge sous l'eau, AZ 181

Au-dessus de cette extrémité, on place une cloche renversée et pleine d'eau; ce liquide y est maintenu par la pression de l'atmosphère. Le développement du fluide dans l'intérieur de l'appareil y occasionne bientôt un excès de pression, et le gaz est forcé de sortir par l'extrémité du tube; il va, à ceuse de sa légèreté spécifique, se loger dans le haut de la cloche. Lorsque le gaz est soluble dans l'eau, on remplace ce liquide par du mercure. Les appareils dans lesquels se développent des gaz sont habituellement munis de tubes dits de streté.

Les gaz simples sont au nombre de quatre, l'oxygène, l'hydrogène, le chiore et l'azote. Parmi les gaz composés, les plus remarquables sont: les hydrogènes carbonés, les hydrogènes phosphorés, l'hydrogène arséniqué; l'oxyde de carbone, l'oxyde de chiore, les oxydes d'azote, le cyan ogène; les acides carbonique, sulfureux, fluo-silicique, chlorhydrique, iodhydrique, sulfhydrique (hydrogène sulfuré); enfin, l'ammoniaque, connu sons le nom d'alcali volatit.

Les différents gaz peuvent, en se combinant entre eux, donner naissance à des corps gazeux, liquides ou solides. La simplicité constante des rapports qui existent entre les volumes des gaz qui entrent dans une combinaison est un des éléments qui ont conduit à la belle théorie chimique des nombres proportionnels. Les gaz simples ou composés se combinent en volume dans des rapports simples, et de telle manière que leur contraction est aussi en rapport simple avec le volume primitif. Cette loi est rendue manifeste par le tableau suivant:

```
10 hydrogène plus 10 chlore donnent 20 acide chlorhydrique.
```

30			10	azote	_		ammoniaque.
10	azote	_	5	oxygène	_	10	protoxyde d'azote
10	id.	_	10	id.	_	20	deutoxyde d'azote
10) i d.		15		_		acide azoteux.
10	id.		20	id.	_		acide hypo-azotiq.
10	id.		25	id.	_		acide azotique.
20) hydrogène	_	10	oxygène	_		eau.
10	ac. chlorhy	10 ammoniaque —			_	un sel solide.	
10	ac carbon	_		id.	_		nn sel solide.

Indépendamment de la loi énoncée ci-dessus, les combinaisons de l'azote avec l'oxygène montrent que si deux gaz s'unissent en diverses proportions et que la quantité 10 de l'un soit constante, les quantités 5, 10, 15, 20, 25 de l'autre, seront des multiples par des nombres entiers de la plus petite d'entre elles. Cette dernière loi est connue en chimie sous le nom de loi des multiples; elle est générale, et s'applique aux combinaisons des corps solides.

LE VERRIER, de l'Académie des Sciences.

GAZ (Éclatrage). Le fait de la combustion de plusieurs gaz était connu depuis longtemps, lorsque, vers 1785, Lebon, ingénieur français, eut l'idée d'appliquer cette propriété à des usages économiques. Il employait les gaz provenant de la distillation du bois. Un peu plus tard, il indiqua la houille comme pouvant remplacer avantageusement le bois. Cependant l'éclairage au gaz n'eut alors aucun succès en France, et ce fut l'Angleterre qui fit les premières grandes applications en ce genre. Taylor en rapporta les procédés en France. La principale matière employée aujourd'hui à la fabrication du gaz d'éclairage est encore la houille; mais on en retire eass, c'est l'hydrogène qui prédomine dans la composition de ces différents gaz bicarbonés. Exposons d'abord le mode de fabrication du gaz de la houille.

Ce gaz se prépare dans des fourneaux construits en briques, dont la plus grande partie doivent être très-réfractaires; car elles ont à supporter une température fort élevée, celles surtout qui composent la voûte sous les vases distilistoires. Quatre foyers chaussent quatre ou cinq cornues; dans ce dernier cas, les cornues sont sur deux rangs superposés. La voûte du sourneau est construite à demeure, de manière que l'on peut enlever les cylindres qu'elle renserme en démolissant seulement la devanture du sourneau, soit quand il est nécessaire seulement de les retourner, afin qu'ils s'usent uniformément, soit lorsqu'il faut les remplacer, parce qu'ils sont altérés par le feu, ou que l'on veut réparer la voûte. La cheminée de ce fourneau doit être commune à tous les fourneaux semblables qui sont réunis dans une halle de l'établissement. Il sussit pour qu'elle puisse servir à tous que le passage dans sa partie la plus étroite soit au moins égal à la somme des passages de tous les conduits de la sumée, particuliers à chaque sourneau.

On nomme cornues, retortes ou cylindres, les vases dans lesquels la distillation ou plutôt la décomposition des substances qui peuvent donner le gaz d'éclairage est opérée. Ces vases sont en fonte. Leur forme a varié bien des fois depuis l'origine de la fabrication du gaz : on a essayé des cornues rectangulaires aplaties; d'autres cylindriques, posées sur la base du cylindre, et mobiles; d'autres encore en forme elliptique, dont l'axe était placé horizontalement. Ces dernières réussissent assez bien; on les emploie en France aujourd'hui. Quant à ceux de ces vases dont une surface plane est exposée au feu, ils sont sujets à casser dans les changements de température ; et ceux dont le diamètre est partout égal n'offrant pas assez de surface à l'action du feu, la décomposition est ralentie. On donne en Angleterre la préférence à la forme de cylindre dont une partie de la paroi est rentrée en dedans : celle-ci réunit les avantages de présenter à la slamme et au charbon à distiller une surface plus étendue que dans les autres formes, et de pouvoir se dilater et se contracter facilement dans les changements de température; par conséquent d'être moins fragile au feu. L'embouchure de ces cylindres est fermée exactement par un obturateur tourné : cette partie de la cornue est la plus conteuse de façon; elle porte l'ajutage en fonte qui osire une issue au gaz, et afin d'éviter qu'elle ne périsse avec le corps de la cornue, elle en est isolée, et a'y adapte à l'aide d'une bride serrée par des boulons, et dans laquelle est interposé un lut de limaille de fer. Les tuyaux qui conduisent le gaz des cornues au premier condensateur ou barillet, et de celui-ci aux laveurs et aux gazomètres, sont en fonte. Le barillet lui-même est en fonte, et quelquesois en

Le gaz provenant de la distillation des houilles est toujours plus ou moins souillé de gaz acide carbonique et d'hydrogène sulfuré. On élimine ceux-ci par le moyen de la chaux, qui les absorbe. Cette absorption se fait dans de vastes réservoirs cylindriques en fonte. La chaux éteinte y est interposée dans du foin humide ou dans de la mousse; on s'assure que le gaz est dépouillé d'aplingène sulfuré quand il ne noircit plus un papier imprégné d'une solution d'acétate de plomb. De là le gaz se rend dans un ou plusieurs gazomètres, à la partie supérieure de l'un desquels se trouve le tuyau qui prend le gaz pour le conduire aux tuyaux de distribution. Aux premiers embranchements de distribution, les tuyaux principaux peuvent être en sonte ou étirés en plomb. Ceux qui conduisent le gaz dans les maisons sont presque toujours en plomb éliré; on les contourne avec la plus grande facilité pour leur faire suivre toutes les sinuosités. Arrivé au lieu de la consommation, le gaz va se rendre dans un bec, tantôt simple, tantôt analogue à celui de la lampe d'Argant. Dans le premier cas, le tube à gaz est terminé par une pointe mousse, percée d'un trou qui livre passage au gaz. A peu de distance de la pointe doit se trouver un robinet, qu'on ouvre quand on veut enslammer le gaz. Quelquefois on remplace le trou par une sente, qui présente l'avantage de produire une slamme plus large. Ces dispositions ne sont guère employées que pour l'éclairage des rues; pour éclairer les maisons, il convient de rendre la flamme plus fixe, et le bec dont on se sert alors est celui de la lampe d'Argant. Le tube qui conduit le gaz est terminé par un anneau dont la face supérieure est sormée par une lame d'acier percée de trous d'un très-petit diamètre et très-rapprochés.

La houille que l'on emploie pour charger les cernues

₽ GA

doit être le plus bitumineuse possible; le choix est ici trèsimportant, puisque avec le même seu, les mêmes ouvriers et les mêmes frais de toute nature, on obtient de différents charbons de terre des quantités de gaz fort différentes. On doit aussi tenir compte, dans le choix de la houille, de la quantité et qualité du coke qu'elle peut fournir. Pour que le coke soit bon, il faut surtout qu'il contienne le moins possible de matières terreuses : on en apprécie aisément la proportion par le résidu qu'il laisse en brûlant. Quelle que soit la houille qu'on emploie, la proportion de gaz d'éclairage que l'on peut oblenir dépend du degré de température auquel on la décompose : à une température trop basse ou élevée trop lentement, une partie de l'huile bituraineuse se volatilise sans décomposition, et se condense dans le premier réfrigérant sans produire de gaz; on obtient de l'acétate d'ammoniaque et du gaz hydrogène peu carboné, de l'eau, etc. Si la température était trop élevée, le gaz hydrogène carboné déposerait une partie de son carbone en touchant les parois trop échaussées, et deviendrait moins éclairant; on courrait d'ailleurs le risque d'altérer promptement les retortes en sonte. L'expérience à démontré que le degré de température le plus convenable pour obtenir la plus grande quantité possible de gaz hydrogène le plus chargé de carbone est celle qu'indique le rouge cerise; il faut qu'elle soit le plus égale possible dans toutes les par-

De quelque manière que l'opération ait été conduite, il y a toujours un peu de gaz carboné qui se décompose, et il asse une certaine quantité d'huile bitumineuse à la distillation, environ 1 à 2 kilogrammes par hectolitre de houille carbonisée; on en emploie une partie pour préparer des mastics bitumineux, dont ou a commencé à se servir pour couvrir des terrasses en y melant environ les deux tiers du poids d'un corps dur en poudre; et un vernis qui sert à enduire les bois, le ser, et principalement la tôle des gazomètres. Il reste aussi dans la retorte, près du tuyau par lequel le gaz se dégage, une certaine quantité de goudron solide; celui-ci peut être employé pour une seconde opération. Il suffit pour cela de le concasser et de le mélanger au charlion de terre avant de charger les retortes. On peut aussi s'en servir comme du goudron liquide mêlé au coke, pour chauffer les cornues.

Toutes les parties de l'appareil étant connues, nous indiquerons la marche de l'opération. Si nous supposons, pour prendre les choses dès leur origine, que l'appareil vient d'être monté et le sourneau construit, on sera sécher celuici lentement, en entretenant un peu de sen allumé dans chaque foyer. Lorsque la maçonnerie sera suffisamment sèche et échaustée, on chargera les cornues avec du charbon de terre, et asin d'obtenir une production de gaz à peu près constante, et de répartir le travail également dans la journée, on poussera la distillation seulement dans le sixième du nombre total des vases distillatoires : de cette manière, les ouvriers attachés aux fourneaux auront à décharger et recharger quatre fois par jour un sixième du nombre total des cornues montées dans une halle. Chaque cylindre, dans les dimensions de 1m,65 de longueur et 0m,40 de diamètre, contient aux deux tiers de sa capacité 100 kilogrammes de charbon de terre. La place laissée vide dans ces vases distillatoires est nécessaire à cause du gonslement du charbon, un hectolitre mesure rase de houille produisant environ 140 litres de coke mesure comble.

Des que la température est élevée jusqu'au rouge, la décomposition commence à avoir lieu, et les produits gazeux que nous avons énumérés plus haut se dégagent. Ils se rendent, par les tuyaux adaptés aux cornues, dans le barillet. La plus grande partie de l'eau, du goudron, du sous-carbonate d'ammoniaque, se condense. Chaque tuyau adapté à l'un des cylindres plongeant de cinq centimètres environ dans le liquide du barillet, la communication se trouve interceptée entre les diverses parties de l'appareil et l'intérieur des cornues, ce qui est indispensable pour le temps pendant

lequel on vide et l'on tharge celles et, l'air communiquant alors avec l'intérieur de ces vases. Un tuyan adapté a là partie inférieure du barfilet sert à faire écouler l'excédin des produits liquéliés. Ce tuyan, dit vide-trop-plein, est disposé de mattière à ne vider le liquide que jusqu'à la moitie du barillet, afin que les tuyaux des cornues plonge constamment de la même quantité. Un tuyau unique adapté au barillet conduit tous les produits gazeux non condenies au premier épurateur; celui-ci contient de la chaux bydratée, sous forme pulvérulente, allégée par du foin ou de la mousse. Une portion plus ou moins considérable de l'acide sulfligidique est retenue, et le gaz hydrogène carboné se rend par un toyau daus la partie supérieure du gazomètre : ce dernier à ce moment doit être entièrement enfoncé dans la la cuve et rempli d'eau. La légère pression que le gaz lui fait éprouver l'élève au sur et à mesure que ce gaz arrive; et lorsqu'il en est presque entièrement rempli, on ferme le robinet de communication avec l'appareil d'où vient le gaz et l'on ouvre un autre robinet, qui laisse passer le gaz de l'appareil de production dans un second gazomètre. Dès que le premier gazomètre est plein, et le robinet d'arrivée du gaz sermé, on peut, en ouvrant un robinet, établir la communication entre l'intérieur de ce gazomètre et les tuyaux de dépense dans lesquels le gaz passe pour arriver chez les consominateurs.

On doit s'assurer de temps à autre s'il y a quelque fuite de gaz dans les diverses parties de l'appareil; on s'en apercevrait difficilement à l'odeur, parce que d'une part tous les ateliers doivent être tellement aérés, que le gaz ne puisse jamais s'y accumuler, et que d'autre part l'eau des gazomètres, le gaz qui s'échappe dans la manœuvre des cylindres, etc., répandent déjà une odeur assez forte dans les ateliers. On reconnaît les endroits qui perdent en approchant une fumière des joints, des cloures et de toutes les parties où l'on peut soupçonner quelque fuite. Partout où le gaz aura une petite issue, il s'enslammera à l'approche de la lumière. Cette inflammation ne présente aucun danger, puisque l'air des appareils aura été expulsé par le gaz, et que celui-ci, éprouvant partout une certaine pression, ne pourra donner accès à l'air atmosphérique, et que sa combustion ne pourra par conséquent se propager à l'intérieur : elle n'aura lieu qu'au dehors et à l'endroit de chaque issue. On se hatera de boucher les issues qu'on aura découvertes, soit en serrant les boulons, si elles se trouvent entre deux brides, soit en posant un peu de lut en tout autre endroit.

Lorsque la décomposition de la houille est achevée, il s'agit de décharger les cylindres et de les recharger : pour cela, on commence par desserrer la vis qui comprime l'obturateur, et l'on enlève la traverse, et pour éviter la netite explosion qui a lieu lorsque le gaz resté dans la cornue et dans le bout du tuyau jusqu'au barillet s'enflamme spontanement, on frappe un coup léger sur l'obturateur: une fissure se détermine tout autour, le gaz en sort ; on l'allume avec un bout de mèche; on ôte l'obturateur, on tire le coke dans tine brouette dont le coffre est à bascule, que Pou fait rouler d'un cylindre à l'autre; on la vide sur un sot carreié. Le coke étalé en couches minces s'éteint époutanément. On étend la couche de charbon dans le cylindre; on lute avec de la terre à four, dite terre franche, les hords de l'obturateur; on se hâte de l'appliquer sur l'embouchure du vase distillatoire, de poser la barre transversale et de serrer la vis. Cette manœuvre, exécutée par des hommes qui en ont l'habitude, dure sculement deux ou truis minutes.

Les circonstances de la production du gnz de l'huile sont à peu près les mêmes que celles de la production du gnz de la houille, et la plupart des ustensiles sont semblaides. Le fourneau est construit de la même manière; les corrités en fonte ont la même forme. La qualité de la fonte est la même; mais elle s'altère moins, parce que la température est nn jieu moins élevée; elle excète à peiné le rouge missisant (600 degrés centigrades). D'ailleurs, les matières grasses, ne contendant point d'azote, ne peuvent donner lieu à

la formation de l'ammoniaque, qui rend le fer cassant. Le premier réfrigérant et les deux épurateurs nécessaires dans la distillation de la houille sont remplacés ici par un seul condensateur, dans lequel le gas introduit traverse l'huile même qui doit alimenter la décomposition dans les cornues. Il y dépose l'huile qu'il a entrainée en vapeur, et ne contient plus, en sortant de la pour se rendre au gazomètre, que de L'hydrogène carboné et de l'acide carbonique. Ce dernier gaz nuit, à la vérité, au pouvoir éclairant de la slamme, puisqu'il en augmente le volume sans servir à la combustion ; mais il n'est pas indispensable cependant de le séparer. Taylor a donc cru devoir éviter la complication de l'appareil. Le gazomètre est entièrement semblable à celui du gaz de la houille; mais sa capacité doit être moindre, puisque sous le même volume ce gaz éclaire trois fois plus; ou, ce qui revient au même, avec un volume trois sois moindre, et la capacité par conséquent trois fois moins grande du gazomètre, on obtient la même quantité de lumière.

Voici la marche de l'opération dans la préparation ou gaz de l'huile. On charge les cornnes avec du coke en fragments d'une grosseur moyenne, égale à peu près au volume d'œufs de poule. Cette substance est nécessaire pour multiplier les points de contact entre la vapeur huileuse et un corps à la température utile à sa décomposition. A défaut de coke, on pourrait y substituer des fragments de briques, des rognures de tôle, etc. Lorsque les cylindres ont été chargés, lutés et chaussés graduellement jusqu'au rouge obscur, on y laisse couler, en un petit filet, l'huile contenue dans le condensateur; on l'aperçoit couler au moyen d'un petit globe en verre, et on peut en régler la quantité; elle est introduite dans la cornue à l'aide d'un petit tuyau; elle y arrive par l'extrémité opposée à celle où s'opère le dégagement du gaz, afin que, dans le trajet qu'elle a à parcourir, il y ait plus de points de contact entre les surfaces échaufsées et l'huile réduite en vapeur, et que la décomposition de celle-ci soit plus près d'être complète. Dans cette opération, il faut éviter que la température soit trop basse ou trop élevée : dans le premier cas, il se volatiliserait une plus grande quantité d'huile non décomposée, qui ne peut faire partie du gaz d'éclairage, et il se produirait, en outre, de l'acide acétique, dont les principes seraient employés en pure perte, et qui d'ailleurs pourrait corroder les appareils; dans le second cas, le gaz hydrogène carboné laisserait une partie de son carbone sur les surfaces trop fortement chauffées, ce qui diminuerait considérablement son pouvoir éclairant. Cette opération marche d'une manière continue pendant au moins quinze jours; ce n'est qu'au bout de ce temps qu'il devient nécessaire de remplacer les fragments de coke ou d'autre matière contenus dans les cornues, et dont les interslices commencent à s'obstruer. Le coke ainsi souillé retiré des cornues peut servir comme combustible. Les autres soins que l'on donne à la conduite de cette opération se hornent à alimenter constamment le condensateur avec l'huile qui est nécessaire pour remplacer jusqu'à la même lauteur celle qui se décompose dans les cylindres, et à s'assurer que les différentes parties de l'appareil ne perdent pas.

La résine, transformée en huile, se traite de la même manière.

PELOUZE père.

Employé d'abord uniquement pour l'éclairage, le gaz bydrogene carboné a été utilisé aussi pour le chausage, pour la cuisine et les divers besoins domestiques, à l'aide d'appareils assez aimples. Depuis 1848 l'usage s'en est propagé très-rapidement, surtout pour l'éclairage. En France, pre-que toutes les villes sont pourvoes d'usines à gaz. Nous sommes loin cependant d'en avoir généralisé l'emploi comme en Angleterre, où on le trouve dans presque tous les appartements et à tous les étages. Le gaz brille aujourd'hui dans les contrées les plus lointaines : en 1860, à Shanghaï en Chine; en 1865, à Moscou et dans plusieurs villes du Mexique; en 1872, au Japon.

Il a été fait de nombreuses expériences pour l'applica-

tion à l'éclairage d'autres gaz que celui dont on se sert ordinairement. Nous citero ns seulement celles du gas aérifuge (1867), où l'air carb uré fait concurrence à l'hydrogène carboné en passant dans un cylindre rempli de pétrole; et le gas oxhydrique (1869), connu aussi sous le nom de lumière Drummond.

Les six compagnies parisiennes ont fusionné à la fin de 1855 et opt obtenu de la ville un nouveau traité par lequel elles sont mises en possession du droit exclusif de fournir le gaz d'éclairage de Paris pendant cinquante ans, du 1er janvier 1856 au 31 décembre 1905. Le capital-actions de la nouvelle campagnie anonyme a été élevé, en 1861, de 55 à 84 millions. En 1868 il a été stipulé qu'à partir de l'année suivante la ville aurait une part dans les bénéfices. La fabrication du gaz, qui avait fini par être presque entièrement suspendue pendant le siège de Paris à cause de la rareté de la houille, resta considérablement réduite jusqu'à la fin da 1871, par mesure d'économie.

GAZA (en arabe Ghazze), ville de la Syrie, à 7 kilom. de la Méditerranée, où elle avait jadis un port. Privée de fortifications, se n'est plus qu'une place de commerce, que son heureuse situation entre la Syrie et l'Égypte rend sous ce rapport assez import ante. On évalue le nombre de ses habitants à 16,000; c'est un mélange de Turcs, de Grecs. d'Arméniens et d'Arabes. Vers le milieu de son enceinte surgit une colline de médiocre hauteur, sur laquelle s'élève le palais de l'aga qui la gouverne. Ce palais, construit sons les khalises, est vaste et entouré de beaux jardins; mais il tombe en ruines. On y voit apssi plusieurs autres palais déserts et presque entièrement détruits; le mekkemé ou tribunal, un caravansérail et plus de 30 mosquées, parmi lesquelles se trouve une ancienne église, dont la construction remonte au Bas-Empire, et que décore une double colonnade de marbre d'Afrique. Ces divers édifices, les palmiers qui accomp agnent chaque maison, les fontaines d'eau vive coulant çà et la et la verte lisière de nopals, de palmiers et de sycomores ento urant la ville, présentent un coup d'œil gracieux et pittoresque, qui forme un frais contraste avec l'ardeur brûlante du climat, et qui tempère la mélancolie des souvenirs inspirés par les raines séculaires de cette cité, dont l'importance était déjà grande lorsque les Israélites firent la conquête de la terre de Canasn.

A l'origine, Gaza appartenait aux Philistins; et elle joua un grand rôle dans l'histoire de Sams on. Adjugée ensuite à la tribu de Juda, elle demeura en sa possession.

à la tribu de Juda, elle demeura en sa possession. En l'an 333 av. J.-C. elle fut prise d'assaut, après deux mois de siége, par Alexandre le Grand ; en 315, par Antigone, dont le fils, Démétrius, sut complétement mis en déroute sous ses murs par Ptolémée; et en 96, à la suite d'un siège d'une année, par le Macchabéen Alexandre Jannée, qui en détruisit les ouvrages de désense. L'an 65 de notre ère, les Juiss révoltés s'en rendirent maîtres. Constantin le grand la sit reconstruire, et l'erigea en siége d'évêché. En l'an 634 les Arabes commandés par Amrou s'en rendirent maîtres. A l'époque des croisades, Gaza acquit une importance nouvelle En 1100 elle fut prise par les chrétiens, à qui Saladin l'en leva en 1152 et en 1187. En 1239, les croisés éprouvèrent sous ses murs une déroute complète ; autant en advint le 18 octobre 1244 aux trois ordres de chevalerie, qui avaient affaire aux Chovaresmes; et le 19 juin 1280 a l'émir de Damas, qui avait les Égyptiens pour adversaires. Le 28 octobre 1516 les Turcs battirent non loin de Gaza les Mamelouks. En 1771 le rebelle Ali-Bey s'empara de cette ville, qui le 25 février 1799 tombait au pouvoir des Français commandés par Kléber.

GAZA ou GAZIS (Tuśodore). Lorsque, en 1429, les Turcs se furent emparés de la ville de Thessalonique, Gaza vint habiter l'Italie. Il enseigna d'abord le grec à Sienne; puis il alla à Ferrare, où il fonda une académie, dont il devint aussitôt recteur. A Ferrare comme à Sienne, il professa avec un auccès si prodigieux, une admiration a grande,

que les savants ferrarais ne pouvaient passer devant la maison où il avait tenu ses cours sans se découvrir, usage qui se maintint encore longtemps après sa mort. Jusque là son principal moyen d'existence consistait dans l'art calligraphique, où il était habile, comme la plupart des savants grecs d'alors. Le cardinal Bessarion voulut avoir de sa main un exemplaire de l'Iliade, que l'on conserve à la bibliothèque de Venise; il en existe un autre dans la Laurentienne, à Florence. En 1450, Gaza sut appelé à Rome par le pape Nicolas V, qui, sachant apprécier son immense mérite et sa connaissance approfondie de la langue latine, l'employa à traduire des livres grecs en langue latine. C'est ainsi qu'il traduisit les Problèmes d'Alexandre d'Aphrodise, la Tactique d'Élien, le Traité de la Composition par Denys d'Hulicarnasse, l'Bistoire des Animaux d'A-ristote, etc. Il traduisit également plusieurs ouvrages du latin en grec, tels que le Traité de la Vieillesse et le Songe de Scipion, de Cicéron. Ces traductions sont loin aujourd'hui d'être aussi estimées qu'elles le furent à leur apparition; mais une œuvre pour laquelle Gaza mérite encore notre admiration, et qui lui appartient tout entière, c'est sa Grammaire Grecque, écrite en grec. Éras me fut le pre-mier qui commença à la mettre en latin; il ne traduisit que les deux premiers livres; d'autres savants ont achevé cette version, qui s'est enrichie de notes et de remarques. Outre ses nombreuses traductions, Gaza a laissé quelques ouvrages inédits, que l'on regarde généralement comme d'un médiocre intérêt. Il est un de ces savants qui, émigrant de la Grèce au quinzième siècle, vinrent apporter à l'Italie le flambeau de la philosophie et des lettres grecques, qui semblait s'être éteint depuis longtemps. Il mourut en 1478, dans les Abruzzes, où il avait obtenu un hénéfice.

GAZE. Ce mot sert à désigner un tissu délicat et léger, fabriqué avec de la soie, ou avec moîtié soie et moîtié fil de lin. Les caractères particuliers de la gaze sont la transparence et la finesse, ce qui la distingue de toute autre étoffe. Cette transparence et cette finesse s'obtiennent au moyen de l'écartement des fils de la trame, uniformément maintenus à des distances égales par le serpentement de deux fils de chaine l'un sur l'autre, de telle sorte que, bien qu'elle ne présente qu'un fil à l'œil. la réunion de ces deux fils avec le fil de trame compose un tissu à petits jours ou criblé de trous.

Le nom que porte ce tissu lui vient, suivant Du Cange. de ce qu'il fut dans l'origine fabriqué à Gaza en Syrie. L'ouvrier qui travaille à cette étosse nomme gazier. On distingue plusieurs sortes de gazes, qui sont généralement connues et rangées sous les dénominations de gaze de fil ou gaze apprélée, gaze façonnée ou rayée, gaze brochée, gaze crème, gaze fond plein et gaze d'Italie. Ce qui les différencie, c'est la qualité des matières, la nature des apprêts et la diversité du travail. La gaze de fil, dite apprétée, se fait avec de la soie du pays, grège et jaune; mais il faut la blanchir après. La gaze façonnée ou rayée se sabrique avec le métier à la Jacquart, de même que la gaze dite brochée. La gaze crème ou à la crème oifre entre ses sils de plus grands espaces et des rayures plus marquées que les autres gazes. La gaze fond plein est le plus ordinairement unie. Quelquesois, cependant, elle est accompagnée de liteaux près des lisières; quelquefois aussi ces liteaux sont placés à des distances diverses sur la largeur. Dans ce cas, la gaze fond plein prend le nom de gaze fond plein rayée. La gaze d'Italie est fabriquée comme le tasset la toile ordinaire. On emploie pour la consection de cette gaze une sole de Chine appelée sole de Nankin ou soie Sina, laquelle est naturellement blanche. Nous ne parlerons pas de la gaze nommée fond filoché, qui n'est plus en usage; elle a été remplacée par le tulle.

Le métier pour fabriquer les gazes ressemble à colui de tisserand, sauf qu'il a trois marches et trois lisses ou lames. Mais la troisième lisse est moitié moins élevée que les autres, et n'a à son extrémité supérieure qu'un liseron. Chacun des fils de cette lisse se termine par une perle, petite sphère d'émail percée dans son diamètre horizontal. C'est par le trou de chaque perle que passe alternativement un fil de la chaine, le fil suivant se trouvant entre deux perles; c'est au moyen du poids de la perle que la soie de la lisse est tendue verticalement; enfin, c'est au moyen de l'élévation et de l'abaissement de cette perle, par l'effet de la marche, que le fil de la chaîne qui la traverse se trouve enchaîné.

La gaze est pour le luxe une des plus précieuses conquêtes de l'industrie. Elle se retrouve partout où il y a du brillant et des fêtes; c'est elle qui, dans les réjouissances publiques, prête à ces illuminations connues sous le nom de transparents le charme dont tout le monde a pu admirer la magie; elle qui, sous la forme de capricieuses draperies, éclaire nos salons et nos boudoirs d'un demi-jour si coquet; elle qui revêtant, sous les doigts de la mode, mille formes voluptueuses, entoure la beauté d'un prestige d'autant plus puissant, que pour un charme qu'elle nous cache à demi, elle abandonne à notre imagination le soin d'en créer mille.

Ce dernier usage de la gaze justifie bien l'acception métaphorique dans laquelle le mot s'emploie. Gazer, dans le sens figuré, c'est adoucir ce que présenterait de trop libre ou de trop choquant ce qu'on a l'intention d'exprimer.

E. PARCALLET.

GAZELLE (de l'arabe algazel, chèvre), quadrupède du genre antilope, ressemblant un pen au daim, d'une légèreté extrême, et franchissant l'espace avec une incroyable rapidité. Ses cornes sont noirâtres, assez grosses, et marquées de douze à quatorze anneaux saillants. Le cou, le dos et la face externe des membres, sont de couleur fauve-clair; la face interne de ces derniers, le ventre et les fesses, sont d'un beau blanc. Une bande brune règne le long de chaque flanc. La tête est fauve, à l'exception du sommet, qui est gris clair, et d'une bande blanchâtre de chaque côté, qui embrasse le tour de l'œil; quelques individus ont la tête marquée de trois bandes brunes, séparées par deux blanches. Cette espèce porte des larmiers, des brosses aux genoux, et à chaque aine une poche profonde, remplie d'une ma tière sétide. Sa chair est d'un goût fort semblable à celle du chevreuil. Les gazelles vivent dans le nord de l'Afrique et dans l'Asie centrale en troupes nombreuses. Quoique timides, elles forment un cercle quand on les attaque, et présentent à l'ennemi leurs cornes de tous côtés; cependant elles ne peuvent résister aux lions et aux panthères, qui en font leur proie ordinaire. On les chasse avec le chien, l'once et le faucon. Élien a décrit ces animaux sous le nom de dorcas, ce qui les a fait dénommer scientifiquement antilope dorcas par Buffon. La légèreté des gazelles, la grâce de leurs mouvements, l'élégance de leur taille, la beauté de leurs yeux, la douceur de leurs regards, ont fourni de tout temps des comparaisons et des images à la poésie arabe.

GAZETIER. C'est celui qui rédige une feuille périodique, un journal, une gazette; c'est également celui qui la publie; cette dernière acception n'est plus en usage. Le mot gazetter a lui-même beaucoup perdu de sa valeur primitive; il ne se prend guère qu'en mauvaise part, et ne s'emploie que par dénigrement. Généralement on le remplace par la qualification de journ a liste, laquelle n'a pas encore eu à souffrir des caprices qui gouvernent les langues parlées. Gazetter s'est dit aussi de celui qui vendait ou qui donnait à lire les gazettes.

GAZETTE, journal, écrit périodique, contenant des nouvelles politiques, littéraires ou autres. Le nom de gazette a longtemps précédé celui de journal. Aujourd'ini il désigne de préférence les feuilles enfermées dans le cercle des vieilles doctrines monarchiques et religieuses. Le dénomination de gazette dérive d'une potite pièce de monnaie vénitienne (gazzetta), qui était le prix de chaque muméro d'un journal qui paraissait à Venise au commencement

du dix-septième siècle. On ne saurait douter de la vérité de cette étymologie; il convient donc de l'adopter, car il serait trop beau de la tirer du latin gaza, qui signifie un trésor, et trop impertinent de la faire dériver de l'italien gazza, qui vent dire pie. En mai 1631 parut le premier numéro de la Gazette de France, de Théophraste Renaudot, laquelle existe encore. Loret, poête courtisan, publia en 1652 la Gazette burlesque, ou Muse historique, pitoyable re-ceel, qui s'étend de 1650 à 1656 exclusivement. Vint ensuite la Gazette d'Utrecht, rédigée en français, laquelle, en 1782, fut arrêtée à la frontière et sévèrement prohibée. Son héritage se vit recueilli en grande partie par la Gazette ecclésiastique et la Gazette littéraire. La censure sévère à laquelle était soumise la feuille de Renaudot avait fait imaginer, dès le règne de Louis XIV, les gazettes à la main, qui s'expédiaient de Paris dans les provinces, et se trouvaient, dit Ménage, remplies de fausselés. On sait que, dans le dix-buitième siècle, la société de M^{mo} Doublet continua et perfectionna l'usage de ces gazettes manuscrites, grand sajet d'inquiétude pour le gouvernement. Plus tard encore, Franklin disait : « Les gazettes ministérielles, de même que la plume et la paille, emportées par le vent, indiquent comme elles d'où il souffle. »

Parmi les journaux qui portent encore avec distinction le titre de Gazette, il faut citer en Allemagne la Gazette d'Augsbourg, et à Paris la Gazette des Tribunaux et la Gazette des Hôpitaux.

GAZETTE DE FRANCE. C'est la plus ancienne seuille publique de France. Son premier numéro remonte au mois de mai 1631. Voici comment on raconte son origine : Le célèbre généalogiste d'Hozier, que ses fonctions obligation à entretenir une correspondance fort active, tant avec l'intérieur du royaume qu'avec les pays étrangers, en communiquait les nouvelles à son ami Théophraste Renaudot, médecin de Loudun, établi depuis 1623 à Paris, qui après en avoir longtemps amusé ses malades dans ses visites, imagina d'y trouver un objet de spéculation en les faisant imprimer et les vendant à ceux qui se portaient bien. li paria de son projet au cardinal de Richelieu, qui appréciait le mérite de l'Esculape, son compatriote, et lui deanda l'autorisation nécessaire pour le mettre à exécution. Dejà il devait à l'Éminence le titre de conseiller-médecin du roi, la direction d'un mont-de-piété, où il prêtait sur nantissement, les fonctions de commissaire général des pauvres et celles de maître général des bureaux d'adresses et de consultations gratuites. Il avait la vogue, et gagnait beaucoup d'argent. Sur la proposition de Richelieu, Louis XIII lui accorda pour sa feuille un privilége, qui fut confirmé par Louis XIV. Il obtint en outre, comme gazetier, le titre pompeux d'historiographe de France.

Le cardinal avait compris de quelle importance serait pour le gouvernement une seuille racontant les événements sous as dictée et dans le sens du pouvoir. Il en sit un instrument de sa politique : il y rédigeait des articles et y sait insérer des relations de siéges et de hatailles, des traités de paix, des dépéches diplomatiques, quand leur publicité en Europe pouvait servir ses vues. Louis XIII y envoyait luimème des articles de sa façon. Dans la suite, Renaudot alla plus avant encore dans la saveur de Mazarin que dans celle de Richelieu. Sa seuille ne sut longtemps connue que aous le têtre singulier de Bureau d'adresses, ou d'Extraordinaire, quand elle donnait des nouvelles de l'étranger. Elle paraissait tous les huit jours, en très-petit format in-4°, de huit à douze pages.

Per touchés de la difficulté et de l'importance des nombreuses missions que leur confrère s'était imposées, les médecins jaloux l'accusèrent de trafic et d'usure, et, à la suite d'un long procès, la faculté obtint du perlement un arrêt rendu par Molé, sur les conclusions de Talon, prononcé en robes rouges, après cinq audiences, lequel, supprimant les priviléges accordés à la philanthropie de Renaudot, le réduisait à l'exploitation de celui de la gazette.

Après sa mort, arrivée en 1653, cette feuille, toujours fidèle à son vieux mode de publication, appartint à son fils Isaac, premier médecin du dauphin, décédé en 1679, puis au non moins illustre Ensèbe Renaudot, mort en 1729. Le premier censeur de la Gazette fut Bautru, de l'Académie Française, mort en 1665. Héliot la rédigea de 1718 à 1732. Elle eut ensuite pour propriétaires du privilége, censeurs ou principaux rédacteurs, l'abbé Laugier, l'abbé Arnaud, Suard, de Querion, Rémond de Saint-Albine, de Mouby, Bret, Jaliet, Marin, l'abbé Aubert, Michaud, Jony, Briffaut, Bellemare, Durdent, de La Salle, Sevelinges, de Senonnes, le coute Achille de Joufroy, de Genoude, de Beauregard, MM. de Lourdoueix, Nettement, Delaforest, Janicot, de Boissieu, etc.

Voltaire cite fréquemment la Gazette de France, qui passait, avant la révolution de 1789, pour être depuis plus d'un siècle mieux écrite et, malgré la censure, plus véridique que toutes les gazettes étrangères. Elle parut journellement à partir de cette époque. Elle dut, sous la Restauration, à sa couleur légitimiste la faveur d'être dispensée de l'embargo mis sur les journaux politiques français par la saintealliance, et l'empereur à Sainte-Hélène se plaignait, dit O'Meara, de ne pouvoir lire que le Times, la Gazette de France et La Quotidienne. Sous Louis Philippe, elle subit bon nombre de saisies, procès et condamnations. Mélant à ses idées royalistes quelques idées de progrès, elle était et est fréquenment en désaccord avec les organes habituels des vieilles doctrines. Elle prêcha surtout alors vigoureusement en saveur du sussirage universel avec l'élection à deux degrés. Sous la direction de l'abbé Genoude, elle avait donné le jour à une foule de gazettes de province. Après la révolution de Pévrier, elle imprima dissérentes seuilles, dont les titres auraient pu justifier la qualification de révolutionnaire, qu'elle avait cue autrefois; mais à ce moment tous moyens lui semblaient bons pour propager ses idées. Sous le régime impérial elle reçut plusieurs avertissements. Après le 4 septembre 1870 elle plaida avec une nouvelle énergie pour le rétablissement de la monarchie légitime.

GAZNÉVIDES. Voyez GHASNÉVIDES.

GAZOGENE (de gaz, et γεννάω, engendrer), mélange d'alcool à 98° de l'alcoolomètre centésimal et d'essence anhydre ou de térébenthine, ou de goudron, ou de napute, ou de pétrole, etc. À l'aide d'un appareil très-simple, on brûle ce liquide à l'état de gaz. Ce mode d'éclairage est loin de valoir l'éclairage à l'huile.

GAZOMÈTRE, appareil dans lequel on reçoit le gaz après sa fabrication. Cet appareil, qui sert à la fois de réservoir et de régulateur, est circulaire, construit en maçonnerie très-solide, et placé en terre; ou bien il consiste en un bassin formé de plaques de fonte assemblées avec des boulons. Pour préserver ces gazomètres de la rouille, on les enduit, à chaud, d'une couche du goudron obtenu parmi les produits de la distillation du charbon de terre, et l'on renouvelle cet enduit une fois chaque année. Le gazomètre est toujours d'un poids considérable, quoique l'épaisseur de la tôle soit au plus de deux millimètres. Il faut éviter que ce poids forme une pression trop forte sur legaz qui est introduit dans le gazomètre; on y parvient en suspendant ce dernier à l'aide d'une forte chaîne et de poulies; celles-ci sont attachées a la charpente du bâtiment. A l'autre extrémité, on passe dans une forte tige en fer des blocs en fonte, pour faire équilibre avec le poids du gazomètre lorsqu'il est plongé dans l'eau. On conçoit que ce poids augmente à mesure que le gazomètre sort davantage de l'eau dans laquelle il était plongé. Afin que la pression fût égale dans tous les instants, il faudrait douc augmenter graduellement le contre-poids lorsque le gazomètre monte en s'emplissant de gaz, et le diminuer au fur et à mesure qu'il se vide en descendant. Pour éviter cette manœuvre, on a imagné un moyen sort ingénieux : il consiste à employer une chaîne de suspension fort pesante, et dont le poids est calculé de manière à équilibrer constamment le gazomètre; elle contre-balance son poids, en devenant plus longue au delà de la seconde poulie, à mesure que le gazomètre s'élève, et elle charge au con-traire celui-ci en devenant plus longue de son côté, au fur et à mesure qu'il s'ensonce dans l'eau. Pelouze père.

Avant la découverte de l'éclairage au gaz, on appelait également gazomètres tous les appareils destinés à mesurer les volumes de gaz et à régulariser leurs mouvements. Les deux gazomètres que Lavoisier employa dans ses belles expériences sur la recomposition de l'eau sont, comme le gazomètre de l'éclairage, formée d'une cloche cylindrique renversée. Cette cloche est suspendue au-dessus de l'eau par l'esset d'un contre-poids attaché à une chaine qui passe sur des poulies. L'écoulement du gaz dans ces appareils est déterminé par l'excès de la pression intérieure sur la pression extérieure; il demeure constant et régulier tant que ces pressions ne varient pas.

Connaissant la section intérieure de la cloche, et la quantité dont elle s'est abaissée, on en peut déduire le volume du gaz écoulé. Supposons, par exemple, que la cloche soit circulaire; que son diamètre intérieur soit de 2^m, et qu'elle se soit abaissée de 0^m,4 : on trouvera que la surface de la base de la cloche est égale à 314 dmc, 15, ett que le volume de gaz écoulé pris à la pression qui existe dans l'intérieur de l'appareil est de 1256 lit, 6. Pour ramener ce volume à ce qu'il serait sous la pression normale 0m,76, il faudra appliquer à l'appareil un manomètre, afin de connaître la pression intérieure. Soit 0m,78 cette pression; on trouvera par la formule donnée à cet effet pour le volume du gaz 1289lit,6. Il resterait encore à opérer les corrections nécessitées par la température et par la présence de la vapeur d'eau. Le volume qu'on obtiendrait ainsi, multiplié par le poids 1sr, 2991, d'un litre d'air, et par la densité du gaz, ferait connaître en grammes le poids du gaz employé. Pour mesurer le volume d'une petite quantité de gaz, on le recueille dans une cloche graduée, on plenge la cloche dans le liquide employé, jusqu'à ce que le niveau soit le même à l'intérieur et à l'extérieur, et on note le volume occupé par le gaz. On note en même temps la température et la pression barométrique, et on a tous les éléments nécessaires pour corriger le volume apparent des effets de la pression, de la température, et ensin de la vapeur d'eau, si l'on a opéré au contact de ce liquide. Lorsqu'on veut régler l'écoulement d'une petite quantité de gaz, on se sert d'un appareil très-simple, qui porte le nom deflacon de Mariotte. Seulement on n'emploie pas un ajutage vertical. Cela n'est permis qu'autant qu'il est assez étroit pour que la veine liquide ne se laisse pas diviser par l'air: autrement, il faut le recourber. Le gaz est obligé de sortir avec une vitesse constante. L'écoulement n'est point ici dû à un excès de pression : le gaz s'échappe à mesure que le liquide prend sa place. Lorsque le liquide employé est de l'eau, le gaz est humide. On le dessèche si cela est nécessaire après sa sortie, en le faisant passer dans un tube rempli de fragments de chlorure de calcium fondu. On pourrait aussi employer de l'huile ou bien du mercure. Cette précaution devient indispensable dans le cas où le gaz serait soluble dans l'eau. Le volume du gaz écoulé pendant un temps donné est égal au volume du liquide qui s'écoule pendant ce temps. Pour l'obtenir exactement, on prend le poids du liquide en grammes : ce poids, divisé par la densité du liquide à la température à laquelle on opère, représente en centimètres cubes le volume apparent du gaz. On y apporte ensuite les corrections nécessaires.

Dans les appareils où l'écoulement d'un sluide élastique par un petit orifice est du à un excès de pression intérieure, on calcule la vitesse du gaz à cet orifice par la formule $V = 394^{m}$, $7 \sqrt{\frac{1}{5} log. \frac{P}{P}}$. Dans cette formule, D représente la densité du gaz à la pression 0^m 76; p' représente la pression intérieure; p la pression extérieure ; log. in-dique un logarithme népérien. On reconnaît que les vitesses de deux gas différents sont inversement pro-

portionnelles aux racines carrées de leurs densités; en

sorte que dans les mêmes circonstances, la vilesse d'écou lement du gaz hydrogène est quatre fois plus considérable que celle du gaz oxygène. Lorsque l'excès de pression est peu considérable, ainsi que cela a lieu dans les gazomètres et dans les machines soufflantes, la formule se simplifie et

devient V = 394 m, $7 \sqrt{\frac{1}{D} \frac{P'-P}{p}}$. Appliquons à la recherche de la vitesse d'un jet du gaz de l'éclairage. Si nous supposons que le gaz provienne de l'huile, neus pouvens prendre D = 0,95 pour sa densité. En admettant que la pression inté-de mercure environ, et que la pression barométrique soit de 0m,76, nous aurons P'=0m,761; P=0m,76; P'-P=6m,001. On en dédeira, en effectuent les calculs sadiqués, que la vitesse est de 14^m 7, parcourus en une seconde. On pourrait penser qu'il suffire de multiplier la vitesse à l'orifice par la surface de cet orifice pour connaître la quantité de gaz écoulée en une seconde. Mais nous ferons remarquer que la direction oblique d'une partie des molécules fluides au moment où elles approchent de l'orifice eccasionne dans les veines fluides une contraction. Ce serait la surface de la section contractée qui devrait être employée si l'on voulait déduire du calcul le produit de l'écoulement.

LE VERRIER, de l'Académie des Sciences. GAZON, herbe courte et fine qui tapisse la terre, ou naturellement ou par le fait de la culture; nappe de verdure jetée dans les parterres et les jardins anglais; tranche de terre recouverte de grammées. Les gazons s'obtiennent par deux procédés différents : 1° par le placage de mottes garnies de verdure; 2° par le semis.

Guzon plaqué. Les tranches fraiches sont appliqués sur la terre ameuldie à sa surface et juxtapesées de manière à former une nappe continue; de petits piquets fixent chaque tranche lorsque le terrain est selon un plan incliné. Indépendamment de la pression exercée sur chaque motte, toute la surface est roulée ou piétinée pour opérer l'adhésion entre les plaques d'une part, et d'autre part avec le terrain qui porte le placage; des arrosements répétés entretiennent l'humidité du sol pendant tout le cours de la première année.

Gazon de semis. Sur une terre plusieurs fois labourée, soigneusement ameublie et fumée, la graine est semée épais, à la volée, puis recouverte à la herse ou au râteau , et roulée, piétinée ou battue : tels sont les premiers soins. Ensuite viennent le sarclage et le fauchage; le rouleau doit passer sur le gazon après chaque coupe. Il est important de ne pas attendre que les graminées soient en fleur pour ahattre l'herbe, car la fécondation épuise les plantes et en abrège de beaucoup la durée. Les graminées deivent varier selon la nature des terrains : aux terres fraiches et de bonne qualité, l'ivraie vivace (/olium perenne), le paturin annuel (pon annua), etc.; aux terrains secs et arides, les fétuques, les houlques, etc. P. GAUBERT.

En verta d'une loi du 24 mai 1864 les terrains situés en montagne, et dont la consolidation a été reconnue nécessaire, peuvent être gazonnés en tout ou en partie. A la fin de 1867 il y avait plus de 70,000 hectares reboisés ou ga-

GAZOUILLEMENT. On désigne par cette orromatopée le ramage des oiseaux chanteurs, tels que le rossignol, la fauvette, les pipras on manakins, les motacilles, le serin, le chardonneret, le pinson, les linottes, et une soule d'autres, qui sont de la famille des subulirostres ou du genre fringilla. Le plaisir que la plupart des oiseaux éprouvent à gazouiller saus cesse au printemps indique assex que leur chant est l'expression de la tendre et donce émotion qui les agite pendant le temps de leurs amours. Si la force et l'étendue de leur voix dépend de la conformation de leurs organes vocaux, la mélodie et la continuité de leur pazonillement dépend de leurs affections intérieures. Leur voix se modifie donc selon les circonstances, de même qu'elle s'étend, change, s'aitère, s'éteint et se renouvelle selon les saisons. Dans les premiers jours du printemps, tous les oiseaux chantent d'abord faiblement; mais lorsque l'amour, cette âme universelle, a ranimé la vie dans tous les êtres organisés, alors la troupe gazouffante, plongée dans un torrent de délices, exprime son bonheur par des concerts melodieux, qui cessent aussitôt que leurs tendres désirs sont satisfaits.

Nous ajouterons que par le mot gazouillement on désigne encore le mumure des ruisseaux ainsi que le langage inintelligible des enfants qui commençent à parier.

COLOMBAT (de l'Isère).

GAZZIAH. Yoyez RAZZIA. CEAI, genre d'oiseaux de l'ordre des passereaux conirostres, renfermant une dizaine d'espèces, dont une est indigène et les autres propres aux deux Amériques et aux Indes orientales. Notre geal est à peu près de la taille et de la grosseur d'une perdrix commune d'Europe; il a 0^m,35 en viron, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, et déploie en plein vol une envergure de près de 0m,55; il a la tête forte, le con épais et nerveux, le hec robuste, couleur de corne soncée, presque conique, un peu allongé, la mandibule supérieure légèrement recourbée vers le bout. Ses yeux, placés latéralement, et dont l'uvée est d'un gris-bleu argentin, sont larges, arrondis, et entourés d'un cercle étroit d'un brun semblable à la couleur de la prunelle; il a les tarses élevés, d'un gris foncé, un peu rougeatres, très-élastiques et d'une grande souplesse, armés de quatre doigts, dont trois antérieurs et un postérieur, qui semble faire suite à celui du milieu des trois doigts opposés; ses ongles sont de la couleur du bec, courts, robustes et acérés, et lui sont d'un grand usage pour se procurer et préparer sa nourriture. La teinte générale de son plumage est d'un gris ardoisé, que domine une couleur rose lilas plus ou moins vineuse, qui se change tantôt en violet gorge de pigeon dans les parties les plus foncées, sur le dos et sur le cou, tantôt en gris de perle mat et clair, nuancé légèrement d'un rose violet peu apparent sur les joues, sous le bec, le ventre et à la naissance de la queue. Les pennes étagées de cette queue sont presque noires. Il en est de même de l'extrémité des ailes, décorées de deux larges bandes d'un bleu clair d'azur magnifique, coupées verticalement de petits traits nombreux d'un bleu noir pourpré très-éclatant. La même couleur, mais plus mate, se remarque sur les larges plaques soncées qu'il porte en sorme de moustaches de chaque côté du bec, à partir de la naissance des mandibules, et qui se détachent si hien sur le fond gris perlé des joues.

Les habitudes des geais se rapprochent beaucoup de celles des pies et des corbeaux; ils vivent comme eux au fond des bois et des forêts, et n'apparaissent dans les campagnes et les vergers que pour y faire des dégâts. Ils sont également doués d'une grande intelligence, et, quoique d'un naturel fort sauvage, on parvient facilement à les apprivoiser. Pris jeunes dans le nid, on les rend sans peine aussi familiers que des oiseaux domestiques: les chats, les chiens, les habitants des basses-cours, les enfants, tout devient alors l'objet de leurs agaceries; il n'est personne dans la maison qu'ils ne cherchent à persécuter; ils portent l'audace jusqu'à dérober tout ce qu'ils peuvent saisir, des pièces de monnaie, de l'argenterie, des mouceaux d'étusses, tous les objets de luxe qui slattent l'œil ou qui ont de l'éclat. Ils savent sort bien imiter toute espèce de cri et de son, et apprennent facilement à parler.

Les geais passent pour onnivores; ils se jettent sur les grains, les fruits, les légumes, les petits des autres oiseaux, et s'approchent des habitations pour se nourrir des entrailles de volailles, des restes de viandes, et se repattre du sang des animaux tués pour la table. Mais ils préferent les glands, les noix et les noisettes; ils en approvisionnent leurs retraites dans le creux des grands arbres, dans de vieux terriers, au milieu des ruines d'anciens édifices. Ils sortent de ces asiles par les jours les plus heaux, les plus doux, et telle est leur prévoyance, qu'ils ont soin de se former pluséeurs greniers de réserve, afin de ne pas pordre toutes

leurs ressources à la fois. Quațre défauts déparant les qualités du geai : l'avarice, la malpropreté, la pétulance et la colère.

Les geals font leur nid dans les bois, loin des lieux habités: ils le construisent ordinairement sur les chênes les plus touffus, les plus élevés. Leurs petits naissent tellement peu délicats que quelques branches entrelacées grossièrement, en forme de demi-sphère sans duvet à l'intérieur, suffisent pour les recevoir. Le père et la mère se partagent avec un égal empressement les soins de l'incubation et de la famille. Ils ne quittent ordinairement leurs petits, qui commencent à voler vers le mois de juin, qu'au printemps suivant, lorsque ceux-ci se dispersent eux-mêmes pour aller former de nouvelles familles. La femelle pond de quatre à six œufs, de la grosseur de ceux de pigeon, d'un gris plus ou moins verdâtro, avec des petites taches roussâtres faiblement marquées. On la reconnaît à sa tête, plus petite que celle du mâle, et à son plumage, qui est moins vif.

Parmi les espèces ou variétés, la plupart des auteurs ne citent que le geat noir à collier blanc, le geat à joues blanches, le geat bleu verdin, le geat bleu de l'Amérique septentrionale, le plus magnifique de tous, le geat orangé, le geat péruvien, dont l'élégance contraste avec les proportions, un peu fortes, du geat d'Europe, et le geat brun-roux du Canada, qui est une simple variété de ce dernier. Nous ajouterons à cette nomenclature le geat de l'Himalaya, le geat à double miroir (garrulus bispecularis ornatus), également de l'Himalaya, et le geat luncéolé de l'Inde.

Jules Saint-Amour. GÉANT, en latin gigas, terme d'origine grecque, formé de $\gamma \hat{p}$, terre, et de $\gamma \acute{a}\omega$, je nais, c'est-à-dire fils de la terre; ce qui désigne un homme monstrueux et violent, un ogre, comme les Lestrygons et les Cyclopes d'Homère. Les enfants, se voyant petits et faibles, crojent facilement à l'existence des géants.

En général, les animaux et les végétaux à courte durée, dont la texture est serrée, compacte, ne parviennent point à d'aussi vastes dimensions que les races dotées d'une longue vie, ou d'une organisation à mailles plus lâches et plus extensibles. Ainsi, les êtres annuels ou bisannuels, les insectes, les menus herbages, n'égalent point la stature des grands mammifères et des arbres.

Il est reconnu que le froid très-vif des régions polaires, comme une chaleur aride, des déserts sablonneux de l'Afrique, s'opposent au développement complet de la taille chez toutes les créatures, tandis qu'une chaleur tempérée et humide la favorise au contraire considérablement. C'est sous les parallèles des contrées modérément froides et humides que se trouvent les nations de la plus haute taille connue sur le globe. Le partie méridionale de la Suède et du Danemark, la Pologne, la Livonie, l'Ukraine, la Saxe, la Prusse, les comtés du nord de l'Angleterre, présentent en Europe des hommes d'une haute et belle stature, laquelle diminue sensiblement à mesure qu'on redescend vers les régions plus méridionales. Les anciens Germains et les Gaulois étaient plus grands, plus blonds que les Italiens, les Romains, les Ibères. En Asie, la loi de la stature est la même; les Chinois septentrionaux, les Tatars mandchoux, sont beaucoup plus grands, plus gros, plus courageux, plus voraces et mangeurs que les Chinois méridionaux, ché tifs et timides sous le bambou de leurs mandarins. Il en est de même dans l'Amérique septentrionale. Les tribus sauvages des Akansas, les peuplades appelées grandes têtes, sont de plus belle taille que tous les autres naturels de cette partie du monde. Dans l'Amérique méridionale, qui s'avance vers le pôle austral, au Chili et dans la Patagonie, il existe un climat analogue à celui qui produit des hommes d'une haute stature; aussi les l'atagon a passent pour être les plus grands corps et les plus robustes de l'espèce humaine.

C'est au bord des sieuves et des marécages de ces plaines sertiles de l'Asie, où serpentent le Gange et la Djumna, 188 GÉANT

c'est sur les rives souvent inondées du Zaire, du Niger, du Sénégal et de la Gambie, en Afrique, que se nourrissent et s'accroissent démesurément les girafes, les hippopotames, les rhinocéros et les éléphants, les vastes serpents et autres colosses du règne animal. C'est également dans ces caux que se déploient avec tant de liberté les énormes croupes des lamantins, des grands pho ques et des éléphants marins, enfin les cétacés, les cachalots, les baleines gigantesques. C'est aussi sur les terrains les plus humides et les plus chauds de l'Afrique et de l'Asie que natt le haobab, arbre de dimensions immenses, à texture molle et presque cotonneuse; le vaste ceiba, les figuiers d'Inde, des pagodes, dont les lourdes branches se recourbent, se repiquent en terre et forment de grands berceaux naturels. Les moindres graminées se développent, sous ces chaudes contrées, dans une boue riche et féconde, comme une forêt, en une taille extraordinaire de six à sept mètres, et les cannes des bambous deviennent des arbres, les flèches des palmiers montent à cinquante mètres, comme le pin araucaria, les casuarina, etc. Le ricin, qui ne s'élève guère en Europe à plus d'un mètre', et y est annuel, devient dans ces chaudes régions un grand arbre vivace, tant la végétation ou la forte croissance déploie d'énergie sous ces températures humides et chaudes !

De même, la plus haute taille humaine connue est celle d'un nègre du Congo, de trois mètres de hauteur, vu par Vanderbroeck; Lacaille cite aussi un Hottentot haut de deux mètres 18 centimètres. Comme les plantes qui naissent à l'ombre humide s'allongent bancoup, il en est de même de l'homme. Certainement nos campagnards, desséchés à l'ardeur du soleil, dans leurs travaux rustiques, sont généralement de plus courte taille que les citadins, les bourgeois; de même, les habitants des pays boisés ou couverts de forêts sont plus grands, plus blancs ou étiolés que ceux des contrées du même parallèle, mais nues, exposées au vent et au soleil. Aussi, les anciens Germains, les peuplades de la forêt Noire, ou Hercynie, étaient de longs corps blonds, caractères qu'on signale encore en quelques lieux ombragés de Souabe et de Franconie, comme dans les forêts de la Lithuanie.

Si vous prodiguez des l'ensance des aliments très-humides à un individu, si vous le soumettez à l'usage abondant du lait, de la bouillie et des pâtes, aux boissons mucilagineuses, de hière, d'hydromel, du chocolat oléagmeux, aux liquides chauds et délayants; enfin, si vous le bourrez, le gonslez à volonté de tous les aliments propres à engraisser, distendre et ramollir les mailles de ses tissus organiques, il pourra devenir colossal ou gigantesque dans sa stature, relativement à un être nourri d'après une méthode toute desséchante et amaigrissante par ses qualités et sa parcimonie. Watkinson rapporte que le célèbre Berkeley, évêque de Cloyne, voulnt essayer sur un enfant orphelin, nommé Macgrath, si l'on pouvait faire parvenir un individu à une taille aussi extraordinaire qu'on assure qu'était celle de Goliath, de Og, roi de Basan, et d'autres géants cités dans la Bible. A seize ans cet enfant avait déjà sept pieds anglais de haut; on le faisait voir comme une merveille; il acquit sept pieds huit pouces anglais, mais ses organes étaient si débiles et si disproportionnés, qu'à vingt ans Macgrath mourut de vieillesse, dans une imbécillité complète de corps et d'esprit. Quoiqu'on ne dise point quels procédés avait employés l'évêque Berkeley, il est certain que des boissons humectantes, mucilagineuses, chaudes, facilitent l'allongement, comme une plante hien arrosée, avec l'aide de la chaleur, pousse rapidement. Les habitants du nord de l'Europe prennent beaucoup de boissons souvent chaudes, ce qui excite l'élongation de leurs corps mous et blonds. Il est remarquable que, sous les mêmes parallèles, les peuples buveurs de vin sont de plus courte taille et plus viss, comme les Français, que leurs voisins, les Allemands, accoutumés à la bierre et au laitage. Cette observation est commune dans la haute Allemagne : les Saxons, les habitants de la Frise, etc., sont bien plus grands et plus bionde que les Autrichiens, que les riverains du Rhin cultivant la vigne.

Les mêmes nourritures qui ralentissent nos mouvements organiques, qui retardent l'élan de la puberté, allongent et la durée de la vie et la stature. Nous voyons en effet les chevaux d'une haute taille, les plus gros chiens matins, moins précoces, mais plus vivaces que les petits roquels, les petits bidets. Plus on vit avec rapidité et intensité, moins on a le temps d'acquérir de vastes dimensions et moins on dure longuement; aussi les nains ont une existence brève pour la plupart; les hommes d'une belle taille peuvent s'en promettre une plus longue. Il est facile de comprendre comment des nourritures stimulantes et des boissons spiritueuses excitant le système nerveux, la sensibilité, avivant la circulation, hâtent le mouvement vital et développent le corps avec une précocité rapide; mais l'époque de la puberté étant d'abord sollicitée, ainsi que l'acte de la génération, la croissance ou la végétation organique est bientôt arrêtée et détournée.

On a dit que la vie civilisée faisait dégénérer la stature et la force du corps chez les nations les plus polies, tandis que l'état sauvage d'indépendance, au milieu des campagnes et des forêts, permettait mieux aux membres do se développer avec toute leur vigueur primitive. De là viennent les séduisants tableaux qu'on a tracés de la vie des barbares, de leur taille colossale, de la santé, du courage, de la longue vie de ces peuples qui se confient aux simples lois de la nature. Mais les observations de plusieurs voyageurs ont détruit aujourd'hui ces prestiges poétiques. Si l'homme, déjà sorti de cette extrême barbarie, sait se garantir de la disette en élevant des bestiaux, s'il vit en pasteur nomade comme les anciens Scythes et les Arabes, il peut acquérir une plus riche stature dans l'innocence de ses mœurs et la simplicité putriarcale de ses goûts. Qui donnait aux Cimbres, aux Germains, cette stature gigantesque dont l'aspect essraya d'abord la valeur des Romains? Nous le verrons dans Tacite et les autres historiens. D'abord, ces contrées humides, couvertes de forêts, attribuaient aux corps une texture molle, un teint blanc. De là cet accroissement facile; et ce qui le facilitait surtout, c'était cette vie inculte, insouciante, adonnée à la bonne chère, aux abondantes boissons de laitage, d'hydromel ou de bière, et au sommeil près du foyer paternel, sous le même toit rustique qui rensermait les bestiaux. « Dans cette nudité indolente et cette incurie, les Germains grandissent en ces vastes corps que nous admirons, disait Tacite. Chaque matin, ils se lavent, le plus souvent dans des bains chauds, puis se mettent à table; ce n'est point chez eux un vice d'y passer le jour et la nuit à boire, à s'enivrer; leurs aliments sont, avec la chair, du laitage et des fruits ou légumes agrestes. Mais rien n'est plus sévère que leurs mœurs, ajoute l'historieu. Les jeunes gens ne se livrent à l'amour qu'à un âge bien formé. » D'ailleurs, la puberté était tardive en ces grands corps flasques; la croissance avait tout le temps de se parachever. De là leur jeunesse n'était jamais énervée; tous grands et forts, ils s'unissaient dans un mariage austère. Dans cette chaste union, la mère allaitait longtemps son sils de son propre sein. Leurs exercices étaient la chasse, le maniement des armes, la natation, et l'accoutumance à supporter à nu la froidure de l'air. « Mais ces peuples, poursuit Tacite, quoique impétueux au premier esfort, ne soutiennent ni la chaleur, ni la soif, ni le long travail. » Les Calédoniens, ou Écossais, étaient aussi de plus haute taille que les Bretons; les premiers historiens du Danemark et de l'Islande ont cru, d'après d'anciens monuments, que la Scandinavie avait été jadis peuplée de géants. Il faut convenir que toutes ces circonstances étaient très-propres à y constituer de grands corps, et tout fait présumer que la stature a pu diminuer là par l'effet de la civilisation et du genre de vie moderne, si différent de celui les anciens.

Si l'on s'en rapportait aux témoignages historiques, sacrés

GÉANT

et prolanes, rien ne serait mieux prouvé que l'existence ancienne des géants. La Bible les cite, et des Pères de l'Église les ont crus produits par l'union des anges avec les filles des hommes. Og, roi de Basan, avait un lit de neuf coudées de long ou de plus de cinq mètres (Deutéron., 111, 2); Goliath était haut de six coudées et une palme (Rois, 1, c. 17, v. 4): c'était environ 3 mètres, 50. On pourrait rappeler les histoires fabuleuses des Titans, le prétendu squelette d'Oreste, haut de sept coudées, celui du roi Teutobochus, décrit en 1613 par Nicolas Habicot, chirurgien, ou le géant Ferragut, haut de douze coudées, plus robuste que quarante Espagnols, et qui fut tué, suivant nos chroniques, par le fameux Roland, neveu de Charlemagne. Nous rangerons tous ces contes avec ceux de Gargant va. Cependant, il y a des individus de taille gigantesque en assez grand nombre cités par les auteurs, et qu'il serait trop long d'énumérer. Mais en remontant aux causes générales, on a dit : la terre, autrefois plus fertile et plus jeune, portait des animaux plus puissants; ces espèces colossales, dont les ossements fossiles énormes nous étonnent dans les écrits de Cuvier, de Buckland, de Conybeare; ces megatherium, ces megalosaurus, ces palæotherium, et jusqu'à ces débris d'ours, de cerís gigantesques des cavernes de nos pays. Voyons-nous encore des squales avec les dents aussi grosses que celles des glossopètres, des baleines de cinquante mètres, comme il est avéré qu'il en existait jadis? Il faut convenir que ces colosses ont disparu, et que nos plus vastes espèces actuelles ne présentent plus les dimensions de ces grands ossements dont parlait déjà Virgile.

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepultis.

Ce n'est point d'aujourd'hui qu'on se plaint du décroissement des hommes et de toutes les productions du globe. Il est facile cependant de prouver que le genre humain, s'il a pu décrottre en quelques âges et sous certains climats, ou par une corruption de mœurs trop grande, n'a pas sensiblement dégénéré depuis quarante siècles. Les sarcophages des anciens Egyptiens, dans la plus haute des pyramides, celle de Chéops, n'annoncent nullement une taille plus éle-vée que la nôtre. Il en est de même de la généralité des momies mesurées dans les catacombes et les hypogées de l'Égypte. Homère, parlant de la taille d'un hel homme bien proportionné, ne lui donne que quatre coudées de haut et une de large. Or, la condée grecque et latine était d'un demimètre. Vitruve établit que la stature ordinaire du soldat le plus beau est de six pieds romains (5 pieds 6 pouces de France). Enfin, il nous reste des armures, des casques, des cuirasses, des anneaux des anciens qui prouvent que leur taille ne différait pas de la nôtre. Riolan, dans sa Gigantomachie, prouve aussi que les doses des médicaments, purgatifs et autres, donnés par les anciens médecins, équivalaient à nos doses actuelles, ce qui prouve l'identité intérieure des organismes. Enfin, les héros autiques n'étaient point de taille supérieure. Alexandre était petit de stature, comme Napoléon : et Charlemagne, d'après son secrétaire Eginhard, n'avait que la taille commune. Les ossements humains les plus antiques, ceux qu'on a trouvés dans un agglomérat calcaire littoral à la Guadeloupe, avaient des dimensions vulgaires. De tous ces faits, on peut conclure que l'espèce humaine n'a pas dégénéré sensiblement depuis plusieurs milliers d'années; que l'existence des races de géants est au moins problématique; qu'il a pu exister des nations d'une taille assez élevée, comme on voit apparaître encore, de temps en temps, des individus très-allongés; ensin, que la stature de la majorité du genre humain se tient entre cinq et six pieds, excepté près des pôles, où elle n'est que de quatre à cinq. J.-J. VIREY.

Les géants étaient regardés par les Hellènes comme les enfants de la terre, cette génératrice des êtres, dont ils avaient fait, avec le ciel, leur première divinité. Ils avaient puisé ce mythe dans la Phénicie, contrée féconde en hommes d'une haute taille. L'Écriture Sainte donne à ces colosses les soms effrayants de Néphilim, ceux qui terrassent; de Ré-

phaim, ceux devant lesquels nous tombons en défaillance; d'Émim, les terribles ; de Ghibborim, les forts. Les Néphilim vivaient avant le déluge. Les Émims, anciens habitants du pays de Moab, avaient tous des proportions démesurées; ils faisaient partie intégrante des Réphaim, les premiers possesseurs connus de la terre de Canaan. Les Énakim ou les fils d'Énak, dans la Palestine, étaient d'une taille si effrayante, que les éclaireurs de l'armée de Josué rapportèrent « qu'ils avaient vu un peuple devant lequel ils n'étaient que comme des sauterelles ». En faisant ici la part de l'exagération des terreurs paniques, il semble, d'après le témoignage de l'Écriture et des historiens, que cette race d'hommes particuliers appartenait presque exclusivement à la Palestine, où naquirent Og, fils d'Énak, roi de Basan, dont le lit avait plus de cinq mètres, et Goliath, haut de six coudées et une palme. Voici à ce sujet le verset précis du Livre des Rois : « En ce temps-là il y avait des géants sur la terre, et aussi depuis que les enfants de Dieu s'allièrent avec les filles des hommes. » Il est des Pères de l'Église qui, dans leurs visions ascétiques, et trompés qu'ils furent par le livre d'Enoch, se sont imaginé que les géants avaient été la production du mariage des anges avec les filles des hommes.

Parmi les géants de l'Écriture, Nemrod, qui fonda Ninive et Babylone, est le plus illustre, après Og; les plus remarquables furent les fondateurs de la ville d'Hébron, surnommée la cité des géants, et les hommes de guerre Achiman, Sisai, Tholmaï. Il nous faut réduire à cela notre croyance aux géants de l'Écriture, et telle est l'opinion des Pères de l'Église les plus éclairés, entre autres, de saint Chrysostôme. Toutefois, un érudit n'a pas craint, dans un tableau spécial, dressé par dates et générations, d'assigner à Adam 40m, 20, età Ève 38m, 60, d'où il établitune règle de proportion entre la taille des hommes et celle des femmes, à raison de 25 à 24. Cette taille démesurée serait allée, selon lui, toujours en dégénérant : Noé aurait eu déjà 6^m,50 de moins qu'Adam; Abraham n'en aurait eu plus que 9m,10; Moise, 4, 20; Hercule, 3,25 ; et ainsi de suite, jusqu'à Jésus-Christ, époque ou, heureusement pour nous et pour notre postérité, s'arrêta cet appauvrissement de l'espèce humaine.

Ce qui fortifiait cette opinion, ce fut sans doute ces monstrueuses images d'hommes, ces statues colossales de rois qui dominaient, comme des montagnes, les avenues des temples de Memphis et de Thèbes : telle était celle d'Osymandyas, dont un pied seul avait sept coudées de longueur. Cependant, ces hommes-colosses, ces phénomènes si communs dans la Phénicie, dont rendaient témoignage les chroniques des Hébreux, frappèrent vivement l'imagination des Grecs, qui n'étaient point assez voisins de cette contrée pour qu'ils ne mélassent pas impunément le mensonge à la vérité. Ils donnèrent bien vite place aux géants dans leurs mythes. Ces êtres monstrueux sont au premier plan dans l'histoire de leurs dieux. Ils les font enfants du Ciel et de la Terre ; et, ce qui revient à peu près au même, leur poëte théologue, Hésiode, les fait naître du sang qui jaillit de la blessure d'Uranus, le Ciel dans leur idiome. Comme les géants de la Bible, ils sont injustes, violents, cruels; comme les géants de la Bible, après leur mort, ils ont pour demeure l'Enfer. Le Tartare, que quelques mythologues, quelques poêtes, leur donnent pour père, justifie cette imitation biblique. Mais bientôt les convulsions géologiques, qui entouraient les colonies d'Agénor, de Cadmus, de Cécrops, de Danaüs, les monts orageux incessamment foudroyés, les lles labourées par les volcans, les antres pullulant de reptiles éclos des fanges d'un déluge, toutes ces terribles images fermentèrent dans les cerveaux helléniques, et les voilà personnifiant jusqu'aux roches inorganiques. Ils assignèrent à plusieurs d'entre elles un être monstrueux dans la nature, malfaisant et furieux. Des pierres, ce peuple de poëtes fit leurs os; des exhalaisons, des flammes souterraines, des vents embrasés, leur haleine; des forêts, leur chevelure; des torrents, leurs cent bras, et des dragons rampants, leurs jambes. Pallène, péninsule sur les côtes de la Macédoine,

retraite de Protée et de ses phoques, les champs phlégréens, ce sol de seu, les plaines de la Thessalie, surent, dans leurs bons jours, leurs demeures de prédilection; c'est de là qu'ils se ruèrent sur le mont Olympe, où ils assiégèrent Jupiter, venu récemment de Crète prendre possession de ces sommets samboyants. Leurs armes a eux étaient des roches qu'ils détachaient, des arbres qu'ils déracinaient des monts Ossa et Pélion. Celle de Jupiter était la soudre. L'artilleric éthérée ne prévalut pas; les dieux prirent la suite et se cachèrent en Égypte sous la sigure d'animaux.

Ces divinités n'étaient que de saibles chess que ce roi-dien avait sous ses ordres; mais bientôt il appela Hercule-Alcide (le chef fort) à son secours; et les géants défaits furent ensevelis sous ces rocs mêmes qu'ils avaient lancés : En celade, sous les laves coulantes de l'Étna; Typhon, sous les noirs blocs d'Ischion. Eclos pour la plupart du cerveau d'Hésiode, d'Homère et des poëtes théologues, on comptait dix-sept géants : les principaux furent Encelade, Polybotès, Alcyonée, Pophyrion, les deux Aloïdes, Éphialte, Othus, Eurytus, Clytius, Tityus, Pallas, Hippolytus, Agrius, Thaon et Typhon, le plus redoutable. Le berger Polyphème, dans l'Odyssée, est un diminutif des géants thessaliens. Polyphème est le type de nos ogres. Orion, Antée, Hercule, Hyllus, son fils, Cécrops, Ajax, Eryx, Oreste, Pallas, fils d'Évandre, Géryon de Gadès, les Cyclopes, dont les monstrueuses constructions, découvertes de nos jours, sont appelées, de leur nom, cyclopéennes, passaient, après les incommensurables assaillants de l'Olympe, pour les hommes de la plus haute taille dans l'antiquité.

L'Orient du moyen âge eut aussi ses géants : c'étaient les Djinns chez les Arabes, et les Dives chez les Persans ; leurs femmes étaient les Péris, comme eux d'une taille prodigieuse, mais d'une beauté sans pareille. Ainsi que les géants de la Grèce, les Dives gisaient sous d'affreuses montagnes, mais liés et garrottés par Div-bend (le lieur de Dives), Thahamurah, troisième monarque de Perse, qui les vainquit. Les roches terribles de ces montagnes forment une chaîne appelée Caf par les Orientaux. Ils prétendent qu'elle est la ceinture de la terre. Demrusch est encore un géant des Indes; il d'emeure solitaire au milieu de ses trésors, dont il est l'unique gardien. Notre moyen âge eut aussi ses géants. Il les opposait aux nains, ainsi que la Grèce avait opposé les siens aux Pygmées. Chez nous, ils habitaient des tours noires et isolées, ou des palais merveilleux, peuplés de jeunes et belles femmes captives. Le type de ces géants, à l'âme paisible et bénigne, est Gargantua, cette sublime création de Rabelais. Ses proportions sont appréciables ; car lorsqu'il prenait des bains de pieds, et c'était ordinairement dans la Seine, il s'asseyait sur une des tours de Notre-Dame.

GÉANTS (Chaussée des). Voyez Chaussée des Géants. GÉANTS (Combat des), nom sous lequel est souvent désignée la célèbre bataille de Marignan, gagnée, en 1515, par François 1er sur les Suisses et le duc de Milan.

DENNE-BARON.

GÉANTS (Montagne des). Voyez RIESENCEDIRGE. GÉANTS (Palais des). Voyez Drumiques (Monuments). GÉBELIN (Antoine COURT de). Voyez Court.

GEBER ou GIABER (ABOU-MOUSSAH-DJAFAR-AL-SOFI) se fit un nom célèbre parmi les Arabes en cultivant l'alchimie et en écrivant plusieurs traités sur cet art. Suivant l'historien Aboulféda, il était de Hauran, en Mésopotamie, et vivait dans le luitième siècle. Cardan, partageant l'enthousiasme des adeptes pour Geber, a contribué à lui faire attribuer l'invention de l'algèbre; le nom de cette science dériverait même de celui de l'alchimiste arabe. Cependant rien n'est venu corroborer cette opinion, et les livres qui nous restent de Geber sont exclusivement consacrés à l'alchimie, à la médecine empirique et à quelques notions d'astronomie.

GECRO (onomatopée rappelant imparfaitement le cri de quelques espèces), geare de reptiles sauriens dont on connaît une soixantaine d'espèces, qui habitent les régions chaudes des diverses parties du globe. Leur taille se rappreche généralement de celle de notre lézard commun. Leur corps déprimé est recouvert sur toutes ses parties d'écailles grenues, parsemées de tubercules plus gros, qui lui donnent un aspect chagriné et assez repoussant. En même temps leurs allures pouvant se comparer à celles des salamandres et même des crapauds, les préjugés populaires ont fait des geckos un objet d'horreur, ainsi que le rappelle le nom de père de la lèpre que leur avaient imposé les Égyptiens, persuadés que leur contact suffisait pour souiller tout ce qu'ils touchaient. De graves écrivains ont même attribué des propriétés vénimeuses à leur morsure, à leur urine, à leur salive, etc. Cependant Cocteau a établi l'innocence de ces animaux timides, incapables de nuire par leur morsure ou l'action de leurs ongles, vivant d'insectes, qu'ils poursaivent surtout la nuit et que quelques espèces viennent chasser dans les maisons, qu'elles débarrassent ainsi d'hâtes incommodes. D'autres, plus sauvages, présèrent les lieux déserts et sablonneux; d'autres, entin, se tiennent sur les arbres, et atteignent leur proie en sautant lestement de branche en branche. Dans leurs diverses manœuvres, les geckos sont favorisés par leurs doigts présentant inférieurement une série de lames articulées et crénelées au moven desquelles ils font le vide et se maintiennent sur des corps assez lisses. Leurs ongles, ordinairement crochus et rétractiles de diverses manières, les aident aussi beaucoup dans leur mode de locomotion.

GED (WILLIAM), orfèvre écossais, dirigea son attention vers l'art typographique, et arriva l'un des premiers à la découverte des véritables principes de la stéréotypie. En 1725, Ged parvint à mouler des pages, et sur le relief qu'il obtint, il put imprimer en 1739 un Salluste, dont il donna en 1744 un second tirage. C'est un in-18 de 150 pages; il est d'un aspect sort peu agréable. Malgré sa laideur, le Salluste de Ged est recherché des bibliophiles; il est d'ailleurs d'une grande rareté. L'invention de l'orsèvre d'Edimbourg ne lui prosita guère; il tomba dans la détresse, et mourut sort misérable; ses presses, ses pages de plomb, à tout sut vendu au poids du métal. On a publié en 1781, à Londres, sa vie en un volume in-8°. Son procédé, encore imparsait, sut abandonné après sa mort.

G. BRUNET.

GEDDA. Voyez Diedda.

GÉDÉON, juge d'Israel, fils de Joas, chef de la famille d'Ezri, était occupé, un jour, à moudre du grain, quand un ange lui apparut, et lui dit qu'il délivrerait Israel du joug des Madianites. Puis il lui ordonna de détruire l'autel de Baal: Gédéon, craignant les hommes de sa tribu, exécuta de nuit cette mission; ce qui lui valut le nom de Jérobaal, ou vainqueur de Baal. A la tête de 300 Israélites, il envahit le camp ennemi, à un signal convenu; 300 trompettes éclatent avec accompagnement de vases brisés. Les Madianites, éveillés en sursaut et saisis d'une terreur panique, s'entretuent au nombre de 120,000, à ce que dit l'Écriture. Les 15,000 qui échappent à cette boucherie sont poursuivis par la tribu de Manassès; et Gédéon, s'empuraut d'Oreb et de Zeb, princes de Madian, les fait mourir.

Les Israélites affranchis offrent le sceptre à Gédéon, qui se contente, de 1349 à 1309 avant J.-C., du titre de juge. Il mourut très-âgé, laissant soixante-dix enfants: ils furent tous, à l'exception de Jonathan, tués par Abimelech, leur

frère naturel, qui succéda à Gédéon.

GEDIMIN ou GIEDYMIN, grand-duc de Lithuanie, vivait de 1315 à 1340. Il déclara la guerre aux chevaliers de l'ordre Teutonique, et dirigea ensuite ses armes contre les principautés russes du sud. Après la déroute et la mort de Wladimir, prince de Wolhynie, Gédinin s'empara de toute la partie sud-ouest de la Russie, sur la rive droite du Dnieper, et même de Kiew, qu'il unit à la Lithuanie. Il fonda ensuite la ville de Wilna, qui devint la capitale de ses États, et ravagea plusieurs fois le Brandebourg jusqu'à l'Oder. Il périt dans une bataille livrée aux chevaliers de l'ordre

Teutonique. Tous les efforts du pape Jean XXII pour le convertir au christianisme demeurerent inutiles. Jagellon

fut son petit-fils.

GEEFS (GUILLAUME), le plus distingué des sculpteurs bilges de notre époque, et d'ailleurs l'un des artistes contemporains les plus remarquables par leur talent, est né en 1806, à Anvers, où son père exerçait une profession manuelle. Après avoir étudie les éléments de son art dans sa ville natale, et s'être ensuite persectionné à Paris, il revint en Belgique, et s'établit à Bruxelles. Ses principaux ouvrages sont le menument du comte Frédéric de Mérode, dans la cathédrale de Bruxelles; le monument du général Belliard; le grand monument élevé à la mémoire des victimes des journées de septembre 1830, qui orné la place des Martyrs à Bruxelles; la statue de Rubens en bronze, à Anvers, haute de trois mètres; une chaire dans la cathédrale de Saint-Paul, à Liège; la belle statue en pied de l'empereur Charlemagne, dans l'église Saint-Servaas, à Maestricht; enfin la statue colossale du roi Léopold Ier, pour le grand vestibule du palais national. L'artiste a su s'approprier toutes les qualités de l'école française, et en même temps se préserver de ses défauts. Sa manière est tout à la fois pleine de noblesse et d'originalité; dans sa statue de l'Amour, dans sa Françoise de Rimini, dans son Lion amoureux (1851), on admire un sentiment vif et profond joint à une indicible douceur d'expression. Comblé de faveurs par la famille roya'e', il est mort le 10 mai 1860, à Bruxelles. Sa femme, Fanny GEEFS, née Corr, s'est fait aussi un nom comme portraitiste et comme peintre de genre.

GEEFS (JOSEPH), frère cadet du précédent, né en 1808, habite Anvers. Son œuvre la plus connue est son Démon, représenté sous la forme d'un homme physiquement beau mais dont toute la figure exprime la plus profonde perversité. Puis nous citerons un Adonis, les statues de Vésale et de l'empereur Baudouin, qui sont à Bruxelles, et la statue équestre de L'opold Ier. Il est membre de l'Académie royale de Belgique.

GEEFS (ALOYS), frère puiné des précédents, né en 1816, mort en 1841, annonçait un talent de premier ordre. Dès l'àge de douse ans, il remporta le prix de sculpture à Anvers. On a de lui un beau buste de la Béatrice du Bante.

GEELONG, chef-lieu du comté de Grant, dans la province de Victoria (Australie), à 63 kil. de Melbourne, avec lequel il est réuni par un chemin de fer, possède un port sur la baie de Corio et compte (1871) 22,618 habitants, en y comprenant ses faubourgs. C'est une ville de fondation toute récente, bien bâtie, avec 15 écoles, un tribunal de commerce, des ateliers de construction de navires, 16 églises, etc.

GEFFRARD (FABRE), président de la république d'Haffi, né le 19 septembre 1806, dans cette île, est issu d'un mulâtre, qui était général, et d'une négresse. Adopté par le ce'onel Fabre, dont il unit le nom au sien, il s'engagea dans son régiment, et ne devint capitaine qu'en 1843. A cette époque il prit part à l'insurrection contre le président Boyer, et les talents militaires qu'il déploya, joints à sa modération, lui valurent le grade de général de brigade. En 1845 il était général de division; mais il tomba en disgrece et perdit son commandement. Soulouque le lui rendft, le créa duc de Tabara et l'employa dans les expéditions contre les Dominicains. A la fin de 1856 il accepta, arrès beaucoup d'hésitation, le rôle de chef du soulèvement qui eut lieu aux Gonaives contre l'empereur noir. Le 15 janvier 1859 il entra à Port-au-Prince, et protégea le départ de Soulouque et de sa samille. Le nouveau président rétablit la forme républicaine; mais il eut d'abord le tort de laisser en place les fonctionnaires du gouvernement déchu, qui, à l'instigation d'un des ministres, conspirérent contre sa vie et massacrèrent l'une de ses filles. Geffrard mit de l'ordre dans l'administration, développa l'instruction publique, sit progresser la culture du coton et du casé, remplit les obligations contractées avec l'étranger, et par des mesures d'économie, put arrêter l'émission du papier-monnaie. Il se vit néanmoins en butte à des complots sans cesse re naissants. Le 8 mars 1867 un gouvernement provisoire pro nonça la déchéance de Gesfrard. Celui-ci, abandon né de ses troupes, envoya sa démission au sénat, et s'em barqua, le 13, pour la Jameique, où il établit sa résidenc e. Sainave lui succéda comme président.

GEFLE, ville commerçante de Suède, chef-lieu du bait-liage de Geste on Gesteborg, et en particulier de la contrée appelée Gæstrikkand, bâtie sur plusieurs stes, à l'embouchure du large et rapide Geste Au, dans le goste de Bothnie, est le siège d'un tribunal supérieur, et possède 14,000 âmes, un gymnase, une bibliothèque assez riche, un des ¡lus beanx hôtels de ville qu'il y ait en Buède et un port. Cette ville renserme des manusactures de toile à voile, de cuir et de tabac, des rassineries de sucre, etc. Centre d'une active navigation, c'est après Stockholm et Gothenbourg, la cité la plus commerçante de la Suède, et il s'y sait des affaires considérables, surtout en sers, en grains ct en bois.

Geste est la ville la plus ancienne du Nortland suédols, et était jadis en possession exclusive de tout son commerce. Un incendie détruisit en 1727 le vieux château de Geste-borg, construit au seizième siècle par le roi Jean III. Au mois de sévrier 1792, le roi Gustave III vinh habiter se château neuf pendant la diète tenue dans cette ville, et si yéchappa à une tentative d'assassinat, renouvelée à quelque temps de la à Stockholm. Un incendie des plus violents a sailli détruire cette ville en juillet 1869: 50 rues et 7 places, formant un groupe d'environ 700 maisons, surent la proie des slammes; son bel hôtel de ville sut entièrement détruit. Plus de 8,000 per onnes se trouvèrent sans abri.

Le bailliage de Gesleborg compte (1870) 145,834 habitants, sur une superficie de 247 myriamètres carres.

GEHENNE (Gehenna), terme de l'Écriture Sainte, qui a fourni longtemps matière aux investigations des commentateurs, et que les auteurs de la Vulgate ont latinisé, vient des deux mots hébreux, Gui Hannon, la vallée des enfants d'Hannon, on la vallée d'Hannon. La les Cananéens et, après eux, les Israélites sacrisiaient des enfants à Moloch, en les faisant brûler sur son autel. On appelait aussi ce lieu Tophet, ou Topheth, horreur, et l'on y battait le tambour pendant le sacrifice, pour qu'on n'entendit pas les cris des malheureux enfants. Josias, roi de Juda, renversa l'autel de Moloch, que sous Manassès, successeur d'Ezéchias, les Hébreux avaient relevé, et il voulut que la vallée de Toplieth, ou d'Hannon, devint l'horrible réceptacle où seraient déposées et brûlées les immondices de la ville. Les Juifs prirent depuis cette vallée en si grande aversion, qu'ils en firent le lien où, dans la vie future, seraient punis les méchants et les ennemis de Dieu. Les Arabes et les Mahométans ont pris d'eux cette dénomination. Elle est passée aussi chez les chrétiens comme l'image la plus vive du lieu de supplice destiné aux réprouvés (vouez Enver). CHAMPAGNAC.

GEIJER (ÉRIR-GUSTAVE), célèbre historien suédois, né le 12 janvier 1783 en Wermland, mort à Stockholm, le 13 avril 1847, était le fils d'un maître de forges, et fit ses études a Upsal, où il obtint, en 1806, le titre de docteur en philosophie. Comme étudiant, il avait remporté dès 1803 le grand prix d'éloquence à l'Académie royale de Stockholm. Le sujet proposé était l'éloge de Steen-Sture, a iministrateur du royaume à l'une des époques les plus éritiques de l'histoire de la Suède. Professeur agrégé d'histoire à Upsal à partir de 1810, fi fut nommé en 1815 professeur suppléant, et bientôt après, en 1817, professeur titulaire. Il ségea à deux reprises à la diète, en qualité de représentant de l'université d'Upsal, à savoir dans les sessions de 1828 à 1830 et de 1840 à 1841. Bien qu'il ne fât ni ecclésiastique mi

surtout théologien, le ciergé de deux diocèses le proposa à deux reprises au choix du roi pour évêque; mais il se déroba à cet honneur, afin de pouvoir poursuivre en toute liberté ses travaux historiques.

Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons d'abord sa Svea rickes Hæfdar (Histoire primitive de la Suède), dont il n'a paru qu'un volume (1825). Commencée sur un plan trop vaste, cette histoire est plutôt une large et poétique peinture de la péninsule scandinave, qu'une judicieuse appréciation de ses anciennes choniques et de ses premiers monuments historiques. Si l'auteur avait dû continuer ce travail jusqu'à nos jours dans les mêmes propositions qu'à son début, il eût fait au moins vingt volumes. En 1832, il recommença la tâche qu'il s'était proposée, et adopta cette fois un plan beaucoup plus restreint pour sa Svenska Folkets Historia (Histoire du peuple suédois), dont trois volumes seulement ont paru (1836-1842), et qu'il a laissée également inachevée, car elle s'arrête au règne de Christine, mais qui n'en demeure pas moins, tout incomplète qu'elle est, un des ouvrages historiques les plus remarquables de notre siècle, on l'on admire un grand talent de style uni à une grande profondeur d'aperçus et à une rare élévation de pensées. Nous devons encore mentionner son Histoire de la situation de la Suède, de 1718 à 1772 (1839); sa Vie de Charles-Jean XIV (Bernadotte), et ses Mélanges de politique, d'esthètique, de philosophie, de théologie et de pédagogie, intitulés : Valda smærre skrifter (3 vol., 1841-42). En dernier lieu il publia les Ecrits laissés par Gustave III, et restés pendant cinquante ans sous les scellés (2 vol., 1843). En politique, Geijer avait longtemps appartenu au parti conservateur ; il le déserta dans les dernières années de sa vie, et cette éclatante défection eut un immense retentissement. En effet l'homme qui jusqu'alors avait soutenu les principes de l'autorité et du despotisme arborait le drapeau de l'indépendance et proclamait les principes du libéralisme le plus avancé. Ce n'est pas en Suède seulement qu'on a eu de nos jours l'exemple de pareilles transform ations.

Geijer n'était pas seulement historien et homme politique, il avait aussi cultivé les beaux-arts et la poésie. Il était tout à la fois poète et musicien; et plusieurs de ses chants sont devenus nationaux en Suède, tant pour les paroles que pour la musique. Il les publia dans l'Iduna. journal littéraire, et dans les Skaldestycken, recueil poétique (Upsal, 1835).

GEILER DE KAISERSBERG (JEAN), fameux prédicateur allemand, né en 1445, à Schaffhouse, fut, après la mort prématurée de son père, élevé par son aïeul, à Kaisersberg, en Alsace, et mourut en 1510 à Strasbourg. On dit que c'est en son honneur, et pour rappeler le succès prodigieux de ses sermons, que fut construite la chaire ma-gnifique qui orne la cathédrale de cette ville. Ses sermons qui furent prononcés en allemand, mais qu'il a rédigés en latin) témoignent des peines infinies que se donnait l'orateur pour impressionner vivement son auditoire; afin d'atteindre ce but, il ne dédaignait ni les pointes ni les plaisanteries, pas même la moquerie. Ses sermons sont autant de tableaux de la vie réelle, pleins de chaleur et de coloris; mais son zèle le pousse souvent à employer une satire amère, qui ne saurait se concilier avec les idées que nous nous saisons aujourd'hui de la diguité qui doit caractériser l'éloquence sacrée. Son style est vigoureux, animé, mais quelquefois libre jusqu'à la licence; aussi Geiler peut-il être, à plusieurs égards, considéré comme le précuseur d'Abraham a Sancta Clara. Parmi ses écrits, devenus très-rares aujourd'hui, nons citeruns: Le Navire des Fous (Das Narrenschiff, Navicula, sive speculum futuorum), ouvrage composé de 142 sermons (Strasbourg, 1510), et auquel il donnait e même titre que celui d'un ouvrage alors en vogue, de Séb. Brandt; Le Navire de la Pénitence (Augsbourg, 1511); Pèlerinage chrétien à l'éternelle patrie (Bale, 1512).

GEILNAU, petit village situé près de Fachingen, dans le duché de Nassau, est renommé par ses eaux minérales, qui appartiennent à la classe des eaux acides et ierrugineuses. Comme on n'a encore construit à Geilnau aucun établissement propre à recevoir des baigneurs, ses eaux ne se boivent guère qu'au loin, où on les expédie en bouteilles. On les emploie plus particulièrement contre les faiblesses des organes de la génération, contre les affections de la peau, des glandes lymphatiques, et du système vasculaire, et surtout contre les maladies des reins et les maladies vésiculaires, contre la pierre, la gravelle et les engorgements.

GEISER ou GEYSER, vieux mot islandais, dont la signification est tourbillon. C'est le nom donné en Islande à de grandes sources d'eaux jaillissantes et thermales, dont les plus renommées sont le grand et le nouveau Geiser; toutes deux sont situées au nord du mont Hécla, dans une vallée unie, percée d'une multitude de sources thermales, entousée de toutes parts de montagnes rocheuses, et située à environ 3 myriamètres de Skalholt. Les Geiser appartiennent au genre de sources dites intermittentes, c'est-à-dire ne lançant de l'eau que de temps à autre; mais contrairement à ce que l'on observe pour cette espèce de sources, ils n'ont rien de bien régulier en ce qui touche la quantité et la durée de leurs éruptions ainsi que l'époque où elles ont lieu. Au sommet de petits monticules hauts de 10 mètres environ et formés par le gravier que dépose l'eau bouillante des sources, ils jaillissent de grands bassins circulaires de 20 à 25 mètres de diamètre, au fond des-quels se trouve un canal de conduite, et d'où s'échappent continuellement d'épais nuages de vapeur. A l'approche de l'orifice des sources, on aperçoit d'abord l'étroit bassin, rempli à peu près jusqu'à moitié d'une eau aussi transparente que le cristal, cependant en constante ébullition, et s'élevant insensiblement jusqu'au bord. Quand elle arrive à ce point, et quelquesois plus tôt, on entend un bruissement souterrain et semblable à celui du canon, qui fait trembler le sol, le soulève et menace de le faire entr'ouvrir. En même temps la masse d'eau se gonfie, puis elle est rejetée hors du bassin avec une force énorme, tandis qu'un immense nuage de vapeurs se développe dans les airs. Les jets d'eau ont de deux à trois mètres de diamètre; ils sont entremèlés de graviers et de pierres, et enveloppés d'une vapeur épaisse qui reste longtemps stationnaire. Ils s'élèvent perpendiculairement, d'abord à quatre et cinq mètres de hauteur, puis, aux éruptions qui se succèdent ensuite rapidement, atteignent une élévation de quinze et même quelquesois de plus de trente mètres. Les reslets du soleil et de la lune sur cette masse nébuleuse produisent les accidents de lumière les plus variés et offrent souvent un spectacle vraiment magique. Les éruptions se succèdent tant que le bassin n'est pas complétement vide; alors survient une période de repos et de silence, jusqu'à ce que le phénomène se produise de nouveau.

Le grand Geiser est de la plus haute antiquité; le Strockr ou nouveau Geiser, situé à peu de distance, ne date que de 1784, et fut produit alors par un tremblement de terre. Si le nouveau Geiser est inférieur à l'ancien sous le rapport de la force et du volume de l'eau, il l'emporte souvent pour la magnificence et la beauté des effets. On explique ce phénomène, sans contredit l'un des plus curieux du globe, puisque c'est là une espèce de volcan d'eau, par la force expansive de la vapeur. L'eau renfermée dans les cavités d'où jaillissent les sources est tellement échaussée par un feu brûlant à l'intérieur, ga'elle se transforme en vapeur. Comprimée d'abord par la masse liquide ainsi que par les parois étroites des conduits d'échappement, cette vapeur s'accumule rapidement, finit par se frayer de vive force un passage, et alors soulève l'eau avec une puissance qui produit d'admirables effets hydrauliques, surpassant mille sois en beauté et en magnificence tout ce que l'art humain pourra jamais imaginer et créer.

GEISMAR (Fránciaic, baron de), général russe, né en 1783, aux environs d'Ahlen, dans le ci-devant évêché de

Munster, sit dès 1799 la campagne d'Italie comme cadet dans l'armée autrichienne. Il venait d'obtenir les épaulettes de lieutenant en 1804, lorsqu'il quitta le service autrichien avec l'intention d'aller servir l'Angleterre dans les grandes Indes. Déjà il était arrivé à Corfou, se dirigeant vers Ceylan, quand il accepta les offres qui lui furent faites pour entrer au service de Russie. Nommé enseigne dans le régiment des grenadiers de Sibérie, alors en garnison à Corfou, il fit avec ce corps la campagne de 1805 contre Naples. La bataille d'Austerlitz avant contraint les Russes à évacuer l'Italie et bientôt après Corfou, Geismar suivit son régiment en Podolie, puis, en 1806, quand éclata la guerre contre les Turcs, en Moldavie et en Valachie. Pendant cette guerre, il eut occasion de se signaler par diverses actions brillantes. Découragé, à ce qu'il paraît, de n'avoir pas obtenu la récompense qu'il jugeait due à ses services, il donna sa démission en 1811, pour se retirer dans un petit domaine situé aux environs de Bucharest, qu'il avait pris à ferme. Mais quand la guerre éclata entre la Russie et la France, Geismar accourut à Saint-Pétersbourg, où il fut placé en qualité d'aide de camp auprès du général Bachmetief. Blessé grièvement à l'affaire d'Ostrowno, il ne put rejoindre l'armée qu'en 1813, à Kalisch. Les nombreux et signalés services qu'il rendit pendant les campagnes de 1813 et de 1814 ne lui valurent d'autre récompense que le grade de colonel et force décorations; ce ne fut qu'en 1820 qu'il obtint les épaulettes de général. A l'époque de la guerre de 1828 contre les Turcs, il fut chargé du commandement de l'avant-garde du 6° corps aux ordres du général Roth. Détaché dans la petite Valachie, il surprit, le 29 septembre 1828, le pacha de Widdin, qui l'avait attaqué deux jours auparavant, et le mit complétement en déroute. La campagne de 1829 lui fournit l'occasion d'exécuter encore avec succès d'autres expéditions sur le territoire turc ; au mois de juin il s'empara de la forteresse de Rachowa, et par la rapidité de ses mouvements, ainsi que par la vigueur de son attaque, il déjoua le projet de tomber sur les derrières de l'armée russe conçu, après la signature du traité d'Andrinople, par le pacha de Scutari. L'insurrection de la Pologne en 1830 fournit au général Geismar de nouvelles occasions de se signaler. Il commanda alors un corps de cavalerie légère; mais ce corps, après avoir dû fuir le 19 février 1831 devant les forces aux ordres de Dwernicki, fut presque complétement anéanti le 31 mars suivant à la suite d'une attaque tentée la nuit contre le camp russe par le général Skrzynecki. Le général Geismar demanda et obtint son congé en 1839; mais il reprit du service au moment où l'empereur de Russie se décida à faire envahir par un corps d'armée la Hongrie à l'esset d'y comprimer l'insurrection. Il mourut à Saint-Pétersbourg, en 1850.

GELA, colonie commune des Rhodiens et des Crétois, sur la côte méridionale de la Sicile, et sur les bords du fleuve du même nom, non loin de l'endroit appelé aujourd'hui Terra Nuova, fut fondée vers l'an 690 avant J.-C. Dès l'an 582, une colonie nouvelle, partie de Géla, fondait la ville d'Agrigente; l'époque de sa plus grande prospérité fut le temps ou, après que Cléandre s'y fut déjà emparé du pouvoir souverain vers l'an 505, elle obéissait aux lois de son frère Hippocrate, lequel soumit presque toute la Sicile jusqu'à Syracuse. Gélon, successeur d'Hippocrate, s'empara de cette dernière ville, et y établit le siège de son gouvernement, abandonnant à son frère Hiéron l'administration de Géla, qui tomba tout à fait en décadence sous la prépondérante influence d'Agrigente et de Syracuse, surtout lorsque Phintias, tyran d'Agrigente, eut fondé et peuplé la ville de Phintiade avec des habitants de Géla.

GÉLASE 1^{er}, pape, fut élevé sur la chaire pontificale en 492, après la mort de Félix II. Ce pontife joignit à une vie sainte et austère un profond savoir et une prudente fermeté pour le maintien de la discipline ecclésiastique. Son zèle s'exerça tour à tour contre les eutychiens, les pélagiens, les ariens, les manichéens, qu'il attaqua dans différents ouvrages. Dans un concile qu'il tint à Rome en 495, il sit régler le catalogue des livres de l'Écriture, pour les purger des apocryphes. Il mourut en novembre 496, après un pontificat de quatre ans, huit mois et dix-huit jours. Il est compté au nombre des saints. Ce pape a écrit plusieurs ouvrages estimés, entre autres des hymnes qui ne sont pas venues jusqu'a nous. Il reste de lui : 1° des Lettres ; 2° un traité du Liende l'Anathème, contre Euphemius de Constantinople; 3° un Traité contre Andromaque, pour empécher les débauches extravagantes des Lupercales, qu'un sénateur de ce nom voulait rétablir; 4° un Traité contre les Pélagiens; 5° un livre Des deux Natures en Jésus-Christ, contre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès; 6° un Sacramentaire, sorte de rituel, qui contient un recueil de plusieurs messes et l'ordre des cérémonies pour l'administration des sacraments.

GÉLASE II, appelé auparavant Jean de Gaète, du lieu de sa naissance, fut le successeur de Pascal II. Religieux de Saint-Benoît, puis cardinal de la création d'Urbain II, il n'était pas encore prêtre lorsqu'il fut élu pape, en 1118. Un intrigant, qui s'était opposé à son élection, lui suscita des troubles, et le força de se retirer dans sa ville natale, où il reçut la prêtrise et l'épiscopat. De retour à Rome, peu de temps après, il se vit encore chassé par l'empereur Henri V, qui poursuivait la querelle des investitures, et qui lui opposa un prétendu pontife sous le nom de Grégoire VIII. Gélase se réfugia en France, et tint à Vienne un concile contre les fauteurs du schisme. Il mourut à l'abbaye de Cluni, le 29 janvier 1119, après un an de pontificat.

L'abbé C. BANDEVILLE.

GÉLATINE. Ce mot, dérivé du latin gelu, gelée, désigne une des substances qui existent dans les matières solides des diverses parties des animaux. La gélatine est, suivant M. Dumas, ainsi composée: Carbone 50,99, hydrogène 7,07, azote 18,72, oxygène 23,22. On l'extrait des matières dont elle est le principe immédiat, en les traitant par l'eau bouillante; elle prend alors la forme d'une gelée demi-transparente, insolore, inodore, insipide, plus pesante que l'eau, d'une dureté et d'une consistance variables. La gélatine solidifiée n'éprouve aucune altération par l'air; elle est insoluble dans l'alcool, dans l'éther et les huiles, mais l'eau chaude la dissout parfaitement. L'extraction de la gélatine des os a été l'objet de l'attention de plusieurs chimistes : Proust est le premier qui ait trouvé le moyen de la solidisser et d'en saire des tablettes. On avait d'abord tenté l'extraction de la gélatine des os en brovant ceux-ci avant de les soumettre à l'ébullition ou à l'action du digesteur ou marmite de Papin. Darcet fils essaya de l'obtenir en séparant le tissu gélatineux des os des matières salines qui entrent dans leur composition, à l'aide de l'acide muriatique, qui a la propriété de détruire ces sels osseux sans attaquer le tissu. Ce procédé a eu un succès complet, et l'on a vu des têtes de bœuf, traitées de cette manière, parsaitement conservées, et sormant un squelette entièrement gélatineux. Le tissu gélatineux ainsi préparé se conserve pendant plusieurs années quand on a eu soin de le préserver complétement d'humidité. Cent parties d'os en laissent à nu trente de tissu gélatineux. La gélatine a été préconisée par Darcet comme propre à saire des bouillons économiques. Cependant si l'on veut employer la gélatine à cet usage, on doit ajouter à ce bouillon une par-tie de viande. Différents observateurs ont prouvé, particulièrement Gannal et après lui M. Donné, et l'Institut a sina lement reconnu et sait savoir que la gélatine dont on com posait des bouillons économiques pour les malades des hôpitaux et les prisonniers n'est aucunement nutritive ; en sorte que de tels bouillons gélatineux n'avaient eu pour effet que de rendre la diète plus expresse. Cela n'ôte pas à la gélatine ses autres propriétés, dont les arts et l'industrie ont su tirer parti. Elle sert à coller et clarifier les vins blancs, à faire une colle forte et une colle à bouche de qualité supérieure, des pains à cacheter, à clarisser le casé. La solution alumineuse de gélatine est employée pour coller le papier, Combinée avec le tannin, la gélatine convertit les peaux

d'animaux en cuirs imputrescibles. L'art du mouleur luimême a su tiver parti de cette matière, qui permet d'obtenir des épreuves sans coutures. On l'emploie, en photographie, pour enlever un cliché au collodion de la glace sur laquelle il a été obtenu.

GELÉE (de gelu, froid). Lorsque la température qui maintient certaines substances à l'état liquide vient à baisser d'une quantité suffisante, ces substances se durcissent et passent à l'état solide. Peur exprimer ce changement d'état, on dit alors que ces matières gèlent: l'eau, par exemple, gèle l'orsque le the romemè tre centigrade indique un degré de froid au-dessous de zéro de l'échelle de l'instrument; les eaux stagnantes gèlent plus tôt que les eaux courantes; les huiles, en général, gèlent par un degré de froid moindre que la température qui fait passer les eaux è l'état de glacs; les liqueurs spiritueuses, telles que les vins, les eaux-de-vie, let mercure ne se solidifie que par un degré de froid très-élevé; let mercure ne se solidifie que par un ahaissement de température de 40 dégrés au-dessous de xéro.

Les gelées sont plus ou moins funestes aux végétaux et aux animaux; mais leurs effets sur les végétaux sont les plus désastreux forsqu'elles ont lieu immédialement après un dégel, des pluies, une fonte de neiges, c'est-à-dire lorsque les plantes sont le plus imbibées d'eas, par la raison que ce liquide, ayant la propriété d'augmenter de voluime en passant à l'état de glace, l'organisation de la plante se trouve détruite en tout ou en partie par les glaçons interpesés entre ses éléments, et qui en ont attéré la contexturé. On explique de la même manière la premptitude avec laquelle des fruits gelés entrent en dissolution sitôt qu'ils sont exposés dans un lieu dont la température est élévée.

Les corps des animaux ayant une organisation analogue à celle des végétaux, une forte gelée peut, en solidifiant les liquides qu'ils contiennent, détruire la contexture de leurs fibres, les parois des canaux des vésicules, etc., dans lesquels circulent ou se réunissent ces liquides : aussi un membre est-il perdu pour tonjours si, lorsque étant exposé à un très-haut degré de froid, on le laisse se geler sans y apporter d'obstacle ni de remède (voyez Concélarion [Pathologie !).

Teressèras.

GELÉE (Art culinaire et Pharmaceutique). On comprend sous ce nom diverses compositions d'office et de pharmacie, qui ont une certaine analogie avec l'eau devenue solide par le froid (gelée). Ce sont des liquides qui conservent leur fluidité tant qu'ils sont chauds, et qui acquièrent de la consistance aussitôt qu'il sont refreidis: le bouillon de viande très-rapproché fournit un exemple commun de ces sortes de préparations.

Les gelées sont formées exclusivement de substances animales, ou de substances végétales, ou de mélange des unes et des autres. La base des premières est la gélatine, et surtout celle fournie par la colle de poisson ou la corne de cerf rapée. La solution de ces corps gélatineux procure un liquide qui se prend afsément en gelée transparente; les pieds de veau sont communément employés pour l'obtenir : on les fait bouillir plus ou moins de temps avec des viandes blanches, telles que celles de veau ou de poulet, et quelquefois de poisson, ainsi qu'avec des légumes doux et sucrés : après avoir suffisamment rapproché le bouilfon, on le clarifie avec un blanc d'œul ; bientôt il acquiert la consistance de gelée, et prend la forme des vases dans lesquels on le verse. Ces préparations, qui ne sont sapides qu'en raison des sues de viande qu'on ajoute à la gélatine, offrent sous un petit volume une quantité considérable de matière alibile : c'est pourquei elles sont d'un usage fréquent dans la convalescence, dans diverses maladies chroniques, notamment dans les affections des intestins, surtout la diarrhée chronique.

Les gelées végétales sont plus variées que les précédentes, et ont des avantages certains qui les recommandent, eoit pour les malades, soit pour les personnes valides. On les prépare avec différents fruits: les groseilles rouges et blanches, les coings, les pommes, l'épine-vinctte, le raisin, etc.

(voyez Confiture). Le suc de groseilles est presque le set. qu'on puisse saire passer sans seu à l'état de gelée avec le sucre, parce qu'il contient beaucoup de matière muqueuse. On est obligé d'ajouter de la colle de poisson, c'est-à-dire de la gélatine, pour faire prendre les autres : elle est indispensable pour le suc de cerises. Toutes ces gelées végétales sont exemptes d'inconvénients, et on les appète plus ou moins vivement: elles sont d'une grande ressource dans la convalescence des malades, et elles figurent très-convenablement dans tous les desserts. On prépare aussi pour les convalescents une gelée avec la mie de pain, ou avec l'émulsion d'amandes douces, qu'on appelle blanc manger: l'un et l'autre ont beaucoup d'analogie avec la crème de riz, qui est même préférable, en ce qu'elle est promptement et sacilement préparée. On sait bouillir la mie de pain émiettée dans de l'eau en ajoutant un peu de cannelle, du sucre ou du bois de réglisse. On obtient ainsi une sorte de bouillie claire, qu'on passe et qu'on condense avec de la colle de poisson. C'est aussi avec cette dernière substance qu'on fait prendre en gelée le lait d'amandes. La gelée de choux rouges, que plusieurs personnes considèrent, malheureusement à tort, comme un moyen esticace dans les maladies de poitrine, s'obtient par un procédé semblable : on fait bouillir les choux, on rapproche le bouillon; on y ajoute du sucre, et ensuite de la colle de poisson ou toute autre gélatine. Le bouillon de mon de veau et de navets peut être condensé de même. Une préparation pharmaceutique qui était fréquemment employée il y a quelques années est la gelée de lichen d'Islande: elle sut réputée comme étant très-essicace dans les maladies de poitrine; mais l'expérience n'a pas justifié cette réputation, comme celle de tant d'autres medicaments. La mousse de Corse fournit une gelée dont on fait usage pour les enfants qui recèlent des vers dans leurs intestins. Mais ces préparations de lichen d'Islande et de mousse de Corse sont difficilement tolérées par l'estomac chez plusieurs individus : aussi ne doit-on en faire usage qu'avec réserve. D' CHARBONNIER.

GELÉE (CLAUDE), plus connu sous le nom de Claude le Lorrain, paysagiste justement célèbre, naquit en l'an 1600, au château de Champagne, près de Toul en Lorraine, de parents au service du seigneur de l'endroit, et qui le laissèrent orphelin de bonne heure. Son intelligence, dans les premières années de sa vie, resta longtemps si épaisse et si lourde, qu'il n'apprit absolument rien à l'école où on l'avait place, qu'il parvint tout au plus à savoir signer son nom, et manqua toute sa vie des notions les plus simples et les plus rudimentaires. En désespoir de cause, ses parents le mirent en apprentissage chez un patissier, où il ne sit guère preuve de plus de dispositions. Resté seul et sans appui à l'âge de douze ans, il s'achemina a pied vers la ville de Fribourg, où son frère exerçait la profession de graveur sur bois. Celuici lui donna sans succès quelques leçons de dessin. Plus tard, un de ses parents l'emmena à Rome ; suivant une autre version, ce serait comme vagabond et en errant de grande route en grande route avec d'autres jeunes aventuriers de son age, qu'il serait arrivé dans la ville éternelle. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce détail, il est sacile de concevoir qu'étranger, ignorant la langue et ne sachant absolument rien faire, il dut hientôt s'y trouver dans le plus grand embarras pour subvenir à ses premiers besoins. Sa bonne éloile voulut que dans cette situation critique il sût rencontré un beau jour par un peintre paysagiste, élève de Paul Bril, appelé Agostino Tassi, qui le prit à son service pour broyer ses couleurs, apprêter ses repas, pauser son cheval et s'acquitter de tous les autres soins de son ménage. En sus de ses gages, il lui donnait quelques leçons de dessin dans le but de tirer le meilleur parti possible de son domes-

Avec son intelligence bornée, le panvre Claude Gelée eut d'abord toutes les peines du monde à profiter de ces leçons : cependant, il finit par y prendre goût. Vers cette epoque, quelques paysages envoyés de Naples à Rome par Goffredi

Wals, élève de Tassi, achevèrent de lui dessiller les yeux et de lui révéler sa vocation. Il sollicita la faveur d'être admis au nombre des élèves de Wals, resta longtemps dans son atelier, puis rentra dans celui de son premier mattre. Plus tard, il se rendit à Naples, puis en Lombardie et à Venise, où il étudia les paysages du Giorgione et du Titien, s'appropriant le faire et le coloris de ces grands maltres. A force de patience et de travail, il était parvenu à connaître tous les secrets de l'art, et à l'âge de vingt-einq ans il brillait déjà parmi les grands peintres. Après un rapide voyage fait en France pour revoir une dernière fois les lieux où il était né, il revint en Italie, et s'établit, en 1627, à Rome, où il jouit constamment , jusqu'à sa mort , arrivée en 1682, à la suite d'une attaque de goutte, d'une grande aisance, par suite du prix de plus en plus élevé donné des productions de son pinceau par les admirateurs de son talent.

Les grandes galeries d'Italie, de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Allemagne contiennent beaucoup de tableaux précieux de lui. Quatre de ses plus helles toiles, les quatre paysages qui ont été gravés par Haldenwang sous le titre de Le Matin, Le Midi, Le Soir, et Le Crépuscule, ornent aujourd'hui la galerie impériale de Saint-Pétersbourg. Dans l'origine, ils saisaient partie de la galerie de Cassel. Les Français s'en emparèrent, et les emportèrent à Paris, où on les fit servir à orner la Malmaison, domaine appartenant à l'impératrice Joséphine. L'empereur Alexandre en fit l'acquisition en 1814. On ne les estime pas moins de 500,000 francs. Deux autres paysages admirables de Claude le Lorrain ornent la galerie de Dresde; et il y en a aussi dans la galerie Doria, à Rome, deux non moins remarquables, parmi lesquels celui dit Le Moulin est regardé comme l'un des plus parfaits de son œnvre. Notre galerie du Louvre possède seize tableaux de ce maître, tous de la plus grande beauté. Lorsqu'il s'en présente dans les ventes publiques, ils sont tout aussitôt couverts d'or, et le prix en va toujours croissant. De toute son œuvre. le tableau que Claude Gelée estimait le plus est celui qui représente un petit bois de la villa Madama. Le pape Clément XI en offrit une somme immense à l'artiste; mais celui-ci préféra garder un paysage qui lui servait comme étude, copié qu'il était d'après la nature.

A une richesse immense d'invention, qui lui permit de varier à l'infini la composition de ses sujets, Claude le Lorrain réunissait une étude sérieuse et approfondie de son art. Pour la vérité avec laquelle il savait rendre les effets du solcil aux différentes heures de la journée, la légèreté des nuages, l'humidité de la rosée, les vapeurs d'une atmosphère embrasée, on ne peut lui comparer que Gaspard Dughet, qui le surpasse peut-être sous le rapport de la beauté et de disposition des masses dans les paysages, mais qui reste bien loin derrière lui pour ce qui est de son incomparable chaleur de coloris et aussi de cette vapeur aérienne, de ces lointains admirables qui semblent être la nature elle-même. Il avait coutume de fondre ses touches et de les noyer dans un glacis qui couvre ses tableaux; art dans lequel il est resté sans rival. Une seule chose est à déplorer dans ses paysages, c'est la faiblesse des figures, quand elles sont de sa main; car la plupart de celles qu'on voit dans ses tableaux sont de Lauri et de Francesco Allegrini, qu'il avait le bon esprit d'appeler à son aide. Les sujets qu'il aimait le mienx à traiter étaient les points de vue sans limites, dans le vague lointain desquels l'œil se perd. Il aimait à orner ses paysages de monuments d'architecture, et aussi à les animer par le représentation de scènes empruntées à la mythologie, à l'histoire ou à la vie champêtre. Il avait appelé Libri de Verita les collections des dessins faits par lui pour ses tableaux, et on y retrouve la même entente de couleurs et d'esfets que dans ses tableaux. Elles forment six volumes. Deux de ces volumes, contenant 200 dessins qui ont été gravés et publiés en Angleterre par Boydell, sous le titre de Liber Veritatis (Londres, 1777), sont aujourd'hui la propriété du duc de Devonshire; lord Holland en possède un renfermant 130 dessins. On dit que les trois autres se trouvent

GELEE BLANCHE. Au commencement du printemps ou vers la fin de l'automne, il arrive, même par des nuits sereines, et quoique la température de l'air soit au-dessus de zéro; que la sarface du sol se couvre d'une couche de petits glaçons très-rapprochés les uns des autres: c'est ce qu'on est convenu d'appeler gelés blanche. C'est une sorte de givre, ou, pour mieux dire, c'est de la resée qui s'est déposée par un plus grand degré de froid.

GÉLIMER, appelé aussi Gilimer, se laisea entraîner par une ambition qui devint funeste au royaume des Vandal es et à lui. Descendant de Genséric, et destiné par sa nalssance à remplacer Hildéric, qui n'avait pas d'enfants, il se montra impatient de régner, et en 530 précipita du trône le constant Hildéric. Justinien, empereur de Constantinople, voulut venger son allié, ou plutét il saisit ce prétexte pour attaquer les Vandales, dont il était jaloux. Bé lis aire, son général, à la tête des légions qui avaient combattu les Perses, s'empare de Carthage, met en fuite Gélimer à la sanglante betaille de Tricaméron et le fait prisonnier sur une montagne où il s'était fortifié. Le dernier roi des Vandales orna le triomphe de Bélisaire. Sa valeur et son habileté dans les combats, sa fermeté et sa résignation dans la défaite, lui attirèrent les égards du vainqueur. Quoique usurpateur, il fut traité en roi. Justinien lui donna, dans la Galatie, un domaine considérable. Le royaume des Vandales devint une province de l'empire romain; il avait subsisté 134 ans depuis sa fondation par Genséric.

GÉLINOTTE, nom donné à plusieurs oiseaux de l'ordre des gallinacés, compris dans les genres tetras, pterocles et perdrix. Les gélinottes ont beaucoup de rapports avec nos perdrix communes, pour la grandeur, le plumage et la pose. Les principales espèces sont la gélinotte, pouls des coudriers (tetras bonasia), un peu plus grosse que la perdrix grise, d'un plumage agréablement varié de brun, de blanc, de gris et de roux, portant une bande noire transversale près du bout de la queue, et une huppe sur la tête : la gorge des mâles est noire; la gélinolle noire d'Amérique (tetras canadensis), d'en brun asses foncé et muancé de roux; la gélinotte des Pyrénées (pterocles setarius), plus allongée et plus forte que la perdrix, à plumage écaillé de fauve et de bran, la queue en pointe très-longue, par le prolongement des deux pennes du milieu; elle habite le midi de la France. Ces espèces, ainsi que plusieurs autres (telras fasianellus, senegalus, arenarius, perdix aragonica), sont un gibier d'un gout exquis. P. Gausent.

GELLE (ADLU). Voyes AULU-GELLE. GELLERT (CHRISTIAN-THÉOTRES), BAQUIT en 1715, à Haynichen, dans l'Erzgebirge, où son père remplissait les fonctions de pasteur et n'avait pas médiecrement de peine à nourrir ses treize enfants. Aussi des l'âge de onze ans, le jeune Christian Gellert dut-il par un travail de copiste contribuer à alléger les charges de sa famille. Son éducation, son goût pour la poésie et les lettres, le portèrent à choisir la carrière de l'enseignement, après une tentative malheureuse pour aborder la chaire évangélique. Il donna d'abord ses soins à l'éducation de deux jeunes gentilshommes danois; puis il ouvrit à Leipzig un cours public de littérature et de morale, qui obtint le plus grand succès. Tout en donnant des lecons particulières, il se livrait au travail de la composition littéraire et s'efforçait de doter son pays d'une gloire qui lui sit propre; et on peut dire que la bonté, la candeur, l'honnéteté de son aine, inspirèrent toujours sa muse. Le recueil de ses Fables rendit bientôt son nom populaire. Pleins de naturel et de bonhomie, comme ceux de notre grand sabuliste, d'ailleurs si supérieur à Gellert en génie, les apologues de ce dernier, aisément lus et compris de toutes les classes du peuple, leur faisaient en même temps comprendre et aimer toutes les vertus sociales, et les attachaient à l'auteur; ainsi qu'en témoignent bon nombre de traits nais. Gellert publia ensuite des contes, des comédies,

et son roman intitulé *La Comlesse suédoise de C****. Ces publications furent toutes très-bien accueillies du public. Son roman était la première œuvre de ce genre qui eût paru en Allemagne. Il donna aussi à son pays le premier modèle du style épistolaire, en publiant le recueil de ses lettres avec une dissertation sur ce genre de style. Ses hymnes et ses odes sacrées suivirent cette publication.

La faiblesse de sa santé, ses habitudes mélancoliques et sa modestie le détournèrent de l'enseignement académique. Mais la cour de Saxe, pleine d'estime pour son mérite, le nomma professeur extraordinaire de philosophie. Son cours public sur la poésie et l'éloquence, et par la suite la lecture de son cours de morale, attirèrent constamment une grande affluence d'auditeurs. Les officiers y accouraient comme auprès de leur général. Gœthe, qui faisait son premier cours universitaire à Leipzig, fut l'un de ses disciples. Mais le génie qui a pris si souvent Méphistophélès pour interprète ne pouvait guère s'accommoder de la pure et douce morale professée par Geliert. Aussi la tronvaitil molle, esséminée, et bonne seulement à sormer des dupes. C'est ainsi qu'il s'en exprime dans ses mémoires, en citant ce mot comme d'un Français, que l'on pourrait fort bien prendre, sans courir grand risque de se tromper, pour un frère jumeau de l'auteur original du Temple de Cnide. Quoi qu'il en soit, la morale de Gellert devrait être celle de tout le monde, et restera toujours celle des cœurs que le monde n'aura pas corrompus.

Les travaux de Gellert augmentaient ses souffrances. Souvent, malgré lui, sa mélancolie dégénérait en tristesse et en abattement. Mais jamais ses maux ne furent à charge à ses amis ni à ses clèves. Le prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric, aimait à s'entretenir avec le bon professeur. Frédéric lui-même lui témoignait de l'estime. Plusieurs grands personnages s'empressèrent d'augmenter par des présents et des pensions le médiocre revenu de l'excellent professeur, que sa biensaisance était toujours prêt à partager avec les malheureux. Ses besoins étaient très-bornés; il s'était habitué à vivre de peu. Il vit approcher avec joie la fin de ses longues souffrances, disant qu'il n'aurait pas cru qu'il fût si difficile de mourir. Sa mort, arrivée le 14 décembre 1769, causa un deuil universel. Peu d'hommes célèbres ont excité des regrets plus vifs et plus sincères. Une reine respectée pour ses vertus, Élisabeth, épouse du grand Frédéric, honora l'estimable écrivain, et s'honora elle-même, en traduisant en français ses Poésies sacrées et son Cours de Morale (Berlin, 1789). Ce cours avait déjà été traduit par M. Pajon (Utrecht et Leipzig, 1772). Il existe trois traductions de ses sables, de ses contes et de La Comtesse suédoise. Ses lettres ont été traduites par Huber et M^{me} de la Fite (Utrecht, 1775). Ses comédies, La Fausse Dévote, les Tendres Sœurs, Le Lot gagné, ont eu également les honneurs de la traduction. AUBERT DE VITRY.

GÉLON, roi de Syracuse, fils de Dinomène, naquit à Géla, en Sícile, vers 535 avant J.-C. Il se distingua dans les guerres qu'Hippocrate, tyran de sa patrie, eut à soutenir contre ses voisins, qu'il subjugua presque tous; peu s'en fallut même que Syracuse ne tombât alors en son pouvoir. Après la mort d'Hippocrate, Gélon s'empara de sa puissance, et sous prétexte de désendre les droits des ensants du tyran, il prit parti contre les citoyens. Quelque temps après, vers l'an 500 avant J. C., il s'empara de Syracuse au moyen de quelques bannis qu'il y avait fait entrer, et qui décidèrent le peuple à lui en ouvrir les portes, abandonna Géla à Hiéron, son frère, agrandit, fortifia Syracuse et son territoire. et se créa des forces considérables : plusieurs victoires avaient déjà illustré son nom, et il possédait une marine redoutable, lorsque les Grecs, attaqués par Xerxès, implorèrent son secours : Gélon le promit, à condition qu'il serait général en chef de toutes les forces réunies; les Grecs refusèrent par orgueil. L'habileté de Gélon fut bientôt nécessaire a son pays. Les Carthaginois, voulant faire la conquête de la Sicile, envoyèrent une nombreuse armée, qui assiégea Ilimère; Gélon la défit, et imposa aux vaincus l'obligation de ne plus immoler de victimes humaines: c'était la première fois que dans un traité de paix en s'occupât des intérêts de l'humanité. Gélon voulut abdiquer; mais ses supelièrent de rester à leur tête; il travailla sans cesse à leur bonheur, et sa mort, arrivée l'an 477 avant J.-C., fut une calamité publique. Son frère Hiéron lui succéda. Plus de cent trente ans après, Timoléon, ayant rétable la liberté à Syracuse, fit vendre toutes les statues des anciens rois, après avoir fait à chacune son procès, et avoir fait entendre de nombreux témoins. Celle de Gélon fut seule préservée par la reconnaissance publique. F. Hatay.

GEMARE ou GHEMARA. Voyez TALMUD.

GEMBLOUX ou GEMBLOURS, petite ville wallonne, dans la partie septentrionale de la province de Namus (Belgique), dépendant autresois de la province de Brabant, compte environ 8,000 habitants, est célèbre par la victoire qu'y remporta sur les Flamands le gouverneur espagnol don Juan d'Autriche, et plus encore par les restes grandioses de la magnifique abbaye de bénédictins qu'elle possédant jadis. Fondée, l'an 922, par saint Gilbert, descendant des rois francs, restée soumise à l'autorité immédiate du saintsiége jusqu'en 1503, époque où elle passa sous la juridiction du chapitre de Bursfeld, et dotée de priviléges importants, elle parvint bientôt à une telle splendeur, que, sous le titre de comté, elle prenait le premier rang parmi les états du Brabant. Cet éclat temporel de l'abbaye de Gembloux n'empôcha point les membres de l'ordre d'acquérir un grand et juste renom de savoir : et c'est leur compagnie qui, vers le commencement du douzième siècle, rédigea la chronique connue sous le nom de Chronique de Sigebert de Gembloux, l'une des sources les plus précieuses pour l'étude de l'histeire du moyen age.

GEMEAUX. Cette constellation occupe, selon l'ordre des signes septentrionaux, la troisième place dans le zodiaque. Cet astérismeest ainsi figuré dans nos almanachs). (Son nom, chez les Latins était Gemini, et chez les Grecs δίδυμος, deux mots qui l'un et l'autre signifient doubles ou gémeaux. Cette constellation était l'amie des navigateurs dans l'antiquité; c'était sous son invocation que les vaisseaux étaient mis à la mer. Les Grecs et les Romains l'appelaient généralement Castor et Pollux, Tyndarides, Dioscures. L'existence de ces deux frères inséparables coincida merveilleusement avec le phénomène de cet astérisme, dont les deux belles étoiles qui formulent la tête de chacun sont disposées de manière que l'une se lève quand l'autre se couche. En esset, les Gémeaux paraissent se tenir embrassés et descendre les pieds droits; ils semblent au centraire inclinés et couchés en se levant. Toutefois, Manilius nomme ce signe Apollon et Hercule Égyptien ; mais Horus et Harpocrate, divinités que ne séparaient jamais les prêtres de Memphis, étaient plus généralement son appellation chez le peuple égyptien. Chez les Grecs, cet astérisme était le symbole de l'amitié; aussi l'appelaient-ils encore Triptolème et Jasion, ou Amphion et Zétus, et quelquesois Thésée et Pirithous.

Selon le catalogue de Flamsteed, les Gémeaux sont formulés par un groupe de quatre-vingt-cinq étoiles, dont la plupart ne sont point visibles à l'œil nu. Six d'entre elles seulement brillent d'un éclat plus ou moins remarquable : deux de la seconde grandeur, d'une belle lumière, et près du zénith, sont, l'une à la tête du Gémeau occidental, et l'autre à la tête du Gémeau oriental; à chacun de leurs pieds luisent, mais d'un plus faible éclat, deux autres étoiles placées de même et parallèles aux deux plus grandes; deux autres, indiquant les genoux, sont semblables à ces dernières. En réunissant avec des lignes les têtes et les pieds des Gémeaux, on a un parallélogramme. Les têtes des Gémeaux sont dirigées vers la grande Ourse et les pieds vers le magnifique astérisme d'Orion. Ils occupent l'espace du ciel qui est entre ces deux constellations; enfin, une ligne tirée de la grande Ourse aux Gémeaux, étant prolongée au delà leurs pieds, aboutirait à l'épaule orientale d'Orion, c'est-à-dire à l'étoile la

plus orientale et la plus boréale de ce brillant astérisme. C'est du 19 au 23 mai que le soleil semble quitter la constellation du Taureau pour passer dans la partie du ciel occupée par les Gémeaux. Quand le soleil paraît arriver à l'extrême limite des Gémeaux, vers le 20 juin, l'hémisphère septentrional sort du printemps pour entrer en été; et, au contraire, l'hémisphère méridional voit son automne finir et commencer son hiver.

Denne-Baron.

GÉMILAH. Voyez Diénilati.

GÉMINÉ (du latin geminare, doubler, redoubler, accoupler). En droit, les actes géminés et les commandements géminés sont ceux qut ont été réitérés. En botanique, l'on donne cette épithète aux parties des plantes qui naissent deux ensemble du même lieu, ou qui sont rapprochées deux à deux. Il y a des étamines, des folioles, des sleurs, des épines géminées.

On appelle lettres géminées celles qui, dans les inscriptions et les médailles, marquent toujours deux personnes : les lettres S et P dans COSS et IMPP, désignant deux consuls ou empereurs, étaient géminées ; il en était de même de celles IMPPP désignant trois empereurs. Nos deux MM. employés comme abréviation de messieurs, sont des lettres géminées, ainsi que LL. MM., LL. AA., leurs maiestés leurs altesses etc.

iestes, leurs altesses, etc.

GEMISSEMENT. C'est une voix plaintive, tendre, pitoyable, inarticulée, qui s'échappe d'un cœur serré et oppressé. Il ne faut pas confondre le gémissement et la lamentation. La lamentation, dont le son est plus élevé et se prolonge davantage, est l'expression d'une affliction plus vive et plus prolongée : ainsi, l'on dit les lamentations et non pas les gémissements de Jérémie. Le gémissement n'annonce que la sensibilité; la lamentation marque en général une sorte de faiblesse. C'est ce qui faisait dire à Cicéron : « Le gémissement est quelquelois permis aux hommes, les lamentations ne le sont pas même aux femmes. » Que penser alors de ce pieux Énée, qui ne fait que gémir et qui à la première disgrâce s'abandonne aux lamentations?... Le gémissement est la plainte de l'âme; c'est l'expression vocale de la souffrance, de la douleur, de l'affliction ou du mécontentement (coyez Cui). Dr GINIEZ.

GEMMA (REYNIER), surnommé souvent Frisius, à cause du lieu de sa naissance, savant physicien et mathématicien hollandais, naquit à Dockum, dans la Frise, en 1508. Il était professeur de médecine à l'université de Louvain ; mais il dut sa grande réputation à ses importants travaux relatiss aux mathématiques et à l'astronomie, parmi lesquels nous citerons les ouvrages suivants: Methodus arithmetica; De usu annuli astronomici; De locorum describendorum ratione, deque distantiis corum inveniendis; Libellus de principiis astronomiæ et cosmographiæ; Demonstrationes geometricæ de usu radii astronomici, etc. Gemma jouissait dans le monde savant d'une considération telle que Charles-Quint l'invita souvent à venir à sa cour; mais il eut la modestie de s'y refuser, assez sage pour préférer la tranquillité de sa retraite toute philosophique aux honneurs que lui aurait fait rendre la saveur impériale. Il mourut à Louvain, en 1555.

Son fils, Cornelius Genna, né à Louvain, en 1535, mourut en 1579, laissant le renom de poète, de philosophe et de physicien. Il fut professeur de mathématiques à l'université de Louvain. Entre autres ouvrages dont on lui est redevable, nous citerons la savante dissertation qu'il publia en 1573, à l'occasion de la nouvelle et brillante étolle qui apparut l'année précédente dans la constellation de Cassiopée, et qui disparut après être restée visible pendant dix-huit mois. Elle est intitulée: De stella peregrina que superiori anno apparere capit, etc.

GEMMAA GIIAZAOUAII. Voyes Djehmaa Giiakaquar

GEMMATION, GEMMIPARITÉ (de gemma, bourgeon), reproduction des animaux ou des végétaux au moyen d une sorte de corps reproducteurs qui ne sont ni des œuss ni des boutures, et qu'on désigne usuellement sous le nom de bourgeons (voyez Bourgeonnement).

GEMME. Voyez Pierres précieuses.

GEMME (Sel). Voyez SEL.

GEMMES ORIENTALES. Voyez Comindon.

GEMMIPARITE. Voyez GENNATION.

GÉMONIES (Gemonix scalx), lieu où l'on suppliciait ordinairement les malfaiteurs, à Rome. C'était un endroit creux, une espèce de puits dans lequel on avait disposé des marches faites de telle manière, que les coupables une fois lancés roulaient sans pouvoir s'arrêter sur ces échelons rapides, se brisaient inévitablement avant d'arriver au fond du précipice et y trouvaient une mort horrible. Les Gémonies étaient situées dans la treizième région, où se trouvait placé le temple de Junon Reine. L'an de Rome 358, Camille les destina à exposer les corps des criminels à la vue du peuple; des soldats veillaient à ce que l'on n'enlevât pas les cadavres pour leur donner la sépulture, et les trainaient dans le Tibre avec un croc, lorsqu'ils tombaient en putréfaction. Ces horribles précautions inspiraient tant de terreur, que la superstitieuse populace de Rome croyait que les Gémonies étaient hantées la nuit par des esprits malfaisants. Elle jugea plus d'une sois du degré de culpabilité par la corruption plus ou moins rapide des restes des suppliciés.

GEMSCHID. Voyes DIEMSCHID.

GENCIVE. Ce mot, dérivé du substantis latin gingiva, sert à désigner un tissu rougeatre et très-serré qui entoure les dents, les maintient en place et les affermit : à cet effet, il adhère fortement d'une part aux bords alvéolaires des mâchoires, et se continue avec la membrane dont l'intérieur de la bouche est revêtu. C'est sur les gencives que se manisestent les premières maladies dont l'homme est affligé. Elles accompagnent plus ou moins le douloureux travail de la dentition; à cette époque chanceuse de la vie des enfants, les gencives se tuméfient, rougissent, s'ensient et deviennent le théâtre d'une phlegmasie qui, retentissant au cerveau, cause souvent des convulsions, le délire, etc. Longtemps avant de voir apparaître les dents, les enfants tiennent leurs doigts dans la bouche en raison du prurit et de l'irritation légère qui s'accroît à mesure que l'époque dentaire se rapproche. Il faut dans les cas difficiles recourir à la chirurgie; car il est quelquesois nécessaire d'inciser crucialement les gencives pour favoriser la sortie des dents; dans d'autres cas, il convient de soustraire du sang sur ce tissu enslammé, soit par des scarifications, soit par des sangsues.

Chez les enfants, les gencives, comme la membrane muqueuse, se couvrent souvent d'aphthes. Ces inflammations, toutes superficielles et bornées qu'elles soient, mettent assez fréquemment la vie en danger par leur confluence et par la sièvre qui les accompagne. C'est principalement dans les saisons froides et humides, dans les pays marécageux, qu'on rencontre cette irruption confluente d'aplithes : elles sont aussi causées par une alimentation vicieuse ou insuffisante; mais comme cette affection se manifeste sur une surface beaucoup plus étendue que celle des gencives, on la traitera plus tard au mot Mucuer. Chez l'homme adulte, les affections des gencives sont encore communes et variées. On sait comment elles s'amollisent, palissent, se rétractent ou se gonsient et s'ulcèrent dans le scorbut. La tuméfaction et l'ulcération des gencives sont même considérées à tort par le vulgaire comme constituant cette maladie : elles sont le plus ordinairement des accidents inflammatoires, et elles cèdent plus facilement à une diète adoucissante et à des boissons rafraichissantes qu'à la tisane et aux sirops antiscorbutiques. L'usage du mercure cause ordinairement un gonslement considérable des gencives, souvent suivi de la destruction de ce tissu et de la chute des dents: c'est un inconvénient très-grave qu'on ne peut quelquesois pas empêcher avec toute la prudence requise. Les gencives sont encore le siège de l'affection appelée épulie, qui débute par une tumeur isolée, et dont les terminaioccupés de leurs filles, assez disposés à l'indulgence quand il s'agit de leur sexe, se rendent moins coupables envers leurs gendres, et leur pardonnent davantage. Cependant, il est moins rare de voir un gendre d'accord avec les parents de sa femme qu'une bru d'accord avec les parents de son mari. CSSE DE BAADI.

GENE, tout ce qui comprime nos mouvements, soit au moral, soit au physique. Dans bien des circonstances, la gêne, sans causer toujours un mal réel, se convertit à la longue en un véritable supplice, et gâte les positions les plus brillantes. Il est des hommes qui, par la sévérité de leur caractère os la hauteur de leurs manières, mettent à la gêne ceux même qu'ils aiment le plus : le maréchal de Montluc regrettait vivement un de ses fils, mort jeune à la guerre, et auquel il n'avait jamais permis de s'épancher en aa présence. Dans l'intimité, on est rarement tout à fait heureux avec les gens d'un caractère froid : ils arrêtent toute espèce d'effusion : on peut les aimer pour leurs bonnes qualités, on peut leur devoir de la reconnaissance, mais on est toujours à la gêne avec eux.

Comme rien n'embarrasse plus que d'avoir, en fait d'argent, son compte tout juste, on a appliqué à cet état fâcheux le mot de *géne*. Ce n'est au reste ni pauvreté, ni détresse, car avec d'immenses revenus et certains vices on peut vi-

vre dans une sorte de géne continuelle.

Les honnes qui embarrassent le plus dans le monde sont ceux qui ont pris l'habitude de vivre toujours sans gêne. Sous des dehors pleins de franchise et de bonhomie, ils suivent avec persévérance un plan d'égoisme que rien ne peut troubler : à force de prendre sur les uns, d'usurper sur les autres, ils finissent par posséder tout ce qu'il y a de plus agréable et de plus avantageux; enfin, se dégageant de certaines bienséances, ils restent les maîtres partout où ils sont recus.

Saux-Prospera.

GENEALOGIE. Ce mot, composé de deux mots grecs, γίνος, race, et λόγος, discours, signifie histoire des parentés et des alliances d'une famille. On voit dans l'Ancien et le Nouveau Testament quelle importance la généalogie avait chez les Hébreux; les évangélistes nous ont transmis celle de Jésus-Christ. Généalogie était jadis synonyme de noblesse. Ainsi, l'on disait, en parlant d'un homme qui voulait se faire passer pour noble : « Cet homme se pique de généalogie, cet homme parle toujours de sa généalogie, etc. » A cette époque, comme beaucoup de charges et d'emplois, même inférieurs, n'étaient accessibles qu'à ceux qui pouvaient prouver leur noblesse, ou au moins un certain nombre d'aïeux, la généalogie était une chose importante. On n'eût pas été reçu, par exemple, dans les chapitres de Lyon, de Vienne, etc., si l'on n'avait démontré qu'on possédait tant de quartiers; et pour entrer dans certains ordres militaires, il fallait apporter la même preuve authentique. Nous sommes redevables à cette circonstance d'un des derniers manuscrits sur parchemin qui aient été et seront jamais exécutés, et qui est aussi l'un des plus beaux. C'est le registre généalogique de l'École militaire de Saint-Cyr, actuel-lement déposé à la Bibliothèque nationale. Par suite de ce que nous venons de dire, il est facile de concevoir que les fonctions de généalogiste, loin d'être, sous l'ancien régime, aussi futiles qu'elles nous sembleraient aujourd'hui, qu'il n'y a plus ni noblesse ni généalogie sériense, étaient, au contraire, fort importantes. Le célèbre d'Hozier, dernier généalogiste royal, était un homme fort instruit, versé profondément dans la connaissance des vieux titres et des anciens instruments, et qui a rendu de véritables services à la vieille noblesse en l'éclairant souvent sur les limites ou l'origine de ses possessions. Malheureusement, tous les généalogistes n'étaient ni aussi fidèles ni aussi consciencieux. Quelquesuns se laissèrent corrompre par cet amour-propre qui a créé les distinctions parmi les hommes, et qui les engagea à fabriquer des titres de noblesse aux parvenus assez vains pour en vouloir. Ce fut probablement ce qui donna lieu à ce proverbe : « Menteur comme un généalogiste. »

On appelle arbre généalogique une colonne dont le fêt ressemble en effet au tronc d'un arbre dont s'échapperaient des branches marquant dans leur longueur, sous différentes formes, mais le plus souvent en de petits écussons, les divers degrés de parenté et la descendance d'une famille. Ces arbres généalogiques furent jadis un très-grand objet de luxe. On en attribue l'invention aux Arabes, qui s'en servent pour consacrer la généalogie de leurs chevaux.

Achille JUMNAL, ancien depute.

GÉNÉALOGIE DE JESUS-CHRIST. La manière dont cette ginéalogie est écrite dans les é van giles de saint Matthieu et de saint Luc présente quelques difficultés. Selon saint Luc, Joseph, époux de Marie, est fils d'Héli, et saint Matthieu lui donne pour père Jacob; saint Matthieu fait descendre le Christ de David par Salomon, et saint Luc par Mathan; saint Matthieu promet la généalogie de Jésus-Christ, et il donne celle de Joseph, qui n'est pas son père. Notre intention n'est pas d'examiner à fond toutes ces difficultés, mais seulement d'indiquer les différentes solutions qu'en ont données les écrivains ecclésiastiques.

Ce qui est difficulté pour nous ne l'était pas au temps où les évangélistes écrivaient : les tables généalogiques, conservées religieusement chez les Juifs, étaient là pour justifier l'origine de chaque famille, et pour confondre celui qui aurait osé se donner une noblesse qu'il n'avait pas. Le but des deux écrivains sacrés est de montrer que Jésus descendait de David : si leurs généalogies sont fausses, rien n'était plus facile que de les convaincre d'imposture, ce que les Juifs contemporains n'eussent pas manqué de faire, et leur silence en cette matière est une preuve que les évangélistes ent dit vrai; mais s'îls ont dit vrai, il n'existe entre eux aucune contradiction ou du moins elle n'est qu'apparente.

Mais d'où vient la différence qui se trouve dans les deux généalogies? Des interprètes ont pensé que les deux évangélistes ont donné la généalogie de Joseph, l'un selon la nature, l'autre selon la loi : Jules Africain, dans sa tettre à Aristide, prétend avoir appris des parents mêmes du Sau-veur que Mathan, qui descendait de David par Salomon, engendra Jacob , d'une femme nommée Estha ; qu'à la mort de Mathan, Melchi, autre descendant de David par Mathan, épousa la même semme, et en eut Héli, autrement Éliachim ou Joachim, d'où il suit que Jacob et Héli auraient été srères utérins. Héli étant mort sans ensants, Jacob, son frère, aurait épousé sa veuve, conformément à la loi de Moïse (Deut., xxv), et en aurait eu Joseph, lequel se serait ainsi trouvé sils de Jacob selon la nature, et sils d'Hési selon la loi. Mais l'opinion la plus naturelle et la plus généralement suivie, c'est que saint Matthieu a donné la généalogie de Joseph, et saint Luc celle de Marie. Le premier, qui fait descendre ses générations d'Abraham à Jésus-Christ, se sert continuellement du mot engendra, qui ne peut s'entendre que d'une filiation naturelle : Jacob engendra Joseph, époux de Marie, c'est bien la généalogie de Joseph. Le second, qui fait remonter la suite des ancêtres de Jésus jusqu'à Adam , n'emploie en grec qu'un génitif perpétuel, que nous traduisons par : qui fut fils, ce qui s'entend aussi bien de l'adoption ou de l'alliance que de la nature : ains Joseph, qui fut fils d'Héli, signifie que Joseph fut fils par alliance, ou gendre d'Héli, père de Marie. En faveur de cette opinion, nous pouvons citer le Taimud (titre Sanhédrin), où il est dit que Marie mère de Jésus était fille d'Héli. La même solution pourra nous servir à expliquer comment Salathiel, père de Zorobabel, se trouve à la fois fils de Jéchonias et de Néri : il était fils du premier et gendre du second. Ces raisonnements ne sauraient aller jusqu'a la démonstration, aujourd'hui que les titres authentiques n'existent plus; mais ils suffisent pour montrer que les deux évangélistes peuvent être facilement conciliés.

Pour faire la généalogie de Jésus-Christ, dit-on, à quoi bon donner celle de Joseph, qui n'était point son père? Il paratt que cette difficulté n'avait rien de bien grave pour saint Matthieu ni pour ceux auxquels il adressait son Évangile, car, après avoir tracé sa généalogie pour montrer que le Christ était issu de David, il n'hésite pas de nous dire que Joseph n'était pas le père de Jésus; il savait donc aussi bien que nous que Jésus ne descendait de David que par sa mère. — Alors c'était la généalogie de Marie qu'il fallait donner. - Non : prouver que Joseph était du sang de David, c'était le prouver également pour Marie. - Comment? - Parce que, d'après la loi, Marie n'avait pu se marier que dans sa parenté. - Mais cette loi avait souffert plus d'une exception : sans parler de plusieurs étrangères, telles que Rahab et Ruth, qui figurent dans la généalogie de Jésus, combien de femmes s'étaient mariées ailleurs que dans leur tribu! Michol, de la tribu de Benjamin, était la semme de David; Josabeth, du sang royal de Juda, était mariée au grand prêtre Joiada. - S'il était libre aux filles qui n'avaient point de part dans l'héritage de se marier où elles voulaient, celles qui étaient héritières, c'est-à-dire qui n'avaient point de frères, étaient obligées de se marier non-seulement dans leur tribu, mais dans la famille de leur père, asin que l'héritage demeurat dans la samille et qu'il n'y cût point de confusion dans les biens (Num., xxxvi). Or, Marie, unique héritière d'Héli ou Héliachim, n'avait pu épouser qu'un parent; par conséquent, si Joseph des-cendait de David, Marie en descendait aussi. D'ailleurs, il faliait faire voir en Jésus-Christ l'héritier légitime de David; la généalogie de Marie seule ne pouvait donner cette preuve. Jésus passait pour le fils de Joseph, il l'était aux yeux du public, il l'était aux yeux de la loi, suivant cette maxime : Pater is est quem justa nuptia demonstrant. Prouver que Joseph était fils David, c'était donner la preuve légale que Jésus avait droit à l'héritage de ce monarque.

Mais tout cela ne prouve pas que Jésus soit descendu de David.—C'est pour cela que saint Luc a donné la généalogie de Marie. Voulez-vous une filiation légale? Saint Matthieu vous la donne par Joseph, père de Jésus selon la loi; demandez-vous une filiation de sang? vous la trouverez dans saint Luc, par Marie, sa mère selon la nature. Il nous resterait encore à examiner pourquoi saint Matthieu a partagé sa généalogie en trois séries de quatorze générations; comment, pour ne pas déranger son plan, il a rayé, d'un trait de plume, les trois rois Ochosias, Joas et Amasias, de la race de David, et sauté près d'un siècle pour faire csias fils de Joram. Pour ces questions et d'autres encore, qu'on pourrait soulever, nous préférons renvoyer aux commentateurs, qui les ont toutes résolues; voyez entre autres les Réponses critiques de Bullet. L'abbé C. Bandeville.

GENELLI (BONAVENTURA), dessinateur plein d'imagination et d'originalité, est né à Berlin en 1803. Après avoir suivi pendant deux années les cours de l'Académie de cette ville, il se rendit en 1820 à Rome, où il fit un séjour de douze années consécutives, employées à se perfectionner dans son art d'après l'exemple et les conseils des artistes allemands au milieu desquels il y vécut, et notamment de Cornelius. Ce qui dominait chez lui, c'était une hâte extrême dans la production de ses idées et une tendance toute particulière à inventer et à créer; qualités qui s'opposaient à ce qu'il apportat toujours beaucoup de fini dans son exécution, du moins pour les grands sujets. Il le prouva' bien à son retour d'Italie à Leipzig, où il entreprit de peindre dans l'édifice appelé das Ræmisches Haus une suite de scènes empruntées au mythe de Bacchus, mais où il n'acheva que quelques petites figures placées au-dessus des fenêtres et la composition du plafond (Bacchus et les Muses qui dansent pendant que Comus joue de la musique).

Genelli vint alors se fixer à Munich. Ses nombreux dessins, dont les sujets sont empruntés à tous les ordres d'idées, aux souvenirs classiques, au domaine de l'imagination ou encore aux mille détails de la vie commune, sont aujourd'hui répandus dans toute l'Europe. Nous nous bornerons a mentionner ici les principaux: Hercule jouant de la lyre; Marche triomphale de Bacchus et d'Ariadne; Un Tigre avec ses petits et des Amours; Eliézer mettant à

Rebecca ses bracelets, figures éminemment orientales et pleines de caractère; L'Enlèvement d'Euro, e; Samson et Dalila; La Vision d'Ezéchiel; La Destruction de Sodome; La Vie d'un Prodigue, en 18 feuilles, qui ont aussi été gravées; une Tête colossale de don Quichotte, d'un esset extraordinaire; 25 esquisses pour l'Homère de Voss, gravées par Genelli lui-même; Jason et Médée, pour l'Album des artistes allemands; Esope assis sur un rocher et récitant ses fables au peuple, œuvre de la conception la plus grandiose; esquisses pour la Divina Commedia du Dante, 36 feuilles publiées à Munich, et gravées aussi par Genelli; la Vie d'une Sorcière, en 10 feuilles, gravées par Merz et Gouzenbach, texte d'Ulrici. Les compositions de Genelli abondent en idées neuves et frappantes; et quelquesois cette abondance est telle qu'elle leur nuit. Ce qui les distingue éminemment, c'est quelque chose de grandiose et de majestueux, c'est la grace et la douceur, c'est le sentiment du beau antique. Genelli est mort en 1868, à Weimar.

GÉNERAL. Ce titre indique un officier militaire qui commande plusieurs corps de troupes et de dissérentes armes, sans appartenir à aucun en particulier. Le plus élevé en grade des officiers attachés à une troupe qu'il commande toujours est le colonel; au-dessus de lui viennent les généraux, qui forment eux-mêmes aujourd'hui en France dans l'armée de terre trois degrés hiérarchiques : les généraux de brigade, les généraux de division, et les mar échaux. Dans d'autres pays, on y ajoute dissérents autres échelons, qui, à les bien considérer, ne sont que des classifications se réduisant en principe aux trois degrés que nous avons indiqués ci-dessus : ce sont les brigadiers, les généraux d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, les capitaines généraux, etc. Nous avons compris les maréchaux au nombre des grades militaires, quoique, selon quelques personnes, le maréchalat soit simplement une dignité, parce que depuis long temps (vers 1200) ils ne sont plus employés qu'aux armées, et qu'ils ne sont choisis que parmi les gé-

L'origine de l'emploi du titre de général comme appellatif des grades supérieurs militaires, quolqu'elle ne soit pas très-ancienne, ne saurait cependant pas être fixée avec précision. Il n'y a dans la hiérarchie militaire aucun grade qui soit désigné par le titre seul de général. Cependant, ce mot était nécessaire, et rien ne peut exprimer plus clairement l'ensemble des officiers supérieurs qui commandent une portion plus ou moins grande d'une armée, formée de plusieurs corps distincts, que le titre d'officiers géné-

L'emploi des officiers généraux a beaucoup varié. Il fut d'abord fixe dans la nature et l'étendue du commandement de chaque grade. Chez les Grecs, les trois grades d'officiers généraux étaient le mérarque, le phalangarque et le po-lémarque, ou stratége, ou général en chef. Chaque armée, formée régulièrement, se composait d'un nombre déterminé de phalanges simples, dans l'organisation desquelles étaient compris les deux premiers officiers généraux. Chez les Romains, pendant la durée de la république, les officiers généraux étaient les tribuns militaires, au nombre de six dans chaque légion, et dont chacun la commandait à son tour; les légats, ou lieutenants généraux, choisis par le général en chef, et qui n'avaient point de commandement fixe; les questeurs, majors et intendants généraux; et les généraux en chef, préteurs ou consuls, et par conséquent magistrats de la république. Sous les empereurs jusqu'à Constantin, les généraux en chef ne surent plus que les légats, ou lieutenants généraux de l'empereur, quoique toujours pris parmi les citoyens qui avaient au moins exercé la questure. Les légions eurent chacune un tribun, ou préfet, pour commandant en chef; la cavalerie fut organisée par ailes ou brigades, ayant chacune son chef. Plus tard, l'emploi dans les armées de corps auxiliaires étrangers, la plapart pris parmi les barbares, tour à tour alliés et ennemis de l'empire, multiplia le nombre des officiers généraux, qu'on

pourrait appeler hors ligne, puisqu'ils n'appartenaient plus à l'organisation nationale de l'armée en légions : chacun de ces corps eut pour chef un ossicier général romain, ou étranger. Les officiers généraux commencèrent à être choisis dans la domesticité du palais, soit parmi les gardes du corps, soit parmi les écuyers, notaires, trésoriers ou chambellans du mattre. Un très-petit nombre, parmi lesquels il ne faut pas oublier le grand-chambellan Narsès, le vainqueur des Goths, justifièrent l'anomalie; les autres ne firent que hâter la décadence de l'empire. A cette même époque se rapporte la création d'un nouvel ordre d'officiers généraux : ce furent les généraux d'infanterie (magistri peditum), ceux de cavalerie (magistri equitum), les généraux en chef (magistri militum, ou utriusque militiæ); les préfets du prétoire, autresois commandant la garde impériale, surent portés au nombre de quatre, et leurs fonctions devinrent celles de nos ministres de la guerre.

Après la destruction de l'empire romain, on trouve des cheis de corps et des commandants d'armées, mais aucun officier général proprement dit, jusqu'à l'époque où les armées recommencèrent à prendre une organisation régulière ou à peu près, époque qui ne remonte pas plus haut que la fin du douzième siècle. On rencontre bien au dixième siècie (987) un grand-sénéchal, commandant des armées; mais ce n'était dans le fait qu'un office de palais, ainsi que l'indique son titre (sinist-skalk, magister domesticarum). C'est à partir du règne de Philippe-Auguste que furent créés les officiers généraux, qu'on vit ensuite à la tête des troupes : ce sont les maréchaux (1185), les grands-maîtres des arbalétriers (1270) et de l'artillerie (1479), les capitaines généraux (1302), les lieutenants généraux (1430), les colonels généraux (1544), les mestres de camp généraux, et les maréchaux de camp (1552). Les fonctions et l'étendue du commandement de ces officiers généraux n'avaient rien de fixe et de dépendant de l'organisation des armées, qui était elle même un chaos. Ce ne fut qu'au commencement de la révolution (1793) que cette organisation reçut la forme régulière qu'elle a encore conservée de nos jours : alors les officiers généraux prirent des dénominations correspondantes à leurs fonctions et à leur commandement, qui devint fixe; alors aussi cessa le chaes de la composition capricieuse des étatsmajors, avec toutes les petites rivalités et les petites intrigues qu'on n'avait que trop vues jusque là. Le nombre des grades d'officier général sut réduit à deux, général de brigade et général de division. Celui de général en chef ne fut plus qu'une commission temporaire donnée par le gouvernement, celui de lieutenant général une autre commission du général en chef, pour le commandement d'une partie de l'armée. Lorsque l'empire vint avec ses besoins monarchiques, on vit reparaître les connétables, les maréchaux. les colonels généraux. En vain chercherait-on dans notre histoire militaire le bien qu'a produit cette nouvelle compli cation; on y voit bien plutôt ses inconvénients. A la contrerévolution de 1814, revinrent les titres de maréchal de camp et de lieutenant général.

Ce serait ici le lieu d'indiquer et de développer les connaissances et les qualités nécessaires à un officier général; mais il faudrait pour cela un traité spécial. Nous nous contenterons d'en rapporter la nomenclature que M. de Cessac a consignée dans l'Encyclopédie militaire : « 1° Connaissance de soi-même, des hommes de la nation, de ses subordonnés, de la nation qu'il doit combattre, et des généraux ses adversaires; 2º connaissance de l'art de la guerre, des langues, de l'histoire, de la géographie, de la physique. des mathématiques et du dessin, de la politique, de la légis-lation et du droit public; 3° vertus civiques et morales à un degré éminent, justice tempérée par une humanité bienveillante, courage allié à la prudence, perspicacité des vues, activité dans l'exécution, bonne soi, et probité la plus désintéressée et la plus scrupuleuse, » Telle n'est pas l'idée que s'en sont bien des gens. A qui la saute? Il ne saut cependant pas croire que l'homme dont M. de Cessac a tracé le portrait soit un être de raison: nous en avons va des échantillons: les Hoche, les Marceau, les Brune, les Championnet, les Joubert, les Gouvion Saint-Cyr, etc.; auraient pu s'y recommaître.

Gal G. DE VAUDONCOURT. Ce serait une grande erreur que d'attacher toujours une idée belliqueuse au généralat; il y a en effectivement, et il y encore en Italie, des généraux dont la mission est plus pacifique et moins périlleuse, sans être pour cela moins pénible : ce sont les généraux de certains ordres religieux, les chefs de tons les couvents établis sous la même règle. Les ordres de Citeaux, deSaint-Maur, des Fenillants, des Chartreux, des Pères de l'Oratoire, de Saint-Ruf de Valence, de Saint-Antoine de Vienne, de Pré-montré, de Grammont, des Mathurins et de la Congrégation de la Mission en France, etc., avaient leurs généraux particuliers. Il en était de même des Franciscains, des Jésuites, des Dominicains, etc. L'origine du généralat esclésiastique vient, selon le père Thomassin, des priviléges donnés par les patriarches aux monastères de leur circonscription en échange d'une soumission directe. Ces monastères, à leur fondation, arboraient la croix patriarcale, et s'exemptaient ainsi de la juridiction de l'évêque diocésain.

Anciennement, on appelait également généraux des officiers appelés à surveiller la levée et l'administration des finances. Ils étaient nommés par les trois états du royaume et confirmés par le roi. Depuis, les rois seuls les nommèrent; ils en portèrent arbitrairement le nombreà 4, à 5, à 8, et leur attribuèrent le droit de rendre la justice en matière de finances. Cette institution fit plus tard place à la cour des aides.

Le mot général s'ajoutait encore autrefois à certains noms de charge, d'office, de dignité, comme à celles de lieutenant général de province, contrôleur général des finances, trésorier général. Les trésoriers généraux s'appelaient aussi généraux des finances, de même que les conseillers aux cours des monnaies portaient le titre de généraux des monnaies. Il en est de même aujourd'hui : nous avons nos procureurs généraux, nos avocats généraux , etc.; l'Espagne a encore des capitaines généraux. En nous rapprochant de l'acception de l'adjectif général, nous avons appelé directeurs généraux les chefs de plusieurs branches d'administration : cete dénomination est plus rationnelle que celles dont nous venons de parier, et qui s'appliquent à des fonctions dont le ressort est vr.s-ment trop circonscrit.

GÉNÉRAL (Conseil). Voyez Corseil Général.

GÉNÉRALE, batterie d'alarme, servant de signal aux troupes en cas d'alerte : c'est le tocsin de l'armée. Lorsque l'on bat la générale, tous les tambours doivent la répéter à l'instant, et parcourir les rues, accompagnés de deux hommes arinés. Le jour de leur arrivée dans une place forte, les troupes sont informées par un ordre du jour des postes qu'elles doivent occuper en cas d'aiarme. Elles prennent les armes au bruit de la générale, et se rendent aux lieux indi-qués par le commandant supérieur de la place; les gardes forment la haie, chaque régiment se dirige vers le point qui lui a été assigné, et y attend les ordres ultérieurs de l'autorité militaire. La générale ne doit être battue que dans les cas d'incendie ou de révolte : elle se fait également entendre lorsque l'ennemi s'approche d'une ville de guerre et menace de l'investir ou de l'attaquer inopinément. Les commandants de place peuvent faire battre la générale à l'improviste, soit de jour, soit de nuit, pour juger de l'exécution plus ou moins prompte des dispositions ordonnées; cependant, ce moyen est rarement employé aujourd'hui. Dans les camps, cette batterie est presque toujours le signal d'une attaque necturne de l'ennemi. et le commandant en chef a seul le droit de l'ordonner : elle est aussitôt répétée sur toute la ligne du front de bandière. Des peines graves sont prononcées contre les militaires qui ne se trouveraient pas à leur neste quand la générale se fait

antendre. Voici comment s'exprime à ce sujet le Cede l'énal de l'armée : « Tout militaire, ou autre individu employé au service de l'armée, qui, lorsque la générale aura été battue, ne se sera pas rendu à son poste, sera pour la première fois puni d'un mois de prison; pour la deuxième, de trois mois, et destitué de son grade ou emploi. Le simple soldet, dans ce second cas, sera puni de six mois de prison; dans le cas d'une seconde récidive, il sera puni de deux ans de fer. » Des peines également très-sévères sont réservéés aux individus qui feraient battre la générale sans y être autorisée.

GÉNÉRALISATION, GÉNÉRALITÉ. Ces termes, qui émanent du mot genre, en latin genus, du grec yeve expriment une sorte de génération intellectuelle. C'est donc ici que commence véritablement le travail de la pensée humaine, laquelle nous distingue de la simple animalité. En effet, l'animal, quelque intelligent qu'on le reconnaisse, le chien, l'éléphant, le singe, non-seulement ressentent comme nous, par leurs organes des sens, des impressions, ou les images des objets extérieurs ; mais ils en ont des souvenirs, ils se représentent des idées, même en l'absence des corps qui les ont produites. Cependant, rien ne prouve qu'ils sachent en abstraire des généralités. Ils peuvent bien, par exemple, avoir connaissance de tels ou tels hommes comme in-dividus, mais non pas s'élever à la conception abstraite de l'humanité, à la généralisation de la nature de l'homme. Ils ne sortent jamais de l'ordre physique ou matériel; ils ne créent point ainsi des essences génériques, parce qu'ils ne montrent nullement la faculté de coordonner les rapports d'analogie entre les diverses qualités des êtres. Les idiots, les enfants en bas âge sont réduits encore à cet état d'animalité qui ne leur permet de saisir que des individualités ou de simples faits, sans les comprendre sous un principe commun.

Les véritables généralisations ne sont point des opérations si communes de l'esprit humain, et elles n'appartiennent qu'à un certain ordre d'intelligences réfléchies et méditatives. Rarement les hommes dans les usages de la vie s'occupent de généraliser et de systématiser leurs connaissances sous des principes larges qui les embrassent d'après leurs analogies plus ou moins étroites. Il faut, pour atteindre ce but élevé, avoir longuement comparé les objets les plus divers et observé les liens par lesquels ils s'entretiennent ou se rattachent. Un exemple, le plus illustre de tous peutêtre, sera comprendre toute la portée de la véritable généralisation. Certes, un paysan peut voir, comme Newton, une pomme tomber d'un arbre. Ce simple résultat de la pesanteur des corps vers le centre de notre sphère terrestre n'est qu'un fait vulgaire, auquel le commun des hommes ne prête ancune attention. Pour Isaac Newton, c'est l'origine de la plus vaste des généralisations. Il en tire la loi de la gravitation universelle.

On comprend donc que toutes les découvertes dans les sciences et la philosophie dérivent souvent de ces généralisations, ou d'applications d'un fait à d'autres analogues. Ainsi, James Watt a su tirer parti de la force de la vapeur de la marmite de Papin en l'appliquant à une multitude d'autres opérations. Déjà Camerarius et Vaillant avaient remarqué des sexes dans les plantes, mais il appartenait à l'esprit perspicace de Linné de généraliser ce fait dans tout le règne végétal, par sa dissertation Sponsalia plantarum et par son ingénieux système sexuel. C'est donc par la comparaison attentive des faits analogues qu'on parvient à découvrir le lien secret qui les associe, l'harmonie qui les sait jouer de concert. Mais si ces faits rapprochés entre eux ne se trouvent rattachés que par une méthode sactice, ou par des apparences mal fondées, on n'arrive, à l'aide de ces généralisations forcées, qu'à construire une hypothèse fraelle, que le moindre effort de raisonnement renverse, ou que brisent des observations plus véridiques. Le moyen intermédiaire des généralisations consiste donc dans l'analogie. Tout git séparé, ou plutôt épars et désordonné, lorsque l'esprit n'entrevoit pas la liaison des effets à leurs causes et la concaténation des vérités à leur plus haute origine dans le grand univers. Mais cette généralisation vaste ne s'acquiert qu'à l'aide d'observations longues et multipliées par la force de la méditation. C'est par oelle-ci que l'intelligence humaine s'est exhaussée jusqu'au trône de la Divinité.

Les esprits généralisateurs sont les plus profonds, parce qu'il cherchent les causes des choses: sapientia est per causas scire. Lors même qu'ils ne peuvent les trouver ou qu'elles sont supérieures à l'entendement humain, ils aspi-rent toujours vers ce but; ils ne rencontrent parfois que des vues partielles, des fragments précieux d'une loi inconnue, et comme des rayons de l'immostelle Divinité qui les illumine. Mais dans ces généralisations il y a les germes des découvertes les plus magnifiques de la nature, parce que la nature est conséquente dans ses œuvres et le produit d'une suprême intelligence. Généraliser est alors entrer dans les voies de la Divinité: c'est s'imprégner en quelque manière de sa sagesse et du vrai génie, toutes les fois qu'on écoute ses inspirations pures et natives. Cependant, il n'y faut mêler ni ces opinions basses de l'animalité, ni ces vues étroites de l'égoïsme, qui se rattachent à des particularités périssables. Elles constituent des lors ces systèmes faux. ces théories sans base solide qu'ont élevés les philosophes. De là résulte aussi le discrédit de ces généralités vagues, incomplètes, incohérentes, que souvent chacun débite, faute de notions exactes, précises, approfondies, et qui semblent tout dire en n'apprenant rien. Néanmoins la tendance à généraliser est l'apanage de la raison humaine, une propriété philosophique appartenant à l'être supérieur, au roi de la création sur ce globe. Il contemple les choses de plus hant que les brutes. Dans la philosophie et les hautes sciences, il faut que l'esprit s'élance vers des considérations générales, universeiles. Il rapproche les faits et les compare, afin d'étreindre les causes, de saisir l'ensemble d'un coup d'œil, de s'élever jusqu'aux cieux sur cette mystérieuse échelle de Jacob. Telles sont aussi les inspirations que les poëtes recoivent au sommet de l'Olympe, puisqu'on ne saurait généraliser les idées ni agrandir le tableau de l'imagination, sans embrasser un champ plus vaste et dérober à cette source sacrée le feu céleste. L'homme alors n'est, par son intelligence, qu'un rayon émané de l'essence divine. Par cette lumière de vérité qui lui sait dévoiler les harmonies de tous les êtres, il participe à la puissance créatrice; il pénètre dans les secrets de la majesté infinie qui préside à cet univers.

Mais, puisque Dieu même est la source primordiale des êtres, puisqu'il déposa sur notre front cette éclatante auréole du génie, ne peut-on pas dire, avec Platon, que l'inételligence humaine, infusée dans nos corps, possède essentiellement en réalité toutes les vérités communes, dont nos études spéciales ne sont que des particularités. Ensuite, celles-ci tendent à s'ouvrir, à se développer, parce qu'elles trouvent dans l'âme humaine les linéaments originaux de ces conceptions générales qui y gisaient enfouies, comme des germes. N'est-il pas vrai d'affirmer que toutes les vérités générales sont ainsi recélées dans notre nature intellectuelle, et qu'il ne faut que des circonsances favorables pour les en faire sortir? Donc, ce n'est point le travail de la combinaison et de la volonté humaine qui crée arbitrairement les vérites générales; elles existaient, soit dans la réalité des choses du monde, soit dans la constitution de notre esprit

Il existe deux sortes d'esprits, les diviseurs et les concentrateurs. Les premiers a'attachent constamment à saisir les différences entre tous les objets; ils en signalent les spécialités caractéristiques; ils écartent, ils dissocient, ils analysent, ils dissèquent les parties. Autant ils gagnent en science de détail, autant ils perdent en vues d'ensemble. Au contraire, les esprits généralisateurs peuvent avoir le défaut de négliger les faits d'observation, pour construire en l'air des théories brillantes: ces deux extrèmes deviennent également vicieux dans leurs résultats. Les uns abu-

sent de la synthèse comme les autres dissolvent trop par l'analyse; c'est pourquoi il faut employer les deux méthodes et contrôler l'une par l'autre. L'analyse chimique, qui décompose les matières organiques sans pouvoir les reconstituer, et l'analyse morale qui éteint par ses subtiles arguties les plus nobles sentiments du cœur humain, seraient des armes pernicieuses si la nature réparatrice ne venait pas reconstruire, dans la source inépuisable de la vie, les êtres physiques et moraux. L'homme isole et Dieu rassemble; il procrée, lorsque nous détruisons . aussi, nous marchons vers la mort, tandis qu'il est l'éternelle source des J.-J. VIREY.

GÉNÉRALITÉS, grandes divisions territoriales de l'ancienne France, adoptées pour l'administration générale des impôts. On n'en comptait que quatre vers le milieu du quatorzième siècle : 1º la Langue d'Oc; 2º la Langue d'Oil ; 3° la Normandie ; 4° le pays d'outre Seine. Les généralités, telles qu'elles existaient avant 1789, furent organisées en 1551. La forme d'administration resta la même. Il n'y ent plus de changements que dans le nombre, qui s'accrut avec le royaume. Les généralités se distinguaient en pays d'états et en pays d'élections. Le nombre des généralités pays d'états était de sept, celles des pays d'élections de vingt, celles des pays conquis, y compris l'île de Corse, de sept; en tout, vingt-quatre. Chaque généralité se subdivisait en élections. Quelques provinces classées dans la dénomination de pays conquis avaient conservé leurs états.Les généralités pays d'élections établies les premières, en 1551, sous le règne d'Henri II, étaient celles de Paris, Châlonssur-Marne, Amiens, Rouen, Caen, Grenoble, Bourges, Tours, Poitiers, Riom, Lyon et Bordeaux. Sous Charles IX, en septembre 1573, furent établies les généralités d'Orléans et de Limoges; sous Henri III, en septembre 1587, celles de Moulins; celle de Soissons sous Henri IV, en 1595. La généralité établie à Grenoble, en 1551, et supprimée depuis, fut rétablie sous Louis XIII en 1627; Alençon, en mai 1636; Montauban, en 1635; Metz, en 1661; Lille, en septembre 1691; La Rochelle, en 1694; Besançon, en fé-vrier 1696; Auch, sous Louis XV, en 1716. Les généralités pays d'états étaient Toulouse, Montpellier, Aix, Rennes, Pau, Dijon et l'île de Corse ; les généralités pays conquis, les trois évêchés (Metz, Toul et Verdun), l'Alsace, le Roussillon, l'Artois, la Flandre et la Franche-Comté. DUFET de (l'Youne).

GÉNÉRATEUR, GÉNÉRATRICE, celui, celle qui engendre. On appelle principe générateur celui d'où découlent un grand nombre de vérités, de conséquences importantes. En géométrie, générateur se dit de ce qui par son mouvement engendre quelque ligne, quelque surface, quelque solide : Point générateur d'une ligne; ligne génératrice d'une surface ; surface génératrice d'un solide. Employé substantivement, générateur se dit de la partie

d'une chaudière à vapeur, où se ferme la vapeur. GÉNÉRATION. On entend par génération la faculté que possède un être vivant de produire d'autres êtres semblables à lui; on donne aussi ce nom à l'acte en vertu duquel a lieu cette reproduction. Cette faculté n'appartient qu'aux êtres organisés, eux dont la vie est plus ou moins indépendante des lois générales de la matière. Ces êtres sont divisés en une multitude presque innombrable de types distincts, et ce sont ces types primitifs et inaltérables qui se reproduisent in définiment au moyen de la génération. L'individu périt et l'espèce se perpétue, la vie individuelle n'a qu'un temps, celle de l'espèce n'a pas de limites. Pour chaque espèce, la vie éprouve un nombre incalculable de transmissions successives, sans cesser un seul instant d'exister; et c'est au moyen de la génération que se succèdent des familles dissérentes, composées d'individus toujours semblables. C'est là un phénomène plus réel et tout aussi merveilleux que celui du phénix qui renaît de ses cendres. La nature semble avoir attaché peu d'importance à l'existence des individus, l'espèce seule importait à ses vues; c'est à la conservation de l'es-

pèce qu'elle a donné tous ses soins; les êtres animés ne semblent avoir reçu la vie que pour la transmettre à d'autres êtres; et plus leur vie est active, plus ils sentent le besoin de la communiquer. La vie ressemble au mouvement qu'un corps mu transmet aux corps qui l'approchent; et comme le mouvement aussi, la vie s'use en se communiquant. Il fallait donc que la nature incitat les êtres à la reproduction de leur espèce par un attrait bien puissant, par une sorce bien irrésistible, pour les porter à s'engendre au détriment de leur propre existence. Cette force irrésistible, cette passion par excellence, c'est l'amour, l'amour pris dans l'acception la plus large de ce mot, l'amour inspiré par Dieu même à toutes les créatures douées de vie, quand il leur commanda à l'origine du monde de croître et de multiplier; l'amour, cause toujours agissante, et que les anciens, ces grands observateurs de la nature, regardaient comme la manifestation la plus évidente et la plus admirable de Dieu, comme le principe et la fin de l'univers.

Dans ce sens, l'amour est commun à tous les êtres organisés; c'est le principe même de la vie, qui tend sans cesse à animer de nouveaux êtres. Chez les êtres organisés, privés même de l'instinct, comme les végétaux et quelques animaux inférieurs et équivoques, la vie engendre par sa seule et propre force : dès qu'elle est plus que suffisante pour l'achèvement de l'individu, elle tend à produire des êtres nouveaux, en tout semblables à celui-ci. Chez les êtres d'un ordre plus élevé, chez la plupart des animaux, il devient nécessaire que l'individu contribue à la génération par un acte spontané. Bien plus, le concours de deux individus est presque toujours indispensable à la production d'un nouvel être. Chacun de ces individus contribue d'une manière différente à la génération ; et tel est le motif final de la différence des sexes. Quand les sexes sont séparés, la femelle contient le germe du nouvel être, mais ce germe ne se développe que quand le mâle l'a sécondé. Voilà la cause et les conditions les plus générales de la génération; mais ensuite les moyens et les circonstances de ce grand phénomène varient à l'infini dans chaque espèce.

Chez la plupart des animaux et même des vegétaux, il existe des organes particuliers nécessaires à la génération; mais chez quelques-uns ces organes sexuels n'existent pas. Chez d'autres, un grand nombre de végétaux par exemple, bien qu'il existe des organes reproducteurs, la reproduction peut s'accomplir sans leur concours. Ainsi, des plantes, quoique pourvues de fleurs, peuvent se reproduire au moyen de boulures: de simples fragments, détachés de la plante, se transforment en une autre plante identique à la première. Le même phénomène a lieu pour quelques animaux. Les plantes acotylédones n'ont pas d'organe de la génération, et ne se reproduisent pas non plus par boutures. Ces espèces de végétaux se perpétuent par des germes ou rudiments dont la forme varie pour chacun, et auxquels on a donné les noms de propagines (pour les mousses), de conides (pour les lichens), etc. On peut considérer ces germes comme des plantes en miniature qui n'ont plus qu'à se

développer.

Parmi les animaux, les polypes n'ont pas non plus d'organes particuliers de reproduction; ils perpétuent leur espèce de deux manières dissérentes. D'abord, ils ont des gemmes, espèce de germes qui, développés dans l'intérieur de leurs membranes, sont saillie au dehors et au dedans de leur corps; et lorsque ces genimes sont parvenus à une certaine grosseur, ils se détachent de l'animal pour former autant de polypes nouveaux. L'autre manière dont ces êtres se reproduisent, c'est par boutures, par divisions spontances ou artificiellement opérées : il pousse de la surface de leur corps des espèces de bourgeons qui quelquesois s'en détachent pour donner lieu à de nouveaux polypes semblables au polype principal. Même chose arrive lorsqu'on les coupe par tragments, petits ou gros; chaque tronçon devient un animal entier, et bientôt il naît de nouveaux animaux de chacun des bourgeons dont ils se recouvrent.

Tous ses autres êtres organisés se reproduisent par l'intervention d'organes sexuels, males et semelles, soit réunis dans un même individu, soit répartis chez deux êtres dissérents. Les plantes, à l'exception des cryptogames, sont pourvues d'organes sexuels, absolument comme les animaux (voyez FÉCONDATION), la plupart sont hermaphrodites. Chez les animaux, les moyens de reproduction et la manière dont ce phénomène s'accomplit offrent encore plus de diversité que dans les plantes. Parmi les vers et les animaux radiaires, les uns sont unisexuels, et d'autres hermaphrodites; quelques-uns sont androgynes, c'est-à-dire qu'un même individu réunit les organes des deux sexes comme les hermaphrodites, mais a besoin, pour être fécondé, d'un accouplement réciproque. Les lombrics, ou vers de terre, sont de ce dernier genre ainsi que les san gsues. Plusieurs espèces de vers intestinaux ont individuellement des sexes distincts. Les araignées ont des sexes séparés. Les crustaces sont unisexuels, mais les organes sexuels extérieurs sont doubles chez chaque individu. Les femelles de ces animaux collent leurs œus, quand ils sont pondus, aux membranes dont le dessous de leur queue est garni, comme on a occasion de le constaler sur les écrevisses. Les huttres, parmi les mollusques, n'ont d'évidents que les organes du sexe semelle, et elles se sécondent sans accouplement, de sorte qu'une seule huttre suffirait pour perpétuer l'espèce entière : leurs œuss sont rejetés sous forme de frai ou d'une sorte de fluide blanc, assex semblable à une goutte de suif; c'est au milien de cette liqueur qu'on aperçoit, au microscope, une quantité innombrable de petites hultres. Les poissons ont des sexes séparés; ils sont ovipares, c'est-à-dire que le produit de la génération se détache de la femelle à l'état d'œuf, et cet œuf éclôt au dehors. La plupart engendrent sans accouplement : la femeile, chargée d'une masse d'œuts souvent énorme, les dépose dans la vase ou sur le rivage des caux ; le mâle, poussé par un utile instinct, vient ensuite répandre sur eux l'humeur de la laite : ces œufs se trouvent ainsi lécondés, et des petits en naissent dans l'espace de quelques jours. Quelques poissons, cependant (comme les rsies, les squales, les requins), font des petits vivants; par conséquent, leurs œufs ne peuvent être fécondés que dans le corps de la femelle, et ces poissons doivent s'accoupler.

Chez les reptiles, les sexes sont séparés, et l'accouplement pour eux est nécessaire. Les serpents s'accouplent en s'entrelaçant. Leurs œuss sont encroûtés, et la chaleur du solell suffit, chez un grand nombre d'espèces, pour les faire éclore sans incubation. Quelques espèces, cependant, comme les vipères, ne pondent pas leurs œufs', mais elles les conservent dans leurs entrailles jusqu'à ce que les petits soient éclos. Les serpents pithons et les couleuvres couvent leurs œufa, comme les oiseaux. L'accouplement des grenouilles et celui des crapauds offre des phénomènes curieux. Les oiseaux ont toujours des sexes séparés; ils sont evipares. La fécondation s'opère par accouplement, mais chez la plupart sans intromission. Les femelles n'ont qu'un seul ovaire, le gauche, où sont rensermés tous les œuss qu'elles doivent pondre en plusieurs années : ces œus sont de différentes grosseurs. Ceux qui sont le plus près de sortir cont beaucoup plus gros que les autres, et déjà jaunâtres, et ils sont seuls susceptibles d'être actuellement sécondés par le male. Fécondés ou non, les œufs des oiseaux se revêtent d'une enveloppe calcaire et sont pondus au dehors; mais ceux qui oat reçu l'influence du mâle peuvent seuls se développer par l'incubation, et donner naissance à un nouvel animal.

Chex les mammifères, les organes génitaux de la femelle se composent de deux ovaires et de la matrice; les ovaires se ratachent à la matrice pardeux trompes ou canaux de communication, dont le pavillon libre peut s'allonger jusquà eux. La matrice communique au deliors par un seul conduit, Lomané vagin: à l'extrémilé de celui-ci, plusieurs organes accessoires constituent la vulvo. La mâtrice est bisuquée ou double dans les animaux qui portent plusieurs

petits, toujours simple chez ceux qui n'en portent qu'un à la fois. Les organes essentiels du mâle sont deux glandes qui sécrètent l'humeur destinée à la fécondation, et un organe extérieur proéminent lestiné à féconder la femelle dans l'acte de l'accouplement. Comme celui des autres animaux et des plantes, l'ovaire de la femelle des mammifères renferme un certain nombre de petits globules, ou rudiments d'œuss. Ces germes d'œuss, invisibles dans les premiers temps de la via, n'apparaissent et ne se développent que vers l'époque de la puberté; leur volume varie suivant l'espèce des mammisères, et suivant l'âge et l'état de santé de l'individu. Il n'y a rien de constant dans leur nombre : par exemple, dans l'ovaire de la femme, on en a compté depuis deux seulement jusqu'à cinquante. Le nombre de ces petits corps diminue dans les femelles qui ont eu des petits, non-seulement parce que plusieurs de ces œuss ont été employés aux sécondations précédentes, mais aussi parce que les autres se rapetissent et s'essacent même jusqu'à disparattre entièrement. Il est certain qu'il ne se forme jamais de nouveaux globules dans l'ovaire. Lorsqu'on examine les ovaires de vieilles femelles. on n'y trouve que des grains miliaires solides, sans sluide intérieur, souvent même ils sont endurcis et comme cartilagineux. Peu de temps après la sécondation, une ou plusieurs vésicules de l'ovaire se gonflent et finissent par se détacher. Il s'en échappe un ou plusieurs germes qui descendent par les trompes jusque dans la cavité de la matrice et se fixent à ses parois. Si on examine alors ce nouveau corps dans la matrice, on trouve qu'il a la plus grande analogie avec l'œuf des oiseaux. Il en dissère cependant en un point essentiel : l'œuf des oiseaux, avant même de se détacher du corps de la femelle, en est complétement isolé; il renferme tout ce qui doit suffire aux besoins de l'embryon, lequel ne conserve avec sa mère aucune attache. Il n'en est pas de même pour l'œuf des mammifères : celui-ci, renfermé dans la matrice jusqu'an dernier moment de son expulsion au dehors, communique avec sa mère au moyen d'un corps charnu composé d'un grand nambre de vaisseaux pleins de sang, et qui prend les noms de placenta ou de cotylédon. Cette sorte d'œuf n'éclôt jamais au dehors; mais le fœtus parvenu au terme de son existence intra-utérine traverse ses enveloppes, et sort vivant du sein de sa mère. Voilà pourquoi les mammisères ont été surnommés vivipares.

Ce que nous venons de dire de la génération des mammifères, peut presqu'en tous points s'appliquer à l'homme en particulier. Cependant l'espèce humaine présente sous ce rapport quelques phénomènes qui lui sont propres. L'homme est pubère vers sa quinzième année, et la femme un peu plus tôt : chez tous deux à cette époque les organes sexuels prennent un développement marqué; et toute l'économie subit une prosonde modification. La femme peut concevoir dès que le slux menstruel est établi d'une manière régulière; mais ce n'est ordinairement que vers sa vingtième année que l'homme est capable d'engendrer. Cette faculté cesse chez les femmes avec la menstruation; chez l'homme elle se conserve beaucoup plus longtemps, jus-qu'à soixante ans à peu près pour la plupart; et il n'est pas rare de voir des hommes plus que septuagénaires encore capables d'engendrer. On cite même quelques exemples de paternité non douteuse d'hommes agés de cent ans et plus. Thomas Parre, cet Anglais qui vécut un siècle et demi, se maria à cent vingt ans, et s'exposa jusqu'à cent quarante ans aux risques d'une tardive paternité. Les animaux en général ne sont portés à l'acte de la reproduction qu'à une certaine époque de l'année; il n'en est pas de même pour l'homme : sa puissance génératrice est bien plus étendue que celle des autres êtres organisés, et il peut l'exercer en tout temps pendant plus de quarante ans de sa vie. La femme ne conçoit ordinairement qu'un enfant à la fois, quelquefois deux, et très-rarement jusqu'à quatre ou cinq, iamais davantage. On ne croit pas que la superfétation soit possible, c'est-à-dire qu'un ensant pulsse être concu quand

déjà un autre existe dans la matrice. On cite cependant l'exemple de cette semme qui reçut le même jour dans sa couche son mari, honme de race blanche comme elle, et un nègre son esclave, et qui neus mois après accoucha de deux ensants, l'un blanc et l'autre noir. On sait qu'il n'en est pas de la semme comme des semelles des animaux qui repoussent le male aussitôt qu'elles ont conçu. En ces derniers temps deux physiologistes ont paru prouver que les semmes étaient soumises à une sorte de ponte régulière, à la suite de chaque époque menstruelle temps marqué en effet par une sécondité plus expresse.

Ce n'était pas assez que la nature eût fixé à leur origine la limite des espèces pour tous les êtres organisés', il faliait encore qu'elle les empêchât de se mêler et de se confondre par des accouplements contraires à ses fins. Elle y a pour u par une loi générale : c'est que deux êtres d'espèces différentes ne peuvent jamais engendrer ensemble, bien qu'ils soient de sexes différents et féconds l'un et l'autre. C'est même là ce qui établit la règle la plus certaine pour la distinction des especes. Aussi jamais, dans l'état de nature, des animaux d'espèces différentes ne cherchant à s'unir entre eux ; ce n'est que chez les animaux réduits en captivité que l'on est parvenu à apparier des êtres qui naturellement ne produisent jamais ensemble; et encore n'a-t-on réussi que dans les cas où les espèces n'étaient pas trop différentes. C'est ainsi qu'on a réuni la louve et le chien, l'anesse et le cheval, etc. Mais les animaux métis nés de ces unions adultérines sont iuséconds, sont impropres à perpétuer leur espèce bâtarde. Il en est de même pour les végétaux : les graines provenant du croisement de deux espèces, ou ne mûrissent point, ou sont improductives.

Mais si la volonté de l'homme ne peut pas renverser cette loi naturelle en créant de nouvelles espèces, son industrie est parvenue à suppléer la nature dans l'acte de la fécondation. On sait qu'il est possible de féconder les plantes en répandant sur une fieur femelle la poussière des étamines d'une plante de même espèce; des expériences ont prouvé que la même fécondation artificielle pouvait être produite chez plusieurs espèces d'animaux. Spallanzani et après lui d'autres naturalistes sont ainsi parvenus à féconder artificiellement des grenouilles, des crapauds et jusqu'à des cliiens. Le même phénomène peut alsément se produire chez les poi ssons; on a pu repeupler des étangs et des viviers en y jetant les œuis ainsi fécondés, des poissons qu'on avait pêchés et détruits.

Il nous reste à parler des différents systèmes proposés pour expliquer le mystère de la génération ; car l'homme ne s'est pas borné à connaître les lois de la nature, il a voulu en découvrir le principe et la fin. Ceux qui ont prévalu dans l'antiquité, et même dans les temps modernes jusqu'au dixseptième siècle, sont les systèmes d'Hippocrate et d'Aristote. Suivant le premier, il existe une humeur sécondante chez la femelle comme chez le mâle; cette humeur provient de toutes les parties du corps, se concentre vers le cerveau et descend de là, par l'épine du dos et les lombes, jusque dans les organes sexuels; ces semences, par leur mélange, donnent naissance au nouvel être. D'après Aristote, la femelle fournit le principe matériel de la génération, et c'est le sang de la matrice qui constitue ce principe. Quant au mâle, il ne fournit rien de matériel au nouvel être; ce qui émane de lui n'est qu'une sorte d'esprit aussi peu matériel que la lumière des étoiles, et c'est cet éther qui donne la vie et le mouvement à la trame du fietus. Ainsi, la femelle donne la *matière*, et le mâle la *forme*; la femelle fournit le bloc de marbre ou la tolle, le mâle fait l'office de sculpteur ou de peintre, et le settus est ou le tableau ou la statue produit de ce commun travail. Vers le commencement du dix-septième siècle, Harvey, l'illustre observateur de la circulation du sang, proposa aussi un nouveau système de la génération : ce médecin pensait que la liqueur fécondante du mâle laisse exhaler un principe subtil, qui se répand par une sorte d'im-bibition dans tout le corps de la temelle, et à peu près comme

un atome de sluide variolique inoculé au bras d'un ensant communique la variole à la personne entière; seulement, dans cette contagion séminale et universelle de l'économie, la matrice seule reçoit la saculté de concevoir un nouvel être; et c'est là que l'embryon apparaît et se développe.

Depuis lors, et par suite des travaux de Haller, de Swammerdam, de Spallanzani et d'un grand nombre d'autres observateurs, on a reconnu que la plupart des êtres organisés, plantes et animaux, ont un œuf pour origine, omne vivum ex ovo. On est à peu près d'accord sur ce point; il ne reste plus qu'à déterminer quelle est la part du male et de la femelle dans la formation et le développement de cet œof. Or, il est certain que l'ovaire des femelles renferme les œufs, ou du moins leur principe; mais l'em bryon ou le germe d'un nouvel être préexiste t-il dans ces œufs? C'est ce que l'on croît assez généralement aujourd'hui; et dans cette hypo-thèse, la semence du mâle ne sert qu'à déterminer le développement de l'embryon. Mais d'autres naturalistes n'admettent pas cette opinion: ils pensent bien aussi que l'œul est le point de départ et le berceau de tout l'être organisé; mais ils croient que le germe de cet être préexiste dans la semence du mâle, et est apporté par celul-ci dans l'acte de la reproduction. Ce système est celui de Leuwenhoëk; il est fondé sur une découverte de ce naturaliste. A l'aide du microscope, Leuwenhoëk aperçut dans l'humeur fécondante des mâles un nombre prodigieux de petits animaux; il en vint même à supputer que la laite d'un seul poisson, par exemple, renferme un nombre plus grand de ces animalcules qu'il n'existe d'hommes sur la surface de la terre. De cette découverte singulière, il conclut que ces petits corps animés sont les germes d'êtres semblables à celui qui les contient, et que dans l'acte de la reproduction un ou plusieurs de ces germes vont se loger dans l'ovaire de la femelle, où ils prennent ensuite leurs accroissements. La plupart des partisans de ce système croient que l'embryon n'existe d'abord qu'à l'état le plus simple d'organisation ; qu'il se transforme ensuite et s'accroît jusqu'à ce qu'il ait revêtu la forme qu'il doit conserver pendant la vie. Mais quelques naturalistes ont été plus loin : ils ont cru reconnaître que ces animalcules avaient déjà la forme et l'organisation de l'espèce à laquelle ils appartiennent; ils ont cru découvrir là de petits hommes en miniature, auxquels il n'aurait manqué qu'un peu de volume et d'embonpoint; ajoutons que cette opinion bizarre a trouvé peu de partisans.

Reste un dernier système, qui a du surtout sa fortune à l'immense réputation et au talent de son auteur; c'est le système des molécules organiques de Busson. Ce grand naturaliste observa que dans toutes les humeurs ou parties fluides des êtres organisés, il existait des globules mouvants ; que si l'on mettait infuser dans un liquide des organes d'animaux, ou des portions de plantes, on retrouvait encore ces globules; il en conclut qu'il existe dans la nature une immensité de ces globules animés, qui composent tantôt des plantes, et tantôt des animaux; que cette matière pre-mière des corps organisés passe ainsi d'un de ces corps à un autre sans s'altérer; et il leur donna le nom de molécules organiques. Tant qu'un corps vivant continue de s'accroître, les molécules organiques ne sont employées qu'à leur accroissement; mais quand le corps est accru, les molécules nouvelles fournies par les aliments sont mises en réserve pour servir à la production d'êtres nouveaux. Dans l'acte de la reproduction, le mâle et la semelle, selon Busson, sournissent chacun leur contingent de molécules organiques, qui en se combinant donnent naissance à l'être nouveau. Ces molécules proviennent de toutes les parties du corps, et les parties similaires du mâle et de la femelle se réunissent et se combinent ensemble : par exemple, les molécules provenant de l'œil du père se combinent avec des molécules venues de l'œil de la mère, et de même pour tous les autres organes non sexuels. (Voir nos Éléments de Physiologie comparée [1 vol. in-8°]).

Dans ce rapide examen des nombreux et importants phénomènes de la génération, on a pu voir que la science des temps modeines s'est enrichie d'un grand nombre de faits nouveaux et qu'elle est parvenue à soulever un coin du voile qui cache le mystère de la reproduction des êtres; mais on est loin de l'avoir dévoilé tout entier, et jamais sans doute la nature ne laissera découvrir aux hommes son secret le plus impénétrable.

D' Isidore Boundon.

Par extension, génération signifie la chose engendrée, la postérité, les descendants: La génération de Noé; ou chaque fitiation ou descendance de père à fils: Depuis Hugues Capet jusqu'à Louis IX, il y a huit générations. La chronologie n'a quelquesois pas d'autres guides pour établir les dates des faits anciens; les auteurs grecs qui comptent par générations sont varier la valeur de cette unité de vingt-sept à trente-trois ans (voyez Cycle). Génération se dit aussi de la réunion, de la collection de tous les individus du même âge, vivant dans le même temps: La génération présente, les générations sutures.

GÉNÉRATION DES IDÉES. On nomme ainsi en

psychologie un phénomène intellectuel, consistant en ce qu'une idée en procrée, en engendre une autre, sans que cette transmission opérée la première conserve aucune relation avec la seconde, laquelle, à son tour, peut en engendrer une troisième dans les mêmes circonstances et aux

mêmes conditions; ainsi de suite, autant que la pensée humaine peut s'étendre sans s'affaiblir. La génération des idées diffère de l'association des idées en ce que, dans cette dernière opération de l'esprit, les idées, loin de rester indépendantes, leur révolution accomplie, ainsi que dans la première, s'unissent, au contraire, de telle sorte, qu'elles se présentent ensuite toujours ensemble à l'esprit, comme si elles ne formaient qu'une seule et même idée.

GENERATIONS SPONTANEES. Dans les changements que subit la matière, les corps qui naissent au milieu de la corruption on des fermentations proviennentils d'une transformation directe de leurs éléments ou du développement d'un germe qui y est apporté? La première opinion constitue ce qu'on appelle l'hétérogénie ou la génération spontanée; la seconde constitue la panspermie. Pour les panspermistes il n'y a pas de générations spontanées, il n'y a pas de génération sans la présence d'un germe, qui peut être apporté par l'atmosphère, où il en existe des quantités innombrables. Pour les hétérogénistes les êtres vivants peuvent sortir d'une transformation naturelle, sans tiliation directe. On comprend l'émotion soulevée par ces problèmes dans le monde de la science et de la philosophie; chacun y a vu le triomphe des idées spiritualistes ou matérialistes. « Cependant, dit M. Dehérain, les partisans actuels de l'hétérogénie ne cherchent pas à démontrer qu'une matière inerte peut s'organiser et vivre, mais ils pensent seulement qu'une matière ayant appartenu à un être vivant conserve, après la dissolution de l'organisme qui la renfermait, une certaine vie latente, qui peut apparattre de nouveau sous une forme plus ou moins compliquée. »

Un fait aussi ancien que le monde, remarqué sans doute dès les temps les plus reculés, c'est la rapidité surprenante avec laquelle se développent des myriades d'animalcules dans les liquides laissés au contact de l'air, sur la viande, sur toutes les substances d'origine animale ou végétale en décomposition. Chez les anciens, on l'expliquait par une sorte d'axiome qui ne trouvait pas de contradicteurs et que l'on formulait ainsi : « La corruption d'une chose est la naissance d'une autre, » Ainsi, Aristote avance que les aphies, sorte de très-petits poissons, naissent du limon de la mer. Hérodote fait nattre les rats qui infe tent l'Egypte du limon de ce même N:1, d'où Moïse avait fait nalire des grenonilles et des moucherons. Plutarque nous conte, dans la vie de Cléomène, « comment des bœuss quand ils viennent à se pourrir, engendrent des abeilles; des chevaux, des mouches-guépes; et, semblablement, des anes, quand ils viennent aussi à putréfaction, des escarbots: ainsi, les corps des hommes, quand la liqueur de la moelle vi ni a se fondre et à se figer ensemble audedans, produisent des serpents. » Qui ne connaît l'in atoire d'Aristée avec son taureau pourri, auquel Virgile fait produire aussi des abeilles! Le vulgaire croit encore que les vers naissent de la pourriture, et qu'un champignon sort de la terre ou du fumier par hásard.

Harvey donna le premier coup aux idées traditionnelles, et avança que les animaux et les plantes sortaient tous d'un germe ayant la constitution et la nature d'un œuf, mais sans affirmer qu'ils dérivassent forcement de parents. Francesco Redi, qui vivait à la même époque, affirma au contraire que toute matière vivante sort d'une matière vivante préexistante. Leuwenhoëk, Swammerdam, Vallisnieri, Réaumur, concoururent par leurs recherches à détruire la croyance à la génération spontance. Cette croyance toutefois ne resta pas sans défenseurs. Elle fut soutenue notamment par Needham, dont les expériences aboutirent à la naissance d'animalcules dans un vase clos et chauffé. Spallanzani contesta les résultats obtenus par Needham, et soutint que sans doute il n'avait pas empêché tout accès de l'air, ou n'avait pas assez chaussé pour détruire les germes. Recommençant l'expérience lui-même, il souda les ballons à la lampe et les chauffa dans l'eau bouillante pendant trois quarts d'heure; aucun animalcule n'apparut. Mais on pouvait lui objecter qu'il avait cuit la matière, ct détruit par là même ses propriétés, Le docteur Schwann construisit, en 1837, un appareil dans lequel les matières putrescibles, d'abord portées à l'ébullition, afin de tuer les germes qu'elles peuvent renfermer, étaient ensuite sou-mises à l'action d'un courant d'air préalablement élevé à la température de 300°; jamais il ne se produisit de fermentation ni de putréfaction. MM. Diesch et Schræder eurent l'idée, en 1854, d'interposer entre la liqueur fermentescible et l'atmosphère de l'ouate de coton, con-tituant un filtre d'une extrême délicatesse; il n'y eut pas non plus développement d'étres organisés.

En 1859, M. Pouchet, directeur du muséum de Rouen, annonça à l'Académie des sciences de Paris qu'il venait de constater des faits nouveaux, démontrant, selon lui, la génération spontanée. Ayant chauffé du foin dans une étuve jusqu'à la température de 110° pendant une demi-heure. il l'avait introduit dans un air artificiel obtenu en mélangeant de l'oxygène pur avec de l'azote pur, et l'avait fait infuser dans une eau distillée artifi ielle préparée en combinant l'oxygène et l'hydrogène. Or, ce liquide s'était peuplé de nombreux infusoires. Il concluait que ces infusoires ne pouvaient provenir de germes, puisque l'air et l'eau étaient obtenus dir ctement avec leurs principes élémentaires, et que tous les grimes contenus dans le foin avaient dù être tués par la température de 110°. L'Académie n'admit pas la conclusion de M. Pouchet, et répon iit ne pouvoir rien déduire de son expérience, si ce n'est que la tunpérature de 110° ne suffit pas pour désorganiser les germe; contenus dans le foin. On put se convaincre en effet que des grains de froment exposés à cette température dans une étuve ne perdent pas leur faculté germinative. Le plus zélé contradicteur de M. Ponchet et de la génération spontanée fut M. Pasteur, qui ramena tous les phénomenes de ce genre à la présence d'êtres microscopiques, végétaux ou animaux, amenés par l'air dans les l'queurs fermentescibles. Il s'occupa d'abord de montrer les germes atmosphériques. Après avoir disposé dans des tubes du coton-poudre dont les fibres entrelacées y formaient un réseau serré, il y appela un courant d'air à l'aide d'un écoulement d'eau. Dissolvant ensuite le coton-poudre dans un mélange d'alcool et d'éther, il reconnut, outre le debris divers du corps dissous, des spores, des corpuscules ar-rondis, évidemment organisés. Il comp éta cotte expérience par des expériences nombreuses faites sur des infusions où tous les germes avaient été tués préalablement, au moyen de l'ébullition. Les infusions restèrent stériles tant qu'il ne permit pas à l'air ordinaire de pénét er, ou qu'avant de l'y amener il le fit passer par un filtre de coton retenant les germes atmosphériques. M. Pasteur pouvait donc se croire victorieux ; mais M. Pouchet et d'autres partisans des générations spontanées firent, à leur tour, des expériences qui donnèrent, en certains cas, des résultats contradictoires. Une véritable lutte s'engagea, pleine de passions, de défis, d'affirmations et de dénégations, Le baron Liebig prit parti contre M. Pasteur; il en fut de même de M. Frémy. Ce dernier tontesois reponsea l'idée des générations spontanées, si on l'applique à la production d'un être organisé, même le plus simpla, avec des éléments qui ne possèdent pas la force vitale; il émit l'hypothèse de corps hémi-organisés, pouvant, comme la graine sache, se maintenir longtemps dans un état d'immebilité organique, mais pouvant en sortir et sournir aux dépens de leur propre substance tous les éléments de l'organisation sous l'empire de certaines circonstances. L'Académia des sciences s'est prononcée à plusieurs reprises contre leagénérations spontanées; on ne peut dire cependant que le débat ait été définitivement terminé par ses décisions.

GENERAUX (États). l'oyes états généraux.

GÉNES (en italien Genovo), grande et belle ville d'I-talie, sur la Meditarrance, à 160 kilom. sud de Turin età 480 nord-ouest de Rome, est le chef-lieu, de la province du même nom (ancien duché de Génes).

Le navigateur qui dans la Méditerranée cingle droit au nord, en côtoyant les tles de Sardaigne et de Corse, voit la chaîne des Apennins se recourber vers l'intérieur du continent, et renfermer dans une enceinte de mi-circulaise le raste golfe ligurien appelé aussi Golfe de Génes, A mesure qu'il approche, l'immense emphithéaire formé par les flancs de la montagne se dessine plus nettement à ses regards. Ce sont des collines, des vallens charmants, des rocherachangés en terre par la puissance de l'art. De brillants édifices. entremèlés de bosquets et de jardins élégants, descendent de terrasse en terrasse jusqu'au bas de la montagne, et semblent se presser les uns sur les autres, en s'approchant des rivages de la mer. Au fond du golfe, et entre deux petites rivières, on voit comme sertir des flots une forêt d'aiguilles étincelantes : c'est là que se trouve la .Cité des Palais. C'est Genova la Superba, Gènes la Superbe, la Riche; elle est fière encore de son antiquité, de ses victoires et de l'empire qu'elle exerça autresois sur les mers. Les marbres précieux de ses milliers de colonnes, de ses frontispices, de ses portiques élevés, ses riobes églises, sufficaient pour attester qu'elle fut l'un des gouffres de la fortune du monde. Rivale de Veni se par la richesse de ses constructions, elle l'est de Naples par la beauté de son site, Il y a dans les constructions de Génes du goût, de le noblesse et de l'élégance.

Jusqu'aux envahissements de la république française, et ensuite de l'Empire, Gênes avait été capitale et seuveraine d'un petit État, qui s'étendait le long de la Méditerranée depuis le Var juqu'à la Magre. Il était connu sous le nom de République ou Rivière de Génes. Quand, en 1797, elle fut asservie à la république française, on lui donna le nom de République ligurienne, parce que son territoire ausait partie

du pays habité par les anciens Ligariens.

L'histoire de Gênes, comme beaucoup d'autres, commence par des récits sabuleux, et présente beaucoup d'incertitude. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'après avoir fait partie des conquêtes de Rome, ainsi que le restant de l'Italie, elle passa sous l'empire des Lombards, qui plus tard occupèrent toute la Gaule cisalpine. Dès le commencement du aeptième siècle, l'Italie, presque abandonnée par les faibles empereurs d'Orient à la fureur des barbares qui l'infestaient, sentit la nécessité de chercher d'autres protecteurs : c'est aux Français que les pontifes romains s'adressèrent. Pepin le Bref et ensuite Charlemagne désirent les Lombards, et en récompense devinrent empereurs d'Occident. Gênes et les pays qui l'environnent furent sourais à leur puissance, et gouvernés par un comte. Après avoir passé de la domination

des Français sous celle des empereurs d'Allemagne, il parait que Gênes profits, pour se rendre indépendants, des troubles qui régnaient dans toute l'Italie pendant le ouzième siècle. Ce n'est qu'en 1099 que l'histoire la montre gouvernée démocratiquement par des consuls. Alors Gênes était encore panvro, pen étendae, simple dans ses mours; le gouvernement populaire pouvait lui convenir: elle le garda près d'un siècle. Avec la fortune naquit l'ambition, et avec l'ambition, les intrigues pour arriver au pouvoir ; chaque citoyen voulait devenir consul. Pour arrêter ce mai, on résolut de se faire gouverner par des étrangers. On choisit donc chez une autre mation une espèce de dictateur à qui l'on remit le soin de gouverner l'État. Il était aidé par un conseil de huit citoyens. Cette bizarre constitution out d'houreux résultats, et dura jusqu'en 1270. On donnait à ces espèces de rois mercenaires le nom de podesté.

Pendant cet espace de temps, les Génois ne restèrent pas inactifs. Ils battent les Sarrasins, s'emparent de l'île de Corse et d'une partie de la Sardaigne, soutienment les croisés, prenment d'assaut les villes d'Almeria et de Tortose sur les Maures d'Espagne, tienneut tête à l'empereur Fréderie I'er et ensuite à Préderic II, voient au secours du saint-siège, imposent à Pise des traités humiliants, se vengent de Veni et jettent les fondements de leurs colonies d'Asie et de la mer Noire. Quand on songe qu'il n'y avait pas deux siècles que Gênes avait conquis son indépendance, on est forcé d'admirer le rapidité evec laquelle elle marche à l'empire de la Méditerranée.

En 1270, deux hommes remarquables par leur courage et leurs talents s'emparèrent de l'autorité, et gouvernèrent pendant vingt-et-un ans avec le titre de capitaines de la liberté. En se resserrant sur deux têtes, la puissance de Gênes devient plus rédoutable pour ses rivaux. Ces mons ques contienment le people par une espèce de triban qui a le titre d'abbé du pouple, répriment les factions intérienres, et au deliers remportent des victoires qui élèvent la républîque à l'apogée de sa puissance. Cependant, une époque de maineurs va succéder à cette époque de gloire. La république et la ville de Gênes vont être en proje aux plus funestes dissensions. On va voir se retracer dans un cercle plus étroit toutes les discerdes qui convrent l'Italie de meartres, d'incendies et de guerres civiles.

Les gibelins, qui combattaient pour les empereurs étaient représentés dans la république de Gênes par les Doria et les Spinota; les guelfes, qui étalent partisans du pouvoir pontifical, étalent soutenus par les familles de Fiesque et Grimaldi. Les autres familles influentes se rangozient ensuité du côté qui convenuit le mieux à leurs intérêts on à leurs alfections. Les intrigues ; les divisions , les haines de familles, les ambitions immodérées, entrèrent dans la république avec ces partis, et commencèrent dès l'an 1241 à l'ensanglanter. La première victoire fut pour les guelfes; alors trois membres de la famille Doris, un Spinola et plusieurs de leurs partisans furent envoyés en exil. Ils ne perdirent pas, pour cela leur temps; comme le font d'erdinaire les proscrits, ils intriguèrent au debers, tandis que leurs amis intriguaient au dedans. C'est à ce moment que les daux Oberdi, l'un Doria et l'autre Spinola. s'emparent de l'autorité et gouvernent avec le titre de conttaines de la liberté. A leur tour, les chefs du parti guelse sont exilés, et vont chercher la protection de Charles d'Anjou, devenu roi de Naples et l'allié de Rome. Ces deux partis maintinrent la république dans un état de guerre à pen près perpétuel. Les vaincus ne traitaient que dans l'espérance de gagner du temps, pour se préparer à la guerre. Dans l'espace d'un demi-siècle, la guerre cinq fois arrêtée par des traités de paix, qui dans le fait n'étaient que des trèves, recommença cinq fois à dévaster ce mail pays, depuis 1317 jusqu'en 1338. A la funeste rivalité des guelfes et des gibelins vint se joindre la haine du peuple pontre la noblesse, qui depuis longtemps jouissait de tout le pouveir. C'est à ces deux sources de discorde qu t'

GÊNES · 209

faut remonter pour comprendre tont ce que l'histoire de, cette ville contient de discordes, de guerres civiles, d'exils et de crimes publics et particuliers.

Il fallait que l'on fût bien malheureux pour consentir à choisir un moyen de gouvernement dont aucune autre nation ne fournit d'exemple, et qui paraît même aux yeux d'un véritable patriotisme contenir quelque chose de honteux. Pour arrêter cette ambition, qui changeait chaque jour la république en un foyer d'intrigues, pour arracher à quel-ques familles privilégiées le pouvoir dont elles se servaient ensuite pour opprimer le parti qui leur était opposé, on résolut de choisir hors du pays ceux qui devaient le gouverner. Les capitaines étrangers qu'on introduisit dans la république devaient appartenir à un pays éloigné d'au moins 100 milles de Gênes. Malgré ces précautions étranges, qui suffiraient pour donner une juste idée de la jalousie et de l'ambition qui fermentaient dans la république, le gouvernement ne cessa pas d'être au pouvoir des lactions. On ssaya de tout : après les capitaines en eut le gouvernement des douze, puis des vingt-quatre, puis la domination d'un empereur, celle de Robert, roi de Naples, et enfin celle du pape Jean XXII. Comme cela arrive toujours, les partis se servaient du peuple pour arriver au pouvoir. Ils le flattaient tour à tour et lui promettaient de la liberté contre la puissance dont ils avaient besoin. Mais à force de servir d'instrument aux ambitieux, le peuple devint ambitieux lui-même, et voulut essayer de ce pouvoir qu'il avait jusque là donné à quelques samilles puissantes, qui se le disputaient. En 1339 il créa un magistrat auquel il donna le nom de doge, et les nobles furent exclus de cette di-gnité. Le dege était nommé pour toute sa vie; mais les sons populaires, qui n'eurent jamais de respect pour les lois, firent et défirent les doges toutes les fois que cela kur convint. On en voit parraître jusqua quatre dans la nême année. Il en est même dont l'autorité cessa le jour même qui la vit naître. Pendant les deux siècles que dura cette institution, la république sut le théaire d'un combat perpétuel. Ce ne sont plus les Fieschi, les Grimaldi, les Doria, les Spinola, qui agitent l'Etat, c'est l'ambition de quatre familles populaires qui s'arrachent l'autorité. Les guelses et les gibelins sont remplacés par les Adorni, les Fregose, les Guarca et les Montalda. Pour se soustraire aux calamités qu'ensantaient leurs divisions, la république fut encore obligée de se réfugier, comme autrefois, sous l'autorité des ducs de Milan et des rois de France (1396-

Un gouvernement populaire, quel qu'il soit, n'existe qu'en attendant un homme fort qui s'en empare. Pour Gênes, cet homme fut André Doria. Il ne voulut être que le restaurateur et le législateur de sa patrie; mais il n'eût tenu qu'à lui d'en être le roi. Cet homme d'un génie extraordinaire, après s'être distingué sur terre comme militaire, devint encore le plus grand amiral de son siècle. Il vendit successivement ses services à Clément VII, à Charles-Quint et à François Ier. Couvert d'honneurs et de richesses , ayant à lui une flotte de 22 galères, il était compté au nombre des puissances maritimes. Son nom serait resté pur de toute tache, s'il n'avait pas prêté sa puissance pour aider les Français à conquérir la ville qui lui avait donné le jour. Mais le génie qui suffit pour les grandes choses ne donne pas toujours la vertu. Cependant, en apprenant que François ler voulait saire de Savone une ville importante et rivale de Gênes, André Doria sentit le patriotisme revivre dans son âme, se détacha de la France, seconda le monvement de ses compatriotes, débarqua dans Gênes et on chassa les Français, le 11 septembre 1528. Le lendemain le conquérant se transforma en législateur, et donna à se patrie une constitution qui lui valut plus de deux siècles de prospérité. Son premier soin fut d'exclure le peuple de toute participation au pouvoir, parce qu'il était persuadé que le peuple, qui ne gouverne jamais et qui ne gouverna jameis nulle part, ne peut être , quand il a le droit de gou-

verner, que l'instrument de ceux qui ambitionnent le pouvoir. Un coup d'œil perçant lui fit comprendre que les interminables querelles qui n'avaient pas cessé d'exister entre la noblesse et le peuple ne descendaient pas jusqu'à celui-ci, mais se bornaient à cette classe intermédiaire, séparée du peuple par sa fortune, ses talents, son éducation, ou par des services rendus à l'État , mais qui veut paraître y tenir encore toutes les fois qu'elle a besoin de la force du peuple contre ceux dont elle envie les prérogatives. Espérant donc couper le mai à la racine, André Doria réunit en un seul corps de noblesse toutes les familles marquantes de Gênes, quelle que fût la classe à laquelle elles appartinssent, et leur confia le droit de gouverner la république, en nommant des doges dont le pouvoir ne durerait que deux ans. On résolut de transmettre à la postérité le souvenir de cette époque mémorable en établissant une sête nationale qui se renouvellerait toutes les années, sous le nom de l'Union.

Cette union cependant ne fut pas complète; la suite prouva que Doria ne s'était pas trompé en regardant le peuple comme parfaitement étranger aux dissensions qui troublaient la république; elles tentèrent de se renouveler, et cette sois ce n'était plus entre les nobles et le peuple, mais entre les nobles anciens et les nobles nouveaux, entre les nobles du Portique Saint-Cyr et ceux du portique Saint-Pierre, comme qui dirait entre la Bourse et la faubourg Saint-Germain. Cette fusion que l'on avait espérée ne s'opéra pas ; et après un demi-siècle, les deux partis, encore en présence avec les mêmes jalousies, faillirent plonger la république dans de nouvelles guerres civiles, tant il est vrai que les lois sont impuissantes pour détruire des institutions qui sont dans les mœurs! Cependant le règne de l'aristocratie génoise dura jusqu'à l'instant où les généraux et les commissaires de la république française vinrent l'anéantir sous le nom de République Ligurienne (1797). Trois ans plus tard, la ville de Génes, réduite à n'être plus que le ches-liou d'un département, sit partie de l'empire français, et on 1815 elle fut réunie au Piémont.

La position de Gênes en fit une puissance maritime, et la nécessité en fit une nation commerçante. Placée au bord de la mer, sur des rochers stériles, elle fut réduite à demander à l'art ce que lui refusait la nature. Elle n'eut pas à délibérer sur sa vocation : la mer était le seul chemin qui lui sût ouvert pour s'approvisionner et s'enrichir. Elle fit des vaisseaux. Les Génois furent donc des marins et des marchands. Les premiers qui se furent enrichis formèrent l'ancienne noblesse, ou notabilité, et les derniers parvenus formèrent la nouvelle noblesse, qui eut longtemps autant de peine à pardonner à la première son ancienneté que celle-ci en out à pardonner sa nouveauté à sa rivale. Les Génois ont prouvé que le courage et la valeur pouvaient s'allier avec l'esprit mercantile. Obligés de trafiquer sur des mers infestées par la piraterie, parcourues par des milliers de petites puissances rivales, il fallait ou renoncer à la fortune, et même à la vie, ou se résoudre à tenir sa pacotille d'une main et de l'autre une épée : c'est ce dernier parti que prirent les Génois, et, on peut le dire, avec un succès étonnant. Leurs galères chargées de marchandises ne marchaient que sous la protection d'autres galères chargées de soldats. Les guerres des Génois ont un caractère particulier, qui ne se retrouve nulle part. Le mmerce en fut toujours la cause ou le but. Après leurs victoires, les conquérants veulent garder des provinces; les guerriers de Gênes se contentaient d'un comptoir, de la libre entrée dans un port, de la diminution d'un droit sur leurs marchandises, ou d'un impôt frappant les vaisseaux étrangers; souvent même lis se contentaient de grosses sommes d'argent. Ils se distinguèrent dans les croisades ; ils s'emparèrent seuls de plusieurs villes importantes, et pour tous ces exploits recurent du roi de Jérusalem des tributs levés sur les villes qu'ils avaient conquises, et des établissements de commerce à Jérusalem et à Joppé. Ils obtinrent des priviléges semblables des rois d'Arménie, des empereurs de Constantinople et de plusieurs autres princes chrétiens. Les princes sarrasins eux-mêmes durent leur ouvrir les ports et les établissements de commerce qu'ils possédaient à la fin du dou rième siècle, et qui s'étendaient depuis le détroit de Gibraltar, en suivant les côtes d'Afrique, jusqu'à Bagdad, capitale de la Turquie d'Asie. Dejà possesseurs des îles de la Corse et de Cabri et de l'îlie Gorgone, ils obtinrent encore des faibles empereurs grées la ville de Smyrne et le bourg de Péra, aux portes méines de Constantinople. Ils exploitaient prosque seuls le littoral de la mer Noire, et pénètraient jusque dans les Indes erientales, par la mer Rouge et le golfe Persique. Ce peuple avait le gésie du trafic, et, en pourvoyant à ses besoins, le trafic était lui-lumme devenu le premier de ses besoins. A Gênes, an continuait à trafiquer même après avoir acquis-la fortune, l'opulence, la noblesse et tous les honneurs que pouvait donner la république.

Les trois parties de l'ancien monde, séparées par la Méditerranée avaient un lien commun, et ce lieu était uniquement dans les flottes de Gênes, de Pise, de Venise. Ces trois nations étaient un canal par lequel les produits de l'Europe s'écoulaient en Afrique et en Asie, et par où les richesses de l'Asia et de l'Afrique venzient en Europe. Jusqu'à la découverté de la boussole, Gênes ne partagea qu'ayec les Vénitiens et les Pisans le monopole du commerce universel; mais quand cette aiguille mystérieuse eut conduit la cupidité humaine dans le Nouveau-Monde et pardelà le cap de Bonne-Espérence, l'Espagne, le Portugal, la Hollande, devinrent des nations commerçantes, et ne tardèrent pas à l'emporter sur les républiques italiennes. Dès lors Gênes n'est plus qu'un entrepôt secondaire, réduite à puiser dans les magasins de Lisbonne ou d'Amsterdam les articles qu'elle achetait naguère sur les côtes de Malabar. Habituée à borner ses courses dans les limites de la Méditerrance, qu'elle put longtemps regarder comme une partie de son domaine, on dirait qu'elle hésite à lancer ses vaisseaux sur l'Océan, Mais depuis que cette ville a vu son commerce place sous le pavillon sarde, elle a franchi sans crainte le détroit de Gibraltar pour aller elle-même s'approvisionner sur les rivages du Nouveau Monde et jusque dans les ties les plus reculées de la mer du Sud. Sans doute ses bénéfices étaient plus considérables au temps du monopole; mais son commerce ne fut jamais aussi étendu qu'il l'est de nos jours. Avec ses nombreux vaisseaux, elle. parcourt toutes les mers, visite toutes les regions et rapporte à l'Italie, à la Suisse, à la Savoie, les productions de tous les climats.

Gênes avait pour rivale dans le commerce du monde les villes de Pise et de Venise; et comme elle ne fit jamais la guerre que dans l'intérêt de son commerce, il est tout naturel de la retrouver souvent aux prises avec ces deux républiques. On dirait que chacune de ces villes, jalouse de posséder seule l'empire de la mer, ne visait qu'à la destruction des deux autres. Chaque guerre n'est séparée d'une guerre nouvelle que par le temps nécessaire pour en faire les préparatifs. Quand un intérêt commun semble unir les Vénitiens et les Pisans contre la république de Gênes, on voit que ces deux peuples voudraient; se détruire mutuellement en détruisant leur ennemi. Le même intérêt qui les unit contre les Gênois les divise enfre eux. Gênes en profite habilement pour détruire Pise, humilier et rabaisser Venise.

La jalousie commerciale fut la cause de ses guerres contre Venise, comme elle l'avait été de ses guerres contre Pise. Dès le commencement du treizième siècle les Vénitiens avaient fait de tels progrès en Orient que le doge de Venise se regardait comme possédant un quart de la seuveraineté de l'empire grec. Depuis Venise jusqu'au Pont-Euxin, its possédaient une ligne non interrompue de villes, d'îles, de comptoirs, de factoreries. Ils étaient maîtres d'une partie considérable de Constantinople et de toute l'île de Crète. Il n'en fallait pas tant pour ensiammer la jalousie des Génois, et leur faire trouver des prétextes pour saire la guerre. Ils se liguèrent avec les empereurs d'Orient, bien moins dans

l'intention de les soutenir que dans l'espérance de muire sur Vénitiens, et ne furent pas deçus de cette espérance, car en peu d'années ils parvinrent à posséder en Orient des avantages qui balançaient la prépondérance vénitienne. Ils se croyaient tranquilles possesseurs des nombreux établissements que leur avait cédés Michel Paléologue, quand tout à coup ils apprirent que les généraux de Venise avaient surpris, incendié, ruiné tous leurs établissements de Constantinople et des îles de l'Archipel. A Gênes, cette nouvelle fut un appel aux armes; une armée de 45,000 combattants, portée par une flotte de deux cents galères, se mit en mer pour aller dans les murs de Venise venger l'honneur et l'intérêt lignriens. Ce ne sut pourtant que deux sus plus tard que Lomba Doria desit la flotte de Venise, commandée par André Dandolo, qui se donna la mort pour échapper à l'humiliation d'être conduit dans les prisons de Gênes. Par une des conditions du traité de paix qui suivit cette bataille, les Vénitiens furent chassés de la mer Noire (1299).

En 1346 les hostilités recommencèrent. La paix qui suivit cette troisième guerre des deux républiques marchandes dura dix-sept ans; après quoi elle recommença, ponr la possession de l'île de Ténédos, qui est comme la porte des Dardanelles. Ce coin de terre fut pour les deux républiques comme un mauvais procès, qui ruine également les deux parties. Les Génois, soutenus par de nombreux affiés, battent leurs adversaires sur terre et sur mer, s'emparent du port de Chioggia, qui touche à Venise, et, au lieu de profiter de la victoire pour conclure une paix avantageuse, ils rendent du courage à leurs ennemis en les poussant au désespoir par des propositions honteuses. Dans cette crise, qui semblait ne laisser que la mort ou le déshonneur au choix de l'orgueilleuse reine de l'Adriatique, le patriotisme des Vénitiens se montra sous l'aspect le plus beau et le plus touchant. Si la fortune ne favorise sur leurs efforts, ils sont décidés à abandonner Venise à leurs ennemis, et à aller avec leurs femmes et leurs enfants se bâtir une autre cité dans l'île de Candie. Pour eux, c'ent été transporter la patrie, plutôt que l'abandonner. Aujourd'hui que les peuples ont échangé le sentiment de la patris contre l'intérêt du pays, je doute qu'ils soient à même d'apprécier la résolution des Vénitiens. Après des combats sanglants, des villes pilices, incendices, des victoires et des revers, les deux républiques rivales se soumirent à la médiation du duc de Savoie, Amédée VI, que sa sagesse, aussi bien que sa valeur, faisait regarder comme l'arbitre de toute l'Italie. C'est en 1381 qu'il dicta des conditions de paix, qui furent bien reçues de chaque partie. Depuis cette époque, la puissance navale de Gênes alla tou-jours en déclinant. Les deux dernières victeires qu'elle romporte sur mer sont celles de Ponza, en 1435, et celle de Salerne, en 1528; mais alors ses flottes n'étaient déjà plus que l'ombre de celles qu'André Doria conduisait à la

Dès le milieu du seizième, siècle, cette république cessa d'être comptée parmi les puissances maritimes, et les corsaires purent impunément exercer leurs hrigandages dans une mer qu'elle regardait pourtant encore comme sa propriété. Son port n'a repris de la vie que quand il a vu flotter les étandards de la maison de Savoie,

L'abbé RENDU, évêque d'Annecy.

Après la chute de Napoléon, en 1814, et lorsque la garnison française demeurée à Gênes eut été contrainte de capituler aux mains d'un corps d'armée anglais, lord Bentinck, qui le commandait, cousentit à ce qu'on remît en vigueur l'ancienne constitution républicaine de Gênes. Mais en 1815 le congrès de Vienne réunit la ville et le territoire de l'ancienne république, sous le nom de duché de Gênes, aux États du roi de Sardaigne. En 1821 Gênes ne se rattacha que temporairement à la révolution. Pendant les dernières agitations révolutionnaires dont l'Italie a été le théâtre à la suite de notre révolution de Février, Gênes resta assez tranquille jusqu'au moment où l'on y reçut la nouvellé de l'armistice conclu entre l'Autriche et la Sardaigne et de la dis-

GÊNES 2:1

≈o!uti on de la chambre des députés à Turin, vers la fin de mars 1849. L'agitation populaire y alla des lors toujours rroissant. Le peuple uni à la garde nationale s'empara elles ouvrages de défense qui entourent la ville, que la garni-

sarde fut réduite à évacuer. Le 3 avril on établit un gouvernement provisoire com-posé du général Avezziana et des citoyens Davide Marchio et Constantino Reta, dont le premier acte fut de proclamer de nouveau l'indépendance de la république de Gênes. Mais dès le 4 du même mois le général de la Marmora arriva sous les murs de la ville à la tête de forces imposantes; et à la suite de divers engagements sanglants, interrompus par des armistices, il reprit possession des lorts et des points les plus importants de la ville. Les pégociations entamées pendant ce temps-la à Turin, par une députation spéciale des habitants de la ville, eurent pour résultat de déterminer le roi à proglamer une aganistie générale, dont firent aculs exceptés les individus les plus gravement compromis dans l'insurrection. En consequence, le 10 avril Gênes fit sa soumission complète; la population sut desarmée. Dans la nuit du 29 au 30 juin 1857, les partisans de Mazzini tenterent à Genes un soulevement republicain, qui fut aussitot comprime. En 1859, cette ville fut le principal port de débarquement de l'armée française, et servit de base

à sa ligne d'opération,
Ce n'est point, à vrai dire, une belle ville. En raison de
l'exignifé de l'espace qu'elle occupe et de sa situation sur le
fianc d'une montagne, la plupart de ses rues sont étroites, sombres, et généralement si escarpées qu'il n'y en a qu'un fort petit nombre dans lesquelles on puisse se sevir de chevaux et de voltures. Aussi l'usage des chaises à porteur, vulgairement appelées en France des vinaigrettes, s'y conservera-t-il très-longtemps encore. Cependant il existe à Gênes un certain nombre de rues larges, droites et unies, qui peuvent soutenir avantageusement la comparaison avec celles des plus belles villes de l'Europe, par exemple : la strada Balbi, la magnifique strada Nuova, la strada Novissima, la strada Carlo-Felice et la strada Giulia, toutes ornées d'un grand nombre de palais. En fait de promenades publiques, on peut citer celles de la piazza dell'Acqua-Verde, d'Acqua-Sola et du Rempart. Parmi les nombreux palais qui ont rendu. Genes si justement célèbre, on remarque surtout le palazzo Ducale, ancien palais des doges, aujourd'hui siège du sénat, avec sa grande salle du conseil, décorée autrefois des fatues des hommes les plus célèbres auxquels la répul·lique avait donné le jour, mais qui furent brisées lors de la révolution de 1797 ; le palais Brignole Sale, ordinairement appelé il palazso Rosso, à cause du marbre rouge dont il est recouvert, où se trouve une riche galerie; les palais André et de Tursi Doria (ce dernier sert aujourd'hui de collègé aux Jésuites), Pallavicini, Filippo et Marcello Du-ruzzo (aujourd'hui Palazzo reale), Serra, Adorno, Negroni, Grillo Cataffeo, Massimo Spinola, Cambiaso, di Negro, etc., etc. Mentionnons encore les bâtiments du port franc, l'arsenal, ancien convent, l'arsenal de la Marine (la Darsena, on Fiesque se noya), la Monnaie et la Boggia di Lanchi, construite par Galeszzo Alessi, l'un des architectes qui ont le plus contribue à enrichir Génes de leurs cauvres. Un gigan-tesque aqueduc fournit à la ville l'ean potable dont elle a besoin, et alimente un grand nombre de fontaines jaillissantes; son vaste port, l'un des plus importants de la Méditerrannée, ci qui reçoit des navires de toutes grandeurs, est entouré par la ville en demi-cercle et protégé par deux moles. Mal-beureusement, il n'est point à l'abri du rent du sud-ouest, qui y commet parfois de grands dégats. Un port franc y est exé depuis 1751.

Génes ne contient pas moins de cent églises, en y compremant celles qui servent de chapelles à des couvents. Les plus remarquables sont ; la cathédrale, San-Lorenzo, cons-Truite à partir du donzième siècle, à l'époque la plus brillante de la république, dans le style germano-lombard, dans la sacristic de laquelle on conserve, entre autres reliques pro-

cieuses, un saint Gréal ; ensuite, les églises de San-Siro, ancienne cathédrale de la ville, où avaient lieu les assemblées du peuple et les élections de doges, reconstruite au dixseptième siècle. Santa-Maria di Carignano, bâtie par Alessi, sur le plan du Saint-Pierre de Michel-Ange; San-Sebas-

tiano; l'Annunziata et San Stefano.

En fait d'établissements publics, qui presque tous catent des temps de la république, on remarque surtout le grand bopital de Pammatone, l'un des plus vastes et des plus magnisiques qui existent en Europe, recevant en moyenne mille malades par jour, et orné d'une soule de statues représentant les biensaiteurs de l'institution, et qui avant d'être spolié par le gouvernement français, possédait 500,000 liv.de rente; ensuite l'Albergo dei Poveri, l'un des plus grands et des plus beaux hopitaux de l'Italie, construit au dix-septième siècle, et où sont logés 2,500 pauvres; le Pieschine, institution pour 600 jeunes filles pauvres, qu'on'y emploie à la fabrication des fleurs artificielles ! l'institut des Sourds-Muets et l'hospice degli Incurabili. La Banque de Saint-Georges, fondés à Gênes des le quinsième siècle, a servi de modèle aux tontines , caisses d'épargne et de prévoyance, qui n'ont été connues que si tard dans d'aûtres pays. C'était tout à la fois une banque de prêt, une banque de dépêts et une banque nationale. Elle fet supprimée lors de l'incorporation de Gênes à la France, qui s'empara de son actif, représentant une valeur de plus de 250 millions de francs, et solda son passif en inscriptions sur le grand livre de la dette publique.

Génes compte (en 1865) 137,986 habitants; ellé est le siège d'un archevèque, des autorités civites et militaires superieures, et d'une université, qui occupe un superbe édifice et possède une bibliothèque de 50,000 volumes. Ses différente palais renferment de précieuses collections de tableaux et de sculptures. La ville possède unssi une Académie des Beaux-Arts. Parmi ses théatres, celui de Carlo-Felice occupe le premier rang; c'est aussi l'un des plus beaux qu'il y ait en Italie, San-Ayostino et Delle Vigne na sont que des scenes secondaires; ceux de Colombo et d'Apollo oat été récemment construits. En 1862, on y a élevé un monument en marbre blanc à Christophe Colomb. Gênes est aujourd'hui desservie par plusieurs chemins de fer : celui de Taria la relie aux principales villes de la haute Italie; par celui de Chiavari, elle est réunie à Livourne et à l'Italie méridionale; le chemin de fer de la Corniche, ouvert à la fin de 1871, la met en relations avec

Nice et la France Gênes est toujours le centre d'un commerce immense. qui se développe de plus en plus, avec le Levant, PAfrique, l'Egypte et la mer Noire. En 1869, 27,208 bâtiments de toutes sories, jaugeant 2,761,113 tonnéaux, avaient été signales à l'entrée ou à la sortie de son port. Pour l'importance du mouvement maritime, c'est le prémier de l'Italie. Les huiles d'olive, les fruite secs, les vins et eauxde-vie forment la plus forte part de ses exportations. On y treuve aussi beaucoup de fabriques considérables de soleries, de velours, de damas, d'articles de bijouterie et de joaillerie, de papiers, de draps, de bas, de fieurs artificielles, de macaroni, de fruits confits, de chocolat, etc.

Le duché de Génes, ou la ci-devant république de ce nom, comptait, sur une superficie de 77 myrlam. carrés. une population de \$15,281 habitants, répartie en 20 villes et 725 bourgs ou villages. Il confinalt à l'ouest et au nord à la Savoie, au Piémont et à la Lombardie; à l'est au duché de Lucques et au grand-duché de Toscane ; au sud à la Méditerrance. Son territoire était divisé en deux parties : l'une à l'est, appelée Riviera di Levante; l'autre à l'ouest, dite Riviera di Ponenie. A la première appartenaient Gên s, Sestri di Levante, etc.; à la seconde Savone, Finale, Vintimiglia, etc. Les Apennins s'étendent le long de la partie septentrionale; mais en dépit de la nature montagneuse de son sol, toute cette contrée est d'une admirable fertilité. Depuis 1860, la nouvelle province de Génes ne comprend plus qu'une partie de l'ancien duché; elle compte (1261) 650,143 habitants, et se divise en 5 arrondissements : Albenga. Chiavari, Génes, Levante, Savone.

GENES (Siége de). En 1800, la cour de Vienne, espérant ponvoir profiter de la situation critique de l'armée d'Italie pour conquérir Gênes, résolut de porter ses forces sur le Var, d'entrer en Provence, de combiner leurs opérations avec celles de 15,000 anglais débarqués à Mahon et de 20,000 Napolitains, puis de soulever en faveur des Bourdons les populations du midi. Bonaparte confia à Masséna le soin de déjouer ces projets à la tête de 37,000 hommes. Il avait, en outre, sous ses ordres, Soult, Gazan, Thurreau et Oudinot. Arrivé dans la place le 18 février, il la trouva livrée à une désorganisation complète : il y institua aussitôt une administration serme et amie des Français: les campagnes environnantes étaient soulevées : il les fit rentror dans le devoir. On annonçait de France 22 bataillons; il en recut mille officiers sans troupes. Cependant, il lui fallait désendre toutes les avenues du Dauphiné et de la Provence, depuis le mont-Cenis jusqu'à Gênes. Pour surcrott de malheur, la disette commençait à se faire sentir, quand la ville fut bloquée : l'armée n'avait pas de pain pour vingt-quatre heures et l'on attendait trois demi-brigades d'infanterie, trois régiments de cavalerie. On annonçait aussi, il est vrai, 18,000 quintaux de blé.

Les Autrichiens enlevèrent aux assiégés cette demière espérance en attaquant la place le 5 avril : Mélas avait réuni 10,000 hommes devant Bobbio, autant devant Tortone, 30,000 à Acqui et Alexandrie, et il se présentait devant la ville, laissant en Piémont toute sa cavalerie, une artillegie magnifique, et 20,000 fantassins. En ce moment, Masséna n'avait que 15,320 hommes, exténués par la maladie. Il ne lui restait qu'un parti à prendre : masser ses forces pour les précipiter sur des groupes d'ennemis épais; et les mon-tagnes qui environnent Gênes favorisaient singulièrement ce genre de défense. Dès le second jour de l'attaque, son aile droite, qu'il commandait en personne, se trouvait isolée et chargée seule de protéger la place, le reste devant convrir les avant-postes, qui n'embrassaient pas moins de 60 milles d'étendue. Au moment de l'apparition des Aptrichiens une flotte anglaise, coupant toutes les communi-cations par mer, interrompit les arrivages de vivres; l'ennemi occupalt le lendemain Monte-Cornua, Torriglia, Scoffera, Cadibona et Monto-Moro; beaucoup de combattants étaient tombés de part et d'autre dans ces rencontres, à coups de fusil, de pierres et de baionnette. En outre, les vaisseaux britanniques lançaient force bombes et boulets aur la place.

Masséna, las de cette position, reprit le lendemain l'ossensive, culbuta les assiégeants sur tous les points, et leur tit 1,500 prisonniers. Le 8 avril, l'armée française ayant été partagée en deux corps, le premier resta chargé de la défense de Gênes sous les ordres de Miollis, le second forma deux divisions, commandées, l'une par Soult et Gazan, l'autre par Gardanne et le général en chef. Cette division avait pour but de débloquer Savone et de rétablir les communications de la place avec Suchet. Elle s'accomplit heureusement, en face d'un ennemi cinq ou six fois plus nombreux; mais le 30 avril, à deux heures du matin, 25,000 Autrichiens attaquèrent la place, tandis que la flotte anglaise, rasant la côte, cherchalt à exciter la population à la révoite. Après plusieurs combats acharnés, par une pluis battante, où la lutte eut presque toujours lieu à coups de pierres et de crosses de fusil, les assiégeants furent obligés de battre en retraite, avec une perte de 4,000 hommes, dont

Mélas, voulant essayer de repousser notre armée de réserve qui s'avançait triomphante, céda la direction du siégeau général Ott, qui ne tarda pas à être attaqué dès le 11 mai, L'adjudant général Gautier lui enleva son camp de Baverie; mais Miollis, ayant échoué sur le Monte-Saccio, fut rejeté sur la Sturia. Toutefois, Soult exécula avec succès son mouvement, enthutant tous les postes autrichiens et forçant leur camp de Monte-Cretto. Plus de 800 de leurs soldais restèrent dans les abienes, et le double au moins lut pris dans les retranchements, tandis que le général Darnand s'empacait de Mervi. Restait à prendre le Monte-Cretto lui-même. Le début de la journée du 12 était déjà marqué par des succès, lorsqu'un violent orage fondit sur les combattant. On ne s'apercevait plus qu'à la lueur des éclairs, et Souit resta au pouvoir de l'eunemé, nos soldats, exténnés de faigue, n'ayant pu l'arracher de ses mains.

A la suite de cette malheureuse affaire, qui fit perdre aux assigés seutespoir de rompre la ligne de blocus, 4,000 Génoises s'ameuthrent eur les places de la ville, avec des sonnettes à la main, demandant du pain et la fin de leurs maux. Ou réassit à dissiper cet attroupement au moyen de quelque ar-

gent distribué à propos.

An milion de la muit du 17, les Angleis et les chaloupes napolitaines bombardèrent le quartier de la marine, et le peuple recommença à murmurer. Enfin, le 20, une dépêche de Bomparde annença que le 30, on serait débloqué. 900,000 frances arrivèrent ; on fit face aux besoins les plus urgents. Mais le bombardement ne discontinuait pas, la misère augmentait; les rues étaient jonchées de morts et de meurants ; ou se disputait les chevaux tombés de maladic, les animaux doprestiques en putréfaction ; on mangeait des serias, des rats, de l'herbe, des souliers, des havre-sacs et des gibernes. Le 21 mai, il n'existait plus que de quoi faire pour deux jeurs de mauvais pain pour la troupe. Masséna ordonna qu'on ramassat dans la ville tout ce qui restait d'avage, de cacae et qu'on en confectionnat un mastic notr, pesant, et qui n'était pas susceptible de cuisson.

Le 28 on ennonça un monvement rétrograde des Autriclaiens, puis on parla d'une grande victoire remportée par Bonaparte; mais le découragement succédait à ces trompeuses espérances. Le 30 les généraux Keith, Ott et Saint-Julien strent demander une entrevne à Masséna. Ils lui offraient la capitulation la plus honorable. Le général français rejeta d'abord cette ouverture; mals le terme ou Bonaparte avait promis de débloquer la place était passé; au 4 juin il ne devait plus rester par homme qu'une ration de l'horrible mortier noir; il fallait sauver 6,000 malades ou blesses; les Anglais recommençaient chaque nuit le bombardément; nos soldats étaient hors d'état de supporter le poids de leur fusil. On ne reçut aucune nouvelle du dehors les 1 et et 2 juin; alors le peuple en masse se souleva, et il falint pour l'apaiser lui premettre de négocier si dans les vingt-quatre heures il m'arrivait pas du secours.

Ce délai expiré, Masséna se décida enfin à traiter. Lord Keith consentait à ce que l'armée assiégée rentrât en France, pourvu que son chef, qui valait, désait-il, 20,000 hommes, restât prisonnier. Masséna refussit de se prêter à toute négociation où le mot capitulation serait employé. Enfin, il fut décidé que les Français prendraient la route de leur patrie avec leur artillerie et leurs munitions, aux dépens de l'Angleterre, et que la liberté des Italiens nos allies serait assurée. Masséna signa ces conventions le 5 juin à sept heures du soir. Quelques jours après Bonaparte, vainqueur à Marengo, stipulatt l'évacuation de Gênes par les Autrichiens, at Suchet y faisait son entrée solenneffe le 24 du même mois.

GENÈSE, le premier des livres de Moïse et de la Bible, est nemmée par les Juiss Berezith, c'est à diré Au commencement, d'après leur méthode de citer les livres du Pentateuque par les premiers mots. Le nom de Genèse (du grec vássor, naissance) a été donné à ce livre par les Grecs, parce que Moise y fait remonter l'histoire à la naissance du monde. Les autres livres de Moïse sont regardés comme une sorte de journal, écrit au temps et sur les lieux des événements qu'il raconte; mais pour la Genèse, histoire des temps qui ont précédé la neissance de l'auteur, rien n'en fait connaître la date. Des crifiques préténéest

qu'elle fut écrite dans le pays de Madian , dens les quarante ans que Moise y passa au service de Jéthro, son beau-père; d'autres veulent qu'elle ait été compenée dans le décert, áprès la promulgation de la loi.

La Genèse, en 50 chapitres, renforme l'histoire des pre miers siècles, depuis la création du monde jusqu'è la mort du patriarche Joseph, c'est-a-dire une période de 2370 ans. On y trouve donc l'histoire des patriarches, l'histoire du déluge, de la tour de Babel, de la roine de Sudome, etc.

11 se trouve dans les différents textes de la Genèse des vraiantes chronologiques qui ont besocsup occupé les nous contre la vérité du récit, de Moise (comme si Moise devait répondre des erreurs de coun qui le copient!.). Le texte hebreu, suivi par la Vulgate, compte 1856 and depuis la création jusqu'ap déluge, et 292 du déluge à la nuissance d'Abraham; les Septante mettent le déluge à l'an 2242 du monde, et donnent 942 aus entre le délugaiet Abraham; ce qui ajouterait 1236 ans à l'antiquité du monde: Le Pentatenque samaritain ne trouve que 1307 ans avent le déluge; mais il est d'accord aves les Septente, sur le nombre d'années écoulées depuis cette époque jusqu'ir Abraham. Quelques interprètes, par respect pour les livres saints, ont cherché à concilier toutes, ces dates, ces qui parait asses difficile; les autres, sans s'écarter du respect du à l'Écri-ture, n'ont pas hésité à déclarer que des erreturs s'étalent glissées dans les copies. Mais quels sont les teutes fautifs? Où est la véritable chronologie de Moise? L'Égise, en adoptant la Vulgate, s'est prononcée pour le calcul des Hébreux, sans pour cela condamner les autres.

L'ebbé C. BAMDEVIELE.

GENESIUS (Joseph), historien du Bes-Empire, qui florissait vers le milieu du dixième siècle. Le livre qui perte son nom sut entrepris par ordre de Constantin Porphyregénète; il ne doit pas être confendu avec la chronique iniprimée dans les Scriptores post Theophanem; Paris, 1688. L'Histoire de l'Empire Grec, de Genesius, qui commence en 813, comprend les règnes de Léon l'Arménien, Michel le Bègue, son fils Théophile et Basile le Macédonien, mort en 886. L'Histoire de Genesius sut publiée pour la première fuis en 1732, à Venise.

GÉNESTROLLE. Voyez GENET.

GENET. On désigne ainsi une espèce particulière de chevaux d'Espagne, généralement petits et très-bien con-formés. Il y a aussi des genets de Sardaigne, de Portugal, et de quelques autres provinces d'Europe. Queiques personnes sont venir ce mot du grec séprent (en latin bene natus), comme pour désigner les belles proportions de l'animal qui porte ce nom. On en retrouverait plus vraisemblablement l'étymologie dans le mot espagnol génétie, qui veut dire cavalier, homme de cheval.

GENET, genre d'arbrisseaux de la famille des papillonacées, portant des seuilles alternes, simples pour la plupart, et des sleurs offrant une carème tombante, qui laisse n partie à découvert les étamines et le pistil. Le l'uit est une gonsse oblongue renforment une ou plusieurs se-

Les nombreuses variétés de ce genre se ressemblent presque entièrement. Parmi les plus remarquables, on distingue le genét d'Espagne (genista juncea), qui s'élève en buisson à la bauteur de trois à quatre mêtres; ses fleurs exhalent une légère odeur de fleurs d'oranger : on leur attribue des propriétés diuretiques. Dans les Cévennes, aux environs de Lodève, en cultive le genêt d'Espagne pour en retirer la filasse, en lui faisant subir une serte de rouissage; les paysans de cette controe en tont de la foile qui rivaliserait avec celle faite avec le chanvre, si le travail en était confié à des mains plus habiles. Les jeunes rameaux peuvent servir à des objets de vannerie, comme l'osier. Les montons et les chèvres en foat leur principale nouvriture pendant, l'hiver, le genét produit quelquefois chez ces unimaux, et surfout lorsqu'ils mangent les semences de la plante, des inflammations des voies urinaires, que l'on guérit à l'aide de boissons rafraichissantes. Cette espèce de genét croît abondamment en Espagne, en Italie, et dans le midi de la France : elle se plait dans les terres légères et biou labourées.

Vient ensuite le genét commun (genista scoparia). Cet arbrisseau, qui s'élève à une hauteur de 12,30 à 12,60, a des rameaux gréles, verdâtres et très-flexibles. Il croit en Berope, dans les terrains secs et arides, et fleurit au mois de mat; ses ficurs jaunes, disposées une à une le long des tiges, produisent un très-bel effet. Dans la Belgique, on en fait confire les boutons dans le sel et le vinaigre pour les servir sur les tables, comme les capres. Par le rouissage des jeunes rameaux, on peut en retirer une filasse, dont on fait des cordes et de la grosse toile. Il peut aussi servir d'aliment aux bestiaux : dans quelques pays, on l'emploie au tannage des culrs; mais le principal usage que l'on en fait, c'est pour la fabrication des balais grossiers; aussi lui donne t-on vulgairement le nom de genét à balais.

Le genét des teinturiers, oa genestrolle (genista tinctoria, Linné), est un petit arbuste, commun dans les bois, les haies et les champs de toute l'Europe, où il fleurit dans les mois de juin et de juillet. Il ne s'élève qu'à une hauteur de 0^m,60 à 1 mètre; ses fleurs jaunes croissent au sommet de la tige et de ses ramifications sous forme d'épis chairs. La genestrolle fournit une couleur jaune moins belle que este de la gaude, mais plus solide quand on la fixe par l'alun : les teinturiers la nomment herbe à jaunir. Ses sieurs sont légèrement purgatives.

Il y a encore d'autres variétés de genét dont les unes ne different des précédentes que par la disposition et la couleur de leurs fleurs : les unes sont blanches, comme dans le genet de Portugal; les autres violettes, comme dans le genet effité. Il n'y a que ces deux espèces qui présentent dev fleurs de couleur différente; toutes les autres ont des flours james, mais varient par leur port et la disposition de lents feuilles. C. FAVROT.

GENÉT ÉPINEUX. Voyes Ajonc. GENÉTHLIAQUE. Ce nom, emprunté à la langue grecque et dérivé de γενέθλη, naissance, désigne un poême composé à l'occasion de la naissance d'un enfant, comme c'était l'usage chez les Grecs d'abord, et plus tard chez les Romains. Le chef-d'œuvre des poemes genéthliaques est l'églegue de Virgile adressée à Pollion : Sicelides Musæ, Dans les Sylves de Stace, il y en a aussi un fort remarquable, dont Lucain est le heros. On appelait encore ainsi, chez les anciens, l'astrologue qui tirait l'horoscope d'un nouveauné, en interrogeant les astres, ainsi que le pratiquaient les Chaldeens. Il y a dans Aulu-Gelle un beau discours de Favorinus, contre les genéthliaques et l'astrologie judiciaire.

GENETRIX, surnom donné à Vénus, comme souche en peuple romain, et en particulier de la famille Julia par Enée. Pour accomplir un vœu qu'il avait fait pendant la Butafile de Pharsale, César lui éleva un temple dans son propre forum. On l'adorait aussi comme la déesse de l'amour conjugal et légitime, basé sur le désir d'avoir des enfants. Les artistes représentaient Vénus Genetrix toute vêtue; elle ne porte cependant d'ordinaire qu'un mince chiton convrant imparfaitement son corps. Comme mère des Romains, on lui donne souvent la pomme, et quelquesois aussi me lance.

GENETTE, tribu d'animaux du genre civette, particulièrement caractérisés par leurs ongles rétractiles, par leur pupifie verticale, et par la simplicité de leur sente périnéale, qui conduit à un ensoncement léger sormé par la saillie des glandes et presque sans excretion sensible.

Nous citerons comme type de cette tribu la Genette commune (viverra genetta). Son pelage gris est tacheté de noir et de blanc; la queue, aussi longue que le corps, est annelée des mêmes couleurs; un museau noiratre, des taches bianches aux sourcils, sur la joue et de chaque côté du bout

du nez, complètent les caractères de ce pelage, qui forme un article de pelieterie assez important. On chasse donc cette espèce le long des ruisseaux, où elle vit ardinairement, dans les parties méridionales de l'Europe, et particulièrement en France, dans le département de la Gironde, où elle est très-commune.

GENEVE . l'un des cantons de la Suisse, à l'extrémité aud-onest de ce pays, entre le cauton de Vaud, le département français de l'Ain et celui de la Haute-Savoie, comprend une auperficio de 283 kilom, cerrée; son sol montagneux, médiocrement fartile, est admirablement cultivé par ses industrieux, habitants. D'anrès le rocci 1870, la population se compose de 93,195 habitants, dont 44,000 professent la religion catholique et 100 appartiennent à la religion juive. Dans la majerité réfermée, les momiers ou méthodistes forment une secte particulière. L'agriculture, l'éducation du bétail et la pêche, mais plus particulièrement le commerce et l'industrie, notame fabrication des montres et des articles de hijoutarie, bien que diminuée dans ces derniers temps, constituent les principales ressources de ce canton. Le budget avait été fixé pour 1866 à 3,430,440 fr. pour les recettes, et à 3,564,609 fr. pour les dépenses. La dette publique s'élevait alors à 20 millions. Le droit français, modifié par quelques leis particulières, y est en viquenr. Le canton de Genève a pour chef-lieu la ville de Genève (voyes, ci-après). Il est arrose par le Rhûne, qui sort du lec Lémen, travense la ville de Genève, coule vers le couchant et se dirige ners la France; par l'Arve, torrent qui sort des Alpes de Saveie et se jette dans le Rhône, près de Genève; et par plusieurs petites rivières, qui viennent du Jura ou de la Savoie, et qui se jettent dans le lac, dans le Rhône ou dans l'Arve. Son territoire est divisé en 36 communes, dont 13 satre l'Azve et le Rhône, 12 entre le lac et le Rhône, et 13 entre le lec et 'l'Arve. De ces trente-huit communes, quieze appartena à l'ancienna république. On trouve à 20 minutes de Genève la petite ville de Corouge, située sur la rive gauche de l'Arve. C'est une ville neuve, régulière, et qui s'embellit de jour en jour. En 1780 ce n'était encore qu'un chétif village, quand le roi de Sardaigne en fit le chef-lieu d'une nouvelle subdivision territoriale du duché de Savoie. Elle communique avec Genève par un hean pont en pierre.

A l'époque des luttes entre les Helvétie ns et les Romains Genève appartenait aux Allobroges; et déjà César en avail fait une de ses places d'armes. Plus tard, elle appertint à la province romaine appelce Provincia Maxima Seguanorum. Elle fit partie de l'empire pendant plus de cinq eich et fut le centre d'une province : considérable ; en 426 elle passa sous la domination des Bourguignons, qui en firent une des capitales de leur royaume; les Ostrogothe, qui s'en emparèrent au siècle suivant, la gardèrent pendant quinze ans et la cédèrent en 536 aux Francs. Ceux-ci y dominèrent pendant trois siècles et demi, jusqu'au partage de l'empire, qui eut lieu sous les successeurs de Charlema Genève dépendit successivement du royaume d'Asles et du second royaume de Bourgogne. Au commencement du enzième siècle, elle se trouvait sons la domination d'un évêque et d'un comte, qui se disputaient la suprématie dans ses murs, et qui l'emportaient tour à tour l'un our l'autre. Dans le treizième siècle, les comtes de Savoie ayant acquis des possessions considérables aux environs de Genève, finirent par devenir redoutables aux évêques et aux comtes de cette ville et les habitants surent profiter des embarras de leurs seigneurs pour acquérir certains priviléges, deve plus tard la base même de leur indépendance. Ces priviléges furent confirmés, en 1337, par l'évêque Adhémar Fabri, qui en ferma un recueil désigné sous le titre de Franchises.

En 1401 le comté du Genevois fut réuni au comté de Savoie, et dès iors les princes de la maison de Savoie exercèrent dans Genève une autorité prépondérante, et ne respectèrent que hien faiblement les droits des habitants. Pendant le quinzième siècle et la première partie du seizième, ils disposèrent presque toujours du siège épiscopal de Genève en faveur de princes de leur famille. Charles III surtout s'efforça de soumettre complétement Genève à sa domination; mais les Genevois demandèrent des accours à leurs voisins. Ils contractèrent des alliances avec les cantens de Fribourg et de Berne ; et ceux-ei, malgré les intrigues de Charles, protégèrent efficacement leurs alliés. Tandis que Genève lutteit ainst pour assurer son indépendance pelitique, elle accueillait les premiers prédicateurs de la réforme : Farel, Froment, Sennier, Viret, qui lui apportais la liberté seligiques. Après bien des hésitations, à incertitudes, eccasionnées par le triemplie alternatif de deux partis dont l'un voulait rester fidèle au culte de ses pères et reconnaissait les droits que le duc de Savoie avait aur la ville, et dent l'autre avait adopté les principes de la réforme, principes qui avaient pour : conséquence raécassaire la liberté sivile et religiouse, les citoyens réunis dess la cathédrale y le 21 mai 1530, déclarèrent à l'unanimité qu'ils voulaient viere selon la loi évangélique et les parole de Dieu, et consommèrent ainsi l'effranchiesement de leur patrie. Quelques mois après ; Ca lvi n , passant par Genève peur se rendre à Strasbourg , côda aux finstances de Farel et censentit à y restor pour donner des leçons de théo logie; son métits fut bientôt recounts, et en peu de temps il devint le législateur de Genève et le conducteur de son église. L'établissement de la réforme avait causé l'éloigne ment de plusieurs familles qui étaient attachées à l'ancien culte et à la maisen de Savele; mais ces citéyens ferent remplacés par des réformés de différents pays, d'Italie, de nce, d'Allemagne, qui vinrent en foule chercher un asile à Genève. Les ducs de Savoie ne pouvant se déterminer à reconnaître l'indépendance de la nouvelle république; lui firent une guerre constante et plus ou meins tive pendant près de quatre-vingts ane. Les Genevois nt avec courage une lutte aunsi difficile; et me reculèrent devant aucun sacrifice pour la conservation d'une iberté dont ils apprécialent tous les jours davantage le prix inestimable. Ils signèrent , en 1584, un traité d'alliance avec les cantons de Zurich et de Berne, repoussèrent, au mois de décembre 1602, une attaque nocturne du duc de Savoie, attaque comme sous le nom d'escalade; et, fects de l'appui de Henri IV et de celui des cantons suise conclurent, ca 1668, avec Charles-Rennanuel, un traité de paix, en vertu daquel tous actes d'hostilité devaient cesser pour toujours, et quiconque traubierait le repos général devait être regardé comme violateur dudit traité

La constitution de l'ancienne république était un mélange de démocratie et d'artitocratie. Les bourgeois forat le conseil général et souverein : ce conseil avait le pouvoir législatif; il élieut les magietrets et décidait des affaires les plus impertantes, mais il ne délibérait pas. L'examen et la discussion des lois appartenaient à un conseil composé de 250 citoyens ou fils de bourgeois, parmi lesquels on choisissait les 21 membres du petit con sell et les 4 syndies qui les présidelent. Le petit conseil avait le pouvoir enécutif, l'administration des deniers publies et la direction des affaires journalières. Cette constitution satisfit pendant longtemps les Genevois; mals quand les lumières furent plus répanduse, que l'aisance fut devenue plus générale, et le nombre de ceux qui s'intéressaient aux affaires publiques, et qui étalent expables de s'en occuper, plus comidérable, elle parut trop oligarchique; en effet, les premières places de l'État étaient le privilége exclusif d'un petit nombre de familles, et celles-ci se montraient très-jalouses de leurs droits. Le mécontentement éétats plusionre fois dans le cours du dix-builtime sièrie, et l'on réclama souvent, mais en vain, des changements à la constitution. Cette lutte donna naissance à deux partis : edui des représentants; qui appuyaient la demande d'une révision de la constitution, et celui des négatifs, qui repoussaient cette demande. La division de la population en quetre classes aggravait bemscour

GENÈVE 215

e mai : en effet, les uns, les citoyens et les bourgeois, prenaient seule part aux affaires publiques, et les autres. les habitants et les natifs, n'avalent que le droit d'habitatien, supportaient une partie des charges de l'État, ne pouent pas exercer certaines professions, et restaient tout-àfait étrangers à l'administration. Ces diverses classes de citayens avaient toutes des sujets de mécontentement, et le petit conseil profita de la diversité de leurs intérêts pour se maintenir longtemps dans la jouissance de ses priviléges. Endin, en 1781, on en vint à une rupture éclatante; mais nce, la Savoie et Berne, firent avancer des troupes courtre Genève; les citoyens qui s'étalent emparés du gouvernement capitulèrent ; les trois puissances rétablirent l'ancienne constitution; plusieurs amilles de représentants s'expatrièrent alors, et s'en allèrent porter leur industrie à Constance, à Neuschâtel, en Angleterre ou en Amérique.

En 1789, une nouvelle constitution ayant étendu les droits des bourgeois, et les ayant déterminés d'une manière plus précise, la plupart des exilés revinrent; mais la révolution française ne tarda point à faire sentir sa funeste influence : pendant la terreur, en 1793, de mauvais citoyens, soutenus par le comité de salut public de Paris, commirent à Genève les mêmes horreurs qui se commettaient alors dans toute la France. Plusieurs citoyens recommandables furent mis à mort, d'autres furent dépouillés de leur fortune en tout ou en partie, et un grand nombre furent bannis. A ces temps d'erages succèda un intervalle de repos, pendant lequel la Directoire français inquiéta de toutes les manières les Genevois pour les obliger à demander leur réunion à la France. Enfin, les troupes de la république entrèrent à Genève, le 15 avril 1798; et cette ville, réunie à la France le 17 mai suivant, devint dès lors le chef-lieu du département du Léman.

Le 30 décembre 1813 elle ouvrit ses portes aux alliés et recouvra son indépendance; en 1815 elle fut agrégée à la Confédération Suisse, à titre de 22° canton; le congrès de Vienne et les traités de Paris et de Turin lui procurrent un agrandissement de territoire par l'adjonction du petit pays de Gex, des villages de Versoy et de Carouge, et lui donnérent une libre communication avec la Suisse. Une nouvelle constitution, qui établissait l'égalité des droits de tous les citoyens, et qui donnait au gouvernement une forme représentative, fat préparée sous l'influence des puissances étrangères par une commission de citoyens genevois, et acceptée par la ustion au mois d'août 1814.

Aux termes de cette constitution de 1814, la puissance législative était confiée à un conseil représentatif com posé de 278 membres, dont 30 sortaient chaque année. Les élections pour ce conseil étalent faites par un corps électeral dont falsalent partie tous les citoyens âgés d'au moins vingt-cinq and et payant 25 florins d'impôt direct. Le conseil réprésentatif nommait le conseil d'État exécutif, composé de 4 syndics et de 24 autres membres, et investi du droit exclusif d'initiative en matière de législation. Une partie de ces membres avaient même droit de séance et voix délibérative dans les tribunaux. Le conseil d'État pouvait aussi décider en dernier ressort sur certaines questions administratives, et être tout à la fois juge et partie dans sa propre sause, quand il estimait qu'on avait manqué au respect qui hi était du. Enfin, la constitution consacrait formellement la liberté de la presse, mais en même temps investissait le conseil représentatif du droit d'en limiter l'exercice. On comprend qu'avec ses tendances restrictives et conservatrices une telle constitution devait amener bien des conslits et provoquer de vives résistances; et pour qu'elle pût demeurer aussi longtemps en vigneur, il fallot que les hommes qu'elle invesait des pouvoirs fissent preuve de l'esprit le plus consilmat et de libéralisme dans la direction des rapports politiques du canton avec la Confédération. Mais par la fondation d'an comité radical, qui eut lieu le 2 mars 1841, l'opposition trouve le moyen d'organiser sa résistance et de donner de l'unité à ses efforts jusque alors divisés. Dans une assemblée

populaire tenue .e 18 octobre de la même année, qui se prononca en faveur de la suppression des couvents décrétés par le gouvernement du canton d'Argovie, il fut aussi question des vices de la constitution. A une pétition que lai adressa le comité pour réclamer d'importantes réformes, le conseil d'État ne répondit que d'une façon évasive, renvoyant la question à l'examen du comsoil représentatif dans sa plus prochaine session, tandis que l'opposition réclamait la convocation extraordinaire d'un conseil constituent. Quand les représentants se réunirent, le 22 novembre, le conseil d'État avait convoqué la milice; mais pen d'hommes se rendirent à son appel, et ils se dispersèrent bientôt en présence de la foule demandant à grande eris la convocation d'une assemblés constituents. Sous la pression de ces menaçantes démenstrations, le conseil céda. Enfin, de 7 juin 1842, sur 11,500 citoyens ayant le droit de voter, plus de la moitié adopterent la constitution nouvelle, qui fut acceptée à une grande majerité.

Cette constitution nouvelle divisa la ville en quatre arrondissements electorauxi, et le reste du canton en six, les uns et les autres chargés de choisir, au prorata du chiffre de leur population respective, 176 membres d'un conseil représentatif se renouvelant tous les deux ans par tiers, et participant an droit d'initiative en matière de législation. Ensuite, le nombre des membres du conseil d'État élus pour six ans fut réduit à 13; la ville obtint un conseil municipal propre, et l'administration de l'Église protestante fut confiée à la Compagnie des pasteurs déjà existante, ainsi qu'à un consistoire composé pour un tiers d'ecclésiastiques et pour les deux autres tiers de laïcs ; ce dernier chargé en outre de nommer aux fonctions ecclésiastiques vacantes. Mais alors les conservateurs étant parvenus à obtenir la majorité dans le conseil de constitution, dans le conseil représentatif et dans le conseil d'État, tandis que les radicaux restaient les plus nombreux dans le conseil municipal, de nouvelles collisions s'ensuivirent; et le 13 février 1843 éclata une insurrection armée ayant pour but l'établissement d'un gouvernement provisoire. Mais cette fois les milices de la ville et de la campagne se réunirent en assez grand nombre pour que force restat à l'autorité; et le gouvernement ayant proclamó le lendemain une amnistie générale, les insurgés mirent bas les armes. Ensuite, le 12 janvier 1844, le grand conseil se prononca en faveur de l'introduction du jury, de sorte que pour l'adoption de cette utile institution c'est le canton de Genève qui a donné. l'exemple à tous les autres cantons.

Lor squ'en 1846 surgit la question du sonderbund, le conseil d'État crut pouvoir se maintenir dans une politique de temporisation à laquelle se rallia anssi la majorité du conseil représentatif. Mais l'assemblée populaire tenue le 5 octobre protesta contre catte attitude; les mécontents s'emparèrent du faubourg Saint-Gervais, qui fut attaqué le 7 octobre par les troupes du gouvernement; le combat devait recommencer le lendemain lorsque le conseil résigna ses pouvoirs. Le 25 on procéda à l'élection d'un nouveau grand conseil, composé de 90 membres seulement, et c'est de ses délibérations qu'est sortie la constitution encore en vigueur aujourd'hui, constitution démocratique dans toutes ses dispositions.

Malgré l'essor considérable que prit Genève sous le gouvernement du parti ràdical, use opposition, formée du parti conservateur et d'autres éléments, triompha aux élections de 1853. Mais en 1855 Fazy et son parti revinernt au pouvoir. Cependant le mécontentement s'accrut à propos de la partialité de Fazy, de sa gestion financière, de son alliance avec les catholiques; un nouveau parti se constitua sous le nom d'indépendants. Ces derniers recourarant aux armes le 21 août 1864; la Confédération fut forcée d'intervenir et imposa à Genève l'occupation fédérale pendant une année. En 1865 les élections pour le renouvellement du conseil d'Etat et en 1868 cèles da grand-conseil donnèrent la victoire aux indépendants.

216 GENEVE

GENÈVE, chef-lieu du canton du même nom, sur le lac de Genève, à l'endroit où le Rhône en sort, la plus peuplée, n ais non pas la plus grande ville de la Suisse, comptait en 1870 46,774 habitants, et 68,165 en complant ceux des communes limitrophes. Elle est blen batle, et jouit d'une grande prospérité, à cause de son con merce et de son industrie. Le Rhône sépare Genève en trois parties inégales, unies par des ponts. L'ile qu'il forme en sortant du Léman ne contient guère qu'un millier d'habitants. Une machine hydraulique, placée dans cette île, alimente les fontaines du haut de la ville comme celles du bas. Le plus be au quartier est la ville haute, ou vieille ville, où l'on remarque surfout la Grande Rue à cause de sa largeur et de riches magasins dont elle est bordée; cependant le grand centre d'activité du commerce est dans la partie basse de la ville, le long des bords du Rhône. Le Malard, le Bourg de Four et la place Saint-Pierre sont ses places publiques les plus vastes. La situation de Genève est une des plus belles qu'on puisse voir en Europe. Elle occupe une colline, qui du côté du nord-est domine le lac Léman, et du côté du sud-est la vaste plaine qui s'étand entre les monts de Salève, de Sion et du Jura, A l'époque la plus florissante de son commerce, on y comptait sept cents mattres horlogers, occupant environ 6,000 ouvriers; mais depuis ce chiffie a d'minué de moitié. Les joailliers et les bijoutiers de Gevève livrent à la circulation des produits parfaitement fabriqués. Cette ville possède aussi des manufactures de toiles perses, de draps et d'étoffes de la me, de mousseline, de galons d'or et d'argent, de soieries et de porcelaine. Sa situation avantageuse sur le lac y favorise le commerce de transit, et le voisinage de la frontière de France le commerce de contrebande. La population ne br.l'e pas moins par son instruction que par son patriotisme; et c'est mer veille de voir comment des associations particulières, telles que la Société de Lec'ure et bien d'autres encore, suppléent largement à l'insuffisance des ressources publiques pour faveriser la propagation de l'instruction dans toutes les classes de la population. L'université sondée à Genève en 1368 fut réorganisée en 1538, par Calvin et par Théodore de Bèze. Il en dépend une bibliothèque de 50,000 volumes avec de précieux manuscrits, un muséum d'histo re naturelle contenant la collection minéralogique de Sanssure, l'herhier de Ha'ler et le cabinet de physique de l'iclet, enfin l'observatoire, créé en 1829. Non breuses sont les institutions de charité que possède la ville de Genève ; les voyageurs vont aussi vi iter le Pénitencier, maison de travail et de correction findée en 1820 sur le modèle de l'étal.lissement de New-York. En fait de curiosités à voir, tant à Genère que dans les environs, il faut citer la maison où naquit Rousseau, la maison et le tombeau de Calvin, l'église cathédrale de Saint-Pierre, sur l'emplacement de laquelle s'élevait au temps des Romains un temple consacré à Apolion , l'hôtel de vi le , l'hôtel Eynard , la saile des élections, les ronts suspendus ; Ferney , célèbre par le long séjour qu'y fit Voltaire, les glaciers de Chamouny, situés à une journée de Genève, etc. Le 23 août 1835 les catholiques ont été autorisés à célébrer publiquement leur culte à Gei ève; ils y possèdent trois églises. Le culte français réformé en a sept; les chapelles des protestants dissidents y sont très nombreuses, et l'on y a ouvert en 1873 une chapelle consacrée aux vieux-catholiques. La ville s'est beaucoup embellie dans ces derniers temps; on y a percé des houlevards et des jardins publics, et ses remparts n'existent plus. Un réseau de chemins de fer la met en communication avec les pays voisins.

Le duc de Brunswick, qui est mort dans cette ville ca septembre 1873, lui a légué toute sa fortune, s'élevant à plus de 20 millions.

GENEVE (l'ac de). Le lac de Genève ou les Lémas, en latin la cus Lemans sou genevensis, a la forme d'un croissant (chancré vers l'extrémité méridicale de sa circonférence intérieure; sa plus grande longueur est de

71 kilom.; sa plus grande largeur (entre Ouchy et Évian), de 14. Ce vaste bassin, dont la surface est de 170 kilom. carrés, s'étend de l'est au sud-ourst. Son élévation, audessus de la mer, est de 360 m.; sa plus grande projondeur de 318. On y com te 21 espèces de poissons, dont quelques-unes sont très-rechierchées, entre autres la truite et ses variétés, l'ombre-chevalier, la leche, la perche, le brochet. Les vents dominants sur le lac de Genève ; sont le vent du merd-est, appelé la bire, et le vent du aud-euest; ils sont quelquefois très violents et même dangereux. Les caux du les de Genève, qui ne gèle jamais entièrement en hiver, sent d'une extrême limpidité et enjett s'à une espèce de flux et de reflux, sensible surtout aux environs de Cerève et qu'en appelle se ches; de savants physiciens expliquent ce phénomène par les pressions inégales de la colonne atmosphérique sur la surface du lac. La beauté des rivages, dans le canton de Vand, est effèbre à bon droit: ceux du littoral savoisien, où l'on remarque les romantiques tochers de la Meilleraie avec les gigantesques montagnes de la Savrie pour encadrement, ont quelque chose de plus sévère et de plus sombre. Le lac de Genève recoit les caux du Rhône, qui y entre à l'extrémité orientale, et qui en sort à l'extrémité opposée, et celles de ?5 petites rivière qui y ont teutes leurs embouchures, savoir : 5 : ur la rive gauche et 20 sur la rive droite. Le volume d'eau que toutes ces rivières versent dans le bassin du Leman est, a lon les saisons, plus ou moins considérable; et en to t temps le Rhône en fournit plus de la moitié, il n'y a point d'i'e proprement dite dans le lac de Genève. La navigation y est en général sûre et facile. Des entreprises de bateaux à vapeur desservent les principales localités du littoral.

GENÈVE (Convention de). En 1862, quelques citoyens de Genève, présecupés du sort des militaires blessés sur les champs de bataille, émirent la pensée de subvenir à l'insuffisance du service militaire dans les armées en campagne. Ils provoquèrent la réunion d'un congrès, qui se tint au mois d'octobre 1863, à Genève, et adopte les trois résolutions suivantes : 1º Obtenir des gouvernements la neutralisation complète du service de santé; 2º former en tous pays des comités permanents chargés de préparer des secours pour l'éventualité d'une guerre; 3º former des corps d'hospitaliers volontaires. On laissa les deux dernières résolutions au zèle des pays contractante, et la première fit l'objet d'une convention que signèrent, le 22 août 1864, les représentants de la France, du grand-duché de Bade, de la Belgique, du Danemark, de l'Espagne, du grand-duché de Hesse, de l'Italie, des Pays-Bas, du Portugal , de la Prusse, de la Suisse et du Wurtemberg. On lais a le protocole ouvert, dans l'espoir que toutes les autres puissano s accéderaient bientôt à cette convention, qui conciliait les devoirs de l'humanité avec les exigences des opérations militaires, et dont voici les articles essentiels : « Les ambulances et les hôpitaux militaires seront reconnus neutres, et comme tels, protégés et respectés par les beiligérants. Le personnel des hopitaux et des ambulances participera au bénéfice de la neutralité lorsqu'il fonctionnera, et l'ant qu'il restera des blessés à relever ou à secourir. Les militaires blessés ou malades seront recueillis et soignés, à quelque nation qu'ils appartiennent. Tout blessé recueilli et soigné dans une maison y servira de sauvegarde. Un drapeau distinctif et uniforme. sera adopté pour les hôpitaux, les embulances et les évacuations; un brassard sera également admis pour le persom el neutralisé. Le drapeau et le brassard porteront croix rouge sur fond blanc. »

Tous les gouvernements adhérèrent à la convention de Genère. C'est dans la guerre de 1866, entre la Prusse et l'Autriche, qu'elle fut appliquée pour la première fois. Le comité central de Berlin se signala par une grande activité. La reine de Prusse se d'écora du brassard et le porta durant toute la campagne. A son exemple, près de six

cents dames, de tous range, se vouèrent au service d'in-firitièles. Lors de l'exposition milverselle de Paris, en 1867, lès comités des divers pays se réun rent pour former "l'association internationale de secours aux blesses, qui " exposs he Champ-de-Mars, dans des tentes sur lesquelles brilleit la croix rouge, les modèles et le matériel des deux 'i varieles principales d'ambulances : ambulances division-"naires et ambulances volantes. Quand la guerre ent été Béclares entre la France et la Prusse, au mois de juillet 1 2870, le comité français de l'association internationale de ··· àces ure aux blesées fit appel au dévouement des médecins divits et à la charité de tous les citoyens. Les journeux se misent à la tôte du mouvement ; les souscriptions qu'ils rémbirent formèrent l'ambulance dite de la Presse, l'une des plus premptement organisées. Chaquae des ambulances de l'association fut établie d'appès le système américain, les blessés et les malades pouvant être traités sur place jánya'à guérison complète. A chaque ambulance furent adjointes des dames hospitalières, chargées de diriger la lingerie et la pharmacie, et ayant à leur service un certain mombre d'infirmières soldées. Le gouvernement français et le gouvernement pressien élevèrent, chacum à leur tour, centre les soldats canemis, l'accusation d'avoir volontairement dirigé leur feu sur des ambulances. On se plaignit musi que l'armée allemanda eut couvert ses approvisionurments et ses calssons du drapeau international Des récriminations du même genre furent plusieurs fois Covées, des deux paris, jusqu'à la fin de la guerre.

GENEVIÈVE (Sainte). Cette patronne de Paris naquità Nanterre, vers l'an 423, de Sévère et Géronce, riches habitants de ce village. Elle n'était âgée que de sept ans se spint Germain d'Anxerre, travement cette localité, la distingua dans la foule qui s'était portée eur son pastage, let impose les mains, et attacha à son con une médaille en culvre, sur laquelle était gravée une croix, en lui enjoignant de ne jamais porter d'autres bijoux. A quinze ans, elle fit vou de virginité, et ayant perdu ses parents, elle vint habiter chez sa marraine à Paris. A l'approche d'Attila elle assura les Parisiens qu'ils m'annaient rien à soultrie de ce basbare. Elle devint bientat l'objet de la vénération publique; on la consulta dans les occasions importantes et l'esprit de Dieu l'écla rant, elle rendit les ples grands services à la ville de Paris, qu'elle parvint à approvisionner à ses frais pendant un blocus, en y faisant antrer, oase bateaux de vivres veaus de Bourgogne, qu'elle distribua aux habitants. Etait-ce doncu na bergère, comme le rapporte la légende?

. D'après que iques écrivains, la conversion de C'ovis fut en partie son ouvrage, et ce monarque fit bâtir à en prière la basilique des Apôtres, dédiée à saint Pierre et à saint Paul, où, en 612, on enterra Geneviève, murte cette unnoc à quatre-vingt-six ans, Les vertus qu'elle pratique pendant sa vie, les miracles opérés sur son tombeau et par aon intercession, la firent mettre au nombre des saints, et la basilique qui contenalt ses restes prit son nom. Les corps de Clouis et de sa femme Closilde, qui avait fondé auprès de cette église une abbeya dont les chanoines réguliers s'appe èrent génove fains, jurent déposés dans la crypte où était celui de Geneviève, que l'on en retira pour l'enfermer dans une chasse en argent, myrre, dit-on, de saint Eloi. Il ne reste plus maintenant des anciennes constructions qu'une haute tour carrée, bâtie en 511 seus Clovis, qui se trouve engagée dans les bétiments de l'abhaye, maintenant lyose Henri IV. La rue de Clevis occupe aujourd'hui l'emplacement de l'aucienne église. En 1212 la châsse de sajut klui fut remplacée par une autre, beau roup plus riche, en vermeil. On employa 193 meres d'argent et 8 marcs et demi d'or pour la dorer. Les princes plurent à l'orper de pierres préciouses; blarle de diedicis y ajouta, un bouquet en forme de coursume, monté en diamants.

Cette chasse éta t derrière le maltre antel, soulenue par DICT. DE LA CONVERS. — T. H.

quatro statues de vierges plus grandes que naturo; et elle était placée si haut, que ce n'était qu'au moyen d'une longue perche qu'on pouvait l'atteindre pour y faire toucher les objets présentés par les fidèles. C'étaient le plus souvent des bagues, des chapelets, ou des chemises, des draps destinés à couvrir les ma'ades, dont on espérait ainsi obtenir la guérison. Lorsqu'un péril menaç it, ou pendant la maladie d'un prince, on découvrait une partie de la chasse; si le danger augmentait, elle était découverte en entier, et dans les grandes calamités elle était promenée par la ville. Cette procession assez rare n'avait guère lieu que tous les vingt ans. Les autres chasses des diverses eglises l'accompagnaient, suivies d'un grand nombre de fidèles, dont quelques-uns n'étaient vêtus que de leurs chemises. On peut évaluer à cent le nombre de sorties de la châsse. On la promena pour le succès de Los armes contre les Anglais , souvent aussi dans nos guerres de religion; quelquefois pour obtenir de la pluie, mais plus sonvent pour avoir du beau temps; elle était considérée enfin comme le talisman de la capitale. Les génovésains ne la remettaient aux échevins et magistrats de la ville que contre des otages. La basilique de Sainte-Geneviève tombait en ruines : en

1757 on commença, sor les dessins de Souffiot, un nouvel édifice à l'occident de l'ancienne église; les frais en furent prélevés sur les billets de la loterie qu'à cette occasion on cieva de vingt sous à vingt-quatre; sous le dôme de ce monument devaient être placées les reliques de la vierge de Manterre. L'édifice n'était pas achevé lorsque éclata la révolution de 1789. En novembre 1793, la châsse fut relirée à l'église et portée à la Monnaie. Le Moniteur du temps contient le procès-verbal de l'ouverture qui en fut saite par les commissaires de la commune. Les ossements de la sainte avaient-ils échappé aux profanations des Normands ? les moines de Sainte-Geneviève, donnant un démenti è plusieurs historiens, ont prétendu avoir à chaque langer emporté avec eux dans la Cité leurs préciouses reliques; se qui est certain, c'est que le 1er frimaire an m (23 novembre 1793), elles forent brû!ées en place de Grève, en présence de tout le peuple et devant la troupe rangée en bataille. On lit dans l'arrêté qui ordonne cette exécution : « Le couseil de la commune entend la lecture du procès-verbal de dépouillement de la châsse de sainte Geneviève et arrête que ce procès-verbal sera envoyé à toutes les sections, ainsi qu'au pape. Arrête en outre que les sessements et les guenilles qui sont trouvés dans cette boise serent brûlés sur-le-champ en place de Grève, pour

le prix serait inestimable s'il était en pierres fines. »

Une partie des cendres fut-elle sauvée par une pieuse fraude, comme quelques-uns l'ont dit? Les commissaires de la commune constatèrent que fous les ossements du corps ne se trouvaient pas dans la châsse. L'église de Saint-Étienne du Mont n'a jamais possédé la châsse de sainte Geneviève: La châsse qu'on voit au dessus du maître autel est celle de saint Pierre et saint Paul, patrons de cet ancien monument.

y supier le crime d'avoir servi à propager l'erreur et à en-

trotenir le luxe de tant de fainéants. La dépouille de cette

chaese a produit 23,830 livres. Sur l'observation d'un mem-

bre que ce produit lui paraît bien médiocie, attendu que

Fon pouvait à peine supporter l'éclat du brillant de cette châsse, le rapporteur répond que les objets qui l'ornaient

sont encore en nature à la Monuaie; que la plupart des dia-

mapts sont faux, et notamment le fameux bouquet, dont

En 1808, ou retrouva dans les caveaux de l'ancienne église Sainte-Geneviève la pierre provenant du sépulcre de la sainte. On réédifia son tombeau dans celle de Saint-Etienae du Mont. La le pape Pie VII vint prier quand il se rendit à Paris pour sacrer Napoléon Devant la chapelle, seus une voate ogivale, basse et très-enfumée, est ce tombeau vide, saus enements, consistant en une simple pierre entourée d'une gri:le massive en fer avec un fort grillage.

sur cette grille il y a deux cents piquets destinés à recevoir les cierges qu'on y brûle. Une porte pratiquée à l'ûne des extrémités de cette prille permet de poser sur la pierre les couronnes blanches et les bouquets que les fidèles y ap porteut en grand numbre, ou de faire toucher la pierre du tombeau aux objets qu'on veut sanctifier.

Pendant la neuvaine de la sainté, qui commence le 3 janvier, sa chapelle de Saint-Étienne du Mont est étincelante de cierves allumés par les fidèles; les deux cests piquets ne suffisent plus. Au dehors de l'église, à établissent en plein vent de petits marchands qui vendent les images de plein vent de petits marchands qui vendent les images de pleis, des rosaires, des croix, des bagues et tous les objets de plété auxquels, en donnant son obole, on va faire

toucher le tombeau de la sainte.

Le monument de Soufflot, élevé peur remplacer l'ancienne église Sainte-Geneviève, avait été, par un décret du 4 avril 1791 , érigé en *Panthéon* destiné à la sépulture des *grands* hommes, et avait reçu les dépouilles mortelles de Voltaire, Mirabean, Marat, etc. Menaçant ruine dès son élévation, il fallut sacrifier à sa solidité l'admirable élégance de l'intérieur, et malgré tout ce qu'on a pu saire, l'inclinaison de cet édificé est sensible à l'œil. Le 20 février 1806, Napoléon le rendit au culte. Une loi du 26 août 1830 le rétablit Panthéon; aujourd'hui la croix le surmonte de neuveau. Par décret du 6 décembre 1852, l'empereur Napoléon III l'a restitué an culte sous l'invocation de sainte Geneviève. Le nouvenu temple fut rouvert à la piété des fidèles le 8 janvier 1853. La chapelle du sud, consacrée à la vierge de Nanterre, rappelle l'ornementation de l'ancienne église, avec les quatre vierges soutenant la chasse. Pendant la neuvaine, la nouvelle chasse apportée de Notre-Dame fut placée au milieu du temple sons le dôme. Là aussi elle est entourée de près de 200 bougies toujours altumées, et l'on peut compter par milliers les sidèles qui viennent s'agenouiller à Saint-Étienne du Mont et à Sainte-Geneviève; car le Parisien qui a conservé la foi de ses pères ne déserte par le culte de sa patronne, soit qu'il se la représente, d'après les vieux tableaux, sous les traits d'une pauvre bergère, filant au fuseau en gardant quelques moutons, soit qu'il la considère au milieu de sa pompe céleste, telle que l'a montrée Gros dans la coupole de l'église qui lui est consacrée. Une des plus curiouses lei bliothèques de Paris, appartenant jadis à l'abbaye de Sainte-Geneviève, porte aussi son nom.

GENEVIÈVE DE BRABANT, fille d'un duc de ce pays, fut mariée au commencement du huitième siècle à Siffroi ou Siffrid, paiatia d'Offindink, dent le château, nommé Hohen-Simmeren, s'élevait dans le canton de Meifeld, au pays de Trèves. Geneviève était enceinte sans le savoir, lorsque Siffroi la quitta pour suivre Charles Martel contre les Sarrasins. L'intendant Golo, chargé de veiller sur elle, n'ayant pu la séduire, l'accusa d'infidélité à ses devoirs et d'avoir mis au jour le fruit de son edultère. Siffroi, sans rien examiner, écrivit à Golo de faire noyer la mère et l'enfant. Mais les serviteurs chargés d'exécuter cette cruelle sentence ne furent pas insensibles à la pitié, et abandonnèrent Geneviève et son fils dans le lieu sauvage où ils devaient les faire périr. Geneviève y resta, dit-on, depuis le 6 octobre 732 jusqu'au 6 janvier 737, que Siffroi la découvrit en poursuivant, à la chasse, la biche qui fournissait à la malheureuse princesse une partie de sa nourriture. Siffroi vit le doigt de Dieu marqué dans cet événement; il reconnut l'innocence de sa feinme, et fit écarteler le perfide Golo par quatre taureaux indomptés; tandis que, moins pressée de se venger que d'exprimer sa reconnaissance, Genevière, à l'endroit même ou elle avait été trouvée, bâtiasait à la Vierge la chapelle de Frauenkirchen, dont les ruines existent encore et attirent beaucoup de pèlerins.

Telle est cette aventure, plus intéressante que vraisemblable, dont le fond se retrouve dans le roman du Chevalier au cygne, où la reine Béatrix, calomniée par la très-inique Matabrune, est placée dans les mêmes circonstances que Genevière. Quoique la canonisation de celle-ci ne soft pas un fait bien établi, elle sigure au numbre des saints admis dans le calendrier de Belgique, et sa fête y est marquée au 2 avril. Des écrivains graves ont regardé sa légende comme véritable. Freher, Aubert Le Mire, Molanus, thleu Rader, Erycnis Puteenus, Brower, les bollandistes, dans le tome 1er du mois d'avril, l'ont racontée avec tout le sérieux de l'érudition; mais l'imagination avait encore plus de droits à s'en emparer. En 1647, le jésuite Cérisiers publia sur Geneviève de Brabant un assez méchant livre, revu et corrigé depuis par l'abbé Richard. MM. Duputel et Louis Dubois ont composé chacun un roman sur ce sujet en 1895 et 1810. Cérisiers, d'Aure, Corneille Blessebois, la Chaussee, Cicile, ont voulu, bien ou mal, mettre sur le théâtre ces touchantes infortunes. En Allemagne, Tieck et le peintre Müller, avec plus de talent, leur ont consacré deux tragédies. Enfin , outre plusieurs gravures et tablezux , nous avons encore sur Geneviève des cantiques populaires, une romance en hollandais de Van Someren, et une autre en français, de Berquin, en trois parties.

DE RESPENDENC.
GENEVRE (Mont), le mons James des Romains, si-

tué sur la frontière de France et du Piémont, et haut d'environ 1,800 mètres, est traversé par la grande route de Briancon (Basses-Alpes) à Turin, et appartient à la chaîne des Alpes Cottiennes. Gette route, qui avait déjà été pratiquée par les anciens, et que la tradition dit même avoir été celle que choisit Annibal lorsqu'il franchit les Alpes pour envaluir l'Italie, a été rendue plus praticable par les travaux considérables qui y furent exécutés en 1802, et que rappetle un obélisque étevé en 1807 dans le village de Genèvre. La Doire-Ballée, qui va se jeter dans le Pô, et la Durance, qui porte ses eaux à la Méditerranée, ont leur source au

mont Genèvre.

GENEVRIER, genre d'asbres et d'arbustes de la famille des conifères, fort rapprochés des cyprès et des thuyas; on en connaît un assez grand nombre d'espèces. Le type de ce genre est le genévrier commun (juniperus communis), arbrisseau toujours vert, de 2 mètr. à 2,50 de hauteur, qui pousse de préférence dans les lieux strides et pierreux; il a une tige rougeâtre, tortue, à ranseaux mombreux; ses feuilles sont étroites, roides et piquantes; à l'aisselle des feuilles sont des fleurs dioiques, les mâles disposées en petits chatons ovoïdes, à écailles membranduses portées sur un pédicelle, à quatre, à huit anthères unifoculaires; les femelles, formées d'écailles opposées en crofx, portant chacune à sa base un ovaire surmonté d'un stigmate ouvert; le fruit est une bale d'un noir bleu, de la grosseur d'un petit pois, qui a reça le nom de genievre. Toutes les parties de cette plante ont des propriétés stimulantes, dues à une huile volatile et à de la résine. Le genièvre, qui renferme des principes actifs concentrés, sert à préparer un the en Hollande et ailleurs; on l'emploie encore pour faire l'eau distillée, le vin et l'eau-de-vie de genièvre. En médecine, on administre ces baies comme diurétiques, toniques et diaphorétiques, triturées avec du sucre à la dose de un gramme à un gramme et demi; sous forme d'extrait, à la dose de quatre grammes; leur huile, à la dose de quelques gouttes, et la teinture, mêlée à quelque infusion, à la dose d'une cinquantaine de gouttes. Le bois et les baies, à la riose de trente grammes, sont employées en infusion. Toutes les parties servent à faire des funigations aromatiques.

Le muévrier sabine (juniperus sabina, Linné) est un poison Lere ; ses feuilles, réduites en poudre, sont un emména-

gogue puissant (voyez Sabine).

Le genévrier oxycedre ou genévrier cade (juriperus oxycedrus, Linné) se rapproche beaucoup du genévrier commun : il fournit une huile empyreumatique (hutle de cade), employée dans les maladies cutanées des bestiaux.

Le genévrier de Phénicie (juniperus phænicea, Linné) a des propriétés analogues à celle des prérédents.

P. GAURERT.

GENGA (Axribate della). Voyes Leon XII. GENGIS-KHAN. Voyes Dinghib-Khan.

GENGIS-KHANIDES. Foyes Dungbix-Khanides.

GÉNIE, l'un des mots dont l'acception est la plus vagne et l'usage le plus étendu dans les idiomes modernes. On le re-trouve sous la même forme, et changeant seulement de désinence, chez tous les peuples de l'Europe. Malgré son origine romaine, il a pénétré parmi les races teutoniques. Les Aliemands, dont le dictionnaire renferme assez peu d'emprunts faits à l'idiome latin, lui ont donné droit de hourgeoisie; les Anglais s'en servent fréquemment; les Italiens lui ent conservé sa signification primitive et romaine. En France, il s'est paré d'un éclat nouveau, d'un sens presque merveilleux. Rien de plus incomplet que le dictionnaire qui semble le plus complet ; rien de moins exact que l'exactitode des lexiques; jamais ils ne rendent les nuances presque infinies que les diverses races prétent à la même parole ; ce sont les mêmes sens, mais non plus le même sens. On se trompe si l'on croit avoir exprimé la même idée an se servant des mots genius (latin), genio (italien), genius (anglais), genius (allemand), et génie (français).

Pour les anciens Romains (et il est dissidie de remonter plus haut), le mot génie se confondait avec les idées théegoniques qui présidaient à toute la religion de l'ancien mende. Le gentus était l'esprit élémentaire qui avait présidé à la création, qui avait concouru à enfanter l'univers, et qui, mêlé aux éléments et aux actions des hommes, jouait un role invisible et puissant dans le drame du monde. Parmi ces forces élémentaires et créatrices, il y en avait dont l'existence s'associait à celle des sleuves, des ruisseaux, des montagnes; d'autres, qui protégezient la fondation des empires; d'autres, enfin, qui couvraient de leurs ailes divines la destinée de chaque homme, depuis son berceau jusqu'à sa mort. A l'idée de création s'associait l'idée de protection et d'inspiration pour les faibles mortels. Ce génie, l'ange gardien du poganisme, formait la pensée de son protégé, enfantait, pour ainsi dire, son ame (gignebat). Ainsi, toutes les inspirations philosophiques de Socrate étaient dues à son génie; le génie du second Brutus lui apparut la veille de sa mort et de sa défaite. Le génie était associé au caractère, aux penchants bons ou mauvais, aux désirs et aux passions; c'était une espèce de second instinct. On disait d'un homme qui se livrait à ses penchants, et qui, loin du bruit des affaires et des sévérités de la discipline, choisissait pour délassements la chasse, la pêche, ou la culture des arts : Cet homme cède à son génie (genio indulget). Tel est encore l'acception que le même mot a conservée chez les Italiens : donna di genio volubile signifie : femme aux penchants capricisux, à l'ame et à la pensée mobiles.

Les Français, beaucoup plus éloignés des Latins que les Italiens, fils du Latium, n'ont conservé qu'une partie de cette acception. A leurs youx, le génie a été spécialement élémentaire et créateur : il a représenté la force intellectuellequi enfante, dirige, organise. Les Français, amoureux du succès. lui attribuant toujours la supériorité, ont reconnu chez le conquérant, le législateur, le grand poëte, les attributs du génie. Toute espèce de puissance intellectuelle, accomplissant de grandes œuvres a été désignée par le mot génie. Il a été l'auréole divine parmi les hommes : il a séparé les intelligences supérieures de la soule des mortels. li a indiqué l'ensantement, la création, l'instinct presque céleste confié à la pensée humaine. Pendant que le christianisme triomphant rejetait dans l'ombre et dans l'oubli l'être surnaturel et protecteur que Socrate avait adoré, l'inspiration de toutes les grandes choses était attribuée à ce mot vague génie; et l'extrême indécision de cette parole on augmentait le prestige. Charlemagne, qui reconstruit l'Europe; Napoléon, qui la bouleverse; Corneille le tragique, Bossust, l'orateur chrétien, sont des hommes de génie, au même titre et au même niveau. La nation française, peuple d'action, et qui va tonjours au fait, veut que le génie fasse sea preuves, et qu'il se consacre lui-même par des actes visibles: il ne reconnaît guère les génies incomms; il s'attache moins à la puissance même que Dieu a confice à l'homme, à sa valeur intrinsèque et réelle, qu'aux résultats obtenus par cette puissance. Au contraire, parmi les peuples du Nord, le génie est considéré en lui-même et pour lui-même. Chez les Anglais, le mot génie a étrangement dégénéré. Pour eux ma homme de génie est plutôt celui qui a des dispositions naturelles que celui qui marque son passage sur le globe par des actions mémorables.

Ce n'est que du milieu du dix-huitième siècle: que date definitivement l'acception que reçoit ce mot aujourd'hui parmi mons, et dont plusieurs écrivains ont fait abus : pen-dant le seizière et le dix-septième, on l'employait beaucomp plus fréquemment dans le seas du génie propre, individualité de caractère. Il fallut une nouvelle expression qui donnét l'idée des conquêtes de l'intelligence, et de l'extrême supériorité conquiee par la pensée sur la force brute, lorsque toute la hiérarchie féodale de Louis XIV fut sur le point de crouler à la fois. Mais la pensée, comme teutes les conquérantes, ne manqua pas de s'exagérer à elle-même sa propre victoire: elle se proclama créatrice, et choisit à dessein, pour exprimer l'orgueil de son pouvoir, le mot qui exprimait la faculté d'enfantement et de création, génie. Una fois ce terme accepté, beaucoup de difficultés et des questions à peu près insolubles se souleverent : comment distinguer le talent du génie? faut-il admettre sur la même ligne que les génies cultivés le génie sanvage et inculte? Cette inspiration qui préside soit aux grandes œuvres d'art, soit aux prediges des législateurs et des guerriers, se déve loppe-t-elle par un instinct spécial, par une grâce d'en haut ou par une meilleure conformation des organes? Les honneurs du génie appartiennent-ils seulement aux grateurs et aux poëtes? ou peut-on les décerner à l'inventeur d'une machine, à l'industriel qui a enrichi son pays? La perfection laborieuse de Virgile trabit-elle l'homme de génie? et si ce titre est accordé au chantre d'Énée et de Didon, le donnerez-vous également à l'exagération déclamatoire et puissante de Lucain? Ces distérents problèmes et beaucoup d'autres prouvent jusqu'à l'évidence le vague et l'incertitude du mot éclatant dont nous essayons l'histoire. Génie signifie-t-il inspiration créatrice, sa définition la plus vulgaire? Parcourons la liste des hommes de génie incontestés : nous les trouvons tous, non pas créateurs, mais imitaleurs. Virgile copie Homère ; la vision du Dante est empruntée mot à mot aux pieuses fictions du moyen âge ; il n'y a pas une seule pièce de Shakspeare dont le plan, les situations et les caractères ne se trouvent dans les contes italiens du quinzième siècle; les trois plus beaux ouvrages de Corneille sont des imitations de l'espagnol; Bossuet a mis à contribution les Pères de l'Église; Racine est l'enfant des Grecs; le second Bacon a volé sans pudeur le premier Bacon; toutes les idées de l'Émile de Jean-Jacques se trouvent chez Locke; Voltaire a puisé à pleines mains chez les Anglais; Byron a pillé nonsculement Montaigne et Spenser, mais Gothe et Châteaubriand. Expliquons-nous!

Dans l'atmosphère d'un homme supérieur, tels que Shakspeare et Dante, mille éléments confus et errants flottant au hasard. Ils sont dus au passé, à la nationalité spéciale des peuples, et aux circonstances dans lesquelles ces peuples se trouvent : tels sont les éléments de la création; tout le monde les possède, personne ne peut se les attribuer en propre. Du temps de Shakspeare, les contes d'Italie ent frappé l'imagination populaire. On les traduit, on les imprime, ils se vendent dans tous les carrefours; c'est l'amusement des oisifs, c'est le délassement des femmes, c'est la ressource des pauvres auteurs. Il y a des manœuvres littéraires qui les exploitent de leur mieux; d'antres qui les élaborent patiemment, qui en fout des sonnets, des élégies, des drames : quelquefois on trouve du talent dans ces ouvrages; mais à tous il manque quelque chose : à ceux-ci l'étude du caractère, à d'autres la moralité; à la plupart, l'ensemble, l'énergie, la poésie, l'observation. Que Shaks-

, cere vienne à s'emparer précisément des mé en se servant d'un travail absolument identique à ses contemporains, il accomplit tout autre chose. Leur œuvre était à leur siècle, et son œuvre n'est qu'à tai ; il a puisé tous les éléments qu'il emploie chez le peuple, qui est le premierles hommes de génie; mais ces matériaux deviennent sa propriété. Il a si bien l'air de ne faire que tout ce que le monde fait, que ses contemporains ne s'aperçoivent pas qu'il est un grand homme. Richesse de poésie méridienale, imitée de l'Italie; traditions septeztrionales, que le peuple a conservées; mouvements passionnés, empruntés aux contes italiens; analyse des caractères, qui a toujours fait les délices de l'intelligence britamique; caricature populaire, transfermée en admirables portraits : tout cela se trouve néuni et roncentré dans l'œuvre shakspearienne. C'est cette même fusion de ce qu'il y a de plus grand et de plus fort dens les éléments contemporains qui distingue spécialement Dante, le repré-sentant de l'Italie républicaine et catholique ou moyen âge; Corneille, qui a donné une voix si grandiose à la Fran espagnole du dix-septième siècle; Rousseau , le précurateir de la révolte du dix-huitième siècle ; Recine , qui représente la perfection de la littérature et de l'art composites que la France emprunta à la civifisation grecque et à la foi catholique; Gcethe, qui concentra dans ses œuvres toute l'intelligence poétique de l'Allemagne; Walter Scott, qui satisfit les goûts bizarres d'une époque fatiguée, en lui donnant de l'histoire dans le roman , et du reman dans l'histoire. Toutefois, deux remarques importantes restent à faire : c'est que l'homme de génie inspiré par lles passions de la masse, par ses souvenirs, ses études, surtout par ses désirs, qu'il les vine, ne marche jamais servilement à sa suite, et n'est point son flatteur ; il le guide, comme Moise, vers le pays inconnu Philarete Chastas. que son âme espère.

GÉNIE (Art militaire), mot qui a succède à l'ancien terme enginerie (construction des engins, art de s'en servir, lieu de leur fabrication). L'esprit d'abréviation a appelé génie l'ensemble des ingénieurs : telle est la filiation qui a francisé le mot génie militaire, vieux à peine d'un siècle.

Les opérations actuelles du génie ont regardé jadis le grand-maître des arbaletriers; à des époques plus rapprochées, elles ont concerné les mattres et le grand-mattre de l'artillerie : ce grand-maître décidait, en temps de guerre, des travaux de fortification à exécuter, ordonnait les ponts de campagne à établir. Henri IV n'avait point de corps du génie. Mais Sully sentit la nécessité de cette institution; il encouragea des officiers d'infanterie à se livrer à des fonctions d'ingénieurs militaires, et il appela à ce genre de service des Italiens. Louvois et Colbert cessèrent d'avoir recours au savoir des étrangers; Vauban fut le sondateur du corps des ingénieurs civils et militaires. Ce corps prit naissance en 1668, et eut pour chefs des directeurs : la séparation de la branche civile et de la branche militaire s'opéra en 1750, peu après l'établissement de l'école de Mézières. On peut regarder cette époque comme celle de la naissance d'une arme qui, par conséquent, n'est vieille que d'un peu plus d'un siècle. Jusque là le mot génie, employé dans le sens actuel, n'était pas encore pratiqué. De 1755 à 1758 l'artillerie et le génie furent fondus en un seul corps, qui se partagea de nouveau sous le ministère du comte de Belle-Isle. Le génie eut alors dans ses attributions les fortifications, la castramétation et les mines. Mais au commencement de la guerre de la révolution cette dernière branche passa dans le service de l'artillerie, et maintenant la castramétation semble plutôt ressortir du corps d'état-major que de celui du génie; mais à cet égard sa loi se tait, et la science du campement est si peu avancée que personne ne s'en dispute les soins et les travaux. Le génie at fait longtemps les fonctions du corps de l'état-major. Il a été, suivant les temps, ou séparé du corps des ingénieursgéographes, ou fondu avec ce corps. Longtemps forme

d'un simple cadre, fi est devenu une armé qui a son étatmajor général, son comité, sos régiments, ses écoles, sos train. Cette troupe, qui en 1668 ne comptaît que 55 individus, était, le 10 brumaire an rv, de 20,272. Gal Basson.

L'arms du génis comprend 3 régiments. Les officiers sortent pour deux Hers de l'école d'application, pour un tiers des sous-efficiers. On distingue les soldats en seineurs et en sapeurs; il y a en outre des compagnies d'ouvriers d'État et des pardes du gent , charges de toon les détails du service des places. Le territoire français et l'Algérie sont divisés en 24 directions du génie, commandées chacans par un coionel. Un comité supérieur du génie siège au ministère de la guerre sous le nom de combié des fortifications. La France ayant perdu Mets à la paix, l'école d'application du genie et de l'artillerie appartient à la Prante avec toutes ses collections. L'école à été, en 1871, provissirement installée à Fontainebleau. En Prusse il m'y a pas d'arme proprement dite du génie ; it existe seniement un corps de 10,000 pionniers. « Le corps du géale, a fait rémarquer M. de Preyeinet, ne paraît pas être pourvu de moyens suffisants au regard de la strat gie moderne. Il a manifesté une certaine difficulté à effectuer evec rapidité la réparation des ouvrages d'art, les fortifications volantes, le défoncement des routes, et autres travaux qui exigent un grand nembre de bras, des méyens de transport, et, en certains cas, des engins apéciaux. » Pour ces motifs, la délègation de la Défense natiomie créz, le 80 novembre 1870, pour la durée de la guerre, un corps auxiliaire distinct, dénommé corps du génie civil des armées. Chaque corps d'armée comprit désermais 1 impénieur en chef et 3 ingénieurs ordinaires, 9 chefs de section, 9 piqueurs, 18 chefs de chantier et une compagnie d'ouvriers de 60 hommes, pouvant être portée à 360. Ce personnel fut pourva de tous les outils et accessoires nécessaires aux travaux; les cheis avaient d'allleurs tous droit de réquisition.

GENIE (École d'Application du). Voyez APPLICATION (Écoles d').

GÉNIE MARITIME. La dénomination même de ce corps indique suffisamment să sphère d'action. La construction de nos vaisseaux de guerre et tous les détails qui se rattachent directement ou indirectement à cette împortante partie du service de nos ports rentrent dans ses attributions. Avant les dernières années du règne de Louis XV, nos batiments de guerre étaient ou achetés en Hollande, ou construits dans nos ports par des matres charpentiers, venus pour la plupart d'Amsterdam, et des une erdonnance, à la date de 1689, réglait le service et les émoluments. Les progrès de l'architecture navale ayant fait reconnaître la nécessité d'exiger de la part de ces constructeurs des connaissances plus étendues, une ordonnance de Louis XV, en date du 26 mars 1765, accorda le titre d'ingénieur aux maîtres charpentiers-constructeurs les plus instruits. Un ingénieur en chef, avec deux ou trois ingénieurs ordinaires, quatre ou six sous-ingénieurs et quelques élèves sous ses ordres, était établi à Brest, à Toulon et à Rochefort; et des ingénieurs constructeurs ordinaires étaient détachés dans nos autres ports, comme Lorient, Nantes, Rayonne, Marseille, etc., pour y diriger les travaux de construction. Les places d'ingénieurs en chef se donnaient aux plus capables, sans égard aux droits de l'ancienneté. Les sousingénieurs concouraient pour les places d'ingénieurs ordinaires; et les places qu'ils laissaient vacantes appartenaire aux plus anciens élèves. On recrutaît ceux-ci parmi des jeunes gens de seize à vingt ans, sortis avec honneur d'un examen spécial subi après deux années de travail sur les chantiers. Une fois admis, les élèves étalent tenus d'étudier l'arithmétique, la géométrie, l'hydraulique, l'algèbre, l'application de l'algèbre à la géométrie, et étaient classés suivent leur

Cette organisation du génie maritime dura à peu près intacte jusqu'en 1789, sauf des modifications diverses opé-

rées en 11974 et 1776. A cette époque les ingénieurs cesabrent d'esre placés sous les ordres des officiers de marine; une loi de brumaire en 1v fixa leurs grades et leurs attributions par des dispositions presque toutes en vigueur encore aujourd'hui. Maintenant le corps du génie maritime se recente exclusivement parmi les élèves de l'École Polytechnique. Une ordonnance du 2 mars 1838 fixait à 65 le nombre tetal des officiers qui le composent, à savoir : 1 inspecteur général, 5 directeurs, 24 ingénieurs et 35 sousingénieurs. Une autre ordonnance, à la date du 16 juin, élova à 82 le chiffre de ce personnel, qui en 1846 fut fixé à 90g; mais les réductions imposées à tous les services en 1849 firent abeisser ce nombre à 95, chiffre qui figure encere aux budgets de 1653 et 1854. Un décret du 11 avril de cette derniere année le porta définitivement à 110, dans leaquels se trouvent compris les 4 ingénieurs et les 8 sous mieurs préposés à la surveillance des quatre grands bassins forestiers de la France et des fournitures debois de la marine.

Des ordonnances royales de 1765,1786 et 1791 disposaient que l'École des constructions navales serait établie-à Paris; elle y a existé en effet jusqu'au 3 vendémiaire an x; et c'est à ses leçons que s'est perfectionné l'illustre Sané, dent on consults encore aujourd'hui avec respect les chefs-d'œuvre d'architecture navale. A cette date, elle fut transférés à Brest, et plus tard, le 28 mars 1830, à Lorient. Déjà là cette époque l'enseignement y était per entislaisent et en songenit à remener l'Ecole dans la capitale. Cette décision fut prise en 1854; et l'École d'application du gérie maritime fut transférée dans un local dépendant de l'hôtel du dépôt des cartes et plans de la marine. Enfin le 15 fevrier 1872 elle a été établie à Cherbourg. Les élèves s'occupent pendant les six mois d'hiver de questions théoriques pures, et vont durant les six mois d'été dans les ports suivre et étudier les travaux qui s'y exécutent. Le même décret, combiant une lacune des actes précédents, ouvre aux officiers du génie maritime la faculté de se faire détacher au service des entreprises particulières d'intérêt privé, avec l'agrément du ministre de la marine. GÉNIE MARITIME (Ecole d'application du). Voyes

l'article précédent et APPLICATION (Écoles d').

GENIES. Outre le génie particulier que les anciens attachaient à chaque personne, espèce d'ange gardien; outre ceux qu'ils vénéralent comme les protecteurs de leurs cités, il est une classe de génies qu'ou ne saurait passer sous silence et qui ressemblent fort aux djin ns de l'Inde. La lecture de con contes des Mille et une Nuits, où les Orientaux se sont laisees aller à leur imagination brillante, aura déjà fait connettre à la plupart de nos lecteurs ces génies fantastiques esclaves tout-puissants du possesseur d'un anneau, d'une lampe magiques, etc.; véritables divinités, obéissant aux caprices de leur mattre mortel, réalisant en un clin d'œil les plus grands prodiges, les merveilles les plus incroyables, les travaex les plus gigantesques. Salomon aurait été le chef suprême de ces génies; tous, bons ou méchants, étaient subordonnés à sa puissance, car parmi eux il y en avait qui s'intéressaient an bien de notre pauvre humanité, et d'antres qui lui faissient supporter tout le poids de leur haine implacable. La manière dont ces êtres surnaturels, qui se rapprochaient tant des fées, se manifestaient à nous n'était pas moins miraculeuse que la puissance qui leur était attribuée. Ils apparaissaient soudain et remplissaient de leur majesté le lieu où les appelait celui aux ordres duquei ils se trouvaient, et disparaissaient de même; d'autres s'évanouissaient comme ils étaient venus, en colonnes brumeusse, semblables à des trombes, qui abandonnaient le forme gigantesque dont elles avaient été revêlues un instant. De toutes ces illusions, qui ont captivé longtomps tant de peuples, et dans lesquelles notre enfance à su trouver des charmes dont le souvenir s'efface leutement, il ne nous est plus resté, à nous, hommes froids et positifs, que le nom, dépouillé de la grandeur et de la gracieuseléqui l'accomi agnaient chez les Orientaux.

Naguère, à une époque où l'oa voulait tout régénérer. jusqu'aux mots, on avait remplacé ces innocents rois de cartes, dont la toute-puissance est même quelquelois subordennée à celle d'un as, par des génies assez prosaïques. Ainsi, le roi de cœur ou le roi de trèlle étaient détrônés par le génie du commerce ou des arts. Il a même été permis de détourner davantage le mot génie de sa signification primitive, en l'appliquant au caractère propre et distinctif, à la manière de voir, de penser d'un peuple : c'est ainsi qu'on a dit : Le génie d'une langue, le génie d'un peuple, etc.

Dans les arts du dessin, on donne le nom de génies à de petits enfants ailés employés dans les ornements. On voit souvent dans les frontispices des petits génies portant les attribute de la gravure, de la sculpture, de l'astronomie, de la musique, etc. D'autres foia les géales sont de grandes figures personnifiant des vertus, des passions, des arts, etc. La colonne de la Bastille est surmontée du génie de la liberté.

GENIÈVRE, fruit de genévrier. On en fabrique une liqueur qui perte le même nom. La plus estimée vient de Hollande, où on la prépare ainsi : On fait fermenter à la manière ordinaire un moût composé de deux parties de seigle de Riga et d'une partie de malt d'orge (drèche), puis on le distille. On a ainsi une can-de-vie de grain faible, que l'on soumet à une seconde distillation, en ajoutant dans l'alambic des baies de genièvre vieilles de quatre à cinq ans et du sel marin. Un hectolitre de grain ainsi traité donne de 28 à 33 litres de genièvre.

GENISSE, jeune vache qui n'a pas encore porté. GÉNITIF (on latin genitivus, de gignere, engendrer, produire). Voyez Cas (Grammaire)

GENLIS (STÉPHANE-FÉLICITÉ DUCREST DE SAINT-AU-BIN, comtesse DE). Quel silence après tant de bruit? Quel oubli profond, immense! Après avoir fatigué les cent bouches de la renommée, cette femme, dont l'élève a passé dix-huit ans sur le trône de France, et qui joua un rôle si brillant dans les plus grandes affaires de ce monde, nous l'avons vue mourir sans que personne s'informat comment elle était morte. Au contraire, ceux qui apprirent cette mort s'étonnèrent de ce que M^{me} de Genlis eût vécu si longtemps, quatre-vingt-cinq ans!

Mass de Genlis naquit près d'Autun, en janvier 1746, et mourut à Paris, en décembre 1830, presque dans la misère. Son père était gentilhomme et pauvre; deux ou trois fois il voulut refaire sa fortune, deux ou trois fois il la perdit. Cependant, la jeune fille était belle, intelligente, d'un esprit aussi vif que ses yeux. Le comte de Genlis l'épousa sans fortune; une fois qu'elle eut un nom et un état dans le monde, elle en eut bientôt tous les honneurs. Par son mariage élle se trouva la nièce d'une très-grande dame. de Montesson qui sut plus tard duchesse d'Orléans: ce fut une protection toute trouvée. Bientôt M'me de Montesson donna sa nièce à la jeune duchesse de Chartres, qui fit de madame de Genlis le gouverneur de ses cufants. Voilà donc cette jeune semme gouverneur de sils de prince, et jouant au Palais-Royal le rôle qu'avaient joué Bossuet et Fénelon à Versailles. C'était vraiment une époque hardie, et qui ne reculait devant aucune étrangeté. Le grand esprit de Mme de Genlis la soutint longtemps dans cette dissicile position. Ses livres, dont le succès fut très-grand, lui firent un nom populaire : Adèle et Théodore, le Thédire d'Éducation, Les Veillées du Châleau, ce surent là d'immenses succès, auxquels on ne peut guère comparer que le succès de l'Émile de J.-J. Rousseau. Mme de Genlis était donc entourée de gloire, de triomplies et d'éloges, lorsque la révolution française s'en vint disperser de son sousse toutes ces supersuités inutiles. Naturellement, Mmo de Genlis prit le parti du duc d'Orléans; elle voulut désendre de sa plume le prince qu'elle avait servi de son épée? mais les plumes les plus fortes se seraient brisées à cette œuvre : Mee de Gen!is sut trop heureuse de s'en tirer la vie sauve. L'émigration la trouva toujours aussi futile. C'était une pauvre tête, qui se consolait de toutes les faiblesses et de tous les écarts en écrivant de méchants livres. Bonaparte eut pitié de cette semme, comme il avait pitié de toutes les grandeurs déchues : il lui donna une pension et un logement à l'Arsenal. Là elle voulut refaire ce qu'on appelait autrefois un salon. Elle croyait qu'il suffisait d'être une femme d'esprit pour ranimer en France cette causerie toute puissante qui s'est perdue à jamais dans ce grand bruit de chaque jour, qu'on appelait la tribune et le journal.

A défaut de l'influence qu'elle n'eut pas dans son salon, Mme de Genlis voulut recommencer sa renommée d'autrefois; mais, hélas i elle se trouva en présence d'une renommée im-pitoyable, la renommée de M^{me} de Staël. De ce côté-là encore il fallut qu'elle courbat la tête. Elle se mit alors à écrire des satires contre les hommes et les choses : on lui répondit en écrivant sa biographie. Ce fut la femme la plus tourmentée et la plus maiheureuse. Senie, sans appui, perdue dans une société qui n'était pas la sienne, réduite à flatter et à maudire, sans conviction dans ses flatteries, sans passion dans ses haines, s'occupant de cent mille petites choses, élevant au jour le jour cent mille châteaux de cartes, qu'an souffie faisait crouler, tuant sa vie comme elle pouvait; jalouse de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Mirabeau, de M^{mo} de Sévigné, de M^{mo} de Staël, de tout le monde. Ce qui la sauva de l'ennui, c'est qu'elle écrivait sans fin et sans cesse, et à tout propos et sur toutes choses. Le nombre des ouvrages qu'elle a laissés est immense : outre ses livres sur l'éducation, qui sont encore entre beaucoup de mains, elle a écrit bien des romans, bien des discours, bien des comédies, bien des poëmes. Elle a parlé de tout, de la grammaire et de la philosophie, de l'agriculture et de l'histoire, et surfout elle a beaucoup parlé d'elle-même. Elle a écrit des Mémoires, remplis de faits curieux; elle a fait des Heures pour l'église, des comédies pour les théâtres, des devises pour les gentilshommes, et le La Bruyère des Domestiques; elle a laissé des fables et des voyages. Que n'a-t-elle pas fait? Elle a fait même un chef-d'œuvre d'esprit, de cœur et de style, qui vivra aussi longtemps que vivra la langue française : Mademoiselle de Clermont. Jules Janin.

GÉNOISE (École). Voyez Écoles de Penture (tome

VIII, p. 314).
GENOU (du latin yenu). Passé sans changement dans la langue française, ce mot sert à indiquer l'articulation de la jambe sur la cuisse. L'os de la cuisse et l'os principal de la jam be se touchent au genou par des surfaces articulaires peut-être les plus larges qui soient dans le corps humain, et un troisième os, la rot ul e, complète, en avant, l'articulation. L'extrémité inférieure du fémur, l'extrémité supérieure du tibia, placées ainsi bout à bout, peuvent rouler et s'infléchir angulairemeut l'une par rapport à l'autre, et la rotule, sorte de noyau osseux développé dans l'épaisseur du tendon commun aux muscles du devant de la cuisse. en même temps qu'elle borne et consolide les mouvements de l'articulation, fait l'office d'une sorte de poulie de renvoi pour rendre plus efficaces les forces musculaires qui meuvent la jambe sur la cuisse ou celle-ci sur la jambe. Outre ces os, des parties nombreuses et merveilleusement disposées concourent à former cette importante articulation : tels sont tes tendons des muscles supérieurs et inférieurs, qui viennent s'épandre dans l'enveloppe fibreuse et résistante du genou en totalité; les ligaments dits croisés, qui maintiennent si solidement en rapport les extrémités osseuses naturellement destinées à n'avoir des mouvements étendus que dans un certain sens; les tendons et ligaments droits latéraux et postérieurs, qui permettent la flexion de la jambe dans le sens du jarret, mais qui opposent une résistance invincible à la flexion en sens inverse; les fibro-cartilages inter-articulaires, qui complètent les rebords de l'espèce de sossette dans laquelle se meut chacun des condyles, c'est-à-dire des têtes lisses et arrondies qui terminent intérieurement le fémur; enfin, les membranes dites synoviales, qui revêtent et rendent glissantes les portions osseuses destinées aux frottements, et pour cet effet revêtues d'une couche cartilagineuse lisse, polle, peu sensible dans l'état ordinaire, et, grâce à ces admirables précautions, gilssant sans efforts l'une sur l'autre, et se prétant sans difficulté à toute la mobilité et en même temps à toute la résistance qu'il fallait à une articulation destinée à porter sans fféchir tout le poids du corps et de tous les fardeaux dont on peut le surcharger.

Le genou n'a pas la même conformation dans toutes les personnes; plus ou moins volumineux, plus ou moins infléchi pendant la marche, plus on moins rentrant, plus ou moins sortant suivant les tempéraments, les forces, le sexe, les habitudes, etc., il est proportionnellement plus gros chez les femmes, les scrosuleux; plus mince et plus sec chez les individus forts; plus séchi en dedans chez les femmes et chez les hommes qui ont comme elles le bassin large; presque toujours fléchi en dehors chez les hommes condamnés à de grands efforts portant sur les jambes, chez les cavaliers, chez les enfants en bas age qui commencent à marcher.

Comme la station à genoux diminue quelque chose de la taille, cette attitude a été partout considérée comme une marque de soumission, d'abaissement, de prière (voyez GÉNEPLEXION), et on a transporté l'expression de l'attitude matérielle à l'état moral qu'elle représente : ainsi on dit : Il a pilé les genoux devant lui ; pour dire : Il s'est humilié, abaissé, etc., devant lui; Il a refusé de fléchir le genou, pour dire : Il a refusé d'adorer, etc.

On a donné dans les arts le nom de genou à l'articulation de différentes pièces d'un système mécanique quelconque, quand il en résulte pour ce système une apparence de flexion comparable à celle qui a lieu à la réunion de la jambe avec la cuisse, et dans d'autres circonstances quand l'articulation de deux pièces d'une machine forme une sorte d'embottement analogue à l'image erronée que l'on se fait vulgairement de l'embottement du genou.

GENOUDE (Antoine-Eugène de), écrivain religieux et monarchique contemporain, qui longtemps s'appela Genou tout court, naguit en 1792 à Montélimart (Drôme), où son père était casetier. Plus tard celui-ci transséra à Grenoble le siège de son établissement, qu'il réussit à parfaitement achalander; et alors ambitieux, non pas pour lui-même, mais pour l'héritier de son nom, il voulut que son fils, au lieu de le seconder dans son industrie comme premier garçon, pût, grace à l'éducation qui se donne dans les lycées, s'élever quelque jour au-dessus de sa modeste condition. Vers la fin de 1811, et après avoir terminé ses études au lycée de Grenoble, Eugène Genou, philosophe à la façon du baron d'Holbach et d'Helvétius, dont il avait déjà dévoré les livres, s'en vint chercher fortune à Paris, où bientôt il obtint une place de précepteur dans une famille du noble faubourg, en prenant intrépidement, comme font tant d'autres en cas pareil, l'engagement d'enseigner à ses élèves une foule de choses qu'il se réservait in petto de commencer par apprendre lui-même. D'ailleurs, il était doné de trop de souplesse dans l'esprit, pour, dans ce cercle si nouveau, ne point se créer bien vite d'atiles et influentes relations ; aussi, favorisé par l'embarras extrême que l'université impériale éprouvait alors à recruter son personnel enseignant, en raison de la disette absolue de sujets capables, avait-il obtenu dès 1813 une place d'agrégé de sixième au lycée Bonaparte, en même temps qu'il sup-pléait à l'insuffisance du traitement attaché à sa chaire, en rendant à un sénateur quelques menus services à titre de secrétaire particulier.

C'est dans cette position que la Restauration surprit Eugène Genou, en 1814; et à ce moment il se signala entre tous les fonctionnaires du lycée Bonaparte (métamorphosé en collège royal de Bourbon) par son ardeur à applandir au renversement de l'empire. L'enthousiasme des partisans du nouveau régime tenait de la frénésie ; aussi quand arriva la journée du 20 mars 1815 (voyes CENT Jours), fut-ce un sauve-qui-peut général parmi les plus compromis. Genou,

GENOUDE 223

qui s'était sait inscrire quelques jours auparavant sur la liste des volontaires royaux, s'offrant à l'envi pour courir sus à l'usurpateur, jugea prudent d'aller se cacher dans son département, et bientôt, ne s'y croyant même plus suffisamment en sûreté, il gagna le sol suisse. Recommandé alors à M. de Polignac, qui résidait à Chambéry avec des pouvoirs extraordinaires de Louis XVIII, Genou, en sa qualité de volontaire royal, fut pris pour aide de camp par ce champion de la légitimité, qui, à l'aide de cette qualification quelque peu ambiticuse, mais au fond très-innocente, attribuée à un simple secrétaire, comptait donner un caractère militaire à une mission toute d'observation et ayant pour principal objet de fournir à l'armée austro-sarde, qui se réunissait en Savoie à l'effet d'envahir à un moment donné le sol français. des renseignements surs et exacts sur l'effectif réel et les mouvements du corps d'armée que de son côté Napoléon s'occupait de rassembler au pied des Alpes et qui avait son quartier général à Grenoble.

A la nouvelle du désastre de Waterloo, les royalistes refugiés à Chambéry se ruèrent bien vite sur le sol français; et quelques jours plus tard le capitaine Genou brillait parmi ceux qui arboraient le drapeau blanc à Grenoble, d'où, comme on pense bien, il accourut à Paris solliciter les récompenses dues à ses services. Avec ses antécédents éminemwent monarchiques et la protection de M. de Polignac, son aucien général, il ne lui fut pas difficile de se lancer dans une sphère d'intrigues plus élevée que celle dans laquelle il lui avait été donné jusque alors de se mouvoir. Dès l'année précédente, il avait compris que la philosophie du dix-huitième siècle n'était plus de saison. Il s'était donc converti avec eclat à la religion révélée, avait pris bien ostensiblement un confesseur; puis faisant un auto-da-fé des œuvres de Rousceau, de Voltzire, de Montesquieu, de Diderot, etc., qui reules compossient auparavant sa bibliothèque, il les avait remplacées par des livres ascétiques et par les ouvrages des principaux apologistes du catholicisme. Cette mise en scène, qui de la part d'un jeune homme de vingt-deux ans annonçait une habileté peu commune, une fois achevée, il pensa avec raison que le moyen le plus sur d'être remarqué au milieu des si nombreux dévouements qui après les cent jours exploitèrent le gouvernement de la Restauration, était de se lancer dans la polémique politico-religieuse. Il annonca donc l'intention de contribuer à la régénération religieuse et monarchique de la France en dotant son pays d'une nouvelle traduction de la Bible; et pour donner un avant-goût de son savoir-faire en ce genre, il publia en 1816 une traduction d'Isaïe, saluée tont aussitôt dans les journaux de l'époque, par des amis complaisants, comme un chefd'œuvre, comme un véritable tour de force. Tous les livres de la Bible y passèrent les uns après les autres; l'industrieux traducteur y joignit même une traduction de l'Imitation de Jésus-Christ de sa façon, et tout cela trouve des acquéreurs empressés, surtout parmi les fonctionnaires nublics.

Cependant, grace au jeu naturel des institutions représentatives imprudemment octroyées à la France par un pouvoir qui avait espéré n'en faire jamais qu'un leurre, le parti national, écrasé à Waterloo, puis décimé par les proscriptions de 1815, commençait à relever la tête; et le journalisme lui fournissait les moyens de lutter plus ou moins ouvertement contre le régime imposé au pays par l'étranger. De son côté, le parti monarchique, divisé déjà en royalistes satisfaits ou modérés, c'est-à-dire nantis de hoas emplois ou de lucratives sinécures, et en royalistes purs, c'est-à-dire oubliés dans le partage du gâteau, employait la même arme que les déraux, la presse, pour combattre ses adversaires et faire le siège en règle du pouvoir. A La Minerve, par exemple, il opposait Le Conservateur; et Genou, déjà posé par ses nombreuses publications ascétiques, était admis à y rompre de temps à autre des lances en saveur du principe monarchique, à y poursendre du même coup la révolution et l'esprit de doute, d'aramen et d'incrédulité. En vertu d'une squonnette à vilain, gracieusement accordée déjà par Louis XVIII, son nom roturier y brillait non pas seulement précédé mais encore sutvi de la particule aristocratique, qu'aucuns usurpent avec si peu de vergogne. On raconte à ce propos que le vieux roi, au moment de signer les lettres patentes qui d'un fils de cafetier allaient faire un gentilememe d'aussi bon aloi que si ses aïeux avaient été à la croisade, dit en riant que, pour combler les vœux de l'impétrant, pour que plus tard on ne pût jamais songer à chicaner sur sa noblesse ce défenseur si intrépide et si désintéressé du trône et de l'autel, il aliait lui flanquer du par devant et par derrière, entendant et voulant que le chevaiier Genou s'appelât dorinavant de Genou de. L'esprit émineument sceptique et railleur de l'auteur de la Charte se retrouve dans cette saillie.

La discorde finit par se glisser dans les rangs des rédacteurs du Conservateur. C'est aussi qu'il y avait là des tendances et surtout des amours-propres inconciliables. Genoude, avec une petite pleïade de purs, qui se groupe alors autour de lui, n'hésita donc point à élever autel contre autel, en fondant Le Défenseur, racueil qui n'eut au reste qu'une existence éphémère ; et vers la fin de 1820 on le voit créer un journal du soir, L'Étoile, qui tout aussitôt devint un redoutable engin de guerre aux mains de la fraction du côté droit, reconnaissant Villèle, Corbière, etc., pour chess de file. Les hommes placés à la tête des affaires essayèrent d'en finir avec cette petite conspiration permanente, au moyen de quelques procès bruyamment intentés au journal qui osait leur faire la lecon en matières monarchiques. L'éditeur responsable de L'Étoile (qui cumulait avec ces sonctions celles de valet de chambre de Genoude) comparut donc à diverses reprises en police correctionnelle aux lieu et place de son maître. C'est dans l'une de ces occasions qu'à l'interpellation d'usage : « Étes-vous l'auteur de l'article incriminé? « Ce brave homme répondit avec une délicieuse naiveté : « Non, monsieur le président : seulement en me l'envoyaT et je lA corrigeA. »

Quand Villèle, Peyronnet, Corbière et consorts eurent enfin réusei à enlever le pouvoir d'assaut, L'Étoile servit d'organe semi-officiel au ministère qu'ils constituèrent, et que l'histoire a stigmatisé de l'épithète de déplerable. Les encouragements et les récompenses furent alors prodigués par ce cabinet reconnaissant au journaliste qui, avec une vigueur et une résolution remarquables sous plus d'un rapport, le défendait aussi bien contre les libéraux de la gauche que contre les pointus de la droite; nuance nouvelle survenue parmi les purs, fraction du parti royaliste composée d'hom-mes oubliés encore une fois en 1821 dans la répartition des grandes ou lucratives positions, allant à l'origine prendre le mot d'ordre au pavillon Marsan, et demeuré jusqu'à la fin de la Restauration sous la bannière de M. de la Bourdonnais. Ces récompenses, ces encouragements, étaient de plus d'un genre, et la caisse des fonds secrets n'en faisait pas seule tous les frais. C'est ainsi qu'un beau jour l'écrivain bien pensant se trouva gratifié, sans bourse délier, d'un brevet d'imprimeur à la résidence de Paris, enlevé par decision ministérielle à un sieur Constant Chantpie, coupable de prêter d'habitude ses presses pour l'impression de pam-phiets et d'ouvrages hostiles au gouvernement royal. C'était là une audaciense violation d'un article bien formel de la Charte, une odicuse confiscation, dont Genoude ne se fit pas scrupule de profiter, sans se soucier le moins du monde de la clameur et de l'indignation universelles qu'elle souleva, non plus que de savoir comment le malheureux industriel. dépouillé de son gagne-pain, pourrait maintenant nourrir sa femme et ses enfants.

En 1825, Genoude fut encore de la part de ses patrons l'objet de munificences autrement importantes. Ils réunirent à L'Étoile le Journal de Paris et la Gazette de France, l'un et l'autre récemment achetés par le gouvernement. Cette fusion avait lieu gratuitement, c'est-à-dire que Genoude profitait seul de l'accroissement du nombre d'abonnés et de

. 224 GENOUDE

iecteurs qui en résultait pour une seuille dont il continuait à être le propriétaire pour ainsi dire unique (22 parts sur 24). La seule obligation qu'on lui imposa fut de la faire paraître désormais sous le titre de Gazette de France, par égard pour la vénérable antériorité d'existence du plus ancien des journaux de Paris, dont on constituait son Étoile héritière bénéficiaire; et encore Genoude, autant par orgueil qu'en raison de l'intérêt qu'il pouvait avoir à toujours conserver son individualité et sa personnalité bien distinctes, eut-il soin de fianquer le nouveau titre que force lui était de prendre de son titre primitif, placé désormais en soustitre; et le journal ainsi reconstitué, s'appela GAZETTE DE FRANCE, Étoile, journal du soir. Le ministère, pour assurer le succès de la Gazette, placée maintenant sous la direction de l'homme investi de sa consiance, sit plus et mieux encore que de lui accorder une large subvention sur les fonds secrets; il y joignit un privilége important, celui de pouvoir partir avec les courriers du soir au moment de la dernière levée des lettres, alors que pour être expédiés dans les départements, les autres journaux devaient être remis à la direction des postes cinq heures plus tôt. Cette exception faite à la règle générale en faveur de la feuille ministérielle du soir, permettait à la Gazette de devancer ses concurrents de vingt-quatre heures pour la transmission en province et à l'étranger de toutes les nouvelles reçues dans la matinée et des faits importants qui pouvaient s'être passés à Paris dans la journée. Il y avait là, à part le caractère semi-officiel donné à ce journal, les éléments d'un fructueux succès, et il ne manqua pas non plus d'être obtenu. Il faut dire aussi que Genoude sut fort habilement tirer parti de la position privilégiée qui lui avait été ainsi faite. Au moyen des extraits très-étendus que, dans sa Revue des journaux, et sous prétexte de les réfuter, il publiait chaque jour les articles les plus saillants des journaux libéraux de Paris, il donnait à sa feuille un intérêt tout particulier aux yeux d'un nombre immense de lecteurs. La Gazette de France n'inscrivait pas sur son titre qu'elle était journal reproducteur, mais elle agissait tout comme. Elle compta donc des abonnés non pas seulement en province parmi les partisans des vieilles idées monarchiques, ou encore parmi les fonctionnaires publics secrètement hostiles aux hommes placés à la tête des affaires, et qui se seraient compromis en s'abonnant au Courrier français, au Constitutionnel ou au Journal des Débats, etc., rien même qu'en les lisant dans leurs cercles, mais encore et surtout dans les pays étrangers, où la presse demeurait soumise à une sévère censure, où la lecture de quelques bribes d'articles tirées des journaux constitutionnels de Paris constituait une friandise des plus recherchées. Les réclamations unanimes de la presse de Paris surent, il est vrai, prises en considération par le ministère Martignac, et la Gazette de France dut alors, pour quelque temps, rentrer à cet égard dans le droit commun. Mais sa clientèle ne diminua pas pour cela; et la nouvelle législation intervenue à ce moment, en introduisant l'annonce dans la constitution générale de la presse périodique, valut à la Gazette, comme aux autres journaux qui possédaient notoirement de nombreux abonnés, un surcroit de bénéfices nets, allant, pour certains, à plus de 200,000 francs par an. En raison de la spécialité de sa clientèle, la Gazette de France passait pour l'un des journaux où l'annonce devait être la plus fructueuse; aussi y afflua-t-elle pendant longtemps. M. de Polignac, en prenant la direction des affaires, s'empressa de faire rendre à Genoude son privilége postal, et celui-ci ne le perdit plus qu'au 27 juillet 1830. Après ces détails, on ne sera pas surpris d'apprendre que la Gazette de France fût parvenue à compter de 13 à 14.000 abonnés, et que son principal propriétaire se trouvât alors seigneur suzerain d'une magnifique terre aux environs de Paris, valant plus de douze sent mille francs.

La révolution de Juillet saillit emporter la Gazette de France avec le trône de Charles X. Genoude dès que la résistance aux ordonnances s'était traduite en barricades et en

coups de fusii était allé se cacher dans son château féodai du Plessis les Tournelles, dont il avait fait lever les pontslevis, et où il s'était barricadé de son mieux contre les tentatives de pillage à main armée qu'il redoutait de la part de tous ces manants révoltés contre le roi légitime. Heureu ment pour lui, l'un de ses collaborateurs, homme de tête et de résolution, resté à Paris pendant la lutte, M. Lubis, jugea que si la partie était perdue sans retour pour la légitimité, il fallait du moins songer à sauvegarder l'importante entreprise commerciale qui avait été si longtemps un instrument politique et qui pouvait encore le redevenir. Il prit donc sur lui de faire reparattre la Gazette de France dès le 29 au soir, sans attendre l'aveu de Genoude, dont il sauva ainsi la propriété. Faute d'un homme doué d'autant de sang-froid, l'organe de M. de Polignac, L'Universel, disparut dans la tourmente, et jamais depuis on n'entendit reparler d'une seuille qui, par sa rédaction littéraire, avait su en très-peu de temps se faire un rang distingué dans la presse parisienne.

Si la révolution de Juillet avait renversé le trône de la branche ainée, en revanche elle porta au comble la fortune de Genoude, qui avec son journal se trouva tout à coup le personnage le plus important, le plus influent d'un parti qui n'avait vu en lui jusque alors qu'un agent salarié. Avec sa Gazette, dont le chissre d'abonnés resta encore pendant que ques années stationnaire, Genoude pesa bientôt sur toutes es décisions qui se prenaient dans la petite cour du roi déchu. Tous ces cordons bleus, tous ces gentilshonimes datant des croisades, qui traitaient naguère avec tant d'arrogance et persistaient à regarder comme autaut d'intrus les roturiers parvenus à se faire une position dans le parti légitimiste, durent s'humilier devant l'écrivain dont le journal, sous un régime de libre discussion, était encore une puissance; quelques-uns, dont la marmite avait été fatalement renversée par l'émeute triomphante, s'estimèrent même alors trop heureux de devenir les parasites et les flatteurs d'un homme que quelques mois auparavant chez eux ils eussent volontiers envoyé diner à l'office.

A ce moment, il faut l'avouer, Genoude déploya un talent qu'on ne lui connaissait pas encore, et prouva qu'il y avait a lui surtout l'étoffe d'un écrivain d'opposition. Louis-Philippe et le système qu'il s'essorça si inutilement de faire prévaloir n'eurent pas d'adversaire plus redoutable ni plus opiniatre. La plupart des hommes qui entouraient le nouveau roi, Genoude les avait vus dans les rangs, d'abord si pressés, des amants de la légitimité, et bon nombre aux gages de la police de Louis XVIII. Avec lui, ils avaient insulté à toutes les gloires, à toutes les grandeurs de la France républicaine et impériale; avec lui, ils avaient été les instruments d'un gouvernement réacteur et anti-libéral; autant et même plus que lui, ils s'étaient compromis au service de l'absolutisme. Il avait des lors beau jeu à leur reprocher leur passé, à mettre en contradiction leurs discours actuels avec leurs actes et leurs dires antérieurs; et il se montrait inexorable dans ces incessants appels à des souvenirs que les intéressés eussent bien voulu anéantir à tout jamais. La police de Louis-Philippe essaya de moyens indirects pour déterminer Genoude à se montrer plus oublieux du passé, plus circonspect dans ses allures; on organisa de petites émeutes ayant pour but de briser les presses de sa Gazette. Loin d'être dupe de ces démonstrations, dont il connaisait parsaitement la source, Genoude abandonna le dédale de ruelles infectes où il avait un instant cra habile de transférer sa Gazette et ses presses, aux abords du Louvre et du Palais-Royal, et s'en vint planter sa tente en pleine place du Carrousel, en sace même du château des Tuileries; calculant avec raison que le jour où une véritable émeute parviendrait jusque là son but serait atteint, et que la royauté des barricades aurait vécu. C'est en raison de ce singulier voisinage qu'un article de fondation, publié pendant longues années dans son journal par M. de Beauregard, porta le titre de Lettres de la Voisine. Quelques-unes de ces lettres sont de mordants et spirituels

pansphiets; ils ne contribuèrent pas peu à maintenir la vogue de la Gazette et surtout son chissre d'abonnés.

Mais pour les journalistes, comme pour les rois, il arrive un moment tatal, qu'on a si bien nommé le commencement de la fin. Ce moment-là sonna de bonne heure pour Geude. Enivré de la position que les événements lui avaient faite, sen orgueil ne connut plus de bornes ni de mesure. Il prétendit régenter en pédagogue hautain le parti dont il Chait l'organe le plus influent, lui imposer ses prédilections et ses haines, et surtout ses idées particulières sur toutes les questions politiques qui se présentaient. L'insuffisance de la réforme électorale opérée en 1830 par l'abaissement du sens de 300 à 200 francs fut une de celles qui surgirent le plus vite, soulevée qu'elle fut par les républicains en même temps que par les partisans de la légitimité, les uns et les autres espérant rencontrer dans une extension quelconque donnée au droit de suffrage les moyens de faire prédominer leurs préférences particulières en matière de principe gouvernemental. Genoude le premier posa nettement, carrément, la question du suffrage universel, et s'efforça de prouver que le salut du pays, ce qui sous sa plume voulait dire rétablissement de la légitimité, était dans l'adoption de ce principe; et les républicains n'eurent garde de ne point faire chorus avec la Gazette de France prêchant le suffrage universel, convaincus que l'adopter c'était proclamer la république. Les journaux à la solde du gouvernement, comprenant tout co qu'il y avait de dangers publics au fond des doctrines prêchées sur cette brûlante question par la Gazette, les attaquèrent avec une violence extrême, et rencontrèrent alors des auxiliaires inespérés dans les autres feuilles légitimistes, heureuses de trouver l'occasion de pouvoir enfin secouer un joug que le despotisme acerbe de Genoude avait fini par leur rendre intolérable. Les idées de la Gazette sur le suffrage universel (modifié par un système d'election à deux degrés) furent formellement désavouées et condamnées par le représentant de la branche ainée. Mais ce désavcen ne sit qu'irriter et blesser au vis l'intraitable orgueil de Genoude, qui se piqua au jeu, et de sophisme en sophisme en vint à désendre son système à l'aide d'arguments que dans le camp légitimiste on déclara tout d'une veix infectés au plus haut degré du venin révolutionnaire. Aussi les gouvernements étrangers, déjà très-mal disposés par l'article Revue des journaux de la Gazette, à l'aide duquel la contagion et la pestilence morales pénétraient chaque jour en contrebande sur leurs territoires respectifs, finirent-ils un beau jour par en interdire l'accès à cette seuille quasi-révolutionnaire, et à leurs yeux d'autant plus perfide dans ses tendances réelles, qu'elle affectait de défendre le principe et l'idée monarchiques. Successivement prohibée dans le royaume de Naples, dans les États de l'Église, dans le grand-duché de Toscane, à Modène, en Piémont, en Autriche, en Russie, etc., à l'instar du National ou de tout autre journal franchement révolutionnaire, la Gazette de France perdit en meins de six mois plus de la moitié de ce qui lui restait encore d'abonnés; et en 1836, la création des jeurnaux à 40 francs vint lui porter le coup de grace, en rédulcant à peu près à rien le produit de sa page d'annonces, désormais complétement discréditée.

Tout autre que Genoude sé sût arrêté à ce moment. Lui, il persista à vouloir avoir raison envers et contre tous. Sa grande ambition maintenant sut même d'arriver à la chambre des députés, afin d'y protester à la tribune contre le monopole électeral. Mais as candidature, cause perpétuelle d'esfroi pour les ministres, qui la combattaient à l'aide de tous les moyens licites ou illicites dont its pouvaient disposer, n'avait peut-être pas d'adversaires plus acharnés que les légitimistes demourés purs de tout pacte, de tout comprensis avec le génie de la révolution, et aux yeux de qui l'inventeur du sussirage universel était, malgré ses sembants de royalisme, le plus dangereux des jacobins. Genoude se sit que se réidir contre tant d'attaques et tant de haines. Ses parasites et ses thurisères (tout journaliste influent

en a de nos jours autant et peut-être plus qu'un ministre) n'eurent pas de peine à lui démontrer qu'il était le Galilée de la politique moderne; qu'il en avait trouvé les véritables bases, et que toutes les persécutions que sa découverte lui vaudrait de la part des esclaves de la routine et de l'ignorance n'aboutiraient qu'à faire très-prochainement briller as gloire d'un plus vií éclat. Aussi bien une transformation nouvelle s'était pendant ce temps-là opérée en lai. Devenu veuf en 1834, il avait pris les ordres saccés et s'était fait conférer la prêtrise avec les pouvoirs qu'elle implique.

Cet acte de sa vie a été diversement apprécié. Ses admirateurs l'on présenté comme une détermination piense de renoncement au monde et à ses œuvres, inspirée par une profonde et inconsolable douleur. Ses ennemis n'ent voulu y voir que le fait d'un incommensurable orgueil, croyant s'assurer de la sorte une domination incontestée sur un parti aux yeux duquel l'ordre du clergé continue à avoir la prééminence sur l'ordre de la noblesse, et à plus forte raison sur le tiers état. Si tel fut réellement le calcul de Genoude, ses ennemis devraient tout au moins couvenir qu'il fit fausse route comme prêtre, en adoptant les doctrines de l'Église gallicane. En les défendant contre l'ultramontanisme, ainsi qu'il le fit constamment et avec beaucoup de verdeur dans son journal, il courait grand risque d'être interdit.

Quoi qu'il en ait pu être, le caractère nouveau dont Genoude se trouva dès lors revêta, nuisit encore à sa Gazette, dont il conservait toujours la direction suprème, en le forçant à apporter maintenant dans le choix des matières qu'il y faisait entrer une reserve assez peu du goût de la grande masse du public, qui s'abonne à un journal moins pour y trouver des lectures édifiantes que pour être toujours tenu au courant de ce qui se passe dans ce bas monde, et qui malbeureusement n'a le plus souvent rien d'édifiant.

Au vide et à la solitude que le désabonnement faisait insensiblement autour de la petite mais très-remuante coterie dont l'abbé de Genoude était depuis si longtemps le soleil, on imagina d'opposer la création, dans les départements, d'un certain nombre de journaux de localité, humbles satellites de la Gazette de France, mais s'inspirant de ses doctrines, réfléchissant ses idées, servant ses rancunes et ses vengeances, et surtout célébrant constamment sur tous les tons l'incomparable talent de son rédacteur en chef, en faveur de qui ils constitueraient une candidature perpétuelle aux plus prochaines élections. Ainsi naquirent successivement une vingtaines de Gazettes de province, toutes préchant invariablement aux Français le même thème : « Adoptors le suffrage universel. C'est le seul système politique qui puisse nous rendre libres et heureux, et l'abbé de Genoude en est le prophète. Donc nommons-le député! »

On ne peut disconvenir que le moyen était assez bien imaginé; malheureusement il était héroïque et coûta gros. La belle et rapide sortune que l'abbé de Genoude s'était faite par le journalisme, il la perdit presque aussi rapidement dans le journalisme. Sans doute les soixante-trois procès intentés à sa Gazette par le parquet et les cent et quelques mille francs d'amendes dont on mulcta son langage irrévérencieux à l'endroit de l'ordre de choses báclé le 7 août 1830 furent bien pour quelque chose dans sa déconfiture; mais c'étalent là des pertes qui eussent passé inaperçues dans un grand mouvement d'assaires, si la nécessité de saire vivre un nombreux personnel d'employés de toutes espèces, n'ayant guère d'autres ressources que les libéralités d'un patron généreux du moment où l'on savait caresser son amour-propre, n'était pas venue agrandir de plus en plus le goussre du déficit. De désastreuses opérations de librairie aggravèrent encore la position; et la ruine de Genoude, longtemps dissimulée à l'aide des ressources d'un crédit dont il n'abusa sans doute que parce qu'il se faisait illusion à lui-même, était à peu près irréparable à moins de quelque chance heureuse inopinément fournie par une révolution politique, quand il lui fut enfin donné de voir son nom sortir de l'urne électorale, à Toulouse, en 1246. Nous ne pouvons dissimuler qu'à la chambre, le bouillant journaliste fit fasco.

La révolution de Février 1848 se montra bien ingrate à l'égard de l'inventeur du suffrage universel. Le nom de Genoude ne fut pas même pronoucé à l'occasion des élections pour l'Assemblée constituante; et on peut eroire qu'un poignant découragement s'empara alors de cet homme, qui ne s'était mêlé à tant d'intrigues et à tant d'agitations, dont la vie, on peut le dire, n'avait été qu'un combat, que pour arriver, au déclin de sa carrière, à se trouver en présence de la ruine des siens et de l'irréparable naufrage des intérêts et toute son activité.

Genoude mourut à Hyères, le 17 avril 1849. Comme à propos de tant d'autres acteurs de la comédie contemporaire qui, après avoir fait ici-bas beancoup de bruit pour pas grand' chose, much noise about nothing, manquent aujourd'hui à l'appel, nous entendont souvent demander ce que dirait, ce que ferait, en serait l'abbé de Genoude, s'il vivait encore; et à ces questions, il en est qui répondent que, suivant toute apparence désabasé, il se fût rallié avec empressement à la géhéreuse mais utopique idée de la réconciliation des partis, et que dès lors il serait à l'heure qu'il est archevéque, sénateur, et en train de passer cardinal. Au fait, les restrictions mentales n'ent-elles pas été inventées à l'usage de ces sortes de gens, pour leur permettre de conciller en toute sécurité de conscience les urgentes nécessités du moment avec les véritables vœux de leur cœur, avec leurs secrètes mais indestructibles sympathies ? Bien fol qui s'y fiel

GENOUILLERE, partie de l'armure des anciens chevaliers et gandarmes, couvrant le vide laissé entre les cuissards et les grèves ou jambières, et s'adaptant sur le genou de manêtre à le défendre sans en comprimer les mouvements. Dans certaines armures, elle formait sur le devant du genou un coin tranchant, et était garnie sur le côté extérieur d'une pointe longue et aigué, pour empêcher l'homme d'armes d'être serré de trop près par d'autres cavaliers, dont les chevaux auraient alors été blessés par le tranchant qui la pointe de la genouillère.

En artitlerie, la genouillère est la partie du revêtement intérieur d'une batterie à embrasures, comprise entre le sol et l'arête horizontale intérieure de l'embrasure. Sa hauteur est, an dessus du terrain, de 1¹¹¹,19 pour les batteries de plein fouet, et de 1¹¹²,33 pour celles à ricochet. GÉNOVEFAINS, chanoines réguliers de Sainte-Cene

viève, connus également sous le nom de chanoines de la Congrégation de France, surent précédés dans ce monastère par des chanoines séculiers, que l'invasion des Normands en chassa en 845 et 846. Ils y rentrèrent cependant; mais le relachement introduisit peu à peu de tels abus au milieu d'eux, qu'en 1148 Eugène III n'hésita pas à renouveler cette maison. Il y appela des religieux de Saint-Victor, et l'érigea en abbaye. Odon, élu premier abbé, y rétablit la discipline. Mais quand les guerres des Anglais vinrent de nouveau jeter la désolation dans les environs de Paris, l'oubli de la règle pénétra avec elle dans l'abbaye, et parut pendant fort longtemps devoir résister aux efforts tentés pour l'extirper. Le parlement eut beau informer sous François Ier, le désordre ne persévéra pas moins ; il parut même jeter des racines d'autant plus profondes que l'abbé de l'ordre, Benjamin de Brichanteau, fils du marquis de Nangis, était aussi évêque de Laon, et que l'administration de son diocèse, en l'éloignant de son abbaye, lui rendait impossible une surveillance active. A sa mort, en 1619, Louis XIII donna Sainte-Geneviève au cardinal de La Rochefoucauld, dont le zèle rencontra d'abord des obstacles, mais qui, en 1624, put enfin appeler de Senlis douze religioux, auxquels cinq senlement des anciens consentirent à se joindre, pour devenir avec eux le noyau d'une sage et pieuse réforme, qu'autorisèrent des lettres patentes de 1626. Le père l'aure sur nommé supérieur, et contribua par sa modestie, sa douceur et sa piété, à seconder les vues du cardinal-abbé jusqu'à sa mort, en 1614.

Depuis cette époque, la congrégation de France devist une des plus nombreuses et des plus distingnées de toutes celles des chanoines réguliers : elle eut à la fois plus de cent maisons, répandues dans les dissérentes provinces de France: Elle comptait dans le royaume vers le milieu du siècle dernier, 67 abbayes, 28 prieurés conventuels, 2 prévôtés et 3 hôpitaux de cet ordre; et dans les Pays-Bas, 3 abbayes, 3 prieurés, et un assez grand nombre de cures. Le chancelier de l'université de Paris était toujours pris parmi ses membres. C'est à l'un d'eux, le père Jean Fronteau, nommé en 1648, que l'on doit la fondation de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève, à laquelle le cardinal Le Tellier, archevêque de Reims, légua tous ses livres par son testament. Parmi les autres génovéfains littérateurs, il ne faut pas oublier les père Lailemand, Du Molinet, Le Bossu, Mercier de Saint-Léger, etc. La tourmente de 1793 ne repecta pas plus la congrégation de France que les autres maisons religieuses. Sa bibliothèque, riche d'ouvrages précieux, tant ascétiques que dogmatiques et de controverse, est tout ce qui reste de cette pieuse institution; elle se compose de 150,000 volumes imprimés et de 3,000 manuscrits.

Quelques priviléges, assez singuliers pour mériter d'être cités, avaient été accordés à l'abbé de Sainte-Geneviève : ainst, il donnait des monitoires comme les évêques, et quand, dans une calamité publique, on portait processionnellement la châsse de la patronne de Paris, non-seulement il avait, ainsi que ses religieux, la droite sur l'archevêque et sur le chapitre, mais il bénissait le peuple comme le prélat. Les armes des génovésains étaient d'azur à une main tenant un own enslammé, et pour divise : Super emineat charitas. Ils portaient habituellement une soutane de serge blanche, avec un collet fort large, et un manteau noir quand ils sortaient de l'abbaye; au chœur, pendant l'été, un surptis de toile, l'aumusse sur le bras gauche, et le bonnet carré; l'hiver, un long camail noir avec un capuchon à peu près semblable à celui encore en usage à Paris, et une chape également noire. Leurs constitutions ne les avaient pas tellement éloignés du clergé séculier, qu'ils n'en partageassent encore les sollicitudes et les fonctions. Ils desservaient les paroisses, administralent spirituellement les hopitaux et les maisons de charité, dirigeaient les séminaires, et rendaient aux fidèles tous les services dà ministère actif. L'abbé J. Duplessis.

GENOVINO D'OR. Voyez FLORIN D'OR.

GENRE (en latin genus, en grec yévoc, race, famille, espèce). Ce terme désigne, dans les sciences, un groupe on collection d'espèces analogues entre elles, et qui peuvent se réunir sous des caracteres communs. L'espèce est constituée par l'identité des formes; le genre s'établit par leurs degrés de similitude. Sans doute, comme Buffon le reprochait à Linné, l'âne n'est pas un chevai, mais it s'en rapproche par ses caractères plus que tout autre animal; il appartient non à la même espèce, mais au même genre. Pareillement, le lion, le tigre, le léopard, etc., sont de gros chats : formes du corps, dents, griffes, yeux brillants de nuit, instincts sanguinaires, rien d'essentiel ne leur manque, ni l'art de guetter leur proie, ni le saut foudroyant pour la saisir. Toute la nature se trouve ainsi composée d'une infinité d'autres espèces d'animaux (oiseaux, reptiles, poissons, coquillages, insectes, vers), et de plantes innombrables, ayant plus ou moins de ressemblances fra-ternelles, constituant une multitude de genres et de familles naturelles, qu'on sait même reconnaître à la première vue, pour peu qu'on s'habitue à cette charmante étude. C'est ce que les naturalistes appellent aussi habitus l'aspect). Quel plaisir en effet de rencontrer dans telle seur des Indes ou d'Amérique une congénère, et pour ainsi parler une parente, une sœur de telle autre espèce de nos climats? Ainsi, des roses, des chênes, habitent diverses régions de l'univers : famille dispersée sur le globe comme les enfants du premier père, et peut-être modifiée, dégénérée par la misère, ou enrichie par un sol fécond et prospère. Qui pourrait nous dire toutes les aventures par lesquelles a

passé sans doute cette immense variété d'espèces pour qu'elles différassent autant entre elles du type primordial? Ou bien ent-elles été créées originairement diverses comme aujour-d'hui et dans des formes fixes, inaltérables. Toujeurs est-il certain qu'on voit plantes, animaux, se grouper en familles naturelles, qui décèlent une origine commune, incontestable. Voilà ce qui forçait l'illustre L i n n é à soutenir que les genrei sont naturels.

Et en esset, comment dix insectes, ou plantes, dont l'un habite le Japon, l'autre la terre de Diémen, l'autre le nord de l'Europe, celui-ci le Chili, celui-là le Cap de Bonne-Espérance, etc., auraient-ils des caractères analogues du papillon ou d'une bruyère, s'ils ne sortaient pas d'un moule analogue, sans être pourtant semblable? Il y a donc des genres. Mais parmi ces groupes plus ou moins nombreux en espèces (car on a vu des genres qui en contenaient plusieurs centaines), il est utile d'établir des subdivisions, des sous. genres ou sections, afin de mieux distinguer leurs caractères et d'arriver plus aisément à la distinction des espèces. Or, c'est dans cette découpure de genres; que sont plus ou racins arbitrairement les botanistes, les entomologistes surtout, que réside la dispute. Sans doute, à mesure que des espèces nouvelles viennent enfler immensément les catalogues. il convient de discipliner ces recrues en houveaux bataillons et de leur nommer un chef; cependant, on doit conserver toniours l'uniforme du régiment ou le titre primitif de la famille. La dispute sur la fixité ou la mobilité des genres cessera, pourvu qu'il soit bien établi que, sauf les subdivisions fondées sur l'utilité de l'étude et livrées à l'arbitraire des auteurs, il existe de vrais genres ou familles d'êtres, voisins, alliés, analogues entre eux, soit pour les caractères de l'organisation, soit pour les propriétés et les attributs.

Ce n'est pas toutetois un travail stérile que cette classification des espèces en genres. D'abord, ou apprend ainsi à les rattacher à un plan d'organisation; l'on voit quelles parties sont plus fixes : par exemple, celles de la fructification chez les plantes, celles de la nature, les causes des déviations des races et espèces, les affinités ou rapports qui rattachent entre elles les familles de ces créatures, les modifications dues au climat ou à la température, au sol, à la station montagnarde ou des bas-fonds, etc.; comment les gérantées du Cap de Bonne-Espérance portent deux pétales plus longs; pourquoi les herbes aquatiques submergées présentent des feuilles subdivisées, laciniées ou fenestrées; comment des animaux des déserts sablonneux et arides ont les jambes conformées pour y courir, etc. Il en nait autant les jambes conformées pour y courir, etc. Il en nait autant de caractères distinctifs capables de motiver des sections génériques.

J.-J. Vinxv.

GENRE (Grammaire). Il n'est peut-être pas dans toutes les choses humaines une question qui ait été aussi fréquemment et aussi inutilement discutée dans tous les temps que le genre des noms. On doit remarquer d'abord qu'aucun des grammairiens de Rome et d'Athènes ne nous offre une solution du genre des noms de sa propre langue. Aussi, dans notre France, touts grecque et toute romaine au quinzième, an seizième, et au dix-septième siècle, grande fut la peine de nos grammairiens, qui, embarrassés de la triple difficulté du genre des noms grecs, latins et français, voulaient trouver une solution qui expliquât d'un seul coup le genre dans les trois langues. Chaque fois qu'ils abordent cette grande question, comme irrités de l'inutilité de leurs efforts, ils manifestent leur mauvaise humeur par les mots sans cesse répétés d'absurdité, de softise, d'arbitraire, etc. C'est dans un de ces moments de manyaise humeur que Duclos a dit, dans son commentaire sur Port-Royal : « L'institution ou la distinction des genres est use chose purement arbitraire, qui n'est nullement fondée en raison, qui ne paraft pas avoir le moindre avantage, et qui a beaucoup d'in-convénients. » Ne trouvant de lumière nulle part, les auicurs de l'article Genre des noms dans la grande Encyclopédie ont été forcés de faire cet aveu : « Ce serait une

peine inutile, dans quelque langue que ce fût, que de vouloir chercher ou établir des règles propres à faire commaître le genre des noms.» Depuis cette époque nes grammairiems n'oat pas été plus heureux dans leurs recherches. Notre grammaire générale n'effre pas plus une solution du genre que la simple grammaire des éceles; et si l'une ou l'autre donne quelques règles, on peut presque tosjours démentir ces règles par une foule d'enemples tirés de nos plus grands écrivains. L'Encyclopédie moderne a donc résumé la longue histoire de cette grande question de notre grammaire; quand elle a dit := L'irrégularité et l'arbitraire qui règnent dans la distribution du genre, surtout en français, font de cette partie de notre grammaire une des plus grandes difficultés... Les maîtres semblent désespérer de la lever.

Heureusement ceci n'est plus aussi vrai. L'erreur de nos grammairiens était de vouloir expliquer par le même moyen le genre des noms dans toutes les langues. Il semblaient ignorer que chacune à des secrets qui n'ont leur sointion que dans les mœurs du peuple qui la parle, et que si un principe explique le genre dans une langue, ce sera souvent un principe tout opposé qui l'expliquera dans une autre. Toutefois, nos grammairiens ont généralement senti qu'en français il doit exister une relation immédiate entre le genre d'un nom, sa signification et sa forme : mais avaient-ils jamais soupçonné qu'il pouvait exister le moindre rapport entre le genre d'un nom et la pensée qui domine dans la phrase où it se trouve? Et cependant, c'est dans ce rapport si méconnu qu'est tout le secret du genre des noms français. L'homme, comme on le sait, s'assimile dans la nature tout ce qui est fort; il se l'approprie, il en fait son domaine. Mais ce n'est point assez pour le Français de s'emparer de la force partout où elle se décèle; par un travail bizarre, mais réel, de son imagination, il veut que tout être fort lui ressemble et soit masculin comme lui. Ainsi, lorsque Voltaire, dans La Henriade, veut peindre Élisabeth, tous les mots qu'il emploie sont masculins, et il finit par ce dernier trait, qui caractérise sa pensée :

Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Ce vers prouve mieux que tout raisonnement que la masculinité accompagne le penchant de l'homme à s'approprier tont ce qui annouce de la grandeur, de la force, et de la sepériorité. L'exemple suivant nous prouvera, à son tour, que la féminimité exprime cette douceur, cette grâce, cette bonté, cette touchants faiblesse, qui rendent la femme si intéressante. Châteaubriand, dans le Génie du Christianieme. à dit : « Il n'appartenait qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs de l'Innocence et du Repentir. » Ce bel exemple, qui n'a jamais était cité, met dans tout son jour la vérité que nous essayons d'exposer. Elle brille ici du plus grand éclat! Le Repentir, somer de l'Innocence! Vérité touchante! beauté admirable, mais qui eût pourtant écrasé nos grammairiens matérialistes, s'ils eusseent osé l'attaquer ! C'est à cette harmonie qu'il faut rapporter le double genre des noms aigle, amour, automne, couple, orgue, etc.

Édouard BAACOMNIER.

GENRE (Peinture de). Pris d'une manière absolue, ce terme comprend ta bambochade, les scènes de la vie qui n'ont pas le caractère du style assigné à celles du genre historique; la représentation, même de grandeur naturelle, des animaux considérés isolément, et non comme accessoires du paysage et du tableau d'histoire; les vues d'éditices aussi prises isolément, les intérieurs, les fleurs, les instruments, les ustensiles, enfin ce qu'on appelle la nature morte. Longtemps les tableaux de cette dernière espèce ont été seuls compris sous la dénomination de tableaux de genre; les autres s'appelaient tableaux de chevalet.

La définition que nous venons de donner de la peinture de genre, n'est pas de celles qu'on accepte sans conteste, et on disputera probablement longtemps encore sur la question de savoir s'il convient ou non de comprendre sous cette dénomination telle ou telle production se rattachant peut-être

plus directement à une specialité nettement tranchée de l'art. La difficulté consiste en effet à bien déterminer, par exem-ple, le point de départ qui sépare la peinture historique de la peinture de genre, définie comme nous venons de le faire, alors qu'elle comprend des figures humaines. Ne peuton pas, au reste, dire qu'en représentant une figure humaine, un artiste a un but double : qu'il veut nous la montrer ou comme manifestation purement physique, dans cet état où tout individu ne vaut que ce qu'il est réellement, ou bien comme expression de l'âme humaine relativement à un fait an-dessus de la portée des sens? Dans le premier cas il fait, sulvant nous, de la peinture de genre, et dans le second, de la peinture historique. Ainsi, lorsqu'il arrive à Beukelaer de nous peindre le Sauveur que Pilate montre au peupie, non pour nous le représenter dans ses souffrances, mais au milieu d'un grand marché, où sur le premier plan nous apercevons des marchands de légumes et de poissons, tandis que le divin Rédempteur est relégué tout au fond du tableau; et quand Paul Véronèse nous représente les noces de Cana comme un grand banquet, sans que rien y mette en saillie la présence de Jésus-Christ, qui doit cependant opérer des miracles, nous disons que l'une et l'autre de ces toiles n'appartiennent pas au genre historique, mais bien à la peinture de genre. Le peintre de batailles qui traite un sujet conformément aux règles de ce genre, comme Van der Meulen, nous fait apercevoir la bataille complète avec tous ses incidents; tandis que, comme peintre d'histoire, Raphael, dans la bataille de Constantin, nous peint le vainqueur avec son céleste secours au moment où son adversaire est vaincu; et c'est sur ce moment que l'artiste fait coopérer tous les autres groupes de son tabeau à l'expression de cette pensée. La peinture de genre s'accommode par conséquent tout aussi bien de scènes accidentelles de la vie que d'importantes situations historiques; elle n'a pas besoin de les traiter conformément aux règles élevées du beau, mais elle les représentera accidentellement telles qu'elles sont. Pour elles aussi les accessoires n'ont pas moins d'importance que le sujet principal. Aussi le plus souvent les détails d'architecture ou de paysage occuperout-ils plus de place dans les tableaux de genre, tandis que les figures y seront de petite dimension.

L'antiquité avait déjà établi en peinture une classification analogue à celle qui est comprise aujourd'hui sous la dénomination de peinture de genre, laquelle a pour berceau le Nord et surtout les Pays-Bas. Après que l'école d'Eyck en traitant les sujets pieux eut montré du penchant à y représenter la nature vulgaire, sans pourtant négliger pour cela le caractère religieux et les exigences de la peinture poétique, Lucas de Leyde et Albert Dürer commencèrent à représenter dans leurs tableaux et leurs gravures de véritables scènes populaires. L'ainé des Breug hee se servit de scènes triviales pour des allégories burlesques, et les sujets empruntés par T én i e r s l'ainé à la vie populaire des Pays-Bas ne tardèrent pas à être généralement goûtés. La réformation ayant porté par tous pays un grave préjudice à la peinture religieuse, l'art divisa alors ses forces entre la représentation des paysages et celle de scènes de la vie ordinaire. Les bambochades de Pierre van Laar on Bam boch e firent d'abord en Italie la fortune de cette branche de l'art, qui parvint à une rare persection en Hollande et en Flandre, grâce aux travaux de maîtres tels que Terburg, Brauwer, Van Ostade, Rembrandt, Téniers le jeune, Metzu, Gérard Dow, etc. Quel que soit, sous le rapport de la manière caractéristique et joviale dont la vie commune y est représentée, le mérite d'un grand nombre d'ouvrages de ces artistes, d'autres prouvèrent aussi que par une grande délicatesse d'imitation et une certaine habileté de pinceau on peut communiquer un charme indéfinissable aux tigures et aux scènes les plus indifférentes; et comme il y avait là de quoi satisfaire un grand nombre d'amateurs et d'artistes, cette espèce de peinture perdit de plus en plus toute portée intellectuelle jusqu'à ce que dans ces derniers temps elle eut pris un nouvel essor, grâce à une observation plus exacte et à une conception plus spirituelle de la nature. Cependant, après une courte période de transition, l'école de Dusseldorf s'est hardiment jetée dans la représentation de la vie populaire, tant de l'Allemagne que des autres contrées; et dans cette voie nouvelle, elle a produit de grandes et impérissables œuvres. Sans doute, au point de vue purement technique, elle est inférieure à la peinture française de genre, mais elle a en revanche un sens bien autrement profond. En France la peinture de genre a déjà produit plus d'un chef-d'œuvre, et on peut citer de nos jours Drolling, Biard, Meissonnier, Diaz, Decamps comme des maltres inimitables.

GENS, mot latin qui signifie famille ou plutôt race. La gens chez les Romains comprenait ordinairement plusieurs familles, families, toutes gouvernées par un chef particulier (pater-families). Tous les membres d'une même gens, portaient le même nom commun principal (nomen gentile), toujours terminé par la syllabe adjective ius, et se distinguaient entre eux par le surnom (cognomen). C'est ainsi, par exemple, que dans la gens Cornelia on distinguait les familles des Scipions, des Sylla, des Lentulus, des Cethegus, des Dolabella, des Cinna, etc. Selon l'opinion commune, les familles appartenant à la même gens avaient des liens de parenté entre elles, comme descendant d'un même ancêtre; ce qui, dans les gentes patriciennes, les faisait remonter à l'époque mythologique. Mais il est plus vraisemblable que de même que dans les familles où venaient se confondre les phratries attiques, cette parenté ne constituait pas une condition essentielle de gentilité, et, comme le pense Nie-buhr, que les vieilles gentes patriciennes de Rome étaient, comme ces phratries attiques, des associations toutes politiques de familles, dont l'union, consacrée par l'Etat et par la religion, devait être regardée comme aussi sacrée que la parenté naturelle, et qui en conséquence recevaient la dénomination de gentes. Il est à présumer aussi qu'à Rome le nombre en était déterminé. Peut-être au nombre de dix formaient-elles les sous-divisions des curies, dans lesquelles étaient venues se confondre les anciennes tribus. On rapporte même que la troisième et dernière de ces tribus, celle des luceres, comprenait les patres minorum gentium. Elles furent ainsi, à l'origine, la base fondamentale de l'antique corporation patricienne. Les clients et les affranchis appartenaient à la gens de leur patron, sans participer aux droits politiques que conférait la gentilité, à savoir le droit de vote dans les comices des curies et celui de représentation dans le sénat.

La constitution de Servius Tullius, qui donna des droits politiques aux habitants non patriciens de l'État romain, reposalt sur de tout autres conditions que la constitution de la gentilité, dont la décadence commença avec celle-ci, et fut décidée quand les comices des curies perdirent tout pouvoir. Quant aux gentes plébéiennes qui se formèrent alors, on ne saurait dire si, semblables d'origine aux patriciennes, elles perdirent, lors de leur incorporation dans l'État romain, les droits politiques dont elles avaient joui précédemment comme saisant partie des communes latines, ou bien si elles étaient fondées sur une descendance réelle d'une même souche. S'il n'est pas rare de rencontrer dans la même gens des familles patriciennes et des samilles plébéiennes, cette circonstance s'explique par le fait qu'une famille obtenait le patriciat , ou bien qu'un patricien entrait dans la plebs, tantôt par mésalliance, tantôt par adoption, soit encore parce que le citoven nouvellement admis prenait le nom de l'homme qui lui avait fait obtenir le droit de citoyen. Toutes les gentes, patriciennes ou plébéiennes, avaient de commun le droit de succession particulier aux gentes, dont les effets commencaient lorsqu'un membre de la gens mourait sans laisser de testament ou de proches parents, et le droit de curatèle à l'égard des dissipateurs et des aliénés, quand il n'existait pas d'agnats. Les gentes avaient aussi des sanctuaires communs, avec des sacrifices communs offerts à certains jours et en certains lieux. Aussi quand il est question de l'expulsion prononcée contre l'un des membres d'une gens, est-il fait mention de la renonciation solennelle aux sanctuaires communs, nécessairement faite alors, et appelée detestatio sacrorum, ainsi qu'aux tombeaux communs. De même, toute gens était tenue de prendre des résolutions sur les affaires communes, et, le cas échéant, chacun de ses membres pouvait invoquer le secours de ses parents, gentiles. Ces conditions du droit privé (jus gentilitium) se maintinrent jusque dans les premiers temps de l'empire. Gaius en fait mention comme étant déjà tombées en désuétude.

GENS, GENT. En ce sens, ce mot ne s'emploie au singulier que figurément : la gent moutonnière, les moutons, ou ceux qui se laissent mener comme eux. Au pluriel, il n'est d'usage que dans cette locution : le droit des gens. Hors de là, il signifie personnes, et n'a point de singulier. L'adjectif qui précède est féminin, celui qui suit est masculin : quelles méchantes gens! voila des gens bien fins. Les vieilles gens sont soupconneux. Suivi de la préposition de et d'un substantif qui désigne une profession, un état quelconque, gens signifie tous les membres d'une nation, tous les habitants d'une ville qui exercent cet état, cette profession, soit qu'iis forment un corps particulier dans la société générale, soit que l'esprit les rassemble sous une seule et même idée : les gens de robe, d'église, d'épée, de loi, de mer, de finance, d'assa-res, de pied, de cheval : Les gens de lettres; les gens d'armes (voyez GENDARMES). Gens se dit encore de ceux qui sont d'un parti, par opposition à ceux qui sont de l'autre : Nos gens ont battu l'ennemi ; de ceux qui sont d'une même partie de plaisir : Nos gens arrivèrent au rendez-vous ; des domestiques , des hommes à gage : Il a appelé ses gens. On entendait naguère par gens du roi les procureurs et avocats généraux, les procureurs et avocats du roi.

GENS (Droit des). Voyez Droit des Gens.

GENS DE LETTRES. Voyez LETTRES. GENSÉRIC, roi des Vandales, partage avec Alaric, roi des Goths, et Attila, roi des Huns, la gloire d'avoir été un des plus grands conquérants du cinquième siècle. Il naquit en 406, à Séville, et était fils du roi Godégisile. L'Espagne était alors divisée entre les Alains, les Suèves, les Visigoths et les Vandales, qui se disputaient par les armes leur commune conquête. Appelé en Afrique par le comte Boniface, qui voulait se venger d'une disgrace, il se brouilla aussitôt avec cet allié, qu'il vainquit, et, maître de Carthage, en 430, il y établit le siège de son empire. Son pouvoir était déjà très-étendu; il avait surtout une marine redoutable, lorsque l'impératrice Eudoxie implora son secours contre Maxime, qui l'avait épousée, après avoir assassiné son premier mari, Valentinien III. En 455, Genséric arrive à Rome, livre la ville au pillage, charge ses vaisseaux de butiu, et emmène un grand nombre de captifs, parmi lesquels était la malheureuse Eudoxie. Non content de cette facile victoire, il envoie ses flottes ravager les côtes de l'Espagne, de la Gaule, de l'Italie, et fait trembler les empereurs Léon et Zénon, derrière les murs de Constantinople. Genséric mourut en 477, laissant un empire qui paraissait inébranlable, et qui, cinquante-huit ans plus tard. devait tomber sous les coups de Bélisaire. On reproche à ce prince, qui était arien, d'avoir persécuté les catholiques avec acharmement F. HATRY.

GENSONNÉ (ARBAND), né à Bordeaux, en 1753, fut destiné au barreau dès sa jeunesse, et devint un des avocats les plus distingués de sa ville natale : ses connaissances en législation le firent nommer membre du tribunal de cassation, lors de sa fondation. Élu à l'Assemblée législative, il y forma, avec ses collègues Vergniaud et Guadet, le noyau du parti qui, du département de la Gironde, prit le nom de Giron dins. Avant son élection, Gensonné s'était fait connaître par la publication d'un mémoire dans lequel il demandait l'émancipation des hommes de couleur. Vers la fin de sa longue session, l'Assemblée constituante le

chargea d'aller, en qualité de commissaire, dans les départements de l'ouest, chercher à vaincre la résistance que les prêtres apportaient à la mise en œuvre de la constitution ci vile du clergé. Le 9 octobre 1791 il aborda pour la première fois la tribune, où il vint lire son rapport sur cette mission. On lui consia, comme membre du comité diplomatique, la rédaction du rapport à la suite duquel, ie 1er janvier 1792, un décret d'accusation fut rendu contre les deux princes frères de Louis XVI, le prince de Condé, l'exministre de Calonne et le vicomte de Mirabeau. Président de l'Assemblée, le 16 mars, il proposa et fit adopter, à l'unanimité moins une voix, le 21 avril, le décret portant déclaration de guerre à l'Autriche. Dans la séance du 25 mai, Brissot dénonça formellement avec lui l'existence du comité autrichien, et démanda qu'au décret d'accusation rendu, le 10 mars, contré le ministre de l'intérieur Delessart on en joignit un autre, contre les ex-ministres Montmorin et Bertrand de Molleville. L'assemblée se borna à ordonner une enquête contre ces derniers.

Après la destitution de Roland, de Clavière et de Servan, c'est-à-dire après l'expulsion des Girondins du ministère, le 13 juin. Gensonné redoubla d'énergie contre la cour jusqu'à la journée du 20 juin, où les Girondins laissèrent agir le peuple. Ce mouvement n'ayant pas répondu à leur attente, ils continuèrent à poursuivre le ministère feuillant ; mais bientôt, effrayés des progrès du parti montagnard et prévoyant que la chute du trône profiterait plus à leurs rivaux qu'à eux-mêmes, ils firent une nouvelle halte dans leur course républicaine. Des négociations s'ouvrirent entre le roi et les Girondins par l'intermédiaire du peintre Boze, qui remit à Louis XVI un mémoire rédigé par Gensonné. Le monarque ayant cru trouver un plus solide appui dans la Montagne, Gensonné, Guadet et Vergniaud secondèrent alors, avec leurs collègues de la Gironde, le mouvement qui devait aboutir au 10 août. Dans cette journée, où périt la monarchie, les trois amis présidérent successivement l'assemblée, et ce fut sur la proposition de Vergniaud qu'elle régla et décréta les attributions du conseil exécutif, destiné à remplacer provisoirement le gouvernement royal. Sans doute ils restèrent étrangers aux massacres de septembre; mais on peut leur reprocher de n'avoir rien fait pour les empêcher.

Élu député à la Convention par la ville de Bordeaux, Gensonné demanda sur-le-champ à l'Assemblée vengeance des attentats qui avaient ensanglanté Paris; mais les massacreurs lui répondirent en l'accusant lui-même d'avoir été l'un des agents de la cour, stipendiés par le ministre Narbonne. A cette imputation le Girondin opposa une profession de foi républicaine explicite, et la corrobora bientôt de son vote pour la mort de Louis XVI et contre le sursis. Cependant, il avait été un des plus ardents promoteurs de l'appel au peuple. Après le lugubre drame du 21 janvier, il demanda que la Commune répondit à la France de la sureté de la reine, du dauphin et de tous les membres survivants de la famille royale. Président de la Convention le 7 mars 1793, il n'arriva au fauteuil que pour être témoin des attaques de la Montagne contre la Gironde, et fut alors l'un des plus infatigables athlètes qui prirent part à cette lutte.

Marat et Drouet le dénoncèrent comme le confident et le complice du transsuge Dumouriez. D'étroits rapports avaient existé, il est vrai, entre eux; mais c'était avant la désection du général. Sa conduitn n'en sut pas moins déserée à l'examen d'une commission. Bientôt les événements du 31 mai et le décret du 2 juin vinrent encore aggraver sa position. Mis en surveillance dans sa demeure, comme ses collègues, il resusa les moyens d'évasion que lui offrait le ministre de l'intérieur Garat. Décrété d'accusation le 3 octobre 1793, sur le rapport d'Amar, il parut le 24 devant le tribunal révolutionnaire, avec Vergniaud, Brissot, et dixhuit autres conventionnels. Condamné à mort, il périt le 31 octobre, à l'àge de trente-cinq ans. Eug. G., de Monglave.

GENTIANE, genre de la classe des dicotylédones monopétales, de la famille des gentianées. Il en existe un asser

grand nombre d'espèces. La gentiane faune (gentiana lutea, Linné), grande gentiane, est une plante vivace des pays montueux; sa racine est allongée et cylindrique, marquée de rides annulaires, brune à l'extérieur et jaunaire à l'intérieur ; sa tige est droite et simple; ses seuilles radicales sont ovales, d'un vert pâle, marquées de cinq ou six nervures longitudinales; les sleurs, jaunes et grandes, verticillées à l'aisselle des seuilles supérieures, out un calice membraneux à cinq lebes, une corolle en forme de roue, cinq étamines insérées au tube de la corolle, un ovaire surmonté de deux stigmates; le fruit est une capsule à uné loge, à deux valves. La racine, employée en médecine comme tonique, fébriluge et stimulant, renferme un principe amer (gentianine) qui lui est propre; on l'administre en poudre, en infusion, en vin, en extrait ou en élixir. La racine en poudre, à la dose d'un gramme, est un tonique propre à activer les fonctions de l'estomac; on l'associe à d'autres substances pour former l'électuaire de gentiane, qui se donne à la dose de quatre grammes, et le vin de gentiane composé, prescrit à la dose de quelques cuillerées. Les autres espèces, telles que la gentiane purpurine (gentiana purpurea, Linné), la gentiane ponctuée (gentiana punctata, Linné), la gentiane croisette (gentiana cruciata, Linné), etc., jouissent de propriétés amères et toniques, et peuvent servir à remplir les mêmes indications. P. GAURERT.

GENTIANÉES, famille naturelle de plantes, dont les earactères sont : Corolle monopétale, régulière, à cinq lobes; cinq étamines alternant avec ces lobes; capsule à une ou deux loges, s'ouvrant en deux valves, renfermant les graines attachées à des placentas pariétaux. Elle a pour type le genre gentiane. P. GAURERT.

GENTIL, GENTILLE, GENT, GENTE, joli, aimable, grasieux, agréable, du latin gentilis, dérivé de gens, gentis parce que, dit Ménage, d'après Charles Loiseau, ce qui est à la mode chez un peuple est trouvé joli, aimable, gentil. Faire le gentil, c'est affecter des manières gentilles, agréables. Vous saites là un gentil métier, se dit en mauvaise part, ironiquement; Vous êtes un gentil personnage, s'emploie dans le même sens. Jadis cette épithète fut donnée à la noblesse par préférence. Il n'est guère de terme plus usité chez nos vieux romanciers que celui de gentil chevalier. Dans les deux derniers siècles, un auteur était flatté d'entendre vanter la gentillesse de son siyle, et Gentil Bernard, beptisé ainsi par Voltaire, en eut une vive reconnaissance pour son parrain littéraire. Nos poëtes ont aujourd'hui de plus grandes prétentions. Aucun ne s'accommoderait de ce surnom, et c'est tout au plus à un vaudeville qu'il est permis encore d'appliquer cette modeste

GENTIL (Bois). Voyez DAPHNÉ.

GENTIL BERNARD. Voyez BERNARD.

GENTILE DA FABRIANO, peintre italien, qui vivait au commencement du quinzième siècle. Michel-Ange disait de lui : «Les tolles de Gentile sont comme son nom. » On dirait le frère de Fiesole, tant il lui ressemble; mais un frère qui a pris la cape et l'épée, tandis que l'autre a pris le froc. Gentile naquit, on ne sait pas précisément à quelle époque, à Fabriano, petite ville de la Marche d'Ancône, et apprit de son père les mathématiques et la physique, tandis que son premier mattre de peinture semble avoir été Allegretti di Nuzio. Tontefois, il ne tarda pas à se rendre à Florence, où il fréquenta l'atelier de Fiesole. L'un de ses premiers ouvrages fut une fresque de la cathédrale d'Orvieto représentant une Madone. Il peignit ensuite pour l'église de la Santa-Trinita de Florence une Adoration des Mayes, qu'on voit aujourd'hui dans la galerie de l'Académie de cette ville. Cette toile porte la date de 1423; c'est l'une des plus remarquables productions sorties des écoles qui se rattachent à celle du Giotto. De la même année date aussi une autre Madone de cet artiste, que possède le musée de Berlin, ainsi que La Présentation au Temple qui orne le Musée du Louvre. Dans les années suivantes Gentile travailla pour les églises

de Sienne, de Pérouse, de Gubbio et de sa ville natale; mais il ne s'est presque rien conservé des tableaux qu'il y exécuta. Il se rendit ensuite à Venise, où il travailla avec beaucoup de succès à l'ornementation de divers édifices publics et particuliers, et où il finit par être admis à prendre part aux travaux de peinture exécutés au palais des doges, dans la salle du grand conseil. Il représenta avec tant de bonheur la sangiante bataille livrée à la hauteur de Pirano entre la flotie de la république et celle de l'empereur Frédéric Barbe-Rousse, que le sénat le décora de la toge patricienne et lui assura une pension d'un ducat par jour pour le restant de sa vie. Il y a longtemps aussi que cette toile n'existe plus. Mais elle fit parvenir le nom de son auteur jusqu'à Rome, où il set appelé en même temps que Vittore Pisanello, par le pape Martin V, pour orner l'église Saint-Jean de Latran. Gentile y peignit des scènes de la vie de saint Jean-Baptiste, cinq prophètes et le pape Martin avec dix cardinaux. Rogier de Bruges l'y vit encore travailler en 1450. Il n'avait pas achevé la tache dont il s'était chargé, lorsque la mort le surprit, à l'age de quatre-vingts ans, dit-on. Les toiles de Fabriano sont pleines d'une douce gaieté; l'air et le jonr y abondent. L'artiste prend un plaisir naif à y représenter des objets d'un grande magnificence, et à les orner d'or, sans jamais tomber cependant dans l'exagération.

GENTILHOMME. Ce mot vient de gentilis homo, terme qui s'employait à Rome pour désigner des gens nobles, nés de parents libres, et dont les ancêtres n'avaient été ni esclaves ni repris de justice. Ménage et Loiseau le font dériver, au contraire, du mot gentil, pris dans le sens d'idolatre, de paien, parce que les Francs, qui n'étaient point encore chrétiens lorsqu'ils conquirent la Gaule, recurent ce nom des habitants, qui professaient déjà le christianisme. On a donné encore une autre origine à ce terme : Comme il y eut sur la fin de l'empire deux compagnies de guerre, l'une appelée gentilium, et l'autre scutariorum, on prétend tirer de ce sait les deux noms d'écuyers et de gentilshommes. Chez nous, un gentilhomme fut un homme né de race noble, et dont la noblesse n'avait été ni achetée ni donnée comme accessoire d'un emploi. Longtemps cette particularité, due au hasard de la naissance, procura des priviléges que le temps et la raison ont enfin abolis, en substituant pour tous les citoyens d'un même pays l'égalité devant la loi. Mais ce progrès a été lent, et ce ne

fut pas sans peine qu'on y arriva.

D'après les idées d'honneur répandues dans la caste des gentilshommes, celui d'entre eux qui dérogeait, c'est-à-dire qui s'alliait à une famille roturière, ou se livrait au commerce, était regardé comme indigne. Un gentilhomme devait rester pauvre plutôt que de s'avilir én travaillant, et on en a vu, sous l'ancienne monarchie, qui croyaient s'honorer beaucoup en vendant aux caprices des rois et des ministres leurs femmes et leurs filles, destinées ainsi à remplacer le produit, toujours engagé par avance, de leurs terres et de leurs manoirs. C'est ce qui a tant contribué, surtout dans les deux derniers siècles, à amener enfin le renversement de la noblesse. Dans le système féodal, un ber baron, un nobile baron, comme disent nos vieux poëmes, ne devait point savoir lire. Ceci était un art de clergie, regardé comme étant au-dessous d'un chevalier et d'un homme d'armes. On avait alors ordinairement avec soi un chapelain, qui lisait et écrivait pour son seigneur. Les gentilshommes étaient quelquefois pourtant assez instruits pour leur temps, et bon nombre d'entre eux nous ont laissé des compositions qui ne sont pas sans charmes. Dans la suite, quand les lumières eurent fait plus de progrès, ils eurent honte de leur ignorance, et ne s'avisèrent plus de déclarer qu'ils ne signaient point les actes qu'on leur présentait, attendu qu'ils étaient nobles. Ils étudièrent et s'instruisirent; mais cette nouvelle direction donnée à leur esprit fit crouler peu à peu le système se odal, qui n'était basé que sur du fer, et où l'éclat des hauberts, des écus et des masses d'armes, fut remplacé par les vives lumières que jetèrent partout sur leur passage les sciences, les lettres et la civilisation. Le motif de dérogation tiré du trafic fut plus difficile à déraciner que l'indignité résultant de l'étude. Pour renverser ce dernier préjugé, il ne fallait chez une nation polie, douce et galante, comme le fut toujours la nôtre (relativement du moins au temps et à ses voisines), qu'un peu plus de réflexion et un peu moins de barbarie. On commença à faire ce qui aurait dû toujours exister chez tous les peuples : on déclara que l'agriculture était chose honorable, et qui n'emportait point indignité. C'est alors qu'on vit des gentilshommes s'y livrer; seulement, comme il faut que chez nous le ridicule soit toujours mêlé à ce qui est bien, les nobles que le mauvais état de leur fortune força à s'occuper de culture portèrent dans les soins de leur nouvelle profession les manières et le ton de la cour. C'est ainsi qu'on en vit qui ne labouraient qu'en grand costume et l'épée au côté. D'autres se firent accompagner aux champs par des laquais. Nous préférons de beaucoup à cette affectation puérile le trait de ce vieux noble breton, qui, obligé par le délabrement de ses affaires à se livrer au commerce, assembla sa famille. « Mes enfants, leur difil, voici mes titres de noblesse, que je remets en vos mains; voici l'épée de mes pères, qui a vu tant de batailles. Appendez cette dernière aux murs de ma maison; gardezmoi fidèlement les autres. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'un roturier, qu'un trafiquant; mais lorsque je seral devenu riche, et que je reviendrai dans ma patrie, alors je me referai noble de nouveau, et je vous redemanderal ces gages de l'antiquité de ma race. »

On a employé le mot de gentilhomme dans un sens dérisoire. Ainsi l'on a dit: C'est un gentilhomme de Beauce, c'est un gentilhomme bas-breton, c'est un gentilhomme à lièvre, pour dire un gentilhomme pauvre. Les gentilshommes verriers, qui avaient été établis par François ler, prétèrent également à la plaisanterie. Maynard, pour se moquer de Saint-Amand, dont le père était gentilhomme de cette façon, parce qu'il exerçait la profession de verrier, alors regardée comme un art, a écrit de lui:

> Gentilbomme de verre, Si vous tombes à terre, Adieu vos qualités!

On employait également, dans le style satirique, le mot de gentithommerie. Dans le style familier, on disait d'une petite maison de gentilhomme: C'est une gentilhommière. Enfin, on se servait encore, pour exprimer un homme de noblesse douleuse, ou qu'on dédaignait, du terme de gentillâtre. M^{mo} du Noyer a dit, dans une lettre: Votre amie fut visitée, l'autre jour, par un gentillâtre campagnard.

Achille Jednal, sacion députs.

GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, titre honorifique en usage à la cour des anciens rois de France, et attaché à une charge dont la création remonte à François Ien qui remplaça le grand chambrier de France par un gentilhomme de la chambre. Il existait à la cour de Versailles deux catégories de gentilshommes de la chambre. L'une ne comprenait que quatre dignitaires, qualifiés de premiers gentilshommes; on n'en comptait d'abord que deux. Leur service se faisait par quartier; ils jouissaient des grandes entrees; leurs fonctions étaient tout intérieures. En l'absence du grand-chambellan, ils servaient le roi quand il mangeait dans sa chambre, et suppléaient aussi, dans leurs fonctions domestiques, les princes du sang et les princes légitimés. Quand ils étaient présents au petit lever, ils avaient alors Chonneur de présenter au roi sa chemise ; tous les officiers de la chambre recevaient d'eux leur certificat de service, ils avaient sous leurs ordres les intendants, les trésoriers généraux des menus plaisirs, la haute police des théâtres royaux de Paris en tout ce qui concernait le personnel, les débuts et le répertoire de ces établissements. Les gentilshommes de la chambre de la deuxième catégorie, dits gentilshommes ordinaires, furent créés par Henri III, au nombre de

quarante-cinq, réduits à vingt-quatre par Henri IV, portés par Louis XIV à vingt-six, remplissant leurs fonctions par semestre. Leur nombre devint plus tard illimité. Ils étaient chargés d'apporter aux parlements, aux états généraux, aux cours souveraines, les compliments du roi, ou les marques de dignité qu'il leur réservait. Ils devaient assister au lever et au coucher du monarque, pour lui rendre compte des ordres qu'ils avaient reçus de lui et en recevoir de nouveaux. Ils étaient envoyés quelquefois dans les cours étrangères, avec le titre de ministre extraordinaire, pour y notifier les naissances, les mariages on les décès des princes de la famille royale, ou pour y remplir des missions secrètes. Aux sunérailles des enfants de France, quatre gentishommes ordinaires tenaient les quatre coins du poèle, et le corps était porté par quatre autres. Ils avaient ce qu'on appelait bouche à la cour, et ne prétaient point serment de fidélité. Cette charge n'était pas interdite aux simples roturiers : Malherbe, Racine et Voltaire recurent le titre de gentilshommes ordinaires de la chambre du roi; mais ces titres, qu'ils anoblissaient par leurs talents, étaient purement honorifiques. La Restauration n'eut garde de ne point rétablir les gentilshommes de la chambre et leurs importantes attributions ; c'était même là un titre fort recherché sous Louis XVIII et sous Charles X, et qu'ambitionnaient vivement tels et tels hommes politiques, transformés plus tard en austères et incorruptibles républicains. Le costume officiel des gentilshommes de la chambre était des plus galants: Frac à la française, couleur bleu barbeau, brodé or sur toutes les coutures; culotte et gilet de casimir blanc; chapeau à plumes DUFEY (de l'Yonne). blanches.

GENTILLY, village situé au sud de Paris, sur la Bièvre, avec 8,871 habitants (1872), et dont une partie a été réunie en 1859 à la capitale. On y trouve un hospice, à Bicètre, une exploitation de pierre, des glacières, des blanchisseries, des filatures de laine et de soie, une imprimerie sur étoffes, des fabriques de cuirs et cartons vernis, de souliers, de tissus de soie pour chapeaux, de noir animal, de sel ammoniac, de colle-forte, de semoule de riz, de mais, de farine de légumes cuits, salep, manioc, sagon, arrow-root; il y existe un puits artésies. Une partie importante de la commune de Gentilly porte le nom de la Glacière. Les rois de la première race y avaient leur résidence d'été. Il s'y tint un concile sous Pepis en 767.

GENTILS (en latin gentes, en hábreux goim). Ce nom, par lequel les Hébreux désignaient tous ceux qui n'étaient point Israélites, avalt d'abord été employé comme distinctif des païens adorateurs des idoles. Dans l'histoire et dans le droit remain, on le prit pour synenyme de barbares, alliés ou non à l'empire, d'étrangers, en opposition à provinciales (habitants des provinces), et enfin, après l'établisement du christianisme, on l'appliqua aux infidèles qui n'étaient ni juifs ni chrétiens. Rien de plus commun dans l'Écriture Sainte que l'opposition de Gentil à Juis ou à Hébreu : ce sont constamment deux peuples séparés , dont l'un, exclusivement composé d'Israélites, est choisi, par une prédilection toute gratuite, pour recevoir la loi sur le mont Sinai, tandis que l'autre, formé de diverses nations, ne semble persévérer dans son aveuglement et dans son opposition à la loi que pour saire éclater le magnissque triomplie du christianisme. On a cru pouvoir attribuer à plusieurs causes l'origine de la haine des Juiss contre les Gentils. Ce qu'il y a de plus naturel, c'est de la faire remonter à la dévastation de la Judée par les rois d'Assyrie, à la persécution d'Antiochus et aux vexations des soldats romains

Les préjugés nourris par les dissensions politiques, et fomentés par l'orgueil dont le peuple privilégié n'avait pas su se défendre, avaient tellement elfacé de la mémoire des Juis toutes les anciennes prophéties annonçant clairement la vocation des Gentils, qu'ils se croyaient pour toujours exclusivement en possession des priviléges dont ils avaient joui jusqu'à la naissance de J.-C. Aussi les voyons-nous, quand saint Paul, autant par humanité que pour désigner

le ministère dont il était plus spécialement chargé, se fait appeler l'apôtre des Gentils, tandis que les autres disciples se disent apôtres de la circoncision, c'est-à-dire des Julis, se scandaliser, puis s'élever contre l'admission des nations à la loi nouvelle, prétendre leur imposer mille pratiques judaïques et obliger les apôtres réunis en concile dans Jérusalem à prononcer l'inutilité de ces observances qu'ils voulaient allier aux cérémonies de la loi chrétienne. Un des premiers miracles de l'établissement du ch ris tianisme fut, sans nul doute, cette admirable fusion de tous les peuples dans une même croyance, malgré les antipathies jusque alors insurmontables qu'iles avaient divisés. L'abhé J. Duplesses.

GENTILSHOMMES (Métallurgie). Voyez FONTB.

GENTLEMAN, mot anglais répondant à notre mot gentilhomme, ou mieux à notre expression homme comme il faut, mais auquel nos voisins d'outre Manche attachent en outre certaines nuances qui s'opposent à ce qu'on lui substitue son équivalent dans notre langue, et qui durent même décider la partie de notre société française qui se préoccupe avant tout de courses de chevaux, de chasses et de Sport, à l'adopter dans son jargon usuel, dont la moitié se compose, comme on sait, de mots anglais, impitoyablement écorchés d'ordinaire.

Le gentleman, de l'autre côté du détroit, est l'homme qui a reçu une éducation libérale, qui joult d'une position indépendante, et dont la tenue, la conduite en public, témoignent de son respect de lui-même d'abord et ensuite des convenances sociales. Un anglais vons pardonnera de le tenir pour un homme sans foi ni mœurs, pourvu que vous reconnaissiez qu'il n'est point un mal appris, un homme sans éducation. Cette phrase : You are not a gentleman (Vous n'étes point un gentieman), est à ses yeux la plus cruelle insulte qu'on puisse lui adresser, une de ces insultes qui ne penvent se laver que dans le sang. En revanche, cette autre phrase: You are a true gentleman (Vous êtes un vrai gentleman), est un compliment qui pour lui résume toute espèce d'éloges possibles. Sa plus grande ambition est de vous forcer à la lui adresser. On peut aussi établir, comme règle générale, que tout Anglais qui passe le détroit et gagne le continent devient par grâce d'état un gentleman, sans doute en vertu de cet adage : Les voyages sont le complément obligé de toute bonne éducation.

Au pluriel, ce mot devient gentlemen, et répond alors de tous points à notre expression messieurs, dont le singulier monsieur a pour équivalent en anglais su. A ce propos, nons noterons une nuance dans les usages propres aux deux langues, qui prouve tout à fait en faveur de la politesse anglaise. Messieurs et Mesdames! ne manquera jamais de dire chez nous l'homme qui aura à parler devant un auditoire composé d'individus des deux sexes. Plus révérencieux, plus poli, l'Anglais dira en pareit cas: Ladies and gentlemen, Mesdames et messieurs! Ce n'est là, objectera-t-on peut-être, qu'une affaire d'habitude; en tout cas, il faut convenir que l'habitude est bonne.

Le mot gentleman s'associe parfois aussi en anglais à d'autres substantifs pour former des mots géminés ayant des acceptions qui en font des idiotismes. Ainsi, gentleman-commoner, dans les universités anglaises, désigne un étudiant qui suit les cours à ses frais, sans avoir obtenu de bourse ou de prébende.

GENTOUS ou GENTOUX, nom donné quelquesois aux populations indigènes de l'Inde, ou Hindous, par opposition aux Turcs, Guèbres, Mongols, Européens et autres étrangers si nombreux dans la péninsule.

GENTRY. Les Anglais se servent de ce mot pour désigner la petite noblesse, à la différence de la haute noblesse, pour laquelle ils réservent le mot nobility. Les chevaliers, les squires (écuyers), les fils cadets de lords, les fils ainés de baronets; du vivant de leur père, et les gentlemen qui par leurs richesses et leur position approchent de la noblesse, sont compris sous la dénomination de gentry. Quelquefois aussi on l'applique à toutes les classes de la société placées

au-dessus de la simple bourgeoisie. Du reste, la gentry se jouit de priviléges particuliers d'aucune espèce, et ne constitue qu'une classification purement sociale.

GENTZ (FREDÉRIC DE), publiciste allemand, né en 1761, à Breslau, entra en 1802 dans les bureaux de la chancellerie de Vienne, et quand les Français marchèrent sur Ulm, sut envoyé en Saxe et de là au quartier général prussien, ou, en 1806, il rédigea le manifeste de la Prusse contre la France. Plus tard il retourna à Vienne, où, en 1809 et en 1813, il fut encore chargé de la rédaction de divers manifestes du cabinet autrichien contre la France. Au congrès de Vienne, aux conférences ministérielles tenues à Paris en 1815, et plus tard aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Laybach et de Vérone, ce fut lui qu'on chargea d'en rédiger les protocoles. C'est dire que Gentz (né aussi roturier que pas un, mais à qui l'empereur de Russie avait octroyé une savonnette à vilain, qui vous en avait fait un gentilhomme) fut un des agents les plus actifs de la politique dont M. de Metternich a été si longtemps la personnification toute-puissante en Autriche. Ce ministre le chargea de la direction supérieure de L'Observateur autrichien, son Moniteur officiel, comme on sait. Il faut reconnaître d'ailleurs que Gentz avait un talent de style remarquable, beaucoup d'acquis, une rare sagacité, une grande expérience et une admirable intelligence des affaires. Nul mieux que lui ne savait tourner avec adresse les positions difficiles, dénaturer les faits, pallier les torts, en un mot mettre en pratique le fameux axiôme suivant lequel la parole n'a été donnée à l'homme que pour qu'il dissimulat sa pensée. Désenseur intrépide du trône et de l'autel, Gentz n'en était pas moins homme; aussi dans les dernières années de sa vie, et même jusqu'à sa mort, arrivée le 9 juin 1832, entretint-il publiquement et assez grassement la danseuse Fanny Elssler.

Outre un grand nombre de traductions d'ouvrages politiques, anglais et français, on a de lui divers factums relatifs aux événements contemporains, ainsi que des considérations sur leurs causes et leurs résultats. Après sa mort, on a publié ses (Buvres choisies (5 vol., Stuttgard, 1836-1838).

GÉNUFLEXION, acte du culte religieux qui se fait en séchissant le genou. C'est une manière de s'humilier ou de s'abaisser devant les choses saintes, une espèce de révérence à laquelle se soumettent les ministres des autels dans les cérémonies de l'église, et particulièrement en passant devant le saint-sacrement quand il est exposé. De tout temps, ce signe d'humilité a été d'usage dans la prière. A la consécration du temple de Jérusalem, Salomon fit sa prière à deux genoux et les mains étendues vers le ciel. Dans une cérémonie semblable, Ezéchias et les lévites se mirent à genoux pour louer et adorer Dieu; un officier d'Achab se mit à genoux devant le prophète Élie; Jésus-Christ fit sa prière à genoux dans le Jardin des Olives, saint Paul fléchit les genoux devant saint Joseph. Ainsi, dit le père Rosweyd, jésuite, dans son Onomasticon, la génuflexion dans la prière est un usage très-ancien dans l'Église et même dans l'Ancien Testament. Saint Irénée, Tertullien et d'autres Pères nous apprenuent que le dimanche et depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte on s'abstenait de siéchir les genoux; on priait debout, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ. Quelques auteurs prétendent que cela fut ainsi ordonné par le concile de Nicée. Les Éthiopiens, les Russes et les Juiss sont leurs prières debout. Au huitième siècle, il y eut une secte d'agonyclites qui soute-naient que c'était une superstition de se mettre à genoux pour prier. Baronias remarque que les saints avaient porté si loin l'usage de la génussexion, que quelques-uns avaient usé le plancher à l'endroit où ils se mettaient. Saint Jérôme et Eusèbe disent de saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, que ses genoux s'étaient endurcis comme ceux d'un chameau. L'usage de la génussexion passa d'Orient en Occident; Dioclétien l'y introduisit, et Constantin l'adopta. Plusieurs rois exigèrent qu'on fléchit les genoux en leur parlant, ou en les servant. Les députés des commuues ont parlé

à geronx aux rois de France. Les vassaux ont rendu hommage à leurs seigneurs à genoux, et aujourd'hui même, dans une grande partie de l'Amérique, les enfants et les esclaves implorent chaque matin à genoux la bénédiction de leurs pères et mères, de leurs maîtres et maîtresses.

L'abbé J. Duplessis.

GÉOCENTRIQUE (de yi, terre, et névrpov, centre) se dit du lieu qu'occupe une planète lorsqu'on considère sa position relativement à la terre. On considère une planète relativement à la terre 1° par rapport à la latitude, 2° par rapport à la longitude. La latitude géocentrique d'une planète est mesurée par l'angle que formerait une ligne tirée de la planète à la terre, avec le plan de l'écliptique ou l'orbite terrestre. La longitude géocentrique est le lieu auquel répond la planète vue de la terre.

TETASEDAE.

GÉODES, On rencontre assez fréquemment dans la nature des pierres arrondies ou ovoïdes dont la surface extérieure est couverie d'aspérités plus ou moins saillantes. Si on les brise, on trouve à l'intérieur une cavité plus ou moins spacieuse, dont les parois sont pour l'ordinaire tapissées de cristaux. On a donné à ces coques pierreuses le nom de géodes. La croûte extérieure des géodes est ordinairement siliceuse; mais les cristaux différent selon les localités. On peut distinguer deux espèces de géodes : celles qui ont été formées par la voie ignée et celles qui ont été formées par la voie humide. Les premières se rencontrent dans les anciennes laves des volcans. Leur formation paraît facile à concevoir. On sait que les substances volcaniques sont toujours mêlées de dissérents gaz, et ce sont ces gaz qui occasionnent les soufflures qui se rencontrent dans les laves, les ponces, les scories volcaniques. Supposez qu'une certaine quantité de matière identique ou susceptible de s'unir par affinité vienne à se durcir dans un milieu qui lui permette de prendre une forme qui résulte des lois les plus générales de l'affinité, cette forme, sans qu'il soit ici besoin d'en développer les raisons, sera un sphéroïde plus ou moins parfait. Les fluides intérieurs, se réunissant par l'effet du rapprochement des parties solides, forment vers le centre un espace vide ou du moins rempli de substances vaporisées. Supposez encore que ces substances passent à l'état solide, elles tapisseront les parois intérieures de petits cristanx : c'est la ce qui se voit le plus habituellement. Les géodes d'agate, que l'on trouve dans le pays de Deux-Ponts et aux environs d'Oberstein sont d'une grande beauté, et ont quelquesois 0^m,33 de diamètre. On en trouve anasi dans les laves du Vicentin, qui sont très petites et ne contiennent souvent qu'une goutte d'eau.

Les géodes que je crois formées par la voie humide sont plus nombreuses et plus variées. On en trouve dans les dépôts crétacés, dans les couches de carbonate calcaire, dans beaucoup de terrains métallifères, dans un grand nombre de roches, et souvent aussi parmi les cailloux roulés des terres alluviales. Dans les mines de Chessy, département du Rhône, on découvre assez fréquemment des géodes de cuivre carbonaté aussi précieuses par la beauté des cristaux que par la richesse des couleurs. Les couches crayeuses de l'ouest de la France contiennent des géodes d'un silex parsaitement semblable au silex des pierres à fusil; en avançant vers l'intérieur de la pierre, on la voit passer à la calcédoine. Il y a dans les environs de Besançon des géodes silicenses qui contiennent du soufre pulvérulent. Dans les mines d'asphalte qui sont sur les bords du Rhône, dans le département de l'Ain, il y a de petites géodes quartzeuses qui ne contiennent que de l'eau. C'est dans les montagnes granitiques que l'on rencontre les belles géodes qui renserment des cristaux d'améthyste. Dans les montagnes de Saint-Innocent, près du lac du Bourget, en Savole, il y a un grand nombre de géodes quartzenses, que l'on trouve parmi les cailloux qui ont été détachés de la montagne. Après avoir fait beaucoup de recherches pour les voir en place, j'ai réussi à eu découvrir un certain nombre dans la substance même des strates calcaires dont se compose la montagne. Ces pierres,

raboteuses, arrondies, sont tellement moulées dans la pâte du calcaire compacte, qu'elles y laissent une empreinte bien dessinée, quand on est parvenu à les extraire. La cavité intérieure contient des cristaux de chaux, tantôt cubiques, tantôt métastatiques. S'il n'y a pas de chaux, le quartz est terminé par des cristaux, ou passe à la calcédoine ou à l'opaline.

Beaucoup d'auteurs ont cru trouver des traces d'organisation dans les géodes des couches crayeuses, et les ont regardées comme un fossile, en attribuant le vide intérieur à la disparition de la substance animale. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire ressortir tout ce qu'il y a d'invraisemblahle dans ce système, mais seulement d'assurer que dans les centaines de géodes quartzeuses que j'ai examinées, brisées et vues dans toutes leurs parties, je n'ai pas trouvé la moindre apparence d'organisation animale. Quant au mode de leur formation, voici l'idée que je m'en suis faite. en ne l'appliquant cependant qu'à celles dont je viens de donner la description. Les strates jurassiques de la montagne sont d'un calcaire légèrement argileux. Il contient assez de silice pour rendre des étincelles sous le fer des tailleurs de pierre. Sa couleur est le gris jaunâtre; les fossiles qu'il contient en abondance sont la gryphée, les bélemnites, les nautiles, les oursins et les ammonites. C'est pendant que le dépôt était récent, et les substances dans un état de mélange à peu près liquide, que se sont formées les géodes. Trois causes ont simultanément concouru à leur formation : le desséchement, le retrait et la loi puissante de l'assimilation. Par l'assimilation, les parties identiques répandues dans le sluide se sont recherchées dans leur sphère d'attraction, comme on le voit dans un grand nombre de produits chimiques, et se sont unies plus intimement à mesure que le principe humide a disparu. Le retrait a produit le vide intérieur. La portion de calcaire qui s'y est trouvée rensermée, de même qu'une portion de celle qui a été repoussée par la substance quartzeuse de la géode, a formé les cristaux de chaux qui tapissent pour l'ordinaire l'intérieur des géodes. Je ne vois pas pourquoi cette théorie ne pourrait pas s'appliquer aux géodes siliceuses qui se rencontrent dans les couches craveuses de l'ouest de la France. et même à beaucoup d'autres.

L'abbé RENDU, évêque d'Annecy.

GÉODÉSIE (de yā, terre, et &aiœ, je divise). Au siècle dernier, ce mot était encore généralement regardé comme synonyme d'arpentage. La science moderne l'emploie dans un sens beaucoup plus étendu: la géodésie est aujourd'hui cette partie de la géométrie pratique, qui a pour objet la mesure de la terre et de ses parties, la détermination de sa forme, celle des arcs de méridiens, de parallèles, etc. « Les opérations géodésiques, dit Puissant, sont donc celles par lesquelles on détermine les positions respectives des principaux lieux d'un pays dont on se propose de lever la càrte. L'ensemble de ces opérations forme ce que l'on appellé un canevas trigonométrique, parce que les positions dont il s'agit représentent les sommets des angles des triangles qui, par leur enchaînement, composant un réseau continu dans tous les sens » (voyez Taiangulation).

Les progrès des méthodes trigonométriques ont eu une grande influence sur la géodésie : on peut en donner pour exemple la belle théorie donnée par Legendre pour la résolution des triangles sphériques très-peu courbes. L'invention du cercle répétiteur et le perfectionne transfenéral de nos instruments d'optique permettent d'obtenir des résultats de la plus grande exactitude. Avant même que les méthodes de calcul et les instruments que nous venons de signaler fussent connus, Bouguer et les autres scadémiciens français chargés de la mesure des trois premiers degrés au Pérou avaient trouvé seulement 0^m, 65 de différence entre la mesure et le calcul, sur la dernière base déduite d'une série de 28 triangles étendus sur un arc de plus de 350,000 mètres. De la mbre et Méchain n'ont pas trouvé une différence de 0^m,33 dans la longueur de la base de Perpignan,

conclue de celle de Melun par une chaine de 60 triangles, quoique la distance de ces deux bases surpasse 900,000 mè R. MERLIEUX.

GEOFFRIN (MARIE-TITÉRÈSE RODET, Mme), naquit à Paris, le 2 juin 1699, et mourut dans le mois d'octobre de l'année 1777. Elle était fille d'un valet de chambre de la dauphine, et épousa, à quinze ans, un des fondateurs de la manufacture de glaces du faubourg Saint-Antoine. La fortune de son mari pouvait s'élèver à 40,000 livres de rente; tout en l'accroissant par l'ordre et l'économie, elle en fit l'emploi le plus honorable.

On doit avoir peine à comprendre, de nos jours, la réputation de Mme Geoffrin, et s'étonner que des gens de lettres tels que Thomas, D'Alcinbert, Morellet, La Harpe, Suard, Delille, aient célébré son nom dans leurs écrits. l'our mé riter de semblables panégyristes, quels ouvrages a produits M^{me} Geoffrin? Aucun: nous n'avons d'elle que quelques fragments et quelques lettres; et encore, avant d'arriver au prote, ces opuscules ont-ils eu besoin qu'une main complaisante corrigeat les nombreuses fautes d'orthographe qui s'y trouvaient. « Mme Geoffrin, dit Marmontel, écrivait en femme mal élevée et qui s'en vantait. » Ses seules qualités à louer, c'est la finesse des aperçus et la justesse des pensées. Mais ce n'est point à cela que M^{me} Geoffrin a du son illustration. Son plus grand mérite, son seul mérite litiéraire, sut d'ètre une excellente maitresse de maison. C'est la un mérite fort ignoré aujourd'hui, et qui doit nous paraître ridicule, mais fort goûté au dix-septième et au dixhuitième siècle. Les habitudes littéraires de notre époque ont changé; les gens de lettres ne forment plus une corporation comme jadis : l'indissérence a sermé ces cénacles, ces salles à manger, ces salons, ces boudoirs, où s'agitaient jadis les questions littéraires.

Mme Geoffrin possédait au plus haut degré toutes les qualités nécessaires pour cette position. Amie des lettres et des arts, douée d'un jugement exquis, qui remplaçait chez elle l'étude, elle prit au sérieux, comme il le sallait, son rôle de maîtresse de maison, et elle en sit l'occupation de toute sa vie. Elle le continua jusqu'à la vicillesse la plus avancée. Assise dans un fauteuil, les mains presque recouvertes de longues manches plates, elle faisait les honneurs de son salon toujours avec grace, dirigeant la conversation, accordant, pour ainsi dire, la parole à tour de rôle, et cherchant à saire briller les mérites de chacun dans tout leur jour. Ses soins ne s'arrêtaient pas là : elle aida souvent de sa bourse et de son crédit les artistes et les gens de lettres en les mettant en rapport avec les grands. Aussi ses salons eurent-ils une si grande vogue, que les étrangers croyaient n'avoir pas vu Paris entlèrement s'ils n'avaient passé une soirée chez Mme Geoffrin. Tous les voyageurs illustres, et même des princes, visitèrent M'es Geoffrin, dont le nom alors était enropéen. Elle fut l'amie du comte Stanislas Poniatowski, qui monta plus tard sur le trône ; et leur intimité devint telle. qu'il l'appelait sa mère. Aussi, lorsqu'il sut nommé roi, lui octivil-il: « Maman, votre fils est roi », en l'engageant à venir à Varsovie. M^{me} Geoffrin, bien qu'agée de soixanteseize ans, entreprit ce voyage, où elle recueillit partout d'hosorables marques de distinction. De retour à Paris, elle houvrit ses salons; mais à la suite d'une maladie, et par les avis de personnes timorées, elle éconduisit les encyclopédistes, qui ne lui gardèrent pas rancune; car elle obtint les éloges de tous ceux qui l'avaient connue. Quelle vie plus sêtée et plus heureuse que celle de Mme Geossrin! Rien n'en altéra la limpidité; car elle avait pris pour maxime de conduite de conserver toujours le plus grand calme et la plus parsaite modération, ce qui sit dire qu'elle n'aimait rien passionnément, pas même la vertu. JONGIÈRES.

GEOFFROI I-V, comtes d'Anjou. l'oyez Anjou.

GEOFFROI, ducs de Bretagne.

GEOFFROI 1er, fils de Conan, comte de Bretagne, succéda à son père en 992 : il prit le titre de duc de Bretagne. Il convoitait les États du comte de Nantes, et lui fit une

guerre longue et cruelle, mais sans résultats. Revena plus tard à des sentiments plus pacifiques, il se rendit à Rome, en pèlerinage, et sut tué d'un coup de pierre en revenant dans ses États. La cause de cet assassinat, telle que la rapportent les historiens, est si bizarre, que nous devons la signaler ici. Une fomme qui avait logé précédemment le roi et sa cour avait eu la douleur de voir une de ses poules chéries dévorée par un de ces oiscaux de proie que tous les grands seigneurs faisaient porter à leur suite par ostentation; le ressentiment qu'elle en conçut fut si grand, que le duc de Bretagne dut être sacrissé aux manes de la poulc.

GEOFFROI II était fils de Henri II d'Angleterre. A peine son père lui eut-il fait épousor la fille de Conan IV, duc de Bretagne, dont elle était l'héritière, qu'il déponilla son beau-père de ses Étals (1166). Un de ses cousins lui disputa pendant trois ans un duché dont la possession ne contait à Henri II, son père, qu'un acte de trattreuse déloyauté, mais depuis 1169 il n'eut à lutter contre aucun compétiteur. Geoffroi rendit une loi célèbre, et que de son nom on appela l'assise de Geoffroi, par laquelle les biens des barons et chevaliers passaient à leurs sils atnés, au détriment de leurs autres enfants. Il fut un allié fidèle de Philippe-Auguste contre les ducs de Bourgogne et les comtes de Flandre et de Champagne; il se distingua vaillamment dans les guerres que le monarque français soutint contre eux, et vint mourir malheureusement à Paris, dans un tournois que Philippe-Auguste donnait en son honneur.

GEOFFROY (ÉTIENNE-LOUIS), fils d'Étienne-François Geoffnox (célèbre médecin et professeur de chimie au Jardin des Plantes, de médecine et de pharmacie au Collége de France), naquit à Paris en 1725. Médecin distingué comme son père, Geoffroy s'est surtout fait un nom dans les sciences naturelles : l'en to mologie lui doit d'heureuses modifications, entre autres la distribution des ordres de coléoptères d'après le nombre des articles des tarses. Il exposa sa mélliode dans une Histoire abrégée des inscoles qui se trouvent aux environs de Paris (Paris, 1762, 2 vol. in-4°). La conchyliologie fut pour Geoffroy l'objet d'un travail analogue, dont il publia une partie en 1767. Il se montra anatomiste de premier ordre dans ses Dissertations sur l'organe de l'oule de l'homme, des reptiles et des poissons (1778, in-8°). Il avait aussi des connaissances littéraires, ainsi qu'en témoigne le poëme qu'il publia en 1771, sous le titre de Hygiene, sive ars sanitatem conservandi, traduit en prose française par le docteur Delaunay. Geoffroy mourut an mois d'août 1810. Il était alors doven d'age et de réception de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris.

GEOFFROY (JULIEN-LOUIS), l'un des créateurs du e uilleton, et des plus ingénieux critiques de notre époque, était né à Rennes, en 1743. Écolier distingué, d'abord des jésuites de cette ville, puis de ceux du collége de Louis le Grand, dans la capitale, les bons Pères, suivant leur usage, avaient eu soin de s'assurer une si excellente recrue. Lors de leur suppression, conservant seulement le petit collet, il entra, comme mattre d'études, au collège de Montaigu, et devint ensuite précepteur des ensants du banquier Boutin, le riche et voluptueux sybarite. Les goûts assez mondains de l'instituteur, qu'on appelait à tort l'abbé Geoffroy, s'ac-commodaient fort bien d'un emploi dont une des fonctions était de conduire souvent ses élèves au spectacle; elle lui procura en même temps l'occasion d'acquérir des connaissances dramatiques, qu'il sut depuis mettre à profit. Cette éducation finie, Geoffroy, agrégé à l'université, entra au collège de Navarre, puis au collège Mazarin, comme professcurs de rhétorique. Trois années de suite il avait obtenu un prix de l'université pour le meilleur discours latin : ce qui lui valut une honorable exclusion des concours futurs; mais à l'Académie Française son Éloge de Charles V n'obtint qu'une mention honorable, et celui de La Harpe fut couronné. Indè iræ de l'un de ces célèbres critiques contre l'autre, qui s'accrurent plus tard par la jalousie de métier.

Geoffroy avait été jugé digne de succéder à Fréron dans la rédaction de l'Année littéraire. Dans les premieres années de la révolution, ses opinions monarchiques s'associècent à celles de Royou pour rédiger L'Ami du Roi. Toutefois, il ne portait pas le dévouement à cette cause aussi loin que les martyrs de la légitimité; car lors de la Terreur de 93 il alla cacher sa tête proscrite dans un village, où il se fit maître d'école. En revanche, sa semme montra un admirable courage, en refusant aux menaces des assassins du 2 septembre la révélation du lieu de retraite de son mari. Revenu à Paris après le 18 brumatre, Geoffroy fut choisi pour rendre compte des théatres dans le Journal des Débats. Un de nos collaborateurs, un de ceux qui ont le plus de droits à son héritage, a déjà dit combien ajoutèrent à l'immense vogne de cette seuille ces comptes-rendus, remplis d'une érudition sans pédantisme, de la critique la plus mordante et la plus spirituelle; mais dans cette biographie spéciale, où le mal doit entrer comme le bien, il faut reconnaître que cette censure fut souvent injuste et partiale; qu'elle le fut surtout à l'égard des acteurs les plus remarquables de son temps : Talma, M^{me} Contat, M^{lle} Duchesnois, etc., etc.; que la guerre déclarée à Voltaire par Geoffroy fut aussi acharnée que ridicule, et que ses louanges pour les auteurs vivants furent plus d'une sois très-suspectes de vénalité. Du reste, si le mérite littéraire devait s'apprécier à la toise, les feuilletons de Geoffroy, comparés à ceux que nos critiques nous servent maintenant tous les lundis, paraltraient bien peu de choses. Il n'en ont pas moins été réimprimés en trois volumes in-8° qui ont leur place dans les bibliothèques. Geoffroy eut pour successeur Duvicquet, qui ne le fit pas oublier, mais qui ne laissait pas d'être un homme de goût.

Geoffroy mourut septuagénaire, le 28 février 1814. La reconnaissance des propriétaires du Journal des Débats assura à sa veuve une pension viagère de 2,400 francs. Sa traduction de Théocrite, son Commentaire sur Racine, œuvres fort négligées, avaient obtenu peu de succès. On accueillit avec plus de faveur le choix de ses plus piquants feuilletons, publié après sa mort, sous le titre de Cours de Littérature dramatique, et qui ent, en 1825, une seconde édition. Geoffroy vécut et mourut à temps. Le calme des esprits sous l'empire lui procura des lecteurs attentifs; sous la Restanration, ses malices littéraires auraient pâli devant les passions politiques.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (ÉTIENNE), né à Étampes (Seine-et-Oise), le 15 avril 1772, sut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, et pourvu d'un canonicat en 1784. Envoyé au collège de Navarre pour y faire ses études philosophiques, il se sentit entrainé sympathique-ment vers cet excellent Brisson, qui alors y professait la physique expérimentale, et la sympathie qu'il ressentait pour le professeur fit dévier son activité intellectuelle de l'étude de la théologie à l'étude des sciences naturelles. Quand il ent fait sa philosophie, il supplia son père qu'il lui permit de diriger vers un autre but que la théologie son ardeur d'apprendre : il voulait venir à Paris et suivre les cours du Collège de France, afin de têter, ainst qu'il le disait lui-même, quelle était la spécialité scientifique qui cadrait le mieux avec ses aptitudes intellectuelles. Il vint donc à Paris : il se lit pensionnaire libre au collège du cardinal Lemoine; et le hasard voulut qu'il rencontrât au réfectoire du collège le célèbre cristallographe Hauy, qui le prit en amitié. Cette circonstance le décida, et il suivit le cours de Daubenton, qui professait alors la minéralogie au Collége de France, parce qu'il lui était facile de soumettre à Many les difficultés, les doutes, les aperçus synthétiques que ses études faisaient nattre en lui. Mais le mode que Daubenton avait adopté dans ses cours devait établir un autre ordre de rapports entre lui et le jeune Geoffroy. En effet . Daubenton avait pour habitude de donner, après sa leçon faite, à ses élèves tous les éclaircissements qu'ils pouvaient demander, et les questions de Geoffroy, tout imprégnées qu'elles étaient des idées générales de Hauy, paraissaient souvent étrangement nouvelles au vieux Daubenton. Il le distingua donc de ses autres élèves; et si Geoffroy avait trouvé un ami dans Haüy, il put espérer de rencontrer un protecteur dans Daubenton.

Les événements du 10 a o ût 1792 déterminèrent les conséquences des rapports que nous venons d'indiquer : Hauy fut arrêté comme prêtre réfractaire, et son jeune ami ne voulut se donner ni paix ni trêve qu'il ne sût parvenu à délivrer de prison son excellent mattre. Il s'adressa donc, et tout d'abord, à Daubenton : l'énergie de ses supplications fut grande; et Daubenton, ému, fit agir l'Académie des Sciences; ensin, tant surent pressantes les instances du jeune Geoffroy, que Haüy sut, presque en un seul jour, in-carcéré comme résractaire, réclamé au nom de l'Académie et remis en liberté, comme utile aux intérêts de la science. Cet épisode eut une influence marquée sur la vie de Geoffroy; car, encore inconnu à la science, il devint connu de la plupart des savants. Haûy avait écrit à Daubenton : α En retour de tous les services que je vous ai rendus, aimez, aidez, adoptez mon jeune libérateur. » Et le 13 mars 1793 Daubenton le sit nommer démonstrateur au cabinet d'histoire naturelle, à la place de Lacépède, qui s'était démis de ses fonctions; et plus tard lorsque la Convention nationale, au sortir d'une de ces luttes terribles dans lesquelles elle usa son existence, érigea, par la loi du 10 juin 1793. le Jardin du Roi en une école de haut enseignement, appliqué à toutes les branches des sciences naturelles, Geoffroy, à peine agé de vingt-et-un ans, fut pourvu, par les soins de Daubenton, de la chaire de zoologie des vertébrés, qu'il partagea plus tard avec Lacépède; et ce fut encore Daubenton qui, après lui avoir frayé la route au professorat, lui fit accepter les fonctions qu'il ne s'estimait pas encore capable de remplir : « J'ai sur vous, lui dit-il, l'autorité d'un père, et je prends sur moi la responsabilité de l'événement. Nul n'a encore enseigné à Paris la zoologie proprement dite : à peine s'il existe de loin en loin quelques jalons pour la science; tout est encore à créer : osez le tenter, et saites que dans vingt ans d'ici on puisse dire : La zoologie est une science, une science toute française. »

Ce sut à cette époque qu'un jeune naturaliste inconnu, qui s'occupait sur les côtes de la Normandie de faire des recherches sur la structure anatomique des mollusques, envoya quelques travaux manuscrits à l'inspection de Geoffroy, déjà puissant dans la science, et celui-ci lui répondit aussitot : « Venez vite à Paris, venez remplir parmi nous le rôle d'un nouveau Linné, d'un nouveau restaurateur des sciences naturelles. Et il recueillit chez lui cet enfant perdu de la science : deux années (1795-96), ils vécurent ensemble à la même table, dans les mêmes collections publiques. qu'ils étudiaient ensemble; dans les mêmes travaux, qu'ils signaient ensemble; dans ce cabinet zoologique du Jardin des Plantes, qu'ils fondèrent ensemble, et dont l'Europe ne connatt pas le pareil. Dans une monographie manuscrite d'un jeune homme inconnu, placé presque par hasard sous ses yeux, Geoffroy Saint-Hilaire avait reconnu Cuvier, et il fit tous ses efforts pour produire au grand jour ce trésor alors perdu pour la science : il en est qui l'eussent enfoui.

En 1798, Geolfroy Saint-Hilaire, désigné pour faire partie de cette grande expédition d'Égypte, qui pourrait suffire seule à la gloire scientifique d'une nation, concourut à la fondation de l'Institut des Sciences et des Arts au Caire alors il voulut explorer tout entière cette terre antique et dorment tant de générations, tant de peuples ensevelis; il remonta le Nil par delà ses cataractes; il s'assit sur les rumes de Memphis l'éternolle; il s'isola dans la désolation de Thébes la superbe; il fouilla jusque dans leurs entrailles ces géants, les Pyramides; il recueillit avec dévotion toutes ces saintes reliques sur lesquelles tant de siècles se sont éteints; et il revint à Alexandrie chargé des dépouilles de tous les âges. Là, il se livra à l'étude avec une exaltation qui compromit gravement sa santé: il avait hâte de conquérir par l'intelligence tous ces matériaux, tous ces documents, qu'il possedait

matériellement, et le bombardement de la ville, que les Anglais assiégeaient, ne put le distraire de ses recherches sur la structure anatomique de l'appareil électromoteur chez la raie-torpille et le silure électrique. Alexandrie capitula, et la commission d'Égypte, qui, suyant les désastres militaires du Caire, avait voulu y chercher un abri pour ses richesses, abandonnée par le général en cheí, et livrée par un article formel de la capitulation, allait être spoliée de tous ces trésors qu'elle avait recueillis au prix de tant de sacrifices, et que le vainqueur qualifiait déjà de dépouilles opimes. Et certes, si la France possède aujourd'hui toutes ces richesses, c'est à l'énergie du savant qu'elle les doit, car le général les avait livrées et l'ennemi, s'apprêtait à les recueillir : « Hamilton, répondit Geoifroy Saint-Hilaire au fondé de pouvoirs du général Hutchinson, qui exigeait l'accomplissement rigoureux des conditions stipulées par les deux armées, vos baïonnettes ne doivent entrer dans la place que dans deux jours; dans deux jours nous vous livrerons nos personnes; d'ici là, ce que vous exigez n'existera plus; notre sacrifice va s'accomplir, mais cette odieuse spoliation ne s'accomplira jamais : nous-mêmes nous brûierons toutes nos richesses. Oh! c'est de la célébrité que vous voulez! Eh bien! comptez sur les souvenirs de l'histoire : vous aussi vous aurez brûlé une bibliothèque d'Alexandrie! »

De retour en France, Geoffroy reprit au Jardin des Plantes ses leçons orales. Le 14 septembre 1807 il fut nommé membre de l'Institut, et le 20 juillet 1809 professeur de zoologie à la Faculté des Sciences. Chargé en 1810, par le gouvernement impérial, d'une mission scientifique en Portugal, il y porta une multitude d'objets que le muséum de Paris possédait en double, et il reçut en échange ces richesses brésiliennes dont les musées du Portugal regorgenient, et qui manquaient à nos collections. Il en usa de même avec les bibliothèques publiques; car sa mission, disait-il aux moines étonnés, était d'organiser les études publiques en Portugal, et non pas d'en enlever les premiers éléments. » Et cependant, après la capitulation en vertu de laquelle les armées françaises évacuèrent la Péninsule, Geoffroy eut encore à désendre contre la rapacité des Anglais des collections aussi loyalement acquises : lord Proby et le général Beresford déclarèrent formellement qu'ils ne rempliraient les conditions du traité que lorsque ces collections leur seraient remises; et le duc d'Abrantès souscrivit à leurs exigences. Ce sut encore au savant qu'il appartint de donner la leçon de courage national à un général français. Geoffroy refusa net : il déclara que ces collections lui appartenaient en propre; et les membres de l'Académie de Lisbonne, et les conservateurs du musée d'Ajuda, vinrent déclare à leur tour que Geoffroy avait en esset acheté ces objets, et qu'il les avait payés et au delà par les minéraux qu'il leur avait donnés en échange, et par les coins qu'il avait mis à organiser leurs bibliothèques et leurs musées. Les commissaires de l'armée anglaise se virent forcés de céder : ils demandèrent seulement que pour apaiser la clameur populaire, quatre caisses sur dix-huit leur fussent remises; du reste, ils en laissaient le choix à Geoffroy lui-même; et Geoffroy trouva dans ce choix l'occasion d'un nouveau sacrifice : les caisses qu'il abandonna renfermaient tout ce qui lui appartenait en propre, tout, jusqu'à ses livres et ses essets; celles qu'il conserva ne contenaient que

les objets qu'il avait recueillis pour les musées de France.
En 1815, Geoffroy fut nommé membre de la chambre des représentants par les électeurs d'Étampes; mais il ne prit aucune part à des discussions politiques complétement étrangères aux études scientifiques que jusque là il avait exclusivement poursuivies. Nommé membre de la Légion d'Honneur dès la création même de cct ordre, officier en 1838, associé libre de l'Académie royale de Médecine, et membre de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, Geoffroy Saint-Hitaire, frappé de cécité, mourut à Paris, le 20 juin 1841, à la suite d'une longue malad'e.

Il professait à la Sorbonne un cours de philosophie anatomique, au Jardin des Plantes un cours de zoologie philosophique. Du reste, la direction de ses étodes passées l'entrainait constamment vers les discussions les plus ardues, les questions culminantes de la science des corps organisés, et ce n'était qu'accidentellement, et en quelque sorte par épisode, qu'il s'occupait de dissertations zoologiques proprement dites. Esprit essentiellement synthétique, ses travaux de détail, quelque indépendants qu'ils pussent paraître, tendaient éternellement vers un but unique, et reposaient sur une même pensée: nous n'en voulons pour preuve que ses Études sur l'orang-outang observé vivant à Paris en 1836.

Les travaux scientifiques de Geoffroy sont extrêmement nombreux, et se trouvent disséminés dans une multitude de recueils périodiques. Il est dans l'histoire anatomique du règne animal peu de points qu'il ne se soit efforcé d'élucider, et nous citerons en preuve cette riche collection de monographies disséminées dans la Décade philosophique, dans la Décade égyptienne, dans les Annales du Muséum d'Histoire Naturelle, dans les Annales des sciences physiques, etc. La science lui doit encore une histoire naturelle des mammisères, qu'il a publiée avec F. Cuvier; une anatomie comparée du système dentaire chez les mammifères et cliez les oiseaux, une anatomie philosophique du système respiratoire, un cours d'histoire naturelle des mammifères, etc., etc. Mais de tous ses travaux le plus important sans contredit, puisque la se trouve développée la pensée synthétique qui domine son œuvre tout entière, c'est la Philosophie analomique, œuvre pleine de vues neuves, d'aperçus ingénieux, et dans laquelle l'auteur se révèle tout entier, avec toutes ses sympathies, tout son enthouslasme scientifique; mais aussi, car il nous faut le dire, œuvre dangereuse à l'extrême à placer entre les mains de l'élève, qui ne saurait mettre à nu le sophisme fondamental qui y est rensermé, et qui s'il était exposé au grand jour, ouvrirait à la science une voix satale, dans laquelle elle tournerait sans cesse, et sans issue possible. En esset, la Philosophie anatomique repose tout entière sur cette proposition fondamentale que « L'organisme des animaux est soumis à un plan général, modifié dans quelques points seulement pour différencier les espèces; » proposition que Geoffroy érige en principe, qu'il dénomme le principe d'unité typéale.

La vérification de ce principe axiomatique suppose la vérification de quatre principes secondaires, qu'il définit ainsi : 1º la théorie des analogues; 2º le principe des connexions; 3º les affinités électives des éléments organiques; 4º le balancement des organes; et c'est dans le but de vérifier ces quatres principes secondaires que Geosfroy s'est livré à l'étude des monstruosités; car, pour l'intégrité de sa demonstration, il lui fallait nécessairement établir que les aberrations organiques les plus monstrueuses, les plus bizarres, les plus désordonnées, pouvaient toutes se déduire comme des conséquences de son principe général. Toutes les études qu'il a faites, soit sur l'anatomie anormale des animaux, soit sur l'anatomie normale des monstres, n'ont jamais eu d'autre but que celui de vérisier, directement ou indirectement, le principe qu'il a énoncé sous le nom de « principe d'unité typéale ». Or, nous disons que ce principe . tel que Geoffroy le conçoit, est essentiellement faux . et que le sophisme fondamental qui le rend tel dépend de ce que son auteur suppose l'existence d'un rapport matériel là où il n'existe en esset de rapport que vis-à-vis de l'intelligence. En effet, en admettant, comme il le tait, « que l'organisme de tous les animaux est soumis à un plan uniforme, » Geoffroy admet en même temps que toutes les espèces actuelles descendent d'une espèce antédiluvienne primitive par voie continue de génération, et que les modifications imprimées à cette espèce primitive par les changements survenus dans les milieux ambiants ont seules déter miné la diversité et la multitude des espèces actuelles. Il admet donc qu'une espèce peut toujours se déduire charnellement, malériellement, d'une espèce voisine, et il établit, par conséquent, le rapport malériel de toutes les espèces entre elles. Telle fut aussi la pensée de Buffon dans ses Époques de la Nature, de Lamarck dans son Hydrogéologie, de Maillet dans son Telliamed, œuvre parfaitement logique dans la conception qui nous occupe, mais que l'école renie, parce que les conséquences de sa doctrine y sont poussées jusqu'à l'absurdité évidente.

Cuvier, au contraire, affirmait, et tous ses admirables travaux ont eu pour but de démontrer, « que la nature avait pris un soin extrême d'empêcher l'altération des espèces. de maintenir fixes les formes dans les corps organisés, de telle manière que les espèces actuelles ne pussent jamais être des modifications des espèces détruites. » Cette proposition peut évidemment être généralisée ainsi : « Une espèce ne peut jamais être déduite matériellement (c'est-à-dire par voie de génération) d'une espèce voisine »; et, par conséquent les rapports qui existent entre les diverses espèces animales n'existent qu'au point de vue de l'esprit. Ainsi, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire admettaient tous les deux l'unité typeale, mais l'un l'admettait comme une conception synthétique de l'esprit, et l'autre comme un fait existant malériellement dans la chair. C'est là , suivant nous, l'erreur fondamentale de Geoffroy, et ce fut là aussi la cause de ces graves dissidences qui éclataient si souvent, et avec tant de violence, entre ces deux antagonistes dans le sein de l'Académie des Sciences. On comprendra la fréquence de ces dis cussions, si l'on fait réflexion que les règlements de l'Académie ne permettaient pas la discussion formelle des principes, et que par conséquent cette discussion devait nécessairement se reproduire à propos de chaque petite proposition de détail, puisque cette proposition, qu'elle lût émise par Cuvier ou par Geoffroy Saint-Hilaire, était tonjours une consequence du principe général où chacun d'eux était placé.

On comprendra aussi l'aigreur de ces disputes si l'on fait réflexion que dans chacune d'elles il s'agissait de nier ou d'accepter la base de toute science, de toute philosophie, de toute morale, puisqu'il s'agissait en principe de l'existence même de Dieu. En effet, si les espèces animales ne peuvent pas être déduites l'une de l'autre, puisqu'il est démontré qu'il a paru dans la succession des âges géologiques des espèces animales nouvelles, il faut nécessairement admettre que ces espèces nouvelles ont été créées : donc l'activité créatrice (Dieu) est intervenue directement et successivement dans la formation de notre globe, et il a manifesté son intervention d'une manière irrécusable par la création de formes organiques nouvelles : donc Dieu existe. Si, au contraire, toutes les espèces existantes peuvent être déduites générativement d'une espèce primitive, il serait absurde d'admettre l'intervention de la puissance créatrice dans la succession des époques géologiques, puisque cette intervention cut été complétement inutile; c'est aussi ce qu'affirme positivement Geoffroy Saint-Hilaire. Mais il va plus loin encore, en adoptant avec Lamarck et toute l'école du progrès continu, l'hypothèse émise par Pascal, « que les êtres animés étaient au principe des individus informes et ambigus »; ce qui revient à dire qu'il existait dès le principe de la matière organisée et de la matière inorganique; enfin, Geoffroy affirme en dernier lieu que ces deux formes de la malière sont co-éternelles avec Dieu; donc Dieu n'a pas créé la matière brute, puisqu'elle lui est co-éternelle; donc Dieu n'a pas créé la matière organisée, puisqu'elle est coéternelle à la matière brute; donc Dieu n'a pas créé les formes organiques qui ont successivement paru à la surface du globe, puisque ces formes sont déduites de la matière organisée primitive; donc Dieu, l'activité créatrice, n'a rien créé; donc Dieu n'existe pas.

Nous donnons cette argumentation comme inexorable, et mous disons positivement que la conclusion que nous vemons de formuler dans toute sa neffeté est virtuellement renfermée dans les travaux de Lamarck, de Geoffroy Saint-Hilaire, Pierre Leroux, etc., et de tous les philosophes de cette école : non pas que nous prétendions affirmer que Geoffroy ait lui-même déduit la conclusion de ses prémisses : car sa vie tout entière, laborieuse, chrétienne, et dévouce aux meilleurs intérêts de la science, prouve surabondamment le contraire : mais nous voulons affirmer que si les prémisses sont exactes, la conclusion est forcée, et qu'une logique plus inexorable que celle de Geoffroy Saint-Hilaire, la logique humaine, la déduira inévitablement. C'est pour cela qu'il importe d'apporter toute l'attention possible à la discussion des prémisses elles-mêmes. Nous disons donc, en résumé, que lorsque les philosophes qui admettent la théorie générale du progrès continu assirment l'existence de Dieu, ils assirment un être auquel logiquement ils ne doivent pas croire, puisqu'ils admettent une existence qu'ils démontrent être inutile. Nos lecteurs possèdent maintenant la véritable cief des discussions qui du vivant du grand Cuvier faisaient retentir l'Académie des Sciences ; ils possèdent aussi une indication qui doit leur suffire pour lire avec fruit tous les travaux de Geoffroy Saint-Hilaire, et pour distinguer ce qu'il faut admettre de ce qu'il faut rejeter. BELFIELD-LEFRYRE.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (ISIDORE), fils du précédent, a personnellement montré assez d'aptitude et tra-vaillé avec assez de zèle pour se faire un nom, s'il n'eut has hérité d'un nom tout fait. Jeune encore, il sut nominé, en 1833, membre de l'Académie des Sciences, où il succéda à Latreille. Comme son père, il est professeur de zoologie au Muséum d'Histoire Naturelle (mainmifères et oiseaux). Il a été quelque temps inspecteur général de l'université. Il a composé plusieurs ouvrages estimés. Nous citerons au premier rang sa Térutologie (en 3 volumes in-8°, avec 20 planches), ou traité des monstruosités, expliquées et classées d'après les lois d'organogénésie à la fondation desquelles Étienne Geoffroy, son père, a consacré les dernières années de sa vie. Il s'est aussi beaucoup occupé de la classification des animaux vertébrés, et plus particulièrement des mammifères, ainsi que de la domestication de quelques animaux sauvages que l'homme pourrait avoir intérêt à rapprocher de lui et à s'assujettir. Il a fait sous ce rapport des efforts qui tiennent du prodige et que le succès a plus d'une fois couronnés. M. Isidore Geoffroy a tant d'heureuse bonhomie, tant de douceur et de mansuétude, et son excellent caractère le rend si compatissant à tous les instincts dont la contrariété engendrerait la soussrance, que sans doute il a tiré plus de secours de ces qualités que de sa volonté même pour dompter des natures sarouches. Le langage de la bonté, qui attire, est en effet plus simpathique et généralement mieux obéi que celui de la rigueur, qui inspire l'éloignement et l'effroi. Jusque alors on connaissait quarante espèces d'animaux que l'homme avait rédultes en domesticité. M. Isidore Geoffroy, aidé de son prosecteur, M. Florent Prévost, travaille avec zèle à augmenter le nombre de ces animaux domestiqués, et non - seulement il s'applique à rendre domestiques des animaux sauvages, ce qui n'est pas facile; mais il s'attache egalement à cosmopoliser des animaux qui, comme le chien, la vache et le cheval, ne sont domestiques que dans leur patrie. Ses tentatives dans le premier genre ont surtout reussi à l'égard de l'hémione et pour l'oie d'Egypte. Le gouvernement encouragea ces essais, qu'une société spéciale s'appliqua à généraliser. Déjà administrateur du Muséum d'histoire naturelle, i fut nommé président de la Société d'acclimatation qu'il avait fondée (1854), puis directeur du merveilleux Jardin du bois de Boulogne. Il contribua beaucoup à faire entrer la viande de cheval dans la consommation publique. Il est mort le 10 novembre 1861, à Paris.

M. Isidore Geoffroy a encore publié: Essais de Zoologie générale (1841); Vie d'Étienne Geoffroy Saint-Ilitaire (1847); Histo re naturelle générale des règnes organiques (1852-1857, 5 vol.), ouvrage inachevé; etc. Né en 1805, et livré dès l'enfance à l'étude de l'histoire naturelle, M. Isidore Geoffroy composa un premier mémoire sur les mammifères en 1826, commença à professer à l'àge de vingt-quarte ans, et il n'avait que vingt-sept ans quand il fut nommé membre de l'Académie des Sciences de l'Institut. Ce jour-là son père présidait; et ce dut être pour lui une des grandes joies de sa vie que de proclamer le résultat du scrutin.

D' Bourdon.

GEOGÉNIE (de γη, terre, et γεννάω, engendrer), ou génération de la terre, est un mot qui a été employé dans l'école wernérienne pour désigner la science qui a pour objet de rechercher ce qui a rapport à la formation du globe terrestre. La géogénie n'est, à proprement parler, qu'une sous-division de la cosmogonie, qui veut remonter à la formation de tout l'univers. Si l'on prétend s'élever à la cause première, qui ne saurait être que Dieu, la géogénie devient une science religieuse, qui appartient aux théologiens avant d'appartenir aux savants. Pour l'ordinaire, la géogénie ne remonte pas si haut, en admettant le premier fait de la création, ou du moins en prenant l'existence de la matière comme un fait dont elle n'a point à s'occuper, pour ne point s'exposer à reculer encore jusqu'à la folie des a tomes; elle examine les phénomènes présents et passés, et cherche à en trouver la cause dans les lois communes de la nature. En se renfermant dans un système de causalités secondaires, elle s'efforce d'enchaîner les uns aux autres tous les phénomènes qu'elle rencontre, et les considère tantôt comme esset d'un premier phénomène, tantôt comme cause des phénomènes subséquents. Dans ce dernier cas, c'est-à-dire quand la géogénie part d'un phénomène parfaitement connu et dont l'existence est démontrée, elle marche avec l'assurance et la certitude des sciences exactes. Voici quels sont alors les objets dont s'occupe la géogénie : elle examine la formation des terrains, remonte à l'origine des sources, aux causes qui sont si prodigieusement varier la nature des caux qui en découlent. Elle cherche à deviner la cause des volcans, la nature des substances qu'ils vomissent, à reformer pour ainsi dire les roches qui ont été fondues, altérées et décomposées par l'action du seu et la présence des agents atmosphériques. Elle veut savoir comment ont été formées ces montagnes qui dépassent souvent de huit kilomètres le niveau naturel tracé par la surface des eaux, comment se sont formés ces vallées, ces fentes, ces grottes, ces cristaux; comment des rochers étrangers ont été transportés à de si grandes distances du lieu de leur origine; pourquoi les cavernes de certaines montagnes calcaires sont remplies d'ossements de divers animaux, qui, dans la nature, ne sont pas habitués à se trouver ensemble. Comment se fait-il que l'on rencontre au sommet des montagnes des tourbes, qui n'appartiennent qu'aux terrains marécagenx? D'où viennent ces forêts que l'on trouve enfouies dans des terres alluviales? ces houilles, ces amas de végétaux, que l'on exploite sous le nom de lignites? Quelle est la grande révolution qui a laissé sur les continents actuels cette épaisse couche d'animaux marins que l'on voit dans le cœur des rochers, au sommet et dans toute la profondeur des montagnes ammonéennes?... Si la terre entière s'est vue quelque temps couverte par les eaux de la mer, quelle cause a pu produire un trouble aussi extraordinaire?... Il suffit de cette courte énumération pour comprendre que la géogénie doit plus souvent se composer de conjectures L'abbé RENDU, évêque d'Annecy. que de réalités.

GEOGNOSIE (de γħ, terre, et γνῶσις, connaissance). Faire connaître le globe terrestre, sa masse solide, les eaux qui le recouvrent, le fluide aérien qui l'enveloppe et les rapports que toutes ces parties ont entre elles; pénétrer l'écorce du globe aussi loin qu'il est possible à l'homme de le faire, examiner sa structure, énumérer les substances qui entrent dans sa composition; rechercher dans quel ordre elles sont groupées et disposées; classer tous les êtres organisés dont la terre garde les vestiges, décrire tous les plénomènes qui se passent à sa surface ou dans son intérieur, tel est l'objet

de la géognosie. La géognosie se lie à la zoologie, à la botanique, à l'astronomie, à la géographie physique, et surtout à la minéralogie; mais elle laisse à chacune de ces sciences le soin d'entrer dans tous les détails des connaissances qui les intéressent, et, les embrassant dans leurs généralités, elle en compose la science de la terre. La minéralogie, par exemple, examine chaque sub-stance, ses propriétés, ses caractères, l'ordre qu'elle occupe dans la nature, sa composition chimique, tandis que la géognosie étudie les masses, leur position dans l'ensemble et les rapports qu'elles semblent avoir avec d'autres masses de meme ou de dissérente nature. La géognosie est une science d'observation; elle explore les faits, les enregistre, les classe, d'après leur liaison ou leur analogie. Quoique rien de ce qui se passe dans la nature ne doive rester étranger au géognoste, cependant il s'applique principalement à l'examen des diverses couches qui s'appuient les unes contre les autres dans toute la partie connue de l'écorce du globe terrestre. Les terrains, les roches, les métaux, sont l'objet de son attention spéciale; il veut connaître leur composition, leurs mélanges et leur gite; s'ils sont en place ou s'ils ont été transportés d'un lieu à l'autre; s'ils ont été soulevés ou s'ils conservent une position originelle; s'ils sont isolés ou s'ils font partie de grandes masses; s'ils sont en couches, en filons, ou en amas; s'ils sont en agglomérations ou en cristaux; s'ils ont été formés sous l'action du feu ou sous l'influence de l'eau. On sent qu'aucune de ces circonstances ne saurait être indifférente à ses yeux. C'est lui qui fournit à la géogénie tous les éléments dont elle se sert pour construire la théorie du monde, et cette théorie ne peut acquérir de probabilité que par la justesse des observations géognostiques.

Cette partie de la géologie est sans contredit la plus importante et en même temps la plus digne d'occuper l'esprit humain. Il semble que l'un des premiers besoins de l'homme doit être de connaître sa demeure, d'en étudier toutes les parties, afin d'en tirer le meilleur parti possible pour l'accroissement de son bien-être. Elle fournit à l'histoire des éclaircissements utiles; elle dirige la main de l'ouvrier qui va chercher dans le sein de la terre les médaux qui alimentent l'industric: l'agriculture, l'économie politique, l'art militaire, l'architecture, la statistique, lui empruntent

des documents indispensables.

Depuis de Saussure, la géognosie a fait des progrès qui rendent incomplète la série des questions les plus essentielles. Les travaux de Cuvier et ceux de Brongniart sur les terrains, et plus encore sur les fossiles, ont tait de ces deux articles des parties importantes de la science. Les inductions que l'on tire des fossiles pour la paléon tologie des montagnes leur donnent maintenant une importance telle que leur connaissance devient pour le géognoste d'une nécessité première. Les travaux de Werner sur les roches ont considérablement étendu cette partie de la géognosie : leur variété, leur division, leur importance comme élément premier de la composition du globe, en rendent l'étude iudispensable. Le géognoste ne peut pas, non plus, rester étranger à l'oryctognosie, soit à la connaissance des minéraux, qui sont si fréquemment mélés aux roches. Enfin, la géognosie s'est encore étendue de l'examen de la température comparée. Le seu joue un rôle trop important dans la nature pour n'être pas l'objet d'une étude spéciale dans la cosmographie et dans la géognosie. Il faut donc connaître toutes les expériences saites sur la chaleur solaire, la chaleur stellaire, la température des mers, des lacs, des sleuves, celle de l'atmosphère, celle de la surface et celle du fond des eaux; les observations failes sur les progressions de température qui se manifestent presque régulièrement à mesure que l'on se rapproche du centre de la terre, dans les mines et les puits artésiens, la température des caux thermales, minérales, glaciales, et enfin celle des vol-cans, autant qu'il est possible de l'apprécier en la companant à la température de nos foyers artificiels, comme l'a

tait Spallanzani, l'observateur le plus judicieux et en même temps le plus complet pour tout ce qui tient aux volcans. L'abbé Rendu, évêque d'Annecy.

GÉOGRAPHE DE NUBIE (Le). Voyez Edraisi. GÉOGRAPHES (Les petits). On désigne ainsi les géographes grecs (geographi græci minores) qui ne nous ont donné que des descriptions particulières de certaines contrées, des périples, à la différence des grands géographes, Strabon, Ptolémée, Pausanias, Étienne de Byzance, dont les travaux embrassent l'ensemble du monde connu au temps où ils florissaient. Hannon de Carthage, Scylax de Caryande, Isidore de Charax, Artémidor, Agathémère, Dicéarque, Denys le Périégète, Scymnus de Chios, Ar rien, Marcien d'Héraclée, sont les principaux d'entre les petits géographes grecs: Il existe diverses éditions de la collection plus ou moins complète de leurs ouvrages.

GÉOGRAPIHE (de y7), terre, et de yéapeuv, décrire; mot à mot description de la terre). Ce terme est généralement employé pour désigner la description de la surface de la terre, et dans ce cas elle est dite géographie descriptive; science positive, qui considère la terre comme un monde à part, pourvu d'une organisation particulière, qui le rend éminemment propre à servir d'habitation et de pépinière au genre humain; science ayant pour point de départ le développement rationnel et l'exposition systématique de cette donnée. Quoique la géographie, en tant que science, ait pour objet de toujours se rattacher rigoureusement à l'idée du monde et de ses sins, on est dans l'usage, pour en exposer systématiquement le sujet d'après les trois points de vue sous lesquels la terre peut être considérée, de la diviser en géographie mathématique, physique et politique.

La géographie mathématique considère la terre comme une partie du monde ou cosmos, c'est à dire comme un membre du système solaire, comme une planète. Comme membre d'un tout plus grand, la terre n'a de véritable existence que dans l'unité idéale de tous les membres du même tout, et elle se rapporte au tout ainsi qu'à ses parlies, de même qu'elle en subit les insluences. La géographie s'occupant alors du système du monde, et des rapports cosmiques qui en résultent pour la terre, semble, il est vrai, constituer une partie de la cosmographie ou description du monde; mais, à moins de risquer de perdre de vue son but et son caractère indépendant comme science, en se chargeant d'un lourd bagage astronomique, elle maintient toujours l'individu terrestre comme centre d'observation et de description, de telle sorte que ce n'est point la terre qui tourne, mais le soleil, la lune, etc. Elle nous apprend quelles sont la configuration et la grandeur de la terre, quels sont le mode et les lois de ses mouvements; en quoi consistent les phénomènes du mouvement régulier de la vonte céleste et de ses constellations, de l'horizon, ce qu'on entend par points du ciel, etc.; elle nous explique les vicissitudes des jours et des saisons, les éclipses de soleil et de lune, les divisions du temps et de l'espace, etc.; les moyens employés pour observer la position cosmique de la terre, son mouvement, etc., en même temps que l'utilité de ces diverses notions; les instruments inventés à cet effet (sphère armillaire, planétaire, globe céleste et globe terrestre), ainsi que les cartes géographiques employées dans le même but. Les beaux travaux des savants français, par exemple ceux des Maupertuis, des La Condamine et des Delambre, n'ont pas peu contribué aux progrès de la géographie mathématique.

La géographie physique, fondée en 1745 par Buache, vit singulièrement agrandir son domaine par Bergmann, et a d'immenses obligations aux savantes recherches de De Luc, de Saussure, de Buffon, de Werner, de Léopold de Buch et surtout d'Alexandre de Humbohlt. Elle considère la terre comme un tout à part et indépendant, comme un organisme particulier, comme un corps naturel existant pour lui même avec des formes, des états et des qualités qui lui sont propres; comme le fond et le tréfond de la nature,

soit inorganique, soit organique et animée, des phénomènes s'enchainant les uns les autres, des forces et des lois de la nature avec leurs influences sur l'existence, la vie, la propagation des plantes, des animanx et des hommes. Abandonnant à la géognosie et à la géologie les questions préalables relatives à la structure intérieure de la terre et à l'histoire de sa formation, elle s'occupe:

1º De la surface de la terre suivant les rapports de son existence immédiate, tout au plus d'après ses variations reposant sur des causes élémentaires; et alors elle traite, sous la dénomination de géistique ou d'épirographie, des masses solides de la surface terrestre, non-seulement d'après son vaste fractionnement en continents, îles et presqu'îles, mais encore, comme orographie, de la configuration et de la division de cette surface en plateaux et en terres basses, en montagnes et en vallees, ainsi que des phénomènes produits par les nombreux volcans que recèle l'intérieur de la terre. Comme hydrographie, elle traite des parties liquides de la surface terrestre, des fleuves, des lacs, des sources et, comme océanographie, de la nature et de la distribution de la mer.

2° Comme atmosphérographie, elle traite de l'atmosphère qui enveloppe le globe terrestre, des météores dont il est le théâtre, et plus particulièrement, sous le nom de climatologie, du climat particulière de chaeune des contrées de la terre, lequel est déterminé par la coopération des météores et des rapports de température.

3° Comme géographie des produits du sol, elle a pour objet les diverses productions des trois règnes de la nature par rapport à leurs conditions naturelles de propagation, et se subdivise dès lors en géographie minéralogique ou des minéraux, géographie bolanique ou des végétaux, et géographie zoologique ou des animaux.

4º Enfin, comme anthropogéographie ou ethnologie, elle s'occupe de l'homme, comme d'un être naturel appartemant à la création organique; de la propagation du genre humain, d'après ses races ou gradations physiques; et des contrées de la terre ou ficux d'habitation, qui déterminent sa vie physique.

A la différence de l'anthropogéographie, la géographie politique ne considère pas sculement la terre comme le lieu d'habitation de l'homme, être physique, mais comme la demeure qui lui est assignée conformément à sa nature intellectuelle, pour son développement moral; comme le théâtre des peuples groupés et réunis par les liens moraux de la langue et de la religion, des usages et des lois; en d'autres termes, comme le théâtre des agglomérations sociales ou États; comme celui de toute activité humaine, de tout travail et de tout développement de civilisation, c'est-à-dire de l'histoire et des révolutions qui se sont produites sur sa surface même, ainsi que dans la vie et les conditions d'existence des différents peuples et États. Suivant qu'elle s'attache plus particulièrement à la description des peuples et de ce qui les dissérencie les uns des autres, ou bien à celle des États et de leurs conditions politiques d'existence, on la divise en ethnographie et en statistique; mais elle diffère alors de l'histoire proprement dite en ce qu'elle considère avant tout l'élément géographique, le sol, comme la base réelle de l'existence des divers peuples et des divers États. Les écrivains qui se sont occupés avec le plus de succès de la géographie politique sont jusqu'à ce jour Busching, d'An ville, Gaterer, Norman, Malte Brun, Balbi, etc.

Indépendamment de ces divisions introduites dans la géographie, suivant les objets dont elle s'occupe plus particulièrement, on en a encore établi d'autres, basées sur l'étendue avec laquelle son sujet se trouve traité. On la divise donc aussi en géographie yénérale et en géographie particulière ou chorographie. La première considère le globe terrestre entier, dans toutes ses conditions cosmiques, physiques, d'espace, et politiques, comme formant un tout organique; et elle s'attache surtout a signaler tout ce qu'il y a de constant et de régulier dans le jeu alternatif de tous les

phénomènes et de tous les rapports, comme aussi la liaison réciproque qui unit entre eux les éléments divers de la matière géographique. La seconde, au contraire, se borne à la simple description des circonstances géographiques des diverses contrées, et aboutit à la description détaillée des diverses localités isolées ou lopographie.

D'autres par géographie générale entendent la partie mathématique et physique de la géographie, et par géographie particulière la géographie politique, que beaucoup d'auteurs subdivisent encore en géographie agricole et commerciale, et en géographie statistique. Il en est aussi qui établissent une différence entre la géographie pure et la géographie politique on statistique, et qui par la première de ces dénominations ou géographie basée sur les limites naturelles, entendent la description de l'état physique du soi d'après ses circonstances orographiques et hydrographiques, prises alors pour base de la division qu'on fait de la surface terrestre en pays et en États, de même que de la géo-graphie en général. On a encore poussé la méthode analytique plus loin : ainsi on a composé des traités de géographie ecclésiastique, ou encore militaire, commerciale, forestière, etc., suivant la classe particulière de lecteurs auxquels on s'adressait.

On voit tout de suite que la géographie mathématique et physique traite de ce qu'il y a dans cette science d'immuable et de basé sur les lois éternelles de la nature, tandis que la géographie politique s'occupe de ce qu'elle présente d'essentiellement mobile et d'astreint par la marche même de l'histoire des peuples et des États à de perpétuelles vicissitudes. En ce qui touche la géographie historique, on la subdivise encore en géographie ancienne, géographie du moyen dge, et géographie moderne; dénominations sous lesquelles on comprend en général la description de la surface de la terre suivant les divers états où elle s'est trouvée aux principales époques de l'histoire de l'humanité, attendu qu'on a alors surtout en vue les rapports géographiques des habitants de la terre, les déterminations des peuples et des États, les divisions qui se sont formées entre eux, la diversité de noms des pays et des provinces, des montagnes, des cours d'eau, des lieux d'habitation, etc. Au domaine de la géographie ancienne appartiennent tous les peuples de l'antiquité, dont une partie constitue la géographie biblique, science accessoire de l'interprétation scientifique de la Bible. La géographie du moyen dge comprend l'intervalle qui s'écoula entre la chute de l'Empire d'occident et la découverte de l'Amérique (470-1492), et la géographie moderne, la période qui s'étend depuis cette époque jusqu'à nos jours, dont les rapports statistiques et géographiques forment constamment le sujet des publications les plus récentes de la géographie politique, laquelle n'a jamais égard au passé.

L'histoire de la géographie se rattache d'une manière intime aux découvertes géographiques. Dans les temps les plus reculés, les notions géographiques de chaque peuple se bornaient à la localité ou à la contrée qu'il habitait. Ce fut seulement longtemps après que les hasards de l'émigration, les rapports qui s'établirent de peuple à peuple, les guerres, les voyages entrepris dans un but mercantile, et la réunion de plusieurs États sous un seul et même gouvernement, contribuèrent à accroitre la somme des connaissances géographiques. Il est probable que dans la plus haute antiquité c'est aux Phéniciens qu'on fut redevable de la propagation des premiers renseignements acquis sur les contrées étrangères ; renseignements défigurés d'ailleurs, tantôt à dessein, tantôt par des exagérations sans but. Les livres religieux et historiques des plus anciens peuples contiennent quelquesois des observations géographiques; c'est par exemple le cas dans les livres saints des Hébreux, notamment dans les livres de Moïse et de Josué. On prétend que les Égyptiens possédaient des ouvrages géographiques composés par Hermès Trismégiste. En raison de leur goût particulier pour les aventures et les expéditions militaires, les Grecs ne tardèrent point, comme on peut le voir dans Homère, à acquérir une connaissance assez exacte des contrées avoisinant leurs territoires respectifs, notamment de la Grèce, de l'Asie Mineure, et de quelques parties du littoral de la Méditerranée.

A naximandre, né vers l'an 610 avant J.-C., essaya le premier, dit-on, de dresser une carte géographique, qu'Hécatée corrigea et perfectionna. Les émigrations parties successivement des diverses colonies, de même que les incessants progrès d'un commerce de plus en plus florissant, et les voyages entrepris par divers hommes dévorés du désir de s'instruire, par exemple Hérodote, ajoutèrent aux connaissances qu'on possédait alors sur les terres habitées par des hommes.

Les ouvrages d'Hérodote nous offrent le premier corps complet de géographie qui nous soit parvenu. C'est le résultat de ses recherches et de ses voyages en Asie et en Égypte. Il lut son livre à la Grèce assemblée pour les jeux qui signalèrent la 84° olympiade, l'an 444 avant J.-C. Ses écrits nous semblent fixer l'état des connaissances géographiques de son siècle, et cependant on n'y découvre rien qui puisse faire deviner comment il entendait l'arrangement des diverses parties du globe. Aristote, si bien servi par les conquêtes de son illustre élève, auquel la géographie des anciens dut ses progrès les plus remarquables, s'explique à cet égard d'une manière très-précise. Les limites qu'il assigne aux trois parties de la terre, l'Europe, l'Asie, la Lybieou l'Afrique, sont restées à peu près les mêmes; et cette division du globe, si largement tracée, demeura celle de tous les écrivains jusqu'à la découverte de l'Amérique.

Après Scylax et Hannon, Pythéas, le plus ancien écrivain qui parle des Gaules, écrivit à la fin du quatrième siècle avant J.-C. sa Description de l'Océan et son Périple, résultat de ses voyages dans le nord de l'Europe, et ne contribua pas peu à accroître ainsi la somme des notions géographiques. Les expéditions militaires d'Alexandre, les voyages entrepris plus tard sur mer par ordre des Ptolémée, y contribuèrent encore bien autrement que tout ce qui avait été fait jusque alors, ainsi qu'en témoignent les différents fragments d'écrivains grecs parvenus jusqu'à nous sous les titres de Periplus, Paraplus, Periegesis, Geographica, Indica et Scythica. Au nombre des plus célèbres géographes de cette époque, ou compte Néarque, qui reconnut tout le littoral du golfe l'ersique, et Dicéarque, l'auteur d'une espèce de description de voyage en Grèce.

Ératosthène, né l'an 276 avant J.-C., fut, à bien dire, le premier qui éleva le géographie à l'état de science. Adoptant la méthode de démonstration scientifique indiquée par Aristote, il fut le premier à exposer et à développer un système de géographie mathématique et empirique; il essaya de mesurer la terre, calcula la situation des lieux par leur latitude et leur longitude, et fonda ainsi, on peut le dire, la géographie astronomique. Les ouvrages d'Ératosthène, comme ceux de Pythéas, ne nous sont du reste connus que par les fragments qu'en citent Hipparque, Pline et Strabon.

Il ippar que, le plus grand astronome de l'antiquité, comprit que la géographie ne pourrait faire de progrès qu'autant qu'elle «crait soumise aux observations astronomiques. Cependant il paratt qu'il ne tira pas grand parti d'une pensée si juste; car, dans la discussion qu'il entreprit des ouvrages d'Ératosthène, il ne fit guère qu'y ajouter des errenrs ou bien en substituer à celles qu'il combattait. Au reste, c'est à lui que l'on doit la méthode des projections de cartes, découverte de la plus haute importance dans ses conséquences.

Posi donius, contemporain de Pompée et de Cicéron, catreprit une nouvelle mesure de la terre. Cette tentative prouverait que l'on avait peu de confiance dans celle d'Ératosthène; mais le mélange qu'il fit du résultat des observations de ce dernier et des siennes l'amena à commettre des fautes encore plus graves.

Mettant à profit les travanx antérieurs de l'École d'A-

lexandrie et un ouvrage aujourd'hui perdu de Marinos, Ptolémée contribua ensuite singulièrement à fonder la science géographique, en complétant et rectifiant les notions déjà acquises, surtout en déterminant aves plus de précision les lonzitudes et les latitudes. Agathodæmon dressa des cartes pour son ouvrage, et Agathéméros en sit un abrégé.

Après eux, l'asservissement de la Grèce, la cessation des longs voyages, soit de commerce, soit de navigation, qui en fut la suite, amenèrent dans ce pays une longue léthargie

de la science géographique.

En s'occupant de géographie, les Romains n'eurent d'autre bul pratique que l'utilité au point de vue de la politique, et ne prirent aucun souci de la partie mathémathique et politique de cette science. La géographie politique seule pouvait leur offrir quelque intérêt, et ce fut la seule qu'ils cultivèrent avec succès. La partie de l'univers qui leur était soumise fut mieux examinée et connue avec plus de détail. Leur géographie dut ses premiers progrès à leurs expéditions militaires, qui les conduisirent successivement dans les différentes parties du globe. Jules César, au milieu de ses triomphes, s'en occupa avec zèle,; et ses Commentaires sournissent sur la Gaule et la Bretagne des détails précieux. Denys, surnommé le Périégète ou le Voyageur, fut chargé par Auguste de faire, en étendant ses voyages et ses recherches, une description du monde alors connu; il l'écrivit en vers grecs. Mais Strabon, mettant à profit les vastes conquêtes des Romains, la fit bientôt oublier, en rédigeant sa Géographie, qui fait de lui le premier géographe de l'antiquité. Cet ouvrage est orné d'une foule de détails historiques sur l'origine des villes et l'antiquité des nations, qui y répandent le plus vis intérêt. Strabon connaissait la sorme sphérique de la terre, et indique la manière de construire les globes. Pline l'ancien, qui écrivait sons Vespasien, a consacré les six premiers livres de son histoire à exposei le système du monde et la géographie telle qu'elle était connue de son temps. Dans le grand nombre d'extraits qu'il a rassemblés, il fait entrevoir quel fut le premier essui de système géographique des Romains, entrepris par Agrippa et terminé, par ordre d'Auguste, sur les mémoires qu'A-grippa avait laissés. Charax, ville de la Susiane, qui vit naître Denys le Périégète, donna aussi naissance à Isidore, autre géographe grec, contemporain, comme l'Espagnol Pomponius Mela, du grand naturaliste. On a de Mela une géographie abrégée, intitulée : De Situ Orbis. Maxime de Tyr vivait vers la fin du premier siècle de notre ère. L'étendue de ses travaux géographiques paraît lui avoir acquis une grande réputation. Il avait écrit un traité complet de géographie, dans lequel il discutait les bases des nouvelles cartes qu'il construisait. Cet ouvrage précieux ne nous est connu que par la critique qu'en a faite Ptolémée. Celui-ci. en voulant le rectifier, en voulant tout réduire en positions astronomiques, a enfanté l'ouvrage le plus étrange qui existe. Autant il aurait servi la géographie, en conservant intact l'ouvrage du Phénicien, autant il l'a obscurcie. Ce n'est qu'avec le plus grand soin qu'il faut s'engager dans ce dédale d'erreurs, qu'à première vue on prendrait pour un trésor.

Pendant la longue agonie de l'empire romain, la géographie partagea le sort de toutes les sciences. Cette époque de décadence ne nous offre que deux ouvrages remarquables : le premier Dictionnaire géographique, par Étienne de By-zance, et la Topographie chrétienne, de Cosmas Indicopleustes, moine voyageur d'Alexandrie, en Égypte. Ils surent écrits l'un et l'autre au sixième siècle (505 et 534). Les hons principes des anciens étaient alors totalement tombés dans l'oubli, ainsi que le prouve la théorie de la terre de ce dernier, qui est au-dessous de toute critique. Il prétend que c'est une vaste plaine, longue de 400 journées de l'est à l'onest, large de 200 journées du nord au sud, et qui est entourée d'un mur sur lequel repose le firmament. Les ouvrages géographiques postérieurs de Julius Honorius, d'Éthicus, de l'Anonyme de Ravenne, ainsi que les Itineraria encore aujourd'hui existants, ne sont guère pour la

plupart que des catalogues contenant les noms des lieux les plus importants avec l'indication de leurs distances res-

Au huitième siècle, les Arabes firent refleurir la science géographique, qui leur avait été transmise par les Grecs. A l'exemple de Ptolémée, la g ographie empirique demeura dans d'étroites relations avec la géographie mathématique, et elle s'enrichit notablement de notions et de recherches jusque alors inconnues sur le nord, l'est et l'ouest de l'Afrique, ainsi que sur toute la côte occidentale de l'Asie. Ibn-Haoukal, au dixieme siècle, 'aissa une description détailée des pays mahométans; El-Édrisi, Aboulféda, etc., donnèrent d'excellents ouvrages d'une portée plus générale. Vers la même époque, les Normands entreprirent de remarquables expéditions maritimes, mais ils négligèrent d'en consigner le récit. Plus tard la géographie profita bien autrement des croisades et des voyages d'un Plano Carpini (1246), d'un Rubruquis (1253), d'un Marco-Polo, etc., dans l'est et dans l'intérieur de l'Asie. La découverte du Nouveau Monde par Colomb, les découvertes des Vénitiens, des Génois, des Florentins et des Portugais, jointes à la rénovation de la géographie mathématique opérée par Copernic, imprimèrent à cette science un essor complétement nouveau. Dès la fin du quinzième siècle, il existait à Milan une chaire particulière de géographie. En 1484, Martin Behaim de Nuremberg dressa une bonne carte géographique. Petrus Apianus donna, au commencement du seizième siècle, la première carte sur laquelle l'Amérique se trouva dessinée, et Sébastien Müller une Cosmographia avec atlas. Le Hollandais G. Mercator introduisit sur les cartes géographiques la division en degrès encore en usage aujourd'hui, et l'Anglais Ed. Wright donna des cartes marines plus exactes. Abraham Ortelius, mort en 1598, entreprit le premier grand atlas, Theatrum Mundi (Anvers, 1603), auquel sont adjointes des notices sort étendues. Au dix-septième siècle, Philippe Cluwer commença même à débrouiller la géographie ancienne, et le laborieux graveur Mérian, de Bâle, qui publia des descriptions détaillées des principaux pays de l'Europe, ornées de gravures, rendit d'importants services à la topographie. Vers la même époque, les Académies de Paris, de Londres, ainsi que les savants Snell, Mouton, Piccard et Cassini, qui améliora surtout essentiellement la méthode, déployaient aussi une extrême activité. L'astronomie et l'histoire naturelle furent rattachées toujours plus étroitement à la géographie, en même temps qu'on les y appliquait avec toujours plus de bonheur. L'art de dresser et de graver des cartes de géographie se perfectionna extraordinairement; les découvertes, que bientôt l'on cessa de pouvoir compter, agrandirent le cercle d'observation, et dans différents États le trésor public fit les frais de nombreuses expéditions de découvertes.

Dans ces derniers temps, les Sociétés géographiques qui se sont créées en divers pays, à l'instar de la Société de Géographie fondée à Paris en 1819, par Malte-Brun et Barbié du Bocage, n'ont pas peu contribué aux progrès de la science, en devenant autant de centres communs pour d'importantes explorations entreprises souvent à leurs frais, de même que par la publicité qu'elles ont donnée à leurs nombreuses correspondances. De toutes les sociétés de ce genre qui existent aujourd'hui, la Royal geographical Society, fondée à Londres en 1830, est celle qui possède les plus vastes ressources, et dont l'organisation a les bases les plus larges. Les fonds considérables dont elle dispose la mettent à même d'envoyer en missions d'exploration dans les contrées de la terre encore le moins connues des hommes spéciaux, hardis voyageurs, versés dans la connaissance des sciences mathématiques et naturelles, dont les rapports sont publiés dans le Journal et dans les Transactions de la Société.

GÉOGRAPHIQUES (CARTES). Voyez CARTE.
GEOLE, GEOLIER. Geôle signifiait autrefois prison, et geolier désigne encore dans le langage vulgaire celui qui est préposé à la garde intérieure d'une prison. Le lengage officiel n'admet plus que des directeurs, des gardiens et des surveillants. On croit que ce mot vient d'un vieux mot, gayola, qui signifiait cage. On nomme encore aujourd'hui geôle le logement des gardiens de prison. Il y avait aussi jadis un droit de geôlage, qui était dû au geôlier par chaque prisonnier pour le soin qu'il prenaît de le garder.

GEOLOGIE (de ya, terre, et lóyoc, discours). La géologia est la science de la terre; elle embrasse plus ou moins directement toutes les connaissances qui ont rapport à ce globe. Elle se subdivise ordinairement en trois parties. Quand elle traite de la forme extérieure de la planète que nous hahitons, de ses dimensions, de la position qu'elle occupe dans l'espace, des mouvements qui lui sont propres, de ceux avec lesquels elle se trouve en rapport, de sa densité et de sa division en liquide et solide, elle prend le nom de géo graphie physique. Quand elle traite des matériaux qui composent le globe, de leur position relative, de leur nature, des phénomènes qui se passent à sa surface ou dans son intérieur, elle prend le nom de géognosie. Enfin, quand elle combine les faits de la nature matérielle pour s'élever à leurs causes, quand elle veut trouver les lois qui ont présidé à la formation des différentes parties de la terre; quand, s'appuyant sur les connaissances positives que lui fournissent la physique, la chimie, la mécanique, l'hydraulique et l'astronomie, elle veut expliquer tous les phénomènes et mêma l'origine du globe terrestre, elle s'appelle géo génic.

La Genèse est le premier monument qui fournisse à la géologie des documents utiles; et la science aurait fait des progrès rapides si, au lieu de parcourir le cercle de toutes les possibilités avant d'être forcé d'arriver à la Genèse, on avait commencé par prendre la Genèse pour guide dans toutes les recherches géologiques. On se serait épargné bien du temps et des erreurs. On peut, sans sortir de l'orthodoxie religieuse et sans se mettre en opposition avec les observations que possèdent les sciences géologiques, considérer les jours de la création comme des alternatives de lumière et de ténèbres d'une longueur indéterminée, on comme des époques dont la durée nous est inconnue. Bu (fon, De Luc, le père Bertier, ont été de ce sentiment : c'est aussi celui de tous les savants anglais qui ont toujours concilié leur amour pour la science avec leur respect pour l'Écriture.

A l'exception des idées vaguement répandues chez les anciens sur la création, le chaos, le dél uge universel; à l'exception encore de quelques passages d'Hésiode, d'Ovide et de Virgile, on ne voit rien dans l'antiquité qui puisse saire croire que l'on s'occupat de la connaissance du globe terrestre. A la vérité, Tha lès, le plus ancien physicien, regardait l'eau comme le principe constituant de la terre, et son opinion avait été renouvelée chez les Grecs par Épicure et ensuite par Lucrèce; mais il y avait loin d'un système à de la science. Strabon est le premier qui fasse mention des fossiles, si généralement répandus. Pline, dont les connaissances sont si variées, a consigné dans son ouvrage un grand nombre d'observations qui appartiennent à la géologie. Depuis cette époque jusqu'à la fin du quinzième siècle, on ne trouve rien qui puisse nous apprendre ce que pensaient les hommes sur l'origine et l'architecture du globe terrestre. Au commencement du dix-septième siècle, Georges Agricola mit au jour deux ouvrages, dont l'un avait pour titre : De Re Metallica, et l'autre : De Ortu et Causis Sublerraneorum. Ces productions, qui ont servi ensuite à beaucoup de savants, commencèrent à montrer l'intérêt que peut offrir l'étude de la terre. Mais, au lieu d'étudier la nature, on voulut l'expliquer, et l'on vit paraître avec le dix-septième siècle la série des systèmes qui ont dès lors envahi et souvent étouffé la science. En 1681 Burnet publia en Angleterre sa Théorie du Monde. En 1708 Guillaume Whiston la détruisit, pour en donner une autre. Scheuchzer, Bourguet, Swedenborg, publièrent leurs bypothèses, toujours en réfutant celles de leurs devanciers. Tous ces constructeurs de mondes avaient pris l'eau pour agent principal dans toutes les perturbations dout ils avaient besoin. Ce moyen commençant à s'épuiser, on eut recours au feu. Le fameux Lei b nitz, dans son Protogea, représenta le globe terrestre comme une masse vitrifiée par un feu ardent; Busson, en partant du même principe, lui assigna, dans ses Époques de la Nature, une manière d'agir disserte. Stenon et Ray cherchèrent dans les volcans la cause de toutes les révolutions du globe. Mais en ne tarda pas à revenir à l'eau : l'Anglais Whiturst et le Suédois Wallerius représentèrent la terre comme un dépôt aqueux et non comme une soussiure.

Tous ces édifices, conçus par l'imagination et renversés aussitôt qu'ils étaient construits, firent sentir la nécessité d'imprimer une autre marche à l'esprit humain. On comprit qu'avant de construire le monde, il fallait connaître les matériaux à employer, il fallait l'analyser et, autant que possible, examiner pièce à pièce toutes les parties de sa structure. Bacon traça la marche à suivre dans l'étude de toutes les sciences, et une foule de savants se mirent à la suivre. Tandis que Newton jetait la lumière dans les sciences physiques et astronomiques, Bergman publisit sa Géographie physique, Fuchsel donnait à l'Allemagne son Historia Terræ et Maris, etc., qui serait encore un bon manuel de géologie. Pourtant, ce n'est qu'à la fin du dix-huitième siècle que les sciences géologiques sortent pour ainsi dire des entrailles de la terre, sous les immortelles investigations d'une soule d'hommes distingués. Saus sure étudie les Alpes, et va peser l'atmosphère au sommet du mont Blanc. Werner classe les roches, montre la place que chaque substance minérale occupe dans l'écorce du globe terrestre, et par ses travaux nombreux mérite d'être appelé le créateur de la géognosie. Do lo mie u interroge les volcans; Voigt décrit les basaltes; Spallanzani, le célèbre professeur de Pavie, descend dans les cratères de la Sicile, analyse toutes les laves, et, par ses expériences ingénieuses, mesure l'intensité des feux souterrains. De Luc. Pallas, Patrin, Ramond, enrichissent la science d'une foule d'observations utiles. Peu à peu, les dissérentes parties du globe se rapprochent, pour laisser voir leurs analogies et leurs dissemblances. Grâce aux nombreux voyages entrepris et exécutés depuis cinquante ans, chaque savant peut maintenant, sans sortir de son cabinet, examiner les sommités des Andes, le pic de Ténérisse, les seux du mont Hécla, les pays de l'Auvergne, les rochers soulevés de la Westphalie et les cratères de l'Etna. Brochant de Villiers, Mohs, Escher, Ébet, ont analysé les Alpes, Ramond les Pyrénées, d'Engelhardt le Caucase; Omalius d'Halloy a décrit la Belgique et la France; Freiesleben, Heim, Voigt, de Hoff, ont exploré la Franconie et quelques autres provinces du Nord; de Raumer la Saxe et la Silésie; D'Aubuisson et Charpentier ont parcouru dissérentes parties de l'Europe; de Buch a interrogé les montagnes de la Norvège, celles de l'Italie et de plusieurs îles de l'Afrique; la Hongrie et la Transylvanie ont été décrites par Esmark; la Suède l'a été par Haussmann, et l'Angleterre par une soule de savants anglais; Humboldt, le savant universel, la plus vaste intelligence du dix-neuvième siècle, a poursuivi la nature dans toutes les parties du monde, et, après avoir examiné les sommitée des Cordillères, les mines des montagnes de la Sibérie et les volcans de l'intérieur de l'Asie, a livré aux savants une foule de matériaux capables de les étonner.

Ces études si multipliées ont donné lieu à la découverte d'un fait d'une grande importance pour la géologie, c'est l'existence de différentes espèces de l'ossiles dans différentes couches terrestres. Jusque là les déhris de corps organisés rencontrés dans les masses minérales n'étaient regardés que comme un accident qui accompagnait le dépôt général. Mais dès que les observations les plus multipliées eurent démontré qu'en s'enfonçant vers le centre de la terre on trouvait des restes d'animaux qui différaient des espèces vivantes, ou même qui étaient entièrement disparues. ca

an conclut que la seule inspection d'un fossile pouvait servir à déterminer la profondeur du terrain dans lequel il avait été trouvé. Dès lors la connaissance des fossiles est devenue nécessaire à tous ceux qui s'occupent de la connaissance de la terre. Cuvier et Alexandre Brongniart, qui penvent être considérés comme les créateurs de cette mouvelle branche de la géologie, ont tracé la marche à suivre dans l'étude des fossiles, et l'ont enrichie d'une foule de trawaux importants. Blumen bach et de Schlottheim en Allemagne, Buckland. Lyell, Murchison, en Angle-terre, ont rivalisé avec leurs modèles. Bientôt nous posséderons les matériaux nécessaires pour compléter la zoologie et la botanique antédiluviennes. Sans parler des travaux géologiques auxquels on se livre en Angleterre, en Prusse, en Russie, en Allemague et en Italie, la France possède un grand nombre de savants uniquement voués à cette science. Férussac, Bouée, Rozet, Jobert, Omalius d'Halloy, MM. Élie de Beaumont, Adolphe Brongniart et beaucoup d'autres ont travaillé avec autant de zèle que de succès à la propagation des sciences géologiques.

La masse de la terre n'est pas composée de parties homogènes; la chimie porte à près de soixante le nombre des substances simples et pondérables qui entrent dans sa composition. En se combinant entre eux, ces éléments premiers forment de petites masses qui, agglomérées entre elles, constituent les roches dont se compose le globe. La chim i e remonte aux éléments, la géologie s'arrête aux roches et aux terrains.

Les montagnes connues, qui s'élèvent jusqu'à 5,900 mètres au-dessus du niveau de la mer, les mines, qui s'abalssent jusqu'à 414 mètres au-dessous, ont fourni à l'homme le moyen d'observer une croûte du globe dont l'épaisseur équivaut à 5,900 + 414 == 6,314 mètres, c'est-à-dire à un millième environ du rayon terrestre. C'est trop peu pour donner une grande confiance aux jugements que nous portons sur la partie inconnue. En étudiant la structure de cette croûte terrestre sur le flanc des montagnes, dans les grottes, au milieu des éboulements, dans les fentes des rochers, dans les vallées profondes, au fond du lit des torrents, dans les mines et dans les substances que l'on retire des puits artésiens, on a reconnu dans sa formation une régularité qui a permis de diviser cette croûte en plusieurs couches distinctes. Ces couches, qui différent les unes des autres, ou par leur composition, ou par leur texture, ou par les êtres organisés qu'elles contiennent, ou par un âge évidemment dissérent, ou enfin par des principes générateurs qui n'ont pu être les mêmes, semblent se correspondre sur les différentes parties de la terre, et lui former chacune une enveloppe particulière. Quoique en général on puisse considérer ces enveloppes comme concentriques, il arrive souvent que, par l'effet des inégalités de la surface du globe, ces enveloppes se dépassent les unes les autres, soit en descendant, soit en montant. Ainsi, l'enveloppe granitique, qui est assez enfoncée dans la série des terrains qui forment la croûte visible, perce toutes les enveloppes supérieures, et souvent s'élève aux plus grandes hauteurs, Malgré cette irrégularité dans leur marche, on les a retrouvées placées dans le même ordre, partout où les observations ont été faites sur une surface étendue. La reconnaissance de cette loi de la nature est extrêmement favorable aux progrès de la géologie; elle fournit au géologiste le moyen de reconnaître avec rapidité la nature du terrain qu'il observe. Par-là même qu'il a déterminé une roche, il sait quelles sont les roches supérieures et celles qui doivent se trouver au-dessous. Pourtant il est bon d'observer que pour ce qui concerne les détails des formations géognostiques il serait téméraire d'affirmer que l'on ne se trompe point en assignant le rang que doit toujours occuper dans un groupe telle ou telle roche particutière. Les observations que nous possédons sont loin d'être assez étendues pour donner lieu à des inductions qui soient tout à fait à l'abri de l'erreur. Quand on connaîtrait tous les continents, ce ne serait encore que la plus petite portion

du globe, et l'on sait que l'analogie tire sa force de la multitude des comparaisons; mais il n'y a sur ces continents' que quelques points qui aient été soumis à un examen complet; les parties les plus étendues n'ont pas été décrites, ou ne l'ont été que par peu de voyageurs, qui ont vu en général trop rapidement, et peut-être avec la préoccupation d'un système déjà arrêté. Cependant, tout en portant la défiance dans la classification admise pour chaque couche, ou même pour chaque groupe, nous croyons qu'en se bornant à un petit nombre de formations, il n'est pas facile de se tromper en assignant l'ordre de leur superposition. Les divisions générales ont des caractères frappants, et d'ailleurs se montrent sur des étendues assez considérables pour exclure l'erreur; mais il n'en est pas ainsi des subdivisions, dont les caractères sont souvent équivoques.

En partant d'un point quelconque de la surface du globe terrestre, et en descendant vers le centre, on trouve souvent une série de petites conches qui, quoique composées de différentes substances, paraissent cependant avoir été formées par le concours des mêmes circonstances, dans une même révolution on du moins dans l'une de ses crises. On juge de cette identité d'origine par le mode de formation, par la présence des mêmes corps organisés, par le parallélisme des couches, et quelquesois aussi par les alternances des diverses substances qui se retrouvent dans le même groupe. On a donné à ces séries de couches liées entre elles par des rapports d'origine les noms de formations, terrains ou groupes. Ces groupes ne sont pas formés par une même espèce de roches : s'il en était ainsi, leur étude serait sacile; mais chaque groupe contient souvent de toutes ou presque toutes les roches qui entrent dans la composition de l'enveloppe terrestre Ainsi le groupe liasique, par exemple, contient du calcaire, des marnes, du grès, des arkoses, etc., et les couches de chacune de ces roches se montrent souvent plusieurs fois dans le même groupe, et dans un ordre qui n'est pas constamment le même. Ce n'est pas tout, la transition d'un groupe à l'autre, soit en montant, soit en descendant, n'est pas tellement marquée, que l'on puisse assigner le point précis qui les sépare. Si l'on examine le point central d'un groupe, A, et qu'on le compare au point central du groupe B, qui vient à la suite, la différence peut être frappante par tous les signes caractéristiques; mais à mesure qu'on s'éloigne de ces deux centres pour arriver au point de réunion, les différences s'effacent, les caractères particuliers à chaque groupe se mêlent, de telle sorte que sur une certaine étendue on rencontre alternativement des couches qui appartiennent aux deux groupes. On peut donc poser en principe que dans la partie so-lide du globe la transition d'un terrain à l'autre est insensible, à moins que des circonstances accidentelles n'aient interverti cette loi de la nature.

La partie la plus considérable de la croûte du globe terrestre est stratifiée; les couches, strates, bancs ou lits, varient pour l'épaisseur et la position. Quoique les géologistes représentent les dissérents groupes géognostiques comme des enveloppes superposées, qui entourent le globe, il ne faut pas en conclure que les couches sont toujours horizontalement placées les unes au-dessus des autres. L'observation prouve, au contraire, que les strates, de quelque nature qu'ils soient, font le plus ordinairement avec l'horizon un angle plus ou moins aigu, et qu'ils arrivent quelquesois jusqu'à la verticale. De sorte que s'il est possible d'assigner une loi à la position des couches terrestres, c'est qu'elles sont tou-jours plus ou moins inclinées. La position horizontale est si rare, qu'on peut la considérer comme un accident. C'est précisément le contraire de ce que l'on a cru jusqu'à présent. Mais, il faut le dire, on ne s'est pas attaché à l'examen de ce grand fait géognostique. Si l'on avait des atlas bien faits, indiquant l'inclinaison des principales masses stratifiées du monde, le degré, la direction de cette inclinaison, ses rapports avec la nature des terrains et avec l'axe des principales chaînes de montagnes, nous regardons comme

infiniment probable que cette connaissance donnerait lieu à la découverte de plusieurs lois importantes pour la théorie de la terre. L'inclinaison des strates a fait naître la théorie des sou l'èvem en ts; et partout où l'on voit inclinaison, on conclut qu'il y a eul soulèvement; mais, quoique sur certains points l'existence des soulèvements soit démontrée, qui sait ai le phénomène de l'inclinaison, mieux examiné et mieux comu, ne servira pas à démontrer l'impossibilité du soulèvement pour le plus grand nombre des montagnes?.... Ce fait, l'un des plus importants des sciences géologiques, mérite toute l'attention des savants, et tant qu'on ne l'aura pas étudié sur les différents points du globe, nous sommes persuadé que l'on doit regarder comme très-suspectes toutes les théories que l'on fera sur la formation de la terre.

Il arrive souvent que les couches de terrains sont coupées dans divers sens par des masses minérales auxquelles on donne les noms de filons, de veines, de dy kes ou même de couches, selon leur forme ou leur direction. Quelquefois aussi les minéraux sont comme parsemés dans la masse, et agglomérés avec la substance des couches rocheuses, et souvent même dans un état de combinaison chimique. Les nombreuses substances contenues dans les filons s'y montrent pour l'ordinaire à l'état cristallin. C'est là que l'on trouve tous les métaux qui sont d'un si grand usage dans les arts. Quoique les métaux ne se trouvent qu'accidentellement dans la masse stratifiée, cependant il en est qui ne se rencontrent pour l'ordinaire qu'avec certains groupes de l'écorce terrestre.

Les corps organisés qui se rencontrent dans l'enveloppe solide de la terre, ces débris d'êtres vivants, dont un grand nombre ont été contemporains des révolutions qui ont changé plusieurs fois la face de la planète que nous habitons, semblent devoir être des témoins qu'il faut interroger sur l'âge et les vicissitudes du monde. Les êtres organisés qui sont mêlés à la partie solide du globe y forment une masse considérable.

Chaque géologiste a une méthode particulière pour étu-dier et présenter aux yeux la forme de l'écorce terrestre. Cette écorce se divise pour l'ordinaire en plusieurs tranches ou étages pris dans son épaisseur; mais comme les points de section ne sont pas parfaitement marqués dans la nature, il arrive que les divisions admises par les savants peuvent être différentes, et cependant assez justes. Il est des auteurs qui ont pris pour base de leur classification l'ordre purement chronologique, et d'autres qui se sont appuyés sur le mode de formation. Comme ces méthodes tiennent plus ou moins à des hypothèses, elles ne paraissent pas avoir des caractères de fixité. Avant de donner la division que nous avons adoptée, nous croyons devoir faire connaître celle de deux savants géologistes : ces comparaisons sur les différentes méthodes jetteront plus de jour sur la forme de l'écorce terrestre que ne pourrait le faire une longue discussion sur les motifs qui ont guidé ces auteurs. Commencons par celle de M. d'Omalius d'Halloy:

Commonde	me bar come a		·
CIASSE.	ORDRES.	groupes spēciaux.	CLASSE, MÉTHODE ACCESSOIRE.
	Terrains MODERNES.	Ter. madréporique.' Terrain tourbeux. Terrain détritique. Terrain alluvien. Terrain tufacé.	
Terrain Repturien.	Terrains TERTIAIRES.	Terrain diluvien. Terrain nymphéen. Terrain tritonien. / Terrain erétacé.	Terrains secondaires.
	Terrains ARMORÉERS.	Terrain jurassique.; Terrain liasique. Terrain keuprique. Terrain pénéen.	
;	Terrains mineralysenus. (domi-dissous.)	Terrain houiller. Terr. anthracifere. Terrain ardoisier. Terrain talquens.	Terrains primordiaux.
TERRAIN PLOTURIES	Terrains AGALYSIEMS ((discous).	Terrain granitique. Terrain perphyriq.	
	Terrains PYROIDES.	Terrain basaltique. Terrain trachitique. Terrain volcanique	Terrains pyroides.

Dans la méthode de M. d'Omalius, les groupes speciant se subdivisent encore en un grand nombre d'élages, systemes, membres ou modifications principales; mais il nous paratt que l'abrégé de son tableau suffit pour donner l'idée de sa théorie, sur laquelle nous ne nous permettrons qu'une seule observation, qui a rapport à sa méthode accessoire. Cette méthode comprend sous une seule dénomination de terrains secondaires toute la série qui s'étend depuis le terrain de formation actuelle jusqu'au point où commence le terrain que l'on appelait de transition. Or, il y a dans cette série un passage assez marqué, des changements de caractère assez frappants pour admettre une troisième classe, comme l'ont fait un grand nombre de géologistes. La di vision entre le terrain tertiaire et le secondaire serait aussi frappante que celle qui existe entre ce dernier et les terrains primordiaux : rien donc n'empêchait de l'admettre. Voici maintenant la méthode de M. Rozet, professeur de géologie, etc., qui divise l'écorce terrestre entre deux séries, dont la première se subdivise en six époques.

ı	Krogus	Terrain POST-DILUVIEN	ı .	
	F In	(<i>(</i>		
	8° kroque. 2° kroque. 1°°	Terrain DILUVIRN.		
	20E. 2	Torrain	•	Calcaire et sijex lacustre. Grès, sable, calcaire.
PARMIÈNE SÉRIE.	ğ (SUBATLANTIQ.	se Formation.	Marne blene, macignos, Calcaire, etc. Crate blanche.
	ľ	Terrain CRAYRUX.	r™ Formation.	Craie tufeau. Glauconie crayeuse.
	1		2º Formation.) Gault.) Grès vert. (Argile de veald, sabies,
			3º Formation.	calcaire, etc. Oolithe de Portland.
		Terrain JURASSIQUE. Terrain YOSGIEN	' 1 ** Formation.	Argile de Kimmeridge, Calcaire marneus. Calcaire compacte.
	별		s* Formation.	Calcaire colithique. Calcaire siliceux, sables ferrugineux.
	Pog (3º Formation.	Marne bleue. Calcaire marneux. Cornbrash, forest marbre.
	*		4º Formation.	Marne bleue, grande oolithe: Terre à foulon, oolithe infe- rieure.
			* Formation.	Marnes achisteuses. Calcaires à gryphées. Grès keupérien supérieur.
			1ºº Formation.	Marnes irisées. Grès keupérien inferieur. Gypse et sel gemme.
	1		2º Formation	Muschelkalk. Grès bigarré.
	ı		se Formation.	Grès vosgien. Zechstein, Grès rouge,
	DOUE.	iTerrain Cardonipère.	1 Pormation.	Grès et schistes houillers. Arkoses et schistes. Calcaire gris.
			2º Formation. 3º Formation.	Calcaire noir. Psammites, etc.
		Terrain	Formation	Grès rouge, Quartzites et psammites. Calcaires.
	. 1	SCHISTRUX.	unique.	Phyliades, etc.
	OGUE	Terrain	ere Formation.	Fuischistes. Micaschistes.
	8	PRIMITIF.	8º Formation.	Gneiss.
ECONDE SERIE.	Ì		1re Formation.	Leptinite. Granit, siènite, protogine.
2 8)	Terrain	se Formation.	Roches granitoides. Porphyres.
Z X		PLUTORIEN.	4º Formation. 8º Formation.	Burites, diorites, appasites Trackytes.
2	1		e Formation.	Basaltes et doiérites.
4	1	,	7 Formation.	Laves_des volcans.

L'ordre le plus naturel d'une description géognostique nous paratt consister à prendre un rayon terrestre par l'extrémité qui nous est connue, et à le suivre aussi loin qu'il est possible de le saire, en décrivant toutes les dissérentes substances qui se présentent dans les différentes profondeurs. Mais comme ces substances se présentent sous une variété infinie, cette description se réduirait à une tomenclature sans intérêt, et par là même inutile, puisqu'elle n'aurait pas pour but de montrer les rapports qui se trouvent entre certains dépôts, les liens qui forment les groupes. La géologie doit essentiellement tendre à découvrir les lois qui ont présidé à la formation de l'écorce du globe, sans quoi elle serait une science stérile : or, elle ne le peut qu'en étudiant les rapports. Il faut donc grouper les substances en réunissant entre elles toutes les parties qui ont un assez grand nombre de caractères communs pour faire croire qu'elles appartiennent à un même ordre de choses, sans trop se mettre en peine de la cause qui a pu produire ces analogies.

Structure intérieure de la terre.							
KNYLLOPPES TERRESTRES.	CLASCES DES ÉLÉ- MENTS.	Genr es.	espēces RT Variétés,	RESTES ORGA- NIQUES.			
ENVELOPPE.	Eléments Suides.	Fluide aéri- forme. Fluide aqueux.	Air pur. Air nébuleux. Eau en giace, Eau liquide, Eau minérali- sée.				
2° Kaveloppe.	Élements en ac- tivité.	Produits ignés. Produits animaux. Produits végétanx. Produits du viatiles.	Laves, boues, tufs, bitumes, between, transples, transples, Madréporites. Détritus. Tourbes. Alluvions récentes. Tufs. Depôt arénacé., Depôt arénacé.	Cette enveloppe contient des restes de l'industrie hu- maine et tous les êtres actuellement vivants.			
B" RNVKIJOPPR.	fléments mélés	Meubles.	Graviers, cail- loux. Falun. Ossements des cavernes. Blocs errati- ques. Fer d'alluvion. Lignites et marnes,	Débris des grands mammifères terres- tres. Les animaux et les plantes nombreuses qui se trouvent dans cette enveloppe ne s'éloignent que très- peu des espèces ac- peu des espèces ac-			
		Cobérents.	Argiles. Gypies. Mollasses. Grès. Agglomérats. Brèche osseuse, Calcaire gros- sier. Terrain crèta-	tuelles. Les premiers ne sont point encore fossiles ou ne font que commencer à le devenir. On y trouve au-si des restes de l'industrie humaine. Zoophytes: gry-			
4° KAVELOPPE.	fiéments stratifiés.	Roches brutes,	cé. Terrain Juras- sique. Terrain vos- gien. Terrain carbo- nifère.	phées, prignes, téré- bratules, bélemni- tes, spires, dents des poissons, mollus - ques, reptiles, etc. Végétaux : cyca-			
		Roches cristallines.	Terrain anthra- cifère. Terrain schis- teux. Terrain tal- queux. Terrain grani- toide.	déens, conifères, si- gillaires. Equisetum, cala- mites, fucoïdes, lépi- dodendrons, et au- tres végétaux. Plus de trace de vie.			
Po catabra.	Élémen ta solides.	GranitoIdes.	Leptinites. Syénites. Rurytes. Granits, etc Diorites. Aphanites.	La plapart des géo- logistes regardent ces substances d'ap- parence cristalline et souvent vitrouse comme ayant été			
		Porphyrol- des		soumises à l'action du feu.			

Nous avons cherché les caractères de la division que ious avons admise dans les formes extérieures, dans la position, la manière d'être des substances, en un mot, dans des modifications purement descriptives. Nous avons divisé la croûte terrestre qui nous est connue en cinq enveloppes, entre lesquelles les transitions nous paraissent assez bien marquées. Comme la géologie doit s'occuper de tout le globe, notre tableau commence par l'enveloppe des fluides, qui sorment une partie si considérable de l'écorce du globe. Les produits volcaniques ont toujours embarrassé les divisions géognostiques, et pour deux raisons, parce qu'en même temps qu'ils se trouvent à la surface du globe, où ils se forment encore chaque jour, ils se retrouvent à toutes les profondeurs de la masse, et appartiennent à tous les âges et à toutes les révolutions; c'est pour cela qu'un certain nombre d'auteurs en ont sait une classe à part. Pour nous, sans nous inquiéter des dissérences d'age de ces produits, ni même de leur élévation ou de leur profondeur dans la masse géognostique, nous les avons tous placés audessus de tous les produits modernes, et c'est là en effet qu'on les retrouve le plus habituellement. Il en est de même des tourbes et des madréporites, qui tiennent en même temps aux terrains modernes et à presque tous les groupes des premières enveloppes terrestres. Pour donner une idée des rapports qui existent entre la zoologie et la géologie, nous avons placé dans notre tableau une colonne où sont indiqués les fossiles qui accompagnent ordinairement chaque enveloppe de l'écorce du globe.

La seule inspection de la série des éléments qui entrent dans la composition de l'écorce terrestre suffit pour montrer qu'il y a progression de densité en allant vers le centre : depuis l'éther jusqu'au porphyre, qui est la dernière limite de nos connaissances dans l'intérieur du globe. Cette progression est à peu près constante, de telle sorte que si tous les éléments qui forment cette masse avaient été mélangés dans un liquide, le dépôt se serait formé dans l'ordre qui nous est connu. N'est-il pas bien probable que la progression de densité continue jusqu'au centre de la terre? N'est-ce point par l'esset de cette densité que les éléments sluides sont maintenus à la surface? S'il y avait un vide intérieur, les eaux y parviendraient par les fentes, les fissures, les ouvertures des tremblements de terre et les conduits volcaniques.

Quoique, dans le tableau qui précède, comme dans tous ceux des autres géologistes, les éléments soient superposés dans le sens du rayon terrestre, il ne faut pas en conclure qu'ils sont ainsi disposés dans la nature. Peut-être n'est-il pas un seul point de la terre où l'on pût retrouver la série tont entière; mais on les voit pour ainsi dire affluer, chacun à son tour, à la surface du globe, et y occuper des espaces plus ou moins étendus. On suppose que l'ordre naturel a été détruit par les cataclysmes et les perturbations que la terre a éprouvés. Les inclinaisons des couches stratifiées, les éboulis, les corrosions, les dépôts de tous les genres, ont altéré la forme qui semble la plus analogue aux lois connues de la nature, et ce n'est qu'à force de travaux et d'examens attentifs que les savants parviennent à rétablir l'échelle géognostique en assignant à chaque pays le degré qu'il doit y occuper.

Quoique la paléon to logie soit la partie la plus conjecturale de la géologie, cependant il est impossible de ne pas admettre une chronologie relative des diverses formations. Quand on se borne à diviser l'écorce du globe en un petit nombre de groupes, comme nous l'avons sait, leur dissérence d'age saute aux yeux. On ne peut mettre en doute qu'il ne s'opère sur le globe une révolution constante, qui renouvelle sans cesse la dernière croûte de la terre. Si l'on passe de la troisième enveloppe à celle qui suit, c'est-à-dire du terrain appelé diluvien au terrain ammonéen (d'Omalius), la dissérence est tout aussi frappante. Dans le premier, on trouve un mélange désordonné de toutes les substances qui apparaissent à la surface de la terre, et l'on voit aussi clairement que possible qu'avant d'avoir été déposées. ces

substances ont été mèlées, déplacées, roulées, altérées par une inondation qui a couvert toutes les terres connues. Il est encore évident que cette révolution est postérieure à la révolution qui a donné lieu aux montagnes ammonéennes. C'est une chose bien digne de remarque que les terrains de la dernière grande révolution contiennent des roches de toutes les montagnes actuellement existantes, tandis que les montagnes calcaires qui forment un grand système de formation ordinairement appelée secondaire ne contiennent presque pas de roches primitives. Ceci semblerait d'accord avec l'opinion qui place l'origine des montagnes primitives à une époque plus rapprochée que celle des montagnes secondaires. Chaque phénomène de la nature a donné lieu à des sys-

tèmes particuliers, et le monde, qui est le premier et le plus grand des phénomènes, a donné lieu à plus de systèmes que n'en ont fourni toutes ses parties. Les faits principaux dont se sont occupés les géologistes sont les montagnes, les vallées, les cavités souterraines, les dépôts dijuviens, les sources thermales, les volcans, et enfin le globe dans son ensemble. Ces masses de terres, de rochers, de débris organisés, qui s'élèvent si fort au-dessus du niveau des eaux, et que l'on appelle montagnes, offrent pour l'ordinaire des caractères non équivoques d'une origine aqueuse. On a cru longtemps que ces vastes dépôts avaient été laissés dans leur position actuelle par une vaste révolution opérée dans la position des eaux du globe. Mais dans ces derniers temps on a supposé qu'après avoir été formées par dépôt au-dessous des eaux, ces masses ont été soulevées par des forces intérieures. La vue des montagnes volcaniques, de quelques montagnes et de quelques iles formées depuis les temps historiques, l'inclinaison des couches, l'ordre de superposition des terrains, l'exemple de quelques rochers qui portent des traces évidentes de soulèvement, ont servi de preuves à ce système, qui n'a peut-être d'autre tort que la généralité qu'on a voulu lui donner

Les premiers systèmes sur les vallées les présentaient comme des lits creusés par les eaux descendues des grandes sommités pendant que ces dépôts étaient encore récents et peu cohérents. Les directions transversales, les angles rentrants correspondant avec les angles saillants, les eaux qui y coulent encore, favorisalent cette opinion; mais elle a dû tomber avec le système des soulèvements, qui présente les vallées comme une conséquence nécessaire des soulèvements; car une surface horizontale ne peut être soulevée sans éprouver un déchirement au point du soulèvement, et par conséquent laisser voir des fentes, et ces fentes seraient les vallées. On ne peut nier qu'il n'y en ait de cette espèce; mais les grandes vallées, celles des Alpes, par exemple, portent dans leur structure et leur stratification des preuves mathématiquement évidentes de l'impossibilité de cette origine.

Les cavernes, ces vastes souterrains qui se présentent dans toutes les montagnes et souvent dans un prolongement de plusieurs lieues, qui montrent aux curieux des cristaux, des stalactites, des eaux dormantes et des eaux courantes, des ossements d'animaux et des substances métalliques, diffect de grandes difficultés. Les grottes volcaniques sont suffisamment expliquées par l'éjaculation des substances auxquelles elles ont donné passage; mais les autres grottes restent sans explications satisfaisantes. Ni les bouleversements survenus dans les soulèvements, ni l'éruption des eaux intérieures, ni l'éruption des gaz acidulés provenant de l'intérieur de la terre, ne peuvent satisfaire des esprits un peu habitués à ne demander aux causes que les effets qu'elles peuvent produire.

Tout le monde convient que la présence sur toute la terre d'un grand dépôt de substances mélées est un témoin irrécusable de la présence des eaux sur tous les continents; mais en admettant un déluge universel, on est peu d'accord sur les causes. On assigne un changement de l'axe terestre, qui aurait en partie déplacé l'Océan; une contraction aubite du globe, qui aurait ouvert les abimes et vomi sur la terre toutes les eaux intérieures; un changement en uru de tous les fluides aériformes, qui aurait précipité sur

la terre les cataractes des cieux; enfin, un soulèvement subit des montagnes trachytiques du Nouveau Monde, qui aurait refoulé la mer sur l'ancien. Il me semble que parmi toutes ces causes, qui ne sont que des possibilités, il eût été facile d'y ranger une loi ou volonté particulière de celui qui peut tout sur les éléments.

La chaleur des eaux des sources thermales était regardée comme un effet de la chaleur produite par l'oxydation des métaux intérieurs, et en général par l'action d'un calorique provenant des combinaisons chimiques, qui doivent être fréquentes dans l'intérieur de l'écorce terrestre. Maintenant on trouve dans la chaleur centrale un moyen extrêmement simple de rendre raison des eaux thermales, des évaporations gazeuses, des eaux minérales, et même des fontaines ardentes. Sans nous étendre ici sur les volcans, nous nous contenterons de répéter que l'on trouve leur cause dans la chaleur terrestre centrale, qui tient les substances intérieures dans un état de fluidité et dans une contraction lente que doit éprouver le globe par le refroidissement successif.

Venons aux hypothèses faites sur la formation du globe. La géologie a donné lieu à plus de systèmes que toutes les autres sciences à la fois : on dirait que l'homme, jaloux de la puissance de Dieu, veut essayer ses forces pour deviner au moins la manière dont il s'y est pris pour créer. Chaque géologiste a son monde à lui. Dans un rapport que Cuvier a fait, en 1806, à l'Institut de Brance, ce célèbre savant dit que le nombre de ces systèmes s'élève à plus de quatre-vingts. De La Métherie en classe et en analyse plus de soixante dans ses Leçons de Géologie. Plusieurs philosophes anciens out pensé que la terre était un animal recouvert d'autres animaux. Kepler, Lehmann et Gatrin, parmi les modernes, se sont beaucoup rapprochés de cette idée. Tantôt les faiseurs de systèmes supposent que tout a commencé par la terre et le seu; que le dernier, en agissant sur l'autre, a dégagé l'air et l'eau, qui ont pris position, et en même temps fait cristalliser la plus grande partie de l'écorce terrestre; tantôt ils supposent que tout était dans un état aériforme, et que la condensation n'est venue que lentement à la suite des siècles; tantôt que les corps de tout notre système planétaire ne sont que des portions arrachées à l'atmosphère du soleil, et ensuite devenues solides par condensation ; tantôt on suppose que le globe a commencé par un état de fusion ignée, tantôt qu'il a commencé par un état de liquidité aqueu Les partisans du fluide gazeux sont Herschell, Laplace, De La Métherie, Vaumons, et même quelques philosophes anciens. Les partisans de la liquidité ignée sont Kircher, Descartes, Leibnitz, Buffon, Hutton, Playfer, sir James Hall, Fleurieu de Bellevue et Breislak. Enfin, les principaux partisans de la fluidité aqueuse primitive, qui semble plus d'accord avec les paroles de la Genèse, sont Thalès, Platon, et en général les plus anciens philosophes de toutes les nations, et parmi les modernes Brunet, Woodvard, Wiston, Scheuchzer, Swedenborg, Linné, Maillet, Pallas, Dolomieu, André de Gy, De Luc et Werner. La plupart des savants ont pris la narration de l'Écriture pour point de départ, et en laissant à Dieu la création de la matière, et même la première configuration du globe, ils ont cherché dans les lois de la nature le moyen d'achever l'œuvre, ou du moins de lui donner les formes que nous lui voyons. Ils supposent donc qu'un grand espace de temps s'est écoulé entre la création de la matière et ces époques divisées en jours, où Dieu la rend habitable et la couvre d'êtres animés. Walerius s'attache à suivre l'œuvre des six jours avec la plus scrupuleuse exactitude, et se contente d'appliquer les lois de la physique et de la chimie aux dissérentes opérations que l'Écriture se contente d'énoncer.

Il est impossible de raconter tous les subterfuges inventés par l'imagination pour se passer de l'action directe de Dieu dans la formation du monde et la production des divers phénomènes qui se montrent à sa surface. Changement de figure du globe, changement d'état, augmentation et casuite diminution de son volume, transposition de son centre

de gravité, déplacement de son axe, diminution dans l'obliquité de l'écliptique, divagation du globe dans l'espace, voyage des comètes qui viennent choquer la terre, etc., etc. Tout ce qui est possible, et même ce qui ne l'est pas, se trouve à la disposition des géologues, quand ils ont un monde à construire. Rien n'est plus risible ou mieux plus pitoyable que cette facilité de l'esprit humain à admettre toutes les suppositions qui sont utiles à ses conceptions. Chaque géologue a pour lui l'évidence et la clarté quand il détruit les systèmes des autres, puis il rentre sans scrupule dans les ténèbres dont il a voulu nous faire sortir. Saussure, qui avait étudié la nature partout où l'on peut la voir, assure qu'aucun système ne peut expliquer les phénomènes géologiques d'une manière satisfaisante. Ce qui paratt vrai dans une localité devient faux ou douteux dans une autre : « On pourrait presque assurer, dit-il, qu'il n'y a rien de constant dans les Alpes que leur variété. » En se pressant de faire des systèmes, on fait grand tort aux sciences; on arrête les esprits confiants, on use les esprits forts, qui au lieu d'avancer, sont obligés de s'épuiser à détruire des édifices construits sur des fondements trompeurs; on vicie les observa-tions les plus nécessaires, parce que les esprits prévenus par un système adopté sont plus ou moins portés à faire plier la nature à l'idée qui les préoccupe; ils ne voient que le côté savorable à leur théorie, et, au lieu d'être une instruction, leurs observations ne sont qu'un plaidoyer. Les vérités géologiques que le créateur de la géognosie admet comme prouvées sont si réduites, qu'elles doivent mettre en défiance contre la sécurifé des systèmes les mieux démontrés. Ces vérités admises par Werner sont : 1° que les terrains qui forment l'enveloppe supérieure du globe sont le produit d'une précipitation aqueuse; 2º que le mode et l'ordre de superposition de ces terrains indiquent leur ancienneté relative, et constituent une espèce de chronologie géologique: 3° que les terrains les plus anciens forment les montagnes les plus élevées. De ces trois propositions, il tire ensuite des conséquences qui rentrent plus ou moins dans la voie des systèmes, et par conséquent des probabilités.

L'abbé RENDU, évêque d'Annecy, membre de l'Académie des Sciences de Turin. GEOMANCIE (du grec ya, terre, et pavrela, divination), divination qui se pratiquait de plusieurs manières : tantôt on traçait sur la terre des lignes ou cercles sur lesquels on croyait ponvoir deviner ce qu'on voulait apprendre; tantôt on faisait des points au hasard, sur la terre, ou sur des matières propres à l'écriture; les figures que formaient fortuitement ces points servaient à prévoir des événements à venir. D'autres fois on observait les fentes et les crevasses qui se font naturellement à la surface de la terre. Polydore-Virgile attribue l'invention de la géomancie aux mages. Robert Flud, savant angleis, qui vivait au seizième siècle, a composé un gros traité sur ce sujet. Quelques sectes de musulmans attribuent à Édris, c'est-à-dire à Énoch, l'invention de la plume, de l'aiguille, de l'astronomie, de l'arithmétique et de la géomancie.

GEOMETRAL. Les architectes, les charpentiers, etc., appellent plan géométral (par terre) le tracé qui indique les proportions, la configuration, etc., que deivent avoir les fondations d'un édifice, d'un ouvrage de charpente. Tout dessin qui représente un objet avec sa forme et ses proportions réduites de la même quantité, sans dégradations ni perspectives, etc., est dit géométral : ainsi, l'image qui représenta les fenêtres, les colonnes, l'entablement d'une façade de palais, avec les dimensions réduites sur la même échelle de tous ces divers membres, s'appelle plan géométral en élévation, ou élévation géométrale.

élévation, ou élévation géométrale.

GÉOMÈTRE, celui qui sait et pratique la géométrie. Ce mot est aussi synonyme de mathématicien. Platon appelle Dieu l'éternel géomètre. Les géomètres sont beaucoup moins cennus du vulgaire que les littérateurs, par la raison que la science qu'ils professent, qui est une de nos connaissances véritablement dignes de ce nom, est sévère,

d'un aocès assez difficile, et ne procure des jouissances qu'à ceux qui ont le bonheur d'en apprécier toute l'importance. Des ignorants ont dit et répété cent fois que les géomètres

Des ignorants ont dit et répété cent feis que les géomètres sont inacesaibles aux grâces, qu'ils sont incapables d'écrire avec élégance, soit en prose, soit en vers ; cependant Platon, dont les Grecs ont dit que si Jupiter voulait parler aux hommes, il emploierait son style, était, chez les anciens, un grand géomètre; Virgile, le prince des poêtes latins, savait très-hien pour son temps l'astronomie; il était donc géomètre. Parmi les bons écrivains modernes figurent avec honneur les géomètres Descartes, Pascal, D'Alembert, Buffon, etc.

GEOMETRIE (de γή, terre, et μέτρον, mesure). On pomme ainsi la science qui a pour objet la mesure et les propriétés de l'étendue, considérée simplement comme étendue et figurée. C'est à tort que quelques auteurs ont écrit que la géométrie est la science qui traite de la mesure de l'étendue. « On serait tenté de croire, dit M. Chasles, que cette définition nous vient de quelque arpenteur romain, si elle ne remonte pas aux Egyptiens, qui, selon la tradition historique ou fabuleuse, auraient créé cette science pour retrouver l'étendue primitive de leurs terres après les inendations du Nil. » C'est à cette tradition que l'on rapporte communément l'étymologie du mot qui nous occupe. Mais combien la véritable géométrie est au-dessus de ces procédés pratiques, qui n'en constituent qu'une des moindres applications! Les lignes, les surfaces, les corps euxmèmes, auxquels la géométrie applique ses méthodes, sont autant d'abstractions; les vérités géométriques sont, en quelque sorte, suivant l'heureuse expression de D'Alembert, l'asymptote des vérités physiques, c'est-à-dire le terme dont celles-ci penvent indéfiniment approcher, sans jamais y arriver exactement. • Pour démontrer des vérités en toute rigueur, ajoute l'illustre encyclopédiste, lorsqu'il est question de la figure des corps, on est obligé de considérer ces corps dans un état de perfection abstraite qu'ils n'ont pas réellement : en effet, si on ne s'assujettit pas , par exemple, regarder le cercle comme parfait, il faudra autant de théorèmes différents sur le cercle qu'on imaginera de figures différentes plus ou moins approchantes du cercle parfait ; et ces figures elles-mêmes pourront être encore absolument hypothétiques et n'avoir point de modèle existant dans la nature. Les lignes qu'on considère en géométrie me sont mi parfaitement droites ni parfaitement courbes, les surfaces me sont ni parfaitement planes ni parfaitement curvilignes; mais plus elles approcheront de l'être, plus elles approcheront d'avoir les propriétés qu'on démontre des lignes exactement droites ou courbes, des surfaces exactement planes ou curvilignes. »

La définition que nous avons donnée de la géométrie indique deux divisions principales de la science : les questions qui ont rapport à la mesure, c'est-à-dire à l'évaluation de la longueur des lignes, de l'aire des surfaces, du volume des corps, peuvest être distinguées des recherches sur les propriétés résultant des formes et des proportions relatives des figures. Mais cette seconde partie de la géométrie prête un secours constant à la première, en lui fournissant des métheodes de décomposition. On ne peut donc étudier l'une sans l'autre.

Quant aux precédés qu'elle emploie, la géométrie est dite ou élémentaire, ou analytique, ou transcendante. Il suffit d'avoir poussé l'étude de l'arithmétique jusqu'à la théorie des proportions et à l'extraction de la racine carrée, pour être à même d'établir et d'appliquer toutes les vérités qui sont du ressort de la géométrie élémentaire. Son cadre, il est vrai, n'embrasse que la ligne droite et le cercle, le plan, le cylindre et le cone droits à bases circulaires, et la sphère. Elle se subdivise naturellement en géométrie plane et en géométrie de l'espace. Dans la première section, on ne considère que des figures tracées sur un plan. Après avoir établi les propriétés des droites concourantes ou parallèles, et posé les premiers pasons de la

théorie des triangles, on fait intervenir la circonférence pour mesurer les angles. Ces données suffisent pour passer à la mesure des polygones, et pour établir la théorie des triangles semblables, base de celle de la similitude, et dont un corollaire célèbre est relatif au carré de l'hypoténuse d'un triangle rectangle. Les polygones réguliers nous font passer des figures rectliignes au cercle et à sa circonférence. Mais si la géométrie élémentaire veut conserver l'esprit qui l'a guidée jusque alors, force lui est de s'en tenir au mode de démonstration que l'on appelle réduction à l'absurde, mode entièrement synthétique, et qui ne met pas sur la voie de nouvelles découvertes. L'enseignement moderne lui a substitué tantôt l'emploi des in finiment petits, tantôt celui des limites; le calcul infinité simal s'introduit forcément avec les figures curvilignes.

La géométrie de l'espace fait d'abord pour le plan ce que la géométrie plane a sait pour la ligne droite. Les propriétés des plans, de leurs angles dièdres, trièdres, polyèdres, des droites non situées dans un même plan, servent d'introduction à la mesure des polyèdres, entre lesquels on distingue les prismes et les pyramides. Parmi les prismes, le parallélipipède joue le même rôle que le parallélogramme dans les figures planes; de même, on voit une certaine analogie entre la pyramide et le triangle. La théorie de la similitude revient s'appliquer aux polyèdres, comme elle l'a été précédemment aux polygones; mais il s'en présente une autre, que ne pouvait offrir la géométrie plane; nous voulons parler de la symétrie. Les corps que nous venons de nommer étant mesurés, la méthode infinitésimale qui nous a fait passer des polygones réguliers au cercle, nous conduit du prisme régulier au cylindre, de la pyramide régulière au cône et au tronc de cône, et enfin du cylindre, du cône et du tronc de cône, à la sphère, dont nous mesurons le volume et la surface.

Toutes les vérités relatives aux points que nous venons d'indiquer s'établissent à l'aide des plus simples méthodes. Le principe de superposition, la théorie des limites employée chaque fois qu'apparaissent des grandeurs in commens urables, la réduction à l'absurde pour la démonstration des réciproques, tels sont les moyens d'action de la géométrie élémentaire. Si on ajoute à ces moyens l'emploi des notations algébriques, la généralité qui en résulte caractérise une nouvelle branche de la science, à laquelle on donne ordinairement le nom de géométrie analytique, quoiqu'il soit plus convenable de l'intituler application de l'algèbre à la géométrie. Cette application n'aurait pas la sécondité qui la distingue si elle ne pouvait atteindre que les questions déterminées; elle eût servi seulement à faciliter quelques démonstrations et à simplifier la trigo no métrie. Mais l'introduction faite par Des cartes du système des coordonnées lui donne une bien autre importance : avec elle il n'est pas de figure définie qui puisse échapper aux investigations de la géométrie. La géométrie analytique est dite à deux ou à trois dimensions, suivant qu'elle traite des figures planes ou des figures considérées dans l'espace.

Dans le siècle dernier, la géométrie analytique portait les noms de géométrie transcendante, géométrie des courbes. La partie relative aux courbes mécaniques reçevait le nom de géométrie sublime. Cette appellation a vieilli, et a été remplacée par celle de géométrie transcendante. Notre géométrie transcendante ne diffère de la géométrie analytique qu'en ce qu'elle appelle à son aide les procédés du calcul in tégral: la construction des courbes transcendantes et de leurs tangentes, et surtout les rectifications des lignes, les quadratures des surfaces et les cubatures des solides, sont les principales questions dont elle s'occupe.

Nous n'avons pas parlé de la géométrie descriptive, qui n'est qu'une application continuelle des principes de la géométrie de l'espace. Mais nous ne pouvons passer sous silence une branche nouvelle de la science, qui, sous le mom de géométrie supérieure, sait partie de l'enseignement efficiel, en France, depuis 1846. La géométrie supérieure,

sans recourir aux calculs souvent compliqués de la géométrie analytique ou de la géométrie transcendants, aborde les mêmes sujets : elle se distingue de la géométrie élémentaire par l'introduction des signes et des imaginaires, et aussi par un principe de dualité qui lui permet de dédmire des propositions concernant des droites de celles qui concernent des points, et réciproquement.

C'est à Hérodote que remonte la tradition qui attribue l'invention de la géométrie aux Egyptiens; Thalès (639-548 av. J.C.) l'importa en Grèce, et l'enrichit de plusieurs découvertes. Pythagore, né environ 580 ans avant J.C., trouva, dit-on, la proposition du carré de l'hypoténuse, et aussi la propriété qu'ont le cercle et la sphère d'étre des maxima parmi les figures de même périmètre ou de même surface, premier germe de la doctrine des is o périmètres. Hippocrate de Chio, quadrateur des lunules, précéda Platon, qui donna une solution très-simple du fameux problème de la du plication du cube; deux des disciples de Platon, Menechme et Eudoxe de Cnide, traitèrent le même sujet; Architas, dont Platon avait suivi les leçons, en avait précédemment donné une solution purement spéculative, mais remarquable en ce qu'il faisait usage d'une cour be à double courbure. La solution de Platon est le premier exemple de la construction mécanique d'un problème de géométrie. C'est encore dans l'école de Platon que furent développées les principales propriétés des sections coniques : Aristée écrivit sur ce sujet cinq livres, qui ne nous sont pas parvenus. A peu près à la même époque, Dinostrate découvrit la quad ratrice qui porte son nom, quoique Proclus en accorde l'invention à Hippias, géomètre et philosophe contemporain de Platon. C'est encore à ces premiers temps de la géométrie qu'il faut rapporter les travaux de Perseus sur des courbes classées aujourd'hui dans les lignes du quatrième degré, et dont il donna une théorie purement géométrique.

Euc l'ide, qui vivalt environ cinquante ans après Platon, composa ses Éléments. Hippocrate de Chio, Léon, Theudius de Magnésie, Hermotime de Colophon, l'avaient précédé dans cette voie, mais sans arriver à la perfection d'Euclide, qui ajouta aux découvertes d'Eudoxe et de Thœtète. Le géomètre d'Alexandrie introduisit dans les éléments la méthode appelée réduction à l'absurde. Euclide avait aussi écrit le livre des Données, quatre livres sur les sections comiques, deux livres sur les lieux à la surface, trois livres sur les porismes.

La plus belle époque de la géométrie chez les Anciens est celle d'Archimède et d'Apollonius de Perge. La quadrature de la parabole par Archimède est la première quadrature rigoureuse d'un espace compris entre une courbe et des lignes droites. Archimède traita également les spirales; il donna le centre de gravité d'un escteur paraholique quelconque; les volumes des segments des sphéroïdes et des conoïdes paraboliques et hyperboliques; une approximation du rapport de la circonférence au diamètre. Il se servit des procédés qui constituent la méthode d'ex haustion.

Apollonius fit un traité en huit livres sur les sections conliques. Il les considéra le premier, dans un cône oblique quelconque à base circulaire, et leur donna les noms d'elipse, hyperbole et parabole. On trouve dans son traité les plus belles propriétés de ces courbes, telles que celles des foyers, des diamètres conjugués, des as ymptotes, etc. Les 23 premières propositions du livre IV sont relatives à la division harmonique des lignes droites menées dans le plan d'une conique. Apollonius traita également des maxima et minima. Il appliqua la géométrie à l'astronomie, et c'est peut-être à lui que l'on doit la théorie des épicy el es.

Ératosthène, contemporain d'Archimède et d'Apollonius, inventa pour la solution de la question des deux moyennes proportionnelles, l'instrument appelé mésolabe, qu'il décrit dans une lettre adressée au roi Ptolémée, où il fait l'histoire du problème de la duolication du cube,

L'époque qui suivit Apollonius et Archimède fut celle des grands progrès de l'astronomie. C'est vers ce but que s tournèrent les esprits des géomètres. On peut citer Nicomède (150 ans avant J.-C.), inventeur de la concho I de ; le célèbre Hipparque; Geminus (100 ans avant J.-C.), auteur d'un ouvrage sur diverses courbes, entre autres sur l'hélice; Théodose (100 ans avant J.-C.), auteur des Sphériques Ménélaüs (80 ans après J.-C.), qui traita le même sujet que Théodose, et sit avancer la trigonométrie sphérique; P to l é m é e, non moins savant géomètre qu'illustre astronome, etc. On le voit, les Grecs continuaient à cultiver la géométrie sous la domination romaine. Quant aux Romains, ils ne se distinguèrent pas dans cette science. Vers la fin du quatrième siècle, P a p p u s rassembla une foule de découvertes importantes dans ses Collections mathématiques. Au milieu du siècle suivant, Proclus, chef de l'école platonicienne d'Athènes, commenta Euclide. Parmi les autres commentateurs avant rendu de véritables services à la géométrie, il faut mettre au premier rang Eutocius, qui vivait en 540.

Au moyen âge, la géométrie fut, comme toutes les autres sciences, couverte d'un voile épais. La bibliothèque d'Alexandrie était détruite. Les Arabes ne purent même nous conserver intactes les connaissances acquises par les Grecs. La géométrie ne reprit naissance qu'avec V i è te et K é p l er. La fameuse règle donnée par Guldin fut bientôt effacée par la méthode que Ca v al l er i publia sous le titre de Géométrie des indivisibles. Presque au même instant, Descartes, Fermat et Roberval abordaient le problème des tangentes. Pascal, démontrant rigoureusement la méthode de Cavalleri, donna les propriétés de la cycloide; il découvrit son hexagramme mystique. Desargues écrivit sur les coniques. Grégoire de Saint-Vincent appliqua, comme Cavalleri et Roberval, mais d'une massière qui lui était propre, les méthodes d'Archimède pour la quadrature des espaces curvilignes; c'est à lui que l'on doit les propriétés remarquables des espaces hyperboliques entre les asymptotes, qui sont les logarithmes des abscisses.

En 1637, Descartes avait ouvert à la géométrie une ère nouvelle. Sluze (1623-1685) et Hudde (1640-1704) perfectionnèrent ses méthodes. De Witt simplifia la théorie analytique des lieux géométriques. Wallis écrivit le premier fraité analytique des sections coniques, suivant les doctrines de la géométrie de Descartes. Huyghens, van Heuraet et Neil furent également les promoteurs de sa méthode. Huyghens rectifia la clasoide, détermina les surfaces des conoïdes paraboliques et hyperboliques, donna des théorèmes curieux sur la logarithmique, résolut le problème de la chaînette posé par Galilée, etc.

Cependant Barrow, perfectionnant la méthode des tangentes de Fermat, avait imaginé son triangle différentiel. L'Arithmétique des infinis de Wallis fut appliquée aux figures géométriques par Mercator, Brouncker, Jacques Gregori, Huyghens et quelques autres. Une révolution nouvelle, dont Le i bnitz et New ton se disputent la gloire, eut pour résultat la création du calcul différentiel, avec lequel apparurent Maclaurin, Cotes, les Bernoulli, Euler, Clairaut, Cramer, Waring, Halley, Tschirnhausen, etc., pendant que De La Hire continuait à cultiver la méthode des anciens, objet des spéculations de Mathieu Stewart et de Robert Simson. La fin du siècle dernier vit briller parmi les géomètres D'Alembert, Lagrange, Lambert. Carnot et Monge ouvrirent à la science de nouveaux horizons. La géométrie, transformée par eux, a été cultivée avec succès par Legen dre, La place, Poisson, Hach et te, Brianchon, et l'est encore par MM. Poinsot, Gergonne, Poncelet, Quételet, Chasles, Cauchy, Charles Dupin, etc.

La géométrie occupe dans le livre de Montucia la place importante à laquelle elle avait droit. Depuis, elle a cu son histoire spéciale dans le savant ouvrage que M. Chasles a publié sous le titre modeste d'Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie, etc. (l'aris, 1837, in-4°).

E. MERLIEUX.

GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE. Voyes Géométria APPLICATION.

GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE. Monge a donné ce nom à une partie de la géométrie, ou plutôt à une application de quelques-uns de ses principes, dont l'objet est de représenter sur un plan, surface à deux dimension les corps qui en ont trois. En d'autres termes, la géométrie descriptive réunit dans une figure plane tous les éléments nécessaires pour faire connaître la forme et la position d'une figure quelconque dans l'espace. Elle permet de résoudre par des constructions planes les problènes de la géométrie à trois dimensions. Elle s'applique continuellement à la coupe des pierres, à la charpente, à la perspective, à la construction des reliefs, à la détermination des ombres; le percement des routes et des canaux dans les pays accidentés, les constructions navales, la direction des mines souterraines, le défilement dans la science des fortifications, empruntent également son secours. Certains procédés de la géométrie descriptive étaient donc connus avant Monge; Philibert Delorme, Mathurin Jousse, le P. Deran, Delarue, avaient même écrit sur ce sujet; Desargues avait ramené les différentes questions traitées par eux à des principes communs; Frézier avait suivi la même voie; mais ce fut Monge qui le premier rattacha toutes ces questions à un petit nombre d'opérations abstraites et élémentaires, et les présenta dans un traité spécial et sous le titre particulier de Géométrie descriptive, leur donnant un caractère de doctrine indépendant des pratiques d'où il les sit sortir.

Les principes de la géométrie descriptive sont ceux du livre des plans de la géométrie élémentaire. On représente toutes les figures géométriques par leurs projection s orthogonales sur deux plans rectangulaires, dont l'intersection reçoit le nom de ligne de terre. On distingue ces plans de projection l'un de l'autre par les dénominations souvent arbitraires de plan horisontal et de plan vertical. Enfin on suppose que celui-ci ait tourné autour de la ligne de terre et soit venu s'appliquer sur le plan horizontal, qui renferme alors les projections horizontales et verticales de tous les points de l'espace. Les problèmes sont donc ramenés à des constructions planes.

Telle est la méthode de Monge. On peut la modifier de di verses manières, soit en remplaçant les projections orthogonales par d'autres, soit en ne conservant qu'une seule projection avec quelque autre donnée qui supplée à la seconde, etc.

E. Merlieux.

GEOMYS (de γη, terre, et μῦς, rat), genre de mam. miferes rongeurs, dont, sulvant Cuvier, on ne connaît qu'une espèce, de la taille du rat, à pelage gris roussaire, à queue nue, de moitié plus courte que le corps. Elle habite des terriers profonds, dans l'intérieur de l'Amérique du Nord.

GÉOPHAGES (de γἢ, terre, et φάγω, je mange), c'est à-dire mangeurs de terre. On a donné ce nom à certaines peuplades qu'on a vues, dans les moments de disette, avaler une quantité plus ou moins considérable de terre. Cette terre est-elle un aliment véritable, comme se le figurent les misérables qui s'en remplissent l'estomac, ainsi que Humboldt le rapporte des Otomaques. L'usage de ces peuplades semble d'abord soutenir cette opinion; mais en examinant la chose de plus près, on voit bientôt le merveilleux d'une terre immédiatement nourrissante faire place à une assez triste réalité : les géophages n'avalent de la terre que quand ils n'ont rien de plus nutritif; la terre dont ils sont censés se nourrir n'est que de l'argile; cette argile, légèrement détrempée, ne les nourrit pas, mais en chargeant et en occupant l'estomac, elle étousse en quelque sorte ses cris, sans réparer les forces. Réduits à cette prétendue nourriture, les géophages ne manquent pas de mourir de faim. A cet égard, les sauvages ne sont pas plus privilégiés que les habitants des pays civilisés, dans lesquels on trouve de temps en tempe des exemples de géophagie, parmi les hommes obligés de vivre hors du commerce de leurs semblables, et réduits à

calmer, de quelque manière que ce soit, le sentiment de la grande faim qui les tourmente.

La géophagie se rencontre cacore dans certaines maladies nerveuses qui dépravent le goût et font rechercher comme aliment savoureux des mets extraordinaires; il n'est pas rare alors de rencontrer des malades qui avalent de la terre et de l'argile avec avidité.

GÉOPITHEQUES (de γή, terre, et πίθηκος, singe).

Voyez Sman

GEORAMA (de γħ, terre, et δραμα, vue), c'est-à-dire vue de la terre. Le but de ce spectacle n'est point de neus montrer la terre étalée comme sur une carte mi de nous l'offrir comme sur les globes de nes cabinets de physique et de nos observatoires. Le géoransa présente la terre à contre-sens : c'est le monde renversé. Le spectateur est dans l'intérieur du globe, et la terre se déroule sous ses pieds, s'arrondit autour de lui et sur sa tête; les parois du globe montrent tous les accidents que l'on voit à la surface de la terre : les montagnes se dressent, les vallées se creusent, les fleuves serpentent en longs rubans, les volcans vomissent des flammes. Delanglard, inventeur du premier géorama, ouvert à Paris en 1823, avait fait construire un vaste globe de plus de 30 mètres de circonférence, dans l'intérieur duquel on pénétrait par un escalier conduisant à deux galeries circulaires, d'où le spectateur avait la vue entière des continents et des mers; celles-ci étaient représentées par une toile vernissée au travers de laquelle pénétrait la lumière qui éclairait l'intérieur et les parties opaques représentant en couleur la carte de diverses régions de la terre. L'établissement de Delanglard périt faute d'encouragement. Charles-Auguste Guérin reconstruisit un géorama en 1844, sur les mêmes principes, aux Champs-Élysées. Seulement, au lieu de deux galeries, il n'y en avait qu'une, placée à la hanteur de l'équateur et à laquelle on parvenait par un double escalier. Une carcasse en ser formée par les méridiens et les parallèles avait été recouverte d'une vaste enveloppe de calicot vernissé sur laquelle était appliquée une carte exécutée à l'aquarelle. Ce nouveau géorama n'ent aussi que quelques années de durée.

On a encore donné le nom de géorama à une sorte de carte en relief du globe terrestre exécutée sur un vaste terrain, comme celui qu'avait dressé le géographe Sanis au château de Montrouge. L. LOUVET.

GEORGES (Saint), de γεωργός, cultivateur, ordinairement appelé le chevalier saint Georges, était, suivant la légende, un prince de Cappadoce, qui vivait vers le milieu du troisième siècle et souffrit le martyre à l'époque de la grande persécution des chrétiens, sous Dioclétien. Son exploit le plus fameux est la victoire qu'il remporta sur le dragon (ou encore le crocodile) qui menagait d'avaler une fille du

roi appelé Aja.

Cette légende, originaire de l'Orient, sut rapportée en Occident par les croisés, qui ne tardèrent pas à représenter sur leurs bannières le chevalier saint Georges transperçant le dragon, monstre emblématique par lequel ils entendaient désigner les musulmans qu'ils étaient allés combattre. La puissance merveilleuse qu'on attribuait à cette bannière détermina le grand prince de Moscou et plus tard l'empire russe à placer au centre de leur écusson le cheva-Her saint Georges occupé à terrasser le dragon. Les Anglais et les Génois l'adoptèrent également pour patron; au quatorzième siècle, la noblesse de Franconie forma une confrérie particulière sous l'invocation de ce saint, et ayant pour but de combattre les mécréants; exemple imité plus tard par la noblesse de Souabe. Au quinzième siècie, le droit de porter la bannière de saint Georges fut l'objet d'une longue contestation entre ces deux confréries; contestation à laquelle on ne put mettre un terme qu'en décidant que chacune des deux aurait le droit de la porter à son tour. L'Église célèbre la mémoire de saint Georges le 13 avril.

Un ordre de chevalerie, dit de Saint-Georges, institué vers l'an 1448, par l'empereur Frédéric III, en l'honneur de

Dieu, de la très-sainte Vierge, de la foi catholique et de sa maison d'Autriche, confirmé par le pape Paul II, avait pe siège la ville de Muhistædt, en Carintine. En entrant de l'ortire, les chevaliers faissient von d'obélesance et de chas teté, et de défendre les frontières de l'Empire contre les irraption des Tures. Ils jouissaient d'ailleurs des mêmes droits et prérogatives que les chevaliere de l'ordre Teutonique. Le costume particulier de l'ordre consistait en un grand manteau blane, sur lequet était brodé une croix rouge. Sous te règne de Maximilien il subit une grande décadence , et no tarda point à disperattre. Son principal couveut sut attribué en 1598 à l'ordre des Jésuites en toute propriété; et les metres biens furent réunis au domaine impérial. En revanche, l'ordre de Saint-Georges fleurit encore de nos jours en Bavière, où, dit-on, il fut fondé par les ducs Othon til et Eckhard, aux premiers temps des croisades. Après deux éclipses successives, il fut renouvelé en 1729 par l'électeur Charles-Albert (plus tard empereur d'Assemagne, sous le nons de Charles IV), qui lui donna la qualification de protecteur de l'immaculée conception de la très-sainte Vierge. Le pape Benoît XIV confirma cet ordre, et lui accorda divers priviléges. Quand la ligne bavaroise vint à s'étaindre, l'élesteur palatin Charles-Théodore l'adopta en 1778, pour constituer désormais un ordre de Bavière. Afin d'y être admis, it faut préalablement faire preuve de seize quartiers de noblesse. Le costume en est d'une grande richesse. Le grandmaître porte un manteau de velours bleu de ciel magnifiquement brodé en argent. Le mantesu des autres officiers de l'ordre est plus court que celui du grand-maître et seulement brodé en soie blanche. La crotx de l'ordre, bieu de ciel par devant et rouge par derrière, représente la Vierge Marie, assise sur une lune au milieu des nuages. Aux quatre pointes de la croix se trouvent les lettres V. I. B. I. (Virgini immaculata Bavaria immaculata). Au revers est représenté le dragon terrassé par saint Georges, avec les quatres lettres J. U. P. F. (Justus ut palma florebit). Les jours fériés par l'ordre sont le 24 avril, jour anniversaire de sa fondation, et le 8 décembre, sete de l'Immaculée Conception. Cet ordre de chevalerie est hiérarchiquement le second de la Bavière.

En Russie, l'impératrice Catherine II institua, le 28 novembre 1796, un ordre militaire de Saint-Georges, dont les membres reçoivent des pensions, variant de quotité sui. vant les classes entre lesquelles il est partagé.

Le feu roi de Hanovre, Ernest-Auguste, institua également dans son royaume, le 1er janvier 1839, un ordre civil

et militaire de Saint-Georges.

GEORGES LE SYNCELLE, historien grec, qui soriesait vers la fin du huitième siècle et dont on a une chronographie allant jusqu'à l'an 294 de notre ère ; ouvrage que Théophraste l'Isaurien continua jusqu'à l'an 818. Comme la Chronique d'Eusèbe, la chronographie de Georges le Synoelle paraît avoir été faite d'après l'ouvrage de Jules Africain. Ce surnom de le Syncelle a été donné à cet historien parce qu'il remplissait à Constantinople les fonctions de syncelle, ou clero qui habitait la même cellule que 🖢 patriarche et qui était chargé de l'accompagner partout.

GEORGES PHRANZA ou PHRANTZES, historien byzantin, né en 1401, à Constantinople, remplit divers emplois à la cour de l'empereur Michel Paléologue. Pris par les Turcs en 1453, il fut vendu par eux comme esclave, puis mis est liberté, et mourut dans un couvent à Corfou. On a de lui une Chronique de Constantinople allant de 1259 à 1477.

GEORGES PISIDA ou PISIDES, auteur d'un poëma iambique sur la création du moude, jadis célèbre sous le titre de Héxameron, mais oublié aujourd'hui, et dont il me nous reste plus que quelques centaines de vere, était diacre, et remplissait les fonctions de gardien des chartes et de référendaire de l'église de Constantinople. Il florissait vers l'an 630. On a aussi de lui un récit de l'Expédition d'Héraclius contre les Perses, un poeme Sur la vanité de la vie et divers autres ouvrages qui ont été recueillis dans

GEORGES

951

In helle collection comme seus le nom de Bysantine. Comme poète, Georges Pisidès jouit de son temps d'une grande réputation; mais il y a longtemps que personne ne le tit plus.

GEORGES DE TRÉBIZONDE, écrivaia grec, né en 1398, en Crèle, qui se dissit de Trébizonde parce que c'était la petrie de ses ancêtres, vint en Italie vers l'an 1420, à l'époque de la tenue du concile de Florence, lorsqu'il était sestion de la réunion de l'Église grecque à l'Église latine. Il s'étabilt d'abord à Venise, où il enseigna la langue grecque, la philosophie et la rhétorique; puis il passa à Rome, où l'appelait le pape Eagène IV, qui le chargea de traduire divers cuvrages grecs en langue latine. Mais il s'acquitta avec assex peu de sein de cette mission, dans l'exécution de laquelle Valla et Th. Gaza ne tarderent pas à le surpasser. C'est ainsi qu'on a de lui, entre autres, une traduction des Problèmes et de la Rhétorique d'Aristote, et de l'Almageste de Ptolémée. Mais c'est moias comme traducteur que comme défenseur du philosophe de Stagyre et de ses adées qu'il s'est fait un nom. Péripatéticien ardent et convaincu, il écrivit force dissertations remplies de fiel et d'aigreur contre ceux de ses contemporains qui en philosophie prenaient fait et cause pour Platon contre Aristote. Sa polémique dégénéra en personnalités tellement blessantes, que le pape Nicolas V, son protecteur, tout partisan d'Aristete qu'il était en secret, dut blamer l'exagération de son zèle. L'un de ses plus redoutables adversaires fut le cardimal Bessarien, qui le réfuta en le désignant sous le nom de calomniateur de Platon. Le fait est que dans sa tra-duction des livres de Platon Georgea de Trébisonde s'était permis d'étranges licences, ajoutant au texte ou le modifiant, suivant qu'il convenait à ses idées particulières. Il mourut à Rome, en 1486, en proie à une misère profonde. GEORGES on GEORGE. Quatre princes de ce nom ont

régné en Grande-Bretagne et en même temps en Hanovre. GEORGES 1er, roi de la Grande-Bretagne (1714 à 1727) et électeur de Hanovre à partir de 1698, naquit à Hanovre, le 28 mai 1660. Il out pour père Ernest-Auguste, due de Brunswick-Lunebourg, devenu plus tard électeur de Hanovre, et pour mère la spirituelle Sophie, petite-fille du rei Jacques I° d'Angleterre par sa fille Élisabeth, mariée au malheureux électeur palatin Frédéric. En 1862 Georges 1er éponsa Sophie - Dorothée, fille du dernier duc de Celle; mariage qui, en 1795, sit de lui l'héritier des possessions de la maison de Lunebourg-Celle. Cette union, de laquelle naquit Georges II et Sophie, mère de Frédéric le Grand, fut des plus malheureness. En effet, ce prince vécut tout d'abord avec une extrême liberté, et sa femme se laissa aller à commettre des imprudences par suite desquelles elle fut condamnée, en 1694, à une détention que l'arrêt déclarait devoir être perpétuelle. En 1698 Georges succéda à son père en qualité d'électeur.

En vertu de l'acte de succession protestante de 1701, la succession au trône de la Grande-Bretagne et de l'ériande, dans le cas où la reine Anne mourrait sans laisser de postérité, avait été assurée à l'électrice Sophie de Hanovre, en sa qualité de petite-fille de Jacques Ier, ainsi qu'à sa descendance protestante. Mais cette princesse mourut le 8 juin 1714; et la reine l'ayant suivie neut semaines plus tard dans la tombe (12 août 1714), le lendemain même l'électeur, en sa qualité de fils ainé de Sophie, sut preclamé roi de la Grande-Bretagne et de l'Erlande, quoiqu'il n'est encore jamais mis le pied en Angleterre. Ce fut seniement le 14 septembre que Georges Ier quitta son château de Herrenhausen, près de Hanovre, pour se rendre dans ses nouveaux États, où il débarqua le 29 du même mois. Le 1er octobre il fit son entrée solennelle à Londres, et son couronnement eut lieu le 31 du même mois. Aussitot après son arrivée, il renvoya le ministère tory présidé par lord Oxford, parce que ce parti lui était hostile; et le parti whig, qui lui était dévoué, arriva à la direction des affaires sous la présidence de Walpoke. Georges prononça en même temps la dissolu-tion du parlement, ch le parti tory était en forte majorité : et

le 28 mars 1715 il en ouvrit un nouveau, dans lequel la majorité était whig. Les persécutions dont le ministère tory fut l'objet, sous prétexte des conditions auxquelles il avait signé la paix d'Utrecht, et d'autres mesures illégales et oppressives, provequèrent une coalition des tories et des jacobites; et des mouvements insurrectionnels me tardèrent point à éclater en Angleterre et en Écosse. Au mois de démbre 1715, le prétendant Jacques III parut en Écosse, où le comte Karr avait réuni une armée, et s'y fit proclamer rei des trois royaumes. Georges ayant obtenu du parlement non-sculement la suspension de l'habeas carpus, mais noore des subsides considérables, n'eut pas de peine à réprimer cette dangereuse levée de boucliers, et à cette occasion il déploya la plus grande sévérité. Pour conserver la chambre des communes qui lui était toute dévouée, il At passer en 1716 un bill qui fixait à sept années la durée, jusque alors triennale, des parlements; et en même temps il donna plus de force à l'autorité royale par l'entretien d'une armée permanente. A la suite d'un voyage fait à Hanovre en 1716, il fit effecer de l'acte de succession la gênante clause aux termes de laquelle le roi ne pouvait pas quitter le sol anglais sans l'assentiment préalable du parisment. Il s'attacha ensuite à désendre sa jeune royauté contre les intrigues des jacobites à l'étranger. Au mois de janvier 1717 il conclut avec la France et la Hollande une triple alliance, en même temps qu'une alliance défensive avec l'empereur. Déterminé surtout par les intrigues du cardinal Alberoni, premier ministre en Espagne, il prit part en 1717 à la guerre qui éclata entre l'Espagne et l'Autriche au sujet de la Sardeigne; résolution qui eut pour résultat la destruction complète des forces navales de l'Espagne en même temps qu'un accretesement considérable de la puissance maritime de l'Angleterre, et en 1719 l'accession de l'Espagne au fameux traité de la quadruple alliance. Par la politique qu'il suivit, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, Georges était bientôt parvenu à exercer une prépondérance telle qu'il put dès lors peser avec beaucoup de profit personnel sur toutes les affaires du nord de l'Europe. A l'instigation de la Russie et de la Prusse, il conclut avec la Saxe et le Danemark un traité aux termes duquel les principautés de Brême et de Verden, enlevées aux Suédois par les Danois, lui furent cédées, moyennant six tonneaux d'or, pour être désormais réunies au Hanovre. Par son habileté diplomatique , il lui fut aisé de terminer les différends survenus parmi les puissances du Nord, surtout après la mort de Charles XII, roi de Suède. Tout en s'occupant ainsi de politique étrangère, Georges I^{er}, secondé par son ministre Walpole, s'éfforça de diminuer la dette, dès lors toujours croissante, de l'Angleterre. La première mesure à laquelle il eut recours à cet effet fut d'en réduire l'intéret de 8 à 5 pour 100 par an; ensuite il accueillit et mit à exécution un projet présenté par sir John Blunt, directeur de la Compagnie de la mer du Sud. Ce projet, qui offrait beaucoup d'analogie avec le système financier introduit en France par Law, aboutit aux mêmes résultats. En 1722, informé par le duc d'Orléans, régent de France, d'une conspiration jacobite tramée contre lui par les principaux membres de l'aristocratie anglaise, il en profita pour décourager cette orgueilleuse noblesse à force d'incarcérations et de confiscations; tontesois, un seul individu, l'avocat Layer, paya de sa vie sa participation à ce complot. Par suite d'un traité secret conchi, en 1725, à Vienne entre l'Espagne et l'Au triche, et en vertu duquel la seconde de ces puissances promettait à la première la restitution de Gibraltar et de Minorque, Georges Ier conclut, le 3 septembre 1725, à Herrenhausen, avec la France et la Prusse, un traité d'alliance auquel accédèrent plusieurs autres princes allemands. L'Europe presque tout entière prit parti pour l'un ou l'autre des intérêts en présence; et Georges Ier fit les préparatifs les plus formidables pour dégager Gibraltar, déjà bloqué par les forces espagnoles. Mais le cardinal de Fléury réussit, en 1726, à faire signer à Paris les préliminaires d'une paix 52 GEORGES

dont Georges I de devait pas voir s'accomplir la ratification (voyez Grands-Bretaur). Il mourut pendant une tournée qu'il était allé faire dans ses États Allemands, frappé
d'apoplexie foudroyante, le 22 juin 1727, à Osnabruck, et
tut enterré à Hanovre. Bien qu'il n'eût-jamais pu s'habituer aux mœurs de l'Angleterre ni à sa langue, à ce point
qu'il ne pouvait se faire comprendre de son premier ministre Walpole qu'en lui parlant en fort mauvais latin, il avait
fini, grâce aux qualités élevées qui le distinguaient, par
acquérir l'amour et l'estime de la nation anglaise, laquelle
avait cependant beaucoup de peine à lui pardonner ses maitresses et surtout ses voyages si fréquents en Hanovre. Heureux dans ses entreprises à l'extérieur, il triompha des
partis à l'intérieur par sa lovauté et son esprit de conciliation. Dans sa vie privée, il était fort parcimonieux.

GEORGES II (AUGUSTE), roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande, électeur de Hanovre (1727 à 1760), fils et successeur du précédent, naquit à Hanovre, le 30 octobre 1783, et lors de l'accession de sa maison au trône d'Angleterre recut le titre de *prince de Galles* et de *comte de Chester*. La dureté extrême avec laquelle son père le traita constamment lui valut de bonne heure les sympathies de la nation anglaise. Sans doute il n'avait ni les grandes qualités ni la rare habileté politique de son père; mais ses intentions étaient excellentes, il avait beaucoup de fermeté dans le tère, et il sut se composer un ministère d'hommes sages et devoués. Dès 1708 il avait fait preuve de bravoure et d'esprit militaire dans la guerre des Pays-Bas, sous Marlborough. Cependant, pendant les douze premières années de son règne il s'efforça de maintenir l'état de paix ; politique qui eut les conséquences les plus favorables pour le développement de la prospérité de ses États. En 1739 il se vit dans la nécessité d'envoyer une flotte considérable dans la Méditerranée pour contraindre l'Espagne à consentir à la liberté du commerce dans les mers de l'Amérique. A cette guerre, au total assez peu heureuse, vinrent se joindre les embarras de la succession d'Autriche. En 1741 Georges II s'engagea vis à vis Marie-Thérèse à maintenir la pragmatique-sanction, obtint du parlement des subsides considérables, et prit ensuite lui-même les armes. La victoire de Dettingen, qu'il remporta le 27 juin 1743 sur les Français, sauva peut-être l'impératrice de sa ruine. En 1746, lors de la levée de boucliers, du parti jacobite et de la descente en Écosse du jeune prétendant Charles-Edouard, le roi sit preuve d'une grande résolution. A la suite de la bataille de Culloden, son fils le duc de Cumberland ayant déployé une rigueur extrême dans la reclierche et la poursuite des jacobites, Georges II désapprouva ces vengeances inutiles et odieuses, et s'efforça d'en réparer les résultats. Après la paix conclue à Aix-la-Chapelle en 1748, il s'attacha à rétablir les sinances ruinées; mais bientôt la querelle survenue entre la France et l'Angleterre au sujet de la délimitation de leurs frontières respectives en Amérique provoqua de nouvelles hostilités. par suite desquelles il fut amené à prendre part à la guerre de sept ans dans l'intérêt de Frédéric II. Il n'en vit pas la fin, et mourut subitement, le 25 octobre 1760, à Kensington (voyes Grande-Bretagne). La nation le regretta. En Angleterre on ne le désignait le plus ordinairement que sous le nom de l'honnête homme, et sorce était à ses ennemis eux-mêmes de rendre hommage à sa sévère loyauté et à sa sage prudence. Sa politique, comme celle de son père, eut constamment pour but de rendre l'Angleterre la terreur des autres nations par ses forces navales et de devenir lui-même l'arbitre de la paix en Europe. Comme son père aussi, il avait pour le Hanovre une prédilection particulière, préjudiciable aux intérêts de l'Angleterre. Il n'avait pas le goût des lettres et des sciences; mais ce qui prouve bien qu'il savait les apprécier, c'est la fondation de l'université de Gœttingue, qu'il ordonna en 1734; trois ans plus tard, cette institution était en pleine activité. C'est à lui aussi qu'on doit la fondation du British Museum. En 1705, A avait épousé la princesse Caroline, fille du margrave Jean-Frédéric d'Anspach, femme distinguée à tous égards, qui exerça constamment sur lui la plus grande influence, mais qui mourut dès 1737. Huit enfants naquirent de ce mariage. Il vécut dans une désunion extrême avec son fils aîné, Frédéric Louis, prince de Galles, qui mourut avant lui, en 1751.

[GEORGES III, roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande

(1760 à 1820), jusqu'en 1815 électeur et ensuite roi de Hanovre, né le 24 mai 1738, était le petit-fils du précédent et le sils du prince de Galles, Frédéric-Louis, et de la princesse Auguste, fille du duc Frédéric II de Saxe-Gotha. Il perdit son père à l'âge de douze ans, et, placé sous la tutelle de sa mère, qui dès sa première jeunesse lui inculqua les maximes du pouvoir absolu, il eut pour gouverneur lord Bute, homme qui sans caractère public exerça toute sa vie, dans l'ombre du cabinet, une influense souveraine sur les affaires. Son éducation, qui répondait aussi pen à ses heureuses dispositions naturelles qu'au rôle qu'il était appelé à remplir un jour, fut restreinte à quelques détails d'histoire, encore limités à tels et tels pays, et on les lui fit puiser aux sources les moins suspectes de vérité et d'indépendance. Plus tard il y joignit la connaissance assez imparfaite de la langue française, celle de la langue allemande et une teintion de l'italien. Il se passionna, dit-on, vers cette époque pour la culture des beaux-arts, tout-à-fait négligée jusque alors dans sa famille; et cette circonstance intéressa en faveur du jeune prince. Généralement on est porté à attendre davantage d'un prince qui protège les arts et qui arrive au trône avec le culte de quelques sentiments élevés. L'isolement presque claustral dans lequel il vécut pendant sa jeunesse développa en lui une extrême opiniâtreté de caractère, qui n'influa pas peu sur les luttes si longues et si périleuses où il engagea la couronne pendant son règne et qui en définitive agrandirent tant sa puissance. Quand il monta sur le trône, en octobre 1760, il était agé de vingt-deux ans. L'année d'après, il épousa la princesse Charlotte de Mecklembourg-Strelitz. Le premier usage qu'il fit de sa puissance fut de proclamer l'inamovibilité des juges et l'indépendance absolue des élections ; ce furent là deux mesures qui lui concilièrent au plus haut degré les sympathies de l'opinion publique. Le parlement lui accorda une liste civile de 800,000 liv. st. et douze millions de livres sterling pour la continuation de la guerre de sept ans, qui prit à ce moment la tournure la plus favorable pour l'Angleterre. Les possessions françaises de l'Inde et de l'Amérique du Nord, entre autres le Canada, tombèrent au pouvoir des Anglais; et dans la guerre faite à l'Espagne à partir de 1762, on s'empara de l'île de Cuba en même temps qu'on faisait des prises immenses. Toutefois, les armes victorieuses de la Grande-Bretagne, qui portaient la terreur jusqu'au fond des deux Indes, réussirent assez mal sur le continent. Pendant ce temps-là lord Bute avait remplacé Chatam à la direction des affaires ; et ce fut par son influence que, le 10 février 1763, fut signée la paix de Paris, au vif mécontentement du peuple anglais, qui en trouva les conditions onéreuses et nullement en proportion avec l'importance de ses succès sur mer. La conclusion de ce traité, la constante tendance de Georges III à l'absolutisme politique et les atteintes profondes portées par ce prince aux libertés publiques sous l'influence de son ancien gouverneur et favori, ne tardèrent pas à les rendre l'un et l'autre sort impopulaires. Il parut alors contre le roi et lord Bute une foule de pamphlets où l'on réclamait une réforme parlementaire, et dont les plus remarquables surent ceux de Wilkes et les célèbres Lettres de Junius. L'arrestation illégale de Wilkes et son expulsion du parlement allumèrent dans la Cité un esprit de mutinerie et de sédition qui en vint un jour jusqu'à promener sous les fenêtres du roi une charrette sur laquelle était représenté le supplice de Charles 1er. Georges III refusa de faire la moindre concession au peuple irrité, et celui-ci mit plusieurs sois, à cette époque, en péril sa couronne. Réduit là, ce prince étoussa dans le sang toutes les résistances qu'on lui suscita, quelque juste et légal qu'en sût le principe. Il lutta même contre le parlement, qui vouGEORGES 261

lait lui imposer des ministres; mais cette lutte dévoila la pensée du gouvernement et l'avilit. Ce fut encore l'opiniâtreté qu'il mit, sous l'administration de lord North, à établir dans les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale un nouveau système fiscal qui provoqua dans cet hémisphère une guerre dont le résultat pour l'Angleterre fut les dures conditions de la paix de 1783 et la reconnaissance de l'indépendance des États-Unis de l'Amérique du Nord (voyes ETATS-Unis). A cette occasion le mécontentement populaire ne se fit pas sculement jour dans le parlement au moyen d'une violente opposition, dont Burke était le chef. mais encore en 1780 par une menaçante révolte, commencée par lord Gordon, et pendant laquelle le roi courut maintes fois le danger de perdre la vie. A partir de septembre 1783, Georges III eut dans le jeune William Pitt un prudent interprète de sa politique, quoique lord Bute et la reine continuassent toujours à exercer une puissante influence sur ses déterminations.

Dès 1765 en avait pu remarquer chez le roi quelques traces passagères d'aliénation mentale. En 1787, au retour des eaux de Cheltenham, les symptômes se représentèrent avec une gravité nouvelle. On appela sa maladie flèvre de cerveau, et le célèbre Willis sut chargé de la traiter. Dans une telle situation, où il y avait forcement interruption de l'exercice des droits de la royauté, le parti de l'opposition voulut saire désérer la régence au prince de Galles, en sa qualité de plus proche héritier de la couronne, dans l'espoir que de l'accession aux affaires de ce prince, qui avait constamment montré de l'hostilité aux hommes dont son père était entouré, résulterait un changement de ministère et de système politique. Mais Pitt, qui partageait avec la reine la direction suprême du gouvernement, chercha à éluder la question de la régence, et présents au parlement un acte particulier et transitoire, que l'assemblée adopta effectivement, mais qu'il n'y ent pas lieu de mettre à exécution parce qu'en février 1789 on vint annoncer que le traitement du docteur Willis avait été couronné d'un complet succès, et que le roi avait entièrement recouvré l'usage de la raison. La joie du peuple fut sans bornes, quand il apprit cette gué-rison, qui ne devait pas tarder à exercer une si décisive influence sur la marche générale des événements politiques en Europe. La révolution française, dant le contrecoup se fit violemment sentir aussi en Angleterre, trouva dans le roi Georges III et son ministre Pitt ses adversaires les plus implacables et les plus énergiques (voyes GRANDE-BRETA-CNE). L'opiniâtreté sans bornes de Georges, qui heurense-ment se trouva d'accord avec les instincts et les intérêts de la nation, influa puissamment sur la destinée de Napoléon en particulier. Pour comprimer à l'intérieur l'agitation démocratique, le gouvernement sit adopter par la législature en 1793 le bill relatif anx étrangers (alien-bill) et le treacherous-correspondence - bill; et l'année suivante, indépendamment de divers statuts ayant pour but la sécurité personnelle du monarque, on vota la suspension de l'habeas corpus act; mesures qui enlevaient à la constitution britannique son caractère éminemment libéral et toute puissance à l'opposition parlementaire. La malheureuse Irlande eut surtout à souffrir de la politique absolue de Georges III; aussi était-elle à chaque instant prête à se jeter dans les bras de la France. Ensin, à la suite des mesures les plus sévères et même les plus sanglantes, l'union définitive de l'Irlande avec la Grande-Bretagne fut législativement opérée en 1800; mais le roi, anglican zélé, ne put jamais prendre sur lui de consentir à l'abolition du serment prescrit par l'acte du test, quoique Pitt eût formellement promis l'émancipation politique des catholiques. L'impopularité de Georges III dans les classes inférieures provoqua contre sa personne un grand nombre d'attentats, qui lui fournirent l'occasion de montrer toujours le plus grand calme uni à un rare courage, sans que jamais on pût remarquer chez lui la moindre pensée de vengeance personnelle. En 1786, une folle, appelée Marguerite Nicholsen, le frappa d'un coup de couteau au moment où il se disposait à monter en voiture; en 1796, comme il se rendait an parlement, la foule accueillit le cortége royal à coups de pierres; et en 1800 un certain Hatfield, que le jury déclara également atteint d'aliénation mentale, tira en plein théâtre un coup de pistolet sur la loge royale.

Dans sa vie privée, Georges III mena toujours une conduite exemplaire. La régularité de ses mœurs était extrême; aussi bon époux que bon père, il aimait à vivre de la vie intime de la famille; et les travaux de l'agriculture formaient la plus douce de ses récréations aux heures de repos qu'il pouvait gagner sur les devoirs de la royauté. A partir de 1804, son état mental éprouva de fréquentes rechutes, et vers la fin de 1810 sa raison s'éteignit complétement; de sorte qu'il fallut alors renoncer pour lui à tout espoir de guérison. En conséquence, le 10 janvier 1811, le parlement déclara le prince de Galles régent du royaume pendant la maladie da son père, qui fut confié aux soins et à la surveillance de la reine sa femme et du due d'York.

Georges III vécut encore dix années. Il passa cette triste st dernière partie de sa vie dans son palais de Windsor, dont il avait de tout temps affectionné le séjour, séparé de sa cour et même de sa famille; et pour comble d'infortune, à la perte de sa raison était venue s'ajouter vers la fin de son existence une cécité complète. Dans les premiers temps on le retenait renfermé dans une chambre à coucher; mais cette mesure lui causait un vif chagrin, et influait de la manière la plus fâcheuse sur sa santé. Il fallut enfin lui rendre la jouissance de ses spacieux appartements; on les disposa toutefois de manière à ce qu'en marchant aucun objet ne pût le blesser. Pour cela on fit garnir de coussins moelleux les murs, les portes, les meubles et jusqu'aux parquets des salles qui lui étaient rendues. Une solitude complète régnait dans ces appartements, éclairés soulement par quelques faibles rayons du jour, et dans cette demi-obscurité l'ombre du vieux malade rappelait involontairement à la pensée de ceux qui le voyaient l'image du roi Lear. Il s'était laissé croître une longue barbe, qui lui retombait sur la poitrine; ses cheveux avaient entièrement blanchi. La musique exerçait encore une influence visiblement agréable sur les traits de ce prince. Et ce léger remède, ce vain palliatif contre de si déplorables maux, n'était pas non plus négligé! Un vieux serviteur, un compagnon de l'enfance de Georges III, exécutait devant lui, et à des moments assez rapprochés, les airs qu'il avait aimés et chantés autrefois; on le surprit quelquefois à en fredonner quelques sons.

Lorsque sous les voûtes noires du vieux Windsor on était témoin de cette fin d'une existence royale, du terme d'une longue vie, de cette fin d'un règne illustre, et qu'on se rappelait les vertus de celui qui était là errant, les différentes secusses de la couronne sur son front, et qu'on voyait après serviteurs, on était touché par une scène aussi belle que rare dans la demeure des princes; et puis aussi en était involontairement remué devant ces vains restes d'un souverain fort ordinaire, mais qui pourtant avait voulu Pitt au pouvoir, qui l'y avait maintenu malgré sa propre desaffection, lui ce Pitt, ce représentant actif, grand, infernal des vieilles idées, leur dernier génie et le seul homme qui tint Bonaparte en échec.

Georges III mournt le 29 janvier 1820, dans sa quatrevingt-deuxième année, après un règne de soixante ans, pendant la durée duquel la puissance britannique prit dans toutes les directions le plus menaçant accroissement. La perte des colonies de l'Amérique du Nord fut amplement compensée par l'acquisition de soixante millions de sujets dans les Indes orientales, les plus riches et peut être les plus belles contrées du globe, par l'adjonction aux possessions de l'Angleterre du Cap de Bonne-Espérance, de Malte, de l'île Maurice, des îles Ioniennes. Le système politique intérieur suivi par ce prince, ou plutôt par ses ministres, a été l'objet des plus vives et des plus justes censures. Il eut constamment pour objet d'étendre de plus en plus, au moyen d'une corruption éhontée, l'influence ministérielle dans les chambres. Six parlements différents furent convoqués sous ce règne, au début d'aquel la chambre haute ne comptait pas plus de 180 membres, tandis qu'à la fin de ce même règne es nombre atteignait déjà le chiffre de 580; comme il est facile de le penser, tous ces pairs de création récente furent à peu près invariablement choisis parmi les créatures de la famille régnante.

Georges III eut de sa semme Sophie-Charlotte (morte seulement deux années avant lui, le 17 novembre 1818) sept fils: 1º Georges-Frédéric Auguste, qui régna après lui sous le nom de Georges IV; 2º Frédéric, duc d'York; 3° Guillaume-Henri, duc de Clarence, qui régna plus tard sous le nom de Guillaume IV; 4° Édouard-Auguste, duc de Kent, père de la princesse qui règne aujourd'hui en Angleterre sous le nom de Victoria; 5º Brnest-Auguste, duc de Cumberland, devenu plus tard roi de Hanovre; 6° Augusto-Frédéric, duc de Sussex; 7° Adolphe-Frédéric, duc de Cambridge; et six silles. La paix intérieure de sa famille fut plusieurs fois troublée par les différends survenus entre le prince et la princesse de Galles. Il travailla inutilement à rétablir l'harmonie entre les deux époux; mais il paraissait pencher pour sa belle-fille, et s'était ouvertement déclaré son protecteur. En 1829 une statue équestre a été érigée à ce prince sur une hauteur qui domine Windsor. Consultez Aikin, Annals of the reign of King George III (2 vol., 1820); Hughes, History of England, from the accession of George III (7 vol., 1836); Brougham, Historical Sketch of Statesmen who flourished in the time of George III (1839.) Frédéric FAVOT.

GEORGES IV (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), roi de la Grande-Bretague, d'Irlande et de Hanovre (1820-1830), fils du précédent, né le 12 août 1762, porta d'abord le titre de prince de Galles. Doué des plus heureuses dispositions de l'esprit et d'une remarquable heauté physique, il reçut avec une excellente et sévère éducation une instruction solide. Échappé à la surveillance de ses maîtres et de ses gouverneurs, il montra toutefois combien peu il avait profité de leurs leçons; et celui qui devait être un jour appelé à gouverner une grande nation mit toute son ambition à passer pour le type le plus accompli de l'élégance et du bon goût, ce qui ne l'empêcha pas toutefois de se jeter dans des débauches de tous genres. Dès l'âge de dix-huit ans il conçut une violente passion pour une jeune et belle actrice, mistriss Rebinson; retenu dans une de ses résidences, il employa Fox pour captiver le cœur de la jolie actrice; celui-ci réussit dans la honteuse mission qu'il n'avait pas rougi d'accepter, et mistriss Robinson reçut pendant quelque temps les hommages publics du prince de Galles. Mais une courte possession suffit pour amortir la passion de Georges, et il abandonna en proie à la misère celle qui avait été l'objet de son premier amour.

Oisif, prodigue, débauché, joueur, parieur, avide de jouissances dégradantes, pour répéter les qualifications sévères d'une biographie anglaise, Georges avait déjà dépensé en moins de quatre années depuis sa majorité, outre une somme annuelle de 2,500,000 fr., et 3,000,000 votés pour son premier établissement par le parlement, 4,841,200 fr. de sen revenu particulier ; il avait de plus contracté pour 4,020,100 fr. de dettes. Le prince de Galles, fidèle à ce système convenu d'opposition que semblent avoir adopté tous les fils de monarques constitutionnels, affectait de se placer au premier rang des défenseurs des libertés nationales. Fox, Burke et Shéridan étaient de sa société intime. Georges profita de cette position qu'il s'était faite pour demander au parlement, où ses amis whigs le soutenaient, des millions pour payer ses créanciers, ses maîtresses, et fournir à ses besoins immenses et à ses plaisirs. Le roi augmenta alors sa pension de 250,000 fr.; mais l'héritier présomptif n'en continua pas moins à mener une vie scandaleuse. A l'occasion d'une course de chevaux, dans laquelle il était intéressé, il fut accusé publiquement de friponnerie; la presse anglaine best entière se leva pour le blamer, et un journal, Le Monde (World), s'écria : « Que pouvons-nous attendre d'un fripos sur le trone? » Une liaison sérieuse que Georges avait contractée avec mistries Fitz-Herbert occupa longtemps l'attention publique; en prétendit même que le prince avait été jusqu'à l'épouser, et un pamphlet qu'on lui attribus le donnait à entendre : les documents auxquels nous avons puisé pour cette biographie nous ont confirmé ce fait. Georges a été réellement marié secrètement à lady Fitz-Herbert; ce mariage a été conclu devant l'église catholique, à laquelle appartenait cette dame, ce qui, d'après les lois anglaises, aurait fait déchoir le prince héréditaire de ses droits à la couronne. Aussi Georges ne se fit-il pas scru-pule de nier cette union; Fox et Shéridan suivirent sincèrement son exemple, et le premier ne lui pardonna jamais de l'avoir trompé à cet égard. Pressé par le besoin d'argent, accablé de dettes, Georges se décida en 1796, maigré ce mariage, à épouser sa cousine la princesse Caroline de Brunswick; mais cette union n'exerça aucune influence sur sa conduite. Il ne rougit pas d'introduire auprès de la princesse son épouse deux de ses anciennes passions; au bout de quelques mois, il evait même déjà cassé de la voir pour rivre de nouveau aves ses mattresse:

Le prince de Galles avait en l'humiliation de voir son frère, le duc d'York, commander des armées, tandis que lui demeuralt simple colonel d'un régiment de dragons. En 1805. quand l'expédition de Boulogne menaçait l'Angleterre d'une ruine complète, il se décida à demander au roi un avancement en harmonie avec sa qualité de prince royal; mais Georges III se refusa constamment à accéder aux vœux de son sils ainé. Lorsqu'en 1811 il sut appelé à la régence, il était déjà usé par les excès de touts genres auxquels il s'était livré; il accepta les hommes et les doctrines politiques contre lesquels il avait toujours protesté jusque là. Prince régent, il oublia tous les principes et tous les amis du prince de Galles, et laissa, dans son ingratitude, Shéridan, qui avait pour lui sacrifié jusqu'à son honneur, expirer sur un misérable grabat. Georges avait besoin de repos; aussi s'abandonna-t-il aveuglément à ceux qui avaient la direction du gouvernement; la table, les semmes et le jeu, étaient devenus pour lui des habitades enracinées. Sa régence fut signalée par une grande misère dans le peuple; les dragons et les échafauds apaisèrent les mouvements auxquels la faim poussait ce que les ministres appelaient la canaille anglaise. On connaît assez quelle sut envers Napoléon la conduite de celui auquel il venait se confier comme au plus constant et au plus généreux de ses ennemis. Les six fameux actes contre la presse, contre la liberté du commerce, les associations populaires, les attroupements, les pétitions et les adresses; les troubles incessants de l'Irlande, le scandaleux procès intenté à sa femme la princesse Caroline sent les faits les plus remarquables de la régence de Georges.

A la mort de son père, le 29 janvier 1620, Georges prit le titre de roi, et s'abandonna, comme il l'avait fait jusque là à la direction de l'aristocatie. Le roi Georges IV, en montant sur le trône, y apporta ses goûts de débauches, ses monstrueux caprices et l'exemple de tous les genres de vices. La nation eut à supporter les dépenses ruineuses des frais de son sacre, qui out lieu le 19 juillet 1821, à Westminster, des constructions qu'il avait la manie d'élever; la liberté de la presse fut étouffée par des jurys compesés par les ministres, et si le roi ne chercha pas à la détruire entièrement, c'est qu'il craignit pour sa couronne. Il voyageait en Écosse, lorsqu'il y reçut la nouvelle du suicide de Castle reagh; et aussitot il s'empressa de revenir à Londres. Il fit alors partir le duc de Weilington pour le congrès de Vérone, en même temps qu'asin de témoigner de quelque condescendance pour les réclamations unanimes de l'opinion publique, il confiait à Canning le ministère des essaires étrangères. Peu de temps après Robinson fut mommé sei-nistre des finances, et H u s k i s s e n ministre du communes;

l'arrivée de ces deux hommes d'état aux affaires ne tarda point à être suivie d'importantes réformes économiques. A la mort de Canning et par suite de la démission de Robinson, le roi confia la présidence du conseil à Wellington; et en même temps que celui-ci se décida à faire adopter par la chambre haute la grande mesure de l'Émancipation des catholiques, ainsi qu'à opérer une modification sensible dans l'esprit qui jusque alors avait présidé à la politique extérieure du cabinet anglais.

En 1820 il avait octroyé à son royaume de Hanovre une sonstitution représentative, et en 1823 îl avait restitué au duc Charles de Brunswick, dont jusque alors îl avait été le tuteur, l'exercice de son droit de souveraineté, auquel l'appelait alors son arrivée à l'âge de majorité.

Dans les dernières années de sa vie Georges IV souffrit crudiement des tortures de la goutte et aussi des progrès d'une ossification du cœur. Ses douleurs le condamnèrent à vivre dans un isolement profond à Windsor, où il mourût le 26 juin 1830, couronnant par une vieillesse sans dignité une jeunesse sans moralité. Il n'a laissé aucun monument digne d'immortaliser sa mémoire. Georges était l'âme de la résistance des tories aux demandes du parti populaire; tous ses ministres repoussèrent constamment cette réforme parlementaire, qui n'attendait que sa mort pour triompher du mauvais vouloir de la royauté et de l'aristocratie anglaise. Peut-être trouvera-t-on trop rigoureux le jugement que j'ai porté sur le roi qu'on a appelé le premier gentleman de la Grande-Bretagne; que je me suis trop appliqué à délayer les taches d'une jeunesse orageuse. Malheureusement l'histoire privée de ce monarque n'offre vien d'honorable qui puisse réhabiliter des erreurs qui ont duré autant que sa vie. Sa fille Charlotte et son frère puiné, le duc d'York, étant morts sans laisser de descendance, il eut pour successeur son second frère, qui régna sous le nom de Guillaume IV.

Na poléon Gallois. GEORGES V (Fridéric-Alexandre-Charles-Ernest-Auguste), roi de Hanovre, fils du roi Ernest-Auguste, et de Frédérique, princesse de Mecklembourg-Strélitz, et cousin germain de la reine Victoria, est né le 27 mai 1819, ea Angleterre, où son père vivait alors, comme duc de Cumberland. Une affection des yeux se déclara de bonne heure chez ce prince, et une opération, tentée en 1840 par le célèbre Dieffenbach, loin d'y porter remède, aggrava encore le mal, et lui enleva à peu près complétement la puissance visuelle de ses deux yeux. C'est à la suite de ce malheur, et aussi en raison de dispositions particulières des plus remarquables, que ce jeune prince, outre les études sérieuses qu'on lui fit faire, se livra de préférence et aves un remarquable succès à l'étude de la musique. Il s'est même essayé avec bonheur comme compositeur. Par lettres patentes du 8 juillet 1841, son père ordonna que tant que le souverain du royaume se trouverait privé de la vue, les signatures qu'il serait appelé à apposer aux actes du gouvernement pour leur donner force d'exécution, seraient authentiquées par la présence de deux personnes choisies sur une liste de douze individus désignés à cet effet par le roi, et astreints par un serment préalable à lui donner lecture, à haute et intelligible voix, de chacun des actes qu'ils soumettraient à son approbation. Pendant une absence que son père fit en Angleterre, en 1848, le prince royal fut chargé de la direction des affaires, sous l'observation de ces formalités et précautions. Le 18 novembre 1851, il monta sur le trône de Hanovre, et prit le nom de Georges V. Bien qu'il eût juré de maintenir la constitution libérale du pays, il entra bientôt dans la voie de la réaction, et rétablit par voie d'ordonnance la charte de 1840. Forcé par la majorité parlèmentaire de changer de politique (1862), il dut aussi céder aux injonctions de la diète germanique, et réformer la consti-tution. En 1854, il s'était prononcé contre les puissances d'Occident en guerre avec la Russie; en 1864, il demanda l'occupation des duchés de l'Ribe. Absolutiste par principes

et dévoué à l'Autriche, si soutint sa cause en 1866, et marcha avec son armée au-devant des Prussiens. Cerné par eeux-ci à Langelsalza, il se vit réduit à capituler (29 juin). L'annexion du Hanovre sut accomplie le 6 octobre suivant, et le roi Georges se retira à Vienne. Du reste, il avait eu soin de faire transporter à Londres la plus grande partie de sa fortune, qui est considérable. De son mariage avec une princesse de Saxe-Altembourg, il a eu un fils. Ernest-Auguste, né le 21 septembre 1845, et deux filles

GEORGES IOT (CHRISTIAN-GUILLAME-FERDINAND-ADOLPHE), roi des Grecs, né le 24 décembre 1845, est le second fils de Christian IX, roi de Danemark. Élevé à Copenhague, il entra dans la slotte, et obtint le grade de capitaine de vaisseau. Le trône de Grèce étant devenu vacant par la chute du roi Othon, il fut, sur la proposition de l'Angleterre, choisi pour lui succèder, le 30 mars 1863, par l'Assemblée nationale grecque, sous le nom de Georges. Un décret du 27 juin le déclara majeur. Il débarqua le 2 novembre à Athènes, avec le comte Sponneck, qu'on lui avait donné pour conseiller; mais il fut obligé, en 1865, de le sacrisser aux exigences du parti Boulgaris. Dans l'automne de 1871, il sit un voyage en Italie et en Allemagne (voyez Grèce). Ce prince a épousé, le 27 octobre 1867, la princesse Olga, fille ainée du grand-duc Constantin de Russie, née en 1851, et il en a eu deux fils et une fille.

GEORGES CADOUDAL. Voyez CADOUDAL. GEORGESTOWN, chef-lieu de la Guyane anglaise, avec 16.000 habitants et un évêché.

GEORGES WEMMER (MARCUERITE-JOSÉPHINE), actrice célèbre, plus généralement connue sous le nom de M^{1]} Georges, naquit le 23 février 1787, à Bayeux. Son père, Georges Wemmer, était alors musicien dans le régiment de Lorraine infanterie; sa mère se nommait Marie Verteuil. Elle avait à peine l'âge de douze ans, qu'ils lui firent jouer quelques rôles tragiques; dans une de ses tournées départementales, M¹¹⁰ R a u court fut frappée de ses rares dispositions pour la tragédie, et la signala au ministre de l'intérieur, qui lui fournit les moyens de venir se perfectionner au Conservatoire. La protection de Mile Rancourt et celle de Mae Louis Bonaparte (Hortense de Beauharnais, mère de l'empereur Napoléon III) lui ouvrirent en 1802 les portes du Théâtre-Français, malgré l'éclat des débuts récents de Mile Duches nois. Le parterre fut frappé de la beauté majestueuse de Mile Georges, de ses formes pures et correctes de sa taille noble et imposante; mais ceux des habitués qui se laissent moins impressionner par les avantages physiques trouvèrent qu'il y avait dans son jeu plus d'intelligence et d'imitation que d'âme et de cha-leur. Il s'engagea alors entre elle et M^{ile} Duchesnois une des luttes les plus ardentes et les plus passionnées dont les annales du théâtre aient conservé le souvenir; le parterre, d'abord indécis, finit par se partager en deux camps irréconciliablement ennemis. A la tête des partisans de Mile Georges était Geoffroy, qui apporta dans cette petite guerre la vivacité apre et caustique avec laquelle il soutenait toutes ses opinions. Des scènes violentes et tumultueuses s'ensuivirent en plein parterre; et plus d'un amateur dut aller expier au violon le tort de s'être montré trop démonstratif dans son partial enthousiasme. La Comédie Française, en les accueillant l'une et l'autre, mit fin à ces débats. On eut soin de tracer entre les rôles assignés aux deux rivales une ligne de démarcation qui prévint à l'avenir toute usurpation, et par suite toute collision d'amour-propre.

A partir de ce moment, toutefois, on ne remarqua aucun progrès dans le jeu de M^{ile} Georges, qu'enivraient les adulations de Geoffroy et l'encens, plus productif, de ses nombreux adorateurs. Elle en était là de ses triomphes d'annatiques, et à la veille de jouer le rôle qui lui avait été confié dans la tragédie d'Artaxerce (1808), lorsqu'elle quitta furtivement Paris pour se rendre à Vienne, et de là à Saint-Pé-

tersbourg. Les véritables motifs de cette fugue n'ont jamais été bien connus, et l'anecdote suivant laquelle ce serait l'empereur lui-même qui l'aurait fait chasser de France, pour la punir d'une bien involontaire indiscrétion commise dans une de ces liaisons passagères qu'expliquent les caprices du maître et que justifiait la beauté exceptionnelle de l'actrice, ne paraît rien moins que prouvée. En 1812, au contraire, Georges joua à Dresde et à Erfurt, en présence de Napoléon et de ce parterre de rois et de princes qui s'y étaient réunis afin de lui offrir leurs hommages avant son .départ pour la fatale expédition de Russie. L'intervention de l'empereur triompha cette fois de l'inslexibilité opiniatre de messieurs les comédiens ordinaires de sa majesté; et l'ostracisme prononcé quatre ans auparavant contre la belle délinquante fut enfin levé. Il lui fut donc permis de remonter, en 1813, sur les planches du Théâtre-Français; mais, à trois ans de là, une nouvelle incartade, à l'égard de laquelle on n'a aussi que des données vagues, lui ferma irrémissiblement les portes du cénacle de la rue de Richelieu. M'10 Georges s'en consola en allant montrer dans les départements les nombreuses et magnifiques parures de diamants qu'elle devait à la munificence de ses adorateurs, et exploiter le répertoire du théatre où Mile Duchesnois régnatt désormais seule et sans rivale. Après une absence de plusieurs années, elle revint à Paris avec Harel, directeur nomade, au sort duquel elle avait fini par s'attacher, et qui venait d'obtenir le privilége de l'Odéon. Mais hélas! à ses admirateurs de 1804 combien elle parut changée! Une obésité vraiment monstrueuse l'avait transformée. Sur la scène du second théâtre français, elle trouva néanmoins une position digne de son talent. Elle y créa les rôles de Jeanne d'Arc, dans la tragédie de Soumet; d'Agrippine, dans Une Fête de Néron, du même auteur; de Christine, dans le drame d'Alexandre Dumas; de la maréchale d'Ancre, dans celui d'Alfred de Vigny. Puis, Harel ayant abandonné l'Odéon pour prendre la direction de la Porte-Saint-Martin, Mue Georges l'y suivit, et y devint l'interprète du drame romantique échevelé. Pendant dix années, elle y soutint, avec une force vraiment prodi-gieuse, la fatigue à laquelle eût succombé toute autre arfiste chargée de commettre chaque soir tant de crimes, de pousser tant de cris, de râler tant de spasmes et d'agonies. Harel succomba enfin sous les charges d'une administration ruineuse, et Mile Georges resta longtemps sans autre asile théâtral que celui que lui offraient de temps à antre des directions de province, ou bien encore des représentations à bénéfice organisées à Paris, tantôt sur une scène, tantôt sur une autre.

Depuis, ayant éprouvé des pertes considérables, elle a reparu à la Comédie-Française et à l'Odéon, et après de nouveaux repos elle est rentrée à la Porte-Saint-Martin. Son obésité n'avait fait que s'accroître; et quant au talent, la vieille actrice n'était plus que l'ombre d'elle-même. Ses dernières représentations datent de juillet 1835. Deux an auparavant elle avait obtenu de la liste civile une pension de 2,000 fr. Elle est morte le 11 janvier 1867, àParis.

GEORGEY. Voyez GOERGEY.

GÉORGIE, en langue persanne Gourdjistan, en russe Grousie ou Grousinie, appelée Ibérie par les aborigènes. Cette contrée est ainsi dénommée en raison du grand nombre de rois du nom de Georges qu'elle compte dans son histoire, ou peut-être bien à cause de saint Georges, son patron. Elle occupe une partie considérable de l'isthme qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne, entre le Caucase et les montagnes d'Arménie, et confine au nord aux montagnards du Caucase, au sud à l'Arménie, à l'ouest à la mer Noire, à l'est à la province de Chirwan. Après avoir jadis compris un grand nombre de parties des contrées adjacentes, elle se compose aujourd'hui des provinces de Kacheth, de Karthli (ou Karthalinie), d'Iméreth, de Mingrélie et de Gourie, dont les trois premières forment ce qu'on appelle la la Géorgie proprement dite. Par conséquent, toute la Géorgie comprend les anciens royaumes de Colchide, d'[hérie et une

partie de l'Albanie. Sa superficie est d'environ 1300 myriamètres carrés, dont plus de 600 appartiennent à la Géorgie proprement dite, avec 1,142,611 habitants (1862), dont 577,000 environ de la race georgienne proprement dite (y compris les Mingréliens et les Lases); le reste composé de Turkomans, d'Ossètes, d'Arméniens et de Juiss émigrés. Des cours d'eau qui l'arrosent, on ne peut guère mentionner que le Kour (le Kyros ou Cyrus des anciens), le seul qui soit navigable, et qui, après avoir reçu les caux de l'Aras (l'Araxès des anciens), va se jeter dans la mer Caspienne, et le Rion ou Phase, important par les souvenirs de l'antiquité qu'il rappelle, et qui se jette dans la mer Noire. Le climat est au total tempéré et sain; mais d'une chaleur étoussante et maisain dans les parties de la contrée les plus basses, notamment en Mingrélie et sur les côtes de la mer. La nature particulière de son sol fait de la Géorgie une des plus belles et des plus riches contrées de l'Asie. Ses montagnes recèlent une soule de richesses métalliques et mi nérales, fort peu exploitées jusqu'à présent, il est vrai, et tout couvertes de forêts du plus beau bois de construction. La vigne et autres arbres fruitiers, ainsi que le cotonnier, y croissent spontanément; le riz, le froment, l'orge, l'avoir le maïs, le millet, le sor g ho, les lentilles, le tabac, les fruits de toutes espèces, la garance, le chanvre et le lin viennent presque sans culture dans les fertiles plaines; et les vallées offrent les plus riches paturages. Indépendamment d'une grande quantité d'espèces de petit gibier, on y trouve des cerfs, des daims, des sangliers, des renards et des chakals. Des aheilles sauvages confectionnent un miel doué de propriétés enivrantes ; on y rencontre aussi beaucoup de serpents et d'animaux venimeux. L'industrie viticole, bien que les procédés en soient encore des plus arriérés, est la grande ocsupation des populations, qui s'adonnent aussi à la sériciculture et à l'apiciculture; et cette dernière branche d'industrie donne lieu à une production considérable d'excellent miel et de cire. L'élève du bétail y est tout aussi imparfaite que la culture de la vigne et des céréales, ou que la sériciculture et la culture des fruits en général. En fait de gros bétail, on y trouve aussi des bussles d'une race beaucoup plus vigoureuse que celle d'Italie, et qui, comme bêtes de somme et de trait, sont d'une grande utilité. En revanche, les habitants possèdent d'immenses troupeaux de moutons, appartenant pour la plupart à l'espèce désignée sous le nom de moutons à la queue grasse, dont la chair est délicieuse, mais ne produisant qu'une très-mauvaise laine, qu'on serait souvent tenté de prendre pour du crin. Avec le poil des chèvres, qui y sont extrêmement nombreuses, on fabrique des étoffes et plus particulièrement des manteaux. On y donne toujours beaucoup de soins à l'éducation des chevaux, quoique la race n'en soit pas trés-recherchée; ilsont petite de taille, mais solides à la fatigue.

Les Géorgiens appartiennent à la race caucasienne, et sont célèbres pour leur beauté; aussi, sous la domination maliométane, était-ce, après la Circassie, de la Géorgie qu'on tirait surtout les esclaves blancs qu'on envoyait dans les déserts de l'Asie et en Égypte. Quoique aussi heureusement doués par la nature du côté de l'intelligence qu'au physique, la longue oppression sous laquelle ils ont gémi les a singulièrement dégradés sous le rapport intellectuel et plus encore sous celui de la moralité. Ils ont une noblesse particuliere, qui autrefois opprimuit beaucoup les classes populaires. En dépit de la longue domination et de la cruelle tyrannie que firent peser sur eux les conquérants mahométans, ils sont demeurés tidèles à la religion chrétienne et à la communion grecque, quoiqu'il y ait eu parmi eux béauconp d'apostasies en faveur du mahométisme, qui n'a pas laissé que de saire quelques progrès parmi eux, puisque aujourd'hui près de la moitié des habitants de la Géorgie professent l'islamisme. Au total, on peut dire que la situation de toutes ces populations, encore bien que sous la domination russe elle se soit très-certainement améliorée quelque peu, est toujours encore fort misérable. Les différents métiers y sont encore

GÉORGIE 255

dans l'enfance. Cependant ils font un commerce de transit asses considérable, qui a pour grand centre Ti flis, cheflieu de cette province. On peut encore mentioner *Iélisabethpol*, ville de 17,000 habitants, aux environs de laquelle on trouve deux colonies allemandes, d'immenses ruines et la remarquable colonne de Schamkor.

L'histoire primitive des Géorgiens, qui sont remonter leur erigine jusqu'à Thargamos, arrière-petit-fils de Japhet, est complétement sahuleuse. Mtskhethos, qui, dit-on, sut le fondateur de *Miskhelha*, ancienne capitale du pays, et dont on volt encore les ruines près de Tiflis, y joue un grand rôle. Leur histoire authentique ne commence qu'à l'époque du règne d'Alexandre, qui les subjugua; mais après la mort du conquérant macédonien, Pharnawas les affranchit du joug de l'étranger, et les constitua en royaume indépendant. C'est avec ce Pharnawas que commence la série des Mephé, ou rois de Géorgie qui gouvernèrent ce pays pendant près de vingt-et-un siècles sans interruption, en formant diverses dynasties. Vers la fin du quatrième siècle de notre ère, le christianisme y pénétra, et peu à peu y remplaça l'ancienne religion du pays, qui vraisemblablement avait beaucoup d'analogie avec le culte du Mithra des Perses. Le christianisme établit naturellement de nombreux rapports entre la Géorgie et l'Empire d'Orient, avec lequel il combattit les irruptions des Sassanides. Après la destruction de l'empire des Sassanides par les Arabes, aux irruptions de ces envahisseurs ne tardèrent point à succéder, et avec plus de succès encore, celle des Persans. En effet, sous la dynastie des Bagratides, branche de la dynastie arménienne qui était montée sur le trône de Géorgie, cette contrée devint une des provinces de l'empire des Arabes; et il n'y eut que les pays de montagnes où se réfugièrent les rois de Géorgie, qui rénssirent à conserver une espèce d'indépendance. Sans doute à l'époque de la décadence du khalifat arabe, vers la fin du neuvième siècle, les Géorgiens réussirent à regagner temporairement leur indépendance; mais au dixième siècle ils devinrent encore tributaires des dynasties qui remplacèrent en Perse la domination des Arabes. Ce fut seulement sous le règne de Bagrat III, vers la fin du dixième siècle, qu'ils reconvrèrent leur indépendance, et ils la conservèrent jusqu'à l'époque de la domination des Mongols, au treizième siècle. C'est là l'époque la plus brillante de l'histoire de la Géorgie; en effet, bien que pendant cette période les Géorgiens aient eu beaucoup à lutter et guerroyer contre les Seldjoucides, qui parfois les vainquirent et leur imposèrent tribut, l'avantage, en définitive, n'en resta pas moins de leur côté; et c'est aussi alors que le royaume de Géorgie eut ses plus grands rois, qui l'agrandirent et le portèrent au comble de ses prospérités et de son éclat. Les plus importants de ces princes furent David III (1089 à 1126), qui rappela en Géorgie les habitants, émigrés ailleurs, reconstruisit leurs villes et leurs villages détruits, recouvra Tiflis, vainquit les États mahométans limitrophes, battit les armées des Seldjoucides, conquit le Chirvan, une partie de l'Arménie et diverses autres contrées adjacentes, et étendit sa domination jusqu'à Trébizonde; et la reine Thamar, autrement célèbre encore (1184-1206), qui régna sur toute la contrée s'étendant entre la mer Noire et la mer Caspienne, qui propagea le christianisme parmi les montagnards du Caucase, les soumit à sa puissance, et rendit tributaires un grand nombre de princes chrétiens et mahométans. Nous citerons encore son fils Georges IV (1206-1222), qui vainquit les Persans et en convertit en grand nombre au christianisme, et qui se mit en outre en rapport avec les princes et les chess de: croisés venus en Palestine, à l'effet de s'unir à eux pour refouler l'invasion de l'islamisme. Mais cette période de gloire pour la Géorgie dura peu, d'une part à cause des troubles intérieurs provoqués par l'usurpation et les mœurs dissolves de la reine Rousoudan (1223-1248), et de l'autre per suite des invasions, de plus en plus fréquentes, des Mongois, qui finirent par complétement subjuguer la Géorgie, et l'incorporèrent à leur immense empire comme État vas-

sal. La décadence de la puissance mongole vers le milieu du quatorzième siècle fournit, il est vrai, aux Géorgiens, sous le règne de leur roi Georges VI, une occasion de se rendre encore une fois indépendants; mais cette indépendance fut de courte durée, et dès la fin de ce même quatorzième siècle, la Géorgie passait sous les lois de Tamerlan.

Ce sut sentement dans les premières années du quinzième siècle que le roi Georges VII, qui s'était retiré dans les montagnes, réussit à expulser de nouveau les musulmans du pays et à y rétablir le christianisme. Mais son successeur, Alexandre I^{er}, commit la grande saute de partager son royaume entre ses trois sils. Wachthang eut pour sa part l'Iméreth (Imérétie), la Mingrelie et la Gourie; Demetrius ou Constantin, le Karthli (Karthalinie), et Georges le Kacheth (Kachétie). Chacun de ces États, à son tour, se subdivisa; et il y eut un moment où l'on ne comptait pas moins de vingt-six princes souverains en Géorgie.

A partir de l'époque où nous sommes arrivés, l'histoire de la Géorgie forme deux parties principales et bien distinctes : celle des deux États de Karthli et de Kacheth, situés à l'est, et celle des États de l'ouest. Dans les premiers, les rapports plus nombreux avec la Perse déterminèrent le courant commercial et politique ; et pareil résultat se produisit dans les seconds pour la Turquie. Dès les premières années du quinzième siècle, le Kacheth et le Karthli, déjà maintes fois réduits par les envahissements des souverains de la Perse, passèrent complétement sous la domination persane. Les chahs de Perse firent lourdement peser leur autorité sur ces contrées, qui cependant souffrirent encore bien davantage des incessantes luttes et usurpations réciproques de leurs différents princes indigènes. Cependant, à cette époque où le Kacheth et le Karthli formaient deux États distincts vassaux de la Perse, il s'y développa peu à peu un élément qui devait y exercer plus tard une influence prépondérante, l'élément russe.

Dès l'annés 1579 les Géorgiens, dans l'espoir de parvenir à secouer le joug des musulmans, recherchèrent l'alliance du tsar Jwan Wassiljewitch; mais ils échouèrent dans leurs tentatives et leurs négeciations avec ce prince. Le tsar Fedor Iwanowitch au contraire, en 1585, prit formellement sous sa protection le roi de Kacheth, Alexandre III. Plus tard, vers l'an 1660, le roi de Kacheth Héraclius Ier épousa une fille du tear Alexis. Les rapports avec la Russie devinrent encore plus intimes à la période suivante, qui commence a rec le roi Theimouraz II, lequel, en 1740, réunit les deux royaumes de Karthli et de Kacheth en un seul, et réussit à secouer presque complétement le joug de la Perse; après quoi, son fils Héraclius fut formellement déclaré l'un des vassaux de l'empire de Russie. Il est vrai qu'en punition de cette défection le chalt de Perse, Agh Mohammed, l'expulsa, en 1795, de ses États; mais l'intervention armée de la Russie les lui fit restituer. Toutefois, la situation du pays était devenue si précaire que Georges IX, successeur d'Héraclius, en sit formellement cession à l'empereur de Russie Paul Ier, par un traité signé le 5 décembre 1799. David fils de Georges, y demeura encore avec le titre de gouverneur russe jusqu'en 1802, époque où l'empereur Alexandre l'incorpora à l'empire comme formant désormais une province russe, et sit transsérer les dissérents princes de la samille royale en Russie, où ils obtinrent des pensions et des grades dans l'armée russe.

Dans la Géorgie occidentale, la Mingrelie et la Gourie se séparèrent, dans la seconde moitié du quinzième siècle, de l'Imeneth, qui demeura cependant l'État prédominant et s'essorga de maintenir sa suzeraineté sur les Dadicins de Mingrélie, de même que sur les Gouriele de Gourie, comme se qualifiaient les princes respectifs de chacun de ces deux États. Des guerres sans nombre surent le résultat des liens et des rapports si compliqués existant entre les différentes dynasties qui laissèrent envahir le pays par les montagnards du Caucase et surtout par les Turcs. Ceux-ci s'emparèrent successivement de différentes parties du territoire, rendirent

tributaire toute la portion occidentale de la Géorgie, et y exercèrent longtemps une décisive influence. L'histoire particulière de cette contrée présente d'ailleurs à peu près les mêmes phases et les mêmes péripéties que celle de la Géorgie orientale; et la grande lutte qui eut lieu vers le milion du dix-septième siècle entre les dynasties de l'Iméreth et de la Mingrelle, lutte à laquelle les Turcs, les Persans et les Gouriele prirent part pour l'une ou l'autre des rivalités en présence; offre un tableau d'horreurs tel qu'en sournit rarement l'histoire. La Gourie, qui vers la sin du dix-septième siècle se trouvait encore dans des rapports de vassalité à l'égard des rois de l'Imèreth, se rendit indépendants au commencement du dix-huitième, grâce à l'ap-pui de la Turquie, sous la protection de laquelle élle se plaça aussitôt; mais vers le milieu du dix-huitième siècle le roi d'Iméretir Salomon réussit encore à la replacer sous son autorité; et il continua d'en être ainsi jusqu'en 1801, époque où les Russes s'en emparèrent. Par un traité conclu en 1810, elle passa formellement sous la souveraineté russe. D'abord les Russes reconnurent le fils encore mineur laissé par le dernier Gouriel en qualité de prince vassal de l'empire; mais en 1838, par suffe des intrigues de sa mère et tutrice, Sophie, qui s'était enfuie cliez les Turcs avec son fils, ils réunirent formellement ses États à l'empire russe. La Mingrélie, elle aussi, demeura vassale de l'Iméreth jusqu'en 1803, époque où le Dadidn Georges se soumit comme vassal au sceptre de la Russie, qui lui reconnut, comme à ses successeurs, la jouissance de tous ses droits.

En Imérétie, principale contrée de la Géorgie orien-tale, brilla, dans la seconde moîtié du siècle dernier, un roi brave et généreux, Salamon Ier, qui, indigné du honteux tribut imposé par la Porte à ses prédécesseurs et consistant à lui fournir chaque année quarante jeunes gar-cons et quarante jeunes filles, prit les armes, et, secouru par la Russie, réussit, en 1774, à complétement affranchir son pays de la domination des Turcs. Malgré les services essentiels que la Russie lui avait rendus dans cette lutte, il refusa de reconnaître sa suzeraincié. Ce fut Salomon 11 qui le premier consentit'à placer ses États dans des rapports de vassalité à l'égard de la Russie; mais, accusés d'avoir manqué à ses obligations, il sut arrêté à Tislis, ek ses Etats furent alors formellement incorporés à l'empir e russe. C'est ainsi qu'à la suite de la guerre qui eut lie u en 1828 et 1829 entre la Russie et la Porte, toute la parti e de la Géorgie jusque alors immédiatement soumise à la Tur quie, après avoir été cédée à la première de ces puissance \$ par la seconde, se trouve maintenant, avec la place forte; d'Akhalzikh, placée sous la domination russe; et qu'elle sut alors réunie aux autres possessions transcaucasiennes de la Russie, pour former un gouvernement général, dont le titulaire comule l'autorité militaire avec l'autorité civile, et exerce le commandement supérieur de toutes les forces russes dans le Causase.

La langue des Géorgiens, rude, mais énergique et régulière, d'une construction toute particulière, compte cinq dialectes, et n'appartient point à la famille des langues indo-germaniques. Elle possède une littérature qui ne laisse pas que d'avoir une certaine importance, qui date de l'introduction du christianisme dans ces contrées, et se compose en grande partie d'ouvrages de piété, de traductions de la Bible, des Pères de l'Église, de Platon, d'Aristote et de leurs commentateurs. En ce qui touche la littérature profane, laquelle fleurit plus particulièrement au dixseptième siècle, les poésies et les chroniques, notamment cettes qui ont trait à l'histoire de l'Église, en constituent la partie la plus importante. La composition de quelques poèmes héroiques remonte jusqu'aux temps de la reine Thamar. Les ouvrages relatifs aux sciences sont encore bien moins nombreux, et, sauf quelques ouvrages historiques, finsignifiants. Il faut cependant reconnaître que dans ces derniers temps les Géorgiens ont commencé à laire preuve de bien autrement de zèle et d'ardeur pour les

sciences que par le passé, et que sous la domination russe l'état intellectuel du pays et son instruction générale se cont quelque peu améliorés. En revanche, on peut considérer comme une perte irréparable pour les lettres et les seiences géorgiennes le transfert qui eut lieu en 1807, à Pétersbourg, des archives et des trésors scientifiques et littéraires de la Géorgie. L'érudit qui possède le mieux de nos jours la connaissance de la langue, de la littérature et de l'histoire de la Géorgie est M. Brosset. On a de lui, outre une traduction de la Chronique de Géorgie (Paris, 1831), des Eléments de la Langue Giorgienne (Paris, 1837), un Rapport sur un Voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie exécuté en 1847 et 1848 (Saint-Pétersbourg, 1850-1851), une Histoire de la Géorgie (tome Ier, Saint-Pétersbourg, 1850, avec textes géorgien et français - Voyez aussi Bodenstedt, Peuples du Caucase (Francfort, 1855, 2 vol.) et Haxthausen, la Transcaucasie (1856).

GEORGIE ou GEORGIA, l'un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, situé entre le 30° 21' et le 35° de latitude septentrionale, borné au nord par l'Etat de Tenessee et por celui de la Caroline du nord, au nord-est par la Caroli du sud, à l'est par l'océan Atlantique, au sud par la Floride, et à l'ouest par l'État d'Alabama, présente une superficie de 1,916 myriamètres carrés avec une papulation, en 1870, de 1,184,109 habitants, tous libres, répartie en 94 comtés. En 1800, la Géor ie ne comptait que 162,100 habitants, dont 29,264 esclaves. Elle recut sa première constitution politique en 1777. Cet Etat envoie au congrès dix représentants. Ses principales productions sont le coton, le riz, le maïs, les céréales, le pastel, le tabac. Son industrie et son commerce ont eu, de même que sa population, un accroissement rapide. En 1860, sa fortune mobilière et immobilière s'élevait à près de 3 milliards et demi de fr., c'est à-dire qu'il avait presque doublé depuis 1850. Le riseau de ses chemins de ser est le meilleur et le plus étendu qu'il y ait dans le sud.

Le territoire de la Géorgie faisant partie de la Flori le et de la Caroline; en 1732 il fut concédé à quelques riches propriétaires par Georgie II et reçut le nom de ce monarque. En 1763 il fut conganisé en une province, qui entra plus tard dans l'Union américaine. Comme t un les États à eschayes la Georgie adhéra, en 1864, à la rupture du parte fédéral et mit au service des confédérés 40 régiments de 1,000 hommes chacun. Elle avait échappé par sa situation aux désastres de la guerre lorsqu'en juillet 1861 le général Sherman l'eavahit, la traversa d'un bout à l'autre et la força, en occupant Savannah, de faire sa soumission. Tous les esclayes furent aussidét affranchis; mais cet État fit jusqu'en 1871 une opposition ouverte à la politique suivie par le Cengrès pour la reconstruction du Sud.

Savannab, ville de 25,000 habitants, bâti: au point où le flouve du même nom se jette dans l'Atlantique, est la ville la plus peuplée et en même temps le centre commercial le plus important de cet État. La ville la plus censidérable est enquite Augusta, avec 12,000 âmes, aituée égulament sur le Savannab.

GÉORGIE (Nouvelle-). Voyes Nouvelle-Géorgie.

CÉORGIE MERIDIONALE, ile inhabitée, située à l'est de la Terre-de-Feu, à l'extrémité sud de l'océan Atlantique, par 200 long. O. et 540 latit. S., et visitée uniquement par des pècheurs de baleises. Au sud-est de cette tle on rencentre les Iles du Marquis de Traverse dont la plus grande a un volcan, et la Terre de Sandwich, groupe d'iles presque constamment entourées de brouillards, qui so et traversées par des montagnes encore plus élevées que ce les de la Nouvelle-Géorgie, et dont le climat est encore plus âpre.

GÉORGINE, nom donné par Wildenow, en l'honneur de Georgi, professeur de botanique à Saint-Pétersbourg, à la plante que nous appelons en France Dahlia. La dénon mination de géorgine a prévalu dans le mord de l'Europe et et a Allemagne, parce qu'on a dit qu'elle aidait à établir une distinction entre le dahlia et le dalea, genre de papilio-

GÉORGIQUES (du grec yā, terre, toyov, œuvre). La poésie géorgique est, comme son nom l'indique, celle qui retrace les travaux de la terre. En Grèce, Hésiode, qui vivait, à ce qu'on croit, cent ans après la prise de Troie, écrivit, sous le titre Des Travaux et des Jours, un poème des champs. La description des cinq ages et l'immortelle fable de Pandore ont mis au rang des plus beaux présents que nous ait légués l'antiquité cet ouvrage didactique, où Virgile a puisé la première idée de ses Géorgiques. Démocrite, Xénophon, Aristote, Théophraste, ont aussi parlé de l'agriculture. A Rome, le sévère Caton composa sur les travaux de la campagne un livre imité après lui par le savant Varron. Dans l'ouvrage de Caton, on reconnaît que cet ennemi acharné de Carthage avait cultivé la terre avec amour; il en parle en homme qui sait appliquer les maximes qu'il recommande comme des conquêtes de sa vieille expérience. Varron montre dans ses écrits plus de théorie que de pratique : ce savant homme recherche l'étymologie des mots, l'origine des usages et des choses, et nous donne un catalogue des auteurs qui ont avant lui traité de l'agriculture. L'ouvrage de Columelle, De Re Rustica, est le travail le plus complet que l'antiquité nous ait transmis sur ce sujet.

Les Géorgiques de Virgile, dit Jacques Delille, ont toute la perfection que peut avoir un ouvrage écrit par le plus grand poëte de l'antiquité, dans l'âge où l'imagination est la plus vive, le jugement le plus formé, et toutes les facultés de l'esprit dans toute leur vigueur et dans leur entière maturité. » Virgile employa sept années à la composition de ce poême, qu'il considérait comme son chef-d'œuvre. La traduction des Géorgiques, dans laquelle Frédéric II voyait comme l'ouvrage le plus original de l'époque, passe aussi pour le chef-d'œuvre de Delille. L'étude des Géorgiques a inspiré au P. Vanière le Prædium Rusticum. Le poête toulousain ne sait pas rester dans de sages limites. et se préserver du défaut de la profusion ; mais son ouvrage respire l'amour de la campagne, et ne peut qu'en inspirer le goût aux lecteurs. René Rapin, de la compagnie de Jésus, publia, en 1665, le poëme des Jardins, dont l'idée paratt lui avoir été fournie par les derniers vers du poeme des Georgiques. Entre tous les ouvrages de ce poête latin moderne, Les Jardins ont conservé le plus de réputation. Les Saisons de Thompson, composées de grands tableaux, sont époque dans l'histoire de la poésie. A peine le chant de L'Hiver parut, qu'il produisit une sensation extraordinaire; L'Eté n'obtint pas moins de succès; ensin le poème entier s'empara de l'admiration publique.

Après leur Thompson, mais à une grande distance de ce poete, les Anglais citent avec plaisir Bloomfield, simple garçon tailleur, qui du fond d'une chétive boutique produisit un poëme intitulé Le Valet de Ferme, et où les quatre saisons forment aussi quatre chants. Ce fut vers la fin du dix-huitième siècle que Londres lut avec étonnement des vers élégants, harmonieux, pittoresques, pleins d'expression, composés par un jeuns homme entouré d'artisans comme lui. L'ouvrage respirait surtout un amour vrai de la campagne. Quoique nous n'ayons rien d'égal à Thompson dans notre langue, on trouve cependant des traces de poésie géorgique dans Du Bartas, qui jeta des éclairs de génie parmi de grands et insupportables défauts. Saint-Lambert, poëte assez faible, mais vanté par toute l'école philosophique, dont il portait la bannière, a composé sur les saisons un poeme froid et sans couleur, dont Diderot, avec sa verve habituelle et son sentiment d'artiste, a sait une sage et mordante critique. Pourtant, quelques morceaux de cet ouvrage sont restés célèbres et ne périront point. L'abbé Deille, traducteur de Virgile, essaya de lutter avec son maître dans deux poëmes géorgiques, Les Jardins et L'Homme des Champs. Le premier de ces ouvrages, singulièrement rabaissé par les aristarques, n'offre ni une belle ordonnance, ni une vaste composition; la flamme du génie de Thompson ne brille nulle part dans ce travail, mais il est souvent riche de poésie, et contient des choses que la langue française revendiquera toujours comme des modèles de l'art d'écrire en vers. L'Homme des Champs qu'on aurait ou caractériser par ce titre : le Parisien aux Champs, n'est pas un ouvrage. On n'y sent nulle part cet amour vrai de la campagne, si fortement exprimé en Lucrèce, en Virgile, en Thompson. Comment a-t-il pu penser au Tytire des Bucoliques, au vieillard du Galèse, sans nous mentrer le bonheur habitant dans une chaumière, environnée d'un jardin et bordée par une saussaie en fleurs. Le petit cultivateur, contemplant son petit domaine avec ravissement sur le déclin du jour, la famille contente qui couronne son foyer, la table qui rappelle à l'esprit celle de Philémon et de Baucis offrant l'hospitalité aux dieux, l'agneau chéri, la perdrix privée qui se réfugie auprès de Jupiter, la chèvre qui folâtre autour du plus petit enfant de la maison, les innocentes amours, la prière du soir, qui met la maison sous la garde du père commun de tous les hommes, voità l'essence et les ornements du poème géorgique. Tout cela manque dans l'œuvre de Delille; mais son talent s'y révèle par des beautés de style dignes des grands mattres, et que lui seul pouvait prêter à notre langue.

Maigré le poême des Mois de Roucher, annoncé dans le temps comme une merveille dans le monde, et rabaissé depuis avec un excès d'injustice, nous n'avons pas de géorgiques dans notre langue. Le Verger de Fentanes, Les Fleurs de Castel, tous doox remarquables par le talent de la versification, Le Potager de Lalanne, appartiennent au genre géorgique. Les Italiens du seizième siècie, émules des Grecs et des Latins dans l'épopée et dans les compositions dramatiques, n'ont pas négligé le genre géorgique. Le josi poëtne des Abeilles par Rucellai, imitation heureuse et libre du quatrième livre des Géorgiques de Virgile. est rempli d'idées ingémeuses et d'agréables images. La Coltivazione, ou l'Agriculture, a placé le Florentin Alamanni au premier rang des poêtes de son pays. Ce poême est l'un des plus vantés qui existent dans la langue italienne, mais ce n'est pas un de ceux qu'on lit le plus; l'austérité du sujet et la trop grande fréquence des préceptes sont sans doute la cause de cette espèce d'indifférence.

P.-F. Tissor, de l'Académic Française. GÉPIDES, peuplade germanique, de même origine que les Goths, et dont il est pour la première fois fait mention dans l'histoire vers l'an 280 de l'ère chrétienne. Partis des rives de la Vistule, ils s'étaient dirigés vers le sud et s'étaient d'abord fixés dans la partie septentrionale de la Pannonic, où ils avaient pour voisins à l'ouest les Visigoths des monts Carpathes et à l'est les Ostrogoths. Mais lorsqu'après la mort d'Attila (453), de l'armée duquel ils avaient aussi fait partie, leur roi Aderich tenta pour la première fois de secouer le joug des Huns, ils s'établirent dans le pays d'où leur chef venait d'expulser leurs adversaires, c'est-àdire depuis la Theiss jusqu'au Danube, et même plus loia encore, jusqu'à la Drau et à la Save, où en 488 ils essayèrent vainement à Strmium de barrer le passage aux Ostrogoths se dirigeant vers l'Italie. Leur empire fut détruit en l'an 566 par les Lombards, leurs ennemis et leurs voisins occidentaux, lesquels, sous le commandement d'Alboin, s'étaient ligués contre eux avec les Avares, qui habitaient la contrée s'étendant à l'ouest de leur territoire. Cunimond, roi des Gépides, succomba dans la bataille avec un grand nombre de guerriers de sa nation. Ceux qui échappèrent au carnage, ou s'adjoignireut aux Lombards et les accompagnèrent dans leur expédition en Italie, on, et ce fut le plus grand nombre, se confondirent avec les Avares, dont ils acceptèrent la domination.

GÉRA, seigneurie d'un revenu annuel d'environ 400,000 fr. et appartenant aujourd'hui au prince Harra LXII de Reuss-Schleitz-Géra-Lobenstein. Son territoire, dont l'étendue totale, y compris une enclave située à 36 éi-

lomètres plus loin, dans le territoire de Schleiz-Greitz et Lobenstein-Ebersdorf, peut être évaluée à 5 myriam. car., avec une population de 34,672 âmes; il est borné à l'est et à l'ouest par le pays de Saxe-Altenbourg, au sud par le pays de Saxe-Weimar, au nord par la Saxe prussienne. Le chef-lieu, Géra, ville de 17,957 hab. (1871), située

sur les bords de l'Elster blanc, a été reconstruite avec assez de régularité, à la suite de deux incendies qui la détruisirent presque complétement, l'un en 1450 et l'autre en 1780. Les environs en sont fort agréables. Les rues sont droites et les places au nombre de six. On y remarque trois églises, le palais des princes de Reuss, une machine hydraulique et une usine à gaz. Siége du gouvernement commun aux possessions respectives de diverses branches de la maison de Reuss, de la cour de justice et de la diète, elle témoigne aussi d'un certain degré d'activité industrielle et possède dans ses murs des tanneries, des chamoiseries, des teintureries, des fabriques d'étoffes de laine et de coton, de voitures, de tabac, de savon, d'harmonicas, ainsi qu'un gymnase, un école d'industrie et un asile parfaitement organisé pour les enfants en bas âge. A peu de distance de la ville existe une assez importante manufacture de porcelaine.

GÉRAMB (FERDINAND, baron DB), procureur général de l'ordre des Trappistes, descendait d'une ancienne fa-mille hongroise, et naquit à Lyon, en 1770. Plusieurs duels qu'il eut à Vienne, et le zèle enthousiaste avec lequel, en 1805, il appela la jeunesse autrichienne aux armes contre les Français, témoignent du peu de dispositions qu'il eut d'abord pour la vie ascétique. Quand la terre manqua autour de lui pour combattre les Français et leur empereur, objet de sa haine toute particulière, il passa en Espagne, où il se remit à faire le coup de susil au milieu des guérillas aux ordres des cortès, et ne les quitta que pour aller à Londres y réunir les moyens nécessaires pour continuer la lutte acharnée dont la Péninsule était alors le théâtre. Frappé, par suite de dettes qu'il contracta dans cette mission, d'une condamnation par corps, il résista pendant douze jours, dans une maison de campagne qu'il habitait. aux officiers de justice chargés d'exécuter le jugement; et il fallut recourir à l'emploi de la force pour l'expulser d'Angleterre en 1812. S'étant sait débarquer dans le petit port danois de Husum, il s'y vit arrêter par ordre de Napoléon, qui ne pouvait lui pardonner ses proclamations furibondes de 1807, et fut conduit à Paris, où, par une mesure de haute police, il subit une rigoureuse détention. On suppose que c'est en grande partie à la solitude à laquelle il fut alors condamné, et aussi aux entretiens de l'évêque de Troyes, qui partagea plus tard sa captivité, qu'il faut attribuer la direction religieuse, mais toujours exaltée, que prirent ses idées. Rendu à la liberté lors de la prise de Paris par les armées alliées, il se rendit en 1816 à Lyon, devenu le grand centre des intrigues ecclésiastiques qui signalèrent la Restauration, passa quinze mois au noviciat de la maison des Trappistes de cette ville, et fit ensuite ses vœux dans le couvent du Port du Salut, près de Laval. A cette occasion, il prit le nom de Père Marte-Joseph. Le zèle avec lequel il se soumit aux règles sévères de l'ordre dans lequel il venait d'entrer, le mit bientôt en grande considération parmi ses frères en religion, qui l'élurent procureur général, et en odeur de sainteté dans la gent dévote, dont il devint l'un des hérus. La révolution de 1830 et les idées qu'elle fit prévaloir furent une grande douleur pour le révérend Père de Géramb, qui résolut de les expier en ajoutant encore à la rigueur des pénitences qu'il s'imposait. En 1831 il se décida à entreprendre le pèlerinage de la Terre Sainte, et à son retour il eut avec Mébémet-Ali un entretien très-remarquable. En 1837 il alla aussi à Rome présenter ses hommages au auccesseur de saint Pierre; et depuis ce moment sa vie ne fut plus qu'un continuel va-et-vient entre la capitale du monde catholique et les diverses maisons de son ordre en France et en Allemagne. Il se trouvait à Rome lorsque la sport vint l'y surprendre, le 15 mars 1848. On a de lui un

grand nombre d'ouvrages ascétiques, que rien d'ailleurs me permet de signaler dans la foule de livres de ce genre qu'on possédait déjà, ainsi qu'un Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï en 1831-1833 (Paris, 1836), et un Voyage de la Trappe à Rome (en allemand; Ratisbonne, 1839).

GERANDO (DE). Voyez DEGERANDO.

GERANIACEES, famille de plantes dicotylédoses polypetales hypogynes, ayant pour caractères : calice libre, persistant, à cinq pétales, dont l'un est quelquefois prolongé en éperon; corolle à cinq pétales alternant avec les sépales du calice; dix étamines; cinq ovaires offrant chacun une seule loge, contenant un ou deux ovules attachés à leur angle interne; cinq styles terminaux, soudés entre eux; sigmate simple; embryon dépourvu d'endosperme. Les gérniacées sont, en général, des plantes herbacées ou sous-frutescentes, quelquefois à feuilles charnues. On y comple les genres erodium, geranium, monsonia et pelargonium. Les racines et les tiges de ces diverses plantes sont riches en tannin et en huiles essentielles.

GERANIUM, genre de la famille des géra ni acéea. Les jardiniers et les amateurs appliquent indifféremment cenom aux véritables géraniums et aux pélargoniums. Cepeadant, rien de plus facile que de distinguer ces deux genres l'un de l'autre : la corolle du géranium est régulière; celle du pelargonium est irrégulière. Les espèces du genre erodium se confondraient plutôt à première vue avec celles du genre geranium; mais les premières n'ont que cinq étamines fertiles, tandis que toutes le sont dans les autres; dans les pélargoniums, il n'y a constamment que sept étamines authénifères. Ces caractères distinctifs ont été établis par L'Héritier. Avant lui, toutes ces plantes ne formaient qu'un seui genre, dont le nom geranium, dérivé du grec γέρανος, grue, indiquait ce caractère commun qu'offre leur fruit de rappeler la forme d'un long bec effilé. Les mots pelargonium (de πελαργός, cigogne) et erodium (de ἐρωδιός, héron) rappelent la même idée.

Les espèces du genre geranium ainsi restreint sont se nombre d'environ soixante-dix. Parmi celles qui appartiennent à l'Europe, l'une des plus helles est le geranium sanguin (geranium sanguineum, Linné), à grandes fleurs d'un rouge de sang, portées sur de longs pédoncules, la plupart uniflores. Au mois de juin, dans les prés un peu humides, brille, par ses grandes fleurs bleues, à pétales arrondis, le géranium des prés (geranium pratense, Linné), Dans les lieux montueux, secs et arides, on trouve le géranium velouté (geranium molle, Linné), à Seurs rougeltres, à feuilles molles, velues, palmatifides, arrondies, portées sur de longs pétioles. Au commencement du printemps, l'herbe à Robert (geranium robertianum, Linné) moatre ses petites fleurs rouges et ses tiges velues, noueuses et rougeàtres.

Si les géraniums que nous venons de nommer viennent sans culture dans nos climats, il n'en est pas de même des pélargoniums, auxquels des soins particuliers sont nécessaires, tant pour les conserver que pour obtenir des fleurs nombreuses, grandes et éclatantes. Une serre tempérée, bien éclairée doit abriter ceux-ci depuis le 15 septembre jusqu'à la fin de mai. Les arrosements doivent être ménagés suivant les circonstances atmosphériques. La taille et le rempetage sont deux opérations indispensables. Quant au mode de multiplication, on emploie les semis si l'on veut obtesir des variétés nouvelles, les boutures pour conserver celles de choix.

Les pélargoniums que recherchent les amateurs sont des petits arbrisseaux à bois mou, herbacés dans la jeunesse, au premier rang desquels il faut placer le pelargonium inquinans, type de ces plantes à fleura écarlates, qui, réunies en groupes ou en massifs, font depuis le mois de juis jusqu'aux gelées le plus bel ornement des jardins. Le pelargonium zonale présente des feuilles arrondies en cust à la base, marquées en dessus d'une bande d'un vert-bran suivant les contours du limbe; dans quelques variétés, les

feuilles sont panachées de blanc ou de jaune, ou bordées de blanc; les sleurs sont d'un écarlate brillant, passant, suivant les variétés, au rose et au blanc pur. Citons encore le pelargonium adoratissimum, dont les seuilles froissées entre les doigts exhaient une odeur agréable, et le pelargonium capitatum, qu'une propriété analogue à sait désigner par les jardiniers sous le nom de geranium rosat. Le genre pelargoniums compte encore beaucoup d'autres espèces; quant aux variétés et aux hybrides, elles sont innombrables.

GÉRANT, GESTION (du latin gerere, administrer). Le gérant est le plus souvent un mandataire qui administre pour autrui, et qui a un compte à rendre de sa gestion ou administration. Mais il y a aussi le gérant volontaire, celui qui gère l'affaire d'autrul sans mandat, celui que le droit romain appelait negotiorum gestor. Celui qui gère volontairement l'affaire d'autrui, soit que le propriétaire connaisse la gestion, soit qu'il l'ignore, contracte l'engagement tacite de continuer la gestion commencée, jusqu'à ce que le propriétaire puisse y pourvoir. Il doit se charger également de toutes les dépendances de cette affaire. Il est soumis à toutes les obligations qui résulteraient pour lui de l'acceptation d'un mandat exprès. Il est tenu d'apporter à la gestion de l'affaire tous les soins d'un bon père de famille, et doit en rendre compte. Néanmoins les circonstances qui l'ont conduit à se charger de l'affaire peuvent autoriser le juge à modérer les dommages-intérêts qui résulteraient des fautes et de la négigence du gérant. De son côté, le maître dont l'affaire a dé bien administrée doit remplir les engagements que le girant a contractés en son nom, l'indemniser de tous les ensegements personnels qu'il a pris, et lui rembourser toutes les dépenses utiles ou nécessaires qu'il a faites.

Dans les sociétés civiles ou commerciales on appelle gérants de la société, ou simplement gérants, ceux qui sont clargés de l'administration. Dans les sociétés commerciales en comma n dite, les associés commanditaires seuls

peuvent être gérants.

D'après la legislation faite en 1855 sur la presse, tout journal ou écrit périodique publié par une société doit présenter à l'agrément du gouvernement parmi les associés un, deux en trois gérants responsables qui ont chacun individuelement la aignature. Si l'entreprise est formée par une seule personse, elle en sera nécessairement le gérant, pourvu que le gouvernement l'y ait autorisée. Chaque numéro du journal ou de l'écrit périodique doit être signé, en minute, par un gérant, qui répond de son contenu et devient passible des peines portées par la loi à raison de la publication des articles qui seraient incriminés.

GÉRARD DE ROUSSILLON, l'un des preux qui, vers le milieu du neuvième siècle, repoussèrent les invasions normandes, et que les romanciers du cycle carlovingien ont placé dans l'épopée populaire du moyen âge comme l'un des plus brillants héros de son siècle et comme un type de l'héroisme féodal aux prises avec l'autorité royale. Nous n'avons toutefois sur lui que des renseignements aussi confus qu'incomplets. Tout ce que nous en savons à peu près, c'est qu'il sut le père d'une grande partie de l'aventureuse famille des paladins, qu'il fonda sorce églises et sorce monastères, et qu'il construisit une multitude de châteaux; c'est que, sous le titre de comte, il exerça pendant longtemps une souveraineté absolue sur le royaume de Provence; qu'il réunit à ses vastes domaines le comté de Bourges; mais qu'ayant pris le parti de Lothaire, puis celui de son fils contre Charles le Chauve, il finit par perdre ses États, ses domaines et jusqu'à ses dignités; et que, vers l'an 872, il se retira à Avignon.

Une chanson de gestes, intitulée Gérard de Roussillon, effètre les hauts faits d'un autre preux du même nom, qui vivait un siècle auparavant et qui eut de longs démélés avec Charles-Martel. Ce poëme ne contient pas moins de luit mille vers à rimes consécutives : son action dure vingt-deux ans.

GÉRARD (Le Père). Ce n'était qu'un honnéte laboureur de Montgermont en Bretagne, et cependant, lui aussi, a eu sa celébrité dans la majestueuse période de 1789. Un jour, le suffrage des citoyens de sa sénéchaussée le députa aux états généraux, et, renonçant à ses habitudes simples, il s'achemina vers Versailles pour prendre sa place parmi ses collègues du tiers état. Au milieu de tant d'hommes qui venaient offrir à la patrie des talents, un courage et une énergie extraordinaires, son tribut, à lui, fut un grand bon sens, une simplicité patriarcale, une franchise d'homme du peuple. Au jour de l'ouverture, le père Gérard se présente, vêtu de son vieil habit vert à la française et de ses culottes de nanking des jours de fête ; mais le mattre des cérémonies lui barr l'entrée de la salle, déclarant qu'il n'en-trera que vêtu, comme les autres députés, du triste cos-tume officiel emprunté à 1614. L'idée de quitter un moment son habit vert l'affecta douloureusement. Son bon sens se révolta contre l'idée de soumettre à la vieille étiquette monarchique son caractère solennel d'envoyé du peuple; il refusa avec une obstination toute bretonne; le peuple et ses collègues applaudirent à sa résistance, et l'étiquette fut foulée aux pieds. L'honnête cuitivateur alla fièrement s'asseoir à sa place, s'inquiétant peu de ce que son habit vert jurait avec le costume officiel et le mantelet noir des autres députés. La conduite du père Gérard pendant la durée de l'Assemblée nationale fut sage, droite, lovale comme son caractère. Son nom devint populaire. Col lot d'Herbois en revêtit un almanach, dans lequel il publia un catéchisme républicain. Après cette laborieuse session, le père Gérard retourna, comme Cincinnatus, à ses bœuss et à sa charrue, laissant, parmi nos renommées de la révolution, une renommée que notre insoucieuse génération a presque oubliée.

GERARD (FRANÇOIS-PASCAL-SIMON, baron). Ce peintre célèbre était né à Rome, en 1770, dans l'hôtel de l'ambas-sade, où son père occupait la place de concierge. Ses parents le conduisirent très-jeune à Paris, on il travailla d'abord dans l'atelier de sculpture de Pajou, et où il apprit à modeler. De là il passa dans l'Atelier de Brenet, peintre de l'académie, où ses premiers essais furent remarqués; mais, lorsqu'en 1786 le tableau des Horaces excita l'enthousiasme général des jeunes artistes, Gérard devint élève de David. Par suite des premiers événements de la révolution et de la mort de son père et de sa mère, Gérard se trouva chargé de deux frères et d'une jeune parente dont il était i'unique appui; il épousa celle-ci, et pourvut à l'éducation des autres; mais tandis qu'il remplissait si généreusement ses devoirs, il semblait avoir abandonné son art, et ce ne fut qu'en 1795 qu'il rappela le jeune élève de David, distingué par ses camarades dès l'âge de dix-huit ans, en exposant Bélisaire; ce tableau, qui orne aujourd'hui la galerie de Munich, et qui fit la plus grande sensation, n'aurait pu être entrepris ni exécuté si Gérard n'avait accepté les secours que lui offrait un jeune peintre de ses amis, Isabey. La Psuché vint ensuite. Ces deux compositions d'un genre si différent donnaient la mesure du génie varié et indépendant de Gérard : celui qui savait exprimer les donleurs du vieux guerrier réduit à mendier, et la surprise de l'innocence que amour charmait et effrayait pour la première sois, celui-là était vraiment le peintre des passions dans ce qu'elles présentent de plus cruel et de plus séduisant. Psyché, ce chefd'œuvre qui retrace tout ce que l'âme peut contenir d'afsection et de pudeur, ce tabeau si sublime d'amour et de chasteté, qu'il équivaut à une bonne action, demeura trois ans dans l'atelier du peintre, pour ensuite passer de main en main, et être vendu près de 30,000 fr. à la vente du général Rapp.

Tandis qu'on admirait la Psyché, Gérard, pour vivre et soutenir sa famille, faisait les dessins dont les frères Didot ornaient les éditions de luxe de Virglie et de Racine: Chacune de ces compositions, disait David, renferme un beau tableau, et l'artiste se consolait avec ces paroles du maltre. Plusieurs portraits demandés à Gérard, et entre autres celui de Bonaparte revonant de Marengo, produisirent un tel entinousiasme que le peintre d'histoire se trouva en

262 GÉRARD

traîné à travailler dans ce genre plus que les amis de l'art et lui-même ne l'eussent désiré. Mais Napoléon avait apprécié son talent; les comices de Lyon, qu'il l'avait d'abord chargé de représenter, n'ayant point été exécutés, il lui ordonna de peindre la Bataille d'Austerlitz, magnifique tableau de 10 mètres sur 5 30, et lul destina une partie des peintures qui devaient orner le Louvre. Une maladie d'yeux interrompit les travaux de Gérard à cette époque, et quand on considère les retours fréquents de cette maladie, ainsi que l'étude et les soins qu'il a donnés à chacun de ses ouvrages, on ne s'explique leur nombre que par l'amour du peintre pour son art et la persévérance de son activité. Desservi auprès de Louis XVIII, en 1816, Gérard répondit à la dénonciation dont il avait été l'objet en exposant l'Entrée de Henri IV; et le roi saisit cette occasion de lui donner une preuve publique d'estime aussi flatteuse pour sa personne que pour ses talents : il le nomma son premier peintre, et lui conféra le titre de baron, que l'on ne prodiguait pas encore. Mais Gérard, décoré de l'ordre de la Légion d'Honneur depuis sa création, chevalier des ordres du roi, membre de l'Institut et de toutes les académies de l'Europe, n'usa de sa faveur qu'avec une extrême réserve. Échanger sa vie d'artiste contre celle de courtisan ou d'homme politique ne le tenta jamais : aussi Louis XVIII, ce roi si habile, se plaisait-il à répéter que Gérard était l'homme le plus spirituel de France.

Les principaux tableaux de Gérard, outre Bélisaire et Psyche, sont Les Trois Ages, Le Songe d'Ossian, Homère, Corinne, Philippe V, Thétis, Le Tombeau de Sainte-Hé-lène. Daphnis et Chloé, Sainte Thérèse, Le Sacre de Charles X, La Peste de Marseille, et Louis-Philippe acceptant la lieutenance générale du royaume. Aucun maltre ne demande une étude plus approfondie de ses intentions que Gérard. Sa juste et brillante renommée, des circonstances singulières, ont amené dans son atelier presque tout ce que l'Europe a reconnu de grand par le rang ou l'illustration : dans un même jour, les rois de France et de Prusse, l'empereur Alexandre, vinrent successivement lui donner séance. La mère de Napoléon, sa semme, Joséphine, la baronne de Stael, M^{me} Récamier, Canova, la Pasta, M^{lle} Mars, tout ce qui a été célèbre, n'importe à quel titre, a posé devant Gérard, et son œuvre, gravé par les plus habiles maîtres, offrira la galerie la plus intéressante de son époque. Desnoyers a gravé le Bélisaire, et les portraits de Napoléon et de Talleyrand; Massard, l'Homère; Godefroy, la Psyché et la Bataille d'Austerlitz; Morghen, Les Trois Ages; Girard, Louis XVIII dans son cabinet; Toschi, le portrait du duc Decazes, etc. En ce moment, M. Henry Gérand, neveu du célèbre peintre, publie l'œuvre de son oncle, gravé à l'eau forte.

Gérard accueillait avec empressement les artistes qui recherchaient ses conseils. Cependant il est mort sans laisser d'école, le 11 janvier 1837. C^{mo} DE BRADI.

GÉRARD (MAURICE-ÉTIENNE, comte), maréchal de France et ancien pair, naquit, le 4 avril 1773, à Danvilliers (Meuse). Engagé volontaire à l'armée du Nord dès 1791, il fit ses premières armes à la bataille de Fleurus, sous les ordres de Jourdan. Il ne tarda pas à passer capitaine, et devint aide de camp de Bernadotte, qu'il suivit dans ses campagnes sur le Rhin et en Italie. Après la paix de Campo-Formio, il l'accompagna encore dans son ambassade à Vienne, où il lui sauva la vie dans une sédition excitée par la police autrichienne. En l'an vu il fut nommé chef d'escadron, et en l'an ix chef de brigade, grade avec lequel il sut employé dans les armées de l'ouest. A partir de cette époque jusqu'à l'an xii il resta en non-activité; mais le 2 fructidor un décret impérial l'éleva au grade d'adjudant-commandant, et le rétablit, en qualité de premier aide de camp, près de Bernadotte, créé maréchal d'empire. Nommé bientôt colonel, il fit avec ce grade la campagne de 1805, fut grièvement blessé à Austerlitz, et reçut, sur le champ de bataille, la croix de commandeur de la Légion d'Honneur. Promu l'année suivante au grade de général de brigade, il sit avec distinction la campagne de Prusse; et I après la paix de Tilsitt fut nommé chef de l'état-major du 9° corps d'armée, aux ordres de Bernadotte. Dans la guerre qui éclata de nouveau avec l'Autriche en 1800, il fut chargé des mêmes fonctions; et à la bataille de Wagram Bernadotte lui confia le commandement de la cavalerie saxonne.

Il fut ensuite attaché au 9° corps de l'armée d'Espagne, depuis juillet 1810 jusqu'à octobre 1811, époque à laquelle il fut mis en disponibilité. Mais dès l'année suivante il était rappelé sous les drapeaux et attaché à la grande armés qui entrait en Russie. Le 19 août 1812, il assista à la sanglante affaire de Valoutina, et contribua activement à la prise de Smolensk. A la bataille de la Moskowa, il commandait les troupes à la tête desquelles avait été tué le général Gudin ; et cette division se couvrit de gloire. Pendant la retraite de Moscou, Gérard fut investi du commandement en second, sous les ordres du maréchal Ney, du corps chargé de protéger la marche des débris épars de la Grande Armée. La bravoure dont il donna des preuves lors du passage de la Bérézina, où, ainsi que Ney, il soutint, à diverses reprises, avec quelques régiments affaiblis, le choc de corps d'armée entiers, eut pour résultat de sauver la vie de plusieurs milliers de nos soldats. Le vice-roi Eugène ayant succédé au roi de Naples, Murat, dans le commanment en chef de l'armée française, en rallia les débris sur les bords de la Vistule, et consia à Gérard le commandement de l'arrière-garde, composée de 12,000 Napolitans et de trois bataillons de recrues. Avec ces faibles moyens, il parvint en bon ordre jusqu'à Francfort-sur-l'Oder, où il se trouva en sace de forces supérieures prêtes à lui barrer le passage, et d'une population en insurrection ouverte contre les Français. Sa position à ce moment était si critique, que l'empereur Alexandre, qui survint en personne avec des renforts considérables, le fit sommer d'avoir à mettre bas les armes. Gérard s'y refusa, et manœuvra avec tant d'habileté. que, trois jours après, il était en paisible retraite sur les bords de l'Elbe, où, le mouvement de retraite s'arrêtant, il sit volteface et se trouva aux avant-postes de notre armée.

La campagne de 1813 s'ouvrit alors. Gérard y fut chargé du commandement d'une des divisions du onzième corps, aux ordres du maréchal Macdonald; et à la bataille de Bautzen, par une marche hardie, opérée en avant, con-trairement aux ordres du maréchal, il arracha des mains des alliés une victoire déjà à peu près gagnée. Blessé grièvement, à peu de jours de là, dans une affaire d'avant-postes, il dut s'éloigner quelque temps de l'armée. Mais quand l'armistice de Plezwitz suf dénoncé, il était de nouveau à la tête de sa division; et à l'affaire de Golberg, il lui arriva encore, contrairement aux ordres de Lauriston, investi, en l'absence de Macdonald, du commandemant en chef, de charger avec vigueur les Prussiens aux ordres du prince de Mecklembourg, et de les mettre en déroute. A la suite de ce brillant combat, l'empereur l'appela au commandement du onzième corps, quoiqu'il sût le général de division le plus récemment promu, préférence qu'il justifia et sut se faire pardonner par ses camarades. Blessé déjà à la bataille de la Katzbach, il le fut de nouveau très-dangereusement, à la tête, dans la seconde journée de Leipzig, ce qui l'obligea encore une fois à quitter l'armée. Mais dès la fin de l'année 1813 il se trouva assez rétabli pour pouvoir prendre une part active à la campagne de France. Avant d'aller se mettre à la tête de l'armée concentrée dans la Bourgogne et la Champagne, Napoléon avait voulu créer une réserve composée de trente-huit bataillons, destinée à mettre Paris à l'abri d'un coup de main. Ce fut sur Gérard qu'il jeta les yeux pour la commander. Celui-ci arriva à la tête de ses troupes le 30 janvier à Dienville, où il devait former l'aile droite. Ses instructions lul enjoignaient de garder à tout prix le pont jeté sur l'Aube. Attaqué, deux jours après, dans cette position par l'Autrichien Giulay, il y résista quarantehuit heures à un ennemi supérieur en forces, qu'il empêcha de franchir la rivière, et ne l'abandonna qu'après en avoit reçu l'ordre exprès de l'empereur, qui, convert par l'intréPidité de son lieutenant, avait pu pendant ce temps-là librement manœuvrer sur la rive gauche de le Seine. A quelques jours de là, Gérard prenait part à l'assaire de Montereau et, par sa froide intrépidité, contribuait puissamment au succès de cette journée.

Après l'abdication de Fontainebleau, il recut du gouvernement provisoire la délicate mission de ramener en France la garnison de Hambourg. Puis il fut chargé de l'inspection générale de la cinquième division militaire et du commandement du camp de Belfort. Au retour de l'île d'Elbe, l'empercur se hata de l'appeler auprès de lui. Nommé au commandement en chef de l'armée de la Moselle, il se couvrit de gloire, le 16 juin, à la bataille de Ligny. A Waterlooil se trouvait place, avec son corps, sous les ordres de Grouchy et posté sur la route de Wavres. Quand le bruit du canon se sit enteudre dans la direction de la forêt de Soignies, le maréchal réunit ses officiers genéraux en conseil de guerre, et Gérard ouvrit l'avis de marcher immédiatement dans la direction du canon, en passant la Dyle sur le pont de Munster. L'avis contraire ayant prévalu, le corps de Grouchy se porta en masse sur Wavres, et à ce moment une balle prussienne vint traverser la postrone de Gérard et le mettre bors de combat. Malgré la gravilé de sa blessure, il tint à honneur de ne point se séparer de ses compagnons d'armes. Après la prise de Paris, il accompagna sur les rives de la Loire l'armée qui avait voulu défendre la capitale, et que la réaction triomphante qualifiait de brigands de la Loire. Elle ne tarda pas à être licenciée, et Gérard obtint la permission d'attendre à Tours la complète guérison de sa blessure. A son retour à Paris, le ministre de la police Decazes et Clarke, duc de Feltre, ministre de la guerre, le prièrent d'aller voyager quelque temps hors de France. Il se soumit, et se réfugia en Belgique, où il se maria, en 1816, avec la fille du général comte de Valence. L'année suivante, Mrentra en France, et se retira dans sa terre de Villers-Creil (Uise), où, en 1822, les suffrages des électeurs de la Seine vinrent le chercher pour l'envoyer à la chambre des députés. Fidèle à ses précédents, il y prit place dans les rangs de la courageuse minorité qui essayait de lutter contre la contrerévolution. En 1824, un accident de chasse lui coûta l'œil gauche, perte d'autant plus déplorable que son œil droit était déjà d'une faiblesse extrême. En 1827, les électeurs de la Dordogne et ceux de l'Oise se disputèrent l'honneur de l'avoir pour député; et dans la session de 1829 il sut nommé membre de la commission chargée de l'examen du Code Pé-

Un rôle politique plus important lui était réservé par la revolution du 1830, à laquelle il se bâta d'offrir son concours et son épée. Il fut tout aussitôt désigné comme commissaire provisoire à la guerre, et Louis-Philippe, dès qu'il eut élé nommé roi par les deux cent vingt-et-un, s'empressa de lui confier le porteseuille de ce département. Quelques jours après, le 17 août 1830, en le nommant maréchal de France, il réalisait les intentions de Napoléon, qui des 1814 lui en avait destiné le bâton. Ses efforts eurent pour but principal de reconstituer sur un pied respectable notre armée, que l'incurie et le mauvais vouloir de la Restauration avaient laissée tomber dans une désorganisation presque complète. Mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de garder le ministère de la guerre plus de trois mois. Il dut alors le remettre au maréchal Soult; et en octobre 1831, les circonstances politiques ayant pris l'aspect le plus menaçant, il fut nommé au commandement en chef de l'armée qui avait été concentrée dans nos départements du nord à l'effet de prêter aide et appui contre la coalition européenne à la révolution beige, sœur de la nôtre. Une campagne de treize jours lui suffit pour forcer les troupes bollandaises, qui avaient envahi la Belgique, à regagner leur territoire. Le 15 novembre 1832 il rentra de nouveau en Belgique, avec la même armée, pour aller forcer les Hollandais à évacuer la forteresse d'Anvers; et après vingtquatre jours de tranchée ouverte le général Chassé, qui commandait la place, fut contraint de capituler. En 1833 le maréchal fut admis à la chambre des pairs. L'année suivante il acceptait, encore une fois, le porteseuille de la guerre, avec la présidence du conseil ; mais trois mois plus tard il résignait l'un et l'autre. Après la mort du maréchal Mortier, victime de l'attentat Fieschi, il le remplaça à la grande chancellerie de la Légion d'Honneur. En 1838, à la mort du maréchal Lobau, il lui succéda dans le commandement supérieur des gardes nationales de la Seine, qu'en 1842 l'affaiblissement toujours croissant de sa vue le força de résigner entre les mains du général Jacqueminot. Un des premiers actes du gouvernement provisoire qui s'installa à l'hôtel de ville, le 24 sévrier 1848, sut d'enlever au maréchal les sonctions de grand-chancelier de la Légion d'Honneur. Gérard est mort à Paris, le 17 août 1852, et a été inhumé aux Invalides.

GERARD (Cécile-Joles-Basile), dit le tueur de lions, naquit le 14 juin 1817, à Pignans (Var). Frêle et nerveux dans son enfance il ne semblait destiné ni à la carrière des armes ni à cette réputation d'intrépidité qu'il a si légitimement acquise. Bien qu'exempté par le sort du service militaire, il se lassa de mener une existence oiaive et a'engagea à vingt-huit ans dans le 3° de spahis (23 juin 1845). alors en garnison à Bone. A peine arrivé en Algérie, il demanda à chasser le lion. Dès sa première sortie, dans le cercle de Guelma, il montra ce sang-froid merveilleux et cette remarquable sareté de tir, dont il fournit ensuite tant de preuves et qui lui firent donner par les Arabes le surnom de terrible Franc. En 1847 il reçut la croix d'honneur; en 1851 il était sous-lieutenant, et en 1855 il revint en France. Au tir national de Vincennes (1860) il remporta le grand prix d'une valeur de 11,000 fr. Après avoir abattu vingt-cinq lions, Gérard ambitionna la renommée d'explorateur. Muni des instructions de la Société de géographie de Londres, il se rendit en 1863 dans le Dahomey avec l'in!ention de visiter la chaine de Kong, qui traverse la Guinée septent:ionale. N'ayant pu réussir par le Dahomey, il gagna Sierra-Leone et tenta à deux reprises de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Des tribus hostiles le déponitièrent, et en revenant sur ses pas il se noya en passant à la nage une rivière, grossie par les pluies. On crut pouvoir affirmer plus tard que les gens de son escorte l'avaient précipité dans l'eau après lui avoir lié les bras et les jambes. Jules Gérard a publié la Chasse au lion (185, in-18) et les Mémoires d'un tueur de lions (1857).

GÉRBE. En agriculture, ce mot désigne du blé ou d'autres céréales coupées, réunies par un lien, touter pralièles et ayant leurs épis tournés du même côté. C'est précisément cette disposition symétrique qui distingue la gerbe de la botte, dont les épis sont rassemblés confusément au hasard. La grosseur des gerbes varie; mais comme leur objet principal est de faciliter le transport de la récolte, il faut, pour qu'elles atte gnent ce but, a voir soin de ne les faire ni trop petites ni trop grosses. La gerbe jouait anciennement un grand rôle dans les redevances féodales; avant 1789 le curé de chaque paroisse prélovait sur la récolte des céréales une gerbe sur treise (voyez Dime).

Dans l'art du fontainier, on donne le nom de gerbe à un faisceau de plusieurs petits jets d'eau qui forment une girande de peu de hauteur. Il y a des gerbos qui s'élèvent par étages, en pyramides, au moyen d'autant de conduits que forment plusieurs rangs de tuyaux, autour du gros jet du milieu. La gerbe d'eau est d'un très-bel effet; c'est pour les grands jardins et pour les lieux publics un ornement qui de tout temps a été fort goûté.

Le mot de gerbs désigne, en termes de pyrotechnie, un grand nombre de fu sées volantes dont l'expansion figure une gerbe iumineuse. On renferme habituellement ces fusées dans des caisses de sapin, de formes carrées, qu'on divise en parties égales, et dans lesquelles on introduit une plauche percée, qui prend le nom de grille, et sur laquelle on place des fusées volantes. Du reste, il faut avoir

soin de percer les trous à égale distance et de les proportionner à la grosseur des baguettes, comme on proportionne la caisse à leur longueur, afin que les fusées y soient exactement eufermées; puis on répand à la surface de la caisse du poussier ou toute autre composition vive qui détermine l'inflammation simultanée de la batterie, et on la ferme pour ne l'ouvrir qu'au moment du feu d'artifice. On a tiré, dans des réjouis sances publiques, des gerbes ou caisses qui contenaient plus de 1,200 fusées de grosseurs variables. On place au milieu les plus grosses pièces, les moyennes viennent ensuite, et les petites garnissent les bords. Cet arrangement donne à leur assemblage, lorsque l'appareil a pris seu, la sorme d'un bouquet : aussi a t-on donné ce nom au groupe de fusées dont l'explosion simultanée termine ordinairement les feux d'artifice.

GERBERT. Voyes SYLVESTRE II.

GERBIER (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), célèbre avocat, né à Rennes, le 29 juin 1725, était fils, frère, neveu et cousin de jurisconsultes distingués. Après avoir fait de brillantes études à Paris au collége de Beauvais, inscrit au tableau des avocats en 1745, il commença sa carrière sous le patronage du vénérable Guéaux de Reverceaux, et s'acquit bientôt une réputation qui n'a cédé peut-être qu'à celle de Cochin. Il possédait au plus haut degré cette action oratoire qui, suivant Cicéron, est toute l'éloquence: Actio in dicendo una dominatur. Mais ce n'est pas au seul travail qu'il dut tous ses succès. Delamalle a dit, dans une Notice sur Gerbier : « La nature, qui voulait en faire l'orateur le plus séduisant, l'avait comblé de ses dons. Il en avait recu une ligure noble, un regard plein de seu, une voix étendue et pénétrante, une diction nette, une élocution facile, une grace infinie, un charme inexprimable répandu dans toute sa personne. Son teint brun, ses joues creuses, son nez aquilin, son œil enfoncé sous un sourcil éminent, faisaient dire de lui que l'aigle du barreau en avait la physionomie. »

Cependant, l'esprit de parti, auquel Gerbier se laissa passagèrement, il est vrai, entraîner, attira contre lui de rudes représailles. Il s'était d'abord conquis la faveur populaire en prononçant au parlement, lors de la présentation par le chancelier Maupeou des lettres patentes de 1763, un discours mémorable, où il donnait le premier signal de l'expulsion des jésuites. Il avait falt condamner l'abbé et les religieux de Clairvaux à 40,600 écus de dommages et intérêts au profit d'une pauvre femme et d'une fille dont le mari et le père avaient été illégalement séquestrés dans un couvent de bernardius. Cette cause est connue sous le nom de procès de la bernardine. Il avait aussi plaidé dans un procès janséniste, celui du testament de Nicole, et révélé les secrets de la bolte à Perrette. Voici ce que Voltaire a dit de cet illustre orateur : « Il y a dans le monde un maître Gerbier qui défend la cause de la veuve et de l'ophelin opprimés sous le poids d'un nom sacré : c'est celui-là même qui a obtenu au barreau du parlement de Paris l'abolissement de la Société de Jésus. Écoutez attentivement la leçon qu'il a donnée à la Société de Saint-Bernard, conjointement avec mattre Loiseau, autre protecteur des veuves. »

Gerbier se montra malheureusement dévoué au chancelier Maupeou dans une circonstance plus délicate. Lorsque les parlements eurent été cassés par un coup d'État et remplacés par des cours souveraines, Target et la plupart des célébrités du barreau s'abstinrent de toute plaidoirie. Gerbier eût peut-être donné l'exemple, il refusa de le suivre. En 1774, lorsque Louis XVI eut commencé son règne par le rappel des parlements, on ue pardonna point à Gerbier sa défection. Une action en subornation de témoins ayant été intentée dans le procès du comte de Guignes, Gerbier, qui s'y trouvait impliqué fort mal à propos, au lieu d'une éclatante réparation, fut simplement mis hors de cour. Linguet, qui le regardait comme l'auteur des persécutions dirigées contre lui, l'accabla de sarcasmes et même d'invectives dans ses nombreux écrits, qui furent, sous un gouvernement absolu, malgré la censure et en quelque sorte malgré les douanes établies à la frontière contre l'introduction des pamphiets imprimés en pays étranger, le prélude de la liberté de la presse. Aussi Gerbier ne fut-il élu batonnier qu'en 1787. Il mourut quelques mois après, le 26 mars 1788, âgé de soixante-trois ans, empoisonné par le vert-de-gris de quelque vase mai étamé.

Il est peu de contemporains qui aient pu entendre les admirables improvisions de Gerbier. Les jeunes stagiaires, euxmêmes pour venir écouter leurs mattres dans l'art de la parole, étaient obligés de se presser dès six heures du matin à la grille de la cour du Harlay. On a donc cru longtemps qu'il ne s'était conservé aucun de ses plaidoyers : Me la comtesse de la Saumès, sa fille et unique héritière, aidée des soins de Bellart, Delacroix-Frainville et Chauveau-Lagarde, fit pour cela d'inutiles recherches. Heureusement, Delamalle conservait dans sa bibliothèque des plaidoiries entières et des fragments précieux qui, à la vérité, ne sont pas de la main de Gerbier, mais de celle du fameux Hérault de Séchelles, son élève et son ami. Il paraît que dans son cabinet Gerbier dictait les exordes, les péroraisons et les morceaux à esset, en indiquant, par des notes plus ou moins étendues, les divers points de la discussion. C'est ce travail que Hérault de Séchelles compléta par une espèce de sténographie à l'audience; et il se procura ainsi, notamment, le discours de 1763. BRETON.

GERBILLE, sous-genre établi par A.-G. Desmarest dans legenre gerboise, et ayant pour type le dipus pyra-midum de Ét. Geoffroy. La taille de cetanimal est celle d'une souris; sa queue est brune et terminée par des poils assez longs; ses jambes postérieures sont aussi longues que son corps. On le trouve communément en Égypte, principale-

ment dans les environs des pyramides.

GERBOISE, genre de petits mammifères rongeurs qui ressemblent beaucoup au rat, avec lequel les anciens, qui l'appelaient rat à deux pieds (mus bipes), l'ont confonda à tort, puisque les gerboises dissèrent des rats par leur queue, qui est d'une grande longueur et très-touffue à son extrémité, et aussi par leur pelage, qui dans la plupart des espèces est, sous le ventre, d'un fauve clair blanc. Shaw en compte six espèces, et Gmelin dix.

La gerboise de Busson (dipus sagitta, Pallas; dipus gerboa, Gm.), d'un naturel très-timide, vit dans les terriers qu'elle se creuse elle-même au milieu des plaines désertes de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique. Par la conformation de ses membres postérieurs, beaucoup plus grands que les antérieurs, cet animal, dans ses postures et ses mouvements, ressemble beaucoup à un oiseau. Aussi Sonnini n'hésite-t-il pas à dire qu'il est le chainon intermédiaire entre les quadrupèdes et les oiseaux. Il se tient habituellement sur ses pieds de derrière, et ne se sert guère de ses pieds de devant que pour porter ses aliments à sa bouche, à la manière du kangourou.

GERÇURE, fente superficielle ou crevasse qui survient à la peau ou à une membrane muqueuse voisine de la surface cutanée. Cette légère lésion reconnaît pour cause tantôt l'action du froid, tantôt l'application d'un corps irritant; quelquefois la distension des téguments par suite d'une grossesse ou d'une hydropisie. Il en est qui se forment à l'anus (fissure); elles sont extrêmement douloureuses et réclament souvent une opération. On en voit enfin dans diverses régions du corps, qui dénotent l'existence d'une infection virulente, notamment la syphilis. Souvent aussi elles accompagnent les engelures. De toutes les gerçures, les plus doulourenses sont celles du mamelon, chez les nourrices. Elles peuvent devenir assez profondes pour entrainer la chute de la partie malade. Irritées sans cesse par les efforts de la succion, ces petites plaies finissent ordinairement par déterminer des soussrances intolérables, de la sièvre, de l'insomnie, et par nécessiter la suspension de l'alleitement. Il est bon pour prévenir cet accident, si commun chez les primipares, de former le mamelon dans les premiers temps de la grossesse, en faisant opérer la succion par une ferome,

em le couvrant d'un petit chapeau en bnis, pour que la pression du corset ne l'aplatisse pas ; en l'affermissant à l'aide de lotions faites avec une infusion vineuse de sauge. Une fois déclarées, on y appliquera de la crème fraiche, du mucilage de pepins decoings, etc. On se servira d'un bout surmonté de têtine de vache. Quand rien en réussit, que l'enfant tette du sang avec le lait, et que la santé de la mère en souffre, il faut suspendre l'allaitement. Quant aux autres gerçures, il faut autant que possible les soustraire à l'action d'un air froid ou de substances irritantes, et laisser la partie malade en repos, afin que rien ne s'oppose à la cicatrisation, qu'on favorisera à l'aide de pommades adoucissantes et dessiccatives, telles que la pommade de concombre, le beurre de cacao, l'onguent rosat, le cérat de saturne.

GERDY (PIERRE-NICOLAS), professeur en chirurgie à la Faculté deMédecine de Paris, membre de l'Académie de Médecine, chirurgien de l'hôpital de La Charité, fut aussi membre en 1848, de l'Assemblée nationale pour le département de l'Aube, sa patrie. M. Gerdy ainé est le fils de ses œuvres. Il doit à ses efforts personnels et persévérants non-seulement sa réputation et sa fortune, mais son instruction. Quant à quelques défauts d'éducation, dont certains yeux peuvent être frappés et qui causèrent tant de surprise au sein de l'Assemblée nationale, ils proviennent beaucoup moins d'une originalité native que des dures circonstances qu'a eu à traverser sa jeunesse. Né en 1797, à Loches, M. Gerdy vint à Paris dès 1814, à l'âge de dix-neuf ans. Il avait pour compagnons un servent amour pour l'étude, un grand sonds d'enthousiasme pour l'indépendance et la vérité, un entier renoncement aux plaisirs, un courage à l'épreuve des privations et des dégoûts, une patience incomparable, et de plus une infirmité comme Boerhaave : il portait alors une tumeur blanche au genou. Il passa d'abord quatre années à étudier les sciences, les lettres, la médecine, quatre ans à se traiter, à s'inquiéter, à se priver, à soussirir; et au bout de ce temps, il s'était sait à lui-même une orthographe, une rhétorique, une philosophie, une esthétique, une physiologie et même une religion. Son style s'est toujours fait remarquer par quelque excentricité. Dès l'origine de ses études, M. Gerdy se prépara à la carrière des concours, et s'exerça à porter la parole en public. Il avait fondé une conférence d'élèves avec MM. Deroisin, Démarais, Isidore Bourdon et Ségalas, et discutait chaque dimanche avec deux étudiants en droit. Son élocution était sans charme, mais non sans abondance et sans chaleur. Sa voix sourde et ses doctrines excentriques donnaient à ses discours une étrangeté saisissante, que l'enthousiasme de l'orateur ne sauvait pas toujours du ridicule. Il échouait presque constamment dans les concours; mais ces insuccès réitérés ne purent lasser sa persévérance, et c'est finalement aux concours qu'il a dû ses principales fonctions, sa place de chirurgien d'hôpital, sa chaire de professeur, tout ce qu'il est en un mot. Il a dû, pour ces résultats, affronter dix-sept ou dix-huit concours. Son animation était telle, quand il commençait à parler, qu'il fournissait rarement toute sa carrière, une excessive émotion l'arrêtant tout à coup au milieu de la lice par des palpitations qui allaient presque jusqu'à l'évanouissement. L'Académie, dont il est membre, a été plusieurs fois témoin de faits analogues. Il y combattit la candidature de M. Jobert de Lamballe en 1839, et en 1841 les expériences erronées d'Orfila sur l'arsenie avec une passion peu didactique. Orfila sortit de cette discussion tout meurtri, humilié et vieilli de dix ans. M. Gerdy a montré le même emportement à l'Assemblée nationnale, surtout dans son attaque contre les inspecteurs d'aliénés; discussion dans laquelle le président Marrast le rappela au calme, en lui reprochant de se livrer à la 1 assion.

M. Gerdy a publié plusieurs ouvrages, dont voici les principaux: 1° Essai d'analyse et de classification naturelle des phénomènes de la vie (Paris, 1823); 2° Traité des bandages, des appareils et des pansements (1838-1839, 2 vol.); 3° Analomie des formes extérieures, à l'usage

des peintres, sculpteurs et dessinateurs (1830). Cet ouvrage, et surtout le cours qui l'avait précédé, concilia à M. Gerdy les sympathies des artistes, en sorte qu'ils se montrèrent contrariés qu'on leur eût donné au musée des Petits-Augustins un autre professeur d'anatomie que M. Gerdy. Mais le docteur Suë eut là pour successeur le docteur Emery, parent de la famille Hersent, et aujourd'hui médecin du prince Jérôme, lui-même un peu artiste; 4° Traité de Physiologie didactique (2 vol. in-8°); 5° Des Polypes et de leur traitement (1838); 6º Physiologie de l'Intelligence (1847); 7º Divers rapports et discours, entre autres l'éloge, fort critiqué, du chirurgien Sanson, et quelques articles de dictionnaires. M. Gerdy appartint autrefois à l'école des naturalistes que fondèrent, en 1819, Mirbel et Cuvier. Il dut suivre la direction de ce dernier savant, qui le dispensa de voyager à l'étranger. Il mourut en 1856, a Paris.

M. Vulfranc Gerry, cadet du précédent, est lui-même un homme de mérite. Il est le médecin inspecteur des eaux minérales d'Uriage, dans l'Isère, sources importantes, dont il a décrit les propriétés dans plusieurs bons mémoires.

GERFAUT, espèce du genre faucon. Le gerfaut (falcoislandicus, Lath.; falco rusticolus, Gmel.), géant de ce genre, est gros comme une poule de Caux. Il habite en été toutes les contrées circumpolaires, et en hiver ne descend jamais plus bas que le 60° degré de latitude Nord. Cependant, il en fut tué un en Suisse, en 1644. Autrefois on dressait le gerfaut à la chasse du lièvre.

dressait le gerfaut à la chasse du lièvre. GÉRICAULT (JEAN-LOUIS-THÉODORE-ANDRÉ), peintre, né à Rouen, en 1790, mort le 18 janvier 1824, était fils d'un ancien avocat. Il fit ses premières études au collége de Rouen ; mais il en sortit bientôt, n'ayant pu y rien apprendre. Il ne réussit pas mieux chez Carle Vernet, sous lequel il commença à étudier la peinture. Entré plus tard chez Guérin, qui peut passer pour son seul maître, il était regardé par ses camarades d'atelier comme un jeune homme sans moyens et sans avenir. Le temps s'avançait où Géricault devait faire mentir tous ces sinistres pronostics. Ce fut en 1812 qu'il exposa une figure en pied assez remarquable, Le Chasseur; en 1814, il exposa une seconde sigure en pied, Le Carabinier. Découragé du peu de succès qu'il obtenait, séduit d'un autre côté par l'espoir d'une gloire plus rapide, il s'engagea dans les mousquetaires; mais là aussi le dégoût l'attendait : on le vit bientôt mettre bas l'uniforme et reprendre les pinceaux. En 1815 il travailla avec une nouvelle opiniatreté, et sit de nombreuses esquisses d'après les premiers mattres. En 1816 il partit pour l'Italie, où pendant un an il peignit de grandes études.

De retour en France, il exposa, en 1819 une magnifique page, fruit de sa noble persévérance, le Nanfrage de La Méduse, qui doit immortaliser son nom. Cette toile émouvante fut diversement jugée par les artistes; mais son étrangeté impressionna vivement le public. Géricault s'y montrait aussi chaud coloriste que puissant dessinateur.

Avec le radeau de La Méduse commence et finit la vie artistique de Géricault, de ce Michel-Ange des temps modernes, comme se plaisaient à l'appeler ses élèves, en tête desquels nous placerons Delacroix. Il était parti pour l'Angleterre. Il en revint presque aussitôt, courbé par une sciatique douloureuse, dont il venait d'être atteint sur la Tamise. On employa tous les remèdes pour le guérir, et on y avait à peu près réussi, lorsqu'une chute de cheval amena un abcès au côté droit, qui le conduisit au tombeau après dix mois de souffrances. Après la mort de Géricault, on vendit toutes ses peintures. La Méduse fut achetée par M. Dedreux d'Orcy 6,000 fr., et revendue au Musée pour le même prix. Géricault a fait beaucoup d'études de chevaux : il excellait dans ce genre. On cite de lui, en Angleterre, une aquarelle représentant une course : elle est d'une vérité surprenante. Ses élèves ont fait placer sur son tombeau un bas-relief dû au ciseau de M. Etex et représentant la scène du Naufrage de La Méduse.

GÉRID ou GIRID. Voyes Diérid

GERLACH (ERREST-LOUIS DE), président de la cour supérieure d'appel de Magdebourg (Prusse), est né le 7 mars 1795, à Berlin, où son père mourut premier bourgmestre, en 1813. Ses études juridiques terminées, il embrassa la carrière de la magistrature, et obtint en 1844 les fonctions élevées qu'il occupe encore aujourd'hui. A la suite de la révolution de 1848, il devint l'un des collaborateurs les plus actifs de la Juncker Zeitung (Gazette des Gentilshommes), dont le titre seul indique sussissamment les tendances réactionnaires, et à laquelle le gouvernement prussien s'est vu tout récemment dans la nécessité d'adresser un avertissement, à cause de ses articles perfidement et systématiquement hostiles à l'empereur des Français et à son gouvernement. Tous ces articles avaient été accueillis avec la plus grande faveur dans le monde officiel; mais il fallait bien les désavouer, pour ne rien précipiter à propos de la lutte armée à laquelle on se prépare depuis longtemps de part et d'autre (décembre 1854). M. de Gerlach ne se contente pas d'enrichir de sa prose les colonnes de la Gazette des Gentilshommes, il trouve encore le temps de rédiger à lui presque tout seul un recuell mensuel ayant pour titre Rundschau (La Ronde), et de tendances non moins réactionnaires que le journa! des hommes à seize quartiers. Membre de la première chambre, en 1849, il y siègea à l'extrême droite, et s'y fit constamment remarquer par son zèle à défendre les antiques priviléges de la noblesse et à combattre tous les efforts du parti libéral pour doter la Prusse d'un veritable gouvernement constitutionnel. Malheureusement, dans ses discours, si spirituels et si brillants qu'il puissent être, on sent qu'il manque un élément essentiel du succès : la sincérité des convictions. L'esprit qu'il veut avoir gâte souvent aussi celui qu'il a, et sa parole est quelquefois tellement recherchée, que cela touche à l'affectation. En outre, il ne s'apercoit pas qu'il se répète beaucoup trop souvent. En 1850, il fit partie du parlement d'Erfurt, et en 1851 de la diète de Brandebourg

GERLACHE (ÉTIENNE-CONSTANTIN DE) est né dans le Luxembourg, en 1785. Sa famille avait été anoblie en 1751. Élève de l'École de Droit de Paris, il sit son stage chez l'avocat Hennequin, connu par ses sympathics jésuitiques. Lorsque le gouvernement des Pays-Bas sut institué, il revint en Belgique. Le roi Guillaume le nomma conseiller à la cour d'appel de Liége et chevalier de son ordre du Lion de Belgique, Ses concitoyens, de leur côlé, l'envoyèrent en 1824 à la seconde chambre des états généraux, où il ne cessa pas de siéger jusqu'en 1830. L'opposition le comptait vers cette époque parmi ses membres les plus éclaires, quoique déjà il avouat pour les prétentions temporelles du clergé cette partialité qui n'a fait par la suite qu'augmenter. La révolution accomplie, il sut désigné par le gouvernement provisoire comme membre de la commission chargée d'élaborer un projet de constitution, et contribua plus que personne à y introduire les articles sur lesquels le parti clérical a fondé sa domination en Belgique. Elu memdre du congrès par l'arrondissement de Liége, il en sut le premier viceprésident, et dès que le baron Surlet de Chokier eut été élevé à la régence, il le remplaça au fautenil.

Avant tout, M. de Gerlache voulait deux choses : affranchir le clergé du pouvoir civil, et affaiblir autant que possible les tendances démocratiques. Ennemi des résolutions violentes, quoique souvent indécis, principalement dans les moments de crise, il eut le courage de voter contre l'exclusion des Nassau. Pendant l'interrègne, il se vit quelque temps à la tête du conseil des ministres. Il proposa d'appeler au trône de Belgique le duc de Nemours, et sit partie de la députation qui alla offrir la couronne à ce prince, ignorant sans doute le mot de cette petite comédie politique convenue entre le cabinet de Paris et celui de Londres. Il se montra ensuite partisan du duc de Leuchtemberg, puis préconisa le prince Léopold de Saxe-Cobourg, auquel il alla également offrir le sceptre. Ce fut lui qui reçut le nonveau roi à Lacken, lorsqu'il débarqua en Belgique. Nommé, par arrêté royal du 4 octobre

1833, premier président de la cour de cassation, il dut renoncer à ses fonctions législatives, et revint alors avec satisfaction aux lettres, qui avaient toujours eu des charmes à ses yeux. En 1839 il se rendit à Londres, dans l'espoir de faciliter les négociations relatives au Luxembourg, et publia alors une brochure dans le but d'établir la nécessité pour la Belgique de renoncer à cette province : elle est intitulée: Quelques mots sur la question des territoires. M. de Gerlache passe pous avoir le secret de l'épiscopat belge, lequel sorme un véritable gouvernement à côté de l'État; mais il est moins propre au rôlé de chef de parti qu'aux vertus paisibles de la famille et aux études spéculatives. La 1852 il se laissa encore aller à publier un pamphlet contre le liberalisme officiel ; et le succès en fut tel dans les masses ignorantes et dévouées au parti prêtre, qu'on peut lui attribuer une bonne partie des pertes si notables que le parti libéral subit aux élections générales qui eurent lieu au mois de juin de la même année. C'est, du reste, un honnête homme et, de plus, un homme de talent. Ses ouvrages en fournissent la preuve. En voici la liste à peu près complète: Traduction du Catilina de Salluste (Paris, 1812); Essat sur Grétry (1821, réimprimé en 1843); Les Guerres d'Awons et de Waroux, épisodes de la chevalerie liégeoise aux XIIIe et XIVe siècles (1828); Révolution de Liege sous Louis de Bourbon (1831); Histoire du royaume des Pays-Bas de 1815 à 1830 (2 vol., 1829); Histoire de Liége depuis César jusqu'à Maximilien de Bavière (1843); Études sur Salluste et les historiens de l'antiquité (1847); Observations critiques sur l'Histoire de Cosar, par Napoléon III (1863). M. de Gerlache, membre de l'Académie des Sciences de Belgique, fut créé baron par Léopold Ier. Il est mort le 10 février 1871, à Bruxelles.

GERLE (Dom Antoine-Christophe), chartreux et constituant, né en Auvergue, vers 1740, y avait la réputa-tion d'un homme d'esprit. Il fut nommé à Riom député suppléant aux états généraux. C'était déjà une révolution que la présence dans une assemblée d'un moine d'un ordre aussi austère. Il faut croire cependant qu'il avait été sécularisé longtemps avant 1789; car dom Gerle a dit de luimême: « On me présente comme un homme bilieux, dont le clottre a creusé le cerveau. Mais si j'ai pendant dix ans pensé dans le clottre à des choses sérieuses, l'en ai passé ensuite vingt dans le plus grand monde et les plus grandes occupations. » Quoi qu'il en soit, il ne jeta pas tout d'abord le froc aux orties; son costume de chartreux le rendait chaque jour, à l'Assemblée nationale, l'objet de la curiosité universelle; il ne le quitta qu'après l'abolition des ordres monastiques, qu'il provoqua lui-même par une

motion célèbre, du 12 décembre 1789.

Lié avec des femmes mystiques, et se livrant avec elles aux réveries les plus absurdes, il crut bientôt voir la reli-gion de l'Etat sur le bord de l'abtme. Aussi demanda-t-il la parole, le 13 juin 1790, pour proclamer les extravagantes prophéties de Susanne Labrousse, morte depuis à Rome, dans un hospice d'aliénés. Son discours, prononcé d'une voix débile, fut à peine écouté; mais le côté droit en saisit avec avidité la conclusion, qui était la proclamation du culte catholique comme la seule religion de l'État. Cazalès et Bonnal appuyèrent cette motion, et surent bien étonnés lorsque le lendemain ils la virent retirer par son auteur. Après avoir prêté tous les serments de l'époque, dom Gerle abdiqua les fonctions sacerdotales, et refusa le grand-vicariat de l'archevêché de Meaux ; il aurait préféré être évêque par la nomination du peuple. Sa position fort précaire, comme ex-religieux et ex-constituant, le força de s'adresser à Ro-bespierre, à Chaumette, à Gobel, évêque de Paris, et aux autres puissants du jour, pour obtenir un certificat de civisme. Un malheureux incident le tira de l'oubli : Une femme. plus imbécile encore que fanatique, Catherine Théot, dont on changea le nom en celui de Théos (c'est-à-dire de la Divinité elle-même), aspirait à devenir la fondatrice d'une secte nouvelle, sorte d'a iance entre le déisme et la religion

révélée. On lui donnait les qualifications bizarres de Mère de Dieu et de nouvelle Ése. Cette femme prophètes de sa religion. Rob espierre, qui ne l'y avait point autorisée, et dom Gerle, qui s'y prétait complaisamement. Dom Gerle et d'autres personnages, que l'on suppesait d'un rang très-élevé, assistaient aux conciliabules dans un taudis de la rue Contrescarpe, à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques. Il avait recueilli dans Isale plusieurs fragments qui lui semblaient annoncer l'avénement de la Mère de Dieu. Il avaitaussi adressé à Catherine Théot une pièce, moitié mystique, moitié galante, où se trouvaient ces deux vers :

Ni culte, ni prêtres, ni roi. Car la nouvelle êve, c'est toi.

Vadier présenta à la Convention un fongueux rapport contre Catherine Théot, dom Gerie et leurs adhérents, qu'il fit décréter d'accusation. Il les présentait comme agents d'une vaste conspiration, dont faissient partie je baron de Batz, sol-disant émissaire de Pitt et Cobeurg, la duchesse de Bourbon, la marquise de Chastenai, Lauaothe, médecin du duc d'Orléans, le célèbre Bergasse et, qui le croirait? le pape lui-même. Catherine Théot mourut, cinq semaines après, à la Conciergerie, au moment de comparattre devant le redoutable (ribunal.

La pensée secrète de Vadier, d'Amar et des autres membres du comité de sûreté générale, était de présenter ces sectaires comme des séides de Robespierre, qui n'aurait pas été laché de matérialiser sous des formes positives le culte de l'Être suprême, dont il voulait se proclamer le souverain pontife. Robespierre dénonça le rapport de Vadier, et la discussion qui en avait été la suite, comme une force ridicule. Payan, agent national, déclara à la Commune que les poursuites contre la Mère de Dieu étaient une tentative contre-révolutionnaire. Vadier en fit d'amers reproches à Robespierre, dans l'orageuse séance du 9 thermider. Il en résulta qu'après cette journée dom Gerle n'obtint pas sa liberté. Il était encore enfermé à la prison dite de l'Egalité. dans le collége Du Plessis, lors du célèbre rapport de Courtois à la Convention, en date du 16 nivose an in (6 janvier 1795). On trouve dans les pièces jointes à co rapport un mémoire apologétique fort curieux de dom Gerie, et dont aucune biographie n'a parlé. Nons en extrayons les passages suivants : « J'ai été arrêté chez Catherine Théot le 28 floréal (17 juin 1794) par Senart et Héron (agents du comité de sûreté générale), avec grandéclat dans le quartier. Je connaissais cette semme depuis plus de deux ans, et le matin. quand je sortais, j'entrais chez elle pour lui dire bonjour; j'y restais une grande heure, et me retirais. Quand il m'arrivait d'apercevoir du monde, je m'en retournais. Voilà comment se faisaient mes visites. L'occasion de la connaissance de cette femme, la voici : Déclaré apostat par le général de mon ci-devant ordre, j'entendis parler d'une femme qui combattait depuis nombre d'années la doctrine des prêtres et leur présagenit leur chute prochaine...Je voulus la connaître. J'ai trouvé en elle un mélange de vrai et de faux, comme nous le voyons partout et dans tout. Peur ce qui est de ces puérilités de baisers des sept dons, du sucement de menton, etc., cala est si ridicule que je n'ai rien à ré-pondre : je me réduis à dire que quand j'y allais, je la baisais, ou au front, ou sur les joues, vollà tout; s'il y en a davantage pour les autres, cela les regarde. Suivant Vadier, cette Eve que j'ai célébrée dans mes yers est Théot, tandis que je les appliquais à la Vérité, comme devant nous donner une nouvelle vie. J'ai recueilli quelques versets d'Isaïe concernant l'unité de Dieu, et cela dans un temps et la na-tion voulait déclarer qu'elle reconnaissait l'Être suprême. Je crois en Dieu seul , j'aime mes semblables : voilà mon fanatisme. Je prie ceux qui biront ce petit exposé de consklerer qu'une conduite un peu imprudente, dans laquelle li n'y a pas eu l'embre de conspiration, m'a occasionné bien des tourments; bientôt sept mois de prison, avec des ac-compagnements épouvantables, la vue d'une mort certaine pendant plus de quarante jours, une véritable agonie de quarante-huit heures en Luxembourg, les horreurs de mon séjour à le Conociergerie, la plus grande confusion lors de mon transfèrement au Plessis. Je les prie de juger maintenant si, après une telle correction, il y a du danger à me readre la liberté. »

Dom Gerle vit enfin tomber ses fers. Sous le Directoire, il remplissait au ministère de l'intérieur une place de rédacteur de correspondance dans le bureau qui s'occupait plus spécialement de la propagation de la secte des théophilantiropes. Il est mort depuis dans la plus profonde obscurité.

Biggron.

GERMAIN. On appelle frères germains, sœurs germaines, ceux qui sont nés du même père et de la même mère, par opposition sux consanguins et aux utérins. On nomme cousins germains les enfants de deux frères ou sœurs; les enfants de ceux-ci sont dits cousins issus de germains.

GERMAIN (Saint), évêque d'Auxerre, naquit vers l'an 380, d'une famille noble de cette cité. Après avoir fait ses premières études dans les Gaules, il étudia le droit à Rome, et y plaida avec distinction. Il épousa dans cette ville une femme de haute naissance, et se produisit à la cour de l'empereur Honorius. Son mérite le fit élever à différents postes honorables, puis au gouvernement de la province d'Auxerre, ce qui le ramena dans sa patrie. Sans être vicieux, Germain n'avait pas les vertus qu'il sit paraître dans la suite : il aimait passionnément la chasse, et se plaisuit à suspendre aux branches d'un arbre, au milieu de la ville; les têtes des animaux qu'il tuait, parade que les fidèles voyaient avec peine, perce qu'ils y trouvaient une imitation des usages païens. Amator, évêque d'Auxerre, lui adressa à cet égard des représentations inutiles ; il fit même couper l'arbre sujet de scandale, et s'attira ainsi l'animadversion de Germain. Rien n'annonçait alors dans le chasseur vaniteux un futur apôtre. Cependant Amator, qui vicilitssait, dé-airait en faire son successeur. Il demanda, dans ce but, à Julos, préfet des Gaules, l'autorisation de l'admettre au nombre des cleres; et l'ayant obtenue, il assembla le peuple à l'église, en sit sermer les portes, se saisit de Germain, et lui donna la tonsure avec l'habit clérical, sans qu'il osat opposer la moindre résistance. Amator étant mort en 418, le clergé et le peuple mirent Germain à sa place. Dès lors ce ne sut plus le même homme : on le vit renoncer au luxe qu'il avait étalé jusque là, donner tous ses biens aux pauvres, ou en doter les églises de son diocèse, se condamner à la vie la phis austère, porter habituellement le cilice, se nourrir de peln d'orge, se couvrir de vêtements grossiers, s'appliquet enfin à donner l'exemple de toutes les vertus.

L'hérésie de Pélage, née à Rome, au commencement du cinquième siècle, faisait de rapides progrès dans la Grande-Bretagne, patrie de l'hérésiarque. A la prière des fidèles du pays le pape Célestin chargea l'évêque d'Auxerre d'aller la combattre; et les prélats des Gamles lui adjoignirent saint Loup, évê que de Troyes. Les deux missionnaires partirent en 429. Leur prédication fut couronnée de succès : les hérétiques, confondus en plus d'une occasion, furent réduits au silence. De retour à Auxerre, Germain trouva son diocèse écrasé d'impôts il se rendit à Aries, auprès d'Auxiliaris, préfet des Gaules, pour en demander la diminution, qui lui fut accordée. Il fit nn nouveau voyage dans la Grande-Bretagne, quelques années après, pour achever d'y détruire le pélagianisme, qui y avait reparu, et coupa court au retour de l'erreur en donnant au clergé les moyens de s'instruire dans les écoles publiques qu'il sonda. Les Armoricains, qui s'étaient révoltés, implorèrent sa protection contre les vexations d'Éocaric, roi des Alains, qui s'était fait l'instrument de la vengeance des Romains. L'évêque mit tout en œuvre pour fléchir le roi harbare; ne peuvant y réussir, il osa saistr la bride de son cheval et l'arrêter à la tête de son armée. Locaric, étonné d'une telle hardiesse, consentit à épargner le pays, si les rebelles obtenzient grace de l'empereur. Germain n'hésita

pas à entreprendre le voyage de Ravenne pour ailer la demander lui-même à Valentinien III. L'accueit bienveillant qu'il reçut de ce prince lui faisait espérer le succès de sa médiation, lorsque les Armoricains se révoltèrent pour la seconde fois. Lui-même mourut peu de jours après, à Ravenne, le 31 juillet 448. Sou corps fut ramené pompeusement à Auxerre, aux frais de l'empereur. La vie du saint a été écrite par Constance, prêtre de Lyon, qui était presque son contemporain.

GERMAIN (Saint), évêque de Paris, naquit à Autun, vers l'an 496. Un saint prêtre, Scopilion, lui donna, avec les leçons de piété, la connaissance des lettres. Agrippin, son évêque, le fit entrer dans le clergé, l'ordonna diacre, prêtre, et le successeur d'Agrippin lui confia la direction du monastère de Saint-Symphorien d'Autun. Eusèbe, évêque de Paris, étant mort, on lui donna Germain pour successeur, en 555. Simplicité de mœurs, austérité de vie, piété lervente, zèle prudent, fermeté sage, charité sans bornes, libéralité inépuisable, telles furent les vertus du nouveau prélat. Elles le tirent aimer de Childebert, roi de Paris, qui le chargea de la distribution de ses aumônes. « Ne cessez point de donner, lui disait le prince ; j'espère que la Providence me four. nira des fonds dont la source ne tarira pas. » Il s'occupait aussi avec ardeur du rachat des captifs. Il sit pour les sunérailles de Childebert la délicace d'une église que celuici avait sait bâtir, sous l'invocation de saint Vincent, et qu'il avait décorée avec magnificence pour y placer l'étole du saint diacre, qu'il avait obtenue de l'évêque de Saragosse. Pour desservir cette église, le même prince avait sondé un monastère, qu'il avait doté d'une assex vaste étendue de terrain : ce monastère et la plus grande partie des terres qui en formaient la dotation devinrent plus tard l'abbaye et le faubourg de Saint-Germain. Le saint prélat fut également vénéré de Clotaire, qui régna à Paris, après Childebert. Mais sous les successeurs de Clotaire ses avis étaient trop sages pour être écoutés. Il fut obligé d'excommunier Caribert pour ses honteux débordements; il s'interposa vainement entre les deux frères Sigebert et Chilpéric, pour faire cesser leurs dissensions et prévenir la guerre civile; il essaya tout aussi inutilement d'arrêter le premier, qui courait assiéger le second à Tournay. « Si vous pardonnez, lui disait-il, vous reviendrez vainqueur; mais si vous voulez ôter la vie à votre frère, la justice de Dieu vous frappera, et la mort vous empêchera d'exécuter votre dessein. » En effet, la mort de Sigebert, assassiné dans sa route par ordre de Frédégon de, délivra Chilpéric de sa rivalité. Saint Germain, après avoir assisté à plusieurs conciles, mourut en mai 576, et fut enterré près de l'église de Saint-Vincent, où ses reliques furent transsérées en 754. Dom Martène a publié, d'après d'anciens manuscrits, un ouvrage de saint Germain, qui a pour titre Explication de la Liturgie, ouvrage plein de détails curieux sur les cérémonies qui étaient alors en usage.

L'abbé C. BANDEVILLE,

GERMAINS. Voyez GERMANIE.

GERMANDREE, genre de plantes de la famille des labiées. Ce genre est composé d'herbes, d'arbustes, et même d'arbrisseaux, dont les seuilles sont opposées et les sleurs axillaires ou terminales; ces dernières ont un calice monophylle persistant, à cinq dents, une corolle monopétale à deux lèvres, l'une supérieure, fendue profondément, l'autre inférieure, à trois lobes, dont le moyen est plus grand que les deux autres; les étamines sont saillantes, didynames; au centre des ovaires, qui sont au nombre de quatre, comme les étamines, se trouve un style filiforme de la longueur de ces dernières, terminé par un stigmate bifide : dans le fond du calice, on voit quatre graines nues. On en connaît plus de quatre-vingts espèces, qui croissent dans les lieux incultes, pierreux et montagneux de l'Europe méridionale. Les principales sont : la germandrée d'Espagne (teucrium fruticans), que l'on cultive dans les jardins comme plante d'ornement; la germandrée musquée ou ivelle musquée (leucrium iva), remarquable parce que toute la plante possède une odeur résineuse, qui dans les chaleurs se rapproche plus ou moins de celle du musc ; la germandrée à odeur de pomme (teucrium massiliense), dont les seurs sont en grappes terminales, tournées d'un seul côté; elle se trouve sur les bords de la Méditerrannée, et répand lorsqu'on la frotte une odeur de pomme de reinette, d'où vient le nom qu'elle porte; la germandrée aquatique (teucrium scordium), à racines rampantes et vivaces, à sleurs rougestres : sa saveur est très-amère; son odeur se rapproche de celle de l'ail; elle est tonique, fébrifuge et antiscorbutique; elle sert en pharmacie à préparer le diascordium, auquel elle a donné son nom; lorsque les bestiaux en mangent, leur lait a une odeur d'ail très-prononcée; la germandrée femelle (euritum botrys), à laquelle on attribue les mêmes propriétés qu'à la précédente, mais à un degré moindre; la germandrée maritime (teucrium marum), qui croît sur les bords de la mer : son odeur est agréable et pénétrante ; on la regarde comme tonique et antiliystérique; on prétend que sa poudre, mêlée avec du tabac, calme les maux de têle; elle porte le nom d'herbe aux chats, parce que son odeur les attire fortement; cette germandrée entre dans plusieurs préparations pharmaceutiques, entre autres la théria que; la germandrée chénette ou petit-chéne (teucrium chamadris), qui se trouve dans toute la France, sur les coteaux secs et arides : c'est la germandrée officinale proprement dite : elle a une odeur aromatique et une saveur très-amère . elle s'emploie, soit en infusion, soiten poudre, contre les sièvres intermittentes, les pâles couleurs et la goutte. Son nom de petit-chêne vient de la forme de ses feuilles, qui ressemblent à celles du chêne. Cette dernière plante offre une singularité qu'il est bon d'indiquer ici. Les galles qu'elle présente quelquesois sont placées sur la seur, au lieu d'être sur les feuilles ou toute autre partie du végétal, et l'insecte qui les produit est une punaise qui se forme et croît dans ces tubercules monstrueux. En naissant, il est niché dans la fleur jaune du chamœdris; il la suce avec sa trompe; le bouton agmente alors beaucoup de volume sans s'ouvrir, et la petite nymphe de punaise y conserve son logement.

C. FAVROT. GERMANICUS (CASAR), célèbre comme général d'armée et remarquable par la noble élévation de son caractère, de même que par son instruction littéraire, était sils de Nero Claudius Drusus et d'Antonia, et naquit l'an 15 avant J.-C. Il était petit-fils de Marc Antoine, et petit-neveu d'Auguste par Octavie, son aleule maternelle. Pour se confermer à la volonté d'Auguste, qui un moment avait même songé à le désigner pour son successeur, Tibère, déjà père pourtant d'un fils adulte, l'adopta, l'an 4 après J.-C., et il se sit accompagner par lui, de l'an 7 à l'an 10 de notre ère, dans la guerre qu'il fit en Pannonie et en Dalmatie, ainsi qu'en l'an 11 dans l'expédition que, après la defaite de Varus, il entreprit pour désendre les frontières de l'empire du coté de la Germanie. Après avoir rempli, en l'an 12, les fonctions de consul à Rome, Germanicus obtint l'année suivante le commandement des liuit légions campées le long des rives du Rhin. Quand on y apprit, en l'an 14, la mort d'Auguste, ce fut en vain que les soldats le supplièrent de se saisir du pouvoir suprême; et dans la répression de la révolte des quatre légions du bas Rhin, il apporta autant de modération et de clémence que le légat Carcina d'impitoyable rigueur. Germanicus fit ensuite franchir à ses troupes le Rhin au dessous de Wesel, attaqua à l'improviste les Marses, dans le territoire actuel d'Osnabruck, au milieu d'une sète qu'ils célébraient de nuit, et détruisit le temple sameux qu'ils avaient élevé, ou Tanfana. En même temps que Carcina était envoyé par lui contre les Marses et les Chérusques, il quittait Mayence pour envaluir le territoire des Cattes, dont il détruisit le chef-lieu, Mattium, sur l'Eder. Au retour de cette expédition, il rencontra les envoyés de Segestes venant implorer son secours contre Hermann (Arminius), son gendre, qui le tenait assiégé. Germanicus revint en toute hate sur ses pas, délivra Segestes, et fit prisonnière

Thusnelda, épouse de Hermann. Apprenant que Hermann provoquait à la guerre les Chérusques et les peuplades voisines, Germanicus entreprit une nouvelle campagne. Avec une flotte, il pénétra par le canal de Drusus dans la mer du Nord, puis remonta le cours de l'Ems, où il opéra sa jonctions avec Cœcina et avec la cavalerie. Il dévasta ensuite la contrée environnant la forêt de Teutoburg, y pénétra et rendit les honneurs de la sépulture aux ossements, déjà blanchis, des légionnaires morts avec Varus. Une victoire remportée par Hermann sur sa cavalerie et ses alliés, le détermina à une prompte retraite, dans laquelle il perdit une partie de sa flotte, par suite d'une tempête; et Cecina, qui s'en revenait par la voie de terre, éprouva, lui aussi, de grosses pertes de la part des Germains, qui le poursuivirent ans relache pendant cette retraite. Avant que la flottille de mille petites embarcations qu'il faisait construire par les Basaves, fut complétement armée et équipée, le siège mis par les Germains devant la forteresse d'Aliso sur la Lippe, dont les Romains venaient à peine de reprendre possession, le rappela précipitamment de l'autre côté du Rhin, en l'an 16. Les Germains surent repoussés, et les Romains rétablirent leurs retranchements dans la forêt de Teutoburg. Alors Germanicus, remontant encore une fols le cours de l'Ems avec sa flotte, pénétra sur le territoire des Chauces et des Angrivarii sur le Weser, franchit ce cours d'eau et battit Hermann en deux rencontres, la première dans les plaines d'Idistavisus, aux environs de Minden. Toutefois, il se décida de nouveau à battre en retraite, et perdit encore une sois une très-grande partie de sa slotte dans une tempête. Pour que ce désastre ne relevât point le courage des Germains, il envahit encore une fois dans le courant de la même année le territoire des Marses et sit marcher son légat Silius contre les Cattes. Il se proposait de poursuivre l'année suivante les avantages qu'il venait de remporter ; mais Tibère, jaloux de la gloire qui s'était attachée à son nom, le rappela, et, en lui prodiguant les hypocrites démonstrations d'une feinte bienveillance, il lui accorda les vains honneurs du triomphe. Dans cette circonstance solennelle Thusnelda figura au milieu des captifs qu'on fit défiler devant le peuple romain.

Pour se débarasser de Germanicus, que l'affection du peuple reudait dangereux à ses yeux, pour le séparer des troupes dont il s'est concilié l'affection, Tibère se décide à l'envoyer en Orient. Cette contrée, lui dit-il, a besoin de son expérience; la Syrie et la Judée murmurent contre la pesanteur des impôts; une défiance mutuelle menace de mettre aux mains l'Arménie et les Parthes; la Cappadoce n'est pas encore faite aux idées d'une province, les esprits sont divisés en Cilicie et dans la Comagène: les uns veulent un roi, les autres une administration romaine. En même temps qu'il se couvre de ces prétexes, le tyran ôte le gouvernement de la Syrie à Silanus, parent de Germanicus, et le contie à Pison, homme au caractère hautain et dominateur, qui bientôt s'attache à contrecarrer en toute circonstance le fils de Drusus; car il a compris ou plutôt deviné les intentions secrete, de Tibère.

Germanicus mourut à l'âge de trente ans à peine, l'an 19 de J.-C., vraisemblablement des suites du poison , à Epidaphné, près d'Antioche, hautement regretté par les provinciaux comme par les habitants de Rome, où son épouse Agrippine rapporta ses cendres pour les déposer dans le tombeau d'Auguste. Tibère ne tarda pas non plus à la faire perir, ainsi que deux de ses fils ; le troisième seul, Caligula, trouva grâce à ses yeux. Des trois filles de Germanicus qui lui survécurent, l'une, Agrippine, fut aussi célèbre par ses crimes que sa mère l'avait été par ses vertus.

La vie de Germanicus n'était pas tellement remplie par les armes, qu'une place n'y fût laissée aux Muses. Pline vante les vers qu'il avait composés sur le cheval d'Auguste. Suétone rapporte qu'il écrivit des tragédies en grec. Ovide range son nom parmi ceux des poètes distingués, et lui dédie ses Fastes. Les œuvres oratoires de Germanicus sont à jamais perdues; et nous ne possédons non plus delui, en fait d'œuvres poétiques, qu'une épigramme, une imitation des Phænomena d'Aratus, et des fragments d'un poème du même genre, imité également d'un poème grec, Diosemea ou Prognostica; le tout imprimé pour la première fois à Bologne, en 1474. L'édition la plus correcte et la plus complète est celle qu'en a donnée Orelli, à la suite de son Phèdre (Zurich.1831).

GERMANIE (Germania). Les Romains appelaient ainsi le pays habité par les Germains ou Teutons; il était borné à l'ouest, vers la Gaule celtique, par le Rhin; au sud, par le Danube, depuis sa source jusqu'à Grân (Granua), au delà de la March (*Marus*), vers la Vindélicle et le Nori-cum, contrées habitées toutes deux par des Celtes, et vers la Pannonie. A l'est, on lui reconnaissait pour ligne de démarcation la Vistule (Vistula); cependant au delà de ce sleuve habitaient encore des peuplades germaines, voisines de populations wendes, sarmates et esthes. An nord, les limites en étaient formées par la mer que la Chersonnèse cimbrique partage en mer Germanique (mer du Nord) et mer Spève (Baltique). A l'égard de cette dernière, on croyait qu'elle se rattachait à la mer Glaciale du Nord. Quant à la partie la plus méridionale de la Scandinavie, on croyait que c'était une île; et avec les îles danoises on la comprenait sous le nom de Scandie ou de Scandinavie. Quand les Romains eurent érigé en province la partie de la Gaule riveraine du Rhin, qu'ils désignèrent sous les noms de Germania Prima et de Germania Secunda, la Germanie proprement dite fut souvent désignée plus particulièrement par l'addition de l'épithète de Magna ou encore Barbara et Transrhenana. On désignait sous le nom de Forêt Hercynisnne la région montagneuse et boisée s'étendant depuis l'angle formé au sudouest par le Rhin jusqu'aux monts Carpathes; c'était là, du reste, une dénomination générique que souvent on appliquait à des parties isolées, dont les dénominations particulières étaient, par exemple, l'Arnoba ou Forêt Marcianique (au-jourd'hui la Forêt-Noire), le Taunus, la montagne boisée du Tentoburg à l'ouest du Weser, le Bacenis (Harz), les monts Sudètes (Forêt de Thuringe, Fichtelgebirge et Erzgebirge), la montagne Asciburgienne ou Vandale (Riesengebirge) et le mont Gabreta (les montagnes de l'ouest et du sud de la Bohême). Les affluents germains du Rhin, que le canal de Drusus unissait au Flevus (Fly), devenu plus tard le Zuy-dersée, étaient tous connus des Romains. Il est mention, par exemple, du Neckar (Nicer), du Main (Mænus) et de la Lippe (Luppia). De bonne beure aussi ils connurent les fleuves qui vont se jeter dans la mer du Nord, l'Ems (Amisia), le Wéser (Visurgis) et l'Eder (Adrana), ainsi que l'Elbe (Albis) dont Dion Cassius le premier place bien la source, avec la Saale (Sala), cours d'eau jusqu'aux bords desquels pénétra Drusus. Ptolémée mentionne l'Oder sons le nom ds Viadrus; et Pomponius Mela ainsi que Pline parient déjà de la Vistule (Vistula).

Ce pays, dont la partie nord-ouest fut celle où les Romains pénétrèrent pour la première fois, leur parut sauvage et inhospitalier, abondant en marécages, couvert sur d'immenses superficies de forêts épaisses où le chêne et le liêtre étaient les essences dominantes, richeen gibier de toutes espèces, où l'on ne trouvait pas seulement des ours, des loups et des lynx, mais encore l'aurochs (Urus) et l'élan (Alces), espèces étrangères à ces climats. Les habitants se livraient à l'élève des porcs, des oies et des abeilles; et ils savaient trouver de bons pâturages pour leurs nombreux troupeaux de hêtes à cornes d'assex chétive apparence, et nour leurs chevaux dont on vante la solidité. Ils cultivaient l'orge et le froment, qui leur servaient à fabriquer une espèce de bière, l'avoine, le milet et le chanvre. Ce surent les Romains qui introduisirent chez enx le plus grand nombre des arbres fruitiers; et les premières plantations de vignes sur les coteaux du Rhin eurent lieu sous l'empereur Probus, l'an 281 après J.-C. Déjà le Massilien Pythéas avait parcouru, vers l'an 320 avant J.-C., les rivages de la Baltique à la recherche de l'ambre. Au temps de Néron, un chevalier romain entreprit par terre ce vöyage, aussi pénible que dangereux, et partit à cet effet de la Pannonie. En l'au 39 de notre ère les Cattes et les Hermundures guerroyèrent entre eux pour la possession de certaines sources salines; autant en firent les Alemans et les Bourguignons au quatrième siècle. Les sources thermales qui avoisement les rives du Rhin étaient mises à profit par les Romains, celles d'Aquæ Mattiacs (Wiesbaden) et celles de Civitas Aurelia aquensis (Baden-Baden) surtout.

La première rencontre des Romains avec les Germains remonte à l'an 113 avant J. C., au moment où les hordes des Cimbres et des Teutons apparurent à l'improviste dans la contrée qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de Styrie, où elles battirent le consul Papirius. Rome dut alors son salut aux victoires remportées par Marius sur les Teutons en l'an 102, et sur les Cimbres en l'an 101. Longtemps après, l'an 58 avant. J.-C., Jules César, au début de ses campagnes des Gaules, dut commencer par combettre et vaincre, dans Arioviste, chef et général des Marcomans suèves, un redoutable compétiteur à la domination des Gaules. Il soumit à la puissance romaine en même temps que le reste de la Gaule les peuplades germaines fixées sur la rive gauche du Rhin et distinguées par les noms de Triboci, de Vangiones et de Nemeta. Les Usiplens et les Teuctères ayant envahi la Belgique, il les rejeta de l'autre coté du Rhin, sur le territoire des Sicambres. Le premier de tous les généraux romains, il effectua à deux reprises le passage de ce sleuve, d'abord l'an 55, puis l'an 58 avant J.-C.; et la partie du sol de la Germanie qu'il envahit fut le pays des Ubiens, peuple que plus tard, l'an 39 avant J.-G., Agrippa transféra sur la rive gauche du Rhin. Ce sont d'ailleurs les celèbres commentaires de César qui nous fournissent les plus anciens renseignements que nous possédiens sur la Germanie et sur ses habitants.

La paix qui régnait depuis César sur les bords dn Rhin, dont il avait fait la ligne de démarcation de l'Empire Romain. fut troublée l'an 16 avant J.-C. par les Sicambres, les Usipiens et les Tenctères, qui franchirent le sleuve et battirent le gouverneur romain Lollius. On fut encore assez heureux pour réparer cet échec sans combattre. Mais Auguste, qui etait accouru de sa personne dans les Gaules, reconnut l'indispensable nécessité de prendre des mesures de précaution contre les Germains. Huit légions recurent donc ordre d'aller établir leurs quartiers dans la partie de la Germanie située à l'onest du Rhin; et après avoir subjugué les contrées situées au sud du Danube, Drusus commença avec bonheur, en l'an 12 avant J.-C., une série d'expéditions militaires destinées à soumettre à l'autorité de Rome, au nord, la contrée où déjà du temps de César les Bataves étaient pour les Romains d'incommodes voisins, et à l'est du Rhin celle qui s'étend jusqu'au Main. Ses expéditions et celles des généraux qui lui succédèrent furent dirigées tantôt contre les Celtes, en partant du Rhin central; tantôt contre les peuplades fixées sur la rive droite de l'Ems, en partant de la Frise et par mer, où les flottes romaines purent arriver plus commodément au moyen d'un canal qu'il fit construire; tantôt contre les po-pulations riveraines du Weser, en partant des contrées du Bas-Rhin et de la Lippe, où il fonda la forteresse d'Aliso qu'une route militaire reliait au camp le plus septentrional occupé en Gaule par les légions (Castra vetera, Xanten). Drusus mourut en l'an 9, après avoir construit un grand nombre de forteresses sur les bords du Rhin ainsi que dans les lecalités les plus importantes du Taunus; dans sa dernière expédition, il s'était même avancé jusqu'à l'Elbe. Son œuvre sut continuée en l'an 8 et en l'an 7 par Tibère, qui transporta 40,000 Sicambres en Gaule, et de l'an 6 à l'an 1 par Domitius Ahanobarbus, qui, parti du Haut-Danube, traversa toute la Gorraanie jusqu'à l'Elbe et construisit à travers la contrée marécageuse située au nord de la route militaire d'Aliso, une helle ct autide ruste dans les Ponts-Longs (Pontes longi). Sons lui et ses successeurs, Marcus Vinicius et Tibère, qui l'an 5 après J.-C. pénétra avec l'armée et la flotte des Romains

jusqu'à l'Elbe, après la soumission des Caninélales et des Bructères, la tranquillité se trouva assurée dans le pays situé entre le Rhin et le Wéser, et où dès lors aussi des légions romaines occupèrent des camps et des stations fixes. On était en paix avec les Frisons, avec les Chauces et avec les Chérusques. C'est vers cette époque que le Marcoman Marbod fonda aw sud-est un puissant État, qui sembla comprometire la domination des Romains au sud du Danube. Une tentative faite simultanément l'an 6 après J.-C. par Sextius Saturninus, parti des bords du Rhin, et par Tibère, parti des bords du Danube, pour détruire cette puissance naissante, échona, parce que la révolte des Pannoniens et des Illyriens contraignit Tibère à traiter de la paix avec Marbod. L'organisation en province romaine de la partie de la Germania conquise au sud-ouest, organisation dont avait été chargé Quintilius Varus, devait y consolider la puissance romaine; mais le Chérusque Arminius ou Her man n sauva la liberté de ses compatriotes par la victoire qu'il remporta dans la forêt de Teutoburg sur les légions de Varus. Ce désastre, dans lequel périrent trois légions de Varus et leur général lui-même, eut pour résultat d'anéantir momentanément la puissance romaine dans les contrées de la Germanie où elle avait déjà pénétré, de la refouler jusqu'à la ligne des forteresses construites sur le Rhin, et d'assurer de nouveau l'indépendance des populations germaines demeurées libres inagn'alors.

Germanicus, envoyé dans ces contrées en l'an 14, dut recommencor entièrement l'œuvre de la conquête. Ses victoires rétablirent, il est vrai, la domination remaine dans la contrée située entre le Rhin et le Weser, de même qu'il reprit aux Germains la forteresse d'Alixo; mais la jalousie de Tibèrel'empêcha de consolider sa conquête; et il se vit rappelé peu de temps après la victoire qu'il venait de remporter sur Armiaius (Hermann) à Idistavisus (an 16 de J.-C.).

Tibère renonça au projet d'étendre davantage en Germanie la puissance romaine par la force des armes; mais il réussit à lui assurer dans ce pays une influence considérable en mettant habilement à profit les divisions intérieures des Germains et en sachant les entretenir. Dès l'année 17 la lutte éclata entre Arminius et Marbod. C'est ce dernier qui eut le dessous. Le Goth Calualda, qui le força à se réfugier chez les Romains, fut à son tour contraint par les Hermundures à en saire autant. Le royaume ou État qui, des débris de la puissance de ces deux chefs, se forma sous le Quade Vannius, entre le March et Gran, dépendit des Romains jusqu'à ce qu'il eut succombé, en l'an 50, sous les attaques des Hermundures et autres nations germaines. Au nord-ouest, la puissante influence d'Arminius avait aussi fini par provoquer des jalousies; on l'accusait de viser à la souveraineté et en l'an 21 il périt assassiné par des hommes de sa tribu, Depuis lors, la décadence de la nation chérusque fut rapide; mais en revanche on vit s'élever et grandir la puissance des Longobards et des Cattes. Les armées romaines triomphèrent encore une fois en pays ennemi, sous les ordres de Domitius Carbulo; il châtia les Frisons révoltés; il combattit avec succès les Chauces, qui, auciens alliés des Romains, étaient maintenant leurs ennemis et venaient commeltre sur les côtes de la Gaule des déprédations de tous genres. Un ordre de l'empereur Claude, qui lui enjoignait d'avoir à ramener sur la rive gauche du Rhin tout ce qui se trouvait de troupes romaines sur la rive droite, l'arrêta bruzquement au milieu de ses succès.

Dès lors les Romains se bornèrent à conserver et à défendre la frontière que le Rhin constitua depuis son embouchure jusqu'à Cologne; contrée qui se trouvait couverte et protégée d'un côté par l'alliance des Bataves et de l'autre par un système de places fortes. Un rempart fortifié partuit des bords du Rhin, à Cologne, et s'étendait jusqu'au mont Taunus; en deça de cette ligne de défense habitaient les Malliaci, débris des Cattes qui s'étaient soumis à la puissance romaine. Une ligne partant du mont Taunus, et se dirigeant au sud-est jusqu'au Danube, à Ratisbonne, séparail la

contrée tributaire des Romains (voyes Décumates [Champs]) de la Germanie proprement dite. Au nord-ouest, quelques luttes interrompaient bien encore de temps à autre la tranquillité générale; la plus importante de toutes fut celle à la-quelle donna lieu l'insurrection du Batave Civilis, que les Romains parvinrent à réprimer. Depuis Trajan, qui apporta une grande sollicitude à toujours améliorer la ligne de défense, une paix non interrompue, pour ainsi dire, régna dans ces contrées jusqu'au commencement du troisième siècle. Au sud-est, il s'écoula également un siècle avant que de sérieuses hostilités y eussent lieu; mais sous le règne de Marc-Aurèle, il y éclata, en l'an 166, une guerre furieuse, connue dans l'histoire sous le nom de guerre des Marcomans, et dans le cours de laquelle les hordes germaines et sarmates purent s'avancer jusque sous les murs d'Aquilée. L'empereur mourut en l'an 180, après avoir, notamment dans les dernières années de son règne, combattu avec tant de succès que les principaux peuples germains, les Marcomans et les Quades, réduits au dernier degré d'épuisement, durent conclure avec son successeur Commode une paix qui assura désormais aux Romains une autorité incontestée sur eux. Au commencement du troisième siècle, les luttes acharnées dont les rives du Rhin devinrent le théâtre commencèrent par la confédération des Alemans, qui dans les dernières années de l'autre siècle s'étaient déjà emparés du territoire tributaire des Romains. De même que les Francs, qui, vers le milieu du troisième siècle, se joignirent à eux pour attaquer la puissance romaine, ils rencontrèrent une résistance opiniatre et souvent heureuse, quand le trône impérial se trouva occupé par des princes capables, tels notamment que Maximin, Aurélien, Probus, Maximien, Constance et Canstantin, et plus tard encore Julien. Quand, en l'an 360, ce dernier alla en Orient s'assurer la couronne impériale, les Romains abandonnèrent la Germanie à elle-même; et c'est aussi à partir de ce moment que l'Empire Romain se trouva attaqué et envahi sur tous les points par des peuples germains, et que les Alemans, les Francs, les Vandales, les Suèves, les Hérules, les Goths, les Longobards ou Lombards, fondèrent autant d'Etats particuliers dans les pays romains.

Ce que nous connaissons des antiquités germaines, c'est-àdire de l'époque où la Germanie et ses populations, non encore converties à l'Évangile, étaient plongées dans les ténèbres du paganisme, provient de sources soit contemporaines, mais étrangères (grecques et romaines), soit indigènes, mais en ce cas de beaucoup postérieures et de la nature la plus diverse. Pendant des siècles cette contrée sauvage, pauvre, éloignée du mouvement commercial de la Méditerranée, resta étrangère et indifférente aux Grecs et aux Romains, jusqu'à ce que l'effroyable attaque des Cimbres et des Teutons attira pour toujours les regards inquiets des Romains terrifiés. A peu de temps de là les Romains étaient entrainés à y entreprendre des guerres offensives, moins dans un esprit de conquête, que pour désendre leurs srontières menacées; et dans les luttes séculaires où ils se trouvèrent dès lors engagés, ils serent assez occasion de connaître, si non la totalité, tout au moins d'importantes parties de ce territoire et leurs habitants. l'ourtant ils n'observèrent qu'au point de vue romain, n'écrivirent que pour des lecteurs romains; et ce sont précisément leurs écrits les plus complets, les plus détaillés sur ce sujet, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ainsi, nous n'avons plus les livres de Tite-Live qui avaient rapport à la Germanie, l'histoire des guerres d'Aufidius Bassus, et surtout l'ouvrage de Pline l'Ancien, en vingt livres, sur les guerres des Teutons. Parmi les ouvrages arrivés jusqu'à nous, mais qui pour la plupart ne parient qu'accidentellement et très-succinctement de la Germanie, il faut mentionner en première ligne les œuvres historiques de César, de Dion Cassius, des écrivains désignés sons le nom de Scriptores Historia Augustes, d'Ammien Marcellin, de Priscus et de Procope; les ouvrages géographiques de Strabon, de Pomponius Méla et de Ptolémée, la carte routière militaire connoe sous le nom de Tabula Peutingerana, et la Notitia dignitatum, espèce de manuel politique de l'Empire Romain, composé vers l'an 400 de l'ère chrétienne. Mais tons ces ouvrages sont éclipsés par la Germania de Tacite, description des pays et des peuples Teutons, écrite avec une rare impartialité et d'après des recherches consciencienses, onvrage d'une inestimable valeur, qui commande la confiance, et où l'auteur fait preuve de la plus admirable sagacité. Que si toutes ces différentes sources, Taclte lui-même y compris, sont loin encore de nous offrir un tableau complet de l'ancienne Germanie, si ce ne sont qu'entant de fragments ou tout au plus d'esquisses reproduisant à grands et rapides traits les principaux contours du sujet, on doit dire que les sources indigènes offrent des renseignements encore autrement vagues et obscurs. En effet, appartenant généralement à l'é-poque chrétienne placée dans un perpétuel antagonisme à l'égard de l'époque paienne qui l'a précédé, elles n'en peuvent guère faire mention que très-sommairement, et ne traitent que de ce qui s'en est conservé en dépit du christianisme ou à l'aide d'un déguisement chrétien. A cette catégorie appartiennent, en fait de sources écrites, les chroniques, les décrets des conciles, les descriptions des anciens droits populaires, enfin les poèmes, surtout les poêmes épiques, qui traitent de la tradition mythologique et héroique; et en fait de sources non écrites, les traditions, les fables, les mœurs, les usages, les fermes revêtues par la superstition, les symboles et les formules de droit qui disparurent en partie à une époque postérieure ou bien qui subsistent encore de nos jours; enfin, les ustensiles conservés dans les tombeaux et ailleurs, et quelques autres objets encore, mais surtout la langue germanique dans tout son développement suivant les temps et les lieux. Les sources écrites de ceux des pays germaniques où le christianisme ne pénétra que beaucoup plus tard et seulement avec plus ou moins de difficulté, des pays scandinaves et anglo-saxons, nous offrent aussi à cet égard de précienx, secours; et on ne laisse pas que d'obtenir encore de vives lumières d'un examen comparatif fait avec soin de la situation respective des populations appartenant à la même race.

Aux youx des Romains, du moins depuis l'époque de Jules César, les Germains constituaient un peuple divisé en un grand nombre de tribus, sans doute, mais étroitement uni par les lois d'une commune nationalité; aussi les désignèrent-ils par un nom générique, appliqué dans l'origine à une seule penplade, celle des Tungres, par une penplade celte, sa voisine, laquelle habitait la contrée que nous appelone aujourd'hui la Belgique. C'est par conséquent à la langue celte qu'il faut demander l'explication d'un nom dont l'étymologie se trouve dans le mot Gairin (cri, invocation), de telle sorte que ce mot Germani répondait à l'idée de guerriers fougueux, faisant beaucoup de bruit: étymologie pariaitement conforme à ce qu'on connaît du caractère de ce peuple. Mais les Germains n'avaient alors et n'eurent pas encore pendant plusieurs siècles de dénomination commune pour désigner comme nation leurs diverses tribus, de même qu'aucun lien extérieur ne les réunissait en unité nationale et politique. Toutefois, la similitude existant entre leurs langues, leurs croyances religieuses, leurs lois et leurs mœurs, les portait à penser qu'ils provenaient d'une même souche. Tacite nous apprend qu'ils saisaient naître de la terre un Dieu appelé Tuisco, lequel engendra de lui même un sils appelé Mannus, qui sut le premier homme, et dont les trois fils donnèrent leur nom à chacune des trois grandes divisions qui à la longue s'étaient constituées dans la nation Germaine, et habitant la Germanie proprement dite, c'est-à dire le territoire compris entre l'Ocean, le Rhin, le Danube et la Vistuie : les Ingévons, les plus rapprochés de l'Océan; les Herminons, fixés au centre du pays, et les Iscévons, occupant les autres parties de terri-toire. Il n'est point fait les mention des Geths, qui à cette époque semblent avoir résidé plus au voisinage des

populations septentrionales; et qui plus tard périrent loin des frontières de la Germanie. La même remarque est à faire au sujet des tribus reptentrionales ou scandinaves, que Pline disigns some le nom d'MtMdvions, et chez lesquelles on ne trouve pas son plus ix moindre trace qu'elles sient jamais on la conscience de leur proche affinité avec les Teutons. Quant à savoir dens quelles proportions et jusqu'à quel point toutes les autres peuplades germaines habitant la Cormanie propossent dits liguralent permi les descendants de on Mannes, siest là une question qu'on ne sourait espérer résoudre, à cause des reassignèments contradictoires ou ensufficients qu'on peut à cet égard trouver dans les sources historiques 44 règne même beaucoup d'incertitude et d'abscurité sur les dénominations particulières à ciracane de ces tribus, de même que sur le nom de la portion de territeire qu'elles habitaient. Parmi celles dont fait mention l'acite; les plus importantes, se centre et au sud de la Germanie, sont les Hermandures, les Harcomans et les Quader; au nord-ouest, extre le Minn et l'Elbe, les Frisens, les Usipèles et les Tenctères, les Bruefères, les Uhauces; les Chérasques, les Cattes, les Marses et les Sicambres; au mord-est, antre l'sière et la Vistule, les Uimbres, les Angles et Verini, les Suèves, les Semnones, les Dongoburds et tes Pandilli. La tradition nons a transmis bien d'autres noms encore, mais sans que le même seus y fût toujours attaché, s'appliquant, au contraîre, tantôt à de popul tribus tout entières, tantôt à certaines de leurs subdivisions (sopez Gas [-gaugraphie]); he difficulté qu'il y a à les de-signer d'ann manière bles live et bien précise s'accroft et le complique à l'intini en raison des continuelles modifications aubles par elles à de suite des siècles dans leur composition et dans tenes fendances, et en raison aussi de leurs luttes et de leurs émigrations incessantes. Après l'événement desimé dans l'histoire par les nome d'invasion des burbares ou de grande migration des peuples, la plupart de ces denominations disparensent, les peuplades auxquelles elles appartunaient s'étant fondues dans de plus grandes àssociations politiques, dont les unes affèrent périr blen loin du sol de la Germanie et dont les autres réussirent à s'y maintenir. Du nombre des premières sont les Goths, les Vandales, les Longobards; et du nombre des secondes, les Francs, qui des deux rives du Rhin s'étendirent jusqu'à la Seine; les Alemanni, fixes avec les Souates entre le Neckar et la Limmat; les Bujuvarii, généralement regardés comme d'origine marcomanne, établis entre le Lech et l'Ens, les Fichtelgebirge et les Alpes; les Saxons et les Westphaliens, dennis le bas Rhin jusqu'à fa basse Libe et au delà; les Frisons, sur les côtes de la mer du Nord ; les Burgundions, fixés d'abord aux environs de Worms, et dont plus tard une partie disparut en Gaule, tandis que quelques débris de l'autre subsistent encore dans la Suisse occidentale; enfin les Thuringiens, sur les bords de la haute Saale.

Les Romains, gatés, à vrai dire, par le beau ciel de leur Italie, et qui ne voyaient et ne connaissalent guère de la Germanie que la partie nord-ouest, celle qui s'etend entre la Lippe et la mer du nord; les Romains nous dépeignent le pays des Germains ceinme inhospitalier et sauvage, comme formant une suite nous interrompue de steppes sablonneuses et de plaines marécageuses, toutes couvertes de bruyères et de joncs, se terminant sur les bords de l'Ocean par une cote plate et désolée, sur laquelle la mer en sureur empiète continuellement, et dont les habitants, vivant misérablement sur quelques hauteurs (appelees aujourd'hui Warfen), ne subsistent que du produit de leur pêche, et pour faire cuire leurs aliments brûlent de la terre. Un ciel toujours gris et nébuleux, des brouillards fréquents, des plufes torrentielles, des vents d'une violence extrême, entin des hivers aussi longs que rigoureux, complètent la peinture d'une contrée qui ne pouvait plaire qu'à celui qui avait le droit de lui donner ic nom si doux de patrie. Sous le rapport des produits du sol, Pline la trouve fort pauvre. L'or y manquait complétement; l'argent y était d'une rareté excessive, mais le fer l'était un peu

moins. En revanche, on y trouvait du culvre et du plomb, et on obtenait du sel en faisant réduire l'eau de la mer par l'action du seu; depuis un temps immémorial l'ambre y constituat aussi un article de commerce très-recherché. La règne végétal semblait offrir plus de richesses. Pline vanté les pâturages de la Germanie, et Tacite la fécondité de ce sol, qu'il ditêtre éminemment savorable à la culture des céréales. Et en esse; outre l'èlève du bétail, les Germains pratiquaient l'agriculture sur une vaste échelle, encore bien que les Romains, ju-geant au point de vue de l'agriculture si perfectionate a si savante de l'Italie, ne parlent d'eux sous ce rapport qu'avec le plus grand mépris ; jugement qui contribua pendant longtemps à fausser à cet égard l'opinion des générations suivantes. A cette époque en effet il s'en faut que la Germanie fût paccourue par des hordes nomades, et une population fixe diait, au contraire, répartie sur toute l'étendue de son territoire. Sens doute il arrivait bien de emps à autre à quelques peu-plades d'être expulsées des contrées qu'elles babitaient par des peuplades plus puissantes; et tantôt la manie de l'émigration, tantôt le goût pour la vie militaire ou encore la misère, portaient certaines autres à abandonner les parties de territoire qu'elles occupaient pour aller s'établir ailleurs; mais ce qu'elles demandaient avant tout aux Romains, quand elles faisaient invasion sur leur territoire, c'était de leur assigner des terres à cultiver.

Il n'existait point dans l'ancienne Germanie de villes, avec le sens particulier que les Romains attachaient à ce met, et pendant plusieurs siècles encore les Germains les envisagèrent comme autant d'entraves à la liberté; mais on y rencontrait deux espèces de bourgades : les bourgades termées par une enceinte, où les habitations se trouvaient agglomérées et juxta-posées; et les bourgades de culture, composées de métairies isolées. Or, c'est encore ce qui se voit de nos jours en Allemagne, où dominent, suivant les provinces, fantôt l'un, tantôt l'autre de ces modes de groupes de population. Il devait nécessairement en dépendre des terres à hie, et l'étendue en était d'autant plus grande, qu'on employait alors moins d'art et moins de forces de travail à la mise en valeur du sol. Les paturages, les pacages et les forêts étaient généralement la propriété commune de tous les habitants d'un ou de plusieurs villages ; mais pour les terres labourables, du moins dans les bourgades ferinées, on répartissait chaque année entre les différents membres de la commune, et au prorata de leurs droits respectifs, l'étendue de terrain que chacun d'eux était tenu de mettre en culture, vraisemblablement de la même manière que de nos jours encore, dans certains villages de la Thuringe, à chaque maison d'habitation est attachée la possession d'une pièce de terre. Les maisons étaient petites, construites en pisé, couvertes en paille ou en jonc, et décorées, tout au moins sur certaines de leurs parties, d'un enduit blanc; des espaces souterrains, recouverts de sumier, servaient de retraile pendant l'hiver et aussi à la conservation des approvisionnements. Des étables, des granges et des hangars mettaient à l'abri les bestiaux, le produit des récoltes et les outils contre les intempéries de l'hiver, et toutes les constructions étaient entourées d'un espace de terrain jouissant à peu près des mêmes priviléges d'inviolabilité que de nos jours la maison d'un Anglais. En fait de céréales, on cultivait l'avoine, qui servait à faire de la bouillie; l'orge, dont on préparait une bière sans houblon, et peut-être bien aussi le fromeut, cependant beaucoup moins. En revanche, le seigle était inconnu aux Germains comme aux Romains; l'usage ne s'en introduisit chez eux que beaucoup plus tard, à une époque qu'on peut avec certitude fixer aux temps du premier Clotaire frank; et il y vint des contrées slaves du nord-est. La culture du chanvre dut dès une époque trèsreculée y donner des produits importants. Il est en outre sait mention de raisorts d'une très-grande espèce et d'asperges d'assez médiocre qualité. Toutes les autres plantes de grande culture ou d'horticulture, si la nature ne les faisait pas croître d'elles-mêmes sur le sol de la Germanie,

notamment la plupart des espèces d'arbres fruitiers et la vigne, n'y furent introduites que par les Romains ou par les Celtes, et les Germains se montrèrent à cet égard leurs trèshabiles élèves dans les contrées limitrophes de l'Empire. La culture de l'orge implique, pour tout agronome, la conséquence que les Germains connaissaient déjà la pratique des jachères et du fumage; et il est formellement fait mention d'un engrais minéral dont faisaient usage les Ubiens, ia marne. Il est probable qu'on donnait peu de soins aux prairies et aux jardins. La vaste étendue du territoire, jointe à l'excellence des péturages, permettait de nouvrir presque sans peine d'immenses troupeaux. La race chevaline, surtout chez les Chauces, donnait des produits remarquables; on excellait à les dresser et à les monter, et on en mangeait aussi la chair. Faute d'être l'objet d'assez de précautions contre les gelées, l'humidité ou l'extrême chaleur, l'espèce bovine n'y acquérait que de frêles proportions, et les Romains en faisaient peu de cas, à cause de l'eviguité de ses cornes. On y élevait aussi des moutons, des chèvres et des porcs. Dès cette époque le lait de vache et le lait de brebis, agités dans de longs vases pourvus d'un orifice à leur extrémité supérieure, servaient à confectionner des fromages et du beurre; et il se peut qu'on expédiat même jusqu'à Rome des jambons marses (par conséquent des jambons de Westphalie). En fait de volailles, on sait, à n'en pas douter, qu'il y avait en Germanie des canards et surtout des oies, dont les plumes étaient fort recherchées et payées très-cher par les Romains, qui les regardaient comme les meilleures qu'on pût se procurer. A l'agriculture et à l'élève du bétail venait s'ajouter la chasse, qui se pratiquait à l'aide de chiens, peut-être même déjà à l'aide de faucons, et qui avait aussi pour objets le bussie et l'élan, espèces qui n'existent plus de nos jours en Allemagne. Enfin, il faut encore mentionner la pêche, tant celle des seuves et rivières, que celle des côtes de la mer; et de la pratique de cette dernière résultait pour les populations riveraines de la mer une habileté assez grande dans l'art de la navigation. Parmi les produits du règne animal, il ne faut pas non plus oublier le miel. (Consultez l'Histoire de l'Agriculture en Allemagne, de Langethal [2 vol., Iéna, 1847-1850]).

La famille du Germain était close à l'instar de sa métairie; rattachée par des rapports étroits à la liberté civile, elle formait une communauté réglée par des mœurs sévères; et la juridiction domestique qui en résultait explique comment, pour des questions rentrant dans le cercle des affaires de la famille, aucune difficulté ne pouvait être soumise à l'appréciation de la justice populaire, de même que les anciennes lois nationales n'offrent aucune prescription à leur appliquer. Dans cette samille, la dissérence établie par la nature entre les sexes était consacrée par la coulume, qui voulait qu'à l'homme seul appartint le pouvoir exécutif, tandis que depuis sa naissance jusqu'à sa mort la femme demeurait sous sa tutelle. Mais cette infériorité relative était compensée par le caractère de sainteté attaché à l'union conjugale, par le respect dont toujours le sexe le plus fort faisait preuve pour le sexe le plus faible, enfin par la consciencieuse sollicitude dont en toute occasion on témoignait pour les semmes faisant partie d'une famille. D'ordinaire, l'homme ne contractait pas mariage avant vingt ans, ni la femme avant quinze; partout l'égalité de conditions était exigée en pareil cas, c'est-à-dire que le mariage contracté par un homme libre avec une semme esclave emportait pour lui la perte de sa liberté, et même parmi certaines tribus impliquait la peine de mort, tandis que le mariage d'un noble avec une semme du commun n'était point partout prohibé. Un mariage n'était réputé légitime que lorsque le mari avait acheté sa semme à son tuteur, que ce sût son père, son frère on tout autre membre de la famille, au prix d'un certain nombre d'esclaves, de chevaux, de bêtes à cornes, d'armes, de biens immobiliers, d'anneaux et autres objets dont la valeur pouvait s'élever juqu'à environ 1,200 francs de notre monnaie actuelle ou représenter celle de 300 bœuss de seize mois. Le mariage

tantôt conclu sans désemparer, tantôt convenu provisoirement (d'où la cérémonie des fiançailles), pour être solennellement ratifié à une époque dite, par devant des témoins pris dans la famille des deux conjoints, se célébrait comme tous les actes auxquels on voulait imprimer un caractère légal, en employant des symboles, dont les uns avaient trait à la domination immédiatement constituée en faveur de l'home me, et les autres aux attributions d'ordre et d'économie qui incombaient désormais à la femme. Ces idées continuèrent à saire partie des mœurs populaires de l'Allemagne jusqu'à une époque fort avancée du moyen âge. Que si en effet, au huitième siècle, l'État et l'Église tombèrent d'accord pour faire désormais dépendre la légitimité du mariage de la présence et de la bénédiction d'un prêtre, ce fut seulement au quin-zième siècle que dans ce pays la célébration du mariage fut exclusivement réservée, en tant que sacrement, au ministère du clergé. Si en vertu du pacte d'achat, la semme était devenue la propriété de mari, celui-ci, par contre, avait pris l'engagement de la protéger. Il est vrai de dire qu'il avait acquis en même temps le droit de la châtier, de la vendre, et de la répudier en cas d'infidélité, et même alors de la tner avec son complice. Mais la chasteté des Germains, reconnue tout d'une voix et hautement vantée par les Romains, n'était pas seulement l'apanage de la femme; elle était strictement observée aussi par l'homme, et l'on ne trouvait d'exemple de polygamie que parmi les chefs, qui par là cherchaient à se donner pour beaux-frères d'autres chefs puissants. La femme, d'ailleurs, était dans toute la force du terme maîtresse au logis; et le mari s'occupait peu ou pas du tout des soins du ménage.

L'autorité du mari s'étendait de même sur les enfants, qu'on pouvait exposer, tant qu'ils n'avaient point encore pris le sein, mais qui devenaient membres de la famille du moment où le père se décidait à les garder, tout en conservant cependant le droit de pouvoir, en cas de nécessité absolus, les vendre comme valets et hommes de peine. Si les enfants étaient à l'égard de leur père dans les mêmes rapports que les serfs à l'égard de leur maître, il était naturel que les enfants du maître de la maison fussent élevés sans la moindre dissérence, pendant leur première jeunesse, avec les ensants de ses esclaves et de ses domestiques, partageant leurs jeux et leurs travaux. Jusqu'à l'àge de dix ans, les fils restaient sous la garde des mères, qui les nourrissaient, les élevaient et instruisaient. En effet, de même quéjadis la connaissance des runes avait été un des avantages possédés par la femme, celle de l'écriture constitua longtemps encore dans le moyen âge l'un des attributs de la mère de samille. Au treizième siècle, le *Miroir de Saxe* mentionne le peautier et le livre des prières comme faisant partie des apports matrimoniaux de a semme; et dans ses sermons Frère Berchthold s'adresse toujours aux femmes, comme chargées du soin de donner lecture du psautier à la famille. Les enfants apprenaient ensuite le maniement des armes ; à l'âge de quinze ans, ils acquéraient dans une assemblée publique le droit de marcher armés (d'où, parmi les nobles, l'usage des réceptions dans l'ordre de la chevalerie); et à l'âge de vingt -et-un ans, le jeune homme cessait d'être soumis à l'autorité paternelle, pour se trouver une semme et devenir ches d'une samille nouvelle, ou bien encore pour gagner d'abord sa vie au service d'un autre chef de samille en le secondant, soit à la guerre, soit dans ses travaux agricoles. Mais à leur tour, quand ils avaient dépassé l'âge où l'homme perd de sa force et s'avance vers sa tombe, une fois qu'ils avaient plus de la soixantaine, les pères cessaient d'être les chefs de la famille. C'était alors le fils dans la force de l'âge qui devenait le tuteur de son père ou de sa mère, et qui était libre de les employer aux travaux des champs ou de l'intérieur de la maison, suivant son caprice. Aussi le vieillard, las de la vie, et imbu en même tamps de cette idée que ceux qui mouraient dans leur lit n'entraient point dans le Walkalla, se donnait-il lui-même la mort; et même chez certaines peuplades il était mis à mort, comme ayant assez vécu. Étaient

considérés comme faisant partie de la famille les vassaux et les serfs : les premiers placés dans une, dépendance trèsdyuce et établis sur les domaines, du matire moyennant une redevance en nature; les seconds, employés au service personnel de leur mattre et retenus dans la plus sévère dépendance; les uns et les autres, d'ailleurs, ne possédant point de propriétés personnelles, ne pouvant jamais faire acts de volonté individuelle, et incapables d'ester en justice.

Chez lui , le père de famille vivait en mattre absolu , suivant que le lui permettait sa fortune. Habitué à se lever tard, il prenait d'abord un bain chaud ; puis il vaquait aux seins de sa longue et blonde chevelure et de sa barbe, dont il secondait la croissance et avivait la couleur au moyen d'une pommade, composée de suif et de cendre de hêtre. Il faisait ensuite un premier et léger repas, puis s'en allait vaquer aux occupations de la journée, à la bataille, à l'assemblée du peuple, à la chasse, ou encore aux travaux qu'exigeait l'exploi-tation rurale à la tête de laquelle il se trouvait; travaux qui ne paraissaient point indignes d'un homme libre. Mais en quelque lieu qu'il allât, ses armes ne le quittaient jamais. Il n'existait point de gens de métier chez les Germains. Il n'y avait qu'un seul métier qui fut exercé pour le compte d'autrui et moyennant salaire; et encore le considérait-on plutôt comme un art. C'était celui qui consiste à forger et à fondre le fer et les métaux précieux. Le commerce était aussi chezeux sans importance et restreint à des matières brutes, parmi lesquelles l'ambre et les pelleterles tenaient le premier rang. Les cheveux blonds étaient vivement recherchés aussi, parce qu'ils servaient à confectionner des perruques pour les dames romaines. C'est seulement sur les frontières méridionales et occidentales qu'il existait des marchés établis dans les possessions romaines; et c'est là aussi seulement qu'on rencontrait quelques marchands romains ambulants, lesquels cependant s'aventuraient parfois dans l'intérieur de la Germanie. La monnaie romaine avait également cours dans ce rayon des frontières, tandis que vraisemblablement il ne pénétra pas de grandes masses de numéraire dans l'intérieur de la Germanie avant les guerres. (aites aux Marcomans dans le cours du second siècle de l'ère chrétienne. De ce que nous venons de dire il résulte que tout ce qui était nécessaire à une maison, nourriture, vetemente, ustensiles, construction, était l'ouvrage de la fa-mille même. La construction de la maison, la fabrication des ustensiles et des armes rentraient dans les attributions de mari; tout le reste, soins à donner aux bestiaux, aux champs et au jardin, filage, tissage et travaux de couture, incombait sux semmes, aux vicillards et aux serss. Pour vêtements on se servait de pelleteries et d'étolles de lin ou de laine. Le rétement le plus ordinaire consistait en une peau ou bien un morceau d'étoffe pendant sur le dos et attaché sur la poitrine au moyen d'une épine, d'une aiguille ou d'une agrafe. Les grands personnages portaient en outre des vêtements qui leur serraient étroitement le corps; et le costume des femmes ne différait de celui des hommes que parce qu'il laismit nus les bras et le hant de la poitrine. L'atelier, de tissage était un de ces réduits souterrains comme on en avait. pour habitation d'hiver et pour magasin d'approvisionnement. Les mets consistaient en produits des champs, des prairies, des forêts, des rivières et de la mer : viande fraiche et gibier, poissons, herbes comestibles, orge mondé, bouillie, lait, beurre, miel, hière, hydromel, et même vin, au voisinage des frontières romaines. Le travail culinaire était confié à des bommes; mais quand il ne s'agissait que de repas donnés de un à quatre ou cinq hôtes, les femmes suffisaient à ce soin. Cétaient elles qui offraient aux convives la corne a boire; et à cet effet dans les honnes maisons on se servait de préférence de cornes de buille incrustées d'ornements en argent. Ces festins fournissaient une occasion loute naturelle aux divertissem ats favoris des populations germaines; boire jusqu'à s'eniver et jouer jusqu'à risquer sur un coup de dé le sonds et le trésonds, semmes, enfants, et jusqu'à sa propre liberté. Mais on y tenuit aussi de graves délibérations, de même qu'on y faisait entendre dus chants à la louange des, aucêtres et des héros (dans les sujentités religieuses, d'autres chants célébrant les hauts faits des dieux), pendant que les jeunes gens, déjà assez avancés en êge pour cela, donnaient des représentations de leur habileté dans des exercices. dangereux. Nombreuses d'azilieurs étaient les occasions de festins et de réjouissances. Tantot les choses se passaient en public, par exemple à l'occasion des grandes sêtes expiatoires : tantôt elles avaient pour théatre le sain, même de la famille. Survensit-il un étranger, on lui offrait avec empressement Phospitalité; it pouvait en outre demander à titre de présent ce qui lui était agréable; et son hôte lui faisait cusuite la condeite jusqu'à quelque autre habitation, ch il était comme lui l'objet de la même hospitalité et des mêmes préverances. A la naissance d'un enfant, on le baignait en présence de témoins invités à cet effet ; le plus considérable d'entre eux le plongeait dans l'eau et lui donnait un nom, empranté le plus souvent aux témoins eux mêmes, ou bien au frère de la mère, et encore au grand-père. On y ajoutait aussi un cadean de parrain, renouvelé encore plus tard, à l'apparition de la première dent. Naturellement un gala était l'accompagnement obligé de cérémonies de ce genre. A la mort du ches de la famille, les solennités célébrées à l'occasion de ses funérailles duraient quelquefois plusieurs semaines. La sépulture constituait en effet un devoir élévé, se rattachant à la croyance en l'immortalité de l'âme; et celui qui dans les bois ou dans les champs trouvait un cadevre, était tent de lui donner la sépulture : le guerrier lui-même ne pouvait la refuser à l'ennemi qui venait de succomber sous ses coups. Ou abandonnait ce cadavre à un des éléments; à la terre, au feu, on bien aux ondes de la mer; et quelquefois on ne le lançait sur les flots qu'après l'avoir placé sur une embarcation à laquelle on avait mis le feu. On plaçait à côté de lui ce qu'il avait le mieux aimé de son vivant; à l'enfant on donnait son jouet, à la semme ses parures, à l'homme ses armes, quelquefois aussi son cheval et ses ustenniles de forgeron, parfois même quelques serviteurs des deux sexes. Quant aux pauvres, on avait soin de leur donnet tout au moins une paire de souliers neufs pour pouvoir entreprendre le voyage de Walhalia. Puis, quand ou plaçait en terre le défant ou une urne coutenant ses cendres, on rangeait des pierres tout à l'entour, et on recouvrait cet endroit de terre qu'on accumulait souvent de telle sorte qu'il en résultait un petit monticule, tantôt isolé, tantôt situé au voisinage d'autres tombeaux, et de préférence sur les collines et les isthmes. Au retour des sunérailles d'un père, la samille célébrait un repas où, soit le fils ainé, soit l'héritier le plus proche prenait la première place naguère occupée par le défunt, auquel il succédait dans ses droits de même que dans ses obligations comme tuteur de tous les autres embres de la famille, des plus pauvres d'entre lesquels il était tenu de prendre plus particulièrement soin. A ce moment aussi avait lieu le partage de l'héritage du défunt, par parts égules, entre tous ses frères ou entre ses différents héritiers males légitimes : son épée seule passait de droit au plus agé. Quant aux sœurs et autres béritières féminines, elles ne recevalent que ce que le tuteur voulait bien leur accorder; les veuves mêmes, lorsqu'on ne les enterrait pas toutes vivantes avec leur époux, ainsi que cela arrivait souvent dans les temps les plus reculés, ne recevalent rien que leur dot et leur cadean de noces. En déposant leurs clefs sur le corps du défunt, elles avaient déjà symboliquement exprimé qu'elles n'avaient plus la même position dans la maison, et l'usage était qu'elles ne convolassent pas en secondes noces. (Consultez Le droit et la Vie de famille des Germains, par Nackernagel, dans le Manuel d'Hisloire et d'Archéologie de l'Allemagne du sud, de Schreiber [Fribourg, 1846]).

La commune ou village se composait d'un certain nombre de familles liées entre elles par les liens alors très solides et très-puissants de la parenté et de l'affinité, comme si elles n'eussent formé qu'une scule et même grande famille où les divers propriétaires sonciers avaient les uns à l'égard des sutres les mêmes droits, ci. étalent chargés de faire les affaires de le commune dans des assemblées. De même, en remontant de proche en proche, plusieurs villages formaient un groupe désigné sous le nom de centaine (hundertschaft), plusieurs centaines un gan, et un ou plusieurs gaus une tribu ou peuplade. Tous ces fractionnements neus mentrent ce qu'il y a d'essentiellement germanique et de hasé sur la famille même dans ce caractère de la commune, association ayant surjout en vue le maintien de la paix et l'assistance mutuelle. Il en résultait que si duns l'État germain chacun inhémait de la plus grande somme possible de liberté et d'indipendance personnelles, chacun aussi savait faire partie d'un tout ayant des droits et des attributions plus élevées encore, à l'égard duquel il ne devait pas soulement faire abnégation de ses caprices personnells, mais encore était appropries en connégation personnelle dans la roussuite

tenu d'apporter sa coopération personnelle dans la poursuite bien-être général. L'organisation et l'administration d'un tel État, ayant pour forme la plus essentielle la division en gaus, étaient donc toutes democratiques; et la puissance, tant législative qu'exécutive, résidait dans l'assemblée, de tous les propriétaires fonciers libres du gau, se réunissant à certaines époques fixes, sous la présidence d'un jurst ou président élu du gau. L'existence d'une antique noblesse, qui, il est vrai, commençait alors à disparaître peu à peu, ne nuisait en rien à cette organisation sociale, parce que cette noblesse ne possédalt de privilèges politiques d'aucune espèce; et on en peut dire autant de la royauté qui existait chez quelques tribus et se trouvait en rapports étroits avec cette noblesse de race. Ce ne fut qu'à une époque de beaucoup postérieure, à la suite de guerres incessantes et de l'initiation des populations germaines aux idées romaines et bibliques, que la royauté en vint à gagner et plus d'éclat extérieur et plus de pouvoir intérieur, en même temps que d'importantes restrictions et diverses gradations étaient introduites dans te principe de la liberté et de l'égalité de droits des libres possesseurs du sol. (Consultez les ouvrages allemands de E'chhorn et de Waitz sur l'histoire de la constitution de l'Allemagne; le premier publié à Berlin [5 vol.] en 1844; le sécond [2 vol.], à Kiel, en 1847).

La constitution militaire des Germains avait d'étroites relations avec leur organisation civile et politique, car, en raison même de leurs dispositions naturelles, développées encore par l'éducation et les mœurs, le caractère des Germains était essentiellement militaire; et les occasions de se produire et d'agir ne lui manquaient pas, tantôt contre quelque ennemi extérieur, Romain ou Gaulois, tantôt dans leurs fréquentes guerres et querelles intérieures. Cette constitution militaire paratt remonter aux temps les plus reculés, à l'époque même de la première immigration, car la centaine, qui dans la constitution politique formait un élément essentiel, moins apparent dans la répartition de la propriété du sol, reposait, suivant toute apparence, sur l'antique et primitive division de l'armée, dont la base était le système décimal, pour lequel les Germains montraient beaucoup de prédilection. En général, il faut bien se garder de juger d'après notre point de vue actuel et avec nos opinions d'apjourd'hai les divers états et expressions de la vie sociale des Germains. La nation tout entière, dans ses passibles occupations, cultive le sol, garde et soigne ses troupeaux, à cette seule exception près que ses véritables représentants, les chefs de famille, prement le moins de part possible à ces occupations, qu'ils regardent comme au-deisous d'eux; la nation tout entière encore s'administre et se Juge, mais seulement par l'intermédiaire de ces représentants naturels dont nous venons de parler, de ces cliefs de famille, à qui seuls convient ce rôle supérieur. Dans les guerres nationaes, c'est aussi la nation tout entière qui forme l'armée, dont chacun fait partie suivant sa position, mais où le prin cipal rôle revient encore naturellement à ces mêmes représcalants de l'ensemble de la nation, et aussi, suivant les idées guerrières de ces peuples, à la jeunesse mâle en état porter les armes. C'est dans l'assemblée du peuple que la

guerre était mise en délibération et décidée; et comme lei le prêtre avait mission d'interroger les dieux en consultant le sort, comme il garantissait la paix de Dieu et en avait le pouvoir, toutes les fois qu'on s'en allait en expédition, on tirait du bois sacré les figures d'animaux et les enseignes symboliques; on interrogeait la volonté des dieux au moyen de présages, et le prêtre, en sa qualité de ministre de la divinité, de la divinité qu'on s'imaginait toujours n'être pas loin de tout endroit où le peuple se trouvait réuni, exerçait en outre dans l'armée le pouvoir de châtier. Il y avait aussi certaines autres guerres au sujet desquelles on ne déli-bérait point dans les assemblées nationales, mais qu'on se bornait à y approuver, alors qu'un chef se présentait, proposait une expédition et ralliait volontairement sous ses ordres un grand nombre d'hommes et de jeunes gens. A rioviste était un chef ainsi improvisé, et il en fut de même de son armée. Ce qu'on appelait le gefolge ou bande, troupe d'élite, qui contribuait beaucoup à refréner les dispositions querelleuses et guerrières des tribus juxtaposées, en différalt essentiellement, en même temps que dans les batailles elle constituait toujours un corps compacte et solide combattant autour du chef. Enfin , quand il s'agissait de repousser une invasion subite de l'ennemi, à un signal donné la nation tout entière se levait comme un seul homme, et courait aux armes avec une rapidité presque incroyable. Ces masses étaient mai armées et mai vêtues. Faute de fer, les grandes lances et les grandes épées étaient rares; les cuirasses l'étaient encore plus, et un petit nombre de chefs portaient seuls des casques. Généralement la tête restait nue, et le corps était protégé par un bouclier de branchages entrelacés ou encore de planches peintes d'une couleur foncée. L'arme principale était la framée, consistant en une hampe garnie d'un morceau de for étroit, court et effilé, également propre a servir d'arme d'estoc, de taille et de jet. Beaucoup portaient de longues lances, mais le plus grand nombre seulement des gourdins, dont on durcissait l'extrémité en la soumettant à l'action du feu, et des pierres propres à être projetées au moyen de la fronde. Il est à présumer toutefois que cet armement défectueux ne tarda point à être amélioré, par suite de Jeur contact avec les Romains, de même qu'on voit que leur tactique, art dans lequel les Chauces se distinguaient plus particulièrement, n'avait pas peu gagné non plus à ce voisinage. Les Tenctères brillaient par leur habileté à guider des chevaux sans selle ni étriers; mais la principale force de l'armée consistait dans l'infanterie, qui souvent attaquait avec des cavallers mélés dans ses rangs. On allait à la batallle au bruit ranque des cornets, au fracas des boucliers frappés les uns contre les autres, aux accents de chants de guerre, dont le mode, appele barditus, était rendu encorplus effrayant au moyen du bouclier qu'on se piaçait en l'en tonnant devant la bouche', enfin au retentissement des cris et des gémissements des femmes et enfants. La première attaque était terrible, mais soutenue avec peu de persévérance et d'opiniatreté. Les Germains n'enlevaient le plus ordinairement que d'assaut les places fortes et les camps retranchés des Romains, car l'art de construire des machines de siège ou encore des places fortes pour eux-mêmes leur demeura toujours inconnu. (Consultez Stenzel, Essai historique sur l'organisation militaire de l'Allemagne [Berlin, 1820.])

Les notions des Germains sur la justice et l'administration de la justice, étaient determinées par la préeminence qu'avait à leurs yeux la 'liberté personnelle sur touté autre idée, par un caractère national' dont la franchise, l'orgueil et un vis sentiment d'honneur constituaient les traits principanx, et en outre par une énergie particulière provenant des habitudes de la vie de famille. Il en résultait que l'assemblée du peuple n'avait à apprécier que des questions et des faits échappant à la juridiction de la famille; de même, le droit pénal ne trouvait d'application proprement dite que la ob le lorsque l'intérêt général semblat l'exiger. La commune politique ne pouvant subsister qu'autant qu'il y régnât un ordre de choses régulier, en d'autres termes, la paix, comme disent les plus anciennes sources du droit germanique, toute violation grave et intentionnelle du droit constituait une atteinte portée à la paix publique; celui qui s'en rendait coupable était exclu de la paix de la commune. Déclaré à l'état de wargus, de loup, animal objet des poursuites et de la guerre de tous, personne ne lui venait en aide, et chacun avait le droit de le tuer là où il le rencontrait, Ces idées sauvages ne tardèrent pas cependant à se modifier; on établit des catégories de crimes et de pénalités. L'exclusion de la société humaine sut commuée en un bannissement du pays avec possibilité de retour. On offrit des moyens d'expiation, et l'emploi en fut même exigé. Les crimes commis contre la nation, portant atteinte à l'existence même de la commune, entrainaient la peine de mort. La commune intervenait sans doute encore dans les cas de crimes contre le corps, la vie, l'honneur on la propriété d'un particulier; mais elle ne les punit plus de la peine capitale, et pour combattre l'esprit de vengeance elle essaya d'établir des compensations pécunisires. Une partie de ces compensations, diter argent de paix, était attribuée à la commune où à son chat à titre de réparation pour le trouble apporté à la paix publique; l'autre partie, ou amende, et le mehrgeld, revenaient à titre de réparation de l'offense et du dommage à l'offensé ou à ses héritiers. Peu à peu la legislation en vint à décider. que l'offenseur, pas plus que l'offensé, n'aurait le droit de choisir entre une vengeance personnelle et une réparation judiciaire, et que tous deux, au centraire, seraient mis hors de la paix publique s'ils négligeaient de s'adresser à la justice. Or, ici la famille reprenait l'exercice de ses droits. Comme elle avait une part dans les biens et béritait de ce que laissait le défunt, elle héritait aussi, d'après les anciennes coutumes, de la vengeance, ou bien elle y participait et se partageait le produit du wehrgeld. Ku général son devoir était désendre et de représenter chacun de ses membres vis-à-vis de la commune comme à l'égard des individus, L'assemblée du peuple ne connaissait, en sait d'assaires de famille, que de celles qui intéressaient la commune même, et qui avaient besoin de garanties d'authenticité, comme l'acte qui déclarait les jeunes gens en état de porter des ar-mes ou la vente de parcelles de terre faite à des hommes d'autres familles, attendu que des droits politiques se raltachaient à la propriété territoriale. Un trait remarquable de l'ancien droit germanique, c'est sa vigueur, sa franchise, et malgré sa barbarie, l'absence de toute cruauté. On ne trouve non plus dans cette entique législation aucune trace de la loi mosaique du talion; en revanche, tous, les actes juridiques y sont accompagnés de symboles qui souvent ont un sens profondément poétique; et la langue judiciaire elleincine présente ce caractère jusqu'aux temps clirétiens. (Consulter J. Grimm, Antiquités judiciaires de l'Allemagne [Gættingen, 1828]); et Wilds, Le droit des Germains (Halle, 1842]).

Il n'est pas de partie de l'archéologie allemande qui soit demourée entourée de plus d'obscurité que la religion des Germains. Ceci tient, d'une part, à ce que comme foutes les religions palennes, elle ne se composait que de mythes; de l'autre, cette difficulté est ensore accrue par la très-minime quantité de traditions mythologiques qui nous sont parvenues directement, et asset à l'insufficance des sources postérioures. Les Germains apportèrent de l'Asie, lour patrie primitive, leur langue, les rudiments de Jeur civilisation et les nece de leur creyance en des dieux; et ce furent les peuplades scandinaves qui, sous l'influence des conditions physiques de leur nouvelle patrie, des progrès de leur propre intelligence et des visissitudes aux quelles se treuvèrent pence et des vicissitudes aux quelles se treuvèrent ses leurs diverses tribus, développèrent ces bases de la manière la plus large et sans antagonisme (payes MYTHO-LOGIE DU Norm). Leurs idées en matières de religion étaient surbordennées à une cosmogente ou à un mythe relatif à la création du monde et à l'origine des dieux, ayant ses racines en Asie, mais modificativant les races et suivant les temps. Ce mythe nous représente les dieus, nes pas remblables au Jéhoya des Hébreux, non pas courae créateurs, mais seu-lement comme régulateurs du monde, écrit en même temps qu'enz du chacs. Aussi ne cont-oc pas des êtres - purem esprite et en dehore de la nature plessique, mais au contraire les fonces mêmes de la nature personnifiée ; et ils sont divisée en trois classes, dont les limiter ne neut per toujour très-rigenrenesses tracées, à sancie e les géantes en les forces fariouses y violentes de la nature; et les um o grandes fore formes ples dieses proporment odits, on te ntaines anns acces agiseants, calla; ich secepaca dicines secondaires agissant dans le calme, limitées par l'espace el rattachées deventes any Joseffée. Mais ree ferines ne purent par se conserver longtemps dans le pureté originelle de tour signification physique. A l'épaque de Tacite, elles araient déjà envalui le monde storet ; sependant les divers dieux continuèrent à prendre des formes différents ches chaque people. Les une dégénérèrent, et me furcat q que de aimples béres, ou bles dispararent complétement, pour être remplacés par de nouveaux, êtres ; et chaque tribu en arriva de la sorte à aveir son principal dieu particulier, Tous n'en conservèrent pas moins un type essentiellement germain, de même que tous ils exemèrest une influence p ou moins visible sur la guerre, sur la bénédiction attr aux traveux du sel, aux troupeaux, à la famille, à l'État. l'armi ces dieux germains, incontentablement d'origine scandinara et représentés comme en luite perjoinelle avec les grants, on aperçoit tout d'abord : Westan, l'Odin du Nord, divinité aérienne d'après son origine, le dieu principal des lactvons; Ziow, lo Tyr du Nors, que Teche appelle Mars, à l'origine la personnification du ciel, dieu principal des Irminone; Fre (Freyr), probablement divinité maritime, à l'origine le dieu principal des Ingévons, dont le temp ou sauctuaire principal était situé chez les Reudingen, à peu de distance de la côte, ou deux quelque lle, soit de la mer du Nord, soit de la Baltique. Au point de vue moral, Wuotan était-le protecteur de l'ordre politique, le directeur de la guerre; Zion, l'impétneux dieu des combats, tandis que Ero, plus calme, avait plutôt le caractère du dien présidant à la paix. Tous trois étaient sur tous les paints de la Germanie l'objet d'une profonde rénération. On trouve ensuite généralement honorés, quoiqu'il soit impossible de préciser les lieux où se trouvaient leurs principaux sanctuaires, Donar, le Thor du Nord, protecteur de l'agriculture et de la famille; et, à la plece de l'antique dieu du feu, Loki, dont la forme a complétement dispara, des formes plus récentes de cet être dirin, Palter ou Phot (Baldes) et Fosite (Forseti), dont le dernier était surtont adoré chez les Frisons et avait son principal sanctuaire dens l'ile d'Helgoland (c'est à-dire terre sainte). Des figures dont les traite se sont encore bien plus profondément effacés que ceux des Dieux, ce sont les déesses, en raisen même de leur cercle d'activité plus restraint. Il s'est conservé quelques traces de Fria (Frigga), l'épouse de Wuotan, dens laquelle il est permis de voir la Tanfana dont nous parle Facite, t de Frouwa (Freyja), l'épouse de Fro, et qui rappelle la Northus de Tacito. Toutes dons président à la fécendité et à tout ce qui regarde la famille et la meison. On trouve ensuite les noms de beaucoup d'autres déesses exercant des influençes analogues, mais toutes d'origine plus résente et substituées à des divinités antiques, dont les traits ont à la longue fini par s'effacer et devenir complétement méconnaissables. Enfin , des êtres divins d'un ordre secondaire président au ciel et à la terre, à l'air et à l'esse, aux plaines et aux forèts, et même à la maison et à la métairie, sous les noms de fées, de nains, d'ondines, de pierges-cugnes, de farfadets, etc., etc. Quelques unes de ces divinités ent fini par revêtir un caractère moral élevé, telles que les Nornes, comparables aux Parques des Grecs, et les Walkyries. A l'existence de ces dernières se rattache la croyance à l'immortalité de l'ame. Toutefois, l'idée que se sirent les Germains du séjour futur des âmes ne fut pas la même dans

tous les temps et dans tous les lieux: En offer, la Walheilla n'est qu'une forme particulière et postérieure du domaine général de la mort, qu'on se représentait, soit comme une prairie toujours verte, placée sont les eaux, ou bien comme un espace effrayant situs un plus profond de la terre et su-règne Met. Cette innesertalité n'avait pes non plus une étermette durée; dur terdieux mêmet, en explation de leurs actions coupables, finiront par se livrer une batalle géné-rale, à la suite de latpuelle d'univers pértra dans un immème incendie l'où sertirest une noutelle tears et une souvelle race de dienes, plus brillante, glus parfaite que la précidente et mant de tembr faulte, a les partes de la companya est c et pare de toute faute.

na dioù e dialant hoùbria au moyan de chante, de prières et de sacrifices, sadépendamentent de fruits et de certains pates, en première ligne desquels ventient les chevates; on loar sacrifialt most dux bomi ios, dans cortalnes granules occasions, telles que les soleminités célébrées avant et après une empélition pour inverter le seceure des éleux es les rempérier, et auest de grandei fites célébrées à l'épuque du renouvellement des saléons; et à est effet en choisintait soit de grands erinànels, soit des prisonniers faits ear l'un-aemi, soit des estieres achètés dans ce leut. Il n'est point fait mention de sacrifices dans lesquels les victimes alest été brûléss vives, mais sculement de Whatfors: Au temps de Tacifs, il n'existalt pas de temples; non plus que d'in représentant les dieux; pont-être même n'en exista-t-il que tout à l'origine, et ils ne purent jamais acquerir d'îta-portunce en Germanie. Il est bon de remarquer aussi qu'en admittalt bien que les dieux prissent de temps à sutre la forme de certains missaux, mais qu'en général en leur attributait une conformation porement trumsine et exempte de tous défents. Les bôts morés étaient les endroits où se trouvaient les oentres les plus hisportants du culte; et un y conservait des symboles consistant très-vraisonabiliblement on figures d'animaux, qui setvaient austi d'enseignes et de signes de raillement dans les expéditions. C'est dans res mémies bois sacrés qu'on appendant à dés potesux les ant-maux donnés à titre d'offrances en teut au moins leurs têtes, Il existait sans doute des profres ; mals ils ne formalient point une clade à part et privilégiée, ayant dans ses attributions exclusives les actes relatifs au ouite, soin réservé à chaque père dans le cerele de la famille. On cherchaft à connaître l'arenir et la volonté des dieux en intérrogeant le vol des oiseaux, le murmuré des relationix, le henrissement des ché-vanx blance connectés, et au début d'une guerre, en faisant combettre un prisonnier evec un des guerriers de la nation, enfin au moyen des ru nes. Les femmes étaient d'une habileté toute particulière pour interpréter les runes et les présaes ; quelques-uses d'entré ettés arrivalent sinsi à jouir d'une telle vénération, qu'il en est dont les noms sont même parsus jusqu'à nous, par exemple Veleda et Albrana (Aurinia). Consultes Grimm, Mythologie allemande (2º édition; Guttingue, 1844); et Muller, Histoire et Système de l'antienne Religion gérmaint (Gettingue, 1844).
GERMANTQUE (Confédération). Voyes Continent

TION CERMANIQUE.

GERMANTOUE (Empire). Voyes Empire d'Allemache. GERMANIQUES (Langues). C'est aimi qu'on appeller les langues pariées chez les peuples d'origine germa-nique et formant l'une des branches de la grande famillé des langues indo-germaniques. Ce sout par consequent l'islandais, le dánets, le suédois, l'anglais, le hollandais, le flamand, l'allemand, et leurs nombreux dialectes.

GERMANISME, façon de parler propre à la langue allemende ou encore empruntée à la langue allemende et transportés chas un autre idionie. Les germanismes que commutent le plus ordinairement nos voisins d'outre-Rhin, quand ils se servent de notre langue, proviennent de ce u'ils traduisent littéralement des idiotismes particuliers à l'allemand, au fieu d'employer les formes de plirases propret su français. Afusi, tandis que nous disons : sortons-nous? PAllemand, tradulaant cette interrogation de sa langue

en français, ne manquera pas de dire voulons-nous sortir ? (Wollen wir ausgehen). On n'attend sans doute pas de nous une liste des principaux germanismes. Le génie des deux langues diffère trop pour qu'une pareille nomesclature ne soil pas fastidieuse et inutile; nous renverrons donc nos lecteurs allemands à quelque bonne grammaire spécialement

composée à leur usage, à celle de Moidinger par exemple. GERME. On entend par germe les premiers linéaments, le principe originaire de tout être organisé. Le germe est le premier point et l'indispensable exorde de la générat i on.

Les animaux comme les plantes ont un germe, et chaque espèce a le sien, différent de celui des autres. Mais d'on viennent ces germes, et comment sont-ils produits? Le pre-mier lieu où notre observation pulsse les découvrir est l'o-vaire, soft qu'il s'agiste des plantes ou des animaux. Chacun des ovules qui composent l'ovaire renferme l'embryon on le germe d'un être nouveau; mais on ne peut le voir. même avec l'aide du microscope, qu'après l'acte de la 16condution; jusque là on n'apercolt dans l'ovule qu'un fluide transparent et homogène, sans aucuné trace d'organisation. Les organes n'apparaissent même et l'embryon ne devient appréciable que quelque temps après que l'ovule a été fécondé. Il se présente donc une première question: le germe préexiste t-il dans l'ovaire des plantes et des animaux, ou est-il le résultat de l'acte de la sécondation? Et ensuite, s'il est le produit de la fécendation, provient-il du male ou de la femelle, ou de tous les déux à la fois ? L'opinion la plus probable et la plus généralement admise, c'est que le germe préexiste dans l'ovaire et que la fécondation a'a pour but que de déterminer son développemennt.

De l'adoption de le système résulte une conséquence asser embairassante su premier abord : si l'ovaire de la femelle confient les germes de tous les êtres qui doivent natire d'elle, Il faut que coux-oi renferment le germe d'autres evalres, qui à leur tout en renferment d'autres, et ainsi de suite à l'infini. Il en résults encore que la première femelle de chaque espèce contenuit les germes de tous les individus qui ont existé et qui existeront, jusqu'à l'extinction de son espèce ; c'est es qu'on a nommé le système de l'embottement des germes. Un tel résultat offraye l'imagination; fi n'a copendant rien de plus extraordinaire qu'une soule d'autres phénomènes naturels qu'on ne peut révoquer en doute; il s'accorde même avec cette simplicité et cette unité de moyens qui caractérise les œuvres de la nature. Le Créateur s aurait ainsi produit pour chaque espèce un germe qui ne fait que se développer dans l'espace et dans le temps ; et l'univers animé ae serait que le résultat de cette cause première loujours en activité. D'ailleurs, qu'y a-t-il d'impossible pour celui qui dispose de l'infini et de l'éternité? Les anciens avaient eté plus lois; ils pensaient que la terre elle-même et tout ee qu'elle porte n'est qu'un germe qui se développe incessemment sous l'influence du souffie divin.

D'autres, reconnaissant la fausseté des théories de l'em boltement et de l'ével utien des germes, ferent conduits à penser que les germes ne préexistant pas depuis le premier moment de la création, ils devalent être produits soit par des organes spéciaux, soit par un tisse fondamental et germinatif dans les corps organisés les plus inférieurs des deux grands règnes des êtres vivants. C'est ce fait vrai et partirtement démontré, c'est-à-dire cette production successive de germes nouveaux sur ou mieux dans le corps de parents, plus ou moins avant l'époque de leur puberté, auquel en a donné le nom d'épigénèse (de sai, sur, et yévese, naissance). Il est bien enténdu que la reproduction, toujours épigénétique dans tous les êtres vivants, végétaux et animeux, se fait non-sculement au moyen de gormes nouveaux contenus dans les costs ou dans les graines, mais encore en moyen 1º de quelques portions du tissu vivant plus en moins hyper-17 de querques possesses du tiese vivente pries se attent stypes trophié qui bourgeonne sur divers points déterminés on indéterminés; 3° de fragments détachés d'un individu entier, connus sous le nora de boutures, et 3° de la division na-turelle ou artificielle d'un organiune vivant en deux on

trois portions à peu près égales ou inégales. Les faits qui prouvent la vérité de la théorie de l'épigénèse sont maintenant si nombreux, si faciles à recheillir et à constater, et par consequent si averes, qu'il ne peut plus y avoir le moindre doute ni aucune objection un peu valable à lui opposer. Il reste à expliquer le mécanisme physiologique suivant lequel s'effectue l'épigénèse des êtres vivants. Des savants qui ont cherché à l'indiquer s'en sont préoccupés seulement à l'égard de la reproduction qui s'opère an moyen de produits fournis par deux sexes différents. Voici les explications qu'ils en ont données : 1° pour les uns, le mélange des humeurs pro-lisques du mâle et de la femelle (Hippocrate) ou l'union des molécules organiques de ces humeurs dans des moules de formes typiques (Buffon) donne et soutient l'impulsion nécessaire au développement épigénétique et à toutes ses consequences; 2º pour d'autres, toute epigénèse animale ou végétale se fait au moyen d'un primardium vegetale auquel Harvey, auteur de l'aphorisme omne vivum in ovo. donne le nom d'œuf à défaut d'autre terme plus général, puisqu'il est force de renfermer dans sa signification nonsculement les œufs véritables, mais encore les bourgeons les fragments détachés ou bouturues, même les corps en putréfaction, et les matériaux hétérogènes considérés comme transformables en germes de générations dites spontanées. L. LAURENT.]

La manière d'étre et le développement des germes ont été l'objet d'un grand nombre d'observations, qui ont beauconp éclairé cette partie de l'histoire naturelle Que l'on admette ou non la préexistence du germe dans l'ovaire, il est certain qu'on le découvre dans cet organe peu après la féconda-tion. Ce point de départ est le même pour tous les êtres organisés, végétaux ou animaux; tous prennent naissance dans une des petites vésicules contennes dans l'ovaire des femelles de leur espèce; et leur développement ne commende qu'après la fécondation, soit individuelle et spontanée, s'il s'agit d'êtres androgynes renfermant à la fois les organes des deux sexes, soit subsequemment à l'advention du male, tursque les sexes sont séparés. Dans les végétaux, c'est l'egaire tout entier qui se développe sons l'influence de la recondation, et qui prend alors le nom de fruit.

GERME (Vesicule du). Voyez BLASTOCTSTE.
GERME DES DENTS ou PULPE DENTAIRE.

Voues DENT.

GERMERSHEIM, petite ville de 9,678 habitants, dans le cercle du Palatinat bavarois, à l'embouchure du Queich dans le Rhin, célèbre parce que c'est dans ses mûrs que mourut l'empereur Rodolphe I*". D'abord ville libre impériale, elle passa des le règne de Charles IV sous la puissance de l'électeur palatin Robert. Dans les dernières années du dixseptième siècle, la France en revendiqua à diverses reprises la possession comme dépendant de l'Alsace; mais elle dut y renoncer aux termes du traité de Ryswick. Une nouvelle tentative faite dans le même but en 1705 ne fut pas plus heureuse.

Les traités de 1815 assignèrent à la Baylère une somme de 15 millions de francs, à prendre sur la contribution imposée alors à la France, pour être employée à la construction des fortifications destinées à faire de Germersheim un point stratégique important et rentrant dans le système général de dél'ense adopté alors pour l'Allemagne. Toutefois, les travaux n'en commencerent qu'en 1835. Avec Landau, qui n'en est éloignée que de deux myriamètres environ, Germersheim, de laquelle dépend aussi une grande tête de pont jeté sur le Rhin, constitue une forte position.

GERMINAL, septième mois de l'année dans le ca-len drier républicain. Il était ainsi nomnée parce qu'il tombait à l'époque où la nature développe le germe de la

semence qui lui a été confice, GERMINAL an ni (Journée du 12). Voyez Bossy

GERMINATION, développement d'un germe ou mieux d'une graine. Adrien de Jusaleu distingue dans la sermination deux périodes, savoir : la première, pendant laquelle l'embryon continue à croftre au dedans de h graine devenue libre; la seconde, où l'embryon s'étant fad jour à travers les enveloppes de cette graine, mais y tennt encore, se développe en dehors d'elle. Suivant ce hotaniste. la première période correspond aux changements survent dans l'intérieur de l'œuf des animaux pendant leur incubation, et la seconde correspond à l'éclosion. L'étude comparative de la germination embrasse un tres-grand nombre de faits qu'on peut réduire à trois principaux cheis : 1º La durée et l'énergie de la force germinative des plantes; les conditions physico-chimiques de ce phénomène; et 3º les caractères communs et différentiels que présentent les végétaux dicotylédonés, monocotylédonés et acotylédonés pendant cette phase de leur développement. L. Lauren.

GEROFLE, Voges GIROFLE. GÉROME (JEAN-Leon), peintre, né le 11 mai 1824, à Ve oul, man festa de bonne heure un goût particulier pour les arts du dessin. Admis en 1841 d'uns l'atelier de Paul Delaroche, il devint son élève favori et l'accompagna en Italie, Sa première œuvre fut un Combat de coqs, qui lui valut une médaille au salon de 1847. L'année suiva il fut anssi heureux avec deux compositions très-différentes, la Vierge et l'enfant, et Anacréon, Barchus el l'Amour. Puis il exposa avec un égal succès un Intérieur grec (1851), une Vue de Pæstum (1852), une Idulle (1853). ouvrages exprimes avec une grande netteté de dessin, sinon avec la vérilé désirable. En 1854, cet artiste sit une excursion en Turquie, et trois ans plus tard il Visita l'Égypte, remplissant ses cartons de dessins curioux pour des tolles de chevalet, auxquelles il dut la meilleure part de sa célébrité. A l'exposition universelle de 1855, on vit de lui une vaste composition, le Siècle d'Auguale, et quelques moindres tableaux. Il fut décore de la Légion d'honneur. En 1857, M. Gerôme n'envoya pas moins de sept ouvrages, dont le plus remarque fut la Sortie du bal masqué. On le jugea séverement, on lui, reprocha de mettre le poli à la place du fini, et d'abuser de sa facilité pour produire, bon an mal an, une paostille de demi-chefs-denvra. M. Gerome essaya de revenir à la grande peinture dens la Mort de César (1859), et Phryné dérant L'Aréopage (1861), la Réception des ambassadeurs sinmois (1865), la Mort du maréchal Ney (1868), etc., lestatives malheareuses, qui le firent accu er de mettre l'histoire en vignettes. Au contraire, il a saisi, dans ses scènes orientales, les différents types musulmans avec beaucoup de bonheur. En 1865, il à été élu membre de l'Académie d's beaux-arts.

GERONDIF, mot partieufier à la langue latine, ve-ritable substantif verbal, qui a ses cas aussi bien que les substantife ordinaires. On a voulu faire passer le gérondif dans la grammaire française. L'abbé d'Olivet a fait du garondifune distinction, que la plupart des grammairiens ont adoptée, quoiqu'ils n'aient pas conservé sa dénomination. Il appelle gérondif la forme invariable; il laissel: nom d'adjectif verba! ou de participe à la forme varinble. D'après lui, les grammairiens auratent plus sonvent reserve le nom de parlitipe présent pour la forme inviriable, et auraient nommé l'autre adjec'if verbal.

GERONTE, mot dérivé du grec . yépav, xépovos, 4 qui signifie ancten, sicillard. C'est le nom que portajent à Sparte les membres du sénat institué par Lycurgue; ee nom leur avait été donné, soit parce qu'il fallait avoir soixante ans pour entrer dans le sésat, soit parce qu'ils es faimient partie jusqu'à la fin de leuts jours, et que la plupart y arrivaient à une extrême vieillesse. Le nombre des Gérontes était de 28 à 32, et leurs fonctions avaient beaucoup de rapport avec celles des Arcopagites. d'Athènes, lls balançaient l'autorité des rois, et veillaient aux intérêts du peuple. On ne pouvait les destituer que lorsqu'ils s'étaient rendus compables de quelque crime. Le sénat des Gérontes s'appelait gérusie (γερουσία), assemblés des vicillards, conseil

des anciens. Ils furent supprimés dans la suite et remplacés par les É p h o r e s., dont la cruelle sévérité affaiblit l'autorité royale et prépara la cluste de la république de Lacédémone.

Gérante est aussi le nom que se donnaient les moines pour s'attirer plus de respect, dans les premiers siècles du christianique, et l'on appelle Gérontique un livre célèbre parmi les Grecs, qui contient le vie des Pères du désert,

et qui a été traduit en latin.

C'est en raison de la aignification littérale du mot géronte, que les auteurs comiques français ont donné es nom à un personnage qu'ils n'ont pas trouvé dans les auteurs grecs et latins; mais en adoptant le nom de Géronte, ils en ont totalement éénaturé le caractère. Autant les Gérontes apartistes étalent respectables, autant le Géronte de notre consédie est voné au ridicule. C'est pour l'ordinaire un vieillard dur, avars, entété, et pourtant d'un esprit très-porné, crédule à l'escès, et facile à tromper. Ce personnage ressemble beaucoup à seux de Cassandre et de Pantalem, qui mens, sont venus de l'Italia. Mais ces derniers sont généralement plus bètes et moins méchants. Rotrou paraît être le premier de nos auteurs dramatiques qui ait introduit sun la scène française, le personnage de Géronte dans sa comédie La Sœur, en 1647; il lui a conservé une sorte d'origine orientale, en le faisant arriver de Constantinople, mus le costume turc. Mais c'est Molière qui a fixé le caractère de Géronte dans son Médecin malgré lui et ses Fourberies de Scapia, en 1666 et 1671; et Regna re l'amprésse, et surfout dans Le Légataire.

impreme, et autout dans le Légalaire. GÉRANTOCRATIE (du grec yépov, yépovtoc, gérente, et rearec, pouvoir), mot nouveau, introduit dans le langage politique, et empruaté à la langue grecque. Il signifie littéralement gouvernement des vieillards. On est convaince de nos jours que la sagesse et la maturité du talent sont le privilége exclusif de la jeunesse; les idées sont si bien arrêtées à cet égard, que, dans nos assemblées délibérantes, en a longtemps entendu des orateurs en clieveux blance, lorsqu'ils ne portaient pas perruque, déblatérer in-trépidement, contre la gérantocratie, en d'autres termes contre le gouvernement des ganaches, ou des vieillards. Pandant plus de trente ans, ils ont répété les mêmes déclamations, sans paratte se douter que, le temps ayant marché anssi pour eux, ils se trouvaient compris, tous les premiers, dans l'ostracisme qu'ils prononçaient contre les anciens assez caés pour croire qu'ils pouvaient être encore utiles à leurs pays. Ce que c'est que la lorce de l'habitude! Orateurs et litens, personne ne riait. Et pourtant, la gérontocratie est aussi vieille que le monde : vous la retrouvez sous la tente des patriarches, dans les législations de Minos et de Lycargue, en Crète comme à Sparte, dans le sénat de Rome, dont les membres se nommaient Patres, dans le bilçar, conseil des vieillards, chez les Cantabres, dans les tribus arabes, chez des peuplades du Nouveau-Monde, dans le Conseil des Anciens du Directoire, dans le sénat de nes deux empires, dans le senior, seigneur, dans la maire, meieur, major natu, alderman, etc., etc. . Rien, a dit Montesquieu, n'entretient plus les mœurs et les lois qu'une

extrême, subordination des jeunes gens aux vieillards. »
GERS (l'Argicius des Romains). Cette rivière, qui donne
son nom à l'un de nos départements, le traverse dans sa
partie centrale et y a presque tout son cours, qui est de
130 kilomètres. Sa source se trouve dans le département des
Hautes-Pyrénées, près de Lannemazan, et son embouchure
dans celui de Lotet-Garome, à 7 kilomètres d'Agen, an sud.

GERS (Département du). L'un des quatre formés de la Gascogn e, il est borné au nord par le département de Lot-et-Garonne et partie de celui des Landes, à l'est par ceux de Tarn-et-Garonne et de la Haute-Garonne, au sud par la Haute-Garonne et les Hautes-Pyrénées, à l'oucet par les Basses-Pyrénées et les Landes.

Divisé en 5 arrondissements, dont les chefs-lieux sont Auch, Condom, Lectoure, Lembez et Mirande, 29 cantous et 466-communes, il compte 295,692 habitants. Il envoic six députés à l'Assan-blés, est con pris dans la treizième division militairé, le diocèse d'Auch, l'académie de Toulouse, et le ressort de la cour d'appel d'Agen. On y compte 1 lycés, 1 cellège, 10 institutions accondaires libres, 773 écutes primaires et 13 salles d'asile. Le recensement de 1866 constatait que 419,735 personnes sculament savaiont lire et/écrire.

Sa superficie totale, d'après le cadastre, est de 628,081 hestares, dont \$39,598 en terres labourables; 93,967 en vignes; \$2,566 en prés; 60,618 en bois; 45,733 en fandes el bruyères; etc.:D'après l'enquête de 1862, la valeundes cultures était estimés à plus de 115 millions ; on y comptait 265,690 moutons, 155,893 houfe, \$0,000 porcs, 26,781 chevaux, âncs ou mulets. L'industrie y est très-peu active. C'est-le département qui consemme le moins de houille.

Ce département, qui repose sur les deraières pentes des Pyrénées, est couvert de chaines de collines peu élevées, et disposées comme les branches d'un éventail ouvert. Cette disposition se fait remarquer d'une manière bien plus frappente dans ses principales rivières. Les unes, felles que la Baïse, le Gers, la Gimone, la Save, le traversent dans toute sa largeur; les autres, telles que la Losse, l'Adour, l'Arros, la Midouze, la Douze, n'y ont qu'une partie de leur cours. La Baise est la seule qui soit navigable, et encore est-ce sur une très-petite étendue. Le nord-ouest du département, qui participe un peu de la nature des landes, renserme un assez grand nombre d'étangs. Le sol des collines et des coteaux est peu fertile; mais celui des terres qui s'é-tendent à leur base donne de bonnes récoltes de blé, de mais, d'orge, d'avoine, d'épeautre, de légumes et de lin, ainsi que d'excellents fruits. Au reste, l'agriculture est assez avancée Les paturages naturels y sont excellents et nourrissent des bêtes à cornes d'une petite espèce, beaucoup de moutons, peu de chevaux, très-petits et pleins de vigueur, des Anes et des mulets en grande quantité. On élève aussi quantité de volailles et surfout d'oies et de canards. Les énormes foies de canard entrent dans la confection de patés renommés. Les produits des vignobles sont médiocres et presque tous convertis en can-de-vie, bien connue sous le nom d'eau-de vie d'Armagnac. Parmi le peu de vins qui méritent une mention particulière sont ceux de Mazère et de Vertus.

Les principales essences des bois sont le sapin et le chêne. La masse la plus remarquable est la forêt de Grésigne. Le gibier n'est pas très-commun, et le poisson ne se trouve

avec quelque abondance que dans les étangs.

L'axploitation minérale y est presque nulle. Cependant on signale dans quelques localités des mines de fer et d'autres de plomb aurifère et argentifère. On exploite dans un grand nombre d'endroits le plâtre, la pierre à chaux, les terres à potier, à brique et à fouton, de beaux marbres, de la pierre à bâtir, de la marne. Il existe en outre quelques mines de houille. Il y à des sources minérales en plusieurs endroits, notamment à Castéra, à Barbotant et à Euc ausse.

L'industrie manufacturière y est peu développée. Ses principales branches sont la minoterie, la tannerie et la préparation des conserves de volailles. On y trouve encore des scieries de planches, quelques fabriques de toile, de cotonnades, de rubans de fil, quelques verreries, faienceries et poteries. Les caux-de-vie, la laine, les plumes, le blé, les bêtes à cornes, les mulets, les vins, sont les principaux objets qui alimentent le commerce.

2 chemins de fer, 8 routes nationales, 22 départementales, 2,712 chemins vicinaux sillonnent ce département, dont le chef-lieu est Auch. Les endroits principaux sont en outre: Condom; Lectoure; Mirande, sur la rive gauche de la Baise, avec 4,010 habitants et une coutellerie renommée. Elle eat petite, bien percée, et assez régulièrement hâtie. C'était jadis une ville forte; il ne reste plus de ses fortifications qu'un vieux château en ruines; Lombez, sur la rivelgauche de la Save, avec 1,714 habitants, qui dont son existence à une abbaye de l'ordre de Saint-Augus-

l'n dont Jean XXII fit ensuite un évêché; l'Ile-Jourdain, petite ville, avec 4,954 habitants, ainsi appelée de sa situation dans une île de la Save, et du nom d'un de ses comtes, qui se la fit confisquer par Charles le Bel, en 1324; Vic-Fezensac ou Vic-sur-Losse, ancienne capitale du comté de Fezen sac, sur la rive gauche de la Losse. Elle a deux fabriques de crème de tartre et 4,111 habitants; Fleurance, sur la rive gauche du Gers, avec 4,518 habitants; son commerce consiste surtout en plumes d'oies; Rauze, sur la Gélize, avec 4,397 habitants: c'est l'ancienne Elusades Romains; elle fut depuis chef-lieu du pays d'Ausan. Elle a été saccagée par les Goths et les Sarrasins. L'emplacement de l'ancienne ville porte le nom de la Ciudat. On cite encore: Montréal; Casaubon; Aignan; Mauvesin; Segun; Nogaro; Samatan; etc.

GERSAU, petit village de 1,725 àmes environ, situé au bas du versant méridional du Righi et sur les bords du lac de Lucerne, était autrefois la plus petite des républiques de l'Europe, et comme telle alliée à la confédération Suisse. En 1390, Gersau se racheta de son seigneur, Moos de Lucerne, et avec l'appui des trois cantons et de Lucerne il réussit à couserver son indépendance jusqu'en 1798, époque à laquelle la Suisse subit une transformation politique et où il fut incorporé dans le canton de Lucerne. Il dépend aujourd'hui

du canton de Schwytz.

GERSON (JEAN CHARLIER, dit), célèbre chancetter de l'église et de l'université de Paris, surnommé le docteur évangélique et très-chrétien, sut un de ces hommes privilégiés qui formulent en eux toute la pensée d'un siècle. Né le 14 décembre 1363, d'une famille de cultivateurs, au ha-meau de Gerson, près de Rhetel, dans le diocèse de Reims, il était l'amé de douse enfants; trois de ses frères et quatre de ses sœurs se vouèrent à la vie religieuse, et ses parents sacrisièrent une partie de leur héritage pour lui saire apprendre la sainte Écriture. A quatorze ans , ils l'envoyèrent au collége de Navarre, où il sit ses études sous Gilles Deschamps et Pierre d'Allly. Au bout de cinq ans, après avoir été reçu licencié ès arts, il se livra avec tant d'ardeur à la théologie, que, quoique simple bachelier, il fut, dans la controverse au sujet de l'immaculée conception de la Vierge, choisi par l'université pour faire partie de la députation qu'elle envoyait à Avignon auprès du pape. Promu, son retour, en 1392, au grade de docteur en théologie il devint curé de Saint-Jean en Grève, et trois ans après chancelier de l'université de Paris, en remplacement de son maître Pierre d'Ailly, appelé successivement aux évêchés du Puy et de Cambray. Il se voua dès lors tout entier à la réforme des études théologiques. Il avait été nommé par le duc de Bourgogne, dont il était aumônier, doyen du cha-pitre de Bruges. Des idées de démission lui viarent à l'esprit pendant une retraite qu'il y sit; mais il était trop nécessaire à l'Église : il céda aux supplications qui lui furent adressées, et ne quitta pas son poste. Enfin, la fuite de Benoît XIII, le 12 mars 1403, le ramena à Paris.

Un schisme désolait alors l'Église; et la mort d'Innocent II n'avait pu y mettre un terme. Les premiers théologiens de l'époque demandaient à hauts cris la réunion d'un concile général. Gerson joint sa puissante voix à celles de ces hommes d'élite, et le concile est convoqué à Pise. Le chancelier de l'université de Paris s'y rend comme un des députés de ce corps; cependant, l'assemblée trompa l'espoir de la chrétienté, qui n'y gagna que d'avoir trois papes au lieu de deux. Il fallut réunir un nouveau concile à Constance; mais la réforme n'en sortit pas davantage, et tout le fruit que l'Église en retira, ce fut de n'avoir plus enfin qu'un chef unique. Ce fut là que Gerson prononça son célèbre discours de la supériorité des conciles généraux sur le pape, qui eut un si grand retentissement au detans et au detors de l'assemblée. Il fut avec d'Ailly l'inspiration, la lumière, l'âme de ces grandes assises de la chrétienté : il prêchait ou discufnit le jour, il écrivait la nuit; il semblait se multiplier; son activité tenait du prodige.

De sanglantes factions se disputaient à cette époque les lambeaux de la France. Le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, avait été le protecteur de Gerson, qui avait voné à cette samille une reconnaissance bien paturelle; mais il s'en était détaché aussitôt le meurtre du duc d'Orléans par ordre du fils de ce prince. Il avait fait plus : il avait attiré sur sa tête la colère de celui-ci, en foudroyant du bant de la chaire l'assassinat politique, en réfutant Jean Petit, qui s'en était constitué le panégyriste, et en prononçant dans l'église de Notre-Dame l'éloge de la victime. Aussi sa maison futelle pillée, et il faillit lui en coûter la vie; il n'osa même plus rentrer en France après la clôture du concile; il errait ea pèlerin dans les montagnes de la Bavière, lorsque le due Albert, admirateur de son talent, lui offrit un asile dans le Tyrol. De là il se rendit à Vienne, où l'archiduc voulut l'attacher à son université; mais Gerson ne pouvait oublier sa patrie; et lorsque l'assassinat de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, lui en rouvrit les portes, il courut à Lyon chercher une retraite chez son frère, prieur des Célestins de cette ville. Là il s'éteignit obscurément, le 12 juin 1429. Les petits enfants, auxquels l'ancien chanceller de l'université enscignait le catéchisme, et à qui il légua son beau travail De Parvulis ad Christum trahendis, répétaient à sa demande, la veille encore de sa mort, sa dernière prière : « Dieu de miséricorde, aie pitié de ton pauvre serviteur Jehan Gerson! »

Il reste de lui une foule de traités mystiques, qui résument à eux seuls les doctrines ascétiques des Jean Climaque et des Bonaventure. Son mysticisme n'est pas le mysticisme sentimental, qui se contente d'adorer l'Être en renouçant à l'action, et qui tombe dans le quiétisme. Sa philosophile a'élève de la forme à la substance, de l'idée à l'être, du contingent à l'absolu, du subjectif à l'objectif, et elle se fonde pour cela sur l'intuition appliquée aux cheese célestes. Ses traités de toutes sortes sont trop nombreux pour être énumérés ici.

[De nombreux manuscrits de l'Imitation de Jésus-Christ portant son nom, dont celui de Gersen n'est évidemment qu'une corruption; l'analogie de certains passages de ce livre célèbre avec des morceaux avoués de Gerson : certains faits de sa vie auxquels semblent se rapporter quelques endroits de l'ouvrage; sa doctrine et sa piété, qui le faisaient regarder par Bossuet comme digne d'avoir composé ce livre plein de sagesse et d'onction; l'impossibilité d'accorder ce chef-d'œuvre à Thomas à Kempis, qui n'était qu'un habile copiste, et dont les autres œuvres sont loin de refléter la vigueur de style et la hauteur de pensée du livre dont l'auteur a voulu rester inconnu, ni à Gersen, prétendu moine de Verceil, dont rien ne prouve scolement l'existence, tout cela conduisit M. Gence à ressusciter, avec une grande apparence de raison, une ancienne opinion qui attribuait à Gerson le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, au dire de Fontenelle, l'Évangile n'en étant pas.

GERTRUYDENBERG (Conférences de). C'est sous cette dénomination qu'est connue dans l'histoire une espèce de congrès tenu en 1710 entre le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac, plénipotentiaires français, d'une part, et deux délégués hollandais, d'autre part, chargés de leur transmettre les réponses de Mariborough et du prince Eugène à leurs propositions. Il s'agissait d'ouvertures de paix faites à ses ennemis par Louis XIV à la suite de cette série de revers qui signalèrent la fin de son règne. Mariborough, représentant le gouvernement anglais, et le prince Eugène, représentant de l'empereur, s'étaient établis à La Haye, où se trouvaient réunis les états généraux; mais les plénipotentiaires français avaient dù s'arrêter à Gertruydenberg, petite ville de la Hollande située à l'embouchure de la Douge, à 12 kilomètres de Bréda, par suite du refus des plénipotentiaires alliés et des états généraux de s'aboucher directement avec eux. L'orgueil de Louis XIV sut obligé de dévorer ces affront, et les négociations se suivirent au milieu de ces allées et venues continuelles des deux délégués hollandais portant à La Haye les humbles propositions de la France, et rapportant à Gerfruydenberg les arrogentes réponees et les hautaines prétentions des vainqueurs. L'ultimalem signifié par la coalition fut que Louis XIV s'engagerait à obtenir, soit par la voie des négociations, soit par la force des armes, du duc d'Anjou, son petit-fils, devenu roi d'Espagne sous le nom de Phillippe V, qu'il renonçat à toute prétention au trône d'Espagne. C'était abuser sans pitié des revers et de l'humiliation du grand roi. Louis XIV, en prenant connaissance des insolentes conditions qu'on mettait à la cessation des hostilités, puisa un nouveau courage dans les insultes dont on l'abreuvait. Il rappela ses plénipotentiaires; et la fortune des armes lui étant devenue moins contraire, il put signer la paix d'Utrecht, dont les cenditions honorables pour la France effacèrent la houte des conférences de Gertruydenberg.

GÉRUSIE. Voyes Génorte, Canteage, etc.

GERVAIS (Saint), dont le corps, ainsi que celui de saint Protais, son frère, fut trouvé à Milan, en 380, par saint Ambroise, souffrit le martyre vers 304, pendant la violente persécution dont l'Italie sut ensanglantée. On croit que ces deux saints, surnommés, par le grand archevêque de Milan, les premiers martyrs de cette ville, étalent fils de saint Vital et de sainte Valérie, dont l'inébraniable fermeté au milieu des tortures qu'ils cadurèrent, l'un à Ravenne, l'autre à Milan, avaient été pour leurs sis une leçon qui devait plus tard les appeler à marcher sur leurs traces. Un vague souvenir de leurs souffrances existait à peine dans la mémoire de quelques vieiliards, lorsqu'une vision indiqua à saint Ambroise qu'il trouversit, en faisant des fouilles dans l'église de Saint-Nabor et de Saint-Félix (plus tard de Saint-François), les reliques dont il désirait enrichir la basilique élevée par ses soins, et connue depuis sa mort sous le nom d'Ambrosienne d'abord, puis de Saint-Ambroise le Grand. En butte à cette époque aux persécutions des ariens et aux menaces de l'impératrice Justine, vepve de Valentinien Ier, dont le dessein bien connu était de le chasser de son siège, le pieux archevêque comprit aussitôt que le ciel vensit à son side contre ces sacriléges tentatives : il se ren-dit sans hésiter au lieu indiqué, fit creuser la terre en sa présence, et découvrit un tembeau qui contenait deux corps mutilés, deux têtes séparées des deux troncs, et des traces encore visibles du sang qui avait été répandu. Toutes ces circonstances répondant à l'avis mystérieux qui lui avait été donné, il sit transporter ces restes précieux dans l'église de Fauste (depuis de Saint-Vital et de Sainte-Agricole), où ils furent exposés pendant deux jours à la vénération des fidèles. Le 18 juin, leur translation solennelle fut signalée non-seulement par des réjouissances publiques, mais par des guérisons nombreuses. On plaça les deux corps dans une roûfe pratiquée sous l'autel principal, à droife; et dès lors leur sête sut célébrée le 19 juin en Asrique et dans tout l'Occident : les Grecs seuls l'ont fixée au 14 octobre, jour présumé du sopplice des deux martyrs.

Plusieurs églises ont été successivement érigées sous l'inrocation de ces deux saints, qu'on n'a plus séparés, ni dans le cuite dont ils sont l'objet, ni dans les chefs-d'œuvre nom breux que leur martyre a inspirés. Dès le sixième siècle Paris en possédait une, qui fut rebâtie en 1212, dédiée en 1480, et qui maintenant est une cure de deuxième classe. En 1616 seulement on eleva, sur les plans et sous la direction de Jacques de Brosses, le portail, dont la célébrité n'est due s doute qu'à la singulière réunion des trois ordres d'architecture superposés, et au contraste formé par sa me imposante, mais lourde et sans grâce, rapprochée des pre-portions si délicates du gothique. Devant ce portail, ou voyait encore avant la révolution un orme magnifique (Guillot l'appelle ourmeciau), qu'on renouvelait avec soid. bien que sa présence masquit la saçade et génit la voie publique. C'était sous son ombrage que les habitants se réunissaient autrefois après l'office; que les juges pédanés, qu'on appelait aussi pour cette raison juges de dessous l'orme. rendaient leurs sentences, et que les vassaux payaient leurs redevances aux seigneurs. L'église, autrefois remarquable par ses vitraux de Jean Cousin, et par ses sculptures et ses ta-bleaux de divers grands maîtres, est presque nue aujourd'hui, quoiqu'elle soit la paroisse de l'hôtel de ville. Le musée du Louvre s'est enrichi des toiles de Lesueur, de Sébastien Bourdon et de Philippe de Champagne, qui fut inhumé dans ce temple, ainsi que Le Tellier, Du Cange, Scarron, etc. Ces toiles représentaient le refus des deux saints de sacrifier aux idoles, lear apparition à saint Ambroise, l'invention de leurs reliques et la translation de leurs corps. Quelques tableaux donnés par la ville de Paris, un Père éternel, peint par Pérugin, un tableau sur bois d'Albert Durer, représentant en neul compartiments neul scènes de la passion; un Ecce homo en marbre blanc, une descente de croix en platre et un mausolée en marbre, forment aujourd'hui à peu près toute la richesse de cette église; car à peine peut-on parier de ses vitraux, dont il ne reste que quelques arties, tout au plus suffisantes pour donner une idée de l'effet admirable qu'ils devaient produire. Dans ces derniers temps, la chapelle de la Vierge a été richement peinte et or-L'abbé J. Duringers.

GERVINUS (Georges-Georges), homme politique et historien allemand contemporain, est né en 1805, à Darmstadt. Appelé en 1836 à occuper une chaire d'histoire à Gœttingue, il la perdit dès l'année suivante pour s'être associé à la protestation des principaux professeurs de cette université contre l'abolition de la constitution hanovrienne, prononcée par le roi Ernest-Auguste. En 1844, il sut nommé professeur à Heidelberg, et fonda dans cette ville, en 1847, la Gezette allemande (Deutsche Zeitung), qui se posa tout de suite comme l'organe du parti constitutionnel en Allemagne, et qui devait bientôt exercer une grande influence sur la direction des idées au milieu des agitations qui signalèrent les années 1848 et suivantes. Elu à ce moment par les villes anséatiques leur représentant près de la diète, il prit part aux travaux du fameux comité des dix-sept chargé de préparer un projet de constitution commune pour l'Allemagne. Envoyé à l'assemblée nationale par un des districts électoraux de la Saxe, il ne brilla point comme orateur dans cette assemblée; et bientôt même, découragé par la triste tendance que les idées et les choses avaient fini par prendre en Allemagne, il sembla renoncer alors à la politique active pour se consacrer de nouveau à ses belles études sur l'histoire, qui lui assurent un rang si éminent parmi les historiens de notre temps. On a de lui : Coup d'æil sur l'histoire des Anglo-Saxons (1830); Histoire moderne de la lillérature poétique allemande (3 vol., 1835; 3° édition, 1852), ouvrage dont il a publié un Abrégé, qui dès 1853 en était arrivé à sa 5° édition; des études sur Shakspeare (6º édition, 1862), et une Introduction à l'histoire du dis-neuvième siécle (1853), que la police bedoise fit saisir pour crime de haute trahison; Insurrection et régénération de la Grèce (1863). Le plus considérable de ses ouvrages fut l'Histoire du dix-neuvième siècle depuis les traités de Vienne (Leipzig, 1858. 1870, 18 vol. in-8°), traduite en français; on y trouve l'exposition calme et raisonnée des grands principes qui doivent présider au gouvernement des sociétés humaines. Gervinus est mort le 17 janvier 1871, à Heidelberg.

GERYON, monstre à trois têtes ou à trois corps, fils de Chryssor et de Callirhoé, descendant d'Éncelade, selon d'autres, régnait dans l'îte d'Érythie. Propriétaire d'un magnifique troupeau de hœufs, qu'il nourriseait de chair hœmaine, il avait préposé à la garde de ce trésor un géant, appelé Enrytion, un chien à trois têtes, nommé Orthus, fière de Cerbère et de l'hydre de Lerne; enfin, un dragon à sept têtes. Envoyé per Eurysthée, roi de Mycènes, Her cule arrive, terrasse, en trois coups de massue, le géant, le chien et le dragon, en vient aux mains avec son triple adversaire, qui. sur l'avis d'un pâtre, accourait à sa rencontre; puis, malgré

l'intervention de Junon, il dompte Céryon, et l'étend sans vie sur la rive du sienve Anthème. Les bœus sont enlerés, et vont être conduits dans les gras pâturages de la Grèce. Mais avant de quitter ces lieux Hercule veut y laisser un monument qui éteraise sa mémoire. Il coupe le mont qui unissait l'Espagne à l'Afrique et qui séparait l'Océan de la Méditerranée. Les interprètes ne sont pes d'accord sur la position du royaume de Géryon, que les uns placent aux Baléares, les autres aux environs de Cadix. Il avait pour sieule la tôte de Médisse, et pour encle le cheval Pégase. Or, voici comment la chose était advenue, suivant Hésiode: un beau jour, Persée triomphait de la Gorgone... A peine lui eut-il coupé la tête qu'il en sortit un cheval ailé et un géant armé d'un glaive : l'en était Pégase, l'autre Chrysaor I II y avait autresois à Pavie un oracle de Géryon. Tibère le consulta en partant pour l'Illyrie. Monnezor.

GESENIUS (FREDERIC-HENRI-GUILLAUME), SAVANT orientaliste, regardé à bon droit comme le fondateur de l'explication critique et linguistique de l'Ancien Testament, naquit en 1785, à Nordhausen, et fit ses études à Helmstædt et à Gœttingue. En 1809, Jean de Muller, alors ministre de l'intérieur en Westphalie, le nomma professeur de littérature ancienne au gymnase d'Heiligenstadt. Mais des l'année suivante on l'appelait, avec le titre de professeur suppléant de théologie, à Halle, où en 1811 il fut nommé professeur titulaire. Il conserva sa place lors du rétablissement de cette université en 1814, se fit recevoir docteur en théologie la même année, et entreprit en 1820 un voyage scientifique à Paris et à Oxford, à l'effet surtout d'y recueillir des matériaux lexicographiques pour les langues sémitiques. Malgré les attaques nombreuses dont il a été l'objet de la part du parti luthérien orthodoxe, on ne peut nier qu'il n'ait rendu à la science, et comme écrivain et comme professeur, des services signalés. Ses travaux ont en effet ouvert une ère nouvelle pour l'étude des langues sémitiques. Il mourut le 23 octobre 1842. Ses principaux ouvrages sont : Dictionnaire abrégé, hébreu et chaldéen, pour l'étude de l'Ancien Testament (4º édition, 1834; en latin; 2º édition, 1846); Eléments d'hébreu (seizième édition, 1851); De Pentateuchi Samaritani origine, indole et auctoritate (Halle, 1815); Traduction d'Isaie, avec un commentaire historique et philologique (2º édition.; Leipzig, 1829); Thesaurus philolog. critic. linguæ hebr. et chald. Veteris Testamenti (3 vol. in-4°, 2° édition.; Leipzig, 1829-42).

GESIER. La digestion des oiseaux s'effectue d'une manière particulière. C'est dans l'estomac de ces animaux que les substances alimentaires doivent être décomposées mécaniquement et chimiquement. A cet effet, le conduit alimentaire ou l'œsophage se dilate à deux reprises chez un très-grand nombre d'individus : d'abord, pour former une première cavité appeléa jabot, ensuite une seconde, appelée ventricule succinturié ; enfin succède l'estomac proprement dit, où les aliments doivent principalement être dénaturés. Cet organe est surtout remarquable chez les oiseaux granivores, les pigeons, les poules, les dindons, etc. C'est ui qui est connu vulgairement sous la nom de gésier. Cet estomac, situé à ganche et au-dessus du foie, d'une forme irrégulièrement arrondie, se compose de deux disques mus-culaires d'autant plus épais et puissants que l'oiseau est granivore, et d'autant plus mince qu'il est carnivore. Les fibres musculaires, ainsi que la membrane interne, aboutissent à un centre tendineux, dont la texture devient même quelquespia cornée. Ce viscère, ainsi organisé, agit avec une sorce très-énergique : il brise et broie des corps très-durs, et son action n'est pas comparée sans raison à celle des dents molaires. Les oiseaux qui ont un tel gésier avalent sans inconvénient des plerres, des fragments de verre, des portions de métaux aigués ; ces corps finissent par s'émousser et s'arrondir. Ches l'autruche d'Afrique (struthio camelus), le ventricule succinturié est très-large, le gésier est petit, mais très-musculaire; aussi sa puissance est grande. Mais chez l'autruche de l'Amérique (rhed americana), la disposition

est inverse; il fallait qu'il en fût ainsi, et cette différence est encore une preuve de cette prévision de la nature qu'en ne saureit trop admirer. Placés dans des elimats différents, ces deux eisseux, d'espèce semblable, n'ent pas à leur disposition les mêmes substances alimentaires.

C'est très-prebablement par un mouvement de rotation que les corps étrangers sont détruits dans le gésier. On pent le croire d'après la forme ronde des chairs qui n'ont pas été digérées dans l'estomac des oiseaux de prois, comme sussi d'après la même forme des égagr opites

La gésier communique àvec les intestins, et n'en est point séparé par la valvule qu'on appelle pylors ou portier chez l'homme. D'après une telle disposition, plusieurs substances passent dans le tube intestinal sans avoir été altérées. Par ce fait l'oiseau seconde la nature; il disperse sur la terre des grains de divers végétaux propres à le nourrir : il favorise d'autant mieux leur reproduction que ces graines qui ont traversé le conduit digestif germent promptement et très-activement.

D' Channon par le point superiories de la mourrie de très-activement.

GÉSITAINS. Voges Cacons.

GESPANSCHAFT on plutôt ISPANSCHAFT, mot que les Aliemands out forgé du hongrois ispan, counte, pour désigner les divisions géographiques et administratives du royaums de Hongrie, que nous appelons, nous autres français, des comitats, de la basse latinité comitatus, au lieu de nous servir tout simplement du mot comté.

GESSE, Ce genre de plantes, de la famille des légumineuses, renferme um assez grand nombre d'espèces, dont plusieurs sont cultivées ou pour l'agrément dans les jardins, ou pour a nourriture des bestiaux. Il a pour caractères : Calice à cinq découpures, dont deux supérieures, plus courtes; ailes et carène moins grandes que l'étendard; dix étamines diadelphes; style plan, élargi au sommet; gousse oblongue, polysperme; tiges anguleuses, grimpantes; feuilles alternes: solioles peu nombreuses, une ou deux paires opposées; pétioles terminés en vrille. Les principales espèces sont : 1° la gesse cullivée ou pois-gesse, pois breton, lentille d'Espagne (lathyrus sativus, Linné), à fleurs violettes ou blanches, à graine comprimée, quadrangulaire, cunéiforme, alimentaire, cultivée surtout comme fourrage; 2º la gesse chiche on jurosse (lathyrus cicera, Linné), moins haute que la gesse cultivée, à fleurs rouges, à graines anguleuses, noirâtres ; elle se sème seule ou mélée à la précédente ; 3º la gesse sans feuilles (lathyrus aphaca, Linné), à fleurs jaunes, nuisible aux blés; 4° la gesse angulaire (lathyrus angulatus, Linné); 5° la gesse sans vrille (lathyrus nissolia, Linné); 6º la gesse odorante (lathyrus odoratus Linné), ou pois de senteur, pois à fleurs, cultivée dans les jardins à cause de la beauté et de la bonne odeur de ses flears; 7º la gesse velue (lathyrus hirsutus); 8º la gesse tubérouse (lathyrus tuberosus, Linné); 9° la gesse des prés (lathyrus pratensis, Linné), qui donne un bon sourrage; 10° la gesse sauvage (lathyrus sylvestris); 11° la gesse à larges feuilles (lathyrus latifolius), ou pois vivace, pois éternel, pois à bouquels, rencontrée dans les bois des montagnes, haute de 1^m, 60 à 2 mètres, cultivée pour la beauté de ses seurs rouges, réunies au nombre de dix on douze sur chaque pédoncule, fort rapprochée de la gesse des bois. La gesse à larges feuilles pourrait être cultivée pour ses feuilles, qui sont du goût de tous les bestiaux, et pour ses graines, que les volailles recherchent. P. GAUBERT.

GESSLER (ALBERT), dit GESSLER DE BRUNECK, isen d'une vicille famille allemande, fut, dit on, nommé bailli impérial à Uri, vera l'an 1300. La tradition porte qu'ayant soulevé par ses actes de violence et de despotisme les populations de la Suisse, il fut tué d'un coup d'arquebuse, en 1307, dans un chemin creux près de Kussnacht, par Guillaume Tell. Il s'en faut de beaucoup, au reste, que ce soit là un fait bien avéré et historiquement prouvé. Que si, d'une part, il est impossible de nier qu'un nommé Gesser existait à cette époque, et si la tradition suivant laquelle Guillaume Tell aurait tué un bailli est genéralement ad-

mise, de l'autre, cependant, le doute est bien permis quand on voit par les Documents pour servir à l'histoire de la Confédération (Lucerne, 1835), publiés par Kopp, que dans la liste des baillis de Kussnacht ne figure pas un seul individu du nom de Gessler. Peut-être bien pourtant n'y

a-4-fl là qu'une erreur de nom. GESSNER (Salomon), poête et artiste allemand, né à Zurich, en 1730. Son père était libraire dans cette ville, et membre du grand conseil. La première éducation de Gessner fat des plus désectueuses, et était si loin de faire bien augurer de ses facultés qu'en desespoir de cause on le confia aux soins d'un curé de campagne. Celui-ci discerna mienz, à travers cette timidité trompeuse qui donne souvent aux enfants un air stupide, la vive sensibilité et l'intelligence de son élève. Cet homme de sens sut stimuler l'imagination craintive de Gessner, par l'aspect des beautés pittoresques de la nature, et, en fixant son attention sur les heureuses imitations de Théocrite et de Virgile, il éveilla en lui le goût de l'étude. Celle du dessin avait déjà exercé l'enfance de son disciple; il ne cessait pas de s'essayer en modelant d'instinct des figures en cire : la lecture de Robinson les lui fit bientôt remplacer par des inventions multipliées de voyages et d'aventures analogues à celles de son héros. Les Pastorales de Brockes tournèment ensuite son imagination vers ce genre, auquel l'appelaient ses facuités instinctives. L'amour lui inspira aussi bientôt des chansons et des odes. Cette muse nouvelle, l'objet de see voux, était la fille de son instituteur.

Envoyé par son père à Berlin (1749) pour y apprendre la profession de libraire, et promptement rebuté de ne pou-voir qu'empaqueter et colporter ces chers livres qu'il dévorait en idée, le jeune apprenti ne tarda guère à quitier la boutique pour se livrer à ses inclinations et fréquenter ceux qui les partageaient. Dépourve de ressources, il imagina de s'en procurer à l'aide du dessin. Après avoir peint force paysages, fi fit voir ses nombreux essais au peintre de la cour Kempel, qui l'avait pris en amitié. L'inexpérience évi-dente de l'élève-artiste n'empêcha pas Kempel de discerner dans ces ébauches le germe d'un vrai talent. Salomon s'étonnaît de ce que ses peintures ne séchaient pas. Kempel, tout en riant de la méprise de l'apprenti, qui, au lieu d'huile de lin, avait employé l'huile d'ohve pour broyer ses couleurs, le consola en lui disant : « Que ne fera pas dans dix ans celui qui compose de pareils ouvrages, tout en ignorant les premiers procédés mécaniques de l'art? »

Cependant, Gessner, revenu dans le sein de sa familie, était retourné aux essais du poète. Les conseils de Ramler le décidèrent à adopter pour ses compositions une prose poétique. Le poème de La Nuit fut son début, qui fit peu de sensation. Celui de Daphnis (1755) eut plus de succès. Des détails pleins de grace et d'intérêt commencèrent la renommée de l'auteur; son premier recueil d'idylies le plaça, en 1756, au premier rang des poètes modernes dans le genre pastoral. La Mort d'Abel (1758) mit le sceau à sa gloire. Mais, par une singularité remarquable, la célébrité du poête allemand eut plus d'éclat en France et dans les autres pays de l'Europe que dans sa patrie; ce phénomène durerait même encore si ce qu'on appelle le romantisme ne s'était pas étendu fort loin des bords du Rhin.

L'année 1762 vit paraître le premier recueil de ses œuvres. accraes de plusieurs idylles, du poeme intitulé Le premier Navigateur, et des pastorales dramatiques, sous les titres d'Éraste et d'Évandre. C'est à celle d'Éraste que Marmontel a emprunté le sujet de son opéra de Sylvain, si longtemps populaire, grâce à la charmante musique de Grétry. Le second recueil des dylles, qui détermina l'adoption complète du poête suisse par la France, ne parut qu'en 1772, avec sa Lettre sur le Paysage.

Gessner ne s'était pas livré avec moins de passion à son goût pour le dessin et pour la gravure qu'à son génie poétique. Il dut à ce goût une compagne aimable, qui fit le bonheur de sa vie, M'te Heidegger, fille d'un amateur, que sa

collection de tableaux, de gravures et de dessins, avait fait

rechercher par le poëte, et dont celui-ci avait obtenu l'amilié. Gessner, grâce à son taleut de dessinateur et de graveur, aux produits de la librairie héréditaire dont il était l'un des gérants en titre, mais surtout aux soins assidus et au dévouement de son épouse, toujours attentive à le suppléer dans cette gestion, goûta avec elle les douceurs d'une hom-nète aisance. Il fut jusqu'à la mort, arrivée le 2 mars 1787, à la suite d'une attaque d'apoplexie, un centre de réunion pour tous ceux que distinguaient, à Zurich, l'esprit, le goût des arts, l'amour de la raison et de la vertu. Le tableau de sa vie intérieure et de son ménage a été reproduit beureusement par M de Genlis, dans ses Souvenirs de Félicie.

Les Allemands, pour qui (le croira-t-on?) Gessner est surtout renommé par son talent dans la gravure à l'eau-forte, reprochent à ses pastorales le défaut de couleur locale et de vérité dans les mœurs : ils réprouvent aussi sont style, comme dépourvu d'élégance et entaché d'idiotismes suisses. AUBERT DE VITRY.

GESTA ROMANORUM ou HISTORIÆ MORA-LISATÆ. Tel est le titre sous lequel les littérateurs connaissent une collection d'historiettes et de récits passablement apocryphes, empruntés pour la plupart à l'histoire des Romains les plus célèbres. C'est un des nombreux ouvrages qui furent composés pour offrir aux moines une lecture tout à la fois instructive et intéressante, et qu'on lisait dans les réfectoires aux heures des repas. Ces narrations sont courtes, dépourvues de toute pompe oratoire, de toute description prolixe, de tout dialogue, de toute mise en scène tragique. Elles empruntent leur charme à leur naiveté, à leur simplicité presque puérile, mais tournant parfois au mysticisme. On attribue la rédaction de cette compilation à un moine de l'ordre des bénédictins et du nom de Bercheur, né aux environs de Poitiers, dans le treizième siècle, et mort à Paris, prieur de l'abbaye des bénédictins de Saint-Éloi. Elle obtint durant plus de deux cents ans une vogue immense; les manuscrits s'en multiplièrent; dès son début, l'imprimerie se hata d'en répandre réimpressions sur réimpressions ; des traducteurs la firent passer dans toutes les langues de l'Europe; les prédicateurs la citèrent avec honneur dans leurs sermons; plusieurs conteurs italieus et Shakespeare lui-même ont placé dans leurs écrits des incidents empruntés sux Gesta. Oubliés lorsque survint l'époque de la renaissance, ces récits nails attirent l'attention depuis que d'infatigables érudits fouillent en tous sens les annales littéraires du moyen age. Douce et Swan les ont fait connaître à l'Angleterre ; Græ en a donné une traduction allemande, accompagnée d'un ample commentaire (Dresde, 1843, 8 vol. in-12); suivant lui, le véritable auteur ou compilateur des Gesta ne serait pas Bercheur, mais bien un certain Elinandus, duquel nous ne savons rien, si ce n'est que ce devait être un moine anglais on allemand, autant qu'on peut en conclure des germanismes et des anglicismes qui fourmillent dans les Gesta. A. Keller a publié, en 1844, à Tubingue, une édition fort soignée du texte latin, et il a promis d'y joindre un volume d'introduction et de notes. En France, nul travail spécial n'a jusque iciété consacré à l'ouvrage dont Bercheur ne fut que le metteur en œuvre, et qui tel qu'il est, malgré ses longueurs et ses puérflités, mérite d'être connu du public français. Les Gesta se composent de 180 à 200 chapitres; les éditions les plus anciennes sont les moins complètes ; chaque chapitre contient une histoire, qui s'appuie toujours de l'en-torité de quelque écrivain de l'antiquité; c'est principalement le témoignagne des auteurs de second ou de troisième ordre, tels qu'Aniu-Gelle, Hygin, Macrobe, qu'invoque le narra-teur; et d'ordinaire, en l'auteur qu'il cite, en ne trouve rien qui se relate au récit qu'il déroule. Les personnages historiques se présentent maintes fois sous un aspect tout autre que celui que nous leur connaissons; Domitien se montre sons les traits d'un prince juste et clément; des empereurs imaginaires, tels que Golimon et Licinius, sont offerts à notre admiration. Chaque histoire est accompagnée d'une expication religiouse et morale, chargée d'interpréter les allégories du texte. S'agit-il des aventures d'une fille de Pompée, que son père mit sous la garde de trois dames des plus respectables, et qui devint toutefeis la victime des machimetiens d'un chevalier, on nous explique qu'elle est l'emblême de l'âme; les trois dames représentent les trois vertus théologales, et dans le chevalier il est impossible de mésonnaitre le démon.

Parfeis les Gesta mettent en soène des personnages grecs, eu bien ils racontent des traits de sorcellerie, des paraboles dont l'origine remonte aux centeurs orientaux que le grand mouvement des croisades fit connaître à l'Europe.

G. BRUNDT.

GESTATION (de gestare, porter). Ce mot peut être pris comme synonyme de celui de grossesse : tous deux expriment l'état d'une femme qui porte un fostus dans son sein; mais chacun de ces mots présente cette idée sons sue image différente. Grossesse peint l'état apparent de la femme enceinte, et gestation offre l'idée d'un fardeau que cette femme est obligée de porter. Ajoutons que le mot grossesse ne s'applique qu'aux femmes, tandis que celui de gestation peut s'appliquer aux fepames tout aussi bien qu'aux femelles des animaux. L'état de gestation peut être considéré sous deux points de vue : as durée et les phémomènes auxquels il donne lieu.

La durée de la gestation varie beaucoup chez les dissésentes espèces d'animaux. Il en est un certain nombre chez lesquels le temps de la gestation n'est pas connu; on ne peut même le fixer d'une manière positive que pour les espèces qui vivent sous nos yeux, soit à l'état de domesticité, soit dans les ménageries où on les tient captils. Il faut distinguer d'abord les animaux ovipares des animaux vivipares: chez les premiers il n'y a pas de gestation proprement dite, puisque le produit de la conception se détache de la mère à l'état d'œuf, lequel, sauf quelques exceptions, n'éclôt qu'au debors. Il n'y a donc de vraie gestation que ches les vivipares, eux dont les femelles portent leurs petits pendant un temps plus ou moins long. La femelle de l'éléhant, du rhinocéros, du chameau, la jument, l'Anesse, portent onze mois ; la vache, les grandes espèces de singes, neuf mois, et les petites espèces sept et huit mois; pour les cerfs, les rennes, les élans, la durée de la gestation est de huit mois; les chamois, les gazelles, les chèvres, les brebis, portent cinq mois; la laie ou semelle du sanglier et la truie, quatre mois; la lionne porte 110 jours, la louve 73 jours, la chienne 63, la chatte 56, les lièvres et les lapins 30 jours, les rats de 35 à 42 jours.

Une espèce d'animaux, les didelphes, offrent un mode de gestation particulier et très-curieux : le fœtus se détache de sa mère longtemps avant d'être en état de se passer d'elle; aussi se tient-il enfermé dans une poche située sous le ventre de la femelle, poche qui renferme les mamelles. Là commence une nouvelle gestation, qui ne cesse qu'au moment où le petit a pris les forces et l'accroissement nécessaires à son existence individuelle.

Tout le monde sait que pour la femme le temps de la gestation est de neuf mois, ou plus exactement de 270 jours. Cette durée de la gestation, soit pour les animaux, soit pour l'espèce humaine, reste en général dans les limites fixées pour chaque espèce; elle s'en écarte pourtant quelquefois, et nous ne parlons pas seulement d'une différence de quelques jours, mais de variations qui peuvent être d'un ou de plusieurs mois, soit en plus, soit en moins. Ainsi, pour ne parler que de notre espèce, ou a vu des femmes n'accoucher qu'au bout de dix mois; et la loi reconnaît comme légitime l'enfant qui naît 310 jours après la mort du mari. Toutefois, il est vrai de dire que chez les femmes surtout le terme de la gestation est plus souvent anticipé que retardé : ainsi l'accouchement a souvent lieu après sept ou huit mois de gestation. On a cru longtemps, et c'est encore une opinion vulgaire, qu'au terme de sept mois le sœtus est plus viable qu'à huit mois; c'est une erreur : plus l'ensant est resté de temps

dans le sein maternel, plus il a acquis de force, et plus il a de chances pour échapper aux dangers qui le menacent à l'entrée de le vie. Aussi est-il très-rare de voir survivre un enfant venu an jour à sept mois, tandis que l'on peut ordinairement conserver estui qui vient au mende après huit mois de gestation.

D' Isidore Bournou.

On donnaît aues le nom de gestation (gestatio) à une sorte d'exercice en usage chez les Romains, et qui consistait à se faire heroer dans un lit, porter en chaise ou en littère, traîmer rapidement dans un bateau, un chariot, afin de donner au corps un mouvement et des secousses salutaires. Ascépiade avait mis en vogue la friction et la gestation. Celse prétend que la gestation et fort utilé à la sanié. Elle avait surtout peur but de faire recouvrer les forces.

GESTE, monvement extériour du corps, servant à exprimer nos sentiments, nos désire, nos craintes, toutes les sensations diverses enfin que nous pouvons éprouver. Quelques traités sur l'art du comédien, sur l'art du danseur, indiquent bien certaines attitudes académiques; mais ces préceptes n'ent fait que consecrer une tenue, une manière, tandis que le geste proprement dit, expres sion de la nature soule, deit être compris non-soulement des initiés, mais même de cette immense classe d'ignorants qui ne jugent que par leurs impressions. Il est évi-dent que le langage des gestes a dû être d'autant plus en usage que le langage parié était plus imparfait. Le geste a été certainement perfectionné, même avant la parole; mais pour remplacer ce dernier don, que le Créateur a réservé à l'homme scul, il fallait que le geste cut atteint une grande vérité d'expression, et c'est à reproduire cette vérité que s'attachera d'abord le véritable acteur pantomime, le véritable dansour mimique. A cette première condition se joindra celle de la grace et de la beauté. « Les règles du geste, dit Quintilien, sont nées dans les temps héroïques; elles ont été approuvées des plus grands hommes de la Grèce, de Socrate lui-même. Platon les a mises au rang des qualités, des vertus utiles, et Chrysippe ne les a pas oubliées dans son livre De l'Éducation des Enfants. » La grâce, la naiveté, la noblesse, sont des avantages de tous les temps; et si les qualités du corps peuvent se corrompre ou s'aliéner, s'il est un temps où le geste peut être sans dignité et sans vérité, c'est lorsque les mœurs s'altèrent, que les nations abandonnent leur simplicité primitive, lorsqu'une manière, une pose de convention, remplace le maintien paturel qui résulte d'une heureuse conformation. Les monuments plastiques, les peintures étrusques qui nous sont restés, prouvent à quel point l'art du geste était apprécié dès la plus haute antiquité. La puissance seule du geste y reproduit toute l'intention que l'artiste a voulu donner à ses personnages. Nous savons qu'Aristote avait terminé sa Poétique par différents livres qui traitaient de la mimique: ces livres sont perdus, mais lui-même nous apprend que Glaucon avait déjà traité cette matière.

Le gaste n'est qu'un moyen d'indiquer l'expression : ce n'est point un but. Il ne suffit donc pas de plaire seulement à l'œil par une pose plus ou moins gracieuse, plus ou moins étudiée, il faut encore qu'elle parle à la pensée. Aussi voyons-nous que les statuaires grecs, ayant remarqué que le mouvement général d'une figure entière frappe les yenx avec plus de puissance que la tête seule, se sont attachés à rendre l'attitude expressive bien plus qu'à faire grimacer les visages; c'est encore pour cette raison qu'ils ont préféré le nu à l'amplèur des vêtements cachant une partie des signes caractéristiques qui doivent concourir à l'unité de l'expression. De ce principe il faut conclure que le geste est ce qui frappe au premier abord. La nécessité de gesticuler avec justesse est donc la première étude à laquelle l'acteur doit se livrer, et c'est peut-être celle à laquelle il pense le moins. Pour donner une idée de la perfection inouie à laquelle les Grecs avaient porté l'art du geste, ajoutons qu'ils possédaient une musique nommée hypocritique, c'est-à-dire qui imite, laquelle était notée, et les auteurs tragiques indi-

quaient entre leurs vers, au moyen de ces notes, le geste que devait faire l'acteur, en même temps que ces notes correspondaient à la musique qui l'accompagnait, comme en sait. Le peuple athéfien avait acquis une telle habitude de cette musique et du geste qui y avait nécessairement rapport, que la moindre infraction commise per l'acteur était était aperque et huée. C'est de là qu'était venu le proverbe : « Faire un solécisme avec le bras. » Cet exemple et celui des lanists, qui à Rome enseignaient aux g la di at e ur s, en même temps qu'à se servir de leurs armes, l'art de tomber et de mourir avec grâce, prouvent à quel point les anciens étaient sensibles à la beauté du geste et à sa convenance.

L'acteur doit subordonner son geste au degré poétique de l'ouvrage qu'il représente : il doit planer même an-dessus de la nature, et se mettre en harmonie avec l'exagération du sentiment qu'il peint et l'élévation de son organe. On comprend qu'il ne soit pas possible de débiter des plurases pompeuses ou énergiques, de faire résonner des mots choisis volontairement par le poète, avec l'intensité nécessaire dans un grand théâtre, sans accompagner ces efforts de poitrine de tes enalogues, et sans faire participer sa pantomime aux mêmes efforts. L'acteur doit communiquer vivement au spectateur les pensées du poëte. S'il les sent avec force, il les exprimera de même, et se fera comprendre, dût-il ne pas être entendu. Il faut que le milieu à garder entre cette exagération obligée et le geste outré et disgracioux soit l'objet des constantes études du comédien. L'acteur n'ignore pas que la manière et le mauvais goût, que les cris et les mouvements désordonnés, excitent souvent les applaudissements du public, tandis que le comédien véritablement passionné pour son art préfère le suffrage de l'homme de gout, instruit et sage, aux transports d'une multitude souvent gâtée par de mauvais exemples, mais que le talent simple et vrai, bean surtout, ramène tôt ou tard. Les vieux portraits d'acteurs que la gravure nous a transmis nous les montrent pour la plupart, nonobstant toute l'idée que la tradition nous a laissée de leurs talents, gournée, apprêtés et funfarons. Talma cependant nous a prouvé qu'il était possible d'obtenir un succès plus mérité en adoptant un autre système, auquel il a fini par accoutumer le public. Par son geste, non moins que par son costume, il rappelait souvent les mœurs antiques, qu'il avait profondément étudiées sur les monuments.

Les qualités du geste théâtral se rédnisent à deux principales, la vérifé et la bequié. La force significative du geste tient à la vérité. Ce qui constitue cette force significative est moins la violence qu'exigent quelques situations véhémentes, que cette éloquente clarté qui ne laisse aucun doute au speciateur sur le sentiment que l'acteur est censé éprouver. Ce qui nous sait goûter la vérité, la simplicité, la malveté, ce sont les affectations, les recherches de l'art qu'amènent la civilisation, l'habitude de la société. Les efforts de l'acteur pour seconer ces habitudes laissent toujours quelques traces. La véritable naïveté n'existe jamais quand on la cherche, mais seulement toutes les fois que la volonté de l'artiste, poëte ou mime, n'y a point de part, c'est-à-dire toutes les fois que les actions on les mouvements ont lieu sans que l'artiste se préoccupe du moyen de les exécuter. Le geste naif dans l'acteur est une marque de confiance en lui-même, qui prouve combien il s'est pénétré de la situation qu'il veut rendre. On aurait d'ailleurs le plus grand tort de penser que la naïveté ne s'applique qu'à l'expression des sentiments doux et calmes, elle s'étend aux mouvements les plus énergiques, les plus passionnés, qui sont mieux exprimés encore par elle que par les efforts et la violence. L'écueil du naîf est le nials. Tel monvement qui serait nail dans la représentation d'un esclave deviendra niais s'il est prêté à un heros; il n'y a qu'une grande justesse de discernement qui puisse taite distinguer à l'acteur ce qui couvient à chaque personnage : tout précepte est im-puissant à cet égard. C'est par les mezurs, les habitudes de l'individu représenté que l'on peut faire juger de son caractère : or, comment peindre ses mœurs sans la convenance? Blais c'est la nature alors qu'il faut consulter pour surprendre son secret, et mon tel ou tel personnage, qui peut être une inconvenance dans sa propre classe. Le choix à faire, toujours à l'aide du jugement, ne doit porter que sur les traits qui conviennent au caractère qu'on veut reproduire. Là est le mégite et le talent.

Reste la condition de la beauté. Il n'est pas permis de douter que les Grecs n'eussent un principe universel, à l'aide duquel leurs artistes, leurs écrivains, imitaient la beauté. Ce grand principe des Grecs, par lequelils embellissaient la disposition d'un tout et de chacune de ses parties, c'était l'unité, et cette loi était devenue si familière dans leurs écoles, que nous la voyons diriger l'étude de la philosophie, de la morale et de la littérature, depuis Platon jusqu'à saint Augustin. Si l'ordre, la symétrie, les proportions enfin, sont agréables dans toutes choses, en ce qu'elles donnent la faculté à l'esprit de saisir, à l'œil d'apercevoir un ensemble, c'est un effet de l'unité; si le simple est préséré en toutes choses, c'est qu'il est un. L'acteur doit donc s'attacher à conserver dans son geste cette unité indispensable, sans laquelle il n'existe point de grâce dans les mouvements du corps humain, et point de beauté. Or cette unité est fondée d'abord et principalement sur les lois de la pondération, qui exigent qu'un mouvement s'exécute simultanément d'un bras et d'une jambe par exemple. Tout le monde a remarqué que dans la marche les bras se balancent alternativement d'une manière opposée aux jambes : ainsi, quand la jambe gauche avance, le bras droit suit le même mouvement, pour former comme un contre-poids; si un bras soulève un fardeau verticalement, le bras opposé s'élève horizontalement. Ces mouvements, que nous signalons au hasard, s'exécutent machinalement; mais l'observation de la nature indiquera qu'il n'est pas un seul geste, plus ou moins composé, qui n'exige également le concours des autres parties du corps, sous peine de paraître gauche et disgracieux. Un dernier conseil en finissant. L'acteur qui, par suite d'une conforma-tion vicieuse, ou de mauvaises habitudes contractées, aurait des gestes gauches ou défectueux au lieu de s'étudier d'une manière factice à donner de l'action à ses mouvements, doit s'essorcer, au contraire, de les réprimer. S'il ne s'agit que de représenter le drame tragique ou comique, parlé ou chanté, son application dolt se tourner tout estière du côté de la déclamation ou de la récitation, qu'il tentera de porter au plus haut degré de vérité possible. S'il parvient à déclamer dans l'enthousiasme des tons de l'âme, alors il gesticulera involontairement, et ses gestes ne porteront point à faux.

VIOLIET-LE-DOC.

GESTES (Chansons de). On appelle ainsi d'anciens poèmes qui traitent des actions, de gestis, des héros du temps passé. Composés en grande vers de dix ou douze syllabes, rangés par couplets monorimes, ils étaient chantés par les jongleurs et jongleresses. Cette division est celle des stances de l'Arioste, du Tasse, de Camoëns, dans leurs poëmes de Roland, de La Jérusalem et des Lusiades, qui se chantent encore en Italie et en Portugal , comme les rhapsodes chantaient en Grèce les poëmes d'Homère. Plus tard, les chansons de gestes firent partie du répertoire poétique des aveugles, qui les chantalent en s'accompagnant de la chifonie. Les plus anciennes chansons de gestes que nous possédions remontent au onzième siècle; l'une d'elles fut chantée à la bataille de Hastings; une des dernières paraît avoir été composée vers la fin du quatorzième siècle; car il y est question de Bertrand du Guesclin, dont on y célèbre la glorieusemémoire. On a lieu de croire que la plupart des romans de chevalerie étaient destinés à être chantés, et rentrent par conséquent dans la catégorie des chansons de gestes. M. Paulin Paris a combattu avec succès l'opinion de Fauriel, qui donnait à ces chamons une origine provençale.

GESTION. Voyes GERANT.

GETA (Publica Servinius), empereur romain, naquit à Milan. Il était le second fils de l'empereur Sévère et de Julia Domna, et avait Caracalla pour frère. Bon, affable, affecbueux, il faisait les délices du peuple et de l'armée. Gratifié, comme son indigne frère, du titre d'auguste, il suivit l'empereur dans son expédition contre les Calédoniens, dans la Grande-Bretagne, et assista à la construction de la grande muraille à laquelle Sévère donna son nom. Pour iui, il recut du sénat, en cette occasion, le surnom de Britannicus. Tout à coup Sévère meurt à York, en 211, et Caracalla, qui l'accompagne aussi, tente inutilement de gagner les légions et de se faire reconnaître seul souverain. Les volontés de l'empereur sont sanctionnées : Il a institué conjointement ses deux fils béritiers du pouvoir; ils régnéront l'un et l'autre. Après une prolongation de séjour, rendue nécessaire par le renouvellement des hostilités, Géta et Caracalla reprennent avec l'impératrice Juli e le chemin de Rome, où ils déposent l'urne qui renserme les restes de Sévère. Les honneurs sunèbres sont rendus à la cendre impériale, et l'on décrète solennellement l'apothéose de l'ancien dieu de la terre. En concourant à cette exaltation, l'infame Caracalla espérait bied qué ce ne serait pas pour lui la dernière. Sit divus, dum non sit vivus! disaitil en jetant un regard de colère sur Géta, sur ce frère qu'il avait déjà essayé d'empoisonner pendant le retour de la Grande-Bretagne. La haine s'éveille aussi chez Géta. La querelle s'envenime. Il est question de partager l'empire. Géta, néanmoins, toujours modéré dans ses prétentions, se contentera de l'Asie et de l'Égypte; mais, l'impératrice et le sénat s'y opposant, ce projet ne se réalise pas. Enfin, de contestation en contestation, on en vient à un divorce complet, et ce divorce, c'est la mort; mais quelle mort! Caracalla veut, dit-il, se réconcilier avec son frère. Cédant à ses instances réitérées, la vertueuse Julie mande Géta dans son appartement : C'était le 27 février 212. Le malheureux prince n'y arrive que pour y être assailli par les poignards de lâches centurions, et aller expirer, à l'âge de vingt-trois ans, sur le sein de sa mère, qui, inondée du sang de son fils, est elle-même blessée à la main en s'efforçant de MONDELOT. le défendre.

GÈTES (Getæ), peuple de la Thrace, qui au cinquième siècle avant J.-C. habitait la contrée située au sud de l'embouchure du Danube. A l'époque d'Alexandre le Grand, comme les Daces, dont l'origine était la même, ils avaient franchi ce fieuve et possédaient à l'est de ceux-ci la partie du littoral qui s'étendait jusqu'à l'embouchure du Tyras (le Dniestr), c'est-à-dire la Bessarable actuelle et la partie orientale de la Moldavie. C'est là qu'Ovide, exilé au milieu d'eux, ent occasion de les connaître. Au temps où régnaît Auguste, le Gète Borrebistès fonda un empire gétodace qui, après une courte durée, disparut pour toujours. Les Gètes se virent alors de plus en plus resoulés au sud par es Bastarnes, les Sarmates, les Roxolans et les Jazyges. Les Romains en transportèrent 500,000 au sud du Danube, dans la Mœsie inférieure (Bulgarie), et la contrée qu'ils abandonnaient recut alors le nom de Désert des Gétes. Quant à la partie de la population qui ne s'associa pas à cette émigration, elle se confondit peu à peu avec les nouveaux arrivants (voyez Gorns).

GÉTULIE, GÉTULES. On donnaît le nom de Gétulie (Getulia), à cette contrée de l'Afrique, située au sudde l'Atlas, bornée au nord par la Numidie et les Mauritanies; à l'est par le pays des Garamantes; au sud par la Nigritie; à l'ouest par l'océan Atlantique, et comprenant une partie du Bilédulgérid, du Seldjelmesse et du Sahara actuels. Ses principaux peuples étaient les Gétules proprement dits, les Mélano-Gétules, ou Gétules noirs, les Dares, les Au-tololes, et les Natembles. On prétend que ces divers peuples furent des premiers à entrer en Afrique. Ils vivalent, dit-on, de chair crue, et menaient une existence tout à fait aauvage. I a r b a s, que l'on fait contemporain de Didon, fut le plus célèbre de leurs rois. Carthage avait beaucoup de Gétules parmi ses mercenaires. Jugurtha vaincu s'enfuit chez eux, et en forma d'excellents soldats, avec lesquels Il prolongea la guerre contre les Romains, qui finirent par

les subjuguer. Ils avaient les mours des K a b y les modernes

qui passent pour en être les descendants. GÉVAUDAN, ancien pays de France, qui faisait parfie du bas Languedoc et forme aujourd'hui le département de la Lozèr e. Il avait pour chef-lieu Mende, pour villes pris-cipales Marvejols, Javoulx, Espagnac, La Canourgue, Leagogne, Florac, Barre, Grisac ou Roure, Quézac, et était divisé, par suite de sa constitution physique, en hant et hes : le premier dans les monts de la Margovile et d'Aubrac, le second dans les Céve nnes.

Le Gévaudan tirait son nom des Gabali on Gapales, an cien peuple de la première Aquitaine, dont la principale ville était Anderitum ou Civitas Gabalum. Ce pays fit camile partie du royaume d'Austrasie et du duché d'Aquit a i n e, et devint un comté sous les Carlovingiens. Du dixi au onzième siècle, il fut possédé par les comies de Toulouse. A cette époque, l'un d'eux, Raymond de Saint-Gilles, l'aliéea pour subvenir aux frais de la guerre sainte. On ignore la date précise de sa réunion au Languedo c. Il ne faut pas confondre le comté de Gévaudan, avec le vicomté du même nom. Celui-ci, dont le ches-lieu était Grezès, sut possédé au dixième siècle par Besnard, vicomte de Milhaud en Rouergue. Il passa ensuite dans la maison de Barcelone, puis dans celle d'Aragon, et Jacques Ier, roi d'Aragon, le céda à saint Louis

en 1258. GEVRES ou GESVRES (Marquis et Marquise de). Le marquis de Gèvres était fils ainé du duc de Tresmes, lequel appartenait à la noblesse de robe et descendait d'un premier président au parlement de Paris, appelé Potter. Le n quis de Gèvres, après avoir appartenu quelque temps à l'édilité parisienne, laissa son nom à l'un des quais de la grande ville. Toutefois, ce n'est pas à ce quai qu'il est redevable de sa célébrité, mais bien à un fort vilain procès que lui intenta la marquise sa femme, et qui fut le dernier exemple de cette procédure bizarre connue sous le nom de congrès. Le scandale et le ridicule furent si grands cette fois, que nul depuis n'osa s'y exposer. Si les rieurs y perdirent, la décence publique y gagna. Voici le fait : Le duc de Tres-mes avait marié l'héritier de son nom à la fille unique d'un maître des requêtes appelé Maserani. C'était un fort gros parti, et la mariée apportait des biens immenses aux Potier, dont elle devait continuer l'illustre souche. Par malheur cette union, contractée sous les plus heureux auspices, demeura stérile. On était alors en 1712. Un beau matin, on apprit que la marquise de Gévres avait déserté le domicile conjugal et s'était retirée chez la présidente Vertamont, sa grand'mère, d'où elle avait fait signifier à son mari une demande en nullité de son mariage pour cause d'impuissance. Impossible de se figurer le bruit que fit ce procès dans toute cette société si élégante et si polie ; c'était à n'en pas croire ses oreilles; et cependant, la chose n'était que trop vraie. Au lieu de chercher à étouffer cette sale et ridicule affaire, les Tresmes se piquèrent au jeu, et acceptèrent le procès avec tous les brocards qu'il devait leur valoir. L'affaire se plaida à l'officialité. Le marquis de Gèvres prétendit n'être point impuissant; et comme c'était chose de fait, il fut ordonné qu'il serait visité par des chirurgiens, et la marquise par des matrones. L'archevêque de Paris et son chapitre avaient un bien singulier cas à décider ; et on a peine à comprendre qu'à une époque où Fénelon vivait encore, où Bossuet ne pouvait être oublié, des prêtres aient pu consentir à jouer un rôle dans cette farce honteuse. L'affaire, copendant, suivit ré-gulièrement son cours; on allait, dit Saint-Simon, s'en di-vertir aux andiences. On y retenait les places dès le grand matin, et de là des récits qui défrayaient toutes les conversations. Ce procès dura quatre années avec le cortége obligé de mémoires, de consultations et de factums. Enfin, le vacarme s'apaisa en 1716. La marquise de Gèvres se lass pent-être bien aussi, sur ces entrefaites, son amant vint-il à mourir, Bref, elle donna son desistement en honne forme an cardinal de Noailles (Monsieur de Paris), moyennant un compromis, aux termes duquel il fut convenu qu'elle réintégrevait le domicile coajugal, mais à la condition d'habiter seule désormais avec son mari un hôtel particulier, et non de vivre dans la famille des Tresmes, comme elle avait fait au commencement de son mariage, d'avoir chevaux, carrosse, femme de chambre et laquais pour aller et sortir ob hom lui sembleralt, plus 8,000 livres, biem exactement payées, peur es toliette et ses menus plaisirs. Quelques lecteurs s'étonneront sans deute de notre réserve à l'emèreit du marquis de Gèvres; ile voodraient savoir au juste à quoi s'em tentr eur les accessitions de la marquie. Tout ce que neus pouvens leur dire, c'est que, demeuré veuf, le marquis es garda hien, pendant les trente années qu'il survécut à sa chaste moiffe, de songer à convoler à de secondes noces. Était-ce juste défiance de lui-même, ou bien philosophie? Adhuc sub judice ils set. Un frère cadet, marié à la fille amée du maréchal de Montmovency, se charges de centimer en son lieu et place le lignée des Tresmes, laquelle pourtant s'étoignit lengtemps avant la fin du règne de Louis XV.

tant s'éteiguit lengtemps avant la fin du règne de Louis XV. Un duc de Gestres, gouverneur de Paris, et ami de M^{mo} Dubarry, assista à l'inauguration de la statue de Louis XIV sur la places des Victoires.

GEX. Le pays de Gex, borné à l'est par le les Léman, et par le Rhône, qui le sépare de la Savoie; à l'ouest, par le mont Jura et l'ancienne Franche-Comté, par la rivière de la Valsarine, qui le sépare du territoire de Saint-Chaude; au midi, par le Bugey; au nord, par la partie du pays de Vaux qui dépend du canton de Berne, avait 47,522 hectares de superficie : ses principales communes étaient la ville de Gex et les hourgs de Colleages et Versoix. La maison des comtes de Genève posséda ce pays jusqu'à la fin du treixième siècle. Amédée V, comte de Savoie, dit le comte sert, s'en empara au treixième siècle; mais cette seigneurie lui fut enlevée en 1556, par la répubilque de Berne : elle fut rendue à Emmanoei-Philibert, dus de Savoie, par le traité de Laussanne, en 1564. Henri IV s'en rendit maitre en 1589. Le due de Savoie la reprit quelques mois après : il démantela le château de Gex, et livra la ville au pillage et aux flammes. Alliés de la France, les Geneveis enlevèrent le territoire au due de Savoie : ils en restèrent maitres jusqu'en 1601. Ce pays, la Bresse et le Bugey furent cédés à la France par le traité de Lyon de la même année, en échange du marquisat de Saluces.

La population du pays de Gex, composée en majorité de protestants, avait beaucoup souffert pendant le long cours des guerres de religion. Un arrêt du conseil de 1662 ordonna la démolition de vingt-trois prêches, et cet arrêt fut exécuté avec la plus impitoyable rigueur. Deux temples restaient encore debout, ils furent détraits lors de la révecation de encore debout, ils furent détraits lors de la révecation de protestants furent confisqués. Les Gexois, depuis la réunion de leur pays à France, avaient connervé leur administration; mais la ferme française des gabelles fut si onéreuse pour ce petit territoire que Voltaire, qui était venu hobiter Fernéy et prenait volontiers le titre de Capucin du pays de Gex, obtint en 1775 un arrêt du conseil qui l'affranchissait de toutes vexations au moyen d'un abonnement anannel de 30.000 livres.

Sous la Révolution le pays de Gex 51 partie du département du Léman. En 1814 il fet réuni à celui de l'Ain.

La villa de Gez, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Ain, située au pied du Jura, sur le torrent de Jermant, se divise en trois parties: la première occupe la hauteur où s'élevait jadis un château fort; la seconde, formant la ville proprement dite, est fermée par d'anciennes murailles, en partie détruites, et par des jardins particuliers; la troisième au nord du chateau et à la distance de deux cents pas, peut être considérée comme un fauhourg. La population est de 2,642 habitants. On y fabrique des fromages façon Gruyères et l'on y fait aussi un commerce de bois et de vins.

GEYSER. Voyes GEISER.

GIIASEL, nom d'une espèce de poème lyrique fort en

vogne chez les Turcs et chez les Persans. Il se compose de cinq strophes au moins, de sept au plus, chacune de deux vers, et réunies toutes par la même rime revenant au deuxième vers. La dernière strophe contient toujours le vrai nom ou le nom d'emprunt (tachallus), de l'auteur. Les sujets que traite le ghasel sont de nature érotique et bachique, ou bien allégorique et mystique; on peut dire que c'est le sonnet des Orientaux. Chez les Persans, H a fis excelle à traiter ce genre de poésie.

GHASNA ou GHASNI, qu'on écrit aussi quelquefois Ghisni ou Ghisneh, ville située dans la partie du Kaboul dépendant de l'Afghanistan, sur la grande route des caravanes conduisant de la Perse aux Grandes-Indes par Hérat, Kaboul, Ghasna et Kandahar, est sans doute aingulièrement déchue aujourd'hui de son antique splendeur, mais est encore d'une grande importance pour les relations de l'Afghanistan, ainsi que le prouve le soin qu'ont eu les Anglais le s'en rendre maîtres, le 23 juillet 1838, lors de leur dernière guerre contre les Afghans, sous les ordres de lord Keane. On y compte encore environ 1,500 maisons; et malgré sa basse latitude, c'est une des villes de l'Asie où règne la température la plus froide, en raison de la grande élévation du sol sur lequel elle est bâtie. C'est sous la dynastie des Ghannévides qu'elle atteignit l'apogée de sa prospérité; elle était à cette époque l'une des plus grandes et des plus belles villes de l'Asie. Mais tous les monuments construits par le célèbre Mahmoud, ses bains somptueux, ses magnifiques mosquées, ses splendides palais, ses riches et nombreux bazars, ont disparu. Sauf les nombreuses ruines qu'on trouve encore dans ses environs, il n'y existe plus aujourd'hui que deux hauts minarets, les tombeaux de Mahmoud, de Belholi le Sage, de Hakim-Sounaï, ainsi que la digue de Mahmoud, pour témoigner de son antique magni-ficence. Elle n'en est toujours pas moins en grand renom dans le monde de l'islamisme, à cause de la foule de saints mahométans qui sont enterrés dans ses environs, ce qui l'a fait surnommer par les musulmans la seconde Médine, et la read l'objet de nombreux pèlerinages.

GHASNÉVIDES ou GAZNÉVIDES, la première dynastie musulmane qui ait régné aux Indes orientales. Elle tire son nom de ta ville de Ghasna ou de Ghasni, dans le Kaboulistan, où Alp-Tekin, Turc horike d'origine, d'abord prisonnier de guerre et esclave à Boukhars, puis parvenu ar ses talents à de hauts emplois sons le prince samanide de la Transoxane, se retira par suite des querelles qui surgirent parmi les Samanides pour la succession au trône, et où, après avoir battu les troupes envoyées contre lui par Mansour, prince samanide, il se maintint indépendant jusqu'à sa mort, arrivée en 975. On l'appelle d'ordinaire le rondetenr de la dynastie des Ghasnévides; mais on ne doit réellement regarder comme tel que son gendre et successeur Sebek-Tekin, comme lui esclave turc d'origine, qui hérita de la puissance de son beau-père et l'accrut encore par sa bravoure et par son zèle pour la propagation de l'islamisme. li s'empara de Bost dans le Séistan, vainquit Djaipal, roi de Lahore, et conquit Keboul et Peichour. Reconnu comme prince indépendant par l'émir samanide Nouh II, qu'il avait secouru contre ses ennemis, il recut en outre de lui le gouvernement du Khoraçan, et mourut en 999.

Après sa mort, son fils cadet, Ismael, s'empara du trône, mais ne legarda que peu de temps, parce qu'il fut fait prisonnier par son frère ainé Mahmoud. Il finit ses jours dans la prison où ou lui faisait expler son usurpation: Ce Mahmoud, le plus edièbre et le plus puissant des Ghannévides, parvint aussi, après la ruine et la chute de la dynastie des Samanides, à se readre mattre du Khoraçan et du Séistan; et le khalife Kadher-Billah lui en confirma la possession en lui conférant le titre de sultan et le surnom de Yemin-Eddaulah, c'est-à-dire main droite de l'Etat. Son beaupère Ilek-Khan, roi du Turkestan, qui, après la chute des Samanides, s'était emparé de la Transoxane, lui céda en outre une partie de cette contrée. En l'an 1001, il cou-

mença ses irruptions dans l'Indoustan, et ne tarda pas à se trouver mattre du Kachemyr, du Pendjab et du Moultan. Une irruption faite par son beau-père dans le Khoraçan vint l'arrêter dans le cours de ses triomphes et le forcer à retourner sur ses pas. Après l'avoir expulsé du Khoraçan et l'avoir battu, l'an 1007, à Baikh, dans une betaille où les élephants qu'il avait ramenés de l'Inde lui furent d'un grand secours, il marcha contre les Guèbres en Gaures, dans les montagnes de Ghour, et les dompta; mais la ma nière cruelle dont il traita leur prince en fit un ennemi irréconciliable de sa dynastie. En 1018, il réunit à ses États le Djousdhan et le Kharizm; l'année suivante, il revint dans l'Inde, et pénétra jusqu'à Kanodje, grande ville bâtie sur les rives du Gange, à l'ouest de Benares, massacrant sur sa route tous les hommes qui refusaient d'embrasser le mahométisme et emmenant avec lui comme esclaves les femmes et les enfants. Au retour de cette expédition, il battit sous les murs de Balkh Arslan-Khan, successeus d'Ilek-Khan, roi du Turkestan. Avec le butin qu'il fit à cette occasion et celui qu'il ramena de l'Inde, il fonda à Ghasna une magnifique mosquée, à laquelle étaient adjointes une école et une bibliothèque, car il ne laissait pas d'ailleurs que de protéger les sciences et les lettres. En l'an 1025, il entreprit la dernière et la plus brillante de ses campagnes dans l'Indoustan, et s'empara du Gousourate, emportant d'assaut et livrant anx flammes la ville de Son son célèbre temple. Cet édifice, le plus renommé et le plus riche des temples indous, renfermait d'énormes rich cinquante-aix colones d'or massif, ornées de peries et de pierres précienses, en soutenaient le fatte. Plusieurs milliers de statues d'or et d'argent entouraient la statue colossale de Siwa, dans l'intérieur de laquelle les prêtres de l'idole avaient caché une énorme quantité de diamants. Mahmond la brisa lui-même, et en rapporta les débris ainsi que les portes du temple en bois de sandal massif, à Ghasna, comme trophées de se conquête. Dans leur dernière guerre contre les Afghans, les Angiais à leur tour se sont emperés de ces portes célèbres dans tout l'Orient et les out ramenées ath après u me absence de plus de huit cent ans. Mahmoud entreprit encore en 1029 une expédition contre le roi de Perse, prince de la dynastie des Bowaides, et s'empara de sa personne ainsi que de la partie septentrionale de ses États, sans avoir même besoin de tirer l'épée. L'année suivante, une mort prématurée vint mettre un terme à ses conquêtes. Indépendamment de son sourage héroique, les historiens louent en lui une profonde connaissance des hommes, l'amour de la justice et de la vérité; ils lui reprochent en revanche son insatiable avidité, son ambition de con-quêtes, et la cruauté que lui inspirait à l'égard de ceux qui ne partageaient pas ses doctrines religiouses un zèle arde pour l'orthodoxie musulmane.

La puissance des Ghasnévides commença à décliner sous le fils et successeur de Mahmoud, Maseud I'', prince remarquable par sa force athlétique et la rudeme de ses mœurs. Sa première expédition fut dirigée contre son frère, qu'il vainquit et à qui il fit crever les yeux. Cela ne l'empècha pas de perdre l'Irak et une pertie de la Transcane, par suite d'une insurrection, et en 1040 le Khoracan, qui lui fut enlevé par les Seldjonkides. L'année d'après, il périt assassiné par son neveu Ahmed. Les règnes de Mohemmed, de Modoud, de Maseud II, d'Aboul-Hassan-All, sultans qui se succédèrent jusqu'en l'an 1052, ne présentent que le tableau de la continuelle décadence d'empire, surtout par suite des inccessantes compétitions pour la puissance souveraine qui perpétuaient les guerres civiles et signalaient la race des Ghasnévides par les plus herribles forfaits de tous genres. Ces déchirements intérieurs favorisèrent les insurrections tentées par les Indous, ou par les divers gouverneurs de province, ainsi que les irruptions des Seldjoukides. Ce ne fut qu'avec le règne paisible et prospère de Firelès-Sad (1052-59), que connença une ère nouvelle de tranquillité pour le pays. Il en fut de méuce sous le

règne de ses deux successeurs, son frère le sage et vertueux Ibrahim (1929-1099) et son fils Masoud III (1009-1115). Colui-ci battit les Soldjoukides en Perse, conclut avec eux une paix honorable, et soumit ensuite l'Indoustan révolté. ême temps il s'efforçait de toute manière d'assurer le bien-tère de ses peoples, fondait des villes et des institu-tions de bienfaimance de toutes espèces. Masoud III s'occupe surtout de législation. Sa'mort fut le signal du retour des calamités dont on avait perdu le souvenir. Son fils et successeur, Schir-Sad, fut détrêné et tué par son frère Arslan-Chah, lequel fut à son tour détrêné par son troisième frère, Bahram-Chah, puis périt assassiné en l'an 1120. Le règne de ce dernier prince, qui se distingua par sa générosité ainsi que par les encouragements qu'il donna aux sciences et sux lettres, fut brillant et prospère, à l'exception de ses dernières années, où il est à soutenir contre Aladdin-Hussein, prince de Ghour, son vassal, une guerre opinittre à la suite de laquelle il perdit Ghasna. Il mouret en 1152, après avoir été ubligé d'abandonner pour la seconde fois cette ca-pitale de ses États et de se retirer dans ses possessions de l'Inde.

Son file, Khoerou-Melik, le dernier des Ghaznévides, fut un prince aussi bon et aussi juste que son père, mais faible et adonné sux plaisira. Après de longues guerres coutre les Turcemans, qui pendant quinne années restèrent en possession de Ghasna, mais finirent par en être expulsés, il put y rentrer; cependant il ne tarda pas à en être chassé par Galath-Eddin, prince de Ghour. Celui-ci conquit ensuite tout l'Afghanistan jusqu'à l'Indus par son frère Schehab-Eddin-Mohammed, lequel traversa alors l'Indus, et alla assiéger Khourou-Melik à Labore, dont il s'empara par trahison en 1186. Khoerou fut conduit à Firou-Khou, et y fut mis à mort, après un règne qui avait duré vingi-six ans. Ainsi finit la dynastie des Ghasnévides, dont les États démembrés formèreut par la suite divers États indépendants.

GHASNI. Voyes GRASNA.

GHATTES on GATES (Monts). C'est le nom d'une double chaîne de montagnes qui parcourent toute la longueur de la presqu'ile du Gange, et constituent le système indien. On les divise en Ghattes orientales et en Ghattes occidentales.

Les Ghattes occidentales, qu'on peut considérer jusqu'à un certain point comme le noyau de toutes les montagnes de l'I n de, commencent au Tapty, et suivent la côte jusqu'au cap Comorin. On n'estime pas que leur plus grande élévation dépasse 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elles sent séparées du grand massif de l'Altaï Himalaya, à l'ouest par la grande valiée de l'Indus, et au nord par celle du Gange et de la Djemna.

Les Ghattes orientales traversent les provinces de Salem, le Carnatik et le Balaghat, et se prolongent jusqu'au Krichna. Les monts Nilgherri ou mentagnes Bleues, qui s'élèvent an nord de Colmbetore, peuvent être considérés comme l'anneau de jenction entre les Ghattes orientales et les Ghattes occidentales. Les montagnes de Ceylan paraissent se rattacher au système indien ou des Ghattes.

GHAZIPOUR, ville de l'Inde anglaise, sur le Gange, avec 10,000 âmes, offre un aspect admirable, bien que la plupart de ses édifices soient en ruines. C'est le chef lieu d'un district du même nom, un des plus fertiles de la présidence d'Allahabad.

GHELMA on GUELMA, ville de l'Algérie, dans la province de Constantine, est située au sud et à 2 kilomètres de la rive droite de la Seybouse supérieure, et à 2,500 mètres an nord du pied de la haute montagne de Maouna. Une vaste plaine descend doucement en glacis depuis les limites inférieures déjectie montagne jusqu'à la rivière. En cet endroit, placée à peu près à égale distance de Cirtha et d'Hippone, s'élevait la formidable citadelle de Suthaut, dépôt des trésors de Jugur et ha, et sous les remparts de laquelle prince numile fit éprouver un grave échec aux aigles romaines. Le neuois-roi se venera plus tard en faisant disparaitre le nom

et les monuments de la ville numide, pour y substituer la colonie militaire de Calama, détruite à son tour par les Vandales, La Ghelma des Arabes fut formée avec des matériaux provenant de l'ancienne Calama, mais son emplacement n'était pas celui de la cité romaine. Après la destruction de celle-ci, les habitants tracèrent une nouvelle ville, plus restreinte, mieux placée pour la défense, et ils l'entourèrent de murailles : l'ancienne Calama ne fut plus pour eux qu'une vaste carrière. Avec les pierres, seulptées ou non, avec les marbres polis ou précieux, qui composaient les temples, les théâtres, les monuments, les tombesux, etc., ils construisirent leur citadelle. L'emplacement choisi paratt avoir été celui de la métropole. On y trouvait aussi un immense bâtiment destiné aux thermes. Treize tours ferent en outre construites autour de l'enceinte. Un puits prefond fut creusé dans l'intérieur de cette forteresse, que le temps, la main des hommes et les tremblements de terre endommagèrent. Plusieurs routes reliaient Calama à Constantine. à Bône, etc.

Arrivé en 1836 auprès de ces ruines, le maréchal Glausel, frappé de l'importance stratégique de la pesition, y établit un camp permanent, destiné à surveiller le hassin de la Seybouse et à préparer la conquête définitive de la province de l'est. Cette prise de possession avait en outre pour but de contrebalancer dans l'opinion des indigènes l'insuccès de la première expédition contre Constantine. Quolque peu nombreuses et dépourvues de tout, les troupes qu'on y laissa s'y maintinrent avantageusement, réparèrent les fortifications, et construisirent plusieurs caseines en maçonnerle. Attaquée en 1839 par les Kabyles, la garnison de Gheime, très-inférieure en nombre aux assaillants, soutiat avec courage un combat de plusieurs leures, et repoussa l'ennemi après lui avoir fait éprouver de grandes pertes. En 1852, un nouveau soulèvement eut lieu dans le cerele de Gheima, et fut également réprimé.

Ghelma présente des pierres taillées en immense quantité. des carrières de bon calcaire de construction, des pierres à platre et du bois de chaussage à proximité. Le bois de construction et la terre à brique y manquent. Elle possède de belles casernes, un hopital, des places publiques, des fontaines, un musée d'antiquités, un collège, etc. Le marché y donne lieu à d'importantes transactions sur les bestiaux. les laines, les huiles et les céréales. La nature généreuse du sol seconde merveilleusement les afforts des colons. Ghelma fut légalement constituée comme centre de population en 1840. Elle devint le chef-lieu d'un district administré par un commissaire civil, et le siège d'une justice de paix. En 1854, Ghelma a été érigée en commune, ayant pour annexes les colonies agricoles d'Héliopolis, de Millesimo el de Petit, qui depuis sont devenues communes à leur tour. Ses annexes actuels sont : Owed-Cherf et Oued-Touta.

La population de Ghelma est de 4,016 habitants, dont 1,138 français. Ses revenus dépassent 200,000 fr. GHEMARA ou GEMARE. Voyes TALBUD.

GHERARDESCA (Famille). Elle joua un rôle important dans l'histoire des républiques italiennes au moyen àge, et était originaire de la Toscane, où elle possédait les comtés de Gherardesca, de Donavatico et de Montescudaio, dans les Marenmes, entre Pise et Piembino. Vers le com-

dans les Marenmes, entre Pise et Piombino. Vers de commencement du treizième siècle, les comies Gherardesca s'ailièrent à la riche et puissante république de Pise, et embrassèrent le parti du peuple dans la lutte que celui-ci commençait à engager contre une aristocratie de plus en plus usurpatrice. Dans la grande lutte qui éclata entre les Gib èli na et les Gu el fes, ils épousèrent la cause des premiers.

Deux membres de cette famille, les coustes Gérard et Galvano-Donavalico Guerandesca, accompagnères Conrad in de Hohenstaufen dans son expédition contre Naples, et périreut avec lui sur l'échafaud. Par suite de leur attachement à la maison de Hohenstaufen, les Gherardesca étaient dès 1237 en hostilité déclarée avec les Visconti, qui ap-

partenaient au parti des Guelfes; et la ville de Pise se trouva atasi partagée en deux camps.

Enfin, le chef de cette ambitieuse famille, Ugolino Guz-RARDISCA, résolut de s'emparer du pouvoir absolu sur Pise, la ville qui l'avait vu nattre. A cet effet, il se réconcilia avec les Gueffes, et donna sa sœur en mariage à Giovanni Visconti, grand-juge à Gallura et chef du parti guelfe à Pise. D'après son plan, Visconti ne devait pas seulement lui assurer l'ap-pui des Guelfes en Toscane, mais introduire subrepticement dans la ville des mercenaires enrolés en Sardaigne pour ses projets. Les Pisans découvrirent la conjuration, et Visconti ainsi qu'Ugolino Gherardesca furent bannis. Le premier mourut à quelque temps de là ; le second fit alliance avec les Florentins et les Lucquois, et par plusieurs victoires remportées, grace à ces auxiliaires, sur les Pisans, les contraignit à le rappeler, en 1276. Il était loin d'avoir renoncé à ses projets d'usurpation, et n'attendait, au contraire, que l'instant favorable pour les mettre à exécution. L'occasion si ardemment souhaitée se présenta enfin, quand la guerre éclata en 1282 entre Pise et Gênes. En prenant à dessein la fuite dans une bataille navale livrée le 6 août 1284, à la hauteur de l'île de Malora, il causa la déroute complète de la sotte dont le commandement lui avait été consié; désastre dont le résultat fut, outre la destruction des forces navales des Pisans, la perte de 11,000 hommes de leurs meilleures troupes, et à la première nouvelle duquel les vieux ennemis de Pise, les Florentins, les Lucquois, les Siennois, les villes de Pistoie, de Prato, de Volterre, de San-Germiniano et de Colla, espérant triompher sans peine de Pise et anéantir à jamais le foyer de la faction gibeline en Italie, coururent aux armes. Ainsi placée sur le bord de l'abime, il ne restait plus à la république d'autre ressource que de se jeter dans les bras de l'homme dont la perfidie avait préparé cette crise. Depuis longtemps en secrète intelligence avec les Guelfes, Gherardesca se chargea de négocier avec les ennemis de la ville, réussit à les satisfaire moyennant l'abandon de divers châteaux et forteresses, et fort désormals de leur appui, régna en maître sur sa patrie abaissée. Tous les ennemis qu'il avait à Pise furent proscrits, et afin que les Pisans prisonniers des Génois ne fissent pas rendus à la liberté, il se refusa à traiter de la paix avec Gênes. Une insurrection à la tête de laquelle était son propre neveu, Nino de Gallura, avec quelques membres des familles guelles et gibelines les plus considérables, ne tarda pas à éclater contre lui; mais après trois années de luttes, Gherardesca en sachant habilement employer tantôt la force, tantôt la ruse, triompha de tous ses ennemis. Alors sa soií de vengeance ne connut plus de bornes : plus que jamais il s'abandonna à ses tyranniques fureurs, ne respectant pas plus la vie de ses amis que celle de ses ennemis. Tant de violences et d'attentats révoltèrent enfia coutre lui tous les esprits, et il s'ourdit en secret une nouvelle conspiration, à la tête de laquelle se trouvait l'archevêque de Pise lui-même, Ubaldini. Le 1er juillet 1288, le toctin fut tout à coup sonné par ordre d'Ubaldini; et Gherardesca, après une résistance désespérée, fut fait prisonnier avec deux de ses sis, Gaddo et Uguccione, et deux de ses petits-file, Nino, surnommé le Brigata, et Aurelio Nuncio. Uhaldini fit enformer ces malheureux dans la tour de Gualandi, appelée depuis Torre di Fame, et après avoir sait jeter dans l'Arno les clés de cette prison, les condamna à y périr

C'est cette mort si tragique d'Ugofino Gherardesca et des siens, que le Dante a décrite dans sa Divina Commedia. Ce sujet, éminemment dramatique, a depuis été traité dans la plupart des langues par des poètes qui se sont tous plus ou moins inspirés de ce poème immortel.

Les fils et les petit-fils d'Ugolino qui ne partagèrent point son misérable sort parvinrent bientôt à jouir de nouveau d'un grand crédit à Pise et dans d'autres villes. Ainsi, des 1329 on trouve un Rieri Donavatico Guzannessa à la tête de l'administration de Pise. Un fils naturel de ce dernier, Manfred Guzannessa, général des Pisans, défendit

avec une poignée d'hommes Cagliari contre Alphonse IV d'Aragon, et lui disputa vivement la victoire dans une bataille livrée le 28 février 1324, près de Luco-Cisterna. Les Aragonais ne réussirent à s'emparer de Cagliari que lorsque Manfred eut trouvé la mort dans une sortie. Bonifazio GRE-RARDESCA était capitano de Pise (1329) lorsque cette ville secoua le joug du célèbre Castruccio Castracani et de l'empereur Louis de Bavière. Administrateur aussi intègre que prudent, il conclut une paix avantageuse avec les Guelfes, ces vieux et constants ennemis de Pise, et déjoua une conspiration tramée contre la liberté de ses concitoyens. Il mourut de la peste, en 1340. Les Pisans reconnaissants lui donnèrent pour successeur dans sa charge de capitano son fils Rainero GHERARDESCA, bien qu'il n'ent encore que onze ans: mais celui-ci mourut de la peste des l'année 1348, et alors la famille Gherardesca se retira dans ses domaines des Maremmes.

De nos jours, un Füippo GHERARDESCA, né en 1730 à Pistoie, mort à Pise en 1808, s'est distingué comme planiste et

comme compositeur.
GHERARDI (EVARISTE), acteur du Théâtre-Italien, né a Prato, en Toscane, vers 1670, mort à Paris en 1700. Son père, Giovanni Gherardi, faisait partie de la même troupe. et son nom de comédien était Flautin. Il fit donner à son fils une éducation distinguée, bien qu'il le destinat à la carrière qu'il avait suivie. Après avoir fait de bonnes études il parut pour la première sois sur la scène, le 1er octobre 1689, dans l'emploi d'Arlequin, vacant depuis la mort de Dominique. Ses débuts furent brillants; et bientôt il ne compta plus ses triomphes. Quand le Théatre-Italien sut fermé, en 1697, pour cause d'allusions prétendues à Mme de Maintenon dans une pièce intitulée La Prude, Gheravai essaya vainement par ses réclamations de saire révoquer l'ordre fatal. Il employa dès lors ses loisirs à recuei ir les meilleures comédies ou scènes françaises du Thércre-Italien, recueil charmant, plein de verve et d'humour, où l'on a toujours puisé, où l'on puisera toujours à pleines mains, sans en rien dire. Quelques mois avan' la publication de ce curieux répertoire, Gherardi avait 'ait une chute à Saint-Maur, dans un divertissement qu'il jouait avec la Thorillière et Poisson. Il négligea la bles ure qu'il s'était laite à la tête; une vive inflammation ne tarda pas à s'y porter, et suivie d'un délire violent qui l'emporta en moins d'une heure. Il était à peine âgé de trente ans. Le retour de la foire de Bezons est la seule pièce qu'on lui attribue. Elle sut jouée en 1695, et figure dans son recueil.

GHETTO. Voyez Rome. GHIBERTI (LORENZO), l'un des plus grands artistes du quinzième siècle, naquit à Florence, en 1378. Il fut dès son enfance guidé dans l'étude de l'art par son beau-père, Bartoluccio, qui lui-même était un orsevre d'un rare savoir. L'orfévrerie occupa d'abord Ghiberti, mais de plus difficiles travaux tentèrent bientôt son audace. Dejà il imitait avec bonheur les médailles antiques, et il commençait à s'exercer dans la peinture, lorsque la peste ayant éclaté dans Florence (1400), Ghiberti se refugia à Rimini. Associé avec un peintre dont le nom ne nous a pas été conservé, il y décora un salon chez le prince Malatesta (1401). Encouragé par ce premier succès, il serait sans doute resté longtemps en Romagne, s'il n'eût été tout à coup rappelé à Florence par un événement qui conservera toujours dans l'histoire de l'art italien une considérable importance. La Seigneurie de Florence et la corporation des marchands avaient résolu de faire exécuter, pour l'église de San-Giovanni, des portes de bronze destinées à servir de pendant à celle qu'Andrea de Pise avait faite pour ce monument. Un solennel concours fut ouvert. Après une épreuve préparatoire, dont Ghiberti se tira avec honneur, sept sculpteurs furent admis à disputer le prix; les uns, illustres déjà, les autres jeunes encore, mais non moins dignes de la gloire qui leur était promise. Lutter avec Brunelleschi, Donatello, Jacopo della Quercia, Valdambrina, Nicolo d'Arezzo et Simone da Colle, c'était lutter avec les plus forts; et cepeadant Ghiberti fut jugé digne de cet honneur. Un délai d'un an fet donné aux concurrents pour mener à bien l'entreprise. Chacun ayant exécuté un bas-relief sur un sujet indiqué, Le Sacrifice d'Isaac, Ghiberti fut proclamé vainqueur, de l'aveu même de ses rivaux, Donatello et Brunelleschi. Chargé dès lors de cet immense travail, il répondit par un chef-d'œuvre aux défiances qu'inspirait sa jeunesse. Cette porte, divisée en vingt panneaux, dont les sujets sont empruntés à la vie du Christ, ne fut posée qu'en 1424.

Toutes les figures, dit l'enthousiaste Vasari, ont une grâce indicible : les unes offrent des beautés merveilleuses; les draperies tiennent encore un peu de l'ancienne manière particulière à Giotto, mais néanmoins dénotent un profond sentiment du grand style moderne.

Ghiberti exécuta une statue de saint Jean-Baptiste, en bronze, pour la communauté des marchands (1414), deux bas-reliefs pour la cathédrale de Sienne (1417), un Saint Matthieu (1420), un Saint Étienne (1422), et à Sainte Marie-Nouvelle le mausolée de Leonardo Dati, général des Frères précheurs. Nous ne pouvons mentionner tous les chefs-d'œuvre que Ghiberti produisit comme en se jouant. L'un des plus applaudis fut la châsse que Cosme et Laurent de Médicis lui firent faire pour les reliques de trois martyrs (1428). Les marguilliers de Sancta-Maria del Fiore lui confièrent aussi le soin d'exécuter celle de saint Zanobi, évêque de Florence (1439). Ghiberti a également cisclé des cachets, des boutons, et même une mitre pour le pape Eugène IV. Mais, tout en revenant de temps à autre à son premier métier d'orfévre, Lorenzo ne négligeait pas l'art sévère. Peintre, il termina la plus grande partie des vitraux de Santa-Maria del Fiore : scultpeur, il achevait à peine la porte dont nous avous parlé, lorsque la Seigneurie de Florence lui en commanda une autre. Dix-bas reliefs, dont les sujets sont tirés de l'histoire de l'Ancien Testament, véritables tableaux encadrés dans une bordure ornée de figures en pied, et presque en ronde-bosse, composent cette ouvre magnifique. Ces portes, dont Michel-Ange a pu dire, dans un élan d'admiration, qu'elles étaient dignes d'être celles du Paradis, ont été plusieurs fois gravées, et notamment, en 1807, par Théodore, dit le Kalmuk. Mais il n'est pas donné à la gravure, si exacte qu'elle soit, de rendre la puissante énergie du grand sculpteur florentin.

Comme la plupart des artistes de cette époque, Ghiberti avait étudié toutes les branches de l'art. Il avait quelque connaissance de l'architecture. Lorsqu'on voulut construire la coupole de Santa-Maria del Fiore, et que Brunelleschi, après de longues hésitations, eut été chargé de ce travail, si nouveau alors et si peu conforme aux traditions admises, on craignit que l'illustre artiste n'eût trop présumé de sa science, et comme on redoutait sa hardiesse d'innovation. on jugea nécessaire de lui adjoindre un collaborateur ou plutôt un surveillant. Ghiberti fut choisi nour cette mission disticile. Mais comme Brunelleschi seul avait su résoudre le problème architectural dont la recherche préoccupa si longtemps le quinzième siècle, Ghiberti ne put lui être d'aucun secours. Il faut lire dans Vasari l'histoire des tribulations de Brunelleschi, douloureux martyre de l'inventeur qu'on méconnait. Il semblerait résulter de son récit que dans ce long drame le rôle le plus honorable n'aurait pas toujours appartenu à Ghiberti. Couvert de dignités et d'honneurs par ses compatriotes, qui en 1443 l'avaient élu au nombre des douze magistrats dont se composait la Seigneurie de Florence, Ghiberti mourut vers l'année 1455, il avait écrit quelques traités sur les arts : Vasari en parle, mais avec peu de respect. Un de ces manuscrits, longtemps ignoré, a été publié en partie par Cicognara dans son Histoire de la Sculpture, et les derniers éditeurs de Vasari l'ont reproduit, en y ajoutant un nouveau fragment. C'est un des plus précieux documents qui nous restent sur la renaissance des arts en Italie.

Le Musée du Louvre possède un curieux dessin qu'en ab

tribue à Ghiberti; c'est le projet ou plutôt la copie d'un basrelief d'une des portes de San-Giovanni. Il représente à la fois, comme cela se rencontre souvent dans les œuvres de ce temps, plusieurs scènes de la vie d'Isaac et de Jacob. L'imitation de l'antiquité y est manifeste, surtout dans les plis simples et larges des étoffes.

Ghiberti donna à l'art florentin une irrésistible impulsion. Il semble résumer d'avance, dans son œuvre variée, les qualités distinctives de cette école, qui fut celle de la passion, du mouvement et de la vie. Ghiberti ouvre glorieusement l'ère moderne. C'est avec lui que le sentiment de l'art antique reparatt dans la scolpture : « Il fut le premier, dit Vasari, qui imita les chefs-d'œuvre des anciens Romains. » Il avait réuni une préciouse collection de vases grecs et de fragments de statues, et si ce fait ne nous était pas attesté par les biographies, l'examen seul du style de Ghiberti suffirait pour nous apprendre quelle intelligente étude il avait dù faire des mastres éternels. La statueire sous sa main savante se dégage des formes roides et mesquines de l'art gothique; le corps humain s'anime et respire; l'ornementation même devient vivante et passionnée. L'autorité de Ghiberti sur ses contemporains fut considérable : il ent pour élèves Masolino da Panicale, qui devait être le maître de Masaccio; Finiguerra, qui trouva l'art de graver en creux; Paolo Uccello, qui sit saire à la perspective des progrès immenses; ensin Antonio Poliziuolo, qui introdusit dans la sculpture la science anatomique, et dont l'exemple, on le sait, ne sut pas sans influence sur l'éducation de Michel-Ange.

Paul MANTE GHIRA (Les princes). Cette famille, qui a donné un grand nombre d'hospodars à la Moldavie et à la Valachie, est originaire d'Albanie. Elle a pour souche Georges Guika. Albanais de naissance, qui parvint à la dignité d'hospodar de Valachie et régna de 1661 à 1662. Son fils, Grégoire GRIKA, lui succéda, et régna jusqu'en 1673, après avoir été dans cet intervalle plusieurs fois déposé, puis rétabli en possession de l'autorité souveraine. Parmi ses successeurs nous ne mentionnerons que Grégoire GHIKA, hospodar de Moldavie en 1726 et de Valachie en 1733, puis de nouveau hospodarde Moldavie en 1747, alternatives qui ne furent que le résultat naturel des troubles intérieurs dont les principautés étaient le théatre et aussi des caprices du gouvernement turc; ensuite Grégoire Gman, d'abord interprête auprès de la Porte, puis à partir de 1761, par conséquent pendant la guerre entre la Porte et la Russie, hospodar de Valachie, fonctions dans l'exercice desquelles il acquit, à force d'exactions, d'immenses richesses, et qui périt exécuté en 1777 pour s'être opposé à la cession de la Bukowine à l'Autriche; enfin, Alexandre Guika, né le 1er mai 1797. Ce dernier, devenu en 1834 hospodar de Valachie, rendit de grands s ervices au pays, mais rencontra un obstacle insurmontable dans l'appui prété par la Russie à l'opposition des boyards. En 1842, la Porte, qui lui avait tout récemment envoyé un sabre d'honneur en témoignage de sa baute satisfaction, se vit contrainte, sur les instances réitérées du cabinet de Saint-Pétersbourg, de prononcer sa révocation. Le prince Ghika alla alors résider en Allemagne; il rentra en 1853 dans la Valachie, dont il devint en 1856 calmacan jusqu'à la réorganisation des principaulés danubiennes. Il est mort à Capodimonte, près de Napies, en janvier 1862.

Grégotre GRIRA, frère de l'hospodar Alexandre, avait été lui-même hospodar de Valachie, de 1822 à 1828, époque où les Russes occupèrent le pays. Il est mort en 1844. Son fils, Constantin, né en 1804, fut ministre de l'intérieur sous le gouvernement de son oncle Alexandre, et fut nommé en 1852 président du divan ad hoc qui décida l'union des principautés. Le frère de Constantin, Démétrius, fut en 1856 membre du divan ad hoc, et plus tard président de l'Assemblée. Le petit-neveu de l'hospodar Alexandre. Jon on Jean, né vers 1817, a été élève de l'École centrale de Paris, puis professeur de mathéma-

tiques à l'université de Jarsy. Il fonda dans cette ville en 1844, avec Alessandri et Cogalniceano, la revue intitulée le Progrès. Envoyé à Constantinople con me chargé d'affaires, il y établit su résidence et fut nommé par le sultan, en 1854, caimacan de la principauté de Samos.

Grégoire GHIKA, qui remplaça en 1849 le prince Stourdza comme hospodar de Moldavie, était né le 25 c et 1807. Lors de l'occupation russe en 1853, il se réfugia à Vienne; les Autrichiens le rétablirent, en 1854, dans son hospod orat

GHIRLANDAJO (Domanico), l'un des plus grands artistes de son siècle, naquit en 1551, à Florence, et était fils d'un orfèvre appelé Corradi et surnommé il Ghirlandajo, c'est-à-dire le Faiseur de guirlandes, à cause de son extrême habileté à confectionner des guirlandes pour la soiffure des dames florentines. Domenico Ghirlandajo, lui anssi, comme Lorenzo Ghiberti, commença par être oriévre; mais il ne tarde pas à se consacrer à la peinture, sous la direction de Baldovinetti. C'est dans l'école qu'il fonda à Florence que de grands peintres, entre autres Michel-Ange, s'initièrent aux principes de l'art. Il mourat en 1495. Le premier il essaya d'imiter la dorure à l'aide da la couleur, et de donner de la profondeur aux tableaux par la distinction des plans et la gradation des teintes. Parmi les œuvres les plus remarquables de cet artiste, il faut citer les fresques qu'il exécuta dans la chapelle et dans le réfectoire de l'abbaye d'Ognissanti, dans la chapelle Sasseti, dans l'église de La Trinité, et dans le chœur de Santa-Maria Novella de Florence où l'on admire son Massacre des Innocents. Il y a dans sa manière et dans sa conception quelque chose d'essentiellement réaliste, mais joint à beaucoup de douceur et de dignité. Il aimait à placer dans des tableaux représentant des scènes de l'Écriture Sainte les figures de ses concitoyens les plus considérés, qui, revêtus du beau costume de leur époque, assistent pieusement aux événements et aux miracles qu'il reproduit. Ses grandes toiles sont moins bien réussies que ses fresques, parfaites au point de vue technique; en effet, on y remarque une certaine dureté de modelage et de couleurs qui est le défaut à peu pres général des peintres de fresques. Quelques-unes sont cependant des œuvres de la plus haute distinction, par exemple l'Adoration des Rois, dans l'église Agli Innocenti de Florence, plusieurs ta-bleaux à l'académie de cette ville, au musée de Berlin et dans d'autres collections. Le musée de Londres, par exemple, pessède de lui la Visitation de sainte Anne à la Vierge.

Ses frères, Davide et Benedetto Girilandajo, n'atteignirent pas, à beaucoup près, à la hauteur de son talent. Son fils Ridolfo Girlandajo devint plus tard l'élève de fra Bartolommeo et l'ami de Raphael. Il y a de lui à Florence deux tableaux remarquables, représentant des scènes de la vie de saint Zénoblus et où on reconnett tout de suite le faire d'un maître; mais son talent ne tarda pas à dégénérer complétement en médiocrité de pur métier.

GHISEH. Voyes GIZER.

GHISI, familie d'artistes dont les membres comptent au nombre des successeurs de Marc-Antoine dans la gravure, et portent chacun le surnom de le Mantonan. Elle eut pour chef Giovanni Battista Gmsi , qui pratiqua tous les arts du dessin et d'imitation. Né vers l'an 1525 , il out pour maitres Jules Romain et Raimondi. Cependant, P jouit plus tard de plus de réputation comme architecte que comme peintre, et il a même écrit sur l'architecture. A Mantoue, ils construisit la belle église de Santa-Barbara avec son couvent, ainsi qu'un grand nombre d'édifices publics. qu'il orna aussi de tableaux exécutés par lui-même, ou bien à l'ornementation desquels il présida. On peut dire qu'après la mort de Jules Romam , il fut l'un des artistes lea plus féconds, les plus actifs de Mantone. Dans ses planches gravées, on trouve beaucoup correction de dessin jointe à des imitations de Marc-Antoine, et plus encore du Maître au Dé. On ignore l'époque de sa mort. La dernière date indiquée sur ses gravures est 1540.

GHISI (Giorgio), comme graveur le plus célèbre de tous

les Ghisi, naquit en 1520, et prit également les leçons de Jules Romain pour la peinture et celles de Raimondi pour la gravure. Bon nombre de ses planches peuvent avantageusement soutenir la comparaison avec celles de son maître. Celles qu'il exécuta d'après Raphael et Michel-Ange sont remarquablement belles et d'une grande vigueur. Il travaillait encore en 1578; mais on ignore la date de sa mort.

GHISI (ADAMO). Vraisemblablement frère du précédent, florissait de 1566 à 1570, avait comme graveur le faire de Giorgio, sans posséder la sûreté et la délicatesse de son burin.

GHISI (DIANA), fille de Giovanni-Battista, née en 1536, fût d'abord l'élève de Giorgio, mais à partir de 1585 devint celle d'Augustin. Carrache. Son burin est ferme et vigoureux; mais elle pèche sous le rapport du dessin. Elle épousa l'architecte Francisco, de Volterra. On ignore aussi a date de sa mort. La plupart de ses planches portent l'adresse d'Horatius Pacificus; et on les regarde alors comme de bonnes épreuves.

GHISNI OU GHISNEH. VOYEZ GHASRA.

GIABER. Voves GENER.

GIAFAR ou DJAFAR. Voyes BARNÉCIDES.

GIANBELLIN. Voves BELLINI.

GIANIBELLI ou GIAMBELLI (FEDERICO), né à Mantoue, ingénieur distingué, s'est fait un nom par sa défense d'Anvers contre le duc Alexandre de Parme. D'abord ingénieur en Italie, il alla plus tard offrir ses services au roi d'Espagne Philippe II. Mais comme on se bornait à l'amuser avec de vaines promesses, il s'éloigna, profondément blessé dans son amour-propre, et s'établit à Anvers, où il jouit bientôt d'une grande considération corume physicien et mécanicien. Là il se mit en rapport avec la reine d'Angleterre Élisabeth, qui, après s'être convaincue par diverses expériences de ses rares talents, lui accorda une pension. Quand, en 1584, le duc de Parme, en sa qualité de gouverneur général des Pays-Bas pour le roi d'Espagne, menaça de venir mettre le siége devant Anvers, Gianibelli fut chargé par Élisabeth de venir en aide aux babitants de cette ville.

Tandis que le duc de Parme s'occupait, au printemps de 1585, de rétablir le pont jeté sur l'Escaut, à Calloo, afin de couper les communications des Anversois, tant par terre que par mer, Gianibelli songeait aux moyens de détruire cette œuvre gigantesque. Il n'obtint pas cependant sans peine du conseil municipal pour réaliser ses projets deux petits navires de soixante-dix à quatre-vingts tonneaux et quelques bateaux plats. Dans chacun de ces navires, Gianibelli fit disposer un grand emplacement vide avec des revêtements extérieurs en pierres de taille, puis le remplit de la meilleure poudre, fabriquée par lui-même, en couvrant le tout d'énormes massifs en pierre. Le reste du navire était également rempli de pierres, de boulets et de mitraille, et le pont était couvert d'une toiture en pierres. Des mèches étaient disposées de manière à y communiquer le feu au momeut utile; dans la nuit du 4 au 5 avril, on fit d'abord avancer les bateaux plats chargés des matières incendiaires auxquelies on avait mis le seu, et que suivaient à quelque distance les deux batiments recélant chacun une mine dans leurs flancs. Une tempête qui s'éleva à ce moment favorisa les Espagnols. Les bâtiments plats furent successivement jetés à la côte, et s'y éteignirent. L'un des grands navires sombra avant d'avoir produit aucun esset; mais l'autre sit explosion au moment même où il venait se heurter contre les pilotis du pont. L'esset en sut terrible. Toute l'armée fut jetée à terre par suite de l'ébranlement communiqué au sol par l'explosion. En se relevant, on put apercevoir les eaux de l'Escaut soulevées dans leurs plus grandes profondeurs, et les fortifications qui bordaient les rives du sleuve complétement envahies par les eaux. Le côté gauche du pont, avec tout ce qui se trouvait dessus, avait sauté en l'air, et les débris, ainsi que la mitraille du navire, avaient produit d'énormes ravages dans toutes les directions. Sans compter les blessés, plus de huit cents hommes avaient été tués dans les circonstances les plus diverses. Les chefs les plus distingués de l'armée étaient au nombre des victimes, et un grand nombre de vaisseaux espagnols avaient ou pris feu ou sombré.

Pendant deux jours les Anversois, qui avaient entendu l'effroyable détonation, restèrent dans l'ignorance sur l'effet réel qu'elle avait pu produire. Ils eussent pu, s'ils avaient été mieux renseignés par leurs espions, tenter avec succès quelque chose contre l'ennemi; et pendant le temps précieux qu'ils perdirent de la sorte, le duc de Parme put rétablir l'ordre dans son armée et reconstruire le pont, du moins en apparence. La populace d'Anvers, furieuse de l'insuccès de l'entreprise, menaçait déjà de mort Gianibelli et le bourgmestre Philippe de Maraix, quand un hasard fit conseitre la vérite sur l'étendue de la catastrophe qui était venue frapper les Espagnois. Alors les bénédictions et les hommages de la foule succédérent à ses crie menaçants. Tout aussisse on mit à la disposition de Gianibelli un certain nombre de bateaux plats, qu'il arma comme il avait fait des autres, et qui, lancés sur le pont avec une irrésistible force, l'eurent entôt brisé. Toutefois, les vents contraires empêchèrent la flotte zélandaise d'opérer de concert, et le duc de Parme out encore une fois le temps de faire réparer les avaries de sea pont. Gianibelli arma alors de crocs et de piques deux grands navires pour essayer de le briser encore une fois. Ce moyen réussit; le pont sut encore une sois détruit, mais sans grand profit pour les Anversois, et toujours parce qu'ils avaient agi sans en prévenir les Zélandais. Divers modes de destruction furent proposés, discutés, puis finalement écartés; enfin, on s'arrêta au parti de diriger tous les essorts de l'attaque contre la digue de Lœwenstein, conduisant au pont, parce que cette digue une sois détruite, l'armée espagnole cut été contrainte d'abandonner ses positions. Gianibelli aida à la mise à exécution de ce projet en armant quatre brûlots, dans lesquels il cacha des hommes armés, et qu'il lança, le 16 mai 1585, contre la digue. Après une lutte terrible, la digue fut rompue en treize endroits différents; mais les Anversois, manquant de constance et d'union, ne surent pas non plus tirer parti de cet avantage.

Quand, le 17 août, s'ouvrirent les conférences entamées avec le duc de Parme pour la reddition de la ville, Gianibelli passa en Angleterre. Il y fut employé jusqu'en 1588 à fortifier Greenwich et plusieurs autres points où on redoutait de voir la slotte espagnole tenter un débarquement. Quand la grande armada parut dans le canal, Gianibelli arma huit brûlots, que, dans la nuit du 7 au 8 août, l'amiral anglais Howard lança contre la partie la plus compacte de la flotte ennemie, à la hauteur de Dunkerque. En les apercevant, les Espagnols s'écrièrent : « Voici le feu d'Anvers ! » et essayèrent de prendre la fuite; mouvement qui jeta dans leur flotte la confusion la plus grande, qu'augmenta peu de temps après une violente tempéte. Quand le jour parut, les quelques vaisseaux de l'orgueilleuse armada demeurés là surent pourchassés sans relache par la flotte anglaise, qui les prit ou les coula tous bas. L'histoire ne nous apprend plus rien de Gianibelli. Tout ce que nous savons, c'est qu'il mourut à Londres.

GIANNONE (PIETRO), célèbre historien italien, né à Ischitella, dans la Capitanate, province du royaume de Naples, le 7 mai 1676, fut redevable de la direction élevés que prirent ses idées à la fréquentation de la maison du savant jurisconsulte Gastano Argento, à Naples, alors le rendez-vous de tout ce que cette capitale comptait de littérateurs et d'esprit distingués. Le grand titre de Giannone à la renommée, c'est son Histoire civile de Naples (Storia civile del regno di Napoli [dern., édit., 13 vol.; Milan, (823]), où il a dévoilé et attaqué avec un rare courage les abus de la puissance sacerdotale et les usurpations de la cour de Rome. Aussi le compte-t-on parmi les hommes illustres dont le zèle a été payé par d'implacables persécutions. Sonvent détourné par ses occupations au barreau, il mit vingt ans à composer cet ouvrage, qui parut en 1723. On a toujours admiré dans l'historien de Naples le labeur consciencieux de

l'érudit, et une profonde instruction mise en œuvre par une raison franche et libre : les lois, les coutumes de ce royaume, sa constitution ecclésiastique, y sont exposées avec une fi-délité hardie. Mais en vain le cardinal vice-roi de Naples et la magistrature municipale protégèrent-ils le véridique et courageux historien, l'autorité ecclésiastique, irritée, amoutait contre lui une multitude ignorante et fanatique. Son livre fut mis à l'index: l'auteur fut excommunié et obligé de se réfugier à Vienne. A dater de ce moment la vie de Giannone sembla vouée au malheur. La haine de ses puissants ennemis ne cessa pas de le poursuivre. Le prince Eugène et quelques autres personnages en crédit à la cour de Vienne prétaient leur appui à l'historien exilé. On lui fit avoir une pension de cent florins. Le cardinal Pignatelli, archevêque de Naples, le releva de l'excommunication. Giannone , fidèle à la mission qu'il s'était donnée, profits de cet appui pour travailler pendant douze années à l'histoire du pontificat romain. Son livre, qu'il n'eut pas le temps d'achever, et qui s'arrête au neuvième siècle, avait pour titre. Il triregno, ossia del regno del cielo, della terra e del papa. Mais il perdit sa pension, et fut obligé de se retirer à Venise, où il trouva un nouveau patron dans le sénateur Angelo Pisani, qui le logea chez lui. Modeste et désintéressé, comme tous les amis de la vérité, il refusa la charge de consulteur de la république et la chaire de droit romain qu'on lui effrait. Il ne se croyait pas au niveau de ces fonctions. Ses visites aux ambassadeurs de France et d'Espagne le rendirent suspect au plus ombrageux des gouvernements, quoique tout récemment encore il eut publié un ouvrage intitulé : Lettera interno al dominio del mare Adriatico ed ai trattati seguiti in Venezia ha papa Alessandro III, l'imperador Federico Barba-Rossa, dans lequel il plaidait en faveur du principe de la domination de Venise sur la mer Adriatique. En conséquence, au mois de septembre 1735, il fut enlevé par des shires et conduit dans une barque sur les frontières du duché de Ferrare. Ce sut à Genève qu'il chercha un asile : il y trouva des amis; mais, confiant comme tous les gens de bien, il tomba dans le piége d'un misérable, qui, sous le masque de l'amitié, le trahit en l'entrainant sur le territoire sarde, où il sut saisi, en 1736. Se constituant le sbire et le geôlier de la cour romaine, le gouvernement de Sardaigne s'empara ainsi de la personne et des manuscrits de Giannone. Ses manuscrits furent envoyés à Rome, eù le Triregno est resté aux archives de l'inquisition; Giannone fut ensermé d'abord au château de Miolan, puis au fort de Ceva, et enfin dans la cidatelle de Turin, où il passa douze ans et où il mourut, le 7 mars 1748. Inutilement s'était-il soumis à une rétractation, on ne lui rendit point la liberté. Ses impitoyables persécuteurs lui avaient refusé jusqu'à la consolation d'avoir près de lui son sils, qui voulait partager sa captivité. Ce fils généreux avait été chassé des États du roi de Sardaigne. AUBERT DE VITRY.

GIAOUR et aussi, en arabe, KIAFIR. C'est le terme injurieux dont les musulmans se servent pour désigner ceux qui ne sont pas profession de l'islamisme; il est synonyme d'infidèles, de mécréants. Le mot turc giaour est dérivé du persan Geber (Guèbre).

GIBBAR. Voyez BALEINE.

GIBBON, genre de singes dépourvus de queue, ayant un stersum aplati comme celui de l'espèce humaine, et pourvus de trente-deux dents, de formes à peu près semblables aux notres. Les gibbons prennent place dans l'échelle animale immédiatement après les chim panzés et les orangs. Comme ces derniers, ils ont le corps court, et leurs membres postérieurs sont de petite dimension, tandis que les antérieurs, fort longs, au contraire, sont très appropriés à leur genre de vie. Les gibbons sont en effet essentiellement grimpeurs. Ils s'accrechent aux branches des arbres au moyen de leurs mains, et cheminent ainsi avec rapidité dans les grandes forêts de l'Inde et de ses îles. Leurs tubérosités ischiatiques sont garnies de callosités, comme dans les autres singes de l'Ancien Monde.

Si ce n'était la forme du nez, la grandeur des lèvres et la petitesse du menton, la figure des gibbons ressemblerait assez à celle de l'homme par l'ensemble des traits et surtout par l'expression intelligente des yeux. Tout le visage de ces singes est encadré de poils qui recouvrent même le front, et sont souvent de couleur blanche. Le corps est garni de poils abondants de couleur grise-brune ou noire, quelque-fois tout à fait blanche ou blanchêtre. La tête est assez grosse, le cou court, la poitrine large. La faiblesse relative de leur train de derrière permet aux gibbons de s'appuyer sur le sol par leurs extrémités antérieures et postérieures sans quitter la station droite ou légèrement inclinée, qui leur est ordinaire. Les paumes des quatre mains sont nues, ainsi que le dessous des doigts, dont la peau est calleuse et dure.

Le gibbon stamang (hylobates syndactylus), trèscommun dans les forêts de Sumatra, a le pelage entièrement noir. Comme l'orang-outang, ce gibbon offre une énorme poche gutturale communiquant avec son larynx, et dans laquelle il peut faire entrer l'air de manière à la renster comme un goltre. Son nom spécifique rappelle l'union jusqu'à la phalange onguéale de son second et son troisième orteil. Le gibbon siamang a dans la physionomie quelque chose du nègre; sa face est d'ailleurs d'un noir profond.

Le gibbon lar (hylobates lar), ou grand gibbon de Busson, a été observé par ce naturaliste d'après un individu vivant que lui avait rapporté Dupleix. A peu près de la taille du précédent, ce gibbon est de couleur noire ou brun-noir, avec l'encadrement de la face et les quarre extrémités de couleur blanchâtre. Sa patrie est la presqu'île de Malacca et le royaume de Siam. Le petit gibbon de Busson n'est qu'un jeune individu de la même espèce.

Le gibbon de Raffiers (hylobates Raffiesis, E. Geoffroy), assez souvent confondu avec le précédent, a le pelage noir, avec le dos et les lombes d'un brun roussâtre. Il vit principalement à Sumatra. C'est l'ounko de F. Cuvier.

Parmi les autres espèces, une des mieux connues est le gibbon cendré (hylobates leuciscus), wouwou de Campe, moloch d'Audebert. Il a le pelage uniformément gris cendré, avec le dessus de la tête gris foncé, et le tour du visage gris clair. Il vit aux tles de la Sonde, principalement à Java.

Plusieurs naturalistes ont reproché aux gibbons leur stupidité. D'autres ne voient dans le fond dominant de leur naturel que douceur et apathie. Ils sont faciles à conserver en domesticité, à cause de cette douceur, qui ne les abandonne jamais; les adultes, même les mâles, paraissent aussi traitables que les ieunes.

ables que les jeunes.
GIBBON (EDOUARD), célèbre historien anglais, rival heureux d'Hume et de Robertson, naquiten 1737 d'une famille distinguée. Son éducation première fut très-négligée, à cause de sa mauvaise santé; mais quand sa constitution se fut raffermie, il recommença de lui-même ses études demeurées inachevées et imparfaites. Il avait d'abord été élevé à l'école de Westminster; des l'année 1752 il suivait les cours de l'université d'Oxford. Il n'avait que quinze ans et déjà il était vivement préoccupé, quoiqu'il eût une âme froide, de ces controverses théologiques si attachantes pour les esprits qui ont quelque force et quelque curiosité: ses lectures l'avaient amené à l'Histoire des Variations des Églises protestantes, de Bossuet; cet ouvrage entraina complétement ce jeune homme, d'une imagination mobile et plein de zèle pour ce qui lui semblait la vérité. Il fit abjuration du protestantisme à Londres, le 8 juin 1753, entre les mains d'un prêtre catholique. Singulier début, on en conviendra, pour une carrière toute de scepticisme! Cette conversion chagrina beaucoup son père, élevé dans les croyances de l'Église établie. Pour le punir, l'enlever à l'influence de quelques docteurs catholiques de Londres et le emettre dans le sein de l'Église protestante, il l'envoya à Lausanne; et, dès le mois de décembre 1754, Gibbon revint on se laissa ramener à son ancienne foi. Son âme était peu faite pour la résignation aux sacrifices pénibles et à la résistance à l'autorité. Il nous dit lui-même dans ses Mémoires que la vie assez triste et même la table assez mauvaise de la maison où il était retenu hâtèrent sa conversion. Cependant il demeura quelque temps encore à Lausanne; il était reçu dans la meilleure société de la ville, qui rassolait de fui et de sa conversation enjouée et spirituelle. L'amour d'ailleurs l'y retenait; il s'était épris d'une jeune fille, Mile de Curchod, qui fut depuis Mae Necker, et avait demandé sa main. Mais le père de Gibbon, qui avait d'autres projets, ne voulut point consentir à ce mariage. Le jeune gentleman, qui ne brillait pas par la force de caractère, se soumit de bonne grâce aux volontés paternelles; et retourna dans sa famille en 1758. Dès lors le travail l'occupa tout entier; et l'année suivante il fit paraître son Essai sur l'étude de la littérature, écrit en français avec une rare correction; car il possédait cette langue à l'égal de la sienne. Dans ce livre il révélait une partie des qualités qu'il devait réunir plus tard, et se montrait penseur original et souvent profond. En 1763, il se rendit à Paris, et, après y avoir sé-journé quelques mois et avoir passé encore une année à Lausanne, il partit pour l'Italie. Enfin, le vollà à Rome; et c'est alors que cette studiense ardeur qui depuis dix ans le préparait à l'intelligence de l'antiquité, que ces lectures de tous les hommes qui avaient fouillé dans les décombres de Rome agissent en lui, et qu'en présence des lieux la pensée de décrire la décadence et la chute de cette ville s'éleva tout à coup dans son esprit. Après avoir encore visité Naples, il revint en Angleterre en 1765, et renonça alors à la position qu'il occupait dans la milice pour se livrer sans contrainte à la composition d'une Histoire de la Suisse, qu'il anéantit plus tard, parce qu'il en sut mécontent, mais surtout pour pouvoir faire les longues et studieuses recherches qu'exigeait le grand ouvrage dont il avait conçu le plan. Dans cet intervalle, il prit part à une compilation intitulée Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne, et publia des Observations sur le sixième livre de l'Énéide, le premier essai qu'il ait écrit en anglais.

La mort de son père, survenue sur ces entrefaites, le laissa mattre d'une assez belle fortune. L'ambition lui vint alors et il se fit élire au parlement. Mais il n'y fit pas grande figure pendant les huit années qu'on lui continua son mandat. Il se borna à voter silencieusement tantôt avec l'opposition, tantôt avec le ministère, car il n'était pas né orateur. Le vie politique ne semblait même pas faite pour lui, tant il manquait d'énergie, sans néanmoins manquer de chaleur et de talent dans l'ame; son hésitation persévérante était plutôt de la timidité ou une prudence modeste. Sous le ministère de lord North, il accepta la productive place de lord du commerce (lord of trade), qui fut supprimée après le renvoi de lord North. En 1783, il alla s'établir à Lausanne, où, en juin 1787, il publia le sixième et dernier volume de son History of the Decline and Fall of the Roman Empire, dont le premier volume avait paru dès l'année 1776, et qui a été traduite dans toutes les langues de l'Europe. Le succès de ce premier volume avait été prodigieux : trois éditions se succédérent rapidement; mais bientôt la critique passionnée se déchains contre lui. Tout le clergé anglican protesta contre ses tendances irréligieuses et impies ; l'intolérance cria à l'athéisme ; l'auteur sut décrié dans les journaux, décrié en pleine chaire. Gibbon, quoique étonné et essrayé de cet orage, persévéra dans une opinion qu'il avait soutenue avec trop de partialité peutêtre, mais avec sincérité, et publia sa Défense des quinzième et seizième chapitres de la Décadence et de la Chule de l'Empire Romain. Cette désense victorieuse prouvait cependant toute l'humeur que ces attaques avaient causée à Gibbon; et il publia les volumes suivants dans le même esprit.

Les mérites qui distinguent l'Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain sont assez puissants pour lui assurer une durée aussi longue que celle de la langue anglaise. On y remarque une science profonde sans morgue et saus pédantisme; une rare hauteur de vues et

d'idées, et le talent plus rare encore de frapper l'esprit du lecteur et de lui entr'ouvrir à chaque instant tout un monde de pensées. Ajoutez à cela l'éclat d'un style vif et précis qui charme toujours et ne satigue jamais. Le seul reproche que l'on puisse saire à Gibbon, c'est de se montrer trop sceptique en toutes choses, de ne pas s'échausser asser en présence du vice et de contempler la vertu avec une indifscrence trop philosophique. Souvent même il y a parti pris chez lui d'être excentrique et paradoxal. « Après s'être efforcé de rahaisser le courage héroïque des martyrs chrétiens, dit M. Guizot, il prend plaisir à célébrer les féroces exploits de Tamerlan et des Tartares. » Julien l'Apostat est son héros savori; il lui a consacré quelques-unes des pages les plus éloquentes de son livre, tandis que Rienzi, cette dernière étincelle de la liberté romaine, cette ombre magnanime du moyen age, qui prenait les souvenirs pour de l'espérance, est écrasé par les observations sardoniques, indignes de l'historien, qui n'avait point puisé à des sources authentiques pour ce sujet,

En 1793, Gibbon entreprit un voyage en Angleterre, où il mourut, à Londres, le 16 janvier 1794. Lord Sheffield, son plus intime ami, publia les Œuvres diverses de Gibbon, dont il donna une nouvelle édition en 1815. On y trouve ses Mémoires, sa Correspondance, ses Extraits de lectures, un Essai sur la Monarchie des Mèdes, quelques morceaux sur Blackstone, et les opuscules que nous avons déjà mentionnés.

GIBBOSITÉ. Ce mot, traduction littérale du latin gibbositas, a la même signification que la dénomination de bosse, par laquelle on désigne vulgairement une déformation commune de la colonne vertébrale : il n'est cependant point synonyme; il sert à spécifier, dans l'acception qu'on lui accorde en chirurgle, une affection grave, que nous ferons apprécier en quelques lignes. Le mot bosse désigne la saillie plus ou moins prononcée de l'épine dorsale, accompagnée de la déviation de la poitrine et des épaules, de cette déformation enfin qui caractérise les bossus, et qui n'est point incompatible avec la santé. Le mot gibbosité spécialise un écartement des apophyses épineuses de quelques vertèbres; effet produit par un état morbide de ces os, et dont le résultat est ordinairement funeste s'il n'est prévenu en temps opportun.

La gibbosité advient principalement chez les enfants chétifs, scrofuleux, mal nourris, habitant des lieux froids, humides et obscurs. Elle se manifeste le plus ordinairement avant la puberté, et souvent à l'époque du sevrage; toutefois, elle est encore à craindre dans l'âge adulte, étant provoquée par des causes insalubres, notamment par une habitude pernicieuse trop commune chez les jeunes gens. Quand on la rencontre dans l'âge moyen de la vic, elle se lie à une myélite méconnue, à un état scrofuleux, ou à une lésion extérieure. Ce n'est guère que sur la région dorsale qu'on observe la gibbosité, considérée sons le rapport de la maladie qui la constitue essentiellement, l'altération du tissu osseux; on la rencontre aussi sur la région lombaire, et c'est là où principalement elle est connue sous la dénomination de mal de Pott, nom d'un chirurgien anglais, qui le premier la fit distinguer. Cette déformation natt insensiblement, et il est souvent trop tard de la traiter quand on la reconnaît : de là vient l'urgence d'en exposer les premiers symptômes ainsi que le développement.

Avant que rien d'insolite apparaisse sur l'épine dorsale, on remarque que les enfants ont les jambes extrêmement débiles, et ceux qui sont très-jeunes ne marchent point au temps accoutumé : cette débilité est accompagnée d'une sensation pénible dans les cuisses, et comparable à des pincements. Les fonctions de la circulation, de la respiration et de la digestion se troublent. Ces derniers désordres sont même si communs que les affections du tube digestif ont été considérées depuis longtemps comme causes primitives de la maladie : les uns l'attribuent à un état de débilité et d'autres en accusent une irritation anormale.

Mais d'après les travaux importants de M. Serres sur les fonctions de l'appareil nerveux, et les enseignements pathologiques qui en dérivent, il est plus probable que l'origine de la maladie est une affection de la moelle épinière, affection qu'on nomme myélite ou spinite. Le cervean même peut être le point de départ, car on observe souvent chez les enfants affectés de gibbosité une intelligence précoce, une mobilité extrême, quelquefois une somnolence constante, et des mouvements convulsifs. Comme le cœur, les poumons, les intestins, recoivent des nerss rachidiens, il n'est point étonnant que les sonctions de ces organes seient troublées dans les premiers temps. C'est ainsi que des palpitations du cœur précèdent souvent et longtemps la déviation de l'épine du dos. Il faut alors examiner soigneusement si la colonne vertébrale ne présente rien d'extraordinaire dans sa conformation. Ce n'est pas seulement par la vue qu'il faut procéder à cette inspection, il faut de plus appuyer le doigt un peu fortement tout le long et de chaque côté de la colonne vertébrale : si cette pression détermine de la douleur, et surtout si les yeux font reconnaître en même temps la saillie des apophyses épineuses, le danger devient pressant. Bientôt la gibbosité se prononce, et quand la région dorsale est le siège de la maladie, la poitrine se déjette en avant. Ces sujets se tienment couchés sur un des côtés, ayant les jambes plus fléchies, plus rapprochées des cuisses que dans le décubitus durant l'état de santé. Ils rejettent la tête en arrière, et la renversent même au point de porter la nuque entre les épaules; leur marche est gênée, peu sûre, les mouvements des bras ne s'équilibrent pas avec ceux des jambes.

Dans un degré plus avancé, les malades, courbés en avant, appuient leurs mains sur leurs cuisses pour marcher plus facilement; pour s'asseoir, ils s'efforcent autant que possible de conserver la rectitude du corps. Veulent-ils ramasser quelque chose à terre, ils écartent les extrémités inférieures. Aéchissent les jambes et les cuisses, soutiennent le haut du tronc en appuyant une main sur la face antérieure de la cuisse correspondante, et ils saisissent l'objet de l'autre ou entre leurs genoux, mais jamais devant eux. La débilité des jambes augmente de plus en plus, et finalement les malades ne peuvent plus marcher. Avant d'arriver à ce point, l'affection paraît consister dans une modification de la vitalité du rachis, qu'on exprime souvent par le mot irritation, mais dont la portée est loin d'être nettement déterminée. Toutefois, aucun déserdre considérable ne s'est encore effectué, la maladie est encore curable. Plus tard elle s'aggrave au point d'être sans ressource. Les corps des vertèbres se tumésient, se ramollissent, et passent ensin à l'état de suppuration et de carie. Cette portion du squelette, destinée à protéger une portion importante du système nerveux, ne remplit plus sa destination, et si la moelle épinière n'était déjà pas affectée, comme on peut présumer qu'elle l'était dès l'origine de la maladie, en jugeant d'après les troubles fonctionnels, on peut croire qu'elle l'est maintenant. L'appareil qui unit les vertèbres entre elles prend part aussi au travail destructeur qui s'opère sur la partie affectée. La carie des vertèbres lombaires entraîne les mêmes accidents. Les malades demeurent paralysés, et la mort termine leur existençe après une série de maux prolongés, l'incontinence ou la suppression des urines, la constipation ou la diarriée, l'ulcération des parties sur lesquelles le corps repose, enfin le marasme, et tous ces maux sont irrémédiables.

C'est seulement avant que la suppuration s'établisse qu'on peut espèrer de guérir la gibbosité ou d'en prévenir les tragiques conséquences. D'abord il faut obvier aux vices des habitations et rendre l'alimentation salubre, etc... La faiblesse des malades, toutefois, ne doit pas induire à les nourrir exclusivement avec des viandes noires, des houillons rapprochés, et à leur donner pour boisson des vians généreux; l'état des organes digestifs ne permet pas ordinairement un semblable régime, et des aliments légers sont la plupart du temps plus couvenables. Les sirops et les tisanes antiscorbutiques, dont on fait un usage hanal en pareil

cas, loin d'être efficaces, sont, au contraire, nuisibles. Il n'y a pas d'inconvénient à faire coucher les malades sur des feuilles de fougère, mais c'est une coutume qui est encore sans utilité: un sommier de crin est préférable. Outre ces moyens généraux, il saut agir directement sur le point de l'épine qui est affecté, y appliquer des sangeues, des topiques réfrigérante, des moxas, etc. Si le corps des verièbres est tumélié, ai la colonne vertébrale est déviée, si la paralysie s'est manifestée, il faut alors agir le plus promptement possible : on ne peut se flatter qu'on corrigera la déformation, mais il est ensure possible d'en arrêter les progrès, et de prévenir la suppuration; la médication doit être alors énergique. Il faut en ce cas, à l'aide de cautères renouvelés, entretenir longtemps et constamment une suppuration profonde dans le tissu ocliulaire qui avoisine la gibouité. Divers exemples out démontré la poissance de ce traitement chirurgical, qu'il nous suffit d'indiquer; il est la seule ressource de l'art, et il faut s'empresser de le saisir comme une ancre de miséricorde. D' Charbonner.

GIBECIÈRE, espèce de bourse large et plate, que l'on portait anciennement à la ceinture. Aussi dans les sujets tirés du moyen age, et reproduits sur nes différentes scènes, voit-on toujours les personnages porter à leur ceinturon une gibectère, qui n'est antre chose que leur bourse. Aujour-d'hui ou entend par ce mot une boorse de cair où les chasseurs mettent les différents objets dont ils so servent à la chasse. La gibecière du chasseur, plus vulgairement connue sons le nom de carnier ou carnassière, peut avoir différentes formes; elle s'ouvre tantôt par le côté, tantôt par le baut ; mais dans tous les cas elle renferme divers petits compartiments, qui ont chacun leur destination spéciale. Lersque la gibecière se resserre à l'aide d'un cordon, c'est-à-dire sur le côté, elle a véritablement la forme d'une bourse allougée. Enfin, le mot gibecière sert encore à désigner l'espèce de bourse ou de sac dont les joueurs de gobelets se servent pour enfermer leurs instruments. C'est dans ce sens qu'on dit le sac magique et les tours de gibecière ou de gobelets, etc.. La gibecière ainsi entendue est en effet une espèce de sac, d'environ 32 centimètres de long, sur 22 à 27 de profondeur, garnie intérieurement de plusieurs petites poches, dans lesquelles l'escamoteur place les diverses pièces d'amusement qu'il veut trouver promptement et facilement sous sa main; il l'attache devant lui au moyen d'une ceinture. Les pièces d'amusement qui ont rapport à la gibecière sont en grand nombre; mais le jeu des gobelets, qui consiste à faire disparaitre des muscades, ou des boules de liége, du gobelet sous lequel on les a placées, et à les faire reparattre sous un autre, jen dont l'antiquité se perd dans a nuit des temps, restera toujours le plus populaire des tours d'adresse exécutés par l'escamoleur.

GIBEL (Mont). Vogez ETNA.

GIBELINS. C'est le nom qu'an moyen âge on donnaît en Italie aux partisans de l'empereur, par opposition aux Guelfes, partisans de la suprématie des papes et dès lors adversaires de la puissance impériale. L'origine de ces surnoms donnés aux deux partis dont les luttes occupent une si grande place dans l'histoire du moyen âge est différenment expliquée par les auteurs. En Italie, on les fait venir de deux irères allemands, appelés l'un Guelf et l'autre Gibel, qui habitaient Pistoie, dont le premier avait embrassé avec chaleur les intérêts du pape, tandis que le second énait ferme pour l'empereur. En Allemagne, on les dérive du prétendu cri de guerre de l'armée du roi Conrad III: « Voics Gieblingen! » et de celui de la troupe du duc Welf (en la Guelfus) IV de Bavière: « Voici Welf! » à la bataille de Veinsberg, en 1140.

Gieblingen, et aussi Waiblingen, était le nom d'un château-fort appartenant aux Hohenstausen et situé aur les rives du Kocher, en Souabe; et effectivement les Hohenstausen et leurs partisans surent primitivement désignés en Allemagne sous la dénomination de Waiblingen. Il est vraisemblable que ce surent les empereurs Frà dérie s'et il qui, à l'occasion de leurs longues querelles avec les papes au sujet de la question des investitures, donnèrent lieu à l'introduction en Italie de ce surnom, dont on ât Ghibellini, et qu'en ne tarda pas à employer pour désigner le parti bostile à la surprématie de l'autorité pontificale.

La lutte acharnée des deux partis, lutte dont la haute Italie fut surtout le théâtre, et qui pendant si longtemps entretint entre les habitants des diverses villes des haines si ardentes et si implacables, qui les portaient tour à tour à s'entr'égorger, se prolongea, non-seulement pendant la durée de la domination de la maison des Hohenstaufen, mais encere pendant le moyen âge tout entier. En vain le pape Benoît XII, en l'année 1334, prononça la peine de l'excommunication contre quiconque à l'aveair se servirait de ces dénominations haineuses; elles se maintiment en Italie longtemps encore après avoir cessé complétement d'être en usage en Allemagne.

Comme symbole, les Gibelins avaient adopté la rose blanche et le lis rouge, et les Gueifes une aigle déchirant de ses serres un dragon bleu, dont la tête, au lieu de couronne, était surmontée d'un lis rouge.

GIBÉON, c'est-à-dire montagne, nom d'une ville de la tribu de Benjamin dont les habitants primitifs appartenaient aux Héntes, peuplade de la terre de Canaan.

GIBERNE, mot employé pour la première fois dans le dix-huitième siècle comme synonyme de sac à grena-des, de gibecière ou de porte-cartouches. Dans un réglement du 1° janvier 1766, on se sert, dans le même sens, du mot cartouche. En 1811, la giberne consistait en un petit coffre, partagé en deux auges propres à contenir les cartouches, la botte à tournevis et les objets nécessaire à l'entretien de l'armement; elle était recouverte de cuir et portée au moyen d'une banderole. Il y a deux sortes de gibernes en France celle du sergent, plus petite et plus légère; celle du soldat et du sapeur. La giberne du fantassin, avec deux paquets de cartouches, pèse 2 kilog.

GIBET, instrument qui sert au supplice de la pendaison: ce mot est donc synonyme de potence et de fourches patibulaires. L'Encyclopédie le fait venir de l'arabe gibel, montagne, parce que l'on choisissait pour dresser les gibets le sommet d'un monticule ou tout autre lieu apparent.

GIBIER s'applique à tout ce qu'on a pris en chassant, quel qu'ait été d'ailleurs le mode de cette chasse, au fusil, avec des chiens, des oiseaux de proie, etc., quoique ces derniers aient passé presque complétement de mode aujourd'hui. Les sangiers, les cerés, les daims, et autres animaux semblables, sont ce qu'on appelle le gros gibier; le menu se compose des animaux plus petits, tels que lièvres, lapins, perdrix, etc.

On dit proverbialement: ce n'est pas là votre gibier, en parlant d'une chose qui ne vous regarde pas, dont vous me devez pas vous mèler:

Les œuvres de Clément Marot Ne sont pas gibier de dévot.

La même locution s'emploie aussi pour les choses qui passent la capacité de quelqu'un, qui ne lui conviennent pas : on dit que ce n'est pas de son gibier. On nomme gibier de galère, de potence, des hommes qu'on présume devoir expier tôt ou tard par un de ces supplices les habitudes vicieuses et criminelles de leur vie.

GIBOULÉE. C'est communément le nom qu'on donne à des pluies subites, et surtout aux neiges, grésil, etc., qui tombent dans les mois de mars et avril.

GIBRALTAR, dont le nom est dérivé de la dénomination arabe Gebel-al-Tarik, c'est-à-dire rocher de Tarik, est un promoutoire de nature rocheuse, d'environ 4,300 mètres de long sur 1,245 de large, situé à l'extrémité méridionale du royaume d'Andalousie (Espagne), à environ 433 mètres au-dessus du niveau de la mer, formant une forteresse rendue inexpugnable par la nature et par l'art, reliée au continent par une étroite langue de terre d'environ 900 mètres de longueur, et qui appartient aux

Anglais. La crête du rocher, longue, étroite, à dos d'ane, et composée de pierre calcaire, est garnie d'une quadruple rangée de lignes fortifiées, parmi lesquelles se trouve un vieux château mauresque, et va en s'abaissant au nord vers le promontoire plat dont nous avons parlé, vaste surface sablonneuse, n'ayant guère au-delà de trois mètres d'élévation au-dessus de la mer, et bornée au point où elle se rattache à la terre ferme par ce qu'on appelle les lignes espagnoles, suite de retranchements élevés jadis par les Espagnols contre les Anglais, mais aujourd'hui en ruines. La plus grande partie des ouvrages de défense sont creusés dans le roc vil, et ils sont garnis de plus de six cents plèces de canon du plus gros calibre. Les casemates offrent assez de place pour toute la garnison, ordinairement forte de 3,500 à 4,000 hommes, et sont en outre si élevées qu'on y peut aller partout à cheval. Ce rocher est inabordable à l'est, au sud et au nord; et ce n'est qu'à l'ouest, où se trouve la ville, sur un lit de galets et de sable rougeatre, au pied même du rocher, qu'oa pourrait espérer s'en rendre mattre par surprise ou par force. Huit citernes, à l'abri de la bombe, d'une contenance de 40,000 tonnes, où l'on recueille précieusement toute l'eau de pluie descendant du rocher et qu'on a soin de filtrer, et un pults d'eau douce qui se trouve dans le rocher même, protègent, en cas de siége, la ville contre le manque d'eau. La ville s'élève à l'extrémité occidentale du rocher, et compte 24,095 habitants; réduite en cendres, lors du dernier siège, elle a été entièrement reconstruite depuis. Favorisée par son excellent port, elle fait un commerce considérable et surtout celui de la contrebande avec l'Espagne. On eva. lucit, en 1867, le chiffre des importations à 60,325,000 fr., et celui des exportations à 23,800,000 fr.

La vieille ville était d'abord située sur la côte occidentale de la baie, près de Jesira Alhadra, ou l'Ile verte, au lieu où est aujourd'hui Algesiras : ce fut plus tard seulement, et après l'expuision complète des Maures, que les habitants transportèrent leur ville sur le flanc du célèbre promontoire; ils la fortifièrent alors, et en firent une place de guerre redoutable : comme le rocher sur lequel elle est bâtie, elle se nomme Gibrallar.

Une particularité de cette ville, c'est que toutes ses maisons sont peintes en noir, d'une part pour adoucir aux yeux l'effet de la réverhération des rayons du soleil, et de l'autre pour, en cas d'attaque, en rendre plus difficile à l'ennemi la vue distincte. C'est à Gibraltar que règne le climat le pius chaud de l'Europe. Une chaleur tout africaine, tempérée pourtant par les vents rafraichissants de la mer, permet d'y cultiver toutes les plantes méridionales. Il s'en faut que ce soit un rocher nu et stérile. Dans ses anfractuosités, les vaches, les moutons et les chèvres trouvent au contraire une nourriture toujours verte, et il n'y a pas un pouce de terre qui n'y soit couvert d'arbres fruitiers de toutes espèces, les uns croissant spontanément, les autres provenant de plants et appartenant à des espèces perfectionnées par la culture. Gibraltar est aussi le seul point de notre continent où l'on trouve des singes; et la tradition veut qu'ils y soient venus par la Grotte de Saint-Michel, profonde cavité toute recouverte de stalactites, située près du sommet du rocher, dont on n'a pas rencontré le fond, et qu'on croit constituer une voie de communication souterraine avec le continent africain.

Dans l'antiquité, le rocher de Gibraltar, qui dépendait de l'Hispania Bætica, s'appelait Calpe. Avec Abila, près de Ceuta, sur la côte d'Afrique, il formait ce qu'on appelait les colonnes d'Hercule, et le bras de mer qui les séparait s'appelait le détroit de Gadès. Là s'embarquèrent les hordes des Vandales, premiers conquérants de l'Espagne, quand une nouvelle irruption de barbares les poussa sur les sivages de l'Afrique et les imposa à toute la Mauritanie; là encore, à la base de ce rocher noir, eu l'an 92 de l'hégire (711 de notre ère), Tarik-Abenzaca, lieutenant du khalife Walid, vint débarquer avec une bande d'Arabes; il y construisit un cisteau-fort, destiné à protéger à l'avenir les débarquements de nou-

veaux corps d'armée arabes. Et le promontoire de Calpé, où le croissant brilla pour la première fois sur la péninsule espagnole, prit le nom de l'heureux général, Gebel-al-Tarik (rocher de Tarik), dont la postérité a fait Gibraltar. Le roi de Castille Ferdinand II réussit, il est vrai, à enlever aux Maures cette importante position, en l'an 1302; mais dès l'an 1333 ceux-ci s'en rendirent mattres de nouveau, et ils la conservèrent jusqu'à ce que, sous le règne de Henri IV de Castille, Guzman, duc de Medina Sidonia, la leur prit pour tonjours. Gibraltar dépendit ensuite des couronnes de Castille et de Léon. Charles-Quint, qui comprit toute l'importance de cette place, en fit refaire et agrandir les vieilles tortifications mai resques par le célèbre ingénieur Speckel. de Strasbourg, d'après les règles de l'art moderne. A l'époque de la guerre de la succession d'Espagne, cette forteresse fut enlevée par les Anglais aux Espagnols, qui la gardaient mal. Le 21 juillet 1704, une slotte anglaise aux ordres de l'amiral Rook, qui parut tout à coup dans les eaux de Gibraltar, mit à terre un petit corps d'Anglais et de Hollandais, fort de 1,800 hommes au plus, mais troupes d'élite, commandé par le prince Georges de Hesse-Darmstadt, feld-maréchal-lieutenant au service de l'empereur, et chargé, en interceptant cette unique voie de communication, d'empêcher que la ville pût être secourue par terre. Tous les vaisseaux de la flotte allèrent ensuite s'embosser sous les murailles de la ville, et en quelques heures y lancèrent plus de quinze mille boulets : la garnison se rendit avant l'assaut. Elle n'était que de cent cinquante hommes.

Pour reprendre cette place, le roi Philippe d'Anjou la sit attaquer par terre, le 12 octobre de la même année, par une armée de dix mille hommes, tandis que du côté de la mer l'amiral Poyez l'investissait avec vingt-quatre bâtiments de guerre. Mais l'entreprise échoua, tant par suite de la solidité de la place, défendue par de nombreuses batteries, qu'à cause de l'assistance que la flotte anglo-hollandaise vint prêter à temps aux assiégés. Une tentative nouvelle faite en 1705, à l'instigation du maréchal de Tessé, n'eut d'autre résultat que de faire battre l'amiral Pontis dans le port même de Gibraltar. Le traité de paix d'Utrecht adjugea définitivement la possession de ce rocher à l'Angleterre, qui depuis a tout fait pour rendre inexpugnable une position dont elle a fait le boulevard de son commerce dans la Méditerranée. Mais comme, à mesure que cette place prenait des proportions plus formidables, l'intérêt qu'avait l'Espagne à la récupérer s'accroissait, le 7 mars 1727 un nouveau siége s'ouvrit; il échoua, comme le précédent, par suite de l'arrivée d'une flotte anglaise de onze vaisseaux de ligne, aux ordres de l'amiral Trager. L'Espagne offrit alors à l'Angleterre une indemnité de deux millions de livres sterling pour que celle-ci consentit à làcher sa proie; mais tous ses efforts furent inutiles, et, en vertu du traité de paix conclu en 1729 à Séville, elle dut même renoncer solennellement pour toujours à ses prétentions sur Gibraltar. En 1779, les Espagnols l'investirent de nouveau, tant par terre que par mer, et à cet effet établi-rent un camp retranché près de Saint-Roch. Mais l'amiral anglais Rodney réussit à introduire dans la place menacée les troupes de renfort nécessaires à sa défense, ainsi que les vivres et les munitions dont elle avait besoin pour soutenir un long siège. Alors la garnison non-seulement opéra le 27 novembre 1781, sous les ordres de l'amiral Elliot et du général Ross, une sortie victorieuse du côté de la terre contre les Espagnols, mais encore, par son seu bien dirigé, elle réussit à détruire les batteries et autres travaux élevés par les Espagnols. Le plan audacieux conçu par ceux-ci d'enlever la place du côté de la mer à l'aide de hatteries flottantes échoua également contre les mesures habiles du brave général Elliot (13 septembre 1782); et bientôt après la paix de 1783 assura à jamais aux Anglais la rossession de cette place sorte, dont l'investissement et le siège avaient de 1779 à 1783 coûté aux puissances belligérantes près de 300 millions de francs. Depuis, dans toutes les guerres qui ont eu lieu entre les Anglais et les Espagnols, ou les Français et les Anglo-Espagnols, Gibraltar n'a plus été investi que du côté de la terre. Après la restauration de Ferdinand VII sur son trône, et surtout à partir de 1821, Gibraltar devint un centre d'action pour les libéraux mécontents du gouvernement de ce prince; et dans les dernières guerres civiles qui ont désolé la Péninsule, ç'a toujours été une place d'armes pour les christinos.

Le Gibraltar d'Amérique est un gros bourg de la Venezuela, devenu célèbre par les expéditions des flibustiers, et surtout par le fameux tabac de Maracaïbo, que l'on re-

cueille dans les plaines qui l'avoisinent.

GIBSON (Jonn), sculpteur anglais, né en 1791, à Gyffin, près Conway (pays de Galles), était fils d'un jardinier. Une vocation décidée pour les beaux-arts l'amena de bonne heure à Londres, où il suivit les cours de l'Académie; mais il ne tarda point à se rendre à Rome (1820), où il commença d'abord par fréquenter l'atelier de Canova, et où il s'établit plus tard tout à fait. Dans ses premiers travaux il se montra le fidèle disciple de ce maltre, dont il réussit à s'approprier complétement la gracieuse mollesse. Mais il n'en resta pas là. Peu à peu l'antique l'emporta dans son esprit; et en suivant cette direction il s'éleva à une pureté tout idéale de la forme, ainsi que le prouve la comparaison attentive de ses travaux postérieurs. Son premier ouvrage important fut une Nymphe déliant ses sandales. On a prétendu que la nature était mal comprise dans ce travail ; cependant, on ne peut nier que ce ne soit un délicieux morceau. Vint ensuite un groupe, Psyché portée par des Zéphyrs, que l'artiste exécuta pour le duc de Leuchtenberg, et dont il a fait depuis de nombreuses copies, comme il en a agi du reste pour plusieurs autres de ses ouvrages. Il fit ensuite pour un tombeau placé dans l'église Saint-Nicolas, à Liverpool, un bas-relief représentant un Ange gardien guidant dans le périlleux chemin de la vie un voyageur déjà dans la force de l'âge. Pour lord Townshend il exécuta une Aurore, au moment où elle sort des flots pour annoncer le jour; œuvre d'une grace peu commune. Le marquis de Westminster lui commanda une Amazone blessée. A deux reprises, il fut chargé de la statue du ministre Huskisson; et la seconde de ces statues, celle qu'il exécuta pour être placée dans le cimetière de Liverpool, marque un important progrès sur la première. Un Chasseur avec son chien, groupe dont l'exécution annonce un artiste consommé, porte l'empreinte d'une profonde étude de la nature. Nous citerons encore de lui un Narcisse, appuyé sur le bras gauche et regardant son visage dans le miroir de l'onde. En 1845 Gibson vint à Londres, où il modela d'après nature le portrait de la reine Victoria pour une statue qui doit être placée a Windsor, où elle fera pendant à la statue en pied du prince Albert par Émile Wolff. La figure est conçue à l'antique; et les draperies, de meme que les attributs royaux, sont aussi exécutés à l'antique. L'artiste a encore été chargé de l'exécution du monument voté par le parlement à sir Robert Peel dans l'abbaye de Westminster. Il est mort le 27 janvier 1866, à Rome.

GIBSON (THOMAS MILNER), men bre du parlement anglais, où il représente la ville de Manchester, est le fils d'un major, et naquit en 1807, à la Trinité. Après avoir fait ses études à Cambridge, il épousa en 1832 la fille de sir Thomas Cullum, et entra au parlement en 1837 comme député d'Ipswich. Il avait été élu par les conservateurs; mais econnaissant qu'il ne pouvait sans mentir à sa conscience désendre plus longtemps la politique de ce parti, il résigna son mandat en 1839, et exposa à ses commettants les motifs qui lui avaient fait prendre cette détermination. La nouvelle élection ne lui fut pas savorable, et peu de temps après il ne fut pas plus heureux à Cambridge. Mis de la sorte en dehors du mouvement parlementaire, il se jeta de comer et d'âme dans l'agitation qui avait pour but l'abolition des impôts perçus sur les objets de première consommation, et ne tarda point à être compté parmi les orateurs les plus populaires de l'anti-corn-law-league. Lors des élections générales qui eurent lieu en 1841, on l'invita à se mettre sur les rangs dans l'importante ville de Manchester; et, après une lutte opiniatre, il l'emporta sur istr Géorge Murray, ministre de la guerre dans le cabrillet présidé par Robert Peel. Dès lors Gibson figura en première ligne avec Cobden parmi les partisans du libre échange, jusqu'à ce qu'on eut obtenu, en 1846, l'abolition des lois sur les céréales. Lord Russell offrit à Gibson une place dans le nouveau ministère : celui-el accepta, et lui nommé vice-président du bureau de commerce; mais très-peu de temps après, on put remarquer de profondes dissidences politiques entre lui et ses collègues, surtout par suite de leur résistance à la réforme électorale, et, en avril 1848, il se sépara d'eux. S'identifiant de plus en plus avec les doctrines soutenues par Cobden et Bright, il protesta avec vivacité contre l'intervention de l'Angleterre dans la guerre d'Orient, et perdit à cette occasion le mandat de Manchester. Réélu toutefois par le bourg d'Ashton (1857), il rentra aux affaires en acceptant la présidence du bureau de commerce, qu'il conserva depuis 1859 jusqu'en 1865. Depuis lors il n'a cessé d'être un des chefs du parti radical dans la chambre basse; c'est à lui qu'on doit la suppression du timbre des journaux et de l'impôt sur le pa-

GICQUEL, inscrit en 1777 au tableau des avocats au parlement de Paris, et mort avocat de la cour royale, en 1827, vit encore dans la mémoire des dilettanti du Palais par son austère franchise et l'esprit d'originalité qui animait ses brusques reparties. Dès les premiers orages de la Révolution il s'abstint de la plaidoirie. On avait imaginé en 1791 de créer des avoués, qui n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui : tout ancien juge, avocat, procureur ou greffier, avait droit de se faire inscrire en prétant serment comme avoué près un tribunal; mais c'était un titre insignifiant, qui ne conférait aucun privilége, puisque tout mandataire d'une partie avait droit de prendre et de signisser des conclusions écrites, ou de présenter une désense orale. On lit dans les Souvenirs de Berryer père qu'il eut le premier le courage de plaider devant les nouveaux tribunaux, dans une affaire qui intéressait la trésorerie nationale. Gicquel était présent comme curieux; peu s'en fallut qu'il ne l'apostrophat rudement comme renegat ou parjure. Gicquel consentit à rentrer au barreau sous le Consulat et l'Empire; mais il ne voulut point abjurer les anciennes traditions. Une messe solennelle eut lieu dans la grande salle du Palais-de-Justice, en 1803, pour l'installation de la nouvelle cour de cassation. Les magistrats y assistaient pour la première fois en robes rouges; le premier président Muraire et le procureur général étaient revêtus de l'épitoge. Les avocats avaient repus la robe noire, la toque et la chausse. « Voilà, dit tout haut Gicquel, un superbe buisson d'écrevisses; mais cela ne vaut pas notre ancienne messe rouge! Ces gens-là ne me persuaderont jamais, les uns qu'ils sont les héritiers de l'ancien parlement, les autres qu'ils sont les successeurs des Gerbier, des Tronchet et des Bonnières. » Un jour qu'il devait plaider devant Seguier à la cour impériale, il se sit longtemps attendre. En arrivant, il s'excusa sur ce qu'il venait de désendre à la cour de cassation un arrêt de la cour d'appel. « Les arrêts de la cour, répondit Seguier, se défendent d'eux-mêmes. - Je l'avais cru jusque ici, répliqua vertement Gicquel; mais l'arrêt que moi-même je trouvais excellent a élé cassé tout d'une voix. » BRETON.

GIDDAH. Voyez DJEDDAH.

GIEBICHENSTEIN, village situé d'une manière ravissante sur les bords de la Saale, à cinq kilomètres au nord de Halle, l'un des plus riches domaines de la couronne de Prusse, est célèbre par les ruines de son château-fort et les traditions populaires qui s'y rattachent. Vers la fin du onzième siècle, l'empereur Henri IV y retint longtemps prisonnier le duc Geoffroy de Thuringe, qui parvint à recouvrer sa liberté en s'élançant hardiment du haut d'une de ses fenêtres, qu'on montre encore aujourd'hui, dans les flots de la Saale. Cette fenêtre n'est pas à moins de 40 mèties

ad dessus du niveau de cette rivière, qui ne coule point immédiatement au-dessous du roc sur lequel est construit le château; circonstance qui permet de douter que ce soit accompagnée de telles circonstances qu'ait eu lieu la miraculeuse évasion du duc de Thuringe.

A partir du seizième siècle, ce manoir tomba de plus en plus en ruines; et en 1636, à l'époque de la guerre de trente ans, il fut détruit de fond en comble. Les quelques débris de murailles qui en subsistent encore, et qui menaçaient à chaque instant de s'écrouler, ont été en 1944 étayés et repris en sous-œuvre par ordre de l'administration prussienne. La tour qui y est adossée est de 2 onstruction moderne.

Les bains thermaux de Wittekind, qu'on y a onverts en 1846, n'y attirent pas sculement chaque année beaucoup de malades, mais aussi un grand nombre de voyageurs, qui s'y rendent en parties de plaisir, notamment de Leipzig.

GIEDYMIN. Voyez GEDININ.

GIELGUD (ANTOINE), général polonais, né vers 1792, en Lithuanie, appartenait à l'une des familles les plus considérées de cette province, dont son père était staroste. En 1812 iui et un autre gentilhomme lithuanien vinrent se joindre à la grande armée, chacun à la tête d'un régiment d'infanterie, qu'il avait levé à ses propres frais. C'était bien le moins assurément que Napoléon donnât le grade de colonel aux braves qui répondaient ainsi à l'appel qu'il avait adressé aux populations de la Lithuanie. Ces deux régiments furent préposés à la garde de la forteresse de Modlin, dont ils formèrent la garnison. Ce service ne fournit point à Gielgud d'occasions de s'initier à l'art de la guerre, les Russes, lors de la retraite de l'armée française, s'étant bornés à bloquer la place, qui ne se rendit qu'à la fin de 1812. Cependant, quand le grand-duc Constantin s'occupa de l'organisation d'une armée polonaise, il n'en conféra pas moins à Gielgud le grade de général de brigade.

Au moment où éclata la révolution de novembre 1830, Gielgud suivit l'élan général : toutefois, il ne manqua pas dès lors de patriotes qui tinrent son zèle et son dévouement pour suspects. Lorsque Diebitsch entra en Pologne, la sanglante bataille d'Ostrolenka donna à Gielgud le temps de quitter le 25 mai Lomza, qu'il occupait, pour franchir le Niémen et se jeter en Lithuanie à l'effet d'appuyer les insurgés de cette province. Son corps d'armée ne rencontra d'abord aucun obstacle sérieux; il put opérer sa jonction avec Sierakowski, et le 29 mai il remporta un avantage décisií sur le général Sacken, qui dut se replier sur Kauen et Wilna. Après cette affaire, Gielgud marcha vers la Samogitie, pour s'y réunir aux insurgés. Chlapowski, qui pendant la bataille d'Ostrolenka avait aussi pris la directiou de la Lithuanie, opéra sa jonction avec lui sur l'autre rive du Niémen, où Dembinski, à la tête d'une division de cavalerie, vint encore grossir son armée. L'entreprise débutait sous les plus heureux auspices. Malheureusement Gielgud perdit tout par son irrésolution et son manque d'expérience militaire. Après un sanglant combat livré le 19 juin, il dut se retirer le long de la Wylia. Il avait perdu la confiance des soldats, et tous les liens de la discipline se trouvèrent bientôt rompus dans les débris de son armée. Pressé de toutes parts par les Russes, et toute retraite lui étant coupée, il tint un conseil de guerre dans lequel il fut décidé qu'on se réfugierait sur le territoire prussien. Chlapowski se soumit à la décision du conseil; mais Sierakowski et Dembinski refusèrent d'y obtempérer, et se séparèrent du gros de l'armée pour se frayer de vive force avec une poignée de braves un passage à travers l'ennemi. Le 12 juillet le corps d'armée aux ordres de Gielgud atteignit la frontière prussienne à Schlaugtten, près de Langallen. La marche rapide des Russes hâta la conclusion de la convention signée le jour suivant avec les autorités prussiennes. Déjà une division commandée par Chiapowski avait passé la frontière et déposé ses armes, quand l'approche de l'armée russe força Gielgud à la franchir à son tour. Cependant une partie de ses troupes sit volte-face, et au lieu de le suivre alla rejoindre la division aux ordres du général Rohland, qui venait immédiatement après. Dans ce moment critiqu', Gielgud à cheval au milicu de son état-major parcourait les lignes, quand un ofcier du corps de Rohland appelé Slaski lui déchargea un pistolet à bout portant dans le cœur, en s'écriant : « Ainsi meurent les traîtres! » fin déplorable et qualification odieuse que n'avait point méritées Gielgud. Mais, dans les temps de révolution, on paye souvent les fautes plus cher que les crimes.

GIEN, chef-lieu d'arrondissement du Loiret, sur la rive droite de la Loire, avec 7,068 âmes (1872), est une station du chemin de fer de Paris à Nevers. Il y a un tribunal civil et une bibliothèque publique, quelques fabriques et un commerce actif de grains, vins, bois, laines, charbon de terre. Le château, rebâti en 1494 par Anne de Beaujeu, domine la plus ancienne partie de la ville. Au moyen âge elle avait le titre de comté. Occupée par les Allemands en décembre 1870, elle fut reprise sur eux le 15 janvier suivant, à la suite d'un court engagement.

GIESSEN, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, avec 12,225 ân es (1871), est située sur la Lahn et le chemin de fer de Cologne à Francfort. Elle est le siège d'une université, fondée en 1607, et frèquentée par 400 étudiants. L'université, qui comprend une faculté de théologie catholique, possède une riche bibliothèque, un amphithéâtre d'anatomie, une clinique médicale, une école d'accouchement, un laboratoire de chimie, un riche cabinet de phi sique, un jardin botanique, un observatoire, de belles collections, ainsi qu'une école vétérinaire. Il y a en outre à Giessen une école forestière, un pædagogium on école normale pour les instituteurs primaires, et un institut philologique.

GIFFORD (WILLIAM), fondateur du Quarterly Review, né en 1757, à Ashburton, dans le Devonshire, devint orphehin de très bonne heure, ne reçut en conséquence qu'une trèsinsuffisante éducation; et ses tuteurs ne tardèrent pas à se débarrasser de lui en le faisant embarquer comme mousse à bord d'un bâtiment caboteur. Au retour de sa première campagne, il fut place en apprentisage chez un cordon-nier, et là il mit à profit tous les instants qu'il pouvait avoir de libres pour satisfaire son goût pour l'étude des mathématiques et aussi pour tenter quelques essais poétiques, mais sans pouvoir, faute d'encre et de papier, les mettre par écrit. Il était déjà arrivé à l'âge de vingt ans, quand un chirurgien bienfaisant résolut de se charger de lui, et, après l'avoir confié pendant deux ans aux soins d'un ecclésiastique, lui fit obtenir à Oxford une bourse dont le revenu, joint aux secours que continuèrent de lui faire passer des amis bienveillants, le mit à même de subvenir à tous ses besoins. Un heureux hasard lui fit obtenir la protection de lord Grosvenor, avec le fils duquel il parconrut pendant plusieurs années les diverses contrées de l'Europe. A son retour en Angleterre, il s'occupa d'une traduction de Juvénal, qui parut en 1803. Il avait déjà publié auparavant une imitation de la première satire de Perse, The Baviad (1794), et une satire dirigée contre les poëtes dramatiques de l'époque (1795); puis il avait été attaché à la rédaction du The Anti-Jacobin, recueil périodique, dans lequel étaient violemment combattues les doctrines de la démocratie. Quand il cessa de parattre, Gifford consacra ses loisirs à des travaux de critique, et publia en 1805 une nouvelle édition des œuvres de Massinger, et en 1806 de celles de Ben Johnson. Ses éditions des théâtres de Ford et de Shirley ne parurent qu'après sa mort.

En 1809, il fonda le Quarterly Review (Revue trimestrielle), dont il resta l'un des collaborateurs les plus distingués et les plus actifs jusqu'en 1824, époque où l'affaiblissement de sa santé le força d'en abandonner la direction. Les services qu'il trouva moyen de rendre dans son recueil aux hommes d'État du parti tory, alors aux affaires, furent récompensés par l'octroi d'une sinécure. Gifford, qui n'avait jamais été marié, institua pour héritier de sa fortune, assez considérable, le fils de son premier bjenfaiteur. Il mourut le 31 décembre 1826.

GIGANTESQUE. Gigantesque et colossal expriment tous deux une merveilleuse élévation; mais celui-là représente une idée simple, celui-ci une idée composée. Colossal signifie une grandeur extraordinaire combinée avec une grosseur étonnante; gigantesque, une élévation prodigeuse, abstraction faite de la grosseur. Ce qui se projette en hauteur est du gigantesque; ce qui non-seulement se projette par la cime, mais se distend par le volume, est du colossal. Gigantesque signifie donc la grandeur immense; colossal exprime la grandeur énorme, et c'est par la conséquence naturelle de ces idées que les Romains avaient nomme Colosseum ce vaste, massif et monstrueux amplithéâtre que nous appelons Colisée.

H. FAUCHE.

GIGELLY. Voyez DIIDIELLY.

GIGLI (GIROLAMO), poëte et littérateur italien, né à Sienne, le 14 octobre 1660, dont le nom véritable était Renci, mais qui prit ce nom de Gigli en l'honneur d'un riche parent qui l'avait adopté. Il se sentit de bonne heure une vocation secrète pour la poésie, et ses œuvres lyriques et dramatiques obtinrent un succès général, bien qu'on ne puisse pas y méconnaître l'influence de la poësie française, qui alors commençait à gagner l'Italie. Son penchant pour la satire et ses mordantes plaisanteries contre l'hypocrisie lui firent de nombreux ennemis. Une traduction du Tartufe de Molière, publiée par lui sous le titre de Don Pilone, lui attira la haine du clergé et de la gent dévote. Gigli ne s'épargna pas du reste lui-même ni les siens plus que les autres; et dans la pièce de théâtre intitulée : La Sorella di don Pilone, non-seulement il se persilla lui-même, mais encore sa femme, dont la rigide économie dégénérait parfois en avarice, ainsi que ses parents et ses meilleurs amis. Lors de la publication qu'il sit des Œuvres de sainte Catherine, ayant critiqué dans un vocabulaire joint à cet ouvrage les prétentions de l'Académie della Crusca, l'orage, longtemps contenu, éclata ensin contre lui; et alors, attaqué et même calomnié de toutes parts, il succomba sous le nombre de ses ennemis, parmi lesquels figuraient surtout les jésuites. Son nom fut rayé de la liste des professeurs de l'université de Sienne et de celle des membres de l'Académie della Crusa; et on l'exila même de sa ville natale. Tombé bientôt dans une profonde misère, à cause de sa vie insouciante et dissipée, il fut réduit à faire amende honorable à Rome, obtint par cette démarche humiliante l'autorisation de rentrer à Sienne, mais ne réussit pas pour cela à rétablir ses affaires. Contraint de s'en retourner à Rome. il y mourut, le 4 janvier 1722, dans un dénuement tel, qu'une confrérie pieuse dut se charger des frais de son enterrement. Il n'existe point d'édition complète de ses nombreux

GIGUE, air d'une danse du même nom, dont la mesure est à six-huit et d'un mouvement vif et gai. Les gigues de Correlli ont été longtemps célèbres; mais ces airs ont entièrement passé de mode avec la danse qu'ils accompagnaient.

Les danseurs de corde se servent encore du mot gigue pour désigner une espèce de danse anglaise, composée de toutes sortes de pas et qui se danse sur la corde.

GIJON, ville forte d'Espagne, dans la province d'Oviedo, sur l'Atlantique, où elle a un port de commerce, compte 11,000 habitants. On y trouve des écoles d'hydrographie et de mathematiques, des forges et fonderies de cuivre, une manufacture de tabacs, etc. La pêche y est active, et le commerce maritime y est favorisé par l'excellente situation du port, le meilleur du golfe de Biscaye. Gijon communique par voie ferrée avec Oviedo.

GILBERT (NICOLAS-JOSEPH-LAURENT) naquit en 1751, à Fontenoi-le-Château, près de Remirémont, dans les Vosges. Ses parents, cultivateurs pauvres, eurent blentôt épuisé leurs minces ressources pour les trais de son éducation au collége de Dôle. Toutefois, les dispositions éminentes, le zèle de cet enfant justement aimé, avaient en peu de temps mis un terme à ces sacrifices, car Gilbert sortait à peine de sa douzième année que toutes ses études classiques étaient achevées. L'écolier-poête tourna d'abord ses regards vers Paris. Sitôt arrivé dans la capitale, il demanda naïvement protection aux hommes puissants, aux lettrés, aux académiciens; mais son indigence, qu'il pensait être une vertu antique, un louable motif pour mériter l'intérêt, lui ferma toutes les portes. Cette première et triste épreuve du monde, cette espèce d'outrage, lui tournèrent sur le cœur, l'aigrirent et lui ravirent à jamais son parfum de jeunesse, car il serait difficile de rencontrer dans ses ouvrages un seul vers tendre, une seule plainte d'amour. Si ce ne sont quelques strophes qu'il composa huit jours avant sa mort, tout est dur, rude et hérissé dans ce poête.

Cependant, chaque année la lice était ouverte aux poëtes, dans l'Académie : le sombre et vigoureux Gilbert se sentit de force à y descendre. En 1772 il envoya au concours sa pièce intitulée : Le Poète malheureux, titre lugubre, qui fut repoussé de prime-ahord les heureux de l'Académie; ils ne le mentionnèrent même point : ils n'avaient pas été seulement émus de ce vers si touchant, si noble, naîf préambule de la pièce :

Savez-vons quel trésor-ent satisfait mon cour?

L'année d'après, en 1773, Gilbert hasarda une pièce de haute poésie, une ode; il envoya son Jugement dernier au concours; cette pièce eut le même sort que sa sœur aînée : elle tomba au sein de l'Académie comme la feuille séchée d'un arbre mort. Cette ode est certainement loin d'être rans défauts; toutefois, on y remarque déjà des beautes lyriques; l'image surtout qui la termine est peut-être une des plus belles qu'on ait hasardées dans notre langue :

L'Éternel a brisé son tonnerre inutile ; Et d'ailes et de faux dépouillé désormais, Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

Cette injustice, ou plutôt ce mépris, décida du genre de poésie auquel le jeune poëte doit son illustration, la satire. Il publia presque immédiatement Le Dix-huitième Siècle, dédié à Fréron, et Mon Apologie, satires auxquelles il attacha l'épouvantail de son nom, jusque alors dédaigné. Ce fut de là que, sous le bouclier de Fréron, it décocha cette nuée de traits sur l'Académie et la société d'alors, qui presque tous ont porté. Nombre de vers de ces deux pièces sont demeurés proverbes. Voltaire, qui ne lui pardonnait pas d'y être appelé simplement par son mononyme Arouet, et dans Le Carnaval des Auteurs, Vol-à-Terre; Sautereau (Sol-Trop), Durozois, Rudosoi); Saint'Ange, Marmontel, Thomas, le lourd Diderot, le vain Beaumarchais, le froid D'Alembert (telles sont les épithètes que le poète leur donne); Saint-Lambert, qui

En quatre points mortels a rimé les saisons;

La Harpe,

Qui, siffé pour ses vers, pour se prose siffé, Tout meurtri des faux-pas de sa muse tragique, Tomba, de chute en chute, au trône académique;

tous, enfin, cherchèrent à débusquer ce tirailleur obscur qui leur tuait tant de monde. L'aristocratie des philosophes surtout, race vaniteuse, égoiste et implacable, trembla pour son existence. Le faible La Harpe se chargea de l'affaire dans Le Mercure; mais plus tard, dans un rabâchage analytique sur les odes et satires de Gilbert, mauvais lambeau rattaché à son Cours de Littérature, le pédant moqué finit par dire : « Il y avait là le germe d'un talent. »

Toutefois, Gilbert s'honorait de l'estime de d'Arnaud, auquel il adressa une ode, La Reconnaissance; des suffrages et des hienfaits de l'abhé de Crillon, et de la protection de l'archevêque de Paris, de Beaumont, qui iul fit obtenir du roi une pension modique, il est vrai, mais suffisante aux premiers besoins de la vie. Veilà ce que La Harpe appelait

ignoblement « être au pain d'un archevêque ». Mais il arriva qu'un jour, Gilbert pénétra à toute force dans les appartements de l'archeveché, criant : « Je suis perdu! je suis damné! » Le malheureux était tombé en démence à la suite d'une chute : une blessure qu'il avait reçue à la tête se présentait si grave, qu'elle nécessitait le trépan, opération alors difficile et dispendieuse, dont le succès pouvait être plus sûr et plus prompt à l'Hôtel-Dien. C'est donc avec raison, et par un motif d'humanité, que l'archevêque y sit placer son protégé, qui y fut traité sur sa recommandation, et sous ses yeux même. Une sièvre cérébrale presque continue laissait à peine quelque espoir de guérison, quand, dans un de ses accès, il avala, à l'insu des surveillants, la petite clef d'une cassette où il avait quelque argent : vainement montrait-il par signes sa gorge, le siège de sa douleur; on attribuait ces démonstrations violentes à la folie, lorsqu'enfin il expira dans d'horribles angoisses, le 12 novembre 1780, à l'âge de vingt-neuf ans. Après sa mort, oa trouva cette cles arrêtée dans les tendons de l'œsophage.

Ce fut huit jours avant cette sin déplorable que, dans un intervalle lucide, le poête malheureux, justifiant le titre lugubre de sa première pièce académique, composa les strophes si touchantes et si connues, dont l'une commence par

ces vers :

Au banquet de la vie, infortuné convive, J'appares un jour, et je meurs ! etc.

Quelques odes et deux satires ont à elles seules fait l'illustration de Gilbert; mais ces satires sont un grand pas dans la carrière. Le correct, le pur Boileau, s'est plu à imprimer son stigmate sur chaque mince auteur, tandis que Gilbert à lancé le premier chez nous la satire générale, la satire de mœurs. Cependant, il faut avouer que le poête doit sa célébrité plutôt à ce qu'il promettait de faire qu'à ce qu'il a fait.

Denne-Baron.

GILÉAD (Baume de), espèce de térébenthine que l'on extrait par incisions du tronc ou des branches du balsamier de Giléad. Son odeur, d'abord vive et piquante, diminue par l'exposition à l'air. Sa saveur est âcre et rude. Dans l'antiquité, le baume de Giléad était regardé comme un remède universel. Encore aujourd'hui les Arabes s'ea servent dans toutes les affections de l'estomac et des intestins; ils le rangent au nombre des plus puissants antiseptiques, et le croient un préservaif assuré contre la peste. Cependant son principal usage est comme cosmétique, pour la toilette des dames turques.

Le baume de Giléad a reçu ce nom parce que c'était autrefois de Giléad, en Judée, que les marchands apportaient ce produit en Égypte. La même substance a aussi porté les noms de baume blanc, baume de Judée, baume de La Mecque, baume de Syrie, baume vrai, baume de Constantinople, baume du grand Caire, baume d'Égypte.

GILLE est un vieux mot qui signifie tremperte, mensonge; mais il paralt qu'un bouffon, nommé Gilie, a transmis son nom à cet emploi. Faire Gille, en locution proverbiale, c'est faire banqueroute, en langage populaire lever le pied. Gille est le niais, le bouffon des tréteaux et de la parade. Ce mot a quelque close de méprisant, d'injurieux; mais le gille dans les farces n'est pas toujours un imbécile, c'est quelquefois un tracassier, un faiseur de cancans.

H. Audiffert.

GILLES (PIERRE), en latin Gillius, naquit en 1490, à Albi. Passionné pour la science, il visita tout le littoral italien de l'Adriatique et de la Méditerranée, puis il revint en France auprès de l'évêque de Rodez, Georges d'Armagnac, son protecteur, rédiger son traité De Vi et Natura animalium. Dans son éptire dédicatoire au roi François ler il emettait le vœu de voir confier par le prince à des savants le soin d'explorer et de décrire les contrées redevenues barbares qui avaient été le théâtre de la civilisation antique. Cette pensée fut comprise du roi, qui le chargea de visiter tous les pays soumi aux Turcs. Gillius partit aussitôt, mais

à peine était-il en Asie Mineure qu'il vit ses ressources complétement épuisées. N'osant ou ne pouvant recourir à la gémérosité du roi, le savant prit un parti héroïque; il s'engagea dans les troupes de Soliman II qui guerroyait alors contre la Perse. Pendant cette guerre, il eut la douleur de perdre ses collections. Heureusement pour lui, ses amis qu'il avait informés de sa détresse lui firent tenir des secours; il acheta son congé et gagna Constantinople. Après avoir fouillé les ruines de Chalcédoine, non sans profit pour la science, il revint en France avec le baron d'Aramont, ambassadeur de François Ier auprès du sultan. Puis il alla retrouver à Rome son protecteur d'Armagnac qui avait été fait rardinal, et mourut peu de temps après dans cette ville,

On a de lui, outre l'ouvrage mentionné ci-dessus : 1º deux discours latins, dans lesquels il invite Charles-Quint à relacher le roi de France, sans rançon, et trois autres, oir il invite le roi d'Angleterre à renoncer au titre de roi de France; 2º Ex Bliani historia latini facti, itemque ex Porphyrio, Heliodoro, Oppiano, libri XVI; 3º De gallicis et latinis nominibus piscium ; 4º De Bosphoro Thracio, libri III; 5º De Topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus, libri IV; 6° une description la-tine de l'éléphant; 7° des traductions latines du traité de Démétrius de Constantinople De Cura Accipilrum Canumque, et du Commentaire de Théodoret, évêque de Cyr,

Sur les douze petits prophètes.

GILLIES (JOHN), helléniste célèbre et historien érudit, saquit en 1747, dans l'ancienne ville épiscopale de Brechin, comté d'Angus, en Écosse. Ses études, commencées au collége de sa ville natale, s'achevèrent avec succès à l'université de Glasgow. Une éducation particulière dont il fut alors charge lui fournit l'occasion de visiter une grande partie de l'Europe, et d'acquérir ainsi une connaissance parfaite des tangues française et allemande. De retour en Angleterre, il se décida à reprendre ses travaux littéraires trop longtemps abandonnés. Ses premiers ouvrages se ressentirent de la nouvelle direction donnée à ses études et du goût ardent qui s'était ranimé en lui pour les littératures auciennes. Ce fut d'abord une éloquente Désense de l'étude et de la litérature classique, puis une traduction des Haranques de Lysias et d'Isocrate. Il fit ensuite paraître son principal ouvrage, c'est-à-dire son Histoire de l'ancienne Grèce, de ses conquêtes, jusqu'à la division de l'empire macédonien (1785, 2 vol. in-4°), qui en moins de quatre ans obtint cinq éditions. Ce beau livre, que la traduction défectueuse du Girondin Carra fit fort imparfaitement connaître en France, est toujours en grand crédit auprès des savants d'Angleterre et d'Allemagne. Vingt ans après, Gillies voulut donner une suite à ce grand ouvrage, mais il échoua; son Histoire du Monde depuis Alexandre le Grand jusqu'à Auguste (1807, 2 vol. in-4°) ne mérita ni n'obtint le même succès. Cependant Gillies avait reçu la récompense de ses travaux : après la mort de Robertson, le roi l'avait nommé son historiographe pour le royaume d'Ecosse, avec un traitement de deux cents livres sterl. Pour justifier l'octroi de cette gracieuse sinécure, il donna alors un recueil assez inréressant d'anciennes poésies et chansons gaéliques : Collection of ancient and modern gaelic poems and songs. Gillies, que l'étude des temps anciens préoccupait toujours, même en présence des grands événements contemporains, lit encore parattre l'ouvrage ayant pour titre : Aperçu du règne de Frédéric II, roi de Prusse, et parallèle de ce prince avec Philippe II, roi de Macédoine. Ce livre, fait par Gillies d'après ses souvenirs d'un voyage à Potsdam et à Berlin, est instructif et intéressant. Aristote considéré dans ses ouvrages de politique et de morale fut aussi l'objet de ses études. En 1797 il donna une traduction des œuvres morales de ce grand philosophe; et cherchant, dans les notes savantes et l'analyse générale dont il accompagna ce travail, à montrer la solidité et la profondeur de ce vaste génie, il tenta un dernier effort pour réhabiliter le péripaté-

tisme déchu. Une Traduction de la Rhétorique d'Aristote, en 1823, fut le dernier ouvrage de Gillies, qui mourut le 15 sévrier 1838, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Son neveu, Paul Gillies, est l'auteur de divers poèmes et romans estimés, entre autres de Childe Alarique (Londres, 1813) et de The Confessions of sir Henri Longueville (Londres, 1814). Il a aussi traduit avec un rare talent des tragédies des théâtres allemand et danois pour le Black-Edouard FOURNIER. wood's Magazine.

GILLRAY (JAMES), célèbre artiste anglais, pendant trente ans la terreur de ses contemporains. Aristophanedessinateur, à peu près inconnu en France, il éleva la caricature au rang d'une véritable puissance, et a eu de nombreux successeurs qui parsois l'ont peut-être égalé, mais qui jamais ne l'ont surpassé.

Gillray naquit en Écosse, vers 1750, et vint de bonne heure chercher fortune à Londres; il entra dans l'atelier d'un graveur, et ne tarda pas à fixer l'attention par des croquis spirituels et mordants, où paraissaient les personnages les plus célèbres de l'époque, fort irrévérencieusement mis en scène. L'opposition est la ligne tracée d'avance à tout débutant dans la satire; il lui faut, coûte que coûte, agacer la malignité publique. Gillray choisit pour le but de ses coups la cour, les ministres et leurs champions. Le gouvernement redouta ce nouvel et terrible ennemi; un émissaire lui fut expédié: « Une large gratification, si vous nous menagez, nous et les nôtres, si vous dirigez vos traits sur les gens qui vous seront désignés; sinon, procès sans sin, prison, amendes : choisissez! » Gillray mit dès lors son crayon au service de ceux qui le payaient. Il lui échappa cependant parsois des caprices d'opposition; un jour, sous les traits d'un amateur regardant une miniature, il montra Georges III attachant son œil hagard et effaré sur un petit portrait de Cromwell. N'oublions pas que c'était en 1793, lorsque les théories républicaines répandaient l'effroi autour de tous les monarques. Il fallut doubler la pension de Gillray pour qu'il ne se permtt plus de semblables incartades. Il tit d'ailleurs un assez mauvais emploi de cet argent, s'abandonnant à l'intempérance et à de sacheux écarts de conduite. Six ans avant sa mort, survenue en 1815, il avait perdu la raison. L'aristocratie, les gens à la mode, les gens en place, tout ce qui sit du bruit de 1780 à 1805 se retrouve dans les caricatures de notre artiste, ébauches à peine indiquées, coups de crayon vigoureux toutesois, d'où jaillit une verve amère et inépuisable. Pitt, Fox, Sheridan, Erskine, reviennent souvent dans ces croquis énergiques. Gillray, nous l'avons dit, ne respecta pas toujours le roi; il lui advint, pour se moquer de la parcimonie qui régnait à la cour, de représenter Georges III apprétant lui-même des légumes de l'espèce la plus infime, tandis que la reine fait griller des harengs, ou bien recommandant à ses enfants de servir à déjeuner. Sous l'inspiration des subsides ministériels, il soutint une guerre acharnée contre le chef du gouvernement français. Il montra un jour Napoléon sous les traits d'un boulanger mettant au four, sur une large pelle, une fournée de rois; par terre est un panier rempli de petits rois corses en pain d'épice, et Talleyrand, les manches retroussées, pétrit la pâte dont on va confectionner d'autres souverains.

Gillray, ainsi que les caricaturistes de la vieille roche, frappait fort, ne reculant pas devant l'indécence, cherchant du neuf et l'exprimant crûment. Son œuvre se compose de plus de huit cents pièces. Elle sut publiée après sa mort sous ce titre: The Carricatures of Gillray, with historical and political illustrations (Londres, 1815-1826). Il en a été reproduit à Londres, en 1830, un choix assez bien sait en deux volumes in-folio.

GIL POLO (GASPARD), poëte espagnol, né à Valence, dans la première moitié du seizième siècle, fut d'abord employé au gresse de sa ville natale. Mais sa rare habileté ne tarda pas à le faire connaître du roi Philippe II, qui en 1572 le nomina vice-président de la cour des comptes du royaume de Valence, et qui en 1580 l'envoya à Barcelone pour y

régulariser la comptabilité des domaines royaux. Il y mourut, en 1591. Avant de consacrer toute son activité à ces importantes fonctions, il s'était aussi beaucoup occupé de poésie. Outre quelques poémes lyriques, il publia une suite à la Diana de Monte ma yor (Valence, 1564), restée supérieure dans ses parties versifiées au poème de Montemayor, et qui occupe un rang tellement distingué dans les œuvres de ce genre, que l'éloge qu'en fait Cervantès dans son Don Quichotte est parfaitement fondé. Des nombreuses éditions qu'a eues la Diana enamorada, la meilleure et la plus récente est celle qui a été publiée avec un commentaire par Cerda (Madrid, 1802). Gil Polo eut un fils, fort estimé de son vivant comme jurisconsulte, et avec lequel presque tous les hiographes l'ont jusqu'à présent confondu.

presque tous les biographes l'ont jusqu'à présent confondu.
GIL VICENTE, le père du théâtre portugais, naquit vers 1470, à ce qu'on suppose; mais on ignore en quelle ville. Guimaraes, Barcellos et Lisbonne se disputent cet honneur. Ses parents voulurent en faire un légiste : la chicane le révolta; ses dispositions éminemment poétiques, sa vive et riche imagination, son insouciante gaieté, se conciliaient mal avec cet aride métier, auquel il renonça bientôt pour se vouer entièrement au culte des muses. Peut-être bien l'accueil favorable que fit à ses premiers essais poétiques la cour du roi Emmanuel contribua-t-il beaucoup à cette détermination. A l'occasion de la naissance du prince qui régna plus tard sous le nom de Jean III, il avait composé et fait jouer en présence de la cour un poême pastoral en langue espagnole, qui plut tellement à la reine Béatrice, mère d'Emmanuel, qu'elle souhaita en voir une seconde représentation aux réjouissances de la fête de Noël suivante. Gil Vicente, au lieu de se conformer purement et simplement aux désirs de la princesse, composa en espagnol une autre pièce (auto), relative à la circonstance, qui n'était plus un simple monologue, mais avait, au contraire, une forme plus dramatique. Depuis lors Gil Vicente continua à composer, pendant tout le règne d'Emmanuel et celui de son successeur. de semblables ouvrages dramatiques à l'occasion des diverses grandes fêtes de l'année ou bien des galas de la cour; et non-seulement il y remplissait un rôle avec sa fille Paula, mais le roi Jean III lui-même ne dédaignait pas de concourir à leur représentation. Le nom de Gil Vicente devint célèbre dans toute l'Europe ; Érasme apprit, dit-on, le portugais, afin de pouvoir lire le texte original de ses écrits. Malgré cela, Gil Vicente ne manqua pas dans sa propre patrie d'envieux prêts à lui contester son talent; et ce sut pour répondre à ceux qui lui déniaient toute invention qu'il improvisa un jour en société, sur un proverbe donné, la sarce d'Inez Pereira, regardée comme son meilleur ouvrage. Au reste, on doit conclure de divers passages où il déplore sa pauvreté, qu'il n'était guère générensement récompensé, et que la cour qu'il ainusait ne songea même pas à assurer sa vieillesse contre le besoin. Les biographies lui font ordinairement terminer ses jours à Évora, en 1557; mais l'on doit conclure de ses ouvrages qu'il mourut en 1556. Son sils, Luis, recueillit une portion de ses écrits, et les publia à Lisbonne en 1562 (1 vol. in-folio). Cette édition, qui contient dix-sept autos, trois comédies, dix tragi-comédies et douze farces, est si rare, qu'à peine en connaît-on deux ou trois exemplaires : il en existe une réimpression (Lisbonne, 1582), mais mutilée par l'inquisition.

La langue portugaise est si peu répandue, que les œuvres du Plaute lusitanien (ainsi fut-il surnommé) a'obtiendront jamais en Europe qu'un fort petit nombre de lecteurs. Ses autos offrent un bizarre mélange d'idées religieuses et d'allégories paiennes. L'auto du Feyra est un des plus remarquables. Après un prologue où ligure la planète Mercure, s'ouvre une foire d'un nouveau genre : des anges y débitent des marchandises d'un nouveau genre aussi, comme de la crainte de Dieu en paquets de tant de livres pesant et toutes sortes de vertus; le diable de son côté a ouvert une boutique; il est assailli par une foule d'acheteurs: ce n'est point surprenant; car il leur offre les vices et les moyens de satisfaire

leurs passions. Une femme, qui se défie de lui, le met en faite en prononçant le nom de Jésus. Cette composition originale semée de traits hardis contre la cour de Rome, se termine par un hymne en l'honneur de la Vierge.

Vicente introduit dans la plupart de ses pièces un personnage bavard, menteur, gourmand, poltron, qui place à côté de scènes souvent tragiques des plaisanteries de mauvais goût et des querelles avec des gens de la profession la plus humble. Les ridicules des nobles, qui, malgré leur peu de fortune, avaient la manie de s'entourer d'une multitude de domestiques; la sottise des amants, qui ennuient de leurs sérénades noctures de dédaigneuses maîtresses; les habitudes grossières des gens de la campagne, telles sont les données sur lesquelles roulent plusieurs de ses farces. Il a largement puisé aussi dans l'Histoire Sainte, afin d'avoir les matériaux de quelques drames assez semblables à nos vieux mystères; là encore il réunit sans (açon les personnages les plus disparates; et il amène Jupiter, asin de le saire prosterner devant la crèche à côté des rois mages. Chez lui le dialogue est vif et vrai, l'invention d'une richesse étonnante, le langage harmonieux et d'une incontestable beauté poétique. Il abonde en traits piquants; il est toujours original, et se montre bon observateur des travers de ses contemporains, à qui il inspira un enthousiasme que nous ne pouvons partager aujourd'hui, mais que nous devons trouver fort excusable.

Il est possible que les mystères latins et frança is lui aient servi de modèles pour ses autos, que dans ses pastorales (autos pastorais). Il ait imité son contemporain espagnoi Encina, et que les farces françaises a'aient pas été sans influence sur ses farzas; mais dans tous ses ouvrages il y a toujours un cachet éminemment national. Il fut le chef d'une école dramatique toute populaire à laquelle appartint le grand Camoëns, après lui le plus national des poètes portugais; école que détruisit Sa de Miranda en intraduisant presqu'à la même époque l'imitation servile des vieux auteurs classiques.

GIL Y ZARATE (Don ANTONIO), l'un des plus re-

marquables dramaturges espagnols contemporains, est né en 1793, à l'Escurial. Dès l'âge de huit ans, ses parents l'envoyèrent à Paris pour y faire son éducation; mais il y oublia si bien sa langue maternelle, qu'à son retour dans sa patrie, en 1811, il la lui fallut apprendre de nouveau. Six ans plus tard, il vint encore une fois en France, afin de s'y livrer à l'étude des sciences physiques et mathématiques. A son retour à Madrid, en 1819, il obtint un emploi au ministère de l'intérieur, et y parvint jusqu'à la position de chef de bureau des archives. Ayant fait preuve d'attachement aux principes constitutionnels, il perdit cette place lorsque l'absolutisme l'emporta, et dut alors rester à Cadix. C'est dans cette ville qu'il débuta comme poète, par trois comédies : El Entremetido, Cuidado con las novias et Un año despues de la Roda; la première est en prose, les deux autres en vers. L'une sut représentée à Madril, en 1825, pendant que le séjour de cette capitale lui était encore interdit; les deux dernières en 1826, année où il obtint l'autorisation d'y revenir. L'année suivante, il traduisit la tragédie de Dom Pedre de Portugal, qu'il parvint, non sans peine, à faire représenter sur le théâtre de la Cruz. En 1832 il devint l'un des rédacteurs du Boletin de Comercio, journal fondé par la junte de commerce, et qui par la suite changea son titre en celui d'Eco de Comercio. Mais trois ans après il renonça à la rédaction de cette seuille, dont l'opposition devenait de plus en plus violente, et entra de nouveau comme chef de bureau au ministère de l'intérieur. Il reprit alors ses travaux dramatiques, et dès 1838 sa tragédie de Doña Blanca de Borbon fut représentée à Madrid. Cette pièce, bien qu'écrite dans toute la sévérité de l'ancien goût classique, obtint un grand succès. Pour repousser les critiques des partisans de la nouvelle école romantique et prouver que ce n'était pas le talent qui lui manquait pour composer un ouvrage suivant les idées et les principes qu'elle proclaine ca

matière de goût, il écrivît à peu de temps de la sa trâgédie romantique intitulée Cárlos II el Hechizado, ouvrage qui lui assure un rang distingué parmi les auteurs dramatiques espagnols. Depuis, il est resté fidèle à cette direction nouvelle donnée à son talent. Seulement, il s'est efforcé de se rapprocher toujours davantage du vieux goût national, notamment dans ses tragédies de Rosmunda, Don Alvaro de Luna, Masanielo et Guzman el Bueno; dans la comédie Carlos V en Ajofrin, et dans le mélodrame Cecilia la Ciequecita. On a en outre de lui: Un monarca y su privado, Matilde et Don Trifon. On trouvera des extraits de ses œuvres lyriques et dramatiques dans la collection d'Eugène Ochoa: Apuntes para una biblioteca de escritores esp. contemporaneos (Paris, 1840). Une collection de ses œuvres dramatiques a paru à Paris, en 1850.

GIMIGNANO (VINCENZO DA SAN-), fut l'un des élèves les plus distingués de Raphael, sous la direction duquel il travailla aux loges du Vatican Il exécuta aussi tout seul plusieurs fresques qui ont péri depuis. Il s'était approprié avec beaucoup de bonheur la manière de Raphael, et travaillait avec une ardeur incomparable. Lors de la prise et du sac de Rome, en 1527, il perdit tout ce qu'il possédait. Découragé, il s'en revint alors aux lieux de sa naissance, à San-Gimignano, en Toscane, et y exécuta encore quelques tableaux, mais qui ne répondirent point à sa réputation. On ignore l'époque précise de sa mort. Ses œuvres sont devenues fort rares. Il y a de lui une Sainte Famille dans la

galerie de Dresde.

GIMIGNANO (GIACINTO DA), né en 1711, à Pistoie, mort en 1681, se forma à Rome à l'école du Poussin, puis entra dans l'atelier de Pietro de Cortona, sans pour cela renoncer à la manière du Poussin et à ses principes de dessin. Il peignit beaucoup de fresques, notamment à Saint-Jean-de-Latran, à Rome, et dans le palais Niccolini, à Florence. On a aussi de lui, entre autres gravures recherchées, une suite de vingt-sept planches fort remarquables et représentant des paysages. Son fils, Lodovico da Gibichano, né à Rome, en 1644, mort en 1697, se fit aussi un nom comme peintre. Il réussit particulièrement dans la peinture des fresques. Dans l'église Delle Virgine, à Rome, les artistes ne manquent pas d'aller étudier ses têtes d'anges ainsi que sos elfets de nuages et d'air.

GIN, liqueur alcoolique qui se fabrique en Angleterre, où il a'en fait une grande consommation dans les tavernes. Le gin diffère peu du genièvre.

Sombre génie, ô dieu de la misère! Fils du genièvre et frère de la bière, Bacchus du Nord, obscur empoisonneur...

C'est ainsi que Barbier interpelle le gin dans son poème de Lazare. Cette boisson fait les délices de la populace anglaise, qui la recherche à cause de son bon marché, et sans doute aussi parce que, comme le dit plus loin le poète,

Auprès du giule vin n'est que de l'eau.

GINGEMBRE, genre de plantes de la famille des amomées. L'espèce la plus intéressante est le gingembre officinal (zingiber officinale). Cette plante offre une tige cylindrique garnie de seuilles alternes, unisormes, étroites, terminées par une gaine longue et fendue : cette tige part d'une racine irrégulièrement coudée et tuberculeuse; à côté d'elle s'élève la hampe qui supporte les sleurs : elle est garnie d'écailles aigues et engainantes, offrant une disposition analogue à celle des seuilles. Entre chaque écaille naissent des seurs jaunâtres, qui paraissent successivement. Ces fleurs présentent un calice double, l'extérieur tridenté, l'intérieur pétaloïde colore, quadripartite, à divisions inégales, la supérieure longue, étroite et un peu concave, les deux latérales étroites et ouvertes ; entin, l'inférieure, large, bifide, est colorée de pourpre, bigarré de brun et de jaune. L'étamine unique est pétaloide, roulée autour d'un style filisorme. Le fruit est une capsule triloculaire polysperme; les graines sont irrégulières et noirâtres.

Le gingembre est originaire des Indes orientales. Il est

probable que son nom suitvient de Gingt, ville dans les environs de laquelle on le rencontra pour la première fois. Il croit à Malahar, à Ceylan, à Amboine, à la Chine, et il a éte transporté à la Nouvelle-Espagne par François de Mendoze ; de la il s'est répandu dans une partie de l'Amérique méridionale, aux Antilles, et ce sont aujourd'imi ces contrées qui sournissent le gingembre qu'on trouve dans le commerce. La racine est la seule partie employée. C'est un rhizome ou tige souterraine : telle que le commerce nous la présente, elle est sèche, tuberculeuse, aplatfe, de la grosseur du doigt, recouverte d'un épiderme grisatre, ridé, et offrant des anneaux peu apparents; un léger effort suffit pour la rompre, et alors on voit son intérieur, qui est blanchâtre ou quelquesois tacheté de brun et de jaune, ce qui lui donne un aspect résineux. On a observé que le principe odorant était d'antant plus développé que la matière colorante était plus abondante. La récolte de la racine de gingenibre se fait tous les ans. Arrachée de terre, on l'expose au soleil pour la sécher; puis, afin de la conserver saine, on l'immerge dans une lessive de cendres ou de chaux. Malgré ces précautions, il est très-rare de la garder longtemps sans qu'elle devienne la proie des dermestes, et surtout du ptinus pertinax. Quand elle a subi cette altération, elle a perdu une partie de ses propriétés, et doit être rejetée. Le gingembre a une odeur forte, aromatique, une saveur brûlante, acre, qui détermine rapidement la sécrétion d'une abondante quantité de salive : sa mastication, un peu prolongée, produit une sensation analogue à celle qu'occasionne le poivre : elle tient fortement à la gorge. Ces propriétés sont dues évidemment en grande partie à l'huile essentielle que renferme le gingembre. Differents chimistes, Bucholz, Planche, Morin, se sont occupés de l'analyse du gingembre : de leurs travaux il résulte que cette racine renferme une huile volatile d'un bleu verdatre, de l'acide acétique libre, de l'acétate de potasse, de l'osmazonne, de la gomme ; une matière résineuse âcre, aromatique ; une matière végéto-animale, du camphre, de l'amidon analogue au mucilage végétal en grande quantité, et du ligneux.

Le gingembre est employé en médecine, mais c'est surtout dans l'art culinaire que l'on en fait, dans certaines contrées, une consommation considérable. Dans les deux Indes, on se sert du gingembre comme assaisonnement, en l'associant à certains mets; dans quelques localités, on mange cette racine verte en salade, ou bien on la conserve confite. Ces condits nous arrivent par voie commerciale, et sont consommés en grande quantité surtout en Angleterre, en Allemagne et en Hollande. Cette espèce de confiture se sert après le repas : c'est un aliment agréable, stomachique, qui produit une excitation favorable à la digestion. Pour confire les racines de gingembre, on suit le même procédé que pour confire l'angélique ; c'est-à-dire que par des lavages répétés on com-mence par débarrasser la racine d'une partie de son principe àcre, puis on la fâit cuire dans du sirop de sucre, concentré suffisamment pour qu'à l'étuve il puisse cristalliser sur les racines. Ce mode opératoire, que l'on pratique aux Indes sur les racines fraiches, a été répété en Europe sur des racines sèches, mais le produit ainsi obtenu est de bien moindre valeur. La poudre de gingembre est d'un blanc grisatre : c'est elle que dans certains pays on emploie à la manière du poivre. Cette poudre, en contact avec la pituitaire, produit de violents éternuments. La pulpe fraîche de gingembre appliquée sur la peau produit une rubéfaction analogue à celle qu'occasionnent les sinapismes. Ces différentes propriétés s'expliquent très-bien par la présence d'une grande quantité d'huile volatile. Le suc de la racine fraiche est employé aux Indes comme purgatif. En Europe, lorsqu'à certains purgatifs on associe le gingembre, c'est plutôt pour masquer un goût désagréable que pour ajouter aux propriétés du médicament. On se sert en médecine du gingembre sous divers états; on l'administre sous forme de sirop, de poudre : cette dernière entre dans la composition d'un grand nombre de préparations officinales, telles que la thériaque,

le diascordium, etc. En Angleterre, où on en consomme beaucoup plus qu'en France, on l'a préconisé à haute dose dans du lait, comme un spécifique contre la g o utt e.

On trouve dans le commerce un gingembre beaucoup plus blanc que le gingembre ordinaire; il provient du même végétal; mais, grâce à des soins de culture et de récolte particuliers, il a acquis des propriétés qui le font préférer au gingembre ordinaire. Ce gingembre a été importé de la Jamaique par les Anglais. Il a reçu le nom de gingembre blanc, par opposition au précédent, que l'on désigne sous le nom de gingembre noir. Bellield-Lepèure.

GINGKO, genre de la tribu des taxinées, famille des conisères, établi par Kæmpfer, pour un grand arbre originaire du Japon ou de la Chine, et ainsi caractérisé : Fleurs dioiques; les mâles disposées en chatons spiciformes à pédoncules nus; les femelles solitaires, ou réunies de deux à quatre à l'extrémité d'un pédoncule; fruit pulpeux, entouré à sa base par une sorte de capsule. La seule espèce connue (gingko biloba, Linné) acquiert dans sa patrie des dimensions gigantesques. Naturalisé depuis longtemps en Europe, le gingko crott avec vigueur sous notre climat; seulement il faut le protéger contre le froid pendant sa jeunesse. On l'appela, lors de son introduction en France, vers le milieu du dix-huitième siècle, l'arbre aux quarante écus, à cause de son prix élevé. On l'avait aussi nommé noyer du Japon, à cause de la forme de son fruit; mais l'amande de ce fruit, que l'on peut manger crue ou cuite, rappelle plutôt le goût de la châtaigne que celui de la noix. Le fruit du gingko est assez agréable pour que l'on cherche à répandre la culture de cet arbre dans le midi de la France, où il vient trèsbien; son bois blanc, comme satiné, pourait être employé avec avantage par les ébénistes et les tourneurs.

GINGLYME (du grec γιγγλυμός, charnière, articula-

tion). Voyez DIARTHROSE.

GINGUENÉ (PIERRE-Louis), littérateur, né à Rennes, en 1748, mort le 16 novembre 1816, à l'âgé de soixantehuit ans. Sa probité comme particulier, et comme homme politique sa constance dans ses opinions, toutes inspirées par un amour sincère et éclairé du bien public, son désintéressement, ne le recommandent pas moins que ses talents à l'estime de tous ceux qui aiment à reconnaître un honnête homme dans un bon écrivain. Ginguené sit ses études au collége de sa ville natale; il y était condisciple de Parny au moment où les jésuites en surent expulsés. De honne heure, il se fit connaître par un essai poétique dans un genre frivole, mais très-joli. Le succès de la Confession de Zulmé sut populaire, et ne pouvait manquer de l'être à l'époque où cette petite pièce parut. L'élégie sur la mort du duc Léopold de Brunswick, ce héros de l'humanité, qui périt dans les flots de l'Oder en voulant sauver des infortunés près de s'y noyer (1786), un Éloge de Louis XII (1788), des Lettres sur les Confessions de J.-J. Rousseau (1791), revélèrent dans l'auteur de Zulmé un talent d'une plus haute portée. Sa brochure spirituelle: De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente, signala bientôt en lui le patriote consciencieux et éclairé. Les travaux modestes et utiles l'attirant de préférence, il se livra avec zèle à la rédaction de la Feuille villageoise, recueil intéressant, destiné à faire apprécier par les habitants des campagnes les avantages de la grande réforme qui s'opérait alors, et à les prémunir contre les suggestions de toutes les factions. Des écrivains célèbres, tels que Chamfort, Mme de Genlis et Condorcet, ne dédaignaient pas de concourir, avec leur compatriote breton, à cette œuvre respectable, dont Mme Roland n'eût pas dû méconnaître le but et les heureux essets. Mais les partis ne pardonnent guère la modération, et Ginguené sit la triste épreuve de leur colère. Sans le 9 thermidor, il eût probablement péri sous la hache révolutionnaire, comme Roucher et André Chénier, avec qui il avait été incarcéré.

Echappó à la prison, et appelé successivement à diverses fonctions publiques, il persévéra avec une fermeté coura-

geuse dans la ligne que sa raison et sa conscience lui avaient tracée. Comme directeur de l'instruction publique, et membre de l'Institut, comme ambassadeur en Sardaigne, et enfin comme membre du tribunat, après le 18 brumaire, il ne cessa jamais de se montrer à la fois patriote zélé et fonctionnaire fidèle à une sage politique. Compris, en 1802, pour sa vigoureuse opposition à l'institution de tribunaux spéciaux, dans l'élimination qui débarrassait le pouvoir des tribuns indépendants, il reprit avec ardeur et ne dis-continua plus ses travaux littéraires. Depuis la fondation de la Décade philosophique, transformée d'abord en Revue philosophique, etc., puis finalement réunie au Mercure de France, il sut l'un des principaux collaborateurs de ce recueil. Un grand nombre de bons articles y attestèrent son goût et son éminente capacité comme littérateur et comme critique. Mais le grand titre de Ginguené à une estime et à une renommée durables, c'est son Histoire littéraire de l'Italie, monument digne d'éloges, et qu'il n'eut malheureusement pas le temps d'achever. Ce livre est le premier qui nous ait fait connaître amplement les richesses de la littérature italienne. Les grands écrivains et surtout les poëtes célèbres de l'Italie ont trouvé dans Ginguené un historien samiliarisé avec leur langue et leurs ouvrages, un critique impartial, et souvent un habile et éloquent interprète. Pétrarque et le Tasse principalement ne nous avaient pas encore été dépeints avec un intérêt aussi vil, et en traits aussi sidèles. Un grand nombre d'écrivains italiens ont aussi été appréciés avec autant d'exactitude que de talent par Ginguené dans la Biographie universelle de M. Michaud. On lui doit encore divers écrits en prose et en vers, qui sont houneur à l'esprit et à l'habileté de l'auteur. Nous citerons : 1° ses Fables nouvelles (1811); 2º ses Fables inédites (1812, in-18); à ce dernier recueil sont joints son poemme d'Adonis, avec les Noces de Thélis et de Pélée, cette belle œuvre de Catulle, traduite en vers, etc.; 3° une Notice très-intéressante sur la vie et les ouvrages de Piccini; 4º enfin, une autre Notice sur la vie de Lebrun (Écouchard), dont il publia les Œuvres ea AUBERT DE VITRE.

GINNES ou GINNS. Voyes DJINNS.

GINSENG ou SCHIN-SENG, racine d'un arbuste (panax schin-seng) de la famille des araliacées, qui vient naturellement au centre et à l'est de l'Asie, et paraît varier d'essence suivant les lieux où il croit. En Chine, le ginseng est un remède souverain contre toutes les maladies imaginables, surtout contre l'épuisement corporel et intellectuel; par suite, il y est d'un prix fort élevé. En Europe aussi on l'a longtemps vendu au poids de l'or, puis il a fini par tomber dans un oubli profond. Une autre espèce de ginseng, originaire de l'Amérique septentrionale (panax quinquefolium), fournit une racine bien moins volumineuse, mais deut on trouve encore le placement avantageux en Clinie, et qui à l'ouest des États-Unis est un des remèdes dont la pharmacie domestique fait grand usage.

GIOBERTI (VINCENZO), considéré par ses compatriotes comme le plus grand penseur que l'Italie ait produit au dix -neuvième siècle, naquit le 5 avril 1801, à Turin. La pauvrete de sa famille le détermina de bonne heure à embrasser la carrière ecclésiastique; et il s'y voua avec un enthousiasme ardent et convaincu. Après avoir terminé ses cours à l'Athénée de Turin et obtenu le titre de docteur en théologie, il passa plusieurs années dans sa ville natale au sein d'une calme retraite, tout entier à l'étude des anciens, de l'histoire et de la philosophie religieuse. Il se trouvait alors si heureux, qu'il ne souhaitait que de pouvoir passer ainsi le restant de ses jours. Mais ce fut précisement sa réputation de savant, d'ami dévoué et éclaire de l'Église, qui l'arracha à cette existence douce et tranquille, si bien appropriée à ses goûts. A l'avénement de Charles-Albert au trône, chaudement récommandé par ses supérieurs au jeune roi, celui-ci le nomma chapelain de sa cour, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1833. A ce moment Gioberti se vit tout a

GIOBERTI 306

coup enlevé du legement qu'il occupait dans le palais du monarque, puis jeté dans un étroite prison. Des courtisans jaloux étaient parvenus à le faire regarder comme complice de l'agitation politique qui se manifestait alors sur divers points de l'Italie; et après quatre mois d'emprisonnement, Gioberti dut s'estimer beureux d'échapper à des poursuites criminelles et d'en être quitte pour l'exil. Jusqu'à la fin de 1834, il séjourna à Paris : mais alors une bien modeste place de professeur dans une institution particulière lui ayant été offerte à Bruxelles, il passa en Belgique, où pendant onze années, c'est-à-dire jusqu'à l'automne de 1845, il enseigna à des ensants les simples éléments de l'histoire, de la morale et la religion. L'exil ne changea rien à sa vie calme et studieuse ; et c'est dans cette retraite de Bruxelles que Gioberli publia ses principaux ouvrages. Pour mettre nos lecteurs à même de les bien apprécier, nous croyons devoir rappeler ici le jugement qu'en a porté l'un de nos collaborat M. le Dr Cerise, dans un éloge funèbre de l'illustre publiciste :

« Restaurer pour l'Italie, en les renouvelant, la philoso-phie catholique des Pères et la politique guelfe des papes, telle est la haute pensée qui s'y fait jour. Philosophe, il entreprend devant le siècle de défendre la foi au nom de la raison. Publiciste, il entreprend devant son pays de désendre l'Église romaine au nom de la liberté italienne. Dans cette double entreprise, à travers des périls d'un terrain bien glissant, il aborde les choses spirituelles et temporelles de la religion avec l'intention sincère de faire triompher la soi et la nation. D'abord il combat les doctrines extrêmes de MM. de Bonald et de Maistre, applaudies, comme cela devait être, au delà des Monts; et, après avoir assuré à la raison ses droits légitimes en matière de foi, il n'hésite pas à discuter l'usage, l'abus et l'insuffisance de la science humaine contre les doctrines cartésiennes, contre le sensisme (Ce mot a été substitué avec raison par les Italiens au mot sensualisme, pour désigner la théorie de Condillac) et le psychologisme français, contre le panthéisme et le rationa-tisme allemands. Sa discussion atteint même les systèmes émanés d'une pensée qu'il sait sincèrement catholique, lorsqu'il croit y apercevoir des tendances dangereuses à l'orthodoxie. Abordant ensuite le domaine temporel ou politique des choses de l'Église, il rappelle à la papauté ses droits méconnus, ses devoirs empêchés, sa liberté enchaînée; il lui montre quelle salutaire influence l'Église de Rome doit exercer sur les destinée de l'Italie au sein de laquelle Dieu l'a placée; il lui fait voir combien la politique traditionnelle des Césars, en conférant cette influence à son profit, met en continuel péril l'indépendance, le repos et l'union des princes et des peuples de la Péninsule. Grégoire XVI, informé de ces hars du prêtre exilé et des soupçons d'hérésie qu'on faisait planer sur elles, voulut les juger lui-même après un loyal et consciencieux examen. Son jugement fut un éloge, et le suffrage flatteur donné par ce pontife, moine peu rompu aux choses du monde, mais théologien d'un grand savoir, s'il n'apaisa point la haine des critiques, put au moins apaiser l'anxiété de l'écrivain.»

See premiera écrits: Teorica del sovranaturale (1838); Introduzione allo studio della Filosofia (1839); une réfutation en langue française des erreurs politiques et reigieuses de l'abbé de La Mennais (Paris, 1840); un discours sur le Beau (De Bello, 1841) et les Errori filosofici di Antonio Rosmini (1842) passèrent à peu près inaperçus de la grande masse du public lettre italien, mais me laissèrent pourtant pas que d'être dignement appréciés par les savants de ce pays. Le premier ouvrage de lui qui répandit réellement son nom dans toutes les parties de l'Italie, fut son Il Primato civile e morale degli Italiani (Paris, 1842). L'apparition de ce livre fut un véritable événement; il en est peu, dans aucune langue, qui aient exercé une si profonde influence sur leur époque et laissé après eux un si long retentissement; et il est peu d'écrivains qui aient excité dans leur nation un enthousiasme aussi vif et aussi gé-aéral que Gioberti. Voici le programme qu'il développe daas

son Il Primato: « Il faut à l'Italie une confédération d'Étals (l'union au lieu de l'unité); à ces États, des réformes; à cette confédération, un chef religioux, le pape; un chef militaire, le gardien des Alpes, le roi de Sardaigne ; une capitale : Rome; une citadelle, Turin; et avant tout il faut aux princes italiens le sentiment de la nationalité et aux provinces possedées par l'étranger, les forces réunies à l'exemple, de la patience et du temps! » On voit que les exigences de Gioberti en fait de liberté et de progrès se réduisaient au fond à bien peu de chose; il se bornait à demander des gouvernements monarchiques éclairés, appuyés sur des corporations consultatives, et un exercice modéré de la liberté de la presse. Quelque chimérique que dût sembler cette idée de résurrection de l'Italie par la puissance du pape, quelque insuffisant qu'un tel programme dût paraître ux patriotes italiens professant des principes plus avancés, il n'en devint pas moins en peu de temps la formule définitivement arrêtée par le parti modéré comme l'expression de ses vœux en matière de réformes politiques; et d'illustres et fermes intelligences, comme les Manzoni, les deux d'Azeglio, les Balbo, les Ridolfi, les Pepe et tant d'autres encore, s'y rallièrent avec la plus patriotique abnégation.

Quand Pie IX, l'un des hommes sur qui l'ouvrage de Gioberti avait produit l'impression la plus vive, monta sur le trône pontifical, et par ses tendances libérales, par son ent à donner satisfaction aux vœux d'un peuple généreux, sembla vouloir réaliser les rêves du philosophe piémentais, le nom de Gioberti devint pour la nation italienne tout entière l'objet d'une vénération aussi profonde que celle qui s'attache aux noms des prophètes inspirés par la Providence. Il sit bientôt suivre son Il Primato de ses Prolegomena (1845), ouvrage dans lequel il expose les plaies et les souffrances de l'Église catholique. Les jésuites n'avaient pas été des derniers à célébrer le mérite et les services de Gioberti; ils avaient en effet compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer en saveur de leurs doctrines ultramontaines des idées émises par l'écrivain sur le rôle réservé à la papauté dans nos sociétés modernes. Mais à sou tour Gioberti vit bien vite ce qu'il y avait de compromettant pour sa cause dans l'accession de tels alliés. Il savait bien qu'ils étaient les ennemis naturels de l'idée au triomphe de laquelle il avait voué toutes les forces de son intelligence. Il se hâta donc de les désavouer; et son célèbre ouvrage Il Gesuita moderno, dont 8 volumes parurent en 1847, lui fournit l'occasion de porter au célèbre institut d'Ignace de Loyola de ces coups et de ces blessures profondes au défaut de la cuirasse, dont il avant perdu l'habitude depuis les *Pro-*vinciales de notre Pascal. C'est asses dire que dès lors les jésuites et tous leurs suppôts figurèrent au premier rang parmi les plus implacables et les plus perfides adversaires de Gioberti.

La révolution de Février surprit Gioberti à Paris, où a s'était rendu de Bruxelles au commencement de l'année 1846 pour assister de plus près au renouvellement de l'Italie qui commençait alors. On n'a pas oublié sans doute le remarquable spectacle qu'offrait la Péninsule à ce moment. Jamais le cabinet autrichien n'avait été plus inquiet pour ses possessions d'an-delà des Monts. Les rapports de sa police lui signalaient l'influence des idées de Gioberti comme gagnant de plus en plus dans les masses, et cette influence comme une de ces puissances qui font à la longue triompher les plus faibles en les fortifiant par l'union et la concorde. Le progrès de ces idées avait été si rapide, qu'avant même que la révolution de Février eut éclaté à Paris, Naples, Florence, Turin avaient déjà leur constitution; Rome avait déjà sa consulte d'Etat et ne devait pas tarder à avoir sa constitution aussi, tandis que Milan et Venise voyaient, sous la main adoucie de l'Autriche, grandir l'importance de leurs assemblées provinciales. Le coup de foudre qui surprit la France au 24 février eut immédiatement son contre-coup au-delà du Rhin, comme par delà les Monts Les journées de Vienne et de Milan provoquèrent des espérances

immenses, mais aussi des tentatives extrêmes. Le 25 avril Gioberti quitta Paris pour se rendre à Turin, où son retour après quinze années d'absence, fut salué avec des transports de joie et d'enthousissme par toutes les classes de la population, par l'aristocratie, par la bourgeoisie, par la portion libérale et éclairée du clergé, par le peuple, et où il donna lieu aussi à des discours sans tin et passablement eiseux. La ville sut illuminée pendant plusieurs nuits de suite. Charles-Albert le nomma sénateur du royaume, dignité qu'il pria le roi de lui retirer. Gênes et Turin se le disputèrent pour leur représentant dans le parlement. Alors Gio-Berti s'abandonna, erreur bien naturelle et bien excusable, à toutes les illusions, du moment et se jeta corps etame dans le mouvement. A chaque instant on voyait le grave écrivain apparattre dans les clubs, tous constamment en proie à la plus violente surexcitation, ou bien au milieu des groupes stationnant sur les places publiques ; ici et là it préchait toujours sur le même thême : l'indépendance de la grande patrie italienne et la nécessité de l'union ; partout et toujours, il s'en-Ivrait des bruyantes démonstrations de la faveur populaire. Il partit ensuite pour Milan, pour le quartier général de Charles-Albert, pour Parme, pour Gênes, pour Livourne, ac-cueilli partout avec le même enthousiasme que dans sa ville natale. On dételait ses chevaux, on jetait des sleurs sur son passage, on le portait en triomphe. Gioberti n'eût pas été homme s'il avait résisté à tant d'entraînements. Pour la première fois de sa vie, l'ambition politique sembla alors leguider dans ses déterminations. Dans la chambre, il se posa bientôt en chef de l'opposition. La chambre des députés le nomma par acclamation son président. Au mois de juillet, il fit partie du ministère Collegno, qui après la défaite de l'armée piémontaise se retira. C'était le 16 août. Le ministère Pinelli-Revel lui succéda. Plein de défiances injustes à l'égard de ce nouveau cabinet, coupable à ses yeux de tendances plus piémontaises qu'italiennes, Gioberti se joignit à ses avversaires du parti démocratique extrême, et ne con-tribua pas peu à le renverser. En cela, il faut le dire, il commit plus qu'une faute; c'est à cette immorale coalition qu'on peut à bon droit attribuer la perte de la cause de l'indépendance italienne. Le 16 décembre, le roi appela Gioberti à la présidence d'un cabinet décidément démocratique; mais de profondes divergences d'opinion survenues entre lui et ses collègues, qui refusèrent de s'associer au plan qu'il avait conçu pour rétablir par la voie de la diplomatie et au besoin par l'intervention d'une armée piémontaise, l'autorité du pape à Rome et celle du grand-duc de Toscane à Florence, surent cause qu'il ne garda le pouvoir que pendant quelques semaines. Au commencement de 1849, le nouveau ministère Pinelli envoya Gioberti à Paris, pour y solliciter l'appui de la France dans la lutte nouvelle qui aliait s'engager entre le Piémont et l'Autriche. Toutesois, on crut alors généralement que la mission confiée par le cabinet à Gioberti n'avait été qu'un prétexte pour se débarrasser de la présence à Turin d'un adversaire génant. Résolu de ne alus quitter Paris, il y rentra avec bien des illusions de moins, et si non décourage, du moins ne voulant plus vivre que dans la société chérie de ses livres et de ses amis: cette fois il ne devait plus les quitter que pour un monde meilleur. Le mandat de député vint pourtant encore l'y trouver en juillet 1849; mais il le refusa. En 1851, il sit parattre en deux gros volumes son Il Rinnovamente civile degl' Italiani, ouvrage qui n'a pas été moins lu au delà des Monts que ses diverses productions précédentes, et dans lequel on retrouve l'expression touchante de ses regrets amers de s'être laissé un instant égarer, comme tant d'autres comes honnêtes, par les sophismes d'un parti dont l'orgueil sacrifierait au besoin la patrie elle-même au désir de voir triompher ses absurdes utopies.

C'est à Paris, au milieu de ses travaux philosophiques et littéraires, repris avec plus d'ardeur que jamais dans l'espoir d'y trouver l'oubli et la consolation de ses douleurs morales, et occupé d'un Traité du souverain Pontife, d'un

livre sur la Protologie on science première, que la mort vial le frapper à l'improviste. Le 26 octobre 1853, une attaque d'apoplexie foudroyante l'enleva à ses nombreux am Tous les partis, ceux-là même qui avaient montré le plus d'acharnement à accuser ses doctrines religieuses d'hétérodoxie, se sont accordés pour rendre hommage à ses vertes privées et à la pureté extrême de ses mœurs.

GIOBERTITE, carbonate de magnésie, ainsi composé: Acide carbonique, 51,7 ; magnésie, 48,3. Sa densité est 3; sa dureté', 4,5. Douée d'un éclat vitreux, la giobertite se trouve disséminée en cristaux dans les roches magnésiennes, et en filons dans les roches serpentineuses, où elle accon pagne fréquemment la magnésite. Le Salzbourg, le Tyrol et la Styrie sont les pays dans lesquels on la rencontre le plus communément. On observe la giobertite en masses compactes ou terrouses, au milieu des roches ophiolithiques de Hrubschitz en Moravie, de Baldissero et de Castellamonte en Piémont. La giobertite se dissout lentement à froid, et avec une faible effervescence, dans l'acide azotique. Quand les cristaux de giobertite sont purs, ce qui arrive rarement, ils ressemblent beaucoup à ceux de la dolomie; mais ils n'offrent point la courbure qui distingue souvent ces derniers; de plus, ils ne renferment pas de chaux. Souvent ils contiennent quelques centièmes d'oxydule de ler, qui leur donnent une teinte grise ou brunâtre; ils appartiennent alors à la sous-espèce nommée breunérite.

GIOCONDO (Giovanni Pra), l'un des plus savants et des plus remarquables architectes de l'école vénitienne au quinzième siècle. Tout ce qu'on sait des circonstances particulières de sa vie, c'est qu'il était né à Vérone. Il possédait à fond les langues anciennes et les antiquités classiques; et il nous reste, comme monument remarquable de l'activité qu'il déploya dans le domaine particulier de la science, une collection d'anciennes inscriptions dédiée par lui à Laurent de Médicis. Comme architecte, il travailla à Vérone, à Venise, à Rome et en France; mais on ignore combien de temps et à quelle époque précise il séjourna dans notre pays. A Paris, il construtait le pont Noire-Dame. Dans les autres édifices qu'il y exécuta, il mélangea le style complétement italien de la renaissance, qu'il n'avait point encore osé aborder, avec des éléments français et allemands d'une époque plus récente, et fit usage des pignons en pointes, des ogives et des tourelles. A Venise, il mérita la reconnaissance publique en mettant à exécution les plans qu'il avait proposés pour donner une autre direction au cours de la Brenta, à l'effet de prévenir ainsi l'engorgement des lagunes. Irrité d'avoir vu la reconstruction du pont du Rialto, à la suite de l'incendie qui l'avait détruit, confiée à un autre architecte, malgré le beau plan qu'il avait composé par ordre du sénat, il se rendit à Rome, où il appert d'une lettre de Raphael qu'il travailla à la construction de l'église de Saint-Pierre. Cette lettre parle de lui comme d'un vicillard alors agé de quatre-vingte ans; et il est vraisemblable que c'est à Rome que mourut le frère Giocondo. Ensin, à Vérone, il construisit un pont nassif et le palais du Conseil, monument très-remarquable à tous égards. Giocondo, tout en se livrant à ses travaux d'architecture, ne laissait point que de s'occuper en même temps de science et de littérature. C'est ainsi qu'une heureuse trouvaille-lui permit de combler une grave lacune dans Pline le jeune. Il donne aussi une nouvelle édition de Vitruve, et des anciens auteurs qui ont écrit sur l'agriculture.

GIORDANO (Luc), peintre, naquit à Naples, en 1632, et fut élève de Joseph Ribera. Il reçut de très-bonne heure le sobriquet de Fapresto, soit à cause de la facilité avec la-quelle il travaillait, soit plutôt parce que son père ne cessait de l'exhorter à faire vite. Enthousiasmé par tout ce qu'il entendait dire des chefs-d'œuvre qui décoraient la ville de Rome, il s'échappa de la maison paternelle, et vint dans la capitale des arts. 11 s'y lia d'amitié avec Pierre Berettini, qui avait aussi une grande facilité. Giordano fit ensuite des voyages à Bologne, à Parme, à Venise et à Florence; par-tout il exécuta de nombreux travaux, et sa réputation prit

un tel accroissement que le roi d'Espagne, Charles II, le fit venir et lui ordonna plusieurs tableaux destinés à embelir le palais de l'Escurial.

La facilité de Giordano le portait à imiter la manière des autres peintres, et on raconte que le roi d'Espagne, lui montrant un tableau de Bassan, exprimait quelques regrets de ne pas en avoir un second de ce même mattre. Dès le lendemain, Giordano, prenant une vicilie toile, peignit un tableau tellement dans la manière de ce peintre, que lorsqu'il fut placé dans les appartements du monarque, on le prit pour un tableau de Bassan lui-même. On a reproché à Giordano sa trop grande facilité : en effet, son dessin n'est pas toujours correct, mais sa couleur est si brillante qu'elle mérite bien d'être admirée. Cet artiste a souvent signé ses tableaux du nom latin Jordanus, ce qui l'a quelquesois sait consondre avec le peintre slamand Jacques Jordaens. Nous avens de lui au Musée du Louvre : La Présentation de Jésus au temple ; Jésus se soumettant à la mort pour le salut des hommes, et Mars et Vénus. Luc Giordano mourut à Naples, le 12 janvier 1705; il est enterré dans l'église de Sainle-Duchesne alné Brigitte.

GIORGIONE (GIORGIO BARBARELLI, dit LE), naquit en 1478, à Castel-Franco, dans la Marche Trévisane. Venu très-jeune à Venise, il commença par s'occuper à la fois de peinture et de musique, et, passant ses jours et ses nuits dans les fêtes, il fut célèbre par ses galanteries et sa bonne mine avant de l'être par son talent. L'école vénitienne cu était alors à ses premiers pas ; admis dans l'atelier de Giovanni Bellini, qui avec son frère Gentile résumait pour ainsi dire les forces naissantes de cette école encore indécise. Giorgione ne tarda pas à dépasser son maître. Il élargit sa méthode, il mania le pinceau avec plus de liberté, sans cependant enlever à la touche son caractère de précision et de sincère exactitude. Il parvint surtout à donner aux carnations plus de vie et de morbidesse. Au dire de Vasari, Giorgione ayant étudié quelques ouvrages de Léonard de Vinci, dut beauconp à ce maître élégant et sin ; divers critiques, et entre autres Raphael Mengs, se sont inscrits en faux contre cette assertion, trompés sans doute par la diversité des procédés qu'emploient le Vinci et Giorgione dans la coloration des chairs. Pour nous, nous ne voyons rien d'invraisemblable à ce que Giorgione ait appris dans les tablesux de Léonard les secrets du modelé, mais nous croyons qu'original dans son imitation même, le peintre vénitien a eu le mérite de faire pour la coloration du ton local ce que le Vinci avait fait pour la science des clairs et des ombres.

Au début de sa carrière, Giorgione peignit des Vierge et beaucoup de portraits. L'un des premiers, il s'avisa de décorer de fresques les façades des maisons. Grâce à la fermeté de l'exécution, ces peintures se sont conservées longtemps; et au commencement de ce siècle Lanzi a pu en reconnaître les derniers vestiges. Un incendie ayant consumé l'entrepôt des Allemands, près du Rialto, Giorgione sut chargé avec Zarato (qu'on appelle aussi Luzzo de Feltre) d'orner de fresques l'une des façades du monument reconstruit (1506). L'autre saçade sut consiée à Titien, qui s'acquitta de sa tâche avec un grand succès. Son œuvre ayant même été préférée par quelques juges à celle de Giorgione, co dernier se piqua de jalousie, et, à ce que rapporte Vasari, rompit toute relation amicale avec Titien, son ancien élève. Il produisit successivement des tableaux fort applaudis: au Mont-de-Piété de Trévise un Christ mort, à l'école de Sarti, à Venise, un Sant'Omobono, à celle de Saint-Marc, une importante composition représentant une Tempéte apaisée par ce même saint, et à Milan, un Moise sauvé des eaux. Giorgione mourut à la sin de 1511; mais les circonstauces qui précédèrent sa mort sont diversement racontées. Vasari sesure qu'atteinte de la peste, une mattresse de Giorgione succomba à ce mal terrible, et que frappé lui-même, il lui survécut peu. Ridolfi prétend que son collaborateur Luzzo cle Feltre lui ayant enlevé nne femme qu'il aimait éperdument, l'excès de sa douleur le lua.

Giorgione a laissé de nombreux élèves. Sans parier de Titien, qui avait travaillé avec lui dans l'atelier de Bellini, et qui parsois imita tellement sa manière, que beaucoup s'y trompatent, Giorgione eut pour disciples ou pour imitateurs Jean d'Udine, Loronzo Luzzi, Torbido, surnommé il Moro, le Pordenone, et le plus habile de tous, Sébastien del Piombo, qui reçut plus tard des leçons de Michel-Ange. Citer ces noms, c'est montrer quelle (ut sur le seizième siècle l'influence de Giorgione.

Le Musée du Louvre ne possède que deux tableaux de sa main : Jésus sur les genoux de sa Mère, et Le Concert champétre. Les plus beaux ouvrages de ce maître sont aujourd'hui au musée del Rey, à Madrid, au palais Pitti, et au musée degl'Uffizi à Florence, au musée du Capitole à Rome, etc.

GIOTTO, dont le véritable nom était Ambrogiotto BONDONE, l'un des plus célèbres parmi les anciens peintres italiens, et qui ne sit pas preuve de moins de talent comme architecte et comme sculpteur, naquit vers 1270, d'un père simple paysan à Vespignano, village situé à quelques lieues de Florence. La pénétration de Cimabue devait bientôt l'arracher du cercle étroit qu'il semblait destiné à parcourir et de l'humble profession qu'il devait exercer : il gardait en effet les troupeaux de son père. Un jour, ce grand peintre venant à passer au moment où le jeune berger dessinait sur une roche quelques-uns des animaux confiés à sa garde, est saisi d'étonnement à la vue de ces lignes tracées avec nature et vérité; aussi conçoit-il des ce moment le projet d'en faire un peintre, et lui propose-t-il de l'emmener à Florence : Giotto accepte avec joie, et profite si bien des leçons et des conseils de l'artiste florentin qu'il ne tarde pas à dépasser ce maitre, dont la manière était, comme on sait, rude, sèche, et dépourvne de ces formes gracieuses dont Giotto devait donner l'exemple, et que plus tard Raphael devait rendre

Giotto s'attacha surtout à prendre la nature pour modèle et pour guide; et c'est ainsi que la faisant poser devant lui, il lui a été donné de découvrir cette route dont la trace était perdue depuis tant de siècles. La résurrection du portrait devait être la conséquence d'un pareil système, et Giotto en a fait plusieurs, parmi lequels nous nous contenterens de citer celui de son ami Dante. Toute la vie de ce peintre est une longue succession de travaux, souvent de la plus haute importance. Ses premiers ouvrages sont des fresques pour le chœur de Sainte-Croix de Florence et un tableau pour le maître-autel de cette église. Notre Musée du Louvre possède le tableau qu'il fit pour les Franciscains de Pise : le suje! est la vision on le fondateur de cet ordre reçoit les stigmates; c'est un chef-d'œuvre, que les Pisans admirèrent tant, qu'ils voulurent multiplier chez eux les ouvrages de cet artiste. C'est ainsi que conjointement avec Occagna et plusieurs autres, il contribua à orner le Campo-Santo. Les six fresques qu'il y exécuta ont trait à la misère de Job. On voit aujourd'hui dans Saint-Pierre de Rome la mosaïque qu'il st en 1298; elle représente saint Pierre marchant sur les caux.

L'énumération de tontes les peintures de Glotto serait beaucoup trop longue : il laissait des ouvrages dans toutes les villes qu'il traversait. Dans le courant de 1853, en a déconvert dans l'église Sainte-Croix de Florence des tableaux falts par lui dans la chapelle de Bardi. Le badigeon dent les murs de cette chapelle étaient couverts et deux cénotaphes de marbre eachaient, outre quatre figures de saints de grandeur naturelle, quatre fonds avec des peintures symboliques et un Saint François dans une voûte étoilée, en ontre six grandes compositions dans lesquelles le Giotto avait représenté le Départ de saint François de la maison paternelle, l'Approbation de la première règle des Frères mineurs, l'Apparition du docteur séraphique pendant une prédication de saint Antoine, le Saint on présence du sultan Saladin, la Bénédiction donnée à Assise par le saint Père près de mourir, et la Vision presque simultance de l'évêque de cette ville, enfin les Funérailles du saint.

Giotto est beascoup moins connu comme sculpteur; cependant Florence a conservé pendant longtemps de ses ouvrages en ce genre, où l'on remarquait une grande connaisance des statues de l'antiquité, dont cette ville était déjà riche. C'est en 1334 que Giotto, peintre et sculpteur, fut mommé architecte de Florence, et c'est là qu'il mourut, le 5 janvier 1336, après avoir dirigé en cette qualité les travaux des fortifications de la ville, et fait à Santa-Maria une tour de 82 mètres de haut, que Charles-Quint aurait voulu mettre dans un étui, tant il la trouvait belle. Il fut inhumé dans cette même église de Santa-Maria Maggiore; et plus tard la république lui fit élever une statue en marbre.

Le nom de Giotto ne serait point appuyé sur des ouvrages aussi durables qu'il serait cependant destiné à traverser bien des siècles : l'immortel Dante, dont il était l'ami, ne lui a-t-il pas consacré en éloge quelques vers de La Disine Comédie? Pétrarque, dans son testament, ne lèque-t-il pas à un ami une Madone de Giotto, comme la chose la plus précieuse qu'il puisse lui offrir? Plusieurs graveurs ont reproduit l'œuvre de Giotto : Béatricet la mosaïque de Saint-Pierre, Molini et Landi les fresques du Campo-Santo.

GIOVANNI (Fra). Voyes FIESOLE.

GIOVINI (ARGELO-AURELIO-BIANCEII), publiciste italien, né en 1799, à Côme, embrassa d'abord la carrière commerciale, mais ne tarda point à y renoncer pour se livrer sans contrainte à son goût pour les lettres. En 1830 il s'établit dans le canton du Tessin, où il publia un journal, l'Ancora. Après un assez long séjour à Capolago, où il diriges la Typografia helvetica, il se rendit, en 1836, à Lugano pour y prendre la rédaction en chef du Republicano della Svizzera. La même année, il fit parattre sa Biografia di Fra Paolo Sarpi (dernière édition, Turin, 1850) qui obtint de nombreuses éditions, mais qui excita contre lui le courroux de la cour de Rome et du clergé catholique. La hardiesse avec laquelle Giovini jugeait les affaires intérieures de la petite république dans le sein de laquelle il avait trouvé l'hospitalité, et surtout ses attaques contre le parti clérical, lui valurent d'incessantes persécutions de la part du clergé; et en 1839 il finit même par être expulsé du Tessin. Après être resté deux ans à Zurich, Giovini se rendit à Milan, où jusqu'en 1848 il vécut dans une profonde retraite, uniquement occupé de travaux historiques et d'économie politique. C'est dans cet intervalle qu'il écrivit, entre autres ouvrages, son essai Sulle origine italiche di Angelo Mazzoldi (Milan, 1841), auquel se rattache ses Nuove Osservazione sulle opinione di Maszoldi (1841) : sa Storia degli Ebrei e delle loro sette e doctrine religiose durante il secondo templo (1844); son Dizionario corografico della Lombardia (1844); son Dizionario storico filologico della Bibblia (1845); som Esame critico degli atti e documenti relativa alla favola della Papessa Giovanna (1845), ouvrage dont une seconde édition a paru à Turin en 1849, sous le simple titre de La Papessa Giovanna; ses essais historiques intitulés : Pontificato de Sainto-Gregorio Grande (Turin, 1844) et Idee sulla decadenza del Impero romano in Occidente (3 vol., Milan, 1846), entin, pour faire suite à l'Histoire universelle de Cantù, sa Storia dei Longobardi (1848).

Dans la plupart de ces ouvrages Giovini a fait preuve d'une connaissance approfondie de la littérature romaine, de même qu'il y a trouvé l'occasion d'en faire l'éloge bien senti. Sen style est d'une grande originalité, plein de vivacité et d'énergie; dans la polémique il n'est pas seulement mordant, en peut dire qu'il est écrasant. Parmi tous les littérateurs italiens aujourd'hui vivants, il n'en est pas qu'on pusse lui comparer pour la connaissance de l'histoire ecelésiastique et des sciences théologiques.

En 1848 Giovini vint à Turin prendre la rédaction en chef de l'Opinione. Les violentes attaques auxquelles il se livrait dans cette feuille contre le clergé et contre l'Autriche lui attirèrent, dans l'été de 1850, deux mois de bannissement en Suisse. Depuis lors, il s'occupa à Turin de terminer ann grand ouvrage, Storia dei Papi (1852, 5 vol.). Hest z ort le 16 mai 1862, à Naples, où il dirigeait un journal.

GIRAFE (giraffe dans les anciens auteurs, de l'arabe zerapha, girnafa, jeruffa). La girafe constitue dans l'ordre des ruminants un genre distinct, que Cuvier classe dans la série animale entre les cerfs et les antilopes; et ce genre, qui ne renferme jusqu'à présent qu'une seule espèce (camelopardalis giraffa, Linné), s'éloigne assez de ses congénères du même ordre pour que quelques naturalistes aient voulu l'ériger en une famille distincte. La girafe en effet présente dans tous les détails de son organisation des singularités qui frappent l'observateur le plus superficiel par leur étrange nouveauté : la petitesse de la tête et la brièveté excessive du tronc, alors qu'on les compare avec la longueur démesurée du col et des membres, la disproportion apparente des membres entre eux, et en général la prédominance anormale des parties antérieures sur les parties postérieures, sont des caractères qui ont frappé tous les voyageurs, tous les naturalistes, et que la plupart d'entre eux se sont plu singulièrement à exagérer. Michel Baudier, gentilhomme languedocien, qui en 1623 dessina d'après nature une girafe, à Constantinople, ne craint pas d'avancer, en présence même de son dessin, qui le réfute, que le jambes de devant de la girafe sont de quatre à cinq fois plus longues que ses jambes de derrière; et Busson luimême, suivant en cela trop fidèlement les erreurs des naturalistes ses prédécesseurs, affirme que chez la girafe les membres postérieurs sont de moitié plus courts que les membres antérieurs. Or, il résulte de mensurations exactes que chez la girafe le garrot est plus élevé que la croupe de 0m,48 seulement; et dans cette différence de niveau, la longueur inégale des jambes elles-mêmes entre pour fort peu de chose, car l'humérus et le fémur sont sensiblement égaux, et si le radius dépasse de 0m,16 le tibia, le canon postérieur est de 0^m,05 plus long que le canon antérieur : ainsi, somme toute, la différence de longueur des membres antérieurs et postérieurs serait de 0m,11 au plus, différence minime chez un animal qui porte de 5m,25 à 6m,50. Aussi, pour expliquer l'élévation anormale du train de devant, il faut tenir compte d'une multitude de circonstances concurrentes : la hauteur des apophyses épineuses des premières vertèbres dorsales, la longueur démesurée de l'omoplate, la flexion habituelle des membres postérieurs et la tension constante des membres antérieurs, leur différence réelle de longueur, etc.

La tête de la girafe, petite, fine et allongée, rappelle isez, par ses formes générales, la tête du chameau, mais elle offre aussi des caractères distinctifs très-saillants; deux prolongements frontaux solides, non caducs, constants ches les deux sexes, et recouverts par une peau velue qui se continue avec celle de la tête, s'élèvent parallèlement sur le front, et forment à la girafe des organes spéciaux, qui ne sont véritablement ni des cornes ni des bois : ces prolongements frontaux sont formés dans le jeune âge de deux portions, l'une interne et spongieuse, l'autre externe et compacte, portions qui se confondent plus tard en une substance unique éburnée, percée à sa base par des ouvertures qui livrent passage aux artères nourricières : un troisième tubercule osseux, formé par une excroissance spongieuse de l'os frontal, et quelquefois calleux, occupe le milieu du chanfrein, de telle sorte que la tête de la girafe paraît réellement tricorne. La machoire supérieure compte 12 molaires seulement . la mâchoire inférieure 12 molaires, plus 8 incivives, comme chez les chameaux, le chevrotain et quelques cerfs : toutes deux sont dépourvues de canines. La lèvre supérieure est très-mobile, très-allongée, mais entière et sans musile, et la langue est couverte de papilles cornées. Le pelage de la girafe, ras et blanchâtre, est tout parsemé de larges taches pliénicées, triangulaires, trapézoïdes, pentagonales : fauves chez les femelles et les jeunes individus, ces taches deviennent presque noires chez les vieux mâles. Une petite crinière, droite et composée alternativement de poils noi, s

et jaunes, naît un peu au-dessuus des oreilles, et se termine vers l'épaule. La queue, qui descend à peine jusqu'au canon, se termine par une tousse épaisse de crins d'une dureté extrême; les genoux sont calleux, ainsi que la poitrine; les mamelles sont inguinales et au nombre de quatre.

Les mouvements de la girafe lorsqu'elle marche ou qu'elle va l'amble ne sont en aucune façon disgracieux; mais lorsqu'elle accélère sa course pour échapper à la poursuite, elle déplace en même temps les deux jambes du même côté; et l'excessive brièveté de son corps, la longueur démesurée des jambes, la rapidité de ses mouvements, et le balancement qu'elle imprime à son col, qui se pueut entre ses deux épaules comme un pendule inflexible, donnent à sa course un caractère particulier, qui rappelle assez celle de l'autroche et du casoar. Au reste, cette course est rapide à l'extrême, et la girafe à bien vite dépassé les chevaux les plus légers; mais l'étroitesse de sa cavité thoracique ne lui permet pas de ménager suffisamment sa respiration : aussi ne peut-elle fournir une longue carrière.

La girafe broute la sommité des arbres, préférant d'ordinaire les mimeuses, dont elle enlace les branches avec sa langue, étroité, longue, rugueuse et noire. Son organisation tout entière prouve qu'elle était prédestinée à paître les hautes branches des arbres, et non à brouter l'herbe des prairies: aussi fait-elle des façons infinies lorsqu'il lui faut fléchir son long col, et étendre sa lèvre mobile et sa langue flexible pour ramasser quelques jeunes peusses appétissantes de mimeuses et d'acacias qu'elle a maladroitement laissées tomber à ses pieds; et la gaucherie de ses gestes, et le temps qu'elle y met, et les précautions qu'elle est forcée de prendre, montrent bien qu'elle agit alors contre les allures habituelles

de son organisation.

La girafe habite exclusivement les déserts qui occupent l'axe central de l'Afrique, depuis les cataractes du Nil jus-qu'au voisinage du Cap de Bonne-Espérance; du moins Marco Polo est-il le seul voyageur qui assirme positivement avoir rencontré la girafe dans l'île de Zenzibar, aux environs de Madagascar. Il ne faut pas croire toutefois que les girafes errent à l'aventure dans l'immensité de ces mers de sable; elles se réunissent d'habitude en petites bandes de cinq à sept, qu'accompagnent souvent des troupes de gazelles et d'antilopes; et elles rodent ainsi tout autour de ces terres arrosées et riches en puis ante végétation, ces oasis qui s'élèvent au-dessus du niveau des sables, comme des lles au milieu de l'Océan : c'est là qu'avec des précautions inouïes et une défiance extrême, elles s'abattent de temps en temps pour faire leur curée de feuillage et de verdure; puis la curée faite, elles s'enfuient aussi vite qu'elles peuvent vers le désert, tant elles savent combien sont persides pour elles ces bosquels frais et verdoyants, ces séjours de délices et de dangers; tant elles savent qu'il n'y a pour elles de sûreté que dans les plaines arides et sablonneuses du désert, là où elles peuvent dominer de leur grande hauteur toutes les petites inégalités du sol; là où leurs regards peuvent se promener sur un horizon immense; là où leur active surveillance et leur course légère peuvent rendre impossibles toutes les surprises et se jouer de toutes les attaques. Quoique d'un naturel fort doux, elles se défendent, dit-on, par de vigoureuses ruades, même contre le lion. La Bible cite, dans le Deutéronome, parmi les animaux dont on peut manger, un ruminant appelé zamer, nom que nos traducteurs rendent à tort par chamois, et qui a été traduit dans la version chaldaïque par deba; dans la version arabe, tantôt par saraphah, tantôt par jeruffa; dans la version persanne, par seraphah; dans la traduction des Septante, par camelopardalis. Si cette version est exacte, et elle est aujourd'hni généralement admise, la girafe aurait été connue et employée comme aliment dès la plus haute antiquité. Quoi qu'il en soit, MM. Lancret et Jomard ont retrouvé sur les bas-reliefs des temples égyptiens des girafes parlaitement caractérisées. Ptolémée Philadelphe fit promence dans Alexandrie une girafe et un rhinocéros : Agatharchide (180 avant J.-C.) en a donné une description courte, mais exacte; Arthémidore (100 avant J.-C.) en fait mention; Strabon le géographe prouve qu'elle lui était parfaitement connue; et Horace la désigne évidemment dans ce vers:

Diversum confusa genus panthera camelo.

En l'an 708 de la fondation de Rome, César, voulant efsacer jusqu'au souvenir des setes brillantes données par Pompée au peuple romain, déploya un luxe inoui dans les speciacles de ce genre : alors parut pour la première fois en Europe le chameau-léopard, amené à grands frais du port d'Alexandrie, et ainsi nommé par le peuple romain parce qu'il ressemblait au chameau par ses formes, à la panthère par son pelage (figura ut camelus, maculis ut panthera, Varron). Plus tard, en l'an de notre ère 248, Philippe Ier, successeur de Gordien III, fit promener dans le cirque dix girales à la sois; en 274, Aurélien célébra son triomphe sur Zénobie par des sèles où les girases, les rhinocéros, les crocodiles, etc., parurent en grand nombre. Enfin, pour ne pas multiplier inutilement les citations, nous dirons que Cosme le voyageur, Philostorge, qui écrivait au quatrième siècle, Héliodore, dans son roman des Éthiopiques, Antonio Constanzio et Cassanius Bassus, auteur d'une compilation intitulée Les Géoponiques, nomment et décrivent la girafe; et s'il faut en croire une chronique du moyen âge, une girafe fut envoyée, en l'an 1486, à un duc de Médicis, prince de Florence; et l'hôte du désert s'apprivoisa si bien dans la cité des hommes, qu'elle se promenait seule dans les rues de la ville, et venait prendre aux blanches mains des dames florentines assises aux balcons de leurs fenêtres ses repas quotidiens de seuilles, de sleurs et de fruits.

RELPIELD-LEPRYRE.

C'est en 1827 que parut pour la première fols une girafe vivante en France. Elle était envoyée au roi par le pacha d'Égypte, et fut remise au Jardin des Plantes. On se souvient encore du succès phénoménal qu'elle y obtint. Jamais la ménagerie n'avait reçu tant de visiteurs : pendant des mois la girafe fut l'objet de toutes les conversations : on ne parlait que d'elle sur la scène; on la chanta sur les orgues de Barbarie, et la mode donna son nom à une foule de créations fantasques. Cette jolie girafe, dont on eut un soin extraordinaire, a vécu dix-huit ans sous notre climat; emportée par une maladie de poitrine, elle figure maintenant, dûment empailée, dans les galeries de zoologie du Muséum, où sa tête, haute de près de 3™,50, plane au-dessus de celles des autres grands quadrupèdes. Un mâle qu'on avait amené en même temps périt presque aussitôt son arrivée. Londres, qui avait reçu à la même époque un couple de ces mêmes animaux, a vu naître un petit, que la mère a refusé d'allaiter et que le lait de vache n'a pu sustenter. La Rotonde du Jardin des Plantes abrite encore un couple charmant de jeunes girales à pelage ras, gris, parsemé de taches sauves anguleuses d'une grande régularité. De grandes attentions sont nécessaires pour préserver du froid et de l'humidité ces délicats enfants de l'Afrique. L. LOUVET.

GIRAFE (Astronomie). La Girafe est une constellation boréale, située entre la Grande Ourse, Cassiopée, Persée et le Cocher. Le Catalogue britannique y compte 58 étoiles.

GIRANDE. Voyez FEU D'ARTIFICE et GERBE.

GIRANDOLE. Le fontainier et l'artificier se servent également du mot girandole, le premier pour désigner un assemblage de tuyaux d'où l'eau jaillit (voyez Gerre), et le second la réunion d'une certaine quantié de fusées volantes qui partent en même temps (voyes Fru d'Antifice). Entendu dans ce dernier sens, le mot girandole est synonyme de girande. Le mot girandole désigne encore un chandelier à plusieurs branches, dont on se sert dans les grands festins et les soirées, pour orner les tables d'un salon ou les guéridons : c'est ainsi que l'on dit une girandole en cristal, une girandole d'argent, etc. Enfin, on donne le nom de girandole à un assemblage de diamants ou de toutes

autres pierres précieuses qui servent à la parure des femmes et qu'elles portent ordinairement à leurs oreilles.

V. DE MOLÉON.

GIRANDOLE (Botantque), nom vulgaire d'une espèce du genre amaryllis. C'est l'amaryllis orientales de Linné. Son oignon est fort gros. La hampe, rouge de sang, haute de 0^m, 35, porte en octobre et novembre des fleurs aombresses, rouges, disposées en girandole. Cette plante, originaire des Indes, est de serre tempérée.

GIRARD (ALBERT), géomètre hollandais, et l'un des précurseurs de Descartes, naquit vers la fin du seizième siècle, et mourut en 1634. Dans son ouvrage intitulé: Nouvelle invention en algèbre (Amsterdam, 1629), il publia des aperçus aussi ingénieux que profonds sur les racines régatives des équations et la mesure des angles solides

GIRARD (JEAN-BEPTISTE), ne à Doie en 1680. Ses parents qui étaient pauvres lui strent pourtant donner une excellente instruction dans un collège de la société de Jésus. Le jeune Jean-Baptiste, quand il ent achevé ses études, embrassa la carrière qui se treuvait alors ouverte aux hommes d'intelligence qui n'avaient ni fortune, ni naissance. Il entra dans les ordres sacrés et s'enrôla sous les drapeaux des bons pères qui l'avaient élevé. Successivement régent de basses classes, d'humanités et de philosophie, le père Girard ne tarda pas à se faire distinguer comme l'un des sujets les plus remarquables de la compagnie. Doué d'un extérieur avantageux et d'un organe accentué, ayant une éloquence naturelle et une vive chaleur dans le regard et dans la voix, ses supérieurs songèrent à utiliser ses talents ensouis dans une chaire obscure. Dès lors le père Girard se voua à la prédication pour laquelle il semblait être né. Il réussit tout d'abord, et sa réputation devint très-grande dans le midi de la France. Il séjourna tour à tour dans les principales villes du Languedoc et de la Provence, et surteut à Aix qu'il habita pendant dix années.

Nommé supérieur du séminaire royal de la marine à Toulon, le père Girard devint le confesseur à la mode de cette cité dévote. Au nombre de ses pénitentes était une belle jeune fille de dix-huit ans, appelée Marie-Catherine Cadière, d'une dévotion exaltée et mystique, qui s'imaginait être en rapport avec les anges et saire des miracles. Le père Girard était au mieux avec cette sainte personne; mais une pieuse supercherie dont elle se rendit coupable lui dessilla probablement les yeux. Elle prétendait avoir reçu dans une de ses extases des stigmates à côté du cœur; son directeur fut assez imprudent pour s'enfermer avec elle; ayant constaté la fraude, et craignant que le ridicule et l'odieux de cette affaire ne retombassent sur lui, il rompit avec Catherine. Celle-ci par dépit alla aussitôt trouver un carme, janséniste fervent, qui l'ayant entendu en confession l'exhorta à publier ce qui s'était passé entre elle et son ancien directeur. On conçoit facilement l'émoi des Jésuites à cette nouvelle : ils crurent étouffer le bruit en faisant renfermer Catherine aux Ursulines. Cette usurpation de penvoir eut précisément un effet tout contraire à celui qu'ils en attendaient; elle fut dénoncée au conseil d'État et l'affaire portée devant le parlement d'Aix. Catherine Cadière accusait le père Girard d'avoir abusé d'elle par enchantement et sortilége, et de lui avoir fait perdre son fruit. Il fut acquitté à la majorité d'une seule voix, après de longs et passionnés débats. Aussitôt il quitta Toulon où le peuple menaçait sa vie et revint à Dôle. Il y mourut, deux ans après, en

1733, en odeur de samteté, s'il faut en croire ses confrères.
GIRARD (GABRIEL), né à Clermont, en Auvergne, vers 1677, et mort en 1748, grammairien distingué, s'est sait un nom durable par son Dictionnaire universel des Synonymes français (Paris, 1736), dont la première édition (1718) avait paru sous ce titre: La Justesse de la Langue, française. Ce livre, le premier de ce genre qui eût encore été publié en France, a longtemps et à bon droit passé pour classique. Il a depuis été augmenté par Beauzée (1769), Roubaud (1808), et M. Guizot (1829). L'abbé Girard était

secrétaire général du roi pour les labgues esclavonne russe, chapelain de la duchesse de Berry, fille du régent, membre de l'Académie Française.

GIRARD (PHILIPPE DE), mécanicien célèbre, inventeur de la machine à filer le lin, naquit en 1775, à Lourmarin, village riverain de la Durance. Il montra dès son enfance une vocation décidée pour la mécanique, s'amusant dès lors tantôt à construire de petites roues que faisait mouvoir le ruisseau du jardin paternel, tantôt à observer avec curiosité les formes que donnait au plomb en susion l'eau dans laquelle il le faisait couler, essayant même d'y mouler des empreintes de médailles. D'autres goûts encore, la botanique, la peinture et la poésie se disputaient cette intelligence, qui cherchait son milicu. La révolution vint arracher le jeune de Girard à cette vie paisible et studieuse. Il se fit soldat pour combattre les terroristes du midi : forcé de fuir la France avec sa famille, il se fit peintre, à Mahon, pour la nourrir; enfin, le malheur fit de lui un industriel, et, émigré à Livourne, il y établit une sabrique de savon. Rentré en France après le 9 thermidor, il créa une fabrique de produits chimiques sur les débris de l'abbaye Saint-Victor, à Marseille. Le 13 vendémiaire amena de nouvelles persécutions, qui obligèrent la famille de Girard à s'éloigner encore une fois du sol français, Réfugié à Nice, Philippe de Girard y obtint, à la suite de deux brillants concours, la chaire de chimie et d'histoire naturelle, qu'on venait d'y créer. Il avait alors dix-neuf ans à peine.

Le Consulat lui ayant rouvert les portes de la patrie, Philippe de Girard revint à Marseille, et après y avoir fait, dans une des salles de l'académie, un cours de chimie qui réunissait autour de lui un grand nombre d'auditeurs, il ne tarda pas à se rendre à Paris; car il comprenait que ce grand foyer des sciences et de l'industrie devait offrir de vastes ressources à son activité intellectuelle. L'exposition de 1806 témoigna de la puissance et de la diversité d'invention qui le caractérisaient. On y vit de lui une lunette achromatique, où le flint-glass était remplacé par un liquide, et des lampes hydrostatiques à niveau constant (imaginées en compagnie avec son second frère, Frédéric DE GIRARD). Ces lampes, que les carcels ont sans doute fait oublier depuis, produisirent une véritable révolution dans notre éclairage domestique, resté à pen près stationnaire depuis Quinquet et son invention de la lampe à courant d'air intérieur, qui a immortalisé son nom. Des globes de verre dépoli, imaginés alors pour la première sois, et qui aujourd'hui sont répandus dans le monde entier, contribuèrent à la fortune des lampes de l'invention des frères Girard. Vers le même temps, Philippe de Girard perfectionnait la machine à vapeur par diverses innovations d'une haute importance, par exemple l'emploi de l'expansion de la vapeur dans un seul cylindre, et la production du mouvement rotatoire sans l'intermédiaire d'un balancier. Un brevet pris en 1806, la grande médaille d'or décernée cette même année sur le rapport de M. de Prony, sont là pour attester en sa saveur la priorité de cette belle invention, dont la gloire a été usurpée en 1815 par un Américain, et en 1819 par un Anglais.

Mais de toutes les inventions dues au génie de Philippe de Girard, la plus importante est incontestablement sa machine à filer le lin. En 1810, Napoléon, pour porter un coup de plus à l'industrie cotonnière des Anglais, aux produits de laquelle, par son système c on tin en tal, il fermait tous les ports de l'Europe, en favorisant et excitant les progrès des manufactures dont le lin est la matière première, proposa, par un décret inséré au Moniteur du 12 mai, un prix d'un million de francs à l'inventeur, de quelque nation qu'il pût être, de la meilleure machine à filer le lin. Quelques jours après la publication de ce décret, Philippe de Girard, alors âgé de trente-cinq ans, se trouvait chez son père, à Lourmarin. Pendant le déjeûner de famille, on apporta le journal qui contenait ce magnifique défi jeté à l'esprit d'invention. Le père passa le journal à son fils, en lui disant : « Philippe, voilà qui te regarde! » Après le déjeûner,

celui-ci se promenait seul, décidé à résoudre le problème. Jamais il ne s'était occupé de quoi que ce fût qui eût rapport à l'industrie dont il s'agissait. Il se demanda d'abord s'il ne devait pas étudier tout ce qui avait été tenté sur le sujet proposé; mais bientôt il se dit que l'offre d'un million prouvait qu'on n'était arrivé à rien de satisfaisant. Il voulut donc tout ignorer pour mieux conserver l'indépendance de son esprit. Il rentra, fit porcer dans sa chambre du lin, du fil, de l'eau, une loupe, et regardant tour à tour le lin et le fil, al se dit : « Avec ceci il faut que je fasse cela. » Après avoir examiné le lin à la loupe, il le détrempa dans l'eau, l'exa-musa de nouveau, et le lendemain à déjeûner it disait à son père : « Le million est à moi ! » Puis il prit quelques brins de lin, les décomposa par l'action de l'eau, de manière à en séparer les fibres élémentaires, les fit glisser l'une sur l'autre, en forma un fil d'une finesse extrême, et ajouta : · Il me reste à faire avec une machine ce que je fais avec mes doigts; la machine est trouvée. • Elle l'était en esset pour lui. Le germe de la découverte était alors dans sa pensée; mais que d'efforts patients, que d'essais ingénienx avant de parveair à exécuter en grand ce qu'il avait conçu d'un trait! Deux mois après (18 juillet 1812), Philippe de Girard avait pris son premier brevet d'invention, brevet qui contenait tous les principes essentiels de la filature mécanique du li n.

Philippe de Girard employa deux années à compléter et perfectionner ses procédés, et en 1813 il avait fondé à Paris une filature de lin à la mécanique. Les conditions du programme impérial étaient des lors remplies, et le promesse de Napoléon l'eût été sans doute également sans les événements qui, dans cette même année, amenèrent l'invasion du sol français et la ruine de l'empire. La Restauration était peu disposée à acquitter les detles de l'empire ; et la filature du lin à la mécanique ne put en obtenir même une misérable somme de 8,000 fr. Philippe de Girard, qui avait sacrifié toute sa fortune à ses essais, accepta les offres du gouvernement autrichien, qui lui proposait de faire les fonds d'un grand établissement monté d'après son plan, et partit pour Vienne, où il tint tout ce qu'il avait promis, mais où il fut loin d'obtenir à son tour tout ce qu'on lui avait fait espérer. Et cependant il complétait ses travaux sur la silature mécanique du lia par une machine à peigner, qu'il devait plus tard perfectionner encore. Devançant la navigation à vapeur établie aujourd'hui sur le Danube, il faisait remonter ce sleuve depuis Peeth jusqu'à Vienne par un bateau que poussait une machine dans laquelle il avait employé le premier les générateurs de vapeur composés de tubes étroits pour rendre les explosions impossibles. Ces générateurs sont maintenant partout en usage. En 1826, Philippe de Girard fut appelé à Varsovie par l'empereur de Russie. Une grande filature mécanique de lin fut alors établie par le concours des fonds du gouvernement et d'une société d'actionnaires. Autour de cet établissement modèle se sorma bientôt une petite ville, qui prit le nom de Girardof, et qui figure sur les nouvelles cartes de Pologne.

Pendant les vingt ans environ que Philippe de Girard passa au service de Russie, son génie inventif, loin de s'endormir dans la routine toute tracée d'une occupation spéciale et constamment la même, sembla au contraire lutter d'activité avec les progrès faits en même temps par la mécanique dans les divers pays de l'Europe. Il ne pouvait en effet s'occuper d'un sujet quelconque sans être conduit à quelque idée nouvelle ; aussi produisit-il encore en dehors de son service une foule d'inventions plus utiles les unes que les autres, telles qu'un appareil pour l'extraction et l'évaporation du jus de la betterave, une nouvelle roue hydraulique propre à utiliser les grandes chutes d'eau, des machines à sabriquer les boi de fusil, et à creuser l'encastrement de la platine et de la sous-garde dans huit bois de fusil à la fois, etc., etc. Malgré sa reconnaissance pour les bontés du gouvernement russe, Philippe de Girard désirait ardemment revoir sa patrie et sa famille. Il sit en 1844 le voyage de Lourmarin, pour ailer se retremper aux doux souvenirs de son enfance; puis îl vint à Paris au moment de l'exposition, solennité industrielle à laquelle il était si digne d'assister, puisqu'il retrouvait dans chacune de ses salles quelqu'une de ses inventions. Le gouvernement français et le monde industriel reconnaissaient si bien qu'il était de toute justice d'accorder à Philippe de Girard une récompense nationale de nature à tenir lieu à sa famille de la fortune qu'il avait généreusement sacrifiée à ses glorieux essais, qu'une proposition formelle fut faite dans ce sens à la chambre des députés; mais moins heureux que Daguerre et M. Vicat, Philippe de Girard eut la douleur de voir un étroit et mesquin esprit d'opposition faire rejeter une proposition dont l'adoption ent encore plus honoré le pays que le citoyen qui en était l'objet.

En 1845, Phillippe de Girard, alors âgé de soixante-dix ans, mourut à Paris; la croix de la Légion d'Honneur ne brilla même point sur sa modeste bière. En 1853, un projet de loi tendant à accorder une récompense nationale aux héritiers de Philippe de Girard a été remis au conseil d'État.

GIRARDIN (Famille). C'est au siècle dernier seulement qu'il est pour la première fois question dans nos annales de cette famille, qui prétend rattacher son origine aux Ghe rardini de Florence.

GIRARDIN (René-Louis, marquis de), né à Paris, en 1735, obtint une charge à la petite cour que l'ex-roi de Pologne Stanislas tenait à Nancy. Plus tard, la guerre de sept aus lui fournit l'occasion d'entrer dans les rangs de l'armée française et d'y obtenir le grade de colonel de dragons. Il utilisa les loisirs que lui faisait la paix pour mettre à exécution dans sa terre d'Ermenonville (Oise) un plan pour l'embellissement des jardins, qu'il développa ensuite dans un ouvrage spécial. Ce fut aussi à Ermenonville qu'il put offrir à J.-J. Rousseau le dernier asile où le morose philosophe put achever de mourir en paix, et où plus tard il éleva un monument à sa mémoire, dans la célèbre île des Peupliers. La révolution de 1789 trouva dans le marquis de Girardin un admirateurenthousiaste; mais quand vint le règne de l'anarchie et de la terreur, il perdit ses illusions, et alla les regretter dans la solitude et l'isolement. Une inondation et les dévastations qu'elle causa dans la propriété qu'il s'était plu à tant embellir, puis les nombreux actes de vandalisme que se permettaient les autorités révolutionnaires du temps, le forcèrent de s'éloigner d'Ermenonville, dont il ne put s'occuper de relever les ruines qu'au rétablissement de la paix générale. C'est dans cette philosophique retraite que la mort vint le surprendre, en 1808. Son livre intitulé: De la Composition des Paysages, ou des moyens d'embellir la nature par des habitations, en y joignant l'utile et l'agréable (Paris, 1777; 4° édition, 1805), a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe. On a aussi de lui un Discours sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale (Paris, 1791). Il laissait trois fils : l'ainé, à qui revenait de droit son titre de marquis, ne le prit point lors de la Restauration, et préféra garder celui de comte qu'il tenait de Napoléon.

GIRARDIN (Louis-Stanislas-Cécile-Xavier, comte de), fils ainé du précédent, naquit en 1768, à Lunéville, eut pour parrain le roi Stanislas, et parvint très-jeune au grade de capitaine dans un résiment de dragons. Pendant les six semaines que Jean-Jacques Rousseau passa à Ermenonville. le jeune Stanislas eut avec lui de fréquents entretiens et l'accompagna dans la plupart de ses herborisations ; circonstance qui a autorisé les biographes à lui donner ie philosophe de Genève pour précepteur et à attribuer à l'influence exercée sur son esprit par J.-J. Rousseau la direction de ses idées, qui en politique furent toujonrs des plus avancées. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'il partagea l'enthousiasme de son père pour le mouvement régénérateur de 1789. Député du tiers à l'assemblée du bailllage de Semils, ii s'efforça de lui saire donner un nombre de représentants égal à celui des deux autres ordres ; et fut chargé par ses collègues de la rédaction des cahiers où devaient se trouver exposés les griefs auxquels l'Assemblée nationale aurait

anission de donner satisfaction. Il s acquitta de cette tâche avec une franchise que le ministère voulut punir par une lettre de cachet, l'une des dernières sans doute qu'il ait osé lancer, mais qui ne put être mise à exécution, tant la rapidité de événements le débordaient et se jouaient de ses résolutions. En 1790 le département de l'Aisne le choisit pour président de son administration centrale ; l'année suivante le département de l'Oise lui conféra le même honneur, en même temps qu'il l'élisait pour son représentant à l'Assemblée législative, où il prit place d'abord dans les rangs de l'extrême gauche. Mais son aversion pour l'anarchie, qu'il ne confondit jamais avec la liberté, modifia assez ses opinions pour le décider à siéger à la droite avec le parti constitutionnel. Il se montra fidèle à ses convictions en votant, même après le 10 août 1792, pour le maintien du trône. Devenu par ce vote suspect aux jacobins, il sollicita, pour échapper aux dangers dont il était menacé, une mission près le cabinet de Saint-James. Mais les dispositions de plus en plus hostiles du gouvernement anglais ne lui permirent pas de rester longtemps à Londres. Le 31 janvier 1793 il rentrait à Paris, pour aller se cacher, d'abord à Ermenonville, chez son père, puis chez son oncle maternel, à Sézanne. Mais les agents du comité de sûreté générale ne tardèrent pas à l'y découvrir, et le sirent jeter, avec ses frères, dans le prison de cette petite ville. Fidèle aux enseignements de Rousseau, il se sit menuisier, et, après un court apprentissage, se trouva, ainsi que ses frères, en état de travailler au fond de sa prison pour les entrepreneurs de menuiserie de la localité.

En 1798 il fut nommé aux fonctions d'administrateur central du département de l'Oise ; mais, soupçonné de ten-dances royalistes, on ne tarda pas à le destituer. Il se retira alors à Ermenonville, où il eut occasion de faire la connaissance de Joseph Bonaparte, qui venait d'acquérir dans le voisinage la belle terre de Mortefontaine; et une grande intimité, qui dura plusieurs années, s'élablit entre eux. L'ami-tié de Joseph le sit désigner, peu de temps après la journée du 18 brumaire, pour la préfecture de l'Oise, et bientôt pour une place au Tribunat, assemblée dans laquelle il seconda activement les projets de la famille Bonaparte. En 1804 un décret impérial ordonna sa réintégration sur les cadres de l'armée, avec le grade de capitaine au quatrième régiment d'infanterie, commandé par Joseph; et le 14 juin de la même année, au camp de Boulogne, la croix de commandeur de la Légion d'Honneur récompensait le zèle et l'habileté dont il avait fait preuve comme orateur dans le corps législatif, lors de la discussion du projet de la loi relatif à la création de cet ordre. Quand, en 1806, Joseph Bonaparte monta sur le trône de Naples, Stanislas Girardin le suivit dans ses États avec le titre d'écuyer et le grade de chef de bataillon. Deux ans plus tard, il accompagna encore Joseph en Espagne, et prit part, avec le grade de général de brigade, aux premières campagnes dont la Péninsule fut le théâtre. nevenu ensuite à Paris, il entra au corps législatif, et en 1812 Napoléon lui confia la préfecture de la Seine-Inférieure. Son adhésion à la déchéance de l'empereur porta la Restauration à le maintenir dans ses fonctions, qu'il perdit après les cent jours. On lui laissa cependant l'emploi d'inspecteur des haras.

En 1819 le ministère De cares appela Stanislas Girardin à la présecture de la Côte-d'Or; et peu de temps après, les électeurs de la Seine-Inférieure, qui avaient conservé le souvenir de son administration intelligente et éclairée, lui consièrent le mandat de les représenter à la chambre des députés. Il vint s'y asseoir dans les rangs du côté gauche, votant constamment avec cette partie de l'assemblée dans les sessions de 1819 à 1821. Un des premiers actes de l'administration qui, à la mort du duc de Berry, remplaça le cabinet Decares fut de destituer Stanislas Girardin; mais, en dépit de toutes les intrigues ministérielles, les électeurs lui conservèrent jusqu'à sa mort, arrivée en 1827, son mandat législatif. Stanislas Girardin fit

partie, sous le ministère Villèle, Corbière et Peyronnet, de cette glorieuse minorité réduite à sept membres qui, ayant pris au sérieux la charte octroyée en 1814, en défendit pied à pied la lettre et l'esprit contre les tendances absolutisées du pouvoir et de la majorité. Comme celles de Poy et de La Roche fou caul d-Liancourt, ses obsèques attirèrent un innombrable concours de citoyens. On a publié: Discours, journal et opinions de Stanislas Girardin (5 vol. in-8°, 1828, Paris).

GIRARDIN (EARIST-STANISLAS, comte DE), sénateur, fils du précédent, propriétaire actuel du domaine d'Ermenos-ville, né en 1803, a épousé une fille du duc de Gaète et a été en 1831, 1839, 1840 et 1842, désigné par les électeurs de Ruffec (Charente) pour détendre leurs droits et leurs intérêts dans la chambre élective. Malgré l'ancienne intimité de son père avec le duc d'Orléans, il fit partie de l'opposition, et siégeait à côté de MM. Dupont (de l'Eure) et O. Barrot. Il se signala surtout dans la fameuse séance où M. Guizot fut et rudement interpellé pour son voyage à Gand. Nommé à l'Assemblée constituante après la révolution de Février par le département de la Charenta, il fit partie de la réunion de la rue de Poitiers, vota contre l'amendement Grévy, pour deux chambres, pour la proposition Rateau, pour la suppression des clubs, et pour l'ordre du jour sur les affaires de Rome. Réélu à la Législative, il appuya de toutes ses forces la politique du président. Au 2 décembre 1851, il fit partie de la commission consultative, et fut appelé au sénat lors de sa création.

GIRARDIN (ALEXANDRE, comte DE), lieutenant-général, le plus jeune des frères de Louis-Stanislas, naquit le 16 jan vier 1776, à Paris. Il fit les campagnes de l'empire, reçui sur le champ de balaille d'Austerlitz la croix d'officier de la Légion d'honneur, fut nommé colonel de dragons en 1806, et général de division en 1814. Rallié au gouvernement des Bourbons, il devint premier veneur de Louis XVIII, et conserva cette charge sous Charles X. En 1846, il refusa la pairie, sans doute sous l'influence que lui donnaient ses relations très étroites avec le rédacteur en chef de la Presse, M. Emile de Girardin. Il sut question à cette époque de confier le portefeuille de la guerre au général Alexandre de Girardin, qui s'est souvent servi des colonnes de la Presse pour donner un avant-goût de toutes les sméliorations qu'il projetait de réaliser en faveur de notre armée, dès qu'on lui aurait fait l'honne ur de le placer à sa tête. Il est mort le 5 août 1855, à Paris. On a de lui quelques écrits militaires.

GIRARDIN (FRANÇOIS-AUGUSTE-MARC GIRARDIN, dit SAINT-MARC), un des esprits et des écrivains les plus remarquables de notre époque, se recommande spécialement par des qualités qui chaque jour deviennent plus rares et plus précieuses : l'extrême justesse et la pénétration. Né en 1801, il a fait ses études à Paris, au collège Henri IV, avec beaucoup d'éclat. Il unissait dès lors à une laborieuse et attentive persévérance la vivacité et les grâces de l'intelligence. En 1827 il avait concouru pour l'éloge de Bossuet, proposé par l'Académie Française, et remporté le prix. Tous les gens de goût avaient dès lors signalé chez le jeune lauréat une originalité exquise, composée de lucidité familière dans l'expression et d'une exactitude souvent profonde dans la pensée. Nommé professeur de rhétorique au collège Louis-le-Grand, il donnait en 1828 des articles aussi spirituels que puissamment raisonnés et élégamment écrits au Journal des Débats, et remportait, en partage avec l'auteur de cet article, le prix d'éloquence de l'Académie Française sur l'histoire de la littérature française au seizième siècle. La révolution de Juillet ne laissa pas de côté ce brillant écrivain, dont les travaux avaient révélé tant de justesse, un bon sens si mordant et si pratique. Nommé maître des requêtes au conseil d'État, il remplaça M. Guizot comme suppléant à la Faculté des Lettres; une nouvelle carrière fut alors parcourue par lui avec le même succès. Sa parole facile, épigrammatique et vibrante, fut attentivement écoutée et applaudie avec transport par la jeunessa.

Aussi la Faculté le proposa-t-elle à l'unanimité, en 1834, pour remplacer Laya. Cette même année, il fut nommé membre de la chambre des députés, dont il n'a cessé de faire partie qu'en 1848. Outre ses prix d'Académie, il a écrit un rapport sur l'État de l'instruction publique dans le midi de l'Allemagne; un volume d'Essais sur l'Allemagne; doux volumes de Mélanges de Littérature et de Morale; un volume sur L'Instruction intermédiaire en France; un Cours de Littérature dramatique, et De l'usage des passions dans le drame. M. Saint-Marc Girardin a du son avancement à son talent, ses succès à son caractère et à son esprit, c'est-àdire à sa propre valeur. Philarète CHASI ES.

M. Saint-Marc Girardin, élu membre de l'Académie Francaise à la place de Campenon en 1844, fut reçu en 1845. M.V. Hugo repondit à son discours, q. V parut su desseus de la ré-putation du récipiendaire. A la chambre des députés, il se fit remarquer par une proposition pour régler l'entrée et l'avancement dans les fonctions publiques, que le ministère fit repousser. On se rappelle qu'il rédigea la malheureuse adresse qui stétrissait les pèlerins de Belgrave-Square. En 1846 il perdit son père, Antoine-Barthélemy Girardin, greffier du contentieux et secrétaire du comité de législation au conseil d'État. Il ne sit point partie de nos Assembleés nationales après la révolution de Février, et n'en eut que plus de loisir pour continuer son cours de poésie française à la Sorbonne et travailler au Journal des Débats. En 1852, il a fait paraître des Souvenirs de voyages et d'études dans lesquels on trouve un voyage dans les principautés Danubiennes. Depuis on a eu de lui : Souvenirs et réflexions politiques d'un journaliste (1859, in-8°); Condition des chrétiens en Orient (1862, in-18); La Fontaine et les fabulistes (1867, 2 vol. in -8°); Vie et ouvrages de J.-J. Rousseau (1869, 2 vol.). En 1863 il s'él-igna de la Sorbonne : son cours éfait un des plus fréquentés et l'on y applaudissait la finesse des aperçus, un esprit piquant et facile, et dans les derniers temps des allusions malignes à la politique napoléonienne.

Lors de la révolution du 4 septembre M. Saint-Marc Girardin se retira en province et fut élu dans la Haute-Vienne député à l'Assem blée nationale, qui lui confia en août 1871 l'une des vice-présidences. Membre du centre droit et monarchiste, il fit partie de la députation chargée d'inviter M. Thiers à se rallier à la politique de la majorité. Cette démarche ayant été vivement blamée par le Journal des Débats, il s'en sépara avec éclat (25 juin 1872) pour entrer au Journal de Paris, organe des princes d'Orléans. Cet écrivain est mort d'apoplexie le 11 mars

1873, à Morsang-sur-Seine.

GİRARDIN (Emle de), célèbre publiciste, est né le 22 juin 1806, à Paris D'après un acte supposé il aurait eu pour mère une demoiselle Delamothe, lingère, et serait né en 1806, en Suisse. Cependant, le mystère dont on avait voulu envelopper son origine était facile à percer; et M. de Girardin ne fit qu'user d'un droit naturel en répudiant à l'âge de raison le nom de convention qu'il avait plu aux auteurs de ses jours de lui imposer pour détruire toutes traces d'une faute que malheureusement ils ne pouvaient jamais être admis à réparer. En réalité il avait pour père le général Alexandre de Girardin et pour mère Mme Dupuy, alors femme d'un conseiller à la cour de Paris. Son enfance s'écoula triste et délaissée; il me reçut aucune instruction, vint à Paris en 1823 et fut employé ches un agent de change. C'est en 1827 qu'il publia l'opuscule intitulé Émile, plaidoyer souvent éloquent en la veur des ensants illégitimes. En 1828, la protection de M. de Girardin lui valut un emploi d'inspecteur des musées, aux appointements de 1,500 fr. par an. L'année suivante, il fonda, sous le titre pass ablement risqué de le Voleur, un journal ayant pour spécialité de reproduire la physionomie générale de la presse parisienne. Aucun des écrivains dont M. de Girardin jugeait à propos de réimprimer dans son Voleur les articles ne s'avisa d'élever de réclamation. Beau-

coup même s'estimèrent fort honorés de voir seurs élecubrations sortir ainsi du cercle nécessairement restreint de lecteurs auquel les avait tout d'abord condamnées la spécialité ou la couleur politique du journal qui le premier les avait accueillies. Pour le plus grand nombre d'afficure, n'était-ce pas la plus inattendue, la plus inespérée des résurrections? L'idée de M. de Girardin était aussi simple qu'heuuse : le format dont il fit choix pour l'exécuter (ce n'était pas même celui que les journaux quotidiens ont fini depuis par adopter) parut colossal, monstrueux, et ne contribua pas par anopus; partit conveni, mountinoux, et ne continua pur peu au succès du Voleur, qui bientôt compta jusqu'à 2,000 abonnés; chiffre consitérable pour l'époque, et auquel, en raison du prix comparativement fort élevé de l'abonnement, l'entrepreneur réalisait de notables bénéfices. M. de Girardin avait instinctivement et du premier coup deviné sa véritable vocation : l'industrie du journalisme ; et on ne saurait sans injustice nier qu'il lui ait fait faire des progrès véritables.

En 1829 il créa encore La Mode, revue hebdomadaire, imprimée avec le plus grand luxe et publiée sous le patronage e la duchesse de Berry. Son fondateur, dont toutes les aspirations étaient alors royalistes, en voulait faire le régulateur du monde élégant. Les armoiries de la princesse, placées en vertu d'une autorisation expresse sur la couverture de chacune des livraisons de ce recueil fashionable, témoignaient de la protection élevée que M. de Girardin avait obtenue our sa nouvelle entreprise. Les abonnés arrivaient déjà, non pas sans doute avec le même empressement que naguère an Voleur; mais enfin il y avait encure là tout au moins le commencement d'un succès, lorsque la révolution de juillet 1830 vint renverser cette fortune naissante.

M. E. de Girardin en prit bravement son parti. Il comprit tout de suite que c'en était fait pour longtemps, pour toujours peut-être, de la royauté légitime; et après avoir vendu sa *Mode* à un partisan de la famille déchue, doué d'une foi plus robuste que la sienne, il se rallia avec emprese-ment à la monarchie des barricades. Comme déjà il s'était défait du Voleur, seuille désormais sans aucune importance, à cause des besoins de plus complète et de plus rapide publicité qu'avait provoqués la révolution, il n'avait pas alors de journal à mettre au service de la royauté nouvelle; mais il eut bientôt fait d'en créer un, et Le Garde na-tional parut en octobre 1830. Le titre était bien choisi; il répondait à une des nécessités du moment, comme dient alors les prospectus. Malheurensement, le fondateur du Garde national fut mal secondé, et son journal mournt d'inanition au bout de quelques semaine

Vers le même temps, un événement important s'accomplit dans la vie intime de M. de Girardin. Il épousa celle qui s'était proclamée elle-même la Muse de la patrie, Melle Delphine Gay, alors dans tout l'éclat de son talent et de sa beauté, et âgée de quatre à cinq années plus que lui. On le voit, à moins de se condamner irrévocablement à n'être plus jamais autre chose que le mari d'une muse, de toutes les positions sociales la plus sotte et la plus ridicule assurément, il y avait pour lui urgence de se créer au plus vite un rôle particulier, complétement distinct de celui qui était assigné à sa femme dans la vie commune. Il sollicita donc alors bien humblement une sous-préfecture. et se vit fort rudement éconduit par Casimir Périer, homme d'État arrivé aux affaires par l'appui de la presse, mais qui prisait assez peu les hommes de presse en général et pe faisait pas mystère de ses sentiments à leur égard. Solliciteur malheure ux. M. Émile de Girardin ne tarda point à prendre avec éclat sa revanche des dédains du pouvoir. Dans les derniers mois de 1831 il fondait, à grands renforts d'annonces et d'affiches, son fameux Journal des Connaissances utiles, recueil dont le titre parle assez de lui-même pour nous dispenser de l'expliquer, qui en vint un moment à compter jusqu'à 140,000 abonnés, mais dont on ne saurait lui attribuer le mérite de l'invention première, puisque l'analogue existait déjà depuis plusieurs années en Angleterre. Le côté vraiment neuf et original de cette spéculation, ce fut da la présenter comme émanant d'une association philauthropique dont les membres gardaient le plus strict incognito, et qui, suivant ce que les prospectus et les réclames affirmaient avec la plus étourdissante intrépidité, s'était constituée à Paris tians le but unique de faire le benheur de l'humanité en général et du peuple scançais en particulier, en enseignant à cliacun, moyennant la hagatelle d'un abonnement de quaire francs par an, par un quetre francet in manière de faire mieux valoir son héritage qu'il n'avait : pe le faire jusque alors sous l'empire des préjugés et de la routine, M. E. de Girardin, avec upe grande et rare habileté, reconneissens-le, s'était contenté du titre modeste de secréfairs général de cette prétendue société, qui siègeait tout entière dans son cerveau, et des deniers de laquelle il me tarda point à s'acheter, dans la rue Saint-Georges, une élégante et coquette habitation, au-dessus de la porte de laquelle tout Paris put encore voir pendant plusieurs années, sur upe tablette en marbre noir, cette inscription de bon goût et en lettres d'or : Hôtel de la Société nationale.

L'immense succès du Journal des Connaissances utiles ne se soutiet pas, suit qu'on p'ait récliement rien fait pour le justifier et le mériter, soit qu'ici encore la pensée oréstrice et organisatrice ait été fort mal secondée ; aussi trois en quatre années après n'en était-il plus déjà question. Cependant, il avait tout su moins produit co résultat, que le sem de M. Em. de Girardin était maintenant dans toutes les beuches et avait acquit dans le monde des affaires une potoriété d'Esbileté, qui devait singulièrement lui faciliter l'accès des hautes spheierieidektriellet. La fafalité voulut encore que dans cette direction nonveile, où il ne samqua pas non plus de se jeter à corps perdu, et dans le choix des affaires auxquelles il se décida à attacher son nom, devenu maintenant une manière de puissance, il ne fût pas plus heureux qu'il ne Pavait 66 jusque iti dens le choix des hommes à qui il donnait mission d'exécuter ses idées. Il fit preuve d'un manque absolu de discernement en prétant son concours le plus actifà des opérations industrielles de la nature la plus équivoque. et en mettant à leur disposition, comme champ d'explo tion, sa nombreuse, mais fort peu intelligente clientèle. L'Institut de Coëtho, le Physionetype, le Papier de sureté, le Husée des Familles, le Panthéen Miléraire, les Mines de Saint-Bérain ; etc., furent autant de spéculations qui n'aboutirent qu'à la ruine des trop crédules actionnaires, et dont quelques unes curent pour épisodes de liquidation de flétrissants procès en escroquerie intentés en police correctionnelle aux gérants. Ces désastres successifs n'avaient point abattu l'énergie morate de M. de Girardin; au contraire, il y avait puise, pour ainsi dire, un nouveau courage. Comme il a était enfin aperçu que le grand marché, la foire privilégiée de l'épeque, c'était la chambre des députés; que là seulement un homme nouveau comme lui. uniquement fils de ses exercés, pouvait espérer de se faire admettre à avoir part aux grandes affaires, il s'était mis sur les rangs pour la députation dans un coinignoré de la France : et en 1934 il avait vu son nom sortir de l'urne électorale à Bourganeuf (Creuse). Un esprit médiocre se fut alors hâté d'aller prendre place parmi les députés de l'opposition la plus avancée: c'était un moyen infaillible de se faire tout aussitôt pardonner des antécédents que ses ensemis (il en comptait déjà beaucoup, ear it avait réussi!) qualifiaient sévèrement. Lui, il résolut de se roidir contre l'hostifité de plus en plus patente de l'opinion publique et de s'enrôler dans les rangs du parti conservateur. Il est vrai de dire que sans aucan douté son espoir secret était d'arriver quelque jour à en être l'an des meneurs, et qu'il jugesit qu'il lui serait autrementdifficile de jouer ce rôle dans l'opposition. Ce ne fut pass sans peine, d'ailleurs, qu'il parvint à faire valider son élec-tion. A gauche, à droite, au centre, il était l'objet des plus vives répugnances; comme si, en vérité, tous ces gens-là avaient eu le droit de faire les difficiles et les dédaigneux à l'égard d'un collègue qui n'avait fait ni plus ni moins que les trois quarts d'entre eux! On essaya donc bien sournoi-

sement de faire annuler son élection, sous préfexte qu'elle avait es lieu par erreur de personne, le nom sorti de l'urae n'étant pas le sien, et aussi sans qu'il côt encore l'âge voulu par la constitution (trente ans). Ces objections ne mai pas du portée ; mais le nouvel élu , au moyen d'un acte de notoriété par joquel il fit complaisamment rectifier un acte de naissance contenant des énonciations évidenment fausses, trouva moyen de les réduire à néant ; et, l'influence de château aidant, il fut à la fin admis, envers et contre tous au Palais-Bourbon. Il n'avait jameis compté sur des succès de tribune, car mieux que personne il savait sous ce rappert se rendse justice; mais du moins il n'y ent pas là d'échec proprement dit, puisque personne n'attendait un orateur, et sa découvenue passa inaperçue. La suite de ses affaires industriplies fut pour lui une source de déboires autrement récis. Une subvention de 150,000 fr. premise par le ministère à son Panthéon littéraire n'en put empêchen la naine compiùte; et l'affaire des Mines de Spint-Bérain, qui se termina par une condamnation à cinq ans de prison contre le gérent, un sieur Cléemann, à qui dans le cours des débets it avait plusieurs fois donné avec une impradente affectation la qualification d'ami, lui avait valu de la part du président une sévère admonestation. Il explait donc bien cruellement à ce moment les entrainements et les illusions d'une position qui, si elle lui avait déih donné des flatteurs et des parasites, lui avait en revanche fait fotos envieux. Notes me craignons pas de le dire, vingt autres à saspiace eussent alors été irrémissiblement perdus, coniés. Et pourtant lui quelques mois plus tard il était devenu aussi puissant, aussi redor table que pas un de ses adversaisest C'est que, voyen-vous ment un jeurnal k lui ; non plus um jour pour rire, comme colui des Connaissances utiles .. oa bien encore comme le Musée des Familles, mais un vrai loutail un journal quotidien et politique, La Presse, dont le premier suméso, si nous avons bonne mémoire, parut le 15 juillet 1836, juste quisse jours après Le Siècle. Le prix d'abonnement des deux nouveaux jeurnaux était le mé 40 francs par an ; tandis que celui des anciena journaux était de 80 francs. L'indication de cos deux chiffres nous dispense de tout commentaire.

Dans La Presse, M. de Girardin-continua à tenir haut et ferme le drapeau du parti conservateur, et devint aussitét l'objet des estaques les plus passionnées de la part de toules les nuances de l'opposition; attaques auxquelles applandissulent bassement en secret; les vieux organes de son propre parti. Il y avait là en effet una question de boutique, dont on n'avait garde de dire un met, et qui cependant dominail en réalité toutes ces discussions si irritantes, toutes ces personnalités si injuriences. C'était bien mains le conservateur (médiocrement convaincu) qu'en poursuivait en lui, que l'homme qu'en acpusait de venir causer une profende perturbation dans l'organisation de la presse en général. L'initiative de cette réforme économique ne lui appartensit pourtant pas plus qu'au fondateur du Siècle, paisqu'elle avait été tentée: par d'autres dès la fin de 1831 ; mais on se plaisait à l'aire de lui le bous émissaire d'une innevation appuyée cette fois sur les capitaux nécessaires, et dont la conséquence infaillible devait être un déplacement complet de l'axe des influences dans le monde de la politique. Jusqu'alors l'expleitation de l'opinion : publique avait constitué le plus fructueux des monopoles au profit de qualques privilégiés, qui possistaient à me voir que des usurpateurs. des intres, dans les journalistes du Rabais. Ces haines, ces rancunes industriciles, dissiraulées sous un versis de politique, expliquent le duel que M. E. de Girardin eut à soutenir, quelques jours après l'apparition du premier numéro de sa Presse, contre Arshand Carrel, le dictaleur du Mational. On suit l'issue fatale qu'eut cette rencontre. Si M. E. de Girardin est le maiheur de tuer son adversaire, lui-meme reçat une blessure des plus graves et qui pendeiré longtemps fit eraindre pour sa vie. Au lieu de s'apaiser en présence d'une tombé à peine refermée et devant le lit d'un moribond, les

GIRARDIN

masiona sordides qui étaient au fond de ce débat se déshainèrent avec encore plus de violence sontre celui déadeax adversaires qui avait survéeu. Témoins impartiaux et désintésesséa, nous ne pûmes alors refuser nos sympatisées à d'houque que nous voyions tenir seul tôte à taut d'ennemis.

La nécessité où se trouva dès lors M. É. de Girardin de dé-Cendre chaque matin sa réputation et son honneur ent un resultat que ses adversaires n'avaient guère puévu. Il n'était entré dans la presse militante qu'à titre d'industriel et de Aciseur, en fit de lui, malgré qu'il en est, un écrissie. Aussi quand M. Me 16, arrivé à la direction des affaires, sut à luiter contre les embarms de tous genres que suscita à son administration la plus immerale et la plus révolutionnaire des con il tions, trouva-t-il dans le rédacteur en chef de La Presse en avecat non moins disert, non moins perfide, que pas un de coux qui étaient sux gages de ses adversaires A l'article que nous consecrerous à La Presse, m aurens à apprécier la facture et les tendances générales de cette feuille. Nous nous bornerens ici à constater son anccès. Elle était arrivée à compter déjà de 14 à :15,000 mbonnés, quand, par une de ces falalités dent, en frouve test d'éxemples dens la carrière industrielle de squifendateur, ce puissant lévier faillit échapper des mains de M. É: de Girardin. Le journal avait été fondé an Espital de 800,000 fr. Use clause de l'acte de société stipulait imprudemment, mais expresse mento l'obligation sour les gérants de liquider l'antreprise dès que les treis quarts du fonds social acraient absorbés. On vierait pas pu arriver saus de grands sacrifices au magnifique résultat. obteau en moins de deux années; mais le plus vulgaire bon sens indiquait qu'en présence d'une attuation évidemment si prospère, il n'y ayait pas lieu d'ap-pliquer une clause insérée dans le pacte social en prévision d'ann ruine et pour l'empêcher d'être complète. Cependant alora, à la grande surprise de tous les intéressés, un actionnaire nouveau, Dujarrier, insista sur l'exécution littérale de l'acte constitutif. La dissolution de la société fut donc pronosoce, et le journal, qui composait tout l'actif social, mis en voote, fut adjugé me yennant doisie cents et gestiques frants à Dejarter lei-même. La responsabilité dé odte désastrense tiquidation pesa tout de suite sur le rédatteur en chef, que sea ennemis accusèrent, avec une certaine apparence de raison, de s'être complaisamment prêté à une comèdie dont le résultat devait être de lui donner à peu près peur rien une propriété qui avait coûté 600,000 fr. à set comfants actionnaires, et qui en réalité valuit au moins ce qu'elle avait coâté. Ce qu'il y à d'avéré dans tout cela, c'est que le désastre de la première société de La Presse, lois de rien changerà la position politique qu'avait su se faire M. É de Girardin, ne fit que la consolider; et quelques années après le mombre des abonnés de son journal avait double, en même temps que l'annonce était enfin arrivée à donner les magnifiques practitis sur l'évaluation desquals on avait à l'origine bané le succès financier de l'entreprisei

Las Presse stuit develue, ce qu'elle est encoré aujourd'hais une véritable puissance. Son fondateur avait fait preuve de trop d'habileté pour se pas avoir le droit d'étit enfin complé pour quelque chose dans les haules régions de la politi-que. Il se bornait alors à convolter la direction générale des postes i mais il rencontra iti des répugnances encore plus vives que celles dont il avait autréfois été l'objet à la chambre élective. On consentait bien à faire de lui un instrument, on ne demandait même pas mieux que de le salarier largement, mais on refusait obstinément de fui un concours plus direct: Risum teneutis? Les Vértueux collègues de cet honnete M. Teste trouvalent le député de Bourganeul par trop compromettant! C'est ce qui explique comment le publiciste qui jusque slors avait défendu avec tant de vigueur des principes du parti conservateur finit par se trouver reieté dans l'apposition, non pas dans cette valgaire opposi-tion qui possit pour les mais et les badauds sur les bancs de l'extreme gauche, mais dans une opposition d'autant "lus redoutable qu'elle était conservatrice et monarchique, et qui pendant longtemps se composa de M. E. de Girardin tout seul. Insensiblement, pourtant, on la vit se grossir; et le moment vint où elle fut le cauchemar de M. Guizot. On jugea dans le camp ministériel que s'il était impossible de réduire au silence le rancuneux journaliste, qui prenait la liberté grande de ne pas faire invariablement chorus avec les satisfaits, avec les admirateurs, généralement fort peu désintéressés, des hommes alors au pouvoir, il n'en était que plus urgent d'annihiler à tout prix une feuille où chaque matin plus de trois cent mille lecteurs étaient surs de trouver la critique la plus apre et souvent la plus juste des actes d'une administration dont l'impopularité allait toujours croissante. Puisqu'on s'apercevait enfin que l'exploitation de l'opinion publique, telle qu'on l'avait laissée s'organiser sous l'empire de la plus illibérale, de la plus confuse et de la plus absurde des législations; que le journalisme, arrivé à constituer dans l'État un quatrième pouvoir, dominant complétement les trois autres, rendait tout gouvernement si non impossible, du moins d'une difficulté extrême, de vérita-bles hommes politiques eussent compris que l'abolition du monopole et du privilége était le meilleur moyen à employer pour faire rentrer cette envahissante industrie dans les limites et l'esprit de la constitution du pays, constitution toute de liberté et d'égalité. Au lieu de cela, on n'imagina rien de mieux que de susciter à La Presse une formidable concurrence par la création d'un nouveau journal conservateur au capital de *deux millions*, et d'un format presque double : L'Époque, avouée tout aussitôt par le ministère pour organe semi-officiel. Rien n'y fit. L'Epoque devora ses deux millions (il y avait là en effet de gros mangeurs : le ban et l'arrière-ban des écrivains de police !), puis disparut un beau jour sans avoir pu seulement ébranler le journal de M. E. de Girardin. Tout au contraire, celui-ci sortit de cette redoutable lutte singulièrement grandi dans l'esprit même de ses adversaires, et plus influent que jamais. Dans les derniers mois de 1847, les amis du ministère essayèrent pourtant encore de le démolir à l'aide du Conservateur; mais le temps leur

M. E. de Girardin ne cessait de répéter que M. Guizot conduisait la monarchie de Juillet à sa ruine, et les satisfaits refusaient d'ajouter foi aux lamentables prédictions de cette autre Cassandre. Dans la discussion de la fameuse adresse de 1848, où pendant un grand mois on batailla à la chambre sur l'expression de passions aveugles et ennemies (quatre mots qui reufermaient une révolution!), saisi d'un profoud dégoût à l'aspect de tout ce parlage si inutile, si imprudemment irritant, il donna avec éclat sa démission de député.

A quelques jours de là, le trône de Louis-Philippe était renversé et la république proclamée. Peu de minutes encore avant l'instant fatal, M. É. de Girardin, qui depuis longtemps avait ses entrées privées aux Tuileries, avait essayé de dessiller les yeux du vieux rol. Il était trop tard maintenant pour qu'on pût espérer de lui conserver sa couronne; et il fallait s'estimer trop heureux si on parvenait encore à sauver celle de son petit-fils. Le rédacteur en chei de La Presse reçut l'acte d'abdication de l'élu des 221, et courut le porter à la chambre. On sait le reste.

La révolution du 24 Février mettait le pouvoir précisément aux mains des hommes que M. E. de Girardin était habitué de longue main à trouver parmi ses plus implacables ennemis. Nous ne serons que justes en proclamant lei avec la France entière que, loin alors d'avoir peur, ou seulement de parattre intimidé en présence d'une situation qui avait fant de périls pour lui-même, il fut admirable de courage, de patriotique énergie. Un article lutitulé Confiance! par lequel, en portant à la connaissance de ses lecteurs les faits dont les journées des 23 et 24 février avaient êté témoins, il apprenait à la France à regarder résolument en face les hommes qui lui imposaient la république, ne fat pas seu-lement un morceau de véritable éloquence, ce fut encore une belle et noble action. Tandis que tous les publicistes naguère aux gages la police du château ou se cachaient ou se

tausaient comme des lâches, lorsqu'ils ne désertaient pas comme des infâmes, avec armes et bagages, pour se faire maintenant les souteneurs de la république, M. Emile Girardin, loin de mettre son drapeau dans sa poche, le relevait d'une main plus ferme que jamais. Le 23 février, *La Presse* tirait au plus à 30,000 exemplaires; un mois après, son tirage atteignait le chiffre presque fabuleux de 70,000!

M. É. de Girardin était arrivé à l'apogée de ses succès ; désormais îl ne pouvait plus que déchoir. Cependant, il faut le dire, c'est en grande partie à lui-même qu'il doit attribuer le déclin, dès lors si rapide, de son influence. Les trop brusques exemples de versatilité d'opinion qu'il donna à ce moment lui firent bientôt perdre tout le mérite de sa conduite et de son attitude en Février. A la suite des journées de Juin, le général Cavaignac, usant des pouvoirs dictatoriaux dont il avait été investi par l'Assemblée nationale, sus pendit pendant six semaines La Presse, et fit mettre son rédacteur en chef au secret pendant une couple de jours, en même temps qu'en faisant revivre l'obligation du cautionnement il détruisait vingt autres seuilles non moins hostiles que La Presse aux hommes du National. Dès qu'il put saire reparaitre son journal, M. de Girardin se livra contre le chef du pouvoir exécutif à des attaques d'une extrême violence. Il appuya ensuite très-chaudement la candidature de Louis-Napoléon à la présidence de la république; mais il est permis de croire que ce fut en haine du général, car deux mois à peine après l'élection du 10 décembre, la Presse figurait déjà au nombre des adversaires du président. Cette évolution nouvelle avait été trop rapide pour ne pas donner lieu à de malignes interprétations; aussi beaucoup n'y virent-ils que le désappointement d'un am-

Nature essentiellement mobile, mais extrême en tout, M. de Girardin ne pouvait plus s'arrêter sur la pente où il était arrivé; et bi entôt sa transformation fut complète. Il embrassa avec son ardeur habituelle les doctrines du socialisme, et alla s'asseoir sur les bancs de la Montagne en qualité de représentant du Bas-Rhin. Nous ne nous chargerons pas d'ailleurs d'expliqu er comment deux années plus tard, malgré de si ardentes aspirations démocratiques, il put inventer et soutenir avec la passion qu'il apporteen toutes choses la candidature de M. le prince de Joinville pour les élections à la présidence de la république qui devaient avoir lieu en mai 1852.

Exilé à la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Girardin put rentrer en France au mois de février suivant, et reprit la direction de la Presse : mais le système des avertissem ents alors en vigueur rendant toute polémique impossible, il la quitta, en 1856, après avoir vendu 800,000 francs à M. Millaud les quarante actions dont il était possesseur. La direction du même journal lui fut de nouveau confiée eu 1862; il la garda jusqu'en 1866, et acheta alors la Liberté, seuille légitimiste peu répandue, qu'il transforma et dont il porta rapidement le tirage à 60,000, en fixant d'abord à 10 centimes le prix du numéro. pour l'élever à 15 après le succès obtenu. Il y combattit avec persistance la politique de M. Rouher, mais sans attaquer direct ment le système de l'empire, dont il finit par se faire le champion, quand Napoléon III eut fait espérer, en 1869, le retour au régime parlementaire. Le ministère Émile Ollivier, dont il avait contribué à préparer l'avènement (janvier 1870), trouva en lui un soutien chaleureux, principalement dans la campagne du plébiscite et dans les projets de guerre contre la Prusse. Un décret, en date du 27 juillet, le nomma sénateur; mais par suite des événements, sa nomination ne parut pas au Journal officiel, et il ne prit pas séance. Il quitta Paris, le 10 septembre, pour aller se fixer à Tours, où il offrit ses services à la délégation du gouvernement, qui ne les accepta pas, Bien qu'il est vendu, avant la guerre, la Liberté à M. Léonce Défroyat, il continua à y écrire, à Tours, à Bordeaux, puis à Paris, après la capitulation, et attaqua

alors violemment le gouvernement de la Défense nationale. Pendant la Commune, il fonda, le 5 mai 1871, l'Union française, où il demandalt que le France ne fût plus divisée en dévartements, mais fermât 15 États indépendants, avec des chambres et sénats spéciaux. Ce journal fut supprimé par la Commune, le 15 mai.

M. de Girardin a réuni, en 1858, ses principaux articles, sous le titre de Questions de mon temps (12 vol.), collection à laquelle il a ajouté successivement plusicurs volu mes. En dehors de la politique, il a pub ié, en 1858, la Fille du militonnaire, comédie; il a donné au Thétre-Français le Supplice d'une fimme, drame représenté avec un grand succès, le 29 avril 1865, sprès que M. Alexandre Dumas fils y cût fait des remaniements contre lesquels l'auteur éleva une vive polémique; il a fait jouer, la même année, au Vandeville, les Deux Seurs, drame qui ent une chute éclatante; il a inséré dans le Nain jaune, en 1866, le Mariage d'honneur, comédie, et dans la Liberté, en 1868, les Hommes sont ce que les femmes les font, prove be.

Milo Delphine Gay, qu'il avait épousée en 1831, étant morte au mois de juin 1885, il se remaria, en novembre 1856, avec Milo Mina Brunold, comtesse de Tieffenbach. Cette dernière union aboutit à une séparation de corps,

promoncée le 25 avril 1872.

GIRARDIN (Mmº Emile de), frome auteur, née le 26 janvier 1804, à Aix-la-Chapelle, où -on père était receveur général, fut d'abord counue sous le nom de Delphine GAY-Elle débuta de bonne heure dans la carrière poétique. Son talent précoce et sa beauté, tout contribua à exciter l'enthousiasme pour ses poèmes religioux et nationaux. En 1822 elle remporta un prix à l'Académie Française, et elle aila ensuite voyager avec sa mère, madame Sophie Gay. Mª Émile Girardin a chanté dans de beaux vers toutes les gloires de la France; aussi n'a-t-elle pas hésité à prendre elle-même le titre de Muse de la patrie, que lui ont malignement reproché certains critiques, qui précédemment pourtant lui avaient pardonné de se féliciter en vers harmonieux du bonheur d'être belle. En 1825, le roi Charles X, à l'occasion d'un poême qu'elle avait composé sur le sacre, lui accorda une pension sur sa cassette. En 1831 elle épousa M. Émile Girardin, qui déjà avait acquis une certaine notoriété dans la presse, et qui depuis est parvenu à jouer un rôle si considérable en politique. La grande et juste réputation dont Mes Émile Girardin jouit depuis longtemps dans notre littérature contemporaine a surtout pour bases ses nombreuses poésies, qui ont été réunies et publiées sous le titre de Poésies complètes. Pendant longtemps elle a rédigé dans le journal de son mari un feuilleton hebdomadaire, qu'elle signait du pseudonyme de Vicomte Delaunay, et qui sut pour beaucoup dans le succès de La Presse. On a d'elle quelques romans ingénieux et des recueils de nouvelles, écrits avec un grand charme, parmi lesquels on remarque Le Lorgnon et La Canne de H. de Balsac. Elle a aussi abordé la scène et fait représenter au Théâtre-Français deux tragédies : Judith et Cléopatre, quelques comédies, entre autres, l'École des Journalistes et la Joie fait peur ; et, au Gymnase, le Chapeau d'un horloger, qui a obtenu un succès de fou rire, après le succès de la mièce précédente. Elle est morte à Paris le 19 juin 1855.

GIRARDON (François). Cet habile statuaire naquit à Troyes, en 1630. Son père, fondeur de profession, me croyait pas la carrière des arts aussi lucrative que celle des affaires; aussi le destinait-il à devenir procureur; mais l'antipathie que le jeune Girardon montra pour la chicane engages le père à côder aux instances de son fils, qui fut alors placé chez une espèce de menuisier sculpteur, à qui on recommanda d'employer son élève aux travaux les plus pénibles et les plus désagréables, afin de parvenir à le dégoûter; mais il en fut tout autrement. Le mattre fut si content du salent du jeune homme, qu'il finit par obtenir du père la permission de le laisser suivre la carrière des arts.

Girardon s'inspira en voyant dans les églises de Troyes les travaux qu'y avaient exécutés un Champenois nomm Gentil et Dominique, scalpteur florentin, amené en France par Rasot. Le chancelier Seguier, ayant eu occasion de voir les travaux de Girardon, l'envoya à Rome à ses frais, et là il gagna l'amitié et la protection du peintre Charles Lebrun. Lors de son arrivée à Paris, il fit pour les Capucins de la rue Saint-Honoré doux statues de grandeur naturelle, et pour le roi un groupe, en marbre, de sept figures, dont six font partie du même bloc; il représente Apollon chez Thétis, et se voit à Versailles dans un rocher factice qui orne l'un des bosquets du jardin. Le groupe de Pluton enlevant Pro-serpine fut aussi placé à Versailles, ainsi que l'Hiver. Girardon fit plus tard la statue équestre de Louis XIV en bronze sur la place Vandéme, le mausoide du cardinal de Richelleu à la Serbonne, et celui de Louvois aux Capucines. Après avoir exécuté de nombreux travaux, Girardon mourut Ducurent ainé. à Paris, en 1715.

GIRARD ROUSSIN. Foyes CARARST (Bolanique). GIRASOL, un des nome vulgaires de l'op ale. On appelle girasol oriental une variété du corindon.

GIRATOIRE (Monvement). Cette expression, qui désigne un mouvement de rotation (de 70oc, tour, cercle, mouvement circulaire), est surfout employée en physiologie végétale. Certaines plantes offrent en effet un tel mouvement dans le suc nutritif que renferment les utricules de leur tissu celiulaire. Les plantes sur lesquelles on peut le plus faciliement taire cette observation sont celles du genre chara, vulgairement lustre d'eau; c'est sur elles qu'elle fut faite pour la première fois par Bonaventura Corti. On sait que la tige des chara est formée d'un tube central entouré d'une sorte d'étui composé de tubes plus petits réunie entre eux. Chasun de ces tubes est un cylindre dont la paroi est formée d'une membrane simple, incolore, et dont la cavité ne précente ni cloison ni diaphragme. Leur surface interne est tapissée de granules verts, d'une grosseur trèsuniforme, disposés en séries longitudinales, parfaitement paralièles. Ces séries couvrent toute la surface interne du tube, à l'exception de deux handes qui leur sont parallèles, ni sont complétement dépourvues de granules.

Si l'on sole un des tuhes dont nous venons de parier, et qu'en le soumette à l'action d'un bon microscope avec une insuière suffisante, on pout alors parfaitement constater qu'il y a en courant continu descendant le long d'une des parois couvertes de séries de granules, et remontant en sens inverse le long de la paroi opposée, après avoir passé d'une paroi à l'autre le long des bouts du tube qui correspondent sux articulations de la tige. L'immobilité la plus complète règne dans les deux bandes dépourvues de granules. Si un granule flottant y est porté accidentellement, il reste stationnaire, ou, se rapprociant insensiblement de l'un des deux courants, il est bientôt entraîné par lui.

M. Amici attribuait ces phénomènes à une action électrique; MM. Becquerel et Dutrochet ont démontré qu'il n'en pouvait être ainsi. L'examen de la question a été repris per M. Denné, et ses observations personnelles l'on conduit à comparer les granules des charz aux spores doués de meuvements spontanés des conferves. Il en a conclu que c'est plutôt par une contraction successive des diverses parties de ces granules, par un changement de forme, analogne à une sorte de mouvement péristaltique, que le fluide ambiant ou le granule lei-même, est mis en mouvement.

E. Mergerex.

GIRA UD (JEAN, comte), célèbre auteur dramatique italien, né à Rome, en 1776, d'une famille d'origine française, fut élevé sous les yeux d'un père d'une sévérité outrée et d'une dévetion monastique. Une semblable éducation ent desséché dans leur germe ses heureuses dispositions, si l'induigence de son précepteur, en lui permettant de lire Goldons, n'avait évaillé son penchant pour le théâtre.

Ne pouvant approcher d'aucun théatre, Giraud s'en dédomnageaut en donnant, au logis paternel, des représentations : les acteurs n'étaient que des marionnettes ; mais Gi-

rand et ses trois frères leur servaient d'interprètes. Celui-ci charmait surtout l'auditoire, composé exclusivement d'ecclésiastiques et d'amis de la maison. Les éloges dont il était l'objet l'encouragèrent si bien, qu'il se mit à composer des tragédies. A seize ans, ayant perdu son père, il embrasan ssion des armes, et se livra à tous les plaistrs dont il avait été sevré. Il fréquenta surtout assidument le thétire, et finit par se consacrer entièrement à la littérature dramatique. Sa première pièce, L'Onesta non si vince, fut représentée à Venise; l'auteur avait vingt-six ans. Elle réussit, malgré l'étourderie d'un acteur qui, ayant à dire qu'on ve nait de l'éveiller en sursaut au milieu de la nuit, et qu'il avait quitté son lit en toute hâte, se présenta au public dans une toilette des plus recherchées. Malgré cette bévue, l'œuvre arriva à bon port et fut représentée à Bolegne et à Ferrare. Nommé en 1809 par Napoléon inspecteur général des théatres de l'Italie, il alla, après les événements de 1814, se fixer en Toscane, où il s'enrichit dans le commerce. Il ne s'abandonna pas moins pour cela à sa vocation, et composa un grand nombre de comédies, qui furent presque toutes accueillies avec faveur. Bientôt sa renommée se répandit dans toute l'Italie, et pénétra même en France, où l'une de ses productions les plus amusantes, L'Aio nel imbaraszo (le Précepteur dans l'embarras), arrangée pour notre scène, a popularisé son nom parmi nous. Il faut cependant avouer que ses caractères sont souvent forcés, ainsi que ses dénouements. Le premier de ces défauts est surtout remarquable dans L'Inamorato al tormento. Quei qu'il en soit, son répertoire offre une lecture aussi variée qu'attachante; il intéresse et fait souvent rire. Le comte Giraud est mort on 1834, laissant un assez grand nombre d'ouvrages inédits. SAINT-PROSPER jeune.

GIRAUD (JEAN-BAPTISTE), sculpteur distingué, membre de l'ancienne Académie de Peinture et de Sculpture, mort le 13 février 1830, dens un domaine qu'il possédait près de Nangis, était né à Aix en Provence, en 1752. Un oncle maternel, riche négociant, se charges de son avenir, et voulut le mettre à même de lui succéder dans la direction de sa maison de commerce; mais bientôt, frappé des rares dispositions qu'il annonçait pour les arts du dessin, il tint à honneur de ne pas contrarier une vocation vraie. l'envoya se perfectionner en Italie par l'étude réfléchie des cheis-d'œuvre de l'antiquité, en lui promettant de le guer toute sa fortune s'il parvenait à l'Academie. Giraud n'avait certes pas besoin d'un motif intéressé pour se livrer avec ardeur à la culture de l'art; en 1789 les portes de l'Académie s'ouvraient devant lui, et il obtenait le titre tant envié pour lui par son généreux protecteur, en récommee de diverses statues dans lesquelles brille une connaismos approfondie de l'anatomie et revit en quelque sorte l'art antique. Nous nous contenterous de citer de lui un Mercure, dont le marbre est aujourd'hui en Angleterre, un Achille mourant, dont il fit présent à sa ville natale, un Baigneur endormi et un Soldat laboureur. Fidèle à sa esse, sua oncle lui légua en totalité sa grande fortune. Girand, alors encore dans la ferce de l'age, repartit pour l'Italie, et il y resta pendant huit années consécutives, résidant tantôt à Florence, tantôt à Rome, ou à Naples, faisant mouier à grande frais, dans ces diverses capitales et sons ses yeux, les monuments les plus précieux de l'art antique, dont il expédia les plâtres à Paris. Il ne consacra pas moins de 200,000 francs à cette œuvre si digne d'un véritable ami de l'art; et cette collection unique orna le bel hôtel qu'il possédait place Vendôme, transformé ainsi en un véritable musée, dont il mettait générousement les trésors à la disposition des artistes. Girand a fourni les motes et les idées techniques à l'auteur de l'excellent onvrage intitulé : Rocherches sur l'art statuaire chez les Grecs.

GIRAUD (Punns-Franços-Grácosaz), né le 19 mars 1783, au Luc (Var), aculpteur distingué, avait été d'abord destiné au commerce, comme sun homonyme et compatrioté, puis s'était centi entrainé vers la culture des arts par une

vocation prissante. Il se lia avec Jean Girand, qui lui ; donna les premières leçons de son art, et en mourant lui laissa aussi toute sa fortune. Pierre-François Girand n'en jouit pas lengtemps; il mourut le 19 février 1836, après avoir vu s'éleindre entre ses bras sa femme et ses deux filles uniques, Il laissait à M. Vatinelle la riche collection de Jean Giraud. Il y a de lui, au musée du Luxembourg, un en de grandeur naturelle, morceau aussi finement senti que délicatement rendu.

GIRAUDET. Voyez CHANTERELLE (Mycologie). GIRAUMONT. On donne ce nom à diverses variétés de la citrouille, parmi lesquelles on distingue: le girauent vert besselt, énorme en grosseur, égal à ses deux extrémités; le giraumont noir, à peau fort lisse, à pulpe ferme; le gros giraumont rond, de forme peu constante; les girauments moyens, à bandes et mouchetures, nom unément concombres de Malte on de Barbarie, et par d'autres citrouilles troquoises. La puipe est employée aux mêmes usages que celle des potirons. Elle est plus dense; plus fino, et a généralement plus de saveur.

GIREL. Voyes Falte et Gunaser.
GIRGENTI. Voyes Acressits.

GÉRID. Voyes Ditait. ...

GIRO (Banques de). Popes Ranque.

GIROD DE L'AIN. La famille Girod jouissait d'une juste considération dans le pays de Gex, lorsque éclata la première révolution. Plusieurs de ses membres se firent remarquer dans nes essemblées délibérantes.

GIROD (JEAN-LOUIS), né à Thoiry, en 1753, avocat, fut nommé maire perpétuel de la ville de Gex per Louis XVI. Appelé supressivement au Conseil des Cing Cents, à celui des Anciens, à la chambre des députés de 1818, il crut, à l'instar de beaucoup d'hommes politiques de la France mouvelle, pouvoir joindre à son nom de famille celui du département d'où il était originaire. Napoléon l'avait nommé conseiller à la cour des comptes en 1897, et lui avait en 1800 ectroyé le tière de baren de l'empire. Il continua ses fonctions jusqu'en 1827, où il fut mis à la retraite. Il mourut en 4829.

GIROD DE L'AIN (LOUIS-GASPARD-AMÉDÉE, DAFOE), député, pair de France et ministre seus Louis-Philippe , file du précédent, naquit à Gex, en 1781. En 1806 il devint substitut à Turin en 1807 ; procureur impérial à Alexandrie, en 1809 ; substitut du procureur général près la cour d'appel de Lyon; en 1810 auditour au conscil d'État, ch l'année mivente avocat général à Paris. Louis XVIII le maintint dans ces fonctions. Durant les cent jours, Napoléon lui tenfin la présidence du tribunal de première instance de la Soine, et les électeurs de Gen l'envoyèrent à la chambre dens 815. Ayant signé la protestation faite par cette assen sa dissolution violente, epérée our l'erdre de M. Decazes par un piquet de cosaques , le contre-révelution le ti nt pour suspect, et le destitus. Co ne fut qu'est 1949 que le gouvernit. ment de la Réstauration, revenu à des idém plus modérées, ma konseiller & la cour regale-de Paris, Nommé en 1827 député à Chinen, il devint l'un des membres les plus influenta de l'assetablée devant laquelle se retire le ministère Willeit, et qui en 1829: le choiait pour l'un ils ses viess présidente." Réche en 4630, ill: nota-le célèbre adrieuse des deux centiving telune Si pendant les journées des 27 et 28 juillet on prentendit pas parlecide hel, en reven-che il firt un des prémiers dens in sétrée de 29 y quand he victoire de peuple sut décidée, à sourir à l'inétel de ville ourge-signer/l'adrette-turden-d'Orléans-ti d'aurêté qui confiait à corprisce les fonctions ide illeutement général! du yaume. Meranté puifet de police le 197 auté insivant , il me puife par dans ess fonctions de de le limit de la lin ot troin-main aprèt en l'yscemplégait par Mi Bain du pl'un is midaeteurs en some-ordre de Tempe; mais en ayant éch de la ceset me gomenit d'État. Nommé de nouvelle député, lors des élections de 1831 diffut porté à la présidence en concurrence avec Lafdifto, et l'emportanur les tunt seule voix de majorité. A la mert de Cahimin Périer, en aust

1832, il remplaça M. de Montalinet à l'impraeti en publique et aux cultes; mais dès le 11 octobre de la même année il cédait ce porteseville à M. Guizot. Une ordonnance es date du même jour le nommait pair de Françe. A l'époque de la dissolution du cabinet Molé, en 1839 , il fit partie d le 31 mars jusqu'au 12 mai du ministère dit de graneitien, dans lequel il eut le département de la justice et des cultes. Il mourut en 1847, vice-président du conseil d'État.

GIROD DE L'AIN (Frux), trère du précédent, général et ncien; député, est né en 1789. En 1805 il entra au service, et fit, en qualité de sous-lieutenant, de lieutenant et d'adje dant-major, les eampagnes de 1806 et 1807 en Pruses et a Pologne, de 1808 , 1809 , 1810 , 1811 en Espagne , et comme capitaine, puis chef d'escadron, celle de 1812 en Russie, 1813, 1814 ch 1815 en Allemagne et en Brance. Après la tion de son feère alné à la pairie, il devint député de l'arrondissement de Nantua, et lut réclu en 1834, 1837 et 1839. Il était en 1830 colonel d'état-major. Nosamé, paréchal de comp en 1842, il compandate le département du Jura à la révelution de l'évrier. Mie, à la retraite par le gouvernement provincire, il fut réintégré dans l'azmée par suite d'an décret de l'Assemblée législative.

GIRODET (Annu-Louis Dr. ROUSSY) maquit à Montargin, le 5 janvier 1767. Son père étalt directeur des demaines du due ri'Orléans. Ses parents enrent d'abord la pensée d'en faire un architecte, puis un soldat ; mais sa mère étant renne à Paris pour soumettre des dessins de man fils au célèbre peintre David, qu'elle connaissait, celui-ci lui dit; « Votre-fila sera na peintro, » Girodet entra dans l'atelier de David, où di encite l'admiration de ses condisciples. La e année du concours. Girodet remporta le grand prix de peinture : le chemin de Rome lui fut ouvert. C'étaiten

1789.60n tableau représentait Joseph mendu par ses frères. A Rome, Ginadet ne fréquentait pas les salles de l'Académie, et travailleit presque toujours iches lei , isolément. Endymien, composé ainsi dans sa chambre, dut exposé à l'École, et plut prodigiemement au public romain; puis q l'envoya à Pads. Hippograte refugant les présents d'Artassroès vint ensuite : il fut peint pour sen père adoptif, Trioson (alors médesin de Mesdames de France, tantes de nei). Depuis, Triosen l'a légué par testament à l'École de Médecine de Paris, où il se treuve aujoprd'hul... - ::

Au moment où le pointre y metteit le dernière main, notre résolution preceit un déveleppement qui frappait de stupeur l'Europe. Le consul de France, Basseville, ayant reçu l'ordre de remplacer l'écussim aux fleurs de lis par les armes de la république, l'écuation fut retiré. Cette circonsissue excita sussitét un grand tumulte dans la populace de Romo 4 les prêtres la soulevèrent. Les élèves de l'Aquémis s'antivirent à Maples; Girodet refers de, les suivre, et resta avec son ami Péquinet peur terminer l'écusses républicain ; ce qu'ils firent en un jour et une nuit. Ils avaiest encore noces: à la mein jorque le peuple fit irruption dens l'hôtel de l'Académie, et détraisit tout ca qu'il y trouve. Nos doux founce goes, wenturent et réfugier chen Basseville; ma en arrivant à sa : porte ils mocentrèrent la populace qui égougeait, le maiheureux sonsul ; ils rentrérant dans la fouis pour échapper es même traitement. Lin modèle les recons et leur danns un seile. Quelques jours après , iln quittères Rome peur rejeindre de celonio académie me 'à Naples: 🕬 avant d'y arriven ils daillirent encore être essassie une écurie des marais Pontins, où ils passèrent une muit

A Maples, Girodet:s'occups de paysages, peignit de impux sites, et vécut dans une intimité charmante avec Péquines, paysagiste distingués, il y promosa sea jeusea rèves d'a-tiste, et reprit sérieusement sea études. Il fit seannaissame de Cirille, médecia, qui fut plus tard président de la some sion législative partidespéenne. C'est pour lui que Gigodel exécuta, à la suite de soins qu'il en avait reçus, un tablesse de Stratonice et Antiachus, qui ne s'est pas retrouvé après la mort de Cirilla. La supture entre Naples et la Bépublique française lui fit quitter Maples, di séjauma quelque

temps à Venise, où les événements le jetèrent. La tempête grondait de toules parts; il se réfogia obscurément dans les monts Euganéens. Abano lui fournit des esquisses charmantes. Il y fut découvert et arrêté.

Bendu à la liberté, Girodet parcourut, en voyageur attentif et enthonsiaste, les etranes ulpestres qui séparent l'État de Ventse de la Carinthie; il revint ensoite à Paris, en traversant Florence et Gênes. Il tomba malade dans cette dernière ville. Gros, qui s'y trouvait, le soigna comme un frère ; ses courses et ses travaux à Rome et à Naples avaient duré cinq ans. A Paris, Girodet reçut un logement au Louvre, et s'y établit. Pendant les trois années qui suivirent son retour, it me fit que des recherches, des études, des ébauches et des portraits. Pourtant sa réserve fit dire à ses rivaux que le peintre avait donné l'idée de sa force par sa Agure d'élude, qui était Endymion. Ces assertions furent mentles par l'exécution du superbe tablesa d'Ossian. Il peignit ensuite un délicieux tableur de Danas, et quatre autres, où sont représentées Les Suisons : il fit une seconde Danae, qui ne fut plus un simple tableau, mais une satire amère et puissante. H'y a dans le tableau de Fingal beaucoup de verve et des Beuntés disselles; queiques parties même y enlèvent les suffrages par des choses finies, délicates, énergiques et bien harmoniées. C'est à Gênes, dans sa convalescence, qu'il avait conçu l'ébauche de cette Seène du déliegé, qui mérite l'admiration. Il mit quatre années à préparer et à oxéculer ce tablétiu : c'est un por et consciencleux chef-d'œuvre. Il 'exposa au salon de 1886. En 1888 il fit parattre les Funérables d'Atala. La public recut encore de fai L'Empereur au moment d'entrer dans Vienne. La Révolte du Catre vit le jone deux ans après.

Lorsqu'en songea à ces prix décemmanx (1869) qui ne furent point distribués, le tableau de Délage fut désigné pour le grand prix. Après tous ess travaux, Girodet se sentit épuisé, et se trouva dans l'impossibilité de les poursuivre; ne pouvant définitivement recouvrer la santé, fi s'imposa le repos. De 1810 à 1822, îl n'a plus repris aucune de ces créations qui demandent tant d'études et d'efforts. En 1812, il mit au salon une Tête de Vierge, qui est un des diamants de la peinture. En 1819, Galatée fut achevée et exposée dans son atelier : ce fut son dernier grand tribut. Il ne fit pius que des dessins, quelques esquisses parfaitement étudiées, et quelques portraits qu'il travaille longtemps, entre autres ceux de Cathelineau, Bonchamp, Merlin de Dougy et Mes Refret. Ces ouvrages consumèrent ses dernières forces; il ne put afler plus loin, et sa longue maladie prit tout a coup un caractère alarmant : il vit venir sa fin, et se résigna. Pourtant il voulut dire adieu au théâtre des travaux qui avaient rempli d'illusions et de tourments ses Jours et ses nuits; sur son désir, on le porta dans son atelier; fi y toucha en tremblant ses dernières toiles, et ramena sous ses yeux presque éteints ses plus récentes ébauches. Après avoir contemplé ces objets avec l'émotion d'une éternelle séparation, il s'écria : « Adieu, je ne vous reverrai plus . Il mourut le 19 décembre 1824. Les esquisses, ébauches et dessins qu'il laissait étaient fort nombreux.

Après sa mort on publia les vers inédits qu'il avait laissés. Ils occupèrent quelques moments le public, surtout son poeme du Peintre, qui a des beautés sages et élégantes, et ses traductions d'Anacréon, de Musée, de Lucain. Cas césais sont excellents, mais un peu laborieux; le feu d'une première originalité teur manque. Pourtant Girodet a traduit avec de la verve et de l'harmonie le poème de Héro et béandre. Sa correspondance montre la haute culture, la netteté rapide, la politiesse de son esprit.

GIROFLE ou GÉROFLE (Clous de). On designe sous ce nom les fleurs non encore épanoties du giroflier. C'est ordinairement aux mois de septembre et d'octobre qu'a lieu la récolte; elle se fait soit avec la main, soit en abattant avec des roceaux les girofes qui tombent sur des toiles que l'on a eu soin d'étendre au pied de l'arbre. Après cette pre-

mière opération, on couelle les clous et on les fait sécles en les exposant su soleil. Tels que le commerce nous les livre, les clous de girolle offrent une tête renflée forinée par les pétales non encore développes, et bordée par les divisions calicinates. On connaît quatre espèces de girofles, qui toutes proviennent de carpophélies aromaticus, L., et ne différent que par leur mode de préparation ou les influences climatériques soms lesquelles elles se sont développées; deux sulement sont interessantes (or sont les ginoftes anglats et les gisofies de Capeline. Les premiers sont les plus estimés; ils viennent des Molaques, et ont reça la dénostimition des girofest utiglisses plus dest la Génépagnie anglaise des Indes qui en fait le commerce ; ils sent gros ; obtus, pesants, d'un noir hulleux à la surface, d'une saveur âcre et brûlante. Leur couleur noire a fait présumes à quelques personnes qu'on avait l'habitude de les faire sééles en les exposant à la fumée. Cette opinion est peu probable; car un tel mode opératoire serait plus nuisible qu'utile aux propriétés aromatiques du giréfie. La seconde copéce est le gtroffe de Cayenney fi est plus gelle; i plus algu, plus acc moins mair et moins accumatique que le girofic des Moluques. Les deux autres espèces sont les giroftes de l'Ha Bourbon, puis les giroftes heillandain. Sounds à la distillation avec de l'ese chargée de sel ma-ria , alin de returder son point d'ébalition, le girofie denne une hullo volatile plus pesante/que l'eau : c'est à cette hulle volatile qu'il doit sa propriété arematique et sa saveur Acre et brêtante. L'imite essentiche de girofie donne une cou-teur rouge pur l'acide adrique; elle pariage estte propriété

volatile qu'il doit sa propriété arematique et sa avour âcre et brêtante. L'audie essentielle de girofie donne une ouve leur rouge par l'actie essentielle de girofie donne une ouve la morphine et la inveine : aves este propriété avec la morphine et la inveine : aves este considération est-ette du plus tiaut intérêt en médecine légale. L'analyse des clous de girofie a fourni à Tromsdorff, sur 1,200 parties, 130 de résine, 60: de fibre végétale, 220 d'eau, perte 10. MM. Landibert et Bonastre ont trouvé dans le girofie des Moluques soulement une substince blanche cristalline de nature particulière, à laquelle le dernier de ces chimistes a donné le nom de caryophétiène. L'esta distillée de girofie laises dépesse au bout de quelque temps une matière qui apparait sous forme de lames minces, blanches et nacrées M. Person, qui l'a découverte, lui a donné le nom d'essemine. On croit aussi avoir rencontré dans cette eau distillée de l'acide bezzolque, mais le fait n'est pas encore-positifé.

Le girofie est employé en médecine comme cestant : on

Le girefie est employé en médecine comme exettant : on administre soit sa poudre, soit son buile essantielle; dans quelques cas, cette dernière sert à calmer, per une espèce de cautérisation, les douleurs causées par une dent cariée. L'art calinaire fait une grands consommation du girofle; sedinairement on l'associe à des viandes noires et leurdes, afin de faciliter par une stimulation vive la digestion, qui serait trep laborieure. L'essance de girefle, mélangée à d'autres builes volstiles, est fréquenament employée comme partum. Les fruits du girofler, appelés anthofles, sent, à l'état frais, confits dans du sucre, et servent, après le repas, à faciliter la digestion. Be même que les fleurs; les feuilles, l'écorce, les pédoucèles, et surtout de calice, renferment une grande quantité d'huile volstile. On désigne sous le nom de griffes de pirofles les pédoucules farisés; leur prix moins élevé que ceini des gisofles, les fait employer de préférence pour préparer l'huile essentielles.

GIROFLEE, genre de plantes de la famillé des crucifères, syant pour caractères à Silique épliadrique én comprimée ; stigmate bilobé ou en tête ; calice bigibbeux à la base ; graines unisérides, evales et comprindes.

La girefte jaune (cheiranthus cheir, Linné) ou riolier, commune dans toute l'Europe jusqu'au 50° degré de lattiude, croit sur les rochers et les vieux murs. C'est la seule espèce indigène que De Candolle ait laissée dans le genre cheiranthus. Il range les autres dans le genre matthiota, qui s'en distingue par des stigmates connivents et par des graines entocrées d'un rebord membraneux. On cultive dans

les jardins une de ses variétés, sous le nom de à die n d'er.

La gireflée des jardins (matthiola incana, D. C.) est une
plante bisannuelle, remarquable par ses variétés blanche,
rose, couleur de chair, rouge, violette, etc. Ses fleurs sout
d'une odeur suave, très-agréable. Ses feuilles obtuses, ailongées, diversement découpées, sont plus ou moins seyeuses ou blanchâtres.

La quarantaine ou giroftée quarantine (matthiola annua) est un peu plus petite que la précédente. On eu connait une trentaine de variétés, distinguées par leurs couleurs.

La plupart sont à fleurs doubles.

GIROFLÉE DE MAHON, JULIENNE DE MAHON ou MAHONILLE, noms vulgaires du malcolmia maritima, plante annuelle de la famille des crucières. Linné l'avait classée avec toutes les giroflées dans le genre chetranthus. On en fait des massifs et des bordares. La fleur, d'une odeur agréable, est lilas, ou rouge, puis devient violette ou blanche.

GIROFLIER ou GÉROFLIER, genre de la famille des myrtinées de Justieu, de l'icosandrie monogynie de Linné. Le genre giroftier renferme plusieurs espèces, dont la plus importante est le giroflier cultivé (caryophyllus aromaticus, L.). C'est un grand arbrisseau toujours vert, dont la forme est pyramidale, et qui constamment offre des fleurs roses disposées en corymbes terminaux et trichetomes. Ces fleurs, décrites avec soin par Linné et Tournefort, offrent les caractères suivants: Calice adhérent à l'ovaire, infundibuliforme, à 4 divisions aigues; corolle à 4 pétales arrondis; étamines en nombre indéterminé, insérées, ainsi que la corolle, sur un disque qui surmonte l'ovaire : celui-ci est infère; sur le disque qui le domine s'élève un stigmate capitulé. Le fruit est un drupe evoide couronné par des divisions calicinales. Les feuilles du giroflier sont opposées, obovales, lisses, portées sur un long pétiole canaliculé et articulé à sa base.

Le giroflier est originaire des Indes orientales; il croît spontanément aux îles Moluques: c'est de là que, en 1619, des voyageurs anglais en firent passer dans leurs lles quelques pieds, qui y vinrent à merveille. Privés d'une branche de commerce qui pour eux était très-lucrative, les Hollandais, vainqueurs des Portugais, et devenus maîtres des îles Moluques, firent égorger, en 1623, tous les Anglais qui se trouvaient dans leur pays, et forcèrent les peuples qui étaient sons leur domination à détruire tous leurs girofliers, afin de concentrer toute la culture de ce végétal dans les îles de Ternate et d'Amboine.

Ce fut en 1770 que Poivre, intendant des tles de France et de Mascareigne, parvint, par son zèle, à s'en procurer quelques pleds, qu'il fit cultiver dans les colonies françaises, et qui maintenant nous fournissent assez de gir ofles pour nous affranchir de l'impôt qu'autrefois nous étions obligés de payer. Il envoya, en 1769, aux rois de Guéby et de Patany, deux vaisseaux qui, après avoir vaincu de nombreux obstacles, revinrent l'année suivante avec une cargaison d'arbres à épices, parmi lesquels se treuvaient quelques pieds de girofliers. Une température douce, un soi légèrement humide, un lieu abrité du vent, sont les circonstances les plus favorables au développement du giroflier. Il a été transplanté dans une foule de localités, telles que les îles de Maurice, Mascareigne, à la Guyane, aux Antilles, etc. De tous ces cimats, celui de l'îte Mascareigne a paru le mieux lui convenir.

GIROLE on GIROULE. Voyes BOLET et CHARTERELLE

(Mycologie)

GIRÓN (Blasen). Cette pièce honorable est de forme triangulaire, Sa base a pour largueur la moitié de celle de l'écu. Son sommet est au centre de l'écu.

GIRON (Don Pano), marquis de las Amarillas, suc d'Ahumada, issu d'une des plus anciennes familles d'Espagne, qui a pour chefs les ducs d'Ossana, entra de bonne heure comme officier dans la garde royale. Pendant la guerre de l'Indépendance, il rendit les plus importants services comme

chef de l'état-major général de l'armée d'Espagne, quoique son orgueil ne se plist qu'avec répugnance à recevoir des ordres du duc de Wellington. Après le retour de Ferdinand VII dans ses États, il vécut loin de la cour et de ser intrigués, mais éveilla les défiances du roi en ne dissimula. pas ses sympathies pour un gouvernement représentatif modéré. A la suite de la révolution de 1820, il fut chargé du ministère de la guerre, mais ne répondit point aux espérances qu'on avait placées en lui, et fut exilé en Provence après l'infructueuse tentative d'insurrection faite par la garde royale. A l'époque de la réaction, son oncle, l'evêque de Tarrogone, essaya vainement de le faire rentrer au ministère. Le roi repondit : « Je ne veux pas de ministère Giron ; car il serait roi, et moi je ne serais plus que ministre. » Méanmoins Ferdinand finit par avoir plus confiance en lui, et par son testament il le nomma membre du conseil de régence qu'il instituait pendant la minorité de sa fille I sa belle. En cette qualité, il protesta contre les mesures prises par le ministère Martines de la Rosa à l'égard des provinces insurgées. Aristocrate de naissance et de sentiment, il combettit l'admission des grands d'Espagne en cette seule qualité dans la chambre des Procérès jusqu'au moment où l'ambassa de France, le comte de Rayneval, parvint à changer es convictions et à faire de lui un zélé défenseur d'une première chambre composée de membres héréditaires. Considéré dès lors comme le représentent de la politique française, si comme président de la chambre des Procerès, il exerçait une grande influence sur cette assemblée, et si la reine le crésit duc d'Ahumada, en revanche il perdait tout son crédit dans le reste de la nation. Quand, en 1835, Tor e no fut appelé à la tête des assaires, Giron prit le porteseuille de la guerre. Les améliorations qu'il projetait dans l'armée ne de rent pas moins inutiles que ses efforts pour rattacher les Basques, au nouvel ordre de choses ; et l'accusation de népotisme qui pesa sur lui acheva de le rendre de plus en plus impopulaire. Il avait donné sa demission, avant que les juntes s'insurgeassent contre Toreno : et dans la session de 1835 à 1836, il se posa en adversaire acharné de Mendizabal. Sous l'administration d'Isturiz et après sa retraite, il garda la neutralité. Mais dans l'automne de 1837 il eut occasion de quitter l'Espagne, et se rendit alors en France.

GIRONDE, rivière. Voyez GARONNE.

GIRONDE (Département de la). Le département de la Gironde, l'un des quatre formés de la Guienne, appartient à la partie S.-O. de la France. Il est compris entre l'Océan à l'ouest, la Charente-Iniérieure au nord, et les Landes au sud; il est borné à l'est par les départements de la Dordogne et de Lot-et-Garonne.

Divisé en 6 arrond. dont les chefs-lieux sont Bordeaux, Bazas, Blaye, La Réole, Lesparre et Libourne, 48 cantons, 551 communes, il compte 705,149 habitants (1872); il envoie 14 députés à l'Assemblée. Il est compris dans la quatorzième division militaire, l'académie et le diocèse de Bordeaux, et le ressort de la cour d'appel de la même ville. Il possède 1 lvcée, 3 colléges, 33 institutions secondaires libres, 1,204 écoles primaires et 87 salles d'asile. Le recensem ent de 1866 y avait relevé 280,552 personnes ne sachant ni lire ni écrire.

Sa superficie totale, d'sprès le cadastre, est de 974,032 hectares, dont 208,431 en terres labourables; 71,880 en prés; 183,157 en vignes; 813,718 en landes; etc. Ce département est le plus grand de la France. La valeur totale de la production agricole y était estimée, dans l'enquête de 1862, à 177,568,000 fr., dont 90 millions pour les vignobles seulement. On y comptait 413,715 moutoss, 131,257 bêtes à cornes, 84,760 porcs et 41,500 chevaux.

Le département de la Gironde comprend deux fractions bien distinctes. Sa partie sud-ouest, traversée par un chemin de fer, n'est qu'une vaste plaine de sable, à l'aspect triste et monotone, où quelques forêts de pins, quelques broussailles, offrent à peine une misérable pâture à des troupeaux de brebis; la lisière de ces landes GIRONDE 521

du côté de l'Océan est même couverte de dunes, dont la superficie est évaluée à 49,190 hectares. Le surplus du département est d'une tout autre nature. Le soi n'y offre pas, il est vrai, de ces accidents fortement caractérisés; on n'y trouve pas de montagnes proprement dites, de ravins déchirés, de profondes vallées, mais cependant les beaux fleuves de la Garonne, de la Dordogne, grossie par l'Isle de de la Gironde, vaste canal qui reçoit leurs eaux réunies et les porte à la mer, forment d'immenses bassins bordés sur plusieurs points de collines élevées. Toute cette partie du département est de la plus grande sertilité; les bas-sonds, qu'on appelle palus, sur lesquels viennent presque annuellement se répandre les dépôts limoneux, roulés par les caux des fleuves, sont couverts de riches prairies, de champs cultivés en céréales, de vignes du plus grand produit, de toutes les plantes, enfin, nécessaires à la vie de l'homme ou des animaux ; les plateaux, composés en grande partie de terrains calcaires, mais quelquelois aussi de terres argileuses, de gravier, de sable, sont chargés de vignobles, de bois de toutes natures, et tout cela produit l'aspect le plus riche et le plus agréable à l'œil.

Le gibier abonde dans les terres et le poisson sur les côtes. Les essences dominantes des forêts sont le chêne et le pin. L'olivier y vient en pleine terre, quoiqu'il ne soit pas l'objet d'une culture en grand. L'exploitation minérale y a peu d'importance. Ses principaux produits sont le sel marin et de belles pierres de construction, le sable à verrerie et de la

terre à poterie.

C'est un pays essentiellement agricole, et la vigne en est la principale culture. Les célèbres vins de Bordeaux font la richesse du département. La récolte annuelle en est évaluée à 2,500,000 hectolitres, dont 3 à 400,000 suffisent à la consommation locale : la même quantité, ou environ, est convertie en eaux-de-vie, et le surplus est livré au commerce et s'exporte dans presque toutes les parties du globe.

6 chemins de fer, 7 routes nationales, 29 départementales, 5,128 chemins vicinaux, 2 canaux sillonnent ce dé-

partement, où l'on compte six ports de mer.

Parmi les localités remarquables, nous mentionnerons Bordeaux, chef-lieu du département; Libourne; Basas, sur la Beuve, avec 5,023 habitants, une fabrication de cuirs et de droguets, des cireries, un commerce de bétail, bois à brûler, résine et cuirs. C'est une ville très-ancienne, où l'on voit une belle cathédrale gothique. Blaye; La Réole, sur la rive droite de la Garonne avec 4,096 habitants, un collége, une typographie, des fabriques de toiles de chanvre, de peignes, de vinaigre, des tanneries, des teintureries, un commerce en vins, eaux-de-vie, graines et bétail; Lesparre, entre l'Océan et la rive gauche de la Gironde, avec 3,656 habitants, une typographie, une filature de laines, des fabriques de draps communs et un commerce considérable en grains, bois et bestiaux; Langon, qui remorte à une haute anti-quité, et compte 4,647 habitants; La Teste de Buch; Pauillac, petile ville maritime, avec 4,222 habitants; Saint-Emilion, remarquable par ses ruines gothiques, par un temple monolithe, et par une sièche d'une grande hardiesse; Coutras, Castillon, fameux par deux batailles. On peut citer encore le fort Médoc, le phare de Cordonan, construit par Louis de Foix à l'embouchure de la Gironde.

GIRONDE, GIRONDINS, parti célèbre de la révolution française. Brissot et quelques-uns de ses amis en furent les fondateurs dans le sein de l'Assemblée nationale; il se composa d'abord de ces défenseurs ardents et purs de la liberté, qui la voulaient sans excès et repoussaient de la ruanière la plus absolue l'intervention du peuple dans la marche de cette grande régénération politique. Plus tard, les brissotins, ainsi les appela-t-on dans le principe, se confondirent avec les membres de cette députation du département de la Gironde à l'Assemblée législative, qui brilla d'un si grand éclat par le talent oratoire; le parti girondin se trouva cinsi constitué. Il domina d'abord l'assemblée, où les hommes qui formèrent depuis la Montagne n'étaient encore qu'en minorité,

et signala sa puissance en renversant le ministère forme par Louis XVI après l'acceptation de la constitution. Le nouveau cabinet se composa sous son influence; on y vit particulièrement figurer Roland, dont l'épouse était comme l'âme du parti; et Dumouriez, recommandé par ses connaissances diplomatiques et ses plans guerriers à des hommes appartenant pour la plupart au barreau. Peu après, la guerre fut déclarée à l'Autriche, et la nation se précipita avec un admirable élan dans cette longue lutte continentale, qui devait, après des succès inouis, se terminer par les catastrophes de 1814 et 1815. Cependant, Louis XVI, toujours le cœur saisi d'effroi à chaque pas en avant qu'il faisait dans les voies révolutionnaires, ne tarda pas à être en lutte avec ses nouveaux ministres. En juin 1792, quelques décrets, auxquels il refusait sa sanction, amenèrent la dissolution du cabinet, dont trois membres furent remplacés par des hommes du parti seuillant, ou constitutionnel. Alors les hostilités des girondins éclatèrent ; quelques rapprochements avec la cour furent en vain essayés, et bientôt leur union momentanée avec les jaco bins contre celui que les uns et les autres regardaient comme l'ennemi commun, entraîna la chute du trône. Il n'avait été qu'ébranlé au 10 juin ; il fut complétement renversé au dix a o û t.

La participation des girondins à ces journées, surtout à la dernière, ne saurait être douteuse : ils s'en sont fait plus tard, à la tribune ou dans des écrits qui sont restés, un titre de gloire. Mais il arriva alors que les girondins, en mettant un terme à une puissance qu'ils croyaient ennemie irréconciliable de la révolution, en développèrent une autre qu'il leur fut impossible de contenir, l'anarchie sangiante, qui devait tout perdre, après avoir dévoré tant de victimes : les premières furent celles que frappèrent, aux 2 et 3 septembre suivant, les meneurs de la Commune de Paris et du club des Jacobins, avec le terrible Danton pour chef. Les girondins curent horreur de ces effroyables massacres, auxquels ils étaient complétement étrangers; et ils ne cescèrent, avec une généreuse persistance, dans cette assemblée comme dans la nouvelle qui s'ouvrit quelques semaines après, d'en réclamer le châtiment. Ainsi commença la lutte entre eux et les jacobins, qui voulaient qu'on jetat un voile sur ces actes de la justice populaire. Le procès de L o u i s X V I , dont s'occupa d'abord la Convention, suspendit un moment les hostilités. Dans le cours de ce procès mémorable, les girondins, rendus à l'individualité de la conscience, cessèrent pour aiusi dire de former un parti : leurs votes furent très-divers. Quelques-uns refusèrent de juger; plusieurs, en reconnaissant la culpabilité de Louis, voulurent que sa liberté fot seule atteinte; d'autres, en prononçant contre lui la mort, essayèrent de le sauver par l'appel au peuple. Ces tentatives, qui restèrent vaines, animèrent davantage encore contre eux les passions des démagogues. Toutefois, puissants par la parole, ils conservaient encore une haute influence sur la Convention; ils en usèrent le 8 avril 1793 pour saire rendre un décret qui leur devint bientôt satal à eux-mêmes : il portait que les députés convaincus d'un délit national seraient sur-le-champ livrés au tribunal révolutionnaire. La mesure était dirigée contre Marat, qui chaque jour distillait le fiel contre la Gironde, dans sou ignoble Ami du Peuple. Peu de jours après, Marat sut en esset décrété d'accusation; mais il fut acquitté et ramené en triomphe sur son siège, la tête couronnée de lauriers, qui devaient être bientôt teints du sang de ses adversaires

Après cette attaque infructueuse contre l'idole des faubourgs, les girondins deviurent en butte à la vindicte populaire, excitée contre eux par la Commune de l'aris et par le club des Jacobins. Le 15 avril, des commissaires de section se présentèrent à la barre de la Convention pour réclamer la mise en accusation de vingt-deux d'entre eux. L'agitation s'accrut de jour en jour, et le projet fut même, assure-t-on, formé par les furieux de massacrer ces députés, qui trouvaient encore un suffisant appui dans le sein de l'assemblée; les girondins, redoublant d'énergie, dénou-

cèrent l'odieux complot, et parvinrent à obtenir qu'une commission de douse membres l'it instituée pour entreprendre des recherches à ce sujet; male au moment où cette commission se préparait à faire un repport qui somblet devoir mettre au grand jour les plus coupables menées , la salte de la Convention fut envahie par une foule nombreuse, et au miliou d'un affreux tumulte, qui se prolongea jusqu'à la muit, la minerité, restée seule dans l'enceinte, cassa la commission. Ceci se passait le 27 mai ; trois jours après, eut lieu la crise qui détermina le triomphe du parti jacobin et consomma la ruine de la Girende.

Vingt-neuf députés appartenant à cette pertien de l'assemblée furent mis en état d'arrestation par décret du 2 iuin ; de ces vingt-neuf députés , la plupart furent arrêtés à Paris et enfermés à la Conciergerie : c'étalent Brissot, Verguiand, Gensonné, Lasource, Fonfrède, Duperret, Ducas, Carra, Fauchet, etc.; d'autres, tels que Pétion, Guadet, Buzot, Barbaroux, Salles, Louvet, etc., avaient trouvé le moyen d'échapper au sort de leurs cellègues, et s'étaient réfugiés dans les départements de l'Eure et du Calvados, qui devinrent le centre d'une insurrection, un moment rédoutable, centre les nouveaux chefs de la Convention. Déjà, avant le 31 mai, les plus importantes villes du midi s'étaient énergiquement prononcées en faveur des girondins. Après leur proscription , en conrut aux armes de toutes parts, et l'on envoya des commissaires à Caen, eb les députés s'étalent constitués en commission de gouverne-ment, sous le titre d'assemblée des départements réunis. Une armée se forma même, sous la conduite du général Wimplen; mais, à peine organisée et composée de jeunes recrues inhabiles au service militaire, elle se dispersa promptement à Vernon devant les handes organisées et disciplinées du Gomité de salut public. Alors les députés cherchèrent un asile dans le département de la Gironde. Les commissaires de la Convention les y précédèrent ; d'actives recherches furent dirigées par Tallien : cachés par les sains généreux de quelques habitants de la peute vine de Saint-Emilien, en Guadet, l'un d'eux, avait reçu le jour, ils parvinrent quelque temps à se dérober aux poursuites du proconsul; mais enfin Salles et Guadet furent saisis et du proconsul; mais enfin Salles et Guadet furent saisis et mort. conduits à Bordeaux ; ils y subirent courageusement la mort. Grangemeuve les avait précédés de quelques jours sur l'échafand. Pétion, Buset et Barbaroux eurent une fin plus déplorable; le dernier se brûla la cervelle; les cadavres des deux autres furent trouvés dans les beis, dévorés par les loups. Quant à coux que recéleit la Conciergerie , après plusieurs mois de cap**tivité**, ils furent enfin renvoyés par la Convention devant le tribunal révolutionnaire, qui les condamna à mort. La défense de quelques-uns d'entre eux fit plus d'une fois palir et trembler leurs juges; ils entendirent leur arrêt avec calme. Valazé seul se frappa d'un poignard qu'il tenait eaché dans son sein. Les derniers moments des autres furent pleins de dignité : ils montèrent sur l'échafaud le 31 octobre

Ainsi finirent ces hommes dont les talents oratoires et les rertus patriotiques parent de quelque éclat la plus triste de nos phases révolutionnaires, et qui furent, selon toute apparence, les seuls et vrais républicains de l'époque. La proposition qu'ils firent de confier la garde de l'assemblée à un corps composé de choyens appartenent aux quatre-vingttrois départements fut le prétexte de cette vaine accusation de fédéralisme, as nom de laquelle on les envoya à la mort. On sait aujourd'hai que si quelques-uns d'entre eux professaient une sincère admiration pour les institutions américaines, et même les croyaient seules susceptibles de s'adapter au gouvernement régulier et définitif d'une vaste république, telle que la France, du moins aucun n'émit alors le vou de rompre cette unité indispensable en ce moment au maintien de l'indépendance nationale, menacée par l'Europe. Ce point est formellement établi par plusieurs passages des Mémoires de Buzot, publiés en 1823. Comme parti politique, la Gironde a été et est encore très-diversement appréciée

dans les votes et dans les actes qui ont marqué sa courte et brillante carrière. Avec un roi dont elle ne se fût pas défiée, elle cut peut-étre sauvé la monarchie ; tout au moins, amenant par degrés sa chute, est-elle préservé la France de la tyrannie odieuse qui succéda à son brusque renversement. En s'unissant au parti jacobin pour perdre le malheureux prince, elle montra, dans le fait, plus de passion que de sens ; car elle savait par avance quelle affiance elle cceptait, et si l'on pouvait attendre d'un tel auxiliaire autre chose qu'un régime atroce. Elle céda à un eutratnement généreux, sans songer que la liberté ne pouvait jamais être plus compromise que par les hommes dont elle rendait ainsi le triomphe inévitable ; erreur fatale , payée bien cher par elle-même et par la France, et qui, dans les crises révolutionnaires, doit servir d'éternelle leçon aux partis.

P.-A. DUPAU.

GIRONE (Gerona, la Gerunda des anciens), place forte et chef-lieu de la province espagnole du même nom, en Catalogne, au confluent de l'Oñar et du Ter, près de la Méditerranée, reliée par une vole de fer à Barcelone, admirablement située, en partie sur le versant d'une hauteur, et siège d'un évêché, compte 6,100 habitants. En tous temps elle passa pour un point stratégique d'une grande importance; et il en est fréquenment fait mention à l'époque des luites contre les Maures, du séjour desquels il reste encore des traces, notamment des bains magnifiques. Mais c'est surtout à partir de la domination des rois d'Aragon, qui l'ornèrent d'une superbe cathédrale et d'un grand nombre de couvents, et qui avaient l'habitude de l'appeier leur fille ainée, qu'il en est question dans l'histoire. Plus tard, à l'époque des guerres de Louis XIV, Girone joua un grand rôle. Vainement assiégée en 1684 par les Français, elle tomba en leur pouvoir en 1694. La paix de Ryswick la leur enleva; mais ils s'en emparèrent de nouveau en 1710. Lors des guerre de l'empire, en 1809, 600 Espagnols s'y défendirent pendant sept mois avec un incomparable courage contre nne armée française forte de 18,000 hommes. De nos jours encore Girone a maintes fois servi de pivot aux opérations stratégiques nécessitées par la guerre civile. GIRONNÉ (Blason) se dit d'un écu où il y a quatre

girons d'un émail et quatre d'un autre.

GIROUETTE. Ce mot vient du vieux français girer, virer: c'est donc une chose qui tourne. En effet, une gi-rouette, dont le nom scientifique est anémoscope, n'est qu'une seuille de métal disposée sur les toits, les tours et les clochers, de manière à pouvoir tourner au moindre souffle, antour d'un pivot vertical. La girouette, qui a quelquefois la forme d'un coq, d'une tête de loup, ou de quelque autre animal, indique de quel côté vient le vent, et pour le faire reconnaître plus facilement, on dispose d'ordinaire au-dessons les quatre lettres E. S. O. N. (est, sud, ouest, nord), placées dans le méridien du lieu et le plan parallèle à l'équateur, de façon à former un carré dont les diagonales se coupent au point d'appui du pivot. Ces quatre lettres, indiquant les quatre points cardinaux, forment une rose des vents tout à fait grossière, mais qui peut suffire à ceux qui demandent d'où vient le vent pour savoir s'il pleuvra. S'il s'agit d'observations météorologiques, il est clair qu'il faut obtenir une plus grande précision; on y parvient en divisant la rose en trente-deux parties, comme on le fait dans le compas de mer, ou, ce qui vaut mieux encore, en désignant par des degrés, ou par des grades (degrés centésimaux), l'angle que fait la girouette, ou la direction du vent avec le méridien. Mais on conçoit qu'on ne peut avoir en l'air, et surtout à la hauteur où sont ordinairement placées les girouettes, la moindre exactitude. Pour y parvenir, il convient de prolonger le pivot, que l'on rend mobile, jusque dans une chambre, où son extrémité inférieure viendra reposer sur le centre d'un cercle gradué et exactement orienté. Une aiguille, attachée au pivot, parcourra, en tournant, le timbre du cercle sur lequel elle marquera, avec une grande exactitude, la direction de la girouette, et par conséquent aussi celle de vent. Il y a des girouettes au moyen oesquelles on peut connaître la force et la vitesse du vent; mais cela demande un mécanisme particulier, qu'on nomme anémomètre.

La lourde et criarde girouette était autrefois un attribut féodal, qui ne pouvait figurer que sur les châteaux, et dont le vilain n'eût osé se permettre de décorer son humble teit. La girouette a donné lieu à quelques allusions; celle de Bayle a joué un grand rôle dans la philosophie : on sait que la question du franc arbitre a divisé, divise et divisera prebablement à tout jamais les philosophes; Bayle fournit aux fatalistes une nouvelle arme par l'ingénieuse hypothèse d'ens girouette qui, étant douée de la seule faculté de vouloir sa monvoir, s'imaginerait, toutes les sois que le vent la pousse à droite ou à gauche, qu'elle se meut par sa propre force, par une vertu innée en elle. Il en est de même de l'àme, dit il : l'âme a la faculté de vouloir ce qui lui fait plaisir; elle veut donc en conséquence de la manière dont elle a été précédemment, ou dont elle est encore affectée : c'est là le vent qui la pousse; elle est effet et se croit cause; elle obéit et croit commander; elle se persuade que tout ce qu'elle veut, tout ce qu'elle exécute, est libre et volontaire, tandis que les circonstances antérieures, les jugements qu'elles ont déterminés, les affections que l'âme a reçues, rendent sa détermination nécessaire et fatale. On sait comment cette hypothèse a été depuis développée et renforcée par les raisonnements des philosophes du siècle dernier, et ce que les spiritualistes ont répondu.

Le mot girouette a été encore appliqué à ces hommes qu'on a vus si souvent, dans les événements politiques, changer de couleur et d'attachement, selon que le vent de la faveur soufflait d'un côté ou d'un autre. On a même publié depuis 1815 plusieurs Dictionnaires des Girouettes. Dans un des derniers on avait eu soin d'indiquer par le nombre de girouettes, placé à la suite du nom de chaque individu, le degré de son girouettisme. C'est encore un livre à relaire aujourd'hui.

Bernard Jullem.

GISEMENT ou GISSEMENT (Marine), situation des côtes, direction qu'elles suivent par rapport aux différents points de la boussole. On applique ce mot à toutes espèces d'objets, en les comprenant toujours dans le sens de leur longueur : ainsi le gisement d'une île est nord et sud, si la ligne qui joint les deux points les plus éloignés de cette îte est dans cette direction d'après la boussole. Le gisement d'un éoueil est l'aire de vent sur lequel il est relevé de deux points différents. Le gisement de deux îles, de deux écueils, de deux points quelconques, c'est la direction indiquée par le compas de la ligne qui passe par ces deux points. Lorsque les navigateurs font quelques découvertes, ils ont soin d'en indiquer le gisement, afin d'éclairer ceux qui les suivent.

GISEMENT (Géologie). On donne ce nom à toute masse minérale contenant quelque sub stance utile, que l'on cherche à en extraire. Les filons, les amas, les couches, les rognons, etc., sont autant de dénominations différentes s'appliquant aux principales formes de gisements des aubstances minérales.

GISORS, petite ville de France, aur l'Epte, la Trome et le Reveillon, avec 3,834 àmes (1872), est un chef-lieu de canton de l'arrond. des Andelys (Eure). Nommée Gisortium du temps des Romains, elle était dans le moyen âge la capitale du Vexin normand; les rois de France et d'Angleterre s'en disputèrent la possession jusqu'en 1195, où la trahison la livra à Philippe II. En 1346 Edouard III la brûla, n'ayant pu prendre le château. Le domaine de Gisors, constitué ta ntôt en comté, tantôt en duché, appartint successivement à Blanche de Castille, à Blanche d'Evreux, à Renée de France. C'est à la mère de saint Louis qu'on doît l'église paroissiale, un des monuments les plus curieux de la basse Normandie. Les restes du château pe présentent plus que des ruines d'un aspect imposant. Cette wille possède des fabriques de draps fins, d'indicanes, de percalés, des ateliers de dentelles, etc. Elle communique

par des voies ferrées avec Paris, Vernon, Rouen et Dieppe, GISQUET (JOSEPH-HENRI), ancien préfet de police, né à Vesin (Moselle), en 1782, entra de fort bonne heure an service; mais, par suite d'une blessure qu'il reçut à la chasse et qui nécessita l'amputation d'un avant-bras, il fut blentôt renvoyé dans ses feyers. Admis slors comme commis dans la meison de banque des frères Périer, il obtint, par son zèle et son activité, la pretection de ses patrens, qui le mirent à même de fonder, en 1826, à Saint-Denis, une grandé usine pour son sompte. Sous sa direction intelligente, cette opération prospéra at bien, qu'en peu d'années il était parvenu à être compté parmi les négociants notables du département de la Seine, lesquels lui conférèrent les honneurs de la megistrature consulaire. A la suite de la révolution de Juillet, it fet élu membre du conseil général de la Seine. A ce moment, une crise commerciale des plus graves pesait sur la place de Paris; et sans une importante fourniture de fasils qu'il alla négocier en Angleterre pour le compte du gouvernement, fourniture adjugée sans publicité ni concurrence, dans des conditions excessivement onéreuses pour le trésor public, on a tout lieu de penser qu'il eut été impossible à la maison Gisquet de soutenir le choc des nombreux sinistres qu'elle éprouva. Un procès fameux fit, quelques années plus tard, connaître une partie de la vérité au sujet de cette affaire des fusils-Gisquet, demeurée l'un des plus scandaleux tripotages d'une époque si féconde en ce genre.

Casimir Périer, nommé premier ministre en mars 1831, désirant avoir à la préfecture de police un homme complétement à lui, obtint de Louis-Philippe qu'on en renvoyat Vivien, qui avalt succedé à M. Baude, et qu'on y appelat M. Gisquet, son ancien commis et son constant protégé. Dans l'exercice de ces fonctions, M. Gisquet, on ne saurait le nier, apporta la fermeté, la vigilance et l'activité qui avaient fait défaut à ses prédécesseurs. Les insurrections de 1832 et de 1834 ne le surprirent point, et grâce à ses mesures, aessi promptes qu'énergiques, elles purent être comprimées. Les divers attentats dirigés coutre la vie de Louis-Philippe lui fournirent également l'occasion de faire preuve de présence d'esprit et de sang-froid, comme aussi de déployer un grand zèle monarchique. Son nom, naturellement lié à toutes les mesures de répression auxquelles le pouvoir dut recourir pour se maintenir en présence de partis qui conspiraient son renversement, devint bientôt aussi impopulaire que ceux des Delavau, des Franchet, des Mangin, et de tous les autres exécuteurs des vengeances de la Restauration. De vagues rumeurs de concussions commises dans l'exercice de ses fonctions vinrent se joindre aux reproches d'actes arbitraires et illégaux qui s'élevaient de toutes parts contre lui; et lors du changement de cabinet qui eut lieu en 1835, le ministère dut donner à l'opinion publique la juste satisfaction d'une destitution. M. Gisquet, désormais usé et inutile, fut remplacé à la présecture de police par M. Gabriel Delessert, et reçut comme fiche de consolation sa nomination aux fonctions de conseiller d'État en service extraordinaire. Il était difficile que M. Gisquet ne gardat pas rancune aux ministres qui l'avaient ainsi sacrisié : aussi , étu député à la chambre de 1837, prosita-t-il de la discussion des fonds secrets pour faire sur leur emploi des révolutions qui achevèrent de le perdre dans l'esprit des gouvernants, sans qu'il réussit pour cela à se faire pardonner son passé par le parti libéral.

En 1988, Le Messager, journal qui avait momentanément cessé d'être l'organe de l'administration, publia un article dans lequel on laisait alfusion, en termes très-diaphanes, à une mystérieuse histoire d'alcôve où il était question d'une femme mariée séduite, du silence et de la disparition du mari obtenus à prix d'argent et d'un duel lachement refusé. Clairement désigné dans cet article, M. Gisquet porta plainte en calomnie contre le journaliste: le procès qui s'ensuivit fut un de ceux qui percerent à jout la politique de roueries et de corraptions sur laquelle s'appuyait le gouvernement de Leuis-l'hillippe, et qui permirent de sonder toute la profon-

deur de la démoralisation administrative. En presence du texte précis de la loi, le jury fut forcé de rendre un verdict de culpabilité contre l'éditeur responsable du Messager, et la cour dut le condamner à une amende insignifiante, parce que la participation directe de M. Gisquet aux tripotages honteux dénoncés dans l'article ne put être prouvée. Toutefois, de l'ensemble des faits il résulta, de la manière la plus évidente, que pour satisfaire sa lubricité M. Gisquet n'avait pas seulement dissipé une partie de sa fortune, mais qu'il avait encore sait illicitement gagner des sommes considérables à sa maîtresse, à ses amis et à ses parents, en leur ménageant des pots-de-vin sur différentes entreprises et adjudications publiques. L'avocat du roi blama de la manière la plus sévère la conduite de l'ex-préset de police, et reconnut expressément qu'en signalant les faits en question, le journaliste de l'opposition n'avait fait que remplir un devoir. Avant même le prononcé du jugement, une ordonnance royale avait rayé M. Gisquet de la liste des conseillers d'État en service extraordinaire, et culevé les fonctions de receveur général de l'Aube à son gendre, dont le nom s'était trouvé compromis dans cette sale affaire.

Aux élections de 1839, M. Gisquet fit publier que, lors même que ses électeurs le nommeraient de nouveau député, il refuserait cet honneur. C'était savoir se rendre justice. Rentrer dans l'obscurité et tâcher de se faire oublier était en esset ce que M. Gisquet avait désormais de mieux à saire. Il n'en fut pourtant pas ainsi : il publia ses Mémoires (Paris, 1840, 4 vol. in-8°), apologie complète de sa vie, qui contient force acc usations et critiques, parfaitement fondées d'ailleurs, à l'endroit de l'administration supérieure. Puis il entreprit un voyage en Egypte et en Orient, et crut devoir, à cette occasion, nous faire part de ses impressions de touriste (1844, 2 vol.). « Une chose assez piquante, rap. porte un auteur contemporain, c'est que ce terrible préfet, si universellement détesté pour sa rudesse, ses mesures draconiennes et son despotisme, était, au fond, d'humeur joviale, et qu'il se fit recevoir membre du Caveau. » M. Gisquet est mort en 1866.

GITANOS. Voyez Bonémiens.

GITSCHIN, chef-lieu du cercle du même nom, en Bohême, sur la Cydlina, avec 6,000 habitants. Cette ville possède un gymnase, une école militaire, une caserne, jadis collége appartenant aux jésuites, etc., et elle est le centre d'un commerce de céréales assez étendu. C'était autrefois la capitale du duché de Fried land. Quand, en 1627, Wallenstein choisit Gitschin pour en faire le chef-lieu de sa principauté, ce n'était qu'une misérable bourgade, comptant à peine deux cents maisons couvertes en chaume; mais, grâce aux sommes considérables qu'il employa en secours et en encouragements à tous ceux qui voulurent y élever des constructions nouvelles, la pauvre bourgade ne propre et régulièrement construite, accrue d'un château magnifique qu'il y fit élever à grands frais.

En 1636, on déposa les restes mortels de Wallens tein dans la chartreuse de Walditz, voisine de Gitschin; mais en 1639 Baner, le général suédois, envoya en Suède la tête et la main droite du héros, comme trophées des victoires remportées par l'armée sous ses ordres. Après cette profanation, les restes de Wallenstein demeuréréat oubliés dans cette chapelle, jusqu'à ce que le comte Vincent de Waldstein les fit transièrer à Munchengraetz, dans le caveau de sa famille, où le tombeau de son glorieux ancêtre est maintenant orné d'une inscription qui rappelle ses hauts faits.

Le 29 juin 1866 un combat sanglant sut livré sous les murs de Gitschin entre les Prussiens et les Autrichiens; ceux-ci surent battus et la journée eut pour résultat de savoriser la jouction des deux armées prussiennes.

GIULAY. Voyez GYULAY.

GIUNTI ou GIUNTA, célèbre famille d'imprimeurs, qu'on appelle en Espagne Junti, Junta ou Juncta et aussi

Joula, et en France les Junte. Elle n'était point originaire de Lyon, ainsi qu'on l'a imprimé, mais bien de Florence, où il en est fait mention dès l'an 1354, et où, en 1489, elle fut, par un décret, promue au rang des families patriciennes. A partir de la fin du quinzième siècle, on voit les Junte figurer comme libraires et comme imprimeurs à Venise, à Florence, plus tard à Lyon, et enfin à Burgos, à Salamanque et à Madrid. La plus ancienne de leurs maisons paraît avoir été celle de Venise, qui fut sondée par Luca Antonio Giunta, venu de Florence s'établir dans cette ville vers l'an 1480, et qui d'abord, de 1482 à 1498, se borna à faire de la librairie, mais qui à partir de 1499 eut une imprimerie à lui, dont le premier produit sut: J. Mar. Politiani Constitution es ordinis Carmelitarum (in-4°). Ses dernières impressions sont de 1537, l'année même de sa mort

L'imprimerie continua de marcher après lui, sous la raison de Hæredes L. A. de Giunta, d'abord sous la direction de son fils Tommasseo Giunta, dont un incendie dévora les ateliers en 1557. De 1644 à 1648 on voit les Heredi di Tommasseo Giunta figurer comme actionnaires de la maison de commerce de F. Baba, et le dernier ouvrage sorti des presses des Juntes à Venise paraît être de 1657.

Les Junte de Veaise, uniquement préoccupés de la partie commerciale de leur art, n'ont rien qui les distingue des autres imprimeurs de Venise leurs contemporains, et en ce qui touche les caractères et le papier qu'ils emploient, ils sont infiniment inférieurs aux Manucc et au Giolito. Il ne paraît pas qu'ils aient rien imprimé sur parchemin; et leurs éditions grecques sont en très-petit nombre. L'édition du Cicéron de Victorius (1534) est presque le seul ouvrage important sorti de leurs presses. Leurs missels ne sont cependant pas sans mérite.

Filippo Giurta, neveu de Luca Antonio Giunta, fonda aussi à Florence, sa ville natale, une imprimerie, dont les premières productions furent Zenobii Proverbia (1497, in-4°) et l'édition de 1488 de l'Homère de Florence. Après la mort de Filippo, arrivée le 16 septembre 1517, ses deux fils Benedetto et Bernardo Giunta, puis leurs héritiers, continuèrent de faire marcher son imprimerie. Les Rime de Buonarotti (1623, in-4°) paraissent être le dernier ouvrage sorti des presses de la maison de Florence. Les types qu'elle employait soutiennent avantageusement la comparaison avec ceux des Manuce, et l'emportent même pour ce qui est des caractères italiques. Ce n'est que sous le rapport de la variété, qu'ils sont inférieurs à ceux des Manuce; de même qu'ils le cèdent aux éditions des Alde pour ce qui est du papier, de l'encre et du tirage. La maison de Florence a d'ailleurs livré beaucoup d'éditions sur grand papier, et plusieurs belles impressions sur parchemin. Il est à présumer que les Giunta de Florence possédaient une fonderie de caractères qui alimentait aussi les autres imprimeries de leur ville. Quoique ce ne soit pas, en général, sous le rapport de la pureté des textes que les éditions sorties des presses des Juntes jouissent d'une grande réputation, il est sacile de s'apercevoir qu'à l'instar des Manuce ils savaient mettre à profit leurs relations avec les savants et les lettrés de leur temps, pour les améliorer autant que possible. C'est là un éloge qu'on ne saurait faire des ouvrages sortis des presses de la maison de Lyon, fondée par le fils de Francesco Giunta, Jacobo Giunta de Florence, qui en 1519 était encore établi à Venise, mais qu'on retrouve des 1520 à Lyon, où il ne paratt d'abord que comme libraire-éditeur, mais où à partir de 1527 il imprima lui-même les ouvrages qu'il éditait. A sa mort, arrivée en 1548, ses héritiers continuèrent avec succès sa maison, dont on retrouve des traces iusan'en 1592.

Il est plus disticile de débrouiller les relations qui ont existé entre les Giunta d'Italie et les Giunta d'Espagne, et encore les rapports ayant existé entre coux-ci. Ainsi, on trouve un Juan Justa imprimeur à Burgos en 1526, 1528 et 1551, et de 1382 à 1593 un Filippo Justa, lequel est peut-être le même personnage que le Filippo Giunta jeune, de Flo-

rence. A Salamanque, nous voyons de 1534 à 1552 un Juan DE JUNTA qui très-vraisemblablement est le même que le Juan Junta de Burgos précité; et en 1582 un Luca Junta. A Madrid il y avait en 1595 un Giulio Junta, qui mourut en 1618; puis Thomas Junta ou Junta, de 1594 à 1624, et qui à partir de 1621 prend le titre d'imprimeur du roi.

GIURGEWO, ville fortifiée de la Roumanie, en Valachie, à 66 kilom. sud-ouest de Boukarest, avec 16,000 Ames, est bâtie en face de Routschouck, sur la rive gauche du Danube, où elle a un port assez fréquenté. Cette ville est surtout célèbre par la victoire que les Russes y remportèrent sur les Turcs, le 3 février 1773. Les Russes s'en emparèrent en 1810; et ce fut dans ses murs qu'en 1811 s'ouvrirent pour la conclusion de la paix des conférences, transférées l'année d'après à Bucharest. Les Russes prirent encore Giurgewo en 1828, et, aux termes du traité de paix intervenu alors entre la Porte et la Russie, les fortifications durent en être rasées. En 1854, les Russes occupèrent de nouveau cette place; mais après la levée du siége de Silistrie les Turcs attaquèrent les troupes russes à Giurgewo, et à la suite de combats renouvelés du 5 au 7 juillet, les Russes durent battre en retraite et évacuer la ville.

GIUSTI (GIUSEPPE), l'écrivain politique et satirique le plus célèbre de la moderne Italie, né en 1809, à Monsuannano, bourg situé entre Pistoie et Pescia, étudia le droit pour complaire aux désirs de son père, bien qu'il ne se sentit qu'une médiocre vocation pour la carrière du barreau. Reçu docteur en droit, il se rendit à Florence, où pendant quelque temps il travailla dans le cabinet de l'avocat Capoquadri, devenu plus tard ministre de la justice. Mais aiors il acquit de plus en plus la conviction, partagée du reste par tous ses proches et amis, qu'il n'était rien moins que fait pour la profession qu'on lui avait fait embrasser. A son aversion pour les travaux du barreau se joignait un état valétudinaire, en même temps qu'un amour maibeureux avait laissé une ineffaçable empreinte sur la direction naturellement mélancolique de ses idées. Uniquement occupé de ses poésies, les soins exigés par son état de souffrance habituel le condamnaient à vivre dans l'isolement, sans autre distraction que des rapports soit directs, soit épistolaires avec quelques-uns de ses plus illustres contemporains, tels que Manzoni, d'Axeglio, et surtout avec son ami Capponi. Dès 1835 il circula un grand nombre de copies manuscrites d'un poëme qu'il avait composé à l'occasion de la mort de l'empereur François ler. Il y avait longtemps qu'on n'avait entendu en Italie une voix si courageuse et si libre s'affranchir, et quant au fond même des idées et quant à la forme, des entraves de la crainte et des préjugés. On vit à peu de temps de là paraître le Dies iræ et le Tumulto d'apatia, œuvres conçues dans le même esprit. Un poeme qui fit encore plus de sensation fut Il Brindisi di Girella, dans lequel il stygmatisait les renégats et flagellait les hommes qui font profession de n'avoir pas de principes en politique.

Les œuvres poétiques de Giusti ne tardèrent point à être les ouvrages les plus recherchés et les plus lus depuis les Alpes jusqu'au pied de l'Etna; et cependant il n'avait pas encore attaché son nom à la moindre de ses productions. Le Girella fut suivi du Stivule et de l'Incorazione, poëmes dans lesquels il célébrait l'indépendance nationale de l'Italie; puis de Ballo, de Scritla, de Reuma d'un cantante et de Brindisi, compositions dans lesquelles il faisait honne justice de la gallomanie et de la tendance de certaines gens à s'assimiler les mœurs et les idées qui ont cours au delà des Monts. Vinrent ensuite Vestizione d'un cavaliere, satire contre la manie des titres et des décorations; Gii Umanitari et Gli Immobili ed i Semoventi, satires des utopistes tant humanitaires que socialistes; Legge sugl' impiegati, contre les usurpations incessantes de la bureaucratie; La Terra de' Morti, contre M. de Lamartine.

Dans l'été de 1844, Giusti se trouvait aux bains de mer de Livourne, quand il parut sans son aveu une édition fautive

et mutilée de ses œuvres poétiques sous le titre de Poesie d'un Italiano; de sorte qu'il se vit alors forcé de publier lui-même une édition de ses Versi (Bastia, 1845). Dans un séjour qu'il alla faire à Colle di Val d'Elsa, il composa son Gingillino, ouvrage où se trouve racontée la vie d'un bureaucrate depuis son berceau jusqu'à sa tombe. Partisan d'un libéralisme sage et modéré, il foudroya dans une satire les tendances et les aspirations de la Jeune Italie, orgueilleuse et impuissante coterie, qui a peut-être retardé d'un siècle l'avénement du règne de la liberté dans la péninsule. Quand l'exaltation de Pie IX sur la chaire de Saint-Pierre sembla annoncer une ère nouvelle pour l'Italie, les vers de Giusti devinrent plus rares. Cependant son Congresso de' Birri et ses Spettri del 4 settembre produisirent encore une profonde impression. La constitution octroyée le 15 février 1848 à ses sujets par le grand-duc de Toscane Léopold II lui fournit le sujet d'une ode adressée à ce prince. Elu à deux reprises membre de la chambre des députés, et la seconde fois contre son gré, il parla peu dans cette assemblée, mais toujours à propos et avec justesse. La seule production qu'on puisse citer de lui dans cette période est son célèbre Sonnet sur les majorités. A la chute du ministère de son ami Capponi, et quand commença la domination des radicaux et de la populace, Giusti écrivit contre l'absolutisme, aussi bien celui d'en haut que celui d'en bas, son Delenda Cartago et l'Arruffa-popoli, productions qui le firent ranger parmi les réactionnaires et lui valurent un arrêt de proscription. Dans l'été de l'année 1849, l'aggravation de son état de souffrance le décida à essayer des bains de Viareggio, et il mourut le 31 mars 1850, à Florence, dans le palais Capponi.

Quoique Giusti ne doive guère qu'à des poésies satiriques et politiques la réputation qui est demeurée attachée à son nom, quelques épanchements poétiques datant d'une époque oft son œur s'occupait de sujets d'une nature plus tendre et plus intime prouvent que son talent eût été susceptible de s'élever bien au-dessus de la simple négation ou encore de la poésie politique et sociale de circonstance. L'édition complète des Versi de Giusti (Florence, 1852), comprenant en tout 87 morceaux, n'eut pas plus tôt paru qu'elle fut sévèrement prohibée et que la police en fit saisir chez l'éditeur tous les exemplaires sur lesquels il lui fut possible de mettre la main. En fait d'ouvrages en prose, on n'a de lui que son Discorso su Parini (Florence, 1846).

GIUSTINIANI, ancienne famille italienne, qui a fourni plusieurs doges aux républiques de Venise et de Génes, et à laquelle appartenait le marquis de Giustiniani qui vivait à Rome dans les dernières années du seizième siècle et au commencement du dix-septième. C'est lui qui, sur les ruines des bains de l'empereur Néron, fit construire l'un des plus grands palais qu'il y ait dans la capitale du monde chrétien, et il y réunit l'une des plus belles collections de tableaux qu'on n'avait jamais vues. En 1807 la famille Gustiniani fit transporter cette collection à Paris, et après en avoir fait vendre aux enchères plusieurs des plus belles tolles, traita du reste, qui se composait encore de 170 tableaux, avec le peintre Bonnemaison, lequel, en 1815, le revendit au roi de Prusse. La galerie Glustiniani fait aujour-l'hui partie du musée de Berlin.

GIVET, ville du département des Ardennes, sur la Meuse, qui la sépare de Charlemont, compte 5,104 habitants. L'église Saint-Hilaire est l'œuvre de Vauban. C'est la patrie de Méhul, dont le buste décore la place principale. Il s'y fait un commerce important de transit; on y trouve des corroiries, des cuivreries estimées, des fabriques de crayons, de colle forte et de pipes façon de Hollande et autres. Givet forme avec Charlemont une des places les plus fortes de la France, et une des plus importantes au point de vue stratégique. C'est une station du chemin de fer de Mézières à Namur.

GIVORS, ville industrielle de l'arrondissement de Lyon (Rhône), au confluent du Gier et du Rhône, sur le chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne, compte (1872) 9,886 habitants. Entrepôt houiller du bassin de la Leire, elle possède de nombreuses verreries à boutsilles, des teintureries en soie, sept hauts fourneaux, une fabrication de roues de wagon, etc. — Le canal de Givors, entre Rive-de-Gier et Givors, a un parcours de 16 kilom.

GIVRE (Météorologie), espèce de gelée blan che qui se dépose à la fin de l'automne, en hiver et au commencement du printemps, sur les habits du voyageur, les vi-tres des appartements, etc. Le givre se produit de deux manières : 1º l'air almosphérique, tenant toujours en suspension une certaine quantité d'eau à l'état de vapeur, si, par une cause quelconque, l'atmosphère éprouve un abaissement de température, les vapeurs d'eau se congèlent, acquièrent un poids spécifique supérieur à celui de l'air. et tombeut à la manière de la neige, sur les objets qui sont à découvert; 2° le givre se manifeste sur en corps lersque la température de celui-ci est beaucoup plus basse que celle de l'air ambiant : en hiver, par exemple, il arrive que les vitres se couvrent du côté de l'intérieur de l'appartement d'une couche de givre. Ce phénomène s'explique facilement: la température de l'atmosphère étant beaucoup plès basse que celle de l'air de la chambre, les vapeurs que cet air tieut en suspens, se trouvant en contact avec le carreau froid, passent à l'état de petits glaçons, etc. On a pu faire l'observation que les murs se couvrent de givre par un temps de dégel. Cela se comprend facilement encore : les murs, s'échaussant moins rapidement que l'air ambiant, gèlent, par leur froideur, les vapeurs aqueuses qui se mettent en contact avec leur surface. Enfin, on produit du givre artificiellement, même par un temps chaud, en exposant à l'air une bouteille pleine de glace ou de matières frigorifiques, des sels, par exemple : la bonteille se couvre d'abord d'une couche d'eau, ensuite de très-petits glacons, qui ne sont que le résultat de la congélation des vapeurs que l'air ambiant met en contact avec la surface froide de

GIVRE ou GUIVRE (Blason), grosse couleuvre, vipère, ou serpent à la queue ondée ou tortillante. Quand elle est en fasce, on l'appelle rampante; quand elle est droite, on la dit en pal. Les armes des dues de Milan consistaient en une givre à l'enfant nu hissant des gueules. Le Dictionnaire de Trévoux dérive ce mot de vivere; mais tous les étymologistes n'adoptent pas cette origine trèscontestable, et quelques-uns le font venir du latin vipera.

GIZEH ou GHISEH, gros beurg situé sur la rive gauche du Nil, en face du vieux Caire, et antrefois fortifié par les Mameloucks. C'est là que débarquent tous les voyageurs qui du Caire s'en vont visiter les grandes pyramides, qu'à cause de cela on est aussi dans l'habitude de désigner sous le nom de Pyramides de Gizek, bien qu'elles en soient distantes d'environ 1 myramètre, et même de 2, à l'époque de l'imondation, où l'on est obligé de suivre la digue. Il conviendrait dès lors heaucoup mieux de leur donner le nom d'un village situé immédiatement à côté d'elles, Kafrel-Rafrass.

GLABER (RASUL), bénédictin de Cluny, historien. On sait peu de choses sur lai, sinon qu'il maquit en Bourgogne, que, malgré le caractère sacré dont il était revêtu, il mema toujours une vie jayeuse et dissolue, et qu'il mourut en 1850. La chronique dont il est l'auteur comprand tout le dixhème siècle et les quarante-six premières années du onzième. Elle a été imprincée dans les Historia Francorum de Pithou et dans les Biriptores Francorum contante de Ducheme.

GLACE (Physique), du latin glucies, état solide de l'ea u. La gluce a plus de volume que l'en. A poide égal, quinze litres d'ent, par enemple, produsent seixe litres de glace. Beaucomp de substances, au contraire, occupent moins d'espace étant à l'état solide qu'à l'état liquide : le enivre, lu plomb, l'étain, remplissent imparfaitement le moule dans lequel on les toule; le ser, le souire, participent sous ce

rapport des qualités de l'eau, et remplissent très-bien le moule qui les reçoit.

On a longtemps agité la question de savoir si la glace se tormait au fond ou à la surface des caux des figures. Plusieurs physiciens ont avancé et souteau que les glaçons que charrient les rivières pertent d'abord du fend. Suivant leur opinion, le fond de l'océan est receuvert d'une conche de glace. Cette hypothèse n'est plus soutenable, depuis surtout que la théorie du feu cen tral, la plus vraisemblable de toutes, est basée sur des observations plausibles; d'eù il suit que les eaux qui occupent les parties inférieures des abimes des mers doivent avoir une température plus élevée que celles qui se trouvent à leur surface. D'ailleurs, une masse d'eau est un préservatif du froid; une maison de neige offre, dans les pays très-froids, un excellent abri: tout porte donc à croire que les glaçons se forment à la surface des eaux. La congélation commence vers les bords, dans les endroits où l'eau est tranquille.

Si la glace était plus pesante que l'eau, dans les froids de longue durée, les rivières, les étangs gèleraient jusqu'à fond, et tous les poissons qui s'y trouveraient périraient infailliblement, attendu que les glaçons tombant au fond des eaux à mesure qu'ils ae formeraient, toute la masse du liquide se solidifierait: cela se conçoit. Or, la glace se tenant à la surface devient un préservatif contre la froid pour les eaux qui sont au-desseus.

Dans les pays très-froids, on peut faire avec de la glace des carreaux de vitre. En 1740, on construisit avec des quartiers de glace à Saint-Pétersbourg un palais de 17 mètres de long sur 7 mètres de liaut; quatre canons aussi en glace furent placés au devant de cet édifice : on les chargeauvec de la poudre, et ils chassèrent le boulet sans crever. Des curieux ont fait avec de la glace des lentilles qui avaient les mêmes propriétés que celles en cristal : elles concentraient les rayons du soleil et mettaient le seu à des matières combustibles exposées à leur soyer.

Les glaces couvrent les mers et les régions polaires et le sommet de certaines montagnes; elles vont toujours en augmentant. Néanmoins, de temps à autre il se détache des régions polaires des quartiers énormes de glace, qui ont quelquesois plusieurs kilomètres de circonférence : ils voyagent ordinairement en s'éloignant du pêle, et se sondent entièrement.

En se servant d'un appareil d'une assez grande dimension, dans lequel se fait le vide par le moyen de la vapeur, on peut obtenir de la glace en toute seison dans des pays où jamais il ne s'en forme naturellement, et dans lesquels par conséquent il est plus à désirer que l'on puisse s'en procurer. On a expédié d'Angleterre dans plusieurs possessions des Indes des machines de ce genre, qui ont été un hienfait pour le pays. On obtient encore de la glace à l'aide d'autres appareils frigorifiques.

Outre la propriété qu'a la glace de rafratchir les boissons et de servir à la confection de certaines préparations culinaires (voyez l'article enivant), elle est employée avec succès pour garantir les corps organisés de la corruption: un poisson que l'on enveloppe de glace au moment où il est encore frais se conserve pendant plusieurs jours, même en été, sans donner eucan signe de putréfaction. Si l'on parvient à l'envelopper d'une croûte de glace hien compacte, il sera bon à manger au hout de plusieurs siècles. Tout le monde a entendu parler de cet énorme quadrupède, espèce d'éléphant, que les Russes appellent ma man ut h, et qui fut trouvé dans un bloc de glace sur les côtes de la Sibérie; il y avait pout-être dix, vingt mille ans que cet anispal avait perfi, car on n'en trouve plus de sen espèce en aucune contrée du globe; néanmoins, il était si bien conservé que des eurs blanes en mangèrent la cheir.

Depuis tong-temps, les médecins emploient la glace comme réactif ou comme sédatif, pour neutraliser les effets de certaines maledies, telles que les sièvres cérébrales, etc.

Disens en terminant un mot de la glace inflammable. A

GLACE 327

proprement parler, es nes qu'un jeu de physique, dont l'invențion est duc à Besc. Voici la manière de la composes : on prend de l'huile de térébenthine distillée; on l'expose dans un vaisseau à une chalcur douce, et l'on jette dans le vase, et à plusieurs reprises, du spermacest. Si le mélange est faitelans des propertions convenables, il aura la transparence de l'eau. Placé dans un lieu frais, ce mélange se compèlera en quelques minutes, et l'on aura une imitation parfaite de la glace d'eau erdinaire. Pour enflammer cette compesition, on l'expose à une température un peu chaude, et au mement où elle se fond, et tandis que des petits glaceus flottent sur le liquide, on y verse de l'acide nitrique de bonne qualité; le tout s'enflamme et se consume en un instant.

GLACIE (Art culinaire). Les habitants des pays chauds ent de tout temps recherché les heissons fraches : l'eau à la glace fait les délices d'un Persan, d'un Italien. La gourmandise et l'art ent treuvé les moyens de se procurer en toute seison des boissons et des friandises glaciales. C'est, au reste, clans les pays chauds que l'art du glacier a pris naissance ; en employa d'abord peur rafrachir les boissons les meiges qui esuronnent les sommets des hautes montagnes. Au siècle dernier, l'évêque de Catane tirait vingt mille francs de rente d'un morceau de neiges qu'il possédait sur l'Et n a.

de rente d'un monceau de neiges qu'il pessédait sur l'Et n a.
Les giaces proprenent dites ne furent, dit-on, connues en France que vere 1660 : ce fut un Florentin, Procopio Cultelli, qui le premier fit goûter aux sujets de Louis XIV les attrayantes douceurs de ces sortes de cenfitures. Le c a fé qu'il fonda à Paris existe encere, et porte son nom.

Les glaces prennent les nems de sorbets ou de crèmes. Les serbets se composent de sucs de fruits, de sucre bien purifié, et de matières aromatiques, etc. Les crèmes se font avec de la crème de lait, des jaunes d'enfa, du sucre, des annandes douces ou amères, des pistaches, du sucre, des annandes douces ou amères, des pistaches, du tie, du chocolat, du café, de la vanille, du safran, de la cannelle, etc., etc. Pour former une masse à peu près solide de ces diverses substances, en les introduit dans une sorte de botte d'étain appelée sabot; on la ferme avec soin, après quoi on la plonge dans un mélange de glace pilée et de sel marin eu de saipètre; on tourne et retourne le sabot jusqu'à ce que les matières qu'il noatient soient congclées. On détache de temps en temps, au moyen d'une spatule, la croâte glacés qui se forme sur la surface intérieure des parois du sabot. La température de l'appareil descend ordinairement à 22° centigrades.

Les fremages à la glace se préparent d'une manière analogue. Dans un demi-litre de crème double on met é',25 de lait, un jaune d'œuf, 375 grammes de suore; on fait faire cinq à six bouillons, et on retire du fen : en peut, ad libitum, arematiser avec la fleur d'oranger, de la bergamote, du citron; en net ensuite dans un moule de ferbiane, et on fait prendre à la glace.

Aujourd'hui, tous les citadins des deux hémisphères qui jouissent de quelque aisance se donnent, surtout en été, la satisfaction de savourer des glaces. Quant à l'action favorable ou défeverable de ces mets sur l'économie animale, les médecias sont grandement en désaccord : s'il faut en croire les conseils de ceux qui paraissent les plus raisonnables, l'homme faible, dont le tempérament est lymphatique ou ruiné par des exoès, s'abstiendra de prendre des glaces; les viciliards en ferent autant, et les femmes se garderent bien d'user de cette gourmandise, à moins qu'elles ne jouissent d'un état de santé parfait; mais si vous êtes jeune, robuste, la glace que vous aurez trouvée freide en la prenant pro-Voquera dans votre estomac une sorte de réaction chalcureuse, qui veus fera éprouver un sentiment de vigueur et de bien-être. Il faut dits aussi que les effets d'une glace dépendent beaucoup de la qualité des matières qui entrent dans sa composition, de l'état de santé et de la manière de vivre de la personne qui la prend. Si vous êtes habitué aux boissess spiritueuses, des glaces au citros, à l'ananas, vous feront tousser; vous ne tousserez point si les glaces sent aux freites, aux frambreises, etc., des gl. ces au chocolat, au café, à la vanille, sont les plus innocentes de
toutes. On ne doit pas prendre de boissons glacées lorsqu'on est évaulfé par un exercice violent : R e g n a r d mourut pour avoir hu un verre d'eau à la glace au retour de la
chasse. Les médeoins ne venient pas que l'en prenne des
glaces tant que la digestion n'est pas faite. Teraskore.

GLACE (Technologie). Lorsqu'en eut trouvé le moyen de fendre certains sables pour en former des masses homogènes et diaphanes, en eut trouvé le secret de fahriquer ess tables que, par analogie avec la croate solide qui se forme par des temps froids au-dessus des eaux, on est convenu d'appeler glaces. On peut distinguer deux sortes de glaces, celles qui sont souffléss et celles qui sent coulées. Les glaces acusilées ae font à peu près comme le verre à vitre, c'est-à-dire qu'en soufflant dans un tube de fer, on fait prendre à une masse de verre fondu, qui est adhérente au bout opposé, la forme d'un cylindroide, dont on retrantes les houts, après quoi on fend le tube ou manchon qui reste, dans le sens de sa longueur; on l'étale, on le dresse aussi exactement que possible pour en former une table régulière.

Les glaces coulées sont des tables de verre composé de : Soude artificielle, 1 partie sable siliceux, 3 chaux éteinte à l'air,) du sable ; vieux verre, ravivé par 100 de soude, en quantité indéterminée. On fait d'abord liquéfier ces matières dans des creusets faits d'argile et de tessons broyés de vieux creusets, dans lesquels on les jette en trois reprises différentes; seize heures après, on verse le tout dans des cuvettes, espèces de creusets ayant la forme d'une auge rectangulaire; en l'y laisse pendant seize heures, ce qui s'appelle faire la cérémenie; après quoi, les matières se trouvant combinées au degré convenable, on procède au coulage. Une table de bronze d'environ 2 décimètres d'épaisseur est établie sur un bâti de charpente, lequel est porté sur trois roues en fonte de fer. On place sur ses bords deux règles parallèles, dont l'épaisseur détermine celle qu'on se propose de donner à la glace; un eylindre de bronze de 3 à 4 décimètres de diamètre roule sur les deux règles, etc. Tout l'appareil étant amené auprès du fourneau, on saisit, au moyen de tenailles, les cuvettes qui contiennent le verre en fusion; on les suspend à des potences tournantes, ce qui permet de les amener facilement auprès de la table de brouze; enfin, après aveir enlevé les crasses qui couvrent le verre fondu, on le verse sur la table, le rouleau passe dessus, lui fait prendre une épaisseur égale, et la table de verre qui en résulte est propre à faire une glace. La glace étant coulée, on la met dans un four, appelé carcaise, pour l'y laisser refroidir lentement, ce qui la rend moins cassante. En sortant de la carcaise, les glaces sont susceptibles de recevoir le poli, perfectionnement qu'on leur donne en deux opérations, qui sont le dégrossi et le poli proprement dit. Pour dégrossir la glace, on la fixe avec du plâtre sur une table de pierre, celle de ses faces la moins irrégulière étant en dessous. Une autre glace, beaucoup plus petite, est fixée au dessous d'un cône de pierre, lequel porte une sorte de roue en bois. La petite glace étant placée sur la grande, on projette sur celle-ci du grès pilé et imbibé d'eau; deux hommes saisissent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, la roue que porte le cône de pierre, ponssent et tournent cette espèce de molette en tous sens, de facon que le grès use en même temps la grande et la petite glace, et leurs faces, qui sont en contact, s'usent et se régularisent progressivement. Quand les deux glaces sont dégrossies, on procède au poli définitif : dans cette opération, la petite glace est remplacée par un feutre fixe sur une semelle de bois chargée de plomb ; on fait mouvoir le tout au moyen de manches que porte la semelle de bois. Dans les diverses manœuvres du poii, on remplace le grès d'abord par de la poudre d'émeri un peu grosse; on lui en substitue successivement de plus fine à mesure que l'ouvrage avance, et l'on termine enfin avec du rouge d'Angleterre

sulfate de fer rouge). Aujourd'hui, le dégrossi et le polissage des glaces s'effectuent en très-grande partie à l'aide de nauchines.

Lorsque la glace est destinée à résléchir les objets ou à servir de miroir, on est obligé de couvrir une de ses faces d'une couche de matières opaques : cette couche, qu'on appelle le tain, se compose d'une seuille très-mince d'étain, que l'on fixe sur la glace au moyen du mercure. Cette opération, fort délicate, est néanmoins facile à comprendre : la glace est couchée sur une table de pierre dure, qui, portée sur une espèce d'essieu, prend tous les degrés d'inclinaison qu'on veut lui donner; on étend la scuille d'étain sur la pierre : on fait en sorte qu'elle s'y applique bien en tamponnant; après quoi on verse du mercure dessus. Ce métal dissout l'étain tellement, que celui-ci s'accroche, pour ainsi dire, aux aspérités du verre; on couvre le tout de flanelle, que l'on charge de poids; cela fait, on incline successivement la table qu'on met dessus, afin de déterminer l'écoulement du mercure qui est en excès, etc. Quand la couche d'étain a recouvré toute sa siccité, la glace est propre à réfléchir les rayons lumineux.

Les glaces soufflées se dressent, se polissent, s'étament, etc., de la même manière que les glaces coulées: elles sont moins coûteuses que celles-ci; mais comme le verre dont elles sont faites a pu recevoir diverses altérations dans sa contexture quand on les a soufflées, dressées, etc., ces glaces sont sujettes à avoir plus de défauts que les autres. Teyssèdas.

Depuis quelques années, l'industrie des glaces a pris un grand développement, et s'est fait remarquer par ses progrès matériels et financiers. Ce qui naguère semblait être uniquement une assaire de luxe est devenu non-seulement un besoin pour toutes les classes, mais en quelque sorte un objet de première nécessité. Aussi la fabrique de Saint-Gobain, qui, seule il y a trente ans, fournissait alors annuellement 20,000 mètres carrés de glaces de toutes dimensions, a dû pousser sa sabrication à plus de 50,000 mètres, et ses actions, qui en 1830 avaient une valeur d'émission de 10,000 fr., s'étaient élevées en 1845 à plus de 30,000 fr. La sabrique de Saint-Quirin et Cirey, créée plus tard, et qui depuis s'est réunie à Saint-Gobain pour la vente, a suivi les mêmes phases. En Belgique, la manufacture de Sainte-Marie-d'Oignies présente les mêmes résultats. Enfin, dans l'Allier, la fabrique de Montluçon, venue la dernière, a obtenu dès son début de beaux succès.

GLACIÈRE, lieu ou l'on conserve de la glace. Depuis qu'il existe des caves, on a pu faire l'observation qu'à une profondeur de quelques mètres au-dessous du sol la température est constante, à peu de chose près, pendant toute l'année, d'où on a dù couclure qu'à une certaine profondeur la glace ne fondrait que très-lentement.

Une bonne glacière doit être inaccessible aux courants d'air chaud et à l'humidité. Aussi établit-on, autant qu'on le peut, les glacières sur le flanc d'un coteau qui regarde le nord. Si la nature du terrain le permet, une simple excavation couverte d'un toit de chaume ombragé par des arbres conservera bien la glace. Au reste, voici en peu de mots la description d'une glacière ordinaire : l'excavation étant pratiquée, on soutient les terres par des murs en maçonnerie, ou bien on les recouvre d'une couche épaisse d'argile. le tout est couvert d'un toit conique en chaume; un conduit long, bas, étroit, tortueux, coupé de distance en distance par trois ou quatre portes, afin que l'air extérieur pénètre difficilement dans la cavité, permet d'arriver jusqu'à la glace. Le fond de la cavité est recouvert de paille, sur laquelle on range les morceaux de glace. L'eau qui se forme descend à travers la paille, et va former une petite mare au dessous, ou bien elle s'écoule au dehors par un petit conduit car la glace doit être toujours à sec autant que possible.

Il faut quelques années pour qu'une glacière acquière toutes ses qualités.

TEYSÈDRE.

On appelle aussi *glacières* certains appareils frigo rifiques employés à faire des glaces dans l'art culinaire. La glacière inventée en 1868 par M. Toselli est la plus ingénieuse : elle produit de petits blocs de glace au moyen du nitrate d'ammoniaque soumis à une pression de quelques minutes.

GLACIÈRE (La). Voyez GENTILLY.

GLACIERS. On appelle ainsi tantôt les pics les plus élevés des montagnes, que couvrent des neiges et des glaces éternelles, tantôt des amas de glaces qui se sont formés successivement, par la suite des temps, dans les vallées des hautes montagnes. On en trouve dans les Alpes qui ont 15 kilomètres d'étendue, avec une épaisseur de giace de plus de 350 mètres; tel est, par exemple, le glacier de l'Ara, dans l'Oberland Bernois. Les glaciers sont formés de neiges congelées et des eaux de pluie qui s'y sont infiltrées. Leurs masses acquièrent avec le temps beaucoup de dureté, soit par l'esset du poids que les couches supérieures exercent sur les inférieures, soit par rapport à l'intensité du froid qui règne dans la région où se trouve le glacier. On trouve des glaciers qui contiennent des couches horizontales de sable et de cailloux, ce qui s'explique facilement : en effet, supposons qu'à une certaine époque, en été par exemple, le glacier était dominé par le sommet d'une montagne sabionneuse, et qu'à la suite de fortes pluies les torrents en sillonnèrent les flancs, entrainèrent et répandirent sur le glacier des sables, etc. : dans la suite des temps, cette couche de matières solides sut couverte par de nouvelles neiges, de nouvelles glaces. Comme il se fond toujours une quantité quelconque des matières qui composent un glacier, ces amas de glaces donnent souvent naissance à des ruisseaux, des rivières : le Rhône et le Gange sortent des glaciers. C'est encore à eux qu'il faut rapporter le transport des blocs erratiques. M. Agassiz attribue la formation des glaciers primitiss à un resroidissement subit de la terre dû à une évaporation considérable, lors de l'émersion du continent. TEYSSEDRE.

GLACIS. C'est le nom qu'on donne à une pente de terre, ordinairement revêtue de gazon. Les glacis qui se trouvent dans les jardins prennent le nom de talus; cependant, la pente des talus est beaucoup moins douce que celle des glacis : c'est donc à tort qu'on a confondu deux expressions qui auraient dû demeurer distinctes.

En termes de fortification, le glacis de la contrescarpe, ou simplement le glacis, est une pente douce qui part de la crête du chemin couvert, et s'étend de 40 à 50 mètres jusqu'à sa rencontre avec la campagne. En allongeant ainsi le glacis, les défenseurs du chemin couvert fournissent un feu plus rasant et plus rapproché des attaques que celui des remparts. Dans l'attaque des places, l'assiégeant, après avoir établi des ca valiers de tranchée sur le haut du glacis, chasse l'assiégé du chemin couvert et vient y établir ses batteries de brêche. De son côté, l'assiégé, qui a d'avance préparé des galeries de mines sous le glacis du chemin couvert, s'occupe de diriger ses fourneaux de manière à bouleverser les travaux de l'assiégeant.

En peinture, on appelle glacis la couche de couleurs légères et transparentes que les peintres appliquent quelquefois sur les couleurs déjà sèches d'un tableau, pour leur donner plus d'éclat et de ton.

GLAÇON, petit morceau de glace, ou, absolument parlant, petit cristal qui est comme l'élément d'une masse quelconque de glace. Les glaçons présentent diverses formes, qui sont tantôt celles d'aiguilles, de pyramides, etc.

GLACURE. Dans les arts céramiques on donne ce nom à une sorte de couverte légère.

GLADIATEUR (de gladius, glaive). Les gladiateurs étaient des hommes qui, pour amuser le peuple romain, combattaient dans l'arêne, les uns contre les autres ou contre des bêtes féroces: dans ce cas, pourfant, on les appelait plus particulièrement bestiaires. Ce spectacle ne s'introduisit point à Rome dans les cinq premiers siècles de son existence, mais à une époque où la civilisation grecque avait pu adeucir déjà les mœurs grossières et fareuches. Il est

évident néanmoins que les combats de gladiateurs procèdent des sacrifices humains aux dieux, et surtout de cet usage, général dans la haute antiquité, d'immoler des esclaves aux funérailles des riches et des puissants. Les Étrusques et les Campaniens, au lieu d'égorger silencieusement les victimes, avaient coutume de les faire combattre et s'entretuer autour des bûchers : ces malheureux s'appelaient bustuuris. On croit généralement que Decimus et Marcus Brutus, en l'an 488 de Rome, furent les premiers qui firent combattre en public des gladiateurs aux funérailles de leur père. Le peuple en vint bientôt à tellement s'engouer de ces jeux sanglants, qu'ils cessèrent d'être l'accessoire des cérémonies funèbres, et qu'on en fit un divertissement public. Ils se donnèrent d'abord dans le Forum, puis dans une partie du Cirque, puis ensin dans des amphithéatres particuliers.

Les gladiateurs apprirent à se battre; on les exerça, on les dressa; ils recurent des noms différents, suivant les armes dont ils se servaient et leur mode de combattre. Les secutores avaient un casque, un bouclier et une épée ou une sorte de massue dont le bout était plombé, on les opposait invariablement aux rettarti, vetus d'une tunique courte et coiffés d'un bonnet qui s'attachait sous le menton. Ceux-ci portaient une arme appelée fuscina, assez ressemblante à un trident, et un filet avec lequel ils cherchaient à enlacer leur adversaire. Lorsqu'ils avaient manqué leur coup, ils n'avaient d'autre chance de salut qu'une prompte suite à travers l'amphithéatre, afin de se ménager le temps de disposer leur filet pour une nouvelle attaque. Les Thraces avaient une dague, un poignard et un petit bouclier rond, à la manière des peuples de la Thrace. Hommes féroces et cruels, presque tous de cette nation, ils passaient pour les plus redoutables des gladiateurs. Les Mirmillones, qu'on appelait aussi Galli, avaient une faux, un bouclier et un casque surmonté d'une figure de poisson; on chantait sur eux, dans l'amphithéatre, une chanson populaire dont voici le refrain: Non te peto, piscem peto; quid me fugis, Galle? Les Samnites ou hoplomachi (armés de toutes pièces) portaient un baudrier, un bouclier d'argent ciselé, une botte à la jambe gauche, un casque à aigrette. L'origine de cette dénomination de Samnites vient, suivant Tite-Live, des Campaniens, qui, dans leur haine impuissante, avaient donné aux gladiateurs le costume et le nom de leurs belliqueux voisins. Les essedaris combattaient sur des chariots; les andabatæ, à cheval et les yeux bandés; les dimachæri, avec une épée dans chaque main. Suivant les circonstances, les gladiateurs recevaient encore dissérents autres noms : dans l'arène, on les appelait meridiant lorsqu'ils étaient réservés pour l'heure de midi; supposititii, lorsqu'ils remplacaient leurs camarades faligués ou vaincus; postulatitii, lorsqu'ils étaient particulièrement demandés par le peuple; catervarii, lorsqu'ils combattaient par troupes. Enfin, les fiscales on cæsariani étalent coux qui étalent entretenus aux írais du trésor public.

Les gladiateurs se recrutaient de prisonniers de guerre, ou d'esclaves condamnés, ou enfin d'hommes libres que leur extrême indigence portait à exercer ce dangereux métier. Parmi ceux qui combattaient dans l'arène par suite d'une condamnation, les uns étaient condamnés ad gladium, et devaient périr dans l'année; les autres, seulement ad ludum, et ils étaient libérés au bout de trois ans. Les gladiateurs libres s'appelaient auctorati. On choisissait toujours des hommes robustes et en général d'une stature élevée; des entrepreneurs les logeaient et les nourrissaient dans des maisons appelées ludi, où des maîtres de pugilat et d'escrime, qu'on nommait lanista, les exerçaient par principes et leur enseignaient l'art de se désendre noblement et de mourir avec grace. Leurs mattres leur faisaient prêter un serment que Pétrone nous a rapporté : « Nous jurons, en répétant les paroles d'Eumolpus, de souffir la mort dans le feu, dans les chaines, sous le fouet ou par l'épée; nous jurons, en un mot quelle que soit la volonté d'Eumolpus, de nous

soumettre en viais gladiateurs, corps et âmes. » Ces entrepreneurs les louaient ou les vendaient aux magistrats qui donnaient des jeux et aux citoyens jaloux de popularité. Or. vit les premiers de la république, Jules César entre autres, avoir des gladiateurs à eux.

Les é diles eurent d'abord l'intendance de ces sortes de leux; ensuite, les préteurs y présidèrent; enfin, Commode en attribus l'inspection aux questeurs. Les combats de gladiateurs étaient annoncés par des affiches plusieurs jours à l'avance; elles indiqualent ordinairement les noms et les signes distinctifs des combattants, ainsi que la durée de la représentation. Souvent même elles étaient il-lustrées, comme nos modernes affiches de pièces à succès, et représentaient les principales scènes qu'on se proposait de donner au public. C'était le villicus, directeur de l'amphithéâtre, ou l'editor des jeux qui les faisait apposer. M. de Clarac a vu sur un mur de Pompéi une affiche d'amphithéâtre ainsi conçue: « La troupe de gladiateurs de Numerius Festus Ampliatus combattra pour la seconde fois. Combats, chasses, velarium (voile tendu au-dessus des spectateurs pour les garantir du soleil). Le 16 des calendes de juin. »

Au centre de l'arêne était dressé un autel consacré à Diane, à Junon ou à Jupiter protecteur du Latium; les combattants, divisés par paires, défilaient d'abord devant les spectateurs; en passant près de la loge de l'empereur, ils s'inclinaient devant lui, en disant: Morituri te salutant! Puis ils préludaient avec des bâtons (rudis) et des armes de bois ou de fer émoussé (arma lusoria). Mais bientôt, au son des trompettes de l'orchestre, ils saisissaient les armes meurtrières, qu'on avait auparavant soigneusement visitées pour en constater le fil et le tranchant.

Au premier sang qui coulait, le peuple s'écriait : Hoc habet! (Il en tient!) Si le blessé baissait ses armes, c'était un aveu de sa défaite, et sa vie dépendait des spectateurs ou du président des jeux; néanmoins, lorsque l'empereur survenait dans cet instant, il accordait au vaincu sa grace, quelquefois avec la liberté, quelquefois à con-dition de combattre encore un autre jour. Si le gladiateur s'était conduit avec courage, sa vie était presque toujours épargnée; mais s'il s'était comporté lachement dans le combat, son arrêt de mort n'était pas douteux. Le peuple faisait connaître sa volonté par un signe : baissait-il le pouce, l'homme était sauvé ; sermait-il au contraire la main droite en levant le pouce, c'en était fait de lui, et la victime n'avait plus qu'à présenter la gorge à son vainqueur. Aussitôt que le gladiateur avait été mis à mort, on enlevait son cadavre. La permission donnée au vaincu de se retirer de l'arêne s'appelait missio (congé); il y avait autrefois des combats sine missione, c'est-à-dire où la vie de ces malheureux n'était jamais épargnée; Auguste les interdit.

Pour récompense, on donnait aux gladiateurs victorieux soit une somme d'argent, soit une palme ou une guiriande de lauriers enrubannés, soit enfin le bâton nommé rudis, qui les réintégrait dans leur condition première. Etaient-ce des hommes libres qui avaient combattu dans l'arêne, il leur restait une note d'infamie qui les empêchait d'entrer par la suite dans l'ordre équestre; étaient-ce au contraire des esclaves, et avaient-ils en même temps reçu la liberté, cet affranchissement leur permettait de tester, mais ne les rendait pas citoyens; ils entraient dans la classe des déditices.

Hercule était le dieu particulier des gladiateurs; les rudiaris, c'est-à dire ceux qui quittaient le métier, suspendaient leurs armes dans son temple.

Sous la république, les Romains aimaient déjà tant les combats de gladiateurs, que nous voyons la loi Tullée défendre à tout citoyen qui briguait les magistratures de donner de ces sortes de spectacles au peuple. Mais ce fut sous l'empire surtout, quand il n'y eut plus qu'une multitude dégradée, que cette passion atteignit son plus haut période. Les empereurs donnaient de ces jeux aux jours de leur naissance, aux dédicaces des édifices publics aux triom-

phes, avant qu'on partit pour la guerre, après des victoires et dans d'antres occasions solennelles. Sustone rapporte que Tibère donna deux combats de gladiajeurs, l'un en l'honneur de son père, l'autre en celui de son aïeul Drusus. Néron, au rapport du même auteur, sit un jour combattre dans l'amphithéatre quatre cents sénateurs et six cents chevaliers; même il se trouva dans ces deux ordres des hommes assez avilis pour descendre volontairement dans l'arêne, afin d'attirer sur eux les regards complaisants du tyran. Commode fit mieux encore : il exerça lui-mêrue la gladiature. Telle était devenue la fureur pour ces hideux spectacles, qu'on vit jusqu'à des femmes, et des plus illustres familles, combattre entre elles et chercher dans le meurtre des émotions nouvelles pour leurs sens flétris ef blasés. Et qu'on ne s'imagine pas que la populace acule assistat à ces combats; les ordres les plus distingués a'y trouvaient tonjours au complet; les vestales elles-mêmes y avaient la place d'honneur, au premier degré de l'amphithéatre, et ces vierges timides, nous dit Prudenen, sentaient leurs esprits défaillir aux coups les plus sanglants et se ranimer chaque fois que le couteau se plongeait dans une poitrine humaine. Enfin, après l'établissement de la religion chrétienne et le transport du siège de l'empire à Byzance, les mœurs s'adoucirent peu à peu. Constantin défendit de faire combattre les criminels, et enjoignit au préfet du prétoire de les envoyer aux mines. En l'an 404 de J.-C., raconte Gibbon, l'empereur Honorius célébrait par des fêtes magnifiques la retraite des Goths et la délivrance de Rome ; au milieu d'un combat de gladiateurs. pp moine d'Asie, nommé Télémaque, descendit dans l'arêne et sépara les combattants ; mais le peuple furieux le lapida ur-le-champ. Bientôt cependant il se repentit de ce crime, st honora Télémaque comme un martyr. Honorius profits de ce revirement de l'esprit public pour abolir cette sanglante coutume. Tontesois, elle ne cessa complétement qu'à la destruction de l'empire d'Occident par Théodoric, roi des Goths.

Les gladiateurs, dont le nombre était considérable à Rome, prirest quelquefois part aux monvements politiques. Sous la république, les citoyens puissants qui en entretenaient des familles (suivant l'expression consacrée), sous prétexte de les faire servir aux plaisirs de la foule, n'avaient en réalité d'autre but que de s'en faire un corps de sicaires, toujours prêta à soutenir leurs prétentions par le meurire et la violence. On éprouva jeur valeur dans la guerre de Spartacua; et lorsque Catilina tenta une révolution sociale, les prudentes mesures de Cicéron les empéchèrent scules de se joindre à lui. Ils jouèrent encore un rôle important dans les guerres civiles du triumvirat. Othon, allant compattre Vitellius, ep enrola deux mille dans son armée. Maro-Aurèle les emmena tous dans sa guerre contre les Marcomans, au grand désespoir de la plèbe romaine. En 281, au triomphe de Probus, quatre-vingta gla-disteurs refusèrent d'entrer dans l'arène et de a'égorger pour annuer le peuple; ils tuèrent leurs gardiens, prisèrent leurs portes, et se répandirent dans la ville, en exerçant de terribles représailles contre leurs hourreaux; on fut obligé de faire marcher les troupes contre eux, et ce ne fut pas sans peine gu'on les extermina.

Les Grecs, ce peuple doux et humain, qui n'avait jamais eu que des at h'làtes, les Grecs, une fois soumis à la domination romaine, se familiarisèrent peu à peu avec ces horreurs. Les Athéniens seuls ne voulurent jamais admetitre de gladiateurs dans leur ville; et quelqu'un ayant un jour proposé publiquement d'établir de ces jeux, afin, disait il, qu'athènes ne le cédét point à Corinthe : « Renversez donc auparavant, a'écria un citoyen, l'autel que nos pères ont érigé à la miséricorde! »

On a donné improprement le nom de gladiateurs à un asses grand numbre de statues antiques, pour la plupart dans l'attitude du combat et remarquables par le développement du système musculaire. Ainsi, l'on connaît le gladiateur Borghère, découvert à Aptium, dans le dix-septième siècle,

et qui sut plus tard transferé à Paris. Il est signé d'A-gasias; une imitation en bronze en existe aux Tuilerles. Une opinion très-vraisemblable, émise par Heyne, y voit la représentation d'un guerrier combattant un adversaire à cheval; c'est une des plus belles œuvres de l'art grec et peut-être la seule qui rende d'une sapon saisissante un mouvement passionné de l'arme. On connaît aussi le quadiateur mourant, également reproduit en bronze aux Tuileries. Visconti croit que cette figure est celle d'un soldat barbare, blessé à mort et expirant sur le champ de bataille, seme d'armes de guerre. Puis le gladiateur rudiaire, personage nu qui tient une épée. On p'avait pas réfléchi que les gladiateurs romains ne combattaient jamais nus, mais presque toujours avec des armures aussi complètes que nos chevaliers du moyen âge. Cependant, il nous reste quelques représentations certaines de gladiateurs; tel est le cippe de Baton, célèbre gladiateur sous Caracalla, qu'on voit à la villa Pamphilii; telles sont quelques mossiques de la villa Albani, les peintures d'un tombeau étrusque à Cometo et les bas-relieis du tombeau de Scaurus à Pompéi.

W.-A. DUCKETT. GLADSTONE (WILLIAM-EWART), homme d'État anglais, est le fils de sir John Gladstone, riche négociant de Liverpool, où il est né, en 1809. Éleve à Éton, il acheva ses études avec une rare distinction, à Oxford, et après avoir sait sur le continent la tournée d'usage, il entra au parlement en 1832 comme député de Newark. Son origine roturière, son instruction classique, ses opinions conservatrices et le talent qu'il déployait dans la discussion des affaires pratiques, rappelèrent aux vétérans de la chambre des communes les débuts de Robert Peel. Celui-ci reconnut bien vite aussi l'utilité dont le jeune Gladstone pouvait être à son parti, et pendant son court passage aux affaires, en décembre 1834, il le nomma d'abord l'un des lords de la trésorcrie, et à quelque temps de là il lui confia les fonctions de sous-secrétaire d'État pour les colonies, en remplacement de Stuart Wortley, que les électeurs n'avaient pas réélu membre du parlement. La démission donnée par Peel en avril 1835 amena aussi celle de Gladstope, qui dès lors appartint au parti de l'opposition. Animé de convictions religieuses profondes, il se rattacha en même temps au mouvement puseyte, et publia son pren ier ouvrage, the Stale in its re-lations with the Church (1838), on il proclamalt le principe absolu d'une religion officielle, et l'exclusion des ci-toyens places en dehors de l'Eglise. Quand, en 1841, Peel revint aux affaires, Gladstone devint vice-president du board of trade (bureau de commerce), position qui faisait de lui, dans la chambre des communes, le défenseur naturel de la politique commerciale adoptée par le cabinet, et dont son chel immédiat, lord Ripon, était l'interprète dans la chambre haute. Il s'acquitta de cette mission, qui était entourée de dissionalités de tous genres, avec une extreme habileté, et passa alors à juste titre pour le bras droit de Peel. Au mois de mai 1843 il fut nommé président du bureau de commerce, avec une place dans le cabinet; mais en sévrier 1845 il donna sa démission de ces fonctions, pour ne point s'associer par son rote au bill de dotation du collége catholique de Maynooth, de que en cela au principe qu'il avait posé dans ses écrits que ce n'est point à la puissance temporelle qu'il appartient de fonder et de doter des établissements religioux. Cette dissipante d'un proposition de la principa de la comment d'un principal de la comment de la comm dencen'amena pullement la rupture de ses rapports d'amilié avec Robert Peel, et au mois de décembre de la même année il rentra dans l'administration comme ministre des colonies. Dans la grande lutte parlementaire qui s'engagea sur la question de la liberté du commerce, Gladstone demeura le soutien sidèle et dévoué de Robert Peel. Avec lui il quitta le ministère en juillet 1846; et aux élections générales qui eurent lieu l'année suivante, les électeurs de Newark ne lui ayant plus continue leur mandat, il eut l'honneur d'être choisi par l'université d'Oxford pour la représenter dans la chambre des communes. En 1850 il entreprit en Italie un voyage que vint bientot interrompre une invitation que lui adresse

lord Stahley, in fevrier 1851, de faire partie de la nouvelle administration qu'il s'occupait à ce moment de constituér. Mais la combinaison projetée échoua. Il publia ensuite sa Lettre à lord Aberdeen sur les persecutions politiques dans le royunne de Naples, sorte de manifeste qui produisit une sensation extrême, et que lord Palmerston eut soin de faire adresser à toutes les cours de l'Burope; puis il traduisit en anglais l'Histoire de Rome moderne par Parini (3 vol., Londrés, 1851-1852).

Farini (3 vol., Londres, 1851-1852).

Dans le cabinet du 28 décembre 1852, M. Gladitone devi et chancelier de l'échiquier, et c'est lui qui pourvut aux mesures financières destinées à alimenter la guerre que la Grande-Bretagne soutenait en Orient avec la France.

Il quitta le ministère en 1855, sut nommé, en 1858, commissaire extraordinaire de la reine aux iles Ioniennes, et reprit le portefeuille de l'Échiquier dans le cabinet du 11 juin 1859. La conclusion du traité de commerce avec la France fut en grande partie son œuvre. Il administra les finances avec une habileté hors ligne, et il mit une grande ardeur à favoriser les réformes libérales; mais sa grande influence date surfout de la mort de lord Palmerston et du ministère Russell (octobre 1865), dont il fut en réalité la personnalité dirigeante. L'opinion publique reclamait impérieusement la réforme parlementaire; le cabinet résolût de lui donner cette satisfaction et présenta Je bill de reforme. Ce fut a M. Gladstone qu'echut le dangereux honneur de diriger cette campagne à la chambre des communes. Les circonstances étaient critiques, et le concours inespère que M. John Bright avait apporté au gouvernement, en se ralliant à lui avec tout le parti radical, n'avait servi qu'à fournir aux conservateurs de nouveaux metils de persister dans leur opposition. Le bill de reforme succomba. M. Gladstone donna sa démission avec ses collègues, le 25 juin 1866; mais le ministère Derby se trouva contraint, par la voix des meetings, de proposer lui-même, en 1867, un bill de réforme, et cette sois les efforts de M. Gladstone furent couronnés d'un plein succès. À la session suivante, il se trouva en face de la question irlandaise qu'avaient mise à l'ordre du jour les troubles suscités par les fénians. Contrairement à l'opinion généralement admise par ses collègues de la chambre, il conclut à l'indépendance de l'Église irlandaise; le 3 avril, une majorité de 320 voix contre 290 lui donna gain de cause. Il est vrai que le rejet du bill par la chambre haute vint attenuer cette victoire; mais la question irlandaise n'en resta pas moins la première en importance, et c'est autour d'elle j'que gravitèrent les élections générales.

Les victoires parlementaires de M. Gladstone avaient profondément irrité contre lui la plupart des conservateurs ; à leurs yeux , il n'était qu'un apostat qui avait fait alliance avec le pape, et qui méditait le rétablissement du catholicisme en Angleterre. Il se vit forcé de réfuter ces grossières calomnies dans un écrit intitulé : Un Chapitre d'autobiographie (1868). Les conservateurs lui firent perdre son siège pour le Lancashire, comme ils avaient déjà fait repousser, en 1865, sa candidature par l'université d'Oxford; mais son échec fut largement compensé par le triomphe qu'il obtint à Greenwich, où on le nomme d'enthousiasme, et par la satisfaction de pouvoir constater, dans la liste des nouveaux élus, une majorité de 20 voix assurée à ses idées politiques sur l'Irlande. A la suité de cette manifestation, le cabinet tory se retira; M. Gladstone lui succèda et forma, le 8 décembre, un ministère dans lequel il appela M. John Bright. Les idées du premier ministre relativement à l'Église d'Irlande surent adoptées dans la session de 1869. Mais, après la question religiouse, restait la question politique, qu'il n'aborda pas moins ré-solument dans la session de 1870, et peur laquelle il obtint une solution conforme à ses vues. Au milieu de ces travaux, il trouvait le temps de mettre la dernière main à un ouvrage sur l'antiquité grecque : Juventus mandi (Londres, 1869).

Au moment où éclata, en 1870, lá guerre entre la France et l'Allemagne, M. Gladistone manifesta ses sympathies pour la cause française dans un article de la Revue d'Bdimboury, qu'il publia, il est vrai, sous le voile de l'ano-nyme, mais du sujet duquel il soutint tine vive polemique dans la presse. Cette conduité lui attira d'amères critiques, et à l'ouverture de la session, il put remarquer une froideur de réception à laquelle il n'était pas habitué. La pette de ses plus précieux auxiliaires, M. Bright et lord Clarendon, vint se joindre à cette timinution d'influence. Toutefois, il lutta sans se décourager, et la loi sur la réorganisation de l'armée, adoptée par les Communes, ayant été rejetée par la chambre haute, il invoqua contre celle-ci la prerogative royale, pour briser sa resistance. La chambre haule rejeta aussi la loi qu'il avait proposée sur le scrutin secret. En définitive, sans désarmer ses adversaires, il sut reconquerir les sympathies des libéraux, et resta à la têté du parti qui représente le progrès en Angleterre.

GLAIRES. On a donné ce nom à une sorte d'humeur blanche, gluante et visquetise, à peu près comme le blanc d'œuf dans l'état liquide. Le liquide fourni par les membranes inuquetises, comme celle du net par exemple, est glaires. Dans une certaine médecine humorale, les glaires jouaient de grafids rôles; les enfants particulièrement étaient supposès tourmentés par des glaires, et les adultes n'étaient point à l'abri des ravages que pouvaient produire ces mucosités, engendrées dans le corps humain sous l'influence de mille causes morbifiques. On ne nie point aujourd'hui que dans quelques cas les mucosités ne prennent plus ou moins de consistance, ne soient versées dans les cavités en plus ou moins grande quantité qu'à l'ordinaire, et avec des propriétés plus ou moins différentes de celles qui leur sont habituelles; mais on ne fait plus de ces glaires le point de mire de toute médecine.

GLAIS-BIZOIN (ALEXANDRE), homme politique français, est né le 9 mars 1800, à Quintin (Côtes-du-Nord). Il se fit recevoir avocat sous la Restauration, fut élu député, après la révolution de 1830, par l'arrondissement de Loudéac, et réelu jusqu'à la chute de la monarchie de Juillet, L'un des membres avances de l'opposition dynastique, il se signala moins par ses discours que par ses inter-pellations et ses interruptions, et demanda avec persistance deux mesures qui ont été plus tard réalisées, la diminution de l'impôt du sel et celle de la taxe sur les lettres. Activement mélé à la campagne des banquets réformistes, il signa l'acte d'accusation contre le ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut élu membre de l'Assemblée constituante, se rallia à la république, montra une opposition très-prononcée contre Louis-Napoléon, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. C'est seulement en 1863 qu'il reparut sur la scène politique; il fut nommé alors membre du Corps législatif, comme candidat de l'opposition, par la première circonscription des Côles-du-Nord. Aux élections générales de 1869, il fut battu, dans le même département, par le candidat officiel, mais finit par être élu, aux élections partielles du 6 décembre, dans la 4º circonscription de Paris. L'année précedente, il avait fondé, avec M. Eugène Pelletan, la Tribune française, journal hebdomadaire, dont il fut le directeur.

Appelé, le 4 septembre 1870, comme député de Paris à faire partie du gouvernement de la Défense nationale, M. Glais-Bizoin se rendit, le 13 septembre, à Tours, où il fut membre de la délégation du gouvernement. Il ne fut pas élu, en 1871, représentant à l'Assemblée nationale. Arrêté, le 20 mars, à Paris, et conduit à l'Hôtel-de-Ville, devant le Comité central, il fut relâché, sur sa parole de ne pas s'éloigner. On l'arrêta de nouveau, le 7 avril, et ou l'écrous àu dépôt de la préfecture de police, d'où un membre de la Commune, M. Bealsy, le fit «ortir. Enfin,

à la suite d'une troisième arrestation, il fut retenu comme ôtage à la place Vendôme, du 10 au 26 mai, et dut sa délivrance à l'approche des troupes.

M. Glais-Bizoin a fait représenter, en 1868, à Genève, le Vrai courage, comédie qu'avait refusée le Théâtre-Français. On a encore de lui deux autres pièces non représentées: Une vraie Bretonne (1862) et Une Fantaisie (1867). Il a publié, en 1873, sous le titre de Cinq mois de dictature, la justification de ses actes dans la délégation du gouvernement.

GLAISE. La glaise, terra pinquis des anciens, est une terre grasse, qui a été désignée par les minéralogistes modernes sous le nom d'argile figuline. Cette matière se délaie facilement dans l'eau; sa couleur est foncée; elle devient rouge par la cuisson, en se vitrifiant à demi. On s'en sert principalement pour faire des poteries et de la faïence en y ajoutant du sable. Ce n'est même que la finesse du sable que l'on ajoute à l'argile et l'émail blanc dont on la couvre qui distinguent la faience de la poterie grossière. Les usages de la glaise ne se bornent point aux poteries; on s'en sert aussi pour cimenter les bassins et empêcher l'infiltration des eaux ; les sculpteurs l'emploient pour modeler leurs ouvrages. Elle résulte du mélange de plusieurs terres; mais la silice y domine, ce qui ne l'empêche pas d'être ductile, tenace et homogène; le ser oxydé y existe toujours en quantité variable : aussi les teintes de la glaise sont-elles très-diverses; elle ne fait pas effervescence avec les acides. Les terres glaiseuses ne sont pas bonnes à la végétation; mais elles possèdent, comme la marne, la propriété de dégraisser les étoffes. On rencontre la glaise à la surface de la terre, et quelquesois à une très grande profondeur ; c'est elle qui forme ordinairement le sol des réservoirs, des sources, des fontaines et des puits artésiens. C. FAVROT.

GLAIVE (en latin gladius), arme dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui a laissé dans l'imagination des peuples une profonde impression de terreur.

C'était chez les anciens une épée à lame courte, large et à deux tranchants. Dans le moyen âge, les chevaliers s'en servaient pour se battre en champ clos. Il y avait aussi une autre épée-glaine, dont la lame était mince, légère et à pointe aiguë. Cette dernière, en usage chez les Grecs et chez les Romains, ne paraît pas avoir été adoptée par les Francs lorsqu'ils se furent nationalisés dans les Gaules. L'ancien carlet, ou épée mince, à lame effilée, portée par les officiers de l'armée française sous la République, le consulat et l'empire, était du genre du glaive des anciens Le sabre-poignard, que porte aujourd'hui notre infanterie, ressemble au glaive du moyen âge. Les lances minces, armées d'une pointe longue et aiguë, portaient aussi le nom de glaive.

GLAMORGAN, l'un des comtés de la principauté de Galles, situé entre ceux de Monmouth, de Brecknock et de Caermarthen, et le canal de Bristol, présente une superficie de 26 myriam. carrés, et une population (1871) de 396,010 habitants. Sa côte, riche en baies, est fertile et tempérée. Plus loin commence la région montagneuse; et aux limites du comté, où elle se rattache à la chaîne des monts Brecon, elle atteint une élévation de 6 à 700 mètres. Une foule de petites rivières y produisent, par leurs sinuosités, de multiples alternatives de crêtes et de vallées, et un grand nombre de chutes d'eau. C'est dans ce comté que se trouvent les mines les plus importantes et les plus nombreuses de toute la Grande-Bretagne, tant pour la houillè que pour le fer. L'exploitation de la grande houillère de Swansea a pris dans ces dernières années une telle extension, qu'à elle seule elle égale toute la production houillère de la Belgique.

Cardiff, avec le port de Pennarth, est le chef-lieu du comté de Glamorgan. La ville principale et le port de mer le plus important est Swansea. Le siège épiscopal, Llandaff, n'est qu'un misérable village, où se trouvent les ruines d'une superbe cathédrale, dont la construction remonte à 1120, et celles du palais épiscopal.

GLANAGÉ. Glaner, c'est ramasser à la main les épis restés isolément sur un champ, après le bottelage dans certains pays, et seulement après l'enlèvement des gerbes dans d'autres. On nomme glane une collection d'épis aussi nombreuse que la main peut la contenir. Les glaneurs et glaneuses sont les hommes, femmes et enfants pauvres qui dans chaque pays viennent après le bottelage, ou après l'enlèvement des gerbes, recueillir les épis laissés à la surface des champs.

Le glanage est-il une habitude bonne en elle-même et utile aux populations pauvres? Quoique l'ancienneté de cet usage établisse une prescription en sa faveur, quoiqu'à la première vue il semble naturel que les pauvres gens viennent prendre leur part, une faible part, des biens de la terre, est-il dans l'intérêt véritable de ceux qui s'y livrent? Pour beaucoup le glanage n'a d'autre but que de leur permettre de mener, pendant quelques semaines, une vie aventureuse; ils gagneraient beaucoup plus en prenant à la récolte une part active.

D'après l'article 471 du Code Pénal, ceux qui glanent dans les champs non encore entièrement dépouillés et vidés de leur récolte, ou avant le moment du lever ou après celui du coucher du soleil sont punis d'une amende de un à cinq francs. De plus, la peine d'emprisonnement pendant trols jours au plus peut être prononcée selon les circonstances. Le glanage avec des rateaux de ser dans les champs ensemencés est punissable, aux termes des anciens règlements.

GLAND (du latin glans). On donne ce nom à dissérents fruits ayant une substance forme, farineuse, et couverte d'une enveloppe corisce, tels que ceux du hêtre, du châtaig n ie r, du charme, etc.; mais il sert à désigner plus particulièrement le fruit du chéne. Les glands qui proviennent du cliène roure, du chêne pédonculé, du chêne de Bourgogne, sont très-communs en France : leur saveur est âpre, acerbe, et ils causent dans la bouche une striction désagréable. Ce ne sont point ces fruits qui ont pu servir à la nourriture de l'homme avant qu'il eût reçu les bienfaits de Cérès et de Triptolème. Cependant, on a tenté de les employer comme aliment dans des temps de disette. En 1709, par exemple, on les réduisit en farine, qu'on mêla avec celle du blé : mais le pain résultant de ce mélange est tellement insalubre, qu'on ne peut s'en nourrir impunément, et il a toujours fallu y renoncer. Comme c'est au principe astringent du gland qu'on attribue ses inconvénients, on a essayé de le corriger en le torréfiant : ces essais ont été peu satisfaisants; on a même reconnu que le feu, loin de détruire la propriété astringente, ne fait que l'accroître. Si cette cause a fait abandonner les glands dont nous nous occupons comme aliment, elle a engagé à les employer en médecine. La décoction saite avec ces sruits torrésiés et moulus à la manière du café a été préconisée par plusieurs médecins, Linné, entre autres, pour remédier à diverses maladies. Cette boisson, à laquelle on peut associer le lait, est, ont-ils dit, propre à réveiller et accroître les forces digestives ; à guérir les scrofules, les diarrhées chroniques et même la phthisie pulmonaire. En Espagne, on compose avec les glands une sorte de chocolat en broyant ces fruits torréfiés avec du sucre et un peu de chaux : cette préparation est efficace, dit-on, dans les crachements de sang. On a présenté comme étant douée des mêmes qualités médicales une eau de glands non torréfiés, obtenue par la distillation. Les glands pilés ont été employés très-anciennement sous forme de cataplasme pour résoudre des tumeurs indolentes. On a annoncé aussi que ces fruits décortiqués, pilés et lavés, fournissent par la sermentation dans l'eau une boisson analogue à la bière et très-salubre. Enfin, on fait un café de glands, et on le présente comme un excellent analeptique : quelques personnes le recommandent dans la convalescence même de diverses maladies.

Les glands qui tombent sur la terre après leur maturité servent d'aliments aux hôtes des bois, les cerís, les daims, les chevreuils, les sangliers, les écureuils, les mulots, etc. On les recueille pour nourrir et engraisser les porcs élevés dans nos basses-cours; et c'est une ressource précieuse d'économie domestique pour les habitants des campagnes. Non-seulement ces fruits ne coûtent que la peine nécessaire pour les récolter, mais encore ils contribuent à améliorer la chair d'un animal dont on fait une consommation trèsconsidérable. L'excellence du porc de certaines contrées paraît dépendre des glands qu'on ajoute à d'autres substances pour le nourrir : la propriété astringente de ce fruit doit effectivement avoir une influence marquée sur la qualité des chairs; elle doit donner plus de fermeté à leur texture et augmenter leur saveur.

Quelques espèces de glands sont mangeables, et n'ont point la saveur amère et acerbe des précédentes. Tels sont es glands fournis par le chêne heliote (quercus bellota), qui croît sur les rives de la Méditerranée, sur le mont Atlas et autres régions d'Afrique, en Corse, en Espagne, etc. : ce fruit est gros et ailongé; sa saveur a quelque analogie avec celle de la châtaigne; on le mange de même bouilli ou tôti, et il est recherché d'un grand nombre d'individus ; les riches mêmes ne le dédaignent pas. Cette espèce a principalement recu l'épithète d'esculente ou mangeable, et c'est principalement elle qui servait de base à la nourriture des hommes avant qu'ils connussent les céréales. Les glands fournis par le chêne grec (quercus esculus), plus petit que les précédents, ont à peu près la même saveur : on en fait une assez grande consommation en Asie et même en Italie. Le chêne castillan (quercus hispanica), et le chêne yeuse (guereus pseudo-ilex); fournissent aussi des glands comestibles; mais le goût s'en accommode moins que des précédents. Dans l'Amérique septentrionale, le chêne blanc, le chêne châtaignier (quercus prinus), le chêne de montagne (quercus montanea) el plusieurs autres ont aussi des fruits qu'on peut manger. D' CHARDONNIER.

GLAND (Technologie). On désigne par ce mot certains ouvrages en fil, laine, coton, soie, etc., qui dans le principe avaient ordinairement la forme d'un gland de chêne. Mais depuis on s'est singulièrement écarté de cette première origine, et on a donné à ce genre d'ornements mille formes variées, dont plusieurs ne se rapprochent guère de celle du gland naturel.

En termes de marchand de modes, le gland désigne deux branches faites en demi-cercle de souci d'honneton, de næuds de soie de bouclés, etc., que l'on met dans les garnitures, aux creux ou vides formés par les festons, ou bien une espèce de bouton couvert de filet d'or, d'argent, de soie, etc., et quelquefois même de perles avec une tête ouvragée de la même matière et des filets pendants. Ce sont les rubaniers et les tissuliers-rubaniers-frangiers qui les fabriquent.

On porte encore quelquefois des glands d'émail et autre matières précieuses. V. DE MOLÉON

GLANDE. On a donné ce nom à un grand nombre de différentes parties des corps organisés : les plantes ont leurs glandes comme les animaux. Aujourd'hui ce mot désigne les organes chargés de sécréter les principales humeurs servant à l'entretien de la vie. Les aliments solides ou liquides, introduits dans l'estomac, sont bientôt convertis en chyle par le travail des intestins; et ce chyle, versé dans la masse du sang, renouvelle et reconstitue ce fluide, indispensable à la vie. Mais ce n'est pas assez : il faut que le sang à son tour se transforme en lait pour sournir à l'ensant qui vient de naître une nourriture appropriée à sa molle constitution; il faut qu'il se change en salive pour humecter les aliments et en rendre la digestion plus facile; en bile, fluide nécessaire à l'assimilation des aliments, etc. C'est dans des giandes que le sang subit ses principales transformations. Les glandes sont des espèces de filtres vivants qui, avec une matière identique, le sang, composent et étaborent un grand nombre

d'humeurs de natures fort diverses. Leur action va plus loin que de séparer du sang ces humeurs. Ainsi la glande lacrymale, qui est contigue au globe de l'œil, et qui se trouve cachée entre lui et l'orbite, du côté des tempes, cette glande compose les larmes aux dépens du sang. Les glandes salivaires, au nombre de six (les deux parotides, les deux maxillaires et les deux sublinguales), sans compter les buccales, les labiales, les linguales, les palatines, les am y gdales, qui ne sont que des glandes équivoques sans conduits excréteurs, versent dans la bouche la saiive qu'elles ont de même tirée du sang. La glande mammaire, occupant le milieu du sein, choisit dans le sang les principes du lait, aliment nécessaire au nouveau-né. Le foie et le pancréas, deux autres glandes, dont l'une est énorme, fabriquent autant de bile et de salive pancréatique que les besoins de la digestion en réclament. D'autres glandes puisent dans le sang le principe même de la vie, et distillent dans des milliers de canaux la précieuse humeur qui doit animer des êtres nouveaux. Enfin, les reins, par un travail moins utile, mais sans doute plus simple, purifient le sang, attendu qu'ils transforment en urine des substances, qui, très-altérables et très-anima-lisées, deviendraient nuisibles à l'économie,

Tous ces organes sécréteurs sont dans une continuelle activité : les uns, comme les glandes salivaires, le foie, les reins, bien qu'indépendants de la volonté, modifient cependant leur travail suivant les besoins de la vie. Si la houche et l'estomac sont vides, la salive et la bile ne conlent qu'en petite quantité; mais que l'estomac réclame le secours du foie, aussitôt la bile chemine et flue en aussi grande abondance qu'il est nécessaire. Chez la jeune fille, de même que chez la femme qui n'est pas mère, la glande mammaire reste inactive; mais dès que la conception est accomplie, les seins, par une puissance inconnue et merveilleuse, commencent à préparer la nourriture de l'être qui n'a pas encore vu le jour. Le sang, changé en lait, sait prendre des qualités différentes, suivant l'age et les forces du nonveau-né : c'est d'abord une liqueur fade et purgative, sans doute parce que l'enfant doit rejeter le méconium; c'est ensuite un aliment qui prend chaque jour plus de consistance à mesure que l'enfant a besoin d'une nourriture plus substantielle. Et tout cela se fait dans une glande, sans que la volonté de la femme soit mise en jeu, sans que cette mère en ait la moindre conscience! Si la mère refuse de nourrir l'être qu'elle a mis au monde, la glande reste quelque temps résistante et gonflée, et elle n'interrompt son travail que difficilement et comme à regret. D'autres glandes, comme la glande lacrymaie, sont quelquesois soumises à l'empire de la volonté et à l'influence de l'imagination. On sait que chez quelques personnes sensibles ou passionnées les larmes peuvent couler volontairement, à la sollicitation de quelques viss sentiments, émotions, regrets ou souvenirs. Ces organes ne fournissent habituellement qu'une petite quantité de larmes destinées à humecter le globe de l'œil et à l'empêcher de se dessécher au contact de l'air; mais une affection morale, le chagrin ou la joie, ont le pouvoir d'augmenter en un instant la sécrétion de cette humeur, et de faire répandre une quantité de pleurs, quelquefois assez considérable pour que les poêtes, amis de la vraisemblance, en aient fait un torrent. Le récit d'une grande infortune ou d'une action généreuse a quelquesois suffi pour remplir les yeux de larmes. La même influence se fait sentir sur les glandes salivaires; et il n'est pas besoin d'être gastronome pour l'avoir éprouvé. L'imagination n'a pas moins d'influence sur le travail de la glande mammaire : le lait d'une nourrice peut être empoisonné par un accès de colère ou une grande frayeur.

Les glandes sont douées d'une telle puissance de sécrétion, que dans certaines circonstances elles peuvent appauvrir la masse entière du sang. C'est ainsi qu'une salivation excessive, un allaitement forcé, l'incontinence, épuisent le sang et peuvent causer la mort; c'est ainsi que des purgatifs violents et réitérés ont quelquefois des suites funestes. Dans une maladie singulière, nommée diabètes, les reins changent le sang en un liquide sueré, dont la quantité s'est quelquefois élevée jusqu'à plusieurs kilogrammes dans un jeur. Nous
signalerens icl une étreur assez fréquentment commise par
les gens du moude : s'ils voient apparaître aux énvirons de
la métheire et du ceu une tuméur dure et mobile, ils disent
alors qu'il leur est vessu une glande! Non, il n'est pas poussé
de glande : ces petits corps glanduleux, seit glandes, soit
g a ngli o ns (les glandes lymphatiques), existent constamment et doivent exister; ils presuent seulement un socroissement plus ou moins considérable alors qu'ils deviennent
le siége d'une inflammation, qu'ils servent à manifester une
affection scrophuleuse ou syphilitique ou après l'absorption
d'un fluide malfaisant.

Nous devons dire un mot de quelques organes qui ont abusivement reçu le nom de glandes. De ce nombre est la glande thyroide, corps sans usage connu, situé su-destous du larynx, où il arrondit le cou; son volume s'accroît perfois jusqu'à former gostre, infirmité dont cette prétendué glande est le théatre. On ne lui voit sécréter, que l'humeur laiteuse dont ses mailles sont quelquefois remplies. Toutefois, on rencontre cet organe chez tous les vertébrés. L'organe, temporaire et peu connu, qui a reçu ce nom de ris (dans le veau) ou de thymus, a de même été rangé par quelques anteurs parmi les glandes. On trouve un thymas dans l'enfance de tous les animaux qui respirent par des poumons. Les prétendues glandes de Pacchioni, que les anatomistes Fautori, Willis et Vésale avaient déjà vues et décrites, sont des corpuscules qui s'attachent à la dure-mère, à la pie-mère, et dont on ne connaît pas l'usage. Ces corps sont plus nombreux et plus évidents après une fièvre cérébrale; et il est remarquable qu'on ne les trouve point sur les méninges des enfants.

La prétendue glande pituitaire, à laquelle les anciens ont gratuitement conféré le rôle de fabriquer la pituite, est un petit corps rouge qui remplit la selle turcique, ou cavité interne et médiane du sphénoïde dans l'intérieur et à la base du crane. Entourée du sinus coronaire et comme baignée de sang; on a pu croire à ses communications avec le ventricule central du cerveau et les ventricules latéraux. Quelques personnes l'ont envisagée comme un organe nerveux, comme un gangiion du nerf grand sympathique. On a dit que, servant de lien d'unité aux deux nerfs sympathiques à leur origine encéphalique, ce corps maintenait entre les yeux l'harmonieuse synergie de leurs mouvements contrastés. Le fait est qu'on ne connaît les usages ni du corps pituitaire ni de son infundibulum ou tige. Mais comme cette prétendue glande existe dans tous les animaux ayant cervelle, il est permis de croire qu'elle remplit une charge quelconque, surtout dans les animaux qui, comme les poissons et quelques mammifères, ont une glande pituituire plus volumineuse que celle de l'homme.

Et quant à la glande pinéale ou concrium, en qui Descartes faisait résider les esprits et l'âme, c'est un tout petit corps grisatre et mollasse. Situé en arrière du cerveau, au voisinage du corps calleux et des couches optiques, on le trouve plus volumineux chez divers mammiferes que chez l'homme. Grosse comme un pois ordinaire, et voilée à demi par la toile choroidienne, cette glande a comme des prolongements on cables qui l'attachent aux tubercules quadrijumeaux et aux couches ou lits optiques : ces prolongements ou processus ont reçu dérisoirement le nom de rênes de Pâme. La glande pinéale, qu'on trouve aisément chez les reptiles, ne se rencontre que dans pen de poissons, et elle est blen peu évidente dans la plupart des oiseaux. Mais la marmotte, le castor, le porc et le cheval en sont pro-portionnellement mieux pourvus que l'homme. Les carnassiers l'ont plus petite que les herbivores, et l'homme est le seul être en qui elle présente des concrétions, des graviers. Elle n'est donc bien vraisemblablement ni une giande à sécrétion ni surtout le siège de l'âme. D' Isidore Boundon.

GLANDÉE. Ce mot signifie proprement la récolte des g'ands, et en particulier la faculté d'introduire les porcs dans les bois pour en manger le gland. La surée de la gande ne peut excéder trois mois.

GLANDS DE MER. Poyet Bilants.

GLANE, GLANEUR. Vogez GLANACE. GLARIS, canton de la Suisse qui dans l'ordre de la ethfédération occupe le septième rang, Borns par ceira de Sain-Gall, des Grisons, d'Url et de Schwitz, compté, sur me superficie totale de 691 kilomètres carrés, une population (1870), de 31,151 habitants; qui å l'exception de 6,000 tstholiques, professent tous la religion réformée. Le sel m compose en général de hantes montagues, dont quelques-aues, comme le Doedi, le Kistenberg, le Hausstock et le Giæraisch, sont couvertes de neiges éternelles, et séparées les unes des autres par une vallés principale, trois vallées secondaires et plusieurs vallées de moindre étendue. Le canton de Glarie iont entier appartient au bassin du Rivin, et ses différents cours d'ean viennent tous aboutir à la Linth, rivière que le cana d'Escher conduit, au-dessous du hourg de Mollis, dans le lac de Wallenstædt, dont une partie est comprise dans la circonscription du cauton même. On y trouve en cetre k lac de Kloenthal et divers autres de moiadre étendue, siasi que plusieurs sources d'eaux minérales, dont les plus et renom sont les eaux sulfareuses de Stachelberg. Dans les vallées on récolte bestuceup de fruits, jusqu'à des pêches, des marrons, des neix et même un pen de vin. Pendant la belle saison, 8 où 10,000 vaclies paisseift dans les beaux pâturages (appelés ici montagnes) des Alpès, au nombre de 88, et qui sont l'objet de toute l'attention des lois et de l'autorité. Un de leurs principaux produits est le froisse vert, particulier au pays, et commu sons le nom de se habeigre. On élève aussi des chevaux, estimés pour leur vigueur t pour la sûteté de leur allure, des bœnfs et des porcs. Il n'y a pas de si petit village qui ne possède plusieurs centaine de chèvres. La plupart des bêtes fauves ont dispara, et oa s'est même vu forcé d'accorder sur le Freibere une espèce d'assle au chamois, afin d'arrêter l'entière destruction de cette espèce. Une grande partie de la population, surfout celle qui appartient à la religion réformée, demándé à l'industrie; et plus particuffèrement à celle de la fabrication des étoffes de coton, ses moyens de subsistance. Mais dans ce canton, généralement assez peu fertile, il existe à côté d'une classe de fabricants fort aises une nombreuse population pauvre. En 1852, on y a fondé une banque, comme moyer de favoriser les développements du commerce. C'est à la sollicitude dont on y fait constamment preuve pour venir en alde à la partie indigente de la population qui témoigne lé désir d'émigrer, que les trois communes de New-Glaris, de Bilten et de New-Blm. dans l'état de Wisconsin (Amérique septentrionale), doivent leur fondation.

Compris jadis tantot dans la Rhétie, tantot dans la Sousse, et peuplé par des colons allemands, le canton de Glaris devint en partie plus tard la propriété des religieuses du couvent de Seckingen; cependant, un certain nombre de familles libres paraissent y avoir été de bonne heure distinguées et séparées du gros de la population. La partie basse du contos dépendait d'un autre couvent de femmes, colui de Schannis. Cédée plus tard à l'Autriche, et alors fort durement traitée par ses nouveaux mattres, la grande majorité de la population aspirait vivement à faire partie de la confédération helvétique; cependant, avant de jouir des mêmes droits que les autres Suisses, les habitants de Glaris durent encore attendre près d'un siècle. Les glorieuses victoires qu'ils remportèrent à Naviels, en 1352 et 1388, les affranchirent de la domination de l'Autriche, et alors force fut blen à l'abbaye de Seckingen de consentir soit à l'abolition, soit à la restriction de ses priviléges. Les habitants de Glaris obtinrent aussi, à la suite de l'ancienne guerre de Zurich, des conditions d'alliance plus favorables avec les sept cantons qui existalent à ce moment. En 1817 ils sirent l'acquisition de la seigneurie de Werdenberg, la seule terre scodale qu'ils possédassent et où ils eurent à réprimer, en 1525 et en 1721, des révoltes ouvertes de la part

de leurs vassaux. Après la réformation, dont les doctrines furent embrassées par une grande partie de la population, les réformés et les catholiques se divisèrent, pour la plupart des affaires intérieures, en deux administrations distinctes, mais n'en continuèrent pes moins à former un seul et même canton; et de bonne heure, mais plus particulièrement vers la fin du dix-huitième siècle, sette scission administrative provoqua de regrettables conflits. A l'époque des guerres de la révolution française, en 1799 netamment, le canton de Glaris fut le théatre de la retraite de Souvarow, et il n'accepta qu'avec une répugnance prononcée la constitution nouvelle imposée alors à la confédération helvétique. Mais à la Restauration, la constitution du 21 juin 1814 y rétablit les choses sur le pied où elles étaient autrefois. Dès lors aussi catholiques et réformés eurent chacun leur administration, leurs tribunaux et leurs droits particuliers; et indépendamment de la commune cantonale, il y eut encore une commune catholique et une commune réformée, avec beaucoup d'attributions indivises, par exemple la nomination du landamman, etc. Mais avec la prépondérance toujours croissante que les réformés arrivèrent à acquérir, non pas seulement sous le rapport du nembre, mais encore sous celui de l'instruction et de la richesse, prépondérance par suite de laquelle les catholiques ne contribusient plus guère que pour un cinquantième dans les dépenses générales et communes du canton, il était difficile que la fausseté d'une telle situation ne finti pas par frapper tous les yeux. En conséquence, le 2 octobre 1836, la pepulation réformée se donna une constitution nonvelle, à laquelle les catheliques finirent également par se soumettre, après que la résistance organisée et nourrie par une partie du clergé eut été vaincue au moyen de la rupture formelle qui eut lieu alors de tous rapports hiérarchiques entre le canton de Glaris et l'évêshé de Coire, et aussi au moyen de la déposition de quelques prêtres obstinément réfractaires au nouvel ordre de choses

Aux termes de cette constitution de 1836, qui fut revisée en 1842, mais ne subit alors que quelques modifications peu importantes, le canton de Glaris est de tous seux dont se compose la confédération celui où le principe de la démocratie pure a été le plus franchement mis en pratique. Tous les citoyens actifs, agés de dix-huit ans, constituent la commune (landsgemeine), laquelle se réunit régulièrement une fois par an et fonctionne comme autorité souveraine, en confirmant, rejetant ou modifiant après libre discussion les décisions prises par les trois assemblées dont se compose le conseil (landrath). Celui-ci compte en tout cent dix-sept membres, et a pour principale mission la préparation des projets de loi à soumettre à l'assemblée générale de la commune. La puissance exécutive est confiée à un conseil de quarante-cinq membres, partagé en plusieurs commissions, et à une haute commission de neut membres, présidée par un landamman; quant au pouvoir judiciaire, il est fort exactement séparé du pouvoir exécutif, circonstance qui donne à cette constitution une grande supériorité sur toutes celles des antres petits cantons. L'organisation communale, pareillement, y est excellente; toute différence entre les diverses confessions a disparn, chacune d'elles restant libre, sous la surveillance de l'Etat, d'administrer ses affaires à son gré. La publicité est la base de l'administration ; la liberté de la presse est garantie. Les finances de ce canton sont dans un état prospère; sa dette, de 3,311,000 fr., a été surtout contractée pour établir les voies ferrées.

Le chef-lieu est Glaris, ville située sur la Linth, à 95 kilom. de Zurich, à qui elle est reliée par un chemin de fer, compte 5,000 habitants, et l'on y voit une églisé de style goth que dont Zwingle fut curé pendant dix ans, de 1506 à 1516. Les autres localités les plus importantes sont Schwanden, au confluent de la Sernit et de la Linth, et Ennedæ, charmant pays de près de 2,500 habitants, fort aisés et fort industrieux. La vallés de la Sernit est dominée par le village d'Elm, qui offre cette particularité assez curieuse, qu'ilest à son tour dominé par le pic ou l'ai-

guille de Segnes, de 2,990 mètres d'élévation et percée d'un trou dit *Trou de Martin*, par lequel les rayons du soleit viennent éclairer le clocher du village cinq jours de l'année senlement (les 13, 14 et 15 mars, et les 24 et 25 septembre).

GLAS. On nomme ainsi le tintement lugubre, lent, mésuré, et sur une seule note uniforme, d'une cloche qui annonce l'agonie ou la mort d'une personne: quand elle tinte l'agonie, elle demande des prières. Glas se prend quelquefois pour la cloche elle-même; en dit communément sonner un glas. L'usage et le nom de cette sonnerie viennent du Mord, dont les hautes cathédrales ont les premières suspendu des carillons dans les nues. Le mot glas, à cela près des modifications de lettres voulues par les idiomes et leurs dialectes, est général chez les peuples septentrionaux de la France: il paraît venir du celtique. Denne-Baron.

GLASGOW, dans la hiérarchie administrative, la seconde, mais pour les développements de l'industrie et l'importance du commerce la première ville de l'Écosse, chof-lieu du comté de Lanark ou de Clydesdale, reliée à Edimbourg par un canal et par un chemin de fer, se compose d'une vieille ville, d'une ville neuve et de plusieurs faubourgs. Cos derniers, ainsi que la partie hasse de la vieille ville, d'un aspect généralement sale et misérable, où le jour est obscurci par la fumée épaisse de la houille en combustion et l'air tellement vicié par les émanations délétères des fabriques de produits chimiques et autres, que souvent on ne peut pas le respirer sans courir risque d'être asphyxié, produisent sur le voyageur avec leurs masures et leur population en guenilles l'impression la plus triste. Le quartier où est située la nouvelle grande bourse est déjà plus sain et plus élevé; les rues en sont grandes, droites, propres, hien bâties et presque complétement exemptes de jumée. Mais la plus belle partie de la ville est la ville neuve, qui domine les deux autres quartiers, avec ses grandes et larges rues garnies de belles maisons en pierres de taille, et avec ses charmants squares. En fait d'édifices publics, il faut plus particulièrement mentionner la superbe cathédrale, dont la construction remente à l'an 1183, les bâtiments de l'université. l'hôpital royal, assez vaste pour contenir de 12 à 1,500 malades, une maison d'aliénés parfaitement organisée, la prison avec une cour à colonnade, l'hôpital de la Madeleine, l'observatoire, construit en 1811; l'hôtel de ville, la hourse, la banque royale et l'école d'équitation. On voit aussi à Glasgow trois statues équestres figurant Guillaume III. Wellington et la reine Victoria : les statues en pied de Pitt, du général Moore, de Watt, de Robert Peel etde W. Scott; un obélisque, de 47m de hauteur, en l'honneur de Nelson, et un monument à la mémoire de Knox. Il y a trois parcs destinés à la promenade : Green park, Queens'park et Kelvinarove

La ville est située de la manière la plus favorable pour le commerce, dans le voisinage des riches gisements houilliers du Lanarkshire et de ses importants hauts fourneaux; elle est reliée à l'Atlantique par la Clyde et à la mer du Nord par le canal de la Clyde ainsi que par la rivière de Forth. Le commerce actif qu'elle fait avec l'Amérique du Nord et avec les Indes occidentales commença tout aussitôt après l'acte de réunion des deux royaumes en 1707, et provoqua les rapides développements de sa prospérité. Dopuis lors le chisfre de ses importations de denrées coloniales et celui de ses exportations de houille et de produits de l'industrie locale ont été chaque année en grossissant; aussi la ville de Glasgow est-elle à bon droit regardée comme le grant centre de l'activité commerciale de l'Écosse. Les vaisseaux d'un fort tonnage ne peuvent cependant pas arriver jusqu'aux quais de la ville; et comme la Clyde offre ici beaucoup de bas-fonds , force leur est de s'arrêter à *Port-Glasgew*, situé à environ 4 kilomètres plus bas que Glasgow.

Dans le cours du siècle dernier, Glasgow s'est créé dans son sein même une nouvelle source de richesses par ses nombreuses fabriques; et on peut dire que sous le rapport de la diversité des produits, son activité industrielle et manu-

facturière dépasse celle de toutes les autres villes de la Grande-Bretagne. En effet, on mencontre réunles dans les murs de cette ville les filatures de coton et les fabriques de cotonnades de Manchester, les fabriques d'impression sur calicot du Lancashire, les fabriques de lainage de Norwich, les fabriques de châles et de mousselines de la France, les filatures de soie et les fabriques de soieries de Macclesfield, les filatures de chanvre de l'Irlande, les fabriques de tapis de Kidderminster, les forges et les fabriques de machines de Wolverhampton et de Birmingham, les fabriques de poteries et de verreries du Staffordshire et de Newcastle, et la construction de navires de Londres. On y trouve en outre d'immenses distilleries et brasseries, de grandes manufactures de produits chimiques, des teintureries, des blanchisseries, des tanneries, des papeteries, etc., etc. C'est à Glasgow que, en 1793, Cartwright essaya pour la première fois d'employer la vapeur comme force motrice pour les métiers à tisser. En 1854 son y comptait 1,809,000 broches et 25,000 métiers à la méca nique, produisant en moyenne765,000 mètresde cotonnades; plus 5,000 métiers allant à la main, tant dans la ville que dans ses environs. On estime à 25,500,000 kilog. pesant la quantité de coton brut nécessaire chaque année pour alimenter les diverses manufactures de Glasgow. Le développement magnifique qu'y ont pris le commerce et l'industrie depuis une quarantaine d'années explique l'accroissement presque incroyable du nombre de ses maisons et du chiffre de sa population. Tandis que ce dernier n'était encore en 1801 que de 77,345, il s'élevait déjà en 1850 à 367,000. Ames, et 477,144 en 1871.

Glasgow peut d'ailleurs s'enorgneillir à bon dreit des mnportants établissements acientifiques qu'elle possède. Son université, fréquentée chaque année par environ 1,400 étudiants, fut fondée en 1451 par le roi Jacques II d'Écosse et par l'évêque Turnbull; comme celle d'Édimbourg, son organisation est la même que l'organisation des universités d'Allemagne. Dans ces derniers temps, elle a été considérablement accrue par les testaments de John Anderson et de W. Hunter. Dans l'établissement académique créé en 1796 par Anderson, et auquel il légua sa collection de livres, son musée et toute sa fortune, des cours publics d'histoire naturelle ont lieu à l'usage des dames et de ceux qui veulent avoir une idée générale des sciences sans pour cela avoir la prétention de les cultiver spécialement. Un cours particulier de ces mêmes sciences y est fait aussi pour les ouvriers. Hunter légua à l'université son musée, qui ne renfermait pas seulement des échantillons en minéraux, des préparations anatomiques et des médailles de toutes espèces, mais encore toute sa bibliothèque, remarquablement riche en livres et en manuscrits et contenant une soule de tableaux originaux des premiers maîtres. On estime à 150,000 liv. sterl. (3,750,000 fr.) l'importance totale du legs de Hunter, qui a été placé dans un édifice de bon goût, construit à cet effet Glasgow possède en outre un séminaire où sont instruits cinq cent vingt jeunes gens, une académie des beaux-arts. un grand établissement typographique, exclusivement consacré à l'impression de la Bible, et depuis 1819 un magnifique jardin botanique.

GLATZ (Comté de), situé dans la Silésie prussienne, où il forme les cercles de Glatz, de Neurode et d'Habelschwerdt, de l'arrondissement de Breslau, comprend une superficie d'environ 21 myriamètres carrés et une population de 164,140 habitants, professant pour la plupart la religion catholique. Il changea jadis fréquemment de mattres, parmi lesquels on voit figurer des rois de Hongrie et de Bohème. En 1453, Ladislas, roi de Bohème, permit à Georges Podiebrad, qui en était alors gouverneur, et qui plus tard devint roi, de racheter la seigneurie de Glatz à Guillaume de Leuchtenberg; et en 1462, l'empereur Ferdinand III l'érigea en comté en faveur des fils de Podiebrad. Ces derniers ayant partagé l'héritage paternel, le comté passa rapidement d'un seigneur à un autre jusqu'en l'année 1561, où l'empereur Ferdinand le réunit à la couronne de Bohème,

dont il continua toujours depuis de faire partie jusqu'es 1742, époque on Frédéric le Grand s'en empara. Après es être momentanément reutrée en possessien en 1789, l'Autriche dut se résigner à le céder définitivement à la Prusse par le traité de paix d'Hubertsbourg.

Le chef-lieu du comte de Glatz est la ville du même nom, que protègent une citadelle et une enceinte fortifiée. Elle a (en 1864) 11.664 habitants, et fait avec l'Autriche un commerce très-actif de toiles, de cairs, de draps et de linge damassé. Dans la guerre de Silésie, une capitulation la fit tomber, en 1742, au pouvoir des Prussiens. Dans la guerre de sept ans, Loudon s'empara de sa citadelle par surprise. En 1807, les troupes bavarvises et wurtembergeoises avaient déjà enlevé le camp retranché qui en défendait l'accès, et, malgré la brillante défense de son commandant, le coente Goetz, qui avait épuisé toutes ses manitions, elles allaient s'en emparer, quand la signature de la paix de Tilaitt vint mettre un terme aux hostilités.

GLAUBER (Jean-Rodolpum), chimiste allemand, né en 1604, à Karistadt, vint se fixer en Huliande, à Amsterdam, où il tint une école publique d'alchimie, et mourut en 1668. Il n'en a pas meins droit à ce titre de chimiste que nous lui donnons, à cause des nombreuses expériences qu'il lit et qui le conduisirent à de beaux résultats, entre autres à la découverte du sel auquel est resté son nom. La plaparf de ses ouvrages, d'ailleurs, sont plutôt d'un charlatan que d'un savant. Tels sont : Furni novi philosophici (Amsterdam, 1648), ob l'auteur traite de la transmutation des métaux; De Medicina universali, sive de suro potabili vero (Amsterdam, 1658), dont il suffit d'énoncer le titre; Miraculsum manudi, etc.

GLAUBER (Sel de). C'est ainsi qu'on désigne encore très-fréquemment anjourd'hui le suifate de soude, en commémoration du chimiste allemand qui le trouva le premier en examinant le caput mortuum, ou, comme on le di-sait encore, la terra damnata, résidu de la décomposition du sel marin par l'acide sulfurique. Glauber fut si enchanté de sa découverte, qu'il nomma ce sel le sel admirable en y ajoutant son propre nom, pour le distinguer, sans doute du sei shuplement admirable, qui n'était rien que le sei ammoniac. Le sei de Glauber a encore porté d'autres noms : on l'a appelé vitriel de soude, soude vitrielée, et ensia sulfate de soude, parce qu'il est une combinaisen de soude et d'acide sulforique. On le trouve dans le commerce cristallisé d'une manière très-confuse en prismes allongés, transparents, à six pans , ordinairement cannelés , terminés par un sommet dièdre. Il est soluble dans moins de trois fois son poids d'eau, fusible au-dessus de la chaleur rouge; et comme il renferme dans l'état de cristal à peu près 0,56 de son poids d'esu de cristallisation, qu'il perd à l'air, il en résulte qu'il est sort essorescent. Sa saveur, qui a d'abord quelque chose de frais et d'analogue à la saveur du muriate de soude, finit par devenir très-amè Il existe en assez grande quantité dans la nature, où il se trouve dans les états les plus variés ; on le rencontre en dissolution dans les caux de quelques fontaines, particulièrement dans celles qui contiennent du sel marin, ou bien combiné avec le sulfate de chaux, ou enfin dans les plantes qui viennent au bord de la mer. Suivant Kirwan, il est comosé de 23,52 d'acide et de 18,48 de base, avec 58,00 d'eau; anhydre, il est formé, suivant le même chimiste, de 51 d'acide et 44 de base. On obtient le sulfate de soude dans les arts en décomposant le sel marin par l'acide sulfurique. Il est très-employé, surfout dans la fabrication de la soude artificielle; journellement, en médecine, on donne comme purgatif le sel de Glauber, quoiqu'on ne se fie plus guère aux propriétés rafralchaissantes que Cullen lui attribusit, ni aux vertus fondantes que lui reconnaissait la vieille médecine. C'est un des sels neutres les plus usités, soit qu'en le prenne plusieurs jours de suite en dissolution, à la dose de 8 ou 10 grammes, soit qu'on aille d'un seul coup jusqu'à 20, 30 ou 60 grammes. Le sel de Glauber est un purgatif

fort innocent, qui serait encore plus employé sans l'amertume désagréable qu'il laisse dans la bouche. D' SARDRAS

GLAUBÉRITE. Cette substance saline, ainsi nommée ea l'honneur du chimiste Glauber, a été découverte par M. Duméril, et décrite et analysée par Al. Brongniart; ce qui lui a valu aussi la dénomination de brongniartine. Elle s'offre en cristaux semblables à ceux de l'aximite. Elle est composée d'un atome de sulfate de chaux et d'un atome de sulfate de sonde, tous deux à l'état anhydre. On rencontre la glaubérite dans le sel gemme ou dans les argiles salifères de Villarubia, près d'Ocaña (Espagne), et d'Aussec et Ischl (Autriche)

GLAUCUS, dieu marin, dont le nom, tout grec, signifie bles, dans notre vieux langage, glasque. D'abord simple pécheur à Anthédon, en Béotie, il bâtit le fameux navire Argo, servit de pilote aux argonautes dans leur expédition à la recherche de la toison d'or, eut le malheur de tomber à la mer pendant un combat, et devint alors une des divinités dont les Hellènes peuplèrent les ondes riantes de leur Méditerranée. Ils en firent un fils de Neptune et de Nais (une nainde); selon quelques autres, son père fut Polybius et sa mère Alcyone. Le nom de son père justifie en que sorte l'immortalité dont jouit depuis Glaucus; car il ver dire longue vie. Un jour ce célèbre pêcheur, ayant vidé ses filets sur le rivage berbu de la mer, vit avec stupeur tous les poissons bondir et se rejeter dans les flots. Curieux de connaître par lui-même la vertu de l'herbe particulière qui croissait en cet endroit, il en goûta, et suivit l'exemple et le chemin de sa pêche miraculeuse. Les humides berce nalades lui plurent tant qu'il y resta. L'Océan et Téthys l'oi gnirent d'ambroisie; l'immortalité lui entra par tous les pores, et il respire encore, du moins dans la fable. Nérée, le dieu spécial de la Méditerranée, lui donna l'office de prédire, en sa place, l'avenir aux habitants des ondes. C'est lui qui apparut aux Argonautes pendant leur navigation. Les u veulent qu'il ait appris d'Apollon la science des choses futures; d'autres, que ce soit le dieu de la lumière qui l'ait tenue de ce dieu-poisson. Les Grecs lui élevèrent des temples, dont les oracles furent très-révérés des matelots. Il venaît souvent s'ébattre dans la mer de Sicile : ce fet dans ces parages qu'il devint épris de la belle Scylla, qui en eut peur. Le vindicatif Glaucus obtint de Circé qu'elle changeat cette nymphe, célèbre par ses charmes, en un monstre aboyant. Quant à Glaucus, jugez si la nymphe eut raison de s'en épouvanter : voici le portrait qu'en trace un ancien : sen corps est replet, quoique nerveux; ses bras, larges et aplatia, ressemblent, par les extrémités, à des nageoires; au lieu de jambes, une queue de poisson se recourbe su bas de ses reins; ses yeux sont bleu de mer, et mouvants comme les vagues; sa barbe longue dégoutte d'eau salée; ses cheveux tombent épars sur ses fortes épaules; ses sourcils touffes se touchent et n'en font qu'un; des algues vertes flotient autour de son ventre, et des movettes rasent les flots autour de lui ; enfin , à cela près du nez épaté et d'une conque à la houche, on dirait d'un triton. On montrait du temps de Pausanias le saut de Glaucus, comme le saut de Leucade

De la famille du dieu marin sortit un homme historiqu célèbre par sa force, par les palmes qu'il remporta et les statues qu'on lui érigea. Natif de l'Eubée, un de ses poings ini servit d'enclume et l'autre de marteau pour redresser le soc de sa charrue. A la sollicitation de son père, GLAUCUS se fit athlète, fut une fois vainqueur aux jeux olympiques, deux fois aux jeux pythiens, et huit fois aux ném isthmiques. Une fle dans l'Archipel, où il fut caterré, porta longtemps son nom.

Un autre GLAUCUS, dont parle Virgile, vécut dans les temps héroiques. Fils de Sisyphe, roi d'Éphyre, depuis Corinthe, il fut mis en pièces par ses cavales furienses d'amour, excitées par Vénus elle-même, auxquelles il refusait des étalons. Il était père de Bellérophon, dont un troisième Glaucus, fils d'Hippolochus, fut le petit-fils. L'un des chess lyciens, sous les ordres de Sarpédon, il vola à Trois au secours de Priam. Homère le peint comme un guerrier plein de générosité, issu d'une famille si estimés dans toute la Grèce, qu'il avait partout le droit d'hospitalité. Diomède, qui le reconnut dans la chaleur d'une bataille, abaissa sa pique devant lui; ils se jurèrent de s'éviter l'un l'autre dans la mélée, et ils échangbrent leurs armes. Celles du Ly-cien étaient d'or, celles du Grec d'airain. De là le proverbe chez les anciens, lorsqu'un échange était défavorable : « C'est le tros de Diomède et de Glaucus. » Ce généreux guerrier fut toé par Alax.

Un autre GLAUCUS, fils et successeur d'Epytus, roi de Mossénie, vers le dixième siècle avant J.-C., fut célèbre par sa piété, et releva le culte de Jupiter. Un autre, artiste à Chio, inventa le soudage du fer. Un autre, qui était mé-decin d'Alexandre le Macédonien, fut mis en croix par l'ordre de ce prince, pour n'avoir pu sauver les jours d'Ephestien. celui de ses généraux auquel il portait la plus d'affection.

DENNE-BARON. GLAYEUL, genre de plantes de la famille des iridées Son nom (en latin gladiolus, petit glaive) est justifié par la forme des feuilles de ces végétaux, assez ser celle d'un sabre. On compte plusieurs espèces de giayeuls, remarquables par l'élégance de leur port ainsi que par la variété et l'éclat de leurs couleurs. Leurs caractères génériques sont : Racine bulbeuse; fleurs sessiles, disposées en ópi terminal, munics chacune d'une spathe lancéolée, persistante ; le tube de la corolle très-court, découpé en six divisions profondes, inégales, les trois divisions supérieures droites et souvent conniventes, les trois inférieures étalées et rabattues; trois stigmates; capsule trigone.

La plupart des glayeuls sont originaires du Cap de Bonne-Espérance. Cependant le glayeul commun (gladielus communis, Linné) est indigène dans les contrées méridionales de l'Europe. C'est en mal et juin qu'il montre ses fleurs roses, carnées, blanches ou ronges, suivant la variété.

Les espèces exotiques que recherchent les amateurs demandent de la terre de bruyère ou une terre légère mèlés de bon terreau de feuilles. On les plante en picine terre dans le courant de mars ou d'avril. Leur floraison a lieu ar juillet ou en août. On relève les oignons en octobre, et on les conserve dans du sable fin et sec, à l'abri de la gelée, jusqu'au printemps suivant. Parmi ces espèces, les plus belles sont le glayeul cardinal (gladiolus cardinalis), dont les épis donnent pins de quarante fleurs d'un écarlate vis et brillant. avec trois pétales marqués dans leur milieu d'une grande tache blanche oblonge; le glayeul tricolore (gladiolus versicelor), où le bas du tube de la fleur est jaune, les divisions rouge écarlate, ces deux couleurs étant séparées par du pourpre noir; le glayeul magnifique (gladiolus pulcherrimus), à fleurs rose Hlacé, à pétales inférieurs marqués au centre d'une tache blanche entourée d'azur; le glayeul rese (gladiolus blandus), l'un des plus heuts de tous, puisque sa hempe atteint jusqu'à 1^m,50; le glayeul perroquet (gladiolus psiltacinus), aux nombreuses fleurs jaumes marquées de taches mordorées; le glayeul de Gand (gladiolus Gandavensis), l'un des plus beaux de tous, à fleurs d'un ver-

millon brillant, mancé de jaune, d'amarante et de vert ; etc. GLAYEUL DES MARAIS, nom vulgaire de l'érie pseudo-acorus. Cette plante commune orne les bords des rivières, des ruisseaux, des foseés, des étangs, et de tous les lieux aquatiques en général : les feuilles, en forme de giaive, larges de 3 centimètres environ, s'élèvent à la hauteur de 00,60 à 1 mètre. La tige, qui acquiert la même dévation, est seuillée et fiéchie en zig-zag; elle se tesmine par trois ou quatre fleurs d'un jaune vis et agréable. Il leur succède une enveloppe triangulaire, renfermant un nombre considérable de graines plates, appliquées les unes contre les autres dans trois divisions séparées par des cloisons. On attribue à la racine une prepriété purgative, mais elle est inusitée. Le giayoul des marais n'est anjourd'hui considéré que comme une décoration agréable des lo-calités humides où il prend naissance, mais sans utilité pour

ses agrenomes ni pour les médecins; cependant, sous le règne de Napoléon les on essaya de l'utiliser. A cette époque, il failait remplacer les produits des colonies, que le système continental avait fait monter à un prix excessif; c'était le café surtout qu'on s'essorgait de suppléer, et ce fut alors que la racine de c h i co rée torréfiée grit un erédit qu'elle n'a peint encore perdu : mais, s'il avait été possible d'abtenir une décection dont la seuleur sappelle selle de l'hypocrène de Voltaire, comme disent les pa était pas de même de l'arome ou parfum qui fait le charme principal de cette boleson. On déserpérait de trouver autun végétal indigèné qui pêt formiratie telle émanation odesante pocependant, on y parvint au mbyen du glayeul, des marais. On découvrit que les graines , après leur maturité, et étant torrésées, exhalent sin arouss qui manelle velui du catés meis les organes de l'odorat seule en profitent, la savens: ne cappalant: mullement telle des fèves suptiques ; toutefois, on en fit unage pour aromatiser le café de chicorée et gouir joindre l'odour à la couleur : On s'en satrié sussi pour composer une hotsom meen agricable au geat. Yoiri qualle est città composition, dont pouvent se servit ; soit à l'esu, selt ap lait!, des personnés que le celé incommode r sen torréfie et un réduit en pondre la graine de glagent suffissamment mare, tout à fait comme le café , mais sculement à m mars, tout a mit common of the être agréable, et de plus charge l'esta de prissipes nutrifils. . C.q. de ... du De Canada

Gisibili E. (du latin globa, ficiro ini-memo da cettique clo), ou piutot de globus, mette de terre). En dreit, catte acceptien a pris una pius grando-extension : elle a désigné de fonds d'une terre, la terre elle-même. Ches les Remains, il y avait des esclaves nommés sensi-globa, adscriptitificationes à la glòba)!: c'énient oux qui fisient attentés à une métaire, à un domaine; l'atage de rendre ces colaves avec le fends à acquel ils sépache tenorparés passe du projet vonans i dens le notre, et les erra de la glèbe, aujusient, le sort de l'héritage auquel ils appartensient, la propriétaire de la glèbe jobisseit des dreits des justion et, des patronages. La révolution shaitsé de aires nom se droit de glèbe, avec tous les autres droits féodeux; suels, il faut la dine à honte de l'hymanité, se desse housels, et existé jusqu'à ces dernières annes et dens mes colonies, et existé paçors chez les Russes, les Aliemends et les Augéricains.

GLEICEEN (Coarles-Henry, baron ps.), envoyé de Danemark à Rasis de 4763, è 1477a, période pendant le durée de lequelle, son stom en trouve seuvent mêlé au récit des petits événements dont se présconnait elors le société française, les liés avec tens les hommes remarquables de cette épogne, sit motamment à se faire admettre et compter pour quelque chosa dans la coteria philosophique, alors tonte puiseante, et où d'habitude on p'admettait et on ne comp-tait pour qualque chose que desgere d'esprit. Né en 1733, à Remaradorf, dens le pays de Bairouth, il avait fait de solides études à Leipzigs et à peipe sorti de l'université, il étain entré su service du margrave de Raireuth, son souverain. Il était venu enquite, en 4754, à Paris; et pendant son séjour dans cette, capitale il lu avait été danné de vivre dans le cercle élégant et spirituel dont le salon de Muse de Graffigny était le centre. L'année d'après, il alla voyager en Melle, où il reloume encore en 1756, charge par la margrave de Baireuth, sour atnée de Frédéric le Grand, d'y faire pour elle l'acquisition de divers objets d'art. C'est à estic occasion qu'il se lia avec M, de Choiseni, alors ambassadeur de l'ence à Rome, qui l'invita à renir passer les tieux decutera mois de l'été à la villa qu'il habitait, à Frascati. Il arrivait parfois à l'ambassadeur, que des raisons

diplomatiques contraignaient encore à s'observer quand it était question du roi de Prusso, de s'exprimer assez irrévément au sujet de la margrave de Baireuth ; et touours alors le baron de Gleichen savait prendre la défease de sa souveraine avec autent de tact que d'à-propos. Un jour copendant, à diner, M. de Choisess l'ayant poussé à hest, Gleiches fui réplique d'un ten si mordest et si hautain, que la duc, rejetant loin de lui, un serviette en la frejusant, se leva brusquement de table. Gleichen aussitöt de demander a veiture et de se disposer à quitter une maiseace en ser bleit prendre plaisir à le blosser. Mais M^{me} de Choiseal inter-vint avec de pressantes instances pour le retenir ; et son man, icia de garder ranemas au habon de se mouvegeent, des juste susceptibilité, lui en sui gré, et le prit plus en amité que jumais. Un mois glus tard, Prédéric, le Grand avait complétemont levé le masque, et jelé le gant à la France, en epra-tésant inopinément, le Saxe. M.: de Choiseil. n'aguit plus albraide ménagements à garder ; mais quand il sordispossit à directe mal du rai de Proses, il avait grand poin, d'en de-mander préalablement à seu bôte la permission, en souriant. En 1765; Gleichen fut possidité prin le genzernement fran-gein en qualité de seiniste gléméptentiaire ; et cet avance-ment fui fut desse le contracte de seiniste production de contracte de seiniste production de contracte de la contract peret; fui fut, denné par. en receptuel un prominantation experete de M., de Choteral, lui-mame, der ens elere, prenier
sainistre, Deux. ana aprìsa, en 1800, Giciopen, toujoure se
saudé-per la saima influença, patrait nu service d'une puisnauce plus importante, et alleit reputerator lo roi de Danegnari, à Madril, il no, perie, des grife capitale, que dreis
année. à Madril, il no, perie, des contrates capitale, que dreis années, et obliste alors de permeter arec la légation de Paris, stoné il resta étielaire risquis 1763 insenten 1270-les Mémoires de l'époque; citant un grand, pembes de dines reparites et de moin deureux du haren du Gleichen es et de mots heureps du haron de Gleichen. Mona nous bernarona à clier colui-ci; c'était en 1749, à Compiègne, où se kouvait alera la cour. Ginichen, qui repressi de Calris, ch il avait accompagné le roi de Dancmark, Chris-lien YII, se randant de la à Londres, faisait la partia d'échies avec, M. da Ghoiseuli Les saloss avaient, fini par es désemplir pen à peu, Mare de Chaisenl, croyant être seule, dit alors Gleichen: + Saves-vons bien beron, qu'on dit que votre soi est une tête......» A ces mots, le ministre de Danemark, lère la tête de decene l'ioniquier, aperçoit gualqu'un plac-derrière la duchesse, et ne hate d'ajouter..., « Conrecuét, Miniame I. a. Mini de Choiseul devine, ce, gu'ellen's pu moir, et gu'il J. a. dans l'estudies, en lieu dont elle ne soupopanait ges la prisence s, s. sh's purdon, reprenduisse alors, ryons me m'aves pen leiseen achever... le voulais dise que votre roi ast, une fête., qui annonce les plus belles espérances... »

En 1770 Paris n'avait plus le même charme aux yeux de Gleichen, car les Choiseul, ses amis intimes, avaient perdu leur grande position et étaient axilés à leur terre de Chanteloup, il accepts donc les fonctions de ministra à Naples, et continna à les remplir dans cette capitale jusqu'en 1779, épeque on le gouvernement dancis le mit à la retraite. Il se retira alors à fatisbemer, où, sant d'asserfraquents voyages, il positions à fatisbemer depuis et où il mount; le 5 avril 1807, il positions de séparant et les choses, de son temps des décontres fort enrieux, qui n'ent vu le jour gu'en 1847.

Mémoires fort curieux, qui n'ent yu le jour qu'en 1847. GLEIG (Grongue-Rosens), écrivain anglais contemporain, auteur de divera repnana, et à qui on est redevable de membeux opyrages théologiques et historiques, est né en 1786, à Stirling, en Eposee, En 1812, il intercompit ses études, commencées à Oxford, pour s'en aller ayen en paret d'enseigne faire la guerre en Espagne, et à l'àgade vingt ans il étais parven au grade de capitaine; Lorsque la bataile de Waterloo rétablit la paix sur le continent, il céda aux instances de see père, et alla achever ses études à Oxford. A qualque l'empe, de là , il prit les ordres dans l'Eglise épiscopala, et fut mommé chapelain de l'hôpital puitaire de Chelland, et fut nommé chapelain, de l'hôpital puitaire de Chellarmés; unfin, deux ans apres inspecteur ginéral des écoles soilitaires, On a de lui Utstor y of the Bible; Guide to the

Lord's supper, et Sermons for plain people; ouvrages dans lesquels il s'est montré théologien instruit. On trouvs des matériaux aussi ourieux qu'importants pour l'histoire lans ses Campaigns of the british army in Washington and New-Orleans (4 volumes), dans son History of British India (4 volumes), dans ees Lives of British military Commanders; enfin, dans l'histoire nationale et populaire qu'il a publice sous le titre de : The family Hislory of England. Mais c'est surtout comme conteur qu'il a montré le plus de fécondité. Nous mentionnerons plus particulièrement de lui en ce genre : The Subaltern, The Chelsea Pensioners, The Hussar, The Chelsea Hospital and its traditions, Allan Breck, Chronicles of Waltham, enfin Stories of Waterloo, romans qui ont tous obtenu un grand succès

GLEIM (JEAN-GUILLADEL-LOUIS), ordinatrement appelé le Père Gleim, poète allemand, qui de son vivant parvint à un certain renom, naquit en 1719, et mourait le 18 février 1803, à Halberstadt, où pendant la plus grande partie de sa vie il avait rempli les fonctions de secrétaire du chapitre. Ses œuvres, en dépit de l'éloge qu'en fait Klopstock dans une de ses odes, sont à peu près oubliées aujourd'hui; elles ne sont denuées ni de grace ni de finesse; mais ses poésies anacreontiques dégénèrent trop souvent en ladeurs. On répétait partout en Allemagn e ses Chants de guerre (Berlin, 1778), à l'époque de la guerre de sept ans. Ses Fables et récits ne manquent pas de naiveté, et ses fables sont même en général préférables à celles de Gellert. GLÉNOIDE (Cavité), surface articulaire de l'omo-

plate, qui s'articule avec la tête de l'humérus.

GLEYRE (CHARLES-GARGIEL), peintre suisse, né en 1808, dans le canton de Vaud, vint à Paris de bonne heure et fréquenta l'atelier d'Hersent. Puis il parcourut l'Orient et l'Italie, et envoya au salon de 1833 quelques portraits à l'aquarelle. Mais son véritable début date de 1840, où il exposa un Saint Jean inspiré, dont Gustave Planche loua le dessin pur, la couleur vigoureuse et le caractère elevé. Son beau tableau, le Soir (1843), fut acquis pour le musée du Luxembourg. On vit encore de lui le Départ des Apbires, au salon de 1845, et la Danse des bacchan. tes, à celui de 1849. Depuis, cet artiste n'a plus rien exposé à Paris, bien qu'on signale comme des œuvres remarquables les Romains passant sous le joug, Hercule aux pieds d'Omphale, et Panthée poursuivi par les furies.

GLINKA (FEODOR-NIEOLAJEWICZ), écrivain russe, né en 1788, dans le gouvernement de Smolensk, fit en 1805 la campagne d'Autriche avec le grade d'officier. A la paix, il prit son copgé, et se retira dans une terre aux environs de Smolensk, à l'effet de s'y livrer à la culture des lettres. En 1812, quand une armée française envahit le territoire russe, il reprit du service, et resta dans les rangs de l'armée active jusqu'en 1814, d'abord en qualité d'aide de camp du général Miloradowitch , puis dans la garde impériale. Il fut ensuite placé avec le grade de colonel sous les ordres du gouver-neur militaire de Pétersbourg. Compromis dans une affaire de société secrète, il sut exilé à Petrosawodsk, où cependant on lui confia les sonctions administratives de conseiller de collége. Il a été pendant quelque temps président de la Société libre des Amis de la Littérature russe, fondée en 1816, dans la capitale.

Glinka est un des meilleurs écrivains militaires qu'ait produits la Russie. On doit sous ce rapport une mention toute spéciale à ses Lettres d'un Officier russe sur les campagnes de 1805, 1806, 1812 à 1815 (8 volumes; Moscou, 1815). Nous citerons encore de lui : Chmjelnicki, ou délivrance de la Petite-Russie (2 vol; Pétersbourg, 1818), et Présent aux soldats russes (1818). Comme poete, Glinka ne mérite pas moins d'attention. À l'époque des guerres napolécniennes, il sut inspirer de l'enthousiasme à ses compatriotes par ses poëmes, où l'amour de la patrie trouve les plus chaleureux accents et puise le plus souvent une force nouvelle dans l'esprit religieux.

GLINKA (MICHEL) s'est fait un nom dans ces gerniers temps comme compositeur, et notamment par son, hymne national russe, paroles de Chukowski. Son opéra Notre Vie pour le Czar l'représenté pour la première fois en 1837, sur le thétire de Saint-Pétersbourg avec un grand, suspès, offre le premier exemple d'un opera vraiment russe, tant pour les paroles que pour la musique. Il est mort en 1857. GLISSON (Capsule de). Voyez Fors.

GLOBE (du latin globus). Les géographes sont conve nus d'appeler globes les sphères sur lesquelles sont tracées les positions des étoiles, ou bien des terres, des mers, etc. L'invention des globes remonte indubitablement à des temps anciens. Le premier observateur intelligent qui voulut faire comprendre d'une manière facile et prompte à ses élèves la position, les mouvements des astres, ne dut pas être long-temps à s'apercevoir qu'un petit modèle du monde (un globe) serait un instrument excellent pour servir de base à ses démonstrations. La sphère terrestre occupant en apparence le centre du monde, l'homme est censé habiter entre deux sphères, l'une convexe, la terre, l'autre concave, la voute céleste. Qui le croirait? celle-ci ayant été plus tôt et mieux connue que l'autre, la construction du globe céleste a dû précéder l'invention du globe terrestre. Quoi qu'il en soit,

la théorie des globes céleste et terrestre est basée sur les

mouvements, soit apparents, soit réels, des astres, de la

terre, etc. On peut les construire indifféremment suivant

l'un et l'autre système, le résultat sera toujours le même. Quoique la théorie et l'utilité des globes fussent connues depuis longtemps, ce ne fut qu'au seizième siècle, lors de la renaissance des sciences et des arts, époque aussi du développement que commencerent à prendre les applications des théories de la mécanique, que l'on construisit des globes avec précision , et d'une grosseur inaccoutumée. On remarqua d'abord ceux de Tycho-Brahe, un en cuivre, de 1m,50 de diamètre, et un autre dont les proportions énormes fixèrent l'attention de Pierre le Grand, qui le fit acheter et transporter à Saint-Pétersbourg. Douze personnes peuvents'asseoir commodément dans son intérieur autour d'une table, et y faire des observations. Il fut construit par Brousch, de Limbourg : il était céleste à l'intérieur et terrestre à l'extérieur. La Bibliothèque impériale de Paris possède deux globes qui ont 4th, 25 de diamètre. Le cardinal d'Estrées les avait fait construire par Coronelli; dans la suite, il en fit hommage à Louis XIV. On voit encore à Paris deux globes magnifiques en cuivre, et d'un grand diamètre : celui de la bibliothèque Mazarine, exécuté aux frais et par les ordres de l'infortuné Louis XVI; l'autre, chef-d'œuvre d'execution mécanique, dessiné par Poirson, à qui, dit-on, il avait été commandé pour servir à l'instruction du roi de Rome, fut acheté 36,000 francs par Louis XVIII. On le voit au milieu de la grande galerie de tableaux du Musée du Louvre.

On distingue deux sortes de globes, ceux dits manuscrits (tracés à la main), et ceux que l'on couvre de feuilles imprimées. Tous les globes de grand diamètre sont manuscrits. Les globes imprimés sont ordinairement d'un petit volume. Les plus gros que l'on connaisse sont ceux que Coronelli fit executer, l'un en France et l'autre à Venise : ils ont 1^m,20 de diamètre; on 'en voit des exemplaires dans la bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris.

Quant à la construction des globes, elle varie suivant matière qu'on y emploie. Si le globe doit être en cuivi par exemple, le chaudronnier en façonnera la splière. Matvoici le procédé le plus habituel : On fait tourner une demisphère en bois dur, aussi exactement que possible, ayant un diamètre un peu moindre que celui du globe que l'on veut exécuter : sur cette demi-sphère, on forme une calotte en cartons superposés et fixés avec de la celle. La taille de ces cartons, appelés fuseaux, n'est pas indifférente; c'est même une des opérations de la confection des globes les plus importantes. La gend-sphère en bois étant enduite de sa-von, on place dessus une couche formée de fuseaux humectés, que l'en assujettit en saisissant leurs pointes par un aiguillon que porte le sommet du moule ; sur cette couche, on en fixe une autre, au moyen de bonne colle de farine, et l'on fait en sorte que les fuseaux de celle-ci croisent ceux de la première; on forme et on fixe une troisième couche de la même manière : cela fait, on serre le tout sur le moule au moyen d'un cordon; lorsque la colle est sèche, on eniève le moule, et l'on a une calotte ou demi-moule de carton très-solide. Deux de ces calottes fabriquées sur des moules égaux, étant jointes, forment une sphère entière. On les soude l'une contre l'autre avec de la colio-forte et des bandes de papier; on les retient en cette état au moyen d'un morceau de bois que l'on appelle, à cause de sa forme, os de mort : cette pièce sert comme d'axe au globe; ses deux bouts, qui res-semblent à des champignons, en occupent intérieurement les pôles, où ils sont fixés avec de la colle-forte et de petites pointes. Lorsque la sphère est faite, on le couvre de plusieurs couches de blanc d'Espagne délayé avec de l'eau, dans laquelle on a fait dissoudre de la colle de Flandre bien pure. On régularise ces couches de blanc, qu'il faut étendre bien minces, au moyen d'un calibre. Ce calibre est divisé en 180 degrés : en plaçant un crayon sur le 90°, et faisant tourner le globe, on trace sur celui-ci un cercle qui représente son équateur, lequel étant divisé, par exemple, en 24 parties égales, il est facile, en amenant chacune de ces divisions auprès du calibre, de tracer autant de méridiens, en faisant couler une pointe le long de sa surface. Ces divers cercles servent de guides pour mettre à leur place les fuseaux imprimés qui contiennent les configurations des pays, les positions des villes, etc. On fixe ces fuseaux sur le globe avec de la colle d'amidon. Le globe étant fini et verni, on le place dans un méridien de cuivre ou de carton, on l'entoure d'un horizon, etc. On fait aussi des globes imprimés sur des étoffes rendues imperméables, et que l'on gonfle d'air.

Lorsqu'un globe céleste est construit avec beaucoup de soin, ce qui est fort rare, on peut par son moyen répondre à un grand nombre de questions sur le mouvement, la po-sition, etc., des étoiles sans le secours d'aucun calcul. Pour ecla il suffit de fixer au méridien en carton un petit cercle de même matière, dont le plan soit parallèle à cclui de l'équateur, et dont le centre est au pôle élevé. Le limbe de ce cercle est divisé en 24 heures. A l'axe de la sphère est fixée une aiguille dont la pointe se meut sur ce limbe. Donnons quelques exemples des problèmes que l'on peut alors résoudie: 1° Un jour et une étoile étant désignés, trouver l'heure à laquelle celle-ci passera au méridien. Pour répondre, voyez sur quel degré de l'écliptique se trouve le solell ce jour-là; amenez, en faisant tourner le globe, ce point de l'écliptique sous le méridien ; mettez l'aiguille de la rosette sur midi ; amenez ensin l'étoile sous le méridien : l'aiguille de la rosette indiquera l'heure à laquelle l'étoile doit arriver au méridien; mais il est bon de faire remarquer que si l'étoile doit passer par le méridien avant le soleil, il faut retrancher de 12 heures celle qui est indiquée par l'aiguille, ou bien l'ajouter si l'étoile se lève après le solell. 2° Trouver la longitude et la latitude d'une étoile. Fixez l'extrémité du quart de cercle mobile sur celui des pôles de l'écliptique qui appartient à l'hémisphère dans lequel se trouve l'étoile; tournez le globe jusqu'à ce que l'étoile arrive contre le bord du quart de cercie, l'arc de Fécliptique compris entre le premier point d'arrêt et le quart de cercle mesurera la longitude de l'étoile, et le nom-Bre de degrés comptés sur le quart de cercle, depuis l'é-cliptique jusqu'à l'étoile, désignera la latitude de celle-ci.

On peut résoudre un grand nombre de problèmes au moyen du globe terrestre, en y adaptant un cadran semblable à celui que nous avons décrit plus haut. Nous n'en citerons qu'un exemple: Quelle heure est-il à Vienne borsqu'il est midi à Paris? Répouse: Comme Vienne est située à l'orient de Paris, il est évident que le soleil arrive dans le plan de son méridien avant d'atteindre celui de Paris : cela entenda Paris étant amené sous le méridien,

mettez l'aiguille du petit cadran sur midi, amenez ensuite Vienne sous le méridien, l'aiguille indiquera l'heure qu'il est à Vienne lorsqu'il est midi à Paris. Termènez.

GLOBE (Le). C'est là un titre qu'ont souvent adopté des journaux qui avaient la prétention de tenir leurs lecteurs su courant de tout ce qui arrivait d'important dans les diverses parties du monde et encore ailleurs. Mais de toutes ces spéculations de presse, celle qui a laissé le plus de traces dans les souvenirs contemporains fut une feuille Lis-hebdomadaire, format in-4°, fondée en 1825 par quelques auciens élèves ou professeurs de l'École Normale, détruite pes d'années auparavant par le ministre Corbière. La plupart étaient des hommes complétement inconnus, à qui la vieille presse libérale barrait systématiquement le passage, et qui avaient la prétention, assez sondée, d'être plus aptes à représenter les générations nouvelles, à exprimer leurs idées et leurs aspirations, que les écrivains qui monopolisaient alors à leur très-grand profit l'exploitation de l'opinion libérale, après avoir fait ieur apprentissage de la liberté aux gages de la police impériale. La publication du Globe, en dépit de la conspiration du silence tout aussitôt ourdie contre les intrus par les différents organes de la vieille presse, ne laissa point que de saire une vive sensation. On n'y traitait pourtant que des questions purement philosophiques ou littéraires et rientifiques; mais les idées qu'on mettait à ce propos en circulation avaient l'avantage d'être neuves, jemes et quelquesois bien autrement hardies que celles auxquelles la vieille presse avait habitué ses lecteurs. Sous le ministère Martignac, Le Globe put, moyennant un cautionnement, aborder le terrain de la politique, et devint alors plus particulièrement l'organe de la coterie connue sous le nom de d oc trin aires, composée d'hommes qui croyalent à la monarchie constitutionnelle, mais qui entendaient l'appliquer dans notre pays à l'anglaise, sans se soucier des différences profondes existant dans les mœurs et les idées respectives des deux peuples. La révolution de Juillet une fois accomplie, la plupart des rédacteurs du Globe se rallièrent au nouveau gouvernement, qui leur distribua force places et force rubans. Dès lors tout dans ce bas monde fut pour le mieux aux yeux de ces journalistes transformés tout à coup en hommes d'État. Ils pensèrent même que la continuation de la publication à laquelle ils devaient leur fortune était maintenant inutile; et, vers la fin de 1830, l'école saint-simonienne acheta à vil prix le fonds de 12 à 1,500 abonnés qu'en cinq années d'existence Le Globe était parvenu à recruter. A partir de cette acquisition jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée au commencement de 1832, Le Globe, rédigé en chef par M. Michel Chevalier et placé sous la haute direction d'abord de Bazard et d'En fant in, puis d'Enfantin tout seul, servit d'organe aux doctrines politiques et sociales des disciples de Saint-Simon.

GLOBE DE COMPRESSION, four neau de mines en usage dans les attaques de places, et inventé par le célèbre ingénieur Bélidor, pour crever les contremines de l'assiégé, ou pour faire sauter la contrescarpe et combier ainsi le fossé qui défend l'approche de l'escarpe. Les terres qu'il soulève et rejette au pied de l'escarpe y forment une rampe naturelle, qui permet de tenter l'assaut avec toutes chances de succès.

GLOBE IMPÉRIAL. On appelle ainsi le globe surmonté d'une croix qui sur les monnaies, les médailles, les sceaux, etc., se trouve dans la main des empereurs, et qu'on considère comme un emblème de la souveraineté. La première idée s'en retrouve chez les Romains, qui par la entendaient désigner leur droit de souveraineté sur tout l'univers, comme le prouve une médaille de l'empereur Auguste, sur laquelle on voit trois globes, dont l'un présente cette inscription ASI., le second AFR., le troisième EUR.; syllabes qui correspondent exactement aux trois parties du monde alors connues. Ce globe se retrouve dans la main de l'empereur sur les nombreuses monnaies et médailles des empereurs

romains postérieurs, tantôt avec un gouvernail, tantôt avec une corne d'abondance, plus tard or sé d'une figure de la Victoire. Le giobe lui-même est tantôt entouré d'une ceinture, tantôt sans ceinture. A la déesse de la Victoire on substitua plus tard le signe de la rédemption, la croix chrétienne, qui passa également aux empereurs romains allemands. Dans les occasions solennelles, le giobe impérial était porté devant le souverain par un fonctionnaire spécial, l'écuyer tranchant.

GLOBULE. Ce mot, diminutif de globe, est souvent employé en physiologie. Il est à remarquer que la forme sphérique exprimée par le mot globe se retrouve d'une manière remarquable dans les matériaux qui concourent à la formation des animanx : ainsi, la trame du système nerveux se compose d'une série de points globuleux; ce sont aussi des lignes également ponctuées qui forment les li br es dent les muscles se composent; le sang, la lymph e, etc., contiennent une quantité de globules ai considérable, que ces liquides semblent en être formés en majeure partie. Il en est de même du lait (voyez Galactonstrae). La même organisation se retrouve dans les plantes (voyez Guartons Mouvement]). Quelquesois le mot granule est employé pour globule; ce dernier mot sert aussi à désigner le conc e p ta cl e de certains lichens.

Dans l'homosopathie, le nom de globule a été adopté pour désigner des préparations pharmaceutiques destinées à administrer des substances médicamenteuses à des doses infiniment petites. On prend un grain des substances solides ou une goutte de celles qui sont liquides, et on mêle cette quantité avec 30 grains de sucre de lait pulvérisé préalablement dans une capsule de porcelaine non vernissée on dont on a dépoli le fond avec du sable mouillé. Le sucre ordinaire ne peut suppléer le sucre de lait, parce qu'il contient plus ou moins de chaux. Le mélange s'opère d'abord avec une spatule en os, ensuite pendant six minutes avec un pilon de porcelaine, qui est également déverni : on détache alors la pondre attachée à la capsule et au pilon, et on la laisse reposer pendant quatre minutes; on recommence cette trituration à deux autres reprises, avec les mêmes intervalles; alors on ajoute 30 grains de sucre de lait aux précédents, et on renouvelle l'opération ci-dessus. Enfin, on ajoute encore 30 autres grains' de sucre de lait, ce qui fait 90 en tout. On conserve cette poudre dans un bocal, soigneusement fermé, portant le nom du médicament ainsi divisé avec le signe 100, indiquant que la substance est à son centième degré de puissance : pour porter son énergie à 10,000, on prend un grain de la pondre 100 qu'on ajoute à 90 grains de sucre de lait, comme on l'a détaillé ci-dessus. Pour arriver à un millionnième et plus, on procède de même. Cette extrême division, loin d'atténuer l'énergie des médicaments, l'augmente selon Hahnemann: le changement qu'une trituration prolongée avec une poudre non médicamenteuse ou une longue agitation avec un liquide qui ne l'est pas davantage, produit, dit-il, dans les corps naturels, spécialement dans les substances médicinales, est tellement considérable, qu'il tient presque du miracle. Quoi qu'il en solt de cette assertion. la poudre qu'on a obtenue avec des soins si minutieux sert à composer des globules d'un volume égal à celui des graines de pavot. Telles sont les pilules de la pharmacie homœopethique. Ces médicaments sont d'un transport si facile, qu'on peut porter toute une pharmacie dans sa poche; et ils permettent en outre, en raison de leur solubilité, d'administrer en liqueur des substances qu'on ne peut employer D' CHARBONNIER. que sous forme solide.

GLOCESTER (On prononce Gloster). Voy. GLOUCESTER. GLOCRNER ou GROSSGLOCKNER, montagne haute de 4,052 mètres au-dessus du niveau de la mer, et située en Autriche, sur les limites du Tyrol et de la Carinthie. Elle se raitache an système des Alpes Noriques, et fait partie du groupe principal de ces montagnes. On n'a souvenir que de deux ascensions du Glochner. l'une exécuée au commencement de ce siècle par un géologue autrichien,

M. Warlopf; l'autre, en janvier 1853, par deux touristes anglais, MM. Sharpe et Thompson, favorisés dans leur expédition par la douceur exceptionnelle de la température qui régna cet hiver-là dans ces montagnes, les plus élevées qu'il y ait dans tous les Étets autrichiens.

GLOGAU, appelée aussi Grossylogau (Grand-Glogau),

GLOGAU, appelée aussi Grossglogen (Grand-Glogau), pour la distinguer d'Oberglogen (Haut-Glogau), dans la Haute-Silésie, place forta importante de Silésie (Presse), dans l'arrondissement de Llegaitz, sur la rive gauche de l'Oder, compte 17,697 habitants, dont 10,300 protestants et 1,000 juifs, et est le siége de l'administration supérieure de la province, mais n'a point d'importance commerciale ou industrielle: un embranchement du chemin de fer de la Basse-Silésie la relie, à Hansdorf, au grand chemin de fer de la Marche et de la Silésie. Elle est le siége d'une cour d'appel; il y existe un collège catholique et un collége protestant, une école pour les sages-femmes, une école primaire et un beau château.

Glogau, autrefois capitale d'une principauté indépendante, joua un rôle important dans la seconde partie de la guerre de trente ans. En 1741 Frédéric le Grand la prit d'assaut, dans la nuit du 9 au 10 mars, et ajouta alors par des travaux considérables à son système de fortifications. Après la bataille d'Iéna, Glogau fut investie par un corps wurtembergeois aux ordres des généraux Vandamme et Seckendorf; et après une courte résistance elle ouvrit ses portes à l'ennemi. Depuis lors Glogau ne cessa d'avoir une garnison française qu'au 14 avril 1814, jour ob, en vertu d'une convention signée par le comte d'Artois, elle fit retour à la

GLOIRE. Qu'est-ce donc la gloire, cet attribut de la Divinité, que l'homme a voulu rapetisser à sa taille mortelle, elle, dont la majesté et la durée n'a point de limites? Consiste-t-elle seulement dans un concert unanime d'estime et de louanges, ainsi que le dit le Dictionnaire de l'Académie? ou bien est-ce quelque chose de plus indéfinissable. La gloire est plus que de la célébrité; car la célébrité est éphémère, contestable, et s'attache aux bonnes comme aux mauvaises actions; et la gloire, qui serait passagère, contestable, ou établie sur des bases contraires à la morale, cesserait de porter ce beau nom; la gloire est pluqu'un concert de louanges et d'estime, qu'une admiration en-thousiaste, car elle pourrait alors être l'ouvrage d'une camaraderie adulatrice. La gloire d'un citoyen, c'est-à-dire cette renommée inattaquable qui donne durant des siècles une puissance prodigieuse et un noble retentissement à son nom, doit être pure et brillante comme le disque du soleil : que l'œil y découvre une tache, quelque minime qu'elle soit, et tout son prestige tombe soudainement; elle a cessé d'exister dès ce moment. Où se trouve donc ce mobile puissant, dont le nom a tant de sois été blasphémé? Dirons-nous, avec le savant, qu'elle est dans une science étroite; avec le poête, qu'elle est dans ses vers; avec l'artiste, qu'elle est sur la toile, ou dans la pierre, qu'il a animée; avec le navigateur, qu'elle est dans ces découvertes qui ont transporté sur d'autres continents les vices de notre civilisation? Dirons-nous avec les guerriers et les conquérants qu'elle est dans le sang qu'ils ont vainement répandu? Aucun d'eux n'y atteint cependant; car, ainsi que la fortune, la gloire accompagne rarement la mémoire de ceux qui ont usé leur vie à la chercher, et elle vient s'asseoir sur la tombe modeste de celui qui l'a fuie. Sanction de toutes les vertus utiles, de toutes les actions désintéressées, qui ont signalé un citoyen à la postérité, la gioire individuelle ne saurait être renfermée dans la ville, dans le pays qui lui a donné la jour : elle est cosmopolite. Aussi est-il peu de mots que l'on devrait être plus jaloux d'appliquer à propos, car c'est prostituer la gloire que de la prodiguer.

On conçoit dans combien de cœurs l'amour de la gloire a dû germer, ne fût-elle, comme tant l'ont dit, qu'une illusion d'autant plus chère qu'elle est plus insaisissable. Malheur à qui n'y a pas rêvé une fois dans sa vie! cas

son âme est sèche et égoiste; malheur aussi à qui s'est complu à la rèver sans cessel car chez lui ce bean mobile de toutes les grandes choses à dégénéré en ambition : ce nom troublers sans relache son bonheur. C'est presque toujours un excessif désir de gloire qui a engendré sons les fanatismes; et les partis, il faut l'avouer, n'ont pas peu contribué à lui enlever son éclat en s'en falsant les distributeurs. Qu'on ne pense pas, d'après ce que nous venons de dire, que la gloire ne puisse être l'apanage que de. quelques hommes privilégies; elle est aussi la récompense de peuples entiers. Leurs succès dans les bafailles, leur moralité dans la paix, leurs progrès dans les sciences et les arts, constituent en leur faveur une gloire qui est pour une nation ce qu'est l'honneur pour un particulier.

Gloire se prend quelquesois pour l'honneur et les hom-mages que l'on rend à Dieu, pour la béatitude céleste dont on jouit dans le paradis. Cette gloire aérienne a été représentée par les peintres et par les sculpteurs. Les premiers ant appelé gloire la représentation du ciel ouvert, avec les êtres divins, les anges et les saints; les dernièrs ont donné ce nom, à un assemblage de rayons divergents, entourés de nuages, et au centre desquels on aperçoit un triangle, symbale de la Trinité.

Enfin, les machinistes des théâtres ont désigné ainsi une machine suspendue, entourée de nuages, sur laquelle se placent les acteurs qui doivent monter aux cieux, ou en descendre. Ces gloires massives s'enlèvent ou s'abaissent à l'aide de contre-poids.

GLOIRE DE LA MER. Voyez Cone (Histoire natu-

GLORIA IN EXCELSIS, ou grande doxologie. C'est une hymne que, dans la liturgie catholique, on chante à la messe. Les premières paroles sont celles du Cantique des Anges dans l'Evangile selon saint Luc. Il les adressèrent aux bergers en leur annonçant la naissance de Jésus-Christ. On ne sait à qui en attribuer la suite, qui est fort ancienne. Quoiqu'on désigne l'ensemble sous le nom d'hymme angélique, les Pères de l'Eglise s'accordent à reconnaître que cette seconde partie est l'œuvre des hommes. Suivant saint Chrysostome, les Ascètes chantèrent cette hymne à l'office du matin : mais de toute antiquité on l'a chantée principalement à la messe, avant la lecture de l'épitre, non pas cependant tous les jours ; on me la chantait que le dimanche, à Paques et aux autres fêtes les plus solennelles. Encore aujourd'hui, dans l'Église romaine, on ne la dit point à la se les jours de férie et de fêtes simples, non plus que dans l'Avent et depuis la Septuagésime jusqu'au samedi saint exclusivement.

GLORIA PATRI, ou petite doxologie, verset par lequel, dans l'Église catholique, on termine le chant ou la récitation de chaque psaume durant l'office divin. Ce sont des paroles de gioire, de giorification ; c'est une prière célébrant la grandeur de Dieu et la majesté de la Trinité divine. Elle a en outre pour but de confirmer les tidèles dans la foi du dogme le plus important du christianisme et de les prémunir contre les hérésies. Philostorge, historien du quatrième siècle, denne trois formules du Gloria Patri : la première est Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit; la seconde, Gloire au Père par le Fils dans le Saint-Esprit; et la troisième, Gloire au Père dans le Fils et le Saint-Esprit. Sozomène et Nicéphore en ajoutent une quatrième : Gloire au Père et au Fils dans le Saint-Esprit.

La première, qui est en usage dans les églises d'Occident, fut instituée, selon certains auteurs, vers 350 par les catholiques d'Antioche; maissaint Rasile, dans son livre Du Saint-Esprit, remarque que cet usage était beaucoup plus ancien, quoiqu'il ne sût pas universel. Les trois autres surent composées par les ariens. La seconde était commune à Eunomius, à Eudoxe et à Philostorge. Toutes trois furent rédigées, vers l'an 341, au concile d'Antioche, où les ariens, qui commençaient à ne plus être d'accord entre eux, voulurent avoir des formules conformes à leurs divers sentiments. Les catholiques ortodoxes conservèrent seuls la première. Saint

Basile pourtant essaye de justifier la seconde. Du reste, la formule elle-même des cattioliques toujours été uniforme. Le quatrième concile de Tolede, ten cei 535, ijouta ha mot gioria le mot honor, et anit les paroles aujourd'hat et depuis longtemps récies : sieut erat in principio, et nunc, et semper . Oeite forme n'ani point d'afficurs particulière à l'Église d'Espagne; l'Église que que s'en était servie quelque temps, comme il résulte du inité de saint Athanase Sur la Pirpiniée. Plus tard, elle a dt : Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, et nunc, et semper, et in sœula sœculorum. Amen. Mais on ignor l'époque de ce changement. Au second concile de Vaisse. près de Vauchuse, tenu en 529, il paraît que les mots Sient erat in principio n'étalent pas encore universellement adoptés par l'Église gallicane, puisqu'on y proposa de les introduire dans le Gloria Patri, pour prémunir les failles contre l'erreur des ariens, qui prétendaient que le Mi s'uni pas existé de toute éternité.

GLORIEUX, qui s'est scipus; qui mèrite beauteup et gloir e, beaucoup de louange et d'honneur. Subutait vines, ce mot sert à désigner celui qui est plein de vanié, de honne opinion de lui-même, qui se donne person ment ce qu'il devrait attendre et mériter des autres. Ce n'est pas tout à fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant et du dédaigneux et se commune peu. L'avantageux abuse de la moindre déférence qu'es a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le glorieux est plus rempli de vanié, il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes; i vent réparer par les debors ce qui ini manque en effet. L'orgueilleux se croît queique chose, le giorieux veut parain-queique chose. Les parvenus sont ordinairement plus go-

rieux que les autres.
GLORIOLE. C'est en quelque sorte uné parodit de la gloire; c'est une excessive vanité, appliquée à de mequines choses. La gioriole est florissante dans les villes de troisième et quatrième ordre; elle s'épanouit dans les classes moyennes et bourgeoises ; c'est aussi le péché inigno des rimeurs subalternes et des vaudevillistes. Paris est paré d'hommes incompris que la gloriole étouffe. Cette si douloureuse en a conduit et en conduira beaucoup à Charenton. C'est aussi une cause fréquente d'apoplexies foudroyantes. Quand , après de longues années d'attente, un faveur du pouvoir tombe subitément sur un de ées hommes si satisfaits d'eux-mêmes, les familles ne sauraient trop ne doubler autour d'eux d'attention et de vigilance.

GLOSE. Ce mot dérivé du grec yasoou, langue, a plu sieurs acceptions différentes, tant au point de vue littéraire que dans l'usage familier. Il signifie l'interprétation de queques mots obscurs d'une langue par d'autres mots, plus intelligibles , de la même langue. Les gloces dans les ances nes éditions des classiques grecs ou latins étaient du mer ginales ou placées dans des notes au bas des pages. Fort souvent ces gloses n'étaient pas plus claires que le texte : c'est ce qu'on a prétendu de la glose du droit romain faite par Accurse. On distit dans ce sens la glose d'Oritans, por indiquer un méchant commentaire plus obscur que le texte, parce que dans l'université de cette ville l'interprétation des lois était plus difficile à comprendre que le texte. Sous 💝 rapport, les gloses latines qui sont au bas des éditions Variorum ad usum delphini, et même dans les clussiques Lemaire, méritent souvent la qualification de gloses d'Orléans. La glose diffère du commentaire en ce qu'elle est plus littérale et se fait presque mot à mot: Il est » ordinaire aux glossateurs, ainsi qu'aux commentateurs, d'être dissus sur ce qui s'entend aisément, et de garder le silence sur les endroits difficiles, Montesquieu a été jusqu'à dire que ces gens-là peuvent se passer de bon sens. Quelquefois la glose d'un auteur ne s'étend pas à certains passages, elle comprend le texte tout entier. Ainsi nous avons des éditions de Virgile, d'Horace et de Juvénal avec des gloses qui embrassent toutes les œuvres de ces poetes : on y retrouve tout au plus la lettre expliquée, mais jamais l'esprit; et nulle publication ne favorise d'une manière plus fumeste la paresse des étudiants.

Dens la conversation, glose signific critique. Gloser sur le prochain est synonyme de médire; gloser sur queiqu'un,

c'est critiquer sa figure, ses actions.

La glose d'un fait exprime des additions faites au récit. véridique d'un événement, certaines circonstances inventées

par la malignité, et qui courent le monde.

Dans nos vieux poètes, une gloss était une sorte de commentaire, ou de parodie d'un auteur, dont on répétait

un vers à le fin de chaque sixain ou strophe.

Charles Du Rozon.

GLOSSAIRE (du grec γλώσσα, langue), dictionnaire servant à l'explication des mots obscurs ou be ghares: d'une angue corrompue. Rien de plus célèbre dans la république des léttres que le Glossaire en plutôt les Glossaires de Du Cange, l'un de la basse latinité, l'autre de la langue grecque du moyen age. Après le Glossaire de Dd Cange, en peut citer le Glossarium tatino-barbarium de Spelmann, ouvrage excellent, blen que son auteur n'eut commencé à ctader qu'a cinquante ans; le Glossaire de Linderborg Glostatre de François Pithou sur la lot Sulique; le Glossaire alphabelque de La Monnoie, pour l'intelligente de mots hourgallement et autres qu'il avait employés dans ses Noës; enfin , le Géossière de la langue romaine (1808, 2 vol. bes, de hoquefort, qui a tant contribué à mettre en houneur l'étade de l'idiome des troubadours. Aucun ouweege ne serait plus necessaire qu'un glossaire général de cieme langue fraticalse; mais nous ne ponvons citer que des études partielles, comme le Giossaire du centre de la France (1856-1858, 2 vol. in-8, 2º édition (1864), par le comité Jaubert, et le Glossaire normand (1866, 2 vol.), par le Héricher, GLOSSITE, inflamination de la langue, dont une cause

tréquente cet l'usage du mercure ; on la guerit dans ce cab avec des gargarismes su chiorate de potasse. Viennent casulte les causes directes, plaies, corps étrangers, brû-

Rives, aliments acres, poisons, etc.
GLOSSOTOMPE. On designe à la fois sous ce nom · l'amputation de la langue et la simple section du filet. GLOTTE (du gree Marti, languetté, diminuti de l'acces, languette de l'acces, languet). Les anatomistes dontient es nom à une suverture mobile, de forme oblongite; et située à la partie superiente de l'ar fir ». Cette obserure, comprise entre les sordes votales, est destinée à donner passage à l'air qui s'échappe ou qui pénétre dans le farmx; soit dans l'acte de la respiration; soit lorsqu'on parle ou qu'on chante. La fente que présente la glotte offre cliez l'homme adulte environ 32 à 25 millimètres de longueur dans son diamètre altre posteriour, et 4 à 6 millimètres de largeur dans son plus grand Mamètre transversit: 'Ce défilier,' très-variable, est moths considerable on avant; on les cordes vocales se rapproclient an point de se toucher vers leur insertion au cartilege thyroide. L'angle rentrant que forme ce cartilage de les limites antérieures de la glotte, qui est bornée 🗪 aivitère par Rèi deux cartilages arythénoïdes, et sur chaque cose par les muscles thyro-arythénoidiens ou cordes pocules. Ces moscles, que nous trouvons plus rationnel de désigner sons le nom de lêvres du larynu, se contractent pendant le formation de la voix, et se rapprochent plus ou soins seivesi que le son est grave ou algu.

Ches la fémme et les enfants, les dimensions de la giotte at beautoup moint grandes que chez l'homme, et, comme l'a déjà fait observer notre savant confrère le docteur Bourdon, d'est le ce peu de largeur de l'ouverture supérieure du laryax dans le premier age de la vie qu'est dû l'extrême danger des angines et du croup dans l'enfance. Les dimensions de la glotte peuvent, au reste, varier chez le même mdividu par les mouvements que les divers cartilages du larynx exécutent les uns sur les autres pour la formation de toutes les variétés de tons dont la voix humaine est susceptible.

Les anciens désignaient aussi par le met glotte une certaine partie de leurs flûtes. Pollux et Hésychius disent que les glottes étaient des languettes ou petites langues qui s'agi taient par le soufile des musiciens. Il parattrait d'après cula que les flûtes des anciens étaient des espèces de hauthois, dont les glottes étaient des anches.

GLOUCESTER on GLOCESTER, comté d'Angleterre, portant aussi le titre de duché, qui est borné par les comtés de Wilts, de Sommerset, de Berks, d'Oxford, de Warwick, de Worcester, de Hereford et de Monmouth. Il forme avec le comité de Worcester la large et sertile vallée de la Saverne, et présente une superficie de 42 myriamètres carrés, dont plus de 40 en terres à blé, pâturages et pacages, naturelle-ment divisée en districts de montagnes, de vallées et de forcts. Le premier, ou Costwoldistrict, comprend les montagnes de ce nom, et se prolonge en suivant le bief de partage de la Saverne et de la Tamise, depuis Chipping-Cambden jusqu'à Bath. Le climat en est froid, et le sol léger, paturellement peu fertile, ne laisse pas que de récompenser largement les soins donnés à sa culture en même temps qu'il offre de bons paturages à d'innombrables troupeaux de moutons. Le district des vallées comprend les terres basses situées le long de la Saverne et de la frontière du nord, jusqu'à Bristol. Le district des Forêts, nommé aussi Porest of Dean, d'après une forêt de ce nom, jadis bien plus considérable qu'aujourd'hui, mais toujours riche en hautes fufales, comprend la partie de territoire située à l'onest de la Saverne jusqu'à Gloucester, puis à l'ouest du Ledden jusqu'à la limite de comté du Hereford, et on y tronve du bois, du fer et de la houille. Les vallées forment la région la plus fertile et la plus riche en herbages; elles nourrissent, celle du Berkeley notamment, les va-ches dont le lait sert à la fabrication des célèbres fromages de Gloucester. Les fruits aussi y sont fort abandants. A chaque ferme se trouve joint un verger, dont les produits servent surfout à faire du cidre et du poiré. L'industrie manufacturière et le commerce figurent en outre au nombre des éléments de prospérité du comté; Stroud est le grand centre de la fabrication des draps et des étoffes de laine fine. A Bristol et dans ses environs on fabrique des articles en étain, en laiton et des verroteries; à Glou-cester, des aiguilles. Cheltenham, evec ses eaux minérales, est en possession d'attirer chaque année les baigneurs du bon ton. Teirkesbury, célèbre à cause de son abbaye, possède d'importantes manufactures de bas de coton, des cluuteries, des lanneries, et fait grand commerce en malt et en savon. Cirencester vante à bon droit ses antiquités romaines. Le comté de Gloucester, divisé en 28 handreds. envoie 15 députés au parlement et compte (1871) 534,320 habitants.

GLOUCESTER, chef-hen du comté, sur la rive gauche de la Saverpe et siège d'un éveché, est au total très-régullerement batte. Parmi les édifices remarquables qu'elle renferme, il faut citer surtout la cathedrale, dont la construction remonte à l'année 1047, et qui ne fut terminée qu'au treizième siècle. On y admira, outre une lenêtre qui a plus 27 mètres d'élévation, et qui est garnie des plus magnifiques vitraux qu'on puisse voir, les tombeaux des deux fils de Guillaume le Conquérant, d'Édouard II, de l'évêque Warburton, de Jenner, de Flaxmann, etc. On doit encore une mention particulière au palais de justice, à la nouvelle prison, qui n'a pas coûté moins d'un million de francs à construire, au théatre et à l'hôpital de cette ville. Gloucester compte (1871) 18,330 habitants, dont la fabrication de aiguilles est une des principales industries. Elle s'y fait sur la plus vaste échelle, et on n'estime pas la valeur de ses produits annuels à moins de 25 millions de francs. A cette spécialité il faut ajouter la fabrication des cloches et des articles de varroterie, la pèche, et aussi le commerce, dont les relations sont facilitées d'une manière toute particulière par le canal de Berkeley, d'une profondeur assez grande pour admettre des navires de long cours jusqu'au-dessus de Gloucester, par l'embranchement qui le relie au canal de Bristol, par le canal de la Tamise et de la Saverne, par le Strondwatercanal et enfin par des embranchements de chemins de ser.

Gloucester possède de trois à quatre cents navires et plusieurs bâtiments à vapeur. Jadis station romaine, sous le nom de Glevum, désignée plus tard sous ceiui de Castra Claudia, cette ville obtint du roi Jean les droits et priviléges de bourg, et était autresois fortifiée. L'assemblée du parlement qui s'y tint en 1272, sous le règne d'Édouard I°, y rédiges les Statuts de Gloucester. C'est dans cette ville que Henri III fut couronné. Richard III prenait le titre de duc de Gloucester. Lors du siège qu'elle soutint en 1643, la moitié de ses églises fureat détruites.

GLOUCESTER (Comtes et ducs de). Parmi ceux qui portèrent le titre de comtes ou de ducs de Gloucester, les

plus remarquables sont :

Robert, comte de Gloucester, fils naturel de Henri le, qui pendant la guerre civile remporta, en l'année 1139, sur Étienne de Blois, et au profit de sa sœur la reine Mathilde, l'importante victoire de Lincoln, dans laquelle Étienne de Blois fut fait prisonnier. Il gagna une seconde victoire non moins importante à Wilton, et mourut en 1146.

Jean, combe de Gloucesten, fils de Jean sans Terre et frère de Henri III, combattit à la bataille de Lewes, aux côtés de Simon de Montfort, comte de Leicester, beau-frère de Henri III, qui s'était révolté contre ce prince. Plus tard, s'étant brouillé avec lui, il délivra le prince royal Édouard de la prison dans laquelle le comte le détenait. Puis il se plaça à la tête du perti royal, et en 1265 défit à Évesham Leicester, qui périt dans la mélée. Plus tard une révolte, dans laquelle il échoua, lui coûta une amende de 20,000 marca d'argent. Peu de temps avant la mort de Henri III, il fut désigné par ce prince comme administrateur du royaume, en 'absence d'Édouard.

Humphry (Onfroy), duc de GLOUCESTER, fils de Henri IV, fut à la mort de son frère Henri V, en 1422, nommé avec le duc de Bedford tuteur du fils encore mineur laissé en mourant par ce prince, qui régna sous le nom de Henri VI; puis, pendant que Bedford faisait la guerre en France, ll resta administrateur du royaume en Angleterre, et à la mort de son collègue, arrivée en 1435, seul tuteur du jeune roi. Le mariage qu'il contracta, en 1425, avec Jacqueline de Hollande, et qu'un divorce rompit en 1430, amena des hostilités entre l'Angleterre et la Bourgogne; et Henri VI n'eut pas plus tôt épousé Margnerite d'Anjou, que l'évêque de Winchester en profita pour, de concert avec Marguerite et le favori du roi . Guillaume de La Pole , devenu ensuite duc de Suffolk, renverser Gloucester. Il fut accusé de haute trahison, et le lendemain de son arrestation on le trouva mort dans son lit.

Guillaume-Henri, duc de Glovcestra, né en 1743, fils de l'électeur de Hanovre Ernest-Auguste, frère de Georges III, créé duc de Gloucester en vertu d'une proclamation royale en date de 1764, contracta, en 1775, avec la comtesse douairière de Waldgrave un mariage secret, qui donna lieu à des discussions animées dans le parlement. Il mourut en 1807.

Guillaume-Frédéric, duc de Glovcestra, son fils, né

Guillaume-Frédéric, duc de Gloucesten, son fils, né à Rome, en 1776, fut reconnu comme enfant légitime, et, à l'occasion de son mariage avec une des filles de Georges III, en 1816, obtint le titre d'altesse royale, avec droit de préséance sur tous les autres ducs, après les princes du sang royal; ce qui ne l'empêcha pas de continner à voter avec la parti de l'opposition, notamment lors du procès de la reine Careline. Il mourat en 1834.

GLOUTERON. Voyes BARDANE.

GLOUTON. C'est l'homme qui mange avec avidité, avec excès, par opposition au gastronome, qui mange avec grât, esprit et jugement; au gourmand, qui mange

avec une sensualité de bon ton; au goullu, qui ne peut se passer de manger, qui mange honteusement, avec excès. Il y a, on le voit, entre ces quaire mots, assez proches parents du reste, des numers frappantes, qu'on serait inexcestble de méconnaitre. Classons donc d'abord tout à hit à part le gourmand, qui n'est qu'un être élégamment seauel. Nous restons en présence de ses deux excès, le glouton et le goulu. Le simple adverbe honteusement nous sufira pour les différencier. Le glouton est un goulu excessif; le goulu est un glouton repoussant. Tous les deux mangent avidement, vite, avec excès et par habitude. Mais le premier étonne, le second répugne. A toute force on se résigne à s'ouffrir l'un; jamais on n'a le courage de supporter l'autre.

Les laups mangent gloutonnement,

a dit La Fontaine. A cet égard , que d'hommes seraient dignes d'être loups :

GLOUTON (Zoologie), genre voisin des ours, ne refermant qu'une espèce, le glouton de Bufion (guto anticus, A.-C. Desmarêt), ayant pour principaux caractères : Piedi pentadactyles, semi-plantigrades, armés d'ongles forts et non rétractiles ; oreilles assez semblables à celles des chais, tête forte ; corps couvert de poils longs et abandanta, d'un brun maron; 38 dents. Cet animal est presque exclusivement caraassier, et doit son nom vulgaire à sa gioutonnerie. Il attaque même les grands ruminants : grimpé sur un arbre, il les attend au passage, s'élance sur eux, les saisit au cou, leur ouvre les gros vaissaux de cette région, puis, une fois maître de sa proie, la mange avec un tel acharnement, que souvent il s'étrangle. Cependant Buffon, qui avait posédé un gloulon vivaint, remarque que la captivité change beaucoup leur naturel.

GLU. La glu est une substance visqueuse et tenace, que l'on tire de l'écorce du houx, de la racine de viorne, « quelquefois des fruits du gui et des sébestes; on en eximit également de la chondrille des vignes. La glu extraite de gui est une des plus anciennes, quolque celle du houx soit connue depuis plusieurs siècles. Nos pères préparaient cette glu avec les baies du gui sacré, tant vénéré par les druides. Ils faisaient bouillir ces fruits dans l'eau, les pilaient, et passaient la liqueur chaude pour en séparer les semences et la peau; ils attribuaient à cette glu des propriétés résolutives et émollientes. Cette méthode est presque généralement abandonnée aujourd'hui, d'abord parce que le gui est plus rare, les forêts étant beaucoup moins nombreuses qu'antrefois, et que l'on préfère employer à cet usage l'écorce de la plante au lieu des baies. Le procédé mis en pratique dans ce dernier cas est assex semblable à celui que l'on emploie pour la préparation de la glu du houx. On fait pourrir l'écorce de gui dans des pots pendant dix à douse jours, dans un lieu humide; on la pile ensuite, et on en fait une bouilie sur laquelle on verse de temps en temps de l'eau de fontaine fraiche; puis on remue souvent le tout avec un bâton jesqu'à ce que la glu y adhère; on la place alors dans des pots que l'on recouvre d'eau que l'on a le soin de renouveler souvent. Cette glu est de beaucoup inférieure à celle du houx, connue sous le nom de glis anglaise. Pour obtenir cette dernière, on récolte le houx vers les mois de juin et de juillet; on le fait bouillir dans de l'eau, pour pouvoir le décortiquer plus facilement; après avoir enlevé l'épiderme, on prend ce que l'on nomme la seconde écorce, que l'on fait bouiilir pendant plusieurs heures avec de l'eau : elle s'attendrit, et finit par se réunir en masses, que l'on met dans la terre, et que l'on recouvre de callloux; on en met ainsi plusieurs, couches qu'on laisse pourrir jusqu'à ce qu'elles soient transformées en mucilage, ce qui exige environ quinze jours. On pile alors ces masses dans un mortier; et quand elles sont bien battues, on les lave dans une can courante, pour enlever les ordures qui penvent y adhérer; on la conserve ensuite dans des pots. Il n'est pas nécessaire de mettre ainsi les masses en terre pour les tranformer en bonne giu, il suffit de les faire fumenter dans des pots, où cela s'opère très-bien, en ayant soin de les placer dans un lieu dont la température soit moyenne. Quand on veut s'en servir, il faut avoir soin de se mouiller les doigts, et mieux, de se les graisser avec de l'huile d'olive, pour que

la giu ne s'y attache pas.

Comme toutes les espèces de glu perdent promptement leur force, on en a inventé une artificielle, qui peut se conserver longtemps sans altération; elle consiste dans un mélange d'une livre de glu de houx bien lavée et bien battue avec une certaine quantité de graisse de volaille, de manière à la rendre fluide; on incorpore dans cette masse 30 grammes de bon vinaigre, 15 grammes d'huile, et autant de térébenthine; on fait chausser le tout jusqu'à l'ébullition à pelit seu, en ayant soin de bien remuer; on la conserve ensuite comme les précédentes. Lorsqu'on veut s'en servir, il faut la faire chausser légèrement; on y ajoute aussi de l'huile de pétrole pour l'empêcher de geler pendant les rigueurs de l'hiver. Cette glu est employée, comme les autres, pour la chasse à la pipée; mais on s'en sert également pour préserver les arbres des insectes et des chenilles qui les dévorent; pour cela, il suffit d'en enduire le pied des arbres,

La glu de bonne qualité, quelle qu'en soit la source, doit avoir une couleur jaune, légèrement verdâtre; cette couleur devient brune en vicillissant, et se fonce de plus en plus avec le temps, qui tait perdre à la glu presque toutes ses pro-

Les Américains retirent d'un arbre appelé glutier une sorte de giu qui découle naturellement du tronc de l'arbre, auquel ils font des incisions; ils l'emploient comme la glu de France, pour prendre des oiseaux. C. FAVROT.
GLUCINE, GLUCINIUM. Voyez GLUCYNE et GLUCYNIUM.

GLUCK (JEAN-CHRISTOPHE), compositeur célèbre, naquit à Weissenwangen, dans le haut Palatinat, le 4 juillet 1714. Son père était garde général des forêts du prince de Lobkowitz. De bonne heure il se voua à l'étude de la musique, pour laquelle il annonçait de grandes dispositions. Après avoir appris les principes de cet art à Prague, il se rendit en 1738 en Italie, où Martini lui enseigna les règles de la composition. Son premier opéra, Artaxercès, fut composé et représenté à Milan; un autre, Démétrius, sut joué en 1742 à Venise. Il en composa un troisième, La Chute des Géants, pour l'opéra italien de Londres, où il fut représenté en 1745. Les rapports qu'il eut dans cette capitale avec Arne et avec sa semme, cantatrice de premier ordre, exercèrent une influence décisive sur la simplicité si remarquable de ses ouvrages. Cette première période de sa vie en fut la plus féconde, du moins pour ce qui est de la quantité, car dans un espace de dix-huit années il n'écrivit pas alors moins de quarante-cinq partitions. Mais il s'en faut que toutes timoignent de la grandeur et de la profondeur qui sont le cachet des ouvrages qu'il composa plus tard. Gluck ne fut pas longtemps à reconnaître que les libretti italiens, tels qu'en les sabriquait de son temps, n'étaient pas saits pour supporter de grande musique. Aussi se lin-t-il intimement à Vienne avec un Italien nommé Ranieri di Calzabigi, qui, sortant du sentier battu, composa pour le musicien des drames d'un intéret suivi. Les opéras d'Alceste, d'Orphée, et d'Hélène et Paris, que Gluck composa à Vienne de 1762 à 1769 dans le nonveau système, obtinrent un immense succès, et devinrent avec les quelques autres partitions qu'il écrivit encore plus tard la base de l'impérissable célébrité qui s'attache à son nom. Le style noble et élevé du musicien allemand ne rencontra pas moins d'admirateurs enthousiastes à Parme, à Naples, à Rome, à Milan et à Venise, qu'à Vienne. On s'empressa en esset de monter son Hélène et Paris sur les théatres de ces différentes villes ; et le succès qu'il y obtint augmenta encore sa réputation. Le bailli du Rollet, qui s'était ilé d'amilié avec Gluck à Vienne, entreprit de transformer l'Iphigénie de Racine en opéra, et proposa à Gluck d'en composer la musique. Cette proposition, l'auteur d'Alceste l'accepta avec d'autant plus d'empressement qu'il avait fait

une étude toute particulière du génie de la langue française. A cette époque il était seul à croire non-seulement qu'un musicien peut en tirer un bon parti, mais encore qu'elle convient peut-être mieux que la langue italienne pour exprimer des sentiments profonds et énergiques. Gluck, voulant léguer à la postérité un monument immortel, passa une année entière à composer la musique de cet ouvrage; mais quand il l'eut terminé, tout ne fut pas fini pour lui. On peut dire, au contraire, que jamais homme ne fut plus abreuvé d'injures et de dégoûts. Le peuple musicien était contre lui, et il ne fallut rien moins qu'un ordre supérieur de son ancienne élève, la reine Marie-Antoinette, pour que son opéra fut reçu. En 1774, le célèbre Allemand vint à Paris, à l'âge de soixante ans, et le 19 avril de la même année on représenta pour la première sois son Iphigénie. On accourut en foule à cette solennité. L'ouverture, contre l'asage, fut recommencée à la demande générale. Enfin, l'œuvre entière obtint le plus brillant succès. La même année, son Orphée sut représenté, et non moins bien accueilli. Le 23 avril 1776 parut l'Alceste, mis en français par du Rollet. Quelques autres opéres qu'il fit representer ensuite sur la même scène, L'Arbre enchanté et Cythère assiégée, eurent moins de succès; mais Gluck prit en 1777 une éclatante revanche de ces quasi-échecs en faisant représenter son Armide.

Un autre opéra magnifique, et qui fut très-critiqué, malgré le beau succès qu'il obtint, vint terminer sa glorieuse carrière. Iphigénie en Tauride sut représentée en 1779. Cet opéra n'a point d'ouverture; et la pièce commence au premier coup d'archet. Peut-être est-ce plus raisonnable que cette table des parties musicales que l'usage place en guise de préface au commencement d'un opéra. La même année on représenta de lui un ouvrage très-secondaire : Écho et Narcisse. Il est vrai que le poème est détestable. On ne sait en vérité quelle raison a pu déterminer Gluck à composer de la musique sur un sujet aussi pauvre et aussi pauvrement traité. Il devait saire encore un opéra de Roland; mais, apprenant que Piccinni traitait le même sujet, ii jeta au seu sa partition, et ce fot peut-être un grand malheur. Il laissa inachevé l'opéra des Danaides, que Salieri a terminé d'une manière si re-

On a reproché à Gluck de manquer d'âme, de chant; sa musique, disait-on, n'était qu'un bruit assourdissant. Une opinion qui n'est pas à mépriser, ce nous semble, répondra à cette accusation, renouvelée de nos jours contre Rossini : Jean-Jacques reconnaissait à Gluck le mérite du chant poussé à un très-haut point. Burney, en lui donnant le nom de Michel-Ange de la musique, a tout à fait caractérieé le talent de ce grand compositeur; car si le célèbre peintre a su vivement frapper les yeux par sa touche sévère et énergique, Gluck remue le cœur par sa mélodie toute semée d'inspirations délicieuses. N'oublions pas non plus que c'est à lui qu'on est redevable de l'introduction du trombonne dans l'orchestre; employé avec discernement, cet instrument a produit depuis lors le plus grand effet dans les masses d'harmonie.

En 1787, Gluck était retourné dans son pays natal. Il mourut à Vienne, d'une attaque d'apoplexie, le 15 novembre. On évalue à plus de 600,000 fr. l'importance de la fortune qu'il laissait à ses héritiers. Son buste en marbre, commandé par Louis XVI à Houdon, fut placé l'année suivante dans le loyer de l'Opéra. Gluck a produit d'excellents élèves,

parmi lesquels on doit citer Méhul.

GLUCKISTES et des PICCINNISTES (Querelle des). Si la politique fait chaque jour éclore des révolutions, le domaine des arts n'est pas non plus exempt de troubles; l'histoire a dû earegistrer la guerre qui surgit de l'antagonisme des systèmes suivis par Gluck et Piccinni dans la composition musicale. On avait répandu que Gluck travaillait en même temps que Piccinni à un opéra de Roland. « Tant mieux, dit en giuckiste fanatique, nous aurons un Orlando et un Orlandino. » Ce mot fut le signal de la guerre qui éclata, en 1778, entre les gluckistes et les piccinistes. Plusieurs fois, les deux partis en vinrent littéralement aux mains,

Le fanatisme musical, l'intolérance artistique, bouleversaient toutes les têtes. Et pourtant, il faut le dire, parce que c'est la vérifé, les deux ches d'école avaient leur part de gloire bien farge et bien distincte. Si Piccinni se faisait remarquer par la suavité de sa mélodie, Gluck attachait par l'harmonie puissante de ses chants grandioses.

Les gens de lettres ne restèrent pas étrangers à cette querelle. L'abbe Arnaud et Suard étaient gluckistes; Marmontel, La Harpe, Framery, Ginguene, appartenaient aux piccinistes. Chaque matin les feuilles publiques débordaient d'injures et d'épigrammes. Cette guerre ne cessa que lorsque Gluck fut retourné à Vienne.

GLUCKSBJERG (Duc de). Voyez DECARES.

GLUCKSBOURG, bourg d'environ 750 habitants, avec un vieux château féodal, construit dans les premières années du seizième siècle, sur les ruines d'une ancienne abbaye de bernardins , à 9 kilom nord-est de Flensbourg dans le Schleswig, fut jadis le siège d'une des nombreuses branches de la maison ducale de Schleswig-Holstein, De-

puis 1866 il appartient à la Prusse.

GLUCKSTADT, jolie petite ville de 6,000 habitants, sur la rive droite de l'E be, à 52 kilom, nord-ouest de Hambourg, à laquelle elle est reliée par un chemin de fer, est le chef-lieu du Holstein et plus particulièrement de la partie royale de ce duché. Gluckstadt pessède un collège réorganisé en 1825, une école de marine, une maison de correction et de travail, un théâtre ainsi qu'un bon port déclaré port franc en 1830 et capable de contenir 200 bàtiments. Les habitants trouvent dans le commerce et la navigation de précieuses ressources ; chaque année ils envoient des navires à la pêche de la baleine, et le profit de ces expéditions est souvent très-considérable. Le roi de Danemark Christian IV, en 1616, fonda Gluckstadt; plus tard il l'entoura de fortifications et lui accorda d'importants privilèges commerciaux, dans l'espoir d'y attirer une pertie du commerce de Hambourg, Pendant la guerre de trente ans, Gluckstadt fut inutilement assiégée à deux reprises, en 1627 et 1628; en 1643 elle résista également à une attaque de Torstenson. Mais en 1814 elle tomba an pouvoir des ailiés, qui ne la restituèrent au roi de Danemark qu'aux termes du traité aigné à Kiel. En 1815 acs furtifications ont, été rasées. Les Prussiens l'occupent de-Duis 1866.

GLUCOSE (de 7λυκύς, donx), nom donné par M. J.-B. Dumas au sucre de raisin. La glucose contient 2 molécules d'esu de plus que le sucre de canne. Sa formule ordinaire, est C. H12Os. La glucosa est un corps très-sépandu ; on le rencontre, dans l'urine des diabétiques, dans le miei, et le sucre interve rii, en dédoublant certaim principes organiques, tels que la salicine, dans l'amidon, etc. Très-soluble dans l'eau, elle se dissout aussi dans l'aicool bouillant et moins aisément quand il est froid; en s'évaporant elle prend, l'état sirapeux et ne cristellisequ'après un assez long temps. Elle est dextrogyre. Sèche, elle peut être porton à une température de 190° sans s'altérer ; à 140° elle se transforme en caramel. La glucose donne des composés avec l'oxyde de plomb et le chlorure de sodium. On en prépare de grandes quantités dans le commerce afin de produire, l'alcool à bon marché, et on l'extrait de la fécule de pommes de terre, ou ensore des céréales avariées , surtout du riz. On prépare aussi on grand une dissolution de glucose, plus connue sous le nom de sirpp de fécule, que l'on ajonte au moût de raisin lorsqu'il n'est pas ass ez chargé en sucre, Enfin les confiseurs ajoutent une petite quantité de sirop de fécule au sirop de sucre, addition qui empêche celui-ci de cristalliser.

Oatre la glucose ordinaire les chimistes modernes ont composé toute une classe de aucres isomères ayant la même formule (C⁶H¹²O⁶) auxquels on a donné le nom générique de glucoses. Ces corps sonctionnent comme des alcools, c'est à dire peuvent se combiner aux acides, en donnant les glucosides, véritables éthers composés.

GLUCYNE ou GLUCINE (de pluxée, doux, parce que les sels de glucyne ont une saveur sucrée), substance minérale déconverte par Vauquelin dans l'émèrande et le béryl, et qu'on a reconnue, en 1828, être composée d'oxygene et d'une substance métallique simple, le glucyrise La glucyne est blanche, sans odeur ni saveur; elle est infusible à un feu de forge, insoluble dans l'eau, mais so-luble dans la soude et la potasse cautingues. Elle absorbe l'acide carbonique à la température ordinaire, et de même que les terres, n'a point d'action sur les conleurs bienes végétales. On l'obtient en pulvérisant le héryl ou Pémeraude, puis en le faisant fondre dans un creuset avec trois parties de carbonste de potasse; après quoi on traite la masse par l'acide chlorhydrique, puis par le carbonate d'ammoniaque; on filtre, on fait bouillir, et la glucyne se dépose à l'état de carbonate.

GLUCYNIUM on GLUCINIUM, metal que l'on retire de la glucyne, et qui se présentait d'abord sous la forme d'une poudre d'un gris foncé, très-diffichement fusible, mais qui à la chaleur rouge se transformait en oxyde blanc, ou glucyne. En 1854 M. Debray l'obfint très-pur à l'état compacte en traitant par un procédé particulier le chlorure de glucinium par le sodium. Ainsi obtemo c'est un métal blanc qui fond à une température plus basse que l'argent. Le chlore et l'iode se combinent avec lui sous l'influence de la chaleur; le silicium s'unit à lui en formant une espèce d'alliage dur et cassant. Le glucinimi

est encore sans usages.
GLUTEN, substance d'origine végétale, qui doit son nom à sa propriété glutineuse. Le gluten a été découvert par Baccario, chimiste italien; le procédé de Kessel-Meyer est celui que l'on suit ordinairement pour le préparer : il con-siste à prendre de la farine de froment, à la transformer en pâte à l'aide d'une petite quantité d'eau, puis à malaxer cette pate sous un filet d'eau très-délié ; l'eau qui s'écoule d'abord est lafteuse; peu à peu elle devient moins opaque, et finit par sortir limpide : alors l'opération est terminée, et il ne reste plus dans la main que le gluten, dans le tiese duquel un peu de sucre, d'huile et de fécule sont blen demeurés, mais qu'il est impossible d'en séparer. Dans cet état, le gluten est gris blanchâtre, mou, coflant, insipide, d'une odeur spéciale, qui tient au mode opératoire employé pour le préparer ; il est élastique et peut, comme le casuitchouc, se prêter à de légères tractions, et revenir à son état primitif quand la force qui sollicitait la rupture de son tissa a cessé son action : ajoutons encore que ses particules adhèrent les unes aux autres par leurs berds déchirés, et non par leur susface lisse. Si à l'état humide on l'abandonne à lui-même à la température ordinaire, il ne tarde pas à répandre une odeur infecte, à se putrésier et à devétir filant. Si, avant de l'abandonner ainsi à lui-même, il a été préalablement mélangé avec du sucre, le produit de la fermientation est d'abord de l'alcool, sur lequel plus tard il réagit pour le transformer en acide a cétique.

Desséché lentement sous forme de lames minces, il devient d'un gris jaunaire, brillant, translucide, cassant, et perd son odeur; dans cet état, il peut se conserver indéfiniment. Si on élève la température suffisamment pour le décomposer il donne, comme les substances organiques d'origine animale. des produits ammoniacaux; il laisse un charbon azoté, brillant et spongieux, qui, calciné avec la potasse, donne du cyanogène. L'eau bouil'ante fait perdre au gluten ses propriétés glutineuses, le rend plus spongieux et le congrée. L'alcool sépare le gluten en deux parties : 1º Pune qui se dissout : c'est le gluten de Berzélius et Einhoi, ou la sy-môme de Taddei ; 2° l'autre qui se cosgule : c'est la glisdine de Taddei et l'albumine végétale de Berzélius et Einhof. Mais si l'on considère que la zymôme, ou partle dissoute, est acide, que la partie non dissoute, la gliadine, ne l'est point, mais pent, sous l'influence d'un acide, se dissoudre facilement, on arrive à cette conclusion : que la gliadine est la même substance que la zymôme, moins une certaine

quantité d'acide necessaire à sa dissolution. L'éther n'enlève rien au gluteis, seulement il le coagule. Les àcides acétique, phiophorique, chlorhydrique, sont les seuls qui dissolvent le giuten; ils le disolvent avec d'autant plus de rapidité qu'ilsont plus concentrés. L'acide sulfurique aisorte soute l'enqu'il centient, ééteriaine la formation d'au aux dépens de ses propres éléments, ét met son carboné à un. L'acide nitrique le décompose avec dégagement de qua histoir et production d'acides malique, oralique; d'amer de Welter et d'une sepèce de suif qui surrage la liqueur. L'annomisque et la potasse concentrée le dissolvent : ces situits précipitent le gluten fenu en dissolution à la faveur d'un acide, et viceverau Le tannin précipite le gluten, et forme avec lut un composé analogue au cuir (tamate de géatine). M. Bracomiot a donné le nom de légumine au gluten des légumineuses. La nature du gluten n'est point ecore partisiement dé-

terminée : on le considère généralement comme composé d'oxygène, d'hydrogène, de carbone et d'asote. Besuboun d'auteurs sont portes à admiettre plusieurs espèces de gluten ; mais if est plus rationnel de penser avec M. Haspail que le gluten de tous les végétaux est le même, et que l'état différent des combinaisons dans lesquelles il est engage tui im-prime des caractères variés : ainsi, per exemple, dans la préparation du gluten, si, au lieu de pétrir la pête avec les mains, ou la pétrit avec un instrument de fer, l'odeur particulière disparait ; donc elle avait été communiquée par le contact des mains de l'opérateur : en outre, et à l'aide d'un histroment on trifure la pâte sous l'eau distillée, le gluten que Ton obtient, abandonné à la décomposition, ne donné plus de produits ammoniacaux, mais acides; done Panote a disparu : dans ee second cas, il paratt probable que pendant la préparation, de l'air a été interposé et de l'azote absorbe par le tissu glutineux. Dans l'hypothèse de la préexistence de l'axote dans le gluten, on peut facilement concevoir l'introduction de sels ammoniacaux par les spongioles, el l'absorption de l'azote atmosphérique par les stomates pendant la végétation. Le lieu qu'occupe le gluten dans la plante est le périsperme : là , il forme des cellules régulières , hexa-gonales , dans lesquelles sont réunis les grains de fécole ; on n'en rencontre ni dans l'embryon ni dans le péricarpe. Le gluten est donc, pour ainsi dire, le tissu cellulaire du périsperme des céréales. On ne le trouve point partout identique, et quelques graines paraissent fournir, selon les circonstances où elles se sont développées, tantôt de l'albumine végétale, tantôt du gluten. Mais si l'on considère d'une part l'analogie qui existe entre le gluten rendu soluble par les acides acétique, phosphorique, chlorhydrique, avec l'albumine végétale; si l'on considère d'autre part que par-tout où on trouve de l'albumine végétale on trouve un acide tibre, on ne tardera point à présumer que l'albumine végétale n'est que du giuten modifié et rendu soluble par la présence d'un acide. C'est, du reste, de que rendent très-probable une foule d'expériences de M. Raspail.

Le gluten est presque innsité en médecine. Son rôle le plus important est sans contredit celui qu'il joue dans la ferme ntation panaire et la germination. Le ginten est le principe le plus nutilif de la farine; c'est à lui qu'elle doit la propriété de faire pâte avec l'eau : sous son influence, l'amidon, pendant la panification, est transformé en matière sucrée, celle-ci en alcool, et l'alcool ini-même en acides acétique et carbonique. Dans la germination, c'est sous l'influence du gluten que les grains de fécule éclatés fournissent une matière sucrée, spécialement destinée à nourrir le jeune embryon pendant les premiers moments de son existence.

BELFIELD-LEFÈVAE.

GLUTIER, GLUTTIER ou ARBRE A SUIF. Cet arbre remarquable, qui croît en abondance sur presque tous les points de la Chine, a été ainsi appelé parce qu'il produit une substance qui a toute l'apparence du suif, et qui sert aux mêmes usages. Il atteint à peu près la hauteur d'un cèrlaier ordinaire; ses feuilles, d'un rouge foncé et éclatent, ont la forme d'un cœur, et son écorce est très-douce.

Son fruit est renfermé dans une espèce de coase ou d'enveloppe assez semblable à celle de la châtaigne, et se compose de trois graines rendes et hispehas, de 1e grandouy et de la forme d'une petite noix, ayant chacune leur capsule particulère, et pourvune intérieurement d'un meyan; sule particulère, et pourvune intérieurement d'un meyan; les apopriétés du reni sulf, en ce qui ets de la chuleir, de la consistance et même de l'odeur : aussi les Chinoin s'en servent-ile pour confectionner des chandelire, qui sant aucun doute seraient annei bonnes que, les nôtres, a'lin, sanvaient iden purifier leur sulf végétal. Teute de préparation qu'ils lui font subit consiste à le liquéder et à le mélanger d'une petite quantité d'huils... La gintier, est le croéon sebiferum des botanistes.

GLUTINE, On a donné le nora de giutine à la martière que l'alcool dissont quand on traite le glut en brut par ce véhicule, et qui ue se précipite pes pan le netroi dissement de la liqueur. Pour l'obtenir pure, on évapore la dissolution alcoolique à siccités, et la despecte et en la lava àvec de l'éther houillant. Desséchés à 440°, que le la caséine et l'el-bumine. Mayenne des analyses de glutine, L'arbone 58,27, hydrane ?.17. atale 15.94, avenne .22.42.

GLYOINE, genre de plantes exoliques de la tamille des papillonacées. L'une de acs plus jéliquespèces, la glycoine de la Chine (glycine sinensis), réuseit trèsphien en ploine terre dans nos centrées. C'est un arbrisseau à tige; sarmenteuse, à étailles aibées, composée de temm, à treises folistes lancéelées. Quand cet arbrisseau à atteint tonte as force, un seul pled peut offris superasivement jusqu'à six ou sept cents grappes de fleurs de l'aspect le plan-éléganà. Il est d'ifficile d'imaginer rien de plus gracies que se rappes inclinées, louigues de 20 à 25 bentinètres, dunq couleur likes plus en moins forsé et d'une déeur susve)

GLYCOCOLLE, produit qu'an obtient par le dédoublement de l'acide hippurique ou de la gélatine; c'est un acide amidé. La giyeccolte est peu soluble dans l'éen froide, inseluble dans l'aiccol et l'éthen, deuce d'une saveur douce, de la son nom de sucre de gélatine; elle se combine aves,

les bases, les acides et les sels.

GLYCOL: La découverte des gipcols a été un fait d'une grande insportance : élle est une à Wair in an 1886 et c'est le glycol ordinaire qui a été le premier connu. Il est le premier de la série des alcools dits distomégases; parce qu'ils contiennant quatre équivalents d'oxygène. Séformule est ChHCO4. On prépare les glycols par trois procédés différents, dont le premier , celui de Wurix, est ercore le plus employé. On fait agir le bronne sur un raidical organique hydrocarboné, est que l'éthylène; deux atomes de bronne se fixent et l'on philent un bibronnure d'hydrogène carboné, lequel est chauffé avec de l'acétats d'argent ou avec une dissolution alcodique d'acétate de potasse. Si l'on a opéré avec de deraier on filtre, le bronnure de potassium est précipité, la dissolution s'évapore et finalement on apponifié l'éther discétique du glycol par la potasse ou par le baryte.

Les propriétés des giycols placent ces corps entre les akcols et les giycérines. Ce sont des liquides incolores, un peu visqueux, sans odeur, d'une saveur sacrée. L'eau et l'alcool les dissolvent en toutes proportions; l'éther les

dissout à poine. On conneit jusqu'à présent six glycols evec certitude : glycol ordinaire, propylglycol, bulylglyevec corrinant; system of the constitution of

rent de l'acide acétique par un atome en plus d'onygène, et de ce dernier une série de glycolages.

GLYCONIEN on GLYCONIQUE, terme de possie grecque et latine. Le vers glyconica se composait, selon les uns, de trois pieds, un spendée et deux dactyles, ou d'un ondée, un choriambe et un iambe, en un pyrrhique. sponces, un cu or rames or the sense, we as pyringer. C'est l'opision is plus suivie. Suivant d'autres, il se compessrait de deux pieds et d'une syllabe.
GLYKAS (Messau, histories byzantis, qui habite la

Sicile et l'Italie, vivait au douzième siècle solon les uns, su quinzième, suivant d'autres. Il a composé, en grec, des Annales, qui continuent l'histoire du mende depuis sa création, d'après Moise, jusqu'au règne d'Alexis Commène, mort en 1118. Le livre entier, grec et latin, fut publié par

Labbe (Paris, 1660, in-fol.).

GLYPTRQUE, mot employé, pour désigner l'art de graver sur pierre fine, et qui pourtant semblerait ne pas devoir s'appliquer aux camées, mais seulement aux intailles, puisque le mot grec yacques signifie creuser. On comprend suesi sous la même dénomination l'art de graver sur acier les coins destinés à frapper des médailles. Les anciens out atteint dans cet art une perfection dont nous sommes encore éloignés. Ils ne nous ont peurtant pas laissé de traités de glyptique, mais seulement dans les ouvrages de Pline on trouve qualques traits relatifs à cet art. Mariette et Natter ont publié à cet égard des traités fort intéressants; on neut aussi recucillir quelques détaits sur ce sujet dans plusiours ouvrages publiés per Winckelmann, Caylus, Es-chenburg, Ernesti et Martini ; Millin a aussi publié un ouvrage, devenu rare, sur la glyptographie, ou étude des

On voit un grand nombre de monuments de cette nature dans les musées publics, dans les cabinets particuliers; et beaucoup de personnes même possèdent qualques pierres gravées pour leur parure; mais elles me sont pas toujours antiques, ni d'un besu travail, et on rencontre difficilement des yeux assex exercés pour n'être pas dupes de la friponnerie des marchands. On peut dire que les plus belles pierres gravées sont antiques; pourtant, dans le quinzièm seizième siècle, on s'est occupé de la glyptique bien plus qu'on ne le fait maintenant. Mais le travail des graveurs de cette époque n'a pas atteint la perfection à laquelle étaient

parvenus les artistes grecs.

Parmi les substances sur lesquelles on s'est exercé à la glyptique, les plus nombreuses appartienment au règne miral : copendant, ou en trouve ac seei dans les deux autres, puisqu'on a gravé sur l'ivoire, sur le cerail et sur des coquilles, ainsi que sur du citronnier, du buis, de l'ébène, et sur le figuier, sycomore des Égyptiens. On a aussi gravé des noyaux de divers fruits. Les pierres ont été employées plus fréquemment qu'aucune autre matière, et les plus prézieuses sont les plus dures, paisqu'elles permettent plus de délicatesse dans le travail, un poli plus parfait et dont la pureté se conserve sens altération. L'agate, la calcédoine, la sardoine, la cornaline, sont les pierres dont on a fait le plus d'usage; on a cependant aussi gravé le quartz hyalin, ou cristal de roche, ainsi que des améthystes, des émerandes, et même du diament; les Égyptiens ont souvent employé le granit, la basalte, le jaspe, pour leurs scarabées. Parmi les pierres moins dures, on doit citer le lapis-lezuli, la turqueise, la malachite et la stéatite, ou pierre de lard, si fréquemment mise en usage par les Chinois. Les graveurs anciens choisissaient souvent des pierres qui par leur couleur avaient du rapport avec les sujets qu'ils voulaient traiter : ainsi, ils gravaient une figure de Proserpine sur une pierre noire, Rep-tune et les Tritons sur de l'aigue-marine, Racchus sur une améthysie, Marsyas écorché sur du jaspe rouge.

Les a ciens ont connu l'art d'imiter les pierres précieuses

avec du verre culoré. Ils appliquaient aussi des figures blanches sur un fond de couleur, donnant alors au verre un degré de seu suffisant pour les coller sans le faire sondre : c'est ainsi qu'a été fabriqué le vase de Barberin, maintenant à Londres, dens le cabinet du duc de Portland, morceau précieux à la fois par son travail, qui est très-besu, et par sa dimension, qui est de plus de 0",30 de haut : sa conserva-tion parfaite lui domnit annsi un prix immense; mais il a été brisé par la maladresse d'une personne qui, en l'examinant, le laissa tomber. Les modernes se sent aussi exercés dans ce genre de tromperie, et y ont en même assez de suceès; souvent en présente pour une sardonyx ce qui n'est autre chose qu'une coquille gravée et appliquée sur une pierre dure. Les procédés pour graver sur pierres dures sont les mêmes que ceux que l'on voit si fréquemment employer pour la gravure sur verre.

Parmi les pierres gravées des anciens, on remarque surtout celles qui portent le nom de l'artiste par qui elles ent été exécutées; mais on ne doit pas laisser ignorer que souvent des brocanteurs et des saussaires se sont servis de ce moyen pour tromper les amateurs, et cette supercherie n'est pes nouvelle; car elle était déjà employée au temps de Phèdre, qui s'en plaint dans une de ses fables. Ce n'est donc qu'avec la plus grande réserve que l'on doit croire à l'authenticité des noms qui se trouvent sur d'anciennes pierres. Des noms d'artistes célèbres ne doivent se trouver que sur des pierres d'une belle nature et d'un beau travail. La forme des lettres est aussi d'un grand secours pour démêler la vérité d'avec l'imposture. Dans celles des premiers temps, la forme des lettres n'est pas aussi belle que dans celles des graveurs du siècle d'Auguste. Le mélange des lettres grecques et latines, la même lettre figurée de deux manières différentes dans la même mot, sont des marques évidentes de fausselé. On peut en dire apiant de l'oubli d'une lettre ou d'une faute grammaticale dans un mot. Des erreurs de cette nature sont trèsfréquentes sur les pierres où les inscriptions ont été ajoutée par des graveurs modernes. Il est encore nécessaire de faire remarquer ici que les graveurs romains out presque toujours écrit leur nom en caractères grecs, et que les graveurs modernes out suivi le même usage.

On s'est anssi mopris sur le sujet de certaines pierres. Ainsi, pendant les siècles de barbarie qui suivirent la décadence de l'empire romain, quelques unes furent c vaservoe dans les trésors des églises, et une piété peu éclairée d non le nom de saint Jeau à un Germanicus; l'impératrice Julie passa pour la Vierge Marie; Caracalla pour saint Pierre; l'a pothéose d'Auguste pour le triomphe de Joseph, etc. Ducument ainé.

GLYPTODON, mammifere fossile de l'ordre des identés et de la famille des tatons, que l'on trouve dans les pampas de la Plata. La structure de ses dents démontre qu'il était herbivore; il avait le corps entier convert d'une cuirasse ossense en forme de plaques irrégulières, ses pieds étaient très-courts et présentaient chacun cinq doigts. Sa queue, extrêmement grosse, se terminait per deux pièces elliptiques qui la rendaient capable de percer le sol. Le glyptodon ressemblait à un gigantesque tatou.

GLYPTOTHEOUE. C'est le nom que les savants donnent aujourd'hui aux cabinets de plerres gravées es de sculptures, et c'est sou s cette dénomination qu'est généralement connue la célèbre galerie d'antiques construite à Munich, de 1816 à 1830, sur les dessins de l'architects

Klenze, Voici en peu de mots l'histoire de ce monument. L'ex-roi de Bavière, Louis 1°, alors qu'il n'était encore que prince royal, avait réuni en Italie une remarquable colction de scuiptures anciennes, et c'est pour la recevoir que fut construite la Gluptothèque. C'est un paraliélogramme aves un portique à huit colonnes d'ordre ionique en marbre rosgeaire : l'édifice comprend une cour intérieure. Il se comose de douze salles éclairées, les unes part le haut, les autres par les côtés, mais toujours de telle façon que les statues soient toutes placées sous un jour lavorable. Dans la Classification des objets dont se compose la collection, on a cest efforcé de suivre un ordre qui permet d'étudier le point de départ et les progrès successifs de l'art. C'est ainsi qu'on voit l'art grec provenir d'Égypte, progresser, atteindre à une élévation sublime, se maintenir à Rome, puis finir par déchoir pour se relever plus tard.

Les murs de la Glyptothèque sont en pierres de tàille, et garmis intérieurement de briques revêtues de stuc, dont la couleur change dans chacune des salles. Les ornements des voûtes sont également variés; les pavés ont été faits avec des marbres du Tyrol et de la Bavière, et les dessins qu'ils

représentent ont tous été tracés avec goût.

GMELIN (JEAN-GEORGES), l'un des plus grands hotanistes de son époque, né à Tubingen, en 1709, était fils de Jean-Georges Guzzan, chimiste distingué (né en 1674, mort en 1728). Après avoir fait ses études à Tubingen, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il prit une part des plus ac-tives aux travaux de l'Académie des Sciences, et où, en 1731, il fut nommé professeur de chimie et d'histoire naturelle. En 1733 il fit partie de la commission envoyée par l'impératrice Anne Ivanovna pour explorer les vastes provinces de la Sibérie et du Kamtchatka; avec lui se trouvaient Delis le, l'historien Müller, et le capitaine Berlng. Ce voyage, long et pénible, dura de 1733 à 1744 : publié et bientôt traduit dans toutes les langues, c'est le premier ouvrage qui fournisse de justes notions sur la Sibérie. Gmelin, qui la parcourut en savant naturaliste, en a fait connattre, dans sa Flora Sibirica (publice par Pallas; 4 vol., Saint-Pétersbourg, 1749-1770; édition du plus grand luxe et devenue aujourd'qui extrémement rare), les plantes nombreuses, qui y sont classées selon la méthode de Van-Royen. Il a aussi donné le récit de son Voyage en Sibérie (4 vol., Saint-Pétersbourg, 1742), où sont peints avec la plus scrupuleuse exactitude les lieux qu'il visita, les mœurs de leurs habitants, les riches productions qu'ils recèlent. Il avait quitté la Russie en 1749; il mourut dans sa ville natale, en 1755, et Linné crut devoir honorer la mémoire du plus illustre de ses émules en donnant le nom de gmelina à un genre d'arbres épineux de la famille des pyrénacées.

GMELIN (SANUEL-GEORGES), neveu du précédent, né à Tubingen, avait également été attiré à Saint-Péterabourg, d'où il partit, en 1768, pour Astrakhan. Dans les années 1770 et 1771 il visita les ports de la mer Caspienne, explora avec apin les provinces de la Perse situées sur les bords de cette grande masse d'eau, et en publia une exacte descrip-tion. L'amour de la science et l'intrépidité qu'il inspire le conduisirent dans les parties occidentales de ces contrées, infestées de nombreuses troupes de bandits. Parti en avril 1772 d'Enzelli, petite ville de la province de Ghilan, il ne put arriver qu'en décembre 1773 à l'embouchure du Kour, et pénétra jusqu'à Bakou, où il fut très-bien accueilli par Ali-Feth, kian de ce pays. Rejoint alors par une vingtaine de Kosaka de l'Oural, il poursuivait sa route, et n'était plus qu'à quatre journées de Lislar, forteresse appartenant aux Russes, lorsque lui et son escorte furent arrêtés par ordre d'Ourmoi, khan d'un territoire qu'il lui avait été conscillé de ne point traverser, et ce prince se crut le droit de les retenir tous comme otages jusqu'à ce qu'on lui eût rendu ses sujets fugitifs, accueillis par les Russes. Gmelin éprouva la plus dure captivité, ce qui, joint aux satigues qui avaient déjà altéré sa santé, aux vives inquiétudes dont il était agité, à l'intempérie du climat, à une mauvaise alimentation, hâta sa mort, arrivée à Achmetkent, en juillet 1774. De toutes les peines qu'il essuya, la plus douloureuse fut d'avoir perdu la plus grande partie de ses papiers et de ses collections. Quelques-uns de ces trésors scientifiques furent pourtant envoyés à Kislar, et ce qu'il en restait sut consié, pour les mettre en ordre, à son compatriole Guidenstæilt; mais celui-ci étant mort avant d'avoir terminé ce travail, il fut achevé et publié par le professeur Pallas. Ses ouvrages les plus importants sont : Historia Fucorum (Saint-Pétersbourg, 1768) et Voyages en Russie (4 vol.; 17.0-1784).
GMELIN (JEAN-FRÉDÉRIC), autre neveu de Jean-Goorges, né en 1746, à Tubingen, m'rt en 1804, professeur de médeine et de chimie, fut l'un des naturalistes les plus éconds et les plus célèbres du siècle dernier. Outre quelques dissertations, les ouvrages complets qu'il publia forment 8 vol. in-6° et 34 vol. in-8°, fant en allemand qu'en latin.

Armend S'ALLONVILLE.

Son file, Léopold, mort en 1853, a professé la chimie à Heidelberg, et a écrit des ouvrages devenus classiques en Allemanne.

GNATHODONTE. B'ainville désigne som ce nomles poissons dont les d'ents sont implantées dans les mâchoires, pour les distinguer des dermodontes.

GNEISENAU (AUGUSTE NEIDHARD, comte DE), feidinaréchal général prussien, né le 28 octobre 1760, à Schilda, dans la Saxe prussienne, s'appelait originairement Neidhard; Gneiseneu est un nom emprunté à une terre appartenant à sa famille, et sous lequel il fut anobli. Son père était capitaine au service d'Autriche. Envoyé en Amérique en 1782 comme lieutenant au service d'Anspach-Bayreuth avec un détachement de 400 hommes de renfort, que son souverain louait à l'Angleterre pour lui aider à comprimer l'insurrection de ses colonies, il n'y arriva que fort peu de temps avant la conclusion de la paix, et n'eut pas des lors occasion d'y prendre part à la lutte. Plus tard il entra au service de Prusse, et passa capitaine en 1789; mais ce fut seulement dans la campagne de 1806 que ses talents commencèrent à être appréciés. Promu alors au grade de major, il fut nommé en 1809 colonel, chef du corps des ingé nieurs, et inspecteur des places fortes du royaume. Chargé ensuite d'importantes missions secrètes à Vienne, à Pétersboarg, à Stockholm et à Londres, il rentra en 1813 dans les rangs de l'armée active, et fut alors placé, avec le grade de général major et de quartier-maître général, sous les ordres de Blücher. Après la bataille de Leipzig, il fut créé lieutenant général. Dans la campagne de 1814, il se distingua aux affaires de Montmirail, de Brienne et de Paris, Dans le grand conseil de guerre tenu au quartier général des coalisés, afin de décider si, en présence des prodiges de génie et de tactique que faisait chaque jour Napoléon pour défendre le sol français, et des périis auxqueis une bataille perdue exposait l'armée alliée, ii ne convenait pas de battre en retraite sur le Rhin, ce sut lui qui sit prévaloir l'avis de marcher droit sur Paris.

Après la paix de Paris, le roi de Prusse le créa comte et lui fit don d'un domaine rapportant 10,000 thalers (40,000 fr.) par en. En 1815 il fut de nouveau chef d'état-major de Blücher. Après la malheureuse bataille de Ligny, il dirigea la retraite de l'armée prussienne de telle sorte que ses divisions réorganisées et prêtes à donner, dont la réapparition sur le champ de bataille dut paraître impossible à Napoléon, décidèrent du succès de la journée de Waterleo. En récompense de ce service, il reçut la grande décoration de l'Aigle Noir appartenant à Napoléon, qui fut prise dans sos bagges. Gneisenau fut alors nommé au commandement du corpse d'armée du Rhin, et prit part, comme ministre, aux négociations suivies pour le second traité de paix signé à Paris.

A la mort de Kalkreuth, en 1818, il fut nommé gouverneur de Berlin, et en 1825 feldmaréchal général. Quand, en mars 1831, un corps d'insurgés polonais menaça les frontières de Prusse, Gneisenan fut appelé au commandement du corps d'observation qu'on y réunit. Il succomba le 31 août de la même année à une attaque de choléra, à Posen, où se trouvait établi son quartier général.

GNEISS. Le gneiss est une roche schistoide à feuillets tantôt plans et tantôt onduiés : sa couleur est variable ; elle est formée par le mélange de trois espèces minéralogiques, le mica, le feldapath et le quartz. Le mica forme la base du gneiss : il y est généralement disséminé en lamelles blanches, grises ou nacrées, qui donnent à la roche sa texture fissile ou seuilletée. Le feld path se subordonne et se soumet

en quelque sorte à la disposition, lamellaire du mica; car le plus fréquemment il se présente aussi en lamelles ou en veinules minces, planes ou oudulées, qui suivent, avec une grande régularité les incurvations et les inflations du mica. Mais quelques fois aussi le feldspath est irregulièrement disséminé en granulations fines et arénacées ; d'autres fois il est déposé en nodules, et d'autres fois il forme de gros cristaux, qui dérangent la strațiileation du mica, et qui le con-traignent à s'infléchir pour emprasser et étraindre leurs contraignent à s'infléchir pour emprasser et excapatre jeurs con-tours anguleux. La présence du quartz est en quelque aorte accidentelle; car il existe des roches nombreuses et puis-santes de gneiss parfaitement caractérisées, dans lesquelles l'élément quartzeux ne peut être distingué à l'œil pa. Ainsi deux caractères différentiels distinguent le gneiss du g r a n kt. Le premier se déduit de l'aspect physique : c'est le texture femillelée ou schisteuse de l'un, la texture grapue ou cam-cacte de l'autre : le second se rapporte à la composition mipacte de l'autre; le second se rapporte à la composition mi-néralogique : c'est la présence du quarts, arbitraire et acci-dentelle dans le gnéiss, essentielle et constante dans le granit. Cependant, ces caractères, qui paraissent si tranchés, s'élimincht quelquelois par des nuances tellement insaistsables, que toute ligne de démarcation devient impossible à établir : ainsi, la texture du gneiss, d'abord nettement seulletée, devient lamellaire, puis schistoïde, puis sensiblement com-pacte : le quartz, d'abord invisible, s'introduit et s'accumule par degrés, jusqu'à prédominer d'une manière remarquable, et le gnelse ne peut plus être séparé par définition du granif. Toules, ces, nuances se présentent souvent dans une seule et même masse minérale parfaitement continue dans toute son étendue, Ou bien encore le mica, d'abord dans des pro-portions relatives assez modérées, s'accumule et prédomine jusqu'à l'exclusion presque complète du feldspath et du quarts; alors le gneiss devient mi c a schiste, et il a'axiste pas de distinction possible à établir entre ces deux roches. Ce sont ces modifications dans les proportions relatives des trois éléments constitutifs du gneiss, ce sont les modes va-ries suivant, lesquels ces éléments sont distribués dans la masse meme de la roche, ce sont, enfin, les nombreuses substances minérales qui s'y trouvent disseminées, et qui altèrent la pureté du type, ce sont toutes ces circonstances, disons-nous, qui donnent naissance aux innombrables variétés du gneiss.

Le gneiss forme un vaste système de terrains, répandu avec profusion sur la surface du globe, et qui partout se montre à découvert. On peut l'étudier à nu en France, en Allemagne, dans les Alpes, la Norvège, la Saxe, la Suède, la Silésie, l'Industan, les monts Himalaya, l'Amérique équatoriale, le Brésil, le Grœnland, etc. Il forme partout des chaînes de montagnes puissantes, qui obtiennent parfois des hauteurs absolues que n'afteignent jamais les autres roches stratisfées, et remarquables surtout par leurs cimes escarpées, qui se dressent en l'air comme des crêtes, déchirées, lacérées par la tempête, et déchiquetées en aiguilles. Tantôt le gneiss est subordonné au granit, tantôt il le domine : dans le premier cas, ces deux roches paraissent de formation contemporaine ; dans le second, le gneiss est probablement postérieur ; dans tous les deux, il forme d'immenses couches strafifiées et parailèles aux couches de micaschiste et de granit avec lesquelles elles se trouvent associées.

Les roches subordonnées au gneiss sont extremement nombreuses : c'est la pegmatite, la leptinite, le micaschiste, l'amphibole schisteux, le far oxydulé, la calcaire primitif. Le gneiss est aussi traversé par de nombreux filons, les uns pyrogènes, les autres métallifères ; filons qui tantôt sont nettement séparés de la roche, et qui tantôt, au contraire, semblent s'unir complétement avec elle et s'y confondre ; ils renferment assez généralement de la galène, du cuivre gris ou pyriteux, de l'argent natif; et la grande formation du gneiss primitif qui s'étend sur la France, l'Allemagne, la roche et l'Asie Mineure, a longtemps été regardée comme la roche la plus riche du monde en minerais d'or et d'argent. Enfin, le granat, le graphite, les pyrites de fer et de cuivre, te pyro-

xène, le cerindon, l'émerande, sont dissémines en abre dance dans la masse même du gneiss. On distingue dans le gneiss trois variétés principales :

gneiss consusan, dans lequel le quartz n'est pas visible à a nu; le gneiss quartzeuz, dans lequel le quartz cammus à dominer; le gneiss talqueux, dans lequel le tale a in grande partie remplacé la mica.

BRITALP-LEPINA.

GNESSEN, chef-lieu du cercle du même nous, dans la roudissement de Bromberg, grand-duché de Posen, est le siège d'un archevèché, d'un chapitre richement doit, d'un chicialité générale, et compte 9,000 habitants. On y veit de églisses catholiques, un remple protestant, et un sémines catholique, qui est toujours très-lesqueoité. Dans l'astigue cathédrale reposent les restes de saint Adalhect. Gamma et la plus ancieune rille de la Pologne; la tradițion porta qui int fondée par Leoh. Elle fut pendant longiemps, an menu âge, la résidence des rois de Pologne, qui jusqu'en 139 sy faisalent toujours courenner.

L'archeveque de Gresch était, ladis, comme primat le les logne et commb le personnage le plus important du prima après le roi, chargé du gouvernement intérimaire du roysma, lorsque le trône yenait à vaquer et en attendant que la disent procédé à une élection nouvelle.

est procédé à une élection pouvelle. GNIDE ou CNIDE, ville ancienne et célébre sur la si occidentale de l'Asse Mineure, dans la Carie. Blie de une petite presqu'ile, près de la pointe du promontére le pauss (aujourd'hui Grio), elle avait un aspect riant et suin Avec l'Hexapole, on les Six-Villes, dont elle était me principales, elle formait une colonie grecque faisant partie la Doride asiatique, alors enciavée dans la Carle, maint la Carles eux-mêmes. Y en us lut particulièrement admis i Ghide, qui, avec Cythère, Amathoute, Paphot d'Idalie, était, au dire des poélès, le seul heu qui ent droitéen miser le char et les colombes de la dresse lorsqu'elle despondis de l'Olympa sur la term. Elle artiet publicant internations de la dresse lorsqu'elle despondis de l'Olympa sur la term. Elle artiet publicant internations de la dresse lorsqu'elle despondis de l'Olympa sur la term Elle artiet publicant internations de la dresse de la dresse lorsqu'elle de l'Olympa en la term Elle artiet publicant internations de la dresse de la dresse la colonne de la colonne de la dresse la colonne de cendait de l'Olympe sur la terre. Elle avait plusieurs ten les dans cette ville : le plus célèbre était celui de Pérsy-Doris ou Doritis, du nom de la mère-patrie; un autre, plas modeste, s'appeiait Vénus Euplica ou de la bonne may tion, sans doute la Vénus des matelots. Dans le grand tenple, une statue de la décesse nue, le chef-d'œuvre de Prati-t è le, faissit l'admiration des trois parties du monde alor connu, qui afflusient dans la presqu'ile pour rassasier leurs ngards de ces beautés divines. Pour qu'on pût les voir de les les cotés, des colonnes à jour, bien espacées, formaient l'a-ceinte du templé, sans doute d'architecture dorique Nice mède, roi de Bithynie, offrit de payer les dettes de Gaile, qui étalent considérables, si elle voulait lui céder cette staine, connue dans les arts sous le nom de la Vénus de Gnide. la ville refusa ; elle préféra à un bénéfice immense l'imme talité que lui donna la mère des amours ; beau choix, se quel Pline rend hommage. On célébrait aussi à Gnide de jeux en l'honneur d'Apollon. Aujourd'hui, plus d'hymnes à la génératrice des êtres ni à l'astre conservateur de la vie; 🖼 ette côte, seulement le gémissement du flot se fait entendre et quelquefois le sillage d'un navire qui entre dans son cienne rade, sujourd'hui Porto Genovese (port génoï). Au-dessus s'aperçoit à peiné un misérable village, Grio, près du promontoire de ce nom. On a reconnu sur le sol d gisent les ruines de Gnide les traces de plusieurs édifices publics, de divers temples et de trois théâtres, dont un de 130 mètres de diamètre. Gnide ou plutôt ses décombres touchent presque à Boudroun, l'ancienne Hallcarnasse, où les marbres brisés et pleins de figures funèbres du tombeau de Mausole, une des sept merveilles du monde, qui exisia jusqu'au moyen age, font aujourd'hui partie intégrank de la citadelle. DENNE-BARON.

GNOMES, peuple fantastique, invisible, d'une nature bénigne, mais plein de tagacité, éctos du cerveau des catalistes. Chercherons-nous la source de son nom dans le moi grec γνώμαι, connaissance? Cette étymologie, qu'on a omise, paratt probable, tous les génies étant doués dans les mythés d'une certaine prescience. Les thaumaturges assurent que

Pair, la terre, l'esu et le sou, fourmillent d'êtres raisonnables, qui par leur nature, leur âme, leurs punchants, par-ticipent en toutes ces choses de l'homme, dont ils sont les amis, le sauvegarde, souvent les ministres écorets, quelquefois mêtre les eschaves, sitôt que le créateur, devant lequel lis de tiennent dens une obéissance respectuense, le leur mde. C'est le bon démon de Socrate. Selou les cabalisica, l'empire du fen aurait été assigné par Dieu aux sa la mandres, celui de l'air aux sylphes, celui des ondes aux endine, cafin, colui de la terre, non de sa surface, mais à partir des simbes au centre, aux gnômes. Ces génies, d'une petite stature, dont l'échelle descendante peut aller gn'aux proportions les plus minimes, sont quelque pen diformes, les fommes exceptées. Ils, se tiesacet dans les fissaces métalliques du globe, dans les grottes cristellines, sous les reches sous-marines, étincelantes de vertes stalartiles; ils me font que sommeliler légèrement sous les vottes d'en et d'argent des anines dont ils sont les gardiens. Leurs femmes, les génomides, sont d'une taille d'environ 27 centimètres, mais d'une grace et d'une perfection indicibles. Un doux sourire tient leur petite bouche toujours éclose; leur voix argentine est comme la vibration de la plus déliée des sordes d'une harpe ; elles sont vétues d'habits étranges; bizarres comme ceux d'un autre monde, mais à mille reflets, et d'un ravissant éclet. Très-silencieuses, leur présence son-ternine est quelquéfois révélée par le léger bruissement de legra habouches, dont l'une est une émeraude, et l'autre un rahis creusé. Alasi que leurs maris, ces charmantes créetures past leur pflice : elles sent commises à la garde des dismants, des pierres précionses, des cristaux que la terre recèle dans son sein. Dien seul sait de quelle profusion; de quelle variété de pierrèries, de toutes couleurs, sans prix, la plupart inconnues aux hommes, leurs robes sont émaillées. es out pour lapidaires les gnômes leurs maris. Les gnomides se pressent en fouis sous le soi deré du Mexique, du Chili, sous les sables oprients de Golconde, du Visapour; on assure avoir entendu sous les fondements des palais du Mogel leurs rondes nocturnes : tels sont les contes bleus de

Mais ce n'est pas tout; le peuple gnôme est chargé d'un effice bient plus actif : les cabalistes prétendent que toutes les bêtes, depuis le paissothère, le mastodente, jusques anx aéomes. Enicroscopiques vivants, sont des machines, des jouets d'enfant, mus, les mâles par les gnomes, et les femeilles par les gnomes, et les femeilles par les gnomes, c'est aussi un gnome qui vit dans chaque arbre, chaque plante, chaque fleur. Dès qu'un de ces végétaux meurit; état que son gnôme s'en est alié : ce sont les hemadryades. Chacun de ces génies se fait, selon ses penchants, ses mœurs, éléphant ou ciron, condor aux ailes de quatre à ciaq môtres d'envergure, ou ciseau-mouche, nichant dans une roce.

Sophie Denne-Baron.

CANOMION (en grec ympless), indicateur, dérivé de ymporen, je connais), instrument propre à mesurer la haut e u r du soleil. C'est ordinairement un pflier, une colenne, ou une pyramide dievée verticalement. Pour connaître la hauteur méridienne du soleil, il suffit de mesurer la longueur de l'ombre projetée par le gnomon lorsque cette ombre tornbe exactement sur la méridienne du lieu. On counaît en effet deux côtés dans le triangle rectangle formé par le gnomon, son ombre et le rayon lumineux qui pansè par le sommet de l'instrument; on peut donc calcular l'angle de l'ombre et du rayon, qui mesure précisément la hauteur du soleil. C'est ainsi qu'opéra Pythéas, trois cent vingt aux avant notre ère, pour trouver le jour du solstice diens à 'Marceille.

Come ode d'observation est sujet à plusieurs inconvénients, ident le plus grave constaté dans le vagne de la terminaison de Pouis bre. On a cherché à y remédier en adaptant au manmet du gnomon une plaque percée d'un trou circulaire, may em duquel l'image brillanté du soleil est projetée sur la méridi enne. Mais on a encore une pén om b re considérable; c'est pourquoi on a muni le gnomon de l'église Saint-

Sulpice à Paris, d'un trou en face duquel est placé un verre lenticulaire dont le foyer se trouve sur la méridienne, et qui sert seulement au solstice d'été. Les observations faites à l'aide du gnomon ont permis de constater la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique.

GNOMONIQUE, art de tracer les cadrans solaires sur une surface quelconque. Cet art est très-ancien : les mis en attribuent l'invention à Anaximène de Milet, d'autres à Anaximandre, d'autres encore à Thalès, Le mot gnomonique est dérivé de gnomon, parce que les Grecs distinguaient les heures par l'ombre d'un instrument de cette nature.

GNOSE, mot forme du grec yvaore, qu'on trouve dans les épitres de saint Paul, comme dans les dialogues de Platon, et qui signifie à la fois connaissance et science. Dans les écoles gnostiques, qui ont fleuri du deuxième au sixième siècle de l'ère chrétienne, le mot gnose désignait une doctrine philosophique et religieuse supérieure à celle du vulgaire, secrètement ou mystérieusement communiquée à un certain nombre d'adeptes et à des degrés très divers. Quelques écrivains modernes ont appliqué ce mot à l'étude approfondie du christianisme, à peu près dans le sens de saint Paul.

GNOSTICISME. Cet ensemble de doctrines à la fois

rengleuses et philosophiques est devenu depuis quelque temps l'objet d'études spéciales en France, en Allemagne, en Angleterre, etc. Décrié à titre d'hérésie, à une époque où il suffisait qu'un monument fut peu connu pour être attribué sox gnostiques, le gnosticisme était à peu près abandonné. Sur la sin du siècle dernier, Münter, évêque de Copeuhague, y ramena l'attention du monde savant. Bientôt le gnosticisme s'éleva du rang d'une hérésie à celui d'un système de philosophie religieuse d'un caractère et d'une importance propres. Tant qu'à l'exemple de saint Irénée, de saint Épiphane, on jugezit ce système sous le seul point de vue de Éclise, on ne pouvait que le cendamner ; tous les gnostiques étaient autant de Julien l'apostat. Du moment, au contraire, qu'on se fut décidé à voir en eux d'anciens élèves de la Perse, de la Palestine, de l'Égypte et de la Grèce, rendant à certaines idées chrétiennes un hommage sincère, mais ne pouvant pas se détacher entièrement des doctrines, non moins sacrées à leurs yeux, qu'ils avaient puisées dans d'autres écoles et dont ils cherchaient à fortifier la vieillesse par la nouveauté de l'Évangile, un point de vue nouveau était acquis à l'histoire du gnosticisme. Dès ce moment, ce système n'était plus une hérésie, il était une transition naturelle du monde ancien au monde moderne; il était, entre le monothéisme et le polythéisme, une de ces combinaisons eclectiques qu'on ne pouvait pas ne pas tenter.

Le gnosticisme était dans le génie du temps où il vint éclore. Dans ce temps, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'intelligence humaine cherchait avant tout le mystère, la science cachée, le secret de Dieu et du monde inconnus. L'Egypte, la Perse, la Judée, la Grèce et Rome revenaient à leurs anciens mystères ou en fondaient de nouveaux avec une ferveur extrême. Les générations venaient en esset se ranger sons les bannières des Plotin, des Jamblique et des Proclus, après avoir parcouru avec les Pyrghon, les Enésidème et les Sextus Empiricus toutes les régions du scepticisme et même de l'incrédulité. Le christisn is me, loin de combattre ce penchant pour les mystères, devait lui-même le nourrir. Non-seulement sa doctrine renfermait beaucoup de mystères, mais ses partisans s'assemblaient d'une manière mystérieuse, ses premiers apôtres avaient formé sous le nom d'Eglise une sorte d'association mystique, et dans les destinées de son auteur tout était mystère : son entrée dans ce monde, sa vie, sa résurrection, son retour auprès du Père qui l'avait envoyé. Dans l'excitation générale où étaient les esprits, cet exemple devait avoir de nombreuses imitations. Vingt ans après la mort de Jésus-Christ, Apollonius de Tyane parcourat le monde avec sés disciples, demandant l'initiation à tous les mystères, ci s'attribuant le don de saire des miracles. Bientôt suivirent

en Judée, en Samarie, en Perse, en Égypte, en Grèce et en Italie une soule de chess de secte. L'Espagne et la Gaule eurent elles-mêmes leurs associations mystiques. Le premier des gnostiques, S i m on le Magicien, après avoir demandé inutilement aux apôtres du christianisme la communication des dons spirituels, se constitua hardiment ches de doctrine et intelligence supérieure.

Nous ignorous ce qu'il se disait bien au juste, soit l'esprit, soit la première puissance du Dieu suprême, mais il est certain qu'il se prétendait son envoyé chez les Samaritains à peu près comme Jésus-Christ l'était auprès des Juiss, et qu'il attribuait également un rôle extraordinaire à sa semme Hélène. Sa doctrine était un reflet du dualisme de Zoroastre, Deux principes, la lumière pure et la ténébreuse matière, présidaient, sulvant lui, à toutes choses. De la lumière était émanée, avant que sût le temps, une série d'éons ou de génies divins. Des ténèbres ou de la matière, un de ces éons, le Démiurge, avait fait le monde et l'homme. Cependant, pour achever la création de l'homme, le Dieu suprême était intervenu. Au corps et à l'âme (considérée comme principe de vie et de sensibilité), il avait ajouté la raison (le principe spirituel). Mais de là même, de cette diversité d'éléments et d'origines, était née une lutte, celle des sens et de la raison, qui fait la base de toute religion et de toute morale. Pour que l'humanité pût atteindre à ses hautes destinées, il fallait que le principe de lumière l'emportat sur celui des t'nèbres. La lutte était grave, car elle n'était pas dans l'homme seul ; toutes les existences y prenaient part, surtout les éons. Auteurs du genre humain, les éons s'en étaient fait adorer; usurpaleurs des hommages dus à l'Étre suprême, pour continuer à jouir de ces hommages ils avaient cherché ans cesse à maintenir leur domination par la terreur. Le dieu des Juiss était l'un d'eux. Mais, d'un autre côté, le Dieu suprême était venu au secours des âmes engagées dans cette lutte. Aux Grecs îl avait envoyé le Saint-Esprit (singulière opinion, mais opinion reçue), aux Juis Jésus-Christ: aux Samaritains il envoya le premier et le plus pur des éons, Simon, la grande manifestation de sa puissance.

Un disciple de Simon, Ménandre, Samaritain commelui, se présenta sous le volle des mêmes fictions, et eut un plus grand nombre de partisans. Mais dès la fin du premier siècle on renonça chez les gnostiques à des prétentions aussi extraordinaires, et que Montanus et Manichée purent à peine saire agréer auprès de leurs adeptes. Le juif Cérinthe, qui avait connu saint Jean dans sa viellesse, se rapprocha, au contraire, du christianisme, tout en expliquant d'une manière nouvelle l'origine et le succès de cette religion. Au Juif Jésus, dit-il, ie plus parfait des hommes, s'est uni le premier des éons, le Christ, puissance du premier ordre, sauveur surnaturel, qui est descendu sur lui au bapteme du Jourdain, a guidé toute sa carrière terrestre, ne l'a quitté qu'au moment de la passion, et reviendra s'allier à lui de nouveau après la résurrection, pour l'établissement du règne mystique des mille ans.

Sorti de la Samarie et de la Judée, transplantée en Syrie, la gnose se présenta sous une face nouvelle. Saturnin, qui s'en constitua l'organe, profita d'un mot dit par saint Paul pour rattacher tout un système à cette idée d'un Dieu inconnu, que l'apôtre signalait aux Athéniens. Les sept éons qui ont créé le monde, disait-il, et dont un d'eux se sit adorer par les Juiss sous le nom de Jéhovah, ont laissé ignorer leur maître aux mortels; ils leur ont appris, au contraire, à connaître le mal. Ils allaient sans cesse les pervertissant, lorque le Dieu suprême résolut d'envoyer aux mortels un sauveur qui les relevat de leur chute. Ce sauveur, le Christ, apparut chez les Juis sous une forme humaine; mais son corps n'était nullement de chair (doctrine appelée doké lisme). Révélant aux mortels le Dieu inconnu, il leur apprit à se rapprocher de lui par la vertu, la prière, le jeune et l'abstinence, par tous les meyens de purification.

Les partisans de ce théosophe furent nombreux. Deux de ses compatriotes, Tatien et Bardesanes, en dévelop-

pant quelques-unes de ses idées, fondèrent des écoles nesvelles, et communiquèrent leurs spéculations à une multimés de fidèles. Les mœurs des Tatianistes ou Encratites et colles des Bardesanites étaient d'une pureté qui touchit au rigorisme : leurs théories n'en étaic mt que plu nantes. Bientôt un gnostique d'Alexandrie, Basilides, qui florissait au commencement du deuxième siècle, prient un système de philosophie religiouse hien plus dévelopse que celui de Saturnia. Au Dieu suprême il adjoignit teut u plérême d'intelligences célestes, émanées les unes des atres et se réfléchissant les unes les autres, au nombre de 365. Ce nombre est exprimé par ces lettres grecques ABPATAL (abrasas), mot mystérieux chez les gnostiques, surtout chez les basilidiens, qui le placèrent sur un grand nombre de pierres gravées. Les moyens d'initiation qu'employères les basilidiens, et les riches développements que Builides et son fils Isidore donnèrent au gnestic one; la brillante thée rie qu'ils posèrent sur la chute des intelligences pures et la carrière des migrations qu'elles ont à parcourir pour opére leur parification (lytrosis) et leur palingénétie, leur valerent un grand nombre de partisans

Cependant, un autre théosophe d'Alexandrie, plus savait et plus habile, viat bientôt, en posant la guose sous sa forme la plus complète, préparer la chute du système de Basildes. Valentin, qui vécut dans les premières annés de troisième siècle, donna non-seniement l'arbre généalogque du plérême céleste et du monde des éons; il explique escore les destinées de ces éons et celle des hommes, desinées passées et futures, aussi bien que destinées présentes, et le tout d'une manière si complète, qu'après lui la gnose di-même n'avait plus rieu à enseigner. Ses prédécesseurs s'étaient attachés principalement au système de la Perse, se du alisme et à la doctrine de l'émanation; Valenia s'attacha surtout à la théogonie égyptienne et à la théosophie kabbalistique. Son plérôme se composait de trente éons, or de quinze couples, distingués en trois classes, de telle sorte qu'il y en avait quetre dans la première, cinq dans la seonde, six dans la troisième. C'étaient l'ogdoade, la décale et la dodécade de la théogonie égyptienne. Mais les ées dont il composait ces trois classes étalent calqués sur le sephiroth de la kabbale; et comme dans la thi égyptienne ce sont quelques agents secondaires qui s'exc-pent le plus des destinées de l'homme, tels que Hernset Hermès-Psychopompe, dans la pneumatologie de Valenia, ce sont aussi quatre agents secondaires, Horns, le Christ, le Saint-Esprit et Jésus, qui président au sort de l'espice humaine. Le rôle d'Isis, au contraire, est échu en partis i Sophia Achamoth. La psychologie de Valentin est assistiche que sa théogonie. Des hommes, il fait trois elasses: les pneumatiques, les psychiques, et les hyliques (&u, matière]). Le principe pucumatique qui anime les premiers es seul destiné, lors de la grande palingénésie, à rentrer dans le plérôme. Les psychiques s'arrêterent dans la régies pinétaire. Les hyliques ne sont pas immertels; ils ne suraient recevoir l'initiation aux mystères de la gnose, et les psychiques ne sauraient obtenir des génies stellaires la permission de traverser la région planétaire pour pesser des la sphère des intelligences supérioures. Valentin exposs se doctrines en Chypre et à Rome comme en Égypte, et se & partout de nombreux adeptes.

Une école qui se détacha de la sienne, mais dont le fedateur est inconnu, celle des ophiles, l'échpsa avec d'atant plus de succès qu'elle employa plus de moyens etéricurs. Dans ses initiations figuraient non-seulement des peintures allégoriques (le diagramme, que nous dépint Origène), mais des serpents vivants étalent dressés avec soin pour ajouter à la magie de ce cults secret. En Cyrénaïque, la gnose, enseignée par Car pec ra te, se présents avec d'autres séductions, celle des plus licencieux principes de morale. Des théories contraîres, théories d'un rigorisme exalté, furent présentées par Marci en et Cordon, qui vinrent en Italie. L'un et l'autre enseignaient un christianisme

enfin épuré, dissient-ils, des grossières erreurs dont quelques apôtres, incapables de se détacher du judaïsme, l'avaient entaché. Ils proposaient même un Nouveau Testament entièrement revu ! Présentées à Rome, où prévalaient déjà des doctrines nettement arrêtées, ces idées ne pouvaient qu'échouer ; mais les marcionites furant nombreux en Asie, en Afrique, dans les tles. D'autres gnostiques, les marcosiens, inondèrent le diocèse de Lyon, et les priscillianistes l'Espagne. Mais le temps de la spéculation théosophique et mystique était passé. Au cinquième siècle, la législation impériale, qui ferma les dernières écoles de la philosophie, ferma aussi les dernières écoles de la gnose. Les débris des gnostiques se refugièrent ches les manichéens, les pauliciens et d'autres sectes analogues. On peut suivre les traces de leurs doctrines jusque chez les bogomiles, les catharins, les albigeois, les stadinguiens, etc., MATTER.

GNOSTIQUES. Nous donnons aujourd'hui ce nom à tous ceux qui ont fait partie d'une des nombreuses écoles de la gnass; mais en cela notre langage diffère beaucoup de celui des gnostiques eux-mêmes. Une seule de laurs sectes portait chez eux le nom spécial de gnostiques, et celle-là était loin d'être soit la plus nombreuse, soit la plus célèbre de toutes; les autres se désignaient, comme les écoles des anciens philosophes, d'après le nom de leux-chef. Quel qu'il soit, notre langage a peu d'inconvénients; car, maigré les divergences protondes qui distinguaient les diverses doctrines des gnostiques, ces doctrines avaient toutes quelques principes communs, et leur ensemble peut convenablement être désigné sous le nom de gnosticisme, qu'on leur a donné.

GNOU, espèce du genre antilope. Le gnou (antilope gnu, Gm.) vit dans les montagnes, au nord du Cap, en troupes nombreuses. Ses cornes, élargies et rapprochées à leur base, descendent d'abord obliquement en devant et er redressent ensuite brusquement. Son muffle, large, aplati, est entouré d'un cercle de poils. Le pelage est brun, excepté à la base de la crinière et à la queue, garnie de longs poils blancs. Le chanfrein est orné d'une touffe de poils longs, roldes, dirigés vers la front. Une barbe, un fanon avec crinière, complètent les caractères du gnou, dont le corps est assez semblable à celui d'un petit cheval à jambes fines.

GOÂ, ile située sur la cote occidentale du Dekkan, dans la presqu'ile du Gange, par 15° 29' 30" de latit. N., et 71° 33' 6' de long. E., s'appelait autrefois Tissouari, et à l'époque où Albuquerque en fit la conquête, en 1503, était habitée par une population d'origine arabe. Le fleuve sacré, Mandava, qui descend des monts Ghattes et se jette par plusieure embouchures dans le golfe de Goa, la sépare de la terre serme; et des autres cotés, deux bras de mer l'entourent.

Le gouvernement de Gos actuel, dépendance du royaume du Portugal, et composé des provinces de Salsete et de Bardes, pays de nouvelle acquisition jusqu'au Bonhulo, avec les sous-gouvernements de Damao et de Diu, dans la province de Gouzarate, comprend une superficie de 716 kilom. carrés et une population totale (1864) de 527,067 ames. En 1807, les Anglais s'emparèrent de cette lle; mais, à la paix de 1814, ils la restituèrent aux Portugais. Quand dom Miguel usurpa la souveraincté en Portugal, le gouvermement de Goa se déclara en faveur de dona Maria.

La ville de Goa, qui depuis 1559 est le siége du gouverneur général et de l'archevêque primat des possessions portugaises dans les Indes orientales, a le port le plus apacieux qu'on trouve dans toute l'Inde. Il est bien fortifié, et l'accès n'en est permis qu'aux navires portugais. Mais il offre peu de sécurité, à la saison des pluies; on se sert alors d'un port appelé Marmugon, et situé non loin de là. L'air est très-ma! sain à Goa; et on est obligé d'aller cheroher sur la terre ferme l'eau douce nécessaire à la consommation des l'abitants. À l'époque de la domination des Portugais dans l'Inde, et surtout lorsqu'ils surrent perdu Malakka, Goa devint le grand centre de leur commerce. Les édifices publics, en ruines pour la plupart, mais parmi lesquels les

églises de Saint-Cajetan, de Saint-Pierre et de Saint-Dominique, le couvent des Dominicains et le palais de l'Inquisition sont encore en assez bon état, et témoignent de la grandeur et de la prospérité aujourdhui disparues de cette ville, où indépendamment du vice-roi, auquel obéissaient toutes les possessions portugaises depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'à Macao, siégeaient aussi toutes les autres autorités supérieures. La juridiction du tribunal de l'inquisition établi à Goa, supprimé définitivement en 1815, après avoir déjà été l'objet de restrictions successives, s'étendait sur tous les Indiens convertis au christianisme et sur tous les Portugais établis aux Indes, le vice-roi, l'archevê-que et son coadjuteur seuls exceptés. Une fois la plus grande partie des possessions portugaises dans les Indes tombées au pouvoir des Hollandais et des Anglais, la décadence de Goa fut rapide; et une épidémie qui la ravagea au comment ement du dix-huitième siècle la réduisit à n'être plus qu'un désert. La plupart des Portugais l'abandonnèrent pour aller fonder à l'embouchure du Mandava la Nouvelle-Goa, Villa nova de Goa, appelée aussi Pandgim, de sorte que la Vieille Goa, comme on appela dès lors cette ville, ne contient plus guere aujourd'hui que quelques centaines d'Hindous catholirues et un petit nombre de moines et de religieux ; tandis que la nouvelle Goa, ville parfaitement bâtie et devenue la résidence du vice-roi des possessions portugaises dans les Indes et de toutes les autorités supérieures, ainsi que la cour suprême de justice (Casa de relação), compte environ 20,000 habitants. Ses distilleries d'arak sont en grand renom. Quant au primat des établissements portugais, il réside actnellement à San-Pedro, ville située à peu de distance.

GOBBE. Voyez Egagnopile. GOBBO. Voyez Artichaut.

GOBBO (IL). Voyez Bonzi.

GOBEL (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), premier évêque constitutionnel de Paris, naquit à Thann (Haut-Rhin), le 1^{er} septembre 1727. Il fut élevé à Rome, au collège germanique, où il se distingua par son application et sa conduite. L'évêque de Porentrui se l'attacha, et le nomma chanoine de son chapitre. Le 27 janvier 1772, il devint évêque de Lydda, in partibus, et suffragant de l'évêque de Bâle pour la partie française de ce diocèse. Il résidait en France en cette qualité, lorsque, en 1789, le clergé de Belfort le députa aux états généraux. Il prêta le serment à la constitution civile du clergé. Élu à la fois aux évêchés du Haut-Rhin, de la Haut-Marne et de la Seine, il choisit ce dernier, et en prit possession le 27 mars 1791.

Bon pasteur peut-être dans des temps calmes, Gobel, à qui le courage manquait, devait servir d'instrument de désordre au milieu des orages. Le jour de l'Ascension, en 1793, on le vit installer comme curé de Saint-Augustin, ou des Petits-Pères, Aubert, prêtre marié, dont la femme assistait à la cérémonie. Brugière, curé de Saint-Paul, et trois autres curés de Paris, Beaulieu, Lemaire et Mahieu, vengèrent contre leur évêque la discipline violée. On sait le scandale du 7 novembre suivant. Comme les fautes de Gobel sont assez graves sans qu'on les exagère, écoutons Grégoire, qui a recueilli les circonstances atténuantes. « La veille, Clootz et Pereira vont, à onze heures du soir, chez l'évêque de Paris, qui était couché et qui se lève pour les recevoir. Ils lui proposent de se rendre à la Convention et d'abjurer ses erreurs. Il répond : « Je ne connais point d'erreurs dans ma religion , et je n'en ai point à abjurer. - Il ne s'agit pas, lui dirent-ils, de discuter vos principes, mais de vous sacrifier à la chose publique, de céder au vœu du peuple, en abdiquant vos fonctions, dont il ne veut plus. — Si tel est, répond-il, le vœu du peuple, c'est lui qui m'a élu, c'est lui qui me renvoie. Mais je demande à consulter mon conseil. » Au conseil tenu le ndemain matin se trouvent dix-sept votants, dont quators opinent pour la démission, et trois s'y opposent. D'après la majorité, on se rend à l'Hôtel-de-ville, où Chaumette expose les motifs sur lesquels il prétend sonder la nécessité d'abdiquer. Là Gobel, subjugué par la terreur, est trainé, plutôt

que conduit, par une bande de forcenés à la barre de la Convention, ou, d'une voix tremblante, il déclare que, cédant à la voix impériense de l'opinion publique, qui repeusse son ministère, il abdique, sans ajouter un seul mot qui froisse le degme ni la morale. Mais sur-le-champ son discours est falaifié par l'oretour de la troupe, qui s'est chargé du com-mentaire. « Abdication signific abfuration du charistanisme, hespmage à la raison, qui s'élève triomphante au-dessus des momeries religiouses. » Le fracas des appaudissements est interrompu pour entendre la réponse de Laloi, président ; et cette répense, assertie à la harangue de Chaumette, proveque uno salve d'applaudissements nouvelux. Gobet, attristé, troublé, presque anéanti, se retire. Aussitot à la tribune s'élancent des ecclésiatiques catholiques, des ministres protestants, qui se félioitent « d'assister aux funérailles des préjugés, de voir luire enfin le jour de la raison, et qui déeis pe veulent phis d'autré cuite que celui de la liberté. » C'est à cette séauce que G régoire tint un langage digne de son ministère.

" D'après ce qui prácède, sjoute Grégoire, en voit que les paroles et les sentiments de Gobel furent mensongèrement dénaturés par les misérables qui l'avajent entraîné à la Convention. Les journeux strent como i presque tous étaient rédigés sous l'influence de la même faction. La conformité de conduite et de langage est en général un moyen sur d'apprécier les hommes. Ceux qui depuis longtemps avaient coons Gobel, alors agé de sojnante-six ans, s'accordaignt à dire que sous ce double aspect il pouvait désier la critique. Quelques jours avant sa comparution à la barre, j'avais eu occasion de m'entretenir avec lui sur des matières religieuses; il en parlait comme à l'ordinaire, avec le respect et la gravité que commande un tel sujet. Il y a plus : instruit du chagrin que m'avait causé la séance déplorable du 7 novembre, il m'envoya un de ses vicaires pour m'assurer qu'il s'était borné à se démettre, et qu'en donnant à son abdication le sens d'abjuration, on le calemniait. Je le crois, car dans le coura de la persécution qui a désolé la France, on peut compter non-seulement par centaines, mais par milliers, les fourberies du même genre de la part des administrateurs qui opprimaient tous les départements. On sait d'ailleurs que Gobel continua de professer hautement les principes religieux. Et lorsqu'il fut traduit au tribunal révolutionnaire, il protesta énergiquement contre l'accusation d'athéisme dont on voulait le charger. Chaum ette, impliqué avec lui le même jour, dans la même cause, avait été un des plus ardents promoteurs du culte de la Raison; au reproche d'avoir conspiré contre la république, et d'avoir voulu anéantir tente morale par l'athéisme, il répond : Dieu m'en préserve! Je me rappelle que dans les registres on a souligné ces trois mots qui sans doute avaient excité l'étonnement, tous les accusés, au nombre de dix-sept, furent condamnés à mort, le 24 germinal au II (14 avril 1794). Le tribunal qui les alévous au supplice comme athées était le même qui avait égorgé tant d'innocents accusés d'être fanatiques, c'est à dire chrétiens. »

De la Conciergerie. Gobel sit parvenir, dit-on, à Lothringer, un de ses anciens vicaires, la lettre suivante : « Je suis à la veille de la mort. Je vous envoie ma confession par écrit. Dans peu de jours, je vais expier par la miséricorde divina tous mes crimes et les scandales que j'ai domés. J'ai toujours applaudi dans mon cœur à vos principes. Pardon, cher abbé, si je vous ai induit en erreur. Je vous pris de ne pas me refuser les derniers secours de votre ministère, en vous transportant à la Conciergerie, sans vous comproinetire, et à ma sortie, de me domer l'absolution de mes péchés, sans oublier le préambule : ab omni vinculo excommunicationis. Adieu 1 priez Dieu pour mon ême, afin qu'elle trouve miséricorde devant lui. » En allant du cachot à l'échafaud, l'attitude de Gobel manifesta une résignation clarétienne; et lorsque la populace criait : Vive la republiqual élevant la voix, il s'écria : Vive Jesus-Christ! On a dit que dans la lettre présédante il signait évêque de Lydda,

ce qui, avec quelques termes de cette lettre, semblerait indquer qu'il avait rétracté son serment à la constitution civile du clergé. Rien là de surprenant de la part d'une si faible nature.

BORDAS-DEMOULIN.

GOBELET ou GOBEAU, synonyme de vase à boire. Quelques étymologistes le font dériver du bas-breton gob; Ménage et Saumaise, de cupa, coupe. Rabelais, Montaigne et quelques vieux auteurs emploient souvent le mot de gobeau. Montaigne rappelle à ce sujet un vieil usage féodal du treizième siècle, qui se maintint jusqu'à la fin du seizième. « Le duc de Moscovie, dit-il, devoit anciennement cette revérence aux Tatars, quand ils envoycient vers lui des ambassadeurs, qu'il leur affoit au-devant à pied, et leur présentoit un gobeau de luict de jument (breuvage qui leur est en délices). Et si en beuvant quelques gouttes, en tombail sur le crin de leurs chevaux, il estoit teneu de les lécher avec' la langue. s' On appelaît gobelet, on timballe, le vase dont on se servait généralement. Il était d'or, de vermeil, chez les princes et les grands seigneurs; d'argent, chez les bourgeois : celui des père et mère et des grands parents était plus haut et plus large, très-évasé; la base, plus étroite, reposait sur un pied très-peu élevé et tourné en forme de base de colonne. Les gobelets des enfants et des convives, appelés plus ordinairement timballes, étaient moins larges, moins élevés, et sans support par le has. Les grands gobelets étaient des meubles de famille, et dans la classe bourgeoise ils se transmettaient de génération en génération. Leur forme était absolument la même que celle des gobelets des marchands de coco. L'usage des gobelets est passé depuis qu'on y a substitué les verres. On avait cependant coutume d'appliquer le mot gobelet aux verres à pied dont on ne se servait que pour les vins sus et les liqueurs. Mais aujourd'hui ces sortes de verres sont d'un usage général.

Jouer des gobelets, c'est, au positif, escamoter, parce que les escamoteurs se servent dans leurs tours de trois gobelets de fer-blane, d'égale dimension, qui au besoin s'embottent l'un dans l'autre, et sous lesquels ils font passer la petite boule qu'ils appellent muscade, et qui a lorme de ce fruit. Dans le sens figuré, on appelle joueurs de gobelets les gens qui, par ruse et par fraude, s'étudient à tromper les autres en affaires.

GOBELET (Pyrolechnie), enveloppe cartonnée et fortement serrée, dont se servent les artificiers pour contenir la fusée. Ces espèces de gargousses, assujetties à l'extrémité des baguettes, doivent être inégales en diamètre ou en lauteur.

GOBELET (Service du). C'était un des sept offices de la maison du roi. Il se subdivisait en deux parties, la paneterle-bouche, chargée de préparer le couvert du roi, le linge, le pain, le fruit ; et l'échansonnerie-bouche, chargée de disposer le vin et l'eau, etc. Le chef de ce service était qualisié chef du gobelet; il servait le roi l'épée au côté. Les officiers de l'une et l'autre partie de ce service étaient obligés de faire, en présence du premier valet de chambre, l'essai de tout ce qu'ils apportaient pour le repas du roi. L'empereur Napoléon 1et, en organisant la domesticité de sa maison, avait réduit les sept services de bouche de l'ancienne maison royale à trois : cuisine, office, cave. Le budget de chaque service était fixé par lui-même sur une large échelle, mais avec défense d'excéder d'un centime le chiffre fixé. La cave figurait pour 120,000 fr. dans le budget impérial de 1805; l'office, pour 150,000 fr.; la culsine, pour 360,000 fr. DUFEY (de l'Yonne)

GOBELINS (Manufacture des). L'emplacement où a été élevée cette célèbre manufacture était occupé dès le qualorzième siècle par des drapiers et des teinturiers en laine : ils avaient choisi cette partie du l'aris actuel à cause du voisinage de la rivière de Bièvre, dont les eaux sont excelentes pour le lavage et la teinture des laines. Sous le règne de François !*, un de ces teinturiers, Gilles Gobelin, de Reims, fit en ce lieu des acquisitions considérables, que ses successeurs augmentèrent encore; et c'est sans doute là ce qui a

fait croire à quelques historiens que Gilles Gobelin étais le fondateur de la manufacture qui porte son nom. Quoi qu'il en soit, la fortune rapide de Gobelin et, de ses successeurs donna de la célébrité au quartier qu'ils habitaient, et le peuple appliqua leur nom et à la rivière de Bistra, qui traversait l'établissement, et à l'établissement lui-même. Les Gobelins n'étaient pas encora maquifacture royale; et les ouvriers qui s'y trouvaient travaillaient pour le public. Il en fut ainsi pendant longtemps encore. En 1655, un Hollandais, appelé Ginck, et un ouvrier haute-licier de Bergues, semmé Jean Liausen, plus connu sous le nom de Jans, accument encore la renommée de l'établissement, où l'on ne se bormait plus à faire de la teinture écarlate, comme sous Gilles Gobelin.

La perfection des ouvrages qui en sortaient fixa l'attention de Colhert : ce grand ministre porta le roi à acquérir toutes les maisons et tous les jardins qui forment aujourd'hai le vaste emplacement sur lequel il fit élever, en 1662, l'hôtel actuel, de 88 toises de long sur 76 de large, qui prit le titre de Manufacture royale des Gobelins pour les meubles de la couronne. Il y fit bâtir des logements convenables pour les plus habiles ouvriers et artistes en tous genres. Des ateliers de bijouterie, d'horlogerie, d'ébénisterie, de pointure, de sculpture, de marqueterie, etc., s'ouvrirent dans cet établissement, dont la direction fut consiée, en 1667, au célèbre peintre Le Brun. Toutefois, malgré la beauté des produits d'autres espèces qui en sortaient, la fabrication des tapisseries de haute et basse lisse sit toujours le sond de l'établissement. Aussi, en 1694, les prodigalités ruineuses de Louis XIV ayant nécessité des économies, en supprima les allocations destinées aux envriers autres que ceux qui fabriquaient de la tapisserie; on les congédia, et des lors les Gobeline redevinrent ou qu'ils, ayaient été, une manufacture royale de tapisseries, dent la réputation s'est toujours soutenne. Une école de dessin et de tissage pour les ouvriers et nn atelier de teinture dirigé par d'habiles chimistes, où l'on donne à la laine toutes les teintes et dégradations de taintes que le peintre trouve sur sa palette, ont été annexés de mes jours à cet établissement.

La réputation des ouvrages exécutés aux Gobelins est devenue universelle : il est impossible de nadre avec autant d'exactitude la pureté du dessin et la magie du osloris des plus beaux tableaux. L'art d'égaler la pinosau avec des fits de laine y a été porté à la plus baute perfection, et sous ce rapport nous n'avons rien à envier à aucune autre nation. Les sujets tirés des plus grands peintres anciens et modernes, que les tapissiers des Gobelins reproduisent si fidèlement, sont exposés au public certains jours de la semaine; le nombre des étrangers qui profitent de ces moments privilégiés pour visiter les salles et ateliers de cette grande manufacture, est un hommage rendu à notre industrie nationale.

Suivant Dulaure, la famille des Golielins devrait son origine à un Jean Gobblin, teinturier, qui, vers le milieu du quinzieme siècle, avait su pratiquer la teinture des étoffes sur une large échelle et la transformer en une belle et grande industrie toute locale, source de travail et par suite d'aisance pour tout un quartier de la grande ville. Les descendants de ce Jean Gobelin, qui inventa, dit-on, un procédé neuveau pour obtenir en teinture un beau rouge écarlate, contiis encore pendant une ou deux générations à faire de la teinture leur principale affaire ; puis le moment vint où , après avoir acquis dans cette honorable industrie une grande et belle fortune, ils aspirèrent à vivre noblement, c'est-àdire à ne plus rien faire, ou tout au moins à échanger leurs occupations, jusque alors manuelles pour sinsi dire, contre celles du légiste ou du financier bien autrement prisées du vulgaire. Dès 1544 on treuve un Jacques Gobelin correcteur des comptes, puis un Ballhamar Gobetha frésorier de l'épargne, dont la tille, Clauda, épousa en 1596 Raymend Phelippeaux, président au parlement de Paris. Les Goselins finirent par rougir d'un nom qui rappelait forcément iour origine pichéienne. Ils s'entmarquisèrent (à heaux deniera comptant, cela va sans dire), et ainsi apparut un beau jour au milieu de la cohue nobiliaire et féodale du dix-septième siècle la très-noble maison des marquis de Bristoiliers. Azrivée à un itel degné de splendeur, la descendance directe de Jean Gebelin na pouvait plus idésermais que décloire, une fois sur la pente fainle ; la marche fut vapide, et sa-1622, quand Gelbert-fondait às manufacture des Gebelins, le dernier-descendant survivent de Jean Bobelin; le marquis de Brinwillers, dis a'un président à se cour des comptes, hértiter d'aune trentaine de mille france de vénte et mestrade camp-su régiment de Normandie, avait épèusé par amour, depuis une dizaine d'années, Marte-Marquerite d'Ausèray, fille du lieutsnant civil de Paris, laquette déjà déshonerait son non-par le condate de ses mours, et devait à peu d'amnées de là le rendre è jamals faspeux dans les annales du crime.

GOBE-MOUCHES, genre d'oissaux de l'effire des passcreatin dentirostres. He out pour caractères y Bes dép hotizontalement, un pen trigone et garni de soies a sa base, grèle, isubulé; mandibule supérieure échaphrés et courbée vecs le hout; l'inférieure plus nourte, un pen aplatie en dessous et à droite ; marines presque rondes, glabres, ou couvertes plus ou moins par les seles ; langue aplatie, terminée pas des pulls courts et soldes 3, alles des uns à penne bétarde contte; denxième et troisième rémige les plus longues; d'autres sans penne bâtarde; quatre deligis, trois devant, un dervière, réunis à leur base. Ces oiséaux, dont les variétés sont très-nombreuses, sont d'un naturel sauvage et solitaire, ont un sir triste, dur et inquiet? Lour vrule patrie est le Midi , et se trouvent le plus de mouches et d'insectes, auxquels ils font la chaesay et l'on ne sauruit croire, au rapport de Buffon, quel service ils rendent à l'hommé sous ce point de vue. Les plus grandes espèces sont en Amérique, où on les conneit sous le nom de tyrans, la nature ayant cru devoir opposes de plus forts enhants dans le Neuvenn Monde aux hasectes, qu'elle y a multipliés et agrandis. Comme tout degré de froid qui abat les insectes volants prive ces viscaux de nourriture, ceux de nos climats partent pour le Sud avant les premiers froids, et l'en wen voit plus des la fin de septembre. Quelques auteurs réunissent aux gobe-mouches les oiseaux du genre moucherolle.

Gobe-mouches est aussi le nom valgaire de quelques plantes dont la tige visquense ou certaines parties firitables retiennent ou emprisonment les mouches et autres insectes qui viennent s'y poser (voyes Arocrn; Dionas, etc.).

Gobe-mosches, au figuré, sert à désigner un homme qui n'a point d'avis à lut, et qui parait être de l'avis de tout le monde; ou celui qui croît sans examen toutes les nouvelles qu'on débite. Les gobe-mouches sont communs en France, à Paris surtout, où ils forment une variété importante du geure b ad avid.

GOBERT (Fendations). Napoléon Gobert, mort. agé de vingt-sept ans, vers la fin de 1838, au Caire, pendant un voyage en Egypte, où il était allé chercher des distractions analogues à la tournure sériense et méditative de son esprit, était le fils d'un général français qui s'était distingué en Italie en 1800, pais à Pexpédition de la Guadeloupe, à la campagne d'Allemagne de 1806, et qui avait été tué à la betaille de Bayten, au moment où its'efforçait d'imprimer un nouvel élan à nos troupes. Sen fils fut un des douze enfants de maréchaux ou généraux qui furent baptisés avec le fits du roi de Hollande, et à qui l'empereur servit de parrain. Possesseur, k sa majorité, d'une fortune considérable, et orphelin, il combattit avec les Parisiens en juillet 1830. Atteint, de bonne heure, d'une maladie de langueur dont les progrès lui faisaient entrevoir sa fin prochaine, ce noble jeune homme fit son testament à Vitré, le 2 mai 1835. Indépendamment d'une somme de 200,000 francs, consacrée par la piété filiale à la construction d'un monument en l'henneur de la mémoire du général, le jeune Napoléon Gobert, après d'autres legs particuliers, faisait don, par ce testament, à ses fermiers et métayers de Brotagne, des diverses fermes et métairies qu'ils tenaient de lui à loyer, sans autre obligation de leur part que de faire apprendre à lire et à écrire à leurs enfants; puis il léguait à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, ainsi qu'à l'Académie française, le capital nécessaire pour leur constituer à chacune une rente annuelle de 10,000 francs, à la charge par l'Académie des Inscriptions de consacrer chaque année les neuf dixièmes de la rente à elle afférant à l'anteur du travail le plus savant, ou le plus profond, sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, publié dans l'année, et l'autre dixième à celui dont le mérite en approcherait le plus. L'Académie Française était chargée de conférer chaque année la somme à elle léguée à l'auteur du morceau le plus éloquent d'histoire de France, écrit ou publié pendant l'année, sous la restriction que l'écrivain couronné jouirait de son prix tant qu'un rival ne se présenterait pas avec un travail plus méritant.

Il se seglait déjà mourir loraqu'il traçait, en tête de son testament, ces lignes, si remarquables par la haute raison et la touchante résignation dont elles sont empreintes : « J'astrais voulu rendre ma vie utile à mon pays : j'ai fait des projets, et de courage ne m'aurait pas manque; mais la santé n'allume pas le flambeau de mon intelligence, et toutes mes facultés, grandes peut-être, languissent éteintes. L'étude est une lutte qui m'épuise et où je succombe. Que ma mort du moins soit utile à ma patrie, et puissé-je faire avec mes biens ce que je n'ai pu-faire aveç mon esprit! » Napoléon Gobert, malgré la faiblesse de sa constitution, eût peut-être réussi avec des soins à prolonger son existence bien au delà du terme qu'il entrevoyait lui-même; mais après s'être un jour baigné sans précaution dans le Nil, il fut saisi d'un accès de fièvre auquel il succomba rapidement.

GOBI. Voyes Kon.

GOBIÉSOCES. Voyez Discobolita.

GOBIOIDES, famille de poissons acanthoptérygiens qui, dans la classification de G. Cuvier, est ainsi nommée en raison de ce que le genre gobies a été pris pountype. Ses caractères sont : Épines doraales grôles, flexibles; canal intestinal égal, ample, sans couennes; point de vessie natatoire. Les genres qu'elle contient sont les blennies, les gobies, gobioides, tenioides et béniophtalmes, éléocris, callionymes, platyptères et chirus.

L. LAURENT.

GOBLET (ALBERT), comte d'Alviella, général beige, né à Tournay, le 26 mai 1790, sortit en 1811 de l'École Polytechnique pour entrer dans le corps du génie. Envoyé alors en Espagne, la part qu'il prit en 1813 à la désense de Saint-Sébastien lui valut sa promotion au grade de capitaine. Après la chute de l'empire, il fut incorporé dans l'armée hollando-belge, et combattit dans ses rangs à Waterloo. Plus tard il coopéra à l'élévation de cette ceinture de forteresses qui menacent la France sur sa frontière septentrionale, et notamment à la construction des fortifications de Nieuport et de Menin. Quand éclata la révolution belge de 1830, le gonvernement provisoire le nomma colonel et directeur général du génie, puis bientôt après commissaire général des guerres. Au commencement de 1831, accusé de tendances orangistes, il sut obligé de donner sa démission du porteseuille de la guerre que lui avait consée Surlet de Chokier. Mais quelque temps après la ville de Tournay le choisit pour représentant, et le 26 août le roi Léopold le nomma inspecteur général des places fortes et du génie fonctions qu'il remplit encore aujourd'hui. L'année suivante il fut accrédité près de la conférence de Londres, en remplacement de Van de Weyer; et le 18 septembre il sut appelé à se charger du porteseuille des assaires étrangères dans un nouveau cabinet. La Hollande s'étant refusée à donner suite aux négociations ouvertes, il fallut adopter à son égard des mesures coercitives; de là le traité du 21 mai 1833, qui garantit à la Belgique le maintien du statu quo, et dont la conclusion fut en grande partie due aux efforts du général Goblet. Non réélu à la chambre des représentants, à cause des calomnicuses accusations d'orangisme dont il continuait d'être l'objet, il dut quitter le cabinet le 25 décembre 1833. On le nomma alors plénipotentiaire à Berlin; mais le gouvernement prussien ne l'ayant point agréé, il fut envoyé en 1837 à Lisbonne en la même qualité. Les services importants qu'il rendit dans ce poste à la reine dona Maria déterminèrent cette princesse à lui conférer le titre de comée d'Alviella. Sous le ministère Nothomb, le ministère des affaires étragères lui fut encore une fois confé. Depuis 1845 il vit dans la retraite. On a de lui des Mémoires (1864 2 vol.).

(1864, 2 vol.).

GODDAM, abréviation des mots god damn (que Dieu damne!), et que la personne qui la protère applique soit à elle-même, soit à une autre. Le puritanisme britannique regarde ce mot comme un épouvantable blasphème; les gens moins religieux y voient seulement un juron populaire, et n'y attachent pas plus d'importance qu'on n'en met chez nous au dicton familier: le diable m'emporte! C'est Beamarchais qui a fait en France la réputation du goddam, et qui l'a francisé en quelque sorte par sa tirade si comme du Mariage de Figaro; aussi, concluant, d'après son assertion, que ce terme est le fond de la langue chez nos voisins, le peuple ne manque guère, surtout à Paris, d'affubler de ce sobriquet tout habitant de la Grande-Bretagne, à moins que celui-ci ne l'éblouisse par son faste. Dans ce dernier cas, c'est un mylord anglais; dans le premier, ce n'est qu'un condam.

GODDARD (Gouttes de). Voyez GOUTTE.

GODEAU (ANTOINE), évêque de Grasse et de Vence, naquit à Dreux, en 1605, et mourut à Vence, le 21 avril 1672. Sa vie se divise en deux parties distinctes. Pendant la première période, il fut le type de ces petits-collets si communs dans le temps où le clergé était une puissance. Il débuta fort joune en province par des pièces de vers qu'il enveyait à Paris à Conrart, son parent. Celui-ci les lisait aux amis qu'il réunissait. Ces vers furent merveilleusement gottés; on l'engagea à venir à Paris. Là, il fut accueilli comme devait l'être un poète qui chante Iris : on l'admit à l'hôtel de Rambouillet, où il gagna la faveur de tous ceux qui le fréquentaient. « Il y a ici, dit dans une de ses lettres à Veiture Julie d'Angennes, un homme plus petit que vous d'une coudée, et je vous jure mille sois plus galant. » Cette phrase inquiéta sérieusement Voiture, qui craignit d'être supplanté dans l'amitié de Mile de Rambouillet : en effet, la faveur de Godeau était devenue si grande dans cette noble maison, qu'on ne l'appelait plus que le nain de Julie. Un jeu de mots enleva Godeau à cette position : Ayant composé une paraphrase du Benedicile, il en sit l'hommage à Richelien : « Monsieur l'abbé, lui répondit gracieusement le cardinal, vous m'avez donné Benedicile, et moi je vous donnerai Grasse. » Il sut en esset promu à l'évêché de cette ville, et dans re poste élevé il se fit remarquer par ses vertus chrétiennes. Il donna tous ses soins à son diocèse, ahandonnant encore quelques heures aux lettres, mais aux lettres sacrées. Il composa un grand nombre d'ouvrages religieux, où l'on trouve toujours des idées saines et justes, mais exprimées avec diffusion. Quant à ses poésies, elles sont presque toutes ou-bliées, et l'on ne se souvient de quelques-unes que par leur étrangeté et leur mauvais goût ; il faut cependant en excepter quelques odes. Godeau fut l'un des premiers académiciens. JONGIÈ RES.

GODEFROID DE BOUILLON, chef de la première croisade, une des plus hautes renommées du moyen âge et que la poésie a consacrée comme l'histoire. On a 'est pas d'accord sur le lieu où naquit ce prince : il est probable que ce fut à Boulogne-sur-Mer. Quoi qu'il en soit, le père de Godefroid fut Eustache II, comte de Boulogne, et sa mère Ide de Bouillon, fille de Godefroid le baron, duc de la Basse-Lorraine; de sorte que par les hommes il descendait de la race des Carlovingiens, et par les femmes de celle des rois lombards. Godefroid le Bossu, frère d'Ide, ayant adopté Godefroid de Bouillon, l'ainé de ses neveux, lui transmit le duché de Lothier. L'empereur Henri IV, qui contraria d'abord cette disposition, finit par investir Godefroid des États qu'il avait voulu let

enlever. La reconnaissance le forçait à cet acte de justice; car le duc lui avait rendu les plus signalés services dans différentes expéditions, surtout contre l'anti-césar Rodolphe, et au siége de Rome en 1083. L'an 1095, ayant pris la croix pour la délivrance de la Terre Sainte, il vendit son château de Bouillon à l'évêque de Liége, Othert, afin de subvenir aux frais de son voyage.

Sa brillante réputation, le sang dont il sortait et son exemple, attirèrent sous ses drapeaux un grand nombre de chevaliers français et allemands. A Constantinople, l'empereur Alexis fit revêtir Godefreid du manteau impérial, le déclara son fils adoptif et mit l'empire sous sa protection. Ce ne fut que sur la terre d'Asie pourtant qu'il fut reconnu comme che chef de l'expédition par les autres grands seigneurs, ses égaux. L'ascendant de son caractère et la nécessité d'apporter de l'unité dans le commandement lui valurent cette distinction, qu'il n'avait pas cherchée.

Après la prise de Jérusalem, Godefroid fut à l'unanimité élu roi par les princes frères d'armes; mais, refusant de porter un diadème là où le Sauveur du monde n'avait reçu qu'une couronne d'épines, il accepta seulement le titre de d'acc et d'avoné du saint-sépulere. Les plaines d'Ascalon furent témoins de son dernier triomphe. Il mourut dans sa capitale, le 18 juillet 1100, après avoir doté d'un code de lois les nations diverses rangées sous son sceptre. Ce code

les nations diverses rangées sous son sceptre. Ce code est connu sous le nom d'Assises de Jérusalem. On a encore de Godefroid quelques lettres en latin, langue qu'il possédait, ainsi que le français et le teuton; de plus, quelques chartes recueillies par Aubert le Mire, dom Martène et dom

DE REIFFERBERG. GODEFROID DE STRASBOURG, très-vraisemblablement natif de cette ville d'Alsace, bien que le fait ne soit attesté par aucun document et qu'en manque de tonte espèce de renseignements sur sa vie privée, fut un des poétes les plus remarquables de l'Allemagne au moyen âge. Simple bourgeois, il n'est désigné nulle part par la qualification de messire, réservée aux chevaliers et aux gens d'église, mais soulement par celle de maître, qu'on lui donne peur honorer son talent. Il composa, vers l'année 1207, Tristan, son principal ouvrage, qu'il n'eut pas le temps de finir, après avoir déjà consacré cependant près de 20,000 vers au récit de plus des deux tiers de la tradition qui en est le sujet. Deux continuateurs essayèrent de le terminer : l'un . Ulrie de Turheim , gentilhomme de Souabe , se contenta de mener le récit jusqu'à la sin d'une saçon fort sèche, vers l'an 1210; l'autre, Henri de Freiberg (de l'Erzgebirge saxon), doué de plus riches facultés poétiques, s'efforça avec assez de succès, au commencement du quatorzième siècle, d'imiter le style du poête dont il continuait l'œuvre. On a encore de Godefroid un certain nombre de poëmes lyriques, dont le plus important est une hynnne en l'honneur de la Vierge Marie et de Jésus-Christ; œuvres plus riches en figures et en expressions recherchées qu'en pensées et en sentiments. Le principal mérite de Godefroid de Strasbourg consiste dans les brillants ornements dont il revêt ses récits. Une grande délicatesse de pensées, une grâce aimable d'expression, un tour vif et gai de la période, qualités grâce auxquelles ce poëte n'est jamais plus heureux que lorsqu'il a une histoire d'amour à conter, lui assurent la première place après Hartmann von der Aue, dont fi n'a ni la grâce si pure ni la simplicité si suave ; de même que la gaieté, la profondeur et la richesse d'idées de Wolfram d'Eschenbach, qui fut aussi son contemporain, lui font défaut. Godefroid de Strasbourg était bon latiniste. Malgré l'éclat de son style, on voit qu'il me possède qu'incomplétement le langage des cours, c'est-àdire la langue déjà assujettie à des règles grammaticales. La construction de son vers n'est pas non plus d'une irréprochable pureté.

GODEGISÈLE, le premier roi connu des Vandales, que, à l'incitation de son compatriote Stilicon, administrateur de l'empire d'Occident, il conduisit de la Pannonie, qua'ils habitaient, vers les régions occidentales de l'Europe; mais arrivé sur les bords du Rhin, il y fut attaqué par les Francs, et périt avec 20,000 des siens dans cetle bataille. Gondicaire se mit alors à la tête des Vandales, et, avec l'appui des Alains et des Suèves, parvint à forcer l'entrée des Gaules.

GODÉGISILE ou GODÉGISÈLE, second fils de Gondioch, roi de Bour gogne, hérita, après la mort de son père, arrivée vers l'an 470, du territoire qui forme aujourd'hui la Franch e-Comté et les cantons de la Suisse française qui en sont limitrophes. Il réussit d'abord à se tenir en bons rapports avec son frère ainé, G on de haud, qui avait dépouillé ses deux frères puinés de leur part dans l'héritage commun : mais bientôt la supériorité des forces dont disposait Gondehaud lui inspira de sériouses inquiétudes pour son indépendance, et alors il conclut avec Clovis, roi des Francs, un traité secret, qui fut le premier coup porté à la grandere de sa maison. Dans la guerre qui en résulta entre les Bourguignons et les Francs, son éclatante défection sous les murs de Dijon (an 500) assura la victoire à ceux-ci; mais il ne recueillit pas le fruit qu'il avait espéré tirer de sa trahison. En effet, Gondeband fit tout pour obtenir la paix des Francs, et se trouva de la sorte libre de punir son frère. Godégisile se renjerma avec une poignée de Francs dans les murs de Vienne, et lors de l'assaut donné à cette ville par-les troupes bourguignonnes, il fut tué dans une église où il avait espéré trouver un abri. Gondebaud se trouva ainsi de nouveau sonverain unique de la Bourgogn

GODERICH (Lord). Voyez RIPON.

GODIVA, épouse du duc Leostrick de Mercie, astranchit au onzième siècle les habitants de Coventry d'une amende qui leur avait été imposée par son mari, se soumettant à cet effet à une assez bizarre condition, mise à sa miséricorde par son gracieux seigneur et maître : c'était de parcourir à cheval la ville de Coventry, complétement nue, et sans autre voile pour abriter sa pudeur que ses longs cheveux flottant au hasard sur son corps. Sous peine de mort il avait été, du reste, défendu aux bourgeois et manants de Coventry de paraître dans les rues pendant cette exhibition, ou seulement de mettre le nez à leur senêtre. La curiosité l'emporta chez un boulanger sur l'instinct de la conservation; en punition duquel délit il fut sans rémission pendu par son cou. Aujourd'hui encore, une tête en pierre sculptée indique la fenêtre où le pauvre diable commit son crime; et il n'y a pas longtemps qu'an jour anniversaire de leur délivrance les habitants de Coventry promenaient encore processionnellement par les rues de leur ville la statue de Godiva conronnée de fleurs.

GODOÏ. Voyes Godot.

GODOLIN. Voyez Goudouli.

GODOUNOF on plutot GODUNOF, nom d'une grande famille russe, d'origine tatare, et dont le membre le plus célèbre a été Boris Féodorowitsch Godunor, né en 1552, qui passa sa jeunesse à la cour du czar Ivan IV ou le Terrible, et qui fut désigné par ce prince pour saire partie du conseil qu'il préposa à la tutelle de son fils mineur Féodor la. Pendant le règne de Féodor, Godunof, dont le czar avait épousé la sœur Irina, gouverna l'empire. Doné de grands talents comme homme d'État, par sa politique sage et habile, il releva la puissance de la Russie, acheva la conquête de la Sibérie, et en construisant un rempart en terre, comme avaient fait jadis les Romains contre divers peuples, notamment contre les Pictes, cherche à mettre l'empire à l'abri des invasions des Tatares, qui, sous son administration, essuyè-rent une sangiante défaite devant Moscou. Essin, il s'efforça de mettre la Russie en rapport avec l'Europe civilisée. Féodor étant mort sans laisser d'héritiers, Godunof, après de longs refus, consentit à monter sur le trône de Russie à la prière des boyards et de tous les habitants de Moscou. Il put des lors exécuter sans obstacle les plans qu'il avait conçus pour l'agrandissement de la Russie; il ouvrit les ports de l'empire aux navigateurs étrangers, notamment à ceux de la Hanse, et songea même à fonder une université à Moscou,

Mais sa sévérité à réprimer l'ivrognerie, ses innevations et sa prédilection trop marquée pour les étrangers finicest par exciter le mécontentement des populations, de serte que le premier des faux Dé métrius, qui se sit passer pour le frère de Féodor, mort en 1591, à Ouglitsch, et, suivant un bruit populaire, assassiné par erdre de Godunoi, trouva facilement créance. Il avait pénétré en Russie en 1694, et déjà une partie de la Russie méridionale s'était déplarée en sa faveur, lorsque Godunoi neourut subitement, le 13 seril 1605. Le poète russe Pouschkine a trouvé là le sujet d'un drame qui a obtenu un immense succès parmi ses compatriotes.

Son fils, Féodor Goddor, qui à la mort de san père se fit proclamer czar par l'armée, dut, après deux mois de règne, fuir devant le faux Démétrius, et périt étanglé la même apnée.

GODOY (MANUEL DE), duc de l'Alcudia, et prince de la Paix, naquit à Badajoz, le 12 mai 1767, d'une famille noble mais pauvre. Sans autre ressource que sa guitare. une jolie voix, une figure agréable et une belle prestance Manuel Godoy vint avec son frère ainé, Louis, chercher for tune à Madrid. Un aubergiste lui sit crédit pendant un an, et prit en payement de son mémoire des romanges que le jeune Manuel lui chantait après le repas en s'accompagnent de la guitare. Il parvint enfin, en 1787, à entrer dans les gardes du corps. Son frère Louis, à la faveur de son talent musical fit la connaissance d'une femme de chambre de la reine, qui le recommanda vivement à sa maltresse. La reine apprit de lui que son frère Manuel chantait et jouait de la guitare encore mieux, et sut curieuse de l'entendre. Le roi lui-même parut enthousiasmé de son jeu, et trouva un vis plaisir dans sa conversation. Il y avait dans l'heureux aventurier quelque chose de si séduisant, un si rare talent d'intrigue, une telle facilité d'élocution, et sa conversation était si attrayente, qu'on le vit successivement et rapidement devenir (1788 adjudant de sa compagnie, puis (1791) adjudant général des gardes du corps et grand'-croix de l'ordre de Charles III, lieutenant général (1792), duc de l'Alcudia, major des gardes du corps, premier ministre, en remplacement d'Aranda. chevalier de la Toison d'Or; entin (1795), en récompense du zèle prétendu qu'il avait montré dans la conclusion de la paix avec la France, prince de la Paix (principe de la Paz) et grand d'Espagne de première classe, avec une dotation territoriale de 50,000 piastres fortes de revenu. Le 19 août 1796, il signa à Saint-Ildesonse un traité d'alliance offensive et défensive avec la république française. En septembre 1797, il épousa donna Maria-Theresa de Bourhon, fille naturelle de l'infant don Louis, frère du roi Charles III. Il quitta, il est vrai, le ministère en 1798, mais il fut nommé la même année capitaine général, dignité qui équivant à celle de maréchal de France. En 1801, il commanda l'armée qui marcha contre le Portugal, et signa le traité de Badajoz, qui, en vertu d'un article secret, lui valut la moitié des trente millions de francs que le prince de Brésil dut payer. Un décret du 1er ectobre :1804 l'éleva à la dignité de généralissime des armées de terre et de mer de l'Espagne. Il eut dès lors une compagnie de gaudes du corps à lui, et ses revenus annuels montèrent à plus de cinq millions de francs. Un autre décret lui attribus en 1807 la qualification d'allasse sérénissime, avec les pouvoirs les plus illimités dans toute l'étendue de la monarchie espagnole.

Godoy n'était cependant arrivé si rapidement au fatte de la puissance que pour en tember avec plus de rapidité encore. Sa cluste fut le résultat d'influencea intérieures et extérieures. Il s'était attiré au plus haut degré la haine de la nation espagnole, obligée de guerroyer contre l'Angleterre par suite de l'alliance intime contractée avec la France par le cabinet de Madrid, et malgré ses immenses nacrifices d'argent pour pouvoir conserver la neutralité. Le désestre de Tra falgar, qui anéantit les derniers débris de la puissanor navale de l'Espagne, le blocus contimental qui ne tarda point à être mis en vigueur et bien d'antres circonstances accessoires encore lui aliénèrent de plus en plus l'opinion; et

bienist un redoutable parti se forma contre lui à la commême, sous le patronage du prace des Asturies (voyez Fanciname VII).

Compresent bien que tous les griefs qu'on élevait centre son administration et sa personne avaient suifont leur dousce dans les récultats de l'altimee française pour l'Espagne, Godoy, en 1806, peur de temps avant la écimpigne its Drusse; et ut le moment vanu de sectur enfin le joég de Brusse; et ut le monséquence, il appela la nation sux arries, et mit sur je pied de guerre une armée de 40,000 hommes, en même temps qu'il entamait des négociations secrètés livée la sour de Lisbonne. Quoiqu'il éssayat de donner pour prétente aux arméments de l'Espagne des mesures défensives prises contre les Étais barbaresques, Napoléon, qui rejulture le chanip de bataille même d'Téna la première nouveile de l'attituée que le cabinét de Madrid venais de première inopinément, ne s'y laissa pas tromper, et devine tout de suite la pensée servite de Gedoy. Bès lors le détrônement des Bourbons d'Espagne fut choes arrêtée duns son esprit.

Pendant ce temps-là; le procès criminel infenté à l'Instigation de Godoy au prince des Asturies par Charles IV, son père, avait porté à sen comble la haine de la nation pour un inscient faveri. Godoy reconnut trop tard l'abime estr'ouvert some ses pas. L'insurrection qui éclate le 18 mare 1908 à Aranjuez est pour réseitat d'empêcher le mise à exécution du projet qu'il avait sermé d'aller se réfugier en Amérique avec la famille royale. Godoy, qui s'était caché dans un grénier, sut trouvé et traité de la manière la plus ornelle ; les instancés du roi, de la relue et du prince des Asturies purent seules sauver sa tête; et pour apaiser la forcur du peuple, il failut îni promettre que la justice aurait à prononcer sur son sort. Les événements de Bayonne enpéchèrent seuls ce procès. Napoléon, qui savait quelle pre-fonde influence Godey exerçait sur l'esprit de Charles IV, obtint son élargissement, et l'appela à Bayonne, où il dirigu alors toutes les pensées et teutes les actions du roi et de la reine d'Espagne; et jusqu'à la mort de l'un et de l'autre il ne cesse pas un seul instant de posséder leur confiauce la plus entière. Après sa clutte, Godoy résida d'aberd en France, puis à Rome, où, avec l'agrément du pape, il prit le titre de prince de Passerano, d'une terre qu'il avait scheice des les États de l'Église. Toot ce qu'il pessédait en Repagne de biens meubles et immeubles fut confisqué. Sa femme, qui à partir de 1866 cessa de cohabiter avec lui, pour résider à Tolède, où demeurait sa mère, habita ensuite Paris, sons le nom de duchesse de Chinchon. Elle y mourut le 23 novembre 1828, un an environ après aveir obtenn du gosvernement espagnol une pension de 25,000 france sur le revenu des hiens enlevés à son mari. Godoy n'avait en d'elle qu'une file, mariée, en 1820, au prince remain Ruspeli.

La haine vouée par le pauple aspagnet à Godey a vraisemblablement eu pour résultat d'entremèler l'histeire de sa vie d'un grand nombre de faits ou faux ou exagérés. On l'accusa généralement, par exemple, de s'être veus du coupable de bigamie. Ainsi, il aurait épousé blen secrètement, en 1796, in fille d'un vieil officier appelé Tudo, dont il était devens épordument épris ; et c'est lorsque la roine aurait connu son secret, que, par jalousie, cette princesse l'aurait contraint à épouser la fille naturelle de l'infant den Louis. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la mert de la duchesse de Chindhon, Godoy réndit public son mariage avec cette Josepha Tudo, qu'au temps de sa puiseance il avait fait nommer castiesse de Castello-Fiel.

Le prince de la Paix est un de ces hommes deat on a dit trop de mai pour qu'une foi entière puisse être ajoutée à se ennemis. Maître absolu de la monarchie espegnole pendant vingt ans, le clergé, dont il avait voulu diminuer l'inference, sut soulever contre lui les passions populaires. Ferdinand VII, par son odieuse tyrannie, l'à bien vengé depà des injustices dont il a pu étre l'objet de la part de l'opnios publique. En précipitant des marches du trêne un insolutifavori, on oublis que ce même homme s'était eccapé de

réformes atiles, et qu'il avait sauvé nombre de victimes du tribunal de l'inquisition.

Après la révolution de Juiffet, Godoy, qui jusqu'aux dermiers moments de l'existence de Charles IV et de la reine. Marie-Louise ne les avait pas quittéa d'un instant, vint s'établir à Paris, où pendant près de dix-huit ans it vécut dans un étab veisin de l'indigence et réduit à récevoir une pension de Louis-Philippe, qui n'avait pas oublié les quelques aervices qu'il avait été donné jadis au tout-puiseant ministre d'Espagne de tui rendre. En 1844, Godoy ébitnt l'autorisation, de réatrer en Espagne, où bien des haines s'étalent éteintes à la suits d'un exit de treate-six ans. Ceux de ses biens dent l'État n'avait pas dispesé lui furent même reslitués en 1847. Il est mort à Paris, en cétobre 1851. De 1836 à 1838 il avait fait paraltre dans este ville : Mémoires Ju prince de les Palx, don Manuel Godoy, duc de l'Alcudia, etc. (4 vol. in:28°).

Son fière, don Louis, premier auteur de sa fortune, mourat en 1801; capitaine général de l'Estramadure.

GOD SAVE THE RING! C'est à dire : Dieu sauve le rot! C'est tout à la fois le refrain et le titre d'un chant netional anglais. Ce chant grave, qui trouve des sympathies dans l'humeur anglaise, est d'un merveilleux éffet. Le roi, d'après l'étiquette de la cour, doit saire acte de présence au moins une fois l'année à Covent-Garden, à Drury-Lane, à l'Opéra. Aussitet qu'il paraît dans sa lège, le God save the king remplit la salle de sa mélodie majestueuse, excuté per une voix solo, des instruments et des chœurs. Dès la première mesure, tous les speciateurs, loges et parterre, se lèvent spontandment, par un sentiment unanime de res-pect. Mulatenant, sous le rapport des cuitosités, des progrès et de l'histoire de la musique, reste à savoir quel est l'au-teur de cet air cétèbre; or, force nous est de confesser qu'à cet egard it regne toujours la plus grande obscurité. On a cherché à rendre vraisemblable que le texte et la mélodie auraient pour auteur le poéte Harry Carrey, fils naturel du comte Halfax, qui se brala la cervalle en 1744; on a dit que, ignorant les principes de la composition, il s'était adressé à Harrington, et soivant d'autres à Smith, secrétairecopiste de Hændel, pour corriger ce que son premier essai avait d'informe, et pour y ajouter la basse. C'est la probablement ce qui aura fait dire que cet air était de Hændel; et en a même prétendu que delui-ci l'aurait, sans en rien changer, emprunté à un moitet de Lulli sur une Invocation ana dieun de Quinauit, en cinq ou six vers. Ce qu'il y a d'avéré, c'est qu'il fut publié pour la première fois, à ce qu'il peratt, peroles et musique, en 1745 dans le Gentleman's Magazine, peu de temps après le débetquement du Prétendant, et qu'il devint tout de suite populaire, quand Arne, l'auteur du chant patriotique R'u le Britannia, l'ent transports sur la scène. Divers compositeurs en perfectionnèrent depuis la métodie; mais le rhythme est toujours resté tel qu'il était à l'origine, sauf les lègères modifica-tions qu'il u fallu y introduire par suite du changement survenu dans le mom du souversin, à l'avénement d'abord de Guillaume IV et essuite de Victoria. (Le titre et le refrain de la chanson, depuis le règne de cette princesse, sont God save the Queen!).

D'autres prétendent que cet hymne n'avait point été primitivement compesé en l'honneur d'un roi Georges, et que les plus anciennes leçons portaient: God save great James, eur king! (Que Dieu conserve le grand Jacques, notre rei!); qu'il fut composé et mis en musique pour la chapelle cathélique du roi Jacques II; mais qu'après la chatte de ce prince, personne n'oua plus le chanter, jusqu'è ec quie, soixante ans plus tard, on trouva moyen de l'accommoder à la nouvelle dynastie. W. Clarke, qui a combattu l'epinion qui l'attiffue à Carrey, le fait dater du dixappième-siècle. Il lui donne pour auteur un certain John Buil, né en 1563, alteché en 1591 à la chapelle de la reine Elisabelli en qualité d'organiste, professeur de musique au caliége de Gretham en 1566 et sois Jacques I^{es} ilevenu mu-

sicien de la chambre de ce prince, eafin, qui en 1613 aurait quitté l'Angletèrre pour aller s'établir à Lubeck où il serait mort en 1622. Clarke a cherché à démontrer, à l'aide de documents remontant à cette époque, que ce John Bull aurait exécuté pour la première fois sur l'orgue le God save the Ming en 1607, en présence du roi et de son fils, à l'occasion de la découverte de la conspiration des poudres. En 1841, cet écrivain a même été jusqu'à en produire le manuscrit original; mais nous devons dire que l'authenticité de cette pièce probante a paru des plus suspectes.

GODUNOF. Voyez Gonovnor.

GODWIN (WILLIAM), historien et philosophe anglais, fils d'un ministre dissident, était né à Wisbeach, dans le comté de Cambridge, le 3 mars 1756. Il fut élevé au collége des dissidents de Hoxton, près de Londres, et en 1778, ayant été reçu membre de l'Église non conformiste, il commença à prêcher à Stowmarket, dans le comté de Suffolk. Au collége, il suivait les opinions d'Arminius; comme prédicateur, il embrassa celles de Calvin, et plus tard, sa doctrine ayant subl quelques altérations, qui déplurent à ses co-sectaires, il abandonna la chaire en 1783. La même année il vint à Londres, où il publia des Esquisses historiques sous la forme de sermons. Cet ouvrage n'eut qu'un saible succès, et Godwin demeura plusieurs années sans rien offrir de nouveau au public. En 1793 il sit parattre La Justice politique, ouvrage dont le but est de prouver que la vertu consiste à saire le bonheur de la société, et dans lequel, pour la première fois, il déploya ce style vigoureux, cette force de conception et cette richesse d'images qui formaient le caractère distinctif de son talent. L'époque était bien choisie pour la publication d'un livre à idées paradoxales, où l'auteur s'efforçait de prouver que l'institution du mariage est nuisible et absurde. Aussi obtint-il un succès immense dans les classes inférieures; toutes les personnes attachées aux doctrines de l'Église anglicane le blamèrent hautement. Godwin crut sans doute, lui-même, qu'il avait été trop loin, car dans la troisième édition de son ouvrage, imprimée en 1797, il rétracta quelques-unes de ses opinions.

Trofs ans avant cette époque, Godwin avait publié un roman, son chef-d'œuvre et son véritable titre de gloire auprès de la postérité: Caleb Williams. Ce n'est pas que, même dans cet ouvrage, on ne trouve l'empreinte de cette misanthropie haineuse, qui trop souvent entraina l'auteur dans une critique injuste des lois de son pays et des règles fondamentales sur lesquelles reposent les sociétés; mais les caractères principaux, ceux de Falkland et de Caleb, sont dessinés avec tant de force et de vérité, leurs sentiments sont si haturels, les incidents de leurs positions ré-ciproques sont si bien amenés et développés avec tant d'art, la curiosité et l'intérêt sont si parfaitement soutenus jusqu'au dénouement, que ce roman compte avec raison parmi les meilleurs que l'Angleterre ait produits. Après Caleb Williams, Godwin composa encure trois romans: Pletwood, Mandeville et Cloudesley; mais ils sont loin de valoir le premier. Il serait trop long d'énumérer ici tous les opuscules publiés isolément, ou insérés dans les recueils du temps, à l'aide desquels cet écrivain donnait son opinion sur les diverses questions politiques qui s'agitaient; mais trois ouvrages plus considérables ne doivent point être passés sous silence : ce sont les Mémoires de Mary Wollstonecraft, qui devint plus tard sa semme; l'Histoire de la Vie et du Siècle de Geoffroi Chaucer, et ensin l'His-toire de la république d'Angleterre. Ce dernier ouvrage, quoique empreint de la partialité que les opinions de l'auteur dévaient nécessairement y mettre, est précieux par les re-cherches qu'il a da exiger, et attachant par la chaleur du siyle et l'interet de la narration.

Nous venons de dire que Godwin épousa miss Wollstonecraft, dont il avait publié les Mémoires : ce mariage fut un des traits les plus caractéristiques de sa vie. Mary Wollstonecraft avait eu plusieurs llaisons intimes ; elle avait mené une vie extrêmement agitée. Trahle par ses amants, elle avait voulu se suicider, puis elle s'était jetée dans la Tamise. Sauvée encore une fois, elle s'était retirée à Pentonville, dans les environs de Londres, où elle vécut longtemps avec Godwia. Nous avons vu plus haut combien celui-ci était opposé à l'institution du mariage; il crut cependant, dans cette circonstance, devoir sacrifier ses propres idées à celles du monde, en épousant une femme qui avait suffisamment prouvé par ses écrits et sa conduite qu'elle partageait ses opinions. Elle ne survécut que peu de temps à la cérémonie, et mourut en couches, le 10 septembre 1797, après de vives souffrances. Quatre ans après la mort de sa première femme, Godwin en épousa une seconde, et s'établit libraire d'éducation sous le pseudonyme d'Edouard Baldwin. Il mourut le 7 avril 1838.

Léon Galleret.

GOËLAND.

Goëlands, goëlands!

Ainsi chantent la femme et les filles du pêcheur breton, quand le soir, sur la grève, elles cherchent à distinguer une voile bien aimée de l'écume des vagues qui blanchit à l'horizon. Pourquoi la famille du pêcheur redemande-t-elle ainsi son chef aux blanches mouettes qui s'ébattent sur les plages, et dont les aigres cris répondent seuls à sa prière? C'est qu'elle ignore leurs habitudes féroces. Ah! si elle savait qu'à cette heure même où elle invoque leur protection, une bande de ces oiseaux s'acharnent peut-être sur le cadavre du pêcheur nautragé! Mais la fille du marin aime l'inexprimable douceur de la figure du goëland, et sa robe veloutée et éblouissante, et son vol si gracieux et si léger; elle sait (car son père et son amant le lui ont souvent répété dans les longues causeries du soir), elle sait que quand le navire déploie ses voiles pour franchir l'Océan, le goëland déploie ses longues ailes, et part avec lui, tantôt poussé par le souffie de la tempête, tantôt balancé par la lame où il se repose et l'attend. Doué d'un appareil de vol puissant, le goëland reste l'infatigable compagnon du matelot; il fait avec lui des traversées de sept à huit cents lieues sans toucher la terre du pied; comme lui, il va pêcher sur les bancs poissonneux qui bordent les rivages de l'Amérique; comme lui encore, il s'assied sur les glaces flottantes qui descendent du pôle, car il ne craint pas la rigueur des frimas : son plumage épais l'enveloppe d'un impénétrable manteau. Souvent, sur le sable, la jeune fille des bords de la mer a lutté en vain à la course contre le goëland, et le souvenir même de sa défaite lui est agréable; car plus d'une fois elle lui a enievé les deux ou quatre œuss qu'il dépose dans un nid à peine abrité par un caillou, et quand elle suit dans les airs les évolutions de ces oiseaux, qu'elle les voit tantôt raser comme un éclair la surface des eaux, tantôt s'élever tout d'un trait, ou tomber soudain comme une masse de plomb, se croiser, se heurter, elle applaudit à leurs jeux. Mais ces jeux sont féroces; tout ce qui flotte sur la mer, petit poisson ou charogne infecte, est pour eux sujet de guerre à mort, et le juge de la querelle dévore le prix du combat ; le vaincu lui-même, mis en pièces par ses propres frères, devient la pature de leur insatiable gloutonnerie et un nouveau sujet d'extermination. Du reste, s'ils sont voraces quand la proie s'offre à eux, s'ils se gorgent outre mesure quand ils ont francee sippée, ils supportent aussi de longs et pénibles jeunes; et quelquesois des semaines entières s'écoulent sans qu'ils puissent apaiser par le moindre aliment les cris de leur estomac affamé. Les goëlands font des apparitions dans l'intérieur des terres, sur le bord des lacs; l'habitant des campagnes les regarde comme les précurseurs de la tempête ou de l'ouragan. Dans la nomenclature de l'histoire naturelle des oiseaux, le goëland n'est qu'une mouette de grosse expèce. Théogène Page.
GOELETTE. Tout est coquet, tout est séduisant

GOELETTE. Tout est coquet, tout est séduisant dans ce joli navire; nul autre ne se balance aussi gracieusement sur la surface ondulée des rades, nul ne revêt des

formes plus amincies, plus légères, plus élégantes; sa coque repose sur l'eau comme le dauphin endormi sur la vague; ses deux mats, capriciousement inclinés en arrière. portent des voiles diversement taillées : les deuv inférieures et les plus grandes, trapézoïdales, du genre de celles qu'en nomme latines; celles de l'avant, triangulaires : ce sont les focs, et pour aller saisir dans les régions élevées de l'air la brise, qui parfois s'y maintient, elle lisse au sommet de ses mâts de légères volles carrées. Tous ses mouvements sont vifs et rapides ; dès que le vent gonfie ses voiles, elle semble glisser sur l'écume des lames plutôt qu'y tracer des sillons; quand elle louvoie, on dirait qu'elle remonte dans le lit même du vent ; veut-elle s'abandonner au courant de la brise, elle déploie sur son avant une grande voile carrée, qui l'emporte comme un oiseau; et si la tempête la surprend en pleine mer, elle ne fuit pas : les vagues qui la poursuivent la brisoraient en déferiant sur sa poupe, trop saible; elle appareille des voiles très-basses, présente le nez au vent et à lame, et souvent enveloppée d'un manteau d'écume, parfois même de nappes d'eau, elle résiste et délie leur furie. C'est en Amérique qu'il faut aller chercher des modèles parfaits de ce genre de bâtiments : notre construction française, trop sévère et trop lourde, ne nous offre rien de comparable aux goëlettes des États-Unia. Leurs pilotboats (bateaux-pilotes), qui font presque tout le commerce de cabotage du Mexique, des Antilles et des bancs de Bahama, ont une allure charmante aux youx du marin. Toutefois, la goëlette, si brillante, douée de si précieuses qualités à la mer, ne doit être confiée qu'à des hommes expérimentés; ce qui fait son mérite fait aussi son danger : l'officier maladroit ou négligeat, qui se laisse surprendre par un grain, est perdu, et avec lui l'équipage et le navire entier, qui s'incline sons le vent qui le presse en flanc , chavire et sombre sons ses voiles démesurées. Qu'on parcoure les annales des naufrages de notre marine militaire, et l'on verra que les goëlettes sont presque les seuls navires qui courent encore le danger d'être engioutis en pleine mer. L'hélice, qu'on com-mence à ajouter aujourd'hul à ces navires, leur donners sans doute le moyen de lutter avec plus d'avantage contre les áláments.

D'où vient le mot goëlette? Il est une hirondelle de mer, vagabonde et suivant le soleil, toujoure rasant les flots d'un vol rapide, souvent se jouant autour des navires comme pour se rire de leur marche trop lente; on la nomme goëlette... Aurait-oa trouvé quelque rapport entre cet oiseau plein de vivacité et le joli navire dont nous venons de partire?

Théogène PAGE, vio-carini.

GOÉMON. Voyez ALGUES, HYDROPHYTES

GOERGEY (ARTHUR), après Kossuth la figure la plus saillante que présente l'histoire de la révolution de Hongrie, né le 5 février 1818, à Toporez, comitat de Zips, dans la haute Hongrie, fut destiné par son père à l'état militaire, et entra en 1832 à l'école de pionniers de Tuin en qualité de cadet. Après quatre années d'études passées à cette école, il revint en 1836 à son régiment. En 1837 son père réussit à le faire admettre dans le régiment noble des gardes du corps du royaume de Hongrie, et au printemps de 1842 il fut incorporé avec le grade de premier lieutenant au régiment de hussards du Palatinat. La mort de son père, arrivée en 1843, le délia de l'obligation de persévérer dans une carrière qu'il n'avait embrassée que par déférence pour ses vœux ; aussi bien les tendances particulières de son esprit le rendaient de plus en plus impropre à la vie de garnison. Dans l'été de 1845 il quitta donc les rangs de l'armée, et dans l'automne de la mé année il se rendit à Prague pour y suivre les cours de l'École des Arts et Métiers. Mais décu dans l'espoir qu'il avait conçu de voir abréger en sa faveur le nombre d'années d'études vould par les règlements, il renonça aussitôt à son projet, et se décida à suivre exclusivement le cours de chimie théorique et pratique sait à l'université. Jusque alors l'attrait particulier qu'avait pour lui la carrière de l'enseignement n'avait point exercé d'influence sur le choix de 44

GŒRGEY \$6

carrière; car, en raison de l'état de choses qui existait en Hongrie avant les événements de mars, il regardait comme impossible son admission au nombre des professeurs attachés à un établissement d'instruction publique. Mais au printemps de 1848, l'esprit libéral du premier ministre des cultes et de l'instruction publique en Hongrie, le baron Ecetves, lui permit d'espérer obtenir une chaire dans sa patrie; et quand, invité par une proche parente à se charger momentanément de l'administration de ses terres, situées près de son pays natal, il revint dans ses foyers, le ministre lui renouvela encore à Pesth l'assurance que sa qualité de protestant non plus que l'absence de titres académiques réguliers ne feraient obstacle à ce qu'il pût occuper une chaire de chimie. En mai 1848 Gærgey écrivit une dissertation Sur les acides solides, volatiles et gras de Phuile de noix de cocos, qui obtint les honneurs de l'impression dans les comptes-rendus de l'Académie de Vienne (1848, 3° cahief).

En même temps Gærgey suivait sans cesse avec une plus attentive anxieté la tournure que prenaient les assaires de son pays. Quand il devint évident pour tous qu'une lutte était désormais inévitable, il demanda à être admis dans les rang de l'armée, et entra avec le grade de capitaine dans le corps des Honveds. Promu chef de bataillon, Gorgey, lorsqu'on apprit que le ban Jellach i ch marchait sur la Hongrie, fut envoyé à l'île de Csepel, où, le 2 octobre 1848, il sit traduire devant un conseil de guerre et fusiller le comte Eugène Zichy, arrêté porteur de dépêches du ban. La vigueur de résolution, peu commune encore pour l'époque, dont il avait fait preuve en cette circonstance, le blame complet qu'on lui entendit émettre et qu'il n'hésita pas à consigner par écrit au sujet de l'armistice intervenu à peu de temps de là entre Perczel et Jellachich, mais surtout les succès obtenus par l'armée hongroise lorsqu'elle contraignit le corps du général Roth à mettre has les armes, succès qui ne purentêtre attribués qu'aux mesures prises par Goergey contrairement aux ordres formels de Perczel, général commandant en chef, attirèrent sur lui l'attention des chefs du parti extrême de la révolution hongroise. Ils crurent avoir trouvé en lui l'homme qui réussirait bien vite à faire prendre une attitude plus résolue aux troupes placées sous les ordres de Moga, et qui depuis quelque temps restaient dans l'inaction, sur les rives de la Leitha, sans oser franchir la frontière. Gærgey fut envoyé au camp avec le grade de colonel; mais il n'y fut pas plus tôt arrivé que des considérations stratégiques le firent se prononcer également contre tout mouvement en avant. Cependant, lorsqu'un décret formel de la diète, en date du 17 octobre, eut ordonné de franchir la frontière, et après la perte de la bataille de Schwechat, due surtout anx mauvaises dispositions prises par Moga, celui-ci se vitretirer son commandement, qu'on consia à Gœrgev en même temps qu'il etait promu au grade de genera. Gærgey, se défiant de la levée en masse produite par l'agitation de Kossuth, commença par une épuration sévère de son armée; mais alors, contrairement à l'attente et aux désirs du gouvernement hongrois et de la nation, il demeura dans l'inaction; et même quand, le 16 décembre suivant Windischgrætz commença son mouvement agressif, il se retira par Raab jusqu'à Pesth, ne suivant en cela que ses vues personnelles. Pendant ce mouvement de retraite, il publia à Waitzen, le 2 janvier 1849, la fameuse Déclaration de l'armée du haut Danube, dans laquelle il promettait de désendre la monarchie hongroise et la constitution sanctionnée par le roi Ferdinand V. Après la division de l'armée en différents corps, on lui confia l'importante mission d'empêcher, par une pointe sur les villes des montagnes, l'ennemi de marcher droit sur Debreczin, alors siége du gouvernement; et il s'en acquitta de la manière la plus satisfaisante. Dans le cours de cette expédition, il ent constamment à combattre les corps commandés par Schlick et Nugent, et de beaucoup supérieurs en force au sien ; il eut même à diverses reprises complétement la dessous, et se trouva maintes fois acculé dans des positions

d'où il semblait impossible qu'il parvint à s'échapper ; mais il n'en réussit pas moins à tenir toujours la campagne, et il finit, en enlevant à la balonnette les hauteurs du mont Brangisko, considéré jusque alors comme imprenable, par se frayer passage et par opérer sa jonction avec l'autre corps d'armée qui s'était avancé jusque sur les rives de la Theiss.

Les désiances dont Goergey était devenu l'objet de la part du comité national de défense et du gouvernement, défiances qui n'avaient pu que s'accroître depuis sa proclamation de Waitzen, eurent pour résultat de faire déférer le commandement en chef au général polonais Dembinski. Gozgey reçut le 5 février à Éperiès la nouvelle de cette détermination. Profondément blessé dans son orgueil, la rancune qu'il gardait au nouveau général en chef se manifesta d'abord à Kapolna (26-28 février), où il arriva trop tard avec son corps; de sorte que si le plan de bataille conçu par Dembinski n'aboutit point à un désastre complet, du moins il ne produisit point de résultats décisiss. Cette circonstance, jointe aux dispositions malhabiles prises alors par Dembinski pour effectuer sa retraite par delà la Theiss, excita dans l'armée et dans la nation un mécontentement universel ; aussi Dembinski, mal vu déjà comme étranger, dut-il donner sa demission. Il fut remplacé dans son commandement en chef par Vetter. Mais celui-ci, à son tour, et sous prétexte de maladie, s'en démit dès les premiers jours d'avril; et alors Gærgey, en qualité de général le plus ancien en grade, fut appelé à le remplacer.

La campagne d'avril, qui commença sur ces entrefaites et fut signalée par une série non interrompue de victoires, telles que les affaires de Gordœlœ (7 avril), de Waitzen (9 avril), de Nagy-Sarlo (19 avril), l'occupation de Komorn (24 avril), la bataille d'Acs (28 avril) ou de Waitzen, par suite de laquelle Welden fut contraint de se replier sur Presbourg, fournit de brillantes preuves des talents de Gærgey comme général. Mais, au lieu de reprendre l'ossensive et d'envahir le sol autrichien, il marcha sur Ofen, qu'occupait encore un corps autrichien commandé par Hentzi. Après un siège qui dura trois semaines, et après avoir opposé aux assiégeants la plus intrépide résistance, cette ville ouverte fut prise d'assaut le 21 mai. Gœrgey refusa alors la dignité de seldmaréchal que Kossuth lui ostrit en récompense de ses services; cependant, il consentit à se charger du portefeuille de la guerre dans le ministère Szemere. Par cet acte, de même que précédemment par une proclamation publiée le 26 avril à Komorn, Gærgey manifestait tout au moins l'intention d'accepter les conséquences de la déclaration d'indépendance faite par le diète nationale le 14 avril, encore bien qu'il soit avéré que cette mesure avait été désapprouvée par lui et qu'il n'attendit qu'une occasion favorable pour la faire révouuer.

Tandis que Gœrgey, après la prise d'Ofen, laisait écouler trois semaines dans une complète inaction, par suite d'obstacles insurmontables, dont le gouvernement lui renvoyait la responsabilité, les Russes avaient pénétré par divers côtés à la fois sur le sol hongrois, aux termes d'un traité officiellement publié le 1er mai, mais qui depuis longtemps était l'objet de négociations actives entre les gouvernements russe et autrichien. Les forces russes et autrichiennes avaient utilisé de leur mieux l'inaction des Hongrois; et dès lors Gærgey regarda comme impossible la résistance aux forces combinées des deux empires. Pour pouvoir tout au moins se venger de l'Autriche, il exigealt de Kossuth qu'il n'op-posât aucun obstacle à l'invasion de la Hongrie par l'armée russe, et qu'il concentrat à Komorn toutes les forces hongroises disponibles. Mais Kossuth, de son côté, dans l'espoir d'une intervention venant de l'ouest, ayant décidé la cencentration provisoire de toute l'armée nationale sur les rives de la Theiss, l'ordre sut donné à Gærgey d'avoir à se conformer à ce plan et d'évacuer Komorn avec le gros de l'armée. Gœrgey résolut alors de regarder cet ordre comme non avenu, et d'agir seul contre les Autrichiens. Par suite de cet acte patent d'insubordination, le gouvernement national enleva à Gærgey son commandement en chef; qui fut partagé entre Messuros et Dembinski ; mais le corps d'armée aux ordres de Georgey protesta contre la révocation de son général. Le gouvernement n'osant pas prendre un parti énergique, transigua et laissa le commandement en chef à Gærgey, à la condition qu'il évacuerait immédiatement Komorn, pour venir le rejoindre sur les rives de la Theiss. La marche en avant des Russes ayant eu pour résultat de couper à Gærgey la route de la capitale ainsi que celle de Szegedin , siège du gouvernement national , il risqua encore, le 11 juillet 1849, une batallle sous les mars Komorn; mais il la perdit, se vit rejeté dans la place, et ce ne fut que le 13 qu'il put commencer son mouvement de retraite sur la Theiss. Les Russes le suivirent pas à pas, sans réussir pourtant à l'entamer, jusqu'à ce qu'ensin, après avoir été très-affaibli par la déroute que l'ennemi lui avait fait, essuyer le 2 août à Nagy-Sandor, pres de Debreczin, il atteignit le 8 août Arad, où déjà le gouvernement national avait dû se réfugier. Au lieu de se conformer, lui aussi, aux ordres du ministère de la guerre et de converger sur Arad, Dembinski s'était dirigé sur Temesvar et y avait essayé une déroute complète, le 9 août. La nouvelle officielle de ce désastre arriva à Arad le 10. Georgey jugea dès lors qu'il était impossible de continuer à lutter davantage; déjà, en face de Kossuth, il avait déclaré que, si la nouvelle de la déroute de Dembinski vennit à être confirmée, il mettrait bas les armes aussitôt. Peu de temps auparavant, et surtout d'après les instances de Gergey, le gouvernement national avait résolu d'offrir la couronne de Hongrie à l'empereur de Russie. Gærgey, qui dès le 21 juillet s'était mis en rapport avec les Russes, sans pourtant entamer avec eux des négociations formelles, devait être chargé de l'exécution de ce décret. Mais le désastre essuyé par Dembinski ayant rendu impossible toute désense ultérieure, et comme il ne restait plus à l'armée nationale d'autre ressource que de déposer les armes, Kossuth, qui ne trouva rien à objecter à une semblable détermination et refusa sculement de présider l'accomplissement de cette mesure, fut sommé par Gœrgey de donner sa dé-mission et de lui abandonner la puissance suprême.

Le 11 août Gorgey fut investi de la dictature, et deux jours après, à Villagos, toute l'armée hongroise, forte encore à ce moment de 20,000 hommes d'infanterie et de 2,000 hommes de cavalerie, avec 130 bouches à feu, se rendait sans conditions aux Russes commandés par Rudiger (voyez Hongais).

Gærgey, après sa soumission, fut gracié et interné à Klagenfurt, où il réside depuis lors comme simple particulier, consacrant sei loisirs à des travaux de chimie. Il a sussi écrit des Mémoires, qui ont paru en 2 vol., à Leipzig (1852), sous ce titre : Ma vie et mes actes en Hongris, dans les années 1848 et 1849. On peut à bon droit dire de ce livre que c'est un des plus intéressants et des plus instructifs qui aient été publiés jusqu'à ce jour sur la révolu tion hongroise. Il a eu pour résultat de démentrer que la capitulation de Villagos ne fut point un acte de trahison, puisqu'elle eut lieu au vu et su et du consentement de Kosauth ainsi que du gouvernement national; mais que par toute sa conduite antérieure (la question de préméditation ou de non-préméditation restant d'ailleurs complétement réservée), Gærgey avait rendu inévitable ce dénoument du drame révolutionnaire hongrois.

GOERITZ ou GORICE, en allemand Gærtz, en italien Gorizzia. Ainsi s'est appelé, de 1814 à 1849, un cercle de l'arrondissement de Trieste, dans le royaume d'Illyrie, mais qui depuis cette époque a été de nouveau réuni avec Gradiska, et sous l'ancienne dénomination de comtés princiers de Gærtz et de Gradiska, an margraviatd'Istrie, pour former un domaine propre de la couronne, composé de deux districts, divisés chacun en quatre capitaineries (celles du district de Gærtz et de Gradiska sont Gærtz, Gradiska, Tolmein et Sessana).

Cette contrée, généralement montagneuse, est arrosée par un grand nombre de cours d'eau aboutissant à la mer en

formant de belles cataractes, et plus particulièrement par illsonzo. Sur une superficie de 37 myriamètres carrés, elle compte une population de 193,000 habitants, dont 122,400 appartitant à la vace stave, et 70,800 à la raco italique du Prioul. Cette dernière partie tle la population habite suriout les réglons occidentales et méridionales, sur les frontières de l'État véntien et le long des côtes de la mer. Copendant la langue italienne et même la langue allemande sont souvent comprises et parties dans les parties nord-ent du pays, où donning généralement la race slavé.

Ce pays faisait judis partie de l'Illyricum, dont il partaga toujours les destinées jusqu'au onzième siècle, époque où il fut érigé en comté particulier par l'empereur-Heari IV, qui en gratifia, à titre de fief héréditaine, les comtes de Tyrol. La descendance de cette maison s'étant étainte en l'an 1500, le comté de Gerfiz fit retour à l'empereur Maximilien I^{ec}.

Son chef-lieu, Gærits, ville bâtle sur l'Iseann, compts une population de 14,500 âmes, et est le siège d'un évêché. Ses principaux édifices sont une cathédrale, remarquible par son architecture; l'église dépendant de l'ancien collège des jésuites, transformés de nos jours en caserne; l'hétel de ville, le couvent des frères de la miséricorde, le jeli théâtre du faubourg de Stadenitz, le palais épiscopal, et quelques hôtels particuliers appartenant à des familles nobles. On trouve à Goeritz un séminaire épiscopal, un gymnase, un collége, une école de sourds-muets, etc. L'industrie des habitants consiste surtout dans le raffinage des sucres, la fabrication du rosoglio et de toutes vortes d'éteffes de soie, la préparation des cuirs, le blanchiment des toiles et la teinturerie. En 1836, les princes de la branche ainée de la maison de Bourbon, expulsés de France par la révolution de Juillet, choisirent Gœritz, pour le lieu de leur résidence. Le roi Charles X y mourut, ie 6 novembre 1837, et son fils, Louis-Antoine, due d'Angoulème, en 1844.

GOERLITZ, chef-lieu de cercle dans l'arrendissement de Lieguitz, province de Silésie (Prusse), sur la rive gauche de la Neisse, la deuxième de ce qu'on appelait jadis les six villes de la haute Lusace, station principale du chemin de fer saxon-silésion, était déjà une place importante au douztème siècle. Sa population s'elève (en 1864) à 31,499 ames; la fabrication et le commerce des toiles, des drape, des rubans et des ouirs forment la principale industrie de ses habitants. En 1851 où y a construit mae jolie salle de spectacle. Une des principales curiosités à voir à Gerlitz est l'imitation du Saint-Sépulcre de Jérusalem, qui se treuve devent la porte Saint-Nicolas, sur une hauteur voisine de la petite église de la Sainte-Croix. Le dévot foudateur de ce monument fut un bourgmestre de Gœrlitz, appelé Emmerich, qui, en 1465 et 1476, allait en pèlerinage h Jérusalem avec quelques artistes. A son retour, ayant eru trouver dans sa ville natale un endroit qui avait quelque ressemblance avec celui où est situé à Jérusalem le tembeau de Jésus-Christ, il y fit élever, de 1480 à 1498, un monument qui est la reproduction exacte du Saint-Sépulore. La piété des descendants du fondateur a jusqu'à ce jour fait tous les frais de l'entretien et de la conservation de cet édifice. Dans un des cimetières de Gærlitz repotent quelques hommes aux noms desquels s'attache une grande célébrité, entre autres Jacob Bosh me, qui à partir de 1594 exerça dans cette ville la profession de cordonnier.

GOERRES (JACQUES-JOSEM DE), écrivada remarquable dont les travaux ont eu tour à tour la politique, l'histoire et la mythologie pour objet, et qui demas à l'Aliemagne le curieux spectacle d'un abandon complet des doctrines et des principes qu'il avait d'abord professés en religion comme en politique, naquit à Coblents, le 25 janvier 1776, et mourut à Munich, le 29 janvier 1848. Il avait commencé par étadier la médecine à Bonn, lorsque les événements de 1793 le firent renoncer à cette carrière. Comme toutes les têtes ardentes de cette époque, il se jeta avec passion dans le politique, embrassa les idées dont la révolution française était le symbole; et fit preuve de talent

comme oraleur dans les clubs et les assemblées populaires. Il publia aussi à cetta époque La Feuille rouge, journal supprimé bientôt par l'électeur de Hesse, qui se crut of-Sensé dans un de ses numéros, et que Genres ressuscité tont de suite après sous un titre analogne. En novembre 1799, il sit partie d'une députation envoyée à Paris par le parti auquel il appartenait, afin de demander l'incorporation immédiate des provinces du Rhin à la république française? Cette députation n'arriva qu'après la révolution du 18 brumaire, et ne put pas même obtepis une audience du premier cousal. A son retour en Allemagne, Gæress accepta une place de professour d'histoire naturelle et de physique à l'école secondaire de Coblentz. En 1806, il tit à Heidelberg des cours qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs; et publia alors, en seciété avec Brentane et Arzim, La Gazelle des Ermiles. Il sit ensuite paratire ses Livres populaires de l'Allemagne (Die deutschen Volksbücher [Heidelherg, 1807]), recueil de légendes, de romans et de traductions poétiques destiné à retremper l'esprit public et à ranimer le patriotisme des masses. Revenu en 1803 à Cobleniz, pà on lui avait conservé sa chaire, il donna la preuve de l'étude approfondie qu'il avait faite de la langue per lane par la publication des. Histoires mythiques du monde asiatique (Heidelberg, 1810, 2 vol.). La poésie du moyen Age fut aussi de sa part l'objet de travaux sérieux, dont 16moignent les aperçus ingénieux qu'en tronve dans l'intreduction à l'édition qu'il a donnée du Lobengrin (Heidelberg. 1813 h

La tournure prise par les événements politiques à la suite de la retraite de Russie réveilla le patriotisme de Gorres; il s'affilis au Tugendound, et dans le but de réveiller l'esprit allemand, particulièsement dans les provinces rhénanes, il publia à partir de 1814 Le Mercure nhénan, fouille rédigée à un point de vue sont démecratique. Lorsqu'elle fut prohibée, en 1816, il alla s'établir de nouveau avec m famille à Heidelberg. Plus tard il revint encore à Coblentz. C'est à celte époque qu'il fit paraître ses Vieux Chants populaires ablemands (Francfort, 1817). Nommé directeur de l'instruction publique dans la province du Ririn central en 1818, il encourut la disgrâce du gouvernement prussien, qui donna l'ordre de l'arrèler lorsque deux années plus tard if fit paratire L'Allemanne et la Révolution (Cobientz, 1820). ouvrage d'une énergie remarquable, écrit dans l'esprit de la démocratie: pure, éloquente protestation contre la politique de plus en plus rétrograde adoptés par les différents cabinets de l'Allemagne à la suite de l'assassinat de Kotzebue par Sand. Gerres se réfugia alors en France, où il résida pendant quelque temps à Strasbourg; puis il se rendit en Suisse. C'est alors qu'il fit successivément paraître Le Libre héroique d'Ivan, d'après Le Chak Nameh de Firdusi (2 vol., 1820), traduction libre de ce vieux poème, à l'esage des lecteurs allemands; L'Europe et la Révolution (Stuttgard, 1621;), livre où en aperçoit les premiers signes de cette tendance au mysticisme qui devait conduire l'éerivain démocratique à devenir quelques années plus tard l'avocat du parti altramontain; Des Affaires des provinces rhénanes (1822); La Sainte-Alliance et les peuples au congrès de Vérone (1832), publications présentant un bizarre pêle-mele d'aliusions érudites empruntées à toutes les branches de la science humaine, et empreintes d'one teinte de mysticisme de plus en plus prononcée. Il publia ensuite à Spire : Emmanuel Swedenborg, ses visions et. son rapport abec l'Église (1827).

En 1837, il fut nommé professeur d'histoire générale et d'histoire littéraire dans la nouvelle université fendée à Manich; et à partir de ce mement en le vit à la tête du partirétrograde combettre en toutes occasions l'esprit de pregrès, et présenter l'histoire au point de vue du mysticisme militient.

Gerren fat incontestablement Piin des publicistes tenplus ingénieux et les plus originaux de l'Allemagne; son côté foit, c'était une inépaisable verve d'ironie contre la-

constitution administrative des États modernes, et le système tout artificiel de politique qui en est le résultat. Mais il ne s'apercevait pas que bouvent en raillerie provoquante était un arme dont on pouvait se servir contre lui-même; car, en définitive, c'est toujours uniquement avec des pitrases sonores, mais creuses, qu'il attaquait ce libéralisme, qu'il déciarait n'être et ne savoir faire que des phrases, prætereaque nitét.

GOERTZ. Voyez Gountz.

GOERTZ (Famille un SCHLITZ un). Celte famille allemande, dent il est question dès le neuvième siècle comme possédant la seigneurie immédiate de Schitz sur la Fulda, fut élevée en 1617 au rang des barons, puis en 1726 à celui des comies de l'Empire. En vertu de l'acte constitutif de la confédération du Rhin, elle fut placée avec ses domaines sous la souveraineté du grand-duc de Hesse. En 1829 une décision de la diète germanique accorda à son chef la qualification honorifique d'Erlaucht (illustrissime), pour laquelle nous m'avons pas d'analogue en français.

La tamille de Gertz forme aujourd'hui deux branches: Pamée est celle dont les possessions sont situées sous la souveraineté du grand-duc de Hesse; la cadette est établie dans le royaume de Hanovre, et ajoute à son nom celui de Wrisberg. Un membre de cette famille mérite une mention particulière.

GCERTZ (GEORGES-HENRI DE SCHLITZ, baron DE) fut d'abord conseiller intime et maréchal de la cour du duc de Holstein-Gottorp, et vint au nom de son mattre trouver à Straisund Charles XII, quand, en 1714, ee prince se fut décidé à quitter Bender pour retourner dans ses États, après cinq années environ de quasi-captivité chez les Tures. Le duc de Holstein-Gottorp avait intérêt à savoir au juste quelles dispositions d'esprit Charles XII rapportait de sa longue absence, et si sa politique remuante et guerroyante n'avait pas été modifiée par l'adversité. Il ne pouvait confier une mission de cette nature à un homme plus capable de la remplir que le maréchal de sa cour, baron de Gortz. Charles XII, frappé des resseurces d'esprit dont ce négociateur fit preuve dans les divers entretiens qu'il eut avec lui, lui preposa d'entrer à son service, et ne tarda pas à le nommer son principal ministre. La Suède se trouvait alors dans une situation presque désespérée; les plans conçus par Gostz pour lui rendre sa prépondérance dans les affaires de l'Europe n'en furent que plus vastex, et ses efforts pour les mettre à exécution, que plus infatigables. Dès 1716 en le voit cherchant à exciter de nouveaux tronbles en Angieterre, dans l'espoir de ralimmer la guerre à laquelle avait mis fin le traité d'Utrecht. Son plan consistait à mettre à la disposition du prétendant une somme d'argent considérable et un corps de dix mille hommes de troupes levées en Allemagne et en Suède, qu'on ferait débarquer en Écosse. Le cabinet anglais en fut înstruit par ses agents à l'étranger, et mépries d'abord ce qui lui parut n'être qu'une intrigue vulgaire et sans portée. Mais le baron de Gertz s'étant rendu en 1717 à La Haye, asin de pouvoir mieux tenir et diriger tous les fils du complot, l'Angleterre sortit de son indisserence, et obtint du grand-pensionnaire Heinsius qu'il fit arrêter, sous un prétexte quelconque, le brouilion dont les menées n'allaient à rien moins qu'à faire remanier une seconde fois la carte de l'Europe. Cette arrestation, faite en dehors des règles ordinaires du droit des gens, produtsit un grand scandale; aussi, en 1718, les états de la province de Gueidre se lassèrent-ils de servir de geóliers à l'Angleterre, et, sans même consulter les états généraux, remirent-ils en liberté le baron de Gærtz, dont la détention n'avait en rien modifie les idées ou plutôt les illusions. Il se hata en effet de retourner auprès de Charles XII, après avoir sur sa route aégocié à Berlin un traité dirigé tout à la fois contre la Russic et le Danemark. Charles XII se décida alors à attaquer sans plus tarder le Danemark, et envahit la Norvége à la tête d'une nombreuse armée. Chacun sait qu'il trouva le mort le 11 décembre 4718, sous les murs de la ville de Frédéricsham, frappé d'une balle, qu'on supposa n'être pas partie des rangs de l'ennemi. Sa sœur, Ulrique-Éléonore, lui succéda. Cette princesse partageait l'aversion générale de la nation suédoise pour un ministre sur qui on rejetait toute la responsabilité de l'état déplorable où le royaume se trouvait réduit, par suite des héroïques folies de Charles XII. Aussi bien, Gœrtz était étranger; qui ne sait que c'est toujours là un crime irrémissible aux yeux des peuples? Il fut donc, tout aussitôt après la mort du roi, arrêté sous la prévention d'avoir tenté de rendre le sénat et les divers colléges odieux au leu roi, de l'avoir poussé par ses perfides conseils dans de pernicieuses entreprises, notamment d'avoir été le principal instigateur de la malheureuse guerre de Norvége, où ce prince devait si fatalement périr, d'avoir en outre introduit dans le royaume de la monnaie de mauvais aloi, enfin de s'être rendu coupable de diverses malversations, bien ou mal fondées. Après une procédure expéditive et de pure forme, le baron de Gœrtz fut condamné à mort, et eut la tête tranchée, le 28 février 1719. Il mourut avec la plus stoïque intrépidité, après avoir composé lui-même sa propre épitaphe, ainsi conçue: Mars regis, fides in regem, est mors mea (La mort du roi, ma lidélité envers le roi, telles sont les causes de ma mort).

GOES (HUGO VAN DER), célèbre peintre slamand, élève et successeur de Jan van Eyck. On n'a que des renseignements très-vagues sur sa vie. La ville de Gand paraît avoir été le principal théâtre de son activité. Entre autres tableaux, il y peignit si bien à l'huile l'histoire de la sage Abigaïl sur une muraille, dans la demeure du bourgeois Jacob Weytens, que celui-ci lui donna en mariage sa fille, belle personne, qui avait servi de modèle à l'artiste pour le personnage d'Abigail. La douleur qu'il éprouva de la mort prématurée de cette compagne adorée le détermina à se confiner dans le monastère de Rodendale, près de Bruxelles, où il mourut revêtu de la dignité de chanoine. Le principal tableau de Hugo van der Goes se trouve dans l'église Santa-Maria Nuova de Florence; il représente l'enfance du Christ avec les bergers en adoration et un groupe d'anges. Dans les Uffizii, on voit de lui une madone entourée d'anges qui font de la musique. La pinacothèque de Munich possède un tableau sur lequel se trouvent le nom de ce peintre et la date de 1472, représentant saint Jean dans le désert, près d'une source. On lui attribue aussi les peintures intérieures du grand reliquaire de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, Parmi les tableaux du musée de Berlin qu'on lui attribue de même, figure un Ecce homo, d'un fini remarquable, mais exprimant d'une manière vulgaire les soussrances physiques. Ce sentiment très-limité du beau est le trait caractéristique du talent de van der Goes; et c'est là un défaut que ne rachètent ni le fini de l'exécution ni l'intelligence des détaile

GOETHALAND. Voyez GOTHLAND.

GOETHE (JEAN-WOLFGANG), le plus grand nom de l'Allemagne moderne. Fils d'un conseiller impérial qui jouissait d'une fortune assez considérable et d'une haute considération. Gœthe naquit le 28 août 1749, à Francfort-sur-le-Main, point central et neutre entre la France et la Germanie proprement dite. A peine ouvre-t-il les yeux, l'art antique et moderne, la pompe des cérémonies impériales, attirent les regards de l'enfant. Les belles vues de Rome tapissent les appartements de son père. Les accents de la belle langue italienne arrivent à son oreille ; ses parents lui vantent tout ce qui a rapport à l'Italie, surtout les poêtes italiens et le divin Torquato Tasso. La bibliothèque de la famille est pleine des meilleures éditions hollandaises des auteurs latins et d'ouvrages sur les antiquités romaines. Le conseiller impérial possède une collection d'histoire naturelle et un jardin botanique; ses occupations favorites sont le jardinage, la peinture, la musique; il se fait souvent aider par son jeune fils. Voilà les premières impressions qui se développent dans une existence simple et unie. L'enfant grandit; le cerveau le mieux organisé pour tout comprendre éclôt et rayonne sous

ces influences. Les belles marionnelles de sa grand'mère la apprennent l'art dramatique. Il observe cosuite la ville où il a vu le jour. Là, les couvents entourés de murs et ressemblant à des châteaux forts; plus loin l'hôtel de ville antique et les curiosités qu'il renferme : monuments historiques de l'élection des empereurs, escalier impérial, salle impériale, statues des empereurs germaniques, tombeau du brave Gunther, également respecté de ses amis et de ses ennemis; salle du conclave, sénat religieux qui a exercé tant d'action sur les annales du pays; la Bulle d'Or, enfin, qu'en lui montra, et que sa vénération poursuivit longtemps d'un regard idolatre. La religion du passé s'empare de lui à cet aspect; et ce goût passionné des choses anciennes s'accroît encore par la lecture de vieilles chroniques et la vue de vieilles gravures sur bois. L'houreux garcon, qui n'avait ries à faire que de se préparer à être un grand homme, recueillait mille observations sur la route de son adolescence insouciante. Dans les soires, il contemplait tous les objets que le monde produit, dont les hommes ont hesoin, et que les habitants des diverses latitudes échangent entre eux. Les sculptures des cathédrales et des palais lui offraient la représentation symbolique des cérémonies du moyen âge. Elles faisaient renaltre comme par enchantement devant les yeux de sa peasée la variété des siècles éleints; sa curiosité s'émut. Il étudia l'histoire; il voulut connaître les noms, les coutumes et les opinions du temps passé. Le couronnement d'un empereur, spectacle majestueux, vint achever cetenseignement historique. Il nous dit iui-même quel fut son enthousiasme lorsqu'il fut témoin de ce grand souveair du moven Age.

Ainsi, les circonstances continuaient pour Goethe ce que la nature avait commencé. Une intelligence prompte, un travail assidu, une mémoire facile, concouraient à cette belle et noble éducation. Les nombreuses maladies de l'enfance lui facilitèrent les moyens de digérer ses lectures, en augmentant sa disposition naturelle à la méditation. Il subit aussi une influence religieuse toute spéciale. La tolérance et l'impartialité présidèrent à ses premières pensées.

Il venait d'entrer dans sa huitième année lorsqu'en 1756 la guerre de sept ans éclata. Quelques années après, les Français occupèrent Franciort: l'un de leurs officiers, le comte de Thorane, lut logé dans la maison des parents de Gothe, et se prit d'une vive affection pour l'enfant, dont l'imagination fut singulièrement éveillée par ces relations de tous les jours avec un étranger, hon connaisseur et grand amateur des beaux-arts. Bientôt il se fit auteur dramatique, pour les marionnettes, il est vrai, mais elles lui donnèrent la connaissance technique de la scène.

A ce moment un théâtre français s'établit à Francfort : # en devint le spectateur assidu, se fortifia dans la commis-sance de cet idiome, conçut un nouveau système dramati-que, et dépouilla les préjugés de son pays et de son temps. La paix fut conclue : Goellie, adolescent, perfectionna soa éducation. Le dessin, la musique, l'observation des objets naturels, les éléments de la jurisprudence et l'étude des imgues modernes l'occupèrent alternativement. Le patois allemand des juifs lui donna l'idée d'apprendre l'hébreu, étude qu'il ne poussa jamais fort loin, mais qui eut pourtant pour lui l'avantage d'arrêter son esprit sur les livres saints, il se plut à détailler la peinture historique de certains caractères bibliques, et l'histoire de Joseph fut son premier ouvrage poétique. Il y représenta tons les événements jusque dans leurs moindres détails, et s'imposa l'étrange tache de les raconter avec la plus grande exactitude : apprentissage d'artiste gothique, auquel il se soumettait. Il s'habitua dès lors à dicter, méthode qu'il aima jusqu'à la fin de sa vie, sinsi qu'en le voit par ses périodes. La facilité qu'il trouvait à rasembler et à conserver ses idées augmenta en lui la faculté innée de création et d'imitation. L'expérience, à la vérilé, lui manquait encore, mais il l'acquit bientôt. Le commerce de plusieurs hommes distingués, différentes affaires dont le chargea son père, l'initièrent à la connaissance des choses

GOETHE 365

st des événements de la vus réelle. Telles furent à la sois la poésie et la philosophie qui dirigèrent la vie du jeune poête. L'amour vint lui donner, pour ainsi dire, le dernier fini, la perfection suprême. Ces amours durérent peu, leur dénoûment sut triste et pénible; mais l'impression n'en resta pas moins dans le cœur du poête. Elle lui sit faire plus d'aue découverte importante. Les portraits de semmes qu'il eut occasion de tracer en reçurent l'ardent reslet. La jeune tille de la tragédie d'Egmont n'a pas d'autre modèle. Elle se nommait Marguerite: la Marguerite de Faust illustra et immortalise ce nom. Quelques moments pleins de charmes passés près d'elle avaient laissé dans son âme une passion violente, qui ne lui laissait ni repos, ni sommeil, ni santé. Il se guérit lentement et avec peine; la paix ne rentra dans son cœur que lorsqu'il alla terminer ses études à l'université.

Conformément au plan que son père avait tracé pour lui, il se rendit à Leipzig, où régnait le pédant Gottsched, mais où Ernesti et Gellert attirèrent principalement ses regards. L'université lui déplut singulièrement. Elle lui faisait refaire un peu plus mai tout ce qu'il avait déjà fait. L'histoire de la philosophie lui prouvait le vide et le vague des systèmes. Tout ce qu'on lui disait sur la logique lui paraissait extraordinaire; il ne concevait pas que ces opérations de l'esprit, que depuis sa jeunesse il avait exécutées avec la plus grande facilité, on le contraignit à les isoler, à les morceler, à les démolir pièce à pièce pour en apprendre le véritable usage. Quant aux choses invisibles, au monde surnaturel, il croyait en savoir à peu près autant que son professeur; et il trouva bien des côtés faibles dans la science théologique. L'étude du droit lui offrit les mêmes incertitudes, et lui inspira l'opinion qu'il exprima plus tard avec tant de talent dans une scène de Faust.

L'époque littéraire dans laquelle il se trouvait jeté se développait et naissait de l'époque précédente par la contradiction, comme il arrive toujours. Tout était encore obscur dans la partie théorique de la poésie : les questions secondaires absorbaient tout. Cependant, l'esprit de liberté et de hardiesse allemande s'agitait déjà, et faisait éclore des morceaux pleins de mérite et d'inégalité. On avait imité l'Espagne, puis l'Italie, enfin la France; on commençait à prendre pour modèle l'Angleterre. Le sentiment et la réflexion de Gothe le mélaient à ce mouvement : il transformait tout en poésie, et son plus grand chagrin, comme îl le dit, c'étuit de ne pouvoir multiplier les sources de son inspiration par de lointains voyages, de ne pouvoir sortir du cercle qui l'entourait immédiatement.

Alors commença pour lui l'habitude, qu'il conserva pendant toute sa vie, de donner à toutes ses émotions une teinte littéraire et artistique. Dès qu'une chose lui causait du plaisir ou du chagrin, il transformait ce sentiment en un poëme; et cette contemplation intérieure le rendait à la tranquillité : tout ce qu'il a composé, poëmes lyriques, drames, élégies, romans, doit être regardé comme appartenant à une vaste confession qui complète sa biographie. La méditation des arts l'attirait aussi. Il s'attacha spécialement à leur partie historique. Il étudia avec ardeur Winckelmann et les collections de Huher, de Kreisshauf, de Richter: elles exercèrent son jugement, formèrent son goût, et le familiarisèrent avec toutes les écoles. Un voyage qu'il tit plus tard à Rome acheva de le perfectionner sous ce rapport. Gœthe s'exerça aussi dans la gravure, et poussa ce talent fort loin; mais les exhalaisons dangereuses de l'eau-forte, jointes à quelques erreurs de régime, lui causèrent une maladie dangereuse, qui se prolongea jusqu'à l'année 1768. A cette époque il quitta Leipzig, où il avait appris fort peu de droit, mais où il avait posé les bases profondes et larges de sa gloire.

Son retour dans la maison paternelle ne le guérit pas complètement. Très-souffrant et accablé des soins d'une lente et triste convalescence, il attira l'attention d'une jeune peraonne, dont la sensibilité mystique modifia beaucoup sa vie L'érieure. On retrouve les intentions et les expressions de cette jeune personne dans les Confessions d'une belle dine, que Gœthe a placées dans son Wilhelm Meister. Sa liaison religieuse avec cette âme si pieuse, si tendre, si exaitée, lui donna l'idée d'étudier les mystiques, même les alchimistes des époques diverses : il s'attacha surtout à Jacob Bæh me. A ces études, il joignit des expériences qu'il fit lui-même. Entraîné dans cette sphère ardente et invisible, il ne s'arrêta pas : il voulut se créer une religion par la seule force de sa pensée; le platonisme en formait la base; la philosophie hermétique, mystique et cabalistique y contribuait pour une partie; et tout un monde de rèverie l'entribuait. Formée des éléments que nous venons de détailler, elle ne laissait pas que d'être assez étrange.

On ne s'étonnera pas si Guethe, s'étant rendu à Strasbourg pour y achever l'étude du droit et y prendre le bonnet de docteur, négligea le bonuet et la jurisprudence pour s'en tenir à la chimie et à l'anatomie. Mais l'événement le plus remarquable de sa vie pendant cette époque, celui qui devait avoir pour jui les suites les plus importantes, ce furent des rapports avec Herder, rapports qui devinrent plus tard de l'intimité. Dès cette époque Herder s'était déjà placé au rang des hommes les plus distingués par ses Fragments, see Sulves antiques et d'autres ouvrages. Ses grandes et belles qualités, ses hautes connaissances, la profondeur de ses vues, lui donnèrent beaucoup d'empire sur Gœthe. Celui-ci apprit en outre de Herder à mieux juger les nouveaux efforts de la poésie et les tendances nouvelles qu'elle semblait vouloir prendre. Il y avait quelquefois dissidence entre l'élève et le maître. Herder poursuivait de ses railleries les innovations auxquelles Gœthe aspirait : ce dernier fut donc obligé de lui cacher avec soin ses espérances et l'intérêt qu'il prenait à un nouvel art dramatique, à une nouvelle poésie. Déjà il avait l'intention de transformer en figures poétiques plusieurs personnages dont Herder se serait moqué, tels que Gatz et Faust. Mais ce qu'il cacha avec le plus de soin à son maître, ce fut son goût pour l'alchimie, le mysticisme et la cabale, dont il continuait toujours à s'oc-cuper en secret. Singulière éducation d'une grande ponsée!

Le séjour de Gosthe à Strasbourg produisit un autre résultat étrange : au lieu de le franciser, il le rendit plus allemand. Aux frontières même de la France, il rejeta violemment ses antécédents d'éducation française. La civilisation de Louis XIV et de Voltaire avait dominé la Germanie : Goethe et un petit cercle d'amis trouvèrent le joug trop pesant. Ils révèrent une Allemagne vraiment allemande, une poésie plus teutonique, une philosophie plus poétique, une civilisation moins élégamment assortie aux formes convenues. Ce fut à Shakspeare qu'ils se rattachèrent. Il devint le dieu de cette coterie, qui devait agir si vivement sur la patrie entière.

Une fois docteur, en 1771, Gæthe ne prolongea pas son séjour en Alsace. Il rentra de nouveau dans la maison paternelle, en meilleure santé, plus fort, plus libre d'esprit, plus énergique de pensée que la première fois; il ne tarda pas à recomposer son cercle de personnes pensant comme lui. Au nombre de ces associés il faut compter Herder, qui venaît d'obtenir une place dans les environs de Francfort. Gæthe les quitta momentamément pour aller à Wetzlar, où il apprit les circonstances qui lui fournirent la première idée de son roman de Werther. On sait que le jeune Jérusalem, type de ce héros devenu populaire, s'était suicidé par amour pour une jeune personne. La Lotte de Werther, Charlotte Buff, épousa plus tard son fiancé Albert, personnage réel, que s'appelait Albert Kessner. Elle mourut en 1828.

A son retour à Francfort, Gœthe y publia, sous le voile de l'anonyme, d'abord Gætz (1773), puis Werther (1774): ces deux livres fixèrent les yeux de l'Aliemagne entière sur leur auteur. Le duc de Saxe-Weimar ayant fait alors un voyage à Francfort, M. de Knebel lui présenta le jeune poëte, sur l'existence dequel cet événement eut une influence décisive. Le prince héré-litaire se lia d'amitié avec l'écrivain, et quelque temps après, ayant pris en main les rênes du gouvernement, il invita Gœthe à venir à sa cour. Gurtle,

386 GŒTHE

qui venait de faire une tournée en Suisse avec les frères Stolsberg, se rendit à cette invitation. En 1776 il sut nommé conseiller de légation, avec droit de séance et voix dans le collège des conseillers privés; en 1779 il reçut le titre de conseiller privé. Pendant le cours de la même année, il sit avec le prince un second voyage en Suisse. En 1782 il fut nommé président des finances, et reçut des lettres de neblesse. En 1786 il voyagea en Italie, qu'il habita pendant deux années (jusqu'en 1788), qu'il parcourut tout entière, et dont il visita les provinces les plus éloignées. Toutefois, c'est plus particulièrement à Rome qu'il séjourna. En 1792 il sit la campagne de Champagne avec le duc de Saxe-Weimar. En 1806 il épousa une demoiselle Valpius, avec laquelle il avait pendant longues années entretenu des relations intimes. En 1807 il obtint de l'empereur Alexandre l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky, et fut nommé par Napoléon grand-aigle de la Légion d'Honneur. L'année d'après il sut autorisé à s'abstenir de prendre part à l'expédition ordinaire des affaires; et après la représentation du Chien d'Aubry, il renonça aussi à la direction du théâtre de la cour. En 1815 le duc de Saxe-Weimar lui décerna le titre de premier ministre.

On aurait tort de regarder ces détails comme superflus : les aveux biographiques de Gœthe prouvent qu'il attachait beaucoup d'importance à sa vie publique, et qu'il a'estimait autant comme ministre d'un petit prince d'Allemagne que comme créateur de Faust.

Trois époques bien marquées ont divisé sa carrière. Noss avons déjà vu se développer la première de ces époques, toute de formation : il nous reste à analyser les deux autres.

La seconde est l'époque de création idéale et poétique. Elle sait éclore les premiers fruits de cette longue fécondation à laquelle nous venons d'assister : Werther d'abord, né de la fougue mélancolique de la jeunesse ; puis Gælz de Berlichingen, drame shakspearien. Dans l'un et dans l'autre de ces ouvrages, il put se livrer sans réserve à ses goûts les plus chers, à son inclination ardente pour les antiquités allemandes, et à la peinture de l'amour, grand mobile de la vie morale. En écrivant Werther, il avait sous les yeux les dernières lettres et la satale destinée du jeune Jérusalem. En composant le drame de Gætz, il suivait à la trace l'autobiographie de ce brave et terrible héros; et l'on y retrouve des passages entiers des Mémoires de Gæthe, Ainsi, le drame de Clavijo renferme des passages entiers pris dans les Mémoires de Beaumarchais; Le Tasse, tragédie, est semé de passages empruntés au grand poëte, à ses lettres, à ses biographes; Faust n'est qu'une amplification de la tradition populaire; Iphigénie, Egmont, Le grand Cophte ou reposent sur des bases historiques, ou contiennent des imitations. Hermann et Dorothée est tiré d'un livre intitulé: Histoire détaillée des Luthériens émigrés ou expulsés de l'évêché de Strasbourg (Leipzig, 1732). Faut-il prétendre que la faculté inventive ait manqué à Gœthe? Ce serait une erreur. Tous les personnages de Gœthe offrent une ressemblance parfaite avec la nature; ils sont vrais dans les moindres traits; les détails se développent et se coordonnent si exactement que vous les croiriez nés d'un seujet. Cette faculté de s'oublier complétement soi-même pour se pénétrer des sentiments d'antrui est accompagnée chez Gœthe d'une facilité extraordinaire à saisir l'idiome propre des passions et des mœurs, à s'approprier la manière dont elles s'expriment : non-seulement ses œuvres dramatiques en font foi, mais ses chansons populaires, ses imitations de la manière de Hans Sachs, ses Études sur Shakspeare et du moyen age, son Gælz, son Faust, son Iphigénie, modelée sur la Grèce antique; ses élégies romaines, qui rappellent si vivement Properce, et ses épigrammes, qui semblent traduites de Martial. C'est dans ses chansons (le premier recueil en sut publié dès 1770 par son ami Breitkops) que son âme respire tout entière. Ces chants ne sont pas fils de l'étude, ensants du travail; ils émanent librement du caractère distinctif et spécial du peuple germanique. Le peuple les a gardés comme sa propriété, et il les redit sans cesse avec un naif orgueil ; its élèvent et ennoblissont sa vie ordinaire. Cette nationalité profonde de Gosthe, alliée à un esprit vaste, qui comprend les chefs-d'œuvre étrangers, est une des merveilles de son existence intellectuelle.

Douze années n'écoulèrent pendant lesquelles Gœthe ne fit parier de lui par aucun ouvrage très-neuf on très-important. Il avait senti le besoin d'échapper aux dangers et au ridicule de cette fausse énergie que Werther avait servie, et que le développement de la révolution française favorisait. De la cet état intermédiaire et transitoire qui sépare la première de la seconde époque de sa vie. L'auteur se purifie lui-même par l'ironie : il s'efforce de mettre de l'harmonie entre la force ardente de sa première jeunesse et le calme de son âge mûr. C'est à cet état transitoire qu'il faut rapporter plusieurs productions satiriques, par exemple, Le Triomphe de la sensibilité (1777), excellente parodie de Diderot et de Kotzebue: c'était une issue qui lui était offerte pour sortir des préjugés philosophiques et des crises violentes de l'époque précédente, et s'élever à une position plus haute. Ainsi, par des efforts constants et multipliés, il approchait toujours davantage du vrai beau, de cet idéal sublime, qui devait couronner sa statue dans l'avenir. Iphigénie est un chef-d'amvre de délicatesse et de grandeur antique. A.-W. Schlegel » eu raison de dire que cette tragédie n'est point une imitation d'Euripide, mais un souvenir puissant de la poésie grecque. Le Tasse se place à côté d'Iphigénie, et ne lui est peut-être inférieur que comme composition. Le Tasse n'est pas un drame, dans le sens rigoureux de ce mot, mais c'est un admirable poëme, un tableau de caractère achevé, un commentaire profond : il n'y avait qu'un poète qui pôt comprendre ainsi le poëte. La petite cour de Weimar ressemblait, sous quelques rapports, à celle de la maison d'Este. On ne voydit dans aucune capitale d'Europe une réunion aussi brillante de hautes intelligences et d'artistes distingués que dans la petite ville de Weimar, transformée par eux en paradis des arts. Ce fut là que Gœthe trouva le modèle du monde au milieu duquel vivait le Tasse, et du style qu'il convenzit de lui prêter. Assurément, Gæthe courtisan et homme d'État, a dû influer sur Gæthe artiste et poëte. Cette influence, qu'on ne saurait nier, a été souvent favorable. La gravité, la tenue que sa position exigeait, et qui d'ailleurs ont plus d'une fois fait méconnaître son vrai caractère d'homme, corrigeaient la fougue et l'entraînement naturel de l'auteur de Werther. Son long séjour en Italie modifia aussi les penchants de sa première époque. Le moyen age seul l'avait d'abord séduit; jamais, pendant sa longue carrière, il n'a cessé de les rendre un hommage poétique. Mais Italie découvrait à ses yeux un nouveau monde, celui de l'antiquité hellénique, qui embrassait à la fois les idées les plus élevées et la simplicité la plus douce. Son amour tendre et profond pour la nature et l'art acquirent donc une tendance nouvelle et plus sublime. Son ancien système, fondé sur la naïveté, sut remplacé par un mélange du naif et de

Les grands ouvrages qui appartiennent à cette époque, de aquelle date aussi son étroite liaisen avec Schiller (voyes la Correspondance, de 1794 à 1805 [6 vol., 1828-1830]), Wilhelm Meister (1794-1896), Hermann et Dorothée (1797), portent l'empreinte de cette idéalité naive. Wilhelm Meister, merveilleux de détails, laisse beaucoup à désfrer quant à l'ensemble, où certaines tendances de la franc-maçonnerie apparaissent de la manière la plus visible. On attend le couronnement de l'œuvre, et l'esprit n'est pas satisfait : l'apprentissage et les ouvrages de l'artiste ne devraient-ils pas être suivis de sa vie de maître? Malgré ce défaut d'unité, Wilhelm Meister, l'une des plus remarquables productions de Gæthe, renserme toute l'énigme de son génic. L'émotion y est puissante, l'exécution parfaite, le développement et la peinture du caractère merveitleux. Partout on y trouve un style également pur, brillant, doux et profond. Dans Werther, l'écrivain luttaitencere contre la vicet la destinée; la philosophie de Meister est une espèce d'optimisme GOETHE 36

poétique. Le poète, qui dans Werther s'était laissé séduire à une misanthropie fareuche, impatiente, frénétique, s'élerait à l'idée d'une théosophie consolante. Le même esprit se retrouve dans Faust (1808).

Faust n'est pas un simple drame, mais une pièce philosophique, religieuse, didactique même. C'est de tous les monuments littéraires qu'il a élevés le plus profend, le plus aimable et le plus touchant. Tout ce qui peut émouvoir le cœur de l'homme s'y trouve consacré par une admirable poésie, une poésie variée comme la vie elle-même, et qui aaisit l'Ame comme le feraient des paroles magiques. Aussi toutes les personnes qui sont en état de comprendre et de sentir un pareil ouvrage n'ont à cet égard qu'une senle voix. On a blamé l'ensemble, oubliant que cet ensemble n'était réollement qu'une moitié. Ici un idéal immense, là des scènes bollandaises; puis des tableaux d'une pureté divine. Les deux époques de l'auteur, son époque idéale et son époque d'imitation nuive, s'y touchent et s'y rencontrent : aussi cet ouvrage appartientil à l'une et à l'autre. Nous ne dirons plus qu'un mot sur ce drame, qui pourrait fournir la matière de tant d'observations : même dans le fantastique, le poête reste fidèle à la nature; son démon est de chair et d'os comme nous : on assure que le baron de Merk, ami de Goethe, homme d'esprit, a posé pour Mé-, phistophélès.

Après la création de Faust, Gœthe fut le roi de la sphère intellectuelle en Allemagne. La publication des Affinités de choix (Wahlverwandschaften, 1809) neput que consolider cette royauté du génie. On le plaça non-seulement à la tête de la poésie allemande, mais envore de l'art en général, de la philosophie, de la religion, de la physique, de la médecine et de quelque chose encore. Rien de trop grand ou de trop beau, rien de trop absurde ou de trop ridicule pour que Gothe n'en fût pas proclamé le défenseur. Quant à lui, il gardait le silence : avant de lui en faire un reproche, il est bon de se rappeler que ce silence faisait partie du système de toute sa vie. Il voyait avec une calme ironle toutes ces bannières agitées, toutes ces espérances, tout ce désordre. Dans le grand nombre des aberrations contemporaines, au milieu des changements que l'on proposait dans la philosophie, la physique, la poésie, les arts, beaucoup de données s'accordaient avec la manière de voir personnelle de Gœthe; mais cette sympathie naturelle pour ses élèves ne l'empéchait pas de s'amuser de bien des choses et de se moquer de bien d'autres. Pourquei aurait-il fait entrer le public dans le secret de ses pensées? Pourquoi aurait-il repoussé la foule qui s'appuyait de son nom, même pour soutenir des absurdités ? Il se tut, et resta mystérieux : on l'admira davantage.

C'est bien à tort que Gœthe a été soupçonné d'avoir favorisé le catholicisme philosophique d'une nouvelle école. Le prétendu catholicisme caché de la cour de Weimar, de Gœthe et de Schiller, est un conte ridicule. Gœthe était poète avant tout, chrétien dans Fœust, paien dans ses Élégies romaines, mahométan dans son Divan. Après avoir, dans sa jeunesse, préféré l'Ancien Testament au Nouveau, il était devenu fort indifférent dans son christlanisme. Au même moment où le public l'accusait de favoriser la religion catholique, les hommes religieux lui reprochaient de ne pas être assez chrétien. C'est dans ses Mémoires (Aus meinem Leben, Dichtung und Warheit [1811) que Gœthe, pour la prenière fois, paraît prendre parti en faveur du catholicisme. Jamais d'ailleurs il n'avait manqué de sympathie pour les opinions exaltées, et son penchant l'entrainait vers ce qui tient de l'enthousiasme ou de la singularité.

Dans sa dernière époque, il n'est pas resté, comme poète, à l'abri de l'influence redoutable des années; son énergle productrice s'est affaiblie sur ses derniers jours, et depuis Mahomet il n'a rien publié, à l'exception de quelques chansons et romances, qui rappelat son ancienne vigueur. Il avait formé le plan d'une trilogie à la manière du Wal-

lenstein de Schiller; mais, soit que le public se montrât indifférent, soit que Gœshe perdit l'envie de continuer son ouvrage, il n'en écrivit que la première partie; c'est le drame d'*Ramont*.

L'abstraction domine les dernières créations de Gœtie; la réalité s'enfuit, l'idéal absorbe le vrai. On reconnaît bien Gœthe de temps à autre, mais son esprit ne plane pas sur l'ensemble, et l'élégance l'emporte sur la beauté. Dans sa première époque, son style est grand, mais dur et incorrect; dans la seconde il est vrai, profond et grandiose; dans la troisième il devient élégant. Sympathiser également avec toutes les productions de ces trois époques n'est pas chose facile; mais toutes offrent des parties admirables. Celle qui, publiée dans ces derniers temps, mérite le plus de reconnaissance est son autobiographie. Tant de franchise, tant de vérité, tant de raison et de simplicité étonnent et captivent.

Nous n'avons guère parlé de Gœthe que comme d'un grand écrivain : que n'a-t-il pas sait cependant pour les arts d'imitation, pour le théâtre, pour l'observation de la nature? Ce n'est pas seulement comme écrivain qu'il a été utile, mais par sa protection pour les artistes, par ses encouragements de toutes espèces. On doit regarder comme d'une haute importance les représentations qui avaient lieu à Weimar, sous la direction immédiate de Gœthe : plus d'un édifice, plus d'un jardin de cette ville, attestent l'instuence de Gœthe. En un mot, Gœthe a exercé l'action la plus variée, la plus civilisatrice, sur la nation allemande.

La postérité al commencé pour Gœthe le 22 mars 1832. Il mournt à onze heures et demie du matin, des suites d'une sièvre catarrhale de trois jours, dégénérée en catarrhe sussoquant. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans sept mois; sa mort sut douce. L'Allemagne entière s'émut à cette nouvelle : l'écrivain de l'Allemagne, le guide du siècle disparaissait. Le public depuis cette époque n'a cessé de prendre intérêt aux moindres particularités de sa vie. Parmi les biographies qui ont abondé, signalons l'ouvrage de Falk, intitulé: Gœthe peint d'après une familiarité personnelle et intime. Là se révèlent une soule de nuances prosondément cachées au sond de ce cœur noble et de ce vaste génie.

Pendant ses dernières années, Gœthe ne cessait de travailler sans relâche; et jusqu'à son dernier soupir il corrigea ses écrits, qu'il voulait léguer au public dans la plus grande persection et le meilleur ordre possibles. La dernière édition de ses Œuvres complètes, publiée par lui-même à Stuttgard (1828-1831), se compose de 40 volumes, et con-tient quelques ouvrages inédits : l'Intermède de Faust, la secondo partie de son Voyage en Italie, etc. La publication de ses Œuvres posthumes augmente considérablement les richesses intellectuelles prodiguées par Gæthe à son époque. On y trouve la seconde partie de Faust, que Gœthe avait achevée peu de mois avant sa mort, ainsi que la quatrième et dernière partie de son autobiographie. Il publia en 1831 l'Essai sur les Métamorphoses des Plantes, auquel il ajouta des notes historiques. Il s'occupait beaucoup aussi d'anatomie comparée, et sit insérer dans les cahiers de mars 1832 des Annales de Critique scientique un essai sur les théories de Geoffroy Saint-Hilaire, en faveur duquel il se prononça. Un intérêt particulier se rattache à cet écrit, qui est, selon toute apparence, le dernier morceau sorti de la plume de Gæthe. Ses Métamorphoses des Plantes trou vèrent en France l'accueil le plus slatteur, et Geoffroy Saint-Hilaire en sit le sujet d'un rapport à l'Académie des Sciences. En général, les relations de Gothe avec les pays étrangers ont toujours été les plus slatteuses dont jamais écrivain ait pu se glorifier. Ses ouvrages se sont répandus en France, en Angleterre et en Italie, ou ils ont été traduits avec succès. La reproduction la plus tidèle et la plus spirituelle de ses traits est due au ciseau du sculpteur français David, qui a fait son buste, placé dans la biblio-thèque de Danneker, à Weimar, à coté de celui de Schiller. Sur le piédestal on lit des vers de Schiller, dont voici la

traduction: « Heureux celui que les dieux ont choisi avant sa naissance, qui a été hercé dans les bras de Vénus, à qui Apollon a ouvert les yeux et les lèvres, et sur le front de qui Jupiter a imprimé le scean de la puissance. »

Il faut réunir mille détails, combiner mille traits divers, rapprocher et comparer plusieurs époques pour former une appréciation approximative du vrai caractère de Goethe.

Gœthe aimait par-dessus tout le calme et l'ordre; il les faisait régner autour de lui. Il fallait à son intelligence profonde une harmonie souveraine, un accord parfait de toutes les pensées et de toutes les actions, non l'ordre de de la médiocrité, de la nullité, mais l'arrangement dans la richesse et l'ordre dans le luxe. Courtisan, poëte, historien, ministre d'État, directeur de théâtre, savant critique, homme du monde, homme de rêverie et de solitude, il sut tellement unir et balancer toutes les parties constitutives de sa vie que nulle dissonnance, nulle incohérence n'y apparurent jamais. Son ame tranquille et froide redoutait les orages, et ne se mélait point avec passion aux événements de la vie : il les contemplait en spectateur paisible, quelquesois attendri, souvent ironique on rempli de pitié. Conserver la netteté du jugement en établissant la paix dans son intérieur, et chercher la vérité en toutes choses, telles furent les bases sur lesquelles Gæthe fit reposer son bonheur. Il leur dut le développement de son génie. Le talent qui se platt au milieu du désordre et de la violence ne se soutient que par un élan fugitif. Il n'arrive jamais à un développement totai et ne saurait conserver l'équilibre nécessaire à des études suivies, à des observations profondes. C'est une corde trop tendue, qui finit par se rompre. La conduite sage et modérée de Gœthe lui assura une existence indépendante; il ne prit aucune part aux disputes politiques et religieuses dont l'Allemagne était le théâtre. Dès qu'une impression intense menaçait de le dominer, il y échappait par instinct, comme les seuilles de la sensitive se dérobent au doigt qui veut les toucher. Jeune encore, il eut des moments de désespoir, de marasme, de de dégoût : pour les bannir, il écrivit Werther. Une fois libre et débarrassé de ces pensées turbulentes, qui l'auraient absorbé et subjugué s'il avait eu la faiblesse de se livrer aux passions qu'elles provoquent, il retrouva sa tranquillité habituelle, et n'eut plus qu'un seul mot d'ordre : ce mot ctait l'équilibre. Son esprit souple semblait se prêter à tout sans peine, et embrassait à la fois plusieurs genres de spécialités qui se trouvent rarement réunis. Tonjours mattre de lui même, il dominait ses émotions : il savait combien la quiétude des sens et de l'esprit sont nécessaires pour que l'intelligence prenne son essor; il s'était sait une vie méthodique et des habitudes régulières que rien ne pouvait déranger. Les occupations de sa journée, sa bibliothèque, ses papiers, tout était classé avec soin. Sa vénération pour l'ordre et la paix lui firent redouter le chagrin et comprimer ses affections; aussi fut-il souvent accusé d'égoïsme. Il refusa de suivre le convoi du célèbre Wieland, se consola de la mort de son fils en se livrant à l'étude, et de la perte de Schilller, son rival et son ami, en faisant des vers.

Gæthe, qui s'était appliqué à la recherche de la vérité, ne pensait pas que la poésie fût mensonge; il croyait au contraire que toute vérité est poésie. Ainsi, il voyait dans l'étude du dessin non le symbole et l'ombre des idées représentant les choses, mais l'apparence exacte des objets eux-mèmes. « Nous devrions moins parler, disait-il, et dessiner davantagé. » Pour Gæthe, l'harmonie était la loi de la nature, la grande loi littéraire, politique, religieuse. Il ne voniait pas croire que la plus grande de nos facultés, celle qui les gouverne toutes, l'âme, l'intelligence enfin, fût destinée à périr un jour. Selon son système, les germes d'une existence à venir plus parfatte que celle de ce monde se trouvaient renfermés dans les phénomènes de la nature.

On pourrait dire de Gœthe qu'il fut l'ami de la nature : sa sympathie pour les objets naturels se montra dès sa première jeunesse, et c'est de là qu'il fut conduit à sa théo logie véritable, au panthéisme. Les feuilles, les fleurs, les

fruits, les animaux sauvages, furent pour lui des objets d'études profondes. Il conservait sur sa cheminée un serpent vivant qu'il observait avec soin chaque jour. Dans sa vieillesse, cette disposition, loin de s'affaiblir, se fortifia tellement chez lui qu'on était sûr d'en être bien accueilli si on lui apportait en tribut quelques curiosités d'histoire naturelle, coquillages rares, oisoaux d'Amérique, ce qui était devenu une puérilité d'enfant.

« Il y a, dit-il, dans le siècle où je vis une ardeur d'action qui se prend à tout, et qui contrarie la pensée : une dispute, une guerre, une révolution naissent d'un males-tendu. Je me tiens à l'écart autant que je puis. » En effet, Gœthe, fidèle à ce système, porta un peu trop loin son indissérence et son athéisme politiques. Son habitude de réverie et de méditation a laissé bien du vague dans ses opinions, et l'on chercherait en vain dans ses ouvrages un système politique déterminé, une théorie religieuse bien évidente. Tour à tour les protestants et les catholiques l'out regardé comme des leurs. Tantôt vons le prendriez pour un ultra-rationaliste, tantôt pour un partisan du pontificat. Le fait est que nulle de ses théories ne s'est jamais complètement élaborée dans son esprit, que les pensées les plus diverses l'ont traversé comme des nuages traversent le ciei, et qu'il n'a pu les concilier entre elles que grâce à ce vaste panthéisme et à cette indissérence systématique qui ossrent une place à toutes les idées et un autel à toutes les croyances. Quoi qu'il en soit, c'est le plus grand poèle de son pays, un des plus élégants prosateurs de notre siècle, celui qui a présidé à toute la civilisation de l'Europe septentrionale dans ces derniers temps, dieu intellectuel de l'Allemagne moderne, le père de ses nouvelles destinées.

Philarète Chasles.

Le fils unique de Geethe, Jules-Auguste-Walther de Gathe, né en 1791, mourut pendant un voyage en Italie, à Rome, le 30 octobre 1830. Il avait le titre de chambellan et de conseiller intime du grand-duc de Saxe-Weimar. Sa femme, Ottilie, née baronne de Pogwisch, après avoir passe les premières années de son veuvage à Weimar, se retire à Vienne, où elle mourut à la fin de 1872. De ses trois rafants, le plus jeune, Alma de Goerne, mourut du typhus à Vienne, le 29 septembre 1844, avant d'avoir seize ans accomplis. Des deux petits-fils de l'immortel Gæthe, l'ainé, Walter Wolfgang DE GOSTHE, s'est voué à la musique, qu'il a étudiée à Leipzig, sous Mendelsohn et Wein'ing, puis à Stettin, sous Læwe; et il vint ensuite se perfectionner à Vienne, où il a depuis lors fixé son séjour. Son frère cadet. Wolfjang-Maximilien DE GOETHE, après avoir éludié le droit à Bonn, à Berlin, à Iéna et à Heidelherg, fut reçu docteur dans cette dernière université, devant laquelle il soutint one thèse ayant pour titre: De fragmento Vegoiæ. En 1818 il publia un ouvrage intitulé : l'Homme el la nature élémentaire, dans lequel il s'est montré tout à la fois philosophe, jurisconsulte et poëte. En 1851 il lit parattre Erlind, poëme. Après avoir été attaché à la légation prussienne de Rome, il s'est fixé à Vienne.

GOETHITE. La gathite, aussi nommée lépidohrokite, pyrosidérite, stilpnosidérite, est une variété de ser hydroxydé. Elle se présente cristallisée quelquesois en prismes courts, terminés par des sommets dièdres, le plus souvent en aiguilles allongées. Ses cristaux ont un éclat assex vis, sont transparents, en lames minces et d'une couleur rouge hyacinthe, qui paraît d'un brun noirâtre en masse. La gœthite accompagne souvent une autre variété de ser hydroxydé, la limonite: toutes deux sout quelqueseis recherchées comme mineral de ser. Les cristaux nets de grethite viennent des environs de Bristol et de Lostwithiel (Cornouailles); les variétés aciculaires et capillaires, de Sibérie, de Bohème et du pays de Siegen; les variétés écailleuses et amorphes, de Westerwald et de la Forét-Noire.

GOÉTIE (du grec yonteia, magie, sorcellerie), divination par les esprits informaux; elle se faisait la nuit, autour des tombeaux, avec des gémissements et des lamentaMons. Cette magie infame avait pour but de faire du mal, de seduire le peuple, d'exciter des passions déréglées, de porter au crime. Plotin, Porphire, Jamblique, la définissent l'invocation des démons malfaisants pour nuire aux hommes avec plus de sûreté. Les ministres de cet art suneste et ridicule se vantaient aussi de tirer par leurs enchantements les manes de leurs sombres demeures (voyez Évo-CATTON). Ils employaient dans leurs cérémonies tout ce qui pouvait redoubler la terreur des esprits faibles, nuit obscure. cavernes souterraines à proximité des tombeaux, ossements de morts, sacrifices de victimes noires, herbes magiques, lamentations, gémissements. L'appareil ordinaire de leurs cérémonies avait même fait croire qu'ils égorgeaient de jeunes enfants et cherchaient dans leurs entrailles l'horoscope de l'avenir. Il faut avoir bien soin de distinguer cette magie goétique, ou sorcellerie odieuse, de la magie théurgique. Dans cette dernière, on n'invoquait que les dieux biensaisants, pour qu'ils procurassent du bien aux hommes et les portassent à la vertu. Les magiciens théurgiques se trouvaient offensés qu'on les rangeat dans la classe des goétiques, qu'ils regardaient avec horreur (voyes Théurgie).

GOETTINGUE, jolie ville du Hanovre, au pied du Hainberg, sur la rive droite de la Leine, à 46 kilom. nordest de Cassel, et reliée par des voies ferrées à cette ville et à Hanovre, et dont la population s'élève environ à 13,000 ames, est célèbre par son université, fondée en 1734 par le roi Georges II, dont l'inauguration eut lieu en 1737 et dont les cours attirent chaque année de 900 à 1,000 étudiants. Dans le nombre des savants distingués qui l'ont illustrée comme professeurs, on cite Tychsen, Ewald, Meister, Bergmann, Bauer, Blumenbach, Langenbeck, Schlozzer, Osiander, Gauss, Harding, Heeren, Saalfeld, Reuss, Wendt, Mitscherlich, O. Muller, Siebold, Dahlmann, Stromeyer, les frères J. et W. Grimm, etc. La bibliothèque de l'université de Gœttingue se compose de 450,000 volumes et de 5,000 manuscrits; et pour ce qui regarde la littérature moderne, elle est sans conteste la plus riche qu'il y ait en Allemagne. La Société royale des Sciences, fondée en cette ville en 1751, est une des plus célèbres compagnies savantes de l'Europe. De magnifiques établissements affectés à l'étude des sciences se trouvent réunis à Gœttingue, et sont de cette petite ville un des principaux foyers de lumière du monde civilisé : tels sont un observatoire, qui est fourni d'excellents instruments; un jardin botanique, l'un des plus riches de l'Europe; un musée, précieux dépôt d'objets d'histoire naturelle et de médailles ; une galerie de tableaux, un musée anatomique, de beaux hôpitaux, un superbe cabinet d'histoire naturelle, la belle collection de cranes formée par le célèbre professeur Blumenbach, etc. etc.
GOETZ DE BERLICHINGEN. Voy. BERLICHINGEN.

GOETZ DE BERLICHINGEN. Voy. Berlichingen. GOEZMAN (Affaire). Voyez Beauwarchais.

GOG et MAGOG sont les noms d'un prince et d'un peuple fabuleux, contre lesquels le prophète Ézéchiel (chapitres 38 et 39) prophétise. Il les représents comme venant du nord, et leur prédit qu'ils serunt complétement anéantis lorsqu'ils envahiront Israel. Il est aussi question de Gog et de Magog dans les écrivains arabes et dans l'Apocalypse de saint Jean (ch. 20, v. 8), mais ici de telle façon que Gog y est seulement le nom d'un peuple.

Deux statues colossales en pierre ornant la grande salle de Guildhall (l'hôtel de ville), dans la cité de Londres, sont aussi déaignées sous les noms de Gog et de Magog. La tradition veut qu'elles représentent la victoire d'un géant axon sur un géant de Cornouailles. Elles sont armées de pied en cap; l'une a sur la tête une couronne de chêne, et l'autre une couronne de laurier. On présume qu'elles datent de l'époque de la domination romaine, et qu'elles avaient pour but de perpétuer le souvenir de la complète égalité de droits avec les Romains, obtenue par les Bretons. Tous les ans, lors de l'installation du nouveau lord maire, qui a licu le 9 novembre, deux mannequins figurant les statues de Guildhall, grotesquement ornés, et portés à bras d'hommes,

font partie du brislant cortége avec lequel le premier magistrat de la ville de Londres va prendre possession des fonctions auxquelles l'a appelé le suffrage de ses concitoyens.

GOGOL (Nicolai-Wassiljewicz), l'un des poètes les plus remarquables qu'ait encore produits la Russie, naquit en 1808, à Wassiljewka, village du gouvernement de Pultawa. Son père, propriétaire peu aisé, mais grand amateur de l'art dramatique, fut le premier qui l'initia aux règles de la déclamation et de la représentation mimique ; et il était encore sur les bancs du Collége du prince Besborodsko lorsqu'il s'essaya comme auteur et comme acteur. Au commencement de l'année 1829, il tenta de débuter au théatre de Saint-Pétersbourg : cet essai ayant été malheureux, il voulut voyager; mais, faute d'argent, il ne put pas aller plus loin que Hambourg, et dut alors s'en revenir en Russie. Après avoir pendant assez longtemps battu le pavé à Saint-Pétersbourg, il finit par attraper, en avril 1830, dans un ministère, un petit emploi, auquel il renonça bientot; et l'année suivante la protection de Pietnew, alors inspecteur général de l'Institut patriotique, lui sit obtenir une place de professeur d'histoire. En même temps son protecteur lui faisait avoir des leçons particulières dans les familles Wassiltschikow et Balabin, avec lesquelles il continua toujou:s depuis d'avoir les meilleurs rapports. A quelque temps de là, il se lia aussi avec Delwig et Pouschkin, qui s'intéresrent vivement à ses premiers essais littéraires. Une chaire d'histoire générale qu'il obtint en 1834 à l'université de Saint-Pétersbourg, par la protection d'Ouwarof, améliora beaucoup sa position; mais il n'en remplit guère les fonctions que pendant six mois, et s'en alla alors voyager. Ce fut en Italie qu'il séjourna le plus longtemps, et de là il entreprit même plus tard un voyage à Jérusalem. Nicolas Gogol mourut à Moscou, le 21 février 1852.

Cet écrivain est un Petit-Russien pur sang; rien de plus original que la manière dont il comprend et décrit les mœurs russes, et la peinture amusante des trivialités de la vie est le principal caractère de sa poésie. Ses ouvrages les plus en renom sont : Les Soirées de la ferme voisine de Ditanka, créations d'un talent déjà remarquable, mais encore jeune, et où l'on trouve des descriptions des mœurs de la Petite-Russie d'une grande valeur ethnographique; Mirgorod, nouvelles pleines de poésie, parmi lesquelles on remarque surtout celle qui a pour titre : Tarass Bulba, œuvre où l'on admire la puissance des idées, la peinture des caractères, et une incomparable habileté à brouiller et à débrouiller les nœuds d'une intrigue ; le Revisor, très-certainement la meilleure comédie du théâtre russe, où sont peintes de main de maître les petites misères de la vie des chess-lieux de province et les habitudes de corruption des fonctionnaires russes : pièce dont le théâtre de la Porte-Saint-Martin nous à donné une imitation en 1854 sous ce titre, assez maladroit : Les Russes peints par eux-mêmes; enfin Les Trépassés, tableau satirique et comique des abus et des préjugés sous la tyrannie desquels croupit la province, ainsi que de la vie grossière et matérielle des provinciaux, de leurs idées étroiles et de leur nais égoisme.

GOGUETTE, propos ou chant joyeux, familier, pimpant, fougneux, pétillant, et même sans réserve, que, le bonnet sur l'oreille ou par-dessus les moulins, de gais et francs buveurs échangent sous la treille, au choc des verres et au glougfou des bouteilles. Conter goguette, c'est s'en donner à cœur joie sur ce chapitre. Etre en goguette, se mettre en goguette, c'est se laisser aller, à toutes voiles, aux propos et aux chants joyeux qu'inspire et que provoque cette situation excentrique. On appelle aussi goguettes les lieux où l'on se réunit pour se livrer à ce passe-temps, et les recueils de chansons grivoises qui y prennent naissance. Les gentilshommes ont fréquenté jadis le c a b a r e t, jamais la goguette. La goguette, fille du peuple, nargue les talons rouges.

GOHIER (Louis-Jéronz), membre de la première Assemblée législative, ministre de la justice, l'un des cinq membres du Direct oire, etc., naquiten 1746, a Samblancey, en Touraine, et sut élevé au collége des jésuites de Toura. Après avoir étudié le droit à Rennes, il s'y établit commé avocat, et ne tards pas à s'y faire une réputation d'orateur et de jurisconsulte. Elle s'accrut encore lorsqu'il prit conrageusement le parti des parlements dans leur lutte contre le chanceller Maupeou, et sit jouer à cette occasion une pièce allégorique, intitulée : Le Couronnement d'un Roi. Entoure de l'estime publique, il vit les clients affluer dans son cabinel, et ce fut à lui que les états de Bretagne confièrent la dé fense de leurs droits, violés à diverses reprises par le pouvoir royal, notamment sous le ministère de Loménie de Brienne. Lors de la suppression des parlements, en 1790, il devint membre supérieur de la cour provisoire de Bretagne. Le département de l'Ille-et-Vilaine le choisit, en 1791, pour son représentant à l'Assemblée législative, et il y fit preuve d'autant de modération que de zèle pour toutes les réformes praticables. Quand, le 30 août 1792, l'Assemblée nomma une commission chargée d'inventorier et d'examiner les papiers trouvés aux Tuileries, il sut désigné pour en faire partie. Dans la séance du 16 septembre suivant, il présenta le rapport de cette commission, et dans ce document il dévoils avec franchise et modération les intelligences et les intrigues secrètes de la cour avec les puissances étrangères. Cette modération bien connue l'empêcha d'être élu député à la Convention. En octobre 1792, Garat, nommé ministre de la justice, l'appela près de lui en qualité de secrétaire général; et plus tard Gohier remplaça Garat au ministère de la justice, lorsque celui-ci passa à l'intérieur. Par suite de la tendance de plus en plus prononcée des comités de la Convention à absorber en eux toute la puissance exécutive, le rôle des ministres se trouvant réduit à rien, Gohier donna sa démission, et devint président de l'un des tribunaux civils de Paris. Il fut ensuite successivement président du tribonal criminel de la Seine et du tribunal de cassation. C'est dans ce poste important qu'on vint le prendre, en 1799, après la journée du 30 prairial, pour faire de lui un des cinq membres du Directoire, en remplacement de Treilhard.

Il s'en fallait de beaucoup qu'il fût à la hauteur d'une telle situation. Sincèrement républicain, il se trouva alors le chef du parti qui voulait à tout prix conserver la constitution de l'an in. Lui et son collègue Moulins devinrent dans le Directoire le centre autour duquel se groupèrent tous les débris de l'ancien parti de la Montagne, tandis que Sy eyès et Roger-Ducos méditaient déjà le renversement du gouvernement dont ils faisaient partie, et que Barras, le cinquieme directeur, se tenait incertain et irrésolu entre les deux partis. C'est dans de telles circoustances que la présidence du Directoire fut désérés à Gohler, au moment où se préparait la fameuse journée du 18 brumaire, qui devait rendre Bonaparte l'arbitre des destinées de la France. La femme de Gohier était liée avec Joséphine, et Gohier raconte lui-même naivement dans ses Mémoires le parti que Bonaparte fira de cette liaison pour l'endormir, après avoir vainement essayé de l'enrôler parmi lés hommes qui se vouaient à sa fortune. La veille nième du 18 brumaire, Bonaparté jouait à Golder le tour sanglant de lui écriré qu'il s'invitait à diner chez lui pour le lendemain; et le président du Directoire attendait impatiemment la venue de son convive, lorsqu'on vint en son nom lui demander une renonciation expresse à la première magistrature de la république.

Si Gohler manqua de cette sorcté de coup d'œil, de cette force et de cette énergie de caractère qui seules font les hommes d'État, s'il se laissa faire échec et mat comme un conserit, on ne saurait nier qu'il sut du moins honorer sa défaite per la manière digne dont il la supporta. Il refusa de donner la démission qu'on exigeait de lui, protesta au contraire hautement contre l'attentat dont la constitution venait d'être l'objet et contre les violences dont la représentation nationale était menacée. Vains efforts d'un pouvoir depuis longtemps nasí la révolution du 18 brumaire s'accomplit en dépit de l'opposition et des protestations de Golier et de son collègue Moulins, qui, après avoir été retenus quelques

instants prisonniers se Luxembourg, durent abandonner ce palais, où paguère ils exercaient l'autorité souveraine, pour rentrer dans la vie prirée. Golder, apprenset qu'il pentinualt d'être un objet d'inquiétude pour Fouché, qui bimil exercer autour de lui une suvveillance rigoureuse, se refirs dans une petite propriété qu'il possédait à Esabenne, près de liéntmoreucy, et y passa deux années dans un isolement profond. Il céda alors laux instances réitérées du premier consul, et accepts de lui les fonctions de consul général en Hollande, qu'il conserva jusqu'à la réunion de ce royanne à l'empire. Il fut désigné à cette époque pour alter réhipite un poste analogne sux États-Unis : mais la faiblelese de si santé l'empècha de a'y rendra, et il revint se rehiermer dans son ermitage d'Eaubonne, en il mourut, le 29 mai 1830, à quatre-vingt-cinq ans, dans un état voisin de la pauvreté, après avoir été pendant sept années, ou ministre, ou directeur de la république, et être jusqu'au dernier instant dé la vie resté fidèle aux convietions qui l'avaient guidé dans toutes les grandes déterminations de sa carrière politique. Rien mois qu'homme d'État, mait homme tranç, honnéte et loyal, il avaif publié, cinq années anparavant, des *Elémetres* où se trouvent de curieux documents pour l'histoire de la révolution.

GOINFRE, mot populaire, qui sett à désigner le bipète bestial qui s'acharme à dévorer gloutonnement. Geinfrer, c'est manger beaucoup et avidement. La goinfrer,e est une gourmandise isrutale, sans goût, sans saprit, sans la moindre sensualité intelligente. Goinfrade s'est dit buries, quement d'un repes de goinfres.

GOIRAN. Voyes Bonnats.

GOITO, village de Lombardie, situé sur la rive droite du Mincio, que traverse en cel'endroit un pont en pierre. It s'y livra, le 30 mai 1848, entre les Plémontais et les Autrichiens, une bataille qui amena la reddition de Peschiera. Les forces des Plémontais consistalent en vingt-quatre hafaillons d'infanterie, six compagnies de bersagliert (chasseurs à pied), formant un effectif d'environ dix-huit mille baionnettes, deux mille chevaux et quarante pièces d'artillerie. Le général Baya commandait en chef, le général d'Avrillars avait l'aile droite sous ses ordres, le général Ferera l'aile gauche. L'aile droite actendait dans la direction de Callapane, le cenfre s'appuyait au carrefour des routes de Cerlungo, Santo-Lorenze, Gazzoide et Mantoue, l'aile gauche, cafin, occupatt le village de Goito.

L'armée autrichienne, forte de dix-huit mille combattants, était commandée par le feldmaréchai R a de tak i. Son avant, garde engagea le combat aur les trois heures et demie avec une telle vigueur, que bientôt il devint général. La victoire parut se décider d'abord pour les Allemanda; les Piémontais pliaient déjà, quand un régment de la garde du roi Charles. Albert, à la tête duquel se mit le duc de Savole, arrêta la choc de l'ennemi; une batterie légère, démasquée à propos et l'entrée en ligne de la brigade Cunéo, décidèrent le gain de la journée en (aveur de l'armée sarde. Lavol Charles-Albert int légèrement blessé d'un éclat d'obus. Consultez les Senvenirs de la guerre de Lombardie par M. de Talleyrand - Périgord (Paris, 1851).

GOITRE, turneur qui résulte du développement trop considérable, autrement dit de l'hypertrophie du corps thyroïde. Des médecins ont proposé de remplacer le mot gostre par celui de bronchocèle: bien qu'il ait été admis dans le langage médical, il n'est pas rationnel, parce qu'il comporte indûment l'idée d'une hernie ou du déplacement des

bronches.

Le corpa thyroide, siège de l'affection, morbide dont nous allons nous occuper, concourt à former cette grosseur située à la partie autérieure du cou, que le vulgaira nomme pomme d'Adam: il est composé d'un cartilage ainsi que de deux masses latérales analogues aux glandes sous le rapport du tissu, et unies par une languette de même nature. La fonction de ce corps n'est pas connue, mais cille doit avoir quelque importance, parce qu'il reçoit beaucoup de vaisseaux sanguins. C'est le développement anormal des parties glanduleuses qui produit le gottre et les

d'alliférences qu'on remarque dans la lorme de cette tumeur : 'si and soule masse interale grossit outre mesure, le goltoe est partiel ou à un soul lobe; si les deux le sont à la fois, "Il est bilobé; enlis, si la languette intermédiaire participe à d'affection, il est alors fotal de trilobé. Cette tuméfaction est tonjeure un accident ficheux; non-seulement elle déforme une partie qui imposté surtout à la beauté chez les femmes, main, apportant encere obstacle au passage de l'air dans jes pommens, elle gene la respiration afinsi que l'action de purpoumous, elle gene la respiration suma que la cas extrê-ster: Ces effets penvent être tels, que dans des cas extrê-ance on la vue causer la sufficielle. D'atlleurs, une foisi mes on la vue causer la sufficielle. D'atlleurs, une foisi formée, cette tumeur, qui pout rester indelente, merte et bornée à un vice de nutrition, peut aussi a sessammer et deveuir le foyer d'un abcès ou d'un squirre; le tissu dont elle est formée peut dégénérer au point de deveuir variqueux, curtilagimenx, tophace et même osseux. Sous plusieurs table, surfout quand it est comme on voil, une affection redpu-table, surfout quand it est complexe, ancien of voluntique. hemeurs froides, sont pius que tous autres affectés de cette sacidie; que les femmes y sont beaucoup plus sujettes que les hommes; que l'âge où elle se mamilieste presque exclusivement est depuis dix ans jusqu'à quarante. On a reconnu aussi que le gottre est une maladie propre aux vallées des hautes montagnes, et souvent allée au crétinisme: Cest une remarque falte dans les Pyrénées comme dans les Alpes. On sait aussi que le goitre, ainsi que benvooup d'autres affections, est transmissible par liété-dité. On a vu même des enfants est être porteurs dès leurs hadenátice.

On a prétendu que l'hypertrophie du corps thyroide pouwait provenix d'un exercice intempéré et excessif des instrumients de la voir. Les cris, les chants, les vocièrations qui ont exigé de granda efforts de la part des organes vocaux engendrent, fi est vrai, quelquefois une truscor sur la partie santirieure du col; mais colle-el est produite par une sorte de herale de la membrane qui revet les roles aérienses à Wavers l'éspace des anneaux cartilagineux du faryins; elle à est point le goitre. On la reconnaît à la premptitude de son apparition, à son peu de volume, à sa mbliese , à son indolence, à ses modifications subordonnées à la respiration. Sa guerison est d'ailleurs facile à obtenir pur la cessation de la cause et par une légère compression. C'es pour cette affection que la dénomination de prove sociée est convenable. Ly rupture de tette tumeur permettant à l'air de s'introduire dans le tissu cellulaire, elle peut causer ainsi sin emphyseme. Le gottre, su contraire, dans son premier développement présente la forme du corps thyrolde en totalité ou en partie : un ou deux ovoides réunis par leut grosse extremité et queique(pla bosselés. La tumour se deve-toppe lentément et offre me résistance étailique; alle est mobile et suit tous les mouvements du laryux : c'est ce qui recorde et unt una les monvements du intrant l'est ce qui la disfingur des tumeurs enkistées on des glandes lymphatiques engorgées qui avolsinent le corps thyrolde, lainsi que des dépôts qui se forment dans l'oscopliage. On distingue sussit le goltre d'une 'affection cedémateuse, en ce que la tumeur ne conserve pas l'impréssion du doigt. Bon développement est ordinairément lent, et reste très souvent stationnaire quand il a hodolis un certain degré : c'est ce qui le fait moins craindre dans les liens on il est endemi-que. Quelquefols il acquiert un volume "très-considérable." On a remarqué sussi que son volume dintinue ou sug-diente un peu selon certains états de l'atmosphère. Au mombre des causes du goltré, du a austi compte

l'extension violente ou trop répétée du cou, comme celle qu'en opère quand en éprouve de vives douteurs et quand en laisse les enfants renverses fabituellement leur tête, ce que les mourrices de font que trop souvent. Mais les travaux récents de M. Chalin semblent avoir établi qu'on ne doit rapporter la saune des gottres endémiques à certaines contrées qu'à l'abéence de principes fodurés dans les eaux de cos comtrées.

Beaucoup d'efforts ont élé tentés et quelquefois avec succès pour guerir le gottre quand il est formé. La première indication curative est de se soustraire autant que possible aux causes qui ont été indiquées précédemment; la seconde est d'invoquer les secours thérapeutiques anssilôt que pos-sible, car pius la maladié est récente et bornée, plus elle cède facilement. Quand elle est très-ancienne et quand le fissu du corps thyroide, est dénaturé, il serait à peu près fautile de tenter de rétablir l'état normal; cheroiter à prévenir une désorganisation est tout ce qu'on peut entrepren-dre. Les médicaments qui ont été employés pour obtenir la résolution de ces tumeurs du col sont nourbreux : les uns tont employes externer au cot sont nombrent; les uns sont employes externer sont l'application constante, sur la temeur, de l'emplatre vigo, dont l'efficacité est due prin-cipalement au mercure; des topiques composés avec différentes substances toniques et excitautes, telles que le muriate d'ammoniaque, la folle farine de tan, les calaplasmes formés de farines dites résolutives et de lessive de sar-ment, etc. Ce traitement surtout, s'il n'est point joint à des ment, etc. Ce traitement surtout, s'un est point joint a ues médications internes, agit l'enfement, et il faut le continuer avec constance. Ce n'est souvent qu'au bout d'un an qu'on en aperçoit les effets. On emploie aussi exterieure-ment des ouctions avec des l'iniments excitants et surtout avec une pommade dont l'iode fait la base. A l'intérieur, on a precenisé les amers unis avec des préparations de fer. Le soufre, le mercure, le savon, substances auxquelles on attribue une propriété fondante; divers purgatifs, agissant comme dérivatifs, ont été aussi récommandes. En général, on a en recours aux agents pharmaceutiques employés pour combattre les scrofules. On a aussi vante l'alun de Rome à la dose de 3 décigrammes par jout. Certains remedes ont été long-temps et empiriquement usités comme surciaux : telle est surtout l'éponge marine, qu'on a adminis-trée sons diverses formes et unie à d'autres substances, après l'avoir réduite en cendre ou en charbon, et pulvé-lisée ; on en a composé des électuaires et des pilules. La remede de Planque n'est autre que cette même poudre, mèlée avec du miel qu'on a fait cuire avec de la sauge : refficacifé de l'éponge ayant été éprouvée assez de fois pour ètre incontestable, on a recherche à quel principe on devait attribuer cette propriété. Les expériences entreprises à ce bijet ont appris qu'elle provenait de l'iode, qui se trouve en plus ou moins grande quantité dans diverses productions marines. Depuis cette découverte, on a attaqué le goftre par dette substance, qu'on doit aux travaux modernes des chimistes. Comme on s'en est également servi pour combattre la maladie scrofyleuse, ce remède a souvent mérité sa réputation, mais il a occasionné de graves inconvénients : il en est un inhérent à son mode d'action qu'il est difficile d'éviter, c'est celui de diminuer, de fondre en grande par-tie les glandes mammaires, et d'effacer ainsi presque entièrement les seins. Néanmoins, l'iode est un médicament pré-cieux pour combattre la difformité qui nous occupé.

Avant d'employer les préparations d'iode, on pourra tenter de résoudre le goltre par un traitement exempt d'inconvenients : tel serait celui consistant en de fréquentes applications de sangsues autour du corps thyroïde tuméfié, de glace directement posée sur la tumeur, et de cataplasmes emollients. L'auteur de cet article a réussi par ce seul knoyen à faire disparaître un gottre dont une jeune fille du Valais était affectée, et dont le développement était formidable. Un repport très-favorable sur un remède anti-gottreux, appelé poudre de Sancy, a été fait à l'Académie de Médeeine, et des épreuves tentées par différents médecins ent recommandé ce remède.

Quand les gottres sont anciens et ont acquis un développement assez considérable pour gener l'exercice des organes vocaux et faire craindre la suffocation, quand ils sont pas-sés à un état cancireux, la miladié est gravé, et, étéchis-le, Part est à peu près impuissant. On a conseillé en de telé ens l'amentue de la tuméer; mais c'est une opération dangereuse, et dont les suites sont aussi à craindre, ai ce a'est même plus, que celle de l'affection abandonnée à elle-D' CHARDORNIER.

GOLBÉRY (MARIE-PHILIPPE-Ainé DE), archéologue, magistrat et député, naquit à Colmar, le 1er mai 1786. Un de ses parents avait entrepris et publié un Voyage en Afrique par ordre de Louis XVI. Son père était membre du conseil souverain d'Alsace. Après avoir fait ses premières études en Allemagne, il suivit à Paris les cours du collége des Quatre-Nations, puis ceux de l'École de Droit, et s'enrôla sous l'Empire, dans une des cohortes mobilisées de la garde nationale, où il conquit l'épaulette de lieutenant. S'étant néanmoins fait recevoir avocat en 1808, il devint en 1811 substitut du procureur impérial à Aurich (Ems oriental), puis procureur impérial à Stade (Bouches-de-l'Elbe), et en-core à Aurich, où il épousa, en 1812, la fille de Merlin de Thionville. Enfin, en 1813, il fut nommé procureur impérial à Colmar. En 1814, à la première invasion du sol français, il prit les armes, pour la défense du pays, dans un corps franc levé par son beau-père, et ne les déposa qu'après la capitulation de Paris. Son dévouement à une cause malheureuse ne lui fut pas funeste cette fois; mais après le désastre de Waterloo, comprenant qu'il ne pouvait pas sous un gouvernement réacteur continuer à faire partie du ministère public, il donna sa démission pour rentrer au barreau.

Sur la fin de 1816, de Serre, premier président de la cour de Colmar, le fit pourtant nommer substitut du procureur général de ce siége ; et devenu garde des sceaux en 1820, il lui donna une place de conseiller à cette même cour. Golbéry présida souvent en cette qualité les assises de Strasbourg, et utilisa ses loisirs en publiant un grand nombres d'ouvrages sur la jurisprudence, la littérature et l'archéologie, entre autres Les Villes de la Gaule rasées par Dulaure et rebâties par Golbéry (1821); un Mémoire Sur les anciennes fortifications des Vosges; une Carte des routes romaines de la haute Alsace, qui lui valut de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres une médaille et le titre de correspondant : un Mémoire Sur l'état de la Gaule avant la domination romaine, auquel l'Académie de Toulouse décerna une autre médaille, en 1826 ; une édition de Tibulle pour les classiques latins de Lemaire; un grand ouvrage Sur les Antiquités de l'Alsace (1827); une suite de lettres Sur la Suisse ct la Lombardie (1828); et parmi de nombreuses traductions de l'allemand et du latin, celles de l'Histoire universelle de l'Antiquité, par Schlosser (1828, 3 volumes in-8°); de l'Histoire Romaine de Niebuhr (1829 et années suivantes, 6 volumes in-8°); de Suétone; du Dialogue de Cicéron intitulé : Brutus sur les orateurs illustres; etc., etc. Enfin il fut un des plus actifs rédacteurs du Bulletin des Sciences de Férussac, de la Revue Encyclopédique, de la Revue Germanique, du Dictionnaire de la Conversation et de l'Encyclopédie des Gens du Monde.

La révolution de 1830 lui ouvrit l'arène politique. Élu président du collège électoral de l'arrondissement de Colman (extra muras), puis, en 1833, membre du conseil général du Haut-Rhin, il fut élu député en 1834, dans le mêr lége comme représentant le parti de l'opposition. Son mandet lui fut continné aux deux élections générales ordonnées sous le ministère du 15 avril 1837. Avant et après la chute de ce cabinet, il inclina vers le centre gauche pour devenir ministériel peu de temps après l'avénement du cabinet du 29 octobre. Nommé en 1841 procureur général à la cour royale de Besançon, il siégeait encore à la chambre en 1848, lors de l'avénement de la république, qui lui enleva ses fon tions. Plus tard il reçut, comme fiche de consolation, le titre de premier président honoraire de la cour d'appel de Besançon. La mort vint le frapper à Kientzheim, le 5 juin 1854

GOLCONDE (altération de Golkhanda des indigènes), forteresse de l'Hindostan, jusqu'au dix-septième siècle capitale d'un royaume du même nom : alors sa position insalubre la fit abandonner par les souverains pour le séjour d'Hyderahad, chef-lieu de la province du même nom,

dans la présidence de Calcutta, qui en est éloigné d'environ 4 kilomètres à l'ouest, et dont elle est regardée comme la citadelle. C'est là en effet que les marchands et les principaix habitants de cette ville se retirent en cas de danger. Golconde est bâtie sur un rocher, et regardée comme imprenable par ses habitants. Depuis fort longtemps, c'est le lieu où soul travaillés les diamants que l'on trouve avec tant d'abondance dans les régions moyennes de l'Inde. De là ce caractère de richesse emphatique dont on a revêtu son nom, et de là aussi ce renom d'opuience et de spiendeur qui en a fait l'un des termes comparatifs de la richesse, comme celui de Potosi et d'autres lieux. On a vu des mines à Golconde, où il est prouvé qu'il n'en a jamais existé, et son nom, que l'on a fait si sonore, n'apparait plus anjourd'hui que de loin en loin, pour se prêter aux ornements du style, pour servir l'auteur de quelque livre aux formes orientales.

Un charmant opéra-comique, le chef-d'œuvre de Berton.

est intulé : Aline, reine de Golconde.

GOLDAU. Ainsi s'appelait autrefois un village du canton de Schwitz, situé entre le mont Rigi et le mont Ruffi, à une demi-lieue au sud d'Arth, et dont une horrible catastrophe a effacé toute trace. A la suite de pluies continuelles, le pic du mont Russi se détacha de sa base le 2 septembre 1806, vers cinq heures du soir, et s'essondra dans la direction andouest de la vallée. En quelques minutes, les villages de Goldau, Busingen et Rothen se trouvèrent complétement ensevelis sous les gigantesques débris de la montagne; une artie du lac de Lauwerz était comblée; et le débordement e ses eaux, qui en résultait, dévastait tout le pays d'alentour jusqu'à Seewen. Deux églises, cent onze maisons, deux cent vingt granges et étables contenant de nombreux bestiaux. étaient écrasées sous les décombres de la montagne avec 400 habitants. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui échappèrent à ce désastre : ce furent coux que le hasard avait éloignés à ce moment de leurs demeures, mais ils perdirent tout ce qu'ils possédaient au monde. Au milieu de la solitude pierreuse, toute couverte d'herbe et de mousse où furent jadis les florissants villages que nous venons de mentionner, et que traverse la grande route d'Arth à Schwitz, on a érigé une chapelle, destinée à rappeler le souvenir de ce suneste évé-

GOLDONI (CHARLES), le premier auteur comique de l'Italie, naquit à Venise, en 1707. Sa famille était noble et aisée : ce fut dans la maison de son grand-père, homm d'esprit, et qui aimait les fêtes et les spectacles, que Goldoni manifesta d'abord son goût pour l'art dramatique. Afin d'amuser son petit fils, le vieux Goldoni avait fait arranger un théâtre de marionnettes, et le dirigeait lui-même; mais la raison n'avait pas réglé la conduite du vieillard, et quand il mourut, sa famille se trouva à peu près ruinée. Le père de Goldoni se fit médecin, et Charles étudia successiveme la médecine, le droit et la théologie; mais, toujours entrainé par son amour de la scène, dès l'âge de huit ans il écrivait des comédies, et continua de s'exercer dans ce ganre, si bien qu'il en négligea toutes ses autres occupations. Pour assister aux représentations d'une fort mauvaise troupe qui de Rimini s'en allait jouer à Chiozza, il quitta furtivement son père, et, s'embarquant avec les comédiens, arriva dans cette dernière ville, où sa mère le reçut, et lui pardonna une équipée qui le ramenait auprès d'elle. Son père, peu de temps après, l'envoya à Milan, d'où le marquis Goldoni, son parent, avait obtenu pour Charles une bourse dans le collége du pape, à Pavie. Quoique ce collége fût composé de Jennes tonsurés, on s'y appliquait plus à la danse, à l'escrime et aux arts mondains qu'à la science et à la piété. Charles Goldoni gouta fort des études qui convenaient à ses seize ans : cependant, il fit pour un ami, deux aus après, un sermon très-applaudi; mais, le sermon ayant été suivi de quelques satires assez scandaleuses, dont on ne lui garda pas le secret, Charles fut chassé du collège et de la ville. Un moine le reconduisit chez son père, qui l'emmena dans le Frioul.

En 1729 il fut nomme condjuteur en chef du chancelier de Feitre, et eut le plaisir de joindre à ce titre celui de di-retteur d'un théâtre de société, dans le palais du gouverneur. Il arrangea pour sa troupe des pièces de Métastase, et en composa lui-même. Ses parents, qui ne pouvaient vivre sans lui, le rappelèrent à Bagnacavalli, où il perdit son père. Songeant sérieusement à sa fortune, dont la médiocrité Peffrayait, il se fit recevoir avocat à Venise, en 1732; mais na clientelle étant peu nombreuse, il employa son temps à faire des almanachs en vers et en prose, qui eurent beaucoup de succès. Une cause importante gagnée lui donnait la vogue, quand des intrigues amoureuses et un mariage manqué l'engagèrent à quitter Venise. Errant dans le nord de l'Italie pendant la guerre de 1733, pillé par des déserteurs, il trouva heureusement à Vérone des comédiens dont le chef était son ami, et qui représentèrent sa mauvaise tragédie de Bélisaire, que l'on voulut bien applaudir. Sa mère, tout en regrettant qu'il abandonnat le barreau, finit par approuver la carrière vers laquelle un penchant irrésistible sem-hlait l'entraîner, et il ne s'appliqua plus qu'à travailler pour le théatre. Ses relations intimes avec les comédiens le jetèrent dans un genre de vie assez dissipée, jusqu'à l'année 1736, qu'il épousa la fille d'un notaire de Gênes, avec laquelle il vécut dans une union parfaite, et dont la famille le fit nommer consul de Gênes à Venise, en 1739. Deux ans après, certains accidents le forcèrent à quitter cette place, et il voulut aller tenter la fortune ailleurs. Il parcourut avec sa fernme le nord de l'Italie, désolé par la guerre, et se vit dépouiller de tout ce qu'il possédait par des hussards au-trichiens; voulant demander au prince Lobkowicz, qui commandait l'armée impériale, la restitution de ses bagages, il est abandonné sur la route de Pesaro par son postilion : cheminant péniblement avec sa semme, la portant sur son dos à travers deux torrents, courant mille dangers dans un pays couvert de soldats ennemis, il arrive enfin à Rimini, où le prince sait un accueil plein de grâce à l'auteur de Bélisaire, du Cortesan, et d'autres comédies qu'il a souvent applaudies. On lui rend ses effets; on lui confie la direction du spectacle; il gagne de l'argent et s'amuse, chose qui lui étaient également nécessaires.

En visitant Florence, il s'y fit pour amis Cocchi, Gori, Lami, et tout ce que cette ville comptait alors d'hommes célèbres : il en fut ainsi à Rome et dans toute l'Italie. En 1753 on le critiquait encore beaucoup, mais sa gloire était assurée, et sur tous les théâtres de l'Italie on représentait ses pièces, qui n'avalent pas moins de succès à la lecture qu'à la scène. Goldoni avait fait une étude particulière de Molière, et pour introduire dans son pays la comédie de caractère, il luttait courageusement contre ses compatriotes, qui préséraient les sarces et les pièces à canevas, dont les acteurs improvisaient leurs rôles. Il était difficile de détrôner Pantalon, Arlequin, le Docteur : c'était attaquer Venise, Bergame, Bologne, dont ces masques semblaient les représentants: aussi Goldoni se fit-il beaucoup d'enpemis, à la tête desquels on doit placer le comte Gozzi, anteur comme lui, et qui dressa un théâtre rival du sica. Des comédiens italiens ayant joué à Paris l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé, pièce à canevas, qu'il avait faite pour le célèbre mime Sacchi, les gentilshommes de la chambre lui proposèrent de venir en France pour deux ans. Il arriva dans ce pays, qu'il avait toujours désiré connaître, en 1761; il allait le quitter, à son grand regret, lorsqu'il fut nommé maître de langue italienne de Mesdames, filles de Louis XV. Pendant plusieurs années, ce poste ne lui valut qu'un logement au château de Versailles, et l'agrément d'être des voyages et d'assister aux sêtes et speciacles de la cour: on oubliait de payer des appointements à celui qui n'en demandait point. Enfin, Mesdames obtinrent pour lui une pension de 3,600 livres, qui, jointe à l'argent qu'il recevait d'Italie pour les représentations et les impressions de ses pièces, suffit à lui procurer toute l'aisance que la modération de ses goûts lui faisait désirer. La suppression de cette pension en 1792 laissa Goldoni et sa femme dans un état voisin de la misère : il tomba malade. Un rapport de Joseph Chénier à la Convention fit rétablir la pension du vieil auteur en 1793, la veille même de sa mort, et on se borna à en accorder une de 1,200 francs à sa veuve, âgée de soixante-seize ans.

Goldoni, maigré la finesse et la vivacité de son esprit, avait le caractère le plus doux, le plus aimable; il était aussi probe que désintéressé, et, quoique fort sensible aux louanges, ne concevait aucune inimitié contre ceux qui le critiquaient. Dans ses comédies, il a poursuivi impitoyablement les vices et les travers ; il n'y en a pas une qui ne soit morale. Si la lecture de ses pièces était moins entrainante, on remarquerait que son langage n'est correct et élégant que lorsqu'il écrit dans le dialecte vénition ; mais l'intérêt est si vif , on prend tant de part à l'action, les personnages se sont tant emparés de l'imagination, que l'on ne s'arrête plus au style dans lequel ils s'expriment : leur sort, leur passion, voilà ce qui occupe. La modestie de Goldoni nuisit à sa célébrité. Bien qu'il soit l'auteur d'une comédie restée au Théâtre-Français, bonneur singulier pour un étranger, sa réputation est de beaucoup au-dessous de son mérite; et le Bourru biensant est loin de pouvoir donner une idée du charme, du piquant, de l'originalité avec lesquels il peint les mœurs et les hommes de toutes les classes de la société en Italie, à l'époque où il y vécut. Il a composé cent cinquante comédies au moins; les éditions de son théâtre sont sans nombre: ses Mémoires, écrits en 1787 (Goldoni avait alors quatrevingts ans) sont aussi amusants que sincères.

GOLDSCHMIDT (Man). Voyes Lind (Jenny).

GOLDSMITH (OLIVIER), historien et romancier anglais, né le 10 novembre 1728, à Pallas ou Pallice, dans le comté de Longford (Irlande), était fils d'un pauvre ministre de campagne qui, au moyen d'un fonds commun fait dans la famille, l'envoya en 1745 étudier la théologie à Dublin. Un soufflet qu'il reçut un jour de l'un de ses professeurs le détermina à quitter cette ville; mais la faim ne tarda pas à l'y ramener, et alors son frère le réconcilia avec son maitre. Après avoir ensuite rempli pendant un an l'emploi de précepteur, il s'était décidé à partir pour l'Amérique. Mais le capitaine mit à la voile sans l'attendre, et emportant avec lui la modeste valise qui contenait tout son bagage. Olivier Goldsmith dut donc s'en revenir auprès de sa pauvre mère, qui, à force de sacrifices et de privations, parvint encore à l'envoyer étudier la médécine à Edimbourg. Mais s'étant imprudemment porté caution pour un ami, il dut fuir de cette ville, et s'en alla alors à Leyde, où pendant une année il se livra à l'étude de lachimie et de l'anatomie. Il finit pourtant par y renoncer pour se faire voyageur, comme si c'eut été là une carrière. Il partit donc à pied le sac au dos, se remettant du reste à la Providence. Du courage, sa voix, une flûte, tels étaient ses seuls trésors. Les airs qu'il jouait ou chantait lui valaient un gite pour la nuit et du pain pour la journée. « Quand, au tomber du jour, dit-il, j'approchais des chaumières, je jouais un de mes airs les plus joyeux, et cela me procurait non-sculement un logement, mais encore ma nourriture pour le lendemain. » C'est surtout en France qu'il employait ces moyens; ailleurs, il en mettait de plus difficiles en pratique. Dans toutes les universités étrangères et les couvents, on soutenait alors à certaines époques des thèses philosophiques contre les premiers venus qui voulaient les attaquer, et celui qui avait fait preuve d'habileté pouvait réclamer une gratification pécuniaire, un diner et un it pour une nuit. Goldsmith parcourut ainsi la Flandre, la France, l'Allemagne et la Suisse, où il composa une partie de son poème The Traveller. A Genève, il devint le guide d'un jeune Anglais: mais l'avarice extrême de son patron le décida à l'abandonner à Marseille. De là il se rendit à Padoue, où, diton, il se fit recevoir docteur en médecine. Revenu en Angleterre en 1756, la misère le réduisit à accepter dans une écote de Peckham les rudes fonctions de pion, qu'il échangea phis tard contre celles de garçon apolhicaire. Enfin, un de ses anciens camarades de l'université d'Edimbourg l'en-couragea à aller s'établir comme médecin praticien à Lon-

dres. Les malades ne venant pas, Goldsmith mourait de laim, Les malades ne venant pas, Goldsmith mourait de faim, quand il lui arriva de faire la connaissance de Griffith, alors l'éditeur du Monthly Review, qui lui donna quelque travail; mais au bout de buit mois, croyant pouvoir désormais voler de ses propres ailes, il se brouilla avec lui, Après avoir publié son Enquiry into the present state of taste and literature in Europe (Londres, 1759), il se livra désormais avec une ardeur extrême aux travaux de la vie littéraire, récoltant dans cette carrière beaucoup de gloire sans doute, mais fort peu d'argent. C'est ainsi qu'il donna, entre autres, ses Lettres Chinoises, qui parurent d'abord dans le Public Ledger, et qu'on réimprima ensuite sous le titre de The Citizen of the World (1762). Vers le même temps il termina son poème The Traveller (Le Voyageur). Vinrent chauite; Letpoeme The Traveller (Le Voyageur), Vintent ensuite; Let-ters on English history (1765); The Vicar of Wake-field (1766); sa première pièce de théâtre, The good natured man (1767); son poeme, The deserted Village (1770); Roman History (1770); son History of England (1772); sa seconde pièce de théâtre, She stoops to conquer (1773); History of Greece (1773); enfin, d'après Buston, son History of the earth and animated nature (6 vol., 1774), ouvrage demeurs inacheve. Il travaillait a un dictionnaire universel des arts et des sciences, lorsque la mort le surprit,

Après les étranges vicissitudes dont la vie de Goldsmith avait eté seme, il ne faut pas s'étonner que ses poésies aient des couleurs locales si vives, qu'il décrive, par exemple, son Village abandonné avec une vérité si naive et si touchante, et que dans son Voyageur (The Traveller) il deploie, avec les observations les plus fines, toutes les ressources de la plus poétique imagination. « Douce poésie, vierge char-mante, s'écrie Olivier Goldsmith à la fin d'un de ses poèmes, trop pure pour un siècle dégénéré et corrompu, où tu ne trouves plus un cour capable de battre à tes généreuses inspirations; deesse aimable, trop négligée, trop décriée, orgueil de ma solitude, source de tous mes plaisirs comme de tous mes maux, toi qui m'as laissé dans la pauvreté ou tu m'as trouvé, adieu! » Et en ellet il dut lui en couter de renoncer aux douces réveries du poête, pour se livrer au rude travail de l'écrivain condamné par son étoile à gagner avec sa plume son pain de chaque jour.

Ses œuvres dramatiques lui assurent un rang distingué dans le théâtre anglais. Son Vicaire de Wakefield, que toute l'Europe a lu, relit encore, et lira toujours, et qui est devenu un livre classique, a fait sa réputation comme prosateur. En tenant compte de tous ses autres travaux, si nombreux et si divers, on comprend qu'il n'y a rien d'exagéré dans les éloges que les meilleurs critiques loi ont donnés. Jamais poète depuis Pope n'a eu plus de correction et d'élégance, Il possedait d'ailleurs ce qui manquait à Pope, un rare bonbeur d'expression et des traits pleins de naturel et de nativelé. Samuel Johnson à dit de lui : « Ollvier Goldsmith , poète, philosophie et historien, propre à tous les genres, sut orner tous les sujets : habile tantôt à nous laife rire et tantôt à nons faire pieurer, son genie exerçait sur les affections du cœur une douce tyrannie, et rien ne manquait à son expres-

sion, à la fois noble, pure et délicaté. .

GOLDWASSER. Voye EAU-DE-VIE DE DANTZIU.

GOLFE. Admettons avec la science moderne les divers ages de la terre, la formation lente de son écorce en stratilications successives sur un hoyau Inconnu : ne peut-on pas dire que dans le dernier catactyeme qui donna à notre globe sa forme actuelle, les caux de la mer, oscillant dans un bassin fratchement creuse, heurtant des rivages mal affermis, les déchirerent en mille lieux et y creuserent des détroits, des golfes, des baies? Y eut-il alors vers le pôle arctique une crépitation extraordinaire, dont l'histoire est restée empreinte sur le littoral, taillé et coupé en mille dentelures bizarres rar des golfes, l'La plus considérable de ces tropés est la mer. R'a a c'he, véritable golfe, au. Tand: duquel le trar. Pierre jete le port d'Archa a gol; pesition maritime singulère, et d'où le marine militaire de la Rossie ab pet me apper notre Europe que pendant els mois de l'appée, et d'où le marine militaire de la Rossie ab pet me apper notre Europe que pendant le mais temps, ces le missace. Pips bes, et lout à fait dans l'intérier des issue, les golfes de Bothuie et de l'in la mé e marquent la innise extreme de la mer Baltique; la meture y est ambre et troide; le pipu des pations du Rord dut y poser, ses premiers temples au milieu d'apres rechers, au faite desquiels fottent des hrumes glacées comme des ténèbres résibles.

Sur nos côtes echidentales, l'ocata, Atlantique, fit us pes dont le golfe de Gascogne est la trace; les notices piemes de Permark le limitent, au nord, am sud le dernier cap de l'Espagne: paragra dangepeux aux marighagues quand l'hi-

dont le golfe de Gascogne est le trace ; les noires piemes de Permark le limitent, au nord, au sud le despier out de l'Espagne; paraghé dangepoux aux nevigitiesses quand l'illegagne; paraghé dangepoux aux nevigitiesses quand l'illegagne; paraghé dangepoux aux nevigitiesses quand l'illegagne; paraghé dans le ciel que le marin, checche es reute; l'oil lixé sur le food, le sonde à la main, il marche à littons, le Médiferranée écoras le potte de Provasce, et cruss le golfe, de Lion; son nom indique son caracters, more Leonin; on trouvait, autrefois que la mer. y était, fucieuse opunne, un lieu-"De là, chranhast l'Italies, elle despit le golfe de Vanise, comme un bras, puis par une secilation contraire, frappent le côte septentionale de l'Afrique ven la régence de l'Afrique ; les alongouffra dans le golfe de la fidre, redoutable, à same des courants, et des reute qui patient, en côte, redoutable, surfout à cause des féroces mitohs qui peupleut ses rivages. La côte accidentable de l'Afrique, moins ciselée, moins tourmentée, a'infiéohit cependant derait l'énocrae masse des caux de l'Allentique et quiri le golfe de Guinée, région des longs calmes , des chiesers des l'aux l'aux des la la golfe de Guinée, région des longs calmes , des chiesers de l'aux l'aux des phères de l'aux des la la louge calmes des cours de l'Allentique et des phères de l'aux des la la louge set éternelles regions que l'Occien roule depuis les régions australes, il voit avec un japplissant désespoir ses vivres inmiliement a épitier et un impulsant décespoir ses vivres inutilement s'épitier et

que l'Ocian roule depuis les régions australes, il voit avec un impulssant désespoir ses vivres inntilement s'épider et le scorbut décimer son équipage. Le cap Negro horne su midi ce grand golfs; sal borrible, volcanque et calciné, sans pubrages, sans verdure, sans est : ses habitants rabougris, peine donés d'un langage, vont chaque mattie, avec des pismes d'autruche, éponger la minèe couché de roste gue la nuits éclatantes déposent sur ses pointes rocalleuises.

L'océan Indién rudoya les rivages de l'Asie, Du présider bond, il ouvrit le golfe du Bengale, où le génie commercial de l'Angleterre attire aujourd'hui les marchands de tout l'univers; le Gange l'arrêta; il donna une autre 'apophisé au continent, ét creusa profondément le golfe Pergique, La masse d'eau fluvials que l'Euphrate et le Tigre chaptient des sommets du Taurus le fit reculer; il déposa dans sa retraite des baines de pintadines, où huitres à perie ; là l'Arabe tend sa leute sur une faible barque ; ses tribus erreit les gris des vagues, toujours àrdentes au pillage, foujours en juectre, et nemades encoré sur l'ésu comme au nafisien des salies du désert ; enfia, par un dernier effort, il voului se juitoire à la Méditerranés, il franchit le détroit de Bab-el-Nandeti l'orte de la Môrt), se traina sur les roches usadréportuses dont cè méridien est hérissé, et traça du sod au nord le golfe Arabique, appelé ausai mer Rosses; mais la foire l'ini manqua au milleu des sables ; il s'arrêta à quélques liques du unit, laiseant seulement un long et étroit silion, en pendant six mois de l'année southe le vent du midi, et le vent da nord pendant les six autres mois ; rivages célébres, herces des deux routs du commerce de l'Inde, dus l'Assistère a su centre route du commerce de l'Inde, dus l'Assistères a su centre route du commerce de l'Inde, dus l'Assistères a su des deux religious qui partagent sujourd'hul l'univers, ancienne route du commerce de l'Inde, que l'Angistiere a su de nos jours ressuecter par la toute-puissance de la vepeur.

Toute là bande orientale de l'Asie, depuis la presqu'ile de Malacca jusqu'aux limites de la Sibérie, vers la m chotsk, est coupée de nombreux golfes : tels le golfe de Siam, le golfe de Tonquin , la mer Jaune et plusieurs autres,

toutes communiquant à une méditerranée particulière, dont L'une des barrières, compacte et sans solution de continuité, est le confinent lui-même; l'autre, percée à jour, se compose des ties du l'apon et de tous les archipels qui longent la côte

de la Cluipe.

Le seul grand enfoncement de la Nouvelle-Hollande est
il doit son nom au voyageur qui le golfe de Carpentarie : il doit son nom au voyageur qui le découvrit. Sur la rive occidentale de l'Amérique septentrionale, le grand Océan déchira une langue de terre, et jeta sur une profondeur de 500 lieues le golfe si étroit de la Ca-lifornie : Cortez fut le premier qui l'aperçut ; il le prit pour une mer, et l'appela mer Vermeille; mais ici, non plus qu'ailleurs, le nom n'est point l'expression de la couleur des eaux. Plus au sud est le golfe de Panama, si célèbre par ses perles et par les conquêtes des Espagnols. Mais c'est surtout sur la côte orientale de l'Amérique qu'on rencontre de vasies golfes. Le fameux golfe du Mexique est une médiferranée où le Mississipi déverse ses eaux et son limon. Au-desaus du lleuve Saint-Laurent la grande baie d'Hudson, puis l'enfoncement conque sous le nom de mer de Baffin, ou tant d'aventuriers se jetérent à travers les glaces à la recherche d'un passage au Cathai par le nord-ouest du monde ; enfin, au fond de cette nappe d'eau hérissée de glaçons, le golle de Boothia; découvert et exploré par le capitaine Ross, en cherchant cette route aux Indes par le Nord que Cabot avait prédite à l'Angleterre. Tels sont les principaux golfes que pous presente anjourd'hui notre globe.

Le mot golfe signifie un profond enfoncement de la mer dans l'intérieur des terres; il ne diffère de la boie que par l'étendue. Quant à son origine, nous la trouvons dans l'italien golfo; le latin du moyen age en avait d'abord fait gul-phus, puls gulfus. Peut-être reconnaîtrait-on sa racine primitive dans le grec xolmos (en latin sinus).

Theogene Page, vice-amiral.

GULGOTHA. Voyez Calvaine. GOLIATH était de la ville de Geth, une des cinq satrapies des Philistins; sa taille gigantesque, qui était de près de quatre mètres; sa force, l'excellence de son armure et de son épée, le rendirent d'une insolence insupportable pendant la guerre que les Hébreux soutinrent contre les Philistins. Se promenant entre les deux camps, il appelait en combat siugulier les guerriers israélites, qui, estrayés de ses proportions, soulfraient ses insultes sans oper se memrer avec lui. Sorti à peine de l'enfance, David, jusque alors employé à conduire au pâturage les troupeaux de son père, ayant été envoyé au camp des Hébreux porter des provisions à ses frères, s'indigna de l'audace de Goliath; il offrit de le combattre, et Saul, roi d'Israel, admirant tant de courage, le fit revetir de ses propres armes, quoiqu'il ne doutât pas de sa délaite. Mais le jeune berger, embarrassé de ces armes, qu'il n'avait jamais portées, ne voulut se servir que de son cpieu et de sa fronde. Après avoir choisi cinq pierres dans un torrent, li s'avança vers Goliath, et, l'ayant renversé d'un copp de pierre lancée au milieu du front, il se préci-pita sur lui, s'empara de son épée et lui trancha la tête. Cette victoire répandit la joie dans tout Israel, et David l'a célébrée dans le 143° de ses Psaumes.

L'Écriture parie d'un autre Goliath, qui fut tué par Elchain, fils de Jair de Bethléem. Com DE BRADI. GOLO (Département du). Voyes Corse. nan, fils de Jair de Bethiéem.

GOLTZIUS (HENDRIK), célébre graveur hollandais, naquit en 1558, à Mulebrecht, où son père était bon peintre sur verre. L'aider dans ses travaux fut la première occupation artistique du jeune Goltzius. Plus tard, son père ayant du se rendre en Allemagne, il fut placé en apprentissaga dans l'atelier de mattre Léonhard d'Harlem, et ses facultés y développèrent bientôt de la façon la plus brillante. A l'age de vingt-et-un ans, il épousa une vieille veuve dont la fortune le mit à même d'acheter une bonne imprimerie en taille douce. Le fils que sa femme avait eu de son premier lit, Jacob Matham, devint son meilleur élève. Il déploya une activité extreme ; mais bientôt le sentiment de la grande

diaproportion d'age existant entre lui et sa compagne lui ins-pira une tristosse qui infina tellement sur sa santé que pour la rétablir force, lui fut, à l'àge de vingt-quatre ans , d'enin reachir force, in int, a lage of vingt-quart and, death treprendre un long yoyage 'à l'étranger. Et comme il était délà très-connu, ce fut sous un dégulsement et un fairs, mom qu'il percourut l'Allemagne et l'Italie. Ce voyage le remit et en même temps fortifia son talent. Il observa beancoup sur toute la route, infatigable à étudier et à dessiner partout où il passait. Mais à son retour an foyer domestique, la maladie le reprit; et ce ne fut qu'à l'aide des plus grands soins qu'on lui conserva encore asses de forces pour entreprendre et terminer de grands travaux. Il mourut

Goltzius perfectionna singulibrement la gravure, en ce qui est de la partie technique. Sans doute pour ce qui est de choix des sujets, son œuvre à peu d'importance. Mais peut-être est-ce à cette circonstance qu'il faut attribuer les pro-

grès si notables qu'il fit faire aux procédés pratiques. GOMAR (François), célèbre chef d'un parti théologique protestant, naquit à Bruges, en 1563, et mourus à Gro-ningue, en 1641, après avoir exercé le ministère sacré à Francfort, et le professorat de dogme à Loyde, à Middelbourg et à Groningue. Gomer fut un des savants théologiens et un des bons orientalistes du dix-septième siècle. Mais ess écrits théologiques, dont la collection sut publiée à Ameterdam, en 1665, ne sont guère lus ni même consultés aujour-d'hhi. Gomar dut principalement sa réputation à la guerre acharnée aux aon intolérante orthodoxie déclara aux doctrines arminiennes et à leur fondateur, Jacques à r m in i u s, sen collègne à Leyde. Il figura dans le trop famoux concile per-testant de Dordrecht, et s'y distingua per la chaleur de son zèle contre les arminiens ou remontrants, qui avaient recu ce nom à cause des remontrances qu'ils adressèrent, en 1610, aux états de Hollande ; de là le nom de gomaristes ou contre-remontrants, qui devint celui des partisans de Gomar, ou des idées rigides de Calvin sur la grace et la prédestination. Ajoutons encore ici deux vers latins extremement plaisants, par lesquels les beaux esprits latinistes du temps stigmatisèrent le concile de Dordrecht, et qui vivront sans doute aussi longtemps que le souvenir de François Gomar et de cette intolérante assemblée :

Dordrechts synedus, menus; churus integer, man; Contentes, VENTUS; somio, Stramen. AMEN.

CH. COQUEREL.

GOMARISME, GOMARISTES OU CONTRE-REMON-TRANTS. Voves REMONTRANTS.

GOMBAUD ou GOMBO, nom vulgaire de la ket mie comestible.

GOMBAUD (JEAN OGIER DE), né à Saint-Just de Lussac, en Saintonge, d'une famille protestante, s'attacha tout d'abord à Malherbe ; un sonnet sur la mort de Henri IV attira sur lui l'attention. Ce fut bientot un des assidus de l'hôtel de Rambouillet. Gombaud n'était pas un poête courtisan, quoique le cardinal-ministre l'ent fait entrer à l'Académie Française. Il avait présenté à son éminence des vers: « Vollà, lui dit le cardinal, des choses que je n'entends pas. - Ce n'est pas ma faute, » répondit avec franchise le poéte saintongeois. Si ces vers ressemblaient à ceux qui composent les centuries de Gombaud, ils ne de-vaient pas être du goût du cardinal. Dans ses épigrammes, il frondait les vices des grands avec une audace et une précision qui supposent autant de talent que de courage. Il mourut presque centenaire, en 1666, après avoir depuis longtemps perdn ses pensions. Ses vers ne manquent ni de pureté ni d'harmonie; il a fait une tragédie, Danaide, qui

ne réussit pes.

DUFET (de l'Yonne).

GOMBETTE (Loi), ainsi appelée du nom de son euteur, Gondebaud on Gombaud, roi de Bourgogne. Elle est au moins aussi ancienne que la loi sa lique, et elle a sur celle-ci l'avantage d'une date certaine et authentique. Cette loi sut rédigée à Château d'Amberieu, dans le Bugev. promulguée à Lyon, en 502, cans une assemblée des optimates, et souscrite par trente-deux countes. Elle était divisée en 49 titres, sans y comprendre les additions faites depuis par Sigismond, fils et successeur de Gondeband. Les Gallo-Romains conservèrent le droit qui les régissait avant l'invasion des Bourguignons dans les Gaules. La loi Gombette tendait, par ses dispositions relatives aux mariages, à favoriser la fusion des familles indigènes et des familles bourguignonnes. La majorité était fixée à quinze ans. Les filles ne concouraient pas avec leurs frères au partage des terres. La justice était administrée gratuitement. Il était défendu aux juges de recevoir des présents on des gratifications, sous quelque prétexte que ce fût. Les magistrats qui, après en avoir été requis trois fois, ne décidaient pas les procès en état de recevoir jugement étaient condam une amende de 12 sous d'or, et à 36 sous d'or si, par inadvertance ou négligence, ils n'avaient pas jugé conformément aux lois. Les condamnations, quant aux personnes libres, se résumaient en pénalités pécuniaires. C'est surtout de la loi des Boarguignons, qui désère le duel au lieu du serment. que nous vint l'usage du combat judiciaire. Comme dans la loi salique, la peine de mort était appliquée au meurtre et au vol même sur les grands chemins, l'enlè-vement de bestiaux excepté. Les délits relatifs à la chasse étalent punis avec une excessive sévérité : celui qui avait volé un chien de chasse était condamné à baiser publiquement le derrière de l'animal (Coram omni populo posteriora ipsius osculetur), ou à payer sept écus d'or. Le vol d'un épervier était plus rigoureusement puni : le voleur de-vait payer huit écus d'or, ou se laisser manger par l'oiseau six onces de chair sur la polirise. Le mariage était un véritable marché. Le mari achetait

sa femme cent-soixante écus d'er, si elle appartenaît à une famille notable, et la femme son mari, cent-cinquante écus d'or. Si le mari surprenait sa semme en délit siagrant d'aduitère, il pouvait la tuer sur-le-champ avec son complice ; mais s'il ne tuait que l'un des deux, il en devait le prix. Tirer son épée dans une rixe était un délit passible de peines rigoureuses. Les articles relatifs à l'hospitalité, au divorce, au culte des tombeaux, sont très-remarquables. Nul Bourguignon ne pouvait sans être coupable refuser à l'étranger ou au voyageur le seu et le couvert. La loi Gembette protégeait les tombeaux contre la cupidité qui aurait soustrait les objets précieux qu'on y enfermeit avec les défunts. Le coupable était puni d'un bannissement à perpétuité : nul ne pouvait lui donner ni asile ni vivres, mais la loi a'en fut pas moins violée, et l'on fut obligé d'affranchir les esclaves sous la seule condition de garder les tombeaux de leurs anciens maîtres. Il y avait égalité devant la loi pénale entre le Burgonde et le Romain du même rang, et la même composition était due pour les mêmes violences commises envers l'un ou l'autre. Cette loi réglait aussi les partages de terres et de serfs faits avec les anciens habitants. Un Bourguignon ne pouvait vendre ses biens, s'il en avait d'ailleurs de suffisants; il devait préférer pour acquéreurs les indigènes aux étrangers. La loi gombette contient beaucoup de dispositions du Code théodosien, qui était alors le droit commun des Gaules. Les anciennes lois bourguignonnes furent abrogées en 840 par l'empereur Louis le Débonnaire; cependant la Bourgogne en conserva quelques fragments. DUFET (de l'Yeane).

GOMER ou GOMERIG. C'est le nom qu'on a donné à la langue de l'ancienne tribu celtique des Cimmériens ou Cimbres, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours, tout en subissant de notables modifications de formes, dans le pays de Galles et dans notre basse Bretagne. Elle offre de grandes analogies avec l'hébreu.

Gomer est aussi le nom du fils de Japhet, dont les descendants furent appelés Gomérites, et à qui les peuples de la Galatie, de même que les Cimbres, faisaient remonter leur origine.

GOMERA. Voyes CANARIES.

GOMES (Joao-Baptista), le meilleur tragique portagais des temps modernes, quoique sa réputation ne soit fondés que sur une seule tragédie, Inex de Castro, qui, représentée sur la théâtre de Lisbonne, au commencement de ce siècle, excita tout aussitôt un enthousiasme sans pareil dans la nation et eut sept éditions successives en fort peu de temps. C'est évidemment l'onvre d'un jeune homme, mais d'un jeune homme qui promet beaucoup. Cette tragédie fait surteut époque en ce que le poète s'y est affranchi de la tyrannie des règles surannées du goût français, pour puiser ses inspirations aux sources du génie national. Malheureusement Gomes mourut trop tôt pour réaliser les espérances que faisait concevoir son brillant début. Sa tragédie a été tradeite par M. Ferdinand Denis dans les Chefs-d'œuvre du thédire portugais (Paris, 1823).

GOMIS (José-Mulcinon), né à Antoniente, près de Va-lence, en 1793, était de bonne heure cafant de chœur dans la cathédrale de cette ville. Déjà à seise ans il supplésit son maître de musique auprès de ses condisciples. A viagi-ciun ans, nommé chef de musique d'un régiment d'artillerie, il se voyait à regret lancé dans une sphère d'activité complétement étrangère à ses études. Il écrivit plusieurs marches militaires. Mais sa prédilection pour Hayda le portait à arranger en pas ordinaires et accélérés plusieurs de ses symphonies et jusqu'à son oratorio Les sept Paroles sur la croix. En 1817 il se démit de ses fonctions, et se rendit à Madrid, où il réussit à faire représenter différents petits opéras, parmi lesquels celui de La Aldeana surtout recut un accrei favorable. On le nomma alors chef de musique de la garde royaie; mais, à la suite de la contre-révolution opérée en 1823, il dut s'expatrier, et se rendit à Paris, avec le pro-jet de s'y consacrer exclusivement à la composition dramatique. De cruels déboires l'y attendaient. En trois années il lui fut impossible d'obtenir d'un seul anteur français le canevas d'un poème; il se décida à suivre les consells de Rossini, et se rendit à Londres , où il se fit tout de suite une position agréable comme professeur de chant et comme con-positeur de romances et de boléros. Sa vocation pour la mesique dramatique le ramena en 1827 à Paris. Il réussit esfa alors à obtenir un poême qu'il remporta bien vite à Londres, et peu de temps après il expédiait une partition complète au directeur de l'Opéra-Comique. On l'invita à venir diriger luimême ses répétitions; mais dès la première le directeur refusa de continuer les études de la pièce et de la représenter. Gomis l'attaqua en justice, obtint 3,000 fr. de dommages-intérêts, mais ne put le faire condamner par la justice à représenter son œuvre. Les lenteurs de ce procès et ses fréquents voyages à Paris lui firent perdre la position qu'il avait conquise à Londres, et le jetèrent dans une situation critique. Enfin, après luit années d'attente, il vit représenter, en 1831, sur le théâtre Ventadour, son opéra *Le Diable à* Séville, qui réussit, mais popularisa bien plus son nom parmi les amateurs que dans la masse du public. Il fut ensuite chargé d'écrire un opéra pour l'Académie royale de Musique; mais là encore des intrigues s'opposèrent à la représentation de sa pièce. Enfin, il parvint en 1833 à faire représenter avec succès un nouvel opéra-comique Le Revenant. Les tracasseries auxquelles il n'avait cessé d'être en butte avaient porté à sa santé un coup tel qu'il en perdit la voix. Dans cet état, il écrivit encore la partition du Portefaix, qui obtint moiss de succès, quoique les connaisseurs l'enssent plus goûtée que ses autres productions. Une pension que le gouvernement français lui accorda sur la fin de sa vie le mit du moiss à l'abri des besoins les plus pressants. Il mourut à Paris, le

GOMM (sir WILLIAM MAYNARD), général commandant en ches des forces britanniques dans l'Inde, né en 1780, fit sa première campagne, à l'âge de quatorze ans, comma enseigne, en Hollande, puis entra l'École militaire, où il acheva ses études avec la plus grande distinction. Plus tard il assista aux affaires de Copenhague et de Flessingue, en 1806 à cetles de Roleja et de Vimiera, en 1809 à celle de la Core-

gne; et de 1810 à 1814 il fut attaché avec le grade de lieutemant-colonel à l'état-major général du duc de Wellington. A la bataille de Waterloe, il remplit les fonctions de quartier maître général de la division Picton, reçut la décoration de l'ordre du Bain en récompense de la bravoure qu'il avait déployée dans cette journée ; puis, en raison de sa capacité militaire, il fut nommé chef de bataillon dans le régiment Colstream de la garde, dont plus tard il obtint le commandement. Promu général major en 1837, il fut nommé écuyer du duc de Cambridge, et en 1839 commandant militaire à la Jamaique. A son retour en Angleterre , il commanda pen-dant quelque temps le district militaire du nord ; puis, em 1842, créé lieutemant général, il fut envoyé à l'île Maurice en qualité de gouverneur. Il y fit preuve de grands talents administratifs, et on conçut alors en Angleterre une telle idée ce sa capacité, qu'en 1849 la Compagnie des Indes jeta les yeux sur lui pour remplacer lord Gough dans le commandement supérieur de l'armée indienne. Cependant il ne l'obtint qu'en 1851, à la suite du conflit de pouvoirs qui amena la démission du général Napier. C'est lui qui diriges la guerre contre les Birmans, laquelle se termina en 1853 par l'annexion du royaume de Pégou. Rappelé en Angloterre en 1858, sir W. Gomm fut élevé en 1868 à la dignité de feld-maréchal.

GOMME. Ce nom est donné à des choses qui ne se ressemblent pas toutes par des caractères chimiques bien dessinés: sinsi, on donne le nom de gomme cop a l'à une véritable résine, le nom de gomme gutte à pa mélange d'une très-petite quantité de gon me, et d'au moins 80 à 90 pour 100 de résine; de g∴mme ammoniaque à une autre substance qui ne contient pas plus de gomme, de gomme de Bassora à un principe particulier de certaines gommes-résines; de gomme la que à une sorte de résine déposée par l'insecte coccus lacca sur plusieurs arbres des Indes orientales; enfin, de gomme-résine à des mélanges de substances in médiates déconiant ensemble, sous forme d'un suc lafteux, des incisions faites à quelques végétaux, et qui paraissent formés de résine et d'huile essentielle, en suspension dans de l'eau chargée de gomme et de matière végétale. Nous laisserons de côté ces autres gommes qui n'en sont pas, pour nous occuper ici exclusivement de ce qu'on doit entendre par le mo:

La gomme n'est pas un principe immédiat ; c'est un mêlange de plusieurs principes distincts, solubles ou insolubles, qu'on est parvenu à isoler. Ces principes gommeux sont désignés sous les noms d'arabine, de bassorine et de cérasine; ils out pour caractères communs d'être solides, incristallisables, incolores, insipides ou très-fades, inodores, solubles dans l'eau, qu'ils transforment en une sorte de gelée, insolubles dans l'alceol. Ils se combinent avec les alcalis, donnent avec l'acide sulfurique un suere de raisin qui ne fermente pas, et donnent en outre avec l'acide anotique un acide découvert par Scheele et nommé

La gomme est un des corps immédiats des végétaux les plus répandus; on la rencontre dans toutes les parties des plantes herbacées, dans tous les fruits, dans un assez grand nombre de tiges ligneuses, enfin dans toutes les fécules. On the principalement celle qu'on emploie en médecine et dans les arts des arbres à fruits à noyau de notre climat; de plusieurs espèces de mimeuses d'Arabie et des bords du Nii; de quelques espèces d'arbres qu'on appelle uereck et nebueb du Sénégal (cette gomme contient un peu plus d'eau hygrometrique que la gomme d'Arabie), de l'astragalus tragacantha de Crète, et enfin, de toutes les plantes mucilagineuses. La gomme reçoit de tout cela les noms de gommedupays, de gomme arabique, de gomme du Sénégal, gomme adragante; les autres prennent leurs noms de la plante qui les fournit.

On counsit sous le nom de gommes artificielles celles qui résultent de la torréfaction ou de la fermentation des fécules;

les gommes qui se forment alors, et dans quelques autre expériences sur les matières végétales, paraissent jouir de propriétés chimiques très-analogues à celles des gommer naturelles; it faut seulement remarquer que les gommes artificielles ne se transforment point en acide mucique par l'action de l'acide nitrique. D' SARDRAS.

GOMME ADRAGANTE. Voy. ADRAGANTE (GOMME). GOMME AMMONIAQUE. Yoyes AMMONIAQUE

GOMME ANIMÉ, nom impropre d'une espèce de

GOMME ARABIQUE. Cette go mm e que produisent l'acacia vera et l'acacia nilotica, arbres de la Thébaide, du Darfour et de l'Abyssinie, se trouve dans le commerce en morceaux arrondis, tantôt amorphes, tantôt tout à fait sphériques, parfois ovoïdes ou sous forme de larmes, de grosseur variable, d'une blancheur plus ou moins grande, quelquefois jaunaire, solides et fort durs, rarement friables, translucides et opaques, à fractures planes, luisantes et vi-treuses. L'odeur en est nulle, la saveur douce et légèrement sucrée. La gomme arabique est très-soluble dans l'eau, avec laquelle elle forme un mucliage. On peut la mêler à l'huile par la trituration, et rendre ainsi les substances huileuses miscibles à l'eau. Mêlée au sucre, elle forme une pâte solide of transparente.

La pharmacie et la confiserie consomment une grande quantité de cette gomme : elle est la base des pates pectoales; ou en prépare des pastilles, des sirops. La médecine l'utilise comme émolifent dans les phiegmasies du tube digestif. L'industrie en tire parti pour l'apprêt des étoffes et des chapeaux, et sussi pour donner du brillant à l'encre et aux conleurs.

Les chimistes ont donné le nom d'arabine à la matière qui constitue la gomme arabique pure. Sa composition atomique est la même que celle du sucre de canne.

GOMME DE BASSORA, espèce de 70m me-ré-sino, qui se treuve en Arabie. C'est le produs de l'acacia rummifera , eu, suivent Martins , de l'acacla leucophixa. Son odour est millo, sa saveur insiphès. Elle se comporte dans l'eur à peu près comme la gomme ad rag a n te; mais elle y reste suspendue en flocons. Les chimistes y ont treuvé pour la première fois in substance qu'ils out nommée

bassorine. GOMME DES FUNERAILLES. Voyes Brituit de

GOMME DE SIAM. Voyes GOMME-GUTER.

GOMME DU PAYS, GOMME DE CERISIER. On nomme ainsi la gom no fournis par les cerisiers, les prunters, les abricotiers, et généralement les arbres fruitiers de la familie des resacées. Elle dissère de la gomme arabique en ocqu'elle ne se dissout qu'imparfaitement dans l'esu et y forme un mucliage épais. Sa partie insoluble a reçu le nom de cérastne. La gomise du pays n'a encore été utilisée que dans la chapellerie.

COMME DU SÉNÉGAL. Cotte gomme, produite ar le mimosa Senegal, est identique avec la gomme arabique. Elle a les mêmes usages, et même elle est préférable pour faire un muclinge épais. Il s'en expédie cha plus de 800 milliers pesant, des comptoirs établis sur les

bords de la Gambie.

GOMME ÉLASTIQUE. Voyes Cagureneuc. GOMME ÉLÉMI. Voyes Élém.

GOMME EUPHORBE. Voyes Eupsonmun et Eu-

GOMME-GUITE, GONNE DE SIAM, GONNE VÉ-RITABLE, sue concret que l'on obtient par incision de physicurs guttifères, principalement du stalagmitts cambegieides, qui crott à Siam et à Ceylan. Il se présente en manes brillantes, à cassure plane, complétement inodores. Sa saveur, nuite d'ahord, laisse au pharynx une sensation d'acreté assez prononcés. Employée en peinture com des plus beaux jaunes végétaux, la gomme-gutte est un

drastique violent qui entre dans la compesition des pilules purgatives et du fameux purgatif de Leroy. L'empoisonn ment par la gomme-gutte se combat au moyen d'eau chaude, qui facilite les vomissements, et de calé noir auquel on

ajoute quelques grains de camphre.

GOMME LA QUE. Voyes Laçon.

GOMME-RESINE. Les gommes-résines sont des mélanges bruts, en proportions variables, d'hulles volatiles, de substances gommeuses et résineuses, ainsi que de quelques autres sucs végétaux, qui découlent par excision de la plante qui les produit. Les principales sont l'aloès, la gomme ammoniaque, l'assa-fœtida, lebdellium, l'euphorbium, le galbanum, la gomme-gutte, le la bdanum ou ladanum, l'o liban, l'opoponax, le sagapenum, la scammonée,

GOMORRHE (en hébreu, Amora ou Homora), l'une des cinq villes de la Pentapole que le feu du ciel détruisit l'an 2138 du monde (1897 avant J.-C.), la dépravation de ses habitants et la révoltante brutalité de leurs passions ayant mérité ce châtiment épouvantable (voyes Sonous). On croit que Gomorrhe était la plus septentrionale des cinq villes, et que les ruines qui s'élèvent au-dessus des caux de la mer Morte, près d'Engaddi, sont tout ce qui reste de cette ancienne cité.

GONAIVES (Les), ville d'Hatti, sur la côte occidentale, avec 6,000 âmes, est le chef-lieu de la province de l'Artibonite. Elle a un port excellent et fait un grand commerce en café, coton et bois d'acajou. C'est là qu'en 1804 fut proclamée l'indépendance de l'île. En 1868 ses habitants soutinrent un siège d'une année contre les adversaires du président Salnave, et finirent par capituler en 1869.

GONCOURT (EDMOND et JULES HUOT DE), littérateurs français, nés, le premier à Nancy, le 26 mai 1822, et le second à Paris, le 17 décembre 1880. Fils d'un offloier supérieur et petits-fils d'un constituant, ils cédèrent à leur sympathie commune pour la littérature, et travaillèrent ensemble à tous les ouvrages qu'ils ont publiés jusqu'à la mort du plus jeune d'entre eux, arrivée à Auteuil le 20 juin 1870. Ils s'étaient habitués depuis leur enfance à voir, à deviner, à observer, à penser, à imaginer ensemble. « Coloristes enregés, dit un criti me, ils emploient toutes les nuances de la palette; ils en font rayoner avec profusion les tointes vives et un pen crues, par des oppositions de lum ière et de clair-obecur, des séparations tranchées, tout d'abord agréables, maisdont l'imression trop persistante émousse la sensibilité. Amoureux de la description, ils en abusent au point que le roman semble fait pour elle et par elle seule. » De cette collaboration fraternelle sont serties des œuvres qui ont lainsé, dans la littérature de n'otre temps, une trace originale. Au premier rang nous citerons des romans, empreints à un degré bizarre de réalisme brutal et de mysticisme, tels que Sæur Philomène (1861), Rénés Mauperin (1864), Germinie Lacerteux (1865), Manette Salemon (1868), et Gervaisais (1869). Dens leurs études historiques. toutes relatives au siècle passé (Histoire de la société française pendant la révolution et le directoire ; 1854-55, 2 vol. in-8; Sophie Arnould, 1867; Marie-Antoinette. 1858; les Mastresses de Louis XV, 1860, 2 vol. in-8). MM. de Goncourt ont apporté plus de curiosité d'esprit que de profondeur. Une de leurs publications les p remarquables a pour sujet l'Art ou dix-huitième siècle (1860-67, in-4), et contient des études consciencieuses sur Watteau, Boucher, Fragonard, Greuze, La Tour, les Saint-Aubin, etc. En décembre 1865 ils firent jouer au Theatre-Français le drame d'Henriette Maréchal, dent les hardiesses provoquèrent de bruyantes protestations parmi le public.

GOND, morceau de fer coudé en équetre, sur lequel tournent les pentures d'une porte ou d'une fenêtre. Au Aguré, faire sortir quelqu'un des gonds, c'est exciter soudainement ches lui un violent mouvement de colère, GONDAR, nom de l'un des Etats indépendants qui se sont formés à la suite de la dissolution de l'empire d'Abyssinie, tombé de nos jours dans la plus horrible anarchie. Ce nom est emprunté à la capitale même du royaume, ville de 60,000 habitants, suivant Bruce, et qui en 1862 n'en avait pas plus de 7,000, située au milieu d'une vaste plaine, et autrefois chef-lieu de toute l'Abyssinie. C'est une vaste agrégation de maisons aux toits de chaume et assez misérables. Les 44 églises sont les seuls édifices qui portent un certain cachet de grandeur, encore bien que construites avec des matériaux défectueux; la principale, appelée Qu osq "am, ne laisse pas d'offrir certainestraces d'art : l'intérieur en est tapissé de sole bleue et orné de glaces. Le vieux palais du roi ressemble à un châteaufort du moyen age, mais, inhabité depuis fort longtemps, il est dans le délabrement le plus complet.

Le royaume de Gondar est aussi appelé royaume d'Am-Agra, à cause du dialecte particulier qu'on y parle. Il com-prend les provinces centrales de l'Abyssinie et le grand lac Dembez, qui en occupe presque tout le milieu. Il fut conquis en 1853 par Théodoros; ce dernier, après s'être fait proclamer négous, choisit Gondar pour la capitale de son nouvel empire, auquel a mis fin, en 1868, la bataille

de Magdala.

GONDEBAUD, troisième roi de Bourgogne, fils de Gondicaire. Dans le partage des Etats paternels, il avait eu pour lot les pays qui formalent la première Lyon, naise. Mais bientôt il s'unit à son frère Godégisile contre les deux autres, et les fit périr l'un et l'autre. Il prit le titre de roi vers 491, ccda Genève à Godégisile, son frère, et fixa sa résidence à Lyon. Il agrandit ses États par la conquête de la Ligurie, de Turia, et a'avança en vainqueur jusqu'à Pavie, dont il s'empara. Clovis lui fit. demander la main de Ciotilde, sa nièce. Gondebaud la kui promit; mais il différait autant que possible de remplir sa promesse. Clotilde fut enlevée par Aurélien, ambassadeur de Clovis, qui l'avait fiancée au nom de ce princet: Gondebaud ne songea plus qu'à s'assurer de puissants alliés : il maria son fils Sigismond avec la fille de Théodoric, roi d'Italie. Mais Clovis se ligna avec ce même prince, et avec Géodésile par un traité secret. Vaincu à Fleury-sur Ouche (500), par la trahison de son frère, Gondebaud s'enfuit à Avignon, où il signa avec le roi des Francs un traité qui le déclarait son tributaire.

A peine l'armée de Clovis avalt-elle passe les frontières de la Bourgogne, que Gondebaud marcha contre Godégisile et le fit égorger dans Vienne. Demeuré seul souverain de tout ce qui restait du royaume de Bourgogne, il rédigea et publia dans ses Etats le code connu sous le nom de los Gombette. Il paruf vouloir faire oublier par la sagesse et l'équité de son administration les crimes qui avaient souillé son règne. Il mourut en 516, à Genève. Il laissa deux fils, Sigismond et Gondemar, qui régnèrent

tous deux après lui.

GONDI (Familie de). L'apparition dans notre histoire des membres de cette familie, originaire de Florence, où elle subsiste encore de nos jours, après y avoir joné dès le treizième siècle un rôle important, ne date que de l'arrivée de Catherine de Médicisen France. Au nombre des gentilshommes florentins attachés au service particulier de cette princesse, se trouvait un Antonie Goi devint mattre d'hôtel du roi Henri II, et qui acquit la terre du Perron. Albert de Gonde, son fils, epousa, en 1565, Claude - Catherine de Clermont-Tonnerre, veuve d'un b ron de Retz, et devint l'un des favoris de Charles IX, qui érigea en sa faveur la terre de Retz en duché, et qui le cres en outre pair et maréchal de France. Il mourat en 1602, chargé d'années et de richesses, mais généralement accusé d'avoir été, avec Tavames, l'un des principaux instigateurs de la Saint-Barthélemy. Il avait doux frères : l'un, Charles, fat général des galères et maître

de la garde-robe, et mousut en 1574; l'autre, Pierre, en tra dans les ordres, et grâce à la projection de Catherine de Médicis, fit une rapide fortune dans l'Eglise. Nommé à l'âge de trents-deux ans, en 1565, évêque de Langres, il fut cinq aus après transfèré sur le siège de Paris, et obtint le chapeau en 1588. Il mouruf en 1616, laissant une fortune immense. Son siège passa à son neveu Henri de Gount, qui depuis longtemps lui avait été adjoint comme coadjuteur, puis à son petit-neveu Paul de Gouns, nommé en 1632 coadjuteur de Henri. Charles de Goans, fils ainé d'Albert, ne en 1569, fat tué en 1596 sous les murs du mont Saint-Michel, dans une attaque qu'il dirigeait contre cette forteresse. Philippe-Emmanuel de Gonor, fils puiné d'Albert, né en 1581, lui sucocda dans sa charge de gênéral des galères, et mourus en 1662, quelques années après être entre dans la congrégation de l'Oratoire, laissant deux fils, Pierre de Gonni, duc de Retz, né en 1602 mort en 1676 sans laisser d'héritiers, et Paul de Gonne, né en 1614, à Montm rail, dont le nom est inséparable de l'histoire des troubles dont la France fut le théâtre sons la régence d'Anne d'Autriche, mais qui est plus connu sous celui de cardinal de Rets.

GONDOLE, GONDOLIER. Ce fut un pur caprice qui créa la gondole. Quel besoin pourrait rendre compte de se forme amincie et allongée outre mesure? Que signifie sa poupe repliée en l'air comme la quote d'un poisson fabu-leux, et sa proue recourbée ainsi que le con d'un cigne? Dans quel but porte-t-elle en l'air un grand fer plat et menaçant? La gondole, frèle et légère, ornée pour la parade, est la barque du bal masqué. Son fond est plat; il y a plaisir à la voir se glisser en silence à travers les longues ombres que projettent sur les flots les antiques demeures des sénate urs vénitiens. Elle vole avec une mystérieuse rapidité; une curiosité inquête la suit toujours; les glaces et les jalousies de son carrosse sont rigoureusement balesées; on se demande quels personnages occupent le sofa intérieur; on veut deviner le but de sa course si rapide : l'imagination à Venise voit partout une intrigue d'État, un rendez-vous d'an.our. Sur les barques ordinaires, les rameurs occupent l'avant, mais la gondole s'est plue dans les contrastes ; elle place ses gondoliers sur l'arrière, :elle en a deux placés l'un au dessus l'autre, et faisant face à la proue; le plus élevé domine de l'œil pardessus le carrosse; chacun d'eux porte une longue rame, et, comme pour dérouter toutes les idées reçues, les deux rames s'appuient sur le même montant. l'inférieure à sleur de bord, la supérioure contre un croissant, où aucune cheville ne la fixe. La gondole n'a point de timon; la rame est à la fois sa nageoire et son gonvernail. Trop légère pour se fier an vent, jamais elle n'appareille de voiles : la moindre brise la serait incliner ou la renverserait.

La gondole est un héritage du Bas-Empire; son premier type est le caïque de Constantinople; les Vénitiens le transpertèrent dans leur ville, et firent quelques changements à sa forme extérieure et à ses ornements. Les Grees appelaient leur barquette countelada, les Vénitiens la nommèrent gondola.

Théogène Page.

GONESSE, petite ville de France, au milieu d'une plaine arrosée par le Crould, sur le chemin de fer du Nord, avec 2.526 hab. On y trouve plusieurs fabriques, beaucoup de moulins à farine, et on y fait un commerce de grains, chevaux et fourrages. C'est un lieu ancien; au moyen âge, ses pelleteries et ses draps avaient une salle de vente à Paris, et ses pains blancs étaient recherchés. Sun églisé, de style ogival, est très-curiouse.

GONFALON. C'était une bannière civile, religieuse et guerrière tout à la fois, que certaines villes populaires de l'Italie avaient coutume d'arberer à certaines époques; le gonfalonter était eelui qui portait cette bannière. Machiave raconte ainsi l'origine de cette institution à Florence: « Les guerres au deiors et la paix au dedans avaient en queique sorte éteint dans cette ville les factions guelles et gibelines.

il n'y restait plus que cette espèce de fermentation qui semble exister naturellement dans toutes les villes entre les grands et le peuple. Celui-ci, voulent être gouverné par les lois, et les autres se mettre su-dessus, il est impossible que l'accord règne entre eux. Cette humeur inquiète n'écists point tant qu'on craignit les gibelins; mais lorsqu'ils furent abattus, elle se manifesta dans toute sa force. Chaque jour chacun du peuple était insuité. Les magistreis et les lois ne pouvaient venger ese injures, paros que chaque noble, soutenn par ses perents et amis, se défendant comtre le pouvoir des prieurs et des capitaines. Animés du désirt de mettre un terme à ces abus, les chefs des parps de métters arrêtèrent que chaque seigneuris en entrant en charge nommerait un gonfalonier, ou officier de justice, choisi parmi le peuple, qui aurait à ses ordres un corps de mille hommes, enrôlés sous vingt bannières, avec lesquels il serait prêt à protéger l'exécution des lois toutes les fois qu'il en serait requis par elle ou par le capitaine. Ubalda-Ruffoli fut le premier gonfalonier élu; mais bientêt on dut modifier encore cette institution. On ordonna, sur la proposition de Giano della Bella que le gonfalonier résiderait avez les prieurs, et aurait quatre mille hommes sous ses ordres. »

Tant que le gouvernement républicain fut en vigaeur à Florence, le gonfalonier jouit d'une grande autorité. Plus tard, ce nom changes entièrement de son acception première; après différentes vicissitudes, il signifia officier de police; c'est cette dernière acception qu'il avait à Sienne au moment de la révolution française.

La France à en ansei son gonfuton ou gonfunon, et ses gonfutoniers. Le genfuton était plus spécialement chez nous une bannière d'église, qu'on arborait pour lever des troupes, afin de défendre les biens ecclésiastiques. Selon le patron, la bannière variait de couleur: pour un martyr, elle était rouge; pour un évêque, elle était verte. Ceux qui portaient le gonfuton en France étalent des avoués ou défenseurs des abbeyes. Il y eqt plusieurs règlements aux Assises de Jérusalem qui établirent de quelle manière le connétable et le maréchal devaient, chacun à son tour, porter le gonfuton devant le roi, lorsque, dans les jours de cérémonie, il passait à cheval.

GONFLEMENT. Ce mot, qui est à peu près synonyme d'enflure, désigne l'augmentation d'une partie du corps produite, soit spontanément, soit par l'action des corps extérieurs et sans altération de tissu. Le changement partiel qui est ainsi exprimé annonce toujeurs un état morbide, et s'il en est souvent l'effet, il en est aussi parfois le précurseur.

GONG, instrument de musique en usage en Chine, fes avec un alliage métallique dans la composition duquel il entre de l'argent, du plomb et du cuivre, et dont la forme est une concavité circulaire. Le son en est ciair, dur et retentissant. On ne s'en sert jamais que pour donner un caractère tout national à la musique dans laquelle on le fait figurer, on encore pour exciter la surprise et éveiller l'attention de l'auditeire. Dans les demeures aristocratiques du nord de l'Europe, on se sert aujourd'hui de gongs de la Chine, en guise de cloches, pour avertir les commensaux du noble châtelain que le déjeûner on bien le diner sont servis.

GONGORA Y ARGOTE (Louis na), poète espagnol, né le 11 juin 1561, à Cordone, alla à l'âge de quinze ans étudier le droit à Salamanque. C'est de cette époque que datent la plupart de ses poèmes érotiques, de ses remances et de ses lettrilles satiriques, ceuvres dans lesquelles son génie ravêt los formes les plus fratches et les plus suaves. Ces distractions l'empêchèrent de faire les études nécessaires pour occuper des emplois publics, comme sa haute naissance semblait l'y convier; aussi à l'âge de quarante-cinq ans se vit-il réduit à embrassor l'état ecclésiastique, et dutit alors s'estimer heureux d'obtenir une préhende à la cathédrale de Cordone. Plus tard, copendant, il fut nomme chapelain d'hoaneur du roi Philippe; mais il était déjà trop avancé en âge pour aller plus loin. Une maladie le força à

edesi, magistrat suprême de Manteue, dent tous les adhérente furent exilée. C'est ainsi que devenu capitano de Mantoue, puis confirmé dans cotte dignité, et nommé en cutre vicaire de l'Empire, par l'empassur Leuis de Bazière, Ludovico I'er de Genzagne établit la souversincté de sa fanille sur Manteue et sen territoire, souveraineté en posses sien de lequelle la maison de Gor yne demoura je 1707 : à partir de 1432, avec le titre de marquis, et à partir de \$530 avec celui de duc.

Ludorico III out trois fila, Federico, Giovanni-Francisco, et Rudolfo, qui peringirent la maison de Gonzagne en trois lignes. Federico fut la souche des marquie de Mantone, éés dues en 1530, par Charles-Quint, et étaints en 1726; de Gioganni-Francisco et de Rudeifo descendent les due de Sabionetta et de Castiglione, dont les principautés farent numisquées per l'empereur en 1603. Une nourelle ligne se forma loreque Pederico, feère de Pederico II, eut en par-tago Guartalia; mais elle s'étoignit en 1766.

Les membres les plus remanquables de la maison de Gonunque furent : Guido, fils de Ladevico I^{er}, qui en 1360, per suite de la mort de Filippine, qui ne leissait pas d'onfants, devint le second capitano de Mantoue; Petrino ou Feldrino, fibre cadet de Guido, fitt la souche des comtes de Novellara, famille qui s'éteignit en 1728. Après Guido régnèrent; Ladorico II (1379-1882.), Francesco (1382-1407), Giovanni Francesco (1407-44), qui, ayani renda ids services à l'empereur Sigismond, fut en récompense élevé par ce prince au titre de marquis de Mantoue; Ludostco III (1444-1478), surnommé le Turc, à cause des futtes heureuses que, comme général des Florentins et des Vénitiens, il soutint contre les infidèles; Pederice 1et (1479-1484); Francesco II (1484-1539), coéé le 25 mars 1530 due de Mantous, par Charles-Quint, qui en 11536 Ani conféra le manquient de Montferrat, dignités devenues héréditaires dans sa famille; Francesco III (1540-1550); Guillome, sea frère (1550-1567); Vincenso I (1587-1611), vui fortifia Mantone et se distingus dans les guerres de Honorie contre les Tures; et ses trois fils, Prancesco IV (1611-1612), Fernando IV (1612-1626), et Vincenso II (1526-1627). La ligne régnante s'éteignit en la personne du dernier de ces princes.

L'héritier le plus preche était alors le duc de Nevers, Charles 1st, file de Louis de Genzague, duc de Nevers (voyez Nivennais [ducs de]), et de Henriette de Clàves, et petit-filis de Frédéric II, duc de Manteue. Il se trouvait à Rome; dans les intérêts de la France, lorsqu'il y apprit la mort de son cousin Vincent II. Il eut pour come César de Gonzague, duc de Guartalia, qui ini disputa cette succession, et le duc de Savois saisit cette occasion pour réclamer le Montferrat. Ce dernier mit le siège devant Casal. Le roi de France, Louis XIII, prit fait et cause pour le due de Nevers; il força le Pas de Suss en 1629, et fit lever le siège de Casal. L'Espagne et l'Autriche prirent parti pour le duc de Savoie ; mais le traité de Cerasco, conelu le 29 juin 1631, assusa au duc Charles, dont les iniérêts avaient aussi été épousés par le pape et par les Vénitiens, la possession des duchés de Mantone et de Montferrat. Ce prince mourut en 1637.

A Charles I'm mecéda, en 1637, son petit-fiis Char-les III; car Charles II était déjà mort du vivant de son père, en 1631. Les sceurs de Charles II farent Marie de Gonzague, morte en 1667, qui épousa en premières noces le rei de Pologne, Ladisiss IV, puis en secondes noces son frère, le roi Jean-Casimir (consultes sur son voyage en Pologne, les Mémoires de l'abbé de Marelles), et Anne de Gonzague, morte à Paris, en 1884. Elle avail épousé le prince palatin du Rhin, Edouard; et sous le nom de princesse palatine, elle jone pendant quelque temps un rôle impertant à la cour de France. Elle a laissé des mémoires fort carioux (Paris et Londres, 1686). Charles III mourut en 1665. Son fils et successeur, Charles IV, mort en 1708, reçut une garnison française dans Mantoue, et lors de la

guerre de la succession d'Eppagna, prit pour la France. L'empereur-Joseph l'ayant pour ce fait mie au ham de l'Empire, le duc de Savue prit possession de Mentierrat, tandis que l'Astriche s'emparait du duché de Meutene : asquiri, tions qui leur fusent confirmées à l'une et à l'autre par la France en 1707. Les domaines béréditoires apparte la ligne cadette, les duchés de Guacialle, Solftrino rise et Sein ague cuprisso, un mescar de cinegano, posterno de Se-bionetto, alest que la principenté de Cariglione, furent, après la mert, de due Philippe, sequis pen l'impératries Mario-Thénhes meyennent un aparago de 18,000 fiprins, d'un proche parent du défent, le prince Lesje de Ges-zaes, anns l'acquisserment du file mineur de Philippe, qui alors habitait l'Espagne.

En 1852, le tribunel de police correctionnelle de la Sein condamna à deux années d'empréesamement, comme couqui depais pineieurs années paseoumit les grandes villes de l'Europe sous le nom de Alexandre, duc de Gonzague. Mé à Drende, en 1790, il en prétendait petiteffs du duc Rhilippo de Gunzague, de la branche de Guaetalla; et en atfant le résultat d'une réclemation qu'il aveit adressée en 1841 à toutes les Mes couramnée de l'Europe , à l'effet d'être remis en passession des États *appartenent* à sa maisse et manyais par l'Autriche (voyes l'ouvrage intitulé *Es*quitte biographique d'Alexandre de Gonzague, per un diplomate [Paris, 1844]), sen Altesse Sérénissime vendait à beaux deniers comptant à de vaniteux imhéclies la magnifique décoration de l'ordre qu'avaient institué ses pretendus ancêtres. Ayant reçu sa grace entière de Napoléon III, il se retira à Londres, où il est mort en 1869. On a de lui quelques suvrages.

GONZALVE DE CORDOUB. Voyes GeRALTE. GOODALL (Fagusase), pointre anglala, est mi le 17 septembre 1822, à Londres. Il commença sea étades artistiques dès l'âge de treize ans, sous la direction de son père, Écouard Goodale, graveur en grand renom. Dès 1835 la Société des Arts lui décernait une médaille d'honneur pour une esquisse et en 1837 un prix pour son premier tableau. A l'exposition de l'Académie de 1839 il exposa un second tableau, Sollats français buvant dans un cabaret, où il manifestait pour la représentation des mœurs populaires un talent qui depuis n'a fait que s'accroître. Postérieurement il entreprit de nombreuses tournées artistiques en Bretagne et dans d'autres parties de la France, dans le pays de Galles et en Egypte. Parmi ses productions qui ont obtenu le plus de succès zions citerons : la l'ête du tillage, la Halse de Bohé. miens, le Réve du S.idat, Hunt the sitpper, le Bureau de poste, Paris en 1848, un Épisoce des jours heureux de Charles I^{es}, Relour des pèlerins de la Mecque, la Fête des palmes. Il est membre de l'Académie des beaux-arts de Londres.

GOODRICH (Samuel), littérateur américain, né en 1793, dans le Connecticut, était le frère d'un savant professeur qui a publié plusieurs éditions du Dictionvaire anglais de Webster. A vingt ans il fit à Hartford le consmerce de la librairie. Après avoir visité le vieux monde il acheta une maison considérable de Boston (1824), et entreprit, sous le pseudonyme de Peter Parley, une série d'ouvrages devenus rapidement populaires. Nous citerons dans le nombre l'Histoire universelle, les Riais-Unis d'Amérique et l'Éducation ou foyer. Plusieurs générations d'écoliers n'ont pas en d'autres instruments d'études que ces livres, dont il a été vendu plus de 12 millions d'exemplaires. Goodrieh fat cansul des États-Unis à Paris de 1851 à 1858. Il est mert en 1860.

GOODYEAR (CHARLES), nó en 1791, à New-Haven (États-Unis), est l'inventeur d'un presedé destiné à rendre le caoutchouc imperméable au moyen du soufre. C'est le caoutchouc dit vulcanisé. Ce preduit, exposé en 1855, à Paris, valut à son auteur de nombreuses distinctions honorifiques et il en fit, pour les usages les olus varies,

sme fabrication qui le rendit maître d'une immense fortune. Goodysarest mort en 1860, à New-York.

GOPLO (Lao), le plus grans qu'il y cût en Pologne, est situé dans le grand-duché de Posen, non loin de la petite ville de Erutwice. Il a 5 kil. de large sur 30 de long; mais autrefois beaucomp plus considérable, il servait à relier la Wariba è la Vistule.

GORALES, imbitants sieves des monts Karpethes C'est une belle rece d'hommes, vigeureux, gais et hospitaliers, s'adomnant sux ouvrages de meaulerrie, à la fabrication des vises et ustensiles en hois dont ils trouvent le placement evantageux à Grecovie.

GORDHEN (Raud), expression proverbiale, empremtée à l'histoire pour indiquer dans toute entreprise, dans
toute effaire, le point de la difficulté. Un certain Gordius,
tiré des travaux champètrés par les Phrygiess pour être leur
rel, avait consseué à Jupiter in charrette sur lequelle il était
monté lors de son élévation au trêne. Le lien qui en attachaît le jong au tisson était si compliqué, qu'en ne pouvait
en découvrir le mand. L'eracle promit l'empire de l'Asie à
ceiui qui parviendrait à le délier. Quelques siècles après,
A le x a n dre, passant dans la ville de Gordium, ancienne
résidence du mi Midas, file et messesseur de Gordium, asseigne
résidence du mai Midas, file et messesseur de Gordium, accienne
résidence du Midas, file et messesseur de Gordium, coupe
le nœud défaire ce mend , et, craignant que ses soldats
n'en tirassent un manvais augure : « Il n'importe, di-il,
comment en le dénoue. » Puis, de son épée ayant coupé
le nœud, dit Quinte-Curve, il éluda ou accomplit l'oracle.
En guerre consuse en politique, et souvent ansai dans les
relations privées, maibieur à éclui qui ne sait pas trancher
le nœud Gerstien ! mais pour cela il faut avoir l'œil juste et
la mein ferme.

Charles Du Roson.

GORDIEN. Il y a eu trois empereurs de ce nom, le père, le fils et le petit-file, qui en moins de huit années (de 237 à 244 ale notre ère), périrent de mort violente, tant le trône impérial de Rome abimuit promptement à cette époque coux qui ceziont s'y associr! Maximi u avait rempiacé, en 235, Alexandre-Severe. Ce tyran, qui prétendait réformer l'empire par des supplices, et qui affectait de braver le séant, voyait chaque jour éclater coutre lui des conspirations, qu'il étouffait dans des flots de sang. Il venait de valuere les Sarmates et les Germains , et se croyait bien maître de l'empire, lorsque les habitants de Tysdrus, en Afrique, écrasés par les exactions d'un receveur des domaines particuliers de l'empereur, se soulerbrent, mensoirent cet agent trop digne de son maître, et preclamèrent augustes les deux Gordiens père et fils. Le vieux Gordien (MARCUS-ANTORIUS GORDIAsus), né à Rome, l'an 157, descendait des Graeques par sa mère, et de Trajan par son père. Son bissieul, son sienl, son père, et lui-même, avaient été consuls. « Ses rièhesses , dit Châteanbriand , ne se pouvaient compter ; ou citait ses jeux , ses palais, ses balas, ses portiques; c'était bien des prospé-rités pour mourir : il est vrai que l'empire l'attélguit malgré lui. . Gordien, alors agé de quatre-vingts ans, gouvernait l'Afrique en qualité de proconsul. Il avait si bien mérité l'amour du psupie, que lorsqu'il parzissait en public, ou le saluait par cos acclamations : Au nouveau, au vrai Scipion l'Africain! Lorsque la multitude vint le revêtir des insignes de l'empire , il les repeussa , et se roula par terre en pleurant. Le sénat confirma l'élection des deux Gordiens, et déclara nemi de la république Maximin, dont les statues furent renversées. Copendant, Capellion, gouverneur de Munda, Adèle à l'emperaur déposé, marche contre le jeune Gordien, qui est vaince et iné près de Carthage.

Jules Capitolin nous donne des détails eurieux sur cet empessur. Mancus Astrontus Goantanus, âgé de quarante six ans, était anssi sensuel et voluptneux que son père était sobre et chaste. Il avait vingt-deux concubinés. Hé li og a ba le lui avait conféré la questure sur l'éluge qu'en hé fit du goût du joune Gordien pour le plaistr. Du reste, il était d'un naturel aussi-bon qu'équitable; il d'unours dans sa privare à Rome, et fut 'élevé au consulat sous Alexandre Sevère. Comme seu père il cuitivait les léttres, et passait éour un-

assez bon poète. « La vie molle que menaît ce jeune prince, dit l'historien Jules Capitolia, ne lui fit pas négliger pourtant les vertus des gens de blen. » Son père lui avait dit souvent qu'il mourrait jeune dans un rang illustre. Le vieux Gordien ne voulut pas survivre à son fils; il s'étrangla avec sa ceinture, et échappa sinsi à la vengeance de Maximin. Le sénat, qui avait rompu sans retour avec ce dernier, désigna deux nouveaux empereurs, Maximus Pupieaus et Claudius Oudius Balbinus; mais le peuple et l'armée, qu'i avaient en vénératiou le nom du vieux Gordien, proclamèrent César son petit-fils, Marcos-Aurenus Gorbanus, âgé de treize ans, surnommé le Pieux. Il était fils seion les uns, neveu seion les autres, de Gordien II.

Copendant, tandis que Maximin se prépare à marcher con-tre Rome (même année, 237), une sédition y éciste. Il y a lutte entre le peuple et les prétoriens. Le sang inonde les rues, l'incendie les dévaste. La présence de l'enfant Gordien apalse seule le tumulte : « Les deux partis se calment, dit Châteanbriand ; à la vue de la pourpre ornée de l'immocence et de la jeunesse. » Bientôt Maximin est égorgé devant Aquilée. Élus du sénat, Maximus Pupienus et Claudius Balbinus. ne sont point agréés par les troupes, qui les massacrent dans Rôme, en 238, et proclament Auguste le petit César Gordien. Ce prime régna trop peu : il eut pour beau-père l'ha-bile et vertueux Mysithée, dont il fit son préfet du prétoire et son premier ministre. Attaqué, sur la frontière d'Orient, par le roi de Perse Sapor, il sortit de Rome en 242, après avoir ouvert le temple de Janus : c'est la dernière fois qu'il est question de cette cérémonie dans l'histoire. Gordien remporta sur les Perses quelques avantages, et eut la candeur de rapporter la gloire de ses succès à Mysithée, que le sénat honora du titre de tuteur de la république. Cependant, celui-ci mourut, empoisonné, à ce que l'on soupçonna, par l'Arabe Julien Philippe, qui lui succéda dans la charge de préfet du prétoire. Cet ambitieux ne regarda le rang où il venait de monter que comme un échelon vers le trône. Philippe, d'abord associé à Gordien, finit par l'immoler. Le jeune empereur s'abaissa à demander successivement le partage égal du pouvoir, le rang de césar, la charge de préfét du rétoire, le titre de gouverneur de province, enfin la vie : Philippe lui refusa tout, excepté un tombesu de marbre, que les soldats lui deverent au confinent du Chaboras et de l'Euphrate. Gordien III périt au commencement de mars 244, ayant à peine atteint son quatrième lustre : il avait régné cinq années et huit mois. Capitolin ajoute que les assassins de Gordien furent réduits dans la suite à se percer de leur épée : on en avait dit autant des mourtriers de César. Le même auteur rapporte que Gordien I'er rappelait les traits d'Auguste, Gordien II ceux de Pompée, Gordien III ceux de Scipion l'Asia-tique. Il y a des médzilles des trois Gordiens : celles des deux premiers sont rares, mais celles de Gordien III sont assez communes en tous métaux. Charles Du Rozoga.

GORDON, ancienne famille écossaise, sur l'origine de laquelle il règne beaucoup d'obscurité. Il est probable que s Gordons arrivèrent de Normandie en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, et que plus tard ils s'établirent dans le comté de Berwick, en Écosse. La principale tigne s'éleignit déjà en la personne d'Adam Goanon, chevalier de Huntley, lequel fut tué en 1402, à la bataille de Homildon. Sa fille que épousa Alexandre Seton, arrière-petit-fils de Christal Séton, l'un des compagnons de Wallace et de Bruce, dont les descendants continuèrent à porter le nom de leur mère; ils furent la souche des ducs de Gordon. Les comtes actuels d'Aberdeen ne descendent point de cette ligne féminine, et prétendent remonter à une branche mâle collatérale, ayant pour souche Publick Gonnon, mort en 1445, à la baille d'Arbroath. Après les Douglas, les Gordon de Huntley étalent autrefois les seigneurs qui par leurs alliances et leurs richesses exerçaient le plus d'influence en Ecosse. C'étaient des catholiques et des jacobites ardents; aussi prirent-ils une part des plus actives aux guerres de religion et ' aux luttes soutennes dans les intérêts des Stærts. Georges Gonnon, 4° comte de Huntley, chercha, après la mort de Jacques V, à empêcher le mariage de la reine Marie avec Édouard VI d'Angleterre; et en 1546 li fut nommé chancelier du royaume d'Écosec. En cette qualité îl fit tout pour combattre les progrès de la réformation dans ce pays. Plus tard, il résolut de s'emparer de vive force de la reine et de lui faire épouser son fils. Murray dé ous ses projets en le faisant arrêter. Il fut étranglé, le 28 octobre 1562. Un de ses petits-fils, Georges Gonnon, marquis de Huntley, se ligua en 1594 avec divers autres seigneurs pour extirper le protestantisma, battit le comte d'Argyle, qui avait été envoyé contre les révoltés, mais finit par être vainen et banni du royaume. Rentré en Écosec en 1596, il abjura le catholicisme, et mourut en 1635.

Sous Charles I^{er}, trois Gordon perdirent la vie pour la la canse des Stnarts. Sir Georges Goanon fut décapité en 1644, à Édimbourg; Georges, marquis de Goanon, eut le même sort, en 1649, et Georges, vicomte de Gondon, périt en 1645, à Alford, à la tête de la cavalerie royale.

Pendant la révolution de 1688, le due Georges de Gon-DOX tint occupé avec des catholiques le château fort d'Édimbourg au nom de Jacques II, tandis que le Covenant, réuni dans la ville, se prononçait en faveur de Guillaume d'Orange. Sans tirer sur ces concitoyens, il rendit la forteresse, après y avoir subi les plus cruelles extrémités. Lors des soulèvements jacobites de 1715 et de 1745; les

Lors des soulèvements jacobites de 1715 et de 1745; les Gordon demeurèrent fidèles aux Stuarts. Ce fut un Gordon qui à la bataille de Sheriffmuir battit l'armée royale à la tête des clans de l'ouest; plusieurs Gordon se signalèrent aussi aux journées de Falkirk et de Culloden; puis ils se soumirent au fait accompli, et reconnurent la nouvelle dynastie.

Vers la fin du dix-septième siècle, sir Patrick Gonvon entra au service du czar de Russie Pierre Iet, dans les armées duquel il introduisit la tactique européenne. En 1688 il fut nommé général en chef, mais à peu de temps de la lifut renversé par Gal y cxin, l'amant de la sœur de l'empereur. Gordon s'en venges en aidant à la révolution qui jeta la grande-duchesse dans un clottre et condamna son amant à l'exil. En 1696 il dirigea comme feldmaréchal les opérations de la guerre contre les Taros, et fut ensuite nommé gouverneur de Moscou. Il mourut le 9 décembre 1699. Son Journal (publié pour la première fois par le prince Obolenskii et Posseit [2 vol., Moscou, 1849]) ést d'une importance touta particulière pour l'histoire de Russie.

Alexandre Gonnon, neveu et gendre du précédent, servit d'abord en France, puis alla en Russie, où on le fit colonel. Après être resté huit ans prisonnier de guerre en Suède, il revint en Écosse; et on présume qu'il y mourut, vers 1752. Il est auteur d'une histoire de Pierre le Grand.

Lord Georges Gonnos, né le 19 décembre 1750, fils du 3° duc Georges-Cosmes Gordon, est connu comme l'instigateur de la formidable éments qui éclata dans les rues de Londres, en 1780. Il avait d'abord été officier de marine; plus tard, il se fit remarquer dans le parlement par la vivacité de son zèle contre le papisme, et, à la suite du bill de tolérance accordé, en 1778, aux catholiques, il fonda une association protestante. Le gouvernement jusque alors n'avait point attaché d'importance aux discours incendiaires de lord Gordon, quand, en 1780, calui-ci annonça que le 2 juin il présenterait au parlement une pétition signée par 120,000 personnes contre le bill de tolérance, et qu'il y viendraît accompagné par 20,000 hommes. Il entra effectivement au jour indiqué dans le parlement à la têté d'un rassemblement tumultueux qui maltralta quelques-uns des membres de l'assemblée. Malgré cette démonstration populaire, le parlement n'en adopta pas moins, à une majorité de 192 voix contre 6, la loi qui rendait aux catholiques une partie de leurs droits. Le 4 juin la populace commença à détruire dans divers quartiers de la capitale les luabitations te les chapelles des catholiques. Le 6 les séditieux marchèrent sur Newgate, y mirent le feu, et délivrèrent 300 dé-

tenus. Le lendemain les prisons du Kingsbench. A de Flest furent forcées et incendiées; on réduisit en cendres un gmai nombre de maisons, ainsi que des distillaries d'eux-de-vie appartenant a.x cat'eoliques; et ou tenta même une attaque appartenant a.x cat'eoliques; et ou tenta même une attaque contre la banque et la douane. Ce ne fut que le 8, après des hésitations difficiles à comprendre, que le ministère se décida à comprimer l'émeute à l'aide de 15,000 hommes de troupes. Lord Georges Gorson fut arrêté sous l'accusation de haute trahison; mais Erskine le fit acquitter par ce motif, qu'aucune disposition de la loi ne prohibait la présentation de pétitions par des masses de citeyens. Excommuné en 1786 par l'archevêque de Canterbuxy peur faits d'injures, il viat en France, où, en 1788, il fat condamné à cinq ams de prison, à l'occasion d'un pamphilet qu'il y publia contre la reine. Il se réfugia alors en Hollande, où l'eu dit qu'il embrases le judaisme. Au mois de décembre, le gouvernement anglais le fit arrêter, et conduire à Newgale, où il mourut, en 1793.

où il mourut, en 1793.

Georges, 5° due de Gordon, né le 1° février 1770, à Édisbourg, créé pair en 1807, du vivant même de son père, sous le titre de marquis de Hantley, fut nommé général en 1819, et plus tard chanceller d'Écoses. Dans la chambre du cabinet Melbourne. A sa mort, arrivée le 28 mai 1836, la ligne mâle des duçs de Gordon s'est éteinte. Le titre de marquis de Huntley et de comte d'Enzie passa alors su comte Georges d'Aboyne (né le 28 juin 1761), qui descendait de lord Charles Gonnon, fils endet du marquis décapité en 1649; et qui avant la révolution de 1789 était connu à la cour de Versailles sous le nom de lord Strathaven.

Sir Robert Gonom, diplomate distingué, frère putaé de comte d'Aberdeen, né en 1791, étudia à Oxford, et fet attaché en 1810 à la légation anglaise en Perse. Plus tard il fut nommé secrétaire de légation à La Haye, puis, en 1826, ministre plénipotentiaire au Brésil; en 1829, ambassadeur à Constantinople, où il rétabilt les hons rapports que la fatale (smtosuard essent) bataille de Navarin avait brisés entre l'Angleterre et la Porte. Rappelé par le ministère whig, il resta en inactivité jusqu'à ce qu'en 1841 Peel lui confia l'ambassade de Vienne, poste dans lequel il fut réimplacé par lord Ponsomby en 1846. Rentré alors en Écosse, il mourut subitement, le 8 octobre 1847, à Balmorai, près d'Aberdeen

GORE (CATERAINS FRANCIS), née, en 1799, dans le comté de Nottingham, et mariée en 1823 au capitaine Gore, écrivit d'abord The two broken hearts et le poême dramatique The Bond (1824). Elle se rendit ensuite sur le coatinent, et consacra alors son activité littéraire au roman et à la scène. Hous citerons plus particulièrement d'elle , en fait de romans : Lettre de cachet (1827); Hungarian Talet; Women as they are (1839); Manners of the day; Mothers and Daughters, a tale of 1830 (1831); The Hamiltons; Mistress Armitage, or female domination; The Opera; Polish Tales; Sketch Book of Fashion; Tuileries, a Tale; Mary Reymond, and other tales; The Heirs of Selwood (1838); The Cabinet Minister (1839); Greville (1841); Pascination; The managevring Mother; The Moneylender, The Banker's Wife (1942); The Birthright (1844); Peers and Parvenus; The Debutante (1846); et Castie in the air (1847). En 1848 dile publia, sons le voile de l'anonyme , Cecil , roman tour à tour altribué à diverses notabilités. On a aussi d'ejie un livre ravissant sur la cuiture des flours : The Book of Roses, or rosefancier's manuel (1838) et une foule de Nouvelles disséminées dans les revues, les Koepsakes, etc. Elle a écrit pour le thétitre : The King's Seal, King O'Neil et Lords and Commoners, drames; The School of Coqueties (1831), comedie: le drame historique Dacre of the South (1841); cafe The Queen's Champion et The Maid of Croissy, pièces traduites ou imitées du français. Elle a fait prouve aumi d'un vrai talent comme musicienne dans la composition d'airs pour les mélodies de Burns. Mas Gore est morte le 29 janvier 1861, à Linwood (Hampshire), laissant des Mémoires.

GORÉE, établissement français de l'Afrique orientale, sur la côte de la Sénégamble, à 167 kilomètres au sud-ouest de Saint-Louis. Il s'élève dans un flot séparé de la presqu'île du Cap Vert par un canal de trois kilomètres, et dont il n'occupe guère que les deux tiers. Un rocher peu élevé couvre le reste de sa surface et le domine au sud. C'est une petite ville où l'on comptait en 1870, 2,900 habit ints, dont 150 Buropéens; la population de l'île entière est estimée à 46,000 âmes. La ville ne renferme d'autres édifices que l'hôtel du gouvernement, une église et une caserne. Il y a aussi un petit chantier de construction. Les rues sont droites, mais peu larges, d'ailleurs toujours d'une grande propreté. Les seuls lieux de distraction qu'offre Gorée sont le jardin artificiel du gouvernement et le débarcadère. Gorée est l'entrepôt d'un commerce important d'or et

Gorée est l'entrepôt d'un commerce important d'or et d'ivoire avec les indigènes des contrées environnantes, qui la nomment Bir. Le nom qu'elle porte est une altération de celui de Goerce (Gourée, îte de la Hollande méridionale), qui lui fut donné par les Hollandais lorsqu'ils l'occupèrent au commencement du dix-septième siècle. En 1667, elle leur fut enlevée par l'escadre de l'amiral d'Estrées, et la possession en îtt confirmée à la France par le traité de Nimègue. Les fortifications qu'on y a élevées en ont fait le point principal de nos possessions dans ces régions.

Aux termes d'un décret impérial du 1^{er} novembre 1854, le commandement et l'administration de Gorée et des établissements français au sud de cette île sont confiés à un commandant résidant à Gorée et placé sous les ordres du commandant de la division navale des côtes occidentales d'Afrique. Un sous-commissaire de la marine et le magistrat chargé du ministère public dirigent le service administratif et judiciaire. Ces autorités, avec un contrôleur colonial, l'officier le plus élevé en grade de la garnison et deux habitants, composent un conseil d'administration, qui est consulté dans les affaires déterminées par le règlement et qui statue comme conseil de contentieux administratif. Dans ce dernier cas le commandant y adjoint un magistrat.

GORGE. Ce mot sert à désigner vulgairement et tout à la fois la partie antérieure du cou, ainsi que l'arrière-bouche. Dans son acception scientifique, il dénomme seulement la cavité formée par le pharynx. Ainsi compris, le mot gorge est synonyme de gosier. La destination de la gorge chez l'homme est des plus importantes. Cette cavité admet d'abord l'air nécessaire pour la respiration, et concourt pour beaucoup à la vocalisation; ensuite, elle livre passage aux substances alimentaires et aux boissons qui servent à la nutrition : devant remplir des fonctions aussi variées, elle a une organisation très-complexe et douée d'un haut degré d'irritabilité. Ce sont des causes qui la disposent à plusieurs maladies. Ainsi, elle est souvent lésée par l'air que nous aspirons, qui peut l'irriter par une température excessive, soit en chaud, soit en froid, et en outre être chargé de principes corrosifs. Elle peut l'être aussi mécaniquement et chimiquement par les substances alimentaires solides et liquides dont nous faisons usage : aussi les inflammations de cette partie sont-elles communes et donnent-elles lieu à des ulcerations, des aboès et diverses affections chro-miques. Mais ce n'est pas sealement en raison de son or-ganisation et de sa sensibilité exquise que la gorge est sourent affectée, elle l'est encore par ses nombreuses sympathies avec différents viscères : c'est souvent sur ce lieu que ses affections de l'œsophage se manifestent. Voisine de l'orifice supérieur de l'estomac, elle reslète souvent le mode de l'irritabilité dépravée de ce principal organe de la diges tion. Cette même cavité est aussi le siège de la sensation pénible que cause la soif, quand elle est extrême, comme dans plusieurs maladies. Souvent aussi ses fonctions sont perverties on abolies par les affections de l'estomac, du cerveau. et du rachis. La dysphagie ou dissiculté d'avaler est un exemple asses commun. Il suffit de considérer le changement qui s'opère dans la voix à l'époque de la puberté pour concevoir quel lien sympathique unit cette partie avec

les organes sexuels. C'est encore sur la gorge que vient s'allumer l'ardeur qui dévore dans l' h y d r o p h o b ie. Certains poisons admis dans l'estomac y déterminent tout de suite pour effet principal une constriction extrême dans la gorge. Il en est de même de divers miasmes, celui de la petite vérole, par exemple, et surtout celui de la scarlatine.

Le mot gorge est aussi employé pour désigner le sein, et surtout celui des semmes.

En parlant des animaux, le mot gorge a souvent la même acception que chez l'homme : il indique l'arrière-bouche. Cependant, pour les oiseaux, il désigne souvent la partie autour du cou, d'où sont nés différents noms spécifiques, tels que ceux de rouge-gorge, de gorge-blanche (fauvette grisette et mésange nonette), de gorge-jaune (le figuier trichas), de gorge-nue (une espèce de perdrix).

Les botanistes emploient aussi le mot gorge pour signaler l'ouverture d'une corolle tubulée ou d'un calice ayant la même forme, etc.

même forme, etc.

En termes de fortification, la gorge d'un bastion ou d'une demi-lune est l'entrée du côté de la place. Les gorges des Pyrénées, des Alpes, sont des passages entre deux de ces montagues. Cette déaomination est encore employée au figuré dans diverses locutions, comme rendre gorge, dégorger. On dit aussi se gorger, pour indiquer une intempérance dans l'acte de manger et de boire, ou une accumulation d'or ou d'autres richesses. Prendre à la gorge signifie une action violente exercée envers quelqu'un; se couper la gorge est synonyme de se battre en duel ou de se suicider; rire à gorge déployée, c'est donner, quand on rit, au pharynx toute la latitude possible; faire des gorges chaudes. c'est s'irriter, par conséquent s'échausser le pharynx à force de parler de quelqu'un pour s'en moquer.

D' CHARBONNIER.

GORGE (Mal de). Voyes Esquinancie.

GORGERIN, partie de l'armuve des anciens chevaliers et hommes d'armes, tenant au heaume ou salade, en faisant même souvent partie, et destinée à protéger la gorge contre les coups ou les traits de l'ennemi. Elle se composait d'une ou de plusieurs pièces mobiles, afin de ne pas gêner les mouvements du cou.

En termes d'architecture, c'est la petite frise du ch'apite au dorique, entre l'astragale du haut du fût de la colonne et les annelets.

GORGIAS naquit vers le milieu du cinquième siècle avant J.-C., à Leontium (aujourd'hui Lentini), en Sicile, d'où il a été surnommé le Léontin, pour le distinguer d'un autre Gorgias, général syrien du onzième siècle avant J.-C., et du riche Gorgias, l'ami d'Alcibiade et l'Apicius d'Athènes. Lorsqu'au milieu de la guerre du Péloponnèse, quelques villes de Sicile demandèrent aux Athéniens du secours contre la tyrannie de Syracuse, Gorgias le Léontin fut député par ses concitoyens. L'effet de sa parole fut prodigieux : non-seulement on lui accorda par acciamation l'objet de sa demande, mais on le supplia de rester dans la ville où il avait conquis tant d'admiration. C'est ainsi que Gorgias fut enlevé à sa patrie et à la tribune : dans les écoles des philosophes, aux jeux publics de la Grèce, il se soutint à la hauteur de son début, par sa facilité à improviser sur tous les sujets. Il eut pour disciples I so crate et Eschine. On lui reproche toutefois de l'emphase et de l'exagération. Il prolongea sa carrière su delà de cent ans. On trouve dans les Orateurs grecs de Reiske deux discours qui lui sont attribués, l'Apologie de Palamède et l'Éloge d'Hélène. Platon a donné, sous le titre de Gorgias, un dialogue où il se moque ites sophistes et des o ateurs, en se montrant grand orateur lui-même, ainsi que le remarque Ciceron. F. HATRY.

GORGON, espèce de ganre antilope. Le gorgon (antilope gorgon) à les cornes semblables par la courbure à celles du gnou, mais dirigées latéralement, en sorte que les pointes se rapprochent l'une de l'autre. Un peu plus grand que le gnou, son pelage est de couleur gris-brun, avec des

taches transversales neires, dans le genre de celles du zèbre, mais moins régulières. Sa barbe est noire. Une crinière de la même couleur s'étend jusqu'au milieu de son dos.

GORGONE, genre de polypiers, dont les espèces avaient été regardées comme des plantes par les anciens naturalistes, qui les avaient décrites sous le nom de kératophytes, co-ralloides, lithophytes, etc. Ces polypiers, ou loges de polypes, ant pour caractère, une tige branchue ou flabelliforme, épatée et fixée à sa base, formée d'une substance cornée, pleine et flexible, striée à sa surface et recouverte, ainsi que ses rameaux, d'une enveloppe corticiforme, charnue, friable dans l'état sec et parsemée de cellules polypifères. Les gorgones ressemblent à des arbrisseaux. Elles adhèrent aux rochers et autres corps solides par leurs bases épatées en forme de racines. Les branches en sont quelques fois distinctes et divergentes, et d'autres fois anastompsées au point de former comme un filet. Ces dernières se nomment éventail de mer. Elles disserent des coraux en ce que leur intérieur est forme d'une substance cornée et flexible, au lieu de l'être d'une substance calcaire cassante. L'écorce, quand on la brûle, répand une odeur semblable à celle de la corne. Si on l'examine attentivement, on la voit parsemée de pores rangés régulièrement, qui ne sont autres que les loges des polypes qui l'ont formée. On a vu des gorgones qui avaient jusqu'à trois et quatre mètres de haut. Nous n'en détaillerons pas ici les variétés, qui sont trèsnombreuses. Lamouroux, dans son Traité des Polypiers co-

ralligènes, en décrit cinquante-deux espèces.
GORGONES, trois sœurs, filles de Phorcys, dien marin, et de Céto : leurs noms étaient Stheno, Euryale et Medusc. Les deux premières étaient nées immortelles; Méduse, au contraire, était tributaire de la vieillesse et de la mort. Les Gorgones ne sont pas moins connues dans l'antiquité que Pallas elle-même, qui portait en relief sur son égide et sur le plastron de sa cuirasse la tête coupée de la plus horrible des trois sœurs, de Méduse. Le surnom de Gorgonienne lui en est resté chez les poètes. Les Grecs, de concert avec leurs poëtes, nous ont laissé de ces filles un tableau plein d'épouvante. Selon eux, elles avaient un regard esfroyable, qui lancé dans leur courroux pétrifiait liommes et végétaux; une chevelure de serpents sissait hérissée sur leurs têtes; leurs mains et leurs ongles étaient, d'airain; leur bouche était armée d'une dent longue et tranchante comme la désense d'un sanglier, dent unique, qui, avec un œil unique, leur servait tour à tour; enfin, de courtes ailes frémissaient horriblement sur leur dos. Virgile les place, avec les Harpies et autres monstres, à la porte du palais de Pluton. Les Gorgones sont liées à la fameuse excursion du roi pirate Per sée dans la Méditerranée Jusqu'aux bords de l'océan Atlantique. Hésiode, qui vivait près de cette époque, l'imagination pleine du bruit qui courait encore dans la Grace de ces expéditions maritimes, nous apprend que les Gorgones habitaient au bout de la terre, non loin du jardin des Hespérides, près des royaumes de la Nuit, où les astres se conchent. Les côtes occidentales de l'Afrique et de la mer Atlantique ne peuvent être mieux décrites et déterminées. Persée, après avoir écumé toute la Méditerranée, depuis l'Argolique jusqu'aux bords de la mer d'Atlas, découvrit les régions littorales de l'Afrique, où il trancha la tête de Méduse.

Phorcys de Cyrène, son père, fut mis depuis au nombre des dieux de la mer, parce qu'il possédait dans l'Atlantique treis fortes tles, nommées Gorgades, qui toutes trois ont sans doute passé pour ses filles, à cause des soins et de l'affection qu'il leur portait. Persée s'empara de la plus considérable d'entre elles, de Méduse, dont le nom grec signifie la commandante; et parce que les deux autres lles ne furent point soumises, on les crut douées de l'inmortatité. Leur nom a rapport à la mer : celui d'Euryale veut dire au large dans les flots, et celui de Sihéno, la fortifiée. Elles avaient pour sœurs ainées les Grées, ou vieilles, qui naquirent avec les cheveux blancs. Persée, dans son expé-

dition, parcouruf encore les plus prochains parages de la Libye : aussi place f-on encore les Gorgones aux bords du lac Tritonis, lac de Minerve, qui leur fut associée, en ajoutant pour épouvantail à son égide la tête de Méduse, qu'Hercule et Agamemaon portaient aussi sur leurs boucliers.

Le nom de Gorgones paraît avoir été affecté à tous les monstres enfants de l'Afrique. Hannon, général carthagnois, en prit deux, dit-on, dont le corps, était velu, et dont les peaux furent pendues dans le temple de la Junon Phénicienne. C'étaient sans doute des femelles d'orang outang, ce qui est d'autant plus vraisemblable que le mot vopré, en grec signifie prompt, actif. Dans la guerre de Marius contre Jugurtha, les soldats romains tuèrent une gorgone, mais de loin et avec leurs javelots, car ils croyaient son regard empoisonné : ce n'était pourtant qu'une énorme brebis d'Afrique, dont ils prirent les flocons de laine qui pendaient sur ses yeux pour des serpents.

Voici encore une explication de la fable des Gorgones, qui toujours se rattache aux courses célèbres de Pérsée dans la Méditerranée: Homère parle d'un port d'Ithaque dédié au dieu marin Phorcys, C'est lui qui le premier jets des colonies phéniciennes dans Céphalonie, Ithaque, Corcyre, dans les les Joniennes. Selon quelques auteurs, le royal pirate Persée lui aurait pris trois de ses navires du nom de Méduse, Sthéno et Euryale, avec lesquels ce chef commerçait jusque sur les côtes de la Guinée d'aujourd'hui; et comme ces navires étalent ordinairement charges, par échange de dents d'éléphants et d'yeux d'hyène, voils l'échange merveilleux, entre les Gorgones, d'une dent et d'un ceil qu'elles se prétaient tour à tour. Mais le reste des accessoires de l'histoire des Gorgones ne coincide pas avec les Gorgones-navires. La seule découverte de l'Afrique, ses monstres, ses pétrifications, ses lles, l'extrémité occidentale de son con-tinent, si blen assigné par l'ésiode à la demeure de ces êtres allégoriques, ne permettent aucun doute sur hitre première explication. Laissons donc Diodore de Sicile nous conter que les Gorgones étalent des femmes guérrières, babitantes des bords du lac Tritonis, rivales des Amazones et exterminées par Persée ; Héraclide nous assurer qu'elles surent des filles d'une beauté merveilleuse, mais hideuses par le trafic honteux qu'elles faisaient de leurs charmes; Eschyle les faire morfondre en Scythie, et d'autres les reléguer dans les brumes de la mer d'Écosse, aux Orcades, où elles se-ralent nées, et ou, si l'on veut, les navires phéniciens qui commerçaient, dans les temps les plus reculés, avec la Grande-Bretagne les auraient rejetées, comme des bêtes fauves.

DENNE-HARON. GORILLE, singe anthropomorphe, que l'on rencoure au Gabon, ob les naturels le nomment gina on engina. Buffon, qui n'en avait pas va d'individu comptet, le confond avec le chimpanzé. Mais aujourd'hai qu'on en a rapporté plusieurs en France, on a reconnu que le gorille forme une espèce bien distincte, à laquelle M. Sevage a imposé le nom de troglodytes gerilla. La hinteur du gorille est celle d'un homme de moyenne taille; mais ses membres posteriedrs etant relativement tres-courts, le corps est beaucoup plus long et en même temps d'un diamètre beaucoup plus considérable que celui d'un hemme. Voici les mesures que donne M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire d'un des individus envoyés en France : Hasteur, 1^m,67; circonférence au col, 0^m,75; circonférence à la poi-trine, 1^m,35; envergure, 2^m,18! Les bras de gorille sont plus longs que ceux du chimpanze. Ses canines et ses molaires sont bien plus développées. Ce qui distingue surtout le facies du gorille de celui du chimpanzé, ce sont ses naseaux, qui approchent plus de la forme du nez humain, et ses oreilles, qui, au lieu d'être étalées comme celles du chimpanzé, sont petites et bordées à peu près comme chez l'orang-outang.

Les mœurs du gorille offrent certaines analogies avec celles du chimpanzé. Cependant îl semble plus sauvage « Les indigènes du Gabon, dit M. Richard Owen, le redoutent plus que le lion. Ses canines sont si grandes et ses machoires si puissantes, que les blessures qu'elles font sont très-dangereuses et souvent mortelles. Mais la principale force de ce géant des quadrumanes réside dans l'étreinte de ses longues mains, avec lesquelles il étrangle rapidement son ennemi.

Les applogistes n'ent pas encore exactement déterminé la place que deit occuper le gorille dans l'échellé animale. Par l'ensemble de ses caractères organiques, le gorille semble être le second des primates. Cependant certains traits tendraient à le faire mettre le premier. Si, par exemple, on ne consulte que l'organisation de la main, on constaté que celle du gorille se rapproche plus que toute autre de celle de l'homme par sa largeur, par la forme aplatte des obigles et par l'existence de huit os carpiens. Au premier aspect, on croirait yoir la main d'un géant, et les différences qu'un examen plus approfondi fait ensuite apercevoir sont d'un ordre très-secondaire relativement à celles que présente le chimpanzé lui-même.

Un jeune voyageur américain, Paul du Chaillu, a été de 1863 à 1866 l'un des plus babiles chasseurs de gorilles.

GORITZ. Voyes GOERITZ.

GORKUM ou GORINCHEM, ville et place forte de la Hollande méridionale, à l'embouchure de la Linge dans la Meuse, compte 9,500 hab., est le centre d'un commerce tort actif de graine, beurre, poissons et chanvre. La péche, notamment celle du saumon, constitue l'industrie principale d'une partie de sa population. Indépendamment de vastes casernes et d'un bel hôtel de ville, Gorkum possede un collège ansi qu'une église remarquable par son archi-tecture, et on se trouve le tombeau des seigneurs d'Arket, qui autrefois jeterent les fondements de cette ville en transplantant sur le sol qu'elle occupe les habitants de Wolfort,

petit village de pecheurs.
GOROSTIZA (Don MARUEL EDUARDO DE), diplomate et poëte comique espagnol, est né le 13 novembre 1790, à la Vera-Cruz, où son père, general espagnol de distinction, était gonverneur. Il débuta en 1815 comme écrivain dramatique à Madrid, où ses comédies, devenues plus fard si célèbres, Indulgencia para todos, Don Dieguito, Las costumbres de antaño, et Tul cual para cual, se succéderent à peu de distance, et surent accueillies avec un succès toujours croissant. Partisan zélé de la constitution de 1812, il dut en 1823 se réfugier en Angleterre. Ses compatriotes, les Mexicains, vinrent l'y chercher pour confier à ses talents la conduite des négociations avec les cours européennes par lesquelles' ils désiraient voir reconnaître leur indépendance. M. de Gorostiza se chargea en effet de la défense de leurs intérêts avec tant de talent, en Prusse, en Hollande et dans d'antres contrées, que quelques années après on le nomma ambassadeur à Londres, et qu'on l'envoya avec le même ti-tre deux fois à Paris, où il conclut avec le gouvernement français un traité d'alliance et un traité de commerce. Au milieu de ces graves occupations, il employait ses heures de loisir à composer une pièce nouvelle, Contigo pan y cebolla, qu'on regarde comme son meilleur ouvrage, et à la-quelle M. Scribe a emprunté l'idée d'un de ses plus charmants vaudevilles, Une chaumière et son cœur. Plus tard il retourna à Mexico, où il fut nommé conseiller d'État et chargé de la direction du théatre de cette capitale, pour lequel il a composé depuis un grand nombre d'ouvrages. On a publié, sous le titre de Tentro escogido, un choix de ses premières productions dramatiques (2 vol. in-12, Bruxelles, 1825). Il a pris pour modèle Moratti u le jeune, qu'il surpasse en verve et en esprit, et qu'il égale sous te rapport de la langue et de la versification, classiques épez l'un et l'autre écrivain.

GORTSCHAROFF, famille russe, qui par saint Michel de Tschernigoff (né en 1246) fait remonter son origine jusqu'à Rourik et à Wladimir le Grand.

Le prince Pierre Gontachanore, woiwode de Smolensk, sh fendit cette ville de con, et avec le boïard Schein, de 1609 à 1611, contre le roi de Pologne Sigismond III, qui la prit enfin d'assaut après un siège qui avait duré plus de deux

Le prince Dmitri Gorrschakorr, ne en 1758, poète russe estime, est auteur d'odes, de satirés et d'épitres poétiques, et mourut en 1824.

Le prince Alexandre Gortschakoff, né en 1764, servit eu Turquie et en Pologne sous les ordres de son oncle Souvarof, fit preuve de la plus grande bravoure à l'assaut de Praga, et passa lieutenant general en 1798. Dans la campagne de 1799, il commandait à la bataille de Zurich une division sous les ordres de Korsakoff; il fut ensuite nommé gouverneur militaire de Viborg, et oblint en 1807, dans l'armée aux ordres de Ben'n i g sen, le commandement d'un corps à la tête duquel il repoussa le marechal Lannes à Heilsberg, et forma l'aile droite à la bataille de Friedland. En 1812 il remplaça Bar clay de Tolly comme ministre de la guerre; et il conserva ce portefenille jusqu'à la fin de la guerre, époque où il fut nommé général d'infanterie et membre du sénat. Il mourut vers l'année 1825.

Le prince André Gortschakoff servit en 1799 sous les ordres de Souvarof en Italie, avec le grade de général major. En 1812 il commandait une division de grenadiers, et fut blessé à l'affaire de Borodino. Dans les campagnes de 1813 et de 1814, il commandait un corps d'infanterie, et se distingua d'une manière toute particulière aux affaires de Leipzig et de Paris. En 1819 il passa général d'infanterie : en 1828 il prit sa retraite. Il mourut, en 1855, à Moscou.

De nos jours, trois frères, fils de Dmitri GORTSCHAROFF.

se sont particulièrement distingués.

Pi-rre Gortschakoff, né vers 1790, fit les campagnes d'Allemagne et de France, puis fit la guerre dans le Caucase, sous les ordres du général Yermoloff, et en 1826 il fut quartier-m ître général de l'armée commandée par Wittgenstein. En 1829 il fut appele à commander une division d'infanterie, avec laquelle il battit un corps turc à Aïdos, et ce fut lui qui signa les préliminaires de la paix d'Andrinople. Promu alors au grade de lieutenant général, il devint en 1839 gouverneur de la Sibérie orientale et explora les rives de l'Amou r jusqu'à son embouchure. Il avait pris sa retraite lorsqu'il obtint, lors de la guerre de Crimée, d'être mis à la tête d'un corps d'armée; il fut battu à l'Alma et à Inkermann. Il est mort en 1868.

Michel Gortschakore, ne en 1795, servait dans l'artillerie de la garde impériale lorsqu'en 1828 il dirigea les opérations des sièges de Silistrie et de Choumla. Dans la campagne de Pologne en 1821 il remplit les fonctions de chef d'état major, fut blesse à la bataille de Grochow, et récompensé de la bravoure dont il y avait fait preuve par le grade de lieutenan t général. Commandant en che, de l'artillerie, il se distingua d'une manière toute particulière à l'affaire d'Ostrolenka et surtout à la prise de Varsovie ; et quand le comte de Toll, chef de l'état-major général de l'armée entière, prit sa retraite, il le remplaça dans ces fonctions, qu'il occupa jusqu'à sa mort. En 1543 il fut nommé général d'artillerie, et en 1846 gouvernour militaire de Varsovie. En 1849 il prit une part importante à la campagne de Hongrie et remporta plusieurs avantages, dont le dernier fut la prise de Vilagos, qui termina la guerre. Chargé du commandement de l'armée russe qui envahit les principan tés en juillet 1863, il conduisit les opérations jusqu'au siège de Silistrie, et en remit la direction à Paskievitch. Il occupait la Bessarabie lorsqu'il fut mis à la têle de toutes les forces russes en Crimée (février 1855); l'énergie et l'habilete dont il fit preuve dans la defense de Sebastopol ont reçu des éloges mérités. Nommé en 1856 lieutenant général de la Pologne, il chercha surtout à faire prévaloir une politique conciliante. Il mourut le 30 mai 1861, à Varsovie.

Alexan le Gortschakoff, le plus jeune des trois frères, est né en 1798 et se destina à la carrière diplomatique. En 1824 il fut nommé secrétaire de légation à Loudres,

et en 1830 charge d'affaires à Florence. Conseiller d'ambassade à Vienne à partir de 1832, il eut dans l'exercice de ces fonctions de fréquentes occasions d'intervenir dans les grandes affaires de la politique, en raison de nombreuses absences de son poste auxquelles le mauvais état de sa santé condamnait l'ambassadeur Tatischeff. En 1841. il fut envoyé à Stuttgard avec le titre d'envoyé extraordinaire, et il y négocia le mariage de la grande duchesse Olga avec le prince royal de Wurtemberg, négociation qui lui valut en 1846 le titre de conseiller intime. Au commencement de 1850, tout en conservant son poste à Stuttgord, il fut accrédité en qualité de ministre plénipoten-tiaire de Russie près la diète germanique. Chargé, en 1854, de défendre les intérêts de son pays aux conférences de Vienne, il y donna des preuves de son habileté diplomatique et y resta jusqu'au n.oment où commencerent les négociations de la paix. Le nouveau tear Alexandre II l'appela au département des affaires étrangères (17 avril 1856) à la place de Nesselrode. Dans ce poste éminent le prince Gortschakoff, après avoir gardé pendant quelques années une sorte d'attitude recueillie, prit la part la plus active aux affaires générales de l'Europe. Si d'un côté fi appuya l'intervention française en Syrie, il refusa de l'autre de rien entreprendre contre les Etats-Unis, alors en proje à la guerre civile, et répondit avec une bauteur presque insultante aux notes de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche relatives à l'insurrection des Polonais. En 1866 il rompit avec le gouvernement papal en cessant tout rapport diplomatique. Gardant un ressentiment profond de l'humiliation infligée à son pays par les résultats de la guerre d'Orient, il profita de la guerre franco-allemande pour dénoncer le traité de 1856. Dans le congrès qui fut teau à Londres le vicux chancelier obtint tout ce qu'il demandait, et un nouve au traité en date du 13 mars 1871 accorda à la Russie le droit de relever Sébastopol et de couvrir la mer Noire de ses vaisseaux.

De son mariage avec la princesse Ourousoff il a en deux fils, Michel et Constantin, nés en 1840 et en 1842; l'un et l'autre sont entrés dans la diplomatie.

GOSLAR, vietlle et sombre ville du Hanovre, avec 8,000 âmes, autrefois ville libre impériale, au pied du versant nord est du Harz, est bâtie sur l'Œker, petite ri vière qui se jette dans la Gosc. Sa principale industrie consiste dans la fabrication d'une bière grandement prisée des amateurs, sous le nom de gose, le commerce des grains et l'exploitation des mines de culvre argentifère du Rammelsberg. C'est la patrie du marèc hal de Saxe.

du Rammelsberg. C'est la patrie du n'arêchal de Saxe.

GOSPORT, ville fortifiée et port de mer du comté de Southampton ou Hampshire, situés en face de Portsmouth à l'ouest, et reliés par des chemins de fer à Southampton, à Winchester et à Salisbury. L'origine en est toute moderne. Les chantiers de construction et les magasins d'approvisionnement pour la marine qui avoisi nent le port; les industries que ces établissements ont naturellement appelées et fait prosp'rer, et surfout les fonderles de fer, les brasseries, sont l'origine de cette petite ville, où l'on ne comptait encore que 6,500 habitants en 1831, et qui en possède (1871) 32,000.

GUSSEC (François-Joseph), compositeur de musique, fondateur de l'école française moderne, était fils d'un laboureur. Privé des avantages de la fortune et du secours des maîtres, il se forma seul, et s'achemina vers une route pure et classique, dont il semblait devoir être écarté par tout ce qui l'entourait. Il naquit à Vergnies, petit village du Hainaut, le 17 janvier 1733; ses heureuses dispositions pour la musique se manifestèrent de bonne heure. A sept ans il était enfant de chœur à la cathédrale d'Anvers. Il y passa huit années, en sortit pour étudier le violon et la composition, et vint à Paris en 1751; il avait alors dix-huit ans. Gossec n'est d'abord d'autres ressources que d'entrer chez La Popelinière, fermier général, pour diriger l'orchestre que ce financier amateur entr-tenait à ses frais.

Rameau tenait alors le sceptre de l'empire musical en France. Le style instrumental fixa d'abord l'attention de Gossec; il comprit tout ce qu'il y avait à réformer dans la musique française; la symphonie était inconnue à Paris. Gossec l'inventa, en même temps que Haydn tentait la même innovation en Allemagne. Les succès qu'il obtint dans ce genre nouveau lui valurent la direction de la musique du prince de Conti. Cette position était avantageuse; Gossec profita de ses loisirs pour se livrer au travail. Ses premiers quatuors parurent en 1759, sept ans après la publication de ses symphonies, et n'eurent pas moins de succès. Il fonda sa réputation par sa Messe des Morts, qui fut exécutés à Saint-Roch et reçue avec enthousiasme. Philidor, qui était alors e musicien le plus estimé, dit qu'il donnerait tous ses ouvrages pour avoir fait celui-là.

Ce ne fut qu'en 1764 que Gossec débuta dans le genre dramatique par Le Faux lord. Les Pécheurs, joués deux ans plus tard, curent tant de succès que ce fut l'opéra favori de l'époque. Le double Déguisement, Toinon et Toinette, les suivirent de près. Sabinus, Alexis et Daphné, Phi-lémon et Baucis, Hylas et Sylvie, La Fête du Village, Thésée, Rosine, représentés à l'Académie royale de Musique, achevèrent de classer Gossec parmi les compositeurs dramatiques les plus distingués de l'école française. En 1770 il fonda le Concert des Amateurs; il écrivit pour cette société sa vingt-unième symphonie en ré, dans laquelle il ajouta aux parties de violon, de viole, de basse, de cor et de hauthois, seuls instruments employés jusque alors dans la symptonie, des parties de clarinette, de flûte, de basson, de trompette et de cymbales. L'effet en fut prudigieux. Il composa aussi sa symphonie de la chasse, qui plus tard servit de modèle à Méhul pour son ouverture du Jeune Henri. Gossec se charges du Concert spirituel, en 1773, en société avec Legros et Leduc. Il fonda en 1784 l'É-cole royale de Chant et de Déclamation, première origine du Conservatoire de Musique. Il en avait conçu le plan, le baron de Breteuil lui en donna la direction. Il y donnait des leçons de composition, et Catel se distingua parmi ses

Gossec écrivit beaucoup de musique pour les fêtes républicaines : on remarque parmi ces ouvrages des symphonies pour instruments à vent, les violons produisant peu d'effet en plein air. Le Camp de Grand-Pré, La Reprise de Toulon, opéras, se firent remarquer par la vigueur du style. C'est dans Le Camp de Grand-Pré qu'il introduisit La Marseillaise, arrangée à grand chœur en symphonie, avec une harmonie élégante et d'une grande énergie.

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Gossec est mort à Passy, le 16 février 1829, âgé de quatre-vingt-seize ans. Il avait vu toutes les révolutions de notre musique. Témoin des triomphes de Rameau, de Gluck, il avait pu assister aux victoires de Rossin i. Gossec avait composé la musique des chœurs d'Athalie, plusieurs motets, le trio O salutaris hostia, improvisé à Chenevières, et des ouvrages élémentaires destinés à l'enseignement des élèves du Conservatoire, dont il avait été nommé inspecteur.

CASTIL-BLAZE.

GOSSELIN (PASCAL-FRANÇOIS-JOSEPH), savant géographe, né le 6 décenbre 1751, à Lille, d'une famille de riches commerçants, mort à Paris, le 7 février 1830, membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et belles-leitres), dont il faisait partie depuis l'origine, avait été destiné au commerce, et fut pendant plusieurs années le représentant de sa province auprès du conseil supérieur de commerce siégeant à Paris, dont en 1791 Louis XVI le nomma membre. La même année, l'Académie des Inscriptions, en l'admettant dans son sein, récompensait la manière brillante dont il avait débuté, en 1789, dans le monde savant à l'occasion d'un concours ouvert par elle sur la comparaison à faire de l'état de la science géographique sous Strabon et sous Ptolémée. De nombreux voyages effectués dans un but scientifique lui avaient antérieurement permis de recueilitr de précieux ma-

tériaux relatifs à la géographie ancienne, science vers l'étude de laquelle il se sentait plus particulièrement porté. Le mémoire qu'il envoya à l'Académie des Inscriptions sut imprimé en 1770, sons le titre de Géographie des Grecs analysée, ou les système d'Brastosthène, de Ptolémée et de Strabon, comparés entre eux et avec nos connaissances modernes. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des Inscriptions et dans le Journal des Savants, dont il était l'un des rédacteurs depuis 1816, on a de lui des Recherches sur la Géographie systématique et positive des Anciens (4 vol. in-4°, avec 54 cartes, 1798-1813), vaste et important ouvrage, qui le classe incontestablement au premier rang des géographes, encore blen qu'on puisse lui reprocher de s'y être trop souvent laissé entraîner par l'esprit de système. Il supposait en esset qu'un peuple primitif avait légué aux anciens la connaissance de la mesure exacte de la terre, et expliquait les erreurs apparentes et les contradictions qu'on trouve dans les auteurs anciens sur les distances des lieux entre eux, en prétendant qu'il y avait eu diverses espèces de stades, toujours confondus jusqu'à lui-Quoi qu'il en soit, ce livre est incontestablement celui qui jette le plus de lumières sur les connaissances que les anciens posséduient en géographie, et ne pouvait être composé que par un érudit de premier ordre. En 1799 Gosselin avait été nommé un des conservateurs du cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale. En 1793, quand on jugea à propos de détraire les académies, comme inutiles, il avait été mis en réquisition comme savant pour exécuter des travaux au bureau de la guerre.

GOSZCZYNSKI (Sévénine), poète polonais contemporain, est né en 1806, en Ukraine. De bonne heure son génie poétique fut éveillé par la nature apre et sévère qu'il avait sous les yeux.

Encore enfant, il aimait à s'arrêter dans l'humble cabane du paysan, pour écoute ses chants et ses récits, toujours empruntés aux vieilles traditions nationales. Après avoir suivi les cours de l'université de Varsovie, il s'enrôla dans la pléiade de jeunes poètes groupée déjà autour de Mickiewicz. Le premier poème de quelque importance qu'il publis fut son Zameck Kaniowski (Le Château de Kaniow; Varsovie, 1828), récit poétique à la manière de Byron, dont le sujet est un épisode de la guerre entreprise, à l'instigation de l'impératrice Catherine II, par les Kosaks de l'Ukraine contre les Polonais. Ce fut là de part et d'autre comme une lutte d'horreurs et d'atrocités. Dans la description qu'il en fait, son style a toute l'exubérance de la jeunesse, mais offre du moins le mérite de l'originalité.

L'invention chez Goszczynski est quelquesois bizarre, défaut que rend plus sensible encore l'exagération habituelle de son coloris, Mais ses tableaux, quelque santastiques qu'ils puissent être, sont pourtant vrais au sond; et on se laisse aller à tout le charme d'une poésie triste et rèveuse toutes les sois que le poête essaye de peindre la vie intime du Kosak et le caractère grandiose de la contrée encore vierge qu'il babite.

A l'époque de la révolution de 1830, Goszczynski fut au nombre de ceux qui, dans la nuit du 29 novembre, assaillirent le grand-duc Constantin dans son palais du Belvédère. Il entra ensuite dans les rangs des défenseurs de la patrie; ét, non content de payer largement de sa personne en toute occasion, il composa en outre des chants destinés à faire partager aux masses l'enthousiasme patriotique dont il brûlait lui-même. On doit une mention toute spéciale à son chant: Marchons au delà du Boug! hymne sublime, sans cesse répété dans les camps, au feu du bivouac. La Pologne ayant succombé, Goszczynski se retira en France, et de là passa en Suisse, où il composa et publia diverses nouvelles en prose, notamment Oda, Straszny Strzelec, Krol zam-czyska. Il y entreprit aussi une traduction d'Ossian, et fit parafire en outre ses principaux chants patriotiques, sous le titre de Tray Struny (2 vol. in-32).

ZADIE-PACHA (Michel CZATEOWSEI).

En 1848, Goszczynski, qui à la suite de Mickiewicz s'était jeté dans le mysticisme, se rattacha à la secte fondée par Towianski, et cessa alors de faire des vers. Mais après l'avortement complet des espérances que 1848 avait provoquées parmi les Polonais, il demanda de nouveau des consolations à la poésie. Dans la nouvelle édition de ses Dsiata (Brealan, 3 vol. 1852), en trouve plusieurs poésies qu'il a composées depuis la publication de la première édition, ainsi qu'un poème épique, Sobotka, où il chante les patriotiques populations des monts Karpatiles et leurs hauts faits. Mais on voit que chez ini l'enthousiaeme est désermais éteint. Ce poète habite aujourd'hui la France.

GOT ou GOTH (BERTRAND DE). Voyes Clásser V. GOT (EDMOND), actour de la Comédie-Française, et né à Lignerolles (Orne), le 1er octobre 1822. Après avoir fait d'excellentes études au collège Charlemagne, et s'être même distingué dans les luttes du concours général, il abandonna l'étude du droit pour l'art dramatique, et entra au Conservatoire. Elève de Provost, il obțint en 1841 un second prix, et l'année suivante le premier prix de comédie. Il débuta aux Français le 14 juillet 1844, dans l'emploi des valets; on lui trouva un jeu naturel, un débit franc, de la verve, une physionomie expressive et mobile. La presse lui fut généralement favorable, et Jules Janin le Terrible eut pour le débutant narquois et imperturbable toutes sortes d'égards et de mots gracieux. Edmond Got fut aussitét engagé, et de-puis lors il s'est toujours montré comédien spirituel, eriginal, amoureux de son art, soigneux des détails et des muances chargeant peut-être un peu parfois, mais rachetant ce défaut par le souplesse et le variété de son talent. Reçu sociétaire en 1850, il se place à côté de Samson, de Provost, de Régnier. Entre mille créations charmantes qu'on lui doit, nous citerons les rôles du capitaine Beaudrille dans le Cœur et la Dot; de Spiegel, dans la Pierre de touche; de l'abbé, dans Il ne faut juver de rien; de Jean de Rieax, dans le Due Job; de Giboyer, dans les Effrontés; de Guérin, dans Mattre Guérin; de Mercadet. Il faut le voir encore dans les Fourberies de Scapin, les Femmes saventes, le Mariage e e Figero et Bertrand et Raton.

GOTHA, capitale de la principauté de Saxe-Gotha, jusqu'en 1825 la résidence d'une ligne particulière de la branche ernestine de la maison de Saxe, aujourd'hui comprise dans le duché de Saxe-Cobourg-Gotha, sur une hauteur que domine la Leine, dans une ravissante contrée, est une jolie ville, où l'on compte (en 1864) 17,955 ha-bitants, non compris la garnison. Le château ducal est bats sur le point le plus élevé, et sorme un carré régulier, avec une vaste cour intérieure. Indépendamment d'une chapelle rensermant les tombeaux de divers princes de la maison de Saxe, il contient une salle de spectacle et un musée comprenant une bibliothèque, un cabinet de médailles, une collection de tableaux et de gravures, un cabinet d'histoire naturelle, une collection de chinoiseries et une collection de platres d'après l'antique. La bibliothèque, riche de plus de 200 000 volumes, contient au-delà de 1,600 editio princeps et environ 6,000 manuscrits, dont 2,500 en langue arabe et 3 à 400 en langues persane et turque. Le cabinet de médailles est un des plus riches de l'Europe. Il contient plus de 69,000 médailles, 14,000 empreintes et 9,000 dessins. La collection de tableaux se compose de plus de 800 toiles; celle des gravures, de 800 dessins et de 50,000 gravures, tant sur bois que sur cuivre. Le cabinet d'histoire naturelle compte près de 24,000 articles. A la collection de chinoiseries se rattache une riche collection de porcelaines anciennes, de terres cuites et de porcelaines modernes. En fait d'édifices publics, on remarque surtout à Gotha les deux églises Notre-Dame et du Clottre, la saile de spectacle, la caserne, le collège, l'école des arts industriels, fondée en 1838, et un séminaire pédagogique, le plus ancien étale sement de ce genre qu'il y ait en Allemagne. Située ser un chemin de fer qui la relie à Berlin, Cassel et Francfort, la ville de Gotha possède des fabriques de porcelaine de papier, de toile, de tanac, de papiers peints, des raffineries de sucre, des tannesies, etc.

Avant d'arriver à Gotha on trouve Friedrichsthal, château de plaisance ducal, avec une belle orangerie et un beau parc, et non loin de là, sur le Seeberg, un observatoire, construit en 1787 par le due Esnest II, et qui sous la direction de De Zach et de Lindenau a acquis un juste renom dans la science.

GOTHEMBOURG, en suédois Gætheborg, port de mer et chefelieu de la province de Gothembourg et de Bobus (220,866 hab. on 1870), sur le Gothaelf. à 20 kilemètres de son embouchure dans la mer du Nord, en face de l'île d'Hisingen, est, après Stockholm, la ville la plus cansidérable po la plus peuplée de la Suède. Siège d'une préfectors, étable dans un palais qu'habita jadis Charles X, roi de Suède, most en cetté ville, en 1600, et d'un évéché luthérien, elle comptait, en 1870, 55,045 habitants. Il s'y trouve de grandes manufactures de tolles à voiles, de cordages et de cuir, ainsi que des raffueries de sucre importantes. On y fabrique aussi des étoffes de seie, det bes, des rubans, du savon et du tabac. Ses exportations consistent principalement en fers et aciera, bois de construotion, goudnos, poix, alun et poissons, notamment en harengs. La pêrhe du hareng, jadis source de profits considérables, après avoir sensiblement déoru d'importance au commencement du siècle, y a repris dans ces derniers temps une neavelle activité. Au moyen du canal de Gesta, aujourd'hui complétement achevé, les navires du commerce peuvent venir de Sæderkæping sur la Baltique, jusqu'à Gothenbourg, sans avoir besoin de passer par le détroit du Sund. Le port de Gothenbourg est sur et vaste; il est visité chaque année par plus de 2,000 bâtiments, tant suédois, qu'étrangers. La ville elle-même en possède 130 à voiles et 25 à vapeur. Une compagnie des Indes fondée à Gothenbourg en

Une compagnie des Indes fondée à Gothenbourg en 1732 s'est dissoule en 1817, après s'être vue forcée de suspendre ses payements.

Gothenbourg fut originairement fondée, en 1607, par Charles IX, dans l'île d'Hisingen. Après avoir été brûlée en 1611 par les Danois, Gustave-Adolphe la fit rebâtir là où elle est anjourd'hui située. La cassation du blocus continental luf a fait perdre une grande partie de son importance commerciale; et elle eut beaucoup à souffirir de divers incendies, notamment en 1802 et 1804. A l'exception de deux bastions, set fortifications ont été rasées. Ses rues sont larges, propres et régulièrement bâties. On y remarque quelques beaux édifices, tels que la Bourse, l'église de Gustave, la grande église et l'hôptial.

GOTHIE. Voyes GOTHLAND.
GOTHIQUE (Art). La dénomination de gothique, appliquée d'abord à tout genre d'architecture qui s'éloignait des principes de l'architecture grecque et romaine, dut sans doute son origine à ce que les Goths, qui s'emparèrent de l'Italie au quatrième siècle, furent regardés comme les auteurs de la corruption du goût. Elle passa en suite à l'architecture dont l'og ive est le principal caractère. Aujourd'liui élle sert presque toujours à désigner l'art du moyen age 1 ce terme, quoique employé généralement, ne laisse pas que d'être très impropre ; car les Gothe n'ont jamais créé de style architectural, et d'affleurs ils avaient tout à fait cessé d'occuper la soène du monde quand le système ogival s'y montra. La question de l'origine de l'egive a donné lieu à beaucoup de controverses; les uns la sont venir de l'Orient , rapportée en Europe par les croisés ; les autres pensent que les Maures avaient introduit l'ogive en Espagne avant les croisades ; enfin, une dernière opinion la fait nattre dans l'Europe occidentale. On ne peut affirmer rien de positif à ce sujet; seulement, les faits historiques sur lesquels s'appuie la première opinion rendent celle-ci plus probable. En esset, il est certain que l'arc en tiers-point existait en Égypte, vers le huitième siècle; il se retrouve au palais de la Ziza, construit à Palerme, par les conquérants arabes, dans le dixième. La chapelle royale bâtie par les rois nonmands dans la capitale de la Sicile, et qui daté de la première moitié du douzième, nous la montre encore; de là à son apparition dans le Nord, il m'y a qu'un pas; seplement elle n'y arrive pas tout à coup : èlle y fut naturelisée pen à pen par les dessins des étofics , les récits des voyageurs , et les voyages des artistes. L'architecture remaine régna lengtemps conduratement arps ce nouveau style, et ce ne fut que vers la fin du doublème siècle que l'ogive remplaça parent le plein cintre. Depuis lors elle régna presque sas tage en France jusqu'au scizième sjècle. Pendant cette périede, l'art ogival subit diverses modifications et passa per plusieurs états successifs qu'il importe de classer. Nous adoptons avec M. de Caumont les classifications suivantes : la première épaque sers appelée primitive : elle comprendra, le trezième siècle; in dennième, secondaire (quatorzème siècle); la troisième, ternaire (quinzième); la quatrième, qua ternaire (première moitié du saizième).

Le beau temps de l'époque primitive ne date guère que de la desciens moltié du treizième siècle. Pendant la preère moitié de ce siècle et la dernière du précédent, l'architecture nouvelle est encore empreinte d'une physicionie qui rappelle le style romain. Voici les principaux caractères. de l'art ogival primitif : le chœur des églises devient plus long que dans les siècles présédents , les collatéraux règnent jusqu'autour du sanctueire, ils sont bordés de chapelles: quelquefois même la chapelle terminale, placée derrière le rond-point du chœur, est plus grande que les autres. Cet usage n'est général que dans les églises du quatquième siècle. Au treixième, on ne garnit pas de chapelles les bas-côtés de la nef. Beaucoup d'églisse de cette époque sont aussi tans absides, et terminées par une muraille plate, pergés de deux ou trois fenêtres; d'autres ont des absides anguleuses on à ans coupés; un trait bardi du nonveau style est de projeter en l'air des ares-boutants qui s'appuient d'un côté sur les contre-forts des collatéraux, et de l'autre vont soutenir les murs du grand comble. On les couronna, de clochetons tantôt carrés, tantôt octogones; quelquefois d'un frenten aigu ou d'un toit à double égout. Sur les piede-droits os pratique des niches dans lesquelles on place des statues. Les fenêtres sont étroites et allangées; elles ressemblent à un fer de lance; c'est pour cela que les antiquaires anglais leur out donné le nom de lancettes. Leurs proportique et leurs ornements sont très-variables : les unes sont couronnées d'un simple cordon, les autres offrent des voussures cannelées, sontenues par des colonnes appliquées sur les parois des ouvertures. Dans les édifices peu élevés, elles gont isolés; dans les monuments plus considérables on les trouve résnies deux à deux et encadrées dans une arcade principale. Entre les sommités des fenêtres et cette arcade principale resie un espace dans lequel on a pratiqué une rosace. Les portes ont lours tympans et lours voussures enrichis d'une quantilé considérable d'ornements et de figurines ; les parois latérales sont décorées de colonnes et de statues de plus grandes proportions. Les portes se présentent ordinairement au nombre de trais an milien des façades des églises importantes. Que ques portails sont précédés d'un porche plus ou moins saillant.

C'est aurtont la construction des voûtes et des tours qui excite l'admiration et révèle upe grande habileté. Il y a des voûtes qui n'ont que 0,^m16 de hauteur et qui sont jetées d'un mur à l'autre à plus de 32 mètres d'élévation; les tours sont percées de fenêtres longues et étroites, et assex aoyent rouronnées par des flèches octogones. Les espaces triangulaires qui existent entre les quatre angles de la tour et la hage de la pyramide octogone sont remplis par quatre, clochetuns, et les quatre pans de l'octogone qui correspondent aux guatre faces de la tour sont percés de fenêtres ou de jucarnes. Reaucoup de tours ne sont pas terminées , et s'arrêtent la chété de commencer la pyramide octogone; on en voit des exemples, notamment a Paris et à Reiuss. De même qu'un ounième siècle, les tours sont placées à droite et à gauche du portail

do l'ouest ; une autre teur moins haute n'élève sur les piliers des areades qui eccupent le centre des transepts; ceux du pord et du midi sont sussi quelquelois flanqués chacun de deux tours carrées, qui sont presque toujeurs demeurées imperfeitos i " "!!

Les ornements le plus souvent employés à la décoration des édifices du treinième siècle sont : les trêfics, les quatre Soulles, les violettes, les seurana, les rosaces, les seuilles catablées, les gairlandes de ferillage, les crochets, les arquades simulées, les pinacles, les dais, les bas-reliefs, les colonnes et les pilastres. Ces ernements sont les mêmes que quix des siècles suivants; mais avec quelque modification dans leur forme. Rarmi les plus beaux édifices dus aux architectes du treixième siècle, nous citerens les principales églises de Chartres, Roims, Paris (Notre-Dame) Rouen, Amiena, Sens, Dijon, Strasbourg, Le système ogival était arrivé à son apogée, il s'était mis admirablement en barmonio area le spiritualisme chrétien, dent. il était l'interprète. Les temples antiques avaient résumé le paganisme; les églises gothiques complétèrent la révolution qui s'opére dans les caprits par le catholicisme. Les trois époques qui suivirent le treizième siècle ne changèrent pas le caractère de l'art; mais elles lui firent subir des modifications assez importantes pour que le classement, en soit nécessaire.

Pendant l'époque du style secondaire, un changement re-marquable s'établit dans la forme des églises : on ajouta un rang de chapelles à chacun des has-côtés de la nef, la chapello terminale du rend-point lut partout agrandie; des aiguilles garnies de crochets surent substituées aux clochetons qui couronnaient les contre-forts. Les sculptures acquirent plus de hardiesse, mais perdirent de leur grace en devenant trop maigrea; les ciselures furent moins profondément soullées; les senètres devinrent plus larges, et surent divisées par plusieurs colonnettes; les rosaces eurent un plus grand diamètre; les toits pyramidanx des tours furent percés de trous découpés en trèfles; il n'y eut pas d'autres changements essentiels dans l'architecture.

Le quinzième siècle continua cette décadence. Les églises sont moins grandes, elles sont décorées avec profusion de pinacles, de figures pyramidales, de découpures de feuillages, de crochets. Au reste, le temps des grandes constructions étuit passé; co fut selui des raccommodages et des restaurations. Toutefois, le style ternaire offre de grandes beautés, et il a élevé quelques monuments qui se distinguent par la

richesse et l'élégeance.

Pendant la quatrième époque de l'art, ce qui n'était qu'acvidentel devint un système. On se mit à surcharger les édifices de ciselures, et à substituer aux colonnes et aux entablements un nombre considérable de nervures et de filets. On convrit les voûtes de culs-de-lampe , quelquesois très-volumineux, et que retracent l'image des stalactites dont la nature tapisse certaines grottes. Les arçades, au lieu de s'élever comme dans le style primitif, s'inclinaient vers la terre. Cette dépression se montre aussi à l'extérieur des vottes ; au lieu de tours élancées en forme de flèche, on trouve asser seurent des pyramides tronquées, carrées ou octogones, et parlois des coupoles hémisphériques. On trouve dans quelques églises de cette époque, sur les angles de la tour qui supporte la pyramide, des obélisques ou clochetons qui se rattachent au corps du clocher par des arcs-boutants d'une extrême légèreté. Voici le nom de quelques monuments du quinzième siècle et de la première moitié du seizième qui réunissent ces divers caractères : à Rouen , le portail de l'ouest de Saint-Ouen, le grand portail et la tour de beurre de la cathédrale ; la fèche de Caudebec, Notre-Dame de Brou, et a principale égline d'Argentan.

Le style ogival avait parcouru les diverses périodes de progrès et de décadence; une nouvelle révolution allait s'eperer dans l'architecture, le plein cintre devait bientôt être repris; la renaissance commença. A. DE BEAUFORT.

GOTIIIQUE (Écriture). L'écriture gothique a été imitée des caractères employés dans le beau manuscrit in-4° contenant les quatre Evangiles traduits en langue gothique par l'évêque Ulfitas. Ce manuscrit date du sixième siècle de notre ère. Ce qu'on appelle abjourd'hui, dans l'écri-ture et la typographie, lettres gothiques n'est qu'un assemblage bizarre de lettres carrées et anguleuses, assez semblables aux caractères allemands.

GOTHIQUE (Langue). Tout ce que nous savons de la langue que parlaient les Goth's n'a guère d'atrices bases que la traduction de la Bible par Ulfilas en langue gothique. On possède cependant encore quelques fragments d'une traduction de l'Évangile de Saint-Jean (publiée par Mallmann; Munich, 1834), d'un calendrier gothique, et quelques titres et suscriptions de documents. Ces débris sont les plus anciens monuments écrits qui existent d'un dialecte germain dont les qualités distinctives sont une grande energie, une richesse de racines immense, une remarquable pureté d'intenations, une diversité extreme de tournières et d'idiotismes, enfin la lacilité avec laquelle il se prêté à des combinations de mots. Les règles générales de la langue gothique ont été exposées par Grimm dans sa Deutscher Grammatik; et Gabelenz et Lœbe ont ajouté à leur édition d'Ulfiles un glossaire des mots d'origine gothique qui existent ericore dans la langue allerrande.

GOTHLAND ou GOTHALAND, appelée aussi Cothie, située entre la Norvège, la Suède proprement dite, fa Baltique et le Kattégat, est la plus peuplée des trois grandes divisions territoriales qui forment aujourd'hul le royaume de Suède, et compte, en 1870, 2,560,678 habitants sui un territoire d'environ 1,400 myriamètres carrés. Elle se compose des provinces d'Ostrogothie (Ostgothiand) et de Smoland, qui, avec les les d'Eland et de Gottland, forment l'Ostrogothie proprement dite, de Blekingen, de Scanie et de Halland: (Gothie méridionale), de Gothenbourg et de Dalsland (Westrogothie), dunt la propert sont montagneuses, arrosées par de nombreux cours d'esm, riches en forêts, fertiles et bien cultivées, notamment l'Ostrogothie et la Scanie. Les principales villes sont Norrkjosping, Calmar, Borgholm, Wisby, Gothenbourg, Karls-

tadt, Melmœ et Karlskrone.

GOTHS. Au voisinage des Germains orientaux, dans les contrées désignées aujourd'hui sous les noms de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie, habitaient, au rapport des écrivains grecs et romains du prémier siècle de notre ère, les Daces et les Goths, tribus issues d'une souche commune et appartenant à une seule et même nationalité, désignée de préférence par les Grecs sous la première de ces dénominations, et par les Remains sous la seconde. Queique dans les documents datant des deux premiers siècles, les Gètes soient toujours présentés comme une peuplade thrace, ile n'en furent pas moins les ancêtres immédiate des Goths, dont le nom remplaça plus tard presque complétement le leur. Grimm a démontré l'identité de forme des noms Gètes et Goths. Les poètes et les historiens du quatrième siècle et des siècles suivants emploient indifféremment ces deux noms pour désigner une seule et même nation. Hérodote assigne pour demeure aux Gètes hi rive droite du Danube, dans la Thrace proprement dite; c'est la que les rencontra, en l'an 513 avant J.-C., Darius, dans son expédition contre les Scythes. Environ cent ans plus tard, ils habitaient encore aux mêmes lieux, entre le mont Hæmus et l'Ister: dans la suite des temps, par exemple, à l'époque d'Alexandre, devenus plus puissants, ils se répandirent plus au nord, sur la rive gauche da Danube, jusqu'an Tyros. En l'an 292 avant J.-C., Lysimaque set complétement mis en déroute par leur roi Dromichætès. Environ cinquante ans avant J.-C., toutes les villes situées ser la rive gauche du Pont, depuis Olbia jusqu'à Apollonia, furent prises et dévasiées par leur roi Boroistès. Au temps de Tacite, leur domination dans ces contrées était encore entière; tandis que les Daces, si rapprochés d'eux par leur erigine, conti-nuaient sous leur roi Décebale à étendre toujours plus à l'ouest leur domination, arrivée alors à son apogée. Trajan,

age GOTHS

il est vrai, avait soumis la Dacie; mais il avait si pen ébranlé la puissance des Gètes, que lors de la décadence de l'empire romain en les vit reparaître régénérés dans les mêmes contrées; et bientêt, sous le mom de Goths, ils remplirent le monde du bruit de leurs exploits.

Ce fut en l'an 237 de notre ère qu'ils envahirent pour la oremière fois le territoire de l'Empire Romain; et ils avaient déjà dévasté toute la Thrace, lorsqu'en l'an 251 l'em-percur Déclus mourut en Mésie, dans l'expédition qu'il entreprit contre eux; et son successeur Gallus fut réduit à leur acheter la paix. Mais déjà sous V a lérie n (247 à 260) ils commencèrent leurs expéditions maritimes, auxquelles s'associèrent d'autres peuplades d'origine soit sarmate, comme les Boranes, seit germaine, comme les Hérules. Ils dévastèrent alors, sur la côte septentrionale de l'Asie Mineure, Pityus et Trébizonde ; dans une seconde campagne, ils firent éprouver le même sort à Chalcédoine, à Nicomédie, et à Nicée, sur le Bosphore et sur la Propoutide. Sous G a llien ils parurent dans l'Archipel avec 1,000 vaisseaux, pillèlèrent Athènes, Corinthe, Argos, Sparte, et ravagèrent toutes les contrées environnantes. En l'an 269 ils revinrent encore plus nombreux, poussèrent jusqu'à l'île de Rhodes et à l'île de Crète, puis infestèrent la Macédoine et la Thrace, jusqu'à ce que l'empereur Cl a u de II les vainquit à Naissus, dans la haute Mésie. Aurélien les rejeta de l'autre côté du Danube, mais leur abandonna la Dacie. Depuis lors ils renoncèrent à leurs expéditions maritimes; et ce ne fut qu'en l'an 321 qu'ils s'aventurèrent à franchir de nouveau le Danube, qui les séparait des Romains. L'empereur Con stanes rejeta encore une fois de l'autre côté de ce fleuve ; et il tira vengeance de l'appui qu'ils avaient prêté contre lai à Licinius, en entreprenant une expédition sur leur pro-pre territaire. Il conclut pouriant la paix avec eux, comme fit plus tard aussi, en l'an 369, V al en s, qui deux ans auperavant avait porté la guerre chez eux pour les punir d'avoir secouru Procope, son concurrent à l'empire. C'est vers ce temps-là que le christianisme, représenté par l'arianisme, pénétra parmi eux, après avoir d'abord jeté d'assez pro-fondes racines parmi les peuplades germaines. Vers l'an 370, l'évêque Ulfil as traduisit la Bible dans leur langue, dont le premier il fit une langue écrite; et par ce travail il con-tribus plus que personne à la propagation du christianisme parmi ses compatriotes, de même qu'à leur moralisation et à leur instruction.

A partir de cette époque, deux grandes divisions s'étaent dans le peuple goth : à la première appartiennent les Terwinges, on Goths de l'ouest (Westgothen, Visigoths), avec la tribu des Thaifales, qui plus tard les suivit aussi en Gaule, répandus depuis le Danube jusqu'aux monts Carpathes et au Duiestr, dans la partie orientale de la Hongrie, la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie; à la seconde, les Greutunges, ou Goths de l'est (Ostgothen. Ostrogoths), répandus dans la Russie méridionale, entre le Dniestr et le Don. Le rui de ces derniers, ERMARRICH, de la race royale des Amales, régnaît sur l'une et l'autre de ces divisions de la nation; et d'autres peuples encore, habitant fort loin dans l'intérieur de la Russie, reconnaissaient également son autorité, quand en l'an 375 de notre ère la formidable invasion des H u n s vint se heurter à son royaume et le briser en morceaux. Ermanrich, âgé de cent-dix ans, se donna la mort. Son successeur, Withium, mourut les armes à la main. Alors les Visigoths, refoulés par leurs compatriotes orientaux, émigrèrent : une partie, aux ordres d'Athanarich, pour se réfugier dans les montagnes; une autre partie, forte de 20,000 hommes en état de porter les armes, sans compter les femmes et les enfants, sous les ordres de Friedigern et d'Alaviv, franchit le Danube, et se dirigea vers la Mésie inférieure, en suppliant l'empereur Valens de leur accorder des terres à cultiver. La manière eruelle et insultante dont les commandants romains, Lupicimus et Maximus, procédèrent à leur colonisation, les poussa à la révolte; des bandes de Goths, à la solde des Romains, de meme que des bandes d'Ostrogoths, commandées par Safrach et Alatheus, et que les Romains avaient repoussées de leur territoire, viurent se joindre à eux. Valens périt le 9 août, dans la grande bataille qu'il leur livra sous les murs d'Andrinople. Ils portèrent alors le fer et le feu dans toutes ces contrées, et restèrent en possession définitive de la Mésie et de la Thrace. Après qu'Athanarich, qui alors vint faire cause commune avec eux, eut traité de la paix avec Théodose le Grand, 40,000 Goths entrèrent au service des Romains.

Alaric, de la race royale des Baltes, réunit sous ses lois les diverses tribus qui après la mort d'Athanarich s'étaient rattachées à des chefs particuliers. En l'an 395 il rompit le traité; et ses expéditions, qui embrassèrent toute la péninsule de l'Hæmus, curent à partir de l'an 402 l'Italie pour but. Alaric mourut en 410, peu de temps après la prise de Rome. Depuis l'an 408 Il s'était solidement étabii en Italie. Son beau-frère Ataulf conduisit, en 412, la netion dans la Gaule méridionale, puis en Espagne, après avoir cpousé, en l'an 414, Placidie, aœur de l'empereur Honorius; et il périt assassiné dans ce pays, après la price de Barcelone, en 415. Un ennemi des Baltes, qui après lui s'empara du pouvoir suprême, périt assassiné sept jours plus tard; et la souveraincié fut alors déférée à Wallia, qui combattit avec succès en Espagne les Alains, les Vandales et les Suèves. Il refoula ces derniers dans les montagnes du nord-ouest de la péninsule; et les Romains lui témo-gnèrent leur reconnaissance en lui faisant abandon d'une partie de l'Aquitaine, où Tolosa (Toulouse) devint alors la capitale de l'empire des Visigoths, qui fut consolidé par Turoponic let, lequel trouva la mort en 451, dans les champs Catalauniens, où il vainquit Attila, et par son fils Тиолингии. Celui-ci fut assassiné par ordre de son frère Тибововіс II, lequel à son tour périt de la même manière par ordre de son frère Evaics, qui du moins racheta ce forfait en gouvernant la nation avec autant de sagesse que de vigueur, de l'an 466 à l'an 484. Le premier il fit rédiger par écrit les lois du peuple goth; et il étendit son empire en Gaule jesqu'à la Loire et au Rhône, puis sur la côte (Provence) jusqu'en Italie. Arelate (Arles) devint sa capitale.

Son successeur, Alanic II, qui fit rédiger à l'usage de ses sujets romains un abrégé du droit romain (Breviarium Alariciansum), périt en l'an 507, à la bataille de Vouglé, près Puttiers, livrée au Frank Clovis, confédéré avec les Bourguignons, lequel lui enleva la plus grande partie de la Gaule. l'Ostrogoth Théodonic III, son beau-père, qui incorpora la Provence et Arles à son propre empire, conserva cependant aux Visigoths la possession de la Septimanie sur laquelle régna le fils d'Alaric, Analant, d'abord sous la tutelle de l'Ostrogoth Theudes. A sa mort, arrivée l'an 531, dans une bataille contre les Franks, l'antique race royale des Baites s'éteignit; et à partir de ce moment la souveraine puissance devint élective, ce qui provoqua souvent de grands troubles intérieurs. Le premier que l'élection en revêtit fut Theudes.

En l'an 554, ATHANAGILD, secondé par une flotte byzantine, vainquit AGILA, qui s'était emparé du trône; mais les
Byzantins s'établirent alors à demeure fixe sur la côte qui
s'étend depuis Carthagène jusqu'à Lagos, et parvinrent à s'y
maintenir. Léovigild régna avec vigueur, de 569 à 586. Il
fut victorieux dans sa lutte contre les Vascones (habitants
de la Biscaye et de la Navarre), dont un grand nombre,
fuyant devant lui, se réfugièrent au delà des Pyrésées (dans
la Gascogne), et îl comprima par la force une révoite des
partisans de la foi catholique, qui à l'époque des Romains
s'était propagée en Espagne, qui commençait maintenant
à se répandre aussi parmi les Goths ariens, et que son
propre fils, Herménégild, avait lui-même embrassée. Celui-ci fut fait prisonnier à Séville, après un siége de deux
années. Relégué à Valence, il essaya de s'enfuir de cette
ville, mais fut arrêté; et alors, ayant refusé d'abardonner
le catholicisme, son père l'envoya au supplice. Les Suèves
qui avaient fait cause commune avec lui furent soumis et

GOTHS 293

585, et les Bourguignons expulsés de la Septimanie. Rec-CARED, second fils de Léovigild, qui succéda à son père en 586, se convertit à la foi catholique, ainsi que les Goths et les Suèves. Sous son règne calme et paisible et seus celui de ses successeurs, la fusion de la population germaine avec le population romaine du pays s'effectua rapidement; la langue latine sut remplacée par la langue gothique, de sorte que plus tard celle-ci contribua beaucoup à la formation de la langue espagnole. Reccassurra (649-672) acheva la compilation de lois commencée par Eurich. Le code rédigé en latin, et appelé Forum Judicum (Lex Visigothorum), contint un droit commun pour les Goths et pour les provinciaux romains; au treizième siècle, il sut traduit-en espagnol, sous le nom de Fuero Juzgo, et sorme la base du droit espagnol. L'empire visigoth s'affaiblit, à cause de la puissance que les grands s'arrogèrent et de la prépon dérance que les évêques parvinrent à exercer même au temporel, et dont ils usèrent notamment dans leurs conciles tenus à Tolède. Cet affaiblissement eut lieu quoique la conquête de l'extrémité septentrionale de l'Afrique (où s'élevait Septum, aujourd'hui Ceuta) en 616 et l'expulsion des Grecs en 624 l'eussent encore agrandi. A la mort du roi WITIZA (710), ses fils, que l'élection de Roberica avait exclus du trône, appelèrent à leur secours les Arabes d'Afrique, à l'instigation du frère de Witiza, Oppas, archevêque de Séville, et de son gendre, Julien, comte de Septum. Mousa, lieutenant de Walid, Khalife omméiade, leur envoya son général Tarik. Celui-ci sortit vainqueur de la bataille livrée en juillet 711 à Xérez de la Frontera, et qui dura neuf jours consécutifs; Roderich y trouva la mort, et cet événement décida de la ruine de l'empire des Visigoths. Mousa lui-même acheva ensuite, en 713, la conquête du pays, à l'exception de la Galice et de l'Asturie, où un grand nombre de Goths purent se réfugier, sous les ordres de Pelayo. Cependant la Galice leur fut encore enlevée en 734; et il n'y eut que l'Asturie qui échappa à la domination des Arabes (voyes Espaces).

Les Ostrogoths, à l'exception des bandes qui s'étaient réunies aux Visigoths, se rattachèrent aux Huns, après que le passage du Danube leur eut été interdit en l'an 386, sous Idothius Théodosius Après la chute d'Attila, qu'ils avaient suivi dans ses expéditions, ils se fixèrent dans la Pannonie (Hongrie, au sud du Danube), d'où ils firent de fréquentes incursions dans le Noricum et dans l'empire Byzantin, sous les ordres de trois srères, Walamir, Théodomir et Widimir, de la race des Amales, et où ils résistèrent aux attaques des Huns, de même qu'en 470 à celles des Suèves et des Alemans, ligués contre eux, et encore à celles des Sarmates, des Skires et des Rugiens habitant au nord du Danube. A la mort de Walamir, Widimir conduisit les siens en Italie, et trouve la mort dans cette expédition. En 473, son fils, qui portait le même nom que lui, se laissa déterminer par l'empereur Glycère à se rattacher aux Visigoths. En 460 l'empereur avait acheté la paix de Théodémir. Son fils Tusoponic, roi à partir de 473, et qui mérita d'être surnommé le Grand, avait été élevé à la cour de Constantinople. Quand il en sut revenu, Théodémir, qui mourut à peu de temps de là, envahit de concert avec lui l'empire Byzantin. Les Ostrogoths ravagèrent alors la Macédoine et la Thessalie, et obtinrent des établissements dans la haute et la basse Mésie, à côté de ceux des Visigoths qui y étaient restés depuis longtemps ainsi qu'en Thrace, et qui s'y maintinrent jusqu'au sixième siècle sous le nom de Petits Goths (Gothi Minores), et aussi de Méso-Goths. La politique de l'empereur byzantin Zénon s'efforça de désunir les deux nations et leurs princes, qui tous deux s'appelaient Théodoric. N'ayant qu'imparsaitement réussi dans ses projet , Zénon détermina, en 488, l'Ostrogoth Théodoric à passer avec sa nation, à laquelle se rattachèrent les Rugiens, en Italie, où régnait Odoacre. Les Gépides, qui essayèrent de leur barrer le passage à Sirmium, furent repoussés. Odoacre fut vaincu, en 489, d'abord à Aquilée, puis à Vérone; en 490, sur les bords de l'Adda. Mais, tandis que Théodoric

conquérait le reste de l'Italie et la Sicile, il réussit à se maintenir jusqu'en 493 à Ravenne, où il finit par capitaler et où il fut assassimé. Théodoric exerça alors aussi sa souveraineté dans la plus grande partie des contrées riveraines du Danube, et que sou frère Honulf administrait en son nom ; de sorte qu'indépendamment de la Sicile et de l'Italie, son empire comprensit la Pannonie, la Savie (la contrée riveraine de la Save), la Dalmetie, une partie du Noricum, la Rhétie supérioure et même la Provence à partir de l'an 507. La souveraineté nominale de l'empereur, que reconnaissait Théodorie, ne l'empêchait pas d'exercer dans ses États une autorité entière et illimitée. Sa gloire et son influence s'étendirent au loin dans les régions germaniques. Il prit le titre de roi des Goths et des Italiens, et habita tantôt Bavenne et tantôt Vérone; dans le gouvernement intérieur de ses Étate, il fit preuve de sage medération, ne toucha point aux institutions existantes, et en même temps veilla attenti-vement à ce que les Goths, dont deux cont mille guerriers avaient obtenu le tiers du sol de l'Italie à titre de dotation, conservaseent intactes lour foi arienne, lours mours germaines et leur valeur. Sous sa domination, l'Italie vit refleurir son ancienne prospérité; l'agriculture même y sit de nouveaux progrès; et pour la décision des discussion diciaires qui survenaient journellement entre Gothe et Italie parut en l'an 500 l'Edictum Theodorici. Après la mert de ce prince, arrivée en 526, se fille Amalasuintha gouverne pendant la minorité de son fils Athalarich; mais celui-ci étant venu à mourir, en 534, son cousin Traispar la fit assassiner. C'est à ce moment que l'empereur Justinien envoya Bélisaire reconquérir l'Italie. Quand celui-ci pénétra dans la Basse-Italie, Théodet (ut déposé et tué par son armée, après qu'elle out proclamé rei Viricès en 536. Les Italiens catholiques firent cause commune avec les Grecs; les Goths perdirent Reme et Ariminum, que Vitiges assiéges inutilement; en revanche Vraiss, son neveu, a'empara, en 539, de la ville de Milan, qui avait fait défection, et y commit les plus affreuses dévastations. En cédent la Provence aux Franks, Vitigès s'était créé là des alliés sur lesquels il ne penvait compter, et qui, sons les ordres de l'Austrasien Théodebert, parcoururent l'Italie et finirent par s'établir sur le versant méridional des Alpes. Une tentative ayant été faite pour déterminer le roi de Perse, Choeroès, à envahir les contrées orientales de l'empire Byzantin, Justinien, effrayé, offrit de traiter; mais Bélisaire refusa d'y consentir. Il dédaigne aussi la couronne que les Goths lui offrirent, contraignit Vitiges à se réfugier dans les murailles de Ravenne, et après s'être emparé de cette ville, en 540 , le ramena aves lui captif à Constantinople.

Les Goths, qui jusque alors n'avaient point encore été entamés dans la haute Italie, élurent pour roi Illiman, et après sa mort, le généreux Totila, qui commandat à Trévise. Ils eurent bientét reconquis la péninsule; toutefois, les grandes villes résistèrent. Rome, assiégée pendant longtemps par Totila, tomba enfin en son pouveir, à l'aide d'un strategème, en l'an 546; mais Bélisaire ne tarde point à la reprendre. Envoyé en Italie en 546 avec des forces insufficantes, il ne put que s'y maintenir jusqu'en 549, sans rien faire de décisif. Cette mission était réservée à Narsès que Justinien, après avoir rejeté les ouvertures de paix de Totila, envoya en Italie, en l'an 552, à la tête d'une imi armée, composée surtout de Huns, d'Hérules et de Lombards. On en vint aux mains à Teginse, cutre Gubbie et Nocera, dans les Apennins, et Narsès sortit victorieux de cette bataille, où Tolla trouva la mort. Téjas, que les Goths kui donnèrent pour successeur, descendit dans la basse Italie pour occuper Cama, où se trouveit le trésor de Totila : ct, de Rome, reprise pour la sixième fois pendant cette guerre des Goths, Narsès marcha à sa rencontre. Il corrompit le commandant de la flotte des Goths; de sorte que Téjas, faute de recevoir ses conveis, dut abandonner la forte position qu'il avait prise sur le Vésuve et s'enfoncer devan dans les montagnes. Téjas mourut les armes à la main ; roais

coa de latté continuèrent à ve battré; le troisième joun; ce qui en restatt endore obtint par dapitulation libre retraite. Ators, de Pavie où elle se trouvait ; l'ume de leurs bandes appela à son secours deux dour des Aleursas, qui ravagirent encere une fels l'Italie; justifat est que march, après s'êtré encodeix siment reidie mattre de toutes les paces forfes, des vanquit en 1554; sous les mers de Copens En 555; sept mille Gottes qui se trésavaient à dounts de l'ivérent à time Walts, autre stief gotte; flet encore batte des 5005; et ce dessité désastré milien à la guerre dés Gottes Bandoupe de Gottes partent à lors du sérvice enflitaire à Bytanne; d'autres émit ent partent est face dans le Reiteunt en aflèrent est face dans le Reiteunt; con qui restérent; en l'ocume instannant que confendireit bleatét avec le reste de 36 population.

Des Ostrogoths, désignés seus se mon de Goths tétraxitiqués, étaient demeurés; dépuis une époque extrémement reculée, sur les bords de la mee fioire; en Crimée et sur le Kouban, où à l'époque de fustitien on les troute 'alliés avec les Heiss-entourgodifiques; et quelquée débris semblent s'en être conservéd jusqu'un selzieme stècle dans les montagnes de la Crimée! Pustieure setres autons orientales avaient les plus grandes affinités d'origine, avec les Gotins; aussi les comprend-on l'ordinairement donn l'appellation de peuples Goths. De ch'nombre étaient incontestablement les Bastantes; les Pendins; les Gépédes, les Rujiens, les Hérales les Actors; les générales, qui tous ont disparu comme les Goths; et ne sont pus nabrel continués seus un mitre nom Ce sént ales Slaves et des Hongreis qui les ont remplacés, du Pont-Bukin à la Baltique; sur les hords de la Vistale et du Danube; ès ils habitalent autrefets.

La tradition qui veut que les Goths de la Seandinavie (où l'en trouve une tribu de Goths qui donne, con nom à la province de Subde en core appetés anjourd'hat Gothiland en Gothéland) "atent aussi "pénéré" dans les régions du Bad se répose au automne espèce de document historique.

GEPTEAND, a prus grande des lies de la italit qu'e proprement llite, distante de e à 7 myriamètres de le côts de Suède, et séparée de l'ille d'Objand par un beande mé de 4 à 5 my inmètres de large, avec une prefondeur de 50 brashen au plus, forme avec les flots qui l'évolulment un évêmbé et: mil balllings particulier portant le nom de 1971è j ou de Gettland; dont la superficie est de 40 mijs: carnie et la population (4870), de 84,080 ames. Circl sta plateau ec, avec uno hauteur meyenno de 20 à 165 mètres d'é lévation au dessus du niveau de la mer et des bôtes génémentifert escarpées ; dont le climat tempéré permet la culture du notier et du mûrier. Le soi en est fertile, meis mai cultivé, produisant des plantes qui lui aont propres, et con-vest dis vastes forêts de aspins justément of chères par la grossource indurché de lour bais. On y récolte des blés, des légui et surfeut des pommes de terres L'horticulture y est trèsentlus ; simis d'éducation des bestiaux ; sanf l'élève des montoins, y est peu importante. Il a pecha i exploitation des carrières de pierres à bâtir; et les chisofours ly sont des injustrice impostantes jele wominerce et la sixvigation y sont ausé très detifé, tandis que l'industrie y est démeurée fort autéries Les mosus, les contames, l'organisation administrative et militaire, différent complétement de celle des Suéllois. On pe troute pes de gundes fermes dans es paye; la plupart des maisons, et júrqu'aux simples habitations de paysans, sont construiteben pierien L'tie a pour chef-lieu Wieby, ville commencente, situéesur le cête occidentale. Depuis un temps imméniorial elle appartient à la Suède; let fait partie de la contrie quion désignement le nem de Gothaland. Longtempt elle autides rois particuliers et un code de lois à elle; tilus tard elle porta le titre de comité. De 1861 à 1845 ; sauf de courtes interruptions, elle sit partie des Etats des rois de Danemark. En 1394; une partie de l'ile de Gottland, et notamment Wisby, fut conquise par les Vitations, sur pirateries desquels elle offrait un sur refuge. Quand le roi Albert de Suède et son sits Éric, qui avaient été faits prisenniers en 1389 par les Danois, recouvrèrent leur liberté. en 1894, lle s'efforcèrent de faire rentrer l'île sous leur obessance. Érite y débarque à in tête d'une armée, et réussit à s'y maintenir! Ce foit hit, dit-on, qui vendit l'île lentière lai grand mattre de l'ordie Toutonique, lequel en expulsi les virtailens en 1884. Phus taid, la reiné Marguerite lai rachet de l'ordies Appet la dissolution de Panion de Calmar, Charles VIII chestolai à l'enlever nox Danois, qui s'y maintineut cepándant jusqu'en 1845, époque où ils la rendirent à la Suède, en vertauge stipulations du traité de Brombehro. Le Daissande s'este de mattre de Brombehro. Le Daissande s'este de 1879 à 1879 Depuis elle dra plus céals d'abjartante à la Suède : 23

iGOTTORP on GOTTORF (Costrum Gothbrain); distan foods, qui domine la ville de Schifes wig, fat sime dans une lle formés par le Schley; entre les deux qualities de cette ville designés sous les noms de Priedrichabens et Elles ville designés sous les noms de Priedrichabens et Evoque; qui jusque alors avait habité un vieux châtes appelle Grossocion, à deux kilomètres plus lois; et les évêques de Belleswig en demeurèrent en possession jusqu'e Pan 1268; époque ou, en vertu d'un échange, le dec Erlon l'ériges en place forte: Plus tard ce mandit féodal foit habité par les ducs de Holstein-Gottorp (voyer Morritan) depuis 1544 jusqu'en 1713, époque ou le roi de Danemark Prédéric III en prit possession. Le souvent de nombreux faits de guerre se rattache; dans l'histoire moderne, au clâteau de Gottorp. En 1749 le roi de Danemark en fit transferer à Oppahague la précieuse bibliothèque, fondée en 1668 par le due Jean-Adolphe de Holstein-Gottorp.

GOTTSCHED (Jean-Comeropus), tavant, qui, maigre les services incontestaties qu'il rendit à la littéraine allemande, devint ridicule par son pédantisme et es labor, it était né un 1700, près de Koengsberg. Afin d'échapper à l'obligation, de l'évrice militaire, il se réfogta en 1734 à Leipzig, où il fut chargé d'une éducation particulière. Bientôt après listorité dans cette villé des cours publics, où il combetté le mainvais goût qui doublant valors dens le littérature effennande, recommandant l'imitation des accións, et par butte delle des saleurs français; continuiteurs, suivint l'ili, de la tradition classique. Notre critique cherche solicités littéraires destinées à "la prepagation de ses doctrinés en matière de goût. Dès 1730 l'université de licipsig l'avait admis dans ses rangs comme professeur agrégé de poéde et de philosophie. Quatre ans plus tase, il y devenut titulaire de la chaire de logque et de métaphysique. Il lescophie.

Gotteched est considéré aujourd'hui en Allemagne comm le personnification du pédantisme ; cepéndant cour qui out une conseissance exacté de l'état où se trouvait alors le litérature allemande ne laissent pas que de sendre justice à son mérite. Hollánan walsdau, Lehenstein et leurs subcesseurs avaient fait de la poésie allemande le type de l'essure, de l'exagération, et en même temps de la triffalité; quant à le prose, il serait difficile de dire ce qu'ils en avaient fait et de la reconnecté deux lour jargon, tout arei men-sculement de moté et même de phrases enfières emprunée aux langues étrangères, à la langue française surtout, mais encore des elus intotérables grussièretés; jargon qu'ils avaient réussi à metire à la mode, et qu'ils plaçaient même dans la beuché de cé digue *Himswirst* ; Parlequie autional , dont le reid diale judie at important, at dont ils faisaient consister uniquement le comique dans la gloutonnerie et dans de vuigaires équivoques, le bout rehaussé par ferce coups de pied et comps de poing récus et distribués avec une mondose prodigalité. Retrouver dans les modèles antiques les règles du geut, revenir aux productions de l'ancienne littéraliere altemande, comme source inépuisable de données. histéri+ ques et littéraires, vollà ce qui ne venait à l'idée de pessonne. Pour opérer la cure ràdicale d'un si téplorable état de chosse

il fallait un homme instruit, positif, sans imagination, mais doué d'un grand bon sens pratique uni à un esprit naturellement critique. Personne mieux que Gottsched ne convenait à un rôle pareil. Son mérite est donc d'avoir introduit dans la littérature allemande la critique et la polémique de la raison, du gros bon sens; s'il ne lui fut pas donné de pouvoir relever et ennoblir le goût, il réussit du moins à défruire les principaux obstacles qui s'opposaient en Alle-

magne à son épuration.

GOUACHE (de l'italien guazzo, flaque d'eau), espèce de peinture en détrempe, qui exige plus de soin et plus de précision que les autres. On y emploie de même des cou-leurs broyées et délayées à l'ean gommée. Elle diffère de l'aquarelle en ce que les couleurs sont en pâte et se posent par couches successives comme dans la peinture à l'huile. On doit moderer l'emploi de la gomme ou de la colle de peau de gants, épurée, dont on peut aussi se servir; a tre-ment, la peinture sécherait trop vite et finirait par s'écailler. ment, la peinture secherait trop vue et finirait par s'écalifer.
L'emploi de la gouache donne de la douceur à la peinture et au coloris : elle est fratche, éclatanfe, et charme la vue par le velouté qu'elle reçoit de la lumière qu'elle absorbe. On l'emploie ordinairement à l'exécution des tableaux de moyenne proportion, soit du genre historique ou familier, soit des paysages, des fleurs ou des fruits. On s'en sert aussi pour peindre les décorations de théâtre. Les religieux, qui ornaient les manuscrits qu'ils faisaient de sujets tirés de l'Ancien , du Nouveau Testament, ou de la Passion de Jésus-Christ, les peignaient à la gouache. Ces productions des cloftres du moyen âgé sont très-recherchées.

Nos grands peintres out quelquefois employé la gouache, soit à de petits ouvrages, soit à des ésquisses qu'ils reproduisaient ensuite dans un format plus grand. On voit au Musée deux tableaux affégoriques peints à la gouache, remar-quables autant par le mérite et la beauté de l'exécution que par leur dimension éxtraordinaire; ce sont les plus grands que nous connaissions; ils ont 1 m 55 de haut, et sont sous verte. Ces deux tableaux d'Antoire Corrége, représentent La Vertu pictorieuse des Vices, et L'Homme sensuel attaché au Plaisir par l'Habitude, Jean-Guillaume Bawr, ne à Strasbourg, en 1610, a peint le paysage, la perspective et l'ar-chitecture à la gouache, dans laquelle il excellait. On voit au Muses deux jolis tableaux de cet artiste, designés sous les noms de Cavalcade du Pape et de Marche du Grand-Seigneur. Bawr s'était acquis une grande réputation auprès du duc de Bracciano et à la cour de l'empereur Ferdinand III.

Les Persans, les Chinois et les Indiens ont aussi parfaitement réutsi dans la gonache. A la Bibliothèque impériale se trouve une suite de portraits en pied des empereurs persans ou indiens, d'une grande finesse de dessin et d'une rare perfection de peintore. On y voit également des sujets familiers, peints par les Chinois, dont l'execution a quelque chose de surprenant.

Nos peintres français ont produit de très-belles gouaches. On cite Baudoin, gendre de Boucher, premier peintre de Louis XV, comme le plus habite en ce genre; il fut reçu à l'Académie de l'einture, et produjsit dans le genre libre et l'amiller une suite de tableaux d'une grande beauté : Le Coucher de la mariee est regardé comme son chef-d'œuvre. Noël a pent à la gouache des marines dans le genre de Vernet, qui sont très-estimées. Cher Alexandre Lanona.

GOUDA, en hollandais Ter Gouve, ville bâtie sur les rives du Gouwe, dans la Hollande méridionale, ne comple pas moins de 18,000 habitants. On y voit la plus grande place de mirché qu'il y ait en Hollande, et son église de Saint-Jean est célèbre par les belles peintures sur verre que Phi-lippe II et Marguerite d'Autriche y firent exécuter par Dirk et Wouter Crabeth. La principale industrie des habitants. consiste dans la fabrication des pipes en terre; et quoi-qu'elle ait beaucoup perdu de nos jours de son ancienne importance, elle n'y occupe encore pas moins de deux cents labriques, qui tirent leurs matières premières des environs de Liége, Cologne et Coblentz. Il y a aussi dans le voisinage

de Gouda, notamment au village de Moor, des briqueteries considérables, qui tirent leurs matières premières du lit de l'Yssel et de celui de la mer de Harlem.

GOUDELIN. Voyez Goudouli.

GOUDIMEL (CLAUDE), compositeur français, dont le nom a été transfiguréen Gaudiomell, Gaudinel, Gaudinel, Guldomel, Godmel, Gudmel, Gondimel, naquit vera 1520, en Franche-Comté, et sut vraisemblablement l'un des élèves du célèbre Josquin Des près. Baïni affirmé que ce fut lui qui initia Patestri na à la comnaissance de le musique. Il avait fondé, en 1540, une école de musique à Rome. Il périt à Lyon, dans la nuit de la Saint-Barthélemy, victime de la fureur populaire soulevée contre les huguenots. Les airs qu'il composa pour les psaumes de l'église réformée, traduits en français par Marot et Théodore de Bèse (Paris, 1565), sont remarquables. Plusieurs des mélodies shorales en usage encore de nos jours dans l'église projestante sont de lui. Une partie de ses chants à plusieurs voir ont été publiés avec d'autres d'Orlando Tasso, sous le titre de La Fleur des Chansons (1576). Ses lettres écrites en fort bon latin, et publices par Paul Melinus à la suite de ses présies, témoignent de l'éducation littéraire qu'il avait reçue. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la musique, et on lui en attribue tout autant qui ne lui appartiennent pas réellement. On regarde cependent comme authentiques les suivants : Quinti Horatii Elacci odz ad rhuthmos musicos reductæ (Paris, 1555, in-4°); Chansons spirituelles de Marc-Antoine de Murel , mises en musique (lbid.); Les Psaumes de David, mis en musique; Les Praumes mis en rimes françaises par Glément. Marot, mis en musique; enfin des Messes, des Mottets et des Chan-ONS.

GOUDJERATE ON GOUDZERAT, VOYAS GUERRATE.

GOUDOULI OU GOUDELIN (PARRER DE)4, les plus célèbre des poëtes languedocions, naquit, en 1579/là Toulouse, étudia la jurisprudence et fut reçu de bonne henre avecat; mais une irrésistible passion pour la poésie, acerne encere par la lecture des poëtes latins, ne tarde pas à le détourner des travaux de sa profession. Quoique dejà de son temps la langue d'Oil, ou dialecte du nord de la France, fût devenue langue écrite, sa suprématie n'était pas ençere complétement décidée dans le midi de la France; et comme la langue d'Oc, dialecte populaire dans ces contrées, était plus sonore, plus harmonieuse, plus riche en voyelles. Pierre de Goudouli la cholsit pour composer ses poésies. On y re-marque quelques chants d'amour d'une tratcheur exquiss des idylles pleines de grace, des apigrammes apiritaelles et mordantes, un chant reyal en vers français qui remporta le prix aux jeux floraux, enfin une/ode sur la mort de Henri IV, regardée à bon droit comme un chef-d'œuwre, et que l'autour du Prædium Rusticum, le père Vanière, traduisit en latin. Elles ne furent pas seule cueillies avec faveur par ses compatriotes; on les tradulait plusiours fois en italien et en espagnol. Comme, dans sa jeunesse, Pierre de Goudouti avait dissiné son patrimoine dans une vie de plaisirs, il en vint, vers la fin de ses jours, à se trouver dans la misère ; alors le conseil municipal de Toulouse, prenant en considération le glorieux reflet que sa grande réputation projetait sur sa ville natale, decida qu'il serait à l'avenir nourri et entretenu aux dépens de la cité. Lorsqu'il sentit la mort s'approches. Pierre de Goudouli entra dans un couvent de carmes, où il voulait être enterré, et y mourut, le 16 septembre 1649. Après la destruction de ce couvent, ses restes mortels furent, en 1808, transférés dans l'église de la Deurade. La première édition de ses œuvres parut à Toulouse, sous le titre de Las obros de Pierre Goudeli, avec un dictionnaire des mots languedociens les plus difficiles à comprendre (1649, in-4°); celle qui a pour titre : Ramelet moundi, ou la flourete noubelo del ramelet moundi (3 vol. in-12; Toulouse, 1693), est plus complète, ainsi que celle qui a été publiée en 1700 à Amsterdam, sous le titre de : Lou trionfo de la lengougascono, laquelle contient aussi les œuvres de queiques autres poëtes du midi de la France. La dernière édition est celle de Delboy (Toulouse, 1843).

GOUDRON, substance oléo-résineuse noirâtre que l'on retire de certains végétaux ou minéraux. La distillation, à une très-haute température, des bois résineux est toujours la méthode d'obtenir le goudron végétal; le goudron de louille ou coaltar se retire de la distillation du chartou de terre lorsqu'on veut en produire du coke ou du gaz pour l'éclairage. Quant au goudron minéral, c'est un bi-tume connu sous le nom de pissasphalle. De ces trois espèces de goudron, celui qu'on obtient des substances résineuses est le seul auquel on applique ce nom générique, sans addition explicative : on le prépare aujourd'hui à peu près de même que jadis, ni mieux ni plus mai que les anciens. C'est le pin maritime qui fournit la plus grande partie du gondron du commerce; pourtant, on fait servir aussi à cet usage les pins sauvage, cembro, mugho, d'Écosse, austral, et le pin d'Alep.

Habituellement, pour retirer le goudron, on recouvre un trou fait en terre, d'un plancher légèrement creusé en forme de cône renversé, au centre duquel on perce un trou de manière que tout liquide qui viendrait à tomber sur ce plancher pût s'écouler vers cette goutière et se rendre dans le caveau. Ce plancher étant ainsi disposé, et formant alors une espèce de sole, on bouche le trou central avec une perche; puis en amoncelle obliquement et par rangées, autour de cette perche, toutes les bûchettes et copeaux provenant des arbres qui ont fourni la térébenthine. Lorsque ces bûchettes sont élevées à la hauteur habituelle d'un fourneau à charbon, on recouvre le tout avec du gazon; on retire la perche dont l'absence forme un tuyau de cheminée, et on allume ce tas de bois en six ou huit endroits. Dès lors l'habileté de l'ouvrier consiste à régulariser, comme le font les charbonniers, la chaleur, et à la distribuer, suivant le besoin, sur tel ou tel point de la masse, en ouvrant un tron on évent au-dessus de ces endroits, dans la couverture, ou bien en fermant les trous qui s'y trouvent. Le difficile est d'arriver à obtenir un juste degré de chaleur, car trop de chaleur décompose le goudron en gaz et en charbon, tandis qu'une trop basse température ne retire pas du bois tout le goudron qu'il pourrait fournir. La mise en seu d'un fourneau ordinaire dure soixante à soixante-douze beures; mais toutes les quatre ou cinq heures on descend dans le caveau, et l'on ouvre le trou central, qui laisse alors tomber dans un cuvier le goudron que la chaleur a fait se distiller et s'amasser sur la sole du fourneau.

Cette méthode grossière, employée dans les Landes, et que dans le Valais on a perfectionnée en couvrant le fourneau d'un chapeau métallique mobile, a subi aussi en Suède quelques améliorations. L'on pourrait remplacer la construction des anciens par la distillation en vases clos et per descensum plus on moins analogue à celle dont on se sert pour l'extraction du goudron de l'écorce de bouleau, propre à la préparation du cuir de Russie. Mais il ne faut pas croire que ces améliorations soient aussi faciles à apporter dans cette fabrication que l'on pourrait d'abord se l'imaginer : l'indépendance, le préjugé, l'intérêt mal entendu, l'ignorance et la pauvreté de la plupart des ouvriers fabricants de goudron, sont autant de causes qui empêcheront d'ici à longiemps ces persectionnements d'être adoptés dans nos forêts; car en France c'est le temps qui seul peut les importer dans les mains de nos paysans.

Quelle que soit la manière dont le goudron soit obtenu, il sert dans les ports de mer à enduire les carènes des vaisseaux; mais pour cette application, appelée calfatage, on a besoin de faire chausser le goudron, d'en saire évaporer une partie de l'huile essentielle qu'il contient, et de le réduire, en le desséchant ainsi, en une substance qui porte aiors le nom de brai gras, substance que l'on fait souvent plus vite en ajoutant au goudron chaud un peu de résine eo brai sec; quelquesois même on le sabrique directement en distillant le goudron en vases clos. Le goudron sert aussi à enduire les cordages, afin de les rendre plus durables à J. OBOLANT-DENNOS.

GOUDRON (Eau de). Voyez Eau de Goudron. GOUDRON MINÉRAL. Voyez PERASPHALTE. GOUET. Voyes ARUM.

GOUFFÉ (ARMAND), célèbre chansonnier, naquit à Paris, le 22 mars 1775, et mourut le 19 octobre 1845, dans la ville de Beaume (Côte-d'Or), qu'il habita vingt ans, quand il eut obtenu sa retraite, près de sa fille, mariée à un notaire de cette ville. Son père, Louis-Charlemagne Gourré de Beatraceand, gentilhomme, lui fit donner une éducation distinguée; et le collège d'Hercourt, à Paris, retentit chaque année des succès éclatants du jeune lettré, qui devait plus tard s'illustrer en abordant de la littérature le côté qui voit, peint et raille les ridicules. Vaudevilliste et chansonnier plein de verve et d'esprit, il mérita d'être surnommé le Panard du dix-neuvième siècle. Parmi ses meilleures chansons, on cite Saint-Denis et le Corbillard. Comme Béranger, il répand quelquefois une agréable teinte de philosophie sur son enjouement. Quelquefois ses plaisanteries rappellent l'entrain et la verve de Dés augiers, avec qui il fonda le Caveau moderne. Il recevait les visites de la muse dans le moins poétique de tous les ministères, celui des finances. Encouragé par de gais et spirituels amis, il réunit ses premières chansons en un volume, qu'il intitula : Ballon d'Essai (Paris, 1802). L'accueil que reçut ce petit livre engagea l'auteur à publier les Ballons perdus, que tout le monde retrouva, puis Encore un ballon, qui fut, comme ses aines, accueilli par le public avec faveur; ce qui engagea l'auteur à donner Le dernier ballon (Paris, 1812), où se trouve la fameuse chanson : Plus on est de fous, plus on rit. Auteur et collaborateur d'un grand nombre de vaudevilles, parmi lesquels il faut citer Les Deux Jocrisses, Le Chaudronnier de Saint-Flour, Le Bouffe et le Tailleur, Le Duei et le Déjeuner, etc., etc. Armand Gouffé termina sa carrière littéraire par la composition de Contes-charades, pleins de grâce. On peut dire qu'il s'éteignit avec toute la fraîcheur de son talent de conteur, aimé et respecté d'une population qui le voyait avec plaisir au milieu d'elle. On a dit que Désaugiers faisait des ponts-neufs, Béranger des odes et Armand Goussé des chansons Jules PAUTET.

GOUFFRE. Voyez PRÉCIPICE.

GOUGES (Jean de). Voyez Compagnies (Grandes).
GOUGES (Marie Olympe de), bas-bleu qui a laissé un nom fameux dans l'histoire de notre première révolution, était née en 1755 à Montauban. Fille d'une revendeuse à la toilette, elle avait épousé un sieur Aubry. Ce mariage ne paraît pas avoir été heureux, et de bonne heure Olympe de Gouges s'en vint à Paris, où sa beauté ne tarda pas à la faire remarquer, et où, après avoir traversé les aventures réservées d'ordinaire aux jolies femmes qui savent se mettre au-dessus des préjugés, elle finit, comme tant d'autres, quand elle eut atteint la trentaine, par se jeter dans les hasards et les luttes de la vie littéraire. Elle débuta en 1785, au théâtre, par une petite comédie intitulée : Le Mariage de Chérubin ; l'année suivante elle donna L'Homme généreux, drame en cinq actes; en 1787, Molière chez Ninon, gracieux petit acte épisodique, et le Philosophe corrigé. Dans l'intervalle, elle avait publié un roman épistolaire (genre alors à la mode), intitulé : Mémoires de Mme de Valmont. En 1788 la chose publique était si malade, que c'était à qui proposerait des remèdes pour la sauver : Olympe de Gouges sut du nombre de ceux qui, à partir de ce moment jusque longtemps après la réunion des états généraux, ne laissèrent point passer un fait important sans l'élucider et le commenter à l'usage des masses. Elle rêva l'émancipation des semmes, disant qu'elles avaient bien le droit de monter à la tribune, puisqu'elles avaient celui de monter à l'échafaud.

Avec la mobilité d'idées particulière à son sexe, Olympe

de Gouges franchit rapidement les barrières qui séparaient ! nettement les grandes fractions entre lesquelles se partageait l'opinion publique. Après avoir été d'abord l'admiratrice passionnée de Necker, puis celle de Mirabeau, elle devint l'organisatrice et l'âme d'une société populaire de femmes, nous devrions dire de Mégères, qui s'en vensient régulièrement occuper les premiers rangs des tribunes pu-bliques à la Convention, jetant de là l'insulte et l'injure aux membres de l'Assemblée qui défendaient des opinions contraires à celles de la Montagne. Ce fut le noyau des tricoleuses, sobriquet donné à ces forcenées, et provenant de ce qu'elles suivaient les discussions de l'assemblée tout en tricotant. On ne se rappelle que trop l'influence qu'elles exercèrent sur les événements de cette époque. Enfin, au milieu de cette immense orgie, vint le moment du réveil et du repentir : Olympe de Gouges se sentit émue de pitié à l'aspect de Louis XVI, traduit à la barre de la Convention sons une accusation capitale. Abjurant alors les idées qu'elles préconisait naguère, elle prit hautement la désense du monarque déchu; puis quand le couteau de la guillotine eut fait rouler sa tête sur la place de la Révolution, elle se mit à attaquer le régime assreux qui pesait sur la France, et à poursuivre les hommes de la Terreur de ses énergiques invectives et de ses brûlants pamphlets. Un jour, un groupe l'entoure dans la rue : un brutal lui serre la tête sous son bras et lui arrache son bonnet, criant : « Qui veut la tête d'Olympe pour quinze sous? - Monami, j'y mets la pièce de trente, » dit-elle, sans se troubler. La soule se prit à rire. et la laissa s'esquiver. Mise au nombre des suspects par un arrêté du Comité de salut public, elle fut décrétée de prise de corpe vers la fin de 1793, et traduite devant le tribunal révolutionnaire. Du prétoire de ce tribunal de sang à la guillotine Il n'y avait qu'un pas : Olympe le franchit sans sourciller, et subit son sort avec courage.

GOUGH (Huch GOUGH, baron et vicomte), général anglais, est le fils de Georges Goucu, de Woodstown, dans le comté de Limerick, où il est né en 1779. Dès 1791, il entra dans l'armée; en 1795, il assista à la prise du Cap de Bonne-Espérance, puis dans les Indes occidentales aux attaques de Porto-Rico, de Sainte-Lucie et à la prise de Surinam. Envoyé en Espagne en 1809, il y commanda le 87° régiment aux batailles de Talavera, de Barossa, de Vittoria et de Nivelle, ainsi qu'aux siéges de Cadix et de Tarifa, où il reçut une grave blessure à la tête. Devenu en 1830 général major et propriétaire du 99° régiment, il reçut en 1841 le commandement des troupes anglaises envoyées en Chine. Le 25 mai de cette même aanée, il battit complétement l'armée chinoise, et par suite de cette victoire il contraignit le gouverneur de Canton à capituler. Au mois d'août, il partit de Hong-Kong, et débarqua dans l'He d'Amoy, dont il s'empara après une courte résistance. Le 30 septembre il prensit possession de l'île de Chusan, et en octobre des îles Ching-Hai et Ning-Po. Sa nomination au grade de lieutenant général et la grand' croix de l'ordre du Baia surent la récompense de ces victoires. Le 15 mars 1842, il bettit à Tsé-Kih les Chinois commandés par Yh-King, et leur fit épouver des pertes énormes, tandis que les siennes se bornèrent à trois morts et à vingt blessés; et après être parti de Ning-Po le 7 mai, il s'empara le 18 de la grande ville de Tcha-Pou, força l'entrée de Yang-sé, s'empara le 19 juin de Shang Hai, et le 21 juillet prit d'assaut Tshing-Kiang-Fou, où les Tatares lui opposèrent la résistance la plus opiniatre. Arrivé devant Nanking, il se disposait à attaquer cette ville, quand il reçut la nouvelle de l'armistice conclu par Pottinger, suivi bientôt après de la signature de la paix avec la Chine.

Au mois de décembre de cette même année 1842, le général Gough fut créé baronet et appelé au commandement en chef des forces britanniques dans l'Inde. Son premier exploit dans ce pays fut une attaque qu'il tenta le 29 décembre 1843, à Marahajpour, contre les Mahrattes insoumis. Il les mit en déroute, et les força à reconnaître de nouveau sa souveraineté de l'Angleterre. Il obtint des succès encore

plus glerieux dans son expédition contre les Sikhs. Le 18 décembre 1845, il les battit dans la sangiante affaire de Moudky; et trois jours après, à la tête de 17,000 hommes, il s'empara du camp retranché de Ferezeshah, défendu pat 50,000 hemmes; enfin, le 10 février 1846, il fit essuyer à l'emmensi une déroute complète à Sobraou. Les Sikhs perdirant dans cette affaire 67 pièces de canon, 290 houches à feu pour chameaux, un matériel immense et 10,000 hommes tués. La perie des Anginis se horna à 2,400 morts et blessés. Le 22 février, Gough, à la tête de son armée victorieuse, entrait à Lahore, et la paix qui fut concleue alors valut aux Angiais tout le territoire situé entre le Setledge et le Bess. Le parlement vota des remerciements au général, qui fut créé pair, sous le titre de lord Gough de Tshing-Kiang-Fou en Chine, Maraharjpour et de Setledge dans l'Inde.

Dans l'automne de 1848, les Sikhs ayant recommencé les hostilités et envahi le territoire anglais, Gough rejoignit l'armée, le 21 novembre, et, à la suite de diverses escarmouches, dans lesquelles il tua beaucoup de monde à l'ennemi, franchit le Tshenab. Le 15 janvier 1849, il livra le angiant combet de Chillianwaliah, où l'armée angiaise resta, il est vrai, maîtresse du champ de bataille, mais à la suite duquel elle se trouva tellement affaiblie, qu'elle ne put peursulvre les Sikhs et qu'elle leur abandonna même quatre canons. La nouvelle de codésastre produisit la plus vive émotion en Angleterre, où tout aussitôt on accusa Gough d'imprudence et où la Compagnie des Indes résolut de lui enver son commandement pour le confier au général Napier. Mais dès le 21 février suivant Gough avait attaqué de nouveau les Sikhs à Goudserate, et, après une résistance hérolque, il avait été asses heureux pour exterminer à peu près complétement leur armée. Entourés de toutes parts, les quelques débris qui en restaient encore durent mettre bas les armes, le 4 juin 1849; il fut créé vicomte de Goudzerate et de Limerick; et après avoir remis à son successeur le commandement de son armée, il revint en Europe jouir de sa glotre et de la double pension (160,000 fr.) que le parle-ment et la Compagnie des Indes lui avaient accordée. En 1850 il fut admis au conseil privé et en 1862 nommé feldmaréchal. Il est mort en mars 1869, à Londres, laissant un fle, né en 1816.

GOUHENANS (Affaire des mines de). Voyez Teste. GOUJAT. Vers le milieu du moyen âge, lorsque les armées commencèrent à s'organiser plus régulièrement, on attacha à leur suite des domestiques chargés des offices les plus bas, et on leur donna le nom de gostjats (valets de l'armée). C'étalent eux qui entretenaient les objets d'habil-lement des soldats, qui leur préparaient à manger, qui net-toyaient leur habitation. Il y avait parmi eux une espèce de hiérarchie qui les divissit en trois classes distinctes : la première, chargée de tout ce qui avait trait à la propreté du corps et des hardes; la seconde, affectée à la direction de la partie culinaire; la trotalème, formant la troupe, plus modeste, des marmitons. Sous le règne de Philippe-Auguste, on donne également la dénomination de goujats aux paysans armés qui sulvalent l'infanterie dans les expéditions militaires, et que l'on avait jusque alors désignés sous le nom de piquichius, pétaux et bidaux. Lorsque, dans le enzième et le douzième siècle, des bandes d'aventuriers se formèrent en France, une grande partie des goujats de l'armée passa dans leurs rangs, et commit dans les pro-vinces les plus grands déserdres. Dès lors leur nom devint un terme de mépris, synonyme de gueux, bandits, mauvais sujets. Disons pourtant, à l'éloge de cette troupe si méprince, qu'elle n'était pas uniquement une pépinière de pillards et de manueis garçons. Brantôme, écrivant la biographie d'un vaillant homme de guerre, qui avait fait parmi eux son apprentissage, le baron de Lagarde, général des galères, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ali! qu'on en a vu sortir de bons soldats de ces goujats! »

Le mot goujat, dans le sens militaire, est aujourd'hat inusité : la colère seule le fait quelquefois employer contre la claise ta puis grossière du pesple. Il peut s'estendre aussi d'un hobane qui, grossière per darattère ou par tabitude; apporte dans le commerce du monde une radicare de manières et de meurs qui inifiait mécamattre tout es qu'il se doit à lui-inémété aux suties;

GOUJON, genre de poissons de la himitie des cyprimoides, offrant pour daractères: Regentes doracté et enale amé épines; barbillons labiaux, dent um à chique angle de la Bouché; dents pliaryngiennes, confiqués et eloctices ser deux range. Les goujons se distinguent des tendres par les échilles de leur corps; qui sont plus grandés: É espèce commune, dont la chair est très estimés: ét qui sert à faire des contrats principal de remonte les rivières pour l'avection de leur corps de la chair est très estimés et qui sert à faire tendres pour la reseontre alors en petites troupes dans toutes les caux deuxes de l'Enrèpe.

GOUJON (JEAN). C'est à Paris que maquit Jean Goujon, le premier sculpteur dont la Prance palses sé glorifier. On ne conneit pas la date de la maissande, ou ignore ou et comment il applit son art; mais ce qu'il n'est pas permis d'ignorer, c'est son génie extraordinaire. On pout dire que pendant que Michel-Ange (nurichiman Fridis-des fruits de son genie, Jenn Goujon offruit des chefuddeuere à la France étonnée, non pas qu'il out jamais l'énergie et la force qui caracterisentile talent du scelpteur florentin ; mais il me tant de grace et d'élègance dans le mouvement et les attitudes des femmes qu'il descinuit; et tant de perfection dans le maniement de son ciseau, qu'on peut le placer à côté des plus habiles britistes de l'antiquité ; surfout si en élemère ses bas-reliefs, la partie de 12 soulpture dans laquelle 4 rescellait." Peur de reculpteurs' ont recempris aussii bien que Goujen: les règles de l'optique et du bas-relief. Il avait l'art de modeler un corps peu satiant et méplat de façon à lui donner de la rondeur par la manière dont il fixali in lumière sur les parties satiantes, et dont il envelt la faire glisses sur celles qu'il veulait sacrifier. Rich n'est plus bean que le feintaine des Nymphes, dité des Jinnocentes Bans cet ouvrige, un de coux qui honorerent le plus l'école française, il régne entre la sculpture et l'architectore dont le monument se comodes une harmonie qui charme la vue, et qui proveque d'aintables sensations. On y voit des naïades dessinées correctement. dans des proportions diégantes, et dans des attitudes anishées par les graces ; lours draperies légères laissent sufficamment aperceroir le me qu'elles eschent, et elles y sont adhérentes avec une effect con qui pourtant faspire un sentiment de volunté. Dana les bas-reliefs du soubassement ; on voit aussi le triomphe de Vénusi La décsee des amours, mollement -couclide sur les caux, foithre avec de petits enfants qui l'accompagnest, et qui s'amusent avec des poissons qu'ils ent retires du Penu. Les archiveltes de ce foil motiument, dont Parchitecture est ile Lescot, wint ornées de plusieurs renom-: mées: dans des sittérdes différentes , sculptées par Goujon.

Le grand, artiste, lié d'amité avet Pierre Levot, se plut à terrichir le plaisit de Louvre des plus belles soulp-lures. Les frontoss chroniers sont pospiés de ses figures en demi-relief son y voit Mercure, l'hondance, et au milieu deux génées qui soutennent des dattels aux armes de Henri II. Les entreplastes offest des taits, relatifs à la prudence et à la valeur du voi, avec des trophées et des esclaves enchanés. On lut doit encore toutes les figures enchanés. On lut doit encore toutes les figures en expensent les principales vertes d'un pouvoir, ont de l'una-logie avec les seutptures de la Ronanie des fimocènts quas des contres de la Ronanie des fimocènts quas la salie des Cent-Saisses, on admire de les quister caryatique de quatre mètres de hint, tailées en sonde busie; elles lieutennest une aribuse barichie des glier bestix expensents. Dans l'une des salies de Musée, en d'aryatic également devant une grande et riche cheminée où it a soulpté deux una misiques statues colossales, qui s'appuient sur une mishe ci routere qui confient un beste.

Je ne passerai pas sous silence le bel bêtel de Corma-

d'an léopard, de plusieurs enfants qui soutienneit des cartouches, d'ante Resoumée et des figures de la Force et de in Vigitancei. Précédemment, il avait déjà éraé in Perte Saint-Antolie de quaire petits ins-reliefs en pierré, dest la fieuse égalait lis giur beaux camées : in représentation la Seine, la filame, l'Oise, et Venus sostant des males Copetits chefs-d'œuvre sont maintenant su Musice Bains la même selle est en bas-relief représentant Jésus de touthées, qu'il a vait souigée pour les Cordeliers de Paris : je-fait sauvé de la destruction de 1733, ainsi que les précédents. Citous encore de ce grand mattre un petit bas-relief en marchie Tene perfection extraordinaire, représentant Disne; ses chiens et im étri.

Jean Goulon a' fait très-peu de statues. On a ver tengtemps au Musée des Monuments français la helle statue nue et couchée de François [18], qui ornait son tembéan, et qui est maintenant dans l'église de Saint-Denis : ce chaffi tenuve de l'art français peut être comparé aux belles proditations grécques; on voyait aussi à ce musée une statue de Diane, qui passa à la Matmanon.

181 Jean Goujou, après tant de monuments aliminables, ent fui , le 24 sont 1572, comme on le lui consellieff, une cour familique et perilde; s'il cût abandonné son travais deux ce monient de crise; il aurait enrichi la Prince d'un près grand nombre de chefs-d'œuvre; mais, voulient retorbier quelque close à la Fontaine des Innecents, il fut tué sur son échafiud même, d'un coup d'arquebase : il était protestant. D'antres prétendent que ce fut au Louvre qu'il périt, le jour de la Saint-Barthélemy.

Cher Alexandre Lizion. GOUJUN (JEAN-MARIN-OLAUDE-ALEXANDES); membre de la Convention, né en 1786, à Boarg-en-Breise, occupa de la Convention, ne en 1760, a sourgeu-nesse, occupa d'abord un petit emploi dans l'administration des rementale à Versailles, et fut après le 10 soût nommé and succlass de procureur général syndio, puis, peu de temps après, élu député suppléant à la Convention. Dans cette assemblée, Il se fit constamment remarquer par l'exaftation de son civisme, qui le porta à diverses reprises à refiset d'in fantes fonctions administratives, afin de pouvell cous son mandat de représentant du peuple pour le cas de la mort de celui dont il était le suppléant vicadrait à lui dogaer le droit de voter et de parter, ainst qu'il arriva quand Hé-rault de Séchélies fut envoyé à l'échaland avec Danton et Camille Desmoulins. Il était en mission à l'armée du Rhin et Moselle quand est lieu la journée du 9 thermidor, qui débarranta la France de Robespierre et de son parti. De retour à Paris peu de temps après, Goujon aut le courage de ne point déserter ses amis maintenant vaincus, et de relever dans la Convention le drapent de la Montagne contre la réscison thermitorienne. Dans les journées des 1, 2 et 3 prairies un m., lersque la populace des fambourgs, soulevée par les deraiers tronçoits de la queue de Robespierre, en-vahit intelle de la Convention, présidée par Boissy d'Anglas, et missacra le député Férand, Goujon fut du petit embre de députés qui se montrerent favorables à l'Insc tion. Délivré par l'armée des sections apaès avoir 616 pri-somaière des lassingés pendant une scance de dia lieures , la Courention ordonna l'arrestation et la mand en jugement de trente de ses membres. Goujon fut du nombre des prostrits qui ne pervisiont pas à se cheller. Dès du'il ent consce de l'arrêt rendu par la commission militaire devant taquelle lei et ses minis avaient été traduits, il résolut d'échapper au beurrein par une mort volontaire, et fit partager son desecti à ser collèguer au nombre de traise. Le premier il se frappa avec un contesso, qui plasa successivement dans les mains de chacan des condamiés. Goujon était lis d'ilmille et d'opinions politiques avec Bab œuf.

GOULBURN (Husan), ancien ministre anglais et chancefier de l'échiquier, est ne en 1784, d'une riche famille de la gentry, et entra en 1821 au parlement comme représentant de l'université de Cambridge. Comme il appartient à l'opinior (ory la pius avancée, es qu'il compte en neinbre des champions les plus ardents de l'Église deminante, il a toujoura fait, partie de l'administration,, lorsque les tories out été aux, affaires. C'est ainsi qu'il fut pendant qualqué temps segnétaire général pour l'Iriande, puis ministré de l'intérique, shaseclier de l'échiquier de 1822 à 1830, sedrétaire d'État en 1835, et encora une foir chantelète de l'échiquier en 1844, lors de la rentrée au ministère de se chiquier en 1844, lors de la rentrée au ministère de sir Robert Pesta avec lequel il s'est retiré des affaires quand la majorité à passé sur whigs. En 1852 l'autyente de Gambridge l'a de mouveau choisi pour son représentant à la chambre basse, il est mort en 1856.

GONTES que GHOLES, êtres aurasimele et malfaisants, appartenant à la mythologie des Arabes, des Persine et de quelques autres peuples musulmans; dans laquelle ila jouent le même rôle que les vampir an dans les fraditions peputaires de la Eugene de la Pelogas, de l'Eschwente et les tiles de la Eugene de minait, pour nuire aux pauvres moriels et les tourassuter de minait, pour nuire aux pauvres moriels et les tourassuter de minait, pour nuire aux pauvres moriels et les tourassuter de mille façons. Les Afghans explent que chaque solitude, chaque désert de leur pays, est habité par un démen qu'ils appellent émell-Binbeut, qu le spectre de la solitude. Ils désignent souvent la lévecité d'une tribu en dinast qu'elle est sauvage comme, Equil-Binbeut, c'est-à-dire, camme la démon du désert. Dans les coutes arabes, le goule est représentée au repaissant det lambeaux de ondavres, qu'elle a exhumés.

GOULETTE (La), port de Tunis.;

GORIMa, nom que l'onidanne de Algérie à une corée de milice, arabe sque, les bachagas, les agus et les cride lèvent à notre réquisition dans touter les tribus où ils commandent. Les games forment une corte de société militaire placés sous l'action incessante des pure aux arabes. Dislogit amployés comme auxiliaires de l'armés et attirés auxionit par l'andeur du butin, les gomms font aujour-d'huj isolément des expéditions importantes sous la conduite de leurs chefs dirigés par ince exidera; et ils-ont paissantment, conteil mé à acquire; la tranquillité de l'Algérie, et les soumission des autres Arabes. L. Louver.

GOUNGE (FRANÇOIS-CHARAMS), compositeur sélèbre, est me de Parie le 17 juin 1818 all interpombit ses études classiques an collège Charlemagne popr passen au Conser vatoke, oh il'est pour mattres Lesveur, Fadr et Halévy. Après, groir, eu le secon d' prix de Rome, il obtint le premier en 1839 et es livra s urtout en Italio à l'étude de la musique religieuss , De retour à Paris, il fot chargé de diriger la chapelle a l'église des Missions étrangères. Un penchant marque vers la mysticis me le portait vers l'état écelésiestique; plusicure fois ou auno nea qu'il avait embraceé les orders, mais il se contenta d'en porter l'habit ou de s'enformen dans qualque retraite ignorée où il s'efferçait de racheter parmirredoublement de fervour ses œuvres mondaines. La 16 avril 1851 M. Gouned St jouer à l'Opera Sando, dui no tráticult pes malgré, des beautés de premi-r ordre. Les chaurs qu'il écrivit pour Elyme, tragédie de Pensand (1852), forent loués pour jeur chractère et leur puissante facture. La Nonne sanglante, grand opéra, représenté le 18: obtobre 1884, marqua ses progrès dans la cominite des idies et dans le coliris instrumental. En 1658 H arranged sour le Thé âtre Lyrique le Médécia malgard Jui, de Molière. Le 19 mars 1859 eut lieu la première représentation de Faust. « Le cachet de l'origie Rétis, est empreint sur rette production sil n'en faut pas davantage pour denner la certitude qu'elle pessera à la pestérité commo une des belles créations de l'école francaise. Le vole de Marguerite est d'une beauté achevée. Quelques parties du premier acte sont de véritables inspirations de génie, a Cet opéra, transporté du Théâtre-Lyrique à l'Opéra, n'a pas cessé d'Aire au répertoire. Il y a de belles chases dans Phildmon et Bancis (1860), di nu La Boine de Saba (1862), dans Mireille (1862), mais d'une valeur trop inégale pour être rangées à la nâme hauteur que Pinst. Après en long silence M. Gounod écrivit un pendant de cos ouvrage, Roméo et Juliette (avril'11:07), grand opera joué au Théâtre-Lyrique! et qui ent le plus arand auceès. Parmi ses dernières productions on cite dell'es, cantate estoutée à Londres! ou l'auteur s'était retiré pendant le guerre france-afférishée; et les mordeux de musique adaptés su drame de Jeunne d'Anc (2002). R'oublides pus non plus le recueil de ses romances; dont plusbaire sont de véritables chefs-d'enviée de grâce de de sentiment. En esse la cété étu membre de l'Académés des lesses arts à la place de Claptison.

GOEPIL (Ausvira), médecia distingué de Paris, où il magnit, en 1700, fai reçu docteur-inédechi dès 1818 à l'âge de wingt-deux ans. File et gendre de praticiens distingués il s'adotmé bal-même sant paringé et leve télé; avec de vrais succès; à la médeche pratique. N'accèrdant à la vrais succès; à la médeche pratique. N'accèrdant à la science que les courts moments dont l'ait ne disposait pas, dans le jeun limétrivait jeunius que vies ordennances; et loraqu'il fallait annelistrer on public: quelque fâit curieux ou important tiré de sa pratique, il ne l'écrivait que pendant la pait. On a du lui des opuscules sur la Coquelmehe (thèse), del Goutt q. Le Maximatisme; des dissortations sun l'Acceptura des distre (nectate de poisse) à au tes desse ; le Seigla ergoté, itr. Nos lecteurs dont ju apprésient les accellents mais, trap rares articles y dont le docture. Compil le carichi se pictionnaire;

GOUPILLON, aspersoir depuis fort longtemps en ussgedant l'égline éatholique; petit bâten un bout-duquet li-y a des sejes de port, retenues par des fils d'archal; et qui sert, dans des mésémonies de la liturgie en rétionne, à prendu de l'anni hénits, lou: à la présenter à quelqu'un, hinsi qu'à l'as par siqui G'est aussi un instrament deutifé un même usage, consistant en une boule de métal dreuse, person de patitat trèse et pincée au bout d'intrandiche de même métal, su nie beis. Il y est a d'argent, de ouivre, d'argent deré et des insientes augenté. La littérature portugaise possède auns est fitre un poème héroi-comique, de Dinis da Grax e Blivai, égal ist supérieur peut-être au Lutrin. Goupillon au dit dans cestains arts de brosses qui ressemblent au premier de ces insimiments. Les cartiers et les chapellers antique en font un fréquent asage.

GQUR, seus d'une variété du bout sordinaire, propret à l'été de Seylanz Les gour se distingué de potre bout commus, par de plus grandes propertions, et saccre, mienx par la forme de la crête coccipite-frentale qui ses porte en avant, et par le grand développement des apophyses épissues ses, de ses vertabres écreales au de la mante de la contrat de GQURA, Veyes Coccana.

GOURBI, sabano en sisé ou en pierro nes nor ne résistarion en un point de plusièurs géurhis appartenant à une même, tribu constitue le hébita, d'on on a fait le mèmide, kab y lea, dound est peuples d'Afrique qui vivent sour l'des gourbin.

GOURDAN (Le). Neus sommes en pleine lange, en pluist en plein Louis XIV. La! Gourdan, dont le nom je den i un si grand rôle dans les Mémoires secréts du dix-buitième siècle, et revient à chàque page dans les remaits orduriers ! qui acresiont de pature à une génération corrompde, tenait, de 1745 à 1955, dans le fabbourg du Roule, une de ces maisone censeardes à la débauche que de teut tempe la police a tolérées dans les grandes villes: Casan e va, le che Casanova de Seingelt, dans ets Mémoires, consecre un chapitre entier à dégrire le mystérieux bêtel ; esché em fond? d'ambreux jardine, où la Gousdan consentait à receveir les amis de ses amis, et à les présenter à ses trop faciles pensionnaires. Li ajonte que sur une pluque de marbre noir, placée au-dessus d'una seconde porte intérieure, apostée la bus mesure de précaution, à l'extrémité d'une avenue conduisant à l'hôtel, on limit en lettres d'or ce vers de Virgile :

Sunt mihi bis septem præstanti corpore nymphæ; et que la dame du lieu, fidèle observatrice de la règle posés dans cette espèce d'enseigne, n'avait jamais consenti à admettre à la fois plus de quatorze pensionnaires dans son établissement, où les places se retenaient à l'avance et se payaient même fort cher. C'était sans aucun doute à cause des chances qu'avaient les femmes perdues d'y reacontrer des protecteurs généreux, magnifiques. Et de fait on retrouve dans le cours des Mémoires de cynique Gil Blas vénitien plusieurs femmes à qui le lecteur a déjà été présenté par Casanova dans le somptueux hupanar du faubourg du Roule, et qui n'en occupent par moins quelques années plus tard, dans le vrai monde, des positions auxquelles ne semblaient guère les destiner leurs honteux antécédents.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, selon nous, dans tout ce détail, c'est que le fameux vers de Virgile avait été, sur ses instances pressantes, fourni à la Gourdan par Voltaire... Out par Voltaire, qui avait eu la curioetté de vouloir apprendre par lui-même à quoi s'en tenir sur les merveilleux récits qu'il entendait faire de tous côtés de la Gourdan et de sa facile hospitalité. Du reste, la visite furtive qu'il y tit serait restée à jamais inconnue sans l'indiscrétion posthume du chevalier d'industrie auteur de ces Mémoires. Quant au nom de Gourdan, c'était probablement, selon l'usage, un nom de guerre, pris successivement et même à d'assex longs intervalles par différentes entremetteuses, en possession, sous Louis XV, de pourvoir aux infâmes plaisirs d'une classe profondément pervertie et de racoler pour le service du Parc au x Cerfs.

GOURDE, nom donné à une espèce de bouteille faite d'une calebasse séchée et vidée, dont les soldats, les pélerins, etc., se servent pour porter de l'enn ou du vin. GOURGANNE ou FÉVEROLLE. Voyes Fève.

GOURDJISTAN ou GOURGISTAN. Voyes Géorgis et

CAUCASE, tome IV, page 689.

GOURGAUD (GASPARD, baron), side de camp de Napoléon et l'un des compagnons de sa captivité à Sainte-Hélène, naquit, le 14 septembre 1783, à Versailles, où son père était attaché, en qualité de musicien, à la chapelle du roi Louis XVI. Reçu en 1799 élève de l'École Polytechnique, il en sortit au bout de deux ans pour aller passer quelque temps à l'École militaire de Châlons. Il fut alors adjoint au professeur de fortification à l'École de Metz, puis entra, avec le grade de lieutenant en second, au 6° régiment d'artillerie à cheval, avec lequel il passa en Hanovre. Son corps ayant été désigné pour faire partie du camp de Boulogne, il y devint aide de camp du général d'artillerie Foucher. Pendant l'immortelle campagne de 1805, il eut occasion de donner de nombreuses preuves de courage et d'intelligence, et sut blessé dangereusement d'un éclat de mitraille sur le champ de bataille d'Austerlitz. Comme dans ce temps-là on était avare de la croix de la Légion d'Honneur, il n'obtint cette distinction que deux années plus tard, dans la campagne de Prusse, à la suite des affaires de Saalfeld et d'Iéna, A Friedland, il passa capitaine. Envoyé en Espagne en 1808, avec le 5° corps, il se distingua au siége de Saragosse; mais il ne tarda pas à être rappelé de la Péninsule, avec son régiment, pour faire partie de la nouvelle armée que les armements de l'Autriche obligeaient Napoléon à réunir en Allemagne, et il prit part alors à la campagne de 1809, payant largement de sa personne aux affaires d'Abendsberg, d'Eckmuhi, d'Essling et de Wagram. Chargé, en 1811, par l'empereur, d'aller reconnaître l'état véritable de la place de Dantzig, pour le cas où une guerre nouvelle viendrait à éclater entre la France et la Russie, et d'y préparer en secret des équipages de pont et de siége, il s'acquitta de cette mission avec tant d'intelligence et en présenta le rapport en termes si nets, que Napoléon l'en récompensa en l'attachant à sa personne, avec le titre d'officier d'ordonnance, et en l'emmenant dans son voyage de Hollande.

Envoyé, vers la fin de la même année, inspecter nos côtes de l'ouest, ses rapports et ses observations lui valurent le titre de chevalier de l'empire, avec une dotation annuelle de 2,000 francs. Après avoir accompagné l'empereur au con-

grès de Dresde, il le suivit, avec le grade de chef d'escadren, dans son expédition de Russie, entra le premier au Kremin, et fut assez heureux pour y découvrir quatre cents milliers de poudre destinés par Rostopchin à anéantir, d'un seul coup, par leur explosion le quartier général. Au milieu de l'incendie qui dévorait la ville, ou put encore mettre en lieu de sûreté ce terrible dépôt; et Napoléon paya ce service signalé par la collation du titre de baron de l'empire. Pendant le fatale retraite dont il partagea toutes les fatigues et tous les périls, il traversa, à deux reprises, la Bérézina, avec son cheval, pour y présider à la construction du pout sur lequel devaient passer les derniers débris de la grande armée. Au terme de ce grand désastre, Napoléon lui conféra le titre de son premier efficier d'ordonnance, fonctions qui l'attachaient directement au service de sou cabinet particulier. Pendant l'armistice de Pleswitz, conclu à la suite des batailles de Bautzen et de Lutzen, il fut préposé à la surveillance du matériel de l'artillerie. Le rapport qu'il adressa à Napoléon pour démontrer qu'on pouvait tenir dans Dresde, rapport à la suite duquel l'empereur, au lieu de marcher sur Komigsberg, comme il en avait l'intention , changes de direction et arriva assez à temps sous les murs de la capitale de la Saxe pour empêcher les coalisés d'enlever cette ville, lui valut une nouvelle dotation de 6,000 francs et le brevet d'officier de la Légion d'Honneur. A la bataille de Brienne, il sauva encore une sois la vie de Napoléon en tuant d'un coup de pistolet, au moment où il tenait déjà sa lance levée sur l'empereur, un Cosaque faisant partie d'un détachement qui, à dix heures du soir, se rua à l'improviste sur la colonne au milieu de laquelle Napoléon regagnait son quartier général à Mézières. L'empereur, à cette occasion, lui sit présent de l'épée qu'il avait portée dans toutes ses campagnes d'Italie.

Gourgaud ne se sépara de Napoléon que le 20 avril 1814, jour de son départ pour l'île d'Elbe; et la Bestauration le nomma chef de l'état-major de la première division militaire. Pendant les cent-jours, il reprit son service auprès de l'empereur en qualité de premier officier d'ordonnace ; et à la suite de la bataille de Fleurus, Napoléon le nomma son aide de camp et le fit général. Après le désastre de Waterloo, où les derniers coups de canon furent tirés par son ordre, il obtint de l'empereur la permission de l'accompagner à Sainte-Hélène, où il resta jusqu'en 1818; mais à cette époque une maladie à la suite de laquelle les médecins ordonnèrent son prompt retour sous le ciel natal, ou, suivant une autre ver-sion, une mésintelligence fâcheure survenue entre lui et l'un des compagnons d'exil du grand homme, le ramena en Eu-rope au moment où les souverains alliés étaient réunis es congrès à Aix-la-Chapelle. Un mémoire qu'il leur adressa pour leur exposer l'état misérable dans lequel se trouvail l'homme que naguère encore ils s'honoraient tous de pouvoir appeler leur frère, fut suivi de quelques adoucissements apportés à la rigoureuse captivité de Napoléon. A son retour de Sainte-Hélène , Gourgaud avait été réduit à s'assooir aux foyers du peuple britannique , à cause de l'Interdiction mise à sa rentrée en France par le gouvernement de la Restau-ration. Une brochure qu'il publia à Londres sur la bataille de Waterloo, brochure où se trouvent des détails de stratégie alors inconnus ou niés, blessa profondément l'amour-propre du duc de Wellington, à la demande de qui application de l'alien-bill fut faite par le ministère angiais à Gourgaud, dont on saisit les papiers et qu'on transporta

sans autre forme de procès à Cuxhaven.

Le général y résida jusqu'en 1821, époque où enfa il obtint la permission de revoir le sol de la patrie. Fidèle à ses rancunes, le gouvernement de la Restauration maintint rigoureusement contre lui l'exclusion des rangs de l'armée dont on avait puni en 1815 son dévoument à l'égard de Napoléon. Il se serait dès lors trouvé dans une situation financière très-précaire, sans les nobles libéralités contenues en sa faveur dans le testament de l'empereur. Il publia, avec le général M on tholon, un ouvrage écrit en commun à Saisle Hélène sous la dictée de Napoléon lui-même, et intitulé:

Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon (8 volumes, 1823; 2° édition, 1830). L'Histoire de la grande armée en Russie, par M. de Ségur, fut de la part du général Gourgand Pobjet d'une réfutation, à la suite de laquelle les deux généraux échangèrent des coups de pistolet. Cet écrit intitulé: Examen critique, etc. (Paris, 1825; 4° édition, 1826), en raison même du grand succès qu'il obtint, l'engagea aussi dans une polémique animée avec Walter Scott, contre les attaques injustes et passionnées de qui il crut devoir défendre la mémoire de l'empereur, non moins que son propre honneur, indignement calomnié par le romancier anglais, qui, dans sa Vie de Napoléon, n'avait pas craint d'avancer qu'à Sainte-Hélène le général Gourgaud avait été auprès de Napoléon l'espion du gouvernement anglais.

A la révolution de Juillet, le général Gourgand fut immédiatement rétabli sur le cadre d'activité de l'armée et nommé commandant de l'artillerie de Vincennes et de Paris. Promu, en 1835, au grade de lieutenant général, Louis-Philippe l'attacha à sa personne, avec le titre d'aide de camp. En 1840, il fit partie de la commission chargée d'aller chercher à Sainte-Hélène la dépouille mortelle du grand capitaine. L'année suivante il fut appelé à la chambre des pairs, où il vota toujours pour le ministère. Un décret du gouvernement provisoire, rendu à la suite de la révolution de Février, le raya du cadre des officiers généraux en disponibilité, pour le ranger parmi ceux qui furent alors mis à la retraite. Après les événements de juin, il devint colonel de la première légion de la garde nationale de Paris, et le 13 mai 1849 le département des Deux-Sèvres l'envoya à l'Assemblée législative. Il s'y fit remarquer par ses tendances réactionnaires, et soutint maladroitement la sameuse expédition contre l'imprimerie Boulé, le soir du 13 juin 1849. Le coup d'État du 2 décembre lui énleva ses fonctions. 11 mourut à Paris, le 25 juillet 1852, à la suite d'une longue maladie.

GOURGON. Voyez FLECHE et DARD.

GOURIE ou GOURIEL, subdivision administrative et politique de la Russie asiatique, dans le gouvernement des pays du Caucase, province d'Iméreth, avec une population d'environ 40,000 âmes, répartie sur une superficie de 45 myriamètres carrés. C'est la partie méridionale de l'ancienne Colchide. On la divise en Gourie russe et en Gourie turque; la première a pour chef-lieu Poti. La seconde, comprise dans le pachalik de Trébizonde, a pour chef-lieu Batoun.

GOURMAND, GOURMANDISE. Quelque agrément que l'on ait voulu répandre sur la gourmandise, en la célébrant dans quelques livres, et en faisant en son honneur des chansons, des odes et même des poëmes, elle demeurera un vice bas et dangereux, fort justement classé par les théologiens dans les péchés capitaux, car pour la satisfaire on vole, et l'ivresse, cause de tant de crimes, ne provient. que d'elle. L'avantage de la sobriété sur la gourmandise est immense dans les temps de guerre, ou de révolution, et l'on peut prédire la victoire au peuple ou au parti qui se soucie le moins de ce qu'il mange. La gourmandise consiste en un désir immodéré bien plus qu'en un besoin de nourriture : elle est avide d'aliments recherchés et dédaigneuse de mets simples. L'honneur, la délicatesse, cèdent à la gourmandise; l'on devient le parasite de l'homme que l'on méprise le plus ; l'on affronte le mépris de ses laquais pour faire bonne chère. Tel ne sait pas résister à un certain gibier; tel autre, à tel ou tel fruit ; celui-ci compromettrait sa femme pour du macaroni ; celui-là vendrait son âme pour une soupe à la tortue. Les uns s'avouent coupables de cette intempérance, et en rient; les autres ontfait de leur estomac un sanctuaire : tout ce qui entre là est important, sacré; il fant s'en occuper gravement. On s'endette pour avoir une table somptueuse, des primeurs et un bon cuisinier. On oublie en se gorgeant de mets conteux et venus de loin, de vins fins, de liqueurs rares, que dans le voisinage, dans la maison peutêtre que l'or habite, plusieurs familles meurent d'inanition.

Et la gourmandise, qui rend égoiste, inhumain, ne serait qu'un travers! Non, J.-J. Rousseau le dit: «La gourmandise est le vice des âmes sans étoffe. » Et celui qui pense trop souvent à contenter la sensualité de son palais doit sur-lechamp se condamner à l'abstinence.

Il ne faut pas confondre avec la gourmandise la sensation agréable que l'on éprouve en réunissant dans un festin de nombreux amis, dont on s'efforce de contenter les goûts : la générosité, l'hospitalité, justifient dans ce cas l'abondance et la recherche. La préférence que l'on accorde à quelques aliments, le plaisir qu'en cause la saveur, n'ont rien de commun avec la gourmandise : elle commence quand on mange ou boit avec excès, quand on dépense pour se nourrir une somme prélevée sur les besoins de sa famille. La gourmandise est une passion, un vice, quand elle met obstacle à l'aumone, indispensable devoir des riches; elle l'est encore quand enfin elle provoque des maux physiques. La Biographie des Gourmands renferme des noms plus fameux qu'illustres : on ne peut se rappeler sans dégoût Vitellius et Apicius, qui se tuait ne pouvant vivre avec les 500,000 francs qui lui restaient des 5 millions dépensés pour sa table; Domitien, Héliogabale, et tant d'autres qui engraissaient leurs murenes avec des esclaves. En vain a-t-on voulu modernement ennoblir, par des dérivés grecs, la plus matérielle des passions, la gastron omie: le gastro-lâtre est demeuré le gourmand, c'est-à-dire l'être le plus bas placé sur l'échelle du vice. Les moines, dans le moyen âge, les financiers, avant la révolution, avaient une réputation de gourmandise, qui passa aux représentants du peuple dans les assemblées nationales. Il n'y a plus, que nous sachions, de corporation qui se distingue en ce genre, et l'on ne cite aujourd'hui que des individus.

Le gourmand est celui qui est adonné à la gourmandise, qui professe cette science de queule, comme l'appelle Montaigne. Un homme qu'aucun mérite ne distingue a un titre, s'il est gourmand, à l'attention des sots. Ainsi devint célèbre, sous l'empire, d'Aigrefeuille, ami de Cambacérès, l'archichancelier. Il s'occupait chez ce dernier de tous les détails relatifs à la cuisine, et l'on citait la table de Cambacérès comme la meilleure de l'époque. C'était dans l'ordre, car l'archichancelier traitait pour Napoléon, à qui ses habitudes laborieuses et son admirable sobriété rendaient insupportable le temps passé à manger. On n'est pas un gourmand pour trop manger une fois, ou pour diner, en passant, à dix louis par tête : la fréquence de ces excès constitue seule le gourmand. Le gourmand est sujet aux migraines, aux coliques, aux gastrites, et, bravant ces maux, il meurt le plus souvent d'indigestion ou d'apoplexie. Son caractère est nul : la passion qui l'absorbe ne laisse guère place à d'autres passions, si ce n'est par exception; il est aussi incapable du mal que du bien, et mérite la désignation de pourceau d'Epicure, qu'on lui donne généralement. Sous le nom d'Almanach des Gourmands, La Reynière a publié plusieurs petits volumes aussi gais que spirituels. La Gastronomie de Berchoux est un des poèmes les plus amusants que nous possédions; la Physiologie du Goût de Brillat-Savarin est un livre plein d'érudition; les œuvres de Carême, Le Cuisinier royal, La Cuisinière bourgeoise, sont dans toutes les mains. On n'en estime pas plus le gourmand, et il est impossible de ne pas regretter des frais de science et d'esprit faits pour des gens qu'un des plus beaux génies du monde, Dante, a placés dans la fange. « Tout ce que j'ai donné à mon ventre a disparu , disait Callimaque, et j'ai conservé la nourriture donnée à Oue DE BRADI. mon esprit. »

GOURMAND (Culture), jeune pousse d'arbre fruitier ou d'arbuste soumis à la taille, qui, se développant avec trop de vigueur, attire à elle la sève, épuise ainsi les branches voisines, et souvent même les fait périr. Quelle est la cause la plus fréquente de la production des branches qourmandes? Si l'on remarque d'un côté la rareté de ces déviations de la sève sur des arbres abandonnés à cux-mêmes, de l'autre leur frécuence sur les arbres taillés, rabattus,

assujettis à une forme donnée, on sera conduit à considérer leur évolution comme le résultat de la taille, et en général de toutes les opérations qui contrarient le développemen naturel du sujet. L'évolution des gourmands est toujours facheuse sur les arbres jeunes et bien portants. Le jardinier qui les détruit lorsqu'ils sont faibles encore arrête souvent la direction vicieuse des sucs nourriciers; mais lorsqu'ils sont forts et vigoureux, la section brusque n'est pas sans danger pour le sujet qui les porte; aussi est-ce avec raison que l'on conseille alors d'y ralentir la vie par un des nombreux procédés connus des jardiniers (amputation ou torsion de l'extrémité, inclinaison vers la terre, etc.). Les gourmands qui poussent sur des arbres déjà vieux, sur ceux qui ont été contrariés par le voisinage d'autres arbres, servent souvent à rajeunir ou à régulariser les sujets. Ainsi je me rappelle avoir déplanté un prunier de neuf à dix ans, contrarié dans sa croissance et jeté d'un seul côté par un abrioctier qui le dominait; je l'ai placé dans un carré où rien ne génait l'évolution de ses branches : j'ai déterminé l'apparition de quelques gourmands vers les parties dégarnies, et en moins de trois ans, cet arbre, plein de vie, était d'une forme très-régulière. P. GAUBERT.

GOURMÉ. C'est le nom d'une maladie particulière également à l'enfance des hommes et des chevaux. Chez les premiers, elle porte aussi le nom de rache, de croste laiteuse. Alibert, qui dit l'avoir aussi rencontrée chez les adultes, l'a décrite sous le nom d'achore. Le siège en est derrière, et quelquesois sur toute la surface de l'oreille externe. Elle paraît tantôt sous la forme de simple exsudation puriforme, tantôt sous celle de croûtes plus ou moins épaisses, jaunâtres, à l'époque de la première dentition, qui parait influer beaucoup sur son développement : les enfants d'un tempérament lymphatique, scrosuleux, mal nourris, habitant les lieux bas et humides, y sont particulièrement sujets. Elle affecte parfois le caractère de teigne muqueuse. On considère ordinairement la gourme comme une espèce d'émonctoire, de dépuration salutaire de la nature, dont le traitement doit se borner à un bon régime, des soins de propreté, etc., mais en évitant surtout l'emploi des répercussifs.

La gourme affecte ordinairement les chevaux de deux à cinq ans et quelquefois plus tard. Elle se manifeste par un engorgement des glandes maxillaires, sublinguales, et même des parotides, par un écoulement d'humeur visqueuse, gluante, rousse ou blanchâtre, fluant des naseaux, ou enfin par des tumeurs, des abcès, sur diverses parties du corps. Le traitement doit en varier suivant ces divers cas. Le plus souvent cette éruption ne réclame que des soins de propreté, des lotions et des applications émollientes, des bains, un régime sobre, quelques boissons légèrement amères. On la nomme fausse gourme quand elle paraît à l'âge de sept à buit ans. Elle se complique alors de symptômes plus ou moins graves, dégénère souvent en morve quand l'écoulement a lieu par le nez, et entraîne fréquemment la mort.

composée de mailles, de maillons, d'un & et d'un crochet, le tout formant une chainette qui tient à l'un des côtés du mors, et qu'on attache de l'autre en la faisant passer sous le barbe du cheval. La gourmette était incoanue des anciens, et n'a été adoptée que par suite de l'addition des branches, qui seraient inutiles, si l'on me fournissait au levier qui en résulte un second point d'appui, sans lequel l'embouchure ne pourrait exercer une impression suffisante sur les barres. Cette chainette a aussi l'avantage d'opérer une action plus ou moins vive sur la partie avec laquelle elle se trouve en contact. La forme des gourmettes a beaucoup varié depuis leur origine. Les éperonniers en comptent deux autres espèces, nommées fausses gourmet les, qui ont à peu près le même but, et dont nous ne ferons pas l'historique.

Gourmette, en termes de marine, s'applique à un garde qu'on met sur un navire pour veiller aux marchandises et eu aveir soin. Les Provençaux appellent du même nom un valet de bord chargé de toute espèce de travail, sur tent de nettoyage du bâtiment et du service de l'équipage.

GOURNAY (MARIE LE JARS'DE), née à Paris, en 1866, d'une famille distinguée. Elle était encore toute jeune lenju'elle vint à perdre son père, qui était trésorier de la maison du roi. Sen esprit ferme et sérieux l'attira de bon le heare vers des études toutes viriles. Elle apprit le latin sans mattre. Les Essais de Montaigne lui étant par hasard tombé ente les mains, elle conçut pour l'auteur un vif enthousissme. Et lorsque Montaigne, en 1588, se rendit aux états de Blos, où il était député, elle quitta sa terre de Gournay pour venir avec sa mère rendre hommage au philosophe. A Paris elle ne vit que lui, et Montaigne, charmé de l'aventure et de son esprit, lui voua une réelle affection. Il ne l'appelait que sa fille d'alliance. M^{lie} de Gournay avait alors vingtdeux ans, et Montaigne cinquante-cinq. Elle l'emmena avec elle à Gournay, et il y séjourna trois mois. De son côlé M^{ile} de Gournay s'éprit de plus en plus du vieux philosophe, qu'elle appelait son second père, et à qui, disait-elle, etc avait autant d'obligations qu'au premier.

Dans ses *Essais*, cèpendant, Montaigne parle rarement de M^{ila} de Gournay: « Il faut, disait-il, craindre d'éveiller la méchanceté toujours en quête auprès des femmes. » Mais il lui donna une grande preuve d'estime et d'attachement en lui léguant ses manuscrits. Voici ce que Pasquier rapporte à ce sujet: « Cette vertueuse demoiselle, avertie de la mort du seigneur de Montaigne, traversa presque toute la France, tant par son propre vœu que par celui de la veuve de Meataigne et de M^{ma} d'Eluisac, sa fille, qui la convièrent d'alter méler ses pleurs et ses regrets, qui furent infinis, avec les leurs. » Plus tard, ayant perdu elle-même sa mère, elle revint habiter Paris, où sa maison devint le remdez-vous des savants et des gens de lettres.

Elle eut des amis illustres, les cardinaux du Perron, Bentivoglio, Richetieu, saint François de Sales, Godeau, Depuy, Balzac, Maynard, Hensius, etc. Le roi hit fit une pension. Elle prit parti mal à propos dans une querelle pour le père Cotton, et publia à ce sujet l'Adieu de l'assi du roi pour la défense des pères jésuites (Paris, in-8°, 1610), auquel on répondit par un libelle intitulé: Remerciement des beurrières (Niort, 1610), et par l'Anti-Gournay, qui ne vaut guère mieux. Les adversaires des enfants de Loyola la firent, du reste, cruellement repentir de son intervention intempestive.

Après la fondation de l'Académie française, elle reçut chez elle une partie des membres de cette compagnie, et lorsqu'ils annoncèrent l'intention d'élaguer de la langue un grand nombre de mots vieillis, Mile de Gournay protesta contre cette réformation. Elle disait des puristes, « que leur style était un bouillon d'eau claire, sans impureté et sans substance. » Elle a publié deux éditions de Montaigne : la première en 1595; la seconde, qui lui est bien supérieure, en 1635. Celle-ci est dédiée au cardinal de Richelieu, qui en fit les frais. Elle est enrichie d'une préface curieuse où Pascal a pris cette idée ingénieuse de la Divinité : « C'est un cercle dont la circonférence est partout, et le centre nulle part. »

Mile de Gournay, surnommée par ses galants contemperains la Sirène française et la dixième Muse, a composé Le Promenoir de M. de Montaigne, par sa fille d'alliance; ane traduction en vers du second livre de l'Énétde; Le Bouquet poétique; des versions de fragments de Virgile, Tactie et Salluste; un Discours pour la défense de la poésie; L'Égalité des Hommes et des Femmes; L'Ombre de la Dis de Gournay; Les Avis et les Présents de la Dis de Gournay. On trouve dans ce dernier ouvrage sa vie, racontée par elle-même avec une grâce et une naïveté qui rappellent quelquefois son père adoptif. Elle mourut à Paris, le 13 juillet 1645, à soixante-dix-neuf ans, et tut inhumée à Saint-Eustache. Elle avait légué sa bibliothèque à Lamothe-Le-Vayer.

GOURVILLE (JEAN HÉRAULD, sieur DE), auteur de curieux Mémoires sur l'histoire de son temps, qui vont de

1642 à 1698, et que plus d'une fois Voltaire a mis à contribution pour son Siècle de Louis XIV, naquit en 1625, à La Rochefoucauld, en Poitou, de parents faisant depuis longtemps partie de la basse domesticité de la maison de La Rochefoucauld. Après avoir été d'abord palefrenier, puis valet de chambre et enfin secrétaire de l'illustre auteur des Maximes, il devint son confident et son intime ami. La Rochefoucauld, s'étant bien trouvé de lui pour ses affaires domestiques et aussi pour ses menées et ses intrigues politiques, le donna, comme on disait dans ce temps-là, au prince de Condé, à qui Gourville readit d'importants services pendant la guerre de la Fronde; et à partir de ce moment jusqu'à sa mort, arrivée en 1703, Gourville ne cessa pas un instant d'être plus maître à l'hôtel de Condé que les deux princes de Condé eux-mêmes, lesquels mirent d'ailleurs en lui toute leur confiance. On comprend que dans une pareille position Gourville voyait naturellement la meilleure et la plus grande compagnie de France. Doué de beaucoup de sens et d'un rare esprit de conduite, il réussit à se gouverner dans ce milieu, si difficile pour un parvenu, avec tant d'adresse et de convenance, sans jamais manquer à ce qu'il se devait à lui-même, sans jamais oublier non plus combien obscurs avaient été ses débuts, ni donner à aui aue ce soit le droit ou l'envie de le lui rappeler, qu'il se fit les amis les plus considérables, et sinit par être un véri-* table personnage, avec lequel les seigneurs les plus huppés étaient obligés de compter, car le grand roi lui-même le traitait avec distinction.

Après l'édit de pacification qui mit fin aux troubles de la Fronde, Gourville profita de ses brillantes et utiles relations pour se lancer dans les affaires de finances et y faire une grande et rapide fortune. D'abord intendant des vivres à l'armée de Catalogne, il fut ensuite nommé receveur général des tailles en Guienne. Ami intime du surintendant Fou. quet, et enveloppé dans sa disgrâce, il resta fidèle au malheur et aida l'ex-ministre de son argent et du crédit qu'il conservait encore à la cour. Obligé de fair, il se retira à Londres, puis à Bruxelles, et alla séjourner à Bréda lors du congrès tenu dans cette ville en 1666. Mieux éclairé sur son compte, probablement grâce aux bons offices des La Rochefoucauld, Louis XIV confia alors à Gourville une mission secrète auprès du duc de Brunswick, Frédéric-Guillaume, au moment même où Colbert, poursuivant le cours inflexible de sa vengeance contre Fouquet, le saisait condamner à Paris comme concussionnaire. Le zèle intelligent avec lequel Gourville s'acquitta de sa mission et, pardessus tout, l'active intervention du prince de Condé, qui négocia sa grace au prix de 600,000 livres, lui permirent bientot de rentrer à Paris.

Saint-Simon, qui l'avait connu dans sa vieillesse, rap-porte que c'était un homme fort grand et fort gros, qui avait été très-bien fait, et qui jusqu'à la sin conserva sa bonne mine, une santé parfaite, et sa tête entière. Il ajoute qu'il avait épousé secrètement l'une des sœurs du duc de La Rochefoucauld, son premier protecteur; que c'était là un fait parfaitement connu de chacun à l'hôtel de La Rochefoucauld, on les trois sœurs du duc, restées filles, logeaient ensemble dans un corps de logis séparé, tandis que Gourville demeurait à l'hôtel de Condé. Mais à les voir, dit-il encore, personne ne s'en serait jamais douté. Gourville à l'égard de tous les La Rochefoucauld, voire de celle qu'il avait epousée, garda constamment en public une attitude de déférence et de respect qui prouvait qu'il ne se méconnaissait pas, et qu'il se rappelait parsaitement avoir été à eux dans sa jennesse. Saint-Simon nous apprend qu'il avait peu de domestiques, mais qu'il savait les bien choisir. « Lorsqu'il se vit vieux, dit-il, il les sit tous venir, un matin, dans sa chambre; là, il leur déclara qu'il était fort content d'eux, mais qu'ils ne s'attendissent pas à ce qu'it leur laissat quoi que ce sût par testament; seulement il leur premettait d'augmenter à chacun ses gages tous les ans d'un quart, s'ils le servalent bien et avec affection; que c'était à eux à avoir

soin de lui, et à prier Dieu de le leur conserver longtemps, que par ce moyen ils auraient de lui, s'il vivait encore quelques années, plus qu'ils n'en auraient pu espérer par testament. Il leur tint exactement parole. Il n'avait point d'enfants, mais des neveux et des nièces qu'on ne voyait pas, hors un neveu qui même se produisit peu. Ils furent ses héritiers, et sont demeurés dans l'obscurité. »

GOUSSE. En botanique, on appelle gousse on légume un fru it sec, ordinairement allongé, un peu irrégulier, à deux valves et à deux sutures longitudinales opposées, portant les graines le long d'une des sutures, qui correspond plus directement que l'autre au pédoncule, et qui est un peu plus saillante à l'extérieur. Ces graines sont attachées alternativement à l'une et à l'autre valve. La gousse n'a ordinairement qu'une loge, comme dans le haricot, le pois, et généralement toutes les papilionacées. Cependant elle est biloculaire, c'est-à-dire à cavité intérieure divisée en deux loges, dans l'astragale; multiloculaire dans la sensitive, le tamarinier, la casse.

Les jardiniers et les cuisiniers ont appelé gousse d'ail une petite tête d'ail : cette acception, usitée partout, est opposée à la signification scientifique de ce mot.

GOUSSET (THOMAS-MARIE-JOSEPH), cardinal et sénateur, naquit le 1er mai 1792, au village de Montigny-les-Cherlieu (Haute-Saone). Fils d'un pauvre cultivateur, il travaille lui-même aux champs jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Après avoir été reçu bachelier, il entra au grand séminaire de Besançon, et y resta dès qu'il eut reçu la prêtrise (1817), pour enseigner la théologie morale. Vicaire général du cardinal de Rohan en 1830, évêque de Périgueux en 1835, il devint archeveque de Reims en 1840, et sut décoré en 1850 de la pourpre romaine. Au sénat, où il siegea de droit depuis 1852, il ne joua qu'un rôle des plus effacés. Il mourut le 24 décembre 1866, à Reims. Habile casuiste et dévoué aux doctrines ultramontaines, ce prélat a écrit un grand nombre d'ouvrages, adoptés dans les séminaires, et qui ont renouvele au point de vue romain les anciennes traditions de l'Église française. Les principaux sont : Théologie morale (1844, 2 vol. in-8°); Théologie degmatique (1848, 2 vol.); Croyance de l'Église sur l'Immaculée Conception (1855); Principes du droit canonique (1859); Droit de l'Église touchant la posses io i des biens destinés au culte (1862).

GOUST, hameau des Basses-Pyrénées, situé à \$20^m au-dessus des Eaux-Ghaudes, dans un cirque de pâturages. Il occupe le point culminant d'une montagne où l'on n'arrive qu'à des de mutet. C'étsit jadis une république, gouvernée par un conseil des ancieus et qui n'avait pas de lois écrités.

GOUT (Physiologie). On donne ce nom à celui des sens qui juge des saveurs et qui les discerne, le cerveau aidant, c'est-à-dire l'âme, le rendez-vous final de toutes les impressions de peine ou de plaisir. Le goût est le sens de l'appétit et de la gourmandise: aussi la nature l'atelle judicieusement placé, comme en sentinelle, à l'origine des voies digestives. Lui et l'odorat soumettent à une sorte d'inspection les substances servant à nous nourrir, et comme tous les inspecteurs, ceux-là sont sujets à la partialité et à l'erreur. Complaisants pour ce qui les flatte et leur agrée, ils repousseraient souvent des choses utiles, si l'expérience n'interposait son autorité. L'estomac, moins susceptible qu'eux, se trouve bien des alliacés, qui répugnent à l'odorat, et il fait bon accueil aux amers, eux dont le goût se trouve offensé.

Le siège de ce seus est tout à la fois la membrane de la langue et celle dn palais. Quelques personnes pensent que la langue en est l'unique organe; mais c'est une erreur: on a vu des hommes privés de langue qui jouissaient de la faculté d'apprécier les saveurs. Essayez de goûter seulement avec la pointe de la langue, à peine sortie de la bouche, une substance savoureuse quelconque, vous verrez combien l'impression en sera faible, à moins que cette substance

404 GOUT

n'ait le mordant d'un agent chimique, à moins que ce ne soit un sel, par exemple, un alcali ou un acide. La langue n'est donc pas le seul instrument du goût; je ne sais même si elle en est l'instrument principal; et cette vérité est si évidente que le langage vulgaire l'a dès longtemps consacrée. On dit un palais délicat, quand on veut exprimer l'aptitude à savourer des choses d'un goût délicieux, des breuvages recherchés, des mets exquis. Au reste, il ne faut pas croire que cette remarque soit sans importance. Songez donc qu'on dispute depuis Galien, et peut-être avant lui, sur la question de savoir lequel des nerss de la langue, l'hypoglosse ou le lingual, est le plus spécialement affecté au sens du goût. A l'appui des deux opinions, on allègue des faits nombreux; on cite de part et d'autre des expériences de galvanisme, des sections, des blessures de toutes espèces, et des maladies; et ces preuves, crues péremptoires, se détroisent l'une par l'autre. Outre que je ne vois pas pour quelle nécessité le sens du goût aurait un nerf spécial plutôt que le toucher, outre qu'un même ners peut saire agir des muscles et servir à la fois aux sensations, il suffit que le palais participe à la dégustation pour montrer que le sens du goût n'a pas de nerf unique et spécial, et que des filets nerveux provenant de diverses sources concourent à la perception des saveurs.

Pour discerner les saveurs, il faut que la langue soit mobile, qu'elle et le palais soient sensibles, et parfaitement humectés des sucs provenant de la membrane muqueuse qui revêt le palais et la langue; il faut que ces organes continuent de se nourrir aux dépens du sang dont leurs vaisseaux les pénètrent; il faut que les issues veineuses de ce sang restent libres, aussi bien que son accès par les artères. Il leur faut encore, à la langue et au palais, des nerfs pour la nutrition, des ners pour la sécrétion des sucs lubrésiants, des ners pour le simple toucher, qui juge de la présence même du corps à savourer; de plus, il leur faut des nerfs pour le mouvement qui leur fait palper, une à une, les molécules de ce corps sapide, et enfin, d'autres nerss pour discerner les saveurs elles-mêmes. Supposez maintenant qu'on vienne à détruire un de ces nerss qui président aux conditions indispensables à la sensation du goût, un seul, n'importe lequel, aussitôt vous verrez cesser cette seusation. Si vous empêchez la nutrition, plus de goût; la sécrétion des fluides, plus de goût; la sensation même, à plus forte raison, plus de goût. Vous voyez qu'il ne sussit pas que la sensation cesse après qu'un nerf a été détruit pour qu'on ait le droit d'en insérer que ce ners est l'agent essentiel de cette sensation. Peut-être l'est-il, mais nous n'en pouvons rien savoir, surtout pour un sens aussi compliqué que le goût. Si vous liez et comprimez les artères de la langue et du palais, le sens du goût sera dès lors aboli, tout comme si les nerfs de ces organes étaient altérés; et pourtant vous ne direz pas que ce sont les artères qui apprécient les saveurs! Concluons donc que nous savons peu de choses concernant les nerss des sens, et encore moins sur ceux du goût.

On regarde communément les papilles de la langue comme les instruments essentiels de la perception des savours; et comme le palais n'offre aucun de ces petits prolongements manifestes, c'est sans doute à cause de cela qu'on lui a refusé sa juste part dans la sensation du goût. Mais où est la preuve que des papilles sont plus indispensables au goût qu'aux autres sens? est-ce qu'il existe des papilles pour l'odorat? Les fiévreux et les vieillards, eux dont la langue est souvent hérissée de papilles jusqu'à ressembler à celle des chats, en ont-ils pour cela le goût moins émoussé?.... Renonçons donc à donner aux papilles un pouvoir que rien n'atteste. Comment goûteraient beaucoup d'animaux, si la langue et ses papilles étaient essentielles au sens du goût? La plupart des oiseaux ont une langue cornée et les poissons n'ont point de langue du tout; et cependant beaucoup d'entre eux se laissent prendre à des appats qui, privés d'odeur, ne les attirent que par leurs qualités sapides.

Les grenouilles et les rainettes, dont la langue a sa pointe tournée en arrière, vers le gosier, néanmoins ve se méprennent point quant à leurs aliments. Les mollusques n'ont ni palais ni langue, et pourtant il est des saveurs qu'ils affectionnent. Les mouches, qui n'ont qu'une, trompe indistincte pour juger des saveurs, n'en sont ni moins gourmandes ni moins constantes quant au choix des mêmes aliments.

Il existe entre le goût et l'odorat un concours visible, une solidarité irrécusable. Leur alliance est aussi évidente que leur voisinage : l'odorat prévient le goût et le complète. La perception des plus agréables saveurs correspond à l'instant où les corps sapides passent de la bouche dans le pharynx. C'est l'odorat qui ajoute au goût ce qu'il a de plus délicieux. Le voile du palais forme les confins et pour ainsi dire les Pyrénées de ces deux sens contigus : c'est en ce lieu que les deux sensations se confondent. Voilà même pourquoi on multiplie les aspirations par les narines lorsqu'on ne veut rien perdre d'une saveur agréable : l'enfant respire plus vite et bien plus profondément quand il est appendu au sein de sa mère. Il en est de même des gourmets qui dégustent un vin délicat. Par la même raison, on ferme les narines au moyen du voile du palais, ou l'on suspend la respiration en fermant la glotte, quand on veut affaiblir la détestable saveur de certains remèdes.

Remarquez que tout état de fièvre ou d'inflammation, de même qu'un long sommeil ou l'abus des boissons gommeuses ou de l'opium, font perdre au sens du goût toute sa finesse; tandis que les acides, les remèdes toniques et amers, les condiments épicés, l'éveillent et l'excitent. En général, le le sens du goût est subordonné à l'état sain ou morbide de l'estomac. Il a à son tour beaucoup d'influence sur les digestions : flatté par d'agréables saveurs, l'espèce de volupté dont il est l'instrument rejaillit sur les glandes salivaires, sur l'estomac; le cœur alors accélère ses mouvements, l'esprit devient plus vif, l'humeur plus enjouée, et les digestions sont plus parfaites.

On dit souvent qu'il ne faut pas disputer des goûts, non que la chose n'en vaille pas la peine, mais parce que le goût dissère en chaque homme, condition indispensable à l'égale consommation des produits de la terre.

Un reproche que s'est attiré le sens du goût, c'est qu'il est stérile pour l'intelligence : il peut l'exciter, non l'agrandir. Quelque délicieux que soit un mets, c'est à peine si l'on en garde le souvenir, et la masse des idées n'en est point accrue. Ceux qui s'adonnent aux plaisirs de la table sont ordinairement paresseux, grands dormeurs, gais et conteurs, mais incapables de toute contention d'esprit.

D' Isidore Bourdon.

GOÛT (Esthétique). Ce mot signifie d'abord en philosophie sens du beau. C'est cette faculté dont nous sommes doués, d'être modifiés d'un sentiment agréable ou pénible quand nous sommes en présence d'un objet beau ou laid, de quelque nature qu'il soit. Le sens du beau est bien différent du goût jugement, judicium, comme l'appelaient les Latins, et qui est une faculté tout intellectuelle, dont la fonction consiste à démèler le rapport qui existe entre un objet et l'impression qu'il nous a causée, de manière à pouvoir déterminer si cet objet est beau ou ne l'est pas. On peut dire encore que cette faculté consiste à comparer un objet sous son côté esthétique avec un certain type de beauté,

à l'apprécier d'après certaines règles formulées d'avance, et à juger ainsi s'il est beau ou non.

Un oiseau à la forme élégante, au plumage nuancé de couleurs brillantes et harmonieuses, se présente à nos regards : non seulement nous percevons sa forme et ses couleurs, mais en même temps nous éprouvons un sentiment de plaisir plus ou moins vif, selon l'énergie de notre sensibilité. Ce pouvoir d'être ainsi affecté d'une émotion agréable à la suite d'une perception, d'une vue de l'esprit, appartient en propre à la sensibilité, et non à l'intelligence. Le fait de l'émotion agréable naît bien à la suite d'un fait intellectuel, a bien pour cause ce même fait mais il est de sa nature GOUT 408

purement affectif: c'est un plaisir si l'objet agrée, une peine si l'objet déplatt. Les philosophes ont donné à ce pouvoir le nom de goût, et ils ont eu tort. Ils eussent mieux fait, pour éviter la consusion, de se contenter des mots sens du beau, sens esthétique. Mais le rôle de l'esprit à l'égard du beau ne se borne pas au sentiment. Nous ne pouvons avoir conscience de cette modification de plaisir sans l'attribuer à rien, et sans lui assigner pour cause la perception, ou, ce qui revient au même, l'objet perçu qui la fait naître. Nous sommes conduits nécessairement à supposer dans l'objet perçu la propriété de nous agréer, et cette propriété, nous l'appelons beauté. Cette espèce de jugement, par lequel nous concluons du plaisir éprouvé par nous à l'existence d'une qualité correspondante dans les objets est le fait de la raison, et non plus du principe assectis, et c'est au pouvoir de porter de tels jugements que nous donnons proprement le nom de goût, judicium. C'est cette saculté du goût considérée comme pouvoir de l'entendement dont l'examen offre le plus d'intérêt, parce que c'est elle que l'étude et l'exercice peuvent développer, diriger et persectionner.

Si nous n'avions à juger que sur les œuvres de la nature, cette espèce de faculté attirerait bien moins notre attention, parce que, à quelques exceptions près, elle s'exerce d'une manière assez unisorme dans les dissérents individus, et que d'ailleurs les différences qui peuvent exister dans les esprits à cet égard ne donnent pas lieu à des discussions bien importantes. Ainsi, tous les hommes sont à peu près d'accord sur la beauté de la voûte des cieux, d'un arbre majestueux, d'un noble coursier; sur la laideur de certains animaux, commed'une chauve-souris, d'un poisson dissorme, etc.; la vertu excite parmi les hommes la même admiration, le mal inspire la même horreur; la dépravation seule peut les rendre indissérents à ce sujet, de même que l'état morbide rend un malade impropre à juger des saveurs. S'il y a des différences dans les goûts des peuples sur certaines formes, ces différences sont conformes aux desseins de la nature, et ne troublent pas la paix du monde. Nous laissons les nègres aimer les cheveux crépus, les grosses lèvres et les nez épatés, et ce n'est pas pour cette raison que cette espèce est l'objet de nos persécutions et de nos iniquités. Mais le goût n'a pas seulement affaire à la nature, il s'exerce encore sur les œuvres de l'art, c'est-à-dire sur ces imitations par lesquelles l'homme cherche à reproduire les beautés dont le Créateur lui a fourni le modèle. C'est alors que le goût nous apparaît davantage comme faculté intellectuelle, parce que l'intelligence dans ce cas s'exerce aussi bien davantage. Nous n'avons plus seulement à juger ici de la beauté des œuvres de la nature, il nous faut comparer à celles-là les œuvres de l'homme, et comme celles-ci sont toujours composées d'un assez grand nombre de parties, discerner quelles sont celles qui s'éloignent du modèle, quelles sont celles qui en approclient, à quel degré elles en sont encore éloignées, etc. On voit que la faculté du goût ne peut s'exercer dans ce cas qu'au moyen d'une soule de comparaisons ou jugements, portés sur les diverses parties de l'œuvre que nous devons apprécier; il ne sussit pas ici du sentiment du beau, il faut encore une grande justesse d'esprit, un coup d'œil exercé, qui n'omette rien, une raison dégagée de préjugés, d'idées mal faites, etc. En un mot, il faut d'abord avoir des notions justes et complètes, arrêtées, sur l'espèce de beauté qui a été prise pour type, et ensuite comparer l'œuvre et ses diverses parties avec ce modèle.

C'est ainsi que s'exerce ou doit s'exercer le goût dans les arts d'imitation. Dans ceux où l'imagination fait plus de frais, comme dans la musique, la composition pittoresque, 'a littérature, le goût a encore plus à faire. En effet, ce ne sont plus de simples imitations qui sont offertes à la critique, ce sont des compositions dont les diverses parties, quoique existant toutes dans la nature, sont combinées dans un autre ordre, et réunies entre elles de manière à converger avec le plus d'ordre et d'harmonie possible vers une idée

principale, qui sert pour ainsi dire de clef à la voûte, comme une idée morale, un fait historique intéressant, une situation de la vie, un caractère, etc. Il faut donc ici non-seulement comparer chaque partie avec ce qui lui correspond dans la nature, mais encore apprécier la convenance on les rapports de ces parties entre elles, et de ces parties relativement à l'idée principale vers laquelle elles doivent tendre toutes. C'est cette appréciation de l'harmonie d'un ensemble qui exige de la part de l'esprit le plus de jugement.

Mais, dira-t-on, bien des gens ont l'esprit juste, parfaitement exercé à saisir à la fois une multitude de rapports. comme les géomètres, par exemple, et souvent ces mêmes personnes ont fort peu de goût, quelquefois n'en ont point. Le jugement ne sussit donc pas. Cette objection va nous amener à reconnaître ce qu'il y a de plus dans le goût que dans le jugement proprement dit. Le savant, quand il considère des rapports ou un enchaînement de rapports, n'a pour objet que leur évidence. Le poête ou le critique les envisage encore sous un autre point de vue, sous celui de leur beauté, et il ne se demande pas seulement si la raison les admet, il se demande encore quelle impression ils produisent; il consulte le sentiment qu'ils sont nattre dans l'ame. il interroge son cœur. Or, il peut se faire qu'un homme comprenne très-bien ce qu'il y a de justesse et d'évidence dans une série de rapports, mais qu'il ne sente pas ce qu'il y a de beau, s'il n'est pas doué d'une sensibilité assez délicate pour que leur perception l'assecte d'une émotion agréable. Il demandera ce que le poëte a voulu prouver, tandis que le poëte n'a rien voulu prouver, mais seulement toucher et plaire. On voit donc que pour juger en matière de goût, il ne suffit pas d'être frappé de l'évidence des rapports, il faut encore être organisé de manière à sentir ce que la convenance de ces rapports a de slatteur pour l'âme qui les perçoit. Cependant, la justesse de l'esprit, l'exactitude du raisonnement, sont presque aussi nécessaires pour apprécier convenablement les œuvres de l'art, qu'une sensibilité vive. Qu'on place une page de poésie d'une certaine étendue, comme un poeme, un vaste tableau, devant les regards d'une personne dont l'esprit n'a point été cultivé, c'est-àdire point exercé à l'analyse : quelles que soient la vivacité et l'énergie de ses sentiments, elle ne comprendra pas tout ce qu'il y a de beau ou de défectueux dans cette composition, parce qu'elle sera mal habile à distinguer toutes les parties de l'ensemble, tous les termes des rapports, et qu'avant de sentir ces rapports, il faut nécessairement les avoir perçus. Mais celui dont l'esprit est accoutumé à saisir rapidement les dissérentes parties d'un objet, à les comparer entre elles, à juger de la convenance ou de la disconvenance des rapports qui les unissent, celui qui a beaucoup observé, beaucoup étudié, celui-là seul peut être juge du mérite d'un grand ouvrage, en apprécier les divers éléments, les comparer avec les types qui leur correspondent dans la nature, et prononcer sur leur harmonie ou leur incohérence. Voilà comment il s'explique que le goût peut se développer et se persectionner par l'exercice du jugement. Un jeune homme a plus d'imagination et une sensibilité plus active m'un homme d'un âge fait; il a presque toujours moins de goût. Voilà aussi pourquoi nous goûtons davantage une belle composition, plus notre attention reste fixée sur elle. et pourquoi une œuvre qui au premier coup d'œil n'avait point séduit nos regards finit à la longue par mériter notre admiration.

On peut encore expliquer par là pourquoi la même composition est goûtée différemment par diverses personnes; car si l'une n'y aperçoit pas ce que l'autre a considéré, et que celle-ci néglige ce qu'a examiné celle-là, les jugements, quoique portés en apparence sur le même objet, pourront ne pas se rencontrer, parce qu'ils auront été réellement portés sur des choses différentes. Mais les différences dans les goûts ont encore d'autres causes que nous devons signaler. Nous placerons au premier rang la fausseté ou la justesse de l'esprit; car un esprit faux aura toujours le goût faux, par

١

406 GOUT

la raison qu'il apprécie mai les rapports qui unissent les parties d'un même objet, et que c'est précisément l'appréciation de ces rapports qui constitue le goût. L'autorité a aussi sur le goût une influence remarquable. Il sussit bien souvent que nous ayons entendu vanter tel ou tel auteur, pour que nous nous extasions sur le mérite de ses œnvres, et que nous admirions même ses désauts. L'esprit de parti, de coterie, contribue aussi à fausser nos jugements. Nous nous passionnons pour telle ou telle école, et rien n'est beau qui n'est point sorti d'elle; toutes ses productions, au con-traire, sont marquées au cachet du génie. L'imagination n'est pas la dernière à vicier le goût. Tout ce qui la frappe vivement en étalant aux regards d'éclatantes couleurs surprend et entraine notre approbation, et souvent empêche nos yeux éblouis d'apercevoir des défauts qui n'échappent point à un esprit sage et exempt de prévention. Les habitudes elles-mêmes, les circonstances au milieu desquelles nous vivons, influent sur notre gout. Un peuple dont l'imagination est réjouie par le spectacle d'une nature riche et variée ne goûtera pas une poésie triste et chargée de sombres conteurs. Une personne éminemment préoccupée d'idées religieuses ne trouvera rien de beau dans la peinture d'objets dont la beauté toute terrestre ne reporte pas l'esprit à l'idée de l'infini. Enfin, la passion est aussi en matière de goût, comme en toute autre chose, une cause d'erreur bien puissante. Une mère trouvera toujours beaux ses enfants, une femme s'estime toujours plus d'attraits qu'elle n'en a, un auteur ne tarit jamais d'admiration pour ses ouvrages, et ne manque pas de juger détestables ceux qui sont sortis d'une plume rivale.

Quant à la dépravation du goût, elle tient à la corruption du cœur ou à l'abus des émotions, qui émousse la sensibilité et en accroît les exigences, de telle sorte que pour la satissaire il fant avoir recours à des peintures forcées et à une exagération de coloris toujours ennemie de la vérité, et par conséquent du beau; de même qu'un palais blasé a besoin de mets épicés et de liqueurs fortes qui réveillent et surexcitent des organes que les excès ont énervés.

En voyant régner une si grande diversité de goûts parmi les hommes, on se demande naturellement s'il existe des règles pour le goût qu'on soit en droit d'assigner à tous, et d'après lesquelles on puisse contrôler tous les ouvrages. Est-il un critérium auquel on reconnaisse ce qui est vraiment beau, et que l'on puisse appliquer à toutes les œuvres Je l'art? Cette épineuse question, qui a déjà soulevé de si grands débats parmi les hommes, a été résolue de diverses manières. Quelques-uns ont prétendu qu'il n'est point de règles possibles en matière de gout, par la raison que les hommes, étant disséremment organisés, n'éprouvent pas le même sentiment en présence des mêmes objets, et que le beau étant ce qui plait, chacun a droit de proclamer beau ce qui lui platt davantage. Cependant, des faits importants s'élèvent contre cette opinion. En effet, si chacun a un sentiment différent de la beauté, comment arrive-t-il qu'il y ait dans la nature et dans les œuvres des hommes, des choses qui excitent une admiration générale, un enthousiame unanime? Il faut qu'il y ait dans ces choses un certain caractère de beauté bien évident pour tous, et qui prouve que le beau n'est pas aussi relatif qu'on le pense. D'un autre côté, si le goût ne pouvait avoir ses règles, l'art du critique serait quelque chose de ridicule et d'insensé, puisqu'il consisterait à discuter gravement avec des gens sur des questions impossibles à résoudre. Cependant nous lisons avec intérêt les ouvrages des critiques; nous avouons qu'ils servent à éclairer le goût, et nous reconnaissons qu'ils s'appuient sur des principes au moyen desquels nous démêlons ce qu'une œuvre a de beau et de désectueux. Quels sont donc ces principes au nom desquels un homme s'arroge le droit de contrôler et de réformer le gont de ses semblables? Pour les arts de pure imitation, il est évident que ce contrôle est bien simple à exercer, car Il consiste uniquement à comparer la copie à l'original, l'œuvre de l'art à celle de la nature : rien n'est beau que le vrai. Mais dans les arts où l'imagination s'écarte davantage da la réalité et où elle combine ses matériaux de manière à offrir des espèces de créations, comme en architecture, en musique, en poésie, ces principes semblent plus dissiciles à établir. On a dit que l'assentiment général était la meilleure preuve de la beauté d'un ouvrage; mais cette manière de résoudre la question la laisse indécise dans la plupart des cas; car s'il ne s'agissait que des œuvres pour lesquelles l'admiration des hommes est unanime on n'aurait pas besoin de règles de critique, tandis que si nous cherchons ces règles, c'est pour savoir à quoi nous en tenir sur les ouvrages qui sont un sujet de dissentiment parmi les hommes. Les règles d'après lesquelles nous devons les apprécier ne sont point si difficiles à signaler qu'elles le paraissent au premier abord. Toute vaste composition se rattache nécessairement à une grande idée qui doit avoir un profond retentissement dans l'âme humaine, et qui a inspiré le poète, présidé à tout son travail, enfin dont la mise en lumière est le but de tous ses essorts. Pour l'exprimer, il est obligé d'employer une soule de matériaux divers qu'il va prendre dans la nature, et qu'il dispose le plus heureusement possible de manière à exprimer l'idée qu'il a choisie. Nous avons donc d'abord à examiner si cette idée est réellement digne, par sa grandeur et sa beauté d'être proposée aux hommes par l'artiste qui consacre son talent à la faire briller aux regards. Quant aux matériaux qu'il emploie, comme il va les prendre dans la nature, nous devons examiner s'ils sont de bon aloi, c'est-à-dire si la copie est fidèle, et nous n'avons pour cela qu'à les comparer avec la réalité. Enfin, il faut considérer non-seulement si chaque partie est dans un rapport convenable avec les parties environnantes, mais encore si elle est en rapport avec l'idée principale à laquelle toutes doivent aboutir; car c'est de cette relation des parties entre elles et des parties avec l'unité à laquelle elles se rettachent que résulte l'harmonie, c'est-à-dire la beauté de l'ensemble. Or, le travail qu'exige cet examen est un travail de raisonnement; et comme la raison est commune à tous les hommes, c'est-à-dire qu'il est loisible à tous de remarquer si une chose convient à une autre ou ne lui convient pas, on voit par là que tous les hommes sont appelés à juger sur les œuvres de l'art et que leur goût peut être dirigé et éclairé par certains principes.

Après cette règle, la plus importante de toutes, et qu'on peut appeler fondamentale, il en est encore d'autres, qui sont toutes également basées sur les lois de l'esprit humain. Telle est la règle de la variété, celle de la gradation dans l'intérêt, etc., parce que c'est une loi de l'esprit humain, que la monotonie fatigue, et que le sentiment languisse et perde de son intensité s'il n'est nourri et vivifié par des beautés toujours croissantes. Or, ce ne sont point là des règles arbitraires et variables, puisqu'elles reposent sur la nature humaine, qui est constante et uniforme dans ses lois. Qu'y a-t-il donc de mieux à faire pour former et développer le goût? Étudier la nature pour en apprécier les beautés et les harmonies; étudier l'esprit humain pour en connaître les exigences.

C.-M. PAFFE.

Outre son emploi en physiologie et en esthétique, ce mot, dans le langage des beaux-arts, comporte une multitude d'acceptions qui ne sauraient être passées sous silence. Ainsi, comme synonyme de jugement, il est fréquentment employé par les amateurs de tableaux et de statues, et par les gens du monde pour exprimer certain sentiment, moins raisonné qu'instinctif, des convenances, certaine faculté de discerner les notions du beau et du vrai. Une autre acception, plus particulière aux artistes, consiste dans la manière de voir, de sentir, d'imiter la nature, ou d'exécuter un travail d'après les règles acceptées et qui sont loi. Suivi des épithètes sublime ou burlesque, etc., etc., il peint le faire de tel ou tel artiste. La troisième acception, corollaire de la première, invoque comme règle à suivre, ou à rejeter, la physionomie particulière, la méthode d'un siècle, d'un pays, d'une école, d'un maître. Le goût, au reste, ne peut ni se définir, ni s'analyser, ni s'enseigner, ni s'acquérir ; il se développe par l'étude, mais ne se donne pas. Ce qu'on appelle bon goût est le goût général, le goût surtout des hommes d'expériénce.

Considéré comme se rattachant au choix, à l'exécution d'un sujet, le goût semble se rapprocher du style, mais il s'on éloigne en réalité. Le style dans les arts est l'ensemble du faire; tandis que le goût préside à la conception, la guide, la suit, lui imprime telle forme, lui donne tel caractère, lui enlève tel ou tel défaut. Envisagé comme manière de sentir la nature et d'exécuter un travail suivant les conventions d'une époque, le goût se subdivise en trois parties principales: le gout naturel, le gout artificiel ou d'imitation, et enfin le goût national, le goût traditionnel d'un pays, sans compter le goilé partioulier de cheque artiste, son faire instinctif de prédilection. Considéré comme plysionomie particulière, comme caractère distinctif, comme méthode, le goût se rapporte aux siècles et sux époques : nous avons, dans ce sens, le goût italien, le goût flamand, le gout français, le gout espagnol, etc. Mme Dacier appelle le goût une harmonie, un accord de l'esprit et de la raison; et Rollin, un discernement délicat, vif, net et précis de toute la beauté, la vérité et la justesse des pensées.

Le goût se dit aussi du plaisir qu'on épronve à manger et à boire : Les malades ne trouvent goût à rien, ne prennent goût à rien, perdent entièrement le goût. Ils commencent à rentrer en goût, le goût commence à leur revenir, dès qu'ils sont convalescents.

Il se prend aussi pour saveur : Une sauce de hout goût est une sauce salée, épicée. Il devient encore synonyme d'odeur : Cet appartement a un goût de renfermé, ce tabac a un goût de pourri.

Goût se rapprochant d'inclination, on dit : Faire une chose par goût, pour exprimer qu'on la fait avec plaisir; les ouvrages de goût sont ceux qui ne sont exécutés que pour l'agrément, pour l'ornement. Il se dit enfin de la manière agréable en désagréable dont une chose nous frappe, au physique eu au moral : un livre, un tableau, une statue, un mebilier, une tellette de bon goût, de mauvais goût, d'un goût neuveau; des ornements d'un goût recherché, d'un goût mesquin; le goût du jour; une plaisanterie de mauvais goût; une galanterie de pon goût.

Goût dans ses diverses acceptions entre dans une foule de façons de parler proverbiales: Des goûts et des couleurs, il ne faut pas disputer. Tous les goûts sont dans la nature, auquel dit-on, on peut opposer le proverbe espagnol: Il y a des goûts qui méritent des coups de bôton. Le coût en fait perdre le goût, signifie qu'une chose dont on a envie est trop chère. Le morceau avalé n'a plus de goût, indiqué qu'on me doit plus songer à une affaire fâcheuse, quand elle est passée.

GOUTER. Voyes Collation.

GOUTTE (du latin gutta). Ce mot désigne en général une très-petite portion d'un liquide quelconque. Dans la conversation familière, on dit botre la goutte pour prendre une petite quantité de liqueur spiritueuse. Goutte à goutte signifie qu'il faut verser très-lentement. Par mère-goutte on désigne le vin qu'on tire de la cuve, sans pressurer, par opposition à celui qu'on tire du pressurage (vin de première goutte). Faire la goutte se dit du sirop qui coule en formant des gouttes séparées.

Goutte, en termes de fondeur, est une petite partie tirée d'une fonte d'or on d'argent, et qu'on remet à l'essayeur pour qu'il en constate le titre. En architecture, ce sont de petits ornements coniques placés dans le plafond de l'ordre dorique, ou sous les triglyphes.

Tout le monde a pu remarquer que les gouttes d'un fluide quelconque affectent constamment la forme sphérique: ce phénomène a longtemps embarrassé les physiciens, qui en ont cherché l'explication dans différentes hypothèses; on l'attribuait autrefois à la pression du fluide environnant ou de l'atmosphère, qui, étant uniforme sur tous les points,

nécessitait, disait-on, la figure sphérique dans la goutte; mais cette explication tomba d'elle-même, du moment qu'on ent fait l'observation que la forme des gouttes dans le vide était la même que dans quesque milieu que ce sût. Les disciples de Newton attribuent ce phénomène à l'attraction, qui, étant mutuelle entre toutes les parties du fluide, les concentre, les rapproche les unes des autres, et les oblige ainsi à s'arrondir. « L'attraction mutuelle des parties de tout corps suide, dit Newton, les force à prendre une figure sphérique, de la même manière que la terre et les mers sont réunies sur tous les points en globe, par l'attraction mutuelle de leurs parties, qui n'est autre chose que la gra-vité. » Du moment qu'on imagine en effet des molécules semblables qui s'attirent réciproquement et qui se réunissent en corps, en vertu de cette force attractive, on aperçoit tout de suite qu'elles doivent affecter la forme sphérique, car, il n'y a pas de raison pour qu'une de ces molécules soit placée à la surface de la goutte d'une autre manière que toute autre, et la figure ronde est la seule qui puisse maintenir en équilibre toutes les parties du sluide.

Le mot goutte s'emploie encore dans le langage pharmaceutique pour désigner la mesure de certaines liqueurs qui se prennent à très-petites doses. La goutte est évaluée à peu près au poids d'un demi décigramme; toutefois, on conçoit que ce poids doit varier suivant la pesanteur spécifique ou la densité de chaque liquide. Il est certaines liqueurs dont l'usage est intérieur et qu'on prescrit par gouttes : tels sont les baumes, les huiles essentielles, les élixirs, les mixtures, les esprits alcalis volatils, certaines teintures. Plusieurs liqueurs composées de cette classe ne sont administrées que par gouttes, d'où leur est venu ce nom. C'est ainsi que les mixtures magistrales, qui agissent à très-petites doses, sont ordonnées communément, bien que l'on puisse déterminer par grammes et même par cuillerces la quantité de ce remède excédant trente ou quarante gouttes. Les pliarmacopées décrivent sous le nom de gouttes plusieurs compositions : telles sont, par exemple, les gouttes d'Angleterre anodines, les gouttes d'Angleterre céphaliques, les gouttes du gé néral Lamotte, etc. Les gouttes de Goddard ont fait beaucoup de bruit dans un temps; on leur attribuait des vertus presque miraculeuses dans les faiblesses, l'assoupissement, la léthargie et plusieurs autres maladies fort graves. Goddard, qui en est l'inventeur, exerçait avec éclat la médecine à Londres, sous le règne de Charles II. Sollicité par ce prince à lui vendre son secret, il résista longtemps, et consentit enfin, par déférence et par égard, à le lui livrer pour une somme de 25,000 écus. Le prince en sit part à ses médecins, et, malgré cette confidence, la composition des gouttes de Goddard demeura longtemps un mystère entre quelques Anglais. Mais enfin, le célèbre Lister, persuadé que cet esprit de nationalité exclusive et jalouse était un préjugé nuisible au genre humain, communiqua la recette de la médecine de Goddard à Tournefort, qui l'a rendue publique. On sait aujourd'hui que cette sorte de panacée n'était autre chose que le produit de la distillation de la soie écrue, rectissé avec l'huile essentielle de lavande. Quant aux gouttes d'Angleterre anodines, c'était une décoction d'écorce de sassafras, de racine de cabaret, d'opium, de sels volatils de crane humain et de sang humain, d'alcool, etc. Les gouttes d'Angleterre céphaliques différaient peu des gouttes de Goddard. V. DE MOLÉON.

GOUTTE (Médecine). Cette dénomination, qui paraît avoir été employée pour la première fois vers 1720, est due à l'h u m or i s me, et suppose le dépôt d'une goutte de quelque humeur âcre sur les surfaces articulaires. On a cherché à expliquer l'origine de cette affection par les théories les plus siagulières. Hippocrate la plaçait dans la bite et la pituite; Paracelse l'attribua à l'acrimonie de la synovie; Fernel à une humeur s'écoulant de la tête vers les articulations; Rivière suppose l'attération du sang par un sel corrosif; plus nouvellement, Hérissant et Berthollet ont cherché à prouver que la matière arthritique se séparait des os. Brous-

408 GOUTTE

sois voyait dans la goutte une inflammation articulaire sous l'influence d'une gastrite chronique.

Quoi qu'il en soit, toujours on a tenu compte et de la lésion locale et d'une affection générale s'étendant à toute l'organisation. C'est dans l'âge de transition entre la virilité et la vieillesse, que surviennent les premières attaques. Le fait souvent cité de Franklin, souffrant d'une première attaque de goutte à soixante-quinze ans, est une exception trèsrare. Les semmes n'en sont point exemptes, surtout après l'age critique. Bien que l'hérédité ait été mise en doute, une grande masse de faits semble rendre cette cause incontestable. La migraine, la gravelle, les hémorrhoïdes, certaines dyspepsies, une tendance hypochondriaque, l'irritabilité extrême du caractère, une susceptibilité excessive pour la douleur et le spasme, un teint couperosé, etc., indiquent une disposition à la goutte : qu'il s'y joigne une vie sédentaire, sensuelle, ou seulement une disproportion entre l'alimentation et la fatigue, et cette maladie ne tardera point à se manifester. Aussi se rencontre-t-elle plus fréquemment dans la classe aisée (morbus dominorum). On ne peut pas plus nier l'influence du désaut d'exercice, surtout après une vie active, que celle d'un travail intellectuel trop assidu. De là cet axiome : la goutte tue plus de gens d'esprit que de stupides (Sydenham). La colère, les affections morales tristes y disposent comme tous les excès qui portent leur influence sur le système nerveux : Hippocrate dit : puer podagra non laborat ante veneris usum, et il ajoute: Eunuchi podagra non laborant.

Souvent précédée de malaises, de slatuosités, de troubles digestifs, d'engourdissements, de fourmillements et de crampes dans les membres, la goutte aigué débute d'ordinaire au milieu de la nuit et réveille le malade subitement : une douleur vive se fait sentir an gros orteil (70 fois sur 100, Scudamore); d'autres fois c'est à la cheville, au talon, etc. Cette douleur est comparée à une dislocation, à un déchirement, à une brûlure; le frisson survient hientôt, puis la souffrance augmentant toujours s'accompagne d'une grande agitation et de chaleur générale, souvent d'un sentiment marqué de pulsations. Le mal atteint dans la soirée son plus haut degré d'accroissement, et disparait presque complétement après vingt-quatre heures de durée, parfois avec des phénomènes critiques, tels que des sueurs générales ou partielles : celles-ci sont visqueuses, ont une odeur forte et noirciraient l'argent s'il fallait en croire Hossmann, Coste et M. Guilbert. Dans quelques cas une vive démangeaison les remplace; mais le gonflement, la rougeur et la douleur de l'articulation reparaissent dans la soirée et durent ainsi sept à huit heures pendant quelques jours; puis ces accès disparaissent et sont place à des accès semblables sur d'autres articulations. Leur réunion constitue une attaque qui dure quinze à vingt jours et se prolonge d'autant plus que les douleurs sont moins violentes. La maladie disparait ensuite, parfois entièrement, et ne revient qu'après une intervalle plus ou moins long et souvent périodiquement.

Les attaques répétées, en se rapprochant les unes des autres, envahissent un plus grand nombre d'articulations et produisent un état maladif général permanent et local des altérations qui constituent la goutte chronique, alonique. Dans des cas assez rares on a vu celle-ci être primitive, c'est-à-dire n'être point précédée par la sorme aigue. Les douleurs sont vagues, elles envalussent les genoux et d'autres jointures; des nodus, des tumeurs tophacées, volumineuses, entourent les articulations. Elles commencent toutes par le dépôt d'une liqueur visqueuse qui durcit d'abord au centre. Lorsque mécaniquement elles enflamment la peau, celle-ci peut s'ulcérer et donner issue à une sérosité abondante, même à des fragments plus ou moins volumineux de ces concrétions. L'anatomie montre souvent de très-grandes altérations morbides, particulièrement à l'extérieur des membranes synoviales, à l'origine des tendons et autour des ligaments. En 1802 Percy à déposé à l'École de Médecine de Paris le squelette du goutteux Simorre, remarquable par une soudare complète de toutes les articulations, même des mâchoires. L'analyse des concrétions donne beaucoup d'urate de soude, d'urate et de phosphate de chaux unis à une matière animale. Toutefois, beaucoup de concrétions désignées comme goutteuses sont dues à d'autres causes. C'est surtout dans la goutte chronique que la plupart des fonctions participent à la maladie locale, tandis que les phénomènes locaux sont moins douloureux. Ainsi à ces souffrances locales viennent se joindre la tristesse, la morosité, un sommeil troublé, des crampes, des mouvements convulsifs qui agitent les membres, les tintements d'oreille, la céphalalgie frontale, le trouble grave des fonctions digestives, une gastralgie particulière, la contipation, la dyspnée, la toux, enfin l'odème des membres.

On attribue trop volontiers à la goutte dite irrégulière, interne, répercutée, rétrocédée, tous les accidents pathologiques qui surviennent chez les goutteux. Cette explication manque de preuves, et lorsqu'une maladie grave survient après la disparition brusque d'une attaque de goutte, on doit bien plutôt admettre que le mouvement inflammatoire qui s'est développé détourne, dérive la fluxion gouteuse préexistante, comme aussi une maladie inflammatoire peut être supprimée par l'apparition d'un accès de goutte aigué. Nous ne prétendons point cependant que la diathèse goutteuse soit sans influence sur la forme, l'aspect des maladies; cette altération de toute l'économie, cette surcharge de sucs nourriciers (Roche) doit agir de la même façon que toute autre diathèse.

Doit-on considérer comme des complications de la goule la gravelle et les troubles des fonctions digestives? Ne sonce pas là bien plutôt des dépendances immédiates d'une même cause? Il en est de même de la nephrite, dans certains cas du moins.

Le diagnostic de la goutte offre peu de difficultés : ce-pendant sa ressemblance, son identité même, suivant beaucoup d'auteurs, avec le rhumatisme, méritent la plus sérieuse attention. Si des rapports nombreux les rapprochent, d'un autre côté ils dissèrent. Ainsi la goutte affecte primitivement les petites articulations et en particulier le gros orteil; le rhumatisme siège d'ordinaire dans les grandes articulations. Celui-ci débute avec de la fièvre et les signes d'une inflammation souvent très-aigué; la goutte s'annonce communément par des troubles dans les sonctions digestives. Dans cette dernière il se fait un dépôt, une sécrétion de produits salins autour des articulations et plus tard des incrustations, quand dans le rhumatisme le gon flement d'abord considérable, tendu, intra-articulaire dis paraît complétement après l'attaque ou fait place à des produits inflammatoires. Celui-ci, s'il est aigu, est continu; celle-là est remittente ou même intermittente. Le premier semble commencer à la peau et dépendre de causes exiérieures, tandis que l'état goutteux commence aux voix digestives et tend à se terminer aux reins. Après l'attaque de goutte le malade, loin de rester souffrant, faible, anémique, comme dans le rhumatisme, revient promptement à sei occupations, à un état de santé meilleur qu'avant l'attaque, et même à sa pléthore habituelle. Dans les deux cas, il est vrai, l'urine pendant l'attaque est rouge, chargée d'acide urique, mais elle conserve plus ou moins ce caractère après l'attaque de goutte, et les perd entièrement après le rhumatisme ou plutôt quand la sièvre a disparu. Nous pourrions encore chercher une différence dans l'augmentation de la fibrine dans le sang des rhumatisants : bornons-nous à rappeler et les complications graves du rhumatisme s'étendant aux enveloppes séreuses du cœur, à la plèvre et même aux méninges, et enfin les différences considérables qui séparent le traitement des deux maladies.

Il existe cependant, il faut se le rappeler, un état intermédiaire, une affection mixte, que l'on a désignée sous le nom de rhumatisme goutteux, dans lequel les douleurs sont rarement périodiques, les nodosités se forment difficilement. La tuméfaction loin de précéder la diminution de la douleur, ecume dans la goutte, s'accompagne de souffrances trèsvives. Pourquoi s'étonnerait-on de cette union mixte? Les causes extérieures du rbumatisme doivent, en agissant sur les sujets prédisposés à la goutte, provoquer une forme particulière du rhumatisme.

Si l'on cherche à pénétrer la nature de la goutte ou mieux de la diathèse goutteuse, on reconnaît que sa cause réside d'une part dans une nourriture surabondante, trop animalisée, et d'autre part dans l'oisiveté, par suite dans une déperdition insuffisante. Le sang puise dans les aliments trop succulents, trop azotés, un excès d'urée ou d'acide urique; et si les reins, qui ont pour fonction de recueillir et d'éliminer l'urée ou l'acide urique provenant de la décomposition de nos tissus et aussi des aliments introduits dans l'économie (Dumas), si les reins, dis-je, sont insuffisants pour cette élimination, l'acide zrique en excès donne lieu à la gravelle et à la diathèse goutteuse. La fatigue et le travail activent la circulation, la respiration, et secondairement la proportion de l'urée dans l'urine. Ainsi s'explique la rareté de la goutte dans la classe pauvre, habituée aussi à des excès d'aliments, mais en même temps à des travaux pénibles et peu interrompus. Cette explication théorique par la disproportion entre la dépense et la recette alimentaire n'est sans doute pas irréprochable, mais elle s'accorde avec les faits et certainement met sur la voie d'un traitement préservatif et même curatif rationnel. Elle ne répond pas, il est vrai, à cette vaine recherche d'une formule unique ou d'un spécifique contre une maladie qui n'en comporte point; mais, de tout temps on l'a reconnu, c'est à l'hygiène et à la diététique qu'il faut recourir pour modisier la diathèse goutteuse. Lucien fait dire à la goutte qu'elle n'obéit point aux pharmaciens, et le sabuliste, complétant cette pensée, ajoute :

Goutte bien tracassée Est, dit-on, à demi pansée.

Les conseils à donner pour combattre la diathèse goutteuse doivent tendre en effet à prévenir la réplétion, gastrique en diminuant la quantité des aliments azotés et des boissons alcooliques, ensuite à entretenir la liberté du ventre et à activer les sécrétions urinaires et cutanées; enfin, à prescrire un exercice journalier et une vie active. Tissot et Cullen ont peut-être exagéré les bons effets de la diète lactée et végétale, mais la convenance de ce régime n'est pas douteuse.

La goutte aigué est-elle annoncée par quelques signes, le repos, un régime doux, des boissons délayantes, nitrées ou alcalines, laxatives, seront prescrits. Des organes importants à la vie sont-ils menacés, on facilitera l'invasion sur les articulations par des cataplasmes un peu excitants. La douleur est-elle fixée, on se contente, si elle est modérée, de prescrire des cataplasmes émollients, la flanelle recouverte de taffetas gommé, enfin quelques antispasmodiques. On a recours aux émissions sanguines, s'il y a une inflammation un peu vive. Peut-on sans imprudence essayer au début des méthodes perturbatrices, du froid, d'une forte chaleur, des quarante-huit verrées d'eau chaude conseillées par Cadet de Vaux, pratiquer une large saignée, etc.? S'il est permis d'espérer ainsi un trouble favorable, on n'est pas, d'un autre côté, assuré de ne point exposer le malade à de facheux accidents.

Plus les attaques se répètent, et moins le traitement devra être affaiblissant. Parfois même il sera bon de recourir à quelques toniques, au gaïac, à la squine, au bois de Surinam ou à la poudre du duc de Portland, surtout si avec un appareil digestif sain il y a faiblesse et langueur. C'est particulièrement dans la goutte atonique qu'il faut éviter le froid. Les tumeurs, nodus, concrétions tophacées réclament quelques soins particuliers pour en faciliter la résolution ou même la sortie dans quelques cas d'ulcérations, etc.

Les eaux alcalines, celles de Vichy, par exemple ont obtenn des succès avérés; mais une grande prudence doit être apportée dans leur emploi, si l'on ne veut exposer le malade à des congestions inflammatoires et hémorrhagiques. Du reste, sous l'influence des eaux, les articulations s'assouplissent et se fortifient, le gonslement diminue et les douleurs disparaissent dans le plus grand nombre des cas. Passeronsnous en revue l'interminable liste des spécifiques vantés contre la goutte? Ce serait temps perdu, car chaque jour en voit naître de nouveaux, aussi impuissants que les anciens, et la crédulité publique ne s'en lasse point : l'intensité insupportable des douleurs l'explique suffisamment. Mieux vaut, en terminant, répéter le conseil le plus utile aux goutteux : la sobriété et la frugalité, jointes à un exercice suffisant sont les meilleurs préservatifs de la goutte. On parviendra ainsi à éloigner et à modérer les accès ; à bien plus forte raison à écarter un danger, beaucoup moindre il est vrai, que ne le feraient supposer la violence des douleurs et la gravité apparente des attaques : tous les bons observateurs sont d'accord en ce point. Dr Auguste Gouril.

GOUTTE ROSE ou COUPEROSE. Voyez DARTRE. GOUTTE SCIATIQUE. Ce nom vague a été donne à une maladie qui a son siège dans le nerf sciatique et aussi à la douleur arthritique de l'articulation iléo-fémorale. Elle devrait être bannie du langage comme vicieuse (voyez Névalgie).

GOUTTE SEREINE (gutta serena), nom que l'on donnait autrefois à l'a ma u rose, et qui lui vient de ce que dans cette affection le fond de l'œil paraît diaphane.

GOUTTES NOIRES. Voyez BLACK-DROPS.

GOUTTIERE. On appelle ainsi, en termes d'architecture, un canal de plomb ou de bois destiné à déverser dans une rue ou dans une cour les eaux du chéneau d'un comble. Dans les bâtiments gothiques, on leur donne la forme de chimères, de harpies et d'autres animaux fabuleux, et elles prennent alors plus particulièrement le nom de gargous les. Les ordonnances de la police moderne ont proscrit dans les grandes villes l'emploi de cet ornement architectura; elles exigent anjourd'hui, à Paris notamment, que l'eau pluviale soit, à sa descente des combles, reque dans des gouttieres en zinc ou en fer-blanc, et conduite dans la rue par un conduit métallique appendu le long de l'édifice, de sorte qu'elle ne jaillisse pas sur les passants.

GOUVERNAIL, pièce de bois attachée à l'arrière d'un navire ou d'un bateau, et qui, tournant sur des gonds, s'oppose à l'action de l'eau, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et imprime au bâtiment la direction convenable. La barre du gouvernail est une longue pièce de bois horizontale qui le fait mouvoir. Dans l'usage ordinaire, gouvernail se dit des deux pièces de bois réunies, tant de celle qui est en deliors du navire et qui descend dans l'eau, que de la barre ou timon qui le fait mouvoir, et qui est dans l'intérieur. Le gouvernail primitif, fort peu semblable au notre, était placé de côté à l'arrière du navire; il consistait en une pelle large et courte, en forme d'aviron, manié par le timonnier. Dès le treizième siècle, le gouvernail s'attachait, comme aujour-d'hui, juste à l'arrière du bâtiment. Au quinzième siècle cependant, on s'aide encore du gouvernail de côté. Dans les grands navires, la barre du gouvernail, ne pouvant être dirigée à la main, est manœuvrée à l'aide de palans, ou d'une corde très-solide, souvent en cuir tressé, qu'ou nomme la drosse du gouvernail, laquelle s'enroule sur le tambour d'une roue qui est maniée par les timonniers et se trouve placée sur le pont du bâtiment. Perdre son gouvernail est un si grand malheur en pleine mer, que les efforts de beaucoup d'officiers distingués tendent depuis longtemps à imaginer un gouvernail de fortune qui puisse se fabriquer à bord avec les ressources que le navire présente et s'appliquer immédiatement au pâtiment désemparé.

En numismatique, un gouvernail posé sur un globe accompagné de faisceaux marque la puissance souveraine.

Ce mot s'emploie figurément pour exprimer le gouvernement de l'État. Charles Du Rozons.

GOUVERNANCE, mot conservé par l'Académie, désignait autrefois une juridiction établie dans certaines villes de Flandre et des Pays-Bas, et à la tête de laquelle était le gouverneur. Selon l'édit de Louis XIV, de mars 1693, la gouvernance de Lille était composée, outre le gouverneur, d'un lieutenant général, civil et criminel, d'un lieutenant particulier, de six conseillers, d'un avocat et d'un procureur du roi.

GOUVERNANTE. On donne ce titre à l'épouse de l'homme qui porte celui de gouverneur, et auquel le soin d'une province a été confié. Une femme peut être gouvernante de son chef: Marie-Christine, archituchesse d'Autriche, était gouvernante des Pays-Bas lorsqu'en 1793 elle vint mettre le siège devant Lille en Flandre.

On donne à ce nom une extension considerable, puisqu'il désigne les femmes chargées d'élever des enfants : la semme à qui l'on consie des sa paissance un enfant au maillot, et celle qui dirige l'éducation de la jeune personne qui va se marier, sont toutes deux appelées gouvernantes, bien que, l'une soignant le corps, l'autre l'intelligence, la même désignation ne devrait point leur convenir. Mais arrêtons-nous à ce que l'on entend par gouvernantes le plus communément. C'était avant 1789 une personne d'une conduite régulière, qui menait à l'église, à la promenade, en visite chez des amies de son âge, la jeune personne auprès de laquelle on l'avait placée; elle assistait à ses leçons, lui recommandait de les étudier, et ne quittait sa chambre ni le jour ni la nuit. Des principes religieux, de la patience, de la fermeté, mais une vigilance attentive suffisaient. Aussi Mme de Genlis dit-elie que l'on faisait souvent des gouvernantes avec les feinmes de chambre dont l'age avait roidi les jambes et vicilli le goût. Les gouvernantes mangeaient dans leur chambre, où elles commandaient au laquais et à la semme de chambre de leur demoiselle; on ne les voyait guère dans le salon, où peu de personnes étaient polies pour elles: et ce n'était que l'eté, quand on menait la vie de château, qu'elles saisaient partie de la société.

Si l'état de gouvernante est plus honoré aujourd'hui, il est devenu bien autrement pénible. L'on exige en général de la femme qui s'offre pour le professer l'enseignement de l'orthographe, de l'histoire, de la géographie, de l'anglais, de la musique, du dessin, et des petits ouvrages à l'aiguille; quant aux vertus et à l'excellence du caractère, cela va toujours sans dire; la gouvernante est donc devenue une institutrice.

La place de gouvernante auprès des enfants des rois et des princes du sang était une fort grande dignité autrefois. On ne pouvait être nommée sans l'agrément du roi, et l'on ne pouvait être destituée. Lorsque le prince de Guéménée fit une banqueroute de vingt-huit millions, on eut beaucoup de peine à obtenir que sa semme, gouvernante des ensants de France, donnat sa démission. Mue de Miossens, gouvernante de Henri IV, se fit beaucoup d'honneur par l'éducation qu'elle donna à ce prince, le laissant courir pieds nus dans les montagnes du Béarn, manger du pain noir, et visiter les paysans dans leurs chaumières. Les fonctions de gouvernante auprès des princes cessaient quand ceuxci avaient atteint l'âge de sept ans. Les princesses gardaient leurs gouvernantes jusqu'à l'époque de leur mariage ou de leur majorité. La duchesse de Ventadour, en qualité de gouvernante de Louis XV, assista, sur un tabouret, au bas des degrès du trône, au lit de justice tenu par ce monarque agé de cinq ans. Le duc d'Orléans, ayant choisi pour gouvernante de sa fille (plus tard Mme Adélaïde) la comtesse de Genlis, la nomma quelque temps après, avec l'agrément du roi, gouvernante de ses fils. Cet exemple unique sut justifié par l'instruction extraordinaire que la comtesse de Genlis fit acquérir aux jeunes princes dont elle dirigea l'éducation, et par la vie laborieuse de l'ainé, depuis le roi Louis-Philippe, qui pendant l'émigration aima mieux longtemps professer les mathématiques que recourir aux souverains étrangers. La gouvernante du roi de Rome, la comtesse de Montesquiou, ne tit sans donte que son devoir en conduisant cet enfant à Vienne, et en ne le quittant qu'à l'époque où soy éducation devait être consiée à un gouver-

nestr; mais elle montre en accomplissant ce devoir, qui l'exposait à plus d'un danger, tant de courage et de délicatesse, qu'elle peut être donnée pour exemple à toutes les feames revêtues d'une semblable charge.

Les femmes qui soignent le ménage des célibataires sont appelées gouvernantes. Celles des curés et ecclésiastiques doivent avoir l'âge canonique, c'est-à-dire quarante and Les gouvernantes des vieux garçons ont souvent été mises en scène : on les point aitlères, algres, avides, particulièrement inquiètes des dispositions testamentaires de celui dont elles gouvernent la maison. Les parents et les amis de leuri maîtres les redoutant, et parfois les envient, sans considérer ce que leur a coûté d'assiduité, d'adresse, de résignation, le legs qui leur est toujours promis et pas totijours donné.

GOUVERNEMENT. Ce mot, dérivé du latin guiernatio, qui désigne l'action du timonnier qui tient la barra du gouvernail, signifie en politique la manière dont la souveraineté s'exerce dans les États. C'est un terme générique, qui a la double acception du principe et du résultat. On dit dans ces divers sens : un gouvernement monormatique, aristocratique, démocratique, etc., pour exprimer la nature d'un gouvernement. On dit encore un gouvernement doux ou modéré, dur ou tyrannique, pour en exprimer les effets. « J'appelle gouvernement, ou suprème administration, dit J.-J. Rousseau, l'exercice légitime de la puissance exécutive, le prince ou magistrat, l'homme ou le corps chargé de cette administration » (Contrat social). La gouvernement diffère de l'ad ministratio ne ne ce que le gouvernement ordonne, et que l'administration exécute; et es effet ce dernier mot, en latin administratio, dérivé de minister, ministre, exécuteur, signifie littéralement axécution.

D'après tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière, l'origine primordiale des gouvernements remonte à la famille. Plus tard, plusieurs familles, réunies par le hasard, se soumirent, soit spontanément, soit en cédant à la force, à l'homme le plus capable de les diriger et de les défendre C'est ainsi que les Ethiopiens choisissaient pour roi lantél l'homme le plus robuste, tantôt le berger le plus habile, quelquesois l'homme le plus riche, tandis qu'après avoir seconé le joug des Assyriens, les Mèdes, pour arrêter les désordres que causait chez eux l'anarchie, se soumirent aveuglément à l'autorité absolue de Déjecès, parce qu'ils avaient recons en lui l'homme le plus juste. Ainsi, dans l'ordre de la pature, la puissance à laquelle la direction des forces de la société est confiée prend naturellement la place de l'autorité paternelle. Elle est donc sans restriction, sans conditions: volla pourquoi dans les sociétés naissantes l'autorité nous apparatt absolue, c'est-à-dire despotique (voyez Despotisse). Mais alors le despotisme se montre d'abord paternel. Dans d'autres localités, ou la souveraineté a commence par la force, le despotisme a du se présenter des l'origine escorté de ses abus. Qui pourrait dire avec certitude, puisque les traditions historiques nous font partout faute, comment la souversineté s'est modifiée, comment dans certaines localités elle est devenue aristocratique ou démocratique? Quelle que soit as reste la forme du gouvernement, elle ne remplit sa desti-nation qu'autant qu'elle exerce à l'égard des sujets et citoyes tous les devoirs de protection et de justice distributive. Que le souverain soit le peuple, un monarque, une assemblée, ou bien un corps aristocratique, en lui réside le pouvoir légitime du gouvernement, en d'autres termes, l'autorité qu'exige le bien de l'État. Montesquieu a établi que la corruption des gouvernements commence toujours par celle des principes; ainsi, dans une démocratie, lorsqu'on perd l'esprit d'égalité; dans l'aristocratie, lorsque le pouvoir des nobles devient arbitraire, etc. La seule voie pour prolonier la durée d'un gouvernement florissant est donc de le raintest. à chaque occasion favorable, aux principes sur lenghas il a été fondé.

Puffendorf a établi entre les gouvernements une singuilles distinction : il appelle réguliers les gouvernements incaréchique, aristocratique et populaire; et irréguliers les gouvernements mixtes, c'est-à-dire composés d'on certain mêlings de formés simples des gouvernements réguliers. Ainsi, le gouvernement de Sparte, composé des trois éléments de la monarchié, de l'aristocratié et de la Gémocratie; ainsi, le gouvernement aristo-démocratique de Rome, apparaisbent à ée publicisté comme des gouvernements irréguliers, ou plutot comme des corruptions de gouvernements. Qu'entil dit des gouvernements constitutionnels modernes, fondes, comme celui de Sparte, sur la pondération des trois pouvoirs?

Quelle est la mellieure forme de gouvernement? Question toujours posée, jamais résolue, parce que ceux qui l'ont agitée ont commencé par prendre quelques faits pour ou contre telle ou telle forme de gouvernement, et de ces faits particuliers ils ont tiré une conclusion générale. La marche contraire me conduirant pas plus surement au but, parce que les théories, si puissantes sur le papier ou dans les discours de tribune, échouent devant la pratique des hommes et des affaires. Aussi, depuis la discussion des chefs qui mirent sur le trône des Perses Darius, fils d'Hystaspe, la question n'à pas fait un pas. Tout gonvernement a ses inconvénients, aussi blen que ses avantages; et comme on ne saurait faire de si bonnes lois fondamentales que le gouvernement le plus capable par lui-même de mettre les citoyens en sûreté ne tombe en de mauvaises mains, il en résulte que tout gouvernement a ses phases de bonheur et de calamité. On avait cru quelque temps que les gonvernements sol-disant représen-fatifs, dont l'Europe était si entichée, pourraient, si l'on résolvait dans leur sens, le problème d'un système électoral équitable, prévenir beaucoup d'abus et mettre les divers pouvoirs gouvernementaux dans l'impossibilité de se livrer à de fréquents excès. On commence à revenir de cette erreur : les pires des tyrans ne sont pas peut-être les rois : quels tyrans, à Athènes, que ces simples citoyens qui bannissaient Aristide le juste! Quels tyrans que ces éphores de Sparte qui faisaient traquer et détruire les ilotes comme des bêtes fauves! Quels tyrans que certains orateurs, soi-disant démagognes, dans nos dernières réunions délibérantes! C'est bien un vieil axiome en politique, que le gouvernement doit être disserent selon le caractère des peuples. Cette vérité n'a pas besoin de démonstration; il sullit de comparer les gouvernements asiatiques aux gouvernements européens.

Nous lisons dans la Polysynodie de l'abbé de Saint-Pierre, commentée par J.-J. Rousseau : « Si, par miracle, quelque grande âme peut suffire à la pénible charge de la royaulé, l'ordre héréditaire, établi dans les différentes successions, et l'extravagante éducation des héritiers du trone, fourniront toujours cent imbéciles pour un vrai roi : il y aura des minorités, des maladies, des temps de délire et de passions qui ne laisseront souvent à la tête de l'État qu'un simulacre de prince. Il laut cependant que les affaires se fassent. Chez tous les peuples qui ont un roi , il est donc absolument nécessaire d'établir une forme de gouvernement qui se puisse passer du roi; et des qu'il est posé qu'un souverain peut rarement gouverner par lui-meme, il ne s'agit plus que de savoir com-ment il peut gouverner par autrui. » C'est à résoudre cette question qu'ont tendu nos législateurs depuis 1789. La route muivie par eux à été souvent orageuse, parfois rétrograde, mais on ne pent nier qu'its alent fait du chemin. Certains hommes, qui depuis quarante ans voudraient tout voir renouveler sur la face de l'univers politique, nous parlent sans cesse de la lutte des gouvernements contre les peuples, de la ligue européenne des vieux gouvernements contre les nafions qui veulent s'affranchir et se régénérer : il peut y avoir sous certains rapports du vrai dans ce point de vue de la question. Néanmoins, immuables dans leurs théories, les théologiens répètent encore que le gouvernement n'est point fondé sur un contrat libre, revocable ou irrévocable, mais sur la même loi par laquelle Dieu, en creant l'homme, l'a destiné à la société, pulsuu'il est impossible qu'une société larbsiste sans subordination. Aursi saint Paul à t-il posé en principe que toute puissance vient de Dieu, sans distinguer si elle est juste ou injuste, acquise par justice ou par force, etc. On sent combien cet axiome, poussé à ses dernières limites, conduirait à d'absurdes conséquences.

Les gouvernements anciens s'occupaient peu des détails de l'administration. Il n'en est plus de même chez les modernes, depuis Louis XIV. L'administration naquit sous ce roi. Jusque alors le champ des affaires publiques avait été une arène confuse, où combattaient pêle-mêle la violence, la ruse et le hasard. Louis XIV, aidé de Colbert, mit l'ordre dans ce chaos. La France ne profita pas seule du mouvement régulier qu'il imprima aux fonctions publiques, L'Europe se régit désormais par ce système, qu'elle emprunta de lui. La France a vu depuis dans Napoléon un homme non moins appliqué, non moins ami des détails; et si comme conquérant le vainqueur d'Arcole et de Marcngo a fait couler bien du sang et bien des larmes, partout sur son passage il a su répandre, comme dédommagement, les bienfaits de l'administration française. Les peuples ne sont jamais plus heureux que lorsqu'à l'exemple de Louis XIV, de Pierre le Grand, de Napoléon, un souverain sait à la fois régner, gouverner et administrer. Toutefois, il est encore un degré que la sagesse désend de dépasser; car si les anciens gouvernements avaient le désaut de ne pas administrer assez, on peut reprocher aux gouvernements modernes, à celui de France surtout, depuis Napoléon, le travers d'administrer beaucoup trop.

Gouvernement signifie, dans des acceptions particulières, la survelllance, la direction générale d'une chose.

Gouvernement se dit particulièrement de la charge de gouverneur dans une province, dans une place forte, dans une ville, dans une maison royale. Il signifie aussi la ville et le pays sous le pouvoir du gouverneur; enfin, l'hôtel ou le palais où il réside. On peut lire dans le voyage de Chapelle et Bachaumont d'excellentes plaisanteries sur le gouvernement de Notre-Dame-de-la-Garde, dont était si fier Je sleur de Scudéri.

Charles Du Rozoir.

GOUVERNEMENTAL, mot souvent employé depuis a révolution de 1789. Il est très-expressif, et se comprend assez de lui-même: un acle gouvern-mental n'est pas un coup d'Etat; un coup d'État est une mesure violente; l'acte gouvernemental est, au contraire, une mesure sure sage et ferme dans l'intérêt du pouvoir. Un homme gouvernemental désigne un homme naturellement ami du pouvoir et porté par caractère à le soulenir.

GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NA-TIONALE. Voyez Défense nationale.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE. Celul qui s'institue provisoirement, dans l'attente d'un gouvernement définitif. Quatre figurent dans ces quarante dérnières années de l'histoire de France.

Le premier est celui de 1814. Les souverains alliés ayant fait, le 31 mars, à la tête de leurs armées, leur entrée dans Paris, des conférences s'ouvrirent aussitôt chez Talleyrand. L'empereur Alexandre fit, au nom des alliés, une déclaration dans laquelle il proclamait qu'il ne traiterait plus avec Napoléon Bonaparte, et engageait le sénat à nommer un gouvernement provisoire. Le lendemain le conseil municipal de Paris, exprimait dans une proclamation ses vœux pour le rétablissement des Bourbons. Le même jour soixante-quatre sénateurs se réunissaient sous la présidence de Talleyrand, et sous la protection du czar ils décrétaient l'établissement d'un gouvernement provisoire, composé de Talleyrand, du cointe de Beurnonville, du comte de Jaucourt, du duc de Dalberg, de l'abbé de Montesquiou, et de Dupont (de Nemours), secrétaire. Ce gouvernement, chargé de l'administration du pays, devait aussi préparer un projet de constitution. Le commandement de la garde nationale fut déféré au général Dessoles, la déchéance de l'empereur et de sa famille prononcée; et les soixante-dix-sept membres du Corpslégislatif qui étalent restés à leur poste adhéraient aux mesures du Sénat.

Le gouvernement provisoire constitué créa un nouveau ministère, mit le pape en liberté, changea un certain nombre de fonctionnaires, et adressa au peuple et à l'armée des proclamations, dans lesquelles n'était pas épargné Napocon, qui n'avait point pourtant encore abdiqué. Le 4, il chargea une commission de la rédaction d'un acte constitutionnel; la discussion se prolongea jusque dans la nuit du s, et, par un décret du 6, le Sénat appela au trône Louis XVIII et la famille de Bourbon. Il promulgua, en outre, une constitution, que le nouveau roi ne devait point accepter. Puis il envoya en Angleterre, à Hartwell, une députation chargée de lui offrir la couronne; mais déjà deux membres de sa famille avaient pénétré en France, à la suite des étrangers : le duc d'Angoulème, par les frontières d'Espagne, avec les Anglais, et le comte d'Artois, par la Franche-Comté, avec les Autrichiens. Dès le 12 celui-ci avait fait une entrée solennelle dans Paris, sous le titre de lieutenant général du royaume. Deux jours après le sénat lui déférait, sous le même titre, le gouvernement provisoire de la France, en attendant Louis XVIII.

Le second gouvernement provisoire, celui de 1815, suivit de près le désastre de Waterloo et l'abdication de Napoléon en faveur de son fils. Il fut nommé par les deux chambres des pairs et des représentants. Fouch é en avait fait espérer la présidence à La Fayette; mais c'eût été pour lui un témoin incommode : il eut le talent de l'écarter et de se faire élire à sa place. Il avait aussi promis le commandement de la garde nationale au vétéran de la liberté, et il le fit donner à Masséna, qui ne le demandait point. Les autres membres du gouvernement provisoire furent les représentants Carnot et Grenier, et les pairs Caulincourt et Quinette. Nonobstant la proclamation faite de Napoléon II par les deux chambres, deux jours après les actes du gouvernement provisoire étaient rendus au nom du peuple français, et nullement au nom du nouvel empereur. Le 24 juin il envoyait des plénipotentiaires aux souverains alliés traiter des conditions de la paix et réclamer pour la France la liberté de se donner un gouvernement de son choix. Cette démarche échoua, par la trahison de Fouché: on traina les négociations en longueur, on donna des espérances, mais, en définitive, on n'accorda rien. Une autre ambassade, envoyée le 27 à Wellington et à Blücher, n'eut pas plus de succès pour le même motif.

Après le départ de l'empereur, après la retraite forcée de l'armée française derrière la Loire, avec l'appui des baïonnettes étrangères, le rétablissement des Bourbons n'était plus pour Fouché qu'un jeu d'ensant : il lève le masque, et dépose sur le bureau de la chambre des représentants les proclamations de Louis XVIII: A bas les Bourbons! A bas les trastres! A bas Fouché! crie la grande majorité. Le lendemain il a rejoint Wellington, qui le présente, près de Baint-Denis, à Louis XVIII, lequel le choisit pour un de ses ministres. Le 6 juillet les ennemis sont leur entrée dans la capitale. Fouché réunit ses collègues du gouvernement provisoire : il leur déclare sans détour que les souverains alliés se sont engagés à replacer Louis XVIII sur le trône, et que ce prince sera le jour suivant son entrée dans Paris. Les membres, s'apercevant qu'ils sont joués par leur président, lui expriment dans les termes les plus durs l'indignation que leur inspire sa persidie. Le 7 les Prussiens occupent les Tuileries, le Luxembourg et le palais Bourbon. Le gouvernement provisoire, déclarant alors que ses délibérations ne sont plus libres, se sépare, et en instruit la chambre des représentants par un message. Cette assemblée devait prendre le lendemain des mesures de salut public; mais en se rendant au lieu de ses séances, elle le trouva occupé par la landwehr. L'œuvre de trahison était accomplie.

Le troisième gouvernement provisoire est celui de 1830. Le 29 juillet, après trois jours de combats dans les rues de Paris, Charles X, ouvrant enfin les yeux, révoque les fatales ordonnances, et charge le duc de Mortemart de composer

un nouveau ministère. Il n'était plus temps: la commission municipale, composée de Mauguin, Audry de Puyravean, de Schonen et Lobau, rejette les ouvertures de la cour. Un gouvernement provisoire, à la tête duquel est mis le général La Fayette, s'installe à l'hôtel de ville, et son premier acte est de rétablir officiellement la garde nationale. Pendant qu'on délibère sans pouvoir s'entendre, le vieux chef de 1789 et quelques députés vont offrir au duc d'Orléans la lieutenance générale du royaume. Il hésite, puis se décide: Le 30, à dix heures du soir, il revenait de Neuilly au Palais-Royal. Le 31 il était proclamé à l'hôtel de ville, et le gouvernement provisoire cessait d'exister.

Le quatrième gouvernement provisoire fut celui de 1848. Installé à l'hôtel de ville aussitôt après la révolution de Février, il nomme les ministres, proclame la république, fait les élections, et gouverne jusqu'au moment de la réunion de l'Assemblée constituante, qui déclare qu'il a hien mérité de la patrie, et le remplace par une commission exécutive.

Le cinquième gouvernement provisoire a recueilli le funeste héritage de l'empire, tombé au 4 septembre 1870; il a résigné ses pouvoirs le 7 février 1872 (voy. Défense NATIONALE.

GOUVERNEUR. On a donné ce nom à un officier général qui commande une province, une place de guerre, une colonie ou une résidence royale.

Les ducs et les comtes qui commandaient dans les provinces dans les premiers temps de la monarchie française sont l'origine de l'emploi de gouverneur. Vers la fin du règne de Louis XIV et pendant le règne de Louis XV, la France se divisait en trente-neuf grands gouvernements militaires; sous le règne suivant, ils s'augmentèrent de la Corse et du comtat Venaissin. Un décret de l'Assemblée nationale de 1790 en réduisit le nombre à trente-et-un. Les gouverneurs avaient été supprimés le 20 fevrier 1791 : on les rétablit dans les divisions militaires le 21 juin 1814. Déjà sous le consulat et l'empire on en avait nommé dans les colonies, dans les places et dans les pays conquis. Nos colonies sont encore régies par des gouverneurs (voyez Coloniale [Législation]). Le titre de gouverneur des divisions militaires sut définitivement supprimé par ordonnance du 15 novembre 1830. Sous le gouvernement monarchique absolu de la France, les pouvoirs des gouverneurs étaient très-étendus : ils recevaient les mêmes honneurs que les généraux commandant en chef, mais seulement pour leur première entrée dans les villes de leur gouvernement. SICARD.

Dans une place de guerre, jadis, le gouverneur, en qualité de réprésentant du roi, commandait non-seulement à la garnison, mais aussi aux bourgeois. Selon la vieille tactique, il était obligé de soutenir trois assauts avant de se rendre. Dans les provinces, les gouverneurs étaient à la fois gouverneurs et lieutenants généraux : en qualité de gouverneurs, ils commandaient pour le civil; en qualité de lieutenants généraux ils commandaient le militaire. De là de fréquents conslits entre le gouverneur et l'intendant de la province. Avant Louis XIV, les gouverneurs de province levaient des troupes et en disposaient arbitrairement. Ils étaient perpétuels : ce roi les rendit triennaux. Les gouverneurs de provinces prétaient serment de fidélité entre les mains du roi, qui pouvait les révoquer à volonté. Leurs provisions étaient vérifiées au parlement de leur province, où ils avaient séance après le premier président, excepté en Dauphiné et en Franche-Cointé, où ils le précédaient. Les gouverneurs des provinces avaient une compagnie de gardes. Ils accompagnaient le roi au parlement de leur province, toutes les sois qu'il s'y rendait. Lorsque le monarque voulait faire enregistrer de force un édit par une ccur souveraine, c'était presque toujours le gouverneur qui exécutait cet acte d'autorité.

Outre les gouverneurs de province, il y avait, avant la révolution de 1789, neuf gouverneurs de colonies.

Les gouverneurs des maisons royales ne dépendaient

point des gouverneurs des provinces où ces maisons étaient situées. Outre les gouverneurs des palais des Tuileries, du Louvre et du Luxembourg, il y avait neuf gouverneurs de maisons royales: Versailles et Marly, Saint-Germain-en-Laye, Compiègne, Fontainebleau, Chambord, Blois, Meudon, Vincennes et Montceau. L'hôtel royal des Invalides avait et a encore un gouverneur. On connaît le sort funeste du marquis de Launay, capitaine gouverneur de la Bastille. La Bastille n'est plus, mais, dans ce siècle où l'argent est estimé si haut, la Banque de France a son gouverneur, ainsi que la Société du crédit fon cier.

N'oublions pas une dernière acception du mot gouverneur. C'est celle qui s'applique à l'homme qu'on charge de surveiller l'éducation d'un jeune seigneur, d'un jeune prince. Le maréchal duc de Villeroi était gouverneur de Louis XV ensant, comme son père l'avait été de Louis XIV. Montausier remplit les mêmes fonctions près du grand-dauphin, et Beauvilliers près du duc de Bourgogne. L'Assemblée législative voulut donner un gouverneur au fils de Louis XVI. Parmi les candidats proposés, nous citerons Berquin, Condorcet, Bernardin de Saint-Pierre. Le duc de Bordeaux eut successivement pour gouverneurs Matthieu de Montmorency et le duc de Rivière, qui moururent dans l'espace de deux années. Les fils de Louis-Philippe n'eurent point de gouverneurs, mais des précepteurs. Au-dessous du gouverneur des princes était, sous l'ancien régime, un sous-gouverneur.

Les pages des rois de France, comme ceux de Napoléon, avaient un gouverneur et un sous-gouverneur.

Charles Du Rozois.

GOUVION SAINT-CYR (LAURENT), pair et maréchal de France, né à Toul, le 13 avril 1764, d'une famille peu aisée, qui le destinait à l'école d'artillerie de cette ville, préféra aller étudier la peinture à Rome, où il arriva en 1782. Il y passa quatre années, pendant lesquelles il visita une grande partie de l'Italie et fit une excursion en Sicile. De retour à Paris, il y fréquentait l'atelier du peintre Brunet, quand l'envie lui prit de s'enrôler, en septembre 1792, dans le 1 er bataillon de chasseurs volontaires de cette capitale, qui se rendait à l'armée du Rhin. Élu capitaine par ses camarades, il fut, lors du licenciement de ce corps, placé dans la ligne avec les autres officiers. Custine le rencontra dessinant les positions des Prussiens, et le soir il était adjoint à l'étatmajor, où il se faisait estimer par ses talents et ses servi-ces. En septembre 1793, une division ennemie étant parvenue à séparer l'armée de la Moselle de celle du Rhin et à menacer Weissembourg, Gouvion, chargé par les représentants du peuple de diriger, avec le titre de chef d'état-major, le général Férey, reprit le camp de Nothweiler. Hoche, près duquel il fut ensuite détaché, le nomma, le 9 janvier 1794, adjudant général, chef de brigade. Le 5 juin il était général de brigade, et le 14 général de division. En cette qualité, il dirigea les opérations qui refoulèrent l'armée prussienne sur Mayence. En octobre 1795, dans l'affaire des lignes de cette place, il sauva les divisions du centre et de la gauche

du désastre de la droite, et rallia les troupes.

Pendant la campagne de 1796, il se signala à la tête du centre de l'armée du Rhin sous les ordres de Moreau, déploya une rare capacité au passage du Knubis, aux combats de Rothenzohl, Stuttgard, Freysing, Neubourg, et gagna seul la belle bataille de Biberach, qui couronna cette campagne. Durant l'hiver, il partagea avec Desaix la gloire de la défense de Kehl, et commanda l'aile gauche, l'année suivante, pendant les courtes opérations que vint arrêter l'armistice de Léoben. Moreau ayant été éloigné du commandement par sa conduite douteuse, et Hoche lui ayant succédé, Saint-Cyr le remplaça, quand un crime eut privé la France du héros de la Vendée. A la suite de la paix de C am po-Formio, il fut chargé de réunir à la république le canton de Porentruy, qui devint la base du département du Mont-Terrible. Il eut ensuite le commandement de l'armée de Rome. Ayant voulu faire restituer par les

commissaires du Directoire un ostensoir de 400,000 francs qu'ils avaient dérobé à la famille Doria, il fut destitué; mais ce gouvernement corrompu eut lui-même tellement honte de son injustice, qu'au commencement de 1789, Gouvion était renvoyé à l'armée du Rhin, dont il commandait la gauche sous les ordres de Jourdan; il passait ensuite sous ceux de Moreau à l'armée d'Italie, dont il dirigeait la droite à la bataille de Novi, défendait Gênes et son littoral, remportait de brillants succès à Bosco et à Albaro, et retenait sous les drapeaux une armée exaspérée par le dénuement et les dilapidations.

Au commencement de 1800, il passa, sur la demande de Moreau, à l'armée du Rhin, gagna la seconde bataille de Biberach, mais, ne pouvant s'entendre avec un chef jaloux de sa gloire, demanda son rappel et entra au conseil d'État. L'année suivante, il fut envoyé en Espagne, pour diriger les opérations du corps de Leclerc, et y resta en qualité d'ambassadeur. En 1803, il fut mis à la tête du corps franco-italien qui devait occuper la Pouille, Tarente, Otrante, et fit prisonnière, en 1805, une division autrichienne de 8,000 hommes, commandée par un prince de Rohan, qui menaçait de détruire nos magasins dans l'Italie centrale.

Il sit la compagne de Prusse et de Pologne en 1807, et sut nommé gouverneur de Varsovie. En 1808, il reçut le commandement de l'armée de Catalogne, où il se distingua dans plusieurs rencontres. Apprenant, en 1809, qu'il était remplacé par Augereau, il quttta l'armée, sans l'attendre. fut mis aux arrêts dans sa propriété à son arrivée à Paris, et y resta jusqu'au 14 avril 1811, où il recut le commandement d'un corps bavarois. Avant été blessé le 16 août, ainsi que le maréchal Oudinot, à la bataille de Polotzk, et ce dernier ayant dû quitter l'armée, Saint-Cyr, réunissant les deux corps, remporta, le 18 août, sur les Russes, une victoire qui lui valut le bâton de maréchal. Vainqueur de nouveau à a seconde bataille de Polotzk, il ne put retirer d'autre avantage de cette bonne fortune que celui d'assurer sa retraite. Mais, grièvement blessé, il dut se retirer sur les derrières de l'armée et résigner son commandement.

A peine retabli, il prit, au commencement de 1813, celui du onzième corps sous les ordres du prince Eugène. Le typhus, dont il fut atteint, le mit hors de combat jusqu'au mois de mai. Après la rupture de l'armistice, l'empereur lui consia le commandement du quatorzième corps, qui formait la réserve. Les fortifications dont il entoura Dresde préparèrent les victoires des 26 et 27 août. Napoléon en octobre ayant réuni toutes ses forces pour une dernière tentative, qui échoua devant Leipzig, laissa dans Dresde Saint-Cyr, qui battit l'armée russe de Tolstoy par laquelle il était bloqué. Il fut pourtant contraint de signer une capitulation honorable, dont les clauses furent violées, au mépris du droit des gens, et se vit retenu prisonnier avec ses troupes. D'un autre côté, la factiou des valets de l'empire l'accusait d'avoir capitulé sans nécessité. Heureusement l'ordre de Napoléon qui lui donnait carte blanche, et qui avait été intercepté par l'ennemi, est connu aujourd'hui.

Rentre en France après la paix, le maréchal Gouvion Saint-Cyrsetint éloigné de tous les emplois jusqu'à la catastrophe de 1815. Au conseil des officiers généraux à la Villette, il insista vainement pour qu'on profitât du faux mouvement de Blucher sur la rive gauche de la Seine. Le 8 juillet, Louis XVIII lui confia le portefeuille de la guerre. Son premier soin fut de poser les bases de l'organisation d'une nouvelle armée, en remplacement de celle que les Bourbons avaient licenciée. Ce premier ministère de Saint-Cyr fut court; le traité du 20 novembre lui paraissant blesser l'honneur de la France, il refusa, avec ses collégues, d'y apposer sa signature, et donna sa démission. Le roi le nomma membre de son conseil privé, gouverneur de la cinquième division militaire et pair de France avec le titre de marquis. Devenu ministre de la marine en 1817, il reprit la portefeuille de la guerre le 12 septembre 1819. On dost

à son administration la loi dit recrutement, les dispositions relatives à l'avancement et aux pensions de retraite, l'institution des vétérans, etc. La marché du gouvernement le força de neuvéau à donner sa démission, en novembre, et à rentrer dans la vie civile, pour n'en plus sortir.

Il mourut à Hyères (Var), le 17 mars 1830; il avait été frappé d'apoplexie le 12. Il a laisté un Journat des Opérations de l'armée de Catalogne en 1808 et 1809 (1 vol. 18-8°, avec alias, Paris, 1821); des Mémoires sur les Campagnes des urmées du Rhin et de Rhin et Moselle (4 vol. in-8°, avec alias, Paris, 1829) et des Mémoires pour servir à l'histoire militaire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, dans lesquels la mort qui vint le surprendre le força de laisser des lacunes (4 vol., grand in-8°, avec alias; Paris, 1831).

Eeg. G. de Monei.ave.

GOWER, vieux poste anglais, lesu d'une fort anclenne

GOWER, vieux poste anglais, issu d'une fort ancienne famille, remontant, suivant toute apparence, à Allan Gower, seigneur de Sittenham, dans le Yorkshire, à l'époque de la conquête Normanie, naquit en 1325, par conséquent avant Chaucer, et comme lui fut l'un des fidèlés partisans du duc de Lancastre, Jean de Gand. On a de lui un ouvrage poétique en trois parties, intituiées: Speculum Meditantis, Pox Clamantis et Confessie Amantis, mais dont la dernière seule a été traduite en anglais. Le sujet qu'il traite, v'est l'amour considéré au point de vue métaphysique et à celui de la rhétorique; et bién que pour la valeur poétique il n'approche pas des Canterbury Tales, on ne laisse pas que d'y trouver souvent des traces de sensibilité et d'un grand bon sens. Chauche l'appelle le Sentencieux Gower. Il mouruit en 1408, après avoir perdu la vue depuis quelques annesse.

A la même famille, qui, au reste, s'est distinguée dans ces derniers temps par ses richesses et par ses britlantes alliances, appartenait encore sit John Gowen, porte-ban-mère du prisse Édouard à la bataille de Tewkesbury (à mai 1471). Fait prisonnier en même temps que son maître, il fut mis à mort par le vainqueur. Un de ses descendants, sir Thomas Gowen de Sittenham, fut crié baronel en 1620 par Jacques I'r. Le petit fils de celui-ci, sir William Gowsa, hérita des immenses propriétés de son oncle, sir Richard Leveson de Trentham, et prit des iors le nom de Leveson-Gower. Il épousa lady Jane Granville, fille du comte de Bath et l'une des béritières de cette riche famille. Après Quoi, en 1763, son fils John fut créé baron Gower de Sittenham. Lord Gower mourut en septembre 1709, laissant de son épouse, fille du duc de Rutland, un fils, John, qui Spousa une fille du duc de Kingston, fut nommé lord chantelier en 1742, créé en 1748 vicomte Trentham, et comte Gower, et mourut en 1754. Son file aine, Granville, né en 1721, entra en 1747 au parlement comme représentant de Westmisster, et plus tard devint lord chanceller, grandchambellan, président du conseil privé, et joua un rôle considérable dans les luttes politiques de son temps. En 1786 A fut créé marquis de Sinfford, et mourat en 1803. Par son mariage avec la sœur de Bridgewater, de laquelle il eut un fils, Georges Granville (voyes Sofwenland), la famille Gower se treava plus tard appelée à bériter d'une partie des immenses richesses de cette maison. C'est de son Becond mariage avec une fille du comte Galloway que naquit le fils connu plus tard sous le nom de comte Gran-

GOYA Y LUCIENTES (FRANCISCO), le plus original sinon le plus savant des peintres de l'Espagne moderne, naquit le 31 mars 1746, à Fuente de Todos, dans le royaume d'Aragon. On a peu de détails sur lès événements de sa vie : Sève de Francisco Bayen et de José Lusan, il fit, jeune entere, le voyage de Rome, et remporta en 1771 le second prix de peinture proposé par l'Académie de Parme. A son retour en Espagne, il fut chargé de composer des modèles pour la manufacture royale de tapisseries, et ces dessins furent les premières œuvres qui attirérent sur lui l'attention publique. Le talent dont il y fit preuve, la rapidité incroyable

trec laquelle îl les exècută, îbi îberiterent îcă ciate de Raphael Mengs, sous la direction de qui cialini, piscul dia travaux. La grace et le indurei du îl apportait dans la filature des scènes populaires, genre nouveau, că îl comainteure des scènes populaires, genre nouveau, că îl comainteure constamment, exciterent l'admiration des comainteure autel et le Christ place à l'entrée du chori du infattre-autel et le Christ place à l'entrée du chori du l'agrice de San Francisco el Grande de Madrid. Cette belle juste valut à Goya, en 1780, sa nomination de membre de l'Academie de San-Fernando et de peintre ordinaire du roi. Après la mort de Charles III, Goya îut également prolège pier Charles IV; et les grands seigneurs de cette cour corrompue, le comte de Benavente, et surtout la duchesse d'Albe, le trafaterent avec honneur. Il devint même l'ami ét le pensionnaire de la duchesse, et bientôt îl la servit dans ses rancumes et dans ses jalousies.

Peintre et caricaturiste, Goya a Deaucoup produit. Il a peint à fresque la chapelle de San-Antonio de la Florida, situé à une demie-lieue de Madrid, Sainte Rufine et sainte Marine, dans la cathédrale de Séville, Saint Louis de Borgia et un Possédé, dans celle de Valence. Il y a de la main de Goya, dans les musées d'Espagne, des œuvres importantes. À Madrid, au musées del Rey, on voit les portraits équestres de Charles IV et de la reine Maria-Luisa, et le tableau intitulé le Dos de Mayo, curieuse scène de l'invasion française. Il faut citer aussi la Loge au Cirque des taureaux (musée national); une Maja, un Aulo-da-se, une Procession, la Course de taureaux et la Maison de sous (Académie nationale). Indépendamment de son portrait, peint par lui-même, le Musée du Louvra a possédé aept tableaux de Goya, que les héritlers de Louis-Philippe ont repris à la France. Il y a du sentiment et de la verve dans son ébauche, Dernière prière d'un condamné; Les Forge-

son ébauche, Dernière prière d'un condamné; Les Forgerons sont pleins de mouvement, mais l'exécution en est à
pelne supportable. En revanche, il y à une coquetterie charmante dans Les Manolas au balcon. Goya peignait comme
dans le délire de la fièvre. Il alfecte souvent pour la forme le
dédain le plus parfait; chez lui, c'est à la fois ignorance et
parti pris. Et cependant ce maître bizarre, qui semble se
complaire dans la laideur, avait un vil sentiment de la grace
l'éminine et des piquantes attitudes des belles filles de l'Espagne.

Quol qu'il en solt, Goya, si égaré, si fou, si incomplet dans sa peinture à l'huile, a laissé des caricatures d'un très-haut prix. Il nous reste de lui la Tauromaquia, suite de trente-trois planches, vingt dessins sous le titra de Scènes d'invasion et enfin son chef-d'œuvre, les Capriccios, qui se composent de quatre-vingts gravures y compris le portrait de l'auteur. Ses caricatures sont exécutées à l'aqualinta et repiquées à l'eau-forte. En combinant ces deux procédés, l'artiste est arrivé à des résultats merveilleux; la finesse et la transparence du ciair-obscur y sont rendues avec une perfection qui fait presque songer à Rembrandt. De toute l'œuvre de Goya, la Bibliothèque impériale ne possède que les Capriccios. Son exemplaire est précède d'un manuscrit de quelques pages, qui donne la clei de plusieurs des énigmes que renferme ce précienx volume. Goya avait épouse les intérêts et les petites passions de sa prolectrice, la duchesse d'Albe. La duchesse et la reiné, fort occupées toutes deux de galanterie, s'entendalent très-bien, mais des fivalités, des jalousies, ne tardèrent pas à éclater; Goya poursulvit alors de son crayon moqueur les amants de Mariauisa et sa Majesté elle-même. Plusieurs de ses caricatures ont un sens politique qu'il nous est déjà difficile de saisir, mais que la malignité des contemporains commentait aisément. Les autres sont des peintures de mœurs, et c'est là surtout que la fantaisse de Goya s'exerce librement. Il se plait à représenter les manolas de Madrid dans toute leur grace provoquante; il aline aussi les excursions dans le monde lantastique et c'est là qu'il triomphe. Son crayon facile a créé tout un peuple de démons, dont l'étrangete n'a pas d'égale, et qui sont souvent d'une grande hardiesse de dessin. Goya a poussé très-loin l'expression. Ses compositions

sent terribles ou charmantes; il en est peu de médiocres. Le dur génie de l'Espagne respire tout entier dans ces caricatures irritées, dans ces débâuches de la pensée et de la ligne, et même dans ces poétiques erequis, où la sourire garde toujours quelque chose de sérieux et de réfléchi. Goya mourut à Bordeaux, dans la nuit du 15 au 16 avril 1838, très-vieux, très-triste et très-oublié.

Paul Martz.

GOYAVIER, nom vulgaire du paidium, genre trèsremarquable de la famille des myrtacées, renfermant plusieurs arbres à fruits mangeables et des plus recherchés dans les Indes orientales et occidentales. On n'en connaît pas moins de soixante-quatre espèces, originaires pour la plupart des régions intertropicales. Les plus recherchées sont le goyavierpoire (poidium pyriferum), vulgairement goyavier blanc, arbre fruitier commun à toutes les contrées de la zone équatoriale, dont le fruit, de la forme d'une poice et de la grossent d'un couf de poule, jaune à l'extérieur, renterme une puipe succulente, tantôt blanchâtre, tantôt verdâtre ou rougeatre, et pesse pour un aliment sain et agréable, bien que le goût n'en convienne pas d'ordinaire aux personnes qui n'en ont pes l'habitude; le seganier-pomme, dont les fruits ne sont guère mangés qu'en confiture et en compote, en raison de leur nature astringente, et qui est moins cultivé; ensin, le goyavier de la Chine, qui produit un fruit du volume d'une pêche, à la pulpe tout à la fois sucrée et acidulée, et d'une saveur plus recherchée que les autres.

GOYEN (JEAN VAN), paysagiste hollandais, né à Leyde, en 1896, mort à La Haye, en 1856, apprit son art sous différents maîtres, et en dernier lieu dans l'atelier d'Isaïe Yan der Veld, à Harlem. Il peignit avec une rare vérité et une grande facilité d'exécution des paysages et des vues de la Hollende, surtout les rives des fleuves et des canaux, qu'il anime par un grand nombre de figures et de barques, on laissant apercevoir dans le lointain quelque petite ville ou quelque village. Ses tableaux, qui sont assez répandus, sont d'une exécution fort inégale, tantôt finis, tantôt touchés seulement, mais toujours traités avec esprit. Bien qu'ils aient perdu de leur conteur, on les recherche encore partout avec empressement et surtout dans les Pays-Bas. Van Goyen est l'un des fondateurs de l'école paysagiste hollandaise. Il intéresse toujours par la vérité immédiate de sa touche; mais il ne saurait soutenir la comparaison avec Ruyadaé I, qui vint après lui, et qui, sous le rapport de l'élément poétique de la composition et du fini de l'exécution, a atteint le fatte de l'art.

GOZE (lie de), en italien Gozso, et appelée par les Romains Gaulus. Elle appartient à l'Angleterra, et est située dans la Méditerranée. On présume que dans les temps antiques elle ne faisait qu'un avec Malte, dont elle est réparée aujeurd'hui par l'île Comino, qui a da aussi en être vio-lemment arrachée par quelque cataclyame, et que des trem-laiements de terre l'out auccessivement réduite à n'avoir plus, aomme anjourd'hui, qu'une superficie d'environ 10 kilomètres carrés. Les restes de civilisation phénicienne (murs eyelopéens), et les ruines plus modernes de constructions possaines qu'où y remarque, n'offrent pas moins d'intérêt à l'antiquaire que n'en présente au naturalists ses riches productions végétales, et surtout son excellente agriculture, grâca à laquelle elle peut suffire à nourrir ses 17,000 habitants. On y récolte beaucoup de grains et de coton, et on y élève une grande quantité de bétail. Goze contient aussi appe race d'ânes remarquables par leur grandeur et leur vigueșir. Son chef-lieu est Rabato. C'est une petite ville située sur son versant sud. Le gouverpeur civil anglais réside au centre de l'île. à Castel del Gozzo.

fuce sur son versant sud. Le gouverneur civil anglais réside au centre de l'île, à Castel del Goszo.

(in OZLAN (Léon), romancier et auteur dramatique, est se le 1º1 septembre 1803, à Marseille. Moine bien partage du côté de l'intelligence, il fut d'abord sous-maltre dans une pension de sa ville natale, et lorsqu'il arriva à Paris, en 1828, après un voyage au Sónégal resté sans résultat pour son avenir, il dut se résoudre à accepter une place de oummis chez un libraire. Une irrésis-

tible volcaté le poussait vers la littérature; il y entra bientet par une porte dérobée, celle du journalisme astirique. Sen talent vif, souple, mordant, le readait morveilleusemen propre à ce genre de travail, et cette production quotidienne et rapide fut pour sa plume déliée la meilleure des éducations. Il devint l'un des plus actifs collaborateurs du Figure. Plain de sailles, original sans aller jusqu'à l'excentricité, il excellait dans le paradoxe, et mieux que personne il faisait l'article de genre. Déjà habile dans l'art de raconter, il publia dans L'Europe littéraire et dans la Revue de Paris des nouvelles qui attirèrent sur son nom l'attention sympathique des bons juges. M. Gozian, qui jusque là n'avait montré que de l'esprit, laissa des lors paraître dans ses contes un sentiment passienné et une remarquable délicatesse d'observation. Bien qu'il n'ent pas heaucoup d'haleine, bien qu'on lui ent conseillé de s'en tenir aux courtes historiettes, il se hasarda dans le roman. On vit successivement parattre : Le Notaire de Chantilly (1836); Washington Levert et Socrate Leblanc(1838); Le Médecin du Pecq(1839); La Dernière Sanor grise (1842); Le Dragon rouge (1843); Aristida Froissart (1844); Les Nuits du Père-Lachaise (1845); Le Lilas de Perse (1853), et Georges III (1854).

M. Gozlan avait des sa jeunesse conçu le dessein de retracer, dans une série de romans qui devaient porter le titre général des Influences, le tableau des mœurs de certains hommes que leur condition dans le monde appelle à exercer sur coux qui les entourent une domination avouée ou secrète. C'était certes un vaste cadre, et depuis le prêtre jusqu'au marchand, depuis le banquier jusqu'au journaliste, tous les acteurs de la comédie sociale auraient pu y figurer. Daux portraits de cette galerie seulement ont paru : Le Notaire de Chantilly et Le Médecin du Pecq. Tout en écrivant cas livres, il n'a pas cessé d'enrichir les revues de petits romans, qui, pour être d'une dimension moindre, n'en furent pas moias applaudis. Quelques-unes de ces nouvelles on été recueillies dans Les Méandres (1842); La Nuit blanche (1844); Les Vendanges (1853); Le Tapis vert (1855). On relira toujours avec un intérêt nouveau la Frédérique, Comment on se débarrasse d'une maîtresse, Un Homme arrivé, et cette amusante suite d'articles qu'il a rattachés par l'invisible lien d'une pensée commune, Les Petits Machiavels, contes charmants, où la réalité de l'observation le dispute à la saveur piquante du style. Mais ce qui le distingue surtout, c'est une implacable ironie. Jamais la fauese érudition ne fut aussi bien raillée que dans son Histoire de quatre Savants. Nous avons dit aussi quelle verve entrainante l'auteur des Méandres a su mettre dans le récit. Cotte facilité de talent s'est fait principalement remarquer dans un genre de travail un pen plus sérieux, je veux parler de son Histoire des Châteaux de France, dont quelques volumes seulement ont paru (les Tourelles, le Chalegu de Luciennes, le Châleau de Rambouillet). Mais il se lassa bientôt de ces travaux, et il revint aux œuvres d'imagination. Doué d'une fécondité merveilleuse, il a tenu la plume jusqu'à son dernier soupir; parmi ses derniers romans, citons : Histoire de cent trente femmes (1853); la Folle du legis (1853), choix de nou-velles; les Emotions de Polydore Marusquin (1857), l'Œil noir et l'æil blen de Mue Diane, et une très-curiense étude intitulée Balaccen pantoufies.

Doué de qualités si divarses, M. Gozian a voulu s'essayer au théâtre. On pouvait craindre que la finesse de son dialogue na fit pas à sa piace sur la scèhe, qui demande avant tout des nuances tranchées, et qui s'accommode bien plus de celui qui frappe lort que de celui qui frappe juste. Il donna à l'Odéon La Main droilé et là main gauché (1842), drame en cinq actes, qui obtint un succès légitime. Il fut moins heureux avec Ave (1843), et avec Notre-Dame des Abfines (1848). Deux autres drames, Le Liure noire (1848), et Louise de Nanteuil (1854), n'ont pas élé joudes longiemps. Il a continué cependant de plus helle, ci il a nome daigné faire des vaudevilles : Trois Rois, trois

Dames (1847); Un Cheveu blond (1847); le Lion empaillé (1848); le Coucher d'une Étoile et Dieu merci le couvert est mis! (1851). De vives comédies, une Tempéle dans un verre d'eau (1846), la Queue du chien d'Alcibiade (1849), la Fin du Roman (1851), le Gâteau des Reines (1855), ont égayé le répertoire du Théâtre-Français. Pourquoi faut-il que, dans un jour d'erreur, M. Gozlan ait publié, quelques vers, des vers de prosateur à coup sûr, et qui ne valent ni plus ni moins que ceux de Fénelon ou de Malebranche?

L'ironie, nous l'avons dit, est le caractère distinctif de M. Gozlan. Quand il raconte une tendre histoire, on sent qu'il reste en dehors de son œuvre, et que tout en faisant soupirer les amoureux, il sourit de leur ivresse naïve ou de leur douleur. Aussi y a-t-il chez cet écrivain quelque chose qui arrête à moitié chemin l'émotion du lecteur et l'empêche de lui être tout à fait sympathique. Ses romans sont pleins d'interruptions désespérées et d'amers sarcasmes. Dans ce genre, rien n'est triste comme l'article qu'il a jadis publié sur la Morgue, dans le livre des Cent-et-un. Il est des choses qu'on ne doit point railler. Mais M. Gozlan sait la vie, et il la sait trop. Il a lui-même (ait sa profession de soi littéraire, lorsque, dans la présace du Notaire de Chantilly, il s'est écrié: « Plus de héros... des hommes! » Quant au style, M. Gozlan n'appartient pas à une école très-pure; il ne hait ni le clinquant ni les paillettes; mais sa plume sait prendre tous les tons. Paul MANTZ.

Cet écrivain est mort le 14 septembre 1866, à Paris. GOZZI (GASPARO, comte), célèbre littérateur italien, né A Venise, en 1713, éprouva dès sa plus tendre jeunesse la passion la plus vive pour les poésies de Pétrarque, et fut porté à essayer de les imiter, quand il eut fait la connaissance de Louise Bergalli, célèbre par ses ouvrages poétiques et par les grâces de son esprit. Il l'épousa, et à son instigation consentit à se charger de la direction du théatre de San-Angelo, qui finit par lui valoir tant de désagréments, quoique tout le poids en retombât sur sa femme, qu'il résolut de rentrer à tout prix dans le calme et le repos. Il loua un logement bien isolé, et s'y réfugia au milieu de ses livres. Quelques ouvrages dramatiques qu'il livra à la publicité n'obtinrent qu'un succès médiocre; par contre, ses dissertations critiques et morales et la Gazetta Veneta, qu'il rédigeait presque seul, attirèrent l'attention générale. On ne tarda pas à le regarder comme l'un des critiques les plus distingués et l'un des écrivains les plus élégants et les plus purs de l'Italie. En toute occasion il prit la désense des saines doctrines littéraires contre le mauvais goût. Après avoir pendant longtemps rempli les fonctions de censeur et d'inspecteur des imprimeries à Venise, il fut appelé, en 1774, à Padoue pour y présenter un plan de réforme de l'université. C'est là qu'il mourut, en 1786. Comme critique, il brillait par la finesse et la profondeur de ses aperçus, par la modestie et l'impartialité de ses jugements. Sous ce rapport, son Giudicio degli antichi poeti sopra la moderna censura di Dante, etc. (Venise, 1758, in-4°), est resté un véritable modèle. Son Osservatore veneto periodico (Venise, 1768), est une imitation assez heureuse du Spectateur d'Addison. On a aussi de lui une imitation des satires de Boilean en langue italienne. Une nouvelle édition de ses Œuvres complètes a paru en 20 volumes à Bergame (1825-1829).

GOZZI (CARLO, comte), frère du précédent, né à Venise en 1722, entra au service dès l'âge de seize ans, par suite de la pauvreié profonde de sa famille; et trois aunées qu'il passa dans un régiment cantonné en Dalmatie interrompirent des études qu'il reprit avec une nouvelle ardeur lorsqu'il lui fut donné de revenir à Venise. Le succès qu'obtenaient les mauvais ouvrages dramatiques de Chiari l'excita à combattre cette aberration du goût. Bientôt même il ne craignit pas de s'attaquer à Goldoni lui-même, coupable à ses yeux de contribuer par ses ouvrages à la ruine de l'ancienne Commedia dell' arte. Sa Tartana degli influsti per l'anno bisestile (1757) excita contre lui des clameurs universelles

et Goldoni crut devoir lancer contre ce piquant pamphlet un grand poème qui ne lui valut que de nouvelles épigrammes de la part de Gozzi. Cette lutte littéraire eut pour résult de pousser Gozzi vers un nouveau genre d'œuvres dramatiques. Goldoni avait presque complétement ruiné Sacchi. ce remarquable arlequin, ainsi que sa troupe, qui excelleit dans la Commedia dell' arte. Gozzi prenant fait et cause pour ces artistes, écrivit pour eux gratis à partir de 1761. Au lieu d'emprunter ses sujets à la vie bourgeoise, il alla les demander aux contes de fées; et Schiller a arrangé pour la scène allemande l'un de ces ouvrages intitulé : Turandot, princesse de Chine. Toutes les pièces de Gozzi visent à l'effet. Pleines de hardiesse et de fantaisie, elles répondaient au goût alors dominant en Italie, mais elles n'ont pes pu se maintenir au répertoire. Toutefois, sous l'influence d'une actrice appelée la signora Ricci, et, pour lui faire des rôles tragiques plus convenables à ses moyens, il se mit à traduire plusieurs pièces françaises et autres. Carlo Gozzi présida lui-même à l'impression d'une édition de ses Œuvres compiètes (10 volumes, Venise, 1792), et mourut le 4 avril 1806. On trouve dans son autobiographie, intitulée Memoris della vita di Carlo Gozzi, de précieux renseignements sur ses travaux littéraires.

GOZZO. Voyez Gozz.

GOZZOLI (BENOZZO), célèbre peintre toscan, dont le véritable nom était vraisemblablement Benosso di Lese, naquit vers 1400, à Florence, et fit partie de la nombreuse pléiade d'artistes du quinzième siècle qui contribuèrent à élever la peinture toscane à ce degré de perfection dont les toiles de Léonard de Vinci et de Michel-Ange nous fournissent de si admirables exemples. Il y a toute apparence qu'il fut l'élève de Fiesole; mais il ne continua pas la manière pieuse et dévote de son maître. Cédant au contraire à l'impulsion d'un caractère naturellement gai, il revêtit les sujets bibliques de l'expression de bonheur et de joie particulière au milieu dans lequel il vivait. Dans sa tendance à entourer ses figures de plantureux paysages et d'édifices somptueux, il est jusqu'à un certain point comparable à ses contemporains flamands; et il fut le premier en Italies qui osa donner à ses tableaux un riche fond. Comme dessinateur et comme coloriste, il est plus habile que Fiesole, moins pourtant que Masaccio, à l'instar de qui il prit l'habitude de mettre dans ses toiles des portraits de contemporains. Ses principaux ouvrages se trouvent au palais Riccardi à Florence, et au Campo-Santo de Pise, qu'il a orné de vingt-trois grands tableaux, dont les sujets sont tous empruntés à l'Écriture Sainte. Le premier, Les Vendanges de Noé, fut exécuté par lui en 1469 ; le dernier, La Reine de Saba, est de 1485 : de sorte qu'il consacra seize années à l'œuvre entière. On présume qu'il mourui peu de temps après l'avoir terminée.

GRAAL. Voyez Gréal. GRABAT. On nommait ainsi autrefois un mauvais lit suspendu, étroit, sale, et sans rideaux, où couchaient les esclaves, les pauvres gens et les philosophes cyniques. De ce mot se forma celui de grabataire, nom de sectaires qui disséraient de recevoir le baptême jusqu'à la mort, ou jusqu'au moment où tout espoir de vivre les avait quittés, dans la persuasion où ils étaient que ce sacrement effaçait tous leurs péchés. On a dit figurément être sur le grabat, pour désigner quelqu'un d'alité et de très-malade.

GRACCHUS. Voyez GRACQUES.

GRÂCE (du latin gratia). Ce mot, en général, emporte une idée de saveur bénévole, de complaisance volontaire; c'est ainsi que l'on dit : Je vous demande cette grace; Il m'a comblé de graces. Etre en graces auprès de quelqu'un, ou être dans les bonnes graces de quelqu'un, c'est posséder entièrement sa consiance, son amitié, être dans sa saveur.

Grace signifie aussi remerciment, témoignage de reconnaissance ; il est alors ordinairement précédé du verbe rendre : c'est dans le même sens qu'on dit rendre des actions de graces. Grace s'emploie encore pour pardon, indulgence. On appelait autrefois, dans le commerce, délai ou jeur, GRACE 417

de grâce un délai de dix jours qu'on accordait à celui sur lequel une lettre de change était tirée. An de grâce se dit de chacune des années de l'ère chrétienne. Grâce expectative se dit des provisions que la cour de Rome donne par avance du bénéfice d'un homme vivant.

On nomme chevaliers de grâce, dans les ordres de chevalerie où il faut faire preuve de noblesse, ceux qui ne pouvant faire cette preuve, sont reçus par grâce. Les commanderies de grâce sont celles dont le grand-maître d'un ordre a la libre disposition.

Nous avons parlé ailleurs du coup de grace.

La bonne ou la mauvaise grace s'entend de la bonne ou de la mauvaise volonté, de l'élégance ou du manque d'élégance, de la raison qu'on a de faire une chose, etc.

Les Anglais ont fait du mot grace un titre d'honneur qu'ils donnent aux ducs.

Enfin graces, au pluriel, se dit d'une prière que l'on sait à Dieu après le repas pour le remercier de ses biens. GRÂCE, saculté indéfinissable, mystérieuse même, plutôt

GRACE, faculté indéfinissable, mystérieuse même, plutôt innée qu'acquise, par laquelle l'être heureux qui en est doué séduit instantanément les yeux et les cœurs. La grâce est en nome temps la puissance et l'envie de plaire. Son étymologie vient du mot latin gratus, agréable, dont la source détournée est dans le mot grec xaípeux, se réjouir, parce que le contentement intérieur, la conscience des bonnes actions, laissent sur le visage une joie douce qui se change en une grâce permanente. La grâce est presque toujours la compagne de l'enfunce, souvent celle de la jounesse, et, à quelques bien rares exceptions près, jamais celle de la vieillesse. Tout est grâce dans l'enfance, ses joies et ses colères, ses rirus et ses pleurs, ses jeux et son sommeil, son activité et son repos; plus tard, les passions, l'intérêt, les chagrins, l'étiolent, et, pour peu qu'elle cherche, par artifice, à raviver ses couleurs primitives, elle n'est plus, comme on la nomme vulgairement, qu'une grâce affectée.

La grâce est la beauté des laides; les Grecs l'avaient bien

La grâce est la beauté des laides; les Grecs l'avaient bien senti, eux qui enformaient dans de vilains satyres creux de jelies statuettes représentant les Grâces. Socrate, par une juste appréciation de lui-même, se comparait à un de ces satyres. « La grâce est ce qui plait avec attrait », a dit Voltaire; mais qu'est-ce qui plait avec attrait? La Fontaine nous répundra : c'est :

..... la grâce, plus belle encor que la heauté.

DENNE-BARON.

GRÂCE (Esthétique). L'être privilégié auquel la nature, ainsi que les fées de Perrault, a fait ce don au ber-ceu, s'il est écrivain, poète ou artiste, doit bientôt la voir éclore sous sa plume ou ses pinceaux, sous son ciseau ou sa lyre. La grâce suit qui la cherche; le travail, les élucubrations, l'odeur de la lampe, fanent ses roses : c'est ce qu'on appelle une grace étudiée. Les lettres de Mine de Sévig né doivent à la nature et à un mol abandon tous leurs characs, ainsi que cette philosophie populaire et profonde du bon gentilhomme Montaigne, qu'il n'appelle que des essais. Les Odes d'Anacréon sont les fruits mors de la paresse, du plaisir et de la volupté; il est le seul des poêtes grecs chez lequel l'helléniste le plus subtil ne saurait trouver un seul mot, une seule particule même, affectés. Le doux murmure de la source dans un rocher est moins égal que son style, qui berce, mais jamais n'endort. Il y a aussi des graces sévères : telles sont toujours celles de Dante, souvent celles d'Homère et de Milton; les graces riantes se sont presque toutes données à Catulle, à Horace, au Tasse, à Racine et à La Fontaine, qui, joignant l'exemple et le précepte, a écrit :

> Ne forçons point notre talent, Nous ne ferious rien avec grâce.

Les grâces mélancoliques sont celles qui agissent le plus profondément sur l'Ame: Le seul Virgile chez les anciens, l'Anelon dans Télémaque, Châteaubriand dans les

Martyrs et dans Alala, nous en laissent des modèles à chaque page.

Comme l'éloquence, l'élocution a aussi sa grâce : elle doit être naturelle, mais l'étude la rend parfaite; témoins Démosthène et Talma.

Dans l'architecture, la statuaire, la sculpture et la peinture. la grâce ne peut exister sans les proportions, non mathématiques, mais naturelles à tous les êtres. Avec toute sa belle figure asiatique, Artaxerxès Longue-Main ne pouvait avoir de grace à cause de ce manque d'harmonie dans ses membres, tandis qu'Alexandre, célèbre aussi par sa petite taille, semblait être né pour le pinceau d'Apelles. Dans ces quatre arts, la grace affectionne les lignes courbes et les formes rondes. Aucune nation n'est absolument dépourvue de toute grace dans les arts. Cependant, le vrai sentiment de la grâce était réservé aux Grecs ; dans tous les arts ils sont restés des modèles. Ils ont arrondi les angles du pilier égyptien et en ont fait les colonnes, qu'ils savaient si bien proportionner aux lieux et à l'espace. L'architecture géante, la gothique, a aussi ses grâces, mais dans les détails. Dans la statuaire des Grecs, c'est encore la grace qui domine. La nature, les bois, les champs seuls, fournirent aux ornements simples de la plupart de leurs figures.

Quant à la peinture, la grace était aussi, disent les auteurs anciens, l'expression du pinceau d'Apelles, quoique nos riches palettes, chargées de couleurs et de nuances, lui manquassent. La grace naît de la pureté du dessin, qui seule la rend complète. Témoin ce jeune Raphael, qui rêva Bethléem, Jésus enfant, sa crèche, son agneau et ses anges, et dont il laissa la croix et le tombeau au sombre Dominiquin, au terrible Michel-Ange. Quant à la musique, les Grecs semblent avoir ignoré la science de l'harmonie : leurs chants étaient simples, et qui dit simples dit gracieux : tels devalent être les hymnes d'Orphée, d'Homère, de Pindare, de Simonide, chantés en l'honneur des dieux. Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, si profonds harmonistes, dans leurs morceaux les plus gracieux, les plus suaves, posaient, sans s'en apercevoir, la science des accords. Boï eld ie u, le chantre de la grâce par excellence, n'était point grand harmoniste, non plus que Grétry. La danse, esclave de la musique, la suit pas à pas, elle est le triomphe de la grâce; fille de la nature, elle demande plus d'exercice que d'étude. Concluons de tout cela que la grâce du corps, des manières, de l'esprit, du génie est, comme

la grace d'en haut, un don. DENNE-BARON.
GRACE (Théologie). Peu de matières religieuses ont donné lieu à tant de discussions entre les théologiens, peu ont fait naître tant de divisions dans les rangs des catholiques, et même dans ceux des hérétiques. Par grace on entend généralement un don que les hommes tiennent de la pure libéralité de Dieu, sans qu'ils l'aient mérité, soit que ce don s'applique à la vie présente, soit qu'il regarde la vie céleste. De là on a établi une première division de la grâce en grace naturelle et en grace surnaturelle. Parmi les graces naturelles se trouvent le don de la vie, les facultés, les qualités que Dieu nous donne dans tout ce qui est d'un ordre physique, naturel ou moral. Aux yeux de quelques-uns, ce sont là plutôt des bienfaits que des grâces : cependant, saint Jérôme dit bien : Gratia Dei est quod homo creatus est. La grâce surnaturelle, la seule qu'on appelle grâce dans la rigueur théologique, comprend tous les secours et tous les moyens propres à nous conduire au salut éternel; Dieu l'accorde gratuitement et en vue des mérites de Jésus-Christ, aux personnes intelligentes. Ce point de départ une fois établi, on reconnaît plusieurs sortes de grâces. La grâce extérieure consiste dans les secours extérieurs qui peuvent porter l'homme à faire le bien : la prédication de l'Évangile, la loi divine, les exhortations pieuses, l'exemple des saints, rentrent dans cette catégorie. La grace intérieure est dans les saints désirs, les bonnes pensées, les résolutions louables que Dieu nous inspire intérieurement, et qui ne viendraient pas de nous-mêmes. Mais parmi ces dons, il 418 GRACE

en est qui sont accordés directement pour l'utilité et la sanctification de celui qui les reçoit, comme ceux dont il vient d'être question, et d'antres, qui le sont surtout pour l'utilité du prochain, comme le don des langues : les théologiens ont appelé les premiers gratia gratum faciens, et les derniers gratia gratis data.

La grace habituelle, appelée encore sanctifiante ou jus-tifiante, est celle qui demeure toujours dans l'ame tant que celle-ci n'est pas en état de péché mortel : elle est inséparable de la charité parfaite, et nous rend saints et justes devant Dieu; les sacrements la produisent en nous et l'accroissent quand elle s'y trouve déjà; elle renferme les dons du Saint-Esprit et les vertus infuses. La grace actuelle, nécessaire pour commencer, entreprendre et finir une bonne œuvre, est un don passager que Dieu nous donne à l'effet de faire quelque bien, quelque bonne œuvre, pour nous convertir, pour résister à une tentation. Envisagée dans la manière dont elle agit en nous, et dont elle nous prévient, la grace actuelle s'appelle grace actuelle prévenante; on la nomme coopérante et subséquente, parce qu'elle agit avec nous. La nécessité de la grâce pour une bonne œuvre, et la liberté qu'a l'homme de la rejeter, ont fait diviser la grâce actuelle opérante en grace efficace et en grace suffisante : elle est efficace quand elle a son esset, elle est suffisante quand elle ne l'a pas, par suite de la résistance même de l'homme qui la reçoit, bien qu'elle puisse l'avoir. Nous ne saurions de nous-mêmes et par nous-mêmes mériter la grâce efficace ; c'est par la prière que nous l'acquérons, et que nous devons la demander. Cette grace éclaire l'entendement, nous fait comattre ce que nous devons faire, et, s'emparant aussi de notre cœur, nous porte à le faire.

Les pélagiens, les semi-pélagiens, les arminiens, les sociniens, ont contesté la nécessité et l'influence de la grace, sous le prétexte de désendre le libre arbitre. Les premiers se sont refusés absolument à reconnaitre la nécessité de la grace intérieure. Les pélagiens, comme les sociniens et les arminiens, ne trouvant pas dans l'Écriture Sainte cette nécessité de la grâce intérieure et prévenante, ne l'admettaient pas. Saint Augustin leur a démontré la fausseté de leur système en leur citant les textes mêmes. A leurs yeux encore cette nécessité détruisait le libre arbitre, qu'ils délinissaient un pouvoir égal de choisir entre le hien et le mal : mais ce Père leur a aussi prouvé que leur notion du libre arbitre était inexacte; que depuis le péché d'Adam l'homme se trouvait plutôt porté au mai qu'au bien, qu'en conséquence la grâce lui était nécessaire pour rétablir l'équilibre. Les semi-pélagiens, sans nier absolument la nécessité de la grâce, comme présidant aux bonnes œuvres, ne la considéraient point comme prévenante, mais bien comme prévenue, ou, pour mieux nous faire comprendre, mérités par les bonnes dispositions de l'homme; ils ne la trouvaient pas nécessaire pour le commencement du saiut, et, toujours d'après eux, la grace habituelle une fois reçue pouvait être conservée jusqu'à la mort sans aucun secours particulier. Pour mettre un terme à toutes ces erreurs, l'Église a décidé, d'après saint Augustin, que la grâce intérieure était nécessaire à l'homme, non-seulement pour faire une bonne œuvre méritoire, mais même pour avoir le désir de la faire, et que le simple désir de la grace était déjà une grace; la conséquence de ce principe est que toute grâce est gratuite. L'Église a aussi proclamé que pour persévérer dans la grâce habituelle l'homme avait besoin d'un secours spécial de Dieu, appelé don de la persévérance. D'où il suit que Dieu prédestine à la grâce.

La grâce est gratuite en ce sens qu'elle n'est point le salaire ou la récompense des bonnes dispositions ou des efforts de l'homme pour la mériter, ce que prétendaient les pélagiens; non cependant qu'elle ne soit jamais pour l'homme la récompense, le salaire du bon usage d'une grâce précédemment reçue, et que la grâce ne mérite pas d'être augtnentée, mais hien parce que, compae dit saint Paul : « Si. c'est une grâce, elle ne vient point de nos œuvres; autre-

ment, cette grâce ne serait plus une grâce. » D'ellienrs, Dieu n'est point déterminé à l'accorder par le hon usage qu'il prévoit qu'on en fera, et, comme le remarque Bossaet, Dieu voyant, dans toutes les circonstances, que le pécheur se convertirait en recevant telle ou telle grâce, se verrait obligé d'accorder des grâces efficaces à tous les hommes, dans toutes les circonstances de leur vie.

La distribution universelle de la grâce actuelle a foumi matière à beaucoup de controverses. Après avoir proclamé la nécessité de ce don divin pour tous les hommes, il est été impie de prétendre que Dieu ne le distribuait pas à tous : c'eût été contre l'évidence, car nul homme n'en est privé. Il y a, il est vrai, inégalité dans la distribution des dons de la grâce ; mais ceux qui voient dans cette inégalité une injustice de la part de Dieu se trompent grandement; car, ainsi que le fait observer saint Augustin, l'inégalité des dons de la grâce ne doit pas plus nous étonner que l'inégalité des dons de la nature; ils sont également gratuits, et Dieu dispose également des uns et des autres.

L'homme peut-il résister à la grâce intérieure, et y résiste-t-il souvent en effet? La solution de cette question est très-simple : il suffit à chacun de nous de scruter as conscience pour être convaincu que nous avons souvent commis quelque faute, non parce que la grâce nous manquait, mais parce que nous y avons résisté de notre propre voloté. Les Écritures, saint Paul, saint Étienne, saint Augustia, l'attestent hautement. Cependant l'une des cinq propositions de Jansenius disait que dans l'état de nature tombée, en ne résiste jamais à la grâce intérieure; doctrine qui a été notée d'hérésie, et qui avait déjà été proscrite par le concile de Trente.

Enfin, l'efficacité de la grâce a été aussi l'objet de vives discussions. Les uns ont voulu que cette efficacité vint du consentement de la volonté, et n'ont envisagé la grâce que comme cause morale de nos actions; d'autres out prétendu qu'elle résidait dans la grâce elle-même, et ils l'ont considérée comme en étant la cause physique.

GRÂCE (Droit de). Ce privilége de remettre la peine à

un criminel légalement condamné par les tribunaux de pays dérive incontestablement du droit de vie et de mort, du caractère de juge suprême, attribués aux souverains absolus par la loi des monarchies primitives. Les monarques d'Israel s'appelaient juges avant de s'appeler rois, et ils jugeaient comme rois après avoir gouverné comme juges. Ce droit de rendre la justice, usurpé par cette foule de petits despotes que la sécdalité avait sait éclore, eût ensore été exercé par Louis XIII dans le procès de La Valette, si le président de Bellièvre ne l'entfait rougir de cette prétention, en lui faisant observer qu'en abandonment aux magistrats le pénible devoir de condamner, nos rois ne s'étaient réservé que le droit de faire grâce. On ne retrouve plus le droit de vie et de mort que dans les monarchies orientales, et cette prétendue émanation de la puissance divine est une de ces vicilles coutumes qui distinguent encore la barbarie de la civilisation. Il reste sculement en Europe des rois, sans la signature desquels un arrêt de mort ne peut être exécuté; mais il est probable qu'ils tiennent moins à cette prérogative pour maintenir leur droit de confirmer la sentence que pour avoir l'occasion de pardenner, s'ils le jugent convenable.

Les seigneurs ecclésiastiques avaient profité, comme les laïques, de la cenfusion de tous les pouvoirs pour s'emparer de ce noble privilége. Sous Innocent III, à l'apogée de la puissance pontificale, les car d'in au x l'exerçaient pertout au mépris de l'autorité souveraine des lieux qu'ils vistaient; et la présence d'un légat du saint-siège était un brevet d'impunité pour tous les criminels qui se rencontraient sur son passage. Le droit d'a si | e, accordé aux églises par Théodose, s'était pour ainsi dire incarné dans la personne des princes de l'Église; et cette usurpation des cardinaux s'est prolongée sans contestation juaqu'au milien du seiziène siècle. C'est à cette époque que les parlements la

GRACE 419

combattirent, comme tous les abus dont ils avaient entrepris la réforme, pour justifier ceux dont ils avaient composé leur autorité. Celui de Paris fit exécuter, en 1547, un élerc qui avait toé an soldet, malgré le perdon qu'avait osé lui déférer le cardinal de Plaisance. Les rois de France et d'Angleterre ont lutté pendant treis siècles contre les usurpateurs d'une prérogative qu'ils voulaient exclusivement attacher à leur contonne. Les rois saxons, ancêtres des Anglais, professaient déjà cette maxime : que le pouvoir de pardonner dérivait de leur dignité même; et les statuts d'Édouard III, de Richard II, de Henri VIII, ne falsaient que la rétablir. Mais l'abus était si général, si enraciné dans les mœurs, surtout en France, que les grands-officiers de la couronne, le connétable, les maréchaux, le mattre des arbalétriers, les gouverneurs des provinces, en avaient fait un des priviléges de leur charge. Charles V le leur interdit vainement par son édit du 13 mars 1359. Louis XII fut obligé, en 1499, de rélièrer la défense. Nos rois avaient d'ailleurs sur le gouvernement des États, sur la royauté même, des principes si pen arrêtés, si variables, qu'on les voit déléguer d'eux mêmes ce droit de grâce à leurs parents, à certains autres de leurs officiers, après avoir employé toute leur politique à en déposséder leurs vassaux. Ainsi, Charles VI le coucède an duc de Berri et au chanceller de France; Louis XI à Charles d'Angoulème; François 1er à Louise de Savoie, sa mère. Des communes même s'emparèrent de ce privilége. A un certain jour de l'année, les villes de Rouen et de Vendôme faissient grâce à un criminel ; mais le plus tenace de ces usurpateurs était sans contredit l'évêque d'Orléans, qui, en prenant possession de son siège, Hhérait tons les criminels écropés dans les prisons de la ville avant son entrée. Il en arrivalt de tous les points de la France, et l'on a peine à concevoir qu'un pareil droit alt survécu à la puissance de Louis XIV. Sous son règne, en 1700, l'évêque d'Orléans At grace à neuf cents de ces misérables ; et en 1733 le nombre de doune cents paret si extraordinaire qu'un édit de la même année restreignit l'exercice du droit à l'étendue du diocèse. On me voit plus maintenant de ces bizarreries politiques que dans les États - Unis. Ce n'est pas seulement le droit de grace qui est attribué par la constitution au gouverneur particolier de chaque État; ce fonctionnaire peut en outre dispenser un criminel de l'obligation d'être jugé.

Le droit de grâce a été soumis, comme tous les droits possibles, aux investigations des publicistes, des jurisconsultes et des philosophes, qui depuis le seizième siècle ont exploré l'art de gouverner les hommes. On trouve dans Charron une dissertation sur la clémence, qu'il appelle une vertu principesque, et dont il semble même étendre le privilège en l'appliquant avant le jugement. Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, personne ne s'avise de contester le droit. Montesquieu n'essaye pas même d'en rechercher l'origine ; il le considère comme le plus bel attribut de la souveraineté, et, loin d'essayer d'en modérer l'exercice, il s'en rapporte à la prudence du prince, dans les cas où la elémence aurait des dangers. Beccaria et Blackstone sont les premiers publicistes qui aient cherché à lui imposer des limites. L'auteur anglais, tout en reconnaissant que le droit de grace est l'acte du roi qui lui est le plus personnel et le plus entièrement de lui , n'en approuve pas moins les formes qui l'ont subordonné à la loi de la responsabilité ministérielle. Beccaria va plus loin; il regarde cette belle prérogative du trône comme une improbation tacite des lois existantes. Elle nourrit, dit-il, l'espérance de l'impunité dans l'esprit des criminels. Il voudrait la bannir de la législation, et pose on principe qu'un adoucissement des lois pénales serait plus efficace et plus avantageux à la société. Les publicistes sont peu d'accord entre eux sur cette question; mais les partisans du système pénitentiaire déclarent presque tous que le droit de grace serait dans ce régime un puissant obstacle aux progrès du repentir.

Quel qu'il en soit, cette prérogative est bien restreinte dans son exercice: En Angleterre où depuis Édouard III elle a subi tant de modifications diversés, le roi ne peut pardonner ni les injures et préjudices soufferts par les particuliers, ni les crimes dévolus à la justice du parlement, ni les emprisonnements illégaux. L'expédition de la grâce est faite sous le grand sceau ; les lettres qui la donnent doivent, à peine de nullité, désigner la nature du crime ou de l'offense. Il y a numté nouvelle si le gracié n'en fait pas usage dans un temps donné; dans tous les cas, le magistrat est admis à prouver que le roi a été trompé, et fi suffit d'une présomption raisonnable pour casser un acte que Blackstone regarde comme l'acte le plus personnel au souverain. Le parlement s'est arrogé lui-même cette prérogative royale, et l'effet des graces qu'il accorde ne souffre pas de restriction. Il n'y a pas même de prescription pour elles comme pour les pardons de la royauté. Bien plus, le roi ne purisse pas un criminel en lui remettant les peines corporelles et les confiscations : il ne le fait point rentrer dans ses anciens droits : il en fait un homme nouveau ; il lai confère de nouveaux droits civils et politiques. La grâce du parlement emporte au contraire une réhabilitation tout entière. C'est l'homme ancien qui reparait entièrement purgé de ses souillures.

En France, la prérogative de la couronne est plus large : elle s'étend à tous les crimes privés, comme aux crimes publics; mais elle a aussi ses formes restrictives. Sous l'ancien régime, le roi faisait grâce; mais elle était nulle si avant six mois le brevet n'en était expédié par la chancellerie. Les lettres qui en émanalent étaient de trois sortes. On les distinguait en lettres d'abolition, de rémission ou de pardon. L'abolition faisait plus que remettre la peine, elle essaçait le crime, autant du moins que les mœurs pouvaient se prêter à ce dernier effet, car dans ce cas le préjugé a toujours été plus fort que la loi. La rémission n'était ordinairement appliquée qu'à l'homicide involontaire ou dans le cas de légitime défense, et la peine seule était remise par la clémence royale. Les lettres de pardon effaçalent enfin toutes les peines autres que la peine de mort. D'autres distinctions existalent entres les graciés. Les lettres de grâce qui concernaient les roturiers étaient adressées aux baillis et aux sénéchaux. Celles des gentilshommes leur étaient remises par les cours souveraines. Le criminet se présentait à genoux, tête nue et sans épée. Il était interrogé sur la sellette; et si ses réponses établissaient quelque différence entre les charges réelles et les motifs imprimés dans les lettres de grace, la cour, suspendant l'entérinement, en référait au chancelier, qui prenaît de nouveau les ordres du roi. Ces distinctions ont disparu; il n'en existe plus que dans la nature des grâces, sans acception de rangs ni de crimes. Le souverain remet la peine, ou la commue ou en diminue la durée; mais quolque cet acte soit censé une émanation pure de sa volonté, les formalités le soumettent, comme en Angleterre, au contre-seing du chef de la justice. Une ordonnance du 6 février 1818 a réglé l'exercice de ce droit à l'égard de la population des bagnes et des prisons. Cette ordonnance est basée sur le principe que la grâce doit être la récompense de la bonne conduite des détenus. Il faut donc qu'ils aient subi une assez longue détention pour donner des preuves d'un repentir sincère; et de là vient cette règle qu'on semble se faire aujourd'hui, de n'accorder de grace entière que lorsque les condamnés ont subi la moitié de leur peine.

Les gouvernements monarchiques et républicains semblent tous marcher au même but, en écartant l'arbitraire et le caprice de la distribution d'une faveur qui peut avoir tant d'influence sur les mœurs des prisons. Le roi de Prusse a établi une commission qui est chargée d'éclairer sa clémence dans la commutation ou l'atténuation des peines. A Genève, un conseil semblable a été institué sous le nom de commission de recours; elle agit souverainement, et n'est pas obligée de recourir à l'autorité du magistrat suprême. Mais tous les publicistes s'accordent sur ce point, que dans une monarchie le droit de faire grâce ne peut appartenir qu'au monarque, au nom duquel se rend la jus-

tice. Je termineral cet article par l'opinion d'une grande autorité dans les matières de gouvernement. « Pour ne pas discréditer le droit de grace, écrivait, le 3 avril 1808, Na-poléon à son frère le roi de Hollande, il ne faut l'exercer que dans le cas où la clémence royale ne peut déconsidérer l'œuvre de la justice; dans le cas où elle doit laisser, après les actes qui émanent d'elle, l'idée de sentiments généreux.... C'est plus particulièrement dans les condamnations pour délits politiques que la clémence est bien placée. En ces matières, il est de principe que si c'est le souverain qui est attaqué, il y a de la grandeur dans le pardon. Au premier bruit d'un délit de ce genre, l'intérêt public se range du côté du coupable. Si le prince sait la remise de la peine, les peuples le placent au-dessus de l'offense, et la clameur s'élève contre ceux qui l'ont offensé. S'il suit le système opposé, on le répute haineux et tyran; s'il fait grâce à des crimes horribles, on le répute faible ou mal intentionné. La société le blâme lorsqu'il pardonne à des scélérats, à des meurtriers, parce que ce droit devient nuisible à la samille sociale. » Si maintenant quelqu'un voulait se tromper au sens de ces paroles, nous en trouverions le commentaire dans le jugement des auteurs de la machine infernale et du fanatique de Schænbrunn, et en définitive nous en reviendrions au mot de Montesquieu : Que la prudence du monarque en décide. VIENNET, de l'Académie Française.

La constitution de 1848 donnait au président le droit de faire grâce; mais il ne pouvait exercer ce droit qu'après avoir pris l'avis du conseil d'État, nommé comme on sait par l'assemblée. Les amnisties ne pouvaient être accordées que par une loi; le président, les ministres et toute autre personne condamnée par une haute cour ne pouvaient être graciés que par l'assemblée nationale. La constitution de 1852 avait rendu le droit de grâce entier au chef de l'État; mais depuis 1870 il est exercé comme après 1848.

GRÂCES. Ainsi s'appelaient trois déités écloses de la riante imagination des Hellènes, et qui n'avaient point d'analogue dans la théogonie des peuples de l'Orient. Toutes trois furent non moins célèbres que V énu s elle-même, dont elles étaient les compagnes, et dont elles attachaient la merveilleuse ceinture. Leur nom chez les Grecs était les Charites (Χαριτες), mot qui enserme le double sens de joie et d'aménité. Ces déités sont vierges, au moins une, dans la théogonie grecque; elles sont filles ou de Jupiter et de la nymphe Eurynome, ou de ce dieu et de Junon, ou du Soleil et d'Églé, ou de Bacchus et de Vénus, ou du Plaisir et de la Beauté. Les poētes les nomment Aglaé ou Églé (la splendeur), Thalie (la floraison), et Euphrosyne (la bonne pensée). Pasithée (la déesse universelle) est le nom qu'Homère et Stace, après lui, donnent à l'une des trois. Les Lacédémoniens, laconiques même en religion, n'en admettaient que deux. Kleita (l'illustre) et Phaenna (la brillante). Les Athéniens les imitèrent: ils n'en reconnurent que deux aussi, Auxo et Hégémone, appellations d'une signification vague pour nous, et non sans doute à leur égard. La première se traduit par celle qui accrost, et la seconde par celle qui guide. Hésiode, le poete de la raison, adjoint au trio charmant Peitho (la persuasion). Au nombre de quatre, on les prenait pour les Saisons, comme elles filles de la Nature. Homère osa marier deux de ces vierges : il donna l'une à Vulcain, l'autre au Sommeil. Toujours unies, riantes, se tenant par la main, elles dansent en

Etéocle, roi d'Orchomène, la ville de la danse, fut, diton, le premier qui leur éleva un temple; mais les Spartiates revendiquaient cet honneur: ils l'attribuaient à Lacédémon, leur quatrième roi. On n'entrait dans leurs sanctuaires que couronné de sieurs: le Printemps leur était consacré. Ces déesses avaient des temples à Élis, à Delphes, à Perge, à Périnthe, à Byzance, et un autel particulier à Paros, dont le marbre blanc et pur était si digne d'elles. Les durs Spartiates sacrissaient à l'Amour et aux Grâces avant de comhattre; ils demandaient à celles-ci d'adoucir la première surie du vainqueur, quel qu'il fut, et à l'autre, de semplacer par sa vertu fécondante les braves tombés sur le champ du carnage. De ces scènes de mort, on les appelait aux banquets, où trois coupes couronnées de roses étaient vidées en leur honneur, comme filles de Bacchus et comme modératrices des plaisirs. Là, ainsi que dans les temples, on leur a les Muses. Parmi les images des Graces, en citait entre les plus célèbres leurs statues en or par Bupains, celles de Socrate, fils de Sophronisque, et les beaux tableaux d'Apelles et de Pythagore. Dans les premiers temps, ces déesses furent représentées vêtues, mais légèrement. Leurs statues étaient de bois avec des mains, des pieds de marbre, et des robes dorées; dans la suite, elles furent toujours repreduites nues. L'une tenait une rose, l'autre un dé à jouer, la troisième une branche de myrte, trois emblèmes de plaisir et de joie. La Grèce fut la patrie des Grâces ; elles s'y sont tenues cachées pour toujours; elles eurent à peine des auteis dans cette Rome, qui ne pouvait oublier que son fondateur suca l'apre mamelle d'une louve. Elles permirent au sen Horace de délier leurs ceintures. Dans une villa d'Italie, il y a un groupe antique et charmant des Graces, modèle et désespoir de mos peintres et sculpteurs. Ces déesses sont nues et se tiennent par la main ; une simple handelette trèsétroite retient leurs cheveux : à deux de ces figures ils sont rassemblés en un nœud derrière le cou. Un air de satisfaction, une douce sérénité, sont répandus sur leurs traits et sur leurs lèvres. DENNE-BAPOR.

GRACIAN (BALTASAR), prosateur espagnol, né vers la fin du seizième siècle, à Calatayud, en Aragon, appartenait à la compagnie de Jésus, et fut d'abord recleur de collège de Tarragone, puis transféré à Tarazona, où il mourut, en 1658. Son vaste savoir et son esprit le mirest en relation avec les savants les plus distingués, et lui valurent la protection toute spéciale du vice-roi d'Aragon. Il est célèbre dans l'histoire de la littérature espagnole, pour avoir introduit l'estilo culto dans la proce, pour avoir été le Gongora du discours libre d'entraves métriques. Spirituel et ingénieux comme Gongora, non moins vain que lui et désireux de faire du neuf à tout prix, il sacrifia su mauvais goût de son siècle par une obscurité visant à la finesse, par l'affectation la plus ridicule et le pédantisme le plus absurde. Non-seulement il écrivit de ce style plusieurs ouvrages de théologie, de morale et de philosophie, comme son Criticon, si célèbre de son temps, tableau allégorique et didactique de la vie humaine, divisé en crises, et ayant la forme du roman, comme son Oraculo manual, recueil de préceptes moraux, ou bien son El Discreto, traduit en francais par Amelot de la Honssaie, exposition des qualités qu'on exige d'un véritable homme de cour; ou encore son El Comulgatorio, livre de communion. Mais il prétendit en outre faire de cet art nouveau un système régulier, et publia une introduction à cet Estilo culto sous le prétentieux titre de : La Agudeza, y arte de ingenio. C'est ainsi que par ses préceptes et ses exemples, il devint le chef des gongoristes en prose; et son Art de penser et d'écrire avec esprit resta pendant presque tout le dix-septième siècle le code du détestable goût alors à la mode. Il ne trouva pas seulement des imitateurs en Espagne; de nombreuses traductions propagèrent ses écrits en France, en Italie et en Allemagne.

Si on devait se borner à apprécier Baltazar Gracian uniquement comme moraliste, on ne pourrait mieux faire que de citer le jugement que Bayle a porté sur lui, à propos de son El Discreto: « On peut regarder ce livre, nous dit-il, comme la quintessence de tout ce qu'un long usage du monde et une réflexion continuelle sur l'esprit et le œur humain peuvent apprendre pour se conduire dans use grande fortune, et il ne faut pas s'étonner si la savante comtesse d'Aranda, dona Luisa de Padilla, se formalisait de ce que les belles pensées de Gracian devenaient communes par l'impression; en sorte que le moindre bourgeois poevait avoir pour un écu des choses qui, à cause de leux excellence, ne sauraient être blen en telles mains. On pourrait appliquer à cet auteur l'éloge qu'il a donné à Tacite: de n'avoir pas écrit avec de l'encre, mais avec la sueur précieuse de son esprit. » Dans cette dernière phrase, empruntée à Baltasar Gracian lui-même, le lecteur a un exemple de l'Estitlo culto, autrement dit du cultorisme, que cet écrivain introduisit dans la prose espagnole. A l'exception de son El Comulgatorio, ou livre de communion, il publia tous ses autres ouvrages sous le nom de son frère Lorenzo; d'où on lui donne souvent à tort ce second nom de baptême.

GRACIEUX, est l'adjectif de grace. Vainement l'eût-on cherché dans nos lexiques avant Ménage, qui en fut l'inventeur. De gracieux on a fait disgracieux. La gracieuseté consiste en des manières gracieuses, mais non habituelles. On dit notre gracieux prince, notre gracieux souverain; c'est même une formule des nations du Nord, parce que là l'autocrate, l'empereur, le roi, tiennent dans leurs mains tes graces, les faveurs, les dispenses, les bienfaits. Sur le champ du carnage, un soldat terrassé crie grace ou merci; un criminel qui s'attend à être gracié n'obtient pas toujours son graciement. Il existe une assez forte nuance entre gracieux, aimable et agréable : ce qui est l'un n'est pas toujours l'autre. Une bayadère qui divinement chante ou joue des instruments est soulement agréable; si elle danse avec mollesse, elle est de plus gracieuse, et si sur le divan elle cause avec délicatesse, esprit et décence, elle est aimable aussi; et c'en est assez pour rendre fou un grave misselum. DENNE-BARON.

CRACIOSO est le surnom de théâtre du farceir, ou masque comique, qui apparait, sous différents noms, dans les trois espèces de comédies du théâtre espagnol, et plus particulièrement dans les pièces à intrigues (comedias de capa y espada). L'origine même du mot indique que la grâce, la douceur, l'amabilité et la légèreté doivent former les traits distinctifs du jeu du gracioso; et de fait le gracioso de Calderon, de Lope de Vega et de Moreto, n'a guère d'affinité avec le clown si rude des Anglais, non plus qu'avec le lourd et grossier hans wurst des Allemands, queique la couardise forme souvent le fond de son caractère. Il y a des pièces où l'on voit deux, trois graciosos, et même plus. Le type antique de ce rôle, tel que nous le montrent les grands poètes nommés plus haut, a disparu aujourd'hui de la scène; mais le mot est resté pour désigner en général le genre comique.

GRACQUES. C'est sous ce nom francisé que sont conmus les deux tribuns qui, par une réforme aussi nécessaire
qu'elle fut malheureuse, ébranlèrent la vieille aristocratie
romaine. Ces deux frères eurent pour père Tiberius Sempronius Gracchus, de la famille plébéieune Sempronia,
qui, malgré son opposition au parti patricien, mérita de
devenir l'époux de Cornélie, fille du grand Scipion ler
Africain. On saît comment cette illustre Romaine dirigea leur
éducation; elle fut secondée par des précepteurs stoïciens.

Ces stoiciens, dit M. Michelet, élevèrent les deux enfants
comme its avaient élevé Cléomène, le réformateur de Sparte,
et leur inculquèrent cette politique de nivellement qui sert
ai bien la tyrannle. » Neuf années séparaient la naissance
des deux frères: Tiberius était né l'an de Rome 591 (avant
J.-C., 163), et Caius l'an de Rome 600 (avant J.-C., 154).

A l'âge de seize ans, Tiberius suivit en Afrique Scipion Émilien, son beau-frère; il se distingua au siége de Carthage, et monta le premier à l'assaut. Au retour de cette expédition, il fut admis au collége des augures, et, sans avoir sollicité ce choix, il vit un des plus illustres patriciens de Rome, Applus Claudius, lui offrir sa fille en mariage. Élu questeur l'an 617 de Rome (138 avant J.-C.), Tiberius accompagna le consul Mancinus devant Numance. Battu par les Numantins dans toutes les rencontres, ce général inhabite lève le siége pendant la nuit, se laisse enfermer dans un défilé, et n'en sort que par une honteuse capitulation, qui ne fut pas observée par les Romains, bien que les Numantins, qui avaient appris à se défier de leur mauvaise

foi, eussent exigé que Tiberius Gracchus se rendit garant du traité. Le sénat ne manqua pas de désavouer Mancinus, qui fut livré aux Numantins. Tiberius Gracchus aurait éprouvé le même sort, si le peuple ne s'y fût opposé: de là la haine de ce plébéien contre le sénat. Mais la vue des maux qui accablaient le peuple lui fournit bientôt matière à attaquer avec justice cette aristocratie romaine, si cupide et si profondement immorale, en politique du moins.

Tout appelait une réforme dans la république. A la faveur des guerres perpétuelles qui avaient constitué la grandeur de Rome, l'autorité du sénat s'était élevée sans contre-poids au-dessus de tous les pouvoirs de l'État. Le peuple avait perdu par désuétude une partie des droits que les tribuns avaient autrefois conquis pour lui. Les familles sénatoriales et consulaires, quelle que fût leur origine, formaient une aristocratie dont les richesses et la puissance contrastaient d'une manière révoltante avec la situation misérable et précaire des dernières classes de la société. Une des plaies les plus profondes de l'État était l'immense étendue des propriétés territoriales que de tout temps les patriciens n'avaient cessé d'usurper sur le domaine public, tandis que les plébéiens ne possédaient pas un pouce de terre. Le mal etit porté avec lui le remède si les citoyens libres se fuseent adonnés, moyennant salaire, à la culture de ces vastes propriétés; mais leurs possesseurs cupides, pour n'en partager le revenu avec personne, et les plébéiens orgneilleux, pour vivre dans une oisiveté séditieuse, laissaient des mains serviles cultiver les terres romaines de l'Italie et de la Sicile. De là cet innombrable peuple d'esclaves de tous les métiers, qui dans les temps de calme était un élément toujours actif de dépravation; car la servitude a le privilége de corrompre le maître et l'esclave. Mais de quels dangers l'État n'était-il pas menacé, quelles terribles réactions n'attendaient pas les mattres, s'il arrivait que tant d'hommes, destitués des droits de l'humanité, vinssent à se compter, à comparer leur multitude au petit nombre de leurs oppresseurs !

De là la première révolte des esclaves en Sicile, qui devint pour les Gracques un des plus puissants arguments qu'ils eussent à faire valoir contre l'inégalité des fortunes romaines et contre le despotisme cupide des patriciens. Et en esset, les premiers troubles élevés par Tiberius Gracchus coïncident avec la dernière année de la première guerre des esclaves en Sicile. Nommé tribun l'année même de la prise de Numance, il reproduisit en l'amendant toutefois l'antique loi agraire de Licinius Stolon. Le sénat s'opposa à cette loi, et gagna à sa cause Octavius, un des tribuns. Après avoir vainement essayé de vaincre l'opposition de son collègue, Tiberius suspend toutes les magistratures, serme le trésor, et fait destituer Octavius par les tribuns assemblés, chose, dit Piutarque, qui n'était ni honnète ni légale. Ainsi fot portée une atteinte mortelle à l'inviolabilité du tribunat. La loi Licinia est renouvelée : pour l'exécuter, on nomme trois commissaires, qui sont Tiberius Gracchus lui-même, son frère Caius Gracchus, et son beau-père Appius Claudius. Par d'autres lois, Tiberius fait adjuger au peuple les richesses provenant de la succession d'Attale, roi de Pergame, diminue le temps du service militaire, et autorise l'appel au peuple des jugements de tous les tribunaux.

Le triomphe de Tiberius sut de courte durée : les patriciens, et particulièrement le grand pontise Scipion Nasica, l'un des principaux détenteurs du domaine, l'accusèrent d'aspirer à la tyrannie, et cette imputation produisit assez d'esset sur le peuple pour que Tiberius est besoin de recourir à des apologies. Le peu de partisans qui lui restaient dans les trihus rustiques étant éloignés pendant l'été pour les travaux de la campagne, il resta seul dans la ville avec la populace, qui devenait chaque jour plus indissérente à son sort. N'ayant plus de ressource que dans la pitié de cette multitude contre les embûches des riches, il parut sur la place en habits de deuil, tenant en main son jeune sils et le recommandant aux citoyens. Après avoir soulevé tant de haines, il était perdu s'il n'obtenait un second tri-

bunat, qui lui permit d'exécuter sa loi. Le jour de l'élection, il occupa de bonne heure le Capitele avec la populace. Appayés de quelques-uns des tribuns, les riches veulent troubler les suffrages qui le portent à un second tribunat. Alors il donne aux siens le signal dont ils étaient convenus. Lui-même portait sous sa robe un dolon, sorte de poignard des brigands d'Italie. Ses partisans se partagent les demipiques dont les licteurs étaient armés, s'élancent sur les riches, en blessent plusieurs et les chassent de la place. Des bruits divers se répandent : les uns disent qu'il va faire déposer ses collègues, les autres, le voyant porter sa main à sa tête, pour indiquer qu'on en veut à sa vie, s'écrient qu'il demande un diadème. Alors Scipion Nasica s'élance à la tête d'une partie des sénateurs contre Tiberius et ses partisans. Le tribun est massacré au pied de la tribune, avec trois cents de ses amis. Leurs corps furent refusés à leurs familles et précipités dans le Tibre. Les vainqueurs poussèrent la batbarie jusqu'à enfermer un des partisans de Tiberius dans un tonneau avec des serpents et des vipères. Cependant, ils respectèrent la fidélité hérolque du philosophe Blosius de Cumes, l'ami de Tiberius, et son principal conseiller. Il déclarait qu'il avait en tout suivi les volontés de Tiberfus. « Eli quoi! dit Scipion Nasica, s'il t'avait dit de brûler le Capitole? - Jamais il n'eût ordonné une pareille chose. - Mais enfin, s'il t'en cut donné l'ordre? - Je l'auraio brôlé. »

La mort de Tiberius n'entraîna point l'abrogation de la loi agraire : le sénat se vit obligé d'adjoindre à la commission chargée du partage des terres deux nouveaux membres à la place de Tiberius, puis d'Appius Claudius, qui venait de mourir. On leur substitua Fulvius Flaccus et le tribun Paptrius Carbon. Ce dernier, soutenu et dirigé par son jeune collègue Caius Gracchus, propose deux lois dont le résultat est de mettre l'anarchie dans l'État : la première, qui est adoptée, admet pour le vote des lois le scrutin secret; la seconde tend à autoriser le peuple à proroger pendant plusieurs années un tribun dans sa magistrature : elle est rejetée par le crédit de Scipion Émilien. Cependant Carbon, Calus Gracchus et Fulvius Flaccus, commissaires pour la loi agraire, se mettent en devoir d'accomplir leur mandat; le sénat se sert habilement de quelques difficultés qui s'élèvent au sujet de l'exécution de la loi pour enlever leurs pouvoirs aux triumvirs, comme suspects à ceux qu'il s'agissait d'évincer. Scipion Émilien paye cher ce triomphe : il est trouvé mort dans son lit; et personne ne donta qu'il ne fet victime de la haine de Carbon et de Fuivius Ffaccus. On soupçonna même Cornélie et sa illie Sempronia, épouse de Scipion, enfin Caius d'avoir trempé dans cette vengeance politique et domestique. Il est certain que dans une occasion récente Calus Gracchus s'était écrié publiquement, en parlant du vainqueur de Carthage : « Il faut se défaire du tyran. » Satisfait de cette vengeance, et menacé par les Italiens, que le consul Fulvius avait proposé d'introduire dans les tribus, le peuple laissa le sénat suspendre l'exécution de la loi agraire, et éloigner Calus Gracchus, qui fut envoyé dans la Sardaigne révoltée comme questeur du consul Aurelius. Il déploya dans cette magistrature des talents administratifs et une sollicitude pour les besoins de l'armée qui le rendirent encore plus cher au peuple. Le sénat profita de ce moment pour bannir les Italiens de la ville, et frappa les alliés de terreur en rasant la ville de Frégelies, qui, disait-on, méditait une révolte. Crius passa pour n'être pas étranger au complot ; ou tel était son crédit sur les villes d'Italie, qu'elles accordèrent à ses sollicitations personnelles les vêtements que la province de Sardaigne refusait à l'armée.

La seconde année de la questure de Cains étant révolue, le sénat veut le retenir encore en Sardaigne sous le titre de proquesteur. Il revient à Rome brigner le tribanat. Le sénat l'accuse d'avoir quitté sans permission son général; et d'avoir fomenté la révolte de Frégelles. Caius repousse avec succès cette double accusation. Il est nommé tribun (124

av. J.-C.). Le peuple révoit en lui Tiberius, mals plus vihément, plus passionné. Sa pantomime était vive et sainés: en parlant il parcourait à grands pas la tribune aux herengues. Sa voix puissante emplissait tout le Forum, et il étak obligé d'avoir derrière iui un joueur de fiote, qui le ramenait au ton convenable et en modérait les éciats. Ses premières lois furent données à la vengeunce de son frère. Non content de renouveler la loi agraire, il fait ordenner, per diverses lois, la vente à vil prix du blé au profit de peuple, l'établissement de plusieurs colonies, la détense de poursuivre criminellement aucun citoyen sans y être autorisi per un plébiseite, et celle d'élèver à aucune charge un magistrat déposé par le peuple. Continué dans le tribunat l'amés suivante, Calus est obligé d'invoquer à som aide des intérts contradictoires. Il frappe le sénat au profit des chevaliers, en leur conférant l'administration de la justice, jusque son attribuée au sénat. Mais il frappe les chevaliers en même temps que les nobles, par l'exécution de la loi agraire, qui tombe principalement sur ces riches détenteurs des bi confiequés aux Italiens. Il propose encore de faire participer les italiens au droit de cité romaine; mais ceux-ci ne son pas plus reconnaissants que les chevaliers, car la loi agrain menace de leur enlever les terres qui leur restent. Enfa, le peuple de Rome , en attendant les terres qui lui sent pre-mises, maudit celui qui lui ôte la souveraineté en accordant le suffrage aux Italiens , dont le nombre doit le tenir désormais dans la minorité et la sujétion .

Outre l'établissement de plusieurs colonies dans la Campanie (à Capoue, Tarente, etc.), Caius en fait voier une à Carthage. Son pouvoir est immense : arbitre du gouvernement de Rome et des provinces, un simple tribun avait gagné par la poissance de la parole cette domination absolue que le vainqueur de Pompée a'eut qu'à cinquante ans. En même temps qu'il occupait les pauvres par toute l'Italie à ces voies admirables qui perçaient les montagnes, comblaient les vallées, il s'entourait d'artistes grecs, il accueillait les ambassadeurs étrangers; en un mot, it était roi. Le sénat prit un moyen sur pour le dépopulariser : ce fut de le surpasser en démagogle. Il suscite contre tui le tribun Livius Drusus, qui parvient à contre-belancer le crédit de Caius en proposant des lois encore plus populaires que toutes celles qu'a fait passer celui-ci. Caius, sentant décrottre son crédit, se charge lui-même de conduire une colonie à Carthage. Dès lors, l'histoire de Caius reproduit celle de son frère. De retour à Rome, il échoue dans la demande d'un troisième tribunat. Le consul Opimius, son emmemi personnel, entreprend de faire abroger plusieurs de ses lois. Cains, simple particulier, prétend les défendre à main armée. Vaince avec ses partisans dans l'émeute qu'il a excitée, il se retire dans le buis des Furies, et il reçoit la mort d'un fidèle affranchi, qui se tue sur le corps de son maître. La tête de Calus avait été mise à prix par Opimius, qui promettait d'en donner le poids en or. Un certain Septimuleius en fit sortir la cervelle, et la remplaça avec du plomb fondu. Trois mille herames furent tués avec Caius; leurs biens furent confisqués, et l'on défendit à leurs veuves de porter leur deuil. Pour consacrer le souvenir d'une pareille victoire, le consul Opimius éleva un temple à la Concorde:

On porte sur les Gracques les jugements les plus opposés. Cicéron, dans ses divers écrits, tantôt les loue, tantôt les hiame. It est certain qu'on n'a aucun élément pour porter à cet égard un jugement positif, puisqu'ils n'ont pas réussi. Or, ni l'un ni l'autre ne parvint à établir ses lois et sa puissance d'une manière durable; et l'usage sent du pouvoir met à même d'apprécier le véritable caractère de ceux qui entreprennent a réforme d'un État. Les Gracques sont devenus un texte pour la poésie et pour l'étoquence. Qui ne commit ce vers de Javénal:

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

et ce beau trait de Mirabeau : « Le dernier des Gracques périt de la maia des nobles ; mais , frappé du coup moriel. il jeta de la possaière contre le ciel, et de cette possière maquit Marius. » Plutarque a sorit la vie de Caiss et de Tiberius Gracchus. Nous avons la Conjuration des Gracques par Saint-Réal, et le Tiberius Gracchus de Chénier. Charles De ROSOIR:

GRADATION. C'est, d'après le Bictionnaire de l'Académie, une augmentation successive et par degrés. Par analogie, la gradation représente sussi une diminution successive et graduelle. Ainsi, la lumière, qui croît par gradation le matin, décrett également par gradation le soir.

La gradation est une figure de rhétorique nommée assistantes cimiux; elle se manifeste quand l'orateur donne des presves s'enchanant les unes aux autres, et acquérant par degrés une plus grande force, lorsqu'il se sert de plusieurs dées, de plusieurs expressions, qui enchérissent les unes aur les autres. Pour en donner un exemple, cette phrase:

Val cours! vols! renferme une gradation.

En peinture, on seisert du même mot pour indiquer le passage insensible d'une couleur à une autre : les lois de la gradation doivent être sévèrement respectées dans les tons différents d'un tableau. Les peintres et les seulpteurs appellent encore gradation un heureux artifice de composition; consistant à représenter d'une manère saillante le groupe eu le personnage principal d'un tableau, en affaiblissant graduellement l'expression; la lumière, etc., dans les autres personnages, à mesure qu'ils s'éleignent du centre de l'action.

La gradation a aussi, en architecture, une grande importance et des règles invariables. « Il y a gradation dans le système des ordres de l'architecture, dit Quatremère de Quincy, lorsqu'on coanidère les ordres, soit sous le rapport des proportions; soit sous celui des ornements. Le dorique, qui est le plus fort et le plus simple, est suivi de l'ionique, plus élégant et plus varié, après lequel vient le corintaien, plus sveite encore et plus riche. »

GRADE. Quelque temps encore avant la première révolution, le mot grade ne s'employait que pour désigner
une élévation à un degré d'honneur, et ne se disait guère
que de la prétrise et des autres dignités eocléstantiques immédiatement supérieures; il s'employait aussi en parlant
des diférents degrés que l'on prenait dans les enversités,
et l'on fisait, ainsi qu'aujourd'hui, le grade de bachelier,
de licencié, de docteur.

De nos jours, le mot grade a pris un sens nouveau, dens lequel il est généralement usité : il indique la position respective d'a van cement, ou plutôt le rang occupé par les militaires, soit de l'armée de terre; seit de l'armée navales Les grades militaires sont : le caporal (brigadier dans la cavalerie), le caporal-fourrier (brigadier-fourrier dans la cavalerie, le sergent-fourrier (maréchal-des-logis-fourrier dans la cavalerie), le sergent (maréchul-des-logis dans la cavalerle), le sergent-major (maréchaldes-logis-chef), l'adjudant sous-officier, le souslieutenant, le lieutenant, le capitaine, le chefde bataillon ou d'escadron, le major, le lieutenantcolonel, le colonel, le général de brigade, le général de division, et enfin le maréchal de France. Sous le premier empire on avait fait revivre la dignité de connétable; à la fin du règne de Louis-Philippe, on Imagina de donner au maréchal Soult le titre de maréchal général pour lui rendre moins amer le départ du ministère. Dans l'armée navale, les grades sont ainsi établis : quartier-mattre (caperal), second mattre (sergent), premier mattre (sergent-major et adjudant-sous-officier), as pirant de 2e et 1re classe (souslieutenant), en seign é (lieutenant), lieutenant de vaisse au de 3º et 1º classe (capitaine), c apitain e de corvette de 2º et 1º classe (lieutenant-colonel), capitaine de vaisseau de 2º et 1ºº classe (colonel), contre-amiral (général de brigade), vice-a mir al (général de division), amir al (maréchal de France). En ontre, sous la Restauration, on donna le titre de grand-amiral au dauphin. Plusieurs ordonnances ou décrets ont aussi fait correspondre les fonctions d'intendant et sous-intendant militaires, autrefols inspecteur aux revues et commissaire des guerres, à différents grades de l'armée.

Le grade constitue l'état de l'officier. L'emploi est distinct de grade; il ne peut y avoir de grade sans emploi; mais la privation de l'emploi n'emporte par la perte du grade. Les causes de la perte du grade, les cas de retrait, de suspension et de suppression de l'emploi, sont prévus par la législation, qui règle également, tout ce qui concerne l'avancement des caporaux ou brigadiers, sous-officiers, officiers et l'état de ces derniers. Aux fermes de la loi de 1832, il fant six mois de service actif avant de pouvoir être nommé caporal ou brigadier, six mois encore suffisent pour être nommé sous-officier; il en faut six de plus enfin pour devenir sergent-major, maréchal-des-logis-chef, ou adjudant-sous-officier. La nomination à ces divers grades est faite par les chefs de corps, soit directement, soit sur des états de propositions présentés par les capitaines, mais en observant. dans l'un et l'autre cas, de ne prendre que des sajets portés sur les tableaux d'avencement arrêtés par les inspecteurs généraux. Toutes les promotions aux grades d'officiers sont faites par le chef de l'État sur la présentation du ministre de la guerre. Les grades de sous-lieutenant sont donnés un tiers aux sous-officiers de l'armée ayant servi deux ans au moins comme sous-officiers, et deux tiers aux élèves des écoles militaires. Les grades de lieutenant et de capitaine sont conférés aux sous-lieutenants et aux lieutenants ayant deux ans de grade, un tiers au choix, deux tiers à l'ancienneté. Les capitaines ne penvent être promus chefs de bataillon , chefs d'escadron, ou majors, qu'après quatre ans de grade; moitié ou choix, moitié à l'ancienneté. Les grades plus élevés sont au choix du chef de l'État; il faut trois ans de grade pour être lieutenant-colonel, deux ans encore pour devenir colonel, et pour tous les autres grades supérieurs, trois ans au moins de service dans le grade immédiatement inférieur. Le temps exigé pour passer d'un grade à un autre peut être réduit de moitié à la guerre et dans les colonies. Devant l'ennemi, il ne revient à l'ancienneté que la moitié des grades de lieutenant et de capitaine; la totalité des nominations au grade de chef de bataillen et d'escadron appartient alors au chef de l'État. Dans les come spéciaux d'état-major, d'artillerie et du génie, les grades de capitaine, de chef de bataillon, d'escadron et de major ne penvent être conférés qu'aux lieutenants et capitaines faisant partie de la première classe de lour grade. Les officiers employés près de la personne de l'empereur, de celle des princes, ou attachés à l'état-major du ministère de la guerre, sont dispensés de figurer sur les tableaux pour participer au tour de l'avancement au choix.

N'oublions pas de faire remarquer, en passant, que les candidats proposés dans les cerps de l'armée pour les grades de caporal, de sous-officier, de sous-lieutenant, ne pouvent être portés sur les tableaux d'avancement qu'après us examen subi devant l'inspecteur général; mais pour l'inscription des candidats aux grades supérieurs, il n'est plus question d'examen ni de concours.

Après la funeste guerre que l'empire avait entreprise, une commission spéciale fut sommée par M. Thiers en septembre 1871, pour opèrer la révision des grades obtenus pendant la campagne. Cette commission, présidée par le général Changarnier, opèra avec une rigueur que n'excusaient pas les considérations politiques, et aupprima ou réduisit l'avancement de plusieurs centaines d'officiers,

tiradin. Ce mot, dans son acception primitive et la plus générale, était communément affecté à désigner les marches d'un escalier. On s'en sert le plus ordinairement aujourd'hui au pluriel pour désigner touté espèce de bancs, de degrés ou de marches disposés graduellement les mas an-dessus des autres en forme d'escaliers, comma objets d'utilité ou d'agrément; on dit aussi les gradins d'une salle de spectacle, d'un amphithéâtre; des gradins de gazon, pour désigner, en termes de jardinage, des degrés ou marches de terre, revêtus de gazon.

GRADISKA, petite ville de 8,000 habitants et place forte, ches-lieu de la capitainerie du même nom, dans le domaine de la couronne (Kronlande) de Gœritz et de Gradiska, est bâtie sur l'Isonzo, près des frontières de l'État vénitien. Le dévidage des soies est la principale industrie de ses habitants. On y trouve un tribunal de cercle de première classe. C'était autresois le ches-lieu d'un comté du même nom, érigé en 1641 par l'empereur Ferdinand III en faveur du prince d'Eggenberg. A l'extinction de cette maison (1717), il passa aux comtes d'Althann. Alt-Gradiska ou O-Gradiska, bourg à marché et place forte, sur le territuire des Frontières militaires d'Esclavonie et de Servie. avec 1,500 habitants, est situé sur la rive gauche de la Save, en face de la forteresse turque de Barbir ou Turkisch-Gradiska, en Bosnie, et au sud-ouest d'un bourg autrichien, Neu-Gradiska ou Uj-Gradiska, dépôt du régiment de Gradiska, avec 1,600 habitants.

GRADUATION (Batiments de). Quand l'économie et la disposition des localités ne permettent pas d'extraire avantageusement certaines substances tenues en dissolution dans une grande quantité de liquide au moyen de la chaleur on de l'évaporation à l'air libre, on peut faciliter singulièreent l'évaporation en multipliant le contact de l'air et du liquide. Pour cela, on fait couler celui-ci sur des cordes, qui pendent en grand nombre dans l'intérieur d'un bâtiment à chaire-voie, et dout la plus grande surface est exposée à l'action du vent le plus habituellement régnant dans cette localité, ou bien on le fait tomber d'une certaine hauteur, et dans un état de grande division, sur des fagots d'épines placés dans la même condition. Dans l'un et l'autre cas, le liquide s'évapore avec une rapidité qui dépend de sa division, de la température et de la vitesse du courant d'air. En le portant de nouveau à plusieurs reprises à la partie supérieure du bâtiment, on arrive à un degré de concentration qui permet d'évaporer avantageusement le liquide par l'action de la chaleur.

Les bâtiments de graduation ont été appliqués aussi à l'évaporation du sang destiné à la clarification du sucre. M. Derosae, qui a fait usage de ce procédé, a pu obtenir par ce moyen du sang susceptible d'être transporté dans les îles, où la fabrication du sucre exige de grandes quantités de ce produit.

H. GARLTIER DE CLARRY.

GRADUEL, répons chanté alternativement à la messe, antienne intermédiaire entre l'épître et l'évangile, et qui se chantait pendant que le diacre montait les marches (gradus) du jubé. Telle est l'étymologie la plus satisfaisante du mot graduel, et c'est celle qui est formellement consignée dans l'Ordo Romanus. D'autres ont voulu expliquer ce mot par la gradation de voix qui distingue le chant de cette antienne. Quoi qu'il en soit, l'usage du graduel remonte aux papes saint Célestin ou saint Grégoire; il est en vigueur dans le plus grand nombre des liturgies, quoiqu'il n'y porte pas toujours ce nom.

On appeile aussi graduel le livre de chant qui renferme les messes notées, pour le distinguer de l'antiphonaire.

Les psaumes que les Hébreux chantaient sur les degrés du temple se nommaient psaumes graduels.

GRADUS AD PARNASSUM, mot à mot : degré pour atteindre le Parnasse, nom sous lequel a été connu dans nos écoles, pendant plus d'un stècle, un dictionnaire poétique latin, donnant la quantité de chaque mot, ses divers synonymes, ou bien les périphrases poétiques à l'aide desquelles on peut le remplacer, enfin les différentes épithètes dont il est possible de l'accumpagner, le tout à l'usage des écoliers à qui l'on fait faire des vers latins; exercice classique destiné, dit-on, à développer l'intelligence de l'enfant en lui apprenant à apprécier la valeur d'une épithète heureuse, ou d'une périphrase de bon goût. Dès la renaissance des lettres, cet exercice si utile fut introduit dans les écoles et donna lieu à la publication de divers recueils ayant le même but que le Gradus ad Parnassum, et désignés tantôt sous le nom de Trésor des Épithètes, tantôt sous

celui de Coffre-fort de la Poésie, et sous une soule d'autres encore. En 1710, le père Vanière, le célèbre auteur du Prodium Rusticum, publia un Dictionnarium Poeticum, qui fut réimprimé, quelques années après, sous le titre de Gradus ad Parnassum, adopté primitivement par un autre jésuite, le père Paul Aler. Ce lexique est resté jusqu'en 1835 à peu près en possession exclusive de fournir à la consommation d'épithètes et de synonymes saite dans nos classes depuis la quatrième jusqu'à la rhétorique inclusivem Sous l'Empire, un faiseur universitaire, fort habile homme, Noël, avait fait de l'œuvre du père Vanière chose sienne, en y ajoutant force fragments empruntés aux divers poètes latins, et très-propres, en définitive, quoi qu'on en ait dit, à former le goût et à mûrir l'esprit des élèves. Le Gradus de Noël était, pour le libraire qui l'exploitait, bien mieux que deux ou trois fermes dans la Beauce; rien de plus naturel dès lors qu'une telle propriété fût enviée. Le supplanter n'était pas facile; on y est cependant parvenu dans ces der nières années en faisant adopter, pour les classes où régneit jadis sans partage le Gradus de Noël, un nouveau dictionnaire poétique, baptisé du nom de Thesaurus poeticus, et, comme de juste, bien préférable au rival qu'il est venu sournoisement détrôner après plus de trente années d'un règne paisible et incontesté.

GRÆBERG DE HEMSOE (JACOB), polygraphe érudit, né en 1776, à Gannarive, dans l'île de Gottland (Suède), où son père remplissait les fonctions de juge provincial, reçut une éducation distinguée. Dès l'âge de seize ans, il fit à bord d'un vaisseau marchand une tournée dans différents ports d'Angleterre, de l'ortugal et d'Amérique, et il entra ensuite dans la marine anglaise. Après divers voyages exécutés en Italie, en Allemagne et en Hongrie. Græherg, qui crut alors pouvoir ajouter à son nom de samille celui de Hemsoe, qu'il emprunta à un village de l'île de Gottland, fut nommé, en 1811, vice-consul de Suède à Génes, puis envoyé, en 1815, en la même qualité à Tanger. En 1823, il fut nommé cons à Tripoli. En 1828, il se rendit en Italie avec la permission de son gouvernement, et depuis lors résida toujours à Florence, où il mourut le 29 novembre 1847. Il avait constamment consacré les loisirs que lni laissaient ses fonctions à l'étude de la géographie et de la statistique, de l'histoire, de la numismatique et de la philologie. Parmi ses nombreux ouvrages, écrits dans les langues les plus différentes, nous citerons son Essai historique sur les Skaldes (en allemand; Pise, 1811); sa Théorie de la Statistique (en allemand; Gênes, 1821), et sa Scandinavie vengée (en français; Lyon, 1822), ouvrage dans lequel, après avoir repoussé le reproche fait aux Scandinaves d'avoir été au nombre des peuples barbares qui détruisirent l'Empire Romain, il prétend qu'à l'époque de la grande migration des peuples, les contrées du Nord jouissaient déjà d'une véritable civilisation. Son Essai statistique et géographique sur la régence d'Alger (en allemand; Florence, 1830), est un des livres qui contribuèrent le plus à faire mieux connaître cette contrée. Sa Notizia interna alla famosa opera d'Ibn Khaldun; Florence, 1834, et surtout son Specchio geographico e statistico dell'impero di Marocco (1833), sont également des travaux d'un haut intérêt. On a aussi de lui, outre une excellente carte de l'empire de Maroc, jointe à l'ouvrage que nous avons cité en dernier lieu, de nombreuses dissertations éparses dans divers recueils italiens, notamment dans l'Antologia de Florence, dans le Progresso et dans le Giornale dei Litterati, ainsi que dans les mémoires de diverses académies. Il était en effet membre de plus de soixante sociétés savantes, et ses relations, aussi nombreuses qu'étendues, lui avaient permis, avec la fortune considérable dont il jouissait, de réunir une collection extrêmement précieuse de médailles, de pierres gravées et autres antiquilés. Sa bibliothèque surtout était remarquable; elle ne contenait pas moins de 400 manuscrits, pour la plupart orientaux.

GRÆFE (CHARLES-FERDINAND DE), l'un des plus célè-

bres chirurgiens qu'ait produits l'Allemagne, naquit le 8 mars 1787, à Varsovie, de parents allemands, et fût reçu docteur en médecine à l'université de Leipzig dès 1807. La même année, il refusa une chaire de chirurgie à Krzeminiec pour devenir médecin particulier du duc Alexis d'Anbalt-Bernbourg, et s'établit en cette qualité à Ballenstedt. La direction de l'hôpital qu'il y fonda en 1808, et où sa réputation toujours croissante attirait des malades de très-loin, ainsi que la direction de l'établissement thermal d'Alexisbad, qu'il créa dans la vallée de la Selke, et où affluèrent bientôt les malades, le mirent en grand renom. Après avoir refusé des chaires de chirurgie à Kænigsberg et à Halle, il accepta, en 1811, la direction de la clinique chirurgicale et la place de professeur de chirurgie à l'université de Berlin. Lorsqu'en 1813 la Prusse se souleva contre Napoléon, il fut chargé, comme chirurgien en chef, de l'administration des bôpitaux militaires de Berlin, puis de la surveillance de tous les lazarets créés entre la Vistuie et le Weser, et en 1815 de celle des lazarets établis dans le grand-duché du Rhin et dans les Pays-Bas. La guerre une fois terminée, il reprit sa chaire à Berlin. Les nombreux services qu'il rendit à la science répandirent sa réputation au loin, et des élèves accourprent de tous les pays étrangers suivre sa savante clinique. En 1833, quand il alla visiter l'Angleterre, le roi Guillaume IV l'invita plusieurs fois à sa table, au palais de Saint-James et à Windsor. A Paris, Dupuytren lui fit dignement les honneurs de l'Hôtel-Dieu; il le pria de le remplacer dans sa chaire et de consentir à faire la leçon en son lieu. Il mourut inopinément, le 4 juillet 1840, à Hanovre, où il était venu pour tenter d'opérer le prince royal, affligé, comme or sait, de cécité.

Quoiqu'on ne puisse nier que de nombreux défants de caractère contribuèrent beaucoup à obscurcir l'éclat de son immense talent, la science le comptera toujours parmi ceux qui oat le plus fait pour elle et qui l'ont le plus illustrée. Il inventa ou perfectionna une foule d'instruments et de méthodes opératoires, et remit en usage, après l'avoir singulièrement perfectionné, un procédé fort ancien, mais depuis longtemps abandonné, pour restaurer les nez détruits (voyez Rhinoplastie). Parmi les grands ouvrages qu'on a de lui, nous mentionnerons plus particulièrement ses Études sur la nature et le traitement rationnel des dilatations vasculaires (Leipzig, 1808) et sa Rhinoplastie (1818).

GRÆFENBERG, village de la Silésie autrichienne, dans l'arrondissement de Freiwaldau et au voisinage de cette petite ville, est célèbre par la méthode curative dite h y drotherapie, que seu Priesnitz y mit en pratique vers 1828. Situé à 400 mètres au-dessus du niveau de la Baltique, sous un apre climat qui y appauvrit la végétation, il se prolonge depuis le fond d'une vallée jusqu'à mi-côte de la montagne dite Græfenberg, où se trouvent les bâtiments de l'établissement de bains, lequel est organisé à peu près comme tous ceux qu'on connaît. A partir de là, on donne au reste de la montagne le nom de Hirschbadkamm. C'est plus loin que sont situées les sources d'où provient l'eau employée pour bains à l'établissement. Les malades se logent soit à l'établissement même, soit dans les maisons voisines, dont le nombre, la commodité et l'élégance augmentent chaque année, ou bien encore à Freiwaldau, qui n'en est guère qu'à un kilomètre de distance, et où existait déjà autrefois un établissement de bains. Depuis 1839, l'affluence de plus en plus grande des baigneurs y a nécessité la construction d'une vaste hôtellerie; et cette même année des baigneurs hongrois. enthousiastes admirateurs de l'Hippocrate aquatique, firent ériger à sa gloire un monument dont ils confièrent l'exécution à Schwanthaler. Depuis, des Français reconnaissants ont fait élever à Græsenberg une pyramide en l'honneur de Priesnitz, avec cette inscription : Au génie de l'eau froide!

GRÆTZ ou GRATZ, chef-lieu du duché de Styrie (Autriche), sur la rive gauche de la Mur, station principale du chemin de fer de Vienne à Trieste, dans l'une des plus belles

contrées de ce pays, si riche en beautés naturelles, est bâti autour de ce qu'on appelle le Schlossberg, hauteur jadis fortifiée, du sommet de laquelle on aperçoit le plus admirable panorama, et qui forme une magnifique promenade. La ville est elle-même entourée par de vastes faubourgs, se prolongeant jusqu'aux collines qui bornent son boris Quatre ponts, dont deux suspendus, la mettent en communication avec les faubourgs qui sont situés sur la rive droite de la Mur. Elle compte 80,732 hab. (1870), et est le siège du gouvernement général de la Styrie, d'un grand nombre d'autorités administratives et judiciaires, et du prince-évêque de Seckau. On y compte 23 églises, 9 couvents et un temple protestant. On doit une mention particulière à la cathédrale, bâtie dans le style gothique par l'empereur Frédéric III, qui compte un grand nombre de tableaux d'autels peints par les maîtres les plus célèbres, et où les ornements en marbre sont prodigués. Il faut aussi citer l'église de Sainte-Catherine, où se trouve le mausoiée dans lequel reposent l'empereur Ferdinand II et son épouse. La même église renferme depuis 1805 le tombeau de la princesse Marie-Thérèse de Savoie, femme de Charles X. Parmi les monuments dignes d'être visités que renferme encore la ville de Grætz, nous mentionnerons l'église paroissiale, dont le maître-autel est erné d'un beau tableau du Tintoret; le château impérial, l'hôtel de ville, le théâtre, etc. Grætz est le siège d'un commerce fort important et d'une active sabrication d'objets de quincaillerie, d'étoffes de laine et de coton, de cuirs, etc. Parmi les établissements scientifiques que possède cette ville, en remarque surtout son université, fondée en 1585, par l'archiduc Charles; elle compte 20 professeurs titulaires et est fréquentée par environ 500 étudiants. Elle possède aussi une bibliothèque riche en manuscrits et contenant près de 50,000 volumes.

GRÆVIUS (JEAN-GEORGES) dont le nom véritable était Græfe, philologue et critique distingué, né en 1632, à Naumbourg-sur-Saale, commença d'abord par étudier le droit à Leipzig, mais pius tard se voua exclusivement à l'étude des belles-lettres à Deventer. Nommé en 1661 professeur d'histoire à Utrecht, sa réputation d'érudit devint si grande que les villes de Leyde et d'Amsterdam, l'électeur palatin, l'électeur de Brandebourg et la république de Venise lui firent à l'envi es offres les plus brillantes pour le déterminer à venir s'établir sur leur territoire. Grævius préséra garder sa chaire à Utrecht, et mourut dans cette ville, en 1703. Guillaume III d'Angleterre l'avait nominé son historiographe; et Louis XIV, pour lui témoigner le cas qu'il faisait de son savoir, lui avait adressé un riche présent. D'excellentes éditions d'Hésiode, de Cicéron, de Catulle, de Tibulle, de Properce, de Justin, de Suétone, de César, de Florus et d'autres classiques encore, témoignent de la profondenr et de la variété de ses connaissances philologiques. Son Thesaurus Antiquitatum Romanarum (12 vol.; Utrecht, 1694-1699) et son Thesaurus Antiquitatum et Historiarum Italiæ, publié après sa mort, par Burmann (45 vol.; Leyde, 1704-1725) lui assignent un rang distingué parmi les archéologues et les critiques.

GRAFF (ANTOINE), l'un des plus célèbres portraitistes de son temps, néen 1736, à Winterthur, en Suisse, se forma à la peinture du portrait sous la direction de Schellenberg, et, après avoir résidé à Augsbourg depuis 1758, fut appelé en 1766, avec le titre de peintre de la cour, à Dresde, où il perfectionna son talent et mourut en 1813. On doit louer également dans ses ouvrages le dessin, l'expression et le coloris. Le nombre de ses portraits (ceux d'hommes sont les meilleurs) et de ses tableaux de famille ne s'élevait pas à moins de 1,100 en 1796. On en peut voir une collection intéressante (22 toiles) dans la bibliothèque de l'université de Leipzig, à qui elle fut léguée par le libraire Reich.

Son fils, Charles-Antoine Graff, né à Dresde, en 1774, mort en 1832, s'est fait un nom comme paysagiste.

GRAFF (EBERHARD-GOTTLIEB), savant philologue allemand, né en 1780, à Elbing, en Prusse, mort à Berlin, en 1841 fut attaché à divers établissements d'instruction

publique, et notamment, à partir de 1824, à l'université de Ricenigaberg, en qualité de professeur de l'histoire de la langue allemande. On a de ini un précioux Dictionnaire des mots de l'ancien haut-allemand, publié, avec les secseurs du gouvernement peussien et l'appui tout spécial du prince ruyal de Prusse. Il est initiulé: Althochdeutscher Sprach-schatz; et le septième et deraier volume en fut publié par Massmann, après la mort de l'auteur, et d'après les notes et les travaux qu'il avait laissés, en 1844. Deux années plus tard, en 1846, son continuateur y a giouté un huitieme volume contennait une table générale et raisonnée des mitières. Graff a aussi donné des éditions de spiciques anciens suteurs alternands du dixième au treixième siècle.

GRAFFIGNY (FRANÇOME D'ISSEMBOURG D'APPON-COURT; dame nul; naquità Nancy; en 1694, d'un majer de gendarmerie du duc de Lorraine et d'une petite-nièce du fameux Cai lot. Elle fut mariée fort jeune à Hugues de Graffigny, chambellan du duc de Locraine, houams emporté, avec lequel elle courut plusicura fois risque de la vie. Après bien des ennées, elle obtint d'être juridiquement séparée de est bomme, qui finit ses jours dans une prison; sè sa mauvaise conduite l'avait fait renfermer. Me de Graffigny vint à Paris, avec Mile de Guise, qui allait épouser le duc de Richelieu. Plusiours beaux esprits, réanis dans une seciété où elle avait été admise , l'engagèrent à fournir quelque chese au Recueil de ces messieurs (1745), et elle lui donna une nouvelle, intitulée Nouvelle espay le; le mausais exemple produit autant de vertus que «e vices. Elle n'avait pas alors moine de cinquante-et-un ans. Bientôt après elle publia les Lettres d'une Péruvienne : c'est le véritable et presque le soul titre de sa réputation. Elles curent un succès prodigie qui est peut être difficile à comprendre sejourd'hui. L'idée et le cadre de cet ouvrage sont, il est vrai, ingénieux : l'aufour a su tirer parti de la situation bisarre de la jeune Zilia, transportée tout à coup au milieu d'un monde où tout lui est étranger, Il y a des descriptions charmantes, des sentiments délients, naïls, quelquefois passionnés; mais le dénouement ne satisfait personne : l'infidélité d'Aza , l'abandon de Zilia , indispesent. Les lettres à Déterville sont insipides ; les traits métaphysiques et les idées philosophiques y sont prodigués à l'excès. Enfin , l'illusion est sans cesse détruite par les anachronismes de l'auteur, qui nous peint les asages et les mours de sen temps, assurément fort ignorés dans celui où elle place le voyage de la jeune Péruvienne. Mme de Graffigny donna ensuite Cénic, comédie en cinq acter et en proce, qui ent un grand succès. C'est un de ces petits romans qu'on appelle comédies larmoyantes. En revanche, Une Fille d'Aristide, drame en cinq actes et en prose, ne réussit pas du tout.

Mme de Graffigny, ayant longtemps vécu à le cour de Lorraine; y fut sonane de l'empereur, qui, après avoir le avec plaisit ses Lattres péruviennes, la fit prier de faire qualques comédies propres à être jouées par les jounes princesses de la cour et les dames qui approchaient de l'impératries. Mme de Graffigny fit cinq ou six petits drames, qui fusent envoyée et joués à la cour de Vienne. Elle reçut pour récompense un brevet de pension de 1,500 livres, Elle mourut à Paris, le 12 décembre 1758, à l'âge de soixante-quatre ans. L'Académie de Florence se l'était associée. Les dernières années de sa vie ne furent point heureuses. Elle n'avait ni ordre ni économie, et laissa des dettes énormes. Quoiqu'elle fot modeste, son amour-propre était excessif : une critique, une épigramme, lui caussient un véritable cha grin. Sa réputation d'esprit et de talent eut un peu à souffrir de la publication de ses lettres, datées de Cirey, que l'on publia en 1820, dans la Vie printe de Voltaire et de M= du Chd/e/et. Les ouvrages de M= de Graffigny ont . : Ges DE BRADE. eu de nombreuses éditions.

GRAFFITI (de l'italien graffare, égratigner). En archéologie, on a donné le nom de graffit aux dessins ou inscriptions antiques grossièrement tracés au stylet, et qu'on a retrouvés sur les musuilles dans les fouilles de

Rome ou de Pampéi. Les toldats, les gens du peuple s'amusaient, alors comme sujeurd'hui, à écrire tant blen que matsur les murs soit leurs noms, toit l'expressiou de leurs sentiments, soit même des plaraces ou des emblèmes obschies. Beaucoup de ces lafergnes esquisses retracent des détails de la vie latime, des instruments, des outils, des armes, des combats de gladiateurs. Dans les catacombes on à découvert, en 1858, un graffile, véritable caricature faite par un paien, d'un Christ à tôte d'âne adoré par un catéchumène.

GRAHAM, famille écostaise, qui det le douzième siècle possédait d'immenses domaines aux environs de Dumberten et de Stirling.

Sir John Graham on Granus, to compagnon fidèle d sidore Wallace, fut fait prisonnier en 1298, à la bataille de Falhirk: Autant en arriva, en 1966, à sir David Grassau de Montrose, prie sous let murs de Durham evec le roi Devid Bruce. Son file, Patrick Gazuln, éponse en secondes noces Egidia Stuart, nièce du roi Robert II, de la quelle il sut quatro fils, dont l'atné, Robert Graham, crét mie de Strathern, fut le grand-père de sir Robert Gaa-MAM, qui, on 1437, assassina le roi Jacques l'er, et devint la souche des Graham d'Esk et de Netherby dans le Cumberland. Le fils de Patrick, issu du premier lit, sir William GRARAM, gendre de Robert III, fut le grand-pèré de Patrick Graman, qui, membre de la régence pendant la minorité de Jacquee II, fut créé, en 1445, baron Graham et mourut en 1465, et dont le petit-fils, William lord Graman, reçut la titre de couste de Montros e. Le troisième als de sir Wil-liam Graham, Robert, fut l'arrière grand-père du célèbre général des Stuarts, John Grahan de Clavernouse. Né en 1850 il apprit l'art de la guerre sous le grand Gondé, et se fit bientôt un nom par ses talents militaires et par sa bravoure à soute épreuve. En 1679 il commands un corps de cavalerie contre les Covenantuires, qui le battirent, il est vrai, à Loudon-Hill; mais il fut pour la mellieure partie dans la désoute qu'ils essayèrent ensuite à Bothweit-Bridge; et après la victoire il·les pensanivit avec la plus implacable rigueur. En récompense de ses services ; Jeoques 11 le crés vicomie Dandes. Peut thre see consella entrent - ils encore sauvé ce malhoureux prince. Quinti Jacques se fut decidé à fuir, Grainen se rendit en Ecotse, et rénnit dans les Highlands une armée à la tête du laquelle Wrésolut de défendre les droits de la famille royale détrônée. Le 17 juillet 1689 il n'hésita point, maigré l'infériorité de sés forces, à attaquer à Killicrankie is général Mackay, et trouve la mort dans nette affairtí.

De William, cinquième fils de sir William Сванав, descend la ligne des Graham de Bolgowan.

· Thomas Granam, lord Lynkhoch, l'um des généraux anglais les plue distingués de l'époque moderne, naquit en 1750, et était le file de Thomas Graham de Baigowan et d'une fille du comte de Hopetown. Jusqu'à l'âge de quarante-deux ans, il avait toujours vécu de la vie paisible du gentilhoms campagnard, quand, pour tromper le chagrin qu'il ressentait de la mort de sa femme, il se fit attacher au corps d'armée du général O'Hara; et en 1793 il prit part comme volontaire à l'expédition de Toulon Revenu en Ecosse, il recruta à ses propres frais un batatilon qu'on incorpora dans le 93° régiment, dont le commandement lui fut consié en même temps qu'on lui accordait le grade de colonel. A quelque temps de là , il fut élu membre de la chambre des communes par la ville de Perth, qu'il continua d'y représenter jusqu'en 1807. Il fit comme volontaire les campagnes de 1796 et 1797, en Italie, dans les rangs de l'armée autrichienne sous les ordres de Wurmser, et commanda ensuite le blocus de Malte. En septembre 1800, cette place se rendit après un siégn de deux années. En 1808, il servit en Espagne sous les ordres de sir John Moore, et en 1810 il fut promu au grade de lieutenant ginéral. En sévrier 1951 il reçut l'ordre d'attaquer, à la tête d'une division, le corps d'armée commandé par le maréchal: Nictor; c'est ainsi qu'est lieu la baaille de Barossa (5 mars 1811), pour le gain de inquelle le parlement voia des remerciements publics au général Graham. A la hataille de Vittoria, c'est tui qui commandais: l'aile gauche; mais après le passage de la Bidassoe force lui fut de quitter provisoirement l'armée, par suite de manvais état de sa santé. En janvier 1814, il déharque à la tête de 10,000 hommes en Hollande, livra, avec le général prussien Thurnen, le combat de Merahem, qui fut heureux pour les coalisés; mais la 8 mars, ayant, essayé d'enlever le place de Berg-op-Zoom, il se vit repousser avec perte par la garnison française. Au mois de mai de la même année, il fut proma à la pairie sous le titre de lord Lynedoch de Balgowan, et en 1821 nommé général en chef. Il passa dès lors la plus grande partie de sa vie en fialle, et mourut à Londres, en décembre 1843, dans un âge-extrêmement avancé.

Les Graham d'Est et Notherby ont également produit

un certain nombre d'hommes distingués.

Sir Richard Graman d'Esk, né en 1648, envoyé de Charles II en France, obtint en 1680 le titre de vicomés Prestos, et reraplit sous Jacques II les fonctions de sestré taire d'État. Après la révolution de 1688, il fut enfermé à la Tour, et gracié en 1691, par Guillaume III, sarès avoir été déclaré coupable de haute trahison. Pendant es captivité, il traduisit en anglais le livre De Conselatione Philosophies de Boèce; et cette traduction lui fait, comme égriyain, le plus grand honneur. Il mourut en 1695, Le pairie de cette famille s'éteignit en 1739, en la personne du troisième vicomte; mais, en yertu du testament laissé par lady. Widdrington, fille de Richard, les biens des Graham d'Esk persèrent aux Graham de Netheshy, qui, en décembre 1782, obtinnent le titre de baronsé.

Sir James Robert George Granan, baronet de No therby, dans le Cumberjand, estèbre comme honnne d'Etat et comme orateur parlementaire, paquit en juin 1792, épousa, en 1819, la fille de sir James Campbell, et succéda a son père, en 1824, dans la possession du tilre et des propriétés de sa famille. Il entra l'abord au paglement, en qualité de représentant de la ville de Carlisle, en 1820; et en 1830 il y fut elu par le somté de Cumberland, en il l'emporta sur la ruissante et influente famille tory des Lowther; et peu après il tut appelé à remplir dans le cabinet présidé par lord Grey les fonctions de gremier lord de l'amirante. Il introduisit de notables améliorations dans l'administration de la marine, tout en réduisant d'environ un million sterling les dépenses de ce département, Comme administrateur et comme orateur, Graham lit preuve de grands talents, et passait alors pour l'une des colonnes du parti whig. C'est ainsi, par exemple, qu'il fut pour beaucoup dans le succès du, bill pour la réforme du parlement. Mais en 1834, ses collègues ayant annoncé l'intention d'opérer également une réforme dans l'Église officielle d'Irlande, Graham, qui ne partageait point leurs idées à cet égard, a sépara du parti whig pour se rapprocher dès lors de plus en plus du parti tory. En septembre 1841, il entra dans le cabinet présidé par Robert Peel comme ministre de l'intérieur, et en cette qualité il contribua à introduire le système commercial qui en finit avec les d'oits protecteurs. La mesure qu'il prit en 1844 de faire saisir et ouver la correspondance de Mazzini, acte par lequel le gouverne, ment autrichien eut connaissance de l'entreprise des frères Bandiera, provoqua les attaques les plus vives contre sir James Graham. La dissolution du cabinet Poel, en 1846, amena la retraite de cat homme d'Etat. Repoussé alora par les conservateurs, il se jeta dans le parti libéral, combattit avec la plus grande évergje le bil, des dimes occiésia Liques (1851), et se prononça en faveur d'une nouvelle réforme électorale (1852), Aussi fit-il partie du cabinet Aberdeen en qualité de premier lard, de l'amiranté. Mais ce fut son dernier poste, et il refusa dens fois un por-tefeuille dans le cabinet Palmerston, qu'il soutint néanmoins de ses votes. Il mourut le 25 octobre 1861.

GRAHAM (THOMAS), chimiste anglais, naquit le 20

décembre 1805, à Glasgow, et fit ses études universitaires dans cette ville et à Edimbourg, De retour à Glasgow il y ouvrit un laborateire de chimie et fut; hargé, en 1830, d'enseigner cette science à l'institut d'Anderson, puis en 1837, à l'université de Londres. En 1855: il saccéda à John Herschel comme directeur général des monnaies. il est mert en septembre 1869, à Londres. Parmi les décenvertes dont la science est redevable à Graham nous rappellarens celles sur la «diffiction» des gaz et sur la elyse, qui lui-valurent en 1834 le grand prix de la Société noyale d'Edimbourg et en 1862 la grande médaille Nor de Gopley.. Citons encore ses recherches sur les arsénistes et les phosphates (1833), sur la dilatation des liquides (1851; et 1861), sar la force camitique (1854). On a enrore de lui un excellent traité de chimie (Blements of chemintry; 2º éditu:1855). Il était membre de la Société royale de Londres et président de la Société de chimie.

GRAHAM'S TOWN, with d'Afrique, chef-lieu de la province orientale de la colonie anglaise du Cap, au sentre du district d'Albany, compte plus de e,000 habitante, et est le siège de deux évêques, l'un catholique, l'autre anglican. On y trouve un jardin botanique, une bibliethèque publique, un grand hôpital, des banques, etc.

GRAILLY, nom d'une antique maison de Guyenne; celui de ses membres qui paratt le premier dans l'histoire est Joan DE GRAHLY, le fameux captal de Buch qui suivit le pesti des Anglais pendant la détention du roi Jean. Il détolait les rives de la Seine, entre Paris et Rouen, quand Bertrand Duguese lin lui offrit le combattà Cocherel et le fit prisonnier. Plus tard O ha ries V, pour se l'attacher, lui readit la liberté, et lui donne en même, temps la seigneurie de Nemoure; mais, à la reprise des hostilités, il renvoya cette donation au roi, at snivit de nouveau la bannière des Anglais. Il assistait à la bateille de Navarette, où Duguesclin, qui commandait les auxiliaires français au service d'Henri de Transtamerre, fut fait prisonnier. Le captal de Buch en eut la garde, et le traita avec une grande courtoisie. En 1371, il fut nommé connétable d'Aquitaine ; tombé de neuveau, l'année suivante, au pouvoir des Français, il ne consentit jamais à abandonner la cause de l'Angleterre, et mourat au Temple à Paris, après sinq ans d'emprisonnement.

Son als Jean-IV, captal de Buch, se voyant sans enfants de Rose d'Albret, légna tous ses biens à son oncie Archambault de Grant, qui devint comte de Foix. Jean V, son fils, comte de Foix, coutint Charles VI contre le comte d'Armagnac et contre les Anglais, fut nommé capitaine général du roi neur la Guyenae et le Languedec, essuya des revers et sit la paix en 1415. Ménagé par le parti du roi et par ceiul du dauphin, nommé à la fois par les deux princes leur lieutenant et gouverneur général en Languedoc, il fit avec éclat la guerre au prince d'Orange, prit une part active aux guerres civiles de l'époque, et finit par soutenir vigourencement la cause du dauphin, devenu: Charles VII, qu'il avait d'abord para abandonner. Jean est comparé par les historiens à Roger Bernard, pour l'éclat de ses victoires, et à Gaston Phobus pour la sagesse et la droiture de son administration; il mournt en 1436. Son fils ainé, Gaston IV, fut le dix-septième comte de Foix. Le dernier de cette race fut Gaston

de Foix, la héros de Ravenne.

GRAIN. Comot, synonyme de graine, emporte cependant avec lui une signification tout à fait distincte : graine désigne tout à la fois la semence et le fruit d'une plante, comme du froment, du bié, etc.; graine, au contraire, désigne bien la semence, mais non le fruit lui-même qui deit en prevenir : ainsi, l'on sème des graines de melons peur avoir des melons. Grain désigne le fruit de certaine peur avoir des melons. Grain désigne le fruit de certaine peur avoir des melons. Grain désigne le fruit de certaine de moutarde, de auresu, de grenade, de raisin, de groetiles; par analogie, on le dit de choses à peu près faites en forme de grains : les grains d'un collier, d'un chapelet, etc.

Grain désigne encore une partie très-minime de certains amas ou monceaux : un grain de sable, de sei, de peudre On appelle grains d'or des morceaux d'or très-pur qui se trouvent soit dans les rivières, soit à la surface de la terre. Les grains d'or peuvent néanmoins avoir un certain vo-

Le mot arain s'applique encore à certaines aspérités qu'on trouve sur le cuir, sur certaines étoffes : de la soie d'un beau grain. On appelle toile, linge de grain d'orge, toute espèce de toile ou de linge semée de points ressemblant à des grains d'orge. Enfin le grain d'une pierre, d'un métal, désigne les parties ténues et serrées entre elles, de cette pierre, de ce métal, qui en forment la masse, et que l'on voit distinctement à l'endroit où ils sont coupés ou cassés.

On emploie aussi le mot grain au figuré, comme quand

on dit : cette femme a un grain de coquetterie. GRAIN (Métrologie). L'habitude de comparer les plus petites choses à un grain de blé, à un grain de senevé, a peut-être fait donner le nom de grain au plus petit poi ds admis par nos pères. Le grain était la 9216° partie de la livre de Paris, ou la 72º partie du gros; il valait donc environ 531 dix-millièmes du gramme. Au reste, cette évaluation n'est exacte que pour le grain donné par la livre de Paris.

Le mot grain était encore employé anciennement pour exprimer non un poids absolu, mais le degré de pureté de l'argent; on l'évaluait d'abord en douzièmes qu'on appelait deniers; chaque denier se divisait ensuite en 24 grains; les écus de six livres étaient par exemple au titre de 10 deniers 22 grains, ou, ce qui est la même chose, au titre de '131/144°; c'est-à-dire à peu près 10/11°. Bernard JULLIEN.

GRAIN (Marine). Vous qui, abandonnant vos pénates pour la première sois, vous consiez à un léger navire, balancé au gré des flots, vous ignorez encore ce que c'est qu'un grain. Mais arrivez dans ces parages de la ligne où le soleil darde sur vons des rayons d'à-plomh; traversez ces mers de l'Inde où règnent les vents alizés, au moment du renversement de la mousson, et vous ne tarderez pas à l'apprendre. Peut-être, appuyé tranquillement sur le pont du vaisseau, admirerez-vous la beauté, la pureté du ciel équinoxial, riant du capitaine, des matelots qu'esfraye un point imperceptible à l'horizon; mais un instant encore, et vous verrez ce point monter rapidement sous la forme d'un nuage noir et épais, et envahir ce beau ciel; vous verrez au loin la mer moutonner et s'agiter autour de vous; tout à coup un vent furieux la soulèvera en montagnes écumantes; votre navire sera hrusquement enlevé; les voiles qu'on aura eu l'imprudence de ne point carguer, seront emportées; le mât qui les supporte se brisera peut-être ; la pluie tombera par torrents, le tonnerre grondera, et puis dans quelques minutes les éléments auront repris leur calme ; le vent ne soufflera plus, le ciel sera pur et la mer bénigne. Une grain sera passé sur vous. Les grains sont d'autent plus dangereux que lenr vitesse et leur violence prennent au dépourvu l'officier peu expérimenté : le marin devra donc se bien tenir sur ses gardes dans les parages sujets aux grains; il en est même qui, s'il ne sait pas les deviner à l'aspect de la mer qu'ils agitent au loin, le prendront au dépourvu : ce sont ceux que rien n'annonce dans le ciel , et que pour cette raison on a appelés grains blancs.

GRAINE. En botanique, on définit la graine comme étant la partie d'un fruit parfait qui se trouve contenue dans la cavité intérieure du péricarpe. A son origine le corps contenu dans le péricarpe est désigné sous le nom d'ovule. Celui-ci n'est d'abord autre chose qu'une vésicule ou cellule simple, dont les développements successifs font arriver l'ovule à son état parfait et même à la première ap-parition du sac embryonnaire. La graine doit donc être regardée comme l'embryon végétal plus ou moins avancé dans son évolution et protégé par un grand nombre d'enveloppes et de parties que, en raison de leurs usages très-variés, les botanistes ont désignées sous les noms de épisperme, testa, tegmen, funicule, arille, chalase, hile, micropile, périsperme, sac embryonnaire et embryon. L. LAURENT.

GRAINE DÉCARLATE. Voyes Cochennels. GRAINE DES MOLUQUES. Voyez CROTON.

GRAINES DE PARADIS. On donne ce nom aux graines anguleuses et noirâtres contenues dans le fruit d'une espèce du genre amome, l'amomum granum paradisi, indigène de la Guinée et de Madagascar. Ce fruit est une capsule arrondie, triloculaire. Les Indiens font des graines de paradis un commerce considérable. Ils en mêlent avec le b é tel. lls les vendent débarrassées de leur coque. L'amande est très-blanche, et produit sur la langue une sensation de bralure comme le poivre; aussi s'en sert-on pour falsifier cette denrée.

GRAINES DE PERROQUET. Voyez CARTHAME.

GRAINS. Ce mot, synonyme de céréales, en diffère ce pendant en ce qu'il ne s'entend guère que des graines farineuses employées à l'alimentation de l'homme, tandis que céréales peut se dire à la sois des graines et des plantes qui les produisent. C'est surtout au point de vue économique que nous en traiterons ici.

La France est un des États qui produisent la plus grande quantité de grains; on les cultive sur 15 millions et demi d'hectares, dont environ 7,500,000 en froment. La production moyenne était évaluée en 1841, par la statistique du ministère du commerce, à 182,500,000 hectolitres, dont 70,000,000 en froment, 10,000,000 en méteil ou épeautre, et 23,000,000 en seigle, semences déduites; mais ces évaluations paraissaient inférieures à la réalité. En 1846, le ministre du commerce évaluait au chiffre de 100,000,000 d'hectolitres la quantité de grains (froment, méteil et seigle) nécessaire à l'alimentation ordinaire des habitants, et à 20,000,000 la quantité employée à la nourriture des animaux, aux semences et aux divers usages industriels, et il disait : 1º que dans les bonnes années 30 à 35 départements avaient une récolte excédant leur consommation, 25 à 30 une récolte égale, et 20 à 25 une récolte insuffisante ; 2° que le mais, le sarrasin et les châtaignes entraient pour plus de 1/10º dans la consommation générale; 3º que dans les plus mauvaises années, la France n'empruntait au dehors que de 25 à 30 jours de nourriture, soit environ 6,000,000 d'hectolitres. On sait que le déficit laissé par les mauvaises récoltes de 1845 et 1846 a été de plus du double; c'est du reste le plus grand dont la France ait gardé le souvenir depuis longtemps; ainsi, en 1846 nous achetions à l'étranger pour 100 millions de céréales, et en 1847 pour plus de 200.

D'après l'enquête agricole faite en 1862 les céréa es réunies occupaient les 29 centièmes du territoire français : 15,620,821 hectares sur 54,305,141. La production moyenne était estimée, à la même date, à 264,164,906 hectolitres de grains et à 283,298,196 quintaux métriques de paille, ayant ensemble une valeur brute de 4,875,000,000 fr. La production totale des grains se divisait ainsi: 109,457,000 hect. de froment, 81,118,000 d'avoine, 24,897,000 de seigle, 20,514,000 d'orge, et 28,177,000 de sarrasin, mais, etc

Selon M. Dezeimeris, la France récoltait dans la seconde moitié du dix-septième siècle près de 90,000,000 d'hectolitres de blé, et au commencement du dix-huitième siècle elle n'en récoltait plus que 50 à 60,000,000, par suite de son mauvais système de culture. M. Moreau de Jonnès dit que cette production était réduite à 40,000,000 en 1784. Depuis 1815 nos progrès dans la culture des céréales ont été considérables, surtout au profit du froment et de l'avoine. Ainsi l'on récoltait, en 1840, 69,558,000 hectol. de blé; en 1852, 95,262,000; en 1862, 109,457,000. Le rendement s'est donc accru pendant cette période seulement de plus d'un tiers. Néanmoins les progrès de notre agriculture ne sont pas encore suffisants. Jusqu'à ces derniers temps l'Angleterre récoltait 25 à 40 hectol. de bié par hectare d'un sol moins fertile que le nôtre; nos cultivateurs n'en recueillent que 14 à 30 sur la même étendue de terrain.

La production des diverses céréales attribuait à chaque

GRAINS

habitant en 1760 450 litres de grains, tandis qu'elle en four mit aujourd'hui 541, bien que la population ait augmenté de 13 millions en quatre-vingt-six ans. Ce qui fait surtout ressortir les progrès de notre agriculture depuis cinquante ans, c'est que cette augmentation de produit a été obtenue sans, pour ainsi dire, que la superficie annuellement consacrée aux céréales ait changé depuis Louis XIV. Sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, il fallait en moyenne 60 ares de terrain pour nourrir un habitant, tandis qu'il n'en faut plus aujourd'hui que 40, et seulement 30 en Angleterre et en Belgique. La même quantité de terrain nourrit donc un tière de plus d'habitants et mieux qu'avant 1789. La récolte de froment qui en 1700 ne donnait à chaque habitant que 118 litres, et, en 1760. 108, en donnait, en 1862, 300.

Aucune consommation connue n'est aussi grande en Europe qu'en France : en Angleterre, compris l'Écosse et l'Irlande, elle est de 163 litres; en Espagne, de 127 titres; en Autriche, de 62 litres; en Belgique et en Hollande, de 57 litres; en Prusse, de 46 litres; en Pologne, de 25 litres; en Suède, de 8 litres.

Il importe de remarquer que la consommation du froment se fait irrégulièrement, c'est-à-dire qu'une partie plus ou moins nombreuse de la population s'en nourrit dans des proportions différentes, et que le reste en est encore privé. Ainsi, en 1700 39 habitants seulement sur 100 vivaient de pain blanc; en 1784, on en comptait 41; aujourd'hui il y en a plus de 65 sur 100, et le nombre d'individus vivant de hié plus ou moins pur est bien supérieur aux individus qui consomment des grains inférieurs, contrairement à ce qui avait lieu dans les siècles précédents; cependant on compte encore plus de 10 millions de Français qui en sont réduits au régime des céréales inférieures, des pommes de terre et des châtaignes. Sous ce rapport l'Angleterre est plus avancée que nous, car on n'y mange guère que du pain blanc. L.-N. GELLÉ

L'estimation approximative de la nourriture individuelle est basée sur le besoin journalier d'une livre et demie de pain, obtenu avec de la farine purgée de dix livres de son seulement par quintal; car si dans les villes on purge cette farine de 25 p. 100, on laisse ces 25 p. 100 de son à la farine consommée dans la plupart de nos campagnes. Si les erreurs des états de récolte fournis par les préfets ont souvent entrainé les ministres et les législateurs dans de plus graves erreurs, il en a été de même de leur versatilité à propos de cette base: ainsi, les uns, en la contestant, n'ont voulu attribuer qu'une livre de pain par jour, comme nécessaire à la nourriture de chaque habitant, et d'autres, par ignorance ou mauvaise foi, tout en admettant la base précédemment posée, n'ont pas pris garde que le poids spécifique des grains est variable chaque année, variation qu'il est très-important pourtant de prendre en considération quand on veut calculer la nourriture des populations. En esset, si l'on admet, par exemple, que 3 hectolitres de froment, du poids de 75 kilogrammes chaque, suffisent pour nourrir un homme pendant une année, l'on doit pourtant reconnaître qu'il faudra augmenter d'un huitième d'hectolitre ce chissre, lorsque la pesanteur de cette mesure descendra à 72 kilogrammes, comme elle le fit en 1816; puisque si vous ne donnez toujours à un homme que 3 hectolitres de ce poids, il n'aura mangé en réalité que 216 kilogrammes de grain au lieu de 225.

La législation, par suite de cette indécision aur le chiffre positif de la base indispensable à la nourriture de l'homme, a dù nécessairement souvent varier en raison des séries de bonnes ou mauvaises années qui, s'étant succédé, ont effrayé ou l'agriculture, arrivant à vendre ses grains trop bon marché pour le prix de ses fermages, ou les populations, forcées, dans les autres circonstances, de les acheter beaucoup trop cher selativement au prix du loyer de la force de l'homme. Aussi, l'on voit les règlements sur les grains varier à l'infini depuis Louis IX jusqu'à Henri III, et l'on compte plus de 160 actes sur le commerce des grains depuis Henri IV jusqu'à Louis XVI.

En 1789, l'Assemblée constituante décréta, le 29 août, la vente libre et la libre circulation des grains et farines dans toute l'étendue du royaume; mais elle excepta de cette liberté le commerce extérieur, et prohiba toute exportation, comme pouvant devenir dangereuse à la sûreté publique. Bientôt la Convention, en 1792, reconnut aux cultivateurs et fermiers le droit de vendre leurs grains; mais elle les assujettit à faire la déclaration de ceux qu'ils possédaient, défendit toute vente ailleurs que sur les marchés, et posa, le 1er septembre 1793, des limites au prix des grains; en 1794, l'on réunit en une scule loi ces diverses mesures, et l'on fixa même un maxi-mum sur les grains, qui fut de 14 livres le quintal marc de froment. Plus tard, sous le Directoire, le retour du numéraire et de meilleures récoltes permirent d'adoucir ces mesures coërcitives, et il en sut de même sous le Consulat et sous l'Empire; après avoir protégé la liberté du commerce iutérieur, le gouvernement impérial revint cependant, lors de la disette de 1811, à des mesures prohibitives, et, par la loi de 1812, défendit les approvisionnements, et fixa le prix maximum du froment à 33 francs l'hectolitre.

La législation relative au commerce extérieur des grains fut tout aussi variable : ainsi, en 1790, l'on suspendit le droit d'exportation des grains, puis on ne permit cette exportation que lorsque le prix des grains fut à 16 francs l'hectolitre dans le nord, et à 20 francs dans le midi; en 1806, on l'autorisa tant que ce prix ne s'élevait pas au delà de 24 francs, en chargeant seulement cette exportation d'un impôt progressif de sortie; mais des abus étant survenus, ainsi que de mauvaises récoltes, l'exportation des grains fut interrompue en 1810, et ne fut rouverte qu'en 1814 par Louis XVIII; seulement elle fut soumise à la condition de n'avoir lieu qu'autant que le prix des grains ne s'élèverait pas au delà de 19, 21 et 23 francs l'hectolitre dans les départements frontières par lesquels on devait faire cette exportation, et que l'on divisa en trois classes.

Cependant, la consommation en France s'élant prodigieusement augmentée, par suite de l'envahissement des armées étrangères, le vide s'étant accru par une excessive exportation, et des années médiocres ou mauvaises s'étant succédé, l'on fut obligé en 1816 non-seulement de suspendre l'exportation, mais d'encourager l'importation par des primes. Bientôt on supprima ces primes; mais les importations continuèrent, et la quantité des grains finit par excéder de beaucoup les besoins de la population, surtout après la belle récolte de 1818. Alors, on dut agir d'une manière contraire à celle que l'on avait suivie en 1816 : ainsi, l'on mit en 1819 des conditions restrictives à l'importation des blés, en prenant les mêmes bases que pour l'exportation, et l'on prohiba toute introduction de blés exotiques tant que les froments français resteraient au-dessous de 20, 18 et 16 francs l'hectolitre; en même temps, on ne permit cette introduction qu'en soumettant les blés étrangers à un droit, qui fut augmenté en 1820, et modifié en 1821 par la Chambre des Députés. En effet, pour accorder les intérets de certaines villes frontières avec ceux des agriculteurs de l'intérieur, elle sit quatre classes de départements frontières au lieu de trois, et prohiba l'introduction tant que les prix du froment descendraient, dans ces départements, au-dessous de 24, 22, 20 et 18 francs l'hectolitre; enfin, en 1832, l'administration et les législateurs, voulant entrer dans une voie d'économie politique plus large, abandonnèrent la prohibition et adoptèrent un système législatif protecteur; alors, ils cherchèrent à maintenir continuellement en rapport les intérêts du commerce, des consommateurs et des agriculteurs; pour cela ils permirent l'importation et l'exportation, en les soumettant à un impôt proportionnel, en raison de l'espèce des grains. Depuis lors, l'importation et l'exportation des grains ont été soumis au système de l'échelle mobile. Mais en 1853, 1854, 1865, comme en 1846 et 1847, le gouvernement a prohibé l'exportation des grains, et affranchi de tout droit l'entrée des céréales.

Les grains redoutent plusieurs maladies : la carie, la

rouille, l'ergot du seigle, etc. Les soins attentifs de l'agriculture sont-ils parvenus à les en préservor jusqu'à l'époque de la récette, leur conservation demande encere certaines précautions, dont il est donné une idée aux articles BLÉ (Chambre à), SILO, GARNER, etc. Outre la chaleur et l'humiditéqui leur sontégalement funcstes, il faut les garantir des attaques des insectes, tels que la calandre du blé.

GRAINS DE SANTÉ. Voyez Émérique.

GRAINVILLE (JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS-XAVIER COU-SIN DE), né au Havre, le 3 avril 1746; fut destiné à l'état ecclésiastique, ainsi que son frère ainé, qui parvint à l'épis-copat. L'un des émules les plus distingués de l'abbé Sièves au séminaire Saint-Sulpice; mais ne partageant par ses doctrines politiques, il concourut pour cette question posée par l'Académie de Besançon: Quetle est l'influence de la philosophie sur le dix-huitième siècle? et obtint le prix. En butte, par suite de ce triomphe, aux tracassaries des hommes qui dirigentent alors l'ophoion, il renonça à la chaire pour le théâtre, et présenta à la comédie française une pièce en cinquetes et en vers Le Juyement de Paris, dont le clergé parvint à empêcher la représentation. Battu de ce côté, il reprit à Amiens l'exercice de la prédication et des fonctions ecclésiastiques; mais, quoique se soumettant à la constitution civile du clorgé, il professa un tel respect pour les dogmes fondamentaux du christianisme, que les puissants du jour le firent jeter en prison. Le représentant du people André Dumont, en mission dans la Somme, s'intéressa à ini, et lui conseilla un mariage civil comme sa scule ancre de satut. Grainville céda, et contracta, pour la forme seulement, un simulacre d'union conjugale avec une vieille parente. Pour vivre, il fonda une école, dans laquelle il réunit à grand' peine une trentaire d'élèves. Mais, au retour des idées re-ligiouses, son caractère de prêtre marié jeta sur son établissement une défaveur telle, qu'il perdit à peu près tous ses écoliers.

Plus que jamais pressé par le besoin, il écrivit alors, en moins de six mois, Le Dernier Homme, poème en dix chants. Sa sour avait épousé au Havre un irère de Bernardin de Saint-Pierre; il soumit à cetui-ci son œuvre, écrite d'ahord en prose. L'auteur de Paut et Virginie en fat émerveillé, et trouva un éditeur qui offrit 800 francs de ce travail; mais les hostilités de la critique furent cause qu'il ne s'en vendit que trente-six exemplaires, et que Grainville, ayant à peine touché le quart du prix convenu, alia, dans la nuit du 1ºº février 1805, en proie à tine attaque de fièvre chaude, se précipiter dans le canal de la Somme; qui coulait au bas de son jardin.

Le nom de Grainville, ainsi que son œuvre, serait resté dans l'oubli, si en 1810 un érudit anglais, le chevalier Croft, qui le premier avait signalé au monde le génie de l'infortuné Chatterton, ne fut venu passer quelques jours à Amiens, et n'eut eu conneissance de la belle composition qui avait longtemps occupé le beau-frère de Bernardin de Saint-Pierre. La regardant comme une magnifique ébauche, comparable aux épopées de Milton et de Klopstock, il expriina le vif regret, dans ses Remarques sur Horace, de n'avoir pas connu pius tôt l'existence et le génie d'un homme dont il ent été facile d'améliorer le sort. Bernardin de Saint-Pierre, de son côté, loua tellement le poëme, que le libraire Déterville se décida à l'imprimer. Cependant, il fut peu lu ; mais des l'année suivante Charles Nodier en publia une nouvelle édition, avec une notice qui sit sa réputation, aidée par les articles des journaux.

Grainville avait commencé en 1805 à versifier son poëme; il en avait même terminé le premier chant. Nodier pourtant ne cite aucun vers de lui. En 1814, Creuzé de Lesser se mit à son tour à en versifier une imitation, qui parut en 1831, et dont l'exécution est loin de répondre à la grandeur de l'esquise primitive. The last Man, roman en trois volumes de Campbell, publié plusieurs années après la mort de Grainville, n'offre aucun point de comparaison avec l'œuvreépique de celut-ci. L'autéur du Dernier Homme a laissé en outre

quelques morceaux de poésie, entre autres une fable allégorique : Le Plaisir, l'Espérance et la Pudeur, insérée dans la correspondance de Grimm. On lui fait également honneur de plusieurs autres ouvrages longtemps attribués à Christophe Grannville, le traducteur de l'Arasteand.

GRAISIVAUDAN ou GRÉSIVAUDAN. C'est le nom que portait dans l'ancienne division territorfaie de la Frince une partie du Dauph in é s'étendant entre les montigües, le long du Drac et de l'Isère, ayant environ huît myriamètrès de longueur sur sept de largeur, et dont 'Or en o ble, c'ai pitale de tout le Dauphiné, était le chéf-lieu. C'est l'un des plus beaux et des plus riches pays qu'on puissé vôir. Le Graisivaudan, au dixième siècte, était possédé en francalieu par les évêques de Greneble, suxquels il avait été donné par les derniers rois de Bourgogne; au onzième siècle, fi passa sous la domination des dauphins de Viennois, pour former ensuite le Dauphiné, dont il partagea toujours depuis le sort. Il était borné au nord par la Savoie, à l'est par la Briançonnais, au sud par l'Embrunois, le Gapençois et Diois, à l'ouest par le Viennois et une partie du Diois. Il fait aujourd'hui partie du département de l'Isère.

GRAISSE, substance neutre, blanchatre, plus ou moias dure, toujours susceptible de se ramolfir et de se fondre par la chaleur, faisant tache sur le pepier, c'est-à-dire le rendant gras; insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcool, surtout à chaud; brûlant avec flamme, et se combinant aux bases de manière à former des savons. On a consacré le nom de graisse aux substances grasses solides; le nom d'huile, au contraire, a été réservé aux substances grasses liquides. Il est digne de remarque que les premières sont presque exclusivement fournies par les animaux; le croton sebiforme cet le seul végétal qui fournisse de la graisse. La graisse présente des caractères variables, quant à sa densité, à sos odeur, à sa couleur, etc. Ceile du porc (voyez Axonce) n'olfre ni la blancheur ni la dureté de celle du mouton (voyes Suir); celle du bouc répand une odeur hyrcique des plus intenses.

La graisse est renfermée dans un tissu particulier, qu'on nomme tissu adipeux. Si ayant pris un morcesu de ce tissu adipeux, provenant du veau, du mouton ou du bœu, on le soumet à la malaxation, sous un filet d'eau, et à la surface d'un tamis à mailles étroites, on observe bientot qu'il se détache du tissu adipeux des myriades de granules, qui passent à travers les mailles du tamis et se rendent à la sirface de l'eau du vase placé sous le tamis : dans les mains de l'opérateur, il ne reste plus que le tissu membraneux, dans lequel précédemment étaient renfermés les granules. Ces granules séchés donnent une poudre blanche, douce an toucher, moins brillante que celle de la fécule; ils sont insolubles dans l'alcool froid. Examinés au microscope, ceux du veau, du mouton, offrent un aspect cristallin, et présentent des facettes taillées très-régulièrement ; ceux qui proviennent du porc ont un aspect rénisorme; dans la graisse humaine, les granules se voient avec plus de difficulté, mais on parvient à les isoler à l'aide de la potasse ou de l'acide nitrique. Si, poussant l'observation plus loin, on cherche à voir la structure de ces granules, on reconnait qu'ils sont formés d'un sac membraneux et d'une substance incluse soluble dans l'alcool. L'analogie qui existe entre la fécule et les granules adîpeux est extrêmement curieuse; là encore l'organisation végétale présente de nombreux points de connexion avec l'organisation animale : développement de granules dans un tissu analogue; granules dans les deux cas formés d'un sac membraneux et d'une substance incluse; disparaissant également partout où il y a une grande activité vitale, pour reparattre quand le repos est un peu prolongé. La graisse dans les animaux affectionne certaines localités: abondante généralement dans les régions rénales et épiploiques, elle ne se montre point dans la peau des panpières et du scrotum. Elle est ordinairement plus abondante chez les jounes animaux que cliex les vieux. Bianche dans le jeu âke, elle devient jaune et acquiert une rancidité marquit

dans l'âge avancé. Elle constitue à peu près la vingtième partie du corps de l'homme. Au point de vue physiologique, la graisse paraît destinée à maintenir constante la temperature des corps, au milieu des changements qui surviennent dans la température ambiante ; à servir à la nutrition, comme on l'observe chez les animaux hibernants, qui, grace à une abondanté quantité de substance graisseuse, peuvent passer plusieurs mois sans avoir besoin de manger; enfin, à protéger contre les agents extérieurs les organes qu'elle enveloppe. On a de cette assertion une preuve irrécusable dans ces trous creuses par des souris sur les flancs de quelques cochons, assez peu sensibles pour ne s'en être point apercus. C'est' ordinairement en soumettant à l'action de la chaleur le tissu graisseux, et en l'exprimant à travers un linge, que l'on obtient la graisse. Ainsi préparée et abandonnée au contact de l'air, elle ne tarde pas à augmenter de dureté; elle jaunit à la surface, acquiert une saveur acre, une odeur forte et désagréable, en un mot, elle devient rance. A une température modérée, la graisse est susceptible de dissoudre le soufre et le phosphore : on a profité de cette propriété pour employer ce dernier corps en thérapeutique. Les acides en faible proportion mis en contact avec les corps gras, les saponifient, c'est-à-dire les rendent miscibles à l'eau, et, comme les alcalis, donnent lieu à la formation des acides gras. Si les acides sont concentrés et en proportion convenable, ils détruisent les corps gras, les charbonnent : tels sont les acides sulfurique et chlorhydrique. L'acide nitrique étendu les convertit, à l'aide d'une ébullition prolongée, en acides malique et oxalique; concentré, il donne lieu à de l'acide nitropicrique; quelquesois la réaction est tellement vive, qu'il y a inflammation.

Les corps gras d'origine végétale sont formés généralement d'ol é i ne et de mar gar i ne; ceux d'origine animale renferment un principe de plus, la stéarine; cependant il y a quelques exceptions: ainsi, le beurre ne contient point de stéarine, tandis que l'huile épaissie de muscade renferme ce principe. Parmi les graisses, les unes, plus solides, contiennent plus de stéarine; les autres, au contraire plus liquides, contiennent plus d'oléine. Les différents principes que l'on rencontre dans les corps gras peuvent être isolés les uns des autres à l'aide de procédés particuliers; par expression pour l'oléine, par l'alcool pour les deux autres: en traitant la stéarine de M. Chevreul par l'éther, M. Lecanu en a retiré deux substances, l'une soluble dans ce véneule, l'autre insoluble; à la première il a donné le nom de margarine, à la secoude celui d'éthéarine.

Les graisses soumises à l'action des bases sous l'influence de la chaleur et de l'eau (comme cela se pratique pour la préparation des savons et des emplâtres proprement dits employés en médecine), donnent lien à des acides oléique, margarique, stéarique et à de la glycérine. Les trois premiers corps se combinent à la base employée, pour former un sel; quant à la glycérine, dont la présence est une preuve certaine de la saponification, elle reste en dissolution dans l'eau qui fait bain-marie, et lui communique une saveur sucrée. Dans cette action des bases sur les graisses, qui est le phénomène essentiel de la saponification, il y a en outre fixation d'une certaine quantité des éléments de l'eau, ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'examen de la composition atomique des principes qui entrent en réaction, etdes produits nouveaux qui se sont formés.

Les graisses soumises à l'analyse élémentaire fournissent de l'oxygène, de l'hydrogène et du carbone; Saussure est le seul qui y ait trouvé de l'azote. Leur composition est telle qu'elles peuvent être représentées par de l'eau et du gaz oléfiant (hydrogène bicarboné).

Les usages de la graisse sont très-nombreux en médecine : on s'en sert comme d'excipient et l'on y incorpore certaines substances médicamenteuses destinées à l'usage externe. Quelques graisses étaient autrefois prônées comme des spécifiques merreilleux contre certaines affections : telles étaient les graisses d'ours, de blaireau, et même la graisse humaine; aujourd'hui toutes ces substances ont été à juste litre bannies des formulaires. Dans les arts, on fait usage de la graisse dans une foule de circonstances, soit comme combustible, soit comme moyen de faciliter le glissement des surfaces. Enfin tout le monde connaît leur emploi pour l'assaisonnement de certains comestibles.

BELFIELD-LEFÈVRE.

GRAL (Saint). Voyez GREAL!

GRAMEN, plante graminée, fromentacée, telle que le chien dent : ce mot, d'une signification mai déterminée, sert à désigner les plantes qui appartiennent à la famille des graminées.

GRAMINÉES. C'est une des familles végétales les plus nombreuses et les plus naturelles : les plantes qu'elle renferme sont annuelles ou vivaces, à tige herbacée (chacune offrant plusieurs nœuds pleins, d'où partent des feuilles alternes engainantes). La gaine est fendue dans les graminées; elle est pleine dans les cypéracées, autre famille naturelle, qui présente avec celle que nous examinons ici une grande analogie. Les fleurs, en épi ou en panicule, se composent de deux écaliles (la glume), suire caractère qui sert à distinguer ces plantes des cypéracées, qui n'ont qu'une écaille pour chaque fleur : elles ont de deux à quatre ou cinq étamines, deux styles terminés par deux stigmates pollus et glanduleux, un ovaire uniloculaire avec un sillon longitudinal sur un de ses côtés. Beaucoup de graminées offrent en dehors de l'ovaire deux petites écailles qui forment la glumelle. Le fruit (cartopse ou akène) est nu ou enveloppé dans la glume, formé de l'embryon et d'un endosperme farineux.

Les différentes parties des graminées forment pour l'homme et les animaux la base de l'alimentation; les graines des céréalés, l'orge, le froment, le séigle, l'avoine, le riz, le maïs sont nos plus précieuses ressources; les pailles de ces plantes et les herbes des prés, qui presque toutes appartiennent à la famille des graminées, sont encore dans la plus grande partie de la France l'unique nourriture du bétail.

Les graminées peuvent se reproduire par boutures; car les racines se forment facilement de leurs nœuds mis en terre. C'est à cette propriété des nœuds dans les graminées que l'on doit les effets excellents du hersage pour les céréales et du roulage pour les prairies naturelles, puisque par ces deux opérations les nœuds sont mis en contact avec la terre, et produisent le tallement des pieds isolés. Il sérait à désirer, dans l'intérêt de l'agriculture, que ce double procédé fût plus répandu.

Paul Gaussar.

GRAMMAIRE, science qui apprend à peindre la pensée par des sons ou par des caractères. Le mot grammaire est tire du grec γράμμα, qui signifie lettre, origine tout à fait rationnelle, puisque les lettres ou caractères sont les principaux éléments du langage, soit parlé, soit écrit. On distingue la grammaire générale des grammaires particulières. La grammaire générale, faisant abstraction de tout ce qui est particulier aux langues, enseigne les moyens dont tous les peuples se sont servis pour exprimer la pensée par la parole, et pour la peindre par l'écriture. On la regarde comme une science, parce qu'elle n'a pour objet que la spéculation raisonnée des principes immuables et généraux de la parole. Une grammaire particulière, au contraire, ne renierme que les règles propres à une langue; elle enseigne à décliner les noms, à conjuguer les verbes, à construire toutes les parties du discours et à orthographier; elle apprend aussi à connaître la valeur naturelle et la propriété des mots, la raison de leurs terminaisons et de leur arrangement dans le discours. On a donné le nom d'art à toute grammaire particulière, qui n'est en esset qu'un recueil de règles. De là cette définition qu'on lit au commencement de toutes les grammaires élémentaires : « La grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement.

C'est, dit Voltaire, l'instinct commun à tous les hommes qui a fait les premières grammaires sans qu'on s'en aperçet. Les Lapins, les Nègres, aussi bien que les Grecs, ont en Besoin d'exprimer le passé, le présent, le futur; et ils l'ont fait; mais comme jamais il n'y a eu d'assemblée de logiciens qui ait formé une langue, aucune n'a pu parvenir à un plan absolument régulier.

La grammaire est une science dont l'importance n'a pas été resez généralement appréciée dans les temps modernes; c'est à tort qu'on ne lui a laissé qu'un rôle fort secondaire à remplir dans les études classiques. Les anciens cultivaient la grammaire avec un soin tout particulier; ils la regardaient comme le premier degré d'initiation à l'étude des sciences et des arts. Curieux de la rendre inventive ct féconde, ils observaient avec soin les rapports qu'elle peut avoir avec la métaphysique, la morale, la politique, la

philosophie, l'histoire et la poésie. Il ne serait pas sans intérêt de tracer ici une esquisse historique des travaux relatifs à la science grammaticale. Les Indiens citent des grammairiens, et possèdent des grammaires du sanskrit. Il n'apparaît aucune idée de grammaire générale dans ces livres; mais, en revanche, on remarque qu'ils contiennent une partie qui manque à toutes les grammaires connues, un traité de la formation des mots, enseignant non-seulement l'analyse ou l'étymologie des termes usuels dérivés et des mots composés, mais encore le moyen de créer tous les mots nouveaux dont on peut avoir besoin. Chez les Grecs, Platon passe pour être le premier qui se soit occupé de recherches grammaticales, témoin son Cratylus, qu'il semble avoir consacré uniquement à cet objet. Après lui, Aristote, son disciple, répand ses idées grammaticales dans sa Rhétorique, sa Poétique et son Traité de l'interprétation; malheureusement il a eu le tort grave de multiplier à l'excès les divisions systématiques dans les mots. Les premiers stoïciens suivirent la route déjà frayée, et Denys d'Halicarnasse assure qu'ils ajoutèrent beaucoup aux travaux de leurs devanciers.

La célèbre école d'Alexan drie dut une partie de sa gloire à d'habiles grammairiens, parmi lesquels brillèrent Démétrius de Phalère, Philétas de Cos, Aristarque, Aristophane de Byzance, etc. En donnant au mot grammairien un sens plus étendu, on peut l'appliquer encore à Athénée, Proclus, Aulu-Gelle, Macrobe, etc.

Le goût de l'étude de la grammaire fut apporté à Rome par Cratès de Mallum, ambassadeur d'Attale II, roi de Pergame. La jeunesse romaine s'y adonna avec ardeur, malgré les édits du sénat qui bannissaient les philosophes et les rhéteurs du territoire de la république. Bientôt de nouveaux maîtres arrivèrent, parmi lesquels on cite le Gaulois M. Antoine Gniphon, maître de Cicéron ; des écoles s'ouvrirent : la langue latine, jusque alors inculte et sauvage, fit d'immenses progrès, et l'on vit poindre l'aurore de la plus brillante époque littéraire de Rome. Varron et Cicéron s'occupèrent de recherches grammaticales avec une studieuse sollicitude ; et Jules César lui-même, au milieu du tumulte des camps écrivit un traité sur l'analogie des mots. Sous Auguste, les écoles des grammairiens furent encore plus florissantes; les savants les plus renommés de la Grèce vinrent se fixer à Rome, et parmi eux Denis d'Halicarnasse, dont les écrits sont remplis de détails précieux pour l'étude de la langue grecque et pour la grammaire comparée. Mais, à la suite du règne d'Auguste, la décadence de la littérature commence à se faire sentir ; les écoles dégénèrent. Qui ntilien leur rend un moment leur première splendeur; mais, après Apollonius d'Alexandrie, auteur d'un excellent traité philosophique sur la syntaxe, les irruptions des harbares du Nord renversent t sut, détruisent tout; plus d'études, plus de travaux littéraires! De longs siècles d'ignorance devaient peser sur l'Europe entière.

Avant de passer à la renaissance des lettres, remarquons à quel point la qualification degrammairien (grammaticus) était en honneur dans l'antiquité grecque et romaine; les écrivains les plus illustres se glorifiaient de ce titre. Pour le mériter, il fallait posséder de grandes connaissances dans

toutes les branches de la littérature : l'histoire, la philesophie, l'éloquence, étaient de leur domaine, et leur jugement s'exerçait sur les ouvrages des poëtes, comme le prouve ce vers d'Horace, si fréquemment cité :

Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.

On se tromperait étrangement, du reste, si l'on confondait ces grammairiens (grammatici), qui firent la plus belle gloire de la Grèce et de Rome, avec ces obscurs pédagogues appelés grammatistes, qui enseignaient les éléments de la grammaire comme on enseigne à lire et à écrire. Nous l'avons déjà dit, les anciens s'étaient formé une plus haute idée de la grammaire que les modernes; ils ne la distinguaient pas de la philosophie; et Quintilien dit dans ses Institutions oratoires « que la grammaire est, au fond, hien au-dessus de ce qu'elle paraît être d'abord ».

Hâtons-aous d'arriver à des temps plus rapprochés de nous. Après Cassiodore, après Isidore de Séville, citons Bède le Vénérable et son disciple Alcuin, qui donna les leçons à Charlemagne. Le grand empereur, qui, dans ses Capitulaires, prescrit aux scribes et aux chanceliers d'écrire correctement, ne dédaigna pas de composer lui-même une grammaire de la langue germanique. Le quinzième siècle, avec l'invention de l'imprimerie, donne une nouvelle vie aux lettres. Si la grammaire ne prend pas d'abord dans les études le rang qu'elle y occupait autrefois, elle est du moins l'objet des méditations d'un grand nombre d'esprits distingués. Théodore de Gaza, et un peu plus tard Buxtorf, Turnèbe, les Étienne, Érasme, Budé, Scaliger, Casaubon, Vossius, et Sanchez ou Sanctius, furent tous de profonds grammairiens et d'habiles critiques. Vinrent ensuite Vaugelas et Joachim Dubellay. Au commencement du dix-septième siècle, l'illustre Bacon indiqua sur la grammaire quelques vues profondes, qui donnèrent bientôt naissance à la grammaire générale. Dès lors s'ouvrit pour cette science une ère nouvelle. Les solitaires de Port-Royal publièrent leur Grammaire générale et leur Logique, dont les principaux anteurs furent Arnauld, Nicole et Lancelot. L'abbé Dangeau, le père Lami, le père Buffier, Bouhours, Regnier-Desmarais, l'abbé Girard, d'autres encore, montrèrent une grande habileté dans les principes généraux de la grammaire, et beaucoup de talent dans la manière de les présenter. L'Anglais Harris publia, sous le titre d'Hermès, une grammaire générale, qui, bien qu'obscure en plusieurs endroits, mérite d'être consultée. Nous citerons aussi les travaux remarquables des d'Olivet, des Dumarsais, des Beauzée, des Pluche, des Duclos, etc. Le président de Brosses doit être mentionné pour la manière neuve et l'étonnante sagacité avec lesquelles il a posé les bases de la science étymologique. Le grammairien qui eut ensuite le plus de renommée fut Court de Gébelin, auteur de l'Histoire naturelle de la Parole et du Monde primitif. Enfin, la Grammaire de Condillac obtint un grand succès, à cause de sa première partie, qui est un bel essai de grammaire générale.

Nous voudrions pouvoir citer ici les noms de tous les auteurs de ces derniers temps qui ont rendu des services dans la carrière grammaticale. Nous regrettons de ne pouvoir iadiquer que les plus célèbres : les Anglais Beattie et lord Monboddo ; les Allemands A d e l u n g, Vatter, Bernhardi, Reinbeck, Jacob, Buttmann, Matthiæ, Grimm, Becker; et chez nous Urbain Domergue, l'abbé Sicard, Destutt de Tracy, Degérando, Sylvestre de Sacy, Lemare, Giraut-Duvivier, auteur de la Grammaire des Grammaires, Gueroult, Burnouf et Egger. On consulte avec fruit la Bibliothèque grammaticale abrégée, ou Nouveaux mémoires sur la parole et l'écriture, par Changeux (1773, in-12). Nous terminerons cette revue rapide par quelques considérations empruntées à Lanjuinais : « La conclusion qui sort, dit-il, de nos recherches sur la grammaire générale est celleci : les modernes ont infiniment surpassé les Grecs et les Romains dans la science des faits grammaticaux et dans

celle de la théorie du langage. En voici, croyons-nous, la raison : l'étude de l'entendement humain, autrement de la nature de nos idées et de leur formation et l'étude des langues comparées sont les deux ailes de la grammaire. Ces deux études manquaient également aux anciens. Quand même ils eussent davantage cultivé la première, leur mépris, soi-disant patriotique, mais injuste et in ensé, pour le mations qu'ils appelaient barbares, les aurait seul empêchés de s'élever jusqu'à la grammaire générale. Au contraire, les modernes, éclairés par une métaphysique plus exacte, animés par la morale divine et toute fraternelle de l'Évangile, ont été plus sages et plus heureux dans la science des langues. Bacon leur indiqua les routes de la vraie philosophie; Messieurs de Port-Royal, maîtres habiles dans beaucoup de langues mortes et vivantes, avaient recueilli des faits, des matériaux pour la science, et ils excellèrent à les mettre en œuvre. Leurs successeurs les ont surpassés dans le dernier siècle et dans celui-ci, tant pour la multitude des faits rassemblés que pour le perfectionnement de la théorie. Cependant, il reste encore beaucoup à faire si l'on veut achever l'édifice de la science grammaticale. » CHAMPAGNAC.

GRAMMATISTE, du grec γραμματιστής, pédagogne, maître d'école, par opposition à γραμματιστής, grammairien, homme lettré. Ce mot est passé dans notre langue; il se dit, par mépris, de ces grammairiens uniquement préoccupés de distinctions futiles et de discussions oiseuses, maîtres redresseurs de phrases, orthopédistes du langage, qui jettent de la boue à l'homme de génie, s'il a commis la moindre infraction à la syntaxe ou manqué de détérence pour le dictionnaire de l'Académie. A Constantinople on appelait autrefois grammatisses les Fanariotes qui remplissaient des emplois de drogmans ou de secrétaires auprès de la Sublime Porte ou chez de riches particuliers.

GRAMME. Le gramme est aujourd'hui notre unité systématique et théorique de poids. C'est ce que pèse un centimètre cube d'eau distillée prise à son maximum de densité. Ses multiples sont le décagramme (ou dix grammes), l'hectogramme (ou cent grammes), le kilogramme (ou mille grammes); il a pour sous-multiples le décigramme (ou dixième de gramme), le tentigramme (ou centième de gramme), le milligramme (ou millième de gramme). Ces diverses unités sont employées selon l'espèce des pesés que l'on veut faire : le kilogramme et ses multiples, pour da plupart des transactions commerciales, les chargements de voitures, etc.; les parties de kilogramme pour les achats journaliers du ménage; le gramme, enfin, et ses subdivi-sions, pour les pesées plus exactes, celles surtout qui se rapportent aux sciences. La loi du 3 nivose an 11 reconnaissait jusqu'à trois unités de polds : le gravet, qui était le gramme actuel; le grave, qui était notre kilogramme; et le bar, qui valait mille kilogrammes : c'était le millier actuel, ou le poids du tonneau de mer. On compte aussi quelquefois par quintal métrique, qui répond à cent kilogrammes

Le gramme, comparé aux anciennes mesures de poids, vaut environ 19 grains ou un peu plus du quart d'un gros. D'où il suit que 30 grammes font à très-peu de chose près une once; l'once vaut 305°,69. Il s'agit, bien entendu, de l'once ancienne, car si l'on applique ce nom à la seizième partie de la livre métrique, comme on le fait journellement encore, cette once vaut 316°,25.

GRAMMONT (Famille de). Cette ancienne maison de Franche-Comté, qu'il ne faut pas confondre avec celle des Gramont en Basse-Navarre, est originaire du comté de Bourgogne, et formait l'une des branches collatérales de la maison des barons de Granges, depuis longtemps éteinte. Elle tire son nom d'un ancien château fort, situé entre Vesoul et Menthéliard et ruiné par Louis XI. Cette seigneurie avait été achetée, au treinième siècle, par l'un des fils du sire de Granges, et fut érigée en comté par le roi d'Espagne Philippe IV, en 1656. Les Grammont ne servirent en effet la France qu'après la conquête et l'incorporation de la France qu'après la conquête et l'incorporation de la

ils avaient successivement été placés, avec la province à laquelle ils appartenaient, sous la suzeraineté des comtes de Montbéliard, des ducs de Bourgogne, et enfin des rois d'Espagne. Les barons de Granges figurent avec éclat dans les annales du moyen age. Saint Théodule, évêque de Sion sous Charlemagne, appartenait à cette famille. En 1162, un sire de Granges fut préposé à la garde des fameuses reliques des trois rois mages, envoyées par l'empereur Frédéric-Barberousse de Milan à Cologne, où on les tient encore en grande vénération. Le zèle dont il fit preuve dans l'accomplissement de cette pieuse mission fut récompensé par la permission que lui octroya l'empereur d'écarteler ses armes d'azur à trois têles couronnées d'or à trois pointes, et c'est à ce fait, dont sa famille conserve les divers documents, qu'elle a emprimté sa devise : Dieu aide au gardien des rois. De là aussi le privilége que ses divers membres par tageaient avec les princes souverains, d'entrer l'épée au côté dans la chapelle de la cathédrale de Cologne où sont déposées les reliques en question.

En 1718 la terre de Villersexel, touchant à celle de Grammont, fut érigée en marquisat en laveur de Michel DE GRAN-MONT, mort doyen des lieutenants généraux, et à qui Louis XIV. en récompense de sa belle défense de la petite place de Rheinstein, sur le Rhin, donna en outre six pièces de canon. Son fils mourut également doyen des lieutenants généraux, en 1795. Cette famille a donné plusieurs archevêques au siège métropolitain de Besançon, savoir : Antoine-Pierre DE GRAMMONT, mort en 1698; François-Joseph DE GRAM-MONT, frère de Michel, mort en 1717, et Antoine-Pierre DE GRAMMONT, son neveu, mort en 1754. C'est à ces trois prélats, qui occupèrent presque consécutivement le siège de Besançon, que la famille de Grammont est surtout redevable de la popularité dont elle a longtemps joui parmi les Comtois, qui leur tenaient compte des utiles institutions dont ces dignes archevêques av ient doté la province.

Sous le gouvernement constitutionnel, le marquis Théodelle de Grammont, né en 1766, beau-frère de Lafayette, dont il partageait les idées politiques, fut toujours envoyé à la chambre élective par les électeurs de Lure (Haute-Saône). Il est mort en 1841. Son fils, Ferdinand de Grammont, né en 1805, a été successivement député libéral de 1839 à 1848, représentant républicain à l'Assemblée constituante, non réélu à la Législative à cause de ses votes réactionnaires, enfin membre du Corps législatif durant tout l'empire. En 1871, il a été envoyé à l'Assemblée par la Haute Saône. Il vote avec la druite monarchiste.

GRAMMONTINS, ordre religieux fondé, vers l'an 1076, par saint Étienne, fils d'un vicomte de Thiers en Auvergne, qui dans sa jeunesse avait suivi son père en Italie, où des ermites calabrais lui inspirèrent le goût de la vie cénobitique. Il se retira d'abord sur la montagne de Muret, dans le Limousin. L'exemple de ses vertus et de ses austérités lui ayant amené quelques disciples, il obtint du pape Grégoire VII une bulle qui l'autorisait à fonder un ordre monastique de la règle de Saint-Benoît. « Nous sommes des pécheurs conduits dans ce désert par la miséricorde divine pour y faire pénitence, e dit-il un jour à deux cardinaux venus l'y visiter. A sa mort, arrivée en 1124, ses disciples, tourmentés par les moines d'Ambazac, prirent avec eux le corps de leur sondateur, et allèrent s'établir une lieue plus loin, au milieu des montagnes et des bois, à Grand-Mont; de la leur nom. L'ordre des Grammontins avait une rècle extrêmement sévère, qui fut adoucie, en 1247, par Innocent IV, et, en 1309, par Clément V. Les premiers, ils usèrent de la flagellation par esprit de pénitence. Cel ordre fut supprimé en 1769. Au has de l'ancienne abbaye s'est formé un village, du nom de Grandmont, ayant fait partie de la Marche limousine, et dépendant aujourd'hui du département de la Haute-Vienne, avec une population de 600 ames, à 15 kilomètres de Limoges.

GRAMONT (Famille de). Cette maison est redevable de son nom à une petite ville du département des Basses-

Pyrénées, appelée aujourd'hui Bidache, sur la Bidouze, à 32 kil. de Bayonne, et dont la population est de 2,760 Ames. C'était jadis la capitale de la seigneurie indépendante que cette famille possédait entre le Labourd et la basse Navarre. Les Gramont sont remonter leur origine à Sanche-Garcie Agramonte d'Aure, vicomte d'Arboust, seigneur de Montalban et de Salles, lequel, en 1381, rendit hommage pour ces divers fiefs au comte de Foix. Ils se divisent depuis longtemps en deux branches, bien distinctes : celle de Gramont-d'Aure ou d'Aster, et celle de Gramont-Caderousse.

Les Gramont-d'Aure, branche ainée de la maison, descendent en ligne directe de ce Sanche Garcie Agramonte d'Aure, dont nous venons de parler. La vicomté d'Aster, en Bigorre, passa en 1460, par acquisition, dans leur famille,

qui depuis en a conservé le nom.

Les Gramont-Caderousse, autrement dits du Dauphine, descendent d'un cadet des Gramont de Navarre qui, au quinzième siècle, vint s'établir dans cette province, où il acquit la seigneurie de Vachères. En 1767, Marie Philippe DE GRAMONT-VACUÈRES hérita par le testament d'André-Joseph d'Ancezune, duc de Caderousse, son parent maternel, de tous les hiens de la maison d'Ancezune, et notamment du duché de Caderousse, dont le titre a été porté depuis par ses descendants. Une ordonnance royale de 1826 confirma au duc de Gramont-Caderousse, né en 1783, et appelé alors à la pairie, la possession du titre de duc. Les Gramont-d'Aure sont évidemment ceux qui ont le plus

de droit d'occuper l'histoire. Voici les personnages les plus

célèbres dont elle sasse mention :

Roger DE GRAMONT, sieur de Bidache, fut ambassadeur à Rome sous Louis XII. Deux de ses fils suivirent la carrière ecclésiastique; l'un devint archevêque de Bordeaux; l'autre, Gabriel de Gramont, mort en 1534, après avoir été chargé par François Ier de diverses missions délicates, d'une, entre autres, auprès du roi d'Angleterre Henri VIII, dont il devait hautement approuver le projet de divorce avec Catherine d'Aragon, dans l'espoir de lui faire ensuite épouer la duchesse d'Alençon, fut récompensé de ses services d'abord par l'ambassade de Rome, puis par l'évêché de Poitiers, d'où il ne tarda pas à être promu à l'archevêché de Toulouse. En 1525, la petite-fille de Roger, unique héritière de la maison de Gramont, épousa un de ses cousins, Menand d'Aure, vicomte d'Aster. Le fils issu de ce mariage, Antoine d'Aure, fut substitué aux noms et armes de Gramont, et servit les rois Henri II et Henri III.

Philibert DE GRAMONT, comte de Guiche, épousa Diane d'Andouins, la belle Corisande, qui devint l'une des mattresses de Henri IV. On sait que ce fut par impatience d'aller déposer aux pieds de la belle M^{me} de Gramont, comtesse de Guiche, alors à Bidache, les vingt-deux drapeaux enlevés à l'ennemi dans la bataille de Coutras, que ce prince perdit tout le fruit de cette grande victoire, dont les résultats, dit Sully, s'en allèrent au vent et en sumée. Ajoutons que la belle Cortsande était veuve lorsque Henri IV en devint éperdûment amoureux, et qu'elle racheta sa faiblesse en vendant ses diamants, en engageant ses biens, pour pouvoir, à diverses reprises, lui envoyer des renforts de Béarnais et de Basques enrôlés à ses frais. Henri IV, ne se piquant pas plus de fidélité envers ses maîtresses que de reconnaissance envers ses serviteurs, oublia, comme tant d'autres, la belle Corisande, dont les lettres à ce prince sont conservées à la Bibliothèque de l'Arsenal, après avoir été publiées dans le Mercure de France de 1765. Un de ses petits-fils, le fameux comte de Gramont, beau-frère d'Hamilton, regrettait amèrement un jour, en présence de Louis XIV, la folie qu'avait faite son père en refusant de se laisser reconnaître pour fils de Henri IV; acte dont l'idée première venait du roi lui-même, qui eût, il est vrai, déshonoré son grand-père, mais qui lui aurait, tout au moins, valu l'avantage d'être déclaré de sang royal, et qui eût dès lors assuré à sa descendance la préséance, à titre de premiervenu, sur César de Vendôme et autres bâtards.

Le comté de Gramont sut érigé en duché, en 1643, e faveur d'Antoine II, vicomte d'Asteret de Louvigny, qui avait épousé une nièce de Richelieu. Son fils Antoine, troisième du nom, maréchal de France et vice-roi de Navarre, avait été compris dans le même brevet, et fut, en 1648, créé duc et pair, pour ce titre passer à ses hoirs mâles. On a de lui des Mémoires, bien moins intéressants que ceux de son frère, dont Hamilton s'est fait l'éditeur, mais où on ne laisse pas que de trouver de curieux renseignements sur ses négociations en Allemagne et en Espagne, ainsi que sur les événements militaires de cette époque.

C'est son frère Philibert qui tenait le propos que nous avons raconté plus haut, et que Louis XIV exila un instant pour avoir osé lui disputer le cœur de Mae de Lamothe-Houdancourt. Ce comte de Gramont avait d'abord servi sons les ordres de Condé et de Turenne. Les loisirs de la paix lui avaient ensuite permis de mener la vie la plus épicurienne, et l'exil dont le frappa la rancune du grand roi n'apporta pas de changement à sa manière de vivre. Il retrouva en effet à la cour de Charles II des amours tout aussi faciles et des aventures non moins éclatantes; son beau-frère Hamilton s'est chargé de nous en transmettre l'histoire dans un livre resté l'un des chefs-d'œuvre de la prose française. Ce comte Philibert de Gramont, qui fut le Fronsac, le Richelieu de son époque, mourut en 1707, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Saint-Simon dit de lui qu'il excellait à saisir et à peindre, en deux coups de langue irréparables et inessaçables, le mauvais, le ridicule, le faible de chacun. « C'était, ajoute-t-il, un chien enragé, à qui rien n'échappait. Sa poltronnerie reconnue le mettait au-dessus de toutes suites de ses morsures ; avec cela, escroc avec impudence, et fripon au jeu à visage découvert, et jouant gros jeu toute sa vie. Tombé assez gravement malade, un an avant de mourir, sa semme s'avisa de représenter à ce pécheur endurci, qui n'avait pas la moindre teinture d'aucune espèce de religion, la nécessité de faire sa paix avec Dieu. L'oubli entier dans lequel il en avait été toute sa vie le jeta dans une étrange surprise quand il entendit sa femme essayer de fui faire comprendre les grands et augustes mystères bases du christianisme. A la fin, se tournant vers elle : « Mais, comtesse, me dis-tu la bien vrai? » Puis, lui entendant réciter le Pater, « Comtesse, lui dit-il, cette prière est belle; qui est-ce qui a fait cela? » La comtesse lui survécut peu; elle mourut en 1708, Agée de soixante-sept ans. Mmc de Maintenon avait un instant été inquiète des attentions que lui témoignait Louis XIV, quand ce prince s'était mis à aimer les beautés déjà mûres.

Armand DE GRAHONT, comte de Guiche, fils ainé d'Antoine, troisième du nom, sut un des premiers qui, se jetant dans le Rhin, en 1672, traversèrent ce fleuve à la mage, et par leur exemple entraînèrent toute l'armée, tandis que Louis XIV, demeuré prudemment sur le bord, y maugréait, nous assure Boileau, contre sa grandeur, qui l'attachait au rivage. Douse ans auparavant, le comte de Guiche avait été exilé en Hollande par son royal maître pour s'être mêlé à une intrigue d'alcôve, dont le but était de faire renvoyer Mue de La vallière. Son exil n'avait pas duré moins de huit ans; car sur le chapitre de ses amours Louis XIV était impitoyable. Il mourut en 1773, de douleur d'avoir été battu dans la conduite d'un convoi qu'il avait été chargé d'escorter.

Louis de Gramont, colonel des gardes françaises et gouverneur de Navarre, fut tué d'un coup de canon sur le champ de bataille de Fontenoy.

Antoine-Louis-Marie, duc de Granont, né le 17 août 1755, avait été fait pair par Louis XVIII en 1814. Il était en outre capitaine d'une des compagnies des gardes du corps, nommée d'après lui compagnie de Gramont. Il mourut i Paris, en août 1836. Son fils alné, qui de son vivant prenaît le titre de duc de Guiche, était l'un des menins du duc d'Angoulème, et fut longtemps à la cour des Tuileries le modele de l'élégince et du goût. Il mourut en 1854.

Son fils, Agénor-Alfred, duc de Gramont, ne le 14 soût 1819, à Paris, fut élevé avec le comte de Chambord. Ad-

mis en 1837 à l'École polytechnique, il passa ensuite à celle de Metz, et donna sa démission en 1840. Sa présentation offici lle à la cour de Louis-Philippe fit scandale parmi les fidèles de la branche ainée, scandale d'autant plus grand qu'il fut en même temps question d'un mariage d'argent, négocié pour lui par le roi, avec la fille d'un banquier juif des plus influents. Le jeune duc se maria en 1848 avec une anglaise, de souche rolurière, mais dotée d'une fortune opulante. Ayant été mis à cette époque en relations avec le prince Louis Bonaparte, il seconda ses projets, et fut récompensé de son concours par les fonctions de ministre plénipotentiaire à Cassel (1851). De là il passa en la même qualité à Stuttgard (1852), puis à Turin (1853). Dans ce dernier poste il travailla activement à faire entrer le Piémont dans l'alliance anglo-française, et favorisa les vues de M. de Cavour sur l'unification de l'Italie. Aussi ne doit-on pas être surpris de voir sa nomination d'ambassadeur à Rome (1857) très-mal accueillie de la cour pontificale. Après l'annexion des duchés et de la majeure partie des États du pape, ses rapports avec Pie IX devinrent si difficiles qu'on sut obligé de déplacer M. de Gramont et de l'envoyer à Vienne (1861).

Le 15 mai 1870, la faveur particulière dont il jouissait à la cour des Tuileries le fit entrer dans le cabinet Ollivier. Il y recueillit la succession de M. Daru, qui venaît de résigner le portefeuille des affaires étrangères. Acquis d'avance au parti qui avait résolu la guerre afin de relever l'autorité du gouvernement, il se conduisit lors du différend avec la Prusee d'une façon peu diplomatique, et fit, le 4 juillet, à la tribune, un casus belli de l'acceptation de la couronne d'Espagne par le prince de Hohenzollern. Les efforts de notre ambassadeur ayant abouti à une renonciation formelle de la part du prince prussien, M. de Gramont exigea de plus du roi Guillaume l'engagement qu'aucun membre de sa famille n'accepterait le trône d'Espagne. Le roi répondit par un refus, et bien, comme on l'a su plus tard, qu'il n'y eût dans cette affaire « ni insulteur ni insulté, » M. de Gramont s'empressa de déclarer au Corps législatif qu'il ne resterait pas une heure de plus dans une chambre qui ne relèverait pas le défi et l'ou-traze adressés à la France par la Prusse. La guerre fut déclarée. Les premières défaites de notre armée ayant amené la chute du ministère Ollivier (10 août 1570), M. de Gramont se retira en Angleterre, et ne rentra à Paris qu'à la fin de 1871. On a de lui : la France et la Prusse avant La guerre (1872, in-8°), apologie de sa conduite.

GRAN, chef-lleu de comté, en Hongrie, au confluent du Gran et du Danube, avec 18,000 âmes, est le siège de l'archevêque primat. C'est peut-être la plus ancienne ville de la Hongrie. Elle renferme de beaux édifices, et fait un commerce considérable par le Danube.

GRAND, GRANDS. Habitués que nous sommes à rapetisser toutes choses à notre taille (xigüe, nous avons trouvé extraordinaire, majestueux, distingué, tout ce qui dépasse les diu ensions étroites que notre esprit a données aux objets comme aux idées: le mot grand a été employé par nous pour indiquer cette supériorité, et nous l'avons appliqué à tout ce qui dépasse la hauteur, la largeur, la profondeur moyennes avec lesquelles nous sommes tamiliarisés. Les choses ne sont donc grandes à nos yeux que proportionnellement à d'autres qui le sont beaucoup moins, et l'on peut dire qu'il en est de même pour les personnes : les catégories qu'on pourrait établir pour les grandes choses comme pour les grands hommes varieraient à l'infini.

Les grands (pris substantivement) ont longtemps formé une classe à part : les aristocrates étaient les grands de la Grèce, les patriciens ceux de Rome. En France, sous le régime féodal, le peuple, voyant dans les ducs, barons, comtes, châtelains, qui le tenaient sous le joug, des hommes d'autant supérieurs qu'îls étaient plus puissants, leur décerna le titre de grands, si propre à Tatter leur orgueil en même temps qu'il constatait l'abaisse-

ment de ceux qui le leur donnaient. A la mort de Richelieu, les grands du royaume n'existaient plus; mais, en revanche, les antichambres royales et ministérielles étaient encombrées de courtisans serviles, de valets à couronnes ducales, de nobles sans noolesse, qu'on appelait encore les grands; dérision honteuse, qualification mensongère, que Veltaire lui-même a gravement employée; car il n'y avait de grand dans les roués de la régence, dans les libertins de la cour de Louis XV, que leur bassesse et leur corruption. Aussi quand la révolution vint à poindre, et que les idées d'égalité pénétrèrent dans les esprits avant de pénétrer dans les lois, la tourbe courtisanesque était devenue tellement odieuse que l'on applaudit beaucoup à cette heureuse épigraphe d'un publiciste révolutionnaire : « Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux : levons nous! »

GRAND AUMONIER DE FRANCE. Voyes Au-

moniens et Esprir (Ordre du Saint-).

GRAND-BASSAM, établissement français, situé sur la Côte d'Or (Afrique occidentale), entre 5° de latit. nord et 6° de long. ouest, à l'embouchure du Grand-Bassam dans l'océan Atlantique. C'est un pays marécageux, où la température est extrême. Les indigènes, peu nombreux du reste, vivent surtout de la pêche; ils cultivent le bannier, l'oranger, l'ananas, le manioc et l'igname. Le cheflieu de cette petite colonie est Grand-Bassam, village à 4 kilom. de la mer, et résidence du roi des Bassamans.

GRAND-CHAMBELLAN. Voyes CHAMBELLAN. GRAND-CHAMBRE. C'était ainsi qu'on nommait la chambre principale do chaque parlement, où toute la compagnie se rassemblait et où le roi tenait ses lits de justice. C'était là que se faisalent les enregistrements et que l'on plaidait les appellations verbales, les appels comme

d'abus, les requêtes civiles et autres causes majeures. La grand'chambre du parlement de Paris était nommée aussi chambre dorée, à cause de son plasond. La cour de cassation y a siègé ju qu'en 1870.

GRAND-CHANCELIER. Voyez Légion d'Honneur. GRAND CONSEIL. Voyez Conseil d'État.

GRAND'CROIX, grade le plus élevé dans la plupart des ordres de chevalerie. Dans la Légion d'Honneur, les grand's-croix se sont d'abord appeies grands-aigles. Grand'croix était aussi le titre des principales charges de l'ordre de Malte, des baillis capitulaires qui composaient le conseil du grand-maître. L'évêque de Malte, le prieur de l'église et les piliers des huit langues étaient les grand's-croix de l'ordre.

GRAND-DUC. Les grands-ducs occupent, dans la hiérarchie des souverains, le rang intermédiaire entre les rois et les simples du cs; on leur donne la qualification d'Allesse royale. Le duc de Florence, Cosme 1er de Médicis, fut le premier souverain qui, en 1569, se fit octroyer par le pape Pie V ce titre, mais sans en obtenir de l'empereur la confirmation. Son fils et successeur, François, fut plus heureux; en 1575, l'empereur Maximilien II le lui accorda à l'occasion du mariage que sa sœur allait contracter avec ce prince. C'est à partir de 1699 seulement que la qualification d'Allesse royale fut jointe à ce titre de grand-duc, de même que le nom de la Toscane y fut désormais substitué à celui de Florence.

Napoléon créa un second grand-duc, en octroyant en 1806 à son beau-frère Murat le duché de Berg; et bientôt après, par suite de leur accession à la Confédération du Rhir, l'électeur de Hesse-Darmstadt et l'électeur de Bade échangèrent leur ancien titre, comme souverains, contre celui de grand-duc. Conformément aux stipulations arrêtées au congrès de Vienne, il est porté (en 1873) par les souverains de Hesse, de Bade, de Saxe-Weimar, de Mecklembourg. Schwerin, de Mecklembourg-Stelitz et d'Oldembourg (ce dernier ne l'a pris officiellement qu'en 1829), tous allemands. La To-cane ayant été réunie en 1859 au Piémont, le titre de grant-duc a été supprimé en Italie. A ses autres titres, le roi des Pays-Bas ajoute celui de grand-duc

de Luxembourg, et l'électeur de Hesse celui de grand-duc de Fuida.

On est aussi dans l'usage de donner aux princes de la famille impériale de Russie le titre de grand-duc, tandis que leur qualification officielle, en russe, est grand-prince.

GRAND-DUC (Ornithologie). Voyes Duc.

GRANDE ARMÉE, locution par laquelle on désignait, sous le premier empire, l'armée française quand elle était commandée par Napoléon 1^{er} en personne. On connaît les

Bulletins de la grande armée.

GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE, United Kingdom of Great-Britain and Ireland. Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, telle est aujourd'hui la dénomination officielle sous laquelle on comprend l'ensemble des possessions dont se compose l'empire britannique. Le nom de Grande-Bretagne ne s'applique, à bien dire, qu'à la grande île divisée en Angleterre, Pays de Galles et Écosse (Great Britain); et c'est en ce sens que le mot Britannia se trouve dejà employé par les anciens ccrivains classiques. Une grande quantité d'îles voisines en dépendent; les plus considérables sont : Anglesey, séparée du North-Wales (Galles du Nord) par le Menai-Channel (Canal de Menai); Man, placée entre l'Angleterre et l'Irlande; le groupe des nombreuses iles Scilly ou Sorlingues, en avant de l'extrémité occidentale du comté de Cornouailles; et les Iles Normandes, situées près des côtes de la Normandie, les unes et les autres formant autant de dépendances immédiates de l'Angleterre. De l'Écosse dépendent les Hébrides, les îles du golfe de la Clyde, parmi lesquelles on remarque Lewis, Arran, Bute, Iona et Skye; plus les iles Orkney ou Orcades; enfin', tout à l'extrémité septentrionnale, les tles Shetland, au nombre de cent environ. L'Irlande n'est slanquée d'aucune tle de quelque importance.

La situation de ce groupe d'îles, le plus considérable de l'Europe, est éminemment favorable au développement d'une puissance maritime. A l'est, la mer du Nord avec les nombreux éléments de commerce et de civilisation qu'y déversent les grands fleuves de l'Allemagne : au sud, les États d'origine romane avec leur perpétuelle mobilité, et dont le sépare sculement un canal de peu de largeur; à l'ouest, l'océan Atlantique, limité par l'immense développement de côtes du continent américain. Ainsi placée, libre dans tous ses mouvements, la Grande-Bretagne domine toutes les voies maritimes de l'univers. Ses côtes, profondément échancrées sans être hérissées de rochers d'un accès difficile, sont merveilleusement propres au rôle qui lui est assigné. Quoique située entre le 50° et le 61° de latitude septentrionale, l'île de la Grande-Bretagne jouit d'un climat tempéré, analogue à celui du centre de l'Allemagne et même à celui de la Crimée, quoique située bien plus au Sud. En Irlande, la température est en moyenne sensiblement plus basse.

Séparée de l'Irlande par la mer d'Irlande, la Grande-Bretagne s'étend entre 49°57' et 58°40' de lat. nord et 0°15 et 12° 55' de longitude est. Sa plus grande longueur à partir du cap Dunnet, au voisinage des Orcades, ou du cap Wrath dans le comté de Sutherland en Écosse, jusqu'au cap Lizard, à l'extrémité sud-ouest de l'Angleterre, sur les bords du Canal, est de 977 kilom.; et sa largeur extrême, entre le cap Landsend (un peu à l'ouest du cap Lizard) et Yarmouth (à l'est de Norwich), en Angleterre, est de 514 kilom. Abstraction saite du point septentrional extrême de l'Écosse, sa moindre largeur, au nord de l'Angleterre, est entre le golfe de Solway et Tynemouth, non loin de Newcastle, où elle n'est que de 11 myriamètres; et en Écosse, entre le Frith of Clyde et le Frith of Forth, où elle ne dépasse même pas 7 myriamètres. Mais ce qu'on appelle indifféremment tantôt Rougume. Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, tantôt Royaume Uni tout court, ou encore empire Britannique, s'étend sur toutes les parties du globe. Ainsi, indépendamment de son principal groupe insulaire, il comprend encore en Europe quelques-uns des points les plus impor-

tants pour le commerce et pour la navigation; en Asie, la plus belle, la plus riche portion de cette partie du monde; en Afrique, un important développement de côtes et diverses tles; en Australie, plusieurs provinces déjà organisées et d'immenses territoires n'offrant que sur quelques points des frontières sures; et dans l'Amérique du Nord, des régions pour ainsi dire sans limites. On évalue l'ensemble de la superficie des possessions britanniques (1873) à 12,034,496 kilomètres carrés; ch sire dans lequel le Reyaume-Uni proprement dit n'entre que pour un pen plus de 223,000 kilomètres. Voici quelles sont en Europe les parties de territoire qui dépendent encore de la Grande-Bretagne : Helgoland, dans la mer du Nord; et dans la Méditerranée, Gibraltar, Malte et Gose. Quant aux îles Ioniennes, placées depuis 1815 sous le protectorat de cette puissance et administrées par elle, elles ont été, en verta du traité de Londres (14 novembre 1863), rénnies au royaume de Grèce. Parmi ses possessions et ses colonies situées en dehors de l'Europe, les plus anciennes sont celles de l'Amérique du Nord (à partir de 1497). Le courant de l'occupation britannique se porta ensuite, soit par les voies pacifiques du commerce et de la colonisation, soit par les voies guerrières de la conquête, vers l'Amérique centrale; et un peu plus tard, vers l'Afrique. En Asie, après que la Compagnie des Indes se fut solidement établie à ombay, en 1688, la puissance britannique en est venue peu à peu s'étendre sur un territoire de près de 2,558,000 kilo-metres carrés. C'est en Australie qu'ont eu lieu ses plus récents accroissements.

La nature du soi de la Grande-Bretagne n'est pas la même en Angleterre qu'en Écosse; et on peut dire, généralement parlant, que l'Angleterre est un pays de collines, l'Écosse un pays de plateaux, et l'Irlande un pays plat. Cependant, dans certaines parties de l'ouest de l'Angleterre, le sol ne laisse pas que d'atteindre encore des altitudes assez considérables. De l'élévation générale de la Grande-Bretagne il résuite que tous les fleuves, lors même que le cours en est pen étendu, offrent assez de profondeur et sont naturellement navigables, ou bien le deviennent aisément par la main de l'homme, de même que leurs embouchures, ordinairement vastes et spacieuses , forment autant de ports naturels. Voilà aussi pourquoi la Grande-Bretagne et l'Irlande présentent bien plus de ports et de havres que la France sur ses côtes baignées par l'Atlantique, où il a sallu que l'art vint au secours de la nature. Ainsi on n'y compte pas moins de cent ports de premier ordre, pouvant abriter des bâtiments de guerre et des bâtiments de commerce du plus fort tonnage, et environ cinq cents rades. Parmi ses seuves, naturellement très-bornés dans leur cours, la Tamise est le plus long (35 myriamètres) et en même temps le plus important. Les lacs d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande offrent proportionnellement des masses d'eau beaucoup plus considérables; et partout où il pouvait importer d'établir des communications entre les fleuves, les lacs et la mer, on n'a pas non plus manqué de le faire; tâche dans l'accomplissement de laquelle il a été déployé autant d'habileté que d'énergie. Il est donc exact de dire qu'il n'y a pas au monde de pays qui offre une aussi admirable quantité d'éléments de prospérité politique et commerciale que la Grande-Bretagne.

Les Tables of revenue, population and commerce, publiées par le Bureau de Statistique, fournissent sur la population de la Grande-Bretagne des renseignements exacts et hasés sur les recensements généraux qui ont lieu tous les dix ans, depuis 1801, par ordre du parlement. Le recensement de 1871 donnait à l'Angleterre et au pays de Galles 22,911,296 habitants; à l'Écosse, 3,358,613; aux îles qui en dépendent, 144,430; par conséquent à la Grande-Bretagne proprement dite, 26,414,349 habitants; et il portait la population de l'Irlande à 5,402,759 âmes; total général pour le Royaume-Uni: 31,817,108 habitants. Si on compare ces résultats avec ceux qu'avait donnés le :e ensement de 1841, ils ne présentent d'augmentation que pour

la Grande Bretagne: cette augmentation est de 7,756,000 ames, tandis que pour l'Irlande il y a une diminution de 2,772,365 habitants. D'après les indications détaillées fournies par le recensement de 1871, on comptait en Angleterre 162 habitants par kilomètre carré; 63 dans le pays de Galles; 43 en Écosse, et 65 en Irlande. L'accroissement de la population avait été pour la période décennale 1861-1871 de 13,15 pour 100 en Angleterre et Galles, de 9,70 en Écosse, et la décroissance de 6,80 en Irlande.

Sous le rapport des races, la population du Royaume-Um se partage en deux groupes bien distincts : la race germaine et la race celte. Cette dernière, aujourd'hui complétement asservie et subjuguée, est la plus ancienne. Elle se compose de deux familles fort proches parentes, celle des Kumrs ou Brites, et celle des Erses ou Gaels. Les Gallois et les Cambriens du Westmoreland et du Cumberland appartiennent à la plus ancienne race celte, et sont proches parents des habitants de notre Bretagne. La famille gaélique se divise en deux branches : celle des Erses ou Ires, en Irlande, et celle des Gaels en Écosse, dans l'île de Man et les Hébrides. De ces deux races distinctes, les Ires forment les 3/8, les Kymrs 1/35, et les Écossais 1/27 de la population totale. Les Anglais, race d'origine germaine, forment au delà de la moitié. Provenus, immédiatement après la chute de la domination romaine, du mélange des Anglo-Saxons et des Scandinaves, ils furent remplacés plus tard avec beaucoup de bonheur par les Normands-Français, de sorte qu'il en ré-sulta un mélange de peuples parfaitement tempéré. Outre ces nationalités dominantes, il existe encore dans la Grande-Bretagne 18,000 Bohémiens ou Gitanos, et 130,000 juis dans les grandes villes. Le partage de la population en castes a ses racines profondément implantées dans la constitution anglaise même (voyez ci-après, page 448, le chapitre du présent article consacré à la constitution politique de la Grande-Bretagne); or, cette expression a ici une tout autre signification qu'ailleurs. En effet, ce n'est pas la loi qui a établi ces différences de castes; mais ce sont les mœurs, toujours autrement fortes que les lois, qui les maintiennent inébranlablement. Cette circonstance imprime des caractères bien distincts à l'État essentiellement commercial qu'on appelle la Grande-Bretagne et à celui qu'on désigne sous le nom d'Union Américaine du Nord. Tout y pivote sur le sentiment impérieux du devoir, sur le noble et orgueilleux respect de soi-même; et ce sont là des idées qui y ont pris de si puissants développements, qu'il en est résulté une saisissante unité dans tout ce qui constitue la nationalité britannique, unité offrant le plus saillant contraste avec la grandeur propie aux États-Unis de l'Amérique du Nord, produits du mélange de toutes les nations du globe. L'Anglais quand il fait du commerce est toujours et partout négociant; l'Américain du Nord, lui, n'est jamais qu'un brocanteur, alors même qu'il se trouve mêlé aux plus importantes transactions commerciales.

De même, les Anglais ont dû donner à leur Église une sorte et grande position. Quand, après la restauration des Stuarts, l'Église épiscopale (voyez Anglicane [Église]) sut rétablie complétement dans ses droits comme Église officielle pour l'Angleterre et l'Irlande, l'Église presbytérienne obtint en Écosse les mêmes droits et priviléges. Le catholicisme demeura, jusque dans ces derniers temps, tout à sait en dehors du droit commun; et le gouvernement sit d'autant plus preuve de rigueur à son égard, qu'après la chule des Stuarts on soupçonna en lui un dangereux partisan de l'ancienne maison royale et presque un révolutionnaire. En ce qui est des dissidents protestants, de ceux qui au sein même de l'Église officielle, en repoussaient certains dogmes, certaines doctrines, l'esprit de tolérance trouva une biensaisante expression dans l'édit de Guillaume III de 1689. Dans son culte et dans sa discipline, l'Église officielle a conservé beaucoup de traces du catholicisme; tandis que le caractère de ses dogmes est essentiellement protestant. Ses 2 archevêques et ses 26 évêques ont siège et voix délibérative

dans la chambre haute. L'État leur a constitué une magnifique dotation; mais le bas clergé, en général, est de-meuré dans une position misérable. Le primat de toute la monarchie est l'archevêque de Cantorbéry; celui d'York est le primat particulier de l'Angleterre. Il existe en outre un archevêque de Dublin et un archevêque d'Armagh; toutefois, celui-ci ne siège pas à la chambre haute. Les 26 évêchés de l'Angleterre et de Galles se partagent en 2 provinces: 1º Cantorbéry, Bangor, Bath et Welis, Chichester, Ely, Exeter, Gloucester et Bristol, Hereford, Lichfield, Lincoln, Llandaff, Londies, Norwich, Oxford, Peterborough, Rochester, Saint-Asaph, Saint-David, Salisbury, Winchester, Worcester; 2° York, Carlisle, Chester, Durham, Manchester, Ripon, Sodor et Man. En Irlande il y a (1873) 2 archevêques et 10 évêques anglican:. Dans les recensements de la population, on évite de la diviser au point de vue des croyances religieu-es-L'Église officielle com pte environ 15,000,000 d'adhérents Quant à l'Eglise catholique, longtemps opprimée, elle jouit aujourd'hui d'une liberté complète; et compte environ 6,5:0,000 adhérents, dont la grande majorité sont Irlandais. De uis son émancipation, plusieurs couvents ont été fondés. Le pape a divisé l'Angleterre en 12 diocèses, un archevêque à Westminster (depuis 1852, Wiseman, puis Manning) et 12 évêques suffragants. En Irlande résident quatre archevêques, ceux d'Armagh, de Cashel, de Dublin et de Tuam, auxquels se rattachent, dans les possessions extérieures de la Grande-Bretagne, les trois archevêques de Malte, de Québec et de Sidney. Il en dépend en outre 23 évêchés. L'Églis e presbytérienne (plus spécialement constituée en Ecosse) compte plus de 2,600,000 adhé rents. Le reste de la population du Royaume-Uni se partage entre les nombreuses sectes de dissidents, dont la plus imortante est celle des wesleyens ou méthodistes. D'ailleurs dans toute la nation, dans les hautes comme dans les basses classes, c'est pour chacun une affaire capitale que tout ce qui a trait à la religion, à l'église, et à leurs intérêts respectifs.

L'instruction générale ne répond pas à beaucoup près au brillant développement que l'Église en général a prisdans la Grande-Bretagne. On doit même reconnaître que l'instruction élémentaire y est extrêmement négligée. Deux circonstances expliquent comment il a pu arriver qu'on fit si peu de chose sous ce rapport. D'une part, les tendances conservatrices propres au génie britannique, qui l'attachaient trop servilement aux formes et aux traditions reçues, de telle sorte que les progrès réalisés dans la science et dans l'éducation lui semblaient non avenus; de l'autre, sa tendance à appliquer immédiatement toutes les forces actives asin d'en tirer tout de suite tout le parti possible. C'est là aussi ce qui explique que dans la partie la plus éclairée, la plus civilisée du royaume, en Angleterre et dans le pays de Galles, les choses en aient pu arriver à ce point que plus de la moitié des enfants (9/14) ne recevaient en 1818 aucune espèce d'instruction. En 1846 un tiers environ des ensants restaient privés de tout enseignement. Ce sut en 1833 que pour la première fois le gouvernement, dans le but d'améliorer la situation des écoles, accorda une subvention annuelle de 50,000 fr., laquelle fut portée successivement à 3,125,000 fr. en 1849; à 9,240,000 fr. en 1855; et à 21,018,000 fr. en 1869. C'est seulement en 1870 qu'une loi d'ensemble a été votée pour organiser l'instruction primaire; en vertu de cette loi chaque paroisse doit être pourvue d'une école, placée sous la surveillance d'un comité spécial, et accessible aux enfants de cinq à treize ans; ceux dont les parents seront nécessiteux seront admis gratuitement. L'instruction est rendue obligatoire, du moins chaque comité a pour devoir de n'y laisser soustraire aucun enfant. Le budget de l'instruction primaire a été en même temps augmenté : il était fixé en 1870 à la somme de 914,721 liv. st. (22,868,025 fr.) pour la Grande-Bretagne, non compris 12 millions environ provenant de donations et de souscriptions publiques. En Irlande le gou-

vernement avait dépensé pour le même objet 9,500,000 fr. Aussi le progrès des écoles élémentaires a-t-il été rapide : en 1862 on en comptait dans la Grande-Bretagne 7,569, fréquentées par 1,476,240 enfants; et en 1870, il y en avait 10,949 avec le double d'écoliers. Le bon sens pratique particulier aux populations anglaises a d'ailleurs été ici un auxiliaire aussi puissant qu'utile. C'est d'Angleterre que proviennent non - seulement les écoles lancastériennes, mais encore le développement des écoles du dimanche; et Il n'est pas de pays au monde où existent un si grand grand nombre d'associations pour l'éducation du peuple. Les grammar schools et les colleges ont pour but de donner un degré d'instruction supérieur. Parmi ces derniers, où l'on peut acquérir une instruction classique assex élevée, on distingue surtout Eton, Westminster, Harrow et Winchester. Ces colleges sont pour les classes élevées de la société ce que les academies sont pour les classes movennes. La fondation des universités de la Grande-Brefagnes remonte en grande partie aux temps les plus reculés. Les deux plus importantes qu'il y ait en Angleterre, Oxford et Cambridge, datent du treizième siècle. Vinrent après celles de Dublin (1320) et d'Édimbourg (1581); toutefois, la première ne s'ouvrit qu'en 1591. Les universités de Glasgow, d'Aberdeen et de Saint-Andrews sont d'une création plus récente. De nos jours (le 1er octobre 1828) a eu lieu l'ouverture de l'université de Londres, de l'enseignement de laquelle la théologie est expressément exclu, et dont les principaux fondateurs furent lord Brougham et lord John Russell. Plus tard a également eu lieu dans la capitale la fondation du King's college, la contrepartie de cette institution à tendances toutes modernes, et placé sous le patronage spé-cial du haut clergé et des tories. Les antiques universités de la Grande-Bretagne ne ressemblent d'ailleurs en rien à celles de l'Allemagne ou de la France. Celles d'Écosse présentent ¿ cet égard plus d'analogies ; quant à l'université de Londres, les établissements de l'Allemagne lui ont servi de modèles.

On se tromperait toutefois si de l'état d'infériorité où est restée en Angleterre l'instruction élementaire on voulait induire que l'instruction générale de la nation est aussi fort arriérée. L'erreur ne serait pas moindre si le caractère grandiose des universités était un motif pour croire à l'existence de connaissances scientifiques étendues dans les clarées supérieures ou au dévouement de celles-ci aux intérêts de la science. Le génie éminemment pratique des Anglais a été un préservatif contre le premier de ces résultats, en même temps qu'un obstacle au second.

Le caractère moral de la nation est d'ailleurs extrêmement respectable. Malgré les progrès toujours croissants du luxe et des richesses, l'insécurité des personnes et des pro-priétés a toujours été en diminuant. Circonstance bien remarquable, l'augmentation du nombre des crimes ne s'est pas produite là où la population est devenue de plus en plus agglomérée et l'industrie de plus en plus active, mais là où la population est restée le plus clair-semée, là où le travail manuel, et notamment le travail agricole, est demeuré prédominant. Ainsi , tandis que depuis le commencement du siècle la moyenne annuelle des crimes s'est accrue en Irlande d'un septième, cet accroissement n'a été que d'un sixième en Écosse, et d'un cinquième seulement en Angieterre et dans le pays de Galles. Les enfants naturels sont plus nombreux dans les endroits de fabriques, là où existe une population compacte; et voici dans quelles proportions ils se trouvent en Angleterre et dans les Pays de Galles par Tapport aux naissances légitimes : En 1830, la proportion était de 1 à 18, en 1840 de 1 à 14, en 1848 de 1 à 16. Consulter a cet égard Fletcher, Summary of the moral Statistics of England and Wales (Londres, 1849).

Si on prend d'autres pays pour points de comparaison, on peut dire qu'il n'est pas de contrée en Europe où le peuple jouisse de plus de bien être réel qu'en Angleterre; résuitat que prouve le chiffre de la mortalité, plus favorable de beaucoup que partout ailleurs la Norvège et la Suède

seules exceptées. On n'a à cet égard de données positives que pour l'Angleterre et le pays de Galles, et ici encore il y a de grandes variations, suivant les différentes régions, du nord-ouest au sud-ouest. Dans le Cheshire et le Lancashire, le chiffre de la mortalité est de 1 à 38,7; dans les comtés de Wilts, de Dorset, de Cornwall, de Somerset et de Devon, comme 1 à 53,4; à Londres, comme 1 à 42,7; de sorte que la moyenne générale est de 1 à 46,2. Ce rapport favorable est la prenve la plus convaincante qu'on puisse fournir du bien-être dont jouissent les populations britanniques; ce bien-être n'est pas le partage des seules classes riches, et il s'en faut que le pauvre lui-même vive aussi misérablement en Angleterre et en Écosse qu'en Allemagne, par exemple. Mais les développements immenses que prennent le commerce et l'industrie ont l'inconvénient de rendre autrement visible le paupérisme là où il se produit, et de lui prêter de plus grandes proportions. Que si dans ces derniers temps l'état des choses n'a fait à cet égard qu'empirer, ceci s'explique par l'immigration de plus en plus considérable des Ir-landais, populations restées au plus bas degré de l'échelle sociale; car cette immigration a eu pour conséquence de provoquer la concurrence des forces mécaniques. Du reste, les communes, l'État et les associations particulières ont pris les mesures les plus propres à prévenir l'extension indéfinie du prolétariat. Dès l'époque d'Élisabeth, à l'aurore même de la grandeur britannique, la loi des *Poor rates* imposait aux communes l'obligation de n'avoir pas de pauvres dans leur sein; et cette loi a reçu de nos jours une extension nouvelle, d'abord en 1834 par le Poor rates amendement act, et surtout en 1847 par le Poor law extending act applicable à l'Irlande. Comme il serait impossible d'établir une maison de pauvres dans chaque localité, les indigents sont envoyés dans les maisons de pauvres de district (Union workho::ses), dont il ex istait 607 en 1851, 645 en 1871 pour 1,081,926 indigents (Angleterre et Galles); 150. ca 1871, pour 74,692 indigents (Irlande). Il existe en outre une foule d'associations ayant pour but de venir au secours des indigents, les unes so ndées au sein de l'Église, les autres dans le nonde des fabriques, etc. Le gouvernement fait du paupérisme l'objet de ses plus constantes sollicitudes, ainsi qu'on en a la prouve au budget. D'après un rapport fait en 1871 au parlement voici la marche qu'a suivie la taxe des pauvres pour l'Angleterre et le pays de Gal'es: en 1750 elle était de 730,137 liv. st. (18,253,425 fr.), c'est-à-dire de 2 fr. 85 c. par an et par habitant; en 1785, de 7.10; en 1803, de 14.45; en 1815, de 16.90; en 1826, de 13.25; en 1834, de 14.30; en 1841, de 9.50; en 1851, de 9.40; en 1861, de 9.80; en 1870, de 12 30. Les cffrayantes peintures que certains écrivains se plaisent à faire de la profonde misère à laquelle sont en proie les classes pauvres de la Grande-Bretagne sont en général fort exagérées, et n'ont guère de vérité que lorsqu'elles se rapportent à l'Irlande, pays où la misère n'est pas moins poignante que dans certaines parties de la Silésie prussienne et de l'Erzegebirge saxon. Toutes proportions gardées, il y a bien plus de pauvres en Belgique que dans la Grande-Bretagne. Conse cet égard l'ouvrage intitulé : On cases of death and starvation among the humbler classes (Londres, 1840); Chadwick, Report on the sanitary condition of the labouring population of Great-Britain (1843); Gilbert, Summary of the occupation of the people of England (1844); Thornton, Over population and its remedy (1846).

L'émigration fournit un excellent dérivatif pour un pareil état de choses; et c'est là un topique dans l'emploi daquel les Anglais apportent des idées toutes différentes de celles des autres peuples, des Allemands par exemple. Les premiers abandonnent le sol de la patrie pour aller fonder au loin un nouvel élément de la puissance nationale; les seconds, dans l'espoir de se confondre avec les populations au milieu desquelles ils comptent s'établir. Chaque année aussi le mouvement d'émigration s'accroît dans la Grande-Bretagne. Ea 1849, le chilfre total des émigrations fut de 299,498 indi-

vidus, dont 41,367 pour les possessions anglaises de l'Améri que du Nord, 219,450 pour les États-Unis, 32,091 pour l'Australie, 6,590 pour le Cap, l'Afrique méridionale, etc-En 1850, le chiffre de l'émigration redescendit à 276,843 individus. En 1852 il fut de 368.767, un peu plus de 1,000 par jour; en 1961 il tomba à 91,770, dépassa 200,000 dans les années 1863 à 1866, et s'éleva de nouveau, en 1870, à plus de 256,000. Le produit total de l'émigration du Royaume-Uni de 1825 à 1850 a été de 2,562,027 indi-Vidus; et de 1851 à 1871 il a été de 4,225,932; soit pour ces deux périodes, 6,787,959 individus, d'origine irlandaise pour les deux tiers, ont quitté leur patric pour aller s'établir aux E tats-Unis surtout, puis dans l'Amérique anglaise du Nord, l'Australie, etc. De grandes asso-ciations se sont formées, surtout depuis 1848, à l'effet de favoriser l'émigration; et en 1849 il s'en est constitué une à Londres, dont le but est de faciliter plus particulièrement l'émigration des femmes. Le gouvernement vient en général en aide à l'émigration pour les colonies britanniques; c'est ce qui fait que nous voyons aujourd'hui l'élément et la puissance britanniques prendre sur tons les points du globe une extension presque illimitée.

Quand on s'avise de décomposer la population pour la diviser d'après la nature spéciale des travaux auxquels elle se livre, on arrive à des résultats tout autres que ceux auxquels on se serait attendu d'après la première impression que produit l'ensemble. En 1831 voici comment se décomposait encore le chiffre total de la population : 31,51 sur 100 individus s'occupant de travaux agricoles; 39,65, de commerce et de travaux de sabriques; 28,84, professions diverses. Mais dans les années suivantes on voit les forces vives de la nation abandonner toujours de plus en plus les travaux de la terre pour ceux du commerce et de l'industrie, de sorte qu'en 1861 déjà les rapports ci-dessus indiqués se trouvaient modifiés comme suit : La population agricole de l'Angleter re et du pays de Galles était de 10,1 sur 100; la population industrielle et commerçante, 27,4; professions diverses, 62,5; en Ecosse, 12,5, 25,6 et 61,9; pour la Grande-Bretagne en général, 40,9 67,5 et 191,6. En 1861 on comptait dans la Grande-Brelagre et les sles qui en dépendent (l'Iriande exceptée), 2,389,063 ind vidus s'occu pant d'agriculture, dont 2,010,454 en Augleterre et dans le pays de Galles, et 378,609 en Écosse, dans les îles de Man, de Jersey, etc. Toutefois, en Irlande, sur 1,472,787 familles il y en a encore 988,929 qui s'adonnent à l'agriculture. Le rapport des individus du sexe masculin et du sexe féminin travaillant dans les fabriques et les manufactures de tissus présentait cette même année les résultats suivants : on comptait en Angleterre, dans le pays de Galles et en Ecosse 1,465,485 individus (ou 54 pour 1,000) employés spécialement à la fabrication du coton; 167,251, à la fabrication des laines; 83,818, à celle de la soie; 85,213 à celle des toiles; total : 800,246, dont 181,738 pour l'Écosse. En Irlande, on comptait 665,239 travailleurs, dont 138,609 occupés à la fabrication des toiles; 177,746, à la fabrication des lainages; et 6,415 à celle des cotonnades. On comptait 16,350 ouvriers employés à la fabrication des machines, dont 14,362 en Angleterre et 2,188 en Écosse. Le chissre total de la population ouvrière s'occupant de travaux métallurgiques (fer, cuivre, plomb, étain, etc.) était de 36,209, dont 32,124 pour l'Angleterre et 4,085 pour l'Écosse. Sur ces chissres, l'industrie du ser absorbait 29,497 travailleurs (dont 25,878 pour l'Angleterre et 3,619 pour l'Écosse). On comptait dans les différentes mines 193,831 travailleurs. dont 173,275 en Angleterre et dans le pays de Galles, et 20,556 en Écosse. L'exploitation des mines de houille absorbait la plus grande partie de ces chissres, à savoir, 118,233 individus. Venaient ensuite les mines de cuivre occupant 15,407 travailleurs; les mines de plomb, 11,419; et les mines de ser, 10,949.

On voit par les chiffres cl-dessus indiqués que l'agrisulture est loin de jouer un rôle secondaire et subordonné

à celui de l'industrie; et il est encore exact de dire que l'agriculture anglaise peut servir de modèle à l'univers entier. Trois cinquièmes de la superficie du sol de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des fles, ou lui sont immédia-tement consacrés, ou sont utilisés comme pâturages et pacages. L'esprit inventif et le bon sens pratique du peuple anglais se sont déployés merveilleusement dans cette voie, et tous les jours on trouve les moyens de restituer à la culture, surtout dans l'est, des portions du sol qu'on n'y avait point encore appropriées. On évalue de 45 à 50 millions de quarters le produit des récoltes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, ensemble d'une valeur de 6 à 7 millions st., dont 18 à 20 millions de quarters de froment, 15 à 20 d'avoine et 8 à 10 d'orge. Toutes proportions gardées, c'est l'Irlande qui fournit la plus grosse part dans ces résultats. En 1846 cette fle a fourni à sa voisine 1,814,802 quarters de froment, d'orge et d'avoine, et en 1848, 1,496,814 quintaux de farine. Le froment est un objet de grande consommation, car l'usage du pain blanc est général dans les populations. Chaque an-née les produits du sol augmentent de quanfité, par suite des soins toujours plus grands apportés à sa mise en valeur, des efforts tentés par les sociétés économiques, etc. Toutefois, en saison de l'agglomération si compacte de la population, dont une grande partie se trouve absorbée par les travaux de l'industrie et du commerce, il y a nécessité de recourir pour son alimentation à l'introduction des céréales étrangères; et le gouvernement de même que les particuliers y pourvoient. L'abolition complète, qui a en lieu le 1^{er} 16-vrier 1819, de la taxe que depuis 1775 on prélevait à l'entrée sur les grains étrangers, et qui des 1846 avait été singulièrement abaissée, a produit au total les plus heureux résultats. Peu de temps avant l'adoption de cette mesure, la valeur des céréales importées dans la Grande-Bretagne s'élevait annuellement à 5 millions sterling. Tout aussitôt après elle fut poussée à 19 millions. En 1850 la Grande-Bretagne reçut de l'étranger 7,999,435 quarters de grains et 3,873,908 quintaux de farine. Sur les importations de céréales saites en 1849, la plus grande partie du froment venait de la Prusse : 616,914 quarters; et la majeure partie de l'orge, du Danemark : 671,665 quarters. Les États-Unis avaient sourni la plus grande partie de la farine de froment: 1,779,362 quintaux; venait ensuite la France, pour 1,013,373 quintaux. La mesure qui exonérait désormais de tous droits l'introduction des grains étrangers causait naturellement un tort immense aux fermiers (qui forment les deux septièmes de la population agricole, et qui pour la moitié environ occupent des travailleurs); elle provoqua dès lors de leur part les plus violentes démonstrations. Mais il est exact de dire qu'au total elle a profité à la nation tout entière, et plus particulièrement à la grande majorité des classes ouvrières, en rendant bien moins onéreuses les bases mêmes de leur alimentation. En 1870 la Grande-Bretagne a reçu de l'étranger une valeur totale de 854,241,000 fr. en grains et farines. Consultez Grey, Agriculture and the Corn Law (1842); Macqueen, S'alistics of agriculture, manufacture and commerce (1850).

L'élève du bétail n'a pas fait de nos jours moins de progrès que l'agriculture; peut-être même a-t-elle pris des développements encore plus larges. En 1871, il y avait dans le Royaume - Uni 9,346,216 têtes de gros bétail, 4,136,616 porcs, 31,403,500 moutons, etc., et le poids moyen de ces animaux dépasse de beaucoup celui auquel on arrive sur le continent. La moyenne du poids du bœuf 400 kilogr., celle des veaux 150, celle des moutons 125. En 1849, la valeur des bestiaux amenés sur les grands marchés de Londres s'éteva à 6 millions sterling. La consommation de la viande a d'ailleurs considérablement augmenté aussi en Angleterre; elle va aujourd'hui à 67 kilogr. par tête. Ainsi dépuis la suppression des droits y a-t-om fait entrer une grande quantité de bestiaux étrangers, tirés notamment du Holstein et de la Hollande. Les importations d'Irlande, qui pour l'année 1849 s'étaient élevées à

201,811 bœufs et vaches, 241,061 moutons, 18,055 porcs et 9,831 veaux, avaient été insuffisantes pour la consommation de l'Angieterre et de l'Écosse; et en 1850 il avait fallu demander à l'importation étrangère 46,708 bœufs et vaches, 137,646 moutons et 19,754 veaux, sans parler d'énormes quantités de viandes salées ou seulement mi-sel. Toutefois, dans ces derniers temps la baisse survenue dans le prix de la viande a quelque peu diminué les importations étransères.

L'industrie minière dépasse à beaucoup d'égards tout ce qui existe en ce genre dans d'autres pays , notamment comme application à l'industrie manufacturière et au commerce. Ce n'est pas que la Grande-Bretagne soit riche en ce qu'on appelle métaux précieux; mais en revanche les minéraux utiles au travail y abondent. Les gisements houillers, surtout, y sont aussi nombreux que puissants. Le produit de leur exploitation va croissant d'année en année. En 1850 il s'est élevé à 31 millions de tonnes, ou 621 millions de quintaux, en 1860 à 80 millions de tonnes, et en 1869 à 107,427,557 tonnes, ayant une valeur de 672 milions de fr., production d'un tiers supérieure à celle de l'Europe entière. L'Angleterre et le pays de Ga'les fournissent la majeure partie de cette production, et les grande centres en sont Newcastle, Sunderland et Stockton, ainsi que les mines voisines de Manchester. Le charbon du pays de Galles convenant d'une façon toute parficulière pour la navigation à la vapeur, l'extraction en prend des développements de plus en plus considérables. L'envoi des charbons à Londres a lieu dans de si vastes proportions, qu'en 1849 une bourse spéciale a été instituée pour les négociants intéressés dans ces sortes d'affaires; et dans l'année 1870 il n'était pas entré dans L ndres, par mer ou voie ferrée, moins de 6,759,101 tonnes de houllie. On compte (en 1869) dans le Royaume-Uni 2,900 houillères en exploitation et montées sur un capital de 30 millions sterling. La plus an ienne exploitation de charbon que l'on sache est celle de Newcastle, et date de l'année 1232. En 1850, l'exportation totale des houilles s'est élevée à 3,317,707 tonnes, et en 1870 à 11,495,092 tonnes, dont la plus grande partie a été absorbée par la France et l'Allemagne d'abord, puis par la Russie, l'Italie, le Danemark, etc. La valeur déclarée s'en était élevée, en 1870, à 137,672,250 fr.

En ce qui est de l'industrie des fers, la Grande-Bretagne l'emporte également sur toutes les autres nations. L'extraction du fer y commença de très-bonne heure : let des hauts fourneaux y étaient déjà en activité avant la venue de Guillaume le Conquérant. Cette exploitation ne devint pourtant réellement productive qu'à partir de l'an 1619, lorsque lord Dudley ent appris à traiter le minerai de fer par la houille. Aujourd'hui cette industrie est en grande partie concentrée en Écosse et dans le pays de Galles. En 1849 on comptait 20 hauts fourneaux en activité en Écosse. Le plus important de ces établissements était celui de Coalbridge, qui produit 34,000 quintaux de ser brut par semaine ou par an 1,800,000 quintaux. Celui de Dowlats, dans le pays de Gailes, qui fournit chaque semaine 30,000 quintaux de fer brut à la consommation, ne lui cède guère en importance. Dans cette usine, comme dans celles du pays de Galles en général, on fabrique surtout des rails pour les chemins de fer. En 1869, la production totale du fer pour d'Angleterre et l'Écosse avait été de 5,445,757 tonnes, dont plus du tiers avait été livré à l'exportation, et le reste consommé à l'intérieur. Il faut remarquer toutesois que si le le fer anglais revient à extrêmement bon marché, parce qu'il est traité à la bouille, les fors d'Allemagne, traités au bois, lui sent présérables sous plus d'un rapport. En 1848 il fut importé en Angleterre 83,847 quintaux de fers et aciers étrangers. N'oublions pas non plus de dire que ces matières, par les nombreuses préparations qu'elles reçoivent dans les manufactures anglaises, acquièrent une grande valeur et deviennent encore l'objet d'importantes exportations.

Il en est de même du cuivre, dont on importe d'immenses quantités (72,000 tonnes, en 1970) rien que pour y être affinées; car la Grande-Bretagne ne consomnée pas pins de cuivre que ne lui en fournit l'exploitation de ses propres mines. Les magnifiques usines où l'on affine le cuivre sont situées dans le golfe de Bristol, sur la côte méridionale du pays de Galles, notamment dans la presqu'île de Cornouailles, sur les rives du Swansea. Les importations de ce métal proviennent de la Norvège, de la Toscane, da Chili, de Cuba, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, et surtout de l'Amérique, mais rien que pour y être affiné; elles en sont venues à présenter une si grande importance, que depuis 1842 elles ont pu être frappées d'un léger dreit 'entrée. Le grand profit de cette industrie provient de la division du travail qui s'est faite, il y a plus d'un siècle, entre l'extraction du minerai de cuivre et son affinage. Sur la production totale du minerai de cuivre dans le monde entier, qu'on peut, d'après une moyenne de dix années, évaluer à 52,400 tonnes, il en arrive 28,600 aux fondere de la Grande-Bretagne, dont 13,100 tonnes provenant des mines de Cornouailles et du Devonshire, 2,700 des autres parties du Royaume-Uni, et 12,800 de l'étranger. La Grande-Bretagne n'en amploie pas elle-même au de-là de 10,000 tonnes: sa consommation reste donc à cet égard inférieure à sa production. C'est depuis environ vingt-cinq années, depuis 1835 surtout, qu'a lieu l'importation du minerai de cuivre pour y être soumis à l'opération de l'assinage; cependant on a pu depuis 1844 remarquer dans cette industrie une tendance à se restreindre dans ses proportions.

L'exploitation des mines d'étain était autrefois bien plus importante que celle des mines de cuivre; l'une et l'autre ent d'ailleurs les plus étroits rapports. La production de l'étain a beaucoup varié dans ces derniers temps. L'exportation, qui en 1827 s'était élevée à 49,744 tonnes, était tombée en 1835 à 7,775. On la voit ensuite monter, en &842, jusqu'à 61,783 tonnes, pour redescendre, en 1871, à 35,330. La valeur déclarée pour cette dernière année était de 27,054,650 fr.

On manque de renseignements positifs sur la production du plomb; mais en tenant compte de la consommation intérieure, elle ne laisse pas que d'être considérable, à en juger par le chiffre de l'exportation de ce métal en 1845, 74,980 quintaux, tandis que l'importation du plomb étranger ne s'était élevée qu'à 70,140 quintaux.

Enfin, pour ce qui est de la production du sel, les salines de la Grande-Bretagne sont aussi au nombre des plus importantes qu'il y ait en Europe; et sur les 50 millions de quintaux de sel que produit annuellement notre continent, l'Angleterre à elle seule en fournit le quart. Les principaux gisements de sel sont situés sur la côte occidentale, dans les comtés de Chester et de Worcester. L'exportation s'en était élevée en 1848 à 18,959,322 boisseaux, dont la plus grande partie était allée aux États-Unis de l'Amérique du Nord. En 1850 le chiffre de cette exportation n'avait été que de 15,824,780 tonneaux.

Ce sont ces divers éléments de prospérité, mais plus par-ticulièrement la houille, qui constituent la base, aussi vaste que sure, de l'industrie britannique, dont les gigantesques développements datent surtout de l'invention de la machine à vapeur, qui depuis l'année 1769, époque où James Watt la fixa dans ses parties essentielles, n'a point subi de changements importants; de même que l'extension prodigieuse qu'a prise l'industrie du coton date de l'invention de la machine à siler par Hargreaves et Arkwright. Malgré le riche système de voies de communication existant en Angleterre et dansde pays de Galles, les diverses industries y ont toutes tendu à se localiser. Par exemple, les manufactures de cotonnades, de lainages, de toiles et de soieries dans les comtés du nord, où des ports et des canaux nombreux facilitent la rapidité des échanges et des transactions. Les districts du centre semblent avoir accaparé la sabrication des machines et des articles en fer et en acier; la raisen en est qu'ils possèdent de grandes richesses minérales,

Mais les filatures et les fabriques de tissus occupen incontestablement le premier rang dans l'industrie manufacturière. Les usines de ce genre existant en Angleterre disposent (en 1870), tant en chotes d'eau qu'en machines. d'une force de 308,870 chevaux et occupent 450,087 ouvriers; le nombre des métiers à tisser s'élevait à 441,276 et le nombre des broches à 38,218,758. En 1851 on importa dans la Grande-Bretagne 330 millions de kilogrammes de coton, dont 66 millions furent réimportés, après avoir recu par la main-d'œuvre une énorme augmentation de valeur (un demi-kilegramme de coton brut, représentant une valeur de trois shillings (3 fr. 75), vaut jusqu'à 25 liv. (625 (r.) quand en l'a converti en fil). Le surplus de cette quantité de coton fournie par l'importation ne restait d'ailleurs pas dans le pays; et il en sortait encore de temps à autre des parties considérables sous forme de tissus. A l'aide des machines, on obtient un fil tellement délié, qu'un demi-kilo de coton preduit une longueur de fil de 238 milles (383 kilom.). D'un autre côté, le prix des étoffes de coton a tellement baissé, tant à cause du bas prix auquel est arrivée la matière première que par suite de la substitution des machines aux bras de l'homme comme force motrice, qu'en 1859 la pièce de calicot im-primée aunant 28 yards 1/2 (26 mètres) valait de 3 shillings 6 pence à 6 shillings (4 fr. 35 à 7 fr. 15), tandis qu'en 18.0 l'yard se vendait 2 shillings 6 pence (3 fr. 10). L'imp rtation a subi de grandes fluctuations, surtout pendant la guerre civile des Etats-Unis, où elle est descendue jusqu'à 238,407,000 kilog (1862); depuis 1866 elle s'est relevée, et en 1870 le coton importé atteignait le chiffre de 608,929,010 kilogr., représentant une valeur de 1.275 millions de fr.; sur ce dernier chiffre 107,667,000 kilogr. avaient (té e portés, et le surplus consommé à l'intérieur. Les principaux centres de cette industrie sont : Manchester, puis les localités voisines, Bolton, Bury, Staleybridge, Stockport, et en général tout le Lancastre.

La fabrication des tissus de laine n'atteint que le tiers de l'importance de celle des tissus de coton. Sa ré-putation est plus ancienne; mais, malgré ses développements toujours croissants, elle est en réalité beaucoup moins importante. La laine mise en œuvre est en grande partie fournie par la production étrangère et les moutons de la GranderBetagne produisent en moyenne plus de laine que ceux d'Espagne et d'Allemagne, mais la qualité de cette laine varie beaucoup. L'espèce ovine à longue laine domine en Angitterre, surtout dans les comtés de Kent, de Leicester et de Lincoln ; l'espèce à laine courte se trouve plus particulièrement en Écosse et en Irlande. Toutefois, la plus belle laine d'Angleterre n'approche pas encore pour la finesse des laines d'Espagne et de Saxe. D'après les renseignements officiels le nombre des fabriques de lainages s'élevait, en 1870, à 1,829, occu; ant 125,130 ouvriers, et mettant en œuvre 48,140 métiers et 2,692,761 broches, d'une forcede 62,302 chevaux. Dept is 1850 a production indigene, tout en conservant une haute valeur, n'a pu fournir aux besoins de l'industrie; c'est surtout à l'Australie que l'Angleterre demande aujourd'hui la laine, et l'exportation s'accroit de plus en plus. En 1857 elle était de 59,036,158 ki logr.; en 1864, de 93,946,234; et en 1870, de près de 120 millions, dont un tiers a été exporté. On estime à cette dernière date la valeur totale de la laine employée ou mise en œuvre en Angleterre à plus de 4 milliards et demi fr. Les grands foyers de cette industrie sont Leeds, Bradford, Halifax, Gloucester, l'Écosse, etc. Il faut remarquer qu'il y a dans cette partie quelque chose de plus stable et plu, fixe que dans la partie des cotons dont le sort lient à tant de circonstances fortuites et d'évènements

.. La fabrication des toiles a son grand centre en Irlande, puis subsidiairement en Écosse et au nord de l'Angleterre. Au dix-huitième siècle, on s'est efforcé d'en favoriser les développements dans la première de ces îles au moyen de

primes. Cepen lant la grande prospéri!é de cette industrie, prospérité à laquel eil n'y a rien à comparer dans les autres pays, ne date, à bien dire, que de l'invention de la machine à filer le lin. On évalue (en 1870) le nombre des fabriques qu'elle emploie à 630, ci lui des broches à 2 millions 131,442, et ce lui des ouvriers à 109,557. En Irlande, où au total les tendances industrielles sont très-faibles, on estime que le nombre des ouvriers employés à la fabrication des toiles s'est augmenté dans ces dix dernières années. L'exportation des produits fabriqués atteignait, en 1868, une valeur de 135,600,000 francs; en 1869, elle avait légèrement baissé, et s'était élevée, en 1870, à 237,145,000 fr. Un quart environ de la fabricat on était consommédans la Grande-Bretagne même. L'accroisseme :t qu'a pris la fabrication des toiles dans la pauvre Irlande a eu cet heureux résultat que, grâce aux efforts tentés par une association linière sondée en 18:0 et répandue aujourd'hui dans toute l'île (Belfast flax improvement Society, from the promotion and improvement of the growth of flax), une superficie de 60,000 a res de terre a été appropriée à la culture du lin.

La sabrication des soieries, ja is singulièrem nt entravée par des droits de douanes, s'est relevée dans ces dernières années, grâce aux in portations de soie grège ven nt de Chine et du Japon, à l'introduction du métier à la J.c. quard, et aux modifications introduites par Peel dans le tarif des douanes. On estime à plus de 6 millions de liv.es pesant la masse de soie grège introduite chaque année dans la Grande-Bretagne. Londres, Manchester, Glasgow, Coventry, Macclessield sont les principaux centres de cette industrie : et la fabrication s'est tellement amélior e, que les foulards anglais l'emportent aujourd'hui sur coux qu'on sabrique dans les Indes orientales. En 1870 on évaluait à près de 380 millions de francs la valeur des étoffes de soie fabriquées en Angleterre ou importées de l'étranger. Il y avait 800 fabriques, mettant en mouvement 1,400,000 broches et occupant 40,000 personnes. Consultez Baines, History of the Cotton Manufacture in Great-Brita'n (Londres, 1835); Head, a Home lour through the manufacturing districts of England (1836); Senior, Le ters

on the factory act (1887).

La fabrication des articles en métat et la construction des machines n'occupent pas un rang moins distingué que l'industrie des tissus ou que la filature, et trouvent dans l'extrême richesse des produits minéraux de la Grande-Bretagne de singulières facilités pour se développer. Shessield et Birmingham en sont les grands centres. La première con somme annuellement en articles dits d'acier 250,000 quintaux de fer et 6 millions de quintaux de houille. Les grandes pièces proviennent de Colebrook-Dale et du Staffordshire. dans le pays de Galles. Depuis 1825 le prix des articles communs a diminué de moitié, sans que pour cela la qualité en ait sensiblement souffert. Les fabriques de plumes d'acier de Birmingham sont justement célèbres; elles en livrent à la consommation au delà de 300 millions, et en fournissent l'univers entier. On évalue à 17 millions de liv. sterling la valeur annuelle des articles fabriqués en métal, non compris celle des machines, pour la fabrication desquelles chaque localité d'une certaine importance possède les usines nécessaires, et dont il s'exporte annuellement à l'é-tranger pour plus de 5 millions sterl. En revanche, la mise en œuvre des métaux précieux, auxquels dans l'usage on substitue de plus en plus des articles en plaqué, va toujours en perdant de l'importance qu'elle avait autrefois.

La production des articles en terre de pipe, grès, faience et porcelaine, dont le centre est, situé dans la partie du Staffordshire qu'on désigne sous le nom de district des poteries, est autrement importante. Les côtes mérilionales et orientales de l'Angleterre fournissent de l'argite très-fine. On estime à 1 million sterling la valour des exportations annuelles de ces divers produits. Du moins en 1850 elle s'était élevée à 999,354 liv. ster.; ce qui était 100,000

liv. en sus de la moyenne des années précédentes. C'est du reste dans ces proportions qu'a lieu le développement général des diverses branches de l'industrie britannique.

Un vaste et admirable système de voies de communications a d'ailleurs été organisé pour contribuer à la mise en valeur de ce riche ensemble de produits naturels et industriels; et le gouvernement s'applique sans cesse à le développer ainsi qu'à le perfectionner. C'est plus particulièrement l'Angleterre qui se distingue sous ce rapport. Ainsi, au commencement de l'année 1849 on comptait tant en Angleterre que dans le pays de Galles un développement de 100,000 milles (mesure anglaise) de grandes routes, dont l'entretien exigeait une dépense annuelle de 1,408,750 liv. st.; plus, 19,942 milles de routes construites aux frais d'associations particulières, et coûtant 1,378,352 liv. st. d'entretien par an. Ces routes ont sans doute bien moins d'importance que les chemins de fer, dont pas un soul du reste n'appartient à l'État. Dès le commencement du dix-huitjème siècle, d'informes essais de construction de voies ferrées avaient eu lieu à Newcastle. Le premier acte que rendit le parlement pour réglementer cette matière date de 1801. Depuis cette époque jusqu'en 1849, il en avait été 'rendu 1,111, dont 615 pour la création de lignes nouvelles et 496 relatifs à la continuation ou à l'entretien de lignes déjà existantes; et de 1826 à 1849 le parlement avait voté pour cet objet une somme totale de 348,012,188 liv: sterl. En 1853 les lignes nouvelles dont la construction avait été autorisée par le parlement présentaient un développement total de 940 milles, dont 569 milles en Angleterre, 80 milles en Écosse, et 272 milles en Irlande. La longueur totale des chemins de fer autorisés par la législation depuis l'origine était de 12,688 milles, dont 7,686 ont été ouverts à la circulation. Restait donc à exécuter 5,002 milles; mais comme les concessions accordées sur une longueur de 2,838 milles se trouvaient périmées à la fiu de 1850, il ne restait en réalité en voie d'exécution que 2,164 milles. Sur les 7,686 milles de chemins de ser à ce moment (1853) ouverts à la circulation, on en comptait 5,848 en Angieterre, 995 en Écosse et 842 en Irlande. En 1853 il y en avait eu d'ouverts sur un développement de 850 milles. On estime que les frais de construction de cet immense réseau ont été en moyenne de 33,000 liv. st. par mille.

Le capital engagé dans tous les chemins de fer du Royaume-Uni s'élevait à la fin de 1852 à la somme totale de 6 milliards 604 millions 518,875 francs, dont 4 milliards 35 millions en actions de capital ordinaires; 967 millions 518,875 fr. en capital privilégié ou obligations, et 1 milliard 601 millions 618,700 fr. d'emprunts.

La quantité de milles de chemins de fer en cours de construction au 30 juin 1853 était de 682, et le nombre des ouvriers de 37,764. Le nombre des employés de toutes espèces sur les chemins ouverts à la circulation s'élevait à la même époque à plus de 80,000.

Le nombre des voyageurs transportés sur tous les railways du Royaume-Uni dans l'année 1853 s'était élevé à 102 millions 286,660; en 1852, il n'avait été que de 89 millions 135,729. En 1849 il n'était encore que de 60 millions 398,159. L'augmentation du chiffre des voyageurs, qui en 1849 avait été de 11,450 par mille, avait été en 1853 de 14,695. Les recettes de tous genres, qui dans cette même année 1849 n'avaient été que de 11,200,901 liv. st., s'étaient élevées pour 1853 à 18 millions 35 mille 179 liv. st. Notons encore que sur ce chiffre de 102 millions de voyageurs transportés en 1853, il y avait en 305 individus tués et 449 blessés. Observons d'ailleurs, en terminant ce que nous avions à dire ici au sujet des chemins de for du Royaume-Uni, que les colonies de la Grande-Bretagne ne sont pas restées étrangères aux bienfaits de ces rapides voles de communication; il en a été construit jusqu'au Bengale et dans l'île de Ceylan.

Le système de canalisation a pour point de départ l'acte du parlement de 1755, en vertu duquel commença la construction du canal de Sankey-Brook, que suivit bientôt après la construction du canal de Bridgewater. Le développement total des canaux existants en Angleterre et dans le pays de Calles est de 2,300 milles; il dépasse par conséquent de 200 milles le développement de la navigation fluviale. Consultez Petermann, Bydrographical Map of the Brilish Isles (Londres, 1849); Francis, History of the English Railway (2 vol., 1851). Toutes les localités de quelque importance sont aujourd'hui reliées entre elles par des chemins de fer ou par des canaux. Ces derniers passent devant des entrepôts et des fabriques; et tout récemment un vaste système de correspondance télégraphique est venn rendre aussi rapides qu'il est possible les communications des diverses localités entre elles.

Toutes les ressources que possédait la Grande-Bretagne ont été utilisées sur la plus vaste échelle pour favoriser les développements de son commerce et de sa navigation : anss a-t-elie depuis longtemps complétement dépassé sous ce rapport les Espagnols et les Hollandais, qui l'avaient précédée dans cette voie. C'est la Grande-Bretagne qui la première est parvenue à réaliser le projet d'un commerce embrassant tout l'univers. La base et le point de départ en furent l'acte de navigation rendu par Cromwell à la date du 9 octobre 1651, qui procura immédiatement à l'Asgleterre d'énormes avantages, mais qui naturellement dut aussi donner naissance à de nombreux embarras. On chercha à y porter remède à partir de 1735 au moyen des warehouses ou entrepôts; puis, après avoir subi en 1824 d'importantes modifications en vertu des lois de nouvelles rendues sur la matière, cet acte de navigation a fini par être complétement abrogé en 1849, à la grande terreur des patriotes à courte vue. Mais dans l'intervalle l'éducation commerciale de la Grande-Bretagne s'était faite, de sorte qu'on put proclamer alors en principe la liberté absolue du commerce, tout en sachant en réalité la limiter d'après les exigences des circonstances. Le nombre des vaisseaux du commerce s'accroît dans une progression merveilleuse. En 1824 le jaugeage des navires déclarés comme devant être employés au long cours s'élevait à 2,848,314 tonneaux. En 1850 (vingt-cinq ans plus tard) il s'élevait à 3,665,153. Dans ce nombre on comptait à la fin de cette même année 1,185 bâtiments à vapeur, jaugeant ensemble 168,342 tonneaux, et 24,819 bâtiments à voiles, jaugeant 3,396,791 tonneaux. L'activité la plus grande régnait en outre dans les divers chantiers de construction.

En 1849 le cabotage occupait 309,049 bêtiments, jaugeent 27,522,070 tonneaux. Dans la même année le nombre des entrées de bâtiments à vapeur employés au cabotage avait été de 18,343, jaugeant 4,283,505 tonneaux, et celui des sorties à 18,362, jaugeant 4,203,202 tonneaux. Quant au nombre des bâtiments entrés dans les ports de la Grande-Bretagne et venant soit des colonies, soit de l'étranger, il avait été en 1848 de 27,786, jaugeant 5,578,461 tonneaux ; et celui des navires partis à même destination, de 24,893, jacgeant 5,051,327 touneaux. Parmi les marines étrangères qui fréquentent les ports de la Grande-Bretagne, la marine danoise occupe le premier rang pour ce qui est du nombre des navires. Viennent ensuite les marines française, norvégienne et américaine. Sous le rapport du tonnage, c'est la marine américaine qui passe en première ligne; viennent après la Norvège, le Danemark, la Prusse et la France. En 1850 le tonnage des navires nationaux sortis des ports de la Grande-Bretagne s'est élèvé à 3,960,754 tonneaux. La liberté que la Grande-Bretagne concède aux navires étrangers d'entrer dans ses ports a en pour résultat d'y produire une diminution de la navigation nationale; mais par compensation ses relations avec les ports étrangers se sont accrues. Le chissre des importations et des exportations va toujours croissant. Du 5 janvier 1849 au 5 janvier 1856, l'importation dans le Royaume-Uni et en Irlande s'était élevée à 105,874,607 liv. st., et sans l'Irlande, à 99,843,038 liv. st., valeur déclarée. D'après la taxe officielle, il avait été exporté dans le même laps de temps, en produits tant naturels que farels que fabriqués, 164,539,504 liv. st. (et sans l'Irlande 164,275,454); en denrées coloniales et produits étrangers, 25,561,890 liv. st. (sans l'Irlande, 25,577,729); en tout, par conséquent, 190,101,894 liv. st. (sans l'Irlande, 189,832,783). D'après les valeurs déclarées, l'exportation des produits du royaume, tant naturels que fabriqués, s'étaitélevée pendant le même espace de temps à 63,596,625 liv. st. (ct sans l'Irlande, à 63,319,937 liv. st.).

Dans les années 1850, 1851 et 1852, la progression n'a été ni moins constante et ni moins notable. Le chiffre des exportations s'était élevé en 1853 à 98,933,718 liv. st. (près de 2 milliards et demi); en 1861, il fut de 125, 102, 814 liv. st.; en 1866, de 188,917,536; en 1870, de 199,536,822. Enfin il montait, à la fin de 1871, à 219,319,071 liv. st. (près de 5 milliards et demi), c'est-à-dire il avait plus que double de valeur en dix-huit ans. Cet accroissement prodigieux s'explique par les d. mandes de plus en plus considérables des possessions et colonies britanniques. Dans la somme totale de l'exportation en 1870, par exemple, les colonies figurent pour un quart, et l'Inde d'abord, l'Australie ensuite, absorbent les deux tiers de cette part. Les ports principaux sont Londres (qui a perçu, en 1870, 262 millions pour les dro ts de douanes), Liverpool, Bristol, Hull, Glasgow, Southampton et Belfast.

L'importation consiste surtout en matières premières : coton, laine, soie, chanvre, lin, bois de construction, sucre, café, sel, goudron, poix, céréales, etc.; l'exportation en fer, étain, cuivre, houille, et surtout en ol-jets fabriqués, cotonnades, articles en fer et en acier, etc. On évalue le bénéfice net produit par ce mouvement commercial à un milliard. Parri les articles d'exportation figurent en première ligne les cotonnades et les cotons filés (587,030,000 fr. en 1848; et 1,785,253,275 fr. en 1870); les lainages et les laines filées (162,770,075 fr. en 1848; et 670,530,425 en 1870); les produits métallurgiques (527,012,350 fr. en 1870); les toiles et fils (237,145,875 f. en 1870), la houille (137,672,750 fr.); les machines (132 millions 162,575 fr.).

Sur la totalité des exportations faites en 1870 (4 milliards 989,170,550 fr.) il y en avait eu 3,634,314,975 pour les pays étrangers; on les classait ainsi par rang d'importance: États-Unis, 708,384,850 fr.; Allemagne (empire d'), 510,404,200 fr.; France, 291,078,475 fr.; Hollande, 280 millions 519,600 fr.; Égypte, 218,145,250 fr.; Russie, 174,794.025 fr.; Chine, 153,490,825 fr.; Turquie, 147 millions 508,400 fr.; Brésil, 134,170,850 fr.; Italie, 131 millions 801,850 fr.; Espagne, 125,645,275 fr.; Belgique, 112,026,975 fr.; Chili, la Plata, Colombie, Danemark, Suède, Portugal, etc. Les possessions britanniques avaient reçu, en 1870, de la métropole une valeur de 1 milliard 295,355,000 fr. en articles exportés, notamment l'Inde et Ceylan, 482,598,000 fr.; l'Australie, 247,470,000 fr.; Canada et Amérique du Nord, 169,604,875 fr.; Antilles, 84 millions 043,400 fr.

Le chissre des importations pour l'an 1870 (7 milliards 531,437,325 fr.) est le plus élevé qui ait jamais été atteint. La part des pays étrangers s'élève à 5,960,627,000 f. dans les proportions suivantes : États-Unis, 1,245,120,875 francs; France, 946,000,000 fr.; Russie, 514,028,175 fr.; Allemagne, 385,105,450 fr.; Hollande, 357,892,925 fr.; Egypte, 352,920,500 fr.; Espagne et ses colonies, 315 millions 682,500 fr.; Belgique, 291,196,600 fr.; Chine, 240 millions 613 925 fr.; Suède et Norvège, 214,772,325 fr.; Turquie, 163,201,800 fr.; Brèsil, 153,186,200 fr.; Pérou, 122,026,875 fr.; Italie, 96,090,125 fr.; Chili, Danemark, Portugal, la Plata, Grèce, Autriche, etc. Quant aux possessions britanniques, la valeur totale de leurs in portations s'élevait, à la nême époque, à 1,620,810,325 fr., qui se distribuent ainsi: Inde et Ceylan, 713,528,425 fr.; Australie, 351,881,600 fr.; Canada et Amérique du Nord, 212,884,100 fr.; Antilles, 148,729,950 fr.; le Cap, 71 millions 847,650 fr.; etc.

Le commerce et la navigation sont favorisés par un grand nombre de com; agnies, parmi lesquelles figurait en première ligne la *Compognie* des Indes orientales, supprimée en 1858.

L'Irlande, si méconnue, cs! d'une grande importance pour le commerce intérieur, et Liverpool doit en grande partie sa prospérité aux relations commerciales qu'elle entretient avec ce pays. L'Irlande exporte en Angleterre des grains, de la farine, des bestiaux, de la viande et du beurre en quantités immenses.

Il va sans dire que dans les encouragements et la protection accordés au développement de cette immense activité commerciale, on veille attentivement, d'une part, à ce que les intérêts généraux soient toujours sauvegardés, et de l'autre à ce qu'il en soit de même pour les intérêts particuliers, qui disparaissent et s'effacent si facilement dans un aussi immense tourbillon d'affaires. La célèbre Banque d'Angleterre, dont le siège est à Londres, la plus ancienne et en même temps la plus puissante de toutes les banques existant dans la Grande-Bretagne, est le point central auquel vient aboutir l'énorme mouvement d'espèces auquel donne lieu le commerce national. En 1850 la valeur de ses billets en circulation s'élevait à plus de 80 millions de liv. st., et en 1870 il était réduit à 23,900,000 (597,500,000 fr.). Une foule de banques privées et paractions (121 des premières, 56 des secondes) ayant en circulation des billets pour la somme totale de 349 millions de fr. (janv. 1872), viennent en aide au crédit des particuliers en même temps qu'elles savorisent les transactions avec l'étranger.

Pour seconder cet Immense développement des intérêts industriels et commerciaux de la Grande-Bretagne, des postes d'observation ont été jugés nécessaires à l'étranger et au delà des mers ; de même qu'on peut dire que c'est ce développement qui détermine toujours la conduite que le gouvernement de ce pays observe dans ses rapports avec les puissances étrangères.

Les principaux postes d'observation diplomatique de la Grande-Bretagne sont Paris, Vienne, Saint-Pétersbourg, Constantinople, et aussi depuis ces derniers temps Berlin. Ses possessions extérieures sont toutes, en Europe, plus que des postes d'observation; ce sont en outre des points militaires et maritimes d'une haute importance, à savoir : Helgoland, Gibraltar, Malte; les îles Ioniennes, qu'elle occupait, ont été cédées en 1863 à la Grèce.

Le système colonial de la Grande-Bretagne n'a point son pareil; sous beaucoup de rapports, il offre une grande analogie avec celui des Romains. Certains publicistes ont, à la vérité, cru pouvoir sigualer une différence essentielle entre ces deux systèmes ; différence fondée, suivant eux, sur ce que toujours Rome accorda le droit de cité à ses colonies. encore bien que celles-ci n'eussent aucun rapport de nationalité avec leurs conquérants et leurs dominateurs; tandis précisément que l'Angleterre le refusa aux siennes, quoique sorties de son propre sein; tandis qu'elle les traita toujours avec une extrême rigueur et en véritable marâtre, par exemple autrefois l'Amérique du Nord, et comme ce fut jusqu'en 1868 le cas au Canada. Cette assertion n'a pour elle que l'apparence de la vérité; et, à ne considérer les choses qu'extérieurement, on peut même dire qu'il n'y a pas d'État qui occupe plus d'hommes que la Grande-Bretagne au développement de la prospérité de ses colonies, qui fasse des dépenses aussi considérables à l'effet de favoriser et d'assurer leur bien-être ; enfin, qui autorise et encourage plus libéralement dans ses colonies un développement intellectuel accommodé aux mœurs nationales des pays soumis. Or c'est là, suivant nous, ce qui établit une grande analogie entre le système colonial moderne des Anglais et l'ancien système des Romains. Ainsi', pour savoriser la civilisation indigène, l'étade des langues indigènes, et le maintien des lois et de la religion indigènes, il a été fait dans les Indes des efforts tels, que l'administration anglaise a pu encourir à bon droit le reproche de profonde indifférence en matière de

religio ; politique que la France a suivie depuis, et par les mêmes motifs, en Afrique. En outre le gouvernement anglais n'a pas hésité à doter ses lointaines possessions de tous les éléments de prospérité matérielle dont l'efficacité avait été reconnue dans la mère patrie; c'est ainsi qu'au Bengale, au Cap, en Australie, il a été procédé à la construction de voies ferrées avec tout autant d'ardeur que dans la Grande-Bretagne même. La question de la manière dont s'acquièrent les colonies, et par suite la lamentable histoire des crimes de lèse-humanité qui s'y rattachent, reste d'ailleurs complétement en delors de nos appréciations. Il ne s'agit ici que d'économie sociale; nous constatons des faits, sans prétendre en apprécier philosophiquement les causes.

Dès l'an 1502 le roi Henri VII avait accordé des priviléges spéciaux à une compagnie de marchands de Bristol et de navigateurs portugais, qui s'était constituée à l'effet d'entreprendre des voyages de découvertes et de fonder des établissements coloniaux. Sous le règne d'Élisabeth et à sa mort, arrivée en 1603, les possessions extérieures de la Grande-Bretagne s'étendirent plus particulièrement à Terre-Neuve et dans la partie de l'Amérique du Nord qui sorme aujourd'hui le territoire de l'Union-Américaine, où elles comprenaient déjà une superficie d'environ 1,300 myriamètres carrés. La fondation de la Compagnie des Indes orientales par Élisabeth, le 31 octobre 1600, eut aussi les résultats les plus importants. Sous le règne de Jacques II, en 1606 et en 1609, les colonies anglaises reçurent un accroissement notable, et dont plus tard on reconnut aussi l'importance politique, par suite des établissements qu'on fonda alors en Virginie (Amérique du Nord), à la Barbade, aux iles Bermudes, à la Nouvelle-Belgique et en Acadie (Nouvelle-Écosse); toutefois, sous le règne de Charles I^{er} cette dernière contrée fut restituée à la France. Le règne de ce malheureux prince ne laisse pas que d'occuper une grande place dans l'histoire des colonies anglaises, parce qu'on voit alors un système régulier d'administration s'y établir pour la première fois. La Compagnie des Indes orientales sit vers le même temps ses premières grandes acquisitions au Bengale, à savoir le territoire qui plus tard a été désigné sous le nom de Madras; de telle sorte qu'à ce moment l'ensemble des possessions extérieures de la Grande-Bretagne offrait déjà une surface de 8,000 myriamètres carrés.

L'Acte de navigation de Cromwell eut pour le commerce de même que pour le développement du système colonial de l'Angleterre les plus incalculables conséquences. Le fait dominant de cette époque, c'est d'ailleurs l'extension de plus en plus rapide que la puissance britannique prend dès lors constamment dans les Indes occidentales, où elle introduit la culture des plantes propres aux climats tropicaux, et notamment la conquête qu'elle y fait de l'île de la Jamaïque (1655), précédemment possédée par les Espagnols. Quand les Stuarts remontèrent sur le trône, les possessions extérieures de la Grande-Bretagne s'élevaient à 8.600 myriamètres carrés. C'est sous le règne de Charles II qu'eut lieu sur la côte occidentale d'Afrique la fondation des premiers établissements anglais dans ces parages; et en 1673 on enleva aux Hollandais l'île Sainte-Hélène, poste d'une importance toute particulière pour le commerce de la Grande-Bretagne avec les Grandes-Indes, alors que le Cap de Bonne-Espérance ne faisait point encore partie des possessions britanniques. Les comptoirs fondés précédemment sur les côtes de l'Amérique du Nord en vinrent alors à prendre les proportions les plus grandioses. La fondation de la Compagnie de la baie d'Hudson fut le point de départ d'une extension de territoire presque illimitée; et la puissance britannique s'y trouva encore mieux consolidée quand on fut parvenu à chasser les Hollandais des dictricts, alors encore sans importance, de New-York et de New-Jersey, lesquels dans les dernières années du règne de Charles II reçurent une organisation et une constitution analogues à celles dont iouissalent déjà les autres établissements fondés dans ces contrées. Des acquisitions nouvelles furent faites aussi dans les Grandes-Indes en même temps qu'on prenait possession des iles Bahama, si riches en produits tropicaux. Pendant ce temps la Compagnie des Indes orientales s'arrondissait de plus en plus : en 1668 elle obtint, moyennant le payement d'une rente perpétuelle, la toute propriété de l'île de Bombay, dont les Portugais avaient gratuitement fait don à Charles II, et devenue ainsi l'origine première de la division territoriale à laquelle on a donné plus tard la dénomination de présidence de Bombay. En 1681 un gouverneur sut envoyé à Hughly, au Bengale, où depuis 1632 la compagnie était autorisée à trafiquer. La puissance britannique prit également pied à Sumatra. A la mort de Charles II (16 février 1685) les possessions extérieures de la Grande-Bretagne comprenaient déjà ensemble une surperficie d'environ 18,100 myriamètres carrés.

Dans la déplorable époque de troubles qui succéda à celle-ci, il n'y ent guère d'efforts tentés que par la Compagnie des Indes orientales, dans le sein de laquetle une compagnie nouvelle, portant la même dénomination et poursuivant le même but, fondée en 1689, mais au total assez peu viable, succomba en 1709. Le chah mongol Aureng-Zeib permit à l'ancienne compagnie de fortifier Calcutta (1696), devenu ainsi un centre d'action pour la fondation d'un empire britannique dans l'Inde. Par suite du nouvel équilibre politique que la paix d'Utrecht (11 avril 1713) constitua en Europe, tout le territoire baigné par la baie d'Hudson ainsi que celui de la Nouvelle-Écosse surent, indépendamment de divers points importants en Europe, adjugés à la Grande-Bretagne, dont les possessions territoriales ex té-rieures reçureut ainsi un accroissement de 16,000 myriamètres carrés, d'un sol le plus généralement rebelle à la culture, et se trouvèrent de la sorte portées à un total de 36,000 my-riamètres carrés. C'est vers le milieu du siècle dernier, sous le règne de Georges II, que la puissance britannique commença à prendre dans les Indes orientales l'extension à laquelle elle est arrivée de nos jours ; et l'accroissement de 4,082 myriamètres carrés de territoire que la Grande-Bretagne recut sous le règne de ce prince l'emportait de beaucoup comme importance réelle sur l'accroissement de 16,000 myriametres carrés qui avait eu lieu sous le règne de la reine Anne. Le nabab du Bengale Mir-Djafer céda en 1757 à la Compagnie les vingt-quatre pergunnahs, district voisin de Calcutta; la même année Masulipatam fut conquis par la force des armes. Le nabab de Karnate Mohamed-Ali abandonna en 1761 à la Compagnie, entre autres territoires, celui de Madras. Dans la guerre de 1756, la France s'était déjà vu en-lever le fort Victoire, près de Bombay. Dans l'Amérique du Nord, ce surent surtout les territoires de Michigan, d'Illinois et d'Indiana qui vinrent s'ajouter aux possessions anglaises; dans cette partie du monde elles s'élevaient à l'accession de Georges III au trône (25 octobre 1760) à 10.680 myriamètres carrés. Le règne de ce prince fut d'une importance décisive pour le développement du système coionial de l'Angleterre : d'une part la défection et la séparation violente de la meilleure partie de ses possessions de l'Amérique du Nord, et de l'autre l'accroissement gigantesque que la puissance britannique prit dans l'Inde, durent forcément avoir pour conséquence la création d'une administration plus spécialement chargée de veiller sur les divers in térèts qui se rattachent à l'existence du système colonial.

A partir de ce moment l'histoire des colonies se confond dans ce qu'elle a de plus important avec l'histoire générale de la Grande-Bretagne, comme aussi avec celle de l'Amérique du Nord, des Indes orientales et de la Compagnie des Indes. La destruction de la puissance française dans les Grandes-Indes eut les conséquences les plus fatales pour les souverains indigènes. L'autorisation de trafiquer librement dans toute l'étendue du Bengale, que dès l'année 1652 la Compagnie des Indes avait obtenue, grâce à l'adresse d'un médecin heureux dans les cures dont il avait été chargé à la cour du Grand-Mogol, en vint insensiblement à acquérir

un caractère politique. Dès le mois d'août 1765, le chah Alem concédait à la Compagnie les revenus du Bengale, du Behar et d'Orissa; ce qui était en fait lui en abandonner la seuveraineté. Déjà précédemment, en 1761, le nabab du Bengale avait cédé à la Compagnie les districts de Burdwan, de Midnapour et de Djittagong; en 1765 il renonça même en sa faveur à tous ses droits de souveraineté. La conséquence immédiate de ces divers actes de cession fut la prise de possession des Circars du nord (1766); et la route conduisant dans l'intérieur de l'Inde se trouve des lors ouverte à la Compagnie. Assaf-ad-Dauleh, qui par là fut amené à souteair une guerre contre elle, perdit, en 1775, une grande partie du district d'Allahabad et, désastre bien autrement irréparable pour la nationalité indoue, le gouvernement de Bénarès ainsi que cette ville sainte elle-même. La guerre entreprise contre les Mahrattes valut ensuite l'acquisition, assez peu importante par elle-même, de l'île de Salsette (1776). Mais de tout cela résulta pour la puissance britannique dans les Grandes-Indes un accroissement de territoire de 6,300 myriamètres carrés.

Pendant ce temps-là les progrès de la Grande-Bretagne avaient continué aussi en Amérique. La paix de Paris de 1763 lui valut les deux Canadas, le cap Breton et quelques-unes des Antilles, enlevés aux Français, et les deux Florides enlevées aux Espagnois. En y comprenant quelques acquisitions faites amiablement et un district enlevé également aux Français sur les rives du Sénégal, il en résultait pour la Grande-Bretagne un accroissement de territoire de 10,294 myriamètres carrés. Il est vrai qu'à partir de 1776 la guerre d'Amérique lui fit reperdre une bonne partie de ces acquisitions; et la fortune voulut cette fois que la jalousie de la France, le mercantilisme de la Hollande et la vanité de l'Espagne vinssent en aide à la cause de la liberté, contre la toutepuissance anglaise. Cependant, en dépit de toutes les pertes qui résultèrent pour elle de la signature de la paix de Versailles (1783), la Grande-Bretagne se trouvait encore à ce moment en possession hors d'Europe d'un territoire d'environ 65,000 myriamètres carrés, indépendamment du droit de libre navigation dans les mers méridionales de l'Inde, dont les Hollandais s'étaient montrés jusque alors si jaloux.

La perte d'une partie notable de l'Amérique du Nord eut pour conséquence en Angleterre d'appeler maintenant l'attention publique sur l'Afrique et sur l'Australie. Sierra-Léone fut fondée dans le premier de ces continents, et la Nouvelle-Galles-du-Sud dans le second, en 1788. Les extensions de territoire dans les Indes orientales allaient d'ailleurs pendant ce temps-là d'un pas toujours plus rapide; en 1786 les Anglais prenaient possession de Poulo-Pinang, appelée plus tard ile du Prince de Galles; en 1788, de Gantur Circar; en 1792, à la suite de la guerre contre Tippou-Saib, de la plus grande partie de ses États, du Malabar, de Salem, de Calicut, etc.; et en 1799, à la suite d'une lutte opiniatre et de la mort de Tippou-Saib, du restant du beau royaume de Mysore. En 1795, le radjah de Travancore se soumit volontairement à la Grande-Bretagne, et en 1799 celui de Tandjore; soumissions qui accrurent les domaines de la Compagnie d'une superficie d'environ 1,700 myriamètres carrés. La paix d'Amiens valut ensuite à l'Angleterre quelques districts de Ceylan, possédés jusque alors par les Hollandais. Aux termes de la paix conclue le 12 octobre 1800 à Hyderabad, le nizam de Dekkan céda à la Compagnie la portion des États de Tippou-Saib qui lui était échue en partage. L'année sui-vante les États du nabab Asem-ad-Daulah, c'est-à-dire à peu près tout le Karnatik, vinrent s'y ajouter, moitié par voie de négociations, moitié par voie de contrainte. La même année (1801), aux termes du traité de Lucknow, en date du 10 novembre, tout le royaume d'Aoude fut acquis de la même façon; et par suite de la soumission des radjahs voisins, obtenue moyennant l'engagement pris de leur fournir des pensions, le territoire britannique dans l'inde arriva à avoir les dimensions les plus gigantesques. La guerre soutenue en 1802 contre les Mahrattes eut pour résultat la

conquête de Bundelkund; à la fin de l'année 1803, le Grand-Mogol lui-même devenait l'un des pensionnaires de la Compagnie des Indes; et c'est de la sorte, de même que par la soumission successive de divers autres souverains, que des 1805 les territoires de Delhi , de Koultaka, le haut Duab , Balasore, Gouzerate, etc., étaient vœus accroître les posses-sions de la Compagnie. Tels furent à ce moment les accroissements de territoire que la Grande-Bretagne prit dans les Indes erientales, pendant que l'Europe s'épuisait dans des luttes mourtrières et acharnées : 8,056 myriamètres carrés, rien que dans les premières années du dix-neuvième siècle! Mais elle ne s'en tint pas là. Depuis la grande perte que lui avait fait essuyer le divorce de ses anciennes colonies, elle avait su y trouver d'assez notables compensations. Sur la côte nord-ouest, là où se trouve aujourd'hui New-Albion, etc., l'Espagne lui avait abandonné un territoire de 7,800 myriamètres carrés; et elle avait en outre pris possession du Labrador. Les grands traités de 1814 et de 1815 lui adjugèrent encore, aux dépens des Hollandais, diverses petites lles, mais surtout l'importante colonie du cap de Bonne-Espérance (plus de 4,000 myriamètres carrés) et quelques autres districts situés en Afrique. Quoique la paix conclue à Gand en 1814 l'eût contrainte à restituer aux États-Unis une superficie d'environ 10,000 myriamètres d'un territoire d'assez peu d'importance réelle, la Grande-Bretagne à ce moment possédait en dehors de l'Europe une superficie de 103,300 myriamètres carrés.

Dans les six années qui s'écoulèrent ensuite jusqu'à la mort de Georges III (29 janvier 1820) eut lieu la conquête du royaume de Candy, dans l'île de Ceylan (1815), laquelle dès lors se trouva complétement soumise à l'Angleterre, mais à titre de dépendance immédiate de la couronne, et non plus de la Compagnie des Indes. La même année (1815) la Compagnie des Indes enleva au radjah de Népal un grand territoire (plus de 700 myriamètres carrés) situé entre les fleuves Djoumna et Setledge, d'où résulta encore l'acquisition postérieure de quelques territoires d'importance moindre, mais formant ensemble une superficie de 320 myriamètres carrés. En 1817 se termina la guerre, heureuse au total, soutenue par la Compagnie contre le radjah de Nagpour, et qui valut à la Grande-Bretagne l'adjonction à ses possessions d'une partie notable de Gondwana (environ 1,500 myriamètres carrés) et d'Orissa (428 myriamètres carrés). Dans la même année, Houttah, Danvar et Sagour furent enlevés aux Mahrattes; et ceux de leurs princes qui étaient jusque alors demeurés indépendants, de même que ceux du Népal et quelques seigneurs radipoutes, devinrent les tributaires de la Compagnie. En 1818 eut encore lieu la soumission de quelques districts du Nerbuddah, de Patna, d'Adjmir, de Pounah, de Konkoun, de Kandish, etc., etc.; de sorte que l'accroissement de territoire obtenu par la Compagnie dans ce court espace de temps s'élevait à plus de 7,000 myriamètres carrés.

Pendant les dix années du règne de Georges IV, les principales acquisitions faites en dehors de l'Europe par la Grande-Bretagne curent également lieu au sud de l'Asie. Dès 1820 les districts du Konkoun méridional, et vers la fin de 1822 des parties de Bidjapour et d'Ahmednagar passaient sous la domination de l'Angleterre, qui en 1824 s'emparait en-core de Singapore et de ses lles. Les guerres acharnées soutennes contre les Birmans se terminèrent également par des accroissements de territoire avantageux à la Compagnie. En 1825, par suite d'un traité d'échange intervenu entre les deux gouvernements, les Hollandais cédèrent à l'Angleterre Malacca contre l'abandon de la partie de Sumatra qu'elle avait jusque alors possédée. En 1826 eut lieu la conquête, aux dépens du royaume d'Ava, des importants territoires d'Arracan, de Tenasserim, de Javoi, etc.; et l'empire d'Assam fut contraint de se reconnaître tributaire de l'Angleterre. Quelques districts furent en outre cédés par les radjahs de Béhar et de Bérar. Dans les années 1828 et 1829 d'importants essais de colonisation furent encore tentés hors da l'Asie méridionale, dans l'ouest de-l'Australie, sur les bords du Swar²-River.

Pendant le règne si court de Guillaume IV (1830-1837), les seules acquisitions nouvelles de territoire faites par la Compagnie furent Katschar, l'une des principautés qui dépendaient précédemment de l'empire birman; en 1832 et 1834, Kourg, radjakiat du Malabar, et Loudhiana avec son territoire situé dans le district de Dehli qu'on appelle Sirhind.

Le règne de Victoria (elle occupe le trône d'Angleterre depuis le 20 juin 1837) a été beaucoup plus fécond sous ce rapport. Ad en , sur la côte sud-ouest de l'Arabie, fut conquis en 1839 et soumis à la Compagnie des Indes; en 1840 il en fut de même du district de Kournal, situé non loin de Loudhiana. En 1841 et 1842 eut lieu une expédition sur le Niger, qui a procuré de précieux renseignements commerciaux sur l'intérieur de l'Afrique; en 1843, à la suite d'une guerre opiniatre, furent conquis les divers territoires des émirs du Sindh. Le traité conclu le 9 mars 1846 avec le maharadjah de Lahore remit la Compagnie des Indes en possession des territoires sur le Setledge, le Bias et l'Indus, dont elle avait autrefois été maîtresse ; cependant le 16 mars de cette mème année elle abandonna au Ghoulab-Singh la partie de ces territoires située dans l'est de l'Inde. Le traité intervenu le 9 mars 1846 entre la Grande-Bretagne et l'Union-Américaine agrandit encore le territoire de la Grande-Bretagne en lui adjugeant la possession de la partie du territoire de l'Orégon déterminée par le 49° de latitude, ainsi que les tles Vancouver. Une guerre nouvelle qui éclata dans l'Inde contre le prince sikh Dhoulip-Singh a eu pour résultat la soumission (1849) de tout le Pendjab, à l'exception du Ghoulab-Singh, dont nous parlions tont à l'houre. En 1850, sur la côte d'Afrique, les forts danois voisins de Cape-Coast - Castle furent achetés au prix de 10,000 livres sterling.

C'est ainsi que, d'après les dernières évaluations statistiques publiées par Mac-Culloch, toutes les possessions bri-tanniques dans les diverses parties de la terre, l'Europe exceptée, présentaient ensemble une superficie 82,030 myriamètres carrés, avec une population de 144 millions d'habitants. Il faut remarquer toutefois que dans ces supputations les terres baignées par la baie d'Hudson figurent pour un chissre comparativement peu élevé, et qu'avec d'autres territoires encore moins cultivés de l'Amérique du Nord on pourrait les estimer à 70,000 myriamètres carrés. Cependant, de ces immenses possessions, il n'y a guère que 32 millions de myriamètres carrés, avec une population de 134 millions 360,000 âmes, qui soient placés directement sous la suzeraineté de la Compagnie des Indes, à savoir : possessions réelles, 16,102 myriam. carrés, avec 99,760,000 habitants; et États à l'état de vasselage et de protection, 16,430 myriam. carrés, avec 24,600,000 habit. Consultez Mountgommery-Martin, History of the British Colonies (nouvelle édition, Londres, 1849); Baunison, British Colonization and coloured tribes (1838); England and her Colonies considered in relation to the aborigenes (1841); mais surtout The Colonial Magazine, publié d'abord par Mountgommery-Martin, et ensin plus tard par Summonds (1840 et années suivantes); depuis 1849, The Colonial Magazine and Bast-India Review. Les débats du parlement relatifs aux colonies contiennent aussi de précieuses indications.

Certes il n'y a rien que de fort naturel à ce que l'administration d'un si immense territoire colonial soit chose assez compliquée. Sinon la plus grande partie, du moins la plus peuplée, en est placée sous la direction de la Compagnie des Indes orientales, à l'exception de l'île de Ceylan, laquelle dépend immédiatement de la couronne, comme toutes les autres pessessions britanniques (her majesty's colonial possessions). La direction suprême de cette Compagnie a son siège à Londres, où existe en outre un bureau particulier du gouvernement, chargé d'en surveiller les actes (board of countrol of commissioners of India). Des gouverne

ments particuliers ont d'ailleurs été institués dans l'Inde même pour le Bengale, Bombay et Madras, Jusqu'en 1814 la Compagnie avait eu le monopole du commerce de l'Inde; mais lors du renouvellement de la charte de la Compagnie, e out lieu cette année-là, il fut déclaré qu'il deviendrait libre à partir de 1853 pour tous les négociants sans distinction, et que la Compagnie ne conserverait que jusqu'en 1833 le monopole du commerce de la Chine. Quant aux autres celonies, on y a institué des gouverneurs généraux résidants (comme au Canada et dans la Nouvelle-Galles-du-Sud, ou bien des gouverneurs et des commandants supérieurs (comme au Cap, à Terre-Neuve, dans les grandes Antilles et sur tous les points les plus importants), ou bien encore des lieutenants-gouverneurs (comme à la Nouvelle-Écosse, au Nouveau-Brunswick, etc.). Les terres baignées par la baie d'Hudson sont placées vis-à-vis de la couronne dans des rapports de sujétion moins directs, en raison des priviléges tout particuliers concédés à la Compagnie de la baie d'Hudson.

Dans les documents officiels, les diverses colonies et possessions extérieures de la Grande-Bretagne sont divisées
en trois catégories : 1º les stations militaires et maritimes
(military and maritime stations), dont, indépendamment
de l'Europe dont il a déjà été fait mention, font aussi partie la ville du Cap, Maurice, Bermades,
les îles Falckland, l'Ascension, Sainte-Hélène, et HongKong; 2° les colonies et les établissements coloniaux proprement dits (plantations and settlements), qui se composent de toutes les autres possessions britanniques; 3° les
colonies pénales (penal settlements), la Nouvelles-Galles
du Sud et la Terre de Van-Diemen. Les colonies pénales ont
donné lieu à de vives discussions entre la mère patrie et les
colonies.

Que si dans les seules années 1847 et 1848 la Grande-Bretagne a encore da dépenser une somme de 3,804,138 liv. sterl. pour venir en aide à ses colonies, le bénéfice qui résulte de leur existence pour le développement commercial et industriel de toute la nation est évident; car en Angleterre la base de toutes les prospérités, l'élément essemtiel de la puissance maritime, c'est l'houreux rapport existant entre l'importation des matières premières et des produits coloniaux et l'exportation des produits fabriqués.

En 1850 il fut expédié des ports de la Grande-Bretagne pour ses colonies 4,741 navires sous pavillon britannique, jaugeant ensemble 1,385,488 t., et 302 sous pavillon étrasger, de 92,434 t.; soit en tout 5,043 navires, jaugeant essemble 1,477,902 tonneaux. A ces chiffres de sortie visancai encore s'ajouler 369 bâtiments à vapeur anglais, ensemble de 72,267 tonneaux.

Des diverses colonies il arriva pendant cette même année 1850 dans les ports de la Grande-Bretagne 5,126 hàtiments sous pavillon anglais, jaugeant 1,531,068 t., et 237 hàtiments étrangers, jaugeant 82,052 t.; total égal, 5,363 navires, jaugeant ensemble 1,613,158 tonneaux; plus, 369 hàtiments à vapeur anglais, ensemble de 72,267 tonneaux. En 1849 le nombre total des navires qui avaient quitté les ports de fa Grande-Bretagne pour se rendre aux colonies avait été de 5,929, jaugeant ensemble 1,691,447 tonneaux, et emportant des chargements en produits fabriqués d'une importance de 15,712,595 liv. sterl., valeur déclarée.

En 1819 les colonies anglaises possédaient par elles-mêmes 8,188 navires de commerce, jaugeant ensemble 658,157 tonneaux, et montés par 45,000 hommes d'équipage. D'après les états officiels publiés pour l'année 1845, l'exportation pour les colonies asiatiques s'était élevée cette année-là à une valeur de 9,711,379 liv. steri., dans laquelle les Indes orientales figuraient à elles seules pour 6,703,778 liv. steri.; l'A-frique (plus spécialement la colonie du Cap), pour 938,737 liv. steri.; l'Amérique du Nord, pour 3,490,018 liv. steri.; les Indes occidentales, pour 2,789,121 liv. steri.; l'Australie, pour 1,201, 076 liv. steri. Les colonies des Indes eccidentale, pour 1,201, 076 liv. steri. Les colonies des Indes eccidentales, pour 1,201, 076 liv. steri. Les colonies des Indes eccidentales, pour 1,201, 076 liv. steri. Les colonies des Indes eccidentales, pour 1,201, 076 liv. steri. Les colonies des Indes eccidentales, pour 1,201, 076 liv. steri.

navigation; mais ces pertes ne tardèrent point à être compensées par les développements de plus en plus grands que prit dès lers le commerce maritime. Parmi les articles expédiés dans ses colonies par la Grande-Bretagne, de ses cinq grands ports: Londres, Liverpool, Bristol, Hull et Glasgow, figurent en première ligne pour l'année 1850 : 227,743,490 yards d'étoffes de coton blanc pour les Indes orientales; 4,867,918 id., pour Ceylan; 2,273,868 id.; pour l'Afrique occidentale; 6,771,505 id., pour l'Australie; 15,328,222 id., pour les possessions anglaises de l'Amérique du Nord; 3,169,720 id., pour le cap de Bonne-Espérance. Cotonnades imprimées et teintes : 41,615,899 yards pour les Indes orientales; 1,182,832 id. pour Ceylan; 11,333,846 id. pour la côte occidentale de l'Afrique; 7,273,714 id. pour l'Australie; 17,830,300 id. pour les possessions anglaises de l'Amérique du Nord ; 3,505,049 id. pour le cap de Bonne-Espérance. Ces chiffres démontrent que ce seul article, d'une importance majeure il est vrai, trouve son principal débouché dans les colonies, et notamment aux Indes orientales. Dans cet aperçu général nous n'avons pas fait figurer les ressources, jusqu'à présent assez mal exploitées d'ailleurs, de l'Australie, où la recherche de l'or est au moment où nous écrivons l'objet des préoccupations générales. On consultera avec fruit sur les colonies australiennes de Sidney, The three colonies of Australia: New-South-Wulcs, Victoria, South-Australia: their pastures, coppermines and goldfields (Londres, 1852); ouvrage où abondent les renseignements nouveaux.

Les forces de terre et de mer ayant pour mission de servir de sanction aux résolutions prises par le gouvernement de cet empire aux membres si disséminés, et en même temps de garantir son existence en formant comme une chaine qui entoure l'univers presque tout entier, sont très-inégalement constituées.

Les forces de terre ne jouent qu'un rôle secondaire dans le système général de désense de la Grande-Bretagne; et grace à sa position insulaire, ce pays se trouve presque complétement exonéré des charges immenses qui incombent aux puissances continentales par suite de la nécessité où elles sont d'entretenir de ruineux cordons de places fortes, etc. Elles comprennent trois éléments distincts : l'armée permanente, les milices et la population tout entière. L'armée permanente se compose des gardes et des troupes de ligne. Les premières (Household's troops) comprenaient, d'après le budget voté pour l'exercice commençant le 1er avril 1851 jusqu'au 1er avril 1852, un effectif de 6,568 hommes, à savoir : 1,308 cavaliers, formant deux régiments de cuirassiers et un régiment de horseguards, dit les Bleus (lhe Blues). Les 5,260 fantassins étaient répartis en trois régiments : les grenadiers de la garde, le régiment Colstream de la garde, créé jadis par le général Monk, et les fusiliers écossais. Les troupes de ligne forment deux catégories bien distinctes : les troupes du royaume et les troupes de la Compagnie des Indes. Le gouvernement a directement à sa solde 7,090 hommes de cavalerie, et 84,452 hommes d'infanterie, dont 6,166 appartemant au corps colonial. La Compagnie des Indes entretient sur pied 3,957 hommes de cavalerie et 27,144 hommes d'infanterie; total, 31,101 hommes. L'effectif complet des troupes de ligne de tous genres est donc de 115,553 hommes. A ce chiffre il faut encore ajouter l'artillerie, le corps du génle et celui des pionniers, présentant ensemble un effectif de 14,410 hommes. La force normale de l'armée anglaise est donc en troupes de ligne de 129,963 hommes; chiffre très-faible si on le compare à celui de la population du pays, puisqu'il ne fournit guère qu'un soldat pour 390 habitants, tandis qu'en Prusse, par exemple, le rapport est d'un soldat sur 81 habitants, sans compter la landwehr. Le temps de service dans l'rmée de ligne est fixé à quatorze ans. La milice se compose d'individus agés de dix-sept à quarante-cinq ans, recrutés par la voie du tirage au sort, et dont le gouvernement détermine le nombre. La durée de son service est fixée à cinq ans seulement, et elle ne peut être employée hors du ter-

ritoire continental du royaume. Enfin, si le pays se trouvait en danger, la population tout entière serait susceptible d'être appelée sous les drapeaux, et tous les individus âgés de dix-sept à soixante ans seraient astreints à prendre les armes. Les hommes compris dans cette levée en masse recoivent la même solde et les mêmes prestations en nature que les troupes de ligne. C'est le lord-lieutenant de chaque comté qui préside à leur enrôlement, à leur armement et à leur équipement. Du reste, sauf les cas d'urgente nécessité, aucun citoyen anglais ne saurait être astreint à servir contre son gré. Dans l'armée anglaise, les grades d'officiers, jusqu'à celui de colonel exclusivement, s'achètent; ce sont là, encore aujourd'hui (1855), des transactions fort communes; mais il y a tout lieu de croire qu'avant peu le corps d'officiers sera complétement réorganisé et qu'il ne se recrutera plus alors que par voie d'avancement accordé au mérite. L'armée est, sous tous les rapports, l'objet de la plus grande sollicitude; en campagne, les troupes ne bivouaquent jamais que sous la tente. Des pensions considérables sont assurées aux militaires qui ont accompli leur temps de service, à leurs veuves et à leurs orphelins. L'établissement des Invalides de Chelsea est célèbre entre tous; et on y a adjoint une grande école pour les orphelins de militaires. Les écoles militaires sont, toutes proportions gardées, fort peu nombreuses, à savoir : Sandhurst, Chatham et Woolwich. Une école régimentaire à l'usage des enfants de troupe et des sousofficiers est en outre attachée à chaque régiment. Consultez sur ces matières les Estimates, dans les actes du parlement; et Hart, The new Annual Army (1841).

Les forces de mer de la Grande-Bretagne se présentent d'une manière autrement imposante aux yeux de l'observateur qui habite le continent. Longtemps avant que le gouvernement eut songé à fonder une marine nationale, la Grande-Bretagne en possédait déjà une dans le grand nombre de navires que possédaient les particuliers, et qu'en cas de besoin le roi avait la faculté de noliser. Le premier rol qui fit construire un navire pour le compte de l'État fut Henri VII; mais ce furent surtout les efforts que la reine Elisabeth dut faire pour se désendre contre les projets hostiles de l'Espagne qui fondèrent la marine nationale. L'Acte de Navigation rendu par le protecteur Olivier Cromwell lui imprima en fait et aussi en principe un grand et rapide essor; et les progrès qu'elle fit encore dans le cours du dix-huitième siècle ne furent que la conséquence nécessaire de la direction une fois donnée. Les prodigieux développements qu'elle prit au dix-neuvième siècle furent en partie nécessités par l'extension de plus en plus vasté des possessions transmarines de la Grande-Bretagne ainsi que de ses intérêts industriels et commerciaux, de même qu'ils ne furent en partie possibles que par suite des immenses progrès réalisés par l'architecture navale. On a fini par soumettre à la puissance de la vapeur un élément toujours mobile et souvent en révolte surieuse contre les téméraires qui essayent de le dompter. C'est à la suite de travaux incessants, exécutés par la plus opiniatre constance, qu'au mois de juillet 1850 la Navy List en était venue à pouvoir présenter l'état général de la flotte britannique comme suit : 99 grands bâtiments de guerre de 70 à 120 canons (vaisseaux de premier, de second et de troisième rang; vaisseaux à deux et à trois ponts, yachts, avec des équipages variant entre 600 et 750 hommes); 115 bâtiments de guerre, de grandeur moyenne, armés de 26 à 70 canons (bàtiments de quatrième, de cinquième et de sixième rang, avec des équipages variant de 200 à 600 hommes); 187 batiments de guerre moindres, c'est-à-dire cutters, bricks, sloops, portant depuis 25 jusqu'à 3 canons seulement, et comprenant aussi les bâtiments employés pour la police des côtes et pour le service des douanes; enfin, 170 hatiments de guerre mus par la vapeur, dont les plus grands ont une force de 800 chevaux et 80 bouches à feu. Le nombre des bouches à seu qui se trouvent à bord de ces dissérents vaisseaux de guerre est d'environ 18,000; et les immenses magasins de Woolwich sont en mesure de remplacer immédiatement toutes les parties de l'armement de ces bâtiments qui peuvent se trouver hors d'usage ou venir à manquer.

En 1849 l'effectif de la flotte ne se composait encore que de 89 vaisseaux de guerre de premier rang, 112 de moyenne grandeur et 153 moindres, avec 16,023 canons, y compris 125 bâtiments de guerre à vapeur. D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue qu'en tout temps l'effectif réel de la flotte peut être instantanément augmenté dans les plus vastes proportions au moyen du grand nombre de yachts armés en guerre et appartenant à des particuliers, dont beaucoup servent à naviguer dans les mers de l'Inde.

En 1850 les équipages de la flotte, y compris tous les soldats de marine, se composaient de 11,000 soldats de marine proprement dits (marines); de 25,776 matelots (appelés seamen par excellence); et d'un peu plus de 2,000 mousses. On aura une idée des efforts faits par l'Angleterre pour la double campagne de 1855 qui se prépare en ce moment même (février), et dont la Baltique et la mer Noire doivent être le théâtre, quand on saura que le total des budgets de la marine, de l'armée et de l'artillerie pour le prochain exercice (avril 1855 à avril 1856) s'élève à 935 millions 495,075 fr., tandis que la moyenne des dix précédentes années variait entre 350 et 400 millions de francs.

Indépendamment des quatre grandes stations que nous avons déjà mentionnées, voici celles que la marine britannique possède encore en Europe: Deptford, Palmouth, Pembrocke, Queenstown, Sheerness, enfin Lisbonne et les stations de la Méditerrannée. Les stations précitées et situées dans les fles Britanniques sont en même temps, comme on peut bien lepenser, d'importants ports militaires. On peut encore citer, en fait de ports militaires : en Angleterre, Yarmouth et Mildfordhaven; en Écosse, Leith et Inverness; en Irlande, Galway, Cork, Limerick, Bantry et Waterford.

A la tête de la marine hritannique se trouve l'admiraltyaffice, commission de six à sept fonctionnaires, qualifiés de
lords commissaires, dont le premier est en même temps
membre du cabinet. Ses fonctions répondent à beaucoup
d'égards à celles de ministre de la marine, titre qui
n'existe pas en Angleterre.

Toute la marine forme trois grandes divisions, la rouge, la blanche, et la bleue (red, white, and blue), lesquelles prennent aussi rang dans cet ordre. Les forces de mer l'emportent à tous égards sur les forces de terre. Les troupes y sont mieux payées, et les grades d'officiers ne peuvent pas y être acquis à prix d'argent. Il faut observer toutetois qu'on nomme toujours beaucoup plus d'officiers que n'en exigent les besoins du service. Il n'existe qu'un très-petit nombre d'écoles spéciales à l'usage des marins. Les plus importantes sont les deux Royal Naval College de Plymouth et de Portsmouth. A la vérité, c'est la mer tout entière qu'on considèreen Angleterre comme la meilleure des écoles de marine.

Il a été pourvu avec la plus généreuse sollicitude aux besoins des marins congédiés et de leurs familles, notamment au moyen du Royal Hospital de Greenwich, qui existe depuis 1694, et qui en 1849 pourvoyait aux besoins de 14,900 out-pensioners (invalides externes, logeant hors de l'établissement) et de 2,710 in-pensioners (invalides logés à l'établissement même); en outre, depuis 1801, par le Royal Naval Asylum, situé à peu de distance de là; par le Royal Naval School depuis 1833, et par le Trinity Hospital, situés tous deux à Deptsord; par la Royal Naval Female School de Richmond; par le West-India Naval School de Blackwall. La Compagnie des Indes orientales a aussi à cet effet ses fondations particulières, par exemple Almshouses à Poplar, etc. Le parlement fournit sans cesse, en votant des sommes vraiment colossales, les moyens d'entretenir toujours les ports en bon état, d'en créer de nouveaux, de construire des phares, etc. En ce qui est du développement successif de la marine britannique et de son état actuel, consultez, indépen damment du Royal Calender et de la Navy List, Lediard

Naval History of England (Londres, 1735; traduit on français; Lyon, 1751); Campbell, Lives of the Admirals and other eminent British Seamen (Dublin, 1748); Southey, Lives of the British Admirals, with an introductory view of the naval history of England (4 vol., Londres, 1833-1837); Nicolas, History of the Royal Navy (2 vol.; Londres, 1847).

Après ce que nous venons de dire, les proportions gra dioses qu'a prises le système financier de la Grande-Bretaga n'auront plus rien qui surprenne. Voici l'indication somme des chapitres généraux dont se composait le budget arrêté pour l'année commençant le 5 avril 1854, et finiseant le 4 du même mois de l'année 1855 : La somme totale des recettes était évaluée à 53,349,000 liv. st. (1,333,725,000 francs), dont 20,175,000 liv. st. fournis par les droits de douane; 14,595,000 liv. st., par l'accise; 7,090,000 liv. st., par le timbre; 6,275,000 liv. st., par la taxe sur les revenus, etc., etc. Les dépenses étalent fixées à la somme totale de 56,189,000 liv. st. (1,404,725,000 franca): Dans ce chissre, les dépenses nécessitées par l'expédition d'Orient étaient évaluées à 1,250,000 liv. at. Le budget de l'exercice 1854-1855 se soldait dès lors en déficit de 2,840,000 liv. st.; tandis que le budget de l'exercice 1853-1854 avait présenté un excédant de 2,854,000 liv. st. à 1,890,000 liv. st. C'est ici qu'on s'aperçoit tout de suite de ce qu'il y a de colossal et de vraiment unique en son genre dans la dette publique de la Grande-Bretagne. Le premier accroissement sensible qu'elle éprouva provint des subsides fournis à la Prusse pendant la guerre de sept ans; puis des suites de l'insurrection des colonies de l'Amérique du Nord et des efforts faits pour la comprimer ; enfin, des guerres auxquelles donna lieu la révolution française, et qui entrainèrent une dépense de 102,200,000 liv. st. Rien que dans la dernière année de cette longue guerre (1814), il fut dépensé en subsides fournis aux puissances continentales 8,442,578 liv. st. (211,064,450 francs), et en armes, équipements, matériel de guerre, 1,582,045 liv. st. (39,551,125 fr.). Les excédants annuels de recette sont employés à l'amortissement de la dette publique. Au 5 janvier 1853 elle s'élevait à la somme de 764,541,295 liv. st. (dix-neuf milliards treize millions 532,375 francs). Le service des intérêts de cette dette exige chaque année une somme de 26,501,778 liv. st. (six cent soixante-deux millions 544,450 francs). Consultez sur ces matières les Financial Reports et les Tables of Revenue; Sinclair, History of the public Revenue of the British Empire (1786); Browning, Domestic and financial Conditions of Great-Britain (1834); Pablo de Pebler, Histoire financière et statistique générale de l'Empire Britannique (Paris, 1834 et 1849); Doubleday, Financial, monetary and statistical History of England (Londres, 1847).

Constitution.

Le sol anglais contient en lui-même tous les germes de la vigueur et de la grandeur qui caractérisent le développement de la puissance britannique. C'est à l'Angleterre que tous les pays qui en dépendent aujourd'hui sont redevables des institutions qui leur ont permis de participer à ses prospérités. En scrutant les origines de cette nationalité si profondement caractérisée, on ne tarde point à reconnaître que c'est encore le génie de la constitution anglo-saxonne qui vivisie aujourd'hui le peuple anglais et ses institutions politiques. Après avoir absorbé et essacé, saus un bien petit nombre de vestiges, tout ce qui restait dans le pays d'anciens éléments bretons, le génie anglo-saxon a uni par triompher aussi bien des rudes envahisseurs danois que de la chevalerie normande, qui à la longue se l'est complétement assimilé. C'est au caractère de liberté dont sont empreints tous les dédails de la vie politique de la nation, que la Grande-Bretagne doit non-seulement sa prospérité et sa puissance, mais encore la facilité avec laquelle ses institutions ont pu successivement prendre racine et se développer

là où elle les a transportées et établies à l'instar de la mère natrie. Les institutions politiques les plus essentielles de la Grande-Bretague ne sont pas les fruits de la guerre et de la conquête, mais bien, au contraire, les filles de la paix. Elles remontent à une lointaine époque, et au lieu de naître au milieu des luttes et des dissensions intérieures de la nation, elles y survécurent. Pour la plupart, elles ont encore de nos jours le caractère de l'époque rude et grossière où elles prirent naissance; et toujours on a vu la nation se résigner à supporter les inconvénients les plus graves. de criants abus même et de révoltantes injustices, plutôt que d'occe se risquer dans des innovations n'agant pas pour elles la sanction de l'expérience. La modération est dès lors le caractère qui domine dans la politique intérieure de la Grande-Bretagne, et qu'on retrouve jusqu'à un certain point dans sa politique extérieure. Après être restée pendant trente ans à la tête de toutes les coalitions contre la France révolutionnaire, on l'a vue renoncer à recueillir le fruit de ses efforts et de ses victoires. Abandonnant à d'autres grandes puissances la direction des affaires du continent, elle s'est bornée à exercer la plus stricte neutralité, ne sortant de ce rôle tout passif que lorsque les événements prenaient un caractère de gravité alarmante pour ses intérêts commerciaux, et persistant toujours alors à se poser en médiatrice. Les événements auxquels nous assistons en ce moment même (février 1855) semblent d'ailleurs donner raison à l'opinion des publicistes qui ont prédit que, quelque tournure que prennent désormais les choses en Europe, l'Angleterre y exercera hien autrement d'influence par la force latente de ses institutions, objet d'envie pour toules les nations intelligentes, et encore par le rayonnement des idées de progrès et de liberté dont elle est le foyer, que par l'emploi des armes et de la force physique.

La constitution de la Grande-Bretagne, comme celles de beaucoup d'autres pays, a pour base l'existence politique de trois ordres ou classes bien nettement distinctes et séparées: la haute noblesse (nobility), la chevalerie ou petite noblesse (gentry), et la bourgeoisie (commonalty). Le clergé ne forme point de caste à part, et à ses divers degrés particine également de chacun des trois ordres. Toutefois, les lois anglaises ne reconnaissent que deux classes : la noblesse (sous cette dénomination on ne comprend que la haute noblesse), et les communes, dont fait également partie la petite noblesse. Cette distinction de classes ne provoque pas de divisions ni de luttes non plus que d'antagonisme dans les relations intérieures de la nation, parce que les familles de la noblesse n'en demeurent pas moins tout à fait confondues dans les rangs de la bourgeoisie; parce que les droits et priviléges de la noblesse passent uniquement au fils ainé de la famille; parce que la route qui conduit aux emplois les plus importants, aux dignités les plus élevées, reste légalement ouverte à tous, comme celle des diverses fonctions publiques l'est en fait; enfin, parce que la haute noblesse ne possède aucun privilége qui puisse blesser les autres classes dans le sentiment de leur propre dignité ou qui porte atteinte aux lois de l'égalité dans ce qui a trait aux intérêts généraux. La position des divers ordres est telle qu'ils ont tous besoin les uns des autres, et que le grand seigneur ne peut parvenir à remplir la plus belle partie des priviléges qui lui sont réservés, que s'il obtient la saveur et la confiance des classes inférieures. Quant à la petite noblesse, qui en d'autres pays se trouve placée dans une position tout à fait hostile au peuple en raison des intérêts particuliers et des priviléges dont elle est investie, en Angleterre elle n'est séparée de la bourgeoisie ni en fait ni légalement. L'une et l'autre se trouvent confondues dans la chambre des communes, au parlement; et quiconque par son talent, par son travail, par son intelligence ou par l'influence de son lucureuse etoile, parvient à s'élever au-dessus de la multi-tude, est immédiatement admis de droit et en vertu de son propre mérite dans les rangs de cette gentry ou petite noblesse, sans avoir besoin pour cela de lettres d'anoblissement ou de la faveur des grands. Jamais il ne vint à la tête d'un Anglais que l'accession aux hautes dignités de l'Église pût dépendre de la naissance. Jamais non plus la noblesse anglaise n'essaya de se séparer de la nation, en exigeant, par exemple, qu'il y eût aussi origine noble du côté de la mère, et en faisant dépendre de cette condition la capacité de succéder et d'hériter des biens de famille, ou encore l'accession aux hautes dignités nobiliaires. Au dix-septième siècle, l'Angleterre vit encore les reines Marie et Anne s'asseoir sur ie trône, encore bien que leur mère, Anna Hyde, fût la fille d'un simple avocat. Il n'y a pas en Angleterre d'exemptions de charges et d'impôts, d'inégalité devant la loi, pour rendre la noblesse une cause de dommage, un objet de haine et d'envie pour le reste des citoyens. Les lords, c'està-dire un nombre d'individus extrêmement restreint, sont seuls exemptés de quelques-unes des charges communes; quant au privilége dont ils jouissent, en matière criminelle, de n'être justiciables que de la chambre haute du parlement, personne ne le leur envie; car il entraîne des frais immenses, ruineux. Cependant on n'a pas laissé que d'en attaquer maintes fois l'existence et d'en réclamer la suppression.

Dans l'histoire de la formation de la noblesse anglaise, on retrouve la même loi fondamentale qui sert de base à toute la constitution et à toutes les institutions de la Grande-Bretagne : un respect religieux pour les anciennes lois et les anciens usages uni à un esprit de progrès, lent sans doute dans le choix des déterminations qu'il est appelé à prendre, mais en somme répondant aux besoins de chaque époque; assez semblable, sous ce rapport, à l'esprit qui dominait à la belle époque de la république romaine, tout à la fois vraiment conservateur et progressif. La noblesse actuelle présente encore beaucoup de traces de ce qu'elle était sous les rois saxons. Sans doute ceux-ci n'avaient point de noblesse héréditaire, dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce mot. ll n'y avait alors, en fait de noblesse de naissance proprement dite, que les Athelinges, les fils et les plus proches parents du roi. L'archevêque du pays avait le même rang et le même privilége qu'eux, non point comme propriétaire foncier, mais en vertu de sa dignité ecclésiastique. Le pays fut d'ahord divisé en shires et plus tard en counties (comtés), à la tête de chacun desquels était placé un ealdorman ou alderman, appelé earl par les Danois, mais uniquement comme fonctionnaire royal et sans droits héréditaires. Les serviteurs du roi, les seigneurs, les thanes, possédaient, parmi les hommes libres, de notables priviléges. Mais leur ordre était loin d'être isolé et exclusif en raison du droit d'hérédité; le simple cultivateur (ceorl) pouvait y parvenir, moyennant qu'il satisfit à certaines conditions et qu'il possédat une propriété d'une étendue déterminée. Le marchand acquérait le titre de thane dès qu'il avait fait à ses frais trois voyages par mer; et quiconque était en état de se procurer les armes dont faisaient usage les chevaliers, afin de pouvoir accompagner et escorter le roi quand il se rendait d'une de ses résidences à une autre, occupait déjà un rang intermédiaire entre celui de simple bourgeois, de vilain, et celui de thane, sans être tenu pour cela de posséder une propriété foncière. Le reste de la masse de la nation se composait de paysans (appelés ceoris ou cotsets, et encore bures, c'est-à-dire paysans), placés dans des conditions à peu près semblables à celles des colons romains, et de serfs attachés aussi bien à la culture de la terre qu'au service personnel du seigneur, et appelés theownen et esne chez les Saxons, thraels chez les Danois. Mais ces différences s'essacient d'autant plus l'une par l'autre, que chacun pouvait devenir de serf homme libre, et d'homme libre thane et ealdorman. Il se peut que vers la fin de la période anglo-saxonne toutes ces différences de classes et de dignites se soient beaucoup rapprochées de l'isolement, de la séparation héréditaires, qu'acheva la conquête normande. Peu à peu les gouvernements des shires devinrent héréditaires et formèrent autant de ficfs, mais par cela même, dans

l'espace d'un siècle, de simples dignités. Sous le roi Jean les earls n'étaient plus déjà que la première classe des barons transplantés en Angleterre par Guillaume le Conquérant, possédant ordinairement, il est vrai, de grands domaines, mais n'exerçant pas le pouvoir des comtes. On en investit à ce moment des fonctionnaires jusque alors secondaires des shires, les chess, les juges on les échevins des shires, dits shire-gerefan (vice-comites ou encore exactores), devenus plus tard les sheriffs anglais, lesquels en sont demeurés en possession jusque de nos jours. Toute la propriété foncière sut sorçée de reconnaître la suzeraineté des rois normands; tous les rapports civils et politiques se rattachèrent à l'hérédité. Les évêques et les abbés mitrés entrèrent aussi dans les rangs des barons. Les différents propriétaires fonciers, à qui leurs biens rendaient le service militaire obligatoire, composèrent l'ordre de chevalerie, du sein duquel sortit une noblesse divisée en deux classes : les comles et les barons, seule investie du droit de figurer ea personne dans la diéte du royaume (le parlement), tandis que l'ordre de chevalerie n'avait que le dreit de s'y faire représenter. Il était tout naturel qu'au milieu de ces changements le nombre des cultivateurs libres diminuât et que des tenanciers libres fussent transformés en serfs asservis à la glèbe. Toutefois, la bourgeoisie, notamment à Loadres, était déjà devenue trop puissante, et la classe des vassaux tenanciers (freeholders) trop nombrouse, pour que la direction opposée ne l'eût pas bientôt emporté. L'insurrection populaire contre la tyrannie des barons, sous Richard II (1381), où il fut question de la suppression complète du servage et de tout ce qui s'y rattachait, était un signe avant-coureur; moins de doux alècles après, toute trace de servage avait à peu près disparu, excepté de la mémoire des érudits. Les propriétaires fonciers de toutes classes participèrent alors, en qualité de fresholders, aux élections de la chevalerie pour les députés au parlement; et plus tard il en fut de même aussi des fermiers. Il n'y eut plus d'exceptés que les paysans héréditairement censitaires (copyholders), lesquels demenrèrent encore astreints à toutes sortes de corvées et de prestations en nature, jusqu'à ce que la réforme du parlement opérée en 1832 leur eut rendu commun l'exercice de ces droits.

Aux deux classes de seigneurs dont il a été fait mention plus haut, les comtes et les barons, il vint plus tard s'en adjoindre encore trois autres, à savoir : les ducs, les marquis et les vicomtes. En effet, Édouard III, en 1365, crés son file Edouard, le prince Noir, duc (duke) de Cornouailles; et, en 1362, ses deux plus jeunes fils, ducs de Clarence et de Lancastre. Richard II, lui aussi, créa ses jeunes onnies ducs d'York et de Gloucester, et, en 1386, son favori Robert de Vère duc d'Irlande. Depuis lors la diguité de duc est demeurée le degré luérarchique le plus élevé dans la grande noblesse anglaise. Mais il n'y eut que le duc de Lancastre seul qui possédat un véritable duché, le quatrième fils d'Edouard #11, Jean de Gand, ayant obtenu le comté de ce nom à titre d'apauage avec droits complets de souveraineté. Quoigne dès l'année 1461 ce duché ent fait de nouveau retour à la couronne, la constitution particulière dont il jouissait alors à titre de comté palatin (county palatine) s'est conservée jusqu'à nos jours, de même qu'un des membres du cabinet anglais continue toujours à exercer la digrité de chancelier du duché de Lancastre. Un grand nombre de familles obtinrent successivement la dignité de duc; mais dans les lottes sangiantes qui eurent lieu, pour la possession de la couronne, entre les maisons d'York et de Lancastre, de même qu'à la suite de condamnations capitales prononcées pour crimes politiques, la plupart des titres de duc concédés alors sont depuis longtemps éteints. Il n'existe plus aujourd'hui en Angleterre que deux titres de ducs antérieurs à l'époque de Charles II. à savoir celui des ducs de Norfolk, datant de 1453, et celui des ducs de Som-merset, datant de 1547. Charles II conféra la dignité ducale surtout à ses enfants naturels. Depuis le règne de Georges III,

le gouvernement sembla adopter pour principe de ne plus désormais conférer le titre de duc à d'autres qu'à des princes de la famille royale. Depuis l'année 1766, Wellington fut le premier qui, en 1814, vit renouveler ce titre en sa faveur. Après lui on créa encore les ducs de Buckingham (1822), de Cleveland et de Sutherland (tous deux en 1833). La pharat des ducs possèdent en même temps des titres de marquis, de comtes, de vicomtes et de barons; et on peut dire, en général, que les titres supérieurs impliquent la possession de quelques autres titres inférieurs.

Comme degré intermédiaire entre les ducs et les comtes, Richard II institua encore les marquis, en créant d'abord, en 1385, marquis de Dublin. Robert de Vère, promu emuite à la dignité de duc. Le titre de marquis n'a jamais été commun, et même il n'en existait qu'un seul avant 1789. En style de chancellerie, les ducs et les marquis sont qualifiés de princes. L'ancien droit anglais qualifiait tous les lords indistinctement de result ou dunaste.

Après les marquis viennent aujourd'hui, comme formant le troisième degré de la noblesse, les comtes (earls); après ceux-ci, les vicomtes, dont la création première remonte à Henri VI, et qui ne furent jamais très-nombreux; enfin, et comme formant la dernière classe de la haute moblesse anglaise, les barons. Chaque membre de la haute noblesse recoit en outre la qualification de lord et est pair du royaume baron of parliament). Le titre de lord attaché aux fonctions de maire, à Londres et à Dublin, est purement honorifique et ne se prolonge pas au-delà du temps d'exercice de ces fonctions. Les archeveques et évêques ent pour leur personne le rang et les priviléges de la haute noblesse, lesquels consistent plus particulièrement dans le droit de séance au parlement ; droit que les seuls pairs anglais exercent tous indistinctement, tandis que les pairs d'Écosse et ceux de l'Irlande n'en jouissent que par représentation, les premiers au moyen de seize pairs qu'ils désignent entre eux, et les seconds par vingt-huit élections faites de même.

Les fils ainés seuls, dans la haute noblesse, héritent de toutes les dignités appartenant à leurs familles; et du vivant de leur père ils portent ordinairement le second de ses titres. Si leur père n'en a pas d'autres, quand il n'est, per exemple, que comte, ils receivent la qualification de lord. Les sils ainés des vicomtes et des barons ne jouissent pas de distinctions honorifiques de ce genre, tandis que les fils putnés des ducs ont le droit de faire précéder leur nom de famille du titre de lord. Quant aux autres priviléges de la haute noblesse, ils sont de peu d'importance. En matière criminelle, ils ne sont justiciables que de la chambre haute; mais on matière civile ils sont justiciables des tribunaux civils. Quand ils comparaissent en justice, on ne les astreint pas à la formalité du serment; on ne l'exige d'eux que lorsqu'ils figurent dans un procès comme témoins. Quelques anciennes lois punissent de peines particulières les diffamations dont ils peuvent être l'objet et qu'on qualifie de scardalum magnatum; mais on a peu d'exemples de leur ap-

Le petite noblesse (gentry), à ne considérer le sens de ce mot qu'au point de vue ordinaire, se compose de tous ceux qui n'exercant pas de professions manuelles ou ne vivent point d'un commerce de détail. Mais dans le sens légal ceux-là seuls appartiennest à le gentry, en la classe des gentlemen, qui sont de naissance noble, par conséquent tous les fils puinés de pairs et leurs descendants, ainsi que ceux qui par leurs fonctions et leurs dignités ont obtenu une espèce de noblesse personnelle. Par conséquent, dans l'usage ordinaire, la noblesse inférieure n'est point le résultat d'un octroi spécial; c'est la suite naturelle d'une certaine position obtenue dans la vie civile. Elle n'est désignée par aucun titre spécial, et ne prend d'autre qualification que celle de mattre (master), qui ne pout se refuser à personne. Des degrés particuliers ont été institués par la royauté dans la gentry, savoir : les baronets, en première ligne, puis les knights (chevaliers), et enfin les es qui ires.

La dissérence existant entre la gentry et la bourgeoisie est si minime que, par exemple, B l a c k s t o n e lui-même, dans ses Commentaries on the law of England, assimile complétement la seconde à la première. Rigoureusement parlant, on comprend dans la classe de la bourgeoisie, autrement dite des commoners, d'abord tous les propriétaires soutiers, dont la propriété rapporte un revenu net d'au moins 40 shillings par an (yeomen), puis tous les ouvriers et journaliers (tradesmen, artificers and labourers). Comme partout, ils constituent la grande masse de la nation ; mais il n'est pas de pays au monde où l'abendance et la poignante détresse juxta-posées offrent un plus frappant constraste que dans le Royaume-Uni. Une des conséquences de cette grande disproportion entre la richesse et la misère, c'est que la classe intermédiaire des petits propriétaires va en diminuant de plus en plus tous les jours, et que toute la propriété territoriale arrive de la sorte à se trouver concentrée entre un petit nombre de mains; de même que dans le commerce et les manufactures le nombre des mercenaires travaillant pour autrui s'accroît sans cesse et que leur situation va toujours en empirant. Quant aux formes que revêt la propriété foncière, et qui exercent une si profonde influence sur les rapports intérieurs de la nation, il faut d'abord observer que la classe des propriétaires fonciers libres, possédant leurs domaines d'après le droit féodal, bien qu'ils fussent tenus en raison de ces mêmes domaines à certains services de cour ou de guerre (knight service, grand serfeanty), ou encore qu'ils dussent acquitter tous autres impôts et redevances (free socage, villain socage), ne sut jamais com-pletément anéantie en Angleterre. C'est de cette classe que proviennent les freeholders actuels; car dès le règne de Charles II on transforma tous les fiefs de chevalerie en siefs libres héréditaires (free and common socage), en même temps qu'on abolit complétement toutes les servitudes et corvées séodales, à l'exception de celles appartenant à l'Église (frank-almoigne) et des services de cour, comme, par exemple, à l'occasion du couronnement des rois. Mais les cultivateurs (villains) astreints à des redevances et à des corvées, desquels proviennent les paysans censitaires actuels (copyholders), étaient toujours considérés comme des hommes libres, sauf l'obligation de remplir ces diverses charges et corvées. C'est ce qui résulte de la manière la plus évidente de la triple juridiction en présence de laquelle on se trouvait dans les seigneuries féodales, et qui de nos jours subsiste encore légalement, bien qu'on ne la rencontre plus que très-rarement en fait. En effet, dans les affaires civiles, les possesseurs de francs-alleux composent le tribunal (court baron at common law, baron's court, freeholder's court) à titre d'échevins, sous la présidence du seigneur du domaine ou sous celle du bailli. Mais dans les affaires intéressant des paysans corvéables, le seigneur du domaine est le juge et applique les prescriptions du droit particulier de l'arrondissement dont dépend le domaine (customary court). En matières pénales, au contraire, tout ceux qui sont domiciliés dans la circonscription de la seigneurie, les possesseurs de francs-alleux comme les paysans corvéables, tiennent au nom du roi le tribunal d'enquéte (court leet, chez les Anglo-Saxons folkright), sous la présidence du bailli (steward), qui à cet effet doft être un juriscon-sulte. Les accusations de félonie et de trahison doivent être portées devant les juges royaux. Dans les causes d'impor-tance moindre, au contraire, il soumet lui-même la connaissance du fait à un autre tribunal d'échevins (jury) et applique la peine suivant la décision rendue par le tribunal.

Montesqueu a beau répéter que ce qui fait la grande force de la constitution britannique, c'est la séparation exacte qui y existe entre les trois pouvoirs, l'exécutif, le judiclaire et le législatif, il n'y a rien de moins fondé que cette assertion. Ainsi, le parlement participe d'une manière aussi esentielle qu'active à toutes les affaires du gouvernement de même qu'aux affaires judiciaires : dans la clambre des communes par la constante surveillance qu'il exerce sur toute

l'administration publique, et au moyen de ce qu'on appelle les private bills ayant rapport à des établissements publics, à des déclarations de majorité, à des divorces, etc.; et dans la chambre haute, comme cour suprême de justice de la nation. De même le roi, dans son conseil privé, rend tout à la sois des décisions législatives et des décisions judiciaires. Enfin, les trois hautes cours de justice exercent une autorité assez semblable à celle des préteurs romains, puisque leurs déci-sions ont jusqu'à un certain point force de loi. Mais on peut dire en général que les trois branches distinctes dont la puissance publique se compose en Angleterre sont si étroitement liées, qu'il n'en est point qui, à bien dire, aft un organe qui lui soit exclusivement propre. Il fant donc considérer la position respective du roi et des deux chambres dont se compose le parlement, comme un mélange de monarchie, d'aristocratie et de démocratie. Quoique les propriétaires fonciers continuent toujours à exercer une puissante influence dans la chambre des communes, force leur est d'avoir constamment égard aux besoins et aux sentiments des masses en raison de la vaste extension donnée à la capacité électorale comme aussi à cause de la facilité qu'ont les masses de s'organiser pour la défense de leurs intérêts, vrais ou supposés, tant par la voie directe de l'association que par la voie indirecte de la presse.

La puissance royale porte aujourd'hui en Angleterre les signes originels qui la rattachent à l'ancienne constitution des populations germaniques. D'abord simples chefs d'une libre association de guerriers, les rois devinrent à la longue les seigneurs suzerains du pays, ses législateurs et ses juges. En effet les décisions prises par le parlement continuent à avoir la forme d'humbles suppliques, que le rol est libre de repousser rien qu'en se servant de cette vieille formule Le roi s'avisera; et pendant longtemps les juges supérieurs de Westminster ne dépendirent que du roi, qui seul pouvait les destituer. Mais l'autorité royale est restreinte par une foule de précédents et d'usages. Il est déjà arrivé plusieurs fois que le parlement empiétat violemment sur les prerogatives et les droits de la couronne; mais quelque grande que soit la puissance du parlement, il ne peut cependant rien contre l'opinion publique, quand elle est nettement et clairement exprimée. Des lors les Anglais ont parfaitement raison de dire qu'il y a dans leur constitution trois points dont il est extrêmement difficile d'exposer au juste la nature, de même que d'en tracer les limites d'une manière bien précise, à savoir : les prérogatives de la couronne, les priviléges du parlement, et les libertés du peuple. Ici encore on retrouve la constitution anglo-saxonne pour base. Sans doute elle sut modifiée par ce qu'on appelle la conquête de Guillaume 1er (1666); mais elle ne subit point de changements essentiels. Les principales modifications introduites alors consistèrent dans l'application général du système féodal, dans une extension plus grande donnée aux droits seigneuriaux, et dans l'introduction de l'organisation judiciaire jusque alors particulière à la seule Normandie. On conserva d'ailleurs tout ce que l'ancienne constitution avait de plus essentiel, par exemple la puissance législative exercée par la nation dans une double assemblée : le Wilenagemote, c'est-à-dire l'assemblée des plus sages, en d'autres termes des évêques et des grands, et l'assemblee générale du peuple, le micelgemote, ou grande assemblée : et la puissance judiciaire dont le peuple était investi à l'égard des individus appartenant à sa classe dans le court-baron, et dans le court-leet sur les individus domiciliés dans la circonscription d'une seigneurie, dans le tribunal du comté ou county-court, et dans le sheriff's turn, ou tribunal criminel da comté, dans les assises et dans le jury, ensin dans la chambre haute sur les pairs. Des lettres royales successivement rendues jusqu'à Henri III diminuèrent peu à peu ce qu'il y avait d'odieux et d'exagéré dans les droits seigneuriaux. En Angleterre il n'y a point, à bien dire, de ces lois fondamentales systématiques devenues si fort en usage sur le continent depuis une soixantaine d'années; et les innombrables lois qui forment ce qu'on appelle le droit statutaire y ont toutes une valeur égale aux yeux du jurisconsulte. Toutefois, il est possible d'établir les divisions principales suivantes, comme formant les grandes lois fondamentales: 1º l'ancienne charte de liberté (Charta libertatum) du roi Henri Ier; 2º la Magna charta on grande charte, de 1215; 3º la Petition of rights, de 1627; 4º l'acte d'Habeas corpus, de 1679: 5º la declaration of right, sinsi que la capitulation que Guillaume III fut obligé d'accepter en 1689 pour obtenir la couronne; 6º l'Acte de Succession (Act of Settlement) de 1701 et celui 1705; 7º l'Acte d'Union entre l'Angleterre et l'Écosse, de 1707; 8º l'Acte d'Union entre la Grande Bretagne et l'Irlande, de 1800; 9º l'Acte d'É man cipation, du 13 avril 1829; 10º l'Acte de Réforme parlementaire pour l'Angleterre, en date du 7 juin 1832, celui du 17 pour l'Écosse, et celui du 8 août de la même année, pour l'Irlande.

La couronne du roi de la Grande-Bretagne est héréditaire, d'après des lois spéciales que le parlement a le pouvoir de changer. Elle se transmet dans l'ordre et d'après le droit de primogéniture. A cet égard on suit rigoureusement l'ordre des lignes, de telle sorte que les semmes de la ligne atnée l'emportent sur les mâles des lignes cadettes; mais entre sœurs et frères, ce sont les frères qui, bien que pulnés, obtiennent la préférence et montent sur le trône. La couronne passe immédiatement à l'héritier légal, sans qu'il soit pour cela nécessaire de procéder à une prise de possession particulière. Il n'y a pas d'interrègne; et en Angleterre, comme en France, on reconnaît ces deux principes : « Le roi ne meurt pas », et « Le mort saisit le vif ». Le roi est majeur à dix-huit ans. Par son testament, le roi règle la régence pendant la minorité; et s'il a omis de le faire, c'est au parlement qu'incombe ce soin. L'héritier du trône, quand il est le fils ainé du roi, porte le titre de prince de Galles, que d'ordinaire le roi ne lui confère que quelques années seulement après sa naissance. Ce fils ainé vient-il à mourir avant d'avoir ceint la couronne, son titre de prince de Galles passe au fils aine qu'il laisse, mais jamais à des frères ou à des cousins. Le premier qui porta ce titre fut le prince devenu plus tard roi sous le titre d'Édouard II. Aux termes d'une décision rendue par Édouard III, le fils ainé du roi reçoit à sa naissance les titres de duc de Cornouailles, comte de Chester, duc de Rothesay et comte de Flint, de grand-écuyer d'Angleterre et de comte de Carrick. Le couronnement du rei a lieu dans l'abbaye de Westminster, par l'entremise de l'archevêque de Cantorbéry, et celui de la reine par l'entremise de l'archevêque d'York. Les grandes charges de la couronne, dont le roi dispose toujours suivant son bon plaisir, sauf deux, demeurées héréditaires, sont celles de : 1° grand-chancelier (lord High Chancelor), en même temps garde du grand sceau (keeper of the great seal); 2º grandtrésorier (lord High-Treasurer), président de la tré-sorerie, dont les fonctions depuis Georges I^{er} sont remplies par cinq commissaires, auxquels on donne la qualification de lords de la trésorerie; le premier exerce en même temps les pouvoirs de président du conseil ou de premier ministre; 3" président du conseil d'État ou conseil privé (lord President of the privy Council); 4° lord du sceau privé (lord privy seal), chargé d'apposer le sceau privé sur tous les priviléges, donations et autres documents émanant du roi, et qui sont ensuite, si cela est nécessaire, revêtus du grand sceau; 5° grand-chambellan (lord High Chamberlain); 6° grand-maréchal (lord earl Marshal), qui connaît en même temps comme juge de toutes les disputes et contestations qui surviennent en matières généalogiques et héraldiques; charge restée héréditaire dans la maison des ducs de Norfolk, lesquels, étant catholiques, la sirent toujours exercer par un représentant jusqu'à l'année 1829, époque où eut lieu l'émancipation des catholiques; 7° grand-amiral (lord High-Admiral), ou juge suprême de toutes les questions relatives à la navigation sur les mers

et sur les rivières, charge aujourd'hui remplie par cinq commissaires, dont le premier porte le titre du premier lord de l'amirauté. Il existe en outre en Écosse, depuis la rénnion de ce royaume avec l'Angleterre, cinq hauts fonctionnaires de la couronne. Dans la Grande-Bretagne le roi ne fait qu'un avec tous ses prédécesseurs, de même qu'avec tous ses successeurs futurs; il constitue à lui seul une corporation. Le parlement a fait usage de son droit de changer l'ordre de succession au trône, à l'époque des luttes entre les maisons d'York et de Lancastre et surtout lors de la révolution de 1688, d'abord en excluant du trône Jacques II et les descendants issus de son second mariage, et par l'Act of Settlement de 1700, qui restreignait le droit de succession à la descendance protestante de la princesse Sophie, fille cadette de l'électrice pulatine Élisabeth, fille du roi Jacques Ier d'Angleterre.

L'autorité du roi est limitée par celle des lois, quoique la question de savoir si elle dérive d'un contrat primitivement intervenu entre le peuple et la couronne, ou bien si elle repose sur un droit de souveraineté provenant immédiatement de Dieu lui-même (la première de ces opinions est celle des whigs, et la seconde celle des tories), ait été plutôt esquivée que décidée constitutionnellement. Mais comme, surtout depuis la restauration, il est passé en principe qu'il ne saurait y avoir dans l'État de pouvoir supérieur à la royauté, que les actes du roi ne sont soumis à aucun contrôle, et que le roi doit être placé au-dessus de toute espèce de responsabilité, d'où la célèbre maxime : « Le roi ne saurait mal faire », devenue l'un des premiers principes du droit politique, il a fallu trouver les moyens de retenir le gouvernement dans les limites de la légalité; et de cette nécessité fi est résulté un système des plus habiles. Ainsi, tous les actes de la royauté sont déclarés et supposés conformes à l'esprit de la loi, de même qu'il est admis qu'il ne saurait entrer dans les intentions du roi de rien faire de contraire aux lois. Ce n'est point au monarque, mais sculement à ses conscillers, qu'on attribue toute illégalité flagrante; aussi ses conseillers, de même que tous ceux qui concourent à l'exécution d'un acte contraire à la loi, peuvent-ils être pris à partie et poursuivis, sans qu'il leur soit permis de se retrancher derrière les ordres du roi. Ce système de responsabilité est une des bases essentielles de la constitution britannique; nulle part il n'est aussi complétement développé et mis en pratique; nulle part le respect pour la personne du monarque ne s'allie à autant de garanties pour la liberté des citoyens qu'en Angleterre. C'est en vertu de ces principes qu'il est loisible de regarder comme non avenus les ordres du roi qui sont en opposition avec la lettre de la loi, par exemple une grâce accordée en violation de la constitution ou toute autre concession analogue, attendu qu'en pareil cas on oppose une exception légale, par exemple que la grâce accordée ne saurait entraver le cours de la justice ni préjudicier au droit d'autrui, ou bien on suppose que le roi a été trompé. Le parlement et les cours de justice ont également le droit de discuter librement la légalité d'un tel acte de gouvernement; et le parlement en particulier de même que tout membre de la chambre haute individuellement ont le droit d'adresser des représentations au roi à ce sujet. Tout pair est en effet un conseiller né du monarque; à ce titre, il a le droit de lui demander une andience particulière pour lui donner son avis sur ce qu'il convient de faire pour le bien et la prosdérité de l'État. Les lois anglaires ne contiennent aucune disposition en prévision de l'intention ou serait le rui de détruire la constitution, attendu que la maxime : « Le roi ne saurait mal faire », n'admet même pas la possibilité d'une telle aupposition. Il est admis et reconnu en principe que toute tentative directe et avérée de mettre la constitution à néant équivaut à un acte d'abdication; toutefois, la question de savoir quels sont les actes qui peuvent constituer une attaque à la constitution est cemeurée jusque aujourd'hui sans solution. Enfin, les simples particuliers ont d'efficaces garanties contre les abus de pouvoir dans l'acte d'H abeas corpus, dans le droit de prendre à partie les fonctionnaires, dans celui d'exposer leurs griefs au parlement, et surtout dans l'exercice de la liberté de la presse. Il n'y a pas de tribunal qui puisse connaître de réclamations personnelles élevées contre le monarque; en pareil cas, les plaignants n'ont pas d'autre ressource que de s'adresser au lord chancelier, pour que celui-ci, après avoir pris connaissance des faits, donne son avis au roi et l'engage à faire droit à une juste réclamation. Toutefois, dans les plaintes réelles dont la souronne peut être l'objet, il existe des moyens de droit d'une nature spéciale.

En ce qui est des limites fixées à l'autorité royale dans les diverses branches de l'administration, par exemple en ce qui est de la distribution de la justice, dont le rôle est de servir de médiatrice entre la puissance publique et la liberté individuelle, il n'est guère possible au roi, non plus qu'à ses ministres, d'en arrêter le cours. Le roi n'a d'autre rôle que celui de protecteur de l'ordre légal, mais il n'a pas le pouvoir d'en exécuter les prescriptions. Il ne saurait imposer à ancun fonctionnaire public des obligations plus étendues que celles qui sont déterminées par la loi; et tous les ordres relatifs à la situation légale des citoyens sont nuls en fait comme en droit quand ils n'émanent pas directement des cours de justice ou des tribunaux. Le droit de faire grâce dont la royauté est investie est d'ailleurs soumis à de nombreuses et importantes restrictions. L'exercice de ce droit de grace ne saurait préjudicier aux droits particuliers des citoyens, ni arrêter le cours d'une instance une fois commencée, quand c'est la chambre basse qui se porte accusatrice contre de hauts fonctionnaires publics. Le jugement une fois rendu, le roi peut bien remettre ou mitiger la peine; mais il ne saurait relever de l'incapacité de remplir désormais aucune fonction publique qu'implique toute condamnation prononcée à l'occasion de certains crimes et délits politiques dont la liste est assez longue, et notamment en matière d'abus de pouvoir. Aussi, en cas de plaintes portées pour violation de l'acte d'Habeas corpus, le roi ne sait-il amais usage de son droit de grâce, non plus que lorsqu'il y a plusieurs prévenus en cause, tant que l'affaire n'est point définitivement jugée; de même qu'il est de principe en matière de lettres de grâce que les tribunaux ne sont pas tenus d'y avoir égard quand ils ont lieu de croire qu'elles ont été surprises à l'aide d'un faux exposé des faits.

C'est également dans la période anglo-saxonne qu'on trouve la base de la composition du parlement. Aux premiers temps de la période normande, cette institution recut du système féodal une forme particulière, parce qu'en général il n'v avait alors que les vasseaux immédiats de la couronne qui se rendissent à la cour trois fois dans l'année, à Noël. à Paques et à la Pentecôte. Sous le règne de Henri III, l'usurpateur Simon de Montsort, comte de Leicester, eut de nouveau recours à une assemblée générale de la nation pour laquelle il convoqua en 1265 deux députés de la chevalerie de chaque comté et deux députés de chaque ville ou bourg royal (cities and boroughs). Sans examiner si ce sut là réellement une innovation, et non pas la remise en pratique d'un antique usage, nous nous bornerons à constater que Henri III, dès qu'il eut récupéré sa liberté et sut arrivé au pouvoir, s'empressa d'imiter cette mesure. Ces assemblées d'états se réunissaient le plus souvent dans le même local. C'était seulement dans les cas difficiles que les prélats, les barons et la chevalerie formaient une assemblée distincte de celle des représentants des villes et cles bourgs; mais ils présentaient en commun leurs réponse aux questions qui leur étaient posées par la couronne. C fut sous le règne d'Édouard III (1327-1377) qu'ent lieu pour la première fois la division en chambre haute (House ef peers), composée des prélats et des seigneurs temporels, et en chambre basse ou des communes (House of commons), dans laquelle la chevalerie se réunissait avec les députés des communes; séparation restée depuis lors une institution permanente. Les archevêques et les évêques, en vertu de leur dignité ecclésiastique, étaient de droit membres de la chambre baute; sans compter qu'après la conquête normande, tous les domaines dépendant de leurs siéges respectifs avaient été érigés en fiefs et soumis à toutes les obligations des sess. Avant Henri III, vingt-sept alliés mitrés et deux prieurs faisaient partie de la chambre des lords; la suppression des couvents mit fin à un tel état de choses. Les pairs séculiers n'étaient pas toujours de droit membres du parlement; il fallait encore que le roi les y cot appelés. Toutefois, la pairie, c'est-à dire la dignité de lord, devint à la longue inséparable du droit de sièger au parlement et l'impliqua même. Mais de son côté le roi conserva le droit d'augmenter le nombre des pairs suivant son bon plaisir, quoiqu'il ne puisse plus aujourd'hui enlever la pairie à celui qui en a une fois été investi. Sous le règne de Georges Ier, la chambre haute adopta un bill qui limitait le nombre des pairs nouveaux que le roi aurait à l'avenir le droit de créer; mais la chambre des communes reconnut la tendance aristocratique d'une loi de cette nature, et la rejeta. Il n'y a pas de roi d'Angleterre qui ait fait un aussi large usage de cette prérogative que Georges III. De 1760 à 1820 ce prince créa, rien qu'en Angleterre, et sans compter l'Écosse ni l'Irlande, 2 ducs, 16 marquis, 47 vicomtes et 186 barons; de sorte qu'à sa mort le nombre des pairs d'Angleterre s'élevait à 291, tandis que sous Henri VII on ne comptait encore que 29 lords temporels, sous Jacques Ier que 106, et en 1673 que 154. La réunion de l'Écosse avec l'Angleterre eut pour résultat d'augmenter la chambre haute de 16 pairs représentants de la pairie écossaise, élus par elle dans son sein, et conservant leur mandat jusqu'à leur mort. La réunion de l'Irlande l'accrut encore de 16 membres à vie, choisis parmi leurs collègues par les pairs d'Irlande, et de quatre évêques irlandais. En vertu du bill d'émancipation, sept pairs catholiques vinrent le 23 avril 1829 reprendre leur siège au parlement, à savoir le duc de Norfolk, le comte de Shrewsbury, les lords Clifford, Arundell, Dormer, Stafford et Petre. A la fin de 1852 la chambre haute se composait de 3 princes du sang, 20 ducs, 21 marquis, 116 comtes, 22 vicomtes, 201 barons, 26 archevêques et évêques anglais; par conséquent, y compris les représentants de la pairie écossaise et de la pairie irlandaise, elle comptait en tout 457 membres.

Jusqu'à la réforme parlementaire, la chambre des communes se composa de 658 membres, à savoir : 513 pour l'Angleterre et le pays de Galles, 45 pour l'Écosse, et 100 pour l'Irlande. Mais la répartition en avait lieu de la manière la plus inégale, aussi bien eu égard au chiffre de la population que sous le rapport de la propriété territoriale. En vertu des droits conservés par les bourgs-pourris, 354 individus y nommaient à eux seuls 56 députés à la chambre des communes, par conséquent la onzième partie de cette assemblée. Dans le comté d'York on comptait une population d'un million d'aines, tandis que le comté de Rutland n'avait que 20,000 habitants; et cependant l'un et l'autre envoyaient chacun au parlement deux députés choisis parmi les propriétaires fonciers. Chacun des 21 comtés du pays de Galles et des 33 comtés d'Écosse nommait un député; cependant les six plus petits comtés d'Écosse étaient reunis sous ce rapport, de sorte que Caitliness et Bute, Clackmannan et Kinross, Cromarty et Nairn élisaient toujours ensemble un député. Les 32 comtés d'Irlande envoyaient chacun deux députés. Tous les possesseurs de fiels (freeholders) d'un produit annuel de 40 shillings et au-dessus prenaient part aux élections. Mais comme le nombre des propriétaires fonciers varie beaucoup dans les différents comtés, on comptait, dans le comté d'York par exemple, jusqu'à 16,000 électeurs. Dans quelques autres, au contraire, la propriété foncière se trouve tellement concentrée entre un petit nombre de familles, qu'à elles seules elles nommaient le ou les députés du conité. C'est ainsi que 11,000 individus environ se trouvaient investis du droit de nommer la moitié de tous les représentants de l'Angleterre et du pays de Galles.

En Ecosse, les 30 députés de comtés n'étaient élus que par 2,767 propriétaires fonciers. If n'y avait en effet d'électeurs dans ce pays que les vassaux îmmédiats de la couronne, et il n'y avait pas de comté où l'on en comptat plus de 220; dans le plus grand nombre, ce chiffre n'allait même pas à 100. Dans le comté de Clackmannan, il n'était que de 16; dans celui de Nairn, que de 20; dans celui de Peeble, que de 34; dans celui de Sutherland, que de 35. En Irlande, on s'était vu forcé de déclarer de simples fermiers électeurs à vie, parce que sans cela le nombre des propriétaires fonciers aurait été beaucoup trop saible nour figurer une assemblée électorale. En revanche, en 1829 le cens électoral sut abaissé en Irlande de 40 shillings à 10. Quoique sur les 92 députés des 40 comtés d'Angleterre et des 12 comtés du pays de Galles, il y en ent 46 d'élus par un petit nombre de grands propriétaires, appartenant pour la plupart à la haute noblesse, ces membres du parlement désignés sous la dénomination de knights of shires (chevaliers de comtés) n'en étaient pas moins considerés comme les membres de l'assemblée les plus indépendants. En effet, en ce qui est de la représentation des villes et bourgs, pour laquelle l'Angleterre fournissait 405 membres, le pays de Galles 12, l'Écosse 15 et l'Irlande 35, l'état des choses était encore autrement vicieux. La représentation des villes s'était constituée au hasard. A l'origine, toutes les localités pourvues de lettres royales d'affranchissement, les boroughs aussi blen que les villes chefs-lieux de province (siéges d'évêché, cities), étaient tenues d'envoyer des députés au parlement, alors même qu'elles se trouvaient placées immédiatement sous l'autorité du roi. Mais clies cherchaient, autant qu'elles le pouvaient, à s'affranchir d'une obligation qui à leurs yeux était une charge des plus onéreuses, un service, et non un droit ou un privilége. Aussi, à l'avénement au trône de Henri VIII, le nombre des députés des villes n'était-il plus que de 269. Par suite de la remise en vigueur d'antiques franchises électorales, et aussi en vertu de concessions nouvelles, ce nombre s'accrut successivement de plus d'une centaine jusqu'en 1678. L'incorporation du pays de Galles à l'Angleterre l'augmenta encore de 12; et celle des anciens comtés palatins de Chester et de Durham, de 4. Beaucoup d'entre ces localités investies de franchises éléctorales avaient perdu tout ou la plus grande partie de l'importance qu'elles avaient autrefois ; et comme quelques-unes etaient même devenues complétement désertes (c'est ce qu'on appelait des rotten-borqughs) le droit de nommer un membre du parlement y était attaché à un petit nombre de maisons seulement (à cet égard on citera toujours Old Sarum pour exemple), ou bien se trouvait concentré aux mains de quelques familles. Dans certaines grandes villes, le droit électoral n'était attribué qu'aux francstenanciers (frecholders), ou même à un certain nombre de monvances du siel originaire (bourgage tenures), de telle sorte que le nombre des électeurs y était extrêmement restreint. Or, ces quelques électeurs étaient le plus ordinairement placés sous la dépendance ou tout au moins sous l'influence de quelque grande samille d'Angleterre : c'est la ce qui explique comment une douzaine de familles aristocratiques disposaient à elles seules de plus de cent sièges dans le parlement. Quant au petit nombre de siéges demeurés en dehors de ces influences, pouvant par conséquent être occupés par des membres indépendants, ils donnaient ordinairement lieu au plus ignoble des trafics. Le prix fait pour une place de représentant d'une petite localité était 5,000 liv. sterl. (125,000 fr.) Et pendant ce temps-la des cités d'une importance immense, telles que Manchester, Birmingham, Leeds, Sheffield et une foule de villes de 10 à 40,000 ames, ne participaient en aucune façon à la représentation nationale.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'une meilleure organisation du système électoral, que la réforme parlementaire, fussent au nombre des vœux le plus généralement partagés dans le pays. En revanche, on n'a pas de peine à comprendre quels pouvaient être les motifs qui s'opposaient à une telle réforme; car ce n'était plus la couronne, mais une oppressive aristocratie dont il s'agissait de diminuer l'influence. Enfin, en 1832, après avoir occupé les esprits pendant près de cinquante ans, la réforme parlementaire fut consacrée sous le ministère de lord Grey par les lois du 7 juin pout l'Angleterre et le pays de Galles, du 17 du même mois pour l'Ecosse, et du 8 août pour l'Irlande. Son principal le fut de réplacer les droits électorairs dans les mains des classes moyennes; que si les provinces manufacturières du nord et de l'ouest y ont gagné en influence, les countés agricoles du sud et de l'est ont vu celle qu'ils avaient exercée juisque alors diminuer dans les mêmes proportions. Le nombré total des représentants n'a d'ailleurs point changé; sealement, pour l'Angleterre il a été réduit de 513 à 500; tandis que pour l'Écosse on l'élevait de 45 à 53, et pour l'Irlande de 100 à 105. Le résultat vraiment important de la réforme parlementaire, c'est'que le droit de représentation à été enlevé à de petites localités pour être attribué à de grandes villes dont les populations étalent restées jusque alors non représeatées : c'est que la choquante inégalité qui existait, même au sein de certaines villes, pour l'exercice du droit électoral a été abolie; c'est qu'aujourd'hui tous les véritables habitants d'une ville possédant une maison ou un logement d'un produit annuel d'au moins 10 liv. steri., et qui ne sont point inscrits au bureau de charité, jouissent des droits électoraux; c'est que dans les comtés populeux, le nombre des re-présentants a été porté de 1 à 2 et 3, et même à 6 dans l'important comté d'York; enfin, que le droit électoral, précédemment réservé aux seuls possesseurs de france-aileux (freeholders), a été étendu aux possesseurs de biens corvéables (copyholders) et aux fermiers (leaseholders). Par suite de la réforme, le droit de représentation fut ealeré à 56 localités; mais, en revanche, 22 villes, comme Man-chester, Leeds, Sheffield, Davenport, etc., obtinrent le droit d'envoyer chacune deux députés au parlement, en même temps que 20 villes moins importantes obtenaient celui d'y en envoyer chacune 1. En résumé, 26 comtés envoient aujourd'hui au parlement 144 représentants ; 133 villes et bourgs, chacun 2; 53 bourgs, chacun 1; la ville de Londres, 4, et les universités d'Oxford et de Cambridge, chacune 2 ; total général pour l'Angleterre : 471 représentants. Dans le pays de Galles, trois comtés ont chacun 2 députés, et neuf en ont chacun 1. Quatorze bourgs en ont aussi chacun 1; ce qui porte le nombre total des représentants du pays de Galles à 29.

Le parlement n'est pas constamment réuni ; à la royauté, seul pouvoir permanent, appartient de le convoquer ou de le dissoudre. Le terme le plus long assigné à son existence, est sept années; et à l'expiration de ce délai, fl y a obligation pour la couronne de le dissoudre et d'appeler la nation à élire une nouvelle chambre des communes. La convocation d'un nouveau parlement a lieu au moyen de lettres closes adressées à chaque lord individuellement, et en vertu d'ordres donnés aux comtés et aux villes d'avoir à élire leurs députés respectifs. Le parlement tient ses séances dans le nouvel et magnifique édifice construit à Westminster es remplacement de celui qu'un incendie détruisit presque entièrement en 1834, et dont l'inauguration a eu lieu en 1852. Sur le premier plan de la salle où se réunit la chambre haute se trouve le trône royal, d'où un couloir conduit au fond de la salle entre deux rangs de sophas, ayant la forme de sacs de laine et rouges, où prend place le lord chanceller. Des deux côtés du trône sont disposés les siéges des pairs; à la droite sont les archevêques, les ducs, les marquis, etc.; à la gauche, les évêques ; en face, les barons. Sur le premier plan de la salle des séances de la chambre basse se trouve le fasteuil de l'orateur ou président, fauteuil surmonté de l'écusson aux armoiries royales. Le président porte un costume satique et suranné, ainsi qu'une immense perruque. Il a devant lui une table, sur laquelle on dépose les actes et à laquelle prennent place les secrétaires sténographes de la chambre. Les siéges des membres de l'assemblée forment plusieurs rangs autour de la salle. A la droite s'assevieut ceux des

députés qui soutiement l'administration, et à la gauche ceux qui font partie de l'opposition. En face de l'orateur ou président est la loge ou tribune destinée au public, lequel, en général, ne se compuso guère que des sténographes attachés à la rédaction des divers journaux. Les membres de l'assemblée, loin de porter un costume officiel, assistent parfois aux séances vêtus de la manière la plus négligée, et d'habitude gardent leur chapeau sur la tête : chacun parle de sa place et sans la moindre gêne; car c'est chose une fois pour toutes admise et convenue que les paroles, même les plus amères, qui s'échangent dans cette enceinte ne peuvent jamais avoir rien d'intentionnellement blessant et doivent s'oublier aussitôt la séance levée. Chaque membre a le droit d'introduire des auditeurs. Cependant, à hien dire, les séances d'ancune des deux chambres ne sont publiques; ce n'est même qu'au moyen d'une fiction que des étrangers sont admis à y assister. Cette fiction consiste à supposer qu'il n'y a de présents dans la salle que les membres de l'assemblée, et à considérer tous autres individus comme n'existant pas, L'ouverture du parlement a lieu par le roi (ou la reine) en personne, qui à cette occasion s'y rend en grand apparat, prend place sur le trône et prononce un discours ; quelquefois aussi cette formalité est accomplie par des commissaires. La scance royale se tient dans le local de la chambre haute, à la barre de laquelle les membres de la chambre basse out été mandés. Chacune des deux chambres, une fois réunie dans le local particulier de ses séances, répond au discours du trône par une adresse qui est votée sans désemparer. Quand les membres (sauf ceux qui professent la religion catholique) out prêté le serment de suprématie (Oath of supre-macy) introduit par Henri VIII, et consistant à reconnaître le roi comme chef de l'Église, plus le serment du Test; puis, quand ceux de la chambre basse ont en outre prêté le serment de sidélité à la couronne (Oath of allegiance), la chambre des communes procède à l'élection de son orateur (speaker) ou président, et à la formation d'un comité de cinq membres, chargés, l'un du maintien des droits et des priviléges de la chambre, l'autre d'examiner les griefs du peuple, un troisième les élections contestées, un quatrième l'état du commerce dans le pays, et le cinquième enfin les affaires ecclésiastiques. Le lord chancelier préside de droit la chambre haute. Chacun des membres du parlement a le droit de présenter des propositions de loi et des motions d'ordre; mais elles ue sont prises en considération qu'autant que quelque autre membre de l'assemblée les appuie. Les lords seuls, a'ils sont absents, ont droit de voter par l'intermédiaire d'un collègue auquel ils confient leurs pouvoirs; c'est ce qu'on appelle des proxies. Le parlement prend d'ailleurs une part des plus importantes à l'administration du pays et à la distribution de la justice.

La chambre haute, en tant qu'ancienne cour des barons du royaume, et de laquelle les trois cours supérieures siègeant à Westminster n'ont fait que se séparer, forme toujours le degré de juridiction le plus élevé que possède la nation. En matières civiles, elle juge en dernier ressort, et sonctionne en même temps comme cour de cassation, investie qu'elle est de la prérogative de connaître des instances en annulation élevées contre les décisions rendues par les cours supérieures d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Les appels et instances en annulation (writs of error) des arrêts rendus par les cours des îles do Man, Jersey, Guernesey, etc., et du Canada, ressortissent au conseil privé du roi. En matières criminelles, les lords siégent comme juges ou jurés, et forment une cour de justice sous la présidence du lord grand-intendant (lord High-Stewart). ce qui arrive toutes les sois que le prévenu est un lord. La dignité de lord grand-intendant était autrefois héréditaire; mais aujourd'hui on n'en revêt jamais quelqu'un que temporairement et pour le jugement de chaque affaire spéciale. Lorsque le parlement est réuni, la cour de justice se trouve constituée ou, comme on dit, le roi est en parlement (the king in parliament), sans qu'il soit absolument nécessaire de nommer un lord grand-intendant. D'autres que des lords penvent être traduits devant la chambre haute, notamment quand c'est la chambre basse qui se porte accusatrice. On observe alors rigoursusement toutes les formes de la procédure criminelle, et l'arrêt ne peut être rendu qu'à la majorité d'au moins douze voix. Ces sortes de causes sont plaidées avec la plus grande solemité; mais elles entrainent d'interminables lenteurs, et occasionnent des frais énormes. Les procès les plus remarquables de cette nature dont on ait conservé le souvenir ferent celui du gonverneur général des Grandes-Indes, Warren Hastings, accusé de concussions et d'actes de cruanté, et qui ne dura pas moins de sept années; celui du ministre de la guerre Dundas, vicomte Melville, accusé de malversations; celui du duc d'York, accusé d'avoir, en sa qualité de généralissime de l'armée, vendu des brevets d'officier; enfin, celui de lord Cochrane. Les arrêts de la cour des lords regoirent des dénominations différentes, suivant la gravité des condamnstions qu'ils prononcent. Ainsi, on les appelle Acts of attainder quand ils contiennent une condamnation capitale, et Bills of pains and penalties quand il s'agit de peines moindres. Le droit de traduire un accusé devant cette juridiction exceptionnelle peut être exercé par chacune des deux chambres. La cour n'est point tenue d'observer les formes ordinaires de la procédure, non plus que d'appliquer les pénalités voulues par les lois existantes; mais pour recevoir son exécution, l'arrêt qu'elle rend doit être approuvé par les deux chambres et sanctionné par le roi. C'est ainsi que furent juges Anne Howard, femme de Henri VIII; Thomas Wentworth, comte de Strafford, ministre de Charles 1er, etc., etc.

Au treizième siècle, au temps du roi Édouard Ier (1272), les lois étaient encore rédigées en latin. Plus tard, vers l'époque de Richard III (1483), elles le furent en français normand; mais depuis cette époque elles l'ont été en langue anglaise. Le nombre des lois publiées depuis la douzième année du règne de Henri III jusqu'à la fin de celui de Charles Ier, c'est-à-dire pendant une période d'environ quatre siècles, a été de 3,316. Les lois et ordonnances promulguées sous la république et sous le protectorat, ayant été abolies à l'époque de la restauration, il a été difficile d'en retrouver les traces; mais d'après un ouvrage de ce temps-là, on estime à quelques centaines la quantité de lois, décrets et ordonnances, publiés dans le cours de ces onze années. Un grand nombre de ces pièces curieuses affectaient le ton des édits impériaux de la vieille Rome. Depuis la mort de Cromwell jusqu'à la sin du règne de Georges 11 (1660-1760), 5,844 lois ont été rendues sur toutes espèces de sujets. Pendant le long règne de Georges III (soixante ans), il en parut 14,800; sous celui de Georges IV, 3,223; sous Guillaume IV, 1,802; et dans les seize années du règne de Victoria, 5,334. Total depuis Henri III (1225) jusqu'à nos jours, 34,319.

La liberté est revendiquée par les Anglais comme un droit de naissance (Birth right). C'est la source du ferme attachement qu'ils ont tous pour les institutions de leur pays; et cependant les droits dont ils jouissent ne sout que ceux que tout bon gouvernement devrait assurer aux citoyens d'un État. Mais ce qu'il y a surtout de remarquable dans la constitution anglaise, ce sont les moyens qu'elle sournit à chacun de faire respecter son droit et d'invoquer l'appui des lois. Une maxime de droit public universellement reconnue en Angleterre, c'est que chacun est libre de faire ce qui n'est point formellement interdit par la loi. Il en résulte que les citoyens ne sont pas tenus d'obéir sans réserve au gouvernement, c'est-à-dire à toute la hiérarchie des sonctionnaires publics; ils ne doivent obéissance qu'aux ordres donnés dans les limites de la constitution. Les inconvénients et les abus de la bureaucratie sont évités par l'esprit même de la constitution, qui s'en remet pour une soule d'assaires administratives à l'intervention directe de la nation. Nous citerons à cet égard les justices de paix, les jurys, le grand

jury, l'organisation municipale, et surtout le droit qu'ont les citoyens de se réunir et de s'associer pour tout ce qui se rapporte aux intérêts communs. Cette liberté individuelle est garantie aux citoyens anglais par la responsabilité des fonctionnaires publics, et l'acte d'Habeas corpus les protége contre toute arrestation arbitraire. Il faut le dire cependant, la véritable clef de voûte de l'édifice social en Angleterre, le palladium de toutes les libertés publiques et particulières, c'est la liberté de la presse. Consultez Hallam, Constitutional History of England (1829).

L'administration anglaise présente encore de nombreuses traces du passé. Ce qui s'est perdu de l'organisation des communes à l'époque anglo-saxonne a bien moins été aboli par les lois ou remplacé par des institutions différentes, que simplifié. Le trait saillant de cette forme de gouvernement, c'est la manière dont se sont formés les deux organes de la puissance publique, de même que leurs rapports mutuels et leur position à l'égard du peuple. Sous ces dissérents aspects, rien de plus original que l'Angleterre. On voit tout d'abord qu'une partie essentielle de ce qui ailleurs est opéré par le représentant suprême de la puissance publique a été abandonné en Angleterre au peuple lui-même ; on remarque ensuite que la rigueur de l'organisation hiérarchique de l'administration est singulièrement tempérée par une certaine indépendance accordée à chaque fonctionnaire public, sous la garantie de sa responsabilité personnelle.

A la tête de l'administration se trouve le roi, investi, comme chef de l'État, du droit de faire la guerre et la paix, réglant et dirigeant les affaires spirituelles et temporelles avec le concours de ses ministres, de ses secrétaires d'État et de son conseil privé, avec celui du parlement, des grands officiers de la couronne et des cours de justice. Jadis cousidéré comme le seigneur foncier universel du pays et comme le suzerain suprême (lord paramount), le roi en exerçait si rigoureusement les droits, qu'il ne lui était pas loisible d'y renoncer, et que toute concession qu'il se sût avisé de faire d'un domaine affranchi d'obligations féodales eût été radicalement nulle. Comme il était la source de toute justice (fons justiciæ), les juridictions patrimoniales demeurèrent toujours inconnues en Angleterre; la seule chose qui pût y ressembler, mais de fort loin, c'était le droit de juridiction qu'exerçait le propriétaire de ce qu'on appelait un bien noble (lord of the mannor) sur quelques menus délits, avec l'assistance d'un certain nombre de francs tenanciers (freeholders). En outre le roi était considéré comme le protecteur nécessaire de tous les mineurs et de tous les incapables; d'où résultait pour lui le droit de percevoir les revenus de ses pupilles pendant tout le temps que durait soit leur minorité, soit leur incapacité. Ensin, il est la source de toutes les dignités, de tous les honneurs, de tous les priviléges. Depuis Henri VIII, l'Église reconnaît en lui son chef suprême; et c'est en vertu de cette qualité que tous les règlements (canones) qu'elle peut avoir à rendre dans son parlement ecclésiastique (convocation) doivent être soumis à son approbation, de même que c'est lui qui nomme à tous les archevêchés et évêchés, encore bien que ces nominations soient déguisées sous la forme de recommandations faites aux chapitres d'avoir à élire les individus qui en sont l'objet. Il est le gardien suprême de la paix; et tous les crimes et délits sont considérés comme autant d'actes de félonies, de violations de la paix du roi, ou tout au moins d'offenses à la dignité royale et à ses droits. La paix, la guerre, les rapports avec les puissances étrangères dépendent de lui seul, tant que pour exécuter ses volontés il n'a pas besoin que la nation lui fournisse des subsides. Il est le dispensateur de la plupart des emplois publics, sans pouvoir toutefois en agrandir ou en réduire les attributions. Il est le chef de toute autorité donnant des ordres; mais il ne saurait être donné d'ordres là où existe un représentant de l'autorité administrative, que par l'intermédiaire de ce fonctionnaire. Le met ministère se prend dans une acception large et

dans une acception étroite. Interprété de cette deruière saçon, on entend par ministère les ministres du cabinet, parmi lesquels le secrétaire d'État de l'intérieur, celui des affaires étrangères et celui des affaires coloniales sont. avec le chancelier de la cour féodale de l'éc hi qui er (exchequer), ou trésorerie, les quatre qui seuls aient de véritables départements ministériels. Le lord chancelier est, par la nature Inême de sa charge, en rapports intimes avec la puissance judiciaire. Il préside la chancellerie du royaume (Court of chancery), considérée comme la juridiction la plus élevée après le parlement. Tous les juges de paix et besucoup d'autres fonctionnaires sont à sa nomination. Mais le véritable ministre de la justice et de la police, c'est bien plutôt le secrétaire d'État de l'intérieur, par l'intermédiaire de qui ont lieu les nominations de juges , les confirmations ou atténuations des condamnations prononcées par les tribenaux, comme aussi les actes de graciement; et qui a plus spécialement dans ses attributions le maintien de la tranquilité et de la sécurité publiques. Dans un sens plus large, on comprend aussi dans l'être collectif appelé ministère le directeur général des postes, l'avocat général de la couronne et divers autres hauts fonctionnaires. Tons les ministres sont nommés ou destitués, suivant qu'il plant au roi; et l'usage veut que lorsqu'un ministre est renversé par le parti de l'opposition, celui qui le remplace confère à ses créstures tous les emplois secondaires dépendant de son département.

Le conseil privé (Privy council) se corapose des princes de la famille royale, des ministres en fonctions et de quelques autres personnages désignés par le roi. Les titulaires des deux archevêchés, les grandes charges de la couronne, l'orateur de la chambre basse, quand ils n'en sont pas membres nés, font partie, en vertu des fonctions qu'ils exercent, du conseil privé de la couronne ; et il est d'usage aussi qu'on y appelle les hommes d'Etat les plus éminents de chacun des deux partis entre lesquels se partage le parlement. Le rui destitue d'ailleurs les membres de son conseil privé quand bon lui semble; et quand il vient à mourir, leurs fonctions cessent ipso facto; cependant, aux termes d'une loi rendue en 1708, le conseil privé d'un roi reste encore en fonctions six mois après la mort de ce prince, quand dans l'intervalle le nouveau souverain n'en a point reconstitué un autre. Tous les ans, il est publié une liste officielle des membres du conseil privé; ceux dont le nom s'y trouve omis se trouvent par cela même prévenus que le roi a cessé de les tenir pour agréables. Dans la plupart des cas, le conseil privé n'est que consultatif; toutefois, dans les affaires coloniales il exerce une espèce de juridiction, et fonctionne alors comme tribunal de première instance dans les affaires ayant trait aux intérêts généraux de la province, ou bien comme dernier degré de juridiction et comme cour d'appel dans les causes jugées par les hautes cours des dépendances de l'Angleterre, comme les îles de Man, de Jersey, de Guernesey, etc.

L'administration inférieure a pour base l'ancienne organisation germanique des comtés. Tous les hommes libres étaient alors groupés en dizaineries (paroisses et seigneuries), centaineries et comtés; et chacun de ces groupes avait son administration communale propre, son organisation militaire et son organisation judiciaire particulières. A cet effet l'Angleterre avait été divisée en quarante et le pays de Galles en douze shires on comtes, dont quelques-uns, tels que ceux de Chester, de Durham, de Pembroke, de Hexam (compris aujourd'hui dans le comté de Northumberland), ou encere comme celui de Lancastre, portaient le titre de comtés-pelatins (counties palatine), parce que leurs comtes y avaient exercé des droits analogues à ceux de la reyauté, à l'instar des anciens duchés de l'Allemagne (duces palatini) ou encore des grands fiels de Normandie, de Bretagne, de Bourgogne, de Guyenne, etc., en France. Ils avaient leurs autorités supérieures particulières, et leurs pousesseurs y exerçaient tous les droits et prérogatives de la souveraineté; ausci ne

participaient-ils en rien à la représentation nationale par le parlement. Le comté de Durham existe encore tel qu'il était constitué alors; et l'évêque y est considéré comme l'unique seigneur du sol. Toutefois, depuis Henri VIII, ses prérogatives de souveraineté ont été singulièrement réduites. Les comtés de Chester et de Lancastre ont également conservé beaucoup de leur ancienne constitution de comtés palatins. En outre douze villes (cities), anciens chess-lieux d'éve-ché, et cinq autres ont le privilége de constituer entre elles un coınté à part (county corporate), exerçant ses droits de comté par ses magistrats. Depuis que les pouvoirs attachés autrefois à la dignité de comte ont disparu, ce sont les sheriffs qui les ont remplacés dans chaque comté comme premiers fonctionnaires; mais ils sont subordonnés au lord lieutenant, devenu depuis l'époque de Charles II le commandant de la milice locale. A l'origine, fonctionnaires de la commune avant tout, leur nomination fut plus tard attribuée au roi. Il n'est cependant pas exact de dire que c'est lui qui les nomme; on tient même jusqu'à un certain point pour illégitime le shériss que le roi nomme directement (pocket sheriff), et tous les ans le lord chancelier et quelques autres membres de l'administration supérieure lui présentent une liste de candidats parmi lesquels il doit choisir. Le sheriss est autorisé à se faire suppléer dans l'exercice de ses fonctions par des sous-sheriss (undersheriss): c'est lui qui nomine les baillis (bailiffs) des différents arrondissements du comté, mais il demeure personnellement responsable de leurs actes. Le second fonctionnaire public du comté est le coroner; il a pour principale attribution de saire les enquêtes nécessaires pour constater les saits qui peuvent donner naissance à une action publique. Le grand-juge de la cour (lord chief-justice of the King's Bench) est le premier coroner du royaume, et peut en exercer les fonctions partout où il le juge à propos. On compte aujourd'hui dans chaque comté de quatre à six coroners : et ils sont élus à vie par la population des localités où ils exercent leurs fonctions. Mais ces fonctions ont beaucoup perdu de leur ancienne importance et surtout de la considération qui s'y rattachait, parce qu'elles sont recherchées par des gens de bas étage, en vue des émoluments qui y sont joints. De tous les fonctionnaires publics qu'il y ait en Angleterre, les plus importants incontestablement sont les juges de paix (custodes ou conservatores pacis), aux mains de qui se trouvent confiées la police et d'autres branches essentielles de l'administration. Le roi lui-même, on peut le dire, n'est que le premier juge de paix du royaume. De même, la plupart des hauts fonctionnaires de l'Etat, le lord chancelier, le lord de la trésorerie, le lord maréchal, le lord high-constable, les douze grands-juges, et d'autres encore, ont, en vertu de leurs charges, le droit de fonctionner comme juges de paix dans toute l'étendue du royaume; le sheriss et le coroner, dans les limites de leurs comtés respectifs; les fonctionnaires inférieurs, dans la circonscription territoriale à laquelle ils sont attachés. De tous temps on trouve en Angleterre de ces magistratur de paix et de conciliation. A l'origine, les titulaires en étaient élus dans le tribunal du comté. et il en sut ainsi jusqu'à l'époque d'Édouard III, qui s'arrogea le droit de les nommer. C'est aussi sous le règne de ce prince qu'ils reçurent la dénomination de juges de paix; et en 1351 on ajouta à leurs attributions le pouvoir de connattre des faits de félonie ou simples délits. D'abord on ne compia qu'un ou deux juges de paix par comté; mais avec le temps leur nombre alla toujours en augmentant, et aujourd'hui ce sont là des fonctions honorifiques fort recherchées par tous ceux qui peuvent y prétendre. A cet effet, il faut être domicilié dans le comté et posséder un revenu d'au moins 100 liv. st. en fonds de terre. Le lord chancelier expédie de temps a autre des lettres patentes collectives pour tons les juges de paix d'un même comté, dont le nombre va quelquefois jusqu'à 5 et 600. Mais tous n'exercent pas en réalité leurs fonctions; celui qui désire le faire doit préalablement obtenir de la chancellerie un diplôme qualifié de de-

dimus potestatem, et prêter, indépendamment du serment général, un serment spécial. Certaines affaires peuvent être expédiées par un seul juge de paix; pour d'autres, il faut la présence de deux de ces magistrats. Enfin, il en est qui ne peuvent être décidées que par la réunion de tous les juges de paix du comté, qui a lieu tous les trimestres et constitue alors une cour de justice, avec droit d'archives particulières (court of record). Jadis dans cette foule de juges de paix on en choisissait un certain nombre, devant l'un desqueis devaient toujours être portées certaines causes d'une nature particulière et déterminée. Ces magistrats étaient désignés par le nom de quorum, d'après les mots par lesquels commençait l'acte même de leur investiture : Quorum aliquem vestrum A. B. C. D. unum esse volumus, etc. Mais cette distinction est complétement tombée en désnétude de nos jours. Le cercle d'attributions des juges de paix dépend de le teneur de leurs lettres-patentes collectives, pour la rédaction desquelles s'est conservée une formule générale datant de 1592. Mais une foule de statuts postérieurs sont venus depuis l'élargir considérablement. Le meilleur manuel à consulter pour l'exercice de ces fonctions est l'ouvrage de Burn, intitulé Justice of the Peace (1755). Les juges de paix sont les conservateurs de la paix publique, en ce sens qu'ils sont appelés les premiers à connaître de tous les délits; que c'est à eux qu'il appartient d'ordonner la mise en état d'arrestation des prévenus, et de les mettre en liberté sous eaution ou bien de les envoyer en prison pendant la continuation des poursuites. Ils prononcent, avec l'assistance d'un jury, sur tous les troubles apportés avec violences à l'exercice du droit de propriété, et rétablissent le possesseur légitime dans ses droits ; ils punissent ou éloignent du comté tous mendiants et vagabonds; c'est à eux qu'incombe la mission de prendre soin des pauvres dans chaque localité, de leur distribuer des secours, et de recueillir les enfants nés d'un commerce illégitime. Ils veillent partout au maintien de l'ordre, à l'exécution des lois. Il dépend d'eux d'autoriser ou d'interdire l'ouverture de nouvelles auberges, de nouveaux cabarets, débits de bière et de liqueurs spiritueuses. Toute réunion de plus de dix personnes ayant pour but la signature de pétitious, d'adresses, etc., doit, pour être légale, avoir été préalahlement autorisée par deux juges de paix. Le sheriss, les coroners, les high-constables, les baillis, les directeurs des prisons et tous les juges de paix assistent à ces réunions trimestrielles; cependant, il n'y a que le très-petit nombre de ces derniers qui s'acquittent de ce devoir. L'un des juges de paix, ordinairement un des hommes les plus considérés du comté, est nommé par le roi, dans les lettres patentes collectives, garde des actes (custos rotulorum). Les juges de paix élisent eux-mêmes leur président (chairman). C'est dans leurs sessions qu'on s'occupe de la fixation des dépenses communes à faire pour le comté; des allocations nécessaires pour l'entretien des routes, ponts, prisons et palais de justice; des émoluments à accorder à ceux qu'on emploie à cet effet; de répartir ces dépenses entre les diverses paroisses; de nommer les inspecteurs des pauvres, les administrateurs des paroisses et autres fonctionnaires. Les délits minimes, les vols de peu d'importance, les filonteries, les rixes, les injures, les menaces, y sont jugés avec l'intervention d'un grand jury, et l'on y porte les appels des sentences rendues par un seul juge de paix. Le grand-juge Coxe disait déjà, du temps de Jacques 100 que « dans toute la chrétienté il n'y a rien de comparable aux fonctions de juge de paix consciencieusement remplies ».

Les constables forment le dernier degré de la puissance exécutive. A l'exception des agents salariés par la police, on retrouve encore là le caractère essentiel de chacune des institutions de l'Angleterre, où tout est repporté à la commune; et bien loin de paralyser l'action de la royanté par celle de la démocratie, c'est au contraire ce caractère qu'on peut considérer comme la base fondamentale de la grandeur et de la puissance du trône.

Le système de la responsabilité des fonctionnaires publics se rattache étroitement à ce caractère essentiellement communal qu'a en Angleterre l'administration publique. Son principe, c'est que les attributions et les devoirs de chaque fonctionnaire public soient tellement bien déterminés par la loi, qu'ils ne puissent être changés, étendus ou restreints que par une autre loi. Tout fonctionnaire public, du premier au dernier, ne tient ses pouvoirs que de la loi, et non de la volonté d'un chef; et c'est surtout vis-à-vis de la communanté ou association politique qu'on appelle l'État qu'il est responsable de l'usage qu'il en fait. Il en résulte que celui qui se rend coupable d'une illégalité ne saurait invoquer pour excuse les ordrés qu'il aurait reçus de son supérieur, et que la responsabilité administrative commence précisément à partir du fonctionnaire infime ; or, qui ne sait qu'à l'égard d'un subalterne il est toujours plus facile de faire triompher et appliquer les principes, que si l'on avait tout d'abord affaire à des hommes puissants et haut placés. Quiconque croit avoir à se plaindre d'un fonctionnaire public dans l'exercice de ses fonctions a le droit de le poursuivre en dommages-intérêts, sans qu'il soit pour cela besoin de l'autorisation des supérieurs de ce fonctionnaire. La loi a dans beaucoup de cas précisé à l'avance les dommages-intérêts; quand il n'en est pas ainsi, l'appréciation en est soumise à un jury, qui les détermine d'après les circonstances de la cause. Tout abus de pouvoir entraine en outre des peines plus ou moins graves, qui dans beaucoup de cir-constances ne sauraient être mitigées par la clémence royale. Ainsi, par exemple, le roi ne pourrait point faire remise de peines pécuniaires prononcées contre le coupable à titre de réparation envers le plaignant. Le détenu qui a été transféré dans une autre prison sans un motif prévu par la loi a une action aussi bien contre l'exécuteur que contre le signataire d'un tel ordre. De même le détenu qui six heures après l'avoir demandé ne recoit pas une copie exacte du mandat d'amener dont il a été l'objet a droit de réclamer du signataire ou de l'exécuteur de l'ordre d'arrestation une indemnité de 100 livres sterling, et une autre de 300 livres sterling du lord chancelier ou de celui que le représente, s'il y a de sa part refus de délivrer le mandat d'habeas corpus qu'on lui réclame. Pour mieux assurer la répression de tels abus de pouvoir, il est beaucoup de circonstances où la loi autorise non-seulement la victime, mais des tiers, à poursuivre et à réclamer l'application de la loi. Tels sont notamment les cas où quelqu'un remplit un emploi sans avoir les qualités requises, sans avoir préalablement satissait à toutes les conditions posées par la loi, prêté le serment qu'elle exige, etc. Quiconque vient prendre place au parlement sans posséder la fortune exigée à cet effet par la loi s'expose à se voir réclamer 500 livres sterling d'indemnité par le premier citoyen venu, Tout sheriss qui, lors des élections pour le parlement, agit contrairement à ses devoirs encourt la même pénalité. Les ministres eux-mêmes ne sont point à l'abri de semblables réclamations d'indemnités pour la suspension de l'acte d'habeas corpus, à laquelle ils ont ordinairement recours dans les moments de troubles. En esset, le terme fixé pour cette suspension une sois écoulé, il leur faut par une loi nouvelle (indemnity bill) se mettre à couvert de toute réclamation en dommages-intérêts pour faits se rattachant à l'exécution de cette mesure exceptionnelle. Or, jamais ils ne l'obtiendraient du parlement s'il y avait véritablement eu abus. La pierre angulaire de ce système de responsabilité, c'est le droit qu'a la chambre des communes de mettre en accusation les plus hauts fonctionnaires publics. Quelque fondées que puissent être certaines objections qu'on élève contre l'institution du jury, on ne saurait disconvenir que le jugement par jurés, auquel ne peuvent point participer des fonctionnaires publics, et au moyen duquel le peuple lui-même est appelé à les juger, ne contribue pas peu à fortifier le système de la responsabilité des agents du pouvoir et à mainienir dans le gouvernement de l'État le caractère de la constitution cominunale. Il faut d'ailleurs se garder de croire que ces institutions paralyseat en rien la force du pouvoir. La pensée seule de la responsabilité personnelle qui leur iscombe empêche ces agents de donner lieu à de telles plaintes en outre-passant la lettre de la loi. D'ailleurs, les demandes en dommages-intérêts auxquelles peuvent donner lieu les dénis de justice commis par les juges de paix, sont toujours repoussées par le tribunal supérieur quand in n'y a pas contre eux preuve évidente d'animosité personnelle, de vengeance, de satisfaction donnée à des intérêts personnels. Tout ce qu'on considère, c'est la question de droiture, de loyauté et de probité.

L'esquisse que nous venons de tracer de l'organisation du gouvernement intérieur de la Grande-Bretagne serait incomplète si nous n'y ajoutions pas un mot sur l'organisation municipale, grace à laquelle tout ce qui intéresse la vie publique est bien plutôt abandonné à la libre volonté des citoyens que placé sous la haute direction de l'État. Il est dans la nature humaine que chacun temoigne d'un zèle et d'un attachement tout particuliers pour ce qu'il considère comme une création de son intelligence et de sa volonté. Le gouvernement anglais a donc raison de laisser libre carrière à cette action commune; mais une condition indispensable pour qu'elle puisse avoir lieu, c'est qu'il soit loisible aux citoyens de se réunir pour conférer sur tout ce qui a trait à leurs institutions; et voilà aussi pourquoi il suffit à cet effet en Angleterre du consentement de deux juges de paix qui fixent l'heure et le lieu de la réunion. Il est vrai que ce droit de se réunir pour délibérer sur des intérêts publics a été modifié par un acte du parlement de 1820 ; mais il n'a point subi d'attérations essentielles. La loi déclare seulement que ceux-fà seuls peuvent assister à une réunion de ce genre qui sont domiciliés dans le comté; ils doivent s'y rendre sans armes. Les sheriffs, les juges de paix et les maires ne peuvent jamais en être exclus.

Enfin, en ce qui est de l'administration de la justice, on peut dire que la constitution anglaise n'est pas moins remarquable dans tout ce qui a rapport au droit privé, alors même qu'on élargirait assez ce terme pour y comprendre la législation criminelle, que dans ce qui se rapporte au droit public. Ici encore on se trouve en présence d'un imposant édifice, parvenu à une certaine perfection bien plus tôt que les monuments du même genre dans les autres parties de l'Europe, et qui, par cela meme que depuis lors le reste de l'Europe a maintes fois complétement bouleversé ses divers systèmes judiciaires, a conservé beaucoup d'éléments non-seulement antiques, mais même surannés. Encore bien qu'au total le développement du droit y ait suivi la même marche que dans d'autres États (puisque là aussi le plus ancien droit populaire succomba de bonne heure, de même qu'on ne saurait méconnaître dans le droit nouveau, datant du onzième siècle, une influence considérable exercée par le droit romain), une circonstance qui assura plus d'o-riginalité au droit anglais, c'est que jamais le droit romain ne fut généralement reconnu en Angleterre, à l'exception des tribunaux ecclésiastiques et pour les affaires de mariage et de testament qui y ressortissaient. Dans les cours d'amirauté on ne l'a jamais appliqué non plus qu'avec de grandes restrictions. Comme en Angleterre la législation expresse et positive ne fut jamais abandonnée au gouvernement seul, il en résulta qu'elle s'y montra beaucoup moins féconde que dans d'autres pays. Jamais on n'y rédigea de code civil ou pénal de quelque étendue; jamais il n'y fut question d'une ordonnance, d'un code de procédure, comme en possédaient déjà au quinzième siècle les moindres États de l'Allemagne. La formation du droit en Angleterre demeura surtout le résultat des décisions juridiques; et c'est uniquemement pour un très-petit nombre de points importants que des règles positives ont été tracées par des lois pénales et positives reconnaissant et consacrant presque toujours les modifications survenues dans les rapports juridiques des citoyens, sans pour cela avoir été le sait de la législation. Sous ce rapport

le règne d'Édouard let (1272—1307) fut l'époque la plus féconde pour la formation du droit de la Grande-Bretagne; aussi les Anglais ont-ils l'habitude de surnommer ce prince leur Justinien.

Le système de droit anglais repose sur une double base : le droit commun (common law), expression par laquelle on comprend tout ce qui dans la théorie et la pratique des cours de justice s'est développé comma droit naturel et convenu; le droit statutaire (statute law), consigné dans des lois positives, et notamment dans les lois les plus récentes rendues par le parlement. C'est une idée complétement erronée de croire que cette diversité ait pour base une différence de nationalité, que le droit commun suit d'origine anglo-saxonne, et une fois la conquête des Normands opérée, n'ait plus été en vigueur qu'à l'égard des anciens habitants du pays; que le droit statutaire, au contraire, n'ait été qu'à l'usage des Danois d'abord, et ensuite des vassaux normands français de Guillaume I. Il n'existe pas la moindre trace d'une semblable dissérence. Bien au contraire, se droit séadal franco-normand devint tout aussitôt après la conquête la loi générale du pays, même celle des vassaux anglais; et quand Guillaume II et Henri Ier restituèrent à la nation une partie de ses antiques libertés anglo-saxonnes, les seigneurs normands participèrent également à ce hienfait. On peut dire que l'élément des institutions anglo-saxonnes continua de subsister, et ne fit que s'accommoder à la langue et aux formes de la Normandie. Pendant longtemps le français fut la langue en usage à la cour, au parlement, dans les tribunaux. Sous le règne d'Édouard III (1327 — 1377), le latin deviat la langue judiciaire; et il en sut ainsi jusqu'à l'année 1730, où une loi introduisit pour la première fois l'usage de la langue anglaise dans les cours de justice. C'est là pourquoi aujourd'hui encore toutes les formules judiciaires (writs) sont désignées par les premiers mots latins de leur texte primitif. Les modifications opérées à la suite des temps dans les parties ssentielles des institutions nationales proviennent surtout de l'organisation judiciaire, dont les institutions en usage en Normandie devinrent le modèle. Ce qui les dissérenciait des institutions judiciaires anglo-saxonnes, c'est que chez les Saxons le pouvoir judiciaire appartenait aux communes même, et surtout aux associations de communes formant ce qu'on appelait un gau ou comté, sous la présidence commune de l'evêque et du comte; tandis qu'après la conquête normande il fut compris au nombre des prérogatives royales, et le plus souvent confié en première instance aux barons, mais exercé en dernière instance par les représentants de l'autorité royale. La connaissance des causes civiles et criminelles les plus importantes sut enlevée aux tribunaux de comté; précisément comme en France, à la même époque, les procès appelés cas royaux furent soustraits à la compétence des tribunaux inférieurs, sous prétexte qu'il s'agissait tantôt des droits séodaux de la couronne, tantôt de la dignité

L'ancienne cour du roi (aula regis) se composait des grands officiers de la couronne, ayant à leur tête un grandjuge (justitiarius capitalis), dont le roi lui-même, pour les procès dans lesquels il figurait comme partie, était justiciable; mais il résulta de là que cette juridiction ne tarda point à être supprimée. On la remplaça alors par trois cours de justice permanentes, composées d'hommes versés dans la connaissance du droit, d'abord la haute cour du pays (court of common pleas, curia communium placitorum), pour les procès en matières civiles entre sujets, à laquelle le roi Jean, dans sa Grande Charte de 1215 promit déjà d'assigner une résidence fixe ; puis la haute cour du roi (dite King's ou Queen's Bench, parce qu'autresois le roi la présidait, assis sur un banc élevé), chargée de connaître des atteintes portées à la paix publique et de délits plus graves, considérés alors comme autant de violations de la fidélité due au seigneur suzerain (félonie), et qui de nos jours encore accompagne à bien dire la cour du mouarque; entin, pour les causes relatives aux droits et redevances dus au roi, la

cour du fiel ou de l'Échiquier (curia Scaccarti). Chacune de ces cours se compose d'un grand-juge (chief-justice) et de trois conseillers : et ces douze juges supérieurs réunis forment un collège ayant pour mission de décider les questions de droit douteuses. A cette cour du fief ou de l'Échiquier, dont les conseillers portent le titre de barons, de même que l'on donne celui de chief-baron au grandjuge, appartient en outre le chancelier du fief, (chancellor of the Exchequer), lequel remplit en même temps les fonctions de ministre des finances. On peut appeler de la haute cour du pays à la haute cour du roi, et de celle-ci à la cour de la chambre du fief (court of Exchequer chamber), laquelle se compose du chancelier du royaume, du grand-trésorier ou premier lord de la trésorerie et des membres des deux autres hautes cours ; enfin, dans tous ces cas, et comme dernière et suprême instance, à la chambre dès lords. A côté et jusqu'à un certain point au-dessus, de ces divers degrés de juridiction, existe encore la chancellerie du royaume court of chancery) sous les ordres du grand-chancelier, composée d'un vice-chancelier et de douze conscillers rapporteurs (masters of chancery). A la juridiction du chancelier appartiennent exclusivement les causes qui regardent le roi personnellement ou qui intéressent le domaine royal, les affaires de faillites, les tutèles et les causes qu'il couvient de juger, non en droit strict, mais d'après les principes de l'équité. A la suite des temps, les autres cours ont également vu comprendre dans leurs attributions le droit de fonctionner, à l'occasion, comme tribunaux d'équité (courts of equity); et pen à pen la chancellerie du. royaume (court of chancery) a fini aussi par étendre sa compétence sur les questions de droit proprement dites. Comme dans les causes de cette dernière espèce on n'est jamais admis à invoquer la preuve testimoniale, attendu que devant cette cour les désisions du jury sont sans autorité, les causes vont en appel de ses décisions devant la haute cour du roi. Bien qu'à l'origine la compétence de chacune de ces différentes cours de justice eût été très-exactement déterminée, toute affaire civile peut aujourd'hui, au choix des parties, être indifféremment portée devant chacune de ces trois hautes cours de justice. Seulement, on se sert à cet effet d'une fiction de droit. Ainsi, par exemple, pour saisir la haute cour du roi (King's ou Queen's Bench) d'une cause, on suppose que le défendeur est détenu dans la geôle de la conciergerie du château (Marshalsea) ou bien est devenu le débiteur du demandeur par suite d'infractions à la paix publique. Pour invoquer la compétence de la haute cour du fief ou de l'Échiquier (Exchequer's court), le demandeur suppose qu'il est lui-même le débiteur du roi, et qu'il ne demanderait pas mieux que de s'acquitter envers lui, si le défendeur ne le mettait pas dans l'impossibilité de le saire par son resus de lui payer ce qu'il lui doit. Les affaires ecclésiastiques, les contestations relatives aux mariages et aux testaments; quand il s'agit d'objets mobiliers, ressortissent aux cours épiscopales. Les causes concernant le commerce de mer, les prises, les assurances ressortissent à la cour d'amirauté. Il existe en outre une foule de juridictions inférieures pour certaines causes et certains lieux, par exemple les comtés palatins de Chester, de Durham et de Lancastre, les tribunaux de mines (stannaries) dans le pays de Cornouailles, et un grand nombre de tribunaux se condaires à Londres. Toutefois, les trois cours supérieures dont il a été fait mention plus haut, et qui siégent à Westminster, sont chargées d'exercer une haute surveillance sur les actes de la plupart de ces tribunaux inférieurs. Comme il était très-difficile aux plaideurs habitant les parties les plus éloignées du royaume de venir à Londres invoquer l'appui de la justice dans leurs contestations judiciaires, on organisa dès le règne de Henri II (1154-1189) des tournées faites dans le pays par les juges; et cette institution, les assises à tenir annuellement dans les comtés, a toujours été en se perfectionnant avec le temps. Dans les foires, on établit un tribunal temporaire dont l'origine toute normande se

retrouve dans la dénomination de pieds possdreux (les Anglais écrivest aujourd'hui pié postire); c'est une espèce de magist rature de prud'hommes désignés par l'autorité locale. Ils prononcent sur toutes les contestations entre les marchands ou colporteurs et leurs pratiques, dont les pieds sont naturellement couverts de poussière. On traduit aussi à seur barre, pour être jugés sommairement, les auteurs de vols, filouterles, rixes et autres délits commis en champ de foire. Il existe, en outre, des cours locales tenues par des magistrats inférieurs, qui ont le titre de sergeants, c'est-à-dire sergents ès lois on sous-juges. Ils tiennent les cours de miss priss, où l'on prononce sur toutes les causes en état, à moins que le président de la session trimestrielle ne soit arrivé avant la décision : de là est venue la dénomination latine de ces tribunaux inférieurs.

L'action du ministère public n'est pas la même ici qu'en France, où l'on peut dire que cette institution est admirable et presque unique en Europe. L'attorney général, le solliciteur général et leurs substituts, qu'on appelle les conseils de la couronne, n'ont rien ou presque rien à voir dans les procès civils ordinaires; car s'il s'agit de divorces, de réclamations d'état, d'interdiction, ou de deniers pupilaires, ou de faillites, ces causes sont portées devant un autre ordre de juridiction. Les conseils de la couronne, aujourd'hui conseils de la reine, n'ont même pas d'attributions et d'émoluments fixes. Ils sont à peu près chez nos voisins ce que sont parmi nous les juges suppléants, les avocats du trésor, des douanes, des hospices, des contributions indirectes; mais îls conservent, même en plaidant pour les particuliers, la marque distinctive de leur grade : ils ont, au lieu d'une robe de laine noire bordée en soie, la robe entièrement de soie noire.

La perruque est de rigueur pour les avocats et les avoués comme pour les juges : ceux-ci ont toujours la perruque poudrée et bouciée; les avocats mettent ordinairement une perruque aans poudre, et quelquefois noire sur une chevelure blonde; et les favoris, dépassant les dernières ondulations, donnent à la physionomie d'un avocat ainsi affublé le caractère le plus grotesque. Quelques jeunes barristers ou stagiaires ont voulu innover en ce genre; mais ils ont succombé contre les préventions des magistrats : chacun d'eux est, comme Nestor, laudator temporis acti, et voit une révolution sociale imminente dans la moindre dérogation aux vieilles routines.

Celui qui est poursuivi en payement d'une lettre de change ou de toute autre obligation clairement libellée est saisi dans ses biens ou même dans sa personne, sur une simple autorisation du juge; s'il a des moyens à faire valoir, il faut qu'il se constitue demandeur sur son opposition, à la sentence de nil dicil. Les cours ordonnent presqué toujours la comparution des parties en personne; le demandeur et le défendeur ont toujours droit de produire leurs témoins; celui qui ne se présenterait pas courrait grand risque d'être emprisonné pour mépris envers la cour, contempt of the court; il devrait en outre des sommes énormes pour les frais d'assignation, de déplacement et de présence de témoins; il devrait aussi le remboursement des souverains d'or payés à titre d'indemnité aux douze jurés spéciaux. Cette somme est toujours distribuée à l'audience même, par l'avoué du demandeur.

La juridiction pour les banquerontes est tort simple : il n'y a point ici de distinction entre la faiilite provenant de causes accidentelles, la banqueroute simple provenant de pure négligence, et la banqueroute frauduleuse; tout négociant qui se trouve hors d'état de payer ses dettes est traduit à la court of bankruptcy. Sur la constatation de la suspension de payements, la cour nomme des assigness ou syndics, qui s'emparent de toute la liquidation et en rendent compte.

L'institution d'une cour de cassation manque à l'Angleterre comme à bien d'autres pays. Le seul recours ouvert contre les violations de forme, l'inobservation ou la fausse application des lois, ressemble beaucoup à notre requête civile. Le plaideur qui a succombé assigne son adversaire pour voir dire (to show cause) que le jugement a été incompétemment rendu, ou que la décision est contraire aux preuves qui ont été produites devant le jury. On obtient ainsi un writ of error, un jugement reconnaissant qu'il peut y avoir eu erreur, et l'on plaide de nouveau la cause devant les mêmes juges. L'appel est alors porté devant la cour de chancellerie, et en dernier ressort, mais dans des cas rares et extrêmes, devant la chambre des lords. La courde chancellerie, la cour du vice-chancelier et la cour secondaire, dite des secondaries, qui en est une section, jugmi sans jurés; mais alors la procédure prend un caractère de complication tel qu'il en coûte beaucoup de temps et d'argent avant d'obtenir justice ou d'acquérir par un arrêt la preuve qu'on a eu tort de plaider. Ces inextricables difficultés sont passées en proverbe, même dans la classe populaire. Lorsque deux boxeurs, dans une lutte opiniatre, sont tellement engagés que la tête de chacun d'eux est prise sous l'un des bras de l'adversaire, de telle façon que ni l'un ni l'autre ne peuvent agir, on dit qu'ils sont en vraie cour de chancellerie.

En ce qui est de la formation d'un système de droit, cette rapide esquisse de l'organisation judiciaire de la Grande-Bretagne sait comprendre comment, malgré toutes ses bizarreries surannées et en dépit des nombreuses lacunes qu'y présente la distribution de la justice, elle a dû tout au m produire dans les principes du droit une grande simplicité unie à une rare fixité. Ce qui ajoute encore à cette invariabilité de la jurisprudence, c'est que les cours qui ont le droit d'avoir des archives à elles (courts of records), sont tellement liées par lours décisions précédentes, qu'elles se sauraient s'en écarter sans introduire un motif de nullité dans les décisions nouvelles qu'elles sont appelées à rendre. C'est ainsi qu'a pu se créer une jurisprudence tellement vaste et en même temps si précise qu'à elle seule elle compose la science du droit anglais presque tout entière. Cette jurisprudence forme ce qu'on appelle en Angleterre le droit commun (common right); sans doute il n'a jamais pu prévaloir directement contre une loi expresse et positive; mais au moyen d'interprétations, de distinctions subtiles, et surtout à l'aide de fictions, on parvient à l'éluder et à la faire considérer comme non avenue. Cette partie du droit n'a pas d'ailleurs été seulement à l'origine un droit coutumier; on y a en outre compris les lois expresses des époques antérieures. Quand, peu de temps après la conquête par les Normands, la connaissance du droit romain fut aussi introduite en Angleterre, surtout par des savant appartenant à l'ordre du clergé, tels que Lanfranc et autres, les jurisconsultes nationaux l'empêchèrent de prévaloir, parce qu'ils eurent l'habileté de s'emparer de ses formules et de ses principes généraux pour perfectionner le druit indigène. L'Angleterre est de tous les pays de l'Europe celui qui eut le plus tôt des codes en propre. Ranulph de Glanville composait déjà vers l'an 1189 son ouvrage intitulé De Legibus et consuetudinibus Angliz; et celui de Bracton, qui, sous un titre identique, est un système très-détaillé de droit, date de l'époque de Henri III. Les lois d'Édouard 1° achevèrent de faire triompher le droit national, et à l'instar de ce qui se faisant en France par les soins de saint Louis, ce prince établit un meilleur ordre dans les tribunaux. Les ouvrages de droit qui proviennent de cette époque, Britton, Fleta, Hengham, le Miroir des Juges, etc., contiennent en grande partie un droit qui continue à être encore en vigueur de nos jours, et forment le point de départ du droit commun. Celui-ci est entièrement contenu dans les décisions des cours de justice, que pour cette raison on s'occupa de bonne heure à recueillir avec le plus grand soin en Augleterre, et qui pour la première sois surent publiées à partir du règne d'Édouard II (1307-1327) dans les anciens registres annuels des tribanaux, puis plus fard par d'autres. Ces recuells (appelés records) ont été en prenant toujours plus d'étendue, de même que le nombre en est devenu de plus en plus considérable. A la fin du règne de Georges III, on n'en possédait déjà pas moins de 256. Ils ont eu pour résultat de rendre la science du droit de plus en plus embrouillée et compliquée, d'autant plus que jusque dans ces derniers temps l'enseignement en était demeuré exclu du programme d'études des deux universités existant en Angleterre. Comme ces universités étaient des institutions essentiellement ecclésiastiques, on n'y enseignait que le droit romain, auquel le clergé demeura toujours fort attaché et dont les prescriptions ont encore force de loi devant les tribunaux ecclésias tiques. Peut-être aurait-il de la sorte fini par prévaloir tout à fait en Angleterre, si une circonstance heureuse n'était pas venue en aide au droit national. Ce fut la création à Westminster d'une cour de justice suprême et permanente, création consignée dans la grande charte du roi Jean. Les jurisconsultes dont on la composa formèrent entre eux une espèce de corporation savante; ils conçurent bientôt la pensée de communiquer leur science par la voie de l'enseignement et de conférer à ceux de leurs élèves qui s'en rendraient dignes le droit d'enseigner à leur tour, avec des titres répondant à nos titres académiques, tels que barrister (bachelier ou licencié en droit) et serjeant at law (docteur en droit). De jeunes hommes se réunirent alors à l'effet d'apprendre la théorie dans des habitations communes, dans ce qu'on appelle encore les auberges de la chancellerie (Inns of chancery), et la pratique dans les Inns of court.

Ces prétendues auberges sont i'origine des fondations et des associations qui existent encore de nos jours, mais à peu près pour la forme seulement; de telle sorte pourtant que personne n'est admis en Angleterre à exercer la profession d'avocat sans avoir fait son stage pendant le temps voulu comme membre des auberges ou hôtelleries de la cour (Inns of court), à savoir Inner Temple, Middle Temple, Lincoln's Inn et Gray's Inn. Il y a longtemps que l'enseignement savant de ces établissements a-cessé; en revanche des legs particuliers out créé, en 1758 à Oxford, et à Cambridge en 1800, des chaires de droit commun (common right) anglais. Le premier professeur qui occupa la chaire fondée à Oxford fut le célèbre Blackstone, dont les Commentaries on the laws of England, demeurés l'ouvrage le plus important qu'on possède sur ces matières, sont remarquables surtout par les idées profondément philosophiques et pratiques qui y dominent. D'ailleurs la littérature juridique de l'Angleterre est assez pauvre en traités systématiques.

Le droit commun anglais n'embrasse pas seulement le droit civil, mais encore le droit criminel. Il n'est guère facile d'en indiquer l'esprit sous ces deux rapports. Le système de la propriété foncière a pour base en Angleterre la féodalité; et bien que sous Charles II on ait aboli toutes les prestations en nature, à l'exception de certains services de cour, une soule de détails portent encore la trace visible des idées qui dominaient à l'époque de la féodalité, par exemple ce qui a trait aux successions. Une grande anomalie qu'offre encore ce droit, c'est la faculté qu'il laisse aux Anglais de disposer de leurs biens par testament comme ils l'entendent. Le principe fondamental du droit criminel anglais, c'est que tous les crimes sont autant de délits commis à l'égard du roi, en sa qualité de seigneur suzerain et de gardien suprême de la paix publique. Les crimes graves sont qualifiés de violation de la fidélité due par le vassal (felony); ceux d'importance moindre, d'offense à la personne du roi (misdemannour). Le crime de haute trahison est encore distingué du crime de félonie par une peine plus compliquée. L'application, jadis beaucoup trop fréquente, de la peine de mort est mitigée par le privilége de clergie (benefit of clergy), dont le bénéfice a été de plus en plus étendu; de telle sorte qu'à la peine de mort on a fini par substituer la peine, heaucoup plus douce, de la trans-portation; de même que par l'exercice de plus en plus fréquent du droit de grace, enfin par l'habitude qu'ont prise les jurés d'atténuer la nature du délit, par exemple, en matiere de vol, la valeur de l'objet volé, on en a beaucoup restreint l'emploi. La législation écrite n'ayant que rarement empiéte sur le système du droit commun, et les modifications que celui-ci a pu successivement subir n'ayant été que le fait des influences directes exercées par la nation elle-même, il y a déjà là quelque chose qui semblerait impliquer l'éloge du droit statutaire (statute law). Mais il s'en faut qu'il en soit ainsi. Cette même législation écrite fournit la preuve qu'un concours partiel de sa part eût été insuffisant, et n'eût abouti qu'à provoquer une plus grande confusion dans le système tout entier. On n'ose pas remédier à ses vices les plus choquants, dans la crainte de ne réussir par là qu'à ébranler davantage l'ensemble. On estime que des modifications, des rectifications, des additions, ne feraient qu'aggraver encore le mal; car pour harmoniser une législation il faut pouvoir l'embrasser dans son ensemble aussi bien que dans ses détails et savoir tout ramener à des principes nouveaux et plus simples. Ce n'est donc pas sans raison qu'on adresse à la législation écrite de l'Angieterre le double et contradictoire reproche d'être tout à la fois beaucoup trop en arrière et beaucoup trop en avant de l'esprit du siècle, de pécher par trop de timidité et par trop de précipitation. On hésite à en faire disparattre les imperfections les plus criantes, par exemple à abréger les interminables lenteurs de la procédure en matières civiles, et surtout à simplifier le mode d'acquisition de la propriété foncière; on n'ose pas essacer de la loi pénale des dispositions barbares avant leur source dans un état social qui n'est plus depuis longtemps; en même temps, chaque session parlementaire voit adopter une foule de dispositions législatives isolées, sans plus de rapport avec te passé qu'avec l'avenir; et ces brusques innovations se font avec une légèraté qui touche à l'étourderie. Aussi la législation parlementaire prend-elle d'année en année des proportions plus volumineuses, tandis que l'étude scienti-sique de l'interprétation des lois devient toujours chose plus compliquée et plus difficile. La langue des lois, comme celle des tribunaux, est tellement prolixe, embarrassée et remplie de piéonasmes, qu'à force de vouloir être clair et précis on de-vient inintelligible, et qu'on omet les choses les plus essentielles. Au lieu de lois générales, il paraît des dispositions si locales et si étendues, que ce n'est qu'à la longue et bien rare-ment que l'ensemble du pays peut en recueillir le bénéfice. On est en présence d'une masse indigeste et confuse de lois, et non point d'une législation. Ce vice a d'ailleurs pour compensation l'un des grands avantages du droit anglais : l'importance extrême qu'il attache à l'interprétation littérale de toutes les lois, qui souvent conduit à de singulières conséquences, mais qui repose sur cet axiome de liberté : « Tout ce que la loi ne défend pas est permis. » La collection des lois rendues par le parlement, commencée en 1765 par Ruffhead, continuée ensuite par année, comprend l'ensemble de la législation depuis la grande charte du roi Jean jusqu'en 1786, et forme 32 forts volumes in-4°. Un autre recueil par Thomlins et Raithby, imprimé en plus petits caractères, contient en 16 volumes in-4° les lois rendues de 1215 à 1817. La collection de Pakering, embrassant la même période de temps, forme 34 volumes in-4°. Le besoin d'une rédaction nouvelle, tant du droit commun contenu dans les ouvrages de jurisprudence que des statuts codifiés, en d'autres termes le besoin de nouveaux codes résumant et fixant les principes de l'ancien droit, s'est donc fait aussi vivement sentir en Angleterre qu'ailleurs. Mais il a fallu bien du temps à l'opinion publique pour triompher des préjugés aristocratiques et des préjugés des corporations en ce qui a trait à l'amélioration de la jurisprudence. Romilly, Peel et Mackintosh sont les hommes qui ont incontestablement le plus contribué à la réforme de la législation criminelle. De 1823 à 1830, il ne fut pas abrogé complétement moins de 1,126 anciens actes du parlement (statute laws), et partiellement moins de 443, les uns et les autres comme ne répondant plus aux exigences et à l'esprit

de l'époque actuelle. Cette grande œuvre fut continuée avec encore plus d'énergie et de rapidité quand lord Brougham eut été appelé, en novembre 1830, aux fonctions de lord chancelier. Depuis cette époque il a encore été fait beaucoup, ce qui n'a pas seulement été un grand progrès, mais a en outre ouvert la voie à d'autres réformes, non moins utiles. Un grand nombre de lois suranuées ont encore été complétement abrogées, et la sévérité de beaucoup d'autres singulièrement adoucie; c'est ainsi, notamment, que les cas entrainant une condamnation capitale ont été réduits à un petit nombre. Si le progrès s'est fait lentement, il n'en a été que plus sûr; et en dépit des efforts aytématiques tentés par la chambre haute pour écarter de judicieux projets de réforme, on a toujours vu la constance apportée par la chambre basse dans son œuvre l'emporter à la longue.

Histoire.

C'est à l'accession de la maison des Stuarts au trône d'Angleterre que commence l'histoire de la Grande-Bretagne. La maison de Tudor s'éteignit en la personne d'Élisabeth, fille de Henri VIII (1603). En mourant, cette princesse désigna pour lui succéder un petit-fils de Henri VII, Jacques VI d'Écosse, fils de Marie Stuart, qui réunit alors sur sa tête les trois couronnes sous le titre de roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande (1603-1625), et prit le nom de Jacques 1er. Quoique la nation anglaise eut vu de bon œil l'accession des Stuarts au trône d'Angleterre, parce qu'elle comprenait que l'Écosse, gouvernée désormais par le même prince, ne pouvait qu'ajouter à son influence en Europe, le parlement resusa en 1606 de consentir à la fusion des deux pays et à ce qu'ils n'eussent plus désormais qu'une seule et mêune administration ainsi qu'un même parlement. Jacques le fut moins un tyran qu'un pédant couronné, infatué de l'étendue de ses prérogatives, dès lors en hostilité constante avec une nation décidée maintenant à tracer d'une manière hien précise les limites du pouvoir royal. Les discordes religieuses avaient donné naissance à des partis et imprimé quelque chose de sombre et de résolu au caractère des masses, lesquelles avaient en horreur l'arbitraire. Le nombreux et ardent parti des puritains se faisait surtout remarquer par son opposition à tout ce qui lui paraissait entaché d'arbitraire et de despotisme. Ces hommes graves, chez qui la piété touchait au fanatisme, avaient embrassé avec enthousiasme les doctrines du presbytérianisme, et considéraient l'épiscopat et la suprématie royale en matières de foi comme une abomination. Avec leurs mœurs et leurs maximes républicaines, ils ne pouvaient que détester tout ce qui ressemblait à l'esclavage spirituel. A ces éléments de troubles il faut encore ajouter cette circonstance que les classes moyennes parvinrent à ce moment à exercer une décisive influence sur la composition de la chambre des communes, dans le sein de laquelle il se forma bientôt une redoutable opposition, comptant dans ses rangs des patriotes tels que Coke, Digges, Elliot, Philipps, Selden, Sandys, Pym, etc., lesquels s'étaient de bonne heure promis de rétablir en vigueur la grande charte du roi Jean, en lui faisant subir les modifications réclamées par l'esprit du temps. En présence de ces embarras, Jacques n'hésita point à se jeter dans les bras de l'Église épiscopale, qui à ses yeux avait le grand mérite de sympathiser avec ses idées politiques. Il toléra les catholiques; mais il persécuta ouvertement les puritains. Les jésuites, qui espéraient beaucoup d'un changement de souverain, organisèrent en 1605 la fameuse conspiration des poudres, dirigée tout autant contre le monarque que contre une chambre des communes infectée de puritanisme. Leurs menées déterminèrent le parlement à rendre une loi qui, indépendamment du serment de suprémație, imposait aux ecclésiastiques l'obligation de prêter un serment de fidélité à la couronne (oath of allegiance); serment devenu à partir de 1610 obligatoire pour tous les sonctionnaires publics. C'est aussi de cette même année 1610 que date la mésintelligence profonde qui depuis lors ne cessa de régner entre le roi et le parlement. Aux demandes de subsides que lui adressait Jacques, cette assemblée répondait par des refus jusqu'à ce qu'il eût été fait droit aux griefs du peuple. Jacques, voyant dans ces votes systématiques une atteinte à ses prérogatives, ne voulut point céder; et les communes ne lui accordèrent plus que d'insignificate subsides, dont l'exiguité était rendue encore plus sensible par l'esprit de profusion qui régnait à la cour. Les taxes arbitraires de tous genres auxquelles le gouvernement avait recours pour fournir à ses prodigalités portèrent au comble le mécontentement, en même temps que l'alliance contractée par Jacques le avec l'Espagne, et l'indifférence avec laquelle il vit son gendre l'électeur palatin, prince protestant, succomber en Allemagne dans sa lutte contre l'élément catholique, le firent tomber dans le plus complet mépris.

Jacques I^{er} n'avait pas à lutter contre moins de dissiculés en Écosse, où il s'était profondément aliéné la partie presbytérienne de la population en rétablissant de son autorité privée la dignité épiscopale, et en contraignant le parlement à introduire dans le culte des changements conformes à

l'esprit de l'Église épiscopale.

La situation de l'Irlande était tout aussi menaçante. Jacques s'était proposé d'opérer la réconciliation de ce pays avec l'Angleterre au moyen de réformes politiques, en tête desquelles figuraient des garanties pour la liberté individuelle et une entière sécurité à donner à la propriété. A cet effet, il supprima les rapports de féodalité existant entre les seigneurs et leurs tenanciers, dont il fit de la sorte des hommes libres et égaux à tous égards aux Anglais. Mais la facon arbitraire dont il fut procédé à cette mesure véritablement émancipatrice n'aboutit qu'à provoquer un profond mécontentement, suivi d'une insurrection qu'il sallut réprimer par la force. Toute résistance ayant cessé, Jacques, sans se soucier des représentations et des protestations du parlement irlandais, procéda alors à ces confiscations de la propriété en masse dont l'odieux souvenir pèse encore aujourd'hui sur l'Irlande comme une malédiction. Dans les provinces du nord, on n'y confisqua pas moins de deux millions d'acres de terre aux seigneurs; et la province d'Ulster tout entière fut abandonnée en proie à des colons anglais.

C'est à l'époque où ces troubles intérieurs étaient à leur apogée qu'eut lieu le premier essai de véritable colonisation tenté par les Anglais dans l'Amérique du Nord. Déjà, sous Élisabeth, Walter Raleigh y avait fondé, en Virginie, un premier établissement, qui, faute d'hommes et d'argent, avait completement échoué. Mais l'extension toujours plus grande des relations commerciales, et surtout les persécutions religieuses, y conduisirent aiors de nombreux aventuriers, qui bientôt fireat avec la mère patrie un important commerce de pelleteries et de tabac.

Charles Ier, fils et successeur de Jacques Ier (1625-1649), partageait de tous points les idées de son père. Les Anglais et les Ecossais le soupconnaient même d'avoir de secrètes tendances catholiques; aussi le parlement lui déclara-t-il tout d'abord la guerre en lui refusant les subsides dont il avait besoin, et en le sommant d'avoir à faire droit aux griefs de la nation. Comme son père, Charles Ier vit là une attaque directe à sa prérogative; il eut recours à des emprunts, à des dons volontaires, à des concussions de tous genres, et surtout à la création de taxes illégales. C'est dans cet état d'hostilité flagrante entre lui et le parlement que ce prince ne craignit point de se jeter dans les aventures d'une guerre contre la France et l'Espagne; mais les armements qu'elle nécessita et les pertes qu'il essuya au siège de la Rochelle en 1627, le jetèrent dans de tels embarras financiers, que force lui fut de finir par céder; et en échange de la sanction qu'il donna en 1628 au célèbre bill of rights, devenu l'une des bases les plus essentielles des libertés publiques de la nation anglaise, le parlement lui vota d'im portants subsides. Mais le roi donna la mesure du mépris qu'il persistait à faire des droits du parlement, en prononcant avec colère la dissolution de cette assemblée au milieu de ses travaux législatifs, parce qu'elle avait refusé de sanctionner un impôt arbitrairement établi sur les poids et mesures et sur le tonnage. Quinze années s'écoulèrent alors sans que Charles Ier songeât à convoquer un autre parlement; et pendant ce long espace de temps ses ministres dirigeants furent Thomas Wentworth, comte de Strafford, pour les affaires politiques, et l'évêque William Land pour les affaires ecclésiastiques. Les taxes arbitrairement établies alors ne purent être perçues chez certains contribuables refractaires qu'avec l'assistance de la force armée; et pour donner à la violence une apparence de légalité, les juges de la chambre étoilée déciderent qu'en procédant ainsi le roi avait agi dans les limites de ses droits. Cette blessure si profonde faite au sentiment de la légalité rendait désormais impossible toute réconciliation entre le roi et son peuple. Une fermentation, telle qu'il s'en déclare toujours à la yeille des grandes révolutions, se manifesta dans toutes les classes de la population. Toutefois, la tempête vint du point de l'horizon d'où elle était le moins attendue. Le roi voulant anéantir en Écosse le presbytérianisme, qui lui était odioux, imposa dans ce pays, en 1637, l'usage d'une liturgie de la façon de Laud, qui n'était autre qu'une traduction de la liturgie épiscopale anglaise. Les Écossais ayant fait entendre d'inutlles doiéances contre cet acte tyrannique, qui les violentait dans leur conscience, établirent en 1638 à Edim-bourg un gouvernement révolutionnaire, dont la première démarche fut de rédiger et de publier ce qu'on appela le covenant; acte qui contenait l'ancien symbole de foi des presbytériens de 1580, et qui sut adopté par toute la nation. Après d'inutiles négociations, on prit les armes des deux côtés. Les Écossais envahirent l'Angleterre, battirent en août 1640 les troupes royales sur les bords de la Tyne, et conclurent avec les pairs anglais un traité aux termes duquel le parlement d'Angleterre fut constitué arbitre du différend. Ce parlement ouvrit ses séances le 3 octobre 1640. Sauf les individus placés dans la dépendance personnelle des évêques, les membres de l'une et de l'autre chambres, épiscopaux, presbytériens et puritains, étaient tous d'accord pour réclamer qu'il fût mis fin à l'état d'illégalité où on se trouvait depuis si longtemps, et insistaient pour qu'il fut enfin fait droit aux griefs de la nation. Les communes débutèrent par demander la mise en accusation des ministres, dont deux, Laud et Strafford, périrent plus tard sur l'écha faud ; et en même temps elles déclarèrent coupables de trabison tous fonctionnaires publics, officiers royaux, etc., qui essayeraient de faire exécuter les actes illégaux ordonnés par le roi, et les rendirent personnellement responsables des réparations civiles qu'entratneraient les actes illégaux auxquels ils auraient participé, indépendamment des fortes amendes prononcées contre eux au profit du trésor public.

Ce fut là un rude coup porté à l'autorité royale. Charles, en voyant le parlement en agir avec lui avec tant de résolution, perdit courage, et sanctionna non-seulement un bill qui fixait à trois années la durée de chaque parlement, mais encore, en mai 1641, une autre loi qui rayait du nombre de ses prérogatives celle de dissoudre la législature.

Un gouvernement révolutionnaire se trouva de la sorte constitué en fait. Après la suppression de la haute commission et de la chambre étoilée, et après l'abolition de l'odieux impôt de tonnage prélevé sur les navires, le parlement conclut avec les Écossais, à la date du 7 août 1641, un arrangement qu'on n'avait tant retardé que pour pouvoir profiter de la présence de l'armée écossaise et exercer avec son appui une pression de plus sur l'autorité royale. Les Écossais obtinrent 300,000 livres sterling d'indemnité; le covenant fut maintenu et une amnistie générale publiée. Le péril n'eut pas été plus tôt détourné de ce côté qu'éclata en Irlande une effroyable conspiration, qui exerça sur le cours des événements une influence décisive.

Charles 1er avait suivi aussi dans ce malheureux pays la politique de son père. A l'aide du serment de suprématie qu'on rattachait à l'exercice du droit de succession, les plus

révoltantes confiscations avaient eu lieu aux dépens des grands propriétaires catholiques; et le gouverneur Strafford avait même été jusqu'à tenter de confisquer la province de Connaught tout entière, pour la transformer en domaine de la couronne. Les victimes de ces affreuses violences mirent alors à profit les troubles intérieurs auxquels la Grande-Bretagne étaient en proie pour secouer le joug, et prirent les armes, le 23 octobre 1641, sous les ordres de Roger More et d'O' Neale. Environ 50,000 Anglais protestants périrent égorgés dans l'espace de quelques jours, sur les divers points de l'île. A la réception de cette affreuse nouvelle, le roi se vit contraint d'abandonner au parlement la direction des mesures à prendre contre l'Irlande révoltée, car il manquait tout à fait des ressources qui lui eussent été nécessaires pour organiser et mettre sur pied une armée. Alors le parlement leva des troupes et vida les arsenaux: mais il se garda bien d'envoyer en Irlande les troupes qu'il se trouva avoir ainsi à sa disposition, car en ce moment même la cour et le haut clerge méditaient évidemment une violente réaction. Au mois de décembre 1641, une scission profonde ayant éclaté entre le roi et le parlement au sujet de l'exclusion des évêques de la chambre haute, la cour se retira à York, où la noblesse vint se grouper autour du trône et se préparer à la guerre civile, qui effectivement éclata dans l'été de 1642, et qui fut d'abord entremèlée de revers et de succès pour chaque parti, les troupes royales manquant de vivres et de munitions, et l'armée du parlement d'habitude de la guerre. En juin 1643, les Écossais, restés jusqu'alors spectateurs passifs du conflit, conclurent avec le parlement une convention aux termes de laquelle le maintien de la royauté était à la vérité garanti, mais qui stipulait en même temps en faveur des libertés nationales et assurait à l'Église. presbytérienne le libre exercice de son culte dans chacun des trois royaumes. La constitution presbytérienne de l'Église sut ensuite introduite même en Angleterre, et au mois de janvier 1644 un corps écossais considérable vint grossir les rangs de l'armée du parlement. De son côté, le roi avait essayé de renforcer l'armée rangée sous ses drapeaux en convoquant à York, en janvier 1644, un parlement composé de ceux des membres de la chambre haute et de la chambre basse sur le dévouement desquels il croyait pouvoir compter. Mais en dépit des sacrifices immenses faits en sa faveur par la noblesse et par le clergé, il lui fut impossible de continuer à lutter contre le parlement, appuyé sur les masses populaires. D'ailleurs, l'esprit qui régnait dans les deux armées dissérait de point en point. Dans le camp des troupes royales, les excès, le maraudage, l'insouciance chevaleresque; dans celui des parlementaires, la discipline la plus sévère, l'intime conviction qu'on ne combattait que pour la plus grande gloire de Dieu et pour obéir à un devoir de conscience. Le 2 juillet 1644 les troupes royales, commandées par le prince Ruprecht, fils de l'électeurpalatin Frédéric, essuyèrent une déroute complète dans les plaines de Marstonmoor. La discorde, qui à ce moment se glissa dans les rangs de l'armée parlementaire, et qui gagna même le parlement, sauva seule l'armée de Charles 1er et sa cause d'une ruine complète. C'est à ce moment qu'on vit pour la première fois se produire dans le parlement et dans son armée un parti encore peu nombreux, dont les adhérents, désignés sous le nom d'Indépendants, songeaient déjà à pousser les changements politiques et ecclésiastiques bien plus loin que la foule ou ce qu'on appelait les presbytériens et ne rejetaient pas seulement tout symbole de foi et tout culte, mais encore la royauté et toute distinction sociale entre les hommes. Olivier Cromwell, Vane, Fiennes et Saint-John étaient les chefs de ce parti. Une foix qu'ils eurent réussi à éloigner de l'armée les comtes d'Essex, de Manchester, de Warwick, de Denbigh et autres presbytériens zélés, ce sut Thomas Fairfax qu'ils appelèrent à en prendre le commandement; et Cromwell, lieutenant général, se trouva alors libre d'inculquer aux soldats le fanatisme religieux et politique dont il était lui-même animé. Cette redoutable armée

battit encore complétement les troupes royales, le 14 juin 1645, à Nasehy; de sorte que dans le cours de cette même année les différents corps isolés qui tenaient encore pour le roi se trouvèrent complétement dissous, et que toutes les places fortes tombèrent les unes après les autres aux mains des parlementaires. En mai 1646 il ne restait plus à Charles ler d'autre ressource que d'aller se réfugier parmi les Écossais, qui, en janvier 1647, le livrèrent au parlement contre le payement des subsides qui leur étaient dus.

Une sois le roi prisonnier, la guerre civile se trouvait, à bien dire, terminée. Le parlement chercha donc à se débarrasser de l'armée; mais, à l'instigation de Cromwell. celle-ci s'organisa pour la résistance; et en août 1647, en violation formelle de toutes les lois, elle occupa Londres. Le fanatisme qui se développa alors dans ses rangs était de la nature la plus effrayante; une nouvelle secte religieuse, celle des levellers on niveleurs, compromit tellement la discipline, que Cromwell lui-même dut la noyer dans le sang. L'armée avait su s'emparer de la personne du roi : elle négociait avec lui le rétablissement du trône; mais Charles 1° refusait toujours de donner aux officiers des garanties contre toutes recherches ultérieures au sujet de leurs actes. Pendant la crise révolutionnaire, ces négociations se trouvèrent rompues, et elles n'aboutirent en définitive qu'à accroître:encore les haines qui régnaient dans l'armée contre la personne du monarque. C'est alors que la mort du roi fut résolue. Au mois de janvier 1648, sous la pression de la soldatesque et des Indépendants, le parlement dut déclarer que toute négociation nouvelle qu'on ouvrirait avec le roi constituerait un acte de haute trahison. A la nouvelle de cette menacante résolution, diverses provinces et les Écossais eux-mêmes coururent aux armes. Tandis que Cromwell marchait à la rencontre de ces derniers, le parlement, redevenu libre de ses mouvements, entamait avec le roi de nouveaux pourpariers, qui se prolongèrent beaucoup trop, par suite des scrupules théologiques que manifesta Charles Ie Cromwell trouva ainsi le temps d'envoyer le général en chef Fairfax occuper de nouveau Londres, le 6 décembre, à la tête de forces imposantes. Le 6, deux régiments, commandés par le colonel Pride, assaillirent le parlement. Quarante-sept de ses membres, appartenant au parti presbytérien, furent jetés en prison, et quatre-vingt-seize autres mis à la porte; de sorte que la chambre basse ne se composa plus guère que de soixante membres, tous Indépendants exaltés. C'est devant ce parlement, surpommé le parlement croupion, que les officiers, maintenant maltres absolus de la position, instruisirent le procès du roi. Les seize pairs de la chambre haute ayant repoussé le bill d'accusation, on établit une commission de cent-cinquante membres, entièrement composée d'Indépendants, et qui, le 27 janvier 1649, condamna le roi à mort, comme coupable de tyrannie et de haute trahison. Charles I'm mourut le 30 janvier, non moins victime de ses propres imprudences que d'une soldatesque fanatique et de l'astuciense politique de Cromwell.

Le gouvernement militaire se trouva alors tout fondé. La chambre haute fut abolie; on institua un conseil d'État, composé de quarante et un membres, et dont faisaient partie les plus influents d'entre les officiers ; enfin, le 7 février 1649 une décision du parlement abolit la royauté. L'attention des hommes qui occupaient le pouvoir se porta tout d'abord sur l'Irlande, jusqu'à présent à peu près oubliée, et où le marquis d'Ormond continuait à tenir pour la cause royale. Les Irlandais se disposant à proclamer le prince de Galles roi sous le nom de Charles II, Cromwell partit pour l'Irlande, au mois de septembre 1643, avec le titre de lord-lieutenant, et comprima ce mouvement en versant des torrents de sang. Les Écossais, à qui les tendances des Indépendants répugnaient souverainement, entrèrent en négociations avec Charles II; puis, ce prince ayant juré le covenant et fait d'importantes concessions, ils le proclamèrent roi d'Écosse en juin 1650. Le parlement nomma alors Cromwell général en chef des armées républicaines; et celui-ci, après avoir envahi l'Écosse à la tête d'un corps d'élite, battit les Ecossais le 3 septembre 1650, à Dunhar, puis un an plus tard, à Worcester, Charles II, qui dans l'intervalle avait à son tour envahi l'Angleterre. L'Écosse fut alors traitée tout à fait en pays conquis. On l'incorpora à la république; cependant on lui permit d'envoyer ses représentants à Londres. L'Irlande, où Ireton et après sa mort Ludlow achevèrent l'œuvre de la répression, éprouva le même sort. Les colonies d'Amérique, Terre-Neuve exceptée, recon-nurent la république; et beaucoup de puiesances continentales recherchèrent l'alliance et l'amitié de ce riche et puissant État, que de simples bourgeois gouvernaient avec une si étonnante énergie. Les Provinces-Unies faisant mise de vouloir épouser les intérêts de Charles II, alors errant en Europe, il en résulta avec eux une collision par suite de laquelle fut publié, en octobre 1651, à l'instigation de Cromwell et de Saint-John, le célèbre acte de navigation, qui à l'origine n'était dirigé que contre le commerce des Hollandais. En mai de l'année suivante éclata entre les deux pays une guerre acharnée, dans laquelle Blake fonda la gloire et la puissance de la marine britannique. En dépit de son heureuse activité, le parlement n'en restait pas moias pour le peuple un objet de défiances, parce que ses membres se montraient en même temps trop préoccupés du soin de consolider de plus en plus leur influence personnelle. Enfin, au commencement de l'année 1653, le parlement résolut de se débarrasser de l'armée, devenue plus que jamais pour lui un embarras. Il ordonna son licenciement, et décida que son personnel serait réparti entre les divers équipages de la flotte. Ce coup d'audace ne put dissimuler sa faiblesse. Cromwell convoqua aussitôt tous les officiers en conseil de guerre, et on y rédigea une adresse par laquelle le parlement était sommé d'avoir à se dissoudre pour laisser à d'autres le soin de prendre les mesures réclamées par l'intérét général.

Les membres du parlement ayant menacé les pétitiosnaires d'un procès de haute trahison, Cromwell, le 20 avril 1653, entra en compagnie d'un certain nombre de soldats dans la salle des séances, et, sans autrement de façons, en expulsa les députés « pour la plus grande gloire de Dieu ». Le peuple ne comprit pas tout ce qu'il y avait d'odieux dans cet attentat ; il ne vit dans ce premier acte de la dictature militaire que l'aurore de la liberté publique. Alors, aux termes d'un décret du conseil de guerre; une assemblée de cent trente-neuf individus, dont cinq pour l'Écosse et six pour l'Irlande, fut convoquée pour le 4 juillet suivant, à l'esset d'exercer pendant une durée de quinze mois la puissance législative. Cette convention, appelée, du nom d'un de ses membres, le parlement Barebone, se composait d'un ramassis d'enthousiastes imbéciles et ignorants, la fine fleur du fanatisme. Comme elle se disposait à constituer la république en lui donnant pour base la loi de Moîse, Cromwell la dispersa dès le 12 décembre. Le conseil de guerre décréta alors une constitution qui accordait à Cromwell, pour le restant de sa vie, l'autorité d'un roi constitutionnel, sous la dénomination de lord Protecteur, et le libre exercice de leur religion à tous les partis, sauf les papistes et les épiscopaux.

Cromwell, ayant conclu la paix avec les Provinces-Unies le 5 avril 1654, réunit un nouveau parlement, qui, aux termes de la constitution nouvelle, se trouva composé de quatre cents Anglais, de trente Écossais et de trente Irlandais; mais après cinq mois à peine d'existence cette assemblée fut également dissoute, parce qu'elle faisait mine de vouloir discuter et contrôler les actes du Protecteur. Alors se développa un effroyable système d'oppression. Les individus désignés par la notoriété publique comme royalistes se virent confisquer la dixième partie de leurs propriétés; l'Angleterre tout entière fut divisée en douze cantons, à la tête de chacun pouvoirs pour les affaires civiles comme pour les affaires militaires. Ces majors généraux (general majors), comme on les appelait, tous créatures du Protecteur et à sa dévo-

tion, levaient les impôts, confisquaient les propriétés des suspects, et ordonnaient des exécutions capitales suivant que bon leur semblait. A l'effet de détourner l'attention de la nation vers ses intérêts extérieurs, Cromwell, d'accord avec la France, commença en 1655 contre l'Espagne une guerre dans laquelle les Anglais s'emparèrent de la Jamaique, et en 1658 de Dunkerque, l'une et l'autre enlevés aux Espagnols, indépendamment de richesses immenses. Cependant le mécontentement du peuple contre la dictature allait toujours croissant, en raison surtout de ce que du second parlement, qu'il réunit en septembre 1656, Cromwell exclut encore, à l'aide de la force armée, cent soixante presbytériens ou républicains rigides. Au mois de mars 1657, cette assemblée mutilée offrit la couronne à Cromwell; et celui-ci n'ayant pas osé l'accepter, une constitution nouvelle fut rédigée, qui donnait au lord Protecteur le droit de désigner son successeur. Cette nouvelle constitution ordonnait en outre la création d'une chambre haute, dans laquelle vinrent siéger les officiers supérieurs. Mais comme ce parlement, d'après l'interprétation qu'il donnait à la constitution, se disposait à accueillir les cent-soixante membres qui en avaient été précédemment exclus, il fut dissous tout à coup par le Protecteur irrité. Les républicains méditérent des lors une révolution nouvelle, pendant que les royalistes et les catholiques, réduits à dissimuler leur foi, organisaient une insurrection générale des provinces, et que l'armée elle-même ne faisait pas mystère de son profond mécontentement. Les officiers supérieurs qui avaient quelque ambition ou étaient doués de quelque résolution de caractère, ou encore ceux que leur ardent républicanisme rendait peu commodes à manier, furent ou congédiés ou commissionnés, soit en Écosse, soit en Irlande. En outre, la situation de l'Écosse était toujours des plus critiques, et il ne fallait pas moins qu'une armée considérable pour l'empêcher de se proclamer indépendante. Quant à l'Irlande, depuis longtemps ce n'était plus qu'un monceau de ruines; aussi la profonde exécration dont le Protecteur y était l'objet ne pouvait-elle guère être réellement dangereuse. Après la pacification de cette île, ou mieux, après sa conquete, environ quarante mille individus dans la sorce de l'age et en état de porter les armes s'étaient vus condamnés à s'expatrier; des provinces entières avaient été dépeuplées, et abandonnées en proie à des soldats et à des colons anglais. Enfin, Cromwell en était venu jusqu'à former le projet de concentrer toute la population de l'Irlande sur la rive droite du Shannon, projet qui échoua malgré l'impitoyable rigueur avec laquelle on tenta de l'exécuter.

Cromwell n'eut pas le temps d'assister à l'explosion de la fermentation générale. Il mourut le 3 septembre 1658, et le conseil d'État confirma son incapable fils, Richard, dans la dignité de Protecteur. A peine celui-ci eut-il convoqué le pariement, que les chefs de l'armée se liguèrent contre lui et cette assemblée; et le 25 mai 1659 ils le contraignirent à abdiquer. Le beau-frère du Protecteur, le général Fleetwood, républicain ardent et de plus millénaire, qui attendait de la meilleure soi du monde la venue de la cinquième monarchie ou la domination des Saints, joua dans cette nouvelle révolution le rôle le plus important avec l'ex-générai Lambert, homme profondément ambitieux. Les officiers. ayant résolu de donner à la nation une autre forme de gouvernement, commencèrent par convoquer le 8 mai l'ancien parlement croupion, dont le 13 octobre suivant ils prononcèrent encore une fois la dissolution, parce qu'il parut vouloir en finir avec la dictature militaire. Fleetwood, Lambert et Desborough s'emparèrent alors des grandes charges, et pour donner quelque durée au despotisme militaire, instituèrent une commission de sûreté (Committee of safety), chargée du gouvernement suprême. L'intervention inattendue du général Monk mit enfin un terme à cette anarchie, objet d'étonnement et d'horreur pour le peuple. Monk était gouverneur en Écosse; décidé en secret à rétablir Charles II sur son trône, il marcha, à la tête de six mille hommes de troupes choisies, sur la capitale, accompagné dans sa route par les vœux et les encouragements de toute la population. Le 3 février 1660 il occupa, sans avoir eu besoin de brûler une amorce, Londres, où était réuni le parlement croupion. Monk seignit de vouloir s'entendre avec cette assemblée; mais le 21 février il y fit rentrer les presbytériens expulsés en 1648, mesure qui enleva aux Indépendants la majorité qu'ils y avaient jusque alors conservée, et qui les détermina à s'éloigner. Aussitôt après, le parlement rapporta les lois d'exclusion et d'exil portées contre la famille des Stuarts, élut un conseil composé de trente et un individus dévoués au roi, et prononça le 17 mars sa propre dissolution, après avoir convoqué un nouveau parlement pour le 25 avril suivant. Les partisans que les Indépendants comptaient dans l'armée n'osèrent rien tenter contre cette manifestation imposante de la volonté nationale, surtout parce que les troupes se trouvaient disséminées sur une foule de points. Le nouveau parlement entra donc en négociations avec Charles II, alors à Bréda; et quand ce prince eut promis une amnistie générale, de même que de respecter les droits nouveaux acquis par la nation, il fut proclamé solennellement à Londres, le 8 mai, en qualité de roi des trois royaumes. Comme tous les partis étaient las de l'anarchie et du despotisme militaire, la restauration fut accueillie avec une joie aussi générale que sincère. Le parlement, qui avait abrogé toutes lois rendues au détriment du trône pendant le cours de la révolution, négligea même de bien tracer les limites de cette autorité royale qui avait donné lieu à tant de débats. Dans cette omission se trouvait le germe de nouveaux orages comme aussi d'une nouvelle révolution, qui devait profiter davantage aux intérêts généraux de la nation. Quelque peu de profit que l'Angleterre et l'Écosse eussent tiré, au point de vue général de la politique, de la douloureuse révolution par toutes les phases de laquelle il leur avait fallu passer, on ne saurait contester que les événements que nous venons de raconter développèrent d'une manière extraordinaire les forces vitales intérieures du pays. La prépondérance prise par l'élément démocratique adoucit les aspérités provenant de la différence des nationalités, des mœurs et des castes; elle fusionna des intérêts jusqu'alors ennemis, et la lutte passionnée engagée au nom de l'intérêt public eut pour résultat de réveiller et de raffermir l'énergie politique de la nation. C'est à partir de ce moment que le zèle jaloux pour le maintien des libertés publiques devient le trait distinctif du caractère britannique. Ajoutons pourtant que la vie politique n'avait pas pu se développer sans accroître les dépenses de l'État. A la mort de Cromwell les revenus publics s'élevaient à deux millions de liv. st., et suffisaient à peine pour couvrir les dépenses.

La restauration procéda d'abord avec une modération relative. Il n'y eut guère plus d'une dizaine des plus compromis d'entre ceux qui avaient joué un rôle dans la condamnation de Charles 1er qui expièrent sur l'échafaud leur participation au régicide. L'armée fut licenciée, et la liturgie et l'épiscopat furent rétablis avec quelques modifications. On rendit à l'Écosse son indépendance politique; il est vrai que cette mesure n'avait d'autre but que de pouvoir mieux tenir le pays en bride. Le commissaire royal Middleton détermina le parlement d'Écosse à annuler par son acte rescisoire (rescissory act) tous les décrets, lois et arrêtés rendus depuis 1633, qui avaient pu porter atteinte aux prérogatives royales; mesure qui eut pour conséquence d'abolir le covenant presbytérien et d'introduire l'épiscopat en Écosse. Mais le nouveau parlement anglais de 1661, où le gouvernement avait su assurer la majorité aux épiscopaux, se montra impitoyable dans la réaction. Après avoir rappelé les évêques dans la chambre haute, et après avoir rendu l'acte dit de corporation, qui, par l'obligation qu'il imposait aux presbytériens et aux républicains de prêter un serment répugnant à leur conscience, les déposséda même des simples fonctions municipales dont ils pouvaient encore être revètus, il vota le fameux acte d'uniformité (Act of uniformity). Cette loi odieuse, qui contraignait le clerge auglais à

déclarer sous la foi du serment qu'il pensait en matière d'articles de foi comme la haute Église, remit en pleine vigueur les anciennes et affreuses lois de persécution rendues par Élisabeth contre les non-conformistes, et jeta de nouveau le pays dans les dissensions religieuses. En un seul jour 2,000 presbytériens abdiquèrent leurs fonctions ecclésiastiques. Le chancelier Clarendon sut le promoteur principal de cette persécution. En même temps le catholicisme se produisait ouvertement et de la façon la plus menaçante à la cour, commençant dejà à se meler aux intrigues de la politique, tant intérieure qu'extérieure. Des sympathies catholiques, des besoins d'argent et des plans secrets de révolution jetèrent le roi dans les bras de Louis XIV, qui, en 1662, réussit même à obtenir la cession de Dunkerque moyennant une somme de cinq millions de livres. Des motifs analogues portèrent Charles II à déclarer, en 1664, à la république protestante des Provinces-Unies une guerre impolitique, à laquelle mit fin, le 21 juillet 1667, le traité de paix de Bréda. La conclusion, en 1668, d'une triple alliance protestante entre l'Angleterre, la Suède et les Pays-Bas, contribua à calmer junqu'à un certain point les inquiétudes que le peuple éprouvait pour le maintien du protestantisme dans la Grande-Bretagne; mais en 1669 on vit arriver tout à coup à la direction des affaires, sous la présidence de Shaftesbury, le ministère entièrement vendu à Louis XIV et si odieusement fameux sous le nom de ministère de la cabale, qui, d'accord avec le duc d'York, frère du roi, poursuivit systématiquement l'exécution d'un vaste plan tramé pour la restauration du catholicisme et du pouvoir absolu en Angleterre. Conformément à un traité secret conclu avec la France, le roi. à la surprise de toute la nation, déclara de nouveau en 1672, et sans motifs, la guerre aux Pays-Bas; mais dès le mois de février 1674 les défaites successivement essuyées par les armées anglaises amenaient la conclusion de la paix.

Cependant les discussions les plus violentes avaient aussi éclaté entre le parlement et la cabale. Dans la session de 1673, le roi se vit forcé de retirer un édit de tolérance rendu en faveur des catholiques et d'accorder au peuple le célèbre acte dit du test (Test act), aux termes duquel tous le fonctionnaires publics et tous les officiers de l'armée durent déclarer sous la foi du serment qu'ils ne croyaient point au mystère de la transsubstantiation dans la communion. Les catholiques, et jusqu'au duc d'York, qui avait publiquement abandonné le protestantisme, durent donner leur démission, et le ministère de la cabale se trouva dissous. Un certain Titus Oates, homme d'ailleurs méprisable à tous égards, vint alors faire devant le parlement des révélations sur une conspiration catholique, qu'on prétendait avoir pour but l'assassinat du roi et en même temps de faire arriver le duc d'York au trône. En dissolvant le parlement, le roi coupa court à de plus amples révélations sur une intrigue dans laquelle lui-même et toute la cour se trouvaient mèlés; mais la nouvelle chambre des communes fit preuve d'encore plus de résolution et d'énergie que la précédente, et proposa formellement d'enlever au duc d'York ses droits d'héritier présomptif de la couronne; projet qui n'échoua que contre la termeté du roi et de la chambre haute. Avant que Charles II ent eu le temps de dissoudre le parlement, celui-ci rendit encore, en 1679 le célèbre acte de l'Habeas corpus, qui mettait désormais la liberté personnelle des citoyens à l'abri des persécutions et de l'arbitraire de la cour. C'était là une mesure d'autant plus urgente, qu'en 1680 la cour jeta complétement le masque, et qu'en l'absence du parlement commença alors une effrayante réaction catholique et royaliste. Le duc d'York remplaça en sait son faible srère à la direction des assaires, et prit aussitôt une foule de mesures qui portaient atteinte à l'indépendance des tribunaux, traitaient les presbytériens à l'égal de criminels politiques, et enlevaient à Londres ainsi qu'à d'autres grandes villes leurs franchises et leur administration municipale. Des conspirations, tant réelles que supposées, furent découvertes; et on condamna à mort, à la suite de scandaleux procès, des coupables et des innocents, tels que lord Russell, Algernon Sidney, Essex, Shaftesbury, Malgré ces troubles intérieurs, le génie de l'industrie nationale et l'esprit de colonisation notamment ne laissèrent point que de faire de notables progrès pendant la restauration.

C'est de cette époque, où les haines de partis étaient de venues si ardentes et si profondes, que date l'emploi des dénominations de whigs et de tories. Les partisans da protestantisme et de la constitution recurent de leurs adversaires le sobriquet de whigs, tandis que les hommes dévoués à la cour recevaient celui de tories. Cependant peu à peu on en est venu à réserver ces dénominations aux deux partis aristocratiques, et plus ou moins conservateurs, qui, suivant la faveur de la cour ou de l'opinion publique, se succèdent alternativement à la direction des assaires. Les sanglantes persécutions qui signalèrent les dernières années du règne de Charles II intimidèrent tellement les whigs, qu'ils n'osèrent point, au mois de février 1643, s'opposer à l'avénement de Jacques II au trône. Mais tous les partis s'attendirent alors à voir éclater bientôt la plus violente réaction dans l'Église comme dans l'État, surtout le parlement qui se rassembla en mai suivant étant entièrement composé de tories et d'hommes devoués à la cour. Après avoir cruellement réprimé l'insurrection tentée par le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, la concommença à démasquer hardiment ses projets. La dissolution du parlement eut lieu; des catholiques furent appelés à occuper la plupart des hants emplois, et on suspendit les lois précédemment rendues contre eux. Le cathelicisme, avec ses évêques et ses jésuites, se montra partout à visage découvert, et on essaya même de nommer des iésuites aux chaires qui vinrent à vaquer dans les deux universités. Enfin, en 1687, le roi imposa aux Écossais, et une année plus fard aux Anglais, un acte de tolérance qui accordait aux catholiques complète égalité de droits avec les épiscopaux. Cette loi avait pour but de légitimer l'exécution des mesures réactionnaires qu'on méditait et de préparer les voies à un retour complet de la nation à la soi catholique. La fermentation, la liaine pour le gouvernement, et la confusion que l'acte de tolérance provoqua en Écosse et en lilande furent sans bornes. L'espoir de voir l'influence catholique diminuer à l'avénement d'un nouveau roi parut perde à jamais quand il naquit à Jacques II un fils, dont la tardire survenue fut d'ailleurs considérée alors par tout le monde, à l'exception des catholiques, comme une de ces grandes fraudes que la raison d'Etat autorise et instifie quelquesois. à ce qu'on prétend. Les filles de Jacques II, princesses toutes deux protestantes, dont l'ainée, Marie, avait épousé k stathouder de Hollande, le prince Guillaume d'Orange, et l'autre le prince Georges de Danemark, se voyaient ains dépouillées de leurs droits successifs éventuels. Tel fut k motif qui détermina ensin le prince Guillaume d'Orange, » quel les protestants s'étaient depuis longtemps adresses, à débarquer le 5 novembre 1688 à Torbay à la tête d'une solle de 500 voiles et d'une armée de 15,000 hommes, à l'esse d'intervenir dans les affaires de la Grande-Bretagne pour la défense des droits de sa femme. Après quelques hésitations, il fut accueilli avec enthousiasme non-seulement par k peuple, mais encore par l'armée et la flotte. Dès le 18 décembre il faisait son entrée solennelle à Londres, sans avoir eu besoin de brûler une amorce, tandis que Jacques 11, abandonné maintenant de tous, était réduit à prendre la fuite. Aux termes d'une décision rendue par la chambre haute, le prince d'Orange prit alors la direction des affaires, puis convoqua le dernier parlement qui s'était trouvé réuni sous Charles II, et auquel on remit la décision à rendre sur la question de la vacance du trône. Cette assemblee, après avoir declaré que Jacques 11 avait perdu tous ses droits à la couronne, atuibua le trône à la princesse Marie, conjointement avec son époux, mais en stipulant que celui des deux qui gouvernerait serait le prince Guillaume, et que s'ils venaient à mourir sans laisser d'enfants, la couronne ferait retour à la princesse Anne. En même temps Guillaume dut donner sa

sanction à une loi qui, sous la désignation de Declaration of rights (Déclaration des droits), traçait des limites bien précises à l'exercice de l'antorité royale, et qu'on a considérée depuis comme le pilier soutenant tout l'édifice des libertés du peuple anglais. La Convention nationale écossaise, elle aussi, le 11 avril 1689, fit proclamer Guillaume roi, mais sous la réserve que l'épiscopat, la suprématie de l'Église anglicane et le droit du roi de nommer aux fonctions ecclésiastiques seraient abolis à jamais. C'est alors seulement, après cette seconde catastroplie de la royauté, que la révolution se trouva définitivement close, le droit public fondé, et une conciliation pacifique assurée aux intérêts religieux.

La grande influence que l'avénement de Guillaume Ill donna aux whigs dans les affaires désaffectionna plus particulièrement les tories, et accrut le nombre des partisans de la dynastie décliue, qu'on désigna dès lors sons le nom de jacobites. En 1689 le parlement rendit un grand acte de tolérance, en vertu duquel tous les dissidents (dissenters), les sociniens exceptés, obtinrent le libre exercice de leur culte. Les catholiques, il est vrai, restèrent encore en dehors de la loi commune; mais on cessa du moins de les persécuter. Dans cette session il fut aussi rendu un bill relatif aux céréales (cornbill), qui permettait la libre exportation des grains à certains prix et qui même l'encourageait au moyen de primes. Enfin, on opéra une importante modification dans la loi de finances, en séparant pour toujours la liste civile des autres dépenses de l'État et en accorcordant au roi pour sa vie durant un revenu annuel de 700,000 liv. st. (17,500,000 fr.). La nation et le roi portèrent alors toute leur attention sur les affaires de la politique extérieure. Sous le règne der tuarts, la France était devenue la rivale de l'Angleterre sur les mers, et par sa politique de conquêtes Louis XIV menaçait les intérêts anglais en même temps qu'il soutenait la canse de Jacques II. Or, avant que Guillaume III, d'accord avec l'empereur et les Provinces-Unies, pût commencer la guerre, Jacques II débarqua en Irlande à la tête de 5,000 Français, et soumit toute celle île. Ce ne fut qu'avec une extrême difficulté qu'on parvint à faire rentrer les Irlandais dans le devoir et à les contraindre à reconnaître pour roi Guillaume III, après que le maréchal de Schomberg leur eût fait essuyer une déroute complète en juillet 1690, sur les rives de la Bo y n e. Ils ne se sonmirent que parce qu'on leur garantit le libre exercice de leur culte comme avant Charles II. A ce moment seulement l'Angleterre se trouva en mesure de commencer tout à la sois par terre et par mer la lutte contre la France. La paix de Ryswick, que la France épuisée fut réduite à signer en septembre 1697, ne sut cependant guère qu'une satissaction personnelle donnée aux rancunes de Guillaume III, et les avantages qu'elle valut à l'Angleterre ne furent nullement en rapport avec l'immensité des efforts que la nation avait du faire; aussi fut-elle généralement mai voe. Le parlement chercha en conséquence à limiter de plus en plus l'action de l'autorité royale. Dès 1694 il avait réussi à établir la triennalité des parlements; maintenant il réduisit à un effectif de 10,000 hommes l'armée nationale, considérée comme un instrument de despotisme. Toutefois, la haine que la nation anglaise portait à Louis XIV était trop profonde pour que Guillaume III, lorsque la lutte recommença à propos de la succession d'Espagne, ne pût pas compter sur l'appui du parlement. Ce prince mourut au milieu des préparatifs qui se faisaient pour la guerre, et légua le soin d'humilier la France à sa belle-sœur, la reme Anne (1702-1714).

En effet, peu après les armées anglaises recommencèrent avec succès la lutte tout à la fois dans les Pay-Bas, en Allemagne et en Espagne. Pendant ce temps-là s'effectua aussi un important changement inférieur : la réunion complète de l'É cosse à l'Angleterre, opérée le 6 mai 1707, en vertu d'un acte d'union à la rédaction duquel participèrent les parlements respectifs des deux pays, qui sous le nom de Grande-Bretagne ne formèrent plus dès lors qu'un seul et même royaume, régi par la loi de succession protestante.

Bien que depuis ce traité l'Écosse ait sait de rapides progrès dans le développement de ses forces nationales, cet acte demeura longtemps l'objet des regrets et de la haine des jacobites. La France, profitant de cette situation des esprits, mit des secours de tous genres à la disposition du prétendant Jacques III, qui se faisait appeler maintenant le chevalier de Saint-Georges, et en mars 1708 ce prince tenta un débarquement en Écosse avec des forces imposantes. Toutefois, l'amiral Byng fit avorter cette entreprise, qui eût pu avoir des suites si satales. Toutes les tentatives saites jusque alors pour arriver à la conclusion de la paix avaient échoué, quand survint un événement qui pour le moment modifia complétement la politique de l'Angleterre. Une cabale de cour amena la disgrace complète de la famille de M ar i borough, et par suite celle de tout le parti whig. A l'administration du comte Godolphin succéda, en 1710, un ministère tory, dont les chess étaient Harley, le comte d'Oxford et Saint-John, vicomte de Boling broke. Un parlement nouveau sut également convoqué, dans lequel les tories obtinrent une majorité décidée. Les négociations suivies avec la France pour le rétablissement de la paix prirent notamment la tournure la plus sérieuse, quand lord Oxford vint remplacer Marlborough dans le commandement de l'armée des Pays-Bas. Le 11 avril 1713 la paix fut signée à Utrecht avec la France, et le 13 juillet suivant avec l'Espagne. La France céda à l'Angleterre la baie d'Hudson, une partie de l'île Saint-Christophe, Terre-Neuve et la Nouvelle-Écosse tout entières, et reconnut la succession protestante. L'Espagne, de son côté, fut obligée d'abandonner Gibraltar et Minorque et de confirmer le traité d'Assiento. La marine française, d'ailleurs, n'était plus que ruines, tandis qu'à la fin de cette guerre la marine de la Grande-Bretagne se composait de 232 bâtiments de haut hord, portant 9,954 houches à seu, et montés par 54,000 matelots. Depuis lors l'Angleterre est demeurée la dominatrice des mers; et son commerce, son industrie, prirent tout aussitot le plus gigantesque développement.

A la mort de la reine Anne (1714), l'électeur de Hanovre fut appelé à monter sur le trône de la Grande-Bretagne, conformément à l'acte de succession protestante de 1701. qui assurait la couronne d'Angleterre aux descendants protestants de Jacques 1er, et prit le nom de Georges Ier (1714-1727). Les tories turent alors remplacés à la direction des affaires par les whigs. Walpole prit les renes de l'administration; et pour donner satisfaction à l'opinion publique, un compte sévère fut demandé aux derniers ministres à l'occasion de la signature du traité d'Utrecht. Cette mesure accrut le nombre et la force du parti jacobite; des troubles graves éclatèrent au nord de l'Angleterre. En Écosse le comte de Marr, à la tête de 1,500 jacobites, leva l'étendard de l'insurrection ; au mois de décembre 1715 le prétendant s'y rendit même de sa personne et se fit proclamer roi. Tous ces efforts, dans lesquels l'intérêt catholique jouait un grand rôle, échouèrent cependant contre le dévouement dont le parlement fit preuve pour la dynastie nouvelle; ils n'aboutirent qu'à faire écraser le parti qui osait les tenter et à consolider la dynastie en la rattachant de plus en plus à l'intérêt national. En considération du dévouement dont le parlement venait de faire preuve dans cette crise redoutable, la cour sit adopter en 1715, mais non pas sans dissiculté, une loi qui prolongeait jusqu'à sept années la durée de cette assemblée et celle de toutes les assemblées nouvelles du parlement qu'on pourrait convoquer par la suite. Cette loi importante imprima à la législation un remarquable caractère de fixité, et contribua essentiellement à consolider la couronne, tout en la rendant plus dépendante de la volonté nationale. A partir de ce moment le rôle joué par la politique anglaise dans les complications extérieures fut tout pacifique, car la dette publique en était arrivée déjà au chiffre de 54 millions de livres st. avancés par les diverses compagnies commerciales. En 1719 la Compagnie de la mer du Sud obtint du parlement l'autorisation d'acquérir à certaines conditions tout le capital de la dette publique, et de créer à cet effet des actions représentant des parts d'intérêts dans les opérations commerciales entreprises par elle dans la mer du Sud. Un agiotage effréné ne tarda point à s'établir sur ces actions, qui émises au capital de 130 liv. st. atteignirent le cours de 1,000 liv. st., pour retomber presque aussi vite; d'où une perturbation générale dans les affaires.

L'avénement de Georges II (1727-1760) au trône n'amena point de changement dans la situation respective des partis. Les whigs ne négligèrent rien pour maintenir l'état de paix; mais en 1739, par suite d'intérêts commerciaux qui se trouvaient vivement froissés, le ministère se vit forcé de commencer contre l'Espagne une guerre, qui ne fut conduite de part et d'autre qu'assez mollement. Enfin, la guerre de la succession d'Autriche appela la Grande-Bretagne, comme garante de la pragmatique sanction, à prendre les armes dans ce grand débat. Elle commença par soutenir pendant longtemps Marie-Thérèse au moyen de subsides, puis, à la suite d'une révolution ministérielle provoquée par la retraite de Walpole, lord Carteret, du parti tory, fut nommé chancelier de l'échiquier; et la nouvelle administration qui se constitua alors déclara formellement la guerre à la France. Pendant que le roi en personne commandait avec succès sur le continent une armée anglo-allemande, la flotte anglaise battit la flotte française, le 22 février 1744, dans les eaux de Toulon. Dans la même année, la France tenta encore d'opérer un débarquement en Écosse avec une flotte nombreuse à bord de laquelle se trouvait le jeune prétendant Charles-Edouard, petit-fils de Jacques II; et cette fois encore la tentative ne fut point couronnée de succès. Toutesois, en juillet 1745, le jeune aventurier royal réussit à descendre en Écosse et à y déterminer une insurrection des jacobites, qui prit tout de suite le caractère le plus menaçant, parce que le pays se trouvait entièrement dégarni de troupes. Force fut au duc de Cumberland d'accourir en toute hâte des Pays-Bas avec des forces imposantes ; et il comprima l'insurrection par la victoire qu'il remporta, le 27 avril 1746, à Cullod en. Aux termes de la paix que la France, complétement épuisée, signa avec la Grande-Bretague à Aix-la-chapelle, les deux parties belligérantes se restituèrent réciproquement leurs conquêtes. Mais les deux nations n'eurent pas plus tôt déposé les armes que les hostilités recommencèrent sur les frontières de la Nouvelle-Écosse, et, pour la première sois dans l'histoire, sans déclaration de guerre préalable.

Georges III (1760-1820), avec le règne duquel commence l'époque la plus importante de l'histoire de la Grande-Bretagne, hérita de cette guerre commencée par son grandpère, et la termina le 10 février 1763, par l'avantageux traité de paix signé à Paris.-La France fut forcée d'abandonner à l'Angleterre le Canada, le cap Breton, les tles de Saint-Vincent, de la Dominique et de Tabago; l'Espagne, de son côté, dut lui céder la Floride; et l'Angleterre se fit en outre concéder par l'une et l'autre puissance d'importants avantages commerciaux. C'est de la guerre de sept ans que datent également les débuts des immenses conquêtes faites par les Anglais dans les Grandes-Indes, où lord Clive sut mettre à profit les déchirements intérieurs auxquels était en proie le Bengale pour soumettre à la domination de la Compagnie des Indes les trois royaumes de Bengale, de Bahar et d'Orissa. Cet événement eut pour résultat de faire refluer, vers la mère patrie des torrents de richesses, qui contribuèrent à y développer encore plus puissamment le commerce et l'industrie. Toutefois, ces avantages particuliers ne modifièrent en rien l'état de délabrement profond dans lequel les finances nationales étaient tombées depuis le commencement de la guerre. A ce moment déjà la dette publique se montait à 184 millions de livres sterling, et le peude murmurait hautement de ce qu'on n'eût pas imposé à la France des conditions de paix autrement onéreuses, comme ç'avait été le dessein de Chatam, qui de 1756 à 1761 avait eu la direction des affaires. C'est dans ces circonstances que le ministère Grenville eut l'idée de se créer des ressources nouvelles dans les colonies anglaises de l'Amérique

du Nord; entre autres mesures, il augmenta les droits à l'importation, et résolut d'introduire l'impôt du timbre. C'étaient là assurément des charges qui n'avaient rien d'excessif: mais les colonies de l'Amérique du Nord, si elles étaient riches et slorissantes, étaient animées aussi d'un vis ses timent d'indépendance. Jusqu'à ce moment elles avai légalement exercé par l'intermédiaire de leurs assemblées provinciales le droit de s'imposer elles-mêmes; elles repos sèrent avec indignation le mode de taxation arbitraire dont on essayait à leur égard. Dans la métropole, tous les hommes animés de sentiments libéraux et patriotiques approuvèrent leur résistance, car ils devaient redouter que dans l'oppression des colonies le gouvernement trouvat les ressources nécessaires pour essayer de saper les bases mêmes de la constitution anglaise. Les ministères Grenville, Rockingham et Grafton se brisèrent l'un après l'autre contre les difficultés de cette grave question. En 1776 North arriva à la direction des affaires, et il supprima aussitôt toutes les taxes nouvelles, à l'exception de celle du timbre, que l'on s'acharna à maintenir. Dès lors l'aigreur et la violence allèrent toujours croissant de part et d'autre. Le 4 septembre 1774 se réunit à Philadelphie un congrès des colonies, qui interdit l'importation des marchandises venant de la métropole on des Indes occidentales. A ce moment on prit les armes de chaque côté ; et quand, le 4 juillet 1776, le congrès eut déclaré l'indépendance des treize États-Unis, la lutte sembla tout d'abord prendre une tournure savorable à la mère patrie. Cependant, la face des choses changes lorsque les colonies mirent en usage toutes les forces et toutes les ressources dont elles pouvaient disposer, et ea 1778 une alliance intime qu'elles contractèrent avec la France fournit à cette puissance l'occasion de prendre sa revanche de ses récents désastres. En 1779 l'Espagne suivit son exemple, et vint faire cause commune avec les insurgés. Les puissances maritimes du Nord avaient en outre, pour la désense de leur commerce, conclu un traité de neutralité armée; et cette mesure irrita si vivement le gouvernement anglais, qu'il déclara la guerre à la Hollande quand il vit cette puissance y adhérer. Quelque immenses que fussent les ressources dont disposait l'Angleterre, il lui était impossible, sans exposer son propre territoire et ses colonies à de graves périls, de continuer la lutte contre presque toutes les puissances maritimes réunies. Au mois de mars 1782, North dut abandonner la direction des affaires à Rockingham, qui dès le mois de juillet suivant était remplacé par Shelburne. Celui-ci conclut le 30 septembre 1782 avec les colonies un traité séparé qui assurait leur complète indépendance. Au mois de septembre 1783 la paix générale fut signée à Versailles; elle rendit à la France Tabago, Gorée, Saint-Pierre et Miquelon, et à l'Espagne la Floride.

Au milieu de ces efforts extérieurs, l'Angleterre avait eu aussi à traverser de redoutables crises à l'intérieur. En 1779 l'Irlande se souleva, à l'instar des colonies de l'Amérique du Nord, en revendiquant la liberté du commerce et la liberté de conscience; ses populations s'armèrent en masse, sous prétexte de défendre le pays contre le débarquement d'une expédition française. Enfin, en 1782, après que les ministres eurent inutilement cherché à conjurer le danger par des avantages commerciaux, le gouvernement se vit réduit à consentir à l'abrogation de l'acte de 1720 en vertu duquel toutes les décisions du parlement d'Angleterre. En même temps des restrictions importantes furent apportées à l'autorité du vice-roi ou gouverneur général, et l'Irlande acquit ainsi un peu plus d'indépendance politique.

Des troubles d'un autre genre éclatèrent en Angleterre et en Écosse. En 1778 le gouvernement avait enfin réussi à obtenir du parlement son consentement à l'abrogation des lois sévères portées dans les deux pays contre les catholiques. Le peuple y vit la menace et le péril d'une réaction catholique, et lord Gord on fonda en Écosse une association protestante, dont les menées provoquèrent en 1780, à Londres même, la plus grave des révoltes de la part de la populace. La paix de Versailles ne blessa pas moins profondément les susceptibilités de l'opinion publique que celles du parlement. Cette guerre malheureuse, conduite d'un bout à l'autre avec le plus rare aveuglement, avait fait monter la dette publique à un total de 235 millions de livres sterling. Encore bien qu'on vit tout de suite qu'en réalité la perte des cotonies ne préjudicierait nuilement au commerce, cette dette ne laissait pas que de peser d'une manière effrayante sur la situation; en outre, à la paix, il avait fallu renoncer à tous les biens appartenant aux sujets britanniques, à ceux qu'on appelait les loyalistes, et situés dans les colonies. C'est dans ces circonstances qu'au mois de décembre 1783 Shelburne se vit contraint de céder la place à Pitt, qui resta longtemps à la tête des affaires au milieu des plus graves complications politiques.

Pendant les quelques années de paix dont il fut alors donné à la Grande-Bretagne de jouir, une foule d'idées réformatrices, tant dans la politique que dans le domaine de la philanthropie, se produisirent au sein du parlement, où les whigs, avec Fox et Burke à leur tête, formaient la plus remarquable opposition qu'on eût encore vue. Mais ce mouvement progressif s'arrêta brusquement, dès qu'on put s'apercevoir que les idées et les événements de la révolution française excitaient au sein des populations anglaises les plus vives sympathies. Les deux partis aristocratiques, whigs et tories, à qui une modification dans la constitution de l'État eut fait perdre les avantages de leur position politique et sociale, se coalisèrent aussitôt pour combattre l'esprit démocratique à l'intérieur et à l'extérieur. L'exécution capitale de Louis XVI sit éclater la crise. Quand on en reçut la nouvelle, l'amhassadeur français eut ordre de quitter sur le champ le sol anglais; et le 1er février 1793 la Convention nationale française déclarait la guerre tout à la fois à la Grande-Bretagne, à la Hollande et à l'Espagne. La lutte commença dans les Pays-Bas, où les Anglais partagèrent les chances des coalisés, et sur mer, où le pavillon anglais maintint sa suprématie. La flotte française de la Méditerranée fut aux trois quarts anéantie par Hood et Howe. Pour lui aider à triompher de la fermentation intérieure, le parlement accorda au gouverne-ment la suspension de l'*Habeas corpus*, le bill des étran-gers et d'autres lois d'exception; ce qui, joint à des taxes de plus en plus écrasantes, porta l'exaspération du peuple à son comble. Mais dès 1795 la Prusse et l'Espagne concluaient la paix avec la république française; la dernière de ces puissances et la république batave signèrent même avec la France une alliance défensive et offensive. Par le traité de Campo-Formio, en 1796, l'Autriche se retira également du nombre des puissances belligérantes, et l'Angleterre se trouva alors réduite à un isolement presque complet. Des accidents intérieurs de la nature la plus menacante vinrent encore aggraver sa position; l'esprit d'insubordination et de révolte se manifesta à bord de la slotte du Canal, et gagna bientôt jusqu'aux slottes des Indes. La disette et la cherté des vivres firent éprouver de cruelles soussrances aux populations, et la banque de Londres se vit tout à coup réduite à suspendre ses payements. Si à un tel moment la victoire remportée par Nelson dans les eaux d'Aboukir (1-3 août 1798) put diminuer l'essroi causé en Angleterre par l'expédition française en Égypte, et si la Porte, la Russie, la Sardaigne et Naples vinrent alors successivement s'allier avec la Grande-Bretagne, d'un autre côté l'état où l'Irlande se trouvait à cet instant même faisait redouter les plus terribles catastrophes. Depuis longtemps une grande Union catholique s'était propagée dans toutes les parties de cette île et, secondée par la France, menaçait d'y mettre sin à la domination de l'Angleterre. Après l'insuccès de diverses tentatives de débarquement faites par des expéditions françaises, le gouvernement anglais se décida à désarmer l'Union et à punir ses meneurs; or, cette politique eut précisément pour résultat d'y provoquer pendant plusieurs

mois la plus affreuse des guerres civiles en même temps que de nouvelles tentatives de débarquement de la part de la France. Ces événements forcèrent le gouvernement et le parlement à prendre enfin un parti décisif, et qui dans des circonstances moins périlleuses eût été impossible, à cause de la vivacité de l'antagonisme religieux existant entre les deux pays. Dans l'automne de 1800, un acte des deux parlements opéra la réunion complète et définitive de l'Irlande avec la Grande-Bretagne. Il fut stipulé que vingt-trois lords irlandais, dont quatre évêques, siégeraient dorénavant dans la chambre haute d'Angleterre, et que l'Irlande serait représentée à la chambre basse par cent députés; qu'il y aurait en outre désormais entière liberté de commerce entre les deux pays, qui jouiraient l'un et l'autre de la plus complète égalité de droits politiques. Il est vrai de dire que ce grand changement ne modifiait en rien la position de plus des sept huitièmes de la population de l'Irlande, à qui l'obligation du serment du test continuait d'interdire l'exer-

cice de toute espèce de droits politiques. Cependant, la Grande-Bretagne avait réussi à maintenir presque toute l'Europe coalisée contre la France. Les conquêtes opérées par les armées françaises appelèrent aux armes la Russie, l'Autriche et les princes allemands; et en 1799 la Hollande fut même le but d'une expédition maritime anglo-russe, aux ordres du duc d'York, mais dont le résultat fut négatif. A tous ces efforts l'ennemi répondait par des efforts peut-être plus grands encore. Aussi dès 1801 l'empereur et l'Empire se décidaient-ils à conclure à Lunéville leur paix particulière avec la France; Naples ne tarda point à en faire autant, et la Grande-Bretagne se trouva en-core une sois dans l'isolement Elle n'en rejeta pas moins les conditions de paix que lui fit offrir son puissant ennemi. et même elle considéra comme une déclaration de guerre le traité de neutralité que la Russie, la Suède et le Danemark conclurent alors pour protéger leur commerce contre les actes de violence de la marine anglaise. En conséquence, Nelson reçut l'ordre, en 1801, de forcer le passage du Sund et d'aller attaquer la flotte danoise; mais la Prusse pendant ce temps-là occupa militairement le Hanovre. L'avénement de l'empereur Alexandre au trône de Russie mit fin à ces tiraillements entre les coalisés. Dès le mois de juin 1801 le cabinet britannique concluait avec la Russie un traité de navigation, auquel le Danemark et la Suède accédèrent peu de temps après; et des tendances à traiter de la paix se manisestèrent en même temps du côté de la France. Sans doute jusqu'à présent le commerce britannique n'avait en rien souffert de l'état de guerre où se trouvait l'Europe; mais sous l'administration de Pitt la dette publique, de 232 millions sterling, avait fini par atteindre le chiffre de 490 millions; et le budget annuel des dépenses publiques, de 12 millions de livres sterling, était arrivé à 28 millions. l'our faciliter la conclusion de la paix, Pitt, au mois de mars 1801, céda le ministère à Addington (Sidmouth); et le 27 mars 1802 celui-ci réussit enfin à amener la signature du traité d'Amiens. A l'exception de l'île de la Trinité et d'une partie de l'île de Ceylan, l'Angleterre restitua à la France, à la Hollande et à l'Espagne tout ce qu'elle leur avait enlevé pendant la guerre. La nécessité seule avait pu faire accepter les conditions de cette paix ; les Anglais ne tardèrent point à comprendre quelle pression la France exercait sur le continent avec son estrayante prépondérance, qui menaçait de leur fermer tous les ports de l'Europe. La nation, le parlement, l'aristocratie et le ministère s'aperçurent alors qu'il ne s'agissait plus seulement d'un principe politique, mais du commerce du monde et de l'existence même de l'empire britannique. Aussi la guerre fut-elle de nouveau déclarée à la France dès le 18 mai 1803, aux applaudissements de tous les partis. Toutesois, les premières hostilités ne surent pas suivies de grands résultats, parce que toute la puissance britannique dut se concentrer dans le Canal, à l'effet d'empêcher la tentative de descente dont l'Angleterre était alors menacée par la France. Aucun événement ne pouvait être

plus conforme aux intérêts de l'Angleterre que les armements commencés par la Russie et la Suède peu de temps après l'avenement de Napoléon au trône. Le ministère Addington, dépopularisé par suite de son manque d'énergie, dut en mai 1804 céder la place à Pitt. Celui-ci déclara tout aussitôt la guerre à l'Espagne, qu'un traité secret liait à la France; et au mois d'avril 1805 il conclut avec la Russie un traité d'alliance ossensive et défensive, tandis que Napoléon voyait reprusser ses ouvertures de paix. Au commencement de l'année 1805 l'effectif de la marine britannique se composait de 907 bâtiments de guerre de haut bord, dont les moindres étaient armés de plus de dix canons. Le nombre des matelots s'élevait à 165,000 ; l'armée d'Europe, non compris les milices, à 143,000 hommes sous les armes. L'entretien de forces si imposantes accrut démesurément les charges de l'État; aussi Pitt se trouvait-il dans la situation la plus critique. Le budget de l'exercice 1805 évaluait la recette à 54 millions sterling, et la dépense à 74 millions. Tandis qu'au mois d'août de cette même année l'Autriche et la Suède accédaient enfin à l'alliance anglo-russe, et que commençait la lutte la plus gigantesque, Nelson anéantissait, le 21 octobre 1805, à Trafaigar les flottes française et espagnole. Mais ce triomphe sut impuissant à compenser les désastres que les coalisés essuyèrent dans la campagne d'Autriche, et après la paix de Presbourg (26 décembre 1806) Napoléon menaça plus que jamais la Grande-Bretagne. Celle-ci avait tout au moins besoin de repos pour réparer ses forces, sinon épuisées, du moins fatiguées. Le nouveau ministère qui se forma sous la présidence d'Addington, à la mort de Pitt (janvier 1806), ouvrit en conséquence tout aussitôt des négociations pour la paix ; mais elles échouèrent, au très-grand détriment des intérêts britanniques. La lutte malheureuse engagée contre la France par la Prusse et par la Russie, qui se termina en juillet 1807 par la paix de Tilsitt; la dissolution de l'Empire d'Allemagne et la création de la Confédération du Rhin, ensin l'alliance de la Russie avec la France, ôtèrent encore une fois à la Grande-Bretagne tout appui sur le continent. Pour conserver tout au moins l'alliance de la Porte, l'amiral Duckworth reçut en février 1807 l'ordre d'entreprendre une démonstration formidable dans les Dardanelles : mais cet acte produisit précisément tout le contraire de l'effet qu'on s'en était promis. Les mêmes motifs amenèrent en septembre de la même année dans les eaux du Sund une flotte anglaise aux ordres de l'amiral Gambier, qui, conformément à ses instructions, réduisit en cendres une partie de la ville de Copenhague et enleva la flotte danoise. Cet attentat, qui souleva contre l'Angleterre l'indignation de toutes les nations, fut suivi de la part de la Russie et du Danemark d'une déclaration de guerre, à laquelle le gouvernement britannique répondit par la destruction d'une escadre russe et par la prise de possession des diverses colonies danoises. A ce moment, la Grande-Bretagne avait à lutter contre toute l'Europe, sauf le Portugal et la Suède; et au blocus continental elle ne put opposer qu'un vaste système de contrebande, impuissant toutesois à préserver son commerce d'une rapide décadence. Voyant bien où était le péril pour elle, l'Angleterre, quoi qu'il pût lui en coûter, n'hésita point à persévérer dans la lutte. De 1806 à mars 1807, c'est lord Howick (Grey) qui avait dirigé les affaires. A cette administration succeda le ministère Portland, dans lequel Canning déploya une rare énergie comme ministre des affaires étrangères.

Le nouveau cabinet essaya de raitacher les interêts britanniques à ceux de la péninsule Pyrénéenne, devenue complétement la proie de la politique et des armes de la France. Ba même temps qu'il repoussait les ouvertures de paix de Napoléon et de la Russie, il envoyaît en Portugal un corps de troupes anglaises aux ordres d'Arthur Wellesley, devenu plus tard duc de Wellington, et un autre en Espagne aux ordres de John Moore. Dès 1808 il est vrai celui-ci se voyait expulsé de la péninsule. Toutefois, la guerre qui en 1809 éclata entre la France et l'Autriche eut pour ré-

sultat d'affaiblir l'effectif des forces françaises en Espagne; et cette circonstance permit à Wellesley, agissant de concert avec les insurgés espagnols, de prendre un ascendant décisif sur les événements de la guerre dont ce pays était le théâtre. Non content de fournir des subsides considérables à l'Autriche, le cabinet de Saint-James avait en outre tenté pendant ce temps-là, avec un corps de 50,000 hommes, une diversion redoutable sur les côtes de la Hollande. Ces troupes débarquèrent le 30 juillet 1809 dans l'île de Walcheren, détruisirent Flessingue, mais se virent bientôt contraintes à se rembarquer. La paix conclue à Vienne en octobre 1809 porta, maigré tous les efforts de l'Angleterre, la puissance de Napoléon et la grandeur de la France à leur comble. Le système continental, auquel la Suède, après son changement de souverain, avait également fini par accéder, ne pouvait guère être maintenu avec une grande rigueur qu'en apparence. En revanche, la fortune des armes se déclara alors dans la Péninsule contre les troupes anglaises, qui vers la fin de l'année 1810 en étaient réduites à l'occupation de Cadix et de Lisbonne. C'est sur mer seulement que la Grande-Bretagne conservait toujours sa formidable supériorité vis-à-vis de la France, à qui elle enleva à ce moment ses dernières colonies. Les changements de personnes qui s'étalent affectués depuis la sin de 1809 dans les hautes sphères du pouvoir n'amenèrent point de modifications dans les opérations militaires. Après la mort de Portland, arrivée en décembre, Perceval prit avec Liverpool la direction des affaires; et par suite de l'incurable état de démence dans lequel tomba alors Georges III, la régence sut désérée en 1811 au prince de Galles, d'abord sous certaines restrictions, mais à partir de 1812 avec tous les pouvoirs de la royauté. Au moment où ce changement s'accomplissait, les whigs avaient espéré arriver au pouvoir; mais, contre toute attente, le prince régent s'appuya alors sur les tories, et après l'assassinat de Perceval, en mai 1812, il appela lord Liverpool à la présidence du cabinet, en même temps que Castlereagh prenait le porteseuille des assaires étrangères. Peut-être bien à ce moment, en raison de la misère de plus en plus grande à laquelle la Grande-Bretagne était en proie, l'étoile de Napoléon l'eût-elle emporté en dépit de tous les efforts du plus acharné de ses adversaires, si le consiit qui survint entre la France et la Russie n'avait pas complétement modifié la position. Le cabinet de Saint-James profita bien vite des dispositions d'esprit où se trouvait l'empereur Alexandre pour conclure, au mois de juillet 1812, un traité d'alliance offensive et défensive avec la Russie, avec laquelle elle était en état de guerre depnis 1808; et la Porte ottomane, de son côté, accéda à ce traité. La lutte colossale que Napoléon engagea en 1812 contre la Russie amena enfin pour la puissance française cet instant fatal de la décadence dont tous les efforts tentés jusqu'alors par l'Angleterre n'avaient pu hâter la venue. Après la retraîte de Moscou, le ministère anglais redoubla, s'il est possible, d'efforts pour décider les puissances continentales humiliées à se coaliser une fois de plus contre la France. La lutte générale ne put recommencer que grace aux subsides fournis par le cabinet anglais; mais bientôt le theatre des opérations militaires se trouva transporté sur le sol même de notre pays. Ensin, la Grande-Bretagne vit le traité de paix signé à Paris (30 mai 1814) couronner de résultats aussi brillants que solides ses vingt années d'efforts et de sacrifices. Napoléon et la révolution avaient été entraînés dans la même ruine; la France était vaincue et pour longtemps bnmiliée. Toutes les mers, tous les ports, toutes les côles étaient de nouveau accessibles aux navires de l'Angleterre. Désormais il ne pouvait plus surgir en Europe de question politique qui pût être trancliée d'une manière contraire à ses intérêts. Les agrandissements de territoire que cette paix valut à l'Angleterre, indépendamment de ses conquêtes dans l'Inde, furent énormes. La France dut lui abandonner Malte, Tabago, Sainte-Lucie, l'île de France et les Séchelles; la Hollande, Démérary, Esséquébo, Berbice, le

cap de bonne Espérance et toute l'île de Ceylan; le Danemark, l'île d'Helgoland. Les îles Ioniennes furent en outre placées sous son protectorat. Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe et la guerre qui s'en suivit ne valurent à l'Angleterre d'autre profit que la gloire de Waterloo. Le rétablissement de la paix générale amena aussi la cessation des hostilités avec les États-Unis, qui à partir de 1812 s'étaient opposés aux actes de violence que les bâtiments de guerre anglais se permettaient à l'égard des neutres. De part et d'autre la guerre avait été conduite sans succès bien décisifs, lorsque la paix sut conclue à Gand, à la fin de 1814. Aux termes de ce traité, les États-Unis demeurèrent exclus du commerce des Indes orientales.

Quelque puissante que l'Angleterre fût sortie de cette véritable lutte de géants, quelque inépuisables que parussent les ressources dont elle avait fait usage, tout aussitôt après la conclusion de la paix un état de malaise profond se manifesta au sein des populations britanniques, en proie à la famine et à la misère. La guerre avait eu pour résultat de porter le chiffre de la dette publique à plus de 800 millions st., et le poids écrasant de cette dette se faisait sentir jusque dans les classes inférieures. De mauvaises récoltes firent hausser le prix des grains, que déjà la nouvelle législation sur les céréales avait contribué à surélever. Enfin, le système du blocus continental avait provoqué sur le continent une plus grande activité industrielle; et les marchandises anglaises, dont il avait été fabriqué des masses énormes, ne trouvaient point de débouchés suffisants. Les tumultueuses assemblées populaires, les émeutes et les actes de violence commis par les prolétaires affamés, se succédajent sans cesse; et l'administration tory ne savait opposer à ces manifestations du malaise social que la suspension de l'Habeas corpus, des restrictions à la liberté de la presse, l'interdiction des réunions publiques et du port d'armes. Le parlement ne sanctionna d'ailleurs qu'à contre-cœur ces diverses mesures. Les ministres ayant fait disperser par la force une assemblée populaire des ouvriers de Manchester tenue le 16 août 1818, plusieurs centaines d'hommes périrent dans cette tragique collision. Cette répression impitoyable surexcita encore davantage la haine des classes laborieuses pour les tories, et une formidable agitation se produisit parmi les classes moyennes elles-mêmes. Le 13 février 1820 on découvrit une conspiration tramée par un certain Thistlewood dans le but d'assassiner les ministres.

C'est au milieu de cette agitation des esprits que Georges IV monta sur le trône, le 16 janvier 1820. Tandis que le procès de divorce intenté par ce prince à sa femme, née princesse Caroline de Brunswick, augmentait encore l'irritation populaire contre la cour et les ministres, les complications produites par les révolutions d'Espagne, de Piémont, de Naples et de Portugal menaçaient de troubler aussi la paix à l'extérieur. Les tories étaient restés sidèles à la politique continentale. S'ils n'avaient point osé adhérer à la Sainte-Alliance, ils n'en avaient pas moins appuyé les résolutions prises par les congrès de Troppau et de Laybach. parce qu'ils voyaient dans la force prétée au principe de la légitimité la consolidation de l'aristocratie britannique. A la mort de Castlercagh (12 août 1822), Canning fut appelé à prendre le porteseuille des assaires étrangères. Au principe d'intervention des puissances continentales cet homme d'État opposa tout de suite le système de la non-intervention, et il s'efforça, quoiqu'en vain, de mettre obstacle à l'entrée en Espagne d'une armée française, chargée de détruire dans ce pays le gouvernement constitutionnel. Par la déclaration de neutralité de l'Angleterre, il prépara les voies à la reconnaissance de l'indépendance de la Grèce; et le 1er août 1825 il reconnut officiellement celle des nouvelles républiques qui avaient surgi dans l'Amérique espagnole. En ce qui touche la politique intérieure, l'administration nouvelle manifesta aussi une tendance visible à donner satisfaction aux besoins et aux vœux de l'opinion publique. Déjà, pendant la guerre, la traite des négres avait été abolie et pro-

hibée; en 1824 le ministère proposa et sit adopter une loi qui assimilait ce trafic infame au crime de piraterie. C'était là un acheminement à l'émancipation des esclaves. Canning et le premier lord de la trésorerie, Huskisson, déployèrent la plus active sollicitude pour favoriser les développements du commerce et pour amener des réductions dans les dépenses publiques; aussi le calme se rétablit-il pen à peu dans le pays, en même temps que les sessions parlementaires. devenaient moins orageuses. Une effroyable crise commerciale provoquée par l'agiotage effréné qui s'était établi sur les actions, de même que par les résultats des premières opérations commerciales engagées avec les nouvelles républiques de l'Amérique du Sud, amena vers la fin de 1825 d'énormes faillites, mais passa sans exciter de troubles publics, surtout parce que le gouvernement eut en 1826 le bon esprit d'abaisser les droits à l'importation des grains étrangers, quand les grains produits en Angleterre atteignaient un certain prix. Toutesois, la situation de l'Irlande, où le nombre des crimes politiques semblait s'accrottre en proportion de la misère des populations, était toujours des plus alarmantes, en même temps qu'elle excitait les sympathies de tous les hommes modérés. Peu de temps après le rétablissement de la paix générale, Daniel O'Con n ell avait. déjà fondé parmi les Irlandais une Association catholique ayant pour but d'obtenir l'émancipation politique des catholiques, toujours systématiquement repoussée par les tories. En 1824 Canning ne craignit pas non plus de proposer au parlement un bill qui rétablissait les catholiques dans l'exercice de leurs droits; mais ce projet fut rejeté par la chambre haute. La retraite de Liverpool en avril 1827 et son remplacement comme premier ministre par Canning ne purent donc qu'accroître les espérances que nourrissaient les catholiques de se voir ensin rendre justice. La modification survenue dans le cabinet entraîna la retraite de Wellington, de Peel, de Bathurst, etc.; et Canning se trouva ainsi libre de constituer une administration dont fit partie le libéral duc de Clarence, héritier présomptif de la couronne. Pendant que la chambre haute se prononçait aussitôt avec passion contre ce nouveau ministère et apportait des restrictions à l'importation des grains étrangers, la chambre basse le saluait comme le précurseur de grandes et salutaires réformes. Mais Canning étant venu à mourir en août 1827, après avoir signé au mois de Juin précédent avec la France et la Russie un traité relatif à l'émancipation de la Grèce, un temps d'arrêt eut lieu alors dans le mouvement réformateur.

Lord Goderich, qui prit les rênes de l'administration, dut se retirer dès le mois de janvier 1828 à la suite des désagréments que lui valurent la direction imprimée aux affaires du Portugal et la bataille de Navarin; et Wellington fut appelé à constituer un nouveau cabinet, dont Robert Peel sut le pensée directrice. La politique d'hésitation et d'impuissance qu'il suivit dans les affaires gréco-turques de même que dans celles du Portugal, où dom Miguel, tout aussitôt après le départ d'un corps de troupes que Canning y avait envoyé, renversa le trône et la constitu-tion, excita un profond mécontentement. En outre, à la scule nouvelle du changement ministériel qui avait eu lieu, une vive agitation avait éclaté en Irlande, où chacun comprenaît qu'il ne sallait plus espérer des réformes, mais s'attendre à de nouveaux actes de compression. L'Association catholique, qui s'était dissoute, s'y reconstitua inunédiate-ment, tandis que de leur côté les protestants y organisaient des associations orangistes et des clubs de Brunswick. Dans cette situation critique, Wellington, pour empêcher ses adversaires de donner à l'émancipation des catholiques un caractère plus large et plus vraiment libéral, quand ils seraient au pouvoir, se décida à présenter lui-même cette mesure au parlement. Au mois de février, 1828, Peel commença par proposer à la chambre des communes l'abrogation de l'acte du Test; et cette mesure une fois adoptée, il présenta un bill qui accordait aux catholiques, sous l'obligation d'un serment de sidélité, l'égalité des droits politiques, en ce sens qu'ils pouvaient désormais être admis à siéger dans le parlement. Ce bill, qui ne passa d'ailleurs qu'avec une difficulté extrême et qui excita le plus vif mécontentement dans le parti tory, fut accueilli par des dénonstrations d'enthousiasme dans toutes les classes du neuple.

Depuis l'époque de la révolution française, les idées libérales en matières politiques s'étaient d'autant plus largement développées en Angleterre, que la constitution essentiellement aristocratique de ce pays formait un plus frappant contraste avec la grande liberté personnelle dont les classes moyennes y ont toujours joul. La situation opprimée des classes inférieures, l'état misérable de l'Irlande, et la longue durée d'une administration tory, constamment hostile à toute réforme, ne pouvaient que donner plus de force à ces tendances réformatrices. Dès l'époque de Pitt, l'organisation et la constitution décrépites du parlement avaient été l'objet de nombreux plans de réforme. Pour que les intérêts généraux de la nation s'y trouvassent véritablement représentés, pour qu'une administration plus exempte de préjugés, moins préoccupée d'intérêts privés, pût se produire, il fallait que la chambre basse subit une complète transformation. Dans la chambre haute, les pairs siégeaient non point à titre de représentants de la nation, mais bien comme représentant chacun individuellement ses intérêts propres, sauf les pairs écossais et irlandais, lesquels n'agissaient que comme délégués de leur ordre. Dans la chambre basse, on voyait bien les députés des bourgs et des comtés, et ils exerçaient même exclusivement le droit de consentir l'impôt, mais le mode d'élection et la composition de cette assemblée en étaient arrivés à un tel état de corruption, que le vrai peuple avait complétement perdu toute participation à l'œuvre législative. Quand le peuple, dans des circonstances importantes, voulait faire connaître ses vœux et ses besoins, il lui fallait recourir à la voie des pétitions, à la presse, à d'imposantes réunions, qui fournissaient facilement au gouvernement des prétextes pour appliquer dans toute leur rigueur les lois existantes, et pour empêcher ainsi qu'il fût autrement question des griefs qui avaient donné lieu à ces démonstrations. Dans les comtés, les élections étaient complétement livrées aux influences aristocratiques. La haute noblesse, propriétaire de la plus grande partie du sol et en même temps pourvue dans les provinces de toutes les fonctions de quelque importance, en profitait pour faire élire ses fils cadets ou ses créatures en qualité de membres de la chambre des communes; et de la sorte les sièges au parlement étaient devenus pour ainsi dire héréditaires dans certaines familles. La représentation des villes n'était pas moins vicieuse. Un grand nombre de villes, et des plus importantes du pays, ne possédaient pas le droit de nommer un député au parlement, parce qu'elles n'existaient point encore à l'époque où les priviléges électoraux avaient été concédés; ou bien, le nombre de leurs représentants n'était nullement en rapport avec leur importance actuelle. Beaucoup de villes, réduites par l'effet du temps à ne plus être que de petits bourgs (rotten boroughs), en-voyaient au parlement un et quelquesois plusieurs députés, parce que ce droit leur avait été concédé jadis en raison de la population qu'elles avaient alors. En outre, dans les petites villes et dans les bourgs, la population dépendait ordinairement d'un seigneur foncier, à qui sa position permettait ainsi de disposer d'une place au parlement et même de la vendre. Beaucoup de ces bourgs pourris ne comptaient que cent, souvent même que cinquante électeurs, tous placés d'ailleurs sous la dépendance absolue du seigneur foncier. L'influence électorale exercée par l'aristocratie en était venue à ce point que sur, les 513 députés envoyés au parlement tant par l'Angieterre que par le pays de Gailes, il n'y en avait guère que soixante-dix qui tinssent leurs pouvoirs d'électeurs libres et indépendants. Grace à ces abus d'influence et à d'autres encore, l'administration tory, malgré la liaine dont elle était l'objet dans les masses,

parvenait à conserver la majorité dans la chambre des communes.

Les whigs, devenus en général moins hostiles à la démocratie, parce qu'ils avaient plus longtemps siégé sur les bancs de l'opposition, se coalisèrent alors avec les désenseurs du peuple, à l'effet d'amener la réforme parlementaire et surtout la réforme de la loi électorale. Mais cette coalition semblait ne devoir être que temporaire. Tandis que les whigs, eux-mêmes partie intégrante de l'aristocratie, n'avaient en vue que la suppression des plus criants abus, un parti populaire nombreux projetait déjà une réorganisation radicale de la chambre basse. On demandait que les parlements fussent rendus annuels, le suffrage universel, le vote au scrutin secret, etc.; et encore ne voyait-on là que les préliminaires de changements plus considérables. L'agitation produite dans le pays par la question de la réforme discutée dans de grandes assemblées populaires, acquérait des proportions de plus en plus menaçantes. Le parlement s'étant ouvert en février 1830, lord J. Russell présenta le 23 dans la chambre des communes une motion relative à la réforme parlementaire, qui sut rejetée par une majorité de 23 voix; mais cet échec même prouvait que le moinent du triomphe n'était pas éloigné. L'irritation produite dans les classes populaires par le rejet de cette motion fut si grande, que le ministère essaya vainement de la saire cesser en ahaissant sensiblement des taxes oppressives perçues sur certains objets de consommation de première nécessité. O' Connell, qui depuis l'émancipation des catholiques avait pris place dans la chambre des communes, présenta alors une motion tendant à améliorer la situation de l'Irlande au moyen du rappel de l'acte d'Union de 1800. Telle fut l'origine de la sameuse association du Rappel (Repeal-Association) en

Georges IV mourut au milieu de cette surexcitation générale des esprits, le 26 juin 1830; et son frère, le duc de Clarence, que, en raison des principes qu'il avait jusque alors professés, on devait croire sympathique à la réforme parlementaire, monta sur le trône, sous le nom de Guillaume IV. Contre l'attente générale, Wellington conserva la direction des affaires; mais à quelque temps de là eut lieu la reconnaissance du gouvernement de Juillet en France par l'Angleterre, et cette concession faite à l'opinion produisit une heureuse influence sur le pays. Le parlement ayant été ouvert le 2 novembre 1830, la discussion relative à la fixation de la liste civile, par laquelle commença la session, laissa le cabinet en minorité, et il dut en conséquence se retirer. Le roi chargea alors Grey, whig modéré, mais homme ferme, de composer une nouvelle administration, dans laquelle entrèrent Palmerston, Brougham, Melbourne, Goderich, Althorp, etc. Dès le 3 février 1831 Grey proposa un bill pour la réforme du parlement, adopté plus tard il est vrai dans ses principales dispositions, mais qui fut rejeté alors à la suite d'une longue et violente discussion. Les ministres voulaient se retirer; mais le roi refusa leur démission, et prononça la dissolution du parlement le 22 avril. A la suite d'une lutte électorale des plus vives qu'on eût encore jamais vues, et dans laquelle le parti populaire l'emporta, le bill de réforme revint le 4 juillet devant la nouvelle chambre, et, après y avoir été l'objet de quelques amendements, passa à une majorité de 109 voix. Cependant, le 7 octobre la chambre haute le rejetait, et ce vote provoquait dans les masses une irritation qui dégénérait en redoutable émeute à Bristol. En novembre 1831, il se forma à Londres, sous la présidence de Burdett, une association dite nationale, devant servir de centre à toutes les autres associations politiques, et que son caractère dangereux décida le roi à dissoudre. Après une assez longue prorogation, pendant laquelle on négocia avec les tories modérés, le parlement reprit ses travaux en novembre, et le 23 mars 1832 la chambre basse adopta pour la seconde fois, à 116 voix de majorité, le bill, auquel on avait sait subir de légères modifications. La chambre haute ayant encore persisté dans son opposition, et s'étant

mise à mutiler le bill par ses amendements, les ministres donnèrent leur démission. Wellington essaya bien de constituer une nouvelle administration; mais le 15 mai force lui fut de déclarer que tous ses efforts avaient été inutiles, et les whigs reprirent leurs porteseuilles. Enfin le 4 juin, en présence de l'attitude de plus en plus menacante des masses, la chambre haute se décida à adopter le bill, et trois jours après, le 7, la sanction royale en faisait la loi du pays. Par la réforme, le nombre des électeurs se trouva porté à un million ; 56 bourgs pourris perdirent leurs franchises électorales; dans les comtés, tons les francs-tenanciers (freeholders) à vie possédant 10 liv. sterl. de revenu net, tous les propriétaires de baux (copyholders) et tous les fermiers ayant des baux de vingt ans et de 50 liv. sterl. de rente, furent déclarés électeurs. Dans les villes, le droit électoral était de même conféré à tout habitant payant soit un impôt pour maison, soit un impôt de portes et fenêtres, soit la taxe des pauvres, ou encore propriétaire d'une maison rapportant 10 liv. sterl. de revenu.

Les whigs auraient bien voulu s'en tenir à cette réforme, déjà si grande à leurs yeux et pourtant si modérée; mais les réformateurs appartenant aux classes populaires, les radicaux, qui, à bien dire, en avaient seuls rendu le triomphe possible, voulaient qu'on procédat sans désemparer aux réformes réclamées dans les autres parties de l'organisme social. Les ministres ne virent donc pas sans une vive inquiétude un assemblée nouvelle sortie pour la première fois du nouveau système électoral, remplacer l'ancien parlement. La session s'ouvrit le 5 février 1833, et le déplorable état de l'Irlande fut la première question dont s'occupa la chambre nouvelle. Il s'était formé en esset dans ce pays des associations de catholiques qui refusaient systématiquement le payement de la dime aux ministres de l'Église épiscopale, et qui employaient même la violence pour empêcher ceux qui avaient droit au payement de cette dime de porter plainte devant la justice. Ces illégalités et d'autres encore déterminèrent Grey, qui d'ailleurs par-tageait tous les préjugés des tories à l'égard de l'Irlande, à présenter le bill dit de coërcition, qui, autorisait le lord lieutenant de ce pays à appliquer à certains cas d'émeutes les dispositions de la loi martiale. Les ministres cux-mêmes n'étaient point d'accord sur cette mesure; cependant le bill fut adopté après une vive discussion. Alors, pour donner aux esprits le temps de se calmer, le ministère soumit aux cham-bres le bill de réforme de l'Église protestante d'Irlande, qui supprimait les taxes ecclésiastiques, diminuait les revenus des bénéfices, affermait les propriétés foncières des évêchés, et supprimait un certain nombre d'évêchés et d'églises déclarés inutiles; et ce bill, qui blessait si profondément l'Église anglicane dans ses intérêts temporels, fut adopté avec quelques modifications de détail par les deux chambres. L'abolition du privilége de la Compagnie des Indes ne rencontra pas plus de difficultés; il fut décidé que le commerce de l'Inde et de la Chine serait désormais libre, et qu'aucune restriction ne serait apportée aux projets d'établissements dans les Indes orientales que des sujets anglais viendraient à former. Les ministres saisirent ensuite le parlement d'un bill relatif aux dimes en nature, qu'on transformait, tant en Angleterre qu'en Irlande, en une redevance en argent. Ce bill ordonnait aussi qu'en Irlande les excédants du revenu des églises seraient employés à des dépenses d'utilité publique, notamment à l'entretien des écoles et au soulagement des pauvres. Cette dernière clause, dite clause d'appropriation, rencontra une vive résistance, non pas seulement parmi les tories, mais chez les protestants en général. Elle avait même choqué quelques-uns des ministres. Grey ayant appris alors que certains de ses collègues étaient entrés en negociations avec O'Connell au sujet du bill de coërcition, désapprouva cette démarche, et donna sa démission. Il fut remplacé par Melbourne. Ce changement de personnes n'entraina pas la dislocation du cabinet; sculement, le bill de coërcition lut retiré. Le 16 août le parlement fut prorogé, à la suite du rejet par la chambre haute

du bill des dimes que la chambre basse avait adopté. Les tories mirent à profit cet intervalle pour irriter le peuple contre les ministres, en faisant appel à ses haines religieuses pour les catholiques et en lui représentant comme suspectes les relations du cabinet avec O'Connell. Ces dénonciations essrayèrent tellement le roi, que le 14 novembre 1834 il congedia brusquement ses ministres. Dans l'impossibilité de rallier autour de lui quelques whigs, Peel dut constituer alors un cabinet entièrement tory, et le 30 décembre la dissolution du parlement fut pronoucée. Mais le nouveau parlement, qui se réunit le 19 février 1835, montra dès ses premières discussions que le cabinet ne possédait point sa confiance. Quelques propositions libérales de Peel, telles que la suppression des cours ecclésiastiques locales. l'autorisation donnée aux dissenters de se faire marier par d'autres que par les prêtres de l'Église égiscopale, furent bien adoptées; mais dans la discussion d'un autre bill des dimes, lord J. Russell proposa qu'on y ajoutat la clause d'appropriation, et cet amendement ayant été adopté malgré la vive résistance des tories, les ministres déposèrent leurs porteleuilles en avril. Le roi recourut alors à Melbourne, qui reconstitua le cabinet avec ses anciens collègues. Le nouveau ministère puisa dans les dispositions que manifestait la chambre basse l'énergie nécessaire pour saisir le parlement d'une mesure de la plus haute importance. L'administration municipale se treuvait en Angleterre dans le plus déplorable état. Le plus souvent, les corporations municipales se nommaient et se recrutaient elles-mêmes, établissant des taxes arbitraires sur les habitants et mettant obstacle à ce qu'ils exerçassent leurs droits politiques. Russell présenta un bill qui soumettait les corporations municipales à la libre élection des populations et conférait le droit électoral municipal à quiconque payait un impôt municipal. Cette loi ne rencontra pas beaucoup d'opposition dans la chambre basse; mais les lords, voyant, comme toujours, dans les vieux abus un appui pour l'aristocratie, recournrent à une foule de voies détournées pour la mutiler dans ses principales dispositions. Cependant le peuple ayant fait les plus violentes démonstrations et avant même parlé de supprimer la chambre haute comme un rouage inutile dans la constitution, celle-ci s'exécuta malgré qu'elle en eut, et adopta la loi. D'ailleurs, il fut impossible de la décider à sanctionner un troisième bill des dimes adopté par la chambre des communes. En dépit de l'habileté déployée par les tories pour représenter au peuple les ministres comme faisant cause commune avec les catholiques, la session de 1836 prouva que les whigs n'avaient rien perdu de la confiance publique, quoique peut-être l'opinion eut voulu leur voir adopter des mesures plus énergiques. Quand la chambre basse eut adopté une motion ayant pour but la suppression des loges orangistes, dont les intrigues en étaient venues jusqu'à menacer le trône même, Russeil la saisit d'un bill de réforme pour les corporations municipales de l'Irlande, au sein desquelles existaient des abus encore autrement criants que ceux auxquels on avait mis fin en Angleterre. Les lords se montrèrent extrêmement lostiles à ce bill, qui reproduisait les dispositions les plus essentielles du bill des corporations municipales d'Angleterre et confiait désormais l'administration des villes à des fonctionnaires tenant leurs pouvoirs de la couronne. Après de vives discussions, les ministres se virent obligés de retirer ce projet et quelques autres encore. Mais ce fut la direction donnée à la politique étrangère qui provoqua le plus d'attaques contre le cabinet. Dès le 22 avril 1834, un traité de quadruple alliance avait été signé entre l'Angleterre, la France, l'Espagne et le Portugal à l'effet de protéger l'ordre de choses existant dans la péninsule pyrénéenne contre les projets tout à la fois de don Carlos et de dom Miguel. A ce moment même, le colonel Évans fut autorisé à recruter une légion anglaise et à entrer avec elle au service du gouvernement constitutionnel de l'Espagne; or, les tories voyaient dans ce fait la négation du principe de la légitimité. La session parlementaire de 1637 s'ouvrit par de nouvelles discussions sur les affaires d'Iriande. La loi des pauvres proposée par Russell pour ce paye fut, il est rrai, adoptée par l'une et l'autre chambre à une grande majorité; mais la lutte recommença avec plus de vivacité que jamais au sujet du bill des corporations municipales et de calui des dimes d'Iriande. C'est au moment où les passions étaient le plus excitées par ces débats, que mourut (20 juin 1837) le roi Guillaume IV; et cet événement, qui taisait perdre aux tories leur plus ferme appui, amena une trève momentanée. entre les partis. L'inéritière du trône était la princesse Victoria, fille du feu duc de Kent, autre frère puiné de Georges IV, âgée alors d'à peine dix-huit ans.

Rarement avénement au trône avait encore eu lieu dans des circonstances aussi difficiles que celui de la reine Victoria (1887-1855); il fut cependant accueilli par toutes les classes de la population avec les démonstrations d'une joie vive et sincère, et il est exact de dire que depuis plusieurs siècles on n'avait pas vu de nouveau règne provoquer en Angleterre d'aussi vives sympathies. La nouvelle reine apportait au trône le renom d'une excellente éducation, du caractère le plus bienveillant, de l'esprit le plus distingué. Les amis de la liberté plus particulièrement espéraient beaucoup du nouveau règne, parce qu'il était de netoriété que toutes les affections privées de la reine la rattachaient au parti whig. A la suite des modifications profondes opérées depuis quelques années dans les institutions du pays, les vieux partis avalent subi une transformation complète. Il n'existait plus de whigs ni de tories dans l'ancienne ecception de ces dénominations; et dans le parlement comme dans la nation, la lutte était bien moins entre des partis qu'entre des nuances d'opinions.

Le cabinet whig que la reine trouve aux affaires s'appuyait sur une majorité de coalition, dont les anciens whigs constituaient la principale force. Il crut pouvair profiter de la disposition des esprits pour s'ansurer une majorité plus homogène, et la dissolution du parlement fut pronou-cée. Les nouvelles élections, qui devaient assurer son triomphe, donnèrent lieu toutefois à une lutte des plus vives; et les tories firent de tels efforts pour paralyser dans cette circonstance l'influence ministérielle, que la majorité de 150 voix que le cabinet comptait dans l'ancienne chanibre se trouva réduite à 30 ou 40 voix plans la nouvelle, dont l'ouverture eut lieu par la reine le 19 novembre 1837.

Le gouvernement avait à tutter contre d'immenses dissicultés, provenant des complications d'événements des années précédentes. Un consist des plus graves, auquel venaient en aide des antipathies nationales et religieuses, avait surgi au Canada entre le parlement local et la métropole. Le ministère sanctionna les mesures extrêmes que crut devoir prendre le comte Durham, envoyé sur les lioux avec des pouvoirs extraordinaires. Celui-ci déploya dans sa mission autant d'habileté que de vigueur; mais la tactique de l'opposition trouva dans ses actes l'occasion de déverser le blame sur le ministère; et elle ne manqua pas non plus de le faire. En août 1838, une motion présentée à la chambie haute par lord Brougham pour faire déclarer que lord Durham, en condamnant à la peine de la déportation quelques. uns des chefs de l'insurrection, avait outrepassé ses pouvoirs fut adoptée par la chambre. Durham, en apprenant cette manifestation de la chambre des lords, doana sa démission, et revistion Angleterre se plaindre amèrement du défaut de concours de la part du cabinet qui l'avait, disait-il, indignement sacrifié. Trois questions étaient restées pendantes : la reforme de l'Egitse, le bill des dimes et celvi des corporations municipales en Irlande. Le ministère les présents de nouveau, et y ajouta un quatrième projet de bill, intitulé bill des pauvres pour l'Irlande et ayant pour objet de créer dans ce pays cent workhouses ou maisons de travail forcé. chacun avec une dotation de 7,000 livres sterling. Ce dernier bill fut adopté, malgré l'opposition d'O'Connell. Celui des corporations municipales, voté de nouveau par les

communes, éthous pour la seconde fois à la chambre haute. Les bill des la réforme de l'Église aurait éprouvé le même sort, si le ministère n'en avait pas sacrifié la clause essentielle, la clause d'appropriation, ordonnant l'application intégrale de l'excédant des revenus de l'Église à l'éducation du peuple. C'est dans cette même année qu'eurent lieu aussi les fêtes pour le couronnement de la reine; et à cette occasion nous remarquerons, comme le trait le plus curieux et le plus caractéristique de cette solennité, la véritable ovation décernée par toutes les classes de la nation à l'envoyé de la France, au maréchal Soult; manifestation qui a'adrassait bien moins au ministre de Louis-Philippe, qu'au lieutenant du grand Napoléon, à l'un des derniers acteurs survivants de cette héroique épopée impériale, pour laquelle l'Angleterre témoignait maintenant une enthousiaste admiration, après en avoir combattu autrefois le principal héros avec une inébranlable et victorieuse constance.

Si le vieux parti tory continuait toujours à embarrasser la marche de l'administration whig, celle-ci eut alors à triompher de dangers dont l'origine et la nature étaient diamétralement opposés. Il s'était formé en effet au sein du parti radical une fraction extrême, qui, dans la charte du peuple qu'elle développait (voyes Chartistes), réclamait hautement le droit de suffrage universel, le vote au scrutin secret, des parlements annuels, et qui proclamait le droit de l'ouvrier à un travail assuré en tout temps, avec un salaire élevé; idées dans lesquelles il n'est pas difficile de reconnaître le point de départ des principes du socialisme français. A partir de l'automne 1838, cette fraction extreme du parti radical s'agita démesurément, provoquant des réunions dans lesquelles on signait des pétitions-monstres; et au commencement de l'année 1839, elle en vint même à convoquer à Londres une soi-disant Convention nationale, destinée à servir de centre commun d'action aux délégués des diverses associations ouvrières des villes manufacturières. Mais ces tentatives ne firent que démontrer combien est profond l'attachement que la grande masse du peuple anglais professe pour ses institutions politiques. Les troubles auxquels elles donnèrent lieu dans le courant de l'été de 1839 furent comprimés avec une grande facilité. Une hande d'issurgés, recrutée dans le pays de Galles, fut dispersée par quelques baionnettes, et ses chefs, Frost Williams et Jones, traduits devant la justice du pays, furent condamnés à la transportation.

La politique du ministère obtint aussi à ce moment d'importants succès à l'extérieur. La rivalité de l'Angleterre et de la Russie en Orient, déjà manifestée en maintes circontances, éclata plus patente que jamais, quand le chah de Perse, soutenu par les souverains de Kaboul et de Kandahar, et agissant sans aucun doute à l'instigation de la Russie, en vint à menacer Hérat. Cette levée de boncliers fournit à l'Angleterre, dans les premiers mois de 1339, l'occasion de déjouer par une heureuse expédition une tentative évidemment dirigée contre sa domination dans l'Inde.

La situation n'en demeurait pas moins toujours extrêmement tendue. L'Irlande continuait à être un embarras et un danger; l'état des sinances n'était rien moins que satisfaisant : le renchérissement des moyens de subsistance provoquait un vis mécontentement, et par suite de la désection des radicaux, la majorité soutenant le ministère était devenue plus incertaine que jamais. Un bill relatif à la Jamaique sit éclater la crise. Des dissérends étaient survenus en esset entre le pouvoir législatif de la métropole et la population de cette colon,e au sujet de la question de l'esclavage; et les intérêts effrayés et compromis menaçaient d'amener dans cette île un conflit aussi grave que celui qu'on avait eu tant de peine à terminer au Canada. Dans ces circonstances, le ministère proposa de suspendre la constitution particulière de la Jamaïque pendant quelques années. L'opposition tory et l'opposition radicale se coalisèrent pour combattre ce projet de loi, et le ministère s'étant trouvé en minorité dans la scance du 6 mai, donna sa démission. Wellington et l'esi,

chargés de constituer un nouveau cabinet, n'y purent réussir; et l'ancien ministère reprit la direction des affaires. Le bill de la Jamaïque fut présenté de nouveau, avec quelques modifications de détails, et cette fois adopté. De neuveaux désordres causés dans le courant de l'été par les chartistes furent alors, comme nous l'avons déjà dit, réprimés facilement.

La session nouvelle du parlement (janvier 1849) s'ouvrit par l'annonce officiellement faite aux représentants de la nation que la reine allait épouser le prince Albert de Saxe-Cobourg; et ce mariage fut en effet célébré le 10 février suivant. La popularité de la jeune reine allait toujoura croissuivant. La popularité de la jeune reine allait toujoura croissuivant. La popularité de la jeune reine allait toujoura croissuivant. La popularité de la jeune reine allait toujoura croissuivant. La popularité de la jeune l'acte d'un homme en démence dans la tentative de meurtre commise contre cette princesse au moyen d'une arme à leu, le 10 juin 1840, par un nommé Oxford.

L'opposition échous dans ses efferts pour faire rendre au parlement un vote de déciance contre le gouvernement. de même que pour lui attribuer la responsabilité de la facheuse situation financière où se trouvait le pays. Mais les questions de politique extérieure ne tardèrent pas alors à accaparer toute l'attention publique, L'Angleterre avait signé, le 15 juillet 1940, avec la Russie, l'Autriche et la Prusse un traité ayant pour objet de régler et terminer les différends survenus entre la Porte-Ottomane et son redoutable vassal, le vice-roi d'Égypte; la France ne fut point appelés à prendre part à la conclusion de ce traité, car depuis quelques années déjà un visible refroidissement s'était opéré entre le cabinet des Tuileries et le cabinet de Saint-James, comme en témoignaient les négociations épineuses auxquelles avaient donné lieu les difficultés faites à la France pour l'interprétation du traité qui avait restitué en 1814 le Sénégal à la France (Affaire de Portendick) et le refus de donner une juste satisfaction au pavillon français pour une insulte dont il avait été l'objet dans le port de l'île Maurice. Le traité du 15 juillet sut tenu secret jusqu'au moment où le gouvernement anglais apprit que la Syrie, où ses agents préchaient la révolte contre l'autorité de Méhémet-Ali, était en pleine insurrection. Alors il envoya sur-le-champ une flotte avec quelques troupes de débarquement s'emparer des principales villes du littoral. En quelques jours en effet Beyrouth, Saint-Jean-d'Acre, Sidon et les autres villes on forts, depuis Tripoli jusqu'à l'extrémité de la Syrie, tombèrent au pouvoir de l'oscadre anglaise. Toutefois, ces succès n'avaient point amené la soumission du vice-roi; et la mauvaise saison, qui approchait, pouvait faire perdre tout le fruit de l'expédition. Le commodore Napier, en face de ce danger, prit sur lui de se rendre à Alexandrie et de signer avec le pacha, an nom de son gouvernement, un traité qui lui assurait l'Egypte à titre héréditaire, mais qui lui enlevait toutes les conquêtes faites depuis 1832 en dehors de son pachalick. La France était en droit de se sentir profondénent blessée; les puissances signataires du traité du 15 juillet 1840 n'avaient eu évidemment en vue que de restreindre par là sa croissante et naturelle influence dans les affaires de la Méditerranée. L'opinion, en France, s'indigna de voir qu'on fit si peu de cas d'un grand pays qui jusque alors avait entouré la civilisation renaissante de l'Egypte d'une nototre protection. Il y avait là un cas de guerre flagrant. Louis-Philippe, après avoir fait beaucoup de bruit avec ses armements et sas préparatifs pour venger l'honneur du pays insulté, recula quand l'instant décisit arriva; et la flotte française, dont les équipages brûlaient du désir de se mesurer avec leurs rivaux britanniques, reçut l'ordre de rentrer à Toulon.

Pendant que l'Angleterre dennait cette nouvelle et éclatante preuve de sa prépondérance dans les affaires de l'Europe, ses armes recevaient un échec eruel dans l'Afghanistan, où une expédition avait été entreprise à l'effet de détrôner Dost-Mohamed, prince hostile aux intérêts anglais. L'expédition avait réussi. Dost-Mohamed avait été détrôné, et une créature anglaise, Shah-Soudjah, mise à sa place, quand une maurrection terrible éclata soudainement dans le pays et ent pour résultat de bloquer étrojtement les diverses divisions

du corps expéditionnaire dans les villes qu'elles occupaient, Force leur fut alors de signer une capitulation, par tequelle elles se réservaient le droit de libre retraite. Mais à peine l'armée eut-elle commencé son mouvement; qu'elle fut at-taquée, au mépris de la foi jurée, et complétement détruite. Sur 15,000 hommes, il n'en revint pas 360. Un autre erage grondait encore à l'horizon : les États-Unis élevaient les réclamations les plus pressantes au sujet de l'incendie de La Caroline, dans i'un des lacs, per un navire anglais; et les manifestations belliqueuses des populations de l'État du Maine au sujet de la délimitation des frontières du Nouveau-Brunswick, étaient de nature à donner au cabinet les plus graves inquiétudes. La question se compliqua encore autrement. Un Anglais, appelé Mac-Leod, fut arrêté dans l'État de New-York, sous la prévention d'être l'auteur de l'incendie de La Caroline, jeté en prison, et mis en jugement, au mépris ses réclamations du gouvernement anglais. En cas de candamnation, un conflit était inévitable ; et déjà une flotte anglaise était partie pour l'Atlantique avec les instructions les plus énergiques, quand on reçut la nouvelle de l'acquittement de Mac-Leod; et cet incident n'eut pas de suites pour le moment.

A l'intérieur, le cabinet whig touchait à sa dernière heure. Battu à l'occasion du rejet de la clause la plus importante d'un bill sur la franchise électorate en Irlande, it veut livrer une dérnière et éclatante bataille, et saisit le parlement d'un bill qu'aliminuait les droits sur les céréales. Cette attaque tardive et désespérée contre l'aristouratie anglaise fut suivie d'un vote négatif rendu à une forte majorité. Cet échec devait renverser le ministère; sir Robert Peel hai donna le coup de grâce, en faisant adopter un bill de non-confiance. La démission du cabinet suivit de près cette dernière et suprème manifestation de la majorité. Le 3 septembre la couronne forma un ministère tory, composé de sir R. Peel, lord Lyndhurst, lord Stantey, sir James Graham et lord Wellington.

A l'extérieur, le premier soin du nouveau cabinet fut de renouer l'alliance française. Après, sir Robert Peel songea à terminer le consit américain, et il envoya à Washington un plénipotentiaire qui réuseit complétement dans cette difficile mission. A l'intérieur, il rostait à parer au grave déficit qui se manifestait depuis quelques années dans les finances anglaises. Peel, sur de la majorité, n'hésita pas à proposer le rétablissement, pour un temps limité, de l'impôt de guerre connu sous le nom d'income tax, ou taxe du reveau. La nouvelle taxe frappait de sept pence par livre sterling tout revenu au-dessus de cent cinquante livres. Convaincu de la nécessité de modifier la loi sur les céréales, il proposa et fit adopter le pian d'une échelle de droit mobile (sliding scale) à peu près semblable, quant au principe, au tarif français. Par le même bill, les droits sur l'importation de la plupart des autres denrées alimentaires farent diminués. Remarquons que ces divers bils étalent autant de victoires de sir Robert Peel sur son propre parti. L'avénement du régent Espartero en Espagne avait été considéré comme le triomphe de la politique anglaise sur la politique française, et en effet le régent s'était empressé de faire éclater son mauvais vouloir pour la France par de tracassières mesures de douane. Toutefois, l'Angleterre intervint entre les deux gouvernements, et amena une tentative de rapprochement, qu'une question d'étiquette fit échouer, l'ambassadeur francais avant voulu présenter ses lettres de créance à la reine seulement, et le régent s'y étant opposé. C'est à peu près à cette époque que la guerre de la Chine fut terminée par un traité. L'Angleterre, au lieu d'exploiter son succès à son profit exclusif, comme on devait naturellement s'y attendre, stipula dans l'intérêt de toutes les puissances, et obtint que quatre des principaux ports de l'empire seraient désc:mais ouverts au commerce du monde entier.

L'insuffisance des mesures destinées à opérer la répression de la traite des noirs avait décidé le cabinet à proposer au ministère français de modifier le traité de 1831 et la convention de 1833, en étendant les zônes dans lesquelles le droit de visite pourrait être pratiqué, et le ministre des affaires étrangères en France avait adhéré à cette proposition, lorsqu'une manifestation des chambres françaises, dont la sollicitude s'était éveillée au bruit de graves abus comnis par les Anglais dans l'exercice du droit de visite, l'obligea à retirer sa signature. Cette décision n'amena pour le moment aucun refroidissement sérieux entre les deux pays.

Saisissant l'occasion de resserrer l'alliance de l'Angleterre avec le continent par des relations personnelles entre les souverains, le cabinet obtint du roi de Prusse qu'il donnerait suite à son projet de voyage en Angleterre, et lui fit une magnifique réception. L'année d'après (1843), il céda avec empressement au désir manifesté par la jeune reine de visiter le roi des Français et le roi des Belges, et parut s'associer franchement, au nom du peuple anglais, aux sentiments d'affection mutuelle manifestés dans ces solennelles entrevues. On n'a sans doute pas oublié qu'en 1844 Louis-Philippe alla en Angleterre rendre à la reine Victoria le visite de bonne amitié qu'il avait reçue l'année précédente à son château d' E u.

Tout réussissait au cabinet tory, qui venait encore d'apaiser une courte insurrection des colons hollandais au cap Bonne-Espérance et les troubles, plus graves, suscités dans le pays de Galles par une troupe d'incendiaires connus sous le nom de Alles de Rébecca. Si les conditions de son existence ministérielle lui eussent permis de faire droit à quelques-uns des griefs de l'Irlande, alors exaspérée par le bill des armes, et au milieu de laquelle O'Connell triomphant promenait le drapeau du rappel, rien n'aurait troublé cette carrière de glorieux succès. Malheureusement, enchaîné par le parti de l'Église et par les profondes antipathies de la nation anglaise pour cet infortuné pays, il ne pouvait que doter l'Irlande d'une administration tolérante et conciliatrice : or ce n'était pas assez. Les meetings provoqués par O'Connell prenant un caractère menaçant, le cabinet s'arrêta à la grave détermination de le faire arrêter et juger ainsi que ses principaux adhérents. La politique suivie à l'extérieur donna lieu aussi à de vifs débats dans le parlement, dont la session finit en août 1843. L'expédition entreprise dans l'Afghanistan par lord Ellenborough, à l'esset de venger les désastres de l'armée anglaise, et les impitoyables cruautés auxquelles elle donna lieu; les étranges proclamations de lord Ellenborough au sujet des portes du temple de Somnath, y furent énergiquement blamées; mais le résultat de cette expédition n'en avait pas moins été d'accrottre encore considérablement les possessions, déjà si vastes, de l'Angleterre dans les Indes. Il en fut de même des expéditions du Sindh et des victoires de Napier; aussi, avec sa prudence habituelle, l'esprit essentiellement mercantile de l'Angleterre finit-il par concevoir des doutes sur l'utilité réelle de ces ruineuses guerres de conquêtes. Partout ailleurs la politique anglaise se montra pacifique; et les déclarations publiques de lord Aberdeen durent même donner à croire au rétablissement complet de l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre, encore bien que la politique suivie par la France en Espagne et la chute d'Espartero, résultat de cette po litique, dussent singulièrement contrarier les vues du cabinet de Londres.

A l'ouverture de la session, en février 1844, la situation semblait encore plus favorable que l'année précédente. Il y avait accroissement notable dans le produit des diverses branches du revenu public, le commerce étaiten voie de proépérité, et depuis le procès intenté à O'Connell, l'agitation avait sensiblement diminué en Irlande, bien qu'il fût facile de prévoir que ce procès, mesure toute d'intimidation, n'aurait pas de résultat sérieux pour le célèbre agitateur. En effet, on l'instruisit et en le conduisit avec toute la lenteur et toutes les formalités qui sont le propre de la procédure anglaise. A la suite de nombreux ajournements un verdict de culpabilité fut enfin rendu contre O'Connell; mais quand le jugement vint en révision devant la chambre haute, il y fut

cassé (septembre 1844) pour vice de formes; et le gouvernement ne juges pas à propos de recommencer une nouvelle instance. Il avait tout au moins réussi par son attitude à contraindre l'agitation pour le rappel à prendre un caractère plus modéré, et O'Connell lui-même à agir désormais avec une réserve évidente. L'état de l'Irlande n'était pas le seul embarras du pouvoir, et il avait encore à lutter contre les difficultés de tous genres que lui créait à l'intérieur une agitation des esprits de plus en plus prononcée contre la législation existante au sujet du commerce des grains. Une majorité de 224 voix contre 133 avait repoussé, il est vrai, en mars, une motion présentée par Cobden, et ayant pour objet l'abolition complète des droits perçus à l'entrée des grains étrangers; une motion analogue, présentée en juin par un autre membre de la chambre des communes, avait eu le même sort, et avait fourni à Robert Peel l'occasion de déclarer à maintes reprises que le gouvernement ne reconnaissait ni la nécessité ni l'utilité de modifier la législation en vigueur au sujet des céréales. Il était sacile de s'apercevoir qu'au dehors du parlement l'agitation contre le monopole constitué en faveur de l'aristocratie propriétaire du sol par la loi de douanes qui rendait.impossible l'importation des céréales étrangères, gagnait de plus en plus du terrain, et même que dans la chambre des communes les rangs des libres échangistes allaient toujours grossissant davantage. Peel lui-même commencait à montrer quelque sympathie pour ces idées de la nouvelle école économiste ; et les plus violentes attaques qu'il eut à repousser ne lui venaient pas maintenant des disciples de l'école de Manchester ou de la part des whigs, mais bien de celle des représentants de l'aristocratie foncière, par l'appui de laquelle il était arrivé à la direction des affaires, et qui déjà l'accusait de déserter ses intérêts. Un bill que lord Ashley (devenu plus tard comte Shaftesbury), connu par ses tendances philanthropiques, réussit à faire adopter, et qui réduisait à dix heures de travail la journée des ouvriers travaillant dans les manufactures, prouva que la majorité se déplaçait, et que l'instant approchait où le ministère serait obligé, pour la réussite de ses mesures et de ses projets, d'obtenir un autre appui que celui des hommes qui avaient jusque alors voté pour lui. Après le vote de diverses lois financières, toutes de plus en plus empreintes de tendances libre-échangistes, la clôture de la session fut prononcée en septembre. Au total, elle avait été assez tranquille; et les seules discussions orageuses qui l'eussent signalée, avaient eu lieu à propos d'une révélation de laquelle il résulta que le ministre de l'intérieur, sir John Graham, avait fait usage d'une antique loi pour violer le secret des lettres au profit d'une puissance étrangère. D'ailleurs, en ce qui touche les relations extérieures, la situation était toujours à peu près la même qu'en 1840, et l'entente cordiale avec la France n'était rien moins que rétablie. Les efforts saits par cette puissance pour étendre son influence à Otaiti, ses différends avec l'empire de Maroc et les progrès toujours croissants de l'influence française au nord de l'Afrique étaient évidemment de la part de l'Angleterre l'objet de jalouses désiances. Toutesois, le constit que l'affaire Pritchard menaçait d'amener fut évité, parce que le gouvernement français fit des concessions qui lui furent vivement reprochées par l'opposition.

La session de 1845 s'ouvrit dans des circonstances plus savorables, et prépara les voles à l'importante réforme opérée l'année suivante par sir Robert Peel dans la plupart des tarifs de douanes. Des propositions, vivement combattues par les tories et par la propriété soncière, furent, en revanche, chaleureusement appuyées par les diverses fractions de la chambre des communes qui avaient jusque alors constitué l'opposition, et surent ad ptées grâce à leur concours. C'était là évidemment un acheminement au triomphe des principes proclamés par les partisans du complète des droits d'entrée sur les grains étrangers, reproduite suivant l'usage dans le cours de cette session, y

fut encore une fois repoussée, la majorité se trouva bien moins forte que de coutume : circonstance qui, jointe à l'agitation toujours croissante causée dans le pays par la ligue fondée par Cebden pour obtenir la réforme de la législation sur les céréales, était de nature à faire prévoir que le moment approchait où le fructueux monopole assuré à la propriété foncière aurait vécu.

Sir Robert Peel comprenait qu'il n'y avait plus à reculer et que le moment était venu de rompre ouvertement avec son propre parti pour arborer la bannière du libre échange. Aussi dès la fin de l'année 1845 prévoyait-on comme inminente une crise ministérielle, quand, le 10 décembre, le pays apprit avec la plus vive surprise que Peel avait été obligé de se retirer, et que lord John Russell avait reçu mission de constituer une administration nouvelle. Mais les difficultés n'étaient pas moindres pour le chef des anciens whigs, divisés eux-mêmes sur la grande question des droits sur les céréales étrangères; aussi écheua-t-il dans ses efforts pour constituer un cabinet homogène.

Peel dut en conséquence reprendre son poste; et dans le cabinet qu'il forma alors se retrouvèrent la plupart de ses anciens collègues. Seulement, lord Stanley (devenu plus tard comte de Derby) fut remplacé par Gladstone; le duc de Buccleuch fut nommé président du conseil, au lieu de lord Wharncliffe, décédé; le comte Haddington eut les sceaux, et lord Ellenborough la présidence de l'amirauté. Le ministère ainsi reconstitué, la session s'ouvrit le 21 ianvier 1846.

Peel développa son plan de réforme en matière de douanes lequel consistait à réduire notablement ou même à supprimer complétement un grand nombre de taxes existantes et à permettre l'entrée en franchise de tous droits des différents objets nécessaires à l'alimentation, à l'exception des céréales, pour lesquelles il proposait l'établissement d'une échelle mobile extrêmement basse pendant l'espace de trois années, délai à l'expiration duquel les grains de toutes provenances seraient exempts de tous droits d'entrée. L'annonce de ce nouveau système amena la dissolution du vieux parti tory. Quelques-uns de ses membres passèrent avec armes et bagages dans le camp du libre échange, et firent cause commune avec Cobden. Ce fut le 9 février 1846 que s'onvrirent les mémorables discussions auxquelles donnèrent lieu les propositions de Robert Peel. La seconde lecture du corn-bill eut lieu le 28 mars à la majorité de 88 voix, en même temps que les amendements proposés par les protectionnistes étaient successivement rejetés. Dans la chambre haute, dont l'hostilité était à redouter, le corn-bill passa aussi le 29 mai. à 211 voix contre 104.

Malgré le triomphe des plans de Peel, on s'attendait généralement alors à lui voir donner sa démission, par suite de la position difficile où il se trouvait, irrémissiblem nt brouillé avec le plus grand nombre des hommes avec qui il avait jusque alors merché en politique, et ne pouvant guère se fier à ses nouveaux alliés et amis. La présentation, par le ministre, d'un bill de coërcition pour l'Irlande, et contenant des mesures de protection pour les personnes et les propriétés, en même temps que des restrictions à la liberté individuelle, amena la coalition des diverses nuances de l'opposition. Le 25 juin ce bill fut rejeté à une majorité de 292 voix contre 219. Le ministère, resté en minorité, se trouvait dissous de fait; et le 19 Peel vint prononcer à la chambre des communes le discours, à bon droit si célèbre dans l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne, où il reportait spontanément à l'énergie et au patriotisme de Cobden presque tout l'honneur et le mérite du coup mortel porté au système de monopole par le nouveau tarif des douanes.

Le nouveau cabinet whig qui se constitua alors entra en fonctions le 3 juillet 1846. Il avait pour premier ministre lord John Russell avec lord Palmerston aux affaires étrangères. L'affaire des mariages espagnols amena la rupture complète de la bonne intelligence entre la France et l'Angleterre, déjà si fort ébranlée par les événements de 1840 et si péniblement rétablie depois.

Quand on reçut en Angleterre la première nouvelle de la révolution qui s'était accomplie à Paris, le 24 février 1818, lord John Russell déciara officiellement que le gouvernement anglais s'abstiendrait de toute intervention dans les affaires intérieures de la France. Aussi bien la Grande-Bretagne, elle aussi, ne devait pas tarder à ressentir le contre-coup de cette tempête politique. Dès les premiers jours de mars, il éclatait des troubles populaires à Glasgow, à Manchester et ailleurs; mais ils furent assez facilement réprimés. En même temps les chartistes s'agitaient ainsi que l'association irlandaise pour le rappel de l'Union. Le ministère déploya une grande énergie pour réprimer en Irlande l'agitation du rappel, et un procès de haute trahison fut intenté à la Jeune Irlande, qui avait ouvertement appelé les populations irlandaises à briser par la force l'union avec l'Angleterre et à s'allier avec la France (affaire Mitchell, Meagher et O'Brien). A l'annonce de la découverte d'un vaste complot dont la ville de Dublin était le centre, les deux chambres votèrent à l'unanimité la suspension de l'habeas corpus dans toute l'Irlande. Enfin, le 29 juillet, Smith O'Brien échouait dans sa tentative d'insurrection à main armée, et après une sanglante collision force restait au gouvernement. L'année 1849 fut signalée par la campagne protectionniste qu'entreprit Disraeli, par les mesures qu'il fallut prendre pour réprimer une insurrection à Montréal (Canada), ainsi qu'une insurrection dans le Moultan (Indes orientales), à laquelle mirent fin les victoires de lord Gough. Au commencement de 1850, une escadre anglaise, commandée par l'amiral Parker, parut subitement dans les eaux d'Athènes. L'amiral était chargé de fixer au gouvernement grec un fort court délai pour avoir à donner entière satisfaction à diverses réclamations élevées pour des tiers par le gouvernement anglais; réclamations dont la plus importante était celle d'un juif portugais, appelé Pacifico, et placé sous la protection britannique. Sur le refus du cabinet d'Athènes, les ports et les côtes de la Grèce furent déclarés en état de blocus, et la médiation de la France seule put en déterminer la levée, en février.

A l'intérieur, de graves embarras étaient alors suscités au gouvernement par les prétentions de l'Eglise catholique romaine. Un bref du pape venait de créer en Angleterre un certain nombre d'évêchés et d'instituer le cardinal Wiseman archevêque de Westminster (octobre 1850). Il en résulta une immense sensation, et la vieille haine du papisme reparut plus vivace et plus ardente que jamais, aussi bien parmi les laïcs que parmi les gens d'église. En 1851 lord John Russell proposa à la chambre des communes un bill dont les principales dispositions consistaient à interdire à tous autres qu'aux membres de l'Eglise anglicane le droit de porter le titre d'évêque, et à déclarer nulles et de nul effet toutes les donations qui viendraient à être faites en faveur de contrevenants. Ce bill parut aux libéraux et même à beaucoup de peelites aller trop loin, tandis que les vieux anglicans le trouvaient sans portée. Parmi les autres projets de loi dont le gouvernement saisit la législature, on remarquait sortout celui qui avait pour but de rendre les israélites aptes à être élus membres du parlement. Ce bill, déjà rejeté précédemment, avait été provoqué par l'élection du baron de Rothschild comme député au parlement. Une autre grande affaire vint alors saire momentanément oublier tous les intérêts de la politique; nous voulons parler de la première Exposition universelle de l'industrie, qui eut lieu à Londres le 1er mai 1851 et à laquelle prirent part toutes les nations de la terre. La pensée en remontait à l'année 1849. Patronée surtout par le prince Albert, poursuivie avec la constance et l'opiniatreté qui sont le propre du caractère anglais, elle avait été précédée de préparatifs faits sur la plus

large échelle et avait donné lieu à la construction par l'architecte Paxton de l'édifice colossal devenu si célèbre sous le nom de Palais de cristal. Plus de six millions de visiteurs viurent, de mai à octobre, admirer les merveilles expesées à tous les regards dans cette exhibition des produits de l'industrie des diverses parfies du monde; et la modique redevance exigée de tous les visiteurs suffit non-soulement à largement convrir tous les frais de cette félerde l'industrie ; mais encore à fournir des dividendes importants à cenx qui en avaient fait les, avances, de même qu'à produire encore un reliquat en caisse fort considérable. Le bill définitif sur les titres ecclésiastiques décida que tous les brefs, rescrits ou lettres apostoliques émands du saint-siège, ainsi que tous les titres, autorité, prééminence, juridiction, conférés ou prétendus conférés par lesdits i reis, rescrits, etc., sont unis et illégaux; et que tout contrevenant à cette défense serait nuni d'une amende de 150 liv. st. (2,500 fr.). Un dénouement ridicule termina l'affaire Parifico. Les médiateurs acceptés adjucèrent à ce juif portugais une indemnité de 150 liv. st. (3,750 fr.) en réparation des griefs qu'il avait à faire valoir contre le gouvernement grec; or, c'est pour un si misérable intérêt qu'au commencement de cette même aunée jord Palmerston avait failli allumer one guerre générale en Europe ! L'approbation donnée par ce ministre aux événements surverus en France à la date du 2 décembre amena une crise ministérielle, et le 24 décembre lord Palmerston était remplacé au ministère des affaires étrancères par lord Granville. De vives alarmes s'étaient répandues par suite des événements dont la France vensit d'être le théâtre. Les populations, vivement effrayées, ne révaient plus que descente en Angleterre; pour donner satisfaction à ces terreurs, le ministère proposa au parlement un bil ayant pour but l'organisation sur tous les points du pays d'une milice nationale. Ce bill ne fut adopte qu'à une très saible majorité, et ce quasi-échec amena la dissolution du cabinet. Lord John Russell donna sa démission. Lord Stanley, devenu comie de Derby par suite de la mort de son père, eccepta la mission de former une administration. et parvint à composer un cabinet d'éléments tories purs-Le parlement sut dissous le 1er juillet, et la nouvelle Chambre des communes repoussa, le 17 décembre, le budget présenté par le cabinet Derby, dont ce vote hostile amena la chute. Lord Aberdeen regut alors de la reine la mission de reconstituer le cabinet, et natur ellement le parti whig se partagea les porteseul les vacants. Le comte Aberdeen sut déclaré premier lord de la trésorerie; lord Cranworth, lord chancelier; lord Granville, président du conseil privé; Gladstone, chancelier de l'échiquier; le duc d'Argyle, lord du sceau privé; lord Palmerston, ministre de l'intérieur; le comte de Clarendon, ministre des affaires étrangères; Herbert, secrétaire de la guerre; le marquis de Lansdowne et lord John Russell, ministres sans porte seuille. Une des premières mesures soumises au parlement fut le bill d'émancipation des juife; et comme précédemment, cette loi, après avoir réuni une majorité notable dans la chambre hasse, fut en définitive rejetée par la chambre haute,

Le 23 f. vrier 1853, l'arrivée à Constantinople du prince Menschikoff, ambassadeur extraordinaire de Russie près la Sublime-Porte, venait aggraver les complications politiques amenées par la question des lieux saints en Orient, pour finir par provoquer l'année suivante la guerre entre la Russie d'une part, et, de l'autre, la France et l'Angleterre, coalisées à l'effet de protéger la Turquie contre les projets de conquête de l'empereur Nicolas.

Le sang français et anglais se confondit sur les mêmes champs de bataille en Crimée, pour la défense de la même cause, à l'Alma, à Inkermann, devant Sébastopol.

Un nouveau cabinet fut formé par lord Palmerston, le 28 février 1855. La visite de l'empereur Napoléon III en Angleterre et celle de la reine Victoria à Paris confirmé. rent l'entente cordiale des nations anglaise et seancaise. Cependant les opérations du siège de Sébastopol ne de naient pas à l'Angleterre tout l'éclat qu'elle avait pu s'en prometire. Après la mort de lord Ragian, le com dement passa au général Simpson, qui se trouva réduit à un rôle secondaire, et, tandis que les Français avaient la gloire d'enlever Malakoff, les Ang'als échouaient dans l'attaque du redan. Les succès qu'ils obtinrent dans la mer d'Azof purent néarmoins satisfaire leur amour-propre netional; ils y détruisirent les immenses approvisionnements amassés par les Russes, dont ils menacèrent de couper les communications. La cessation des hostilités fut mal accueillie par la nation anglaise, qu'ancun intérêt ne poussait à la désirer, Son commerce avait à peine souffert, son credit n'avait pas diminué, et elle pouvait espérer que, dans une nouvelle campagne, des succès viendraient relever son honneur militaire un peu compromis.. D'ailleurs, le véritable but de la guerre n'était pas atteint, et, si la question d'Orient se trouvait apaisée pour le présent, elle ne l'était pas pour l'avenir. En outre, à la prépondérance de la Russie se substituait celle de la France, d'autent plus menaçante que Napoléon III semblait reprendre la politique de Tilsitt et marcher vers une alliance avec son adversaire de la veille.

Des événements accomplis dans l'extrême Orient vinrent distraire l'attention publique. Aux Indea, le gouverneur général, lord Dalhousie, terminait son énergique administration par la fatale annexion du royaume d'Oude (7 fé-Vrier 1856). La Perse, sans égard pour les obligations contractées en vers la Grande-Brelagne, fit avancer ses troqpes contre la ville d'Hérat, qui se rendit après un siège de courte durée (octobre). En Chine, à la suite d'un fait presque insignifiant, la prise d'une lorcha à voile, sous pavillon britannique, l'amiral anglais Seymour fit bombarder la ville de Canton, dont il détruisit les fortifications, en même temps qu'il anéantissait la flotte chinoise (novembre). Cette affaire de Chine donna lieu contre le gouvernement à une attaque des divers partis, coalisés sous l'influence de lord Russell. Cobden accusa le ministère d'avoir amené à dessein la querelle pour satisfaire les déirs telliqueux du peuple, et pour détourner son attention des réformes intérieures. Le vote de blame qu'il proposa réunit une majorité de 19 voix dans la chambre des communes (3 mars 1857). Palmerston eut recours à la disselution du parlement. Le résultat des votes lui donna raison; la coalition essuya une défaite presque sans exemple: 175 membres échouèrent, et parmi eux les membres du parti de Manchester, Cobden, Bright et Milner Gibson, La nouvelle chambre présenta donc une majorité considérable en faveur de Palmerston. Dès l'ouverture de la session, le gouvernement put annoncer qu'en vertu d'un traité de paix, conclu le 4 mars, la Perse s'engageait à évacuer Bérat. Il ne sut pas question des Indes, où cependant des troubles graves faisaient pressentir la terrible insurrection qui allait y éclater. La religion avait élé en partie le prétexte de ces troubles : on avait fait croire aux soldats indigènes que leurs cartouches éta ent confectionnées avec de la graisse de porc, animal exécré parmi les mahométans, ou avec de la graisse de vache, animal sacré pour les Hicdous. D'un autre côté, l'annexion d'Oude avail contribué au soulès ement. C'est le 10 mai que commença l'insurrection par l'incendie et le meurtre : elle gagna bien tot tout le Bengale, et présenta de toutes parts des scènes de la plus épouvantable cruauté. Sir Colin Campbell sut nommé commandant en chef de l'armée de l'Inde, où l'on envoya 22,000 hommes par les voies rapides; Delhi fut pris le 26 septembre, et vers la fin de l'année l'insurrection était en grande partie terminée. L'attentat d'Orsini contre Napoléon III, le 14 janvier

L'attentat d'Orsini contre Napoléon III, le 14 janvier 1858, devint la cause de la chute du ministère Palmerston. Comme les conjurés étaient venus d'Augleture, le gouvernement français demanda, dans une note du 20 janvier, qu'à l'avenir on surveillat plus rigoureusement les sélugiés politiques, et même qu'au besoin on les éloignat du pays. Palmerston présenta un bill sur la conjuration d'assassinat qui, appuyé par les tories, passa en première lecture, le 9 février. Ce bill seuleva l'animosité publique, et les adresses menaçantes des colonels français vinrent ajouter à l'Irritation. L'orage semblait près d'éclater, quand le ministère succomba, dans la séance du 19 février, sous une motion de M. Milner Gibeon, exprimant le regret que le gouvernement n'out pas adressé de réponse à la note française de 20 janvier. Le lendemain, lord Derby fut chargé de former un nouveau cabinet, dans lequel entrèrent M. Disraeli comme chancelier de l'Echiquier, lord Malmesbory aux affaires étrangères , M. Walpole à l'intévieur. Des explications furent demandées à la France sur certains passages de la note du 20 janvier; mais d'après la réponse des Tuileries qu'il valait mieux couper court à une discussion désormals stérile, la négociation ne se poursuivit pas. Des rapports intimes furent établis avec la cour de Berlin pour le mariage de la princesse royale avec le prince de Prusse (25 janvier 1858), et un rapprochement avec la Russie parut sur le point de pouvoir se faire. Dans l'Inde, la capitale du royaume d'Oude, Lucknow, dernier rempart de l'insurrection, fut emportée d'assaut au mois de mars. La chambre des communes adopta, le 8 juillet, un plan de réorgan sation d'après lequel le privilège de la Compagnie des Indes cessait d'exister, et les directeurs étaient remplacés par un ministre responsable, assisté d'un conseil de quinze membres. En Chine , la guerre aboutit, le 26 juin, au traité de Tien-Tsin qui ouvrit six nouveaux ports au commerce européen, et déclarait l'entrée de Péking libre pour les ambassadeurs étrangers. Le 26 août suivant, un traité conclu avec le Japon autorisa la résidence d'un ambassad ur à Yeddo, et donna d'importantes prérozatives au commerce et aux sujets anglais.

Un des faits les plus importants de la session de 1858 fut le nouveau bill d'assermentation que lord Derby se vit contraint de présenter, par suite de l'élection du baron de Rothschild comme représentant de la Cité, et qui rendit possible l'admission des Juifs au parlement. Dans la session de 1859, les progrès de l'agitation pour la réforme parlementaire conduisirent le ministère à présenter luimême, le 28 sevrier, un bill qui, tout en saisant quelques conc ssions, mettait une limite étroite aux réclamations du peuple, formulées dans un projet de loi du à M. Bright. D'après ce bill, le cens électoral était fixé à 10 liv. sterl. (250 fr.) dans les comtés; dans les villes, le droit électoral était étendu à tous ceux qui auraient une certaine somme déposée à la caisse d'épargne ou qui posséderaient des revenus sur les fonds publics. Par suite de l'alliance des whigs avec les radicaux, lord Russell déclara que le projet du ministère ne répondait pas aux vœux du pays; sa motion fut adoptée le 31 mars. On crut que le cabinet allait se retirer; mais il aima mieux dissoudre le parlement. Cette démarche causa une émotion d'autant plus grande, que le gouvernement à l'extérieur, par ses préf rences pour l'Autriche, se trouvait en complet désaccord avec le peuple anglais, plein d'enthousiasme pour la cause de l'indépendance italienne. Le nouveau parlement offrit une coalition de toutes les fractions libérales contre le ministère tory, qui se vit obligé de se retirer le 11 join 1859.

Palmerston sut appelé à composer le cabinet, dans lequel lord Russell eut les assaires étrangères, M. Gladstone la trésorerie et M. Milner Gibson le commerce. Un rapprochement marqué se sit d'abord avec la France; mais la paix de Villafranca produisit en Angleterre une impression pénible, qui s'accrut encore par les bruits de l'annexion de la Savoi et de Nice. A l'annonce de préparatifs considérables saits dans les ports de mer français, il se produ'sit une sorte de panique; de tous côtés des corps de volontaires surent sormés pour tenir tête à l'in-

vasion redoutée. La conclus on d'un traité de commerce libre-échangiste, très-favorable à l'Angleterre, signé à Paris par Cobden et lord Cowley et ratifié le 4 février 1860, mit fin aux dissentaments et aux récriminations qui troublaient l'entente cordiale. Dens ces obronnstances, le bill de réforme présenté par lord Russell, et qui était une serte de compromis entre le bill du ministère tory et le plan de réforme de M. Bright, éveilla médiocrement l'intérêt; du reste, assez mal accueilli du parlement, il fut renvoyé à une époque plus opportune.

C'est la politique étrangère qui, pendant plusieurs années, appela surfout l'attention publique. Une nouvelle expédition en Chine avait été résolue avec la France, par suite de la non exécution du traité de Tien-Tsin; la victoire de Pa-li-kao, la destruction du Palais d'été et l'occupation de Péking forcèrent le gouvernement chinois à solliciter la paix, qui fut signée le 24 octobre 1860. Le cabinet de Londres reconnut, le 29 mai 1861, avant toutes les autres puissances, le nouveau royaume d'Italie. A la même époque, la guerre civile qui venait d'éclater aux États-Unis excitait en Angleterre le plus vif intérêt. La reconnaissance des États du sud comme belligérants produisit dans les États du nord un mécontentement profond, qui s'accrut par des articles hostiles de la presse anglaise et par l'envoi d'un corps de troupes au Canada. On crut même un moment la guerre imminente, après l'affaire du Trent, bateau-poste anglais à bord duquel un commandant fédéral s'empara de deux agents du sud, députés vers les cours de Londres et de Paris. Par une convention signée le 31 octobre 1861, l'Angleterre, la Franca et l'Esnagne s'entendirent pour exercer une action commune sur la république du Mexique, infidèle à ses eng agements. Après l'entrée à la Vera-Cruz d'une escadre anglaise (6 janvier 1862), l'invasion du pays fut décidée; mais on ne tarda pas à reconnaître que Napeléon III voulait réaliser un rêve politique, pouvant conduire à des embarras inextricables. En consequence, le cabinet de Loadres approuva la convention de la Soledad, et l'envoyé anglais conclut le 28 avril, à Puebla, un traité à la suite duquel les troupes anglaises quittèrent le Mexique. Le 25 novembre 1863, l'Angleterre répondit par un refus catégorique à la proposition faite par Napoléon III d'un congrès européen, qui résoudrait pacifiquement les diverses questions à l'ordre du jour dans le monde politique. Elle voulut vainement à son tour arrêter par les moyens diplomatiques la guerre que firent, en 1864, au Danemark la Prusse et l'Anfriche.

La situation intérieure de l'Angleterre était alors satisfaisante, malgré la crise de l'industrie cotonnière causée par la guerre des Etats-Unis, et les sinances de l'État, sous l'hable direction de M. Gladstone, atteignaient un haut degré de prospérité. Depuis 1862, le budget présentait constamment un excédant de recettes, qui était employé à alléger les impôts et à amortir la dette nationale Les suppressions d'impôts avaient monté graduellement à 14 millions liv. st. (350 millions de fr.), malgré les dépenses considérables faites pour la criation d'une fixte cuirassée, pour l'amélioration de l'artillerie, pour l'agrandissement des arsenaux et l'établissement de fortifications destinées à la défense des côtes. Après la mort de Palmerston (18 octobre 1865), lord Russell lui succèda comme premier ministre. De nombreux meetings avant posé de nouveau la question de la réforme parlementaire, M. Bright déclara qu'il avait pleine confiance dans le ministère. M. Gladstone proposa en effet, au mois de mars 1866, un bill qui devait augmenter le nombre des votants de 400,000, appartenant pour la plupart aux classes ouvrières. Ce bill fut adopté, mais à la majorité de 5 voix seulement, et au mois de juin, le parti tory introduisit un amendement qui, sans changer le chiffre de 7 liv. st. (175 fr.), proposé par M. Gladslone, comme taux du loyer annuel donnant droit à la franchise électorale, dem undait que l'on substituât l'appréciation foncière à la valeur locative, ce qui revenait à une élévation du cens. Cette mesure ayant été adoptée, le ministère résigna le pouvoir. Il sit place à un cabinet tory, constitué le 6 juillet 1866 par lord Derby, avec M. Disraeli à l'Échiquier, lord Stanley aux affaires étrangères, M. Walpole à l'intérieur, etc. M. Disraeli présenta, en février 1867, un nouveau projet de loi sur la réforme, d'après lequel le droit de vote appartenait à tout occupant d'une maison entière, qu'il sût propriétaire, tenancier, locataire, et quel que sût le chiffre de ses taxes municipales, pourvu qu'il justifiat d'une année de résidence. C'est ce qu'on appela le household suf/rage. Le droit de vote fut également attaché à tout loyer de 10 liv. (250 fr.). Adopté en juillet par la chambre des communes, et le 12 août par la chambre haute, après d'assez vives résistances, le bill de réforme reçut, le 15 août, la sanction royale.

Cependant l'Irlande était travaillée par le fénianisme, société révolutionnaire qui était née au milieu des Irlandais vivant en Amérique. Dès 1865, de nombreuses arrestations avaient été opérées et la possession d'armes avait été interdite dans le comté de Cork. En 1866, la ville et le comté de Dublin avaient été déclarés en état de siège, et plusieurs des fénians arrêtés étaient condamnés à des peines diverses, tandis que le chef principal de l'insurrection, James Stephens, parvenait à s'échapper de pri-son. Vers la fin de 1867, des actes de violence commis, en Angleterre même, par des adhérents du fénianisme y produisirent une grande émotion. L'on entoura de la plus active surveillance les dépôts de poudre, les arsenaux, les magasins d'armes. De toutes parts on se présenta aux bureaux d'enrôlement des constables volontaires. A Londres, le nombre de ces enrôlements monta à 40,000. La session parlementaire de 1868 fut en grande partie consacrée à la situation de l'Irlande. Une proposition de M. Gladstone, d'après laquelle l'Église d'Irlande cesserait d'être officielle, fut adoptée le 1er mai par 330 voix contre 265. Il y avait donc une majorité de 65 voix contre le cabinet, qui eut recours à la dissolution de la Chambre des communes. Les élections, pour la remplacer, se firent conformement au bill de réforme de 1867, et donnèrent une majorité de 118 voix au parti libéral. Le ministère tory se vit donc contraint de se retirer, et M. Gladstone forma le 9 décembre, un nouveau cabinet, dans lequel entra M. Bright. A l'extérieur, le fait capital en 1868 fut, pour l'Angleterre. la guerre d'Abyssinie que le général Napier dirigea, à la tête de 12,000 hommes, et qui se termina le 13 avril par la prise de Magdala et la mort du négous Théodoros.

M. Gladstone présenta, le 1er mars 1869, la loi relative à l'Église d'Irlande. Toutes les dispositions en furent adoptées par la chambre des communes; mais la chambre haute la rejeta à la deuxième lecture. Elle n'en fut pas moins mise en vigueur, grace à la sanction royale, le 26 juillet. La session produisit d'autres résultats importants: iel fut le bill de la subvention aux écoles (endowed schools) qui visait à l'établi ssement d'un système général d'éducation populaire sous le contrôle de l'État; telle fut aussi la loi sur les faillites, qui simplifia une procédure trop compliquée et abolit en matière commerciale l'emprisonnement pour dettes. La proposition du gouvernement relative à une nouvelle politique coloniale, basée sur le système de la non-intervention, donna lieu à de vifs débats: les colonies jouissant d'une indépendance presque illimitée devaient porter en conséquence la charge de leur entretien militaire et faire face elles-mêmes aux dangers intérieurs et extérieurs, qui pouvaient les menacer; l'Angleterre pourrait ainsi retirer peu à peu les garnisons et les navires de l'État employés à la protection des colonies. Cette proposition fut adoptée, et la nouvelle politique coloniale prit une rapide extension.

La réforme du régime des propriétés rurales en Irlande

fut l'œuvre capitale de la session de 1870. La dépendance absolue sous laquelle se trouvaient entre les mains des grands propriétaires fonciers les fermiers et les paysans, le manque de sécurité qui en résultait pour les baux de fermage, et le complet abandon où on laissait les intérets les plus pressants des simples cultivateurs, formaient la base des justes griefs du peuple irlandais; ils étaient l'origine de toutes les souffrances de l'Irlande et la cause principale des attaques de plus en plus fréquentes contre les propriétés. La loi présentée par M. Gladstone pour remédier à ces maux fut adoptée, et promulguée le 1er août. U ne autre loi, votée la même année, compléta celle de l'année précédente sur l'éducation populaire. Partou où man quaient des écoles, le nouveau bill accordeit un délai d'un an pour en créer par des souscriptions volontaires; partout où ce delai s'écoulerait sans avoir donné de résultats, des conseils scolaires formés par voie d'élection seraient chargés des intérêts de leurs districts respectifs; et si ces conseils, à leur tour ne remplissaient pas leur devoir, le gouvernement fonderait des écoles de ses propres deniers, dont il se procurerait le remboursement par l'établissement d'impositions locales. Des rétributions scolaires devaient, comme par le passé, continuer à être perçues dans toutes les écoles; seulement, dans les districts pauvres, les conseils scolaires étaient autorisés à fonder des écoles gratuites ou à exempter de rétribution les enfants de parents indigents. Quant aux localités qui ne seraient pas en état de supporter les frais d'établissement ou d'entretien des écoles, le parlement leur viendrait en aide par des subventions spéciales. Une ordonnance rendue en 1870 mit fin au système qui laissait entièrement à la disposition des ministres les nominations aux charges de l'Etat; désormais tous les emplois publics durent être le résultat d'un concours, en dehors de loute influence personnelle, et leur accès fut ouvert à tous.

Lorsque l'incident Hohenzollern fit prévoir une guerre prochaine entre la France et l'Allemagne, l'Angieterre s'empressa d'interposer ses bons offices; mais la guerre ayant été déclarée, il ne lui resta qu'à dénoncer sa neutralité (18 juillet). Cette attitude lui fut également reprochée par les deux nations belligérantes; toutefois les sympathies du gouvernement anglais pour la France n'étaient pas douteuses. Au milien des préoccupations causées par cette guerre chez tous les peuples parut la circulaire du prince Gortschakoff, qui dégageait la Russie des engagements stipulés par le traité de 1856 relativement à la mer Noire. Il en résulta la réunion d'un congrès, qui s'ouvrit à Londres le 17 janvier 1871 et se termina le 13 mars. L'Angleterre admit le bien-fondé des réclamations de la Russie, tout en protestant contre la façon arbitraire dont elle avait agi. Un traité signé, le 8 mai de la même année à Washington, mit en voie d'arrangement l'affaire de l'Alabama, sameux corsaire consédéré qui avait été construit et équipé ostensiblement à Liverpool. Cette affaire, après avoir troublé depuis 1865 les rapports de l'Angleterre et des États-Unis, fut remise au jugement d'un tribunal international qui siégea à Genève, et dont la sentence termina définitivement le conflit en juillet 1872.

Convaincu par les leçons de la guerre franco-allemande que l'organisation des forces militaires anglaises avait besoin de modifications radicales, le ministère présenta, le 16 février 1871, un projet de loi d'après lequel l'effectif de l'armée active se trouverait porté à 495,000 hommes, l'achat des grades supprimé, et les promotions basées uniquement sur la capacité et les états de service. Les conservateurs tenaient à l'achat des grades comme à un ancien usage national, et les libéraux repoussaient l'augmentation du budget de l'armée. Cette double opposition contraignit le gouvernement à retirer quelques-unes des dispositions de la loi, et la chambre haute saisit le prétexte de ces mutilations pour la rejeter comme incomplète.

M. Gladatone fit alors intervenir une ordonnance royale

qui abolit la vénalité des grades. La chambre haute prononça contre le ministère un vote de blame qui fut confirmé dans les Communes par les conservateurs et les radicaux. M. Gladstone tint bon, et le bill sur l'armée obtint force de loi dans ses dispositions essentielles. Le gouvernement fit encore passer en 1871 le University tests bill, qui mettait fin à l'autorité exclusive du haut clergé sur les universités d'Oxford et de Cambridge, et ouvrait dans ces établissements l'accès des grades et des traitements à tous les citoyens; la loi sur les Trades'Unions, qui assurait de nouvelles garanties à la solution pacifique des consiits entre les travailleurs et les patrons; le Statute law revision act, qui allegea la jurisprudence de pius de mille ordonnances surannées. La loi sur les titres ecclésiastiques, votée en 1850, au détriment des hauts dignitaires de l'Église catholique, et monument d'intolérance religieuse, fut abrogée. L'adoption du ballot bill enfin, après l'accueil bienveillant que lui avait fait la chambre des communes, n'était plus qu'une question de temps.
GRANDE-CHANCELLERIE. Voyes CHANCELLERIE.

GRAND-ÉCHANSON. Voyez ÉCHANSON.

GRANDE-CHARTE. Voyez Magna Charta.

G RANDE-CHARTREUSE. l'oyez Chartreuse (Grande).

GRANDE CULTURE. Voyez CULTURE.

GRAND-ÉCUYER. Voyez ÉCUYER.

GRANDE-GRÈCE (Mayna Græcia). Les Romains appelaient ainsi, par opposition aux quelques autres colonies grecques fondées en Italie, la partie de cette contrés qui s'étendait le long des côtes du golfe de Tarente, qui de bonne heure avait été peuplée par des colons grecs, et comprenant l'Apulie, la Calabre, la Lucanie et le Bruttium. lls désignaient de même diverses parties de la Sicile, où s'étaient aussi établis des colons grees. La Grande-Grèce fut le théatre de l'activité philosophique des disciples de Pythagore, qui par les sages institutions dont ils dotèrent cette contrée méritèrent la reconnaissance des populations, mais à qui on put aussi reprocher de ne pas avoir su demeurer etrangers aux intrigues de la politique. Il serait assez difficile de prouver d'une manière bien certaine l'époque où eurent lieu les premières immigrations des Grecs dans cette partie de l'Italie; mais on peut, avec assez de vraisemblance, les faire dater de peu après la guerre de Troie. Il y vint successivement des Athéniens, des Achéens, des habitants de l'Ile d'Enbée, et jusqu'à des Troyens. C'est à la suite de ces diverses émigrations que furent fondées les républiques de Tarente, de Sybaris, de Crotone, de Locris, de Rhégium, etc. Plus tard les Romains fondèrent aussi quelques colonies dans ces contrées; en l'an 272 avant J.-C. ils se trouvèrent mattres de toute l'Italie inférieure, ainsi que des diverses colonies grecques, où dès lors les mœurs et les lois particulières à la Grèce furent insensiblement remplacées par celles de Rome.

GRANDE-POLOGNE. On désignait ainsi autretois la partie nord-est du royaume de Pologne, contrée généralement plate et au total très-fertile. Aussi passait-elle pour le grenier de la Pologne, et sut-ce la contrée où régnèrent d'abord les ducs polonais. La Grande-Pologne proprement dite se composait des wolwodies de Posen, Gnesen, Kalisch, Sieradz, Lenczic et du pays de Wielun; plus tard, on y comprit également les woiwodies de Kujawie, de Plock, de Masowie, de Rawa et jusqu'au duché de Prusse avec l'Ermeland, la Pomérellie et le territoire de Culm. Par opposition à la Grande-Pologne, on donnait le nom de Petite-Pologne aux autres parties du royaume situées au sud-ouest, pays généralement montagneux. Dans son sens le plus restreint, cette dénomination ne s'appliquait qu'aux woiwodies de Cracovie, de Sendomir et de Lublin; et dans une acception plus large elle comprenait également la Podtachie, la Rous (anjourd'hui Gallicie), la Podolie et la Vol-

GRANDE ROUTE. Voyes Routs.

GRANDES COMPAGNIES. Voyez COMPAGNIES Grandes).

GRANDESSE. La grandesse était, en Espagne, le plus haut titre d'honneur que la noblesse pût posséder. Le nom de grand est ancien, et l'on ne saurait dire absolument qu'il ait succédé à celui de ricos hombres; car il servait déjà de distinction pendant que l'autre était le plus en usage par toute l'Espagne, non-seulement en Castille, mais aussi dans les royaumes d'Aragon et de Portugal. Presque tous les seigneurs titrés prirent le nom de grands et usèrent du privilége de se couvrir et de s'asseoir devant le roi. Mais au couronnement de Charles-Ouint, à Aix-la-Chapelle, les princes de l'Empire lui ayant déclaré qu'ils ne pourraient pas assister à la cérémonie de son sacre si les grands d'Espagne voulaient user du droit de se couvrir, l'empereur employa le crédit du duc d'Albe pour persuader à ceux-ci de s'abstenir de leur privilége dans cette circonstance. Ils y condescendirent, et Charles en prit occasion de borner le nombre des grands et de faire dépendre ce titre de la couronne. C'est ainsi que des personnés de qualité aux Pays-Bas et en Italie devinrent grands d'Espagne. Ferdinand VII accorda, vers la fin de sa vie, les honneurs de la grandesse à un capucin.

Les grands étaient divisés en trois classes, dont le sombrero ou le chapeau et le moment où l'on avait la permission de le mettre devant le roi faisaient la différence principale. Un grand de la première classe parlait au roi et l'écoutait toujours couvert; un de la seconde ne se couvrait qu'après avoir achevé sa harangue ou son compliment; enfin, ceux de la troisième ne se couvraient qu'avec la permission du roi. Les uns et les autres étaient qualifiés par le roi de mi primo (mon cousin), tandis que les nobles ordinaires ne recoivent de lui d'autre qualification que celle mi pariente (mon parent). Dans les assemblées d'états, ils siégeaient immédiatement après les prélats, et avant les simples titulados. Ils jouissaient des grandes entrées dans le palais du roi, et aux occasions solennelles ils prenaient place à la chapelle immédiatement à côté de l'autel. Leurs femmes jouissaient à la cour de priviléges analogues, et pour les recevoir, la reine quittait son siège.

On raconte que, lorsque les Français entrèrent à Madrid, es grands d'Espagne se plaignirent qu'on ne leur rendait plus les honneurs militaires. « Mais, dit le prince Murat, à quoi diable peut-on les reconnaître? - Monseigneur, ils sont tous un peu bossus. — Dans ce cas, que l'on porte les armes à tous les bossus! »

Sous le gonvernement de Joseph Bonaparte et après la révolution de 1820 on abolit la grandesse, que les restaurations ultérieures ont rétablie, mais sans lui rendre ses antiques prérogatives. L'Estatudo real de 1834 donnait aux grands d'Espagne le premier rang dans la chambre des proceres. DE REIFFERREBG.

GRANDEUR, GRANDEURS. La grandeur est la qualité de ce qui est grand : l'élévation de l'âme, la noblesse des sentiments, la droiture du cœur, constituent bien plus la grandeur morale que la dignité, la majesté unies à la puissance, éléments dont nos pères la formaient, sans soupconner qu'elle n'était qu'un masque respecté. A part le titre de Grandeur que prennent chez nous les archevêques et évêques, la grandeur est rare aujourd'hui en France; car la dissimulation officielle est moins consommée, et l'homme a la franchise de publier son égoïsme. S'il fallait chercher des exemples de grandeur dans notre histoire contemporaine, on en trouverait peu.

Les grandeurs étaient et sont bien dissérentes de la grandeur : elles ne laissent pas cependant d'attirer la même considération; et leur similitude avec elle sous ce point de vue est aussi réelle que celle de leur nom. Le pouvoir, les dignités, les honneurs, ont constitué les grandeurs; mais elles sont tellement matérialisées aujourd'hui, leur représentation est devenue tellement nulle et peu imposante, que l'idole de nos aïeux est brisée: les grandeurs ne sont

plus à présent qu'une chimère dont on rit; elles ont même perdu leur nom, qui sera bientôt complétement tombé en désuétude.

En mathématiques, on appelle grandeur tout ce qui est susceptible d'augmentation et de diminution, comme la quantité, ou plutôt, d'après l'Encyclopédie, ce qui est composé de parties : on distingue la grandeur abstraite, dont la notion ne renferme aucun signe particulier, comme les nombres, et la grandeur concrète, dont la notion renferme un sujet particulier, comme le temps et l'étendue.

En termes d'optique, on entend par grandeur apparente d'un objet celle sous laquelle il paraît à nos yeux. Quand les objets sont fort éloignés de l'œil, leurs grandeurs apparentes sont proportionnelles aux angles sous lesquels ils sont vus. Aussi, quoique le solei et la lune soient fort différents l'un de l'autre pour la grandeur réelle, leur grandeur apparente est à peu près la même, parce qu'on les voit

à peu près sous le même angle.

GRANDEUR D'AME, On appelle ainsi cette supériorité morale qui consiste à s'élever au-dessus des faibles de l'humanité et à se montrer dans ses sentiments et dans ses actions plus grand que ses semblables, en méprisant les biens auxquels le vulgaire est le plus attaché, et en commandant aux passions qui asservissent la plupart des hommes. Quelle grandeur d'aine dans Socrate, qui méprise assez la vie pour accepter la cigué plutôt que de fuir comme un coupable, quand ses amis lui ouvrent les portes de sa prison! Il est peu d'hommes qui eussent, comme Alexandre, vidé à l'instant la coupe que lui présentait son médecin, et à qui la crainte de la mort n'ent fait perdre cette confiance sublime dont ne put se défendre le noble cœur du héres macédonien. L'oubli des injures, le pardon accordé à un ennemi coupable et vaincu, révêlent toujours heaucoup de grandour d'âme; car il n'est rien de plus difficile à éteindre dans l'homme que le ressentiment et la soif de la vengeance. Auguste pardonnant à Cinna mérite mieux le sornom d'Auguste par cette action que par sa puissance absolue et par l'empire de l'univers. En un mot, toutes les sois qu'un homme semble supérieur aux sentiments terrestres qui ont le plus de prise sur l'âme humaine, comme l'ambition, la liaine, la crainte de la mort, c'est avec raison qu'on lui attribue de la grandeur d'ame. Le mot grandeur indique assez qu'il s'élève au-dessus de ses semblables et de la nature commune par la noblesse de son âme, qui le rapproche ainsi de la Divinité.

La grandeur d'âme semble se confondre avec l'héroïsme. Cependant, on qualifie plus volontiers de ce dernier nom les actions de dévouement et d'éclat', ou un déploiement extraordinaire d'activité morale, accompli au milieu de luttes et de souffrances. La grandeur d'âme emporte avec elle l'idée d'une force qui agit avec calme et majesté. Ses traits, si on la représentait sous une forme visible, seraient empreints de cette noble sérénité qui caractérise une puissance supérieure aux mortels, inaccessible aux orages de leurs passions, et accomplissant le bien sans efforts, quoique avec énergie.

C.-M. PAPPE.

GRAND GARDE. Voyez GARDE. GRAND-GOSIER. Voyez PÉLICAN.

GRANDIER (URBAIN). Le 18 août 1634, les habitants de la ville de Loudun étaient réunis en foule autour d'un hûcher dressé dans leur ville pour le supplice d'un condamné. Ce condamné était un ministre des auteis, alleint et convaincu, disait le jugement, du crime de magie, maléfices et possessions arrivées par son fait ès personnes d'aucunes religieuses ursulines et autres séculières, et condamné à faire amende honorable, nue tête, et être son corps brûté vif, avec les pactes et caractères magiques estant au greffe, ensemble le manuscrit par lui composé contre le célibat des préfres, et les cendres jetées au rent. Lotsque le patient parut, sa vue altendrit le cœur de ceux qu'un crime aussi énorme a'avait pas rendus teut à fait souris à la voix de la pitié. C'était un homme jeune encore, beau

de corps et de visage, mais que la torture avait rendu presque méconnaissable. Non contents de l'envoyer à la mort, s juges, ou plutôt ses bourreaux, l'avaient préalablemen fait appliquer à la question pour le contraindre à avouer les complices de son prétendu crime : comme il ne les déclarait point, malgré les tourments, ils avaient ordonné de lui broyer les os des membres, jusqu'à ce que la moelle en sortit, es qui n'avait pas mieux réussi! Comme on voulait ménager la vie du condamné, afin qu'il pût subir le supplice du fes, on avait suspendu la torture, et on l'apportait, mourant et emanglanté, à travers la foule. Là il demanda, d'une voix affaiblie, le gardien des cordeliers, pour se confesser; un le lui refusa , lui offrant à sa place un prêtre , son ennemi implacable, dont il ne voulut point. Déposé sur le bûcher, il persista à déclarer qu'il n'était point magicien, qu'il avait commis de grands crimes sans doute, mais seulement de fragilité humaine, dont il se repentat, et qu'il n'avait, du reste, aucun complice. Le feu fui mis au bûcher : dans ces sories de supplices, la pitié humaine préparait d'ordinaire une corde pour étrangler le condamné avant que le seu l'atteignit. La corde était bien sur le bûcher, mais, suns qu'on pet avoir pourquoi, le nœud coulant ne glissa point, et le patient fut brûle vif.

Ce malheureux était Urbain Grandier, curé de Saint-Pierre de Loudun, et chanoine de l'église Sainte-Croix dans la même ville, né vers 1590, à Rovère, près de Sablé, dans le diocèse du Mans. La honte de son supplice pèsera éternellement sur la mémoire du conseiller d'État Laubardemont, qui pour servir la vengeance du cardinal de Richelieu suscita l'étrange procédure dirigée contre Grandier, et choisit lui-même les juges qui le condamnèrent. La cause de cette condamnation n'est point dans la ridicule culpabilité imputée à Grandier, mais dans les inimitiés nombrenses que la causticité, la hauteur, l'orgueil et l'inconséquence de ce prêtre soulevèrent contre lui. Doué d'un physique avantageux et d'un esprit distingué, Urbain Grandier ne sut point-user de ses dons avec prudence et circonspection. Il se tivra à des intrigues galantes; il attaqua les priviléges des carmes de Loudun, précha contre les confréries religieuses et contre certaines pratiques de dévotion, témoigna une grande bienveillance aux protestants, et ne craignit point d'usurper les droits de l'autorité épiscopale en accordant ou retirant des dispenses ecclésiastiques. Une telle conduite, aggravée escore par les railleries piquantes de Grandier, excita au plus haut point les passions haineuses et jalouses des moines de Loudun. Ils pouvaient se prévaloir contre lui du dérèglement de ses mœurs, qui scandalisait l'Église, et de ses opnions philosophiques, qui heurtalent trop violenament les préjugés du siècle on les intérêts du clergé. Aussi, sur leur plainte, Grandier fut-il pris, mis en prison et condamaé, le 2 juin 1630, par l'officialité de Poitiers, à la privation de ses bénéfices, à l'interdiction des sacrements pendant sinq ans, et à faire pénitence. Mais l'archevêque de Bordeaux, devant qui Grandier avait appelé de ce jugement, annula la condamnation, et le curé de Loudan rentra triomphant dans ses bénéficos.

Cet échee ne fit qu'accrettre la haine vindicative de ses ennemis. Un libelle intitulé La Cordonnière de Loudun, qui attaquait la missance et la personne de Richelleu , ayant paru vers ce temps, Grandier fut dénoncé secrètement au cardinal-ministre comme étant l'auteur de cet écrit. Dès lors sa perte fut jurée; it ne fallait plus qu'un prétexte, on se tarda pas à le trouver. Il existait depuis pou de temps dans la ville de Loudun un couvent d'Ursulines, dont le directeur, ennemi de Grandier, avait été préféré à lui pour remplir celle place, et dont la supérieure était la parente du conseiller d'État Laubardement, vendu au cardinal. Tout à coup le bruit se répand que des spectres, des fantouses, ont apparu aux religieuses, et que des diables se sont logés dans le corps de plusieurs al'entre clies. Qui pouvait les avoir logés là, si ce n'était Grandier? D'ailleurs, ces religieuses, au milieu des bizarres contorsions et des fureurs hystériques qui les agitaient, n'avaient-elles pas répondu à leurs exor-ciseurs que l'auteur du malétice était Grandier; que ce prêtre s'introduisait de jour et de nuit dans le couvent, sans toutefois, dissient-elles, qu'on l'y eut jamais vu entrer, et qu'il avait opéré son sortilége en jetant dans le clottre une branche de rosier sleuri, lequel avait ensorcelé toutes celles qui avaient respiré l'odeur des roses? En fallaitil davantage? Une commission reyale autorisa bientôt Laubardemont à informer contre Grandier. Le 17 décembre 1633, ce dernier fut arrêté et conduit au château d'Angers. La procedure commença aussitôt. Durant sept mois, on entendit des témoins, et l'on exorcisa les nonnes. Les témoins accusèrent Grandier d'adultères, d'incestes, de sacriléges ; quatoze ursulines, possédées par Astaroth, Asmodée, Cédon, Uriel, Belzébuth, et d'autres diables non moias puissants, prétendirent que le curé de Loudun était l'auteur de cette possession, et produisirent même les pactes conclus par lui avec le diable. Quoique, dans les idées même du temps, le témoignage de ces illes, dicté par les diaples qui les tenaient sous leur empire, dut être rejeté comme suspect et comme tendant évidemment à perdre une innocente créature de Dieu, le 8 juillet 1634 des lettres patentes du roi nommèrent une commission spéciale, composée de 12 juges pris dans dissérentes juridictions, pour juger souverainement l'auteur du malésice, ou plutôt l'auteur de la satire publiée contre le cardinal. Cette espèce de cour prévôtale s'assembla, et environ un mois après les habitants de Loudun rentraient tristement dans leurs demeures, en réfléchissant aux arrêts de la justice humaine et au cruel supplice dont ils venaient d'être témoins. Toute la procédure d'Urbain Grandier est à la Bibliothèque impériale. M. Alexandre Dumas a fait pour le Théâtre Historique un drame sur Urbain Grandier, dans lequel le magnétisme joue un grand rôle. Paul TiBY.

GRAND-JUGE, magistrat qui dans les colonies était à la tête de l'ordre judiciaire. C'était aussi le titre des commissaires attachés aux cours martiales. Des grands-juges connaissaient des délits commis par les soldats des corps suisses au service de France. Sous Napoléon 1^{er} on donnait le titre de grand-juge au ministre de la justice.

GRAND-LIVRE (Comptabilité commerciale). Ce livre n'est point au nombre deceux dont le Code de Commerce prescrit la tenue aux négociants, mais son existence, indifférente aux yeux de la loi, est indispensable au commerçant jaloux d'apporter dans ses affaires l'ordre et la régularité sans lesquels la fortune la plus brillante chancelle toujours. Les négociants italiens, qui passent pour avoir les premiers tenu leurs écritures en partie deuble, ont sans doute aussi inventé le grand-livre. Destiné à recevoir et à classer les articles extraits du journal, ce livre, qu'on appelle grand, parce qu'il est le plus grand de ceux dont le commerce fait usage, se nomme encore livre d'extraits; quelquefois aussi on l'appelle livre de raison, parce qu'à cliaque instant il présente au négociant le tableau complet et détaillé de ses affaires, et l'aide ainsi à so rendre raison de sa situation commerciale.

En ouvrant un grand-livre quelconque, on a sous les yenx deux pages situées en regard l'une de l'autre. Au haut de la page à gauche, on écrit en gres caractères le nom du sujet auquel on ouvre le compte, avec le mot Dorr, pour désigner le débit; et au haut de la page à droite, on écrit, aussi en gros caractères, le mot Avois, pour désigner le crédit. Tous les folios du grand-livre doivent être cotés sur les deux pages en suivant l'ordre des nombres. Quand on transporte un article du journal au grand-livre, on ouvre d'abord un comple au débiteur, et puis un compte au créditeur. Ensuite on écrit au débit du compte du débiteur la somme qu'il doit, et réciproquement au crédit du compte du créditeur la somme due à celui-ci. Tonte opération de négoce étant inscrite au journal à mesure qu'elle s'accomplit, toute opération commerciale supposant toujours un débiteur et un créditeur, cha que énonciation du journai est nécessairement relative à deux sujets, et se dédouble en se reportant sur le grand-livre, où chaque opération est inscrite deux fois, savoir : au débit du compte du débiteur, et au crédit du compte du créditeur.

Chaque énonciation inscrite au grand-livre se compose de cine parties : 1º la date de l'opération par an, mois et jour, écrite à la marge du compte; 2º le nom du créditeur on du débiteur; 3º le sujet de l'article, c'est-à dire pourquoi on crédite ou l'on débite le compte; 4º l'indication du folio de rencontre; c'est-à-dire du folio du grand-livre où se trouve ouvert le compte du créditent ou du débitent dont on vient d'écrire le nom; 5° la somme due par le sujet ou au sujet du compte. Si toutes les opérations ont été régulièrement inscrites sur le journal et tous les articles du journal fidèlement reportés au grand-livre, il doit résulter de l'addition de tous les comptes que la somme totale des débits est égale à la somme totale des crédits; puisqu'on ne déhite jamais un compte d'une somme sans créditer de cette même somme un ou plusieurs autres comptes. Ce n'est qu'après s'être assuré de cette parfaite égalité entre la somme des débits et celle des crédits qu'on peut procéder avec sureté à la ba-lance générale de tous les comptes, opération qui consiste à solder le crédit de chaque compte par l'excédant de son debit, et réciproquement. Charles Lemonnier.

GRAND-LIVRE (Dette publique). On nomme ainsi le registre formé en exécution de la loi du 24 août 1793 sur lequel est inscrit le titre de toute rent e due par le trésor public, titre communément appelé inscription de rente. La loi du 24 août 1793 eut pour objet de liquider toutes les dettes contractées soit antérieurement à la révolution par la couronne, par les anciens états provinciaux, par les anciens chapitres, par les maisons religieuses et par les autres établissements supprimés; soit, depuis la révolution, par la nation, les départements, les districts et les communes. L'article 6 de cette loi déclara qu'à l'avenir le grand-livre de la dette publique serait le titre unique et sondamental de tous les créanciers de l'État; l'article 3 ordonna qu'il ne serait fait aucime inscription pour une somme inférieure à 50 fr. de rente; l'intérêt payé par le trésor étant de 5 pour 100. Outre la rente dite perpétuelle, qu'institua la loi du 24 août 1793, la loi du 23 florésî an 11, achevant l'œuvre de la première, ordonna dans le même but la liquidation de toutes les rentes viagères reconnues par l'ancien régime et respectées par le nouveau : elle prescrivit leur inscription sur un grand-livre particulier. Un grand nombre de lois ont successivement modifié celle du 24 août 1793, tout en respectant ses bases fondamentales. Quatre ans après la constitution du grand-livre de la dette publique, la Convention, qui l'avait fondé, était remplacée par le Directoire; les circonstances étaient menaçantes, la guerre partout allumée, les finances en désordre, le trésor épuisé : la loi du 9 vendémiaire an vi (30 septembre 1797) vint alors aggraver la plupart des impôts existants, et en établir de nouveaux, qui presque tous ont survéeu à la cause de leur création. Cette loi ne respecta point l'institution toute récente du grand-livre ; son article 98 ordonna que les deux tiers de chaque inscription portée au grand-livre de la dette publique, tant perpétuelle que viagère, seraient remboursés en bons au porteur admissibles en payement des biens nationaux vendus on à vendre, et que l'autre tiers seulement serait conservé en inscription et payé des intérêts dus à ce titre. Il fallut en conséquence onvrir un nouveau grand-livre sur lequel on inscrivit le tiers consolidé des parties de la dette antérieurement liquidée et les parties comprises aux états de la dette constituée non liquidée. La loi du 8 nivôse an vi (28 décembre 1797), qui prescrivit cette mesure, n'ordonna point le renouvellement du grand-livre de la dette viagère, mais décida que le compte de l'État y serait crédité, et celui

des rentiers débité, des deux tiers remboursés.

Cette mesure désastreuse avait porté un coup terrible au crédit national. Trois ans après, la rente consolidée était à 5 fr., c'est-à-dire que moyennant 5 fr. on achetait une rente

de la même somme. On sentit la nécessité de regagner la confiance : le 21 floréal an x (11 mai 1802), Bonaparte, venant d'être réélu consul pour dix ans, une nouvelle loi ordonna que la partie de la dette constituée en perpétuel porterait à l'avenir le nom de 5 pour 100 consolidés ; que le produit de la contribution foncière serait spécialement et jusqu'à due concurrence affecté à servir les intérêts de cette dette : les époques de payement furent en même temps fixées au 22 septembre et su 22 mars de chaque année, au lieu du 1er janvier et du 1er juillet, époques déterminées par la loi de 1793. La même loi prescrivit qu'à partir du 1er vendémiaire an xı le transfert des inscriptions de rente ne se ferait plus qu'avec jouissance des intérêts du semestre courant. Enfin, pour ranimer plus promptement et plus sûrement le crédit, on importa d'Angleterre la jonglerie financière de l'a mortissement, et les articles 9 et 11 de la loi fixèrent la dette consolidée à 50,000,000 fr., et la dette viagère à 20,000,000 en stipulant que nulle augmentation au delà, soit par l'esset des consolidations restant à saire, soit par des emprunts légalement autorisés, ne pourrait s'opérer sans qu'il sût affecté un fonds d'amortissement suffisant pour amortir cet excédant au plus tard en quinze ans. Nous savons aujourd'hui comment on a tenu cette promesse, et nous connaissons de reste les essets merveilleux de l'amortissemment. De 50,000,000 qu'elle ne devait point dépasser, notre dette est montée à près de six milliards!

Point de changement dans l'organisation du grand-livre depuis cette époque jusqu'à la loi du 17 avril 1822, qui, dans l'intérêt des classes pauvres, afin de faciliter le placement de leurs moindres économies, et de lier ainsi leur intérêt particulier à l'intérêt général, abaissa le minimum des rentes 5 pour 100, inscriptibles au grand-livre, de 50 fr. de rente à 10 fr. Plus tard, sous le ministère d'un homme qui a sa place marquée sinon parmi les bons ministres, au moins à côté des financiers les plus habiles, parut la fameuse loi du 1er mai 1825, qui créa des rentes 3 pour 100 et 4 1/2 pour 100, et autorisa les propriétaires de 5 pour 100 à convertir leurs rentes anciennes en titres nouveaux. Nous n'entreprendrons pas d'apprécier ici une mesure qui s'est depuis renouvelée sur une plus grande échelle; nous dirons seulement que la conversion de la rente nous paratt fondée en droit, conforme à la stricte équité, éminemment favorable aux travailleurs, et qu'il a fallu l'animosité avec laquelle le parti lihéral poursuivait, si justement d'ailleurs, la Restauration pour lui fermer obstinément les yeux sur l'utilité d'une loi excellente, bien que dans la pensée de son auteur elle sût avant tout destinée à combier le déficit creusé dans nos finances par le milliard de l'indemnité.

Les rentes inscrites au grand-livre sont meubles; elles ne payent absolument aucun impôt, et sont insaisissables. Le transfert s'en fait avec la plus grande facilité; la seule signature du cédant sur le registre des mutations saisit le cessionnaire de la propriété et de la jouissance de l'inscription cédée. Deux ordonnances ont encore ajouté à cette facilité en autorisant la conversion des inscriptions de rentes nominatives en inscriptions au porteur, et réciproquement, à la volonté du propriétaire, la reconversion des rentes au porteur en rentes nominatives.

Avant la loi du 14 avril 1819, rendue sous le ministère du baron Louis, c'était seulement à Paris que pouvaient s'opérer les ventes, les acliats, les payements de rentes, et en général toutes les transactions relatives à cette espèce de propriélés; afin de rendre ces opérations plus saciles et noins dispendieuses, cette loi ordonna qu'il fût onvert au grand-livre des 5 pour. 100 consolidés, au nom de la recette géneral de chaque département, celui de la Seine excepté. un compte collectif qui comprendrait, sur la demande des rentiers, leurs inscriptions individuelles. Chaque receveur général dut en conséquence tenir, comme livre auxiliaire du grand-livre de Paris, un registre spécial sur lequel sont nominativement inscrits les rentiers participant au compte coltectif ouvert au trésor. A chacun d'eux on délivre une inscription départementale signée du receveur général, et visée par le préfet : ces titres équivalent aux inscriptions délivrées par le directeur du grand-livre. Ils sont transférables dans les départements comme les inscriptions ordinaires le sont à Paris; on peut à volonté les échanger contre ces derniers. Ensin, tout propriétaire d'inscription directe ou départementale peut, aux termes de la loi plus haut citée, compenser les arrérages qui lui sont dus, soit avec ses contributions directes, soit avec celles d'un tiers du consentement de celui-ci; il lui suffit pour cela d'en faire sa déclaration au receveur général. Chaque fois que le propriétaire d'une inscription départementale la cède ou la transporte dans un autre département, l'inscription est rayée sur le registre du département qu'elle quitte, et transportée sur celui du département où elle passe; en même temps les comptes coilectifs ouverts au trésor à chacun des deux départements qui permutent sont respectivement débités et crédités du montant de cette inscription. Charles Lemonnien.

GRAND-MAITRE DE FRANCE. Voyez MAISON DO ROL

GRAND-MAÎTRE DE LA GARDE-ROBE. Voyez GARDE-ROBE

GRAND-MAITRE DE L'ARTILLERIE. Dès le quatorzième siècle il y eut en France des officiers généraux établis pour la garde de l'artillerie du royaume; mais ce n'est qu'en 1601 que la charge de grand-mattre de l'artillerie fut érigée en office de la couronne. On remarque parmi ceux qui en furent investis Antoine de La Fayette, sieur de Pontgibaut; Charles de Cossé, comte de Brissac; Jean d'Estrées et Antoine d'Estrées ; Armand de Gontaut de Biron; François d'Espinay de Saint-Luc; Suily; Maximilien II de Béthune, marquis de Rosny; Henry de Schomberg, comte de Nanteuil; Antoine Ruzé, marquis d'Effiat; Charles de la Porte de La Meilleraye; le duc de Mazarin; le duc de Lude; le duc d'Humières; Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine; et Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu. Depuis cette époque les grands-maîtres de l'artillerie ont été remplacés par des inspecteurs généraux.

GRAND-MAITRE DE L'UNIVERSITÉ. Voyez Université.

GRAND-MAÎTRE DE MALTE, Vovez MALTE. GRAND-MAITRE DES CÉRÉMONIES. La charge de cet officier fit d'abord partie des attributions du grand-maître de France, ou de la maison du roi. Henri III l'en sépara le 2 janvier 1585, et en revêtit le sieur de Rhodes. Le grand-maître des cérémonies fixait le rang de chacun dans les fêtes solennelles, au sacre, aux réceptions d'ambassadeurs, aux obsèques et pompes sunèbres des monarques, princes et princesses de la famille royale. Cet office, détruit par la révolution, sut rétabli sous le premier empire. Sous la Restauration, M. de Dreux-Brézé remplit cet emploi, qui, sapprimé de nouveau après la révolution de Juillet, a reparu durant le second empire.

GRAND-MAÎTRE DES EAUX ET FORÊTS L'administration des eaux et forêts fut longtemps dirigée en France par un seul officier, revêtu du titre de grandmattre. Henri III, par un édit de 1575, supprima cette charge, et y substitua six conseillers, qui, sous le titre de grands-maitres enquêteurs et généraux réformateurs des eaux et forets, et revêtus de fonctions administratives et judiciaires, se partagèrent le territoire du royaume. Le nombre de ces nouveaux grands-maîtres s'accrut successivement; il était de dix-huit à l'époque de la révolution de 1789, et la France était divisée entre eux en un pareil nombre de grandes-maitrises, subdivisées en maîtrises particulières, qui se composaient de districts appelés grueries ou triages. Toutes ces juridictions spéciales furent supprimées par la loi du 29 septembre 1791.

GRAND-MAÎTRE DU TEMPLE. Voyes Ten-PLIERS.

GRAND-MARÉCHAL, GRAND-MARÉCHAL DU PALAIS. Voyes Maréchal.

GRANDMESNIL (JEAN-BAPTISTE FAUCHARD DE) comédieu célèbre, le meilleur grime qu'ait peut-être jamais possédé la Comédie-Française, naquit en 1737, à Paris, où son père exerçait avec quelque distinction la profession de dentiste. Celui-ci fit donner à son fils une excellente éducation; et quand il eut terminé ses études juridiques, il le mit à même de s'établir comme avocat. Les débuts du jeune Grandmesnil au barreau ne furent pas sans succès; il eut le bonheur d'ailleurs de rencontrer une de ces causes qui lancent tout de suite un avocat. Il s'agissait d'un procès que le fameux Ramponneau, ce Silène des Porcherons, faisait à un sieur Gaudon, entrepreneur d'un théâtre forain qui l'avait engagé pour paraître sur ses tréteaux, spéculant, comme c'était certes bien son droit, sur l'inconcevable caprice de la société parisienne, qui avait un beau jour sait une véritable notabilité d'un ignoble cabaretier dont la grotesque figure constituait d'ailleurs tout le mérite. Gaudon avait pensé que le public, qui allait se faire écraser aux Porcherons pour entrevoir Ramponneau à son comptoir et dans l'exercice de ses fonctions, ne manquerait pas d'accourir à la foire Saint-Laurent pour y contempler tout à son aise, et sur des banquettes bien rembourrées, les traits du héros du jour, à qui les vaudevillistes, fournisseurs habituels de son théatre, taillèrent un bout de rôle dans un canevas comique arrangé pour la circonstance. Ramponneau, après avoir pendant quelque temps exécuté le contrat, essayait de s'y soustraire en alléguant notamment que sa conscience ne lui permettait plus de se prêter au rôle de haladin qu'un spéculateur sans pudeur lui faisait ainsi jouer. C'était en plein règne de Mme Dubarry que la chose se passait. C'était une véritable cause grasse que les clercs de la Bazoche eussent bien voulu pouvoir plaider lors des saturnales de la table de marbre. Voltaire lui-même ne dédaigna pas de s'en mêler et de publier à ce sujet un spirituel factum. Grandmesnil, lui aussi, en tira habilement parti. Plus tard, l'établissement du parlement Maupeou, en le mettant à même de faire de l'opposition comme on en pouvait faire alors, appela encore sur lui l'attention; mais son père, qui lui avait acheté une charge de conseiller de l'amirauté, et toute sa samille, désapprouvèrent ces velléités d'indépendance. A ces désagréments vinrent se joindre quelques contestations avec ses propres confrères du barreau; et de guerre lasse, Grandmesnil résolut de renoncer à une carrière qui ne lui offrait qu'embarras et tracasseries, pour en choisir une plus conforme à ses goûts. Il disparut.

Longtemps on ignora ce qu'il était devenu. Ensin, on apprit qu'il jouait la comédie à Bruxelles, dans les rôles dits de grande livrée. Plus tard, il fut successivement attaché à différents grands théâtres de province, notamment à ceux de Marseille et de Bordeaux; mais ce ne sut que bien tard. lorsque déjà il avait cinquante-deux ans, que sa réputation, parvenue à Paris, engagea MM. les comédiens ordinaires du roi à essayer de l'attacher à leur compagnie. Grandmesnil comprit que le temps avait marché aussi pour lui, et que son age et son physique ne convenaient plus aux rôles auxquels il devait sa célébrité. En débutant sur la scène de la Comédie-Française, alors installée à l'Odéon, il se décida à aborder les rôles dits à manteaux, et parut pour la première sois dans le rôle d'Arnolse de L'École des Femmes Il aborda ensuite les rôles de Françaleu de la Métromanie, du Commandeur du Père de Famille, de Chrysale des Femmes Savantes, d'Orgon de Tartufe, etc., etc. Son succès fut incontesté; cependant, on ne voulut l'admettre que pour iouer les utilités; et Grandmesnil, justement froissé, abandonna bientôt la Comédie-Française pour passer au théâtre rival qui venait de s'établir rue de Richelieu, et qui prenait le titre de Thédire de la République. Ce ne sut qu'en 1799, lors de la reconstitution complète de la Comédie-Française, qui vint s'établir dans la salle qu'elle occupe encore en ce moment, que Grandmesnii y sut admis avec le titre de sociétaire. Les contemporains le dépeignent comme un homme d'une taille très-élevée, maigre, mais doué de la physionomie la plus expressive. Il excellait dans les vieillards, et le rôle de l'Avare était son triomphe; peut-être bien est-ce à cette circonstance qu'il faut attribuer la tradition de coulisse qui le représente comme ayant dans ses habitudes privées poussé l'économie jusqu'à la parcimonie. Grandmesnil était, au reste, du petit nombre de ces acteurs auxquels les salons ne sont pas fermés, et à qui leur vie honorable, leurs mœurs honnêtes, non moins que leurs manières élégantes et polies, assurent toujours une place distinguée dans la bonne compagnie. Il prit sa retraite en 1811, à l'âge de soixante-quatorze ans. Déjà depuis longtemps il était professeur au Conservatoire, et l'Institut le comptait au nombre de ses memb'és, pour la quatrième classe (Académie des Beaux-Arts). li mourut en 1815. Sa mort fut hâtée par le chagrin profond que lui causèrent les dévastations commises par les troupes ennemies dans le petit domaine de Grandmesnil, situé non loin de Versailles, que lui avait laissé son père.

GRAND-MOGOL. On nommait ainsi les princes de la dynastie mahométane fondée dans les Grandes-Indes, en 1526, par Babour, arrière-petit-fils de Tamerlan, à cause de leur origine mongole. Mais eux-mêmes prenaient le titre persan de chah, de même que la langue persane était celle en usage à leur cour et dans leur gouvernement. Les plus célèbres souverains de cette dynastie surent, après Babour, Akbar et Aureng-Zeyb. Quoiqu'ils aient vu leur immense empire tomber successivement en décadence, jusqu'à ce qu'enfin, en 1803, le chah Alum II fut témoin de sa ruine complète, par suite de la prise de Delhy, sa capitale, tombée alors au pouvoir des Anglais, qui le firent lui-même prisonnier, les représentants de la dynastie des Grands-Mogols continuent encore aujourd'hui à conserver les attributs extérieurs de la puissance suprême, qu'exercent de sait en leur nom les agents de la très-honorable Compagnie des Indes. Celle-ci leur a constitué une liste civile magnifique, les a entourés de tous les honneurs extérieurs de la souveraineté. et leur a assigné Delh y pour résidence, asin de les y avoir constamment sous sa stricte surveillance. En 1858 le dernier descendant de cette dynastie, Mohammed Bahadour, arrêté et mis en accusation pour les encouragements qu'il avait donnés à la révolte des cipayes, sut condamné à la déportation. Il mourut peu après.

GRAND-ORIENT, Voyez Franc-Maconnerie. GRAND-PRÉVÔT. Voyez Prévôt.

GRAND-PRIEUR, religieux qui tenait le premier rang dans une abbaye où il y avait plusieurs supérieurs, comme à Cluny, à Fécamp, à Saint-Denis. Les ordres militaires et religieux de Saint-Jean de Jérusalem, ou de Malte, et des Templiers avaient aussi leurs grands-prieurs.

GRAND-PRINCE, titre que prenaient autrefois le souverain de Moscou et plusieurs autres princes souverains de la Russie, notamment ceux de Kiew et de Novogorod, comme aussi le souverain de la Lithuanie, et par la suite, en cette qualité, les rois de Pologne. Aujourd'hui encore l'empereur de Russie prend le titre de grand-prince de Smolensk, de Lithuanie, de Volhynie, de Podolie et de Finlande; et avec la qualification d'allesse impériale qui y est jointe, ce titre est donné aux dillérents princes et princesses de la famille impériale. On le remplace généralement cependant dans les usages diplomatiques par celui de grand-duc. L'empereur d'Autriche est de tous les autres souverains européens le seul qui prenne encore le titre de grand-prince, à savoir: grand-prince de Transylvanie, depuis qu'en 1765 l'impératrice Marie-Thérèse a érigé cette province en grande-principauté.

GRAND-QUEUX. Voyez QUEUX.

GRAND-RÉFÉRENDAIRE. En 1814, le sénat, à qui Napoléon avait expressément délégué la haute mission de veiller à la conscrvation des institutions impériales, aurait pu être une source d'embarras pour le gouvernement provisoire : on s'empressa d'acheter son adhésion au nouvoi ordre de choses moyennant l'engagement pris de faire accor-

der par le gouvernement royal qu'on allait restaurer une pension de 36,000 francs par an à chacun des sénateurs, pension réversible à raison du tiers sur la tête des veuves, et représentant tout juste la dotation que leur avait constituée l'empire. Les plus adroits eurent en outre à l'oreille promesse d'être compris dans la pairie dont Louis XVIII devait gratifier la France. L'un des entremetteurs les plus actifs de cette transaction fat le comte de Sémon ville. Ancien avocat général au parlement et doublure de Talleyrand pendant toute la durée du drame révolutionnaire, il savait blen qu'à Dambray devait revenir de droit la présidence de la chambre des pairs, en sa qualité de chancelier de France, Louis XVIII lui en ayant expédié le brevet des son avénement au trône, c'est-à-dire aussitôt après la mort du dauphin, fils de Louis XVI. Sémonville, qui reprenait son titre de marquis, que lui avait enlevé la nuit du 4 août 1789, eut l'esprit de persuader aux faiseurs d'alors qu'il y avait intéret pour le nouveau régime à lui créer, sous le titre tout nouveau de grand-référendaire, une place en dehors des orages de la politique, et dont les fonctions, sans précédents ni analogues en Angleterre, consisteraient à faire, au prix de 80,000 francs par an, pour la chambre haute ce que de simples questeurs faisaient, moyennant 12,000 francs, pour la chambre élective et roturière, c'est-à-dire à administrer le budget intérieur de ce corps, à le dépenser pour son plus grand lustre et aussi pour le plus grand profit de l'idée monarchique. Quant à la qualification imaginée, en fouillant bien dans nos anciennes annales, on eut peut-être fini par trouver que sous les rois de la seconde race le fonctionnaire préposé à la garde du sceau de l'État avait le titre non pas de chancelier, lequel n'apparatt que sous les rois de la troisième race, mais de référendaire, referendarius. Il n'était dès lors pas difficile de prouver que créer un grand-référendaire était l'idée la plus essentiellement conservatrice qui pût éclore dans une cervelle royaliste. Ainsi fut fait ; du Sémonville jouit de cette fructueuse sinécure tant que dura la Restauration. Il réussit même à la sauver, en 1830, du naufrage dans lequel vint sombrer la monarchie légitime; mais la place était trop belle pour ne pas être alors le point de mire de bien des cupidités. En homme habile, Sémonville n'attendit pas qu'on vint, sous le prétexte de son grand âge, lui demander sa démission; il s'arrangea donc, en 1834, avec M. Decazes, qu'il savait être destiné par Louis-Philippe à le remplacer à la première occasion favorable, et céda à ce conseiller intime du roi citoyen un titre et des fonctions qu'il ambitionnait ardemment, en se réservant toutefois, sa vie durant, la moitié du traitement qui y était affecté. Toujours adroit et heureux, Sémonville vécut encore cinq années après cet édifiant compromis. Mais son successeur eut, pour se consoler d'un marché où il avait évidemment joué le rôle de dupe, neuf années de pleine et entière jouissance de tous les priviléges et avantages spécifiés plus haut; et il n'a rien fallu moins que l'ouragan de février 1848 pour lui faire perdre la tant douce habitude d'émarger chaque mois, pour ses menus plaisirs, les contributions de trois villages.

Avec le rénat de 1832 reparut un nouveau grand-référendaire. Le sénat de Napoléon Ier n'en avait point. Cette charge, véritable sinécure, eut pour premier titu'aire le général d'Hautpoul, et de 1865 à 1870 Ferdinand Barrot.

GRAND SAINT-BERNARD. Voyez SAINT-BERNARD.

GRANDS AUGUSTINS. Voyez Augustins.

GRAND SCHISME. Voyez Schisme.

GRANDS D'ESPAGNE. L'oyez GRANDESSE.

GRAND-SEIGNEUR. Terme de relations en usage pour désigner le souverain de l'empire ot toman, dont la seule qualification officielle, dans tous les documents et traités diplomatiques, est celle d'empereur et de pad ischah, ou encore de sultan.

GRANDS-JOURS. On nomma ainsi jusqu'à la fin du dix-huitième siècle des assises extraordinaires établies

pour juger en dernier ressort les affaires des provinces les plus éfoignées, et principalement pour informer des délits commis par les individus que l'éloignement rendait plus hardis et plus entreprenants. Les grands-jours étaient ordinairement tenus de deux ans en deux ans. Ils se composaient de personnes désignées par l'autorité royale, qui d'ordinaire les choisissait dans les par le ments, et investies à peu près des mêmes pouvoirs que les missi dominici des rois de la première et de la seconde race. Ces commissions spéciales avaient pour bot de suppléer aux renseignements qui, faute de publicité, ne parvenaient que bien difficilement au gouvernement central, à une époque où les gouverneurs des provinces étaient en quelque sorte indépendants; de recueillir les plaintes, d'examiner lès griefs, et s'il y avait lieu, d'y faire droit immédiatement.

Les grands-jours les plus anciens dont il soit fait mention sont ceux que tenaient à Troyes les comtes de Champagne; ils donnèrent leur dénomination aux assises extraordinaires tenues plus tard au nom des rois. On appela même aussi grands-jours les séances des divers parlements, tant qu'ils restèrent ambulatoires. Une fois qu'ils devinrent sédentaires les grands-jours, ne furent plus que des commissions composées d'un certain nombre de juges tirés de leur sein et chargées de juger en dernier ressort toutes affaires civiles et criminelles sur appel des sentences renduca par les juges locaux.

Plusieurs princes du sang ou seigneurs avaient obtenu de la couronne le droit de tenir dans leurs apanages ou leurs domaines des grands-jours, où se jugeaient les appeis interjetés des juges ordinaires, et aussi les crimes ou délits commis par les baillis, sénécheux et juges ordinaires dépendant des seigneurs. L'ordonnance de Roussillon supprima

ce privilége des seigneurs. Les derniers grands-jours royaux furent tenus en 1666 à Clermont-Ferrand pour l'Auvergne, et au Puy-en-Velay pour le Languedoc. Ils furent provoqués par la nécessité de mettre un terme aux intolérables actes de tyrannie que certains gentilshommes se permettaient à l'égard des vilains et manants de ces provinces. Fléchier, alors simple précepteur du fils de M. de Caumartin, mattre des requêtes, qui fet désigné pour faire partie de cette commission, suivit le père de son élève dans cette tournée réparatrice. La relation qu'il a laissée de ce voyage nous fournit de curieux détails, qui sont bien connaître l'état de la France à cette époque. Plusieurs gentilshommes, des comtes, des marquis, furent condamnés à mort. Bussy-Rabutin dit dans ses Mémoires que la tenue de ces grands-jours d'Auvergne ent pour résultat de détruire bon nombre d'abus qui avaient jusque alors résisté à toutes les injonctions de l'autorité centrale. « L'un des plus considérables, ajoute-t-il, était la tyrannie des grands seigneurs envers leurs vassaux. La plupart tranchaient du souverain. Les sujets étaient accablés, et personne n'osait se plaindre. La justice était encore plus mal administrée : on se la faisait à soi-même, et on la refusait aux autres. Les cabales, les animosités, l'avarice, décidaient dans les tribunaux ; et le sanctuaire de la justice était devenu le théâtre de l'injustice même... On punit les coupables : il en coûta la vie à plusieurs; quelques autres eurent leurs châteaux rasés; et ceux d'entre les juges qui, sans être cri minels, avaient par faiblesse laissé les crimes impunis, furent dégradés et destitués de leurs places. » Ce fut, on le voit, le coup de grace porté à la féodalité, si rudement traitée déjà par Richelieu.

GRANDS-OFFICIERS DE LA COURONNE.

Voyez OFFICIERS.

GRAND SYMPATHIQUE. Voyes Cénébral. (Sys-

tème), tome V, page 32.

GRANDVAL (CHARLES-FRANÇ DIS RAGOT DE), célèbre acteur du Théâtre-Français, naquit à Paris, en 1711, du pauvre impresario d'une troupe d'acteurs ambulants, depuis organiste d'une paroisse de la capitale, auteur d'un Essai sur le bon goût en musique, de Cartouche, ou le

vice puni, survi d'un petit dictionnaire de l'argot des gueux et filons, de la tragédie du Persisteur, et des comédies du Quartier d'Hiver, du Valet Astrologue et du Camp de Porchefontaine, avec Fuzelier, Legrand et Quinault. Grandval fils, à dix-huit aus, débuta par le rôle d'Andronic dans la tragédie de Campistron, et y obtint un succès extraordinaire, maigré un grasseyement assez fort, seul défaut du reste qu'on pût lui reprocher, et anquel on s'accoutumait aisément. Après avoir rempli pendant quelques années les seconds rôles, il succeda à Dufresne dans les premiers emplois tragiques, joua les petits-maîtres et les caractères dans la comédie, et acquit une grande réputation. Il avait renoncé à la scène dès l'âge de cinquante ans; mais la médiocrité de sa fortune le força d'y reparatire dans Le Misanthrope. Jaloux d'un succès qui leur portait ombrage, les comédiens le sirent sisser dans Alsire, et le soreèrent à quitter pour toujours le théâtre. Il alla vivre à la campagne près de Dumesnil, y recevant de nombreux amis qu'y altiralent son mérite et son caractère. Il mourut à Paris, le 24 septembre 1784. La Harpe, chese rare, en fait l'éloge dans sa correspondance : « C'était, dit-il, le seul de tous les comédiens qui jusque ici ait eu sur la scène l'air d'un homme du monde. » Poëte par délassement, il composa quelques pièces pétiliantes d'esprit et de finesse : L' Eunuque, ou la fidèle infidélilé. Agathe, les Deux Biscuits. Léandre et Nanette ou le double quiproquo, et Le Tempérament, faisant partie, les trois premières du moins, du Théatre de Campagne, recueil de parades (l'aris, 1758, in-8°), réimprimé plusieurs

GRAND-VENEUR. Voyez VENEUR.

GRANDVILLE (JEAN-IGNACE-ISIDERE GÉRARD, dit), dessinateur contemporain, d'un talent vraiment et légitimement populaire, naquit à Nancy, en 1803, et s'en vint à l'age de vingt ans chercher fortune à Paris, avec un capital de 300 france pour toute fortune au monde. C'est assez dire combien pénibles furent ses premiers pas, et à quelles rudes éprenves il se vit condamné avant de pouvoir se faire remarquer et apprécier. Après avoir pendant quelque temps fréquenté l'atelier d'un peintre appelé Lecomte, il céda à la nécessité de faire du métier pour subsister, et consentit à dessiner des costumes pour un spéculateur qui, suivant un antique et solennel usage, oublis précisément de le payer. Une autre spéculation ne lui réussit guère davantage. Il se mit à faire pour un entrepreneur une suite de dessins. Lithographiés représentant Le dimanche d'un bon bourgeois, ou les tribulations de la petite propriété. L'éditeur ne réussit pas; ses créanciers firent saisir les dessins de Grandville, qui eut toutes les peines du monde à obtenir d'être payé de son travail, et encore à un prix fort réduit. Si ce travail élait demeuré à peu près infructueux pour lui, il eut tout au moins l'avantage de le faire connaître des éditeurs; aussi quand il put publier, en 1828, les premières planches d'une collection de charmantes critiques de mœurs, conques sous le nom de Métamorphoses du jour, obtint-il enfin un succès franc et décidé, qui eut pour résultat de le lancer co uplétement. Aujourd'hui encore ces dessins, où figurent toujours des personnages à tête d'animaux, après avoir été reproduits, imités et contrelaits de toutes les manières, conservent une certaine valeur dans le commerce.

La révolution de Juillet 1830 vint bientôt fournir au crayon éminemment caustique et philosophique de Grandville des sujets bien autrement nombreux, en lui livrant les traits de tous les hommes qui secondèrent Louis-Philippe. On peut dire des caricatures si vraies, si franches, si gaies, où il les fit tous successivement poser, qu'on y trouve les portraits les plus ressemblants des divers personnages influents de ce temps. Avec Decamps, Grandville devint l'âme de La Caricature, journal dont les collections complètes se vendent aujourd'hui fort cher. Son Convoi de la Liberté, sa Basse Cour, son Mat de Cocagne et tant d'autres planches qu'il fournit à ce recueil, resteront comme de précieux table ux de notre histoire contemporaine.

Quand les lois de septembre vinrent rétablir la censure préalable pour les œuvres du dessin; et briser ainsi dans la main de l'ingénieux artiste le crayon de la satire, Grandville, en attendant des jours meilleurs que matheureusement il ne devait pas lui être donné de voir, se consola de la persécution toute personnelle dont son talent était l'objet, en reprenant le cours de ses travaux d'art; et son génie familier l'eut bientôt ramené aux études morales et philosophiques. Chargé successivement de composer les dessins des illustrations qu'on ajouta à des éditions nouvelles de Béranger, de La Fontaine, de Gulliver, Robinson, Jérôme Paturot, etc., etc., son talent d'observateur et de traducteur sembla s'élever encore. Travailleur infatigable, il a produit dans cette voie nouvelle un nombre vraiment prodigieus de dessins, qui resteront les modèles du genre. Il est impossible en effet de reproduire avec plus de sinesse les intentions d'un auteur, que ne le fait Grandville. Nous ne pouvons à cet égard que renvoyer le lecteur aux ouvrages mêmes qui contienment les trésors d'imagination et d'esprit dépensés par notre artiste, toujours heureux quand il doit être l'interprété d'une pensée spirituelle et gracieuse. C'est là ce qui explique comment il a pu rester si fort au-dessous de lui-même dans les Mélamorphoses des Fleurs, nauséabonde compliation écrite par quelque garcon coiffeur visant au bel-esprit.

Grandville mourut au mois de mars 1845, dans toute la force de l'âge et du talent. Sa fin prématurée eut une cause bien triste. Époux et père modèle, ne connaissant d'aotres joies que celles du foyer domestique, ni eut le malheur de perdre successivement trois enfants qu'il adorait. Les deux premiers lui farent enlavés par une de ces maiadles particulières à l'enfance qui moissonnent tant de jeunes éties; le troisième, par un déplorable accident. Il avait avalé une bouchée de viande de travers; tous les efforts tentés pour extraire de la gorge de l'enfant l'obstacle qui y arrêtait la respiration demeurèrent infauctuenx. Il ne resta bientôt pius d'autre ressource que de teater les hasards d'une incision à l'extérieur, opération terrible, à laquelle le malheureux père n'ent januais de courage de consentir, et son malheureux enfant expira dans ses bras, suffoqué. A quelques jours de là, Grandville perdait la raison et mourait de douleur.

GRAND-VIZIR. Voges Vizir.

GRANET (François-Marius), l'un de nos peintres de enre les plus distingués, né en 1774, à Aix en Provence, étudia les premiens éléments de son art dans l'atglier d'un bon peintre de sa ville natale, nommé Constantin, et qui donnait en même temps dés leçons au jeune comte de Forbin, puis fut ensuite obligé, pour pourvoir aux plus pressants besoins de l'existence, d'aller travailler dans les ateliers de peinture de la marine, à Toulon, où longtemps on l'occupa à peindre des propes et des poupes de navires. Il renouvela à Toulon une linison contractée dès son enfance avec le comte de Forbin dans l'atelier de leur mattre commun. et la mère de ce jeune homme prit à cœur de savoriser tette touchante confrateraité d'artistes. Elle fournit amplement aux deux amis les moyens de se rendre à Paris pour s'y perfectionner sous la direction de David; et Granet travaillait en 1801 dans l'atelier de ce peintre lorsqu'il obtint de l'Académie un prix de 1,000 fr. pour une Vue du Clottre des Feuillants, à Paris; l'année suivante, il put encore, grace à la générosité de Muse de Forbin, accompagner son jeune ami à Rome. Dans cette capitale des arts, Granet eut bien vite trouvé la spécialité qu'il devait ensuite si fructuensement exploiter. It se mit à peindre des tableaux de genre présentant des arrière plans si profonds, le plus ordinairement des vues d'édifices, qu'on hésite à décider s'il mefaut pas pintôt les classer parmi les tableaux d'architecture:

Un certain sentiment religieux lui faisait le plus souvent choisir de préférence des sujets partant à l'esprit. En représentant la scène du Poussin découvrant dans un grenier la célèbre Communion de suint Jérôme, par son Chaur des Capucins, exécuté pous la première fois en 1800,

pour la reine Caro.ine de Naples, et dont en 1820 il dut | le patronage de M. Victor Hugo, au Journal des Défaire la douzième copie; par son Intérieur de la prison où le peintre Stella dessine sur la muraille une Madone ; par sa Cérémonie funèbre dans l'église souterraine d'Assesi; par ses Novices devant l'autel de Saint-Benoît, à Subiaco, il est devenu le chef d'une école qui a depuis multiplié à l'infini ses imitations, mais où un petit nombre de disciples seulement ont su l'égaler sous le rapport de la profondeur de l'étude, de la vérité, de la grace et de la perfection de l'exécution. Plus tard, Granet s'est essayé dans un genre plus élevé. Ses principales productions sont la Mort du Poussin (1834), le Rachal des chrétiens captifs à Tunis (1833), la Communion des premiers chrétiens dans les catacombes de Rome (1837) et la Bénédiction des récoltes en It alie. Après avoir longtemps résisté aux vœux des admirate urs de son talent, il vint se fixer à Paris, en 1827. Il remplaça à l'Institut le peintre Taunay, et fut nommé par Louis-Philippe conservateur des Musées de France, avec un logement au palais de Versailles. A l'exposition de 1839 on remarqua de lui une toile d'une étendue tout à fait inaccoutumée et représentant la Cérémonie funèbre célébrée dans la chapelle des Invalides en l'honneur des victimes de l'attentat Fieschi : l'esset des milliers de cierges entourant le catafalque et éclairant de toutes parts les som bres tentures qui couvraient les murailles du temple y est reproduit avec une vérité qui tient de la magie.

A la révolution de Février. Granet perdit sa place, et ept même la doul eur d'apprendre la destruction, au mil'eu de l'émeute, de quelques-uns de ses meilleurs tableaux. Il alla se fixer al ors à Aix, dans une maison de campagne du Malvalat, où il réunit différents objets d'art. C'est là qu'il mourut, le 21 novembre 1849. Par son testament, il lègua ses tableaux à sa ville nataie, pour les recueillir dans un musée qui porterait son nom. Il donna ensuite des sommes considérables aux pauvres et aux hôpitaux.

GRANGE, bâtiment de forme rectangulaire, destiné, dans la ferme, à serrer et à battre les gerbes de blé et d'autres céréales. La grange, proportionnée à la quantité des récoltes de l'exploitation, se divise en trois compartiments : un pour le froment et le seigle; un autre pour l'orge, l'avoine ; un troisième pour battre le grain : c'est l'aire.

Pour élever ces bâtiments, il est convenable de choisir un point d'un abord facile pour les voitures, et dans le voisinage de la ferme ; le sol en doit être sec et élevé; les pierres calcaires, les silices, le bois de charpente et les planches sont propres à former leurs parois; des ouvertures pratiquées dans leur longueur (du nord au midi) servent à aérer et à éclairer l'intérieur. Les deux ouvertures principales, situées au milieu, sont une fenêtre fermée par une porte pleine et une porte cochère; les murs intérieurs, recr épis avec soin, doivent présenter une sursace unie, asin que les rats ne puissent les parcourir.

Au temps de la récolte, le fermier soigneux fait place nette dans sa grange; il n'y laisse pas entrer une gerbe avant de s'être assuré par lui-même si tous les trons qui servent de repaire aux granivores ont été exactement bouchés. Cette visite faite, il dispose ses gerbes, selon l'espèce des céréales, à droite ou à gauche de la porte d'entrée; et s'il peut laisser autour de chaque tas un sentier de 50 à 60 centimètres de large, il aura formé dans l'intérieur des meules qui seront à l'abri de l'humidité et des animaux destructeurs, et aussi bien aérées que celles construites au dehors. P. GAUBERT.

GRANIER DE CASSAGNAC (BERNARD-ADOLPHE DE), publiciste français, est né le 12 août 1806, à Averon-Bergelle, dans le Gers. Après avoir terminé ses études au collège de Toulouse, il concourut à l'Académie des Jeux Floraux qui lui décerna un souci, puis deux églantines d'or. En 1831, il publia une brochure contre la royauté, intitulée Aux électeurs de France. Venu à Paris en 1832. il se montra enthousiaste du romantisme, et entra, sous bats, où il écrivit des articles littéraires, et d'où il passa à la Presse, pour donner plus libre carrière à ses emportements contre l'école classique. L'une de ses premières tentatives dans le domaine politique et social fut une brochure intitulée De l'affranchissement des esclaves (1837), dans laquelle il prétendait démontrer la légitimité de l'esclavage, et qui lui valut d'utiles relations dans les Antilles. Il y fit un voyage en 1840 et y épousa une créole, Mile de Beauvallon. A son retour, le ministère Guizot se l'attacha et trouva en lui un journaliste officieux, prêt à guerroyer avec fracas contre toute opposition. Il prit la direction d'une seville, qu'il intitula le Globe, et dont il fit un organe ultra-orléaniste. En 1842, il eut avec le baron Lacrosse un duel dans lequel celui-ci fut grièvement blessé. Un autre duel, auquel il se trouva mélé, produisit un grand scandale, celui qui eut lieu entre son beau-frère et Dujarrier. Le Globe cessa d'exister en 1845, et M. Granier de Cassagnac le remplaça par l'Epoque, journal aux dimensions excentriques, pour lequel furent prodiguées les réclames, et qui, malgré tout, n'ayant pas de succès, finit par céder ses abonnés à la Presse.

Après la révolution de Février, qui mit un terme à sa ferveur orléaniste, M. de Cassagnac vécut d'abord retiré à la campagne, puis devint en 1850 rédacteur en chef du Pouvoir et collabora ensuite au Constitutionnel. Il attaqua violemment la république, dans ces feuilles, et y soutint le prince Louis-Napoléon, qu'il avait attaqué et tourné en ridicule sous la monarchie de Juillet. L'un des premiers il glorifia le coup d'État et écrivit dans ce sens le Récit des événements de décembre 1851. Elu député en 1852, comme candidat officiel, il sut réélu en 1857 et en 1863. Cette dernière année, il devint rédacteur en chef de la Nation, et en 1866 du Pays. En 1869, il fut encore nommé membre du Corps législatif. Dans l'assemblée, comme dans les journaux, il se montra l'un des champions acharnés de l'absolutisme impérial, et combattit le cabinet parlementaire présidé en 1870 par M. Émile Ollivier; il le soutist pourtant dans la campagne du plébiscite et dans la question de la guerre contre la Prusse, à laquelle il poussa de toutes ses forces. A la suite du 4 septembre, il quitta la France, et rédigea le Drapeau, journal consacré à la glorification de l'empire et destiné surtout aux prisonniers français en Allemagne. En mars 1871, sa présence fut signalée dans le midi de la France, en n ême temps que celle de M. Rouher à Boulogne; il fut arrêté par les autorités locales et bientôt rendu à la liberté sur l'intervention directe de M. Thiers.

Parmi les livres qu'il a publiés, on remarque : Histoire des causes de la Révolution française (1850); Histoire du Directoire (1851-1856, 3 vol.); Histoire de la chule de Louis-Philippe, de la révolution de Février et du rétablissement de l'Empire (1857); Histoire des Girondins et des massacres de Septembre (1860); Histoire des origines de la langue française (1873), ouvrage ou il a voulu démontrer que le français était antérieur au latin. Ses ouvrages historiques sont empreints d'une extrême partialité.

Son fils, M. Paul Granier de Cassagnac, né le 2 décembre 1842, à la Guadeloupe, s'est livré comme lui au journalisme et y a porté des allures aussi provocantes. Après avoir collaboré à la Nation et au Diogène, il entra au Pays, où il remplaça son père dans la rédaction en chel. Ses duels ne firent pas moins de bruit que les excès de sa polémique; il se battit contre MM. Aurélien Scholl, Henri Rochefort, Lissagaray, Flourens, Lockroy, Ranc, etc. Au mois d'auût 1870, il s'engagea dans le 1er de zouaves, et sait prisonnier à Sedan sut interné à Cosel, en Silésie. Après la défaite de la Commune (fin mai 1871) il reprit la rédaction du Pays et continua à y soutenir la cause de l'empire. En avril 1873, au milieu de la campagne électorale d'où sortit à Paris le triomphe de M. Barodet,

l attaqua avec une ex trême violence de langage, dans une réunion tanue à la salle Herz, la république et le gouvermement de M. Thiers.

GRANIQUE, petit sienve de la partie nord-ouest de l'Asie Mineure, qui s'échappait du mont Ida, et allait se jeter dans la Propontide. On le nomme aujourd'hui le Kodja-Sou. Il est demeuré célèbre dans l'histoire parce qu'Alexandre, lors de son expédition contre les Perses, après avoir franchi l'Hellespont, y remporta sa première victoire, au mois de mai 334 avant J.-C., par suite de la tenlative que firent pour lui en disputer le passage les satrapes d'Ionie, de l'ydie et de Phrygie, de concert avec le Rhodien Memnon, ches des mercenaires grecs.

GRANIT. Ainsi que Al. Brongniart, nous limitons la dénomination de granis aux roches compactes et massives, essentiellement composées de quartz, de selds path et de mica, immédiatement agrégés entre eux et comme entrelacés. Cette délimitation exclura des roches granitiques une multitude de roches extrêmement riches, qui sont trop souvent décrites comme variétés du granit.

La quantité relative du quartz varie depuis un tiers jusqu'aux deux cinquièmes de la masse, et la dureté du granit est en général proportionnelle à l'abondance de cet élément : sa conleur est généralement grise. Le feldspath offre des teintes assez variées, teintes qu'il communique à la masse granitique elle-même; le mica est tantôt noirâtre, et tantôt, au contraire, il est d'un blanc nacré. La décomposition du granit paraît de l'endre de l'altération du seldspath et de l'exioliation du mica. Outre ces éléments constitutifs et essentiels, le granit s'accroît presque constamment de quelques éléments accessoires : ce sont surtout le grenat, la pinite et l'amphibole : on y rencontre, mais plus rarement, l'épidote, les pyrites, le ser oligiste et l'étain oxydé; plus rares encore sont la phrénite, le disthène, l'opale, le corindon, la topaze, la chaux fluatée, l'argent natif. Lorsque l'amphibole, d'abord élément accessoire, vient à se développer jusqu'à dominer le quartz et le mica le granit se transforme en syénite; lorsque le quartz s'efface pour laisser dominer le mica, la texture de la roche, de compacte qu'elle était, devient schistoi le, et le granit se transforme en gneiss; lorsque le talc et ses diverses variétés se substituent au mica, le mélange change encore de nom, et devient de la protogyne, etc. : et toutes ces roches passent l'une dans l'autre par des nuances tellement insensibles, qu'il devient impossible d'établir entre elles une ligne quelconque de démarcation.

Le granté proprement dit est constamment massif; sa texture est plus ou moins finement grenue, et cette différence dépend de la cristallisation plus ou moins complète des éléments qui le constituent : tantôt en effet ces éléments, intimement mélangés, offrent à peine trace d'une cristallisation séparée, même confuse; et tantôt, au contraire, le quariz s'y présente en cristaux dodécaèdres, le mica en paillettes hexagonales, et le feldspath en parallélipidèdes allongés : alors la texture du granit devient porphyroide.

Le granit apparaît dans les terrains de toutes les époques géologiques; mais il règne comme roche dominante et fondamentale dans les terrains primordiaux, dans les formations de la première époque; cette formation primitive, qui constitue indubitablement une véritable surface enveloppante, et qui est sous jacente à toutes les roches connues, se montre encore à nu sur des espaces assez étendus, et dans des points nombreux de la surface du globe. Ainsi, on peut l'étudier à découvert dans la chaîne carpéto-novétonique du centre de l'Espagne, dans les Pyrénées, dans l'ancienne Bretagne, dans les montagnes de la Saxe, dans le Caucase, dans les monts Ourals, dans les llanos des grandes chaînes du Brésil, etc. L'aspect général et le relief des pays granitiques sont extrêmement variés. Ce sont tantôt des croupes arrondies, tantôt des crêtes tranchantes, tantôt des cimes déchiquetées et taillées en

biseau; d'autres fois encore les roches ont été entièrement décomposées, et le sol est couvert d'un détritus meuble qui eache un granit étendu en nappes ou en dômes aplatis et surbaissés; d'autres fois encore la décomposition a été moins complète, et l'on observe des sommets arrondis et des pentes assez rapides, en se rapprochant du fond des gorges ou des vallées occupées par des cours d'eau. Toutefois, les monticules arrondis et surbaissés sont plus fréquents dans les contrées véritablement granitiques que les aiguilles élancées et taillées à pic. La facilité de décomposition de la grande majorité des granits permet rarement cette disposition culminante: le gneiss et le protogyne sont les roches alpines par excellence.

Il est en esset des dissérences très-essentielles à noter dans la durée des roches granitiques, et ces différences se lient assez généralement à des différences minéralogiques, mais quelquefois aussi à des modifications dans le mode de formation, qu'il n'est pas toujours facile d'apprécier. Il est des masses granitiques qui ont résisté depuis quatre mille ans à toutes les influences atmosphériques; il en est d'autres qui, exposées pendant quelques jours seulement à l'air libre, tombent presque en déliquescence, et se délitent en une terre argileuse; d'autres encore se réduisent en gravier ; quelques-unes se taillent en blocs cubiques parsaitement réguliers, ou s'arrondissent en sphéroïdes, en ellipsoïdes, en polyèdres irréguliers de dimensions souvent gigantesques. Toutes ces différences paraissent tenir en grande partie à la combinaison plus ou moins intime du feldspath et du mica, à la liquéfaction primitive du mélange illus ou moins complète, à sa réfrigération subséquente plus ou moins rapide.

Le terrain granitique n'offre qu'un fort petit nombre de roches subordonnées; les filons métallifères y sont également rares: quelques veines stannifères et quartzeuses, de peu d'étendue; des amas de fer oligiste écailleux, du fer spathique, de l'étain, du molybdène, composent toute sa richesse.

Les variétés du granit se divisent en deux classes : celles qui résultent d'une modification de texture, et celles qui dépendent du développement d'un élément accessoire. Ainsi, nous pouvons noter, comme formant les variétés les plus fréquentes, le granit grenu, dans lequel le mica, le feldspath et le quartz, réduits à l'état arénacé, sont presque uniformément disséminés dans la masse; le granit porphyroide, dans lequel le feldspath et le quartz se sont cristallisés isolément en petits polyèdres; le granit amphibolique, dans lequel l'amphibole vient à se développer, etc.

GRANIT DE CORSE. Voyez DioRite.

GRANIVORES (du latin granum, grain, et vorare, manger), nom sous lequel on désigne les oiseaux qui se nourrissent le plus ordinairement de graines. Bien que cette dénomination soit applicable à un assez grand nombre d'individus pris en dehors de la classe des oiseaux, el'e sert cependant, dans son acception la plus restreinte, à désigner plusieurs individus pris dans différentes familles de cette même classe, qui se servent le plus habituellement de graines pour s'alimenter. Temminck l'a employée pour désigner le quatrième ordre de sa méthode. Cet ordre ne renferme presque que les conirostres de Cuvier, puis quelques individus de l'ordre des gallinacés, tels que les pigeons.

On voit les grantvores se grouper presque tous autour des habitations de l'homme et même, à deux époques de l'année, quand on sème les grains et quand on les récolte il arrive souvent que leur voisinage cause des pertes considérables.

GRANJA (La), c'està-dire la Ferme, résidence d'été des rois d'Espagne, bâtie par Philippe V, à l'imitation du Versailles de son aïoul, sur une éminence assez élevée, dans une contrée aride et déserte, située près de Saint-Ildephonse et de Ségovie, où l'art eut aussi à triompher de la nature.

Au mois d'août 1836, ce palais, où se treuvait alors la reine régente Marie-Christine, sut le thésire d'un mouvel ment militaire provoqué par les sociétés socrètes, et qui eut pour résultat de contraindre le gouvernement espagnol à proclamer la constitution de 1812 en l'emplacement du statut royal, charte octroyée et calquée en grande partie sur la charte française. Un nouveau cabinet se forma sous la présidence deM. Calatra va, et toute l'autorité ne tarda pas à se concentrer entre les mains du général Espartero.

GRANO, monnaie de Naples. Voyez Baioque.

GRANSON (Bataille de). Granson est le chef-lieu d'un district suisse du même nom, appartenant au canton de Vaud. Situé à 32 kilomètres nord de Lausanne, il s'élève en amphithéatre, sur la rive occidentale du lac de Neufchâtel. Cette ville, peuplée de 2,500 âmes environ, a sur le lac un petit port, au milieu duquel se dresse un rocher consecré du temps des Romaine à Neptune. Elle est dorainée par un vieux fort, résidence jadis des barons du lieu, dont il est souvent question dans l'histoire de la Suisse. Lorsque leur race s'éteignit, en 1897, la maison de Châlons bérita de la seigneurie, et la conserva jusqu'en 1476. Alors il prit fantaisie à ce Bourguignon batailleur connu sons le nom de Charles le Téméraire d'aller, avec sa puissante armée, apprendre aux grossiers paysans de la ville et des environs ce que c'est que la guerre. Les confédérés suisses, avertis de l'approche du duc, battirent le comte de Romont, qui le précédait et qui ne put s'emparer d'Yverdun. Ils y mirent le seu, et se retirèrent, au nombre de 800, dans le château de Granson, résolus à s'y maintenir jusqu'à la dernière extrémité. Leur position était, du reste, assez critique : il leur fallait combattre les ennemis du deliors et se métier des habitants de la ville, qui, étant sujets du seigneur de Château-Guyon, se trouvaient naturellement portés pour le duc de Bourgogne. Leurs provisions étaient rares, et ils pouvaient pré-voir une prochaine disette : ils se défendirent néanmoins avec vaillance. Le duc, arrivé devant Granson avec toute son armée le 19 février, livra un assaut, et sut repoussé. Cinq jours après, en ayant tenté un autre, il éprouva un second échec. Cependant, la garnison ne pouvait tenir longtemps. Elle hésitait à se rendre, connaissant le peu de cas qu'il fallait faire de la parole du duc. Un gentilliomme allemand de l'armée bourguignonne, le sire de Ramschwag, parlementa avec elle, extorqua une forte somme aux assiégéa et les livra au duc de Bourgogne. Le duc en sit pandre une partie et noyer l'autre.

Les confédérés apprirent bientôt le malheureux sort des soldats de Granson : ils n'avaient pu les secourir à temps, ils se promirent de les venger. Leur armée grossissait tous les jours ; elle devint en peu de temps formidable. Au 1er mars 1476 elle se composait d'environ 20,000 hommes. Le duc de Bourgogne en avait 70,000 sous ses ordres. Il s'était emparé de Vaux-Marcus, qui commande le chemin de Granson à Neufchatel, et en avait donné la garde au sire de Rosimbos. Le 1er mars les Suisses marchent sur Vaux Marcus. Le lendemain quelques-uns tournent le château, et, en a'avançant, rencontrent les gens du sire de Rosimbos, qu'ils mettent en déroute. Puis ils aperçoivent les Bourguignons, qui occupent la route le long du lac. Les confédérés, voyant leur avant-garde donner, avaient suivi le même chemin qu'elle derrière Vaux-Marcus, et Nicolas Scharnachial, avoyer de Berne, se trouva ainsi en face de l'avant-garde des Bourguignons; alors les Suisses descendirent d'un pas ferme vers une petite plaine au bord du lac. Quand ils surent près de l'armée ennemie, ils se mirent à genoux, et prièrent Dien, selon la coutume de leurs pères, ce qui sit croire an due qu'ils demandaient merci; mais aussitôt ils s'avancèrent en balaillons carrés, se faisant un rempart de leurs longues piques et de leurs hallebardes.

Le duc animait ses gens au combat ; mais il avait été assez pen prudent pour ne s'aventurer qu'avec son avant-garde et l'élite de ses hommes d'armes et cavaliers; il n'amenait qu'un petit nombre d'arquebusiers et peu d'artiflerie. Chef et soldats se conduisirent vaffiamment. Le vire de Chifean-Guyen, qui en voulait personnellement sux Suisses, fit des prodiges de valeur, mais il fut enfin abattu et son étendard prist Quoique les Bourguignous combattissent, avec un tare courage, ils no purent tenir tête à l'ennemi, et ne virent résoulés vers l'Armon. Le duc espérait se retrancher dans son camp, qu'il avait admirablement fortifié : il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il fallait y renouver. Le reste des confédérés parut tout à coup sur les collines de Bouvillars et de Champigny : ils s'avançaienten poussant le cri de Granson! Granson! comme pour annoncer la vengeance qu'ils voulaient tirer de la mort de leurs frères. A ces cris terribles se mélait le son, plus terrible encore, des trompes vulgairement appelées le taureau d'Uri et la vacke d'Unterwalden. Le duc comprit que c'en était fait de son armée, puisque la seule avant-garde des Suisses lui avait donné tant de mal. Cependant, il ne perdit point courage: il exhorta les siens à combattre vaillamment, donnant le premier l'exemple. Ce fut peine inutile; la cavalerie avait déjà battu en retraite, ainsi que les meilleurs hommes d'armes; le trouble se tarde pas à se mettre dans tous les rangs. Le son effroyable des trampes, la marche rapide des Suisses, qui descendaient tête baissée, sans que rien pat les arrêter, les coulevrines, qui commencerent à faire seu à l'im proviste, tout contribua à jeter le désordre dans le cam Une terreur panique s'empara des Bourguignons, tout le monde se mit à suir. En vain le duc s'essorcait de les ra ener au combat, il n'y pouvait rien : resté presque seul il dut lui-même prendre la fuite, suivi de quelques homme seulement. Il courut ainsi jusqu'à Jougue dans le Sura. L'onnemi, qui avait peu de cavalerie, ne put le poursuivre, et se mit à piller le camp : le butin fut immense. Jameis les Suisses, n'avaient vu tant de richesses réunies sur un seul point. Le duc de Bourgogne, dont la cour était la plus fasueuse de l'Europe, avait apporté avec lui tout ce qu'il avait de plus précieux,

GRANT (ULYSSE-SIDERY), général et hommo d'État américain, est né le 27 avril 1822, à Point-Plessant, dans l'Ohio. A l'age de dix-sept ane, il entra à l'École militaire de West-Point, d'où il sortit en 1843, comme second lieutenant d'infanterie. Il servit dans la guerre du Mexique (1846-1849), y devint capitaine, puis donna sa démission en 1854, et alla rejoindre son père à Galena (Illinois), où il l'aida dans son commerce de porroyeur. Des le commen cement de la guerre de la sécession, il effrit sea services au gouverneur, de l'Illimois, et fut nommé, au mois d'août 1861, brigadier général des milices de l'État Il s'empara, le 16 février 1862, du fort Donelson, sur le Cumberland, et fut éleve par la président des États-Unis au grade de major-général de l'armée des volontaires. Les 6 et 7 avril, il lutta à Pittsburg-Landing (Mississipi) contre les forces confédérses réunies sous le commandement de Beauregard, fut vaincu le premier jour, et vainqueur le second. Chargé, en janvier 1863, du siège de Vicksburg, il s'empara de cette place, le 4 juillet suivant, après une campagne des plus brillantes; 30,000 prisonniers, 200 canons, 100,000 fusils, des munitions de toutes espèces tombèrent entre ses mains, et les principanx Etats rebelles se trouvèrent enfermés dans un cordon militaire non interrompu. Grant devint major général dans l'armée de l'Union, et, placé à la tête de la division du Mississipi. il s'empara du centre stratégique de la rébellion, en hattant Braxton-Bragg à Chattanouga (Tennessee), dans les journées des 23., 24 et 25 novembre 1863.

Les succès de Grant l'avaient rendu l'homme de la situation; il sut promu licutenant-général, le 1er mara 1864, et appelé au com mandement en chef de toutes les armées fédérales. Poursuivant le plan de ses prédécesseurs, qui consistait à étreindre les confédérés dans un cercle de plus en plus étroit, il se garda d'éparpiller, comme eux, ses efforts sur des points différents, mais les concentra entièrement sur deux opérations, Il confia à Sherman le

soin de disperser en Georgie-les troupes de Johnston, et ouvrit, à la tête du Potemac, la campagne de Virginie, dont le but final était la prise de Richmond. Cette campagne, par la résistance opiniatre de Lee, dura enze mois entiers, et fut l'une des plus acharnées, des plus sanglantes dont l'histoire sasse mention. Les fédéraux occupèrent enfin Richmond le 3 avril 4865, et le 9 avril, Lee, cerné à Appomatox, capitula avec les 25,000 hommes qui lui restaient. Peu de jours après, la guerre se trouva terminée. En juillet 1867, le président Johnson avent retiré le porteseuille de la guerre à M. Stanton, c'est le générat Grant qui pendant six mois fit l'intérim. L'année suivante, candidat du parti républicaia à la présidence, il sut élu, le 3 novembre, par 25 États contre 9, et prit place à la Maison Blanche le 4 mars 1869. Général d'un génie supériour, il est lois d'avoir acquis une réputation égale comme homme d'Riat. On l'a accusé même de médiocrité; ce qui lient peut-être à la réserve de son caractère et à la manière dont il a compris les devoirs que lui imposent les lois constitutionnelles de l'Union. Quoi qu'il en soit, il fut réélu président, le 4 novembre 1872, par 80 Etuts contre 7. Il prit pessession du pouvoir, pour la seconde fois, le 4 mars 1873.

GRANULATION, opération de chimie par laquelle on réduit un métal en grains on grenatile. Elle consiste à le liquéfier et à le verser par filet très-délié dans de l'eau froide. Aussitôt que le metal arrive en contact avec l'eau; il se divise, en gantes qui affectent la forme sphérique, et qui la prennent plus ou moins bien, suivant la minceur du filet, la hauteur de laquelle il s'échappe, et: la témpérature du métal liquefié. Quelques-uns des métaux les plus fusibles peuvent étre réduits en grains beaucoup plus fins en les renfermant tout liquéfiés dans une botte en bois enduite de craie, et en les agitant avant qu'ils aient le temps de se retroidir, Le plomb, l'étain, le cuivre, sont les mé taux les plus propres à ce procédé. La craie dont en a en. duit la boite l'empéche de brûler, tandis que le métal secoué contre les parois, acquerant de la fragilité à mesure qu'il refreidit, se réduit, par les eccou ses référées qu'on lui communique, en une fine poudre.

GRANVELLE (NICOLAS. PERRENOT OE), fils d'un chancelier de Charles-Quint, naquit à Ornans, en Bourgogne, le 20 août 1517. Destiné aux affaires des son enfance, il fut envoyé, pour faire ses premières études, à l'université de Padoue, puis il alla les achever à Louvain. Il n'avait nas vingt-trois ans accomplis quand il fut nommé évêque d'Arras. Mais l'épiscopat n'était pour le fils d'un chancelier qu'un point de départ. Granvelle sut bientôt chargé d'assister son pène aux diètes de Worms et de Ratisbonne, espèces de conciles politico-religieux, où il s'agissait de réprimer les nouvelles doctrines que professaient déjà, plus ou moins ouvertement, plusieurs princes d'Allemagne, sans toutefois se priver de leurs secours dans les guerres qu'on projetait contre la France et la Turquie. La négociation était difficile : elle échoua contre le sang-froid allemand, que le jeune Granvelle avait peu appris à connaître en Italie. De ces petits conciliabules germaniques, Granvelle passa au concile européen de T.r en te, où il s'agissait pour lui beaucoup plus de politique que de religion, d'un armement contre la France que d'une croisade contre la réforme. Granvelle devait échouer là encure. Mais le tour d'être heureux était arrivé pour lui. Ne pouvant plus faire la guerre à François Ier, Charles-Quint avait fait avec ce prince la paix de Crespy. Libre de ses mouvements, il se jeta bientôt sur les deux chefs de la ligue protestante d'Allemagne, l'électeur Frédéric de Saxe et le landgrave Philippe de Hesse. Ils les battit tous deux à la rencontre de Muhitherg, et le premier était à peine devenu son prisonnier les armes à la main que le second le fut aussi, grace aux négociations de Granvelle. Une telle habileté demandait une récompense : l'évêque d'Arras fut nommé conseiller d'État garde des sceaux. En cette qualité, Il out le chagrin de voir son maître tomber dans les piéges

de l'électeur Maurice, qu'ils avaient mis ensemble à la place de l'électeur Frédéric, et ce fut chose dure pour eux d'être dupes d'un électeur d'Allemegne; ce fut chose plus dure encore de signer au traité de l'assau, en 1552, la tolérance de doctrines qu'ils détestaient; mais le ministre eut au moins la satisfaction de glisser dans les articles cette immense pomme de discorde, qui est si connue dans l'histoire de l'Empire sons le nom de réserve ecclésiastique.

Bientôt Granvelle signa un traité bien propre à effacer celui-là. Dans le Midi, le système de répression opposé au progrès, à la renaissance, à la réforme, avait pour appui l'Espagne, alliée de l'Astriche; dans le Nord, il avait alors pour protectrice Marie Tudor. Faire une alliance de samille entre Madrid et Londres, unir les deux trênes par les liens du sang, était d'une adroite et profende pelitique. Cela était aussi bien imaginé contre la France que contre la réferme. L'évêque d'Arras signa, l'an 1553, le merisge du fils de Charies-Quint et de la fille de Henri VIII. Cette brillante négociation lui valut à tel point la confiance de son joune maître qu'à la célèbre cérémonie d'abdication de Charles-Quint, bilippe le charges de répondre, par une harangue de parade, à la harangue de parade de son père. Mais Charles-Quint et son chanceller avaient laissé à leurs fils une tâche difficile. Les Pays-Bas ne voulaient pas de cette politique semi-florentine, semi-castillane, qui dépouillait les provinces de leurs trésors nouvellement acquis, en foulant aux pieds leurs vicilles libertés. La France ne demandait pas mieux que d'appayer ce mécontentement, et bientôt l'Angleterre ellemême, qu'on croyait à jamais acquise, vint se poser ea ennemie de Philippe II. A Marie Tudor, merte sans laisser de postérité, avait succédé Elisabeth; qui haissait au même degré la personne et les déctrines du roi d'Espagne. De tout côté se présentait la guerre, guerre de principes, guerre d'intérêts matériels. Philippe et Granvelle cherchèrent alors lour salut dans une guerre de principes, et l'habile ministre, qui avait signé l'altiance de Philippe II et de Marie Tudor, ent bientôt la joie de signer, an traité de Câteau-Cambrésis, l'alliance du fils de Charles-Quint et du fils de François Ier. Quand fut obtenu cet iramense résultat, la lutte de Philippe contre les Pays-Pas semblait aisée : une femme, Marguerite de Parme, fut chargée avec Granvelle d'y établir ou d'y rétablir dans toute leur pureté l'absolutisme politique et l'unité religieuse. Les décrets du concile de Trente, quatorze évêchés nouveaux, l'inquisition et quatre mille hommes de troupes, furent les moyens confiéa à Granvelle. L'évêque d'Arras y joignit hientôt le rang d'archevêque de Malines et de cardinal, et après cela il étais résolu de lutter avec le dévouement le plus absolu.

Mais déjà ses ennemis étaient plus nombreux et plus acharnés que ceux de Philippe même, et l'homme le plus profondément habile du temps. Guillaume d'Orange, dirigeait tous les mouvements, toutes les pensées du pays. En vain Philippe le soutient quelque temps contre Guillaume et d'Egmont : l'an 1564, il failut lui envoyer l'ordre de se retirer en Franche-Comté. Quand la régente le vit remplacé par le duc d'Albe, elle le redemanda; mais Philippe aima mieux donner à son ministre cinq ans à passer avec Juste Lipse et d'autres gens de lettres que de se contredire. Cependant, l'an 1570, Granvelle, après avoir assisté au conclave qui élut Pie V, rentra dans la politique, chargé de négocier un traité avec Venise et le pape contre les Turcs. Bientôt après, Philippe le mit à la tête du royaume de Naples en qualité de vice-roi. Là était sa véritable mission. faitre à peu près absolu d'une population méridionale, il fit bénir son administration, aussi sagement que fortement dirigée. Bientôt Philippe, ne pouvant plus se passer de l'homme qui le comprenait le plus et le réfléchissait le mieux, l'appela près de lui avec le titre de président des conseils d'Halie et de Castille. Toujours habile et heureux dans les assaires du Midi, Granvello cut bientôt le bonheur de signer l'union du Portugal et de l'Espagne; mais ensemble son maître et lui perdirent ces belles et riches provinces bataves, dont ils ne comprenaient point le génie, et dont la fortune devait bientôt porter à celle de l'Espagne les coups les plus funestes. Élu archevêque de Besançon en 1584, il se démit de son archevêché de Malines, pour aller jouir, dans une ville qu'il aimait et qu'il avait enrichie de monuments d'art et de littérature, des douceurs de la retraite, orsqu'une sorte de phthisie le mit au tombeau. L'abbé Boizot a réuni ses Lettres et ses Mémoires en 35 volumes, dont Berthod a donné une analyse en 2 vol. in-4°. MATTER.

GRANVILLE, ville de France, chef-lieu de canton du département de la Manche, bâtie à l'embouchure du Boscq, sur un rocher qui s'avance dans la Manche, avec 14,747 hab. (1872), un tribunal et une chambre de commerce, une école d'hydrographie, un établissement de bains de mer, des eaux minérales. Un chemin de ser la met en communication directe avec Paris. C'est une place de guerre. Son port, commode et sûr, est fréquenté, année moyenne, par environ 300 bâtiments, sans compter le cabotage, qui en emploie plus du double; ses deux bassins à flot, récemment construits, peuvent recevoir des navires du plus fort tonnage et des frégates à vapeur. On y arme pour les pêches de la baleine et de la morue. La pêche des huttres y occupe un grand nombre de gens du littoral. Des communications régulières existent avec Jersey et Guernesey. La ville possède des fabriques de cordages, de produits chimiques, d'huile de soie de morue, un entrepôt de sel, des ateliers pour la construction. On fait dans ses environs une belle récolte de pommes de reinette estimées; on exploite le granit aux îles Chausey.

En 1440, Thomas Scales, sénéchal de Normandie pour le roi d'Angleterre, entreprit de construire sur la montagne de Granville une forteresse qui pût tenir en respect celle du mont St-Michel appartenant aux Français, et il obligea les habitants à démolir leurs maisons. Mais l'année suivante Louis d'Estouteville, commandant des troupes du mont Saint-Michel, s'empara de la place par surprise. Elle demeura des lors à la France. Comme toutes les villes conquises sur les Anglais, Granville garda ses anciennes franchises et ses priviléges municipaux, sa milice bourgeoise de sept compagnies, faisant elle-même et en tout temps la garde de la ville, ses exemptions de tailles. En 1689 Louis XIV fit en grande partie démolir ses murailles. Six ans après elle était brûlée par les Anglais. Elle fut vainement assiegée par les Vendéens en 1793 : ils y perdirent 1,500 bommes, et le découragement s'empara bientôt d'eux, malgré la présence de La Rochejaquelein et de Stofflet. En 1803 les Anglais ne purent pas davantage y entrer.

GRANVILLE (GRANVILLE LEVESON GOWFR, comte), diplomate anglais, fils putné de Granville marquis de Stafford (voyez Gowen), était né le 17 octobre 1773. En 1793 il entra au parlement comme représentant de Lichsield; et Pitt, qui faisait grand cas de sa capacité, le fit appeler en 1800 aux fonctions de lord de la trésorerie, qu'il conserva jusqu'en 1802, époque où il quitta les affaires en même temps que son protecteur. Celui-ci étant revenu au pouvoir en 1804, envoya Granville à Saint-Pétersbourg en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire à l'esset d'y signer le traité d'alliance qui précéda la campagne terminée à Austerlitz. Chargé en 1813 d'une mission à La Haye, Granville sut créé vicomte et promu à la pairie en 1815, en même temps que pourvu de l'ambassade de Paris. Il conserva ce poste pendant plusieurs années, et en 1825 George IV le nomma grand-croix de l'ordre du bain; mais comme il partageait les idées de Canning, Wellington le rappela en 1828. Le ministère Grey, en 1830, l'envoya de nouveau à Paris, où il réussit à maintenir la bonne intelligence entre les deux gouvernements jusqu'à l'année 1841, époque où, à l'arrivée de Robert Peel aux affaires, on lui donna pour successeur lord Cowley. En 1833 il avait été créé baron Leveson et comte Granville. Il mourut à Londres, le 7 janvier 1846. De sa femme, lady Harriet-Élisabeth CAVENDISH, fille du cinquième duc de Devonshire, il avait eu plusieurs enfants.

Son fils ainé, Granville George Leveson Gower, comie GRANVILLE, né le 11 mai 1815, fut élevé à Paris, et alla ensuite saire ses études à Oxford. Adjoint plus tard à l'ambassade de son père avec le titre d'attaché, il sut élu en 1837 représentant de Morpeth au parlement et nommé en 1839 sous-secrétaire d'État des affaires étrangères; fonctions qu'il perdit en 1841, lors de la retraite des whigs. Quand ceux-ci reprirent la direction des affaires en 1846, le comte Granville, qui venait d'hériter de la pairie de son père, fut appelé aux fonctions de grand-veneur (Master of the buckhounds), qu'en mai 1848 il échangea contre celles de vice-président du bureau de commerce. Jusque alors son nom n'était guère connu du public; mais la présidence de la commission royale de l'exposition universeile, qui lui fut confice, le mit à ce moment fort en relief, en même temps qu'elle lui fournit l'occasion de faire preuve de connaissances étendues et du caractère le plus aimable. Aussi quand, le 24 décembre 1851, par suite de la retraite de lord Palmerston, il fut nommé ministre des affaires étrangères, ce choix fut-il généralement bien vu; lord Granville justifia les sympathies dont il était l'objet, par l'énergique fermeté avec laquelle il prit en main la défense des réfugiés politiques contre la France, en même temps que sa franchise réussissait à mettre fin aux difficultés survenues entre l'Angleterre et les États-Unis. En février 1852, il se retira du cabinet avec les autres ministres whigs, mais pour y rentrer le 28 décembre suivant avec le titre de président du conseil, poste dans lequel it fut remplace, le 5 juin 1854, par lord Russell. Il devint alors chancelier du duché de Lancastre, avec voix au conseil. En 1856 il alla assister au couronnement d'Alexandre II, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Mis à deux reprises à la tête du conseil privé, il n'en sortit, en juin 1866 qu'après six années consécutives d'exercice. Dans le cabinet Gladstone (décembre 1868) il a accepté d'abord le ministère des colonies, puis celui des affaires étrangères (4 juillet 1870). Devenu ve uf en 1860, lord Granville n'a point d'enfants.

GRAPHIQUE s'applique aux opérations ayant pour but de donner, par une figure, l'idée d'un corps ou d'une forme. Les arts graphiques sont la même chose que les arts du dessin.

En termes d'astronomie, on entend par opération graphique celle qui consiste à résoudre certains problèmes au moyen d'une ou plusieurs figures tracées sur le papier. On y a recours, par exemple, pour avoir tout de suite une solution ébauchée du problème des comètes, de celui des éclipses, etc. On n'obtient le plus souvent ainsi que des récultats approximatifs, quelquefois suffisants, mais qu'il est toujours facile de rectifier en recourant au calcui.

GRAPHITE (de γάρφω, j'écris). Le graphite est une substance minérale, d'un gris terne très-foncé et presque noir; il osfre un éclat métallique très-brillant lorsque l'on polit sa surface; sa cassure est irrégulière et finement grenue; il se laisse tailler avec une grande (acilité lorsqu'il est pur, et produit une poussière sine, donce, grasse, presque onctueuse au toucher; il tache les doigts en les recouvrant d'un enduit noirâtre et brillant. Le graphite, mai à propos dénommé plombagine, mine de plomb, ne renferme pas un seul atome de ce dernier métal. On a cru pendant longtemps, d'après les analyses comparatives de Berthollet, Monge, Vandermonde, Hauy, Scheele et Vauquelin, qui toutes différaient entre elles d'une manière assex sensible, que le graphite devait être regardé comme un composé binaire de carbone et de ser, en proportions mai définies; on le regardait alors comme un percarbure de fer, dans lequel le métal n'entrait que pour 5 à 10 parties sur 100. On a reconnu depuis que le graphite est du car bone presque pur, souillé seulement d'une petite quantité de matière terreuse en ferrugineuse. Le graphite est souvent confonda avec le *molybdène sulfuré*, qui lui ressemble comidéte-ment dans ses caractères extérieurs : il est essentiel de savoir

distinguer : un de l'autre ces deux minéraux. Frotté sur de la porcelaine blanche, le graphite laisse une tache gris-noir, dont la couleur demeure constante; la tache laissée par le molyblène sulfuré passe promptement au brun verdâtre. Chaufféau chalumeau, le molyblène communique à la flamme des reflets verdâtres; le graphite se volatilise sans donner naissance à aucune coloration semblable.

Le graphite est surtout abondant dans les formations primitives; il s'y présente sous deux formes distinctes : tantôt il entre comme élément constitutif dans la composition d'une roche primitive; tantôt, au contraire, il forme lui-même une roche distincte, isolée, en rognons, et quelquefois aussi en couches assez puissantes. Le graphite se rencontre encore, mais moins fréquemment, dans les terrains houillers, et c'est même dans le terrain houiller du Cumberland que git cette belle couclie de graphite qui sert à la fabrication des cra y o n s anglais les plus parfaits (mine de Boroughdale). C'est le département de l'Ariége qui fournit à la consommation de la France. Des mines de graphite s'exploitent aussi en Piémont, en Espagne, en Calabre et en Bavière. Le graphite se reproduit également dans le traitement des minerais par le seu des hauts sourneaux. Il se forme non-seulement à la surface des masses de sonte noires non refroidies, mais encore dans l'intérieur des fourneaux eux-mêmes.

Le graphite se coupe sacilement en baguettes minces, ce qui permet d'en sabriquer des crayons. La poudre qui provient de la division du graphite est ensuite broyée; et mélangée avec un mucilage de gomme ou de colle de poisson, elle sert encore à faire des crayons; mais ils sont d'une qualité détestable. Mêlé avec de l'argile, le graphite concourt à former les creusets noirs de Passau, qui résistent admirablement aux variations brusques et très-étendues de température; broyé avec de la graisse, il forme une pommade extrêmement onctueuse, dont les ingénieurs se servent pour les mouvements d'engrenage. On enduit de graphite broyé et délayé dans de l'esu les pièces de sonte que l'on désire préserver de la rouille : on en recouvre les poèles de saience pour leur donner l'aspect de la sonte; et les ingénieurs militaires s'en servent en Angleterre pour préserver de l'action de l'atmosphère et de la pluie les caronades et les canons de fer. Enfin , le graphite sert encore à vernir le plomb de chasse, à saire des peignes cosmétiques pour teindre les cheveux, etc. Bellield-Lepèvre.

GRAPHOMETRE (de γράφω, j'écris, et μέτρον, mesure), instrument propre à mesurer les angles sur le terrain. Il se compose d'un limbe demi-circulaire, ordinairement en cuivre, divisé en demi-degrés, depuis 0° jusqu'à 180°. Le diamètre qui termine ce limbe fait corps avec lui. Un second diamètre, qui forme une alidade, tourne autour du centre; celle de ses extrémités qui se meut sur le limbe est munie d'un vernier. Le diamètre fixe et le diamètre mobile sont terminés par des pinnules. Enfin, l'instrument est fixé sur un pied à trois branches, au moyen d'une douille que l'on serre avec une vis de pression : on peut ainsi incliner à volonté le plan du limbe. Pour mesurer à l'aide du graphomètre l'angle que forment deux droites issues d'un point donné et aboutissant à deux points visibles, on place l'instrument de manière que le centre du demicercle se trouve dans la verticale du premier de ces trois points; l'observateur dirige ensuite les pinnules du diamètre non mobile sur l'un des deux autres points, sixe le limbe à l'aidede la vis de pression, puis dirige l'alidade sur le dernier point; le vernier dont celle-ci est munie permet alors de lire sur le limbe la grandeur de l'angle observé à moins d'une minute près.

Le graphomètre à lunettes diffère du précédent en ce que les pinnules y sont remplacées par des lunettes convenablement disposées. Cet instrument, qui donne une plus grande précision dans les observations, est encore devenu plus parfait en se transformant en cercle répétiteur. E. Meauleux. GRAPPE. On emploie ce mot pour spécifier un assemblage de fleurs ou de fruits uniques, disposés par étages et portés par des pédoncules simples, qui sont les ramifications d'un axe commun. Les fruits de la vigne sont le type d'une réunion semblable. Les fruits des groseilliers sont disposés de même. Plusieurs végétaux offrent des exemples de ce mode d'inflorescence : tels sont le faux ébénier ou cytise, le robinier ou faux acacia. La situation de ces fieurs ainsi que de ces fruits est pendante, et les botanistes n'appellent guère du mot grappe que ceux qui offrent une direction semblable. La forme de la grappe est ovalaire ou pyramidale. On dit qu'elle est plus ou moins lâche quand les fleurs ou les fruits ne sont pas rapprochés les uns des autres, comme on dit aussi qu'elle est serrée quand une disposition contraire à la précédente se rencontre.

Les médecins vétérinaires appellent grappe de petites excroissances molles, et rouges d'ordinaire, venant aux pieds des chevaux, des ânes, des mulets, dont la réunion présente la configuration d'une grappe naturelle : chez le cheval elles occupent particulièrement le paturon et les environs du boulet, et plus communément encore chez l'âne et le mulet.

En artillerie, on a donné le nom de grappe de raisin à l'assemblage de plusieurs balles ou biscaiens, arrangées autour d'une tige de fer rivée à un culot également de fer, du calibre de la plèce de canon à laquelle il est destiné : on les enferme dans un sachet, et on les tire comme mitraille.

GRAPPIN, petite ancre, à quatre ou cinq pattes de 1^m,30 et à 2^m,60 de long, recourbées intérieurement et terminées par une espèce d'oreille en pointe. Le bout opposé est muni d'un anneau, auquel s'attache un cordage. Les petites embarcations, les canots et chaloupes emploient senis le grappin, à cause de la facilité qu'il y a à le jeter et le relever. Il offre néanmoins un grand nombre d'inconvénients, et est d'une moins bonne tenue qu'une ancre, même plus légère.

Il y a en outre, dans la marine militaire, des grappins d'abordage, qu'on jette dans les haubans du navire que l'on veut accrocher; ils sont aussi à quatre ou cinq pattes, qui n'ont pas d'oreilles, mais quelquefois une barbe comme les hameçons. Il y a également des grappins de brâlots, dont la forme est encore différente, et que l'on place au bout des basses vergues de ces petits bâtiments.

Figurément, jeter le *grappin* sur quelqu'un, c'est s'en emparer, ne point le laisser échapper. On peut jeter le *grappin* sur les personnes physiquement et moralement.

GRAS. Appliqué aux animaux, ce mot désigne ceux qui ont beaucoup de graisse. Il se dit aussi des chairs qui ont conservé beaucoup de graisse. Faire gras, c'est manger de la viande. Dans toutes ces acceptions, gras est opposé à maigre. Le bouillon gras, c'est du bouillon de hœus. Ce qui pourra parattre singulier, c'est qu'on dit du vin ou de toute autre liqueur qui se sont trop épaissis, qu'ils sont devenus gras. Dans le sens siguré, gras est synonyme d'obscène, immoral, licencieux; ainsi, un conte gras est celui dans lequel la décence est peu ménagée.

En architecture, gras s'emploie pour signaler un excès d'épaisseur dans une pierre, un morceau de bois ou tous autres matériaux, pour la place qui leur est destinée; aussi dit-on qu'un tenon est gras, lorsqu'il ne peut entrer dans sa mortaise. Quand un angle a trop d'ouverture dans le joint de lit d'un voussoir, on dit qu'il est trop gras, et cette expression s'applique également à un mortier dans lequel il y a beaucoup de chaux. Les peintres appellent couleur grasse celle qui est couchée avec trop d'abondance, et, par suite, pinceau gras celui qu'on a trop laissé s'imprégner de couleur. Dans l'art du graveur, on nomme taille hachure grasse, celles qui excèdent les dimeusions d'une taille ordinaire.

Dans leur idiome original et tout métaphorique, les marins appellent temps gras, horizon gras, une atmosphère couverte et brumeuse à travérs laquelle on distingue les objets éloignés.

On dit proverbialement d'une personne qui a beaucoup d'embonpoint : Il est gras comme un moine. Dormir la grasse matinée est une expression familière qui signifie se lever tard. Tuer le veau gras est un dictoa proverbial, emprunté au touchant apologue de l'Enfant pro digue, et qui emporte avec lui l'idée de préparatifs extraordinaires faits dans l'intention de recevoir semptueusement quelqu'un. Faire ses choux gras signifie s'enrichir, prospérer. On dit d'une personne qui prononce mai la lettre r qu'elle a la langue grasse (voyez Grassevement).

On appelle jours gras ceux pendant lesquels il est permis de manger de la viande; mais cette expression s'applique plus spécialement aux derniers jours de carnaval, si cé-

lèbres par l'ovation du dæuf gras. Le gras-double, en terme de cuisine, désigne une espèce de tripe, qui provient du premier ventricule du bœuf.

On appelle encore gras une maladie de vers à soie, et gras-fondu, dans l'art vétérinaire, une sorte de maladie à laquelle les chevaux sont sujets : c'est une affection inflammatoire du mésentère et des intestins.

GRAS DES CADAVRES ou GRAS DES CIME-TIÈRES, sorte de savon produit par la putréfaction lente des matières animales dans les lieux humides, et composé d'ammoniaque, de potasse, de chaux, d'acide oléique.

GRASSE, ville de France, chef-heu d'arrondissement des Alpes-Maritimes, à 40 kilom. de Nice, sur le penchant d'une colline, avec 12,560 habitants (1872), des tribunaux de 1re instance et de commerce, un collége, une bibliothèque publique de 10,000 volumes, une fabrication importante d'essences renommées (65 fabriques), notam ment d'eau de fleur d'orange, d'huile d'olives, de savon, de finits secs du Midi; des tanneries, des flatures de soie, un commerce considérable d'huile et d'essences (11 millions par an), d'oranges, de citrons, de cire et de miel. Grasse est une ville en général mal percée, avec des rues rapides et étroites, et entourée de murailles, qui vont disparattre. Ses édifices, peu remarquables, sont l'ancienne cathédrale, lourde construction ogivale; l'hôtel de ville, qui a servi de résidence aux évêques; et l'hôpital, où l'en voit trois beaux tableaux de Rul ens dans la chapelle. Un chemin de fer entre Cannes et Grasse a été ouvert le 13 novembre 1871.

On rapporte la fondation de Grasse à une colon'e de Juis venue de Sardaigne au sixième siècle; on la voit plus tard servir de lieu de refuge aux habitants de Fréjus et d'Antibes, lors des incursions des Barbares ques. En 1250 Innocent IV y avait transperté le siège épiscopal d'Antibes. L'arrondissement de Grasse a été distrait, en 1860, du département du Var, pour agrandir celui des Alpes-Maritimes.

GRASSE (FRANÇOIS-JOSI PH-PAUL, comte DE), Dé en 1723, à Valette, en Provence, mort à l'aris, en 1788. Destiné par sa familie à l'ordre de Malte, et ayant fait, à partir de 1734, I lusieurs campagnes sur les galères, fait prisonnier en 1749, lieutenant de vaisseau en 1754, capit sine en 1762, il servait en cette qualité au combat d'Ouessant (27 juillet 1778). Promu au grade de chef d'escadre en 1779, il alla rallier la flotte aux ordres du comte d'Estalng dans les caux de la Martinique, et eut sa part du combat qu'elle soutint le 6 inillet contre celle de l'amiral anglais Ryron. L'année suivante, il participa aux combats des 17 avril, 15 et 19 mai, livrés par le comte de Guichen à l'amiral Rodney. Rentré à lirest à la sin de cette campagne, il en sortit le 24 mars 1781, à la tête d'une flotte de vingt vaisseaux de ligne qui portait aux insurgés américains des secours d'hommes et d'argent, et chargée en même temps d'escorter phusieurs flottes marchandes se dirigeant vers les tles de l'Amérique. Un engagement avec l'amiral Hood dans les caux de la Martinique n'eut qu'un résultat négatif, et on reprocha au counte de Gratse de ne pas avoir su anéantir un ennemi qui lui était

de beaucoup inférieur en forces. Le 2 juin, il contribua à la prise de l'île de Tabago par le marquis de Bouillé; et le 5 septembre, sur les côtes d'Amérique, il battit la flotte anglaise aux ordres des amiraux Gaves, Heod et Dracke, ayant à bord des renforts destinés à l'armée de lord Cornwallis. Celui-ci les attendit vainement dans son camp retranché de York-Town, et dut capituler le 19 octobre.

Le comte de Grasse, qui venait ainsi de contribuer puissamment au succès final des insurgés américains, alla passer l'hiver avec sa flotte dans la mer des Antilles, où il seconda les entreprises du marquis de Bouillé contre l'île de Saint-Christophe. Parti, en avril 1782, de la Martinique, pour transporter des troupes à Saint-Domingue et y railier une escadre espagnole, avec laquelle il devait prendre part à une expédition coatre la Jamaique, il rencontra sur sa route la flotte de l'amiral Rodney, et après diverses escarmounhés, dans lesquelles l'avantage lui resta, il engagea contre lui un combat définitif le 12 avril. Le comte de Grasse avait trente-trois vaisseaux de guerre sous ses ordres; il laissa l'ennemi couper sa ligne en plusieurs endroits, et après une action des plus acharnées, et qui ne dura pas moins de dix heures consécutives, il fut obligé d'amener son pavillon. Il montait la Ville de Paris; la moitié de son équipage était hors de combat, et son valsseau avait tant eu à souffrir de l'artillerie ennemie, qu'il coula bas avant d'arriver en As-gleterre. Par une saillie d'héroïsme , toutes ses munitions étant épulsées, il avait fait charger ses camons avec des sacs d'argent. Sa défaite nous coûts cinq vaisseaux; Bougaisville et Vaudreuil sauvèrent le reste de notre flotte, que l'amiral anglais, malgré sa victoire, jugea prudent de ne pas poursuivre. Conduit en Angleterre, le comte de Grasse y fut parfaitement accueilli. On out l'inhumanité de lui donner des fêtes, et il eut la faiblesse de les recevoir. Il entrait dans les calculs de l'amour-propre national anglais d'ajouter eacore à l'éclat du triomphe en rehaussant outre mesure le mérite du vaincu; et dupe de sa vanité, du moins l'en accusa-t-on en France, le comte de Grasse consentit à être le lion du moment et à se laisser couronner de lauriers par les badauds de Londres, qui ne l'appelaient que le valeureus Français. En France, au contraire, le déchaînement de l'oninion fut universel contre un homme qu'on accusa de ne pas avoir la dignité du matheur. Les semmes portaient alors des croix à la Jeannette; c'étaient des croix d'or surmontées d'un cœur, symbole mystique du culte du sacré cœur de Jésus, mis à la mode par les jésuites. On en porta à la de Grasse; elles étaient sans cœur. De retour en France en août, il provoqua longtemps la momination d'un conseil de guerre chargé de prononcer sur sa conduite dans le malheureux combat du 12 avril. Tenu à Lorient seulement en mars 1784, ce conseil l'acquitta honorablement. Le comte de Grasse, intrépide marin, n'avait point les qualités d'un amiral. Admirable comme capitaine de vaisseau, il manquait des études et de l'expérience nécessaires pour et tenir à la hanteur de sa position comme chef d'escadre.

GRASSEYEMENT, vice de la parole, qui consiste soit à articuler dans l'arrière-bouche, on de toute autre manière défectueuse, la lettre r, soit à lui substituer le son d'une autre lettre, soit enfin à supprimer plus ou moins complétement cette consonne, comme le font souvent les Anglais et nos incroyables parisiens. Le grasseyement proprement dit, ou rostacisme, du nom grec de la lettre r, et le résultat de l'articulation défectueuse de cette consonne palato-linguale, dont le son sourd et désagréable est produit dans le gosier par les vibrations de la base de la langue. Copendant, lorsque le grasseyement est peu sensible, ou lui trouve généralement quelque chose de doux et d'agréable, qui parait surtout plus gracieux dans la bouche d'une femme : Fæminas verba balba decent.... decet os balbum, dit Horace.

Nous divisons ce vice de la parole en six espèces principales, qui diffèrent entre elles autant par le mécanisme qui les produit que par le son qui en est le résultat. Dans la première variété nous rangeons le grasseyement proprement dit, c'est-à-dire celui qui consiste à prononcer l'r entièrement de la gerge, en sorte que l'articulation de cette lettre se forme par un son multiple, qui semble être précédé d'un c ou d'un g, et rouler dans le pharynx. Ce grasseyement dépend de ce que la pointe de la langue, au lieu d'être portée vers le palais, se trouve retirée en bas vers la face postérieure des dents inclsives de la mâchoire inférieure, d'où il résulte que la face dorsale de cet organe se trouve convexe au lieu d'être concave; ca qui le force, pour articuler l'r, de vibrer vers sa base, au lieu de vibrer à son aommet. C'est per un mécanisme diamétralement opposé que nous combattons ce vice de l'articulation.

La deuxième espèce de grasseyement est celle qui consiste à donner à l'r le son du v. Ce vice de la parole a pour cause la mauvaise habitude qu'on a contractée d'articuler la première de ces consonnes en faisant sculement agir les lèvres, qui s'allongent et se rapprochent comme pour former ce qu'on appelle vulgairement un cul de poule; il résulte que l'air chassé par la bouche et les joues n'a qu'un étroit pasage pour effectuer sa sortie, comme dans la prononciation des labiales siffantes f et v.

La troisième espèce de grasseyement consiste à donner à la consonne r deux sons à la fois, comme dans la première espèce, ou grasseyement proprement dit; mais il diffère essentiellement de ce deraier 1° en ce que les lettres superflues ne sont jamais le c et le g; 2° en ce que l'articulation de l'r, loin d'être formée au fond de la gorge par la base de la langue, a lieu, au contraire, vers la pointe de cet organe, sorti de la cavité buccale, et porté entre les dents incisives des deux mâchoires, de manière à aller toucher la face postérieure de la lèvre supérieure. Cette troisième variété du grasseyement a plusieurs degrés, qui peuvent la rendre plus ou moins désagréable. En général, elle est peu sensible et presque nulle dans certains mots.

La quatrième variété de ce vice du langage est celle qui consiste à substituer au son de l'r le son de la syllabe gue. Ce grasseyement n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire; nous avons été à même d'en observer plusieurs cas. C'est surtout sur des personnes de la Suisse française qu'il nous a paru le plus fréquent. Porté à l'excès, il est un des plus désagréables.

La cinquième variété a pour caractère de substituer la lettre l à l'r; ceux qui en sont affectés font comme les Chinois, qui, n'ayant pas dans leur langue la consonne r, la renaplacent par l, et elles disent l le, l lile, l louge, p lendle, pour r are, r ire, r ouge, p rendre. Cette articulation, aussi viciense que désagréable, l'est encore davantage lorsque, au lieu de remplacer simplement l'r par l, on mouille cette deraière lettre.

Enfin, la sixième espèce de grasseyement, que l'en pourrait appeler négatif, parce qu'il se distingue par la sous-traction plus ou moins complète de l'r, est celle que l'on remarque principalement chez certaine incroyables nouveitement débarqués, qui veulent singer du geste ct de la voix nos merveilleux fashionables de Paris, qui disent mouir, tavail, tou, etouné, au lieu de dire mourir, travail, trou, retourner. Ce vice de la parole, le moins désagréable à l'oreille, est constamment le résultat d'une mauvaise habitude, ou plutôt de cette furenr absurde de vouloir imiter certaines gens de prétendu bon ton qu'une véritable inspiration de mauvais goût porte à se donner des défauts dont s'affligent ceux qui en sont réellement affectés.

Toutes les variétés de grasseyement dont nous avona tracé les caractères ont, comme cette dernière, pour cause principale, l'imitation ou une mauvaise habitude que dans l'enfance on a laissé prendre aux personnes chez qui peutêtre déjà une conformation particulière des organes de la parole rendait l'articulation de l'r un peu difficile, et réclamait certains efforts, que des parents trop bons ou plutôt trop insouclants n'ont pas eu le courage d'exiger de leurs enfants; souveat ces derniers se croient, au contraire, auto-

risés à mal parler, parce qu'on se plait à répéter comme eux les syllabes qu'ils articulent irrégulièrement. Ce qui prouve que l'imitation est la cause la plus ordinaire du grasseyement, c'est qu'on observe ce vice de la parole chez tous les membres d'une même famille, chez une classe de peuple de la même ville, ainsi qu'on le voit en particulier dans la classe du peuple de Paris, et même chez presque tous les habitants de certaines provinces, comme, par exemple, en Provence et dans le Forez.

Le docteur Fournier a fait connaître une méthode curative, modifiée par lui et imaginée par le célèbre Talma : cette méthode consiste à substituer d'abord un d à l'r et à s'exercer à prononcer cette lettre jointe au t. Insensiblement l'r s'articule, et la consonne d, que l'on pourrait appeler ici génératrice, disparatt pour que la lettre créée tout récemment prenne son essor. Dans cet exercice, l'r s'articule d'une manière naturelle; car le t et le d, besucoup plus faciles à former, sont cependant produits par le même mécanisme que l'r, du moins quant aux positions relatives de la langue et des machoires. Selon le docteur Fournier, les guérisons opérées d'après les conseils de Talma sont nombreuses : il cite entre autres Mile Szint-Phal, qui avait un grasseyement si considérable que cette belle et intéressante artiste fut contrainte d'interrompre le cours de ses débuts. Quelques mois sussirent pour effacer le désaut qui déparait ses talents. Nous sommes loin de contester les avantages de cette méthode; mais ayant été à même d'en faire plusieurs fois l'application, nous devons dire que nous n'es avons obtenu que des résultats peu satisfaisants, et que c'est même pour cette raison que nous avons tâcie de trouver d'autres moyens, qui nous ont réussi. Notre méthode consiste à faire placer les organes de la parole de façon à corriger les vices de la prononciation, à les exercer par une sorte de gymnastique, jusqu'à ce que les sons se forment COLOMBAT (de l'Isère). naturellement.

GRASSOT (PAUL-LOUIS-AUGUSTE), acteur fameux, né le 24 décembre 1804, à Paris, fut d'abord ouvrier en papiers peints comme l'était son père, puis successivement voyageur de commerce, employé de banque et commis en nouveautés. Comme Arnal il débuta dans la tragédie sur des théâtres de société; il joua ensuite les amoureux en province, parut un moment an Gymnase, où sa femme était engagée, et se décida enfin à aborder le genre comique, pour lequel la nature sembiait l'avoir crié. C'est en 1838 qu'il fit ses débuts sur la scène du Palais-Roya', qu'il ne devait plus quitter, dans le vaudeville de M. ae Coyllin. Depuis, il y joue un grand nombre de rôles, où de plus en plus il accentua son penchant pour la charge. Grassot fut moins un comédien qu'un grotesque; son genre de talent (chappe à l'analyse; rien ne saura t rendre son geste baroque, sa pantomime saccadée, son air ahuri, ses éclats hors de propos; ajoutez cependant qu'il imprimait à ses fouffonneries une saveur particulière, une originalité qui explique la popularité dont il jouit, même jusque dans ses dernières créations, qu'il débitait d'une voix à peine intelligible. Grassot est mort à Paris le 18 janvier 1860. Il est aussi l'inventeur d'une liqueur qui porte son nom.

GRATIEN, empereur romain. Pelit-fils de Gratien, qui du rang de simple soldat s'éleva, par sa force de corps extraordinaire autant que par son courage, au grade de général des armées romaines, fils de Valentinien les, empereur d'Occident et neveu de Valens, empercur d'Orient, il naquit à Sirmium, le 18 août 359. Il était à Trèves quand il apprit tout à la fois et la mort de son père et l'intronisation de son jeune frère, Valentinien II, fils d'une seconde femme, que les chefs de l'armée avaient proclamé empereur; il se détermina à partager le trône, et devint le tuteur du nouvel élu. Cependant. abusé par des imputations calomnieuses, il laisse exécuter à Carthage le père du grand Théodose. En 378 il bat les Alemans près d'Argentaria (Colmar), et se tourne aussitôt contre les Goths; Théodose les taille en pièces et reçoit en récom-

pense le sceptre d'Orient. Gratien était un chrétien fervent; et saint Ambroise composa pour ce prince une instruction sur la Trinité. Mais le zèle imprudent avec lequel il poursuivit les derniers restes du paganisme, rétabli par Julien, lui fit perdre l'affection du peuple. Les légionnaires de la Grande-Bretagne proclamèrent empereur Maxime. Gratien se trouvait alors à Lutèce : fil marcha à la rencontre des rebelles; mais ses troupes l'abandonnant, il chercha un refuge à Lyon, où un des lieutenants de Maxime le fit assassiner (383).

GRATIEN (Faarçois), simple moine de Saint Félix à Bologne, né à Chiusi, petite ville aux environs de Sienne, est célèbre par la compilation qui porte son nom et forme une des sources du droit canon. Le décret de Gratien est compris dans le Corpus Juris canonici. Cet ouvrage, qui lui avait coûté vingt-quatre années de travail, parut en 1151. L'auteur ne pouvait pas par lui-même donner une grande autorité à son livre; mais le pape Eugène III l'approuva, et ordonna qu'il fût suivi dans les tribunaux ecclésiastiques et enseigné dans les écules. On ne connaît pas la date de la mort de Gratien.

pas la date de la mort de Gratien.

GRATIFICATION, don, libéralité qu'on fait à quelqu'un. Dans les administrations publiques et particulières, on appelle gratification un supplément extraordinaire de traitement accordé aux employés à raison d'un anniversaire ou d'un événement heureux; ces gratifications ont le plus souvent lieu au jour de l'an; ce sont les êtrennes des expéditionnaires et des commis. Mais tous ne sont pas admis à cet excès d'honneur et pour le plus grand nombre la gratification demeure à l'état d'illusion et de rêve décevant.

GRATIOLE, genre de plantes de la famille des acrophularinées, dont une seule espèce habite l'Europe. C'est la gratiole commune (gratiola officinalis), vulgairement nommée herbe à pauvre hemme, parce que dans certains pays les indigents en font communément usage comme purgatif. Pour cela, ils emploient de préférence les tiges encore chargées de feuilles et de sleurs, sous forme de décoction. La gratiole, que quelques médecins ont regardée comme un vermifuge puissant, et comme très-utile dans l'hydropisie, dans la goutte et dans les affections cutanées, s'administre encore soit en poudre, soit en extrait, soit en pilules. Mais son emploi n'est pas exempt d'inconvénients: il ueut déterminer le vomissement.

GRATIS. Ce mot latin, depuis longtemps francisé, ne devrait réveiller que des idées de générosité et de désintéressement; mais dans notre époque de spéculation et de charlatanisme il suflit, au contraire, pour inspirer une défiance qui trop souvent est justifiée. Ainsi, vous voyez annoncer un cours gratuit de telle langue ou de telle science; mais le professeur a composé un ouvrage qui vous est absolument nécessaire pour comprendre ses leçons, et dont la vente sera pour lui une compensation. Un docteur guérit gratis les indigents; il impose seulement les drogues qui doivent procurer la guérison. Nous avons vu un temps où l'entrée des jardins publics était gratuite; on y faissit payer seulement les chaises, le dépôt des cannes, la danse, les jeux, etc., etc.: aussi le Vaudeville faisait-il dire à l'un des directeurs de ces établissements philanthropiques:

Je m'enrichis de la dépense De ceux que j'amuse gratis.

Dans les maisons de jeu, on donnait jadis sans rétribution, à tous les demandeurs, des verres d'eau soi-disant sucrée ou de bière économique. Ce gratis-là était un de ceux qui coûtaient le plus cher. Les journaux qui s'établissent envoient, pour se faire connaître, leurs premiers numéres gratis, surtout aux cafés et aux cabinets littéraires; mais la quittance d'abonnement ne tarde pas à suivre cette distribution libérale.

Autrelois celles de nos provinces dans lesquelles se tenaient des états jouissalent aussi de l'avantage, plus honoritique que réel, de payer leurs impôts sous le nom de don

gratuit. La révolution a fait cesser ce memonge en ne reconnaissant plus que des contributions. Toutefois, le don gratuit était une vérité pour le clergé, qui était libre de s'en dispenser.

De toutes les annonces menteuses qui promettent quelque plaisir ou quelque avantage gratuit, la plus ingénieuse peut être fut celle qu'avait placée sur sa boutique un perruquier, probablement gascon ou rouennais : « Demain on rasera oratis. »

rasera gratis. »
GRATIS (Speciacles). Ce gratis-là du moias n'a rien
GRATIS (Speciacles). Ce gratis-là du moias n'a rien des spectateurs; car le gouvernement se charge d'indems les directeurs de théâtre de ces représentations gratuites : il leur alloue ordinairement en pareil cas le montant d'une recette calculée au maximum; c'est pour les spectacles de la capitale un objet de trente mille francs, au moins. Dans l'ancien régime, les spectacles gratis offraient un vif attrait au peuple, qui avait peu de théâtres à bon marché, et moins d'aisance pour lui en permettre l'accès. La rareté de ces représentations, qui n'étaient guère données qu'à l'occasion des naissances ou des mariages des princes de la famille royale, ajoutait aussi à leur charme et à leur effet. L'amour-propre de la classe inférieure y était en outre agréablement flatté, en voyant des corporations ouvrières occuper, dans ces solennités dramatiques, les loges du rei et de la reine (voyez CHARBONNIRR). Pendant la révolution, cette vanité avait un autre aliment dans la pompeuse rédaction des affiches, où les représentations gratuites étaient annoncées en gros caractères, en ces termes : Dimances POUR LE PEUPLE. On fait maintenant avec lui moins de façons : quand un modeste gratis par ordre, en caractères ordinaires, l'a convoqué à l'une de ces fêtes du prolétariat, les places sont au premier occupant; mais la prudente administration du théâtre a fait d'avance fermer son élégant foyer et enlever les portes des loges qui pourraient trop soussir de l'empressement des curieux. C'est principalement vers l'Opéra, dont le haut prix lui est habituellement moins accessible, que la foule se dirige dans ces occasions : le poëme, il est vrai, n'est guère intelligible pour ce public d'exception ; on pourrait encore y entendre ce mot naif d'une femme du peuple, quand les personnages exécutent en chœur : « Allons ! parce que c'est nous, les voilà qui chantent tous ensemble, pour avoir plus tôt fini. » Mais la danse légère et voluptueuse est à la portée de tous les yeux, et les spectateurs non payants n'ont pas pour elle moins d'applaudissements que les autres. Au surplus, on a observé à toutes les époques que dans les théâtres où l'on peut entendre ce que l'on dit ces auditeurs d'un jour, bruyants dans les entractes, mais très-attentifs quand la pièce commence, en saisissent souvent les beautés avec un tact remarquable : parfois aussi le jeu défectueux d'un acteur excite leur mécontentement, et ils s'arrogent alors un droit qu'à la porte ils n'ont point acheté en entrant. Omer

GRATITUDE. Voyes RECONNAMEANCE.

GRATTAN (HEKRI), célèbre orateur irlandais, naquit à Dublin, en 1746, d'une famille respectable. Son père était juge-assesseur (recorder) de Dublin, et représen la métropole dans le parlement irlandais. Après avoir étudié à l'université de Dublin, Grattan, qui se destinait au barreau, se rendit à Londres, et devint membre du Middle-Temple en 1767. Reçu avocat en 1772, sa carrière politique commença en 1775, lorsque, grâce à l'amitié du feu lord Charlemont, il sut élu député pour le bourg de Charlemont, et se tarda pas à être au parlement le chef de l'opposition. C'est à son éloquence que ses compatriotes turent redevables en 1782 de l'abrogation de la loi rendue en 1720 qui avait rendu l'assemblée législative irlandaise soumise pour ses actes à la sanction du parlement anglais; et on proclama alors ce principe, que le roi, les pairs et la chambre des communes d'Irlande ont seuls et uniquement le droit de faire les lois pour la nation irlandaise. Son pays ne fut point ingrat, et lui témoigna sa reconnaissance par un don gratuit de 190,000

Hv. sterl., qui sur ses instances fut plus tard réduit à 50,000. il fut moins heureux dans ses efforts en faveur de l'émancipation des catholiques; mesure de réparation, dont, quoique protestant, il prit toujours chaudement en main la désense. Le comte de Fitz-William, qui partageait tout à fait ses idées à cet égard, fut rappelé (1798); et à quelques instants de là éclata la grande rébellion, si fatale à l'Irlande par ses conséquences. La douleur patriotique qu'il en res-sentit lui fit prendre alors le parti de renoncer à la carrière parlementaire; pour le déterminer à y rentrer, il fallait l'annonce des projets que le gouvernement anglais avait conçus pour opérer la fusion législative de l'Irlande et de l'Angleterre. Elu alors par la ville de Wicklow, il se rendit à la chambre quoique souffrant d'une fièvre nerveuse; il était tellement affaibli, qu'il sut obligé de rester assis en parlant; mais comme il a'agissait de l'indépendance et de l'existence même de son pays, il redoubla d'efforts et se surpassa luimême. Après la suppression du parlement irlandais, Grattan se retira de la vie publique; mais quand, en 1805, on aliait discuter la question catholique, il se rendit aux pressantes instances de son ami Fox, et se présenta au bourg de Maiton en Yorkshire, qui l'appela à saire partie de la chambre des communes. Il y parla plusieurs fois en faveur des ca-tholiques, et avait tellement changé l'opinion en leur faveur, que la majorité qui se montrait hostile à leur émancipation politique finit par ne plus être que de quatre voix. D'ailleurs Grattan appuya constamment le ministère dans sa lutte contre la France et Napoléon. Réélu par la ville de Dublin en 1806, il continua de la représenter en 1812, 1813, 1818 et 1820. A l'avénement de Georges IV, il vint encore à Londres, malgré l'état, de plus en plus chancelant, de sa santé, afin de soutenir la question catholique; mais sa maladie avait fait de tels progrès, qu'il succomba aux suites de son voyage, et mourut le 4 iuin 1830.

Comme orateur, Grattan fut remarquable, non-seulement par l'énergie et la précision de son style, mais par la verve et l'ociginalité de son expression. Sa voix était faible et aigué, mais son langage était ai noble, si majestueux, il alliait tellement la beauté à la force, la brièveté à la splendeur, le sublime des idées à l'éloquence des expressions, qu'il gagnait au premier abord et conservait jusqu'à la fin de son discours l'attention de la chambre. Comme tous les hommes remarquables de son époque, il était d'une bravoure chevaleresque, et son intégrité était aussi grande et aussi éprouvée que son courage. Sa vie fut une leçon morale, et la mort n'a itemi ni affaibli sa renommée. Son fils a publié ses discours (4 vol., Londres, 1822).

A .- V. KIRWAN, avocat au Queen's Bench.

GRATTAN (HERNY), fils du précédent, fut élu en 1826 mem bre de la chambre des communes par la ville du Dublin; mais aux élections de 1830 sa candidature succomba sous celle de son concurrent tory, Frédérick Shaw. Depuis 1832 il n'a pas cessé de représenter au parlement le comté de Meath; et en, 1851 il se signala entre 1018 par la vivacité de son opposition au fameux bill dit des titres ecclésiastiques. Il mourut en 1859. Son frère, James Grattan, a longtemps représenté le comté de Wicklow.

A la même famille appartient encore Thomas-Colley Grattan, né en 1796, consul d'Angleterre à Boston de 1839 à 1848, et auteur d'un livre d'impressions de voyages: Highways and byways (Londres, 1823-1827, 8 vol.), des romans historiques: The Heiress of Bruges (1828), Jacqueline of Holland (1830) et Agnes of Mansfeld (1836), ainsi que des mémoires personnels sons le titre de Beaten paths and those who trod them (1862, 2 vol.). Il est mort le 4 juillet 1864, à Londres.

GRATTE-BOIS. Voyez Cossus.

GRATUIT (Don). Voyez Don GRATUIT.

GRATZ. Voyez GRATZ.

GRAUDENZ, vieille ville forte de Prusse, province de Prusse, sur la Vistule, avec 13,274 âmes, possède des fabriques de lainages et de coton, et fait un commerce en grains et fabac. L'i'e est désendue par une sorteresse, bâtie sur une hauteur voisine.

GRAUWACKE (grau-wacke, wacke grise). Cette dénomination appartient à la langue géologique de Werner; l'illustre professeur de Freiberg désignait ainsi deux roches de texture assez distincte, mais analogues dans leur composition minéralogique : l'une, la grauwacke commune, était une roche de structure arénacée, formée par le mélange de grains très-divisés de quartz, d'argile schisteux et de schiste siliceux (quartz, thon-schiefer, kiesel-schiefer), agglutinés entre eux par un ciment siliceux; l'autre, la grauwacke schisteuse, avait une texture lamellaire ou feuilletée, texture qu'elle devait à la présence d'une quantité assez considérable de lamelles de mica. Ainsi limitée et définie, la grauwacke de Werner correspond assez exactement aux psammites d'Al. Brongniart; mais il s'en faut de beaucoup que son acception soit ainsi restreinte dans l'usage ordinaire : pour les uns, la grauwacke désigne une roche de transition de texture et de composition fort mal définies : pour d'autres, ce même mot désigne un terrain, et pour quelques-uns ensin une formation tout entière. Aussi cette dénomination devrait-elle être bannie d'une nomenclature à laquelle des désignations claires et nettement définles sont avant tout essentielles. Belfield-Lepèvre.

GRAVATS. Voyez GRAVOIS.

GRAVE. En musique, on donne le nom de grave à un son lent ou prosond. Plus la corde est épaisse, et plus la note ou le ton sont graves. La gravité des sons dépend de la lenteur des mouvements vibratoires de la corde. Grave, terme italien qu'on voit inscrit au-dessus de certains passages de musique, indique que l'exécution en doit être trèsgrave et très-lente, un peu plus rapide que le largo, mais plus lente que l'adagio.

En physique, grave est synonyme de pesant; et c'est le premier nom qu'on avait donné au kilogramme (voyes Gramme). Par corps graves, on entend ceux qui ont une tendance vers un point, et on dit alors qu'ils gravitent vers ce point (voyez Gravitation). Le centre des graves se dit du point vers lequel tendent les corps graves; la gravité des corps terrestres dirigeant chacun d'eux dans une ligne normale à la surface de la terre, le centre des graves se trouve au point où toutes ces lignes, prolongées vers le centre de la terre, iraient se réunir. Ce point serait exactement le centre de la terre, si la terre était parfaitement sphérique.

GRAVE (Accent). Voyez Accent, tome 1°, page 69.

GRAVEDO. Voyez RHUMATISME.

GRAVELIN OU CHÊNE A GRAPPES. Voyez CHÊNE. GRAVELINES, en flamand Gravelinghe, c'est-à-dire Possé du Comte, parce que les comtes de Flandre y firent creuser un canal, est un petit port de mer qui avait au douzième siècle une certaine importance, mais qui depuis est singulièrement déchu. Situé à l'embouchure de l'Aa dans la mer du Nord, et compris dans l'arrondissement de Dunkerque (Nord), Gravelines est célèbre dans l'histoire par la victoire que le comte d'Egmont y remporta en 1558 sur l'armée française, commandée par le maréchal de Thermes; victoire qui détermina les onéreuses conditions de la paix de Cateau-Cambrésis. Cent ans plus tard, cette ville fut prise par Louis XIV, qui la sit fortisser par Vauban. Elle ne compte que 6,510 habitants, dont les principales ressources consistent dans la pêche du hareng et de la morue, les salaisons, la construction des navires, les rassineries de sel et le commerce des bois. La foire, qui s'ouvre le 15 août, dure neuf jours. Le port, depuis longtemps complétement ensablé, ne peut plus offrir d'ahri qu'à des bateaux

GRAVELLE, maladie caractérisée par la formation d'un sable plus ou moins fin appelé gravier dans les voies urinaires et plus spécialement dans les reins. Quand ce sable acquiert un volume plus fort, les concrétions prennent le nom de calculs, et la maladie dont ils sont le symptôme

celui de pierre.

Les causes de la gravelle sont les mêmes que celles des calculs : une alimentation trop azotée, l'emploi fréquent de l'oscille dans les aliments, le désput d'énergie, l'habitude de conserver longtemps l'urine dans la vessie, de boire peu, etc. On peut donc prévenir la gravelle par des soins hygiéniques. Quand elle est déclarée, on favorise l'expulsion des graviers en augmentant la quantité de l'urine : il suffit de boire beaucoup de boissons aqueuses.

GRAVELOTTE, village situé à 14 kilom, ouest de Metz, à l'embranchement des deux routes qui conduisent de cette ville à Verdun, est célèbre par la sanglante bataille gagnée, le 18 août 1870, par les Français sur deux

corps d'armée prussiens. Voyez METE.

GRAVES (Vins de). On appelle graves dans la Gironde cette couche de graviers, mêlés de sablon, de sable et d'une proportion plus ou moins forte d'argile, qui recouvre les terrains des environs de Bordeaux : elle embrasse une zone de près de 50 kilom., depuis Châtillon-sur-Gironde jusqu'au delà de Langon. Les graves sont remarquables par leurs vins blancs, le Sauterne entre autres.

GRAVESANDE (GUILLAUME-JACOB VAN S'), philosophe et mathématicien celèbre, né le 27 septembre 1688, à Bois-le-Duc, en Hollande, d'une ancienne famille patricienne de Delft, étudia d'abord le droit à Leyde, et bientôt se consacra exclusivement aux sciences physiques et mathématiques. Son premier ouvrage, intitulé : Essai de Perspective, qu'il publia à l'âge de dix-neuf ans, fit tout aussitôt sensation, et lui valut les plus flatteurs éloges de la part de Jean Bernoulli. En société avec quelques jeunes savants de son pays, il publia, de 1713 à 1722, le Journal littéraire, continué ensuite à Leyde jusqu'en 1736 sous le titre de Journal de la République des Lettres. Ce surent surtout les articles de S'Gravesande qui contribuèrent à son succès; car ses dissertations mathématiques n'offraient pas moins d'intérêt aux mathématiciens que ses considérations philosophiques sur la liberté aux philosophes. Après avoir été nommé en 1715 secrétaire de légation à Londres , il fut appelé en 1717 à occuper à Leyde une chaire de mathématiques et d'astronomie, et plus tard aussi une chaire de philosophie, et mourut dans cette ville, le 28 février 1742. Par patriotisme, il avait refusé à diverses reprises des offres séduisantes qui lui étaient faites pour aller remplir à l'étranger des fonctions analogues. Il était doué d'une rare sagacité et d'un merveilleux don d'application et de compréhension : c'est ainsi qu'il pouvait s'occuper de la solution des plus difficiles problèmes de mathématiques pendant que plusieurs personnes causaient autour de lui. Bien qu'il eût pour Newton une haute estime, il ne laissait pas que d'approuver Leibnitz sur les points où ses opinions différaient avec raison de celles de l'illustre physicien anglais. En philosophie, S'Gravesande s'attacha surtout à combattre la doctrine fataliste de la prédestination, développée par Spinosa et par Hobbes. Ses ouvrages les plus renommés sont : Physices Elementa mathematica experimentis confirmata (2 vol., La Haye, 1720) et Philosophiæ Newtoniunæ Institutiones (2 vol., Leyde, 1723). Un choix de ses Œuvres philosophiques et mathématiques a été publié à Amsterdam (2 vol., 1774).

GRAVEUR. On donne ce nom à tous les artistes qui dessinent sur une matière offrant quelque résistance et dans laquelle on ne peut pénétrer qu'à l'aide d'outils tranchants; tels sont les graveurs sur bois, les graveurs sur métaux, etc. (voyez Gaavuas). Mais certains graveurs, tels que les graveurs en bijoux, les graveurs de cachets, les graveurs de lettres, ceux qui gravent les cartes de géographie, etc., ne font souvent de la gravure qu'un métier.

GRAVIER, espèce de sable à gros grains, fenant le milieu entre le sable et le galet. Les fragments de roches ordinairement siliceuses qui forment le gravier ne doivent pas être plus gros qu'une noix ; autrement on donne le nom de galet à leur amas. Le gravier, comme le sable, est charrie par les rivières, et le galet est transporté par les torrents. Sur les bords de la mer, on trouve du sable, du gravier et du galet; et on reconnaît, dans l'étude des révolutions pluysiques qui ont bouleversé la surface de la terre, les endroits occupés autrefois par la mer aux amas de gravier et de galets qu'on y rencontre souvent à des profondeurs considérables au-dessous de la surface du sol. L'Angleterre abonde en graviers d'une excellente nature; on les emploie à la construction des grandes routes, auxquelles ils donnent une surface unie bien plus commode pour les voitures que le pavé. Le gravier le plus recherché est celui qu'on trouve Black-Heath; il est entièrement composé de petits cailloux parfaitement arrondis, ce qui le rend excellent pour sabler les allées des parcs et des jardins.

GRAVIERS. On appelle ainsi les petites pierres qui se forment dans la vessie et qui occasionnent l'une des plus douloureuses maladies qui affligent l'espèce humaine (voyes

GRAVELLE)

GRAVINA (JEAN-VINCENT), jurisconsulte et littérateur italien justement célèbre, né en 1564, à Roggiano, en Calabre, d'une famille distinguée, commença par étudier le droit à Naples, tout en consacrant ses loisirs à la littérature. Peu s'en fallut même qu'il pe se vouat exclusivement à la culture des lettres et de la poésie; mais les conseils d'un avocat distingué, Biscardi, le déterminèrent à persévérer dans l'étude d'une science aux progrès de laquelle il devait plus tard si puissamment contribuer. En 1689 il vint à Rome, où il se lia bientôt avec tous les hommes marquants dans les lettres et les sciences qui s'y trouvaient réunis. Six ans après il leur proposait de former une société littéraire destinée à servir de centre commun aux efforts de tous. Ainsi naquit dans un jardin, qu'il avait acheté à cet effet sur le mont Janicule, la célèbre Académie des Arcades (Arcadi, dénomination qu'adoptèrent les premiers membres), dont il fut le fondateur.

Gravina mourut à Rome, en 1718, à l'âge de cinquante-huit ans, après avoir été comblé d'honneurs et de bienfaits par les papes Innocent XII et Clément XI. Le premier lui ostrit inutilement les plus grandes charges ecclésiastiques, pour le décider à embrasser le sacerdoce. Nommé en 1699 professeur de droit civil au collége de la Sapience, il échangea cette chaire, en 1703, contre celle de droit canonique. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Leipzig (1737), avec les notes de Mascovius. On regarde ses trois livres sur l'origine du droit Originum Juris Libri tres, comme le plus excellent traité qui eut jusque alors paru sur cette matière. Gravina s'y montre tout à la fois philosophe, jurisconsulte et historien, et Montesquieu lui-même n'a pas dédaigné d'y faire quelques emprunts.

Au nom de Gravina se rattache encore un souvenir non moins glorieux; c'est d'avoir été le protecteur de Métastase, dont il guida les premiers pas, et à qui, en mourant,

il laissa même une partie de sa fortune.

GRAVITATION. De nombreuses découvertes avaient été faites dans les sciences collatérales à la science astronomique plus proprement dite : G a l'ilée avait formulé les lois de la chute des graves; Huyghens avait découvert les lois du mouvement : Descart es avait changé la face des mathématiques, en appliquant l'algèbre à la géométrie; Fermat avait posé les premières bases du calcul infinitésimal; Hook avait entrevu que le mouvement elliptique des corps planétaires dans l'espace pouvait s'expliquer en admettant une force de projection primitive incessamment modifiée par la puissance attractive du soleil. Ainsi, etde toutes parts, la science marchait vers la découverte d'une loi générale, lorsque Newton, s'appuyant sur toutes les découvertes, toutes les méthodes de calcui, dont la science venait de s'enrichir, et prenant pour bases de son travail les trois grandes lois de Kepler, démontra, dans une œuvre admirable de méthode, de clarté et de puissance synthétique (Principes mathématiques de la Philosophie de la Nature), que ces trois lois donnaient comme conséquences nécessaires les corollaires suivants : 1º la force qui maintient les planètes dans leurs or-

bites est une puissance qui tend vers le centre du soleil (1re et (2º loi); 2º cette puissance les attire vers le soleil en raison inverse du carré de leurs distances de cet astre (1º et 2º loi); 3° toutes les planètes placées à la même distance seraient également attirées (3° loi); et alors il posa comme le lien synthétique de ces trois corollaires la formule générale de la gravitation universelle : « Les corps s'attirent en raison directe de leurs masses et en raison inverse du carré de leurs distances. » Au moyen de cette formule générale, Newton démontra que tous les phénomènes du mouvement des corps célestes, les mouvements des planètes dans leurs orbites, leurs girations sur leurs axes, les mouvements de leurs satellites, et ceux des comètes elles-mêmes, pouvaient être expliqués en admettant une impulsion initiale primitive, combinée avec la puissance attractive du soleil; que dans la loi de la gravitation les planètes devaient nécessairement décrire une section conique ou courbe du second ordre, circulaire, elliptique ou parabolique ou hyperbolique; et que la nature de la courbe dépendait de la force de projection primitive et de la distance initiale de la planète au soleil; que la matière aurait pu s'attirer suivant toute autre toi que celle de la gravitation, mais que l'attraction en raison directe des masses, inverse du carré des distances élait la seule qui pût engendrer un système planétaire stable. Depuis Newton le problème astronomique a pu être posé dans toute sa généralité, comme un vaste problème de mécanique céleste : « Étant donnés des sphéroides de masses connues, soumis à la loi de la gravitation, et projetés dans l'espace dans des directions arbitraires, avec des vîtesses initiales données, déterminer les rapports de position que ces subéroides conserveront entre eux nendant un temps déterminé quelconque », problème qui dépasse encore de beaucoup toutes les ressources de l'analyse la plus élevée, mais que la science humaine devra nécessairement conquerir un jour, et vers la solution duquel elle a fait dans

ces derniers temps des pas gigantesques. La gravitation est donc la force, inconnue dans son essence qui lie le satellite à sa planète, la planète à son soleil, et les se-leils même entre eux dans toute l'étendue de l'espace; de telle sorte que chaque élément de l'univers devient fonction de l'ensemble; fonction tellement intégrante, tellement essen-tielle, qu'il ne peut survenir dans un seul de ces éléments une scule perturbation, si minime qu'elle soit, qu'elle ne se traduise dans toute l'immensité de l'espace par d'innombrables oscillations, dont les périodes et l'étendue sont proportionnelles à l'énergie de la puissance perturbatrice : de telle sorte que s'il était donné à l'homme de modifier en quoi que ce fût la trajectoire du globe qu'il habite, il imprimerait, par ce fait-là même, une modification dans le système solaire tout entier. Et cette force inconnue, unique dans son essence et variée à l'infini dans ses manifestations phénoménales, cette force qui fait graviter l'un vers l'autre ces astres du sirmament, si gigantesques que l'orbite de Neptune ne pourrait leur servir de ceinture, si immensément éloignés l'un de l'autre que la lumière met des siècles à traverser la distance qui les sépare, c'est celle qui fait tournover autour de notre terre la lune sa compagne, c'est celle qui revêt notre globe d'une atmosphère de vapeurs, c'est celle qui distribue aux brins d'herbe les geuttes de pluie.

Les mouvements des corps célestes, suivant la loi de la gravitation, sont complétement indépendants de leurs grandeurs absolues et de leurs distances réciproques : ainsi, si l'on diminuait dans un même rapport et les masses planétaires, et les vitesses de translation, et les distances respectives de tous les éléments du système solaire, l'on pourrait réduire ce système tout entier à des dimensions plus petites que toute quantité donnée, sans troubler un seul instant l'équilibre général ou l'ordre de succession des phénomènes. La gravitation est identique dans son énergie et dans ses manifestations phénoménales, quelles que soient la nature intime et la structure des corps planétaires; car si le mode d'action du soleil sur la terre différait d'un millionième seulement de son mode d'action sur la lune, cette différence déterminerait dans la longitude de notre satellite une variation de plusieurs secondes et une variation d'un quinzième de seconde dans sa parallaxe : or, comme il est difficile d'admettre une identité complète de substance entre la planète et son satellite; comme il est impossible qu'une variation telle que celle que nous venons d'indiquer ait échappé à l'observation dans l'état si parfait de la théorie lunaire, il faut bien admettre que la gravitation est identique, quelle que soit la substancs des corps graves. Il faut admettre encore que la gravitation se maintient identique dans son énergie, quel que soit le milieu à travers lequel elle est transmise; car, d'une part, la stabilité absolue de l'état phénoménal actuel suppose nécessairement que les corps planétaires n'éprouvent aucune résistance de la part des milieux qu'ils traversent, et par conséquent la gravitation se transmet à travers le vide absolu; et d'autre part, l'action du soleil dans la formation des marées suppose que la puissance attractive de cet astre agit simultanément et synergiquement sur toute la surface de l'Océan; et par conséquent la gravitation n'éprouve aucune modification sensible en traversant toute la masse du subéroide terrestre. Il faut admettre enfin que le laps des siècles ne modifie en rien l'énergie de cette force; car la stabilité du système astronomique actuel étant le résultat de l'équilibre des forces de projection primitives et des attractions réciproques des corps planétaires, il est évident que si l'intensité de ces attractions eut varié (les forces de projection demourant nécessairement constantes), l'équilibre du système tout entier ent été anéanti.

La transmission de la gravitation à travers l'espace estelle instantanée ou successive? ou, en d'autres termes, le point A syant été doué à un moment quelconque d'une puissance attractive, cette puissance a-t-elle été transmise instantanément jusqu'au point B, situé comme l'on voudra dans l'espace, ou bien a-t-elle exigé pour sa transmission un temps appréciable, quelque minime qu'on le suppose? Ce problème, qui a été longuement débattu, est jusque ici demeuré sans solution. Quelques astronomes ont bien pensé que l'accélération observée dans le mouvement moven de la lune était due à la transmission successive de la gravitation, et le calcul avait démontré que pour produire un effet analogue la vélocité de cette transmission devait être 50 millions de fois plus grande que celle de la lumière. Mais l'on sait aujourd'hui que l'accélération dans le mou-vement moyen de la lune dépend d'une cause complétement dissérente, à savoir la diminution graduelle de l'ex-centricité de l'orbite terrestre. Nous croyons que le problème dont on a ainsi cherché la solution est, par sa nature même, complétement insoluble. On a procédé par voie d'a-nalogie, et l'on a pensé que parce qu'il était possible de démontrer la successivité dans la transmission de la lumière, de la chaleur, du sluide électrique, la même successivité devait nécessairement exister dans la transmission de la gravitation: mais il est manifeste que l'analogie dont on a argué n'existe réellement pas : la lumière, quelle que soit l'hypothèse que l'on adopte, est un corps matériel qui se meut dans l'espace, et le mouvement de la matière suppose nécessairement la successivité; mais la gravitation n'est qu'un rapport qui existe entre deux ou plusieurs corps inertes et libres dans l'espace absolu, rapport dont nous possédons bien la formule, mais dont la nature ou l'essence nous est parfaitement inconnue. La formule newtonienne affirme seulement que le phénomène astronomique se comporte comme s'il existait réellement une force d'attracion, etc., mais il ne suit nullement de là que cette attraction existe, et que ce soit une entité matérielle se mouvant

successivement dans l'espace. Bellield-Lepèvre. GRAVITÉ (Physique). Voyez Pesanteur. GRAVITÉ (Morale). Un homme grave est un bom sérieux qui parle ou agit avec un air sage, avec circonspection et dignité. Par extension, le mot grave s'applique aux choses qui excluent toute idée d'enjouement, de plaisanterie, de gaieté.

« Grave, au sens moral, dit Voltaire, tient toujours du physique: il exprime quelque chose de poids; on dit indifférenment un homme de poids, ou un homme grave. Le grave est au sérieux ce que le plaisant est à l'enjoué; il a un degré de plus, et ce degré est considérable: on peut être sérieux par humeur, et même faute d'idées; on est grave, ou par bienséance, ou par l'importance des idées qui donnent de la gravité. Il y a de la différence entre être grave et être un homme grave. C'est un défaut d'ètre grave hors de propos. Celui qui est grave dans la société est rarement recherché. Un homme grave est celui qui s'est concilié de l'autorité plus par sa sagesse que par son maintien. L'air décent est nécessaire partout; l'air grave n'est convenable que dans des fonctions importantes. »

Un auteur grave est celui dont les opinions sout suivies dans les matières non sujettes à contestation. Le style grave évite les saillies, les plaisanteries. S'il s'élève par hasard au sublime, si dans l'occasion il est touchant, il rentre bientôt lans cette sagesse, dans cette simplicité noble qui est l'ennemie de son caractère. Il a de la force, mais peu de hardiesse. La plus grande difficulté en l'employant est de ne pas tomber dans la monotonie. La gravité est ridicule chez les ensants, chez les sots, chez les êtres avilis par quelque métier infame : le contraste du maintien avec l'âge, le caractère, la conduite, la profession soulève alors le mépris. La gravité ne suppose pas toujours la sagesse : elle est l'opposé de la frivolité, et non de la gaieté; elle dissère enfin de la décence et de la dignité, en ce que la décence recèle les égards qu'on doit au public, la dignité ceux qu'on doit à sa position, la gravité ceux qu'on se doit à soi-même.

GRAVITÉ (Centre de). Voyes CENTRE DE GRAVITÉ.

GRAVITÉ (Centre de). Voyes CENTRE DE GRAVITÉ. GRAVOIS. Ce mot vient certainement de gravier, et désigne les petits fragments de plâtre qui n'ont pu passer au panier, c'est-à-dire à travers une espèce de crible en osier. Ces petites pierres, sous le nom de gravois, sont battues de nouveau et passées au sas ou tamis de crin.

Lorsqu'on démolit des plasonds ou autres parties de bâtiment en plâtre, on trie ces démolitions: les plus gros fragment sont conservés sous le nom de plâtras, et employés pour des cloisons, quelquesois pour des corps de cheminée; le reste s'enlève sous le nom de gravois ou gravats, et les voituriers qui conduisent ces tombereaux aux décharges publiques portent le nom de gravatiers. La butte des Moulins et celle de Bonne-Nouvelle à Paris ne sont formées que de gravois et autres objets de démolition. Duchesne ainé.

GRAVURE. Ce mot vient du grec γράφω, je trace; et en effet la gravure consiste à tracer un dessin quelconque sur une matière dure. C'est de tous les arts celui qui a été exercé le plus anciennement, et on trouve encore quelques patères ou d'autres pièces en métal sur lesquelles on voit des figures, des compositions, des ornements gravés par les Romains, les Grecs, les Italiotes et les Égyptiens. On peut même citer un exemple de gravure chez les Hébreux, puisque le bonnet de leur grand-prètre était orné d'une plaque d'or sur laquelle était tracé le nom de Dieu, Jehova. Mais la gravure dans ces temps anciens n'avait pas l'importance qu'elle a acquise depuis le milieu du quinzième siècle, lorsqu'on eut découvert le moyen de tirer épreuve d'une planche gravée.

Les différentes espèces de gravures peuvent être séparées en trois divisions: 1° la gravure en creux ou en taille-douce et sur métal; 2° la gravure en relief ou en taille d'épargne, soit sur bois, soit sur métal; 3° la gravure en bas-relief ou de médailles et de pierres fines.

La gravure en creux s'exécute ordinairement sur cuivre rouge; on grave aussi surcuivre jaune et sur acier. On a commencé d'abord par graver sur de petites plaques d'argent, puis ensuites ur étain, avant de faire usage du cuivre. On doit comprendre dans cette division: 1° la gravure au burin; 2° la gravure à l'eau-forte; 3° la gravure au pointillé; 4° la gravure dans le genre du crayon; 5° la gravure en mezzo-tinte;

6° la gravure en couleur; 7° la gravure au lavis; 8° la gravure de musique; 9° la gravure mécanique, par la machine Conté ou par le procédé Collas; 10° la gravure héliographique, etc. La gravure en relief se fait ordinairement sur bois, tel que le buis ou la poirier, mais aussi quelquefois sur cuivre jaune et sur acier. On doit la distinguer en : 1° gravure à une seule taille; 2° gravure en camaieu; 3° gravure de vignettes sur cuivre jaune et sur acier.

Gravure en creux.

Nous ne rechercherons pas de quelle nature était le métal sur lequel gravaient les anciens, ni quelle préparation on lui donnait; il nous suffira de nous occuper de cet art au moment où, vers le milieu du quatorzième siècle, il devint en peu d'années un objet de la plus haute importance. par la découverte de Maso Finigu erra, qui en 1452 trouva le moyen de tirer épreuve d'une plaque de métal qu'il venait de graver pour l'église de Saint-Jean de Florence (voyez NIELLE). Comme la gravure ne s'employait alors que pour orner les bijoux, les plaques dont on se servait étaient d'une très-petite dimension, et le métal qu'on employait était l'argent, quelquesois l'or. Lorsque, plusieurs années après, Mantegna et d'autres orsèvres gravèrent sur des planches plus grandes, et avec l'intention de tirer des épreuves, qui reçurent le nom d'estampes, on fit usage d'un métal moins précieux, tel que l'étain; c'est du moins ce qu'on doit présumer en voyant des épreuves si faibles, tirées de gravures dont cependant on rencontre assez rarement de bonnes épreuves, ce qui doit saire penser qu'elles ont élé tirées à petit nombre. Enfin, plus tard, c'est-à-dire vers l'époque où vivait Marc-Antoine Rai mondi, on commença faire usage de planches de cuivre rouge , ce qui a continué jusqu'à nos jours, où cependant quelques graveurs se servent de laiton ou cuivre jaune. On emploie aussi maintenant des planches d'acier, dont on peut tirer facilement vingt mille épreuves, tandis que les planches de cuivre n'en donnent que trois ou quatre mille.

La planche de cuivre étant passée au laminoir, on la coupe à la grandeur convenable et on la plane, c'est-à-dire qu'en la plaçant sur une enclume, on la frappe à froid avec un marteau d'acier, de manière à rendre sa sermeté égale dans toutes les parties, en resserrant les pores ou les petits trous qui peuvent se trouver à la surface du métal. Il faut ensuite enlever avec un grattoir toute la superficie, de manière à ce que le cuivre soit bien pur et qu'il ne reste ni gerçure ni aucune partie oxydée; après quoi, on unit la planche, d'abord avec un morceau de grès, que l'on passe dessus, puis après avec de la pierre-ponce, et enfin avec un charbon, ayant toujours soin de mouiller la planche pendant ces diverses opérations. Le cuivre ainsi préparé doit rendre un son argentin, s'il n'est ni trop mou, ce qui l'empêcherait de donner beaucoup de bonnes épreuves, ni trop aigu, ce qui indiquerait que le cuivre est trop serré et trop sec, rendrait maigre le travail de la gravure, et donnerait plus de difficulté au graveur, par la casse fréquente de ses pointes et de ses burins. Quelque soin qu'apporte le graveur au choix de son cuivre, encore arrive-t-il souvent qu'il y est trompé.

Gravure au burin. C'est la gravure la plus ancienne et celle qui donne les plus beaux résultats; cependant il est rare d'employer le burin seul: ordinairement on se contente de terminer avec cet instrument le travail préparé d'abord par l'eau-forte. Pour graver au burin sur une planche de cuivre préparée ainsi que nous l'avons indiqué, on est dans l'usage de tracer légèrement son sujet avec une pointe, soit sur la planche à nu, soit sur un vernis que l'on noircit avec de la fumée, afin de donner à l'œil la facilité de mieux voir le trait qui découvre la planche. Les figures ainsi tracées, on prend un burin, petit barreau d'acier trempé, dont le bout, que l'on nomme nez ou bec, est coupé de biais et présente ainsi une pointe. Lorsqu'on veut se servir du burin, on le place à plat sur le cuivre, tandis qu'on tient

dans la main lemanche, qui ressemble à la moitié d'un champignon; la manière de tenir cet instrument, comme on le voit, ne ressemble en rien à celle en usage pour dessiner au crayon, à la plume ou au pinceau. Le burin, dirigé par les doigts, est poussé par la paume de la main, qui reçoit l'impulsion du bras entier. Lorsqu'on veut faire une taille fine, la main doit rester à plat sur le cuivre; si on veut gonfer la taille, on doit progressivement lever le poignet, de manière à ce que le nez du burin, cessant d'être horizontal, entre davantage dans le cuivre et fasse une taille à la fois plus large et plus profonde. Quoique l'exécution de ce travail présente quelques difficultés pour arriver à la perfection, encore n'est-ce pas la partie difficile de l'art : ce qui distingue un artiste habile, c'est la disposition de ses tailles et la variété de ses travaux.

Les tailles, dans la gravure, sont ordinairement croisées, excepté dans les parties qui approchent des lumières. Quelques graveurs cependant n'ont employé qu'un seul rang de taille ; cela peut être regardé comme une singularité ou un tour de force, qu'on ne doit pas chercher à imiter; il serait également facheux de multiplier le croisement des tailles, et on ne le fait que dans les fonds et dans quelques parties d'ombre. La manière dont les tailles sont croisées est loin d'être indifférente : elles doivent passer du carré au losange suivant qu'on veut graver des pierres ou d'autres objets inflexibles, des chairs ou des draperies; dans tous les cas, lorsqu'on croise les tailles, on doit tâcher d'en avoir une principale, qui soit placée dans le sens des muscles, si ce sont des chairs qu'on grave; dans le sens des plis, si ce sont des draperies; horizontale, inclinée ou perpendiculaire, suivant que la partie de terrain ou de monument présente une plus grande longueur dans un de ses sens. Il faut encore avoir soin, lorsqu'on dispose ses tailles dans un monument. de les placer suivant la perspective, et tendant au point de vue, afin qu'elles ne nuisent pas à l'effet. Les tailles ne doivent pas être toujours de la même force; on les fait ordinairement plus fines et plus déliées dans les fonds et dans les demi-teintes ; souvent même, en approchant des lumières, on les termine par quelques points qui semblent encore prolonger la taille. Les travaux dans les premiers plans doivent être plus larges; cependant on doit éviter l'abus dans lequel on est souvent tombé depuis quelque temps, de placer sur les devants des tailles qui choquent l'œil par leur épaisseur, et qui laissent entre elles des blancs, qu'on est obligé de remplir par de petits moyens, qui sont moins un prin-cipe de l'art qu'une ressource pour dissimuler une faute.

Quoiqu'on puisse rigoureusement se servir exclusivement du burin, encore est-il rare de n'employer que ce seul instrument; souvent les linges, les plumes et les parties les plus délicates des chairs sont terminées avec la pointe sèche, instrument d'acier, fort acéré, dont la dénomination de sèche indique que son travail n'a pas, comme la pointe ordinaire, besoin du secours d'un acide (l'eau-forte). La pointe sèche se tient comme un crayon; souvent elle coupe le cuivre aussi profondément que le burin, en donnant cependant moins d'ouverture à la taille. Enfin, dans la gravare au burin, la plupart des travaux sont ordinairement commencés et tracés à l'aide d'une pointe, dont l'emploi sera indiqué lorsqu'on parlera de la gravure à l'eau-forte. On peut même dire que maintenant tous les graveurs au burin préparent leurs travaux, et souvent même les avancent beaucoup, à l'aide de l'eau forte; mais dans le quinzième siècle ce moyen était inconnu. An commencement du seizième siècle, on en faisait peu d'usage; et dans le dix-septième encore on trouve de très-belles gravures faites avec le burin seulement, par Augustin Carrache, Goltzius, Sadeler, Blozmært, Villamène, Poilly, Edelinck, Visscher, Paul Pontius, Vorstermann, Bolswert, Masson, Nanteuil, Roullet et autres. Au dix-huitième siècle, nous trouvons encore des chess-d'œuvre dans les gravures de Balechan, Wille, Raphael Morghen, Bervicet Tardieu; le dix-neuvième-siècle, enfin, nous offre les noms de

Massard, Desnoyers, Toschi, Richomme, Henriquel Dupont, Calamattaet Forster. L'Angleterre nous sournira aussi des noms illustres, tels que Sharp, Wollett, Earlom et Green.

Gravure à l'eau-forte. Lorsqu'on veut graver à l'eauforte, on prend une planche de cuivre préparée, ainsi que cela a été indiqué précédemment; on la nettoie avec du blanc d'Espagne délayé dans de l'eau, puis, plaçant de petits étaux sur les bords, on la pose sur un fourneau où se trouve un feu doux; alors, prenant un vernis préparé exprès pour cette opération, et auquel on donne le nom de vernis mou, enveloppé dans un morceau de soie, on le frotte sur toute la planche; après quoi, laissant toujours la planche sur le feu, on prend un tampon formé de coton, également enveloppé dans de la soie, et on le passe sur toute la planche, en frappant légèrement dessus, afin que le vernis se trouve étendu avec une parfaite égalité. C'est la seule manière usitée maintenant pour vernir une planche; mais autrefois on employait fréquemment un vernis dur, dont se sont servis habituellement Callot, Bosse et La Belle. Cette opération terminée, on retourne la planche; on la suspend en l'air au moyen des petits étaux dont nous avons parlé; puis, allumant un flambeau, composé de plusieurs bengies dites rats-de-cave, on le tient au-dessous de la planche, afin que la tumée s'incorpore dans le vernis mis en fusion par la chaleur de la flamme. Il faut avoir soin, dans cette opération, de tenir la main sans cesse en mouvement, asin d'augmenter la sumée, et aussi pour éviter de brûler le vernis, ce qui aurait un grave inconvénient lorsqu'on viendra à faire mordre en versant l'eau-forte sur la planche. Ces préparatifs terminés, si on veut copier un tableau ou un dessin, on doit en avoir fait le calque, qu'on fixe sur la planche après l'avoir rougi au revers, avec de la sanguine; puis, avec la pointe à calquer, on fait un décalque sur le vernis. Alors, reprenant cette même pointe, formée d'une aiguille d'acier plus ou moins fine, placée dans un manche de bois de la grosseur d'un crayon, et qu'on tient de même, un dessine, on copie ou on compose, suivant le goût ou la capacité de l'artiste qui travaille.

Dans la gravure à l'eau-forte, on en distingue de plusieurs natures : l'une, dite eau-forte de peintre, est à proprement parler cette manière à laquelle appartient le nom de gravure à l'eau-forte : elle est variée à l'infini dans ses moyens et dans ses résultats. Il serait difficile d'en présenter les principes, les uns se servant d'une pointe fine, d'autres d'une grosse pointe ou d'une échoppe, instrument semblable à la pointe, mais dont le bout, au lieu d'être un cône parfait, présente un triangle irrégulier, dans lequel, suivant la manière de le tenir, on trouve des pleins et des délies; d'autres variant la grosseur de leur pointe d'après le travail qu'ils veulent faire; quelques-uns mettant un peu de régularité dans leurs travaux; d'autres enfin affectant, au contraire, de n'avoir aucune méthode, et arrivant également à l'effet qu'ils désirent. Les plus remarquables parmi les peintres qui ont gravé à l'eau-forte sont : Berghem, Paul Potter, Swanevelt, Everdingen, Henri Roos, Rembrandt, Annibal Carrache, Guido Reni, Salvator Rosa, Castiglione, Claude Lorrain, Bourdon, Coypel, etc. On doit aussi nommer parmi ceux qui se sont fait remarquer dans la gravure à l'eau-forte François Mazzuoli, dit Parmesan, auquel les Italiens ont attribué cette découverte, tandis qu'il est seulement le premier qui s'en soit servi en Italie, pendant que, d'un autre côté, les Allemands l'ont revendiquée en faveur d'Albert Durer. Cette question peut être maintenant résolue, mais d'une manière assez singulière; car, au lieu de laisser cette invention à l'un de ceux à qui on avait voulu en faire honneur. on peut assurer qu'elle est due à Wenceslas d'Olmutz, dont il existe au British Museum une gravure extrêmement curieuse, représentant une figure allégorique et satirique, avec la date de 1496. Elle est relative aux discussions qui eurent lieu à cette époque entre quelques princes d'Allemagne et la cour de Rome. Cette pièce, que je crois unique, et qui a échappé aux recherches de MM. de Heinecke, de Murr et de Bartsch, est extrémement curieuse, puisque par sa date elle montre une antériorité de dix-neuf ans sur les gravures d'Albert Durer, dont la plus ancienne porte l'année 1515, et que celles du Parmesan sont encore plus récentes, ce peintre n'étant né qu'en 1503.

Une autre manière, nommée eaux-fortes de graveur, est destinée à préparer le travail qui doit être terminé au burin. Elle ne présente pas autant de variété dans son apparence, elle est plus régulière; lorsque les tailles s'y croisent, c'est avec un soin particulier. Suivant le goût de chacun, elle présente un travail plus ou moins avancé, mais qui ne sera jamais parfait que lorsqu'il sera terminé par le burin. Les graveurs qui se sont le plus distingués dans la gravure à l'eau-forte et au burin sont : Gérard Audran, Chasteau, Hollar, Desplaces, Duchange, Le Bas, Vivarès, Wollett, Bartolozzi. Quelques graveurs ont souvent employé l'eauforte seule, ou du moins ils ne se sont servis du burin que pour reprendre quelques parties qui n'avaient pas mordu à l'eau-forte. Dans ce cas, leur travail présente la liberté de la pointe, et cependant une régularité de taille que n'offrent pas les eaux-fortes du peintre. On doit citer comme les plus marquants dans cette manière de graver : Piètre-Sante Bartoli, La Belle, Callot, Abraham Bosse, Sylvestre, Chauveau, Le Potre, Le Clerc, Morin, Perelle, Perier, Wagner.

Le travail de la pointe étant terminé sur le cuivre verni, pour que la planche devienne une gravure, il reste à faire une opération qu'on appelle faire mordre, et qui consiste à verser sur la planche de l'acide nitrique mélangé d'eau, et auquel on donne le nom d'eau-forte. Il existe plusieurs manières de faire mordre : l'une est de placer la planche sur un plan incliné et de verser de l'eau-forte dessus à plusieurs reprises : cette méthode est peu usitée maintenant : l'autre est de border la planche avec de la cire molle, et de la couvrir d'eau-forte, qu'on laisse plus ou moins longtemps, une demi-heure, une heure, et même trois ou quatre, suivant la nature du travail, l'intensité de l'acide et l'état atmosphérique de l'air; quelquesois on prend un acide très-saible, puis on tient la planche dans un mouvement léger et continuel, pour augmenter l'esset de l'eau-sorte. Enfin, dans tous les cas, lorsque sur la planche il y a des parties dont les travaux doivent être plus ou moins mordus, on a soin de retirer l'eau-forte, de laver la planche, de la faire sécher et de couvrir ensuite, soit avec du suif, soit avec un vernis gras et coulant, toutes les parties qui doivent rester légères, tels que les ciels et les lointains. Il y a telle gravure où l'on recouvre alternativement des travaux jusqu'à quatre et cinq fois.

Gravure au pointillé. Quoique ce genre de gravure semble, au premier aperçu, dériver de la gravure dans le genre du crayon, et que ce nom ait été particulièrement adapté aux gravures qui ont été si fort à la mode en Angleterre à la fin du siècle dernier, encore doit-on dire qu'avec des moyens différents, longtemps avant on avait des estampes qui présentaient quelques ressemblances avec ces dernières, en ce que, comme celles-ci, leurs auteurs n'employaient aucune espèce de taille, et que l'effet qu'ils obtenaient n'était du qu'au nombre et à l'intensité des points irréguliers dont ils composaient leurs gravures. Les plus anciennes estampes de cette espèce sont du commencement du dix-septième siècle; elles furent exécutées, soit avec le burin seul, soit par le mélange du burin et de l'eau-forte, et présentent à l'œil un assemblable de points ordinairement triangulaires et d'une grosseur inégale. Morin, Boulanger et quelques autres ont gravé de cette manière des portraits et quelques sujets historiques. Un peu plus tard, on a gravé avec une pointe ou ciselet qu'on frappait avec un marteau; cette manière a été nommée opus mallei. Lutma est presque le seul qui ait opéré ainsi, et il u'a laissé que quatre têtes ou portraits dans ce genre. Entin, à la fin du dix-huitième siècle, on a vu des graveurs habiles, tes que Bartolozzi, abandonner le burin pour se livrer exclusivement à cette méthode de pointillé, qui se trouva élevée presque au premier rang, et sut bientôt abandonnée, comme cela arrive à toutes les choses de mode.

Gravure dans le genre du crayon. Cette manière de graver a été inventée dans le siècle dernier. Quoiqu'il y ait eu alors quelque indécision pour savoir quel était réellement l'inventeur, il est maintenant certain que l'honneur de l'invention appartient à François, et que Demarteaux a perfectionné cette découverte au moment de sa nouveauté, à tel point qu'il a pu en être regardé comme le créateur. Le but de cette manière de graver a été de présenter aux élèves des modèles qui pussent être multipliés à un prix trèsmodéré, comme le peuvent être les épreuves d'une planche gravée, et cependant offrir en même temps l'effet d'un dessin, avec des hachures ayant l'apparence de celles faites avec un crayon, et non pas des tailles sèches et maigres, comme le sont ordinairement celles du burin, lorsque le travail présente un grand écartement entre les tailles. Pour parvenir à imiter l'irrégularité d'un crayon passé sur les grains du papier, on prend un cuivre préparé et verni, ain cela a déjà été dit; puis, après avoir contre-épreuvé le dessin que l'on veut graver, ou le calque qu'on en a pris, si le dessin original est trop précieux pour le soumettre à cette opération, on commence à graver; mais, au lieu de se servir de la pointe ordinaire, on emploie une pointe divisée en plusieurs parties inégales, et on trace ainsi le contour de sa figure; on imite ensuite les hachures, soit avec des pointes de même nature, soit avec des roulettes, qui préentent également à leur circonférence des aspérités inégales. Lorsqu'on a fait mordre ce premier travail, on continue avec les mêmes outils à empâter sur le cuivre lui-même, jusqu'à ce qu'on ait obtenu l'effet désiré. Si en veut imite un dessin aux trois crayons sur papier de couleur, le travail se fait séparément sur plusieurs planches, dont l'une contient le travail du crayon rouge, une autre celui du crayon moir. et la troisième celui du crayon blanc; puis, au moyen de repères, on imprime successivement ces trois planches sur le même papier. Cette manière de graver, qui était employée avec succès pour sournir des principes et des modèles dans un grand nombre d'écoles de dessin, est maintenant bien moins en usage. Elle est remplacée an avantageusement par la lithographie.

Gravure en mezso-tinte. L'invention de cette manière de graver est due à Louis Siegen, lieutenant au service du prince Robert, palatin, vers 1611; on ignore ce qui a pu 'amener à la découverte de ces procédés, qui, du reste, sout maintenant bien perfectionnés. Lorsqu'on veut graver en mezzo-tinte, on prend un cuivre plané avec le plus grand soin, et souvent on présère le cuivre jaune, parce que sen grain étant plus serné et plus fin, il résiste davantage et s'use moins vite. La planche étant choisie avec soin, on y fait faire le grain par un ouvrier, au moyen d'un outil non berceau, et qui ressemble à un large ciseau, dont le bout, au lieu d'être droit, est la portion d'un cercle de 16 centimètres de diamètre : le biseau de cet outil est strié de filets extrême ment fins, qui présentent à l'extrémité une succession de pointes aiguës, qui entrent dans la planche au moyen de mouvement que fait l'ouvrier en berçant sa main. Pour faire cette opération avec régularité, on trace sur la planche, avec un crayon, des bandes parallèles de 2 centimètres environ; on passe le berceau successivement dans chacune de ces bandes, de manière à ce qu'elles soient toutes couvertes de points. Divisant la planche sur l'autre sens, et ensuite par chaque diagonale, on répète à chaque fois la même opération, qu'on recommence ensuite jusqu'à vingt fois de chaque côté, en variant à chaque fois de 6 millimètres le point de départ, afin d'éviter les nuances que pourraient amener des mouvements trop réguliers. L'épreuve qu'on tire alors donne un noir parfait si l'opération est bien faite. Le graveur, sans vernir sa planche, décalque son dessin sur le cuivre même, après quoi il prend un instrument nommé racloir : c'est une lame aiguisée des deux câtés, aver

GRAVURE

laquelle îl eniève le grain de la planche, d'abord en enter dans toutes les parties claires, ensuite plus légèrement dans les demi-teinles et les parties plus ou moins ombrées. Quelquefois, au lieu de râcloir, le graveur emploie l'ébarboir, barreau d'acier à trois ou quatre faces, et dont les angles, moins aigus que celui du râcloir, offrent uu travail plus doux. Mais, en tout cas, dans les clairs purs le râcloir ne suffit pas, parce qu'il pourrait lui-même occasionner quelques légères rayures, qu'on efface au moyen du brunissoir, instrument d'acier très-poli de la forme d'un crayon aplati. Cette manière d'opérer est donc entièrement opposée à celle de la gravure ordinaire; car la pointe on le burin, dans la main du graveur, semble faire l'effet d'un crayon noir sur un papier blanc, tandis que dans la mezzo-tinte le râcloir preduit celui d'un crayon blanc sur du papier de couléur.

Gravure en couleur. Ce qu'on nomme gravure en couleur n'est pas, à proprement parler, une manière de graver, mais plutôt un procédé particulier d'imprimer des gravures, par le moyen duquel on obtient une estampe colorice, qui a l'apparence d'un tableau, d'une gouache ou d'une aquarelle. C'est la mezzo-tinte ou la gravure au lavis qu'on emplole à cet effet, comme étant d'un travail facile et prompt, surtout comme ayant plus de ressemblance avec l'effet du pinceau, et présentant un velouté en rapport avec la penture. Lorsqu'on veut graver un tableau et le rendre avec ses couleurs, on partage ce travail sur trois ou quatre planches, qui seront ensuite imprimées successivement sur la même feuille, et contribueront ainsi à la représentation du même objet.

12

п

tŧ

iđ

H

4

Œ!

17

H

,He

r (#

, **pi**

pes é

**

157

1 1 1 M

e par

.

8,4

4

int 15

60

d C

2 19

لغصم

100

Marie !

g in e

Gravure au lavis on aqua-tinta. Les épreuves des planches gravées au lavis offrent quelques ressemblance avec celles qu'on tire des gravures en mezzo-tinte; mais les procédés qu'on emploie dans cette manière de graver sont si variés et si longs à décrire, qu'il serait déplacé de vouloir les donner avec précision dans cet article. Il suffira de savoir que le trait étant gravé et mordu, on revernit de nouveau la planche, mais très-légèrement et sans la noircir; ensuite, on met dessus de l'amidon en poudre, puis, avec une encre particulière, composée d'huile d'olive, d'essence de térébenthine et de noir de fumée, on lave au pinceau sur la planche, comme on le ferait sur un papier avec de l'encre de la Chine, et en commençant de préférence pas saire tous les détails. Cette encre ayant la propriété de dissondre le vernis, on enlève l'un et l'autre avec un linge fin, qu'on appuie avec précaution sur le cuivre, qui se trouve ainsi à nu; prenant alors une eau dans laquelle ou a fait dissondre du sucre et du savon, on monille toute la partie decouverte, puis, avec un tamis de soie très-sin, on saupoudre partout de la résine en poudre, mais elle ne se trouve retenue sur la planche que dans les parties couvertes d'eau sucrée; alors, on chausse légèrement le cuivre, et les petits grains de résine deviennent un peu adhérents à la planche, en laissant cependant entre eux un grand nombro de petits interstices, par lesquels s'introduira l'eau-sorte. Cette préparation terminée, on borde la planche avec de la cire, ainsi que nous l'avons dit plus haut, puis on fait mordre. Mais il faut, pour cette opération, des précautions que ne demande pas la gravure ordinaire. On doit avoir deux bouteilles d'eau-forte de force inégale, l'une contenant un tiers d'acide nitrique et deux tiers d'eau, l'autre un quart seulement d'acide et trois quarts d'eau. L'eau-sorte doit rester très-peu de temps sur la planche, c'est-à-dire environ deux minutes; un peu plus ou un peu moins, suivant la chaleur on l'humidité de l'atmosphère; puis on la retire, on lave la planche, on la fait sécher, et on couvre avec du vernis on du suif les parties qui doivent être les plus légères, et que l'on juge assez mordues. On verse de nouveau l'eauforte, et on recommence cette opération huit ou dix sois. Après quoi, on nettoie entièrement la planche, on la revernit encore; puis avec la même encre dont on a déjà parlé on lave les grandes masses, et on recommence toutes les opérations déjà décrites, pour saire mordre les parties comprises dans ce nouveau travail. On se sert aussi quelquefois dans cette gravure d'outils semblables à ceux qui ont été indiqués à l'article sur la manière de graver au crayon.

501

Gravure de musique. On se sert ordinairement de planches d'étain pour graver la musique; et quoiqu'on emploie le burin pour quelques parties, la plus grande part du travail se faisant avec des poinçons qu'on frappe avec un marteau, on pourrait, en quelque sorte, regarder cette manière de graver comme une espèce de ciselure. La première opération est de tracer sur la planche les portées ce qui se fait au moyen d'une griffe que l'on appuie fortement en la faisant glisser contre une règle; ensuite en frappe les divers signes et notes; puis avec une échoppe on grave les barres, les croches et doubles-croches; enfin, avec un burin, on fait les queues des notes et des accolades. Quant aux paroles, lorsqu'il y en a, elles se frappent aussi avec des poinçons.

[Gravure mécanique. Sons ce titre, on peut réunir diverses machines, telles que celles de Conté et de M. Collas. La première sert à faire avec la plus grande régularité des séries de lignes parallèles, également espacées, comme cela est nécessaire pour les ciels des grandes gravures. Elle se compose essentiellement d'une règle ou d'un cylindre portant des ondulations que l'on fait mouvoir au moyen d'une vis de rappel d'un mouvement parfaitement régulier, et d'une pointe qui trace une ligne le long de cette règle ou de ce cylindre.

La machine Collas, invention très-remarquable au point de vue de l'art, osse un grand intérêt pour la sabrication des billets infalsisiables, en tant que copie par la gravure. Que l'on soumette, en esset à cette machine un bas-relies dont on ait enlevé irrégulièrement quelques parties et qui sera par suite un type unique, on pourra reproduire ce bas-relies sur un billet, recouvert ainsi d'une quantité indéfinie de lignes variant d'écartement et d'intensité, et qu'aucun travail de gravure ne saurait imiter avec une exactitude sussissante pour tromper l'œil le moins exercé.

Gravure héliographique. Cette gravure, qui s'exécute sur acier et sur verre, n'a pas encore atteint un grand degré de perfection. Cependant elle a déjà fait certains progrès qui permettent d'espèrer de beaux résultats pour l'avenir. Voici comment opère aujourd'hui l'inventeur de la gravure héliographique, le neveu de Nicéphore Niepce : Après avoir obtenu une bonne image à l'aide de la chambre obscure, il la place dans une botte semblable à celle qui sert à passer la plaque daguerrienne au mercure. Dans le fond de cette botte, qui serme hémétiquement, il met une capsule de porcelaine contenant de l'essence d'aspic pure non distillée ou rectifiée, que l'on chausse avec une lampe à alcool, de manière à porter la température de 70° à 80° au plus. Quelquefois il est nécessaire de recourir à une seconde fumigation. La plaque étant bien séchée à l'air, il la fait mordre par l'eau-forte, et la gravure est parfois obtenue avec assez de vigueur de ton pour que les retouches au burin soient inutiles. N'oublions pas de dire que la plaque sur laquelle on a fait agir la lumière doit être enduite d'un vernis ainsi composé : Benzine, 90 parties; essence de zeste de citron pure , 10 ; bitume de Judée, 2.

On avait antérieurement cherché à transformer en gravures les épreuves daguerriennes, mais par un procédé bien différent, puisqu'il fait intervenir l'électricité comme agent (voyez Galvarographie).]

Gravure en relief.

La gravure proprement dite est celle que l'on fait en traçant en creux un trait, dont le bruit pourrait, en quelque sorte, avoir motivé le nom qu'on lui donne; mais ce ne peut être la ce qui a fait donner le même nom à la gravure en taille d'épargne, qui se fait ordinairement sur bois, et dont les tailles, au lieu d'être creusées comme dans la gravure au burin, sout, au contraire, réservées et restent en relief, tandis qu'on enlève toutes les parties qui doivent rester claires lors de l'impression. C'est donc seulement comme produisant des épreuves semblables, quoique tirées par des

moyens fort différents, que cet art a été considéré comme une espèce de gravure.

La gravure en creux est tellement ancienne, qu'on en voit des traces chez presque tous les peuples ; la gravure en taille d'épargne est plus moderne : cependant on ne peut assigner non plus d'une manière précise le pays et l'époque où elle fut d'abord mise en usage; mais il est assez probable que les Chinois la pratiquaient dans le onzième siècle. Il est certain aussi que les Indiens en faisaient usage dans le treizième siècle, tandis que c'est seulement dans le commencement du quinzième siècle qu'on en aperçoit des traces en Europe. Cette manière de graver est beaucoup plus longue, plus difficile et moins agréable que l'autre. Elle n'a dû être mise en usage que longtemps après elle; au contraire, l'impression en étant plus simple et plus facile, c'est de cette dernière gravure qu'on a tiré des épreuves en premier. Sans remonter aux impressions sur toiles , faites par les Indiens, nous tronvons des épreuves sur papier, d'un Saint Christophe, gravé sur bois en Allemagne dans l'année 1423, et d'un Saint-Bernard, gravé probablement en France, par Bernard Milnet en 1445, tandis que, comme nous l'avons déjà dit, ce n'est qu'en 1452 qu'on fit à Fiorence une épreuve sur papier de la gravure en creux sur métal.

La gravure en taille d'épargne s'exécute ordinairement sur le bois; cependant on en fait aussi sur du cuivre, pour des estampilles, et sur de l'acter pour des poinçons, des vignettes ou des ornements, qu'on emplote particulièrement dans la fabrication des billets de banque, puis pour les ornements que les relieurs placent sur le dos des livres. La première, c'est-à-dire la gravure sur bois, a été d'un usage très-fréquent dans le quinzième et le seixième siècle, pour publier des estampes même d'assex grande dimension; depuis elle n'a plus été employée que pour des vignettes, des fleurons et des lettres grises; enfin, elle fut presque abandonnée vers la fin du dix-huitième siècle. Elle a repris quelque faveur depuis une cinquantaine d'ammées, et même elle a reçu alors des améliorations assex notables.

Gravure à une seule taille. C'est ordinairement sur du buis qu'on exécute cette gravure; cependant on emploie aussi le poirier pour les objets de grande dimension, ou dont le travail n'exige pas autant de finesse. Lorsque la planche dont on veut se servir est bien dressée et bien polie, on la saupoudre de sandaraque, qu'on frotte avec un papier, de manière à l'introduire dans les pores du bois, afin qu'en dessinant, l'encre ne s'étende pas irrégulièrement comme sur du papier qui boit, et que les traits soient bien nets. L'artiste alors dessine lui-même à la plume la composition qu'il veut publier. Quant à la gravure, elle s'exécute par des artistes d'un ordre inférieur, qui souvent même savent peu de dessin, et dont le talent se borne à enlever toutes les parties du bois restées blanches, et à laisser en saillie tous les traits, toutes les hachures, qu'a dessinées le peintre, et qui deviennent alors autant de tailles. Cette opération se fait avec une lame longue et étroite, à laquelle on donne aussi le nom de pointe, et qui se trouve prise dans un manche rond et fendu par le milieu sur toute la longueur : cette lame est fortement resserrée dans son manche au moyen d'une longue virole conique, qui ne laisse sortir qu'un bout de lame de 10 à 12 millimètres. On se sert de cette pointe de diverses manières, suivant que les travaux ont besoin de plus ou moins de force : ainsi, pour faire des hachures ou des traits délicats, et pour lesquels il n'est pas nécessaire de creuser profondément, on tient cette pointe comme un crayon, en l'inclinant un peu à droite de la perpendiculaire; après avoir suivi le trait dessiné, on retourne la planche, pour suivre la hachure voisine, en laissant le haut de la pointe toujours légèrement incliné vers la droite; par conséquent, l'entre-taille se trouve enlevée, et le sillon triangulaire qu'elle laisse, quoique ressemblant à celui que forme le burin, n'y a aucun rapport, puisque dans la gravure en taille creuse le sillon du burin ou de la pointe doit être rempli d'encre et produire les traits apercus sur l'épreuve,

tandis que dans celle-ci ce qu'on enlève est la partie qui ne doit point laisser de trace sur le papier, et qu'on épargne les tailles qui doivent marquer à l'impression. Lorsque le contour ou la taille qu'on veut tracer est près d'une grande partie où il ne doit exister aucun travail, on sent bien que la coupure a besoin d'être plus profonde, afin que lors de l'impression le papier ne puisse pas atteindre le foad et produire quelque tache au milieu du clair. Il faut donc, dans ce cas, enfoncer la pointe avec plus de force : alors, au lieu de la tenir comme un crayon, ainsi que nous venoss de le dire, on la prend à pleine main en laissant passer le bout entre l'annulaire et le petit doigt, ayant toujours le soin de la tenir légèrement inclinée vers la droite. Par ce moyen, la force du coup ne dépend plus de celle des doigts, mais bien de celle de la main et du poignet. Comme on ne creuse profondément que le contour des parties qui présentent une surface de quelque étendue, il est facile de concevoir que la pointe ne suffit plus pour enlever le hois dans l'intérieur de ces larges parties. Pour cette onération, on se servait autrefois de petits fermoirs; on les a remplacés par des bule-avant, outils d'acier à peu près semblables à une petite pelle à seu, dont la largeur varie depuis 0m, 0005 jusqu'à 0m, 0067. Lorsque l'espace est très-grand, on n'emploie pas ces outils de petite dimension; on se sert de gouges, que l'on frappe avec un maillet, et par ce moyen on enlève de grandes parties de bois. Les graveurs les plus célèbres dans cette manière sont : Jean Springiakle, Jean Brosame, Schoeffling, Charles Sichem, Salomon Bernard, Stimmer, Papillon père et fils, Beugnet, etc. Depuis que l'on a recommencé à orner les livres avec des vignettes gravées sur bois, on a fait d'assez grands changements dans la manière d'opérer. Au lieu de graver sur des planches, suivant le fil du bois, on grave sur des tronçons de bois de bout; au lieu de pointe, on emploie souvent le burin, mais toujours pour enlever les entre-tailles, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut. C'est à l'aide de ces procédés qu'on doit la perfection des gravures publiées en Angleterre, par Nesbitt; en Prusse, par Gubitz, et en France, par Bougon et Thomson.

Gravure à plusieurs tailles. En se servant de l'expression plusieurs tailles, il ne faut pas croire qu'on venille parler du nombre des hachures, ni de leur croisemest; mais comme ceux qui exerçaient la gravure sur bois étaient nommés tailleurs de bois, tailleurs de cartes à jouer, on a donné le nom de taille à la planche même qui avait été taillée ou gravée; par conséquent, lorsqu'on a fait avec des planches de bois des gravures en couleur, comme il fallait employer deux et même trois planches, on a nommé cette manière gravure à plusieurs tailles, ou gravure en camaïeu, gravure en clair-obscur. On a fait en Allemagne quelques gravures dans ce genre ; mais c'est plutôt en Italie qu'on s'en est occupé, et on pense que l'invention en est due à François Mazzuoli. Le but qu'il s'est proposé a été d'imiter des dessins lavés au pinceau; aussi n'y a-t-il souvent que très-peu de hachures dans cette manière de graver. La première planche présente toutes les parties ombrées, depuis les teintes légères jusqu'aux ombres les plus fortes, ayant soin d'enlever seulement les clairs, qui laisses par conséquent le papier entièrement blanc ; la seconde planche offre les parties plus colorées, et la troisième, enfis, donne seulement les contours ou les ombres les plus vigoureuses, et s'imprime d'un ton très-intense. Les graveurs les plus renommés dans cette manière sont : Andreani, Hugues de Carpi, J.-E. Vincentini, Antoine Fantuzzi de Trente, B. Coriolano, Burgmair, Jegher, qui tous ont travaillé dans le seizième siècle. Cette méthode, abandonnée, a été reprise en France, vers 1740, par Lesueur et autres; elle a aussi été exercée en Angleterre par Jackson, et à Venise par Antoine-Marie Zanetti; mais souvent alors on a substitué une planche de cuivre à l'une des planches de bois. La méthode employée pour l'impression des indiennes et des papiers peints a beaucoup de rapport avec cette gravure.

Gravure en taille d'épargne sur cuivre et sur acier. Ces deux manières, quoique semblables en apparence à la gravure sur bois, sont exercées par les graveurs de cachets et les graveurs de médailles. Les premiers font toutes ces estampilles qu'on imprime à la main, sur les objets qu'on veut faire reconnaître comme sortant de telle fabrique ou de telle administration; rarement elles sont un objet d'art. Il n'en est pas de même des vignettes gravées par Andrieux et Galle, soit pour les belles éditions imprimées par MM. Didot, soit pour les billets de hanque.

On obtient encore une sorte de gravure en relief sur métal par les mêmes procédés que la gravure par l'eau-forte. Seulement les parlies protégées par le vernis sont justement celles qu'indiquent les traits du dessin, et l'acide enlève tout ce que l'on couperait dans l'autre procédé. La gravure sur acier demande encore des perfectionnements pour pouvoir remplacer la gravure sur bois.

Gravure sur pierre lithographique. Le dessin étant tracé sur la pierre comme à l'ordinaire, on encre avec un vernis particulier; puis, bordant la pierre avec de la cire, on fait mordre par une petite quantité d'acide nitrique étendu d'eau; cinq minutes après on retire l'acide, on passe le vernis avec le rouleau, puis encore l'acide, etc. Le vernis ayant préservé les traits du dessin de l'action de l'acide, il se trouve conservé en relief.

Gravure en médailles.

On ne peut, à proprement parler, regarder la gravure sur pierre fine, sur verre, et en médailles comme de la gravure (voyez Glyprique); ces arts tiennent plutôt à la sculpture, et peuvent être considérés, relativement à elle, comme la miniature par rapportà la peinture ; cependant la gravure de médailles, à laquelle appartient la gravure de cachets, a pu recevoir ce nom, parce que, de même que les graveurs en taille-douce, les artistes qui exercent cet art se servent pour creuser le métal d'outils nommés onglettes, qui ont quelque ressemblance avec le burin, mais sont plus courts, plus étroits, et ont un hec moins aigu. Les coins au moyen desquels se frappe la monnaie ne sont pas gravés directement; on les obtient par la frappe d'un poinçon étalon, et on les trempe ensuite. Quant à la gravure sur pierres fines, son résultat est en apparence le même que celui de la gravure de médailles; mais les moyens d'exécution sont tout à fait dissérents, puisque le seul outil qu'on emploie est un touret, espèce de tour qui met en mouvement la boutevolle, petit roud de cuivre ou de ser émoussé propre à user ou à entamer la pierre, et dont on augmente la puissance avec la poudre de diamant et quelque liquide. Pour graver plus profondément, on emploie la pointe du diamant, qui entame toutes les pierres.

La gravure des poinçons d'imprimerie se fait par des procédés analogues à ceux de la gravure en médailles sur acier. DUCHESNE ainé,

conservateur des estampes à la Bibliothèque impériale. GRAVURE EN MÉDAILLES. Voyez l'article précédent.

GRAVURE EN TAILLE-DOUCE. Voyez plus baut, GRAVURE SUR BOIS. Voyes plus haut, Gravure

en relief, page 504. GRAY. Voyez SAONE (Département de la Haute-).

GRAY ou GREY (JANE), reine d'Angleterre, née en 1537, était fille de la marquise Françoise de Dorset, par conséquent petite-fille de la duchesse Marie de Suffolk, veuve du roi de France Louis XII, et arrière-petite-fille du roi d'Angleterre Henri VII. Le jeune roi É do ua r d V I, sils et successeur de Henri VIII, changeant arbitrairement et contre l'avis du conseil d'État l'acte de succession de son père, avait exclu du trône, à titre de rejetons illégitimes, ses deux sœurs consanguines Marie et Élisabeth, devenues plus tard reines, et désigné par son testament pour lui sucoder Jane Gray, qui s'était montrée protestante télée

Dudley, duc de Northumberland, avait été l'instigateur de cet acte, qui mettait à néant les droits de la descendance directe de Henri VIII. En même temps il mariait le plus jeune de ses fils avec Jane Gray, dont il faisait créer le père duc de Suffolk, en rattachant à cette alliance ses ambitieux projets. Quand, le 6 juillet 1553, Édouard vint à mourir, des suites du poison, à en croire la rumeur publique, le duc de Northumberland accourut annoncer à sa bru qu'elle était reine. Jane, qui jusque alors ne s'était occupée que de l'étude des lettres et des beaux-arts, n'ayant pas la moindre connaissance de la politique et dénuée d'ambition, se résus. d'abord à quitter sa position modeste. Les pressantes instances de ses plus proches parents et les décevantes illusions qu'ils firent miroiter à ses yeux purent seules la déterminer à consentir à son élévation si subite, mais non sans verser d'abondantes larmes.

On la conduisit alors à la Tour de Londres, séjour habituel des rois avant leur couronnement, et le 10 juillet elle fut proclamée reine à Londres et dans sa banlieue. La population comprenait tout ce qu'il y avait d'audacieux dans cet acte, mais elle se tut. Cependant Northumberland, qui avait pris toutes ses mesures avec une extrême habileté, échoua dans ses efforts pour s'emparer de la personne de la princesse Marie. Après avoir tenu la mort du jeune roi secrète pendant trois jours, il manda bien en toute hâte la princesse à Londres, afin qu'elle pat recevoir encore le dernier soupir de son frère mourant. Mais à une demi-journée de route de Londres le comte d'Arundel fit secrètement savoir à la princesse quelle était la véritable situation des choses; et aussitôt celle-ci de s'en retourner en toute hâte à Kenning-Hall, dans le Norfolk. C'est de là qu'elle écrivit au conseil d'État, promettant une amnistie générale, et engageant la noblesse à prendre la défense de ses droits. La fiotte se déclara aussitôt en sa faveur, et autant en firent les protestants eux-mêmes, moyennant la promesse qui leur fut faite en son nom qu'ils auraient le libre exercice de leur culte. Le duc de Northumberland, apprenant que les comtes de Bath et de Sussex levaient un corps de troupes pour la désense de la cause de Marie, alla à Cambridge prendre le commandement d'une armée d'environ 10,000 hommes, avec laquelle il comptait commencer la guerre civile. Mais dès le premier jour la débandade se mit dans les rangs de cette armée, et le duc, réduit à ne pouvoir plus rien entreprendre, se trouva dans la plus critique des positions. Les membres du conseil d'État se hâtèrent de mettre à profit cet instant favorable pour secouer le joug que faisait peser sur eux cet homme à l'esprit orgueilleux et dominateur. Le 19 uillet 1553, ils tinrent dans la maison du comte de Pembroke un conciliabule où il fut décidé qu'on proclamerait Marie reine; et de concert avec les principaux magistrats ils procédèrent aussitôt à la mise à exécution de cette détermination, au milieu des acclamations unanimes du peuple. Le duc de Sussolk lui-même n'essaya d'opposer aucune résistance à ce mouvement, et sur la première sommation qui lu en fut faite sit ouvrir les portes de la Tour. Le même jour Jane déposa volontairement la couronne, qu'elle n'avait portée que pendant dix jours et au milieu de mille cruelles aiarmes, puis rentra dans la vie privée.

Marie, dès qu'elle apprit qu'elle avait été reconnue reine d'Angleierre, donna l'ordre d'arrêter Northumberland et tous les individus marquants de son parti. En même temps le duc de Suffolk, sa fille Jane et son mari furent arrêtés et jetés à la Tour. Le 22 août suivant Northumberland périssait sur l'échafaud, comme principal instigateur de ce complot, tandis que Sussolk était provisoirement rendu à la liberté. Le jugement qui condamnait Jane Gray et son époux ne tarda pas non plus à être rendu; mais on n'avait pas alors l'intention de l'exécuter : aucun des deux n'avait encore dix-sept ans accomplis, age nécessaire pour qu'il pût y avoir exécution capitale. La part prise par le duc de Suffolk à l'insurrection ouvertement tentée par Thomas Wyat sontre la reine en 1554 précipita la malheureuse destinée

de Jane et de son époux. Marie, irritée par la résistance que rencontrait son autorité et naturellement portée à des actes sanguinaires, crut alors devoir se débarrasser de sa rivale. Elle accorda trois jours à Jane pour se préparer à mourir, et lui envoya un prêtre catholique, qui fit tout pour la déterminer à rentrer dans le giron de l'Église romaine. Jane persista courageusement dans sa foi religieuse, et exhorta sa sœur à faire preuve de la même persévérance. Le conseil d'État ayant craint que la jeunesse, la beauté et l'innocence de la victime n'excitassent les sympathies populaires en sa faveur, il fut ordonné que l'exécution aurait lieu à l'intérieur de la Tour. Le 12 février 1554 fut le jour fixé pour le supplice de Jane Gray et de Guilford, fils de Northumberland. Pour conserver la fermeté si nécessaire en un pareil moment, et pour qu'il ne la perdit pas lui-même, Jane, en cet instant suprême, refusa de prendre congé de son époux, qu'elle aimait pourtant de l'amour le plus tendre. La force d'ame dont elle était donée était si grande, que de la fenêtre de son cachot elle put être témoin de son supplice et voir emporter son cadavre ruisselant de sang. Une heure plus tard elle montait à son tour sur l'échafaud et y faisait preuve de la même impassibilité, se bornant à déclarer aux per-sonnes présentes, avant de placer sa tête sur le fatal billot, que son crime consistait à avoir prouvé qu'elle était digne de porter la couronne. Les partisans les plus ardents de la reine Marie, témoins du supplice de cette innocente victime de la politique, ne purent eux-mêmes retenir leurs lar-mes. Son esprit égalait ses charmes, et on est surpris de trouver tant d'instruction chez une si jeune semme. En effet elle savait le latin ainsi que le grec; et le matin de sa mort elle écrivit dans la première de ces langues, sur une espèce de souvenir, cette pensée touchante : « Si ma faute méritait punition, ma jeunesse du moins et mon imprudence étaient dignes d'excuse. Dieu et la postérité me seront favorables! » Cinq jours après, son père, le duc de Suffolk, périssait aussi sur l'échafaud. Consulter Harris Nicolas, Memoirs and Remains of lady Jane Gray (Londres, 1832). La fin si tragique de Jane Gray a fourni le sujet d'un grand nombre de drames; on connaît aussi le beau tableau qu'elle a inspiré à Delaroche.

GRAY (THOMAS), poëte anglais, né à Londres, le 20 décembre 1716, fit son éducation d'abord au collége d'Éton et plus tard à l'université de Cambridge, où il étudia le droit. il accompagna ensuite son jeune ami Horace Walpole dans son voyage en France et en Italie, et se sépara de lui à Reggio, pour revenir seul en Angleterre, en 1741. En 1768 il fut nommé professeur de langues modernes et d'histoire à Cambridge, et mourut dans cette ville, en 1771. Son Elégie sur un Cimetière, qui a été traduite dans toutes les langues modernes et qu'il composa en 1749, l'a fait ranger parmi les meilleurs lyriques et lui a valu le surnom de Pindare anglais. Ses autres poëmes (parmi lesquels il s'en trouve un en latin [De Principiis Cogitandi, 1742]), se composent en partie d'odes adressées, par exemple, au Collège d'Eton, au Printemps, etc., et en partie d'hymnes, comme celle au Malheur, toutes riches en images, d'un coloris chaleureux et d'une admirable versification. Il a laissé aussi des lettres intéressantes sur son voyage en Italie.

GRAY'S INN. Voyez GRANDE-BRETAGNE, page 461. GRAZIOSO (Musique). Ce mot sert à exprimer la nuance gracieuse qu'il faut donner à l'exécution d'un passage. Son mouvement tient le milieu entre l'andante et l'andantino; il n'est ni lent, ni prompt, ni trainant, ni rapide, mais toujours d'une grâce expressive.

GRAZZINI (ANTONIO-FRANCESCO), poëte et conteur italien, surnommé il Lasca (le dard, espèce de poisson), naquit à Florence, en 1503. En 1540 il avait fondé l'académie des Umidi, dont il s'était vu exclure par suite de ses querelles avec les membres ses collègues. Brûlant de se venger, il fonda en 1582 une nouvelle académie, celle della Crusca, qui est devenue la plus célèbre et la plus utile peut-être de toutes celles que l'Italie renferme en si grand

nombre. On doit à Grazzini six comédies, des Stances et Poésies diverses, La Guerra de' Mostri, poème bouffen (1584, in 4°), un recueil de Nouvelles (Florence, 1550; Paris 1756 et 1775, 2 vol. in-8°). Grazzini mourut dans un âge avancé, en 1583.

GRÉAL ou GRAL, terme dérivé, suivant toute apparence, de graalz, gréal, ou grasal, mots du vieux français, dont l'origine est peut-être bien celtique, et dont la forme latinisée est garalis, gradalis, etc., désignant un vaisseau de la forme d'un plat. Tel était le saint gral (son gréal), de la poésie du moyen âge, formé d'une seule pierre précieuse, et pourvu des plus merveilleuses vertus sanctifiantes et vivifiantes. C'étaient des anges qui l'avaient apporté du ciel sur la terre, et qui d'abord furent préposés à sa garde. Par la suite, ce soin fut confié aux Templiers, confrérie d'hommes d'élite, obéissant à un roi, et veillant à sa conservation sur une montagne inacessible, dans un château fort ayant l'apparence d'un temple. Cette légende semble provenir de cette fusion d'éléments orientaux et chrétiens qui s'opéra au commencement du douzième siècle en Espagne et dans le midi de la France, sous l'influence d'événements contemporains, tels que les luttes des Maures et des chrétieus en Espagne, pour former un tout, devenu bientôt le sujet de chants populaires. Le Provençal Guiot, qu'on suppose avoir vécu entre 1160 et 1180, en fit le sajet d'un poème, qu'il composa dans la langue française du nord; il indique comme sources auxquelles il aurait puisé, un manuscrit, vraisemblablement arabe, d'un Maure, appelé Flegetanis, manuscrit qu'il

trouva à Tolède, et une chronique latine du pays d'Anjou. Après lui, Chrétien de Troyes et d'autres trouvères mêièrent à la légende du gréal tantôt les légendes du roi Arthur et de la Table-Ronde, tantôt la légende du chevaleresque apôtre des Celtes, Joseph d'Arimathie, d'après laquelle le saint gral serait le plat dans lequel Jésus-Christ aurait mangé l'agneau pascal, lorsqu'il fit la cène avec ses disciples. Joseph d'Arimathie, ajoutait-on, l'avait emporté chez lui; et lorsqu'il eut ensevell le corps du Sauveur, il mit dans le gréal le sang et l'eau qui avaient découlé de ses plaies et de son côté. D'où la fausse signification donnée au mot gral par certains auteurs, qui, se fondant sur une transposition de lettres (sang réal, au lieu de san gréal), l'ont regardé comme synonyme de sang royal, sang du Seigneur. Joseph alla ensuite, avec le saint gral, en Angleterre, et en confia la garde à l'un de ses neveux, après avoir converti toute la contrée. Par la suite, ce précieux vase, ou plat, ayant été perdu, plusieurs chevaliers entreprirent de le retrouver. De là le récit de leurs aventures, qui forme le sujet d'un grand nombre de romans du moyen age. Wolfram d'Eschenbach est le premier peëte allemand qui, au treizième siècle, en ait fait le sujet d'un poème, après avoir choisi l'histoire de Parzival dans l'œuvre de Guiot pour la traiter métriquement. Vers l'an 1270, l'auteur du poeme de Titurel le Jeune le traita avec beaucoup plus de développements, et, après y avoir rattaché la légende de Klinsor et celle de Lohengrin, y joignit aussi celle du Prê-tre-Jean, chez lequel il fait arriver le saint gréal, qui, selon des poëtes antérieurs, était retourné au ciel.

GRÈBE, genre d'oiseaux plongeurs de l'ordre des palmipèdes, dont cinq espèces se rencontrent en Europe et se voient assez souvent dans diverses parties de la France, notamment dans celles qui avoisinent le lac de Genève, noù les grèbes abondent. Leur plumage, lustré comme celui de toutes les espèces qui passent une partie de leur vie dans l'eau, ne laisse pas que d'être assez recherché (surtout celui de la poltrine et du ventre, à cause de sa finesse, qui permet de l'employer à des objets de toilette pour les dames). Cet oiseau a une physionomie toute particulière, grâce à son corps oblong, emmanché presque verticalement sur des tarses assez courts, à sa tête arrondie, entourée de longues plumes et portée par un long cou, à ses yeux à fleur de tête, et à sa queue absente. Il se nourrit de poissons, d'insectes et de plantes marines; mais sa chair a une saveur désagréable.

GRÈCE, contrée de l'ancien monde, célèbre surtout dans l'antiquité par ses lois, ses arts, sa littérature, subjuguée à l'origine de notre ère, reparaissant à pelue aujourd'hui sous la forme d'un petit royaume.

Géographie et Statistique.

La GRECE ANCIENNE, dans le sens historique et g/ographique attaché à ce mot, ou dans un sens plus large, la Hellade, se compose d'une presqu'ile s'étendant dans la Méditerranée au sud de la Macédoine et de l'Illyrie, à partir environ du 40° de latitude septentrionale, entre la mer Égée à l'est et la mer Ionienne à l'ouest, dans la direction du nord au sud, sur une longueur d'environ 37 myriamètres, et avec une largeur variant entre 20 et 7 myriamètres environ. Cette presqu'île est une contrée de nature tout à fait montagneuse, avec un petit nombre de vallées et de plateaux de peu d'étendue; et sa configuration est déterminée d'un côté par les montagnes qui la silloanent et de l'autre par la mer qui l'entoure. Le caractère de ce groupe de montagnes, dont les pics les plus élevés, le Pinde et le Parnasse, at-teignent une altitude de 2,300 à 2,500 mètres, répond tout à fait à celui des autres montagnes de la presqu'ile turque. Composées aussi le plus généralement de rochers calcaires, elles s'élèvent en pics abruptes, renferment de profondes fondrières, de vastes cavernes et des vallées le plus généralement petites; et ces montagnes, comme toute la contrée elle-même et les diverses lles qui l'avoisinent, semblent être le produit d'un soulèvement sous-marin; les nombreuses anfractuosités du littoral, les saillies abruptes et vivement accusées de ses côtes, qui forment un grand nombre de promontoires et de golfes, de même que de nombreuses traces d'origine volcanique, donnent la plus grande vraisemblance à cette opinion. Les tles d'origine volcanique qui avoisinent la Grèce, et où se trouvent encore aujourd'hui des volcans en activité, la confirmeraient au besoin. La consequence de cette configuration du sol, c'est de diviser la Grèce en trois parties bien distinctes : la Grèce continentale, le Péloponnèse, qui sorme une île presque parsaite, et les deux iles qui l'avoisinent. La première, ou la Hellade proprement dite, est en grande partie formée d'une chaine de montagnes qui, se détachant du mont Hæmus ou Balkan. situé au nord, traversent ce pays du nord au sud, en envoyant une foule de chaînes latérales jusqu'à la mer, où elles forment divers golfes et presqu'iles, et au sud se terminent aux golfes de Corinthe et Saronique, en ne se rattachant aux montagnes du l'éloponnèse que par l'étroit soulèvement de sol formant l'istlime de Corinthe. Il en résulte que la Grèce con tinentale forme à son tour trois régions distinctes. La chaîne de montagnes dont il a été question plus haut, et venant du nord, qui à son entrée en Grèce reçoit le nom de Pinde, y envoie aussitôt deux chaines courant parallèlement : à l'est, les monts Cambuniens, se terminant à l'Olympe, et séparant la Grèce de la Macédoine; et à l'ouest les monts Cérauniens, qui la séparent de l'Illyrie, et par le cap Acrocéraunien s'avancent jusqu'à ce qu'on appelle aujourd'hui le golfe d'Avlona. Le Pinde occupe ensuite à peu près la partie centrale du pays, et, dans la direction du nord au sud, pénètre jusqu'au 39° de latitude nord, où il envoie à l'est la chaine de l'Othrys, qui s'étend à travers l'isthme entre le golfe Malique (aujourd'hui golfe de Zeiteuni) et celui de Pagasæ (aujourd'hui golfe de l'olo), puis de là tourne au nord, suit la côte, et se termine au mont Ossa, situé en face du mont Olympa, en formant une profonde vallée arrosée par le Pénée, dont les eaux n'ont qu'une étroite issue entre l'Olympe et l'Ossa. A l'extrémité occidentale et opposée du Pinde, la mer Ionienne pénètre profondément dans le pays, sous le même degré de latitude que l'Othrys dans le golfe d'Ambracie (aujourd'hui golfe d'Arta), et limite ainsi avec le mont Thyamus (aujourd'hui Graboro), qui se prolonge jusqu'au l'inde, le côté méridional du plateau situé à l'ouest du Pinde, et terminé au nord par les monts Cérauniens. Mais au sud du oint de départ de

l'Othrys, la chaîne principale du Pinde, après avoir envoyé vers le golfe dit aujourd'hui de Patras un embranchement latéral qui avec les montagnes d'Acarnanie, situées en face, forme la vallée de l'Achélous (aujourd'hui l'Aspropotamos), se dirige au sud-est, et se divise alors en deux chaines celle du mont Œta et celle du Parnasse avec l'Hélicon, dont la première constitue avec l'Othrys la vallée du Sperchius (aujourd'hui Hellada); puis, à partir du détroit des Thermopyles, forme le versant nord-est de la Grèce centrale, vers le détroit d'Eubée; tandis que la dernière, le Parnasse et l'Hélicon, forme le versant méridional de la Grèce centrale, vers le golfe de Corinthe, en même temps qu'avec le mont Œta une vallée intermédiaire, celle du Céphise ou du Pinde (aujourd'hui Mavropotamos), lequel se jette dans le lac Copais (aujourd'hui lac Topol). Au sud-est de cette vallée intérieure, les deux chaines se réunissent en empêchant ses eaux de s'écouler vers la mer. Elles prennent ensuite les noms de mont Cithæron et de mont Parnes, puis s'abaissent insensiblement en formant le Pentélique et l'Hymette . à l'extrémité sud-est de la Grèce centrale, où elles aboutissent au cap Sunium (aujourd'hui cap Colonna), en atteignant au nord-est la mer Egée et au sud-est le golfe Saronique (aujourd'hui golfe d'Égine); tandis qu'an sud-ouest elles se rattachent par les Gérania aux hauteurs de l'isthme de Corinthe. Ainsi, entre les monts Cambuniens, le Pinde et l'Othrys, se trouve la Thessalie; à l'ouest de cette contrée, entre les monts Cérauniens, le Pinde, le golfe d'Ambracie et le Thyanens, l'Épire; et au sud de celle-ci la Livadie moderne avec l'Acarnanie, l'Étolie, la Doride, les trois Locrides, la Béotie, la Mégaride et l'Atlique.

L'autre principale partie de la Grèce, le Péloponnèse, est également une contrée tout à fait montagneuse, avec cette différence toutefois qu'elle n'est point traversée dans toute sa longueur par une même chaine de montagnes, mais que d'un plateau central et assex élevé se détachent diverses hautes chaines se dirigeant en sens divers et atteignant, comme le mont Taygète et les monts Achéens, jusqu'à 2,500 mètres d'altitude.

La troisième partiè principale se compose des fles, les unes situées dans son voisinage immédiat, les autres dispersées à une certaine distance. Parmi les premières on remarque les lies I o n i e n n es, à l'ouest; Cythère, aujourd'hui Certgo, au sud; Hydra et Spezzia, Égine et Salamis, et l'ille d'Eubée à l'est. Dans les dernières sont comprises la Crète, aujourd'hui Candie, et les diverses îles de l'Archipel, nolamment les Cyclades et les Sporades.

Après les montagnes et les mers, les fleuves ne jeuent plus qu'un rôle sans importance dans la configuration du sol de la Grèce, car il n'en est pas un seul qui soit navigable. Indépendamment du Pénée, du Sperchius, de l'Achéloüs et du Céphise, dont il a déjà été question, il n'y a plus guère à citer dans le Péloponnèse que l'Eurotas et d'Alphée.

La superficie totale du sol de la Grèce, dans les limites que nous venons de lui assigner, peut être évaluée à 1,460 myriamètres carrés, dont 1,060 pour le continent, 400 pour le Péloponnèse, et 200 pour les tles. Le climat de la Grèce, en raison de l'extrême diversité d'élévation du sol, varie beaucoup. Tandis qu'il est d'une rudesse extrême dans les régions montagneuses les plus élevées, il est extrêmement doux dans les contrées basses et plates; et entre ces deux points extrêmes, on trouve une variété infinie de nuances. Au total on peut dire que le climat de la Grèce est un peu plus froid que celui des contrées de la Méditerranée situées sous le même degré de latitude. Toutefois, dans les parties les moins élevées du pays on ne sait pas à bien dire ce que c'est que l'hiver avec ses neiges et ses glaces. Ce n'est guère qu'une saison de pluies, tandis que dans les mois d'été, du commencement de mai jusqu'à la fin d'août, il ne tombe pas une scule goutte d'ean, sauf les plus hautes montagnes, et que jamais le moindre nuage n'y vient troubler la pureté de l'atmosphère. La sécheresse constitue denc le caractère dominant du sol comme du climat de la Grèce,

GRECE GRECE

pays où tout se dessèche en été et la plupart des cours d'eau tarissent. Il n'y a que la rosée qui maintienne la végétation : de même que des vents soufflant régulièrement chaque jour, soit du côté de la mer, soit du côté de la terre, y tempèrent l'extrême chaleur, qui n'est vraiment intolérable que dans les vallées les plus profondes, là où ne peuvent pas se faire sentir ces vents bienfaisants. On peut dire en revanche que le ciel de la Grèce conserve partout son antique renommée, et qu'il n'est pas au monde de pays où l'atmosphère soit si pure, si radieuse, si lumineuse, l'azur du ciel plus foncé, et où tous les objets revêtent de plus brillantes couleurs. La mer, qui baigne amourensement les côtes en y formant une innombrable quantité de golfes, de baies, d'anses, de criques, etc., en même temps que les ports les plus sûrs, n'offre pas de moindres beautés en son genre. Quant à la faune et à la flore de la Grèce, elles n'ont point de caractère qui leur soit exclusivement propre, et elles répondent en général à celles de tout le bassin de la Mediterranée, et plus particulièrement de l'Italie et de l'Espagne.

La Grèce, on le voit, est un pays du caractère géographique le plus vivement accusé; séparé des contrées limitrophes par de hautes montagnes; fractionné à l'intérieur en de nombreuses et distinctes parties, reliées en revanche entre elles, comme il l'est lui-même aux contrées voisines par la mer, qui l'environne de tous côtés; occupant sur la carte de l'Europe la position la plus favorable qui se puisse imaginer pour devenir le point intermédiaire entre les civilisations de l'Orient et de l'Occident; doué d'une belle, mais non d'une luxuriante nature; dans les conditions de sol et de climat les plus diverses, mais surtout dans celles qui favorisent la vie au grand air. Ces circonstances physiques ont dù réagir puissamment sur le caractère du peuple qui l'habitait, comme le prouve tout le développement de la civilisation grecque pendant l'antiquité. On remarque dans ce développement deux périodes bien distinctes : l'époque héroique et l'époque historique (voyez, ci-après, le chapitre spécial consacré à l'histoire de la Grèce). On retrouve dans l'une et l'autre ce qui constitue les traits essentiels et caractéristiques de, la physionomie générale du peuple grec, à savoir la prééminence de l'individualité, la direction tout extérieure des idées, l'heureuse aptitude de l'esprit à saisir avec finesse, à apprécier avec intelligence et à reproduire avec habileté les objets extérieurs, une imagination aimant à se repaitre d'images sensuelles et l'amour de la beauté physique. La séparation si tranchée des races et des États, de même que l'infinie variété de degrès de civilisation, sont à l'une et à l'autre époque la conséquence des conditions physiques où la Grèce se trouvait placée. Toujours aussi on voit les Grecs faire preuve d'un goût tout particulier pour la vie et les habitudes du marin, pour les aventures et les expéditions maritimes; de même que, soit effet de la nature du sol, soit résultat du caractère national, on a lieu d'observer chez eux en tout temps et en tous lieux une grande sobriété, jointe à un penchant des plus prononcés à la volupté. Dans les deux périodes on trouve des peuples unis sans doute par une communauté de mœurs, de langage et d'intérêts, mais se comhattant souvent entre eux et se subjuguant tour à tour; la croyance aux mêmes divinités; un culte joyeux et sensuel; la monogamie en vigueur, mais sans que la femme jouisse tout à fait des mêmes droits que l'homme, et le concubinat toléré; le principe de la liberté personnelle consacré en faveur des individus nés libres et une tendance générale à affranchir la vie de toute contrainte, à la faire tendre bien plus à la jouissance qu'au travail. Toutefois, ces traits généraux subissent aux deux époques des modifications très-diverses. Ce qui différentie surtout ces deux époques, c'est qu'aux temps héroiques toutes ces particularités existaient déjà dans le caractère national sans que le peuple en eût la conscience, consacrées qu'elles étaient par d'antiques usages et par les mœurs. C'est ainsi que dès l'époque la plus reculée nous voyons l'état patriarcal dominer complétement dans la vie publique et privée, alors que les di-

vers organes de l'État et de la famille ne s'étaient point encore séparés et n'avaient pas acquis des droits dictincts. De là l'existence de rois, chargés suivant l'antique usage de régler les affaires publiques d'accord avec les anciens et les plus considérés d'entre le peuple, de rendre la justice et de commander à la guerre ; de là l'absence de toute subdivision et de toute différence dans les droits des hommes libres; de là aussi l'unique distinction de castes établie et reconnue dans le peuple, la caste des hommes libres et celle des esclaves, ces derniers provenant de la conquête et de la réduction des populations vaincues en captivité. En ce qui est des mœurs privées, c'est la vie de famille qui domine partout. De là l'importance plus grande des femmes et leur influence sur tous les détails de la vie; les soins de l'économie domestique exclusivement confiés au sexe le plus faible; un caractère de sainteté plus grand prêté à tout ce qui est afsaire de piété, aussi bien entre les hommes et la Divinité, que d'homme à homme et surtout entre parents; enfin, des relations patriarcales entre les maltres et les serviteurs, Phospitalité la plus illimitée, une situation des arts et de l'industrie bien supérieure à la grossière rudesse de l'état de nature, et surtout l'égalité des hommes libres en ce qui est des rapports sociaux et de fortune. Que si, au contraire, n examine l'état des Grecs dans les temps historiques, ce qui frappe plus particulièrement, et ce qui établit entre eux et la civilisation des peuples asiatiques une différence bien caractéristique, c'est la prétention de tout soumettre à des règles positives et invariables, prétention qui apparatt dans les moindres circonstances de la vie et dans toutes les opérations de l'esprit, et limitée uniquement par des traditions religiouses. En ce qui a trait aux affaires publiques, nous voyons cette prétention prendre souvent, comme à Sparte par exemple, les proportions les plus ridicules. Là, à force de vouloir tout réglementer et régler à l'avance, on en vient à ce point que la vie de famille n'exerce plus aucune influence sur la vie publique, et que ce sont au contraire les relations publiques qui règlent et déterminent tous les actes de la vie privée. On y a détruit la vie intime et en même temps tontes les vertus, toutes les qualités qu'elle admet. La femme y a perdu toute espèce d'importance; elle n'a plus d'autre mission que de faire des enfants; et le rôle humiliant auquel on la réduit provoque la venue des hétaires, comme il donne aussi naissance à des vices honteux, pour lesquels l'âge héroïque n'avait pas de noms. C'est ainsi qu'il s'établit dans les différents États grecs une varieté infinie de conditions pour les individus, suivant leur origine, leur lieu de naissance, leur profession. Nous voyons toute une échelle de castes (des nobles et des hommes libres, des citoyens exerçant tous les droits de cité et d'autres n'en possédant que la moitié, des patrons et des manants, des serís et des esclaves) constituées peu à peu par l'usage ou par la loi, ou bien imposées soit par un conquérant, soit par des envahisseurs, et qui à leur tour ont produit la plus extrême diversité dans les constitutions politiques. Depuis l'oligarchie la plus superbe jusqu'à la démocratie la plus effrénée, on trouve en Grèce toutes les formes de gouvernement possibles, avec les mille nuances dont ils sont susceptibles, suivant que domine dans l'Etat tel ou tel élement social. Nulle part ailleurs la politique n'a en matières de constitutions essayé de plus de combinaisons. L'extrême diversité de la législation politique engendra naturellement celle de la législation civile, quoique, à la différence de ce qui arriva à Rome, celle-ci n'ait jamais pris autant d'importance que celle-là, par la raison que la vie publique y avait complétement absorbé la vie privée et que l'homme n'y vivait pas pour lui-même, mais pour l'État. Ce qui distingue essentiellement la vie publique dans la période historique, c'est que le gouvernement patriarcal et monarchique y avait partout fait place au gouvernement républicain, surtout là où, comme à Sparte, il restait encore des rois qui ne l'étaient plus que de nom. Cette époque historique nous présente naturellement le spectacle du dé-

veloppement du génie grec atteignant son apogée dans la littérature, dans l'art et dans la religion. En même temps que la vie de samille disparatt de la vie privée, les professions se trouvent de plus en plus distinctes. Les professions libérales, que celui-là seui peut exercer qui est né homme libre, sont séparées par une profonde ligne de démarcation de celles qui sont réservées aux esclaves. Toutesois, cette disserence était plus ou moins sensible suivant le degré de civilisation auquel les États étaient parvenus. Dans ceux où les intérêts politiques l'emportaient sur tous autres. comme à Sparte, les choses en vinrent à ce point que la chasse, le maniement des armes, la participation aux affaires publiques et la culture des arts et des lettres étaient les seules occupations qu'on jugeat dignes d'un citoyen en possession de tous les priviléges qu'assurait ce titre de noblesse. Pour que la condition sociale de l'homme se trouvât si haut placée, il fallait que celle des serfs et des esclaves soit d'autant plus humble et opprimée. Les antiques relations patriarcales qui existaient entre les hommes libres et leurs esclaves disparurent presque complétement des États arrivés à un degré de civilisation plus développé, et firent place à un abime où tout l'État social devait finir par périr, en raison de l'augmentation incessante du nombre des esclaves en même temps que diminuait rapidement celui des hommes libres. Les dissérences profondes établies entre les classes et les professions reparurent dans les mœurs publiques, de même que la diversité des institutions réagit puissamment sur la politique. Ainsi, on voit en Grèce des États où , comme en Arcadie , dominait la vie pastorale et où régnait la civilisation la plus simple; d'autres, restés essentiellement agricoles, comme la Thessalie; d'autres encore où le commerce était la grande préoccupation des populations, comme à Corinthe; enfin, quelques autres devenus militaires avant tout, Sparte par exemple. Cependant, dans le plus grand nombre, il y avait fusion entre ces diverses conditions de la vie sociale. La civilisation grecque atteignit son plus haut degré de spiendeur là où, comme à Athènes et dans la plupart des îles et des États maritimes, cette fusion avait produit la plus vive activité et les froissements les plus bienfaisants. Là, au contraire, où il y avait séparation absolue des castes et genre de vie uniforme, comme dans l'intérieur du Péloponnèse et dans la Grèce septentrionale. et où se faisait sentir l'influence pernicieuse des peuples barhares limitrophes et des rapports forcés qu'on avait avec eux, en Épire notamment, l'État social des populations demeura constamment voisin de la barbarie, et offrit le contraste le plus saillant avec cette civilisation si rassinée.

La GRÈCE MODERNE se compose de la partie méridionale de la presqu'ile que nous avons décrite plus haut, des lles de l'Archipel qui l'avoisinent et des lles Ioniennnes. Séparée, au nord, des provinces turques d'Albanie et de Thessalie par une ligne à peu près droite, tirée depuis le golfe d'Arta à l'est à travers le mont Othrys jusqu'au golfe de Volo, sous le 39° de latit nord, la terre ferme comprend l'ancienne Grèce centrale ou l'Heliade proprement dite, et l'extrémité méridionale de la Thessalie en dech de l'Othrys. Il faut y ajouter la grande tle d'Eubée ou de Négrepont, la plupart des Cyclades, quelques-unes des Sporades et les îles Ioniennes. Le tout occupe 52, 189 kilomcarrés de superficie. La Grèce a été divisée, en 1833, en 10 nomes et 54 éparchies; en 1838, en 24 gouvernements; et depuis 1867 en 13 nomes ou nomarchies (départements), savoir, 3 dans l'Hellade : Attique et Béotie Phocide et Phtiotide, Acarnanie et Etolie; 5 dans le Péloponnèse : Argolide et Corinthe, Achaïe et Elide, Arcadie, Messénie, Laconie; 5 dans les les : Eubée et Sporades, Cyclades, Corfou, Zante, Céphalonie. Ces nomes sont divisés en 59 éparchies (arrondissements), et chacun de ceux-ci en un certain nombre de dèmes ou communes.

La Grèce est loin d'être un pays fertile; il n'y a guère de sa superficie totale que 7,435 kil. carrés en culture;

11,748 kil. sont susceptibles d'en recevoir; 5,420 sont couverts de forêts, 18,600 de montagnes et de rochers, et 838 d'étangs et de marécages. La terre en général appartient à un petit nombre de propriétaires; mais il y a un grand nombre de paysans qui cultivent un petit fonds pour leur compte, d'autres d'après le système du métayage, d'autres enfin, tenanciers de l'Etat, lui payent une rente de 15 p. 100 du produit brut. Ces détails indiquent tout ce que l'appropriation du sol à des buts d'utilité laisse encore à désirer. Dans les années même les plus heureuses, on ne récolte pas assez de grains pour les besoins de la consommation locale; et chaque année, il y a nécessité de tirer des quantités considérables de froment de l'étranger, notamment des ports russes de la mer Noire Après le manque de moyens suffisants d'irrigation, il faut surtout attribuer la situation si peu satisfaisante de l'industrie agricole en Grèce au peu de développements qu'y ont pris l'élève du gros bétail et la production chevaline. En revanche, les immenses troupeaux de chèvres et de moutons qu'on rencontre dans l'intérieur des montagnes ont une grande importance pour le pays. Dans les autres branches de l'économie agricole, on ne peut guère signaler que la culture de la vigne et de l'olivier et la préparation des raisins secs. On récolte beaucoup de vin, notamment dans les tles, où sont situées les meilleurs crûs (Voyez Grèce [Vins de]). Les raisins secs constituent un produit extrêmement important, et à bien dire le principal moyen d'échange de l'agriculture grecque; et depuis l'administration de Capo d'Istria cette industrie spéciale a provoqué de nouvelles plantations de vignes sur une échelle des plus vastes. Jusqu'en 1821 le commerce des raisins secs était exclusivement resté aux mains des négociants autrichiens, qui chaque année employaient de 30 à 40 bâtiments à transporter à Trieste des ports de Patras et de Vostizza en Achaïe environ 10 millions de kilogrammes de ce produit ; et de Trieste on en approvisionnait l'Autriche, l'Allemagne et même l'Angleterre. A l'époque de la révolution grecque et après, ce fructueux commerce passa aux mains des spéculateurs anglais; et il n'arriva plus que de saibles quantités à Trieste. Ce n'est qu'à partir de 1849 que plusieurs propriétaires se sont mis à vendre leurs produits sans intermédiaires, ou bien à les expédier pour leur propre compte soit en Angleterre, soit à Trieste. En 1849 la récolte des raisins secs pour la Grèce occidentale seule monta à dix millions de kilogrammes; en 1850 elle ne fut que de 9 millions. Les bois d'oliviers ont beaucoup souffert à l'époque de la guerre de l'indépendance ; cependant dès 1842 on comptait de nouveau de 7 à 800,000 pieds d'arbres appartenant, pour les quatre septièmes à l'État, et pour les trois autres septièmes aux particuliers. La sériciculture, singulièrement favorisée par la nature du climat, et qui était autrefois une source importante de richesse pour le pays, est aujourd'hui fort négligée. La guerre de l'indépendance a eu pour résultat d'anéantir la plus grande partie des mûriers, d'où est résultée forcément une diminution considérable dans la production de la soie. Toutefois, les efforts qu'on fait aujourd'hui pour raviver cette culture promettent d'être couronnés de succès. On récolte aussi un peu de coton, mais de qualité médiocre et qu'on consomme même en grande partie dans les manusactures de Patras et de la Grèce orientale. De même on cultive le mastic et le figuier. En 1850 dans la Grèce occidentale seule on récolta 4,125,000 boucauts de figues. La production de la garance est en diminution sensible; en revanche, la culture du tabac est en voie de progression constante (le meilleur croît dans l'Argolide), en raison de la consommation toujours plus grande qui s'en fait dans le pays et des demandes de plus en plus considérables de l'étranger. Faute d'aménagement intelligent les forêts de la Grèce ont beaucoup souffert, et l'usage de la vaine pâture nuit singuilèrement à ce qui en reste encore. Les forêts les plus considérables sont celles de l'intérieur de la Morée. La récolte des noix de galle va toujours en diminuant, en raison de l'émigration toujours croissante des bergers de l'A-

o GR**ÉCE**

carnanie sur le sol turc. En 1849 elle avait encore été dans la Grèce occidentale de 9,920,000 livres; en 1850 elle n'était plus déjà que de 8,960,000. L'apiculture est une source de richesse assez importante pour le pays, et le miel de la Grèce a conservé de nos lours tout son antique renom. La cire se consomme pour la plus grande partie dans le pays même. La pêche sur les côtes et dans les îles constitue une industrie importante. L'exploitation des mines n'a lieu que dans des proportions minimes, quoique les montagnes contiennent assez de métaux, notamment du fer, du plomb et du cuivre, ainsi que quelques gisements houillers, notamment dans l'île d'Eubée. On y trouve en outre des marbres et de l'écume de mer de première qualité, des sels de diverses espèces et d'excettente argile. Jusqu'à ce jour cependant le célèbre marbre de Paros est resté le plus important des produits minéraux de la Grèce.

L'industrie n'a pris éga'ement que de très-saibles développements en Grèce. A l'exception d'un petit nombre de filatures de coton, fabriques de chapeaux, etc., ce pays ne possède pas d'industrie manufacturière agissant sur une vaste échelle; aussi chaque année l'importation des produits étrangers continue-t-elle à dépasser de beaucoup l'importance des exportations en produits du sol et en produits fabriqués. En 1849 les importations s'élevèrent à 19,620,000 fr. et les exportations à environ 12,000,000. Depuis cette époque le commerce général de la Grèce s'est accru de 40 p. 100 à l'entrée et de 10 p. 100 à la sortie. Voici les résultats pour 1865 : importation 67,954,040 fr.; exportation, 37,316,592 fr., chiffre dans lequel les raisins sers entraient pour près de moitié (16,196,000 fr.), l'hui'e pour 5,728,000, et le colon en laine pour 3,736,400 fr. Dans l'ensemble du commerce grec l'Angleterre occupe depuis longtemps le premier rang : elle y figure pour plus du tiers. Ainsi elle envoie des tissus de coton et de laine, des fi's, du sucre, et elle reçoit des raisins secs, de l'huile, du tabac. Viennent ensuite la Turquie, qui expédie des céréales et des bestiaux ; l'Autriche, la France, la Russie, la Roumanie et l'Italie.

C'est dans les ties que règne le plus d'activité industrielle, car elles ont sous tous les rapports devancé de heau coup les pays de terre ferme, et elles sont les grands centres du commerce de la navigation. Cette dernière forme l'élément essentiel de l'activité nationale; et b'en qu'elle ait eu, elle aussi, beaucoup à souffrir des suites de la guerre de l'indépendance, l'aptitude toute particulière que les Grecs ont montrée à toutes les époques pour la mer n'a point tardé à la faire refleurir. La marine marchande grecque se composait déjà, en 1811, de 3,200 l'âtiments, jaugeant ensemble 141,300 tonneaux et montés par 17,000 marins. En 1866 ce chiffre était de 5,744 bâtiments. jaugeant 326,690 tonneaux et ayant pour équipage 32,513 hommes; il n'y avait encore alors qu'un seul navire à vapeur. Outre leurs propres bâtiments montés par des marins in ligènes, justement renommes pour leur habileté ct leur courage, les négociants grecs possèdent encore dans la Méditerranée un grand nombre de bâtiments étrangers; le cabotage de l'Archipel et des côles qui l'avoisinent est presque exclusivement entre leurs mains.

Les principaux centres de ce commerce sont: Hermopolis ou Syra, dans l'île de Syra; le port du Pirée, près
d'Athènes; Patras, Corfou, Corinthe et Nauplie. De
ces divers ports, ceini de Syra est resté, en raison de sa
situation heureuse, le principal entrepôt des produits manufacturés de l'Europe pour la Grèce et le Levant. Les relations commerciales entre ces ports et l'intérieur du pays
sont rendues difficiles par l'absence presque totale de bonnes
voies de communication par terre et par le défaut absolu
de sécurité sur celles qui existent (21 en tout); c'est là ce
qui fait préfèrer l'emploi du cabotage, en vue duquel on a
ctabli un h n système de pilotes et de phares. La banque
fondée à Athènes en 1841 ne contribue pas peu à faciliter les transactions commerciales. Le premier chemin de

fer a été ouvert, en 1869, en!re Albènes et le Pirée. D'après le recensement de 1862, la population de la Grèce se composait de 1,096,810 habitants. Celui de 1871 adonné, avec les fles Ionieumes récemment annexées, un chiffre de 1,457,894 habitants, dont 356,918 sur le continent, 645,389 dans le Péloponnèse, et 414,719 dans les tles; ce qui donne 28 habitants par kilomètre carré, moin a qu'en Turquie, Après la capitale, Athènes, dont la population est de 46,000 âmes et de 52,000 avec le Pirée, les principales villes sont Patras, 26,191 hab.; Syra, 25,000; Corfon, 24,091; Zante, 20,480; Nauplie et Hydra.

En ce qui est des races, les habitants du royaume de la Grèce se composent en grande partie de Grecs medernes et d'Albanais (voyez Albanie) : ceux-là fixés plus particulièrement en Morée et dans les îles; ceux-ci dominant au nord du royaume; plus, de valaques, d'un petit nombre d'Arméniens (30,000 environ) et d'encore bien moins d'Européens et de Juifs (500 au plus). Il n'est resté qu'un fort pelà nombre de Turcs. Au point de vue moral, et malgré les exceptions bonorables que présentent Athènes et les principales villes de commerce, cette population est demeurée de nos jours encore dans un état de grande infériorité; comme les idées d'ordre public lui répugnent, elle se montre en général hostile à la civilisation européenne, et persiste opiniatrément dans ses idées et ses habitudes à moitié barbares. Les deux races dominantes, les Grecs modernes et les Albanais, se distinguent au même degré par la vivacité de l'intelligence, la finesse, l'aptitude au commerce et à la navigation, par des habitudes hospitalières, de la sobriété et des habitudes d'économie, mais aussi par quelque chose d'extrêmement superficiel dans les appréciations, par l'inconstance et la légèreté, par des habitudes superstitieuses, par l'horreur du travail, par le penchant à la volupté, à l'avarice et à la cruauté. Au total, les Albanais sont plus grossiers, mais plus braves et plus loyaux que les Grecs modernes. Le brigandage, sur terre comme sur mer, continue à être regardé par les classes inférieures comme un métier n'ayant en soi rien de honteux. A l'exception d'environ 24,000 adhérents de l'Église romaine, fixés surtout dans les îles et dans les grands ports de la terre serme et dépendant d'un archevêque dont le siège est à Naxos, et de trois évêques établis à Syn, à Timos et à Santorin, la population du royaume apparties à l'Église grecque orthodoxe. Placée autrefois sons la juridiction du patriarche de Constantinople, cette Église s'en est séparée en 1833, en vertu d'un décret rendu par le synode 🕦 tional de Nauplie ; elle est aujourd'hui administrée par un said synode permanent, qui toujours se trouve dans la ville ou reside le roi, et composé de cinq évêques et d'un fonctionnaire représentant le gouvernement. Le pays compte 24 sièse épiscopaux, dont it archevêques et un metropolitain à Corfou ; les prêtres du clergé inférieur ne sont pas salaries par l'état. En 1820 on supprima 320 convents; en 1830 on réduisit à 30 le nombre des couvents de religieuses, d on confisqua un grand nombre de propriétés ecclésiastiques Néantnoins, le clergé est encore très-nombreux, et just de riches possessions territoriales. Quel que crasse que sot son ignorance, il forme un ordre qui continue à être l'objet de tous les respects de la nation. D'ailleurs, il n'y a pus de peuple au monde qui soit plus attaché que le peuple grec à la foi et à son Eglise, et il faut bien reconnaître que c'est surtout à l'influence de son clergé et à la puissance de l'idée religieuse que la Grèce est redevable de la cosservation de sa nationalité.

Aux termes de la constitution de 1844, modifiée en 1864 la Grèce forma une monarchie constitution melle. Voici quelles étaient les bases principales de cette constitution: l'Église orthodoxe est la religion d'État; mais toutes les autres religions sont tolérées: l'Église nationale greque est administrativement indépendante, mais dogmatiquement unie à la grande Église orthodoxe d'Orient. Tous les Grecs ont les mèmes devoirs. Les citoyens grecs sont seuls aptes à remplir des empleis pu-

GRECE 511

blics. La liberté individuelle est inviolable. Personne ne peut être poursuivi, a rrêté et condamné que dans les termes voulus par la loi. Le droit de pétition, la liberté de parler et d'écrire sont garantis à chacun. La confiscation complète des propriétés, l'esclavage et la question sont interdits. Le roi, la chambre des députés et le sénat exerçaient colle ctivement la puissance législative, et possédaient chacun le droit d'initiative; mais le roi seul exerce, par l'intermédiai re de ses ministres, la puissance exécutive. Il est inviolable, mais ses ministres sont responsables. Le roi nomme et renvoie les ministres et les divers fonctionnaires publics; il est le chef suprême de la force armée, conclut tous les traités de paix, sanctionne et promulgué les lois, convoque, ajourne, proroge, clot les sessions des chambres, dissont la chambre des députés et a le droit de faire grace. Toutefois, il ne saurait octroyer de titres de moblesse ni tous autres, non plus qu'autoriser ceux ac. cordés par des souverains ét rangers. La couronne est héréditaire en ligne directe; tout héritier du trône doit appartenir à l'Eglise grecque. Le roi est tenu de prêter serment à la constitution. Si le trône vient à vaquer, il y est pourvu par Passemblée au moyen d'une élection nouvelle. Les chambres sont convoquées tous les ans. En vertu de la constitution de 1844, les députés étalent élus pour trois ans; Ils devaient être agés de trente ans et citoyens grecs. Les sénateurs étaient nommés par le roi; ils devaient avoir quarante ans accomplis, et s'être distingués par des services rendus au pays. Les princes de la famille royale faisaient partie du sénat des l'âge de dix-huit ans. La chambre des dénutée pouvait mettre les ministres en accusation devant le sénat. En vertu de la nouvelle constitution volée le 29 octobre 1864 et jurée par le nouveau souverain, Georges ler, le sénat a été remplacé par un simple conseil d'État consultatif; ce corps, composé de 15 à 25 membres nommés par le roi pour dix années, a pour mission d'amender les projets de loi présentes à la chambre; mais il doit le faire dans un laps de dix jours, sinon la chambre passe outre. La chambre unique est élue pour quatre ans; elle s'assemble chaque année et sa session a une durée de trois mois ou de six au plus. Elle se compose de 188 députés, soit un par 10,000 habitants.

La justice est rendue en Grèce par une cour de cassation, 3 cours d'appel siégeant à Athènes, Corfou et Nauplie, 10 tribunaux de première instance, 3 tribunaux de commerce et 120 justices de païx. Le code civil de la Grèce participe du droit romain, du code français et de la législation allemande; ses codes pénal, de procédure et de commerce

sont calqués sur les nôtres.

Depuis la constitution de la Grèce en État indépendant il n'y a eu, pour ainsi dire, aucun budget normal qui n'ait offert un déficit. On ne possède sur ce sujet que des estimations; depuis 1859 les documents officiels manquent, et l'on ne connaît point l'état réel des recettes et des dépenses. Pour obvier au déficit qui s'accroît sans cesse on a eu recours d'une part aux emprunts, de l'autre à la création de 13 à 14 millions de bons du trésor à cours force. Excepté les soloats et les marins, aucun fonctionnaire, jusqu'au roi lui-même, n'est payé régulièrement. Le budget de 1870 évaluait les recettes à 30,692,700 fr. et les dépenses à 38,679,377 fr. Celui de 1869 quand il a elé présenté se soldait (galement en bénéfice; et ce bénéfice s'est plus fard thangé en un deficit qu'on n'a point indiqué. La dette publique est de deux sortes : la dette consolidée, qui en 1870 était de 218,239,103 fr., et la dette flottante évaluce tantot à 2, tantôt à 150 millions.

L'armée se recrute par voie de conscription avec faculté de remplacement; la durée du service est de six ans, dont trois dans la réserve. D'après la loi du 15 janvier 1867 sa force doit être portée à 31,000 hommes de troupes régulières et irrégulières; mais en 1870 il n'y avait sous les drapeaux que 8,500 hommes, dont l'entretien coûtait 7 à 8 millions par an. Quant à la flotte de l'État elle se com-

posait à la même date de 34 bâtiments (2 frégates blindées, 1 frégate, 2 corvettes, 1 vapeur à aubes, 5 vapeurs à hélice, 23 petits navires et chaloupes canonnières), montés par un millier d'hommes.

L'instruction publique, qui avait reçu autrefois l'impulsion la plus puissante et la plus salutaire, a de nouveau pâti, comme toutes les branches de l'administration, de la facheuse situation des affaires; mais elle a fait des progrès dans ces dernières années. La Grèce possédait, en 1868 (fles Ioniennes comprises), 148 établissements supérieurs d'instruction publique : l'université d'Athènes, dont les cours étaient suivis par 1,200 étudiants; 4 écoles de médecine, une d'agriculture, une des beaux-arts, une militaire, une de théologie; 16 gymnases ou lycées, avec 1,900 élèves; et 123 écoles helléniques. L'instruction élémentaire était donnée dans 1,067 cooles fréquentées par 60,000 enfants. Nous citerons encore parmi les établissements d'instruction publique l'observatoire d'Athènes, la Bibliothèque nationale, quelques musées naissants, fondés par des souscriptions particulières. On comptait en Grèce 77 journaux et 13 revues périodiques, 75 imprime-ries, et plusieurs sociétés savantes. Consultez Wordsworth, Greece pictural, descriptive and historical (Londres, 1839); Strong, Greece as a Kingdom (Londres, 1842); Maurer, das Griechische Volk (Heidelberg, 1835, 3 vol.); About, la Grèce contemporaine (Paris, 1851, in-18); Rhangabé, Helléniques (Athènes, 1853 et sniv., 3 vol.); Lacroix, Iles de la Grèce (Paris, 1861, in-8); Strickland, Greece, its condition and resources (Londres, 1863); J. Schmidt, Beitræge zur physicalischen Geographie von Griechenland (Leli zig, 1864-1870, 3 vol.); sir Th. Wyse, Impressions of Creece (Lond., 1871, in-8); Mansolas, Notice statistique de la Grèce (Athènes, 1867, In-8"); Murray, Handbook for travellers in Greece (Lond., 1872, in-18); Isambert, la Grèce et la Turquie d'Enrope (2º édit., Paris, 1873, in-18.).

Histoire ancienne.

Depuis les temps fabuleux jusqu'à la domination romaine.

[Temps fabuleux. La Grèce était bornée au nord par l'Illyrie, la Macédoine et la Thrace. Ce ne fut qu'au temps de Philippe, père d'Alexandre, que la Macédoine fut comprise dans le corps hellénique: la Thrace et l'Illyrie n'en firent jamais partie; mais ces deux pays n'en sout pas moins liés à la Grèce par une foule de traditions mythiques et historiques.

Co serait une question intéressante que d'examiner de quels éléments primitifs, puis de quelles accessions successives purent se former les populations de la Grèce; mais sur ce point on n'aura jamais que des conjectures, et la Grèce, menteuse plus que tout autre pays, a ouvert un vaste champ aux systèmes des érudits, gens, selon moi, presque aussi imposteurs mais bien moins ingénieux que les my-

D'antiques traditions et même des observations physiques font supposer l'existence du pays de Leclonie, qui occupait jadis une partie de la mer qui sépare la Grèce de l'Asie Mineure. Selon ces traditions, un tremblement de terre ébranla les fondements de ce pays, et les eaux le submergèrent en entier : « peut-être, dit Jean de Müller, fut-ce à la même époque où la mer qui couvrait les chainps de la Scythie força le passage du Bosphore et se réunit aux flots de la Méditerranée. D'après cette supposition, les nombreuses lles de l'Archipel ne seraient que les débris du pays de Lectonie, qui, selon toute apparence, avait facilité aux tribus asiatiques l'entrée de notre Europe. Le sol de la Grèce était humide et froid. Un lac immense couvrait la Thessalie avant que le Pénée se fit jour à travers les rochers. »

Les traditions des Grecs, d'accord avec l'Écriture Sainte, nous présentent les contrées orientales de l'Europe comme ayant été peuplées avant les régions septentrionales. En effet, Japhet, le troisième fils de Noé, dont le fils Javan vint s'établir en Grèce, habitait non loin des côtes de la mer CarGRÈCE

pienne, au pied du mont Caucase, si fameux dans les traditions des Grecs par le supplice de Prométhée, fils de Ja-phet. Javan ou Ion eut quatre fils : Ellas ou Élischa, qui donna son nom aux Grecs; Tharsis, le père des Thraces; Cettim, qui peupla la Macédoine, que l'Écriture appelle toujours le pays de Cettim; enfin Dodonaïm, du nom duquel on veut tirer le nom de Dodone, ville d'Épire. La Grèce fut donc peuplée par le Nord, et elle formait déjà un corps de nation lorsque des hommes du midi, Egyptiens et Phéniciens, vinrent y apporter la civilisation. Ainsi que les vieux Hellènes, les Pélasges paraissent avoir été les peuples primitifs de la Grèce. Les Pélasges se dirigèrent insensiblement du nord au midi. Est-ce à des Pélasges, est-ce à des Hellènes, qu'il faut attribuer la fondation de Sicyone dans l'Argolide, que l'on fait remonter à 2164 ans av. J.-C., et qui eut pour premier roi Égialée? Il est du moins à peu près prouvé que le Péloponnèse fut, environ vingt siècles avant Jésus-Christ , le théâtre d'une invasion pélasgique, et cette partie de la Grèce est remplie de constructions pélasgiques attestant l'existence de ce peuple gigantesque dans son architecture grossière.

Après la fondation de Sicyone, le premier événement isolé que présente l'histoire de la Grèce, est l'arrivée de l'Égyptien I nachus en Argolide, vers l'an 1986 avant notre ère. Argos int fondée par lui, selon Hérodote; par Phoronée, son fils, selon Pausanias. Phèges en Arcadie, Mycènes en Argolide, Sparte en Laconie, furent bâties par ses descendants immédiats. L'an 1883, Pélasgus I^{er}, issu d'Inachus à la quatrième génération, alla s'établir en Thessalie. Un second Pélasgus fonda Parrhasia en Arcadie (1796). Un troisième (1733) passa en Thessalie avec ses deux frères Achæus et Pthius; de la les provinces de Pélasgiotide, Achaie et de Phtiotide dans cette contrée.

Vint ensuite l'émigration de l'Égyptien Ogygès en Attique, qui reçut alors le nom d'Ogygia. Eleusis et, selon quelques anciens, Thèbes en Béotic lui doivent leur fondation; mais ce qui rend surtout célèbre Ogygès, c'est le déluge qui porte son nom. Le lac Copaïs déborda, désola la Béotie et engloutit deux villes.

Dix ans après, le Chananéen Lélex s'établit en Laconie; es compagnons, nommés Léléges, s'étendirent en Messénie. De là les liens qui, selon l'Écriture Sainte, unissaient la république de Sparte à celle des Juiss.

Sous Gélanor, neuvième descendant d'Inachus, Dana üs venant d'Égypte, aborda en Argolide, sur un pentécontore (vaisseau à 50 rameurs), devint roi d'Argos et importa de nouveaux germes de civilisation. Pélasgus IV, fils ou proche parent de Gélanor, alla fonder en Arcadie un royaume. Il apprit à ses nouveaux sujets à se faire des cabanes, à se couvrir de peaux de sanglier, et à substituer pour leur nourriture le gland aux feuilles d'arbres.

Deux siècles après Ogygès, l'Égyptien Cécrops (1578) vint enseigner aux Pélasges de l'Attique l'agriculture, le mariage et le culte des dieux. Cranaüs, son fils et son successeur, forma le tribunal de l'aréopage, seule institution politique appartenant à la Grèce pélasgique qui se soit maintenue sous les Hellènes. Cependant le Phénicien Cadmus s'établissait en Béotie; il enseigna aux Grecs l'écriture alphabétique (1550). Il institua le culte de Bacchus, et apprit à ses nouveaux sujets à faciliter l'écoulement des eaux par le moven de canaux.

Pendant que la race pélasgique dominait en Grèce, Deucalion et ses fils, chefs de la race, non pas nouvelle, mais jusqu'alors peu connue, des Hellènes, entrèrent en Thessalie. où les Pélasges de la colonie de Pélasgus II habitaient depuis environ six générations (1539). Deucalion était fils de Prométhée et petit-fils de Japhet. Il occupa les environs du Parnasse, et les Pélasges allèrent habiter d'autres contrées, l'Épire, les Cyclades, la Crète, etc. Chassé de ce pays dix ans après par le déluge qui porte son nom, et qu'ont rendu si fameux les traditions mythologiques, il visita Athènes, qui avait pour roi Cranaüs, et y sit un sacrisice à Jupiter. Ce voyage de Dencalion en Attique prépara sans doute l'élé-

vation d'Amphictyon, son fils, qui régna sur ce pays après Cranaüs. A cette époque, les Thraces vinrent menacer d'une invasion la Thessalie, à peine repeuplée depuis le déluge. Amphictyon rassembla les peuples voisins des Thermopyles, et les engagea à prendre en commun des mesures pour la défense du pays et de ses lieux. C'est là l'origine du conseil amphictyonique.

Mais de tous les fils de Deucalion, le plus important à connaître est Hellen, qui donna son nom aux peuples appelés avant lui Pelasgi ou Graii. Ses États comprenaient toute la Thessalie. La nation des Hellènes se divisa sous ses trois fils et sous ses petits-fils en quatre branches :



Ces quatre branches d'une tige commune demeurèrent dans les siècles suivants constamment distinctes les unes des autres, par la différence des dialectes, des mœurs et des constitutions politiques, indépendamment des provinces de la Grèce qu'elles pouvaient occuper. Des trois fils d'Hellen, Éolus et Dorus se partagèrent les États de leur père. Eolus eut la Thessalie, la Locride et la Béotie. Sa nombre postérité s'étendit en Acarnanie, en Phocide, dans la Corinthie, dans la Messénie. Dorus eut la contrée voisine du Parnasse. Xuthus, chassé par ses frères, se retira en Attique, où il fonda plusieurs villes. Achæus, son fils ainé, s'établit dans la partie du Péloponnèse, voisine du golfe de Corinthe, qui s'appelait alors Egialée, et qui de lui et des siens prit le nom d'Achaïe; il passa ensuite en Laconie, et finit ses jours en Thessalie, où il régna sur les peuples de la Phthiotide. De là des Achéens près de l'isthme de Corinthe, en Laconie, en Thessalie. Le second fils d'Achæus, Ion, père des Ioniens, forma d'abord un établissement dans une partie de l'Égialée; mais ses descendants en furent chassés : ils se résugièrent d'abord en Attique, d'où ils allèrent se sixer pour jamais sur les côtes de l'Asie Mineure. Dès ce moment l'Ionie d'Égialée perdit ce nom, et prit celui d'Achaie.

Cependant, la civilisation faisait toujours quelques not veaux progrès en Attique, durant les règnes heureux d'Érichthonius, qui institua les Panathénées, de Pandion 1er, d'Érechthée, qu'on croit venu d'Egypte, de Cécrops II, de Pasdion II, enfin d'Égée, au nom duquel se rattachent tant de traditions mythologiques. Sous les successeurs de Danses, Lyncée, Abas, Prœtus, Acrisius et Persée, le royaume d'Argos devint glorieux et slorissant. Prœtus résidait à Tirynthe; et Persée transféra le siége de sa domination d'Argos à Mycènes. Ces deux princes confièrent aux Cyclopes (caste de mineurs et de forgerons) le soin d'entourer d'une enceinte de murailles Tyrinthe et Mycènes. Ces constructions cyclopéennes étonnent encore aujourd'hui les voyageurs. Elles sont composées de blocs non taillés, dont la din donne une grande idée de la force des hommes à cette époque. Le royaume d'Argos fut divisé en quatre principautés, dont deux appartenaient à la famille de Danaus, et deux autres aux Hellènes Melampus et Bias. Ces partages, suivis de plusieurs guerres civiles, et en dernier lieu des querelles entre les Héraclides et Eurysthée, préparèrent l'usurpation des Pélopides. Pélops, fils de Tantale, qui régnait à Smyrne, était de race pélasgique aussi bien que les Troyeas du royaume de Dardanie. Après une guerre désastreuse, soutenue par son père contre le Dardanien Ilus, il passa en Thessalie avec de grands trésors, rallia autour de lui les Achée plitliiotes, et conquit une partie du Péloponnèse, auquel il donna son nom (1362). Les alliances de ses fils avec les familles royales d'Argos et de Sparte assurèrent aux Pélopides la prépondérance en Élide, en Laconie, en Argolide. Le plus puissant de ces princes fut Atrée.

Epoque héroique. Ici commencent les temps héroiques; ici se placént les travaux d'Hercule, qui institua les jeux Olympiques (1384-1350); l'expédition des Argonautes dans la Colchide (1350); la grande puissance maritime de Minos II, roi et législateur de Crète (1330-1315); les exploits de Thésée, qui réunit les 12 bourgs de l'Attique en une seule ville, et fit du gouvernement d'Athènes une démocratie avec un roi (1322); les malheurs d'Œdipe, la guerre des sept chefs alliés contre Thèbes (1318); enfin, celle des Épigones contre cette même ville (1307). On a dit de la double guerre de Thèbes qu'elle fut la première où les Grecs montrèrent quelque connaissance de l'art militaire, et cet esprit d'association qui fonda chez eux l'unité nationale. Ce fait ressort bien davantage de la guerre de Troie.

Depuis la guerre de Troie jusqu'à la guerre des Perses. Le royaume de Troie avait été fondé au pied du mont Ida en Phrygie, vers l'an 1547, par le Pélasge Dardanus. Dans l'espace de trois siècles, les rois de Troie avalent soumis plusieurs peuples asiatiques, et s'étaient emparés de la Thrace et de la vaste contrée qui s'étendait jusqu'aux frontières de la Thessalie. Priam était considéré comme le plus riche monarque de cette partie de l'Asie. Les chefs des peuplades grecques se réunirent contre lui pour venger Ménélas, roi de Lacédémone, dont la femme avait été enlevée par Paris, l'un des fils du roi troyen. Assemblés à Mycènes, ils reconnurent pour chef le sils et successeur d'Atrée, Agamemnon, roi d'Argos et frère de Ménélas. Les nombreux vaisseaux des confédérés prouvent combien déjà la Grèce était florissante. La guerre de Troie, qui dura dix ans, eut lieu de 1280 à 1270, et se termina par la ruine de cette ville. En même temps, la longue absence des chess occasionna dans leur patrie des troubles qui devinrent funestes aux princes du sang de Pélops. Malgré ces tempêtes, qui n'atteignaient que les têtes élevées, jamais la civilisation ne s'était plus heureusement développée en Grèce. Les captifs troyens y apportèrent les arts de l'Asie. Déjà le siége de Troie avait fait briller, même dans le camp des assiégeants, les talents de l'ingénieux et disert Ulysse, de Calchas, à la fois orateur et poête, de Podalyre et Machaon, médecins, qui se signalèrent encore comme guerriers, poëtes et musiciens; enfin, d'Épéus, ingénieur, sculpteur et lacticien, comme Palamède, à qui l'on doit l'invention des échecs. Les communications avec la riche et industrieuse Asie devinrent de plus en plus saciles. Plusieurs poêtes seurirent. précurseurs du chantre d'Achille, qui sans doute a profité de leurs essais contemporains. L'art de la ciselure, à en juger par les descriptions que fait Homère des armures de ses héros, était déjà très-avancé. La peinture sut trouvée : invention de l'amour, l'art du dessin remontait à une haute an-

Depuis le voyage des Argonautes, le génie aventureux des Grecs les portait chaque jour à de nouvelles expéditions maritimes. La seconde guerre de Thèbes avait donné lieu à plusieurs émigrations, tant sur les côtes de l'Asie Mineure que dans le Latium. Après la prise de Troie, Idoménée, Philoctète, Diomède, les Pyliens de Nestor, les Locriens d'Ajax, les compagnons d'Ulysse, etc., formèrent de nombreux établissements dans la partie méridionale de l'Italie qui s'appelait Grande-Grèce (1270-1266). Enfin, Teucer, fils de Télamon, bâtit Salamine dans l'île de Chypre.

Quatre-vingts ans après la prise de Trole, les Héraclides, ou descendants d'Hercule, que les Pélopides avaient chassés du Péloponnèse, y rentrèrent avec les Doriens et les Étoliens. Ils avaient trois chefs: Témène, Cresphonte, et Aristodème. Témène eut Argos, Cresphonte obtint la Messénie, et Aristodème, mort pendant l'expédition, transmit à ses deux fiis jumeaux, Eurysthène et Proclès, le royaume de Sparte, où la royauté demeura partagée entre deux rois (1190). L'Élide fut donnée à l'Étolien Oxylus. Environ trente ans après, Aléthès, autre Héraclide qui était demeuré en Doride, vint rejoindre ses frères et s'empara de Corintie (1160). Ainsi, les territoires d'Argos, de Sparte, de Mycènes et de Co-

rinthe, enlevés à leurs anciens habitants les Achéens, deviennent doriens. Les Achéens à leur tour chassèrent les Ioniens, et s'établirent dans le pays appelé depuis Achaïe. Les Athéniens accueillirent les Ioniens. Tandis que les invasions amenaient dans les autres États de fréquents changements, Athènes se distinguait par la conservation de la race indigène et des mœurs primitives. Une autre suite de ces migrations fut l'établissement, tant dans l'Asie Mineure et sur les côtes du Pont-Euxin qu'en Italie et en Sicile, de nombreuses colonies grecques, fondées d'abord par les Éoliens, bientôt après par les Ioniens et par les Doriens eux-mêmes. Ces colonies eurent la plus grande influence sur le développement ultérieur de la nation hellénique; mais il me paraît inutile d'en présenter l'indication, qui ne pourrait être ici qu'une sèche nomenclature. « Une colonie, nous dit M. Saint-Marc-Girardin, partait de la Grèce sous la conduite de quelque héros, fils des dieux, emportant avec elle le feu pris aux autels de la Métropole et queique obscure réponse de l'oracle de Delphes qui lui désignait le lieu où elle devait s'établir. Elle trouvait ce lieu prédestiné; elle y élevait un temple à Mercure *Echasius* (qui protége les débarquants) ou à Apollon Archagète (qui sert de chef ou de conducteur); elle y bâtissait une ville; mais bientôt les habitants du pays, étonnés et vaincus un moment, attaquaient la colonie naissante; souvent elle périssait. Alors quelque autre ville grecque envoyait à son tour une colonie aux mêmes lieux; car les colonies suivaient volontiers les traces de leurs de ncières. Les Hellènes abordaient où avaient abordé les Pélasges; les Ioniens succéduient aux Éoliens : le flot suivait le flot, et c'est ainsi que les villes grecques de la Thrace, du Bosphore, du Pont-Euxin et de l'Asie Mineure eurent plusieurs fondateurs successifs; c'est ainsi que les traditions sont diverses sans être mensongères. » Dans les deux siècles qui suivirent le retour des Héraclides, des gouvernements républicains se formèrent dans les différents États de la Grèce, à l'exception de l'Épire. La révolution commença à Thèbes, l'année même du retour des Héraclides (1190). Dans une guerre contre les Doriens, Codrus, roi d'Athènes, se sacrifia pour la patrie (1132). Les Athéniens déclarèrent qu'ils ne reconnaitraient plus d'autre roi que Jupiter. A l'hécoïque Codrus ils substituèrent Médon, son fils ainé, sous le titre d'archonte à vie. Quatre cents ans plus tard, l'archontat fut réduit à dix ans (734); enfin, l'on créa neus archontes annuels (684).

L'an 984 l'Argolide s'érige en république. On ne connatpas les circonstances qui assurèrent la liberté des habitants de l'Achaïe, de la Sicyonie, de la Locride, de la Phocide. Malgré ce morcellement de la Grèce en une foule de petits États indépendants, séparés les uns des autres par des intérêts divers et même hostiles, certaines institutions entretinrententre eux cette union, qui fit d'eux la première des nations de l'antiquité. Ces institutions surent l'oracle de Delphes, les jeux Olympiques, rétablis par Iphitus, roi d'Élide (776), et le conseil des amphictyons, dont l'influence tutélaire se trouva fortifiée par l'établissement des Doriens dans le Péloponnèse. L'objet de toutes ces institutions était la religion; le but de l'assemblée des amphictyons elle-même était encore plus religieux que politique. Les Grecs seuls pouvaient prendre part aux jeux qu'on célébrait à Olympie. L'oracle de Delphes secondait les héros et les législateurs. Ce fut après que la pythie lui eut adressé ces mois : « Mon oracle incertain balance s'il te déclarera dieu ou homme; je te crois plutôt un dieu, » que Lycurgue donna cette législation qui, subordonnant la morale à la politique, fit de Sparte, avec deux rois et un sénat, une république sans troubles, une royauté sans abus. Il placa les Spartiates sous l'empire de l'exaltation patriotique, à peu près comme Moise avait par la loi placé les Juis sous l'empire d'une sorte d'exaltation religieuse. La législation de Lycurgue est de l'an 766. On ne sait si l'on doit lui attribuer l'institution des é phores, magistrats annuels, tirés de la

514 GRÈCE

classe populaire et chargés de défendre le peuple contre l'oppression. On ne peut douter que leur grande puissance ne soit d'une époque postérieure à Lycurgue. Il avait désendu aux Spartiates de faire longtemps et avec acharnement la guerre aux mêmes ennemis. Les deux guerres de Messénie, qui eurent lieu au mépris de cette loi, procurèrent à Sparte la suprématie parmi les États du Péloponnèse. Durant la première de ces guerres, les rois de Messénie Euphaès et Aristodème tinrent tête pendant vingt ans aux farouches Spartiates à la funeste journée d'Ithome força les Messéniens à rendre les armes et à céder aux Lacédémoniens la moitié de leurs terres. Trente-neuf ans après la prise d'Ithome, la Messénie, sous le héros Aristomène, secoue ses fers. Pendant dix-huit ans (de 683 à 668), la fortune reste indécise entre les deux peuples; Sparte, qui doit ses victoires à l'Athénien Tyrtée, général et poëte, finit par l'emporter. La Messénie est rayée du nombre des nations de la Grèce. Les habitants qui restent dans le pays sont réduits à l'esclavage, et, sous le nom d'ilotes, se confondent avec les peuples serfs qui cultivent la terre pour la sière et oisive Lacédémone. Les autres se résugient en Arcadie; mais tout ce que la nation messénienne conserve d'hommes énergiques vont s'établir en Sicile, où ils donnent à la ville de Zancle le doux nom de leur patrie (Messine).

Athènes (car durant cette époque que dire d'intéressant sur les autres cités de la Grèce?) Athènes cependant vivait en proie aux désordres d'un gouvernement sans base et sans règles. Il n'existait point de lois écrites : fout s'y décidat d'après la tradition et les usages. Le peuple, qui se lasse de l'anarchie, charge l'archonte Dracon de rediger un code. Ce législateur, par ses lois sévères jusqu'à la cruauté, manque le but en le dépassant (624). Le désordre est au comble : l'ambitieux Cylon veut asservir sa patrie (598). Il est massacré dans la citadelle de Minerve. Athènes. souillée par la profanation de ce lieu saint, appelle un homme inspiré, le Crétois Épiménide (596). Il fait construire de nouveaux temples, érige au Dieu inconnu cet autel que saint Paul reconnaîtra six siècles plus tard, et par des règlements utiles tâche de rendre les Athéniens au calme et au bonheur. A peine les a-t-il quittés, les factions se rallument : le peuple alors se jette dans les bras de Solon, qui devient son législateur (582).

Solon était du nombre de ces sept hommes célèbres de la Grèce qui firent leur étude de la véritable sagesse, et qui s'appliquèrent à renfermer dans de courtes sentences le résultat de leurs méditations. La plupart d'entre eux étaient des hommes d'État. Solon abolit les lois de Dracon, à l'exception de celles qui concernaient le meurtre. Ses lois criminelles étaient les plus sages de l'antiquité; mais il toucha peu au gonvernement d'Athènes. Dans ses lois sur la vie privée, il subordonna la politique à la morale: Lyctrque avait fait tout le contraire. Solon lui-même a jugé sa législation en disant « qu'il avait donné aux Athéniens non les meilleures lois, mais les meilleures qu'ils pussent supporter ». Cette grande œuvre accomplie, il s'éloigna d'Athènes: à son retour, après vingt ans d'absence, il trouva tout en combustion.

Bientot Pisistrate s'empare de la tyrannie (560): il observe des lois de Solon toutes celles qui se concilient avec son usurpation; et il use de son pouvoir avec une modération qui a fait voir en lui le précurseur de Périclès. Hipparque, fils de Pisistrate, eut les qualités brittantes de son père; mais une passion honteuse et déréglée; trop commune chez les Grecs, le perdit. Ayant offensé le bei Harmodius, il s'attira sa haine et la rivalité furiouse de son ami Aristogiton, et périt sous leurs coups au milieu d'une fête publique. Hippias, frère d'Hipparque, qui lei survit, gouverne avec sévérité: les Athéniens, irrités, appellent les Lacédémoniens à leur secours. Cléomène, roi de Sparte, chasse Hippias, qui se réugie auprès du roi de Perse Darius. La constitution de Solon fut rétablie dans son entier.

Depuis la guerre des Perses jusqu'à la fin de la guerre de Péloponnèse. Le moment était venu où le colosse persan

allait se briser contre les petites républiques de la Grèce. En 513, Darius, à la suite d'une expédition malheureuse contre les Scythes, rendit la Macédoine et la Thrace tributaires. Déjà, sous Cyrus, l'Ionie, la Carie et la Doride (c'esta-dire la Grèce de l'Asie Mineure), avaient été subiguées par le grand-roi. En 500 les Athéniens brulèzent Sardes, en soutenant la révolte des Joniens contre Darius.

La révolte d'Ionie, l'incendie de Sardes, demandaient vengeance : la conquête de la Grèce fut résolue. Le jeune Mardonius, gendre du grand-roi, part avec une armée nombreuse, perd ses vaisseaux dans une tempête, 20,000 hommes chez les Thraces, et revient à Suze couvert de honte. Darius n'en fut que plus irrité. Il avait promis à ses semmes des esclaves athéniennes, et les héraults qu'il avait envoyés aux Athéniens et aux Spartiates pour demander la terre et l'eau avaient été, par une cruelle dérision, précipités dans des fosses ou dans des puits. Une nouvelle armée plus nombreuse, sous la conduite de généraux plus habiles, le Mède Datis et le Perse Artapherne, part avec l'ordre d'ameuer chargés de chaînes tous les habitants d'Athènes et d'Érétrie, ville de l'Eubée. Érétrie est d'abord enlevée d'assaut. livrée au pillage, à l'incendie, et tous les habitants réduits en servitude. Fière de ces succès, l'armée des Perses, guidée par Hippias, débarque dans l'Attique. Toutes les villes grecques, épouvantées, envoient leur soumission. Mais trois héros, Militade, Aristide et Thémistocle, relèvent le courage des Athéniens. On prend les armes avec enthousiasme; les esclaves même sont enrôlés. Chacune des dix tribus fournit mille soldats, les Platéens un pareil nombre; puis, avec 11,000 hommes seulement, Miltiade accable, dans les plaines de Marathon, la multitude des Perses (490). Les Spartiales n'arrivent qu'après la victoire accomplie. Miltiade, avec la slotte d'Athènes, veut purger les mers et les ports de la Grèce de ce qui reste des barbares : il écheue devant Paros, est accusé de trahison, et condamné, par l'ingrate république qu'il a sauvée, à payer les frais de l'expédition. Il mourt en prison, faute de pouvoir payer l'amende, et sa pauvreté est sa plus noble justification. Darius meurt en léguant à son fils X er x ès ses projets de vengeance (485). En Grèce, Thémistocle, à qui les lauriers de Miltiade Otaient le sommeil, le remplace à la tête de la république. Il supplante le vertueux, le juste Aristide, qu'il fait bannir par l'ostracisme, augmente la marine d'Athènes, et en combattant les Éginètes, qui disputent à sa patrie l'empire de la mer, il prépare les Athéniens à une lutte bien autrement importante contre les Perses. Xerxès, avec dixsept cent mille horames et douze cents trizèmes, sans compter les vaisseaux de transport, si l'on en croit Hérodote, arrive à l'Hellespont. Il passe la mer sur un pont de bateaux, et s'avance vers la Macédoine, à travers les tribus hostiles de la Thrace. Les villes de Thessalie, les peuplades du Pinde, de l'Ossa, de l'Olympe, envoient leur soumission. La Béotie suit cet exemple, excepté Thèbes et Platée, dont les députés vont icindre à l'istume de Corinthe les représentants de la Grèce. Sparte est à la tête de la ligue, et Thémistocle, sous les ordres du Spartiate Eurybiade, dirige la flotte confédérée. Léonidas, roi de Sparte, avec 7,000 hommes, se poste au défilé des Thermopyles. Après quelques jours d'une béroïque résistance, la trahison livre aux Perses les hauteurs environnantes. Toute désense devenait inutile; mais Léonidas vout rester fidèle à son serment. Il renvoie tous les Grecs, et ne garde avec ses 900 Spartiates que 400 Thespiens, qui refusent de les abandonner. Cette glorieuse élite, si grande dans la postérité, combat jusqu'à la mort de son dernier solilat, pour obeir aux lois de Lacedémone; mais l'ennemi a perdu 20,000 de ses meilleurs guerriers.

Pendant que la flotte de Xerxèa, reponsaée par les Grecs au promontoire d'Artémisium, perdait 200 valsseaux par une tempéte, le déspote entre en Phocide, reçoit les Thébains dans son alliance, et occupe teute la Grèce centrale. Athènes est livrée aux flammes, La victoire navale de Salsmine couronne ces nobles prévisions. Elle est l'œuvre de Thé-

mistocle, qui a su à la fois tromper Xerxès par de faux avis, endormir la susceptibilité jalouse de Sparte et se réconcilier avec Aristide. La flotte du grand-roi est détruite, son armée décimée par les privations et les maladies, ses alliés, les Carthaginois (voyez CARTHAGE), accablés par Gélon en Sicile. 11 fuit précipitamment, repasse l'Hellespont sur une barque de pêcheur, et va cacher sa honte à Suze, au fond de son sérail. Là il apprit la double victoire que les Grecs remportèrent le même jour (479) sur les forces qu'il avait laissées en Grèce, aux ordres de Mardonius. Le danger passé, Athènes, avec toute sa gloire, ne trouva pas grace devant les Spartiates, qui s'opposaient à la reconstruction de ses murs et de ceux du Pirée. Pendant que Thémistocle entame à ce sujet une insidieuse négociation, tous les Athénieus mettent la main à l'œuvre, et Athènes est de nouveau fortifiée. Les hauteurs de Pausanias, le vainqueur de Platée, révoltent les alliés, qui transportent aux Athéniens le commandement jusqu'aiors dévolu aux Spartiates. Pausanias conspire contre la liberté de la Grèce : il expie son crime par une mort cruelle. Thémistocle, qu'on accuse d'avoir partagé ses projets, s'éloigne à temps, et se retire auprès du roi de Perse, qui le comble de richesses et d'honneurs. La modération d'Aristide, qui administre les subsides des alliés, consolide l'influence d'Athènes et la rend chère à la Grèce. Aristide a pour élève le fils d'un grand homme : c'est Ci mon, fils de Miltiade. Ses victoires et ses conquêtes étendent la puissance de sa patrie ; son triomphe près du sleuve Eurymédon rend la liberté aux Grecs de l'Asie Mineure (472). Mais les temps d'Aristide se passent ; l'orgueil d'Athènes croft avec sa puissance, et soulève contre elle ses alliés de la Grèce. Sparte, à moitié détruite par un tremblement de terre et par la révolte des Messéniens et des Ilotes, ne peut encore profiter des fautes de sa rivale. Cependant Périclès, chef du parti démocratique à Athènes, s'empare du gouvernement, et fait exiler Cimon. Il livre aux Spartiales la bataille sanglante et indécise de Tanagre. Mais le rappel de Cimon, proposé par Périclès lui-même, fait cesser cette guerre intestine. Cimon dirige contre la Perse l'humeur inquiète de ses concitoyens, soutient la révolte de l'Égyple, et dicle à Artaxerxès le sameux traité qui, après cinquante et un ans de combats, bannit la marine persane de toutes les mers helléniques et garantit la liberté de tous les Grecs de l'Asie (449). Le même navire apporta dans Athènes l'instrument de ce traité et les restes inanimés de son auteur.

Périclès l'Olympien occupe la scène après Cimon: l'ambition de cet heureux heritier des projets de Pisistrate précipite la Grèce dans un abline de maux. Pour dominer Athènes, il a besoin d'une lutte contre Sparte. Son éloquence et surtout son habileté à tout conduire sans se montrer lui procurent une royauté sans titre, fondée sur l'enthousiasme aveugle du peuple. Son pouvoir ne trouve de contrôle que dans l'opposition timide de Thucydide, représentant de l'aristocratie. Thucydide est banni. Du reste, Périclès emploie son influence à la grande satisfaction de la démocratie qui le soutient. Athènes se couvre de monuments, et l'or des alliés en fait les ffais. Atliènes devient le siège de tous les arts, la patrie de tous les savants; et son peuple, qui n'a d'autre soin que d'assiter aux fêtes et aux assemblées publiques, est pour cette assiduité payé aux dépens de la Grèce. Un peuple si lieureux peut-il craindre les revers? Aussi, dans son enthousiasme Athènes se lance aveuglément dans la guerre du l'éloponnèse où Périclès l'entraine.

Guerre du Peloponnèse. Un débat sanglant s'était élevé entre Corcyre et Corinthe, sa métropole: Athènes prit parti pour Corcyre. Corinthe se venge en faisant soulever Potidée, colonie d'Athènes, déjà travaillée par les intrigues de Perdiccas II, roi de Macédoine. Les Corinthiens, vaincus, dénoncent à la Grèce "ambition d'Athènes. Une ligue se forme à Sparte; Argos et Platée se rangent du côté d'Athènes; la guerre du Péloponnèse commence (431). Cette guerre, qui dura vingt-sept ans, et qui moissonna la fleur de la Grèce, a cela de remarquable, dit un auteur moderne, qu'elle ne fut

pas sculement une guerre contre les peuples, dais aussi contre les constitutions des États. La politique d'Athènes, pour établir et maintenir son influence chez les étrangers, était de soulever partout la populace contre les citoyens riches et puissants et de se créer partout un parti démocratique ou athénien, pour l'opposer au parti lacédémonien ou aristocra-tique (431). » Les Thébains envahissent Platée, et sont chassés. La première année de la guerre est signalée de part et d'autre par d'aifreux ravages. Tandis que le roi de Sparte, Archidamus, désole l'Attique, Périclès contraint les Athéniens à rester enfermés dans leurs murailles. Ainsi qu'il l'avait prévu, la famine a bientôt chassé les Spartiates. Périclès, à la tête des galères d'Athènes, détruit la flotte des Locriens. La population athénienne sa porte tout entière aux rivages de la Mégaride. Après cette campagne, Périclès prononce l'éloge funèbre des héros morts pour la patrie, et Athènes se trouve consolée. La peste, décrite si énergiquement par Thucydide, si savamment par Hippocrate, vient ajouter à tous ces maux (430). Dans leur désespoir, les Athéniens retirent le pouvoir à Rériclès; ils le rappel-lent presque aussitôt, mais il succombe aux atteintes de la peste. Cet homme, doué de qualités brillantes, habile capiaine, grand homme d'État, orateur surtout, réussit pendant trente ans, moins par ses services et ses exploits que par la puissance de la parole, à conduire à son gré le plus variable des peuples de l'antiquité. Mais qu'importent à sa gloire les maux de quelques années qu'il attira sur sa patrie, puisque son nom sera éternellement placé à la tête des grands hommes dont l'influence a fait marcher l'intelligence humaine?

Les Athéniens prennent Potidée (437), punissent la défection de Lesbos, mais ne peuvent empêcher la prise de Platée, dont les généreux désenseurs sont froidement égorgés par les Thébains. La ville est détruite de fond en comble; mais Platée vit éternellement dans le bel épisode que lui a consacré Thucydide. Le général athénien Démosthène transporte la guerre dans le Péloponnèse, s'empare de Pylos, bat les Lacédémoniens, malgré la valeur de Brasidas : quatre cents Spartiates, enfermés dans l'ile de Sphactérie, sont obligés de se rendre. Cythère est prise par Nicias; les Corinthiens sont battus; les Ilotes se révoltent, et les Messéniens, rétablis à Pylos, menacent les Lacédémoniens jusque dans Sparte. Athènes triomphante peut dicter la paix à sa rivale, qui l'implore; mais elle veut toujours la guerre: la fortune l'abandonne. Ses troupes sont vaincues à Délium (424). Brasidas lui enlève la Thrace et lui accorde une suspension d'armes. L'Athénien Cléon, fougueux démagogue, entraîne de nouveau sa patrie dans la guerre. Aussi mauvais général que suneste orateur, il est vaincu et tué. Les Spartiates, qui ont aussi perdu sous les murs d'Amphipolis leur chef, Brasidas, veulent la paix : elle est conclue pour cinquante ans (421). Alcibiade, qui aspire à l'héritage de Périclès, porte les Athéniens à violer le traité, malgré les avis du sage Nicias, qui est à ce jeune ambitieux ce que Thucydide avait été pour Périclès. Après quelques saits d'armes insignifiants, les Athéniens, dont l'ambition téméraire ne recule devant aucune entreprise, tournent leurs armes contre la Sicile, où les appellent les Ségestins. Alcibiade commande l'expédition, dont les préparatifs sont immenses. Il a pour collègues Nicias et Lamachus (415). A peine a-t-il quitté Athènes que ses ennemis l'accusent de sacrilége. Il est rappelé de Sicile, où d'éclatants succès couronnaient déjà ses armes. Alcibiade s'enfuit à Sparte, brûlant de se venger de ses concitoyens. Dès lors plus de succès pour Athènes. Nicias. qui a perdu un temps précleux devant Naxos, assiège trop tard Syracuse. Le Spartiate Gylippe sauve la ville, bat les Athéniens sur terre et sur mer. Leur armée est prise ou détruite. Niclas ne survit point à tant de désastres. Les carrières de Syracuse étaient encombrées de prisonniers athéniens. Quelques-uns adoucissent leur captivité en récitant à leurs maltres les beaux vers d'Euripide (415). Athènes, un instant consternée, se montre bientôt supérieure à la fortune. Une flotte sortie du Pirée arrête les progrès des ennemis

dans la mer Égée, et rappelle Alcibiade, qu'un éclatant aduttère a fait bannir de Sparte, et qui s'était retiré auprès du satrape de Carie, Tissapherne (312). Les alliés, vaincus dans deux betailles navales et dans deux combats sur terre, épuisés d'hommes et d'argent, abandonnés par le satrape d'Ionie Pharnabaze, implorent une paix que leur refuse Athènes. Alors Alcibiade ramène dans sa patrie sa flotte victorieuse. Il est reçu au milieu des transports d'une joie délirante, et replacé à la tête du gouvernement de la république. Six mois après il errait en fugitif sur les côtes de l'Asie Mineure. Une faute de son lieutenant Antiochus lui avait attiré la disgrâce de ses légers compatriotes (409). Les dix généraux qui le remplacent détruisent la flotte lacédémonienne aux îles Arginuses. Mais une tempête les empêche d'ensevelir les morts et la superstition athénienne oublie leur victoire. Ils subissent la mort des traîtres et des sacrilèges. Ce fut le Spartiate Lysandre qui cette fois châtie Athènes, dont il détruit la flotte près d'Ægos-Potamos; il ameute contre elle tous ses alliés, et jusqu'à la Perse, puis vient mettre le siège devant ses murs : il fallut céder et livrer tous ses vaisseaux, toutes ses richesses, et recevoir garnison lacédémonienne (404). Trente tyrans, créatures de Lysandre, exercent dans la malheureuse ville un odieux despotisme. La même révolution s'opère dans toutes les villes grecques d'Europe et d'Asie. Elles recoivent des harmostes ou commandants militaires de Sparte.

Depuis la guerre du Péloponnèse jusqu'à la bataille de Chéronée. Mais Sparte commence à craindre pour sa propre liberté. Lysandre songe à renverser les lois de Lycurgue au profit de son ambition. Sparte, pour rester libre, sent qu'elle a besoin d'Athènes libre. Elle favorise l'Athénien Thrasybule (403), qui chasse les trente tyrans et rétablit l'ancien gouvernement démocratique. Ici se place le grand crime athénien, la condamnation de Socrate (400). Athènes a perdu l'empire de la Grèce, et Sparte régente à son gré tous les États helléniques. Cependant, le roi de Perse a mis à profit la rivalité des républiques grecques. En les soutenant tour à tour, il a épuisé l'une par l'autre, et c'est lui maintenant qui va dominer la Grèce. Un moment, pourtant, son empire sut en danger. Le jeune Cyrus, en ébraniant, à la tôte d'une aimée grecque, le trône d'Artaxerxès, son frère, avait ouvert le chemin que suivit bientôt Agésilas; et la retraite des dix mille, gloire éternelle de l'Athénien Xénophon, annonça ce que pouvait une poignée de Grecs. Ce sut bien autre chose lorsque le roi de Sparte Agésilas, vainqueur de Tissapherne et de Pharnabaze, s'élança au milieu de l'Asie suivi de 20,000 Grecs et d'une foule de barbares. Mais l'or du grand-roi avait formé derrière lui une ligue terrible, qui s'annonce par la défaite et la mort de Lysandre. Sparte rappelle Agésilas à la défense de ses foyers. Il trouva toute la Grèce armée contre sa patrie. La bataille de Coronée ne décida rien. L'Athénien Conon et le satrape Pharnabaze venaient de détruire la flotte lacédémonienne. Sparte semblait perdue. Agésilas désarme la Perse par le traité d'Antalcidas, qui met les villes grecques et la plupart des îles d'Asie sous l'empire du grand-roi. Athènes, à qui on laisse Imbros, Scyros et Lemnos, ne s'oppose point à cette honteuse transaction. Ainsi, l'œuvre du traité de Cimon est détruite. tant en Asie qu'en Grèce. Sparte, sûre de dominer sous le patronage des Perses (386), donne pleinement carrière à son ambition. C'est sur la Thrace qu'elle dirige ses efforts. Phœbidas, héros des temps héroïques par sa valeur brillante, mais tout dévoué à la politique immorale de sa patrie, s'empare de Thèbes par surprise (381). On se récrie contre cette violation du droit des gens : les éphores condamnent Phœbidas et gardent la ville. Thèbes est bientôt vengée : l'exilé Pélopidas part des murs d'Athènes avec sept compagnons, entre dans Thèbes (379), surprend les tyrans établis par les Spartiates, et les massacre. Thèbes est libre. Athènes s'empresse de la secourir. Toute la jeunesse thébaine vole aux armes, sous la conduite de Pélopidas et d'Épami nondas, de qui l'âme élevée inspire aux lourds

Béotiens un comage dont jusqu'alors ils avaient paru peu susceptibles. Le roi de Sparte Cléombrote est repu trois fois, Agésilas lui-même ne peut vaincre leur opinistreté. Il abandonne Thespies et Platée, pendant que les généraux d'Athènes, Chabrias le tacticien et l'heureux Timothée, humilient en maints combats la flotte lacédémoniement Les alliés de Thèbes jalousent bientôt ses succès et sa nouvelle puissance. Athènes se détache de la ligne. Une paix générale est signée à Sparte. Épaminondas y représente sa patrie : il veut , si Thèbes renonce à dominer la Béotie, que la Laconie soit libre aussi du joug de Sparte. Ce fier lan gage irrite Agésilas, qui de sa main essace Thèbes du traité (371). L'éclatante victoire de Leuctres, cette première et immortelle fille d'Épaminondas, met le comble à la gloire de Thèbes, qui s'annonce comme la libératrice de la Grèce. Les anciens ennemis de Sparte se soulèvent par tout le Péloponnèse. Les Arcadiens fonden: Mégatomilis; ils appellent le heros thébain, qui parait bientôt avec 70,000 hommes, et fait voir aux femmes de Sparte, pour la première fois, la sumée d'un camp ennemi. Les talents d'Agésilas sauvent sa patrie. Épaminondas, obligé de se retirer, veut, en quittant le Péloponnèse, laisser des ennemis aux portes de Sparte. Il rétablit l'Arcadie et la Messénie en corps de nation, et fonde Messène (369). Sparte s'allie avec le grand-roi, avec Syracuse; elle est secourue par Athènes. Chabrias sauve Corinthe, menacée par Épaminondas, et le force à rentrer dans la Béotie. Les Arcadiens, qui croient pouvoir se passer de Thèbes, assrontent l'armée spartiate : ils sont vaincus par Archidamus à la bataille sans larmes (367). Cependant Pélopidas soutenait en Thessalie la gloire des armes et de la politique thébaines contre Alexandre, odieux, mais habile tyran. Surpris par celui-ci, il est promené captif dans une cage de fer, et délivré par Épaminondas. Il veut se venger du perside, et succombe en soldat près de Cynocéphales (365). Épaininondas, qui, à la suite d'une troisième invasion dans le Péloponnèse, a conçu le projet de donner aux Thébains l'empire de la mer, parcourt l'archipel hellénique à la tête de cent trirèmes, et fait révolter les villes maritimes contre Athènes (364). Rappelé une quatrième fois dans le Péloponnèse par les troubles qu'y excitent les Arcadiens, profanateurs du temple d'Olympie, il rallie sous ses étendards tous les ennemis de Lacédémone. Une grande bataille s'engage sous les murs de Mantinée : elle doit décider du sort de la Grèce. Épaminondas, vainqueur et blessé à mort, expire dans la joie de son triomphe. Avec lui Thèbes semble avoir rendu l'âme (363). A l'école d'Épaminondas, un jeune barbare, laissé en otage à Thèbes, avait appris à vaincre la Grèce. Ce barbare était Philippe, fils du roi de Macédoine Amyntas. Monté sur le trône de ses pères (360), après de longs troubles, il adopta et suivit le plan de Jason, tyran de Thessalie (assassiné en 370), qui avait révé à la fois l'asservissement de la Grèce et la conquête de la riche Asie. Philippe aguerrit ses troupes en subjuguant les Illyriens et d'autres Larbares voisins de ses frontières. Aux dépens de la Thrace, il étend jusqu'au Bosphore et à l'Hellespont la domination de la Macédoine, qui, naguère reléguée au sond du continent, devient une puissance maritime. Mais c'est à la Grèce qu'il en veut : il gagne la Thessalie; divise, trompe, et réduit les Phocidiens à la saveur de cette guerre sacrée, qui montre dans la Grèce une nation fanatique à la fois et sans croyances; puis, comme vengeur du dieu de Delphes, il force la Pythie à philippiser, et acquiert, par le droit de siéger au conseil amphictyonique, son adoption dans la grande samille des Hellènes. De Byzance jusqu'au Péloponnèse, on ne parle que de ses victoires, de sa grandeur d'âme, de sa clémence, de sa popularité. Alors seulement Athènes lance ses décrets et prépare ses armes contre Philippe : ce n'était pas la faute de Démosthène si elle ne s'était pas réveillés plus tôt. « Cet orateur semblait avoir été donné aux Grecs pour leur prédire les malheurs qu'accumulaient sur leurs

GRÈCE 517

têtes leur indifférence pour le bien public, la corruption de leurs mœurs et de leurs principes. Mais ils furent sourds à ses prédictions, comme les Troyens l'avaient été à celles de Cassandre (Müller). » Malheureusement pour la Grèce, le vertueux Phocion, qui sut remporter quelques victoires contre Philippe, professait une politique opposée à celle de l'orateur Démosthène, qui ne savait que fuir devant l'ennemi. La prise d'Étalée avait ouvert les yeux même aux Théhains : une bataille eut lieu dans les plaines de Chéronde en Béotie. Les Athéniens et leurs alliés combattirent en vrais défenseurs de l'antique liberté; ils furent vaincus; le bataillon sacré des Thébains périt en entier (337). Philippe, vainqueur, respecte Athènes. « Irai-je détruire, dit il, le théatre de la gloire, après avoir fait tout pour elle? » Mais jamais un conquérant ne peut s'arrêter. Il lui faut occuper son armée et distraire les Grecs, par une grande entreprise nationale, du sentiment douloureux de leur défaite. Comme chef des amphictyons, il a résolu de venger les dieux outragés jadis par Xerxès, et de faire expier aux successeurs de ce prince les maux qu'il avait fait subir à la Grèce. Au milieu des préparatifs de la guerre, Philippe tombe sous le ser d'un assassin, laissant à un ensant de vingt ans l'héritage de ses projets et de ses conquêtes (335). Dès ce moment l'histoire grecque n'est plus que l'histoire de Macédoine.

La Grèce sous la domination macédonienne. Mais quels étaient ces Macédoniens qui, selon l'Écriture, étevèrent la troisième monarchie, c'est-à-dire la monarchie des Grecs? Leur origine remontait à une colonie d'Argos, qui, sous la conduite des Téménides, de la race d'Hercule, alla établir dans l'Émathie, et jeta les fondements du royaume de Macédoine, vers l'an 813. Malgré cette origine incontestée, malgré l'influence politique qu'avait obtenue en Grèce le roi de Macédoine Perdiccas II pendant la guerre du Péloponnèse; malgré le règne brillant d'Archélaüs, qui fit beaucoup pour la civilisation de ses peuples, les Grecs n'avaient jamais voulu avouer les Macédoniens pour leurs frères. Il leur fallut bien pourtant, sous Philippe et ses successeurs, les reconnaître pour dominateurs.

Alexandre, après avoir réduit les Illyriens et les Tri-balles révoltés, détruit la ville de Thèbes, et par cette acte de sévérité enlève aux Grecs tout espoir de recouvrer leur indépendance. Toutesois, respectant les sormes républicaines, il se fait nommer à Corinthe généralissime des armées de la confédération bellénique contre les Perses (336). Il part ensuite de Pella avec trente-cinq mille soldats, trente talents et l'espérance. Le combat du Granique lui ouvre l'Asie Mineure (334); la bataille d'Issus lui en donne la conquête (333); le siège de Tyr, qui dure sept mois (331), et l'occupation de l'Égypte le rendent mattre de la mer. En sondant Alexandrie, il voulut, dit Heeren, s'élever à lui-même un monument plus durable que toutes ses victoires. Du fond du désert d'Ammon, il s'élance sur l'Asie intérieure. Après la journée d'Arbelles (1er nov. 331), après la mort de Darius-Codoman, victime de la trahison du satrape Bessus, tout l'empire persan se prosterne devant le héros macédonien. Cependant le repos intérieur de la Grèce paraissait assuré par la politique habile et serme d'Antipater; et la sortune d'Alexandre voulut que le plus habile des généraux persans, Memnon de Rhodes, périt obscurément devant Milylène, au moment où il méditait contre la Macédoine une invasion qu'aurait savorisée le mauvais vouloir des Grecs. En esset, l'année même de la mort de Darius, les Thraces se révoltent, les Spartiates arment 20,000 hommes. Antipater, après avoir dompté les Thraces, marche en Arcadie : les Spartiates sont vaincus ; ils perdent 5,000 soldats et leur roi Agis (330). La monarchie persane a pris fin ; mais Alexandre a encore à faire sa plus rude conquête, celle de la Bactriane et de la Sogdiane (329). Dès lors le fleuve laxartes, ancienne limite de la monarchie persane, paratt devoir borner la conquête macédonienne; mais l'attrait d'une entreprise gigantesque, joint à de grands projets de découvertes, de navigation et de commerce, entraîne Alexandre dans l'Inde

dont il ne subjugua que la partie septentrionale, jusqu'à l'Hyphase. Les Macédoniens ne veulent pas aller plus loin; Alexandre, de retour à Babylone, meurt, à l'âge de trentedeux ans, des suites de ses fatigues et de ses excès (323). Il fut plus regretté des Asiatiques que des Macédoniens, qui voyaient avec mécontentement ses projets, tendant à « réunir en un seul empire tous les peuples soumis par lui, à les élever au même degré de civilisation, à fondre ensemble toutes les races...., et à accoutumer les Européens et les Asiatiques à se considérer comme compatriotes. » (Müller.) Par cette mort prématurée, le monde fut ébranlé des bords du Nil à ceux de l'Indus. La famille d'Alexandre conserva pendant quelques années une ombre de pouvoir dans le royaume de Macédoine, où ses lieutenants, Antipater et Cratère, ont d'abord la direction des affaires. Tandis que les mercenaires et les Grecs, colonisés par Alexandre dans la haute Asie, s'arment pour retourner dans leur patrie, la Grèce se soulève à la voix de Démosthène. La moitié de la Grèce suit cet exemple; sept peuples restent seuls fidèles à la Macédoine. Les Spartiates et les Arcadiens sont neutres. Alors commence la guerre Lamiaque. Antipater est vaincu et renfermé dans Lamia. Léonnat, autre lieutenant d'Alexandre, qui vient à son secours, est battu et tué. Les vainqueurs, enivrés de leurs succès, licencient une partie de leurs troupes, et sont défaits près de Cranon par Cratère et Antipater. Athènes, prise, reçoit pour administrateur Phocion, qui s'était opposé à la guerre. Démosthène, condamné par le peuple d'Athènes, échappe au supplice par le poison (322). Les autres villes recoivent garnison; Antipater meurt (320). Une réaction s'opère. Polysperchon, ami et successeur d'Antipater, qui veut suppianter Cassandre, fils de celui-ci , proclame par toute la Grèce le gouvernement démocratique. Athènes se soulève, et l'injuste mort de Phocion signale le retour de la démocratie (318). Bientôt Cassandre s'empare d'Athènes, rétablit l'aristocratie, et donne pour administrateur aux Athéniens le philosophe Démétrius de Phalère, qui pendant onze ans les gouverne avec sagesse. Cependant, Polysperchon triomphe un moment dans le Péloponnèse : toutes les cités chassent ou massacrent les administrateurs d'Antipater. Un échec qu'il éprouve devant Mégalopolis, demeurée sidèle à Cassandre, change ces dispositions; plusieurs cités retournent au fils d'Antipater, qui étend son autorité sur la Thessalie, sur la Grèce centrale, où il rebâtit Thèbes, et sur la moitié du Péloponnèse, où il enlève Argos et la Messénie à Alexandre, fils de Polysperchon (316). Dans tous ces pays, il domine par ses gouverneurs et ses garnisons. L'autorité de Polysperchon et d'Alexandre ne se soutient plus que dans l'Achaie, la Sicyonie, la Corinthie. Parmi les Grecs, les Spartiates, une partie des Étoliens ont seuls conservé leur indépendance. Antigone, déjà mattre de l'Asie Mineure et de la haute Asie, envoie ses lieutenants contre Polysperchon et contre Cassandre, qui . gardant réciproquement leurs conquêtes, sont, d'ennemis, devenus alliés. Polysperchon et son fils ne conservaient plus que Sicyone et Corinthe; Cassandre, qu'Athènes, Mégare, et la Thessalie, mais il est maître de la Macédoine (314-312). Il se joue du traité qu'Antigone lui impose en 311, et ne rend la liberté ni aux cités grecques ni à la Macédoine. La guerre recommence (308). Démétrius Poliorcète s'empare d'Athènes ; la démocratie se relève, et la générosité du vainqueur a besoin de protéger contre les cruels et mobiles Athéniens leur administrateur Démétrius de Phalère. Ce peuple, déjà en possession de s'avilir par les excès de l'adulation, déclare rois et sauveurs Démétrius Poliorcète et Antigone; des prêtres sont institués pour ces divinités d'un jour. Démétrius affranchit pareillement Mégare; mais son père Antigone le rappelle en Orient. Cassandre relève son parti, et assiège Athènes. Démétrius arrive avec sa flotte (303), force Cassandre à se retirer, le poursuit jusqu'aux Thermopyles, et proclame la liberté de la Grèce : les Grecs, à leur tour, le nomment à l'isthme de Corinthe chef de tous les Grecs. Cassandre se voit perdu ; il se ligue avec Lysimaque, Ptolémée

GRÈCE GRÈCE

et Séleucus, rivaux d'ambition d'Antigone et de Démétrius. La bataille d'Ipsus (302), qui enlève à Antigone la vie et l'empire de l'Asie, prépare pour la Grèce de nouvelles révolutions. Démétrius, qui conserve Tyr, Sidon, l'ile de Chy-pre et quelques villes dans le Péloponnèse, se rend encore une fois maître d'Athènes, à laquelle il pardonne après en avoir chassé l'usurpateur Léochares (297). Cassandre était mort sur le trone de Macédoine, l'an 298. Ses trois fils le suivent au tombeau. Démétrius Poliorcète, proclamé roi de Macédoine (295), domine sur la Thessalie, sur Athènes, sur Mégare et sur une partie du Pélopounèse : deux fois (293 et 292) Thèbes devient sa conquête. Après un règne de sept ans, il est chassé par les Macédoniens, qui voient un nouvel Alexandre dans son rival Pyrrhus, roi d'Épire (288). Les Athéniens profitent du malheur de Démétrius pour chasser sa garnison. L'ancienne constitution est rétablie avec des archontes. Démétrius, toujours maître du Péloponnèse, prend une troisième sois leur ville, et se laisse séchir par le philosophe Cratès. C'est là le dernier beau jour de Poliorcète. Dépouillé de la Macédoine, il vent ravir l'Asie à Séleucus, et meurt captif en 284. Pyrrhus, qui occupe le trône de Macédoine, en est chassé à son tour par le vieux Lysimaque (286). En moins de six ans six rols montent successivement, pour en descendre, sur ce trône si périlleux et si disputé. Cependant, des hordes de Gaulois ont franchi « le pas des Thermopyles, qui n'avait plus de Léonidas (Müller) ». Mais la superstition supplée à l'héroïsme pour sauver la Grèce : les Grecs, animés par leurs prêtres, profitent des hauteurs pour accabler les Gaulois, à la faveur d'un violent orage, qui fait croire aux barbares que le Dieu combat contre eux. Ils fuient, et vont fonder en Asie des établissements que détruiront les Romains. Quand tous les généraux d'Alexandre eurent péri, et qu'une guerre de quarante-quatre ans eut satigué les nations, le sage Antigone-Gonatas, fils de Démétrius Polioteète, releva la Macédoine (283) : sa politique, adroite et modérée, sit croire aux Grecs qu'ils étaient ses alliés et non ses sujets; mais la prise de Corinthe, une des entraves de la Grèce, les avait mis entièrement dans sa dépendance (251). Après un règne de quarante ans, il laissa deux lils, Demétrius II (243) et Antigone (233), qui surent maintenir leur puissance par leur habileté. Mais la formation de la ligue étolienne et celle de la ligue achéenne avaient changé totalement les rapports intérieurs de la Grèce. Athènes. Thèbes, Sparte et Corinthe semblaient éclipsées. Mais, grace aux efforts des deux ligues, surtout de celle d'Achaïe, la Grèce devait avoir un brillant crépuscule.

Lique achéenne. C'était en 280 qu'au sein de l'Achaie, Patræ et six autres villes du Péloponnèse se mirent en liberté, et renouvelèrent l'ancienne ligue achéenne. Quatre ans plus tôt (284) les Étoliens avaient formé une ligue semblable. Quant à la ligue béotienne, elle n'eut aucun caractère. Bientot s'établit entre les confédérations d'Achaie et d'Étolie une rivalité dont les rois de Macédoine ne surent que trop bien profiter. Aratus délivra Sicyone, sa patrie (251), et la réunit à la ligue achéenne, à laquelle il attacha successivement Corinthe, Mégare, Trézène, Épidaure, Argos, Athènes, Mégalopolis, etc. En 229 la ligue achéenne embrassait toute la Grèce, excepté la Locride, la Béotie, Sparte, et la Laconie. A Sparte cependant, Agis II trouva la mort, en voulant remettre en vigueur les lois de Lycurgue (241). Dès ce moment Sparte n'a plus qu'un seul roi. L'exemple d'Agis n'essraye point Cléomène III, qui accomplit la réforme, et sous lui les Spartiales deviennent à l'extérieur ceux de Lycurgue et de Léonidas. Cléomène ne refusait pas d'entrer dans la ligue achéenne; mais il voulait en être le chef. Aratus n'admit point cette prétention d'un jeune ambitieux. La guerre éclate entre l'Achaie et Sparte : Aratus, serré de près par Cléomène, appelle à son aide Antigone Doson, qui commence par se faire livrer Corinthe (222). Cléomène, vaincu à Sellasie par les Achéens et les Macédo-aiens, va chercher dans Alexandrie la mort d'un aventurier. Sparte, dont l'unique roivest en butte au despotisme contradicteur des éphores, ne se repose de l'anarchie que sont la tyrannie atroce de Nabis, qui traite les Spartiates en iletes. L'alliance de l'Achaie avec la Macédoine, et surtout la guerre des deux ligues (221 à 217), rend tout-puissant le Macédonien Phillippe III, neveu et successeur d'Antigone-Doson. Il paraissait destiné à devenir le modérateur de la Grèce; mais les Romains avaient franchi l'Adriatique, et devant le peuple conquérant toutes les dominations, toutes les libertés grecques s'évanouirent. A l'histoire de Rome appartient le récit de ces derniers et tristes jours de la Grèce.

Une première invasion des Romains en Épire leur donne l'alliance des Étoliens et quelques places conquises sur Philippe. Une seconde guerre se termine par l'humiliation de la Macédoine à Cynocéphales. Philippe, pour obtenir la paix, livre ses slottes, licencie ses armées, évacue toutes les places de la Grèce (196). Les Étoliens, par qui les Romains ont vaincu, n'obtiennent rien, et Flamininus proclame aux jeux Isthmiques la liberté de la Grèce. Ce proconsul, qui se joue des Grecs, tandis qu'ils lui dressent des autels. oppose Nabis à la confédération achéenne. Les Étoliens font justice de ce tyran; Sparte accède enfin à la ligue achéenne (191). Philopæmen, alors préteur des Achéens, abolit les institutions de Lycurgue à Lacédémone, « parce qu'au lies de contenir la populace dégénérée de cette ville, elles la rendaient plus féroce, plus turbulente et plus indomptable » (Müller). Les Étoliens avaient perdu la Grèce en se liguant avec Rome contre la Macédoine. Leur ches Thoas, irrité de voir ses services mal récompensés, anime contre les Romains Antiochus le Séleucide. Ce prince leur déclare la guerre, et choisit pour champ de bataille la malheureuse Grèce. Il est défait aux Thermopyles. Chassé de la Grèce, il perd une seconde batallle près de Magnésie, dans l'Asie Mineure, et achète la paix par la cession de l'Asie Mineure et de ses trésors. Les Étoliens, dont les principales places ont été conquises, reçoivent leur pardon. Rome ne vest pas que la Macédoine et l'Achaïe demeurent sans ces incommodes voisins. Cependant, Philopæmen soutenait la dignité de la ligue achéenne : un tel homme gênait l'ambition remaine: il meurt empoisonné, et dès ce moment le sénat de Rome se fait un parti parmi les Achéens. Le successeu de Philippe, Persée, ose attaquer les Romains : pendant deux ans il soutient la guerre. Il a pour lui l'Épire, l'Étolie, les vœux secrets de toute la Grèce, Enfin, Paul-Emile accable Persée à Pydna. L'administration de ce consul en Grèce est encore plus terrible que ses armes. Il approuve tous les excès commis sur les partisans de Persée, admet toutes les accusations portées contre eux, et emmène à sa suite tout ce que l'Étolie, l'Acarnanie, la Béolie et l'Achaie, possèdent de citoyens suspects à la politique romaine. L'Illyrie et la Macédoine sont organisées en républiques (168). La tentative d'Andriscus pour relever le trône de Macédoise (152) ne sit que hâter le moment où ce pays sut réduit en province romaine. Après Philopæmen, la ligue achéence 'était noblement soutenue sous l'influence de Lycortas, père de l'historien Polybe; mais du moment qu'elle eut poer chef un Callicrate, pensionnaire des Romains, l'Achie n'était plus qu'une province du sénat. L'exemple d'Asdriscus électrisa les populations achéennes; la liberté grecque aux abois fit un dernier effort sous les vaillants préteurs Critolaus et Diœus. Vaincus tous deux par Métellus k Macédonique, ils ne survivent pas à la désaite; et le srouche Mummius, par l'incendie de Corinthe, marque le dernier jour de l'Achaie (206). Thèbes et Chalcis eurent le même sort; Athènes et Sparte ne furent pas jugées dignes de la vengeance du sénat.

La Grèce depuis le commencement de la domination romaine jusqu'à la chute de l'empire Byzantin. Après l'Achaïe, réduite en province romaine, l'histoire n'a rien à dire de la Grèce que pour signaler ses malheurs. Mithris de le un moment voulut réveiller le lion grec endormi; mais ce lion n'était plus qu'an agneau timide, et si Alhènes attira par sa résistance les armes de Sylla, c'est qu'elle avait

GRECE 519

pour mattre un tyran vendu à Mithridate, le rhéteur Aristion. Dans ce siège trop mémorable (87), les jardins de l'Académie furent dévastés, et le sang rejaillit dans les rues jusqu'à hauteur d'homme. Sylla pardonna aux Athéniens en faveur de leurs ancêtres; et les Athéniens, qui lui avaient prodigué les plus sanglantes moqueries pendant le siége, épuisèrent alors pour lui les flatteries les plus exagérées. Athènes, qui seule de toutes les cités de la Grèce conserva un gouvernement démocratique, devint l'école des Romains, qui commençaient alors à se civiliser. Pomponius, l'ami lettré de Cicéron, se glorifiait de ne porter que le nom d'Atticus. Dans la grande lutte entre César et Pompée, la Grèce, qui devint leur champ de bataille, était pompéienne; la Grèce fut encore le théâtre de la guerre de Brutus et Cassius contre Antoine et Octave. Athènes prodigua les honneurs divins à Antoine : elle le proclama Bacchus; elle lui sit épouser Minerve, et le triumvir n'oublia pas d'exiger la dot. Enfin, la Grèce fut encore témoin et victime de la dernière lutte d'Actium; et tout près de ses rivages expira pour jamais la liberté romaine. Dans le partage que fit Auguste des provinces de l'empire pour l'administration, l'Achaïe et la Macédoine furent abandonnées au sénat. Néron, dans un voyage en Grèce, parodia Flamininus, en proclamant la liberté hellénique. Vespasien abolit ce décret dérisoire.

Lorsque Constantin transporta à Byzance le siège de l'empire, la Grèce prit sous certains rapports sa revanche sur l'Italie : la langue grecque devint officielle; on dit indisséremment l'empire grec ou l'empire romain; mais rien ne fut fait pour rendre à la Grèce sa nationalité. Depuis cette époque, envahie, pillée, ravagée par cent nations différentes, Goths, Scythes, Huns, Alains, Gépides, Bulgares, Africains, Sarrasins, etc., elle devint en 1204 la proie des Francs de la quatrième croisade. L'empire latin effaça un instant l'empire grec, et les chevaliers français, allemands, italiens, se partagèrent l'ancienne Achaie : il y eut des ducs d'Athènes, des marquis de Corinthe, des seigneurs de Mes-sène, etc., titres qui jurent avec les vieux noms si chers à la liberté. C'était au surplus un digne fruit de cette croisade, qui fut un contre-seus perpétuel. Ajoutons que les Latins furent d'avides et cruels dominateurs pour la Grèce, dont la croyance schismatique indignait leur fanatisme.

La prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453, fut bientôt suivie de la réunion de l'empire turc et de toutes les petites dominations gréco-féodales qui avaient survécu à l'empire latin. La Grèce, livrée pièce à pièce par les derniers successeurs des Paléologues (Thomas et Démétrius), n'eut alors qu'un véritable champion : ce fut l'Albanais Scanderberg (Georges Castriota), qui se prétendait issu de Pyrrhus et d'Alexandre : « Encore aujourd'hui son nom est chanté dans les montagnes de l'Épire (Michelet). » La victoire chrétienne de Lépante (1570) fut pour la Grèce un jour d'espérance, qui n'eut pas de lendemain. L'Europe, qui tant de fois au nom des vieux souvenirs de liberté a soulevé la Grèce, l'abandonna toujours hontensement aux vengeances musulmanes, au temps de Charles VIII comme au dix-huitième siècle. Mais les nations sont comme Dieu, elles peuvent attendre, et, au moment où j'écris, la Grèce, rendue à elle-même, a pris parmi les nations un rang incontesté. Charles Du Rozoin.]

Histoire moderne.

Le christianisme, introduit peu de temps après sa naissance à Athènes et à Corinthe par saint Paul, semble n'avoir d'abord fait que de minimes progrès en Grèce. Si l'on voit quelques communes chrétiennes se constituer dans le courant du premier et du deuxième siècles, du moins elles ne prirent point d'importantes proportions; et ce n'est guère avant le milieu du deuxième siècle qu'on aperçoit des traces de persécutions exercées contre les chrétiens dans quelques grandes villes, comme Thessalonique, Larisse, Athènes, Corinthe, Sparfe, ou bien encore dans les lles de Crète et de Chypre. L'édit de tolérance universelle publié à Mediolanum

en l'an 312 par Constantin accorda le libre exercice de leut culte aux communes chrétiennes de l'Achaie, sans que pour cela les adorateurs des anciens dieux, qui peut-être s'y trouvaient en majorité, sussent sorcés d'embrasser le christianisme. Mais de la présence d'un certain nombre d'évêques d'Achaïe au concile de Nicée, on doit conclure qu'à cette époque les chrétiens formaient déjà la majorité dans cette contrée. Dès lors tous les Grecs adoptèrent les articles de foi proclamés par ce concile; circonstance d'une importance majeure, car elle ne contribua pas peu au développement pacifique de l'Église chrétienne en Grèce (voyez ci-après l'article Grecque [Église]). La province d'Achaïe et Athènes notamment furent l'objet de faveurs particulières de la part de Constantin et de celle de ses successeurs, dont il semble que l'on eut rarement lieu d'y appliquer les sévères édits contre les païens. Du moins, en voyant l'empereur Julien choisir de préférence à toute autre province l'Achaie pour y mettre à exécution ses projets de restauration du paganisme, on doit penser que l'ancien culte y comptait encore un grand nombre de partisans, tant déclarés que secrets. Élevé en partie à Athènes et versé dans la connaissance des lettres grecques, Julien, dès qu'il eut clairement annoncé ses projets, fut reçu avec enthousiasme par toutes les villes de la Grèce. Sur la foi de ses promesses on rouvrit à Athènes los temples des anciens dieux, on releva leurs autels, on y célébra des sacrifices et des lêtes comme avant l'introduction du christianisme. La mort de l'empereur Constance ayant rendu Julien comp étement mattre de ses actions, la civilisation grecque reprit tout aussitôt un éclat momentané; qui ne fit qu'ajouter à la vivacité des tristes regrets qu'un avenir très-rapproché devait amener à sa suite. Après la mort inopinée de Julien, en 363, cet éclat factice disparuit d'autant plus rapidement que les successeurs immédiats de ce prince, Jovien, Valentinien et Valens, se montrèrent peu disposés à sulvre les mêmes voies que lui en politique. Quoique toléré encore, le paganisme perdit de plus en plus de ses forces, alors que le christianisme en acquérait chaque jour de nouvelles. Toutefois les rigoureux décrets de l'empereur Théodose, qui en 396 dépouilla les prêtres paiens de leurs priviléges et de leurs droits, puis bientôt après la destruction des temples paiens, surent encore impuissants à amener le complet anéantissement du paganisme, comme le prouvent les lois rendues par l'empereur Théodose le jeune, qui, en 426, fit renverser ou changer en églises chrétiennes les anciens temples paiens. Mais le pagarisme n'en continua pas moins de subsister encore dans les parties de la Grèce les plus lointaines; par exemple, parmi les Maïnotes, qui n'adoptèrent pas le christianisme avant le neuvième siècle, sons le règne de l'empereur Basile le Macédonfen.

Cependant, à la suite de l'invasion de l'Europe par les Huns, en 376, les Goths avaient recommencé leurs incursions sur le territoire grec. Déjà ils avaient fait de la Thessalie presque tout entière un vaste désert, quand, en l'an 376, l'empereur Valens se vit réduit à leur abondonner la partie de la Dacie située en deçà du Danube, ainsi qu'une partie de la Mœsie et de la Thrace. La défaite essuyée en l'an 378 sous les murs d'Andrinople par l'armée romaine commandée par Valens leur eut peut-être donné l'empire d'Orient, si par son habileté et sa résolution Théodose n'était point parvenu à les resouler sur leur territoire. La mort de ce prince sut le signal d'une invasion générale des barbares. Grace à la trahison de Rufin, administrateur de l'empire d'Orient, Alaric pénétra en Grèce à la tête d'une armée, sans rencontrer nulle part le moindre obstacle. Dans les derniers jours de l'année 395, fl arriva jusque sous les murs de Constantinople, d'où, par la Thrace et la Macédoine, il se dirigea sur la Thessalie, franchissant le défilé des Thermopyles sans résistance, par suite de ses secrètes intelligences avec les chess de divers corps de l'armée impériale, et ravageant sur sa route la Locride, la Phocide et la Béotie. Il épargna Athènes, qui vraisemblablement se racheta du pillage par une contribution volontaire. En revanche, il détruisit Éleusis et

520 GRÈCE

Mégare. Pénétrant ensuite dans le Peloponnèse, il s'empara de Corinthe, d'Athènes, de Sparte et de toutes les localités intermédiaires, et Porta le fer et le feu dans toutes les parties de la presqu'île. L'année suivante, refoulé vers le nord par Stilicon, qui dans l'intervalle était accouru d'Italie, il dévasta encore dans sa retraite l'Étolie et l'Acarname, prit une forte position dans les montagnes de l'Épire, et contraignit, en 398, l'empereur Arcadius à lui accorder le gouvernement suprême de l'Illyricum, province qui comprenait aussi alors l'Achaïe; et pendant quatre ans il exerça l'autorité souveraine la plus absolue et la plus incontestée, jusqu'à ce que son étoile le conduisit en Occident. Il est vraisemblable qu'alors la plus grande partie de l'Achaïe n'était déjà plus qu'un désert. Il n'y eut que les grandes villes, comme Corinthe, Sparte, Argos, qui réussirent à se relever de leurs ruines; et la population se concentra de plus en plus dans les villes maritimes. Un long intervalle de repos procura alors quelque soulagement à ces contrées épuisées. Dans son expédition à travers les provinces de l'empire romain (vers 435), le roi des Huns Attila ne toucha point à l'Achaïe; les expéditions postérieures des Ostrogoths, sous Théodoric (475), ne dépassèrent pas le nord de la Thessalie; et il est assez vraisemblable que les brigandages des Vandales, venus du sud sous les ordres de Genséric, en 466, n'eurent d'autre théatre que quelques villes des côtes de l'Illyrie, de l'Épire, de la Hellade, ou encore le Péloponnèse. La grande irruption des Bulgares, sous l'empereur Anastase, ne refoula jusqu'aux Thermopyles, notamment en l'an 517, que quelques-unes des hordes de barbares qui déjà s'étaient établies en Macédoine et en Épire. Ce sut seulement sous le règne de Justinien 1er qu'une autre horde de barbares, composée en grande partie de Slaves, arriva en l'an 540 sur le sol de la Grèce, qui jusqu'à l'isthme fut dévastée par ces envahisseurs. En 558, une horde de Huns pénétra jusqu'aux Thermopyles. En 578 des Slaves, qui jusque alors étaient toujours demeurés paisibles sur les bords du Danube, s'avancèrent encore plus loin; et il est vraisemblable que des cette époque ils s'établirent dans quelques-unes des localités de la Grèce qui étaient devenues désertes. Ce ne sut toutesois qu'en 626 qu'ils eurent toute liberté de s'étendre davantage au sud, lorsque sous Héraclius la puissance des Avares eut été détruite et que, à l'invitation de ce même empereur, les tribus slaves des Croates et des Serbes eurent pris possession de la Dalmatie, de la Dardanie, de l'Illyrie et de la Mœsie supérieure jusqu'aux frontières de l'Épire; d'autant plus que c'est aussi à la même époque qu'une population complétement slave s'établit plus à l'est, dans la Mœsie inférieure et dans l'ancienne province désignée sous le nom de Dacia ripensis. Cependant leurs perpétuelles querelles avec les empereurs byzantins, et l'invasion des Bulgares, sous le règne de Constantin Pogonat, en 678, empêchèrent les Slaves d'entreprendre de plus grandes émigrations vers le sud; et il n'y eut qu'une très-faible partie des Slaves refoulés par les Bulgares, à qui l'empereur Justinien II assigna, en l'an 687, des terres à cultiver en Macédoine.

Sous l'influence de la paix extérieure, la Grèce avait aussi subi de profondes modifications intérieures. Le partage de l'empire romain que Théodose l'ancien effectua en faveur de ses fils, et par suite duquel la Grèce tout entière, comme partie intégrante du diocèse de Macédoine, continua à appartenir à l'empire d'Orient, n'apporta pas d'abord de changement essentiel dans l'administration de cette province. Mais l'ancien proconsulat d'Achaïe, dont l'histoire continue à faire mention jusqu'au milieu du cinquième siècle, déchut de plus en plus à partir de la domination du bar-bare Alaric; et vraisemblablement il finit par disparaître complétement dans les stratégies de la Hellade, du Péloponnèse, de Nicopolis et des lles de la mer Égée. Le nom d'Achaïe lui-même en vint peu à peu à tomber complément en désuétude. Il ne resta plus çà et là que quelques lambeaux des anciennes constitutions de villes, lesquelles devinrent peut-être dans les siècles postérieurs la base des institu-

tions municipales modernes, tandis que l'Église et tout ca qui s'y rattache recevaient une organisation et des règles toujours plus précises. Ce qui y contribua surtout, ce fut la prise d'armes des Grecs en 727, à la suite des décisions des conciles qui interdisaient le culte des images. L'audaciense tentative faite alors par les habitants de la terre ferme et des Cyclades de s'en aller à Constantinople détrôner l'empereur aboutit, il est vrai, à une honteuse défaite; mais cette expédition maritime même est une preuve évidente que les habitants de la Grèce étaient alors de nouveau en possession d'un certain état de bien-être, de même qu'ils étaient parvenus à une certaine énergie morale, qui disparut ensuite bien plutôt par les suites désastreuses de l'effroyable peste qui ravagea la Grèce de 746 à 747, que par les résultats de cette expédition. Cette peste durait encore quand les invasions slaves recommencèrent. Refoulés au sud par les Bulgares, les Slaves parcoururent alors toute la Grèce, franchirent l'isthme et s'établirent dans diverses parties du Péloponnèse, notamment au pied du mont Taygète. Il est avéré qu'à partir de ce moment il exista toujours dans le pays plat, à côté des anciennes cités grécques ou romaiques, des com niunes slaves qui peu à peu arrivèrent à former des districts particuliers (zupanies) liés-entre eux par les mœurs, les usages et les lois de leur souche commune ; qui, d'abord paisibles, s'assimilèrent beaucoup d'éléments grecs en ce qui est des mœurs, des usages et de la langue; puis, lorsqu'elles furent devenues plus nombreuses et plus puissantes, finirent par se trouver dans les rapports de l'antagonisme le plus prononcé à l'égard des villes et des communes grecqu es Byzantins, après des luttes opiniâtres, parvincent à les subjuguer; elles adoptèrent le christianisme, et se considérèrent dès lors comme tributaires de l'empereur de Constantinople. C'est en 783, sous le règne de l'impératrice Irène, qu'une expédition sut sormellement entreprise pour la première fois à Constantinople contre les populations slaves de la Grèce. De nouvelles insurrections slaves eurent lieu au commencement du neuvième siècle, surtout lorsqu'en 823 les Arabes, qui n'épargnèrent pas non plus la Grèce, furent venus s'établir en Crète, dont le nom fut dès lors changé en celui de Candie. Il paratt que vers le milieu du neuvième siècle l'empereur Michel III soumit à son autorité par la force des armes toutes les populations slaves de la Grèce, à l'exception des deux tribus des Mélinges et des Épérites, habitant les gorges du mont Taygète (Pentedactylos), qui offrirent spontanément de lui payer tribut. Vers l'an 930 ces Mélinges et ces Épérites donnèrent encore quelques inquiétudes aux maîtres de Constantinople, tandis que les Slaves de la terre ferme avaient depuis longtemps reconnu leur souveraineté, qu'ils avaient adopté le christianisme sous ie règne de l'empereur Basile (867-886), et s'étaient de plus en plus confondus avec l'ancienne population grecque ou romaïque de la Grèce.

Cette fusion des races sut de la plus haute utilité pour la Grèce. Il ne tarda point à en résulter une grande activité dans les diverses branches de l'industrie humaine, notamment dans les villes maritimes du Péloponnèse, où se développs un bien-être remarquable; et l'administration politique de la province de Grèce, divisée alors en sept démes, et comprenant aussi l'Épire, la Thessalie et les îles, semble avoir formé à cette époque le plus avantageux contraste avec celle des autres provinces de l'empire d'Orient. L'insuccès même des tentatives faites à diverses reprises par les Arabes pour s'établir sur la terre ferme prouve qu'on avait tout au moins su y prendre les mesures de précaution nécessaires pour repousser leurs invasions. Déja sous le règne de l'empereur Basila, vers l'an 867, ils s'étaient vainement attaqués aux villes maritimes de l'Illyrie et al'Ille d'Enbée; et quand plus tard ils essayèrent de débarquer sur divers points du Péloponnèse, comme à Patræ, à Corinthe et à Méthone, ils y furent toujours repoussés avec perte. Depuis lors ils n'inquiétèrent plus guère que les ties. Jusqu'à ce que par la prise de Samos, arrivée sous le règne de l'empeGRECE 521

reur Léon VI, en 886, ils acquirent une certaine prépondérante dans ces parages; après quoi ils s'emparèrent successivement, en 396, de Démétrias, au nord de la Grèce; de Lemnos, en 901; et en 904 de Thessalonique, qui était déjà parvenue alors à un remarquable état de prospérité. Mais leur puissance ne tarda point à décliner, et en 961 ils perdirent jusqu'à la Crète elle-même. En revanche, à partir du dixième siècle la Grèce eut à subir le contre-coup de la grande invasion des Bulgares, qui depuis longtemps inquiétaient la Macédoine et la Thrace. Dès l'an 933 les Bulgares s'emparèrent de la ville de Nicopolis, où ils fondèrent une colonie bulgare; mais ils restèrent alors tranquilles pendant longtemps, et même de 971 à 975, cédant à la nécessité, ils reconnurent la souveraineté de l'empereur de Byzance. Ce fut seulement en 978 qu'ils recommencèrent leurs irruptions au sud; ils pénétrèrent en Thessalie, et y dévastèrent complétement la ville de Larisse. Plusieurs campagnes malheureuses entreprises contre eux par l'empereur Basile II (987-989), provoquèrent de leur part de nouvelles entreprises. En 995, ils envahirent pour la seconde sois la Thessalie, franchirent le Pénée et parcoururent la Béotie, l'Attique et une partie du Péloponnèse. Mais à leur retour ils essuyèrent une déroute complète, qui eut pour résultat de débarrasser d'eux la Thessalle, tandis que la colonie bulgare fondée précédemment sur la côte occidentale, depuis Nicopolis jusqu'à Dyrrhachium, continuait toujours de subsister, et, comme toute la Bulgarie, était incorporée en 1019 à l'empire byzantin. Une insurrection postérieure des Bulgares, en 1040, ne nuisit pas d'une manière sensible à l'état de prospérité dont la Grèce jouissait à ce moment.

Les expéditions militaires des Normands eurent incontestablement pour la Grèce des suites plus funestes et plus durables. Sous prétexte d'aider l'empereur Michel (Parapinace) à remonter sur le trône dont on l'avait expulsé, Robert Guiscard arriva en l'an 1080 sur les côtes de l'Épire à la tête d'une armée, s'empara de quelques iles, des ports importants d'Aulum et de Dyrrachium, puis de toute la partie de la terre ferme s'étendant jusqu'à Thessalonique. Lorsque l'état des affaires de l'Italie le contraignit à s'en retourner dans ce pays, son sils, Bohémond, continua ses conquêtes jusqu'au moment où l'insuccès d'une attaque tentée contre Larisse, insuccès dù à la trabison, le contraignit à battre en retraite, après avoir reperdu tout le territoire dont il s'était jusque alors emparé. Une seconde expédition, entreprise par les Normands en 1084, leur donna Corcyre Auluin et Buthrotum; mais par suite de la mort imprévue de Robert Guiscard, force leur fut d'abandonner encore une fois toutes leurs conquêtes dès le commencement de l'année suivante. L'expédition entreprise à l'époque de la première croisade par Bohémond, en sa qualité de prince de Tarente, n'eut aussi d'autre résultat qu'une occupation passagère de Dyrrhachium et de la contrée qui l'avoisine; et ce sut en 1146 seulement que par son expédition en Orient le roi Roger de Sicile exposa la Grèce à un danger véritable et permanent. La cause de cette expédition sut l'insuccès des négociations ouvertes par Roger à l'effet d'obtenir pour son fils la main d'une princesse de la maison impériale des Compènes. Il devasta complétement la ville de Thèbes, qui était alors fort riche, et sit éprouver le même sort à Corinthe. 11 paraît toutefois que la Grèce se releva encore bientôt de ce rude coup; car vingt années plus tard environ Thèbes et Corinthe jouissaient de nouveau de la plus brillante prospérité. A côté des habitants indigencs, des communes juives étaient venues dans les grandes villes donner comme une vie nouvelle à l'industrie et au commerce, singulièrement favorisés par les relations avec l'Occident, devenues plus fréquentes à la suite des premières expéditions des croisés. On peut dire que dans la seconde moitié du douzième siècle a Grèce était l'une des plus riches et des plus sorissantes provinces de l'empire d'Orient, et que dès lors elle ent pu rivaliser en ce qui touche les progrès de la civilisation avec

le reste de l'Europe, si au treizième siècle les invasions des Francs n'étaient pas venues anéantir encore une fois dans son germe sa prospérité renaissante. Vers cette époque en effet la Grèce commença à devenir de plus en plus indéendante de l'empire de Byzance, et il est vraisemblable qu'à l'instar de l'Italie il s'y serait alors formé des principautés indépendantes et nationales, si les conquêtes des Francs n'étaient pas venues y changer complétement la face des choses. Thibaut de Champagne, Bouisace de Montserrat, le doge Dandolo de Venise, etc., abandonnèrent leurs projets de croisades, et ne convoitèrent plus que l'empire grec. La haine réciproque des Grecs et des Francs eut pour résultats la prise d'assaut de Constantinople en 1204 et un partage de l'empire, dans lequel le marquis Boniface de Montferrat eut pour sa part Thessalonique avec les contrées adjacentes et le titre de roi. C'est de Thessalonique que Boniface commença ses expéditions de conquêtes. Il occupa en peu de temps toute la Macédoine, pénétra en Thessalie, battit aux Thermopyles l'armée grecque, commandée par Léon Spuros, et entra presque sans coup férir à Thèbes et à Athènes : après quoi, l'île d'Eubée reconnut spontanément sa souveraineté. Son plan de pénétrer en Morée (c'est le nom qu'à partir du douzième siècle on donna au Péloponnèse) échoua sous les murs de Corinthe et de Napoli, que Léon Spuros défendit avec le plus entier succès. Après un long et inutile siège, il se vit rappelé en Macédoine par la tournure nouvelle qu'y avaient prise les affaires, et où il ne tarda pas à trouver la mort, en 1207, dans une bataille contre les Bulgares. Toutelois, cet événement n'affranchit point la Morée de la domination des chevaliers francs; car presque au moment même où Boniface assiégeait Corinthe et Napoli, Guillaume de Champlitte, de la maison des comtes de Champagne, y était débarqué à la tête d'une bande de chevaliers francs. Peu de temps après ce nouvel arrivant s'emparait de Patras, d'où il allait rapidement occuper Andravida, Corinthe et Argos, a l'exception de leurs citadelles; et nonseulement il se saisait reconnaître par Bonisace, revenu en Macédoine, en qualité de suzerain des principautés fondées en Béotie et en Attique, mais encore comme seigneur et souverain de la Morée par les villes et les propriétaires fonciers tant en Élide qu'en Messénie. Là où s'élevait une résistance quelconque, on en triomphait aussitôt par la violence; conduite qui amena en 1205, dans la forêt d'oliviers de Condura, une bataille décisive, livrée contre une armée composée d'habitants grecs et slaves de la terre ferme, et dont le résultat fut de placer la partie occidentale de la Morée jusqu'au pied du mont Taygète sous la domination des Francs. Cependant, des affaires de famille forcèrent Champlitte à s'en retourner en France; mais avant son départ, dans une assemblée générale, tenue à Andravida, il partagea, suivant les usages en vigueur parmi les Francs, sa conquête en un certain nombre de grands et de petits fiefs, qu'il distribua aux chevaliers qui l'avaient accompagné dans son expédition. Il confia à Godefroid de Ville-Hardouin, comme à son représentant, l'exercice de ses droits de suze raineté pour en jouir jusqu'à ce qu'il envoyât un nouveau lieutenant choisi parmi les membres de sa famille, en déclarant expressément que les pouvoirs confiés par lui à Ville-Hardouin demeureraient héréditaires dans sa descendance si sous le délai d'une année il n'avait pas envoyé en Morée le membre de sa famille auquel il destinait sa succession. Afin de conserver la conquête et de la défendre contre toute attaque, on y organisa le ban et l'arrière-ban, comme cela se pratiquait dans le système féodal des Francs, en même temps que les Assises de Jérusalem étaient adoptées comme code devant servir de base et de règle à toutes les sentences judiciaires. En matières ecclésiastiques, au contraire, l'introduction du rit de l'Occident y sit bientôt prévaloir le droit canon avec les appels en cour de Rome.

Quand Godefroid de Ville-Hardouin eut agrandi et consolidé sa puissance par de nouvelles conquêtes ainsi que par sa prudence, il lui fut d'autant plus facile de mettre à exé522 GRÈCE

eution le plan qu'il avait conçu pour maintenir la souveraineté de la Morée dans sa famille, qu'il rencontra de l'appui armi ses chevaliers et même parmi les familles d'archontes indigènes. Il réussit par la ruse à empêcher le chevailer Robert, envoyé par Champlitte en Morée, d'y arriver avant que le délai d'une année fût expiré; puis quand, après mille difficultés, celui-ci se trouva enfin au terme de son voyage, il lui montra la convention formelle précédemment intervenue entre lui et Champlitte, et se fit alors solennellement proclamer souverain de la Morée par ses chevaliers. Pour consolider encore mieux sa puissance, il se rendit mattre de divers points importants, comme l'Acrocorinthe et le Hauf-Argos, et mourut peu avant l'année 1216, emportant au tombeau les regrets universels. Son fils ainé, Godefroid II, fut créé prince à la suite de son mariage avec la sille de l'empereur de Constantinople, Pierre de Courtenay; mais comme prince d'Achaie il demeura sous la suzeraineté de l'empereur. Des discussions et des querelles qu'il eut avec le clergé l'empêchèrent de continuer vigoureusement la guerre, et il mourut à la sleur de l'âge. Son frère Guillaume, qui lui succeda dans la souveraineté, reprit les armes contre les Moréotes non encore soumis, s'empara de Nauplie et de Monembasie, et soumit à son autorité Mélengos et Maina. En revanche, il eut aussi maille à partir avec les feudataires possessionnés en dehors de la Morée, avec le grand-seigneur (megascyr) d'Athènes, Othon de Laroche, avec le marquis de Bododitza en Béotie et les petits princes de Négrepont; querelles à la suite desquelles les uns et les autres forent d'ailleurs forcés de reconnaître sa souveraineté. Le grandseigneur d'Athènes, contraint d'abandonner lui aussi la cause du roi de France, reçut à cette occasion le titre de duc, que ses successeurs conservèrent jusqu'à la sin de la domination des Francs en Grèce. La part que Guillaume prit aux guerres soutenues par le despote d'Épire contre Michel Paléologue eut pour lui des suites plus funestes. Il fut fait prisonnier par l'empereur, qui ne consentit à lui rendre sa liberté et la souveraineté de la Morée que contre la cession des trois importantes places fortes de Monembasie, de Maïna et de Leuctres. Il perdit encore davantage dans une guerre inconsidérément entreprise à quelque temps de là avec l'espoir de reconquérir les villes que force lui avait été de céder. Le dernier empereur latin, Baudouin II, forcé vers le même temps de se sauver de Constantinople, ayant cédé la souveraineté de la Morée au roi de Sicile Charles d'Anjou, dans l'espoir de reconquérir avec son assistance le trône qu'il avait perdu, il surgit de ce côté des prétentions auxquelles il ne fut mis un terme qu'après la mort de Guillaume, par suite d'un mariage négocié et conclu entre Isabelle, sa fille, et Philippe, fils de Charles d'Anjou. La principauté d'Achaïe, dès lors de plus en plus chancelante, demeura encore jusqu'au milieu du siècle auivant, et sous la suzeraineté de la couronne de Sicile, en la possession des descendants d'Isabelle de Ville-Hardouin, qui à la mort de Philippe se remaria encore deux fois, la première avec Florent de Hainaut et la seconde avec Philippe de Savoie; circonstance qui plus tard fournit un prétexte aux princes de la maison de Savoie pour élever, eux aussi, des prétentions à la souveraineté de la principauté d'Achaïc.

Le duché d'Athènes demeura jusque vers la fin du treizième siècle la propriété de la famille Laroche. Isabelle, fille de Guillaume, dernier duc de cette maison, ayant épousé Hugues comte de Brienne, il passa au fils issu de ce mariage, Gaultier de Brienne, dans la maison duquel il resta jusqu'à ce qu'au quatorzième siècle les Catalans en firent la conquête.

Au nord de la Grèce, la mort prématurée du marquis Boniface de Monferrat, roi de Thessalonique, mort arrivée en 1207, avait d'abord rendu la domination des Francs rien moins que certaine. L'empereur latin, Henri de Flandre, se vit forcé d'entreprendre une expédition contre

Thessalonique à l'effet d'assurer à Démétrius, successeur désigné de Boniface, la paisible jouissance du droit que lui contestait son frère ainé. Le despote d'Épire Michel, lui aussi, qui dans une guerre malheureuse contre Venise s'était vu enlever Dyrrhachium, se lia bientôt après d'a-mitié avec l'empereur; mais cette amitié fet de courte durée, et, en contradiction avec les termes formels de son traité avec l'empereur, dont le frère Eustache devait à la mort de Michel hériter de la souveraineté de l'Épire, ii désigna pour son successeur son propre frère Théodore, qui vivait à la cour impériale de Nicée. Théodore accrut en peu de temps sa domination par des extensions de territoire faites surtout au nord. Il repoussa les Bulgares, battit les forces combinées du prince d'Achaie et du duc d'Athènes en Thessalie, province qui tomba alors com plétement en son pouvoir. Pénétrant ensuite en Macédoine, il s'empara de Thessalonique, et se fit couronner empereur dans la cathédrale de cette ville ; après quoi, il céda le despotat d'Épire à Michel Lange, qui bientét après (1226) en obtint la confirmation de l'empereur de Nicée. Cependant, en 1230, Théodore reperdit déjà la plus grande partie de ses conquêtes dans la guerre qu'il entreprit contre les Bulgares, lesquels s'emparèrent de presque toute l'Épire. Il ne restait plus que Thessalonique au fils de Théodore, Jean: mais cette ville ne tarda pas non plus à être price par l'empereur de Nicée, Vatacès, qui la concéda encore à Jean, à titre de despotat relevant de son empire. Le successeur de Vatacès, Michel Paléologue, en reconquérant l'Épire, se rendit mattre du nord de la Grèce, qui depuis lors continua toujours à faire partie des États placés sous la domination des Paléologues, jusqu'à ce qu'au milieu du siècle suivant les Albanais d'abord et les Turcs ensuite en conquirent la plus grande partie.

Les lles de l'Archipel, dont les unes avaient déjà éte occupées antérieurement par les Vénitiens, et dont les autres ne l'avaient été que lors de la fondation de l'empire latin, se trouvèrent à peu de temps de là tellement menacces par les pirates, que le sénat de Venise non-seulement arma aux frais du trésor public une flotte destinée à protéger les côtes des possessions de la république dans la mer Égée, mais encore rendit en 1207 un décret autorisant les nobili et tous autres à entreprendre à leurs propres frais des croisières dans cette mer et des expéditions dans l'Archipel, avec la garantie donnée à l'avance que les conquêtes qu'ils y pourraient faire leur resteraient en toute propriété sous la suzeraineté de la république. La slotte armée aux frais de l'État s'empara d'abord de Corfou, alors au pouvoir d'un pirate génois appelé Léon Vetesani, et y fonda une colonie, qui comptait au nombre de ses membres dix des principales familles de Venise; elle occupa ensuite les ports de Modon et de Coron, et acheva la colonisation de Candie, cédée à la république de Venise par Boniface de Montferrat en échange de Thessalonique. Pendant ce tempslà, la mer Egée en était venue à être couverte de petiles escadres appartenant à des nobles vénitiens et qui tentèrent avec succès la conquête des tles les moins importantes. C'est ainsi que Marino Dandolo devint seigneur d'Andros; Ghigi, de Ténédos, de Mykone, de Scyros et de Scopélos; Philocales Navagero, de Lesbos; Pietro Giustimiani et Domenico Michiele, de Zea; et un eertain Francesco, de Céphalonie et de Zante, lequel en enleva la sonverainelé à Venise, en les plaçant sous la suzeraineté du prince d'Achaïe. Mais le plus puissant de tous ces petits dynastes fut Mario Sanudo, qui s'empara de l'ile de Naxos, alors en possession d'une grande prospérité. Il s'y fortifia d'une manière formidable, gagna les cieurs des habitants en ne portant point atteinte à la foi de l'Église grecque, et avec leur secours étendit en outre sa domination sur les iles de Paros, d'Antiparos, de Santorin, d'Anaphé, de Cimolis, de Milo, de Siplianto et de Polycandro. Alors il se déclara indépendant de Venise, et sinit par être reconnu par l'empereur de Constantinople en qualité de duc souverain et

GRÉCE 52:

indépendant de tout l'Archipel. A sa mort (1220) ses héritiers conservèrent toute sa puissance, bien qu'ils eussent accordé aide et protection à l'empereur latin Baudouin, expulsé de Constantinople, et que plus tard, adversaires des Paléologues, ils se rattachassent tantôt aux Génois, tantôt aux Vénitiens. C'est dans le cours du seizième siècle seulement que Pile de Naxos partagea les destinées du reste de la Grèce et fut incorporée à l'empire ottoman. Au contraire, la domination des différents nobili vénitiens sur les autres îles n'eut qu'une durée éphémère, attendu que dès l'année 1247 Vatacès de Nicée avait réuni à ses États plusieurs de ces îles, telles que Lesbos, Mitylène, Scios, Samos, Icarie et Cos. Inutile d'ailleurs d'ajouter que l'époque de la domination des hommes de l'Occident en Grèce int l'une des plus tristes périodes de l'histoire de cette contrée. Ses forces matérielles se trouvèrent presque complétement épuisées à la suite de la conquête, par l'esprit de rapacité insatiable dont firent preuve les chevaliers et par leurs incessantes querelles intestines ; en même temps qu'en imposant aux populations vaincues leurs mœurs, leurs usages et leur langue, les envahisseurs les corrompaient et les démoralisaient toujours de plus en plus.

Au commencement du quatorzième siècle toute la Grèce, à l'exception de la principauté d'Achaie, du duché d'Athènes et de quelques États insulaires francs, se trouvait de nouveau réunie sous les lois de l'empereur de Byzance. Les despotats de Thessalie et d'Épire, comprenant la plus grande partie de la Grèce septentrionale et les districts du Péloponnèse cédés à Michel Paléologue par les princes d'Achaïe, furent érigés en siess relevant de l'empire et attribués en apanages aux princes de la famille impériale. Jusqu'à la mort d'Andronic le jeune (1341) l'Épire et la Thessalie demeurèrent dans la famille du premier despote, Michel. Pendant les troubles provoqués par la mort de cet empereur, et par l'usurpation de Jean Cantacuzène, le kral de Servie, Stéphan Duscian, envaluit la Macédoine, conquit la plus grande partie de l'Épire et de la Thessalie, prit le titre d'empereur, et octroya la souveraineté de l'Épire et de la Thessalie à Prolupus, l'un de ses généraux, tandis qu'il cédait à sen frère Simon l'Étolie et l'Acarmanie à titre de despotats indépendants. Après la mort de Stéphan Duscian et celle de Prolupus, Simon chercha à s'emparer de tout l'empire; mais cette tentative lui coûta son despotat, que lui enleva un Grec d'Acarnanie, Nicéphore. Celui-ci s'en maintint en possession jusqu'à sa mort, arrivée dans un combat livré contre les Albanais, qui à cette époque s'étendirent toujours de plus en plus vers le sud, et commencèrent par s'emparer de l'Étolie et de l'Acarnanie. Sauf ces deux provinces, Simon redevint bien alors le mattre de la partie septentrionale de la Grèce; mais il la céda au fils de Prolupus, appelé Thomas. Celui-ci eut à soutenir des luttes continuelles contre les Albanais; par sa conduite tyrannique il provoqua une insurrection générale de ses sujets, et périt en 1385, en cherchant à la comprimer. Sa veuve épousa l'année suivante Izaüs, comte de Céphalonie, qui réunit entre ses mains la souveraineté de l'Épire et de la Thessalie et qui sut préserver ses États des irruptions des Albanais en épousant, après la mort de sa première femme, la fille de l'un de leurs plus puissants chefs, Szalas. Mais tout aussitôt après sa mort (1407), les Albanais recommencèrent leurs irruptions, chassèrent du pays Spuros, le successeur d'Izaüs, et occupèrent toute l'Épire jusqu'à ce qu'en 1432, après une résistance acharnée et vaincus par le nombre, ils durent céder la place aux Turcs, commandés par Mourad II et par Bajazet les. Il n'y eut alors qu'un très-petit nombre d'Épirotes qui, sous les ordres de l'héroique Scanderbeg, conservèrent encore pendant quelque vingt ans leur indépendance, jusqu'à ce qu'en 1467, à la suite de l'épuisement complet des populations et de la mort subite de leur héroique chef, cette partie de l'Épire devint à son tour la proie des Osmanlis sous la domination desquels elle ne tarda

pas à tomber dans le plus déplorable état d'épuisement. Le duché d'Athènes, après avoir éprouvé les calamités les plus diverses et subi de nombreux changements de souverain, ent le même sort que l'Épire. Le troisième et dernier duc de la maison de Brienne trouva la mort dans me combat soutenu contre les Catalans, entrés dans l'empire de Byzance au commencement du quatorzième siècle comme troupes mercenaires au service de l'empereur Andronic l'ancien, contre les Turcs. Le supplice de leur ches, Roger de Laffor, qui eut lieu, par ordre de l'empereur, à Andrinople, détermina ces Catalans à se révolter; et alors, sous le nom de Grande Compagnie catalane, ils parcoururent l'empire en le dévastant. Après une inutile attaque contre Thessalonique, ils envahirent la Thessalie, traversèrent ensuite la Béotie et l'Attique, où ils combattirent d'abord en qualité de mercenaires les ennemis du duc, les seigneurs de Patras et d'Arta; mais plus tard, mécontents du lot qui leur avait été assigné dans le partage des conquêtes, ils tournèrent leurs armes contre le duc lui-même, s'emparèrent d'Athènes et de Thèbes et proclamèrent duc l'un de leurs chess, Roger Desiau. Pendant son règne, leur puissance augmenta encore, il est vrai; mais à sa mort il se présenta un si grand nombre de concurrents pour hériter de sa puissance, qu'ils se décidè-rent à céder le duché au roi de Sicile, Frédéric, qui le sit gouverner par ses lieutenants. Dès avant la fin du quatorzième siècle, une guerre qui éclata entre le Florentin Reniero Acciajuoli, vers cette époque souverain de Corinthe et de quelques autres districts de la Morée, et la comtesse Hélène de Soula, qui avait des possessions en Attique et en Béotie, mit tout à coup fin à la domination des Catalans en Attique. Alliés de la comtesse, ils furent valucus dans une bataille décisive par Reniero, en faveur de qui s'étaient déclarés les Génois de Négrepont, et en 1386 force leur fut d'abandonner Athènes et Thèbes à leurs vainqueurs. A sa mort, Reniero Acciajuoli céda aux Vénitiens Athènes, que déjà les Turcs serraient de près; mais son fils Antonio, qui dans l'héritage paternel n'avait eu pour lot que les possessions situées en Béotie, la leur enleva presque aussitôt, et chercha à s'en assurer la jouissance en contractant alliance avec Mourad Ier. Antonio étant venu à mourir sans laisser d'héritier mâle, un de ses parents, Nerio, s'empara de la souveraineté à Athènes, que lui disputa encore pendant quelque temps son frère Antonio, tandis que vers l'année 1435 les Turcs s'emparaient de Thèbes et de toutes les possessions de la maison Acciajuoli situées en Béotie. Son fils Francesco lui succéda sous la protection du sultan; mais en faisant assassiner son beau-père, coupable d'avoir visé à la puissance suprême, il fournit au sultan un prétexte pour se déclarer contre lui. Une armée turque, commandée par Omer-Pacha, arriva sous les murs d'Athènes, contraignit le duc, après la plus héroïque résistance, à capituler, et en 1456 réunit tout le duché à l'empire ottoman. En 1467, les Vénitiens, commandés per Victor Capello, occupèrent encore une fois Athènes à la suite d'une surprise ; mais les Osmanlis la leur enlevèrent presque anssitôt après, et en restèrent alors maîtres jusqu'à l'époqu : des guerres survenues plus tard entre Venise et la Porte ottomane.

C'est aussi vers la même époque que fut accomplie la soumission de la Morée, où la principauté franque d'Achaie et les despotats de Corinthe et de Lacédémone avaient eucore prolongé leur misérable existence. La principauté d'Achaie était restée dans la famille Ville-Hardouin, ligne féminine, jusqu'à Robert, prince de Tarente et d'Achaie; puis elle avait passé comme legs à son épouse, Marie de Bourbon, à la mort de laquelle elle échut au duc Louis de Bourbon, qui la transmit à divers petits princes de Morée. Mais pendant ce temps-là la maison de Savoie avait aussi faft valoir ses prétentions à la possession de l'Achaïe; et Marie de Bretagne, veuve de Jacques de Savoie, prince de Piémont, avait, sans autres formalités, disposé de la principauté tout entière en faveur du grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Jean-Ferdinand

5 2 4 GRÉCE

de Heredia. Allié avec les Vénitiens, celui-ci essaya d'en disputer la souveraineté aux Turcs. Il réussit, à la vérité, à s'emparer de Patras; mais fait prisonnier bientôt après, à la suite d'un combat malheureux, il lui fallut racheter sa vie au prix de sa conquête. Plus tard, les Piémontais tentèrent bien à diverses reprises de s'établir en Morée; mais il leur fut impossible de résister à la puissance toujours croissante des Osmanlis. Les despotats de Corinthe et de Lacédémone surent ceux qui tinrent le plus longtemps. La conscience de sa faiblesse avait déterminé le despote Théodore à céder Argos aux Vénitiens et Corinthe avec Lacédémone au grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Mais comme cette convention déplaisait beaucoup aux habitants, la déroute essuyée en 1402 près d'Ancyre par Bajazet ler parut à Théodore une circonstance qui lui permettrait encore de conserver ses États; il reprit donc l'exercice de la souveraineté, qui passa d'abord à son neveu Théodore, et de celui-ci à Constantin Paléologue, lequel, comme empereur, la céda à ses deux frères Démétrius et Thomas, dont le premier résidait à Misthra et le second à Corinthe. Tous deux, après la chute de Constantinople, achetèrent la possession ultérieure de leurs despotats au moyen d'un honteux tribut payé au sultan, lequel, à peu de temps de là, sous prétexte de les protéger contre les irruptions des Albanais, envoya un corps de troupes en Morée. Maiheureusement pour eux, les deux despotes se laissèrent induire en erreur par les rumeurs qui représentaient une coalition des puissances de l'Ocoident contre les Osmanlis comme un fait sinon déjà accompli, du moins imminent, et crurent alors pouvoir prendre une attitude hostile à l'égard du sultan, en même temps qu'ils s'abstenaient de lui payer le tribut convenu. Aussitôt Mahomet II, envahissant en personne la Morée. dévasta l'intérieur de la presqu'île, et contraignit en 1457 les despotes, réduits à suir devant ses armées, à signer un ignominieux traité, par lequel ils abandonnaient au vainqueur la paisible jouissance de toutes ses conquêtes. Ils conservèrent ainsi pendant trois ans encore la plus misérable des souverainetés; mais alors un nouveau refus de leur part ou leur impuissance d'acquitter le tribut détermina Mahomet à entreprendre une seconde expédition en Morée. Démétrius se soumit à la première sommation; tandis que ce ne fut que l'épée à la main, et sculement l'une après l'autre, que Thomas abandonna au vainqueur l'Achaïe, l'Élide, l'Arcadie et Lacédémone. Il tint encore plus d'une année dans une petite forteresse situés sur la côte occidentale, et qu'il n'abandonna qu'à toute extrémité pour aller chercher un asile en Italie. C'est ainsi qu'en 1460 toute la Morée, à l'exception de quelques points occupés encore par les Vénitiens et des gorges ou défilés les plus impraticables, tomba au pouvoir des Osmanlis.

La conquête des possessions vénitiennes et des îles de l'archipel, dont les unes étaient gouvernées par quelques chefs de familles aristocratiques de Venise et les autres par le duc de Naxos, offrit autrement de dissicultés aux Turcs. Diverses attaques qu'ils dirigèrent contre les tles de la mer Egée n'eurent que des succès partiels. Modon, Coron, Argos, Napoli di Romania, et quelques autres points importants demeurés au pouvoir des Vénitiens devinrent tout de suite le sujet des hostilités qui éclatèrent alors entre la république de Venise et le sultan. Dès 1461 Omer-Pacha dévasta la contrée qui avoisine Lépante, et s'en vint attaquer Coron et Modon, pendant que Josué, autre général des armées de Mahomet II, s'emparait d'Argos par trahison. En 1463 les Vénitiens armèrent en conséquence une flotte placée sous les ordres d'Alvisio Loredano et portant 25,000 hommes de troupes de débarquement, commandées par Bertoldo d'Este, lequel avait ordre d'entreprendre le siège d'Argos, et s'empara effectivement de cette ville après une courte résistance. Agissant de concert avec la flotte de Loredano, Este rétablit les fortifications détruites d'Hexamilion, et se disposa ensuite à envoyer une partie de

ses forces dans l'intérieur de la Morée, à l'effet de les mettre à l'épreuve en leur faisant entreprendre les sièges de Misthra et de Léondari, tandis que lui-même, à la tête du gros de son armée, irait assiéger Corinthe. Sa mort, sous les murs de cette ville, eut pour résultat la levée du siège; et dès lors la guerre dégénéra de part et d'autre en briganda et en dévastations. L'année suivante s'écoula ainsi tout entière sans être autrement signalée que par quelques inutiles attaques tentées par les Vénitiens contre Mitylène, dont les Turcs s'étaient emparés en 1461, et contre Sparte. Ce fut au printemps de l'année 1466 seulement que le successeur de Loredano, Victor Capello, donna un caractère plus énergique aux opérations dont la mer Égée était le théâtre. En pen de temps il s'empara successivement de l'île d'Eubée, de Larsus dans le golfe de Salonique, d'Imbros et même d'Athènes; mais il perdit la meilleure partie de ses forces dans une attaque malheureuse tentée contre Patras. Cette circonstance, jointe aux guerres que les Turcs avaient à soutenir en Épire, fut cause que dans les trois années suivantes il ne fut rien tenté de sérieux de part ni d'autre. Ce fut seulement lorsqu'il eut conclu la paix avec les montagnards de l'Épire, que le sultan se trouva libre de tourner toutes ses forces contre les Vénitiens. Après s'être emparé de l'île d'Eubée, il ouvrit aussitôt des négociations pour la paix : elles se poursuivirent au milieu même des hostilités et n'aboutirent, en 1478, qu'à la conclusion d'une trêve. Onze années plus tard Bajazet recommença la guerre, et dans l'espace de deux années s'empara de Lépante, de Modon, de Coron et de Navarin, tandis qu'il employa encore inutilement deux autres années à essayer de réunir à ses États Napoli di Romania, la dernière possession qui restat a la république de Venise sur le sol de la Grèce. En conséquence, un traité de paix fut conclu en 1503, aux termes duquel les deux parties contractantes conservèrent leurs conquêtes respectives, lesquelles, pour Venise, se bornaient à Céphalonie et à quelques petites îles de la mer Égée. Mais ce qui prouve combiem peu c'était là une paix solide et de-rable, ce sont les démélés continuels qui eurent lieu entre les deux puissances dans la période de temps suivante, signalée par la conquête des îles de l'Archipel, dont les unes avaient jusque alors échappé à la rapacité turque, grâce aux formidables ouvrages de défense qui les protégaient et à la bonne contenance des garnisons, comme Rhodes et Naxos, et dont les autres demeurèrent épargnées beaucoup plus tard, encore à cause de leur minime importance.

Depuis le commencement de la domination turque jusqu'à la fin de la guerre de l'indépendance. La paix conclue en 1503 avec Venise avait consacré le droit de souveraineté des Turcs sur la Grèce; elle out aussi pour résultat de substituer peu à peu dans ce pays les mœurs et les usages turcs tant dans la vie publique que dans la vie privée, ainsi que d'en bannir les derniers vestiges de la civilisation européenne. C'est à cette époque que se constitua la Grèce moderne, en ce qui est de la langue, du caractère national et des mœurs, et où elle dépouilla complétement les derniers lambeaux du génie grec, qui s'étaient encore conservés à travers tout le moyen âge. La situation des Grecs à l'égard de leurs nouveaux maîtres, les Turcs, ne fut point d'abord aussi opprimée qu'elle le devint plus tard; et jusqu'à la mort de Soliman 1er notamment, la Grèce soussrit bien moins de la domination turque que d'être devenue une pomme de discorde entre la Porte ottomane et les puissances maritimes de l'Occident. Les parties de la Grèce demeurées encore indépendantes ou bien au pouvoir des Vénitiens surent, à partir de 1522, conquises par les Turcs à la suite de diverses guerres heureuses. Le traité de paix intervenu en 1573 entre eux et les Vénitiens, et qui ne laissa à ceux-ci que quelques forts sur la côte d'Albanie, Candie et les îles loniennes, compléta la sournission de la Grèce aux Turcs. Elle devint alors tout à fait une province turque, gouvernée par un beglerbeg. Suivant l'usage turc, elle sut subdivisée en un certain nombre de sandGRECE 525

jaks, dont le plus important était celui de la Morée, administré par un bey. Dans les Cyclades, la Porte se contenta d'abord de prélever un tribut annuel et fixe. Mais les attaques fréquentes dirigées contre ces tles par les chevaliers de Malte changèrent ce paisible état de choses; et il en résuita que les Cyclades demeurèrent de fait indépendantes, n'acquittant un faible tribut que lorsque le capitan-pacha apparaissait avec toute sa flotte dans les eaux de la mer Égée pour les contraindre à déférer aux ordres du sultan. Une guerre nouvelle qui éclata entre les Turcs et les Vénitiens, et qui dura depuis 1645 jusqu'à 1669, enleva à ces derniers la possession de Candie. Les Vénitiens prirent une éclatante revanche dans la guerre suivante (1687-1699), qui leur valut la possession de la Morée. En peu de temps ils réussirent à profondément modifier la situation de cette contrée par les routes, les édifices et les ouvrages de défense qu'ils y construisirent, et aussi par l'administration régulière, mais despotique, qu'ils y introdussirent. Cependant ils reperdirent la Morée dès la guerre nouvelle qu'ils déclarèrent à la Porte, en 1715, et aux termes de la paix de Passarowitz ils durent la céder aux Turcs ainsi que quelques autres points. La Grèce se trouva de la sorte encore une fois complétement turque; elle fut alors divisée en pachaliks et soumise à l'autorité du Rumeli-Vallessi (grand-juge de la Roumélie), tandis que les trenteet-une îles de la mer Égée étaient nominalement placées dans les attributions administratives du capitan-pacha et d'autres fonctionnaires turcs; mais en réalité la Porte les leur abandonnait, pour les exploiter de leur mieux et à leur profit personnel. Un tel système administratif ne tarda pas à devenir des plus oppressifs, surtout en raison de l'état de faiblesse intérieure de la Turquie. La Porte était réduite à se contenter du tribut annuel que lui envoyaient les gouverneurs, sans exercer aucune influence sur les procédés employés pour le prélever, non plus que sur la manière dont le pays était administré. Qu'on ajoute à cela la vénalité des fonctionnaires et leurs fréquents changements, l'arbitraire qui présidait à la répartition de l'impôt et les moyens tyranniques et vexatoires employés pour le faire rentrer, et on ne sera pas surpris d'apprendre que l'administration de la Grèce sous la domination turque offrait le plus effrayant exemple de la mise en pratique d'un système d'épuisement à jet continu. Par suite de ce système, et aussi en raison de ce que la plus grande partie de la propriété foncière en était venue à se trouver concentrée entre les mains des Turcs, il se produisit une paralysie complète de la force de production du pays; la seule compensation que les Grecs trouvassent pour un pareil état de choses, c'est que leurs maîtres leur abandonnaient complétement le commerce; or, dans cette voie laissée à leur activité il y avait un moyen de salut pour leur nationalité. De toutes les parties du pays, celles qui souffraient le moins étaient encore les îles, lesquelles, loin de leurs gouverneurs et placées immédiatement sous des autorités choisies par elles-mêmes, n'étaient pas exposées à tant d'actes arbitraires et oppressifs que la terre ferme et en étaient quittes pour l'acquit d'un tribut annuel, s'élevant en tout à 300,000 piastres environ. Cependant, dans de telles circonstances, la nationalité grecque eut nécessairement fini par succomber, si le pays n'avait point conservé deux institutions essentielles : son Église et sa religion grecques, avec une organisation communale tout à fait indépendante. C'est leur religion qui seule pouvait encore donner aux Grecs l'espoir d'un meilleur avenir, qui leur inspirait le courage nécessaire pour supporter les misères et les calamités du temps présent; c'est l'Église qui seule avait encore conservé une espèce de juridiction sur ses coreligionnaires; c'est elle seule qui, par l'intermédiaire du patriarche et du saint synode à Constantinople, désendait encore leurs droits devant la Porte; seule elle offrait un point central de réunion aux divers éléments de la nationalité grecque; et l'influence qu'elle exerçait sur les affaires intérieures de la nation était d'autant plus grande, que cette influence était tout à la fois religieuse et politique. En ce qui est de l'organisation communale particulière aux Grecs, obéissant à des primats de leur choix, elle éveilla parmi eux l'esprit de l'indépendance; le besoin de se gouverner par eux-mêmes devint un obstacle à leur fusion politique avec les Turcs, en même temps qu'elle devait plus tard servir de base à leur régénération politique. N'omettons pas de mentionner encore les armatoles, les klephtes et les Fanariotes au nombre des causes qui contribuèrent essentiellement au maintien et à la conservation de l'élément grec. Une circonstance qui exerça aussi une immense influence sur la régénération de la Grèce, ce fut ce besoin d'instruction qui s'y manifesta partout à partir du dixhuitième siècle, ainsi que l'extension de plus en plus grande que prirent les relations commerciales de ce pays. Ce furent des négociants grecs qui fondèrent en Turquie même les premiers établissements grecs d'instruction publique qu'on eût encore vus; créations auxquelles les Turcs imposèrent d'abord d'assez génantes restrictions, mais qui vers la fin du dix-huitième siècle, et grâce à l'appui de la Russie, prirent

toujours plus de développement.

C'est là ce qui fait que dès l'époque de Pierre le Grand les Grecs s'étaient pris à considérer la Russie comme leur protectrice naturelle, comme la puissance de laquelle ils devaient attendre leur affranchissement. Le règne de l'impératrice Catherine II exerca une influence décisive sur les destinées de la Grèce, parce que cette princesse fut la première qui chercha à réaliser les projets de conquête au sud conçus depuis longtemps en Russie. Elle songeait sérieusement à les mettre à exécution, lorsqu'en 1768 la Porte, prévenant ses intentions, lui déclara la guerre ; à ce moment déjà la Russie fit d'immenses efforts pour déterminer les Grecs à se soulever. L'émissaire russe Pappas-Oglou échoua pourtant dans les menées secrètes dont il fut chargé à cet effet; et ce fut seulement lorsqu'une partie de la flotte russe, partie de Cronstadt pour la Méditerranée, vint débarquer le 28 février 1770 à Vitylo, en Morée, sous les ordres de Féodot Orloff, et prit possession de divers points stratégiques, que les Grecs s'insurgèrent en Morée et même au nord de la Grèce, notamment à Missolonghi, et dans les iles. Mais l'affaire prit bientôt une tournure facheuse, car les Albanais recrutés par la Porte reprirent Missolonghi, où ils égorgèrent toute la population mâle, et battirent les Russes en Morée. A la suite de ces désastres, la soldatesque turco-albanaise se livra à l'égard des Grecs, maintenant abandonnés, aux actes de la plus hideuse férocité: 8,000 Albanais promenèrent le fer et le feu dans toutes les parties de la Morée, taillèrent en pièces le corps russe chargé de l'occupation de Modon, et marchèrent ensuite sur Navarin. A ce moment, Féodor Orloff, démoralisé, se rembarqua en toute hâte avec les débris de son corps de débarquement, et abandonna les malheureux Grecs à leur sort. La destruction de la flotte turque à Tschesmé par Alexis Orloff n'eut point d'ailleurs de conséquences durables pour la Grèce. L'expédition entreprise pour seconder son affranchissement aboutit donc à un avortement complet; et quelques stipulations insérées en saveur des Grecs dans le traité de Koutschouk-Kaïnardji (amnistie générale, libre exercice de leur cuite, liberté de voyager à l'étranger) en furent les uniques fruits. Mais la Porte était elle-même dans l'impuissance d'observer ces stipulations; et les bandes albanaises qui avaient replacé la Morée sous la domination turque, les considérant comme nulles, traitèrent alors en pays conquis la Grèce, qui pendant neuf années fut abandonnée à leurs brigandages et à leurs exactions. Pour y mettre un terme, il sallut que la Porte prit les mesures les plus énergiques, et le 10 juin 1779, à Tripolitza, Hassan-Pacha anéantit presque complétement ces hordes sauvages. La Grèce, pendant si longtemps victime de leurs dévastations et de leurs cruautés, put enfin respirer; et la tranquillité intérieure dont il lui fut donné de jouir alors, en ranimant son commerce, lui permit de se remettre peu à peu des terribles épreuves par lesquelles elle venait de passer. Dans

la guerre qui ne tarda point à éclater de nouveau entre les Turcs et les Russes, les Souliotes et les Chimariotes, déjà engagés dans une lutte à mort contre Ali, pacha de Janina, prirent les armes contre la Porte, à l'excitation des agents russes. Néanmoins, abandonnés et sacrifiés encore une fois par la Russie, lors du traité de paix conclu à Jassy le 9 janvier.1792, il leur fallut continuer seuls la guerre, qui se termina la même année, parce qu'ils obtinrent de la Porte qu'elle les déclarât indépendants du pacha de Janina. Le seul avantage que la paix de Jassy valut aux Grecs fut la confirmation des clauses déjà insérées à leur profit dans lo traité de Koutschouk-Kaïdardji et l'autorisation de naviguer librement sous pavillon russe.

Pendant la période de paix qui suivit alors, le commerce de la Grèce, notamment dans les îles, où le joug ottoman se faisait moins sentir, prit un essor prodigieux. Beaucoup d'écoles grecques surent alors sondées, tant dans les villes grecques de la Turquie elle-même qu'à l'étranger. Les terribles agitations politiques auxquelles l'Europe se trouva ensuite en proie ne manquèrent point d'avoir leur contre-coup en Grèce, où elles reveillèrent avec une éner-gie nouvelle l'idée de l'indépendance nationale. Des hommes tels qu'Alexandre Maurocordatos l'ainé, Alex. Ypsilanti l'ainé, Ant. Gazis et surtout Rhigas, de qui provint l'idée première de l'hétairie, embrassèrent cette idée avec une chaleur qui promettait dès lors les plus brillants résultats, pour peu qu'on apportat plus de prudence dans l'exécution de l'œuvre. Mais le supplice de Rhigas (1798) déjoua momentau'ment les projets conçus pour l'assranchissement de la Grèce. Bientôt après, la guerre éclata de nouveau entre Ali, pacha de Janina, et les Souliotes; elle donna le signal au renouvellement des scènes de férocité et de barbarie, aux actes de brigandage et d'impitoyable dévastation qui avaient signalé la lutte précédente, et aussi de la part des Grecs aux mêmes actes de courage héroïque et d'adm'rable dévouement à la patrie. Après avoir duré pendant plusieurs années, elle se termina en 1804 par l'anéantissement presque complet de la population souliote et par la soumission entière de l'Albanie, placée désormais sous l'autorité d'Ali. Celui-ci réussit en outre à se débarrasser de ses autres ennemis les uns après les autres, de sorte qu'en 1810 il se trouvait en fait maltre de la plus grande partie de la Grèce septentrionale et avait même pu prendre pied en Morée. Gardiki, qui osa lui résister en 1812, paya sa résolution et son courage du massacre de la majeure part e de sa population, et Parga seule continua bravement à lutter jusqu'en 1819. Plus les affaires avaient pris une tournure fâcheuse pour les Grecs, et plus il y avait pour eux de motifs de consolation et d'espoir dans les progrès incessants de leur développement intérieur. A côté des établissements d'instruction publique, on vit surgir alors une nouvelle littérature nationale, qui , préparant l'œuvre de l'affranchissement de la Grèce, acquit bientôt une haute importance politique. En outre, la prospérité du commerce grec était toujours en voie de progression; et dès 1813 la marine marchande grecque comptait environ 609 bâtiments en partie bien armés et montés par 2,000 matelots. Ainsi se formait une pépinière pour la future guerre maritime; de même que, de retour dans leurs foyers, les Grecs qui avaient pris du service dans les armées française, anglaise ou russe, y rapportèrent l'esprit militaire ainsi que des idées mieux mûries sur les moyens à employer pour améliorer la situation politique de la Grèce. La nouvelle hétairie, dont on peut reporter la création à l'année 1814, contribua surtout à préparer le soulèvement de la nation contre ses oppresseurs. Ce sut d'ailleurs le congrès de Vienne qui en provoqua indirectement la naissance, en trompant l'espoir que la Grèce avait du concevoir de voir ensin les grandes puissances s'occuper d'améliorer son sort, et en ne lui laissant plus d'autre alternative que l'emploi de la force pour arriver à son affranchissement. L'hétairie, dont à l'origine le centre d'action était au sein même des États russes, se propa-

gea rapidement en Grèce de même que dans toutes les villes commerçantes de l'Europe et de l'Asie où les Grecs avaient pu fonder des établissements. Dès 1817 elle comptait dans ses rangs tous les primats les plus importants, ainsi que les principaux d'entre les armatoles et les klephtes; et elle avait des affiliés dans la plupart des communes. La fermentation croissait donc de jour en jour parmi les Grecs. Les klephtes du nord de la Grèce, notamment les Souliotes, à qui Ali-Pacha s'était adressé dans la position critique où il se trouvait maintenant, crurent qu'une alliance avec lui était le meilleur moyen à employer pour la réalisation de leurs projets. Une réunion d'hétairistes, tenue en novembre 1820 à Vostizza, s'était déjà préparée à une prise d'armes; puis elle en était venue à penser que l'heure favorable n'avait pas encore sonné, quand la mort de l'hospodar de Valachie Soutzo, arrivée le 11 février 1821, sit éclater l'insurrection au moment où on s'y attendait le moins. Georgakis, colonel valaque, l'un des plus ardents hétairistes, à qui Alexandre Ypsilanti le jeune, alors chef de l'hétairie, avait consié le soin de préparer les voies à l'insurrection en Valachie, crut l'occasion savorable venue, et aussitôt après la mort de l'hospodar envoya le Valaque Wladimiresko dans la petite Valachie à la tête de 180 hommes, en le chargeant de soulever cette contrée. Mais ce perfide agent avait un but tout autre. Il promit au peuple des campagnes de l'affranchir du joug que faisaient peser sur lui les princes et les boyards grecs, réunit de la sorte une grande masse de pan dours, et marcha à leur tête sur Bukarest, sans autre intention que de s'y saire proclamer lui-même hospodar. Ypsilanti, qui ne se doutait nullement de la direction qu'avait prise l'insurrection, franchit le Pruth dès qu'il en reçut la première nouvelle, et entra le 7 mars à Jassy, où il appela toute la population grecque aux armes contre les Turcs, et où il parvint à réunir en peu de temps des forces assez considérables ayant pour novau un escadron dit sacré. et composé de jeunes Grecs enthousiastes, accourus aussitôt de toutes les parties de l'Europe. Mais la résistance que cette entreprise rencontra de la part du boyard valaque, le desavœu officiel de la Russie, l'indécision, l'absence de plan, le manque d'habileté et d'énergie avec lequel elle fut conduite par Ypsilanti la firent complétement avorter. Les Turcs ne furent pas plus tôt entrés en Valachie, qu'ils battirent les insurgés et s'emparèrent de Galacz et de Bukarest. Enfin, la bataille livrée à Dragaschan anéantit l'armée des insurgés. lls tinrent un peu plus longtemps en Moldavie; mais à la suite de la défaite qu'ils essuyèrent le 20 juin (à Skuleni) et de la mort de l'héroïque Georgakis dans le couvent de Sekla (26 août 1821), il ne leur resta plus d'autre alternative que de se soumettre.

Pendant ce temps-là, l'insurrection avait également éclaté en Morée au commencement d'avril 1821, et elle y avait eu pour principal chef et instigateur l'archevêque de Patras, Germanos. Les débuts en furent des plus heureux. Les insurgés, dont les chess étaient Théod. Kolocotroni et Pietro Mauromichalis, eurent l'avantage dans diverses rencontres avec les troupes turques; ils s'emparèrent de plusieurs villes, et, sous la dénomination de sénat de Messénie, constituérent à Kalamata une espèce d'assemblée nationale, qui commença ses travaux le 9 avril, s'occupa tout de suite d'organiser l'insurrection, et fonctionna comme gouvernement. Mais dès la fin d'avril et le commencement de mai les Turcs reprirent partout l'ossensive; ils repoussèrent les Grecs sur divers points, reprirent les villes de Patras, de Vostizza et d'Argos, et livrèrent les deux premières au ser et au seu. Divers avantages remportés par les insurgés en Morée relevèrent le courage des populations grecques, et le nouveau gouvernement provisoire établi par le sénat sut donner une meilleure organisation administrative à la partie du territoire national au pouvoir de l'insurrection. Le mouvement s'était produit en même temps dans les îles. Dès le courant d'avril, Spezzia, Psara et Hydra proclamaient leur indépendance; et une escadre d'insurgés commandée par TorsGRÉCE 5.97

basis, décidait les autres îles, à l'exception de Chios, à se déciarer en faveur de l'insurrection. Au nord-ouest de la Grèce, les Souliotes consolidèrent leurs nouvelles conquêtes; et au nord-est, la Phocide, la Béotie et l'Attique se mirent complétement en insurrection, tandis qu'Athènes tombait au pouvoir des insurgés, qui bloquaient étroitement la garnison turque de l'Acropole. Le mouvement se propagea au delà même des Thermopyles; à Magnésia et en Macédoine, on courut sus aux Turcs. La Porte était encore fort imparfaitement renseignée sur le caractère et la portée de l'insurrection, quand ses yeux se dessillèrent par suite de la découverte, à Constantinople même, d'une conspiration ayant pour but d'incendier la flotte et l'arsenal, d'assassiner le sultan et de distribuer des armes à la population grecque. Des massacres effroyables, exécutés par la populace turque dans les parties de l'empire habitées par des Grecs, et surtout à Constantinople, massacres dont on évalue les victimes à 30,000, qui durèrent trois mois, et dans lesquels périrent égorgés les hommes les plus considérés et les plus importants de la nation grecque, furent la suite de cette découverte. La Porte, redoutant qu'il n'en résultat pour elle un conflit avec la Russie, renforça en toute hâte son effectif militaire au nord, et par là dégarnit ses provinces méridionales; circonstance qui servit admirablement l'insurrection grecque. La flotte de l'amiral grec Tombasis battit le 8 juin, dans les eaux de Mitylène, la flotte turque, tandis qu'une antre escadre grecque déterminait Missolonghi, Anatolico et par suite l'Étolie ainsi que l'Acarnanie à faire cause commune avec l'insurrection. Vers la même époque, c'est-à-dire à la fin de juin 1821, Démétrius Ypsilanti arriva en Morée; et son arrivée sit tout aussitôt éclater la discorde parmi les chess de l'insurrection, jusque alors si unis. A ce moment les Turcs ne possédaient plus en Morée que neuf places fortes, et bientôt même, sur ce nembre, ils en perdaient trois, Navarin et Monembasia par capitulation, et Tripolizza à la suite d'un sanglant assaut. Toutefois, la cause grecque prit des la fin de 1821 une tournure fâcheuse en Morée. Les attaques tentées sur Patras et Nauplie échouèrent complétement ; le désordre, la misère, la famine et le découragement allaient toujours croissant dans les rangs des insurgés.

Au nord-ouest de la Grèce, l'insurrection fit des progrès moins rapides, parce que Kourschid-Pacha, commandant du corps d'armée turque réuni pour agir contre le pacha de Janina, conserva une supériorité marquée, malgré leur hravoure bien connue, sur les Squilotes, commandés par Maroo Botzaris; et à la fin de cette même année il avait réduit les Souliotes à se tenir sur la défensive à la suite de diverses attaques toujours repoussées avec succès.

Au mord, les effaires des insurgés allaient encore plus mal. Dès le mois de mai, ils y perdaient successivement la Livadie et Thèbes, et ils échouaient dans leurs efforts pour empêcher la prise de Magnésia, livrée par les vainqueurs au pillage et à l'incendie. De même, l'insurrection des moines du mont Athos et des klephtes de Macédoine échoua complétement et se termina par la soumission absolue de la presqu'ile de Chalcidice.

Les derniers mois de la première année de l'insurrection ne furent signalés par aucun événement important, et l'avenir ne se présentait pas pour elle, à beaucoup près, sous un aspect plus favorable. Elle manquait tout à la fois et d'armée, et de trésor public, et d'un ches capable de donner le monvement en même temps que de lui imprimer une direction unique; or, l'assemblée nationale convoquée par Démétrius Ypsilanti fut impuissante à les lui trouver. En outre. la Russie et l'Autriche s'étaient formellement prononcées contre ce mouvement; la France observait une stricte neutralité, tandis que l'Angleterre, à cause de ses tles Ioniennes, faisait preuve d'une hostilité manifeste. Mais ce qui était encore plus fatal que tout cela, c'était la discorde qui ckaque jour faisait plus de progrès parmi les Grecs, et qui provenait surtout de l'insubordination que les dissérents ches montraient en campagne, chacun d'eux prétendant alors

agir à sa guise. Il y avait donc impossibilité d'imprimer une direction commune et unique à l'insurrection et à ses efforts; d'où un esprit d'intrigue et d'égoïsme qui se manisestait partout, provoquait des tentatives isolées presque toujours malheureuses, des accusations et des récriminations sans fin, voire même la guerre civile et jusqu'à des actes de trahison, et qui les années suivantes précipita ce malheureux pays dans toutes les horreurs de l'anarchie. C'est ainsi que la loi fondamentale, délibérée et adoptée dans l'assemblée nationale, puis promulguée au commencement de 1822, constitution connue sous le nom de loi organique d'Épidaure, composée de 107 articles, et rédigée dans un esprit très-libéral mais contenant un grand nombre de dispositions tout à fait inapplicables en raison de l'état encore si peu avancé du pays, ne fut jamais exécutée; et que le gouvernement qu'elle institua avec Maurocordatos à sa tête, n'exerça jamais la moindre influence. C'est ainsi, enfin, qu'à l'assemblée nationale qui s'onvrit à Astros, su mois de mars 1823, on ne vit régner parmi les chefs que la plus complèté désunion. Le parti militaire, ayant à sa tête Kolocotroni, Ypsilanti et Odysseus, voulait établir un gouvernement militaire et absolu. Ce projet échoua, parce que le parti opposé, à la tête duquel étaient Pietro Mauromichalis et Maurocordatos, et qui était aussi le pius fort, réussit à faire nommer le premier, président, et le second, secrétaire de la commission de gouvernement. Quant aux opérations de la guerre, les Grecs, par suite de ces causes différentes, durent plutôt dans les années 1822 et 1823 éprouver des pertes que faire des progrès. C'est encore en Morée, où Kolocotroni commandait en chef, que les affaires aflaient le moins mal. Il nuisit singulièrement alors, il est vrai, à la cause de l'indépendance par son esprit de domination et par l'avidité avec laquelle il recherchait toutes les occasions de s'enrichir; mais c'est du moins à son énergie que l'on dut les victoires remportées sur Dram-Ali, la prise de Nauplie (1822) et celle de Corinthe (1823). Au nord-ouest de la Grèce, Missolonghi dut, dans le cours de ces deux années, supporter deux siéges rigoureux. Les Souliotes, qui après la mort d'Ali, pacha de Janina, avaient bravement continué pour leur compte la guerre contre Kourschid-Pacha, essuyèrent à Pata, le 16 juillet 1822, une déroute complète, dans laquelle le bataillon des philhellènes fut anéanti, et par suite de laquelle il leur fallut, pour la seconde fois, abandonner leurs foyers. Ce fut l'année suivante seulement, en exterminant à leur tour l'armée du séraskier Mustapha, qu'il leur fut donné de prendre leur revanche de ces désastres; mais ils payèrent chèrement leur triomphe : il leur coûta leur intrépide chef, Marco Botzaris.

En Macédoine et en Thessalle, la situation des choses était encore pire, car les Grecs en surent complétement expulsés. En revanche, à l'est les affaires étaient conduites avec assez de succès par Odysseus, dont l'attitude était d'ailleurs des plus équivoques. L'Acropole d'Athènes, entre autres, tomba par capitulation en 1822 au pouvoir des Grecs, qui à cette occasion se rendirent coupables de la plus insâme violation de la soi jurée. En revanche, les sorces navales grecques, placées sous les ordres de Miaulis, furent presque partout victorieuses dans le cours de ces deux premières années de la guerre d'indépendance. Battue en diverses rencontres par Miaulis, la flotte turque ne put pas tenir la mer; et si en avril 1822 le capitan-pacha, Kara-Ali, réussit encore à s'emparer de l'île de Chios et à y exercer es plus épouvantables dévastations, cette victoire fut brillamment vengée dans la nuit du 18 au 19 juin 1822, par la destruction complète de la flotte turque, que C a na ri s opéra près de l'île de Ténédos.

A la fin de l'année 1823, les deux partis, l'un ayant à sa tête Kolocotroni et la plupart des chefs de l'armée, l'autre Manrocordatos avec la majorité des primats et des membres de l'assemblée nationale, en étaient venus à une scission ouverte et déclarée, de laquelle résultèrent d'abord des tiraillements de toutes espèces, puis des actes d'insubordination et de violence, et enfin la guerre civile. A cette

désorganisation intérieure, signe avant-coureur d'une ruine totale, venait encore se joindre l'attitude de plus en plus hostile des grandes puissances de l'Europe. Il fut répondu, en leur nom, aux agents que la Grèce envoya au congrés de Vérone, qu'elle n'avait à attendre ni à espérer d'elles le moindre appui, attendu qu'elle n'était point un État indépendant. En revanche, l'opinion publique se prononça partout alors avec une extrême énergie en faveur des Grecs. En Angleterre, en France, en Allemagne, etc., il se forma des comités pour venir en aide à la Grèce, et plusieurs particuliers, tels que Byron et Eynard, contribuèrent beaucoup par leurs sacrifices personnels au succès des efforts de ces associations. La conclusion à Londres, le 21 février 1824, d'un emprunt grec de 800,000 liv. st. (20 millions de francs) fut un des résultats de cette favorable disposition des esprits. Mais que pouvaient de tels secours en présence du danger qui vint alors d'un autre côté menacer la Grèce? Ibrahim-Pacha, nommé par la Porte pacha de Morée, était parti d'Alexandrie au commencement de juin à la destination de la Grèce avec une flotte composée de 30 frégates, de plusieurs bâtiments de guerre de dimensions moindres et 150 transports, portant à bord 22,000 hommes de troupes de débarquement. Sans doute le brave Miaulis réussit encore à contraindre, d'une part, le capitan-pacha, qui avait dévasté Ipsara, à regagner précipitamment les Dardanelles, et Ibrahim-Pacha à s'en aller demander un refuge pour sa flotte à Candie, qui, après avoir pris part depuis plusieurs années à la lutte pour l'indépendance, venait à ce moment d'être livrée aux Turcs par la trahison des Sphaciotes. Mais l'année d'après (1825) les Grecs se trouvaient dans l'évidente impossibilité de résister à l'immense supériorité numérique des Egyptiens, quoiqu'il régnât maintenant beaucoup plus d'union dans leurs rangs, et malgré les ressources plus grandes mises à leur disposition par l'emprunt conclu à Londres en leur faveur. Le 24 février 1825, Ibrahim-Pacha débarquait à Modon; peu de jours après, il s'emparait de Navarin; et à la fin de l'année, en dépit de tous les efforts tentés par l'armée grecque, il était maître de la plus grande partie de la Morée, où ses troupes commettaient les plus herribles dévastations. Il marcha ensuite sur Missolonghi, dont il se rendit maître à la fin d'avril 1826, malgré la plus héroïque résistance, puissamment secondé dans cette circonstance par Reschid-Pacha, qui opérait au nord. La guerre prit alors le caractère le plus hideux. Ibrahim-Pacha envoya en Égypte comme esclaves des cargaisons entières de Grecs; il porta le fer et le feu en tous lieux, et à la fin de l'automne il avait réussi à saire de la Morée un désert. Reschid-Pacha se dirigea ensuite vers l'est de la Grèce, qu'il soumit presqu'en entier, et où, en dépit de la désense désespérée que lui opposèrent les Grecs, il prit Athènes d'assaut le 17 août, en même temps qu'il mettait le siège devant l'Acropole. La désorganisation intérieure des Grecs était alors arrivée à son comble; on manquait absolument d'argent; les tles se séparèrent de la terre serme pour se livrer à la piraterie; la flotte demeurait inactive, faute d'entretien; chacun ne pensait plus qu'à soi; les chefs de corps étaient devenus la plaie du pays, et avaient renvoyé les commissions de gouverne-ment de Nauplie à Égine.

L'arrivée de lord Cochrane en Grèce parut avoir opéré une réconciliation des partis dans l'assemblée nationale, qui, au printemps de 1827, s'était de nouveau réunie à Trézène. On l'y nomma à l'unanimité commandant en chef des forces navales grecques, et un autre philhellène, sir Richard Church, fut appelé à prendre le commandement supérieur des forces de terre; enfin, le comte J.-A. Ca p o d'I stria, alors à Paris, fut élu le 14 avril, pour sept ans, président de la république grecque, et on institua une commission chargée de diriger les affaires jusqu'à son arrivée. Mais ce bon accord ne dura pas longtemps; les vieilles haines, les vieilles discordes ne tardèrent point à se produire de nouveau, et il vint encore s'y ajouter la jalousie des chess militaires pour les étrangers qu'on avait placés à leur tête. C'est aux essets de cette jalousie qu'il faut surtout attribuer l'inutilité des efforts tentés à diverses reprises pour dégager l'Acropole, et en dernier lieu l'insuccès complet de la grande opération entreprise dans ce but par le général Church. Il sembleit donc à ce moment que la Grèce, retombée tout entière au pouvoir des Turcs, à l'exception des fles et de quelques points en Morée, fût à tout jamais perdue, quand ses destinées prirent tout à coup une direction plus (avorable.

La prolongation même de cette intte si acharnée avait fini nar décider les grandes puissances à y intervenir, de peur qu'elle n'entrainat un jour de regrettables complications dans le système général de la politique européenne. A la longue, il serait devenu impossible d'empêcher une intervention quelconque de la part de la Russie; intervention qui n'eût pas manqué d'assurer à cette puissance une décisive prépondérance dans toutes les questions relatives à l'Orient. Pour empêcher que cette intervention fût l'œuvre d'une seule puissance, l'Angleterre ouvrit à Saint-Pétersbourg des négociations qui, dès le 4 avril 1826, amenèrent la conclusion d'un protocole par lequel ces deux puissances, auxquelles la France vint se joindre plus tard, convinrent que la Grèce serait gouvernée par un prince indigène, jouirait d'une complète liberté de conscience et de commerce, mais constituerait toujours un État vassal et tributaire de la Porte. Ce protocole n'eut pas d'ailleurs d'autres suites pour le moment. Mais le refus absolu de la Porte d'y accéder, et notamment son ultimatum en date du 10 juin 1827, qui ne laissait aux trois puissances d'autre alternative que d'abandonner leurs projets de médiation ou de les réaliser par la force des armes, amenèrent la signature du traité du 6 juillet 1827, qui garantissait l'indépendance de la Grèce. Par suite de ce traité les trois puissances donnèrent, le 17 juillet, aux amiraux commandant leurs flottes respectives dans la Méditerranée l'ordre de s'opposer à tout nouvel envoi de troupes égyptiennes en Grèce, mais de n'en venir à des hostilités directes que dans le cas où les Turcs voudraient forcer le passage. Cependant, par suite d'un enchaînement tout particulier de circonstances, une bataille s'engagea, le 20 octobre 1827, dans les eaux de Navaria, et la flotte turcoégyptienne y fut anéantie. La manière équivoque dont les puissances médiatrices considérèrent cet événement eut d'ailleurs ce résultat, que la Porte n'en reprit pas moins tout aussitôt le langage le plus hautain et exigea notamment la soumission absolue des Moréotes. Les amhassadeurs des trois puissances ne pouvant, sur une telle base, entrer dans aucune espèce de négociation, quittèrent Constantinople le 8 décembre 1827.

Cette victoire de Navarin remonta un peu l'esprit public en Grèce, où l'on remporta de nouveau quelques avantages sur les troupes turco-égyptiennes. Mais en janvier 1828 lord Cochrane abandonna la Grèce, où la jalousie des divers chefs placés sous ses ordres l'empêchait de rien entreprendre d'utile. En revanche, le comte Capo d'Istria, attendu depuis si longtemps, arriva enfin à Nauplie le 18 janvier; et tout aussitôt la commission de gouvernement établie à Égine abdiqua ses pouvoirs entre ses mains. Il s'agissait maintenant d'organiser le jeune État et de donner à sa politique extérieure un caractère plus ferme et plus fixe. La seconde partie de la tâche qui incombait au président n'en était pas la moins difficile; car tout aussitôt après la bataille de Navarin on avait vu la Russie prendre une position d'isolement; un an après elle déclarait même in guerre à la Porte, guerre qui retarda encore de deux ans la fixation des destinées de la Grèce.

Érection de la Grèce en royaume. Capo d'Istria mit momentanément un terme aux incessantes luttes intestines des Grecs; il fonda un panhellénion, conseil composé de vingt-sept membres, et dont il se réserva la présidence, chargé de constituer le pouvoir pelitique suprême; et, à l'aide d'une foule de mesures nouvelles, il s'elforca de complétement réorganiser l'administration civile et militaire du pays. Toutefois, il rencontra dans l'exécution de ses divers projets de nombreuses difficultés, provenant surtout de la continuation de l'absence absolue de ressources financières, et provoqua une opposition dont les forces s'accrurent encore quand le gouvernement eut pris le parti de s'abstenir à l'avenir de convoquer l'assemblée nationale. En fait d'opérations militaires datant de cette époque, il n'y eut d'important que la campagne entreprise par Church dans l'ouest, et qui se termina, en mai 1829, par la reprise d'Anatoliko et de Missolonghi. On ne tenta rien contre Ibrahim-Pacha. Comme, en dépit de toutes les sommations qui lui étaient adressées, il se refusait absolument à évacuer la Morée, le général Maison y débarqua le 29 août 1828, à la tête de 14,000 Français, et le contraignit à en partir. Il ne resta plus alors en Morée que 5,000 Français, comme corps d'observation, tandis que les pulssances, par leur traité en date du 16 novembre 1848, placaient formellement la Morée et les ties sous leur garantie. Dans ces circonstances, et par suite de l'infatigable acti-vité déployée par Capo d'Istria, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, la Grèce vit ses plaies commencer à se cicatriser, encore bien que de toutes parts surgissent des mécontents. On réclamait surtout la récuverture de l'assemblée nationne, qui se réunit enfin de nouveau à Argos, le 23 juillet 1829. Le gouvernement s'y trouva en majorité, et le pouvoir exécutif confié au président y fut confirmé. Un sénat, dont les membres étaient presque exclusivement à la nomination du président, remplaça désormais le panhellénion. Après la clôture de l'assemblée, l'opposition devint d'autant plus vive qu'on accuseit généralement le président de vouloir réunir tous les pouvoirs entre ses mains, et dès la fin de l'année elle prit le caractère le plus menaçant. Des révoltes éclatèrent parmi les palikares, et on accusa ouvertement le président de n'étre qu'un agent de la Russie, ou encore de viser à constituer une monarchie héréditaire en faveur de sa famille. C'est préoisément à cette époque qu'un protocole, portant la date du 3 sévrier 1830, et émanant de la consérence des trois puissances tenue à Londres pour le règlement de l'affaire grecque, déclara la Grèce État indépendant, et détermina les limites exactes de son territoire. Un autre protocole attribua la couronne souveraine de la Grèce au prince Léopold de Saxe-Cobourg, qui d'abord l'accepta, mais qui plus tard (21 mai) y renonça par suite du refus des puissances d'accorder à la Grèce les frontières que ce prince jugeait nécessaires à son indépendance et à sa sécurité. La Porte accéda le 24 avril aux stipulations du protocole du 3 février.

Les événements mémorables qui agitèrent l'Europe à la suite de la révolution de juillet 1830 vinrent interrompre les travaux de la conférence de Londres au sujet de l'affaire grecque. La Grèce, se trouva de la sorte encore une fois abandonnée à elle-même, et par suite la position du président devint des plus critiques. L'arrangement à la veille d'être conclu avec la Porte fut remis en question, et les idées mises en mouvement par la révolution trouvèrent de l'écho jusqu'en Grèce, où l'on vit aussi se former un parti républicain. Des troubles éclatèrent dans le Maina ; il fallait recourir à l'emploi de la force armée pour faire rentrer les impôts, et on manquait toujours des ressources financières les plus indispensables. Quoique le président eut considérablen ent augmenté plusieurs impôts, les besoins étaient devenus si urgents au commencement de l'année 1831, qu'il y avait impossibilité de payer aux fonctionnaires publics plus du cinquième de leur traitement en espèces. Un tel état de choses et diverses fautes commises par le président accrurent tellement le nombre des opposants ainsi que l'animadversion publique dont le comte Capo d'Istria était devenu l'objet, qu'il suffisait maintenant du moindre incidenpour amener une explosion. La conduite tenue par le président à l'égard du sieur Polyzoidès, rédacteur d'un journal d'opposition, ayant pour titre Apollon, la provoqua; les Hydriotes s'étant refusés à livrer Polyzoïdès, qui était venu se réfugier parmi eux, se séparèreat, à l'instar des Psariotes, du gouvernement du président, exemple que suivirent bientôt les Mainotes et la plupart des îles. Une guerre civile ne

tarda point à éclater tant sur terre que sur mer; et le commandant de la flotte russe dans la Méditerranée, ayant insisté pour qu'on lui livrât toute la flotte grecque réunie à Paros, Miaulis prit la terrible résolution de l'anéantir plutôt que de la voir passer aux mains des Russes et devenir pour le président un moyen de plus d'opprimer la Grèce. Le 13 août il livra aux flammes vingt-huit bâtiments, représentant une valeur de plus de 50 millions de francs, et fit sauter les fortifications du port de Paros. Comme déjà les deux partis s'armaient, l'un pour résister, l'autre pour punir l'attentat qui venait d'être commis, il semblait que la Grèce allait périr dans les convulsions de la guerre civile, quand l'assassinat du comte Capo d'Istria vint établir une trêve tacite entre les partis en présence. Le sénat réuni à Nauplie nomma tout aussitôt un gouvernement provisoire, composé de trois membres et présidé par Augustin Capo d'Istria. Les Hydriotes firent des ouvertures pour un arrangement amiable; mais elles furent rejetées. Le nouveau gouvernement s'obstina tout au contraire à lutter contre l'opposition dans le même esprit que le président, c'est-à-dire en employant les moyens violents, et à ne reculer devant aucune mesure, si illégale qu'elle pût être, pour s'assurer dans l'assemblée nationale une majorité dévouée. Il en résulta un nouveau soulèvement des Hydriotes et des Maïnotes, qui réclamaient avant tout une assemblée nationale librement élue. Puis, quand, au mépris de ces vœux si justes, le gouvernement persista à convoquer son assemblée nationale pour le mois de novembre 1831, et eut recours à tous les moyens pour y faire nommer, le 20 février, Augustin Capo d'Istria ca qualité du président provisoire, sans avoir égard aux réclamations et aux protestations de l'opposition, généralement composée de Rouméliotes, celle-ci se constitua en assemblée nationale, tandis que le gouvernement se réfugiait avec la sienne à Nauplie. De là tout aussitôt de sanglants conflits. L'assemblée rouniéliote continua à se réunir à Pérachore, au milieu même des luttes de la guerre civile; elle eut sa propre commission de gouvernement, avec Kolettis pour président, et parvint à porter à 8,000 hommes l'effectif des troupes dont elle disposait. Au contraire, à Nauplie, la démoralisation prenait chaque jour de plus grandes proportions; et ce fut à grand'peine qu'on parvint à y réunir 2,000 hommes pour les faire marcher contre les Rouméliotes. Ceux-ci avalent déjà franchi l'isthme et le 2 avril 1832 ils étaient entrés à Argos, quand on reçut en Grèce le protocole du 7 mars, qui appelait le prince Othon de Bavière à monter sur le trône de la Grèce. La joie des populations à cette nouvelle fut sans bornes, et par suite presque tous les officiers des troupes du gouvernement étant venus se mettre à la disposition de Kolettis. Augustin Capo d'Istria comprit qu'il n'avait plus qu'à donner sa démission, et s'embarqua tout aussitôt après pour Corfou. Malgré cela, son parti continua à intriguer plus activement que jamais; et ce ne fut qu'après de longues négociations poursuivies à l'effet d'arriver à la conclusion d'un compromis, qu'on parvint à faire agréer par l'un et l'autre parti une commission de gouvernement composée de sept membres. Cela eût même abouti, suivant toute apparence, à une nouvelle révolution, si les Maïnotes ne s'étaient pas prononcés de la manière la plus décidée en faveur du gouvernement et n'avaient pas de la sorte déjoué les plans des partisans de Capo d'Istria, à la tête desquels figurait topiours Kolokotroni.

Cependant le traité en date du 7 mai 1832 avait été sigué entre les trois puissances et la Bavière; il désignait formellement le prince Othon de Bavière en qualité de roi de a Grèce, instituait une régence chargée de gouverner en son nom jusqu'à l'époque de sa majorité, promettait la garantie des trois puissances à un emprunt de 60 millions de francs en faveur de la Grèce, et de la part de la Bavière le prochain envoi de la régence et d'un corps auxière le prochain envoi de la régence et d'un corps auxière de 3,500 hommes. Alors eut lieu, le 8 août, l'élection à l'unanimité, en qualité de roi de la Grèce, du prince Othon par la nouvelle assemblée nationale rénaie à Nau

plie. Toutefois, de graves mésintelligences éclatèrent bientôt entre cette assemblée et le sénat ; et les choses en vinrent à ce point qu'un jour l'assemblée nationale se vit assaillie par les chess de palikares, qui enlevèrent et maltraitèrent un certain nombre de ses membres. La guerre civile sévissait encore une fois, et l'anarchie était aussi complète que jamais, en même temps qu'il y avait absence absolue des ressources financières, et que les chefs de palikares, Kolokotroni à leur tête, continuaient à se livrer sans obstacle à tous les actes du plus brutal arbitraire. Ce fut en effet le 6 octobre seulement qu'eut lieu à Munich la nomination de la régence, composée du comte Armansperg, du général Heidegger et du conseiller d'État de Maurer. Le 30 janvier 1833 elle arriva devant Nauplie avec le jeune roi Othon 1er; mais elle ne descendit à terre que le 6 février, après le débarquement des troupes bavaroises qu'elle avait amenées avec elle. Les mesures énergiques auxquelles eut recours la régence rétablirent bientôt le calme et la tranquillité dans le pays. Toutes les places fortes furent occupées sans conteste par les troupes bavaroises, et en concentrant les palikares sur certains points donnés, on les empêcha de pouvoir devenir dangereux. La régence fit constamment preuve en cela d'autant de prudence que de résolution, et bientôt il résulta de ses efforts une notable amélioration dans la situation du pays. On forma alors un véritable ministère; des gouverneurs généraux furent institués pour la Morée, la Livadie et l'Archipel; on créa trois cours centrales de justice, et la Grèce reçut une organisation administrative tout à fait analogue à celle des antres États européens. Il n'y eut que les kiephtes, au nord de la Grèce, et les Malnotes qui refusèrent de se conformer au nouvel état de choses et qui continuèrent à se livrer comme par le passé à leurs actes de brigandage et d'insubordination. Pour forcer ces derniers à se soumettre et à se tenir tranquilles sous la protection d'un gouvernement régulier, il fallut recourir formellement à une expédition des troupes bavaroises; quant aux premiers, on en vint à bout en établissant des blockhaus sur la frontière du nord et en faisant marcher contre eux en 1835 un petit corps de troupes.

Malgré les efforts faits par le gouvernement pour ramener le calme et la paix dans le pays au moyen de mesures utiles et de dispositions bienfaisantes de tous genres, le parti Capo d'Istria persistait dans ses menées et ses intrigues secrètes. Au mois de mars 1834 on découvrit une conspiration ourdie par lui pour renverser la régence, et par suite Kolokotroni et Kolliopoulos furent condamnés à vingt années d'emprisonnement. Vers la même époque, la Grèce renoua des relations diplomatiques avec la Turque, tandis que la création d'un synode grec particulier avait pour but de mettre un terme aux rapports ecclésiastiques existant entre la Grèce et le patriarche grec de Constantinople. Dans le courant de cette même année 1834, toutes les troupes bavaroises s'en retournèrent en Bavière, et furent remplacées par des recrues nouvelles levées en Bavière, en même temps qu'on organisaft des troupes grecques régulières. La désunion qui s'était tout d'abord produite au sein de la régence amena, vers la fin de 1834, de véritables collisions auxquelles le roi de Bavière mit un terme en maintenant au comte Armansperg. homme entièrement dévoué aux inférêts anglais, tous ses pouvoirs comme président de la régence, et en rappelant ses deux principaux adversaires, MM. de Maurer et d'Abel, qui par leurs efforts pour organiser un système judiciaire et un système administratif dans le pays avaient bien mérité de la Grèce. Ils furent remplacés par MM. Kobell et Greiner.

Le 1^{er} juin 1835, après que la résidence royale eut été transiérée de Nauplie à Athènes dès le 10 janvier précédent, le roi Othon, devenu majeur, prit en main les rênes de l'État. Le comte Armansperg reçut de lui le titre de *chancelier*, et les autres membres de la régence s'en retournèrent en Bavière. Kolokotroni et Kolliopoulos furent à cette occasion grasiés et mis en liberté. Sauf une expédition contre les

klephtes récalcitrants, les années 1835 et 1836 se passèrent tranquillement, de sorte qu'on put s'occuper avec le sins grand soin de l'organisation administrative du pays. Quoique le ministère Armansperg tout au début de la régence oût commis la fante de prendre beaucoup trop pour modèles les institutions bureaucratiques de la vieille Europe, il aurait été peu à peu porté remède à cette faste première, si aux éléments de fermentation intérieurs n'étaient pas venus se joindre encore d'autres influences hostiles, c'est-à-dire la rivalité toujours croissante des trois puissances protectrices, chacune d'elles s'efforçant de profiter de sa part d'influence sur le gouvernement grec pour mettre à exécution ses plans égoistes. De la part de la Russie il semblait que ces plans consistament à empêcher autant que possible la consolidation en Grèce d'un état de choses régulier. C'est en se créint chacune dans le pays un parti à elle, que les trois puissances entendaient arriver à leur but. Il y avait donc un partisaglais, un parti français, et un parti russe ; et, des trois, il faut ien reconnaître que c'était après tout le parti français qui faisait preuve des vues les moins intéress ées et les moins égolstes. En outre, les positions faites à des étrangers, à des Allemands notamment, dans l'administration tant civile que militaire, avaient développé un nouveau fermest de discorde; et la haine de l'étranger, des Allemands surtout, établissait encore dans la nation deux grands partis, le parti national et le parti de l'étranger. Celui-ci était toujours pour le gouvernement, parce qu'il n'y avait pas de gocvernement qui put se maintenir sans l'appui de l'étranger; celui-ià, au contraire, se confondait avec le parti de l'opposition, dans les plans duquel il entrait de représenter toute espèce d'administration comme anti-nationale. Naguère, sous l'administration d'Armansperg, c'est l'influence anglaise qui avait prédominé. Les ennemis de ce ministre, aussi bien dans les cours des grandes puissances qu'en Grèce et en Bavière, profitèrent en 1836 de l'absence faite par le roi Othon et de son voyage à l'occasion de son mariage pour rempiacer le comte Armansperg par un autre fonctionnaire public bava-rois, le président de régence Rudhart. A Munich on avait mal interprété les tendances du comte à s'émanciper de plus en plus de la tutelle du gouvernement bavarois. Le roi Othon arriva au Pirée le 14 février 1837 avec sa joune femme; il amenalt aussi avec lui M. de Rudhart, qui fut mommé président du nouveau ministère qu'on constitue alors. Mais en dépit des meilleures volontés, celui ci ne put point se main-tenir au pouvoir; et son obséquiquité par trop grande pour les désirs et les volontés de la cour de Bavière finit par lui mettre en Grèce tous les partis à dos. Remarquons encore qu'on manquait toujours du grand moyen de gouvernement, l'argent, attendu que la Russie comme la France se refusaient su payement de la troisième série de l'emprant. Dès le mois de décembre Rudhart était donc contraint de donner sa démission, et un soi-disant ministère national, ayant Zographos à sa tête, prit alors la direction des affaires.

Malgré la nationalité de ce ministère, inquelle consista surtout à renvoyer les troupes auxilleires allemendes et les Allemends employés comme fonctionnaires publica, fi échous dans ses efforts pour consolider le gouvernement et pour apporter de l'ordre et de la régularité dans les finances. Tout au contraire, l'audace et les intrigues des partis s'accrurent alors tellement que le pouvoir se trouve tout à fait déconsidéré. C'est ce que prouve bien la déconverte d'une conspiration tramée par la société des Philorthodozes, conspiration qui, sous prétexte de défendre l'Église grecque menacée, n'avait d'autre but que de placer complétem la Grèce sous la tutelle de la Russie, peut-être bien aussi de renverser le gouvernement existant et d'insurger les populations chrétiennes de la Turquie. Les circonstances qui accompagnèrent la découverte de ce complot, à la tête duquel se trouvaient Augustin Capo d'Istria et Stammatopoulos, provoquèrent la nomination d'un nouveau ministère. Quo sons cette administration nonvelle les intérête de la Grèce aient été en voie de progrès, elle se montra impuissante

GRECE

à dominer la menaçante agitation qu'en 1840 la question d'Orient répandit surtout en Grèce. Candie, qui sur ces entrefaites vint à s'insurger contre la domination turque, trouva dans le peuple grec des secours de tous genres et le plus chaleureux appui. On voulait mettre à profit une circonstance si favorable et déclarer la guerre à la Turquie. A cette dis-position de l'esprit public venait encore s'ajouter la haine toujours croissante pour la Bavière, à qui on attribuait surtout l'attitude anti-nationale et anti-militaire gardée par le gouvernement. Sous ces deux rapports, l'agitation était entretenue, excitée de toutes les manières possibles par le parti russe et par le parti dit napistique. Les suites immédiates d'un tel état de choses surent, indépendamment des perpétuelles hésitations du gouvernement manifestées par de fréquents changements de ministère, des mesures militaires, que le gouvernement turc juges utile de prendre en 1841 pour désendre son territoire et ses prétentions. L'intervention des grandes puissances réussit, il est vrai, à mettre un terme à ces belliqueuses velléités, et le parti de la guerre perdit ainsi en Grèce toutes chances de réussite. Mais de là aussi dans l'esprit public un redoublement de mécontentement et d'hostilité à l'égard des hommes placés à la tête des affaires ; et il suffisait désormais du moindre incident pour déterminer une explosion. Ce fut la situation des finances qui la provocus.

L'emprust de 60 millions de france garanti par les trois puissances protectrices avait été peu à peu épuisé, sans que le gouvernement eut réussi à se créer des ressources nouvelles suffisantes pour assurer le payement des intérêts et l'amortimement de ce capital. Au lieu de consacrer de préférence et avant tout le produit de cet emprent à seconder et favoriser le développement des intérêts matériels du pays, on l'avait employé à l'entretien d'un système d'administration des plus compliqués, et ne répondant en rien aux besoins particuliers du pays, ainsi que d'une foule d'institutions et de rousges inutiles, enfin à soutenir un ruineux état mili-taire en toute disproportion avec les besoins du pays. Par cette conduite, qui avait surtout en vue d'assurer au gouvernement une grande influence de patronage, les choses en étaient venues à ce point, que le gouvernement manquait absolument des ressources nécessaires pour faire face non pas sentement aux obligations contractées en même temps que l'emprunt, mais encore aux exigences intérieures. Tous es partis s'accordaient à le représenter comme anti-national, à réclamer le renvoi de tous les étrangers, c'est-à-dire des Allemands, et la mise en vigueur d'une constitution. La presse périodique commençait à prêcher ouvertement la nécessité d'une révolution : et sous le patronage du ministre de Russie Katakazy il s'organisait une véritable conspiration, d'où sortit effectivement plus tard une révolution. Le parti napistique, ou russe, était de tous les trois partis le plus actif. Il remuait toutes les sympathies et toutes les antipathies, soit politiques, soit religieuses, du peuple, et ne travaillait rien moins qu'à amener la chute du gouvernement et un changement de dynastie. C'est ce que prouva surabondamment un libelle composé et répandu par ce parti dans le courant de l'été 1843, et où on sommait le roi d'embrasser la religion grecque, d'éloigner tous les étrangers et d'octroyer une constitution libérale; enfin, l'état du pays s'y trouvait dépeint sous les couleurs les plus sombres. Ces menées avaient été autorisées par la publication d'une note du cabinet russe en date du 7 mars 1843. Dans cette note, le gouvernement grec était vivement critiqué aux yeux de son peuple, non-seulement à cause du non-payement des intérêts de l'emprunt des 60 millions de francs, mais encore et surtout à cause du système de politique adopté par lui à l'intérieur. On insistait sur le payement des intérêts échus et, pour y parvenir, sur la nécessité d'introduire les plus sévères économies dans toutes les parties de l'administration. Dans la perplexité où il était, le gouvernement crut trouver une ressource dans la mise en pratique de ce dernier conseil. Au mois d'août 1843, de larges réductions eurent lieu dans toutes les branches de

l'administration publique, et notamment dans le département militaire, à tel point qu'on supprima les allocations les plus minimes, les plus indispensables, jusque alors accordées à des objets d'un intérêt général, par exemple à l'instruction publique, et qu'on négligea de saire droit aux justes réclamations élevées par un grand nombre de philhellènes et d'hommes ayant bien mérité de la Grèce. Toutes ces mesures furent impuissantes à prévenir la catastrophe dont on était menacé, car la France et l'Angleterre voyaient d'un tout aussi mauvais œil que la Russie la prépondérante influence acquise par la Bavière sur les destinées de la Grèce. ll en résulta la signature à Londres, par les représentants des trois puissances, d'un protocole et ensuite d'une note collective remise au roi Othon le 5 septembre 1843, où on l'engageait à consacrer le montant des impôts les plus productifs à assurer le payement des intérêts et l'amortissement de l'emprunt, à éloigner tous les étrangers de l'administration publique et à convoquer une assemblée nationale.

Maintenant que l'irritation des trois puissances protectrices à l'égard de la Grèce était chose patente, les conspirateurs n'hésitèrent plus à en appeler à la force. Dans la nuit du 15 septembre 1843, il éclata à Athènes une insurrection qui réussit dans ses fins, soutenue qu'elle fut, par les troupes aux ordres de Kalergis et de Makryjannis. Le roi se vit forcé de renvoyer son ministère, d'en prendre un qu'on qualifia de national et que présida Métaxas, homme à la dévotion de la Russie, de décréter la convocation d'une assemblée nationale chargée de rédiger une constitution nouvelle, et de renvoyer tous les étrangers investis de fonctions publiques.

Cette révolution, qui se propagea avec une rapidité extreme, eut pour resultat d'une part de relacher tous les liens de l'ordre public, et de l'autre de provoquer une réaction qui se manifesta surtout par l'expulsion de tous les étrangers, des Allemands notamment, mesure exécutée avec autant d'injustice que de rigueur, par le bannissement des ministres et d'autres personnages influents, enfin par l'élimination impitoyable de tous les fonctionnaires publics qui jusqu'alors s'étaient montrés dévoués au gouvernement. Au point de vue politique, elle ent d'ailleurs des suites tout autres que celles qu'avait eues en vue le parti napistique. En effet, au lieu d'être suivie d'une abdication du roi, elle amena la mise en vigueur d'une constitution qui en réalité n'eut d'autre utilité pour ce parti que de lui servir à masquer ses autres projets. La Russie ne recueillit donc point de cette révolution les fruits qu'elle s'en était promis, et en 1844 force lui fut de donner formellement son assentiment au nouvel état de choses survenu en Grèce. Dès le mois d'octobre 1844 l'Angleterre et la France lui en avaient donné l'exemple; c'est à ces deux puissances surtout qu'il faut attribuer l'issue modérée et constitutionnelle de la révolution, la consolidation du nouvel ordre de choses et les rectrictions momentanément apportées à l'influence exclusive de la Russie. Une fois ce nouvel ordre de choses passé à l'état de fait accompli, l'Autriche et la Bavière le reconnurent. Mais les discussions relatives à la future constitution et les élections pour l'assemblée nationale provoquèrent tout aussitôt les déchirements et les luttes de partis les plus déplorables, aussi bien dans les diverses classes de la population qu'au sein même du gouvernement. La lutte prit un caractère plus violent que amais dans l'assemblée nationale qui s'ouvrit le 20 novembre 1843 pour délibérer sur le nouveau projet de constitution. Les différents partis semblaient rivaliser surtout d'égoisme étroit, ainsi qu'en témoignèrent les délibérations sur les droits des citoyens grecs. C'est uniquement grâce à la présence de quelques vaisseaux de guerre anglais et français dans les eaux du Pirée et aux sommes d'argent dépensées par la France et par l'Angleterre, que l'assemblée nationale constituante put venir à bout de son œuvre, en votant une constitution où sont loin de dominer les principes ultrademocratiques et sacerdotaux professés par le parti napistique, et à laquelle la charte française de 1830 servit de point en

point de modèle. Le 30 mars 1844 le roi prêta serment au nouveau pacte social, et l'assemblée nationale se sépara. Mais au lieu de s'appliquer à mettre cette constitution en activité, on vit alors les partis recommencer à lutter entre eux comme auparavant; et la discorde apparut au sein même du ministère, composé d'éléments trop hétérogènes pour pouvoir utilement fonctionner. L'élément russe, représenté par Metaxas, finit par y avoir le dessous, et un nouveau cabinet, présidé par Maurocordatos, se constitua le 11 avril, sous l'influence de la France et de l'Angleterre. Mais dès ses débuts il provoqua la plus violente opposition. Les excès de la presse provoquèrent en mai suivant diverses insurrections à Hydra et dans la Maina, où elles surent réprimées sans trop de difficultés; mais il fallut l'intervention des marines française et anglaise pour détruire les bandes insurgées à la tête desquelles Kriziotis parcourait l'île d'Eubée. L'insurrection qui éclata au commencement de juin en Acarnanie, avec Grivas à sa tête, offrait un caractère plus dangereux; on ne parvint à la comprimer qu'en attirant par de belles promesses Grivas à Athènes où d'abord le gouvernement voulut le retenir prisonnier. Cependant, il lui fut permis de prendre passage à bord d'un bâtiment de guerre français et de se réfugier en Égypte. De toutes ces tentatives insurrectionnelles, la plus grave fut celle qui éclata contre le gouvernement à Athènes même, le 23 juin, et que l'intervention énergique de Kalergis à la tête de la force armée parvint seule à déjouer. Les principaux instigateurs de tous ces troubles furent les chefs de palikares, qui avaient pris une part très-active à la révolution de septembre, dans l'espoir de reconquérir leur ancienne influence. C'est dans ces circonstances que se firent les élections pour la prochaine session des chambres; elles furent accompagnées des désordres et des actes de violence les plus déplorables. Le ministère, préoccupé de cette lutte électorale, de l'issue de laquelle dépendait son existence, ne put rien faire dans l'intérêt du pays. Tous ses efforts tendirent à se rendre les élections favorables; mais ils échouèrent. Le 14 août des désordres de la nature la plus grave éclatèrent à propos des élections à Athènes même; et comme on se défiait avec quelque raison des véritables dispositions de la troupe, le roi seul, par son intervention personnelle, put les faire cesser. Ceci amena la chute du ministère Maurocordatos et la retraite du gouverneur d'Athènes, de Kalergis lui-même, le principal instigateur de la révolution de septembre, qui maintenant qu'il prenait en main la désense de la constitution et des lois était devenu pour le peuple l'objet d'autant de haines qu'il inspirait jadis de sympathies.

Le nouveau cabinet, installé le 18 août 1844 et provenant de la coalition des partis français et anglais, avec Kolettis pour président et Metaxas pour ministre des finances, débuta par des proscriptions de fonctionnaires, par des distributions de places et d'emplois à ses partisans, et continua ensuite la lutte électorale dans son intérêt. Les chefs de palikares triomphaient; Grivas lui-même, rappelé de son exil, fut accueilli à Athènes comme le bienfaiteur de la nation. Avec cela, les actes de brigandage, les assassinats, les dévastations et les incendies de forêts allaient toujours leur train, en même temps que toutes les sources de la prospérité publique étaient successivement taries par l'anarchie générale à laquelle le pays se trouvait en proie. Le ministère avait pourtant à sa tête un homme d'une valeur et d'une importance incontestées, bien capable assurément de remédier à un tel état de choses. Il proposa des lois ayant pour but d'établir de l'ordre dans les finances, d'introduire une meilleure division administrative du pays, des simplifications dans l'organisation judiciaire, dans le service des dimes; mais il ne trouva pas plus d'appui parmi ses collègues que dans la nouvelle représentation nationale. Les chambres perdirent plusieurs mois en vérifications de pouvoirs et en discussions de partis ; elles s'occupèrent ensuite de la révision de la constitution, qui ne put être soumise au roi dans sa

forme définitive qu'en avril 1845. Ce qui readit surtout difficile la position du cabinet, ce fut la politique suivie à l'extérieur par Kolettis. Appuyé sur la diplomatie française, celui-ci visait à émanciper complétement la Grèce de l'influence anglo-russe; mais par là il se sit de ces deux puissances d'irréconciliables adversaires. La Russie avait dans l'un des collègues de Kolettis, Metaxas, le représentant de ses intérêts, et sut au moyen de celui ci annuller l'activité de celui-là. L'Angleterre profita des réclamations d'argent qu'elle était en droit d'élever, pour inquiéter et menacer un malheureux pays absolument sans ressources. La Russie voyait avec répugnance à la tête des affaires un homme capable de contrecarrer ses projets, et l'Angleterre redoutait toujours de voir l'influence de la Russie finir par l'emporter, quand bien même elle rencontrerait dans Kolettis un obstacle momentané à ses vues ambitieuses. La malheureuse Grèce se trouvait donc sans cesse le jouet de ces différents intérêts étrangers, dont le conflit pouvait à chaque instant provoquer une crise européenne. La lutte intestine mais sourde à laquelle le ministère était en proie aboutit, dans l'été de 1845, à une scission éclatante. Métaxas était visiblement au fond de toutes les intrigues et de toutes les petites conspirations essayées contre le gouvernement; de sorte qu'il fallait de toute nécessité que l'un des deux ministres finit par se retirer : Kolettis resta à la tête des affaires, et Métaxas donna sa démission (août). Il y eut dès lors plus d'unité dans le cabinet ; mais l'hostilité de la politique anglaise et russe s'en accrut encore, surtout quand on vit Kolettis s'abandonner de plus en plus aux suggestions de la France, et le ministre de France à Athènes, Piscatory, exercer toujours plus d'influence sur la direction des affaires de la Grèce. Les élections pour l'assemblée nationale qui devait se réunir le 22 février 1845 avaient, il est vrai, été généralement favorables au gouvernement, et une modification opérée au commencement de 1846 dans la composition même du cabi avait encore ajouté à l'influence exercée par Kolettis ; mais les désordres, les brigandages, les dévastations continuaient de plus belle, de même qu'il y avait absence de sécurité publique et toujours la même confusion dans l'administration de la justice. Les réclamations réitérées de l'Angleterre et de la Russie à l'effet d'obtenir le remboursement des intérêts échus de l'emprunt ne contribusient pas peu à entretenir cette triste situation des choses et à accélérer l'agonie d'un pays ruiné financièrement et politiquement parlant. La crise attendue éclata enfin en 1847. Les dispositions des deux chambres étaient maintenant devenues hostiles; le rétablissement de l'ordre dans les finances, question vitale pour le pays, fut le terrain choisi par les partis pour engager la lutte. Dès le mois d'avril , le ministre des finances était contraint de résigner son porteseuille à la suite d'une discussion relative à son déparlement; de là une dislocation partielle du cabinet. Kolettis et Tzavellas continuèrent à en faire partie; Rhigas, Palamides, Kurfiotaki, Kolokotroni, Glaraki et Bulgari y furent appelés. Le plan du gouvernement avait été d'introduire un nouveau système pour le recouvrement de l'impôt, système consistant à substituer la perception directe de l'impôt par des agents de l'État à son assermement; mais ce projet échoua, et n'aboutit qu'à une dissolution des chambres. Pendant que le pays était en proie à cette agitation intérieure et que, suivant l'usage, les élec-tions nouvelles donnaient lieu à de sanglantes collisions sur plusieurs points, notamment dans le Maïna, Th. Grivas excitait successivement deux insurrections, aussitôt comprimées, il est vrai; Kriziotis levait de nouveau l'étendard de la révolte dans l'île d'Eubée, et l'étranger, la diplomatie anglaise surtout, se montrait manifestement sympathique à tout ce qui était hostile au gouvernement; enfin l'immir d'un conflit avec les puissances étrangères semblait de plus en plus compromettre toute l'existence politique du

L'envoyé turc à Athènes, Mussurus (lui-même Grec de nation, et en liaison intime avec le résident anglais, sir

Edmund Lyons), refusa un passeport pour Constantinople au colonel Karatassos, aide de camp du roi, et qui au reste avait joué un rôle des plus suspects comme chef de bandes lors des troubles de 1841. Le roi regarda ce refus comme une injure personnelle, et dans un bal donné à la cour (25 janvier) exprima combien Mussurus l'avait vivement ofsensé en respectant si peu la garantie d'un roi. Mussurus, après avoir rendu compte à sa cour de cet incident, exiges que satisfaction complète lui fût donnée, et sur le refus du gouvernement grec, s'éloigna de son poste (février 1847). En vain le roi Othon essaya d'arranger l'affaire en écrivant au sultan une lettre conciliante; le sultan répondit d'une manière amicale, mais évasive, et l'affaire ne put point se terminer. La diplomatio étrangère ne négligea rien pour attiser cet incendie naissant; et on vitalors le peuple grec, ses journaux et ses chambres rivaliser pour exagérer les forces nationales et démontrer que rien n'était plus aisé à la Grèce que de recourir aux armes pour humilier le Croissant. La Porte ne retira aucune de ses exigences; elle demandait que le ministre des affaires étrangères de la Grèce exprimat à Mussurus, quand il reviendrait à Athènes, ses regrets au sujet de cet incident ; et Kolettis ayant demandé que la Porte envoyat tout au moins un nouveau plénipotentiaire en remplacement de Mussurus, le gouvernement turc intercompet ses rapports diplomatiques avec la Grèce (avril). La France seule soutenait énergiquement le gouvernement grec; l'Angleterre, au contraire, prenait non moins chaudement en main la cause de la Turquie, tandis que la Russie et l'Autriche semblaient engager le cabinet grec à faire preuve de condescendance. Inutile sans doute d'ajouter que tous les ennemis de Kolettis, les agents russes y compris, saisirent avec empressement cette occasion de travailler à le renverser du pouvoir. Mais Kolettis les prévint. Le 12 septembre 1847 il succomba à une violente maladie; et dans la situation des choses, cette catastrophe devait nécessairement medifier toute la position politique. Txavellas, considéré avec ses collègues Korfiotaki, Glaraki et Bulgari, comme dévoué à la politique russe, le remplaça à la direction des affaires. Le consiit survenu avec la Turquie prit alors fin. Après d'inutiles efforts tentés par l'Autriche à l'effet d'amener un arrangement amiable, la Porte avait eu recours en août à des mesures coercitives, dont l'effet avait tout aussitôt réagi de la manière la plus fâcheuse sur le commerce grec. Kolettis une sois mort, la Russie offrit sa médiation, et l'affaire se termina par une satisfaction donnée aux exigences de la Porte en la personne de Mussurus, qui vint alors reprendre son poste à Athènes.

Pendant, ce tempe-là les rapports de la Grèce avec l'Angleterre étaient devenus de plus en plus tendus. Les sommes que la Grèce devait à l'Angleterre, et qu'elle était hors d'état de lui payer, étaient réclamées par la diplomatie anglaise avec toujours plus d'insistance et d'aigreur. Ces réclamations, d'un intérêt relativement minime, n'étalent évidemment qu'un prétexte pour altaquer un ministère hai; et ses démarches faites par le philhellène Eynard pour aplanir ces difficultés demourèrent sans résultat. Le conflit prit d'autant plus de gravité qu'ici encore lord Palmerston put reconnaître l'action du gouvernement français, auquel depuis l'affaire des mariages espagnols il avait voué une haine à mort. La conduite, tout au moins équivoque, tenue par le consul anglais à Prevesa lors de l'insurrection de Grivas, donna lieu à une plainte de la part du gouvernement grec. Lord Palmerston y répondit (4 octobre) par une note remplie d'assertions les plus violentes; le système suivi par seu Kolettis y était qualifié de système impie, de système d'illégalité, de corruption, de violences, d'injustices et de tyrannie. Puisque le système de Kolettis était encore celui de ses successeurs, il était clair qu'il provenait d'autres influences, qui le maintenaient toujours en vigueur. A ce véritable acte d'accusation le gouvernement grec répondit avec non moins de vivacité, d'où un contraste d'autant plus saillant avec la condescendance dont à ce moment même il faisait preuve à l'égard de la Turquie, mais qui s'explique par cette circonstance que lors des événements de Patras, les rebelles vaincus avaient pu trouver asile à bord des navires anglais. D'ailleurs, les plaintes contre le système d'illégalité et de violence à l'ordre du jour continuaient toujours. On accusait hautement le ministère de malversation et d'avoir employé des deniers publics à acheter des voix. Les événements politiques survenus à ce moment dans l'ouest de l'Europe, la chute de Louis-Philippe et du ministère Guizot rendirent la position du cabinet Tsavellas intenable. A la fin de mars 1848, les ministres donnèrent leur démission, et surent remplacés par un cabinet présidé par Conduriotis et où entrèrent Mansolas, Christinitis, Rhodios et Christakopoulos, et dévoué mi-partie à l'intérêt français et mi-partie à l'intérêt russe. Seule l'influence anglaise ne s'y trouvait point représentée. La nouvelle administration débuta par des mesures de conciliation, notamment par une amnistie en faveur des nombreux individus placés sous le coup de poursuites judiciaires. Mais l'anarchie allait croissant, et la situation financière était désespérée. Ce fut toutefois une circonstance heureuse pour la Grèce que la révolution qui s'effectua alors sur tous les points de l'Europe n'ait point laissé aux grandes puissantes ie temps de s'occuper d'elle. C'est ainsi qu'il fut donné au gouvernement grec de réussir à comprimer seul les insurrections qui éclatèrent alors sur dif-férents points du pays, tout en restant sous la pression d'une pénurie financière telle, qu'il lui était impossible de satisfaire aux plus pressantes exigences.

Tous ces changements ministériels n'exercèrent pas d'ailleurs une grande influence sur la situation intérieure du pays; car si les personnes changeaient, le système suivi était toujours le même et les choses en demeuraient au même point. En octobre nouveau changement de cabinet; et il se forma alors une espèce de ministère de coalition, un cabinet composé de Kolokotroni, de Mauromikalis et de Rhallis, anciens ministres, et de Canaris, Londos, Bulgaris et Calliphrona. Les troubles à l'intérieur continuaient toujours ; la situation financière ne s'améliorait aucunement. Un parti ministériel, produit de la vénalité des suffrages, faisait dans la chambre un digne pendant à une opposition intrigante et factieuse. Le ministère se traina non sans peine pendant la session de 1848 à 1849, jusqu'à ce que sa dissolution eut été provoquée par un vote des chambres (avril) qui amena la démission du ministre de la guerre. Un nouveau ministère de coalition se forma alors sous la présidence de Canaris. Les différends avec les puissances étrangères avaient sommeillé pendant les 'convulsions intérieures auxquelles l'Europe se trouvait en proie; mais les rapports avec l'Angleterre, même après le départ de sir Edmund Lyons (1849), n'avaient pas pris un caractère plus amical. Les mouvements insurrectionnels qui éclatèrent dans les îles Ioniennes réveillèrent le feu qui convait sous la cendre; et alors la politique anglaise adressa à la Grèce précisément ce même reproche d'être d'intelligence avec les rebelles, qui jusque alors avait été l'un des grands griefs de la Grèce contre l'Angleterre.

Cependant, en présence de la violente opposition qu'il s'attendait à rencontrer, le ministère avait donné sa démission avant la réunion de la nouvelle chambre (22 décembre), et à la suite de vains efforts tentés pour constituer, sous la présidence de Metaxas, un cabinet complètement napistique, une administration nouvelle se forma. Le 11 janvier 1850 la flotte anglaise vint jeter l'ancre en face du Pirée. Quelques jours après, l'aroiral prit terre avec l'envoyé anglais Wyse, et transmit au gouvernement grec, comme réclamations du gouvernement anglais, diverses demandes d'indemnités pour de prétendus dommages éprouvés par des suje s anglais, entre autres par un Juif appelé Pacifico, et au nom duquel on réclamait une indemnité de 800,000 drachmes pour pertes essuyées dans une émeute populaire. L'amiral exigeait en outre la cession

584 GRÈCE

des lles Elaphonisi et Sapienza. Le ministère, après avoir pris l'avis de jurisconsultes compétents, déclara les réclamations mal fondées. Dès le 19 commença le blocus des ports grecs par la flotte anglaise. Vers le milien de février, plus de 200 navires avaient déjà été capturés dans le port de Salamis. En vain l'envoyé de France fit savoir au commandant des forces navales anglaises que la médiation de la France était acceptée par le cabinet de Saint-James. Le ministre d'Angleterre à Athènes prétendit n'avoir pas reçu d'instructions de son gouvernement, et le blocus continua. Ce fut seulement le 2 mars qu'il fut levé pour un délai indéterminé; mais les navires capturés ne furent point réstitués, et la politique anglaise fit mine de vouloir présenter encore d'autres réclamations. La reprise du blocus fut annoncée pour le 25 avril, si le gouvernement grec persistait à repousser les réclamations de l'Angleterre, réduites au chiffre de 33,000 drachmes. La Grèce était hors d'état de supporter plus longtemps les conséquences de l'emploi de la force; elle se soumità ce qu'on exigeait d'elle. Alors le blocus fut levé (fin d'avril), et il ne resta plus qu'une seule difficulté, celle d'établir par états détaillés les réclamations britanniques groupées en masse dans les notes et mémorandums; et bientôt on reconnut avec quelle légèreté quelques-unes d'entre elles, ne reposant absolument sur rien, avaient été accueillies.

Pendant ce temps-là une scission était survenue au sein du ministère à propos d'une loi sur la question de régence; Londos et Chrysogelos donnèrent leur démission (2 août), et Delijanni fut provisoirement chargé de leurs portefeuilles. Les chambres votèrent alors la loi d'après laquelle l'exercice du droit de régence appartenait à la reine. Peu de temps après, le roi s'éloigna de la Grèce (16 août), pour hâter la solution d'une question de plus en plus importante : celle de la succession au trône. Le 11 novembre 1850, l'ouverture de la session fut faite par la reine régente en personne. Comme toujours, c'est contre la question de finances que vint se briser le nouveau ministère; et dès le mois de mai 1851 Delijanni fut forcé de donner sa démission. Le retour du roi coincida avec la crise ministérielle et avec la prorogation des chambres, qui en fut la conséquence obligée. Le premier soin du roi fut de compléter son ministère (juin). Il ne tarda pas à être évident pour chacun que les nouveaux ministres, pas plus que les anciens, n'étaient hommes à retirer le char de l'Etat de l'ornière où il gisait. En conséquence, dès février 1852, Mélotopoulos, Barboglou et Damianos furent remplacés par Blachos et Privilegios Des bruits mystérieux relatifs à l'existence d'une conspiration ayant pour but le renversement de la constitution commencèrent à inquieter vivement l'opinion publique, et l'arrestation du général Makrijanni donna lieu à une longue instruction Les brigandages étaient d'ailleurs toujours à l'ordre du jour. Des troubles religieux vinrent encore compliquer la situation. Une opposition des plus violentes s'éleva dans le pays contre le traité (tomos) intervenu pour unir l'Église grecque orthodoxe et rétablir ses anciens rapports avec le patriarche de Constantinople. Dans le Péloponnèse notamment, un moine fanatique, Christophe Papoulaki, essaya d'organiser une véritable croisade contre l'union; et on reprocha au ministre de la guerre, Spiro Mylios, de n'avoir été ni étranger ni hostile à l'agitation qu'il avait mission de comprimer Le saint-synode excommunia, il est vrai, ce moine; mais l'agitation n'en subsista pas moins (juin 1852). Dans la Maina, Papoulaki, réussit à mettre les populations en mouvement; et d'autres indices encore donnèrent à penser qu'une vaste confédération s'était formée dans tous les couvents à l'effet d'arriver au même but. La question religieuse prima des lors toutes les questions politiques, et la nation se divisa en tomistes et en antilmoistes.

Depuis sa régénération politique, en effet, la Grèce n'a jamais cessé d'être le théatre des intrigues de la diplomatie étrangère. Pourquoi cette constante intervention de l'étranger dans les affaires intérieures de ce petit pays? C'est que la diplomatie anglaise et française aveit tout d'abord pressenti dans les menées des partis qui divisent la Grèce la main et l'action de la Russie, préparant par la comme une avant-garde pour l'exécution des projets qui depuis plus d'un siècle forment le fond de toute la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg en Orient, et organisant longiemps d'avance à l'ouest une diversion puissante pour le moment où elle croirait pouvoir enfin lancer ses armées sur Constantinople et réaliser les rêves ambitieux de Catherine. A peine la guerre eut-elle éclaté entre la Russie et les Turcs, qu'un soulèvement préparé depuis longtemps eut lieu dans plusieurs districts de l'Épire et de l'Albanie (janvier 1854), et s'étendit jusqu'en Thessalie. Des corps de volontuires quittèrent Athènes, sous les yeux et avec l'assentiment des autorités grecques ; le général Tsavellas, naguère ministre de la guerre, se co au camp d'Arta, où il fut proclamé généralissime des Hellènes. Les alliés se montrèrent vivement irrités de cette levée de boucliers, firent occuper le Pirée par une division anglo-française (mai), et exigèrent la dissolution du cabinet. Sous la pression de cette intervention armée, le roi Othon s'engagea de la manière la plus formetle à observer désormais une stricte neutralité dans la lutte dont l'Orient était le théâtre. Les hommes restés jusque alors à la tête des affaires ne pouvaient plus garder le peuvoir. Il y eut donc un changement complet de cabinet. Maurocordatos, ministre de Grèce à Paris, fut nommé président du conseil ; et en attendant son arrivée à Athènes, l'amiral Canaris, ministre de la marine, était chargé de la présidence. Enfia un décret prononca la dissolution de la chambre des députés. Maurecordatos entra dans les vues des puissances occidentale-, mais fut bientôt renversé, et remplacé au mois d'octobre 1855 par M. Bulgaris. Cependant la situation intérieure ne s'améliorait pas. Le commerce et la navigation restaient arrêtés par suite de la guerre; les finances étaient dans un extrême désordre, et les bandes qui avaient espéré aller faire du butin en Turquie exerçaient leurs dépradations dans l'intérieur du pays, dont le triste état se trouvait encore aggrave par suite des ravages du choléra en 1854. Au congrès de Paris, en 1856, les puissances occidentales déclarèrent que l'occupation ne pourrait cesser tant que la Grèce n'aurait pas donné de solides garanties pour le maintien des traités; mais, après de longues négociations et des promesses formelles faites par le gouvernement d'Athènes, les troupes d'occupation quittèrent le Pirée en février 1857. Une commission nommée pour examiner la situation financière du royaume, surtout relativement à la dette contractée en 1832, décida que la Grèce éteindrait graduellement cette dette en payant une somme annuelle de 900,000 drachmes. Il ne sus opéré qu'un seul palement en 1861, et la dette grecque, loin de diminner, ne fit que s'accroître.

M. Bulgaris conserva peu de temps la présidence du conseil; il eut pour successeur M. Miaulis. Les élections de 1860 ne paraissant pas au cabinet assez favorables, il prononça la dissolution de la chambre, le 28 novembre et réussit à obtenir dans les nouvelles élections une majorité considérable En juin 1861, une conjuration militaire sut découverte à Athènes, et, au mois de septembre suivant, l'étudiant Aristide Drousioc fit contre la reine une tentative d'assassinat. De nombreuses marques de sympethie furent données ouvertement au jeune régicide, d la condamnation à mort avait été commuée en une prison perpétuelle. La cour, ne pouvant se tromper plus longiemes sur la désaffection générale, se décida entin à tâcher de satisfaire l'opinion publique; l'amiral Canaris fut appelé, en janvier 1862, à former un ministère. Mais le programme de M. Canaris, qui demandait l'étroite application du rèGRÈCE 585

gime constitutionnel, l'éloignement de la camarilla, de nouvelles élections, l'organisation d'une garde nationale, une loi libéraie sur la presse, etc., ne reçut pas en définitive l'assentiment du roi, et le ministère Miaulis revint au pouvoir le 1° février. Quelques jours après (13 février), la garnison de Nauplie se souleva, au nom de la liberté. Toutefois ce soulèvement ne s'étendit pas, et une conspiration à Athènes fut découverte assez à temps pour être étouffée. L'armée, le saint-synode et les chambres se déclarèrent pour le gouvernement. Nauplie, cernée par les troupes royales, capitula le 20 avril. Le roi, devant les difficultés de la situation, usa avec clémence de la victoire; une amnistie presque générale fut publiée, et le cabinet Miaulis céda la place, le 8 juin, à un ministère Coloco-tronis. Néanmoins le mouvement révolutionnaire continuait en silence. Le général Théodore Grivas leva le drapeau de l'insurrection, le 19 octobre, à Vonizza, en Acarnanie. Ce soulèvement fut imité à Patras, puis à Athènes le 22 octobre. Dans cette dernière ville, l'armée fraternisa avec le peuple, et au bout de quelques heures la révolution était accomplie. Un gouvernement provisoire, constitué le lendemain et composé de MM. Bulgaris, Canaris et Roufos, decreta la dépossession du roi Othon et la convocation d'une Assemblée nationale. Le roi, qui se trouvait avec la reine en Péloponèse, reprit le chemin d'Athènes; mais il ne put dépasser le Pirée, d'où il partit dans la nuit du 23 au 24 octobre, et sit voile pour l'Allemagne sur un navire anglais, disant adieu à la Grèce, après y avoir régné trente ans. Il ne se résolut pas cependant à une abdication formelle, et plus tard, les 12 avril et 17 juin 1863, il lança deux protestations en saveur de la dynastie de Bavière.

La révolution grecque produisit une grande émotion dans le monde politique européen. La crainte de voir s'étendre ce mouvement aux provinces grecques et aux îles Ioniennes ne se réalisa pas; mais la rivalité des trois puissances protectrices s'éveilla lorsqu'il s'agit de trouver un nouveau roi des Hellènes. La Russie et la France appuyaient la candidature du duc de Leuchtenberg. L'Angle terre, de son côté, fit entrevoir secrètement aux Grecs la cession des îles Ioniennes comme prix d'un choix qui lui serait agréable, et le suffrage universel, consulté en décembre par décret du gouvernement provisoire, donna 230,016 voix, sur 240,701 votants, au prince Alfred, second fils de la reine Victoria. Cette candidature ne pou vait être acceptée, en raison des traités de 1830 et 1832, qui exclusient du trône tout membre d'une famille des puissances protectrices. Le 24 décembre, l'ambassadeur anglais adressa au gouvernement grec un memorandum d'après lequel la couronne d'Angleterre déclarait renoncer au protectorat des îles Ioniennes, et promettre d'accomplir leur annexion à la Grèce. A la suite de cet acte, les puissances protectrices choisirent pour roi le prince Georges de Danemark. En conséquence l'Assemblée nationale, qui s'était réunie à Athènes le 22 décembre 1862. élut à l'unanimité, le 30 mars 1863, Georges le roi des Hellènes, et, par un décret rendu le 1er avril, incorpora les îles Ioniennes à la Grèce. Un traité conclu, le 13 juillet, entre les trois puissances protectrices et le Danemark ayant défére officiellement la couronne à Georges Ier, le nouveau roi débarqua le 30 octobre au Pirée et fit son entrée à Athènes, accompagné du comte Sponneck.

La situation intérieure de la Grèce était restée très-difficile. Dans l'Assemblée, comme dans la population, il y avaît lutte entre le parti conservateur et le parti radical. La tranquillité de la capitale avait été troublée, en février, avril et mai, par des tumultes et des émeutes; du 30 juin au 2 juillet on s'était battu dans les rues; le parti radical ayant fini par dominer de plus en plus, tous les condamnés politiques, même Drousios, avaient été gracés à la fin de juillet, les membres de l'ancien ministère Miaulis avaient été privés de leurs droits politiques par une décision de

l'Assemblée, en date du 17 octobre. Le roi Georges chercha d'abord à s'appuyer sur les radicaux et plaça son premier ministère sous la présidence de M. Bulgaris; mais la dissension se mit entre les membres du cabinet, qui sut renversé le 18 mars 1864. Un second ministère, sous l'amiral Canaris, no se maintint que quelques semaines; il fut remplacé, le 28 avril, par un ministère de fusion, sous M. Balbis, auquel succèda en août un ministère Canaris modifié. Les discussions de l'Assemblée relatives à une révision de la constitution trainaient en longueur, lorsque le roi, par un message net et pressant (19 octobre 1864), en hâta lafin. Le sénat fut supprimé, mais le roi démanda . et obtint la création d'un conseil d'État; il fit aussi abroger le décret qui avait été rendu contre le ministère Miaulis. An mois de mars 1865, l'amiral Canaris quitta la présidence du cabinet, qui fut occupé par M. Coumoundouros, déjà ministre de l'intérieur. A la suite des élections générales, qui eurent lieu le 14 mai, une coalition se forma entre les révolutionnaires et les partisans de la dynastie déchue, et M. Bulgaris fut appelé, le 19 novembre, à former un cabinet; il refusa d'accepter tant que le comte Sponneck ne recevrait pas l'ordre de quitter la Grèce. M. Deligeorgis, à qui le roi s'adressa ensuite, demeura seulement quelques jours à la tête du pouvoir. La crise ne se termina que le 7 décembre, par un ministère de transaction, avec M. Roufos, président.

MM. Bulgaris, Deligeorgis et Coumoundouros étaient les trois hommes d'État autour desquels se groupaient les diverses fractions de l'Assemblée. Le roi les manda en sa présence, le 14 juin 1866, et leur demanda des'unir « pour former un ministère fort, en vue de la prospérité nationale. » M. Bulgaria accepta la présidence d'un cabinet dans lequel M. Deligeorgis entra comme ministre des affaires étrangères. Au mois d'août, éclata l'insurrection de la Crète contre l'empire ottoman. Il n'était pas douteux pour les esprits éclairés que, sous le prétexte de réclamations contre la tyrannie turque, les Crétois auraient en définitive pour but réel l'annexion de leur se au royaume de Grèce. On ne pouvait donc s'attendre à ce que le gouvernement du roi Georges s'opposét au concours que les Hellènes allaient inévitablement offrir à des coreligionnaires en qui, à tort ou à raison, ils voyaient des compatriotes. Il s'abstint de donner aux insurgés un appui officiel, mais il n'empêcha pas les dons et les secours volontaires; l'eût-il voulu, d'ailleurs, qu'il ne l'eût certainement pas pu. Des souscriptions se firent ostensiblement. Des hommes, des armes, des munitions, des vivres furent envoyés en Crète. Cependant M. Bulgaris refusa de reconnaîtreque le gouvernement eût participé à la prolongation da mouvement insurrectionnel. On l'accusa, à ce propos, de manquer de franchise et de courage politique; son cabinet crut ne pouvoir pas subsister en présence de l'attitude peu bienveillante du parlement; il donna sa démission le 28 décembre 1866.

Le nouveau ministère eut pour chef M. Coumoundouros. avec MM. Tricoupis aux affaires étrangères, Botzaris à la guerre et Grivas à la marine. Les difficultés de la situation furent nettement exposées à la chambre par le président du conseil : « La situation financière, dit-il, est plus déplorable que nous ne pouvions le penser. Il n'y a que peu d'argent dans les caisses publiques, et pourtant nous sommes couverts de dettes, et l'armée se trouve privée des choses les plus nécessaires. » En conséquence, il proposa d'élever le taux des taxes anciennes, d'en établir de nouvelles, et d'affecter un crédit d'un million de drachmes aux achats du matériel de guerre. La chambre, où le nouveau cabinet obtint une grande majorité, vota toutes ces propositions. Elle vota aussi un emprunt de 28,000,000 de drachmes, dit emprunt national, parce qu'on chercha à le faire couvrir dans l'intérieur du royaume, et qu'on n'admit d'abord que les Greus à le négocier dans les pays étrangers. Mais, quoiqu'on cût renoncé plus tard à ces restrictions, et qu'on cut garanti le patement de l'intérêt par le revenu des douanes de Patras, du Pirée et d'Athènes, cet emprunt ne put être couvert. Une autre mesure financière du ministère Coumoundouros ent un meilleur résultat : c'est le règlement de la dette qui avait été contractée à Londres, en 1824 et 1825, au nom de toutes les provinces de la Grèce insurgée. Les négociations pour ce réglement aboutirent, dans le cours de l'année 1867, à une convention qui garantissait le paiement des intérêts et de l'amortisse ment par la moitié de la recette des doumes de Syra et de Zante, et par les revenus complets de la douene de Calamata. Quant à la question crétoise, le gouvernement grec se trouva réduit à l'impuissance par l'attitude de l'Europe : l'Angleterre, des le commencement de l'insurrection, s'était prononcée pour que le territoire de l'empire ottoman ne tut pas diminué; la France, qui avait d'abord manifesté des sympathies pour la cause de la Crète liée à celle de la Grèce, ne tarda pas à suivre l'exemple de l'Angleterre; la Russie se tint elle-même dans une prudente réserve. Cependant le roi Georges essaya d'une tentative directe auprès des cours d'Angleterre et de France. Ayant laissé la régence au prince Jean, son oncie paternel, il quitta la Grèce le 21 avril 1867; mais ses sollicitations resterent vaines à Paris comme à Londres. Cet insuccès le lia plus étroilement à la Russie; des liens de famille s'ajoutèrent à l'alliance politique, par suite de son mariage avec la grandeduchesse Oiga, fille da grand-duc Constantin, qui fut célébré à Saint-Pétersbourg, le 27 octobre.

De retour à Athènes, le roi trouva le ministère Coumoundouros plus puissant que jamais sur l'opinion publique et sur le parlement. Néanmoins, contrairement aux pratiques du gouvernement parlementaire, fi lui fit entendre qu'il aurait sa retraite pour agréable. Le ministère donna sa démission. Celui qui lui succéda, le 1ºº janvier 1868, avec M. Aristide Moraitinis pour président, ne dura guère plus d'un mois. Il fut remplacé, le 5 février, par un ministère Bulgaris, qui prononça la dissolution de la chambre, et fit le 6 mai l'ouverture de la chambre nouvellement élue. Vers la fin de l'année, l'irritation de la Porte étant portée à son comble par les voyages heureux du navire grec Baosis, qui ravitaillait les insurgés crétois, elle envoya un ultimatum à Athènes. La guerre était sur le point d'éclater, quand la Prusse proposa de régler le conflit dans une conférence, qui s'ouvrit à Paris le 9 janvier 1869. M. Rhangabé, ministre de la Grèce près des Tuileries, quitta la saite des délibérations, où l'on ne voulait l'admettre qu'avec voix consultative. Les travaux de la conférence furent néanmoins poursuivis. Ils se terminèrent, le 20 janvier, par une déclaration interdisant à la Grèce de favoriser en quoi que ce fût les insurrections tentées dans les possessions du sultan. Un nouveau cabinet, sous la présidence de M. Zaïmis, succèda, le 5 février, au cabinet Bulgaris, et accepta les termes de cette déclaration. Les progrès faits, les années précédentes, dans les provinces frontières, par le brigandage, attirèrent spécialement son attention. Il se flattait d'en avoir diminué la gravité par de sages mesures, quand lord Muncaster et le secrétaire de la légation britannique, ainsi que d'autres Anglais et le secrétaire de la légation italienne, furent faits prisonniers dans la plaine de Marathon, à 35 kilom. d'Athènes. Quatre des captifs ayant été assassinés, le gouvernement grec s'efforça de réparer ce malheur en donnant satisfaction au sentiment public vivement ému dans toute l'Europe, et particulièrement en Angleterre.

Le ministère Zaïmis perdit peu à peu la confiance de la chambre, et fut remplacé, le 17 décembre 1870, par un ministère Coumoundouros, qui garda le pouvoir durant une année, et se retira devant les difficultés que lui créait la question des mines du Laurium. M. Bulgaris, qui fut appelé à la présidence du conseil le 8 janvier 1872, voulut conclure un arrangement d'après lequel le gouvernement hellénique reprenait les mines, en payant à la

société une indemnité de 16 millions. La chambre ayant refusé de ratifier cette indemnité, M. Bulgaris se retira et sit place, le 26 juillet 1872, à M. Deligeorgis. A la suite de nombreuses négociations, qui firent craindre à plusieurs reprises des complications diplomatiques, la question du Laurium fut enfin résolue (1873). Les mines furent vendues, d'accord avec le gouvernement grec, à la compagnie Syngros, qui prit à sa charge les dettes de la compagnie concessionnaire.

GRECE (Grande). Voyes GRANDS-GRECE.

GRECE (Vins de). Jadis célèbres au loir dans le monde, les vins de Grèce ont de nos jours perdu de plus en plus de leur vieille réputation, de même que la production en a considérablement diminué. Sous la domination des Vénitiens, Candie et Chypre étaient en possession de fournir l'Europe des vins de dessert les plus fins. Le sol de la Grèce presque tout entière est éminemment favorable à la culture de la vigne. Sur la terre ferme la pinpart des chaines de montagnes se composent de calcaires; et la même roche abonde dans quelques fles célèbres pour leur fertilité en général et pour l'excellence de leurs vins, per exemple · Chios, Ténédos, Candie, Zante. D'autres, dont les vins ne sont pas moins célèbres, comme Leabos, Naxos et Santorin, ont des montagnes d'origine volcanique. La variété de climats et l'avantage des expositions plus ou moins favorables qu'offrent les plateaux de la Grèce donnent une diversité extraordinaire à la qualité des vins de ce pays. D'allleurs, la culture de la vigne est aujourd'hui encore l'objet des plus grands soins sur divers points du territoire grec. Aujourd'hui, comme autrefois, les vins de Grèce appartien-nent aux sortes de vins les plus sucrés. Ceux qu'on prépare dans les îles de Chypre et de Ténédos, le vin rouge de Lesbos et le muscat blanc de Smyrne rivalisent avec les vins les plus huileux de la Hongrie. Toutefois, on récolte aussi beaucoup de vins rouges sees dans d'autres lles, telles que Itaque, Céphalonie, Candie, Chypre; et avec des sois des précautions, ils se prêtent parfaitement à l'exportation. A Zante on fait avec des raisins de Corinthe un vin qui ne le cède en rien au Tokay.

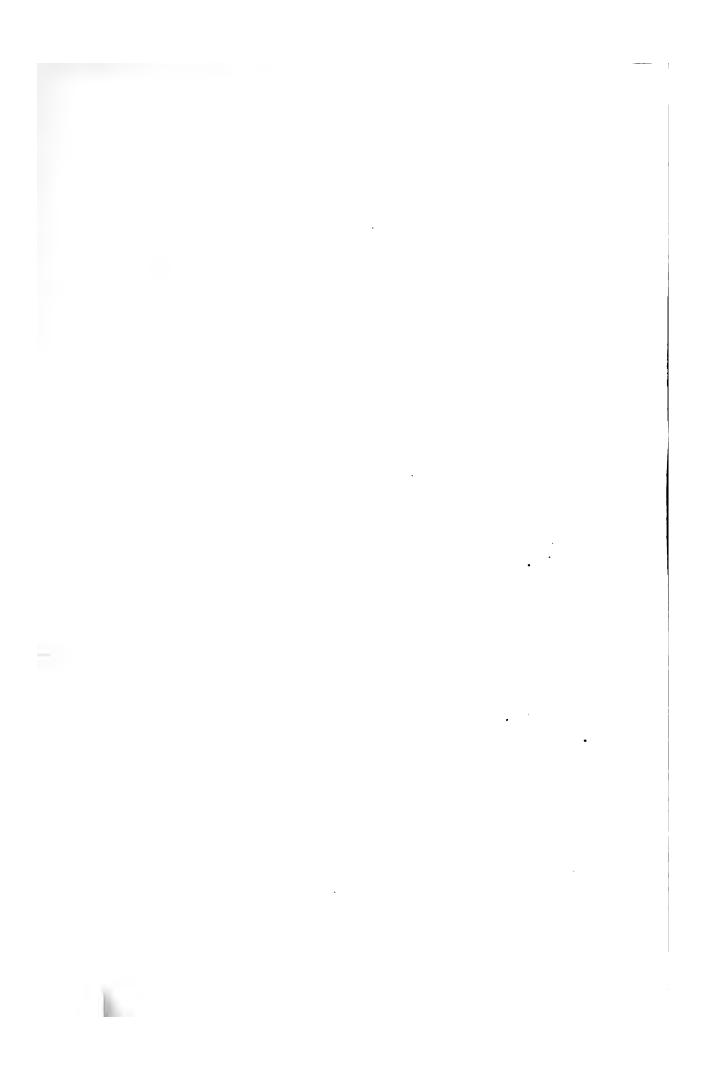
Les plus célèbres vins de Grèce sont le Malvoisie de la Canée, à Candie, récolté sur les versants du mont Ida; le Vin de la Gommanderie de Chypre, d'abord rouge et qui plus tard passe au brun; le Muscat blanc de Chypre, délicieux vin de dessert, dont le seul défant eat de trep facilement prendre le goût des outres dans losquelles on le conserve; le Vino santo blanc de l'île Santorin, le meilleur de tous, et qui s'expédie presque exclusivement en Russie; les vins de liqueur de l'Hélicon; le véritable Malveisie de Misitra et de Malvoisie, célèbre depuis des siècles ; les vins des tles Scopolo, Niconi, Andros, Corfou, Céphalenie, Theaki, Zante, Cérigo, Scio et Ténédos. Aujourd'hui encere domine partout en Grèce l'antique usage d'ensouir à la naissance d'un enfant de grands vases de vin, pour ne le retirer de la terre et ne le boire qu'à l'occasion de ses noces. Les vins ainsi conservés acquièrent avec le temps un goût des plus fins; et comme le tout ne se boit pas dans les noces, il en passe toujours un peu dans le commerce, qui le recherche avec empressement. Les centres principaux du commerce des vins en Grèce sont Athènes, Condura, Patras, Corinthe, Malvoisie, divers ports de la Morée et les fles. GRECHETTO (IL). Voyez Casticlions.

GRECOURT (JEAN-BAPTISTE JOSEPH VILLARET DE). le plus fameux peut-être de tous ces abbés libertins dont les mœurs et les poésies eussent fait scandale à toute autre époque que le dix-huitième siècle, naquit à Tours, en 1683, d'une samille originaire d'Écosse, très-noble et très-pauvre. A treize ans, le crédit d'un oncle, ecclésiastique estimé, sous la direction duquel il avait fait de bonnes études à Paris, lui avait déjà valu un canonicat à Saint-Martin de Tours. A la sollicitation de sa mère, directrice des postes dans cette ville, il voulut se livrer à la prédication, et son premier sermon fut un scandale : il l'avait rempli

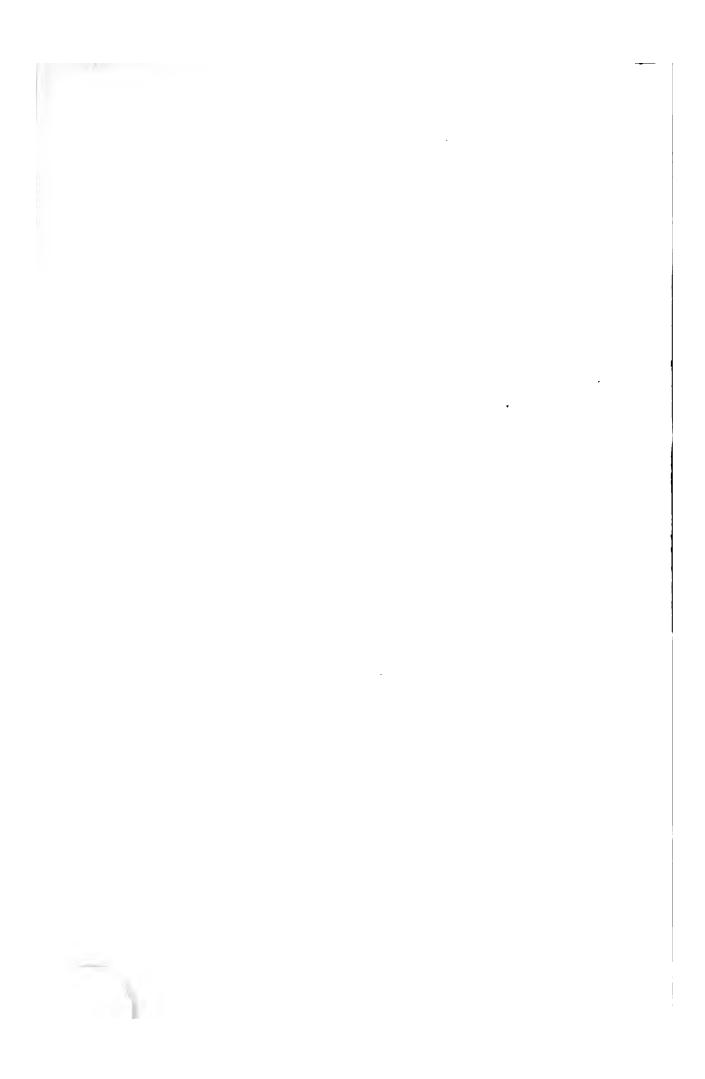
• -

•

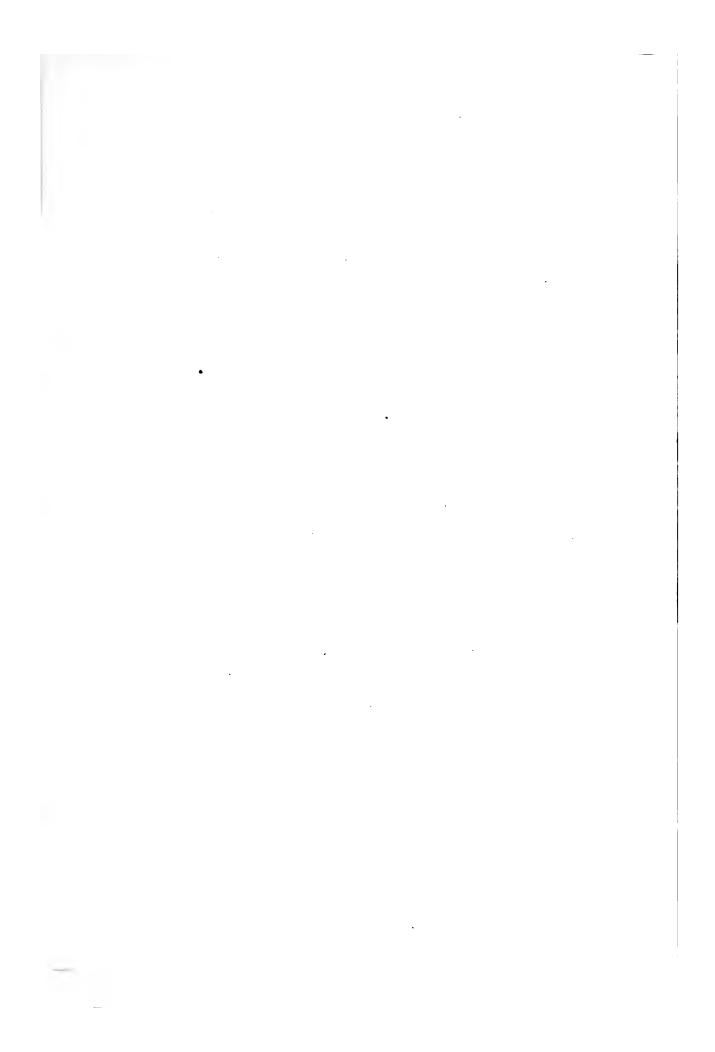




	•						
							1
		•					
					·		
							1
			-				
•							
							- 12
				•			



		•				
·						
·						
•						
			·			
				-4		



Peníance de l'art; le métal employé est le plus seuvent l'argent, rarement l'or. A cette époque le cuivre ne servait iamais à pareil usage.

La seconde période va d'Alexandre I^{et} à Philippe II de Macédoine, c'est-à-dire de l'an 454 à l'an 359 avant J.-C. La valeur artistique des momales devenait toujours plus grande, et approchait de la perfection. On en frappait en or, en argent et en cuivre, pourtant de ce dernier métal fort neu.

La troisième période va de Philippe II jusqu'à Auguste, c'est-à-dire à la création de l'empire romain, de l'an 350 à l'an 30 avant J.-C. Le bant degré de perfection auquel l'art gree était parvenu à cette époque apparatt visiblement dans ces monnaies, qui sont d'une grande valeur artistique. Le plus grand nombre sont en or et en argent, mais il y en a aussi en cuivre.

La quatrième période comprend le temps qui s'écoula du règne d'Auguste à ceiui d'Adrien, c'est-à-dire de l'an 30 avant J.-C. à l'an 117 de notre ère, et où l'art fleurit à à Rome à mesure qu'il dégénérait en Grèce. L'extension de la domination romaine sur des pays où la langue grecque était en usage eut pour résultat de diminuer les monnaies grecques autonomes; par contre, cette période est très-riche en impériales et en coloniales grecques. Déjà les monnaies de cuivre l'emportaient sur celles d'or et d'argent, et l'art du monnayage dégénérait de plus en plus.

Dans la cinquième période, qui s'étend d'Adrien à Gallien (de 117 à 260), et où l'art grec était tombé complétement en décadence, on n'employa guère que le cuivre pour les monnaies, très-rarament l'argent.

Dans la sixième période, qui commence à Gallien, il n'y a que des monnaies de cuivre, et les monnaies grecques ne se composent plus guère que de quelques impériales.

L'unité du système monétaire grec était le drachme; on frappait des pièces de deux, de trois et de quatre drachmes; l'obole était une division du drachme, lequel en contenait six. On frappait des pièces de quatre, de trois, de deux et d'une obole: il existait aussi des demi-oboles en argent. Il y avait encore des pièces de quatre, de trois, de deux et d'une obole en bronze, enfin des demi-oboles, des quarts et des huitièmes d'obole. Le nom de ces dernières pièces était plaucus. Le lepton, septième partie d'un chalcus, et l'assarion, pièces de menue monnaie, imitées du système monétaire romain, étaient moins en usage.

GRECS (Arts chez les). La géométrie est la mère des arts, qui ne sont que l'imagination et l'ordre unis ensemble. Cette science, déjà si avancée sous Platon, avait depuis plusieurs siècles enfanté le plus beau comme le plus utile des arts, l'architecture. Les piliers carrés, les rondes coloanes des Égyptiens, avaient été évidés; les trois ordres grecs avaient leurs proportions, leur place et leur emploi; le dorique fut consacré à la solidité et à la simplicité; l'ionique à la volupté, dont ses volutes frisées sont l'image, et le corinthien à la majesté et à la magnificence. En Grèce, le luxe des colonnes fut seul prodigué aux maisons des dieux ou temples, et aux théâtres, qui quelquesois y étaient adossés. Celles des grands citoyens, même dans les beaux temps de cette nation, étaient à peine remarquables entre les autres. Les riches frontons, d'invention tout hellénique, les frises ornées, les périptères ou portiques sur les qua-tre faces, les diptères, ou double rang de colonnes, étaient l'apanage de la divinité. Ces temples ne recevaient de lumière que par la porte; un mystérieux demi-jour régnait dans l'intérieur. Quelques-uns étaient entièrement ouverts par en hant. Dans la Grèce d'Europe, les temples et les éditices publics furent réduits à des dimensions proportionnées au peu de superficie qu'occupait chacun des petits États; mais elles étaient relevées par l'harmonie de l'ensemble, l'élégance on la richesse des détails, comme l'attestent à Athènes les ruines du Parthénon, sur les murs duquel l'ami de Périclès, Phidias, a laissé des vestiges irrécusables de son immortel ciseau. Au contraire, les immenses plaines de la

Grèce asiatique étaient couvertes de temples vastes et élevés, convenables à leurs horizons. Les maisons des particuliers étaient, comme encore aujourd'hui en Orient, peu ornées sur le devant, ayant quelques rares fenêtres sur la rue : elles étaient toutes ouvertes dans les combles ou sur le derrière. Là était construit le gynécée, ou appartement des femmes. A ces nobles conceptions architecturales la Grèce ajouta en outre les plus charmants et les plus réguliers ornements, dont elle est la seule inventrice : les métopes, les triglyphes, les denticules, les oves, et tant d'autres.

Chez un peuple causeur, avide de nouvelles, carieux de ses propres affaires, il faliait des rendez-vous publics où les citoyens pussent s'assembler à l'abri d'un soleil ardent ou des injures de l'air: alors on ouvrit ces portiques célèbres, dont quelques-uns méritèrent le nom de pœcile, à cause des admirables peintures dont ils étaient décorés. Sparte, Athènes, Olympie, Delphes, furent enrichies de plusieurs de ces abris. Des marbres polis et durs formaient dans ces villes l'enceinte des jeux et des stades, et les compartiments des bains publics, qui étaient superbes. Les architectes de Corinthe opposèrent la magnificance de l'art à l'élégance d'Athènes. Enfin, l'architecture grecque laissa l'égyptienne dans ses déserts de sable, et couvrit bientôt l'Europe, l'Assie et l'Afrique de ses monuments, modifiés par les lieux, les mœurs et la religion de chaque peuple.

La sculpture, la statuaire, la peinture, devalent archer de front avec ce bel art dans la Grèce; elles y furent redevables de leur perfection à cette science du grand architecte de l'univers, la géométrie, qui harmonise les parties au tout et le tout aux parties. Et dans ces trois arts, environ 498 avant J.-C., la jeune Grèce avait déjà enfanté les Scopes, les Phidias, les Praxitèle, les Myron, les Polyclète, les Polygnote : ce dernier et Pausanias, qui exécuta les peintures du pœcile de Delphes, plus tard ne furent point surpassés par Zeuxis ni Apelles, le peintre d'Alexandre. Longtemps avant l'époque de Phidias, les statuaires grecs avaient détaché les bras et les jambes des statues-momies de l'Égypte, leur avaient rendu leurs mus-cles, et avaient imprimé à leurs figures de morts la vie et ses passions, ou jeté sur leurs corps de graves ou voluptuenses draperies, dont les moindres plis sont restés modèles. Le marbre, l'ébène, l'ivoire, l'or, des pierreries même, concouraient à la magnificence de la statuaire sous le grand Périclès : telle était la statue de la Minerve du Parthénon, œuvre admirable de Phidies. Telle était encore la statue du Jupiter Olympien, du même sculpteur, dans le temple d'Élide. Tandis que ce colosse effrayait les regards de sa maiesté, de sa richesse, de sa hauteur, à Cnide, avec une simple Vénus de marbre, dans les proportions humaines, Praxitèle saisissait tous les cœurs d'admiration et d'amour. L'opulente Corinthe n'avait point encore fondu ce riche métal appelé pyrope, ou airain de Corinthe, mélange d'or, d'argent et d'airain, avec lequel elle forma plus tard ces jolies statuettes, ces images des dieux, ces vases sans prix, la convoitise des Verrès romains. L'art de la métallurgie, que les Curètes idéens avaient apporté en Grèce, y avança u. La commerçante Corinthe scule, l'antique Éphyre, située entre deux ports, s'y adonna plus exclusivement que les autres villes helléniques. Dans la statuaire grecque, la grâce, l'expression douce, la majesté, la douleur, la quié-tude même, la force, dominent seules : la fureur, la haine, l'amour violent, les grandes passions enfin, semblent en être exclues. Si ce n'est le groupe effrayant de Laocoon, de ses fils noués par les serpents de Ténédes , il serait difficile à Winckelmann lui-même de signaler quelques autres figures douées d'émotions un peu convulsives. Le divin Apollon du Belvédère, œuvre merveilleuse d'un auteur inconnu, porte sur son front et dans son attitude, bien que le maître de l'arc terrible qui tue au loin, une impassibilité céleste : horrible aspect du monstre Python ne l'a point ému. La statuaire grecque n'aimait à sortir que rarement du sucre-

(itilis (status isológ); 'imago individualis miseran contact tourne gius avec un chien; une biche; come (bisse, se avec un obsau; comite dinos ut Miserus. Detri outrofesdour de la statuaire greogue; d'aitieurs simiciale de grâte, auxproportions of bolist, astx fermers pe rah: Aux Arous si susmen ou si tranquilles aDdirette pict stulptours to dedemmageslicht amplement our ibb friess des templet, son les metre laçon ides tousbeaut; de spitzi sell tade de figures y ten tebis, commic teach sujeta littaient ou stock een funthreit, ils étaient à la vérité admisshius de distribution; desients, d'élégance, d'ordonnance, mais tièdes, mais entièrement palaibles en graves commé les monuments qu'ils décordes : telle ful; in frise-du Phrthénen, tilse sit ciecas de Pindias; tel fish le totabeau de Matholo de Durie! Oldtuit por tup boucliere area les ciscleurs sur anétaux et sur l'hirbin particulièrement idomaienti carrière à leur imagination poétique ses boucles: d'Herodoy, dans : Hédeto, redut-d'Athille dans Homelraj: les houtiless à embléme det sept chiefs develet Thebes, le támoignant raises. Sin le prémier, l'horrible Gergone yet Bernén volunt dans les alts, y dont représentés su rellef; men isin ; en volt des micistenners, essethés ser les brans élitons, l'ef dés micistration pendant anx espai; des manoi efficità, cet manos grappes tellordes ; le retrervisti sur le bouclierdu Elside Pélés ; il falltit debodens ces temps héroliques que; Pars (d'émailler fot déjà: porté: à où: lieut degré, à moins que des equieurs superficielles al'ensent été: appliquées à con agratures. Thes Athénieus entochrené suix Persee: une grande quantité ide bouoliers d'et richedreut otrés, paisque les architectes les imitérent ét les soutatérent dans les friste de Poteiro dorigne. Le du melle relitit doug généralement le étamp : ph l'artiste pouveit dévolusper à sem atée les variétés de vion gélie. Les bobs; les de-tessix, les bitailles, lés banquets. Jes juix, l'univer et les metres, appartenaient à son butin: l'admirable beucitér d'Actille en faile folisie un atter ut.

Statut à la prituite inc; il partit que les Green sie la disnaight, guide untier que date la décoration des l'emples, des pestiques : des l'embessix-Pline mentionse-cent el aquimitstrois pointrés gross ; comembre était biça haldessons de celui des statusiess et scuiptoms. Il somble que la postanit et la figgesen pied:n'sarost de vogas que vers le règas d'Alexan-dro_{st} tribué dans itiqual imballèrest l'Estxis; Pauritasius: et Apalles, Gri peighalt, aystèinps de la jessé Grède, sur l'heis, ' sur service et une et dan fat cist el la deraltere de cles pelaterres so nommoitieste a le s tio le :: Amicrion en faitatien lieb; la précócientos étaid compas cióptilo ballappella freis q la scilidais comleurs, y idinimalib pelno sumpleyées. Les effèbres printes Prin-sanies aveit déspré de strumble le victes parcèle out partique sanias avait déspré dei sa maite le vieles parcide ou partiqué de Delphan-Les, bélieu fraques dénouvertes dans éex builes d'Hercalmann aout dét l'école : de painture d'Athènes antique. Ulle peinture d'ancientengence, eséautée avec des parten, des instruteries debrables, de ptills 'estimated mille coulotres chairles Applela deputamontique, butthud side core, quant head richester to a septention; à sa Grède deux sa/maturité;xean/ les palaiti amyrione avant cotto-deque étaient pavés autobes sidhes dompartiments. Ce sometoeux pavage a bondait. Thinsi due les fresques rdans les ruines des En commerciale Cortelles utres, stags aplames unaque

(i.e. monique est mem (emphasis et de la pointure (vojez: Grace (Munique elle finality); elle était déjà étantifié à étainme des Hellères ; telle plasèle des des ments de manisté de leur langue dans le cites instruments qui len nont les simples dans le companier partie par le companier partie de leur la livre en chélight étaille de la premier jestrans ; elle fui la livre en chélight étaille de la primer partie de la mineique la maniste lu mineique par maniste lu mors (Ler phieryman apsème des des controllés de la mineique des Gesconfini pir elle mijet composé de deux cetavans quints de deux de l'explant pour able de la mineique. Inspire des la controllés de l'explant pour able de l'explant de l'ex

definds, fast time trattation dit philitit un limiteria de cette mesique pristatio, dont il de book reitie que le chapt d'une side de Pindare et celui d'un hymne à Méridélie. In les this talent à title voit sold, qui souliment chause le chapt de chapt, il chir investition de l'aft infinish que le Pachyla et le feplicale Maplificat à laine d'aftig que le la lacture modélie à paisse de la lacture de la company de la lacture de la haute civile de l'aftig et le light de la lacture de la lacture à l'unissea, par apposition à l'autérabonie, qui p'artitionait à l'acturel, o

Qualitumic Traspostura de l'interpris il distinct per le rice class. Inn Haideney, attrapost Palabet. Profesit in Palabet. Inn Haideney, attrapost Palabet. Profesit in Palabet. Inguli que listre l'impet un Rivitorh, iqui lie hommerati per instituto de l'interpris de l'interpr

"LANGE HIS & COR l'expression de le joie, "elle cest donc mé dans le cotte de l'Isonitie et lives Plantin. Des Pressie dentification of grands extension to the Proposed & Language of the Country of the Proposed & Language of the Country of the C diverses, dont litte principales ensieht lie statte er sites; in dente des feither, des fentfeathen, de l'hyinda, des Liebbnichionii, ot les dance lactives Le première et la plus anciente, la dance missiere, ou la principie, qu'invest te AR'd Acide decided the Trole; the escore colle que deserreals the malabilitetix street lives femines of Jests files dátis dette Scio vil le Cintelore Timenlinan en fic une a un glante moistion! De chane des feather; quant à son erlor-nation et la son invention, dis raythologiquement attains à Colotte 'Or à Terreichée de lin danne den . Impédénsonies fortientier pir Lyange ; elie s'escatathir pir des graps de jeries Spartites met, le decider au èra, dépie à la mais raile de pir la rail presente de législate qui l'avail priserte. De mois pinglish in la descatation de le descatation de la descatation del descata évent famiale étérer L'Sparte; mederelles faréet acondilies averd foiremir à lathanes et à Garinthes es estes se réfe gibrent would la protection de Entetrale Pour se former, elle attenticient la muta; de puur de faite haute de la bindre Same cloude Part de la dance uvalt 266 primitivement apporté dina M. Grèco par les cirétes de Crète et de cary bases le l'Asio Mineuve. Dans son origine, il fat inventé pour hotore les distric de vest que la décise des être la inére de la parfarril de no les une state's pap course estantele findis forestituna a-cell exercise: Il litermati les coma ; developpetit les mandes et 1988 forces ; "ett demnate tiblé défenseme viglement su s' le Greech Platon for the recit spartisms and wet the bis sourceste il'ercolvant de preference donn qui d'y blatent diatingen d'in johine Milane, la plus lielle des Lacedonoules nes ; delle se nuis that of tarkow; terry, but a " a vec see frence Laippinne tiple willierige estate to good domainable do to Gra

Pour jetilegit oes bean stemples; ces tistaises apleidits; ces gymnasel magaffiques; ces statues sans prix, let sistem leor finctio charte les hattons barbares qui les environs natent; une stratege havante, vine marine particulière à la l'olynéhic de Trichipel, étalent hidispensables aux Grent Aussi, paix du guerre, les Athénique élisaient dis shattes

es: printraux. Cetta election se fishalt dans le Pryce, plane d'Athènes, presqu'au pied de la citadelle. Dans l'armée grécque, il y ávait des divisions depuis a jusqu'à 16,304 soldats : estto dernière s'appualit phallarge. La nécessité où ils étaient d'opposer de crès petites armées aux cohsies des finibaires (c'est frappeasieurde Napoléen), escremb leur tactique, faisait que leurs lignes de bistaille étaient à variées, qu'elles offraisait l'Unique d'unes earte de figures géométriques.

Leurnan-des Grees étaient de housie, métange réc-cisvroet d'étain, at non de fer; ils les tenisient des Phéniciens, annieuleur rémité en atéribusit l'origine à leur dieu Mars, à Baschus même, deut leur Virloise était le forgéron. Chez centle-uperies du lugicien empertait l'infamés : «1 avec ou deuses, milt une Laccidéne hiènes à non fils, en rei précentants ditté arms, sur linquelle un rapportait les moris. Leurs à metalétensives constituient en un chaque, une cuirause; un cointeren, un beuolier, des bottines, des brassarisses gantalets; les armse offensives étaient la massue, qui appartius particulièrement auxismps héroliques, la fance, l'épéte le sharps (épét-fanis); le luséhe, l'iro, les l'héches, les jazques, les pierres et le france. En temps de paix, conits d'émeures papulabes, ai fréquentes à Athènés metout, en mousant le le pointe des fiècles et le tranchent des épéce, at l'ée détachait les anneux des boueliers.

Le premier des navieus qui fot construit dans la Grèce fat la nef drys (Le flapide), faite d'un seul pin fatidique du Féliou , ant Elienalia. Elle porta les A se data u to s , dens leur expédition aux bonches du Pines. Net mavire ne fat fiepnis inhesi à dui seul de tant de héros: Cette construction remente sur tempe des mythes lateriques. Quarante années après, à la descente de la Grèce conjurée sur les rives de Trois, som armement monta d vingt-buit flotter, du photot fottilier, es Thacydie nauve que les liavires d'alors a's-vaient puint de pont, et qu'ils Malest construits bomme de raient point de pont, et qu'ils et es batisux. Les Phaceens d'Anie, qui fontièrent Marsellis ::plus !tahu , araient dejà traverse le Méditerrance avec un'navire à risquante rames! Sous Thémistocle. la flotte athinienne avait trois range de rames r'oes agiles navires, projud sans pent, décidérent du gain de la befaille de Safamilie. Le pregits des Grees dans l'art de la mavigation fat lete-lent; car ils a avaient de bouttele que l'étolie pelaires et leurs principana piletes étaient quelques elseaux qu'ils embarquaient avec cox, et qui, étant lachés, leur ectvalentide guide vers des les ou un continent. Les Argo natitas avalent emmané dans leur expédition une colombe. On sotbysittés rivages, les rochers; chaque baie, châque erique etall-un perti contre la itempete. Les voyages des Phéniciene insuite deux l'Octan métalent qu'une circam-navigation de phisistre années, a cette apoque; tui mavire, d'un pôle à l'autre ; n'avait entore sillonné ses immenses solithdes: 4. 193

Les Grees, ce peuple à past sur le globe, develent avoir aussi un' costenne accort et élégant commé lour caprit. Ils inissèrent à l'Asie les longs flots de ses opplemes étolies ; prirent la chiamyde on manteau court, sous lequel le reste de leurs belieu formes, dont la gymnastique svált déveioppe les muscles, se montreit su. Agametinon, suf un viste antique, perte la tunique détachée de l'épaule gauche. Dans les combais, les Grees endosnelent ordinairement une cultante sur dan tunique etierte, pour être plus agiles. Leur luxe était une tunique d'une étoffe légère pour les riches; dont les manches allaient à peine au coude, et qui ne dépassait pas le gradu, même pour lits feinnes, les La-cédémoniennes surtout, qui affectaient de faire admirer leurs banches vigeurouses! Les tumques 'sans' mailebes étaient abandonnées aux gens de basse condition : cependant, un joli Amphion et un Zéthus en portent chacun une de ce genre. La longue tunique, dits ionienne, était réservée aux rois, bien que les seuls Thessaliens la portassent longue atissi, à cause des intempéries de leur froid climat. Si ce n'est à la guerre, les Grecs avaient la tête nue, blen que de jednes Spartfales la portassent ainsi aux combats. En

vovage seulement, ils la couvraient du pétase, ou bonnet sailen. Ils portaient les cheveux tant soit peu courts, les Lacedémeniens exceptés, qui les portaient longs et flottants; ainsi l'avait voolu le severe Lycurgue : il pensait que la chevelure était l'ornement de la figure humaine. Fidèles à ses lois, les Spartiates en prenaient un soin particulier; ils la bouclaient et la parfumaient avant de marcher au combat. Lorsque Léonidas dit à ses trois cents Spartiates : « Ce soir , nous irons souper chez Pluton, » plusieurs d'entre eux la couronnerent de roses , pour s'asseoir glorieux et riants au banquet infernal. Les voluptueux d'Athènes mettaient dans ieurs cheveux une cigale d'or. Les uns se rasaient la barbe, d'autres la laissaient demi-longue. Les femmes etaient à peu près vêtues comme nous voyons dans nos jardins la Diane chasseresse; tout leur luxe était dans teurs brodequins, plus ou moins ornes d'ivoire, d'or ou de pierreries. Du reste, la beauté et la noblesse de leurs formes, une allure gracieuse et fière en même temps, que nul pli superfu n'embarrassait, achevaient leur parure. Souvent encore, particulièrement dans les cérémonies religleuses, comme Iphigénie, elles s'habillaient avec la tunique ionienne, longue et tratuante, les courtisanes même.

Dans notre Paris, dont le génie des arts et des sciences, les monuments superbes, le luxe des théâtres et surtout l'inconstance incessamment flottante du peuple, et son défire functe pour tout ce qui est nouveau, ont fait une se conde Athènes, mais une Athènes de boue, de lumée et de brume, le costumegree, quant aux l'emmes seulement, domins longtemps derant la première révolution. Queques muscadins (c'était le nom qu'on donnait alors aux Jashionables), succédant suix suns-culottes, se firent couper les cheveux à l'athénienne, à la spartiste, et depuis eux cette mode devint universelle dans les quatre parties du mode devint universelle dans les quatre parties du

Clore par des détails relatifs au costume un tableau des arts cliez un pouple édiébre semble en apparence chose légère; mais il n'ea est point ainsi : la manière de se vétir d'une nation tient à ses mœurs, et ses mœurs tiennent à son histoire : ce complément était sécessaire.

Nons avons ru la Gréce, couverte de l'égide de Minerve, imposer ses lois et son joug aimable et léger aux nations an tiques, puis bientot cette enchanteresse remplir de ses mervailles l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Presque ansaitôt après la mort d'Alexandre, qui lui avant enlevé sa liberté, sa gloire mili-taire et sa gloire d'artiste déclinèrent, jusqu'à ce que, sons Sylla, elles ac perdirent dans la domination romaine. Cependant, docto qu'elle était, la Grèce asservie (car, o honte : les Romains tiraient leurs esclaves de cette illustre contrée) tint toujours école, et ses écoles étaient toujours délabres. Comme un méteore qui, un instant avant de s'étefnére, répand au loin son étlat d'horizon en horizon, elles vinrent, jusqu'au commencement du moyen age, jeter leurs dernières, mais vives splendeurs sur les Pères de l'Église. ils recuellirent, agenouillés devant le Dieu des chrétiens, ces célestes paroles de Platon : « L'âme est une vie immortelle enfermée dans une prison perissable; la mort est une résairection ! . Peu sacré qu'ils emportèrent sous leur robe, d'entre les décombres de la Grèce, et qu'ils sauvèrent du soulle de l'athée. Dépuis lors , il ne resta de la Grèce que Prielat violenn wom. Diennie-Raron.

Grees anciens a été pendant des stècles l'objet de savantes reclierches. A la renaisance des arts et des létres, vers la fin du moyen âge, fi se manifesta un tel respect pour tout ce que était gree ancien, qu'on voutat alors tout devoir aux Grees, peut-être bien parcé qu'on leur dévait beaucoup. On avait trouvé divers fragments d'anciens écrivains sur la musique, fragments insuffisants à la vérité pour en donner un aperça complet, mais qui n'en excitaient que davantage la curfosité et buvaient un large champ à l'imagination, Tout en avouant que les documents parvenns jusqu'à nous, même en tenant compte des graves lacunes qu'ils présentent,

prouvent que la musique grecque était encore quelque chos de très-borné et de très-incomplet, n'ayant dans ses élé-ments et ses bases rien qui permit d'arriver à constituer un art véritable; qu'esclave de la poésie, elle n'était guère autre chose qu'une espèce de déclamation harmoniquement régiée, on ne voulait pas cependant convenir que les Grecs, arrivés à un si haut degré de perfection dans les autres arts et dans les sciences, fissent restés complétement arriérés dans celui-ci. A cet égard on arguait de l'éloge enthousiaste que les anciens écrivains sont des effets magiques de la musique; mais il convient de ne pas oublier que chez les anciens le mot musique n'avait nullement la signification restreinte que nous lui donnons; que c'était un terme géné-rique servant à désigner l'ensemble des dons des muses, et que lorsqu'il est question de la puissance civilisatrice et moralisante de la musique, il faut entendre par cette expression cette culture harmonleuse et générale résultant de l'infinence des arts et de la littérature. On peut admettre toutefois que sous de nombreux rapports la pratique avait été beaucoup plus loin que la théorie spéculative, et qu'elle avait produit quelque chose de plus utile que l'on ne serait en droit d'en conclure des débris qui nous restent de quelques dissertations philosophiques. On pourrait dire aussi que le même fait s'est produit chez les Grecs qu'à une époque postérieure, c'est-à dire dans la période de développement de notre musique moderne, où pendant des siècles la théorie s'efforça d'élever un édifice qui, même dans son état de plus grand achèvement, fut toujours fort incomplet et sans spontanelle, tandis que le peuple possédait depuis longtemps déjà, dans l'art de ses ménestrels et de ses troubadours, quelque chose de plus naturel, tout inculte qu'il fût. Ainsi s'explique facilement cette apparente contradition que, lorsque le peuple applaudissait à ses joueurs de flute et à ses chanteurs ambulants, la philosophie de l'art s'en éloignait pour représenter quelque chose qui pouvait bien être ingénieux et profond, mais qui ne répondait nullement à ce que nous entendons par musique:

La musique des Grecs, à en juger par les ouvrages parvenus jusqu'à nous, et comme d'ailleurs on l'exécutait dans les temples et les théatres, différait de notre système, d'abord en ce que sa division n'était point basée sur l'octave, mais sur la quarte. Toute la série des tons se réduisait à cinq tétracordes (série de quatre tons), dont le quatrième ton était toujours en même temps le premier du tétracorde suivant, excepté deux de ses tétracordes qui avaient plusieurs tons de communs, mais avec des appellations différentes. Dans la méthode d'exposition actuelle, il en résulterait à peu près la série suivante : si ut ré mi, mi fa sol la, la si hémol ut ré, si ut ré mi, mi sa sol la. On nommait cette série le genre diatonique; on avait en outre le chromatique, dont les tétracordes avaient la forme suivante : si ut ré dièse mi, mi fa sol dièse la, et l'enharmonique, dont les tétracordes ac composaient de deux quartes (dièse), et d'une grande tierce, qu'on ne pourrait donc représenter avec notre système de notation. Que dans un tel système, et arec une notation des plus compliquées, dont Alybius évalue le nombre de signes à 1620, il ne pût pas être question d'une gamme proprement dite, et encore moins d'harmonie dans le sens actuel de ce mot, c'est ce qui est fort naturel, et ce qu'en devrait admettre lors même que dans la pratique, le genre enharmonique, par exemple, n'aurait eu qu'une application restreinte, ou semblable à ces fausses tierces que, dans leurs rapports contre nature, on comprenait avec raison parmi les dissonnances, ou bien quand même il n'aurait eu aucune application. Que si l'on répugne à croire qu'une nation si civilisée, si ingénieuse, dont les œuvres, surtout dans la poésie et la sculpture, passent encore après deux mille ans pour des modèles de perfection, ait pu se contenter de quelque chose de si incomplet; et si, en l'absence de ce qui pourrait jeter quelque lumière sur l'exécution pratique, en l'absence surtout de tous fragments de musique écrite (car la notation de quelques hymnes et d'une ode de Pindare a été reconnue

pour apocryphe); on en conciunit qu'il a did exister den la pratique une habileté besuccop plus grande que se le font soupçonner les fragments théoriques existents; es sensi là un jugement quelque peu téméraire, our il rest gabre admissible qu'un art ent pu tellement déctouir et même à peu près disparative, et en culture avait en quelque sons répondu à celle des autres arts.

GRECS MODERNES: C'est aimi qu'en populations diverses parlant la languer procupus a qu'on frouve répandues d'abord et curtuet des forme aujourd'hui le seyaume de Grèce, dans les gre du sud et de l'est de la Turquie, dans les sies le l'Archipel grec., à Candie et à Chypre, at littoral de l'Asia Mineure et de la Syrie, et di grandes villes maritimes de la Méditerrand Noire. L'arigine de oss papulations suttrés andlés. Cast les lles greeques que se rencentre encore de mes je plus pur sang groo ancien; ce sent siles qui ent trep le moine d'éléments étrangers, encore bles que fes éléments france at vénitions et plus tard asset les éléments et (par exemple, à Hydra et à Spenits) ne select pus sans influence sur clies. On peut placer sur la sin en co qui cet de la plus grande pareté du sang gree ancien les hebitants de quelques districts de montagnes , sels q les Mainetes, les Grees de l'Olymps, les montagn graphe et de Valtos dans l'ouest de la Grèce, die Sphakle à Candie, etc. Les Grees de l'Asie Mineure et de Co nople, ou à proprement-parier les Grees bysant tites, sont de sang hemoney plue milé; et qui s'explique maturellement par les rapports nombreux qu'ile eurent diffi à: une époque reculée avec des éléments berbares. Quant enx Gepot de confinent europien, et particulièrement du stynemme sistes de Grèce, il cet historiquement prouvé qu'ils proviennent d'un mélange de Green anciens ou plutôt de Green hyzenting a voodes envahisseurs alaves, et plus tard albanais, qui se grécielrent pen à pan, encere bien qu'il faille consis comme hyperbelique l'assertion de Fallmers yer, qui pré que l'ancien élément prec fet tomplétement am et dans la Hellado proprement dite, à l'époque des invasi slaves qui ourent lieu de sixième au dizième siècie. Le caractère et le degré de civilisation des Green » sont partout les mêmes (sogez Gebox). En général le s plus de dispositions pour les professions qui exigent de mouvement at de l'agitation, que pour les métiere tres quilles. Aussi les veil-on s'adonner bien moins à l'agriculture et aux professions menuelles, qu'à le navigatio erce, à la vie enzante du pêtre; et dans un grand n bre d'Iles, de même que dans quelqu ins villes des côtes, ils ne a'occupent que de semmeres et de navigation. A l'excep tion d'un petit nombre de descendants des envahissers francs et vénitiens, et des convertis qu'ils ont fatts dans les lies de la mer Réés, par exemple à Naxos, où l'en compte 15,000 catholiques, tous les Grees modernes se rattachest à l'Église orthodoxe d'Orient, qu'on appelle aussi pour cette

raison. Eglise grecque.
On évalue à environ 6,600,000 âmes la population grecque moderne répandue dans les États du sultan, en elle se divise en deux races ou nationalités bien distinctes : les Grecs ou, comme ile s'appellent eux-mêmes, les Asmaigues; et les Sieves, fermés de Serbes, de Bulgares, de Be ques, etc.; car en Turquie le nom de Grecs ne s'applique pas exclusivement aux populations d'origine belle mais indistinctement à tous les sujets chrétiens de la Porte qui reconnaissent la juridiction religieuse et civile de patriarche de Constantinople, à quelque race qu'ils appartiesnent d'ailleurs. La race grecque, nous apprend M. Ubiciei, qui a longtempa habité le Levant et qui a publié un remarquable ouvrage sur la Turquie, la race grecque est répandue par tout l'empire, mais d'une manière inégale; dans la Turquie d'Europe, elle forme environ un enzième de la population totale; dans l'Asie Mineure et la Syrie, elle atleial à peine à un vingt-cinquième; dans les îles de l'archipe

Othuman, à Méthin, à Chio, à Rhodes, à Camilé, elle peut être calculée hardiment aux trois quarts. Le total des populations greoques romaiques est évalué à 2 millions d'ames. Parmi les populations grecques modèrnes de race slave, sujettes immédiates de la Porte, on distingue en premier lieu les Bulgares, dont le nombre est évalué à 3 millions, disséminés sur toute l'étendue de la Turquie d'Europe. Puis viennent les Serbes de la Bulgarie, de la Bosnie, de l'Heraégovine, évalués approximativement à 900,000; les Zinsares, race de métis, sortie du métange continu des Slaves et des Grees, su mombre d'à pen près 400,000 ; en-fin, les tribus guerrières et sessi-indépendantes qui avoisinest le Montenegro, dest le chiffre atteint 200,000, en tout 4,600,000 Grect-Slaver, qui joints sur 2 millione de Grecs romaigues forment un total de 6,000,000 âmes. En retranchant de ce chiffre à peu près 600,000 catholiques grecs, bosniaques, serbes, etc., le reste, soit six militors, repré-senters asses exactement l'effectif de la communauté grecque placée sons la sonversimeté politique du grand-séignéur et reconsaissant la juridiction réligiouse et civile du patrimche de Constantinople (voyes Tonous).

GRECS MODERNES (Langue et littérature des). C'est à tort qu'on regarde généralement le grec moderne comme une langue nouvelle, ayant bien quelques rapports avec l'ancienne langue grecque, mais qui avec le temps est argivée à en différer si complétement et à prendre une forme qui sul est tellement particulière, que force est de la consa-dérar comme une langue tout à fait à part et d'ailleurs ne ralent guère la peine qu'on s'en occupe. Nous dirons , au centraire , que la différence qu'on ne saurait nier exister entre le grec ancien et le grec moderne, n'est pas aussi cesentielle, anssi tranchée, qu'on sersit en droit de l'attendre en réfléchissant aux complets bouleversements opérés dans les rapports intérieurs de la Grèce ancienne avec la Grèce moderne, et en les apprécient d'après ce qui est arrivé en d'autres pays et à d'autres peuples, par exemple d'après les rapports de la langue italiaume avec la latine. Cette différence incontestable s'explique, d'un côté par les effets du temps, et de l'autre par les influences politiques si diverses auxquelles les Grecs ont été soumis depuis la perte de leur antique indépendance, ainsi que par les immigrations et le passage des hordes barbares à travers leur sol. Encore bien qu'il soit vrai de dire que souvent l'élément grec ancien est devenu tout à fait méconnaissable dans le grec moderne, il est manifeste que des éléments grees auciens s'y sont conservés d'une manière tout à fait frappante, tant dans l'ensemble que dans les détails. C'est là ce qui justifie l'opinion suivant laquelle le grec mederne, au lieu d'être une langue nouvelle, serait toujours l'ancienne langue grecque populaire, aculement plus corrempue encore; et qui veut que, malgré sa corruption actuelle, elle seit toujours la sœur de l'ancienne langue gracque, avec laquelle il faut encore la regarder comme ayant de communes origines. Pour faire l'histoire de la langue grecque moderne et de ses origines, il fant remonter à l'époque florissante de la langue et de la littérature des anciens Grece, et peut-être même plus loin. On doit cependant distinguer, surtout s'il est question du grec moderne actuel, entre la langue populaire proprement dite (ή καθομίλουμένη, ου χυδαία, ου κοινή, ου άπλή, ου άπλο-έλλη νική, ου νεο-έλληνική, ου βωραϊκή γλώσσα), celle que parlent dans les relations de la vie ordinaire l'homme du commnn, le paysan, le pâtre, le mateiot, par exemple, et la lan-gue écrite. La première, produit original et naturel du génie populaire, simple parole transmise sans aucune espèce d'art des pères aux fils, langue des habitudes journalières, est le grec moderne proprement dit, parce qu'elle n'a rien d'artificiel ni de fait à dessein; et c'est d'elle uniquement qu'il a été question dans tout ce que nons venons de dire. Ce grec moderne, qui a la même origine que l'ancienne langue grecque populaire, a également continué à se former après la dégénération de l'ancienne langue grecque écrite, c'està-dire s'est de plus en plus éloigné du point où l'ancienne

littérature gracque Jelait son plus vil éclat; et à partir du onzième siècle, il devint à peu près exclusivement la langue dans laquelle écrivirent et versifièrent quelques hommes ayant pourtant recu une éducation scientifique. Il n'a jamais manqué de ces hommes-là, même aux époques des plus épaisses ténèbres et du plus avilissant esclavage. S'ils employèrent la langue grecque moderne, c'est que c'était la langue populaire de leur temps, la seule dans laquelle ils sussent et pussent écrire et versifier, encore bien qu'îls connussent une langue grecque plus noble et plus pure. Mais en l'absence de classes éclairées et polies, il était naturel qu'ils n'écrivissent et ne versifiassent que pour le peuple en général; dès lors ils étaient bien forcés d'em-ployer son idiome propre, alors même que d'autres employaient encore le grec ancien, devenu incompréhensible au vulgaire. Il en fut ainsi à peu près jusqu'au dix-huitième siècle, alors que, avec le cours des temps et en l'absence de tous moyens d'instruction pour le peuple ainsi que d'une littérature particulière, la langue fut tombée dans un état de plus en plus inculte; état qui ne pouvait aboutir qu'à une complète confusion, quand le grec moderne commença à être écrit d'après des systèmes variant à l'infini et non d'après des règles précises, et au moment où une nouvelle langue grecque moderne écrite essaya de se former. Il faut en effet savoir tenir compte des conséquences décisives qu'eut dès la première moitié du dix-huitième siècle l'élévation des Fanariotes à une influence particulière et à une action manifeste sur le divan, par suite de la gestion de certains emplois publics qui leur sut exclusivement confiée, notamment après qu'Alexandre Maurocordatos fut devenu interprète près de la Porte, et son fils, Nicolas, hospodar de Valachie. Il y avait dans ce seul fait la preuve la plus manifeste de la valeur qu'ont l'instruction et les lumières, puisque c'est uniquement à ces avantages que cette classe particulière de Grecs était redevable de son élévation et de son influence; aussi en résulta-t-il bientôt parmi les autres Grecs une vive émulation à aller se former dans les universités de l'Occident, d'où ils rapportèrent ensuite dans leur patrie non-seulement des connaissances plus étendues, mais encore le besofn d'une civilisation plus avancée. L'attribution aux Fanariotes de l'administration de la Valachie et de la Moldavie eut encore pour résultat de provoquer parmi les Grees un vif désir d'activité littéraire et politique. Jusque alors les savants avaient écrit leur langue sans trop se soucier de savoir comment il fallait l'employer, dans quels rapports notamment la langue parlée par le peuple devait se trouver avec l'idée d'une langue écrite, et une langue grecque moderne écrite avec l'ancien grec; ou encore, jusqu'à quel point la formation d'une langue grecque moderne écrite devait dépendre de la langue populaire et se rattacher à la langue actuelle, même dans son état d'abâtardissement. A ce moment, au contraire, on vit plusieurs systèmes se présenter à la fois dans la pratique pour répondre à ces questions, devenues bientôt à l'ordre du jour. Les uns, ne s'attachant qu'au passé, absolument comme si les Grecs modernes n'eussent pas parlé une langue particulière, écrivaient la langue morte des Grecs anciens (par exemple Stephanos Kommitas); les autres, regardant la voie tracée par le temps présent comme la seule bonne et convenable, pensaient ne devoir écrire le grec que comme le parlaient le peuple (par exemple Dan. Philippidis, Katartschis et Christopoulos). D'autres encore, reconnaissant que cette langue du peuple dérivait d'une langue beaucoup plus belle et beaucoup mieux formée, s'attachaient à l'idée de l'améliorer, et croyaient amener cette amélioration en empruntant de nombreux lambeaux au riche vêtement de l'ancienne langue grecque pour en orner la langue du peuple (ce qu'on appelait le Micosapsapov [mélange barbare], qui était la langue des Fanariotes en particulier, mélange de grec ancien, de turc et de français). D'un autre côté, Corais, pour améliorer la langue grecque moderne (qu'il ne désignait avec raison que par le nom de ouvifona, comme langue des relations de

ia vie commune), et tenant également compte de son affinité avec le grec ancien ainsi que du génie origine du grec moderne, insistait sur l'indispensable nécessité d'une étude comparative des deux langues, signalant en même temps leurs différences de forme et de syntaxe, et recommandant de n'emprunter au grec ancien pour le grec moderne que ce qui manquait à celui-ci, afin que le peuple pût toujours le comprendre, et aussi afin de l'enpoblir et de le purifier en l'améliorant et en l'enrichissant d'éléments tirés du grec ancien, mais sans pour cela le rendre mécon-naissable. Quant à la différence du grec moderne et du grec ancien, elle consiste dans l'addition d'éléments étrangers, que le grec moderne a souvent empruntés aux autres lan-gues, mais que l'on a commence d'écarter et de remplacer par de nouvelles créations ou à l'aide des richesses du grec ancien, et dans les changements de signification qu'on a fait subir à beaucoup de mots du grec ancien, en même temps qu'une grande partie d'entre eux tombaient tout à fait en oubli. Cette différence tient aussi à la création de formes nouvelles, et surfout à la diminution considérable des antiques formes, si riches, de la déclinaison et de la conjugaison grecques. L'une a perdu en effet le datif, rem-place tantôt par le génitif ou l'accusatif, tantôt par une préposition; et l'autre le moyen, l'infinitif et l'optatif, le par-fait, le plus-que-parfait et le futur; et toutes deux le duel. Ce n'est d'ailleurs que dans quelques idiotismes et dans certains tours de phrases dérivant du grec ancien que se sont conservées, même parmi le peuple, un grand nombre des anciennes formes grecques. Mais c'est dans la syniaxe surtout, et par suite de cette diversité dans les formes, qu'a du se manifester une différence considérable entre les deux langues, attendu que, par suite de la perte qu'elle a subje de cette richesse de particules qu'on sait être propre au grec ancien, une certaine lenteur maladroite a remplacé la construction de la phrase grecque, al expressive, si concise, si savante, malgré toute aa simplicité. Nous n'a-vons pas à entrer ici dans les détails, par exemple à dire comment la langue nouvelle a remplacé les diverses formes de temps de la langue ancienne qu'elle a perdues; à cet égard, c'est aux ouvrages spéciaux, et notamment aux grammaires, que le lecteur devra recourir.

Nombreux sont les dictionnaires que possède déjà la langue grecque moderne. Les plus récents sont Astixo, eniroτης καθ' ήμασ ελληνικής διαλέκτου de Skarlatus Byzantios (Athènes, 1835) et Λεξικόν ἐπίτομον τῆς ελληνικῆς γλωσσῆς

(Athènes, 1839; 2º édition 1852). Quant à la littérature grecque moderne, qui se bornait autrefois plus qu'aujourd'hui à de simples traductions, mais qui parait maintenant vouloir prendre une direction plus indépendante, et qui y réussirait incontestablement si toute la force littéraire qui existe dans la nation ne continuait pas à l'avenir à être gaspillée et perdue, comme elle l'a été jusqu'à ce jour, dans le journalisme politique, ce n'est pas ici qu'il convient d'essayer de pénétrer trop avant dans un tel sujel, qui ne saurait être facilement épuisé. Nous renverrons donc ceux de nos lecteurs qui auraient besoin à cet égard de détails plus circonstancies, aux sources que dans ce but nous indiquerons plus bas. Les écoles, les gymnases, les lycées dont la fondation et l'entretien furent dus tantôt à quelques l'anariotes ou à quelques autres riches particuliers isolés, fantôt aux efforts communs de diverses localités, fleurirent au commencement du dix-neuvième siècle, particulièrement à lassy, à Bucharest, à Constantinople (Kouroutschesme), à Cydonie (dans l'Asie Mineure), à Smyrne, à Chios, à Athènes, à Janina et à Missolonghi; institutions auxquelles vint s'ajouter plus tard l'université greco-ionienne fondée en 1824 à Corfou, par les soins de lord Guilford. L'influence de ces écoles sur le réveil et l'instruction de la nation grecque ne saurait être assez hautement reconnue; elles produisirent toute une génération d'hommes éclairés et lettrés, parmal lesquels il s'en trouva un grand nombre d'assez heu-

reusement donés pour pouvoir cultiver eux-met les sciences et les lettres. Sous ce rapport, c'est un fait digne de remàrque assurément, et qui en leut çes témoigne de la grande souplesse du génie gran, que la plopart de , ces hommes aient enseigné simultanément dans les étables. pes nommes atent enserged simulancement same up consessements d'instruction publique de leur patrie les accesses les plus différentes, de même qu'ils trailaient dans leurs écrits les objets et les questions scientifiques les plus variés, sloge mérité par d'autres Grecs encora, comme Corais, Dan. Philippidis, Neophytos Dukas, Tiarbarts, Rispa-Recoulos, etc. Il ne faut pas d'ailleurs juges l'activité littéraire des savants grecs uniquement par ce qui a été imprime d'eux; car une grande partie de lours travoute scientifiques su restés manuscrits. Après les écoles et les journaux, dont la publication remente à la même époque, il faut encore n tionner le théatre grec qui à partir de l'année 1818 extata à Odessa, à Bucharest et encore dans d'autres localités, et où on représenta tantôt de nouvelles traductions des antitragédies grecques, tantêt de nenvesux drames greca originanx; ce qui d'allieurs aprira ansai plus fant, après 1211, dans diverses localités de la Grèco. Il est vrai de dire que la lutte engagée en 1231 par les Gracs ent tont sussitéé les conséquences les plus déplorables pour les institutions detinées à favoriser le développement de l'instruction parmi le peuple et le réveil de la vie scientifique, attende qu'ele amena leur ruine ou que tout au moins elle all'aiblit ou entrava complétement leur action. Cependant cotte luite elle-même produira ses fruits; elle auns en définitive acqu léré avec le développement de la vie politique celui de la vie scientifique des Grecs modernes. Beaucoup a été fait dans ce but, tant après 1821 et jusqu'en 1933, mutant que cela a été possible alors, que depuis cette époque, d date la royaume de Grèce, juaque dans ces derniers temps. C'est ainsi que la fondation de l'université d'Athèmes a doté la Grèce d'une institution qui premet d'exercer sur la vie scientifique et l'instruction des Grecs d'autant plus d'influence que cette influence ne peut pas sentement se borner au royaume de Grèce, mais devra, au contraire, s'étendre bien au delà de ses frontières. L'aniversilé d'Athèn effet un fanal clevé en Orient par la civilization et l'a nité, fanal dont les rayons finiront par pénétrer insque dans les plus profondes ténèbres de l'Orient, qu'ils cont appelés à dissiper.

On regarde comme le plus ancien monument de la littératura grecque moderne une chronique de Siméen Séthes, cui rempliasait à la cons d'Alexis Commène 1et (1070-1000) les sonctions de projovestiaire; chronique dans laquelle le dialecte populaire apparaît pour la première fois comme langue écrite. D'un autre côté, il faut considérer comme le plus ancien poète grec moderne Théodore Prodremes ou Ptochopredromos, qui vivait vers le milieu du douzième siècle, et dans les poésies duquel nous trouvons les premiera essais de la muse grecque moderne.

Au scizième siècle on peut citer les œuxres de granmaire de Chrysoloras et de Lascaris, qui ont formé les premiers et les plus illustres hellénietes de l'Europe; les Annales universelles de Dos thée, le Thucydide de la Grèce moderne ; un grand nombre de traités de controverse religieuse; une Iliade en grec vulgaire; les ouvrages imprimés à Veniso par les Cypriotes sur leurs annales particelières et sur les beautés de leur lle chrétienne encore . pendant que les réfugiés de Constantinople publisient à Rome les manuscrits échappés comme eux à l'inondetion furque.

Au dix-septième siècle, l'Érotocrité, roman de chevalerie de Vincent Cornaro, qui continue à jouis en Grèce d'une grande populasité; l'Erophile, tragédie de Georges Chortatzi; les homélies et les mandements des patriarches, où l'on retrouve encore le dernier retentissement de l'idiame si pur et si harmonieux de saint Grégoire de Nazianze.

Au dix-kuilième siècle, les dissertations scientifiques se sont multiplices, de même que les emprunts aux littératures étrangères. De cette époque datent les traductions de l'Histoire ancienne de Rollin, de Télémaque, de Fénelon : un Plutarque mis en dialecte vulgaire, et dès lors à la portée de toutes les intelligences; les six livres du Irroit civil d'Arménopole, juge à Thessalonique, répandu chez les Grecs par les soins de Gérasime, métropolitain d'Héraclée; les œuvres de Mélétios, archevêque d'Attlênes, le naif collecteur des légendes de l'Archipel, et en même temps le continuateur de Strabon. Les provinces moldo-valaques, tout étonnées d'être aujourd'hui pour l'Europe l'occasion ou le prétexte d'une lutte dont il serait bien difficile de prédire dès à présent l'issue, partkipaient, elles aussi, pendant le cours du dix-huitième siècle, à ce mouvement de rénovation et de régénération. C'est alors que parment l'Histoire de la Thrace et de la Transylvanie, par Photinos; la Biographie des Patriarches de Jerusalem depuis l'apôtre saint Jacques jusqu'à Chrysanthe, patriarche occupant alors le siège, par le moine Grégoire de Dodone; le Miroir des Femmes; les Géorgiques de Virgile, traduites en grec moderne et imprimées à Saint-Pétersbourg aux frais du prince Potemkin; cann l'Éncide, œuvre du même traducteur, le célèbre Eugène Bulgaris, archevêque de Cherson.

Au dix-neuvième siècle et jusqu'au moment où nous, écrivons, mentionnons les traités de rhétorique et de phinicosophie d'Œkonomos et de Vambas; les livres de morale et d'éducation traduits pour le plus grand nombre de l'inalien, du français, de l'anglais ou de l'allemand par des James fanariotes; une Jerusalem délivrée du Tasse, craduite en vers grecs vulgaires héroiques; les Annales de Parga, et une traduction de l'Atala de Châteaubriand, par Avramiotit.

Dans le domaine de la théologie, Théoclitos Parmakidis l'est posé en défenseur du principe rationnel, et Constantia, likonomos, orateur sacré très-remarquable, a pris en main la défense de l'orthodoxie ecclésiastique (1835, 1838 et suiv.). On doit à Kontogonis une Histoire de l'Église (1866), et à l'archimandrite Dimitrakopoulos une savante Bibiothèque ecclésiastique (Leipzig, 1867 et suiv.).

bitothèque ecclestastique (Leipzig, 1867 et suiv.).

Les sciences philosophiques ont été, depuis la fin du dix-huitième siècle, l'objet de traités originaux; et nous rencontrons ici les noms de Dan, Philippidis, Benjamin Lesbics, Stephanos Dukas, Vardalachos, Néophytos Dukas, Kumas et Karis, Ou a un excellent Traité de Géographie, par D. Philippidis et Constantas, puis une Géographie de la Grèce ancienne et moderne (1851), par Valetas, et les melanges de statistique, d'histoire et de géographie sous le titre d'H elléniques (1853 et suiv., 3 vol.), par Rhangabé. Citons aussi l'intéressant Rapport sur l'état de la Statistique en Grèce (1872), par Mansolas, et l'ouvrage anglais de Koulouriolès; Gree, e (Londres, 1873), pans le domaine de l'histoire, le même Philippidis (1810) a publie une Histoire de la Roumanie; Sourmelis, une Histoire d'Athènes à l'époque de la guerre de l'inférentance (1834). Philimon, in auvrage sur l'Hétairie

Dans le domaine de l'histoire, le même Philippulis (1816) à publie une Histoire de la Roumanie; Sourmélis, une Histoire d'Athènes à l'époque de la guerre de l'incrée dépendance (1834), Phil mon, un ouvrage sur l'Hétoire dépendance (1834), Perraebos, une Histoire de Souli (1815) et des Mémoires sur la guerre de l'independance (1836). L'arque chevêque Germa nos (1837), Mamoukas (1839-1852), Tricoupis (1853), Kutsonikas (1863 et suiv.), ont également écrit l'histoire de cette lutte. Rissos Néroulos avail près de cedemment fait paraltre une Histoire de la Grèce moderne (1828); et A. Soutzos, une Histoire de la Grèce moderne (1828); et A. Soutzos, une Histoire de la Révalution grecque (1829). Constantin Paparr gopoulos, qui qui paraltre une Histoire du peuple grec, en 1860, et de Levkias, professeur de me decine, ont écrit contre Fall-si merayer sur l'oxigine des Grecs actuels (1843): Schinasar adonné une Histoire des anciens peubles (1845): Aravenstinos, les Annales de l'Epire (1856, 2 vel.), Gitons aussi les asouvenirs historiques on les Mémoires de Miaoulis, de Kolokotronis, de Spiliadis et de Phokiaxis.

Dans le domaine de l'archéologie, on possédait dès 1716, un ouvrige, sur les antiquités grecques, par G. Sakellarios. Plus récemment on cite : Athènes et ses antiquites (1835), de Pittakip; les Astiquités Relléniques. (1842), de Rhangshé; l'#istoire de l'ant anéies (1883); du même; les ouvreges de Roumanoudis et de Lampros sur l'esthétique et la numismitiume.

tique et la nunjamatique.

Dans la philologie on dott, hedépéndamment de Corates mentionner auriture Méophytos Desimis Derbaris et Asopios à sausa de feuns travance ser les anciens crétiques. Ou est redevable à longe de précisues dissertations relativés à la redevable à longe que ancienne Méóphytos Dukas a écrit imperation prise méthodique dé la langus grecque ancienne, anos les libre de Terduktran (1804), et seuvent rélatives dépais : Vanvas (1828) les Asopies (1841) les sont occupés les la syntaxe. Zénoblet Pep avait déjà depuis longlemps traité de le versitération des anciens et après la Buthylos (1861) les Bitangabé (1862). Ce dernié à mési publié ante Chèctetons alle du prés ancien (1863), et seuvent à des prés ancien de Chèctetons alle du prés ancien (1863). Le grammatée des autres langues a que modenna (1885). Le grammatée des autres langues a que été l'objete des . travance de quelques sayants grecs.

détabliquie distinction entre la possion de la posion del la posion del la posion della po

Dans la podste popisione se manifestent vente félabilèlé, tonte le mobilité de l'impérimable géné du poèple grée | toute la richesse de sens postique et du caractère nation sa polveté let svet son duergié. It perdif superfin de 186tendre davantage sur le caractère, et l'essende de la poésie embiro gracque imoderne, puisque des traductions ibémbreutes contigerants quen reconnains to haute watert. Lies: chants des displités, notamment, ef les 'chants populaires! qui se raftachent à l'histoire de la guerre de l'Italiépèndance, seinbleat à l'or mailf de la montagne, et abut en outre de vraice: pegés d'histoire. Il facedrait se bater de rédair fous ces::chants;:bar le temps les emporte avec ful; et ds. pour-raient saus, cola disparative avec le génération qui en faisait retentir les airs quand elle combattait pour se liberté.: Les autres chantspopulaires, ayant pour sujets timtét de gracieux incidents de la vie de famille, timbit des et et que de la ria tura ou encere rie la sociééé, contraussi quelquefois le produit d'un romantisme élevé .. et par leur tonchante délicatesse, de sentiment ainsi que par la grace et le pittoresque de Kospreiside, rappellent les fleurs fratchement écloses du printumps, et les suaves, modulations des hôles harmonières de la forêt. Tous des chants comprennent et expriment le monde, intérieur des joies et des douleurs du peuple gréc, qui / avain trouver dans ja possio un dédomanagement à l'absence de vie politique et conserver acomilieu de ses boigoisses l'aspiration à un melleur aventri ni la schibu-

La poerie savante ou d'artides Greco moderfies ab poite pas moins l'empreinte du ginle et du sentimefit poétique de ce peuple, qui déjà s'est painté, avéc henhieut dans diffét rents genres de poétie, quodiqu'il luf, ait falid localinhaidet par crèer d'abord en grande partie si langue pôétique.

creer d'abord en grande partié sa langue flocifique. posé ses offices hymnos de guerra (50-de liberté) et la na-tion les avait accuellis et les répétait que enthousiume: Quand plus tand, en 1824, le people grec se spulévá contre ses oppræsseurs, Panagge et Alex Soutzes Polysbiden, Kals, Salemos, Rizos Néroules et Angelica Pall, somposénes , des odes et des élégiés en l'hommour de la liberte déplorant les malheuss de letire conederens ; et celabrand les hautofaits de la hille pour l'indépendance. Pinsorèces ment, Estrapehontakus, Typukhop et Valacritis ont attivi avec pieces la mesap divertimi. En mome temps, les sieris. Sentzos endifizient à laquetre dum) leurs d'unts-patriotiques, moinmément : contet le président Gape-d'Istria et son:patiti (1630); et :plus; turdi Orphanidis a :tuirif (q mûme voie. Comme, photies lyriques, nous devotes uncore intentionner. Perdikatis giqui aramssi récrit quelques ratives; Cinisopoulus, l'Anacréomides temps modernes, phate aimable. gracient, hui célibre alternativement dans ses verst'amour Baccius et Sakellarios. Panages, Sonizos et Tastalidi.

imitèrent plus tard l'exemple de Christopoulos, dont les chants sont bien vite devenus populaires. Dans la poésie dramatique, nous citereus les essais de Risce Néroules, à qui on est redevable de quelques tragédies, par exemple, Polymène et Aspasie, sinei que de quelques poèmes comiques et satiriques; Pikkoles, auteur d'une Mort de Démosthène; Zampelies, auteur de Timoléon, de Constantin Palcologue et de Rigas; Rhangabé, écrivain homme d'État, à qui sont familières diverses langues étrangères, auteur d'un drame patriotique, le Veille; Panagos-Soutsoe, anteurs du Voyageur et de quelques tragédies histo-riques, dont les sujets sont emprantés sex amisles récoutes de la Grèce, par exemple, celle de Karatskaki; sinsi qu'Alexandre Souizos, auteur d'un Marc Botsaris. Le muse de Risce Néroulos est pleins de galeté et de verve; et des deux frères , Panagos et Alexandre Soutzes, teus deux regardés à bon droit comme les poêtes les plus remarquables et les plus originaux de la Grèce moderne . Panagos est celui qui a le plus de profondeur et de gravité. On a aussi de lui un posme épique et didactique, Le Messie, traité en partie d'une manière dramatique, couvre pleine de pensées élevées et profondes. Dans son épopée comique, L'Enlèvement de la Truthenne, Risos Néroulos nous a trucé un piquant et spirituel tablesu des mosurs et du caractère intrigant des Fanarietes, auxquels il appertient par sa nals-sance, mais permi lesquels il forme une honorable exception. Cependant, l'épopée gracque moderne la plus considérable est *Le Séducteur des Pouples* , de Rhangabé, dont le sujet est l'histoire du moine monténégria Stéphanos, l'un des faux Pierre III qui parurent seus Catherine II. On peut aussi rattacher au genre épico-tyrique ou épico-re-mantique *Le Vagabond* d'Alexandre Soutses, poème dans lequel il pieure les maiheurs de su patrie et célèbre la gloire de la Grèce, et dont font grand cas ses compatriotes, surtout à cause de l'harmonie et de la vigneur toutes particulières de son style. En 1850 , Alex. Soutsos a fait paraître les quatre premiers chants d'une nouvelle Épopée historique : Ή Τουρκομάχος Έλλάς; Zalakosias a donné en 1851 un poème sur la catastrophe de Missolonghi et en 1853 un poéme ntitulé Armatoles et Klephtes. Consultez Villemain, Lascaris (1825): Risos Néroulos, Cours de Littérature grecque moderne (1827); Chants-populaires de la l'Grèce moderne, par Fauriei (2 vol. 1825); de Marcelius, Chants du peuple en Grèce (1851); Kind, Anthologie de la Grèce moderne (Leipzig, 1861); enfin la Bibliographie hellénique (1845) et la Philo'ogie greeque moderne (1854 1857, 2 vol.), ouvrages de P. Vretos, où figurent plus de mille articles et indiquant tout ce que, à défaut de presses nationales, firent pour le grec moderne, les presses hos-pitalières de Rome, Venise, Londres et Vienne depuis la prise de Constantinople jusqu'à la guerre de l'indépendance. GRECS UNIS. On appelle ainsi les chrétiens grees qui

se sont réunis à l'Église catholique romaine tout en conservant leur antique constitution ecclésiastique intérieure (soyes cancous [Église]), de même que les dénominations particulières aux dignités ecclésiastiques, le mariage des prêtres et l'usage où sont ceux-ci de porter de longues barbes et des bonnets; qui emploient la langue grecque dans leur liturgie, observent des jeunes plus rigoureux et continuent à communier sous les deux espèces; mais qui ont adopté le dogme que le Saint-Esprit procède aussi du Fils, le dogme du purgatoire, celui de l'efficacité des messes pour le repos des âmes des trépassés, et enfin la suprématie spirituelle du pape. Depuis la scission survenne entre les Églises de Rome et de Constantin-ple, la première avait toujours fait des tentatives pour déterminer la seconde à se réunir à elle ou mieux pour la sonmettre. L'empereur Manuel Comnène penchait pour une réunion; mais le clergé et le peuple la repoussaient énergiquement. L'empereur Jean II Vajatzès Dukas pensait comme Comnène, et sit continuer les négociations entamées en 1232 par quelques moines franciscains; mais elles demourèrent infructueuses, à cause du

manque de condescendance dont fit preuve la cour de Rome Des motifs politiques déterminèrent encore l'empereur Michel Paléologue à renouer avec Rome des négociations pour la réunion des deux Églises; il contraignit ses évêques à céder, et opéra effectivement cette réunion dans le coneffe tenu à Lyon en 1274. Mais c'était là un arrangement de cour ; et le peuple ne l'apprit qu'avec indignation. Ainsi l'union fut-elle révoquée par l'empereur Andronic II. Mû toujours par les mêmes motifs politiques, son successeur ouvrit de nouvelles négociations, mais fort insti-lement; et Manuel II, son fils, écrivit même un livre contre l'Eglise de Rome. Plus les empereurs grecs se virent pressés par les Turcs, et plus ils crurent qu'une réunion avec Rome les mettrait à l'abri du péril. Enfa, l'empereur Jean III Paléologue se rendit lui-même en Italie avec un grand nombre d'évêques de son Église; et, dans un synode ouvert à Ferrare, puis transferé à Florence, lui et sa suite tombèrent d'accord sur la formule d'unies propoece par le pape Eugène IV. Mais les Grecs qui habitaient des contrées au pouvoir des Turcs se prononcèrent alors contre toute réunion, en se rattachant plus fermement que jamais aux doctrines de leur Église; et aujourd'hui encore on appelle Grecs non unis tous ceux qui partagent leurs idées. Ils considérent les Grecs unis comme des apostats. Depuis 1772 les souverains de la Russie on sait de grands efforts pour ramener à l'Église nationale les Grecs unis-On en compte au total environ deux millions, disperses en Italie, en Scile, en Pologne et dans les pays slaves.

GREDIN. Voyes EPACREUL.
GREDIN. Du nom de ce chien on a, dit-on, formé le terme gredinerie, pour signifier misère, gueuserie, mesquinerie. Le mot gredin s'emplole aussi comme synonyme de courin.

GREELEY (Horace), homme politique, né le 3 & vrier 1811, à Amherst (New-Hampshire), était bla d'un cultivateur, et reçut une instruction tout élémentaire. D'abord apprenti dans l'imprimerie d'un journal du Vermont, il continua d'exercer son état à New-York. De compositeur il se fit journaliste. Dans le but de propager parmi le peuple les doctrines politiques du parti avancé auquel il appartenait, il créa plusieurs journaux, dont le dernier, intitulé New-York Tribune (11 avril 1841), devint un des organes les plus populaires des États-Unis. Oette publication, ainsi que le talent de ses redacteurs mirent M. Greeley en évidence : il fut élu en 1848 dénulé au congrès. Quoique ardemment opposé à l'esclavage il conseilla, après la dernière guerre civile, de pratiquer la plus large modération vis-à-vis des vaincus. Porté comme candidat à la présidence en 1872, il ne réunit qu'un petit nombre de voix et se vit préférer son rival, le général Grant, avec lequel toutefois il n'avait cessé d'être en communauté d'idées. Il mourut le 27 novembre 1872, à New-York, où l'on lui fit des funérailles magnifiques, GRÉEMENT ou GRÉMENT. C'est la totalité des ma-

GRÉEMENT ou GRÉMENT. C'est la totalité des manœuvres courantes ou dormantes d'un navire, poules, avec leurs estropes, garaitures de vergues, de mâts, su un mot, l'ensemble de toutes les cordes qui se croisent ou se suivent dans un bâtiment, pour assurer le maintien de la mâture et la manœuvre des voiles. Cette définition suffira à faire comprendre toute son importance dars un navire, et combien la bonté et la durée sont nécessaires à cette partie de l'armement. Le gréement, qui a reçu poétiquement de velques écrivains excentriques le nom aventureur de chevelure du vaisseau, serait peut-être tout aussi bien mommé les nerfs et les tendons qui transmettent à ses alle les mouvements et les dispositions nécessaires à sa vitese. Dans cet immense pêle-mêle de cordages, roides ou souples, gros ou minces, il ne s'en trouve pas un seul qui n'ait son importance spéciale et sa dénomination particulière dans le système unitaire qui les rassemble.

Le nombre des manneuvres et des cordages employés dans le gréement d'un vaisseau est prodigieux. L'art de him gréer consiste à employer le moins de moyens possible nour rendre la manœuvre le plus prompte et le plus facile qu'il se peut faire. Cette partie de l'armement concerne surtout le maître d'équipage. Depuis que la science et l'expérience surtout ont persectionné tous les arts qui ont rapport à la navigation, on a eu lieu de constater les progrès qui se sont opérés dans le gréement des navires. Les gros cordages et les énormes poulies que l'on employait ont sait place à des manœuvres mieux cordées, plus minces et plus fories récilement que celles qui offraient de plus grandes dimensions. Le pouliage s'est aussi persectionné, et l'esprit d'innovation a été jusqu'à tenter de remplacer les rouets en gayac, qui entraient dans les caisses des anciennes poulies, par des rouets en porcelaine. Cet essai, qui paraissait d'ahord plus étrange que raisonnable, a complétement réussi. Après les Américains, nos bâtiments du commerce ont introduit l'usage des chaines en fer et des drosses de même espèce dans le gréement. On a été jusqu'à substituer ces chaînes en fer à un grand nombre de manœuvres courantes en cordes, qui en s'usant trop vite exposaient quelquelois, par leur rupture subite, le gréement à des avaries, dont les manœuvres en métai savent le préserver aujourd'hui.

Malgré la multitude de manœuvres qui entrent dans l'ensemble d'un gréement complet, il ne faut pas croire que l'habitude de reconnaître tous ces cordages, dont l'aspect paraît présenter tant de confusion à un cell inexercé, soit très-difficile à acquérir. Au bout de quelques semaines, il n'est pas de jeune marin qui, avec un peu de bonne volonté et d'intelligence, ne parvienne à nommer une à une toutes les manœuvres qui existent à bord d'un trois-mats. L'habitude d'employer les manœuvres courantes pour exécuter les ordres qu'on leur donne familiarise tellement les matelots avec chacune d'elles, que dans la nuit la plus obscure il n'est guère de marin, fût-il même embarqué tout nouvellement à bord d'un navire dont il ne connaît pas le gréement, qui soit obligé de tâtonner pour saisir le cordage qu'il faut haler ou larguer. Quelque disserence qui existe entre le gréement de deux bâtiments, il y a toujours des usages généraux dans la manière de gréer qui ne permettent pas aux hommes de mer de prendre une manœuvre pour une antre.

GREENOCK, l'une des villes les plus importantes de l'Écouse, dans le comté de Renfrew, à l'embouchure de la Clyde, qui y offre une largeur de sept kilomètres, est irrégulièrement mats au total bien bâtie, et pourrue de docks specieux. On y remarque, entre autres beaux édifices, le bâtiment de la douane, et une statue en marbre élevée en 1838 à James Watt, né en cette ville. Greenock est l'une des stations de la marine militaire employée à la repression de la contrebande. Il y a (1871) 57,138 habitants, et on y trouve des raffineries de sucre, des manufactures de savon, de chandelle et de cuir, des sonderies de ser, des corderies, des fabriques de chaussures et d'articles de sellerie, et d'importants chantiers de construction. La pêche et le cabotage s'y font sur une large échelle, et les armateurs de cette place expédient des navires dans toutes les parties du monde. Des services réguliers de paquebots à vapeur et des chemins de fer la relient aux autres grandes villes de l'Ecosse. En 1860 le port de Greenock possèdait 418 bâtiments, jaugeant près de 82,000 tonneaux; et depuis cette époque le nombre s'en est encore accru. La valeur des exportations anglaises s'y était élevée à 14 millions et demi de fr. En face de la ville, sur la rive droite de la Clyde, est situé le bourg de Hellensborough, où l'on va prendre des bains de mer chauds et froids, et plus au nord. dans la presqu'île formée par les deux golfes de Loch-Long et de Loch-Gair, on trouve le village de Roseneath, avec le beau château n.oderne du duc d'Argyle.

GREEN VICH. En remontant la Tamise jusqu'à 10 kil. sud est du pont de Londres, dans un détour de la rivière on découvre un magnifique tableau : sur une rive verdoyante, à la lisière d'un parc, dont les chênes séculaires épandent au loin leurs branches et leurs ombrages, s'élèvent des portiques, des colonnes, des constructions monumentales; à travers les colonnades, l'esil se repose sur une fraiche pelouse, qui conduit en pente douce à une riante colline, dont le sommet est couronné par un élégant édifice, tel qu'un temple de l'antiquité. Là tout respire une splendeur rayale: c'est qu'en elfet là furent jadis les châteaux des hauts et fiers barons de Glocester, puis des palais chers aux Stuaria quand ils régnaient sur l'Angleterre, chers aussi à la race qui les remplaça, mais que l'intérêt politique lit consacrer à la patrie. Guillaume et Marie transformèrent leur résidence royale de Greenwich en sile pour les glorieux débris de leurs flottes; ils en firent un hôpital où , indépendamment des 30,000 invalides de la marine secourus par l'État dans les diverses localités où lis se sont retirés (cut pensioners), l'on comptait en 1870 2,210 marins invalides recevant aux frais de l'État le logement, la nourriture et le vétement, en récompense du sang qu'ils avaient versé pour le pays.

L'instinet nationel applaudit à cette fondation populaire; car la marine est la base de la puissance et de la grandeur de l'Angleterre. Au commencement de notre siècle, au milieu de la latite que seutenait la Grande-Bretagne contre le premier empire, Pitt, dent le pouveir reposait sur la marine, et qui veulait s'étayer de toutes les sympathies nationales, ajouta ancere à la munificence publique en consacrant, sous le nom de Naval Asylem (Asile naval), le palais de Marie-Henriette, au hout du pare de Greenwich, pour l'éducation des enfants orphelies des matelots et des soldats de marine. Ainsi se treuve réunis dans le même lieu, sur la grande route du commerce maritime de l'Angleterre, et les souvenirs de sa gloire pussée et l'espoir de sa gloire future; ainsi la patrie témoigne de sa sollicitude pour ses défenseurs. Un obèlisque y a été clevé, en 1854, à la mémoire du lieutsmant français Bellot, mort dans une expédition anglaise à la recherche de Franklin.

Le temple qui domine le coteau est l'Observatoire royal où Flamsteed, Halley, Bradley et Mackelyne firent toutes les observations astronomiques qui ont immortalisé leurs noms, et d'où l'astronome et le marin anglais comptent leur premier méridien. Greenwich est devenu le point central où viennent aboutir les plus chers intérêts des marins anglais. A son administration est remise la caisse des invalides de la marina. Ses revenus ne se composent pas seulement des fonds votés par le budget, on de la rente de ses terres et des sommes que la générosité des particuliers lui a léguées , il prélève encore chaque mois une retenue de 62 centimes et demi sur la solde de tous les gans de mer, soit du commerce, soit de l'État. Son administration est d'ailleurs très-dispendieuse: un gouverneur, vingt quatre conseillers choisis parmi les hauts fonctionnaires de la marine, quatre capitaines de vaissean, huit lieutenants de vaisseau et un trésorier, y sont attachés, avec de fortes rétributions. Mille orphelins habitent l'Asile naval : doux cents filles y apprenment à lire, à écrire, à tenir les comptes d'un ménage, à tricoter; on enseigne aux garçons à lire, écrire, compter, raccommoder leurs souliers, ramer, manœuvrer un navire; ils sont au nombre de buit cents. Le but primitifétait d'en faire une école de mousses, une pépinière de marins d'élite; les seuls titres à leur admission sont les services bien constatés de leurs pères.

Du haut de l'observatoire, la vue embrasse un panorama admirable : Londres et ses édifices, la jolie ville de Greenwich, dont la population est (en 1871) de 167,632 âmes; la Tamise avec ses mille vaisseaux sans cesse remontant et descendant le fleuve, et toute la vallée qu'elle arrose. Sor méridien est à 5° 20' à l'ouest de celui de Paris. Mais confest point à Greenwich qu'Herschell établit son immense télescope et fit ses brillantes découvertes; c'est à Slough petit village dans le comté de Buckingham.

Théogène Page, vice-amiral. *
Le celèbre chemin de fer de Londres à Greenwich relie
ces deux villes au moyen d'un gigantesque viaduc com

posé de 878 arcades et s'élevant au-dessus des maisons et des rues du quartier de Londres appelé Southeours: Terminé en juillet 1849, et désigné sous le nom de London-Graves end-Rullvay; ou encore de North-Kent-Railway, es chemin conduit aujourd'ini & Dorchester et à Chatham, en passant par Gravesend.

passant par Gravesend.

GREES, nom que tionne Hésibde aux deux filtes de Phorys et de Céto, Pephredo et Enye; sœurs des Gorgones. Elles étaient belles, mais étaient venues au mandé avec des cheveux blancs, d'où leur nom de Gréez, du grez paza, vieille femme. D'après des mythographes moins anciens, il y avait trois Grées, auxquelles le scollaste d'Apollonius de Rhodes donne les noms de Pempitricio ou Pephriodo, d'Ento et de Iano. Elles n'avaient à elles trois qu'un seul cell, non plus qu'une seule deut; mais de la grandeur d'une défense de sanglier. Elles ne conmissalent d'autre chemin que celui qui conduisait auprès des Gorgones, et étaient préposées à la garde des scules arantes avec lesquelles Méduse put être tuée.

GREFFE (Culture), partie vivante d'un végétal qui, mise en rapport avec une partie d'un sujei de même espèce ou d'espèce analogue, par les vaisseaux nourriclers, s'identifie avec elle et croît des sucs de la plante sur laquellé ille est transportée. La greffe est une des plus importantés opérations du jardinage; elle se pratique de mille mainières différentes; sur toutes les parties des plantes parcouruss par des vaisseaux, elle est possible.

Thouin rapporte à quatre sections principales les différents genres de greffes.

A la première section appartiennent les greffes par approche. Le caractère essentiel de ces greffes est que les parties dont ou les forme tiennent à leurs pieds enracisée, et vivent de leurs propres moyens jusqu'à ce qu'elles seient soudées ensemblé; alors la communauté de téve est établie entre les individus. Ici l'union qui a lieu entre des sejets munis de leurs racines s'établit, ou par les tronos; ou par les têtes des sujets, ou par les branches; ou par teute autre partie du vegétal, tellé que racines; truits, feuilles et fleurs.

La seconde section est celle des greffes par scions, faites avec de jeunes pousses bloisenses, comme bourgeons, ramilles, rameaux, pétites branches et racines qu'on sépare de leur sujet pour les placer sur un autre, pour qu'ils y vivent et crofisent à ses dépens, à cette section se rapportent les greffes en fente ou ente, en tête ou en souronne, en ramifle, de côté, par radine et sur racines.

Les grelles de la troisième section sont celles par gemmes : c'est un œll; bouton ou gamme, porté sur une plaque d'écorce plus ou moins grande, de forme variée, transportée d'un point d'un sujet à un autre point, ou d'un sujet à un autre sujet. Elles comprennent les grelles en écu ésoul, en flûte, en stiflet, en ciralumesa ; etc. Ce procédé est de tous le plus usité pour la multiplication des arbres fruitiers et pour l'ainéliération des espèces.

Enfin, la qualifieme section se compose des groffes qui s'effectuent au moyen de bourgeons encore herbacés des arbres, des plantes vivaces et même des plantes annuelles.

Quel que sont le mode de greffe que la jardinier emploie, le choix de sujets bien portants et vigourenx doit être son premier soin; et ensuité les époques les plus avantageuses du mouvement de la seve sont pour lui une cause déterminante; la coincidence exacte des parties où la séve circule en abondance est une condition sans laquelle il n'est point de réussité possible; la répidité dans l'exécution, le soin de préserver du contact de l'air et des influences atmosphériques les parties juxtaposées, 'l'habilisté à diriger la séve vers le point qui n'repu la greffe, sunt autaint d'éléments de succès.

P. GALBERT.

CREFFE, GREFFTER: Un graffe est le lieu où l'on classe et conserve les actes qui sont confiés à la garde et à la surveillance du greffier; le greffier est un fonctionnaire établi près des cours et tribunaux pour tenir registre des

actes qui émanent du jugo, en dreiser les procès-verbent, conserver les minutes et délivrer les expéditions les graffiers des tribuisux sont nommes par le chef del Sist, qui pout les révoquer à volontés Les grafices iles just de pais et des tripuntes de première instance des voits agés do wings-ting ans. Gont des tours d'appel deires avoir l'âge de vingt-sept ans accomplie. Les groffiche a done à la fois en qualque sorte usustaires et archivitardes tribunatas principales ils ancient, et ils sont par conse-quent charges disaster aux andiences, soi tem personne, suit en se fateaut remplace par des commis esserubents qu'ils del vent faire agrées aux tribusaux. Leur ministre est tellement indispensable, qu'ils font partie niégrante de la cour ou du tribunel inéqual de apportisment, de telle sorte que leur-présince est etecnicies à la validité des déclassis judiciaires. Les greffiers recoivent à titre d'émoluments en traitement fixe et des droite de grelle, qui varient suivant la nature et l'importance des actes. Comme lis sont chargés d'un mandement de londs assez considérable, et qu'ils out entre les mains de graves intérêts, la foi, comme garantie de leur gestion, les ainsjeffit à un cautionnement, qui est fixé en raison de la population et du ressort des tribe près desquels ils remplissent leurs fonctions. Ils sont ses à la surveillance des présidents des tribuneum et du mi tère public, qui ont le droit de les réprimander et de les dénoncer au ministre de la justice. B. DE CHARROL

Groffer vient de gravete, écrivain. En France, Philippe le Bal réserve à la couronne le dreit de les moments. Leur charge det écigée en têtre d'effice par Rrançole 17. Lis farent supprimée avec les anciens tribunaux par s'assemblée contituants.

CREFFE ANIMALE. L'analogie a tait donner ce mona à certaines opérations qui esusistent à incérer sur un individu vivant des parties qui lui sont empruntées ou même qui pro viennent d'autres individes : telle est l'implantation de l'ergot.d'un coq sur sa crète, exécutée par Du h a mel du Bionceau, et répétée depuis, evéc esuccès. La nature semble agir dans ce cas comme dans celui-dés greffes végenales. On doit encore ranger, parmi les greffes animales les différentes sortes d'au topi au ties que la obirurgie exécute sur l'homme.

GREGEOIS (Ren). Voyez Fau Greceon.
GREGOIRE (Saint), le Thaumalurge, on faiseur de miracles, naquit à Néocésarée, dans le Pont, au troisième siècle. Il suivit d'abord les leçons d'Origène, mais, s'étant bientôt converti au christianiame, il fut haptisé à Alexap-

drie, et manifesta des ce moment la foi la plus ardeale. Appele, vers l'année 240, à l'épiscopat de sa ville natale, il ue se crut pas digne de cet honneur, et essaya de l'éviter par la fuite; mais les sollicitations du peuple furent si vives, qu'il dut se resigner. Malgré les persécutions contre les chrétiens suscitées sous le règne de l'empereur Dèce, il travailla avec persévérance à l'œuvre à laquelle il était appelé ; et les conversions qu'il fit dans la province du Pent sprent tellement nombreuses, qu'à peine y resta-t-il quelques béré-tiques. Lorsqu'il monta sur le siège de Méocésarée, on se comptait dans cette ville que dix-sept chrétiens; au moment de sa mort il ne s'y trouvait plus qu'un pareil nombre d'idolâtres : aussi saint Grégoire s'écria-i-il, près d'expirer : . Je dois à Dieu de grandes actions de grâces ; je ne laisse à mon successeur. qu'autant d'infidèles que l'ai treavé de chrétieus. » Saint Grégoire le Thaumaturge mourut en 284, suivant quelques-uns, en 270, ou même 271, belon d'autres. On célèbre sa séte le 17 novembre. On a de lai un Parigyrique de son ancien mattre Origène : une Epitre cane nique concernant les règles de la pénitence; et une Parsphrasé de l'Acclesiaste. La meilleure édition de ses cours est de Paris, 1621 (in folio). On a encore attribué à ce saint docteur des sermons qu'on a lieu de croire de seint Produs, disciple et successeur de saint Jean Chrysostôme, mort en 447.

GRÉGOIRE (Saint) DE NAZIABZE, SUTROMMÉ le Théologien, naquit vers l'an 328, dans le petit bourg d'Arienze,

voisin de la ville de Nazianze en Cappadoce. Son père, voisin de la ville de Nazianze en Cappadoce. Son père, nomme Grégoire, appartenait à une secte qui, n'adorant que le Très-Haut, admettait des pratiques du paganisme et du judaisme. Sa mere, circetienne fervente, conventi son mari, et inspira à ses trois enfants Grégoire, Césarius et Gorgonie une piété vive. L'atas et Gergonie une piété vive. L'atas et de brillantes etudes à Cesarée de Palestine, à Alexandrie d'Egypte, et enfin à Athènes, ou il se lia avec le celèbre Julien l'Apostat. A pel ne eut-il quitté cette dernière ville, ou il s'était fait remarquer par ses mœurs simples et évangéliques, qu'il se retira dans la solitude d'un désert, avec saint Ba s'ile, anquel l'unissait une étroite amitié. Il aurait continue à vive dans la retrafte, si son vénérable père. Grégoire, éveure de Nazianze, sucsi son vénérable père l'Orgoire, évêque de Nazianze, suc-combant sous le poids des années, ne l'ent rappelé pour l'aider à gouverner son épiscopat. Elevé par lui au sacerdoce, puis sacré évêque de Sasima en Cappadoce, il ne tarda pas à abandonner ce siège à un autre évêque, pour retourner de nouveau dans le désert; mais son père, sor le bord de la tombe, le rappela à Nazianze, et il se résigna à remptir les fonctions d'évêque de cette église, sans consentir à en prendre le titre. Comme on tentait de le contraindre à accepter l'épiscopat, il retourna dans sa retraite, et y mena la vie des anachorètes de la Thébaide. A cette époque l'Église de Constantinople se frouvait dominée par les ariens ; les progrès de ces hérétiques devenant effrayants, saint Grégoire accourt dans cette capitale pour les combattre, les terrasse, accourt dans cette capitale pour les compatire, les terrasse, fait un grand nombre de conversions, y institue une congregation qui professe les principes du concile de Nicée, et dont Théodose se déclare le profecteur, et se trouve consolé par cette marque de la plus honorable confiance des calonnies que ses ennemis ne cessaient de répandre contre lui. L'empereur ne s'en lint pas à cette démonstration bienveillante; il installa lui-même Grégoire sur le siège archiénissonal de Constantin o ple : et assemble un concile veillante: il installa lui-même Gregoire sur le siège archie-piscopal de Constantino ple, et assembla un concile des évêques d'Orient, qui le confirma dans cette dignilé; mais, attaqué par les évêques d'Égypte, il ne voulut pas que son élection devint le sujet de troubles dans l'Église; il se démit donc de ses fonctions, retourna gouverner pendant quelque temps l'épiscopat de Nazianze, y fit établir un evêque, et rentra dans la retraite, où il mourut, vers l'an 389, dans sa soixante-deuxième année.

Cette passion irresistible pour la retraite, qui a dominé toute sa vie, l'avait rendu d'une humeur triste, chagrine, et quelque peu salirique; cependant, on ne saurait lui en faire un crime, car toutes les villes épiscopales étaient alors en proie à des troubles suscités par les ariens. Il s'éleva contre la hardiesse avec laqueule cette secte et celle des macédoniess formaient des assemblées al aprendant des assemblées niens formaient des assemblées et s'emparaient des églises; mais il , a loin de là à l'intolérance et au zèle outré contre les hérétiques, dont quelques censeurs imprudents ont voulu l'accuser, Ce fut dans la retraite que saint Gregoire de Nazianze composa ses œuvres : la partie qui nous en est parvenue consiste en cinquante discours ou sermons sur divers sujets, deux cent trente-sept lettres, des poemes, et deux cent vingt-huit épigrammes, dont nous sommes redevables au savant Muratori. Une profonde connaissance de la religion, une énergie singulière dans l'expression des vérités, soit du dogme, soit de la morale, caractérisent la plupart de ses écrits, qui brillent aussi par une éloquence dont aucun de ses contemporains n'a approché, et qui l'a fait sur-

nommer Visecrate des Pères grecs...... 1 no le calendario GREGOIRE (Saint), évêque de Nysse, en Cappadoce, clocteur de l'Eglisa, et frère de saint Basile, paquit à Sehaste, en 331 ou 332, de parents distingués par leur noblesse. et épousa Throsébie, dont saint Grégoire de Nazianze nous a laissé un brillant éloge. D'accord avec elle, et pour se vouer plus spécialement à la prafique de la vertu, il entra dans l'état enclésiastique et recut l'ordre de lecteur, tandis que Théosébie était admiso parmilles diaconesses, Mais bientot , son gont pour les lettres profanes se réveillant avec plus de force, il reponga aux fonctions cléricales, abandonna le sauctuaire, rentra dans le monde et l'étonna par l'éclat de

ses brillantes lecons de rhétorique, auxquelles la jeunesse courait en foule. Le clergé vit avec peine un clere aban-donner les fonctions saintes auxquelles il avait été initié; saint Grégoire de Nazianze fit entendre au jeune professeur des paroles fortes et severes, et il n'eut pas de peine à le convancre que sa conduite, peut-être seulement trieffechie, avait été généralement régardée comme une apostasie dont il dévait se hater de réparer le scandale. Grégoire, renon-cant à la brillante carrière qui s'ouvrait devant lui, se rettra dans la solitude pour expler sa faute, puis se rendit auprès de saint Basile, son frère, qui avait été éleve, en 370, sur le siège de Cesarée, métropolitain de la Cappadoce. Il y demeura peu de temps, adonné aux humbles fonctions de la cléricalure; car en 371 ou 372 Il fut, malgré sa résistance,

appelé à l'éveché de Nysse, suffragant de Césarée.

Son attachément à la foi de Nicee, son opposition constante à l'arlanisme, et la supériorité de son talent, tout contribua à l'exposer aux persecutions de cette secte fanatique. Obligé de fuir, de se cacher, pour éviter la prison, peut-etre la mort; force d'abandonner son siège, dénoncé à un concile exclusivement composé d'ariens, et qui cependant n'osa prendre aucune mesure contre lui, il ne sit en-tendre qu'une seule plainte, et ce fut l'évêque de Nazianze qu'il rendit dépositaire de la douleur cruelle qu'il éprouvait. En 378, Gratien, étant devenu seul mattre de l'empire, par la mort de Valens, se hata de rappeler les évêques exilés et de les rétablir sur leurs sièges. Grégoire était à pelue rentre à Nysse, qu'une perte don-

loureuse l'obligea de s'en éloigner de nouveau ; son frère et son métropolitain, saint Basile, pour lequel il avait autunt de vénération que de tendresse, vensit d'être enlevé à l'E-glise, et c'était à lui qu'il était réservé de lui rendre les derniers devoirs. Au mois d'octobre de la même année, il assista au concile d'Antioche, convoqué pour remédier aux abus nés du règne de Valens, et y reçut la mission de vi-siter l'Arabie et la Palestine, afin d'y ramener les fidèles à l'antique foi qu'ils avaient abandonnée. Il entreprit ce voyage en 380, et parcourut la Terre Sainte. En 381 il prononça, au concile de Constantinople (deuxième œcuménique), l'oraison funebre de sainte Macrine, sa sœur, dont il avait recu le dernier soupir avant son départ pour l'Arabie. En 382 et en 394 on le voit encore se présenter à deux autres conciles de Constantinople, dont le second, en récompense de son zele, lui donna le titre de métropolitain. Ce sont les derniers événements mémorables de sa vie, que termina la mort des saints en 396, suivant quelques auteurs, mais plus proba-blement le 10 janvier de l'an 400. Les Grecs ent choisi ce jour pour bonorer sa mémoire; les Latins la célèbrent le

Appelé à défendre l'Église, autant par sa conduite que par ses écrits, saint Grégoire de Nysse, grâce à la vivacité de sa foi et à la modération de son caractère, répondit admirablement aux vues de la Providence et aux devoirs de son rablement, aux vues de la Providence et aux devoirs de son apostolat, Ses œuvres ne le cèdent en fien aux plus beaux ouvrages de l'antiquité : dans ses discours. Pélégance, la purete, l'éclat du style, semblent le disputer à Pénergie de la pensée, à la sécondité des preuves, à toutes les qualités de la véritable doquence; dans la polémique, on le voit s'attapher surtout à enlever, à l'errenr le masque dont elle se convre, et parvenir constamment à dévoiler ses ruses et son se couvre, et parvenir constamment à dévoller ses ruses et son hypocrisie. Aussi, le septième concilé général, qui lui donna le glorieux ditre de Père des Pères, vou ant condamner les impiétés des nestoriens et confirmer l'ancienne doctrine de l'Église, produisit-il avec empréssement contre les nouvelles erreurs les écrits de l'évêque de Nysse. Les ouvrages qu'il a laissés se composage de discours, d'homelies, de traités, de lettres, d'ouvrages dogmatiques ou de controverse, et de l'évêque. Parrei les nouverses délitiques des controverses et le l'exes accédiques. de livres ascétiques, Parmi les nombreuses éditions des œuvres de saint Grégoire de Nysse, la meilleure est celle de Nivelle (Paris, 1615, 2 vol. in-fol.). Celle de 1618 (3 vol. in-fol.) et celle de 1638 sont moins correctes,

L'abbé J. Durinssy

GRÉGOIRE DE TOURS (GEORGIUS FLORENTINUS, COMPU sous le nom de), naquit en Auvergne, d'une famille sénatoriale, le 30 novembre de l'année \$39, fut étu évêque de Tours en 573, prit alors le nom de Grégoire en l'honneur de son bisaleul, saint Grégoire, évêque de Langres, et mourut l'an 593, à l'âge de cinquante-quatre ans. L'Église l'a mis au nombre de ses bienheureux, la Gaule au rang de ses plus grands évêques ; la postérité voit en lui le père de notre histoire nationale. La jeunesse de Grégoire de Tours fut celle d'un pieux et studieux lévite. Devenu évêque, il se trouva, par sa haute position de patricien et de prélat gaulois, mèlé, sans avoir ambitionné cet honneur, à toutes les affaires politiques de son temps : Gontran et Sigebert I^{ee} l'employèrent dans leurs négociations comme dans leurs querelles. Il encourut la haine de Chilpéric les et de Frédégonde, en donnant asile au duc Gontran et au prince Mérovée. Dans le concile de Paris, qui condamna le vertueux et trop facile Prétextat, il osa seul défendre cet évêque. - Il avait, dit M. Guisot, le double patriotisme de la religion et du pays : en lui se manisfestait cette vertu épiscopale, cette importance politique, qui transportait alors à l'évêque la puissance du sénateur romain, et offrait à la race vaincue une protection respectée contre les violences de la conquête. »

Grégoire de Tours a laissé de nombreux écrits : lui-même en donne le catalogue à la fin de sa grande histoire : « J'ai écrit, dit-il, dix livres d'histoire, sept de miracles, un de la Vie des Pères ; l'ai commenté dans un traité un livre de Psaumes ; l'ai écrit un livre d'Heures ecclésiastiques. » Son principal ouvrage est son Histoire ecclésiastique des Prancs, titre qui révèle le secret de l'état social à cette époque. « Ce a'est pas, dit M. Guizot, l'histoire distincte de l'Église, ce a'est pas, non plus, l'histoire civile et politique seule, qu'a voulu retracer l'écrivain ; l'une et l'autre se sont offertes en même temps à sa pensée, et tellement unies, qu'il n'a pas pu songer à les séparer. Le clergé gaulois et les Francs, c'était alors en effet toute la société, la seule du moins qui prit part aux événements, et pût prétendre à une histoire.

Le reste de la population vivait misérable, mactif, ignoré. » L'histoire de Grégoire de Tours s'étend jusqu'à l'an 591, et se divise en dix livres. Le premier est un résumé assex confus de l'histoire ancienne universelle, surtout sous e rapport religieux; ii se termine à la mort de saint Martin de Tours, en 397. Cette dernière partie renferme des détails intéressants sur l'établissement du christianisme dans les Gaules. Le second livre s'étend de la mort de saint Martin de Tours à celle de Clovis. Le conquérant mérovingien nous apparaît dans toute la vérité de son caractère. Rien de plus intéressant que le récit de sa conversion. Cette belle expression, le nouveau Constantin, appliquée à Clovis, appartient à Grégoire de Tours. On est faché seulement de la froideur avec laquelle il raconte les crimes du catéchumène de saint Remi. Le troisième livre se termine à la mort de Théodebert, roi d'Austrasie, en 547. Le quatrième embrasse la suite des événements jusqu'à la mort de Sigebert Iar, roi d'Austrasie, en 595. Le cinquième contient les cinq premières années du règne de Childebert II, roi d'Austrasie, de 575 à 580. Le sixième finit à la mort de Chilpéric, en 584. Le septième est consacré à l'année 587. Le huitième commence au voyage que fit Gontran à Orléans, en juillet 585, et finit à la mort de Leuvigilde, roi des Visigoths d'Espagne, en 586. Le neuvième s'étend de l'an 587 à l'an 589. Le dixième, enfin s'arrête, pour l'histoire politique au moment où Frédégonde, en butte à la haine des Francs, vient se mettre sous la protection de Gontran; et pour l'histoire ecclésiastique, à la mort du bienheureux Arédius (saint Yrieix), abbé en Limousin, c'est-à-dire au mois d'août 591. Après avoir parlé d'une contagion et d'une disette qui cette année désola les pays de Tours et de Nantes, il termine par une chronique des dix-neuf évêques de Tours, lui compris. C'est là qu'il donne l'énoncé de ses ouvrages. La préface qui est en tête des dix livres est fort remarquable.

Grégoise de Tours est souvent obligé de se mettre es seine dans son histoire : îl le fait avec simplicité et modeste. On voit que, soit qu'il s'agti de défendre le clergé, ce himème, on les priviléges de son église, ou les prescrits qui s'y étaient réfugiés, îl se montra toujours à la hauteur de ses devoirs et de sa position. Son dernier traducteur, M. Guizot, écrivain protestant, rend pleine justice sous ce rapport à l'Hérodote gaulois. Il reconnaît que, quelques reproches qu'on paisse faire à son histoire, pour la confusion qui y règne, pour les fables dont elle est semés, pour sa partialité en faveur des rois orthodoxes, îl n'est aucun de ses contemporains qui ma les mérite davantage.

Charles Du Rozon.

GRÉGOIRE, Seize personnages de ce nom, saus compter un antipape, ont occupé la chaire pontificale depuis 590, où le premier y fut élevé, jusqu'à la mort du dernier, arrivée en 1846.

GRÉGOIRE 1er (Saint), dit le Grand, à cause de son ciractère moral et de ses vertus, naquit à Rome, vers l'antio, du riche sénateur Gordien. Il descendait en ligne directe du pape Félix IV. Une jeunesse studiente le rendit, par la variété de ses connaissances, digne d'être élevé d'abord à la dignité de préteur par l'empereur Justin le Jeune. Grégoire y sit remarquer par les lumières de son esprit, la maturité de son jugement et un amour extrême de la justice. On ne lui reprochait qu'un grand luxe, une splendeur toute mosdaine dans ses vétements comme dans ses habitudes, et tout faisait craindre qu'il ne dissipét l'immense fortune que devait lui laisser son père; mais à sa mort Grégoire, dont la piété avait lutté sans cesse contre son faste, parut tout à coup un homme nouveau. Il fonda sept monastères, dont six en Sicile et un à Rome, distribua aux pauvres ses riches habits, ses meubles précieux, et prit l'habit monastique dans le clostre de Saint-André, dont il était le fondateur, et dont le devint blentôt abbé, malgré lui, par le choix de ses frères. Le jeune, la prière et l'étude devinrent ses occupations uniques. Frappé de la beauté de quelques Anglais exposés comme esclaves à vendre, dans le marché de Rome, et apprenant avec douleur que ces insulaires n'étaient pas chrétiens, il obtint du pape Benoît I^{es} l'autorisation d'aller prêcher la foi dans la Grande Bretagne; mais à peine se fut-il mis en route, que le clergé et le peuple forcèrent le pape à le rap-peler. Fait diacre de l'Église romaine en 578, il fut envoyé à Constantinople par Pélage II, vers l'année 580. Piusieurs négociations importantes le retinrent longtemps dans cette capitale, où il s'acquit l'estime de toute la cour. L'empereur Maurice le choisit pour être parrain d'un de ses fils ; et à 😝 rentrée à Rome, qui ent lieu peu de temps après, le pape Pélage s'efforça de le retenir auprès de tui en qualité de secrétaire. Le monde lui pesait trop pour que cette charge pût longtemps lui convenir. A force de prières, il fut enfin libre de se retirer auprès de ses moines, mais à la mort de Pélage, les acclamations de Rome entière l'appelèrent au pontificat. Grégoire en frissonna de crainte. Il s'enfuit de la ville, écrivit à l'empereur pour le supplier de ne pas confirmer son élection, et se cacha dans une caverne. Mais le peuple l'y découvrit, le ramena dans Rome et l'Intronisa maigré lui, le 3 septembre 590.

Ce saint homme avait cependant des ennemis qui l'accesèrent de dissimulation et d'hypocrisie. Sa vie entière repousse ces accusations. Sa modestie, son humilité, se manifestèrent par la simplicité de sa maison. Son palais prit toutes les apparences d'un monastère; son église même fut sans faste et sans pompe. Ses revenus furent consacrés au soulagement des pauvres; sa constante occupation était l'instruction de son peuple. De concert avec l'empereur Maurice, il termina le schisme des évêques d'Istrie. Mais il est juste de dire que tant de vertus étaient mèlées de quelque intolérance, que l'empereur avait peine à matiriser. La conversion des Lombards et la destruction de l'arianisme furent aussi son ouvrage, et il en témoigne une joie extraordinaire dans ses Lettres à la reine Théodelide. Le rétablissement

d'Adrien sur le siège de Thèbes, maigré l'archevêque de Larisse, l'absolution d'un prêtre excommunié par l'archevêque de Milan, la soumission de Maxime, évêque de Salone, attestent la suprématie sous son pontificat du saintsiège sur les églises d'Occident. Il n'osait encore montrer la même ambition à l'égard des patriarches de Constantinople. Mais ceux-ci affectant de prendre le titre d'évêque universel, Grégoire lutta constamment contre cette prétention. La guerre des Lombards contre l'exarque de Ravenne vint ajouter à ses embarras. Le roi Agluif mit le siège devant que romain, fut réduite à la dernière extrémité. Lassé de demander en vain du secours à l'empereur, Grégoire songea à faire une paix particulière. Cette prétention déplut à la cour impériale. Les négociations furent traversées par l'exarque; mais la mort de ce Romain ayant aplani les difficultés, cette paix fut conclue en 598 par l'abbé Prôbus, envoyé du saint-siéte.

Grégoire n'avait point pendant ce temps oublié les païens de la Grande-Bretagne. Ses missionnaires, partis en 595, sous la conduite du moine Augustin, arrivèrent deux ans après dans le royaume de Kent, où la reine Berthe avait déjà préparé leurtriomphe. Le roi Éthelbert et une partie de son people se convertirent ; mais il fut plus difficile de soumettre la nouvelle Eglise britannique à la tlare. Augustin mourut en 605 sans y être parvenu. Rome ne régnait en souveraine que dans les Gaules, et l'abbé Cyriaque vint en 599 y tenir un concile pour la réforme des abus dont Grégoire ne cessait de se plaindre. Il eut moins de peine à réformer la liturgie que la discipline. Après avoir composé un antiphonaire, il régla la psalmodie des psaumes, des oraisons, des cantiques. Il institua une académie de chantres, et donna lui-même aux jeunes ciercs des leçons de plain-chant. Il permit les images, à condition qu'on ne les adorerait point. Quant aux temples des palens, il voulait qu'on les respectât, mais qu'on les convertit en églises. On lui doit aussi l'invention du purgatoire, qui paratt pour la première fois dans le quatrième livre de ses Dialogues. Il fit de grands efforts pour obliger les prêtres à la continence, et finit par désendre l'ordination de ceux qui avaient perdu leur virginité. Il permit toutefois qu'on admit au sacerdoce les veuss qui depuis la mort de leur femme avaient donné des preuves de leur chasteté. Il veilla sans relâche sur les monastères, et les força de rentrer dans la règle; mais il y introduisit lui-même de grands abus en les affranchissant de la juridiction des évêques. Il se faisait rendre un compte exact de toutes les églises de son obédience, et les dirigeait par ses exhortations. La réparation des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul occupa enfin les dernières années de sa vie, malgré les nouvelles guerres des Lombards contre l'exarque. Grégoire eut du moins, avant de mourir, la consolation de négocier et d'obtenir la paix une seconde fois.

Tant de travaux et de fatigues n'étaient pas propres à le guérir des infirmités qui ne cessaient de l'assièger. La goutte le retenait fréquemment dans son lit, mais ces affreuses douleurs n'arrêtaient point l'activité prodigieuse de son esprit. Aucun pape n'a plus écrit de lettres que lui : les rois, les princes, les évêques, les hommes considérables de son temps, en recevaient à la moindre occasion; ses légats en étaient surchargés dans leurs voyages; et c'est dans cette volumineuse correspondance qu'on peut suivre les moindres détails d'une vie aussi pleine. On est fiché d'y lire des flat-teries inconvenantes à l'adresse de l'infame Brunehaut et du sanguinaire Phocas. Son étonnante crédulité à l'égard des miracles les plus ridicules est encore un défaut à lui reprocher; mais ces défauts étalent plutôt ceux de son temps que les siens propres. Il avaitun tact merveilleux pour démêler la vérité de la calomnie dans les accusations qu'on lui portait contre les prêtres. Les faussaires, les sorciers, les simoniaques, les schismatiques, eurent dans ce pape un terrible adversaire. Heureux si le zèle de la foi ne l'ent pas porté plus loin! Mais, en dépit des dénégations de Platine

il est difficile de ne pas croire aux nombreux témoignages qui l'accusent d'avoir détruit quelques richesses littéraires de l'antiquité, comme Ennius, Nœvius et Tite-Live. Bayle prouve du moins qu'on lui impute à tort l'incendie de la bibliothèque palatine. Ce grand pontife mourut le 12 mars 606, après treixe ans six mois et dix jours de règne. Paul et Jean Diacre ont écrit son histoire; ses œuvres ont eu dix-sept éditions, tant à Rome qu'à Paris; la dernière a paru en 1675.

GRÉGOIRE II fut le successeur de Constantin Ier, en Pau 715. Il était fils d'un Romain, appelé Marcel, et fut élevé dans Saint-Jean de Latran, sous les yeux de Serge I**, dont il devint le bibliothécaire. Son règne fut d'abord troublé par les Lombards, qu'il menaça vainement de la colère de Dien; mais il eut recours an duc Jean de Naples, et parvint à les chasser de la ville de Cumes. Malheureusement leurs ravages n'étaient pas aussi facilement réparés. Grégoire II fut constamment occupé à relever les murs de Rome, à restaure. les couvents et les églises, que dévastaient les incursions de ces peuples. Il se consolait de ces désastres en étendant la soi dans la Germanie, par les prédications de ses légats et par l'appui de Charles Martel. Dans un concile tenu à Rome en 721, il s'éleva contre les mariages contractés avec des femmes consaérées à Dieu ou avec de proches parentes ; contre ceux qui consultaient les devins, contre les elercs qui laissaient croître leurscheveux. Mais une querelle plus sérieuse lui était réservée de in part des iconoclastes. L'empereur Philippique, dit Bardance, ayant ordonné d'enlever le tableau du sixième concile général de l'église de Sainte-Sophie, le pape Constantin, prédécesseur de Grégoire II, indigné de cette profanation excommunia l'empereur. La dispute s'échaussa; on en vint à examiner et bientôt à commander le culte des images. Anastase II et Justinien III, successeurs de Bardanes, favorisèrent ce culte ordonné par le saint-siège ; mais L é o n l'Isaurien s'éleva à l'empire, et son premier édit bannit les peintures des églises. L'édit porté en Italie fut lacéré par Grégoire II; et le nouvel empereur en conqut une haine si violente, qu'il essaya trois fois de le faire assassiner par des sicaires. Cette tenfative criminelle, déjouée par le sèle des Romains, n'était pas propre calmer la colère du pape. Il excommunia l'empereur et l'exarque de Ravenne, et leva l'étendard de la révolte dans toute l'Italie. Ravenne, Naples, Venise, secondèrent sa vengoance. L'exarque et ses gouverneurs furent massacrés en 723; les Lembards profitèrent de ces divisions pour s'emparer des domaines de l'empire, et dépouiller le pape, en s'alliant à l'empereur, qui leur pardonna leurs premières dépréda-tions. Grégoire II, luitant d'adresse avec Léon l'Isaurien, fit à son tour comprendre au roi Luitprand qu'il avait plus à gagner avec lui, et le remit dans ses intérêts. Le patriarche de Constantinople, Germain, s'était aussi rangé du parti du pape contre son empereur : il répondait par des anathèmes à des menaces. Grégoire II assembla en 727 un concile dans Rome, pour légitimer la défense de payer l'impôt à la puissance impériale et pour délier les sujets de leur serment de fidélité. Le duc de Naples, Exhilarat, et son fils Adrien, après quelques succès contre Grégoire II, furent pris et mis à mort par les Romains. Pierre, duc de Rome, fui chassé de cette ville ; le patrice Eutychius essaya vaine-ment de ramener les Lombards au parti de Léon : il n'échappa à la mort que par la fuite. L'empereur fut réduit à solliciter un concile occuménique : Grégoire II ne lui répondit que per une excommunication nouvelle; mais ce fut le dernier acte de son pontificat et de sa vie. Il mourut vers les premiers jours de 731, après seize ans de règne. GREGOIRE III fut l'héritier de son nom, de sa haine et de

GRÉGOIRE III fut l'héritier de son nom, de sa haine et de sa puissance. Pendant les funérailles du pape précédent, il fut enlevé du cortége par le peuple, et placé sur le trône de saint Pierre. C'était un prêtre syrien, fort instruit dans les lettres latines et grecques, fort ami des pauvres, et doué de grandes vertus. Il débuta cependant, maigré la douceur que les historiens lui prêtent, par une diatribe violente, adressée à l'empereur Léon, laquelle fut bientôt suivie d'une

seconde, aussi terrible, en réponse à la lettre, de cargines. Ces missives parurent si fortes, que le prêtre Georges, chargé de reportre la seconde, revisté à Rome case aveir opé remplir cet ordre. Quatre-vingt-traise évêques sus resemblèrent, hientôt, en concile, dans l'égliss de Saint-Pierre, pour appayer, les opintens du, saint-siège, que le culte des images. Des anathèmes nouvenux dunnt, lancés esmire les igonoclastes à et la légat Constantin finh charge de les apporter à Constantinople, à la place de Georges, que les colècieus de, l'empire, ayaigest aprèté en Sicile. Les metres constantinopes, la place de Georges, que les colècieus de, l'empire, ayaigest aprèté en Sicile. Les metres constantine pour suprècher les lettrès de Rome d'arriver, jusqu'ile l'empereux, qui lut meins heureux dans ses projets de vengannes es flotte, quivoyée pous gélécieus l'aliens perit dans les entre de l'Adriatique, prédectes pous ses revaneltes se heureux le sainte des domaines de saint Pierre dans les pess restés sous sa densination.

anus sa domination, pri la cue de la legat Bon i fa ce continunt, pendant co tempe see prédications en Allemagnes sous la protection de Gharles Martel, ducides Français, anivant les expressions de la lettre même du pape. Mais il tente vainement d'attirer es prince on Melie paus chatier les Lombards, qui avaient, en core une fois, tourné leurs sermes contre le saint-clége. Grégoire all avait irrité. le roi: Luitprand, est prétant son apput à Trackmond, duo, da Spolido, que s'étaté révolté contre ca mo-narque, et , qui après sa défaite e étaté rélagiédeus Roma via Lombard nipt le reilemander. à la lête d'une armée, et, sur le reins du pape, il mit le siège devant la capitale. Grégoire Hi implora le soccuts de Charles Martel, lei capitale. Grégaire Lir des lettres et de riches présents ; avec les cleis de Josephons de saint Pierre, et autres relieues médiants de Josephons de saint Pierre, et autres reliques préciouses le des des Français perrépondit que par d'autres cadeanne et me juges point, convenible, de, guerroper eentre les Lombards. Les mort le délivre de cette obsession en 740; et l'année suivante, Grágoira, III le suivit au tombeau. Il fut enterré à Saint-Pierre, le-28 novembre 741: Rome lui dut. la réparation et l'embellissement de la plupart de ses églises. Des conve fuvent; fondés par lui; d'autres, embellis et enrichis de ses longer and initial enterior of the state of élection offre este perticularité que les Romains attendirent la confirmation de Louis le Débonneire pour le consucrer. îl se prit dons possesties de son siège que le 5 janvier 220. Cétait un Remain d'ann famille distinguée , sons dissevet oratoire des corps de seint (Sébastien) et de seint Tiburge. En couvenie, du titre de Saint-Mans, qu'ill avait posté enunt-sm exaintign; il fit restaures cette delles, et l'emichit desset, dons: La ville d'Ostie, repâtie et fertifiée, fut appolée de sou, num Grégortopolis, que l'histoire pe luba pan consenté. Les quefelles did houis le Rébonnaire et de sus aniants rempliei sent la vid politique de se papa; et l'historien Heyddeger a quidique raison: d'accuser: isi/sa:loyauté.: Grégule By uleut pas-même asset ção franchise gioun adopten franchement le pasti de Lothaire, qui l'amena d'Italie en France : limprit le macque d'un conciliateur pour trompes liquies pout de ses troupes y pour l'abreuver d'immiliations ; let ess fraites de menteuest, de fous et de malitions, les prélats qui rettaient ifidèles à leur empereur. Ce prince chi llessasion de se

nces que la date de sa mort, arrivée au commencement de 844. Il avait institué, en 835, la fête de Tous les Saints. GRÉGOIRE: V. succèda da J. a. a. XVI., en 996, à l'âge de

Louis ; mais l'histoire n'a cetueilli-de ses dits dernières an-

reducination action in interest in a land in the contract of t

contre les déprédations de comment bathaire et desses freupes,

Clastriarant la mòrpeanrice, qu'à le salliciation da seprime , Grégoire EV qu'a d'archevéthéric Hambeurg pour saint Ampclaine, qu'il changas pa spâna fampe, do précher la foi ches; les Scandinaves. Ce: pontife surviout drois austà l'emperenc

rosité.. Rélabli surle fronte au 634, il protégrafié

line de Rome

vings-quatre ests. Chilait, la jouise est entreue Brunnis! Si d'Othan de Satio, masquis de Mérans pet de la printe dith, some de l'emp out Othon Mis Consison; it themat dans los intrintes do Bavanno trescapa actabe i inte de la vacanca de selut-aldia, da disconti advine; al Bonte terepa area jelegrilens: l'idepoir d'être pulle idéféréé de la égri de Gressentiës, vittis hit jehnet poutfiei nam berde is is fection: d'une gledesnité qui dui staniat detalat mae pitale d'unipatur entill manand fem Alpery and Grantentine dedicted in John romajon, at the professor acasety thinse Gri do aasi paleisyoj: di diire bra placii Pantipape Chila crique di Pisiandro Gregoria de retinishim Prelija mannie. Crescuirtibs et son evinjettissery et implore de den del semiencio. Otheni III ne sii fit pidat hate diversit carios eon metter elember femel femel dende de l'Alde tipage; httriblement mutilé par la intercipépulaci q sonné, at été padripiter Grésantion du hant du inétite Saint-Ange, où ce rebelle avait cru trouver une richele de partifique de été pas de été pas de longuin dinée. Le rétablissement l'import, un le leifique materopolithem de Relent y l'obbandunies tion de ret Rebert, de la reige Bertie et de tète les prins tion on the masser, the manager on companies aged qui avaient mainté àtlant maringer en companent agen tente-l'histoire a Queiques mulants y Machitret je maint le y ajoutent l'histiation du callége des dix destaurs do décarner l'empire d'Alleinagne ; mais de suit ést tent Gragolica W motirut dans on Wingt septimes annes; 16:18 l'étuler 900: Son épiteples varite sa hibéralité et parié de dont ditchaldier tons les timelles ou s'esca : petrores qu'ils Afi COOTES IVI fut feets out to skin finish air 1945. Tribe author! pontifed are the disputations, Beringt (\$32) Sayl vertralli al le au XX. Le prenier efficielt à Sditt-Jeure-Lairent, le secondi à Shint-Pieure, le trainlème à Saint-Rerie-Majeurey made l'histoire les dépoint-eompe (rois mot-rables, qui se partagement les revénus de l'Égilet sopumis souffler, de leure infestrice. Un public meterné Jestelli d'une funitie aubie, entrepeit le délivreme de Remeril·les engagen de forcheller deser déposer euge-minnen, aux désent lour plessy et justifie non de Grégolius VS. 26 auginne ditte moitre-Globet, répaint les sonnéeles deutei grédéquateur; il s'efforqu'ile, tatetire un termie sont déserties et sux dédition; mais to stell stati trop grand pour au livial. (14 passition): l'extirper: Le patrimeine detesint Pierra était rele au pillage per une forde de seigneure complices de la faction des aus de Possanciis: Bes campustates étalent infestées do vole nésnesivel é ori njétalt pas militak etn. starbé-dans det mes e na lenjéglisks de Rosnes-dess offrances des Adèles. Anim enlevite nun antela, on su les timpotale même à maistarate. Griggire. VI aveit peine d'aubeleur. Dépouillé de nes tem-posei et du produit des estations, il ampleys d'abost les caliortations pour amerier les bempables àirésipisons tentifut inutile p paiqu'au x anathèmes et à la ferpaide Il obtint quelques restitutions per les violence, ant dessit assets de nécurité aux grandes routes paux cons les polarins passent reprondre 18 chemin de Rome, Maia la indpulsos remaine, the count mise an initiage, duli fit am repeache des justes châtimen tá qur'il fedigos to sax er inviscie.) Dés ésrafis son sambitioux el 'adobsevent el'autoir acisaté de ; sáint-ságen: Llempereur Henri le Stein, lastruit de companyant désortes; des-condit qui laite, es convoque, un oduble à Pavie popular; militere mei ternine) - Grégoje e (VI - vient Ry divouver; intention resp d'altord emploatife fâcie ses apnemiel tiniquet par d'amporte, et, seitige III all die depoet, suivant certains autents, buit qui ais disside cultains antique , il ad abit sectifié à la pai espe hijtubaço' papel ilmin Rome: alors n'étathusa tilignin se pe penilla! da la disie raprès vingt meist dé pontificat, attails repent relectionent in l'Allantique, bill l'ampanay disart. te les siens propres, il ave fun fact morvoillemblenificate .. GRECOIRE:WIL. offest to offebrin Hildebrand, don't to nomirappelle tant d'ambitient et de violebent tant de grabdeur, et al lay poctisies. Bayle: ibi beemparé màx. Césars: et aux

Alexandre. On to trempe explanation under the attribute and a state of the same and
vention de cutte politique profesde qui a fini par deprimer

les rois. Il ést vans docte le premier pape qui sit ces excem-muner et déposer son souversin. Mais le cestimateur de Bosnet a co tort de répéter, après Othon de Preisingen et autres, que la déposition d'un empereur avait été jusque la sans extemplé. Nous ne reproduirens point œux dont s'étaye Hildebrand lui-même dans ses lettres : ils sont ou faux ou mal phòisis; mais nous dirons qu'avant lui la puissance eccléstastique s'était permis des assentats de cette nature. Le premier lut un trait de lacheté de la part d'un clergé trem-Blant et sérvilé. C'était pour complaire à l'usurpateur Ervige que , sur la fin du septième siècle , les évêques d'Espagne avaient primoncé la déposition de leur roi Vamba; et cent trente ans après, le clergé de France, qui avait déjà sub-stitué l'audice et la révolte à la servilité, s'était fondé sur cet exemple pour déposer Louis le Débonnaire. Il était tout naexemple pour reposer 2001s le l'econquare il était foit na-turel que l'érèque de Rome, après avoir établi sa domination sur les évéques d'Occident, réunit dans sa main tous les droits que s'étaient arrogés les divers clergés de son ché-dience. Cétalque vait donné l'envers clergés de son chévait se croire d'ailleurs autorisé à en débouiller les successeurs de ce priace ; et soixante dix ans avant Grégoire VII son digne predecesseur Grégoire V avait excommunié Robert de France et l'avait entièrement ieule de son peuple. C'est cette faiblesse d'un peuple ignérant et superstitiers, tel qu'était alors celui de l'Europe, qui lit la force d'Hilde-brand. Ses l'réquents voyages l'avaient mis à même de connattre tout le parti qu'on pourrait ther de cette religieuse soumission aux ordres d'un pontife, et la nature l'avait dons de tout l'orgasil, de toute la constance nécessaires pour faire tourner ce servillame à la gloire ou au profit du saint-

Ce pape avait soulevé trop de passions, alarmé trop d'in-térêts, pour que sa mémoire ne fat pes en butto aux attaques de l'esprit de secte et de parti; et, par une réaction que le temps présent nous fait mérveilleusement comprénire , il'a dié loué sans réserve par ses défenseurs. Ces contradictions ions un grand embarres pour un historien impartial, et il est probable que le monde ne saura jamais à quoi s'en tenir sur les vices et les vertus d'Hildebrand. Son origine même est devenue un problème. Si neus croyons certains écrivains aliemands, il serait fils d'un charpontier nommé Banizon ; et en jouant avec les copesux de son père , il aurait formé par hasard les lettres de ces paroles du pealmiste : Il dominera d'une mer à l'autré. Mais d'autres biographes le font déscendre de l'illustre famille d'où sont sortis plus tard les comies de Petillane. Tous s'accordent à le faire nattre à Sonne, ville de Toscane, vers l'an 1013. Arrivé uss l'en-fance à Rome, il fut confié aux soins d'un frère de sa mère, nommé Laurent, qui était alors abbé de Notre-Dame-du Mont-Aventin, et que son savoir sit pervenir plus tard à l'archeveché d'Amalfi: if vint achever ses études en France, sons Oditon , abbé de Chuny, prit l'habit de ce monastère, et dut bientet à son babileté la mission d'aller défendre à Rome les intérêts de son ordre. C'est alors qu'il connut l'arempretre Gratien, qui fati depuis le pape Grégoire VI; il s'attacha è lui comme un zelé disciple, le suivit dans l'exil, et parut à sa suite à la coar de l'empereur Henri le Noir, qui fut émerveillé de l'éloquente avec laquelle il préchait le parole de Dieu. Rappelé à Rome par Léon IX, il fut ordu sous-diacre, et chargé de réformer le menastère de Saint-Paul, dont les moines se faisalent servir par des femmes. La longue vacance qui sufvit ce pontificat, et qui était due à la crainte d'élire un pape sans le consentement de l'empereur, fut un supplice pour l'allier Hildebrand.

De cette époque date sa détermination d'enleves cette prérogative à la préssance séculière, et de transformer en vassal du saint-siège celui-là même qui en éfait le suserais. Député en 1055 par les Romains pour supplie l'empereur de leur désigner un poutifie, d'aindigne de cette condes-cendance, rassemble quelques évêques à Mayence pour oon-server du moins un simulacre d'élection, fait élire un parent de l'empereur, pour lui ôter l'idée d'un-refus, lui donne le

nom de Victorii, et l'emmène à Rome malgré le monarque et maigré lui-même. Il devient des ce moment l'ame du sacré collège, le conseil du saint-siège, le chef obligé de toutes les légations importantes; il préside en cette qualité le concite de Lyon et celui de Tours. S'il est absent, les papes, du l'ont apprécié, recommandent en mourant de me rien faire avant son arrivée; et comme à la mort d'Étienne X les comies de Toscanelle se hâtent d'imposer un pape aux Ro-mains (voyes Burorr X), Hildebrand, indigné que d'aussi petits princes s'arrogent un droit qu'il yeut enlever au chef même de l'Empire, fait casser cette élection par le peuple et lui substime Nieglas H. Celui-ci lui témoigna sa reconnaissance par la dignité de cardinal et le titre d'archidiacre de l'Église romaine; et à la mort de ce nouveau pontife, il se mit à la tôte du parti puissant qui donna la tiere à Alexandre II; malgré la courdmpériale. Henri le Noir n'était plus. H en ri IV venaît d'hériter de l'Empire sous la tutelle de l'impératrice Agnès : une minorité parut aux yeux d'Hildebrand une circonstance favorable pour arriver à son but. La cour lui opposa vainement un nouveau pontife. « Les rois a'ent aucun droit à l'élection des papes », répondit-il à l'archevêque de Cologne, qui était venu à Bome pour désendre les les droits de l'empire, et l'élu d'Hildebrand resta en pos-session du taint-siège.

Son tour était enfin arrivé. Depuis son enfance, il avait vu passer dans la chaire de Saint-Pierre onze papes et trois antipapes ; mais le jour même où Alexandre II avait cessé de vivre, pendant que le clergé de Rome était assemblé pour s'entendre sur une élection nouvelle, le peuple se mit à crier autour de la basilique : « Hildebrand pape! saint Pierre l'a élu;» et le clergé confirmant sur-le-champ l'élection du prince des apotres, il prit le nom de Grégoire VII. Il est ridicule sans doute de le défeadre contre les accusations de magie et de sorcellerie auxquelles le cardinal Bennon, avoeat de l'antipape Guibert, attribue son éllection; mais il ne le serait pas moins de croire aux fanx semblants d'humilité; aux affectations de modestie, dont Hildebrand se pare dans ses lettres. Ainsi, il écrit à ce même Guibert, archevêque de Ravenne, que, « sans lui donner le temps de parler », on l'a porté violemment sur le saint-siège. «Là mort d'Alexandre II est relombée sur mei, » dit-li dans une autre à l'abbé de Mont-Cassin. Celui-ci lui répond qu'il aurait dù attendre l'enterrement de son maltre avant d'usurper sa plece. Mais, arrivé à se soixentième année, il devait être pressé de parvenir à une puissance qui le mit à même d'accomplir les vastes desseins de son orgueil. Son but est marqué dans ses actes et dans ses paroles.« Quel est l'homme un peu instruit qui ne préfère les prêtres aux rois?» écrit-fi dans une de ses lettres. « Ils eroient peutètre que la dignité royale est au-dessus de la dignité épis-copale, dit-il dans celle qu'il adresse à Herimar, évêque de Metz; qu'ils sachent donc de combien elles différent : l'une a été inventée par l'orgueil humain , l'autre instituée par la bonté divine. » Parmi les vingt-sept maximes qu'en lui attribue, et qu'il aurait fait adopter par son premier conclie de Rome, en 1074, il proclame qu'il est permis au pape de déposer les empereurs et de dispenser du serment de fidélité fait aux princes. Or l'Eglise n'était point parvenue à ce degré de puissance; Hildebrand le prouve tui-même en soumettant son élection à ce même empereur Henri IV. dont il va troubler le vègne. Mais celui qui avait le des-sein de soumettre les rois au saint-siège devait avoir l'ambition d'y monter: C'est donc à la seule hypocrisie qu'il lant attribuer se réponse à l'envoyé de Henri, qui vient demander aux seigneurs et au clergé de Rome pourquoi ils ent fait un pape sans consulter leur mattre.« Les Romains m'ont élu malgré moi, répète-t-il au comte Éberard; ils m'ont fait violence, mais ils a'ent jamais pu m'obliger à me faire ordonner avant de connaître la volonté de l'em-

Il n'en avait pas moins fait des actes de souveraineté, en ne permettant à Ebbles de Rouel de faire la guerre eux GRÉGOIRE

Maures d'Espagne qu'à la condition d'y maintenir les droits de saint Pierre; il n'en avait pas moins écrit à Godefroy le Bossu, duc de Lorraine, et mari de la sameuse Mathilde, « que si l'empereur ne l'écoutait pas, le pape ne serait pas mandit pour n'avoir point ensangianté son épée.» Le prêtre Anselme ayant été élu évêque de Lucques dans la même année. Grégoire VII lui avait désendu de recevoir l'investiture de la main du prince. C'est cette grande querelle des investitures, source de divisions et de désordres, que suscite ce pontise comme le premier point d'attaque contre la puissance royale; et ce qui donne un grand argument à ses panégyristes, c'est la pureté des motifs dont il s'appuie. La corruption du clergé était à son comble. L'incontinence des prêtres et des moines était poussée jusqu'au scandale. Au mariage, qui leur était permis encore, ils joignaient la débauche et le concubinage. L'avarice des prélats égalait leur ambition. La simonie était publiquement avouée. Si les biens des particuliers étaient à la merci des confesseurs, les biens ecclésiastiques étaient, en revanche, pillés ou usurpés par les seigneurs. Les souverains eux-mêmes vendaient les évêchés et les abbayes. L'empereur et Philippe Ier, roi de France, étaient plus particulièrement signalés par les délateurs de ces attentats; et l'adroit Hildebrand ne manifesta d'abord que l'intention de les réprimer. C'est sur Philippe qu'il essaya sa puissance à l'occasion de l'archidiacre Lan-dri, nominé à l'évêché de Mâcon, et dont ce roi voulait rançonner l'investiture. Grégoire VII ameuta les évêques de France contre leur souverain. Il écrivit à celui de Châlons que le roi renoncerait à la simonie, ou que les Français excommuniés refuseraient de lui obéir. Et ces lettres, ces désenses, étaient datées de 1973, avant que l'empereur eut ratifié son élection. Il fait plus, il défend à Philippe, sous peine d'excommunication, de se mêler désormais d'affaires ecclésiastiques. Sa circulaire aux prélats de Reims, de Sens, de Bourges et de Chartres est un modèle de violence et de rage. Il parle du roi de France comme d'un tyran couvert de crimes et d'infamie, dont l'exemple excite ses sujets à toutes sortes d'attentats. Mais Philippe laissa précher le pape, dont les accusations n'étaient pas toutes des calomnies; il continua sa scandaleuse vie et ses vices furent protégés par les vices de son clergé et par la politique même d'Hildebrand.

Ce pontife avait intérêt à ménager les rois, à ne pas pousser avec eux les choses à l'extrême, de peur qu'ils ne vinssent à se liguer avec un empereur qu'il avait résolu de soumettre ou d'anéantir, et cette lutte qu'il méditait depuis longtemps, qu'il avait inutilement conseillée aux quatre ou cinq papes dont il avait dirigé les affaires, lui présentait z graves difficultés pour qu'il ne sût point tenté de la compliquer. « Il s'attaquait, dit le jésuite Mainibourg, dont l'impartialité est ici remarquable, il s'attaquait à un empereur jeune, riche, puissant, plein de seu et de courage, jaloux de son honneur et de ses droits. Il savait, en outre, que la sévérité dont il avait usé pendant ses légations envers les prélats débauchés et simoniaques de l'Allemagne ne les avait point disposés à l'obéissance, et l'historien que nons venons de citer attribue ses démonstrations d'humilité au besoin d'une confirmation qui imposat silence à ces évêques. Il se lassa bientôt d'un rôle qui répugnait à son caractère. Il fit revivre une accusation de simonie portée contre Henri IV au tribunal d'Alexandre II, et fit partir quatre légats pour l'A!lemagne, sous prétexte de remédier aux abus dont l'Église avait à se plaindre. L'empereur vint au devant de ces envoyés de Rome; et c'est seulement de leur bouche qu'il apprit l'anathème dont il était frappé et le décret d'excommunication lancé contre les clercs qui recevraient à l'avenir d'un laïque l'investiture d'aucun bénéfice. Henri fut surpris de cette audace; mais la guerre qu'il soutenait contre la Saxe révoltée, le força de dissimuler. Il craignit les effets de cet anathème, et le détourna par une soumission calculée, qui lui valut une absolution tout aussi sincère. Cette paix ne fut qu'une trève fort courte. Les évêques d'Allemagne ayant refusé le concile que demandaient à présider les cavoyés du pape, Henri IV rougit de sa faiblesse, et appuya par ses propres défenses l'opposition de son clerat. Grégoire VII éclate à cette nouvelle : il excommunie l'archerêque de Brême, Liémar, premier auteur de cette opposition, ainsi que les principaux officiers de l'Empire, et leur ordonne de venir lui rendre compte de leurs actions. Il écrit en même temps au roi de Danemark pour s'assurer de la coopération de ses troupes dans le cas où le saint-siège en aurait besoin. S'il ménage encore l'empereur, c'est que celui-ci, luttant d'hypocrisie avec le pape, manifeste le plus grand désir de mettre un terme aux désordres de l'Église. Mais ces deux rivaux ne tardent point à lever le masque. Henri, vainqueur des Saxons, soutient ouvertement ceux de ses conseillers que le pontife a frappés de ses foudres; et Grégoire en vient à citer à son tribunal le chef de l'Empire.

Henri brave les menaces du pontife, chasse de ses élats es envoyés de Rome, convoque un synode à Worms pour travailler à la déposition d'Hildebrand, et, s'il faut en croire quelques historiens, passionnés pent-être, il ourdit à Rome une conspiration contre les jours du pape, par l'entremise de l'archevêque Guibert, son ancien chancelier. En esset, le 25 décembre 1075, le préset Cencius entre tout armé dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, s'empare du pape, qui célébrait la messe de minuit, le dépouille de ses ornements, et l'enserme dans une tour qu'il avait sait construire sur le pont Saint-Pierre. Mais le bruit de cette violence soulève le euple contre le ravisseur. La tour est assiégée ; Cencius est réduit à implorer sa grâce du pontife, et suit de Rome avec ses complices, pour éviter la colère d'un peuple excité à la vengeance par la vue d'une blessure que le saint-père a reçue dans ce guet-apens. Grégoire retourna tranquillement l'autel, et finit les trois messes que les conjurés avaient si violemment interrompues.

Cependant, le 23 janvier 1076, s'ouvrit le symode de Worms. Le cardinal Hugues Le Blanc, excommunié pour ses débauches, y assista de la part de l'archevêque de Ravenne. Il y apporta une histoire du pape, fabriquée par le cardinal Bennon, où étaient accumulés tous les crimes imaginables; et cette assemblée, présidée par l'empereur lui-même, prononça la déposition d'Hildebrand, comme usurpateur, apostat, criminel de lèse-majesté, et préférant les adultères et paillardises aux chastes mariages. L'étrange décret de cette ssemblée, dont nous n'osons pas citer ici les expressions, est apporté aux évêques de la Lombardie et de la marche d'Ancône, qui jurent tous sur l'Évangile de ne plus reconnaître Grégoire VII pour pape. L'empereur écrit en même temps au peuple de Rome, au pontife lui-même, et lui ordonne de quitter le saint-siège. Un cierc, Roland de Parme, a le courage de remettre ces lettres au milieu du concile que Grégoire tient à Rome; il traite le pape de loup ravisseur, et somme les seigneurs et les prélats de se trouver à la Pentecôte en présence de l'empereur pour élire un chef de l'Église. Roland aurait payé de sa tête cette folle démarche, si Grégoire ne l'eût couvert de sa générosité. Sa violence n'éclata que contre l'empereur et ses conseillers. Il employa même un miracle pour frapper les esprits, et montrant au concile un œuf où était gravé un serpent armé d'une épée et d'un bouclier, il s'écria qu'il fallait se servir du glaive de la parole et frapper le serpent à la tête. Il excommunia l'empereur, le déclara déchu de la dignité impériale, et délia s sujets de leurs serments. Les évêques d'Allemagne et de Lombardie furent frappés des mêmes anathèmes

Coux ci les lui rendirent avec usure, et Guibert de Ravenne, les ayant rassemblés à Pavie; prononça à sen tour l'excommunication du pape. Mais la puissance pontificale était déjà trop bien établie pour qu'elle ne prévalôt pas dans l'esprit des peuples contre les décrets des conciles provinciaux. Plusieurs seigneurs et prélats reculèrent devant cet anathème, et vinrent se jeter aux genoux du pontife. Les Saxons, excités par ses agents, levèrent de nouveau l'étendard de la révolte. Le duc Rodolphe de Souabe se déclara

ouvertement pour le chef de l'Église; les ducs de Bavière et de Carinthie se liguèrent avec eux contre Henri IV. Les seigneurs et les évêques l'abandonnèrent presqué tous; sa cour fut désertée. Le 16 octobre, neuf mois après le synode de Worms, les mêmes hommes se rassemblèrent à Tribur, sous la direction des légats du pontife qu'ils avaient renié. On donna un an à l'empereur pour se faire absoudre, sous peine d'être déposé; et ce prince, retiré à Oppenheim, de l'autre côté du Rhim, avec une poignée de serviteurs fidèles, en face de cette ville de Tribur, dont le nom seul existe encore, fut réduit à des négociations déshonorantes. Le pape fut invité à se rendre à Augsbourg pour juger ce différend; Il se mit même en route avec sa fidèle compagne, la comfesse Mathilde, veuve de trente ans, qui lui livrait ses États et ses troupes avant de les lui faisser en héritage, et dont la présence attirait sur la vie privée de ce pontife tant d'accusations qu'il est aussi difficile de réfuter que d'admettre. Mais l'empereur ne voulut point attendre son juge en Allemagne; il courut au-devant de lui, non pas en suivant la route ordinaire, dont les passages étalent gardés par ses ennemis, mais la Bourgogne et en traversant la Savoie, dont le souverain ne lui ouvrit les portes qu'au prix d'une province.

Heari, arrivé ainsi en Lombardie, avec sa semme et son jeune sib, fut étonné de se retrouver à la tête d'une armée qu'avaient rassemblée les seigneurs et les prélats du pays. Le pape, effrayé de cette levée de boucliers, se réfugia dans la forteresse de Canosse; mais la lâcheté de l'empereur ne tarda point à le rassurer. Il implora la médiation de Mathilde, de l'abbé de Chuny, de tous les familiers du pape, pour être admis en sa présence, et n'entra dans Canosse que pour ab-jurer sa dignité d'homme, pour ravaler celle de l'Empire. L'attier Hidebrand le tint trois jours dans son antichambre. les pieds nus, au mois de janvier, vêtu seulement d'une tumique de laine, criant en vain miséricorde, et ne recevant de nourriture que ce qu'il en fallait pour soutenir une vie si honteusement dégradée. Grégoire VII l'admit seulement le quatrième jour, leignant de céder aux supplications de Mathilde, et ne lui accordant même qu'une absolution conditionnelle. Henri consentit à le suivre à Augsbourg, à y parattre en criminel devant ses accusateurs, à ne porter jusque là aucune marque de sa dignité. Les témoins de cette scène étaient pour la plupart révoltés de cette dureté barbare; les prélats et les seigneurs lombards furent indignés de la lacheté de leur souverain. Toutes les villes d'Italie lui fermèrent leurs portes; on résolut de couronner son fils et de marcher droit à Rome. Cette humfliation nouvelle le fit rough de la première. Rejeté par les Allemands pour avoir été proscrit par le pape, repoussé par les Italiens pour s'être réconcilié avec l'Eglise, le faible empereur se démentit une troisième sois pour regagner l'amitie des Lombards. Il révoqua son abjuration, et reprit sa vie de schismatique.

Dans Pintervalle, les grands et le clergé d'Allemagne avaient donné l'Empire à Rodolphe de Souabe, dans une troisième assemblée, tenue à Forcheim, le 13 mars 1077. Cette élection fut un cruel embarras pour Grégoire VII: il était comme emprisonné dans un des châteaux de sa belle pénitente. Les partisans de l'empereur le cernaient de toutes parts : il ne pouvait, disait-il, ni passer en Allemagne ni rentrer en Italie. Son caractère en fut atterré. C'est la seule circonstance de sa vie où son orgueil et sa fermeté se seient démeatis. Il n'osa donner son approbation au choix du nonvel empereur, quoique les instances de l'assemblée de Forcheim fussent poussées jusqu'à l'injure. Il blâma la précipitation des électeurs, mais n'eut point le courage d'accomplir la déposition de Heuri, après l'avoir si violemment poursuivie et si ouvertement proclamée. Il trouva cependant le moyen de regagner sa capitale, et tint un quatrième concile, où furent excommuniés les principaux évêques de la Lombardic, Dans deux autres conciles, tenus en 1078 et 1079, après avoir reçu l'abjuration de l'hérésiarque Bérenger, et lancé l'anathème sur Nicéphore Botoniate, usurpateur du trône de Constantinople, il donna audience aux députés des deux empereurs

d'Occident, et les renvoys l'un et l'autre à une conférence solennelle, dont il n'assigna le lieu ni l'époque. Il n'osa se prononcer qu'après la bataille de Fladenheim, perdue en Saxe per Henri IV, le 27 janvier 1080; et se tournant avec la fortune contre un ennemi dont il croyait n'avoir plus rien à craindre, il se vengsa, par sa violence, de la contrainte où il avait vécu pendant plus d'une année. S'adressant aux apôtres, il leur dénonce l'empereur, et termine son réquisitoire par la reconnaissance de Rodolphe. Il y ajoute le renouvellement des foudres dont il a frappé Henri IV, et dont il est prêt à frapper tous ceux qui, comme lui, se permettraient de donner encore des investitures.

Cependant, la fortune ne répondit point à ses espérances: Rodolphe fut battu à son tour; quarante-neuf évêques, ras-semblés à Brixen par les ordres du vainqueur, prononca-rent une seconde fois la déposition de Grégoire VII, et donnèrent le saint-siège à Guibert, archevêque de Raveune, dont les sourdes intrigues avaient depuis longtemps encouru l'excommunication. Le décret rendu contre Hildebrand est, comme les siens, un tissu d'injures et de grossièretés. Il sent alors la nécessité de se fortifier par des alliances. Il avait eu en 1073 quelques démêlés avec Guillaume le Conquérant, qui n'avait point voulu soumettre l'Angleterre à un évêque d'Italie; il le caresse maintenant, et réclame son secours contre les ennemis de l'Église. Il avait, dès la première année de son pontificat, excommunié le Normand Robert Guiscard, duc de Sicile et de Calabre; il le reçoit en grâce, en lui arrachant toutefois un traité qui le rend vassal du saintsiège, et qui l'oblige à défendre le pape. Fier du secours des Normands et des troupes de Mathilde, il veut aller assiéger son compétiteur dans Ravenne; il encourage les partisans de Rodolphe, il s'érige en prophète, et du haut de la chaire il leur prédit à jour fixe la mort de Henri et l'anéantissement de sa puissance. Mais le prophète est démenti par l'événement: c'est Rodolphe qui meurt à la hataille de Mersbourg sur l'Elster; et Grégoire croit échapper au ridicule en prétendant que sa prédiction de mort se rap-portait à l'âme, et non au corps de l'empereur. Malheureuement pour lui, les troupes de Mathilde avaient été défaites le même jour près de Mantoue. Henri IV courut en Italie pour achever le reste, et pour introniser l'antipape Guibert. Les serviteurs de Grégoire en frémirent, et le pressèrent de se réconcflier avec son ennemi; mais il se montra digne de luisême. Au lieu de fléchir, il renouvela le décret de déposition dans le huitième de ses conciles, et se prépara à soutenir un siège. Henri vint camper sous les murs de Rome; il faissait l'Allemagne au nouveau concurrent que ses adversaires lui avaient donné dans la personne d'Herman de Luxembourg, pour s'attacher au principal auteur de ses tourments. Mais l'inflexible pontife repoussa pendant trois ans ses attaques réitérées. Le peuple le supplia vainement de mettre un terme à ses souffrances. « Qu'il se soumette, répondait îi, et je l'absoudral. » L'opiniâtreté de Henri égala la sienne; îl s'empara enfin de la ville par trahison, ou par surprise, et fit introniser son pape Guibert, sous le nom de Clément III, qui lui rendit bienfait pour bienfait, en lui donnant enfin la couronne impériale.

Grégoire VII, retiré dans le château Saint-Ange, riait de leurs actions et de leurs menaces; il ne fut pas même ébranlé par la délection des Romains, qui, lassés d'une lutte aussi longue, s'étaient rangés du parti du vainqueur. Il attendait les secours de Robert Guiscard, qui était alié soutenir les droits de l'empereur Michel contre l'usurpateur du trône de Constantinople. Robert vint enfin au commencement de mai 1084. Henri était absent; il avait couru en Allemagne pour apaiser quelques troubles. Mais les soldats qu'il avait laissés à l'antipape Guibert et les Romains eux-mêmes repous sèrent les premières attaques des Normands. Il fallut que Robert emportât la ville d'assaut. Le pillage et l'incendie suivirent sa victoire, et Grégoire VII, ramené dans son palais, ne régna plus que sur les murs de Rome: Les cœurs des habitants n'étaient plus à lui, les vassaux de Mathilde

GRÉGOIRE

étaient lassés ou vendus. Robert n'osa point attendre le retour de l'empereur, et conseille au pape de le suivre à Salerne. Il aortit de Roma au mouvent où les troupes impériales, y rentralent aux acglarantiens du peuple. Ses affronts et ces fatigues upèrent les dernières forces de l'opinière vieilland, que la mort attendait dans sa retmite. Il la vit arriver sans flécluir, et couserva au lit de mort son orgueil et son opiniàtreté : « Hors le prétendu roi Henri, dit-il, hors son antipape et leurs conseillers, l'absous et je bénis tens ceux qui caoient que j'en at le pouvoir. » Ce langage était moins, chrétien, mais il était plus conforme à son garacière. Le 25 mai 1085 il avait cessé de vivre.

Il n'est pas un seul souversin de son époque, pas un seul royaume, sur lesquels il n'ait cesasé d'asacoir sa domination. Il prétendait que la Saxe avait été donnée per Charlemagne à saint Pierre, que l'Espagne ini appartenait avant d'être aux Sarrasina, et qu'il aimait mieux la leur laisser, que de la voir passer à des chrétiens qui a'en feraient pas hommage au saint-siège. Il s'appuyait encore sur un prétendu diplôme de Charlemagne, pour, exiger, les tributs de la France. Il menaçait les juges souverains de Sardaigne de donner leur le à des conquérants qui la lui dersandalent, a les persistaient à lui refuser le deuter de saint Pierre, Deux rois se disputaient la Hongrie : il écrivit à un et à l'autre pour les engager tour à tour à se seumettre au saint-siège, qui était, dissit-il, souverain de ce pays, Il devait les mames prétentions sur la Delmatie; et le prince Démétrius, héritier du trone de Russie, étant venu à Rome pour visiter le foraheau des apôtres, Grégoire VII l'amens à recevoir la couronne de ses mains nommo um don de l'Église remaine. On lui attribue la première pensée de la piense folie den e r o iandes. Il y sengen den la scoonde année de son pontificat. L'Enrope hai dut ainsi trois legs fenestes: la querelle des i a ve a titure a, la rivalité des rols et des papes, la vaine comquête du saint-sépulore, c'ast-à-dire trois siècles de schis-mes, de guerres civiles, de guerres étrangères et de caleraités de toutes espèces. On conquit dès lors alsément l'enthansiasme des ultramontains pour la mémoire d'un prêtre qui a voule tout abaisser aux pieds du shef de l'Église. Quinze ans après sa.mort, le sape Anasiase IV le fit peladre dans une église parmi les hienheureux. En 1584, son nom fut inséré dans le Martyrologe par Gragoire KIII; en 1609, Paul. V. permit au chapitre de Salerne, de l'honorer comme un mint; enfin, cinquente ans après., Alexandre VII introduisit se office dans toujes les hasiliques de Rome. Cet office pénétra dans les églises de Bénédictins en 1710, et c'est de la que cordit, sous le pontificat de Beneit XIII, une légen Grégoire VII., qui souleva toutes les puissances protestantes ct.catholiques de l'Europe. Contentous neus de voir en lui un grand homme, sans tenir quantite des maux dont il a affligé son succe. Issons, toutefors, que les xices de son temps lurent plus forts que lui, our il ne put néprimer aucus des abus et des scandales qui déchonoraient le sacerdoce, l'appère et le

monde.
GREGOIRE VIII (MAUBICE BOURDIN), antipupe, gouverna l'Égilse conjointement avec Gélase II. C'était un Espagnol, que le père Maimbourg traite de acélérat, et qui par la faveur de Bernard, archevêque de Tolède, fut d'abord évêque de Coïmbre. Il fit, en 1108, le voyage de Jérusalem, s'acquit, en revenant par Constantinople, l'amitié de l'empereur Alexis, et succéda à saint Géraud dans l'archeveché do Prague, en 1110. Ayant passé, cinq ans après, en Italie pour solliciter l'appui du pape Pascal II contre ce même Bernard qui avait commencé sa fortune, et qui venlait maintenant le soumettre à la primatie de Tolède, Bourdia obtint l'affranchissement de son archevêché, et partit, com ac légat de ce même pontife, pour aller négocier la paix avec Henri V. Mais cet empereur, qui revendiquait sur Rome la riche succession de la comtesse Mathilde, était résolu à pousser les choses à l'extrémité ; il conduisit son armée jusque dans la capitale, d'où le pape Pascal s'était enfui, et sur le rehis des cardinaux, se fit couronner dans Saint-Pierre par ce même Bourdin,

qui devint ainsi l'ennemi de celui qui l'avait délégné. Exconmunié par Pascal II, il s'attacha de pius en plus à la came da l'empereur, et après la mort de ce pontile et la nea-con-firmation de Jean de Gaète, que cinquante-et-pa eardinaux ayaiant élu seus le nom de Gélase II, l'ambitique. Republi colgait la tiere par la grâce impériale, le 14 mars 1118, et prit le nom de Grégoire VIII, Gélase, retiré à Gaèle, re-nouvela les anathèmes de Pascal; mais une partie de l'Algne et de l'Angleterre reconnut le nouveau pape; et Gélese, après avoir essayé vainement de rentrer dans Ros alla meurir en France, au monastère de Cluny, en 1119. Grégoire VIII n'en fut pas plus avancé. Quelques cardinaux lui donnèrent un nouveau rival dans la personne de Caliste II, qui en 1120 le força de quitter Rome et de se ren-fermer dans le châtenn de Sutri. Les habitants-de cette ville ne lui furent per jungtemps fidèles: ils le livrènest au vainqueur, et le malhegreux Grégoire, vêtu d'une peau de mouton ensanglantée, monté à rebours sur un champan, dont il tenait la queue, ignominiquement, promené dans les rues de Rome, menacé de mort par la populace, ne sui sauvé que par la générosité de Calixte, qui l'envoya mourir dans un monastère.

GRÉGOIRE YIII (ALEME DE SPINACHIO), successeur d'Urbain III, fut élevé au pontificat le 21 octobre 1187. C'était un parsonnage renommé pour sa sagasse, pleta de sale pour les ehoses saintes, et fort opposé aux pratiques enpeutifiques que l'ignorance avait introduites dans l'égliet. Grégoise signale, son avénement en adressant aux princes-chrétiens des lettres par lesquelles il les convisit à la croisade. Il propettait des indulgences, prescrivait des jeunes, au souspettait lui-promp aux plus rudes auxérités, et travallait, dans l'indérêt de la conquilet des lieux saints, à la réconciliation des Pisans et des Génois, lorsqu'il mourut à Plac, le 16 décembre 1187, après avoir eccupé le trôme pos-tifical pendant un mois et vingt sept jours.

GREGOIRE IX (Ucouno or SEGNI), succeda à Honoré III, le 19. mana 1227, Il appartenait à la famille d'Innocent III. C'était un homme de grand esprit, fort savant, fort grand canoniste, et saint François d'Assise lui avait prédit la tiere. Bien n'égala le faste de son cour ni la richesse de son cortége. La Rome du Christ brillait alors de trutge les splendeurs mondames. Mais des seins plus importants occuperent Grégoire IX. La guerre des Albigeois durait encore, et les légats du saint-siège s'efforçaient de ranimer les fareurs des croisades, qui as relentisseient tous les jours. L'empereur Frédéric, I Lius sommé de tenir la promesse qu'il avait faite de passer en Anie avec une armée; il s'embarqua à Brindes, mais il y rentra avec sa flotte trois jours après, sous le préjexte d'une grave maladie. Le pape ne se paya point de ces raisons, Empessi per-connel de Frédérie depuis l'emprisonnement et l'exil des deux frènes d'Innucent III, ses proches parents, à saisif ce prétexte pour se venger, et le 29 septembre 1227 il excem-munia l'empereur du Laut de la chaire d'Anagai, après un sermon des plus violents. L'anathème, renouvelé deux lois, fut suivi d'un manifeste adressé à tous les égéques, qui se terminait; par la menace d'une déposition solemaile. Frédéric II écrivit de son côté à tous les souverains de la chrétienté pour justifier sa conduite, et, récapitulant tons les grick de le maison de Souabe contre le saint-siège, il ne si qu'irriter davantage le montife orgueilleux, qui lui répondit per une bulle d'excommunication, plus violente encore que les deux premières. L'empereur perdit patience : il attirs dans son parti les Frangipani et autres nobles romains; et Grégoire IX, attaqué par eux dans l'église de Salat-Pierre, lat força de se réfagjer à Pérouse. Frédéric II n'en continua as moins son voyage vers la Terre Sainte, et, ce fut cette feis maigré les défenses du pape, qui le regardait alors comme indigne de délivrer le saint-sépulors. Le positie, sur cea entrefaites, faisait la guerre aux lientenants de l'empereur, il envoya même une armée sur ses terres, et Jean de Brienne, autrefois roi de Jérusalem, morta la far et le fon

dans le royaume de Sicile, au nom du successeur de saint Pierra, Frédéric II, instruit de ces déprédations, sit la paix avec le sultan d'Égypte et revint, en 1229, défendre son trêne et ses Éints.

A cette nouvelle, Grégoire IX entre en fureur, prenonce la déchéance de son ennemi » et repousse d'aberd tous ses ambassadeurs. Mais, par l'entremise d'Herman, grand-mattre de l'ordre Teutonique, une espèce de paix est conclue, en 1230, sans qu'aucun des deux rivanx abjure sa haine et son désir de vengeance. L'empereur femente des révoltes dans le sein de Rome, tout en promețiant au pape de le secourir contre ses ennemis, et Grégoire, contraint de fuir une seconde fois la capitale, en juillet 1232, essaye de soulever les villes d'Italie contre Frédérie; il lève, en atte sommes énormes dans tous les États catholiques. Enfin, les intérêts de la croisade réunissent un moment eas deux rivanx à Spolète. Frédérie II premet de repesser dans la Terre Sainte, et prête ses troupes un pape pour étouffer les rébellions qu'il a fomentées ini-même. Les Romains sont forcés de se soumettre, et Grégoire IX, en reponnaissance de ce service, donne à son tour ses troupes à l'empareur pour châtier son fils.

A ces apparences de conciliation aucoèdent, en 1236, des plaintes réciproques. Trois années se pessent de part et d'antre en manquirres scorètes, su intrigues et en escarmonches. Mais en 1239, sous préjexte de l'occupation de la Sandaigne par les troupes impériales, Grégoire fulmine une neuvelle excommunication contre Frédéric, dont il énumère en termes injurieux les prétendes attentats contre l'Église, L'empereur répond par de nouvelles injures, il s'adresse à tous les princes, et traite le pape de Balasm, d'ante-christ, de dragon séducteur, de prince des ténèbres. Cette guerre de plume est suivie d'une guerre plus sériouse. Le pape détourne les fonds et les guerriers destinés à la czoisada pour se défendre contre son ennemi. Frédéric II demande, de son côté, la convocation d'un concile général, et appuie sa demande par une invasion en Italia. Les légats du pape levent des tributs et des hommes en France, et offrent l'Empire à Rebert d'Artois, frère de Louis IX. Mais le saint roi était un grand homme. Il répondit per un moble refus, et envoya des ambassadeurs à Frédéric II pour sen expliquer avec lui. Les seigneurs d'Allemagne refusèrent aussi d'en élever un autre à l'Empire. Cette guerre affligeait les rois, de France, et d'Angleterre; ils supplièrent le pape d'assembler un concile pour en décider. Grégoire IX y con-sentit, ; mais ce fut alors Frédéric II qui s'oppésa à cette convocation, après l'avoir sollicitée; il ne lui convenzit plus de sommettre an jugement des prélats une cause où il s'agissait purement de la puissance séculière. Il ferma toutes les voies de terre et de mer aux évêques qui se rendaient à l'appel du pape, tandis que Leuis IX, pas des natifs de de politique, intérieure, arrêtait dans ses États les sommes exorbitantes qu'y levaient les légats du saint-siège. Le guerre ravagnait les environs de Rome. Bénévent, Facuza, Spolette, étaient au pouvoir de l'empereur. Le roi de Hongrie, attaqué par les Turcs, appelait vainement à son secours les deux ppissances. Frédérie et Grégoire s'imputaient réciprosent les causes de cette invasion et l'impossibilité où ils disaient être de sesourir les Hongrois, Mais Frédéric avançait toujours vers Rome, et Grégoire IX allait être réduit à une nouvelle fuite, si la most ne lui cut épargné cette bonte. Ce pape avait déjà quatre-vingt-cinq ans à l'époque de con exaltation, et l'on a peine à compressère tant de passions violeutes dans lecceur d'un vieillard. Il mourut dans sa centième amée, le 20 juillet 1241, et légua à ses successeurs ectte guerre des guelfes et dés gibel ins, qui devait long-lemps ambraber l'Italie. Le saint-siège lui deit un legs plus précieux et plus utile à sa gloire, c'est le recueil des déci-sions papales, qui fut appoié les Décrétales de Grégoire IX, et qui devint par la suite le code de la monarchie pontificale

GRÉGOIRE XI (TRÉALDE OU THAUD VISCONTI) succéda, en 1271, à Clément IV, après une vacance de trois

ans, li était sur la route des Saints Lieux, quand les quinze cardinaux, réunis en conclave à Viterbe, s'ennuyèrent de leur longue prison, et s'en remirent au choix de six d'entre eux, gui l'élurent tout d'une voix. Il était alors simple archidiacre de Liége, et c'est à Saint-Jean-d'Acre qu'il reçut la nouvelle de son élection. Il me fut sacré à Rome que le 27 mars 1272. Mais son exaltation lui importait moins que la prédication d'une croisade nouvelle et la réunion des Églises grecque et latine. Il canvoqua à cet effet, un concile à Lyon, et força Michél Paléologue, empereur de Constantinople, d'imposer à ses prélats la soumission à l'Églisé tomaine. Les anathèmes qu'il prononça à l'instigation du roi Edouard d'Angleterre contraignirent Gui de Montfort, assassin du prince Henri d'Aliemagne, à venir se jeter à ses pieds, presque nu et la corde au cou. Grégoire X le livra au roi de Sielle, qui le fit mourir en prison. Il fut moins heureux dans son projet de réconcilier les guelfes et les gibelins de Florence, et s'en venges per un infemilit jeté sur cette ville, qu'il traversait pour se rendre à Lyon, où l'attendaient dusieurs rois ou princes et des prélats de toutes les contrées de la chrétienté. Les envoyés de Paléologue l'y joignirent le 24 juin 1275, et fè 4 juillet arrivèrent les ambassadeurs du khan des Tartares. Les uns et les autres reconnurent k pape pour le père commun des chrétiens; mais ce ne fut une réunion momentanée. La croisade, qui était le second objet de ce concile, se borna à des levées de décimer et à des engagements sans résultat. Cette assemblée n'en eut d'autre que des règlements de discipline ecclésiastique et la constitution des con clave s pour l'élection des papes, tels à peu près qu'ils se tiennent de nos jours. L'Empire était alors disputé par Alfonse de Castille et Rodolphe de Hapsbourg. Grégoire X se prononça pour ce dernier, et força son compétiteur à se désister de ses prétentions, moyennant l'autorisation de lever une dime sur le clergé d'Espagne pour les frais de la guerre contre les Maures. Les rois étaient alors les très-humbles vassaux du saint-alége. Deux breis datés de Beaucaire l'an 1275 ordonnent, l'un à Alfonse III de Portugal, d'obéir aux décrets de ses prédécesseurs Honoré III et Grégoire IX; l'autre, au roi d'Arazon, d'abandonner une concubine qu'il a enlevée à son mari. L'empereur Rodolplie vient à son tour lui donner des marques de vassalité en jurant à ses pieds de respecter le patrimoine de saint Pierre et de soutenir ses droits sur le royaume de Naples. Forcé par les inondations de l'Arno de traverser Florence, qu'il avait frappée d'interdit, il leva l'excommunication en entrant dans la ville, et la renouvela à sa sortie avec une grande violence, après avoir béni le peuple sur son passage avec une douceur angélique. Il alla mourir vingt-deux jours après, à Arenzo, le 10 janvier 1276, et fut enterré dans la cathédrale de cette ville, dont le clerge ne manqua par de lui attribuer des miracles et de le regarder comme un saint. L'Église se borne à le considérer comme un digne pontife.

GREGOIRE XI (Punnis-Rocza de MAUMONT), neveu de Clément VI, qui l'avait promu à la pourpre, à l'âge de dix-sept ans, sous le nom de cardinal de Beaufort, succéda, sur la chaire de saint Pierre, à Urbain V, en 1370. Son contificat débuta par le vain projet de réconcilier Charles V de France et Edouard III d'Angleterre, et par l'excommunication des frères Visconti, qu'il fit poursuivre, en 1373, par les armes d'Amédée de Savoie. Il rétablit pendant ce temps la paix entre la reine Jeanne de Naples et Frédéric le Simple, de la maison d'Aragon, en faveur duquel il confirma l'érection du royaume de Trinacrie comme fiel immédiat de la couronne de Sielle. Cet acté était plus humain que la persécution des surlupins, espèce de vaudois qui habitaient la Savoie et le Dauphiné, et qu'il livra à la colère du rei de France. Il est mieux faif de tourner les armits des chrétiens vers Constantinople, dont les provinces étalent ravagées par des bundes ettomanes. Mais Grégoire XI ne vit dans cette guerre qu'un moyen d'amener les Paléologues et les Grecs à reconnaître enfin la supré564 GREGOIRE

matie du paps; et l'Orient échappe tout à la fois à ses einpereurs et aux pontifes qui prétendaient y dominer.

A cette époque commençait à surgir, du sein de l'Église, cette s'irie de novateurs qui devaient en démembrer la monarchie et en diviser les doctrines. Un chanoine de Prague, nommé Jean Milicius , regardé comme le précurseur de Jeau Huss, préchait, en 1374, une espèce de résorme en Bohême, en Pologne et en Silésie. Grégoire XI suscita contre lui les foudres des prélats d'Allemagne et le glaive de l'empereur Charles IV, pour le punir, dit-on, d'avoir osé écrire sur la porte même du Vatican, que l'antechrist était venu, et qu'il était dans l'église. Un hérésiarque plus célèbre paraissait en même temps en Angleterre : c'était Jean Wiclef, docteur d'Oxford, qui donnait aussi au pape la qualification d'antechrist. Grégoire XI écrivit à tous les psélats anglais pour leur commander le châtiment de ce rebelle; mais les régents du jeune Richard II le mirent à couvert des censures ecclésiastiques; et Wicles, sort de cet appui, attaqua plus ouvertement le pouvoir temporel et spirituel des papes, les mys-tères, les dogmes et les constitutions de l'Église catholique. Il osa même comparaître devant les juges de Rome, accor pagné des dues de Lancastre et de Percy, et Grégoire XI mourut sans avoir tiré vengeance de cet hérésiarque.

Le plus grand événement de ce pontificat est le retour de la cour papale à Rome, après soixante-douze ans de séjour à A vi g non. Pressé par les sollicitations des Romains, par les reproches de saint Pierre d'Aragon, par les prières de sainte Catherine de Sienne et de sainte Brigite de Suède, Grégoire XI céda surtout à la nécessité d'arrêter par sa présence la spoliation et le ravage des domaines de l'Église. Le patrimoine de saint Pierre était en proie à une soule d'usurpateurs sanguinaires. Florence avait formé une ligue puissante contre l'autorité du pape, et une armée d'Anglais et de Bretons n'avait pas plus effrayé les rebelles que les anathèmes du saint-siège. L'Italie lui échappait, et les Romains avaient déjà offert la tiare à l'abbé du Mont Cassin, qui l'avait acceptée. Grégoire XI annonça donc à toutes les puissances chrétiennes sa résolution de retourner dans sa vicille capitale; et, laissant six cardinaux pour gouverner le comtat, il s'embarqua avec treize autres à Marseille, en 1376. Les troubles de l'Italie ne lui permettaient pas de prendre la voie de terre. Il relacha seulement à Gênes, à Pise, à Piombino, et remonta le Tibre depuis Ostle jusqu'à Rome, où il entra, le 17 janvier 1377, au milieu des acclamations du peuple. 8,000 lampes éclairaient la basilique de Saint-Pierre, où il alla rendre grace à Dieu de son retour. Mais sa vie fut de courte durée. Les Romains avaient contracté pendant trop longtemps des habitudes d'indépendance. Des pouvoirs populaires s'étaient établis : ils avaient capitulé, il est vrai, avec l'autorité pontificale; mais leur jalousie éclatait à chaque occasion et multipliait les révoltes. Le désordre s'accrut pendant les cinq mois d'été que Grégoire XI alla passer à Anagni. A son retour, il trouva les bannerets plus puissants et plus insolents que jamais. Les Florentins secondaient tous ces mouvements, et le trésor de l'Église ne suffisait pas aux créanciers du pontise. Il se repentit d'avoir cédé aux sollicitations des Romains, et songea sérieusement à reprendre la route d'Avignon. Mais le chagrin que lui causait sa situation le conduisit au tombeau le 27 mars 1378. C'est le dernier des papes français : on loue sa science, son zèle pour les arts et la pureté de ses mœurs; mais on l'accuse de népotisme

GRÉGOIRE XII (ARGE CORARIO). C'était un vieillard octogénaire, d'une des premières familles de Venise, et patriarche in partibus de Constantinople. Il était évêque de Venise quand Boniface IX l'envoya à Naples en qualité de nonce pour remettre ce royaume sous la domination de Ladislas. Il succéda enfin à Innocent VII, en 1406. Le grand schisme d'Occident affligeait l'Église depuis la mort de Grégoire XI. Elle avait toujours deux papes; et celui de France se nommait Benott XII à l'avénement de Grégoire XII. Mais celui-ci avait juré avant son élection de se démettre du

pontifeat si son rival voulait en faire autant, pour laisser à un conclave général la faculté d'élire un pape unique. Il envoya d'abord trois légats à Benott : les ambassadeurs de France se joignirent à eux, et le pape ou l'antipape d'Avignon eut l'air de céder à leurs prières. Mais ni l'un ni l'autre n'avait envie de tenir sa parole. L'entrevue devait se faire à Savonne. Benott ne s'y rendit que parce que Grégoire ne voulait pas s'y rendre. Colui-ci s'était avancé jusqu'à Lucques avec la ferme intention de ne pas pousser plus loin, et il ne répondait que par des violences aux prélats qui lui rappelaient son serment. Ses cardinaux, irrités, l'abandonnèrent et se retirèrent à Pise, on protestant confre une promotion que leur pape voulait faire, et qu'il fit après leur départ. Grégoire XII répondit leur manifeste par l'excommunication, et les cardinaux, de lour côté, en appelèrent à un concile, en traitant leur chef d'antechrist, de scélérat, d'ivrogne, d'homme de sang, de lâche destructeur de l'Église. La France menaçait en même temps Benoît XIII de se soustraire à son obédience : celui-ci répondait à son tour par des interdits et des ansthèmes, et le clergé gallican faisait lacérer sa bulle et châtier les messagers qui l'avaient apportée. La glace fut tout à fait rompue; le conseil du roi, l'assemblée du clergé, l'université, prononcèrent leur séparation, et s'adressèrent aux deux colléges de cardinaux pour mettre un terme à ce scandale. Un concile fut convoqué à Pise par les deux artis, et les deux papes furent sommés d'y comparatire. Il s'ouvrit le 25 mars 1409, sous la protection du maréchal de Boucicaut, qui parcourait l'Italie avec une armée française. La cause des deux papes fut examinée : ils furent l'un et l'autre déclarés contumaces; et le 5 juin, après une citation nouvelle à la porte de la cathédrale de Pise, le patriarche d'Alexandrie prononça leur déposition.

En vertu de cette sentence, vingt-cinq cardinaux entrèrent au conciave, et un treisième pape fut élu sons le nom d'A-le xandre V. Grégoire XII ne se tint point pour baltu. Retiré près d'Aquilée, il opposa concile à concile, et lança sur les cardinaux de Pise des foudres, dont ils se moquèrent. Menacé par le sénat de Venise, il se déguisa en marchand pour échapper à la captivité, et se sauva sur les galères de Ladislas, qui le conduisirent à Gaète, pendant que son camérier, revêtu des habits pontificanx, était battu et volé par les sbires du patriarche d'Aquilée. Rome recut avec joie le nouveau pontife Alexandre V, auquel succéda Jean XXIII, sans que la situation de Grégoire XII en fût améliores. La trahison de Ladislas ajouta même à ses angoisses. Ce roi perfide le vendit au pape Jean pour 100,000 ducats; mais les habitants de Gaète le firent secrètement embarquer sur un vaisseau vénitien, qui le transporta à Rimini, sous la protection de Charles Malatesta. Quelques évêques d'Allemagne le reconnaissaient encore, et il leur envoyait des décrets, qu'il leur était impossible d'exécuter. Le schisme, entretenu par son obstination, acquit une violence de plus par les cruautés de Jean XXIII. Il fallut en venir à un concile général : ce fut celui de Constance, où l'empereur Sigismond invita les trois papes à se rendre. Grégoire XII n'osa e fier à ses canemis : il abdiqua la puissance pontificale dans un consistoire qu'il tint à Rimini, et le concile, le distinguant de ses deux compétiteurs, qu'on avait été obligé de déposer, lui déféra les titres de doyen des cardinaux et de légat perpétuel dans la marche d'Ancône. Il le déclars, en outre, le second en ordre et en dignité après le pape qui serait élu. Grégoire jouit deux ans de ces honneurs, et mosrut le 18 octobre 1417, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

GRÉGOIRE XIII (CHARLES OU HOURS BUONCOMPAGNO), successeur de PieV, fut élu le 14 mai 1572. Il était de Bologne, et était né en 1502. Professeur à l'université de cette ville, à l'âge de trente-deux ans, il vint à Rosse su 1539, et y fut nommé référendaire. Paul III l'envoya plus tard au concile de Trente, et à son retour il fut successivement vicaire de l'auditeur de la chambre sous ce mèsse pape, secrétaire apostolique sous Jules III, évêque et cardinal sous Paul IV, qui lui confia la légation de Peringal.

GREGOIRE

C'est là qu'il connut le cardinal Granvelle, qui devint par la suite le principal auteur de son exaltation. Elle eut lieu sous les terribles auspices de la Saint-Barthélemy : des auteurs dignes de quelque foi assurent qu'il lui en coûta d'être obligé d'approuver de semblables horreurs. Mais il est difficile de concilier cette assertion avec les actes mêmes de ce pape. Il fit tirer le canon du châtean Saint-Ange en réjouissance de cet infame massacre, osa en remercier Dieu dans son temple, persécuta les protestants avec un acharmement digne des ligueurs de France, félicita le duc d'Aniou de ses victoires sur les calvinistes, lui envoya la rose d'or avant son départ pour la Pologne, et secourut de ses trésors l'empereur et le roi d'Espagne Philippe II. Il fallait que ces trésors fussent bien considérables; car il distribuait en même temps des subsides à don Juan d'Autriche, à l'ordre de Malte, au duc de Brunswick, bâtissait des églises magnifiques, fondait et dotait vingt-deux colléges, construisait des greniers publics et ajoutait de belles fontaines aux monuments de Rome. Le cardinal Granvelle, son ancien protecteur, fut le premier, et à peu près le seul, qui éprouva sa fermeté comme poatife, à l'occasion d'un criminel que ce cardinal, vice-roi de Naples, avait enlevé à la juridiction de l'archevêque. Grégoire XIII menaça de le déposer; et le fier Granvelle céda à l'autorité nouvelle de son protégé d'autrefois. Il fut moins heureux dans le projet de réconcilier le pemple de Gênes avec les nobles, dans ses négociations contre les Turcs, dans celles qui avaient pour but de donner la couronne de l'ologne à la maison d'Autriche, dans ses trames contre Élisabeth d'Angleterre et en faveur de Marie Stuart. Il envoya vainement quelques soldats en Irlande et soixante jésuites en Angleterre. Ses soldats furent battus, ses jésuites chassés, et ses menées n'eurent d'autre résultat que d'aggraver le sort des catholiques anglais. Philippe II le jone à Lisbonne, et s'empare du Portugai, pendant que Grégoire XIII prétend juger à Rome les titres des divers concurrents qui se disputent l'héritage du roi Séhastien. Mais le plus grand témoignage de sa faiblesse, c'est l'empressement qu'il met à féliciter le roi d'Espagne sur sa conquête; et les historiens ont cru le justifier en alléguant qu'il attendait de Philippe II des grâces et des dignités pour Jacques Buon-Compagno, son fils naturel.

En Allemagne, ses conseils échouent contre les passions de Gebhard Truchsess, archevêque de Cologne, qui embrasse le calvinisme pour épouser une religieuse. Mais un prince de la maison de Bavière se fait élire à la place de Gebhard, et les armes bavaroises appuyant les anathèmes de Grégoire XIII, le coupable est forcé de chercher un asile en Hollande. Le grand-mattre de Malte, Jean Épiscopius de la Cassière, arrêté et mis en prison par des chevaliers espagnols, ayant invoqué l'assistance du pontife, fut assez henreux pour se voir rétablir dans sa dignité. Mais le pouvoir du pape était méconnu sur les terres même de l'Église. D'innombrables bandits, protégés par des seigneurs puissants et surtout par la famille des Orsini, infestaient les routes de sa capitale, et la réduisaient presque à la famine. Ils venaient même jusque dans Rome braver les sbires et l'autorité du saint-père. La mort de Raimond Orsini, attaqué et tué dans son palais par le prévôt, causa une sédition violente, que Grégoire ne put apaiser que par le supplice de ses propres officiers. Le frère de Raimond se vengea sur Vincent Vitelli, petit-fils du pontife; et ces désordres lui survécurent. Ceux de la France duraient encore : il voulut en profiter pour y affermir sa domination, et une bulle où il attaquait la puissance royale y fut publiée par quelques prélats ultramontains. Mais le parlement interdit ce libelle, et sit saisir le temporel des évêques dissidents. Disons pourtant, à la louange de ce pape, qu'il refusa constamment de donner à la ligue une approbation solennelle; que ni les Guises, ni les jésuites, ni Henri III, ne purent lui arracher le moindre bref de confirmation, et qu'en dépit de leurs sollicitations, il ne voulut jamais consentir à excommunier Henri de Navarre et le prince de Condé. La mort le surprit au milieu de ces embarras, vers le 10 avril 1585 : il

avait quatre-vingt-trois ans. Son peuple le regretta, car il n'en avait reçu que des bienfaits; une statue lui fut érigée dans le Capitole. C'est à lui que nous devons la réforme du cal end rier, sollicitée depuis longtemps par les astronomes, et que les Russes et les Grecs rejettent encore.

GREGOIRE XIV (NICOLAS SFONDRATO) succèda à Urbain VII, le 5 décembre 1590. Né à Crémone, en 1535, il était devenu évêque de cette ville, puis cardinal en 1583. Les intrigues du cardinal de Montalte triomphèrent, dans le conclave, des nombreuses factions qui s'y étalent formées, et lui donnèrent la tiare. Le peuple crut un moment qu'il était fou en l'entendant rire aux éclats pendant son exaltation; mais s'il faut en croire de Thou, c'était tout simplement une mauvaise habitude, que châtièrent rudement les diatribes de Pasquin. Ses prodigalités firent oublier cette inconvenance. Il fit donner mille écus à chacun des cinquante-deux cardinaux qui étaient présents au conclave, rétablit les pensions des grands seigneurs que Sixte-Quint avait supprimées, et l'histoire n'eut rien dit de plus de lui, si les troubles de France ne lui eussent donné une célébrité malheureuse. Son pontificat de dix mois fut cruellement rempli par son dévouement sans bornes à la ligue expirante. Il n'imita à cet égard ni la réserve de Grégoire XIII, ni la politique de Sixte-Quint. Il donna tête baissée dans les plans de Philippe II et des jésuites. Sans égard pour les représentations de la noblesse de France, il se déclara ouvertement contre Henri IV, l'excommunia, lui et ses adhérents, excita les Français à déférer la couronne au roi d'Espagne, leva une armée de 12,000 hommes pour secourir les ligueurs, et leur sacrifia tous les trésors amassés par Sixte-Quint. La flèvre et la gravelle l'emportèrent, le 15 octobre 1591, malgré les potions cordiales que lui préparait avec un soin filial l'ambassadeur de Philippe II.

GRÉGOIRE XV (ALEXANDRE LUDOVISIO) succéda à Paul V, le 9 février 1621. Il était né le 9 janvier 1554, de l'une des plus illustres familles de Bologne. Élevé par les jésuites au collége allemand, et plus tard, par les juris-consultes de sa ville natale, il vint à Rome à l'instigation de Grégoire XIV, qui le nomma collatéral du sénateur. Clement VIII le créa référendaire et juge civil. Paul V lui conféra l'archevêché de Bologne, la nonciature d'Espagne et le chapeau de cardinal, et à soixante-sept ans il monta sur le trone de saint Pierre. C'est à lui que le duc de Les diguières avait dit : « Je me ferai catholique quand vous serez pape. » Il le fut, et Lesdiguières tint parole, mais l'épée de connétable y était pour quelque chose. Les intérêts du saint-siège et un zèle ardent pour la religion sirent de Grégoire XV un violent persécuteur des huguenots, maigré son affectation de douceur et de mansuétude, à laquelle quel-ques historiens se sont laissé prendre. « Faites sentir votre fureur à ceux qui ne connaissent point Dieu, » écrivait-il à Louis XIII; et ce roi fit une rude guerre aux protestants de son royaume. Les protestants de Bohême et de Genève ne furent point oubliés par sa colère. Il aida l'empereur de ses trésors et de ses troupes, et ent livré les Genevols à l'ambi-tion du duc de Savoie, si le grand ministre qui dirigeait Louis XIII n'eût moins pensé à punir quelques huguenots de plus qu'à empêcher l'agrandissement d'une puissance voisine. Il ne trouva pas plus de complaisance dans le sénat de Venise quand il prétendit lui défendre d'accorder aux Grecs le libre exercice de leur culte : les Vénitiens songèrent moins au salut de leurs âmes qu'à celui de leur commerce.

A la faveur de ces débats religieux, l'archiduc Léopold et Philippe III d'Espagne s'étaient emparés de la Valteline, et la France, qui n'était plus d'humeur à souffrir ces usurpations, fit alliance avec le duc de Savoie et avec les Vénitiens pour les chasser de cette province. Grégoire XV frémit pour la paix de l'Italie. Il s'offrit pour médiateur aux cours d'Espagne et de France, et en vertu d'un traite signé à Madrid, le 4 février 1623, la Valteline fut mise en dépôt dans ses mains, avec faculté d'en disposer à la satisfaction des deux couronnes. On assure qu'il fut teaté de la garder

pour lui; mais il ne vécut point assez pour justifier cette accusation. Une affaire plus importante occupait sa diplomatie : le .roi Jacques d'Angleterre voulait à tout prix marier son îlls Charles à une infante d'Espagne, et, attendu la différence de religion, le cabinet de Madrid exigealt une dispense, du pape. Grégoire XV y vit un moyen de ramener l'Angleterre dans le giron de l'Église romaine; mais il abusa tellement de la skiblesse de Jacques Ist, et lui imposa tant de conditions que la mort le surprit avant d'avoir mené à fin cette négociation. Il était dans la destinée de ce pape de ne rien achever de ce qu'il avait commencé. Cependant, il est vrai de dire que son pontificat ne dura que deux ans cinq mois et vingt-neuf jours. Il mourut le 8 juillet 1623, fort regretté des pauvies, qui furent les objets constants de son inépuisable charité. On lui attribue un livre intitulé les Décisions de la rote, que Beltramini a publié avec des com-VIENNET, de l'Académie Française

GRÉGOIRE XVI (MAURO CAPELLARI), pape de 1831 à 1846, naquit le 28 septembre 1765, à Bellune, dans les Étais Vénitiens. Il entra jeune encore dans l'ordre des Bénédictins Camaldules, et s'y distingua tellement par son savoir canonique et son érudition dans les langues anciennes et modernes de l'Orient, qu'il fut bientôt élu vicaire général de sa compagnie. En 1825 Léon XII le promut au cardinala; plus tard il le crés préfet de la Propagande et l'employa dans les négociations suivies avec le roi des Pays-Bas pour la conclusion d'un concordat. Seus le pontificat de Pie VIII, le cardinal Capellari fut charge de la direction des négociations suivies avec le gouvernement prussien au sujet de la fameuse question des mariages mixtes. Elu contre toute attente pape dans le conclave de 1831, il ceiguit la tiare le 2 février, et prit le nom de Grégoire XVI. Son règne devait être des plus agités. En effet, à peine Grégoire XVI sut-il assis sur le trône pontifical, que la sourde agitation produite en Italia par le retentissement de la révolution de Juillet éclata sur divers points de la péninsule en mouvements insurrectionnels, dont les États de l'Église eux-mêmes ne furent pas exempts, et qui ne purent être réprimés que par l'intervention de la France et de l'Autriche. Au lieu d'en prévenir pour longtemps le retour par l'adeption d'une politique plus conforme à l'esprit de son temps, Grégoire XVI, cédant à la funeste influence des consells que lui donnaient les cardinaux Bernettiet Albani, chargea une armée autrichienne de mettre à la raison ceux de ses sujets que d'intolérables abus avaient poussés à l'insurrection. C'est alors que Casimir Périer, pour faire contre-poids à l'armée que le cabinet de Vienne faisait entrer dans les États Pontificaux, envoya une division de nes trou-

pes oncuper Ancône (1832).

Aux soucis qu'inspirait au souverain pontile la aituation critique du patrimoine de saint Pierre, vinrent bientôt se joindre des tribulations causées par les démèlés politiques du saint-siège avec l'Espagne et le Portugal. Ces puissances, jadis essentiellement catholiques, en arrivèrent à rompre toutes relations avec la cour de Rome et à prendre le parti de se passer de son concours pour opérer les réformes jugées indispensables dans leur organisation ecclésiastique. Plus tard surgirent les cullisions avec le gouvernement prussien à l'occasion de l'enlevement des archeveques Droste de Vischering et Dunin, tous deux arrachés de leur siégo (affaires de Colugne et de Posen) par suite de leur conduite dans la question des mariages mixtes, à propos de laquelle ils prétendalent faire revivre des incapacités décrétées au seizième siècle, mais hautement réprouvées par les mœurs et les idées actuelles; puis les différends avec la Russie, à l'occa-sion du retour dans le sein de l'Église grecque de plus de trais millions de grecs unis, détachés du giron de l'Église catholique par des moyens que le gouvernement russe n'est que trop enclin à regarder comme légitimes. Dans les discussions auxquelles donnérent lieu ces divers événements, Grégoire XVI, tout en paraissant n'employer que ton de la plainte, ne renonça en fait à aucune des réstantions suran-

nées des anciens temps. Un attachement epinistre à des dogmes exclusifs, une prefende aversion pour les idés modernes, une susceptibilité exagérée, qui lui faissir our une hostilité déclarée contre l'Église partont où il était question de revendication de droits : tels furent les traits distinctifs de tous ses actes dans les négociations estamés à la suite des incidents que nous yenons de rappeler. Peu de papes ont publié plus de brefs et tenu plus d'allocutions que Grégeire XVI, et un violent esprit de controverse est le caractère distinctif de tous ces manifestes.

En 1837 il ordonna, comme moyen de prévenir les ravages du choléra, qu'on fit à Rome une exposition pub des reliques des apôtres saint Pierre et saint Paul : en 1836 il donna à l'Europe le speciacle d'une canonisation nouvelle, et sit ordonner des prières publiques dans toute la ciré-tienté à l'occasion de la attuation, où se tronveit l'égise d'Espagne, par suite de l'état de confusion et d'anarchie dans lequel ce pays était tombé. Ce souverain puntife, mon

rut frappé d'apoplexie le 1er juin 1846.

GREGOIRE, patriarche de l'Église grecque d'Orient, né en 1739, fut élevé à Dimirrana, en Morée, et se forma à l'étude des sciences dans plusieurs monastères, puis en dernier lieu dans eelui du mont Athos. Après avoir d'abord été ermite, il fut nommé archevêque de Smyrna, et en 1786 patriarche de Constantinople. Par son humilité, par se curité et sa bienfalsance, il acquit de plus en plus l'estime mi-verselle, vivant avec simplicité, laisant observér stricts ment par son clergé les règles de la discipline ecclésiasique, et consacrant ses revenus à des œuvres pieuses, à des chirités distribuées sans acception de croyance religieuse, et à fonder à Constantinople une imprimerie, dont les presses furent employées à la propagation d'ouvrages utiles. Il isvorisa aurtout l'établissement d'écoles d'enseignement mutuel à Scio, à Pathmos, à Smyrne, à Athènes et à Sparte.

Lorsque, en 1821, éclata en Morée l'insurrection des Greb, le patriarche devint suspect à la Porte. Afin d'empêcher le massacre général de ses coreligionaires résolu à Constantinople, il lança, le 21 mars 1821, sur les instances aussi presantes que menaçantes du divan, l'anathème contre Ypallant et Soutsos, instigateurs du monyement, et adresse en oure à son clergé une lettre pastorale dans laquelle l'obcissance des Grecs envers la Porte était présentée comme un devoir de conscience; mais se mort était des lors décidée. Lorsque la famille du prince Morrousis, après avoir été confée à u garde du patriarche, à la suite de l'exécution de ce scince, parvint, grace à l'intervention de l'envoyé russe, et à l'ins de Grégoire, à a'embarquer sur un valesceu qui la conduisit à Odessa, il donna connaissance du fait aux autorités ur-ques aussitôt qu'il en fut instruit. Mais, le premier jour de Pàques (22 avril 1821), après la célébration du service divin il fut, sur un ordre du sultan, arrêté par des janissaires à sa sortie de la hasilique, puis pendu avec trois érêques et huit prêtres, derant la grande porte de l'église, et lout revêtu de ses habits pontificaux. On placa alors sur as po-trine le texte de sa condamnation à mort. Ce fut deux jour après sculement qu'on enleva son cadavre du gibet et qu'on le jeta à la mer. Mais des matelots l'en retirèrent et le conduisirent à Odessa, où il fut enseveli en grande pompe

Le patriarche Grégoire est auteur d'un Dictionnaire de la langue grecque, qui ferait six volumes in-folio, mais dontles deux premiers seulement ont paru (Constantinopie, 1819-21). On a aussi de lui une traduction en grec moderne, ave

commentaires, des Epitres de saint Paul. GREGOIRE (HERRI), évoque consiliutionnel de Blot, naquit à Vého, près de Lunéville (Meurthe, le à décembre 1750. Il ciudia à Nancy. Nommé professeur au collège de Poul-Mousson en 1773, il publia la meme année l'Éloge de la poésse, qui fut couronne par l'Academie de Nancy. Il cultivait alors la poésse et avait composé quelques essais, qui dans la suite furent anéantis. Elevé au sacerdoce, il devint vicaire, puis curé d'inherement et de Vancour de 1767 il parcuré d'Embermesnil et de Vaucourt. De 1784 1787, il parcourt la Lorraine, l'Alsace, la Suisse et la partie de l'Allemagne qui avoisine ce dernier pays. Dans le journal de ces excursions, dit M. Hippolyte Carnet, « en le voit rempli d'admiration pour les lieutés de la nature et d'intérêt pour tes cauvres de l'henime, s'énquérir de tous les perfectionnements assocptibles d'être trainsportés parmi ses compatriotes, et attifibur à la liberté tout ce qui le frappe avantagenement dans les mourre et les usages de la Suisse.

L'année suivante, 1788, Guégoire remporte à l'Académie de Meis un prix autrement important que celui de l'Éloge de la Poésie; c'est son Bssai sur la Régénération physique, morale et politique des Juift. Cette production excita l'en-thousiasme, L'enteur sentait l'indomptable bessin d'employer ses vantes (acultés au bien des peuples. Aussi quels transports ne dut-il pas éprouver en vogant venir l'houre de les exercer en toute liberté! L'est-il comme depuis longtemps, il n'aurait pas été mieux préparé. « Tandia que les assemblées de la Bretagne préludaient aux états généraux (d'est Grégoire qui parle), la Lorraine aussi s'électrisait : une convocation, ée aux hommes les plus notables des trois ordres, les réunit à Nancy, en janvier 1789, pour s'occuper d'une formation d'étata provinciaux: l'assemblée était trop nom-breuse pour délibérer, elle nomma quarante-huit commissaires : j'étais du nombre.... Dans une lettre imprimée, j'avais stimulé l'énergie des curés, écrasés par la domination épiscopale, mais justement révérés des ordres laics, qui, témoins habituels de leurs vertus, de leurs bienfaits, dans tous les aghiers réclamaient en; leur fayeur. Nommé aux états néraux, j'arrige à Versailles; le premier député que je rencontra est Lanjuinais; le premier engagement que nous contractore, c'est de combattre le despotisme. » Il se trouve rapidement le chef du cleugé populaire. Lorsque, le 13 juin, les trois curés du Poitou ne sémilrent au tiers état, Bailly, qui le présidait, et plusieurs autres membres, jugirent la présence de Grégoire nécessaire dans la chambre du clergé, afin de l'entrainer. Il est aupenfu de dire que, le 20, il ne iganqua pas la séence du Jeu de Paume ni celle du 22, que les communes, avec 149 membres du ciergé, tinrent dans l'église Saint-Louis.

La fusion des ordres consommée le 17, Grégoire est étu sperétaire presque à l'unanimité avec Moualer, Sievès, Lally-Tollepdal, Clermont-Tennerre, et Chapelier. Le 8 juillet, il appuie la metion de Mirabeau pour le renvoi des troupes. L'avant-yeille de la prise de la Bastille s'était annoncée par des événements sinistres. Craignant que les minutes des procès verbanx et des léttres d'adhésion déjà arrivées ne fusient enlevées de vive force, et ne pouvant prendre les ordres de l'assemblée, par ce que ce jour, qui était un dimanche, il n'y avait pas de séance, Grégoire consulta les autres secrétaires ; ils laissèrent à sa prudence le soin de soustraire ces actes de naissance de la liberté et ceux de ses premières luttes. Il les fit envelopper sous le sceau de l'assemblée et le sien. Mue Emery, femme du député de ca num, laquelle asvait apprécier ce dépôt, se charges de le cacher, et pendant truis journ il fut à m discritien. Le même soir, 12, six à sept cents députés, qui n'étaient pas allés à Parie, sa ressemblèrent dans la saile des séances, précédemment salle des Menus. En l'absence du président, Grégoire consentit à occuper le fauteuil. Les vastes galeries étaient remplies de spectateurs, dont l'inquiétude pouvait encore s'accroître à l'aspect des physionomies sombres des députés. Improvisant sur les tentatives de la tyrandie, sur la ferme résolution qui animait tous les mandataires de la France d'exécuter le serment du Jeu de Paume, Grégoire s'écria avec enthousiasmes « La terquir n'est pus faite pour nous. Nous sauverons la liberté nelssante qu'on voudrait Stousser dans son berceau, (allit-il pour cela nous énseveiir sous les déhris summers de cette selle. » Des acclamations unanimes accueillirent ces paroles : il fut décidé que la séance serait permanente. Le 13 il parle énergiquement contre les entraves dont la cour environne l'assemblée, et demande un comité pour dénoncer tous les ministres compables et les sonseillers perfides du roi, demande qu'il renouvelle le lendemain. La discussion s'engageait vivement sur cette motion, lorsque tout à coupon apprend que la Bastille est prise. Maigré cette terrible défaite, la contre-révolution ne s'avoue point vaincue; elle confinue d'intriguer, de circonvenir le roi. Grégoire l'accuse encore de 5 octobre à la tribune.

Enfin, la révolution se développe souveraine. Que ne doit-elle pas au génie trérolque de Grégoire ! Dans la déclaration des drofts de l'homme, il fait inscrire celle de ses devoirs et le nom de Dieu en tête. Indiquons ici l'émancipation des juifs, celle des nègres et la constitution civile du clèrgé parmi les travaux de Grégoire à l'Assemblée constituante. Il ne provoque point d'abord la recommaissance des droits civiques aux nègres qui sont esclaves proprement dits ou la propriété des particuliers : il ne les juge pas encore capables, mais aux nègres qui s'appartiennent et aux mulâtres ou sang mêlé. Il ne l'emporte qu'après une lutte acharnée, qui dure presque deux ans, et dans laquelle il est secondé par les plus énergiques philanthropes; il dit que rien ne lui a donné une preuve plus douloureuse de la perversité dont l'espèce humaine est susceptible, que la conduite des colons dans cette discussion. Ils ouvrirent une souscription secréte pour le faire esassiner; du moins, le bruit s'en répandit. On le pendit en effigie au Cap ot à Jérémie. En adhérant le premier à la constitution civile du clergé, Grégoire déchaine contre lui des baines; des colères, des vengeances encore plus nombrenses, plus implacables, plus indestructibles. C'est ce moment qu'il fut élu évêque constitutionnel de Blois.

Les membres de l'Assemblée constituante ne devant point être réélux pour l'assemblée suivante, pendant celleci, qu'on appelle Législative, Crégoire s'établit dans son diocèse. « Dans un grand nombre de paroisses, dif-il, les didèles savaient seulement par out dire qu'ils avaient un éveque. De toutes parts, on vit alors les évêques constitutionnels parcourir les hameaux, catéchisant, instruisant, etc. Environ quarante mille personnes, soigneusement disposées par un clergé qui partageait mes principes, reçurent de moi l'imposition des mains. Dans un voyage de dix-huit jours, je préchai cinquante-deux fois. « En peu de temps il eut dissipé les préventions de ceux qui avaient peine à comprendre que ches lui la ferveur politique n'était qu'un mode d'action de la ferveur chrétienne. Ses Lettres pastorates les en convainquirent. Grégoire reproduisit à Blois Fénelon à Cambray.

Cambray.

Nomine à la Convention, il demande et oblient dans la première séance, 71 septembre 1792, l'abolition de la royauté. L'excès de la joie lui ôté pendant plusieurs jours l'appetit et le sommell. On lui a reproché ses violèntes sorties contre les rois; mais, lorsqu'ils étaient coalisés pour étouffer la régénération de la France, était-il possible de saire des théories impartiales de la royauté? Au surplus, il déclare a qu'un certain nombre de ses écrits ont été altérés par des commis de buréau de la Convention, parce que, trop occupé pour corriger les épreuves , il leur laissait de travail ; et, comme plusieurs avaient une tête effervescente et des opinions exagérées, ils y ontintercalé leurs idées. Pendant plus de vingt ans il a ignore ces falsifications, n'ayant jamais relu les ouvrages où elles se trouvent. » Elles ont im caractère sanguinaire, qu'il désavoue et qu'il condamne. Il s'est toujours désendu d'avoir voté la mort de Louis XVI. Outre qu'il était contraire à la peine capitale, et qu'il voulait l'effacer de nos lois, il croyait que son caractère de prêtre ne lui permettait pas de la décerner. Lors du jugement de ce prince, il se trouvalt avec Jagot, Simon, Hérault de Sé-chelle, dans la Savole, pour l'organiser sous le noin de dé-partement du Mont-Blanc. Votei la lettre qu'ils adressèrent à la Convention, telle qu'elle sut lue dans la séance du 20 janvier 1793 et insérée dans le Moniteur du 24. « Nous apprenona par les papiers, publics que la Convention doit prononcer demain sur le sort de Louis Capet. Privés de prendre part à vos délibérations, mais instruits par une lecture réfléchie des pièces imprimées, et par la connaissance

568 GREGOIRE

que chacun de nous avait acquise depuis longtemps des trahisons non interrompues de ce roi parjure, nous croyons que c'est un devoir pour tous les députés d'annoncer leurs opinions publiquement et que ce serait une lacheté de protiter de notre éloignement pour nous soustraire à cette obligation. Nous déclarons donc que notre vœu est pour la condamnation de Louis Capet, sans appel au peuple. » La première rédaction de cette lettre par les collègues de Grégoire portait condamnation à mort ; il refusa de la signer. Alors on fit celle qu'on vient de lire, où les deux mots à mort ne se trouvent pas. Ajoutez que les quatre commissaires dans la Savoie furent dénoncés à la société des Jacobins comme s'étant opposés à ce qu'elle appelait la vengeance du peuple, que Fauchet dans son journal et la Con-vention dans la liste qu'elle envoya aux municipalités ne mirent point Grégoire parmi les votants à mort, et il sera démontré sans réplique qu'il demeura fidèle à son caractère sacerdotal et à ses principes.

Dans une autre circonstance solennelle, aussi terrible, le 7 novembre suivant, lorsque Gobel, évêque de Paris et une partie de ses vicaires vinrent à la barre de la Convention abdiquer leurs sonctions, l'évêque de Blois ne saillit point non plus à lui-même. Il était au comité de l'instruction publique, occupé à rédiger un rapport. Il accourt. On se groupe autour de lui, et avec l'accent des Furies on lui commande de renoncer « aux hochets de la superstition , aux jongleries sacerdotales ». Il s'élance à la tribune: « J'entre ici, répond-il, n'ayant que des notions très-vagues sur ce qui s'est passé avant mon arrivée. On me parle de sacrifices à la patrie, j'y suis habitué. S'agit-il d'attachement à la cause de la liberté? Mes preuves sont faites depuis longtemps. S'agit-il du revenu attaché aux fonctions d'évéque? Je l'abandonne sans regret. S'agit-il de religion? Cet article est hors de votre domaine, et vous n'avez pas le droit de l'attaquer. J'entends parler de fanatisme, de superstition... Je les ai toujours combattus: catholique par conviction et par sentiment, prêtre par choix, j'ai été désigné par le peuple pour être évêque, mais ce n'est ni de lui ni de vous, que je tiens ma mission. J'ai consenti à porter le fardeau de l'épiscopat dans un temps où il était entouré d'épines. On m'a tourmenté pour l'accepter, on me tourmente aujourd'hui pour me forcer à une abdication qu'on ne m'arrachera pas. J'invoque la liberté des cultes. » Les rugissements pour étousser sa voix commencent aussitôt que les persécuteurs s'aperçoivent qu'il parle en sens opposé à leurs vues, et se prolongent jusqu'à la fin: « Je doute, dit-il, que le pinceau de Milton, accoutumé à peindre les scènes de l'enfer et des démons, pût retracer celle-ci. » Descendu de la tribune à sa place, on s'éloigne de lui comme d'un pestiféré : s'il tourne la tête, il voit des figures qui en grincant les dents dirigent sur lui des regards menaçants. Il a déclaré depuis qu'en prononçant ce discours, il crut prononcer son arrêt de mort. Bravant et le despotisme formidable de l'opinion dominante et la loi de l'assemblée, qui supprimait le costume ecclésiastique, il portait le sien publiquement, et allait tonsuré et en habit violet présider la Convention.

Avec le courage de la soi, Grégoire en avait la simplicité. Après une présidence de l'Assemblée constituante, il se rendit à l'église des Feuillants, pour remercier Dieu d'avoir soutenu ses sorces pendant cette mission difficile; le prêtre chargé d'officier se trouvait seul, Grégoire aussitôt se mit à genoux derrière lui, et servit la messe. Cependant il était entré au comité de l'instruction publique. Ce qui d'abord attira son attention, sut l'agriculture. D'un côté, le Conservatoire des Arts et Métiers se rattache à l'agriculture par les instruments aratoires; de l'autre, il tient à l'industrie par les machines. Grégoire sait créer cet établissement. On lui doit le Bureaudes Longitudes, qu'il transporte de l'Angleterre. Il fait des efforts inouis pour sauver les monuments des arts et les bibliothèques du vandalisme, expression qu'il invente, pour tuer dit-il, la chose. Il ravit de nombreux savants à la détresse, à

la prison, souvent peut-être à la mort! Il imagine une commission pour rassembler les débris des productions de l'esprit humain, dans toute la France. Il met en réquisition tous les gens de lettres qu'il peut déterrer ; dans leur diplôme de commissaires des arts, ils ont un hrevet de sécurité. Bientôt il obtient de la Convention 100,000 écus destinés à les encourager. Quelque avengles que soient ordinairement les réacteurs, les thermidoriens surent le comprendre et le respecter.

En 1796 il faliait restaurer l'Église gallicane, dévastée par la persécution. Il semble que Grégoire se soit surpassé. On conçoit à peine qu'un homme ait pu autant agir, parier, écrire. Nous avons déjà parlé des travaux des évéques réunis de l'Église constitutionnelle, et des conciles nationaux dont il fut l'Ame. En 1800, sur l'invitation du premier consul, il se rendit plusieurs fois à la Malmaison, où ils discutèrent amplement les moyens de pacifier l'Église de France. Bonaparte lui demanda, et Grégoire lui rédigea, avec Desbois et Mauriel, plusieurs mémoires sur l'état du clergé constitutionnel et de l'esprit religieux en France. Peu de temps après, il lui en remit un autre sur la nécessité d'établir un conseil pour les matières ecclésiastiques, idée qui fui en partie suivie par la création d'un ministère des cultes. Grégoire était entré au Conseil des Cinq-Cents. Après le 11 brumaire, il devint membre du corps législatif, qu'il présida et au nom duquel il porta plusieurs fois la parole devant les consuls, manifestant sans détour ses sentiments républicains et son attachement à la souveraineté du penple. Trois fois ce corps le plaça sur le rang des candidats au sénat conservateur. Sachant que son caractère épisceral et sa conduite religieuse étaient mis en avant pour l'écarter, il écrivit à Sievès, président, une lettre pleine de dignité et de noblesse, dans laquelle il se félicite d'avoir donné une démission qui le décharge du fardeau d'un diocèse; mais il déclare que, si cette opération n'était pas consommée, la crainte qu'on l'attribuat à des vues ambitionses suffirait pour la lui faire ajourner: « J'ai, disait-il, sacrifié à ma religion, à la république, repos, santé, fortune ; mais je ne ferai pas le sacrifice de ma conscience. J'ai dit dans m écrit que l'univers n'est pas assez riche pour acheter m assez puissant pour forcer ma volonté. Je sais souffrir, je ne sais pas m'avilir; je conserverai jusqu'au dernier soupir ma fierté et mon indépendance. » Cette lettre fut remise à Sieyès le 3 nivôse an x (23 décembre 1801), et néanmoins l'élection de Grégoire eut lieu deux jours après.

L'année suivante il fait un voyage en Angleterre, et il se pique d'avoir été le premier évêque qui ait osé parattre en habit violet dans le parc Saint-James, à Londres, depuis l'expulsion des Stuarts. Un an après il parcourt la Ho-lande : reçu avec enthousiasme par les juifs, qui l'entourest d'hommages, le prient de visiter leurs synagogues, d'assister à leurs cérémonies, il répond que le christianisme bi apprend que tous les hommes sont ses frères; que, quelle que soit la disparité de religion, il doit les aimer, les aider. D'ailleurs, ajoute-t-il, l'Église catholique envisage avec une tendre impatience dans l'avenir le monient qui doit amener sous l'étendard de la croix les restes épars d'Israel. Il entend son nom intercalé dans les strophes hébraïques d'un cantique d'actions de grâces. A son retour, il vote, avec deux autres, contre l'érection du gouvernement impérial, et combat seul ensuite l'adresse du sénat à Napoléon, au sujet du rétablissement des titres nobiliaires. Lors du divorce, il réclama vainement la parole pour protester. En 1814 il se prononce pour la déchéance de Napoléon, Lorsque le séant a décrété le rappel des Bourbons, sous la condition qu'ils accepteront une constitution, il publie une brochure vigoureuse intitulée : De la Constitution française de 1814, dont en peu de temps il se fait quatre éditions. Non compris dans la pairie des Bourbons, ni dans celle de Bocaparle, pendant les cent jours, il se voit exclu par le ministre Vaublanc de l'Institut même, dont il avait été un des fondateurs et des membres les plus utiles. En 1819 I'l.

sère l'envoie à la chambre des députés. Cette élection excite contre lui un effroyable orage de passions contrerévolutionaires. Elle est annulée, par une application forcée de la loi, qui oblige de choisir la moitié des députés au moins parmi les éligibles du département. Comme on prescrit le renouvellement des brevets de la Légion d'Honneur, Grégoire se démet du titre de commandeur en 1822. Depuis lors il vécut dans la retraite. Les germes d'une maladie, qu'il paralysait depuis longtemps par l'énergie de soft ame, se développent en 1831, et il succombe le 28 mai, à Paris.

Une correspondance s'était engagée entre lui et l'archevêque de Paris, Quélen, qui menaçait de lui refuser les tienneurs de la sépulture s'il ne condamnait point la constitution civile du clergé. L'évêque de Blois avait résisté avec l'inébranlable fermeté qui lui était naturelle. L'abbé Baradère, mort à Haiti, lui administra le viatique; l'abbé Guilion, depuis évêque de Maroc, professeur à la Sorbonne, l'extrême-onction. Celui-ci eut la faiblesse de rétracter plus tard cet acte de charité. Le gouvernement fit ouvrir les portes de l'Abbaye-aux-Bois, paroisse de Grégoire : le clergé qui la desservait s'était retiré. L'abbé Grieu, proscrit dans son diocèse sous la Restauration pour avoir baptisé un enfant dont Manuel était le parrain, célébra l'office. Au sortir de l'égise, des jeunes gens dételèrent le char funèbre, et le tramèrent à bras jusqu'au cimetière de Mont-Parnasse; plus de vingt mille personnes l'accompagnaient.

Cinq à six colonnes suffiraient à peine pour donner la liste des ouvrages de Grégoire. Hormis l'Essai sur les Juifs, il n'avait produit que de simples brochures, ou des discours, jusqu'au concordat. A cette époque, étant sorti des fonctions publiques presque entièrement, fi se livra pendant les trente dernières années de sa vie à la composition d'ouvrages considérables, tels, par exemple, que l'Essai historique sur les libertés de l'Eglise gallicane, et l'Histoire des Sectes religieuses. M. Hippolyte Carnot a publié le Mémoires de Grégoire, avec un travail étendu et plein d'intérêt sur l'ancien évêque de Blois (2 vol. in-8°; Paris, 1840).

Nous ne demandons pas mienz que de nous associer à l'hommage rendu aux vertus privées de l'ancien évêque de Blois par un écrivain sincère et convaincu, qui toujours défendit les membres du clergé constitutionnel contre les attaques haineuses de leurs adversaires. Mais notre impartialité ne nous permet pas de taire que le caractère de l'homme public dans Grégoire a été l'objet des plus graves inculpations. Tout en sachant faire la part des entrainements généreux de l'époque où eut lieu la régénération de la France, nous ne pouvons nous dissimuler que le zèle révolutionnaire de Grégoire dépassa souvent toutes limites, et fournit un argument puissant à l'opinion qui veut que partout et toujours le prêtre reste étranger aux luttes de la politique. Nous n'admirons pas plus Grégoire présidant la Convention en costume violet d'évêque, que nous n'avons admiré en 1848 le père Lacordaire siégeant dans l'Assemblée nationale en costume de génovéfain. Nous lui savons médiocrement gré aussi d'avoir osé exhiber en 1801 son habit violet dans Saint-James's Park, où depuis les Stuarts on n'avait pas vu se promener d'évêque catholique. C'était là bien moins un acte de courage qu'une démonstration puérile et au sond assez peu chrétienne, puisqu'elle semblait narguer les nombreux prélats de l'ancienne Église de France, qui vivaient alors dans la misère à Londres, après avoir été proscrits par suite de leur resus de serment à la constitution civile du clergé. Il nous est très-difficile de concilier l'austère républicanisme de Grégoire avec l'acceptation du titre de comte de l'empire, de la dignité de sénateur et de la décoration de commandeur de la Légion d'Honneur. Sans doute, en avril 1814, il se hata d'adhérer avec tous ses collègues du sénat à la déchéance dutyran; mais, comme eux aussi, il eut soin de faire attacher à cet acte de civisme une pension de 36,000 francs, qui fut toujours très-régulièrement servie par le gouvernement de la Restauration et par celui de Juillet. Or, il n'y eut point, que nous sachions, d'exception faite en faveur de Grégoire. Quant à l'évêque, au confesseur énergique de la foi en Jésus-Christ, nous n'ajouterons qu'un mot : c'est qu'il est triste de penser qu'il aitchoisi pour exécuteur lestamentaire un sectateur de Saint-Simon. On appellera encore cela une preuve de tolérance évangélique : nous n'y pouvons voir qu'un manque de convenance.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT. Voyes SAINT-

GRÉGORIEN (Calendrier). Voyez Calendaira GRÉGORIEN (Chant, Rit). On a donné le nom de grégorien au chant et au rit du culte catholique réglés par le pape saint Grégoire le Grand. Saint Gélase avait avant lui réuni les prières conservées par la tradition des fidèles dans un Sacramentaire qui porte son nom. Grégoire réunit ces prières dans un meilleur ordre, précisa les cérémonies du culte, et composa ainsi un sacramentaire, qui a également gardé son nom. Il sit d'ailleurs peu de changements dans la liturgie, abrégeant surtout celle de saint Gélase. Toutes les églises n'adoptèrent pas cependant ce cérémonial. L'église de Milan conserva le rit ambrosieu, l'Église d'Espagne resta attachée à la liturgie retouchée par saint Isidore de Séville, à laquelle on a depuis donne le nom de mozarabique, et l'Église gallicane, qui garda son ancien office jusqu'à Charlemagne, présente encore quelques différences avec Rome dans les rituels de quelques diocèses, malgré tous les efforts tentés pour les faire disparattre.

Ce que saint Grégoire avait fait pour le rit, il le fit aussi pour le chant : il le simplifia, et le rattacha au système musical des Grecs. Le chant grégorien a été préféré ou substitué dans la plupart dés églises au chant a mb rosi en , dans lequel la constitution des tons est bien la même, mais qui a un rhythme que n'a pas le chaut grégorien. Pour perpetuer l'usage de ce chant, saint Grégoire établit à Rome une école de chantres; et quelques-uns de ces chantres, venus en Angleterre avec le moine Augustin, propagèrent le chant grégorien dans les Gaules (voyez Plain-Chant).

GREGORIEN (Code). Voyez Code.

GREGORY (James), célèbre mathématicien, naquit en 1638, à New-Aberdeen, en Écosse, et en 1670 fut nommé professeur an collège de Saint-Andrews à Édimbourg, où il mourut, en 1675, à trente-sept ans. Peu de jours auparavant, an moment où, à l'aide d'un télescope, il était occupé a montrer à quelques élèves les satellites de Jupiter, il fut tout à coup frappé de cécité; et cet accident fut le précurseur de la maladie à laquelle il ne devait pas tarder à succomber. Pendant un voyage en Italie, il s'était assez longtemps arrêlé à Padoue, dont l'université était alors en grande réputation pour l'enseignement des sciences mathématiques. Il y publia, en 1667, Vera circuli et hyperbolæ Quadratura, ouvrage réimprimé l'année suivante à Venise, et où il entreprit de prouver l'impossibilité de la quadrature du cercle. A cetto édition se trouve jointe Geometriz Pars universalis, inserviens quantitatum curvarum transmutationi et mensuræ, traité dans lequel était pour la première fois exposée une methode pour la transformation des courbes. Ces ouvrages le mirent en correspondance avec les plus grands mathématiciens de son siècle, Newton, Huyghens, Wallis, etc., et lui valurent son admission au sein de la Société royale. En 1668 notre auteur publia à Londres un ouvrage qui contribua à étendre encure davantage sa réputation : Exercitationes geometrica, traité où le premier il exposa les séries infinies qui expriment le sinus, la tangente et la sécante, en fonctions de l'arc, et vice versa. La théorie de l'optique doit beaucoup à son Optica promota (Londres, 1663). Gregory devança Newton dans l'invention du téles cope à réflexion.

Son neven, David Grecory, né à Aberdeen, en 1661. mort à Oxford, en 1708, est connu par ses Catoptrice et dioptrice spherice Elementa (Oxford 1695).

GREGORY (JOHN), petit-fils de James, physicien et médecin distingué, né en 1724, à Aberdeen, étudia la médecine à Édimbourg, à Leyde et à Paris, fit ensuite à Aberdeen des cours de mathématiques, de physique expérimentale et de merale, puis y renona pour se vouer exclusivement à la pratique de la médecine. Il se rendit à Londres, où on le nomma bicatôt professeur de médecine. En 1766 il accepta des functions analogues à Édimbourg, où il mourut en 1773. Ses principaux ouvrages sont : A comparative View of the State and Faculties of Man with those of the animal world (1764); On the Duties and Offices of a Physician (1769). Après sa mort, parut son célèbre ourage : A Father's Legacy to his Daughters, qui a en depuis de si nombreuses éditions.

GRÈGUES. Voyes BRAIES.

GREIFSWALD, petite ville de l'arrondissement de Straisund (Prusse), bâtie sur le Rick, qui y est navigable et qui va se jeter un myriamètre plus loin dans la Baltique, est le siège d'une cour d'appel et d'une université fréquentée, année commune, par environ 300 étudiants, et possédant une bibliothèque de plus de 30,000 volumes. Sa population est de 17,540 âmes. Le port, situé à l'embquethure du Rick et appelé Wick, compte une conquantaine de bâtiments employée surtout à transporter en Angléterre, en Hollande et en France les grains de la Poméranie.

GRETTZ (Principauté de). Elle appartient aujourd'hui à une branche de la maison de Reuss, qui en prend le nom, et occupé une uperficle de 385 kilomètres carrés, avec 43,889 habitants (1867), dont l'étre du bétail, la silviculture et l'industrie manufacturière constituent les principales ressources. Son chef-lieu est la jolie petite ville du même nom, bâtie dans une situation ravissante sur l'Elsfer Blanc, et deut la population est de 12,000 habitants. On y remarque le château des princes de Reuss Greitz, entouré d'un bean pare; un hôtel de ville construit en 1841, dans le style gotifique, un collège, un séminaire, etc.
GRELE. Les causes qui président à la formation de la

gréle ont fait depuis longtemps le sujet de nombreuses discussions entre les physiciens de chaque époque, et cependant rien n'est encore venu éclairer d'une manière certaine l'obscurité qui règne dans cette partie de la météorologie. Ce n'est pas que plusieurs théories plus ou moins satisfaisantes n'aient éte proposées comme solution du problème; mais il n'y en a aucune qui ne laisse encore quelque inconnue å éliminer. On avait persé qu'un refroidissement subit, accompagnant dévaperation dans une goutte de pluie, produisait un abaissement de température assez considérable pour amener, sa congelation : ainsi solidifiée, cette goutte prenait de l'accroissement en traversant les couches atmosphériques. Cette explication, quelque vialsemblable qu'elle paraisse, n'a été adoptée qu'en partie par les physiciens. On ne pouvait admettre que le froid que possèdent des gouttes d'eau congelée soit suffisant pour augmenter leur volume d'une manière considérable, dans leur seul trajet du sein de l'atmosphère sur le sol. Volta à son tour tenta de donner une explication de cet accroissement des grêlons en faisant jouer à l'électricité le premier rôle dans la production des phénomènes. Après avoir adopté l'opinion de Guyton-Morveau sur la formation de la grêle, c'est-à-dire la congélation des gouttes par suite de l'évaporation plus ou moins rapide d'une portion de l'eau qui enveloppe les vésicules qui constituent les nuages, ce célèbre physicien supposa que si deux nuages éloctrisés diversement venaient à se placer l'un sur l'autre, ils tendaient à s'attirer mutuellement, et qu'alors les petits grélons qui s'y trouvaient constitués par suite d'un refroidissement subit y éprouvaient deux effets : d'abord, qu'ils se couvraient d'une nouvelle couche de glace, par suite de leur action frigorifique sur le nuage inférieur, et que l'action du fluide électrique leur faisait exécufer un mouvement de va-et-vient du nuage supérieur au nuage inférieur, qui contribuait à augmenter leur volume. Ce mouvement de va-et-vient continue jusqu'à ce que te vent. venant à emporter un des nuages, la grêle, cédant à son propre poids, se précipite sur le sol.

Cette théorie est sans doute fort ingénieuse et digne sous tous les rapports du savant qui l'a conçue, mais elle n'est pas sans objections; parmi les principales, nous demanderons d'abord pourquoi il ne grêle pas plus souvent en été, puisque l'effet de la chaleur sur les nuages est de former det a grêle par l'évaporation qui la produit; quelle est essuité la puissance électrique capable d'enlever un bluc de glace d'une demi-livre (car on volt très-souvent des grélons d'un tel poids). Comment se fait-il que la décharge électrique n'ait pas lieu à l'ascension des grélons, puisque ceux-ci forment une chaîne de communication entre les nuages? Quelques physiciens, pour répondre à l'objection faite à Volta sur la théorie de l'évaporation par l'intensité des nuages lorsque la grêle se forme, c'est la violence des vents d'inspiration, à l'influence desquels elle est soumise.

Les observations faites par M. Lecoq sur le Puy-de-Dôme lui ont suggéré quelques raisonnements qui modifient presque en enfier la théorie de Volta, et qui ont sur elle l'avantage d'être le fruit d'observations, et non d'une ima-gination ingénieuse et savante. Ainsi, M. Lecoq a remarqué que la grèle se forme pendant les vents d'impulsion, et non d'inspiration; qu'il faut deux couches de nuages superposées et deux vents différents pour produire le météore; que les grélons ne vont pas d'un nuage à l'autre, comme le supposait Volta, mais qu'ils sont animés d'une grande vitesse horizontale, et qu'ils voyagent poussés par un vent très-froid; qu'il est probable que le nuage supérieur soutient par sa puissance électrique le nuage inférieur, presque entièrement formé de grélons, qui éprouvent à l'extrémité antérieure du nuage un phénomène de tourbilionnement très-remarquable; que le bruit que l'on entend dans l'atmosphère au moment où il va grêler, et que les physiciens comparent à celui d'un sac de noix fortement seconé, ne vient point du choc des grêlons les uns contre les autres, mais bien de la vitesse avec laquelle ils traversent l'air; que ces grélons sont tous animés d'un mouvement de rotation très-rapide; que l'eau qui provient de la grêle n'est point pure, mais qu'elle contient des chlorhydrates et des sulfates; ensin, pour déterminer les causes de la sormation du météore, de sa course, de son tourbillonnement et de sa chute, M. Lecoq pense, comme Volta, que son accroissement est dû à l'évaporation de la surface des grêlons, évaporation qui les refroidit considérablement, et qui est augmentée par leur vitesse ; l'extrémité du nuage pénétrant dans un air chaud condense une partie de l'eau qui s'y trouve en volatilisant l'autre, et forme ainsi des couches successives autour du noyau. Le nuage grêleux répète plusieurs fois cette opération sans tomber, parce qu'il est soutenn par l'affinité électrique du nuage supérieur et par la résistance de l'air. Peu à peu le nuage inférieur augmente, il occupe un espace plus considérable, ses bords s'éloignent du nuage électrisé, et lorsque l'équilibre électrique est établi, les grélons se repoussent mutuellement, parce qu'ils ont alors une électricité de même nature : ils offrent ce tourbillonnement qu'on apercoit et qui chasse dans tous les sens les grélons, que le vent réunit en leur imprimant sa direction

On a remarqué que la grêle est plus petite lorsqu'elle tombe sur les montagnes que dans la plaine, fait qui n'a pas besoin d'explication; qu'elle est encore électrisée après sa chute; que chaque coupède tonnerre la fait redoubler; que lorsqu'elle est petite, elle tombe presque toujours mêlée de pluie; que lorsqu'elle est grosse, elle précède toujours cette dernière, effet du à la différence de densité; qu'il grêle plus souvent le jour que la nuit; mais qu'il grêle la nuit, fait bien prouvé, et qui dément l'assertion de quelques physiciens oélèbres, qui avaient prétendu qu'il ne grêle que le jour; telle est par exemple la grêle qui tomba à Montpellier, le 30 janvier 1751, à neuf heures du soir, et en quantité telle, qu'elle mit vingt-quafre heures à fondre sur les toits

de la ville, qu'elle avait couverts à la hauteur de plusieurs centimètres: elle fut accompagnée de violents coups de tonnerre. La forme de la grêle varie beaucoup: ce sont tantôt des cubes arrondis, tantôt des parallélipipèdes, quelquefois des polyèdres irréguliers. M. Lecoq a observé des cristaux dans la grêle qui a une forme ovale; et il a remarqué qu'il n'y a de cristaux réguliers que vers les pôles des grêlons, tandis que vers l'équateur il n'y a que des conches de glace sans forme régulière : il attribue cet effet à ce que la vitesse du mouvement étant moindre aux pôles qu'à l'équateur, les cristaux produits ne se sont pas fondus comme ceux de l'équateur, qui ont probablement éprouvé une fusion ou n'ont pu se former à cause de leur extrême vitesse.

Pour empêcher les ravages de ce terrible météore, ou a imaginé des paragréles, dont l'invention, quoique fort simple, ne laisse pas que d'offrir de l'intérêt : ils consistent dans une perche de huit à dix mêtres, armée d'une pointe métallique à l'une de ses extrémités, et à laquelle est attaché un conducteur de même nature, qui descend jusqu'à la partie inférieure de la perche : on la prévient encore ou on l'apaise par de grands feux, et même par des explosions; on s'en est parfois préservé en soutirant de l'étectricité aux nuages noirs et comme déchirés qui la portent, avec des cerfs-volants armés d'une pointe aimantée, ou avec des ballons captifs, munis de paratonnerres.

C. FAYROT.

On a évalué à près de quarante millions les dégâts occasionnés chaque année par la grêle depuis 1803; et ils s'élevèrent à deux cent cinquante millions dans la seule année 1839. Afin de porter remède à de tels sinistres, il s'est formé en France depuis quelque vingt ans de nombreuses sociétés d'assurances mutuelles contre la grêle.

GRÊLE (Intestin). Voyes INTESTIN.

GRELIN, cor dage formé de plusieurs aussières, et ne différant du câble que par sa grosseur, qui est plus petite. Sa fabrication diffère de celle des aussières en ce que celles-ci sont faites de torons, et qu'il n'est formé que de ces aussières. Les grelins, comme les càbles et toutes les manœuvres des bâtiments de l'État, contiennent un fil de couleur destiné à les distinguer des mêmes objets appartemant à la marine marchande. On fait particulièrement usage à bord de grelins pour affourcher le vaisseur après le moaillage, dans le but de l'empêcher de déraper sous l'effort de la marée et du vent.

GREMIL, genre de la famille des borraginées, composé de plantes herbacées ou sous-frutescentes, dont les plus remarquables sont r le gremil officinal, appelé vulgairement herbe aux perles, à cause de la couleur et du luisant de ses fruits; et le gremil tinctorial, plus connu sous le nom d'orc a n et t e.

GREMILLET. Voyes MY060TIS.

GRENACHE (Vin de). Vin fabriqué suivant un procédé particulter avec une espèce de raisin originaire du midi de la France, qui porte également ce nom. Cs procédé consiste à écraser le grenache, à en exprimer le moût qu'on tait bouillir pendant une heure, à le verser dans des tonneaux, à y mêter un seizième d'eau-de-vie de vin et à le bien clarifier. C'est à Maxan (Vanciuse) que se fabrique le vin de grenache, destiné à la consommation de Paris, et inconnu presque partout ailleurs. Dans d'autres contrées du midi de la France, dans le Gard, dans les Pyrénées-Orientales, à Narbonne surtout, il se fait par le procédé ordinaire. Le meilleur est le grenache blanc de Rodez et de Constent en Roussillon. La crott aussi un raisin grenache noir, qui donne un vin parfumé doux et spiritueux à la fois. Ceini de Banyois-sur-Mer, de Port-Vendre, de Colliquee, de Rivesaltes, est velouté et délicat. Au lieu d'en faire opérer la fermentation sur le marc, on le laisse fermenter dans les futailles, ou si l'on a recours au premier procédé, en l'y soumet une quinzaine de jours; mais il faut bien attendre dix à douze années pour qu'il se dépouille entière ment. Alors aussi, il devient délicieux, et on l'exporte à l'étranger sous le nom de Rancio. Le grenache est un des yins de France dent la réputation remonte aux époques les plus reculées de notre histoire, et dont il est le plus souvent question dans nos vieux fabiliaux.

.

GRENADE (Botanique). La grenade est le fruit du grenadier. C'est une bais globuleuse très-grosse, à écorce coriace, couronnée par les découpures du calice, partagée intérieurement par un diaphragme transversal en deux cellules inégales, la supérieure plus-grande, divisée en cinq à neuf loges, et l'inférieure, plus petite, en trois ou quatre; graines nombreuses dans chaque lege; entourées d'une puipe acide, rairaichissante et un pes astringente. Dans le midi de la France, on distingue les grandes en deuces, mi-aigres et aigres. C'est en général un fruit assex agréable, mais qui n'a rien de bien nourrissant.

GRENADE (Art militaire). La grenade de guerre a reçu ce nom, audire du Dictionnaire de Tréveux, de ca qu'elle est pleine de grains de poudre, comme le fruit du greun di cr est plein de pepins. Elle n'est en quelque sorte qu'une petite bombe, de 500 grammes à 2 kilogrammes, se composant d'un petit globe de fer creux, juy en remplit de poulre par la lumière, et où l'on met le feu, comme aux bombes, avec une fusée de composition. Loraque la finée est bien allumée, on lance la grenade à tour de beas, et la poudre en s'enflammant la fait creves comme une bombe. Autrefois, en les lançait eu moyen d'une cepèce de grande cuillére dans laquelle on les plaçait; mais sujourd'hui on les jette à la main, ou avec des fusées, ou quelquefeix en-core avec de l'artillerie. On connaissait les grenaties hvant 1523, puisque Baptiste Della Valle emeigneit; fricette époque, la préparation des grenades à la main. Les Français em firent usage pour la première fois au siège d'Arles, en 1536. Au siège d'Ostenda, en 1602, on jets dans la place 50,000 grenades, et. 20,000 furent lancées de la place sur les assiégeants. Apisiége de Candie, en 1669, les assiégés consommèrent 100,000 grenades à la main et 4,874 grenades de verre. On fait entrer aujourd'hui habituellement 40,000 grenades à le main dans un approvisionnement de siège, et

grenades a minimans un approvincimente de negaj es 3,000 grenades de rempart, avec 20,000 grenades à la main, dans celui d'une place assisgée.

On s'est servi de grenades en carton, en verre, en métal de cloche, en brenne et en fente de fer. On n'en fabrique pins, que de ce dernier métal. Les grenades à la main ont varié dans leurs dimensions; on n'en coule plus que de p^m,08 de diamètre, pesant un kilegramme ceviren. Les bommes exercés les iancent à 25 mètres, et à 400 mètres au moyen d'une ficelle impriment à la grenade un mouvement de rotation comme une frende. On jette des masses de grenades sur un même point avec un mortier, des pierviers, des obusiers, etc., et avec un assuren beis cerelé en far. «Comme les pierres et les grenades, a dit Vauhan, font plus de mai encore que les bombes et qu'elles tuent et blessent beaucoup plus, il faut s'en précautionner. »

Le jet des grenades eccasionnant souvent des accidents graves parmi les soldats qui les lançaient, un y exèrça, pour les prévenir, des hommes choisis , qu'on nomma y renadiers. Mais dèn que les grenadiers formèrent des compagnies et deviarent l'élite de l'infantérie, ils ne furent plus exercés au jet de la grenade, qu'ils ignorent aujourd'hui. Les troupes de génie seules lancent maintéeautt es projectile.

GRENADE, jadis royaume de: l'Espagne, qui relevait de la couseame de Castille, d'une superficie de 336 myriamètres carrés, avec un million d'habitants, dépendait entre-fois de la capitainerie d'Andalo usite, et formé aujouré hu les provinces de Grenade (468,123 hab., en: 1864), d'all-meria (338,649 hab.), et de: Malaga (473,028 hab.). Lu première confine au nord-à eclient jaon, à l'est à celle-d'Almeria, à l'ouest à celles de Gordone et de Malaga, et au sud à la Méditerranée. Mais les limites de l'ancien royaume de Grenade étaient fien autrement étendues à l'est et à l'ouest, et aliaient jusqu'à Séville et à Murcle. Sous la domination romaine, Grenade faisait partie de la Bétique. Quand les

Arabes en eurent fatt la conquête, ils l'adjoignirent d'abord au royaume de Cordoue; mais à partir de 1231, quand les progrès toujours croissants des armes chrétiennes eurent de plus en plus réduit la partie de l'Espagne occupée par les Maures, elle forma un royaume indépendant. Son territoire, d'environ 28 myriamètres de long sur 10 de large, comprenait 52 grandes et 97 petites villes, 3 millions d'habitants, et pouvait mettre 100,000 hommes sous les armes. La rare fertilité du sol, à la culture duquel le plus grand soin était apporté, suffisait à l'alimentation de cette énorme population, qui faisait avec l'étranger, avec l'Italie plus particulièrement. un commerce important de fruits secs, de grains, de vin, d'infie et surtout de soie; commerce dont les ports d'Almeria et de Malaga étaient les grands entrepôts. Dès l'an 1248 les rois de Grenade furent obligés de reconnaître la suzeraineté de la couronne de Castille et de lui payer un tribut annuel. Muley-Aboul-Haçen s'étant refusé à acquitter ce tribut en 1476, lors des négociations entamées avec lui pour le renouvellement de la trêve, et s'étant même emparé, en 1481, par surprise, de Zahara, petite ville fortifiée d'Andalousie appartenant aux Espagnols, une guerre éclata la même année entre les souverains de Grenade et Ferdinandle Catholique et sa femme Isabelle. Après avoir duré onze ans, cette guerre se termina en 1492, par la conquête des diverses parties du royaume de Grenade et par l'expulsion du dernier roi maure, Boabdil, qui sut réduit à se réfugier en Afrique. Le 3 septembre 1492 la ville de Grenade tombait au pouvoir des vainqueurs, et c'en était fait de la domination des Maures en Espagne.

GRENADE, chef-lieu de la province, est située au confluent du Xenil et du Dorro, et reliee par un chemin de fer a Cordoue, au milieu de la fertile Vega da Granada (le Verger de Grenade), si célèbre pour avoir été pendant deux cents ans le théâtre des hauts faits des chevaliers maures et chrétiens, sur un plateau, au pied d'un embranchement de la Sierra Nevada. A l'époque de la domination des Maures, au quatorzième siècle, on y comptait 70,000 maisons et une population de 200,000 âmes, portée même plus tard au chiffre de 400,000, par suite des progrès toujours croissants des armes chrétiennes, refoulant de plus en plus les Maures devant elles. Grenade possédait alors 50 écoles savantes et 70 bibliothèques. Elle était entourée d'une épaisse muraille, percée de sept portes et surmontée de 1030 tours servant à la défense de la ville. Le palais des rois maures, l'Alhambra, était si vaste, qu'il pouvait contenir à lui seul 40,000 hommes. Les antiques murailles de Grenade existent encore en grande partie avec leurs tours; et chacun des quatre quartiers dont se compose la ville a son enceinte murée particulière. Le plus beau et le plus grand, qui forme à bien dire la ville de Grenade, renferme un grand nombre de beaux édifices, de places et de fontaines jaillissantes, l'Alhambru et les faubourgs Albaccia (habité par une population qu'on regarde comme provenant des anciens Maures restés dans le pays lors de la conquête) et Antequeruela, dont la population est presque entièrement industrielle. La population de G enade comptait, en 1864, 100,678 habitants. Cetteville est le siège d'un archeveché et d'une université, dont les cours sont suivis par environ 800 étudiants. On y compte 25 eglises. Son plus bel édifice après l'Alhambra est sa cathédrale, longue de 142 mètres et large de 83, avec un maitreautel de toute beauté et un dôme soutenu par 22 colonnes. On y voit les tombeaux de Ferdinand le Catholique et de sa femme Isabelle, et de Gonsalve de Cordoue.

GRENADÉ, ville de France. Voyez GARONNE (Département de la Haute-).

GRENADE, l'une des petites Antilles, dans les Indes occidentales, appartenant à l'Angleterre et comprise dans le gouvernement de Saint-Vincent, compte sur une superficie de 3 myriamètres carrés une population (1861) de 36,672 âmes, presque entièrement composée d'esclaves affranchis. Découverie en 1493 par Christophe Colomb

cette île eut pour premiers colons des Français, partis en 1650 de la Martinique, et qui à la longue en exterminèrent toute la population indigène, de la race caraine. Malgré les montagnes d'origine volcanique dont elle est hérissée, sos sol est au total fertile à l'intérieur; la cochenille constitue l'un de ses plus importants produits. En 1762 La Grenade fut enlevée aux Français par les Anglais, qui la conservèrent aux termes de la paix de 1763. Elle a pour chef-lieu Georgetown, ville de 10,000 habitants, avec un port spacieus, protégé par le fort Saint-Georges.

Les Grenadines ou Grenadilles, situées entre La Grenade et Saint-Vincent, sont des flots inhabités pour la plu-

part et manquant d'eau.

GRENADE (Nouvelle-). Voyes Nouvelle-Grenade.

GRENADE (Louis DE), si célèbre comme orateur sacre et comme écrivain ascétique, qu'on l'a surnounmé le Chrysostome espagnol, naquit en 1504, de parents pauvres, à Grenade, ville dont plus tard il prit le nom. Ayant perdu son père à l'âge de cinq ans, il fut recueilli par le coute de Tendilla, qui le fit élever avec ses fils. A l'âge de dix-neul ans, il entra dans l'ordre des frères prêcheurs, et fit prosession au monastère de Santa-Cruz, récemment sonde par cette congrégation dans sa ville natale. En 1529, il sut en voyé au collége de l'ordre à Valladolid, pour y continue ses études. Dès cette époque il s'était essayé avec succès dans la chaire. Il fut ensuite employé comme professeur dans diverses maisons de son ordre, puis il devint prieus du monastère de Scala-Cœli, près de Cordoue, où il se fil une grande réputation par ses sermons. Après dix-huit années de séjour dans ce couvent, il se rendit à Badajoz, pour y fonder une nouvelle maison de son ordre. Son nom était déjà si célèbre, que le cardinal dom Henrique, infant de Portugal et alors archevêque d'Evora, l'appela dans sa résidence, où les frères prêcheurs l'élurent pour provincial de leur ordre en Portugal, quoiqu'il ne sût pas Portugais. Par esprit d'humilité, il refusa l évêché de Viseu et même ensuite l'archevêche de Braga. Quand, en 1572, le terme de son provincialat se trouva arrivé, il se retira dans le couvent de Santo-Domingo de Lisbonne pour s'y vouer exclusivement à la prédication et à la composition d'ouvrages religieux. Il y mit la dernière main à son Memorial de la Vida cristiana et à son Simbolo de la Fe. C'est de cette époque que datent tous ses ouvrages écrits en latin, tels que ses Sermones et sa Rhetorica ecclesiastica. Il passa ainsi les seize dernières années de sa vie dans le recueillement de a cellule, quoique honoré à la cour, recherché par les hommes les plus distingués de son siècle et respecté du peuple à l'égal d'un saint, et mourut le 31 décembre 1588.

A une époque où Torquemada et Ximénès s'imaginaient pouvoir propager et affermir la foi par le fer et le feu. Louis de Grenade ne croyait devoir la raviver dans le cœur de ses auditeurs et de ses lecteurs que par la puissance d'un pieux enthousiasme et d'une persuasive éloquence, et chercher à lui faire de nouveaux prosélytes que par l'exemple de ses propres vertus. C'est là ce qui, joint à la foi vive et sincère qu'il avait lui-même dans ses doctrines, communique à ses écrits une chaleur et une vie qui expliquent parfaitement l'immense succès de ses sermons. Le style en est des plus purs; aussi ses ouvrages, à ne les considérer que comme des monuments de la langue, exercent-ils encore la plus grande influence et resteront-ils toujours des modèles classiques. Indépendamment des ouvrages dont nous avons déjà parlé, on a encore de lui La Guia de Pecadores et les Meditaciones para los siete dios y las siete noches de la Se-mana. La plupart de ces méditations ont été publiées à part et ont eu de nombreuses éditions. Il en a paru aussi diverses traductions en français et en italien, quoique plusieurs d'entre elles eussent été prohibées par l'inquisition.

GRENADIER (Botanique). Le genre grenadier appartient à la famille des myrtées; on en connaît deux espèces et plusieurs variétés. Tout le monde a vu dans not jardins les grenadiers à fleurs doubles variété du grenadier

commun (punica granatum), dont les fleurs sont en genéral d'une si vive couleur. Aux Antilles et à la Guyane, on fait des haies de clôture avec le grenadier nain (punica nana, Linné), qui n'a que 0^m,30 à 0^m,40 de haut. La fleur du grenadier se compose d'un calice d'une seule pièce, en cloche, à cinq segments peu profonds, aigus, colorés, persistants; d'une corolle à cinq pétales arrondis, droits, courts, insérés sur le calice; de nombreuses étamines à filets capillaires plus courts que le calice, à anthères allongées; d'un pistil à ovaire inférieur, à style simple, à stigmate en tête. Le grenadier cultivé est un arbre sans odeur, mais dont les fleurs doubles font un des plus beaux ornements des jardins.

Les seurs et l'écorce de la grenade sont styptiques et peuvent servir à tanner les cuirs; les fruits sont utiles en médecine comme rafratchissants. Les fruits appelés grenades, les écorces et les seurs séchées sont donc employés par les médecins pour remplir des indications très-dissentes; mais l'utilité de ces parties du grenadier a été dépassée de beaucoup dans ces derniers temps par l'écorce de la racine du même arbre, dont l'usage s'est surtout répandu pour détruire et expulser le ver solitaire. La décoction de cette écorce fraiche, prise méthodiquement et à une dose convenable, expulse presque toujours ces animaux, autre-sois si disselles à détruire. Par compensation d'une saveur horrible et d'une action assez énergique sur le tube digestis, l'écorce de racine de grenadier mérite à cet égard sa réputation héroique.

D' S. Sandass.

GRENADIER (Art militaire), nom donné autrefois au soldat qui jetait des grenades, et aujourd'hui aux hommes d'élite des régiments d'infanterie. C'est en France que cette institution a pris naissance. Aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, on donnait le nom d'enfants per dus aux soldats d'élite. On les arma de grenades lors de l'invention de ce projectile, et on les employa dans les siéges à lancer à la main cette arme meurtrière. Les premiers soldats qui portèrent le nom de grenadiers parurent dans l'armée française en 1667. Ils appartenaient au régiment du Roi, Il y en avait 4 à 6 par compagnie. On choisissait pour ce service périlleux les hommes les plus braves et en même temps d'une taille élevée, afin qu'ils pussent lancer aisément la grenade par-dessus les retranchements. Ils portaient une hache, un sabre et une grenadière, ou sac de cuir, contenant 12 à 15 grenades. Les services qu'ils rendirent dans les campagnes de 1667, 1668 et 1669, les firent réunir en une compagnie, qui prit le nom de compagnie de grenadiers. Lorsqu'en 1671 le mousquet fut remplacé par le fusil. on donna cette arme à une grande partie des grenadiers. En 1672 les trente premiers régiments d'infanterie eurent chacun une compagnie de grenadiers, puis tous les régi-ments, et enfin chaque bataillon. En 1745 les compagnies de grenadiers des bataillons de milices formèrent sept régiments, auxquels on donna le nom de grenadiers royaux, et à la réforme de 1749 quarante-huit compagnies des régiments licenciés formèrent le corps des grenadiers de France, si connu dans nos fastes militaires par sa brillante valeur.

Dès qu'il y eut un si grand nombre de grenadiers, on oublia leur origine, et ils ne furent plus exercés au jet de la grenade. Depuis l'organisation de 1791 jusqu'à nos jours il y a toujours eu une compagnie de grenadiers en tête de chaque bataillon d'infanterie de ligne. On les nommait carabiniers dans l'infanterie légère. L'infanterie de la garde du Directoire ne se composait que de deux compagnies de grenadiers; la garde des consuls en eut deux bataillons; l'ancienne garde impériale comptait des régiments de grenadiers à pied (vieille garde), de grenadiersfusiliers, de flanqueurs et tirailleurs-grenadiers, et de conscrits-grenadiers (jeune garde). La garde impériale actuelle n'a que deux régiments de grenadiers à pied. Pendant les guerres de la révolution et de l'empire, on a souvent réumi les grenadiers de la ligne en division et en corps d'armée. La France se rappelle les services rendus dans les

premières campagnes d'Autriche par le beau corps de grenadiers d'Oudinot, et de ceux des gremadiers rémis en 1832 au siége d'Auvers. Le corps royal des gremadiers de France, organisé en 1814 avec les débris des régiments de grenadiers de la vieille garde, fit retour à ses anciens drapeaux en 1815.

Louis XIV avait créé en 1676 une compagnie de grenadiers à cheval, qui, quoique destinée à marcher et à combatire à pied et à cheval en tête de la maison du roi, n'en faisait cependant point partie. Cette compagnie, supprimée en 1775, fut rétablie en 1789, et licenciée en 1792. Les grenadiers à cheval reparaissent avec éclat dans la garde des consuls et dans la garde impériale, où ils ne formaient qu'un régiment. Dans l'organisation de la maison du roi en 1814, ou comptait une compagnie de grenadiers à cheval, qui nefet pas rétablie en 1815. Il y avait, en outre, dans la garde roy a le deux régiments de grenadiers à cheval, qui disparurent avec elle à la révolution de 1830.

Les grenadiers ont toujours été choisis parmi les hommes de haute taille, ayant servi, et réunissant les qualités qui font le bon et brave militaire. Entrer dans les grenadiers a été de tout temps un honneur et une récompense. Le grenadier jouit d'une solde plus forte que celle du fusilier; il porte des marques distinctives qui le fiattent; il est fier de sa grenade, de ses épaulettes rouges et de son sabre, qu'ils ne quitte jamais. Les grenadiers portaient autrefois le honnet à poil, qui fut l'orté sous le serond empire par les trois régiments de grenadiers de la garde. Aujourd'hun leur coiffure ne diffère pas de celle des fusiliers. Dans la garde nationale de Paris, les grenadiers avaient conservé le honnet d'oursin jusqu'à la république de 1848, qui abolit dans leurs rangs cette coiffure, en supprimant les compagnies d'élite, ce qui, par parenthèse, occasionna une démonstration fort ridicule. Dans l'armée, les grenadiers de service occupent les postes d'honneur.

La Prusse est la première nation qui ait imité nos grena-

La Prusse est la première nation qui ait imité nos grenadiers. Après elle, toutes les puissances ont voulu avoir les leurs; et cet exemple s'est répandu dans l'Europe entière et même dans les autres parties du monde. E. G. DE MONGLAVE.

GRENADILLE, genre de plantes originaires d'Amé rique, dont les espèces sont aussi nombreuses que variées et qui attirent les regards par la forme singulière de leurs fleurs. Leur tige est sarmentense, ligneuse et grimpante, pourvue de vrilles axillaires; elle peut à l'aide d'appuis s'élever à une grande hauteur. Les feuilles, simples ou lobées, ou même palmées, ont un pétiole garni de glandes ou de longues vrilles roulées en spirales. Les sleurs ont un calice dont la base a la forme d'un godet qui s'évase et se divise en cinq parties colorées. La corolle est composée de cinq pétales lancéolés, et qui égalent en longueur les divisions du calice. Entre elle et l'ovaire, qui s'élève au centre sur un support droit et cylindrique, on remarque une triple couronne de filets longs et inégaux. Le pistil, surmontant l'ovaire, porte à son sommet cinq étamines divergentes à anthères penchées; il est couronné par trois styles en rayons terminés chacun par un stigmate globuleux. On a cru trouver dans ces diverses parties de la sleur les instruments qui ont servi à crucifier Jésus-Christ : de là l'origine de l'épithète seur de la Passion, et le nom latin du genre, passiflora. Les divisions du calice et de la corolle sont les lances ; le triple rang de filets, c'est la couronne d'épines, et d'autant mieux que leurs extrémités sont souvent de couleur purpurine, qui rappelle celle du sang; les styles qui terminent le pistil sont les clous, et les anthères sont les marteaux qui ont servi à les ensoncer. Un pen de complaisance est nécessaire pour que cet inventaire soit réputé bon et valable; il faut en apporter ici, comme de la foi dans d'autres affaires.

L'ovaire se change en une baie charnue, recouverte d'une tunique plus ou moins solide, rappelant par sa forme, par les graines qu'elle contient et par leur mode de logement le fruit appelé grenade.

On compte anjourd'hui plus de soixante espèces de gre-

nadillés: nous nous bornerous à médiquer les principales: 1° la grenadille bleue: celle-ci est la plus commune; la corolle a jusqu'à 8 centimètres de diamètre; les fleurs, solt-tuires, sont embragées par des feuilles d'un vert foncé, lisses et palmées; leur existence est éphémère, mais elles es sub-cident longtemps et promptement; 2° la grenadille incar-nat, originaire du Brésil, et qui joint à sa beauté l'attrait d'une odeur agréable; 3° la grenadille écarlate, originaire de Bayonne; 4° la grenadille pomiforme, dont le fruit est comestible comme celui de la grenadille quadranquaire, commune à l'île de France; le fruit a un arôme agréable et est aussi comestible. Il est une autre espèce, dont la forme est hizarre; elle offre quelque reasemblance avec la chauve-souris. Enfin, il en est encoré une, remarquable en ce que la tige est couverte d'une écorce analogue an liége.

Les grenadilles, quodque originaires de latitudes très-chaudes, vivent pour la plupart dans le miti de l'Europe et plusieura même dans celui de la France. On peut les employer à fermer des bercesux ou tonnelles : avéc les capucines et les cubées, elles concourent à foriner une tapisserie des plus agréables aux yeux. Dans les climats froids, il faut rentrer ces plantes dans les serres ou les gurantir de la gélée par des abris et des couvertures. On les multiplie résément par marcottes, par boutures ou par graînes ; tette méthodé est la meilleure, parce que les sujets qui en provienment fournissent des fieurs en beaucoup plus grande abendance.

D' Chambounts.

GRENADILLE (Bots de), bots d'ébenistèrie que l'on nomme encore é bané rouge:

GRENAILLE. VOYUE GRANDLATION.

GRENAT. On a souvent confondu sous ce nom un grand nombre de substances minérales, mais maintenant on les a éliminées en partie; malgré cela, l'espèce grenat renferme encore plusieurs sous-espèces. Dans le commerce, on a mis les grenais au rang des pierres préciones, quol-qu'ils ne doivent occuper environ que la huitlème place après le diament. Les lapidaires les distinguent en grenats orientaux ou des Indés, et en grenuts occidentaux : ces derniers sont de beaucoop Mérieurs aux précédents. Parmi les grenats des Indes, on remarque les grenats syriens, de Syrian, capitale du Tégou : leur coûleur est pourpre ; la permeille, de coulour erangée, et l'eschrboucle, d'un rouge foncé. Le volume et la durêté des grenats sont très-variables : les uns sont de la gresseur d'un grain de sable, les autres vont jusqu'à celle d'une pomine; les uns soirt assez durs pour rayer le quartz, les autres sont, au contraire, rayes par lui. Leur couleur n'est pas moins différente; cependant, le grenat rouge est la variété dominante : les uns sont transparents, les autres sont opaques. Le grenat a un poids spécifigure considérable, da au rapprochement de ses molécules, et non à la petite quantité de fer qu'il contient, comme on le croyait autrefois. La forme primitive du grenat est le dodécaèdre rhomboldal, et ses formes secondaires sont au nombre de six, mais toutes dérivées de la forme primitive.

Depuis longiemps, les minéralogistes allemands ont distingué les grenats en noblés et communs; ils ont voulu désigner sous le nom de grénats noblés les grenats de Bohéme, qui different des autres sous plusieurs rapports, et surtout par le gisement. Les grenats se réticontrent souvent disposés en filons dans les roches primitivés, ou même comme partie constituante de ces roches; on les rencontre aussi dans la chaux carbonatée, le jaspe, le grès et les schistes. On les trouve également dans les terrains d'alluvion, formés aux dépens de roches préexistantes. Enfin, on les a également rencontres dans des terrains volcaniques, comme ceux de la Somma, de Frascati, du Vésuve; ils ont pour gangue de la lave. Les grenats de Bohéme ont aussi pour gangue, comme les précédents, une sorte de lave, et c'est précisément peur les priver de ces impuretés qu'on est obligé de les chever par-dessous avant de les tailler en cabochon : c'est esté espèce de grenat que Werner désigne sous le nom de perrope. Il se distingue des autres en ce qu'il contient de la ma-

gnésie, que Vauquelin n'a pas trouvée dans les autres variétés.

Le grenat exposé à la flamme du chalumeau se fond trèsfacilement en un émail noirâtre. Les substances qui contituent cette pierre sont : la silice, l'alumme, l'oxyde da
fer, et quelquefois la chaux et la magnésie; mais ces deux
oxydes ne sont pas indispensables à sa constitution.

Quand les grenats jouissent d'assex de transparence et de dureté pour être susceptibles d'un beau poli ét d'un certain jeu de lumière, on les taille, soit à facettés, soit en cabochon, pour la bijouterie. Quant aux grenats impurs, on les emploie avantageusement comme castine, quand on les trouve dans le voisinage des fonderies de fer : ils facilitent la fusion du minerai, et augmentent le produit de toute la quantité de fer qu'ils contiennent. Le grenat était un des cinq fragments précieux employés autrefois par la médecime.

C. Kaynor.

GRENELLE, bourg voisin de Paris, situé à l'ouest au milieu d'une vaste plaine et qui, avant sa réunion à la capitale en 1860, comptait plus de 15,000 habitants. Centre d'une grande activité manufacturière, on y fabrique des chapeaux de paille, de l'asphalte, du bleu d'outre mer, des cordages, des briques, des tuiles, du cuir, etc. C'était un lieu fort ancien et déjà connu des Romains sous le non de Garanella (garenne) ; l'emplacement qu'il occupe étall occupé par un vaste lac, et sous le roi Robert des pêcheurs y avaient fixe leur demeure. Le village actuel date de 1824, et fut constitué en commune en 1830. Ce qu'il a de plus remarquable comme monument, c'est le fameux puits artésien dit puits de Grenet'e, profond de 545 mètres et inauguré le 26 février 1841. Sous la révolution, en 1794. l'explosion de la poudrière de Grenelle causa la mort de quelques centaines de personnes, et quelques jours après le camp d'instruction, qui y avait été installé, fut alla que de nuit par un millier de royalistes qu'on mit scilement en déroute.

GRENIER. C'est l'étage le plus élevé d'une maison, celui qui est immédiatement sous le comble. Dans les exploitations rurales, il est destiné à serrer les fourrages et les grains. Le grenier d'une ferme employé à ce deraire usage reçoit le nom de chambre à blé. Mais le comstrue a besoin de greniers plus vastes, qui doivent répondreaux mêmes exigences. Le grenier perpendiculaire, invente par l'agronome sir John Sinclair, semble être celui qui offre le plus d'avantages. Il consiste en un bâtiment carré, dont la hauteur égale deux fois la largeur. Le grain y est introduit par une lucarne supérieure. Ce système a été perfectionné en 1858 par M. Pavy, a riculteur français. GRENIERS D'ABONDANCE. Vasten édifices ou

GRENIERS D'ABONDANCIE. Vasten édifices où l'on amasse et où l'on conserve des grains pour subvenir aux besoins publica en temps de disette. Ce n'est guère que dans les capitales et dans les villes populeuses que l'os construit des greniers d'abondance. L'un des premiers sons de toute société constituée est de a'assurer d'abondance, qui es sont un moyen naturel et simple, sont-lls d'un usage antique et universel. Cependant, il s'en faut que cet expédient soit pratiqué dès le bercean des nations : nous veyens presque tous les peuples de l'antiquité et du moyen à qu'en foule de famines et de disettes cruelles avant d'arriver même à ca degré imparfait de prévoyance sociale; comme si en toutes choses l'esseignement et le pregrès humain dussent se faire, par des souffrances séculaires!

L'Egypte, déjà si vieille au temps de Joseph, semble avoir dû le premier usage des graniers d'abondance aux conseils, et à l'administration de ce patriarche. Tout le monde a pu lire dans la Bible l'esplication des songes de Pharaon. Joseph avait remarqué que les années tériles alternaient périodiquement sur les bords du Nil. Il amassa pendant sept ans la cinquième partie des grains d'Égypte, et les resserra dans les villes : « savoir, en chaque ville les vivres d'alentour; » et quand vinrent les années de famine, « Il ouvrit tous les greniers », et distribus

le blé. Avant Joseph, cenendant, l'Égypte avait maintes fois manqué de vivres, et l'histoire nous la peint livrée à une cruelle famine sous l'un des premiers successeurs de Ménès. La Chine, ce spécimen vivant des civilisations primitives, a des greniers publics répandus de temps immémorial sur, tous les points de l'empire. Dans les calamités générales, comme des séchéresses, des inondations, etc., l'État fait des prêts, des grâces, des dons extraordinaires : as sollipitude se porte alors sur les pauvres des villes, et son empresser ment à procurer des grains et d'autres secours s'étend, à tous les ordres de citoyens. Chez les Juifs, les précautions, publiques coutre les disettes ne paraissent point avoir été l'objet d'une disposition spéciale de la constitution religiouse. Tout avait été pourfant admirablement, calculé par Moise pour donner la richesse et l'abondance aux enfants d'Israèle, la famine au temps des patriarches et dans le désert, la famine sous les Juges, la disette sous le gouvernement d'Héll, puis encore la famine sous le règne de David, sous Actiab, sous Joram, etc., tant d'incurie, tant de soufrances, et une telle persistance du fléan, ne parmettent pas de froise que les movens employés fussent efficacea ni les efforts bien grands.

les moyens employés lussent efficaces ni les efforts bien grands. Les Grecs connurent aussi les greniers d'abondance. A Lacédémone, il est vrai, et en général dans la plupart des petites nations qui se partagèrent la terre hellénique, le peuple étant consitue pour la guerre, c'est à la guerre que souvent on demandait l'abondance, et à plus forte raison le nécessaire. Le butin et les tributs imposés aux vaincus faisaient les principales ressources de Sparte, où la communauté des repas-établissait d'affleurs une sorie d'assurance mutuelle contre les disettes partielles. Mais Athènes comptait bon nombre de véritables greniers d'abondance, toujours bien fournis, et en général bien administres. Il y avait des dépôts publics de grains dans l'Odéon, au Pompcion, dans le long por-tique, et à l'arsenal maritime. On y vendait au peuple du blé, du pain, etc., sans doute à un prix très-bas, puisque sans cela on ne comprendrait pas l'utilité de ces secours volontaires : peut-être aussi le donnait-on quelquelois gratuitement, mais sur tous ces points l'histoire n'est pas positive. On trouve pourtant que dans certains cas particuliers des distributions de blé étalent faites, afin de calmer le peuple affame ou menaçant. On junore également si le b é. réservé dans ces édifices appartenait exclusivement à l'État, ou si on'y mesurait aussi celui des marchands. Ce qu'il y a de pusitif, c'est que l'on faisait aux dépens de l'État d'énormes approvisionnements. Les contributions volontaires ctaient, toutefois, acceptées, et y entraient même pour une surte partie. Des administrateurs, appelés sitones, étaient préposés à ces achats; d'autres, appelés apodectes, recevaient le ble et le faisaient mesurer. La fouction de sitone était importante et sort considérée, et Démosthène tint à honneur d'en être revêtu. Cette importance était due à la nécessité où se trouvait Athènes de recourir à l'importation pour un Mers de sa consommation annuelle, Plus d'une sois la farine accumulée dans ces dépôts fut foulée aux pieds par les habitants, tant elle était dangereuse à employer.

Rome, constituée pour la guerre, comme Sparte, se pourvut longtemps, comme élle, par le butin et les excursions;
plus tard, quand sa domination fut universelle et sa population nombreuse, elle fit payer en hé les tributs aux provinces fertiles de l'empire, et elle dut élever, pour contenir
ses approvisionnements, de nombreux greniers, immenses
édifices dont l'intérieur formait une grande cour environnée
de portiques à colonnades, et parmi lesquels on distinguait
ceux d'Anicifus ou Vargunteius, et ceux de Domitien,
qui renfermaient les blés apportés de la Sicile, de la Sardaigne, de l'Attique et de l'Égypte. C'est de ces greniers que
se tirsient les blés que l'on donnait tous les mois aux citoyens inscrits sur les rôles des distributions grat nites, et ceux que l'on distribusit dans des occasions de
crises où les prolétaires se soulevaient.

Au moyen age, dans les premiers siècles, le désordre sul tel, que toute prévoyance publique avait disparu. La pénutie

des grains était extrême et fréquente, les famines générales; et jamais ce fléau redoutable ne pesa avec plus de rigueur sur les masses. Plus tard, des réserves publiques ne sont pas plus assurées, car la constitution foodale est un obstacle à toute prévision générale de ce genre, mais du moins les châteaux, et surtout les monastères sont des greniers d'abondance pour chaque localité. Cependant, les relations comes s'étendirent enfin, et l'agriculture fit des progrès : les disettes furent moins fréquentes, plus circonscrites. Les grandes rilles offrirent des marshés importants et se menagèrent des resequeces dans des édifices publics, et les greniers d'abondance deviarent à peu près ce que nous lesvoyons aujourd'hni, c'est-à-dire presque toujours vides, ou quand ils étaient remplis, n'offrant qu'un soulagement insignifiant, pour peu que la pénurie fut générale; enfin, occasionnant des pertes immenses, par les soins et les frais de tousgenres qu'entrainait leur conservation. Cet expédient n'offre en effet d'utilité que dans les cas de siège, et lorsque quelque grand désordra trouble la société et arrête la circulation. comme lors de la révolution de 89, par exemple.

Si jamais l'intervention du pouvoir înt utile en matière de subsistances publiques, et les greniers d'abondance efficaces. ce fut à cette époque. Il y avait pénurie, disette, et les populations alarmées empéchaient la circulation des grains. De touies parts les mauvais desseins du parti vaincu étaient slagranța; il s'attaquait surtout aux moyens de subsistance. Des primes furent fondées pour favoriser l'importation des grains, et des peines établies contre ceux qui troublaient la circulation, des secours en grains et en farine accordés aux départements au moyen des réquisitions forcées, tous les expédients d'une prévoyance active et nationale , d'une police vigoureuse , employés. En août 1793 , au plus fort de la conflagration, un décret de la Convention ordonna la formation d'un grenier d'abondance dans chaque district, et des fours publics dans chaque section des villes; le trésor devait tenir 100,000,000 de france à la disposition du couseil exécutif pour l'achat des grains. Les citoyens qui manquaient réellement de pain purent se présenter devant leur municipalité et en obtenir un bon, sur le vu duquel en leur délivrait du blé au grenier public de l'arrondissement. Jamais on n'avait vu un tel ensemble de dispositions gouvernementales pour assurer la subsistance d'un grand peuple; cependant l'in-tervention du pouvoir est tellement difficile et méconnue en pareille occurrence que le bienfait produit alors ne fut aucunement en proportion avec les efforts et les sacrifices inouïs du pouvoir révolutionnaire.

Les greniers publics établis et entrétenus par une sage administration dans la petite république de Genève peuvent être cités comme un exemple de ce que les greniers publics pourraient offrir d'utilité réelle. Longtemps ils firent la ressource du peuple pendant les mauvaises années et le principal revenu de l'État. Toutefois, en général, les greniers d'abondance n'ont guèse épargné de privations à l'humanité, et il faut peu s'en étonner. Dans un état de société arriéré. e peu d'utililé des greniers tient à une cause générale, qui doit paralyser tous les efforts de cette nature. La pénurie est partout, chez les peuples voisins comme à l'intérieur, et les relations internationales n'existent point ; puis, quand les acciétés sont arrivées à cet état de prospérité et de civilisation qui comporte la variété des richesses, l'abondance, e commerce cosmopolite, la libre concurrence, etc., les vrais greniers d'abondance sont dans les marchés publics, dans les réserves des gras Jermiers, qui, ayant le moyen d'attendre un avantageux et graduel éconlement, compen-sent le défaut des années stériles par l'excédant des années fécondes. La garantie des populations est alors dans l'incessante action de l'intérêt individuel, entretenu et équilibré par la concurrence. Les spéculateurs sent partout, veillant où un vide s'opèré dans les besoins de la société, pour le combier, soit par leurs provisions antérieures, soit par la commande à l'étranger et par des arrivages opportuns. Il n'y a donc plus que des cas tout à fait exceptionnels qui osissent commander utilement d'intervention du pouvoir et taire recourir aux greniers d'abondance. C'est ainsi que dans l'état actuel de l'économie européenne les réserves de grains et de farines sont partout répandues, inégalement, il est vrai, au un temps donné, mais parteut ouvertée aux impérieuses nécessités des masses. La sèrculation est universelle : il est des contrées qui, comme l'Égypte, la Russie, l'Amérique, etc., sont d'une fécoudité permanente; et si de criants priviléges en faveur des riches n'occasionnaient pas dans presque tous les pays de l'Europe le haut prix factice des céréales et de toutes les denrées de première nécessité pour le peuple, le peuple n'aurait plus à crandre de manquer de pain ni même d'une abondante neurriture; car ce n'est plus la subaistance qui manque, c'est la distribution qui en est iniquement disproportionnés.

Quant à l'économie intérieure de chaque pays, des rè-glements de police pourvoient à ce que l'approvisionnement de chaque localité importante soit constamment assurée; car il ne faut pas confondre les réserves ordinaires que fent eux-mêmes les boulangers et les marchands de bié, sous la direction unitaire de l'autorité publique, avec les granters d'abondance pourvus et entretenus aux frais du gouvernement. Ainsi, en France il est défendu à tous de faire sucun approvisionnement de grains pour les garder, les emmagasiner et en faire un objet de spéculation. Le gouvernement doit connaître les magasins privés et les quantités qu'ils contiennent, afin d'en requérir l'emploi au bessin. Ainsi, à Paris les boulangers sont astreints à déposer périodiquement dans des dépôts spéciaux une certaine ques rines ou de grains, de telle sorte qu'ils seient tonjours en avance de quelques mois dans leurs provisions. S'il a'ya plus de greniers d'abondance, il y a donc encore d'éstormes réserves publiques, c'est-à-dire des amas de farine et de grains où dorment des capitaux et se perdent des sommes énormes par la manutention qu'exige la conservation de ces amas. Le progrès à faire pour obvier à cet inconvénient et s'atsurer en même temps l'approvisionnement quatidien de chaque centre de population consisterait à suggérer aux cultivaleurs d'alentour de conserver plusieurs années l'excédant de leur récolte qui dépasserait les besoins annuels, et de ne s'en défaire que graduellement, au lieu de les vendre par masse, et à leur grand préjudice, à des spéculateurs sans foi, qui souvent dispersent avengiement les grains amasés, et les concentrent sur un point en en dépouillent d'autres.

Parmi les greniers d'abondance remarquables, on distingue ceux de la place de Termini, à Rome, ceux de Leon, de Lille, le grenier du quai de l'Arsenal, à Paris, entièrement brûlé par les fedérés le 26 mai 1871, etc. Ceux qu'on appelle au Vieux-Caire, en Egypte, les greniers de Joseph, n'ont rien d'antique. C'est un ensemble de cours environnées de murs, dont la construction ne remonte qu'anx Sarrasins. Dans ces cours, qui n'ont ni voûtes ni convertures, on dépose le blé qu'on paye en tribut au grand-acigneur et qu'on y apporte de toutes les parties de l'Egypte. En général, les édifices affectés spécialement à cet emploi ont toujours été rares. Dans les temps de crises tout en tient lieu une caserne, une église, un théâtre, un monastère, etc. C'est ainsi que dans la révolution française, la Convention ordonnait de choisir parmi les maisons d'écrigrés ou autres maisons nationales celles qui étaient le plus propres à ce genre C. PROQUEUR. d'établissement.

GRENORLE, chef lieu du département de l'Isère, se nommait jadis Gratianopolis, du nom-de l'empereur Gratien. Elle est située à 633 kilomètres sud-est de Paris. Sa population est de 40,484 habitants. Siège d'un évéhé suffragant de Lyon, elle possède une cour d'appel et des tribunaux de première instance et de commerce, une chaubre consultative des arts et manufactures.

Avant de se nommer Gratianopolis, la ville de Grenoble s'était appelée Cularo, et elle dépendait du territoire des Allobroges. Vers la décadence de l'empire romain, les Bourguignons s'en emparèrent, puis elle devint la proie des

Francs mérovingiens au sixième siècle. A l'époqua des calovingiens, elle tomba sous la domination de Lothsiee; più,
après la mort de Charles le Chauve et de Louis le Rèque,
elle appartint à Boson, et enfin à Rodolpha III, dit le Léche. Les comtes d'Albon et de Graisivaudan en rétimèrent ensuite la souveraineté sous le titne de damphiu;
elle finit par appartenir aux dauphins du Visansis. Hanbert II la transmit aux premiers nés des rois de Franc,
avec la province entière du Dauphind. La parlement de
Grenoble se rendit fort célèbre avant la révelution; et l'en
n'a pas oublié les éloquentes allocutions de l'avecat général
Servan. Ce parlement avait été créé par le daraire daphin de Viennois. Il se composit en deruier lieu de dix
présidents, cinquante-cinq conseillers, trois peocursurs généraux et un avocat général. Grenoble possédait encor
une chambre des comptes et un bureau des finances.

Érigée en 1833 par le général Haxo en place forta de primier ordre, Grenoble est divisée par l'Isèra en deux partie litégales : l'une, construite entre le coteau et la rive dvit de cette rivière, se nomme Saint-Laurent eu La Peccies : ce quartier, très resserré, ne compte guère que deux rus; k second quartier, qui est au contraira asses vasie, addentie rues sont grandes et bien percées, se nomme le questier de Bonne. La se trouvent le palais de justice, la présente, l'hôtel de ville, le palais épiscopal, l'hôpital général, et tou les principaux édifices. Les promenades qu'on appelle k Cours et le Nuril sont agréables. En 1823, une status y a étérigée à Ba y a r d. La ville est commandée par une fertense qui porte le nom de Bastille; l'arsenal, très-camplet, pou passer aussi pour une citadelle.

Le commerce de Grenoble est considérable. Se manufactures de gants, de liqueurs, de parfums, ont de la reputation; ses soleries sont recherchées; an mégisenie et estimée ainsi que les cuirs que l'on tanne lans ses laubours; on y fait de grandes affaires dans les grosses d'aperies tru chemin de fer la relie à Lyon et à Chambur.

Cette ville possède une académie universitaire, des faculté de théologie, de droit et des sciences, un lycée, une colé d'artillerie, une école secondaire de médecine et une école dessin; il y existé encore un grand et un petit adminaire; on y trouve une bibliothèque publique rich de 100.000 vous une se un musée de tableaux et un jardin botanique. A quelques kilomètres de Grenoble on trouve le villagé de Chartreus et d'où l'ordre des chartreux à tiré son nom.

Grenoble fut une des premières villes de France qui adoptèrent les principes de 1789. C'est la première ville importante qui accuellist N a polé on à son retour de l'ile d'Elbe. Plus tard, d'épouvantables tragédies politiques ensugantèrent son territoire. En 1834 Grenoble paya encore su part à l'insurrection d'avril. Consultez Champolilon-Figur, Antiquité de Grenoble (1807); Pitol, Histoire de Grenoble

et de ses environs (1839). GRENOUILLE, genre de reptiles, de l'ordre des latraciens. Les pattes postérieures des grenouilles sont plus longues au moins d'une demi-fois que le corps ; elles n'on point de pelote visqueuse ni d'empâtement au bout de doigts, et leur corps est uni. La grenouille est en apparence tellement semblable au crapaud, que le sentiment de repalsion qu'on éprouve en voyant ces animaux s'est élendr jusqu'à elle; cependant c'est à tort qu'on enveloppe dans cette juste aversion un être dont la taille est si légère, le mouvement si presto, l'attitude si gracieuse. Le museau de la grenouffie est plus pointu que celui du crapaud; son corps est plus long que large, couvert d'une pesu luisants. Pusante, garni quelquefois de tubercules gros et unis; se pattes de derrière ont cinq doigts réunis par une membrane; celles de devant n'ont que quatre dolgts, non rémis, d sont infiniment plus courtes. Les muscles de cet minal sont d'une force considérable proportionnellement à son volume : c'est la ce qui lui donne cette élasficilé, celle légèreté, qui président à tous ses mouvements. Le cri de la

grenouille ou coassement est d'une monotonie fatigante; les femelles ne sont entendre qu'un faible grognement.

Les grenouilles vivent de larves d'insectes aquatiques, de vers, de jeunes coquillages et d'insectes vivants; on a même prétendu que la dilatabilité de leur gosier leur permet d'avaler des animaux quelquefois plus gros qu'elles, tels que de petits oiseaux, de petites souris. Les granouilles muent ouvent pendant l'été, mais elles ne perdent que leur épiderme et non leur pean membraneuse. Chez ces animaux, l'accouplement a une durée extraordinaire : il se prolonge depuis quatre jusqu'à vingt jours, selon que la température est plus ou moins élevée : le mâle, durant la fécondation, embracce la femelle si étroitement qu'il ne peut plus s'en séparer que lorsque la ponte est assurée. L'œuf de la grenouille (et chacune en pond annuellement de 600 à 1,200) consiste en un globule, noir d'un côté, blanchâtre de l'autre, placé au centre d'un autre globule gélatineux, transparent, servant de nourriture à l'embryon : celui-ci se développe an bout de quelques jours, et se nomme alors tétard; sa conformation intérieure et extérieure, dans cet état, ne ressemble en rien à celle qu'il prendra plus tard : il a la tête au milieu de la poitrine, le corps en forme d'ovoide, qui dans la grenouille mugissante de l'Amérique septentrionale acquiert quelquefois la grosseur du poing, et une longue quene. Ce n'est qu'an bout de deux ou trois mois que sa transformation en grenouille est complète.

En Europe on mange les grenouliles, que l'on regarde comme un mets très-délicat; la médecine les emploie aussi pour des bouillons rafratchissants. Les espèces les plus répandues de ce genre sont la grenouille commune (rana esculenta) et la grenouille rousse (rana temporaria). GRENOUILLETTE. Voyez BROCEST.

GRENVILLE (Familie), l'une des plus importantes races aristocratiques de l'Angleterre, établie des le règne de Henri les dans le comté de Buckingham, resta néanmoins pendant plusieurs siècles dans les rangs obscurs de la gentilhommerie de province jusqu'à ce que le mariage de Richard Grenville, membre du parlement pour la ville d'Andover (et mort le 17 février 1724), avec Esther, fille de sir Richard Temple, lui eut donné de grandes richesses avec l'importance politique qui s'y rattache. A la mort de son frère, Richard Temple, vicomte Cobham, en 1749, la veuve de Richard Grenville hérita de ses titres et de ses propriétés (entre autres du château de Stowe), et sut créée comiesse Temple. Elle mourut le 6 octobre 1752. Son fils ainé, Richard GRENVILLE, comte Temple, sut nommé en 1757 garde des sceaux, et se signala dans les luttes politiques de cette époque, d'abord comme ami et plus tard comme adversaire de Chatham, qui avait épousé sa sœur. Il mourut sans laisser d'enfants, le 11 septembre 1779.

GRENVILLE (GEORGE), frère du précédent, ministre de Georges III, né le 14 octobre 1712, fut élevé à Cambridge, où il se distingua dans l'étude des mathématiques, et débuta avec succès au barreau à l'âge de vingt-cinq ans. Après une longue et honorable carrière parlementaire, dans laquelle il se montra toujours dévoué au gouvernement, il entra dans le conseil d'amirauté en 1744, fut créé en 1747 lord de la trésorerie, et, lorsqu'il eut franchi les divers degrés de la hiérarchie administrative, premier lord de l'amiranté. A l'avénement de Georges III, Grenville parvint à un rôle politique important. En août 1763, il succéda à lord Bu te. Dans cette position, et vraisemblablement sous l'influence que Bute continuait encore à exercer, il introduisit la taxe du timbre, dont l'établissement provoque les premières résistances des colonies américaines. Ce sut aussi sous son administration que fut rendu le bill relatif aux élections contestées (Grenville act). Par suite de la tournure que prirent les affaires d'Amérique, il céda, en 1765, son porteseuille au marquis de Rockingham. Ses adversaires euxmêmes étaient obligés de rendre hommage à son activité et à sa capacité, à sa probité ainsi qu'à la loyauté de son caractère. Il a écrit, pour justifier son administration : Considerations on the commerce and Anances of Eng.and (Lopdres 1765). Il mourut en 1770.

GRANVILLE (TROWAS), fils cadet du précédent, né en 1755, entra fort jeune à la chambre des communes, et, s'écartant de la ligne que suivait sa famille, s'attacha au parti whig, dont Fox était le chef. Déjà on parlait de lui pour la place de gouverneur général de l'Inde; il avait été envoyé à Paris dans le but de négocier avec Franklin et Vergennes le traité qui devait mettre un terme à une guerre peu heureuse pour l'Angleterre : un changement de ministère le fit rappeler, et il resta même pendant sept ans éloigné de la chambre des communes, où il ne rentra qu'en 1790, époque où les whigs le firent élire à Oldborough. Effrayé toutefois de la marche de la révolution française et des périls dont elle menaçait l'ordre social en Europe, il fut du nombre des whigs qui abandonnèrent le parti de Fox, et qui crurent devoir renfercer le pouvoir, placé dans des circonstances nouvelles et critiques. Dans l'hiver de 1795, il fut envoyé à Berlin, afin d'essayer d'engager le roi de Prusse à continuer la guerre avec la France; le bâtiment qui portait Grenville se brisa contre les glaces, et le diplomate dut son salut à une sorte de miracle. Sa mission échoua; la Prusse craignait de se brouiller avec la république, dont les armées triomphaient alors sur tous les champs de bataille. Rentré au parlement, Grenville s'éloigna peu à peu de Pitt, et lorsqu'en 1806 les whigs reconquirent l'ascendant, il se joignit décidément à eux, et fut promu au poste de premier lord de l'amirauté. C'était un emploi de la plus haute importance à une époque où le pavillon anglais faisait d'incroyables efforts pour rester mattre de toutes les mers. Au bodt de sept mois, une nouvelle révolution ministérielle sit perdre à Grenville le porteseuille qu'il avait à poine eu le temps d'examiner; dégoûté des fonctions publiques, il resta dès lors à l'écart, se bornant à contempler les luttes des partis. Il avait toujours eu un goût décidé pour la lit-térature ; il se forma une bibliothèque , qui fut à bon droit regardée comme l'une des plus riches et des mieux choisies que possédat l'Angleterre. Il mourut le 17 décembre 1846, et légua au British Museum sa hibliothèque, composée de 20,239 volumes qu'il avait mis environ soixante-dix ans à former et dont la valeur était évaluée à plus de 16,000 liv. st. (400,000 f.). Ce legs, disait-il dans son testament, avait pour but de dédommager jusqu'à un certain point la nation des sinécures dont il avait joui de son vivant.

GRENVILLE (WILLIAM WYNDHAM, lord), troisième file de Georges GRENVILLE, naquit le 25 octobre 1759. Entré au parlement en 1792, Pitt lui fit obtenir l'année suivante la place de payeur général de l'armée. La connaissance approfondie qu'il possédait de la tactique et des précédents parlementaires le fit choisir en 1789 pour orateur (président) de la chambre basse. Quatre mois plus tard il fut nommé secrétaire d'État de l'intérieur, en remplacement de lord Sidney, et élevé à la dignité de baron. En 1791 il accepta le porteseuille des affaires étrangères, position dans laquelle il manifesta la plus violente antipathie pour la révolution française. Après l'exécution de Louis XVI. il donna ordre à l'ambassadeur français, Chauvelin, de quit ter immédiatement l'Angleterre, et ne permit même pas à Maret de remetire les dépêches dont il était chargé. La déclaration de guerre du gouvernement anglais et la politique implacable qu'il suivit depuis lors contre la France furent peut-être plus l'œuvre de Grenville que de Pitt, son collègue. Il fut l'instignteur de toutes les lois d'exception qui vinrent à cette époque peser sur la constitution anglaise. Ce fut bien moins parce que le roi c'opposa à l'émancipation des cathe-liques, que parce que l'opinion publique se prononçait com-plétement contre sa politique, qu'il quitta le ministère avec Pitt en 1801. Quand celui-ci y rentra en 1804, lord Grenville obtint une riche sinécure, par suite de son refus péremptoire de faire partie de l'administration nouvelle. Après la mort de Pitt, il se rapprocha des whigs avec les autres tories modéres; déjà, quelque temps auparavant, il s'éfoit

lie avec Fox, dont naguère il détestait les doctrines. Ce fut ii qui le détermina à faire partie du célèbre ministère de calitien de 1806, auquel son nom-est même demeuré dans l'histoire. Mais tout de suite après la mort de Fox la désunion éclata dans ce cabinet, composé d'éléments si dispaates, à propos des négociations entamées avec la France. Lord Grenville s'étant en outre déclaré avec lord Howiek (voyes Gary) pour l'abolition du serment du test et l'émancipation des catholiques, il s'ensuivit, en 1807, une désorganisation complète de l'administration. Après avoir refusé à diverese reprises d'entrer dans des combinaisons ministérielles, sa participation à la vie politique se borna dès lors à sièger dans la chambre haute, on, sans être précisément un orateur, il ne laissait pas que d'exercer une grande in-fluence. En toute pecasion il se montra l'avocat chalepreux et convaincu de la cause des catholiques irlandais; mais il s'abstint sur la question de la réforme parlementaire. Il mourut le 12 janvier 1834, sans laisser de descendance, dans son château de Drapmore, comté de Buckingham.

En 1800, il avait fait imprimer à Oxford, à sea frais et à ceux de ses frères, une édition d'Homère, enrichie de notes et d'observations critiques, et à laquelle, dans les dernières années de sa vie, il donne pour pendant une édition d'Horace, qui n'est point entrée dans le commerce. En 1804 il publia les latires du comte Chatam à son neveu Thomas Pitt, on a aussi de lui, seus la titre de Nugar matricas, des traductions de poésies anglo-saxonnes, italiannes et gracques. Son érudition non moine que ves opialous essentiellement conservatoices déterminèrent l'emiversité d'Oxford à lui conférer en 1800 la dignité de chanceller. A cette occasion il fit parattre un ouvrage dens lequal il justifiait cette école d'avoir expulsé de son asin le philosophe Locke, et publis en même temps sa fameuse lettre circulaire sur l'émancipation des catholiques.

GRENZER. Voyez FRONTIÈRES MILITAIRES.

GREGUE, village de département des Basses Alpes, près de la rive droite du Verdou, avec 1,258 habitants et des caux thermales très-fréquentées. « La constitution des caux de Gréoux, dit M. le docteur Donné, a de l'analogie avec celle de la célèbre source des Pyrénées, ces caux aont sulfurences comme les Kaux. Bonnes, elles contiennent des sels de même nature, une forte proportion de cidorure de sodium et une matière organique onctueuse; elles conviennent aux tempéraments lymphatiques, aux enfants et aux jeunes filles faibles. « Le climat de Gréeux et délcieux, et les malades, qui vont y chercher la santé trouvent un établissement confortable, des distractions suffisantes et des promenades pittoresques.

GRES (du cettique craty), roche formée de grains de quartz agglomérés, et agglutinés par une substance inseisissable. On trouve ordinairement les grès dans les terrains de sédiment, depuis les plus anciens jusqu'aux plus nouvoqua, Il existe plusieurs variétés de grès : on distingue le rouge, la florible, le lustré, la blanc, le bigarré, le filtrant; il y a des grès appelés mollanses, qui, tendres en sortant de la cerrière , acquièrent de la dureté torsqu'ils cont expecéa au grand air. Le plus souvent les grès s'offrant en masses à contexture confuse, divisibles en tous sens quel quelois on en rencontre des bancs assex réguliers. Les structeurs on bâtiments emploient rarement le grès , par la raison que cette pierre ne donne que faiblement prise au mertier. Il est d'un usage excellent pour mer les métaux : aussi en fait-on des meules à aiguiser et même à moudre les grains. Il y a une sorte de grès, dont la contexture est telle qu'il laisse passer les fluides purs au travers de sa masse, mais il rejette les impuretés qu'ils contiennent; c'est un grès de cette espèce qu'on emploie dans les fontaines filtrantes. La taille du grès est dangereuse pour les ouvriers qui la pratiquent. Rondelet (Art de bâlir) assure que la poussière qui s'en échappe est si subtile qu'elle pénètre dans une bouteille bouchée avec soin. Cette poussière couse aux piqueurs de grès une toux très-facheuse, surtout

lorsqu'ils ne travaillent pas de plais siv. Pour de garantir de ses peraicieux effets, les ouvriers expérimentés se placent de façon qu'un courant d'air la chasse devant, com. Terrations.

GRÈS. On donne ce nom à des poteries que Brenguiert a appolées grès cérames, et que l'en distingue en grès communs et grès fins.

La poterie de grès commun dott où nom de grès à sa durets et à la finesse du gràin de sa cassure, qui l'est fait comparer au grès des minéralogistes; On en dairique des pots, ples borteilles, des crucius, des fautilises, des jarres, et généralement des quémeils qui ne sont pas destinés aller au feu. Il y à des grès beunts, jaunières, grès ; qu'en leur applique 100 mon une une uverte, ils sont tonjours terminés d'une soule cuissen, mais très-érès et durant longiemes. Dans le ces où en les vernit, les procédés peuvent varier : le plus bimple consiste à projeter dans te four, vers la fin de la cuissen; du set marin, qui opère à la serface des pièces une vitrification qui les récouvre. Les filets et autres dessins bieus qui orient quelques grès principalement en Allemagne, problemant à l'aide du cobait. Les gibe non verhissée et poreix servent à faire les al ca-grèxes.

Des grès fins, qui imitent les peteries antiques, et entout les reases étrusques, ne différent guive des précédents que par leur pâte; plus fine et plus soignés. On en fabrique au Japon., en Chiab, en Allemagne, en France et en An-

GRESHAM (Sir THOMAS); qui constituisit à ses fruis la hourse de Lendres, était le fils teulet de Richard Greinem négociant distingué, et maquit à Londres, en 1519. Élevé à Cambridge, il apprit le commerce sous la direction de son frère, et no tarda pes à acquérir une fortune constitutable par ses spéculations, aussi hardies que bien combinées. Il dit aux reines Marie et Élisabeth les mêmes vervieus, en fait d'argent et d'opérations de banque, que son père aveit pu rendre à Hestri VIII. Gaice à ses efforts; le flésse de l'usute disparut de la place Londres, et les emprunts auxquels la couronne se treuva obligée d'avoir recouns surent dés-iers contractés dans le pays même. La reine Élisabeth, qui Peslimeit perticulièrement et qui le consultait souveat: en matières de politique, lai conféra le titre de sentehand rouel et en 1559 le créa beronnet. Dans sa maison, où négatit un luxe tout princier, il resevait souvent les permanages les plus distingués de la cour. Comme monument de sa y inéresité, il fit construire à ses frais, ess 1866, ia Bourse de Londros. On no sait pas au juste quand édifice fut achevé; mais le 22 janvier 1570 la re chez sir Thomas Gresham, puls, à sa sectic de Cable, elle alla visiter le nouvel édifice, et le fit precissor, au bruit des trompettes, Bourse royale. Dès l'année 1666 un violent incendie réduisait cette Bourse en cendres. Un nouvel édifice, construit dans de plus larges proportions, mais sur le més plan, pour la remplacer, a égulement été détruit pas un incendie le 10 janvier 1838. Greshem mourut le 21 novembre 1879, ne laissant d'autre béritier qu'une fille naturelle.

Aux termes de son testament, se maison fut transfermée en un collége, qui porte encore enjourd'hui son nom. Chacun des sept professeurs attachés à cet établissement devait avoir, outre le logement gratuit, un traitement ammel de 50 livres sterling prélevé sur les produits du local de la Bourse. Au dix-septième siècle, ce collège, qui possédait des professeurs distinguée en teus genres était très-fréquenté; mais au siècle suivant l'institution tomba en décadence. En 1768 le gouvernement acheta la maison de Gresham, qui ne convenuit plus pour l'abage indiqué par le testateur, et transports le collège de Gresham à la Bourse même. Les professeurs virent élever par la même occasion leur traitement de 50 à 100 livres sterling, et en verta d'un acte spécial du parlement obtinrent la permission de se marier.

GRÉSIL. Sur le sommet des hautes montagnes, même en été, en hiver, dans nos climats, et surtout dans les mois de mars et d'avril, il tembe une espèce de grêle dont les grains ont la grosseur de ceux de chenevis : c'est ce phénomène que nous appelons grésil. Le grésil dissère de la grêle par sa grosseur et sa contexture. Quand on examine un grêlon attentivement, on observe que son centre est occupé par un globule de glace spongieuse, autour duquel s'est formée une enveloppe plus ou moins épaisse de glace dure et transparente. Le grésil, au contraire, présente un globole dépourvu de transparence : on dirait un flocon de naige comprimé; quelquesois, néamnoins, le grain est couvert d'une couche mince de glace transparente. Pourquoi ne tombe l'il pas du grésil en été? Comment se forme le grésil ? C'est ce qu'on ignore complètement. Nous croyons donc qu'il serait tout à sait inutile de rapporter ici les opinions que divers savants ont émises sur ce phénomène.

GRÉSIVAUDAN. Voyez GRAISIVAUDAN.

tı

ı

GRESSET (JEAN-BAPTISTE), l'un de nos poêtes les plus gracieux et les plus spirituels, naquit en 1709, à Amiens, où son père exerçait les fonctions d'échevin, et mourut le 16 juin 1777. Il fit ses premières études dans sa ville natale, chez les jésuites, et alla les terminer à Paris, au collège Louis le Grand. C'est à l'âge de vingt-quatre ans qu'il composa Vert-Vert, ce chef d'œuvre de grâce, de finesses et d'esprit. Comme il portait encore l'habit de jésuite, Gresset ne confie son poëme qu'à un petit nombre d'amis; mais il était impossible que le secret sut fidèlement gardé sur une production aussi originale : des copies manuscrites coururent dans tout Paris; ce joli poeme fut l'objet de l'entretien général à la cour et à la ville, et bientôt on l'imprima à l'insu de l'auteur. Le poëme de Gresset sut tout un événement dans le monde littéraire : chacun voulut connaître le nom de cette muse piquante et facile, qui brodait sur le canevas le plus léger tant de choses brillantes, les mieux relevées, et du meilleur goût. J.-B. Rousseau, dans sa correspondance, appelle Vert-Vert un phénomène littéraire. On sut bien surpris d'apprendre que ce phénomène était sorti de la plume d'un jeune jésuite habitant la mansarde d'un collége, où il donnait des répétitions. Cela sentait si peu la poussière et le pédantisme de collége! Gresset continua ses débuts brillants par différentes productions, qui le maintinrent à la hauteur où l'avait placé l'opinion publique : Le Carème impromptu, Le Lutrin vivant, Les Ombres et La Chartreuse, que Rousseau préséra ensuite à Vert-Vert, révélèrent un poête tout à sait nouveau, original, éloigné de toute imitation, et ne consultant que sa verve. Le succès de Vert-Vert fut si grand, qu'il valut à son auteur une sorte de disgrace. La sœur d'un ministre, qui était supérieure d'une des maisons de la Visitation, ne pardonna pas à Gresset d'avoir tourné en plaisanterie les mœurs des couvents : elle porta plainte contre lui, et par suite Gresset, qui professait les humanités à Tours, fut transféré à la Flèche. La il s'essaya à traduire les Eglogues de Virgile; mais ce travail ne lui réussit pas : « Cette traduction, dit La Harpe, n'est proprement que l'étude d'un commençant, qui annonce de la facilité et de l'oreille : c'est une paraphase négligée et languis-

Entin, fatigué de sa vie de collége, Gresset jeta le froc aux orties, et revint à Paris : il avait alors vingt-six ans. L'accueil empressé qu'il y reçuf l'encouragea à se livrer à des travaux plus sérieux : il aborda la tragédie. On peut dire qu'il échoua complétement dans cette tentative : sa tragédie d'Édouard III, qu'il fit représenter en 1740, n'eut aucun succès. Il n'y a ni intérêt ni vraisemblance, ni entente de la scène. Sydney, autre tragédie, jouée en 1745, quoique écrite d'un style égal, ne put se soutenir au théâtre. Le talent gracieux et fini de Gresset s'accommodait mal des exigences dramatiques de la tragédie, et en général de toute poésie d'un genre élevé qui demande de la noblesse et dels grandeur : aussi ses odes sont très-elles-faibles. Mais il prit glorieusement sa revanche dans la comédie. Le Méchant est sans soutredit l'une des meilleures pièces comiques du se-

cond ordre que nous ayons; et Voltaire, qui lui reproche de n'être pas

Des mours du temps un portrait véritable,

n'a rien dans son théâtre qui approche du Méchant. Les caractères de cette comédie sont empreints de vérité; le style en est toujours égal, choisi et élégant; un grand nombre de vers sont passés en proverbe: on préténd qu'il en emprunta les traits les plus saillants à la Société du Cabinet vert, que présidait Mand de Forcalquier. Ici s'arrête sa carrière giorieuse; ses autres productions n'ont ni l'éclat, ni la verve, ni l'intérêt de celles que nous venons de citer.

Gresset fut retu à l'Académie Franțaise en 1748; mais quelques années après îi quitta Paris pour aller se fixer à Amiens, sa ville natale, où il fonda, avec la permission du roi, une académie dont il fut din président. Bientôt ses idées fournèrent à la dévotion : îl rétracta lui-mème ses ouvrages dans une lettre rendue publique, où il traitait la poésie d'art dangereux. La bile de Voltaire s'en émot violemment : dans son intolérance philosophique, il poursuivit Gresset de ses sarcasmes et de ses injures, lui refusant toute espèce de talent :

Gresset, dout du double privilège D'être su collège un bel esprit mondain, Rt dans le monde un homme de collège.

Il écrivit que La Chartreuse et Vert-Vert étaient des ouvrages tombés; enfin, il s'oublia jusqu'à écrire: « Et ce pelissen de Gresset, qu'en dirona-nous? Quel fat ergueilleux ! - Quel plat fanatique! » Cette conduite de Veltaire fut pon généreuse : Gresset avait été l'un des admirateurs les plus chauds de son talent; il avait même pris souvent sa défense, netamment à propos d'Alzire.

Dans sa retraite, Gresset ne produisit plus rien digne de lui : ses poëmes du Gasstin et du Barrain magnifique ne peuvent faire soupçanger l'auteur de Vert-Vert, et le discours qu'il prononça en 1774 à:l'Académie, comme directeur; ters de la réception de Suard, est sans contredit l'un des plus plats que le docte corps ait jamais estendus. Sur la fin de ses jours, il fut comblé des faveurs de la ceur : Leuis XVI lui envoya des lettres de noblesse, et Monsteur, depuis Louis XVIII, lui donna la place d'historiegraphe de l'ordre de Saint-Lezare. Une statue en markre lui a été élevée à Amiens, en 1851.

GRETNA-GREEN, hameau du comté de Dumfries. en Écosse, qui, par suite de son voisinage de la frentière d'Angleterre, est devenu le sefuge de tous ceux qui veulent contracter mariage sans le consentement préalable de leurs parents on tuteurs. L'ancien droit canonique continue toujours à être en vigoeur en Écosse. D'après les dispositions de ce droit, toute déclaration de mariage de deux individus faite en présence d'un prêtre, d'en juge de paix, d'un notaire ou autres témeins honorables; est considérée comme un mariage accompli, punissable, il est vrai, d'une longue détention, aux termes de la lei, lorsqu'il n'est pas auivi de dispenses, mais qui n'en denseure pas moins indissoluble. Lorsque, sous le règne de Georges II, cette loi cessa d'être valable en Angleterre, tous ceux qui voulaient sans le consentement de leurs parents contracter, une union consacrée en quelque sorte par la loi, se rendirent en Écosse et plus particulièrement à Gretna-Green, ou plutôt à la paroisse de springfield, dont dépend ce hameau, attendu qu'en Angleterre on considère comme vaiable tout mariage contracté à l'étranger suivant les lois du pays. Le hasard ayant voulu que le juge de paix de cet endroit, par-devant lequel eurent lieu à ce moment la plupart de ces déclarations de mariage impromptu, exerçat la profession de maréchal ferrant, l'opimon s'est généralement accréditée, mais à tort, que le maréchal-ferrant de Greena-Green avait le privilége de rendre légales les unions clandestines. L'un de ces juges de paix, abusivement qualifiés de forgerons, mournt en 1849, laissant une fortune considérable. Il se faisait payer de 10 à 20 guinées par marrage, selon les moyens des époux. Les de-

clarations de mariage avaient souvent lieu aussi devant le euré de Springfield, lequel, pour bdeler le mariage le plus vite possible, lisait les prières eccléstastiques dans l'auberge même de l'endroit. A l'époque du règne de Charles II, dont nous parlons, ce curé s'appelait David Laing, et ce fut son als qui ini succéda dans sa sure. Jusqu'en 1833 plusieurs centaines de mariages étaient contractés ainsi chaque année; mais par suite d'une loi intervenue à cette date, et qui punit les mariages clandestins, le nombre des mariages célébrés à Greina-Green ne va plus guère qu'à cent, bon an mai an,

[Greina-Green est le premier hameau qui se présente sur la frontière d'Écosse, quand on suit la route de Londres à Édimhourg. Il ne se compose que de quelques maisons et n'a qu'une seule auberge, devant laquelle s'étend une petite pelouse verte, d'où le hameau a sans doute tiré l'épithète qui termine son nom. Springfield, au contraire, est un joli village, composé d'une quarantaine de maisons, toutes proprenent bâties et couvertes en ardoises. Quoique placé à une très-petite distance de la route, ce village ne saurait, être aperçu du voyageur : un rideau d'arbres assez épais en dérobe la vue, comme si l'on eût voulu soustraire aux recherches des parents alarmés le lieu où leur présence pût prévenir la formation de nœuds réprouvés par leurs préjugés ou leur tendresse. On ærrive à Springfield par un chemin fort raboteux. A l'entrée de la rue principale s'offre une mau-vaise auberge : c'est là le temple de l'hymen. On y entre ; on est introduit dans une chambre presque nue, où il n'existe pour tout ameublement que deux chaises en bois blanc, deux tables et un vieux tapis : c'est là le sanctuaire, c'est là l'autel. La mise toute laique du prêtre de ce temple est, par sa veinste, en parfaite harmonie avec la panvrete du lieu. Les amants qui sont venus pour réclamer son ministère se présentent à lui : il leur demande si leur intention est de se prendre pour époux, et sur leur réponse affirmative, il les marie par une cérémonie tres-courte. Cela fait, il les invite à déclarer hautement, chacun à leur tour, en présence des témoins, qu'ils sont l'époux l'un de l'autre, et le mariage est accompli. Mais si le mariage est accompli, il n'est point consommé; et comme le consécrateur croît de son devoir de rendre l'union aussi complète, aussi intime, aussi réelle que possible, afin de pouvoir certifier et jurer au besoin qu'elle est irrévocable, il conduit les deux époux au fond de la chambre, et fait jouer un ressort qui ouvre une porte secrète, jusque là invisible, par laquelle ils entrent avec lui dans une autrepièce : cette pièce est la chambre nuptiale..... Au bout d'un certain temps, ils sortent tous trois de ce se-

Dans ces espèces de mariages, les trois témoins sont ordinairement le prêtre, la maîtresse de l'auberge et le pos-tillon de la chaise de poste qui a amené les deux amants : ce dernier, par la place qu'il a occupée près du couple durant tout le voyage, étant plus apte que tout autre à attester qu'aucune violence ni menace n'a été employée pour contraindre la demoiselle au mariage. La seule présence des rois témoins rend valables les unions ainsi contractées, parce que les lois écossaises n'exigent pour la validité d'un contrat qu'un nombre suffisant de témoins. De refour en Angleterre, les couples anglais unis à Springfield consacrent ordinairement de nouveau leur union par un mariage en forme. En France, cette formalité n'est même pas nécessaire lorsque le mariage y a été précédé des publications exigées par la loi civile, notre loi reconnaissant comme valables les mariages contractés en pays étranger lorsqu'ils ont été célébrés suivant les formes usitées dans ce pays.

Des noms célèbres figurent sur le registre de Gretna-Green. Nous citerons entre autres ceux de lord Erskine et de lord Eldon, anciens présidents de la chambre des lords; de Shéridan, du comte Westmoreland, de l'honorable Charles Law, fils de lord Ellenborough; de sir Thomas Leth-bridge et de Jein Lethbridge, son fils, jaloux dans cette circonstance de marcher sur les traces de son père; de Charles-Ferdinand de Bourbon, prince de Capoue, fils de François I^{er}, roi des Deux Siciles, marié, le 7 mai 1838, à Pénélope-Caroline Smith ; enfin, à la date du 5 novembre 1845, les noms du capitaine de husaards Ibledson et d'Addela Villiers, fille du comte de Jersey. Paul Tur.] En 1857 un acte du parlement interdit formellement ces

unions il icites.
GRETRY (André-Erner-Modeste), né à Liége, le 11 février 1741, de parenta pauvres et obscurs, chez lesquels la profession de musicien était héréditaire, fut placé en qualité d'enfant de chœur à Saint-Denys. « Je demandal à Dieu, dit-il, qu'il me fit mourir le jour de ma première communion si je ne devais être honnête homme et bon musicien. Le ciel enfendit la naive prière de cet enfant, Gretry se rendit aussi estimable par ses qualités privées et sa conduite morale que digne d'admiration par ses talents et son géné. Aussi sa carrière fut belle! Piccinni l'applandit à Rome, Voltaire accueillit sa jeunesse, prédit sa gloire, et voult faire pour lui des opéras-comiques; J.-J. Roussean copia sa musique, Arnaud et Suard protégèrent son début, Marmontel le produisit sur la scène, Grimm et La Harpe, l'appelaient le premier des compositeurs dramatiques. La effet, s'il n'a pas travaillé dans le genre le plus difficile et le plus noble, si sa musique n'est pas aussi énergique, aussi savante que celle de bien d'autres compositeurs, a il n'a pas appeid à son secours l'artillerie de l'orchestre, quelle musique est plus vraie, dit plus juste les paroles suivant feur deciamation naturelle, est plus fraiche, plus spirituelle, plus variée et plus chantante? On lui reprochait des fautes d'harmonie : « Je sais que f'en fais quelquefois, répondait li; mais je veux les faire. » Revenu d'Italie, il apporta en France ce goût de mélodie simple et pure dont Philidor, Duni et Monsigni semblaient seuls y avoir eu le secret Le Huron commença sa réputation, et une soule de charmants ouvrages, qui se succédèrent avec rapidité, l'éta-birent chaque jour sur des fondements plus solldes. Lucile, Le Tableau parlant, Silvain, Les Deux Avares, Zémire et Azor, La Fausse Magie, Le Jugement de Midas, L'Àmant faloux, Richard Cour de Lion, L'Epreuve villageoise, La Caravane, Panurge, charmeront toujours les oreilles musicales, en offrant en même temps des sujets d'étude aux compositeurs assez clements pour convenir que dans un opéra le poême est quelque chose et a même droft de commander la musique. Au reste, la théorie de Grétry a été exposée par lui dans un ouvrage où il raconte sa vie avec candeur, avec bonhomie, et où il apprécie es ouvrages avec autant de finesse que de franchise. Mais quand il vise à la philosophie, la fecture de ses Essais de vient empyeuse et penible, ce qui doit nous faire moins re-gretter les Réflexions d'un Solitaire, dont il avait achevé le sixième volume peu de temps avant de fermer les yeux. Il mourut le 24 septembre 1813, à Montmorency, où il avait acheté la petite maison qu'avait longtemps avant lui hubitée J.-J. Rousseau, et à laquelle est resté dans le pays le nom d'Ermitage. Il avait légué son cœur à sa ville natale. Le mari d'une de ses nièces refusa de céder ce legs : il y eut à cette occasion un procès qui ne se termina qu'en 1828, et où les magistrats de Liége ne furent pas toujours traités avec impartialité par leur adversaire. Enfin , ils se justifièrent d'une manière éclatante, et un monument confié au ciseau du sculpteur Geels a payé au grand musicien qui n'est plus la dette de ses compatriotes. DE REIPPERBERG.

GREUZE (JEAN-BAPTISTE), peintre français, né à Tournus, vers 1725. Ce délicieux pointre de genre laissa deviner de bonne heure le penchant irrésistible qui l'entratoait vers son art. Aussi h'était-ce que discussions perpétuelles avec son père, qui avait juré de faire de lui un bon commerçant Tout fut mis en usage pour le faire renoncer à ses projets d'avenir; rien ne put dompter ce caractère opiniatre et déterminé. Son père, lassé de combattre un parti pris, le consia, fort jeune encore, à un nommé Grandon, peintre de portraits, qui allait à Lyon, et qui plus tard, partant pour Paris, ne manqua pas d'emmener son élève, qui assonçait

deià les plus heureuses dispositions. Ce sut après quelques années d'études dans cette capitale qu'il so lit connaître par sa première œuvre : Le Père de famille expliquant la Bible à ses enfants, tableau qui pouvait à lui seul faire une réputation. Il fut suivi d'un grand nombre d'autres, parmi lesquels nous nous contenterons de citer : La Mère bien almée, Le Retour du Fils ingrat, Le Mauvais Père, La Dame de charité, Le Père paralyique, Le Gâteau des Rois, La pelite Fille au chien, La jeune Fille qui pleure son oiseau mort, L'Enfant au capucin, Sainte Marie Egyptienne, et au dessus de tous, L'Accordée de village, suave composition que la

gravere a reproduite à l'infini.

Greuze alla en Italie étudier les sublimes peintures de l'ancienne reine du monde. Il voulait composer à son tour de grands tableaux d'histoire. Il ne lui suffisait pas d'exciter les douces émotions de la soule, il voulait encore commander à son admiration. Il échona, et donna prise à la médisance de ses nombreux ennemis. L'Académie de Peinture, reconnaissant néanmoins à Greuze le rare talent qu'elle ne pouvait lui refuser sans injustice, l'invita à présenter un tableau pour sa réception. Greuze, jaloux de se présenter aux doctes académiciens avec le fitre et les prérogatives de peintre d'histoire, n'eut pas de repos qu'il n'eût achevé son grand tableau de Septime-Sévère reprochant à son fils Caracalla d'avoir vouln attenter à sa vie. Le malheureux sut mal récompeusé de son ambition, et la haine que lui portaient ses futurs collègues n'eut qu'à s'applaudir du nouvel éches qu'il éprouva. Ils persistèrent à le refuser comme peintre d'his-toire (titre qu'à la vérité il ne méritait pas), et ne voulurent l'admettre que comme peintre de genre

Greuze finit ses jours le 21 mai 1805. Père de deux jeunes filles, il ne subsistait avec elles que du mince produit de son travail. Son nom est le seul bien qu'il leur ait laissé.

V. DARBOUX.

Les tableaux de Greuze ont maintenant un grand prix dans les ventes. Une Jeune fille en buste tenant une colombe fut achetée 35,000 francs par un Anglais, en 1847. La même année lord Hertford payait 34,000 francs un autre Greuze provenant de l'ancienne galerie Boursault. En 1851, une Sainte Madeleine de Greuze était adjugée à 8,600 francs. En 1853, une tête de jeune fille, intitulée La Prière, se vendait encore 2,500 fr.

GREVE. On désigne par ce mot les bords des rivieres ou des me re que les basses caux laissent à découver, etq'i sont couverts, soit de gravier, soit de galets, soit de gras sable. On a longtemps désigné à Paris sous le nom de grève la partie du rivage de la Seine qui avoisine l'hôtel de ville. La place de l'Hôtel de ville s'est longtemps appelée place de Grève, et c'est là que se firent les exécution, capitales ju qu'à la révolution de Juillet. La Grève s'éten. dait alors jusque sur le port au bli;, du côté du pont Louis-Philippe à l'endroit où se trouve aujourd'hui le quai exhaussé de l'Hôlel de ville. Auparavant, la Grève était sou-

vent inondée et la circulation interrompue.

C'était de temps immémorial, comme c'est encore de nos jours, à la Grève que se réunissaient le matin les ou-vriers en bâtiment, à l'effet de s'y renseigner mutuellement sur les travaux en voie d'exécution, et de s'y faire embaucher par les divers entrepreneurs syant besoin d'un plus grand nombre de bras. Dans ces derniers temps, les questions relatives à une plus juste répartition, entre les maîtres et les ouvriers, des fruits du travail commun et à l'élévation des salaires, qui en est le résultat inévitable, se sont surtout agitées dans ces groupes, ordinairement inossensis, de travailleurs demandant avant tout à vivre en travaillant, ce qui, par le temps qui court, n'est pas toujours chose facile. Trop souvent du choc des intérêts ainsi mls en présence ont surgi de ficheuses coalitions, qui ont en pour résultat de suspendre tout travail. Ces interdits lancés sur tous les ateliers et chantiers ayant pour résultat d'am ner encore plus d'ouvriers que de coutume sur la place de Grève, l'usage s'est établi, dans les divers corps d'état, d'appliquer le mot grève à toute interroption du travail provenant des coalitions; et l'on dit aujourd'hui faire grève, se mettre en grève, i our désigner que telle on telle catégorie de travailleurs met pour condition à la reprise du travail le redressement préalable des griefs dont elle se plaint, et qui presque toujours se résument en demandes d'augmentation de salaire. Il est bien rare, du reste, que les grèves amènent le résultat cher ché, les mattres ayant toujours plus de capitaux à perdre que les ouviers, et les machines venant toujours tror facilement remplacer les bras.

La grève on coalition était au nombre des délits et punissable pour qui s'en rendait coupable d'un em ri onne ment d'un à tros mois, et pour les chefs de deux à cinq ans. La loi du 25 mai 1864 a sbrogé ces dispositions du Code pénal; elle a reconnu aux ouvriers le droit de cesser le travail, droit fondé sur la liberté humaine, et n'a réputé délictueuses que les menaces, violences, voirs de fait et manœuvres frauduleuses ayant pour hut de porter atteinte à cette même liberté. Après la promulgation de cette loi, on vit au-sitôt se déclaver, dans un grand nombre de corps d'état, de vastes grèves, ayant pour objet la hausse des salaires; la plupart réussirent, soit que les patrons ne fussent pas en mesure de résister, soit grâce à l'appui donné par l'Association internationale, qui s'était formée à Londres. Il y en eut d'autres, comme celle des cochers des voitures publiques de Paris en 1865, celle des commis en nouveautés en 1866, celle des ateliers Schneider au Creuzot en 1968, qui avortèrent. C'est de l'Angleterre, où l'organisation puissante des trades unions les a con tamment soutenues, que les grèves se sont répandues sur le continent; ce rtaines industries en ont subi de générales dans l'Europe centrale. En somme les grèves ne sont qu'un moyen bien impa rfait de résoudre des difsicultés qui exigent de part et d'autre autant de loyauté que de sang-froid. Aussi les ouvriers paraiss n'ils l'avoir compris et sont-ils résolus à n'y plus recourir qu'après avoir au moins épuisé toutes les voies de conciliation. Cependant aucune grève n'a produit en Europe une plus grande sensation que celle des ouvriers agricoles de l'Angleterre centrale, laquelle avait été organisée par un intelligent vaiet de ferme nommé John Arch, au mois d'avril 1872, et qui durait encore en 1873.

GREVY (JULES-FRANÇOIS-PAUL), homine politique, né à Mont-sous-Vaud ez (Jura), le 15 août 1813, de parents cultivateurs, fut éle vé au collège de Poligny, et vint (aire son dioit à Paris. Inscrit au tableau des avocats en 1837 il défendit plusieurs accusés dans l'affaire des 12 et 13 mai 1839, et ll oc: upait une certaine position au Falais lorsque éclata la révolution de F évrier. M. Ledru-Rollin le nomma aussitôt commis-aire du gonvernement dans le départe-ment du Jura. Choisi le premier pour représentant à la Constituante par ce département et l'un des vice-présidents de cette assemblée, il sit partie du comité de la justice, et attecha son nom à un amendement à la constitution qui repoussait le principe de la création d'un président de la république, et ne voulait qu'un conseil des ministres nommé et révoqué à volunté par l'assemblée. Cet amendement, qui eut épargné à la France un nouveau coup d'Etat et le réta blisseme: t de l'em; ire, fut rejeté par 643 voix contre 158. Partisan déclaré du g néral Ca vaignac, il vota constamment contre le gouvernement du 10 décembre, et nommé rapportent des diverses propositions ayant pour objet la dissolution de l'Assemblée constituante, il les combattit de toutes ses forces. Rééiu le premier dans le Jura à l'Assemblée législative, il vota avec l'extrême gauche, parla en faveur de la liberté de la presse, contre la loi relative à l'état de siége, et demanda par un amendement, qui fut rejeté, que le chemin de fer de

Lyon fût exécuté par l'État.

Quoique républicain convaincu, M. Grévy ne sut point compris parmi les proscrits du 2 décembre. En quittant la

scène politique il reprit le barreau et s'isola dans sa profession. Ce ne fut qu'en 1868, lorsque l'empire penchait vers la ruine que, cédant aux sollicitations de ses amis, il consentit à présenter sa capdidature dans une élection partielle du Jura; 22,000 suffrages l'envoyèrent sièger au Corps législatif. En même temps le barreau de Paris le choisit pour bâtonnier de l'ordre. A la Chambre, il se montra tel qu'on l'avait toujours comma ferme dans ses con-victions, modéré dans ses discours; il prit la parole à plusieurs reprises et sut se faire écouter de ses adversaires. Après la révolution du 4 septembre, il se retira dans son département. Élu député le 8 février, 1871 il résuma son programme par cette phrase : « La république, tou ours; la paix, sauf ievanche, par toi a lea moyens accepiables. » Lorsque l'Assemblée constitua son bureau, M. Grévy en devint president à la presque unanimité des voix (16 16vrier). Le même jour, il présenta, de concert avec M. Dufaure, une proposition ayant pour objet de faire nommer M. Thiers ches du ponvoir exécutif de la république. Jusqu'au 24 mai 1871 il ne cessa d'être réélu dans ces difficiles fon tions qu'il occupait avec une impartialité et une calme

énergie, qui lui ont concilé les sympathies générales. GREY. Il existe en Argieterre deux familles aristocratiques de ce nom : les De Grey et les Grey.

La première rattache son origine à Bollon, chambellan du duc Robert de Normandie. C'est à cette famille qu'appartenait Jane G ray, qui occupa pendant quelques jours le trône d'Angleterre à la mort d'Henri VIII. Le dernier comte de Grey, né le 8 décembre 1781, remplit de 1833 à 1835 les fonctions de premier lord de l'amirauté, de 1841 à 1844 celles de vice-roi d'Irlande, et reçut en 1845 le cordon de Jarretière. Il mourut en 1859, léquant ses noms et titres à son neveu. Georges, fils de lord Rison, né en 1827, ct créé marquis de Rison en 1871.

La second e famille Grey, les Grey de Chillingham et d'Howick, et une maisen du Northumberland datant du treix ème siècle. De Thomas descendaient la branche des lords Grey de Werke, éteinte en 1706, et sir Edward Grey de Howick (mort en 1632), dont l'arrière-petit-fils, Henriquiteré baronnet en 1746. Son quatrième fils lutsir Charles Grey, né en 1729, qui se distingua dans la guerre de sept ans en qualité d'aide de camp du prince Ferdinand de Brunswick, servit esquite en Amérique, et sul promu en 1782 au grade de lieutenant général. Appelé eu 1794 au commandement en chef de l'armée des indes occidentales, il opéra de concert avec l'amiral Jervis, et s'empare de la plus grande partie des possessions françaises dans, les August les la 1806 il fut créé vicemte de Housick et comés Grey. Il mourul le 14-novembre 1807.

GREY (CHARLES, comte), file afné du précédent, naquit le 13 mars 1764, dans le Northumberland. En 1785 il fut élu député des Communes. Son premier discours eut pour objet la discussion d'un traité commercial entre l'Angleterre et le continent. En peu de temps il acquit dans la chambre un crédit tel, qu'il fut appelé à faire partie du comuse chargé de suivre la célèbre accusation dont Hastin ge fut l'objet. Plus tard il fonda avec Landerdale, Erskine et Whitbread la Société des Amis du peuple, dont le but était la réforme du parlement. Dévoué ainsi corps et âme au parti whig, il ne faut pas s'étonner qu'il ait appuyé la politique de l'opposition, qui consistait à soutenir l'impératrice Catherine contre le sultan. Pitt voulait déclarer la guerre à la Russie, pour affaiblir cette puissance, dont l'accroissement l'inquiétait. Mais, contrarié par une majorité par-lementaire de 83 voix, il abandonna son premier projet. Les événements ont prouvé depuis que Pitt était dans le vrai ; et assurément, s'il y a quelque chose à déplorer dans la conduite politique de lord Grey, c'est sen vote relatif à l'occupation d'Ockzakow.

En 1791 Grey fit de louables tentatives pour améliorer la condition des prisonniers pour dettes et pour introduire dans la loi des dispositions favorables au débiteur mullieureux. En 1793, à l'accession du vote de Padreses, consurant les messeus du gouvernement, il procieme de nouveau etsein du parlement la nécessité immédiate de le réferent parlementaire.

Il condamnait hautementia guerra centre la France. Mé moins, les hostilités une fois commencées, ni lui ni ses emis ne firent rien qui pat affaiblir les remources matériell gonvernencht. En 1796 il propess une advesse un mei -pour l'engager à traiter avec la France. En 1799 il pronença. un long discours en favour de l'asion législative en l'Angleteure et l'Irlande, mesure à laquelle il d'appea 1880. Durant la même session il proposa, pour la trai-nième fois. le plan de réferenc parlementaire dent il poursième fois, le plan de réferme parlementaire deut il pour-suivit ensuite constamment la réalisation, et qui pour le troisième fois let esseuse reposses per une immense mejorité. En 1801 lord Grey se prononça contra la guerre evec la Suède et le Danemark, et protesta avec chaleur contre l'application à l'Irlande du seditions meetings bill. Les négocianta de Stockholm, recognaissante, lui décembrent une médelle portant l'inscription attivante : « Am cosmopolite vertueux, détendant avec énergie les druits an-ritmes des nations devant l'assemblée du peuple britennique...»

A la mort de Pitt, Gray, comme un des cheia de l'opposition, fut créé par Fox (qui succéda à son ulvei Pitt comme premier ministre) premier lord de l'amiranté. Fex. n'ocenpa que quelques mets sa haute position. La mort l'enleva à la fin de 1806. Grey le remplaga eux affaires étrangères, et diriges pendant un court especa de temps l'administration du pays. En 1807 il grapasa, comme ministra, un bill pour l'émancipation des catholiques; mais le roi e'y. oppose, et Grey donns en démission. Bientôt après, il succédait à son père dans la chambre des pairs.

En 1810, la comte Grey blâma avec une juste sévérité l'expédition de Fleasingue. A cet égard il eut raison, mais les événements se chargèrent de donner tort à son opposition aux expéditions d'Espagne et de Portugal. Pendant les sessions de 1812 à 1814, lord Grey se montre en touteoccasion l'éloquent désenseur des catholiques. En 1814 il demanda des explications concernent les traités qu'on allait. ratifier, spécialement sur les négociations relatives sux frontières de l'Italie et de la Pologne. En parlant de la maiheureuse Pologne, Grey exprimait combien il déplomit le sort, de cette nation si chevaleresque. Après le retenr de Napoléon de l'île d'Elbe, le noble pair voulait que son pays se bornat à garder la défensive; on sait que ses généreuses intentions ne furent point suivies. Lorsque Canning arriva au pouvoir. Grey se sépara de tous ses amis politiques. du due de Devonshire, des lords Lansdowne, Carlisle et Holland, de MM. Brougham, Mac-Intoch, et même de soa beau-fils, M. Lambton. Tous ils prétèrent leur aide au ministère Canning; tandis que Grey le combattif avec la plus grande amertume; hostilité qui a lieu de surprendre, et qu'il faut expliquer par des motifs personnels, Basée sur des froisements d'amour-propre, cette bostilité dégé-néra bientôt en une opposition passionnée, indigne, il faut le dire, et des antécédents et du caractère de Grey. C'est ainsiqu'il contribua avec le duc de Wellington à faire rejeter le bill sur les céréales présenté par Canning; conduite qui fut aussi applaudie par les ultra-teries que blémée par les libéraux. Le duc de Wellington, devenu premier ministre en 1829, offrit une place dans son cabinet à lord Grey; mais celui-ci la refusa, ce qui ne l'ampécha pas de dé-fendre le projet ministériel pour l'émancipation des catholiques.

Après la dissolution de l'administration de due de Weilington, lord Grey fut nommé premier lord de la trésorerie. Il prit pour devise : Réforme, économie, nen-intervention; et s'il est juste de reconnaître qu'il se conforma religiousement aux deux premiers principes qu'il avait inscrits sur sa hanaicre, il faut bien avoner aussi qu'il respecta un pou moins celui de la non-intervention. Quoi qu'il en soit, l'histoire din de lord Grey que c'est à ce munistre que l'Angle-terre deit le bill de réforme, l'émunelpation des Noirs , la la liberté du commerce aves les lades, et bien d'autres réformes opérées dans le système de la législation de même que dans l'organisation municipale. Comme ministre, il premit beaucoup, et tint jusqu'à un certain point ses pro-messes. Sans aucun doute il est fait beaucoup plus et ses loyales intentions n'avaient pas rencontré tant d'obstacles à l'intérieur et au debors du cabinet.

A portir de 1886, Grey, arrivé à l'age de stixante-dix ans, crut que le moment de la retraite avait sonné pour lui. Il renonça alors à peu peus complétement sux affaires. Deux ans auparavant, il avait dosmé en démission comme ministre dirigeant et avait été remplacé aux affaires par lord Melbourne. Depais lers il ne prif la parole dans la cham-bre haute qu'en de très-rates occasions, et il mourat le 17 jaillet 1845.

Commise orestour personnentaire, lord Grey fut sans vival, non qu'il fut musi doux, sensi apécieux, aussi cassiule, sensi apte à joner un rôle, que l'était Robert Peel; mais il avait une grandeur de vues, une sincérité, une droiture, boans fui, une franchise, que Peel ne posséda jamais. Grey n'avait pas non plus la dextérité astucieuse et dangereuse de lord Stanley (lord Durby), sa mauvaist humour, si merdante et si tranchante; muis en revanche il avait plus de dignité plus de resenue, plus de mesore et d'usage. Moins diffus que tord Brougham, il m'avait ni l'humeur satirique ai la raffierie poignante de l'illustre jurisconsulte ; mais son style tanta posponire ou l'interes prissoneure ; inimi son syle était beauder plus clair et plus nel : il d'était janais velgaire, si familier, se personnel. Lerd Grey était surtout admirable dans ses répliques. Il semblait sions renver-ser ses ennemis anns pelus comme sens priméditation. J'attribue ce don mervellieux en partie à se promètique et à sa pénétration d'esprit, et en partie à l'habitude qu'il avait J'astribue que suite sons faits une senate d'indicate qu'il avait d'envisager son sujet sous tous ses aspects. Dans sa vie privée; lord Grey fet l'homme le plus simable et le plus re-communicable. Se taille était distinguée, son maintien puble, et ses traits éminemment aristocrafiques. Dans sa journesse, il" avait été d'une rare heauté. Les anciens suges de la Grèce ne furent point suges tous les jours, et lord Grey, lui aussi, ent son obté faible. Longempe renominé pour sa galanterie, il réussit auprès de feu le duchesse de Devonshire, lorsqu'elle était obsédés par le prince de Guilles, deve plus tard Georges IV. Il avait époneé, en 1794, la fille de lord Pessonby, de laquelle il cui treixe enfants.

A.-V. KHWAN,

avocat près la cour du Queen's Banch, à Londres.] GREY (Harmi-Groncus, IIIº comte), file ainé du précé dent, connu précédemment sous le nom de lord Howik, est ibre 1862. Il entre au parlement des 1829 dom: représentant de la ville de Winchelsen. Plus tard il fut élu par le comté de Northimberland. Pendant l'administra-tion de son père il rempit les fonctions de sous-sestéaire «Lest pour les celonies; et jesqu'au renversement du cabinot Melbourne en 1834, il y occupa celle de sous-secrétaire d'État de l'intérieur. Lorsque les whigs revinrent aux affaires l'atmée suivante, lord Howick fut nommé secrétaire pour le département de la guerre avec siège au conseil, emploi qu'il résigna en 1839, par suite de dissidences survenues entre lui et ses collègues. Il avait hérité du titre et du siège de son père à la chamre haute, quand, on 1846, il fut appelé à prendre le portefeuille des colonies dans le ministère constitué alors sous la présidence de lord John Russell. Dans ce poste, il fit preuve de taients incontestables, mais par son opiniatreté et par son orgueil aristocratique il se rendit très-impopulaire; et la conduite qu'il tint à l'égard des colonies, de même que la direction mafheureuse qu'il donna à la guerre contre les Cafres furent Pobjet des blames universels; aussi le considéra-t-on comme la cause principale de la chute du cabinet Russell en 1852. Depuis lors il se tint à l'écart des affaires publiques.

GREY (Sir Gronces), cousin du précédent, né en 1799, à

Gibitatar, où son père remplissaft les fonctions de commissaire ordonnateur de la marine. De juillet 1846 à février 1882 il tint le portefeuille de l'intérieur dans le cabinet de lord John Russell et Il le reprit dans celui de lord Palmerston (1659-1865). Comme ministre il a fait preuve d'une capacité réelle; et par ses manieres conciliantes il s'est acquis les sympathies et l'estime de tous les partis.

GRET (JANE). Voyes GRAY (Jane).

GREYTOWN: Voyes Nickragua. GRIBEAUVAL (JEAN-BAPTISTE VAQUETTE DE), célèbre ingénieur et officier d'artillerie, né le 15 septembre 1715, à Amiene, entra en 1732 dans l'artillerie, et était parvenu en 1735 au grade d'officier pointeur, lorsque le ministre de la guerre d'Argenson l'envoya à Berlin avec mission de lui faire un rapport sur l'artillerie légère de régiment introdufte par Frederic II dans son armée. Non-seulement il s'acquitta de cette tâche avec la plus grande exactitude, mais il présenta encore au ministre plusieurs mémoires im-portants sur l'état des frontières et des places fortes des pays qu'il avait parcourus. Nommé lieutenant-colonel en 1757, fi entra à peu de temps de là, avec l'autorisation du rol, au service de l'Autriche, avec le grade de général et le commandement supérieur du corps d'artillerie et des mi-neurs. C'est surtout grace aux dispositions qu'il prit lors du siège de Glatz, que cette place importante put être enlevée aux Prussiens. Dans l'art de miner les places, Gribeauval avait des principes à lui, tandis que le système de Bélidor, que Frédéric le Grand lui-même suivait avec une confiance absolue, était généralement adopté. Ce fut en 1762, à la défense de Schweidnitz, l'un des remparts de la Silésie, qu'il fit le premier essai de son système de mines; il défendalt cette place sous les ordres du feldzeugmeister Guasco contre Prédéric II en personne. Le roi fit jouer quatre grandes mines d'après les principes de Bélidor, autrement dites globes de compression; mals les excellentes contre-mines pratiquées par Gribeauval en annulèrent chaque fois l'effet; et partout où le roi de Prusse attaquait souterrainement ses canemis, il rencontrait des contre-moyens employés par l'assiégé avec une grande supériorité, de telle sorté qu'une place enlevée en deux neures l'année précédente par les Autrichiens coûts à reprendre soixantetrols jours de tranchée ouverte au roi de Prusse. Déjà. épaisé par tant d'efforts, il désespérait du succès; déjà même les ordres étaient donnés pour lever le siège, quand une bombe heureusement l'ancés vint complétement changer la face des choses. Elle amena l'explosion d'un vaste magazin de poudre, et par suité, l'ouverture d'une brèche praticable. Alors les Autrichiens durent capituler. Gribeauval devalt être présenté avec les autres prisonniers à son royal adversaire; mais, dans un premier moment de dépit, le roi refusa de voir l'homme dont le talent l'avait vaincu. Toutesoir. Frédéric le Grand' né tarda pas à revenir à des sentiments plus dignes de lui. Il manda Gribeauval à son quartier général, l'invita à diner à sa table, et le combia d'é-

loges.
L'impératrice Marie-Thérèse nomma Gribeauval féldmaréchal-lieutenant. Au rétablissement de la paix, il revint en France, où il rendit des services signalés dans tout ce qui a trait au génie et aux fortifications. En outre, la France adopta son système d'artiflerie. Nommé d'abord maréchal de camp, il fut créé fieutenant général en 1765; mais il tomba quelque temps de la en disgrace. A son avénement au trône, Louis XVI le nomma gouverneur du grand arsenal de Metz. Il mourut le 9 mai 1789. Il ayait organisé le corps des mineurs et perfectionné les manufactures d'armes, les forges et sonderies des arsenaux. Les officiers de son arme l'ont surnommé le Vauban de l'artillerie.

GRIBOJEDOF (Nicolas), poëte et diplomate russe, né vers 1794, à Moscon, entra de bonne heure au service, et occupait un emploi au ministère des affaires étrangères à Saint-Péterbourg , lorsqu'une aventure facheuse le contraignit à se rendre en Géorgie. Irrité par diverses mortifications qu'il avait essuyées dans la hapte société susse, il composa pendant son séjour en Asia ses Inconvénients de l'Instruction, comédie qui n'était pas son coup d'essai dramatique; car, familier avec les littératures anglaise et française, il avait composé déjà dans sa jeunesse plusieurs pièces de théatre. Dans cet ouvrage (dont le véritable titre, assez difficile à traduire, est en russe : Gore at uma), dans cet ouvrage, disons-nous, demeuré l'un des meilleurs du théatre national, parce que la vie de la société russe y est peinte au naturel, il a représenté avec une ingénieuse finesse et une mordante ironie les travers des classes à moitié instruites. Après avoir circulé manuscrite pendant près de neuf années, parce que, en raison des vives attaques qui s'y trouvent contre l'état de choses existant en Russie, l'auteur ne jugeait pas prudent de la remettre à la censure, cette comédie sut imprimée après sa mort et représentée en 1832 avec autorisation spéciale de l'empereur, après qu'on en ent supprimé toutefois les passages les plus scabreux. Bien que les Russes témoignent de la plus vive admiration pour un ouvrage qui à leurs yeux a le grand mérite de peindre avec une ironie pleine de vérité les vices et les travers de leur état social, il faut bien avouer que comme œuvre dramatique les Inconvénients de l'instruction répondent assez mai aux idées qu'on a en matière de théâtre dans les pays dont la littérature est plus riche et plus avancée.

Gribojedof fut un moment soupçonné d'avoir pris part à la conspiration du 14 décembre 1825. Après s'être complélement disculpé à Saint-Pétersbourg, il sut envoyé en 1829 en qualité de ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Téhéran, à cause de ses talents et de la connaissance de la langue persane qu'il possédait; mais il périt assassiné en même temps que tous les Russes qui résidaient dans cette capitale, le 12 février 1829, à la suite de l'irritation produite dans les masses par les conditions humiliantes de la paix

imposée alors à la Perse par la Russie.

GRIEFS, en latin gravamina, atteintes ou lésions graves contre lesquelles on réclame. Dans le langage ordinaire, les griefs sont les faits allégués par un plaignant pour justifier une plainte et les demandes reconventionnelles dont elle peut être l'objet. Dans l'ancien droit français, on donnaitaussi ce nom aux différents chefs d'appel qu'on proposait contre une sentence. Aujourd'hui encore le Code de Procédure détermine les délais dans lesquels doivent être signifiés les griefs d'appel. Dans l'ancien droit public allemand, par gravamine ou griefs on entendait les plaintes des états provinciaux au sujet des dénis de justice ou bien des abus administratifs, C'est ce que chez nous on appelait les doléances. On donna aussi plus particulièrement la dénomination collective de gravamina nationis Germaniæ aux plaintes des peuples allemands à l'égard des abus et des usurpations de pouvoir de la cour de Rome. En 1522, cent de ces gravamina ou griess surent signifiés au pape, et immédiatement imprimés à Nuremberg.

GRIFFE. On donne ce nom aux ongles crochus de certains mammifères carnassiers et des oiseaux de proie. Une légère analogie de formes a fait nommer griffes les acines de la renoncule des jardina.
GRIFFES DE GIROFLE. Voyes GROPLE.

GRIFFON. C'est le nom d'un animal fabuleux de l'antiquité, qui suivant la tradition ressemblait pour la grandeur et la force au lion, avait quatre pattes garnies de redoutables griffes et était pourvu de deux ailes ainsi que du bec crochu d'un oiseau de proie. Ce qu'il y a de certain en tout cas, c'est que l'idée de l'existence d'un tel animal vint d'Orient en Occident, et que la représentation en devint dès lors commune dans les arts. On trouve des figures de griffon sur les vases de terre les plus anciens avec d'autres figures de fantaisie, et Aristée est le premier qui, vers l'an 560 avant J.-C., en ait fait mention comme d'un animai chargé de veiller à la garde de l'or dans les profondeurs du nord de l'Europe, en Scythie, où il est en luite continuelle avec les arimaspes, race d'êtres à un seul œil. Suivant

d'antres. l'Inda, sersii la patrie, du guillon, qui possenit e sacré, au Soleil et, princes Agalement à la grade des mis d'or, Saivant Bottiger, le guillon at d'autres sonnetres au logues ne seraient que le produit de disnegination de griffon aurait beaucoup d'analogie avec le chiere b Molse. अस्पर्दात्कात्रक स्थाप्त कार्यकार हो।

Le griffen sel une figure d'équerement un mage dans l'art héraldique,: A p'y distingue per set creffen, donjours pointings, Il y appareit aussi comme perte fou, minis, alors toujours ares la guene à

nation : une variété de l'espèce humaines une sponde utiens originaires d'Angloterra, dont les poils sent dum, maiss, pou grigataria, il Angioristi, venis in jantés (réves Banaux) s'ene pariété d'une espèse de plante du grape érables Guster des-nais le inéme agentes gante qui ranfatipe le grap a àst atent, our Ladisoners

GRIGNAN. Voyer Dadus Departement do lab. GRIGNAN (FRANÇOISE MARQUIRER DE SÉVIGNÉ, DE tesse de), la fille la plus chérie de la pine simante et de la plus spirituelle des fammes. Elle magnit en 1668, est test que dura son emispee fut l'objet dessoins, les plus femiles et les plus éclairés. Elevée suriout dans les principes de la ghilosophie de Descartes, elle y pritees habitudes de se

qui la tinrent si souvent en garde contre le contegion des im-pressions trop, enthousiastes de sa mère, et costa draitere d'Ame qui, sous des apperences froides et quelque pes et dantes, devait plus tard soutenir en elle les plus notificem-timents de mèreset d'épouse dévoyée. M'is de Sévigné avait quinze, ans lorsqu'en 1663 sa mère la mena à la coure; Se beauté était, éblouissanta, sa bonne grace parfaite; et il lui suffit d'un pas dansé auprès du roi dans le Balles des Arts pour qu'on la proclamat la ples belle de la sque: Bensens'., le premier, lui donne en quatre vers son bravet peddique de beauté souveraine, et M., de Tréville d'éeria en la noyant: Cette beauté brûlers le monde. » Cette exclamation es-thousiaste, les charmes de Mile de Weyigné la justificient certainement; mais, à coup our aussi, as froide résorms, ess abord discret et prosque dédaigneux vanaient la démentie. La Fontaine la jugeait donc avec plus de tact et de fineme lorsque, vera la même temps, lui ayant dédié au fable du

Lion amoureur, il lui dit, déguisant le blame sous les termes

Vous qui naquites toute belle, A votre indifférence près.

voilée de l'élege :

C'est cette indifférence de Mile de Sévigué, cette gravité presque mospee contratiant d'une fisca si drange arec la vivacité spirituelle et cajeués de ca mère, qui tissant longtemps à distance tous les aderateurs, En 1669, quelqu'elle fut la plus jolie fille de France, au dire de Bussy, qu qu'elle n'eat pas moins de cent mille éens de dot, elle n'avait pas encore trouvé d'époux. Et à force d'ettendre, ayant déjà plus de vingi-ci-un ans, il fallut bien, qu'elle se mestrat contente du prétendant qui se présenta. C'était le come de Grignen, gestilhomme d'une des meilleures mainens de la Provence, mais déjà vieux, vent de deux femmes, dont le première lui avait laiseé deux filles; et réduit, par sa prodigalité, à une telle némurie financière, qu'il fit un emprant pour parvenir à se marier. Le mariage se conclut pourfant. M^{me} de Sérigné, un peu entêtée de la gentilhommeria de son gendre futur, ac s'était point enquis du resia. M. de Grignan, d'ailleurs, était fort en faveur auprès du roi, qui ne larda pas à le lui faire voir en le nommant licutement général du gouvernement de Provence pendant la minorité du duc de Vendôme, gouverneur titulaire. Le comte partit aussilôt pour sa province; mais compalissant aux angoisses de la marquise, il consentit à ne point emmener sa femme. C'est soulement plus d'une année après qu'il la rappela près

de dei. Man de Gilgaan quillans mate le 5 févriér 1871. Cadut plus qu'un escoud veuvage pour le pauvre marquise. Le premier avait commencé à vingt ens de lè, jour pour jour (acé février 1651). Les lettres de H^{an} de févrignément des comme cade desse quand l'heure qui dett les rémit approchet «Ja préte la main auxojours pour aller plus ette, émit-le marquise, etje comment de tout men cour à tour rapidité, pour u que nous soyans ensemble. »

En dépit de ces tottest si brillantes d'aniour maternel, l'amilió de Mes de Sérigné pour sa Alle a été, comme on sait, mise en docte. Elles se pouvaient vivre escemble, a-I-en mille fois répété. Mais c'est là une médisance gratuite, que le vieux Corbinelli propagne le premier, actor Massot-l'attay, et què ne peut tenir un instant confre l'étilaires. Re-cit-ce, par en effet que la mère et le fille, tenjours ledentes à ser reveir, suit ent el bitto de toutes les eccasio de repproclament qui leur furent offertes , qu'elles ne fu-rent pas séparées plus de sept une? Pariois la diversité de leurs unractères apportait, il est vrai, quelque gêne dans leurs relations ; undis l'indifférence a'y entruit jamisis pour quelque chese: La mitre et la fille étalent souveut d'him à no pas s'entundre, mais elles pouvelent toujours d'aimer, et elles d'aimaites récliement. El de Grignes, qui d'avousit la freideur de son caractère, fainait sout pour en adouair l'apreté, et elle dut alibies y parvenir que sa mère lui écrivit le 36 octobre 1688': « Je ne sais comment vous pouvez dire que votre humeur est en nuego qui cache l'émité que vous avez pour moi ; si cela était dans les temps passés, vous avez m levé ce veile depuis phisieurs années. » Alors pourtent Mes de Grighen avait plus que jamais cocusion d'être tricte. Son mari, tonjours prodigue ut « ches qui les finitalsies relacesce servalent par quartiers, » avait épuleé ses ressources par ses dépenses ; est hemnie qui « avait une re-ligion pour les intérêts de son maître, qui ne pouvait se compaser qu'à la négligeres pour les siens, » s'était ruiné en folles magnificences pour le service du roi, et la jeune comtesse avait pour tâche de tenir tête à une banqueroute chaque jour

·Tout en se sacrifiant pour réparer les pertes de son mari, elle devalt, en mère non moins dévouée, conserver sa propre l'origine à ses enfants. Toutes ses réponses à sa mère étaient remplies des plaintes que lui arradiait ce péoble labour; et si ses lettres, vainement eberchées depale un siècle et demi, out dispara, c'est sans mel doute parce que ce qu'elles révélaient de la conduite de M. de Grignan avait rendu leur destruction nécessaire. Elles n'en sont que plus regrettables : on eut aimé à y retrouver, au milicu des confidences intimes de la pauvre comtesse, ce style que Mese de Sévigné simuit tant, « ce alyte juste et court, qui chemine et qui platt au vouverain degré ». Quand Monde Grignan out perdu sa mère, elle se donna tout à l'amour de see enlants, et quand, son file ayant été tué, elle out pordu la meilleure part de ses consolations, elle ne put survivre à tant de peixes : elle meurut le 13 août 1705. M. de Grignan ne mourut que noufannées après. Éducard Fouan

GRIGNON, hameau de département de Bei no et Dise, dipendant de la commune de Thiverval, à 12 kilomètres de Vermilles, avec une célèbre école régionale d'agriculture. Line société y fonda en 1828 un lantitut agronomique avec une ferme-moèle et une école d'agriculture. A l'époque ou cette société prit possessies du demains de Grignon, su tiors en était considéré comme incultivable. Le Bernier payait avec poine un formage de 14,400 fraises et ne réalissit aucun hénérice. Depuis longitunes des efforts sagement dirigés et l'emploi des hommes métholes de culture y out opéré une véritable révolution. Les terrès anteriois incultes se sent covertes de riches messeuns et des préductions les plus variées. Quelques modes après la révolution de Juillet, le gouvernement, pour contenir este couvre de s'associer à sen dévelopment, pour contenir este couvre de s'associer à sen dévelopment, prit à sa charge les frais d'instruction de l'Institut de Grignon, qui deviat alors école régionale. L'enseignement

y est doàné par six professeurs; on y compte quatre-vingte sièves. La blouse et le chapeau de paille constituent l'uniforme de l'école.

La sutlété de Grignon à conservé l'exploitation des 474 hectares de terre. Trois cents têtes de gros hétail, dont un grand nombre vient d'Angleterre, de Suisse et même des États. Unis, une superbe bergerie, une fabrique d'instruments aratoires, une fromagarie, une féculerie, une magnanerie et généralement toute l'exploitation, servent à l'enseignement des élèves.

La réusion annuelle du comice agricole de Scine-et-Oise a lieu à Grignon.

GRIL, ustansile de cuisine, composé de plusieurs verges de fer parallèles, fixées à distance l'une de l'autre, reposant sur quatre pleds, peu élevés, muni d'un manche appelé quesse, et sur lequel on fait rôtir de la viande ou du poisson. On a beaucoup perfectionné cet ustansile en employant des verges creuses étamées qui recivent la graisse et l'empéchent de tomber dans le feu. La grillade est ou la manière d'appréter certaines viandes en les grillant, ou les viandes grillées elles-mêmes.

Au figure et familièrement, être sur le gril se prend pour souffrir beaucoup de corps ou d'esprit. Il est des conversations horripilantes pendant lesquelles l'homme qui se respecte est sur le gril.

Le gril était aussi un instrument de supplice en usage dans lés persécutions que les empereurs romains firent subir aux premiers adeptes du christianisme. Il ne différait guère que pour la grandeur, de celui que nous avons cité plus bant. Parmi les martyrs qui expirèrent sur le gril, une mention particulière est due à saint Laurent. Plus tard, des cirétiens se servirent aussi du gril; c'est ainsi que les Espagnols traitèrent Guatimos in pour lui faire déclarer où se trouvaient ses riohesses.

GRILLAGE. En métallurgie, c'est une opération qu'on fait subtr aux minerais de cui vre ou autres, pour les débarrasser des matières volatiles, telles que le soufre et l'arsenie, qu'ils contiennent le plus ordinairement. Le grillage consiste à soumettre ces minerais à un certain degré de chaleur; les matières volatiles quittent le métal, et vont se condenser dans la cheminée du fourneau. Par là ou obtient le métal dans un état plus voisin de la pureté et plus disposé à la fusion.

GRILLE. C'est en général un assemblage de pièces de bois ou de fer croisées ou entrelacées, qui sert à fermer une enceînte. Les grilles de bois ne sont pas ordinairement fort ornées; mais cellés de fer, dont on ferme le chœur des églises, les chapelles, celles qui servent à fermer les avantcours, les jardins, les entrées des villes, sont plus ou moins ornées d'enroulements, de feuillages, et sont soutenues par des montants, des plastres, surmontés de courunnements plus ou moins riches : telles sont celles des cours et des jardins de Versailles. Les grilles de croisées sont formées de burreaux de fer, retenus, de distance en distance, par des traverses qu'on scelle dans les tableaux de croisée. A y en a qui sont en dehors, qu'on nomme grilles en saillie; Il y en a qui sont à carreaux, et qu'on nomme maillées; on leur donne le nom de grilles hersées lorsqu'elles sont armées de pointes de fer.

Souvent les grilles sont dorées dans les principales parties et ornées d'attributs relatifs aux lieux dont elles défendent l'entrée. Telles sont les belles grilles du Palais de Justice et du Palais des Toileries à Paris. Les grilles qui séparent le chœur de la nef dans les églises sont appelées grilles de chœur. Le fer en est ordinairement poil au lieu d'être peint, comme celui des grilles extérieures. La grille du chœur de Saint-Germain-l'Auxerrois, celle du chœur de la cathédrale de Paris, étaient jadis regardées comme les plus beaux ouvrages en ce genre.

A.-L. Millin, de l'Institut.

Paris a perdu sous Louis-Philippe un des plus grands ouvrages de serrurerie d'autrefois, la grille de la place Royale, remplacée aujourd'hui par une misérable grille en fonte. La grille posée dans ces derniers temps auteur du Louvre est lourde devant la colonnede, peu en harmonie avec le monument qu'elle enserre. La grille de l'hôtel de ville est ridirple. D'autres monuments, des aquaces, sout emogre entourés de grilles, dans la composition desquelles l'art est plus on moins intéressé.

de la famille des sauteurs (Curier), Le grillon demestique (gryllus domesticus, Linea), que l'en ireure parient en Europe, a environ 12 à 15 millimètres de longueur; sa coulour est d'un brun jaunêtre, Comme les autres espè ce groupe, il a les pattes postérieures très développé propres au saut, La femelle porte à l'extrémité posicrieurs de son corpe aune tarière saillante. Co petit animal habite l'intérieur des maisons, et se niche de préférence près des lieux où l'on fait du feu, Le petit bruit aign que font entendre les mèles lorsqu'ils appellest leurs familles, et qui leur a fait donner vulgairement par oppenatopée le nem de cri-cri, se produit en frottant l'un coutre l'autre les hords intérieurs des élytres, disposées comme, la peau, d'un tambour, ou en froissant le bord postérieur contre les cuisses, qui les sont sibrer, en quelque sorte à la manière d'un archet. Ces insectes, très-timides, pe sortent de leur retraite que la nuit. Ils étaient chez quelques nations de l'antiquité l'objet d'une terreur superstitieuse, et rangés parmi les animanx sacrés auxquels il était défendu de toucher. Le griblon champetre (gryllus campestris, Linné) est d'une taille un peu plus forte que le précédent etd'une teinte plus foncés. D' SAUCEROFTE.

GRILLPARZER (FRANÇOIS), celèbre poëte dramatique allemand, né à Vienne, le 15 janvier 1791, occupa d'abord un modeste emploi à la chancellerie. En 1823 il passa rédacteur à la chapcellerie, et obtint en 1832 la place de directeur des archives. En 1843 il entraprit en Grèce une tournée semblable à celle qu'il avait autrefois faite en Italie. mais qui fut troublée par la révolution gracque de septembre, avec laquelle coincida son voyage. Le fondement do sa réputation sut. L'Aleude (Vienne, 1816; 6º édit., 1844), ouvrage dans lequel la fatalité, cet élément dont avant lui Zach. Werner dans son 24 Février et Muliner dans son Expiation, avaient tiré un si grand parti, a été rabaissée au role de spectre, et où l'homme n'est plus que le jouet-invoiontaire d'un simple revenant. En faisant ainsi en quelque sorte la caricature du destin, du feture des anciens, il a, sans le vouloir, beaucoup contribué à discréditer dans les bons esprits la tragédie de fatalité, encore bien qu'aujourd'hui même L'Ajeule se maintienne au théâtre ut y treuve de nombreux admiratours. En somme, c'est un égarement de l'esprit qui fait le charme involontaire de cette pièce, grace à un style éminemment lyrique et mélodieux , plein de donceur et de vivacité, et aussi gotce à l'imprévu, au saisissant et à l'horrible de quelques-unes de ses situations. Le grand succès qu'elle obtint ne fit point illusion à Griffparzer; et dans sa Sapko (1819) il sut traiter d'une menière vraiment noble et artistique un sujet qu'il appropria à la scène allemande par une conception et une exécution toutes modernes et cependant ne contredisant point trop la tradition antique.

Grillparzer réussit moins dans la trilogie dramatique ayant pour titre La Toison d'Or (1822), dont l'une des parties, Médée, se soutint seule pendant quelque temps au théâtre, grâce au jeu admirable de Sophie Schræder. Sa tragédie historique Fortune et fin du roi Ottokar, qu'il ne fit représenter à Vienne qu'après beaucoup d'hésitations, paratt être dans les détails une œuvre pleine de vie dramatique, et constitue dans son répertoire une création vigoureuse et même originale. Si les autres ouvrages que Grillparzer a publiés depuis, comme la tragédie Un Serviteur pidèle de son maître (1830); la comédie Malheur à celetiqui ment! où l'élément comique manque presque complétement, Melusina (1833), et la tragédie Les Vegues de l'amour et de la mer, pièce dans laquelle il a traité la

tradition de Héro et Léandre', n'ammement peint de progrès de sa part, il est juste copendant de reconnaître qu'éles abondont en beautés d'un genre teut partieulier, la dernière de oes pièces nurteut, où brillent une délicatesse, une deplicaté et une beauté plastiques peu erdinaires. Le drance de Grillparser intitulé. Le Vie est en réve a obteni un grand et bean sueste sur toutes les acteus où on l'a répésenté, quoiqu'en puisse lui reprocher, comme à toutes les autres productions dramatiques de cet écrivain, que l'élément lyrique y prédomine trop. On a austi de les plations patite poimes lyriques; où perce, au milieu de honges accentransparents, le vif amour de la liberté. En résund, Criliparser, et d'autres-l'ent surpasté sous le rapport de effets de seine et de la rigueur dramatique, ne le cède à porsonne aons celui des henutés poétiques, et a droit, comme autsur-dramatique, à plus de renom qu'il n'an a obtens juqu'à-rejous. Il a en parebusile plusieurs drames, deut-or dit peateurs, et la en parebusile plusieurs drames, deut-or dit peateurs, et la en parebusile un dissible du Rédolphe Li.

Catéurivain célèbre est mort le 21 janvier a 872, à-Visme. GRIMACIE, GRIMACIER. La grimnee est une contraien du visage ou des quelqu'unes de sea parties qu'on fait par affectation, par habiturle, ou materoliement, pour esprimer quelque sentiment de l'imme. An figuré, faire le grissens de quelqu'un, c'est les faire manuvaise saime, sauveis socueil. Ce met se prend attest pour feinte, dissimulation: Non politemes blon des feis ne sont que des grissons. Enfin, une guimace est une hotte qui contient des pais à cacher, et dont le dessus sert des polote où l'on pique in épingles.

Le grimacien est colui qui fait des grimaces. Les enfants sont audinairement grimaciers. Par extension, on tmite ismilièrement degrimacière la femme qui minande à l'exolu; et figurément, on en fait un resouvese d'hypagrite.

Un homme éprouve-t-il une violente douleur, est-il impe d'élonnement, est-il saisi de essinte, auseitét les su de sa face on contraptent, oes rides se creusent d'une façon ou attendrissante, on pénible, on effrayante : il fait une grimace. Mais par affectation, par boulfonmerie, on misse par mátier, change-t-il l'expression de ses traits en s'effer cant d'en exagérer le côté comique, c'est, un grimacier, la moyenne acciété surteut abonde en Joustigs de cette espoce, qui, excyant se rendre ainsi aimables et intéres sants, contractent la déplorable babitude de fairs à feet bout de chemp mentir leur visage; mais rarement la nature et la várité renoncent à leura droits, et la plupart finiscent per se repentir d'un melbenreux tic qui leur reste et qui les signale, beaucoup plus qu'ils ne s'y attendalent, à la risée publique. A défaut d'autre moyen d'arriver à la réputation, et même la fortune, maint apéculateur a su de mos jeus tirer un houreux parti de l'art des grimaces. Le grimacier de l'ancien Tivoli, rue de Clichy, a longtemps, par ses étonnames contornions, pleurent d'un ceil, riant de l'autre, altiré la foule dans ce jardin, sur la fin de l'Empire et sous les premières années de la Restauration.

Dans tens les théâtres aérieux , néanmoins , conme dans le monde, ca aera toujours un rire de mauvais aloi que celui que proroquerent accidentellement les contractions de la physionomie; et la qualification de grimacier, sur une schee qui se respecte, sera constamment aux yeux des juges impartianx une déplorable recommandation.

GRIMALDI (Famille). Elle venait la quatrième en rang après celles des Fiesque; des Doria et des Spinola, parmi les anciennes familles nebles de Génes. A partir de l'an 980 elle possééa la aeigneurie da M o na co, érigés pins tard en principanté; avec les Fiesque, elle jous constigument un grand rôle dans l'histoire de Génes, notamment lors de luttes entre les guelfes et les gibelins. Les deux familles apartensient an premier de ces partis. De riches possessons en France et en Italie ajoutérent à l'influence de la famille Grimaldi, du sein de laquelle sortirent plusieurs hommes célèbres. En vertu du traité de Péronne de 1641 «Monace

passa sous la protection française; et quand les demaines appartenant aux Grimaldi dans le Milanale et à Naples surent été confisqués par les Espagnols, Leuis XIV dédommages cette famille en lui octopyant le dushé de Velentineis et ée marquisat des Baux. La ligne masculins des princes de Monaco s'ételguit en 1731, avec Antanio Gaunazar, qui dès 1715 avait cédé le dushé de Valentineis à con géndre, de Goyon-Matignon, lequel lui succide également en qualité de prince de Monace, et prit alors par anhatitation le nom de Gaunazar.

Raimundo Gaualde fut la promier Géneie qui mentra le pavillon de la république au delà du détraté de dibrattur. En 1304, il partit, dans les intérêts du roi de France, Philippe le Bel, alors engagé dans une goerre contre les Flamande, à la tête d'une flotte composiciée té guètres pénoises et de vingt vaisseaux de guerre français, et se sendit en Zélaphie, où il hattit et fit prisonnier fany de Flamère, qui commandait la flotte ennamie, fosta de se veites.

Antonio Germano se distingua également dans la marine au commencement du quatornième siècle. Les Catalens avaient feit preuve da meurese vouleir et d'hostilité à l'égard de Génes, que au commence de l'apprendent de Génes, que parassée alem dans l'impessibilité desse verger de cette insulte. Le mement favorable verse, Autorio Grimaldi înt appelé au commandement de la fictie, avec laquelle il a'en alla ravages les cètes de la Getalegne, et , en 1332, il détruist une fictie aragonaise de 42 làtiments. Mais à son tour, vingt-et-un ene plus tend, il fut lui-même et complétement mis en déceute, le-29 aout 1353, à la heuteun de Colera, par les Vénitiens et les Catalena, commandée par Micolas Pisani, que de toute la fiette génoise il n'échappe à cet immense désastre que sits-copt navires, et que les Génois furent obligés de se soumettre au seuvent de Milanais, Giovanni Viscopti, qui premit de les protégur cantre les Vénitiens.

Giovanni Gamaldi se rendit offèbre par la victoire que; le 23 mai 1431, il remporta dans les eaux du Pé sur l'uniral vénition Trevisani, queique Carr magnala, le plus éclèbre général de ce tempe-là, fat prêt à ventr au escours
de l'amiral avec des feroes de terre considérables. Une monœuvre habile de Grimaldi ent pour résultat de détermines la flotte vénitionne à s'éloigner du sivage; et aleus il réussit non-tenlement à mettre l'ennemi en complète déreute, mais encore à lui enlever 28 galères, 42: bâtiments de transport et un immense butin.

Le dernier représentant mais de la famille Grimaldi, *Euigi* Gravalta Bella Pierra, mourat à Gênes, le 28 jain 1634.

GRIMALDI (Giovanni-Francisco), appelé, du nom de sa ville natale, Belognese Grimaldi, né à Belogne, en 1606, mort à Rome, en 1609, est célèbre tout à la fels comme peintre, comme architecte et comme graveur. En peinture il avait pris le Cerrége peur modèle. Appelé à Paris par le cardinal Masarin, il peigait plusieurs fresques en Louvre. Il ne possédait pas moins de talent comme architecte; et son ceuvre gravé est extrémement recherché. Sous le postificat d'Innocènt X, il fut chargé d'exécuter diverses fresques au Vatican et su palais Quirinal. Quelques-unes de ses moileures toiles se trouvent à Reuse, dans l'église Saxits-Maria-del-Monte.

GRIMALDI (Francesco-Maria), de la Société de Jésus, né à Bologne, en 1613, mort en 1663, fut un mathématicien remarquable. On a de lui, entre autres, un ouvrage inititulé : Physicomathesis de lumine, coloribus et tride, alfisque annexis (Bologne, 1665), qui servit de base à Newton pour sa théorie de la lumière.

GRIME, GRIMER, termes de conlisses en usage pour désigner ces modifications que l'acteur habile sait faire subir à l'expression de sa physionomie par l'emploi du rouge ou du blanc, de l'encre de Chine, de la terre d'ombre ou du liège brûlé. N'est pas bon grime qui vent; et peur se bien grimer, il faut encore plus d'art qu'on ne pesse communément. En esset, l'écueil en parelle matière, comme en bien

d'autres, est l'exagération Pottèr et Bouffé ont excellé dans cobart. Quand on dit d'un acteur qu'il joue les grimes, en estend per la les personnagés de viciliards ridicules ou canàques; comme Araobbie; Sganatelle, Mondor, Bartholo; rêles où d'ordinaire l'acteur est objé de se faire un masque. Molière joudt les grimes; Grand in esuil fut un des melleurs grimes dont la Comédie-Française ait conservé les estrems;

GRIMBE (Preparo-Merchion, baron by naquit a Ratichonne, le 26 décembre 1723, et mourut à Gotha, le 19 de-1807. Dans la dernière partie de ses Confessions, Seam-Jacques es plaint amèrement des amities qui lui ont manque, et qui se sont détachées de lui, une à tine, alors que son-cour en avait le plus grand besoin. Grimm figure dans estletiste d'amis infidèles , avec une épithété de plus , avec le nom d'ingrat. La plainte de Jean-Jacques contre Grimm a est pas seulement celle d'un homme froisse dans ses afper une personne jadis chêre, c'est celle d'un homme indignament trompé, qui no pieure pas, mais qui méprisé. Quand seun-sacques paris de Didérot, il s'émporte, sa párole est shelve et dute; quand if parle de Grimm, sa colère est une celère de déclain ; il n'aime plus Diderot, mais il a somervé peur Déferot quelque chose qui ressemble à de l'estime. Quant à Grimur, il n'est à ses yeux qu'un culstre ingrat et was cours Dolt-on sjouter foi entière aux assertions de Jean-Jacques, si facile à s'abuser sur fui et suit les autres? Non certes; mais; il fant l'avoner, de tous les amis qui se sépant de Jean-Jacques, Grimm'fut 16 seul inexcusable. Fils de parents pauvres, après avoir fait en Allemagne des étades solides, il accompagna en France, l'comme gouver-neur, le fils du comte de Schemberg, ministre du roi de Pologne près le cabinet the Versailles. Il dui à Jean-Jacques d'être présenté dans le inimile philosophique. Le citoyen de Genève ne mémagen ni son crédit ni ses conneissances pour produire son nouvel smi, et lorsque celui-bi eut pris pied dams la sociééé ou li avait été introduit, il fit cause commune avec ses amis et les imita dans leur conduits à son égard. En souveuir de ce qu'il dévait à Rousseau, il aurait à ve tenir à l'écart et se taire sur les l'aiblesses et le caractère de son ancien protecteur. Loin de là, dans ses écrifs a ca parte comme d'un pauvre diable que M o le pin a y logeait par charité. De telles paroles seront loujours une liétrissure pour le nom de Grimm, car c'était Jean-Jacques qui lut avait fuit faire la connainemee de Mino d'Épinay; pour l'en récompenser, il le desservit auprès de cette dam dont il était devéru l'emant, et fins le voyage qu'elle fit à Genève, il voulut faire jouer à Rockseau un rôle honteux. Jean-Jacques' s'y refusa : de là cette mimitie si profonde.

En supposant même des torts en citoyen de Genève visàvis de Grimm, on doit 'être chaque' de la manière dont edut-ci s'exprime sur son' ancien 'ami, 'surtout' à 'propos de M^{ass} d'Épinay. → M. Rousseau, dit-il dans sa Correspondance, s'était attaché à la femme d'un fermier général , célèbre autrefets par sa boanté : M. Rousseau lut pendant plusteurs an-nées son homme du lettres et son verrétaire ; la gêne et la sorte d'humiliation qu'il éprouva dans cet état ne contribuèrent pas peu à lui aigrir le caractère. > Dès fors toutes les lois que le nom de son ancien ami arrive sous sa plume, c'est pour le dénigrer ; il me néglige sucuné décasion, même les plus indifférentes , comme celle-ci : « M. Rousseau avait un petit vilsin chien, qu'il avait appelé Duc, parce que, disait-il, il était hargneux et petit comme un duc ; lorsqu'il fut au chitteau de Moutmorency, il changea le nom de Duc en ceius de Turc. » Enfin, rapportant qu'un jour il lui avait donné, en plaisantant, le conseil de s'établir limottadier sur la place du Palais-Royal et de tenir une beutique de café, il laisse entrevoir que ce conseil d'ami, donné par moquerie, n'était pas si mauvais, et que Jean-Jacques se fût épargné bien des peines en devenant limonadier ! Le baron de Grimm aurait sans doute fait l'honneur à Rousseau de venir prendre le café dans sa boutique!

Grimm a bien tort de reprocher à Rousseau d'avoir été

12,000

Phomppe de lettres et le escrétaire de Mone d'Épineys il ne fut ni l'un ni l'autre : Bousseeu était tout simpleme et d'emi de Mine d'Épinay avant que Grimm en Mise mettasene. Et. Brimm fut toute sa via l'homme de lettres on le seq de quelque personnage puissant. A son arrivée à Perie, it était, comme nous l'avons dit, au service du comte de Schonberg; plus tard il devint leotour du prince de Gothe. A co époque, il se lia avec Rousseau, qui le présenta à toute la coterie des philosophes, à Diderot, à D'Alembers, à Boynal, et au baron d'Holbach. Grimm profita du cuidit de ses nouveaux amis : il entra chez le comte de Fries du maréchal de Saxe, en qualité de secrétaire, et cette p beaucoup plus lucrative que celles qu'il avait occurées incqu'alors, augmenta ses relations et le mit à mée a de perattre dans le monde sur un bon pied. Dès lors il fréquente la haute société, et chercha à se faire bien venir auprès des femmes. Il y reussit assez, grace aux soins donnés à sa toilette, grace surtout à sa galanterie. Il était si recherché dans sa parure et tenait tellement à plaire, qu'il remplissait de cer les inégalités de son visage ; ses amis le surnommèrent le tyran le blane. Il avait déjà la réputation d'ap hausse d'ap-prit, et s'était fait remarquer par quelques brochures littéraires, lorsque mourut le comte de Friesen. Il ne resta pas longtemps sans place; il obtint celle de secrétaire des sommandements du duc d'Orléans. En 1776 il fut accrédité par le duc de Saxe-Gotha en qualité d'envoyé à la gour de France, et reçut le titre de baran et la décaration de plusieurs ordres. Dans ces nouvelles fonctions, dont il s'acquitta habilement, Grimm continua à cultiver les lettres et à poursuivre sa correspondance littéraire adressée à un souverain d'Allemagne. A la révolution, il quitta la France, et se retira à Gotha, où il fut noblement accueilli. Nomme, en 1795, ministre plénipotentiaire de Russie près des États du cerci de Basse-Saxe, il occupa ce poste jusqu'à ce qu'une maladie, où il perdit un ceil, le força à la retraite. Il revint à Gotha, et c'est dans cette ville qu'il mourut, à l'âge de quatre vingicinq ans. La Correspondance littéraire, philosophique et critique, qu'il composa avec Dideret, est son ouvrage le plus important. C'est une analyse spirituelle de tous les euvrage littéraires qui ont peru depois 1753 juaqu'en 1790, Les apercus ont de la nouveauté, le atyle en est piquant; en sent partout l'influence de la touche originale de Diderot. Josepher.

GRIMM (Jacques-Louis), l'un des philologues les plus éminents de notre époque, membre de l'Académie des Sciences de Berlin, est né à Hanau, en 1785, En 1805 il accompagna à Paris Sa vi gn y, son maître, en qualité de secrétaire gent l'aider dans ses recherches littéraires, Lors de la création du royanme de Westphalie, en 1808, il fut nemmé, à la secommandation de Jean de Müller, conservateur de la bibliothèque particulière du rei à Wilhelmshohe; et à la res tauration de l'électeur, en 1814, il accompagna en qualité de secrétaire l'envoyé hessois, d'abord en quartier général des coalisés, puis à Paris et à Vienne, où il resta jusqu'au mois de juin 1815. Il revint peu de temps après à Paris, avec mission de réclamer au nom du roi de Prusse et de l'électeur de Hesse un certain nombre d'objets d'art et de manuscrits précieux enlevés par les Français dans lepre États respectifs. En 1816 il obtint la place de sons bibliothéceire à Cassel, où fi se livra alors avec une mouvelle ardeur à l'étude de la littérature du mayon âge. Un passe croit qui lui fut fait en 1829, à la mort du bibliothépsire en chef, dont les fonctions furent données à un autre, le blessa profondément, et le détermina à accepter en 1830 la place de professeur et de bibliothécaire qu'on lui offrait à l'aniversité de Gottingue. Mais en 1537, ayant été au nombre des sept professeurs qui protestèrent contre la suppression de la constitution hanovrienne, il perdit son cumplei, et sut renvoyé du pays. De Cassel, où il vint se réfugier, on l'appela en 1841 à Berlin, où il fut aussitot nommé membre de l'Académie des Sciences et pourvu d'une chaire à l'université. Ses travaux littéraires, toujours empreints du plus pur

patriotisme, and an eartent pour But de yalden little i patriothese; out 'un sertont pour Beit de pateix Bille be-nettre le vile intellectacité vier pouple alleitend, felle juite apparant dans le langue; et els moyes the dans et juite produces et serfet religiouse; dans ses mours d'al juble. Les covreges qu'ent de lui dans cette tilrection donné's aux collects utilisationness. Conte motifi maiss égale, d'une fermilles fermanes d'une motifi produce de la constant de la content de la cont drudition tunnents, d'un ceptit suell sagate qu'organisation, et d'un sentiment poétique most vigouveur que télicie. se Grammaies Attenuncie (4 vol., 3º édition, Gertin 1840), en post dire qu'il a récliement fondé la p wique. Ou a en vestre de tel : Anifonités Al on durispressiones (1888); des hatomes afternants (1816-1868, 4 vol.) same Myshologia allemande (2º cett., 1866). une Bistoire de la lampus allemande (1848, 2 tol.), A des Melanges (1864/68, 2 vol.): H'a aussi public une collection de remances espagnetes (Vicane, 1818); une treduction interlintaire on ancies haut-allemand des hyme do l'Églice remaînte (Gettingue, 1830); èt, est société imè teller . Pel es latins des distème et ousième sideles (1800), parent desquela le TW a Miterites Blanc for-tia. En societt avec our l'etre cadel; Guillante-Charles Gazza ,-ik-entroprit en 1852 ta publication d'un Dichisnaire universes de de Langue attemante, qui denterir l'œusre ampitale de leur vie, et qui somprendre toutes le cases de la langue télico qu'on les tronve éparets dus les divers en vrages qui ont paru depuis Luther jusqu's nen jeurs. Les deux feères sent morts en 1863; Guilhum le 4 amily 2 Cassel, et Jacques le 20 septembre, 2 Berlin.

Aux débutades deux rères le l'attachent plusieurs publications de moindre temporance. Ils ont aussi publications de moindre temporance. Ils ont aussi publication de l'enter pour les enfants (64, éditions, 1969); et de 17801 et de Pries trimidais, insidés ties Francy Espende de Orofton.

CRIMOD DE LA REYMÈRE (ALEXAMONT BIT-TRASAR-LAUMENT), s'une de mes illustrations gustions gues, mé en :1768, et word en 1838, sfait le fils tien richt ler général, dont la noblesse était incontestable, plisqu'il en stait en poste le quittance perfittement en vigir, délivrée contre écus par le garde des execus de Frant on personne. Les pères de Orland de La Révalées était d'attant place fler de éstle noblemen, qui faient de tut l'égal'des plus grands exignance de la cour, qu'il ne pouvelt ou m plea evall sid tout bassarated on bounds shirts at an May il who so reputation autour & son thicerélitue raffiné qu'à plusieurs publications dans lésqueles à denne : de susabondantes prouves de cotte aspèce l'espri qui aura testjours desta vogas ets Pannos tant qu'ou piell-tivers de vandurille, le assaint de fineture et le via de Claimpagne.) Sa:vie, qui no fat guère qu'una hantense go n'offre pas de péripéties dramatiques émouvantes dur sum, il no fat sien; par même condémisien. Nove flous trompers, il il no fat plen; pees s'était déserné à lui-boines le présidence d'une ver vante, vivale du Gavenu, qui et rémisent égalem fois par : mois en Rocher de Cantinie; caberer los jumps célèbre de la ruie Mantorquell, et dans inquelle on dissellé! et discutait la fourchette à la main sur les perfections possibles d'une soltane restée stationnaire; quot qu'en et diss. De bien timides innovations, quelques conprests plus ou meine heureux faite à l'étranger, voilà tout es qui vil réculté de plus claix des travaixs de cette académie de parreste, qui me fait utile à l'art qu'au point de vue de la conser-vation, des mines dectrines, lemmaties coment blur in sans elle périr en milieu du cotacipante social survent l'in fin du dix-buttième situie. Grimad de La Reymbruvati d'anand; at the biles lears on easur see qui est to propre du goirm doice qu'en seconte de lui témoignent d'en refinement d'égoisea qui fait courire, encore bles qu'il tespire une t'ès médioere estime peur le caractère morat de colui qui ur'es' le bérne.

Fils degrat et pen respectueux, il s'effequit es tiuté cocasion d'humilier la vanité de ses parents en teur reppetité l'humble origine de leur fortune et l'antique roture de leur

famille. Un jour, il invita à diner, pendant une absence de son père et dans raère, nombreuse compagnie, compasse de convives choise dans toutes espèces de comp dédat, till-leurs, bouchers, épiciers, etc., etc. Les billets d'institutes portaient que du côté de l'herile et du cochen d'an n'aut rien à désirer; et de lait, tent un service portrouve u quement composé de charcuterie. . C'est un de mes u qui me fournit ces viandes, » evait-il grand sein de dis Offraient aux convince. Ces gens de servine étaient des Sevoyards, pris an coin de la rue et bispresment travestis en héraut, d'armes du moyan âge. dus-quetra coins de la salle à manger en tensiont des enfants de cliesus, en sumplie biano et l'encensoir, à la main, qui à un signal donné dirigesie vers , l'amphytrion l'instrument sharifors savor loquel de avaient l'habitude d'honorer, Male caré à l'autel. « C'était ; disait alors Grimod de La Reynière à ses invités, pour tes dispenser d'enganer: le: mattre : de la mateur; e vajent habitude de faire les convives de M. ses père: » Au milieu de cette setne. M. et M. Griman de La Reyndere rentairent à leur hôtel; et en paus jugar de leur professe humiliation: en se noyant ainsi befonés per leur fils. Use banno lettre de cechet leur en St raison, et l'exile en Lerraine: Maja à quelque desspe de là la mort de son père :ramensili, Grimed de Le Reppère à Paris pour y jouir de la fortune immense qu'il jel leissait. Il persista alors plus que jamaja dane, son mépuja pour les préjugés de la missance (mépris gui n'était peut-être hien abet du que le réselut d'un ampur-propra profundément hiene par les dédains de l'arisieratie d'épés et de robe), et fit peindre dans ses appartements tous les unémailse particulies à l'industrie du charputier, ainsi que ace divers produite

Vejci, de lui un autre trait eriginale: Il faintum jour de toinsber gravement unalede, fait répendre le bruit lie th mort, et
insite membrause compagnis à montre le bruit lie th mort, et
insite membrause compagnis à montre le loi entervement.
Il youlait par le recommetre quele étaient cour de ses annies
sur longueis il peuvait compter. Besuceup d'énvités, commis
sur peppe, hien, un secdemairent que le poincide ventre és
se gontentèremé des regretter le défant à dernicite; cours
que le vespest humain; sistent l'ambié; conduisit à son hôtel
dans l'idée qu'ils allaient les mendre les dessiers deveirs dureatablem surpris: bersqu'en; les introduisit dans-la-suite annières, de les allaient les plus savanument
étudiés que leur ette offerts jusque là drinne de La Roynière.
Il ens it les hemannes, en nient beanceup de les mystification
dent étnient rictimes les alments. Se maques d'eux ne suffisait passè se vengenne; il des invite à leur deux à diver; et
cette feis en dit eux qu'ess introduisit dans une chapelle ardenté, au milleu de laquelle statit desséé le table un mantier
de catableque, et pour sy prandre place, il deux faiter s'usseur aux des hières.

Grimod de La Rayatère: avait traversé sans ensembre la révolution française, qui me lui avait fait d'autre mui que d'ébriches semiblement au fertune. En 1903 if, out l'idée de publier d'abmenant des fleurements, et les publier d'abmenant des fleurements, et les publières deut que de bon niet, de sence continué par lui pendant plusiones années. Plastand, il fit paraître somultaness des Amprigérions. Grimod de La Reynière avait requ une bonne éducation et a'était même fait securoir avocateu pariencest; il était, du resie, asset malparingé sous le rapport des avantantes de la notitre. Les heas chez lui étaient d'une petitesse extrême et se terminaient, par quelque chese qui mirait riem de le forme d'une main, espèces de moignons dont il sevait pourtant asset bravennent tirer parit, à table aminut.

CRIMOIRE on GRYMOERE. C'était l'art-d'évequer les âmes des érépassés, art qui jounit un grand rôle au tenspe où les superstitions populaires parmettalent d'îm pudeauts jouglants, d'amploites la crédulité publique en se fainant passer pour sorciers. Par extension, on donnait le nom de grimoire en remails contenant les conjunctions magiques propres à appaier et à faire paraître les démons. Ce s'était, comme il

est facile de le penser, qu'un absurde ramassis de mots vides de seas, de plèteses incomplètes, entremélées de prétendus coractères diabbliquée, que les fripons livrés à l'explicitation de les calcule prononçaient de leur voix la plus ranque, la plus anyaéticuse, pour faire croire à leurs dupes qu'ils se mottatent de le softé en rapport direct avec le diable. Tent profane qui se sersit mélé de lire dans le grimobre aurait couru risque que l'ésprit des ténèbres l'emportait en enfor; ou bien lui l'étônit le cou. Malgré de si effreyablés menaces, la curiosité l'emportait encore chez bien des esprits failles, ainsi qu'on en doit conclure des divenues déditeus françaises du Cfimoire, faites au selzième et au dis espitas failles, ainsi qu'on en doit conclure des divenues déditeus françaises du Cfimoire, faites au selzième et au dis espitas siècle. La plus complète a pour titre : Le grand Grimoire, ou les forces infernales du grand Agrippa pour découvrir les trésors cachés et se faire obtir par tous les esprits; source de tous les arts magiques (in-18, sans date, nindication de lieu).

Dans le langage ordinaire, on appelle grinioire une écriture difficile à fire, un discours hérisse de mots inintelligibles.

GRIMPANTES (Plantes). On appelle ainsi en botanique les plantes dont la tige, incapable de se soutenir par elle-même, grimpe sur les corps voisins, en s'y attachant soft par des cirriès, soft par des racines caulinaires. Elles soint ou herbacées ou ligneuses. Les principales sont les cobées, les volubilis, les pois de senteur, les haricots d'Espagne, les capucines, les clématites, les aristoloches, les chèvrefeuilles, le lierre, la pervenche; la vigne vierge, etc., et tant d'autres que l'on reclierche pour garnir les croisées, les terrasses, les herceaux, les masurès, les imagards, les kiosques, etc. A la suite de celles que nous vehous de citer, nommons encore une nouvelle plante grimpante originaire de Chine, la wistaria consequana, qu'on a naturalisée en Angleterre. A Uffington-bosse, dans la berré du comte de Lindsay, les feuilles de cette plante couvent entièrement une maison de deux étages jusqu'à la chieminde, qu'elles enveloppent de leurs sommités; les branches embrassent dans leur écartement une distance de 33 mètres au moins; des milliers de fleurs d'un bleu clair, de 6 n, 25 à 0 n, 30 chacune de longueur, pendent en grappes entre les fenilles, d'un vert tendre, et offrent le plus charmant coup d'œil.

GRIM PEREAU, gente d'ofseaux de l'ordre des passessux, et de la lamille des ténuirostres. Ils sont ainsi nommés de l'habitude qu'ils ont de grimper aux arbres, en se servant de leur queue comme d'arc-boutant. Les ornithologistes leur ont assigné les caractères suivants : Bec de la longueur de la tôte, recourbé, pointu, non échancré, à mandibulce égales; narines basales à demi fermées par une membrane; aftes courtes, à quatrième rémige plus longue; douise pennies candidés, à tiges roides, términées en pointe; tarses nus es ammelés; doign extérieurs unis à leur base; l'interne libre, le postérieur plus long que le doigt interne.

Pinterne libre, le postérieur plus lorig que le doigt interne.

Le grimpereau d'Burope (certhia familiaris) est un petit elecui long de 12 à 13 centinètres, à plumage blancistre, thoheté de bron en dessus, de roux au croupion et aur la queue. Il vit dans les bols et dans les vergers, où il se fait remarquer par la vivacité avec laquelle il grimpe ou voltige d'arbire en arbre.

L'échetatte, ou grimpereux de murailles (certhia muraria, L.), est un joil petit oisen, d'un bendré clair, avec du rouge vif sur quelqués pennes de l'afle et la gorge noire chez la male. Il vit dans le midi de l'Europe, où on le voit se cramponner le long des murs, à l'aide de ses ongles, trèslongs. Viellot a donné le nom de grimpereux à une famille d'oisenux, qui renferme, outre le genre précédent, les genres nasteux, picteuile, sylviette, etc. D' Saccenorre. GRIMPEURS. Cuvier a donné en omn au troisième ordre

GRIMPEURS. Cuvier a donné ce nom au troisième ordre de la classe des visceux. Ce terme rappelle qu'ils ont tous leur doigt taterne divigé en arrière, de manière à pouvoir

ge crampoungs au trouc des arbres et 7: grimpeut Morties des grimpeurs, a pour gripeipaux genres : les pics-, les

rne et d'Uri, Elle est converte de neigne itternelles. Le pic de Sudelhorn, sa plus rive arête, a 2,878 matres d'Alévation. On y jouit du plus, admirable (noint de vue, l'est pouvant y embrasser à la fois les Alpes bernoises , le Walais et les glaciers du Rhône. Quoique l'accès en soit très pénible un passage pratiqué sur un col de cette montegue, à 2134 mètres au dessus du niveau de la men, conduit du villege d'Obergastein, situé dans le Valais, à la vallée du Hassil, canton de Berne. La distance à franchir est de pute de quatre myriametres; dans cet intervalle, on ne sem auberge, tenue par un hospitalier, le seule habitation bemaine qu'offrent ose déserts de glace, et où se renomirest souvent bon nombre de woyageurs, houseux d'y trouver un refuge contre la rigueur du climat. Le Grimsell, qui est d'origine granitique, renferme une mine de cristal natureli Haller, qui en fait une description des plus poétiques de qu'il n'est pas rare d'y trouver des cristaux du poids de plusieurs centaines de livres.

GRINDELWALD, l'une des vallées alpestres les plus bel'es et les mieux cultivées, située dans l'Oberland, canton de Berne (Suisse), à 1034 mètres au-dessus du niveau de la mer , est formée par des montagnes couvertes de neiges éternelles, dont le sommet n'a encore jamais été atteint ou du moins ne l'a été que tout récemment, et a environ cind kilomètres de largeur sur vingt de longueur. On y compte à peu près 3,500 habitants, dont l'agriculture al pestre et l'élève du bétail constituent la principale industrie; et elle est celèbre comme étant le point intermédiaire de la route de Lauterbrunnen à Meyringen, chef-lieu de l'intéressante vallée du Hassli. Le kirschen wasser de Grindelwald, recommandé à tous les voyageurs qui parcourent la Suisse à pied comme le meilleur cordial dont ils puissent se munir, est justement célèbre.

GRINGOIRE (PIERRE), poête de la fin du quinzième siècle, né en Lorraine, probablement dans la terre de Ferrière, au diocèse de Toul, obtint dans son temps une cèléhrité brillante, et conserve encore de la réputation auprès des amis de la vieille littérature française : on ne lit guère ses écrits, mais ils sont fort rares et fort chere; et les bibliophiles se les disputent. Il voyages d'attent dans une partie de la France, payant l'hospitalité qu'en lui demait par de petites pièces satiriques et burlesques, dens lesquelles il jouait le principal rôle. Vers 1510, il vint à Park, et fot présenté à Louis XII, qui le charges de tourner en ridicule le pape Jules II. Divers comptes, déposés sur archives de l'hôlel de ville de Paris, font mention de semmes qui tet fui rent comptées en sa qualité de compositeur, kieferien et facteur de mystères. Il jous aves un saccès brillant le rélé de Mère Solle, dans celui du Jeu du Prince des Solsy représenté aux Halles le merdi gras 1511. Ou dut à la habité inspiration du roi sa Chassa du Gerf des Cerfe (Servus Sérvorum), violente diatribe contre le souvemin pentife. Ci-tens encore de lui *Le Chasteau de Labour*, allégarie sur les tribulations du mariage ; Les Fantaisies de Mère Sotte : Les Abuz du monde; Les folles Entreprises; Le Testament de Lucifer; Les Notables enseignements; Les Dits es autorités des Sagen; L'Espoir de Paix ; Les Paintises du mondoet Le Blason des Hardiques dous envreges téimprimés dans con derniers temps, à petit nombre, par deux bibliophiles zélés; MM. Hérissen et G. Buplessis et sa Sottie, à buit personnages (C'est & sauoir le Monda, Abun Set dissolug Sot glorieux, etc.), lequelle a été-analysée par les écrivains qui ont débrouillé les origines du théâtre français.

Gringeiro, qui fut. fait bérault d'armes du duc de Lorraine, et prit alors la nom de Vaudemont; d'un fief qu'il acquit, délaisse parfois le profane pour traiter des sujets pieux : il tradulait en vers français, pour l'usage de la de-

chesse, its Moures de Notro-Dante; mais les registres de pariement constituent que l'auforisation de faire parettre ce livre (ui)-refusée; le 26 soit 1525, par ce carps et par la fiartionsée il est-dut de même de sa paraphrase des Passans: de David: On iti-attribue divers autres ouvrages, à est douloux qu'il soit l'enteur!; tel qu'un volume de Rondoms et les Cens Proverbes dorés, la Compilaiste de le chis thistitionus et les Wistens de Mère Sette, qui passioni adjunt l'hui perden. M. Onéryme Leroy, dans ses Simile sur lés Mystères, a publié de lei des fragments d'une composition dramatique relative trasint Louis : M. Villa a parle averdend dans le Tout hal des Savants (1838). G d vivilt estote ad 1544, chavait alors plus de soisent kns. Onferett aufit modeut en 1547 ou 1548. M. Victor line. Districte que is monte de nota jours, en p flugo e réville son Bois luis hôtomes de nos jours, en p dust la mallet an initalite (des nersonanges de Nobre-Des cint le polit au dointire des personages de Notre-Deme de Paris l'imie l'amburéit l'Esmeralda est un être d'inrention, fort différent du compositeur, distorien es fac Vur de ingeteres. State (1) (1) (GRIOTTIER: Pojes Cistaux G. Resser

GRIPPE. A courdes pastes ou épidémies graves, es vit'sans' doute du tout temps régner épidémiquement des maladies légères, dont les inrenducties ne da ignèrent même pes faire meatibul. Ce n'ésf guère qu'au seisème stècle qu'en communes à trouver des déscriptions de maladies pour meurtrières comparativement aix pestes, et qui ont régné épi-désaiquement: Nos annales en conficement des exemples requelitis er 1910, 1567, 1974, 1560, 1658 et 1676. En 1729
une épidémie du geure de celles qui nous occupent ne fut
pas signalée roumne pertilentielle : elle fut cependant si grave, qu'elle détroisit à fandres plus de monde que la peste n'en avait fait mousir dans cette ville en 1665. Dans les années 1734 cét 1785 ; úne miládic légère régna épidémiqu ment en Europe; et même en Amérique; elle se renouvela en 1742, 1743, 1775; 1779, 1760 et 1782. Plusieurs de mos contemporaine penvent se rappeler qu'en 1802 Paris fut le thétère d'une affection authorie. En 1830 et 1831, l'invasion du chielérs fut précédés chez nous d'une innie

1 La source de ces épidémies n'étant point comme, elles fatent d'abord désignées par le nom vague et général d'in-fluenza. On ne fut pas longtemps satisfait de cette dénemination; la premptitude et l'abtivité avec lesquelles sa c agit firest appelér la finaladio grippe, substantif dérivé du varbe ji ipper l'Otte dénomination française date de 1743, of fut mème employée des 'ters' dans le langage médical. Gennns'elle errivais i l'intresse de chacun ainsi qu'une lettre mise à la poste, des philistats l'appelèrent le pelis commune on in petite poste. On in wolhite aussi follette, par allusis h un few follot. Cos désignations devincent plus ridicals encore, car l'épidémie de 1802 fut appelée cocotte, et celle de 1830 et 1831 la jirafe: "

Quolie que soit la cause qui engendre les maladies appe-léss grippes, 'elfes se réduisent, à peu de différence près, à des irritations des mémbranes muquenses qui tap l'été l'iritation des licensiales automates qui les voice hérichies et digestives; netamment près les euvertures des surfaces par longuélles l'houme est en rapport avec le monde antérieur. Ce sont des maladies on des fièvres cattiritales en d'autres termés. Elles présentent les altérations de je suité qui daraticischt les rhumes de cervenu on de potrine; les infarmmettons des yeux on ophthalmies, des maex de gerge; etc. Out accidents sont plus ou moint ac-compagnée de fièvre su dé maisise; la vie peut souce être compromise chez les personnes affectées de maladres chro-niques, et même par suité de la fièvre, qui, une fois excitos, détermine une perturibition dont on n'est pas toujours maitre. En définitive, on retrouve dans la grippe le début d'un grand natabre d'effections fébriles : elle n'en diffère que par 'son' peur de durés; mait les lièvres typholdes commenocat de mène! Es coder qui les produit est counue : elle : previent probablemeit d'eine condition particulière de l'air que nous respirons; car c'est après des changements

subits ou extrêmes dans l'atmosphère qu'on les voit se manifester : tantôt c'est après un reproidissement rapide, tantôt auxès des brumes énaisses, etc.

après des brumes épaisses, etc.

Quand on n'a pu se soustraire à cette influence invisible, il con vient de se conduire comme dans les rhumes de potrime : le repos, la diète sont les premières conditions curatives. Quand la bronchite est intense, on obtient du sou-lagement par l'application d'un cataplasme chaud et émollient sur le sommet de la poitrine : une infusion de fleure pectorales, dans laquelle on ajoute 15 grammes de sirop diacoide, procure aussi un allegement notable, et ces moyent simples, dont chacun peut faire emploi sans un avis doctoral, favorisent et bâtent des sueurs, qui ordinairement terminent ces légères affections. Mais si la fièvre est intense, si la respiration devient très-pénible et difficile, il peut être utile de recourir à l'application des sangatés.

GRIS (Frères), GRISES (Sœuss), désignation, commune sous laquelle on comprend les religieux et les religieuses de l'ordre de la Miséricorde et autres associations charitables, à cause de la couleur de leura vétements, on appelle plus particulièrement sœurs, grises, les filles, ou sœurs de la Charité, réunies en 1634 par saint Vincent de Paul et la veuve Legras pour le soulagement des malades.

GRISAILLE, espèce de peinture de content grise, et imitant un bas-relief. On comprend quelquefois sons la même dénomination d'autres peintures d'une tout autre couleur, mais également monechromes (pous Cavaleu).

GRISAR (ALBERT), né en 1808 à Anvers, fit ses études. musicales au Conservatoire de Paris et débuta par un recueil de romances, l'une desquelles, intitulée la Folle obtint une grande vogue. Les premières partitions qu'il donna an théatre, Sarah et l'An mil, révélèrent en lui un talent gracieux et facile. En 1838 parut l'Equ merveilleuse, joyau musical qui est resté au répertoire. Malgréle succès de cet ouvrage, qui suivi des Travestissements et de Lady Melvil, Grisar, jugeant son éducation incomplète. se rendit à Naples, où il la recommença avec patience sous la dir ction de Mercadante. C'est alors qu'il écrivit Gilles, ravisseur, joué en 1849 à l'Opéra-Comique...charmaut, badinage auquel il a donné sour pendant, en 1852, Bonsoir, monsieur Pantalon. Latre deux, la même seene représenta ses Porcherons (1850), son œuvre la plus cousidérable et au si l'une des plus élégantes. Citons, encore le Chien du jardinier (1855), qui figura longtemps parmi les pièces à recette. Cet artiste jugénieux et fin est mort le

14 juin 1869, à Asnières. GRISELIDIS. Griselda, ou, comme nous disons en France, Grisélidis, devenue de pauvre paysanne marquise de Saluces, soumise par un mari bizarre aux épreuves du cœur les plus cruelles pour une mère et pour une épouse, est probablement un personnage de l'invention de Boccace, qui termine par cette touchante nouvelle la dernière journée de son célèbre Décaméron. Écrit en Italien, cet épisode, lu par Boccace à Pétrarque attendrit jusqu'aux larmes l'amant platonique de Laure, qui le traduisit immédialement en latin, et le sit ainsi connaître à tous les peuples de l'Europe. En Angleterre, en France surtout, où Pétrarque, avait tant de relations, Grischidis eut un immense succès et fournit le sujet d'une multitude de romans et de pièces de théatre. Dès la fin du quatorzième siècle, en 1395, vingt ans après la mort de Boccace, un poète anonyme composait et faisait jouer le Mystère de Grisélidis, marquise de Saluces, et de sa merveilleuse constante, appèlée le Miroir des dames mariées, par personnages et ryme. Ce drame fut imprimé dans le siècle suivant. Plusieurs fabliaux le redirent sous divers titres, et toujours avec succès. Depuis le quatorzième siècle, le sujet de Grischidis a été reproduit sur tous les théatres, sous toutes les formes, en prose ét i vers. Louis Du Beis. GRISETTE. Une mode, aussi ruineuse qu'immorale,

GRISETTE. Une mode, aussi rulneuse qu'immorale, s'était établie en France, et suringt à Paris; depuis la minorité de Louis XV jusqu'à l'anpée 1789, qui vit qaitre la révolution. C'était celle pour les seigneurs, c'est-à-dire les hommes nebles, riches, et qui allaient à la cour, d'avoir pour maîtresse une femme attachée à quelque théatre, à la dépense de laquelle ils fournissajent publiquement, ce qui ne les empéchait point d'éprouver ou de feindre un attachement pour quelque dame leur égale, et d'entretenir des relations fort intimes avec quelques jeunes et pauvres filles de la classe du peuple. L'actrice ou la danseuse s'enorgueillissait si dans son antichambré on reconnaissait la liyrée d'un homme que l'on rencontrait à Versailles; mais la grande dame et la petite ouvrière s'en effrayaient également. Afin que les billets fussent portés et reçus sans que l'on su causat à l'œil de bœuf, ou dans les maisons d'apprentissage, on habilla de gris les laquais destinés à ces fonctions, toutes de confiance, et le nom de grison leur fut donné comme on le voit dans les comédies et remans. de l'époque. Les grandes dames avaient des titres ; on n'imagina point de les désigner particulièrement, mais les onvrières en mode, en couture, en lingerie, qui recevaient ! le laquais ainsi travesti furent, par analogié, nommées gri-settes, ce qui signifiait filles jolies pauvres et séduites. Trèsinjustement on a étendu cette dénomination à toutes les filles qui vivent du travail de leurs mains. Dans ce temps-là mème quelques magasips de mode, presque tous les magasins de couture et de lingerie, ainsi que les maisons où l'on apprenait à raccommoder la destelle, occupaient des filles parfaitement sages et vertueuses. La lingerie était, surtout l'état que l'ou, faisait apprendre aux filles nobles ruinées, et l'on distingueit facilement l'apprentie lingère par la décence et la simplicité de son costume. C'était dens aux seigneurs et aux riches financiers que la grissite d'autrefois devait son nom et sa triste célébrité.

Aujourd'hui la grisette, plus sensible qu'avide, reçoit les vœux de l'étudiant; moins circonspecte, elle se montre avec lui au spectacle, dans les bals champètres et chez les restaurateurs de la banlieue; mais, sans être aussi avilie, elle est aussi misérable qu'au temps, passé; car l'étudiant, ses cours finis, se met en quête d'une dot, et n'épouse que la fille qui lui en apporte une. Si l'on considère l'âge de ces filles, qui sortent à peine de l'enfance, la sincérité de leur attachement, leur sédoction si facile, par des jeunes gens qui leur sont intellectuellement supérieurs en tous points, on ne pourra s'empêcher de plaindre ces créatures laborieuses, destinées à augmenter le nombre des courtisanes ou à terminer leurs jours par le suicide. Il est pen de grisettes qui ne finissent ainsi, car, nous le répétons, le nom de grisette ne convient pas aux jeunes personnes qui ne quittent les magasins et les ateliers où elles sont occupées que pour retourner auprès de leurs mères : le nom bonorable d'querières peut seul leur être donné. Celles-là épousent des artisans, et offrent ordinairement le modèle de toutes les vertus que l'on exige des femmes. Le nombre de grisettes qui s'asphyxient, se noient ou s'empoisonnent est effrayant; il ne faut l'attribuer qu'au premier choix que font ces panvres enfants. On a blame, avec autant de justice que d'indignation, les hommes d'un nom élevé qui corrompaient cette classe de la société en l'enrichissant ; pourquoi blamerait-on moins ceux qui leur ont succédé? La pauvreté justifie-t-elle le vice, la perfidie, l'abandon? Il est encore plus facile à un étudiant de séduire une ouvrière que cela ne pouvait l'être à un maréchal de France, à un premier président, à un fermier général; car de ceux-là une fille. indigente savait tout d'abord ce qu'elle pouvait attendre tandis que les habitudes économiques de l'étudiant n'établissent aucune différence apparente entre la grisette et lui. Enfin, si la grisette devient mère, quel héroisme ne lui faut-il point pour garder l'enfant aux besoins duquel il landra qu'elle pourvoie seule? Les romans, les vaudevilles, nous peignent la grisette de Paris gentille, gaie, revêtue d'une grace particulière. Qu'ils nous la représentent donc à treute ans, siétrie dans son quartier, méprisée de ses voisines, huée des hommes de sa classe... Le lendemain de

ce jour, ce sera à la morgue, ou dans un lieu plus affreux

encore, que sa mère viendra la reconnaître. C^{see} de Baadi. GRISI (Giulla), cantatrice célèbre à bon droit par son talent et sa beauté, est née en 1812, à Milan, et dès l'âge de douze ans se fit remarquer par la pureté de sa voix et par les plus heureuses dispositions musicales. A l'âge de seize ans elle débuta sur le théâtre de Bologne, dans la Zelmira, de Rossini, et réunit tous les suffrages, par la justesse de ses sons et par la grâce ainsi que la sensibilité qu'elle déploya dans son jeu. Doux années plus tard, elle parut sur un théâtre plus vaste, celui de Florence, et n'y obtint pas moins de succès. Il y avait longtemps qu'une aussi belle et aussi gracieuse personne n'avait paru sur les planches, et on peut admettre, sans rien enlever à son talent, que ses avantages physiques furent pour beaucoup dans l'admiration frénétique dont la jeune artiste ne tarda pas à être l'objet. Tous les théâtres de l'Italie se la disputèrent, et les représentations qu'elle donna à La Scala furent pour elle autant d'éclatants triomphes. Il ne manquait plus désormais pour classer définitivement Giulia Grisi parmi les grandes cantatrices qui cessent d'appartenir exclusivement à un pays pour être la gloire commune de l'Europe musicale, que de voir son talent reconnu et consacré par les suffrages des dilettanti de Londres et de Paris. Ses débuts sur notre Théâtre-Italien eurent lieu le 13 octobre 1832, dans la Semiramide, rôle dans lequel le souvenir de l'inimitable M'e Pasta était encore récent, et par suite bien dangereux pour la débutante. Giulia Grisi se tira de cette redoutable épreuve avec son bonheur accoutumé ; un triomphe d'enthousiasme fut le prix de la noble confiance qu'elle avait eue dans son talent, et il n'y eut qu'une voix parmi les critiques pour reconnaître les intonations toujours justes et fermes de son éciatant messo soprano, la noblesse de son maintien, la grace et la vérité de ses gestes. A Paris aussi, la rare beauté de la cantatrice n'aida pas peu à son succès; et depuis lors Giulia Grisi fit alternativement les délices des opéras de Londres et de Paris. Longue serait la nomenclature des rôles dans lesquels elle a charmé et ravi ses auditeurs. Il nous suffira de dire que Rossini, Donizetti, Bellini, Mozart, etc., n'ont jamais eu de plus heureux interprète.

En 1835, Giulia Grisi, cédant aux obsessions d'un de ses plus fervents admirateurs, M. Gérard de Melcy, contracta un mariage qui ne tarda pas à être rompu judiciairement. Cependant sa voix s'altérait; elle n'en lutta pas moins contre la froideur de plus en plus marquée du public, fic une excursion aux États-Unis en compagnie de Mario à qui elle avait associé son sort, revint en Angleterre, et mourut à Berlin, le 28 novembre 1869, au retour d'un voyage en Russie.

GRISONS (Pays des), en allemand Graubunden, le plus grand canton de la Suisse, d'une superficie évaluée à 7,185 kilom. carrés, confine au sud à l'Italie, à l'est au Tyrol, au nord aux cantons de Saint-Gall et de Glaris, à l'onest à ceux d'Uri et du Tessin. Sur les 91,782 habitants qu'on y compte (1870), 40,000 professent la religion catholique et le reste la religion réformée; 42,000 parient allemand, 13,000 parient italien, et le reste la lan-descend des anciens Rhétiens. Le sol de ce canton est hérissé de montagnes formant tantôt des groupes puissants et isolés, tantôt des chaînes se prolongeant au loin, et entre lesquelles se trouvent des vallées généralement fort étroites. Beaucoup de pics, notamment dans la chaine de Bernina, atteignent une altitude de 3,500 mètres et peuvent se comparer à ceux de l'Oberland Bernois. Le climat est extrêmement varié; et si dans certaines localités règne un hiver de huit mois, en revanche, au sud, quelques vallées ont tous les caractères des contrées italiques. Les cours d'eau qui y premnent leur source coulent les uns su nord, comme le Rhin, les autres à l'est, comme l'Inn, ou encore au sud, comme le Rham, le Posuavino, la Maira et la Mœsa, quipront se jeter, le premier dans l'Adige, les deux autres dans l'Adda, et le dernier dans le Tessin. Ce canton ne pos-

sède point de grands lacs; mais dans les vallées et dans le montagnes il en existe une soule de petits, dont ceux des glaciers surtout sont remarquables. Toute cette contrée abonde d'ailleurs en sources minérales, parmi lesquelles nous citerons celles de Fideris, de Saint-Moritz, de Tarasp, de Jenatz, d'Alveneu, de Rothenbrunn, de Tusis, etc. Les mentagnes fournissent de beaux marbres blancs, rouges, moirs, mouchetés, etc., de l'argile, de la craie, de la tourbe, bes coup de fer, de pyrite sulfureuse, de plomb et de cuivre. Il existait autrefois des mines d'argent dans la Bernina et sur divers autres points. On rencontre aussi quelquefois de l'or dans les montagnes, mais plus souvent dans les sables des rivières et des sleuves, dans le Rhin notamment. Les produits du règne végétal sont l'orge, le seigle, l'avoine, le milet, le mais, les pommes de terre, le chanvre et le liu, les fruits, entre autres les figues, qui viennent en pleine terre dans le Bregell inférieur. La vigne réussit surtout dans la vallée inférieure du Rhin, ainsi qu'à Misoccio et à Brusie. Le canton était autresois très-riche en bois, notamment en pins; mais faute d'un aménagement intelligent, ces richesses ont singulièrement diminué depuis. Dans les parties les plus élevées des montagnes nichent l'aigle et le vautour. Oa y rencontre aussi des ours et même , quoique plus rarement , des loups. Les chamois sont encore très-nombreux, mais le bouquetin en a presque complétement disparu. Les rivières et les ruisseaux sont très-poissonneux. l'anguille surtout y abonde. L'éducation du bétail , la fabrication du bourre et du fromage, constituent les principales ressources de la population. L'industrie des habitants est sans importance; mais ils se livrent à un commerce de transit et d'expédition des plus considérables.

Le Pays des Grisons tout entier se compose de cinq vallées principales :

La vallée du Rhin citérieur, qui clôt la Forêt du Rhin, com-prend la vallée du Schams, la Via-Mala et le Domicachgerthal. Cette dernière, la contrée la plus tempérée de tout le pays des Grisons, contient vingt-deux villages, où l'on parle la langue romane. La vallée de Schams, sur un développement d'un myriamètre, renferme neuf jolis villages. Entre cette vallée et la Forêt du Rhin se trouve la grandiose Via-Mala, formée également par le Rhin chérieur, constituant entre Tusis et Zillis une route longue de deux myriamètres environ, avec une largeur de 2 mètres 50 cent. sculement, et côtoyant souvent des abimes de 150 à 200 mètres de profondeur. Au fond de ces fondrières coule avec fracas, et aussi rapide qu'une fièche, le Rhia citérieur, tandis que de l'autre côté de la route s'élèvent des montagnes de plus de 800 mètres de hauteur et couvertes de sombres sapins. A Ronzella, village situé à l'entree de cette gorge de montagnes, le soleil est invisible pendant six mois de l'année. Deux routes à peine praticables conduisaient autrefois en Italie par le Splugen et le Bernhardin. La première fut celle que prirent en 1800 les Français commen-dés par Macdonald ; en 1797 , Lecourbe n'avait pas hésité à s'aventurer sur la seconde avec une forte division de l'armée française. Aujourd'hui la grande route conduisant de Coire et de Reichenau au village de Splugen par le Domleschgerthal et par la vallée qu'y relie la Via-Mala se bifurque en deux routes nouvelles, dont l'une, construite en 1829, conduit à Chiavenna, en franchissant le Splugga par les Cardinelles et la vallée de Saint-Jacques; l'autre. construite en 1824, mène à Bellinzona, en franchissant le Bernhardin et en passant par la vallée de Misoccio.

La seconde vallée du Pays des Grisons, celle du Rhin antérieur, s'étend depuis la limite occidentale du canton et le mont Saint-Gothard jusqu'à Coire et au Lesciensteig (défilé de Sainte-Lucie). L'antique abbaye de bénédictins de Disentis, le bourg à marché de Tusis, la ville d'Ilans et le ches-lieu de tout le canton, Coire, sont les points les plus remarquables de cette vallée.

La troisième vallée est celle d'Engadine. La quatrième est formée par l'Alboula, qui prend sa source au mont Sep-

time, et vient se jeter dans le Rhin citérieur, à Tusis. La cin-quième vallée enfin, appelée Prettigau ; dont le chef lieu est Meyenfeld, sur le Rhin, avec 1,232 habitants, et au vot-sinage duquel se trouve le Luciensteig, desse fortisse con-duisant à la principauté de Liechtenstein, est située près de la limite septentrionale du canton, non foin du Vorari-

berg. En totalité, le Pays des Grisons renferme 150 vallées, tant grandes que petites, séparées souvent l'une de l'autre par des montagnes absolument inaccessibles; et ce caractère de la constitution physique du sol a dû exercer une grande influence sur la constitution politique de ce canton, de même qu'il a du y provoquer dans les communes une organisation municipale extremement indépendante, avec un pouvoir central des plus faibles. C'est ce qui explique aussi comment le Pays des Grisons, dont les progrès ont été de nos jours si rapides en ce qui a trait au perfectionnement de l'intelligence et de l'agriculture, a pu sous ce rapport rester pendant si longtemps en arrière des autres cantons dont se

cumpose la confédération.

Hexiste divers motifs plus ou moins spécieux pour croire à l'origine étrusque des populations primitives de la haute Rhétie, laquelle n'était qu'une petite partie de l'ancienne Rhétie, bien autrement étendue à l'est et au nord. Aujourd'hui encore l'antique manoir de Rhazin, jeté de la manière la plus pittoresque et la plus romantique sur les bords du Rhiu, au-dessus de Coire, rappelle ce nom de Rhétie. Ce ne fut qu'après la lutte la plus longue et la plus acharnée que les Romains parvinrent à soumettre cette contrée d'un accès difficile; et c'est aux établissements qu'ils y formerent qu'il faut attribuer les nombreux noms italiens restés aujourd'hui encore à divers points du pays. Vainqueurs des Ostrogoths, les Francs n'attachèrent que peu d'importance à ces lointaines régions; toutefois, des races germaines finirent aussi avec le temps par venir s'établir parmi les anciens babitants de cette contrée, que le traité conclu en 843 à Verdun réunit à l'Allemagne. Quand la puissance royale commença à s'affaiblir, il y surgit divers seigneurs laïcs indépendants, sans compter l'antique siège épiscopal de Coire et l'abbaye de Diseptis. Les abus de la féodalité et l'exercice du droit du plus sort porté à ses dernières limites éveillèrent des idées de liherté dans quelques vallées, et donnérent lieu à des alliances contractées entre des seigneurs et des hommes libres, à l'effet de se protéger et de se défendre sautaellement. C'est ainsi que le pacte conclu en 1424 à Truns devint la base de la Ligue supérieure ou Grise, et par suite à la formation d'un Étal confédéré. En 1425 se constitua la Lique de Coire, appelée aussi Lique Cadée ou de la Maison de Dieu, et en 1435 la Ligue des dix droitures ou juridictions, qui se susionnèrent toutes trois en 1471, paur ne plus former qu'une seule et même ligue. L'héroïque valeur dont les ligués firent preuve en 1599 dans la guerre de Sousbe a valu à ces populations un renom gloricux dans l'histoire, et resserra les liens qui les rattachaient aux autres cantons de la confédération. Déjà en 1512 les tigués avaient conquis sur le Milanais les comtés de la Vaiteline, de Chiavenna et de Bormio, et s'étaient assurés de notables avantages industriels et commerciaux par la possession de ces contrées welches, qui ne furent réunies de nouveau à l'Italie qu'en 1797, par Bonaparte. Toutesois, cette acquisition donna lieu, dès la première moitié du seizième siècle, à des discordes entre les trois ligues. Ces différends se renouvelèrent encore dans la première moitié du dixseptième siècle, époque ob des troupes autrichiennes et espagnoles ravagèrent le pays; et les Français sirent souvent payer bien cher les secours qu'ils prétèrent à ces populations. Si la réunion du Pays des Grisons à la république Itelvétique, décrétée par le gouvernement français en 1798, contraria vivement les idées d'indépendance de la majorité des habitants et provoqua même des résistances, elle eut du moins l'avantage d'établir des rapports plus intimes et plus suivis entre les diverses parties de cette contrée, et prépara l'admission du Pays des Grisons dans la confédération en qualité de 15° canton, qui eut lieu en 1863.

Après la Réstauration, ce canton se donna, le 11 novembre 1814, une constitution, devenuela base de celle qu'on adopta le 19 juin 1820, et dont voici les dispositions principales : Partage des trois ligues, au point de vue politique, en trois droitures, on juridictions supérieures, réparties en juridictions ordinaires. La puissance exécutive appartient aux consells communaux et aux communes, qui décident en dernier ressort sur les lois civiles, les traités politiques, les alliances et les augmentations d'impôt qui leur sont proposés par le grand conseil. Ce grand conseil se compose de soixantecinq membres élus, parmi les citoyens de la ligue dont ils font partie, par les citoyens des droitures supérieures et ordinaires. Une commission de neul membres, trois pour chaque ligue, prépare les affaires qui doivent être soumises au grand conseil. Les droitures ordinaires et supérleures élisent les différents fonctionnaires chargés de l'administration, de la police, de la justice et de tout ce qui se rapporte aux intérêts des communes. Un tribunal cantonal supérieur complète l'organisation judiclaire. Le canton des Grisons, avec la constitution qui lui est propre, forme donc au milieu de la Confédération Suisse un État confédéré à part, une confédéra tion particulière dans des proportions moindres. Pour obvier peu à peu aux inconvénients d'une décentralisation excessive. dont le résultat immédiat est le nombre beaucoup trop grand des fonctionnaires publics, il s'était formé dans ces derniers temps un comité de résorme, composé des hommes les plus honorables; et c'est grace à ses efforts qu'on est parvenu à introduire enfin quelques innovations utiles. Mais lors de la révision de la constitution, qui a eu lieu en 1850, il n'a pas été possible d'en supprimer l'article qui, pour toute modification à introduire dans la constitution, exige la sanction des deux tiers des voix dans chaque commune. En revanche, on a réussi à réorganiser le système judiciaire, en substituant des tribunaux de cercles aux ancienne juridictions ordinaires et supérieures ; de même, le petit conseil a été remplacé par une régence armée de pouvoirs plus précis et plus étendus. Le canton a été divisé en quatorze arrondissements. et ceux-ci subdivisés en cercles; division politique devenue également la base du système électoral. Malgré la résistance opiniatre opposée par un clergé ennemi des lumières, on a aussi beaucoup fait dans ces dernières années pour les progrès de l'instruction publique, en créant un comité d'éducation composé mi-partie de catholiques et de réformés, en fondant des écoles cantonales à l'usage des deux confessions, ensin en améliorant la position des instituteurs primaires. En 1869 son actif excédait de 358,285 fr. son passif qui s'élevait à un peu plus de 5,040,000 fr. Il avait une dette de 5 millions par suite de l'établissement du chemin de fer de Coire

GRISOU. Dans les mines de houille, il se forme souvent des exhalaisons meurtrières connues sous le nom de feu brisou ou grisou. Ce sont des vapeurs gazeuses (gaz hydrogène carboné), que l'on rencontre dans les endroits des mines où l'air est staguant, et comme encaissé dans le fond d'une galerie. Elles paraissent sous la forme de nuages grisatres ou de flocons blanchatres assez semblables à des toiles d'araignée. Leur contact avec la lumière des lampes dont se servent les ouvriers suffit pour qu'elles s'enslamment aussitôt avec un fracas et une explosion épouvan-

Il existe plusieurs procédés pour se garantir du feu grisou. Il sussit souvent d'établir un courant d'air ou d'agiter ces sortes de toiles d'araignée, pour les mêler à l'air avant que le gaz ait pu s'enslammer; en d'autres occasions, il ne reste plus aux ouvriers, pour l'éviter, que de se jeter ventre à terre; cette vapeur, étant plus légère que l'air atmosphérique, passe sur leur dos sans leur faire de mal. Dans certaines mines plus pernicieuses, il est nécessaire de prendre de plus sûres précautions. On y fait descendre avant les autres un homme couvert d'un linge mouillé ou de toile

cirée, ayant un masque avec des yeux de verre. Cet homme tient une perche, au bout de laquelle est une lumière; il s'approche en rampant de l'endroit où se réunissent les exhalaisons pernicieuses; bientôt l'inflammation et la détonnation s'annoncent avec un bruit de tonnerre, et la galerie est purifiée. Néannoins le feu grison fait chaque année de nombreuses victimes, et c'est pour éviter les accidents produits par son explosion que Davy inventa la lampe de RICHER.

GRIVE. Voyez MERLE.

GRIVOIS. Ce mot était nouveau dans notre langue à la fin du dix-septième siècle: M. de Caillères, qui fit un livre si curieux sur les mots à la mode de son temps, se moque de celui-ci, comme d'un terme insolite, auquel il ne faut pas donner droit de bourgeoisie; et Boursault, qui fit, lui aussi, une comédie sur les mots à la mode, n'y introduit le mot grivois qu'en raison de sa nouveauté et en le soulignant:

Quand ils out à leur tête un joli général, Il n'est pour les grivois aucus plaisir égal.

Dans ces vers, d'ailleurs, grivois est employé dans le sens de sa signification primitive. Ce mot en effet avait d'abord servi à désigner dans les arinées ces soldats pillards qui vont partout maraudant et picorant, comme les grives dans les vignes, et qui se gorgent de butin, comme l'oiseau gournand se soule de raisin. Sous Louis XIV, tout soldat voleur et rusé était un grivois: « Il trouva, dit Ménage, un grivois, qui s'approcha fort modestement de lui, et s'insinua tellement sous sa brandchourg, qu'il s'en trouva revêtu, et le pauvre M. du Périer resta en juste-au-corps. » Par suite le sens du mot s'étendit, et on l'employa pour désigner tout homme d'humeur libre, éveillée, hardie; Gresset l'entendit alnsi quand il dit, à propos de Vert-Vert:

Mais sorce sut au grivois dépité D'être conduit au gite détesté.

Une fille de mauvaise vie, toujours en débauche avec les grivois, les soldats et les gueux, fut une grivoise, comme nous l'apprend une vieille chanson, dont Béranger a rajeuni le refrain :

Et la grivoise avec eux, Vivent les gueux !

Ce nom joyeux de grivoise fut même donné alors à une sorte de tabatière, munie d'une râpe pour réduire le tabac en poudre, et dont le premier modèle était venu de Strasbourg en 1670. Plus tard, lorsqu'il passa dans la littérature, le mot grivois servit à désigner ce genre de chansons joyeuses et avinées dans lesquelles ie poête, accommodant ses vers au rhytime le plus facile, retranche ou élide les voyelles muettes qui génent ou allongent l'hémistic

Quand l'article est incommode, lls le coupent sans hésiter,

a dit Scarron, fort expert en ce genre de littérature, si voisin du burlesque. Quelques chansons de Désaugiers, d'Armand Gouffé, et même de Béranger, sont des modèles de style grivois.

Édouard Fournier.

GROCHOW, bourg de Pologne, dans le gouvernement de Mazovie, est demeuré célèbre par le combat acharné qui s'y livra le 25 février 1831, entre l'armée polonaise, commandée par le général Skrzyne cki, et l'armée russe, de beaucoup supérieure en nombre. Si les Polonais ne remportèrent point la victoire dans cette meurière affaire, du moins ils ne furent pas non plus vaincus. En effet, des torrents de sang y furent versés sans que l'un ou l'autre parti pôt s'attribuer exclusivement l'honneur de la journée.

CRODNO, l'un des gouvernements de la Russie occilentale, jadis partie intégrante de la Lithuanie, compte une population de 894,194 âmes (1864), répartie sur 373 myriamètres carrés. Son sol, généralement plat, appartient au sud-ouest au bassin de la Vistule, au nord à celui du Niémen, et au sud-est à celui du Dniepr. Le premier de ces ileuves reçoit les eaux du Boug et de ses affluents, la Lesna et la Muchawiza, et celles du Narew et de ses affluents, la Koluna et la Narewka. Le second reçoit les caux de la Schtschara et de la Zelva. La Iasiolda se jette dans le Prachipietz, affluent du Dniepr. Parmi les nombreux lacs que renferme ce gouvernement, les plus considérables sont ceux de Sporowko, de Bielo, et de Bobrowiczko. Au sud on rencontre une quantité énorme de marais, quoique des essais de desséchement en aient déjà transformé bon nombre en riches paturages. Loin des cours d'eau, le sol est léger et sablonneux, ailleurs argileux et en général assez fertile. Les principales productions sont l'orge, les légumes, les fruits, le lin, le chanvre, le houblon, le bois. Le gibier abonde dans les vastes forêts, où l'on rencontre des sangliers, des loups, des ours; et il existe encore des aurochs dans la célèbre forêt de Bialo wicz. On engraisse beaucoup de gros bétail; on élève des moutons d'excellente qualité et beaucoup d'abeilles La sabrication des draps, des chapeaux, du papier, et la préparation des cuirs sont les principales branches d'industrie. Les grains, la laine, le cuir, le houblon, le miel et la circ constituent les articles d'exportation les plus importants. Les habitants, d'origine rusniaque, lithuanienne et polonaise, professent pour la plupart la religion catholique; cependant on y rencontre aussi quelques grecs et quelques juifs.

GRODNO, chef-lieu du gouvernement, ville bâtie sur la rive droite du Niémen, a 20,241 habitants (1864), dont un grand nombre sont israélites, onze églises, dont une luthérienne, plusieurs synagogues, deux châteaux-forts, une école noble de cadets, plusieurs fabriques de draps, de soicries et de fusils, et est le centre d'un commerce fort actif, tout entier aux mains des juifs, et qu'alimentent des foires considérables tenues à Grodno à diverses époques de l'année. On voit dans la ville plusieurs hôtels en ruines et appartenant à d'anciennes familles lithuaniennes.

C'est à Grodno que mourut, en 1586, Étienne Bathori, dans le château même qu'il avait fait construire. C'est encore dans cette ville qu'en 1793, après une longue résistance, la diète souscrivit au deuxième partage de la Pologne, et qu'en 1795 Stanislas-Auguste déposa sa couronne.

GROENINGEN ou GRONINGUE, la province la plus septentrionale du royaume des Pays-Bas, bornée au nord par la mer du Nord, à l'est par le Hanovre, à l'ouest par la Frise et au sud par la Drenthe, présente une superficie d'environ 29 myriamètres carrés, dont une partie se compose de marécages presque impénétrables, mais dont le reste est d'une fertilité extrême. Il y a 232,273 habitants (1869), généralement d'origine frisonne, dont l'élève du bétail et la pêche forment les principales industries, et qui à l'exception d'un petit nombre d'anabaptistes et de deux communes cat holiques, appartiennent à la confession réformée. Cette province forme trois arrondissements.

GRŒNINGEN, sur la Hunse, ches-lieu de la province, relice par des voics de ser à Brême et à Utrecht, est bàtie à cheval sur l'Aa et sur le Long Canal, qui y forme un bon port. C'est une ville bien construite, et dont la population est de 37,895 hab tants (fin 1869). On y trouve des raffineries de sel, des fabriques de céruse, de savon, de cuir et de papier, des filatures de lin et des chantiers de construction. Elle est le centre d'un commerce fort actif en produits du pays, et surtout en céréales. Jadis désendue par dix-sept bastions, Græningen n'a pas moins de dix-huit ponts ; elle possède une université fondée en 1615, mais dont les cours ne sont guère suivis que par 300 étudiants, une bibliothèque publique, un jardin botanique, un institut de sourds-muets, une école d'architecture, enfin une école de dessin et de marine, et diverses sociétés savantes. Ses plus remarquables édifices sont la cathédrale, placée sous l'invocation de saint Martin, dont on admire le clocher, haut de 111 mètres, et l'orgue magnifique, l'hôtel de ville, bâti sur une place qui a 140 mètres de largeur sur 235 de lougueur ; incontestablement la plus belle qu'il y ait en Hollande; enfin , la Bourse.

GROENLAND. Du sommet du pôle arctique descend vers notre Europe une terre apre et désolée; une croûte de glaces et de neiges éternelles la recouvre, ne laissant à découvert que la frange maritime, où percent d'affreux rochers; elle se projette comme une grande péninsule en face de l'Islande et des côtes de la Norvége. Quelles sont ses limites? Au nord, elle se cache sous la calotte glacée du pôle; à l'est, elle se perd dans les bancs de glace, vis-àvis du Finmark et de la Laponie; au sud, la pointe des Adieux la termine, par 60° de latitude; à l'ouest, elle longe le détroit de Davis, la mer de Baffin, et va, en rampant sous des montagnes de glace, rejoindre sans doute des régions froides et inexplorées de l'Amérique septentrionale. On la nomme Groenland (terre verdoyante) : les marins de la Scandinavie, habitués à leurs mers dures et brumeuses, à leurs noires et stériles roches, purent seuls trouver un nom si gracieux pour cette contrée de malheurs. Quelques arbustes rabougris, des mousses et des herbes tapissent les lieux abrités, et sont toute sa végétation : là le soleil se montre toujours pâle et à travers un épais rideau de vapeurs ; là cesse notre période diurne de vingt-quatre heures; car si pendant l'été le soleil ne va pas chaque jour chercher sa couche sous l'horizon, pendant l'hiver aussi il oublie souvent de venir saluer le réveil des habitants.

Le Grænlandais occupe presque le dernier degré dans l'échelle de la race humaine; il est de la famille de l'Esquimau, dont il a la taille, le port, les habitudes et le langage : comme celui-ci, il se tient sur la côte, où la mer lui fournit une pêche aboulante; car les glaces du Grænland sont les parages d'affection des baleines, du narwal, dont la corne est révérée par la superstition, des veaux marins, du saumon, et d'autres tribus innomblables de la mer. Si parsois il s'aventure dans l'intérieur des terres, c'est à la suite des rennes ou des chevreuils blancs; une mortelle solitude s'étend sur toute la région centrale de son pays. La nonchalance et la gloutonnerie sont ses principaux vices; l'huile de la baleine éclaire les longues ténèbres de ses hivers, échausse son gite et assaisonne son pain de lichen; il vit dans la crasse et la torpeur, et ne secoue son indolence native que quand l'aiguillon de la faim l'entraine hors de son repaire à la chasse des phoques ou des baleines.

Toutes les nations du Nord ont eu leurs chants héroïques: la Scandinavie se vante de ses skaldes, l'Écosse de ses bardes; l'Islande a conservé ses sagas célèbres; le Grunlandais n'a ni chants pour ses dieux, ni regrets, ni chants pour les ossements de ses pères; point de ces hymnes de gloire ou de douleur, tradition orale des hauts faits des temps passés, dont les mères bercent leurs enfants, et dans lesquels se résument ordinairement la science, l'histoire et la la littérature des peuples sauvages. Mais, quoiqu'il manque de ces élans de l'âme que l'ode exprime, quoiqu'il ne sache pas se ressouvenir et chanter le malheur et l'espérance, il manie la satire et mord malicieusement. Elle consiste en petites sentences cadencées, presque toujours accompagnées de ce refrain en chœur: Amua a jah, a jah hey!

Son langage, appelé le karalit, qui est un dialecte de la langue des Esquimaux, et dont il existe des grammaires par Égède et par Kleinschmidt (Berlin, 1851), n'est pas dépouillé de toute richesse, et parfois sa construction grammaticale possède une grande puissance d'inflexion. En général, tous ces peuples paraissent doués d'une merveilleuse organisation pour la musique vocale : les missionaires qui ont entrepris la civilisation de ces rudes contrées l'attestent; ils ont composé eux-mêmes de pieux chants en langue populaire, et les font redire en chœurs harmonieux.

Théogène Page, vice-amiral.

Cependant les Grœnlandais n'ont pas même su s'élever
jusqu'à la domestication du renne, et ils sont pour la plupart restés idolâtres. Ce n'est qu'aux environs des établissements danois, et là où a pu s'étendre l'influence des mis-

sionnaires, qu'une espèce de civilisation a pu s'introduire parmi eux avec les lumières du christianisme. On estime leur nombre total entre 20 et 24,000, dont le tiers environ habitent dans les missions luthériennes danoises et dans celles des Herrnutes. Malgré leur extrême malpropreté et le degré tout à fait insîme qu'ils occupent sur l'échelle de la moralité, ils ne laissent pas que d'être d'un assez bon naturel. Leurs demeures consistent en hiver en huttes étroites et en pierres, recouvertes de terre et pourvues d'une entrée fort basse, véritables cloaques toujours remplis d'immondices; mais en été ils vivent sous des tentes. L'huile de haleine et les animaux marins de toutes espèces constituent leur principale alimentation. La pêche, qu'ils pratiquent avec beaucoup d'adresse au moyen de harpons, dans des canots très-artistement fabriqués de débris de baleine et de narwal, est leur grande occupation; la chasse a pour eux bien moins d'attraits.

Leur religion est remarquable. Comme être suprême, ils adorent Silla (l'air ou le ciel), qui gouverne tout et témoigne aux hommes sa satisfaction ou sa colère, suivant le mérite de leurs actions. Les autres êtres divins sont Malina et son frère Alinurga (le solell et la tune), qui président à la chasse aux chiens de mer. Ils adorent en outre une soule d'esprits résidant dans l'air, la mer, le seu, et présidant aux montagnes, à la guerre, aux vents, au temps. Le plus puissant de ces esprits est *Tornyarsouk*, bon génie, dont la femme a sous sa puissance les animaux de la mer. Ils se représentent la terre comme reposant dans la mer sur des étais qui ont constamment besoin de réparations, et le ciel comme appuyé sur les montagnes autour desquelles il tourne. Le premier homme provint de la terre, et la femme de son pouce. Ils croient aussi à un déluge, duquel il ne resta plus au monde qu'un seul homme ; et celui-ci, en l'rappant d'un bâton la terre, en sit sortir une semme. Ils admettent également, après la mort, une résurrection des hommes et des animaux. Ils n'ont point de culte pour leurs dieux, et ne célèbrent qu'une fête, celle du soleil, qui a lieu le 22 février.

Le Groenland a été dans ces derniers temps visité par plusieurs des navigateurs qui se dirigeaient vers le pôle nord. En 1852 une expédition scientifique sut chargée par le gouvernement danois d'en étudier la composition physique : elle reconnut sur divers points la présence de la houille, d'abondantes mines de cuivre, ainsi que d'antres métaux. Un voyageur anglais, Whymper, a consacré tout l'été de 1867 à explorer la côte du nord. Cependant les rivages de ce pays ne sont connus qu'en partie. Son existence n'était pourtant point igorée au temps de Christophe Colomb; longtemps avant, les hardis navigateurs de la Scandinavie y avaient sondé sur la côte orientale des établissements, dont on ne retrouve plus la trace de nos jours : si l'on en eroit les sagas de l'Islande, les Scandinaves y abordèrent dès la fin du dixième siècle. Il fut découvert en 982 par un Islandais, appelé Érik le Rouge, fils de Thowald, qui avait été mis hors la loi pour meurtre; et à partir de 986 il fut peu à peu colonisé par des émigrés islandais et autres Scandinaves. Ces établissements formaient deux bygdra, ou arrondissements, Austurbygd et Westurbygd. En 1406 la colonie orientale se composait de 190 fermes ou villages avec 12 paroisses et 2 couvents placés sous l'autorité d'un évêque; la colonie occidentale ne comptait que 90 fermes ou viltages, répartis entre quatre ou cinq paroisses ; mais à partir de ce moment l'histoire garde le silence le plus complet sur ces co-

La côte orientale, où l'on croyait située cette colonie orientale et où régnait jadis une température plus douce, comme dans le reste du Grœnland d'ailleurs (son nom même en est la preuve), est devenue de plus en plus âpre, de plus en plus cernée par les glaces, de sorte que toutes les tentatives faites jusqu'à nos jours pour y parveair étalent demeurées infructueuses. Ce fut seulement de 1829 à 1831 que le capitaine danois Graagle parvint à y pénétrer assez avant. N'ayant rencontré nulle part la moindre trace d'upe colonie,

il en conclut que la colonie erientale avait dû être située sur la côte sud-ouest.

La colonie occidentale, au contraire, s'est toujours maintenue; mais elle fut longtemps négligée par le Danemark, à qui elle appartient, jusqu'à ce qu'enfin Hans Égède s'en occupa de nouveau et y fonda en 1721 l'établissement de Godhaab (Bonne-Espérance); et on vit bientôt, notamment à partir de 1733, époque où les frères Moraves y envoyèrent des missionnaires, divers établissements s'y créer, de sorte qu'on en compte aujourd'hui près d'une vingtaine sur la côte occidentale jusque par 73° de latitude nord. Ils appartiennent tous au Danemark, qui cependant n'y entretient que quelques missionnaires et quelques fonctionnaires publics, et sont divisés en deux inspections, celle du sud et celle du nord, comptant ensemble (1863) une population de 9,491 habitants, dont 250 Danois.

Dans la première, ou Grænland méridional, on trouve Julianshaab, avec 2,000 habitants, et où l'on remarque eucore des traces d'anciens établissements islandais; Frederickshaab, Godhaab fondé par Égède sur les rives du Baals, siège du gouverneur, Sukkerloppen et Holstenborg, ainsi que les établissements herrnutes de Lichtenau (la plus méridionale de toutes les colonies), de Lichtenfels, de Nyeherrnhut, etc. Dans la division du nord, ou Grænland septentrional, dont la population totale est de 2,969 habitants, on trouve Egedesminde, Christianshaab, Godhaan, située par le 68° de lat. nord, dans l'île de Disco, et siège du gouverneur, avec 800 habitants; plus Jakobshavn, Rittenbenk, Omanak et Upernavik, par 78° 48' de lat. nord, la plus septentrionale de toutes les colonies européennes.

Le Grænland relève de la jusidiction spirituelle de l'évêque de Séelande; les sept missions danoises dépendent du collége des missions à Copenhague, et les quatre autres de la communauté des herrautes.

Le commerce avec le Grœnland est surtout un commerce d'échange; il est fait au profit du gouvernement danois par la direction du commerce royal du Grœnland et des tles Féroë, dont le siège est à Copenhague. En 1861 la valeur des exportations (peaux, huiles, fanons de baleine, etc.) était évaluée à 785,000 francs, et celle des importations à 750,000.

GROG. C'est le nom d'une boisson très en usage en Angleterre et composée de rhum, d'eau chande et de sucre. En France, on remplace le rhum par de l'eau-de-vie et aussi par du kirsch; et on ajoute au mélange une tranche de citron. C'est une boisson aussi saine que digestive, quand on en use avec modération, mais dont l'abus a à peu près les mêmes inconvénients que toutes les liqueurs spiritueuses. Avec quelques verres de grog on se grise tout aussi complétement que si on absorbait sans aucun mélange le rhum ou le cognac qui en est la base. Lord Byron faisait une grande consommation de grog. Quant à l'origine de ce mot, la voici pour les curieux. On dit que l'amiral Vernon ayant cru devoir supprimer aux matelots de ses équipages une partie de leur ration de rhum pur pour la remplacer par de l'eau, ils donnèrent à ce mélange très-hygiénique sans doute, mais qui ne flattait que médiocrement leur sensualité, le nom de grog, abréviation de celui grogwain, qui il y a un siècle servait à désigner une espèce de paletot en camelot que l'amiral portait toujours à son bord, et dont ses équipages avaient fait aussi un sobriquet à son usage.

GROGNARD. L'idée attachée de nos jours à ce mot résume toutes les gloires de l'empire. Grognard signifie, dans son acception ordinaire, une personne qui a pris l'habitude de murmurer, de grogner à propos de tout, d'avoir toujours entre les dents quelque critique à déverser sur ce qui se passe autour d'elle, que cela la concerne ou non. C'était sans deute quelque habitude de ce genre qui avait porté Napoléon à appeler de ce nom ses anciens soldats, et particulièrement ceux de la vieille garde. Il était en effet difficile que ces braves, convaincus de ce qu'ils valaient, ne se per-

missent pas sur les actes de leurs chefs, qu'ils jugeaient mieux que d'autres pour l'ordinaire, une sorte de critique à voix basse, de censure habituelle, en compensation de la discipline rigoureuse à laquelle ils s'astreignaient; Napoléon le savait, et ne faisait qu'en rire. Ils grognaient, mais ils lui obéissaient, et le suivaient toujours. Leur dévouement était sans bornes, comme leur courage. Quelques-uns de nos artistes contemporains se sont illustrés en peignant les vieux grognards.

GROIN. Voyez Boutoir.

GRONINGUE. Voyez GROENINGEN.

GRONOV (JEAN-FRÉDÉRIC), archéologue célèbre, dont le nom latinisé était Gronovius, né en 1611, à Hambourg, résida pendant quelque temps en Hollande et en Angleterre, puis visita la France et l'Italie. En 1643 il fut nommé prosesseur d'histoire et d'éloquence à Deventer. A la mort du célèbre Dan. Heinsius, en 1658, il le remplaça à Leyde, où il mourut, le 28 décembre 1671. A des connaissances d'une rare étendue il joignait une insatigable activité et le caractère le plus aimable. Ses éditions de Tite-Live, de Stace, de Justin, de Tacite, d'Aulu-Gelle, de Phèdre, de Sénèque, de Salluste, de Pline, de Plaute, etc., ahondent en corrections des textes des plus heureuses et témoignent d'une judicieuse critique. Son Commentarius de Sesterciis (Deventer, 1643; Leyde, 1694, in-4°) prouve combien était profonde la connaissance qu'il possédait de la langue et des antiquités romaines. On estime aussi tout particulièrement son édition du traité de Grotius, De Jure Belli et Pacis, à cause des annotations dont il l'a enrichi.

Son fils, Jacques Gronov, né à Deventer, en 1645, occupa d'abord une chaire à Pise, qu'il échangea en 1679 contre celle des belles-lettres à l'université de Leyde, et mourut dans cette ville, le 21 octobre 1716. Ce fut un critique aussi érudit que laborieux. Indépendamment d'un Polybe (1670), d'un Hérodote, d'un Cicéron, d'un Ammien-Marcellin, on a de lui un ouvrage précieux intitulé: Thesaurus Antiquitalum Gracarum (13 vol. in-folio, Leyde, 1697-1702). Malheureusement le ton offensant de sa polémique l'entraîna dans une foule de querelles fâcheuses.

GRONOVIUS. Voyez GRONOV.

GROOM (on prononce groum). C'est le nom que nos voisins d'outre Manche donnent à un valet d'écurie, accompagnant à cheval son maître à la promenade, qu'il suit à distance respectueuse, mais souvent monté sur un cheval d'un prix plus grand encore; ainsi le veut le bon genre. Le groom est quelquesois employé au service de la chambre; mais il doit alors être adolescent et, autant que possible, d'une taille exigué. Il n'est pas rare de le voir, à désaut de valet de pied, suivre Madame dans ses courses et dans ses promenades à pied.

GROOTE ou BUSCHING (Ile). Voyez CARPENTARIA.
GROS (Métrologie). C'était, dans l'ancien poids de marc,
la 8° partie de l'once: le gros valait trois scrupules ou deniers,
et le scrupule vingt-quatre grains. En poids métrique, le gros
équivaut à 3 grammes 824 millièmes de gramme.

GROS (Numismatique). Au moyen âge on appelait ainsi tontes les monnaies épaisses et de bon aloi, en opposition aux monnaies creuses ou bractéates. Suivant quelques étymologistes, le mot gros, transformé en groschen par les Allemands, qui continuent encore aujourd'hui à compter par thaler (écus), groschen (grus), et pfennige (sous), est dérivé de la basse latinité grossus. Suivant d'autres, il proviendrait de la croix qui se trouve empreinte sur les gros les plus anciens. Saint Louis, pour réformer la monnaie, qui n'était plus que du billon, ordonna qu'on frappat des pièces d'argent fin, à 11 deniers 12 grains, valant 12 deniers de billon et formant un sou. Mais cette dénomination officielle ne prévalut point. Le peuple, d'après la ville où elle fut frappée, appela la nouvelle monnaie gros denier blanc tournois (de Tours), grossus denarius albus Turonensis, et par abréviation gros blanc, gros et blanc. Cette résorme monétaire sut imitée en Allemagne, où

le met gros (groschen) passa aussi en usage, tandis qu'en France il finit par tomber en désuétude et être généralement remplacé par le mot blanc. Toutefois, sous le règne de Henri II on vit reparaître sur les espèces le nom de gros, depuis longtemps oublié. On le donna à une monnaie valant 2 sous 6 deniers et portant pour empreinte, d'un côté, une H couronnée, accostée de trois sleurs de lis, avec la légende Henricus II, D. G. Franco. rex. Une croix fleuronpée et la légende ordinaire de l'argent : Sit nomen Domini benedictum, avec l'indication du millésime, marquaient le revers. Henri II fit aussi frapper des demi-gros, dits de Nesle, parce qu'ils furent monnayés à l'hôtel de Nesle. Charles IX et Henri III en firent également frapper; mais ce nom de gros avait dès lors disparu, pour être remplacé par la dénomination de pièces de trois blancs et de six blancs.

Les premiers gros (groschen) qu'on ait eus en Allemagne surent frappés, au treizième siècle, en Bohême et en Saxe d'après le gros tournois (de Tours). Ils étaient d'argent fin, et il en entrait soixante au marc. Au seizième siècle, les gros étaient généralement répandus en Allemagne, où on les différenciait d'après les attributs qui y figuraient sur l'empreinte, ou bien d'après les seigneurs qui les avaient sait frapper. En Prusse, le gros d'argent (silbergroschen) est divisé en douze sous (psennige); en Saxe, le nouveau gros (neugroschen) n'en compte que dix.

GROS (Antoine-Jean, baron), naquit à Paris le 16 mars 1771, et entra fort jeune dans l'atelier de Da vid. Dès qu'il put marcher seul, il quitta Paris et partit pour l'Italie, où il fut réduit, malgré ses brillantes qualités, à se faire peintre de miniatures. Gros ayant eu occasion de faire à Milan le portrait du général Bonaparte, le futur empereur l'adjoignit aux commissaires envoyés en Italie pour recueillir des objets d'art et dépoétiser ce beau pays. Dès ce moment la vocation de Gros se dessine nettement; il comprend sa mission, et se met à l'œuvre. Son tableau de Bonaparte au pont d'Arcole (1801) attira sur lui une bienveillante attention de la part du public. La même année, Sapho à Leucade, œuvre peu remarquable, est aussi soumise à la critique. L'année suivante, Gros remporta au concours une victoire à laquelle les leçons de David l'avaient préparé. Le sujet est la Bataille de Nazareth; son esquisse révèle en esset le grand peintre qui doit saire les Pestiférés de Jassa. Ce dernier tableau paraît en 1806. Il excite alors l'admiration universelle : c'est un délire d'enthousiasme ; les artistes couronnent le chef-d'œuvre de branches de palmier, et comme les vrais chess-d'œuvre ne vieillissent point, l'admiration dure encore. Ce tableau, non moins remarquable pour la couleur que pour la composition, d'une touche large et sévère, comme David en faisait dans ses bons jours, restera, quoi qu'il arrive, un des monuments de l'école française. Puis vinrent la Bataille d'Aboukir, le Champ de bataille d'Eylau, toile de la plus grande dimension, ainsi que les deux précédentes. En 1812 Gros donna un chef d'œuvre dans un autre genre; nous voulons parler de François Ier et Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-

Voici le temps où Gros se met au service de la Restauration, après avoir représenté les gloires de l'empire. Il donne Louis XVIII quittant le château des Tuilerics, Madame d'Angoulème partant de Bordeaux. N'oublions pas de citer, comme œuvre remarquable dans cette phase de sa vie, ses peintures de la coupole du Panthéon. Il semble ici que Gros ait été absorbé par l'idée d'attacher son nom d'une façon durable au beau monument pour lequel il sit ces magnifiques peintures. Gros a laissé aussi plusieurs portraits fort estimés : nous citerons entre autres celui du général Lassalle et celui du chimiste Chaptal.

Les honneurs n'ont point manqué à notre artiste : nommé chevalier de la Légion d'Honneur, par l'empereur, devant le tableau de la Bataille d'Eylau, il sut sait depuis, successivement, officier de cet ordre, baron chevalier de Saint-Michel, membre de l'Institut.

Gros devait terminer sa carrière par d'assez mauvais ta-bleaux; mais heureusement pour lui, pour sa mémoire du moins, il s'est placé dans une position si haute sous l'empire que rien au monde ne peut l'en faire descendre; aussi ses derniers ouvrages ne modifieront-ils en rien son titre de grand artiste. L'immortalité lui est certes bien acquise par son tableau des Pestiférés et par tant d'autres chessd'œuvre. Gros, du reste, a cela de commun avec le grand maître dont il émane, c'est que l'un et l'autre ont commencé par des tableaux de premier ordre et fini par des toiles médiocres, probablement par les mêmes causes. Le dieu de David, c'est la république; le dieu de Gros, c'est l'empereur. Tant qu'ils ont reçu immédiatement le feu sacré, ils ont fait tous deux des chess-d'œuvre : leurs idoles viennent-elles à succomber, leur œuvre se décolore et languit, et ils ne vivent plus alors que dans les souvenirs. La médiocrité de son dernier tableau (Hercule et Diomède, 1835) souleva tous les critiques contre son auteur, déchu dès ce moment de son beau talent. Cet accueil lui sut des plus pénibles. Aussi quand, le 26 juin 1835, son cadavre fut retiré de la Seine, près de Meudon, le public dut-il croire à un suicide. Paul THARAUD.

GROS-BEC, genre de passereaux conirostres, de la famille des fringillidées, ainsi caractérisé : Bec court, robuste, droit, conique, pointu, a mandibule supérieure rensée; narines rondes, ouvertes un peu en dessus, très-près de la base du bec et en partie cachées par les plumes frontales; quatre doigts, dont trois devant, entièrement divisés; ailes et queue courtes; corps trapu. Querelleurs et mé-chants, ces oiseaux ont dans le bec une force extraordinaire. Ils se nourrissent de graines, de baies, et, au besoin, d'insectes. Ils pondent de trois à six œufs, dans un nid négligemment construit sur des arbres de moyenne grandeur. Ce sont des oiseaux migrateurs.

Le gros-bec commun (coccauthraustes vulgaris, Vieillot). vulgairement counu en France sous les noms de pincon royal, pinçon à gros-bec, ou casse-noyaux, est un des plus jolis oiseaux d'Europe. Il vit retiré dans les bois pendant l'été; mais l'hiver il se rapproche des vergers et des habitations rurales. Il fait saus cesse entendre un cri dur et

Le gros-bec rose-gorge (coccauthraustes rubricollis, Vieillot), décrit par Busson sous le nom de rose-gorge, habite la Louisiane et les bords du lac Ontario. C'est un bel oiseau, ayant la tête, le dessus du cou, le menton, le dos, le bord extérieur des grandes et pctites rectrices d'un noir soncé; les côtés du cou, la poitrine, le ventre et le croupion d'un bleu pur; la gorge, le devant du cou et un trait longitudinal de chaque côté de la poitrine d'un rouge éclatant.

Le genre gros-bec renferme encore un grand nombre d'espèces, quoique les méthodistes modernes en aient retiré plusieurs, qui n'offrent pas complétement les caractères énoncés plus haut. C'est ainsi que Vieillot a formé le nouveau genre chlorospiza avec le fringilla ch loris ou grosbec verdier de G. Cuvier.

GROS CANON, GROS ŒIL. Voyez CARACTÈRE.

GROSCHEN, abréviation de silbergroschen, monnaie d'argent de Prusse, équivalant à 12 centimes et faisant la 30° partie d'un thaler. GROSEILLE. Voyez Groseillier.

GROSEILLIER, genre d'arbrisseaux de la famille des ribésaciées, offrant pour caractères : calice adhérent, à cinq divisions; cinq pétales étales, attaches au calice; cinq étamines; ovaire inférieur; un style; deux stigmates; une baie globuleuse, polysperme, ombiliquée et couronnée au sommet par le limbe du calice.

Le groseillier rouge (ribes rubrum, Linné) est ainsi nommé de la couleur de ses fruits, qui cependant cont blancs dans une variété, et quelquefois roses. Quelle que soit leur couleur, ces fruits sont tous donés d'une acidité agréable, et c'est pour eux que l'on cultive l'arbrisseau qui

les porte. Le groseillier rouge s'élève ordinairement en pleine terre, de 1^m,30 à 1^m,60 de hauteur, et étale ses rameaux au gré du jardinier, qui peut lui faire prendre facilement toutes les formes qu'il désire. Ses seuilles sont larges et longues comme la main d'un ensant, moyennement pétiolées, échancrées en cœur, d'un vert bouteille en dessus, et d'un vert plus pâle, un peu argentin, en dessous, et présentent à l'œil, par le dessin régulier de leurs nervures, des espèces de palmes. C'est des aisselles des feuilles que partent les sleurs. Elles sont disposées en grappes simples, nombreuses, pendantes, réunies ou solitaires; chaque grappe se compose de quatorze sleurs environ, alternes et soutenues par un petit pédoncule : elles n'ont point d'odeur ; elles commencent à sortir des rameaux vers le mois d'avril. A ces sleurs succèdent les fruits, que l'on nomme groseilles, et dont la médecine tire un grand parti, à cause de leur propriété rafratchissante et légèrement nutritive. Étendu dans de l'eau avec du sucre ou du miel, le suc de la groseille forme une boisson acidule fort agréable, qu'on prescrit ordinairement dans les sièvres bilieuses, putrides, ou inslammatoires, dans les affections nerveuses, et dans la plupart des maladies accompagnées de chalcur intérieure. Les habitants du Nord se servent de cette boisson en guise de limonade pour calmer la soif pendant l'été. Comme substance alimentaire, les groseilles ont aussi des propriétés fort remarquables : les médecins les recommandent surtout aux personnes d'un tempérament sec ou violent, sanguin ou bilieux, aux jeunes gens, et à tous ceux qui habitent des pays chauds et secs, et qui se livrent habituellement à des exercices satigants; mais ils les désendent expressément aux vieillards, aux femmes chlorotiques, aux personnes nerveuses et d'un tempérament lymphatique. Les pharmaciens et les confiseurs savent également retirer de grands bénéfices de ce fruit; ils en font des robs, des sirops, des confitures, des glaces et des sorbets excellents; les groseilles rouges sont généralement les seules qu'on emploie pour ces sortes de préparations, bien que les groseilles blanches aient les mêmes propriétés.

Le groseillier noir (ribes nigrum, Linné), vulgairement cassis, se distingue du précédent et par la couleur noire de ses fruits et par l'odeur pénétrante qu'il répand autour de lui, odeur qui provient de l'huile essentielle contenue dans les glandules dont est parsemée la surface de ses feuilles et de ses fruits. Cet arbrisseau, d'environ deux mètres de haut, croît dans les bois des montagnes de l'Europe. Ses fruits, qui contiennent de l'acide malique, de l'acide citrique, de la gélatine, un principe nucoso-sucré (composition qui est à peu près celle des fruits des autres groseilliers), passent pour toniques, stomachiques; on en fait une liqueur également connue sous le nom de cassis.

Le groseillier épineux (ribes grossularia, Linné), ou groseillier à maquereaux, doit ce dernier nom à l'emploi de ses fruits verts pour l'assaisonnement du maquereau. Cet arbrisseau, haut de 1 mètre à 1^m,50, se plait dans les terrains arides et pierreux de toute l'Europe. Sa tige ligneuse porte des feuilles larges, tantôt glabres et luisantes aux deux faces, tantôt pubescentes ou presque cotonneuses, à aiguillons divariqués, à lobes arrondis ou oblongs, inégaux, obtus. La baie, d'abord verdâtre, puis rougeâtre ou jaune, devient glabre à la maturité.

Parmi les espèces inutiles à l'alimentation de l'homme, il faut citer le groseillier sanguin (ribes sanguineum, Pursch.), arbrisseau des bords de la rivière de Colombia, acclimaté depuis 1831 ex France, où il contribue à l'ornement des massifs par ses grappes pendantes de fleurs d'un rose vif, paraissant dès les premiers jours du printemps. On en connaît deux variétés, l'une à fleurs d'un rouge plus soncé, l'autre à fleurs doubles.

GROS-GUILLAUME ou LAFLEUR, célèbre farceur, camarade de Gautier Garguille et de Turlupin. Son véritable nom était Robert Guérin. C'était un franc ivrogne, gros et ventru. « Pour qu'il fût de belle humeur, dit Saval,

il fallait qu'il grenouillat ou bût chopine avec son compère le savetier dans quelque cabaret borgne. » Il ne paraissait jamais sur le théâtre sans être garrotté de deux ceintures audessus et au-dessous du ventre, ce qui le faisait ressembler à un tonneau. Il ne portait point de masque, mais il s'enfarinait le visage. Une maladie aigué dont il zouffrait cruellement lui arrachait parfois des larmes au beau milieu de ses rôles, et lui faisait faire des contorsions qui redoublaient la gaieté des spectateurs. Il vécut cependant jusqu'à quatrevingts ans.

GROSIER (GABRIEL-EMMANUEL-JOSEPH), littérateur estimable, naquit à Saint-Omer, le 19 mars 1738, et sut élevé au collége des jésuites de cette ville. Peu de temps avant la suppression de cet ordre, il avait été admis à y faire prosession. Quant, en 1762, la célèbre compagnie sut supprimée en France, l'abbé Grosier devint professeur au coilége Sainte-Barbe, à Paris. Après un séjour de quelques années dans la capitale, qui lui permit d'entrer en rapport avec la plupart des érudits de l'époque, il céda, en 1770, aux instances réitérées de Fréron, et sut pendant six ans l'un des principaux collaborateurs de l'Année littéraire. A la mort du célèbre critique, il continua, uniquement dans l'intérêt de sa veuve et de ses enfants, à faire paraître ce recueil, qui renferme, quoi qu'on en ait dit, de précieux documents pour l'histoire littéraire du dix huitième siècle. En 1779, il accepta la rédaction du Journal de Littérature, des Sciences et des Arts, où l'infortuné Gilbert trouva des encouragements, et où le célèbre Geoffroy sit parastre aussi quelques travaux, fruit des rares loisirs que lui laissait sa constante collaboration à l'Année littéraire. Quand la tourmente révolutionn aire fut passée, en 1800, Grosier essaya de ressusciter ce recueil; mais après sept ou huit volumes la publication dut en rester là. L'abbé Grosier devint ensuite un des rédacteurs les plus actifs du Magasin encyclopédique de Millin; puis il fournit de nombreux articles à la Biographie universelle de Michaud, notamment sur l'histoire et la géographie de la Chine.

Depuis longtemps en effet il comptait à bon droit parmi nos sinologues les plus érudits, par suite de sa publication de l'Histoire générale de la Chine, traduite à Pékin, sur les originaux chinois, par le père de Mailla (12 vol. in-4°, Paris, 1777-83), et dont le manuscrit avait été envoyé en France des l'année 1737. L'abbé Grosier s'était associé dans cette œuvre Leroux, Deshauterayes et Colson, sinologues instruits, très-capables de le seconder. Le prospectus et la préface, qui était à lui, avaient obtenu les éloges des critiques du temps, ceux notamment de D'Alembert et de La Harpe. C'est le premier livre qui ait fait connaître d'une manière satisfaisante la longue suite d'événements dont l'empire de la Chine a été le théâtre. En 1785 l'abhé Grosier sit parattre, comme supplément indispensable, un treizième volume, contenant la description topographique des quinze provinces de la Chine, de la Tatarie, des tles et des autres pays qui en dépendent, ainsi que des notions fort étendues sur les lois, mœurs, usages, sciences et arts des Chinois; leur religion surtout y est très-exactement analysée. Le succès de ce treizième volume, dont l'abbé Grosier seul était l'auteur, ne tarda pas à devenir européen.

En 1810 l'abbé Grosier fut nommé sous-bibliothécaire à l'Arsenal, et en 1818 il succéda à Treneuil dans les fouctions de conservateur de cet établissement, où il a laissé me mémoire vénérée. Il mourut en 1823. Dans son extrait baptistaire son nom est écrit avec deux s. On lui reprocha, dans le temps où il fut mêlé aux luttes ardentes de la littérature, d'en avoir supprimé une : ce qui donna lleu à quelques plaisanterles, qui prouvèrent tout au plus que l'abbé Grossier était de ceux qu'il pensent que, lorsque l'ou a un nom ridicule ou qui prête aux quolibets, le mieux est d'en changer.

GROSSBEEREN, village de l'arroudissement de Potsdam, dans la province de Brandebourg (Prusse), qu'à rendu célèbre la bataille qui y tut livrée le 23 août 1812.

A l'expiration de l'armistice conclu à Dresde (17 août), Napoléon résolut de frapper à la fois trois coups décisifs sur Breslau, Prague et Berlin. Les affaires de la Katzbach, de Kulm et de Grossbeeren déjouèrent ses plans. Pour couvrir Berlin, on sit choix de l'armée du Nord, nom donné aux forces réunies sous les ordres du prince royal de Suède, Bernadotte, dans la Marche de Brandebourg. L'armée française, placée sous le commandement supérieur du maréchal Ou dinot, duc de Reggio, présentait un effectif d'environ 80,000 hommes. En même temps le général Gérard avait ordre d'appuyer vigoureusement, avec la garnison de Magdebourg, la marche du corps principal sur Berlin. Le 18 août, Oudinot prit position à Bareuth. Ce mouvement éveilla l'attention de Bernadotte, qui envoya une division reconnaître l'armée française. Le repos dans lequel Oudinot persistait ne lui ayant pas paru inquiétant, il divisa son armée, qui souffrait beaucoup du manque de vivres en raison de sa concentration. Le 21 Oudinot fit enfin un mouvement de flanc sur la route de Wiltenberg, enleva, après une vigoureuse résistance, les avant-postes de Trebbin, de Naunsdorf et de Mællen, et y prit position. A la suite de ce mouvement, Bernadotte concentra de nouveau toute son armée. Vers midi, Oudinot donna le signal de la reprise de l'attaque, et s'empara, après un engagement meuririer, de Wittstock et de Wilmersdorf. Le 23, de bon matin, Bertrand se jeta, à Blankenfeld, sur le général Tauenzien, mais sut repoussé. Pendant ce temps-là, le 7e corps français enlevait les avant-postes prussiens et s'emparait de Grossbeeren. Mais les Français n'ayant pas poursuivi cet avantage, le général Bulow, malgré les ordres formels de Bernadotte, qui avait commandé que l'armée battit en retraite sur Weinbergen, près Berlin, résolut de reprendre l'offensive. Dans la soirée, le 7° corps français sut attaqué de front par Bulow à la tête de forces supérieures, tandis que Borstell tournait l'aile droite des Français. Après avoir pris en sanc et enlevé une batterie d'artillerie à cheval, les Prussiens s'avancèrent au pas de course. La pluie qui avait tombé toute la journée empêchant les susils de saire seu, on se battit à coups de baionnette et à coups de crosse. Grossbeeren fut repris d'assaut; Oudinot ayant fait avancer sa réserve, les Russes et les Suédois l'assaillirent dès qu'elle sortit du bois. Le colonel suédois Cardell, appuyé par une charge de cavalerie, s'empara de l'artillerie des Français; et Oudinot se vit alors contraint d'interrompre la lutte pour se retirer à Wittenberg et à Torgau, après avoir repassé i'Elbe. La perte des Français s'élevait à 2,000 prisonniers et à 30 pièces de canon. L'armée prussienne s'empara de Juterbogk et le 28 de Buckau. En commémoration de cette importante victoire remportée par les coalisés, un monument en sonte de ser a été érigé, par ordre de Frédéric-Guillaume III, à Grossbeeren.

GROSSE (Drois). On appelle grosses les expéditions des actes contenant obligation et celles des jugements qui sont délivrés en la forme exécutoire. Elles sont intitulées et terminées au nom de l'empereur et revêtues de la formule consacrée par la loi. Les notaires et gressiers des tribunaux ont seuls le droit de délivrer des grosses des actes et des jugements dont ils ont les minutes en dépôt; elles doivent porter l'empreinte du sceau du notaire ou du tribunal. La loi fixe le nombre de lignes que doit contenir chaque page du papier qui y est employé et le nombre des syllabes à la ligne. Chacune des parties intéressées peut obtenir une grosse de l'acte ou du jugement dans lequel elle se trouve en qualité; mais il ne peut lui en être délivré une seconde, sous peiue de destitution du notaire ou du gressier, qu'en vertu d'une ordonnance du président du tribunal de la résidence du notaire, ou du tribunal qui a rendu le jugement. Les grosses sont la même soi que le titre original lorsque ce titre n'existe plus. Celles des contrats de mariage qui ont subi quelque changement par des contre-lettres ne peuvent être délivrées qu'en y transcrivant à la suite les changements qui y ont été faits.

GROSSE (Commerce). Ce mot s'emploie pour désigner un compte de 12 douzaines, c'est-à-dire de douze sois douze, qui sont 144. Par exemple, une grosse de boutons, une grosse de soie, etc., pour désigner 12 douzaines d'écheveaux de soie, 12 douzaines de houtons. Une demigrosse n'est, par la même raison, que six douzaines. Il y a quantité de marchandises que les marchands grossiers, manufacturiers et ouvriers, vendent à la grosse, telles que les boutons de soie, sil et poil, les couteaux de table et ceux à ressort, les ciseaux, les limes, les vrilles, les écritoires, les peignes, dés à coudre, et plusieurs autres ouvrages de quincaillerie et merceric, comme aussi les diverses espèces de sil à marquer, les rubans de sil, les tresses, lacets, etc.

Dans l'art du fleuriste, le mot grosse s'emploie également pour indiquer 12 douzaines de fleurs appareillées. V. de Moléon.

GROSSE (Contrat à la) ou PRÊT A LA GROSSE AVENTURE. Voyez PRÊT A LA GROSSE.

GROSSE CAISSE. Cet instrument, qui tient une place importante dans notre musique militaire, a probablement été connu des anciens. Dans tous les cas, il est indiqué par les auteurs du Bas-Empire. C'est de lui qu'Isidore parle sous le nom de symphonia: il dit en effet que c'est un instrument qu'on frappe alternativement ou en même temps des deux côtés.

La grosse caisse est aussi admise dans certains orchestres. Elle fut introduite à l'Opéra de Paris par Gluck, dans le dernier chœur des Grecs de l'Iphigénie en Aulide. Cet heureux essai fut imité par Spontini dans La Vestale. Mais c'est surtout Rossini qui a donné une grande place à cet instrument. Et malgré des idées critiques, ne faut-il pas reconnaître que, si vulgaire qu'elle soit, la grosse caisse n'est pas indigne d'occuper sa place dans un vaste orchestre?

La grosse caisse doit à sa sonorité et à la facilité de son jeu le privilége d'être l'instrument favori des saltimbanques et des charlatans. Mais comme ces derniers ne travaillent pas tous sur la place publique, il a blen fallu que, pour les grands faiseurs, la grosse caisse subit une modification: elle est devenue la réclame.

GROSSESSE. Cet état de la femme qui porte dans son sein le produit de la conception dure régulièrement 270 jours, se prolongeant parfois un peu au delà on durant quelquesois un peu moins. Le Code qui nous gouverne admet la légitimité des ensants depuis le cent quatre-vingtième jour jusqu'au trois centième.

La grossesse a été distinguée en vrute et en fausse, expression vicieuse qui s'applique aux affections simulant la grossesse; et aussi en simple et composée (double ou triple), enfin en utérine et extra-utérine.

La grossesse utérine, celle dans laquelle l'œuf, après s'être détaché par rupture de l'ovaire, est descendu dans la matrice, en parcourant le conduit de la trompe, nous osfre comme sujet d'étude et la mère et le sœtus. Dès la conception l'utérus se développe par lui-même : il avait un peu plus de 78 centimètres cubes, il s'élève à un volume de 1000 centimètres cubes environ. En même temps son orifice se resserre au début, du moins dans les premières grossesses; plus tard il perd de sa longueur, s'amincit, et s'essace en s'entr'ouvrant. Abaissé pendant les premiers temps, le corps de l'utérns s'élève ensuite et resoule les intestins en haut, en arrière, et un peu à gauche; vers la sin il s'abaisse de nouveau encore un peu; ses parois, à moins de grossesse multiple ou d'accumulation de sérosité, ne perdent pas de leur épaisseur. Des modifications surviennent dans leur texture et la disposition en saisceaux de fibres contractiles se prononce de plus en plus. La membrane sérense extérieure se soulève et ses replis s'essacent, pendant qu'à l'intérieur la membrane muqueuse se développe et adhère tant au placenta qu'à l'épichorion. La sécrétion mensuelle dont elle était le siège se supprime, mais non tellement que l'effort hémorrhagique ne puisse disposer à l'avortement. Unis à l'utérus par une étroite sympathie, les mamelles sont le siége d'une tension doulourcuse et commencent à sécréter un fluide lactescent : le mamelon lui-même se développe et brunit, ainsi que l'aréole. La peau distendue offre souvent sur le ventre et sur les seins des vergetures bleuâtres ou brunes, qui après l'accouchement blanchissent en conservant un aspect de cicatrices. Le nombril en même temps devient saillant.

Les functions de la femme enceinte éprouvent des modifications nombreuses : la sensibilité s'exalte; toutefois, on a beaucoup exagéré, cela est certain, les modifications apportées par la gestation aux facultés intellectuelles. Quant à la nutrition, elle est le plus ordinairement activée, au

moins après le quatrième mois.

Des indispositions nombreuses, souvent même des maladies, résultent de l'état de grossesse : l'utérus devient alors le centre d'action, et ses sympathies s'éveillent. Parfois, dès les premiers jours, les femmes se plaignent de ptyalisme, de nausées, d'inappétence, de dégoût, et sont prises de vomissements, qui chez quelques femmes résistent à tous les traitements et même peuvent réclamer les moyens les plus énergiques. Ces troubles s'étendent-ils à la sécrétion du foie, sont-ils la cause des taches, du masque qui brunit par plaques la figure de beaucoup de femmes enceintes? Cela est tout au moins douteux. La constipation, si commune dans la grossesse, particulièrement vers la sin, pourrait entrainer de graves inconvénients, si elle n'était pas combattue par un régime doux, des lavements émollients, au besoin par des laxatifs non irritants. Notons que ces dérangements de santé se rencontrent également dans les affections utérines, et pourraient saire porter un diagnostic erroné.

Il existo quelquesois des signes de pléthore, surtout vers le sixième mois, et si l'on n'est point parvenu à les écarter à l'aide du régime, de l'exercice et en abrégeant le sommeil, il est besoin de recourir à la saignée suivie de quelque repos et d'une diéte légère; mais il n'est pas douteux que la pratique usuelle de la saignée soit trop souvent due à une coutume routinière ou à l'esprit de système. Nous ne voulons pas taire cependant que la pléthore unie à d'autres causes puisse produire des accidents graves et entre autres des hémorrhagies, non-seulement des épistaxis généralement alors favorables, mais l'hématémèse, l'hémoptysic et la métrorrhagie, qui compromet la vie de la mère et de l'enfant. Moins que la compression des vaisseaux, la pléthore contribue à leur dilatation et à la production des varices. Celles-ci diminuent et s'effacent après les premières grossesses, mais plus tard elles deviennent une infirmité permanente. Durant la grossesse, il n'est possible de les combattre que par le régime, les petites saignées, le repos au lit et une compression modérée et méthodique. Si la gêne mécanique, la compression motive l'ædème dans une certaine mesure, il n'en est pas moins vrai que, porté à un certain degré, il doit saire craindre une assection plus grave au terme de la gestation, l'albuminurie, et une maladie convulsive très-dangereuse, l'éclampsie. Dans les derniers mois les viscères refoulent le diaphragme en haut, diminuent par suite la capacité du thorax et causent l'oppression, la dyspnée, particulièrement s'il y a quelque mauvaise conformation ou une maladie, soit du cœur, soit du poumon. Rarement c'est dans la grossesse qu'il faut chercher la cause de la toux généralement opiniatre et incommode; aussi convient-il d'en chercher avec soin la cause et de la combattre.

A l'opposé de la pléthore, la chlorose résulte parfois de la grossesse; parfois, dans d'autres circonstances, celle-ci paratt amener la guérison de la chloro-anémie. Par suite de la compression soit du corps, soit du col de la vessle, les femmes se plaignent souvent d'un hesoin fréquent d'uriner, ou encore de difficulté, de douleur en urinant; mais souvent un mauvais régime et aussi diverses autres causes contribuent à causer ces incommodilés. Il faut donc chercher avec soin leurs causes. A quoi attribuer aussi la gêne dont se plaignent un certain nombre de femmes et la difficulté dans les mouvements, non-

seulement pendant la marche, mais même au lit. Le relâchement des symphises du bassin, s'il n'avait jamais lieu que dans les derniers mois de la grossesse, pourrait être une suite de la compression exercée sur les symphises par l'atérus distendu; mais lorsque ce ramollissement se montre dès le quatrième mois et se prolonge bien au delà de l'accouchement, ne faut-il pas y voir une maladie des os, une ostéomalacie? La marche n'est souvent alors possible qu'à l'aide de ceinture, etc. Une autre cause rend la marche difficile et mal assurée, c'est la saillie du ventre, qui oblige te corps à se renverser en arrière et empêche de voir le soi au-devant des pieds : les chutes dans cet état sont, il est facile de le comprendre, souvent cause de graves accidents.

Il serait sans doute très-utile de connaître l'influence de la grossesse sur les maladies et de celles-ci sur la grossesse. Malheureusement cette étude est entièrement à faire. Les maladies aiguës diposent à l'avortement et présentent plus de gravité, suivant Hippocrate; à l'opposé, on remarque que certaines affections chroniques, la phthisie entre autres, semblent suspendre leurs progrès pendant la gestation.

Charron, dans son livre De la Sagesse, dit « que la génération et portée au ventre n'est pas estimée et observée avec cette diligence qu'elle doibt, combien qu'elle ait autant ou plus de part au bien et au mal des enfants que l'éducation.... » Il rappelle « qu'avec grand raison et en Lacédémone et autres bonnes polices, y avait punition et amende contre les parents, quand leurs enfants étaient mal complexionnés ». La pureté de l'air est particulièrement nécessaire aux femmes enceintes, et l'on en peut donner pour preuve les bons résultats obtenus en Suisse (pour rendre plus rares le créti-nisme) de l'abandon des vallées humides et du séjour sur les endroits élevés pendant la gestation. A l'opposé dans les Vosges, les femmes pour éviter les fausses couches abandonnent les lieux éleves, pour aller habiter les vallées. Les semmes enceintes ne doivent pas habiter des chambres hasses, humides, mal ventilées, ni trop chaudes. Leur nourriture, légère dans les premiers mois, doit être plus nutritive dans les derniers, et alors sera prise en petite quantité à la fois et plus souvent. Rien de plus faux en effet que le malheureux préjugé qui des qu'une semme a conçu lui sait prendre une plus grande quantité d'aliments pour subvenir à une double nutrition. Le pen d'appétit des femmes enceintes dans les premiers temps, le besoin facheux qu'elles éprouvent de condiments épicés et des liqueurs spiritueuses pour faciliter la digestion prouvent clairement la fausseté de ce préjugé. Les bains, utiles pour quelques semmes, sont souvent pris avec peu de prudence et nuissent particulièrement dans le cas de faiblesse. Un sommeil un peu plus long est nécessaire pendant la gestation; aussi doit-on combattre activement par la saignée, les bains tièdes, l'exercice, etc., l'insomnie assez fréquente pendant les dernies mois. A tort on redoute généralement l'influence de l'exercice; ses avantages pour la santé des femmes de la campagne ne sont point équivoques, et durant la gestation on ne les voit rien changer à leurs occupations, très-actives. Il est d'ailleurs certain qu'un exercice non excessif combat la diposition aux affections catarrhales, si communes pendant la gestation. Un autre avantage de l'exercice est de maintenir l'équilibre nécessaire entre les organes du mouvement et ceux de la sensibilité; avantage considérable, puisque les émotions et les sensations très-vives peuvent, dans les premiers temps de la grossesse, provoquer l'avortement. Levrel attribuait à l'oubli de la continence la plupart des fausses couches qui surviennent sans cause connue. Etreisdre la poitrine ou le ventre dans des vêtements trop serrés, dans des corsets à busc dur, peut avoir des résultats non moins sacheux. Un point qu'il importe encore de ne pas oublier, au moins pendant la mauvaise saison, est le refroidissement du corps et des membres résultant de l'ékignement des vêtements par suite de la saillie de l'abdomes. Les semmes ne doivent donc point alors négliger de porter des caleçons très-chauda.

Même dans le vulgaire, on commence à ne plus croire à l'action des désirs, des envies de la mère sur l'enfant. Autrefois on supposait que cette influence s'exerçait sur les points touchés par les doigts de la mère au moment de l'impression morale, à moins que ces points ne fussent immédiatement essuyés avec un linge.

Le médecin est souvent appelé légalement à prononcer sur l'existence vraie ou fausse d'une grossesse, sur la date de la conception et sur sa durée. On demande également souvent si une semme enceinte a pu ignorer son état; bien que généralement fausse, cette supposition est parfois sondée. Les signes de la grossesse sont en effet sonvent très-équivoques pendant sa première moitié, et parfois ont été indiqués d'une façon très-bizarre. Catulle, par exemple, cite l'épreuve saite en mesurant le col d'une nouvelle mariée la veille et le lendemain des noces, et des hommes plus graves se sont arrêtés à des signes non moins singuliers. Nous ne rappellerons pas ceux que déjà nous avons indiqués, disons que les plus certains se rattachent au développement de l'utérus et à la présence du fœtus. Sans parler du toucher, l'auscultation par l'oreille nue ou aidée du stéthoscope sait distinguer les doubles battements précipités du cœur de l'enfant et en outre le sousse placentaire isochrone au pouls de la mère. Une double grossesse a pu quelquesois être ainsi reconnue; mais il faut convenir que malgré l'attention la plus soutenue et une longue et savante expérience, on peut ne pas rencontrer ces signes variés, même après le quatrième mois, et rester dans le doute. Parfois d'ailleurs des tumeurs abdominales pourront s'accompagner des signes les plus insportants et même du bruit de souffie. Le toucher n'apprécie pas seulement le volume et le poids, il peut aussi par la disposition du col et du corps de l'utérus indiquer la date de la gestation. Quant à pouvoir discerner la présence de deux enfants, la difficulté est beaucoup plus grande. On est allé cependant beaucoup plus loin, et l'on a prétendu annoncer le sexe de l'ensant. Hippocrate lui-même a donné quelques indices aussi peu fondés que tous ceux qui ont été indiqués depuis. A peine quelques femmes ayant eu déjà plusieurs grossesses de sexe différent ont pu à l'avance annoncer le sexe de l'ensant qu'elles portaient, en se guidant sur quelques observations qui leur étaient particulières. Une question de médecine légale qui a beaucoup occupé est celle de la superfétation. Il est peu probable, hors le cas de matrice partagée en deux cavités et celui de grossesse très-récente ou extrautérine, que la semme enceinte puisse de nouveau concevoir. Une autre question diflicile est celle de la perversion maladive de la volonté des semmes enceintes.

Combien ne resterait-il pas à dire sur les égards et la protection générale due aux femmes enceintes! Par la déclaration de la grossesse, l'édit de Henri II pensait assurer la vie des enfants illégitimes. Y parvenait-il aussi sûrement que le peuvent faire nos nombreuses institutions charitables? Cela est au moins douteux. Éclairer les femmes sur les règles de l'hygiène qui leur convient, écarter d'elles tout objet capable de produire des impressions pénibles, les protéger énergiquement contre l'insulte et contre toute violence, leur procurer les secours nécessaires, afin qu'elles ne soient pas astreintes à un travail excessif, enfin ajourner toute instruction et toute comparution pour cause grave devant les tribunaux, tels sont les principaux devoirs prescrits par l'hygiène publique.

Grossesse extra-utérine. La marche de la grossesse est parsois anomale et sous des influences encore mal connues : l'ovule sécondé, au lieu de descendre par la trompe dans l'utérus se fixe, croît et se développe dans la cavité abdominale, où il contracte des adhérences, soit avec le péritoine, soit avec l'ovaire même, et s'enveloppe ensuite d'un sac organisé. D'autres sois c'est dans la trompe même que se développe l'œus et son kyste jusqu'à ce que, trop volumineux, il la déchire et continue son accroissement en partie sur le péritoire ou dans les interstices des parois utérines. D'autres sois, saivant quelques observations, ce serait en partie dans l'u-

térus et en partie dans la trompe que le fœtus et ses annexes se rencontreraient. Quelques signes peuvent quelquesois. dès le troisième ou le quatrième mois, faire distinguer ce genre de grossesse anomale. Du reste avant le cinquième mois elle se termine le plus ordinairement par la mort du fœtus et la rupture du kyste, souvent avec des douleurs simulant l'accouchement. Il n'est pas rare qu'après les premiers accidents inflammatoires, fort graves, les parties fluides soient résorbées et que les débris du produit de la conception séjournent fort longtemps avant de se faire jour au dehors, soit à la suite d'une opération, soit même spontanément.

Dr Auguste Goupil.

En droit, la veuve qui reste enceinte doit faire sa déclaration de grossesse, et il lui est donné dans ce cas un curateur au ventre pour prévenir toute supposition de part. La femme condamnée à mort, en déclarant sa gressesse, suspend l'exécution; mais la vindicte de la société la ramé e à l'échafaud sitôt qu'elle a été délivrée.

GROSSETO, ville d'Italie, sur l'Ombrone et le chemin de fer de Florence à Rome, à 86 kilom. sud de Florence, avec 4,000 âmes, est le siège d'un évêché et d'une cour d'appel. La province, dont elle est le chef-lieu, comprise avant 1859 dans la Toscane, contient (1861) 100,626 habitants répartis sur une superficie de 4,434 kilom. carrés. I a ville est située dans un terrain n arécageux; il y a dans les environs de vastes s lines qui produisent 100,000 quintaux de sel par an.

uintaux do sel par an. GROSSIERETÉ. C'est l'opposé de la politesse. La grossièreté est tantôt un défaut, tantôt un vice. Quand elle est un désaut, c'est qu'elle provient du manque d'éducation, et alors on l'excuse. Quand elle est un vice, c'est qu'elle a sa source dans l'oubli et le mépris des plus simples convenances sociales, et alors elle inspire une répulsion aussi vraie que légitime. Trop souvent l'homme y est conduit par le relachement de ses inœurs : quand on ne respecte pas les lois de la morale, il est naturel qu'on en vienne à se mettre au-dessus des convenances, et à regarder les unes et les autres comme des préjugés bons pour le vulgaire. L'homme grossier parce que l'éducation première lui a manqué offensera rarement avec intention; l'homme grossier et qui pourrait ne pas l'être est toujours blessant. C'est surtout en présence des semmes que ce vice est insupportable : l'homme bien élevé souffre pour leur compte, autant qu'elles-nièmes, des grossièretés commises devant elles par des individus qui rapportent dans le monde les habitudes des bas lieux qu'ils fréquentent, lieux où l'on appelle beaucoup trop les choses par leur nom, et où les notions de l'honnête et du déshonnête n'existent plus. C'est surtout à table, lorsque le Pomard ou le Champagne mettent les convives légèrement en gaieté, que l'homme aux habitudes grossières se tralift bien vite ; ce n'est pas un des moindres supplices des gens d'éducation que d'avoir alors à rougir de propos malséants, grossiers, qui échappent à tel convive qu'on eût dû croire, en raison de sa position sociale, observateur des convenances. L'homme de mauvais ton n'est pas toujours grossier; l'homme grossier, au contraire, est toujours de mauvais ton, par la raison que la grossièreté est l'extrême limite de l'impolitesse.

GROSSULARIÉES, famille de plantes phanérogames, ayant pour type le genre groseillier. Elle a aussi reçu le nom de ribésiacées, qui doit être préféré, car il est tiré de ribes, nom générique du groseillier, tandis que grossularies dérive de grossularia, simple nom spécifique du groseillier épineux.

GROSSWARDEIN, en hongrois Nagy-Vàrad, cheflieu du comitat du Bihar, dans la haute Hongrie, au delà de la Theiss, bâtie dans une belle plaine, sur les rives du Kœrœs, comprend outre la ville proprement dite les trois faubourgs de Vàrad-Blassi, de Vàrad-Velencze et de Vàralja, qui possèdent chacun leurs autorités municipales. Entre Vàrad-Velencze et Grosswardein est située la petite forteresse de Grosswardein, défendue par des fossés profonds, de hautes murailles en pierre et six bastions. La

magnifique cathédrale, où l'on conserve les reliques de saint Ladislas, le palais épiscopal et la prison du comitat, reconstruite d'après le système pensylvanien et renfermant 150 cellules, sont les édifices les plus remarquables de cette ville, qui est le siége d'un évêché catholique et d'un évêché grec-uni. Elle possède en outre, en fait d'établissements d'instruction publique, une académie, espèce de lycée on école supérieure, un archigymnase, un couvent noble et un séminaire théologique. La fabrication de la poterie et des étoffes de soie, mais surfout la culture de la vigne, forment la principale industrie de ses 29,240 habitants (1870), la plupart d'origine magyare. Près de Grosswardein, au village de Hajoé, se trouvent des eaux thermales d'une grande efficacité contre les crampes et l'apoplexie.

Grosswardein est célèbre dans l'histoire par la paix qui y fut conclue, le 24 février 1538, entre Ferdinand I^{er} et Jean Zapolia. En 1556 elle fut attribuée à la Transylvanie. Après l'avoir inutilement assiégée en 1598, les Turcs la prirent en 1660; et la paix, signée dans le camp de Vasvar, leur en confirma la possession. Reprise sur eux en 1692, elle est depuis lors restée à l'Autriche. Lorsqu'à la suite de la révolution de 1848-1849 le gouvernement national hongrois dut se réfugier à Debreczin, ce fut à Grosswardein, qui n'en est qu'à quatre myriamètres, qu'on transporta la presse à imprimer les billets de banque, les archives de l'État, la manufacture d'armes à feu, etc.; et cette ville se trouva de la sorte improvisée en seconde capitale du royaume.

GROTE (GEORGES), historien, homme d'État et banquier anglais, qui descend d'une ancienne famille alle-mande, est né en 1794, à Ciayhill, près de Beckam dans le comté de Kent. Son grand-père fonda à Londres, en société avec Georges Prescott, la grande maison de banque qui existe encore dans cette capitale sous cette raison. Élevé au collége de Charterhouse, le jeune Grote entra dès l'âge de seize ans dans les bureaux de son père; mais tous les moments de répit que lui laissèrent les affaires, il les consacra à l'étude. C'est ainsi qu'en 1821 il faisait paraître, en conservant toutefois l'anonyme, une brochure où il combattait l'Essay on parliamentary Reform de sir James Mac-Intosh. Plus tard, il fit encore parattre un petit écrit intitulé: On the essentials of parliamentary Reform, et il prit la part la plus vive à l'agitation politique de 1830 et 1831. Il se rattacha alors au parti radical, et fut élu en 1832 membre de la chambre des communes par la ville de Londres. Il y prit pour spécialité l'introduction du vote au scrutin secret, renouvelant à chaque session des motions ayant pour but de faire triompher ce principe, et qu'il appuyait toujours des démonstrations et des argumentations les plus logiques. Mais il ne réussit point à triompher de la résistance des conservateurs et des répugnances d'une grande partie des whigs; dès lors, découragé et dégoûté de la politique, il résigna en 1841 son mandat législatif, pour se livrer désormais exclusivement aux travaux que nécessitait l'ouvrage entrepris par lui des 1823 sous le titre de History of Greece (8 vol., Londres, 1846 et 1850; 4º édition, 1864). Ce livre, qui reunit une érudition réelle à une rare sagacité, à une grande indépendance de jugement, lui assura une g ance place dans la litt rature historque. On y rattache, comme complément philosoph que, son dernier ouvrage (Plato and the other comp nions of Socrales; Lond., 1864, 3 vol.). Nommé en 1868 président de l'université de Londres, il est mort le 18 juin 1871. On l'a inhumé à Westminster.

GROTEFEND (GEORGES-FRÉDÉRIC), savant philologue, né à Munden, en 1775, mort à Hanovre, en décembre 1853, sut nommé en 1826 directeur du lycée de Hanovre. Indépendamment d'une soule d'articles d'érudition sournis par lui à la grande encyclopédie d'Ersch et Grüber et à divers recueils scientisques, on a de lui un grand nombre d'ouvrages sur toutes les branches de la linguistique, en tête desquels sigurent ceux qu'il composa sur les origines des langues greoque et latine, sur les inscription cunéiformes, dont il fut un des premiers à essayer l'interprétation; sur les inscriptions phrygiennes et lybieno, sur la numismatique orientale, etc. Nous citerons, entre autres, ses Rudimenta Lingux Umbricx (8 cahiers in-4°; Hanovre, 1835-1838), et ses Rudimenta Lingux Oxx (1839); enfin son Essai sur la Géographie et l'Histoire de l'antique Italie (1840-1842), ouvrage où l'on rencouve les hypothèses les plus hardies. Dans la préface qu'il place en tête des Extraits de l'Histoire primitive des Phéniciens, de Sanchoniaton, par Wagenfelds (1836), le premier il appela l'attention publique sur cette fraude littéraire (voyez Sanchoniaton).

GROTESQUE, nom que l'on a donné d'abord, dans les arts du dessin, à certains ornements ou a rabe à ques, et par suite à des compositions caricaturales et singulière, à des figures bizarres et chargées, imaginées par un artiste et dans lesquelles la nature est outrée et exagérée.

Des arts du dessin, l'expression grotesque a passé dans le langage usuel, où on l'emploie souvent pour désigner dese pèces de caricatures, produit d'une imagination déréglée, des productions contraires au sens commun et excitant lerire raison même de leur étrangeté. Alors le grotesque appartisi au genre comique, et notamment au bas comique. Il apparat de préférence dans la danse théâtrale et dans le comique damatique. Cependant quelques auteurs et quelques artists modernes ont voulu l'introduire dans de grandes composition, comme pour faire ressortir davantage par le contraste soit des situations dramatiques, soit des sentiments héroiques Ces essais n'ont pas toujours été heureux, et la réhabilitation du grotesque a porté malheur à plus d'un grand esprit. Disons ensin que ce nom de grotesque a été donné à une classe de baladins qui amusent particulièrement le public par des grimaces et des contorsions.

GROTIUS (HUGUES DE GROOT). Son bisaient, Cornets ou de Cornets, gentilhomme franc-comlois, en épousant la fille unique de Diedrich de Groot, bourgmestre de Delft, consentit à faire porter ce nom par ses descendants, comme l'exigeait son beau-père. Jean de Groot, petit-sils de Cornets et père de Grolius, sut aussi hourgmestre de Delit: c'était un homme très-instruit. Son fils nous apprend qu'il dut beaucoup à la coopération de son père pour la composition des ouvrages de sa jeunesse. Né à Delft, et 1583, le 10 avril, il composait déjà à l'âge de huit ans des vers élégiaques, qui obtinrent des éloges. A quatorre au il était l'ornement de l'université de Leyde, où il soulessil avec un grand succès des thèses publiques sur les mathémitiques, la philosophie et la jurisprudence. Les savants et le littérateurs illustres de ce temps lui prodiguaient les témoignages de leur admiration pour ses talents précoces. A quieze ans il accompagnait à Paris le comte Justin de Nassau et le grand-pensionnaire Barneveldt, envoyés par les Hollasdais auprès de Henri IV. Cet excellent prince accueillit k jeune savant avec bonté, lui sit présent de son portrait, orpi d'une chaine d'or, et dit à ses courtisans, en leur montrait cet adolescent : « Voilà la merveille de la Hollande. »

L'année suivante, Grotius débuta presqu'en même temps au barreau de Delft et dans la carrière de l'érudition et de sciences. Ce fut cette même année, 1599, qu'il publis son édition de Martianus Capella et sa traduction de la Limneurétique (Art de découvrir les Ports) du mathématice. Stévin. Le premier de ces deux livres le classa tout d'un coup parmi les érudits les plus profonds de l'époque. Le second ne fit pas moins d'honneur à sa science. L'année 1660 vit paraître les Phénomènes d'Aratus, avec l'interprétation latine de Cicéron, des suppléments en vers latins et des notes. Ce génie prématuré, aussi souple que profond, cutivait en même temps la poésie : il y acquit bientôt le remom de l'un des poëtes modernes les plus habites dans la langue poétique de Virgile et d'Horace. On a de lui trois tragédies latines, l'Adamus exsul, qui ne fut pas insuite à Milton, le Christus patiens, et Sophomphaneas, ou le

Sameur du monde: le sujet est Joseph en Égypte. Appelé par les états pour être l'historiographe des Provinces-Unies, il fut éta à l'unanimité, en 1607, avocat général du fisc de Hollande et de Zélande. La publication du Mare liberum, cumposé par ce grand publiciste pour défendre le droit des Hollandais à uaviguer dans les mers de l'Inde, sa nomination au poste de pensionnaire de Rotterdam, occasion de sa liaison intime avec le vertueux Olden Barneveldt, un voyage en Angleterre pour soutenir le droit de ses compatriotes à la pèche du Grænland, occupèrent Grotius jusqu'à l'époque stale des troubles qui s'élevèrent à l'occasion des disputes entre Gomar et Arminius, sur la grâce et la prédestination.

Quand Barneveldt monta sur l'échafaud, Grotius fut condamné à une prison perpétuelle, et ensermé au château de Louvestein, près de Gorkum, Sa semme le sit évader en l'enfermant dans une caisse destinée à transporter des livres, et demeura dans la prison jusqu'à ce qu'elle le sût hors de danger. Alors commença pour Grotius cette époque d'un exil qui ne finit qu'avec sa vie. Il eût pu revoir sa patrie, qu'il aimait, s'il eut voulu se reconnaître connable et implorer un pardon; mais il ne voulut pas mentir à la voix de sa conscience et de l'honneur, Accueilli et protégé en France, il y vécut onze ans, soutenu par les bienfaits du roi, s'y livrant à ses travaux de publiciste et d'érudit. Il y sit imprimer entre autres, en 1625, son fameux traité De Jure Pacis et Belli (Du Droit de la Paix et de la Guerre), qui a ouvert la carrière à ses successeurs, Puffendorf, Burlamaqui et Valtel.

Appelé par le grand-chancelier Oxenstiern au service de Suède, après un séjour à Hambourg, il se rendit en Allemagne auprès de ce grand homme, à qui Gustave-Adolphe avait laissé la direction de la guerre et des négociations, avec un pouvoir presque royal. Oxenstiern le nomma ambassadeur de Suède en France, poste qui lui fut confirmé ensuite au nom de la jeune reine Christine. Grotius porta dans l'exercice de ces fonctions, que le cardinal de Richelieu, dont il n'était pas aimé, lui rendit souvent dissicles, son habileté, sa fermeté mesurée et son intégrité. Étant ensuite allé en Suède auprès de la reine Christine, il n'eut pas lieu de s'en louer. Empressé de quitter ce pays, suncete à sa santé, il prit congé de la reine, qui l'avait longtemps retenu malgré lui, et s'emharqua pour Lubeck. Saisi en route par la maladie, il arriva très-soussrant à Rostock, le 26 août 1645, et y mourut le 29, à l'âge de soixante-trois ans.

Le livre de Grotius sur le droit des gens, qui a rendu son nom immortel, n'en a pas moins encouru et mérité la censure sévère de J.-J. Rousseau. Le citoyen de Genève, proscrit, persécuté et banni comme Grotius, pour avoir comme lui prêché la tolérance et la concorde, reproche à ce savant d'établir toujours le droit par le fait, de savoriser par ses maximes le despotisme et l'esclavage. Il cite à cette occasion, en l'appliquant à Grotius, l'excellente réflexion de d'Argenson, dans ses Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France : « Les savantes recherches sur le droit public ne sont souvent que l'histoire des anciens abus, et on s'est entêté mal à propos quand on s'est donné la peine de les trop étudier. » Il y a en effet dans le traité du célèbre publiciste batave plus d'érudition que de philosophie, plus de savoir que de principes. La science y étousse trop souvent la conscience et sausse le jugement de l'auteur. Grotius fut cependant un homme de bien, et un ami éclairé et courageux de l'humanité : tous ses écrits sur la religion et sur les querelles théologiques annoncent un homme profondément imbu des sentiments de piété et de tolérance. Toute sa vie il nourrit avec amour le projet de concilier les diverses communions chrétiennes, projet en vain renouvelé depuis par le sage Leibnitz, dont le rèle tout évangélique devait échouer contre l'intraitable dogmatisme de Bossaet. Un sentiment non moins cher à l'homme de bien, l'amour de la patrie et de la liberté, anime constamment Gretius dans ses Annales Belgiques : histoire de la révolution

des Pays-Bas, où il s'est plu à imiter le style de Tacite.

GROTTE, cavité souterraine, creusée par la mature au sein de quelque montagne, et qu'on rencontre plus souvent dans les montagnes calcaires que dans les montagnes schisteuses. Quoique le mot cavera e soit plus particulièrement employé pour désigner les cavités souterraines du moment où elles ont de larges proportions, l'usage n'en a pas moins réservé le nom de grettes à de véritables cavernes : telles sont la grotte de Fingal, celle de Sainte-Baume, la grotte du chien, la grotte d'axur ou de Caprée, les grottes d'Arey, etc.

GROTTE DU CHIEN. Située près de Pouzzole, dans le royaume de Naples, à deux myriamètres de sa capitale, cette grotte a été de tout temps fameuse par ses exhalaisons méphytiques, dont la force et l'intensité sont telles, qu'il suffit d'y exposer pendant quelques minutes un chien ou tout autre animal pour qu'il meure aussitôt. Il s'en échappe en effet constamment du gaz acide carbonique, l'un des plus nuisibles à toute l'organisation animale. La grotte du chien a environ 2 mètres 66 centimètres de bauteur, sur 4 de longueur et 1 mètre de largeur. De son fond s'élève, dit le docteur Mead, une chaude et sublile vapeur qui ne s'élance pas par intervalles, mais bien par jet continu, et qui retombe un instant après. La couche d'acide carbonique qui existe dans la grotte ne dépasse guère 4 à 6 décimètres d'épaisseur ; aussi le docteur Mead racoute-t-il qu'il put y entrer sans inconvénient ni danger. Mais il ajoute qu'un chien ou tout autre animal dont la tête ne dépasserait pas le niveau que nous venons de rapporter y perdrait tout aussitôt le mouvement, et en moins de trente secondes y parattrait comme mort. L'asphyxie serait complète au bout de trois minutes. Mais si on retire l'animal avant qu'il ait cessé de donner tout signe de vie, et si surtout on a soin de ie plonger dans le lac Agnano, situé à vingt pas de là, on lu voit bientot revenir à lui-même. La grotte du chien est tenue fermée par ordre des autorités locales; mais les curieux sont admis, quand ils le désirent, à faire l'épreuve de l'expérience que nous venons de décrire.

GROTTES AUX FÉES. Voyez Dauidiques (Monuments).

GROUCHY (EMMANUEL, marquis DE), maréchal et pair de France, né à Paris, le 28 octobre 1766, d'une aucienne famille de Normandie, entra, en 1779, à quatorze ans au corps royal d'artillerie en qualité d'aspirant, devint au bout d'un an lieutenant en second dans le régiment de La Fère, passa dans la cavalerie, fut fait en 1784 capitaine dans le régiment royal-étranger, et entra, en 1786, avec le grade de sous-lieutenant, dans les gardes du corps du roi. Partageant les idées neuvelles de 1789, il embrassa franchement la cause de la révolution, quitta bientôt le gardes du corps, où ses principes politiques ne trouvaient ni écho ni sympathie, et sut en 1792 chargé du commandement du 12º de chasseurs. Quelques mois après il était nommé colonel du 2º régiment de Condé-dragons, avec lequel il fit la campagne de 1792 dans l'armée de Lafavette. Envoyé dès 1793, avec le grade de général de brigade, à l'armée des Alpes, il fut l'année suivante chargé du commandement d'un corps d'armée envoyé contre les Vendéens. Obligé de renoncer à son grade et de quitter l'armée par suite du décret de la Convention qui excluait les ex-nobles des rangs de l'armée, il y revint bientôt comme simple soldat, avec un détachement de garde nationale. Le zèle dont il fit preuve engagea le gouvernement révolutionnaire à le réintégrer, à quelque temps de là, dans son grade de général de division, que lui avaient conféré dès 1793 les représentants du peuple en mission à l'armée. Nommé alors en outre chef d'état-major de l'armée des côtes de l'ouest, il contribua aux succès qui popularisèrent en si peu de temps le nom de Hoche. Après avoir successivement fait partie de l'armée du nord, en 1796 et 1798, et commandé en second l'expédition d'Irlande, Grouchy fut envoyé, en 1798, à l'armée d'Italie sous les ordres de Joubert, avec missiou

de s'assurer du Piémont et de déterminer le roi de Sardaigne à abdiquer.

Le succès qu'il obtint dans cette négociation engagea le Directoire à le nommer commandant en chef en Piémont et à le charger de l'organisation du pays conquis. Il eut en cette qualité à le désendre contre les essorts d'une armée austro-russe, et le 14 juin 1798 il battit le général Bellegarde sous les murs d'Alexandrie. En 1799, à la bataille de Novi, où il commandait l'aile gauche, il sut grièvement blessé et fait prisonnier, mais échangé un an après. Nommé tout aussitôt au commandement d'une des divisions de l'armée de réserve, il pénétra dans le pays des Grisons, s'empara de Coire, et contraignit les Autrichiens à battre en retraite. Dans la campagne de 1800, nous le retrouvons à l'armée du Rhin auprès de Moreau, qui avait demandé qu'on le lui adjoignit comme lieutenant, et il eut une part glorieuse à la victoire de Hohenlinden. A la paix de Lunéville, il sut nommé inspecteur général de la cavalerie. L'intérêt qu'il témoigna à Moreau pendant son procès le sit tomber dans la disgrace de Napoléon, de sorte que, malgré l'éclat de ses services, il fut quelque temps sans recevoir aucun avancement. Chargé pendant la compagne de Prusse du commandement d'un corps de cavalerie, il battit, le 26 octobre 1806, la cavalerie prussienne à Zehdenik, et se distingua ensuite à l'assaire de Lubeck. Il ne sit pas preuve de moins de bravoure vis-à-vis des Russes à la bataille d'Eylau, et le 14 juin 1807 à celle de Friedland, où il reçut une blessure grave. Cette victoire lui valut le grand-cordon de la Légion d'Honneur. Après un court séjour à l'armée d'Espagne, séjour pendant lequel il eut cependaut occasion, en sa quaillé de gouverneur de Madrid, de déployer une grande énergie contre l'insurrection du 2 mai, il fut envoyé par l'empereur à l'armée d'Italie sous les ordres du prince Eugène. Après avoir, dans la journée du 2 mai 1869, appuyé le passage de l'Isouzo, il pénétra en Hongrie en écrasant l'aile droite de l'armée autrichienne, et contribua, le 13 juin, au gain de la bataille de Raab. Il sit ensuite traverser le Danube à toute la cavalerie de l'aile droite, et l'amena sur le champ de bataille de Wagram, où il battit la cavalerie ennemie, et tourna la position de l'archiduc Charles. En récompense de ce service, Napoléon le nomma colonel général des chasseurs.

Pendant la campagne de Russie de 1812, Grouchy commanda l'un des trois corps de cavalerie et plusieurs divisions d'infanterie. Il se distingua, le 14 août, à l'affuire de Krasnoï, et conserva la position de Smolensk jusqu'à ce que l'empereur eut eu le temps d'arriver avec le gros de l'armée. Il contribua aussi d'une manière remarquable au gain de la bataille de la Moskowa, en tournant l'aile droite des Russes et en facilitant ainsi l'enlèvement de la grande redoute. Dans cette journée, il sut blessé avec son sils. Lors de la retraite, dans laquelle il fit preuve d'un grand courage et d'une inébranlable fermeté, Napoléon le nomina commandant du bataillon sacré, composé tout d'oisiciers et chargé de veiller à sa sûreté. Pendant la campagne de 1813, Grouchy resta sans emploi et dans l'inaction, l'empereur lui ayant refusé le commandement d'un corps d'armée qu'il avait demandé. Mais quand les coalisés eurent envalui le sol français, il offrit à Napoléon de reprendre du service, et accepta le commandement supérieur de la cavalerie. Il arrêta alors pendant quelques instants l'ennemi dans les plaines de Colmar, lui disputa le passage des-Vosges, et se porta de la sur Saint-Dizier, où il opéra sa jonction avec l'armée commandée en personne par l'empereur. Après la bataille de La Rothière, le 12 février 1814, il couvrit la retraite de l'armée sur la Seine, et deux jours plus tard, à l'affaire de Vauchamps, il força le général Kleist à battre en retraite. Grièvement blessé le 7 mars, à la bataille de Craon, il dut quitter l'armée.

A la première restauration, il fut dépouillé de son grade de colonel général des chasseurs, qui fut donné au duc de Berry, et en écrivit à Louis XVIII, qui le mit en disponibilité. Pendant les cent jours il fut nommé maréchal d'empire

et investi du commandement des 7°, 8°, 9° et 10° divisions militaires. Il eut à diriger les opérations contre le duc d'Angoulème, l'armée royale et les rassemblements du midi; ensuite il organisa la défense à l'armée des Alpes. Appelé à faire partie de la grande armée, il y fut chargé du commandement supérieur de la cavalerie de réserve. Après la bataille de Ligny, 16 juin 1815, il se mit à poursuivre, avec 34,000 hommes et 100 pièces de canon, la retraite de l'armée prussienne aux ordres de Blücher. Pendant qu'il attaquait en conséquence, le 18, le général Thielemann à Wavre, l'empereur livrait la bataille de Waterloo. L'avis unanime des juges les plus compétents est que Grouchy fut la cause du désastre qu'essuya l'armée française dans cette fatale journée, parce qu'il ne s'aperçut pas que trois corps d'armée prussiens s'avançaient sur les lignes de Waterloc pour prendre Napoléon en flanc et en arrière, tandis que Thielemann seul restait à Wavre avec une quinzaine de mille hommes. Grouchy entendit bien le bruit du canon dans la direction de Waterloo et fut mis en demeure par les généraux placés sous ses ordres, notamment par Gérard, d'avoir à marcher vers ce point; mais il crut devoir persister à exécuter à la lettre les instructions que l'empereur lui avait données le 17. Ce ne sut d'ailleurs que dans la soirée du 18 seulement qu'il reçut de Napoléon l'ordre de se rapprocher de l'aile droite de l'armée. Il préféra donc, faute dont les suites furent incalculables, conserver sa position vis-à-vis de Thielemann à Sart-à-Valain. Il se replia ensuite, toujours en comhattant, sous les murs de Namur, sans savoir ce qu'était devenue la grande armée. « A Waterloo Grouchy s'est perdu, dit plus tard l'empereur à Sainte-Hélène; j'aurais gagné cette affaire sans son imbécilité. Ayant appris à Rhétel l'abdication de Napoléon, il fit proclamer par son armée Napoléon II, puis envoya sa cavalerie recueillir les débris de l'armée sous Laon et Soissons, tandis qu'à la tête de l'infanterie il se portait sur Reims. Nommé par le gouvernement provisoire au commandement supérieur de tous les corps de la grande armée, il se readit à Soissons, et conformément aux ordres du maréchal Davout, ministre de la guerre, ramena sous les murs de Paris l'armée, encore forte de 45,000 hommes. Quand les négociations pour la reddition de la capitale s'ouvrirent, il déposa son commandement, et quitta tout à fait l'armée.

Compris, à la seconde rentrée de Louis XVIII à Paris, dans l'ordonnance de proscription en date du 24 juillet, a passa aux États-Unis. Mais en 1821 il obtint l'autorisation de rentrer en France, et vécut depuis lors comme simple lieutenant général en disponibilité dans sa terre de Ferrière, près de Caen, le gouvernement de la Restauration s'étant obstinément refusé à reconnaître la dignité de maréchal de France que lui avait conférée Napoléon pendant les cent jours. Élu membre de la chambre des députés par le département de l'Allier, à la suite de la révolution de Juillet. Louis-Philippe se décida enfin, en 1831, à le nommer maréchal de France, et l'année suivante il le comprit dans une sournée de pairs. Lors du grand procès politique des accusés d'avril 1834, il refusa de prendre part aux travaux de la chambre constituée en cour de justice. Grouchy mourut le 29 mars 1847, à Saint-Étienne, au retour d'un voyage en Italie, où il était allé passer l'hiver. Il avait épousé en premières noces la sœur de Pontécoulant, et laissait trois enants : le général de division Alphonse, comte DE GROUCHY, député, représentant de la Gironde à la Législative, sénateur, mort en 1864; le général de brigade Victor DE GROUCHY, mort en 1863, et Mme d'Ormesson. Deux de ses sœurs, qui avaient épousé, l'une Condorcet, l'autre Cabanis, se sont fait remarquer par les grâces de leur esprit.

GROUP, terme de factage et de messagerie par lequel on désigne des masses plus ou moins considérables de numéraire confiées par le commerce soit aux chemins de fer, soit aux messageries, ou encore au roulage, pour être transportées d'un point sur un autre à l'effet d'y opérer des payements.

GROUPE. Dans son expression la plus générale, ce mot s'entend d'un assemblage d'êtres ou d'objets de même ou de différentes natures, combinés en vue de l'ordre et de l'harmonie ou d'un esset voulu, utile ou artistique; il convient donc aux choses naturelles comme aux œuvres de l'homme, mais il est plus particulièrement du domaine des beaux-arts. Dans la peinture et dans la sculpture, on appelle groupe un ensemble de figures réunies entre elles par un motif ou une action commune, et tellement rapprochées que l'œil les peut embrasser à la fois et en recevoir l'effet prémédité par Partiste. En architecture, ce mot se dit de plusieurs colonnes accouplées. En musique, les Italiens appellent gropetto l'assemblage de quatre notes rapides par degrés conjoints, et dont le premier et le troisième donnent la même intonation. On dit également un groupe d'animaux, de fruits, etc.

L'importance du groupe dans les beaux-arts est facile à comprendre. Ils ne vivent en esset que d'action : leur obiet est surtout la représentation du jeu des passions humaines et des actes de notre volonté dans tout ce qu'ils ont de dramatique, en vue d'émouvoir, d'exalter et de nous pousser au bien et à la fin morale de notre espèce. Or, les passions, les actes humains, ne s'émeuvent, ne se manifestent pas solitairement. De là donc la nécessité pour l'artiste, peintre, sculpteur, poëte, historien, etc., de mettre en action plusieurs personnages dans son œuvre, de les grouper ici en rapprochant les contraires, là en comparant les semblables, partout en se servant des traits, de l'attitude, de la conduite des uns pour mieux relever ou abaisser la physionomie, les actes ou la mémoire des autres; de là la rareté des monologues dans les pièces, la difficulté d'intéresser longtemps avec un ou deux acteurs, l'insignifiance ordinaire d'un por-

La disposition par groupes, dans la peinture, est suggérée à l'artiste d'abord par les nécessités purement matérielles de son art. Il y a les lois du clair-obscur, qui commandent la disposition par groupes des objets qui cont éclairés et de ceux qui sont dans l'ombre. Il faut d'ailleurs que l'esprit puisse embraser l'ensemble et s'en former une idée nette; que l'attention soit appelée sans effort sur l'objet principal; que chaque figure ait son rang et ses proportions par rapport à celles qui la précèdent ou qui la suivent dans la perspective générale; enfin, il faut que l'ordre règne dans la composition. Or le groupe répond à toules les exigences, et rien ne ressemble moins à l'ordre que des objets ou des figures dispersées sans liaison ni rapports perceptibles, tandis que le groupe est pour ainsi dire l'élément de l'ordre.

Plusieurs auteurs out voulu établir des règles sur la quantité et sur la disposition de groupes qu'on doit admettre dans une composition. Mengs veut que les groupes contiennent toujours un nombre impair de sigures, que chaque groupe forme une pyramide et qu'en relief il ait une forme ronde. Les masses principales devraient, suivant lui, se trouver au milieu du groupe et les moindres parties sur les bords. Il saudrait ne jamais placer en sile les sigures, et toujours donner au groupe une profondeur proportionnée à la place qu'il occupe, éviter qu'une tête se rencontre jamais avec une autre, horizontalement ou perpendiculairement, que plusieurs extrémités forment ensemble une ligne droite horizontale, perpendiculaire ou oblique; que la distance entre deux membres soit égale ou qu'il y ait répétition dans la disposition des membres. Mengs exige également le nombre impair dans la combinaison des groupes entre eux, et l'observation de la loi des contrastes dans la série des groupes, comme dans les figures des groupes. La plupart des règles de ce genre découlent sans doute des données d'une longue et générale expérience, mais elles sont loin d'avoir un caractère d'autorité immuable et instexible; et les génies originaux retranchent ou ajoutent chaque jour au catalogue des préceptes et des expédients par où l'art arrive à la perfection et à la vérité. Il faut plaindre l'artiste qui croit avoir satisfait aux plus grandes difficultés et au

but de son art, lorsqu'il a classiquement combiné et distribué ses groupes.

Les beaux groupes de sculpture que l'antiquité nous a légués sont aujourd'hui naturalisés dans toute l'Europe par les imitations qu'on en a faites. Le Laocon surtout a reçu une nouvelle popularité parmi les amateurs modernes, et toujours l'en vantera les Lutteurs de Florence, le prétendu Papirius, le Taureau Farnèse, les Dioscures, etc.

GROUPE DE MONTAGNES. Voyez CRAINES DE

GROUSIE ou GROUSINIE. Voyes Géorgie.

GROUVELLE (PRILIPPE-ANTOINE), littérateur et homme d'État médiocre, naquit à Paris, en 1758. Fils d'un orfévre de Paris, il se destinait au notariat, et était déjà par-venu au grade de second clerc dans l'étude où son père l'avait place, quand son patron, fort peu sensible aux charmes de la poésie, le mit un beau jour et sans plus de façons à la porte pour le laisser libre d'enrichir tout à son aise l'Almanach des Muses de ses Bouquets à Chloé et de ses chansons de table. Grouvelle eut la bonne fortune de rencontrer alors un autre protecteur moins hostile aux lettres et à ceux qui les cultivaient. Champfort se l'attacha comme secrétaire. On sait que Champfort était lui-même secrétaire des commandements de M. le prince de Condé. Fatigué de la sujétion que lui imposait un pareil emploi, il s'avisa de donner sa démission. Cent aspirants se mirent aussitôt sur les rangs pour obtenir la charge devenue vacante. M. le prince de Condé, ne sachant auquel entendre dans cette cohue de solliciteurs, persuadé d'ailleurs que quel que fût son choix, il feruit quatre-vingt-dix-neuf mécontents, crut qu'il ne lui en coûlerait pas davantage d'en faire un de plus, et il offrit la place au jeune Grouvelle, qui n'au-rait pas osé la demander, et qui devint bientôt un véritable personnage à la petite cour de Chantilly. Ses goûts littéraires n'y rencontrerent point de censeurs maussades; bien au contraire, ils y trouvèrent l'apput le plus encourageant, et bientôt ses moindres impromptus dramatiques obtinrent les honneurs de la représentation sur le petit théâtre du prince, devant le public d'élite admis à participer à ces plaisirs délicats d'une époque de calme et de luxe. L'une de ces pièces, potit opéra qui avait pour titre Les Prunes, obtint un succès tel, que la reine Marie-Antoinette, qui en entendait parler sans cesse, voulut juger l'œuvre par ellemême; en conséquence, Les Prunes surent deux sois représentées à Versailles. Les portes de la Comédie-Française devaient nécessairement s'ouvrir à deux battants devant un auteur dont les débuts étaient si heureux. En 1785 Grouvelle y fit donc jouer L'Épreuve délicate, dont le fond était emprunte à un conte de Marmontel, et Le Scrupule. Comme il arrive d'ordinaire aux poêtes de cour et de ruelles, le parterre prit la liberté grande de casser l'arrêt déjà rendu par des juges incompétents. La chute fut complète, écrasante, et d'autant plus humiliante pour l'amour-propre de l'anteur, que les loges étaient garntes de cette même société d'élite qui avait tant applaudi à ses débuts sur le théâtre de Chantilly et sur celui de Versailles.

Grouvelle, quand éclata le mouvement de 1789, en embrassa les principes avec ardeur, et se sépara avec éclat du prince qui l'avait comblé de bontés et de bienfaits. S'il avait du cœur, ce dut être pour lui un instant bien pénible que celui où il crut devoir faire à son civisine le sacrifice de sa reconnaissance. A la mort de Cerutti, il devint l'un des rédacteurs de la Feuille villageoise; et après le 10 août il fut nommé secrétaire du couseil exécutif provisoire. Il accompagna en cette qualité le ministre de la justice à la prison du Temple, le 20 janvier 1793, pour y donner lecture au malheureux roi de la sentence de mort rendue contre lui par la Convention.

Dès le mois de février 1793 Grouvelle recevait la récompense de son ardent civisme : il était nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la république française à Copenhague. Rappelé en 1794, il y revint encore en 1796, et ne quitta cet emploi qu'à l'époque de l'établissement du gouvernement consulaire pour venir, en 1800, siéger au corps législatif, où il fut réélu en 1802. Quand vint l'empire, Grouvelle disparut de la scène politique, pour reparaltre, en 1805, dans la littérature, comme éditeur d'une nouvelle réimpression des Lettres de Mue de Sévigné (Bossange et Masson, 1805, 8 volumes in-8°), avec des notes et commentaires, dont le style laisse singulièrement à désirer, mais dont le fond ne laisse pas que d'avoir du prix. La même année il sit paraître un mémoire sur les Templiers, dans lequel se trouve analysé tout ce qui avait été publié jusque alors en Allemagne de plus curieux sur cet ordre fameux. En 1806, il donna les Œuvres de Louis XIV (6 volumes nn-8°), et mourut la même année à Varenne.

GROVE (WILLIAM-ROBERT), physicien anglais, né le 14 juillet 1811, à Swausea, embrassa d'abord la profession d'avocat. C'est en consacrant ses moments de loisir à la science qu'il prit rang parmi les premiers physiciens de son pays. Ses travaux sur l'électricité, récompensés, en 1847, par une grande médaille de la Société royale, sont disséminés dans les recueils et journaux anglais; nous citerons sa Pile à acide vitrique (1839), dite pile de Grove, qui était seize fois plus : uissante que celles connues ju squ'alors ; sa Pile à gaz (1842), ses expériences sur la recomposition de l'eau, sur l'action moléculaire des courants électriques, sur l'arc voltaïque, sur la production de la chaleur, sur la conversion de l'électricité en puissance mécanique (1856), etc. Ce savant a publié un Traité de la correlation des forces physiques (3° édit., 1857). Il fait partie, à titre de vice-président, de la Société royale.

GRUAU. Le nom de gruau sert à désigner des céréales que l'on a privées de leur pellicule. On prépare avec la farine qui en résulte un pain très-estimé, excepté cependant avec le gruau d'avoine, qui ne peut servir à cet usage. Les meilleurs gruaux sont ceux de froment et d'orge. L'Allemagne et la Suisse consomment une quantité considérable de gruan d'avoine; dans la Normandie, la Basse-Bretagne et la partie méridionale de la France, on en fait des potages d'une digestion facile et excellents pour les malades en con-

Le gruau d'avoine se prépare en quantité immense en Irlande, car les habitants de ce pays en font un fréquent usage; leur procédé est tout différent de celui qu'emploient les Normands et les Bas-Bretons. Voici le procédé des Irlandais : ils mettent un peu d'eau au fond d'une chaudière, qu'ils remplissent d'avoine, de la même manière que pour cuire des pommes de terre à la vapeur; ils chaussent ensuite graduellement, en ayant soin d'implanter un bâton en bois blanc au fond de la chaudière, pour leur indiquer quand l'opération est à son terme. Dès que dans toute la masse la température s'est assez élevée pour qu'en retirant ce bâton il ne présente aucune trace d'humidité sur toute sa surface, ils enlèvent la chaudière et procèdent à une nouvelle opération, insqu'à ce qu'ils aient la quantité d'avoine nécessaire pour une fournée; ils la portent alors dans un four, modérément chaussé, et qu'ils ont soin de tenir clos pendant vingt-quatre heures. L'avoine éprouve dans ce cas une altération semblable à celle produite par le mattage : une certaine quantité de l'amidon devient soluble, et le grain, légèrement torréfié, acquiert une couleur légèrement roussatre. En grand, on emploie maintenant la vapeur, que l'on fait arriver dans des chaudières à double fond, dont l'un est percé de trous par lesquels la vapeur peut pénétrer dans la masse d'avoine que l'on a placée au-dessus : lorsqu'on voit la vapeur s'élever abondamment au sommet de la chaudière, l'opération est terminée. Lorsque l'avoine a été retirée du four, on la porte dans un moulin à farine ordinaire, mais dont les meules sont maintenues suffisamment espacées pour briser l'enveloppe, sans écraser la graine : cette dernière, au lieu de tomber dans un bluteau, passe dans un ventilateur semblable aux tarares ordinaires; la balle est alors sé-

parée du grain ; on réduit ensuite cette avoine ainsi mes en gruau dans un moulin erdinaire, après quoi on le de sèche à une température plus on moins élevée, suiva que l'on veut avoir du gruau blanc on léghrament torvélé. Ce gruau est de beaucoup préférable au groau de Mermandie, à cause de sa légèreté comme aliment. Dans la Normandie, on se contente de faire sécher l'avoine blanche au four, de la vanner ensuite pour la nettoyer, et de la porter sous des meules fraichement piquées, en ayant soin de prendre les mêmes précautions que dans le procédé irlandais. On obtient par ce procédé la moitié du polds primitif de l'avoine avant de la soumettre aux meules. La cuisson de gruau d'avoine exige quelques précautions : il faut avoir seis de le délayer dans l'eau d'abord, puis de le soumettre per à peu à l'action d'une douce chaleur.

Les gruaux de froment et d'orge se préparent de la même manière, si ce n'est que pour le gruau d'orge, il faut faire préalablement détremper l'orge à froid dans un cuvier, pais le faire sécher, afin que la pellicule puisse s'en détacher fa-

On désigne fréquemment sous le nom de gruau Forze dépouillée de son enveloppe, et arrondle en petits globales que l'on nomme orge perlé. Le gruau d'orge est également employé dans les usages culinaires.

On a étendu également le nom de gruau à la pomme èt terre réduite en pâte, puis en petits grains dans un moula à meules espacées, de manière à lui donner l'aspect du sage. C. FAVEOT.

GRÜBER (JEAN-GODEPROY), professeur de philoses à Halle, né en 1774, à Naumbourg-sur-Saale, a attaché see nom à un recueil encyclopédique qui a été déjà apprécit à l'article consacré à Brsch, son collaborateur. Après aver étudié à Leipzig, il accepta, en 1797, une éducation particulière en Russie; mais l'ukase rendu à quelque temps de là par l'empereur Paul 1er contre les étrangers l'obliges de revenir en Allemagne, où il s'occupa alors de travaux litteraires dans les genres les plus variés. Ses principaux esvrages sont relatifs à l'anthropologie; et son Essai sur le Destinée de l'Homme (Leipzig, 1800; 2º édition, 1800), notamment, obtint un grand succès, quoique venant après les livres déjà écrits sur ce sujet par Spalding et par Fichte. Après s'être établi à léna comme professeur particulier, à fut, en 1803, chargé avec Augusti de la rédaction de la Gazette littéraire, fondée en cette ville par Eickstædt, et en 1811 il fut nommé professeur à l'université de Wittenberg. Depuis lors sa vie ne cessa point d'appartenir à l'esseignement, soit oral, soit écrit.

Grüber, qui mourut le 7 août 1851, est rangé à bon dreit parmi les savants qui honorèrent le plus leur pays par l'étendue et la variété de leurs connaissances. Indépendanment de la part importante qu'il prit à la rédaction de la grande encyclopédie allemande connue sous le nom d'Excyclopédie d'Ersch et Grüber, il fut aussi l'un des collihorateurs les plus actifs du Conversation's Lexicon de Brockhaus.

GRUE (Ornithologie), genre d'oiseaux de l'ordre des échâssiers. La grandeur de ces oiseaux, la longueur de leur cou, de leur bec et de leurs pattes, auraient suffi à les signales à l'attention des naturalistes de l'antiquité, si leur organisation par troupes et l'espèce de lilérarchie qu'elles semblest conserver pendant leurs migrations ne les araient délà fait observer par eux avec un étonnement mêté d'admiration. Les grues aiment en effet un climat tempéré : de là leur migrations régulières dès que le froid ou la chaleur commes. cent à se faire sentir d'une manière excessive dans les régions du Nord ou de l'Orient qu'elles habitent. Alors cles se réunissent par troupes pour entrepreadre les courses les plus lointaines et les plus hardies; elles choisissent un ché qui les conduit, et dont le cri les avertit de la route qu'elles doivent suivre : pour sendre l'air plus aisément, elles se forment en triangle, et si le vent est trop violent, en road, et même, s'il faut en croire ce qu'a rapporté l'ine, elle

avalent du sable et des cailloux, afin de mieux résister à son effet : c'est dans ce dernier ordre qu'elles se désendent contre l'aigle ou les autres oiseaux de proie qui tentent de les attaquer. A terre, elles ont des sentinelles qui veillent à la sûreté de la troupe pendant son sommeil, et qui, pour éviter d'y succomber elles-mêmes, tiennent en l'air une patte dans laquelle est une pierre dont le choc les réveillerait si la fatigue venait à les endormir et à la leur faire lâcher. De là l'expression figurée faire le pied de grue pour indiquer une longue attente sur les pieds. Comme la cigogne, la grue est une trèsgrande destructrice des reptiles, des vers, des insectes, dont elle se nourrit, ainsi que de grenouilles et de petits poissons. La ponte des grues est de deux œuss; leur nid est placé sur de petites éminences de terre ou de gazon, dans les marais et les roseaux : elles l'élèvent à leur hauteur, le composent d'herbes douces et sines, et couvent debout, de manière que leur corps pose dessus. Sauvages à un point extraordinaire dans certains pays, les grues ne s'y laissent approcher qu'à l'époque de la ponte; car l'amour de leur progéniture leur fait alors tout braver. On compte diverses espèces de grues, dont les unes dans l'ancien continent, les autres dans le nouveau. Leur longueur varie de 1m,30 à 2 mètres, de l'extrémité du bec, qui a de 0m,10 à 0m,15, jusqu'à celle de teurs pattes; leur cou est dépouillé de plumes, ainsi que

leur crâne; leur plumage est cendré.

GRUE (Mécanique). A cause de quelque ressemblance qu'elle a avec le port de l'oiseau de ce nom, on appelle ainsi une machine dont on se sert pour enlever des fardeaux, décharger des bateaux, etc. La grue, dans toute sa simplicité, est une sorte de potence, dont le bras horizontal est muni d'une poulie sur laquelle passe et coule la chaîne ou la corde à laquelle est fixé l'objet à soulever; l'antre bont de la corde se roule sur un cylindre que l'on fait tourner au moyen de leviers, de roues d'engrenage, de manivelles, etc. Il y a des grues qui pivotent sur elles-mêmes ; alors elles procurent l'avantage d'enlever le fardeau, de le transporter et de le placer immédiatement ailleurs : c'est une machine de cette espèce qui, placée sur le bord d'une rivière, enlèvera un objet placé sur un bateau, puis ira le déposer sur une volture destinée à le porter ailleurs. Ordinairement, ce sont des hommes qui impriment aux grues les divers mouvements dont elles sont susceptibles, soit au moyen de manivelles et de rouages, soit en marchant dans l'intérieur de grandes roues, ou en saisissant avec leurs mains des chevilles dont les circonférences de celles-ci sont armées. Mais on remplace quelquefois les hommes par d'autres moteurs. Teyssèdre.

GRUERIES. On appelait autrefois ainsi des juridictions qui connaissaient en première instance de toutes les contestations qui pouvaient s'élever en matière d'eau x et forêts, dans les limites de leur ressort. Les officiers de ces juridictions s'appelaient gruyers.

5

15

GRUITHUISEN (FRANÇOIS DE PAULE), astronome et naturaliste allemand, naquit le 19 mars 1774, au château d'Haltenberg, sur le Lech. Son père, fauconnier de l'électeur de Bavière, ne put pas saire beaucoup de sacrisices pour son éducation; il lui sit cependant étudier les premiers éléments de la médecine; et en 1788 il entra comme chirurgien militaire dans l'armée autrichieune envoyée contre les Turcs. Plus tard, il répara à force de travail ce que son éducation première avait eu d'incomplet, et alla, en 1801, étudier à l'université de Landshut la philosophie et la médecine. Peu de temps après avoir été reçu docteur, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école secondaire de médecine de Munich; et après avoir successivement refusé les chaires analogues qu'on lui offrait à Fribourg et à Breslau, il fut, en 1826, appelé à remplir la chaire d'astronomie dans la nouvelle université fondée à Munich.

Parmi les nombreux ouvrages qu'on a de lui, nous citerons: Recherches d'histoire naturelle sur la différence existant entre le pus et le mucus (1809); Anthropologie (1810); Organozoomie (1811); De la Nature des comescs (1811); Essais de Physiognosie et d'Eautognosie

(1812); Histoire naturelle du Ciel étoilé (1837); Critiques des plus récentes théories de la Terre (1838); Méthode trigonométrique simple et nouvelle pour mesurer l'élévation des montagnes, sans les gravir (1842). Il a publié aussi de 1828 à 1832 un recueil intitulé: Analectes pour la Géographie et l'Astronomie, et le continua plus ard sous le titre de Nouveaus Analectes, etc. Depuis 1838 il fit aussi paraître chaque année un Almanach d'Astronomie et d'Histoire naturelle.

De tous ses ouvrages celui qui a le plus contribué à populariser le nom de cet astronome est incontestablement la dissertation qu'il publia dans les Archives de Kastner sur la Découverle de nombreuses traces d'habitants dans la Lune et notamment d'un monument architectural de grandeur colossale, construit par eux. La sensation qu'elle produisit fut extrême. Gruithuisen, mort le 21 juin 1852, eut aussi la gloire d'imaginer un instrument lithotriteur; et plus tard l'Académie des Sciences de Paris l'en récompensa en lui décernant une médaille d'or de 1,000 fr. Les premiers travaux de physiologie et surtout les reches microscopiques de ce savant ne sont pas sans mérite. Il est fâcheux que ses travaux astronomiques pèchent beaucoup par le défaut d'une sévère méthode mathématique.

GRUMBACH ou GRUMPACH (GUILLAUME DE), gentilhomme de Franconie, Issu d'une ancienne famille qui s'est éteinte au dix-septième siècle, naquit en 1503, et dans les guerres de l'empereur Charles-Quint acquit du renom comme brave capitaine de reitres. En 1544 il entra au service de l'électeur de Brandebourg-Kulmbach, qui le nomma gouverneur de ses États. Dans l'exercice de ces fonctions, Grumbach mérita toute la confiance de son maître et exerça une grande influence sur ses diverses entreprises guerrières, notamment sur celle qui est connue dans l'histoire d'Allemagne sous la désignation de guerre du margrave, et qui eut pour résultat la mise au ban de l'Empire et la ruine de l'électeur de Brandebourg Kulmbach. Grumbach échappa au mandat de proscription lancé contre lui, et concut alors des plans aussi hardis qu'étendus, et dont l'exécution ent complétement changé l'état politique de l'Empire. Il se mit en relation avec la noblesse de divers cercles, notamment avec celle de Franconie, et s'efforca de lui inspirer la ponsée de briser la puissance des grands souverains territoriaux et de rétablir sur tous les points, les armes à la main, la souveraineté immédiate de la noblesse. Mais il n'y eut que quelques gentilshommes déjà compromis dans la guerre du margrave et divers autres aventuriers qui osèrent faire cause commune avec lui, encore que dans toute l'Allemagne les sentiments de la noblesse fussent assez favorables à ses projets. Grumpach se mit en rapport avec les ducs de Saxe de la ligne Ernestine, et surtout avec le duc Jean-Frédéric, qui ne pouvait se consuler de la perte de la dignité électorale et de l'abaiscement de sa maison. Il se rendit avec ses adhérents à Gotha, et s'essorça de gagner le duc à l'exécution de ses plans dé bouleversement. D'intelligence avec le chancelier de ce prince, appelé Christian Bruck, et appnyé par la cour de France, de laquelle Grumbach avait obtenu le titre de colonel de cavalerie, il lui fit entrevoir la possibilité non-seulement de regagner la dignité d'électeur, mais encore d'obtenir la couronne impériale. Les machinations dirigées par les conjurés contre la personne de l'électeur Auguste de Saxe semblent avoir déterminé ce prince à prendre ensin un parti décisis. Après avoir inutilement invité le duc Jean-Frédéric à éloigner de sa cour ces perturbateurs du repos public, il s'adressa à l'empereur Maximilien II, qui lors de la diète de 1506 ajouta encore aux rigueurs de l'arrêt de proscription rendu contre Grumbach et ses adhérents, et intima au duc Jean-Frédéric l'ordre d'avoir à sorcer les proscrits de s'éloigner.

Le duc n'ayant pas plus voulu obéir à l'empereur qu'écouter les instances de ses amis, et ayant bien au contraire manifesté toujours plus ouvertement son intention de récupérer de vive force la dignité d'électeur fut également mis

au ban de l'Empire, le 12 décembre 1566; et l'exécution de l'arrêt fut commise au duc Auguste. Celui-ci vint, avant les sêtes de Noël 1566, investir la ville de Gotha, qui après avoir soutenu un siége aussi long qu'opiniâtre se rendit enfin, le 13 avril 1567, par capitulation conclue avec les bourgeois, qui venaient de s'emparer de l'autorité à la suite d'une insurrection et avaient sait prisonniers tous les adhérents de Grumbach. Tandis que le duc Jean-Auguste était conduit prisonnier à Vienne, Grumbach et le chancelier Christian Bruck étaient condamnés, dès le 17 avril, en vertu d'un jugement rendu par l'électeur Auguste, à être écartelés vivants, et les autres chess principaux de l'entreprise à être décapités. Grumbach subit son sort avec courage; les tortures cruelles qu'on lui fit éprouver ne purent lui arracher la révélation de ses plans non plus que de ses nombreux complices.

GRUME. On appelle bois en grume celui qui n'a pas été équarri après avoir été coupé, et auquel on a conservé son écorce. La flexibilité naturelle aux jeunes branches d'arbre permet de les employer en grume à la construction de meubles de jardin, de fabriques, de volières, de clotures, etc.
GRUN (Anastasius). Voyez Auersperg.

GRUNDTVIG (NICOLAS-FRÉDÉRIC-SÉVERIN), l'un des plus remarquables écrivains qu'il y ait anjourd'hui en Danemark, est né le 8 septembre 1783, à Udhy, petit village de Séclande, où son père était pasteur, et sut de honne heure destiné à la carrière ecclésiastique. Il débuta dans celle des lettres par la publication de sa Mythologie du Nord (1808; 2º édition, 1832), ouvrage où pour la première fois ce sujet si vaste et si intéressant était traité d'une manière ingénieuse et saisissante, et bientôt après comme poëte dans ses Optrin af Kæmpelivets Undergang i Nord (2 vol. 1809). Les œuvres lyriques qu'il publia à la même époque, d'abord dans différents recueils et ensuite réunis sous le titre de Kvædlinger (1816), sont surtout remarquables par la persection du style, et respirent le plus vis patriotisme. C'est ce sentiment qui lui sit choisir pour sujet d'un autre poeme, Roskilde Riim (1814), la période la plus brillante de l'histoire de son pays, d'après les Sagas et la chronique de Saxon le Grammairien, et traduire les deux plus remarquables historiens du Nord au moyen âge, Saxon le Grammairien et Snorro.

Grundtvig n'aborda pas à beaucoup près sous d'aussi favorables auspices la carrière évangélique. Le premier sermon qu'il prononça en chaire, sur ce thème : « Pourquoi la parole du Seigneur a-t-elle disparu de sa maison? » souleva dans le clergé de Copenhague des critiques tellement animées, qu'on en vint jusqu'à le rayer de la liste des candidats susceptibles d'être placés. Cependant, de 1811 à 1813 Grundtvig remplit dans la cure dont son père était titulaire les fonctions de vicaire. C'est vers ce temps que parut de lui un sermon sur cette pensée : « Pourquoi nous appellet-on luthériens? » (1812), qui produisit une sentation extraordinaire. Pendant les deux années qui suivirent, il prêcha de plus en plus fréquemment à Copenhague, aux grands applaudissements de la foule, tandis que les dispositions du clergé à son égard devenaient toujours plus hostiles. En 1821 il fut nommé à la cure de Præstre, puis l'année d'après le roi Frédéric VI, malgré l'opposition du clergé, l'attacha avec le titre de second prédicateur à l'église de la Rédemption, à Copenhague. Comme théologien, Grundtvig appartient au luthéranisme le plus rigide; et par suite de la polémique qu'il engagea avec divers collè-gues plus disposés que lui à faire la part du temps et du progrès, même dans les affaires de culte et de religion, il dut donner sa démission. Les loisirs forcés qui en résultèrent pour lui le mirent à même de se livrer de nouveau à l'étude de l'histoire et à la poésie. Son Sangværk tilden danske Kirke (1817) est un choix très-remarquable de chants religieux; et dans ses Nordiske Smaadigte (1838) il a réuni tout ce qui chez les auteurs anciens et modernes

a trait à la vie des héros et des poētes du Nord. Le cours d'histoire moderne qu'il fit en 1838 fut suivi par de nombreux auditeurs et n'obtint pas moins de succès en 1843. lorsqu'il le fit dans le sein de la Réunion Scandinave, qu cette année-là le nomma son président.

Grundtvig, élu en 1848 et 1849 membre de l'Assemblée constituante de Danemark , s'y fit remarquer par l'emportement de son zèle ultra-danois dans la sameuse question des duchés de Schleswig-Holstein. Toutes ses motions, tous ses discours, n'avaient d'autre but que de recommander l'emploi des moyens les plus énergiques pour châtier et réduire à l'obéissance ces révoltés allemands. C'était évidemment du patriotisme de la part de Grundtvig; reste à savoir s'il était éclairé. Grundtvig est mort à la fin de septembre 1872, à Copenhague.

GRUSIE. Voyez GEORGIE.

GRUTLI, plateau adossé aux montagnes d'Unterwald, en Suisse, et qui n'est accessible que par eau; il n'est pas éloigné d'Altorf. C'est sur le Grutli que se réanirent trois habitants des vallées, Stauffacher, Furst et Melchtal, accompagnés chacun de dix de leurs amis, et qu'ils prononcèrent le serment de chasser les maîtres neuveaux que l'Autriche leur avait imposés. On sait que leur entreprise réussit (1308), et que de cette époque date l'alliance des cantons helvetiques.

GRUYERE (Fromage de). Voyez Fromage. GRYPHEE, genre de mollusques. Animal inconnu, coatenu dans une coquille hivalve, adhérente, très-inéquivalve, presque symétrique ou équilatérale : la valve inférieure est concave et terminée par un crochet saillant en dessus, et courbée en spire involute; la valve supérieure est beaucoup plus petite et operculée; la charnière est sans dents; la fossette cardinale est oblongue et arquée ; une seule impression musculaire existe sur chaque valve. Lamarck a développe les caractères de ce genre sur une coquille marine unique dans les collections de Paris; car ces coquilles récentes sont rares à l'extrême, et il est même fort douteux que le mollusque dont elles forment l'enveloppe existe dans notre époque géologique actuelle; mais la gryphée fossile (gryphile) est aussi abondante que l'espèce récente est rare. les gryphées paraissent avoir été intermédiaires entre les huttres et les térébratules, et probablement elles étaient contemporaines des ammonites, des bélemnites, des peignes. des térébratules, etc., car leurs dépouilles se trouvent continuellement mélées aux dépouilles testacées de ces malacozoaires. Leur forme les rapproche des huitres, et, comme celles-ci, elles paraissent avoir vécu en familles nombreuses. car leurs coquilles se rencontrent souvent étalées en couches étendues, et qui comptent parsois jusqu'à trois mètres de puissance. Les gryphites abondent surtout dans le calcaire argileux qui avoisine les grès rouges et higarrés : ce calcaire particulier que l'on désigne sous le nom de calcaire à gryphiles, et qui semble en esset tout pétri des dépouilles testacées de ces mollusques, accompagne assez fréquemment les couches houillères, et paraît être de formation

On distingue parmi les gryphites un assez grand nombre d'espèces ou de variétés : la plus abondante, sans contredit, dans les couches de la terre, c'est la gryphée arquée ; nous nommerons eucore la gryphée colombe, la gryphée plissée, BELFIELD-LEFEVER.

la gryphée géante, etc.
GRYPHITE. Voyez GRYPHÉE.

GUACHARO, genre d'oiseaux de l'ordre des passereaux, de la famille des caprimulgidées, établi par M. de Humboldt sous le nom de steatornis. Il ne renferme qu'une seule espèce, le guacharo de Caripe (steatornis caripensis, H.), qui est propre au continent de l'Amérique méridionale et à quelques tles des Indes occidentales. Le guacharo réunit à la taille d'une poule ordinaire la forme et le bec d'un oiseau de proie. Cependant, il ne se nourrit que de fruits et de graines dures. Il a en horreur la lumière du jour, et on ie rencontre sous le pont naturel de Pandi, près de Bogota, dans

la Nouvelle-Grenade et dans les grottes de la Guadeloupe et de la Trinité, mais surtont en quantités incroyables dans l'obscure grotte située dans la vallée de Caripe, près de Cumana, dans l'État de Venezuéla, et appelée de son nom grotte du Guacharo. L'entrée de cette remarquable grotte, haute de 24 mètres, reçoit de la nature majestueuse de la végétation tropicale un caractère tout particulier. A l'intérieur, et à une hauteur de 18 à 20 mètres, nichent des milliers de guacharos, qui ne sortent de la grotte qu'à l'entrée de la nuit, et surtout par le clair de lune, pour s'en aller chercher des graines. On ne peut se faire un idée de l'effroyable vacarme que font ces oiseaux dans la partie la plus obscure de la grotte, lorsque l'apparition de la lumière d'une torche vient les effrayer, vacarme que double encore la répercussion des sons par les parois de la grotte. Chaque année, à l'époque de la Saint-Jean, les Indiens ont l'habitude de faire tomber la plupart de ces nids à l'aide de grandes gaules, et de tuer alors des milliers de guacharos. Les jeunes qui tombent à terre sont aussitôt vidés. On fait fondre ensuite la graisse qu'ils ont sur la poitrine, et on s'en sert généralement en guise de beurre pour l'assaisonnement des mets et d'hulle pour l'éclairage. De là le nom scientifique du genre, steatornis, formé de στέαρ; στέατος, suif, graisse, et opvis, oiseau.

GUADALAXARA, province du royaume d'Espagne comprise dans la Nouvelle-Castille, d'une superficie de 64 myriamètres carrés, traversée au nord par les chaînes de la Somo-Sierra, mais n'offrant partout ailleurs qu'une plaine pierreuse, aride et presque entièrement dépourvue d'arbres, arrosée par le Tage, le Manzanarès et l'Hénarès, compte 209,973 habitants qui se livrent à l'éducation des moutons, au tissage des laines et à la culture du chanvre, du lin et de l'esparto. Elle a pour che-lieu la ville du même nom, bâtie sur le Hénarès, antique et sale cité, où l'on trouve force ruines de couvents et autres édifices, les tombeaux des ducs de l'Infantado dans l'église des Franciscains, des hôpitaux, une manufacture de draps et 6,533 habitants. Elle s'appelait autrefois Arriaca, et fut prise en 711 aux Goths par les Arabes, qui l'appelèrent Ouadit-Hascharah. En 1131 le roi de Castille Alphonse le la leur reprit. Un chemin de fer l'unit à Madri l'et à Saragosse.

GUADALAXAR A, chef-lieu de l'État de Xalisco au Mexique, et de l'a ncienne intendance de Guadalaxara, l'une des plus belles villes de l'Amérique, fondée en 1542 et située dans la vallée d'Altemaxac, au vo sinage de nom. breuses mines d'argent, est le siège du gouvernement provincial et d'un eveché, et compte une population évaluée (1865) à 70,000 âmes. Ses rues, larges, régulières et bien pavées, ses quatorze places symétriquement tracées sont arrosées par douze grandes fontaines jaillissantes qu'alimente un aqueduc long d'environ 3 myriamètres. Ses maisons, en général grandes et d'un bon style, lui donnent tout à fait l'apparence d'une de nos riches cités d'Europe. On y voit plusieurs beaux hôtels, une cathédrale et de magnifiques églises, onze couvents, deux hôpitaux, un séminaire, une université et un hôtel des monnales, qui date de 1814. L'oriévrerie, la fabrication des articles de bois, de fer, d'écaille et de cuir, des chapeaux et de la corroierie, le tissage et l'impression sur coton sont les principales industries de la population. C'est près de Guadalaxara, au pont de Caldéron, que Calleja battit, le 17 janvier 1811, les insurgés commandés par Hidalgo.

GUADALQUIVIR, de l'arabe Ouad al Kebir, c'està-dire le grand fleuve, le Betis des anciens, l'un des cours d'eau les plus considérables qu'il y ait en Espagne, prend sa source à l'est de la Sierra Cazorla, dans la province de Jaen. coule d'abord du sud au nord, puis à l'ouest, et enfin dans la direction du sud-ouest, presque parallèlement avec la Guadalimar et du Xenil, traverse depuis Cordoue jusqu'à Séville les plus belles et les plus riches contrées de l'Espagne, et après un parcours d'environ-450 kilomètres vient se jeter dans l'Alantique. à San-Lucar. Il est navigable

jusqu'à Séville pour les navires d'un fort tounage, et jusqu'à Cordoue pour des bâtiments de moindres dimensions.

GUADELOUPE, lle découverte en 1493, par Christophe Colomb, qui lui donna ce nom à cause de la ressemblance qu'offrent ses montagnes avec une chaine appelée de même et située en Espagne, sur les confins de la Nouvelle-Castille et de l'Estramadure. Elle était alors habitée par les Caraibes. Les Européens laissèrent écouler près d'un siècle et demi sans chercher à s'y établir. Mais vers le milieu de 1635, 550 Français, conduits par deux gentilshommes, nommés de l'Olive et Duplessis, vinrent jeter dans l'île les fondements de la colonie actuelle. La guerre avec les Caraibes ne tarda pas à éclater; elle dura environ quatre ans. au bout desquels la paix fut conclue avec les naturels, qui du reste avaient été précédemment forcés d'abandonner l'ile. Les Français commencèrent alors à cultiver la terre. et la colonie se penpla de quelques nouveaux Européens et de plusieurs colons de Saint-Christophe. Les compagnies auxquelles le privilége exclusif du commerce des îles de l'Amérique avait été successivement accordé s'étant vues contraintes de renoncer à ce privilége, plus onércux que profitable, la Guadeloupe fut vendue en 1649, avec Marie-Galande, la Désirade et les Saintes, au marquis de Boisseret, qui les acheta au prix de 60,000 livres tournois et de 600 livres pesant de sucre fin par an ; celui-ci céda la moitié de son marché à Houel, son beau-frère. La domination de ces seigneurs propriétaires dura quinze années, pendant lesquelles quatre marquisats, un comté et plusieurs autres fiefs se formèrent dans l'île. En 1664 Louis XIV acheta, pour la somme de 125,000 livres, la Guadeloupe et ses dépendances, et les céda à la Compagnie des Indes occidentales. Cette compagnie n'ayant pas mieux réussi dans ses spéculations que les précédentes, le roi se chargea d'acquitter ses dettes, et la Guadeloupe fut définitivement réunie au domaine de l'État. En 1666, 1691 et 1703, les habitants de l'île la défendirent avec la plus éclatante bravoure contre les attaques des Anglais, et parvinrent à les repousser. Mais en 1759 la Guadeloupe tomba au pouvoir de ces derniers, qui l'occupèrent à trois reprises différentes, de 1759 à 1763. en 1794, de 1810 à 1814. En 1813, par suite du traité signé le 3 mars à Stockholm entre l'Angleterre et la Suède, la première céda la Guadeloupe à la seconde; mais la paix de Paris la restitua à la France.

La Guadeloupe est après la Trinité la plus considérable des Petites-Antilles, et le chiffre total de sa population est (1868) de 134,710 habitants. Elle est situé dans l'océan Atlantique, par les 15° 59' et 16° 40' de latitude nord, et par les 63° 20' et 64° 9' de longitude ouest, à environ 10 myriamètres de la Martinique, et à 500 myriamètres de France. Cette île, qui a 169,233 hectares de superficie, dont 31,069 en cultures, 16,643 en savanes, 28,511 en bois, et 71,547 en terres incultes, se compose de deux parties presque égales, séparées l'une de l'autre par un détroit nomme la Rivière-Salée, de 8 kilomètres de longueur, sur 30 à 120 mètres de largeur, navigable seulement pour les embarcations non pontées, et communiquant des deux côtés avec la mer.

La partie occidentale est la Guadeloupe proprenient dite; elle présente à peu près la forme d'une ellipse. Une chaîne de montagnes, boisées et volcaniques, d'une hauteur moyenne de 1,000 mètres, la traverse du nord au sud. Un volcan, encore en activité, nommé la Soufrière, la domine, et s'élève à 1,484 mètres au-dessus du niveau de la mer. La ville de la Basse-Terre (9,480 hab.), chef-lieu de la colonie et siège du gouvernement, se trouve au sud-ouest, sur le littoral. La partie orientale, nommée Grande-Terre, a une forme jui se rapproche de celle d'un triangle; son territoire est plat, sans hois et presque sans eau, mais sertile. Le séjour de la Grande-Terre ne réunit pas les mêmes conditions le salubrité que celui de la Guadeloupe proprement dite. C'est dans cette partie qu'est située la Fointe-à-Pitre, ville et port de commerce très-important, avec une population de 15 172 habitants.

La Guadeloupe compte dans sa dépendance quatre su-

tres petites îles, qui sont :
1º Marie-Galande, située à une distance de 27 kilomètres : cette île a 66 kilomètres de tour, et produit les mêmes denrées que l'île principale; 2° le groupe d'îlois nommé les Saintes, situé à 19 kilomètres, et qui produit beaucoup de casé et de vivres; 3° l'île de la Désirade; 4º enfin, la moitié de l'île Saint-Martin, comprenant sa partie nord : cette tle, située à environ 15 myriamètres de la Guadeloupe, est possédée dans sa partie sud par les Hollandais. La portion qui relève du gouvernement de la Guadeloupe peut avoir 28 kilomètres de tour; elle produit principalement du sucre et du coton. La température moyenne de la Guadeloupe est de 27° centigrades. On ne trouve point dans l'île les serpents et insectes venimeux qui infestent plusieurs des lles voisines; mais la colonie n'est pas moins exposée que celles-ci aux ravages affreux des ouragans. Ce séau, souvent accompagné de raz de marée et de tremblements de terre, l'a déjà srappée onze sois depuis le commencement du siècle; et l'ouragan du 8 jan-vier 1843, ce terrible désastre, qui dévasta toute l'île, détruisit la plus grande partie de la Pointe-à-Pitre, la plus belle ville des Antilles, coûta la vie à plusieurs milliers d'hommes et causa une perte totale de plus de 70 millions de francs, restera longtemps présent à la mémoire des habitants.

La Guadeloupe avec ses dépendances est la plus importante des colonies françaises de l'Amérique. Ses produits principaux sont le sucre, le casé, le coton, le rhum et le tafia, le roucou préparé, le cacao, la vanille. Dans le principe on ne cultivait à la Guadeloupe que le tabac. Ce ne fut qu'en 1653 que l'on commença à y faire du sucre sous la direction d'une cinquantaine de colons hollandais, qui, forcés de fuir le Brésil, vinrent s'établir à la Guadeloupe, avec 1,200 esclaves environ. L'espèce de canne à sucre cultivée alors dans la colonie provenait de Madère et des îles Canaries : on la remplaça en 1657 par des plants de canne du Brésil, et peu de temps avant la révolution de 1789 cette dernière espèce fut elle-même remplacée par la canne d'Otahiti, que l'on cultive encore aujourd'hui dans la colonie. Un juif, nommé Benjamin d'Acosta, introduisit la culture du cacao à la Guadeloupe et dans les autres Antilles en 1660, et les premiers plants de casé y surent ap-

portés en 1726 par le chevalier Desclieux.

En 1868 la valeur totale des exportations s'élevait à 22,465,050 fr. et celle des importations à 18,887,346 fr. Le commerce avec la France a doublé depuis trente ans; il était, en 1868, de 32 millions 1/2. L'abolition de l'esclavage a un moment arrêté l'essor de la prospérité coloniale, mais e'le n'a pas tardé à s'accroître par l'immigration. On compte à la Guadeloupe (1868) 5,891 habitations rurales, représentant une valeur approximative de 95 millions.

Au mois de mai 1850 un ettroyable incendie réduisit en cendres une partie de la ville de la Pointe-à-Pitre, déjà si cruellement éprouvée en 1847; ce sinistre sut attribué avec beaucoup de vraisemblance, aux nègres émancipés, parmi lesquels fermentait à ce moment une extrême irritation contre leurs anciens mattres, et qui n'avaient pas craint de se révolter ouvertement. Le gouverneur déclara la ville en état de siège, fit venir en toute hâte du rensort de la Martinique et réussit à comprimer cette tentative d'insurrection. Le 16 mai 1851 on ressentit à la Guadeloupe une secouss e de tremblement de terre qui causa de grands désastres à la Basse-Terre et à la Pointe-à-Pitre. Cette dernière ville a été à moitié détruite par le seu en 1871.

D'après un sénatus-consulte du 7 avril 1854, promulgué le 3 mai, le commandement supérieur et la haute administration de la colonie sont confiés à un gouverneur, sous l'autorité du ministre de la marine et des colonies ; un conseil privé consultatif est placé près du gouverneur, avec l'adjonction de deux magistrats désignés par le gouverneur; ce conseil connaît du contentieux administratif. Le terri-

toire de la colonie est divisé en communes. Il y a dans chaque commune une administration, composée du maire, des adjoints et du conseil municipal. Les maires, adjoints et conseillers municipaux sont pommés par le gouverneur. Un conseil général, nommé moitié par le gouverneur, moitié per les membres des conseils municipaux, vote les dépenses d'intérêt local, les taxes, contributions et emprunts, etc. Il donne son avis sur toutes les questions d'intérêt colonial dont la connaissance lui est réservée ou sur lesquelles Il est consulté par le gouverneur. La justice est admisistrée par six tribunaux de paix, trois tribunaux de première instance, une cour d'appel et deux cours d'assises.

GUADET (MARGUERITE-ELIE), naquit le 20 juillet 1758, Saint-Emilion. C'est là qu'il fit ses premières études. quinze ans il quitta sa ville natale pour aller à Bordesux terminer son éducation; puis, très-jeune encore, il alla s'asseair au milieu de ce barreau et se mêler à cette société du haut commerce, qui formèrent de tout temps dans cette ville deux puissances parallèles et sans rivales. Lorsque l'Assemblée constituante se sépara pour faire place à l'Assemblée législative, Guadet, qui malgré sa jeunesse avait dejà obtenu un grand numbre de suffrages pour la députation aux états généraux, fut désigné par son département pour aller siéger dans cette Assemblée législative, avec Vergniaud, Gensunné, Fonfrède, Ducos, etc., neme qui devaient être un jour celèbres et jeter un vil éclat sar

la revolution française.

A leur arritée à Paris, les députés de Bordeaux trouverent les partis fortement prononcés. Ils firent alliance dans l'assemblée avec les défenseurs de la constitution, hors de l'assemblée avec les jacobins. Gnadet, jeune, ardent, impétueux, fort de son talent, fut l'un des premiers à se faire s-marquer et à révéler un improvisateur chaleureux acquis aux principes nouveaux. De nombreux triomphes oratoires achevèrent de lui assigner une haute place dans l'opinion. La journée du 20 juin fournit aux girondins Poccasion de se dessiner plus franchement qu'ils ne l'avaient fait encore. Le général La fayatte, quittant ses troupes, se présenta le 28 juin, à la harre de l'Assemblée nationale pour demander au nom de l'armée, au nom de tous les honnées gens de France, la répression des insultes prodiguées au menarque. Guadet court alors à la tribune, et, après un discours marqué au coin de la plus haute raison et de l'éloquence la plus chaleureuse, demande que le ministre de la guerre soit interrogé pour savoir s'il a donné un comé as général, ou bien s'il a quitté son poste sans autorisation de ministre, et que la commission des douze fasse le lendemain un rapport sur le danger d'accorder à des généraux le droit de pétition. Pour la Gironde aussi, cependant, les excès du 20 juin dufent être un sujet de profondes et doulourenses réflexions : placés entre deux écueils, le despotisme et la licence, les girondins pensèrent qu'ils pouvaient encore attacher le roi à leur cause, maîtriser ainsi les partis, et faire triompher leurs principes, qui étaient ceux de la constitu-tion; c'est dans ce but et dans cet espoir que Vergnisad, Guadet, Gensonné, écrivirent cette fameuse lettre dont en fit plus tard tant de hruit. Dans cette lettre, ils demandaiest au roi d'écarter les armées qui menaçaient la France, de faire choix de ministres patriotes, de donner au prince reyal un gouverneur attaché aux principes constitutionnels et d'aihérer franchement lui-même à ces principes. Tel était l'objet de cette démarche, tant reprochée depuis aux giroudins

Le 26 juillet, Guadet, organe de son parti, lut un projet de message au roi, qui se terminajt ainsi : « La nation seule saura sans doute défendre et conserver sa liberté; mais elle vous demande, sire, une dernière fois, de vous unir à elle pour désendre la constitution et le trône. » Le roi, sidèle à ses antécédents, persista dans sa conduite. Les girondins alors, désespérant de fonder en France une monarchie contitutionnelle, se décidèrent pour la république, qui, selos l'expression de M. Thiers, ne fut désirée par eux qu'en désespoir de la royauté. Ils concoururent donc an 16 a o a t.

Dès le 30 du même mois Guadet provoqua un décret de dissolution contre la municipalité, produit de l'insurrection, composée de tout ce qu'il y avait de plus extrême dans le parti populaire, Robespierre, Marat, etc.; mais cette municipalité brava les décrets de l'Assemblée, resta à son poste, et ne répondit que par les massacres des 2 et 3 septembre, barrière de sang dressée désormais entre la Gironde et les meneura de Paris.

C'est dans ces circonstances que l'Assemblée législative céda la place à la Convention. Le département de la Gironde s'empressa de réélire ses députés les plus marquants : Vergniaud, Guadet, Gensonne, etc.; Paris, de son côté, envoya à la même assemblée les membres les plus ardents de sa municipalité, Danton, Marat, Robespierre, etc. La lutte fut des lors transportée dans le sein même de la Convention. Cette assemblée s'ouvrit le 21 septembre 1792, et dès le 23 Vergniaud et quelques autres membres attaquèrent ouvertement la députation de l'aris et notamment Robespierre et Marat. Guadet appuya avec vigueur cette accusation. Louvet renouvela, le 29 octobre, l'attaque contre Robespierre, et c'est encore Guadet qui, toujours prêt à combattre, se chargea de soutenir la lutte. Quand vint le procès du roi, on fut d'accord sur la culpabilité; mais la Montagne voulait porter un jugement définitif, tandis que la Gironde, refusant de prendre sur elle la responsabilité d'un pareil acte, réclamait l'appel au peuple. Cette mesure salutaire ayant été rejetée, il ne s'agit que de l'application de la peine. Guadet vota la mort; mais lorsque la question du sursis fut mise aux voix, il vota pour le sursis : ce second tempérament lut encore écarté, et de tous les biais employés par les girondins il ne résulta qu'une seule chose, c'est qu'il leur répugnait de conduire Louis XVI à l'échafaud, mais qu'ils n'osaient le dire. Ce fut une faute dont ils ne tardèrent pas à porter la peine; car le 9 mars suivant, au moment où Guadet se disposait à paraître à la tribune, il fut assailli par les plus violentes clameurs : Nous ne pouvons entendre un conspirateur, s'écrie un membre. Oui, oui, reprennent une soule d'autres, il y a ici des conspira-

Le jour même Guadet et son parti furent voués aux poignards des assassins. Dans la nuit du 9 au 10 les conjurés s'armèrent, et peut-être dans cette circonstance les députés menacés ne durent-ils qu'à leur vigilance et à leur attitude imposante d'échapper à un nouvel acte de la tragédie de septembre. Du reste, Guadet ne se faisait guère illusion sur l'issue de la lutte qu'il soutenait avec un courage à toute épreuve. Au mois d'avril Robespierre ne craignit plus d'attaquer en face les députés de la Gironde. Verguiaud et Guadet se désendirent en orateurs inspirés : Vergniaud, toujours grand, toujours beau quand il avait écrit; Guadet plus inégal, mais aussi plus sensible, plus impétueux, plus entrainant, parce qu'il improvisait toujours. Ils arrachèrent les applaudissements de l'assemblée; mais bientôt, le 15 avril, les députés de trente-cinq sections de Paris se présentent à la barre de la Convention, demandant que vingt-deux représentants, et Guadet entre autres, sussent suspendus de leurs fonctions comme coupables du crime de félonie envers le peuple souverain. La Convention déclara la pétition calomnieuse; et cependant, einq jours après, la municipalité elle-même vint en demander l'impression et l'envoi aux départements. La Convention repoussa encore cette demande; elle ne pouvait rien de plus. Dans ces tristes circonstances, Bordeaux tout entier éleva une voix indignée, et, dans une adresse énergique, menaça Paris d'une éclatante vengeance s'il était porté atteinte à la vie ou à la liberté de ses maindataires. Sur la demande de Guadet, l'adresse de la Gironde fut imprimée, affichée dans Paris, et envoyée aux départements. Enhardi peut-être par ce succès, qui lui montrait la majorité toujours acquise à ses principes, Guadet porta bientot après à la tribune une des motions les plus hardies qui eussent encore été faites. Il proposa de casser les autorités de Paris, de remplacer provisoirement dans les

vingt-quatre heures la commune de cetté ville, et enfin la convocation et la réunion des suppléants de l'assemblée à Bourges, dans la crainte d'une dissolution prochaine de la Convention. Le succès d'une pareille mesure ent sans contredit sauvé la France, imais aussi le non-succès devait infailliblement entrainer la ruine de la Gironde. Elle échona dans l'assemblée même; car cette portion du centre connue sous le nom de Marais, et qui jusque lci avait voté pour les girondins, n'osa répondre au vœu de Guadet. Il fut donc livré avec ses amis à toute la fureur du peuple. De là la proscription du 31 mal, journée fatale, qui, en mutilant la Convention, livra la France à toutes les horreurs de la plus atroce anarchie.

Guadet et quelques autres proscrits, Buzot, Barbaroux, Salles, Pétion, Louvet, etc., trouverent les moyens de s'é-loigner de Paris et de se réfugier dans le Calvados. Obligés de fuir de nouveau, aprés avoir échoué dans le mouvement insurrectionnel des départements qui leur étaient dévoués. les proscrits s'embarquèrent à Quimper; on sait que, pouvant se rélugier à l'étranger et attendre la des temps meilleurs, îls présérèrent suivre dans le département de la Gironde leur collègue Guadet, dont l'âme confiante et généreuse leur promettait asile et sécurité. Mais leur illusion fut courté et la réalité terrible, surtout pour Guadet. Quand les pros-crits mirent le pied dans le département de la Gironde, il était déjà, comme le reste de la France, au pouvoir de leurs proscripteurs: là, comme ailleurs, tout tremblaît sous les commissaires de la Convention. Cependant Guadet conduisit secrètement ses amis jusqu'à Saint-Emilion, où était toute sa famille, et où il pouvait espérer trouver le plus de ressources. Après bien des peines et des démarches, il finit en effet par leur procurer un asile à tous, non dans les grottes de Saint-Émilion, comme on l'a si souvent imprimé, mais chez des amis, chez des parents, dans la maison même de son père. Toutefois, Guadet et ses collègues n'avaient pu arriver Jusqu'à Saint Émilion sans être vus et reconnus. On les avait aperçus vers le Bec-d'Ambès; on savait qu'ils avaient remonté le cours de la Dordogne; Guadet avait même été rèconnu aux environs de Libourne ; il était lacile de comprendre que tous s'étaient dirigés vers Saint-Émilion. Le dimanche 6 octobre 1793, vers le soir, le représentant Tallien arrive donc dans cette ville : cette première perquisition, peu sévère, à ce qu'il paraît, ne produisit aucun résultat. Saint-Émilion, toutefois, n'en continua pas moins à être surveillé avec soin; car on était persuadé que les proscrits devaient avoir choisi ce lieu pour retraite.

Enfin, le 15 juillet 1794, au point du jour, toutes les carrières qui entourent la ville, la ville elle-même et les mai-sons de Guadet père et de sa famille, se trouvent tout à coup cernées par des bandes de forcénés, secondés par des chiens, dont ils ont l'atroce précaution de se saire accompagner : un détachement formidable de troupes révolutionnaires leur prête également appui. Guadet et Salles sont trouvés dans la maison de Guadet père, et conduits à Bordeaux devant la commission militaire, qui n'a qu'à constater l'i-dentité, car Salles et Guadet sont depuis longtemps hors la loi. Interrogé par le président, celui-ci répond : « Je suis Guadet. Bourreaux, faites votre office; allez, ma tête à la main, demander votre salaire aux tyrans de ma patrie. Ils ne la virent jamais sans palir; en la voyant abattue, ils paliront encore. » Arrivé sur l'échafaud, il s'offre à la multitude le front calme et tranquille; il veut parler, mais on ordonne un roulement de tambour, et il ne peut saire entendre que ces mots : « Peuple, vollà l'unique ressource des tyrans : ils étoussent la voix des hommes libres pour commettre leurs attentats. » Il avait trente-cinq ans, et laisait après lui une veuve et deux orphelins. Le père de Guadet, Viell-lard de soixante-quatorze ans, et une tante, arrêtés en même temps que lui, montèrent aussi sur l'échafaud pour lui avoir donné asile. Un jeune frère, adjudant général à l'armée de la Moselle, fut également entraîné dans sa perte. Un seul membre de la famille échappa à cette boucherie : Il élait lieutenant-colonel d'un régiment, alors à Saint-Domingue ; c'est le père de l'auteur de cet article. J. GUADET neveu.

GUADIANA, de l'arabe Ouad Ana, c'est-à-dire Fleuve Ana, l'un de principans cours d'eau de l'Espagne, prend sa source dans le marais de Ruidera, non loin d'Alcaraz (Manche), disparaît à quelques kilomètres de là, au milieu des roseaux et des joncs, et après avoir coulé souterrainement pendant l'espace de plus de 30 kilomètres, reparaît à un endroit appelé los Ojos (les yeux) de Guadiana, et continue à couler ensuite dans la direction de l'ouest à travers la Manche et l'Estramadure jusqu'à Badajoz, où il atteint la frontière de Portugal, et où il se dirige alors au sud-ouest, puis à l'ouest. Après avoir tantôt coulé à travers le sol portugais, et tantôt formé les limites de la province portugaise d'Algarve et de la province espagnole de Séville, il vient se jeter dans l'Atlantique, entre Apamonte et Castro-Marin, après un parcours d'environ 64 kilomètres. Ses affluents les plus considérables sont la Zangara, la Giguela, la Guadasira, l'Ardila et la Chanza.

GUALTIERI (GIOVANNI). VOYEZ CIMABUE.

GUANAXUATO, l'un des moins étendus, mais l'un des départements les plus peuplés du Mexique, sur le plateau d'Anahuac, entre les États de Queretaro, de Méchoacan, de Xalisco et de San-Luis de Potosi, dépendait autrefois du royaume de Mechoacan. Les Espagnols l'enlevèrent aux Chichimèques, peuples nomades et chasseurs, le peuplèrent avec des colonies d'Aztéques, et en firent une intendance de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne.

Sa superficie est évaluée à 294 myriamètres carrés, et on y compte 601,880 habitants (1865), le tiers d'origine indienne. La Sierra de Guanaxuato, qui traverse ce plateau dans la direction du sud-est au nord-ouest, atteint au Cerro de Villapando une altitude de 3,150 mètres, au Cerro de San-Rafael de 3,025, et sur d'autres crêtes d'environ 3,000 mètres. Elle est célèbre par ses richesses minérales, surtout par les gites argentifères de son versant sud-ouest, regardés autrefois comme les plus riches de la terre, et dout le produit annuel au commencement de ce siècle ne s'élevait pas à moins de 251,000 marcs d'argent sin. La révolution porta un coup fatal à l'exploitation de ces mines, qui ne fut guère reprise avec quelque activité qu'en 1823. Mais en dépit du concours prêté, en 1825, par diverses compagnies anglaises possédant tous les capitaux nécesaires, cette exploitation n'a plus donné depuis les mêmes profits qu'autrefois. Grâce à l'extrême fécondité du sol et à la beauté du climat, l'État de Guanaxuato, malgré l'état déplorable de son agriculture, produit encore assez pour les besoins de sa population. Les plantes tropicales réussissent sur quelques points, et partout les céréales et les légumes d'Europe y viennent à souhait. Dans les fermes on élève beaucoup de gros bétail, de chevaux, de mulets, de porcs et de chèvres. Les manufac-tures de lainages et de cotonnades ne produisent que des étosses grossières; en revanche on sabrique beaucoup d'objets d'assez bon goût en cuir, d'articles de sellerie et de carresserie, d'excellents chapeaux, et au chef-lieu on trouve d'importants ateliers d'orfévrerie.

GUANAXUATO ou Santa-Fé de Guanaxuato, chef-lieu de l'État, ville bâtie à près de 2,300 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, dans une étroite baie, appelée Canado do Marfil, fut sondée en 1544, érigée en villa en 1619, et en ciudad en 1741. Elle doit son origine aux mines qui l'avoisiment, est très-irrégulièrement construite et entourée de montagnes escarpées à hase de porphyre. On y trouve un grand nombre de monuments qui témoignent de la richesse des mineurs, une espece d'université pour l'enseignement de la théologie, de la jurisprudence et de la métallurgie, un gymnase, un collége, un théâtre, plusieurs églises et couvents, et un hôtel des monnaies, sondée n 1612. Avant la révolution, qui ne sévit nulle part avec autant de sureur que dans le Guanaxuato, on comptait dans cette ville et dans les mines des environs plus de 100,000 âmes; il y en a 63,398 (1860). La plus célèbre de ces mines, celle de Va-

lenciana, a 597 mètres de profondeur, et son fond se trouve encore à 1,894 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Parmi les autres localités importantes de l'État de Guanaxuato, il faut encore mentionner Silao (6,000 habitants), ville près de laquelle sont situées les célèbres eaux thermales de San-Juse de Camanjilla; Celaya (14,000 habitants), Salamanca (15,000 habitants), Irapuato (16,000 habitants) et San-Miguel Allende (12,000 habitants). Au nord-est du chef-lieu est situé le village de Dolores Hidalgo, célèbre parce que c'est là qu'en 1810 le curé Hidalgo donna le signal de l'insurrection des populations mexicaines contre la domination espagnole.

GUANCHES, aborigènes des îles Canaries.

GUANO. C'est le nom donné par les naturels du Pérou, du Chili et de la Bolivie, à une substance qu'on trouve par masses immenses et profondes le long des côtes de ces contrées, et aussi dans les nombreuses tles qui ceignent ce vaste littoral; elle provient, suivant l'opinion commune, de l'amas successif de la fiente des oiseaux de mer, qui viennent y dormir pendant les nuits, ou bien des détritus de ces animaux, sientes ou détritus qu'auraient accumulés une longue suite de siècles. Il peut au premier abord paraître étrange qu'on explique ainsi la formation des couches de guano aux lieux où on le rencontre, et on a peine à comprendre que l'accumulation lente et successive de ces fientes d'oiseaux ait pu arriver à former des bancs de 90 mètres de profondeur. Le merveilleux de pareils résultats disparaît quand on sait qu'il y a tel flot de ces côtes où plus de 50,000 oiseaux viennent dormir chaque nuit; ce qui, rien qu'en n'évaluant qu'à 15 grammes le produit des évacuations excrémentitielles de chacun de ces animaux dans une nuit, donne au bout de l'année un poids de 5,700 quintaux.

Le guano, dont la couleur est jaune sale, est à peu près insipide, mais exhale une odeur très-forte, participant de celles du castor et de la valériane. Sa composition varie suivant sa provenance. En moyenne, l'analyse donne: Eau, 23,50; matière organique, 32; ammeniaque pur, 10; sulfate de potasse, 1,20; sulfate et muriate de soude, 3,80; acide phosphorique, 2,50; phosphate, carbonate de chaux et de magnésie, 27.

Quelle que soit au reste la composition de même que l'origine du guano, un fait incontestable, c'est que ce produit constitue le plus puissant en gra i s que l'agriculture ait employé jusqu'à ce jour. Quand on se reporte aux bons efsets de la colombine, on a sacilement une idée de la force d'un engrais exclusivement composé des excréments d'oiseaux qui se nourrissent non pas de végétaux, comme nos volailles, mais de matières animales, de poissons. Depuis longtemps les propriétés sertilisantes de cette substance étaient appréciées par les indigenes de certaines parties de l'Amérique du Sud. Déjà, au douzième siècle de notre ère, sous les Incas, on en faisait grand usage au Pérou pour amender les terres. Aujourd'hui encore la consommation qu'en font les cultivateurs de ce pays est tellement considérable, que dans la seule valice de Chançay, située au nord de Lima, et qui n'a guère que trois myriamètres de longueur, il arrive, année commune, 400 milliers de guano, qu'on emploie à fumer le sol. L'utilité qu'en tiraient les cultivateurs péruviens pour la fécondation de leurs terres ayant frappé des voyageurs, ils rapportèrent en Europe, au commencement de ce siècle, des échantillons, qui furent analysés par Fourcroy et Vauquelin. Ce ne fut guère toutesois que vers l'année 1841 que le commerce anglais apprécia les bénéfices importants qu'il pourrait réaliser par l'exploitation d'un produit qu'il ne s'agissait pour ainsi dire que de ramasser là où la nature l'avait déposé par énormes amas, et vint faire au Pérou quelques chargements de guano. Des expériences agricoles surent tentées en Angleterre et en Écosse, et le brillant succes qu'elles obtinrent détermina bientôt nombre d'armateurs de Liverpool, de Hull, de New-Castle, à expédier des bâtiments dans les mers de l'Amérique centrale et méridionale à la recherche du guano.

Évellée par les bénéfices importants que promettait cette nouvelle branche de commerce, l'industrie se mit tout ussitôt à la découverte de parages plus rapprochés oe notre Europe où l'on treuvât la précieuse substance dont l'agriculture tirait un si admirable parti ; et on ne tarda pas à apprendre que le guane se rencontre aussi par couches auxquelles on a reconnu jusqu'à 90 mètres de profondeur, sur une étendue considérable, dans certaines parties du tittoral occidental et oriental de l'Afrique, notamment aux lles du groupe d'Agra Pequenna, près du cap de Bonne-Espérance, dans l'Atlantique. L'une de ces îles, Ichaboé, restée complètement déserte jusqu'en 1843, fut visitée par plus de cent navires venus pour y charger le précieux engrais; mais il ne tarda pas à perdre ses principes ammoniacaux. C'est toujours le Pérou qui est en possession du grand approvisionnement européen : il a trouvé dans le guano la principale source de ses revenus. D'après un rapport officiel l'exportation de ce produit avait atteint pour les années 1869-1870 une valeur de 175 millions de francs et pour 1871-1872 celle de 225 millions.

Aujourd'hui les principales espèces de guano sont, d'après M. Nesbit, en les classant suivant leur richesse en ammoniaque : 1º le guano d'Angamos, provenant de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, et renfermant jusqu'à 20 et même 24 pour 100 d'ammoniaque; il est rare dans le commerce, à cause des difficultés qu'offre sa récolte sur les roches escarpées où les oiseaux le déposent ; 2° le guano du Pérou, le plus commun dans le commerce en Angleterre, et contenant 16 à 18 p. 100 d'ammoniaque; 3º le guano du Chili, qui n'en renferme que de 5 à 6 p. 100; 4° le guano de la Bolivie, où on n'en trouve plus que 21/2 p. 100; 5° le guano de quelques endroits tels que la baie de Saldanha, où, déposé sous un climat pluvieux, il est considérablement détérioré par les eaux, et ne contient presque plus d'ammoniaque (0,76 p. 100); 5º le guano de la baie des Requins (Australie), encore plus pauvre, ainsi que ceux des Antilles, du Mexique et de Patagonie.

Le guano est moins employé en France qu'en Angleterre et en Belgique, qui en reçoit six fois autant que nous; cependant l'usage s'en répand de plus en plus dans nos campagnes. L'Angleterre avait reçu, en 1864, 113,080 tonnes de guano, valant 34 millions de francs; et en 1870, 243,434 tonnes, valant plus de 81 millions. Le transport de cette matière n'est pas sans danger : le guano est en effet susceptible de fermenter pendant la navigation et d'occasionner sinsi des incendies à bord des navires.

Le guano a été frappé en France de droits élevés, surtout quand il se présentait dans nos ports sous pavillon étranger. Aux termes d'un décret du 17 mai 1865 ce droit fut réduit, pour le guano péruvien, à 18 fr. par tonne de 1,000 kilogr. Le gouvernement reconnut hientôt qu'il n'avait satisfait qu'à demi aux intérêts agricoles : il rendit un nouveau décret (31 janvier 1867) qui admit l'importation du guano en franchise sous tous les pavillons.

GUARINI (GIOVANNI-BATTISTA), poëte italien, naquit à Ferrare, en 1537, d'une samille noble. Petit-sils de Varinus Guarino, il fit ses études à Padoue, à Ferrare et à Pise. Guarini avait vingt ans lorsqu'il perdit son père, auquel il succeda, comme professeur d'humanités à l'université de Ferrare. Ses premières compositions furent des odes et des sonnets, qui annonçaient un sentiment vis de l'élégance et de l'harmonie. Le duc de Ferrare s'entourait de poëtes, de dames, de savants, d'artistes, qu'il encourageait ou qu'il protégeait. Guarini, invité par ce prince, vint à la cour : il y connut le Tasse, plus jeune que lui de sept ans, et avec lequel il contracta une amitié intime. Le grand poëte, persécuté, ne trouva pas dans la suite de plus zélé désenseur, de plus ardent panégyriste que son ami Jean-Baptiste. Guarini, propriétaire de fort beaux domaines, n'était pas, comme le Tasse, réduit à attendre toutes ses ressources de son talent et du caprice des grands. Le duc trouva bon de l'employer. Il le nomma chevalier, le chargea de massions importantes, se servit de lui en plusieurs circonstances difficiles, mais ne lui accorda pour récompense que des éloges.

Justement irrité de cette ingratitude du prince, Guarini passa au service d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, qui le traita avec la même distinction et la même parcimo-nie; puis à celui de Vincent, duc de Mantoue, dont la conduite fut semblable à celle des deux autres princes. Tous ces petits souverains, rivaux de luxe et de gloire, se faisaient centres d'une civilisation factice et brillante, aux dépenses de laquelle ils ne pouvaient suffire, et qui obérait leur trésor. Guarini, plus indépendant et plus riche que ses mattres, se retira dans son domaine de Guarini, près de Reggio. Bientôt après il perdit sa semme, et sur le point d'embrasser l'état ecclésiastique; mais à peine ce poëte, habitué au train des cours, fut-il sorti de sa retraite, l'appat de cette vie brillante et gaie qui l'avait si longtemps bercé revint le séduire; et il s'arrêta d'abord à la cour de Ferrare, puis à celle de Florence, dont le grand-duc, Ferdinand, l'accueillit avec des égards qui le charmèrent.

La délicatesse de Guarini n'avait pas calculé toutes les chances de malheur que l'amitié des grands peut offrir. Il avait un fils de vingt ans, qu'il aimait beaucoup. Le grandduc, voulant se débarrasser d'une maîtresse, la fit épouser au jeune homme, à l'insu de son père. Ce sanglant outrage, que Guarini apprit bientôt, l'irrita justement; il quitta la Toscune et la cour, sans même prendre congé. Après avoir passé quelques mois chez sa protectrice, la duchesse d'Urbin, il se réconcilia de nouveau avec le duc de Ferrare; et la dernière mission qu'il remplit fut son ambassade auprès du pape Paul V, en 1603.

Pourquoi le poête des amours et des voluptés ne pouvaitil renoncer à ce brillant servage des ambassades et des transactions politiques? Pourquoi s'obstinait-il à cet ingrat et malheureux métier? Sa fortune s'épuisait au milieu de ces voyages, de ces ambassades, de ces résidences dispendieuses dans les palais les plus somptueux de l'Europe; et sa famille, au sein de laquelle une exacte surveillance ne présidait pas, augmentait ses chagrins; ses trois fils réclamaient leur légitime par la voie des tribunaux; une fille tendrement aimée, Anna, mourait assassinée par un mari jaloux. Guarini, au retour d'une mission diplomatique, rentrait dans sa maison, habitée par sa fille et son gendre : au lieu de cette fille, qu'il espérait embrasser, il trouva son cadavre sanglant.

Tant d'émotions pénibles et cruclles ne purent tarir l'inspiration poétique dont la nature l'avait doté. Il partagea avec le Tasse la gloire ou le malheur de transporter l'idylle amoureuse dans le drame : création singulière, vraie par les sentiments qu'elle exprime, mensongère par le monde et les coutumes qu'elle invente, parfaitement appropriée à l'état social de l'Italie, à ses plaisirs faciles, à sa métaphysique voluptueuse. La composition de l'Aminta du Tasse et celle du Pasteur Adèle de Guarini semblent se rapporter à la même époque. Ces deux drames ont les premiers donné l'exemple de ces sictions pastorales qui ont berce nos pères pendant deux siècles, et dont le dernier restet est venu se jouer au pied du trône seuri de Louis XV. C'est une vie toute d'amour : la passion seule y règne. Toutes les nécessités matérielles disparaissent; le langage des acteurs est la plus douce des mélodies ; leurs pensées sont les plus doux rêves et les plus tendres caprices. L'Europe accueillit avec transport cette étrange création. A peine l'Aminta et le Pastor fido furentils publiés, on en vit parattre des imitations sans nombre, en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre. Guarini intitula son œuvre tragi-comédie en cinq actes et en vers, et la dédia au duc de Savoie, qui la fit imprimer à Turin, en 1585, avec une magnificence royale; une multitude de copies ou d'imitations italiennes, et quarante éditions publices du vivant de l'auteur obtinrent un immense succès. Les premières éditions sont celles de Venise, Bonfaldin (1590, in-4°; 1602, id). La plupart des imitations de l'Aminta et du Pastor fido sont tombées dans un oubli pro-fond. Le Pastor fido est resté modèle et type. Le platonisme du Tasse, la pureté exaltée de son âme, ont répandu sur ses œuvres une teinte plus élevée. Guarini est le véritable Italien moderne : luxe d'esprit, traits piquants, images éblouissantes, descriptions enchanteresses, abondent dans son œuvre. Sa morale est fort relachée : deux personhages, celui d'un satyre et celui d'une semme, sont charges de revetir d'une lueur poétique toute cette immoralité élégante, tout ce matérialisme amoureux, toute cette sensuaille érigée en système, toute cette perfidie galante qui ap-parut au dix-huitième siècle en France, sous des formes lègérément modifiées et beaucoup plus prosaiques. Aussi, le Pastor fido, ne de l'élégante dépravation des cours italiennes, joue dans toutes les villas des princes pendant le seizième siècle, et inême devant les papes, sut-il mis plusieurs sois à l'index. Les théologiens remarquèrent surtout le passage où il s'étonne que « le péché soit si doux et le non-peché si nécessaire. » Peccar è si dolce e il non peccar si necessario.

L'Idropica, comedie en cinq actes et en prose, dont la représentation durait six heures (Rome, 1614), est d'une indécence achevée; on la joua à Turin avec des intermèdes.

La plus jolie édition des œuvres de Guarini à paru à Ferrare (1737, 4 vol. in-4°), avec vignettes. Son Trattato della politica Liberta, qu'il composa vers 1599, mais qui ne parut imprime pour la première fois qu'en 1818, à Venise, prouve que cet esprit fin et delle n'avait pas traverse les fonctions publiques sans en recueillir le fruit.

Comme poète lyrique, Guarini se place très-haut : la plupart de ses sonnets et de ses odes contiennent des beautés de sentiment et d'expression. Comme homme, il eut les défauts de son temps et des qualités toutes personnelles. Il désavoua noblement, de la manière la plus positive, ceux qui lui attribuaient une part dans la composition ou la correction de la Jérusalem délivrée. Une lettre de Guarini, conservée dans les archives du duc de Modène, atteste qu'il à seulement corrigé les innombrables erreurs que les copistes avaient répandues dans l'épopée du Tasse.

Fatigue du monde, Guarini chercha une retraite à Venise, et mourut le 6 octobre 1612, à l'âge de soivantequinze ans. Philarete CHASLES.

GUARINO (VARINUS), savant italien, né en 1370, à Vérone, se rendit à Constantinople, en 1388, pour y apprendre la langue grecque. A son retour, il enseigna successivement à Vérone, à Padoue et à Bologne, puis devint précepteur des enfants du prince Lionello de Ferrare. Il servit, en 1438, d'interprète aux Pères grecs et latins réunis en concile à Ferrare, et mourut en 1460. Ce savant contribus beaucoup par ses travaux au réveil des études clas-siques ; il traduisit les dix premiers livres de Strabon et plusieurs de Plutarque, commenta Ciceron, Perse, Juvénal, Martial et Aristote, et écrivit un Compendium Grammatica Græcæ, qui sut imprimé en 1509 à Ferrare. GUARINO. Voyez FAVORINUS.

GUARNERI ou GUARNERIUS, nom d'une famille de Cremone qui, aux dix-septième et dix-huitième siècles, a fourni des luthiers justement célèbres. Il règne quelque incertitude sur la véritable orthographe de ce hom, que les uns veulent écrire Guarneiri, et dont d'autres sont Guarnerio. Un fait certain, c'est que les instruments sortis des àteliers de ces artistes sont signés de leur nom latinisé, Guarnerius.

Le plus ancien membre de la famille Guarneri qui ait acquis de la réputation comme luthier sut André, contemperain de Stradivarius et comme lui élève d'Amati. On estime beaucoup plus ses basses que ses violons, auxquels on reproche de manquer de rondeur, encore bien que le timbre en soit argentin et penétrant. Son fils et son neveu portèrent tous deux le prénom de Joseph; mais c'est Joseph le neveu le plus célèbre de tous les luthiers du nom de Guarneri. Il mourut à la fleur de l'âge, après une existence des plus agitées, et par suite de laquelle il passa, on no sait trop pour quel motif, de longues années en prison. C'est là qu'il exécuta, avec quelques mauvais outils, qu'il obtenait à grand peine, les admirables instruments dits de la servante, parce que ce lut, dit-on, la servante du geolier, dont Joseph Guarneri avait touche le cœur, qui se chargeant de fournir bien secretement au malheureux prisonnier les materiaux necessaires a son travail. Cette fille quelait che les autres luthièrs les restes de leur vérnis, et Joseph Guarneri vernissait ses instruments avec l'amalgame provesant de ces différents vernis. Aussi les reconnatt-on facilement aux couches granuleuses de leur vernissure. La maîtresse de Guarnerius s'en allait ensuite vendre pour un morcess de pain ces instruments, que plus tard les amateurs devaient se disputer et payer au poids de l'or, à cause de l'éclat tout particulier de leur son qui les rend précieux pour les soles. Ses violons sont datés de 1717 à 1740.

Il yeut aussi un Pierre Guarrent, qui de Cremone alla s'établir à Mantous. On prétend qu'il était fils d'Andre; quolque remarquables pour la purete et le fini de leurese cution, les violons de ce luthier sont moins estimés que

ceux des autres Guarneri.

GUASPRE. Voyes DUCHET.
GUASTALLA, pays de la haute Italie, entre l'ancier duché de Modène et le 1 ombardo-Venitien, qui complait une population de 10,000 âmes, répartie sur environ 10 kilon êtres carrés, dépendit au moyen âge de Crémon, puis de Milan, et fut érigé en comté par le duc Marie Vis-conti de Milan, l'an 1406, en faveur de Guido Torelli, mai de sa cousine. Ludovica Torelli, restée veuve sans calant, vendit, en 1529, son comté au vice-roi de Naples, Ferdi nand Ier de Gonzaga. A la mort de Joseph de Gonzaga, arivée en 1748 sans qu'il laissat d'héritiers, l'impératrice Marie-Thérèse s'empara du comté de Guastalia, qui precedemment avait été érigé en duché, à titre de fiel tombé en déshérence; et en 1748 elle donna au duc de Parme le duché de Guastalla en y ajoutant les duchés de Sabionette et de Bozzolo, situés sur la rive gauche du Pô. En 1796 les Français s'emparèrent de Guastalla, comme du reste des États du duc de Parme, pour l'incorporer à la république italienne. En 1805 Napoléon donna le duché de Guastalia à sa sœur Pauline, dont le mari, le prince Borghèse, sat créé duc de Guastalla. En vertu des stipulations anttées au congrès de Vienne, en 1815, il sut accorde à titre de souverainété indépendante avec Parme et Plaisance, mais sous la réserve des duchés de Sabionette et de Boszolo, à Mari e-Louise, épouse de Napoléon; et par un convention, en date du 10 juillet 1817, il fut stipulé qu'a le mort de cette princesse, il passerait sous la souveraineté du duc de Lucques. En 1847 le duc de Lucques céda son duche à la Toscane; bientôt Marie-l'ouise vint à mourir; mais ch incorporant Lucques à ses États, le grand-duc de Toscane devait céder quelques parcelles à Modène. Ces pays se révoltèrent contre cette séparation, et par suite Guastalla passa sous le duc de Modène. En 1859 il se révnit au Piemont, et fit partie de la province de Reggio. Guastalla, chel-lieu du duché et siège d'un évêché, est bi-

tie au confluent du Crostolo et du Po, dans une plaine marécageuse, traversée par de nombreux canaux; sa population est de 3,000 habitants. On y voit un château dont la construction remonte au seizième siècle, une cathédrale, huit égi-

ses, un collège, une bibliothèque publique, un thêâtre.
GUATEMALA ou GUATIMALA, la plus grande des cinq républiques de l'Amérique centrale entre lesquelles s'est divisée l'ancienne capitainerie générale de Guatemala, est bornée au nord par le Mexique, le district anglais de Honduras et la baie de Honduras, à l'est par l'État de Honduras, au sud par Nicaragua et San Salvador, et à l'oues par l'océan Pacifique. Sur une superficie de 7 2,000 kilom. carres, on y compte 1,200,000 habitants (1865); elle est partagée en 17 départements : Guatemala (\$16 myrismcarrés, avec \$4,000 hab.), Sacallépèque, Toloniacopun. Quesallénango, Chiquimula, Vera-Paz, Salola, etc. Cel Etat occupe en grand partie léplateau dit de Guatemala, qui s'étend depuis la plaine de Comayagua jusqu'au cap de Téhuantépec, se prolonge à l'est dans la presqu'ilè de Yucalas, et entoure la baie de Honduras de hautes montagnes fermant une suite de terrasses. Ce plateau est entrecoupé par de profondes et fertiles vallées, que séparent des crêtes de montagnes se prolongeant au loin, avec une aftitude d'environ 1,500 mètres, couvertes de la plus riche végétation et des fleurs les plus odoriférantes, et qu'arrosent seulement un petit nombre de ceurs d'eau de peu d'importance, allant se jeter les uns, comme le Rio-Grande ou le Rio-Motagua et le Rio-Cohaban, dans la mer des Antilles, par le Gelfo dutce, et les autres dans l'océan Pacifique.

La cordillère de Guatemala, qui forme la haute paroi oc cidentale de ce pays de plateaux, commence le plus souvent et de la manière la plus abrupte, à quelques myriamètres seulement de la côte dont la sépare une plaine torride : et elle est dominée par un grand nombre de pics isolés, parmi lesquels se trouvent quatorze volcans en ignition. Quoique d'immenses savanes couvrent la partie la plus élevée du plateau, on y remoontre aussi de vastes forêts vierges. Dans les hautes terres, en l'atmosphère est imprégnée de plus de fraicheur, les plantes de la zone tempérée réussissent à merveille; dans les profondes vallées, où la chaleur et l'humidité sont extremes, la luxuriante végétation des tropiques brille de tout sen écial. Les produits du sol sont les mêmes que ceux du reste des États Centro-Américains, sauf qu'il faut signaler ici la cochenille comme constituant en outre une importante source de richesses et un puissant moyen d'échange. La culture de la cochenille fut introduite pour la première fois à Guatemala en 1817, par le président Bustamente, qui la fit venir d'Oaxaca au Mexique. Les exportations de cochenille, malgré la dépréciation des prix due à la découverte et à l'emploi de nouvelles matières tinctoriales, seront encore longtemps les plus importantes de ce pays; en 1869 elles s'élevaient à 6,333,065 fr. Viennent ensuite les cuirs (475,830 fr.), le café, l'indigo, et le caoutchouc (1,399,480 fr.), qui provient en grande partie du Soconusco, province mexicaine voisine. La valeur totale des exportations était, en 1864, de 9 millions de sr.; en 1869, de 12,485,00) fr.; celle des importations est restée à ces deux dates entre 7 et 8 millions.

Les éléments de la population sont ici les mêmes qu'au Mexique; seulement les mœurs y sont plus douces, le peuple plus industrieux. La civilisation y est plus avancée que dans les autres États Centro-Américains, sans doute parce que lors de la guerre de l'Indépendance on n'en expulsa ni les anciens Espagnols ni les blancs. Les Espagnols, les créoles et les métis forment le quart de la population; les trois autres quarts se composent d'Indiens, dont plus de la moitié, appelés Ladinos (Indiens latins) sont à demeure fixe et ont embrassé le christianisme, tandis que le reste est encore à l'état de nature dans les montagnes. Depuis la déclaration d'indépendance, l'esclavage a été supprimé. En ce qui touche les affaires ecclésiastiques, le pays est placé sous l'autorité d'un archevêque et de trois évêques. Quant à l'instruction publique, elle est pres que exclusivement entre les mains du clergé.

La capitale, Guatemala la Nueva, est située à 3,566 m. au dessus du niveau de la mer, dans la fertile vallée du Rio Vacas, où règne un printemps perpétuel, à 70 kilom. de l'océan Pacifique, dans la partie méridionale du plateau limitée à l'ouest par les trois volcans de Pacuyo, de Fuego (4,100 m) et de Agua (5,934 m), qui offrent l'aspect le plus majestueux. La ville, où l'on compte 45,000 habitants, est magnifiquement bâtie, en forme de carré régulier, avec de larges rues, bien pavées et coupées à angles droits. En raison de la fréquence des tremblements de terre, les maisons n'ont g'méralement guère plus d'un étage; mais elles sont commodément distribuées. Les plus beaux édifices, qui entourent la place du marché, sont le palais archiépiscopal, le palais du président et autres autorités supérieures, le collège des Infantes, l'Audiencia, la chambre des comptes, l'hôtel de ville, la prison, la halle aux grains et la douane. Un bel amphith-àtre

en pierre est réservé pour les combats d'animaux. Un aqueduc pourvoit la ville et ses faubourgs d'eau potable, et la cime du Volcano de agua (volcan d'eau) les fournit abondamment de glace à rafratchir. Parmi les nombreux établissements d'instruction publique, il faut surtout citer l'université de San-Carles, fondée en 1676.

Il existe à Guatemala Nueva de grandes manufactures de coton, de nombreuses fabriques de cigares, de faience et de poteries, des distilleries de pulque, des rassineries de sucre et des indigoteries, et la population compte dans son sein beaucoup d'excellents ouvriers et d'artistes distingués. Quoique cette ville ne possède ni port de mer ni fleuve navigable, elle n'en est pas moins le grand centre du commerce du pays. Elle a déjà changé successivement quatre sois d'emplacement. Fondée d'abord, en 1527, sous le nom de San-lago, par Pedro de Alvaredo. conquerant du pays, elle sut presque complètement détruite dès le 11 septembre 1541, par une éruption volcanique. La ville fondée en suite, deux lieues plus loin au nord et nommes anjourd'hui Antiqua Guatemala, essura de 1565 à 1773 dix terribles secousses de tremblement de terre; puis, du 3 au 7 juin 1773, elle fut dévastée de la manière la plus effroyable par les deux volcans voisins, qui l'inondèrent de torrents d'eau houillante et de lave enslammée; enfin, cette catastrophe se termina par l'ouverture subite d'un ablme qui engloutit la plus grande partie de la ville. avec toutes ses richesses et 5,000 fan illes. C'est cette même année 1778 que fut construite, a 20 kilom. plus à l'est, la ville nouvelle actuelle. Après elle, les villes les plus importantes de la république sont : Chiquimula (37,000 hab.), Guatemala Antigua (18,000 hab.), Quesaltenango (14,000 hab.), Cuban (14,000 hab.), Totoniacapan (12,000 hab.) et le port d'amoa, dans la baie de Honduras.

A la suite de troubles qui éclatèrent au mois de janvier 1845 contre le président Carrera, mais que celui-ci parvint bientet à réprimer, les faibles liens qui depuis 1842 seulement réunissaient les Etats-Unis de l'Amérique Centrale se trouvèrent de nouveau rompus. Par un décret en date du 21 mars 1847, le Guatemala déclara se separer des États Centro-Américains. Les mesures habiles prises par Carrera pour réformer l'administration, ranimer le commerce, etc., eurent pour resultat d'accroitre notablement les revenus publics. Mais une nouvelle révolution éclata contre lui des le mois d'octobre. Le Père Lobos proclama la monarchie; et les révoltés, qui en février 1848 étaient arrivés à présenter un effectif de 1,000 hommes sous les armes, battirent les troupes du gouvernement à Santa-Cruz. En 1850 la capitale fut encore le théâtre des plus déplorables excès. La même année éclata une guerre entre le Guatemala d'une part, et San-Salvador et Honduras de l'antre; guerre dans laquelle les troupes du Guatemala battirent leurs adversaires, le 21 janvier 1851, à San José. Carrera fut nommé président à vie, le 21 octobre 1854. Quoique als d'un Indien et d'une négresse, et arrivé au pouvoir par suite d'une insurrection indienne, il s'appuya principalement sur les anciennes familles de race blanche et sur le clergé. Les métis et les blancs d'une date récente dans le pays se voyant écartés des affaires, tandis qu'ils remplissaient l'armée et les carrières industrielles, concurent peu à peu contre Carrera une hostilité dont sa prudence arrêta les effets, mais qui fut à plusieurs reprises la cause de troubles inquiétants. En 1863, la guerre éclata entre le Guatemala et le San Salvador. Le président de ce dernier Etat, Barrios, avait proposé de reconstituer l'unité centro-américaine; Carrera, sans faire une opposition absolue à cette idée, ne voulait consentir qu'à des liens généraux, et exigeait que l'autonomie de chacun des Etats restat intacte. Un article offensant pour lui ayant été publié dans la Gazette officielle du Salvador, il rompit immédiatement les relations et franchit la frontière, le 18 février, à la tête de 2,700 hommes. Mis en déroute,

le 24 du même mois, il reforma son armée, s'allia au Nicaragua, fut à son tour vainqueur le 16 juin, força Barrios à prendre la fuite et le Salvador à changer de président. Après la mort de Carrera (14 avril 1865), la chambre des représenta nts élut à la présidence le général Vicente Cerna, qu'il avait désigné pour son successeur. Celui-ci continua la même politique et parvint à maintenir la tranquillité, qui fut cependant troublée dans les premiers mois de 1867 par un mouvement séditieux à la tête duquel se trouvait le général Serapio Cruz, et que l'énergie du gouvernement fit avorter.

Aux termes de la nouvelle constitution en vigueur depuis le 2 octobre 1859, le pouvoir exécutif repose entre les mains du président, élu pour quatre années, par une assemblée générale composée de la chambre législative (52 députés), et du conseil d'État (24 membres), la première élue par les citoyens, la seconde par les députés. Le budget des dépenses s'élevait, en 1869, à 3,175,571 fr., et celui des recettes à 3,938,706; mais il y avait une dette publique évaluée, en 1865, à 13.294,000 fr. et qui s'est accrue depuis. Indépendamment de l'armée permanente, dont l'effectif est de 3,200 hommes et d'un corps de volontaires, la milice nationale en état de porter les armes présente un total de 13,000 hommes.

GUATIMOZIN, le dernier empereur indien du Mexique, avait succédé à Quollavaca. Forcé, après un long siège de rendre se capitale à Fernand Contex, calvisi out

siège, de rendre sa capitale à Fernand Cortez, celui-ci eut la cruauté de le faire étendre sur un gril ardent pour le forcer à révéler le lieu où il avait caché ses trésors. Guatimozin endura courageusement ce supplice, et n'en mou-

rut pas; mais il fut pendu quelque temps après.

GUAYAQUIL, ville de la république de l'Equateur, chef-lieu du département de ce nom, sur le fleuve du même nom, à 8 kilomètres de la mer, 225 de Quito et 259 de Bogota, l'un des principaux ports de la mer du Sod défendu par 3 forts, renferme un grand arsenal et de vastes chantiers de construction. C'est l'un des marchés les plus importants du pays pour le cacao, le quinquina, le tahac et les bois de teinture. Siège d'évèché, et au total assez mal construite, Guayaquil fut presque entièrement détruite par un incendie, en 1764. Sa population est évaluée à 25,000 habitants, dont un grand nombre vivent sur des radeaux appelés balzas. Tout le commerce étranger de l'Équateur se fait par cette ville, qui, importé ou exporté, att ignait en 1870 une valeur de 38 millions et demi de francs.

GUDIN (THÉODORE), peintre de marine, est né à Pa ris, le 15 août 1802. Après avoir travaillé dans l'atelier de Girodet il rompit bien vite avec la manière de son maître. Au début de sa carrière, M. Gudin faisait à la fois du pay-age et des marines. Son talent fut tout à fait mis en lumière aux salons de 1822, de 1824 et de 1827, et dès lors la sympathie du public lui fut acquise de nême que celle du gouvernement, qui le 9 avril 1828 le nommait chevalier de la Légion d'honneur. Le Sauvetage des passagers du Columbus (1831) vint mettre le sceau à sa réputation. Ce tableau, qu'on admire au musée de Bordeauxest resté l'un des meilleurs de l'auteur. C'est aussi une scène très-dramatique que le Coup de vent dans la rade d'Alger qu'on conserve au musée du Luxembourg (1835). Lorsque la décoration du palais de Versailles fut entreprise, on eut besoin d'un peintre de marine : M. Gudin était naturellement désigné par son talent, par sa renommée et par la promptitude de son exécution. De 1838 à 1848, il improvisa pour les galeries de ce musée soixante-trois tableaux, dont plusieurs sont d'assez grande dimension. Il avait presque épuisé tous les sujets glorieux que peut fournir l'Histoire militaire de Quincy, lorsque la révolution de Février vint mettre brusquement un terme à cette production trop rapide. A tort ou à raison, le public crut reconnattre que le faire de M. Gudin devenait successivement laché: ses toiles vides, où l'immensité du ciel et de la mer ne remplaçait pas au gré des curieux l'intérêt dramauque qu'ils y cherenaient, une lumière souvent très-fausse, une touche maladroite à force d'être hâtée, fireat douter non pas du savoir de l'artiste, mais de sa conscience et firent même méconnaître à la foule les quelques qualité sérieuses qui survivaient à ce grand naufrage. La fécondifé de cet artiste ne s'est pas ralentie avec les années; les expositions universelles de 1855 et de 1867 ont reçu de lu de nombreux ouvrages.

GUÉ, endroit d'un seuve, d'une rivière ou d'un cours d'eau quelconque, dont le fond est assez ferme et assez rapproché de la surface de l'eau pour qu'on puisse le passer à pied, ou à cheval, ou même en voiture. La profondeur d'un gué pour le passage des gens de pied ne doit pas excéder en mètre; pour les hommes à cheval, 1^m, 30; pour les voitures. s'il n'y a point à craindre que leur chargement ne soit mouilé 1^m, 30 ; et dans le cas contraire, de 6 à 7 décimètres. Presque toutes les armées ont franchi des rivières à gué. César ne put passer le Sègre qu'après avoir détourné une partie de ses eaux. A la guerre, on détruit les gués en creusant un sossé ou des trous en quinconce dans leur largeur, en les barrant par des pieux assez serrés à sleur d'eau, en les enbarrassant de herses de laboureur, dont on place les chevilles en dessus, en y jettant des chausses-trappes et des arbres avec toutes leurs branches la cime tournée vers l'esnemi, ou, enfin, en faisant jouer des fougasses, dont l'explosion forme dans les gués des entonnoirs profonds.

GUEBRES, du persan ghebr, qui, de même que l'arabe kafr dont il est vraisemblablement dérivé, et cousse le mot turc ghiaour, désigne un infidèle. Les sectateurs de Mahomet appellent ainsi les débris des sectateurs de Zoroastre ou de la religion du parsisme. Ils formeat un peuple errant et répandu dans plusieurs des contrées de l'Inde et de la Perse. Bannis, persécutés, maudita, objets de mépris, de haine et d'horreur, souvent traqués comme des fauves par leurs stapides bourreaux, ils vivent en général dans les bois, au fond des campagnes; et s'ils osent approcher des habitations et des villes, ils n'ont d'autres retraites que les masures abandonnées ou les tombeaux en ruises.

Les guèbres sont le triste reste de l'ancienne monarchie persane, dont Alexandre sapa les fondements, et que les khalises arabes, armés par le sanatisme, ont détruite, dans le septième siècle, pour faire régner le dieu farouche de Mahomet à la place du dieu pacifique et bienveillant de Zoroastre. Cette sanglante mission, dit un écrivain célèbre, força le plus grand nombre des Perses à renoncer à la religion de leurs pères ; les autres prirent la fuite, et se dispersèrent en dissérents lieux de l'Asie, où, sans patrie et sans asile, méprisés des autres nations, et invinciblement at tachés à leurs usages, ils ont jusqu'à présent conservé la loi de Zoroastre, la doctrine des mages et le culte du feu. comme pour servir de monument à l'une des plus ancienne retigions du monde. Ils ont horreur de l'attouchement des cadavres, n'enterrent point leurs morts ni ne les brûlent : ils se contentent de les déposer à l'air dans des enceintes murees, en mettant auprès d'eux une coupe de vin, quelques fruits et d'autres objets de consommation. Le prêtre qui préside aux funérailles les termine par ces mots : « Notre frère était composé de quatre éléments. Que chacun d'eux reprenne ce qui lui appartient : que la terre retourne à la terre. l'air à l'air, l'eau à l'eau, et le feu au feu. » Les guèbres de Perse s'adonnent presque tous à l'agriculture ou aux arts mecaniques. Ils négligent les lettres, le commerce et la profession des armes. Leur couleur est plus basanée que celle des mahométans, parce qu'ils sont plus exposés aux satignes.

GUÉBRIANT (JEAN-BAPTISTE BUDES, comte ne.), maréchal de France, naquit en Bretagne en 1602, et fit ses premières armes en Hollande. Le fâcheux éclat d'un duel qu'il eut en 1626 l'obligea de sortit du royaume. Mais il y rentra dès que ses amis furent parvenus à apaiser la colère de Louis XIII, dont il avait nargue les édits; et en 1630 il fut pourvu d'une compagnie, avec laquelle il alla rejoindre l'armée en Piémont. Deux ans après, Louis XIII loi confiait le commandement d'une des compagnies de ses gardes. En 1635, il accompagna en Allemagne le cardinal de Lavalette, qui allait rejoindre le duc Bernard de Saxe-Weimar, à la tête d'une armée de 15,000 hommes. En récompense des services qu'il avait rendus pendant la désastreuse retraite qui termina cette campagne, le cardinal le chargea à son retour d'aller désendre Guise contre les Espagnols. En 1637 il fut envoyé dans la Valteline, à l'armée du duc de Roban, avec le grade de maréchal de camp ; et après la campagne, il ra-mena cette armée en Franche-Comté, où il s'empara de diverses places. Envoyé ensuite de nouveau en Allemagne au secours du duc Bernard de Saxe-Weimar, il aida à remporter quelques avantages sur les Impériaux; et après la mort du prince il retint au service de la France son armée, avec laquelle il s'empara de plusieurs places fortes dans le Palatinat, puis opéra à Bacharach, le 28 décembre 1639. ce fameux passage du Rhin qu'on citera toujours comme un modèle de hardiesse, de précision, et qui lui permit d'effectuer à Erfurt sa jonction avec Baner, sous les ordres duquel il dut se ranger. Après la mort de Baner, il livra successivement aux Impériaux les deux batailles de Weissensels (18 mai 1641) et de Wolfenbüttel (15 juillet). La dernière coûta à l'ennemi 2,000 hommes et quarante-cinq drapeaux.

Le grade de lieutenant général et l'ordre du Saint-Esprit furent la récompense de ces deux victoires, à la suite desquelles Guébriant se sépara de l'armée suédoise, et ramena ses troupes dans le duché de Juliers. Apprenant que l'armée ennemie recevait chaque jour des renforts et en attendait encore, il résolut de prévenir le coup, et le 17 janvier 1642 il attaqua bravement les Impériaux à Kempten, dans l'électorat de Cologne. L'ennemi perdit 2,000 morts et 5,000 prisonniers, et ce beau fait d'armes valut à Guébriant le titre de maréchal de France. Pendant la campagne de 1643, après avoir secouru Tortenson, qui assiégeait Leipzig, et avoir ensuite opéré une giorieuse retraite, il vint appuyer le siége de Thionville, entrepris par le duc d'Enghien, et fit ensuite celui de Rottweil, place forte de la Souabe, qui ne tarda pas à lui ouvrir ses portes. Mais quelques jours après, le 24 novembre 1643, il succombait aux suites d'une blessure reçue sous les murs de cette place et qui avait nécessité une amputation.

Il avait épousé, en 1632, Renée du Bec, femme d'une intelligence supérieure. Après la mort du maréchal, en 1645, Marie de Guébriant fut nommée ambassadrice de France en Pologne. Sa mission consistait à conduire au roi Ladislas IV Marie-Louise de Gonzague, qu'il avait déjà épousée par procuration. Elle réussit pleinement. Elle prenait une part active aux négociations qui amenèrent la conclusion de la paix des Pyrénées, lorsqu'elle mourut à Périgueux, le 2 aentembre 1659.

GUEBWILLER, ville industrielle d'Alsace (Haut-Rhin), située dans la plus riante vallée des Vosges (le Blumenthal), sur la Leuch et au pied d'une montagne, comptait, avant 1830, 3,900 hab., et en 1866, 12,218. Fondée en 1271, elle garde encore quelques restes du moyen age, entre autres l'église Saint-Léger, avec ses deux tours carrées et son clocher octogonal, celle des chevaliers Teutoniques convertie en manufacture, et celle des Dominicains, qui sert à la fois de halle et de salle de réunion, ainsi que de vieilles maisons et, dans les environs, les ruines du château de Hugstein, résidence des princes-abbés de Murhach. Son plus bel édifice moderne est l'ancienne collégiale, bâtie en 1766. Guebwiller doit son accroissement actuel à son industrie : on y voit des ateliers de construction de machines, des filatures de coton et de laine, des fabriques de draps. Mais la guerre de 1870, en la séparant de la France, a atteint profondément sa prospérité.

GUELDRE (Gelderland), province de Hollande, érigée en comté en 1079 et en duché en 1329. Son premier comte fut Othon de Nassau. En 1371, elle passa à la maison de Juliers; bientôt après elle fut gouvernée par la maison d'Egmond, à laquelle l'enleva l'empereur Charles-Quint. La Gueldre, étant entrée dans l'union d'Utrecht, fit partie des sept Provinces-Unies, dont elle était la première en titre. Elle comprenait la Province le Haut-Quartier. La Province était divisée en trois quartiers : le Betuwe, où est Nimègue; le Weluwe, où est Arnheim, et le comté de Zutphen. Le Haut-Quartier, proprement le duché de Guel-dre, comprenait les villes de Gueldre, Ruremonde et Venlo. Il fut cédé à l'Espagne par le traité de Munster, en 1648. La villede Gueldre, qui a donné son nom au duché, fut cédée au roi de Prusse par le traité d'Utrecht de 1713, avec le pays de Kessel et le bailliage de Kriekendeek. Ruremonde, après avoir été prise et reprise plusieurs fois par les Hollandais et les Espagnols, fut définitivement abandonnée à la maison d'Autriche par le même traité. Venlo fut adjugé aux états généraux par le traité de Barrière, de l'an 1715, avec les forts de Saint-Michel et de Stevenswert. Ces deux dernières villes, Ruremonde et Venio, sont anjourd'hui comprises dans la province actuelle du Limbourg. La Gueldre hollandaise est donc bornée au nord par le Zuyderzée et l'Over-Yssel, à l'est par l'Over-Yssel et la Prusse, au midi par la Prusse et le Brabant septentrional, et à l'ouest par la province d'Utrecht, le Zuyderzée et la Hollande méridionale. Elle compte une population de 437,819 âmes (1869), répartie sur un territoire de 5,087 kil. carrés divisé en quatre districts: Arnheim. chef-lieu, Nimègue, Zutphen et Thiel. Il faut encore citer comme localités importantes Nykerk, port sur le Zuyderzée, Wageningen, sur le Rhin, Bommel, sur le Wahal, Kuilenbourg, sur le Leck; les forteresses de Dæsburg, sur l'Yssel, et d'Hardewyck, sur le Zuyderzée; enfin, le beau château de Loo, résidence d'été du roi des Pays-Bas.

Le sol de la Gueldre est en partie couvert de sables et de bruyères, excepté le terrain entre le Wahal et le Rhin, qui est très-fertile. Cette province est remplie de gentils-hommes peu aisés; et quand les romanciers et les auteurs comiques hollandais veulent peindre un hobereau, ils ne manquent pas d'en faire un Gueldrois. La culture du tabac, l'exportation des fruits et l'entretien du bétail, la fahrication des toiles, de la bière, de l'amidon, du papier, des ouvrages de fer et de cuivre, les draps et autres tissus de laine, la tannerie, les briqueteries et tuileries, tels sont les principaux objets de l'industrie et du commerce de la Gueldre.

GUELFES (Maison des). Cette mustre maison princière, dont le nom allemand est Welfen, est originaire d'Italie, et vint au onzième siècle s'établir en Allemagne, Pendant longtemps elle régna sur plusieurs des plus belles parties de ce pays, et elle fleurit encore de nos jours dans les deux lignes dont se compose la maison de Brunswick : la ligne royale, et la ligne ducale. Dès le règne de Charlemagne, l'histoire fait mention d'un certain Warin, comte d'Altorf, dont le fils Isenbrand, surnommé Welf, c'est-à-dire jeune chien, transmit, suivant les chroniques, à sa race ce sobriquet, dont il est devenu le nom générique. Son fils, Welf 1er, souche de l'ancienne ligne des Guelfes, fut le premier qui porta ce nom. Sa fille Jutta épousa l'empereur Louis le Débonnaire. C'est l'arrière-petit-fils de Welf Ier, Welf III, qui en faisant cause commune avec le duc Ernest de Souabe contre l'empereur Conrad Ier, pendant une absence de ce prince en Italie, provoqua les luttes si longues et si acharnées qui plus tard eurent lieu entre le parti des Guelfes et le parti des Gibelins. Il fut vaincu et chassé de ses Etats. Son fils, Welf III, obtint l'investiture du duché de Carinthie et de la marche de Vérone; ce qui le rendit assez puissant pour lutter avec succès contre l'empereur Henri III. Il mourut sans avoir été marié, léguant aux moines tous ses domaines héréditaires. Sa sœur Cunégonde avait épousé Azzo, de la maison d'Este en Italie, seigneur de Milan, de Gênes et d'autres villes. Le fils issu de ce mariage, Welf IV (comme margrave) ou Welf I° (comme duc), s'empara de ces domaines, et devint le fondateur de la ligne cadette des Guelfes. Après la déposition d'Othon de Nordheim, il obtint, en 1070, de l'empereur Henri IV l'investiture du duché de Bavière, et hérita des biens et des domaines de la mai-

son d'Este. Le fils de celui-ci, Welf V (ou II), par son mariage avec Mathildade Toscane, acquit de grands domaines en Italie. Il mournt sans laisser de postérité, en 1120, léguant la Bavière et tous ses domaines à son frère Henri le Noir, qui épouss Wulfhide, fille de Magnus, duc de Saxe, et reçut en dot une partie des domaines de la maison de Lunehourg. A celui-ci succéda Henri le Généreux, qui, par son mariage avec la fille unique de l'empereur Lothaire, acquit les immenses domaines héréditaires de Brunswick, Nordheim et Supplinbourg. Il eut pour fils Henri le Lion (mort en 1195), duquel descendent, par son fils Guillaume (mort en 1213) et par son petit-fils Othon l'Enfant (mort en 1252), les lignes royale et ducale actuelles de la maison de Brunswick.

Un autre fils de Henri le Noir, Welf VI (ou III) continua encore pendant quelque temps la race des Guelfes en ligne collatérale. A la mort de son frère Henri le Généreux, il revendiqua courageusement la Bavière, que, du vivant même de Henri, l'empereur Conrad III avait octroyée à Léopold d'Autriche, et sut d'abord heureux dans ses entreprises. Mais Conrad marcha en personne contre lui, et le vainquit à la bataille de Weinsberg. C'est à cette occasion que les denominations de Guelses et de Gibelins devinrent en usage. Welf VI ravagea encore une fois la Bavière, mais sans pouvoir s'y maintenir. Ce fut plus tard seulement qu'il se réconcilia avec l'empereur. Au contraire, il servit trèssidèlement l'empereur Frédéric les, qu'il accompagna en Italie. Il mourut en 1169, à Memmingen, sans laisser de postérité.

GUELFES (Ordre des). Cet ordre de chevalerie sut institué en 1815, dans le nouveau royaume de Hanovre, par le prince régent d'Angleterre, devenu plus tard roi sous le nom de Georges IV, lequel lui donna cette dénomination en l'honneur des princes qui fondèrent, au moyen age, la maison de laquelle est issue la famille qui règne aujourd'hui à Brunswick et en Hanovre de même qu'en Angleterre. Il se compose de trois classes, et confère les priviléges de la noblesse personnelle à ceux qui y sont admis. L'insigne de l'ordre, qui se porte suspendu à un ruban bleu de ciel moiré, consiste en une croix d'or à huit pointes, pommelée, anglée de léopards; au centre est un médaillon de gueule, chargé d'un cheval d'argent, lancé sur un tertre de sinople avec cette légende : Nec aspera terrent. Une couronne de chêne ou de laurier, entourant le médaillon, sert à distinguer les chevaliers civils ou militaires, et ces derniers ajoutens encore deux épées croisées entre la croix et la couronne royale qui la surmonte.

GUELFES et GIBELINS. Voyez GIBELINS.

GUELMA. Voyez Guelma. GUEMENÉE (Faillite du prince de ROHAN). La catastrophe qui vers la fin du siècle dernier rendit ce nom fameux fut flétrie du nom de banqueroute, expression trop sévère, qui ne pouvait lui être appliquée dans l'acception légale; car elle n'eut point pour cause l'intention criminelle d'augmenter la fortume de son noble auteur aux dépens de ses créanciers. Il était l'un des plus riches seigneurs de France; sa fortune immobilière s'élevait à plus de quinze millions, et il avait de grandes et lucratives charges, avec l'assurance d'en obtenir un jour de plus grandes encore, comme celle de grand-chambellan , après la mort de M. de Bouillon, dont il avait la survivance. « Il était d'une jolie figure, doux et agréable dans la société, maniant assez bien la plaisanterie et l'entendant encore mieux. Il passait l'hiver à Paris, chez l'archevêque de Narbonne, où logeait sa maîtresse, la seule qu'on lui ait jamais connue, et dont la mort seule le sépara après une liaison de plus de douze années; elle mourut avant l'événement fatal de 1783. Le prince passait l'été à Haute-Fontaine, chez le même archevêque : il y chassait le cerf avec un équipage monté à l'anglaise, seion la mode du temps, suivi de tous les jeunes gens de la cour, et ne se montrait que très-rarement à la cour, où il jouait plus le rôle d'un bousson que celui d'un grand seigneur (Mémoires de Besenval, par M. de Ségur). »

Depuis la mort de sa mattresse, le prince de Guémenée ac venait plus passer l'hiver chez l'archevêque de Marbonne; mais il habitait pendant cette saison le vaste appartement qu'occupait aux Tuileries la princesse son épouse, en sa quelité de gouvernante des enfants de France. A l'exemple de quelques seigneurs du temps, il y avait fait établir un théâtre, où les acteurs, chanteurs et danseurs des trois grands théâtres de Paris donnaient des représentations. Il n'était bruit à la cour et à la ville que des charmants spectacles des Tuileries; car ils étaient précédés de brillants concerts, et suivis de soupers délicieux : les bals, le jeu, terminaient ces sètes somptueuses. Le prince avait établi dans ce même palais un café où étaient admis indistinctement et à ses frais tous coux qui le connaissaient. « On s'émervaillait, dit encore M. de Ségur, de la galanterie et de l'intelligence de ces sêtes, surtout de la dépense qu'elles occasionnaient. La chose aurait paru simple si on avait su qu'acteurs, ouvriers et fournisseurs ne touchaient jamais un sou, mais seulement des pessions ou des contrats viagers qui soldaient tout. Mae de Gaémenée faisait aussi de grands frais de représentation; sa charge semblait l'y autoriser, mais ses dépenses excédaient de besscoup ses revenus, et elle y suppléait, comme son mari, per des contrats d'obligation et des rentes viagères qui s'accumulèrent au point que la castastrophe arriva pour tous deux en même temps; et lorsqu'il fallut en venir au bilan, le désicit s'élevait à trente-trois millions. Tel était le bruit public, Mais dans un mémoire publié par M. Roy (alors avecat, conseil et mandataire de quelques milliers des créanciers du prince Guémenée, et devenu depuis ministre et pair de France), on voit qu'elles ne s'élevaient qu'à quinze millions. La princesse fut contrainte de se démettre de sa charge de gouvernante des enfants de France, et cette charge fut donnée à M^{me} de Polignac. Le prince de Guémenée avait écrit au roi: il avouait ses torts ; il avait été plus imprudent que conpe ble. Il n'obtint que des lettres de surséance de trois meis : la justice après ce délai devait reprendre son cours si les affaires du prince n'étaient pas arrangées ; et c'est ce qui arriva.

Cet arrangement out pu avoir lieu si le fisc ne fut intervenu pour une réclamation de plusieurs millions. L'actif de prince se composait, outre un riche mobilier et de somptueux équipages ; 1º d'une rente au capital de onze millions; 2º des seigneuries de Châtel et de Carnian; 3º des fiefs de Lorient et de Recouvrance, dont la concession, faite à la maison de Guémenée, n'était pas ancienne. L'État n'avait pu concéder à une famille le port de Lorient et une partie du port et de la ville de Brest; aussi, depuis l'avénement de Louis XVI au trône, ces deux ports avaient-ils été échanges pour la principauté de Dombes. La liquidation ne sut terminée qu'es décembre 1792. L'échange des ports de Brest et de Lorient fut annulé par un décret de la Convention. Louis XIV avait donné l'exemple de ces aliénations du domaine public. Il avait doté chacun de ses enfants illégitimes de vastes démembrements de plusieurs provinces. La princesse de Guémente périt sur l'échafaud, en 1793. Son fils, le prince Louis-Victor Mériade de Rohan-Guémenée figura à la tête des corps d'émigrés, et finit par passer au service de l'Autriche en qualité

d'officier général.

DUFEY (de l'Yonne).

GUENEE (Antoine, abbé), né à Étampes, de parents pauvres, le 23 novembre 1717, étudia à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et en 1741 fut agrégé à l'université de cette ville. Il devint professeur de rhétorique au collége du Plessis. Il imprima différents ouvrages religieux traduits de l'anglais, et après viugt ans de professorat, Guénée, déclaré émérite, suivant l'usage, reçut une faible pension, et s'ap-plique exclusivement à l'étude de la religion. Sa première édition des Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais, à M. de Vollaire, parut en 1769, et obtint un succès prodigieux. Avec l'arme de la plaisanterie il défendait la Bible contre les sarcasmes de Voltaire. Il lui fut d'autant plus re:loutable, qu'it ne cessa d'applaudir à ses efforts pour réformer la société, établir la tolérance, la liberté et l'égakté civiles, et provoquer toutes les améliorations populaires. A

son tour, Voltaire rendait justice à Guénée. Il appréciait son esprit et ses connaissances, ajoutant qu'il était malin comme un singe, et qu'en faisant semblant de baiser la main, il mordait jusqu'au sang. Effectivement, ses moqueries, qui consistent pour l'ordinaire à relever les méprises, les bévues de Voltaire, par l'exposition simple, mais fine de la vérité, sont souvent sanglantes. Il est presque superflu de dire qu'un tel homme approuva la constitution civile du clergé.

En 1778, il avait été nommé associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, peu après sous-précepteur des enfants du comte d'Artois. On donna à Guénée, en 1785, l'abbaye de Leroy, dans le diocèse de Bourges. Il en jouit peu de temps. La révolution changea son existence. Enlevé à ses élèves, il se retira à la campagne, dans un bien qu'il avait acheté près de Nemours. Sous la terreur, il fut enfermé dans la maison d'arrêt de Fontainebleau. Après une détention de plus de dix mois, il retourna à ses travaux champêtres. Guénée vendit ce domaine quand l'âge lui interdit les soins qu'il demandait. Il se retira alors avec son frère à Fontainebleau, où il mourut, le 27 novembre 1803.

BORDAS-DEMOULIN.

GUENILLE, nom qu'on donne à de vieux morceaux d'étoffe, à des chiffons, des haillous, des lambeaux déchirés de vêtements, et que, par extension, on applique au pluriel à des hardes vieilles et usées. Les guenilles sont souvent l'apanage de la misère; mais autrefois, comme de nos jours, la vanité, qui tire parti de tout, a été jusqu'à s'enorgueillir des haillons qui la couvrent: témoin dans l'antiquité le fameux cynique Diogène, et dans les dernières années de la Restauration Chodruc Duclos, l'homme à la longue barbe du Palais-Royal.

GUENON. Ce nom, que l'on applique vulgairement à la femelle d'un singe quelconque, a été employe par Buffon pour désigner tous les singes de l'aucien moude dont la queue est aussi longue ou plus longue que le corps. Erxleben a remplacé cette dénomination par celle de cercopithèque. M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire compte 21 espèces dans ce genre, dont il sépare le talapoin et un autre singe, formant pour lui le genre miopithèque. Les guenons, se réduisant ainsi aux cercopithèques de M. I. Geoffroy, ont pour caractéristique : Formes assez grèles; membres et queue longs (mais moins que chez les semnopithèques); mains assez allongées, ayant souvent les doigts réunis à leur base par des membranes; pouces antérieurs bien développés, beaucoup moins cependant que les postérieurs; ongles en gouttières; crâne médiocrement volumi-neux, déprimé et sans front (dans l'état adulte); crêtes sourcilières très-peu prononcées, et même nulles pendant une grande partie de la vie de l'animal; museau assez court; angle facial de 50° environ; yeux médiocres; nez très-pen saillant, à narines arrondies, inférieures, très-rapprochées l'une de l'autre; callosités ischiatiques très-prononcées; pelage bien fourni, plus ou moins tiqueté; abajoues trèsamples; incisives médianes supérieures très-développées; canines très-longues, comprimées, tranchantes en arrière; machelières toutes quadrangulaires, à quatre tubercules non pointus; taille de 4 à 6 décimètres (du museau à l'anus).

Les jeunes guenous s'apprivoisent facilement. Mais, apprivoisés ou non, ces singes deviennent en vieillissant d'une grande méchancaté. D'une espèce à l'autre, le naturel varie; chez tous il offre une grande mobilité. Il n'existe pas d'animal qui passe plus rapidement qu'un cercopithèque de la tristesse à la joie, de la joie à la colère. « On le voit, dit M. L. Geolfroy, désirer ardemment un objet, témoigner la joie la plus vive s'il parvient à l'avoir, et presque aussitôt le rejeter avec indifférence, le briser avec colère. On le voit ac complaire dans la société d'un autre individu, lui donner, à sa manière, des marques de tendresse, et tout d'un coup s'irriter contre lui, le poursuivre en jetant des cris rauques, et le mordre comme un ennemi; puts la paix se fait, et les caresses recommencent, jusqu'à ce qu'un nouveau caprice amène une nouvelle crise. »

Les principales espèces de guenons sont le cercopithèque hocheur, le blanc-nez, le cercopithèque barbu, etc. L'une des plus belles est le cercopithèque mone (cercopitheus mone, Erxleben); elle vient de Guinée, et est assez commune dans les ménageries; elle présente, centme plusieurs de ses congénères, des couleurs fort différentes selon les régions du corps: la tête est olivâtre; les joues sont d'un olivâtre clair; une tache noire s'étend de la partie supérieure de l'orbite à l'oreille, et l'on remarque sur le front une ligne d'un blanc verdâtre; le dos, les épaules, les flancs, sont d'un roux tiqueté de noir; la croupe est noire, à l'exception de deux taches elliptiques blanches, placées à droite et à gauche de l'origine de la queue; les mains et als face externe des membres sont moires; les parties inférieures et le dedans des membres sont blanc pur; la queue est variée de jaune et de noir.

GUÉPARD, ou tigre des chasseurs (felis jubata, Linné), animal du genre chat, est de la même taille que la panthère, avec une queue aussi longue; mais il a le corps plus élancé et la tête plus petite. Le fond de son pelage est blanc jaunâtre, et il est couvert de taches noires, rondes, entièrement pleines, de trois centimètres de diamètre. Le dessous de son corps est presque blanc, et une bande noire règne de l'œil au coin de la bouche. Sa queue est converte de taches noires, et de longs poils placés au-dessus du cou lui forment une sorte de crinière. Ses doigts sont allongés comme ceux des chiens, ses ongles moins crochus et moins rétractiles que dans les autres chats. Cet animal se trouve dans plusieurs contrées de l'Afrique et dans toute l'Asie méridionale. Il se laisse facilement apprivoiser, et on le dresse pour la chasse. Il paraît que pour s'en servir on le conduit les yeux bandés, puis, lorsqu'on est à la portée du gibier, on lui rend la vue et on le làche; il s'élance alors avec impétuosité, et en deux ou trois bonds il a saisi la proie. DÉMERIL.

GUÊPE, genre linnéen d'insectes de l'ordre des hyménoptères, que les entomologistes modernes ont transformé en tribu sous le nom de vespiens, réservant celui de guêpe à un genre plus restreint, le seul dont nous neus occuperons ici, et dont les principaux caractères sont : Mandibules courtes; machoires allongées; labre court et arrondi; lèvre inférieure également courte; antennes condées; pattes postérieures simples, avec les jambes pourvues de deux épines à l'extrémité; ailes ployées longitudinalement pendant le repos. Les guépes se rencontrent dans toutes les parties du monde, mais plus abondamment dans les régions les plus chaudes. Leurs mœnrs offrent la plus grande analogie avec celles des a beilles; même division en males, femelles et neutres; même rôle pour chacune de ces catégories. Cependant les sociétés, permanentes chez les abeilles, ne sont qu'annuelles chez les guépes; aussi, à la fin de la belle saison, les mâles ayant peu survécu à la fécondation des femelles, et les ouvrières venant à mourir, il ne reste plus que les femelles, qui, abandonnant leurs demeures, vont se cacher dans les fissures des vieux murs, où elles passent l'hiver dans un engourdissement complet. Le printemps les ranime; chacune va alors constraire isolément son nid, pondre ses œus, soigner ses larves, pourvoir à tous leurs besoins. Ces larves croissent rapidement, et se transforment en insectes parfaits; c'est alors que les ouvrières agrandissent l'habitation, donnent leurs soins aux nouvelles pontes, et que le genre de vie des guépes effre la plus grande ressemblance avec celui des abeilles.

La matière première des guépiers, ou nide de guépes, consiste en sibres de bois, le plus souvent déjà mort. A l'aide de seurs puissantes mandibules, les guèpes divisent ces sibres en parcelles, qu'elles agglutinent au moyen d'un liquide visqueux secrété par elles. Cette matière aiasi préparée, elles la triturent et la réduisent en seulles minces, papyracées. Cinq ou six de ces seuilles, superposées, servent erdmairement à construire l'enveloppe du guépier que ces insectes établissent, tantôt dans la terre, tantôt dans le creux des

arbres ou entre leurs branches. C'est avec ces mêmes feuilles qu'ils construisent les gâteaux. Le premier est fixé au sommet du nid par un pédoncule; le second est attaché au premier de la même manière, et ainsi de suite.

Parmi les guépes dont le nid est souterrain, une des plus commuse est la guépe commune (vespa vulgaris, Linné), noire, agréablement variée de jaune vif, et employant pour ses constructions une substance papyracée d'un gris cendré, obscur, tres-fortement gommée et assex solide pour que on puisse ecrire dessus. Ces nids, souvent pratiqués à une assez grande profondeur, renferment ordinairement des milliers d'individus. La guêpe commune habite l'Europe, et n'est pas rare aux environs de Paris. Il en est de même du frelon (vespa crabro, Linné) et de la guépe rousse (vespa rufa, Linné). Cette dernière, plus petite que la guêpe commune, s'en distingue par son abdomen roussâtre, avec des bandes circulaires brunâtres. Elle établit sa demeure entre les branches des arbres, ce qui lui a fait donner par quelques auteurs le nom de guépe des arbustes.

GUÉPE DORÉE. Voyez CHRYSIDE.

GUÉPIER (Ornithologie), genre d'oiseaux de l'ordre des passereaux, famille des syndactiles, ainsi nommés à cause du genre de leur nourriture, qui se compose d'insectes hyménoptères, et plus particulièrement de guêpes et d'abeilles. Ce genre a pour caractères: bec allongé, arrondi, recourbé, pointu, mince surtout à l'extrémité. un peu comprimé, à arête vive; narines latérales arrondies ou en fente longitudinale; tarses courts, grêles; doigt externe profondément soudé à celui du milieu; queue longue, égale, étagée ou fourchue.

Le guépier commun (merops optoster, Linné) est la seule espèce de ce genre que l'on trouve en Europe, particulièrement en Grèce, en Italie, dans le midi de la France et en Espagne. Il est long de 0^m, 30 environ. Son plumage est d'un blanc nuancé de verdâtre.

GUÉR ANDE, ville de France (Loire-Inférieure), à 5 k l. de l'Océan, avec 6,705 ames (1872), est un des endroits de la Bretagne qui ont le mieux conservé les mœurs et le costume traditionnels. Son nom lui vient d'un évêque de Nantes, Quérec, qui y faisait, en 1055, sa résidence. Parmi les sièges nombreux qu'elle eut à soutenir un des plus fameux est celui où, en 1342, Louis d'Espagne la prit d'assaut et y mit tout à seu et à sang. Trois sois ses murailles furent renversées et ses habitants exterminés; les remparts, percés de portes fortifiées, qu'on y voit encore sont l'œuvre du duc Jean V (1431). Le seul édifice remarquable est Saint-Aubin, restauré en 1860. On y a élevé, en 1856, un grand hôpital. Les marais salants des environs donnent lieu à une exploitation considérable, produisant en moyenne 80 millions de kilogr. de gros sel et rapportant à l'État 13 à 14 millions de droits.

GUERAZZI ou mieux GUERRAZZI (FRANCESCO-Domenico), célèbre comme écrivain et comme homme politique, naquit en 1805, à Livourne, d'une famille pauvre. A force de travail et de privations, il parvint à se faire recevoir avocat; mais il plaida peu. Encouragé par l'accueil fait à son premier roman historique, la Battaglia di Benevento (Florence, 1818), il en fit encore parattre deux autres, l'Assedio di Firenze et Isabella Orsini. Ensuite, il publia un drame historique I Bianchi ed i Neri, et trois nouvelles (1847). Ces diverses productions abondent en idées élevées, en sentiments nobles, en descriptions fines et délicates, en situations neuves; le style en est original et pittoresque, et elles témoignent d'un talent peu ordinaire. Par contre, on peut reprocher à l'auteur de trop souvent viser à l'effet, d'être exagéré dans la forme et dans l'expression, et de hasarder des jugements extravagants. Comme orateur, Guerazzi a les mêmes qualités et les mêmes défauts.

Peu satisfait de l'éclat littéraire qui s'attachait à son nom et désireux de jouer à tout prix un rôle, Guerazzi se jeta dans les conspirations et devint l'un des membres les plus éminents et les plus actifs de toutes les sociétés sécrètes, mais surtout de celle que Mazzini fonda sous le nom de Jeune Italia. Cependant, en raison de ce qu'il y a d'hésitation naturelle dans son esprit, jamais ses frères en conspiration ne lui accordèrent une confiance sans réserve. L'agitation provoquée dans toute l'Italie par les tendances émancipatrices de Pie IX accrut l'influence politique de Guerazzi en Toscane. Le gouvernement, qui le redoutait, lui attribua les troubles qui éclatèrent à Livourne au commencement de janvier 1848. Soupçonné d'avoir rédigé et répandu une proclamation révolutionnaire où le gouvernement était insulté à cause de sa résistance à l'esprit de réforme et où on proclamait la nécessité de placer le pouvoir entre les mains des démocrates, il fut arrêté le 10 janvier 1848 et chargé de chaines par ordre du ministre Ridolfi, qui le fit ensermer dans les prisons de Porto-Ferrajo. Mais la marche rapide des événements politiques ne tarda pas à le rendre à la liberté; et le 26 octobre suivant le grand-duc Léopold II le nommait même ministre de l'intérieur et président du conseil. Dans cette position, ses actes furent loin d'être ceux que le parti révolutionnaire avait espérés de lui. Cependant quand le grandduc se fut décidé, le 7 février 1849, à quitter Florence pour se réfugier à San-Stephano, Guerazzi fut encore nommé membre du gouvernement provisoire. En prenant le rôle de dictateur, en s'essorçant de rétablir l'ordre, il irrita vivement le parti des exaltés. Il combattit de tout son pouvoir la proclamation de la république et l'adjonction de la Toscane à la république romaine. Il consacra tout ce qu'il y avait chez lui d'énergie et d'habileté et sacrifia même ce qui lui restait encore de popularité et d'influence morale pour dissuader les Toscans d'envoyer des représentants à la Constituante Italienne. Il pensait encore bien moins que la Toscano dût se rattacher au Piémont, comme le voulait la grande majorité du parti libéral. Quand la réaction des 11 ct 12 avril 1849 rétablit en Toscane l'autorité du grandduc, Guerazzi essaya de gagner Livourne; mais il fut trahi et jeté en prison. Le mémoire qu'il écrivit pour sa défense, Apologia della vita politica di F.-D. Guerazzi (1851), est aussi remarquable par la puissance de dialectique que par la haute éloquence dont il y fait preuve; ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné à l'exil. Les éténements lui rendirent un rôle politique : après la constitution du royaume d'Italie il entra au parlement et siègea parmi les députés de l'extrême gauche. On a encore de lui deux romans historiques : Beatrice Cenci (1854) et Pasquale Paoli (1865), ainsi qu'un recueil humouristique intitulé l'Asino. Il est mort le 24 septembre 1873.

GUERCHIN (GIAN - FRANCESCO BARBIERI, dit LE) peintre célèbre de l'école bolonaise. Le nom de Guerchia lui fut donné, parce qu'il louchait de l'œil droit (guercio, louche). Il naquit le 8 février 1591, à Cento, près de Bologae. Né de parents pauvres, il fut envoyé à l'école pour y apprendre seulement à lire et à écrire. Cependant, à l'âge de dix ans il attirait déjà l'attention générale par ses beureuses dispositions pour la peinture. Il peignit sur la porte de la maison paternelle une vierge fort remarquable. Son père le placa alors chez un peintre de son village, afin d'y cultiver ses dispositions ; mais celui-ci n'eut fait que les étoufier, si la vue des chefs-d'œuvre que renfermait Bologne n'avait dessillé les yeux du jeune artiste. Le Guerchin entrevit alors le but dont les notions vicieuses qu'il recevait l'auraient écarté sans son travail opiniatre et consciencieux. Il existe dans les tableaux du Guerchin beaucoup de rapport pour le coloris avec ceux de Cara vage. Son dessin est noble et hardi, bien qu'on remarque souvent peu de justesse dans les proportions des personnages. On lui a souvent reproché au d'être monotone dans la composition de ses sujets. Cette monotonie nous semble toute naturelle lorsque nous exam nons sa vie privée, et lorsqu'au lieu d'une vie d'artiste, turbulento et passionnée, nous avons devant nous l'austère existence d'un cénobite. Jamais pour lui un jour ne passa sans prières. Jamais on ne le vit figurer dans de somptu orgies, comme queiques-uns de ses confrères.

Injurió suns telàche par les peintres italiens, Le Guerchin Opposa à cette tourmente continuelle une inaltérable fermeté. Jamais il ne répondit aux insultes par des insultes. Il monrut sans s'être marié, en 1666, à l'âge de soixante-seize ans, après s'être occupé sans cesse du bonheur de ses cousine qu'il aimait, dit-on, fort tendrement. Il employa une grande partie de sa fortune à aider les jeunes artistes sans moyens, dévouement d'autant plus louable qu'il est rare dans l'histoire de l'humanité.

Parmi ses tableaux les plus remarquables, on cite ; la Mort de Caton d'Utique ; Coriolan, fléchi par les prières de sa mère; Les Enfants de Jacob lui montrant la robe ensanglantée de Joseph; Sainte Pétronille; Saint Pierre rescuscitant Tabite; Saint Antoine de Padoue; Saint Jean-Baptiste; La Vierge apparaissant à trois religieux; La Présentation au Temple; David et Abigail; son plasond de L'Aurore, dans un salon de la villa Ludovisi, à Rome. On peut voir quelques-uns de ses tablaux à notre Musée du Louvre ; on distingue surtout une superbe toile, représentant Hersilie séparant Romulus et Talius; les autres ont pour sujets Loth et ses filles, La Vierge et l'Enfant Jésus, La Résurrection de Lazare, La Vierge et Saint Pierre, Saint Pierre en prière, Saint Paul, Salomé recevant la léte de saint Jean-Baptiste, Une Vision de Saint Jérôme, Saint François d'Assise et Saint Benoît, Circé, Saint Jean dans le désert, etc., enfin un portrait en buste de Guerchin lui-même. On assure qu'il était doué d'une si grande sacilité que dans une nuit, à la lueur des torches, il peignit un grand tableau qui lui avait été commandé par des religieux. On n'est pas impressionné d'abord à l'aspect de ses tableaux; on finit cependant par être saisi d'un saint recueillement. Le style mystique qui règne dans toutes ses compositions, l'harmonie sombre de sa peinture, nous paraît venir de la manière dont il concentrait la lumière dans son atelier : il faisait venir le jour de très-haut, par un orifice fort resserré, et produisait ainsi l'effet auquel il visait. La Raccolta de alcuni disegni du Guercmn (23 planches in-fol.) a paru à Rome en 1764.

GUERET, ville de France, chef-lieu du département de la Creuse, avec 5,725 hab. (1872), à 376 kilom. de Paris, s'élève au pied d'une montagne, sur le chemin de fer de Moulins à Limoges, entr e la Creuse et la Gartempe, qui en sont à une assez grande distance. Assez bien bâtie, elle n'offre rien de remarquable qu'un hôtel du seizième siècle. On y trouve un collège, un e bibliothèque publique de 6,000 volumes, un musée, une pépinière départementale; mais son industrie est nulle, ainsi que son com merce. Guéret, jadis chef-lieu de la Haute-Marche, doit le peu d'accroissement qu'elle a pris aux comtes de la Marche, qui y résidaient. Son origine remonte au huitième siècle. Elle s'éleva peu à peu autour d'un monastère fondé, en 720, dans ce lieu, par Clotaire, en l'honneur de saint Pardoux.

GUERICKE (OTTO DE), l'un des plus savants physiciens du dix-septième siècle, né à Magdebourg, le 20 novembre 1602, étudia le droit à Leipzig, à Heimstædt et à léna, et les mathématiques, surtout la géométrie et la mécanique, à Leyde. Ses étude terminées, il voyages en France et en Angleterre, puis obtint une place d'ingénieur en chef à Erfurt, et devint en 1627 échevin à Magdebourg, bourgmestre de la même ville en 1646, fonctions auxquelles il renonça en 1681 pour aller se fixer auprès de son fils à Hambourg, ou il mourut, le 11 mai 1686. Il est surtout célèbre pour avoir inventé la machine pneumatique. Ce sut à Ratisbonne, en présence de la diète impériale, qu'il fit, en 1654, les premières démonstrations publiques des effets de la machine pneumatique; et on conserve encore précieusement de nos jours à la Bibliothèque royale de Berlin la première machine de ce genre construite sous sa direction. Il inventa aussi un instrument propre à peser l'air, ainsi que les petites figures de verre qui, avant l'invention du baromètre, étaient généralement en usage pour indiquer les variations de la pression atmosphérique. Il s'occupa en outre beaucoup d'astronomie, et le premier il émit l'opinion qu'il était possible de calculer

le retour des comètes; opinion que l'expérience confirma plus tard. Ses observations les plus importantes se trouvent dans son ouvrage intitulé: Experimenta nova, ut vocant. Magdeburgica, de vacuo spatio (Amsterdam, 1672).

On appelle vide de Guericke l'espace incomplétement vide d'air qu'on obtient au moyen de la machine pneumatique, par opposition au vide de Torricelli, qui est l'espace parfaitement vide d'air qui se trouve au-dessus de la colonne de mercure dans un baromètre. On doit aussi à Otto de Guericke l'appareil appelé hémisphères de Magdebourg, et qui sertà démontrer la pression de l'air.

GUERILLA. Lorsque, au commencement de ce siècle, la France voulut imposer un gouvernement à l'Espagne, les Espagnols, abandonnés des maîtres qui pour enx étaient une sorte de représentation de la patrie, trahis par d'iniques chefs, voyant que l'armée était manvaise, mal commandée et battue toutes les fois qu'elle tentait de se mettre en ligne, imaginèrent de désendre eux-mêmes ce qu'ils croyaient être la cause nationale. Sans organisation, sans moyens administratifs capables de former chez eux une forte armée respectable, les plus braves d'entre les jeunes habitants de chaque province se réunissent par troupes, et, choisissant pour les commander ceux en qui ils supposent le plus de valeur, forment ce qu'on nomme des guerillas, ou petits corps insurrectionnels, agissant chacun dans sa splière, indépendamment des masses régulières, et ne reconnaissant qu'imparfaitement le pouvoir des juntes gouvernementales.

Guerilla n'est pas tout à fait l'équivalent de par tidans notre langue : le parti est un 'détachement de troupes régu lières, qui, sous le commandemant absolu d'un officier appartenant à quelque corps d'armée, agit isolément pour un temps donné, et rentre sous les drapeaux quand l'objet de sa mission est rempli. La guerilla est, au contraire, une troupe irrégulière, n'appartenant à aucun corps de ligne. Composée comme il platt à celui qui a su la réunir et s'en faire élire capitaine, elle se forme sur le modèle de cette bande de conquérants de grands chemins aux mains de laquelle tombe don Quichotte sur les confins de la Catalogne, ou de cette compagnie souterraine de Rolando, dans laquelle le héros de l'admirable roman de Le Sage se trouve engagé, à son corps défendant. La différence consiste en ce que la bande de brigands (banderos) agit contre la société et pour son propre compte, tandis que la guerilla détrousse les passants et met le pays à contribution pour une cause soi-disant politique, libérale ou légitimiste, selon la circonstance.

Cette tendance n'est pas, du reste, nouvelle en Espagne, et ne date pas seulement de la guerre de l'empire : elle semble, au contraire, inhérente au caractère ibérien. Lorsque les Romains vinrent porter la guerre dans la Péninsule, Sertorius y fut à proprement parier un chef de guerillas. Quand une seule bataille eut livré l'empire aux Sarrasins, Pélage ne fut encore qu'un chef de guerillas. Les petits royaumes qui se formèrent successivement dans la Péninsule, lancèrent, pendant six ou sept siècles, contre les sectateurs de Mahomet, des bandes qui, sous le premier audacieux venu, allaient piller les terres musulmanes, souvent très-loin de leur canton : on

appelait ces expéditions salir à los Moros.

Gueri!la signine à la lettre petite armée : la guerilla est regardée, non-seulement comme licite, mais encore comme héroïque, tant qu'il y a invasion étrangère, ou tant qu'un gouvernement oppresseur, à son avis, écrase le pays. Quand l'une a cessé, ou que l'autre est tombé, on fait pendre sans façon les membres d'une guerilla (ou guerilleros) qui ersévèrent à porter les armes, et on les qualifie alors de brigands, au lieu de les appeler béros... Les guerillas du temps de l'empire acquirent une certaine célébrité; celles de la Catalogne, de la Navarre et des provinces basques étaient les plus redoutées; elles tirent le plus de mai aux armées françaises : on les vit s'établir sur la plupart des grandes communications de nos troupes, protitant des dissicultés de chaque province montagneuse. Connaissant, par l'habitude de la contrebande, qu'avaient exercée la plupart

de ceux qui s'y enrôlaient, les gorges des Pyrénées et leurs plus tortueux sentiers, elles y nourrissaient une guerre incessante, sans trêve ni merci. En pareille circonstance, l'avantage est ordinairement à la guerilla, qui saisit son temps pour attaquer, et pour laquelle la fuite n'est jamais un déshonneur, parce qu'elle entre, non moins que l'embuscade, dans les moyens de ruiner l'ennemi. Du reste, il n'y en avait généralement que dans les pays de montagnes : ainsi, les frontières de Valence avaient les leurs, auxquelles iraposait le maréchal Suchet; quelques-unes descendaient des monts Carpétaniques vers Madrid, d'un côté, vers les plaines de Salamanque de l'autre, et la cavalerie du général Kellermann fit éprouver de grandes pertes à celles-ci, toutes les fois qu'elle put les joindre. L'Andalousie, si bien administrée qu'elle semblait l'être sous le maréchal Soult, n'en était pourtant pas exempte. Les bandes les plus renommées furent celles de Renovalès, d'Espoz y Mina et de son neveu, de Juan Martin, dit l'Empecinado, de Julian Sanchez, du docteur Rovera, de Juan Paladea, dit el Medico, du curé Merino, del Principe, du frère Sapia, de Juan Abril, de Jauregui, dit el Pastor, de Porlier, dit el Marquesito. Leurs forces réunies ne s'élevaient pas à moins de 60,000 hommes.

Les guerillas n'ont pas besoin d'être considérables par le nombre d'individue qui les composent, pour se rendre redoutables; il suffit que ceux-ci soient subordonnés sans réserve, grands marcheurs, actifs, vigilants, agiles et bons tireurs, parce qu'ils doivent, en quelque sorte, faire plus la chasse aux hommes que la véritable guerre, en évitant, autant que possible, de se mesurer en rase campagne. Il est important qu'ils connaissent les moindres sentiers des pays qu'ils infestent, afin de se porter sur toutes les communications que peuvent tenter leurs ennemis, avec plus de promptitude qu'eux-mêmes, afin de les y surprendre, en se mettant en embuscade sur des points d'où ils se puissent sauver au besoin. Ce sont des fléaux non moins redoutables pour le sol qu'elles défendent que pour l'etranger qu'elles harcellent. BORY-SAINT-VINCENT.

Toutes les tentatives de soulèvement faites en Espagne par le parti carliste, en 1868 et 1872 notamment, ont été organisées à l'aide de guérillas; mais elles n'ont pu jus-

qu'ici triompher d'aucune force régulière.

GUERIN (Pirare-Narcisse), peintre français, mé à l'aris, le 13 mai 1774, fit ses premières études sous la direction du peintre d'histeire Regnault; et jamais élève ne profita mieux des conseils de son maître. Son premier essai, son Marcus Sextus, parut à l'exposition de 1800. La France put alors se giorifier de posséder un célèbre peintre de plus. La foule se pressa devant la toile du jeune artiste (il n'avait que vingt-aix ans). La composition de ce sujet est fort remarquable, et jamais on n'a mieux fait sentir ce que peut produire sur l'homme une vive et profonde douleur morale.

Deux ans après, Guérin exposa Phèdre et Hippolyte. Quoique ce tableau soit celui qui ait attiré à son auteur le plus d'honneur et d'éloges, il est à notre avis bien inférieur au précédent. Le peintre paraît être encore sous l'influence de l'effet théâtral. Enée racontant ses exploits à Didon, et Clytemnestre qui va assassiner son époux, ont été le sujet de vives contestations. Le premier de ces deux tableaux nous paraît digne d'éloges sous le rapport de la composition. Quant à la couleur, il faut reconnaître qu'elle est très-faible. Excepté le fond, qui est très-finement pent, le reste est d'un ton diaphane et monotone. Le second tableau est composé avec un sentiment profond du sujet.

D'une santé très-faible, car il était attaqué de la poitrine, Guérin a peu travaillé. Nous possédons pourtant encore de lui : Andromaque; L'empereur pardonnant aux révoltés du Caire, sur la place d'Elbékéir; Céphale et l'Aurere; Une Offrande à Esculape. Il était d'un caractère très-doux et d'une grande affabilité. On assure qu'il refusa, en 1816, la direction de l'École française à Rome, pour ne pas quitter ses élèves. Le motif qu'il allégua fut l'extrême faiblesse de sa santé. Désigné une seconde fois pour remplir

ces honorables fonctions, il partit pour Rome, sevint !
Paris en 1829, retourna ensuite à Rome, où il meuret, h
16 juillet 1833. Il avait été nommé officier de la Légies
d'Honneur, membre de l'Institut en 1815, et successivement baron et chevalier de l'ordre de Saint-Michel.

GUERIN (JEAN-BAPTISTE-PAULIE), peintre qui a es quelque célébrité, naquit à Marseille, en 1783. Après avoir exposé plusieurs portraits au salon de 1810, il fit de la peinture d'histoire et de la peinture religieuse; et on vit successivement de sa main : Caix après le meturire d'Abel (1812); un Christ mort (1817); un Christ sur les genous de la Vierge (1819); Anchise et Vénus (1822); Ulysse a butte au courroux de Neptune (1824 Musée : de Rennes); Adam et Eve chasses du paradis (1827); La mort du Christ, le Dévoument du chevalier Rose pendant la pesi de Marseille (1834); Suinte Catherine (1838), et la Conversion de saint Augustin (1844). On doit aussi à Paulis Guérin un nombre très-considérable de portraits. On se rappelle ceux de Charles Nodier (1824) et de Lamennis (1827). Les deux meilleurs tableaux de cet estimable artiste, le Cain et Anchise et Vénus, acquis par le gouvernement, ornèrent la galerie du Luxembourg du vivant de leur m

teur, mort le 19 janvier 1853.

GUÉRISON. Ce substantif, qui désigne le recouvrement complet de la santé, pròvient probablement, comme k verbe guérir, de l'Italien guarire. La guérison, qui est m des buts de la médeciné, s'obtient par des restoures dont l'art thérapeutique se composo, et souvent par l'élei de la nature, par cette puissance conservatrice de la vie dont les êtres organisés sont donés. On reconnaît qu'elle est obtenue quand l'exercice des organes, qui avait été trouble, redevient libre et facile au point que leur jeu est insperça, comme dans l'état de santé. Il semble, d'après ce signe que la délivrance entière des maladies est facile à constator: il n'en est point ainsi, et les erreurs commises à ce sujet set souvent déplorables. La restauration présennée de la sant se borne souvent au passage de l'état sigu à l'état chrenique. Par exemple, un rhume accompagné de fièvre, d'adeur extrême dans la poltrine, d'une toux déchirants, per graduellement cette violence, et il n'en reste plus qu'une petite toux habituelle; on le considère alors comme geti, on cesse d'y faire attention, et le temps a'écoule dans me sécurité dangereuse, jusqu'à ce qu'une phithisie pulmonsire se manifeste pour se terminer par la mort. S'il est difficie dans un grand nombre de maladies de porter un jugement certain sur la guérison, quand elles semblent être éteines, il l'est plus de prévoir à leur début qu'on pourra en trionpher. Plusieurs affections ont une marche si régulière, si connue, qu'on peut en annoncer surement les phases : telles sont la petite vérole, la scarlatine, etc.; mais aneune personne sage ne peut affirmer que la fin sera heureuse: ou peut sealement l'espérer d'après l'expérience, et si telle a telle occurrence facheuse ne se présente pas. C'est le propre du charlatan de ; romettre à tous les maux une guérien D' CHARDONNES

GUERISSEURS. On appelle ainsi dans quelques cotrées de la France ces parodies de médecins qui laiestes nos campagnes, et qu'il faut espérer voir un jour agunt dans les codes criminels à la suite des empoisonneurset do assassins. Il paraît qu'autrefois tout le monde se mèlait de médecine, s'il faut é'en rapporter à ces vieux vers:

Fingunt se medicos doctos idiota, sacerdos, Judæus, monachus, histrio, rasor, anus.

Les jugeurs d'urine furent en honneur, sorteset dems le sezième siècle : c'est ce que nous dit, entre autres, Bayle, à l'article Ferrel. Il est question dans l'Année l'utérierée 1764 d'un charbonnier qui doit prendre rang parai ce « guérisseurs de hasard, ces singes de médecins, » comme les qualifie Sangrado. Ce charbonnier, venu des bois de la Lorraine, disait sans cesse à tout venant qui le consuluit : « Dans trois jours, il faut que tout part; » sans doute moladie et malade. Ce successeur de Mélampe composait une tisaue propre à tous les maux : il y réunissait le séné, la verveine, la mauve, la violette, la scableuse, le scorsonère, le chardon Roland et la chardon bénit, la petite centaurée, la pulmonaire et une foule d'autres simples. C'est bien le cas de dire que, pour user d'une telle panacée, il fallait avoir la foi du charbonnier. Au reste, il paratt que cette foi ne manqua guère, car le docteur-charbonnier eut quelque vogue.

Il serait peut-être difficile de dire si les guérisseurs provoquent plus l'indignation qu'ils ne prêtent au mépris et à la risée des gens de bien. La plupart d'entre eux sont à peu près imbéciles tous sont ignorants, excessivement ignorants. Leur vocation est presque toujours déterminée, comme l'était autrefois la profession de bourreau, par l'état que remplissait le père; et ce n'est pas la seule ressemblance qu'offrent les deux professions. Le métier de guérisseur convient à la fainéantise; il rapporte de l'argent sans frais d'études, sans fatigues, sans achat ni lecture de livres. Un sale bouquin de médecine, quelque vieille traduction d'Alexis Piémontals, quelque grimeire d'alchimie, composent eur bibliothèque et dictent leurs oracles. Les moins dangereux de ces Esculapes rustiques sont ceux qui distribuent des remèdes inuiles, tels que des applications d'animaux écartelés vifs, ou des compositions sans qualités ni vertus. Il faut rendre justice à tout le monde : ceux-ci ne doivent être placés que dans la catégorie des fripons. Les charlaans ne sont consultés si fréquemment que parce qu'ils prennent peu d'argent à la fois et délivrent beaucoup de remèdes; par leur défaut d'éducation, ils conviennent d'ailleurs aux paysans. Pendant les moments où les guérisseurs n'ont rien à tuer, ils préparent leurs armes; ils prennent gravement les petits carrés de papier pot; puis, avec une encre bourbeuse, plus jaunâtre que noire, ils griffonnent, sans trop pouvoir se lire eux-mêmes, en mettant un chistre pour un autre, en rendant méconnaissables les choses les plus communes; ils barbouillent une série de huit à dix lignes dans lesquelles l'humanité est encore plus menacée que la grammaire ne recoit d'offenses. Ce chef-d'œuvre s'écrit posément, sans savoir en faveur de quelle maladie ni contre quel malade il est rédigé. La collection est mise en dépôt jusqu'à ce qu'un pauvre diable se présente avec une tiole d'urine et surtout avec dix ou quinze sous. Alors le guérisseur, quelle que soit la maladie, quels que soient l'âge, le sexe, le tempérament du patient, ouvre l'arsenal destructeur, et de cette botte de Pandore il desserre la première ordonnance qui se présente. Jugez de son efficacité. Mais comme on dit : « C'est la foi qui sauve. » Louis Do Bois.

GUÉRITE, petite loge ordinairement en bois, quelquefois en maçonnerie, qui sert à abriter une sentinelle contre les injures du temps. Dans les places fortes, dans les ports de mer, sur les chemins de fer, dans les chantiers de construction ou de travaux publics, en un mot partout où une surveillance, plus ou moins active, a besoin d'être exercée, elle est ordinairement confiée à des personnes pour qui une guérile n'est qu'une espèce de petit réduit, destiné à leur saire passer plus commodément le temps de leur faction, et où elles se tiennent habituellement renfermées, quel que soit autour d'eux l'état de l'atmosphère; genre d'incurie qu'on ne saurait permettre à une sentinelle militaire proprement dite, par suite de l'extrême et continuelle vigilance qu'elle doit apporter, pendant la durée de sa faction, dans la pratique de sa consigne. On a tout à fait abandonné anjourd'hui l'ancien système de guérites construites en maçonnerie sur les remparts des villes fortes, aux points où la vue pouvait embrasser le plus d'objets. Outre l'inconvénient qu'elles avaient d'indiquer à l'ennemi la présence d'un factionnaire, clies lui servaient aussi de points de mire, et ne pouvaient jamais être assez solides pour résister au choc de quelques boulets. Les guérites ont porté aussi autrefois le nom d'échaumiettes.

GUERLE (DE). Voyez DE GUERLE.

GUERLINGUET, nom par lequel Busson désigne deux espèces du genre écureuil, le grand et le petit guerlinguet. Fr. Cuvier l'a étendu à tout un sous-genre, qu'il caractérise ainsi : Crâne assez court, peu courbé ; front trèsdéprimé ; naseaux peu allongés ; dents molaires supérieures au nombre de quatre paires seulement ; point d'abajones. Toutes les espèces de ce sous-genre appartiennent à l'Amérique méridionale,

GUERNESEY. Voyes ILES NORMANDES.

GUERNON-RANVILLE (MARTIAL COME-ANNIBAL-PERPÉTUE-MAGLOIRE, comte DE), ministre de l'instruction publique dans le cabinet dont le prince de Polignac était le chef, n'avait point figuré dans la politique active, lorsque le Moniteur du 18 novembre 1829 annonça sa nomination au poste que laissait vacant M. de Montbei, appelé lui-même a remplacer M. de Labourdonnaye au ministère de l'intérieur. A cette nouvelle, les journaux, grands et petits, commencèrent par bien divertir le public en lui faisant remarquer l'affreux calembour (Martial, comme Annibal, perpétue ma gloire), sous l'invocation duquel M. de Guernon-Ranville avait, en naissant, été placé par un père, brave officier, du reste, mort peu auparavant, dans cette même année 1829, à l'âge de quatre-vingts ans, mais singulièrement adonné, on le voit, aux pointes, rébus et coqs à l'ane. Ce bizarre accouplement de prénoms était d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, le côté le plus faible du nouveau ministre de l'Instruction publique, homme de mérite au surplus, naguère chef du parquet à Lyon, n'ayant pas plus attiré jusque alors sur lui l'attention publique par l'exagération de ses doctrines monarchiques que vingt autres magistrats investis de fonctions analogues. Né à Caen, le 2 mai 1787, il s'était engagé en 1806 dans les vélites de la garde impériale, puis avait été réformé, au bout de quelque temps, pour myopie. Il s'était mis alors à faire son droit, et avait été admis au barreau de Caen, dans les rangs duquel vint le surprendre la restauration de 1814. Fils d'un ancien mousquetaire noir, il était naturel qu'il épousat avec ardeur la cause des Bourbons. En 1815 donc il recruta parmi les jeunes fidèles de sa province une com-pagnie de volontaires pour courir sus à l'usurpateur évadé de l'île d'Elbe, et le ramener mort ou vif aux pieds de Louis XVIII. L'événement n'ayant point répondu à ce beau zèle, M. de Guernon-Ranville avait suivi le roi légitime à Gand, et n'en était revenu que pour protester à Caen contre l'acte additionnel. Ce ne fut cependant qu'en 1820 qu'il reçut la récompense due à son royalisme, et il sacrifia la position qu'il occupait au barreau de Caen aux très-modestes fonctions de président du tribunal civil de Bayeux. Une fois en rapport direct avec le pouvoir administratif, celui-ci comprit bien vite la valeur de M. de Guernon-Ranville, et deux ans après il l'appelait à remplir les fonctions de procureur général à Limoges, que plus tard îl échangeait suc-cessivement contre des fonctions analogues à Grenoble et à Lyon.

On s'accordait d'ailleurs à reconnaître que dans toutes les occasions il avait fait preuve à la fois d'équité et de capacité, et on expliquait le choix de M. de Polignac par la portée beaucoup trop grande qu'avait donnée ce ministre à un discours de rentrée dans lequel M. de Guernon-Ranville déclarait franchement qu'il appartenait au parti contre-révolutionnaire, mais sans y attacher les arrière-pensées contre la charte et les libertés publiques que nourrissaient la camarilla et le ministère qui lui servait d'instrument. Il resta même fidèle à ces convictions au sein du cabinet dont il fut si inopinément appelé à faire partie, et combattit de tout son pouvoir les fatales résolutions qui devaient conter le trône à la branche ainée des Bourbons. On s'accorde à dire qu'il ne signa les fatales ordonnances de juillet que par ce faux point d'honneur en vertu duquel tous les membres du cabinet se crurent obligés de suivre jusqu'au bout l'homme à la politique duquel ils s'étaient associés. On sait le reste: Arreté, avec M. de Chantelauze, sur la route de Tours, où il croyait rejoindre Charles X, il fut transféré.

ainsi que M. de Peyronnet et M. de Polignac, dans la nuit du 25 au 26 août, au donjon de Vincennes, d'où il ne sortit que pour comparattre, au mois de décembre, devant la cour des pairs. Il avait choisi pour désenseur M. Crémieux, alors avocat au barreau de Nimes, dont la réputation était de bien tratche date à Paris, et qui avait le désavantage de parler après MM. de Martignac, Sauzet et Berryer. Il lui était dès lors difficile de dire quelque chose de nouveau ; il imagina d'en faire, et s'évanouit d'émotion au milien de son interminable exorde. Jugez de l'effet! Malgré la solennité de l'audience, on rit, et l'on fut désarmé. Condamné, comme ses collègues, à la mort civile et à la détention perpétuelle, M. de Guernon-Ranville subit cinq années de captivité au fort de Ham, et n'en sortit qu'en vertu de l'amnistie de 1836. Retiré dans sa terre de Ranville aux environs de Caen, c'est là qu'il est mort, en 1866.

GUERRE, querelle qui se poursuit par la voie des armes entre des États, entre des concitoyens ou des croyants, pour opinions politiques ou religiouses. La guerre est désensive ou offensive. Désensive lorsqu'elle est résistance à l'attaque : opérations ayant pour but de couvrir une frontière, une province, une ville, etc.; offensive lorsqu'elle est invasion sur le territoire du peuple que l'on attaque ou de l'ennemi que l'on combat. La guerre désensive a été de tout temps le texte d'une controverse entre les écrivains militaires. Quelques-uns ont traité cette importante question en s'appropriant l'opinion des anciens, et sans réfléchir aux changements successifs des moyens d'attaque et de désense. D'autres se sont crus inventeurs d'une nouvelle école, parce qu'ils amendaient le système de désense de Vauban et de Cormontaigne. Napoléon pensait que comme guerre désensive le système de Vauban est et sera pour des siècles encore la perfection désirable; que ce système transforme des contrées entières en camps retranchés, couverts par des rivières, des lacs, des forêts; qu'il donne protection suffisante à une armée inférieure contre une armée supérieure; qu'il crée un champ d'opérations savorable pour se maintenir, empêcher l'ennemi de s'avancer, saisir les occasions de l'attaquer avec avantage; enfin, donner le temps aux réserves d'arriver en ligne et de recevoir des secours de toutes natures. Toute guerre offensive est une guerre d'invasion, mais, de même que la guerre désensive n'exclut pas l'attaque, la guerrre offensive n'exclut pas la défense.

Alexandre a fait huit campagnes, pendant lesquelles il a conquis l'Asie et une partie de l'Inde; Annibal en a fait dix-sept, une en Espagne, quinze en Italie, une en Afrique; César en a fait treize, huit contre les Gaulois, cinq contre les légions de Pompée; Gustave-Adolphe en a fait trois, une en Livonie contre les Russes, deux en Allemagne contre la maison d'Autriche; Turenne en a fait dix-huit, neuf en France, neuf en Allemagne; le prince Eugène de Savoie en a fait treize, deux contre les Turcs, cinq en Italie, contre la France, six sur le Rhin, ou en Flandre; Frédéric en a sait onze, en Silésie, en Bohême et sur les rives de l'Elbe; Napoléon en a sait quatorze, deux en Italie, une en Egypte, une en Syrie, cinq en Allemagne, une en Pologne, une en Russie, une en Espagne et deux en France. L'histoire de ces quatre-vingt-dix-huit campagnes serait un traité complet de l'art de la guerre; elle prouverait que ces grands capitaines ont tous manœuvré d'après les mêmes principes : tenir ses forces réunies, n'être vulnérable sur aucun point, se porter avec rapidité sur les points importants, se maintenir constamment en communication avec ses places de dépôt, changer à propos sa ligne d'opération.

Gustave-Adolphe traverse la Baltique, s'empare de l'île de Rugen, de la Poméranie, et porte ses armes sur la Vistule, le Rhin et le Danube; vainqueur à Leipzig, il l'est aussi à Lutzen, mais il y trouve la mort. Une si courte carrière a laissé de grands souvenirs par la hardiesse et la rapidité des mouvements. Turenne part de Mayence en 1646, descend la rive gauche du Rhin jusqu'à Wesel, où il passe

sur la rive droite, la remonte jusqu'à Lahn, se réunit à l'armée suédoise, passe le Danube et le Lech, et fait une marche de deux cents lieues au travers d'un pays ennes arrivé sur le Lech, toutes ses troupes s'y trouvent résnies sous sa main, ayant, comme César et Annibal, abas-donné à ses alliés le soin de ses communications, s'étant momentanément séparé de ses réserves, et n'occupant par es propres troupes qu'une place de dépôt. En 1648 il passe le Rhin à Oppenheim, fait sa jonction avec l'armée suédoise devant Hanau, se porte sur la Rednitz, rétrograde sur le Danube, qu'il traverse à Dillingen, bat Montécuculli à Zumershausen, passe le Lech à Rhain et l'Inn à Freysingen : la cour de Bavière, épouvantée, quitte Munich. Il porte alors son quartier genéral à Mülhdorf, et ravage test l'électorat pour punir l'électeur de sa mauvaise foi. En 1672 il dirige, sous Louis XIV, présent à l'armée, la conquête de la Hollande, descend la rive gauche du Rhin jusqu'au point où ce sleuve se divise en plusieurs branches, le passe et s'empare de soixante places fortes; on ne peut s'expliquer par quelle fatalité le roi s'obstina à ne point se saisir d'Amsterdam et à s'arrêter à Naarden, distant seulement de 16 kilomètres de cette riche et importante capitale, ce qui donna aux Hollandais le temps de se remettre de leur terreur panique et d'inonder le pays en ouvrant les écluses.

Turenne, remplacé par le maréchal de Luxembourg dans sen commandement en Hollande, et détaché, avec un faible corps d'armée, pour secourir les évêchés de Munster et de Cologne, remonte la rive droite du Rhin, prend position ser le Mein, et tient en échec les 40,000 hommes du grandelecteur, jusqu'au moment où ce prince, rejoint par l'armée du duc de Lorraine, l'oblige à se couvrir par le Rhin. L'hiver lui offre l'occasion de prendre sa revanche : il passe sur la rive droite du Rhin au pont de Wesel, surprend les quartiers d'hiver du grand-électeur, le bat sur tons les points et lui impose la paix. Ses marches si hardies, si loagues, frappent d'étonnement; cependant, elles trouvent leur exemple dans les campagnes d'Alexandre, d'Annihal, de César, de Gustave-Adolphe.

Le prince Eugène de Savoie, dans la campagne de 1706, part de Trente, longe la rive gauche de l'Adige, le passe ca vue d'une armée française, remonte la rive gauche du Pé; et, prétant le flanc à son ennemi, traverse le Tanaro devant le duc d'Orléans, et joint le duc de Savoie sous Turia, où il tourne toutes les lignes françaises, attaque leur droîte, entre la Sésia et la Doire, et les force. Cette marche est ua chef-d'œuvre d'audace.

Frédéric, dans ses invasions de la Bohème et de la Moravie, dans ses marches sur l'Oder, aux bords de l'Elbe et de la Saale, a constamment vaincu quand il a manœuvré d'après les mêmes principes; mais il plaçait plus spécialement sa confiance dans la discipline, la bravoure, la tactique de son armée.

Napoléon, dans sa première campagne d'Italie, ne mel que vingt jours à conquérir le Piémont. Il part de Nice, franchit les montagnes au défaut de la cuirasse, au point ou finissent les Alpes et commencent les Apennins, sépare l'armée autrichienne de l'armée sarde, défait cette dernière, force la roi de Sardaigne à signer la paix et à lui céder la citadelle de Tortone, dont il sait sa place de dépôt, en marchant contre l'armée autrichienne. Étant ainsi assuré de ses communications avec la France, il passe le Pô à Plaisance, se saisit de Pizzighittone, place forte sur l'Adda, à 100 kilomètres de Tortone, se porte sur le Mincio, s'empare de Peschiera, à 180 kilomètres de Pizzighittone, et s'établit sur la ligne de l'Adige, occupant sur la rive gauche l'enceinte et les sorts de Vérone, qui lui assurent les trois ponts en pierre de cette ville, et Porto-Legnago, qui lui donne un autre pont sur ce sleuve. Il reste dans cette position jusqu'à la prise de Mantoue. De son camp sous Vérone à Chambéry, premier dépôt de la frontière de France, il a quatre places fortes en échelons, qui renferment ses hôpitaux, ses magasins, et ne lui paralysent que 4,000 hommes pour leurs

GUERRE

garnisons. Après la prise de Mantoue, lorsqu'il se porte dans les États du saint-siège, Ferrare devient sa place de dépôt sur le Pô, et Ancône, à sept ou huit marches plus loin, son deuxième point d'appui au pied des Apennins.

Dans la campagne de 1797, lorsqu'il porte la guerre au delà de la Piave et du Taglianiento, il fortifie Palmanova et Osopo, passe les Alpes Juliennes, relève les anciennes fortifications de Clagenfurt, à cinq marches d'Osopo, et prend position sur le Simmering, menaçant Vienne. Il se trouve à 320 kilomètres de Mantoue; mais il a sur cette ligne d'opérations trois points d'appui, échelonnés de cinq en six

marches En 1798, il commence la conquête de l'Égypte par la prise d'Alexandrie, fortifie cette grande cité, et en fait sa place de dépôt; arrivé à Rahmanieh, sur le Nil, à 80 kilomètres d'Alexandrie, il y fait élever un fort. Maître du Caire, il en répare et arme la citadelle ; ayant atteint Salahieh, au débouché du désert sur la route de Gaza, il construit des ouvrages de campagne suffisants pour mettre ce village à l'abri d'une attaque des Arabes, et pouvoir y renfermer des magasins. L'armée, qui se trouve alors à quinze jours de marche d'Alexandrie, a trois points d'appui sur la ligne d'opération. Pendant la campagne de 1799, il traverse 320 kilomètres de désert, met le siège devant Saint-Jean-d'Acre, et porte son corps d'observation sur le Jourdain, à 1,000 kilomètres d'Alexandrie, sa grande place de dépôt; mais il fait élever un fort à Qatieh, dans le désert, à 80 kilomètres de Sala-uieh, un à El-Arich, à 120 kilomètres de Qatieh, un à Gaza, à 80 d'El-Arich, et les huit places fortes qu'il s'est ainsi créées sur cette longue ligne d'opérations, lui donnent les moyens d'occuper, avec moins de vingt-cinq mille combattants, l'Égypte, la Palestine et la Galilée, ce qui est à peu près une étendue du 5,700 myriamètres carrés, renfermée dans un triangle. De son quartier général, devant Saint-Jean-d'Acre, au quartier général de Desaix, dans la haute Égypte, il y a 1,200 kilomètres.

La campagne de 1800 est dirigée par le premier consul sur ces mêmes principes, qui ont ramené la victoire sous les drapeaux de la république dans les plaines d'Italie. L'armée d'Allemagne, lorsqu'elle s'avance sur l'inn, est maîtresse d'Ulm et d'Ingolstadt, ses places de dépôt. Son aile gauche s'appule à l'armée gallo-batave, qui occupe Nuremberg, et son aile droite, à l'armée des Grisons, qui manœuvre dans la vallée de l'Inn. L'armée de réserve, descendant du Saint-Bernard, fait d'Ivrée son point d'appui.

En 1805, Napoléon, mattre d'Ulm, en aurait fait sa place de dépôt lorsqu'il marcha sur Vienne, si le mauvais état des remparts et le temps qu'il aurait fallu perdre pour les réparer ne lui avaient fait préférer Augsbourg, qu'il lui était plus facile de fortifier suffisamment. Braunau devient son second point d'appui, et lui assure la possession d'un pont sur l'Inn. Plus tard, lorsqu'il quitte Vienne pour manœuvrer en Moravie, il met cette capitale à l'abri d'une surprise, et s'empare de Brunn avant de livrer la bataille d'Aust er litz, de telle sorte que s'il perd la bataille, il pourra à volonté opérer sans danger sa retraite sur Vienne, ou regagner Lintz par la rive gauche du Danube, l'y passer sur le pont de cette ville, et mettre, en toutes combinaisons de retraite, ce grand fleuve entre lui et l'ennemi.

En 1806, lorsqu'il résout l'invasion de la Prusse, il réunit son armée sur le Rednitz. Le roi de Prusse croit à tort qu'en marchant sur le Mein, il coupera la ligne d'opération de l'armée française : elle n'est plus sur Mayence, elle a été reportée sur Strasbourg, en passant par Cronach, for-teresse située aux déhouchés des montagnes de la Saxe, et par Forcheim, place forte sur le Rednitz. N'ayant conséquemment rien à craindre de la marche offensive des Prussiens, l'armée française continue son mouvement en avant, et les joint à I én a, et pas un homme de cette vieille armée de Frédéric n'échappe, si ce n'est le roi et quelques escadrons, qui ne peuvent regagner Berlin, et se sauvent aver peine derrière la rive droite de l'Oder.

En 1807, étant maître de Custrin, de Glogge, et de Stettin, il passe la Vistule à Varsovie, fait fortifier Praga, qui lui sert à la fois de tête de pont et de place de dépôt : il crés Modlin, et met Thorn en état de désense. Après la bataille d'E y lau, il prend position sur le Passarge, pour couvrir le siège de Dantzig, dont il désire s'emparer, afin d'en faire le point d'appui de ses opérations ultérieures, avant de se porter sur le Niémen. Ce n'est qu'après la chute de Dantzig, qu'il livre les batailles d'Eilsberg et de Friedland.

En 1808, les places du nord de l'Espagne, Saint-Sébastien, Pampelune, Figuières, Barcelone, sont au pouvoir de l'armée française, quand elle marche sur Burgos et Madrid.

En 1809, les premiers coups de canon se tirent près de Ratisbonne : Augsbourg est le centre d'opération ; Passan, situé au confluent de l'Inn et du Danube, est le premier point d'appui intermédiaire ; Lintz est le second. L'armée française, arrivée à Vienne, se trouve avoir deux lignes de communication et de retraite assurées sur la France : la première, et la plus directe, par Lintz, Passau et Augsbourg; la seconde, par Gratz, Clagenfurt et l'Italie, communication assurée par l'armée du vice-roi, en se portant sur Raab, et faisant sa junction sur Presbourg.

En 1812, Dantzig, Thorn, Modlin, Praga, sont ses places sur la Vistule; Veilau, Kowno, Grodno, Wilna, Minsk, ses magasins près du Niémen; Smolensk, sa grande place de dépôt pour son mouvement sur Moscou. En 1813, Kænigstein, Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg, Hambourg, sont ses places sur l'Elbe; Mersbourg, Erfurt, Wurtzbourg, ses échelons pour arriver au Rhin.

Dans la campagne de 1814, il a partout des places pour assurer ses communications et appuyer ses mouvements; et l'on aurait vu toute l'importance des places de la Flandre, de la Meuse, de la Moselle et du Rhin, si la trabison n'est ouvert les portes de Paris, et si même, Paris tombé, la défection du sixième corps d'armée n'avait point empêché Napoléon de marcher sur Paris; car certes les généraux des alliés n'eussent jamais risqué une bataille sur la rive gauche de la Seine, ayant derrière eux cette immense cité et sa population de 800,000 ames, et ils se fussent trouvés contraints à une retraite hérissée de périls.

Tous les plans des campagnes de Napoléon ont donc été, comme ceux des grands capitaines qui l'ont précédé, conformes aux vrais principes de la guerre; ses guerres furent aussi audacieuses, elles furent plus méthodiques; l'accroissement successif des forces rivales mises en campagne par les nations belligérantes nécessitait plus de précaution pour assurer la victoire, et surtout pour parer à de grands désastres. Les effrayants malheurs de la retraite de Russie sont le fait des glaces, et non la faute du général. Les 85,000 hommes rassemblés comme par miracle sous les murs de Paris, quelques jours seulement après les désastres de Waterloo, ne se fussent point ralliés sans le secours du point d'appui de de la ligne d'opération choisie par Napoléon. La tactique, les évolutions, la science de l'ingénieur et de l'artilleur, penvent s'apprendre dans des traités, à peu près comme la géométrie. Mais la connaissance des hautes parties de la guerre ne s'acquiert que par l'expérience et par l'étude de l'histoire des guerres des grands capitaines. On n'apprend pas dans la grammaire à composer un chant de l'Iliade ou Gal Cte Montholon. une tragédie de Corneille.

La guerre est une voie de contrainte exercée par une nation contre une autre , dans le but de faire décider par la sorce un dissérend qui divise plus souvent deux princes que deux peuples. Presque toujours en effet les parties belligérantes n'ont aucun motif de s'en vouloir. Mais lorsqu'un gouvernement se croit dans la necessité de poursuivre contre un autre l'exécution d'une promesse, ou le redressement d'un grief, il oublie trop fréquemment qu'il est de son devoir de ne recourir aux voies de contrainte qu'après avoir épuisé les voies de conciliation. Il serait bien temps cependant que cette ultima ratio regum cessat d'etre l'ultima ratio po-

On a beaucoup discuté sur la justice ou l'injustice de la ; lui sont propres, et qu'on ne rencontre pas en plei guerre. En fait, il est presque toujours impossible de démêler de quel côlé se trouve le bon droit, à supposer qu'il existe dans l'un des deux. Certaines convenances, un sot orgueil blessé, de mauvaises raisons, plaidées avec plus ou moins d'art, déterminent souvent l'explosion de la guerre sur un futile prétexte. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, on observa l'usage, emprupté aux anciens, de se faire déclarer réciproquement la guerre par des hérauts d'armes. Aujourd'hui, on se contente d'une mesure beaucoup plus simple : on proclame l'état de guerre par des manifestes rendus pu-blies, et qu'on se notifie de part et d'autres, formalité considérés généralement comme si nécessaire, que l'on conteste presque toujours la légitimité des opérations militaires qui la précèdent. En même temps, les deux puissances rappel-leht leurs ambassadeurs, chargés d'affaires, consuls, qui avant de prendre leurs passe-ports déposent les intérêts de leurs commettants entre les mains des agents de quelque nation amie; elles rappellent également ceux de leurs sujets qui sont au service militaire ou civil de l'ennemi, plus tard même ceux qui se trouvent sans fonctions sur son territoire. On interdit enfia toute relation de commerce entre les sujets des deux puissances.

La guerre commence ordinairement par l'invasion du territoire d'une des parties par les armées de l'autre. Celles-ci doivent respecter et protéger les habitants paisibles, à la charge par eux de rester soumis an vainqueur, de rompre toute communication avec les portions de leur patrie non encore envalues, et de ne se permettre contre le vainqueur aucune hostilité, directe ni indirecte. L'exercice de la souveraineté est mementanément transféré à l'occupant, qui peut, en conséquence, suspendre ou modifier les lois, changer les fonctionnaires et percevoir les impôts.

L'invasion se prolonge-t-elle, et le valuqueur, après avoir assis son autorité, manifeste-t-il l'intention de conserver le pays dont il s'est rendu mattre, l'occupation prend alors le nom de conquête. Mais la conquête par elle-même ne donne aucun droit au conquérant : pour que la translation de la souveraineté s'opère régulièrement, il faut qu'un traité en forme sanctionne le nouvel ordre de choses.

Quant aux opérations militaires proprement dites, les principales sont les combats et les batailles, les blocus et les si éges. Les hostilités doivent être loyales, sans qu'on puisse adresser raisonnablement aucun reproche au général qui se sert habilement de la ruse. Si dans le voisinage du champ de bataille il y a un établissement religieux, un hôpital, une masson d'éducation, un édifice consacre aux arts ou à l'industrie, on doit éviter de les atteindre, et leur donner même des sauvegardes. L'affaire finie, le premier devoir du vainqueur est de prodiguer ses soins à tous les blessés qu'il trouve sur le champ de bataille, sans distinction; les ennemis malheureux sont des frères auxquels on doit tous les secours de l'humanité. Les parties belligérantes sont tenues l'une envers l'autre à la Joyauté, à la bonne foi, aux égards même et à la politesse; l'état de guerre ne saurait légitimer aucune inimitié personnelle entre les combattants: un général manque-t-il de secours médicaux, il ne doit pas balancer à demander à l'ennemi des médecins, des remèdes, des objets de passement, et cette demande n'est jamais repoussée, à moins d'impossibilité materielle. Au milieu des rigueurs inévitables de la guerre, l'esprit aime à se reposer sur ces saibles compensations; on est heureux de penser que, même à travers les plus grandes violences, le sentiment de l'humanité ne s'éteigt pas, et que l'homme n'oublie amais le lien qui l'unit à ses semblables.

Il est question ailleurs de la guerre offensive et de la guerre désensive. La guerre qui se poursuit entre deux armées manœuvrant l'une contre l'autre est qualifiée de guerre de campagne, par opposition à la guerre de siège, qui n'a pas besoin d'être définie.

La guerre de montagnes est soumise à des règles particulières résultant des circonstances et des difficultés ani

exige done des études spéciales. Longtemps on a pepaé que les hautes montagnes contribusient admirables cont. à la défense d'un pays, et qu'il suffisait de les occuper pour rendre difficiles les progrès de l'ennemi : l'histoire des guers dernes a démontré tout ce qu'il y avait de faux dans théorie. C'est à l'archiduc Charles qu'on est redevable des premières règles rationnelles de la stratégie des guerres de montagnes. Les véritables pays de montagnes, c'est à dire les montagnes fort élevées, ne nécessitent pas seulement des dispositions spéciales, elles changent encore en partie la manière de combatire des troupes, Autrefois on regardait comme indispensable l'occupation des crètes principales ainsi que des routes qui y aboutissent, et par là on épar-pillait ses forces pour aboutir à une guerre de corden, toujours persicieuse. Aujourd'hui on garnit les crétes de troupes légères, et l'on en fait des postes d'observation; puis on masse ses troupes en arrière, dans des lieux favorables, afin qu'elles puissent marcher sur l'ennemi quand il aura pénétré dans la montagne par l'un ou l'autre de ces chemina, l'y attaquer de tous côtés et l'y anéautir. Quelque simple que paraisse cette manouvre, l'expérience a démontré que dans les montagnes l'avantage est toujours en faveur de l'assaillant. Le point essentiel est de bien attaquer. Si l'assaillant réussit à tromper son adversaire, et par de fausses attaques, à l'attirer dans les montagnes, pendant qu'on l'enveloppe par des routes latérales et qu'on le place entre deux feux, le succès est à peu près infaillible. Outre que la guerre de montagnes exige plus qu'un autre, de la part des chess, une connaissance exacte et complète du terrain, jointe à une rare prudence en même temps qu'à une grande rapidité de coup d'œil et de décision, les troupes qu'un y emploie doivent être rompues aussi au métier de soldat, et surtout avoir autant de dévouement que de constance; car dans les montagnes elles ont à lutter contre des difficultés, des peines, des privations, qu'on ne soupçonne pas dans la plaine.

Nous traiterons dans un article particulier des guerres d'invasion. Celles d'extermination n'appartiennent plus heureusement qu'à l'histoire, qui même n'en offre pas de bien fréquents exemples. Celles de conquêtes se renouvel. lent, au contraire, encore assez souvent, bien que le progrès de la civilisation les réprouve et les anathématise. Les guerres d'indépendance sont loin d'encourir le même reproche. Dans cet ordre méritent d'être rangées, chez les anciens, celles des Samnites, des Gaulois, des Bataves, des Germains; an moyen age, celles des Saxons de Witikind, tenant en éches toutes les forces de Charlemagne; plus tard, celles des confédérés suisses, se battant en désespérés contre la maison de Hapsbourg et contre les ducs de Bourgogne; l'insurrection des Provinces Unies hollandaises contre l'Espagne; des Anglo-Américains contre leur métropole; la levée en masse de la Prance contre l'Europe coalisée; des Polonais contre les Russes ; de l'Espagne contre Napoléon Ier; des Grecs contre les Turcs, etc., etc. Les guerres rem-plissent et ensangiantent l'histoire; la série en est trop longue pour que nous essayions d'en consigner ici la triste nomenclature. Peuples et rois n'ont pas ménage les qualifications de guerre sainte et de guerre sacrée; il es est malhenreusement heancoup qui mériteraient plutôt celles de guerre impie et de guerre insame; et si l'histoire se stygmatise du nom de guerre folle que celle dont le duc d'Orléans fut l'âme sous Louis XI, elle n'est certes pas la seule à laquelle il serait permis en foute justice de l'imposer.

En général, la guerre, sous quelque aspect qu'on la considère, est aujourd'hui, avec le progrès de la civilisation et des mœurs, une anomalie criante, un dernier débris de la barbarie antique, que rien ne légitime. Déjà, dans les temps anciens, le vieil Hérodote avait dit que la paix était le temps où les sils enterraient les pères, et la guerre le temps où les pères enterraient les fils. Ajoutez-y le bella matribus detestata d'Horace, et vous aurez tout ce qu'on peut dire de plur juste et de plus fort contre la guerre.

Les guerres entreprises depuis 1814 nom été ni des gnerres religieuses ni des guerres nationales, mais des guerres essentiellement politiques, et il vant mieux qu'elles aient ce varactère, parce qu'elles sont ajors en général plus courtes et moins acharnées, pourvu toutefois que les pas-sions humaines, l'ambition, la colère, l'obstination, la haine, ne se substituent pas, durant leur cours, à la pensée poli-tique qui leur a donné naissance. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions assez le répéter, la guerre, quelque forme qu'elle revête, n'est plus, il faut bien le dire, de notre époque ni dans nos mœurs. A mesure que les moyens de destruction se persectionnent et se multiplient, les chances de guerres longues et opiniatres diminuent. Au temps des hommes bardes de fer, la guerre était permanente dans l'ancien monde. Elle eut see moments d'arrêt et de repos quand elle reconnut pour principaux auxiliaires la pondre, l'arquebuse, te fusii, le mousquet, le pistolet, la carabine, le canon, le morfier, la bombe, le boulet, les fusées à la Congrève. Au jourd'hui que ces moyens de destruction se perfectionnent encore, que le canon et la mitrailleuse ont triplé leur puissance, que la carabine rayée, puis le chasseput avec une no t'e qui égale presque celle de l'ancien canon, va chercher et abaitre, à la fête de leurs régiments, les officiers supérieurs, lors nême qu'i's empruntent l'unisorme de leurs soldats, la guerre ne saurait durer. Deux mois ont suffi, en 1859, pour délivrer la Lombardie; trois semaines, en 1806, pour réduire à néant la puissance de l'Autriche. La guerre de 1870-1871 re s'est prolongée qu'à cause de la force respective des adversaires; encore a-t-elle été c-u-le si l'on songe aux grands évènements cont elle a

eté remplie.
GUERRE (Ministère de la). Il réunit dans ses attribumons tout ce qui concerne les diverses armes dont se compose l'irmée de terre, envisagée sons les doubles rapports
militaires, tels que les places fortes, les arsenaux, le
dépôt de la guerre et les officiers d'état-major qui y
sent attachés, les tribunaux et prisons militaires, les écoles
spéciales, telles que l'Ecole Polytech nique, l'École de
Saint-Oyr et les diverses écoles d'application, la gendarmerie sous le rapport de la discipline, enfin tout
ce qui concerne l'administration non-seulement militaire,

mais même civile de l'Algerle.

Dès l'année 1116, sous le règne de Louis le Gros, Algris prenaît le titre de secrétaire du roi pour la guerre, et contresignaît en cette qualité tous les actes émanant de l'autorité royale. Les clercs du secret, établis en 1309, par Philippe le Bel; exerçaient les mêmes fonctions sous aes ordres. La créatien des troupes soldées introduisit, vers la même époque, une grande innovation dans le système de la guerre ; mais la routine entrava d'abord le progrès administratif, et longtemps le secrétaire de la guerre n'eut que la direction du contentieux : les nominations et le matériel de l'armée dépendaient du connétable et du grand-maître de l'artillerie. Charles VIII essaya vainement, en 1484, d'élever les fonctions du secrétaire de la guerre en le rendant l'égal des barons et en le déclarant promu de droit à la chevalerie.

Louis XII et François. let améliorèrent beaucoup l'organisation administrative de la guerre. Le second, partant en 1524 pour son expédition d'Italie, confia la direction de cette branche importante du service public au comte de Vendôme, sans lui donner toutefois aucune qualification officielle.

Ce fut seulement sous Charles IX que les attributions ministérielles furent clairoment définies et tranchées. Nicolas de Neufville de Villeroi fut le premier investi de la plus grande partie des fonctions relatives à la guerre. Sa nomination date du 1^{ext} octobre 1567. Cependant, certains détails secondaires de l'administration militaire restèrent encore aux secrétaires d'Etat des autres département; mais dès lors le ministre de la guèrre dressait les plans de campagne, ceux des places lortes, et dirigeait les mesures générales relatives à l'armement, à l'habillement, au casernement

et an campement des troupes. Seulement, si l'armée occupait une province dépendante des attributions d'un autre ministre c'est de celui-ci qu'émanaient les ordres de mouvement. Il en résultait une complication de rouses, du retard dans les affaires, et le danger de compromettre les plus élimples opérations militaires. Sous les prédécesseurs de Châfée IX, aucun ministre n'avait eu la signature, le roi signaît; le secrétaire d'État n'était chargé que de l'exécution. Celui de la guerre se présentant plus souvent que les autres; cette assiduité devint importune au monarque; Villeroi l'abbrehant în jour dans cette intention au leu de Paume : « Bigues pour moi, mon père, » lui cris Charles IX, et députée et défet le ministre ne demandant plus la signature royale, « les choses n'en marchèrent que unieux.

n'en marchèrent que unjeux.

Henri III, par un édit de aeptembre 1588, détermine plus exactement les attributions spéciales du ministère de la guerre. Henri IV resondit les linciens édits, qui n'étaient plus en harmonie avec les progrès de l'ast, créa, en 1597, des hépitaux militaires, organisa l'asmée sur un pied-que pectable, régularisa quelques services sammistration, fixa enfin le sort des officiers, sous-officiers et soldats, multur allouant une solde et leun assurant des récompendés et des pensions de retraite. Le Tellier et Lieu vai infrayèrent, à leurtour, une carrière plus facile à leurs successème. A lautort de Louis XIV, le régent établit six consells, dont un peur la guerre, composé de quinza membres, et présidé par Vilars, innovation qui n'eut qu'une courté durée, les anciens ministères ayant été rétablis en segtembre 1718, et Ciáude Le Blanc pourvu de celui de la guerre.

Le 3 novembre 1787 fut czéé un conseil permanent de la guerre, présidé par le ministre de ce département; puis trois directoires spéciaux des subsistances militaires, ide l'habillement et de l'équipepient, et de l'administration des hôpitaux. Tout cela dura jusqu'à la révolution de 1769: l'Assemblée constituante remplaça le conseil de la guerre par un comité central. Le secrétaire d'État de ce-département fut également chargé du taillon (ou supplément de la taille), des maréchaussées, de l'artillerle, des fortifications de terre, des haras et des postes, des pensions, dons et brevets-des gens de guerre, et de tous les membres des états-majors, à l'exception des gouverneurs généraux et des lieutenants de roi des provinces.

Les ministères, créés le 25 mai 1791 par une loi de l'Assemblée constituante, furent rempiacés le 1^{ext} avril 1794 par douze commissions, dont trois rentratent dans les attributions de la guerre. C'étaient nelles du commercé et des approvisionnements, en ce qui concernait l'armée; des traveux publics, en ce qui touchaît au génie militaire; de l'organisation enfin et du mouvement des armées, levées, discipline et administration. Les ministères furent rétablis sous le Directoire. A celui de la guerre fuvent annexés un comité central d'artilleris, un du génie, un directoire de l'habillement, un des hépitaux. Sous le Consulat, cinq membres du copseil d'Elit, tods généraux, présidés par un général de division, furent chargés de la section de la guerre. Un décret du 8 mars 1802 institus un nouveau département, dont le titulaire reçui la dénomination de ministre directeur de l'administration de la guerre, et dont les aftirbutions furent détachées de celles du ministre de la guerre.

Une erdonnance reyale, 'du 4 jahvii-r 1828, inditus un ministre secrétoire d'État de l'administration de la guerre, conférs au duc d'Angonlème la présentation aux grades; vasants dans l'armée, et ne laissa au nobveau ministre que le confre-seing des mominations. Mals des le 17 on revenait à l'ameieane dénomination. Sous les divers régimes qui se sont succédé depuis on a remande plus d'une fois les attributions de ce défartement, mais ces détails n'ent que peu d'intérêt.

Au ministère de la guerre sont annexés les comités consultatifs de l'éfat-major, de l'infanterie, de la cavalerie, de la gandarmerie, de l'artiflerie, des fortifications et de l'Algérie; un conseil de santé des armées; une commission d'hy iène hippique; etc. Eugène G. de Monglave.

Parmi les titulaires qui ont occupé ce ministère depuis sa création nous citerons: Puisieux (1617), Servien (1630), Louvois (1655-1681), d'Argenson (1743), maréchal de Belle-Isle (1758), Choiseul (1761), Saint-Germain (1775-1777), maréchal de Ségur (1788), Servan (1792), Bouchotte (1793), Berthier (1800), Clarke (1807-1814), Gouvion-Saint-Cyr (1817-1819), Gérard (1830), Soult (1830-1834 et 1840-1845), La Moricière (1848), Saint-Arnaud (1851-1854), Vaillant (1854-1859), Raudon (1859-1867), Niel (1867-1869), Le ceuf (1869-1870), de Cissev (1871-18°3),

vaillant (1854-1859), Randon (1859-1867), Niel (18671869), Le'œuf (1869-1870), de Cissev (1871-18°3),
GUERRE (Petite), celle qui se fait par détachements,
cu par partis, dans le dessein d'observer les marches et
contre-marches de l'ennemi, de l'incommoder et de le harceler. Cette expression caractérise plus fréquemment un simulacre de guerre, dans lequel des corps d'une même armée
manœuvrent et feignent de combattre les uns contre les autres, en tirant seulement à pondre. Les troupes qui prennent
part à cet ex er ciée a sont empruntées soit aux garnisons
et cantonnements voisins de l'emplacement où il a lieu, soit

aux camps de manœuvres.

GUERRE (MARTIN). Il y a bientôt trois cents ans qué se passaient les faits que nous allons brièvement rapporter d'après le Recueil des Causes célèbres; et ils ont encore aujourd'hui le même intérêt : en pareille matière la date ne fait rien à l'affaire. Martin Guerre était un habitant du village de Hendaye, dans le pays des Basques; il avait épousé Bertrande de Rois, du bourg d'Artigat, au diocèse de Rieux, de laquelle il avait eu un enfant. Au bout de dix années de cohabitation, il quitte son ménage, passe en Espagne et s'y fait soldat, sans plus donner de ses nouvelles à sa famille. Ce n'est pas cependant que les aventures lui eussent manqué pour ajouter un peu de piquant aux détails purement personnels que sa correspondance aurait pu contenir. C'est ainsi, par exemple, qu'il avait assisté à la bataille de Saint-Quentin, où, par parenthèse, un boulet lui avait enlevé une jambe. Il ne jugea pas cependant pour pareille vétille devoir alarmer sa femme et ses proches. En revanche, il parait que, dans les longues causeries de leur vie d'aventuriers, il avait donné à un de ses camarades, nommé Arnaud du Thil, des détails tellement précis sur ses relations de famille, que celui-ci put, grace à une ressemblance frappante, concevoir le projet de se faire passer pour l'absent et jouir de tous ses droits, il y avait huit années que l'on ignorait ce que Martin Guerre était devenu, quand un beau jour arrive à L'Artigat notre Arnaud du Thil, qui se présente effrontément à Bertrande de Rois comme son mari, revenant au bercali repentant et corrigé, partant blen décidé à ne plus aller chercher si loin le bonheur, tandis qu'il est tout bonnement sous le chaume domestique. Huit années d'absence auraient pu, à la rigueur, affaiblir que que peu les souvenirs de la femme Guerre à l'égard des traits de son mari mais la ressemblance d'Arnaud du Thil avec Martin Guerre était si grande, l'imposteur joua son rôle avec un si imperturbable aplomh, et profita si bien de toutes les confidences de son ancien ami, que Bertrande n'hésita pas à voir en lui l'ingrat, le volage qu'elle pleurait depuis si longtemps, et que la réconciliation fut tout aussitôt complète. Comment ne s'y serait elle pas trompée, puisque les quatre sœurs de Martin Guerre et son neveu Pierre n'hésitèrent pas un instant à prendre pour lui Arnauld du Thii?

Les années s'écoulent paisibles pour l'imposteur, qui s'estime heureux de l'ordinaire dédaigné par le vrai Martin Guerre. Tout allait donc au mieux, lorsque de mauvais bruits se répandent dans la contrée. Un lansquenet congédié, revenant de Bochefort, passe pur L'Artigat, et parle dans les cabarets d'un Martin Guerre, qui en ce moment même est en Flandre, avec son régiment. La rumeur publique commente ce fait êtrange, sans que Bertrande de Rois s'en préoccupe car elle est de bonne foi; et elle soutiendra au besoin, envers et contre tous, qu'Arnsuid du Thil est bel et bien son mari, Martin Guerre, ou le diable dans sa peaus. Maliseureusement pour l'impusieur, se fait coincide avec des démélés qu'il a avec son neveu Pierre, au sujet de comptes qu'il réclame de lui avec beaucoup d'insistance pour la gestion de ses biens pendant son absence; et Pierre, frappé, plus qu'un autre, des rumeurs provoquées par les récits du lansquemet, fait arrêler son oncle, à qui, sur une autorisation arrachée à Bertrande, on intente un procès criminel. L'embarras des juges fut grand; car les détails donnés par Arnauld du Thè sur l'enfance de Martin Guerre, sur tous les événements qui avaient précédé et suivi son mariage, étaient si exacts, si précis, répondaient si bien à ce que les membres des d famules seules pouvaient savoir, qu'il était difficile d'admettre qu'il ne dit pas la vérité. Son signalement était d'ailleurs exactement le même que celui de l'absent; il n'y avait pas jusqu'à une cicatrice au front, un ongle du premier doigt enfoncé, trois verrues sur la main droite, une autre au petit doigt, une goutte de sang à l'œil gauche, qui ne s'y trouvassent à point nommé. Sur cent cinquante témoins entendus, quarante reconnurent dans Arnauld du Thil le vrai Martin Guerre, soixante n'osèrent pas se prononcer, cinquante, se contraire, le signalèrent pour le nommé Arnauld du Thii, dit Punsette, du bourg de Sagres. La perplexité des juges était sans hornes, quand arriva tout à coup de Flandre le véritable Martin Guerre, à qui, maigré sa jambe de bois, il fut aisé de faire constater son identité. Du Thii, confondu par un retour sur lequel il n'avait guère compté, essaya vais ment de soutenir son imposture. Accablé sous le nombre des témoignages, il finit par tout avouer, et fut pendu, le 16 septembre 1560, par arrêt du parlement de Toulouse, devant la porte de la maison de Martin Guerre. Il avait eu de Bertrande une fille, à laquelle l'arrêt adjugea son héritage.

GUERRE CIVILE, guerre intestine, guerre qui s'ai-lume eutre les citoyens d'un même État. Elle peut éclater aussi entre princes, compétiteurs à une même couronne, ou se combattant pour d'autres motifs, comme la guerre entre les deux Roses d'Angleterre, c'est-à-dire entre les maisons d'York et de Lancastre, et la guerre du bien public en France, Presque tous les pays, d'ailleurs, en out offert des exemples. Elle a eu lieu encore assez fréqueme entre divers personnages puissants, qui se disputaient l'em-pire, comme entre Marius et Sylla, entre César, Pom-pée et Crassus, entre Antoine et Octave; ou qui aspiraient à la fois au premier rang dans un petit État, comm on en a eu de nombreux exemples en Italie au temps des luttes des Guelfes et des Gibelins, des Blancs et des Noirs, des Gherardesca, des Visconti, des Bona corsi, des Gonzague, des Doria, des Fiesque, etc.; oo qui en venaient aux mains pour savoir seulement à qui resterait l'influence et le pouvoir, comme dans la Fronde. D'autres guerres civiles ont divisé souvent des fractions du même peuple, comme celle du Péloponnèse, la guerre anglofrançaise du quinzième siècle, la guerre de la Vendée à la fin du dix-huitième, celle qui éclata, il y a quelques années à poine, entre deux portions du Valais, qui suivaient l'exemple donné par Bâle-campagne et Bâle-ville. Elles ont enfin armé les unes contre les autres certaines classes d'un même peuple, comme dans la Jacquerie et la guerre des paysans.

GUERRE DEFENSIVE. Voyes Dévense (Art milltaire).

GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE. Voyes Succession d'Autriche (Guerre de la).

GUERRE DE LA SUCCESSION DE BAVIÈRE. Voyes Succession de Bavière (Guerre de la).

GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.
Voyez Succession d'Espagne (Guerre de la).
GUERRE DE MODÈNE. Voyez Modène.

GUERRE DES BATARDS. Voyez CHARLES IV, rol de France. fome V. n. 233.

de France, tome V, p. 233.

GUERRE DE SEPT ANS. Voy. SEPT ANS (Guerrede).

GUERRE DES MARSES. Voyez GUERRE SOCIALE.

GUERRE DE TRENTE ANS. Voyez TRENTE ANS

(Guerre de).

GUERRE DU NORD. Voyez Nord (Guerre du). GUERRE DU PÉLOPONNÈSE. Voyez Páloron nèse (Guerre du).

GUERRE MARITIME. Cherchons quels principes doivent guider une nation dans une goerre maritime. Écartant d'abord l'esprit de conquête, qui n'est qu'un caprice sangiant, et dont aucune règle de probabilité ne peut saisir les chances, nous admettruns qu'une nation ne se décide à la guerre que pour défendre son territoire, protéger ses intérêts munacés ou attaqués, faire respecter sa liberté, sa dignité, son honneur. ou soutenir un allié assailli per un injuste caneraj. Le territoire maritime d'un peuple se compose du littorai baigné par les flots de la mer, et de ses cos. Ses intérêts sont ceux de son commerce tout entier : il doit être libre de percourir toutes les mers du globe, de demander à toutes les plages un asile pour ses vaisseaux battus per la tempéle, des produits en échange de ses propres pruduits; naile nation n'a le droit de l'arrêter par un qui vive? et son honnenr outragé réclame vengeance si son pavillon ne met pas ses navires ou ses comptoirs les pins lointains à l'abri d'une insulte ou d'une avanie. Queis éléments constituent sa force mavale? Ils sont de deux espèces, l'un matériel, l'autre personnel. L'élément matériel embrasse les ports, les arsenaux maritimes, ces fortereses flotiantes que l'un désigne sous le noun générique de navires de guerre, et toutes leurs munitions. L'élément personnel comprend sa population maritime : il est excellent quand il suffit à recruter de nationaux les matelots de la flotte; Carthage tomba pour avoir mis sa nationalité sous l'égide de soldats étrangers. Cette division donne sur-le-champ la mesure de la force navale d'un peuple. S'il est insulaire, si tous ou presque tous ses habitants sont marins, s'il n'est grand que par ses colonies lointaines, la marine est la base de sa puissance; les nécessités de son existence marquent seules la limite qu'il doit donner à cette force. S'il est continental et agricole, le commerce maritime n'a plus qu'un intérêt secondaire : aa force navale pent être une partie intéressante de sa puissance militaire , mais elle n'est plus le palladium de sa vie politique.

C'est le rapport entre les besoins d'une nation et son armée navale qu'il est important de saisir. Voici les devoirs de cette armée : Quand une guerre maritime se déclare, les dispositions à prendre sont : 1° mettre le litteral à l'abri d'une insulte : ici l'armée de terre concourt avec l'armée de mer : elle fournit des garnisons aux batterles des côtes et des colonies; la flotte doit être prête à fondre sur une escadre ennemie qui tenterait une descente. 2º Assurer dans les ports la rentrée des navires de commerce : ce devoir appartient à la marine; au moment où la guerre éclate, elle doit avoir des moyens de défense égaux aux moyens d'attaque de l'ennemi. 3º Si, malgré la déclaration de guerre, le commerce maritime continue, lui donner des convois suffisants pour le protéger. 4° Quand elle a pourvu à la désense qu'elle devienne assaillante à son tour : l'enneml aussi est ruinérable sur ses côtes, vuinérable dans ses colonies, vuinérable sur toutes les mers dans son commerce; si l'on a des escadres de reste, qu'on aille le faire trembler jusque dans ses foyers, qu'en lui dispute ses colonies, et tant qu'un usage barbare maintien ira la guerre de course, qu'on lance de tous côtés à la chasse de son commerce des navires vites à la marche et des aventuriers que la soif du gain appelle à la curée. Tel est le but que doit se proposer la stratégie, c'est-à-dire la science de la guerre navale. Envisages de ce point de vue, elle devient une science difficile, qui embrasse à la fois et la connaissance de l'état Pullique d'un peuple, de ses ressources, de son caractère, de ses besoins, et aussi l'art des batailles navales, qui n'est plus qu'un appel aux moyens tactiques, quand tous les esforts stratégiques sont épuisés.

Envisageous maintenant les moyens de guerre dont nous lisposons, c'est-à-dire les vaisseaux et les matelots. La construction de la flotte n'est qu'une question de budget : tous

les marchés de l'univers sont prêts à donner des bois, des fers, des cordages, pour de l'argent; la difficulté consiste à décider du nombre et de la force des vaisseaux que chaque nation doit avoir. De là sont nés dans notre France deux systèmes de guerre maritime : l'un, qui rejette les vaisreaux de ligne et les floites, pour ne conserver que des frégates et des corantres; l'autre, qui exige de grandes fielles et appelle les grandes batailles navales. Le premier prociame la guerre de course sur une échelle immense, faite par l'État lui-même. Malheur à la nation qui l'adopterait exclusivement! elle cesserait bientôt d'exister comme puissance navale; car si elle va troubler au loin le commerce de l'ennemi, elle laisse ses flancs découverts au premier value de ligne qui voudra les déchirer. Le second système est celui que suit la France depuis le règne de Louis XIV. La longue histoire de nos désastres maritimes est là pour attester que s'il est favorable à l'Angleterre, puissance insulaire et commerçante, il ne vaut rien pour la France, dont le commerce maritime n'est que l'élément accondaire de la grandeur nationale. Que veut en effet ce système? Décider d'un seul coup de la domination exclusive des mers. Entre la France et l'Angleterre le résultat d'une pareille lutte ne pouvait être douteux : un intérêt de vanité guidait la France. l'Angleterre combattait pour sa nationalité; la France jetait tout d'abord en jeu toutes ses ressources, les réserves de l'Angleterre rendaient ses flottes immortelles; car l'armée de réserve est le point d'appui de toute force de guerre. Si les principes que nous avons posés plus haut sont vrais, un système intermédiaire à ces deux extrêmes convient seul à la France; et il nous paraît résulter immédiatement de la science de la guerre. Car toutes ces flottes, ces vaisseaux de ligne si imposanta, ne sont rien sans une armée de matelots exercés à les manœuvrer. C'est le matelot qui donne la vie à ces masses inertes et qui les rend terribles : or, le matelot est une être à part, que l'on n'imprevise pas ea quelques mois, comme un soidat; c'est dans le grand nombre de ses excellents matelots que réside la véritable supériorité de la marine anglaise. Th. PAGE, capitaine de vais

GUERRE OFFENSIVE. Voyes. Orrumva.
GUERRERO (XAVIEN-ANTONIO), homme de couleur, fut un des principaux chefs de la faction démocratique des Yorkinos, au Mexique, lors de l'insurrection de 1810. On le retrouve à la tête de ce parti lors de la levée de boucliers de 1827 et 1828, combattant à outrance le général Bustamente, chef du parti conservateur des Escocesos, par qui celui-ci fut appeié alors à la présidence de la confédération mexicaine. Dès l'année suivante les deux factions qui se disputent le pouvoir étalent de nouveau en présence : les Yorkinos, plus entreprenants que leurs adversaires, réunsirent à faire annuler l'élection précédente et à faire élire Guerrero en qualité de président, avec Bustamente pour vice-président. C'était au moment où une armée expeditionnaire espagnole débarquait, dans le but d'essayer de reconquérir, au nom de la métropole, son ancienne colonie. Les mesures que prit le nouveau chef du pouvoir exécutif pour repousser l'invasion furent des plus énergiques ; mais San ta -Ann a, sans attendre les erdres du gouvernement central, avait déjà forcé les Espagnols à se rembarquer.

Au commencement de 1830, Guerrero se voyait déposé par suite du mécontentement général, et Bustamente était nommé président provisoire, à sa place, en attendant l'élection définitive de Pedrazza. Guerrero, à la tête des l'orkinos, qui ne voulaient reconnaître d'autre chef que partis coururent de nouveau aux armes. Le sort fut cette fois infidèle à l'audacieux aventurier : abandonné des siens, réduit à se cacher, il se vit livré, en 1831, aux chefs de la faction contraire, qui le firent immédialement fusiller. C'était un homme sans instruction, mais doné d'une intropidité

GUERRE SACRÉE, nom commun à dans expéditions belliqueuses, dont la défense du temple d'Apotton,

situé à Desphes, fut le prétexte ou l'objet. La première, qui fut la moins longue et la moins importante, seut lieu t'an 418 avant l'ère chrétienne. Hile edt pour !cante le piltage du temple d'Apollon par les Phieotens : Ges neupl ac n'v figurèrent pourtant que comme auxiliaires, et la lutte s'établit principalement entre les républiques d'appointes et de Sparte, sub observatent avec und envis récipreque leurs accreiscements respectis. Toimble, général athénèm, guer-rier habile, binis présumptieux, leur macarmée considérable pour passissan Béstie, et définantes mille jeune athénices à partager avec lui tes misards de cette aunidition. Périclès essaya valuement de le détourmer de son préjet : « Si tu ne veux, jufillibili, ajouter/foi à mes avis, sache su moins at-tendre : de temps est le meilleur combeiller qu'on puisse tendre : fe temps est le melleur combeiller qu'en puisse avoir, » Com lexhostations furent multappréciées. Toimède partit, et litta, l'an 447; une bathille mant Thébains, auxiliaires des Spartiates, près de la ville de Chér onée. Il la perdit, at fut tue dans l'action. Ce revers mit fim à la première gabres sacrée. Il entrutub pour des Athéniens la perte de la Béotié, une renondation formelle à feurs prétentions sur les républiques de Corinthe et de Mégare, prétentions qui h'avaient guere d'autre effet, dit Gillies, que d'aigrir ces petites républiques sontre un voisin usurpa-teur, et fât suivi d'une trêve de trante ans, qui ne précéda que de quatorze ans la fameuse guerre du Péleponně**te.** 👯

La sécotide guerre sacrés s'alluma l'an 356, ou, selon Diodore dio Sicile, l'an \$55 avant Jesus-Christ. Les Phocéens sétablist emparés de quelques terres qui dépendulent du temple d'Apollon Les amphictyons prinent, à l'h ligation des Theiseliens et des Thébains, connaissance de ce delis, et infligèrent aux coupables une forte amenda. Une partie de la population était d'avis de se soumettre à cette sentence i mais Philomèle, citoyen viche et puistant, lit prévaloir l'avis contraire. Il prétendit, sur la foi d'un vers d'Homère, que la surveillance de temple de Delphes n'appartenait du au gouvernement de la Phecide, appela ses concituyens him armes, so mit à leur têts, et obtint un secours de quinze silents des Sparttafes, qui, condamnés pour un fait analogue (l'occupation de la Cadmés), n'avaient point osé jusque alors entrer en lutte buverte avec l'Amphietyonie. Aidé de ces ressources, Philomèle leva des troupes, s'empara presiné sans obstacle du temple de Delphes, et en fit disparatré le décret des amphietyens , qui était gravé sur une des colonnes. Ces actes d'audice et d'impiété émurent la Grèce entière. Les Thébains, les Locriens et les Thes siens priferit parti pour les amphictyons; Athères soutint secrètement les Phocéensi C'était l'époque oix Philippe de Macédoine commençait à méditer sérieusement la conquête de cette importante cité. En attendant qu'il pût trouver un protexte plausible pour intervenir dans la guerre sacrée, il profits de l'assaitissement qu'elle causait aux républiques qui a'y trouvalent angagées, pour étendre ses invasions dans la Thrace et l'Myrie. La fortune a tait dé. clarée d'abord en faveur de Philomèle; mais ce général éprouva likentot un revers décisil, à la cuite duquel il se précipita de haut d'un rocher; pour éviter de tomber vivant au ponvolvde l'ennemi. Un autre chef phocéen, Onomarque, recueillet les débris de l'armée valueue. Il convertit en monnais Por et l'argent qui compossient le tréser sacré, et transforma en casques et en épées une partie des statues en bronze qu'on admirait dans l'intérieur du temple. Cefte action sacriège, qui lut fournit d'ailleurs les moyens de lever une nombreuse armée, ralinma la guerre avec un nouvel acharmement : l'occasion d'y prendre part, si impatiemment attendué par Philippo, lui fut enfin offerte. Les Thessaliens s'étant révoltés contre leur tyran Lycophren, réclamèrent l'assistance de ce monarque. Il marchasans perdre de temps au seccits des rebelles, et taille en pièces, à Magnésie, les Phocéens venus, sous la conduite d'Onomarque, pour défendre Lyssphron. Cette victoire soumit à l'influence du roi de Macédoipe tous les peuples armés pour soutenir les pri-

viléges du temple d'Apollon. Onomarque, dont ils commandament était devenu insupportable, fut précipité dans la mer par ses propres soldats. Ainsi, solon le semanque d'un historien ancien, cès détri thele d'une guarre la prérient élacun par un des genérale mort dont un pussant le socritége. Philippe fit, également jutére à la mer trois mile prisobniers demourée en se pussantes.

Cependant la mort d'Onomerèles plaveit point mis in a cetta longue et sangiante latte/Pirydins/sem Trire, ini se-céda: dans le communicament dés-préspons Privertes du cucours, des Athèniens et des Spartlates; # s'avança suntre les Thébains; et remporta sur esti quelques urantages. Ce peuple, éderré par de longt efforts, et livré princip délense, par son épuliement, aux entreprises de l mone, son implacable ememie, so vit reduit à îm à son tour la pretection du monarque macédonien. Pa n'eut garde de négliger une alliance si conforme à sa solique. Mettant à profit l'inaction des Athénieus, que n'avaien pu faire cesser les exhertitions pressantes de Démothène, il deurta sans bruit tous les obstacles, c'em des Thurmopyles, pénétra dans la Phécide, et se décim hautement le vengeur d'Apollon: Les Phicocens, épouvatés', épordus, n'espéraient plus qu'on su élémence, forque affectant habilement des doutes sur le direit de disposer ée leur sort, Philippe assemble & la hitte les amphicipus obtint la présidence de ce sénat suprême, qui ; docile à 🖘 volontés, déchut les Phocéens du double suffrage dout is ; jouissalent, transporta au Macedonica tous leurs privilées. et lui déféra la surintendance des joux Pythiens, à l'exdesion des Corintifiens, qui avalent embrasse la cause de peuples de la Phocide. Les amphiciyons ordonnèrent es outre la destruction de toutes les villes de cette comtrée, et es assujétirent les habitants à un tribut annuel, exigilée juqu'à Pentière restitution des sommes calevées au temple & Delphes. Cette décision termina, au heut d'environ dix an la seconde guerre sacrée, collision meurtrière, dont les resuitats les plus apparents sont demétatés aux youx de l'histoire, l'affaiblissement des républiques qui s'y estengèresi et l'accroissement de la puissance de Philippe, au procura le dangereux avantage de prendre pour la première fois un rôle actif et direct dans les affaires de la Grèce. A BOULLER.

GUERRE SARVEL. On nouvre-sinsi des captess de levées en masse, préchées en nom d'une religien contre su pemple étranger. Telée est l'al-D j'ite e d des musulmans.

GUERRES DE RELIGION. Cos mois reppellent à l'esprit les pages les plus sangiantes des annales de teus is peuples. On me saurait sans frisson retraser les hiereur. les atrocités auxquelles l'intérêt et la plus grande gloire de la religion peuvent servir de prétexte, tous les ente sont capables le fanatisme et la superstition. Que que la religion ait servi de prétexte à beaucoup de guerre, on me nomme guerres de religion que selles qui troubles l'intérieur d'un pays. Et pourtant dans cotte dénominates sont accouplés deux mots qui se reponssent y car la religies c'est l'amour, tandis que le guerre, c'est la haitle, le ravige. la destruction: Nous ne ranomerous pas iel tous ces trisle épisodes des grandes annales de l'humanité. Les gueres des Albigeois, des Vaudois, des Camisards, de Cévennes, les Dragonhades, étalent des guerres et religion. Dans l'usage ordinaire, on désigne plus spécialeux: chez nous par le nom de guerres de religion les elisceres civiles que provoquèrent en France, dans la seconde matié du seizième siècle , l'antagonisme et la rivalité du celle licisme et du profestantisme; discordes qui se profes gèrent encore durant une partie du dix-septions side On ne compte pas moins de onze guerres de ce gaire sotenues chez nous par les fruguen e ta.

GUERRE SOCIALE. On désigne sous ce nom dans l'histoire romaine la levée de boucfiers faité; Pan 91 avant J.-C., par les affilés de Rome dans la printable ifalique, à l'effet d'être admis à jour à Rome de tous les droits et

priviléges attachés à la qualité de citoyen romain. Cette réclamation était: de toute justice; car les alliés (socti) contrabuaient pour une konne part à le grandeur et à la puissamee de la république. Mais elle out aux yeux des patriciens le tort d'être présentés au milieu des troubles sivils excités par les 6 ra eques; et en nonséquence elle fut rejetés avec mégris. Les alliés en appolèrent à la force des armes, et la guerre qui s'ensuivit est amsi appelée quelquefois guerre des Marses, à cause du rôle important qu'y joua cette mation, l'une des plus belliquenses de l'Italie. Corfinium, ville située sur les confins du territoire des Marses, devint le chef-lieu de la confédération ; dont les forces , après avoir remporté d'abord d'assez notables avantages sur les troupes romaines envoyées pour les faire rentrer dans le devoir. furent complétement défaites à Asculum. Toutes leurs villes furent, bientôt reprison; et après trois années de lutte, lesalliés durent implorer la paix. Instruit par l'expérience, et appréciant toute la gravité des dangers que les monées démagngiques des Gracimes avaient fait courir à la domination patricienne, le sénat comprit qu'il était de son intérêt de n'être pas sculement clément, mais généreux. Il accorda alors aux alliés vaincus et humiliés es droit de cité (an. 87 avant J.-C.) qu'ils lui avaient vainement demandé les armes à la main; concession sage et politique, qui déplaçait, le levier resté jusque alors aux mains des ambitienx pour porter le trouble dans la cité, devenue corps de nation, tandis qu'elle n'était auperavant qu'une oliganchie bourgeoise, rivale jalouse de l'oligarchie patricienne.

On donne aussi le nom de guerre sociole à une guerre qui eut lieu entre Athènes et ses colonies, de l'an 359 à l'an 356 avant J.-C.

GUERRES PRIVÉES. Au temps où le droit du plus fort réglait uniquement les rapports des individus entre eax, et où la justice, représentation de l'autorité du prince, demeurait impulssante pour décider et terminer les litiges entre seigneurs, ceux-ci en appelaient à leur épée, enrôlaient lèurs serfs et leurs vassaux, déclaraient la guerre à leurs adversaires, tâchaient de les faire tomber dans quelque embuscade pour les tenir en leur pouvoir et leur imposer les conditions qu'il leur plairait de leur dicter, ou bien s'en alfaient les assiéger dans leurs châteaux. Les querelles, les rivalités de prétentions, amenaient ainsi entre les familles des guerres qui se transmettaient de génération en génération. Ces guerres privées, de particulier à particulier, furent le séau du moyen âge. Conséquence immédiate du système féndal, elles en suivirent les phases, et ceasèrent peu à peu lorsque les progrès de la civilisation , l'apparation dans l'ordre, social de l'élément communal d'abord et ensuite du tiers état, eurent réduit la féodalité à n'être, plus bientôt que l'ombre d'elle-même et à courber enfin sa tête sous l'inflexible niveau de la loi. Charlemagne fut le premier qui dans un capitulaire de l'au 802, légiféra contre les guerres privées, regardées longtemps par la noblesse féodale comme l'un des droits inhérents à son existence même. Mais l'abus était trop ancien et la loi beaucoup trap failles encors pour que ce capitulaire ne tombit pas bientôt en désuétude. Au enzième siècle, l'Église crut arrêter le mal, en préchant la trêve de Dieu, qui suspendait toute hostilité pendant les jours consacrés par quelque grande solennité religionse. C'est aussi de cette époque que datent la composition et le fredum. La noblese, impatiente de teut frein, ne voulut point reconnaître la treve de Dieu, non plus qu'admettre qu'une indemnité pécunisire, put toujours être une réperation suffisante pour l'injure reçue. De là tétte monotone histoire de meurires, de vengeances et de brigandages qui composent presque exclusivement les annales des oszième, douzième et treizième siècles; et ce ne fut que logsque l'autorité royale eut pris un peu le dessus au milieu de l'anarchie séodale, qu'elle put venir en aide aux humaines prescriptions de l'Église et s'efforcer de restreindre autant que possible cette incessante essuison de sang qui rend si pénible la lecture de l'histoire du moyen âge. Par une ordonnance qu'en appela Quarantaine, le roi saint Louis décide que madant le quaranta jours qui suivaient l'offense il y august frère de par la rei, pendant laquelle l'agresseur ou le mourtier pourrait l'éfre, arrêté ou puni; mais que et pendant ce délai quelqu'un de sep parents venait à êtra tué, l'auteur du meurtre serait géplaré traitre, et comme riel puni de mort. En 1353 le roi despance de saint Louis. Plus forte désorgans, l'autorité reyalque trouva en mesure de faire misur respecter les édits qu'elle avait rendus déjà depuis plusieurs siècles, mais inutilement, contre les guerres privées, dont les grandes comp agnies et leurs brigandages aurent le dernies terme et comme ja transformation.

De mesne que ta France, l'Allemagne du groyen age eut aussi besseppen, à souffrir des guerres privées, dites en allemand fande; et qui à diverses reprises attirérent également l'attention des empereurs. La Bulle d'Og les édits de Rodophe I', etc., consecrent la légitimité des guerres privées, mais exigent pour cela que tout autre moyen de satisfection soit présiablement demeuré inutile. Des associations isolées, helles que la confédération de Souabe, et celle du Rhim, avaient pour règle primordiale que chaoun de ceux qui ey affilialant s'angagait à renoncer à l'usage du droit de falde, et à s'en rapporter pour le jugement des litiges qui pourraient survenir entre lui et quelqu'un des associés à la décision d'arbitres, dits aus trègues. L'idée éminemment humeine et progressive qui était le fond de ces associations apéciales gagna de plus en plus de l'influence, et à partir du commentement du seizème siècle les plus grands efferts furent faits simultanément sur tous les points du territoire commen que faite cesser un abus devenu trop intolérable pous pouvoir durer longtemps encore.

GUERRES RUNIQUES. Voyez CARTHÁGR, tome IV, p. 552.

GUERZE. Voyez Counts.

GUESCLIN (Du). Foyes Duguescline

GUET (de la basse latinité guatare, regarder), troupe chargée, avant la révolution de 1789, de veiller spécialement à la supeté intérieure de la capitale et des principales villes de France. L'origine du guet de Paris remonte à la plus haute antiquité, les Romains l'avaient introduit dans les Gaules : c'était un des premiers besoins de la civilisation. Le plus ancien document sur le guet de Paris date du règne de Lotheire II (5/5), et l'on trouve dans les Capitulaires une ordonnance relative à ce sujet. Une aufre, de Charlemagne, de 813, porte que ceux qui, chargés de faire le guet, manqueront à leur service, seront condamnés, par le comte ou premier magistrat, au payement de quatre sous d'amende. Nul doute que dans l'origine le guet ne fut fait par des balitants non payés. Il est certain toutefois qu'avant le treizième siècle une troupe soldée par l'épargne reyale était chargée du guet, et spécialement de faire des patrouilles et des rondes de nuit. Ce service avait été réglé par une ordonnance de Louis IX (décembre 1254), qui divisait le quet en deux classes : le guet royal et le guet assis, on quet des mestiers. Le premier, qui était chargé de parcourir les divers quartiers de la ville, se composait de 20 sergents à cheval et de 40 sergents, à pied, dont le chef s'ap-pelait le chevalier du guet. Le second, composé des lourgeois et gens de métiers stationnait dans les corps de garde, et prétait au besoin main forte au guet royal, sur sa première réquisition. Il suffit de lire l'ordonnance de Louis IX pour se faire une idée juste du déplorable état de la capitale au treizième siècle. Cette ordonnance avait été rendue sur la demande des gens de métiers qui avaient offert de faire ce service « pour la surcté de leurs corps, de leurs biens et marchandises, pour remédier aux périls, aux maux et accidents qui survenoient toutes les nuits dans la ville, tant par les vols larcins violences et ravissements de femmes, enlèvement de meuoles par locataires, etc. . Les gens de métiers s'étaient chargés de ce service à leurs

dépens, les uns après les autres, de trois semaines en trois semaines, à tour de rôle. Le guet assis n'était autre chose que la milice bourgeoise; et, suivant l'ancien usage, les citoyens ne faisaient ce service que dans leur quartier. A l'avénement de Louis XIV, le guet n'était encore composé que de cent archers; Colbert y ajouta une compagnie d'or-donnance et quarante-cinq cavaliers : ces deux compagnies avaient leur commandant particulier ; le ministre Turgot en ajouta une autre, spécialement chargée de la garda des ports,

quais, reinparts et saubourgs de Paris. La charge de chevalier du guet ayant été supprimée en 1733, tout le guet à pied et à cheval, et les compagnies d'ordonnance, furent réunies sous le commandement d'un seul chef. Le guet se composait en 1789 de deux compagnies de 69 hommes, qu'on appelait également archers ; de 111 cavaliers, et d'une troupe de 852 fantassins. Ce corps était assez mal composé, et n'inspirait à la population parisienne ni considération ni confiance. Il en était à peu près de même dans toutes les grandes villes, Lyon, Bordeaux, etc., qui avaient aussi un guet. L'uniforme de ces soldats semblait avoir été dessiné sur celui des gardes du corps ; et le guet, comme les gentilshommes de ces compagnies, portait le baudrier bariolé de galons. Il a disparu avec la première révolution, et l'on peut dire qu'actuellement le guet royal est remplacé par la garde de Paris et le guet assis par la garde nationale. Avant cette époque, on appelait guet du roi le service de nuit que faisaient les gardes du corps près de la personne du roi et dans les appartements du palais. Depuis la suppression du guet, les différentes acceptions de ce mot, dans le sens naturel comme au figuré, out vieffif : on a bien encore l'œil et l'oreille au guet, mais on ne fait plus le guet, et l'on ne donne plus le mot du guet à per-DUFEY (de l'Yonne).

GUET-APENS. Suivant les uns, ce mot vient de guet appensé, prémédité; suivant les autres d'appensus, suspendu. C'est, aux termes de la loi pénale, l'action d'attendre plus ou moins de temps, dans un eu divers lieux, un individu, soit pour lui donner la mort, soit pour exercer sur lui des actes de violence. Le guet-apens ne constitue pas une infraction par lui-même, il ne peut prendre un caractère cri-minel que par ses résultats. Mais il devient aussi une circonstance aggravante de toute action qualifiée crime ou délit à laquelle il s'applique; car il dénote dans le coupable une intention criminelle bien arrêtée. La loi punit donc plus sévèrement les coups et blessures commis avec guetapens; en outre elle qualifie assassinat et punit de mort le meurtre accompagné de la circonstance de guet-apens, et qui sans elle n'eût été passible que de la peine des travaux forcés à perpétuité. E. DE CHARROL.

GUÉTRE, sorte de chaussur e qui sert à couvrir la jambe et le dessus du soulier, et qui se ferme ordinairement avec des boutons d'étosse ou de métal. Au commencement du premier empire, l'infanterie de ligne et les dragons, quand ils mettaient pied à terre, portaient la guêtre montante au-dessus du genou, assujettie par des boutons de cuivre quand elle était de drap noir, par des boutons de même lorsqu'elle était de toile. L'infanterie légère ne la portait qu'à mi-jambe, coupée en cœur sur le devant, avec un gland et une houpe de coulcur, tranchant sur le fond. A l'arrivée de l'impératrice Marie-Louise, les guêtres de l'infanterie de ligne descendirent au-dessous du genou.

Aujourd'hui l'infanterie de ligne française porte des guêtres de cuir en hiver, des guêtres de toile en été. Ces dernières ont été également adoptées pour l'infanterie de ligne

de la garde impériale.

On retrouve les guêtres, hors de l'armée, aux jambes des paysaus, des voyageurs, des pèlerins, des chasseurs, des valets de pied, des touristes anglais. Etre venu en guétres à Paris se dit proverblalement d'un homme parti de très-bas pour arriver à une grande fortune. On retrouve encore des guêtres aux jambes de plus d'une petite maîtrese; souvent elles les lacent au lieu de les boutonner.

GUEULARD. Voyes FOURNEAU (Haut).

GUEULE, nom qu'on donne à la bouche de la plupert des quadrupèdes carnassiers et des poissons. Il se dit également, par analogie, de l'ouverture de plusieurs choses : La queule d'un canon. Il s'emploie encore, dans le lan trivial, dans des acceptions toujours désagréables.

Dans le vieux langage ce mot a aussi signifié bourse,

vraisemblablement parce que la mode du temps avait donaé au fermoir, des aumônières la forme d'une gueule

GUEULE (Blason). Voyez Ématix.

GUEULE DROITE. Voyez Douging.

GUEUSE. Voyes FORTS.

GUEUX, indigent, nécessiteux, qui est réduit à mendier. Il est samilier et marque plus de mépris que de pitié. Gueux sert à désigner particulièrement une personne qui n'a pes de quoi vivre selon son état ou selon ses désirs : l'avare est toujours gueux, parce qu'il se refuse jusqu'au néces-saire. Gueux signifie substantivement l'homme qui demande l'aumône, qui fait le métier de quémander. On appelait astrefois gueux fieffé un mendiant qui se tenait tonjours à la même place, queux de l'ostière celui qui allait de porte a porte, et enfin gueux revêtu une homme de rien qui ayan fait fortune était devenu arrogant. Gueux signifie quelque fois aussi coquin, fripon; et gueuse, mot vicilli dans l'acception de mendiante, s'applique encore bassement à me femme de mauvaise vie.

Ainsi s'exprime l'Académie; mais, nonobstant ces décisions suprêmes, les indigents, les nécessiteux, les gens rédeits à mendier ne sont pas des gueux, ce sont des pauvres, des mendiants. Les gueux sont des misérables qui mendient par fainéantise ou par libertinage, qui font métier de mendie, qui ne voudraient pas travailler si on leur offrait de l'ouvrage. Il n'y a que la légèreté ou l'importance qui traite de gueux

les indigents et les malheureux.

Parmi les compositions les plus célèbres de Callot a cite les Gueux, et les Misérables gueux, dont la première porte une enseigne sur laquelle on lit : capitano di Barsai. Une des chansons les plus populaires de Béranger a reieré de beaucoup cette expression en lui donnant une acception nouvelle. Populairement la gueusuille, c'est la camile, c'est une multitude de gueux. Gueuser, c'est mendier, faire métier de demander l'aumône; on dit aussi gueuser son pain. Gueusailler, c'est dire métier de gueuser. On disti jadis : un gueux gueusant, une gueuse gueusante. Le gueusard, dans un style très familier, est un gueux, un co

quin; la gueuserie est l'indigence, la misère, la pauvrei. GUEUX. C'est le nom que prirent dans les Pays-Bs, au temps de Philippe II, les gentilshommes confédéré et autres mécontents. Le roi d'Espagne ayant envoyé dans les Pays-Bas neuf inquisiteurs pour y mettre à exécution les décrets du concile de Trente, et ayant provoqué par cet act la plus vive frritation aussi bien parmi les catholiques que parmi les protestants, la noblesse, à la tête de Laquelle » placèrent les comtes Louis de Nassau et Heuri de Bredrode, déclara dans un acte qu'on appela *le compromis,* « rédigé par Philippe de Marnix, lequel le remit le 5 avril 1566 à la gouvernante générale Marguerite, que jamais elle » consentirait à comparatire devant ces inquisiteurs. Mais a lieu de prendre cette courageuse démarche en considération, on n'accueilit les pétitionnaires qu'avec mépris et la princess pendant cette audience ayant montré quelque embarrs, ie comte de Barlaimont, président du conseil de finance, lui dit à voix basse qu'elle ne devait pas avoir peur de « ramassis de gueux. Ce propos avait été entendu pr quelques-uns des confédérés; et dans un repas qui ent les le soir même à l'effet de délibérer sur le nom à donner à la confédération, ce fut précisément cette qualification inju rieuse de gueux dont on fit choix. Comme signe de ralle ment, les gueux portaient ce qu'on appelait le denier du queux, médaille en or on en argent et de forme ovak, sur l'avers de laquelle se voyait l'image de Philippe II, ara celte inscription : En tout Adèle au roy; et sur le reres

ame besace, comme en portent les moines mendiants, tenue h cleux mains, avec ces mots : Jusqu'à porter la besace (woyes PAYS-BAS).

GUEUX (Herbe aux). Voyez CLEMATITE.
GUEVARA Y DUENAS (Louis-Velez de), poéte
dramatique espagnol, né en 1574, à Écija, en Andalousie, fut d'abord avocat à Madrid, et se fit une grande réputation, non moins comme poête que par les spirituelles saillies qui fui échappaient à propos même des questions de jurispru-dence les plus ardues. Ce fut à la sollicitation du roi Philippe IV qu'il se détermina à écrire pour le théâtre. Ses pièces se distinguent par une grande habileté dans la pointure des caractères et une rere richesse de traits consigues. La collection en a paru à Séville, en 1730. Le roi, qui ini-même était poste aussi, faisait corriger ses propres œuvres dramatiques par Guevara, à qui il donna le titre de concierge des maisons royales. Le renom de Guevara est surtout fondé sur son Diablo cojuelo, o novela de la etra vida (Ma-drid, 1641), roman où il décrit de la manière la plus ingénieuse et la plus piquante les mœurs de ses compatriotes et la vie de Madrid. En refondant cet ouvrage sous le titre de Le Diable bolleux (Paris, 1707), Lesage l'a popularisé dans toute l'Europe; mais la seconde partie qu'il y a ajoutée n'a pas à beaucoup près le mérite de la première. Guevara mourut à Madrid, en 1646. Beaucoup de ses reparties son demeurées populaires en Espagne.

GUEYMARD (Louis), chanteur français, né le 17 août 1822, à Chaponnay (Isère), est le fils de pauvres paysans. Jusqu'à l'âge de dix-neuf ans il partages leurs rudes travaux. Il joignait à une voix forte et belle un goût singulier pour la musique et une mémoire remarquable. De temps à autre il allait à Lyon, et fréquentait surtout les theatres de chant. Le chef d'orchestre du Grand-Th atre. M. Roset, le prit en amitié, lui donna des lecons et le mit à même d'être admis au Conservatoire de Paris. Après avoir remporté deux prix, le jeune Gueymard entra à l'Opéra, grâce à la protection de Levasseur, et y débuta le 12 mai 1848, dans Robert le Diable. L'année suivante, il joua, dans le Prophète, le rôle de Jonas, l'un des trois anabaptistes, jusqu'au moment où, Roger étant tombé malade, il fut charge de tenir à sa place le principal personnage. L'enthousiasme qu'il excita le mit dès lors au premier rang des chanteurs. On le vit créer, avec un succès croissant, les rôles de premier ténor dans Guillaume Tell, les Huguenots, les Vépres siciliennes, Roland à Roncevaux, la Juive, le Trouvère, etc. Cet artiste, digne successeur de Duprez, a résilié, en 1868, son engagem nt avec l'Opéra.

Sa femme, Pauline Lautens, née le 20 décembre 1834, à Ixelles (Belgique). qu'il a épousée en 1858, et dont il s'est séparé judiciairement en 1868, est une chanteuse distinguée, douée d'une charmante voix de mezzo-soprano. Élève du Conservatoire de Paris, elle a débuté au Théatre-Lyri; ne et a été admise, en 1857, à l'Opéra, où elle s'est fait applaudir dans de nom breuses créations à côté P. LOUISY. de son mari.

GUGLIELMINI (Donenico), célèbre mathématicien et ingénieur italien, naquit à Bologne, en 1655. Après avoir étudie les mathématiques, puis la médecine, il fut reçu en 1678 docteur en médecine à l'université de sa ville natale. L'apparition de la comète de 1680 et 1681 lui donna occasion de publier un traité de Cometarum natura et ortu (1681), dans lequel il proposait un nouveau système pour expliquer les différents phénomènes que présentent les corps célestes; mais le monde savant n'accueillit point ses idées à ce sujet. Nommé en 1686 intendant général des cours d'eau du Bolonais , il fut amené à publier en 1690 et 1691 son excellent traité d'hydrostatique : Aquarum fluentium mensura, et en 1697 celui della Natura de fiumi, ouvrage qui le classa au premier rang parmi les hydrauliciens. La juste réputation de Guglielmini engagea les ducs de Mantone, de l'arme et de Modène, le grandduc de Toscane, le pape Clément XI, les républiques de Venise et de Lucques, à le charger dans leurs États res-pectifs de la direction de divers grands travaux bydrauliques. En 1702, il échanges sa chaire de mathématiques à Padoue contre celle de médecine. Il mourut le 12 juillet 1710, à l'âge de cinquante - cinq ans. L'Académie des sciences de Paris l'avait admis dans son sein dès 1696. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Bologne, 1756, avec notes de Manfredi.

GUI (en latin viscus), plante parasite, qui natt sur le chêne et sur d'autres arbres, et qui sert encore à quelques usages en médecine. Les grives en étaient très-friandes, si l'on en croit les anciens. Le gui de chêne est célèbre dans les antiquités gauloises. Les Gaulois avairent pour ce fruit une vénération toute particulière : d'ailleurs, ches eux le chêne était un arbre sacré. Il l'était encore plus que l'olivier dans l'Attique: c'était l'emblème de la puissance divine. Pline le naturaliste rappelle avec détail les pratiques observées à l'égard du gui, qui, dit-il, avait dans la langue gauloise un nom signifiant quérissant tout. C'était an premier jour de l'année, et avec une serpe d'or, que le prêtre, en grande cérémonie, coupait le gui, qu'on recevait sur un morceau d'étoffe d'une laine blanche et fine; ensuite, on immolait deux taureaux blancs au pied du chêne. L'introduction du christianisme en Gaule fut loin de faire tomber toutes les superstitions gauloises. Il est certain qu'en Bourgogne, dans le Lyonnais, en Picardie, et surtout en Guyenne, il se pratiquait au premier jour de l'année des cé-rémonies qui rappelaient celle du gui : témoin cette vicille exclamation & gui l'an neuf! non point, comme l'out prétendu quelques auteurs, emprantée aux druides, qui ne parlaient certainement pas français, mais qui était une antique traduction en langue romane de la formule originelle dont ces prêtres se servaient. Aurait-on quelque doute à cet égard, il serait dissipé par ce vers d'Ovide :

Ad viscum Druids clamere solebant.

C'est-à-dire : « Les Druides avaient coutume de crier au qui! Charles Du Rozon. au gui! »

La botanique range le geure gui dans la famille des lo-ranthacées, et le caractérise ainsi : Fleurs unisexuelles, monoiques on dioiques; trois, quatre ou cinq pétales, insérés au sommet du calice; rudiments des étami es muls; ovaire infère, uniloculaire; stigmate sessile, obtus; baie pulpeuse, monosperme. Ce genre renferme une vingtaine d'espèces : celle que vénéraient les Gaulois est le gui blane (viscum album, Linné), auquel on attribue encore dans plusieurs contrées des propriétés merveilleuses, de même que la médecine du moyen-âge en faisait un spécifique contre l'épilepsie et d'antres affections nerveuses

Les semences de ces plantes parasites germent sur tous les corps; mais elles ne peuvent prendre d'accroissement que sur les arbres. Il en sort deux ou trois radicules terminées par un corps roud. Ces radicules s'allongent jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'écorce; alors ces corps ronds s'ou-vrent; leur orifice présente la forme d'un petit entonnoir, dont la surface intérieure est tapissée d'une substance jaune et visquense. Du centre et des bords de ces orifices sortent de petites racines qui s'insinuent entre les lames de l'écorce et parviennent jusqu'au bois sans y pénétrer : si on les y trouve engagées, c'est parce qu'elles ont été recouvertes par les couches ligneuses qui se forment chaque année entre le bois et l'écorce. Le gui se développe alors et devient un petit arbrisseau, divisé presque dès sa base en rameaux nombreux, dichotomes, articulés, d'un vert clair, un peu jaunăire. Les feuilles sont épaises, sessiles, oblongues, ep-posées. De Candolle a suffisamment établi que le gui tire sa nourriture de l'arbre sur lequel il végète. Aussi le cultivateur ne voit-il plus en lui qu'une plante extrêmement nuisible, qu'il s'empresse de détruire aussitôt qu'elle com-mence à paraître; car s'il attendait, il se verrait bien!ôt obligé de couper la branche même qui porte ce parasite.

GUI ou BOME (Marine). C'est une longue pièce de bois de sapia qui fait partie de la mêture d'un agvire. Elle sert à étendre la partie inférieure de la voile appulée drégentin e. La bome, soit qu'elle fanctionne on qu'elle soit au repos, est placée près-près du pont, dont elle embarrante l'espace : elle est supportée à son extrémité inférieure par le pied, du mât de l'arrière, sur legue, elle tenque comme sur un centre, et se prolonge, dans le sens de l'argat à l'arrière, pour projeter au delors du navire sun extrémité qui retient le coin de la voile dont elle est, l'auxiliaire. A l'état de repos, la bôme s'appuie sur un croissant en bojs ou en fes, fixé sur le cintre supérieur de la poupe. Malgré l'importance de cette pièce, l'encombrement qu'elle quase sur le post fait désirer qu'en parvienne à la remplacer, tout en conservant le voile qui emprunte son secours.

vant la volle qui ecoprunte son secours.

GUI ou GUHOO D'AREZZO, enqore nominé Guy Arelin, moine hénédictin de l'abbaye de Pompose, né à Aresto, vers l'an 990. Deux lettres de cet homme célèbre, rapportées par Baronius et Mabilion, sont les seules sources on seient sontenus des renseignements sur sa vie et sa personne. Il parait que Gui, s'étant livré des son jeune age à l'étude de la musique, sut chargé d'enseigner cet art aux religieux de son convent. La methode qu'il employeit était tellement supérieure à celle qui était usitée dans les écoles de son temps que ses élèves faisaient des progrès rapides et parvenaient en une année à posséder parlaitement l'art du chant, qu'i fallait auparavant dix années pour apprendre. Le bruit de ses succès s'élendit jusqu'à Rome, où il sut appelé par le pape Jean XIX. Ce pontise l'accueillit avec bienveillance, parcourut l'antiphonier qu'il lui présents, et sit lui-même l'application de la nouvelle méthode à un verset qu'il chanta tout de suite avec facilité. Il permit ensuite à Gui de retourner dans son convent, après avoir approuvé son système et encouragé ses efforts.

Les progrès que l'art musical fit au onzième siècle, la révolution qui s'opéra alors dans le système de notation et dans l'enseignement de la musique, l'invention de l'harmo nie mème; toutes ess innevations unt été attribuées à Gui d'Arezzo; quoiqu'il soit constant, par la lecture de sas ouvrages, qu'il a ignoré les unes, et que les autres étaient connues avant les. Le seul de ses titres de gloise qui se puisse lui être contesté, e'est le système assez ingénieux à l'aide duquel it simplifie la nutation suustale.

On ignore l'époque de la mort de Gui d'Arezzo, qui vivait encone en 1930. Quelques-uns de ses ouvrages ont été réunis et publiés par l'abbé Gerbert, dans la collection fortip-lores ceolesiastici de Musica sacra : le plus important est intitulé : Micrologue de Disciplino Artis Musica, dédié à l'évêque Tendalde, et divisé en 22 hapitres. La Bibliothèque impériale possède plusieurs manuscrits des traités de Gu, d'Arezzo.

F. Dansou.

GUI LE GROS OU GUI FOULQUES. Voyez CLEMENT IV. GUIBERT, Voyez CLEMENT III, antipape.

GUIBERT (JACQUEN'ANTOINE-HIPPOLYTE, comte DE), maréchal, de catap, paquit à Montauban, le 12 novembre 1743. Fils d'un lieutenant général de mérite, il reçut une éducation distinguée, et se vous à la carrière, militeire. A treize ans il accompagnait son père il l'armée d'Allemagne, commandée par le maréchal de Broglie, et se faisait, durant les six demitres campagnes de la malheureuse guerra de sept ans, remarquer par sa presence d'espeit, par son courage, par la rectitude de ses observations sur les mouvements et sur les mapœuvres des troopers. Après la guerre d'Allemagne, il s'occupa, d'approfondir see études, Bientôt, il quitte la plume, pour reprendre l'épée, et alle faire la campagne de Corse, où il se distingua d'une manière brillante. Il recut à cette occasion la croix de Saint-Louis, et fut nommé colonel de la légion corse, qu'il avait lui-même organisée. En 1773 il sit paraltre son Essat général de Tactique : on sait que cet ouvrage grossit en même temps le nombre des partisans de son système et lui attira des infunitiés Il passa en Prusse la même année, et reçut du grand Frédéric l'accueil le plus

bienveillent. C'est dene cette partie de l'Allemagna que se développe plus particulièrement son goût pour, le littératere militaire, goût auquel il se livra tout entier pendant les deux années qu'il habita es pays.

Le comie de Seint-Germaine, augunt ministre de la guerre en 1776, rappele Guihert en France, l'employa-près de lui, et fut redevable à ses conseile des changemen rent bientôt dans les différentes parties de l'administration de le guerre et dans l'organisation des teoupes. Il poit sur tout une part tresiective à la reidaution de la dreile orde nance de 1776 kur les manentres de l'infanterité, poproduite, avec de l'gères modifications ; dans les ordonmen at 1881. En 21879 J doux ans après la terros : de comp de Vanesieux; en Normanile, il public in Defense des Système de juerre moderne, œuvre qui n'eut par le succès de l'Es-sat général de Tactique d'mais qui lui est bien supérions chas la pensió-des militàires. Romme successives gailler en 1782 ; nienibse et eapporteur du conseil d'aiministration de la guerre en 2767, insréchat de camp, avec l'emplei d'inspecteur d'infanteris, en 1766 ; E apporta dans chaeune de ces functions un bèlé, une activité et une aptitude vraiment remarquables. C'est suriont tomme rapporteur de censeil de la guerre que s'établit se réputation. Il coopére d'une manière très active à litous ses travaux ; et sédiges à plus grande partie des ordonnamoss qui en sant da Les nombreuses occupations de Guibert ne l'empécharent pas de seconder son père dans l'administration de l'ade: des Invalides, dont belui-ci avait été hommé genverneur es 1782. Il fut très-utile à cet établissement, et s'en occupa avec tout le zèle, toute la sollicitude d'une sage philantinope. La réforme de nombreux abus, la réduction dans l'armée d'emplois et de eadres inutiles, que fon attribua au rappor-teur de conseil de la guerre, i lui-firent un grand membre d'ennemis. On l'achusa à tort d'avoir voulu introduire dats les régiments l'usage des copps de bâtest et autres péasités d'une sévérité révoltante. Cotte acousation injuste fit échour es candidature, sur étals ; généraux, ot il publis à cotte ecc sion un curioux. Mémoire eus public et de l'ormée sur les opérations du conseil de guerre.

Il s'essaya aussi, dans l'art dramatique e sa tragédie de Connétable de Bourbon, qui parut en 1775, et iqui ensitu un vif enthousianne à la letture, n'ent antent succès à la représentation sur le théètre de la cour à Vermilles. Deur autres tragédies de lai, La Mort des Gracques, et Anne de Boulen, ne, furent point jonées et n'ont été imprinces qu'après as mort. On mi doit encorades Éleges che Catinet, du chancelier da L'Hospital, durroi de Prusse, de M^{no} de l'Espinasse. Le Traité de la Force publique int le demier ouvrage qu'il publis. Sa veuve fit paraître aes. Voyage en Allemagne, en Suisse et, en França. En, 1286 l'Accidente Française lui avait ouvert ses porten; il succèdi à Thomas. Son discours de réception fit grand bruit dans certains cercles, mais pas au delà. It eut, au reste, de brilants succès près des femmes : en connaît ses relations avec Mile, de l'Espinasse, qui lui écrivait : « Mon ami, je souffre, je rous aime et je vous attends. » M^{mos} de Stal nous a laissé de lui un élage, qui fine le panégyrique. Il nouvrit à Paris, à quarante-sept aus, le 6 mai 1790, m s'écriant dans le délire de la fièvre : « Ma conscience si pure, ils me rendront justice. »

GUIBRAY (Foire de). Elle se tient dans l'un des fabourgs de la petite ville de Falaise. Elle fut fondée se onzième siècle, par Robert, duc de Normandie. Il l'avait établie au bas des remparts prème de Falaise; Guillaums la Bâtard la trabsféra dans lès champs avoisinant l'église de Guibray, deveaus avec la suite des temps l'un des faubourg de Falaise, et c'est là encore qu'elle se tient aujourd'hui. Les opérations en ont lieu quinze jours après celle de la foire de Baucaire. Le déballage des marchandises a lieu dès le 13 août, et la vente en gros commence aussitôt. Les opérations de détail, qui constituent la foire proprement dite, s'ouvrent le 15 août, par une procession solennelle sortie de

l'église de Guibray, et qui par court les principales rues occupées par les marchands. Le maire et le conseil municipal la suivent. Sa rentrée à l'église est le signal de l'ouverture de la foire véritable, et le jour même, à cinq heures après midi, on peut déjà commencer à enlever les marchandises achetées. Cette vente de détail n'a guère lieu que pour le commerce des nouveautés. Il est rare que les affaires en gros, commencées des le 18; ne soient pas toutes terminées au plus tard le 18. Les livraisons de marchandises et les règleidente de compte ont lieu dans les jours qui suivent. Le 24, toutes les opérations doivent être terminées. Le 25 les payements s'effectuent, et le 26 les protêts. Le tribunal de commerce, la justice de paix et la mairie, qui depuis le 16 étalent venus s'établir par extraordinaire dans le fau-bourg de Guibray, rentrent le 25 an ville ; et les rues de la (oire, ainsi que les champs veisins, redeviennent aussi dé-serts, aussi trietes qu'ils étaient animés et beuyants les jours 19 mg - pr 8 , ₹, . i . précédents.

La foire de Guibray est pour les ma-mactures du nord et du nord-ouest de la France ce que et le de Beauca i se est pour celles du midi. Année commune, il se fait à la foire de Guibray de 15 à 16 millions d'affaires; les rouenneries et les cuirs y out la plus belle past, environ 1,500,000 francs, les draps, les flanciles, les batirtés, l'épicetie, la quincaillerie, l'indige, les hois de teinture, la bonneterie, les velours, la inercerie, les soieries, les nouveautes, les toiles, etc., etc., viennent après. Les opérations de la foire de Guibray coincident avec une foire aux thevaux et aux bestiaux qui commence une semaine suparavant et dont en évalue l'Impotance à 1,800,000 francs;

GUICCIARDINI (Fa.Accesco), dont nous evens fait Guickardin, maquit à Florence, le 6 mars 1482, de l'une des plus anciennes et des plus nobles families de cette république. La nature le doua d'un esprit vis et pénétrant, d'une mémoire heureuse, d'une grand courage uni à beausoup de sang-froid, et d'ene constitution rubuste. Une excellente éducation littéraire développa en lui le don de l'éloquence, qu'il avait reçu de la nature; enfin, la gravité, le sévérité mième de son caractère le disposèrent de boune heure au maniement des affaires d'État. Dès l'âge de seize ans il commença à Florence l'étude du droit civil, qu'il alla suivre a Ferrare, et ensuite à Padone. Il y fit de si grands pro-grès, qu'étant retourné à Florence en 1505, la Seigneurie le chargea d'expliquer les Institutes de Justinien, quoiqu'il ii ent que vingt-trois ans et qu'il ne fût pas encore reçu docteur. Il obtint ce grade la même année; mais bientôt, eunuvé de l'enseignement public, il se livra tout entier aux exercices du barreau. Sa réputation engages le gouvernement de Florence à lui confier plusieurs missions importantes, puis une ambassade à la cour de Ferdinand le Calhorique, dont il sut gagner les bonnes graces. A la fin de 1815. il fut choisi pour aller à Cortone recevoir, au nom de la république, le pape Léon X, qui vensit faire, avec tout le faste d'un sonverain et d'un Médicis, son entrée à Florence.

Juste appréciateur du mérite, le pontife distingua Guicciardini, le nomma avocat consisterial, Pappela à Rome, le fit gouverneur de Modène et de Reggio, et bientôt après commisseire général de l'armée pontificale. Léon X vensit d'ajouter à ces saveurs le gouvernement de Parme; lorsqu'il mourut. Guicciardini acquit beaucoup de gloire à la défense de cette ville, assiégée par les Prançais. Adrien VI le confirma dans tous ses emplois ; Clément VII fit plus : Il le nomma d'abord gouverneur de toute la Romagne, où il fonda des établissements utiles, et devint en peu de temps l'idole de tous les partis. Quand la guerre eut définitivement éclaté entre le saint-siège et l'empereur, Clément le créa lieutenant général de l'armée romaine. Le mauvais succès de cette guerre ne peut être imputé à Guicciardini, mi y déploya ses talents et son activité ordinaires.

À la mort de ce pontise, Guicciardini, qui servait non l'Églisé, mais les Médicis, se refusa aux offres de Paul III, et se retira à Florence, amprès du duc Alexandre. Ses con-

seils modérèrent souvent la prodigalité et l'ambition de ce prince, qui le regardait compre son père. Alexandre ayant été assassiné en 1536, les Florentins penchaient pour le gouvernement népublicain. Guicciardini fut presque le seul qui se déclara en faveur du gouvernement monarchique. Son éloquence l'emporta, et Cosme de Médicis sut preclamé. N'ayant pas obtenu dans les affaires la part qu'il s'attendait à y prendre, il se retira, en 1539, dans sa délicieuse cam-pagne d'Aratri, Mais à peine y avait-il passé un an qu'il mourut, le 17 mai 1540, âgé de cinquante-huit ans. Il s'était marié, en 1505, avec une dame de l'illustre famille, des Salniati, dont il eut sept filles. Charles-Quint l'honora d'une bienveillance particulière : les courtisans de ce prince se plaignant de ce qu'il leur refusait audience, tandis qu'il s'entretenait avec lui pendant des beures entières ; « Dans un instant, leur répondit-il, je puis créer cent grands d'Espagne, mais dans cent ans je ne saurais faire un Guicciardini. »

Le rôle qu'il joue dans les affaires de son siècle suffirait pour transmettre sa mémoire à la postérité, mais c'est surtout comme historien qu'il a rendu son nom immortel. Il n'arait songé, dans le principe, qu'à écrire sa propre histoire, ou les mémoires de sa vie. Nardi lui suggéra l'idée plus grande de transmettre à la postérité tout ce qui de son temps s'était passé en Italia. Il travaillait à ca grand ouvrage depuis plusieurs années, lorsqu'il se retira des affaires. On lui a souvent reproché la prolivité de ses récits. Quolques événements occupent, il est vrai, dans la narration générale, une étendue excessive et disproportionnée : la guerre de Pise, par exemple. On a critiqué aussi l'emploi trop fréquent et l'étendue invraisemblable des harangues qu'il, met dans la bouche ide ses personnages : pentêtre ce défaut doit-il être attribué au siècle ou il écrivait. La meilleure édition de sen Istoria d'Italia est celle qu'en a donnée Rosini (10 vol., Pise, 1819). O. GUICCIOLI (Comtesse). Voyez Byson. Ose DE BRADL

GUICHARDIN. Voyez GUICCIARDINI.

GUICHE (Ducs de). Voyes GRAMONT.

GUICHET, pelite porte pratiquée dans une autre, plus grande, et quelquesois à côté. On n'en voit guère qu'aux portes des places fortes, des forts, des châteaux et surtout

A Paris, on nomme guichets du Louvre les arcades de ce palais qui servent de passage aux voitures et aux piétons.

On appelle aussi guichet une petite ouverture, ou fenêtre, pratiquée dans une porte, et par laquelle ou peut parier à quelqu'un, on lui faire passer quelque chose, sans être obligé d'ouvrir la porte. Il y en a beaucoup dans les prisons, où ils sont ordinairement grillés quand ils n'ont pour usage que de servir à la transmission de la parole. Esre pris au guichet se dit figurément d'un homme arrêté au moment où il va s'évader.

En termes d'hydraulique, on appelle guichets des ouvertures pratiquées dans les grandes portes et vanues des écluses, pour introduire l'eau dans les petits bassins et y mettre à flot les navires qu'on y a radouhés. Ces guichets se ferment avec de petites vannes, qu'on lève et baisse à l'aide de crics, attachés sur l'entretoise supérieure.

Le guichetier est un valet de prison, qui ouvre et ferme les guichets, et à qui l'on confie la garde des prisonniers.

GUIDAL (MAXIMILIEN-JOSEPH), général de brigade, lusillé le 29 octobre 1812, dans la plaine de Grenelle, pour l' part qu'il avait prise, avec Lahocie, à la fameuse conspiration du général Malet, était né à Grasse, en 1755. Entré de boune heure au service comme simple soldat, il parvint, grace au mouvement de 1789, aux épaulettes étoilées. D'un caractère altier et violent, il ent avec plusieurs ministres de la guerre de nombreux démélés, par suite desquels on le mit à demi-solde. Enfin, son peu de ménagement dans l'expression de la haine profonde qu'il avait vouée à l'empereur, le fit arrêter par mesure de haute police et jeter à la Force. C'est dans cette prison qu'il lit la connaissance du général Malet, détenu à peu près pour les mêmes motifs. C'est aussi à la l'orce que celni-ci vint le prendre, le 24 octobre 1812, a ciaq beures du matin, en vertu d'un faux ordre, pour en faire son second dans l'échauffourée à jamais célèbre à laquelle son nom est resté attaché. Enfin, c'est à la l'orce que, trois beures après, il conduisait et enfermait lui-même le préfet de police en personne, surpris dans son sommeil, M. Pas qu'i er, lequel crut naïvement à la mort de l'empereur, dont le bruit, hardiment répandu par les conspirateurs, avait eu pour résultat de leur donner le pouvoir pendant quelques beures. On sait que la présence d'esprit et la fermeté du général Hullin, commandant de Paris, firent échouer le complot au moment où tout semblait déjà consommé. Traduits devant une commission militaire, les conjurés furent condamnés à mort cinq jours après, et immédiatement exécutés. Le général Guidai marcha au supplice en vouant à l'exécration publique Napoléon et son système.

GUIDE. Il est des circonstances, physiques et morales, où l'homme, entrant pour la première fois dans des voies inconnues, court le danger de s'égarer et de périr. Un secours étranger lui est alors nécessaire : celui qui le lui donne s'appelle guide. Soit qu'il éclaire de son expérience les passions humaines, soit que, remplissant une mission moins élevée peut-être, il se borne à le conduire par la main dans des lieux nouveaux pour lui, dans des sentiers escarpés et coupés de précipices, le guide n'en a pas moins droit à sa reconnaissance. Nous ne parlerons ici ni du guide moral, dont tout le monde comprend la nécessité, ni des écrits divers, publiés sous ce titre, nous inspirant dans nos travaux, nos actions, nous donnant des conseils sur la manière d'accomplir certains devoirs, des instructions sur un art, des renseignements sur un pays, jusqu'au guide-dne populaire et naif, ni de ces guides des Pyrénées, des Alpes, qui, un long bâton ferré à la main, font métier de partager les courses périlleuses et les longues explorations des voyageurs. Chacun a pu apprécier les dangers qu'ils courent. En temps de guerre, les troupes emploient à les conduire des hommes élevés dans les localités qu'elles parcourent; ces hommes portent aussi le nom de guides. Tant que l'armée opère sur la frontière, elle en trouve d'excellents dans les douaniers, les contrebandiers et la gendarmerie locale. En avançant dans un pays ennemi, il est plus difficile d'en trouver ; généralement il ne faut se fler que très-médiocrement à eux; on doit prendre des précautions pour qu'ils ne puissent s'enfuir.

Dans la théorie militaire, on appelle guides les hommes sur lesquels les autres doivent régler leurs mouvements et leurs alignements dans les évolutions : guides généraux, guide à droite, guide à gauche.

Le général Bonaparte, ayant failli être enlevé, le 30 mai 1796, par des coureurs ennemis, qui pénétrèrent dans le bourg de Valeggio, sentit la nécessité d'avoir une garde d'hommes à cheval, chargée spécialement de veiller à la sûreté de sa personne. Ce corps, auquel, par déférence pour le Directoire, il donna le nom de guides, sut immédiatement organisé par Bessières, alors simple ches d'escadron, et devint plus tard le noyau du beau régiment des chasseurs à cheval de la garde impériale. Les guides reparurent avec la république de 1848, lors de la formation de l'armée des Alpes, mais autant l'uniforme des guides de l'empereur avait été brillant, autant celui des nouveaux guides (bleu foncé et lie de vin) fut sombre et triste. Dans le principe, on ne devait recruter ce corps, formant un seul escadron, que parmi des hommes parlant au moins une langue étrangère. On se relacha bientôt de cette condition obligatoire, et le neveu de l'empereur, arrivant au pouvoir, porta cet escadron à un régiment, qu'il revêtit du brillant uniforme des guides du premier empire, et qu'il a incor-poré dans la nouvelle garde impériale lors de sa formation. L'obligation imposée aux candidats de posséder au moins une langue étrangère était depuis longtemps tombée en dé-

: Du reste, elle n'était pas inusitée dans ce corps : le 12

vendémiaire an xII, un arrêté des consuls avait presert le formation d'une compagnie de guides-interprètes, qui devait être employée près de l'armée d'Angieterre : il faliai, pour obtenir la faveur d'en faire partie, quelle que fut la nationalité du postulant, qu'il parlât et traduisit l'anglais, qu'il eût habité l'Angleterre et qu'il en commêt la topographie.

Les guides d'un cheval consistent en une espèce de rèse en cuir, attachée à la bride d'un cheval attelé, et servant à le guider. Payer les guides, payer les guides doubles, c'est payer au postillon qui nous conduit le droit prescrit pour chaque poste ou le droit double.

GUIDE (Gumo RENI, plus connu sous le nom da), peintre célèbre de l'école bolonaise, naquit à Bologne, le novembre 1575. De bonne heure on devina ce qu'il devait être plus tard. Son père, Daniele Rem, musicien distingué, voulait lui enseigner la musique; tous ses efforts n'about-rent qu'à un faible résultat, mais il n'en fut pas de même à l'égard du dessin. Denys Calvaert, peintre flamani, qui lui donnaît des leçons, fut bientôt surpassé par son élève. La supériorité d'Annibal Carrache sur son premier mattre le frappa; il voulut suivre les leçons d'Annibal, et peu de temps après il avait mis de côté la manière flamande et la couleur sombre qu'il avait empruntée su Caravage, pour suivre l'école de son nouveau malire Orphée et Eurydice sut le sujet du premier tableau, qui attira à son auteur des félicitations générales. Le Guide voulut mériter encore de nouvelles louanges, et pour les acmérir il sa mit à peindre à fresque, Après un travail opiniatre, il parvint à établir d'une manière incontestée sa réputation, qui ne tarda pas à se répandre jusqu'à Rome. Encouragé par ses nombreux succès, et désireux de visiter le sanctuaire des arts, il partit pour aller visiter Annibal Carrache, qui travaillait à la galerie Farnèse. Son mattre le présenta à Josépin, au Pomerancio et à Gaspard Cilio, qui accréditèrent à Rome la réputation du Guide, en opposition à celle du Caravage, leur mortel ennerai. De la cette lutte incessante qui ne se termina qu'à la mort des antagonistes. Timide et faible, le Guide répondait à peine aux insultes et aux provocations du furieux Caravage, qui se faisait des partisans parmi les gens timorés, qu'il menacait de son épée s'ils refusaient de l'admirer. Josépin employa son influence, qui était grande, à faire supplanter le Caravage. Ce dernier avait ébauché, pour le cardinal Borghèse, le Martyre de saint Pierre : le tableau fut retiré de ses mains pour être continué par le Guide, à la condition cependant qu'il le terminerait à la manière de cetai qui l'avait commencé.

Dans la suite, ceux-là même qui l'avaient protégé se repentirent de leur conduite; ils se reprochèrent d'avoir donné l'essor à un talent qu'ils craignaient de voir les éclipser tous. Ses ennemis déployèrent toute la ruse imaginable pour l'empêclier de recevoir les sommes qu'on lui devait pour ses peintures. Le trésorier du pape, gagné par eux, lui suscita mille contrariétés. Le Guide, humillé et irrité en même temps, quitta secrètement Rome, et partit pour Bologne. Le pape Paul V, ayant appris le départ du peintre, blama sévèrement ceux qui l'avaient laissé partir, et il envoya sur - le - champ son nonce auprès de lui avec l'ordre formel de le ramener. Ce ne fut qu'après de vives instances qu'il consentit à revenir à Rome. Le pape le reçut avec beaucoup d'égards, et le chargea d'importants travaux, entre autres du soin de décorer la chapelle de Monte Cavallo, Aussitôt ses engagements remplis, il quitta Rome de neuveau pour retourner dans sa ville natale : là du moins il n'avait pas à redouter la jalousie de ses ennemis. C'est à cette époque qu'il fit ses tableaux les plus remarquables.

Le Guide peignait avec une étonnante facilité : on dit que plus de deux cents tableaux de grande dimension soal sortis de son atelier. Le détail de toutes ces pointures serait trop loug. Nous nous bornerons à indiquer les principales compositions : Les Travaux d'Hercule, La Toilette de Vénus, L'Enlèvement d'Europe, Les Grdces couronnant Vénus, Une Vierge, L'Annonciation, Le Massacre des Innocents, Saint Michel, Le Martyre de saint André, etc. Il amassa une belle fortune, mais une funeste passion eut bientôt englouti tout l'or qu'il avait gagné : il joua avec une estroyable frénésie. Nous possédons au musée du Louvre un grand nombre de toiles de cet artiste. Les plus remarquables sont : David vainqueur de Goliath, Hercule tuant l'hydre de Lerne, Le Combat d'Hercule et d'Achélous, L'Enlèvement d'Hélène, Le Centaure Nessus enlevant Déjanire, etc. Le Guide, ruiné en peu de temps, voulut satisfaire à ses désirs et à ses besoins par le produit de ses peintures. C'est à cette insatiable soif de l'or qu'il faut attribuer la prostitution qu'il fit de son pinceau. Des peintures sans mérite sortaient en soule de ses mains pour être ensuite vendues à vil prix. Cette manière d'agir lui attira la désaveur de ceux qui l'avaient le plus admiré. Sa position devint affreuse. Pour surcrott de malheur, il tomba malade, et mourut, le 18 août 1652, à l'âge de soixante sept-ans, accablé de chagrin et de misère. S. VALMONT. GUIDI (TORBASO). Voyes MASACCIO.

GUIDON. Ce mot, dont la terminaison trahit l'origine et accuse l'augmentatif méridional, vient du simple ou primitif guida, mot italien qui se prenait dans le sens d'enseigne. L'apparition du terme et de ce qu'il représente se rattache à une époque mémorable, celle de l'abandon du pennon, de l'abolition des bannières, et du triomphe obtenu sur la féodalité par les troupes à cadre permanent et royal. Il n'y eut d'abord sur ce pied que de la cavalerie. Cette dénomination sut donnée, vers le milieu du quinzième siècle, à l'étendard de la gendarmerie, plus tard à ceux des régiments de dragons. Elle cessa d'être employée en 1791, redevint à la mode en 1815, et fut supprimée l'année suivante. Longtemps la forme et la couleur du guidon furent arbitraires, capricieuses, changeantes. Au dix-huitième siècle elle ne s'appliquait plus qu'à un étendard, plus long que large, fendu par le bout, les deux pointes arrondies, etc. Dernièrement on appelait encore guidons, dans l'infanterie française, de petits drapeaux carrés, dont le

sous prélexte de servir anx alignements.

Dans la marine, le guidon est une banderole, plus courte et plus large que la flamme, fendue à son extrémité, et servant à faire des signaux (voyez Connerra).

manche entrait dans le canon du fusil d'un sous-officier,

De même que le nom d'une arme devenait jadis le nom du guerrier qui s'en servait, de même le nom des enseignes devenait souvent le nom des troupes qui s'y ralliaient : ainsi on a appelé bandes, enseignes, guidons, des troupes au milieu desquelles flottaient ces insignes. Gai Bardin.

GUIDO RENI. Voyes Guide (Le).

GUIENNE. Ce nom est vraisemblablement une corruption de celui d'Aquitaine: il ne commença à s'introduire qu'à l'époque où saint Louis rendit au roi d'Angleterre, par le traité de 1259, les duchés réunis de Gascogne et d'Aquitaine, et même, suivant Longuereu, qu'au commencement du quatorzième siècle. En 1302 les troupes de Philippe le Bel envabirent la Guienne, où il ne resta qu'un petit nombre de villes au pouvoir des rois d'Angleterre; mais on fit encore la paix, et les Anglais rentrèrent de nouveau en possession de tout le duché. Les guerres se renouvelèrent au temps de Charles IV, et ce prince s'empara encore de tout le pays, excepté de Bordeaux. Le traité de Brétigny, en 1360, céda à É dou and III la possession de la Gulenne en toute sou-veraineté. Édouard érigea en 1362 le duché de Guienne en principauté, en lavent du prince de Galles. La Guienne comprenait alors le Poitou, la Saintonge, l'Agénais, le Périgord, le Limousin, le Quercy, le Bigorre, la terre de Jaure, l'Angoumois, le Rouergue, les villes de Dax et de Saint-Sever, et la Gascogne. L'administration du prince Noir mécontenta les seigneurs de Guienne, qui portèrent leurs plaintes au roi de France Charles V. Les élats généraux de 1309 décidèrent que les Anglais n'ayant pas observé plusieurs des

articles du traité, on n'était pas lié à leur égard. On reçut l'appel des seigneurs, on conclut avec eux un traité secret; les lettres d'appel furent signifiées à Edouard, et en peu de temps D u guescl in soumettait toute la Guienne, à l'exception de Bordeaux et de Bayonne. Cette conquête, du reste, fut de peu de durée; la Guienne préférait la domination des Anglais à celle des Français, qui se montraient toujours hostiles aux institutions municipales. Les factions rivales des princes, sous Charles VI, désolèrent aussi la Guienne; ce fut même aux partisans gascons du comte d'Arm agnac, leau-père du duc d'Oriéans, que la faction de ce prince emprunts son nom.

Les généraux de Charles VII eatrèrent dans la Guienne, et s'emparèrent, l'an 1451, des châteaux forts de Blaye, de Bourg et de Fronsac; Bordeaux ouvrit ses portes à Duno is Les Anglais l'année suivante tentèrent de regagner le terrain perdu : ils rentrèrent dans Bordeaux, mais vaincus à la bataille de Castillon, l'an 1453, la Guienne fat définitivement perdue pour œux. Ils la possédaient depuis trois cents ans.

Louis XI la donna en apanage à son frère; mais les seigneurs gascons qui avaient pris part à la ligue du bien public, les Armagnac, les Albret, conspirèrent bientôt avec lui pour recouvrer l'indépendance de la province. On connaît la répression terrible et la vangeance du roi Louis.

La réforme y compta bientôt de nombreux partisans. En 1548 l'établissement de la gabelle fit éclater en Guienne une révolte terrible. Les religionnaires, favorisés par le mécontentement général, conçurent alors le projet d'arracher toute la province au roi et d'en former un État républicain et indépendant. Commandés par Duras , ils bloquaient déja étroltement Bordeaux , lorsque Montiue la délivra. Le sanglantes exécutions qu'il ordonna et sa victoire du Vei-en-Périgord assurèrent le triomphe des catholiques. En 1567 la guerre civile s'y ralluma dans toute son horreur; les divisions de Montine et de Danville empêchèrent les royalistes de profiter de leurs avantages. Mais le parti huguenot s'accrut considérablement après la Saint-Barthélemy. A la mort de Henri III, la Guienne fut une des provinces qui reconnurent les premières le roi de Navarre pour son successeur. Cependant, un certain nombre de villes tinrent lontemps encore pour la ligue. L'histoire particulière de la Guienne se confond dès lors avec l'histoire générale de la France; et il n'est plus question de cette province que comme gouvernement militaire.

A la révolution, ce gouvernement comprenait la Guienne propre ou Bordelais, le Bazadois, le Périgord, le Quercy, B Rouergue et l'Agénais, qui étaient pays de Guienne; les Landes, la Chalone, le Condomois, l'Armagnac, le Bigorre, le Comminge, le Conserans, le Labour et le vicomté de Soule, qui étaient pays de Gascogne : il avait Bordeaux pour chef-lieu. Sous le rapport de l'administration financière, le gouvernement de Guienne et de Gascogne se divisait en deux généralités, généralité d'Auch pour la Gascogne, et généralité de Bordeaux pour la Guienne. La généralité de Guienne, comprenait dix élections, savoir, Bordeaux, Lesparre, Libourne, Fronsac, Bourg, Blaye, Agen, Condom, Bazas et Périgueux. La généralité de Bordeaux était rédimée de gabelles, exempte des aides proprement dits et de droits sur la marque des fers, et les travaux des chemins s'y faisaient principalement par corvées. La Guienne était pays de droit écrit, c'est-à-dire régie par le droit romain et par les ordonnances des rois. Le parlement de Bordeaux, appelé anssi parlement de Guienne, datait du milieu du quinzième siècle : il fut confirmé par lettres patentes du 12 juin 1462. Il est dit dans ces lettres que le parlement de Bordeaux n'est pas sculement institué pour cette ville, mais aussi pour les pays et sénéchaussées de Gascogne, d'Aquitaine, des Landes, d'Agénais, de Bazadois, de Périgord, de Limousin; et telle était à peu près l'étendue de son ressort au moment de la révolution, c'est-à-dire que ce ressort répondait à celui du gouvernement militaire de la Guienne.

La Guienne forme aujourd'hui les départements de l'Avey-

ron, de la Dordogne, du Gers, de la Gironde, des Landes, du Lot, du Lot-et-Garonne et des Hautes-Pyránées.

GUIENNE (JACQUES III DE CRÉQUI, dit le maréchal

na). Vogez Casou.
GUIGNES (Joseph na), né à Pontoise, le 19 octobre 1721, mort à Paris, le 19 mars 1600, fut le plus savant orientaliste français de son temps. Elève de Fourmont, il posseda en peu d'années les divers idiomes de l'Orient, et surtout la langue chinoise. Fourmont étant mort en 1745, de Guignes lui auccèda dans la place de secrétaire interprête des langues orientales à la Bibliothèque du roi. Il s'illustra si rapide par les nombreux écrits qu'il publia sor l'Asic, qu'il devint successivement, en 1752, membre de la Société rayale; en 1753. membre de l'académie des Inscriptions, censeur royal et. l'un des rédactours du Journal des Savants ; en 1757, professeur de langue syriaque an Collège rayal, dont la chaire était vacante depuis la mort de Jauli ; en 1760, garde des antiques du Louvre et pensiopnaire de l'Académie des Inecriptions et Belles Lettres; en 1773, et en 1785, membre du comité établi dans son sein pour la publication des Notices et des Manuscrits.

Les ouvrages nombreux qu'il a publiés, fort remarquables d'ailleurs pour une époque ou aucun Européen n'avait en core étudié le sanskrit, sont aujourd'hui bian en arrière des connaissances des orientalistes. Le meilleur est son Mistoire générale des Huns, Turcs, Moyols et autres, Tartares occidentaux (5 vol. in-4°). De Guignes s'était imaginé que les caractères chinois n'étaient que des espèces de monogrammes, formés de trois lettres phéniciennes, A l'aide de ca paradoze acientifique, qui déjà attaquait la haute antiquité des Chinois , il alla encore plus loin , et s'efforça de prouver que les princes chinois nomunis dans les annales de cet euuire n'étaient antres que des rois d'Égypts. Deux homenes s'élevèrent contre ca système, de Paw et Deshauterayes. De Guignes réplique; mais ses réponses furent plus brillantes et plus spécieuses que satides.

Son fils, Chrétien-Louis-Joseph na Guignes, né à Paris, en 1759, mort dans cette ville, en 1845, cultiva aussi les langues orientales. Il avait été , en 1784 , chargé d'affaires de France en Chine et cossul à Canton. On a de lui un Voyage à Pékin, Manille et l'Ile de Rrance (Paris, 1868, 3 vol. in-8°, avec alles). Il a édité en outre, par ordre de l'empereur Napoléon, un Dictionnaire chinois, français et latin, du père Basile de Glemona (Paris, 1813, grand in-folio).

G.-L. DOMERN DE RIGHZI.

GUIGNIER. Vouez CERISIER.

GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT (REMÉCHASSES), le Corneille du boulevard, naquit en 1773, à Nancy, d'un père ancien major du reval-Roussillon, très-infatué de sa très-contestable et, en tous cas, trèt-récente noblesse. La place d'un pereil homme en 1791 était merquée d'avance à l'armée de Condé, et son fils l'y suivit. Mais dès 1786 colui-ci rentrait en France et se mariait, à vingt ans, sans trop savoir comment donner du pais à sa compagne. Nécessité, dit-on, est mère de l'industrie; il se mit à peindre des éventails, en attendant qu'il lui fêt pessible de tiser parti de l'éducation très-littéraine et très complète d'ailleurs qu'il avait reque. Les abords du théâtre lui parurent entourés de moins de difficultés que ceux du journalisme, et en 1797 il écrivit sa première pièce, Sélice, ou le nègre généreux, qu'il vendit 600 france. Une this le premier pas faity il ne s'arrêta plus, et dans l'espace de trente-huit ans ne donne pas moins de cent vingt comédies, vaudevilles, drames, mélodrames, dont la plus grande partie surent jusqu'à cent représentations consecutives et même davantage. On voit que, ben an mai an, motre homme enfantait régulièrement un chef-d'œuvre tous les trois mois, et cela seul, toujours seul, sans le concours d'aucun collaborateur! Une fabrication aussi active a quelque chose de prodigicux, surtout quand on songe qu'une bonne partie de son temps était absorbée d'une part par des functions administratives, de l'autre par les préoccupations

d'une direction thétitrale. Il y eut même un instant où il eut deux troupes de comédiens à régimenter à la fois!

Entré de bonne heure dans l'administration des don et de l'enregistrement, Guilbert de Pixérécourt y était parvons de grade en grade jusqu'à ceisi de chef de dividion, ce maréchalat administratif. Puis vint un moment bu l'anteur de tant de pièces applaudies parut aux propriétaires du thétire de l'Ambigu, les héritiers en ayante droit du célèbre Audinot, l'homme prédestiné à assuret le succès de four propriété commune. On le supplie donc d'accepter la direction de l'Ambiga-Comique; il se laisse faire, et les affaires des demaines et de l'enregistrement n'allèrent pas plus mai. Puis, vers 1825, to duc d'Aumont, gentilhomme, per quir tier, de la chambre de S. M., chargé, en cette qualité, de présider aux destinées des artistes de l'Opéra-Comique, fatigné des cabales par lesquelles ce tripot dramatique était inse nment troublé, confia ses pleins pouvoirs à Guilhert de Pixérécourt, dont la direction dura près de cinq aus. Cest justice encore de reconnaître que l'histoire du thétère Beydeau offre peu d'époques dont la prospérité soit comparable à celle dont il jouit sous le sègne de l'autocrate de l'Atabigu. Évidemment c'était une cervelle bien organisés étie lodle de l'homme qui savait ainsi faire marcher de front tant de besognes différentes.

Jusqu'à présent il semble que nous avons mis une certaine affectation à me parier que du savoir faire administratif de Guilliert de Pixérécourt ; on pourrait en conclure que nous contestons la valeur littéraire de l'auteur de Cœline, ou l'enfant du mystère (1800); du Pèlerin Blanc (1801); de L'Homme à trois visages (1801); de La Femme à deux maris (1892); des Mines de Pologne (1863); de Tébéli (1893); des Maures d'Espagne (1804); de La Forferesse du Danube (1805); de Robinson Crusoé (1806); de La Rose Blanche et la Rose Rouge (1809); de Marguerite d'Anjou (1810); des Ruines de Babylone (1810); da Chien de Mentargis (1814); de Charles le Téméraire (1814); de Christophe Colomb (1815); du Monastère abandonné (1816); de La Filledel Extlé (1819); de Valentine (1820); de L'Évasion de MarioStuart (1821); de La Tête de Mort (1827); de *Eatude* (1884); de Bijou (1835); etc., etc., etc., etc., etc., Dieu nous garde d'un parell blasphème! Nous pensons, au contraire, très-sincèrement que Guilbert de Pixéréseurt p'avait ni plus ni moins de talent que les plus buppés d'entre les fournisseurs privilégiée actuels des théatres du boqleverd. La forme sans doute a vieilli chez lui, la déclamation predigne moins aujourd'hui les épithètes et les redosder ces; mais les sicolles n'ont pas varié, et dans l'art de les manier Guilliert de Pixérécourt reste un mattre accempli, qu'on aura de la peine à 'égaler et qu'on ne surpassera jamais.« Il avait, a dit de hai Jules Janin, une theon d'armaer son bane de gazon, de idisposer sa forêt de vieux chènes, de préparer son klosque, qui faisait que bon gré mal gré, dès que la toite était tevée, en regardait, on s'inquiétait, en était attentif. Il avait de petites ressources sans ombre, qu'il disposait à merreille : le tictac du moulin. un rayen de la lune, une amorce mai brûlée; un pont qui croulait à propos, un cri inattendu, un gémissement du vent. des riens, des misères... Mais ces riens remplissaleut la scène d'un frisson insitendu. Je sais très-bien que tout cale n'est pas de la poésie, qu'un bon vers, parti de l'âme, vaut cest millions de fois mieux que toutes ces surprises; mais je sais aussi qu'à défaut de poésie, on est encore trop hicureux de trouver ces curieux arrangements d'une imagination qui n'est jameis en défaut.»

D'après ce que nous avons dit plus haut, ou me were pas étonné d'apprendre que Guilbert de Pinérécourt est acquis une belle et honorable fortune. Il en faisait d'usage le plus digne, et, à force de soins et de recherches, il était parvenu à former l'une des plus curienses collections de livres dont les bibliographes aient conservé le souvenir. C'était tout à sait la bibliothèque d'un homme de goût et de savoir. L'incondie du théâtre de la Gallé, en 1835, à l'époque où il en était directeur, iui fit perdre une partie notable de sa fortune. Alors il comprit que l'heure fatale de la vetraite avait sonnépour lui. Bijous, son deraier ouvrage, n'avait eu qu'un ences médiocre. Des rivanx plus jeunes, plus steries, lui disputaient les applaudissements de la foule. Il se résigna philosophiquement à son sort. A l'instar de Charies quint, qui de son vivant même voulut assister à ses obsèques, ilsuivit les vacations de la vente de sa célèbre bibliothèque, dont les amateurs se disputèrent les trésors sons le seu des enchères : ce aublime sacrifice accompli, il dit un dernier adieu à l'ayang, et alla, en 1836, sexéfugier au sein de sa famille, à Nancy, où il publia, de 1841 à 1843, 4 volumes d'août 1844.

d'août 1846. GUILD, vieux mot aanou aignifiant confréctes assectation. La loi saxonne exigenit de tout homme libre arrivé à l'age de quatorze ans qu'il fouruit eaution comme quoi it garderaif la paix publique ou en eastale contravention; payerait les amendes et indemnités prononcées contre lui-C'est nour obeir à cette prescription de la lei que des asseciations, des confréries, des guilds se formitient entre voisins, à l'effet de répondre les uns pour les autres, et de s'engagerà livres le délinquant, ou bien, à défaut, à payer à la partie lésée l'indemnitérà laquelle elle aurait droit. Telle est l'origine des gerilds est corporations existant encere aujeurd hui en Angleterre, dans un certain mombre de villes; parmi les artisas ou petits marchands. Elles exercent une grande infuence sur les élections anglaises, et aussi sur les administrations municipales. Il y a en effet des villes et des bouege on le droit d'élection appartient aux seuls membres des guilds, dans lesquelles on est admis soit par apprentis soit par achat. C'est ce dernier mode qu'emploient les Individus qui sans appartenir à une industrie quelconque, veuent cependant s'essurer plu droit de 1040 inhérent au titre de membre de ces corporations. Le mot guild, en raison nième de son origine, a droit de cité dans presque toutes les contrées où les populations out du sang germanique dans

Ce terme est également employé en Russie pour étéigner les trois classes de marchands. Dans ce pays en éffet les marchands sont partagés en trois classes distinctes, d'après la quotité de la contribution qu'ils ont à payer au fisé. Les marchands de la première gittle répendent à ce que l'on entend chet nous par l'expression de notables commercants.

GUILDER. Voges FLORER.

GUILDHALL. C'est ainsi qu'on appelle l'hétel de ville de Londres, et comme on peut voir à l'article Gerne, ce mot, d'après sun étymologie, signifie littéralement suite de lu corperation. Construit pour la prentière fois en 1411, au incendie détruisib@sildhall presque complétement en 1669; alors on les mbâtit, mais ce ne fut qu'en 1789 que la façaite en fut achevée.

La grande salle de cel édifine, retrarqueble par l'étendue le ses proportions (51 mètres de longueur sur 16 mètres 32 centimètres de largeur et 18 mètres 68 centimètres difériration), peut contenir de six à sept mille personnes; C'est à qu'ont lieu les élections parlementaires et municipales et outes les réunions autorisées par le corps des aldermens; l'est là aussi que la ville de Londres donne ses fêtes, seu als, et surtout ses repàs valiment homériques, dont les ournaux ne insuquent jàmeis de poblier le formidable metro. Éfection du lord-maire, la réception du souversin, ou iten de que que étranger de distinction considéré comme liote de la cité, sont d'ordinaire l'occasion de ces festins en fera une idée du luxe qu'y déploie is cité de Londres, eprésentée par est aldermen eu corps municipal, quand n saura que la carte à payer du diaer offert à Guildhall, n 1815; aux monarques de la coalition européenne, ne s'éve pas à moiss de 500,000 francs.

C'est à l'entrée de cet édifice public que se trouvent les par célèbres statues de Gog et Magog.

GUILFORD (Friederick NORTH, comte), foodateur et chancelier de l'aniversité de Corfon, né en 1761; était le treisisme file de lotd North. Il fut élevé à Oxford, et après avoir occupé un emplei dans la trésorerie, à l'époque de l'administration de son père, il fut phus turd nomme gouverneur de Ceylan. A son retour en Angleterre, il héritandu tière de son frète, le corate Guilford, et le rémplaça à la chambre haute. Le gouvernement anglais l'ayant ensuite envoyé en mission dans les lies léniennes, il conserra qui fertune et ses talents à favoriser, les efforts tentés pour révellér l'ésprit nationnal des habitants de ses dies: Après avoir délà créé vingi-neuf écoles, il réussit à triempher de tous les ubtacles et de tous les préjugés qui s'oppossient à la réalisation de sem plan favori, et à fonder à Corfor une université, qui: sut linqugorée le 13 novembre 1824, par ordre de Canning, étrique il fut nominé chanceller. Il adjoignit à l'université une bibliothèque, dont ses Méralités Brent le premigrifonds, et moures à Londres, le 14 octobre 1827. Lord Guilford, philhellène ardent, helléntete elletingné, possédalt la plus siche collection del corput voir des productions nonsculoment de l'ancionne dittérature grecque, mais encore de in littérature grocque moderne.

GUILHEN DE CASTRO. FOYES CASTRO.

GUILLAUME: Caftre vois l'Angleteire ent porté ce nom.

GUILLIAUME I", dit le Conquierant, fondateur de la dy nastie angle-novinande; cé à Palaise, en 1927, fut appelé d'abord le Bâtard, parce qu'il l'était en effet; accident dont au surplus il était lois d'etre-honteux, car il signat en toutes lettres: Wilhelmas: Nathas. Son père, Robert 1er, guerrier intrépide, et qui véent toujours dans le éctivat, s'était épris d'amour peur une de ses sujettes. Du hant du château de Palaise où ils se trouvait, le duc avaît distingué sur les hords de l'Ante la jenne: Meriève (Arlètte'), fille d'un tanneur nommé Herbert ou Vert-Pré. Gailleume fut le fruit de zeste union illégitime.

Le fils de Robert était blen jame encere, lersqu'en 1835, ce due entreprit le pèterinage de Jérmalem. Avant de partire Robert eut la prodence de faire recomatiré son fils, qui n'avait que sept ans, pour son légitime téritéer, dans une assemblée de ségneurs et de prétite qu'il avait rémis à récaup. Il le conduisit ensuite à da cour de France, pour le recommander à le prétette qu'il avait rémis à recaup. Il le conduisit ensuite à da cour de France, pour le recommander à le prétette de Henri I^T, son enterethi éteon obligé. Le duc Robert étant mort à Nicée, le 2 juillet 1635, au reteur de son pèlerinage; son fits Ghillaume, encore mineur, no fut point recomme nane contente pour son héritier. Le roir de France essaya même de profiter de la circonstance pour respaisur les Étais oblés par charlès le Simple en 1040 : il sinvahit la Normandie àvec une armée housbretsel; mais la fidélité et le courage des Romands sauvèrent Guillaume. Enfin, la betaille su Vál-des Dunes, en 1046, gagnée par Guillaume, qu'ine comptatt pes especielle, mineur aris, rétablit ses affaires. Il épouse en 1048 mathide, fille de Bandoin V, comte de Flandre. En 1845 to soi de France rentre en Romandie. Atteint par le ilus dans le Pays-de-Brab, il fut consuplétement bettu à Mortèmer ser-Etine.

Eh: 1054 Guillaume all un voyage at Londres, ob depuis le mariage d'Emmin, seur de Réhard II; avec Éthèlred (en 1002); les Norhianis jouissaient d'une grande considération et ramplicationt même des emplois éminents. L'entrevue que le dec, est avec Édouard le Confesseur décida rès-vraisemblablement, es monarque à léguer ses États à un jeune prince qui était à la fois seur parent et seu ann. Etherard mourub same postérité, le s janvier 1056. Guillaume, 'qui avait repa quelques meis auparavant, à Bonneville-suri-Touque, le serment de fidélité de Harold, comts de Wessex; seul compétiteur qu'il pût craindre au trône d'Angleterre et qui effectivement s'en empara austist qu'Edouard ent rendu l'âme; Guillaume se disposa à recueillir le magnifique héritage que lui offrait la fortune. Il ne négliges rier pour assurer le succès de son entreprise, et associa Romé à ses intérêts. Sur la promesse que le due fit ave pape Alexandre II, de rendre l'Angleterre tribulaire du saint-siége, il obtint du pontife, qui regrettait fort la perte du denier de saint Pierre, une hulle, un étendard et des reliques qui tui subjuguèrent une grande partie du clergé en même temps que sa puissante épée lui soumettait les peuples. Huit mois farent employés à construire les vaisseaux, à réunir les troupes, à rassembler les approvisionnements nécessaires; et du port de Dives, où tout s'était préparé, on se porta à Saint-Valery-sur-Somme. C'est de ce port que Guillaume mit à la voile, le 29 septembre 1066, avec 3,000 bâtiments et 60,000 guerriers. Le débarquement s'opéra sans résistance sur les côtes d'Angleterre, à Pevensey, dans le Sussex, tandis que loin de là Harold était occupé à combattre et à vaincre les Danois, qui avaient envahi le Northumberland.

Guillaume eut soin d'annoncer aux Anglais qu'il venait venger la mort d'Alfred, son cousin, ssessainé par le père de Harold; qu'il réclamait la succession de saint Édouard, son parent, qui lui avait légué son trône, et qu'il se disposait à combattre l'usurpateur de son légitime héritage, le violateur des serments les plus authentiques, qu'il garantissait les biens et les droits des Anglais, et qu'il marchait sous la bannière du souverain pontife, ainsi qu'avec i'aveu de tous les princes de l'Europe. Ce fut le samedi 14 octobre 1066 que, dans les plaines d'Hastings, les deux armées se mesurèrent : la lutte fut acharnée, et le succès vigoureusement disputé. Guillaume l'emporta; Harold et son frère restèrent sur le champ de bataille, au milieu de 15,000 Normands et de 60,000 Anglais tués, dit-on, dans cette décisive bataille. Elle assura le trône au conquérant, qui entra dans Londres deux mois après et se fit couronner dans Westminster le jour même de la fête de Noël. Le conquête du reste du royaume ne se fit pas sans obstacles. La tour de Londres fut bâtie pour contenir cette ville. Justement irrité, mais extrême dans sa fureur, le roi réprima la rébellion, et en tira une cruelle vengeance. Un territoire de trente milles fut ravagé par le for et les flammes ; les instruments même du labourage furent brisés, et cent mille infortunés de tout âge et des deux sexes, chassés comme des bêtes fuves, allèrent dans les forêts périr de faim, de froid et de misère.

L'Angleterre, à l'exception du domaine de la couronne, fut divisée en 700 grandes baronnies, qui ne relevaient que du prince, et en 60,215 baronnies subalternes, vassales des grandes, dont 28,015 furent accordées au clergé. En même temps qu'il opérait de vive force cette tranformation compiète du sol et de la constitution politique de l'Angleterre, Guillaume imposait à ce pays l'usage de la langue franco-normande dans toutes les relations de la vie publique. S'il échoua dans ses efforts pour la faire prédominer dans les relations sociales et pour extirper l'anglo-saxon des tri-bunaux inférieurs et des églises, les indigènes n'en sentirent pas moins tout ce qu'avait de pesant pour eux le jong du conquérant, et plus d'une fois ils tentèrent de le secouer en faisant cause commune avec les Écossais. En 1074 on vit même plusieurs seigneurs normands, qui avaient à se plaindre de la sévérité du roi, prendre part aux insurrec-tions des populations anglaises. Guillaume les comprima toutes avec une impitoyable rigneur, et se rendit ensuite précipitamment en Normandie, où, à l'incitation du roi de France Philippe 1^{er}, son fils ainé Robert faisait mine de vouloir se rendre indépendant. La guerre entre le père et le fils dura plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin, en 1980, une réconciliation s'opéra entre eux, par l'entremise de la reine. Dans l'intervalle, le roi d'Écosse Malcolm ayant envalui le Northumberland, où il promenait le fer et le feu, Robert reçut alors de son père la mission de tirer vengeance des insultes des Écossais.

C'est aussi vers cette époque que Guillaume le Conquérant s'occupa de la rédaction de son célèbre Doomsday-Book, véritable registre de cadastre, qui existe encore aujourd'hui et qui est assurément la source historique la plus riche qu'on possède sur cette époque. Il contient une exacte description

des comtés, des districts et des fiels de l'Angleterre, avec l'indication des noms, de l'état de maison et des prestations des propriétaires et fermiers. Les comtés de Culmberland, de Northumberland, de Westmoreland et de Durham sculs n'y sont pas mentionnés, parce que les dévastations qui y avaient en lieu les avaient transformés en véritables déserts. Si ces règlements et d'autres encore témoignent du géaie et de la grandeur de Guillaume comme souverain, en saurait disconvenir qu'à d'autres égards sa conduite fut aussi imprévoyante que cruelle et barbare. A l'effet de satisfaire sa passion pour la chasse, il fit dévaster, puis planter en bois, un espace de plus de 30 milles carrés de superficie, situé dans la plus riche partie du pays, sux environs de Winchester. En l'an 1083 il fit parattre un code forestier, qui, entre autres dispositions barbares, condamnait à la peine de mort, à la mutilation on encore à avoir les youx crevés quiconque tuait un daim, un sanglier ou même un lièvre, ou se rendait coupable de tout autre délit forestier analogue. Ces lois barbares ne furent adoucies es abolies que par la Grande Charte. A partir de l'an 1878 Guillaume le Conquérant avait su mettre des bornes aux envahissements territoriaux du clergé. Vers 1085 il publis une ordonnance qui défendait sous les peines les plus sévères aux juges des tribunaux ecclésiastiques de commattre des matières civiles, et sux juges des tribunaux civils de con-naître des matières ecclésiastiques. En même temps il faisait des préparatifs pour aller châtier son ennemi, le rei de France Philippe. Il passa en Normandie, mals s'y vit pendant longtemps dans l'impossibilité de donner suite à s projets de vengeance, retenu qu'il était dans son lit par son extrême obésité. Les railleries de son adversaire le déterminèrent enfin, à la fin de juillet 1087, à se jeter sur le Vexin français, qu'il couvrit de sang et de ruines. En traversant les ruines ensiammées de Mantes-sur-Seine, dont il venait de s'emparer, son chevai en se cabrant lui occasion une blessure grave au bas-ventre. On le ramena à Rouen, où il mourut, le 9 septempre 1987. Ses vassaux et ses ger dépouillèrent son cadavre, et le laissèrent gisant sur le soi, dans un état de mudité complet. Ce fut seulement après une suite d'étranges péripéties, et sur l'ordre qu'en donne l'archevêque, qu'on l'inhuma à Caen, dans l'abbaye de Saint-Étienne, qu'il y avait fondée.

Esprit éminest, Guillaume le Conquérant était doué en outre d'une force physique peu commune, et il n'y avait que lui qui fit capable de tendre son arc. Conformément à ses dernières dispositions, Robert, son fils ainé, lui succéda en Normandie; son fils cadet, Gu illa u me II, hérita de la couronne d'Angleterre. Le troisième enfin, Henri, eut en partage l'héritage de sa mère, morte quatre années auparavant. Consultes Augustin Thierry, Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands.

[GUILLAUME II, surnommé le Rous, fils du précédent, s'occupa moins de rendre les derniers devoirs à son père que de s'en assurer l'héritage; il partit avant les funérailles, assa la mer, devança à Londres la nouvelle de la mort du onquérant, s'empara des forteresses de Pevensey, d'Hastings et de Douvres, et se fit couronner par le primat qui avait rassemblé à la bâte quelques seigneurs et quelques prélats dévoués (1087). Sa célérité ne fit cerendant que retarder les conspirations. Les grands, revenus de leur surprise et poussés par Odon, évêque de Bayeux , et Robert, comte de Mortagne , oncles de Robert et de Guillaume II, se liguèrent pour rendre à l'ainé toutes les couronnes de son père. Guillaume résseit à comprisser cette levée de boucliers; et les barons, demeurés fidèles à sa cause, furent récompensés par les biens confisqués sur ceux que la fortune avait déclarés tratires. Gaillaume le Roux résolut alors d'enlever la Normandie à sen frère. Sen et et ses émissaires y semèrent la trahison et la discorde. Deux barons, Oden et Walter, lui livrèrent Saint-Valery et-Abbeville. Philippe 1er de France avait intérêt à soutenir Robert et à maintenir le partage; Guillaume eut l'art de le gagner.

B'indolent Robert avait un second frère, que Guillaume le Conquerant avait déshérité, et auquel, par bonté d'ame il avait, lui, donné la souveraineté du Cotentin. Il lui demanda son alliance, et le prince Henri lui prouva sa loyauté en précipitant du haut d'une tour un traitre qui se disposait à hvrer Rouen à l'armée de Guillaume le Roux. Les barons désespérèrent rependant de la cause de Robert. ils s'offrirent pour médiateurs, et, après avoir arraché à Guillaume la promesse de restituer les biens confisqués à leurs premiers possesseurs, ils forcèrent Robert à lui céder les territoires d'Eu, de Fécamp et d'Aumale. Il fut en outre convenu qu'à défaut d'enfants, le survivant réunirait les deux couronnes sur sa tête. Le prince Henri fut oublié dans ce traité par le frère qu'il avait servi et par celui qu'il avait combattu. Il se retira mécontent dans la sorteresse du mont Saint-Michel, et du haut de ce repaire il se rua sur les provinces environnantes pour les piller et les mettre à merci. Les deux frères s'unirent pour l'assiéger, le forcèrent à se rendre, et ce jenne prince, que la fortune destinait à recueillir leur double héritage, alla trainer dans un long exil une vie de privations et de misère. Dès ce noment Robert ne fut plus pour ainsi dire que le vassal de son frère, qui ne cessa d'ailleurs de somenter des troubles en Normandie, dans l'espoir de parvenir ainsi à s'emparer de son héritage.

La folie des croisades s'emparait alors de l'Europe chrétienne. Robert, satigué de disputer sa couronne aux sicaires de son frère, la lui vendit pour dix mille marcs, et partit pour la conquête de Jérusalem à la suite de Pierre l'Esmite. Guillaume le Roux le paya aux dépens de son peuple. Les exactions les plus violentes signalèrent sa prise de possession. Il fit vendre l'argenterie des couvents et des églises, ne reinplit aucun évêché vacant, pour s'en approprier les revenus, et quand il lui prenait fantaisie de nommer à un siège, il s'amusait à le mettre aux enchères. Une violente maladie parut un instant dompter ce caractère de fer : les prêtres s'emparèrent de son lit, et le menacèrent de la damnation éternelle s'il n'expiait ses violences et ses sacriléges. Il manifesta quelque repentir, se hâta de remplir les siéges vacants, et promit de réparer le tort qu'il avait fait aux églises. Mais il guérit, et prouva par de nouveaux brigandages que la crainte de la mort avait seule agi sur son cœur. La Normandie était un théâtre continuel de révoltes. que somentait en secret Philippe de France, et le plus acharné des rebelles était Hélie, comte de La Flèche. Guillaume le Roux l'avait déjà pris une fois; et il lui avait pardonné, à la prière du roi Philippe, lorsqu'un jour, étant à la chasse eu Angleterre, il apprit que ce même Hélie s'était emparé du Mans par trahison. Il s'embarque aussitôt, descend en Normandie, délivre Le Mans, poursuit le rebelle, et l'assiége dans son dernier château. Mais une blessure assez grave l'arrête, et sauve Helie de sa vengeance.

La fureur des croisades faillit encore lui procurer deux autres provinces : Guillaume comte de Guyenne et de Poitou lui fit offrir ses domaines pour aller en Terre Sainte; le marché fut conclu, et Guillaume le Roux se disposait à repasser la mer pour en prendre possession, lorsque, dans une chasse, un trait lancé contre un cerf par Gautier Tyrrel, gentilhonme français, rebondit sur un chêne, et vint frapper le roi dans le sein. Tyrrel le vit tomber, piqua des deux, gagna la mer, et s'embarqua à son tour pour la Palestine. Guillaume II mourut ainsi, le 2 août 1100, dans dans la treizième année de son règne et la quarantième de son âge. Il avait la taille courte, la voix rauque, le teint coloré, le regard dur et sauvage, et ses actes ne démeutaient point sa physionomie. Les Anglais lui durent l'achèvement de la Tour, le pont de Londres et la grande salle de Westminster; mais ces monuments n'essacent pas plus son exécrable tyrannie que l'édit par lequel il faisait grace à tout criminel qui prouvait qu'il savait lire.

GUILLAUME III, de la maison d'Orange, devenu, à la suite de la révolution de 1688, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Ir-

lande, depuis 1671 capitaine général et grand amiral des états généraux des Provinces-Unies, statheuder des provinces de Hollande et de Zélande, était le fils de Guillaume II d'Orange, qui était revêtu des mêmes dignités dans les Pays-Bas, et de Henriette-Marie Stuart, tille de Charles I'c. Il naquit avant terme, le 14 novembre 1650, huit jours après la mort de son père. Tout semblait se réunir pour assurer la perte de ce débile rejeton des Nassau. Cromwell poursuivait en lui le Stuart; Louis XIV lui enleva à diverses reprises sa petite principauté d'Orange; et il n'avait encore que onze ans lorsqu'en 1661 il perdit en outre sa mère. Son père avait cherebé à rendre béréditaires dans sa famille les dignités de capitaine général et de stathousder. Mais le parti démocratique, ayant à sa tôte le grand-pensionnaire de Witt, fit décréter qu'à l'avenir les fonctions de capitaine général et de stathouder ne pourraient point se cumuler, décision qui enlevait au jeune prince tout espoir de parvenir à l'une ou à l'autre de ces dignités. Cependant les états généraux veillèrent sur son éducation, et la confièrent à sa mère, Émilie de Solms, semme sévère et comprenant bien la politique. Elevé sous les yeux et par les soins du grandpensionnaire, le jeune prince d'Orange avait puisé dans ses conseils intéressés un grand respect pour les libertés de la nation bollandaise. Il montra ou affecta dès sa jeunesse une soumission aveugle aux volontés des états. Mais sa froideur apparente cachait une ambition profonde et un vif amous pour la gloire. Pendant les troubles auxquets l'invasion de la Hellande par Louis XIV, en 1672, servit de signal, les états de Hollande et de Zélande élurent le jeune Guillaume en qualité de stathouder et quelques jours plus tard les états généraux le nommèrent capitaine général et grand amiral de l'Union. Les villes, les forteresses, tombaient les unes après les autres devant Louis XIV; le vainqueur était arrivé à trois lieues d'Amsterdam, et le jeune Guillaume n'avait pu tonir devant lui avec une armée de 70,000 hommes. La faction du grand-pensionnaire de Witt ne trouva plus de salut que dans la prix, et l'emporta sur la faction d'Orange, que le prince Guillaume excitait encore à la guerre. Mais le tier Louvois sit des conditions si dures, que le peuple se révolta contre œux qui avaient conseillé de traiter. De Witt et son frère furent lachement massacrés à La Haye, et on rétabiit le stathoudérat dans la personne de Gufflaume III.

Le jeune prince, alors agé de vingt-deux ans à peine, se montra digne de gouverner l'État au milieu de ses désastres. Il ranima le courage du peuple, fit ouvrir les écluses, inonda tout le pays autour d'Amsterdam, força l'armée française à reculer devant ce débordement immense, et dispersa ses émissaires sur le continent pour susciter des ennemis à Louis XIV. Buckingham, envoyé de Charles II, essaya de le corrompre en lui promettant, au nom des deux rois, la souveraineté de la Hollande. Gnillaume protesta de son dévenement pour la république; et lorsque l'ambassadeur tui montrait la ruine de cette république comme infailffble : « J'ai , répondit-il , un moyen sûr de ne pas voir la ruine de ma patrie; je mourrai sur son dernier retranchement. » Louis XIV était cependant retourné à Saint-Germain, et ses lieutenants, suivant les prévisions du nouveau stathouder, eurent bientôt à lutter contre les armées de l'empereur Léopold, de l'Espagne et du Brandebourg. L'électeur de Cologne et l'évêque de Munster abandonnèrent Louis XIV pour se donner à cette coalition nouvelle, et l'année suivante Charles II lui-même fut forcé par le parlement d'Angleterre de faire la peix avec les Hollandais. Guillaume oss reprendre l'ossensive. Repoussé par le maréchal de Luxem bourg des environs de Naerden, il revint sur cette place, et la reprit en 1673. Il eut l'adresse de faire sa jonction avec Montecuculli, et, quoique battu en 1674, à la bataille de Senef, par le prince de Condé, il y fit des prodiges de valeur. Il déploya plus de talent dans la campagne de 1675. Louis XIV le trouva presque partout devant lui, et ne put lui enlever que deux forteresses. Les revers ne lassèrent point sa constance; il s'opposa tant qu'il put aux négociations que la médiation de l'Angleterre avait fait ouvrir à Nimègue. Mais ses soldais se lassaignt d'être battus, et la Hollande de soutemir une gazere ruineuse. Les états généraux signèrent, malgré lui, en 1678, le traité de Nimègue, et il fut contraint de déposer les armes. Un mariaga, fécond en grands événements, l'avait cependant consolé d'avance de cette inaction forcée. Dès l'année 1677, Charles II lui avait accordé la princesse Marie, fille de son frère, le duc d'York. Aucun des deux frères n'ayant d'enfant mâle, et Marie étant l'héritière présomptive de la couronne d'Angleterre, Guillaume eut dès ce moment les yeux tournés vers le pays où il devait régner un jour, et que troublaient les interminables querelles du parlement et de la couronne. A son avénement au trône, en 1685, Ja c que s II, le considérant comme son héritier présomptif, l'engagea de lui-même à prendre part aux affaires du royaume.

Le prince d'Orange, au milieu de ses préoccupations, n'avait point oublié ses ressentiments contre Louis XIV. Sa haine n'avait jamais cossé de lui chercher des ennemis; et la fatale révocation de l'édit de Nantes ayant rempli l'Europe de Français expatriés, leurs plaintes aigrirent de plus en plus les inimitiés qu'y jetait l'ambition du roi de France. Guillaume, profitant de toutes ces haines, parvint enfin, en 1686, à former la ligue dite d'Augsbourg, avec l'empereur, l'Espagne, la Hollande et la Savoie. Il lui importait d'y attirer l'Angleterre; mais Jacques II, qui ne perdait point de vue ses projets de papisme, ne voulait s'engager dans cette ligue qu'à condition que son gendre le servirait lui-même dans sa politique intérieure. Au milieu de cette négociation, un événement imprévu vint troubler une espérance qu'il nourrissait depuis dix années. Le 10 juin 1688, la reine d'Angleterre donna naissance à un prince de Galles. Marie n'était plus l'héritière du trône; le désappointement secret qu'en éprouvaient à la fois les Anglais et le prince qu'ils s'étaient habitués à considérer comme le réparateur des fautes de son beau-père ne tarda point à les réunir dans un intérêt commun. Guillaume III écouta leurs plaintes; et ses émissaires s'attachèrent à flatter tous les partis. Les Anglais de marque affluaient à La Haye, et des sommes considérables y arrivaient de tous les points de la Grande-Bretagne. Louis XIV connut cette intrigue avant celui qui avait tant d'intérêt à la connaître. Il l'en prévint, et lui offrit de faire marcher ses armées contre la Hollande, où se tramait sa perte. Jacques rejette ses avis et ses offres. Mais bientôt son ambassadeur en Hollande dissipe ses illusions et trouble sa sécurité. Il croit enfin aux apprêts de son gendre et au grand nombre de ses adhérents. La peur le rend souple et juste; il caresse les prélats, qu'il avait persécutés; il remet en place des partisans du test et des lois pénales qu'il voulait abolir. Il rétablit les chartes des grandes villes. Mais le peuple ne croit plus à sa parole, et le manifeste du prince d'Orange donne bientôt à la révolte tous les caractères d'une révolution. Enfin, le 21 octobre 1688, une flette de 500 vaisseaux, dont 50 bâtiments de guerre, vegue avec lui vers l'Angleterre. Il y débarque à la tête de 14,000 hommes, et met pied à terre à Torbay, le 5 novembre. De proche en proche, l'Angleterre entière est soulevée, à l'exception de quelques courtisans, qui ne restent auprès de Stuart que pour hâter sa ruine par leurs absurdes conseils. Bientôt l'armée royale est entraînée. Le prince Georges de Danemark, autre gendre du roi, la princesse Anne, sa fille, l'abandonnent à leur tour. Sa consternation ne lui laisse plus d'autre pensée que celle de la fuite. Arrêté et ramené à Londres, il demande une conférence à Guillaume. Celui-ci ne répond que par l'ordre de quitter Londres et de se retirer à Rochester. Jacques II s'y rend, mais pour passer plus loin; et il va chercher un asile en France. La conquête du royaume ne coûts au prince d'Orange qu'un officier et quelques soldats tués par basard.

Le 18 décembre 1688 Guillaume faisait son entrée solemnelle dans Londres, aux acclamations unanimes de la populution; et la chambre des tords, que l'on se hâta de réunir,

lui offrit la régence proviseire. C'est en verta de ce si que le prince d'Orange, qui ne voulait point parattre sex du droit de conquête, réunit les deux chambres de pariement sous le mom de Convention anglaise; et les sé de cette assemblée, à laquelle on adjoignit le hord maire, he aldermen et cinquante membres du conseil comme ville de Lendres, commencèrent le 22 janvier 1689. Dis a première discussion, les whigs et les tories se divisèrent. Les Communes voulaient déclarer la vacance du trône ; les lords n'accordaient que l'établissement d'une résence. Étras à ces disputes, Guillaume affects d'abord une indifférence muette; mais tout en déclarant qu'il ne voulait gêner en rien la liberté des votes, il avertit les lords qu'il me com tirait pas plus à gouverner comme régent que comme l'époux de la princesse; qu'il avait d'autres affaires sur le continent, et qu'il ne les abandonnerait point pour une dignité précaire. Cette déclaration, froidement exprimée, mais appuyée par la détermination des Communes, sit séchir l'opposition des lords; et le 13 février 1689 un décret de la Convention adjugea le trône au prince et à la prince d'Orange, en stipulant que le prince seul aurait l'adminis tion du royaume; et que si le rei et la reine ne laissailent per de descendance directe, la couronne passerait à in princes Anne. En même temps le parlement lui seumet la célèl déclaration de droits, espèce de capitulation qui rés toutes les antiques libertés du pays dans une forme coavenable à l'esprit du temps. Toutes les prétentions de Jacques Il et de ses héritiers à la couronne d'Angleterre furent de s veau déclarées dans ce document aulies en fait et en droit. On y imposait au roi l'obligation de ne jamais essayer d'interve dans les élections non plus que dans les délibérations du parle ment ; de composer le jury avec impartialité ; de choisir permi le peuple les membres du jury dans les precès de haute traon; de s'abstenir de toute confiscation, comme aussi de me point concéder les fiels tombés en déshérence avant qu'il fût intervenuune décision judiciaire. Guillaume n'hésits point à signer ce nouveau pacte conclu entre le peuple et la couronne, et considéré depuis lors comme la base es du droit public anglais. La Convention nationale écossa lui adjuges pareillement le trône, le 11 avril 1669, jour et il se fit solennellement couronner à Westminster : soulement, il lui fallut consentir à l'abolition en Écosse de l'épisse et du serment de suprématie.

Queique les faveurs dont les whigs étaient exclusiveme l'objet de sa part fissent déjà beaucoup de mécontents, le parlement ne laissa point que de sanctionner un acte de tolérance présenté par le ministère, et qui apportait quelques entraves à l'esprit de persécution dont l'Église établie faisait preuve à l'égard de tous les dissidents. Toujours présccupé de sa haine contre Louis XIV et du besoin de lui susciter partout des embarras, Guillaume venait de décider le parlement à conclure une étroite alliance avec les états généraux, et se disposait à déclarer la guerre à la France, quand une flotte française vint débarquer en Irlande un corps d'armée, commandé par Jacques II, et qu'eurent bientôt gressi les nombreux catholiques de ce royaume. Il falliut plus d'une année à Guillaume pour triompher de ce redoutable péril. Le vieux duc de Schomberg, serti de France après la révocation de l'édit de Nantes, commandait en Irlande en son nom ; mais son armée ne luttait qu'avec peine contre les forces des Jacobites. Le roi d'Angleterre y avoena de puissants renforts, et le 1er juillet 1690 se présenta à la tête de 40,000 hommes sur la rivière de la Boyne, dont son beau-pere teneit l'autre rive. Une bataille livrée le lendemain termina cette lutte. Schomberg y périt dans la mélée, à l'âge de quatre-vingt-deux ans ; mais la victoire, vaillam ment disputée, resta enfin à Guillaume III. Jacques Il avait mérité de la perdre : tandis que son rival combattait en soldat et en capitaine, le lâche Stuart contemplait de lois la défaite de ses partisans, et sut un des premiers à presdre la fuite. Il s'embarqua à Dublin pour retourner en France; et cette capitale ouvrit ses portes au vasaqueur.

Guillaume III revint à Londres, rouvrit le parleu nt, le 2 octobre 1690, le treuve mieux disposé pour ses intérêts; et après la session, qu'il termine le 5 janvier de l'année anivante, il rentra sur le continent pour réchausser le courace de ses alliés. Les Hollandais le recurent avec des transports de joie; mais la prise de Mens par Leuis XIV medéra cette ivresse, et la découverte d'une conspiration jacabite le rappela pour un moment dans son royaume. Une demande de 65,000 hommes révella tonte la malveillance des whigs ; et le massagre des habitants de la vallée de Giencoë, exécuté par ses ordres, n'apaiss point les séditions qui fermentaient dans les montagnes de l'Écosse. L'ambition de combattre et de vaincre Louis XIV l'emperta sur les affaires de son royaume. Il en confia, comme toujours, la direction à la reine, et revint en Flandre pour assister à de nouveaux revers. Namur tomba sous ses yeux au pouvoir du roi de France, le 20 mai 1692, et deux mois après le maréchal de Luxembourg le défit avec ses alliés à la bataille de Steinkerque. Sa flotte le vengea à la sanglante journée de La Hogue, qui ruina encore une fois les folles espérances de Jacques II; et ce prince, dont les proclamations n'avaient été tunestes qu'aux catholiques de Londres, reprit tristement la route de Saint-Germain.

-

: rocki picz

R agint; &

admini till

k Marie

in his sin

t design

ide es

PER HOLE

in best and

: right an

Order de

erai para

idensi era

Comm.

THE 188 as

Rince da te

: 100 100 1

Rick Street

Descript 1 Hz

-

piliti**an a**l

Marie de

pleten iss

en libital

is assert

ilė: em

HORE'S

in, 🗷

a diame

.

main b 16

a la leur

وخمته

世里/

mir. 2

واخيس

:

met S

i w

1.10

Top

meli

MONE!

#1

a .

as!

#1

4 1

pg1

igi

R 6

#1

1. 9

į į

! 8

Guillaume III revint à Londres pout essuyer de nouvelles poines. Son caractère sombre et tacitarne; la vie retirée qu'il menait à Hamptoncourt et à Kensington, où personne n'était admis; le zèle médiosre dont il faisait preuve pour les intérêts de la haute Église; la sévérité avec laquelle il avait traité les Jacobites et divers clans rebelles de l'Écosse, achevèrent de le dépopulariser. Les dépenses énormes en argent et en hommes que coûtait à la nation la guerre continentale, excitaient un mécontentement général. On accusait ses ministres d'insolence, d'impéritie et de corruption. On le représentait lui-même comma le corrupteur d'un parlement vénal; on publiait la liste des pensions et des graces dont on payait les suffrages d'uns majorité servile ; et, vrais du faux, ces bruits décidèrent les deux chambres à rendre en 1693 un bill qui fixalt à trois années la durée des parlements. Muni des subsides qu'il avait obtenus par le sacrifice de son ministre Nottingham, il rejuignit son armée au mois de mai 1694, pour dépenser en marches et contre-marches inutiles la campagne la plus insignifiante; il chercha partout ses ennemis. et n'osa les attaquer nulle part.

Une doulour cuisante l'attendait à son retour. La reine Marie, attaquée de la petite vérole, mourut, à l'âge de treutetrais ans, sans lui laisser un héritier. La princesse Anne et son file, le jeune duc de Glocester, étaient dès lors le seule espérance d'avenir de la nation anglaise. Après avoir étoufé une enquête parlementaire aur les actes de fraude et de vénalité qui déshonuraient les deux chambres, Guillaume repassa dans la Flandre pour profiter de l'équisement de Louis XIV. La campagne de 1695 lui valut enfin un succès. Il reprit Namur à la vue du maréchai de Villeroi, qui à la tôte de 160,000 hommes laissa accabler le hrave Boufflers dans la place. Cette victoire arrivait à prepos : un neuveau parlement vensait d'être convequé; elle le séduisit, et plus de 6,000,000 liv. sterling de subsides furent votés pour la campagne suivante.

Mais la fureur de la guerre continentale n'était plus que dans son âme. Lomis XIV, épaisé, comme le reste de ses encemis, demandait la paix à la Hollande; et Guillaume III revint à La Haye pour être à portée de diriger des négociations qu'il n'était plus en son pouvoir d'arrêter. Elles durèment jusqu'au 20 septembre 1697, jour où le traité de Ryswick fut aigné. Louis XIV abandonns presque toutes ses conquêtes, et reconnut le nouveau roi d'Angleterre. Guillaume en triempha, comme si cette reconnaissance n'était pas une conséquence naturelle de la paix. Sen parlement fut prodigue de félicitations; mais le caractère ombrageux des whigs et la malveillance des tories lui suscitèrent bientêt de nouvelles traverses. Il voulait conserver une armée; les semmanes tremblèrent pour les libertés de la nation, y vi-

rent une tendance au despotisme, et l'armée fut réduite à dix mille hommes. Cependant, un grand événement se préparait en Espagne. Son roi Charles II allait mourir et aves lui sa dynastie, et Guillaume pressentait que cette succes bouleverserait encere l'Europe. Il lui importait de diviser cette grande puissance; st comme, dans ce cas, il lui était impossible de ne pas admettre au partage Louis XIV ou son fils, dont les droits étaient égaux à ceux des princes autrichiens, Guillaume III négocia avec son ennemi, sans rien exiger pour lui-même que l'houveur d'être l'arbitre d'un si mportant débat. Il revint à sun château de Loo, et partagea la monarchie espagnole entre le dauphin de France, l'archiduc Charles d'Autriche, et le jeune prince de Bavière. Les factions anglaises prenaient peu d'intérêt à ces arrangements; mais, sous le prétexte de cette succession et des troubles qui ponvaient en être la suite, Guillaume III s'était permis de garder six mille hommes de plus que les chambres n'en avaient voté, et le nouveau parlement en montre une irritation ridicule. On le força de repreper sa garde hollandaise, et pour le punir de ne pas s'être contenté de dix mille soldats, on ne lui en laissa plus que sept mille. Cette méfiance, cette ingratitude, révoltèrent son ergueti. Il veulut quitter l'Angleterre et son gouvernement. Il rédiges même à cet effet un discours d'adleu; mais ses amis le calmèrent, et il sanctionna le bill qui le dégradait, sans pouvoir dégaleer l'indignation que lui faisait éprouver cette violence. Une antipathie réciproque éclata dès lors entre le prince et les communes : on fouilla dans son administration pour l'incriminer; on censura la conduite de ses ministres; on alla jusqu'à le soupçonner de papisme, et, dans le seul but de l'effenser, on porta contre les papistes les lois les plus oppressives. La mort du jeune prince de Bavière ayant cependant annulé le premier partage de la future succession d'Espagne, Guillaume s'était hâté d'en provoquer un second. Le lot de la France avait été agrandi de la Lorraine, et les Anglais y trouvèrent un neuveau motif de mécontentement. La mort du jeune duc de Glocester, dernier survivant des dix-sept enfants de la princesse Anne, fut pour en x un autre sujet de peine, et pour Guillaume un surcroit d'embarras. Les Jacobites renouèrent leurs trames, et ranimèrent leurs espérances. Il ne restait plus d'héritier à la nouvelle menarchie que la princesse elle-même, et une nouvelle restauration leur semblait facile. Les whiles s'empressèrent de leur enlever cet espoir, en appelant la maison de Hanovre à cette succession, dans la persoane de la princesse Sophie, petite-fille par sa mère du rei Jacques Ier. Mais, avant de prendre cette résolution, les whigs n'oublièrent point d'insulter encore leur souverain, en limitant pour l'avenir l'autorité royale. Guillenme s'était mentré plus calviniste qu'anglican; les Communes décidèrent que nul ne régnerait sur l'Angleterre s'il n'était de la communion dominante. Il avait désendu le territoire hollandais avec les soldats et les subsides anglais; elles décidérent qu'à l'avenir le parlement seul serait le maître d'engager la nation dans des guerres semblables; et pour le punir de ses fréquents voyages sur le continent, on interdit au roi futur la faculté de sortir des trois royaumes sans le consentement des deux chambres. Il avait admis des étrangers dans ses conseils, on les déclara inhabiles à y entrer, à siéger dans le parlement, à occuper des postes de confiance, à recevoir des terres et maisons par concession de la couronne. Toute personne salariée ou pensionnée par le roi fut également exclue de la représentation nationale. Rien n'y fut oublié, que la déposition de celui dont on censurait ainsi toute la conduite. Le traité de partage fut enfin l'objet d'une amère critique; mais ce traité n'existait déjà plus. Charles d'Espagne était mort, après aveir souscrit un testament en faveur du due d'Anjou ; et Louis XIV avait eu l'imprudence de l'accepter. L'Europe, qui avait aussi biamé le traité de partage, sut encore plus mécontente de testames L'empereur menaça de reprendre les armes; mas Louis XIV les avait déjà reprises, pour assurer à son petit fils la pos-

session des Pays-Bas; et les états généraux de Hollande, étourdis de la surprise et du désarmement d'une partie de leur armée dans les places de Luxembourg et de Namur, s'étaient hâtés de reconnaître Philippe V, sans consulter le roi d'Angleterre. Guillaume n'était point assez sûr d'être soutenu par son parlement pour se lameer dans une guerre nouvelle. Il dissimula, il négocia avec Louis XIV, il demanda des garanties pour le repos de l'Europe; mais Louis n'en accorda pas d'autre que la confirmation du traité de Ryswick, et Guillaume III, qui venait de recevoir de sévères remontrances de ses Communes, se décida provisoirement à reconnaître le nouveau roi d'Espagne, sans abjurer l'intention de l'attaquer dès qu'il serait en mesure de le faire. L'occasion ne se fit pas attendre. La Hollande, alarmée des préparatifs de la France, réclama, en 1701, les secours de l'Angleterre, et la haine que la nation portait aux Français servit les ambitieux projets de son roi. Le parlement lui promit de l'aider à maintenir, disait-il, l'indépendance de l'Europe; mais il lui fit payer cette complaisance en revenant sur un traité de partage qui n'avait plus de valeur, dans le seul but de vexer les ministres qui l'avaient négocié. Les comtes de Portland et d'Oxford, les lords Halifax et Somers, furent accusés par les Communes; et si les pairs n'avaient point annulé ces accusations, Guillaume III n'aurait osé ni pu les soustraire à la vengeance des whigs. Le plaisir de guerroyer contre la France le consola encore une fois de ces insultes. Il envoie Mariborough et ses dix mille hommes au secours de la Hollande, et se rend lui-même à La Haye pour signer un nouveau traité d'alliance avec l'empereur. Louis XIV répond par une taquinerie sans résultat, en reconnaissant pour roi d'Angleterre le sils que vient de lui léguer en mourant l'insensé Jacques II : c'était un moyen sûr de rattacher les partis à la cause de Guillaume, dont les émissaires soulevaient l'Europe au nom du traité de Ryswick. Louis XIV proteste alors de son respect pour la foi des traités; il ajoute même qu'il ne prétend point troubler le roi Guillaume dans la possession de ses États. Que signifiait donc ce qu'il avait sait pour le prétendant? Pouvait-il y avoir deux rois dans un royaume? Les chambres anglaises ne s'y trompèrent pas, et leur roi eut l'art de les entretenir dans leur hostilité contre la France. Elles votèrent 40 mille hommes pour l'armée de terre, et 40 mille autres pour la marine. Elles dressèrent un bill d'attainder contre le prétendant, et, malgré l'opposition des tories, déclarèrent expressément le prince d'Orange, la princesse Anne et la maison de Hanovre souverains légitimes de la Grande-Bretagne. Mais Guillaume ne jouit pas longtemps de ce triomphe. Miné par des insirmités précoces, une chute de cheval le précipita dans la tombe, pendant qu'il se préparait à rentrer en campagne. Il mourut le 8 mars 1702, dans la cinquante-deuxième année de son âge, dans la treizième de son regne, et vit venir la mort avec la même fermeté qu'il l'avait bravée dans les combats.

De toutes ses vertus militaires, son courage est la scule incontestable. Mais il ne s'était montré habile qu'à réparer ou atténuer les grands revers qu'il ne cessait d'éprouver. Ses trophées se réduisent à la prise de Namur, qui est le sait de ses ingénieurs, et à la bataille de la Boyne, dont la gloire est tout au moins partagée par Schomberg. Guillaume III était de taille moyenne, mince de corps et d'une constitution délicate. Il avait le nez aquilin, le front large, les yeux étincelants, l'air froid et réservé. Sa conversation était sèche et ses manières rebutantes. Il ne domina, pour ainsi dire, dans les conseils de ses alliés que parce qu'il y traitait par ambassadeurs, et surtout parce qu'il était l'élu et le chef d'une grande nation. Mais ce prince, si puissant par sa politique partout où il n'était pas, n'était dans son royaume que le malheureux jouet des factions. Il n'avait pas les qualités nécessaires pour maîtriser une révolution et pour imposer à cette soule d'ambitieux, de mécontents, d'intrigants, de séditienx et de raisonneurs que les révolutions trainent à leur suite. Il flotta au milieu des partis, caressa tour à tour et maladroitement les whigs et les tories, fléchit sans cesse devant les exigences de son parlement, et na dut la conservation de sa couronne qu'à la vénalité de son siècle, et surtout à la crainte du fantôme de roi qui trénait à Saint-Germain. Il aurait passé pour un des meilleurs princes de cette époque, dit l'historien Smolett', s'il n' tait jamais monté sur le trône de la Grande-Bretagne. Els l'qu'eût-il été sans cela? un ambitieux sans puissance, et le lieutenant des généraux de l'empire. Sa vie entière n'offre qu'un trait de véritable grandeur : c'est de n'avoir pas déscepéré de sa patrie, quoique les armées de Louis XIV fussent campées à trois lieues d'Amsterdam. Il avait alors vingt-deux ana, et se montra plus homme que sur le trône d'Angleterre.

VIENNET, de l'Académie França GUILLAUME IV, roi de la Grande-Bretagne, d'Irlande et de Hanovre, troisième fils de Georges III, naquit le 21 août 1765, et reçut le titre de duc de Clarence. On lui sit embrasser de bonne heure la carrière de la marine. Cependant, il ne put jamais, durant les guerres de la Révolution et de l'Empire, obtenir le commandement d'un seul vaisseau ni d'un seul régiment : aussi se retira-t-il en quelque sorte des affaires publiques, où il ne pouvait jouer qu'un rôle très-secondaire. Il s'en dédommagea en passant vingt années de sa vie auprès d'une célèbre actrice, miss Jordans, dont il eut dix enfants. En 1811, cédant aux obsessions de ses parents et espérant par là obtenir une augmentation de son trèschétif apanage, il se sépara de la mère de ses enfants. Elie fut réduite à remonter sur les planches; et une caution imprudemment donnée par elle l'ayant forcée de se réfugier en France en 1815 pour échapper à l'effet de la contrainte par corps, elle mourut vers la fin de cette même année, et lans un état voisin de la misère, à Saint-Cloud.

Le duc de Clarence épousa, ensuite le 11 juillet 1818, Adélaide, fille du duc de Saxe-Meiningen; mais en vain le parlement augmenta alors son apanage d'une somme de 5,000 liv. st., il était toujours trop minime pour lui permettre de vivre en Angieterre: aussi alla-t-il d'abord résider à Hanovre, puis à Meiningen. Ce ne fut qu'à la fin de 1819 qu'il revint occuper le château de Bushy-Park, près de Londres.

En 1821, la duchesse de Clarence accoucha d'une fille; mais la petite princesse mourut trois mois après sa nais sance. La mort du duc d'York fit du duc de Clarence (1827) l'héritier présomptif de la couronne, tant en Angleterre qu'en Hanovre, et le parlement éleva alors son apanage au chiffre de 40,000 liv. st. L'influence de Canning le fit en même temps nommer grand-amiral du royaume. C'est en cette qualité qu'il transmit à l'amiral Codrington des instructions secrètes qui provoquèrent, le 20 août 1827, contre l'intention bien formelle des ministres, la bataille Navarin. Quoique le prince remplit ses fonctions de grandamiral à la satisfaction de tous ses subordonnés, son caractère lihérai, qui le rendait l'ami et l'allié naturel des whigs, ne tarda point à amener entre lui et le ministère tory, pré sidé par Wellington, des conflits à la suite desquels il donna sa démission en août 1828.

Appelé au trône le 26 juin 1830, à la mort de son frère atné Georges IV, il ceignit la couronne dans un moment des plus critiques. En raison de la profonde irritation répandue dans le pays par le rejet de la motion pour la réforme du parlement proposé par lord John Russell, et aussi à cause de la révolution qui à quelque temps de la s'opéra en France, il se vit d'abord dans la nécessité de laisser les torys au pouvoir. L'ouverture d'un nouveau parlement, en novembre 1830, lui ayant prouvé combien cette administration était impopulaire, il n'hésita plus à appeler lord Grey au timon des affaires. Après de longues et difficiles luttes, la nouvelle administration réussit enfin, au mois de juin 1832, à faire adopter la réforme parlementaire, qui ouvrit l'ère du progrès et des améliorations de tous genres dans la Grande-Bretagne. Toutefois, la crainte de voir compromettre l'intérêt protestant en Angleterre, si la question irlandaise était résolue d'une manière

libérale, détermina le crédule monarque à se séparer brusquement de son ministère, en 1834. Il confia de nouveau la direction des affaires aux tories, représentés par Peel et Wellington; mais dès le mois d'avril 1835 force leur; était de rappeler les whigs, qui formèrent une administration nouvelle, présidée par Melbourne. Les discussions auxquelles donnèrent lieu la loi relative à l'organisation municipale en Angleterre, les dissérents bills ayant trait aux dimes, aux églises et aux villes d'Irlande, et enfin les affaires du Canada, firent des dernières années du règne de Guillaume IV l'une des époques les plus agitées de l'histoire d'Angleterre. Les intérêts en présence par delà les Pyrénées concentrèrent alors presque exclusivement l'attention de la diplomatie anglaise, et provoquèrent, en 1834, la conclusion avec la France du traité dit de la quadruple alliance. L'intention bien formelle qu'avait Guillaume IV de rompre en visière avec la Russie échoua alors contre la politique que le cabinet crut devoir suivre devant le parlement.

Sè.

71:

b p

æ

12

1

55

(a

K. ..

., **x**

122

30

ż.

ď:

ie.

: a.

Δ

14

ł i

3

۶.

! E

1

4

ď٠

Guillaume IV mourut d'hydropisie, dans la nuit du 19 au 20 juin 1837. C'était un esprit médiocre, mais un caractère honnête et loyal. Sa fille ainée et bien aimée, lady Delisle-Dudley, l'avait précédé de plusieurs années dans la tombe. Devenu roi, il pourvut dignement à l'avenir des autres enfants qu'il avait eus de miss Jordans et qui lui survécurent. Son fils ainé, Georges Fitz Clarence, né en 1794, mort en 1842, fut créé en 1838 comte de Munster, titre dont a hérité son fils, William Georges Fitz Clarence, né en 1824. Le fils cadet de Guillaume IV, lord Frédéric Pitz Clarence, né en 1799, était en dernier lieu commandant général à Bombay et remplissait encore ces fonetions lorsqu'il mourut, le 30 octobre 1854.

Guillaume IV a légué le trône de la Grande-Bretagne à sa nièce Victoria, fille de son frère cadet le duc de Kent, mort avant lui. Il eut pour successeur sur le trône de Hanovre son frère Ernest-Auguste, cinquième fils de Georges III.

GUILLAUME 1er, dit le Taciturne ou le Jeune, comte de Nassau, prince d'Orange, sondateur de l'indépendance des Pays-Bas, né le 16 avril 1533, au château de Dillenhurg, dans le comté de Nassau, était le fils ainé du comte Guillanme de Nassau dit l'Ainé, et de sa seconde femme, la comtesse Juliane de Stolherg. Il entra de boune heure en qualité de page à la cour de Charles-Quint, fut élevé dans les principes du catholicisme par la sœur de ce prince, la reine de Hongrie, Marie; et en 1544, à la mort de son cousin René de Nassau, qui ne laissa point d'enfants, il hérita de la principauté d'Orange. Par sa capacité et sa modestie, il obtint la faveur toute particulière de l'empereur, qui prenait son avis dans les affaires les plus graves et qui lui confia souvent d'importantes missions. Dès l'âge de vingtdeux ans, on lui remit, en l'absence de Philibert de Savoye, le commandement supérieur dans les Pays-Bas avec le gouvernement des provinces de Hollande, de Zélande et d'Utreclit. Charles-Quint le recommanda à son successeur Philippe II. La jalousie des seigneurs espagnols s'efforça de rendre la fidélité de Guillaume suspecte aux yeux du nouveau roi, qui, le considérant dès lors comme l'instigateur secret des troubles qui avaient éclaté dans les Pays-Bas, refusa de lui accorder la place de gouverneur général, qu'il lui avait pourtant promise de la manière la plus formelle. L'administration despotique du cardinal Granvelle, qui décida la gouvernante générale des Pays-Bas, la princesse Marguerite de Parme, à introduire l'inquisition dans les Pays-Bas, et qui se permit les actes les plus despotiques et les plus illégaux, détermina enfin Guillanme et les comtes d'Egmond et de Horn à faire des représentations au roi et à réclamer de lui le rappel de Granvelle. Philippe rappela, il est vrai, ce ministre abhorré, mais vit un crime de lèse-majesté dans la démarche faite auprès de lui, et en conséquence envoya dans les Pays-Bas le duc d'Albe à la tête de troupes espagnoles et italiennes. Guillaume, devinant les intentions de la cour, voulut à ce moment se démettre de ses fonctions, mais la gouvernante générale n'accepta point sa démission. Tout au contraire, elle exigea de lui qu'il prétat de nouveau serment de fidélité et qu'il éloignat son frère Louis de sa personne. Guillaume, Egmond et Horn , au lieu d'obtempérer à ces injonctions de la princesse, s'adressèrent au roi pour obtenir de lui la liberté religieuse. Les représentations adressées en 1566 par les Gueux à la gouvernante générale ayant été repoussées d'une manière outrageante, Guillaume, d'accord avec son frère Louis, Egmond, Horn et autres personnages importants, convoqua à Dendermonde une consérence, dans laquelle on délibéra sur les moyens à employer pour se préserver de l'oppression. Tandis que Guillaume se retirait avec sa famille à Dillenburg. le duc d'Albe entrait dans les Pays-Bas, où son premier acte fut de saire arrêter et périr sur l'échasaud Egmond, Horn et dix-huit personnages marquants dans la noblesse. Les contumaces, entre autres Guillaume et son frère Louis, furent en même temps cités devant un tribunal de sang, connu dans l'histoire sous le nom de tribunal des Douze; et par suite de leur défaut de comparution, ils furent proscrits. Le duc d'Albe fit prisonnier le fils de Guillaume, alors âgé de treize ans, Philippe-Guillaume, qui étudiait à Louvain, et l'envoya en Espagne comme otage. A ce moment Guillaume se déclara ouvertement protestant, et, soutenu par divers princes protestants d'Allemagne, se prépara à la lutte. Ses frères Louis et Adolphe pénétrèrent en Frise à la tête d'une armée, et y battirent le général espagnol Jean de Ligne à Heiligerle, bataille où Adolphe trouva la mort. Mais Louis n'avait pas assez d'argent pour maintenir sous les armes les troupes qu'il avait réunies; aussi fut-il défait le 21 juillet 1568, à Jermingen, par le duc d'Albe.

Guillaume recruta alors une nouvelle armée, composée de 24,000 Allemands et de 4,000 Français, déclara que l'établissement du conseil des troubles à Bruxelles le forcait à prendre les armes, et franchit successivement le Rhin et la Meuse. Il pénétra dans le Brabant, et y battit une division de l'armée espagnole, mais échoua dans ses efforts pour déterminer Albe à livrer une bataille décisive, de même que pour provoquer une insurrection générale dans le pays; de sorte qu'il lui fallut finir par congédier son armée. Il dut même vendre sa vaisselle plate, ses bagages, et engager sa principauté d'Orange, pour payer à ses troupes l'arriéré de leur solde. Alors, avec 1,200 rettres, il se retira chez le duc de Deux-Ponts, qu'il accompagna dans son expédition en France contre le parti catholique des Guises. Il s'y distingua dans plusieurs actions et siéges; mais la campagne n'ayant point eu une issue heureuse, il dut s'en revenir en Allemagne. En France, l'amiral de Coligny lui avait conseillé d'armer en course et d'organiser des corsaires contre les Espagnols, ainsi que de se maintenir dans la Zélande et dans la province de Hollande, d'où il serait très-difficile aux Espagnols de l'expulser. Guillaume suivit ce conseil; et les Gueux de mer, c'est ainsi qu'on nomma ces corsaires, s'emparèrent dès 1572 de la ville et du port de Briel, dans l'île de Voorne, et se rendirent ensuite maîtres de l'lessingue. La tyrannie du duc d'Albe devenant de plus en plus intolérable, diverses villes de la Hollande et de la Zélande, de l'Over-Yssel et de Gueldre se déclarèrent ouvertement pour Guillaume, qui pendant ce temps-là avait réussi à recruter une nouvelle armée, de 17,000 hommes, avec laquelle il entra dans le Brabant, pour y secourir son frère Louis, assiégé à Bergen par le duc d'Albe; mais les auxiliaires français que lui envoyait Coligny furent battus, et lui-même échoua encore une sois dans tous ses efforts pour attirer en bataille rangée le due d'Albe. Il lui fallut alors repasser le Rhin, non sans éprouver des pertes, et congédier encore une fois son armée : il se rendit ensuite à Utrecht et en Zélande, on les Gueux de mer le nommèrent leur amiral.

En 1574, les états de la Hollande investirent le prince d'Orange de l'exercice, au nom de Philippe II. des droits du pouvoir souverain pendant tout le temps que durerait la guerre avec les troupes espagnoles; exemple qu'imitèrent plus tard les provinces d'Utrecht, de Gueldre et

d'Over-Yssel. Tontesois, ces droits n'étaient que personnels, et surent même contestés par plusieurs villes, quand on eut ouvertement secoué le joug de l'Espagne. Guillaume méritait la confiance qu'on lui témoignait. Dès 1573 il était parvenu à opérer à Flessingue l'armement d'une flotte de 150 voiles, qui conserva constamment une supériorité marquée sur les Espagnols. Tandis que le duc d'Albe réussissait à se rendre maître de Bergen et de diverses autres places, Guillaume, deson côté, s'emparait de Gertruydenberg et de Middelbourg, chef-lieu de la Zélande. Louis de Zuniga, qui avait succédé au duc d'Albe (1573) comme gouverneur général des Pays-Bas, battit cependant, le 14 avril 1574, dans les landes de Mook, Louis et Henri de Nassau, frères de Guillaume, qui ne nurent mattriser la mutinerie de leurs soldats allemands réclamant à grands cris leur solde arriérée, et qui trouvèrent la mort sur le champ de bataille. Guillaume pendant ce temps-là occupa Leyden, faisant partout rompre les digues et inondant tout le pays d'alentour. Sur cea entrefaites, Zuniga mourut; mais les troupes espagnoles commirent à Anvers et dans d'autres lieux de tels excès, que toutes les provinces des Pays-Bas, à l'exception du Luxembourg, se confédérèrent à Gand, en 1576, dans le but d'expulser ces troupes de leur territoire et de désendre le principe de la liberté de conscience. La modération que montra d'abord don Juan d'Autriche, le nouveau gouverneur général des Pays-Bas, eut pour suite l'édit de pacification de 1577 et la dissolution de la ligue. Mais don Juan n'ayant pas tardé à violer lui-même cet édit, les états d'Anvers appelèrent le prince d'Orange à leur secours, et à Bruxelles une partie des états lui déféra le titre de gouverneur. Toutefois, sachant bien qu'un certain nombre de seigneurs lui étaient hostiles, il amena l'assemblée à conférer ce titre à l'archiduc d'Autriche Mathias, tout en se réservant personnellemeut la direction des affaires politiques. Mais la victoire remportée, le 31 janvier 1578, à Gembloux par les Espagnols, et la conduite habile ob-servée par Alexandre Farnèse de Parme, nommé gouverneur général des Pays-Bas après la mort de don Juan d'Autriche, donnèrent de nouveau à la puissance espagnole la supériorité dans les provinces wallones. Farnèse réussit à gagner à la cause de l'Espagne les Belges, et surtout les seigneurs du pays, qui étaient mal disposés pour le prince d'Orange. Celui-ci comprit dès lors la nécessité de resserrer encore davantage les liens qui unissaient entre elles les sept provinces du nord, et par l'union signée le 23 janvier 1579 à Utrecht il posa la base de la république des Provinces-Unies des Pays-Bas.

Les négociations ouvertes ensuite à Cologne pour la paix ayant échoué, les états, sur la proposition du prince d'Orange, offrirent, en 1580, la souveraineté au duc d'Anjou; et le 26 juillet 1581 ils se déclarèrent déliés de toute obéissance à l'égard du tyran Philippe II. Celui-ci avait précédemment proscrit le prince d'Orange en mettant sa tête à prix. Cependant, le duc de Parme s'empara de diverses places sortes, et entre autres de Bréda; mais il lui sallut lever le siège de Cambray à l'approche de l'armée du duc d'Anjou. En conséquence, au mois de mars 1582, le prince français sut proclamé duc de Brahant. Le prince d'Orange le seconda d'abord loyalement; mais quand il se fut apercu de sa complète nullité, il se déclara ouvertement contre lui, de sorte que le duc d'Anjou fut obligé de s'en retourner en France.

Le prince d'Orange exerça seul alors la direction suprême des affaires, mais non sans avoir à lutter toujours contre de nombreux adversaires. Pour se mettre à l'abri des tentatives dont il pouvait être l'objet de la part du parti catholicoespagnol, il se retira à Delft, où il ne devait pas tarder à trouver la mort. Un Bourguignon, appelé Balthasar Gérard, catholique sanatique, s'était glissé auprès de lui sous le nom de François Guyen, et en prétextant que, par suite de son attachement à la soi protestante, il avait du suir de sa ville natale, Besançon. Le recueillement tout particulier avec lequel il assistait au service divin trempa si bien le

prince, qu'il mit bientôt en lui toute sa confiance. Le 19 juillet 1584, au château de Delft, au moment où Guillaume d'Orange se levait de table pour passer dans une autre salle, Balthasar Gérard le tua à hont portant d'un comp de pistolet. Le prince tomba à terre à côté de sa fessi et de sa sœur, la comtesse de Schwartzhourg, en s'écriant : « Mon Lieu, mon Dieu, aie pitié de moi et de ton pauvre peuple! » puis expira aussitôt. L'assassin n'avait que vingdeux ana. C'était bien plus encore l'idée de gagner ainsi le honbeur éternel que l'attrait de la prime mise à l'assasinat du prince par l'Espagne, qui avait armé son bras. Il subit sa peine avec une impassible fermeté. Dans les-interrogatoires qu'on lui sit subir, il avous qu'un moine franciscain de Tournay et un jésuite de Trèves l'avaient déterminé à commettre ce meurtre, en lui promettant qu'il assurerait ainsi son salut; il ajouta qu'il avait fait part de son projet au prince de Parme, lequel l'avait renveyé à son conseiller d'État d'Assanville, pour bien arrêter ce qu'il aurait à faire pour l'exécuter.

Guillaume d'Orange était fort instruit, et parlait pea, d'où son surnom de Taciturne; mais ce qu'il dissit était marqué au coin du bon sens et plaisait besucosp. Il était maître passé dans l'art de conpaître les hommes. Ses manières avec le peuple étaient pleines de douceur et d'affabilité. Il lui arrivait souvent de sortir tête mue dans les rues et de s'entretenir en toute liberté avec les bourgeois qu'il rencontrait. Dans son intérieur il était généreux, hospitalier, magnifique. Il avait été quatre fois marié: 1° avec Anne d'Egnond, marte en 1558, file de comte Marc de Buren, de laquelle il eut une file et un file. Philippe-Guillaume, prince d'Orange, mort dans sa jeunesse; 2º avec Anne, fille de l'électeur Maurice de Saxe, morte en 1577, et de laquelle il se sépara en 1575 : les cafants issus de ce second mariage furent plusieurs filles et le prince Maurice d'Orange, qui, comme guerrier et comme homme d'État, continua dignement le rôle de son père dans les Pays-Bas; 3° avec Charlotte de Bourbon, morte en 1582, fille du duc Louis II de Montpensier, de laquelle il ent six filles; 4° enfin, avec Louise, fille du célèbre amiral Coligne, morte 1620; il eut d'elle Henri-Frédéric de Nassau , prince d'Orange, qui succéda à son frère Maurice en qualité de stathouder des Pays-Bas.
GUILLAUME. Trois rois des Pays-Bas ont porté ce

GUILLAUME Ier (Francieuc), roi des Pays-Bas (de 1815 à 1840), grand-duc de Luxembourg, duc de Limbour, et prince d'Orange-Nassau, naquit à La Haye, le 24 août 1772. Son père, Guillaume V, prince d'Orange-Nassau, stathouder héréditaire des Provinces-Unies, descendait de Jean l'Ainé de Nassau-Dillengen, frère de Guillaume 1°°, dit le Taciturne, et mourut à Brunswick, le 9 avril 1806. Son grandpère, Guillaume IV, mort en 1751, le premier stathouder béréditaire des Pays-Bas à partir de 1748, avait de nouveau réusi dans sa ligue, celle de Nassau-Dietz ou Orange, les quatre territoires appartenant à la ligne de Nassau-Ottonienne, Liegen, Dillenburg, Dietz et Hadamar. Ce prince fut élevé par a mère, Frédérique-Sophie-Wilhelmine, fille du prince Auguste-Guillaume de Prusse. Guillaume reçut l'éducation convenable à celui qui doit être appelé un jour à gouverner d'autres hommes, et sut consié à des mains sures et expérimentées. Le 1er octobre 1791 il épousa la princesse Prédérique-Louise-Wilhelmine, fille du r i de Prusse. Avec son frère, le prince Frédéric, il s'occupa beaucoup d'améliorer l'état militaire du pays; mais les troubles intérieurs qui éclatèrent en Hollande et que la Prusse dut comprimer es 1787, parce qu'ils avaient pour but évident de renverser la maison d'Orange, entravèrent singulièrement ses efforts. La Convention nationale de France ayant décrété, en 1793, la guerre au stathouder, Guillaume et son frère Frédéric furent chargés de la défense des Provinces-Unies. La victoire samportée sur Dumouriez, à Nerwinde, près de Tirlemont, le 18 mars, fut due en grande partie à la coopé-

ration de ce prince. Guillaume penètre afors en Flandre, tient tête pendant tout l'été à des forces supérieures, et ménage ainsi aux Autrichiens la plus grande partie des succès qu'ils obtiennent sur un autre point des frontières de la Belgique, où les villes de Valenciennes et de Condé tombent en feur pouvoir. La fin de la campagne fut moins heureuse; les Autrichiens semblèrent un moment avoir oublé leur intrépide allié; mais Guillaume se souvenait de ses ancêtres, et se montra digne d'eux jusqu'au bout. En 1794 il prit Landrecies. Le duc de Cobourg battu à la journée de Fleurus, Guillaume n'eut plus qu'à faire sa retraite en bon ordre. Sur ces entrefaites, Pichegru avait envahi la Hollande, abandonnée par ses alliés : le 19 janvier 1795, des barques de pêcheurs conduisirent Guillaume et sa famille en Angleterre, devenue le refuge des princes maineureux. L'exil acheva de former Guillaume; il murit son caractère, développe ses connaissances, et lui donna les utiles et sévères leçons de l'adversité. Pendant que son frère Frédérie, entré au service d'Autriche, mourait à Padoue, en jahvier 1799, le prince Guillaume d'Orange se rendait à Berlin, dans l'espoir de voir la diplomatie prussienne intervenir dans ses intérêts auprès de la France. Il acheta quelques terres dans le grandduché de Posen et en Silésie; puis quand son père lui sut cédé, le 29 août 1802, l'indemnité qui lui avait été attribuée en Allemagne par une décision de la députation de l'Empire, à savoir la principauté de Fulda avec Corvey, Dortmund, Weingarten et autres lieux, il vint se fixer Fulda; et après sa mort, arrivée le 9 avril 1906, il lui succéda dans les autres domaines de la maison de Nassau. Sur son refus d'accéder à la Confédération du Rhia, Napeléon lui en-- leva ses droits de souveraineté sur les domaines héréditaires de la maison de Nassau, qu'il répartit entre les branches collatérales de Nassau-Tisingen et Nassau-Weilbourg et le grand-duc de Berg, Murat, Guillaume, dépouillé de ses États, prit alors du service en Prusse, et assista l'épée à la main à la chute de cette monarchie, qui, maigré ses fautes, devait se relever plus puissante. Fait prisonnier dans Erfurt, doux jours après la bataille d'Iéna, il obtint la permission de se retirer sur parole. Il se retira alors à Dantzig, puis, quand la guerre s'approcha de la Vistule, à Pillau. Omis dans les stipulations de la paix de Tilsitt, il alla en 1860 s'enrôler dans l'armée autrichienne avec le fidèle compagnon de tous ses malheurs, M. de Fagel, et assista à la bataille de Wagram. Au rétablissement de la paix, il revint encore une fois vivre dans une grande obscurité à Berlin. Quand, après la perte de la bataille de Leipzig par Napoléon, les hommes les plus influents en Hollande commencèrent à travailler à la restauration de la maison d'Orange, Guillaume se rendit en Angleterre; puis le 29 novembre 1813 il vint débarquer à Scheveningue, où il sut aussitôt accueilli avec un incomparable enthousiasme par la population, en même temps que le gouvernement proviseire, constitué dans le pays après la retraite des antorités françaises, le saluait du titre de souverain. Mais il avait soin d'annoncer hautement l'intention de fonder désormais les libertés publiques sur la base d'une constitution qui garantirait les droits de tous et donnerait satisfaction à tous les besoins. Les Français, indépendamment d'un camp retranché près d'Utrecht, occupaient encore vingt-trois places fertes dans le pays ; mais l'insurrection générale des populations, secondée par les armées coalisées, eut bientôt délivré la Hollande du joug de l'étranger. Le 29 mars 1814 la lei fondamentale, dont la rédaction avait été confiée à une commission, fut acceptée, et le lendemain, jour où les alliés entraient dans Paris, ent lieu l'inauguration du souverain. Deux mois après, une convention conclue entre la France et les monarques coalisés posait le principe d'un accroissement de territoire pour la maison d'Orange. Les bases du royaume des Pays-Bas furent jetées à Londres, le 14 juin, et au commencement de l'année 1815 le congrès de Vienne en régla définitivement l'existence. Le 16 mars 1815, Guillaume prenait le titre de roi des Pays-Bas et de grand-duc de

Luxenthoury. Guillaume I^{er} résida alors altarnativement à La Haye et à Brandles jusqu'en 1830, époque où, à la suite de la révolution qui éclata au mois de septembre dans cette deraière ville, la Belg i que se sépara des Pays-Bas et fut récomme comme puissance indépendante par les grandes puissances réunies en conférence à Londres.

Le roi Guillaume, dont la politique obstinée avait trouvé un représentant dans son ministre de la justice van Maenen et n'avait pas peu contribué à provoquer cette ré-volution, s'entéta pendent neuf ahmées à lutter contre l'Eurepe tout entière, qui avait reconnu l'impossibilité de reconstituer jamais le revaume des Pays-Bas sur les bases de 1815; et ce ne fut que le 16 avril 1839 qu'il se décida à acesder aux dispositions prices par la conférence de Londres et à souscrire à l'indépendance de la Belgique. Les dettes énormes dont sen obstination avait été l'origine pour le pays, son aversion prononcée pour les meindres réfermes réclamées par l'esprit du temps, accrurent singulièrement le mécontenment public contre lui ; et les défiances dont il était devenu l'objet prirent un caractère encore plus hostile lorsqu'en apprit qu'il avait l'intention d'épouser une catholique belge, la comtesse Henriette d'Oultramont. C'est dans ces circonstances que Guillaume prit le parti d'abdiquer en saveur de son fils ainé, le 7 octobre 1840; il se retira alors, sous le titre de comte de Nassau, à Berlin, où , veuf depuis 1837 , il épouse la comtesse d'Oultremont, le 17 février 1841, et où il mourut, le 12 décembre 1843. On évalue à près de 200 milliens de francs la fortune particulière qu'il laissait à ses enfants, et qui provenait peur la plus grande partie de l'ex-ploitation des mines de Java et de Bornéo, ainsi que de vastes et heureuses spéculations commerciales. Ceux de ses enfants encore vivants aujourd'hui sont : le prince Frédéric des Pays-Bas, et une fille, la princesse Marianne, mariée en 1830 au prince Albert de Prusse, union qu'un divorce est venu rompre en 1849.

GUILLAUME II (FREDÉRIC-GEORGES-LOUIS), roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg (1848-1849), naquit le 6 décembre 1792, à La Haye, et fut élevé sous la surveillance de son père, Guillaume 1°, à l'école militaire de Ber-lin. Plus tard il alla terminer son éducation à Oxford. Destiné de bonne heure à l'état militaire, il fit ses premières armes dans les rangs de l'armée anglaise, et entra ensuite en 1811 au service d'Espagne, avec le grade de lieutenant-colonel. Sa bravoure et son activité lui eurent bientôt mérité l'estime du duc de Wellington, dont il fut l'un des aides de camp. Quand, en 1814, son père monta sur le trône des Pays-Bas, les Belges reconnurent avec joie que le futur héritier de la couronne réunissait une rare bonté de cœur à autant de droiture que de franchise et d'affabilité. A l'affaire des Quatre-Bras (16 juin) et à la bataille de Waterloo (18 juin 1815), le prince fit preuve tout à la fois d'intrépidité et de talent militaire, et reçut un coup de seu à l'épaule au milieu d'une attaque qu'il dirigeait à la tête de ses troupes, qu'unimait son exemple. Quand il fut guéri de cette blessure, il vint retrouver les princes alliés à Paris. Dans cette capitale, il fut vivement question de son mariage avec la princesse Charlotte de Galles, qu'épousa l'année suivante le prince Léopold de Saxe-Cobourg, aujourd'hui rei des Belges; mais le prince d'Orange refusa ce brillant parti, par un noble sentiment de fierté qui ne lui permettait pas de n'être que le premier sujet d'une reine d'Angleterre ; situation qui aurait eu d'ailleurs pour conséquence de subordonner complétement la politique de son pays aux interêts de la Grande-Bretagne. Il épousa au contraire, le 21 février 1816, à Saint-Pétersbourg, la sœur de l'empereur Alexandre, Anna Paulowna, née le 19 janvier 1795.

En 1830, lorsque éclata la révolution de Belgique, le prince d'Orange se rendit immédiatement à Anvers; et le 1er septembre il vint à Bruxelles, où son apparition produisit une impression favorable. Mais les exigences du partitévolutionnaire croissant toujours, le prince d'Orange finit par se trouver dans une position tellement critique,

que le 16 octobre suivant, outre-passant ses pouvoirs, il erut devoir reconnaître l'indépendance de la Belgique. Le roi son père lui retira ses pouvoirs, et annula ses actes. En conséquence, le prince d'Orange se retira en Angleterre , où il a fait élever ses deux fils ainés. L'année suivante, il reprit le commandement de l'armée hollandaise qui en avril envahit la Belgique, mais qui, après une campagne de treize jours, dut rentrer dans ses cantonnements, par suite de l'intervention armée de la France. Plus tard, il conserva le commandement en chef de l'armée d'observation qui resta échelonnée le long des frontières du nouvel État. L'abdication volontaire de son père, le roi Guillaume I^{er} l'appela au trône, le 7 octobre 1840; et son premier soin fut d'aviser aux moyens de remédier au délabrement des finances, tache impossible tant qu'on ne se déciderait pas à porter hardiment la hache dans les vieux abus administratifs. Les événements provoqués en Europe par la révolution de février 1848 le convainquirent de l'inutilité des efforts qu'on tenterait pour résister plus longtemps aux exigences du temps. Ses concessions furent alors franches et larges; mais il n'eut pas le temps de voir achever la complète réorganisation administrative qu'elles avaient pour but : il mourut le 17 mars 1849, laissant le trône à son fils ainé Guillaume III.

GUILLAUME III (ALEXANDRE-PAUL-FREDÉRIC-LOUIS), roi des Pays-Bas, né le 19 février 1817, est le fils ainé de Guillaume II. Il succéda à son père le 17 mars 1849, et s'efforça de se concilier l'opinion en se montrant facile en matière de concessions, notamment en proposant luimême une diminution considérable sur le chiffre de la liste civile (elle est de 1,250,000 fr.); mais il n'y réussit complétement que lorsqu'il eut appelé aux affaires le parti libéral, et confié le porteseuille de l'intérieur à l'un de ses hommes les plus considérés, M. Thorbeke. Depuis lors il a été procédé à la réforme politique avec une sincérité qui a eu pour résultat de donner au régime parlementaire dans les Pays-Bas des développements qui seront du règne de ce prince l'une des plus remarquables époques de l'histoire néerlandaise. La retraite du ministère libéral, qui eut lieu dans l'été de 1853 et l'avènement du parti rétrograde, n'ont point eu pour résultat un temps d'arrêt dans le développement des institutions et des idées constitutionnelles. Véritable prince constitutionnel, il est demeuré étranger à tous les changements politiques qui se sont produits dans son gouvernement. Cependant il a encouragé les grandes entreprises d'utilité publique, les chemins de fer, les canaux, le dessèchement du lac de Harlem, et il a maintenu au dehors la paix ou la neutralité de son pays. En 1863 il s'empressa d'adhérer au projet de congrès présenté par Napoléon III pour régler les questions en litige. De même qu'en 1867, au sujet du Luxembourg, il garda, en 1870, une neutralité prudente entre ses puissants voisins, la France et la Prusse; toutefois il fut obligé, après la paix, de céder aux exigences du vainqueur et d'admettre l'exploitation des chemins de fer du Luxembourg par des compagnies allemandes.

Guillaume III a épousé, le 18 juin 1839, Sophie, fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg, de laquelle il a eu deux fils: Guillaume, prince royal, né le 4 septembre 1840, et Alexandre, né en 1851.

GUILLAUME I or (FRÉDÉRIC-CHARLES), roi de Wurtemberg, naquit le 27 septembre 1781, à Luben (Silésie), où son père, plus tard Frédéric ler, tenait gernison comme général major au service de Prusse. Sa mère était la princesse Auguste-Caroline-Louise de Bruns wick-Wolfenbuttel. Le prince Paul, mort le 6 avril 1852, à Paris, après y avoir passé la plus grande partie de sa vie, était son frère cadet. Sa sœur, Catherine, morte en 1835, avait épousé Jérôme Bonaparte.

Après avoir longtemps erré avec ses parents en Russie, en Allemagne, en Suisse, ce ne fut qu'en 1790 qu'il lui fut donné de se fixer en Wurtemberg. Des invasions de troupes

françaises interrompirent à deux reprises la continuation de l'éducation de ce prince. En 1800 il alla servir come volontaire dans l'armée autrichienne, et il se distingua à la bata ille de Hohenlinden. Le prince Frédéric, son père, de venu duc régnant de Wurtemberg, depuis 1797, prétendit exercer sur lui la puissance paternelle dans sa plus rigoureuse étendue. Le jeune prince reconnut alors que le mieux pour lui était de s'éloigner, et il voyagea en France et en Italie. Ce ne fut qu'en 1806, lorsque son père prit le titre de roi, qu'il revint en Wartemberg, où il vécut dans la retraite la plus profonde. Le mariage qu'il contracta, en 1808, avec la princesse Caroline-Auguste de Bavière n'apporta aucune modification à son genre de vie; cette union fut rompue, d'un consentement mutuel, en 1814. Quand, en 1812, Napoléon partit pour la Russie, le prince. conformément aux désirs de son père, alla le rejoindre à la tête d'un corps de 15,000 Wurtembergeois. Mais une dangereuse maladie le contraignit de s'arrêter à Wilsa. Après la bataille de Leipzig, il fut obligé de passer à la coalition. Les souverains alliés lui donnèrent le commandement d'une des divisions de leur grande armée; il fit preuve de véritables talents militaires et remporta quelques brillants succès. A Paris il fit la connaissance de la grande-duchesse de Russie, Catherine, veuve du duc de Holstein-Oldenbourg, qu'il épousa en 1816, mais qui mourut le 9 janvier 1819, après lui avoir donné deux files.

Le 30 octobre 1816 Guillaume succéda à son père qui venait de mourir inopinément. A la suite de nombreu délibérations, il introduisit dès 1819 la nouvelle constitution, que suivirent bientôt après les plus importantes réformes administratives (voyes Wurtemberg). Sous son règne, le Wurtemberg marcha dans la voie du progrès; en maintes occasions le cabinet de Stuttgard se montra franchement opposé à la politique rétrograde et oppressive préconisée par Metternich. Que si le Wurtemberg eut à soussirir de l'esservescence générale produite en Allemagne par les événements de 1848, il dut à la ragerse de son roi et à sa popularité le prompt retour de l'ordre et de la tranquillité. Il mourut chargé d'années, le 24 juillet 1864. En 1820 Guillaume Ier avait épousé en troisièmes noces sa cousine Pauline, fille du duc Louis de Wurtemberg, de laquelle il eut deux filles et un fils. Charles. né le 6 mars 1823, et qui lui a succédé sur le trône

GUILLAUME, duc de Brunswick. Voye: Brunswick GUILLAUME (FRÉDÉRIC-GUILLAUME-CHARLES), prince de Prusse, troisième fils du roi Frédéric-Guillaume II naquit à Berlin, le 3 juillet 1783. Le 12 janvier 1804 il épousa Amélie-Marie-Anne, fille du landgrave Frédéric-Louis de Hesse-Hombourg, de laquelle il eut dix enfants. Entré en 1799 dans la garde, il commanda, dans la guerre de 1806, une brigade de cavalerie, et se distingua particulièrement à Auerstædt. Dans la campagne de 1813, il fit partie du quartier général de Blücher; à Lutzen (2 mai). il commandait à l'aile gauche la réserve de la cavalerie, et enfonca un carré ennemi à la tête de ses cuirassiers : à Leipzig, ce fut lui qui, en facilitant la jonction des corps de Blücher et du prince royal de Suède, amena la coop ration de l'armée du Nord à cette décisive bataille. Il fit la campagne de France et celle de Waterloo. Quand éclata la révolution de Juillet, le roi de Prusse lui confia le commandement général des provinces du Rhin. Mais quand la mort lui eut enlevé sa femme (1846), il ne quitta presque plus son domaine de Fischbach; c'est là qu'il est mort, le 28 septembre 1851. Ceux de ses dix enfants qui lui ont survécu sont: Adalbert, né en 1811, commandant es chef de la flotte prussienne, marié, en 1850, à la danseuse Thérèse Elssler, et mort en 1873; Élisabeth, née en 1815, femme du landgrave Charles de Hesse ; et Marie née en 1825, veuve de Maximilien II, roi de Bavière.

GUILLAUME 1er (Frénéric-Louis), roi de Prusse et empereur d'Allemagne, second fils de Frédéric-Guillaume III et de Louise de Mecklembourg, est né le 22 mars 1797. **GUILLAUME**

Son éducation toute militaire décida du caractère de sa politique et explique le penchant marqué dont il a tou-jours sait preuve pour le gouvernement personnel et despotique. Enfant il assista au démembrement de sa patrie et il prit en haine la France conquérante en voyant les larmes et la détresse de sa mère, exilée dans la petite ville de Memel. Elevé en soldat, il courut aux armes en 1813 et ne les posa qu'à la paix générale. Dès lors il se voua entièrement à l'étude des questions militaires. Promu à de hautes charges militaires et politiques depuis l'avenement de Frédéric-Guillaume IV, son frère, au trône (1840), nommé alors gouverneur de Poméranie et appelé à saire partie de la première diète convoquée en Prusse, il prit une part importante à la politique. A quelqu'un qui demandait alors ce qu'était le prince de Prusse un diplomate répondit : « C'est un Prussien. » Roideur, orgueil nobiliaire, amour apre du travail, dédain du repos, haine et jalousie des élégances artistiques, ces défauts d'égoisme et d'étroitesse et ces vertus du foyer tenaient dans un mot. La prédilection qu'en toute occasion il manifestait pour l'état militaire et tout ce qui s'y rattache fit considérer le prince par beaucoup de gens comme l'un des soutiens de l'absolutisme : et dans les sanglantes journées de mars 1848 cette opinion provoqua dans les masses une violente irritation contre lui. Les choses en vinrent à ce point qu'il crut prudent alors de s'éloigner de Prusse; et pour donner aux passions le temps de se calmer, il se rendit en Angleterre. Mais le ministère Camphausen travailla à faciliter et à opérer son retour à Berlin, qui eut lieu dès le mois de juin.

Elu par le vieux parti de la Croix député à l'assemblée nationale, Guillaume accepta ce mandat, mais sans venir siéger. Quand, au printemps de 1849, la Prusse réunit une armée pour réprimer la révolution au sud de l'Allemagne, c'est à lui qu'on en confia le commandement. Quelques semaines lui suffirent pour en finir avec le mouvement insurrectionnel du Palatinat et du grand-duché de Bade. Le 23 octobre 1857, il fut appelé à suppléer Frédéric-Guillaume IV, auquel son état de santé ne permettait plus les soins du gouvernement; le 9 octobre 1858, il recut le titre de régent, et, le 2 janvier 1861, la mort de son frère lui donna le trône.

En ouvrant, le 14 janvier, les chambres du royaume, Guillaume ler prononça un discours belliqueux sur le devoir qui incombait à la Prusse de sauvegarder l'intégrité du territoire allemand. Le 14 juillet de la même année, il fut. à Bade, l'objet d'une tentative de meurtre; Oscar Becker, étudiant de Leipzig, tira sur lui avec un pistolet de poche, et le blessa légèrement. Il se fit couronner à Kænigsberg, le 18 octobre suivant, avec la reine Marie-Louise-Augusta, princesse de Saxe-Weimar, qu'il avait épousée en 1829. Ce fut pour lui l'occasion d'affirmer ses doctrines piétistes en religion et absolues en politique, doctrines dont l'alliance s'est imprimée ensuite sur tous ses actes et dans toutes ses paroles. Il se posa lui-même la couronne sur la tête, disant que « les souverains de Prusse recevaient leur couronne de Dieu ». Le parti progressiste répondit, dans la chambre des députés, par une opposition ouverte à cette prétention de droit divin, se montra hostile au projet de réorganisation de l'armée, que le roi avait préparé avec son ministre de la guerre, M. de Roon, refusa de voter le budget, et demanda que les chapitres en fussent plus complètement spécifiés. Guillaume Ier prononça la dissolution de la chambre, le 12 mars 1862. et appela au pouvoir un cabinet réactionnaire sous la présidence du prince de Hohenlohe. Les nouvelles élections, loin de lui être favorables, fortisièrent encore l'opposition, et le projet de réforme militaire fut repoussé a une forte majorité. C'est alors qu'il prit pour premier ministre M. de Bismark.

La chambre des députés ayant rejeté de nouveau le budget du gouvernement et adopté un autre budget pré-DICT. DE LA CONVERS. - T. X.

paré par une commission parlementaire, le roi fit casser cette décision par la chambre des seigneurs. Aux adresses que votèrent, à plusi eurs reprises, les députés, accusant le ministère d'administrer inconstitutionnellement et sans budget, il répondit qu'il entendait ne sacrifier ni les droits de la couronne, ni ceux de la chambre haute. En même temps, il s'appliquait à éveiller la pas-ion des armes dans le cœur de la nation prussienne. Le 3 décembre 1862, il invitait ses ministres à lui faire des propositions pour consacrer le souvenir de la grande guerre de délivrance (1813); le 18 janvier 1863, il prescrivait la célébration d'une sête commémorative de l'appel aux armes fait cinquante ans auparavant par Frédéric-Guillaume III; le 18 octobre, il fit célébrer l'anniversaire de la bataille de Leipzig par des prières publiques. Bientôt, l'ambition réunie des deux grandes puissances allemandes amena la déclaration de guerre contre le Danemark, et les voix opposantes du parlement prussien se perdirent dans le bruit des camps. Guillaume ler visita, le 22 avril 1864, les redoutes de Duppel, et félicita les régiments qui avaient pris part à l'assaut.

Après s'être uni à l'Autriche pour démembrer le Danemark, c'est contre l'Autriche même que Guillaume et son ministre allaient porter les coups de l'armée prussienne. La convention signée à Gastein, le 14 août 1865, par les plénipotentiaires de la Prusse et de l'Autriche, et l'entrevue de Salzbourg, le 20 du même mois, entre les souverains des deux pays, parurent assurer la paix; elles furent le prélude de la guerre, qui se dénoua, le 3 juillet 1866, par le coup de foudre de Sadowa. Guillaume Ier, de retour à Berlin le 4 août, y reçut un accueil enthousiaste. Une nouvelle chambre des députés sut élue et donna au gouvernement une majorité considérable; elle vota une loi d'indemnité pour les cinq années précédentes pendant lesquelles le pays avait été administré sans budg t régulier. Le roi ouvrit, le 24 février 1867, le reichstag de la Confédération de l'Allemagne du Nord, qui lui déféra la présidence et le commandement militaire de la Confédération. Cette même année, à propos de la question du Luxembourg, la guerre faillit éclater entre la Prusse et la France; mais elle fut conjurée, et Guillaume se rendit, à l'occasion de l'exposition universelle, à Paris, où lui fut faite une brillante réception. Trois ans plus tard (1870), le cabinet des Tuileries saisit avec une légèreté extrême le prétexte de guerre que lui offrait la Prusse, préparée longuement à cette éventualité qu'elle désirait. Le prince de Hohenzollern avait cependant retiré sa candidature au trone d'Espagne; mais l'ambassadeur français voulut obtenir du roi Guillaume un engagement pour l'avenir, que le roi refusa de donner.

Guillaume I'r prit le commandement en chef des armées de l'Allemagne, ayant pour chef d'état-major M. de Moltke, et pour principaux lieutenants, son fils, le prince héréditaire Frédéric-Guillaume (Fritz) et son neveu le prince Frédéric-Charles. Le 4 août, il était à Mayence; il y apprit le combat de Wissembourg et la bataille de Reichshoffen. En quittant Sarrebruck, le 11 août, il adressa au peuple français une proclamation dans laquelle il disait qu'il venait faire la guerre « aux soldats et non aux citoyens ». Le 2 septembre, après la capitulation de Sedan, Napoléon III lui rendit son épée. On crut pouvoir alors espérer la fin de la guerre: mais Guillaume refusa au gouvernement de la défense nationale des conditions de paix acceptables. Pendant le siège de Paris, il établit son quartier général à Versailles où il fut proclamé empereur d'Allemagne, le 18 janvier 1871. Parvenu au comble de ses vœux et ayant placé la Prusse au premier rang des puissances militaires, il parut surtout préoccupé de cimenter une alliance intime avec les empereurs de Russie et d'Autriche. On remarqua, à ce sujet, les fêtes brillantes qu'il leur donna à Berlin, en septembre 1872, et le séjour qu'il fit, en mai 1873, à Saint-Pétersbourg.
GUILLAUME IX, duc d'Aquitaine, comte de Poi-

tiers, le plus ancien des troubadeurs connue, naquit le 22 octobre 1972, et succéda, en l'an 1088, à son père Guillaume VIII. En 1101, il se croisa. Parti avec 300,000 hommes, disent les chroniqueurs du moyen âge, à qui des zéres de plus ou de moins importent peu, il fut à peine arrivé en Asie, que l'anéantissement complet de son armée, résultat des maladies, de la famine et de la misère, le réduisit à s'enfuir à Antioche, où Tancrède lui fournit les moyens de revenir en France. En 1115, devenu veuf de Mathilde, fille du con te de Toulouse, il se livra au plaisir et à la galanterie, dépouillant souvent des monastères pour enrichir des femmes ou des courtisans, ne se remariant que pour abandonner sa seconde femme et enlever celle du vicemte de Châtellerault. Ce scandale le fit excommunier par l'évêque de Poitiers, qu'il punit en le chassant de son siège. Cité par Calixte II à comparattre, en 1119, devant le concile de Reims, pour y rendre compte de ses actes de violence et d'usurpation à l'égard des biens de l'Eglise, il n'eut garde d'obéir, et mourut dans l'impénitence finale, le 10 février 1126.

Guillaume 1X devra bien moins de vivre dans l'histoire à sa croisade, à ses démélés avec son évêque et avec le pape, ou encore à ses scandaleuses amours, qu'à quelques pièces de vers qu'il composa dans ses bons moments, et où l'on remarque une facilité, une élégance, une harmonie qui sembleraient ne devoir appartenir qu'à une époque plus avancée. On remarque encore dans les pièces de vers de Guillaume d'Aquitaine, conservées à la Bibliothèque nationale de Paris, une boutade ou chanson sur un chat qui l'avait égratigné. Orderic Vital raconte qu'au retour de sa croisade, il avait rimé les tristes aventures de son expédition et qu'il allait les chanter sur des airs badins devant les grands seigneurs et dans les assemblées chrétiennes.

GUILLAUME, dit le Dauphin d'Auvergne, haut baron et troubadour distingué du douz èn e siècle, se rendit célèbre par ses querelles poétiques et sanglantes avec le roi Richard Cœur de Lion, et par ses qualités chevaleresques. Il était fils de Guillaume VII, comte d'Auvergne, et de Béatrix, de la maison de Guigues en Dauphiné. Il fut le premier qui, par suite de ce mariage, porta dans sa famille le nom de dauphin, qu'il transmit à ses successeurs. S'il faut en croire nos manuscrits romans, ce jeune seigneur était un des plus courtois, des plus magnifiques et des plus vaillants chevaliers de son époque; supériour à la fois en armes, en amour et en poésie, nul ne sut mieux composer sirventes, couplets et tensons. Émule et protecteur des troubadours, il les attirait auprès de lui, et les comblait de présents et d'honneurs. Il paraitrait toutefois qu'après avoir perdu par ses largesses plus de la moitié de ses biens, îl en recouvra, et sut en assasser ensuite davantage par son adresse et par son avarice. Il nous teste quelques couplets satiriques du dauphin d'Auvergne contre Robert, évêque de Clermont, son parent, de plus cinq sirventes, dont les deux meilleurs ont été imprimés par Raynouard, dans le Choix des poésies originales des

GUILLAUME DE POITIERS, l'un de nos anciens chroniqueurs les plus remarquables et que ses contemporains comparaient à Salluste, à cause de l'énergie et de la précision de son style, naquit, vers l'an 1020, à Préaux, près de Pont-Audemer, et étudia à la célèbre école de Politiers, où il acquit une connaissance assez approfondie des écrivains de l'antiquité classique. Après avoir d'abord été militaire, fi embrassa la carrière ecclésiastique, devint chapelain du duc Guillaume, depuis roi d'Angleterre, et mourat archidiacre de Lisieux, vers la fin du enzième siècle. Il est certain qu'il survéeut à Guillaume le Bâtard, dont il a écrit les faits et gestes avec la partialité d'un admirateur enthousiaste, caractère qui n'empêche pas son récit d'abonder en curieux détaits sur la conquête de l'angleterre; son récit commence en 1035 et finit en 1076.

GUILLAUME DE CHAMPEAUX, philosophe célèbre

du moyen âge, naquit à Champeaux, près de Melun, du la Brie, d'une famille de laboureurs. Il étudia à Paris, ser Ansolme de Laon, et devenu archidiacre de cette sille, il y enseigna lui-même. Les écoles formées par le mettre et par le disciple sont gépéralement regardées comme l'origine de l'université de Paris. Plusieurs hommes deveus célèbres suivirent ses leçons; nons ne citerons qu'Abélard, qui devint plus tard son rival et son adversaire. La question qui fut controversée entre ce dernier et son mattre se rattache à la querelle fameuse en philosophie des réslistes et des nominaux. A la suite des désavantages qu'il eut dans cette controverse, Guillaume, dépoûté du me se retira dans un des faubourgs de Paris, et pois, en 1166, les fondements de la célèbre abbaye de Saint-Victor, cà plus tard, sur les instances d'Hildebert du Mans, et contre son propre désir, il recommença à enseigner; il faisait gratuitement ses leçons à tous ceux qui se présentaiset. En 1113, après avoir trois fois refusé de se charger d'un si pesant fardeau ; il fut contraint d'accepter le siège épiscopal de Châlons-sur-Marne, et laissa la conduite de l'abbaye naissante à Hilduin , le plus illustre de ses disciples. Ce sut lui qui donna, en 1115, la bénédiction abbatiale à saint Bernard pendant la vacance du siège de Langres, et une liaison étroite se forma dès lors entre les deux prélats. Il assista aux conciles de Reims et à celui de Châl Marne en 1115, de Reims en 1119, de Beauvais en 1120. Il mourut le 18 ou le 25 janvier 1121. On croit, sans en être certain, qu'il avait pris l'habit de Clairvaux en 1119, et qu'il fut enterré dans cette abbaye. Il composa pluri traités en faveur de la doctrine des réalistes et qualque opuscules de théologie. De tous ses ouvrages, le plus considérable est celui des Sentences, et le seul imprimé est un petit Traité de l'origine de l'ame, publié par D. Martenne dans son Trésor d'anecdotes. H. Boccurre.

GUILLAUME DE JUMIÈGES, l'un des plus curieux historiens du onzième siècle, est l'auteur d'un ouvrage istitulé: Bistories Normannorum libri VIII, publié peur la première fois par Camden, dans les Anglies scriptores, dont M. Guizot a donné une traduction dans sa Coil clien de mémoires relatifs à l'histoire de France. La récit de ce shroniqueur abonde en détails picins de vie et de vérité sur les mœurs nationales et privées des Normands. Guilaume naquit, à ce que l'on croit, en Normandie, et prit l'habit de Saint-Besoit à l'abbaye de Jumièges. On ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort.

GUILLAUME DE TYR. Ce prince des historiens des croisades naquit vers 1180, à Jérusalem, si l'on s'en rapporte à son continuateur, Etienne de l'usignan. En 1162, il étudiait les lettres en Occident, probablement à Paris-De retour dans sa patrie, il gagna si bien par son savoir et ses talents la confiance du roi Amaury que celui ci le chargea de l'éducation de son fils Baudouin. En 1167 il le nomma archidiacre de la métropole de Tyr, et peu de temps après il lui confia auprès de l'empereur Manuel Come une mission dont il s'acquitta avec bonheur. Des missia. talligences graves qui survinrent entre lui et aon métropolitain de Tyr l'engagèrent à se rendre à Rome. A sou retour en Palestine, il fut fait chancelier du palais. Es 1174, l'archevêché de Tyr étant venu à vaquer, il l'obti t et fut sacré dans l'église du Saint-Sépulere, En 1177 il ails de nouveau à Rome, mais cette fois pour assister au concile de Latran, dont il écrivit l'histoire, à la demande des Pères eux-mêmes, ouvrage qui est perdu. Il revint de Rome par Cons'antinople, et profita du séjour de sept mois qu'il fit dans cette capitale pour obtenir de l'empereur Manuel différents avantages en favour de sen église. On ignore ce qu'il deviat après l'an 1183, année où s'arrête son récit. C'est à tort qu'en le représente dans quelques ouvrages comme mort à Rome, empaisonné par ardra d'Héraclius, patriarche de Jérusalem. Ce fait n'est rien moins que prouvé : il se serait, dit-os, passé en 1186; st en 1187 Guillaume de Tyr préchait la croisade aux reis de

France et d'Angleterre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ; n'existait plus en 1193; car à cette époque nous trouveus le siège de Tyr occupé par un archevêque d'un autre nom. Son ouvrage capital est intitulé : Historia rerum in partibus transmarinis gesterum a tempore successorum Mahometis usque ad annum Domini 1184. Il est divisé en vingt-trois livres, dont les quinze premiers vont jusqu'en 1142. Les huit autres sont consacrés au récit des faits dont Guillaume de Tyr fut témoin, et auxquels il prit une part assez importante. Il avait aussi écrit, à la demande d'Amaury, une Histoire des Arabes, depuis la venue de Maliomet jusqu'à l'année 1184; le manuscrit n'en a pas été retrouvé.

GUILLAUME LE BRETON, oélèbre poëte et histories, surnommé Armoricus, ou Brito-Armoricus, né en l'année 1165, dans le diocèse de Léon, en Bretagne, mort, avec le titre de chanoine de Senlis, vers 1230, remplit longtemps les fonctions de conseiller intime auprès de Philippe-Auguste, dont il avait d'abord été chapelain. Ce prince l'envoya, à diverses reprises, à Rome pour y négocier l'annulation de son mariage avec Ingelburge, et lui confia plus tard l'éducation de son fils naturel Pierre Charlet. Gulllaume était auprès de lui à la bataille de Bouvines. Témoin des hauts fails de cette immortelle journée, il entreprit de les célèbrer dans un poeme intitulé la Philippide, qui, dans ses douze livres, ne contient pas moins de 9,000 vers, et qui comprend l'ensemble des quarante-trois minées du règne de Philippe-Auguste. « Ce poëme, dit M. Guizot, sort de la séchere d'une narration pure. Si le poète ne peint pas, de moins il décrit; les mœurs des peuples, la situation des lieux, la forme des armes et des machines, les phénomènes de la nature, entrent dans sa composition, et y font passer quelque chose du mouvement intellectuel qui commençait à se produire en France, » On lui dolt aussi une histoire en prose latine des Gestes de Philippe-Auguste.

GUILLAUME DE CHARTRES, né vers 1210, mort vers 1280, sut chapelein de saint Louis, qu'il suivit deux sois à la croisade, et dont il partagea la captivité. Il s'était fait dominicain dans l'intervalle de ses voyages. Il a ferit une sulte à la vie du saint roi composée par Geoffroy Beautieu, dans lequelle on ne trouve guère que des particularités relatives aux vertus du pieux monarque. Elle est intitulée : De Vita et Actibus inclutæ recordationis regis Francorum Ludovici, et de miraculis que ad ejus senctitatis declarationem contigerunt, et se trouve dans divers recueils, notamment dans ceux des Boilandistes et des historiens de France. On a aussi de lui trois sermons demeurés manuscrits, et la vérité nous oblige d'ajouter qu'ils ne méritent guère d'être publiés.

GUILLAUME DE LORRIS naquit à Lorris, près de Montargis. Les particularités de sa vie, comme la date de sa naissance, sont inconnues. Fauchet pease qu'il étudia la jurisprudence : on croit qu'il mourut vers l'an 1240; du moins telle est l'opinion du savant Raynouard. On lui doit les 4,150 premiers vers du célèbre Roman de la Rose, que Jehan de Meung, dit *Clopinel*, continua en 1280. GUHLAUME DE NANGIS, historien du treizième

siècle et moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Denis, est anteur de trois ouvrages d'une haute importance pour notre histoire nationale, à savoir : d'une Vie de saint Louis et de Vies de ses frères, Philippe le Hardi et Robert, dédiées à Philippe le Bel, ainsi que d'une chronique qui remente jusqu'à l'origine du monde, en s'appuyant sur les chroniques précédentes, dont elle reprodoit presque textuellement le récit, notamment sur celle de Sigebert de Gembloux, mais qui devient originale à partir de l'an 1113, pour s'arrêter en 1301. Peu de chroniques sont écrites avec autant de judiciouse critique, et présentent les faits sous un jour aussi propre à intéresser le lecteur aux souffrances du peuple. Elle a été continuée par plusieurs écrivains. M. Guizot en a donné une traduction dans sa collection de Mémoires sur l'histoire de Pronce.

GUILLAUME DE NORMANDIE, trouvère anglo-norsamil, contemporain de Jean sans Terre, de Philippe Auguste, et de saint Louis, est autour du Besant de Dieu, poème dans lequel les reis, les princes et les prêtres sont fort malmesés, sinsi que d'un grand poème intitalé : Li Bestiaire divins, espèce de zeologie appliqués à la religion. Co livre est suriout curioux à cause des renseignements que l'on y treave sur les croyaness du peuple en histoire materelle à l'époque on le pette rimait. C'est ainsi qu'il décrit, estre autres animaux; le phénix et les syrèmes. Dans un autre poème, il racente les aventures du Frégus, héros dent le nom ne se rencentre mulle part ailleurs, et qui appartient au cycle d'Arthur. Il est encore auteur de deux fabliaux : La male Route, imbroglio peu comprihensible, et Le Prêtre et Alison, conte fort licencieux. On ne conneît de Guillaume de Normandie que son prénom et sa qualité de cierc de

GUILLAUME (Gros). Voyez GROS-GUILLAUMS.

GUILLAUME (Monstear). Ce densoumane, dont la célébrité est bien passée de mode, était, sous le règne de M. Léon Pillet, directeur de l'Académie royale de Musique par la grace de M. Thiers, et encore sous le règne de M. Duponchel son successeur, un vieux garçon, amateur tellement passionné de la chorégraphie, des jetés battus et des pirouet-tes, qu'en dépit de cinquante bonnes mille livres de rente, tes Dieu sait où, il s'était mis maitre à danser et temait école publique, disons mieux, académie de danse, à l'usage de l'un et de l'autre sexe. Sa prétention était de former des Taglioni, des Elseler, des Cariotta Grisi, des Vestris, de les élever à la brochette et d'en avoir touionrs su moins une paire de rechange à la disposition des grandes scènes de l'Europe qui lui feraient l'houmeur de le charger de recruter leur corpe de ballet. L'école cherégraphique de monsieur Guillaume devint peu à peu un sanctuaire duquel les tattés n'approchaient qu'avec componction et après de minutionses formalités, destinées à tenir à respectueuse distance les profance, qui n'en grillaient que plus démesurément d'envie de forcer la consigne. Monsieur Guillaume fut à un raoment donné tellement le Hon du jour, que l'opinion publique, toujours si prompte à s'alarmer quand on essaye de lai dicter des choix on de lui imposer des réputations, ne trouva rien à objecter quand on vint un beau matin lui apprendre qu'il allait passer officiellemeut directeur de l'Acadèmie royale, à laquelle il faisait royalement don de ses chaquante mille francs de rente pour payer sa bien-venue. Ce que c'est pourtant que de savoir mourir et surtout tester à propos! S'il eût fait à ce moment ce sacrifice, monsieur Guillaume vivrait encore tout au moins dans la mémoire des artistes reconnaissants, tandis que nul pent-être ne nous saura gré de lui avoir consciencieusement assuré ici la bien faible part d'immortalité que notre ami Eugène Briffaut, en nous décrivant les soirées de l'hôtel Castellane, s'était engagé à lui accorder pour prix des services qu'il rendait journellement à l'art de la danse ainsi qu'à l'éducation des bayadères chargées d'en transmettre les vrais principes à nos arrière-neveux et nièces.

GUILLAUME (Ordre militaire de). Cet ordre de chevalerie fot créé en avril 1815, par le roi des Pays-Bas, Guilleume I'', pour récompenser les services rendus à l'État. Il est divisé en grands-croix, en commandeurs et chevaliers de première et seconde classe. Les croix de clievalier de seconde classe sont réservées anx sous-officiers et soldats, auxquels elles valent une haute paye. La décoration que les titulaires portent suspendue à un ruban orange, liseré de bleu, consiste en une croix d'or (et d'argent seulement pour les chevaliers de la seconde classe), à huit pointes, émailée de blanc, surmontée de la couronne royale, avec ces mots hollandais pour devise: Voor moed, beleid, trouse (pour la bravoure, le talent, la fidélité).

GUILLAUME DE VAUDONCOURT. Voyez VAU-

DONCOURT.

GUILLAUME TELL. Voges Tell.

GUILLELMITES ou GUILLELMINS, ordre de religieux, fondé en 1153, par un gentilhomme français appelé Guillaume de Malleval, canonisé par la suite. On rapporte qu'après avoir embrassé le parti des armes et vécu dans la dissipation, Guillaume, décidé à changer de vie, entreprit un voyage à Rome, puis un pèlerinage à Jérusalem, et qu'à son retour en Europe, en 1153, ii alla se fixer dans une vallée déserte du territoire de Sienne, appelée alors l'Étable de Rhodes, où vinrent se grouper peu à peu autour de lui quelques fidèles, désireux de partager ses austérités et ses pénitences pour s'assurer avec lui le royanme éternel. C'est là qu'il mourut, quatre ans après, le 10 février 1157. Le pape Alexandre approuva, en 1256, les statuts de l'ordre des Guillelmites, ou Guillelmins, qui se répandit en Allemagne, en Flandre, en Italie, et surtout en France. Ce fut de leur couvent des Machabées, à Montrouge, qu'ils vinrent, à la fin du treizième siècle, s'établir à Paris, dans l'ancienne maison des Servites, nommés Blancs-Manteaux. Ils n'avaient plus de clottres en France longtemps avant la révolution de 1789; mais c'était dans leur monastère de Bourges qu'avait pris naissance, en 1594, la réforme des Petits-Augustins. Quant à leurs propres statuts, ils différaient peu de ceux des Bénédictins.

GUILLEMINOT (ARMAND-CHARLES, comte), lieute-nant général et pair de France, né le 2 mai 1774, à Dunkerque, combattit d'abord dans les rangs des Brabancons soulevés contre l'Autriche, et entra ensuite au service de France. Promu au grade de sous-lieutenant, il fit la campagne de 1792 à l'armée du nord. La défection de Dumouriez, à l'état-major duquel il était attaché, eut pour résultat son arrestation ; cependant, il ne tarda pas à être employé dans son grade à l'armée de Pichegru. Envoyé ensuite, avec le grade de capitaine, à l'armée d'Italie, il y fit la connaissance de Moreau, qui se l'attacha en qualité d'aide de camp; et il remplit auprès de lui ces fonctions, notamment pendant les campagnes du Rhin, Quand éclata la conspiration de Georges Cadondal, ses relations avec Pichegru et Moreau portèrent ombrage à Bonaparte, qui pendant plus d'une année le laissa en traitement de réforme. Mais ses rares connaissances topographiques furent cause qu'on se décida à lui rendre son emploi lors de la campagne de 1805, pendant laquelle il sut attaché au grand quartier général; en 1806 on le promut au grade d'adjudant commandant; en 1808 il passa de l'état-major de Berthier à celui de Bessières, chargé d'un commandement en Espagne. La manière brillante dont il se comporta à l'affaire de Médina del Rio Secco, lui valut sa nomination au grade de général de brigade. Après avoir été employé dans ce grade à l'armée d'Italie en 1809, il revint en Espagne en 1810. Pendant la campagne de Russie en 1812, il fut d'abord attaché au grand quartier général; mais pendant la retraite il sit partie de l'état-major du prince Eugène. En 1813 il fut chargé du commandement d'une brigade du quatrième corps d'armée. Il se comporta d'une manière brillante aux affaires de Lutzen et de Bautzen, battit le 5 septembre le général Dobschutz à Zahme, et repoussa le 28 l'attaque des Suédois contre Dessau, faits d'armes que Napoléon récompensa par le grade de général de division. En cette qualité, il contribua beaucoup à sauver à Hanau les débris de l'armée française. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, le gouvernement royal le nomma chef de l'état-major de l'armée réunie sous les ordres du duc de Berry, pour marcher contre l'empereur. Après la bataille de Waterloo, il remplit les mêmes fonctions dans l'armée réunie sous les murs de Paris aux ordres du prince d'Eckmuhl. Désigné pour la délicate mission de commissaire du gouvernement provisoire chargé de traiter avec les généraux étrangers, il se rendit à Saint-Cloud, auprès de Blücher, accompagné de Bignon et de Bondy, et signa la suspension d'armes du 3 juillet. Plus tard il suivit l'armée sur les bords de la Loire.

Après avoir été chargé en 1816 d'opérer la démarcation de la frontière de France sur les rives du Rhin, il réorganisa le dépôt de la guerre, et en sut nommé directeur général. En cette qualité, il eut mission de dresser le plan

de la campagne d'Espagne de 1823, et suivit, comme major général, l'armée qui envahit ce pays sous les ordres du duc d'Angoulème, profitant de sa position pour combattre, autant qu'il dépendait de lui, le parti absolutiste, aux intrigues duquel il se trouva dès lors en butte. On voulait le forcer à quitter l'armée; mais le duc d'Angoulème, bien inspiré, tint bon, et le conserva auprès de lui. C'est lui qui inspira au prince la célèbre ordonnance d'Andujar. A la fin de la campagne, la dignité de pair et l'ambassade de Constantinople furent la récompense des services qu'il avait rendus, et un adoucissement à l'espèce de disgrâce où l'avait fait tomber le libéralisme dont avaient été empreints quelques-uns de ses actes officiels pendant l'expédition d'Espagne. Dans sa nouvelle position, il exerça une influence notable sur les importantes réformes militaires et politiques commencées vers ce temps-là par le sultan Mahmoud II. En 1826 il revint en France, pour figurer dans le procès intenté à Ouvrard, à l'occasion des marchés passés à Bayonne, en 1823, pour l'approvisionnement de l'armée expéditionnaire. Il fut acquitté, et se justifia complétement, en outre, dans un Mémoire intitulé: Campagne de 1823, exposé sommaire des mesures administratives adoptées pour l'exécution de cette campagne (Paris, 1826). De retour à son poste d'ambassadeur auprès de la Porte. il s'employa avec autant de zèle que d'efficacité pour faire déclarer la Grèce État indépendant.

Lorsque après la révolution de 1830 une mésintelligence grave éclata entre les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg, Guilleminot s'efforça, en mars 1831, de gaguer la Porte à une politique hostile à la Russie et à ses intérêts. Plus tard, le parti de la paix l'ayant décidément emporté dans les conseils de Louis-Philippe, le général fut rappelé, sous le prétexte qu'il avait outre-passé ses pouvoirs. Il revint alors à Paris , et déclara à la tribune de la chambre des pairs qu'il était prêt à prouver par des pièces officielles qu'il n'avait agi que dans le sens de ses instructions. Le ministre des affaires étrangères Sébastiani combattit la proposition, et l'affaire dut en rester là. Depuis lors Guilleminot, tombé en disgrace, vécut à Paris en disponibilité. En 1839 il fut nommé président de la commission chargée d'établir la démarcation de nos frontières de l'est, et membre de la nouvelle commission de défense du royaume. Il remplissait ces deux missions lorsqu'il mourut, le 14 mars 1840, à Bade, des suites d'une inflammation de poitrine.

GUILLEN DE CASTRO. Voyez Castrao (Guilhen de).

GUILLERIS on GUILLERYS. Voyez COMPAGNIES (Grandes).

GUILLOCHIS, GUILLOCHER. On entend par guillochis des ornements d'un genre particulier faits sur des plaques, des tabatières, des boutons, etc., en traits de différentes formes entrelacés les uns dans les autres et qu'on exécute au moyen d'un tour particulier, dit tour à guillocher.

GUILLON (MARIE-NICOLAS-SYLVESTRE), mort en 1847, évêque de Maroc in partibus infidelium, était né à Paris, le 1er janvier 1760. Au collége Louis-le-Grand, où il fit une partie de ses études, il eut pour condisciples Robespierre et le cardinal de Cheverus. En même temps qu'il entrait dans les ordres sacrés, le jeune abbé Guillon obtenait le titre de prosesseur agrégé à l'université de Paris; et en 1788 il se saisait avantageusement connaître dans les lettres par la publication d'un ouvrage intitulé : Mélanges de Littérature orientale, et dédié à l'auteur des Voyages d'Anacharsis. Peu de temps auparavant, la princesse de Lamballe, témoin des premiers succès qu'il avait obtenus dans la chaire sacrée, l'avait attaché à sa maison en qualité de lecteur et de bibliothécaire, et plus tard elle le nomma son aumônier, fonc. tions qu'il conserva jusqu'aux nésastes journées des 2 et 3 septembre 1792. Pendant la tourmente révolutionnaire, l'abbé Guillon resta caché sous le nom de Postel, qui était celui de sa mère, à Sceaux près Paris, où il exerça la médecine,

aun sans quelque succès; fait qui prouve la vaste étendue de ses études premières. Un mémoire sur les maladies nerveuses, qu'il inséra en 1801 dans le *Journal encyclopédique*, térnoigne des travaux sérieux auxquels il se livra dans cette mouvelle carrière, considérée par lui avec raison comme un putre ascerdoce.

Une fois la terreur passée, l'abbé Guillon rentra dans les rangs de l'Église militante, et reprit la guerre active que dès 1791 il avait déclarée à la constitution civil e du clergé, dont il fut constamment l'implacable adversaire; ce qui ne l'empêcha pas cependant, au grand scandale du clergé placé sous la férule de l'ultramontain de Quélen, qui censura publiquement sa conduite, d'accorder à ses derniers moments les secours de l'Église à l'abbé Grégoire, mort dans l'impénitence finale à l'endroit de cette fameuse constitution. Un mémoire de l'abbé Guillon, intitulé : Parallèle des révolutions sous le rapport des hérésies qui ont désolé l'Église, inséré dans le quatrième volume d'une collection qu'il avait entreprise de tous les écrits, soit critiques, soit apologétiques, provoqués par la constitution civile, produisit une vive sensation, et fut plusieurs fois réimprimé depuis. Sous le consulat, il fut attaché comme auditeur théologien à l'ambassade du cardinal Fesch à Rome. Revenu à l'aris en 1804, il commença par se livrer aux travaux de la prédication; puis il rentra dans l'instruction publique, et lors de la création de l'université impériale, fut nommé, par Fontanes, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte. Quand une faculté de théologie fut ajoutée, en 1810, aux facultés des lettres, des sciences, de médecine et de droit que possédait déjà l'académie de Paris, l'abbé Guillon y obtint la chaire d'éloquence sacrée.

Sous la Restauration, il devint, en 1826, aumônier de M^{me} la duchesse d'Orléans, qui lui confia l'éducation religieuse de ses nombreux cafants. Ses relations avec le Palais-Royai et ses opinions franchement gallicanes le mirent en mauvaise odeur dans le clergé de cette époque, et les efforts tentés par Louis-Philippe, lorsqu'il eut été appelé au trône, pour faire accepter par le saint-siège le directeur de la conscience de sa femme, Marie-Amélie, comme évêque de Cambrai d'abord, puis de Beauvais, échouèrent contre les sourdes intrigues que firent jouer à Rome les rancunes implacables des ultramontains. Force fut donc à Louis-Philippe, qui tenait absolument à faire de son protégé un évêque, de se contenter pour lui, en 1833, du titre d'évêque de Maroc.

Polygraphe distingué et infatigable, l'abbé Guillon commença, en 1822, une Bibliothèque choisie des Pères de L'Eglise (26 vol. in-8°), qui est un beau monument élevé à la gloire de la religion et des lettres. Il combattit avec les armes du bon sens et de l'érudition les monstrueuses doctrines de l'abhé de L a m e n n a is dans un ouvrage intitulé : Histoire de la nouvelle Hérésie du dix neuvième siècle, ou réfutation complète des ouvrages de M. de Lamennais (3 vol. in-8°, 1835). On a aussi de lui: Promenade savante au jardin des Tuileries, ou description de ses monuments (1779); Du respect du aux tombeaux, et de L'indécence des inhumations actuelles (an VIII); La Fon-Laine et tous les fabulistes, ou commentaire critique, his-Lorique et littéraire (2 vol., 1803); Modèles d'Éloquence chrétienne (2 vol., 1837); Œuvres complètes de saint Cyprien, trad. nouv. (2 vol.); Oraison funèbre de la princesse Marie (1839), etc.

GUILLOT-GORGU (BERTRAND HARDOUIN OU HAU-DOUIN DE SAINT-JACQUES, dil), célèbre farceur qui succéda à G au ti e r-G a rg u i l le. Selon Guy-Patin, il avait été doyen d'une faculté de médecine. Il est du moins certain qu'il exerça pendant quelque temps la profession d'apothicaire à Montpellier. Ensuite il voyagea en compagnie d'un charlatan, et vint enfin débuter, en 1654, à l'hôtel de Bourgogne. Il contre-faisait les médecins avec une verve extraordinaire; doué d'une excellente mémoire, il énumérait avec une incroyable volubilité les drogues et les simples des apothicaires et les nombreux outils de la chirurgie. Après avoir été applaudi pen-

dant huit ans, il quitta le théâtre, et alla s'établir médecin à Melun; mais la mélancolie le prit, et il revint mourir à Paris, à l'âge de cinquante ans, en 1648. Sauval fait ainsi son portrait : « C'était un grand homme noir, fort laid ; il avait les yeux enfoncés, et quoiqu'il ne ressemblât pas mal à un singe et qu'il n'eût que faire d'avoir un masque sur le théâtre, il ne laissait pas d'en avoir toujours un. »

GUILLOTIN (JOSEPS-IGNACE), célèbre médecin, re gardé à tort comme l'inventeur de l'instrument de supplice qui porte son nom, naquit à Saintes, en 1738. Il professa d'abord, en qualité de père jésuite, au collége des Irlandais de Bordeaux; puis, se sentant une vocation impérieuse pour l'art de guérir, il vint étudier la médecine à Paris. Au moment où la révolution éclata, Guillotin s'était déjà fait connaître par des travaux assez importants. Lors de la convocation des états généraux, il publia une brochure sous le titre de Pétition des habitants domiciliés à Paris et des six corps. Dans cette brochure il demandait que la représentation du tiers état aux assemblées des états géneraux fût au moins égale à celle des deux autres ordres privilégiés pris ensemble. Surpris de la hardiesse et de la nouveauté de ces idées, le parlement manda à sa barre l'auteur de la pétition, moins pour lui faire faire amende honorable, que pour l'entendre motiver et développer les propositions qu'elle contenait. Guillotin se tira de cette épreuve avec honneur et bonheur. Aussi, le peu. ple, qui l'attendait à la porte du parlement, courut-il en foule à sa rencontre, et lui décerna-t-il les honneurs d'une ovation improvisée. Cette popularité ouvrit des lors au docteur la carrière politique. Nommé par le tiers état de Paris l'un des électeurs qui devaient désigner les membres des états généraux, il fut choisi pour secrétaire de sa réunion électorale, et ensuite élu député. Il concourut bientôt à la rédaction de la Déclaration des droits de l'homme, fit partie de la commission sanitaire chargée de proposer les réformes que nécessitait l'état statistique et sanitaire de Paris, et devint membre du comité ayant pour mission d'organiser les écoles de médecine, de chirurgie et de pharmacie.

Une circonstance vint lui donner bientôt une célébrité plus grande : l'assemblée nationale s'occupait de refondre notre ancien système pénal ; elle venait de proclamer comme principales bases de son travail l'égalité des peines pour toutes les classes de citoyens, la personnalité du crime, dont la honte ne devait plus rejaillir sur la famille, l'abelition des tortures et des supplices inutiles. Dans cette circonstance, Guillotin, mû par les sentiments les plus louables de philanthropie et par des motifs de haute politique, proposa de substituer aux différents supplices jusque alors usités pour les condamnés à la peine de mort la décapitation, réservée autrelois pour les nobles : on brôlait, on pendait et l'on écartelait les vilains. Cette proposition fut reque avec acclamation. Il indiqua alors, comme moyen d'exécution le plus sûr et le moins douloureux, l'emploi d'une machine très-peu compliquée, connue depuis longtemps en Italie sous le nom mannaia, dont il avait probablement lu la description dans le Voyage en Italie du jésuite Labat. Le docteur Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, fut chargé de faire sur cet instrument un rapport, qui fut soumis à l'approbation de l'Assenblée, laquelle, après avoir entendu le citoyen Carlier, député de l'Oise, convertit en décret la proposition de Guillotin. Il fallait un nom à ce nouvel instrument de supplice. Ce furent les mauvais plaisants qui se chargèrent de le baptiser. On l'appela d'abord la petite Louison, du nom du chirurgien rapporteur, ensuite et définitivement guillotine, du nom de notre bon docteur Guillotin. La tradition populaire a toujours voulu et veut encore, bien que le contraire ait été prouvé jusqu'à satiété, que Guillotin ait été l'inventeur et la victime de cette fatale machine. La première sut sabriquée par un mécanicien allemand, nommé Schinklt, facteur de clavecins; mais Guillotin faillit seulement en faire l'épreuve : elle devait, d'après le rapport du docteur Louis, avoir lieu d'abord sur des

moutons vivants. On jeta le docteur dans les prisons, qui regorgeaient de patriotes, et qui étaient alors le vestibule de la mort. Il y languit longtemps, et attendait son sort avec courage et résignation, quand la révolution du 9 thermidor vint le rendre à ses amis et à la liberté. Dégotté pour toujours des affaires publiques, il reprit modestement Sexercice de sa profession, s'y consacra tout entier, et trouva dans l'estime de ses concitoyens, dans l'affection de ses amis, quelques compensations à ses tribulations politiques. Il jeta les bases d'une association des médecins les plus distingués, qui existe encore sous le nom d'Académie de Médecine. Il fut l'un des plus actifs propagateurs de la vaccine, comme autrefois il avait été un de ceux de l'inoculation, et mérita, par une vie toute consacrée au soulagement de ses semblables, d'être mis au nombre des bienfaiteurs de l'humanité. Il mourut le 26 mai 1814. âgé de soixante-seize ans. F. DOMET.

GUILLOTINE. Ce n'est pas au docteur Guillofin, membre de l'Assemblée constituante, qu'est due l'invention de la guillotine, quolqu'elle porte son nom. Le Code pénal de 1791 portait (article 2) que tout condamné aurait la tête tranchée. Il ne s'agissait plus, d'après le vœn de la loi et de l'humanité, que de trouver une machine propre à faire tomber la têté du patient promptement, sans douleur prolongée, en n'employant que le moins possible l'intervention de l'exécuteur. Mais avant les docteurs Guillotin et Louis, avant le mécanicien Schmidt, on s'était servi de machines à décapiter dans diverses contrées de l'Europe, et l'on faisait même honneur de la première aux anciens Perses. La guillotine me fut donc pas une invention, mais un perfectionnement. En esset, on décollait les nobles en Écosse au moyen d'un tranchoir, dit Robertson, arrêté dans un cadre, et qui, glissant sur deux coulisses, tombait sur le col du patient. Dans son Voyageur français, l'abbé de La Porte parle avec quelques détails de cet instrument. Deux anciennes gravures allemandes offrent aussi une machine qui a dû donner l'idée de notre guillotine : l'une est de Pents, l'autre de H. Aldegrever. C'est toujours un couperet suspendu et contenu dans sa chute. Au commencement du seizième siècle, Lucas de Cranach, peintre et graveur en bois à Wittemberg, nous a laiesé une gravure qui représente un supplice du temps et du pays : le patient est à genoux ; le ter est suspendu par une corde, que lache un exécuteur. L'Italie aussi pourrait revendiquer l'invention de l'instrument qui a pour objet d'abréger les douleurs des suppliciés : Achille Bocchi, en 1555, dans ses Symbolica Quastiones de universo genere, at graver la figure d'une machine à décapiter : l'appareil est dressé sur un échafaud; la hache est placée au haut de deux coulisses; comme dans les machines allemandes, le bourreau est debout, à gauche des spectateurs, prêt à lâcher de la main le fer meurtrier suspendu. Tous ces instruments ne sont autre chose que la mannuia des Italiens, définie par les lexicographes : bache à trancher la tête.

C'est sans doute de cette mannaia que l'on fit usage à Gênes, le 13 mai 1507, pour le supplice du conspirateur Giustiniani, dout parle ainsi Jean d'Authon, dans ses Chroniques : « Le condamné étendit le col sur le chappus (la pièce de charpente, le billot) : le bourreau print une corde, à laquelle était attaché un gros bloc; à tout une doulouère tranchante, hantée dedans, venant d'amont entre deux po-teaux, et tira ladite cords en manière que le tranchant tomba entre la teste et les épaules, si que la teste s'en alla d'un costé et le corps tomba de l'autre. » En France même, une machine à décoller, quoique sans nul doute fort peu usitée, n'était pourtant pas chose tout à fait nouvelle. On sit dans les Mémoires de Puységur, édition de 1690, que le maréchal de Montmorency sut ainsi décapité à Toulouse. on 1632 : « En ce pays-là, on se sert d'une doloire, qui est entre deux morceaux de bois; et quand on a la tête posée sur le bloc, en lâche la curde, et cela descend et sépare la tête du corps. » C'est toujours la mannaia.

Revenous à la France et à noire guillotine. Ce sui surtent en 1792 qu'on a'occupa de la fabrication de cet instrument. Le 17 avril on sit à Bicètre, sur trois écavres, l'essai de la machine, perfectionnée par le docteur Louis, qui, dit Cabanis, sit donner une disposition oblique à la hache dont le tranchant était d'abord saçonnéen croissant. Le nom de guillotine lui vint, dès le mois de décembre 1789, d'une chanson des Actes des Apétres. La première expérience en sot faite le mercredi 25 avril 1792, sur Nicolas-Jacques Pelletier, condamné, le 24 janvier précédent, pour vol ayec violence sur la voie publique. Les premières victimes politiques condamnées par le tribunal chargé de juger les crimes du 10 août 1792 à qui on en fit l'application surent : 1º Collegot d'Angremont, exécutéle 21; 2º La Porte, intendant de la fiste de Paris, le 24; 3º Farmain de Rosoi, rédacteur de la Gazette de Paris, le 25. Durant les cent cinq jours de son existence, ce tribunal prononça vingt-cinq condamnations à mort.

Depuis, la guillotine a été adoptée par différents pays étrangers. Dans ces derniers temps, plusieurs de ces instruments, dont nous avions un trop grand nombre en France, ont été vendus à l'enchère. L'état ne retira guère de chacune plus de 50 fr., valeur qu'elle représentait comme bois à brûler. L'une servit immédiatement à faire un seu de joie.

Une question importante a été controversée entre les médecins : un des plus célèbres anatomistes de l'Europe, le professeur Sœmmering, à prétendu que le supplice de la guillotine était horrible, parce que dans la tête séparée du corps le sentiment, la personnalité, le moi, restent quelque temps avec l'arrière-douleur dont le cou est affecté. Parmi un grand nombre d'exemples, il cité celui de Charlotte Corday, dont le visage rought d'indignation lorsque l'exécuteur, tenant dans sa main cette tête si calme et si belle, osa lá soufficter. Avec la lettre du docteur allemand, insérée dans le Moniteur du 9 novembre 1795, mention nons les observations sur cette lettre de Georges Wedekind, médecin de l'hôpital militaire de Strasbourg (Montteur du 11), la lettre du docteur le Pelletier (Moniteur du 15), la brochure du docteur Sédiflot jeune (Réflexions sur la Guillotine, 1795), et les Anecdotes sur les décapités (in-

8°, 1796).

GUIMARD (MARIE-MADELEINE), qui fut plus tard

M*** Despréaux, danseuse aussi fameuse par ses talents miniques que par le déréglement de ses mœurs, née à Paris, le 10 octobre 1743, morte dans la même ville, le 4 mai 1816, débuta à l'âge de seize ans dans les ballets dont à cette époque la Comédie-Française avait encore l'usage de régaler ses habitués. Les succès qu'elle y obtint la firent appeler dès l'année suivante au Grand-Opèra, où eile ne tarda pas à éclipser et faîre oublier M^{ma} Allard. Quoique laide, noire, maigre et très-marquée de la petite vérole, les critiques et les mémoires contemporains la représentent comme charmante dans tous les geures, depuis la Chercheuse d'esprit jusqu'à la Creuse de Médée inclusivement, et comme înimitable dans les baltets anacréoatiques. Elle resta cependant longtemps aux modestes appointements de 600 livres par an, ce qui ne l'empéchait pas d'étonner Parls par le luxe de ses équipages et le grand train de sa maison. On aura tout de suite l'explication de cette énigme quand on saura qu'elle sist une des pretresses les plus éhontées de Vénus vénale. C'est ainsi qu'après avoir été longtemps aux gages du maréchal de Soubise, elle était publiquement entretenue à la fois par le banquier Laborde et par Jarente, évêque d'Oriéans, dont les largesses et celles de bien d'autres libertins encore la nurent à même de se faire construire, à l'entrée de la rue de la Chaussée-d'Antin, par l'architecte Ledoux, une délicieuse habitation : longtemps désignée sous le nom mythologique de temple de Terpsichore. Cet hôtel occupait l'emplacement où s'est élevé, de nos jours, un magasin de nouveautés, qui avait la Chaussée-d'Antin pour enseigne, et qui fat démoli, en 1860, pour faire place à la rue Meyerbeer. L'hôtel eut successivement pour propriétaires MM. Dittmer, Perrégaux, Laffitte, etc. Mile Guimard y avait fait construire un théâtre, rendez-vous des courtisanes les plus recherchées et de tous les hommes frivoles de l'époque. Les acteurs et actrices n'étaient autres que la propriétaire de l'hôtel et ses camarades de l'Opéra. Dans la maison de campagne qu'elle possédait à Pantin, elle avait également sait élever une salle de spectacle, qui réunissait dans la belle saison la même compagnie; on y joua, en juillet 1772, une parade intitulée Madanie Engueulle, dont le titre seul indique le genre poissard mis à la mode par les Vadé et les Colle. L'inauguration solennelle du petit théâtre de l'hôtel de la rue de la Chaussée-d'Antin se sit par la première représentation de La Partie de Chasse de lienri IV de Collé, qui avait en outre composé pour la circonstance une petite pièce grivoise intitulée : La Vérité dans le Vin. L'archevêque de Paris crut devoir se plaindre à l'autorité de la facilité avec laquelle elle laissait s'ouvrir ces foyers de démoralisation et de pestilence, et surtont des tendances de Lu Vérité dans le Vin, pièce à laquelle on substitua une pantomime intitulée *Pygmalion*. Ajoutons, pour en finir avec le théâtre de M^{ile} Guimard, que les représentations en étalent dirigées par Laborde, premier valet de chambre de Louis XV, et que c'est pour cette scène que Collé composa les pièces contenues dans son Thédire de Société, et Carmontelle ses Pro-

On prétend que, malgré le scandale de ses mœurs, Mile Guimard fut souvent appelée par la reine Marie-Antoinette à faire partie, avec sa modiste Mile Bertin, et avec l'actrice Mile Montansier, de graves conférences où l'on délibérait sur le pli à donner à une dentelle, sur la pose d'un bouquet de fleurs, sur d'autres questions tout anssi importantes de haute toilette. En 1789, parvenne à l'âge de quarante-six ans, elle songea à échapper à sa trop grande no-toriété et à se marier, pour avoir le droit de changer de nom. Quelque vingt ans plus tôt, elle eût trouvé un ancien officier de cavalerie; de nos jours, elle n'aurait qu'à choisir parmi les gens de lettres; elle jeta le mouchoir à un sienr Despréaux, chorégraphe, qui ne manquait pas, dit-on, d'un certain talent. Trois aunées auparavant, obligée de diminuer son train, elle avait ruis son somptueux hôtel en loterie, au capital de 300,000 francs, sans se soucier d'en obtenir préalablement l'autorisation de la police. Sous le Directoire, elle donna des soirées dansantes, qui réunirent la fine fleur des incroyables de l'un et de l'autre sexe.

GUIMAUVE, genre de plantes de la famille des malvacées: il se compose d'une dixaine d'espèces; la plus importante de toutes est la guimauve afficinale (althxa afficinalis, Linné). Deux ou trois de ces espèces sont cultivées dans les jardins comme plantes d'ornement: telle est l'althxa rosea, vulgairement rose trémière, rose d'outremer, rose de mer, rose de Damas, passerose, dont les variétés sont recherchées par les amateurs, et dont le type est originaire de Syrie. La guimauve à feuilles de chanvre (althxa cannabina, Linné) et la guimauve de Narbonne, qui pourraient aussi être placées dans les jardins paysagers, fournissent de leur tige rouie une filasse qui sert à faire d'assez belle toile dans quelques cantons de l'Espagne. Il serait avantageux en beaucoup de localités de cultiver ces deux plantes, qui, étant vivaces toutes les deux, durent sept, huit ans, et même plus.

La guimauve officinale vivace, à tige de 1 mèt. à 1^m,30, cylindrique et velne, à feuilles alternes, arrondæs, douces au toucher, extérieures, porte des fleurs à calice double, à neuf divisions, à corolle composée de cinq pétales rose pâle ou blanches : elles sont réunies en bouquets sessiles, ou presque sessiles, dans les aisselles des feuilles supérieures. Sa racine est pivotante, longue et charaue. Toutes les parties de cette plante, et surtout ses racines, contiennent un mucliage abondant, qui leur donna au plas last degré les propriétés émollientes et adoucissantes. Les feurs servent à préparer des infusions poetorales. On fait de la racine mondée un commerce assez considérable. Elle

est la base des préparations médicales commes sous le nom de pâte et de sirop de guimauve. Cependant la décoction de racine de guimauve peut avoir quelques inconvénients; cette racine renferme un principe très-actif, nommé asparagine, parce qu'il existe surtout dans l'asperge, et qui peut occasionner des vomissements.

P. GAUBERT.

GUIMBARDE, instrument sonore de laiton ou de fer, fort commun en Europe, notamment dans les Pays-Bas et dans le Tyrol, et composé de deux branches entre lesquelles est une languette d'acier, qui vibre d'une manière assez harmonieuse quand on la touche convenablement, et qui constitue l'âme de l'instrument. Son origine se perd dans la nuit des tempe; dans l'Asie Mineure, il fait le charme des familles pauvres, et le nom de jewsharp (harpe des Juiss), que lui donnent les Anglais, semble indiquer qu'il était particulier aux Israélites. Les enfants, à qui cet instrument est particulier, le placent ordinairement dans la bouche, entre les dents, pour en jouer. L'attraction et la répulsion de l'air dont la colonne se trouve interceptée par l'âme de l'instrument, sert avec la pression des lèvres à déterminer le degré de gravité et d'acuité. Lorsque l'âme est mise en mouvement, elle produit à peu près l'esset des vibrations d'un diapason; circonstance qui rend la guimbarde l'un des instruments satiguant le plus la poitrine. Cet instrument, si insignifiant en apparence, n'en possède pas moins toutes les qualités des corps sonores les plus parfaits; et prise isolément, une guimbarde donne un ton grave quelconque, portant avec lui ses aliquotes, sa septième et plusieurs notes diatoniques dans la troisième octave. Singularité remarquable d'ailleurs, la guimbarde a trois timbres différents, dont la nature semble fort éloignée de celle de l'instrument qui les produit : les sons de la première octave ayant du rapport avec ceux du chalumean de la elarinette, ceux du medium et du haut avec la voix humaine de certains orgues, enfin les sons harmoniques étant en tout semblables ceux de l'harmonica. Pour exécuter des airs sur la guimbarde, il faut avoir au moins deux de ces instruments; mais du moment où l'on veut jouer des morceaux compliqués, il faut en avoir au moins une douzaine. L'exécutant pent alors pratiquer tous les intervalles diatoniques et chromatiques, et passer ainsi dans tous les tons en changeant successivement de guimbarde. Plusieurs artistes allemands, entre autres Kock, Euleustein et Kunert, mais surtout Scheibler, ont excellé dans le maniement de la guimbarde, et se sont fait admirer dans des concerts. Scheibler avait composé avec douze guimbardes un instrument particulier, dont il jouait avec beaucoup de charme et de dextérité, et auquel il avait donné le nom d'aura.

On appelle aussi guimbarde un outil de menuiserie qui sert à égaliser le fond des rainures, quand le guillaume et le bouvet ne peuvent y atteindre.

GUIMOND DE LA TOUCHE (CLAUDE), auteur dramatique, né en 1729, à Châteauroux, fut élevé par les jésuites, et entra même de bonne heure dans leur ordre; mais dégoûté, comme Gresset, des pratiques étroites de la vie religieuse, il ne tarda pas à rompre avec eux, et rentra dans le monde. Il se livra dès lors au théâtre; et sa tragédie d'Iphigénie en Tauride, la scule qu'il ait en le temps saire représenter, car il mourut en 1760, obtint un légitime succès. Le public, enthousiasmé, demanda l'auteur à grands cris , hommage beaucoup trop prodigué depuis , mais dont jusque alors Voltaire seul avait été l'objet. C'est en effet, sans contradit, de tout le répertoire de second ordre la pièce qui reproduit le mieux la mâle simplicité du théâtre grec; et ce mérite doit bien compenser aux yeux de la critique les déclamations philosophiques qui de temps à autre y usurpent la place du sentiment, ainsi qu'un trop grand nombre de vers faibles ou durs. Guimond de La Touche avait sur le chantier une tragédie de Régulus, que sa mort prématurée ne lui permit pas d'achever. On a aussi de loi une épitre intitulée Les Soupirs du Clottre, ou le Triomphe du fanatisme, pièce composée au noviciat même par les fants de Loyola, et qui témoigne de l'antipathie qu'avait provoquée dans son esprit le jésuitisme vu de près.

GUINARD (Augustu-Josera), ancien colonel de l'artillerie de la garde nationale de la Seine, est mé à Paris, le 28 décembre 1799. Son père, qui fut successivement membre du Conseil des Cinq Cents et du Tribunat, lui laissa des opinions libérales et une fortune indépendante. Avec ces avantages, M. Guinard pouvait devenir un heureux artiste ou un littérateur choyé; il préséra les hasards de la politique, scène sur laquelle il ne joua jamais du reste qu'un rôle bien secondaire. Élève de Sainte-Barbe, où il s'était rencontré avec Godefroid Cavaignac et Charles Thomas, il fut un des fondateurs de la charbonnerie française et l'un de ses plus chaleureux soutiens. C'est à ce titre qu'il se trouva engagé, sous la Restauration, dans la conspiration de Nantes ainsi que dans celles de Béfort et du général Berton. En juillet 1830, il prit encore les armes, et cette fois le gouvernement fut vaincu. M. Guinard fut alors appelé dans la commission dite des récompenses nationales, et y laissa de bons souvenirs. Lorsque les réunions politiques furent interdites, il se réfugia, comme Godefroid Cavaignac, dans l'artillerie parisienne, où il devint capitaine, et se fit remarquer dans les insurrections qui amenèrent la dissolution de ce corps spécial. La part qu'il prit aux événements d'avril 1834 lui valut un emprisonnement. Il parvint à s'échapper de Sainte-Pélagie avec ses coaccusés, et eut à passer dix années en exil. Au 24 février 1848 il se retrouva dans les rangs des combattants, et, à la tête de quelques hommes du peuple, il prit possession de la caserne des Minimes, puis, avec la huitième légion de la garde nationale, il marcha sur l'hôtel de ville, où il proclama le premier la république, rêve de toute sa vie. Aussitôt le gouvernement provisoire institué, il fut nommé adjoint au maire de Paris, puis, préfet de police, place qu'il refusa, et enfin chef d'état-major de la garde nationale. La légion d'artillerie ayant été reconstituée, il en fut élu colonel; mais il préséra garder son poste à l'état-major. Après le 15 mai il donna sa démission . et fut rappelé au commandement de la légion d'artillerie. Élu à l'Assemblée constituante par plus de 106,000 voix, dans le département de la Seine, il s'y fit peu remarquer, et ne fut pas réélu à la législative. Le 13 juin 1849 il reçut l'ordre de réunir sa légion au Palais-National, puis bientôt celui de la congédier. Il réunit alors ses hommes autour de lui, et leur dit qu'il allait marcher vers le Conservatoire des Arts et Métiers, invitant ceux qui ne partageaient pas ses opinions à se retirer. On sait ce qui arriva au Conservatoire. L'artillerie de la garde nationale essaya en vain de protéger les délifi rations des quelques représentants assemblés en ce lieu sous la présidence de M. Ledru-Rollin; il failut céder la place à l'armée et à la garde nationale. Accusé d'avoir pris part à cette échaussourée, M. Guinard sit insérer au National une lettre dans laquelle il explique sa conduite. Il y dit qu'il renvoyait sa légion, lorsque des gardes nationaux sans armes vinrent à passer en criant à l'assassinat; des représentants lui demandèrent protection; il crut la constitution en danger, et courut où il pensait pouvoir la désendre. Du reste, il ne îlt rien pour s'échapper, et le 8 juillet il réunissait encore 94,634 voix aux élections complémentaires pour la législative, dans le département de la Seine. Un mois après, M. Guinard était mis en accusation pour complot et attentat, et renvoyé devant la haute cour de Versailles: il y fut condamné à la déportation. Transféré de Doullens à Belle-Isle au mois d'octobre 1850, il sut rendu à la liberté en 1854, et vécut depuis lors dans la retraite.

Son fils, Auguste Guinand, né en 1836, à Londres, fut élève de l'École polytechnique. Admis dans le service des ponts-et-chaussées, il était ingénieur à Chambéry lorsque les électeurs de la Savoie le nommèrent à l'Assemblée nationale (8 fév. 1871). Il y vota avec la gauche radicale.

GUINÉE, pays de côtes de l'Afrique occidentale, sur les limites et l'étendue duquel les navigateurs et les géographes des diverses nations de l'Europe étaient autrefois singulièrement en désaccord, mais qui, d'après les données généralement admises aujourd'hui, s'étend depuis le cap Verga ou Tagrin, sur la frontière sud de la Senégambie, jusqu'au cap Négro, ou du 11° au 16° de latitude méridionale, et qu'on divise en haute Guinée ou Guinée septentrionale, et en basse Guinée ou Guinée méridionale, dont l'équateur, ou pour mieux dire le cap Lopez, par 1° de lat. Sud, forme la limite. La Guinée méridionale est connue aussi sous le nom de Congo (voyez Congo, Angola, Ben-GUELA), tandis qu'on réserve plus spécialement le nom de Guinée pour la Guinée septentrionale. Elle a pour limites au nord, sur une étendue de plus de 350 myriamètres, le grand golfe de Guinée, qui à son extrémité nord-est forme les golses de Benin et de Biafra. C'est à l'entrée de ce dernier golse que sont situées les quatre sles de Guinée, dont l'une, Fernando Po, appartient aux Anglais; les deux antres, l'Ile des Princes et Saint-Thomas, aux Portugais; et la dernière, Annobon, aux Espagnols. Sauf à l'est, où se déploie le vaste delta du Niger, la lisière des côtes est fort étroite, généralement plate, et d'un accès des plus dissiciles, tant à cause de l'abscence de hons ports que par suite des nombreux brisants qu'on y rencontre ; quelquefois sablonneuse ou bien marécageuse, elle est au total richement arrosée, et offre la luxuriante végétation de l'Afrique tropicale. Par suite du voisinage de l'équateur, la chaleur y est extrême pendant toute l'année, et ne diminue quelque peu que dans la saison des pluies, qui en général va de juin à octobre, mais qui sur certains points du pays se reproduit deux fois chaque année, et alors dure peu et est accompagnée d'ordinaire de tempêtes et d'orages effroyables. L'harmattan, qui y sousse du nord, et pendant plusieurs mois de l'année, dessèche tout et fait beaucoup souffrir les habitants eux-mêmes. Mais si sur une côte sablonneuse, rendue extrêmement malsaine par la chaleur et les exhalaisons marécageuses qui y règnent, le climat est souvent mortel pour l'étranger, en revanche, dans les ravissantes contrées montagneuses qu'on rencontre un peu plus loin, et qui sont comme les premiers contre-forts du Kong, ou montagne du Soudan supérieur, règne à peu près le même climat qu'en Italie, avec un air pur et sain. Ces contrées sont en outre 1 ichement boisées, douées d'une sertilité extrême et extraordinairement peuplées.

La population de la Guinée se compose d'un grand nombre de tribus nègres idolâtres, mais parmi lesquelles on a lieu de remarquer les différences les plus prononcées entre les nègres de la côte et les nègres de la montagne. Les premiers ont été profondément démoralisés et énervés par la traite des esclaves et par suite de leurs rapports nombreux et fréquents avec les Européens; les seconds, en général plus civilisés et doués de plus de moralité, sont aussi quelquefois plus belliqueux, plus sauvages et plus cruels. Les plus importants et les plus puissants des nombreux royaumes nègres qu'on y trouve sont l'empire de Dahomeln, l'empire des Ashantis et le royaume de Benin, qui de nos jours a cessé d'en dépendre.

Parmi les diverses régions que forme la côte, on trouve en allant de l'ouest à l'est : Sierra Leone, établissement colonial anglais, s'étendant du cap Verga au cap Mesurado: la Côte du Poivre ou de Malaguette, s'étendant jusqu'aux cap Palmas, ainsi appelée à cause du poivre long, ou graine de Paradis, ou encore malaquette, qui y croît en quantité et qui donne lieu à d'importantes exportations, célèbre aussi par la colonie de Liberia, que les Américains du Nord y ont fondée en 1821, dans le pays de Sangoum, pour les esclaves nègres affranchis; la Côte des Dents ou Côte d'Ivoire, s'étendant jusqu'au cap Apollonia, ainsi appelée à cause de son principal objet d'exportation, et qu'on divise en Pays des Bonnes Gens, situé à l'est, et Pays des Mechantes Gens, à l'ouest, mais où il n'existe point d'établissement européen; la Côte d'Or, s'étendant jusqu'au Rio-Volta, contrée extrêmement peuplée, et où se tronvent le plus grand nombre des établissements européens,

ent ceux des Anglais, dont la possession la plus importante dans ces parages est la forteresse de Cape-Coast-Castle, laquelle a donné son nom à toute cette partie du territoire colonial; ceux des Hollandais, et même autrefois des Brandebourgeois; enfin, jusqu'en 1849, les Danois y eurent aussi un établissement; la Côte des Esclaves, s'étendant jusqu'au Rio-Lagos, où les Anglais possèdent Whidah, avec le fort William, et où jusqu'en 1849 également les Danois possédèrent la factorerie de Quita, défendue par le sort de Prinzenstein, jadis l'un des grands entrepôts de la traite des nègres, mais qui aujourd'hui est de la part des croiseurs anglais l'objet d'une surveillance toute particulière; la Côte de Benin, la plus étendue et la plus riche en cours d'eau, où l'on trouve l'immense contrée marécageuse et boisée que forment dans leurs deltas le Niger, le Bonny, etc., ainsi que le royaume du Benin; enfin, au sud de ce dernier, le plateau de l'Amboser, où le Kamaroun atteint, dit-on, une altitude de 4,666 mètres, ainsi que les côtes eucore peu connues de Gabon et de Biafra, jusqu'au cap Lopez. Les essais tentés pour pénétrer des côtes de la Guinée dans l'intérieur du haut Soudan, dans les contrées montagneuses du Kong, dans la vallée supérieure du Nil ou dans l'Afrique centrale, ont déjà coûté la vie à un grand nombre de voyageurs. La jalousie extrême avec laquelle les Aschantis surveillent tout ce qui touche aux intérêts de leur commerce explique comment le commerce extrêmement important qui se fait au moyen de la grande voie commerciale conduisant du pays des Aschantis par le Kong jusqu'à la vallée du Nil n'ait pas eu pour résultat de fournir plus de renseignements géographiques qu'on n'en possède encore sur les pays qui se trouvent au nord de cette côte. Consulter Walker, Missions in Western-Africa (1844); Duncan, Travels in Western Africa in 1845 and 1846 (2 vol.; Londres, 1847); Halleur, Das Leben der Neger in Westafrika mit Rücksicht auf den Sklavenhandel (Berlin. 1851).

GUINÉE, en anglais Guinea (prononces Guiny), monnaie d'or anglaise, et qui fut frappée pour la première fois vers le milieu du dix-septième siècle. Ce nom lui vient, dit-on, de ce que l'or avec lequel on frappa les premières pièces provenait de la Guinée. Sous Charles II la valeur des guinées varia beaucoup. Elle était comparativement à l'argent de France un peu plus forte que celle de nos vieux louis d'or, c'est-à-dire de 26 francs 47 centimes. Mais depuis 1816 on a cessé d'en frapper en Angieterre, et la guinée y a été remplacée par le souverain ou livre sterling d'or valant 20 shillings, ou 25 francs de notre monnaie. GUINÉE (Nouvelle). Voyez Nouvelle-Guinée.

GUINEGATTE, village du département du Pas-de-Calais, près de Térouanne, est célèbre par deux batailles, La première eut lieu le 7 août 1479, entre l'armée de Louis XI et celie de Maximilien. La seconde est la fameuse journée des Éperons.

En 1513, les habitants de Térouanne, assiégés par Henri VIII, roi d'Angleterre, et par l'empereur Maximilien ler, avaient fait avertir Louis XII, roi de France, qu'ils étaient à bout de leurs vivres, et celui-ci, tout en ordonnant à ses généraux de continuer à éviter une bataille, les chargea de faire passer quelques secours à la garnison. Le sire de Piennes et le duc de Longueville résolurent donc de poster, le 16 août, quatorze cents gendarmes sur les hauteurs de Guinegatte, pour attirer de ce coté l'attention des ennemis', tandis que Fontrailles, avec ses chevau-légers albanais, s'approcherait rapidement par un autre côté des fossés de la ville, dans lesquels chaque cavalier jetterait la charge qu'il portait sur le cou de son cheval, consistant en porc salé et en barils de poudre. Les Albanais réuseirent à jeter leurs munitions dans les fossés; mais les gendarmes qui s'élaient dirigés sur Guinegatte, en arrivant sur la hauteur, virent derrière oux dix mille archers anglais, quatre mille lansquenets, et huit pièces d'artillerie. Maximillen avait été averti de leur marche par des espions, et les avait preve-

nus. Les soldats français savaient qu'ils étaient venus pour attirer l'attention de l'ennemi, non pour combattre. D'ailleurs, leurs capitaines commandèrent aussitôt la retraite. Or, un mouvement rétrograde en présence de l'ennemi trouble pre que toujours les soldats : ils doublèrent le pas, bientôt ils prirent le galop, et se jetèrent en désordre sur une arrièregarde de cavalerie que commandait Longueville et La Palisse. Malgré les efforts de coux-ci, ils la renversèrent, et continuèrent à fuir jusqu'à Blangy, où était l'infanterie. Peu s'en fallut que celle-ci ne sut à son tour entrainée tout entière dans la déroute. Quelques capitaines firent tôte avec une poignée de soldats à la cavalerie allemande, qui poursuivait les fuyards. Leur vaillance sauva l'armée française, mais ce fut à leurs dépens, car presque tous furent faits prisonniers, entre autres Longueville, La Palisse, Bayard, Lafayette, Clermont d'Anjou et Bussy d'Amboi

Telle sut la triste journée qu'on nomme des éperons,. parce que ce fut la seule arme qu'y employa la gendarmerie française; elle laissa à peine quarante morts sur la place. Térouanne, n'espérant plus désormais d'être secourue, se rendit le 22 août à Maximilien, qui fit raser les murailles et ensuite la ville même.

GUINES, ville de France, chef-lieu de canton du Pas-de-Calais, à 27 kil. de Boulogne, avec 4,247 hab. (1872), fut durant le moyen âge le siège d'un comté. Elle subit des sièges nombreux, fut prise plusieurs fois et vit ses remperts ruinés, en 1673, par les Espagnols. Le blanchissage des tulles est sa principale industrie.

GUINGAMP, ville de France, chef-lieu d'arrondissement, dans le département des Côtes-du-Nord, sur le Tricu, avec 7,045 habitants (1872), un collège, une bibliothèque publique, un musée, une fabrication de fil. C'était jadis la capitale du duché de Penthièvre, et elle était entourée de murailles, dont une partie subsiste encore. Guingamp fut prise plusieurs fois au moyen age et sous la ligue. On y voit une belle cathédrale du douzième siècle avec deux tours élevées; un château, dont l'ensemble offre un aspect imposant; un hôtel-Dieu à façade italienne; et un gracieux monument appelé la Pompe.

GUINGUETTE, cabaret hors de la ville, par delà les barrières, dans la banlieue, où le peuple va boire les dimanches et les jours de sête.

Guinquette se dit aussi familièrement d'une petite maison de campagne, d'un riant vide-bouteille.

Il y a aussi une espèce de jeu de cartes que l'on appelle

le jou de la guinguette.
GUIPUZCOA, l'une destrois provinces basques d'Espagne, confinant à la France et à l'océan Atlantique, a pour chef-lieu Saint-Sébastien, et compte, en y comprenant le comté d'Ofiate, sur une superficie de 372 kilomètres carrés, 164,991 habitants (1864), qui, favorisés per-plusieurs bons ports, tels que Saint-Sébastien, les Passages, Fontarable et cinq autres encore, font avec l'étranger un commerce assez considérable. Cette province est traversée par les monts Cantabres, l'un des rameaux des Pyrénées; elle est très-boisée et ahonde en riches paturages; mais la culture des céréales s'y fait sur une très-faible écnelle. Quoiqu'elle ne manque pas de métaux, l'industrie minière y est négligée.

GUIRAUD (ALEXANDRE), de l'Académie Française, né à Limoux, le 25 décembre 1788, créé baron en 1828, et mort à Paris, le 24 février 1847, était fils d'un riche fabricant de draps. A la mort de son père, il prit la direction des établissements considérables qu'il lui laissait, en attendant qu'il pot s'en défaire sans trop de désavantage, afia de se livrer uniquement à la culture des lettres, pour lesquelles il se sentit de bonne heure une irrésistible vocation, encouragé qu'il était d'ailleurs par l'accueil flatteur fait à acs premiers essais poétiques par l'Académie des Jeux Floraux. Il vint à Paris en 1813; il avait déjà écrit beaucoup de vers, les premiers vers d'un jeune homme qui avait été reçu à Coppet, dans ce salon, ou plutôt dans cette académie, que présidait M^{me} de Staël. Il venait de Teulouse, où il avait essayé de faire son droit, et où il avait rencentré des amitiés jeunes et sincères. Tout comme son ainé, Alexandre S o ume t, Guirand obéissuit à une certaine vecation dramatique, passagère vocation, mai définie et qui ne sut jamais à quoi s'arrêter. Ils étaient inits l'un et l'autre pour écrire sur les vieux patrons de vieilles tragédies; ils voulurent marcher en avant, meis la force leur manqua et le ceurage; alors ce ne fut plus qu'une déroute, ou, ce qui revient au même, une hésitation perpétuelle entre le vieux chèmin qui menaît au vieux succès et les nobles sentiers qui conduisaient à au vieux succès et les nobles sentiers qui conduisaient à glorieux.

La première tragédie d'Alexandre Guirand, Frédégonde et Brunshqut, fut arrêlée encore en germe, par la Frédégonde de Népomiscène Le mer ç i er. Aifferi lui inspira un drame, Myrrka, espèce de Phèdre, virginale, qui manqua d'interprète. Pélage n'a pas été représenté, non plus que Fredegonde et Myrrka. Il est facheux que la censure ait mis obstacle à la représentation de cette tragédie de Pélage, que les salons avaient approuvée. Mais le moyen, en 1820, de tolérer sur la scène un archevêque de Tolède i il fallut renoncer à cette gloire décevente et tenter une autre composition: moins veste, moins fière, moins romantique, comme on disait aloss, et Guiraud fit représenter à l'Odéon Les Machabées! Les Machabées, un instant compromis par le bruncard d'hôpital sur lequel se faisatt apporter Jeanny au sertir de la torture, se relentèrent hientôt de ces murmures, grace au ninquième acte, qui fut applaudi à culrance. M. de Bonald assistat à sette première représentation à côté d'un saint évêque, et ces deux ispentateurs ne farent pas les moins émus. Il faut dire hûssi que cette mère au désespoir et retenant le dernier de ses lie sur son ciran brisé, était une hésoine d'un grand effet, Après Les Bischobése Wat Le couste Julien. Le comie Julien avait été emprimté par le poète à sa tragédiu de Pélage; la pièce est birm faite : elle ne manque ni de monvement, m de passion, mi de terreur; elle rénesit. Mais ce fut un de ces succès pénibles, qui laissent le public frield et mécontent: La mert de Talma, qui devait jouer le rôle de Firginius dans une tragédie classique du mêtrie autèbri crajificha de joner cette pièce.

En 1820, c'était la mode de lire dans les salons, non par confement les fragédies, mais encore les élégies, les stances, les poèmes : on aimait les vers, en les aémait heauconp. Boumet brillait dans ces lectures presque officielles. Alexandre Guiraud suivait d'un pas hardi les traces de sen frère en poésie, Que d'élégies l'aue ide etances l'de dithyramites, de poëmes, ils out faits à sux deux et chacin de son côté ! Dans ces vers bien, faita, enfants d'une une chevaletesque et chrétienne, il fant chercher Alexandre Guirand : là il lest beaucoup plus que dans ses tragédies, parce que là seules ment il est à l'aise. L'Aglise joue un grand sold dans les poésies de ce temps là l'Apprètse, le clottre, la chapelle, la première communion, le refuge, la semaine sainte, émotions du moment mélées d'une façon intime aux émotions toutes personnelles, vous les retrouvez à pes près les mêmes dans tous les recueils de cette époque, mais jamais elles a'ont été plus yraies que dens les vers d'Alexandre Guiraud. Ce clottre dont il vous parle, lui-même il en a ramassé les matériaux épars, et il l'a fait reconstruize à grands fetis dans son parc de Ville-Martin, Cette chapelle, il l'a rétablie; ces pays qu'il raconte, il les a parcoures. Avant d'écrire Cé-saire, il avait étudié, à fond le Catalogue; avant d'écrire son poëme en prose, Flavien, ou l'homme au désert, Il avait étudié toute l'antiquité profane et chrétienne.

A teut prendre, la vie de ce poëde; si calme dans sen travall, si recuéfiil dans son succès, si modeste dans son triomphe, sut une vie heurense, facile, abondunte, entourée d'estime; de bienveillance, d'amilié. Comme il n'était sus le chemin de personne, personne, ne se trouve sur son chej min; à l'heure où il croyat donner le signal d'une révelution poétique, nul ne s'en inquiéta, car il avait donné os: signal un peu trop lot. A peine avait-il fait ses premières preuves de taient, que les portes de l'Académie s'ouvraient pour le r. cevoir. Jules Jann.

Son fils, Léonce Cuiraun, a siègé au Corps législatif dans les desnières années du second empire, et à l'Assemblée de Versailles comme député de l'Aude. Il était légitimiste et clérical. Il est mort en 1878.

GUIRLANDE, feston de fieurs. En architecture, il se dit des ernements de feuillages ou de fleurs dont fes aceipteurs et les pointres décorent jes bâtiments.

Les anciens se servaient fréquemment de guirlandes pour orner les autels, les portes, les vertibules, etc. On les employait surtout dans les sacrifices et pour la déubrâtion des temples. Dans les commencements, les gerlantés et les fes festens étaient de fleurs et de feuillages. Peu à peu est se servit aussi de guirlandes de fruits mèlés de fleurs et de feuilles, et les architectes en ornèrent les frises. On en voit au Panthéon de Rome, où elles sont suspendues entre des candélabres. Les détorateurs modernes ont imité les guirlandes antiques, en bois, en métal ou en pierre, mais souvent avec peu de geût. Sur les monuments, les guirlandes servent quelquefois d'encadrement.

GUIRLANDE DE JULIE. Voyes Montausen et

GUISARME, lance dont le fer avait la ferme d'une hache à deux tranchants. On appelait guisarmier l'homme de guerre qui en était armé. Il est kouvent question dans les vieilles chroniques des guisarmiers et des hattebardiers combattant ests à côte sur les mêmes champs de bénille.

GUISCARD. Voges Oue (Département de 19).

GUISCARD ou WISCARD (ROBERT), dui vitel afferrand Wise, sage, prudent, fin, avisé, sortait d'une race de va-vasseurs on bannerels du diocèse de Coutances, en basse Normandie, lesquels habitaient le château de Hauteville. Tancrède, son père, marié deux fois, avait douce éafants. Un modique patrimoine ne suffisait pas à une famille si nombrouse; les douze feères résolàrent d'ailer chercher fortune dans les guerres étrangères; deux seulement se chargèrent de soigner la vieillesse de leur père, et les dix autres rejoiguirent, les uns après les autres, les Normanda qui avaient fondé dans la Pouille la colonie d'Averre. Le succèe des ainés encouragea les cadets. Robert Guiscard , le premier des sept fils du second mariage, alla rejoindre ses frères Guillaume, Drogen et Humphray, qui avaient mérité de devenir les chefs de la colonie. Rébert pessédait, de l'aveu même de ses ennemis, toutes es qualités d'un grand capitaine et d'au homme d'état, métées aux défauts de son slècle. A la mort de son frère Hemphray, il fut élevé sur un bouclier ef dé-claré comte de la Bonille et de la Calabre, au préjudice de ses neverix, encere en bas âge. Le pape élicolas II, qui l'avait d'abord excommunié pour des rapines ou des sacriléges, lui accorda bientôt le titre de duc peut lui et en postérité. avec l'investiture de la Pouille, de la Calabre et de toutes les terres de l'Italie et de la Sicile qu'il enlèverait aux Grecs rithmetiques et sem garrésins; 1) , and Properties

Robert passa en Sicile avec-ton frère Roger, effit la siende de cette lle; il restatt encore des princès de Sale descendantsi de: ceux qui avaient les premiers àttiré les Normands dans co pays : Robert des chasse, et lear prit leur cailala, Les: vaincus s'étant mis sous la protection de Grégoire VII, ce pape exceptionia le vainqueure Le duc de Bénévent, de la race lombarde, étant venu à monrie, Robert-s'empara de son duché, et Grégoire WHII jest aon excommunication en recevant de Robert la villa de Bénévent. Guiscard maria ensuite saufille à Constantia. Sie de l'empereur de l'Constantinople Michel Ducas. Les multies de or mariage mechanent pas heureuses : Robert sivait à desser des outrages faits à sa fille et à son géndre: il marchi sur Constantinople, où Alexis Co sa mò ne venait de monter sui le trône, et assiéges Durazzo le 17 juin 1961: Les Vénitiens. engages par les promesses et par les présents d'Adexès , seconverent cette place. La famine se mit dans l'uraité de Retert ; au lien de la laisser périr de faim, l'emperent l'attaqua le 18 octobre, et fut vaincu. Guiscard s'empara de la ville. Obligé, l'aunéa suivante, de passer en Occident pour combattre Henri IV, empereur d'Allemagne, qui, gagné par Alexia, avait porté la guerre dans ses Élata, il laissa son file Boémond dans la Grèce. Celui-ci ayant été vaincu, Robert repassa en Orient, où, après avoix épouré des revers et namporté des victoires, il mourut, en 1085, d'une maladie épidémique, dans l'île de Céphalenies il était dans sa soinante dixème année.

Guiscard avait sans contredit de grandes qualitée, de la bravoure, de la fermeté dans les revers; il était vaste dans ses projets, tançoe dans ses réadutions, audacieux dans ses en traprises; il tente beaucoup et réussit presque toujours; mais il ternit l'éclat de ses exploits par une, ambition insatiable.

Th. Despars.

GUISCHARD (CHARLES COTYLIES), connu.sons le nom de Quintes Ichius comme le favori du grand Etédéric, né en 1724, à Magdebourg, avait commencé par étudier la théologie, puis était entré au service. Frédérie II fit sa connaissance par le due Ferdinand de Brunswick, qui, en 1758, l'avait attaché à son état-reajor :avec le grade de espitaine. Dans: une conversation où il était question du centurion Ilicius dont parle Polybe, il arriva au roi de l'appeler kcilius, et le capitaine Guischard se permit de relever sette légère errene! Brédérie H. dissimulant son dépit, lui répondit : « J'entends qu'à l'avenir, et pour le restant de vos jours, vous se vonsappellez plus autrement que Quintus Icilius. » Dans les campagnes de 1759 et 1760, Guischard commanda, avec le grade de major, un petit corps franc. Dans les années suivantes, il servit sous les ordres du prince Honri de Prusse. Au rétablissement de la paix, en 1763, son régiment fut licencié le jour de son antrée à Berlin ; mais le roi le garda suprès de lui à Potsdam , et en 1765 il le nomma lientenant-colonel. Il mourut à Berlin, le 15 mai 1775, avec le grade de colonel.

Guischard fut du petit nombre d'hommes que Frédéric le Grand konora de son amitié intime; mais, pour a'y maintenir, it dut hen souvent se prêter à sus caprices. Dans sos importants Mémoires sur les Gresset les Remains (La Haye, 1758), et dans ses Mémoires critiques et historiques sur plusieures points d'antiquités milituires (Berlin, 1773), il a relevé un grand nombre d'erreurs du chevalier de Folar d.

GUISE (en latin Guisium castrum, Guisia, Gusgia), place forts de France, dans le département de l'Aisne, à 28 kil. de Vervius, sur l'Oise, avec une population de 5,659 âmes, un château sur un escarpetient a 50 mètres au dessus de la ville, des filatures et tissages de cotou, des huiteries, des tanneries, et un grand commerce de bois, de lin, de chanvre et d'huile. Prise par les Anglais en 1423, reprise dès 1427; prise par les Impériaux en 1536, reprise par François ler; assiégée vaines 1543, 1636 et 1650, il en est feit pour la première fois une mention authentique en 1050. Elle avait alors see comtes particuliers. Ameline de Guise, héritière de ce comté, le porta en det à Jacques d'Avesnes, mort en 1191. Bouchard, rent fils, fut aussi comte de Blois. Son unique héritière épousa Hugues de Châtilien, comte de Saint-Pol, mort en 1248. Cette nouvelle branche s'éteignit en 1291. En 1333, le comté de Guise fut apporté en dot au duc de Lorraine, Raoul, par Marie de Blois ou de Chatillon, et fut érigé en duché par François Ier, en 1527. Il devint, avec Aumale, Mayenne, Joinville, Elbeuf, le lot d'une branche cadette de la maison de Lorraine-Vaudemont, dans la personne de Claude, cinquième fils du duc René II (voy. ci-après). La maison de Guise se divisa en deux branches (Guise et Elbeuf), qui s'éteignirent, la première en 1672, la seconde en 1825.

On remarque à Guise un édifice immense, qui a la forme d'un palais et qui sert d'habitation à plusieurs centaines d : familles; il a été bâti selon les règles de la théorie phalanstérienne et se nomme le familistère. GUISE (Maison de). « Les Guises, dit Montesquieu, furent extrêmes dans le bien et dans le mal qu'il firent à
l'État. Heureuse, la France s'ils n'avaient pas senti couler
dans leurs veines le sang de Charlemagne! » La volenté
ferme et persévérante de su substituer à la dynastie des Valeis fut en effet la pensée dominante des princes lorrains,
grandes physionomies historiques, qui dominèrent par leor
énergie et leur l'abilité les guerres religieuses de la monarchie qu seizième siècle.

GUISE (CLAUDE DE LORRAINE, comte D'AUMALE et duc DE), cinquième fils de René II, duc de Lorraine, mé en 1496, porta d'abord le titre de duc d'Asmale, et vint s'établir en France. A dix-neuf aus (1515), il contribus, à la tête des troupes du doc de Gueldre, son oncle, au gair de la bataille de Marignan. En 1522, il battit les Anglais près de Hesdin, et les Allemands devant Neufchâteau: Ses exploits contre les insurgés de Misnie, de Thuringe, de Souche et d'Alsace, qui, profitant de la captivité du roi François I.5. menataieni de faire irruption en France (1525), lui valurent, ainsi qu'à Antoine, duc de Lorraine, son frère ainé, un témoignagne de la reconnaissance publique', dent le parlement de Paris se rendit l'organe envers les deux frères, vaiaqueurs des confédérés à Loupatein, Chenenville et Saverne. Ce sut en cette considération que le roi érigea en faveur de Claude Ier (janvier 1527) la terre de Guise en duché-pairie, et le nomma au gouvernement de la Cham-pagne. En 1543, il concourut à la glorieuse défense de Landrecies contre Charles-Quint. L'année seivante, après la prine de Château-Thiervy, il pourvut à la sûreté des Parisiens alarmés. Telle était l'origine de l'affection et du dévocment dent ils ont denné tant de preuves aux descendants de Claude Ler de Lorraine, dans les temps où leur ambition devint ai fatale à la France. François I^{er} récompensa ce nouveau service par l'érection du manquisat de Mayenne (février 1545). Celle du duché d'Aumaie (juillet 1547) fut l'un des premiers actes de Henri II à son avénement au trône. Claude Ier mourut à Joinville, le 12 avril 1550.

GUISE (FRANÇOIS DE LORRAINE, due DE), né su chi teau de Bar, le 17 février 1519, assassiné devant Orléans, le 24 février 1563. Il était l'ainé des six fils de ce prince lorrain que la France avait si imprudemment accueilli. Avec sa taille héroïque, sa bravoure indomptable, son naturel franc et généreux, il ouvrit la carrière de cette race brillante auprès de laquelle, disait-on, les autres princes semblaient du peuble. Quatre règnes surent témoins de l'emploi ou de l'abus de ses rares qualités. Sous François les ce ne fut d'abord qu'un jeune guerrier plein de 'vaillance; une blessure qu'il reçut au visage, en assiégeant Boulogue, lui valui le sernom de Balufré, que son fils perta pareillement dans la suite au même prix. Sous Henri, II, la fortune et la gloire le comblent de leurs dons, et le placent au premier rang des grands capitaines. La France triomphe partout où il est, et succombe où il n'est pas. La belle défense de Metz et la bataille de Renti attestent son courage et ses talents : il accourt du fond de l'Italie pour réparer les désastres de la défaite de Saint-Quentin; et quand en croit tout désespéré, il emporte en huit jours la place de Calais, que les Anglais possédaient depuis deux cent dix ans. Il étonne moins encore par ses exploits que par la grandeur d'ame et l'humanité qu'il associe à ses victoires, et dont les habitudes guerrières de son siècle ne lui donnaient pas l'exem ple. Tant de services le readent l'idole et le génie tutélaire de la France; le parlement de Paris le proclame conservateur de la patrie; on propose de le créer vice-roi du regaume, et l'on ne se croit pas exempt d'ingratitude en le nommant licutenant général des armées au dedans et au debers. Cette haute so tune paraît si méritée, qu'on oublie volontiers ce qui en est du à la saveur de la duchesse de Valentinois, Diane de Poitiers. Avec un prince léger, borné et subjugué par une semme comme Henri II, il saut se séliciter quand le caprice de la favorite rencoatre un grand homme.

660 GUISE

Cependant, lorsque ce monarque périt dans les jeux d'un tournoi, il commençait à soupconner le duc de Guise d'étre en effet un trop grand homme pour la monarchie; mais il n'était plus temps, et les dix-sept mois du règne de Franço is II furent la proie des princes lorrains. La nouvelle reine était leur nièce, Marie-Stuart, que les plaisirs berçaient en attendant la hache des bourreaux. Le Balafré avait un frère, le fameaux cardinal de Lorraine, assex appliqué aux affaires, mais poltron et féroce comme les ani-maux carnassiers. Chargé des finances du royaume, il sit planter des gibets à sa porte, et menaça de mort quiconque l'importunerait de ses demandes ou de ses plaintes. La conspiration d'Amboise se forma contre la tyrannie des deux frères, et fut révélée avant l'exécution ; le cardinal ne s'en baigna pas moins dans le sang de ses ennemis, et, il faut bien le dire, François de Lorraine n'imita que trop ses cruautés. Il n'est point de vertus que ne corrompe une ambition effrénée. Le duc de Guise, qui exerçait de fait la puissance souveraine, se voyant placé entre la branche des Valois, qui déclinait, et la branche des Bourbons, qui devait la remplacer, parut s'attacher à opprimer la première et à détruire la seconde. Mattre du roi , il dégrada Antoine de Bourbon, en l'obligeant à se tenir devant lui debout et découvert ; et, sous de vains prétextes, il fit condamner à mort le prince de Condé par des commissaires. Sa tête devait tomber le jour de l'ouverture des états-généraux, et l'on délibérait si celle du pusillanime Antoine n'aurait pas le même sort, quand la mort de l'impuissant François II, au nom de qui se préparaient ces horreurs, amena d'autres événements non moins funestes.

Catherine de Médicis parut sur la scène avec l'enfant de dix ans qui fut Charles IX. Importunée de la puis-sance des Lorrains, elle affecta de favoriser les protestants et les princes de la maison de Bourbon. François de Guise comprit alors qu'une guerre de religion forcerait la reine mère d'abdiquer ce rôle factice; et l'odieux massacre de Vassi, qu'il provoqua lui-même, et que ses gens exécutèrent, eut en effet cette fatale conséquence. Rendu à la vie des camps, et sevré de la maligne influence de son frère, il sema au moins de quelques vertus cette arène de tous les crimes; la prise de Rouen et la victoire de Dreux portèrent au plus haut point sa popularité, ainsi que l'éclat de son génie beiliqueux. On le vit, au sein des discordes civiles, comme en des temps plus prospères, affable, calme, prompt à réparer ses torts, chéri des semmes, adoré des soldats. protecteur du mérite, et si libéral, qu'il laissa dans sa succession 600,000 liv. de dettes. Ce fut devant Rouen qu'un protestant qui devait l'assassiner fut renvoyé par lui sain et sauf avec cette belle réponse : « Si ta religion t'oblige a d'ôter la vie à un homme qui, de ton aveu, ne t'a jamais offensé, la mienne m'ordonne de te pardonner; juge laquelle des deux est la meilleure. » Ce sut après la journée de Dreux qu'il partagea son lit avec le prince de Condé, qu'il avait fait prisonnier, et dormit d'un profond sommeil à côté de son ennemi vaincu.

La guerre civile n'était pas digne de tant de magnanimité; bientôt un gentilhomme de l'Angoumois, nommé Poltrot de Mérey, qui de catholique outré était devenu protestant frénétique, tua le duc de Guise avec une recherche de trabison et de lâcheté que le fanatisme seul croit ennoblir. Le béros, se sentant frappé d'un coup mortel, finit en asge une vie qui n'était pas sans reproches, donnant à la reine des conseils humains et salutaires pour la paix et le bonheur de la France. Dans cette âme excellente, l'ambition seule était mauvaise. Le parlement de Paris condamna Poltrot à la peine des régicides, et ces magistrats trouvèrent ainsi le moyen d'être fiatteurs et factieux jusque dans l'ordonnance d'un supplice.

GUISE (CHARLES DE), connu sous le nom de cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, naquit à Joinville en 1525. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1547. Il aut envoyé la même année à Rome, où il plut extrêmement par son air moble, sa taille majestueuse, son train magnifique, ses manières affables, ses lumières et son floquence. A son retour en France il fut en grande faveur à la cour, et dut à ses services d'antichambre un grand nombre de riches bénéfices. Il se signala, en 1561, an colloque de Poissy; l'année d'apparavant il avait proposé d'établir l'inquisitien en France, le seul moyen qui lui parût propre à empêcher les progrès du calvinisme. Le chancelier de L'Hospital s'y opposa, et le rol, prenant un moyen terme, attribua la coanaissance du crime d'hérésie aux évêques, à l'exclusion des parlements; mais leurs remontrances suspendirent l'enregistrement de l'édit.

Le cardinal de Lorraine parut avec beaucoup d'éclat au concile de Trente; il y paria avec chaleur contre les abus qui s'étaient glissés dans la cour de Rome, et se prononça fortement pour la supériorité du concile sur le pape. Il y fit le premier la proposition d'établir une ligue contre le protestantisme, projet que réalisa son neveu Heart de Guise. Sous le règne de Charles IX il gouverna les finances du royaume plutôt avec la générosité d'un grand seigneur qu'avec l'économie d'un homme d'État. Après la mort de ce prince, il se rendit à Avignon, à la rencontre de Henri III; au sortir d'une procession il fut saisi d'une fièvre violente qui le mit au tombeu , le 28 décembre 1574.

Le cardinal de Lorraine avait des connaissances trèsétendues et une vive éloquence; toute sa vie il fut le Mécèse des savants et des artistes. Il traita cruellement les hugnenots, et pourtant la cruauté ne lui était pas naturelle. Catholique zélé, il n'en fut pas moins toujours l'adversaire de la cour de Rome, si bien que Pie V l'avait surmommé le pape d'au delà les monts.

GUISE (Louis 1er de LORRAINE, cardinal de), frère des deux précédents, naquit en 1527, fut évêque de Troyes, ensuite d'Albi, puis de Sens et enfin de Metz. Il fut promu au cardinalat en 1552. Il n'eut jamais qu'une influence très-secondaire dans les affaires de son temps, car c'était un homme médiocre, uniquement préoccupé des besoins matériels de l'humanité et dépensant ses immenses revenus à les satisfaire largement. L'Estoile l'appelle le cardinal des bouteilles, parce qu'il les aimait plus que de raison. Il mourut à Paris le 22 mars 1578.

GUISE (HENRI DE LORRAINE, duc DE), dit le Balafré, fils ainé de François, naquit le 31 décembre 1550, et porta d'abord le titre de prince de Joinville. Confirmé dans la charge de grand-maître, pendant que son frère avait la promesse du cardinalat et que le duc de Mayenne était nommé grand-chambellan, Henri de Guise, enfant encore, révèle toute sa haine contre l'amiral Coligny : en sortant de l'assemblée de Moulins, où l'on essaya vainement une réconciliation officielle entre les deux maisons de Guise et de Châtillon, on entendit le jeune prince s'écrier : « Coligny, ne suis participant en tout ceci; je te défie, toi et les tiens, pour venger la mort de mon père. » La tuerie de l'amiral et de ceux de son parti, dans les sanglantes journées de la Saint-Barthélemy, réalisa pleinement cette pensée. Le duc de Guise avait alors vingt-deux ans; sa taille était haute, sa complexion robuste, sa physionomie noble et belle : tête exaitée et d'une activité prodigieuse, il fut le principal mobile de cette vengeance populaire qui voulut en finir par des exécutions barbares avec les huguenots; ce fut lui qui se chargea de l'expédition dirigée contre l'amiral Coligny, et on l'aperçut encourageant les assassins, car il avait bâte d'en finir avec celui qu'on désignait comme le meurtrier de son père.

La Saint-Barthélemy n'avait pas avancé cependant la question catholique: presque partout les calvinistes avaient pris les armes; on avait essayé la violence pour éviter le champ de bataille, et en définitive on retombait encore dans les guerres civiles les plus acharnées, car il y avait en trahison contre un parti qui devait s'en souvenir. Ce fet dans une de ces rencontres armées avec les rettres du prince de Condé que Henri de Guise recut l'estocade qui

GUISE

hei valut le surnom de Balafré, désignation populaire qui deviat un titre à l'amour des halles et de la bourmeoisle. Charles IX expirait, et son successeur, Henri III, ardent catholique tant qu'il n'est qu'héritier du trône, roi de la modération quand il y arrive, se laisse dominer par le tiers parti politique du duc d'Épernon; il subit des lors toute l'impopularité de son système de tempérament. Les catholiques, ne se trouvant pas en sûreté avec une royauté hésitante, qui ne vient point à eux, prennent leurs précautions : ils établissent et constituent son pouvoir, qu'ils désèrent à la sainte ligue, à la maison de Guise. Un mémoire, rédigé par l'avocat David, parleur influent dans les assemblées municipales, indique la famille de Lorraine comme la seule héritière légitime de Charlemagne, le puissant empereur. Après la transaction de Poitiers, en 1577, entre Heari III et les huguenots, la rupture des catholiques avec la cour devient plus profonde; le conseil royal, redoutant la puissance du duc de Guise, se rapproche des calvinistes. Aussi les catholiques ne placent-ils plus là leur confiance ; la maison de Guise est la seule servente, la seule dévouée, la seule qui offre les garanties au parti qui s'est livré à elle. En signant le traité de Joinville avec les envoyés de Phi-

lippe II, Henri de Guise avait pris des engagements positifs envers l'Espagne. Il existe aux archives de Simancas les lettres autographes d'une correspondance mystérieuse entre l'ambassadeur du roi d'Espagne à Paris et le duc de Guise, sous le nom de Mucius. Dans cette correspondance, qui se continua jusqu'à la catastrophe de Blois, le duc fait preuve d'une activité surprenante; ses soins tendent à détourner la possibilité d'une paix; il veut éviter à tout prix ce résultat. Faisant allusion aux barricades qui se préparent, il écrit à l'ambassadeur : « Vous voyez clairement l'état de nos affaires, et les louables intentions qui ont conduit ceux de Paris à la résolution qu'ils démontrent ; il nous est nécessaire d'établir nos moyens, de sorte qu'à toute heure nous puissions être prêts à soutenir une si juste entreprise. Ils étaient prêts depuis longtemps, les ligueurs, et en mai 1588 ils éclatent par les barricades, grandes journées des colères populaires contre la royauté indifférente, heurouses et saintes journées des tabernacles, comme les désigne la multitude, selon le témoignage de De Thou. Le duc de Guise est porté en triomphe dans les rues de la Cité. Le but principal du mouvement est de s'emparer du roi, de l'arracher aux mains du parti politique du duc d'Épernon : qui sait peut-être, une fois maltre de sa personne, pourquoi ne l'ensermerait-on pas dans quelque abbaye, à Saint-Denis? Averti de ces projets, Henri III quitte furtivement le Louvre, et se retire à Chartres, abandonnant ainsi Paris à la toutepuissance de M. de Guise.

Sept mois à peine séparent les journées des barricades de la réunion des états généraux à Blois, et durant cet intervalle le duc de Guise est plus roi de sait que Henri III lui-même; tous les députés qui se rendent à la convocation royale sont complétement dévoués au Lorrain; tous lui conseillent de profiter de sa position brillante pour s'élever au poste immense auquel il aspire, et lui, bien résolu à frapper un grand coup, écrit encore à l'ambassadeur espagnoi : « J'ai recommandé par toutes les provinces de pourvoir à ce que les députés soient si bien triés et choisis que tous concertent l'assurance de notre religion et la manutention des gens de bien, et je pense y avoir tellement pourvu, que le plus grand nombre desdits députés sera pour nous et à notre dévotion. Je sais que le roi pratique partont pour saire nommer des gens en saveur des princes suspects, mais je n'oublie rien; et si l'on commence, j'achèverai plus rudement que je n'ai fait à Paris. Qu'on y prenne garde! » C'est alors que Henri III, esfrayé de cette puissance redoutable qui en vent à son pouvoir, et peut-être à sa vie, prend une résolution subite et désespérée : il croit anéantir la ligue en frappant la maison de Guise, et esfrayer les députés par une mesure violente, ann de dominer ensuite leur majorité.

frère le cardinal, qui s'est asse cié à ses projets, sont dagnés cruellement à Biois, dans une des salles du château. Il mourt accablé de coups d'épée, sans proférer une parole (1588).

GUISE (Louis II DE LORRAINE, cardinal DE), frère du précédent, naquit en 1556. Il succéda au cardinal Charles de Lorraine, son grand-oncie, dans l'archeveché de Reims, et fut. sous les ordres de son frère, un des principaux promoteurs de la Ligne. Président du clergé aux états de Blois, en 1588, Il fut assassiné comme le duc de Guise, mais le lendemain seulement. On le conduisit dans une salle obscure, où quelques soldats le tuèrent à coups de hallebarde. On brûla son corps et on jeta ses cendres au vent, de peur que les ligueurs n'en fissent des reliques. Henri III ne lui avait jamais pardonné les épigrammes et les railleries qu'il se permettait à tout propos contre lui. Ce prince ombrageux et vindicatif avait surtout à cœur ce distique latin du cardinal, qui faisait allusion à la devise royale (trois couronnes avec cette légende : Manet ultima cælo, la troisième m'attend dans le ciel):

> Qui dederat binas, unam abstulit, altera nutat, Tertia tonsoris nune facienda manu.

De ces trois couronnes, Dieu lui en a déjà ôté une (celle de Pologne); l'autre chancelle; la troisième sera l'ouvrage d'un harbier. Le cardinal ajoutait même, dit-on, qu'il aurait beaucoup de joie de tenir la tête du roi, si on lui faisait cette troisième couronne chez les capucins.

GUISE (CATHERINE DE CLÈVES, duchesse DE), fille de François de Clèves, duc de Nevers, née en 1547, épousa en premières noces Antoine de Croy, prince de Porcien, et en secondes Henri Ier, duc de Guise, assassiné à Blois en 1588. Elle se rendit fameuse par ses galanteries, et fut, diton, la maîtresse de Saint-Mégrin, que le duc fit tuer, à ce que prétendent quelques historiens. Cependant, à la mort de son mari sa douleur sembla réelle ; elle accusa Henri III devant le parlement de meurtre et de trahison. Elle était alors enceinte, Dieu sait de qui! et bientôt elle acconcha d'un fils que la Ligue salua comme le rejeton miraculeux d'une souche

Après la prise de Paris par Heari IV, ce prince, en bon politique, lui permit de reparatire à la cour. Les grâces de son esprit lui valurent bientôt toute la bienveillance du roi et même la confiance de l'austère Sully. Elle fit rentrer en faveur son fils Charles, qui, ayant été forcé d'abandonner le gouvernement de Champagne, reçut en dédommagement, par son intercession, le gouvernement de Provence. Elle mourut à Paris le 11 mai 1633. Vanel, dans les Galanteries de la cour de France, l'accuse d'avoir été la rivale de sa fille dans ses amours avec le grand écuyer de Bellegarde, qui passait pour un des assassins de son second mari. Cependant le père Hilarion de Coste fait son éloge dans les Dumes illustres, et Brantôme semble vouloir la louer pour sa beauté et ses vertus.

GUISE (CHARLES II DE LORRAINE, duc DE), fils ainé de Henri de Guise et de Catherine de Clèves, naquit le 20 août 1571. Il fut arrêté le jour de l'exécution de Blois et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591. Paris le reçut avec de grandes acclamations de joie, et les ligueurs l'auraient élu roi sans le duc de Mayenne, son oncle, dont cette popularité subite contrariait les ambitieux projets. On prétend que la fameuse duchesse de Montpensier, sa tante, était amoureuse de lui. C'est ce jeune prince qui tua de sa main le brave Saint-Pol. Il se soumit à Henri IV, en 1594, et obtint par l'entremise de sa mère le gouvernement de Provence. Il fut employé sous Louis XIII; mais le cardinal de Richelieu, redoutant le prestige de son nom, le força de quitter la France. Charles se retira alors à Florence, et alla mourir à Cuna, dans le Siennois, le 30 septembre 1640. à soixante-neuf ans. Il laissa plusieurs enfants de Henriette-Catherine de Joyeuse, son épouse, veuve du duc Sa pensée s'arrête à un assassinat. Henri de Guise et son | de Montpensier et fille unique du maréchal de Joyense.

parmi lesquels est surtout célèbre Henri II, duc de Guise. GUISE (Louis III DE LORRAINE, cardinal DE), frère du précédent, naquit avec des inclinations plus militaires qu'ecclésiastiques. Comme son père, il ne respirait que les armes. Quoique archevêque de Reims et honoré de la pourpre romaine, il suivit Louis XIII dans l'expédition du Poiton, en 1621. A l'attaque d'un faubourg, au siégo de Saint-Jean-d'Angely, it se signala comme un des plus braves officiers. Il mourat quelques jours après à Saintes, le 22 juin 1621, n'étant que sous-diacre, malgré ses hautes fonctions sacerdotales. Guise avait eu avec le duc de Nevers, au sujet d'un bénéfice, un procès qu'il aurait voulu terminer l'épée à la main; ii lui fit faire des excuses en mourant. Il laissa plusieurs enfants, entre autres Achille de Lorraine, comte de Romorantin, qu'il avait eu de Charlotte des Essarts, com tesse de Romorantin, à laquelle Moréri donne le nom de son amie, et qui sut une des mattresses de Henri IV. Charlotte-Christine, fille d'Achille et veuve du marquis d'Assy, intenta, en 1888, un procès pour avoir la succession de la maison de Guise. Elle prétendit que son aïeul avait épousé la comtesse de Romorantin le 4 sévrier 1611, et elle produinit différentes pièces à l'appui de ses prétentions. L'affaire n'eut

GUISE (HERRIT DE LORRAINE, duc ne), fils de Charles II de Guise, maquit à Blois le 4 avril 1614. Après la mort de son frère aine, il quitta le petit collet et l'archeveché de Reims, auquel il avait été nommé, pour épouser la princesse Anne de Mantoue. Le cardinal de Richelieu s'étant opposé à ce mariage, il passa à Cologne, s'y fit suivre par sa maitresse, et l'abandonna bientôt pour la comtesse de Bossut, qu'il épousa. Mais peu de temps après il la délaissa également. ct rentra en France. Son génie ardent et incapable de repos, l'envie de l'aire revivre la fortune de ses ancêtres, dont il avait le courage, le sirent entrer dans la révolte du comte de Soissons. Il devint l'un des membres les plus actifs de la lique pour la paix universelle de la chrétienté, dirigée contre Richelien et soutenue par l'Espagne. Cependant en 1643 il fit sa paix

Il se tresvait à Rome en 1647, lorsque les Napolifains, révoltés contre Philippe IV, l'élurent pour leur chef, et le déclarérent généralissime des armées et défenseur de la liberté. L'Europe, l'Afrique et l'Asie étalent alors en ébullition. Il ne balança pas un moment, s'embarqua seul sur une felouque, passa à travers la flotte espagnole, et arriva à Maples au milleu des cris de joie de la population. Il fit des prodiges de valeur ; mais les efforts de son courage, mai secondés par la France, ne produisirent rien. Don Juan d'Autriche gagaa l'officier qui commandait la porte d'Albe, et, tandis que se due sortait de la ville pour marcher à la rencontre de l'ennemi, les Espagnols y entraient d'un autre coté. Une tentative qu'il fit pour rentrer dans Naples fut repoussée. Obligé de fuir dans la campagne, il donna dans une embuseade aux environs du château de Caserta, sut fait prisonnier et conduit en Espague, où il demeura quatre ans, iusawen 1652.

Malgré les vives sollicitations du duc de Lorraine, il n'aurait pas obtenu sa liberté si le conseil de Madrid ne l'avait jugé propre à seconder le prince de Condé dans la guerre qu'il faisait centre la cour. Mais le duc, au lieu de porter les armes centre sa patrie, tit une nouvelle et infructueuse tentative sur Maples avec l'appui d'une flotte française. Guise, de netour à Paris, se consola par les plaisirs du malheur d'aveir perdu une couronne. « Il brilia beaucoup, dit Chaudon (copié en ceci par la Biographie universelle de Michaud), dans le fameux carrousel de 1658. On le mit à la tête du quadrille des Maures; le prince de Condé était chef de celui des Turcs. Les courtisans disaient en voyant ces deux hommes : Voilà les héros de l'histoire et de la fable. Le duc de Guise ressemblait effectivement beaucoup à un héres de mythologie ou à un aventurier des siècles de chevalerie. Ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures, le rendaient singulier en tout! » Il mourut à l

Paris, le 2 juin 1664. Ses Mémoires sur son entreprise de Naples ont été publiés en 1 volume in 4º et in 12.

GUITARE, instrument à six cordes, dont on joue en pinçant, il est formé de deux tables parallèles, l'une en sapin, l'autre en érable ou en acajou, assemblées par une éclisse, dont la hauteur varie de 8 à 10 centimètres. A l'une des extrémités est adapté un manche divisé par des touches, sur lesquelles on pose les doigts de la maio gauche, tandis-qu'on pince avec ceux de la main droite. Ce manche, est terminé par un sillet, et garni de chevilles pour monter qu descendre les cordes, qui sont fixees à l'autre extremité de l'instrument, sur un chevalet sort bas. Au milieu de la table supérieure est pratiquée une ouverture, appelée rosses ourosette. Les cordes sont accordées par quartes justes en-montant, excepté la quatrième et la cinquieme, entre lesquelles il n'y a que l'intervalle d'une tierce majeure. L'accord de l'instrument est donc, parlant du grave : mi, la, ré, sol, si, mí. La musique écrite pour la guitare est notée sur la cles de sol.

On ne salt rien de certain sur l'origine de cet instrument (voyez Cithark). On pense généralement qu'il est aussi ancien que la harpe, et que les Maures l'ont apporté es Espagne, d'où il s'est ensuite répandu en Portugal et en Italie. Du temps de Louis XIV il était fort à la mode es France; mais la vogue qu'il eut sut de courte durée; et après avoir brillé d'un éclat tout nouveau, vers 1829, sous les doigts d'artistes fort habiles, il est actuellement presque complétement abandonné, comme le plus ingrat et le p monotone de tous les instruments. Que la guitare plaise aux Espagnols et aux Italiens, rien de plus naturel; mais-qu'on en fait chez nous un instrument de concert, je ne connais rien de plus désespérant pour un musicien. On appelle guitariste celui ou celle qui joue de la guitare. Веслен.

La guitare a été perfectionnée de nos jours à Vienne. Les artistes qui se sont le plus distingués sur cet instrumeut sont MM. Sor, Aguado, Huerta et Carcani.
GUITON-MORVEAU. Voyes Guyton-Morveau.

GUIVRE. Voyez Givar (Blason). GUIZOT (FRANÇOIS-PIERRE-GUILLAUME) est né à Nimes, le 4 octobre 1787. Son père, François-André Guizot, avocat distingué, descendait d'une famille ancienne et considérée dans la bourgeoisie protestante du midi. Comme tous ceux de sa religion, que la révolution venait d'affranchir de toute distinction humiliante et de saire rentrer dans le droit commun, il se signala d'abord par son dévouement au régime nouveau; mais bientôt il paya de sa vie sa résistance aux fureurs revolutionnaires, et le 8 avril 1794 il porta sa tête sur l'echafaud. Sa veuve, Elisabeth-Sophie Bonicer, demeura seule avec deux fils, dont l'ainé, François, entrait alors dans sa septième année. Elle quitta sa ville natale, ses parents et ses amis, et alla Chercher à Genève, pour l'éducation de ses fils, un système d'études fortes et sérieuses qu'elle n'aurait pu trouver ailleurs dans le reste de la France. Dès son début le jeune Frinçois prit un rang honorable dans son gymnase, et les plus brillants succès vinrent bientôt couronner son application; quatre années lui suffirent pour acquérir la connaissance des langues latine et grecque, allemande, anglaise et italienne. Il avait lu Thucydide, Démosthène et Tacite tout entiers; la littérature grecque surtout avait pour lui un vil attrait. Mais ce fut seulement dans le cours de l'année 1803, lorsqu'il aborda les études philosophiques, qu'un monde nouveau parut s'ouvrir à son intelligence. Soumise jusque là à l'autorité du précepte, sa raison s'essaya et s'affranchit; elle put marcher dès lors dans sa force et sa liberté. M^{me} Guizot à cette époque revint avec ses fils en Languedoc, et François la quitta bientôt pour aller seul faire son droit à Paris.

Le hasard jetait M. Guizot dans la société du Directoire; mais la nature de son caractère le défendit sans peine contre les agréments d'un commerce frivole; et la licence de mœurs qui régnait ne pouvait que blesser les orincipes &

GUIZOT - 663

les goûts d'un jeune homme austère et romanesque, philosophe et dévot. Des relations nouvelles avec quelques hommes distingués, notamment avec Stapfer, ancien ministre de Suisse à Paris, le firent entrer dans une meilleure voie. Sous les auspices de son ami, de son hôte, car M. Guizot passa chez Stapfer, à la campagne, une bonne partie des années 1807 et 1808, il étudia la littérature allemande, la philosophie de Kant, et recommença courageusement ses études classiques en s'occupant de l'éducation des fils de Stapfer, pour lesqueis ll s'applique à trouver une méthode à la fois claire et prompte, qui leur fit retenir plus aisément les synonymes de la langue: Donnant à son travail plus de portée et d'étendue, il de fit imprimer en 1809, sous le titre de Dictiennaire des Synonymes. Dans ce livre se révèle déjà cette faculée, al pulssante chez lui, de s'élever à la loi des fails, et de faire toujours aboutir les détails à des principes généraux.

Cependant M. Guizot dut encore à l'amitié de Stapfer la connaissance de Suard; sa vocation littéraire fut encou-ragée par ses rapports fréquents avec les gens d'esprit, dont le salon de Suard était le rendez-vous. L'introduction du premier volume des Pies des Poëles français ne tarda pas à sulvre le Dictionnaire des Synonymes. Il est facile de voir que les études historiques et philosophiques de l'auteur l'ent déjà préparé à traiter de plus grands sujets; mais on y remarque un défaut de mesure et de distribution qui répand quelque nuage sur un talent dont la lucidité fait aujourd'hui l'un des premiers mérites. Il s'occupait des lors d'un grand nomire d'autres publications littéraires; il faisait parattre une traduction de Gibbon, enrichie de notes importantes ; une traduction de L'Espagne en 1808, par Rehfus ; il donnalt d'assez faibles articles à la Biographie universelle de Michaud; enfin, il préparait de grands travaux sur l'histoire primitive du christianisme; ces dernières études élargirent et affranchirent beaucoup ses idées religieuses, sans en détruire le fond.

Ses occupations liftéraires ne l'empêchaient pas de fréquenter le monde; il se mélait aux réunions où se rencontraient les cétérités les plus diverses, depuis les ruines du monde philosophique de dix-hultième siècle jusqu'aux maitres de la nouvelle école : l'abbé Morellet et Chafeaubriand, Poutanes et le chevalier de Bouillers, Maro d'Hondetot et Maro de Rémusat. A la fin de l'hiver de 1812, M. Guizot épousa Maro de Meulan (voyez plus loin). L'âge des deux époux était loin d'être assorti; mais les habitudes graves de M. Guizot pouvaient faire illusion sur sa jeunesse, et Maro Guizot conserva jusqu'à la fin de sa vie une influence remarquable sur son mari.

C'est aussi dans le cours de l'année 1812 que M. Guizot fut acquis à l'université. Fontanes, après l'avoir éprouvé quelque temps comme suppléant de la chaire d'histoire à la Faculté des lettres, le nomma professeur d'histoire moderne, divisent ainsi l'enseignement dont Lacretelle était auparavant chargé seul. C'est là que commencèrent ses relations avec Royer-Coltard, professeur d'histoire de la philosophie : il s'émblit entre eux une prompte intimité.

Dans le discours d'ouverture de son cours, le nom de l'empereur n'était pas cité; il y avait blen quelque courage de la part du jeune professeur à refuser ainsi au chef de l'État sa part de l'encens que toutes les solemités publiques lui payaient régulièrement en tribut. Ce n'est pas que, par ses opinions, M. Guizot eut quelque engagement avec un partit hostile au gouvernement de Napoléon : son opposition était toute philosophique. Il était resté jusque alors étranger au mouvement de la politique. Un moment pourtant il avait été sur le point d'y prendre part; c'était de 1811 à 1812. M. Pasquier et Mans de Rémusat le proposèrent pour une plate d'auditeur au conseil d'Etat. Le duc de Bassano, pour cassayér le jeune candidat, ini donna à faire un mémoire sur une question importante qui se débattait alors. Il s'agissait de l'échange des prisonniers français retenus en Angleterre. Cé projet n'avait jamais été blen sérieux de la part de l'em-

percur, qui ne l'effectua pas; il croyait voir dans la nécessité de garder et de nourrir ces prisonniers un embarras pour l'Angleterre. Quant à lui, les soldats ne lui manquaient pas encore. Le mémoire de M. Guizot fut écrit dans le sens de la prompte conclusion d'une négociation que Napoléon n'était pas pressé de terminer. L'épreuve ne fut donc pas favorable au jeune politique; il retourna sans regret à ses études, et ses succès littéraires suffirent à son ambition.

Les personnes qui ont cru trouver dans la froideur de M. Guizot pour le régime impérial un secret attachement à la maison de Bourbon ont mal connu les temps et les faits. Loin de songer à tirer le moindre parti des grands événements qui se préparaient entre Dieu et la France, mais dont nul n'avait le secret et ne pouvait se vapler d'être le complice, M. Guizot ne passa pas même à Paris le temps de la der-nière lutte impériale. Au mois de mars 1814, la Restauration le trouva à Nimes, auprès de sa mère, qu'il était allé visiter après une longue absence ; et quand il revint à Paris, s'il fut désigné par Royer-Collard au choix de l'abbé de Montesquiou pour remplir auprès de lui les fonctions de secrétaire général du ministère de l'intérieur, ce n'était point à titre de récompense. Le gouvernement de Louis XVIII, en même temps qu'il mettait à la tête des affaires un grand seigneur, un ecclésiastique, un ancien royaliste, voulait faire preuve d'impartialité en plaçant près de lui un bourgeois, un protestant, un libéral. Telle fut la vraie origine politique de M. Guizot. C'était un représentant des intérêts de la France nouvelle dans une administration dont l'ancienne France était le principal élément. Aussi le parti ultra-royaliste ne vit pas sans défiance cet homme nouveau, pur, il est vrai, de tout antécédent républicain ou bonapartiste, mais qui prétendait servir dans l'intérieur du gouvernement la cause constitutionnelle contre l'ancien régime, le vœu national contre les tendances de la contre-révolution. D'autre part, les libéraux, qu'indignait le rétablissement de la censure, s'étonnaient surtout de voir M. Guizot accepter les fonctions de censeur royal,

Après le retour de l'Ile d'Elbe, M. Guizot reprit ses fonctions à la Faculté des lettres, et s'occupa paisiblement de ses
travaux. Vers la fin du mois de mai seulement, quand il
fut évident que l'Europe ne traiterait pas avec Napoléon et
très-probable que Louis XVIII rentrerait en France, des
royalistes constitutionnels jugèrent indispensable que
Louis XVIII foit bien informé de la nécessité pour lui
d'adhérer plus fortement que jamais à la charte et d'éloigner de sa personne M. de Blacas, regardé comme le chef du
parti de l'ancien régime. M. Guizot se chargea de cette mission; il se rendit à Gand, où le roi résidait depuis plus de
deux mois, eut avec ce prince une longue conversation, et
lui transmit les sages avis qu'il avait recueillis; mais jamais
il n'a rédigé le Moniteur de Gand, comme on l'a tant de
fois faussement avancé. Il n'y a jamais écrit une seule ligne;
c'est lui-même qui l'affirme, et on peut l'en croire sur pamie.

Quand Louis XVIII rentra en France un mois après, M. Guizot, rentré avec lui, devint secrétaire général du ministère de la justice. Dans cette nouvelle fonction il fut encore plus en butte qu'auparavant aux attaques du partiultra-royaliste, et n'en soutint qu'avec plus de persévérance et d'ardeur les principes et les actes de la minorité de la chambre de 1815. Cependant, la majorité introuvable triomphait; un ministre qui lui était particulièrement antipathique, Marbois, fut renversé: M. Guizot se retira avec lui. Le roi le nomma alors maifre des requêtes au conseil d'État pour faire partie du comité du contentieux. A peu près à cette époque parut sa première brochure politique: Du Gouvernement représentatif et de l'État actuel de la France. C'était la rélutation d'un écrit spirituel et insidieux de Vitrolles. Presque en même lemps, dans son Essai sur l'Instruction publique, M. Guizot defendait l'éducation publique contre l'invasion des jésuites. Bientôt l'ordonnance de dissolution du 5 septembre 1814

64 GUIZ YT

vint renverser les espérances de la contre-révolution; mesure hardie, à laquelle M. Guizot contribua, par un mémoire politique, remis à propos à Louis XVIII, et que M. Decazes fit-prévaloir, en s'appuyant de l'avis et de l'influence de MM. Pasquier, Royer-Collard, Camille Jordan, de Serre, chefs de la minorité de la chambre, et déjà connus sous le nom de doctrinaires.

En 1818 M. Guizot fut nommé conseiller d'État, et lorsque M. Decazes devint ministre de l'intérieur, il fit créer pour lui la direction générale de l'administration communale et départementale. Mais l'assassinat du duc de Berry fit éclater une réaction funeste. Le parti national perdit ses plus fermes appuis dans le geuvernement. Royer-Collard, Camille Jordan, de Barante, furent destitués de leurs fonctions au conseil d'État. M. Guizot alla de lui-même au-devant de cette destitution, bien que nul engagement public ne le rendit solidaire de l'opinion qui venait d'éprouver une défaite ; il refusa même, pour ne conserver aucun lien qui enchaînat son indépendance, les offres de pension qui lui furent faites. De 1820 à 1822 il publia une série d'écrits politiques du plus grand intérêt : Du Gouvernement de la France depuis la Restauration; Des Conspirations et de la Justice politique; Des Moyens de Gouvernement et d'Opposition dans l'état actuel de la France; Sur la Peine de Mort en matière politique. Tous ces écrits eurent un trèsgrand succès, une action puissante; iis durent surtout la faveur qui les accueillit au caractère même de l'opposition que faisait l'auteur. Son opposition en effet était éminemment constituante et gouvernementale; il ne flatfait pas, comme tant d'autres, les passions du parti révolutionnaire partout il se séparait avec une égale probité de l'anarchie et du despotisme. Le gouvernement poursuivit M. Guizot dans sa chaire, où il développait l'histoire du gouvernement représentatif dans les divers États de l'Europe depuis la chute du monde romain. Il punit à la fois par l'interdiction de son cours et le professeur rebelle, qui n'avait pas étouffé sous la robe universitaire l'indépendance du citoyen, et l'auditoire, dont les bravos étaient une nouvelle ossense ajoutée à tous les torts d'un écrivain séditieux.

M. Guizot renonça pour le moment à la politique, et ne s'occupa plus que de grandes publications historiques; d'abord parurent sous sa direction ; la Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de la révolution d'Angleterre, et la Collection des Mémoires relatifs à l'ancienne Histoire de France. Vers le même temps aussi furent publiés ves Essais sur l'Histoire de France, qui répandaient sur les origines de la France une nouvelle lumière et rendaient accessibles à toutes les classes de la société les mystères de l'histoire nationale, à peine connus des savants. Il fut suivi d'un livre du plus haut mérite, la première partie de l'Histoire de la Révolution d'Angleterre, comprenant tout le règne de Charles I'. Des travaux de pure littérature occupaient encore ses loisirs; c'est alors que parurent avec la Traduction des principales Tragédies de Shakespeare, des Essais historiques sur Shakspeare, sur Calvin, et qu'il fonda la Revue française.

C'est dans cette sphère d'activité que s'écoulèrent pour M. Guizot les années de 1822 à 1827. L'organisation de la sameuse société Aide-toi, le ciel l'aidera date de cette époque; M. Guizot fut un de ses fondateurs et de ses membres les plus actifs. Elle n'avait d'autre but que de désendre hautement contre les menées sonterraines du pouvoir l'indépendance des élections; ce but était légal, avoué, public. En 1828, le ministère conciliateur de M. de Martignac lui permit de reprendre à la Sorbonne son cours, depuis longtemps interrompu; la même autorisation fut donnée à MM. Villemain et Cousin. Rien ne peut rappeler aujourd'hui l'effet produit alors par le concert admirable de cet éloquent triumvirat, dont chaque leçon était un livre. Le cours de M. Guizot surtout attirait une foule immense dans sa vaste enceinte; la nature même de son sujet, sévère et positif; les habitudes de sa pensée, haute et profonde; la

uissance de sa parole, pleine et limpide; la dignité de seu aractère, mâle et réservé, donnaient à son enseignement une divisionomie particulière. Il occupa presque tout son temps le 1828 à 1830.

A la fin de 1828 M. Guizot s'était uni en secondes noces a M^{llo} Élisa Dillon, nièce de M^{llo} de Meulan, qui en mouant avait entrevu, désiré et presque préparé pour son nari ce nouveau bonheur. Au mois de mars 1829 on leirendit sa place au conseil d'État; mais l'avénement du minisière Polignac l'empècha de se rapprocher du pouvoir. Il prit part alors à la rédaction du Journal des Débats et du Temps, et fut porté par l'opposition candidat à la représentation nationale. En janvier 1830 il fut étu pour la première fois membre de la chambre des députés. Il avait alors quarante-deux ans, et fut choisi par l'arrondissement le Lisieux, où il possède le domaine de Val-Richer, voisin de la terre de son ami le duc de Broglie.

M. Guizot dans la discussion de la fames e adresse des 221 monta à la tribune : « La vérité, dit-il, a déjà accez de peine à pénétrer jusqu'au cabinet des rois : ne l'y envoyons pas faible et pâle; qu'il me soit pas plus possible de la méconnaître que de se méprendre sur la loyauté de mos sentiments. » Et il vota contre tout amendement au projet de la commission. Après la dissolution de la chambre, il fut réélu à Lisieux pendant qu'il était allé à Nimes exercer ses droits électoraux. Durant cet intervalle, son opposition devint de plus en plus vive, et il fit inscrire des premiers son nom dans l'association pour le refus de l'impôt non voté par les chambres. Enfin, il arriva à Paris pour y apprendre les premiers effets des ordonnances de juillet, le 26, à quatre heures du matin : à dater du même jour il prit une part active à tous les actes de la réunion des députés jusqu'au 7 août : « Il n'y a pas eu, a-t-il dit lui-même, une des réunions de députés , grande ou petite , nombreuse ou per nombreuse , à laquelle je n'aie assisté. J'ai eu l'homneur de rédiger la première protestation des députés et la proclamation par laquelle la chambre a appelé Mer le duc d'Orléans à la lieutenance générale du royaume. La commission municipale qui siégeait à l'hôtel de ville m'a fait l'honneur, le 31 juillet, de me confier le ministère de l'instruction publique, et celui de l'intérieur le lendemain. Je suis donc a engagé, aussi compromis que personne dans la révolution. »

Les ordonnances du 2 novembre 1830 mirent fin au premier ministère de M. Guizot; il combattit le cabinet Laffitte, qui lui succéda, et soutint ensuite de toutes ses forces celui de Casimir Périer. Les formes agressives et hautaines de M. Guisot lui attirèrent l'animadversion de la gauche; c'est lui qui inventa les expressions malheureuses de quasi-légitimité et de pays légal; il parlait trop souvent d'écraser l'anarchie et préchait surtout l'adoption de meures d'intimidation. Dans le cabinet du 11 octobre 1832, M. Guizot redevint ministre de l'instruction publique. La prise d'Anvers, l'arrestation de Mes la duche Berry, la répression des troubles d'avril et les lois de septembre 1835, tels furent les principaux actes de ce ministère, dans lequel M. Guizot avait une très-grande influence. De nombreuses réformes et d'importantes améliorations furent en même temps accomplies dans son département, et la loi du 28 juin 1833 sur l'instruction primaire. une des créations les plus libérales de notre temps, deme rera l'éternel honneur de l'homme dont elle fut l'ouvrage. Lorsqu'une manœuvre du tiers parti amena la dissoluti du cabinet le 22 février 1836, M. Guizot, se retranchant dans le silence, ne prit la parole que très-rarement et ses lement par nécessité, jusqu'au moment où il fut rappelé vec le même porteseuille dans le nouveau ministère présidé par M. Molé. Lorsque M. de Gasparin se retira, M. Guizot demanda aussitôt pour lui le départem l'intérieur, auquel il visait depuis longtemps; mais re trant des obstacles, il consentit à s'effacer devant M. Thiers, qui allait bientôt devenir son redoutable rival et son infatigable adversaire, à condition pourtant que les affaires étranGUIZOT 666

gères seraient données à M. le duc de Broglie, son ami, et l'un des principaux doctrinaires. Cependant toutes ces nugociations échouèrent, et le ministère Molé, constitué le 15 avril 1837, demeura pur de tout élément doctrinaire. De là des griefs personnels, que la ligne politique suivie par les nouveaux ministres ne tarda pas à envenimer. L'amnistie proclamée par eux rejetait sur leurs prédécesseurs tout l'odieux des mesures de rigueur qui avaient signalé leur passage aux affaires : M. Guizot et ses amis se jetèrent alors dans l'opposition. C'est l'époque de la fameuse co alition. M. Guizot se retrouva encore une fois, comme à la fin de la restauration, sous le même drapeau que ses adversaires politiques les plus déclarés. Sa conduite en cette circonstance sut sévèrement blamée par le parti conservateur; « Vous aurez peut-être quelque jour notre appui, lui disait alors le Journal des Débats, mais notre estime jamais! » Mot cruel, que M. Guizot feignit depuis de ne pas avoir entendu. Royer-Collard se sépara de lui avec éclat. Après le triomphe de la coalition, M. Guizot accepta des mains de M. Thiers l'ambassade de Londres; mais sa mission ne fut pas heureuse, et le traité du 15 juille t 1840 se conclut en dehors de la France et contre elle. L'histoire lui reprochera aussi de s'être montré trop oublieux de la dignité de son pays en signant le traité qui consacrait l'extension du droit de visite. Sur ces entrefaites, le ministère de M. Thiers tomba, et M. Guizot devint le chef réel du cabinet du 29 octobre, ce long ministère qui devait enterrer la monarchie constitutionnelle; il se chargea du porteseuille des assaires étrangères.

L'histoire des dernières années du règne de Louis-Philippe est une triste page de l'histoire de la France; M. Guizot retomba dans la faute de toute sa vie : il se fit l'homme de la résistance. Cherchant à augmenter la puissance royale, voulant relever l'autorité, il crut qu'il lui suffisait d'avoir une majorité dans le pays légal, et il fit tout pour se l'assurer. Il y réussit, et une majorité compacte et violente se constitua. Les intérêts matériels absorbèrent les âmes; on vit dans la députation un moyen de faire fortune; les concessions publiques, les places, les promesses de toutes sortes devinrent des appats pour les électeurs : la chambre des députés regorgea de fonctionnaires. La corruption intecta le monde politique. Enrichissez-vous ! avait dit M. Guizot à ses électeurs, et il avait été pris au mot; mais s'il avait entendu dire par là seulement que la richesse devait être le seul signe de capacité politique, il dut bientôt s'apercevoir qu'il avait fait fausse route et que ce besoin de s'enrichir poussait la nation à sa perte. C'était sans doute à ce culte des intérêts matériels que cédait le gouvernement de Louis-Philippe quand pour conserver la paix, après être rentré dans le concert européen par le traité de 1841 qui fermait les détroits du Bosphore, il signait le traité du droit de visite, désavouait l'amiral Du petit-Thouars et consentait à payer l'indemnité Pritchard; quand, de peur de prolonger une guerre qui eût pu agrandir nos possessions en Afrique aux dépens du Maroc, il faisait déclarer que la France était bien assez riche pour payer sa gloire! Cependant, le ministère voulut trouver quelques compenactions : une expédition contre Madagascar fut projetée, la chambre l'arrêta. Bientôt Louis-Philippe indisposa l'Angleterre par les mariages espagnols : la guerre pouvait être au bout de cette question, purement dynastique; la famine pesa sur la France, la bourgeoisie devint mécontente, et M. Guizot crut plus que jameis à la force de résistance. Il résista même à ses amis, qui tout en le désavouant n'osaient l'abandonner. Les banque ts s'organisèrent; il pensa que l'armée suffirait pour en triompher. Sans doute il se faisait peu d'illusions sur l'assistance de la garde nationaie : appelée au dernier moment, elle précipita la chute de la monarchie le 24 fé v r i er 1848, en ne croyant jeter par terre que le ministère Guizot. Mis alors en accusation, il s'échappa de Paris déguisé en ouvrier. L'accusation finit devant la cour d'appel par un arrêt de non-lieu, et M. Guizot put rentrer en France en 1849. Dans l'exil le vieux roi garda, dit-on, pour lui quelque éloignement.

Cependant, M. Guizot revint bien vite à la polémique. Sa brochure intitulée de la Démocratie en France (1849) fit une grande sensation. On y lisait cette phrase curieuse échappée à la plume du doctrinaire, qui a toujours été en théorie l'homme le plus lihéral du monde : « Pour contenir et pour régler la démocratie, il faut qu'elle soit beaucoup dans l'État, et qu'elle n'y soit pas tout; qu'elle puisse toujours monter elle-mime, et ne ja: ais faire descendre ce qui n'est pas elle; qu'elle trouve partout des issues, et rencontre partout des obstacles. » Aux élections générales de 1849 et plus tard, lorsqu'il s'axit de remplacer Victor Grandin, des amis de M. Guizot mirent en avant sa candidature; mais il les désavoua formellement. A près la mort de Louis-Philippe, il était devenu avec son ancien eo llègue M. de Salvandy, quoique avec moins d'ar-deur et de confiance que celui-ci, l'un des promoteurs de la fu si o n. Après le coup d'Etat du 2 décembre, qu'il laissa passer sans protestation, il se remit au travail avec une ardeur toute juvénile, et employa les loisirs de sa verte vieillesse à la révision de ses ouvrages historiques. On lut de lui quelques articles de revue, tels que Cromwell serat-il 101? (1852), Nos mécomptes et nos espérances (1855), la Belgique en 1857 (1858); il y récriminait contre la république qui l'avait renversé du pouvoir, ou justifiait quelqu'un des actes de sa politique passée. Bientôt il sortit de son isolement pour se mêler d'une façon plus ou moins directe aux questions du temps ; c'est ainsi que dans l'Académie française il prononça des discours où de plus en plus il s'enfonçait dans les voies de la réaction. Comme protestant il devint le chef du parti orthodoxe et autoritaire, et en 1861 il alla jusqu'à déplorer, en présence de ses co-religionnaires assemblés à l'Oratoire, l'affaiblissement du pouvoir temporel du pape. Dans les dernières années de l'empire M. Guizot manifesta ses sympathies pour M. Ollivier, devenu ministre, et accepta de lui la présidence d'une commission supérieure, qui devait s'occuper des réformes à apporter dans l'instruction publique. Au mois de mai 1869, à propos du plébiscite, il se déclara pour le vote affirmatif, en ajoutant que ce vote serait pour le gouvernement impérial « un principe de force et un gage de la sympathie nationale ». Cette erreur de sa vie privée, il la racheta, en octobre 1870, en écrivant au Times que la France n'avait pas voulu la guerre, et en conseillant une défense énergique contre l'envahisseur. Outre les écrits cités il faut noter parmi les derniers ouvrages de cet illustre écrivain : Histoire de la Révolution d'Angleterre (2º partie), l'Amour dans le Mariage (1855), Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps (1858-1868, 9 vol. in-8), l'Église et la sociélé chrétienne (1861), Hisloire parlementaire de France (1863, 5 vol.), recueil de ses discours politiques; Méditations sur l'essence de la religion (1864). Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne (1865), Mélanges biographiques et litteraires (1868), et Histoire de France racontée à mes petits-enfants (1870-1872, 4 vol. in-8). En 1872 M. Guizot, qui avait obtenu de l'Académie le prix Gobert pour ce dernier ouvrage, en a consacré le capital à des fondations littéraires.

Comme écrivain, M. Guizot a eu beaucoup à souffrir de la critique de ces derniers temps; Gustave Planche, dans la Revue des deux Mondes, l'a traité de pesant rhéteur; à son exemple, une nuée de tirailleurs de la petite presse ont salué d'un long feu chaque production nouvelle de l'ancien homme d'État. On ne saurait lui refuser pourtant de posséder au suprême degré une qualité, bien rare en ces temps-ci, l'autorité; son style, sux formes roides, impérieuses, graves et tristes, commande l'attention, presque le respect. Il domine tout d'abord son lecteur, jamais il ne cherche à le séduire.

Cette qualité, il la portait aussi à la tribune; sa phrase, toujours entachée de dogmatisme, est froide, incisive; elle semble tomber de ses lèvres, jamais elle ne sort de son âme; doué d'un sang-froid inaltérable, on l'a vu, sans qu'un muscle de sa physionomie tressaillit, bravér les tumultes les plus orageux : «: Vos insultes, dit-il une fois à la chambre ameutée, n'avriverent jamais à la hautour de mon dédain. n Et dans une autre circonstance : a:Oncipent épuiser ma force, on a épuisera pas mon courage. .. M. Guizot que nd il était ministre était, à proprement parler, le seul orateur du parti ministériel; il élait ser de suffire à cette tache immense. La lutte était son existence, le pouvoir sa passion dominante, son éternelle préoccupation : il lui a constamment tout sacrifié. On a beausoup vanté les vertus privées de M. Guizet, et l'on a dit de lui, comme de Walpole : « Ce ministre corrupteur est un homme incarruptible. » Est ce bien là un éloge?

Le fils de M. Guizet, Mauri ce-Guillaume Gower, né le 11 janvier 1838, à Paris, après avoir fait d'excellentes éludes au collège Bourbon, a débuté dans la carrière des lettres par une Blude sur Ménandre, la comédié et la societé greeque, ouvrage couronné par l'Académie française en 1883. Appelé en 1866 à suppléer M. de Loménie dans la chaire de littérature française au Collège de France, il échous complétement dès sa première leçon et fut obligé d'interrompre le cours. En 1870 il fat nommé par M. Ollivier sous-directeur des cultes non catholiques au ministère de la justice. Au mois d'août 1871 M. Thiers l'envoya en Grèce avec les fonctions de ministre plénipotentialre; mais il les résigna, le 15 mai suivant, entre les

mains de M. Jules Perry, son successeur.

GUIZOT (ELBABETH CHARLOTTE-PAULINE DE MEULAN. Mme), première femme de l'ancien ministre de Louis-Philippe, naquit à Paris, le 2 novembre 1773, d'une famille considérable dans la finance. Son père était receveur général de la généralité de Paris. Ce ne fut guère qu'à l'age de vingt ans quiéclata l'énergie féconde de sa nature; la réveluison vint renverser la fortune de son père, et reduire à une extrême gêne sa mère, demeurée seule avec quatre enfants. Mue de Meulan se mit à l'œuvre pour tous les siens. Encouragée par Suard, ancien ami de sa famille, elle se décida à écrire pour le public. Elle mit au jour deux romans : les Contradictions (1799) et la Chapelle d'Ayton.

M¹¹⁰ de Meulan ne continua pas à écrire des romans : le journal le Publiciste et plusieurs recueils littéraires l'attachèrent à leur rédaction. Au commencement de l'année 1807 un chagrin domestique, la mort du mari de sa sœur, vint gravement alterer sa sante; elle ne pouvait sans danger continuer les seuilletons du Publiciste. Oependant les embarras de la situation et son indifférence naturelle pour la souffrance allaient l'emporter sur toute autre considération, lorsqu'elle reçut, d'une personne qui ne se nommait pas, l'article qu'elle avait à faire; elle accepta sans hésiter la responsabilité de cet article. Pendant quelque temps cette singulière correspondance continua sans que Mile de Meulan connut son correspondant; mais elle voulut enfin savoir à

qui elle la devait, et M. Guizot se nomma.

Ce fut là l'origine de leurs relations : cinq ans après, malgré la grande dissérence d'age de M. Guizot, plus jeune de quatorze ans, le mariage les unit. Dans sa nouvelle existence Mmc Guizot tourna bientôt toutes ses pensées vers l'éducation. Les Enfants, les Nouveaux Contes et l'Écolier surent, ses premiers essais dans cette voie. Les deux premiers ouvrance s'adressent directement à l'enfance; et sans jamais quitter le ton simple qui convient à ces intelligences si vives et si faibles, elie a su mettre non-seulement à leur portée, mais à leur usage, les principes les plus élevés et toutes les idées, tous les sentiments d'une nature supérieure. L'Écolier est une œuvre plus variée, destinée presque autant aux hommes qu'aux enfants, ou plutôt destinée à faire comprendre aux enfants les devoirs des hommes, à lear peindre leurs vertus à venir. Un autre ouvrage de Mine Guizot, qui n'a pas ité achevé. Une Famille, pré-

neute le mélange des leçons données aux enfants et de celles qui s'adresseat aux parents. Un recueil publié après sa mort, les Conseils de Morale, se compose de morceaux délachés, de traitée, de pensées, de caractères. Enfin , le dernier ouvrage, qu'ait écrit M== Guizet, celui qu'elle s'est hétée dechever quand elle sentit les forces lui échapper, les Lettres sur l'Éducation domestique, ne sont pas un livré propre-ment, un traité systématique d'éducation, ce sont des faits, des observations, des directions, des conseils, toujours bien flés, rattachés à une kiée grande et simple, mais qui admettent une variété infinie dans l'application. C'est l'expérience d'un esprit supériour mise au service de parents novices.

Me Guizot semblait devoir se reposer dans un long bonherr des premières fatigues de la vie; mais une maladie douloureuse l'enleva, le 1er août 1827. Effe s'éteignit tranquillement, au milieu des siens, en écontant son mari lire un sermon de Bessuet sur l'immortalité de l'âme,

GULDBERG (Ove-Horow), célèbre historien et homme d'État danois, était né en 1731, à Horsen. Il est auteur d'une d'histoire universelle (3 volumes; Copenhague, 1772), dans laquelle il sontient avantageusement fa comparaison avec Thueydide sous le rapport de l'habileté de l'exposition, e. avec Tacite sous celui de la nerveuse concision du style. On n'estime pas moins ses ouvrages théologiques, parmi lesquels on doit plus spécialement citer sa Fixation des dates pour les livres du Nouveau-Testament (1735) et sa traduction avec notes du Nouveau-Testament (1794). Nommé ministre à la suite de la révolution de palais qui renversa Struensée, la politique qu'il suivit (1773-1784) fut diamétralement opposée à celle de cet homme d'État. Nommé baißi d'Aurhuus (Jutland) à l'avénement à la régence de Frédéric VI, il mérita bien de la province qu'il était charge d'administrer, et mourut en 1808, après avoir été mis à la retraffe en 1802, à canse de son grand âge.

GULBEN. Voyes FLORIN.

GULDIN (HABACUC et plus tard PAUL), né à Saint-Gall, en 1577, exerça d'abord l'orfévrerie. Il appartenait à la religion réformée; mais à l'âge de vingt ans il apostasia, e entra chez les jésuites; c'est alors qu'il changea son nom biblique pour celui de Paul. Il s'adonna à l'étude des mathématiques, et à partir de 1609 il se livra à leur enseignement dans les colléges de la société à laquelle il appartenait, d'abord à Rome et plus tard à Gratz. Il mourut dans cette dernière ville, le 3 novembre 1643.

Le nom de Guldin est surtout connu à cause du théorème auquel il est resté attaché; mals nous avons dit ailleurs que le véritable auteur de ce théorème était Pappus (voyez CENTROBARQUE), ce que Guldin n'ignorait pas, quoiqu'il l'ait donné comme une de ses propres découvertes. Lorsque Cavalleri publia sa Géomètrie des Indivisibles, Guldin eut encore le tort de se ranger parmi ses adversaires. Si donc il peut réclamer une place dans la science, ce n'est que pour sa désense du calendier grégorien, qu'il publia sous le titre do Refutatio elenchi calendarii Gregoriani a Setho Calvisio conscripti (Mayence, 1616).

GULF-STREAM. Voyez COURART, tome VI, p. 642.
GULHANE, l'une des résidences du sultan, située à
peu de distance de Constantinople, sur le Bosphore, qui donna son nom à un fameux hattichérif formant une

sorte de charte pour l'Empire 0 th o-man.

GULISTAN (Traité de). Il sut signé en 1813, entre la Perse et la Russie, sous la médiation de l'Angleterre, pour la démarcation définitive de leurs frontières respectives, mais ne sut ratifié qu'en 1816. En vertu de ce traité, que la convention de Tourkmantchai, conclue en 1827. a encore singulièrement aggravé, la Russie obtint les conditions les plus favorables pour son commerce dans les Étais du chah, ainsi que le droit exclusif d'avoir des bâtiments de guerre sur la mer Caspienne. La Perse lui céda, en outre, le Chirwan, et se désista de toutes prétentions sur le Daghestan, l'Abazie et la Géorgie. Gulistan, mot qui vignisie Pays des Roses, est le nom d'un village situé au con

fluent du Kour et de l'Araxe, dans le Karah-Bakh (Jardia noir), contrée montagneuse et boisée de la Perse, ou se réuntrent les diplomates chargés de négocier le traité dont nous venons de rapporter les clauses essentielles. C'est aussi le titre d'un des ouvrages les plus connus de Saadi.

GUNDWANA. Voyez GOURDOHANA.

GUNTER (EDMOND), célèbre mathématicien anglais du dix-septieme siècle, naquit dans le Hertfordshire, en 1581, d'une famille originaire du Brechnocshire. Ses travaux le mirent en rapport avec les savants les plus distingués de son siècle, et en lui confia, en 1619, la chaire d'astronomie au collége de Gresham. Trois aus auparavant il était entré dans les ordres. On lui doit l'invention de plusieurs instruments de mathématiques, dont le principal est connu sous le nom de règle à valcul (voyez CALOULEN [Instruments à]). En 1622, il fit l'importante découverle que la variation de l'aiguille aimantée varie. Il fut amené à reconnaître ce fait par les travaux préalables du cours qu'il fit à Deptford au sujet de ces variations, et à l'occasion desquels il remarqua que la déclinaison de l'aiguille avait changé de près de 5° dans l'espace de quarante-deux années. La vérité de cette découverte fut plus tard démontrée et confirmé par Gellibrand, son successeur dans la chaire d'astronomie du collége de Gresham. Gunter fut enlevé sux sciences à l'âge de quarantecinq ans, en 1626. Ses ouvrages ont eu de nombreuses éditions.

GUNTHER, comte de Schwartzbourg, né en 1304, roi d'Allemagne en 1349, avait fait preuve de capacité dans l'administration de son petit Etat, et s'était aussi distingué. en 1344, dans la guerre dite des comtes de Thuringe. Lors de la mert de Louis de Bavière (1347), le roi Edouard d'Angleterre et le margrava Frédéric de Misnie ayant refusé la couronné impériale, Gunther, qui repoussa d'abord avec force les propositions qui lui furent faites à ce sujet, sut élu empereur le 30 janvier 1349, à Francsort, par les électeurs de Mayence, de Brandebourg, et de Bavière, et opposé à Charles IV, qui déjà était monté sur le trône, grace à l'appui du pape et de la France. Charles IV eut recours aux suses et aux intrigues de la diplomatie, et réussit à gagner à sà cause le landgrave Frédéric et ses fils, puis le comte palatin Rodolphe, et enfin le margrave de Brandebourg lui-même. Le roi Confher persista, et se prépara à la guerre. Au moment où il aliait se mettre en campagne, dans les premiers jours de mai 1349, il fut tout à coup saisi d'une indisposition, centre laquelle il eut recours à un médecin de Franciort, qui vraisemblement l'empoisonna. Aussitot en effet qu'il eut pris les remèdes prescrits; sa faiblesse augmenta visiblement d'heure en heure. A la prière des princes ses amis, Gunther, qui avait le pressontiment de sa fin producine et qui songeait à ses enfants et à ses erenciera, consentit enfin à abdiquer la couronne impérisie moyennant une indemnité de 20,000 marcs d'argent. 'Il mourut deux jours après, le 14 juin 1349, et fut entersé dans l'église cathédrale de Francfort, où on éleva un monument'à sa mémoire en 1352.

GURDISTAN ou GURGISTAN. C'est ainsi que les Turcs et les Arabes appellent la Géorgie.

GUROWSKI (ADAM, comte), émigré polonais de 1831, l'un des publicistes qui se sont chargés de populariser les théories du pans la visme russe, est né au commencement de ce siècle, au château Russcice, dans la wolwedie de Kalisch, en Pologne, et l'alné de cinq frères; doué des plus heureuses facultés intellectuelles, il alla étudier en Allemagne, aux universités de Leipzig, de Gostingue et de Heidelberg, où il se fit une réputation de mauvaise tête et de bretteur, et où il se frouva compromis dans l'affaire des menées démagogiques de 1820. N'osant plus retourner en Pologne, il habita alors pendant longtemps le grand-duché de Posen; mais ayant enfin obtenu un sauf-conduit, il rentra dans son pays, où, par suite de l'inquiétude naturelle de son esprit, il ne tarda point à s'occuper de politique constitutionnelle, de crédit agricole et de littérature.

romantique. Se voyant méconnu et systématiquement repoussé de toutes parts, il finit par se rapprocher des hautes sphères du pouvoir et du grand-duc Constantin. Mais la révolution de novembre 1830 n'eut pas plus tôt éclaté à Varsovie, qu'il se montra clubiste ardent; et le gouvernement national le chargea alors d'une mission à l'étranger. Arrivé à Paris avec une soule d'émigrés polonais, après la compression de l'insurrection, et complétement dévoué à son pays tant qu'il crut à la révolution, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, il devint l'un des membres du comité national polonais de Paris; et quand cette assemblée eut été dissonte, il deploya une ardeur extrême pour fonder la Société démocratique, qui devait plus tard prendre un caractère tout autre. La fougue de son esprit ne lui permit pas de rester longtemps d'accord avec les démocrates organisateurs, et pendant plusieurs années il mena alors une vie passablement accidentée. Réduit à la pauvreté par la révolution, mais conservant toute son énergie morale, il sonda d'une main ferme et sûre la profondeur des misères sociales actuelles, et se sit publiciste, employant pour rendre ses idées tantôt la langue allemande, tantôt la langue française. Bientôt le démagogue se transforma en insolent aristocrate, en ennemi acharné de la bourgeoisie, le républicain en absolutiste, le catholique en défenseur de l'Église grecque, le Polonais en Russe, l'Européen en Panslaviste. C'était là un moyen infaillible de se faire rouvrir à deux battants les portes de la Russie; toutefois, on ne lui rendit pas ses biens confisqués, et on se borna à lui donner la position très-subordonnée de gouverneur civil dans l'intérieur de la Russie. Enauyé de semblables fonctions, il gagna encore une fois l'étranger en 1845, et publia alors différents écrits pansluvistes, tant en Allemagne qu'en France. Pris au dépourvu par les événements de 1848, il jugea prudent de disparattre du théâtre de la politique, et se rendit en 1849 à Boston, où, avec un autre émigré polonais, il fit valoir son passé démocratique pour solliciter une chaire de professeur, qu'on ne jugea pas à propos de lui accorder. Ses principaux ouvrages sont : La Vérité sur la Russie (Paris 1840); La Russie et la Civilisation (en allemand; Leipsig, 1841); Pensées sur l'avenir des Polonais (Berlin, 1841); Extraits de mon livre de Pensées (en allemand; Breslau, 1843); un tour en Belgique (en allemand ; Heidelberg, 1845); Impressions et souvenirs (Lausaune, 1816); Les derniers Événements dans les trois parties de l'ancienne Pologne (en allemand ; Munich, 1846).

GUSTAVE. Quatre rois de Suède ont porté ce nom.
GUSTAVE les ou GUSTAVE WASA, roi de Suède de 1523

GUSTAVE Ier ou GUSTAVE WASA, roi de Suède de 1523 a 1560, né le 12 mars 1496, à Lindholm, dans la province d'Upland (Suède), s'appelait originairement Gustave Erickson, et était le fils alné du sénateur Erick Johansson, lequel du côté paternel descendait de la maison de Wasa, et du côté maternel de la maison de Sture, deux familles proches parentes des anciens rois de Suède. Ses cousins, les Sture, qui étaient alors administrateurs du royaume de Suède, lui inspirèrent de bonne heure l'amour de la patrie, veillèrent sur son éducation, et l'envoyèrent en 1509 à l'école l'Upsal: A son retour, en 1512, Sten Sture le jeune le prit a sa cour , et chargea le savant évêque de Linkoping, Hemming Gadd, de l'initier à la politique, Gustave commença sa carrière militaire en 1517, à l'occasion d'une guerre que Sten Sture le jeune eut à soutenir contre l'archevêque Gustave Trolle, qui, ennemi des Sture, conspirait ouvertement contre eux. Il repoussa bravement les Danois venus au secours de l'archevêque, assiégé dans le château de Starke, et contrai-guit le prélat lui-même à capituler. Il prit également une part glorieuse aux victoires remportées sur les troupes da neises de Christiern II par Sten Sture, en 1518. Lors des négociations qui s'ouvrirent bientôt pour la paix, il tut un des six otages envoyes à bord de la flotte danoise qui croisait devant Stockholm, et dont Christiern s'empara trattreusement pour les retenir prisonniers de guerre en Danemark,

C'est là que, vers la fin de l'année 1519, Gustave apprit que Christiern avait presque complétement subjugué la Suède. Il réussit alors à s'évader de prison, déguisé en paysan, et parvint le même jour, non sans courir de grands dangers, à Flensbourg, où il se mit au service de marchands de bœuss jutlandais, avec lesquels il put, sans être découvert, gagner Lubeck. Le sénat de cette ville, qui n'était rien moins que satisfait de voir la Suède au pouvoir du roi de Danemark, prit le fugitif sous sa protection, et & orisa son départ pour la Suède. Gustave y débarqua au cap Stensoe, non loin de Calmar, que les Danois, à ce moment même, bloquaient étroitement par mer. Il se rendit aussitôt dans cette ville, et excita les habitants à faire une brave résistance; mais on craignit de se compromettre en écoutant un banni, et la garnison allemande, dont les dispositions étaient déjà très-incertaines, en vint même à menacer ses jours, de sorte qu'il lui fallut prendre la fuite. Il se réfugia d'abord dans la prvince de Somoland, parmi les paysans de son père, puis, lorsqu'il ne s'y crut plus en sûreté, chez son beaufrère, et de là dans son domaine de Refsnæs, et enfin en Dalécarlie, où, poursuivi par les satellites de Christiern II, il servit d'abord comme batteur en grange. Rélancé encore dans cet asile, il alla se cacher dans une cave, puis dans des forêts inaccessibles, et parvint à s'échapper caché dans une voiture de paille. Gustave avait inutilement appelé à diverses reprises les Dalécarliens aux armes contre les Danois. Ce sut seulement lorsqu'on apprit dans ces contrées les scènes de carnage qui avaient ensanglanté la capitale, et qui sont connues dans l'histoire sous le nom de massacres de Stockholm, en même temps que le bruit s'y répandait de l'intention manifestée par Christiern d'établir un nouvel impôt sur les paysans, que les populations élurent Gustave pour chef. Le château fort du gouverneur de la province sut pris d'assaut, et enhardis par ce premier succès de l'insurrection, les Dalécarliens accoururent chaque jour en plus grand nombre se ranger sous ses drapeaux. Un corps de 6,000 hommes, commandé par l'archevêque Trolle, ayant été battu par les insurgés, Gustave n'hésita point à sortir de la Dalécarlie. Il s'empara de Westeræs, puis d'Upsal, et marcha de là sur Stockholm, mais sans pouvoir se rendre mattre de cette ville, parce qu'il manquait de navires pour l'investir par mer. Pendant ce temps-là une diète convoquée à Wadstena, en Ostrogothie, avait proclamé, le 24 août 1521, Gustave administrateur et capitaine général du royaume

Investi par là d'une autorité légale, il s'occupa aussitôt de la réorganisation du pays, confiant les gouvernements principanx à ses intimes, faisant élire pour évêques des hommes en qui il pouvait avoir toute confiance, et augmentant autant que possible l'effectif de son armée. En même temps il se mettait de nouveau en marche sur Stockholm, qu'il bloqua bientôt de la manière la plus étroite. Quoique les Danois eussent réussi pendant son absence à détruire son camp à la suite de sorties vigoureuses faites dans es journées des 7, 8 et 13 avril 1522, Gustave, grâce à la puissante diversion qu'opérèrent en sa faveur les querelles dynastiques auxquelles le Danemark se trouva en proie et qui amenèrent la déposition de Christiern II, grâce aussi à un secoura de dix bâtiments de guerre que lui envoya la ville de Lubeck, parvint à se rendre mattre des villes de Calmar et de Stockholm en mai et juin 1523. Toutefois, avant que Stockholm fût tombée en son pouvoir, il avait convoqué pour les fêtes de Paques (1523) la diète de Suède à Strengnæs; et il sut déterminer cette assemblée à lui déférer la couronne, qu'il accepta après de feintes hésitations. Stockholm ayant capitulé, il fit son entrée solennelle en cette ville; mais il disséra jusqu'en 1528 la cérémonie de son conrennement, pour ne point se trouver forcé de jurer le maintlan des priviléges du clergé et d'accepter d'autres conditions humiliantes. Peu de temps après qu'il se fut rendu maître de Stockholm, il conquit la Finlande, et régna de la sorte sur tout le territoire de la Suède. En même temps il contraignait le roi de Danemark, Frédéric I^{or}, à renoncer à toutes pretentions à la couronne de Suède, ainsi qu'à le reconnaître lui-même en qualité de souverain légitime de ce pays; et il signait avec ce prince un traité d'alliance contre leur ennemi commun, Christiern II. D'après les conseils de son chancelier Lars Anderson, il conçut le hardi projet d'introduire en Suède la réformation, dont les doctrines lui furent expliquées par deux Suédois, disciples de Luther, Olaüs et Lorentz Petri. Toutefois, au lieu d'apporter de la précipitation dans la réalisation de ce grand projet, il ne l'exécuta que petit à petit. Ce fut seulement lorsque la majorité des populations eut embrasée le protestantisme, qu'il fit lui-même profession publique du nouveau culte, en 1530; et une décision de la diète tenue à Westerzes, proclama enfin, le 13 janvier 1544, le luthéranisme religion de l'État. C'est dans la même diète qu'il fut également décidé que le trône de Suède cesserait à l'avenir d'être électif, et que le fils ainé de Gustave, Erik, fut déclaré héritier de la couronne.

Tout le règne de Gustave sut d'ailleurs pour la Suède une époque de remarquable prospérité. Ce prince rétablit dans le royaume l'ordre et la tranquillité que la domination danoise y avait anéantis; il adoucit les mœurs, encourages l'industrie, notamment l'exploitation des mines, favorisa le commerce, la navigation et les sciences. Pour affermir sa puissance, il s'efforça de diminuer l'influence de la noblesse et celle du clergé. En conséquence, il confisqua la plus grande partie des biens appartenant aux églises et aux convents, soumit le clergé à l'impôt, et fixa le maximum de ses revenus. Il procéda d'abord avec plus de ménagements à l'égard de la noblesse, qu'il admit au partage des biens ecclésiastiques; mais plus tard il lui reprit une bonne partie de ce qu'il lui avait donné, et mit des bornes à la toutepuissance que cet ordre avait exercée jusque alors, en faiant accorder siége et voix délibérative dans la diète à l'ordre des paysans et à celui des bourgeois. Les diverses conspirations provoquées par l'énergie avec laquelle it maniait le pouvoir furent toutes découvertes par sa vigilance et déjouées par son habileté. Son conseiller intime, Conrad Peutninger ou de Pyliy, comme il se faisait appeler, eut une part importante dans l'exécution de ses divers plans; mais ce ministre finit cependant par être disgracié, en 1543. Pour s'affranchir de l'oppression commerciale exercée par la Hanse, Gustave fit pendant six ans avec succès la guerre à Lubeck, et conclut des traités de commerce avec l'Angleterre et les Pays-Bas. Pour conserver la Finlande, il soutint une guerre heureuse contre la Russie, de 1555 4 1557.

Il désigna pour lui succéder sur le trône le file issu de son premier mariage, Erick XIV, en décidant toutefois que parmi ses fils du second lit, qu'il aimait beaucoup, il y en aurait trois qui partageraient le pouvoir avec lui, mais sans souveraineté, Jean en Finlande, Magnus en Ostrogothie, et Charles en Sudermannland, Néricie et Wermland.

Gustave Wasa mourut le 29 septempre 1560. Il avait constamment déployé l'activité la plus heureuse pour le bien de ses États. Il améliora l'administration de la justice, les mines, les monnaies, les douanes; créa sous le nom de colléges cinq départements ou ministères, pour la justice, la guerre, la marine, la chancellerie et l'intérieur, et favoriss le commerce de la Suède en lui créant des débouchés et des relations en Hollande, en organisant une compagnie commerciale des Indes. Il fonda en outre beaucoup d'églises et d'écoles, ainsi que l'université d'Abo en Finlande, et attira en Suède un grand

nombre de savants étrangers, Grotius entre autres.
[GUSTAVE II ou GUSTAVE-ADOLPHE, le plus grand prince qu'ait eu la Suède, né le 9 décembre 1594, était fils de Charles IX, parvint au trône le 8 novembre 1611, et mourut le 6 novembre 1632. Héros de la guerre de trente ans, il fut le champion du parti protestant et des libertés germaniques, aiors que l'œuvre de Luther était menacée par l'ambition de la maison d'Autriche. En montant à seize

GUSTAVE 66

sur un trône disputé par le Danemark, qui n'avait pas encore renoncé à la brillante chimère de l'union de Calmar, Gustave héritait en même temps de trois guerres dangereuses, contre les Danois, les Russes et les Polonais. Il achète des premiers la paix de Sicerced (1613), enlève au czar Romanow l'Ingrie, la Carélie, une partie de la Livonie, et foud sur la Pologne, où deux victoires, à Walhost (1626) et à Stum (1628), annoncent à l'Allemagne son futur libérateur. Sigismond, battu, chassé de la Prusse et de la Livonie, malgré les secours de l'empereur, signe une trêve de six ans, qui permet à Gustave d'exécuter ses grands projets en Allemagne. La ruine du roi de Danemark Christian IV était loin d'avoir terminé la guerre de trente ans. Les menaces et les vengeances de l'empereur Ferdinand II inquiétaient la France et la Suède. Richelieu trompe l'empereur, soulève les princes, arme Gustave, lui fournit des subsides, lui en promet plus encore, et le précipite sur l'Allemagne. Gustave s'embarque le 20 mai 1630, confiant son royaume à Dieu et à la sagesse du sénat de Stockholm. Le même jour l'empereur destituait le généralissime de ses armées, l'habile et orgueilleux Waldstein, qui en parlant de Gustave avait promis de chasser cet écolier avec des verges. Ferdinand II se laissait dire par ses courtisans que ce roi de neige allait fondre au soleil du midi... Oui, sans doute, mais après avoir marqué son passage par de bien cruelles ava-lanches. Gustave a touché le sol de l'Allemagne: Wollin, Stettin, Stargart, sont emportés. Il se précipite en avant, prodigue d'hommes, avare de temps, déconcertant par sa promptitude merveilleuse la vieille routine allemande. Il s'élance de la Poméranie dans la Marche, de la Marche dans la Silésie, au milieu des frimats de l'hiver le plus rigoureux. Le général Torquato Conti lui demande une trêve : « Les Suédois ne connaissent pas l'hiver, lu répond Gustave. » Le vieux général baravois Tilly vient le premier s'opposer au torrent. Mais les mercenaires de la Bavière, avec les femmes impures qui suivent leurs camps, avec leurs orgies et leurs cris de pillage, que pouvaient-ils contre cette forte armée suédoise, où un jurement appelait le bâton du caporal, où chaque matin et chaque soir un armée entière s'agenouillait pour entonner les psaumes sacrés, pour en-tendre dans un silence religieux les exhortations du ministre et les sermons à cheval du héros suédois? Pendant que la politique menacante et armée de Gustave emporte l'alliance du duc de Saxe et de l'électeur de Brandebourg, l'armée de Tilly se déshonore par un triomphe digne des barbares d'Attila, le pillage, l'incendie et la ruine de la riche Magdebourg. Gustave, à qui l'on reproche de ne l'avoir pas secourue, répond aux plaintes des protestants par la sanglante victoire de Leipzig (1631), remportée sur Tilly. Tandis que les Saxons se préparent à envahir la Bohême, il bat le duc de Lorraine, pénètre en Alsace, soumet les électorats de Trèves, de Mayence et du Rhin, auxquels Richelieu aurait voulu permettre la neutralité. Enfin, il court envahir la Behême. Tilly, qui essaye vainement de l'arrêter au passage du Lech, est blessé mortellement. L'Autriche était ouverte de tous côtés; l'empereur, consterné, s'humilie devant Waldstein, et le rappelle pour l'opposer au vainqueur suédois. La Bohême est sauvée, comme Waldstein l'avait promis, et les deux rivaux se rencontrent sous les murs de Nuremberg. L'Europe les vit avec étonnement s'observer pendant trois mois. Enfin la bataille s'engage à Lutzen, le 6 novembre 1632; Gustave est frappé d'un coup mortel au milieu du combat. Ses soldats le vengent par la défaite des Impériaux. Le lendemain, on retrouva son corps nu, sangiant, et tout défiguré; le chapeau et le justaucorps que portait le héros furent envoyés à Vienne. On accusa de sa mort le duc de Saxe-Lauenhourg, qui venait de passer aux Suédois, et qui revint aux Impériaux après la bataille. « L'Europe pleura Gustave, mais pourquoi? dit un historien, peut-être mourut-il à temps pour sa gloire. Il avait sauvé l'Allamagne, et n'avait pas eu le temps de l'opprimer; il n'avait point rendu le palatinat à l'électeur Frédéric V dé-

poullé; il destinait Mayence à son chancelier Oxenstiern: il avait témoigné du goût pour la résidence d'Augabourg, qui serait devenu le siège d'un nouvel empire (Michelet). » Quoi qu'il en soit, la Suède perdit en lui un grand roi. Zélé pour la justice, il protégea le commerce et l'industrie, et donna le premier à la Suède une armée permanente et un code militaire. Il changea l'art de la guerre en substituant au choc des masses l'habileté et la promptitude des manœuvres. Ses funérailles furent sangiantes, comme celles d'Alexandre. Jusqu'à la fin de la guerre de trente ans. les géméraux qu'avait formés Gustave (Banner, Torstenson, Weinéraux qu'avait formés Gustave (Banner, Torstenson, Weinert l'honneur des armes de la Suède, qui au traité de Westphalie recueillit le prix du sang et des efforts de ce héros. De sa femme, Marie-Éléonore de Brandebourg, il ne laissait en mourant qu'une fille, qui fut la célèbre Christin e.

GUSTAVE III, roi de Suède (1771-1792), fils et successeur d'Adolphe-Frédéric, né le 24 janvier 1746, périt assassiné dans la nuit du 15 au 16 mars 1792.

Depuis la mort de Charles XII, la noblesse et le sénat de Suède avaient usurpé sur la couronne les pouvoirs législatif et exécutif. Pour comble de maux, la diète du royaume était partagée entre deux factions, celle des bonnets, vendue à la Russie, et celle des chapeaux, dévouée à la France. Le roi régnant, Adolphe-Frédéric, fut obligé d'op-ter. Son fils Gustave, qu'il envoya en France pour se concerter avec le ministre Choiseul, y apprit la mort de son père. Il se hâta revenir dans ses États, où le sénat lui fit signer une capitulation plus dure encore que celle qui avait été imposée à ses prédécesseurs : on s'arrogeait jusqu'au droit de fixer la quantité de vin qui devait être servie à sa table. Un pareil joug ne pouvait convenir au grand caractére du nouveau roi ; appuyé de l'ambassadeur français Vergennes, soutenu de quelques nobles fidèles, il gagne les troupes, et promulgue une constitution nouvelle, qui rend à la couronne de Suède son ancienne autorité. Cette révolution s'opère sans qu'une seule goutte de sang soit répandue; « et le roi, dit Sheridan, qui le matin se leva le prince le moins absolu de l'Europe, se trouva dans l'espace de deux lieures aussi absolu à Stockholm que le roi de France à Versailles, et le grand sultan à Constantinople. » Toutes les cours applaudirent, excepté la Russie. Gustave remit en honneur les sciences et les arts; mais la Suède, avec sa pauvreté, n'était guère en état de payer le luxe et les spectacles d'un roi du Nord qui voulait trancher du Louis XIV. La diète de 1778 avait adopté toutes les demandes de Gustave: celle de 1786 les refusa toutes. Le mauvais succès de la guerre contre la Russie ne lui rendit pas sa popularité, bien qu'on ne dût imputer qu'à la trahison des officiers nobles la destruction de la flotte suédoise à Hogland. Une paix onéreuse fut signée à Wérélæ, le 14 août 1790. Gustave incapable de plier, n'en força pas moins la diète d'accepter l'acte d'union et de sureté, qui investissait exclusi-vement le roi du droit de paix et de guerre. La noblese résiste : Gustave en fait justice par la prison et les supplices. Dès lors sa perte est jurée : trois gentilshommes s'en ranportent au sort pour la mission de lui porter le coup mortel. Ankarstræm, qui est désigné, se rend dans la nuit du 15 au 16 août 1792 au bal masqué de la cour : il blesse à la mort le roi d'un coup de pistolet. On a voulu attribuer co meurtre aux jacobins de France. Alors en effet existait à Paris la société des tueurs de rois. Quoi qu'il en soit, le crime d'Ankarstræm fut célébré comme une action sublime par les révolutionnaires français, et son auteur assimilé aux héros des républiques anciennes. Gustave, qui survécut quatorze jours à sa blessure, nomma régent son frère le duc de Sudermanie, pendant la minorité de son fils Gustave IV. Jusqu'au dernier moment, malgré les cruelles douleurs de sa blessure, il conserva le plus grand calme d'esprit, et pourvut au sort de ses amis. Son assassin avait déa été jugé et exécuté. Gustave III doit être mis au nombre des rois qui cultivèrent les lettres avec succès : il possédant se français et la plupart des langues de l'Europe. Ses discours, ses lettres, et ses pièces de théâtre en suédois sont très-estimés de ses compatriotes. Dans ses voyages, il visita la trance sous le nom de comte de Haga, et se sit remarquer par la justesse et le brillant de son esprit. Il refusa de voir Pranklin « parce que, dit-il, il n'était pas prudent aux rois de voir de parells hommes. »

GUSTAVE IV ADOLPHE, rol de Suède de 1792 à 1809,

fils et successeur du précédent, né le 1er novembre 1778, descendit du trone en 1810, et, sous le nom de colonel Gustavson, alla grossir le nombre, de nos jours assez considérable en Europe, des majestés déchues. Loin de nous la pensée d'insulter au malheur! Mais pour expliquer quelques-uns des actes de la vie publique ou privée de ce prince il faut ad-mettre chez lui l'alliance deplorable de l'àme la plus élevée avec une raison quelquefois chancelante. En montant sur le trone à l'age de quatorze ans, il s'éprit de la gloire de Charles XII, et voulut le copier en tout; mais la copie ne valait pas l'original : il n'avait de Charles XII que les délauts, et point les talents : il le surpassait même en opiniatreté. On le vit, pour mieux ressembler à son modèle, porter un habit bleu attaché jusqu'au menton avec de gros boulons de cuivre, relever ses cheveux sur la racine; et l'épée du hé-ros de Bender, trop longue pour sa petite taille, trop lourde pour son faible bras, fut raccourcie de moitié, et suspendue son côle. Sa politique fut à l'avenant de ce bizarre tra vestissement. If s'était rendu à Saint-Pétershourg pour épouser la grande-duchesse Alexandra Paulowna : et au moment de la bénédiction nuptiale, il resta confiné dans son appartement, ne voulant pas, disalt-il, lui, luthérien, épouser une princesse élevée dans la communion grecque. La vieille impératrice Cathérine supporta cet affront, qui aurait pu donner lieu à une bonne guerre. Gustave parcourut ensuite l'Allemagne, cherchant une épouse, et fixa son choix sur Frédérique-Dorothée, princesse de Bade. A la mort de Catherine II, if fit une étroite alliance avec Paul Ier, dont il partageait les sentiments d'opposition chevaleres que aux doctrines et aux résultats de la révolution française. Paul I'er mourut; Alexandre, son successeur, subit l'influence du cabinet britannique, qui abandonna la Suède à l'ambi-tion envanissante de la Russie. Déjà les Russes avaient conquis' une partie de la Finlande, Gustave, hors d'état de faire la guerre, crut se venger d'Alexandre en donnant à son fils le titre de duc de Finlande. Ami et admirateur du brave et infortune duc d'Enghien, il entreprit de venger sa mort; et quand l'Europe tremblait devant Napoléon, seul il refusa d'accèder au traité de Til sitt. Comme si ce n'eût pas été assez d'avoir pour ennemies la France et la Russie, Gustave vit le roi de Danemark, son oncle maternel, se mettre contre lui, sous prétexte qu'en livrant le passage du Sund aux Anglais, il avait connivé au bombardement de Copenhague. On sait quels furent les résultais désastreux de cette guerre. Gustave, dépouillé par les Français de Stralsund et de Rugen, vaincu partout par les Russes, malgré l'incontestable valeur des Suédols, s'en prit injustement à son régiment des gardes, et cassa ce corps d'élife et de noblesse. La Suède avait supporté tous les malheurs : ret outrage la révolte, et Gustave, à la suite d'une scène dans laquelle il a voulu répondre à coups d'épée sux sages observations du vieux feldmarechal Klingsporr, est saisi, porté dans une cliambre et gardé à vue. Le duc de Sudermanie, son oncle, reprend, non sans repugnance, le fardeau de la régence : une diète s'assemble, et Gustave-Adolplie envoie à cette assemblée l'acte de son abdication, rédigé dans les fermes les plus nobles (1810). Le régent fut proclame roi sous le nom de Charles XIII, et Gustave exclu pour jamais du trône, lui et sa descendance.

Tandis que le nouveau roi adopte pour prince royal d'abord un prince de la maison d'Augustenburg, dont une mort mystérieuse et soudaine ne tarde pas à priver la Suède, pois un heureux soldat français (2008 Векладоттв), Guslave Adolphe quitte la Suède. Il parcourt l'Allemagne et la

Russie, puis passe en Angleterre; revenu sur le continent. il séjourne successivement à Altona, à Hambourg, et vient se fixer à Bâle, sous le nom de comte de Gottorp. C'est de là qu'il annonça à l'Europe par la voie des journaux un projet de croisade en Terre Sainte, et bette annonce n'eut d'autre résultat que de donner des doutes sur l'état normai d'une tête qui avait conçu une parcille idée, au moment de ce qu'on a appelé la croisade européenne contre Napoléon. Depuis 1815, le colonel Gustavson, c'est le nom qu'il prit à ce moment, devint pour les journaux suisses et allemand. un sujet inépuisable d'anecdotes plus ou moins véridiques, li fatiguait alors les congrès diplomatiques de ses réclamations pour ressaisir sa couronne; mais ses prétentions ne furent jamais prises au sérieux par les puissances même les plus hostiles à l'heureux parvenu Charles-Jean, Enfin Gustave IV, investi du titre de bourgeois de Bâle, parui, à partir de 1818, résigné à son sort ; du moins la plume des gazeliers cessa alors de venir le troubler dans son obscure condition d'existence. Charles DU Rozona.].

A la suite de son abdication, la diète de Suède lui avait voté une pension de 66,666 rixdales (environ 300,000 fr.); mais l'ex-roi ne voulut jamais en rien foucher : anssi lui arriva-l-il plus d'une fois, dans ses incessantes pérégriations, de se trouver en proie à la détresse la plus poignante. De 1827 à 1829 il habita Leipzig. De là il alla s'établir en Hollande, et plus tard à Aix-la-Chapelle, et en dernier lieu à Saint Gall, où il mourut, le 7 février 1837. On a de lui la Réfutation d'un article diffamatoire de la Biographie Michaud, et une Réponse à des attaques d'ont il est l'objet dans l'Histoire de la Grande Armée du connte de Ségur; le Memorial du colonel Gustavson (Leipzig, 1839); Nouvelles Cansiderations sur la liberté illimitée de la presse (Aix-la-Chapelle, 1933); la Journée du 13 mars 1809 (Saint-Gall), 1835).

Son fils Gustave, né le 9 novembre 1799, feldmarichallieutenant au service d'Autriche, porte depuis le 5 anai 1829 le titre de prince Wasa. Des trois filles de Gustave, IV, qui toutes furent parfaitement élevées par leur mère (morte à Lassanne, le 25 septembre 1826), l'ainée, Sophie Withelmine, épousa, en 1819, le grand-due Léopeld de Bade; la cadette, cécile, morte le 27 janvier 1844, avait épousé le grand-due d'Oldenhourg. La fille unique du prince Wasa, Caraline, est née le 6 août 1833.

GUTENBERG (JEAN OU HENER), dit Gengleisch, l'inventeur de l'art de composer des livres avec des saractères mobiles, par conséquent de l'imprimerie proprement dite, naquit à Mayence, de 1395 à 1400, et descendait d'une famille noble qui pertait les noms de Gutenberg ou Gudenberg et de Genssleisch, d'après deux de ses terres, et non pas, comme on le dit souvent, de la famille Genaficies, dite de Sorgenloch ou Sulgeloch. On manque de renseignements sur les circonstances antérieures de la vie de Gutenherg; mais il est vraisemblable qu'il s'occupa de bonne, beure de travaux mécaniques. Des collisions qui éclatèrent entre, le hourgeoisie et la noblesse le décidèrent à aller s'établic, en 1424, à Strasbourg. Il y passa, en 1436, avec André Dryncles ou Dritzehn et autres, un acte en vertu duquel il s'engagnait à leur enseigner tous ses arts secrets et merveilleux, et à les faire servir au profit commun. La mort de Deyzehm, survenue à peu de temps de là, fit échouer l'entreprise, qui vraisemblablement comprenait les premiers essais, de l'art typographique, d'autant plus que Georges Dryzeins, frère du défunt, entama aussitot contre Gutenberg un proche que celui-ci perdit. On ne saurait dire avec précision chat qu enrent lieu les premiers essais de l'art typographique, attendu que Gutenberg ne mit ni son nom ni de dates anx; choses imprimées par lui. Ce qui paralt certain toutefois, c'est que vers l'an 1438 il fit la première application des types in hiles en bois. En 1443, il quitta Strasbeurg, où il avait continué de résider jusque alors, pour s'en ravenir à Mayance, ou, en 1440, il forma une société avec Jean Faust on Fast, riche orlèvre, qui s'engagea à lui foumir les fenda ne saires pour créer une imprimerie dans laquelle la Bible la

tene fut pour la première fois imprimée. Mais au bout de quelques années cette association se trouva également rompue. Faust avait fait de fortes avances, que Gutenberg devait lui rembourser, et comme il ne le ponvait ou ne le voulait pas, l'alfaire vint devant la justice. Ce procès se termina par un compromis aux termes duquel Faust garda pour son compte l'imprimerie, qu'il continua de saire marcher avec l'aide de Schoesser de Gernersheim, et qu'il perfectionna. Cependant, grace à l'appui d'un échevin de Mayence, Conrad Hummer, Gutenherg se trouva de nouveau en état d'établir l'année suivante une officine dans laquelle fut vraisemblablement imprimé l'ouvrage intitulé: Hermanni de Saldis Speculum Sacerdolum (in-4°, sans date ni nom d'imprimeur). Quelques bibliographes prétendent qu'il en sortit en outre quatre éditions dissérentes de Donat; mais d'antres les attribuent aux presses de Faust et de Schæsser. Dès 1457 parut le Psallerium latin, puis un Breviarium contenant un choix de psaumes, d'antiennes et de collectes, etc., coordonné à l'usage des chœurs pour les dimanches et les jours de fête. Ce premier monument de l'imprimerte, si re-marquable par la désignation du nom de l'imprimeur et du lieu où il sut imprimé, ainsi que par l'indication de l'année et du jour (14 août) où il sut terminé, et que les bibliomanes anglais n'estiment pas valoir moins de 10,000 livres st. (250,000 fr.), était imprimé avec une élégance typographique qui prouve surabondamment combien rapides avaient été les progrès du nouvel art, et avec quelle glorieuse ardeur on s'était mis à le cultiver (voyez IMPRIMERIE).

L'imprimerie de Gutenberg exista à Mayence jusqu'en 1465. Vers ce temps-là, il fut anobli. Il mourut le 24 février 1468. Consultez: Essai d'annales de la rie de Gulenberg, par Oberlin (Strasbourg, 1801); et Eloge hi:torique de Jean Gutenberg, par Née de La Rochelle (Paris, 1811). Une statue de marbre avait déjà été érigée à Gutenberg, dans la cour de la maison du Casino à Mayence : en 1837 une statue en bronze lui a été élevée sur la place de cette ville, nommée en son honneur place Gutenberg. La quatrième set séculaire de l'invention de l'imprimerie, célébrée en 1840 avec autant d'éclat que d'enthouslasme en Allemagne, et à Strasbourg, où on lui érigea une statue en bronze due au ciseau de David (d'Angers), provoqua la publication d'un grand nombre d'écrits relatifs à la naissance de cet art merveilleux et à son inventeur; sujet qui comporterait déjà à lui seul une bibliographie extrêmement étendue.

GUTTA-PERCHA. On donne ce nom au résidu de l'évaporation du suc laiteux qui s'écoule d'incisions faites dans le tronc d'un arbre de la famille des sapotacées, et du genre isonandra, arbre qui croit dans toutes les iles de la Malaisie. Cette substance, que ses propriétés rapprochent du caoutchouc, offre de grands avantages sur celui-ci, en ce qu'elle est plus dure à froid, plus moile à chaud, et bien moins élastique à toutes les températures. Elle est d'un blanc jaunatre, opaque, douée d'une faible odeur, qui semble tenir aux corps étrangers qu'elle renferme et dont on la débarrasse en la purifiant. Sa texture est soyense, fibreuse; elle est douce au toucher; sa ténacité est très-grande. Comme le caoutchouc, la gutta-percha est soluble dans les huiles volatiles, dans le sulfure de carbone et dans le chloroforme. La plupart des autres agents chimiques sont sans action sur elle; l'éther lui enlève une résine à laquelle paraît tenir son odeur.

La gutta-percha nous arrive en larmes minces, roulées, mais non adhérentes; on les ramollit dans l'eau chaude, et en les malaxant on en compose des masses de toutes les dimensions. La gutta-percha peut servir à faire des tubes d'une longueur indéfinie. Ses solutions donnent d'excellents vernis; son emploi a même précédé celui du collodion pour le pansement des plaies. Unie avec le caoutchouc, elle donne un mélange qui possède les propriétés intermédiaires entre celles des deux substances qui le composent, et qui peut trouver d'utiles applications. Mais c'est surtout la técgraphie électrique qui tire un grand parti de l'imper-

méabilité de la gutta-percha; elle en enveloppe ses fils métriliques et les soustrait àinsi aux influences extérieures: pour cela, il suffit de faire passer ces fils à travers une masse de gutta-pêrcha maintenue molle à 100° et comprimée, pois à leur faire fraverser, au sortir de ce bain, une filière plus grande que le diamètre du fil. On fait encore en gutta percha des cordes, des tuyaux, des seaux à incendie, des semelles, des fouets, des cannes, des tuyaux de pipe; on en fait des bougies et des sondes pour la chirurgie, enfin une foule d'autres objets, tels que manches de couteau, tabatières, cadres pour estampes, pots à fleurs, assiettes, tasses, etc., avec des ornements imprimés. La gutta-percha reçoit les couleurs et les marbrages que l'on désire; il suffit de mêler à cette substance amollie par la chaleur des poudres colorantes.

Le fruit de l'arbre à gutta-percha, de la grosseur d'une figue et de forme conique, est très-savonneux, et les noyaux broyés donnent une très-bonne huile à brûler. Dans le district de Sockadana, on trouve deux variétés de cet arbre, dont l'une produit une gomme blanchâtre, tandis que le suc de la seconde a une couleur foncée. Cette dernière est la plus estimée; dans le commerce, elle vaut presque le double de l'autre.

GUTTIER, nom commun à plusieurs espèces de guttifères produisant la matière colorante et drastique qu'on appelle gomme-gutte. Les guttiers sont partiedu genre stalagmitts.

GUTTIFÉRES, famille de plantes dicetylédones polypétales hypogynes, ainsi appelées parce que la plupart contiennent un suc gommo-résineux qui découle en larmes de l'écorce, et qui jouit de propriétés acres et purgatives. Ce sont des arbres élevés ou de grands arbrisseaux parasites, exclusivement propres à la zone équatoriale, à feuilles communément opposées, coriaces et persistantes, et auxquels les botanistes assignent les caractères suivants : Calice non adhérent, persistant, à 2, 4, 6, 8 sépales imbriqués, opposés, libres ou sondés par leur base; corolle non persistante; pétales alternes avec les sépales et en même nombre ; étamines indéfinies, à filets libres ou soudés en 1-5 faisceaux; anthères immobiles, à deux bourses, s'ouvrant chacune par une fente longitudinale; ovaire uni ou multiloculaire, uni ou pluriovulé; style mul ou très-court et indivisé, avec un stigmate terminal; le fruit est une baie, un drupe ou une capsule. Les graines offrent dans beaucoup d'espèces une enveloppe pulpeuse. L'embryon est droit, la radicule très-petite, les cotyledons gros, épais, soudés ensemble. Il est beaucoup d'espèces remarquables par la beauté de leur fenillage et de leurs corolles, semblables à la rose, et qui répandent un suave parfum. On ne cultive dans nos jardins que le clusier jaune (clusia flava), originaire de la Jamaïque, et une espèce de mammea, le mammea d'Amérique, dont le suc sert à détruire l'insecte nommé chique, qui s'introduit sons les ongles. La gomme-gutte employée en médecine et en peinture se tire aussi de l'écorce de plusieurs guttiseres des genres garcinia et stalagmitis. Quelques espèces fournissent des fruits acidules et très-agréables au goût; tel est le mangoustan (garcinia mangoustana), l'abricotier des Antilles, espèce de mammea. Ce qu'on appelle vulgairement l'arbre à beurre dans la Sierra-Leone est une guttifère, dont le frait, rempli d'un suc gras, est usité par les nègres comme assaisonnement (pentadesma butyraceum); enfin, la cannelle blanche à fausse écorce de Winter (winteranea canella) vient d'une espèce indigène aux Antilles.

Cette famille a été divisée en plusieurs sections: les clusiées, les carciniées, les calophyllées, les moronobées, et les margyraviacées.

D' SAUCEROTTE.

GUTTURAL (en latin gutturalis, de guttur, gosier),

GUTTÜRAL (en latin gutturalis, de guttur, gosier), qui appartient ou qui a rapport au gobier. Les anatomistes désignent sons le nom de fosse gutturale l'enfoacement qui se trouve à la base du crâne, entre le grand trou occipital et l'ouverture postérieure des fosses nasalés. Chaussier donne le nom de conduit guttural du tympan au canai

de communication de l'oreille avec le pharynx, appelé communément trompe d' Bustach e. Quelques pathologistes ont mal à propos désigné le gottre sous le nom de hernie gutturale.

On appelle gutturale, une sorte de toux qui est occasionnée par une irritation du larynx ou de la trachée-artère. L'épithète de gutturale a été également employée pour indiquer une artère dépendant d'une branche de la carotide externe et se distribuant principalement à la partie supérieure de la glande thyroïde et du gosier.

Enfin, les grammairiens et les physiologistes désignent sons le nom de gutturales les lettres représentant des sons qui, comme le g, le k et le q, se prononcent du gosier. COLOMBAT (de l'Isère).

GUTZROW (CHARLES), journaliste et poête dramatique allemand, est né en 1811, à Berlin. Il y étudiait la théologie, et venait d'y remporter le prix d'une question mise au concours De Diis fatalibus, quand la révolution de juillet et les idées qu'elle éveilla dans les jeunes générations vinrent l'arracher à ses études pour le jeter dans une autre direction. Le Forum de la critique sut son début dans cette donnée nouvelle, et il sit ensuite paraître sous le voile de l'anonyme ses Lettres d'un Fou à une Folle (Hambourg, 1832), ouvrage dans lequel il développait les idées sociales déjà préconisées par J.-J. Rousseau. Il obtint plus de succès dans son Maha Guru, histoire d'un dieu, roman écrit avec une mordante ironie. Menzel l'associa ensuite à la rédaction de sa Gasette littéraire. Il fit alors successivement paraître ses Nouvelles (2 vol., 1834); Soirées (2 vol., 1835); Caractères publics (1835), esquisses bien écrites, sans doute, mais peu profondes; puis Néron (1835), drame dans lequel il persisse avec infiniment d'esprit et d'originalité les travers du siècle. Il se sépara plus tard de Menzel pour accepter la direction de la feuille littéraire Le Phénix. C'est alors qu'il écrivit sa sameuse présace aux Lettres sur la Lucinde de Fr. Schlegel, par Schleiermacher, et son Wally (Manheim, 1835), livre sans importance au point de vue de l'art, mais où il s'attaquait avec une grande audace au dogme de la révélation, et qui fit par conséquent beaucoup plus de bruit qu'il ne valait. La publication de cet ouvrage eut pour résultat de provoquer de la part de Menzel contre son ancien collaborateur les critiques les plus passionnées et les plus implacables; critiques qui dégénérèrent même en dénonciations formelles, enveloppant et l'écrivain et la Jeune Allemagne à laquelle il faisait profession d'appartenir. Les dénonciations de Menzel portèrent leurs fruits; tous les ouvrages de la Jeune Allemagne devinrent l'objet des plus sévères prohibitions, et Gutzkow, traduit devant le tribunal aulique de Baden, fut condamné à trois mois d'emprisonnement.

Pendant qu'il subissait sa peine à Manheim, il y composa son Essai sur la Philosophie de l'Histoire (1836). Il écrivit ensuite, en opposition à la Littérature allemande de Menzel, ses Essais sur l'Histoire de la Littérature moderne (2 vol., 1836), ouvrage qui, bien que remarquable à beaucoup d'égards, manque cependant de ces aperçus généralisateurs et de cette habile méthode d'exposition qui ont rendu le talent de Menzel si populaire parmi ses compatriotes. C'est à cette période si active de la vie de Ch. Gutzkow qu'appartiennent son Gæthe au point de vue de leux siècles (1836), son roman Séraphine (1838); Dieux, Héros et Don Quixotte (1838), suite d'articles critiques; Le Bonnet rouge et le capuchon (1838); Le Roi Saül, poëme dramatique (1839); Blasedow et ses fils, roman comique

Après avoir été l'un des détracteurs les plus opiniatres et les plus systématiques du mariage, Ch. Gutzkow a fini, comme tant d'autres, par donner lui-même le plus éclatant démenti à ses arrogantes théories, en se mariant. La popularité qu'il a vainement cherchée dans la polémique de la critique, a semble maintenant la demander au théatre, genre auquel il s'est voué de préférence dans ces dernières

années. Ses travaux en ce genre ont paru sons le titre d'Œuvres dramatiques (1862-1863, 20 vol.). On y remarque les beaux drames de Richard Savage, Werner, Patkul, le 13 novembre, une Feuille blanche, Pougatscheff, Ottfried, les Filles du peuple, Philippe II et Perez, Ella Rose; et plusieurs comédies, l'Ecole des riches entre autres. A ce bagage littéraire, déjà bien considérable, on ajoute ses Lettres de Paris (2 vol., 1842) et ses *Buvres mélées* (2 vol., 1842), qui ne contiennent toutefois que des articles déjà publiés dans le Télégraphe, journal fondé par lui à Hambourg, enfin de grands ro-mans, es Chevaliers de l'Esprit (9 vol., 1850-1852), l'Enchanteur de Rome (1859-1861, 8 vol.), le Fi's de Pestaloszi (1870, 3 vol.) et Fritz Ellrodt (1872). Nommé en 1859 secrétaire de la Société de Schiller, Gutzkow alla s'établir à Weimar. La réaction qui se produisit en Prusse en 1863 devait lui être fatale. Les tracasseries sans nombre que lui suscita le parti aristocratique l'exaltèrent au point de lui déranger l'esprit pendant quelque temps. Si on est en droit de lui reprocher de fréquentes inconséquences, une certaine vanité et beaucoup trop d'irritabilité, on doit avouer qu'il rachète ces défauts par bes coup d'esprit et de sagacité, qualités d'autant plus pré-cieuses chez cet écrivain qu'il n'est point d'événement contemporain qui ne lui fournis y de piquantes observations.
GUTZLAW (CRARLES), missionnaire protestant, ne

le 8 juillet 1803, à Piritz, en Poméranie, avait été placé par ses parents en apprentissage à Stettin chez un gantier. Il adressa, en 1821, une pièce de vers au roi, qui exauça son vou d'être admis dans un établissement des missions, existant dans la capitale. Deux ans plus tard, Gutziass avait sait assez de progrès pour qu'on pût l'envoyer à la Société des Missions hollandaises à Rotterdam. On l'y destina à une mission chez les Battas, peuplade indigène de l'île de Sumatra; mais ce ne fut qu'au mois d'août 1826 qu'il lui fut possible de partir pour sa destination. Retenu à Java par la guerre qui avait éclaté à Sumatra, il se fixa à Batavia, où le missionnaire anglais Medhurst le mit en rapport avec les Chinois établis dans cette ville. Il s'y livra à l'étude du chinois, et s'y maria bientôt après avec une riche Anglaise. Après avoir consacfé deux années à l'étude de la langue et des mœurs des Chinois et être parvenu à se les rendre tellement familières qu'il fut accueilli par des Chinois sous le nom de Schih-Li dans la famille Kuo de la province de Fo-Kien, il rompit avec la Société desMessionnaires hollandais pour consacrer désormais à la Chine toute son activité. Il se lia alors avec le missionnaire anglais Tomlin, et, dans l'été de 1828, entreprit avec lui un voyage à Siam. Nous avons de cette tournée et de leur séjour à Bankok deux journaux, dont l'un, celui de Tomlin, commence en août 1828 et va jusqu'en mai 1829; l'autre, celui de Gutziasī, embrasse une période de plus de trois années. Indépendam ment des efforts qu'il fit dans ce pays pour la propagation de l'Évangile, il y composa une grammaire siamuise, et y entreprit avec Tomlin une traduction du Nouveau Testament en siamois. Les conseils d'un Chinois de ses amis l'ayant engagé à entreprendre un voyage en Chine pour y rétablir sa santé délabrée, il résolut de faire pénétrer l'Évangile jusqu'au cœur de ce pays. Macao devint dès lors sa station principale, et il s'y lia étroitement avec l'Anglais Robert Morrisson. Il y fonda des écoles, répandit de nombreux petits traités relatifs aux doctrines du christianisme écrits en chinois, créa avec Morisson une société pour la propagation des connaissances utiles en Chine, publia un magasia mensuel en chinois, tout en ne négligeant pas pendant ce temps-là les moindres occasions de tâcher de faire pénétrer en Chine les lumières de l'Évangile. Aussi a-t-on trouvé assex étrange que ce moralisateur profitat pour communiquer avec les Chinois des relations organisées par la contrebande anglaise pour la vente de l'opium. Il pensait sans doute que la fin sanctifie les moyens. Consultez à cet égard son Journal of three voyages along the coast of China in 1831,

1832 and 1833, with notice of Siam, Corea and the Loochoe-Islands, public par W. Ellis (Londres, 1834).

Tout alla bien tant que l'activité de Ch. Gutzlass ne devint pas suspecte aux Chinois de servir les plans égoistes et ambitteux des Anglais. Une tentative qu'il sit en mai 1835 pour pénétrer dans l'intérieur de la province de Fo-Kien échoua complétement. Vers le même temps survint la désense absolue d'imprimer en chinois des livres relatiss au christianisme. Il fallut donc transporter l'imprimerie de Gutzlass de Macao à Singapore, et la distribution, même gratuite, de semblables ouvrages dut cesser à Canton. Entravé dès lors dans sa carrière apostolique, Ch. Gutzlass ne s'en trouva que plus libre pour rendre d'importants services à l'expédition anglaise en Chine, grâce à la connaissance approfondie qu'il possédait des usages, des mœurs, des lois et de la langue du pays; et il contribua efficacement à la conclusion de la paix signée en 1842 entre les deux parties belligérantes.

En 1844 Gutzlaff fonda une Association Chinoise composée de Chinois chrétiens, et ayant pour but de faire pénétrer, par l'intermédiaire de ses membres, les lumières de l'Évangile au cœur même du Céleste Empire. Ce projet, accueilli avec de vives sympathies dans le monde protestant, provoqua d'importantes souscriptions, à la suite desquelles on découvrit de nombreuses malversations; et les versions les plus favorables à Gutziass le représentèrent comme ayant été la dupe de quelques Chinois rusés et intrigants. Les fonde manquant à l'appel, Guiziass entreprit en 1849 un voyage en Europe, dans l'espoir d'y réveiller le zèle des fidèles; et pendant le séjour qu'il fit alors en Angleterre, il s'y maria pour la troisième fois; puis il repartit pour la Chine avec sa nouvelle femme. En janvier 1851 il débarquait à Hong-Kong, mais il mourut subitement , le 9 août de la même année , à Vittoria, laissant une fortune de 450,000 francs; circonstance qui, à tort ou à raison, l'a fait accuser de n'avoir par assez dédaigné les biens de ce monde et d'avoir été plutôt un spéculateur habile qu'un missionnaire convaincu. Quoi qu'il en ait été, on ne saurait nier que les divers ouvrages publiés par lui sur la Chine n'aient contribué beaucoup à mieux faire connaître ce pays. Nous citerons notamment sa China Opened (2 vol.; Londres, 1838); The Life of Tao-Kuang (1851); et enfin son Histoire de la Chine depuis les temps les plus reculés jusqu'à la paix de Nanking (1847).

GUY (Marine), Voges Gut.

GUYANE on GUIANE (en espagnol Guayana, en portugais Guianna), vaste contrée de l'Amérique méridionale, bornée à l'est par l'océan Atlantique, au nord par le même océan et par l'Orénoque, à l'ouest par l'Orénoque et l'Yapura, et au sud par l'Amazone. Cette contrée s'étend entre 4° de latitude sud et 8° 40' de latitude nord, et entre 52° 15 et 74° 30' de longitude ouest; elle forme un immense plateau, dont on évalue la longueur de l'est à l'ouest à plus de 200 myriamètres, la plus grande largeur du nord au sud à 120 myriamètres environ, et la superficie à près de 45,000 myriamètres carrés. Le sol du littoral est en général bas et marécageux. A quatre ou huit kilomètres de la mer s'élèvent de petites montagnes, qui courent parallèlement au rivage; dans l'intérieur des terres, la disposition des montagnes change: elles s'y présentent par groupes irréguliers, coupés de plaines, de savanes, de marécages et d'immenses forêts. Leur élévation ne dépasse pas 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. De ces hauteurs sourdent une multitude de seuves et de rivières, dont le cours sinueux sillonne la Guyane dans tous les sens. Parmi les plus considérables, nous citerons le Maroni, l'Essequebo, le Surinam, la Mana et l'Oyapock. Dans la saison des pluies, ces sleuves, dont les bords sont généralement plats, épandent leurs flots grossis sur les plaines voisines, et couvrent de près d'un mètre d'eau des espaces dont l'œil ne peut mesurer l'étenduc. Leur cours, lent, mais irrésistible, entraîne tout ce qui se rencontre sur son passage. Le beau temps revenu, les caux rentrent graduellement dans leur lit, et les terres

qu'elles abandonnent, fertilisées par cette submersion, se parent d'une vigoureuse végétation qui, selon les lieux, tantôt vient accroître l'épaisseur et l'impénétrabilité des forêts, tantôt forme ces immenses savanes dont les excellents pâturages pourraient sans s'épuiser nourrir d'innombrables troupeaux.

Ainsi que toutes les parties du Nouveau-Monde situées entre les tropiques, la Guyane ne connaît que deux saisons, l'une sèche, l'autre pluvieuse; elles y règnent alternativement deux fois dans le cours d'une même année. A quelques variations près, dépendantes des localités, la saison sèche dure depuis la fin de juillet jusqu'en novembre, et de la mi février jusqu'à la mi-avril. Les intervalles sont remplis par la saison des pluies, dont l'abondance devient vraiment diluviale dans la période d'avril à juillet, et cause des inondations dont nous venons de parler.

Le climat de la Guyane n'est point aussi malsain qu'on le croit généralement. La chaleur et l'humidité y donneut aux Européens des fièvres assez fatigantes, mais qui n'offrent aucun danger. Les épidémies sont rares dans le pays, et la petite vérole a presque entièrement disparu. La température de la Guyane est assez douce. Le thernomètre n'y monte guère au delà de 35° centigrades dans la saison sèche, et de 30° dans la saison pluvieuse. Il n'est pas rare de le voir descendre à 25°. L'ardeur du jour se trouve d'ailleurs tempérée par les vents du nord dans la saison pluvieuse, et par ceux de l'est et du sud-est dans la saison sèche. Durant la nuit la température devient même si fratche, par l'effet de la brise, qu'on est souvent obligé d'allumer du feu pour se réchaufter.

Les minéraux de la Guyane sont peu connus; ses végétaux le sont un pen plus. Il est difficile de se faire une idée, sans l'avoir vu, du luxe prodigieux de végétation que déploie la nature sur cette terre riche et fertile. L'aspect des forêts vierges, qui couvrent la plus grande partie du sol, ne saurait se décrire. Qu'on se figure d'énormes arbres séculaires, hauts fort souvent de 25 à 33 mètres, entremétant leurs branches touffues les uns avec les autres, et l'intervalle existant entre leurs troncs rempli et croisé dans tous les sens par un réseau formé d'une multitude de lianes et de plantes grimpantes s'enlaçant à ces troncs, escaladant les branches, et retombant ensuite pour s'enlacer de nouveau, soit entre elles, soit avec les arbres voisins, et l'on n'aura qu'une idée très-faible et très-imparfaite du mélange confus, varié et brillant qu'offre une forêt vierge de la Guyane. Les arbres qui y croissent fournissent jusqu'à 259 espèces de bois précieux pour l'ébénisterie, pour la teinture, pour les constructions, pour la matière médicale, etc.; plusieurs sont remarquables par la beauté et le parfum de leurs sleurs. La partie du sol qui a été mise en culture donne du café, du coton, du cacao, du sucre, du tabac, de l'indigo et tous les produits tropicaux. En ce qui touche le règne animal, on retrouve à la Guyane les quadrupèdes du Brésil et du Paraguay.

L'un des traits saillants du caractère des naturels de la Guyane est l'indolence. Quoique adroits et intelligents, leur activité se borne à se procurer les choses indispensables à la vie, et lorsqu'ils ont satisfait, par la chasse, la pêche ou la culture de quelques plantes, aux premiers besoins de l'homme, ils se replongent avec délices dans leur apathie, tantôt se balançant mollement dans leurs hamacs, en fumant le courimari, tantôt se laissant aller à l'ivresse léthargique que leur cause le vicou, le cachiri et autres liqueurs fermentées, dont ils boivent avec excès. Les ornements dont ils se parent sont en harmonie avec la vie sauvage qu'ils mènent. Quelques-uns se tatouent le corps; le plus grand nombre se le harbouillent tout simplement de rocou. Des dents de tigre et de caïman polies et quelques graines aux vives couleurs forment la parure de leurs semmes. Les toits qui les abritent sont extrêmement simples. Poussés sans cesse d'un lieu à l'autre par leur humeur nomade et vagabonde, ces Indiens ne se construiGUYANE

sent que des gemeures éphémères, qu'ils quittent sans regret quand l'envie leur en prend. Leur religion repose sur la croyance à un bon et à un mauvais principe, régnant si multanément sur la nature. Ils appellent le premier Cachtmana; le second, nommé Jolokiamo, est moins puisant, mais plus actif et plus rusé. Chaque tribu est commandée par un chef qui tient son pouvoir de l'élection populaire. Parmi les tribus, les principales sont celles des Caraïbes, des Galibis, des Toupis, des Roucouyènes, des Poupourouis, des Varraous, des Acaouas, des Arouaks et des Oyampis. Les naturels de la Guyane étaient fort nombreux antrefois, mais de jour en jour leur nombre démiaue.

La découverte de la Guyane est attribuée par les uns à Colomb, qui l'aurait yue pour la première fois en 1498, par les autres à Vasco-Nunez, qui ne l'aurait reconnue qu'en 1504. Une petite rivière, tributaire de l'Orénoque, a, dit-on donné son nom au pays. Quoique pendant la première moitié du seizième siècle les efforts des navigateurs espagnols pour explorer l'intérieur eussent été totalement infructueux, la renommée répandit qu'il y existait sur les bords du sabuleux lac Parima, une terre ou l'or était très-commun, et bientôt plusieurs expéditions partirent pour aller reconnaître cette contrée merveilleuse, qu'on baptisa du beau nom de El Dorado. Gonzalès Pizarre, frère du conquérant du Pérou, l'Allemand Philippe de Hutten (1541 et 1545), et l'Anglais Walter Raleigh (1595) se succédèrent dans cette recherche : ce dernier remonta même l'Orénoque jusqu'à 800 kilomètres de son embouchure; mais les seuls trésors qu'ils rapportèrent furent quelques notions plus précises sur le pays.

Les Français furent les premiers Européens qui cherchèrent à fonder des établissements de culture et de commerce à la Guyane. Les Anglais, les Hollandais et les Portugais vinrent s'emparer aussi d'une partie de la Guyane. Plusieurs guerres sanglantes éclatèrent entre ces différents possesseurs de cette partie du sol américain, et les établissements qu'ils y formèrent passèrent tour à tour dans les mains les uns des autres : mais à la fin chaque peuple se renferma dans les limites tracées par les traités, et la Guyane demeura divisée en cinq parties, qui furent appelées, du nom des puissances auxquelles elles appartenaient, Guyane unglaise, Guyane hollandaise, Guyane espagnole, Guyane portugaise (actuellement réunie au Brésil, où elle forme une province à peu près déserte, fort peu connue par conséquent, et dont la superficie est évaluée à 20,000 myriamètres carrés), et Guyane française.

GUYANE ANGLAISE, C'est la moins étendue de toutes. Elle a pour limites à l'est l'océan Atlantique et la Guyane hollandaise; au sud, la même Guyane et la Guyane esnagnole; à l'ouest et au nord, l'océan Atlantique et la Guyane espagnole, dont l'Essequebo la sépare, On évalue sa longueur du nord au sud à plus de 40 myriamètres : sa largeur de l'est à l'ouest, à 31 ou 32 myriamètres, et sa superficie à 19,000 myriamètres carrés. Elle est divisée en trois districts, qui prennent leurs noms des trois principaux senves qui l'arrosent, l'Essequebo, le Demerari, et le Berbice; ces districts depuis le 21 juillet 1831 ne forment qu'un même gouvernement; Georges-Town, autrefois Stabræk, en est le chef-lieu. C'est une ville de 25,000 ames et un port important. La population totale de la Guyane anglaise s'élevait, d'après le recensement ossiciel de 1871, à 193,491 habitants. Sous le rapport des races, cette population se divisait comme suit : 113,570 nègres ou indigènes, et 42,681 coulies amenés en majorité de l'Inde, puis des Antilles et de la Chine. Le nombre des Européens était alors seulement de 1,444; l'insalubrité du climat écartait de cette colonie le courant de l'émigration. Les nègres forment donc la grande majorité, et quand leur émancipation sut proclamée en 1838, leur nombre s'élevait à 82,800. Depuis cette époque jusqu'en avril 1850, il avait été introduit dans la colonie 39,000 travailleurs libres, tirés soit de Sierra-Leone, soit des Grandes-Indes. Le colon et le café ont cessé d'y être cultivés; tous les efforts des colons se sont concentrés sur la production du sucre et du rhum; le commerce des bois de charpente y est en voie de prospérité. Les exportations s'élevaient, en 1871, au chiffre de 31,660,650 fr. pour l'Angleterre seule. La colonie est gouvernée d'après l'ancien régime hollandais. Son budget pour 1871 s'établis-ait ainsi : dèpenses, 8,451,325 fr.; recettes, 9,595,350 fr. Elle a une dette publique, forte de 12,841,600 fr.

Cette partie de la Guyane appartenait originairement aux Hollandais. Les Anglais s'en emparèrent plutieurs fois dans le cours du dix-septième siècle et du dix-huitième siècle. Ils la reprirent une dernière fois en 1808, et s'en firent confirmer la possession par le traité de paix de 1814.

GUYANE ESPAGNOLE. Elle fait aujourd'hui partie de la république de Ven exuela, après avoir dépendu auparavant de la Colombie, et a pour chef-lieu Angostura. A elle seule, elle est beaucoup plus vaste que le reste de la république de Venezuela; mais elle est de toutes ses provinces la moins peuplée. C'est la que se trouve la source de l'O rénoque; et elle comprend les bassins formés par les divers affluents de ce fleuve situés entre les Guyanes anglaise et brésilienne, l'océan Atlantique, les provinces venezueliennes de Varinas, de Caraccas, de Barcelone, d'Apure et la république de la nouvelle Grenade, et forme cinq cantons : Angostura, le Bas-Orénoque, Upala, Caicara et Rio-Negro. Sa superficie totale est évaluée à 14,000 myriamètres carrés, où l'on ne rencontre guère plus de 57,000 habitants, dont 40,000 Indiens, vivant encore à l'état de nature sur un territoire de 10 à 11,000 myriamètres; le reste se compose pour moitié d'Indiens civilisés. Ici, comme dans le reste de la Guyane, il existe encore d'immenses régions couvertes de savanes ou de forêts vierges, qui sont encore completement inconnues et où jamais Européen n'a jusqu'à présent tenté de s'aventurer.

GUYANE HOLLANDAISE, appelée aussi SURINAM. Elle est bornée au nord par l'Atlantique, à l'est par la Guyane française, dont le Maroni la sépare, au sud par la Guyane française et le Brésil, et à l'ouest par la Guyane anglaise. Du nord-est au sud-est, dans sa plus grande longueur, elle a environ 45 myriamètres d'étendue; sa plus grande largeur du nord-ouest au sud-ouest dépasse 35 myriamètres : on évalue sa superficie à près de 14,000 myriamètres carrés. La colonie est divisée en luit districts. Paramaribo en est le ches-lieu. Cette ville, située sur les bords du Surinam, compte une population de près de 20,000 individus, dont 6 à 8,000 blancs : elle est remarquable par la régularité et l'élégance de ses maisons, dont la richesse intérieure l'emporte encore sur la beauté extérieure. Paramaribo est tout à fait une ville de luxe et de plaisirs. Son beau port, où une grande quantité de navires peuvent mouiller à la fois, la rend le centre d'un commerce important. La population totale de la colonie est évaluée à plus de 85000 âmes. Les terres de la Guyane hollandaise sont fertiles et cultivées avec un soin tout particulier : aussi donnent-elles de riches produits. Une multitude de canaux navigables et de belles routes traversent le pays, dont le sol est partagé en un grand nombre de carrés, bordés de digues pour prévenir les inondations auxquelles son peu d'élévation l'expose. La Guyane hollandaise peut être onsidérée comme une colonie modèle sous le rapport de l'agriculture. On évalue à plus de 30 millions de francs le montant annuel de ses exportations. Ce n'est qu'en 1667 que les Hollandais s'emparèrent de la partie de la Guyane qu'ils occupent aujourd'hui; elle leur fut tour à tour enlevée par les Français et par les Anglais. Ceux-ci la leur restituèrent en 1802. L'esclavage y a été aboli le 1er juil let 1863; il y avait alors 44,645 esclaves.
GUYANE FRANÇAISE. Cette partie de la Guyane, que

GUYANE FRANÇAISE. Cette partie de la Guyane, que l'on désignait autrefois sous le nom de France équinoxiale, ne commença à être colonisée par les Français qu'en 1605. Cayenne sut le premier point où ils s'établirent. Pendant

un demi-siècle, quatre compagnies de commerce, formées successivement à Rouen et soutenues par le gouvernement, envoyèrent plusieurs expéditions assex importantes pour développer la colonisation, mais avec peu de succès. En 1664 une nouvelle expédition, appuyée de forces considérables, vint aborder à la Guyane française, dont les Hollandais s'étaient emperés : elle les en chassa. La continuation des travaux de culture qu'ils y avaient entrepris denna une certaine prospérité au pays. Mais en 1667 la colonie fut prise et pillée par les Anglais, auxquels succédèrent les Hollandais, en 1672. Deux ans après, elle revint sous la domination de la France, et pendant un siècle aucun progrès saillant se marqua sen existence.

En 1763, 12,000 colons volontaires, pour la plupart suisses et alsaciens, dirigés sur la Guyane par le gouvernement, vinrent mourir presque tous de dénuement, de misère et de faim, sur les rives du Kourou et dans les tles du Salut, en maudissant les administrateurs dont l'imprévoyance les avait livrés à une mort certaine. L'administration de M. Malouet, qui arriva à Cayenne plusieurs années après ce désastre, fut avantageuse à la colonie : il y introduisit d'utiles végétaux, et il améliora sa situation et ses cultures. La révolution de 1789 éclata, et les victimes de nos troubles civils surent déportées en soule à la Guyane, où la plupart périrent misérablement. Leurs malheurs et les sombres récits de ceux des déportés du 18 fructidor qui purent revenir en France donnèrent à cette colonie une réputation d'insalubrité qu'elle ne mérite point, et que les temps et l'expérience ne sont point encore parvenus à dé-

Après avoir souffert tous les maux qu'entrainèrent après eux dans nos colonies occidentales le décret sur la liberté des noirs et la guerre maritime de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième, la Guyane française tomba au pouvoir des Portugais, en 1809, et ne fut restituée à la France que le 8 novembre 1817. En 1823 le gouvernement français essaya de former sur les bords déserts de la Mana une colonie exclusivement composée de blancs; mais cette tentative échoua, comme toutes les précédentes.

La Guyane française est hornée au nord par la Guyane hollaudaise, dont le Maroni la sépare; à l'est, par l'Ocean; au sud et à l'ouest, par le Brésil; ses limites du côté du sud-est ne sont point encore bien déterminées, et la France prétend avec fondement qu'elles doivent s'étendre jusqu'à la retite rivière de Yapock ou de Vincent Pinzon. On donne approximativement à la Guyane française 80 myriam, de longueur de l'est à l'ouest, plus de 50 de largeur du nord au sud, et plus de 7,200 myriam. carrés de superficie. La colonie est divisée en quatorze quartiers, qui sont ceux d'Approuague, de l'Ile de Cayenne, du Tour de l'Ile, de la Ville de Cayenne, d'Iracoubo, de Kaw, du Kourou, de la Mana, de Mont Sincry, d'Oyapock, de Roura, de Sinnamary, de Tonne-grande. On évaluait en 1870 l'étendue des terres cultivées dans toute la colonie à 7,041 hectares, et la valeur l rute de leurs produits à la somme annuelle de 3,500,000 francs. Les habitations rurales ou exploitations industrielles étaient au nombre d'environ 1,500; il y en avait trois domaniales, destinées à l'acclimatation des plantes et à la culture du girofle. Le sol présente deux configurations bien tranchées : les terres hautes, composées d'une espèce d'argile, qui s'étendent jusqu'aux montagnes de l'intérieur, et couvertes de forêts impénétrables; et les terres basses, formées d'alluvions maritimes, souvent noyées et que les dessèchements peuvent rendre trèsproductives. La chaleur est très-forte à la Guyane et l'humidité excessive; le thermomètre monte quelquefois à 35° ou 37° et ne descend jamais au-dessous de 18°. Il y a deux saisons, l'une qui va de juin à novembre (saison sèche), et l'autre, la pluvieuse, qui dure 8 à 9 mois. Les ouragans sont inconnus, les ras de marée très-faibles, L'importance des cultures est loin d'être en rapport avec la vaste étendue du pays et la fertilité des terres susceptibles d'être mises en valeur; les principales sont le roucou, le café, le sucre, le cacao, le girofle. Leur rendement présente, d'année en année, une diminution considérable et accuse un visible dépérissement : en 1868 les exportations s'élevaient à 1,755,058 fr., et les importations à 7,857,843 fr.; le commerce avec la France avait décru de plus de 3 millions sur l'année 1867. La Guyane possède une banque fondée à Cayenne, en 1854, au capital de 300,000 fr., qui a été doublé en 1863.

La population était évaluée, en 1868, à 25,151 hab., dont 2 000 Indiens, 2,523 immigrants de l'Inde, de la Chine et de l'Afrique, et 274 transportés en liberté mais surveilles.

La Guyane est, par exception, placée sous le régime des décrets. Le gouverneur, seul dépositaire de l'autorité, a sous ses ordres un commandant militaire, un ordonnateur, un directeur de l'intérieur, un chef du service judiciaire et un directeur des p nitenciers. Un conseil privé forme la juridiction du contentieux administratif. Cayenne est le seul endroit de la colonie qui ait un conseil municipal. Dans chacun des autres quartiers, un commissaire fait les fonctions de maire. La justice est rendue par 14 tribunaux de paix, un tribunal de 1^{re} instance, une cour d'assises. Sous le rapport du culte, la Guyane est administrée par un préfet apostolique.

A peine le coup d'État accomp!i, un décret du 8 decembre 1851 désigna la Guyane pour recevoir, outre les repris de justice en rupture de ban, les assiliés aux sociétés secrètes. On s'empressa d'y déporter par milliers tous les adversaires du nouveau régime; un climat meurtrier, les mauvais traitements, les punitions les plus dures en sirent périr un grand nombre; beaucoup trouvèrent la mort dans des tentatives d'évasion; bien peu furent rendus à leur patrie. Ce ne fut qu'en 1864 que le gouvernement renonça à déporter à la Guyane les condamnés politiques. L'effectif des criminels qui s'y trouvaient a cette époque s'élevait à 6,425 individus, distribués dans plusieurs pénitenciers ou ateliers disciplinaires, et en 1866 à plus de 7,000. Leur nombre a diminué beaucoup depuis qu'on a choisi la Nouvelle-Calédonie pour lieu de déportation. Les seuls établissements salubres de la Guyane et ceux qui soient parvenus à un certain degré de prospérité sont les pénitenciers de Saint-Laurent et de Saint-Louis, sur les bords du Maroni. GUYON (JEANNE BOUVIER DE LA MOTTE, M^{mo}), na-

quit en 1648, à Montargis, où elle épousa de bonne heure un entrepreneur du canal de Briare. Devenue veuve à l'âge de vingt-cinq ans, elle abandonna son pays, ses enfants, sa fortune, qui était brillante, pour accomplir une mission divine à laquelle elle se croyait appelée. D'une imagination vive et ardente, elle se laissa persuader qu'elle devait en préchant la parole de Dieu jouer un grand rôle et arriver à une gloire immortelle. Après avoir parcouru une grande partie de la France, préchant et dogmatisant, elle vint à Paris, où elle se créa de puissantes protections, et entre autres celle de M^{me} de Main tenon, qui goûtait fort sa conversation, et qui l'autorisa même à faire des conférences à Saint-Cyr. Ce fut vers cette époque qu'elle sit la connaissance de Fénelon, qui plus tard devint son protecteur, et eut à subir tant de tracasseries à cause de ses idées mystiques, Naturellement éloigné de tout ce qui paraissait singulier, Fénelon voulut examiner lui-même Mme Guyon sur sa doctrine et l'interroger pour savoir si elle ne s'éloignait en rien des enseignements de l'Église, ce qui se disait assez dans le monde. Il se convainquit bientôt pa- lui-même de !a pureté et de l'orthodoxie de ses sentiments; et comme il ne vit en elle qu'une ame éprise de Dieu et désireuse de ne l'aimer que pour lui-même, il se lia sans scrupule avec elle. « H était étrange, dit Voltaire, qu'il fût séduit par une semme à révélations, à prophéties et à galimatias, qui suffoquait de la grâce intérieure, qu'on était obligé de délacer, et qui se

vidait, à ce qu'elle disait, de la surabondance de grâce, pour en saire ensier le corps de l'élu qui était assis auprès d'elle; mais Fénelon dans l'amitié était ce que l'on est en amour . il excusait les désauts, et ne s'attachait qu'à la conformité du sond des sentiments qui l'avaient charme. »

Il parut assez singulier à cette époque de voir une femme émettre des opinions théologiques et attirer à elle grand nombre de gens de la cour; quelques-uns s'en alarmèrent, d'autres craignirent le scandale; on se mit à examiner ses discours, ses livres, et on crut remarquer une grande conformité entre sa doctrine et celle du docteur Mo-linos, qui venait d'être condamnée à Rome. On l'accusa donc publiquement d'hérésie. C'est à cette occasion qu'elle écrivit à Mme de Maintenon : « Permettez-moi de me jeter à vos pieds, et de remettre entre vos mains le soin de mon salut et de mon honneur. Depuis dix-huit ans je m'occupe sans cesse à aimer Dieu, je ne vois que des gens de bien, je ne parle et je n'écris qu'à mes amis, dont toute la terre connaît le zèle et la vertu; je n'ai aucune liaison avec les gens susperts à l'Église ou à l'État. Cependant, on me charge de calomnies de tous côtés; on se déchaine contre moi; on noircit mes mœurs, on jette des soupçons sur ma conduite passée et présente; on dit que je suis rebelle à l'Église, que je veux faire une religion à ma mode, et que je me crois plus éclairée que la Sorbonne, moi qui ne connais autre chose que Jésus-Christ crucisié. M. Bossuet sait combien je suis soumise à mes directeurs : il m'a dit que j'avais la simplicité de la colombe, et m'a offert un certificat que je suis bonne catholique; il m'a défendu l'approche des sacrements : je m'abstiens depuis trois mois du pain céleste, et quoique mon âme soit dans ce déchirement, je ne murmure point contre cette décision. Ma vie a été jusque ici irréprochable, et l'on m'accuse de vices scandaleux. Je vous supplie, Madame, par ce pur amour que Dieu a témoigné aux hommes en mourant pour eux, de demander au roi des commissaires pour informer extraordinairement de ma vie et de mes mœurs, afin qu'étant purgée et justifiée des crimes atroces dont on m'accuse, on procède avec moins de partialité à l'examen de ma doctrine. Ne me protégerez-vous point, Madame, contre l'injustice des hommes, vous qui connaissez toute leur malice? »

La commission qu'elle désirait fut nommée : elle se composait de Bossuet, de l'évêque de Châlons, de l'abbé Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, et de Fénelon, que Mme de Maintenon voulut leur adjoindre. Après une mûre délibération , la commission déclara la doctrine de Me Guyon condamnable; on alla plus loin, on insista pour que Féncion condamnat lui-même cette doctrine, et Bossuet poursuivit vivement l'archevêque de Cambrai, chez qui il trouvait trop d'indépendance et de talent. Nous ne saurions entrer ici dans le détail des tracasseries qui lui furent suscitées à l'occasion de Mme Guyon. Nous ferons seulement remarquer que dans l'assemblée du clergé de 1700, lorsque tout était terminé, les évêques assemblés reudirent témoignage à la pureté des mœurs de Mme Guyon. « Ce témoignage, dit Ramsai, sera un monument éternel de l'innocence de cette dame, car les prélats assemblés ne le lui donnèrent qu'après qu'elle eut été cinq ans en prison, qu'on eut sait des perquisitions dans tous les lieux qu'elle avait habités depuis sa jeunesse, qu'on eut employé les menaces et les promesses pour faire parler contre elle ses deux femmes de chambre, té-moins depuis longtemps de sa conduite, et qu'enfin divers juges lui eussent fait subir à elle-même plusieurs interrogatoires. Elle demeura cependant trois ans à la Bastille, malade et souffrante, après que le procès de M. de Cambrai fut fini. Elle pria toujours qu'on lui nommat son crime, et on l'en fit sortir sans avoir pu rien prouver contre sa personne. » Exilée à Blois, elle y vécut très-retirée et sans y saire parler d'elle. Fénelon continua de lui écrire pour la consoler, la soutenir et lui marquer l'estime qu'il faisait de sa vertu. Elle mourut en 1717, dans cette ville, déjà oubliée; et malgré ses nombreux ouvrages, malgré son éloquence et malgré la prétendue étrangeté de sa doctrine, elle l'aurait été plus tôt, et peut-être pour toujours, si clie n'est été un brandon de discorde jeté entre les deux hommes les plus éminents de l'Église à cette époque.

E. Roux.

GUYON (RICHARD), général à l'époque de l'insurrection hongroise, en 1848 et 1849, descend de l'ancienne famille des Guyon de Gei, qui au dix-septième siècle émigra de France en Angleterre. Fils d'un vice-amiral anglais, il naquit en 1812, à Bath, en Angleterre, et prit part de bonne heure aux expéditions entreprises contre dom Miguel. En 1832, étant allé faire un voyage de plaisir à Trieste, il eut occasion d'y faire la connaissance d'un bon nombre d'officiers autrichiens; et par suite de ces relations mouvelles il se décida alors à entrer dans le régiment des hussards de l'archiduc Joseph avec le simple grade de cadet. Après sept ans de service, il était parvens au grade de lieutement en premier, et remplissait les fonctions d'aide de camp auprès du général Splenyi. En 1839, ayant épousé la fille de ce général, il quitta le service pour aller faire de l'agriculture dans son domaine situé dans le comitat de Komora. Les événements politiques de 1848 l'arrachèrent à cette paisible existence; et il se rattacha alors de tout cœur à l'agitation politique dont sa patrie adoptive se trouva le théâtre. A la première bataille que l'armée hongroise livra, le 29 octobre 1848, à Schwechat, le major Guyon, en enlevant la grande rédoute de Mannsworth , se trouva, à bien dire, le héros du moment. Le 23 décembre suivant il fit preuve de la même bravoure ; mais fut moins heureux à l'affaire de Tirnau, où cependant il tint ferme pendant toute une journée contre des forces évidemment supérieures. Premu au grade de colonel et attaché à l'armée de Gær g e y pendant la campagne d'hiver, il prit d'assaut Branyisko (5 février 1849). Ce fait d'armes est incontestablement le plus brillant de toute la guerre nationale de Hongrie. En désaccord constant avec Gorgey, qui était jaloux de lui et dont il suspecta de bonne heure les véritables intentions, il sut rappelé de l'armée principale et nommé commandant de place de Komorn, déjà bloqué par les Autrichiens, mais où, à la tête de 90 hussards sculement, il sut avec une audace inouie se frayer passage (22 avril). Quand plus tard Georgey est été nommé ministre de la guerre, il caleva à Guyon son commandement de place, et le fit partir pour le sud, où il combattit avec succès Jellachich, qu'il refoula jusqu'à Titel. Toutefois, vers la fin de juillet, il fut appelé à Szegedin, où le gouvernement révolutionnaire avait l'intention de livre. bataille. Le 29 juillet il rejoignit l'armée principale de Dembinski à la tête de dix hataillons, et prit part aux affaires de Szœveg et de Temesvar (5 et 9 août). Après l'issue malheureuse de cette dernière affaire, et lorsque déjà Gærgey avait mis has les armes, il fut avec Bem le seul chef qui insista, quoique en vain, pour la prolongation de la lutte. Richard Guyon suivit Kossuth en Turquie, où, sans être astreint à embrasser l'islamisme, il obtint, sous le nom de Rourchid-pacha, le grade de général de division. Nommé gouverneur de Damas, il sut chargé d'organiser l'armée qui, dans la guerre de Crimée, opéra contre Kars. Il mourut le 12 octobre 1856, à Constantinople. Assez mauvais stratégiste, il était d'une bravoure à toute épreuve et soigneux du bien-être de ses troupes.

GUYOT DE PROVINS, vieux poëte français, ne vers le milieu du douzième siècle, à Provins, ville alors florissante, cultiva la poésie dès sa jeunesse, et après avoir parcouru comme troubadour les principales villes de l'Europe, entreprit le pèlerinage de Jérusalem en passant par Constantinople, puis revint se faire moine à Cluny. Il regretta plus tard d'avoir ainsi à tout jamais aliéné sa liberté et s'en vengea en composant sons le titre de Bible, ou Armure du chrétten, un poéme rempli de verve et d'esprit, dans lequel il déplore amèrement le parti qu'il s'est trop hâté de prendre, et trace un tableau peu flatteur de la vie des cloîtres. Sa satire n'épargne pas d'ailleurs les autres classes de la société, et fait ruile guerre aux vices des grands et des puissants

tout comme à œux qui abrutissent les classes pauvres. La Bible-Guyot n'a pas encore été imprimée; c'est le plus ancien ouvrage connu où il soit fait mention de la boussole.

GUYOT (THOMAS), maître ès arts de l'ancienne université de Paris, avait d'abord été, en 1646, professeur dans les petites écoles de Port-Royal. Agrégé plus tard à l'université, il publia, de 1665 à 1678, diverses traductions d'œuvres détachées de Cicéron, de Virgile et de Plaute, la plupart précédées de dissertations qui ne sont pas sans mérite. Quant à ses traductions, il y a longtemps qu'elles seraient oubliées, bien que le style en soit encore pur et élégant, si elles n'avaient pas été exécutées suivant le système bizarre alors dominant dans nos écoles, lequel consistait à donner une physionomie toute française aux auteurs de l'antiquité. Si sous ce rapport les traductions du Guyot méritent plus d'être consultées que celles de ses contemporains, c'est que, non content de franciser les idées des écrivains dont il reproduit le récit dans notre langue, il a eu la bizarre pensée de franciser jusqu'aux noms des personnages qui y figurent , et de les faire précéder des mots Monsieur, Madame, Mademoiselle, transformant ainsi en seigneurs de la cour de Louis XIV les personnages de la république romaine. Dans les traductions de Thomas Guyot, Trébatius devient Monsieur de Trébace; Plancius, Monsieur de Plancy; Pomponius, Monsieur de Pomponne, etc. Toutes les lettres de Cicéron commencent par notre formule Monsieur, Madame, ou Mademoiselle. A part ce ridicule, qui tient à l'époque, c'est justice de reconnaître que dans les Avis au lecteur dont Thomas Guyot fait ordinairement précéder ses traductions on trouve de précieuses observations, et qu'il y développe d'excellentes idées sur l'éducation. La date de sa naissance et celle de sa mort sont restées inconnues.

GUY PATIN. Voyes PATIN (Guy).

GUYS (Pierre-Augustin), célèbre voyageur, né à Marseille, en 1721, exerça d'abord avec distinction le commerce à Constantinople, puis à Smyrne et dans sa ville natale, dont l'académie l'admit dans son sein. En 1744 il publia, sous forme de lettres, le récit de son voyage de Constantinople à Sophie, capitale de la Bulgarie, et en 1748 celui de son voyage de Marseille à Smyrne et à Constantinople. Il doit surfout sa réputation à son Voyage littéraire de la Grèce (Paris, 1771; 3e édition, 4 vol. 1783), ouvrage dans lequel il a comparé avec autant de sagacité que d'érudition l'état de la Grèce moderne à celui des anciens Grecs. Pour donner à cette œuvre toute la perfection désirable, il visita à plusieurs reprises tout l'Archipel. Quand ce travail parut, Voltaire adressa à l'écrivain des vers flatteurs; et les Grecs, touchés des sympathies dont il y fait preuve pour leur nation, lui décernerent le titre de citayen d'Athènes. On a encore de Guys, toujours sous la forme épistolaire: Voyage dans la Hollande et le Danemark en 1762; Marseille ancienne et moderne (1786). Il mourut à Zante en 1799, au moment où il préparait une nouvelle édition de son Voyage en Grèce.

Son fils, Pierre-Alphonse Guys, né à Marseille, en 1755, mort consul de France Tripoli de Syrie, en 1812, est auteur d'un Éloge d'Antonin le Pieux (Paris, 1786), des Lettres sur les Turcs (1776), ouvrage fort bien écrit, et de La Maison de Molière, comédie en quatre actes, en prose, imitée de Goldoni, représentée en 1787 sur la scène de la Comédie-Française, sous le nom de S.-L. Mercier, à qui elle a été fausse-

ment attribuée.

GUYTON-MORVEAU (Louis-Bernard), célèbre chimiste français, naquit à Dijon, le 4 janvier 1737. Destiné au barreau par son père, professeur de droit romain, il s'adonna d'abord aux études nécessaires à la carrière qu'il devait embrasser; à vingt et un ans il était nommé avocat général au parlement de sa ville natale. Les fonctions de la magistrature ne sont point incompatibles avec la culture des aciences: cependant, à l'époque où Guyton remplissait au parlement de Dijon celles d'avocat général, c'était un exemple rare, sinon entièrement nouvoau. Entraîné par son amour

pour la chimie, il se chargea de professer cette science à Dijon lors de la création des cours publics, que l'on dut, comme tant d'autres importantes améliorations, aux états de Bourgogne. Des difficultés qu'il éprouva de la part du corps auquel il appartenait l'ayant fait renoncer à ses fonctions de magistrat, il suivit sans réserve son penchant pour les sciences. Ce fut cependant lorsqu'il réunissait les doubles fonctions de magistrat et de professeur qu'il publia ses leçons de chimie et des traductions de divers ouvrages de Scheele, de Bergmann et de Black. Une occasion se présenta, qui lui fournit le moyen de faire profiter le public de ses connaissances scientifiques. Un caveau de la cathédrale de Dijon, dans lequel se trouvaient inhumés un grand nombre de corps, ayant été ouvert, répandit une infection telle que l'église fut désertée et qu'il était impossible d'y pénétrer; au lieu de s'arrêter à des meyens insignifiants, et trop souvent employés dans des cas semblables, Guyton fit faire des fumigations d'acide marin déphlogistiqué (chlore), dont le résultat fut tel que bientôt un put reprendre le service divin, et que tous les accidents auxquels la putréfaction avait donné lieu disparurent. Peu après, il eut occasion d'appliquer de nouveau cet important procédé à la désinfection des prisons de la ville; et bientôt, connu et apprécié comme il méritait de l'être, ce procédé se répandit partout, sous le nom de fumigations guytoniennes.

A l'époque où Guyton se livrait avec tant d'activité à son penchant pour la chimie, cette science, déjà si étendue par de nombreux travaux, la confusion la plus grande régnait dans son langage : la multiplicité, l'insuffisance et le ridicule d'un grand nombre de noms par lesquels on désignait les corps alors connus n'étaient pas l'une des moindres dissicultés à vaincre pour étudier cette science. Guyton voulut porter de l'ordre dans ce chaos, et jeta les bases d'une nomenclature qui, changeant bientôt de but, d'après les immenses travaux de Lavoisier et l'abandon de la théorie du phlogistique, devint sans contredit l'un des moyens les plus importants dont les chimistes aient pu se servir pour répandre et faire adopter leurs découvertes. Si les travaux postérieurs ont modifié en beaucoup de points de détail la nomenclature dont les premières bases furent posées par Guyton, et que, réuni avec Lavoisier, Berthollet et plusieurs autres chimistes, il étendit plus tard d'après les besoins de la science, on peut dire avec vérité que ce monument élevé à la naissance de la chimie antiphlogistique a servi à fixer tous les regards, et permis de se diriger avec une certitude entière au milieu de la masse de faits que les chimistes ont accumulés par milliers depuis cette époque.

Les travaux de Guyton sont nombreux, plusieurs d'entre eux présentent un assez grand intérêt; on ne peut cependant pas citer de lui quelques-unes de ces découvertes brillantes qui signalèrent cette époque de la chimie. Lors de la fondation de l'École Polytechnique, Guyton y fut nommé professeur, et il remplit ces fonctions jusqu'à nn âge très-avancé. Il fut directeur de cette école en 1800. Toutes les relations des batailles de la république parlent d'un moyen employé à celle de Fleurus pour "observer les mouvements de l'armée ennemie, et que l'on croyait capable de produire des résultats extrêmement importants; il consistait en un aéros tat retenu prisonnier: Guyton, alors commissaire de la Convention, l'avait mis en usage. Si ce moyen n'a pas complétement atteint le but que l'on se proposait, il était ingénieux, et mérite d'être signalé.

En 1791 Guyton fut élu député à l'Assemblée législative, qu'il présida l'année suivante; réélu à la Convention, il s'assit à la Montagne, et fit partie de la majorité le 21 janvier 1793. Si la Restauration, si souvent calomniée, lui retira le titre d'administrateur des monnaies, elle lui en laissa le traitement, comme pension, et il put finir sa carrière à Paris, où il mourut à soixante-dix-sept ans, en 1816.

H. GAULTIER DE CLAUBRY.

GUZ. l'oyes Counés.

GUZERATE, GUJERATE ou GOUDJERATE, en langue indienne Kattiwar, en arabe Gezirah ou Djezirah (c'est-à-dire île ou presqu'île), province de l'Inde, au nordouest de la péninsule, entre le 21° et le 24° latitude septentrionale, d'une superficie de plus de 1,200 myriamètres carrés, est baignée à l'ouest par la mer d'Arabie, où les golfes de Koutsch (Katscha) et de Cambay font une véritable presqu'ile de la plus grande partie de cette province. Dans sa partie orientale, elle est traversée par les Ghattes occidentaux; à l'ouest, au contraire, elle offre un pays plat, tantot marécageux et sablonneux, fantot couvert de la plus riche végétation. Cette contrée est arrosée par le Myhi, la Nerbudda et le Tapty ; et à l'époque des pluies , qui dure de juin à septembre, il arrive souvent qu'elle est ravagée par leurs inondations. En été, le climat y est très-chaud, et dans les terres basses extrêmement malsain; mais, en hiver, il est plus froid qu'on ne devrait s'y attendre, à tel point que la nuit il y gèle fréquemment. Les produits de cette province sont d'ailleurs absolument les mêmes qui ceux du reste de l'Indostan. Les habitants sont au nombre d'environ trois millions, dont un dixième tout au plus d'Indous; tout le reste professe le mahométisme. On y trouve aussi quelques débris des anciens Parsis ou Guèbres. La classe laborieuse vit sous l'oppression la plus écrasante, à laquelle la condamnent les castes dominantes. Par suite des origines différentes des populations diverses qui habitent ce pays, on y parle plusieurs langues, dont la plus répandue est le guzérati ou gouzérati. Une partie de cette province est placée sous l'autorité immédiate de l'Angleterre ; une autre (le royaume de Baroda) dépend du Guicowar mahratte; une troisième, enfin, est gouvernée par de petits princes indigènes tributaires soit du Guicowar, soit des Anglais.

Après Surate, ses villes les plus importantes sont Ahmedabad, jadis capitale de tout le pays, et au dix-septième siècle l'une des plus belles et des plus importantes cités de l'Asie, mais qui, bien qu'elle ait horriblement souffert des dévastations des Mahrattes, n'en a pas moins toujours 120,000 habitants et un grand nombre de beaux édifices; et Baroda, dont la population dépasse 100,000 ames. Les Portugais y possèdent aussi une petite étendue de territoire, avec les villes de Damaoun et de Diou.

Jusqu'à la fin du douzième siècle le pays de Guzérate fut gouverné par ses propres princes, quoiqu'à partir du onzième siècle il ait eu beaucoup à souffrir des invasions des mahométans. En 1196 il sut conquis par les Afghans, qui s'en maintinrent en possession jusqu'à l'an 1397, époque où une dynastie mahométane y surgit. Celle-ci gouverna le pays jusqu'à la fin du seizième siècle, qu'elle devint l'une des parties de la monarchie du grand Mogol, dont elle partagea ensulte les distinées, et avec laquelle elle finit par tomber au pouvoir de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Consultez Ali-Mohammed-Khan, The political and statistical History of Gujarat (traduit du persan par Bird; Londres, 1835).

GUZERATE ou GOUDJERAT, petite ville du Pendjab (Indes orientales), dans l'ancien État des Sikhs, à 10 myriamètres au nord de La li ore, non loin du Tshinab, est célèbre par la victoire complète que les Anglais, commandés par Gough, y remportèrent le 21 février 1819, après une lutte qui dura toute une journée, sur l'armée sikhe, commandée par Sher-sing, et sur les Afghans aux ordres de Dost-Mohammed. Elle décida de la guerre du Pendjab, qui le 29 mars suivant fut officiellement incorpore à l'empire indo-britannique.

GWALIOR, ches-lieu de l'État mahratte du même nom, dans l'intérieur de l'Indostan, située sur la crête escarpée d'une montagne rocailleuse, est entourée de tous côtés de fortifications. Elle n'a qu'une seule entrée, formant une suite de terrasses, que protégent successivement trois portes dif-férentes. Elle ne manque pas d'eau, et contient assez de terres arables pour suffire aux besoins de sa population. Aussi l'a-t-on surnommée le Gibrallar de l'Inde, quoiqu'elle uit déjà été prise plusieurs fois.

L'État de Gwalior, territoire compacte, d'une surperficie de 1,240 myriamètres carrés, avec une population de 8,228,512 d'habitants, est un pays montagneux, mais fertile et richement arrosé. Le prince qui l'avait jusque alors gouverné, le Mahratte Shenka-Shie-Rao-Scindiah, qui avait un million de liv. st. de revenu et une armée respectable, étant mort, le 7 sévrier 1845, sans laisser d'héritiers directs, ses Etats, aux termes de la loi musulmane, eussent du alors faire retour au gouvernement indo-britannique, en sa qualité de représentant de l'empereur de Delhy. Mais comme il convenait mieux aux intérêts anglais d'entretenir là un fantôme de prince indépendant, la Compagnie des Indes permit à la veuve que laissait le défunt, princesse agée de douze ans, de prendre un époux dans une ligne collatérale de la maison de Scindiah. Son choix tomba sur Seadjy-Rao-Scindiah, prince âgé de neul ans, qui, de l'agrément du gouvernement anglais, monta alors sur le trône de Gwalior. Dès la fin de la même année, l'expulsion du ministre Mama-Sahib, adjoint par la Compagnie au souverain encore mineur, personnage complétement dévoué aux intérêts anglais, amenait une guerre contre les Mahrattes. Le 29 décembre 1843, les forces anglaises sortaient victorieuses, mais non sans avoir subi des pertes cruelles et dû faire des efforts extrêmes, de deux ba-tailles livrées, l'une à Punniar, l'autre à Maharadjpour. Gwalior ouvrit ses portes aux Anglais le 2 janvier 1844, sans coup ferir, et la paix était définitivement conclue le 14. L'État cessa des lors d'être indépendant, et perdit même une portion assez considérable de son territoire.

La capitale de cet Etat, située à 48 kilom. d'Agra, compte 50,000 ames. Durant l'insurrection des cipayes, ca 1857, elle devint, malgré le maharadja qui resta fidèle aux Anglais, un des points de ralliement des rebelles, qui

l'occupérent toute une année. GYUES, chef de la dynastie des Mermnades, qui remplaça celle des Héraclides sur le trône de Lydie, était d'abord, scloa les traditions des Grecs, l'un des principaux officiers et le lavori de Candaule, le premier roi de Lydie dont les historiens de l'antiquité afent parlé avec détail. Ce prince ayant forcé Gygès à voir la reine nue, celle-ci mit l'officier dans la cruelle alternative de périr ou d'assassiner son prince, et de devenir mattre de son lit et de son trone. Suivant Platon et Cicéron, Gygès, simple berger de Lydie, ayant trouvé dans les sancs d'un cheval d'airain un annea u merveilleux, qui rendait invisible celui qui le portait, profita de ce précieux talisman pour séduire la reine, temme de Candaule, et pour assassiner ce prince, qu'il remplaça sur le trône, l'an 708 ou 718 avant J.-C. Quoi qu'il en solt, Gygès, doat le rè-gne fut d'abord troublé par une sédition qu'excitait l'horreur de son crime, n'en fut pas moins roi de Lydie pendant trente-huit ans. Il mourat l'an 680 avant J.-C.

GYLLENBORG, nom d'une famille de comtes suédois, qui a fourni à l'histoire de la Suède un certain nombre de personnages distingués. Elle descend d'un apotificaire allemand, appelé Wolimhause, qui se melait aussi d'astro-

logie et qui vint s'établir à Upsal, en 1640.

Le second de ses fils, Jacques, qui, de même qu'un frère ainé, fut élevé au rang de comte sous le nom de Gyllenborg, appuya avec une sevérité extrême, comme sénateur du royaume, les mesures de confiscation ou de revendication à l'aide desquelles le roi Charles XI contraignit ses nobles à restituer des domaines importants dont ils s'étalent indusment mis en possession à la laveur de la confusion et de l'anarchie générales, et s'attira ainsi des haines ardentes et implacables. Il mourut en 1701.

Le fils de Jacques, Charles, comte de Gyllenborg, né en 1679, prit en 1717, comme ambassadeur de Suède à Londres, et par ordre du ministre comte de Gærtz, une part importante à la conspiration tramée contre le roi Georges 1er; sait pour lequel il sut arrêté. Quand il eut été remis en liberté, il alla, comme ministre plénipotentiaire, négocier aux lles d'Aland la paix avec la Russie; mais la mort de Charles XII rompit les négociations. Il devint alors le chef du parti dit des chapeaux (parti Gyllenborg), en opposition au parti des bonnets (parti du comte de Horn). La faction des chapeaux l'ayant emporté, Gyllenborg devint président de la chancellerie (1738). C'est à ce moment qu'éclata la guerre si malheureusement menée contre la Russie. La paix honteuse qui la termina à Abo (1743) ayant rendu Gyllenborg l'objet de l'animadversion générale, celui-ci réussit à donner le change à l'opinion sur son compte en sacrifiant impitoyablement plusieurs généraux, qui périrent victimes des colères du peuple, et il réussit de la sorte à se maintenir au pouvoir jusqu'à sa mort, arrivée en 1748.

Son neveu, Gustave-Frédéric, comte de CYLLENBORG, né en 1731, mort en 1808, conseiller de chancellerie et membre de l'Académie Suédoise, s'est fait un nom comme poète. On a de lui un poème héroique: Toget afver Bolt (L'expédition sur les Belt), des satires, des odes, des fables: toutes proproductions parfaitement accueillies par ses compatriotes, mais qui de nos jours sont à peu près oubliées.

GYMNASE, en grec γυμνάστον, dont la racine est γυμνός, nu. Le gymnasé était un des principaux édifices publics chez les Grecs; consacré aux exercices corporels, lutte, pugilat, courses à pied, à cheval, en char, tir de l'arc et du javelot, jen de la paume, du disque et du ballon, il s'y tenait en même temps une école de philosophie et de belles lettres. En esset, la civilisation antique, à la dissérence de la civilisation chrétienne, qui prêche l'oubli du corps pour exalter l'aine, ne séparaît pas ce que Dieu avait réuni, et croyait que la vigueur de l'esprit dépend de la santé et de la force physique. Il n'y avait pas une ville, pas une bourgade, qui n'ent son gymnase. On y formait la jeunesse à tous les arts de la paix et de la guerre; les hommes faits y venaient également se livrer aux exercices gymniques, qu'ils aimaient avec passion; les jeunes filles même, en quelques endroits, s'y montraient à visage découvert et prenaient part aux luttes et aux jeux. De tout temps ce fut un trait saillant du caractère national que ce goût prédominant pour la gymnastique, et les Grecs lui durent pentêtre une des plus belles faces de leur génie, cette incontestable supériorité dans les arts plastiques que les temps modernes n'égaleront jamais. C'était aux gymnases que leurs grands artistes trouvaient, se produisant dans les attitudes et les poses les plus variées, des modèles aux formes superbes, des types parfaits de la plus belle race humaine, et cela seul explique leur prodigieuse entente de la musculature, eux qui ignoralent l'anatomie.

Les gymnases, on le conçoit, n'étaient pas tous absolument semblables, la mode et le caprice y apportaient quelques changements d'une ville à une autre; mais le plan général était partout le même. Vitrave, dans son cinquième livre, nous en a laissé une description détaillée . Un gymnase se composait d'une cour oblongue ou carrée, encadrée d'un portique donnant accès à distérentes salles, les unes destinées aux conférences des philosophes et des rhéteurs, les autres aux bains froids et chauds avec toutes leurs dépendances, si compliquées. On pénétrait ensuite dans une sorte de préau, planté d'arbres, bordé, à droite et à gauche, d'une galerie couverte qui servait pendant l'hiver anx exercices particuliers des athlètes, et terminé par un vaste stade, réservé anx jeux publics. La plupart de ces édifices, d'ailleurs, étaient décorés avec ce goût exquis dont les Grecs avaient le secret; leur destination multiple permettait de varier, plus que partout ailleurs, l'ornementation ; l'œli ne rencontrait de tous cotés que statues, fresques, hormes, auteis et bas-reliefs. Olympie, Elis, Thèbes, Sparte, Anticyre, Smyrne, Naples, Tarente et beaucoup d'autres villes de l'antiquité, avaient des gymnases renommés; l'Académie et le Lycée d'Athènes étaient surtout sameux. On peut encore se faire une idée de l'importance de ces sortes d'édifices lorsqu'on voit les ruines de ceux d'Eplièse et d'Alexandria Troas.

Solon avait édiété de sages règlements sur la police de ces établissements; ils ne pouvaient s'ouvrir avant le lever

du soleil et devaient se fermer à son coucher; les esclaves n'y étaient pas admis; des heures différentes étaient assignées aux enfants et aux citoyens. Mais ces lois tombérent en désuétude, an grand dommage des mœurs publiques, et les gymnases, confondus désormais avec les palestres ou écoles d'athlètes, devinrent des lieux de plaisir et de débauches infâmes.

Un officier, nommé gymnastarque, dirigeait ces établissements; c'était une charge municipale et honorifique, qui obligeait à de grandes dépenses celui qui en était revêtu. Il avait sous ses ordres immédiats le xystarque, chef des affilètes, les cosmètes, les sophronistes, les gymnastes, les padotribes, chargés, à différents titres, de la eurveillance et de l'éducation des jeunes gens; les sphéristiques professeurs de balle et de balon; les aliptes, instructeurs subalternes, à qui revenait le soin d'oindre d'huile et d'assouplir les membres de leurs élèves, etc.

Les Romains ne connurent les gymnases que sur la fin de la république : encore n'en exista-i-il longtemps que dans les palais et les villas de quelques riches particuliers. Plus fart, Néron et Commode en ficent construire chacun un pour les plaisirs de la multitude; mais ces jenx des Grecs, où l'on ne versait pas de sang, ne l'amusèrent point; le cirque avait pour elle de bien autres attraits.

En Allemagne on donne le nom de gymnases aux étaplissements d'instruction publique qui répondent à peu près à nos colléges ou lycées; seulement l'enseignement y est plus libre et plus varié, n'étant pas astreint à l'unité de méthode, comme en France. W.-A. Ducastre

méthode, comme en France. W.-A. DUCKETT.

GYMNASE DRAMATIQUE. Ce théatre, dont le privilége fut accordé, sous le ministère Decazes, à un sieur Delaroserie, et cédé par ce derdier à Delestre-Poirson et Cerfherr, s'ouvrit le 22 décembre 1820. Son nom, assez bizarre, lui avait été en quelque sorte imposé par le cercle étroit dans lequel le renfermait la conception ministérielle. Il ne devait être en effet qu'un gymnase dramatique, une espèce de succursale du Conservatoire, un théâtre d'essai, où s'exerceraient des élèves dans des fragments de plèces, ou tout au plus dans de petites comédies en un acte. Mais il ne tarda pas à étendre ses attributions : favorisé par la protection puissante de la duchesse de Berry, devenu, grace aux ingénieux ouvrages de M. S cribe, un des spectacles les plus fréquentés de la capitale, son privilége fut bientot assimilé à ceux des autres théâtres de vaudeville. Dès 1326 la société avait, par ses dividendes, remboursé aux actionnaires les 1,300,000 fr, qu'avaient coûté la construction de la salle, l'achat des terrains, etc.

Après la révolution de 1830, ce spectacle dut quitter le nom de Thédire de Madame pour reprendre celui de Gymnase; mais s'il cessa de figurer à la suite des thédires royaux, l'habile directeur Poirson continua de le maintenir à la tête des thédires secondaires. Un grand nombre d'ouvrages de MM. Scribe, Mélesville, Bayard, etc., y attirérent la foule: peu de succès de vogue sont comparables, danc les fastes dramatiques, à ceux du Mariage de raison, de Michel Perrin et du Gamin de Paris. Un autre élément de réussite pour le Gymnase, c'est l'ensemble avec lequel y fut toujours jouée la comédie. Des talents de premier ordre, Perlet, Gontier, Bouffé, Léontine Fay, Paul Allan, Ferville, Numa, Miné Allan, Jenny Veripré, Eugénie Sauvage, etc., y ont successivement brillé.

En 1842, M. Poirson ayant voulu modifier les conditions que lui avait imposées la Société des Auteurs dramatiques, son théâtre fut mis en interdit, et il dut recourir à des talents naissants pour refaire son répérioire. Le Gymnase tustifia son titre pour les auteurs imberbes. Cependant, le directeur y succomba. En 1844, il céda le privilége de son théâtre à M. Montigny, qui y ramena le succès et se raccommoda avec la Société des Auteurs. Privé de Bouffé, que les Variétés lui avaïent enlevé à prix d'or, le Gymnase trouva dans M^{me} Rose Chéri une brillante interprête de la petite comúlie marivaudée qui semble être sa spécialité. M^{me} Sand

uni a aussi valu de beaux succès par ses petits drames champêtres. De plus le ministre d'État a donné au directeur du Gymnase le droit de représenter des comédies de genre en trois actes, et même en cinq actes moyennant une autorisation spéciale.

L. LOUVET.

GYMNASE MUSICAL MILITAIRE. Cet établissement, fondé en août 1836, rue Blanche, dans l'ancien hôpital des gardes du corps, devenu celui de la maison du roi Louis-Philippe, avait pour but de former des chefs de musique pour les divers régiments de l'armée. La direction en tut d'abord confiée à un professeur du Conservatoire, M. Berr, habile clarinette; puis elle passa en 1838 dans les mains de M. Carafa, qui la conserva jusqu'à la

suppression de l'établissement, en 1854.

Le Gymnase musical militaire contribua puissamment aux progrès de nos musiques militaires. Chaque régiment était tenu d'y envoyer un élève choisi par le colonel, sur les renseignements du chef de musique, entre les militaires et les enfants de troupe qui montraient des dispositions pour cet art. Cet él.ve, astreint à contracter un engagement militaire, devait être agé d'au moins dix-huit ans et n'en pas avoir plus de vingt-cinq. Les études, qui duraient deux ans, se composaient d'un cours de solfège complet, d'un cours d'un ou de plusieurs instruments, d'un cours de composition, d'un cours d'ensemble et de direction. A sa sortie, l'élève devait se montrer bon instrumentiste, capable de conduire une musique militaire, et pourvu de notions necessaires pour établir un gymnase musical dans son régiment. Un arrêté ministériel du 19 mars 1840 porta que les chefs de musique seraient désormais choisis, autant que possible, parmi les élèves de l'établissement de la rue Blanche, après examen.

Rien n'était à la charge de l'État dans cette institution : appointements des professeurs, frais d'achat des instruments, des partitions, dépenses d'entretien matériel, tout incombait au directeur. Chaque corps de l'armée payait un abonnement modique au Gymnase musical. Cet établissement, malgré son utilité, fut fermé en 1854; les jeunes gens qui se destinent à la musique militaire sont recus depuis cette époque au Conservatoire de Paris; il y a chaque année 50 admissions pour tous les candidats de

l'armée.

GYMNASTIQUE (du grec γυμνός, nu). C'est l'art des mouvements du corps. Le mot et la chose sont d'origine grecque; car c'est en Grèce que ces mouvements furent érigés en art. Il vint de l'île de Crète à Sparte, et passa de là à Athènes, où il perdit le caractère rude et martial qu'il avait eu jusque alors. On distinguait trois espèces de gymnastiques: la gymnastique militaire, qui avait trait à l'attaque et à la défense; la gymnastique diélétique, qui avait pour but d'accroître les forces physiques et de conserver la santé; la gymnastique athlétique, la plus célèbre de toutes, qui devait son origine au plaisir et au désir de donner des preuves publiques de son adresse et de sa force.

La première de ces espèces de gymnastique consistait dans les exercices de la course à pied, à cheval et en char, à sauter, à lutter, à lancer des jets et à tirer à l'arc; la seconde à quelques-uns des exercices dont nous venons de faire mention ajoutait la danse, le jeu de paune, les bains et les onctions. De la troisième dépendait tout ce qui est nécessaire à un athlète pour remporter la victoire dans les jeux publics. Cette troisième espèce de gymnastique recevait tantôt le nom d'athlètique, parce que les exercices consistaient en luttes, fantôt de gymnique, parce qu'on combattait nu, tantôt d'agonistique, parce que la lutte constituait la partie principale des jeux publics.

Platon exclue l'athlétique de l'éducation, dont la gymmastique faisait pourtant partie. L'athlétique passait pour un métier qui souvent déformait le corps, mais faisait grand profit à l'esprit; la gymnastique, au contraire, formait le corps en même temps que l'esprit. On peut ranger les mou-

vements du corps en six classes principales, à saveir les mouvements qui sont exécutés par la seule action du corps et ceux auxquels vient s'ajouter un mobile étranger. A la première appartiennent la marche, l'action de se balancer, la course, la danse, l'action de sauter (voltige), de grimper, de lancer des jets, de manier la fronde, la lutte, l'escrime et la natation; la seconde comprend l'équitation et la course en chars. Pour que ces différents exercices soient pratiqués par principes, la gymnastique doit s'appuyer sur une théorie empruntant ses principes aux lois de la mécanique; et dans ces derniers temps les exercices gymnastiques ont pris une importance toute particulière aux yeux de ceux qui a'occupent d'instruction publique.

GYMNIQUES (Jeux), terme générique sous lequel on désigne les grandes fêtes populaires et religieuses de la

Grèce (Voyez Jeux).

GYMNOSOPHISTES, philosophes indiens et éthiopiens, ainsi nommés à cause de leur nudité (du grec γυμνός, nu, et σοφιστής, faux sage), parce que ceux de l'inde surtout affectaient de ne porter qu'une simple tunique d'étoffe grossière, qui laissait découvertes certaines parties du corps. Les gymnosophistes de l'Indus et du Gange étaient divisés en trois sectes : les brahmanes, les sarmanes et les hylobiens (de \mathfrak{Id}_n , forêt, et \mathfrak{gloc} , vie), ainsi appelés par les Hellènes parce que cette secte, un peu farouche, faisait sa demeure des bois les plus impénétrables, pour mieux se livrer à la contemplation de la nature. Leurs vétements étaient les écorces des arbres. Les sarmanes, plus mondains, abaissaient volontiers leurs regards sur ce globe. Ils se mélaient de médecine, d'enchantements, de prédictions, et allaient jusqu'à donner des conseils aux rois et aux magistrats. Une même doctrine, au reste, de ces trois sectes n'en formait qu'une. Elle croyait à l'existence d'un Dieu éternel, immuable, à l'immortalité de l'âme et à sa transmigration, ou plutôt à sa propagande dans les corps vivant de la vie animale qui passent sur la terre; dogme que les Grecs ont traduit par le mot composé métem psychose. Il est vraisemblable que Zén on le stoïque (fondateur du Portique) a pris aux gymnosophistes ce dédain de la vie et de ses voluptés, et même de la douleur, qui caractérise son austère philosophie, dont l'Encheiridion (le Manuel) du sage È pictète est le plus beau monument. La sobriété, la continence des gymnosophistes, devaient leur être d'ailleurs une assurance contre les infirmités, et une garantie dans la vieillesse; car ils assuraient avoir renoncé au vin et aux femmes. Calanus était gymmosophiste.

Outre les gymnosophistes de l'Inde, il y en avait a dans les temps reculés, en Afrique, en Éthiopie, qui vivaient la plupart, non en communauté, mais solitaires, et quel-quefois errants. Les marabouts de notre colonie d'Alges en sont des restes. Les antiques et vrais gymnosophistes d'Afrique, constitués en collège, s'étaient retirés dans la péninsule de Méroé, au sein du Nil, solitude où ils s'occupaient à mettre en ordre les hiéroglyphes éthiopiens. Démocrite, qui visita ces cénobites, écrivit sur eux un traité particulier, que nous n'avons pas. Philostrate les vante beaucoup. On leur doit, dit-on, l'alphabet syllabique dont on se sert de nos jours dans la Nubie et l'Abyssinie. Diodore et Strabon font mention de cette secte éthiopienne : elle reconnaissait, comme l'indienne, un Dieu auteur de toutes choses, incompréhensible par sa nature, mais dont les œuvres racontent et attestent la présence. Le culte par symboles lui est encore du. Ses lumières, qui montraient déjà l'homme libre, même devant Dieu, son créateur et son seul roi, offusquèrent les yeux des rois de la terre : sous Ptolémée Philadelphe, un petit tyran, Grec d'origine, les fit tous massacrer en un jour, et jeter dans le Nil.

Dans la Judée, aux rives du Jourdain, apparut aussi un des plus purs modèles des gymnosophistes, le fils de Zacharie, saint Jean - Baptiste.

DENNE-BARON.

GYMNOSI ERME (de γυμνός, nu, et σπέρμα, grains). Cette dénomination s'applique aux plantes dont les graines

paraissent dépourvues d'épisperme : telles sont les coni-lères. Liané donnait le nom de gymnospermie au premier ordre de la didynamie, dans lequel il plaçait toutes les plantes didynames dont les graines sont à nu.

GYMNOTE (de γυμνός, nu, et νώτος, dos), genre de poissons malacoptérygiens apodes, de la famille des anguillifornes, et ainsi caractérisés : Ouïes en partie fermées par une membrane qui s'ouvre au-devant des nageoires pectorales; anus placé fort en avant; nageoire anale régnant cous la plus grande partie du corps, et même jusqu'au hout de la queue ; dos entièrement dépourvu de nageoires.

L'espèce la plus remarquable de ce genre est le gymnote électrique (gymnotus electricus), vulgairement anguille électrique, qui doit son nom spécifique à une propriété remarquable. Ce gymnote est en esset doué d'une puissance électrique plus considérable que celle des torpilles. Lorsqu'on applique sur lui les deux mains suffisamment séparées, on éprouve une violente secousse. Le gymnote électrique peut ainsi renverser des hommes, des chevaux.

Le gymnote électrique se trouve en abondance dans les rivières et les marécages de l'Amérique méridionale. Ce poisson atteint jusqu'à deux mètres de longueur. Sa peau est nue, son muscau arrondi, sa machoire inférieure plus avancée que la supérieure. Sa tête est percée de petits trous laissant échapper une humeur visqueuse, qui donne à sa chair un goût fétide. Sa couleur est noirâtre, avec des bandes longitudinales plus foncées.

GYNANDRIE (de γυνή, femme, et ἀνήρ, ἀνδρός, homme), vingtième classe du système sexuel de Linné (voyez BOTANIQUE), caractérisée par la réunion des étamines et du pistil. Linné l'avait divisée en sept ordres, d'après le nombre des étamines: 1° la gynandrie diandrie, 2° la gynandrie triandrie, 3° la gynandrie tétrandrie, 4° la gynandrie pentandrie, 5° la gynandrie hexandrie, 6° la gynandrie

décandrie, 7° la gynandrie polyandrie.

GYNECEE (de γυναικείον, mot dérivé de γυνή, femme). On appelait ainsi chez les Grecs l'appartement réservé qu'habitaient les femmes et où leurs époux seuls avaient le droit de pénétrer. Le gynécée ressemble beaucoup au harem des Orientaux; et les semmes de l'antiquité vivaient, à la polygamie et au voile près, de la même façon que les femmes musulmanes, sortant peu, toujours séparées de la société des hommes, et sous la surveillance de gardiens qui étaient souvent des conuques. Le gynécée, situé à l'arrière de l'habitation, se composait ordinairement d'un grand salon (οἴχος), où se tenaît la mattresse du logis, occupée à filer ou à tisser, d'une chambre à coucher (θάλαμος) et d'une autre pièce, où se tenaient les esclaves chargés de la servir (ἀμφιθάλαμος). Il y avait à Athènes des magistrats (γυναιχόνομοι) chargés de veiller au maintien des bonnes mœurs chez les femmes.

Chez les Romains le mot gynécée se prenaît dans un autre sens; il s'appliquait exclusivement aux palais et maisons que les empereurs possédaient dans diverses villes, destinés à garder les meubles, le linge et les objets de leur garde-robe ; de nombreux ateliers d'hommes et semmes y travaillaient aux ameublements impériaux, ordinairement moyennant un salaire, quelquesois par corvée et par punition. Les intendants de ces maisons s'appelaient procuratores yynæciorum.

GYNÉCIE. Voyez Bonne Déesse.

GYNOPHORE (de γυνή, semme, pris pour pistil, et φορός, qui porte). Mirbel a donné ce nom à un support né du réceptacle, et qui soutient seulement le pistil. Cette dénomination est plus juste que celle de carpophore,

adoptée par Link.

GYOENGNOESY (STEPHAN), l'un des plus anciens poëtes hongrois et, à bien dire, le créateur de la poésie populaire en Hongrie, né en 1620, dans le comitat de Gœmær, attira dejà à l'âge de vingt ans par les rares et brillantes qualités de son esprit l'attention du comte François Wesscienyi, qui le nomma intendant de son château de Fulek. Après être resté treize ans dans cette position, où il eut dans

Wesselenyi bien moins un mattre qu'un ami, il fut élu par le comitat de Gœmœr assistant à la Table du comitat, plus tard député à la diète d'Œdenburg et en 1686, à l'unanimité. vice-président du comitat, fonctions dans l'exercice des-quelles il fit preuve d'autant de tact que d'habileté et qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1704. Ce fut le sentiment de la reconnaissance qui éveilla chez lui les talents du poëte, et l'enthousiasme qu'il ressentit pour la femme de Wesselenyi, la célèbre héroïne de Murany, Marie Szecsy, lui inspira le poëme intitulé Muranyi Venus (Leutschau, 1664). Après un long silence, il fit rapidement parattre l'un après l'autre Kozsa Loszoru (1690), Kemeny Janos (1693), Cupido Csalardsagai (1694), A magyar Nympha Palinodiaja (1695), Kariklia (1700). Les poésies de Gycengnosy se distinguent toutes par la vigueur, par la richesse des pensées et des images et par le sentiment, mais surtout par la manière heureuse dont il y emploie la langue populaire. Aussi sont-elles demeurées jusqu'à nos jours dans la mémoire du peuple, et les réimprime-t-on souvent encore.

GYPAETE (de γύψ, vautour, et ἀετός, aigle), genre établi dans l'ordre des rapaces pour un oiseau dont les formes et les habitudes sont intermédiaires à celles des aigles et des vautours. Il a pour caractères : Bec trèsfort, droit, renslé vers la pointe, qui se courbe en crochet; narines ovales, recouvertes par des soies roides dirigées en avant; tarses courts, emplumés jusqu'aux doigts; ongles faiblement crochus; ailes longues; un pinceau de poiis roides sous le bec. Ce genre, nommé griffon par G. Cuvier et Lesson, phène par Savigny et Vieillot, ne renferme' qu'une espèce, le gypaète barbu des ornithologistes modernes (gypaetus barbatus, Cuvier; phene ossifraga, Savigny), décrit par Busson sous le nom de vautour doré. et connu des habitants des Alpes sous celui de læmmer-geyer (en français, vautour des agneaux). A l'état adulte, son manteau est noiratre, avec une ligne blanche sur le milieu de chaque plume; son cou et tout le dessous de son corps sont d'un fauve clair et brillant; une bande noire entoure sa tête. Sa taille est de 1^m,50, et il a jusqu'à 3 mètres et plus d'envergure. C'est donc le plus grand des rapaces de l'ancien continent, où il habite les plus hautes montagnes. Les rochers les plus inaccessibles et les plus escarpés lui servent de retraite. Il y construit son nid, dont les dimensions sont considérables et dont les principaux matériaux sont de petites branches et de la mousse. La femelle pond ordinairement deux œus blanchatres, tachés de brun.

GYPSE (de γύψος, platre, dérivé de γή, terre, et έψω, cuire). On désigne sous le nom de gypse des variétés fort nombreuses et fort importantes de chaux sulfatée, qui se présentent assez fréquemment en masses considérables dans la structure du globe, et qui sorment des éléments constitutis importants dans des terrains souvent sort étendus. Il ne faut donc pas attacher au mot gypse l'idée d'une masse plus ou moins volumineuse de sulfate de chaux; il faut entendre sous ce nom une roche géologique puissante, dans laquelle le sulfate de chaux entre essentiellement et comme élément dominant, mais dans laquelle aussi une multitude d'espèces minéralogiques différentes peuvent se développer accessoirement.

Dans toutes les couches où on le rencontre, et dans toutes les variétés de texture qu'il présente, le gypse paraît être le résultat d'une précipitation chimique, opérée dans le sein d'un liquide qui tenait en dissolution les éléments dont il est formé; et jamais il ne paralt avoir été formé par voie de sédimentation, ainsi que l'ont évidemment été la grande majorité des roches calcaires et marneuses : cette différence dans le mode de fermation devient manifeste toutes les sois que l'on rencontre des seuillets de gypse alternant avec de minces couches de roches finement sédimentaires.

La texture du gypse varie dans des limites assez étendues. Tantôt, et c'est le mode le plus fréquent, cette texture est fissile et feuilletée; alors les lamelles gypseuses peuvent

être transparentes ou nacrées, opaques ou translucides: c'est le gypse lamellaire. Tantôt la cristallisation est irrégulièrement confuse; alors le gypse est compacte, et l'on distingue toujours dans sa texture la disposition cristalline de ses molécules : c'est l'alb dire gypseux. Le gypse niviforme est formé par la réunion d'une multitude de petites paillettes gypseuses, d'un bianc nacré comme des lamelles de talc, qui s'agglomèrent entre elles, et qui constituent de petits rognons d'un gypse particulier dans les couches gypseuses elles-mêmes. Mais la modification de texture la plus singulière du gypse est celle que l'on désigne sous le nom de gypse fibreux ou soyeux. Cette forme du gypse est surtout commune dans les roches marneuses du keuper : là, le gypse se présente fréquemment sous forme de fibres droites ou ondulées, d'une blancheur éclatante et d'une ténuité extrême, qui imitent à s'y méprendre ces tresses soyeuses que l'on obtient en travaillant le verre à la lampe d'émailleur.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, un grand nombre d'espèces minérales concourent avec le sulfate calcaire à former les roches gypseuses, ou se rencontrent accidentellement disséminées dans leur masse. Ces espèces minérales différentes, avec les différences de texture que nous avons indiquées, et quelques autres modifications qui se lient à l'histoire géologique de la roche, constituent les diverses variétés du gypse. Parmi les minéraux les plus importants que l'on rencontre disséminés dans les roches gypseuses, il faut citer le mica, la stéatite, le fer oxydulé, le fer sulfuré, le soufre, la sélénite, l'anhydrite, le silex corné, la chaux carbonatée, le quartz, le grenat, l'arragonite, etc. Mais la variété la plus commune, et en même temps la plus précieuse, soit que l'on envisage son importance géologique ou ses applications à l'industrie, c'est le gypse grossier, dont on extrait le platre, et plus communément désigné sous le nom de pierre à plâtre, gypse dans lequel la chaux carbonatée est mélangée avec le sulfate calcaire, en des proportions assez considérables, pour qu'il soit parfois difficile de distinguer au premier aspect la roche gypseuse d'une roche crétacée ou marneuse; et cette distinction devient d'autant plus difficile que ce gypse fait effervescence avec les acides.

Si l'on en excepte les époques primordiales, le gypse paraît exister parmi les terrains de toutes les époques. Ses caractères géologiques sont assez constants : il se présente presque sans exception en couches peu puissantes, horizontales ou inclinées à l'horizon, et alternant avec des roches de marnes argileuses ou calcaires; assez fréquemment aussi le gypse accompagne les mines de sel gemme, sans qu'il ait été jusqu'ici possible d'établir la loi de cette singulière coincidence. Dans ses caractères oryctognostiques, le gypse présente des différences assez essentielles suivant les diverses époques auxquelles il paraît avoir été formé; et ces différences attestent soit des modifications considérables dans les conditions mêmes de la formation de la roche, soit des modifications non moins importantes survenues dans cette roche postérieurement à l'époque de sa formation, et qui se lient intimement aux révolutions géologiques du globe. Belfield-Lefevre

Les cristaux du gypse sont des tables quadrangulaires ou hexagonales, dont les grandes faces répondent au clivage le plus facile; ces grandes faces sont entourées d'un double anneau de petites facettes allongées et trapézoides. Deux de ces cristaux, réduits souvent à la forme lenticulaire par des arrondissements, s'accolent fréquemment en donnant une variété (très-commune à Montmartro), que l'on nomme gypse bilenticulaire, ou gypse en fer de lance, parce que ces bubles lentilles se laissant cliver tout d'une pièce, les fragments que l'on en détache par la perscussion ressemblent généralement à un coin échancré àsa base. Le gypse cristallisé est souvent parfaitement limpide; ses grandes faces de clivage présentent assez ordinairement un éclat nacré. Les colorations qu'il offre quelquefois sont accidentelles. Son poids spécifique est 2,3.

GYPSIES. Voyez Bonémiens.

GYPSITE, hydrate d'alumine, qui existe dans la nature: on peut le préparer artificiellement, en traitant le chlorure d'aluminium par l'ammoniaque, et en dissolvant dans la potasse le précipité d'alumine. Le gypaite renserme trois équivalents d'eau, ce qui le distingue du diaspore on monohydrate d'alumine. L'un et l'autre sont pâte avec l'eau.

GYRATOIRE (Mouvement). Voyez GIRATOIRE (Mou-

vement).

GYROMANCIE (du grec γῦρος cercle, et μαντεία divination), un des vieux moyens de connaître sa destinée. Il consistait à tracer un cercle sur la terre. Puis autour de ce cercle où l'on avait semé cà et là des lettres séparées et insignifiantes, on tournait, en marchant ou en courant, jusqu'à ce qu'étourdi par la rotation, plusieurs fois recommencée, on tombat, mais à différentes reprises, sur quelquesuns des caractères, qui, recueillis à chaque chute, formaient certains mots dont on tirait des présages.

Denne-Baron.

GYROME. Voyez Conceptagle.

GYROSCOPE (de γύρος, mouvement circulaire, et σχοπέω, je regarde). L'appareil ainsi nommé par son inventeur, M. Léon Foucault, est destiné à constater expérimentalement l'existence du mouvement diurne de la terre. Sa construction repose sur ce principe de mécanique : Si un corps solide, symétrique par rapport à un axe, reçoit un mouvement de rotation autour de cet axe, sans qu'aucune force vienne ensuite modifier ce mouvement, il continue à tourner indéfiniment autour de ce même axe de symétrie, dont la direction reste invariable dans l'espace. Or, si l'on peut transformer cette hypothèse en réalité pour un corps qui, quoique placé à la surface de la terre, soit soustrait à l'action de la pesanteur ou du moins placé dans des conditions telles que cette action ne trouble en rien le mouvement de rotation dont nous le supposons animé, il est évident que l'axe de ce corps, par suite de l'invariabilité de sa direction dans l'espace, semblera tourner autour de l'axe ferrestre, en sens contraire du mouvement diurne de la terre. C'est à ce résultat qu'est arrivé le gyroscope.

La pièce principale de l'appareil est un disque métallique, que nous désignerons par la lettre D, très-massif et renflé sur son contour de manière à offrir la figure d'un tore; la matière dont il est formé est ainsi accumulée à sa circonférence. Ce disque est monté sur un axe soutenu à ses deux extrémités par deux pivots autour desquels le disque peut tourner librement. Ces deux pivots sont portés par un anneau a, muni de deux couteaux analogues au couteau de suspension d'un siéau de balance, lesquels reposent par leurs arêtes dans des échancrures pratiquées en deux points diamétralement opposés d'un anneau vertical A. L'anneau A est suspendu à un fil un peu long, de manière à pouvoir tourner facilement autour de la verticale suivant laquelle ce fil se dispose; mais, pour éviter que cet anneau, avec tout ce qu'il porte, puisse osciller comme un pendule sous l'action de la moindre cause qui le dérangerait de sa position d'équilibre, on l'a muni insérieurement d'une pointe déliée qui pénètre dans un trou assez large pour qu'elle puisse y tourner librement sans éprouver de frottement. Ce mode de suspension du disque D, que son auteur compare avec justesse à celui des montres marines à bord des navires, permet de donner à son axe une direction quelconque. L'appareil étant construit avec assez de soin pour que le centre de gravité du disque D et celui de l'anneau a se trouvent exactement sur l'axe adapté au disque, si l'on donne à ce disque un monvement de rotation, l'action de la pesanteur n'a aucune influence sur ce mouvement et ne peut par conséquent faire varier la direction de l'axe autour duquet il s'exécute.

Pour faire l'expérience, on enlève le disque D et l'anneau a qui le supporte; on installe cette partie de l'appareil dans une machine diposée de manière à communiquer un mouvement de rotation très-rapide au disque D, par l'intermédiaire d'une roue dentée dont son axe est muni. On replace le tout dans l'anneau A, L'axe du disque D étant bori-

zontal fait généralement un angle avec la ligne des pôles (excepté quand on se trouve sous l'équateur); il doit donc sembler se mouvoir autour de l'axe terrestre. Mais ce mouvement apparent exige que l'anneau a tourne peu à peu autour des couteaux qui le supportent, et qu'en même temps l'anneau vertical A tourne autour du fil de suspension. C'est ce dernier mouvement qui peut être facilement observé à l'aide d'un microscope installé à côté de l'appareil, et dirigé vers une petite plaque graduée que porte l'anneau A; on voit les divisions de cette petite plaque passer successivement derrière les points de croisement des fils d'un réticule adapté au microscope.

Le gyroscope donne donc, quant au mouvement diurne de la terre, les mêmes résultats que le pendule. Mais ce n'est pas tout : M. Foucault y observe trois phénomènes distincts, qu'il nomme déviation, orientation et inclinaison, et dont M. Quet a établi la raison analytique. Nous venons de parler de la déviation. L'orientation et l'inclinaison se produisent quand on rend fixe un des modes de suspension du disque D. Que l'on supprime le jeu des couteaux, l'axe du disque se trouve assujetti dans le plan horizontal, et se montre aussitôt sollicité par une force qui le ramène dans le plan du méridien, comme l'aiguille d'une boussole de déclinaison, seulement avec cette différence que l'axe du gyroscope se place non pas dans le méridien magnétique, mais dans le méritien vrai : telle est l'orientation. Rendons maintenant leur liberté aux couteaux, en disposant leurs tranchants perpendiculairement au méridien; enrayons la suspension de l'anneau vertical A; lançons enfin le disque mobile, et nous verrons l'axe se mouvoir dans le plan du méridien jusqu'à ce qu'il se soit disposé parallèlement à la ligne des pôles : nous aurons constaté l'inclinaison. L'explication de ces deux faits remarquables appartient aux plus hautes théories de la mécanique; nous la résumerons, d'après M. Foucault, en ce simple énoncé : « Quand un corps tourne autour d'un axe principal, et qu'aucune force étrangère ne vient agir sur lui, il y a fixité absolue du plan de rotation Mais quand une force, ou un système de forces, tend à produire une nouvelle rotation non parallèle à la première, l'esset résultant est un déplacement progressif de l'axe de rotation primitive qui se dirige vers l'axe de rotation nouvelle par le chemin qui tend à les rendre toutes deux parall'iles. »

Pour bien apprécier les résultats des belles expériences de M. Foucault, résumons-nous en disant que, grâce au gyroscope, chacun de nous peut, sans voir une étoile, sans jeter un seul regard sur le cicl, en un mot sans sortir de son cabinet, détenniner, rien qu'à l'aide de ce petit appareil qui tiendrait sous un globe de pendule ordinaire: 1º la direction et l'intensité du mouvement diurne de la terre; 2º la position du méridien du lieu de l'observation; 3º la direction de l'ave terrestre.

E. Merlieux.

GYROWETZ (Analbent), composit ur célèbre, et artiste de première force sur le violon et le piano, né le 19 février 1763, à Budweis, en Bohème, montra de bonne heure les plus grandes dispositions pour la musique, et composait déjà alors qu'il était encore sur les banes de l'école. Il était allé étudier le droit à l'université de Prague, quand la faiblesse de sa santé d'une part et de l'autre l'exignité de ses ressources le forcèrent de renoncer à cette carrière, qui exige de si longs sacrifices. Le comte François de Funfkirchen fut le premier protecteur qu'il rencontra; et quand, à quelque temps de là, il vint à Vienne, ce fut Mozart qui se chargea de le lancer dans le monde, où ses symphonies

obtinrent un succès d'enthousiasme. Il en résulta pour lui la possibilité d'entreprendre un voyage en Italie et à Naples. Il s'initia, sous la direction du maître de chapelle Sala, à la composition des fugues. Il se rendit ensuite à Paris, où il fut accueilli de la manière la plus honorable; mais la révolution qui y éclata sur ces entrefaites ne lui permit pas d'y faire long séjour, et il passa alors à Londres, où il jouité de la saveur toute particulière du prince de Galles. Sa santé chancelante le força de retourner trois ans après en Allemagne; mais arrêté en route à Bruxelles, par les Français, il sit encore un tour à Paris et plus tard se rendit d'abord à Berlin, puis à Vienne, où en 1804 il fut nommé chef d'orchestre au théâtre de la cour. Mis à la retraite en 1827 avec pension, il mourut en 1850. On a de lui vingt-quatre opéras, parmi lesquels L'Oculiste, Félix et Adèle, Agnès Sorel, et d'autres encore obtinrent un grand succès tant en Allemagne qu'en Italie. Il est aussi l'auteur de quarante-cinq ballets, et d'une soule de duos, de trios, de quatuors, de quintettes, de sonates, de symphonies, de nocturnes, et de nombreux morceaux de musique d'église, dont neuf messes. En 1848 il publia à Vienne son autobiographie.

GYULAY DE MAROS NEMETH ET NADASKA, vieille famille de Transylvanie, qui s'est souvent distinguée au service de l'Autriche, et qui, élevée en 1694 au rang de baron, obtint en 1704 la dignité de comte.

GYULAY (IGNACE, comte) né en 1763, à Hermannstadt, entra au service en 1781, fit avec le grade de major la campagne contre les Turcs, puis à partir de 1793 toutes celles qui eurent lieu contre la France. En 1797 il étalt parvenu au grade de général-major. Dans les campagnes de 1799 et 1800 il se distingua à diverses reprises comme commandant de l'arrière-garde, et en sut récompensé par le grade de feld-maré hal-lieutenant. Après avoir, d'accord avec le prince de Liechtenstein, conclu en 1805 la paix de Presbourg, il fut nommé en 1806 ban de Croatie. En 1809 il commanda en Italie le neuvième corps et couvrit alors la retraite de l'archiduc Charles; l'opinion publique lui attribua la responsabilité des fautes graves de stratégie qui livrèrent alors à l'ennemi le cœur de la monarchie. Créé seldmaréchalen 1813, il commanda glorieusement l'aile gauche à la bataille de Dresde. A Leipzig, il laissa Napoléon, déjà complètement cerné, s'échapper de ses mains; mais il prit sa revanche aux journées de Brienne et de Bar-sur-Aube en 1814. Nommé en 1830 président du conseil aulique de

guerre, il mourut à Vienne, le 11 novembre 1831. GYULAY (François, comfe), fils du précédent, né à Pesth, en 1799, entra au service en 1816. En 1839 il était déjà parvenu au grade de général-major; en 1846 il obtint celui de feld-maréchal-lieutenant, et en 1847 le commandement du littoral de Trieste. Dans l'exercice de ces fonctions, il contribua beaucoup, en 1848, à conserver le matériel de la marine autrichienne, et sit aussi fortisser Trieste, Pola, ainsi que d'autres points importants du littoral. De juin 1849 à juillet 1850 il tint à Vienne le portefeuille de la guerre, et fut ensuite chargé d'un comman-dement militaire à Milan. La guerre de 1859 le mit de nouveau en évidence : chargé de commencer les hostilités contre le Piémont, il passa le Tessin et parut un instant menacer la capitale. C'est lui qui commandait en chef à Magenta, où l'on sait que ses dispositions sai lirent déterminer la victoire en faveur des Autrichiens. Révoqué sur sa demande, il combattit encore à Solferino à la tête du rég ment dont il était propriétaire. Le 22 septembre 1868 il mourut à Vienne.

H, huitième lettre de notre alphabet. Les grammairiens ae sont pas d'accord sur la nature de ce caractère : les uns lui refusent le nom de lettre; ceux-ci rangent le h parmi ies consonnes; ceux-là prétendent qu'il n'est qu'un signe d'aspiration. Malgré ces dissidences, le h figure comme lettre et comme consonne dans toutes nos grammaires classiques. Il est dans notre langue muet ou aspiré; dans ce dernier cas, il se prononce à l'aide d'un sousse qui sort du fond du palais, la bouche ouverte, sans toucher aux dents : c'est le h véritable; car l'aspiration est l'essence de cette lettre. Dans l'alphabet phénicien et hébreu, c'est une consonne représentée par un signe particulier. Dans l'alphabet gree, elle se transforme, sous le nom d'esprit, en une espèce d'accent, ou de virgule, qu'on place sur la première voyelle d'un mot et sur la consonne. L'esprit est double : rude ou doux : le second n'est pas plus sensible à notre oreille que le A muet français; le premier est une véritable consonne. C'est ainsi que les Romains l'ont employé, nonseulement pour les mots grecs, mais encore pour ceux de leur tangue. Chez eux l'aspiration appartenait beaucoup plus au sermo rusticus qu'au sermo urbanus, qui pourtant l'adopta plus tard; elle avait été presque nulle à certaines époques, puisqu'ils ont pu dire : H non est littera, et qu'on n'en tient pas compte dans la poésie pour scander les vers. Les Romains se servaient aussi du h pour renforcer les consonnes r, t (rh, th), et pour modifier le p de manière à en faire une lettre siffiante, remplaçant le φ grec (philosophus, phænix), valeur que le ph a conservée dans les langues romane et germanique. Ils remplacaient aussi par ch et quelquesois par h (χόριος, hortus) la gutturale greeque χ. Ce ch s'est conservé dans les langues modernes; seulement, en français, au lieu d'être guttural, il est palatal, et se prononce comme & dans les mots tirés du grec ; Quelquefois il est dental et sissant, comme dans les mots non dérivés du grec : chanvre, chien, chose, etc.

L'h, fréquemment placé en tête des mots dans les langues germaniques, y avait sans doute primitivement quelque chose de guttural; car de *Hlothar*, Lothaire, la nouvelle école historique n'a-t-elle pas fait *Chlotar* (Khlotar), et de Hludowig, Louis, Chlodwig (Khlodwig). Dans Hradchine, Hrabanus et beaucoup d'autres noms slaves et allemands, l'h est placé devant l'r, usage qui paraît avoir été commun dans les langues scandinaves, où il précède souvent le w, comme dans hwit, dont les Anglais ont fait white, blanc. Chez nos voisins d'outre Manche, l'à change souvent de valeur : hume s'y prononce youme; il s'y accouple aussi avec certaines consonnes, surtout avec le t (th), qu'il rend très-sissant. Dans l'italien, il est peu sensible et disparalt même complétement : homo devient uomo : habitare devient abitare. Il en est de même du portugais. Dans l'espagnol il ne se prononce que devant les diphthongues is et ue (hierro, huevo). Il manque dans les alphabets lithuanien, wende, bolième et russe, mais non dans les alphabets slaves en général, temoin hospodar, qui devient en russe gospodine, et Halitch, qui se transforme en Galitch.

En français, l'usage scul détermine dans quels mots le h est aspiré, ou muet, et dans quels cas il faut le lier avec la consonne qui précède.

Comme abréviation sur les monuments, Il signific quelquesois en latin have, ancienne sorme du mot ave, et hic, ici. Hos représente Hostis ou Hospes; HL, hoc loco; HE, hoc est; HA, hujus anni. Comme signe numéral l'H vaut 200, ou 200,000, selon qu'il est ou n'est pas surmonté d'un trait horizontal.

Dans la musique allemande, c'est la nôte si; dans les monnaies françaises, c'était autrefois la marque de La Rochelle. Dans les formules chimiques, H désigne l'hydrogène; Hg (abréviation d'hydrargyrum), le mercure.

HAAM. Voyes AAN.

HABACUC, huitième des petits prophètes, dans l'ordre des livres sacrés, fut transporté à Babylone par un ange, qui le déposa dans la fosse aux lions, où Da niel était enfermé. Il fut ensuite ramené en Judée de la même manière, et y mourut, deux ans environ avant la fin de la captivité. Là se borne tout ce qu'on sait de la vie de cet homme de Dieu, dont les prophéties ne forment que deux chapitres, le premier composé de 17 versets, le second de 20, se distinguant tous deux par une imaginatiou vive et féconde, une diction brillante, des figures hardies sans exagération, des tableaux salsissants. Au milieu des prédications menaçantes qu'il fait aux Juiss, à Nabuchodonosor, à Joakim, à Ithobal, roi de Tyr, et à un quatrième souverain, qu'il accuse d'avoir enivré son ami du fiel de sa colère, on remarque un cantique dans lequel il intercède instamment pour la délivrance de ses frères, et demande à Dieu de l'accomplir dans le temps qu'il a fixé. On a attribué à Habacuc diverses prophéties qui ne sont point dans son livre : ainsi, le retour à Jérusalem , la venue d'une grande lumière dans le temple, la ruine de Sion par un peuple d'Occident. On a prétendu aussi, mais à tort, qu'il avait écrit l'Histoire de Suzanne, de Bel et ses dragons, et de son miraculeux voyage à Babylone : la distribution des livres canoniques réfute d'elle-même cette opinion. Longtemps on a montré le tombeau d'Habacue à Céla, près d'Éleuthéropolis; Sozomène rapporte même que son corps y fut découvert au temps de Théodose l'Ancien, et l'Église, en mémoire de cette invention, célèbre le 15 janvier la sête de ce prophète, à laquelle on a joint celle de Michée. Une abbaye de l'ordre des prémontres, placée sous l'invocation d'Habacuc, fut fondée dans le diocèse de Jérusalem, pendant que les chrétiens disputaient aux Sarrasins la possession du saint sépulcre.

L'abbé J. Duplessis. HABEAS CORPUS (Acte d'). Dans la langue judiciaire des Anglais, ces mots Habeas corpus désignent en général une décision rendue par un juge et aux termes de laquelle un détenu est, dans l'intérêt de la justice, transféré d'une coar de justice à une autre. Ces décisions, suivant le but spécial qu'elles ont en vue, reçoivent des dénominations différentes; et il existe, par conséquent, diverses espèces d'ordonnances d'Habeas corpus. Les deux les plus fréquentes sont l'Habeas corpus ad faciendum et reciplendum et l'Habeas corpus ad subjiciendum. La première de ces formules est employée en matières de droit civil, lorsque sur la demande du défendeur la cause est transportée d'un tribunal inférieur à la cour supérieure de Westminster : et comme, lors de la tradition du désendeur,

e tribunal inférieur est tenu d'énoncer le jour et les causes de son arrestation, cette espèce est ordinairement qualifiée d'Habeas corpus cum causa. La seconde est usitée en matières criminelles, et constitue la plus efficace garantie la liberté individuelle contre les arrestations illégales. Une telle ordonnance d'Habeas corpus ne peut être délivrée que par l'une des trois cours supérieures, même pendant les jours fériés, tant par le grand-juge que par tout autre membre de la cour, mais uniquement sur requête expresse, non en vertu de sa charge et sans qu'il puisse y avoir omission des motifs; moyennant quoi, elle est va lable dans toute l'étendue du royaume.

L'ordonnance une sois rendue, le détenu doit être immédiatement mis à la disposition du tribunal. On voit que les plus antiques pratiques du droit anglais protégeaient déjà la liberté individuelle. Des lois constitutionnelles postérieures lui donnèrent encore plus de garanties. La grande charte (Magna Charta) porte qu'aucun homme libre ne saurait être arrêté ni emprisonné qu'en vertu d'une sentence légale de ses pairs (æqualium) ou bien d'une loi du pays; et une foule d'anciens statuts disposent que nul ne peut être arrêté qu'à la suite d'une accusation légalement produite ou d'une procédure légalement commencée. Toutefois, dans les premières années du règne de Charles Ier, la cour de King's Bench décida qu'aucun détenu ne saurait être mis en liberté, lorsqu'il aurait été arrêté, même sans indication de motifs, sur l'ordre particulier du roi, ou bien par les lords du conseil privé. Aussi dans la déclaration solennelle du parlement de 1627 au sujet des libertés générales des citoyens anglais, connue dans l'histoire sous le nom de Petition of rights, fut-il expressement dit, entre autres, qu'aucun homme libre ne saurait être arrêté et détenu, sans indication préalable du motif de l'arrestation, afin qu'il lui sut possible de se désendre, conformément à la loi. Plusieurs atteintes portées à cette loi sous le règne même de Charles Ier portèrent le parlement à en rendre par divers bills les dispositions encore plus précises, comme par exemple, en 1634, où des garanties furent assurées aux citoyens contre les arrestations opérées par ordre du roi ou du conseil privé. Le gouvernement arbitraire de Charles II rendit nécessaires des dispositions encore plus précises et plus minutieuses, jusqu'à ce qu'enfin, en 1679, le parlement rendit son célèbre acte d'Habeas corpus, dans lequel les Anglais voient depuis lors une seconde Magna Charta; acte qui détermine d'une manière si claire et si précise les seuls cas où un mandat d'Habeas corpus peut être délivré; que tant que cette loi n'est pas suspendue, il est impossible de retenir un sujet anglais en prison autrement que dans les cas prévus par la loi. Il n'y a point de juge, point de directeur de prison on antre fonctionnaire public, qui puissent contrevenir aux dispositions de cette loi, sans s'exposer par cela même aux peines les plus graves : et ils ne sauraient jamais être admis à faire valoir pour excuse qu'ils ont agi en vertu d'ordres supérieurs, voire du roi lui-même. Dans les cas d'urgente nécessité, lorsque la chose publique est en péril, comme cela arriva en 1793, en 1794, en 1817 et en 1866, l'acte d'Habeas corpus peut être suspendu pendant un temps plus ou moins long; mais la puissance législative seule, c'est-à-dire le parlement, peut y autoriser la couronne; et dans ce cas les ministres demeurent toujours personnellement responsables de l'usage qu'ils ont fait de ces pouvoirs extraordinaires. La suspension de l'Habeas corpus vient-elle à cesser, un Bill d'indemnité les met ordinairement à l'abri des réclamations et révétitions dont ils pourraient sans cela être l'objet devant les tribunaux civils de la part de ceux qu'ils ont pris sur eux de saire arrêter (voyez Liberté individuelle).

HABESCH. Voyes ABYSSINIE.

HABILE, HABILETE. Habile, synonyme de capable, intelligent, adroit, savant, s'emploie quelquesois en manvaise part : habile fripon. Il signifie populairement diligent, expéditis. En tarmes de jurisprudence, il désigne celui qui

est capable, ou a droit de faire une chose : habile à contracter mariage, habile à succéder. Les faiseura de synonymes ont falt assaut de subtilités à propos des mots docte, habile, savant et éru dit. Rappelons seulement qu'habile, en général, signifie plus que capable, plus qu'instruit, plus que savant; un homme peut avoir lu tout ce qui a été écrit sur la guerre, et même l'avoir vue, sans être habile à la faire; il peut être capable de commander; mais pour acquérir le nom d'habile général, il faut avoir commandé plus d'une fois avec succès. Un juge peut savoir toutes les lois, sans être habile. Le savant peut n'être habile ni à écrire ni à enseigner. L'habile homme est donc celui qui fait un grand usage de ce qu'il sait.

Habilement, d'une manière habile, avec adresse, avec intelligence, avec diligence, avec esprit. Habileté, qualité de celui qui est habile, capable, intelligent. C'était un titre que les rois Mérovingiens donnaient à certains de leurs officiers: Votre Habileté.

HABIT. Dans son acception générale, ce mot s'entend d'un vêtement quelconque destiné à couvrir le corps, à s'habiller. Dans un sens restreint, il se dit de cette partie de l'habillement des hommes qui couvre les bras et le tronc et qui est ouvert par devant. Nous avons déjà sait l'histoire des habits en faisant celle du costume; ajoutons un mot sur le véritable habit. C'est au siècle de Louis XIV que remonte l'habit dit à la française, lourd et informe vêtement, que l'on fit d'abord de drap et de brocard d'or. Le siècle suivant le remplaça par l'habit de sole brodé et pail-leté, auquel l'angiomanie substitua, peu de temps avant la révolution, le frac et la redingote. Avec l'habit français surgirent la veste ou gilet au lieu du justaucorps, et la culotte courte au lieu du haut-de-chausses. Napoléon remit l'habit français à la mode. On raconte qu'ayant demandé le dessin de costumes de cour à David, celui-ci lui en apporta qui furent peu de son goût à ce qu'il paraît; car il se contenta de dire quelques jours après à ceux qui l'entouraient qu'il serait bien aise de les voir en habit à la française avec le tricorne; ceux-ci s'empressèrent d'obéir, et l'habit français galonné redevint de mode. La Restauration se garda bien de rejeter ce vieil oripeau monarchique; la monarchie de Juillet le laissa à ses domestiques et à quelques fonctionnaires. La réapparition des costumes officiels sous le nouvel empire l'a fait revivre dans toute sa splendeur. Le frac noir est d'ailleurs resté dans la société comme habit habillé, et on voit encore de loin en loin quelques habits de chasse. Tous sont non moins laids que l'habit français, quelques transformations que le génie inventif de nos tailleurs lui ait fait subir depuis soixante ans. L. LOUVET.

HABITACLE, sorte d'armoire destinée à renfermer la boussole, à bord d'un bâtiment. L'habitacle est placé près de la barre du gouvernail, de manière à être en vue du timonier. Pour que le fer ne fasse pas varier la direction de l'aiguille, les planches qui forment l'habitacle sont assemblées sans aucune espèce de ferrures. La nuit, la lumière d'une lampe, renfermée dans l'habitacle, est dirigée à l'aide de réflecteurs convenablement disposés au-dessous de la rose des vents qui supporte l'aiguille.

HABITATION. On appelle de ce nom, dérivé du latin habitare, les lieux où l'homme, les animaux et les végétaux demeurent; il est synonyme, en plusieurs cas, de maison, logis, logement, résidence, retraite, séjour. Un air réunissant les qualités saluhres est une des premières conditions d'une habitation saine, parce qu'il est un de nos premiers besoins: on doit donc s'éloigner autant que possible des causes qui vicient le milieu dans lequel nous respirons. A cet effet, il est nécessaire de fuir le voisinage des eaux stagnantes, ainsi que les lieux où leurs émanations sont portées par les vents qui règnent le plus constamment. Il convient également d'éviter les abris trop serrés que forment de hautes forêts, et qui empêchent l'air d'être suffisamment balayé: trop d'humidité répandue dans l'atmosphère comme le défaut d'accès aux rayona du so-

leil ont également des inconvénients graves. Une maison satisfait ordinairement aux conditions que nous indiquons sommairement quand elle est hatie à mi-côte, sur un sol qui retient peu l'eau, entourée d'arbres qui laissent passer les courants d'air ainsi que la lumière, et quand elle est exposée à l'est ou au midi. Les plaines sont en général considérées comme moins salubres que les lieux élévés : néanmoins, celles qui ne sont ni marécageuses, ni dominées par des montagnes trop hautes, offrent plusieurs conditions avantageuses pour nos habitations; et c'est là que la plupart des villes ont été établies. L'air des plaines salubres convient même mieux que celui des montagnes aux individus disposés aux irritations pulmonaires. Après l'air, l'eau potable est une nécessité indispensable pour l'habitation de l'homme, et il serait superflu d'en faire ressortir ici l'importance.

La température du milieu dans lequel nous respirons est un autre objet qui doit être considéré pour la convenance des habitations de l'homme : ici, un degré modéré doit être recherché. Les latitudes très-chaudes ont des inconvénients, comme celles qui sont très-froides. La vie s'y use plus vite. On se préserve d'ailleurs mieux de l'air froid que de l'air chaud. Sous les rapports de température, la construction de nos maisons doit varier, et l'industrie humaine est parvenue à nous tournir aujourd'hui de nombreuses ressources.

Les demeures agglomérées sous le nom de villes sont moins salubres que les habitations isolées, surtout quand les réunions de maisons sont monstrueuses, comme celles de Londres et de Paris. C'est dans ces localités que l'air est vicié : renouvelé souvent en quantité insuffisante, il est épuisé par la respiration des hommes et des animaux, comme aussi par d'innombrables fourneaux, dont le nombre augmente considérablement depuis l'invention des machines à vapeur. Ces défauts ont été notablement corrigés dans les temps modernes; les essorts constants de nos édiles pour faire disparaitre des cités les fovers dont les émanations sont délétères honorent certainement l'époque contemporaine; mais combien il reste à opérer d'améliorations pour la salubrité de nos habitations, et combien de vœux seront longtemps stériles sous ce rapport! D' CHARBONNIER.

HABITATION (Droit d'). C'est colui qu'une personne a il habiter la maison dont elle n'est pas propriétaire pendant sa vie ou durant un temps déterminé par le titre. Le droit d'habitation s'établit, comme l'usufruit, par la loi. Par exemple la veuve a droit d'habitation pendant un an à dater de la mort du mari, ou par la volonté de l'homme. Celui au profit de qui il existe doit en jouir en bon père de famille; il ne peut le céder ni le louer à un autre; il doit donner caution et saire un état des lieux : il peut les occuper avec sa famille, quand même il n'aurait pas été marié à l'époque où ce droit a été établi en sa faveur, L'exercice de ce droit se restreint à ce qui lui est nécessaire pour son habitation et pour celle de sa famille. En quelque main que le fonds soumis à l'usage d'habitation passe, l'usager l'y suit pour exercer son droit. Il est tenu des réparations d'entretien et du payement des impositions; mais il y contribue sculement au prorata, scion qu'il occupe les lieux en totalité ou en partie.

HABIT D'UNIFORME, HABIT D'ORDONNANCE.

IIABITS SACRÉS ou HABITS SACERDOTAUX. On appelle ainsi les ornements ou habits que portent les ecclésiastiques pendant le service divin. On a longuement disserté sur l'origine des divers habits sacerdotaux, et il paraît avéré que dans l'Église primitive les évêques et les prêtres n'avaient pour officier que leurs habits ordinaires, différant fort peu de ceux du commun des fidèles. Tout le monde en effet à cette époque portait des robes longues, des tuniques, des manteaux. Quand les harbares envahirent l'empire romain, ils y introduisirent des costumes tout différents, que par imitation les populations vaincues ne

tardèrent pas à adopter. Seul, le clergé ne crut pas devrir suivre les modes des vainqueurs, et changer d'habit comme de maître. La diversité de ceux des ordres religieux s'explique par un motif analogue, le respect de chacun de ces ordres pour le vêtement de son fondateur. S'ils paraissent extraordinaires, c'est que les ordres religieux a'ont pu changer comme les mœurs, ni suivre les medes que le temps fait naître. Dès les premiers temps de l'Église, l'évêque était revêtu d'une robe éclatante, aussi bien que les prêtres et les autres ministres de l'autel. Ce m'est pas que ces habits fussent d'une figure extraordinaire, dit Fleury : tent au contraire, la chasuble était l'habit volgaire du temps du saint Augustin. La dalmatique était en usage dès le temps de l'empereur Valérien. L'étole était un vêtement commun même aux femmes. Enfin, la manipule n'était qu'une serviette que les ministres de l'autel portaient sous le bras pour servir à la sainte Table. L'aube même, c'est-à-dire la robe blanche de laine ou de lin, n'était pas à l'origine un habit particulier aux clercs, puisque l'empereur Aurélien fit au peuple romain des largesses de ces sortes de tuniques. Mais du moment où les clercs se furent accoutumés à porter continuellement l'aube, on re commanda aux prêtres d'en avoir qui ne serviscent qu'à l'autel, afin qu'elles restassent plus blanches. Il est des lors à supposer qu'à l'époque où ils portaient constamment la chasuble et la dalmatique, ils en avaient de particulières pour l'office divin, de même forme sans doute que les communes, mais d'étoffes plus riches et de couleurs plus éclatantes, afin de frapper le peuple par un appareil majestueux.

Plusieurs auteurs ont donné des explications mystiques de la forme et de la couleur des habits sacrés. Saint Grégoire de Nazianza nous représente le clergé vêtu de blanc, imitant les anges par son éclat. Saint Chrysostome compass l'étole de linge fin que les diacres portaient sur l'épaule g che pendant les saints mystères, aux ailes des anges. Saint Germain, patriarche de Constantinople, est celui qui s'est le plus étendu sur ces explications, Suivant lui, l'étole représente l'humanité de Jésus-Christ, teinte de son propre sang; la lunique blanche marque l'éclat et l'innocence de la vie des ecclésiastiques; les cordons de la tunique figurent les liens dont Jésus-Christ sut chargé. Le pallium, qui est fait de laine, et que le prélat porte sur le cou, signifie la brebis égarée que le pasteur reconduit au bercail, etc., etc. Bingham, qui, dans ses Antiquités, s'est besucoup occupé de la forme des habits que portaient les prêtres de l'Église primitive, sait encore mention du birrum, du pallium, du colobium, de la dalmatique et de l'hemiphorium. Le birrum, ou tunique commune, était l'habit des séculiers: mais les clercs s'en revêtaient également. Le pallium ou manteau était une ample pièce d'étoffe que les anciens endossaient par-dessus la robe, et qu'ils retroussaient sur le bras gauche; les clercs, les ascètes eux-mêmes, le portaient aussi bien que les gens du monde. Le colobium était une tunique courte, avec des manches courtes aussi et serrées : c'était l'habit de dessous des anciens Romains, et les clercs s'en servaient également. La dalmatique était une tunique plus ample, trainant jusqu'aux talons, avec des manches fort longues. Nous avons raccouroi la dalmatique, et d'un habit commun nous avons fait un ornement majestueux. L'hemiphorium, qu'il ne faut pas confondre avec l'omopherium, ornement particulier aux évêques, était une courte tunique de dessous, ou un demi-manteau, que probablem les clercs portaient comme les laïcs.

IIABITUDE (Morale). Quand une faculté s'est lorgtemps exercée sur un même objet, quand l'âme s'est trouvée longtemps dans un certain état, il résulte de cette répétition fréquente de la même modification qu'elle a une très-grande facilité à se reproduire, qu'elle se reproduit d'elle-même, c'est-à-dire sans que nous fassions le moindre effort poualler au-devant d'elle, souvent même malgré les efforts que nous faisons pour la fuir. Cette disposition de l'âme par lequelle des modifications souvent éprouvées tendent à se re-

produire s'appelle habitude (du latin habitus). On voit en quoi l'habitude diffère du penchant : relui-ci est une disposition innée dont l'ame reçoit l'impulsion primitivement, par le fait seul de la nature, et sans qu'elle ait besoin de lui avoir cédé plusieurs fois. L'impulsion que l'âme reçoit de l'habitude peut n'être pas un esset de sa constitution naturelle; car, quoiqu'il arrive assez ordinairement que nous nous laissions aller à certaines habitudes, à cause des penchants qui nous ont portés à répéter certains actes plutôt que d'autres, cependant il arrive aussi fort souvent que nous contractons des habitudes par l'effet de circonstances entièrement indépendantes de nos penchants primitifs : ainsi, l'exemple de nos semblables peut nous suggérer des actions que la nature ne nous aurait jamais inspirées, et auxquelles nous deviendrons enclins alors, non par penchant, mais par habitude. L'éducation contrarie souvent la nature, et nous fait prendre des habitudes anxquelles nos penchants sont tout à fait étrangers. Un enfant apprend une langue par habitude, ct il n'a pas plus de disposition pour apprendre celle-là qu'un autre ; car, élevé dans un autre pays, il en saurait tout aussi bien l'idiome, etc., etc. Mais l'habitude a de commun avec le penchant, de donner à l'âme une impulsion qui ne lui vient pas d'elle-meme, d'exercer sur ses actes une puis-sante influence, et de prendre assez d'empire pour l'entraîner dans une direction qu'elle n'a pas choisie, et qui souvent même lui déplait. C'est ce qui a fait dire que l'habitude est une seconde nature. On peut considérer la nature et l'habitude comme deux moteurs qui agissent sur l'âme avec une égale énergie et se présentent à elle comme les deux puissants antagonistes de sa liberté. Je ne sais même si l'influence de l'habitude n'est pas quelquesois la plus sorte; car il est plus facile de réformer par l'éducation certains défauts de nature que de réformer les vices mêmes de l'éducation. Mais quand la nature et l'habitude se donnent la main et se fortilient par une alliance qui n'est que trop commune, c'est alors qu'il est plus difficile à l'âme de résister à leurs efforts

Comme l'ame ne peut se trouver que dans trois sortes d'états différents, l'état intellectuel, l'état affectif et l'état actif, il y a autant d'espèces d'habitudes, les habitudes intellectuelles, les habitudes affectives et les habitudes actives, qu'on appelle aussi inorales.

Telle est la nature de l'intelligence humaine, qu'il lui est à peu près impossible d'acquérir des connaissances proprement dites autrement que par l'habitude. D'où l'on peut conclure que c'est à l'habitude seule que nous sommes redevables de nos acquisitions intellectuelles. La succession de nos idées dépend de nos habitudes intellectuelles; car elles ne s'associent qu'au moyen des rapports que nous avons percus entre elles. C'est en vertu de la même loi que nous pouvons apprendre par cœur et réciter de longs morceaux, Aristote dit que les sciences et les arts ne sont que des habitudes. Cela est vrai, non si on les considère dans le sens absolu du mot, mais si on les envisage par rapport à l'esprit qui les acquiert. En effet, cette prodigieuse facilité avec laquelle un orateur analyse et développe ses idées ou avec laquelle un musicien exécute un air sur un instrument ne dépendent que de l'habitude qu'ils en ont contractée. L'importance de la pratique ressort blen évidenment de ces considérations, et l'on voit quelles ressources immenses l'esprit retire de l'habitude, pnisqu'elle lui permet de rendre imperceptible l'intervalle qui sépare deux actes, intervalle qu'il ne pouvait auparavant franchir qu'avec du temps et des efforts. Mais aussi, comme la nature de l'habitude est de persister en nous avec opiniatreté, on conçoit toute l'inportance qu'il y a pour l'esprit à ne point prendre de mauvaises habitudes.

Le cœur a ses habitudes comme l'intelligence. La plupart des affections se fortifient et jettent de plus profondes racines dans l'ame en raison du nombre d'occasions qu'elles ont cues de se manifester. On éprouvera peu de regret à s'éloigner d'un séjour agréable, si l'on y a passé peu de temps; on versera des pleurs en le quittant si on l'a habité plusieurs années. L'amour de la patrie n'est le plus souvent qu'une longue habitude contractée avec les lieux qui nous ont vus naître. L'amitié devient un sentiment d'autant plus vif et plus durable qu'on a vécu plus longtemps avec l'être qui en est l'objet. Les personnes d'une même famille ne sont souvent unies entre elles que par les liens de l'habitude, liens qui ne laissent pas que d'être selides, quoiqu'ils existent, comme il arrive fréquemment, indépendamment de toute sympathie de caractère et d'humeur. Quand les affections se développent ainsi par le fait de l'habitude, elles peuvent recevoir le nom d'attachement.

L'activité a aussi ses habitudes, et c'est même dans l'état actif qu'elles sont le plus en évidence, et que leur influence a été le plus remarquée. Rien, en effet, n'a plus d'importance que la manière dont nous agissons dans le vie: or, si l'habitude est un mobile d'actions, rien n'est plus capable ni plus digne d'attirer nos regards. Les actions, considérées sous leur point de vue le plus essentiel, se divisent en bonnes ou mauvaises. Il en est de même des habitudes actives : elles sont dites honnes ou mauvaises, selon qu'elles nous entrainent à des actes conformes ou non au devoir. Nous arrivons de bonne heure à un âge où la plupart de nos actions sont le résultat de nos habitudes plutôt que d'une volonté résiéchie, et à voir l'opiniatreté avec laquelle chaque homme persiste dans les voies qu'il a déjà suivies, on serait tenté de nier la liberté humaine si un moment de réflexion ne suffisait pour dissiper cette erreur. On peut dire seulement, sans trop de hardiesse, que la plupart des hommes sont enchaînés au joug de l'habitude, et qu'ils demeurent à peu près les mêmes jusqu'au dernier moment de leur vie. Or, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, le fait seul des penchants naturels; car dans un âge peu avancé ils n'opposent pas une résistance aussi forte aux conseils de l'autorité ou de la raison. Le caractère de l'adolescent et du jeune homme est encore souple et maniable; mais plus tard, quand l'habitude est venue fortifier le penchant, c'est alors qu'il est plus difficile (je ne dois pas dire impossible) de changer de conduite et de mœurs, et il semblerait que plus l'homme avance en âge, plus il perd de sa liberté.

On doit comprendre par là toute l'importance d'une bonne éducation, puisque des premiers errements qu'ils ent suivis dépend la destinée de la plupart des hommes. « Résistez de bonne heure à vos mauvais penchants, s'écriait saint Augustin (cette exception sublime), car la passion à laquelle on s'abandonne devient une babitude, et l'habitude à laquelle on ne résiste pas devient un besoin. »

Mais, dira-t-on, puisque la liberté existe chez l'homme en raison inverse de ses habitudes, le mérite des actions doit-il donc aussi décrottre en raison de l'accoutumance à faire le bien ? S'il était vrai que l'habitude privat l'homme de sa liberté, ce serait un grand malheur sans doute de lui enlever le mérite; cependant, tout bien considéré, il vaudrait encore mieux que l'homme devint une machine à faire le bien qu'un aveugle instrument du mal. Heureusement il n'en est point ainsi; car si l'homme, au moyen de la raison qui veille toujours, conserve sa liberté lors même qu'il semble soumis au joug des plus déplorables habitudes, nous devons dire que les bonnes habitudes lui en laissent peut-être encore davantage; car nous rencontrons assurément de plus grands et de plus nombreux obstacles pour suivre notre loi que pour nous en écarter, et l'auteur de la nature a donné aux mauvaises passions (et nul cœur n'en est exempt) assez de force et d'influence pour que l'homme le plus habitué au bien ait à soutenir quelques luttes, à vaincre quelques résistances quand il s'agit d'obéir à la voix sé-C.-M. PAPPE. vère du devoir.

HABITUDE (Médecine). Tout le monde sait que des plaisirs trop fréquents engendrent peu à peu la satiété, et que les excès conduisent au dégoût de la vie, alors désenchantée par l'absence des désirs. On sait que des souffrances continuelles finissent par une sorte d'indifférence voisine de

l'insensibilité; ce qui fait que beaucoup de malheureux n'obtiennent de larmes qu'alors qu'ils ont cessé de souffrir. Ainsi, l'habitude, qui est un mal pour les jouissances, est un vrai bienfait pour les douleurs; car, outre ceux de l'espérance, qui ne tarissent jamais, il est encore des plaisirs possibles, même pour l'être condamné à des tourments perfétuels. Mais l'homme blasé sur les voluptés ne peut que souffrir, et c'est là une perspective affreuse. Aussi les sages de tous les temps ont-ils répété d'un bout du monde à l'autre: Sperate, miseri l cavele, felices l

Voltaire a ridiculisé dans un de ses ouvrages un vaniteux qui n'aimait rien autant, après sa personne, que les plaisirs de l'harmonie. Favori d'un roi homme d'esprit (Voltaire avait en voe Maupertuis, son heureux rival près du grand Frédéric), celui-ci résolut de lui faire donner chaque jour un concert délicieux, constamment le même, par les premiers artistes de sa cour et de sa chapelle. Chaque jour donc, et presque à chaque heure, on énumérait à monseigneur, sur des airs ravissants, les précieuses qualités dont il se croyait doné: on lui répétait sans cesse qu'il était riche, qu'il était beau, spirituel, glorieux, magnifique. Le premier jour fut comme une longue extase, les dieux à peine l'égalaient en bonhour. Le lendemain, déjà moins émerveillé, il sut distrait; le suriendemain, il bâilla, l'ennul lui vint. Voilà l'histoire de l'homme. Trop répété, le plaisir lui devient à charge, et l'habitude sert d'opium aux plus grands maux. Le même Voitaire a placé dans Candide un autre exemple du désenchantement que l'habitude mène après elle. Pococurante, riche Vénitien, retiré du monde sans avoir divorcé d'avec ses jouissances, offre aux yeux peu connaisseurs de Candide toutes les merveilles des arts, des galeries de magnifiques tableaux, de vastes jardins où s'acclimatent les diverses productions de l'univers, enfin des lacs limpides servant de miroir à un palais admirable, la demeure habituelle du maître : « Que vous êtes heureux! lui dit Candide, vous possédez tout ce que les autres désirent. Et ces deux jeunes créatures, occupées à faire mousser votre chocolat, mon Dieu! qu'elles sont belles, et que je vous envie! - Mon cher ami, lui dit Pococurante, on voit bien que vous arrivez. Je pensais comme vous il y a dix ans; maintenant, ce que vous admirez m'ennuie. Tout est charmant au premier aspect; mais l'usage gâte le plaisir, l'habitude désenchante. Étes-vous quelquefois allé à Rome? ajouta le grand seigneur. - J'en viens, répondit Candide. - Vous conviendrez alors avec moi que c'est un séjour fort ennuyeux, une cité détestable! - Je pense disséremment, répartit le jeune homme : il est vrai que je n'ai vu Rome qu'en passant ; je ne suis entré nulle part. — Agissez toujours de la sorte, lui dit Pococurante, c'est le seul moyen d'éterniser l'intérêt : la possession, je vous l'atteste, vaut mille fois moins que le désir joint à l'espérance. »

Non-seulement l'habitude nous tourmente par de constantes exigences, mais elle nous ôte des plaisirs. Là où elle s'établit en souveraine, c'eu est fait de la curiosité, de la sensualité et de l'enthousiasme. La satiété, née de l'habitude, a plus d'une fois suscité des séditions, des révoltes. Si les Athéniens s'ennuyaient d'entendre parler du juste Aristide, les Français s'ennuyèrent d'ouir constamment admirer Louis le Grand; et si Aristide subit l'ostracisme, les restes de Louis XIV furent indignement outragés. Il n'y a pas jusqu'à nos dernières révolutions qui n'aient dû leurs causes principales à ce sinistre poison que distille l'habitude. On se fatigue si promptement d'un prince, d'un roi, d'un ministre, d'une constitution!

Quiconque n'a pas connu les plaisirs de la convalescence ignore encore ce que c'est que le bonheur, et quelles voies y conduisent. Il faut si peu de chose alors pour être heureux! on a des désirs si simples et si faciles à combler, on a tant d'âme pour sentir! La convalescence est véritablement l'image de la vie, si longue et si heureuse, des anciens patriarches. Mais dès qu'on a repris des forces, dès qu'on a recouvré la santé, vite on s'affuble de ses vieilles habitudes, momentanément mises à l'écart, vite on redevient l'homme de son siècle et de ses faiblesses, et l'on court follement après le bonheur, qu'on a laissé loin derrière soi.

L'habitude et ses influences se retrouvent dans chaque conjoncture de la vie; elles s'appliquent à tous nos hesoins comme à nos facultés. On s'habitue peu à peu à de mauvais aliments et à une extrême sobriété, et même à des privations, comme à l'intempérance; on s'habitue à un air infect et insa-lubre. Les habitants des lieux où règneat constamment des maladies endémiques sont préservés de cette mortelle influence par l'habitude même d'y être sans cesse exposés. De pareilles maladies épargnent presque toujours les naturels du pays. Enfin, on s'habitue aux remèdes, aux excitants et même aux poisons : Mithridate et la Brinvilliers avaient obtenu de l'habitude l'horrible privilége de s'abreuver, sans risque pour la vie, des poisons les plus violents. C'est également au pouvoir de l'habitude que nous devons la pureté de nos mœurs ou leur dissolution, l'incontinence ou la chasteté. Pourquoi certains hommes trouvent-ils six mois d'attente moins longs et moins pénibles que d'autres vingt-quatre heures? C'est encore un esset de l'habitude, tantôt maitrisée par la volonté', et tantôt lachement satisfaite. Il n'y a pas jusqu'à l'esprit qui ne subisse les effets de

l'habitude : si l'oisiveté rend stupide, l'exercice de l'intellect en décuple la puissance. Une heure de travail vous énerve, dites-vous? prolongez chaque jour le temps de l'étude, et dans deux ans vous pourrez, comme Boerhaave, lui donner quinze heures sur vingt-quatre. L'exemple de Milon est tout aussi applicable à l'esprit qu'aux membres. On peut voir, ne Mt-ce que chez les trapistes, qu'on s'habitue même au silence. Aristote et Caligula s'étaleni, pour ainsi dire, déshabitués du sommeil. L'illustre Buffon voulut faire comme eux, mais sans y réussir. C'est à cause de l'habitude que les aliments, même les plus salubres et les plus savoureux, veulent être diversifiés. Trop uniformes, l'estomac resterait indifférent à leur contact, et la nutrition en patirait. J'en dis autant des médicaments, il faut les varier : il faut en élever la dose, Il faut en interrompre l'usage, ou en diversifier l'espèce, sous peine d'en voir manquer l'esset. L'abus du tabac conduit à l'ellébore, et la longue habitude des remèdes actifs finit par rendre les poisons même nécessaires. Royer-Collard, pour s'être trop habitué à l'opium et à l'aconit, ne trouvait plus de calmants propices à ses douleurs goutteuses. Il n'y a guère que les quatre choses suivantes dont l'usage persévérant ne nous fatigue jamais : l'air pur, l'eau potable, le vin en le tafia, et la sécule préparée. Les différents peuples offrent entre eux, sous ce rapport, une analogie parfaite.

J'ai dit qu'on finit par s'habituer aux plus vives douleurs, et cela est vrai, même du cancer. Un calcul vésical, une sonde dans l'urêtre, causent d'abord de grandes souffrances; mais l'habitude vient verser son opium salutaire sur des heris excédés par la douleur. C'est ainsi que l'habitude de souffrir parvient à voiler, à adoucir, à dissimuler beaucoup de malacies. On s'habitue à voir souffrir comme à souffrir: la même loi qui fait le bon malade fait aussi le bon chirurgien, le bon peuple et le mauvais prince.

HABLEUR, HABLERIE (de l'espagnol hablar, parler). Chez nous habler, terme qui vicilit, signific parler
beaucoup, avec vanterie, avec exagération, avec ostentation.
La hablerie, qui s'est mieux conservée dans notre langage
et nos habitudes, sert à désigner un discours habituellement
entaché de tous ces défauts; et le hâbleur est encore, aujourd'hui comme jadis, dans notre belle France, le mortel
tumultueux et content de lui, qui hâble, qui ainne à débiter
des mensonges. Le peuple, dans son rude jargon, stygmatise
de crac, ou craque, la hâblerie de ses pareils et des gens
comme il faut. Un peu plus has, elle prend le nom de blague. A tort ou à raison, on fait, de temps immémorial
chez nous, honneur aux habitants des bords de la Garoane
de ce penchant irrésistible à l'exagération et à l'hyperbole.
L'Irlandais est le gascon de la Grande-Bretagne, le Polonais
ou le Russe celui de l'Europe orientale, le Bergamaaque

celui de l'Italie, l'Andalou celui de l'Espagne, le Chinois celui de l'Asie, l'habitant de la Havane et du Mexique, enfin, celui de l'Arvérique.

HABSBOURG (Maison de). Le château de Habsbourg (le nom primitif était Habichtsburg [château des vautours]), berceau de la maison impériale d'Autriche, situé sur la rive droite de l'Aar, dans le canton d'Argovie (Suisse), fut construit au onzième siècle, sur une hauteur dite Wulpelsberg, par l'évêque Werner de Strasbourg; mais il n'en existe plus aujourd'hui que quelques débris, qu'on s'efforce de conserver. Ce Werner était le petit-fils de Gontran le Riche, comte d'Alsace et de Brisgau, lequel, dit-on, descendait d'Ethico Ier, duc d'Alemanie et d'Alsace. Werner, avant de mourir, abandonna la totalité de ses biens à son frère Lanzelin, qui les transmit avec le reste de ses possessions à ses trois fils, Othon 1er, Adalbert Ier et Werner II. Les deux premiers moururent de bonne heure; et Werner II. qui le premier prit le sitre de comte de Habsbourg, et qui mourut en 1096, se trouva possesseur unique de tous les domaines de sa famille. Des mariages et des libéralités impériales accrurent l'importance de ces possessions; et comme protecteurs de divers abbayes et prévôtés, les comtes de Habsbourg ne tardèrent pas à exercer une puissante influence sur les affaires publiques.

Werner II eut pour héritier son fils Othon II, mort en 1111, duquel descendait Werner III, mort vers 1163, qui eut pour successeur Albert III, on le Riche, mort en 1199, lequel se distingna par sa douceur et son humanité, reçut de l'empereur Frédéric le le comté de Zurichau, et prit le premier le titre de landgrave d'Alsace. Son fils, Rodolphe II, qui ne lui ressembla guère, fut nommé bailli d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, et traita les habitants de ces contrées avec tant de cruauté, que l'empereur, faisant droit à leurs suppliques, se décida à racheter ce bailliage de Rodolphe. As reste, Rodolphe II, par l'acquisition du comté d'Argovie, de la vidamie du chapitre de Seckingen, et de la seigneurie de Laufenbourg, réussit à accroître considérablement ses domaines heréditaires, qui à sa mort (1233) furent partagés entre ses deux fils, Albert IV et Rodolphe III.

Albert IV eut pour sa part le château de Habsbourg et les domaines que son père possédait en Argovie et en Alsace; Rodolphe III, les terres situées dans le Brisgau, ainsi que les comtés de Klettgau, de Rheinteldea et de Laufenbourg. et devint la tige de la branche de Habsbourg-Laufenbourg, laquelle à son tour se subdivisa en deux rameaux, Habsbourg-Laufenbourg, et Habsbourg-Kybourg. Le premier de ces rameaux s'éteignit en Allemagne, en la personne de Jean IV, l'an 1408, mais subsiste encore aujourd'hui, à ce qu'on prétend, en Angleterre, dans la famille des Fieldings, du chef d'un descendant du fondateur de la ligne de Laufenbourg, Godefroi I^{er}. Le rameau de Kybourg s'éteignit en la personne d'Égon, comte de Kybourg et landgrave en Bourgogne, l'an 1415. Les deux lignes principales portèrent d'abord simultanément le titre de landgrave d'Alsace; mais à la mort de Rodolphe III, arrivée en 1249, ce titre resta exclusivement réservé aux descendants d'Albert IV. Par sa femme, Hedwige, fille d'Ulrich, comte de Kybourg, de Lenzbourg et de Bade, lequel descendait des comtes de Zæhringen, Albert IV était aussi parent de l'empereur Frédéric II. Il accompagna ce prince, en 1240, à la croisade en Palestine, et mourut à Ascalon, peu de temps après avoir déharqué en Syrie. Il laissa trois fils, Rodolphe IV, Albert V et Hart-

Rodolphe IV, qui survécut à ses frères, et qui parvint à la couronne impériale d'Allemagne, sous le nom de Rodolphe Ier, fut le fondateur de la maison qui règne aujourd'hui en Autriche. Il réussit par des acquisitions et par d'autres moyens à augmenter ses possessions en Suisse; et à sa mort, Fribourg, Lucerne, Zug, Glaris, Zofingen, Bade, Lenzbourg, Aarau, etc., se trouvaient plus ou moins complétement sous la dépendance de la maison de Habsbourg. Les violences d'Albert 1er, fils de Rodolphe 1er, en provo-

quant l'insurrection des Suisses, eurent pour résultat de faire perdre la plus grande partie de ses possessions en Suisse à la maison de Habsbourg, qui en 1774 n'y possédait plus que les domaines de Laufenbourg, de Fritzthal et de Rheinfeld, qu'en 1802 elle dut également céder à la Confédération beivétique. Les Habsbourg furent plus heureux en Allemagne, où ils réussirent à fonder une puissante maison princière, dans laquelle la couronne d'Allemagne est, sauf quelques rares interruptions, toujours demeurée depuis Albert II.

La ligne mâle de la maison de Habsbourg s'éteignit en 1740, en la personne de l'empereur Charles VI; la ligne féminine, représentée par la fille de ce prince, Marie-Thérèse, épouse de l'empereur d'Allemagne François 1°, de la maison de Lorraine, parvint alors au trône d'Autriche, de Hongrie et le Bohême, qu'elle occupe encore en ce moment, sous le nom de maison de Habsbourg-Lorraine.

Le château de Habsbourg resta encore en la possession de la maison d'Autriche près de cent-cinquante ans après l'élévation de Rodolphe à la dignité de roi des Romains; mais quand le duc Frédéric d'Autriche se fut fait mettre au han de l'Empire et perdit une grande partie de ses domaines par suite de son attachement au pape Jean XXIII, Habsbourg tomba au pouvoir du canton de Berne. Consultez Histoire de la Maison de Habsbourg, par Ernest Lichnowsby (Vienne, 1836-1837).

HACHE, instrument de fer tranchant, qui a un manche, et dont on se sert pour sendre du bois et autres choses. La hache d'arme, comme son nom l'indique, servait fréquemment dans les combats du moyen âge. Elle consistait en un ser dont la figure avait d'un côté heaucoup de ressemblance avec la hache commune, de l'autre la forme d'un marteau, ou celle d'un croissant à cornes très-aigués, Les maréchaux de France accôtaient jadis leur écusson d'une hache d'armes, comme insigne de leur dignité. Au reste, ce genre d'armes varia selon les goûts et les caprices. Le co-de fort de la hache était quelquesois court et quelquesois large, avec ou sans tranchant. Elle était fixée à un manche en bois dur et court, que l'on suspendait ordinairement, au moyen d'une courroie, en arrière de l'épaule ganche.

[La bipenne, ou hache à deux-tranchants, était quelque-fois tranchante d'un côté, aigué de l'autre; mais la bipenne à deux tranchants est la forme la plus ordinaire sous laquelle cette arme est représentée sur les monuments, principalement sur ceux des temps moins reculés. La bipenne paratt avoir été particulièrement à l'usage des habitants de la Thrace et de la Scythie. Homère l'appelle déivy. Pisander attaque Agamemnon avec une hache dont l'airain est à deux tranchants. Cette arme est rarement citée dans les poëmes d'Homère, les héros grecs ne s'en servant que dans les combats sur les valsseaux. Quoiqu'elle soit plus ordinairement attribuée aux peuples du nord de l'Asie et de l'Europe, les artistes ont cependant quelquefois donné cette arme à des héros grecs dans des représentations de faits antéhomériques. Ainsi, Pausanias rapporte qu'Alcamène avait sculpté sur le fronton postérieur du temple d'Olympie une célèbre centauromachie, dans laquelle Thésée combattait avec une hache les ravisseurs de l'épouse de Pyrithoüs. Un bas-reliet publié par Buonarotti offre encore un guerrier combettant un centaure avec une bipenne.

Ce fut l'Amazone Penthésilée qui inventa cette arme, d'après ce que rapporte Pline. Mais Plutarque fait remonter son usage ches les Amazones avant l'expédition d'Hercule: selon lui, ce héros, sprès avoir tué Hippolyte, enleva sa bipenne, et en fit présent à 0 m p hale, qui la transmit aux rois ses successeurs, lesquels la portèrent avec vénération, comme une chose sacrée, jusqu'à Candaule, qui, ayant détaigné cet usage, la remit à un de ses officiers. Lors de la révolte de Gygès, Araélis, qui était venu à son secours, défit Candaule et le tua, ainsi que celui qui portait sa bipenne; il emporta cette arme dans la Carie, et la fit remettre dans les mains d'une statue de Jupiter, qu'il avait fait faire,

et à laquelle il donna le nom de Jupiter Labradien, parce qu'en Carie labras signifiait hache. Quelques médalles, rares, de Mylassa en Carie nous ont conservé la représentation de ce Jupiter Labradien, et cetté hache se trouve encora figurée sur un autel de marbre dédié à Jupiter, et conservé sarmi les marbres d'Oxford.

Sur les monuments anciens, fl est rare de trouver des Amazones portant une hache à la main, et ce n'est que sur des monuments d'un âge postérieur, principalement sur ceux où elles ont le costume dorique, qu'elles sont ainsi représentées, comme on le voit sur quelques médaillons de villes que l'on dit avoir été fondées par ces guerrières. La bipenne a tellement servi à caractériser les Amazones, que les Thyatirens, qui attribuaient à l'Amazone Thyatira la fondation, de leur ville, ont mis ce signe sur leurs médailles, ou seul, ou dans les mains d'Apollon, leur protecteur. Les Egyptiens se sont servis de cette arme dans les combats madtimes, et la Minerve égyptienne est représentée sur des médailles frappées aux bords de Nil, sous Adrien et Antoine, armée de la bipenne. Quelques figures de la mythologic étrasque sont

aussi caractérisées par cette arme. Champollion-Pictac.]
Les Romains ne s'en servirent guère que pour les sacrifices, la charpente et les combats sur mer. Chez eux les faisceaux des licteurs étaient armés d'une ou de plusieurs baches d'armes. Dans la Gaule et la Germanie on se servait de la hache dans les combats. Les Francs la connaissaient ausai, et c'est la raison qui lui a fait donner le nom de francisque par Grégoire de Tours et les historiens de la Gaule. On sait comment Clovis fendit avec sa francisque la lête du soldat qui avait brisé à Reims les vases qu'il voulait s'approprier, et l'on conserve à la Bibliothèque impériale une francisque que l'on croit avoir appartenn à Childéric; mais c'est une hache simple. La bipenne était communément de bronze, avec un manche de bois. Le bronze était quelquefois incrusté d'argent; les haches d'armes asiatiques sont ordinairement damasquinées en argent. Les Francs jetalent ces redoutables instruments, dont le manche était court, sur les armes défensives de l'ennemi , pour les fracasser; mais le plus fréquemment on devait se servir de la hache sans la quitter. L'usage s'en maintint dans les armées françaises pendant toute la durée du moyen age. « Au signal du combat, dit Procope, secrétaire de Bélisaire, ils lancent leur hache contre le bouclier ennemi , le cassent, santent : l'épée à la main, sur leur adversaire et le tuent. » On voit au Musée d'Artillerie de Paris des haches d'arme à pistolets. Le hachereau était une petite hache d'armes, courte et légère.

Sous le règne de Louis XIV, on donna la hache aux com-pagnies de grenadiers; mais lorsque ces troupes d'élite prirent le fusil et abandonnèrent la grenade, on ne conserva dans chaque compagnie que trois ou quatre homines armés de haches : C'est l'origine de nos sapeurs. On sait à quel usage ils sont employés en campagne, dans les sièges, dans les camps, ou dans les pays boisés. La hachette de campement dont nos cavaliers sont munis est un outil, et non une hoche d'armes. Partie de l'équipage d'un vaisséau de guerre est armée de haches, destinées à frapper l'ennemi lorsqu'on prend son navire à l'abordage. C'est ce qui leur a fait donner le nom de haches d'abordage. Leur manche a 65 centimètres de long. Leur fer, tranchant d'un côté, forme, à l'opposite, une forte pointe en fer, longue de 16 à 20 centimetres, courbée en bas. Une espèce de ressort fixé a la tête de cette hache sert à la suspendre au ceinturon du sabre Au moyen de la pointe courbée, que les marins ensoncent dans les bordages du navire abordé, ils s'aldent du manche pour monter à bord de l'ennemi. Ils s'en servent anssi pour trancher les manœuvres. D'une seule main on peut aisément brandir cette arme.

L'urage de la liache pour les travaux manuels de certains ouvriers, tels que bûcherons, charpentiers, etc., est assez connu pour que nous n'ayons pas besoin d'en faire connaître ici les diverses applications. Outil précieux dans lous nos travaux domestiques, elle voit son origine se pendre

dans le muit des teseps. Ein fait, comerqueble, c'est que pernhiables en cola à celles des peopledes seuvages de l'Armérique et de l'Océanie, les premières haches deux paix paps, paps, sommes servis étaient de piesse dure. On est trouve ensors de pareilles dans plusieurs contrées de l'Escope, notamment dans les atternisecurents qui hordent la Méditerrapies sur les cottes de Languadoc. On en a fait tour à tour en airain, enfer, en acter, en acter.

ter, en acter.

HACHE-PAILLE, instrument destiné à coupes la pai ile ou les fourrages dept où mourrit les cheraux, le grac et le petit bétail, et randant cette apriation plus premute et plus facile. Les modèles de hache-paile zarient à l'infini. Nous nous hornerens à décrire lei les instruments de ca genre le plus généralement en usage chez nos voisins. L'u dit hache-paille allemend, se compose d'une anga en bass de 15 à 20 contimères de côté et d'un mêtre de long asse, tenne par dema trétanux à une hauteur de 1°,50 à 1°,50; contra un de ses houts, garais de fer, glises dans une direction diagonale une grande faulx qu'on fait agir d'une main et du pied, à l'aide, d'un manche et d'une pédale, tandis que de l'autre main, armés d'une espèce de rities p à dents de fer, on amone successivement la paille dont l'auge est ple sous le tranchant de la faulx. On sent que ce moyen de couper la paille n'est ui prompt ai régulier, et que l'adresse de l'ouvrier nide avant sout an succès de l'instrument : mais comme le prix de revient n'en est guère que de 30 à 35 fr. commo le prin de totale au la commo de la plus géné-relement. Le hacke-paille dit anglais, plus compliqué dans les détails, donne aussi des produits plus suiformes. La paille placée dans une auge y est saisie par une paire de cylindres fournant sur enx-mêmes, en sens inverses, comme teux d'un lamfaoir, qui aménent la paille successivement dans une lunette, où des conteaux fixés sur les rayons d'un volant, ou obliquement sur la circonférence de deux cercles. ta coupent au fur et à mosure, par longueur très-régulère, puisque le mouvement des cylimires, est assujetil par engrenage à celui du voiant ou de la roue dui porte les conleanx. On nomme hache-paille polonais celui dont les couteaux sont portés par deux cercles, à la différence du hache-paille anglais, dont les couteaux sont fixée aux rayons d'un volant. Pour se servir des bache paille angleis et polonais, il faut deux personnes, l'une pour le tourger, l'autre pour l'alimenter. Ce dernier service n'étant point fatigant peut être fait per une femme et mêms per un enfant.

HACHETTE (JEANNE). Voyes JEANNE HACHETTE. HACHETTE (JEAN-NICOLAS-PIERES), SAVAUL 800mètre, l'un des créateurs de l'enseignement de la stéréoto-mie, naquit, en 1769, à Méxières, où était alors l'École du Génie militaire. Après avoir achevé ses premières études, il entra dans cette école, et y fut nemarque par un de ses professeurs, l'Illustre Monge. Hachette était bien joune encore lorsque Monge, à la fondation de l'École Polytech-nique, le fit appeler à la chaire de géométrie descriptive, chaire qu'il dut quitter momentanément pour accompagner son protecteur dans l'expédition scientifique d'Égyple. De retour en 1810, Hachette donna d'abord un essai sur la clussification des machines, puis il en sit l'objet d'un traité publié en 1811; travaux importants, qui lui valurent d'être nommé en 1816 membre de la section de mécanique de l'Académie des Sciences. Mais le gouvernement de la Restauration, qui, sans égard pour vingt années de services rendus à l'enseignement, le bannissait de l'École Polytechnique, refusa de sanctionner la nomination d'un homme dont le principal crime était une profonde reconnaissance pour Monge; et ce ne fut qu'après la révolution de 1830 que Hachette, rappelé par l'unanimité des membres de sa classe, put prendre place à l'Institut.

Hachette fit paraître en 1817 ses Éléments de Géométrie, en 1832 son Traité de Géométrie descriptive, renfermant la description des machines. On lui doit une suite d'observations sur l'écoulement des liquides par des orifices el sur la contraction de la veine fluide. Il a publié un grand nombre d'articles de mathématiques et de physique dans le Journal de l'École Polytechnique, le Journal de l'École Polytechnique, le Journal de Playstyne, le Butletin de la Société d'Encouragement, etc. Il svalt écrit, en 1814, 1815 et 1815, d'excellentes notices pour la Correspondence sur l'École Polytechnique, dont Poisson rationait ainst la créditon : « Partoui où il croyali déconvrir quelque germé du quelque espoir de talent, M. Hachette allait au-devant et faisait tous ses efforts pour le développer. C'est dans cette vue qu'il eut l'heurense tôte de publier, sons le titre de Correspondance sur l'École Polytechnique; un recuell où les élèves consignalent burs'aperçus, où les professeurs ne dédaignaient pas d'insére des articles utiles aux sciences et à l'enseignement. « Cette sofficient de édairée side les premiers pas d'Arago, de Prantel; de Petit, de Poisson et de tant d'autres, qui, bien différents de Certains savants de tant d'autres, qui, bien différents de l'attacheiment de Hachette en lui vouant cette buschants affection à l'aspoile il fut trop tôt enjayé, le 16 jainvier 1834!

HACMISCH ou HATCHICH, hom d'use préparation particulière de prédisir éles l'hypape un genre d'ivresse tout spétial et des sensations aussi disgulières qu'inationdues. L'usage en est dépuis longtemps répandu dans une grande partie de l'Otient, et surtout parmi les Arabes, pour lesquels 'cette 'statistance est devenue un besoin presque aussi impérieux que l'opium ches les Chinois et les Turcs. ou les boissons alcooliques parmi les Européens. Dans les anberges de la Perse, on en sert aux voyageurs peur les re-poset des fatigues de la marche. Dans ces derniers femms, les juntateles littéraires se sont beaucoup occupés des of-lets du Nachisch, et surtout du soin de nous les décrire. Leurs feuilletons, complaisants comme des réclames, ont engage quelques intrépides amateurs à vérifier leurs dires ; ét voici en quels termes un expérimentateur rend compte des effets qu'il a en occasion d'observer sur lui-mêm « La première impression physique qu'on reguive distinctement est celle-ci : un grand coup de baton qu'on vous assèné sur la nuque; c'est l'initiation, et il faut convenir qu'elle est passablement turque. La transition de l'état normal à l'état d'extase consiste à sentir sa tête se détacher doucement du corps et prendre joyeusement une ère séparée de ce grossier amas de matières qu'elle n'a plus besoin de gouverner. La tête se soutient en l'air d'une fiçon fantastique, comme celle des chérubins dans les églies au milieu des nuages. Après quoi tout est bouleverse, et le désordre s'empare de l'esprit plus ou moins, selon les tempéraments et en raison de l'habitude. » Kempér, dans ses Amanitales exotice, rapporte qu'en ayant pris avec quelques amis, leur raison lut si troublée, qu'ils se crurent pendant toute la nuit entourés d'arcs-en-ciel et emportés sur des chevaux qui les entrainaient à travers le monde. Outre son action enivrante sur le cerveau, cette aubstance a encore une propriété spéciale bien connue des Orientaux, et qui

donnne fréquemment lieu parmi sux à des accidents terribles.
Notre savant collaborateur Virey h'liésitait pas à reconnaître dans le nepenthès dont parle Homère le hachisch
des Orientaux modernes : opinion qui tendrait à prouvez
que les effets produits par cette substance sur l'économie
animale étaient connus des la plus haute antiquité.

On obtient le hachisch d'une espèce de c h a n vré (cannabis indica), offrant au point de vue botanique une analogie presque complète avec le chanvre de nos contrées européennes. Il est probable toutefois que la haute température sous laquelle il se développe exerce une influence particulière sur la composition de ses sucs végétaux; car des
expérimentations multiples et rigoureuses ont démontré
que le chanvre qui creit en France (cannabis sativa) ne
Jouit d'aucuna propriété analogue. Voici comment on prépare le hachisch en Arabie. On fait bouillir les feuilles et
les fleure du cannabis indica, avec une quantité d'eau donmée, en y ajoutant du beurre frais, On réduit jusqu'à consistance sirupeuse; on passe, et on obtient pour résidu de

l'opération un extrait gras, de couleur verdatre, qui n'est autre que le beurre chargé du principe actif de la plante. On emploie peu cet extrait à l'état de pureté; on en fait surfout usage dans la confection de confitures, de nougats, etc., etc. La préparation la plus employée, celle qui est même asser agréable au goût, lorsqu'elle est fraiche, a réçu le nom de dawamesc; c'est aussi celle qui se conserve le mieux, et que l'on peut déslors se procurer le plus facilement en Europe. Les Arabes y ajoutent souvent certains aphrodisiaques, comme la cannelle, la gérofle, l'opium, le datura ou même la pondre de cantharides. La dose qu'il faut employer pour déterminer des effets appréciables chez l'homme est loin d'être toujours la même; elle varie en raison de l'âge, du tempérament et de la constitution des individus qui en font usage. Il n'est même pas rare de rencontrer des organisations qui s'y montrent complétement réfractaires.

Le hachisch doit être pris à jeun ou quelques heures seulement après le repas ; sans cela ses effets sont à peu près nuls. Trente grammes de dawamesc suffisent en général pour produire l'effet auquel on à donné l'expression pittoresque et caractéristique de fantasia. Le plus souvent l'ivresse produite par l'emploi du hachisch dure quatre heures, dans toute sa force; elle décroît ensuite d'intensité, et n'est com-plétement dissipée qu'au bout de vingt-quatre heures. Pendantles douze dernières heures, on ne conserve guère qu'une extrême propension à la gaieté. Dans le paroxysme de la crise, on croit jouir des objets ordinaires de ses vœux, et on gotte une télicité qui coute peu, mais dont l'usage trop souvent répété altère l'organisation animale, degrade jusqu'à la poltronnerie les individus doués auparavant du plus noble caractère, les conduit au marasme et bientôt à la mort. Pris au contraire à de longs intervalles, trois ou quatre fois par année, le hachisch n'a pas de suites facheuses, et produit rarement des accidents apoplectiques. Il n'est pas moins rare après avoir pris du hachisch de conserver la tête lourde et l'assoupissement comateux, résultat ordinaire des plus légers écarts de régime. Ajoutons encore que, parmi les pro-priétés les plus merveilleuses de cette substance, on remarque que tout en modifiant profondément, en désorganisant même (du moins momentanément) les divers pouvoirs intellectuels, elle laisse parfaitement intacte la conscience de soimême, et permet ainsi à celui qui est soumis à son influence d'étudier sur lui-même les troubles qu'elle suscite au sein des facultés morales, et d'être toujours maître de chasser les hallucinations en prenant une limonade très -acidulée.

La plupart des écrivains qui jusqu'à ce jour se sont occupés du hachisch et de ses singuliers effets n'ont pas manqué de remarquer que notre mot assassin est dérivé de l'arabe hachischin, nom que les Arabes donnent à ceux qui ont l'habitude de manger de l'extrait de chanvre, et dont la prononciation s'est altérée par l'usage. À ce propos le vieus de la Montagne et les fanatiques qu'il chargeail d'exécuter ses sentences de mort sont toujours rappelés avec complaisance (vouez Assassis).

sance (voyez Assassis).

Le docteur Moreau, médecin de l'hospice de Bicètre, qui a'est fivré à l'étude approfondie des effets physiques du hachisch, dont il avait reconnu l'analogie avec les principaux phénomènes du délire chez les aliénés, expérimenta sur phénomènes du délire chez les aliénés, expérimenta sur lui-même la substance qui nous occupe, et fit pour l'étude de l'intelligence malade ce que les philosophes de toutes les époques ont fait pour l'étude de l'intelligence à l'étaf sain, c'est-à-dire qu'il appliqua la réflexion, ou, si l'on veut, l'observation intérieure aux laits de psychologie morbide. Du livre qu'il a publié sur cet intéressant sujet, il résulte qu'il n'y a pas seulement analogie, mais identité parfaite entre les effets développés par cette substance et les symptômes qui caractérisent l'aliénation mentale. A cet égard nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au savant ouvrage dans lequel il a consigné le résultat de ses observations personnelles, et qui a pour titre : Du Hachisch et de l'Aliénation mentale (Paris, 1845).

HACKERT (PHILIPPE), célèbre paysagiste, né le 15 septembre 1737, à Prenzlau, dans l'Ukermark, jouissait déjà d'une certaine réputation, lorsqu'en 1765 il vint à Paris, où quelques gouaches qu'il plaça avantageusement le mirent bientôt à même d'entreprendre, avec son frère Jean-Gottlieb, le voyage traditionnel d'Italie, Pendant son sejour à Rome, l'impératrice de Russie, Catherine, lui commanda deux tableaux destinés à représenter, avec autant d'exactitude que possible, le combat naval de Tschesmé (5 juillet 1770) et l'incendie de la flotte turque qui en fut le résultat. Afin de mettre notre artiste en état de représenter en toute vérité l'effet produit par l'explosion d'un navire, le comte Orloff, qui se trouvait alors avec une partie de la flotte russe dans les eaux de Livourne, sit sauter une de ses frégates; et le bonheur avec lequel Hackert s'acquitta de la tâche qui lui était confiée fut le fondement de sa brillante réputation. Présenté au roi de Naples par l'ambassadeur de Russie, il obtint un emplo; lucratif à Naples; et il continua d'y séjourner jusqu'au moment où la révolution le força de se réfugier à Florence, où il mourut, le 28 avril 1807. Hackert excella dans l'art de reproduire la forme et les circonstances exterieures des objets.

HACKLÆNDER (FRÉDÉRIC-GUILLAUNE), romancier allemand, est ne le 1er novembre 1816, à Borcette, près d'Aix-la-Chapelle. Orphelin à quatorze ans et sans aucune ressource, il fut d'abord employé dans une maison de commerce et servit ensuite comme simple soldat dans l'armée prussienne. Étant au service il fit parattre à Stuttgard son premier ouvrage, intitulé: Scènes de la vie de garnison (1841). Plusieurs éditions de ce livre, agréablement écrit, se succedèrent rapidement; il passa même dans quelques langues étrangères; mais ce qu'il en advint de plus heureux pour l'auteur fut la protection d'un riche seigneur. le baron de Taubenheim, qui l'emmena avec lui en Orient et le présenta à son retour au roi de Wurtemberg. Nomme secretaire du prince royal (1843), il conserva cet emploi pendant six ans, et fut appelé, en 1859, à la direction des travaux et des jardins publics de Stuttgard. Hacklænder, qui aime le métier des armes, a assisté en amateur à plusieurs guerres de notre temps, entre autres à la campague du prince de Prusse dans le pays de Bade, et à celle de l'empereur d'Autriche en Italie. Cette nouvelle face de la vie milit ire lui a fourni le sujet des Scènes de guerre (1859-60). Après la mort du roi de Wurtemberg, son bienfaiteur (1864), il rentra dans la vie privée. Parmi les romans de cet écrivain, remarquables par la franchise et la bonne humeur, nous citerons : Légendes et Contes (1843), Pélerinage à la Mecque (1847), Contes humoristiques (1847), Scènes de la vie réelle (1850), Histoires sans nom (1851), les Esclaves de l'Europ" (1854), un Hiver en Espagne (1855), le Nouveau don Quichotte (1858, 5 vol.), les Heures sombres (1863). On a aussi de lui quelques comédies.

HACQUEBUTE, Voye: ARQUEBUSE.

HADDINGTON ou EAST-LOTHIAN, comté de l'É. cosse méridionale, borné par le Forth, la mer du Nord. je comté de Berwick et le Mid-Lothian Sa superficie est de 770 kilom. carrés, et sa population (1871) de 37,770 haitants. A l'exception des Lammermuir-Hills, chaîne de montagnes couverte de bois et de pâturages, qui s'étend sur la frontière méridionale, et dont les points culminants sont le Spartleton-Hill (566 mètres) et le Sontra-Hill (500 mètres), le pays n'offre qu'une riche plaine qui s'incline doncement vers la mer et qui n'est interrompue que par quelques collines isolées. Les rivières qui la coupent vont toutes se décharger dans la Tyne. Ce comté est un des plus fertiles et des plus riches de l'Écosse. La chaux s'y rencontre partout; la partie occidentale est riche en excellente houffle; on y trouve même des eaux minérales. Les habitants des côtes s'occupent de la pêche, de la préparation du sel et de la recolte des varechs, qu'on emploie

comme engrais. Les seules manufactures un peu importantes du pays consistent en quelques distilleries.

Le chef-lieu, Haddington, sur la rive gauche de la Tyne, se relie à Édimbourg par un chemin de ser. Son église remonté au trezième siècle. Ses habitants, au nombre de 4,004 sont un commerce considérable de cuirs et de grains. A une petite distance au sud-est de cette ville s'élevait jadis l'abbaye d'Haddington, sondée en 1172, par Adda, mère de Malcolm, et par Guillaume le Lion, dans laquelle se tint, en 1548, le parlement qui approuva le mariage de Marie Stuart avec le dauphin. Dundar est un petit port du même comté.

HADERSLEBEN ou HADERSLEV, appelé dans le moyen age Hatharslæf ou Hathersleven, chef-lien du plus grand bailliage du Schleswig et la ville la plus septentrionale de ce duché, est situé sur la Haderslebener-Fæhrde, bras de mer étroit qui depuis le petit Belt s'étend à plus de 14 kilomètres dans les terres. Hadersleben possède trois églises, dont la plus remarquable est Notre-Dame, un port pour les petits navires, un gymnase et 8,596 habitants, qui s'occupent d'agriculture, d'industrie et de commerce maritime. Élevé au rang de ville en 1292, par Waldemar II, Hadersleben devint plus tard une ville impériale, et fut le stége d'un évècié jusqu'à la réformation. En avant de ses murailles s'élevait un grand château, qui fut souvent assiégé. Dans le quinzième siècle, les ducs de Schleswig et de Holstein s'en disputèrent la possession. Le roi Éric de Danemark s'en saisit; mais Christophe III la restitua au duc Adolphe.

Rile appartient à la Prusse depuis la guerre de 1864.

HADJ, HADJI. Le mot arabe hadj, qui signifie pèlerinage, sert chez les mahométans à désigner le pèlerinage à Médine, à La Mecque et au tombeau du prophète, dent le Coran impose l'obligation, au moins une fois dans au vie, à tout musulman libre de l'un et de l'autre sexe, comme le plus sacré de ses devoirs; et on appelle Hadji ceux qui ont exécuté ce voyage, soit pour leur propre compte, soft au profit du salut éternel de ceux qui sont assez riches

pour le faire entreprendre par procureurs.

Jadis le pèlorinage de La Mecque était pour les musulmans du Maghreb un voyage long, pénible; il fallait traverser d'immenses déserts, affronter mille périls. Aujourd'hui il se fait d'une manière toute confortable; et le gouvernement français a soin de mettre ses bateaux à vapeur à la disposition des pieux indigènes de l'Algérie et même des personnages distingués des régences voisines et du Maroc. Ces pèlerins sont en général très-désireux de se procurer un passe-port français, ce qui les met à l'abri d'une foule d'exactions dans les pays musulmans qu'ils doivent traverser, car le sentiment de la fraternité religieuse n'y est pas assez fort pour faire taire les instigations de la capidité. Il me paratt pas, du reste, que les mahométans reviennent beaucoup meilleurs du voyage que leur prescrit leur religion, si l'on s'en rapporte à ce proverbe qui a cours parmi eux : « Méfie-toi de celui qui a fait une fois le voyage de La Mecque, et hâte-toi de fuir celui qui y a été deux fois. »

HADJI-AHMED, dernier bey de Constantine, descendalt d'un Coulough, bey lui-même de Constantine en 1776. Son père Mohammed ne s'éleva qu'au rang de khalifat, et épousa la fille de Daoudy-ben-Gannah, chef d'une puissante tribu du Sahara. Ses exactions lui valurent un châtiment qui enveloppa toute sa famille. Ahmed fut sauvé par sa mère, qui se réfugia près de son propre père. Bientôt Ben-Gannali réconcilia le jeune Ahmed avec le bey de Constantine; et en 1818 il fut rappelé, puis créé khalifat à son tour. Il se livra aux mêmes exactions que son père, fit le pèlerinage de La Mecque, et sut se concilier les hommes puissants, si bien qu'en 1827 il fut élevé au titre de bey de Constantine, à la place d'Ibrahim-Bey. Quoiqu'il fût en mésintelligence avec le dey d'Alger, il repoussa les ouvertures que les Français lui firent faire en 1830, et vint se ranger avec son contingent sous les ordres de son chef. Après la capitulation d'Aiger, il se retira vers Constantine, emmenant les familles les plus considérables de la régence, qui fuyaient avec tour fortune;

mais les Turcs réfugiés voulurent déposer Ahmed, et celui-ci les extermina. Le bey de Tittery lui ayant fait signifier d'avoir à le reconnaître, il fit trancher la tôte à l'envoyé. Bientôt il prit pour agha son oncle Ben-Gannah, que les tribus du désert resusèrent de reconnaître, et qu'il dut soumettre ; puis il pensa prendre Bone. Son khalifat Ben-Aicha s'introduisit dans la ville en 1832, et la détruisit lorsqu'elle tomba au peuvoir des Français. Ahmed songes aussi à s'emparer de Médéah; mais son expédition échoua, et cette défaite fut le signal de révoltes incessantes parmi les Arabes. Le bey parvint à les étousser dans des slots de sang. Son oncie lui-même, Ben-Gannah, périt, dit-on, par son ordre. Lorsque les Fran-çais marchèrent sur Constantine, il mit ses trésors en sûrété, et confia la désense de la ville à son khalisat Ben-Alcha, Nos troupes durent d'abord se retirer, comme on sait, et des négeciations furent ouvertes avec Ahmed-Bey, mais elles n'aboutirent pas; enfin, une nouvelle expédition out lieu, et Constantine tomba en notre pouvoir. Le bey, à la tête de quelques tribus fidèles, tint encore pendant quelque temps la campagne, et se réfugia près du désert. Abd-el-Kader tenta en vain de l'attirer dans ses intérêts. La jalousie rendit bien vite ces deux chess ennemis. En 1847 Ahmed se rendit aux Français, et vint habiter Alger, où le gouvernement lui servait une pension de 15,000 trancs. Li mourut dans cette ville, le 30 août 1861, laissant cinq filles seulement. Ses restes mortels ont été portés avec pompe au marabout de Siddi-Abder-Rhaman. L. LOUVET.

HADJI-KHALFA, dont le véritable nom était Moustafa-ben-Abdallah, célèbre aussi sous le nom de Katib-Tchelebi, est l'un des historiens et des bibliographes turcs les plus importants. Il naquit à Constantinople, et, après avoir été pendant plusieurs années premier socrétaire et ministre des finances du sultan Amurat IV, mourut dans cette capitale, en 1658. Son principal ouvrage est un grand dictionnaire bibliographique, Kechs oul taounum, en langue arabe, où il rapporte les titres de plus de dix-buit mille ouvrages arabes, persans et turce, avec de courtes motices biographiques sur leurs auteurs. On doit encore une mention à ses tables chronologiques, Takvim al tavarikh (Constantinople, 1733, in-folio); à son traité de géographie, Dehihan nouma (Constantinople, 1732, in-folio); et à son Histoire des Guerres maritimes des Turcs (Constantinople, 1728, in-folio 1830).

IIA DJOUTES, tribu d'Arabes bédouins de la province d'Alger, dont le territoire longe les plaines de la Métidja. Les àladjoutes descendent en grande partie d'individus expulsés d'autres tribus, par suite de crimes ou de causes analogues. Aussi avaient-ils la réputation méritée d'être l'une des plus redoutables tribus de la régence, en raison de leur penchant au pillage et au meurtre. Dans la lutte qu'il nous a failu soutenir en Afrique pour consolider notre conquête, nos soldats ont eu souvent de terribles exécutions à faire parmi ces hordes à demi sauvages.

HÆMANTHE. Voyez Hénantur.

HÆMATINON, matière vitreuse dont les anciens se servaient pour mosaiques, vases d'apparat, etc., et qu'on rencontre souvent à Pompéi. Cette matière se distingue par sa belle couleur rouge foncé; elle est opaque, plus nuamere que le verre, et susceptible de poli à un degré peu comment Tous les essais tentés par les modernes pour imiter l'Hæmatinon avaient échoué jusqu'à ce jour; mais un chimiste de Munich vient d'en découvrir la formule.

IIÆMUS ou HÉMUS. Voyez BALKAN.

HÆNDEL (GEORGES-FRÉDÉRIC) musicien célèbre, né à Halle, le 24 février 1684, a été en quelque sorte matienalisé par les Anglais, reconnaissants des nombreux travaux qu'il a faits chez eux et pour eux. L'organiste Zachau fut le premier maître de Hændel. Ses progrès furent rapides : à dix ans il composait des sonates qui out été conservées dans le cabinet du roi d'Angleterre. En 1703 on entendit à Hambourg son premier opéra, l'Almeria; il publia encore à cette epoque trois autres partitions et beaucoup de pièces de cla-

vecin, bien qu'une grande partie de son temps sut absorbée par les leçons particulières qu'il donnait. En 1708 il partit peur l'Italie; le théâtre de Florence représenta son opéra de Rodrigo, et Venise retentit des bravos qui accueillirent son Agrippine. En 1710 il passa en Hanovre, où l'électeur le nouma son maître de chapelle. Cette position ne put le fixer; il alla chercher de nouveau fortune en Angleterre, et sit paraître son opéra de Renaud: il avait mis quinze jours à composer cette partition, que les Anglais considèrent comme son meilleur ouvrage.

Cerieux de visiter d'autres contrées, Hændel reprit le cours de ses voyages; mais il retourna bientôt à Londres. Georges 1^{er} lui assura une pension de 400 livres sterling. A dater de ce moment, Hændel travailla constamment pour le théâtre anglais. Sa grande réputation est due cependant bien plutôt à ses oratorios qu'à ses partitions; ses compositions décèlent une imagination fougueuse, refrénée par une science prefende. « Si je n'avais pas étudié la musique de Hændel, disait Haydn, je n'aurais pas fait La Création. » Cet hommage d'un musicien célèbre, rendu si franchement à Hændel, doit être d'un grand poids pour le jugement à porter sur son talent.

Hændel avait la taille robuste, le port noble, la figure impesante. Il aimait la bonne chère, et jamais il ne composait misux que lorsqu'il était animé par le vin. Son esprit, généralement fin et caustique, devenait quelquefois brutal et emporté; il voulait qu'on écoutât sa musique dans le plus profond recueillement; et si quelque personne interrompait le silence, il l'interpellait de la plus rude façon. On compte quarante-ciuq opéras de lui, parmi lesquels on cite: Agrippine, Renaud, Mutius Scævola, Alexandre et Scipion, Richard Ist, Parthénope, Ariodant, Arminius, Bérénice. Le nembre de ses oratorios a'élève à vingt-six. Il a publié en outre grand nombre de motets et de musique sacrée, douze ans, il composait encure et dictait ses inspirations a Smith.

Hændel mourut le 14 avril 1759; il fut enterré dans l'église de Westminster, où on lui érigea un monument magaifique. Il laisea à sa famille une fortune de 20,000 livres stering. Un jubilé solennel eut lieu en 1784 en sa mémoire. Trois cents musiciens exécutèrent toute sa musique pendant trois jours. En 1785 et en 1787 les mêmes honneurs lui furent rendus, et l'on compta ces deux années-là jusqu'à huit cests exécutants autour de son mausolée. V. Darnoux.

HÆNDEL-SCHUTZ (JEANNE-HENAISTTE-ROSINE), actrice allemande qui s'est fait une réputation comme mime, naquit en 1770, à Dubeln, en Saxe, et était fille d'un comédien appelé Schuler. Entrée de bonne heure au théâtre, elle se mària, en 1788, à un ténor appelé Eunich; elle le suivit l'année suivante à Mayence, puis en 1792 à Amsterdam, et revint avec lui en 1794 jouer sur le théâtre de Francfort. Dans cette ville, le peintre Pforr, en lui montrant la suite de gravures de Rehberg, représentant les attitudes ou poses plastiques exécutées à Londres par Emma Harte, sous la direction du docteur Graham, son protecteur (voyez Hamilton [lady Emma]), fit naître plus tard dans son esprit le désir d'exploiter, elle aussi, cette industrie sans nom jueque alors.

En 1796, elle accompagna son mari Eunich à Berlin, et pendant dix années elle parut avec succès sur le théâtre de cette capitale dans les roles tragiques et à sentiment. Dès 1797 Herriette Schuler avait divorcé d'avec Eunich. En 1802 elle se remaria avec un médecin, le docteur Meyer. Truis ans plus tard un nouveau divorce lui permettait de convoler en troisièmes noces, avec un certain docteur Hændel ou Hendel, de Halle, qu'elle suivit à Stettin, avec l'intention de ne plus remonter sur les planches. Ce troisième mari étant venu à mourr sept mois après, elle épousa en 1807, à Halle, un certain professeur Schutz, grand amateur du théâtre et lui-même auteur dramatique, qui la détermina à entreprendic avec lui un voyage artistique en Allemagne, ou, pour

parler plus pressiquences, à courte les provinces en donstajno que constant quante, dantes binnoggo ho-nçanaturione bartost op 41 quet bomipio que sédées ann'illean teampaine. Clast alors qu'il dub thit à l'aipeil de reproduire les Cameuses inféléedes de lady Manufitte ; et les confomportatus reppertent que sus divers pointe de l'Al-lemagne, en Russie, à Steukholm et à Coptubague, bilè produisit une vive impression bur-les speciatours. A Paris; un alle essaya de faire apprésier son talent minio-plantique, elle échous complétement. En 1820 elle remonts sur les planohes à Leipzig. En 1824 elle de sépara de son que trième mari, et se fit rendre, un 1880, sa comptète liberti par une sentence jurishique de délevace. C'était pour le seu-sième fois que les tribuneux állumands, at examodes et al indulgents sons ce rapport, luir rendatent le mêtice vertice. Des salza tudants qu'ello out dosses quatre maris, trois seulument survivaient ou 1844; clear les cass qui n'extituient lus, quatre avalent mis volontairement da: à fours jours: Le kSchule est morto à Ruddin, en 1830.> ... (etc. 16. 2)

HERRYG (Wildiam); comme comme remander et me cintent, nous le hom de Willbar-Aleats, est mé à Breslau, en 1798, et descend d'une ancienne famille de Bretagne, sortie de Prance à la sulte de la revocation de Milit de Nantes, et qui substitus à son mon français (Le Hareng) celui qui y correspond en allemand. Mirié à une vangun propriétaire d'une malson qu'il a fait construite et const à sa guise, à Berlin, vinsi que d'une vintulente ville vi à Harringsdorf, ffor riverain du la Baltique, whole fon vient prendre des bains de liter, il joulé d'une indépendance qui lui a constamment permisses figurer avec avantage en ice derivalms voues au triomphe de Piète du proptes et de la Hherté: En 1847 il entréprit avec su fémale un voyage en Italie, et fut shan't temoin l'année entvante d'une partie des événements dont les villes de Plorence; de Rome et de Naples furent le théâtre en 1848: Son romande Walladinor (\$ Vilamies; Berlin, 1823), freit dives dindes profendes our Walter Scott et d'une gageure, passa longtemps pour Pouvrage de Walter Scott, et fut même traduit en anglais. Welter Scott, après l'avoir le, déclara que c'étalt le miyetide tion la plus audacteurs de metre époque. Colimborates d'un grand nombre de journaux et de resusité dittéraires, il a progre combien l'initiative était palesente ches lui ; et une foule de romane, dans tesquels il alite l'ironie de Tient à la bonliomic de Walter Stott, l'ont honorablement classé parmi les fedraisseurs brevette en presention de charmer la foule déscenvrée par des bistoires, tentôt gracioness, tantêt émouvantes, toujours ammantes. Hous, suppolerons isi soulement les titres de ass principaux semans: La Maison Dursterweg (1856); Cabania (1837), Les deuxe Muide (1838); Le Rolland de Berlin (1840); Le faux Waldemar (1840); Urbain Grandier (1843): Les Gulettes de M. de Bredom (2 parties en 2 volumes; 1846 et 1848). Indépendemment de quelques traductions de l'anglais, on la de lai un secueil de causes chièbres et plusieurs pièces de théstre, entre autres Le Prince de Pise et La Sonnette (1888), drames e Annètte de Tharau (1829); Le Garçon tailleun en goquette. farce de carnaval (1841), comédie.

HAFF. Co nom; d'origine danoise; et qui signifie mer ou grande partie de mer, est usité par les Aliemande pour désigner trois grands golfes de la Baltique situés sur les côtes de Prusse, et que nous appellarens plutôt des lagunes, puisqu'ils sont formés par les caux de différents flouves, qui avant de se déverser dans le mer s'épanchent sur un soi plat et pes profond, à l'instan des lagunes de Venise, formées, comme on sait, par les eaux de la Brente, du Bacchiglione, etc.

Le Pommersche ou Stettiner-Haff (lagune de Poméranie ou de Stattin), appelé aussi autrefois Gnosaer Haff (grande lagune), a suviron 10 myriamètres carrés, repet les caux de l'Oder et de quelques fleuves moins importants, et communique avec la Baltique par la Sivino, la Peone et la Divenow.

Le Private Baff, situé dutre Elling, Pilles et Echnics beig, et en l'Elbing, la Negaté (bras eriestai de la Vista-le), le Pregat etc.; est leur dastousante, a énvirus e inyla-mètres carrée, et es juite dans la Ballique prins de Billins.

La Deline of he Mariet, foliant of he Cilgo, vienness deverses hand other prin the Milital dank in Kour seller Maff (Nigrice de Courtande), dont la superficie ést d'élivires: 17 skyrismiètres baires.

menoment de transcribene villele; à Cifrar, se temater à l'étude de la théológie et de la jarispradence, sellences direitement unler then his unusulmant; et vieut endalle du derriche dans und partrett velotaire, à Chirac; de dynastie des Mesaférides des R'es die party de dynastie des Mesaférides, della R'es die party Co fut va vahi' quo io watten Atlanto Ilchia? l'obg airvive à seiceur, à Bagdad. Leteque le conquérant Simous (Tatadrian) satra à Chiran; santists; il traiter Mille arec redicipa pi distributione; male, redici-ci embutub dis-embut der. Cir nur fut qu'épade sur morti-qu'ouvangende v Divers considerations difficured either collection a 100 di completence impristed dess in langue originalit à Cub (1791., instab; et 11808, in-8"), it Constantinuple (1610. 14-41), et an Caire / ever des sotties temples que Souli (8 whi, 2834). D'Harticlot, dans as Distrockiquedi divers mercentx: De Hamm une traduction complete on allement' (Toblingor) 2: 1885-4618). Con posito lyriques, data idequalida il ed avec grico et anec chalcur, quelquefois, imimo lavec ju blement deligence; le vin; l'amoss et les plainifs, 'our sels unicens mystigen; doné-Seltony-Seltrond, etc., et ioni efforcies de-donate-Pinterprétation. Leis dévêts musicialismes int asjourd'hut encore souveit en phleringe an buid de Háfis y qui se trouve à Chirex. :

Haffs y qui se trouve a vinnys. HAFTEy sem que l'or donné mut authoritains, qui su vent ha réalteant donné les aquetitate pours. le Coran en entier et le récitent dope les squate HAGE (dan), journation danote, ad en 1800, to Ste fut, après d'encollentes études papasé comme tactifutes Resskildes b'étendués de l'est lécunsissandes, sous est eisems patriotique et son chaptenes; populatet le vre tris-proper à le carrière qu'il embessar, lersque, et 100 le jeurnalisme dancis comble vouloir sertir de ses langes. s'attache à la rédaction du Podre landet, que dirigialt alors Nath. David, et dant lisprit lui-môme la direction en 1835. Adveratire déclaré du gouvernement, il no tarde-pas à s'aitirer do Mehouses affaires. Mis on accusation, an 1837, pour un article qu'il public sous le titre de Coup d'est sur l'histoire de l'Europe en 1865, il fut condenné à 200 vixiales d'amende. Il mourut peu de lemps après, le 15 agréembre 1837, laiseant la séparation d'un des plus vallicoté-abam-pians de la liberté de la posses. Il est auteur de gualques opuseules, antre-autes de Brandshed et Villeton (1829),

qui lui attira une accusation de plagiat.

HAGEDORN (Fainéme m), le forditteur, avec Hei-ler, de estie gremitre école, potifique allemande qui compte parmi ese coryptées Zacharia, Gellert, Lichay, Kleist, Rammeler, Ellu, etc., et dont le génie de Lessing suivit quelque temps le dissetten, naquit à Hambourg, le 23 avril 1708, d'une ancienne fautite moble. Son père, consciler d'État en Danomerk, exerçait dans cette ville les fouctions de président près le cercle de Basse-Saxe. Mort en 1722, après des revers de fortune, il ne laissait à sa veuve et à deux file que de très-minose ressources. Cette dam occupa pas moins aves un sèle tout maternel de l'éducation ocaupa pas moins aves un suo uno muo manda ses études, accompa de ses enfants. L'ainé, ayant terminé ses études, accompa à Londres, comme secrétaire intime, le baron de Sm thal, envoyé danois. Revenu à Hambourg, Hagedorn fut nommé secrétaire de l'Association de Commerce (the Exglish Count). Cet emploi le tira de la gêne, et lui per se livrer aux goûts qui se partagealent sa vie, le colte des lettres et les plaisirs de la société. Carpeer, célèbre chirergien et en même temps homme d'esprit et bon convive; Brockes, émule de Hagedorn; Liekow, le libraire Bohm, le médecia philosoppie Zimpermann. Murray, théologien anglais, etc., feis étaient les hommes de mérile rémais alors à Hambourg, et au milieu desquels notre jeune poste se plaisait à vivre. Le table rassemblait souvent ces amis, qui a'y montraient plus fidèles aux legons d'Épicure qu'aux gréceptes de Socraté, et ne a'y plusient pas de sobuidé. Le goutte et une hydropisie, jurent pour Hagedorn les auties de catte vie trop joyeuse, et le ravient aux lettres la se ectolire 1754, avant l'àga de quarante sept-ans. Il mouruit au reste en digne ami de l'étude, un livre à la meis.

on pardonnait à Hagpdorn un égicuréleme qu'il oubliait au sortir, de table. Exempt, de cupidité et d'ambition, il n'aimait aus l'indépendance et les doux loistre-les beantés de la nature, le vie champètre, dont il geolait les characs dans nue campagne aur, les borde de l'Alster, sonsagness la donceur et la simplicité de ses montra, Comme Gessner, il a écouté son cour en chaptant le salme et le bonhess des champs, et il s'est dépoint dans ses purrages. Le-manvais goût introduit dans, la poésie par Lehmetrin et Hoffman-Waldan dominait en Allemagne, lesque: Hagedorse formé par la lecture des anciens et des moilleurs pofités modernes, entreprit de réformer le Pagnesse allemanit. Sen grand merite, que l'époque rand très-somargueute, fat do faire parler aux muses germaniques une langue plus pure et de mettre l'art poétique d'accord avec la maiument le geux Le premier fruit de ses longs travaux fut un recesit de fables et de contes, qu'il publis en 1738, sens arant in naissance de Geilhe. Ses fables furent les premiers bens apolognes composés en allemand. Gellert, Liskew, Lessing, vincent après, lui. La naïveté, la concision, l'harmunia, sui style coulant et pur, signalent le teleat de Hagedora, camme fabulisto : c'étaient des mérites absolument acureaux endelà du Rhin., Celui de l'invention lui appartient pous une partie de ses fables. Son poame de La Félicité; son cente du Sanetier en belle humeur ; Le Savant ; un eutre poêtre sur les *Attributs. de . les Dipinité*, sont les compositions les plus admirées et les plus estimables de .cs vrai père de la poésie allemande, digne de sa célébrité, quoiqu'il n'ait pas toujours su évites, dans quelques uns de ses essais poétiques, l'écueil du grotesque, et du trivial. Mais e'est surtent comme poète lyrique, ou plutôt comme chanconsier, que-Hagedorn est justement renommé en Allemagne. La galeté, la naïveté, la finesse, une iponio philosophique, distinguent un assez hon nomble de ses curves légères. La Pester Fille : La mois de Mai ; l'Élage du Siècle , entre autres se seraient pas désavouées par les mattres de la gale selence. Le recueil des Odes et Chanseus de Hagedorn parent en 1747 ; ses Épigrammes virent le jour trois ane après, en 1. AUBERTO DE VENY

HAGIOGRAPHE, HAGIOGRAPHIE (de dyec, saint, et ypépeu, écrire). On donne le nem d'hagiographe en général à tout écrivain qui écrit sur la vie et les actions des saints. On cite les bellandistes comme les plus sevants et les plus volumineux hagiographes; ca pestry ajouté Pélikéiéh, Siméon le Métaphratte, Jeogues de Veragine, dom Ruinart, Alban Butler, sic. & oyes Lécumps.

L'haplegnaphie est la science der légéndés et des écrits qui traitent de la violtés saints personniges;

HAGUEN AU, ville d'Altace (Bas-Altie), sur la Moder, à 23 kilom de Stranbourg, avec 11,427 ames; possède un collège, une bibliothèque, une école industrielle et des fabriques de garance, de savon, de chandelles et de falence. Ses fortifications out été désiancée en 1867. Construite au douzième siècle, cette ville, dèclarée biontôt impériale, du t à son impartance d'être choisie con me la capitale de l'union des dix villes d'Alsace (1224). Le guerra de Trent e aus la fit passer four à tour sous le joug des Impériaux, des Suédois et des Français. Le traité de Westphalie l'adjugen à ces dernièrs. Après la guerre de 1870, elle a suivi le sort de l'Alsace. Les principaux édifices d'Haguessu sont ses deux églisses.

HAHNEMANN: (Sautum-Cundrum Padatain) / Sautum-Cundrum Padatain) / Sautum-Cundrum Padatain) is abu d'hommepashio, moquitrie de muit 1786; à Me (Saxo), de parente pensaiente a con pière était printre our por-colaise. Doné d'une norielitation de les ét parentes étares procolaire. Doné d'une accisitation de lary il montre derece pre-mière apodes une intelligemei grein ple etaride, une veloufé forme, unemotère grate et studieur più était mé observatour et persérémen, annel fut il présentement distingué par ledi-rateur. de Récole georissisle y que le ils répetitair - de seu camanale; et plus tard, amplésista la penvreté de seu père, il lui fit pohever seu étaide èvez freis. Il àvait percouru le cércle des commissements académiques all asvalt le latin, le grec/le mes.: il savalt de latin, de grec/le Manie, l'anginie, l'italien e il duttaire choix d'ané prof otolest à lamédiciai qu'il s'adonne. Il le rendit à Leipzig poer l'étadier; musi de 20 duests pour soute resource; il avait vingt sent : il lui fallafé pour voir à son enistence en même temps qu'aux dépensie universitaires : E vint à beet de toutes cer difficultie. Il pessait and malt our flour & tradulie on allemand des ouvriges amplifis et français. En 1777 il de residit à Vianne, et au bout de nont mais Quarie, médedir de l'ilopleat de Lidepalistist, de chitingine des points de les civilles les majedes d'unes units et de le faire autoriur à expérimentes en ville son système. Per de benga après, le genverment de Transylvanin l'appela à Hermantetat, comme bibliothécaire et médenin priné ; mais il-mly lit qu'un etjour peu prolongé , et se rendit à Eslaugus, cè, un 1770; il séutist une thèse pour le declocat Sur les cesces et le trattement des affections sparmorliques Austici après, Hahneman commença uno série de migratiens, foutes marquits par de not vélies études et. par des Aravan a distingaés » à Hestisols, à Dessau, fi étudin la chimis « et la «missiralegie; à Gemmers près de Magdabourg, il se matris en « 286», avec Hestiette Euchler, fille d'un pharmecles: De: 1797 à 1791 H. habita Dresde. où il sofit connettre par de cumarquables suvrages de chimfe, d'hygiène at de thérapoutique » aissi de vit-ou bientôt à la tête d'une numbrance elientèle dans cette ville.

: Copendant Habbonana abandonsa tout d'un coup Dresde pour rentrer à Leifing, et en tivrer dans la retraite à des tràvenz de chimie et à des traductions (1792). Une pareille résolution, quibé di aveit devant lui un ultrillant avenir, quand d'était dangé de l'anille (onne antité) et poursulyi ries plaintes de un frontes judut être impirée et soutenue par un bien palésant motif s' «C'était, éssivés il à Hufeland, un aupplice pour met de marcher tenjeure dans Pobecurité lorsque j'avais à traiter des malades... Je me faisais un cas de conscience de traiter les états morbides incomius de mes foères par des médicaments tout ausei inconnus, qui, en leur qualité de substances très actives, peuvent faire pa de la vie à la mert ou produire des affections nouvelles et naux chroniques... Devenir ainsi le meurtrier de mes semblables était sour moi sue idée et affreuse et et accabiante, que je remonent à la pratique. » Mais de graves maisdies qui atteignirent ses curants le rappelèrent à la pratique de la médecine; trembient comme père, et confiant dans les vues de la Providence, il pensa qu'elle ne pouvait avoir abandonné l'homine sant secours contre les dangers permanents qui assidgent es santé et sa vie; il cherche donc, et en cherchant il crut qu'il devait trouver la solution du probième dans l'étude des médicaments sur l'homme en santé.

C'est alors que, tradutent l'article quinquina dans la matière médicale de Cuilen, il résolut d'estayer sur lui-meme les effets de ce médicament. Cette expérience, de la-qualle il résulta pour lui une série d'accès analogées à ceux de la déves intermittente, lui révéla la loi des semblables. De nouvéann essais avec ce médicament et quelques autres sur lui-mèmu, sur ses mants et ses amis, le confirmèrent dans sa découverte; la lumière lui était apparue, et dès ce mement toute sa vie fat consecrée à la médecine ou plutôt à la réforme de la thérapeutique médicale. Mais aussi dès ce moment, s'il trouva comme savant et comme praticien un boaheur jusque la incomm dans les résultats de sa pratique; il cut à supporter comme homme mille persécution;

qu'il avait ignorées auparavant. Pendant trente sus il rencontra sur sa route toutes sortes d'obstacles, dans les différentes villes où il fut forcé de se réfugier, à Georgenthal, à Brunswick, à Kœnigalutter, à Hambourg, à Wittenberg, à Torgau; il ne cessa pourtant de poursuivre à la fois ses travaux d'expérimentation, la pratique la plus étendue et un esseignement à des élèves chaque année plus nombreux.

Il reparut à Leipzig en 1811, après avoir publié son Organon; il y pratiqua et professa publiquement jusqu'en 1820, et il fit paraître son traité de Matière médicale pure, en 6 volumes. A cette époque, fatigné de la violence des persécutions, il accepta l'asile que lui offrait le duc Ferdinand à Anhalt-Krethen. Il y passa quinze ans, poursuivant les mêmes travaux physiologiques et cliniques, consulté de tous les coins de l'Allemagne et même de l'Europe, aidant de ses conseils quelques élèves dévoués, et vivant dans l'indifférence la plus absolue sur les critiques dont il était l'objet. Sa première semme était morte en 1827; le 18 janvier 1835, dans sa soixante-dix-nenvième année, il épousa M^{ile} d'Hervilly, Française, venue à Kæthen pour recevoir ses soins; celle-ci le décida à se rendre à Paris. On y vit, malgré son grand âge, Hahnemann se livrer à la pratique avec une remarquable activité, conservant l'énergie de son intelligence et toute la plénitude de la santé jusqu'à l'hivor de 1843; il mourut le 2 juillet de cette même année. La ville de Leipzig, d'où il avait été chassé en 1820, lui éleva une statue en 1850.

Les ouvrages qu'il a publiés sont nombreux, et plusieurs considérables; les principaux ont été traduits en français par Jourdan. Citons surtout : Organon, ou l'art de guérir, 1 vol. in-8°, qui a eu de 1810 à 1844 seulement cinq éditions allemandes, et a été traduit dans toutes les langues européennes ; la Matière médicale pure, 6 vol. dans l'édition allem., 3 dans la traduction de Jourdan; Doctrine et traitement des Maladies chroniques, 5 vol. in-8° (1828), 3 dans la traduction. Auparavant Hahnemann avait publié: Empoisonnement par l'arsenic. Instructions sur les maladies vénériennes et sur une nouvelle préparation mercurielle; L'Ami de la santé; Dictionnaire de Pharmecie; Manuel pour les Mères; Le Café et ses affets; La Médecine de l'expérience; Fragmenta de Viribus Medicamentorum positivis. Dans divers journaux on trouve de lui une série de travaux sur divers points de chimie et d'hygiène. Dans ses traductions on compte cinq ouvrages français, un italien et onze anglais, parmi lesquels : la Matière médicale de Cullen (1830); la Médecine pratique de Ball, et le Traité de Chimie médicale de Monro. D' Escallin. Chimie médicale de Monro.

HAHN-HAHN (IDA, comtesse de), fille du comte Charles-Frédéric de Halm, qui se rendit famoux par sa folle passion pour le théâtre et les ruineuses dissipations dans lesquelles elle l'entraina, est née le 22 juin 1805, à Tressow, dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin. Son enfance s'écoula au milieu de privations pénibles causées par l'état de délabrement de la fortune de son père, qui pendant ce temps-là parcourait joyeusement l'Allemagne avec la troupe dramatique dont il avait fini par prendre la direction. En 1824, elle épousa son parent, le comte Frédéric-Adolphe de Hahn-Hahn. Un divorce prononca en 1829 l'annulation de ce mariage, et pendant que son mari se remariait avec la comtesse Agnès de Schlippenbach, la comtesse Ida demandait à la poésie et à de nombreux voyages des consolations pour ses douleurs et des compensations pour ses illusions perdues. En 1835 elle parcourut la Suisse, et séjourna à Vienne pendant les années 1836 et 1837; en 1838 et 1839 elle visita l'Italie, et la France en 1840 et 1842. En 1843 elle alla voyager en Suède, et de là se rendit en Orient. Aujourd'hui ce bas-bleu allemand, qui dans ces derniers temps s'est convertie au catholicisme, réside d'ordinaire à Dresde ou à Berlin, dans les rares intervalles de calme et de repos que lui laissent ses incessantes pérégrinations.

C'est dans le genre lyrique que la comiesse Ida de Halua-Halın essaya d'abord son talent, incontestable quoiqu'il manque de placidité et qu'il pêche par l'absence de critique; et le succès qu'obtinrent ses Poêmes (1835), ses Nouvequz Poèmes (1836), ses Nuits vénitiennes (1836) et ses Chants et Poésies (1897), témoigne des vives sympathies qu'elle éveilla dans le public. Prus tard elle s'applique avec ardeur à cultiver un genre dans lequel elle a montré beaucoup de sécondité, le roman social, et réussit dans les divers tablemen qu'effe essaya de tracer de la société au moyen de remans qui se succédèrent rapidément, et qui ont été réunis depais en collection, sons le titre de Scènes de la société. Depuis sa conversion, elle a publié : Babylone et Jérusalem (1851), Vota de Jérusalem (852), les Amants de la Crois (1852), Pableaux de l'histoire de l'Église (1856-1864, 3 vol.), Maria Régine (1860), Doralice (1761. 2 rol.), Peregrina (1864, 2 vol.), etc. On ne saurait nier que dans le cercle aristecratique ou religieux, dans legue! l'ésrivain emprisonne sa pensée, se rencontrent une foul: d'observations psychol ogiques ploines de profondeur et en nature temps d'une finesse toute féminine, mais qui trop souvent s'y produ isent aux dépens de l'invention et de la simplicité. Ou retrouve les mêmes défauts et les mêmes qualités dans les nombreux récits de voyages qu'on a d'olle.

HAIDERABAD. Voyes Hyderabad.

HAIDOUCRS on HEIDOUQUES (en allemand Heiducken), nem qui désignait primitivement, chez les Valques et les Serbes, ce qu'indique celui de klephtes chez les Grees modernes, c'est-à-dire une race d'hommes, jaioux de leur indépendance, refessant de se courber sous le joug des Turcs, et se réfugiant en conséquence au fond des forêts, d'où lis entretenaient constansment une guerre de brigandages contre leurs oppresseurs. Plus tard, les rois de Hongrie les prirent à leur service, pour en faire une milice particultère; et Étienne Bocstay leur assigna en propre, au delà de la Theiss, dans le comitat de Saholtsch, deux contrées où ils visrent s'établir, sous la profection d'institutions particulières et de nombreux priviléges. On les appette encore le district des Haidoucks; elles ent une superficie d'environ 18 myriamètres carrés, 40 à 50,000 habitants, protestants pour la plupart, et six centres principaux de population appetés les six villes Maidoucks.

Par la cuite, ils perdirent leur qualité de milices, et leur nons fut donné aux sergents et leuissers des fonctionnaires publics hongrois, ainsi qu'aux trabans dont les seigneurs de ce pays avaient toujours d'habitude un certain nombre parmi leurs domestiques. La mode d'en avoir pour laquais s'établit aussi plus tard dans les petites cours d'Allemagne. Seulement, su lieu de les faire venir du fond de la Hongrie, on se contenta, par économie, d'affubler de leur costume de grands et vigoureux gaillards, carrément membrés, racolés tout bonnement dans la contrée. C'est comme chez nons :

Un juge, l'an dernier, me prit à son service; Il m'avait sait venir d'Amiens pour être suisse.

HAIE (de l'allemand hagen, clore). C'est ainsi qu'on appelle toute e lêture naturelle ou artificielle des champs, des vignes, des jardins, etc. On distingue deux sortes de ces clôtures : la hate vive, faite avec des arbres, des bustes, enracinés, communémentépineux; et la hate morte, construite avec des ronces mortes, des pieux, des planches ou des fagots.

Les bales vives peuvent être formées d'arbres fruitiers; et alors on en retire de grande avantages. Il soffit à cet effet de diriger convenablement leurs branches latérales, et d'élaguer celles qui tendraient à s'élever. Les arbres les ples propres aux haies fruitières sont le poirier, le néffier, le cerisier, etc., et surtout le prunier, le neyer, l'amandier et le coignassier. Le chêne blanc, le hêtre, le frême, l'érable, dans le Nord, et dans le Midi, l'alisier, le sorbier, le soreau, le charme, etc., peuvent également ess vir à la fermation de baies d'arbres ou d'arbustes forestiers. Mais la baie épineuse est celle de toutes qui garantit le mieux des

volcars ou de tous les animaux nuisibles le champ qu'elle , une feule de plantes medicinales et vénéneuses. Elles suenserre : elle résulte de l'assemblage d'arbres ou d'arbustes épineux, tels que le grenadier, le genévrier, le jujubler, l'azerolier, le groseillier épineux, l'épine-vinette, le moirprun, qui ont montré l'avaniage d'être productifs; l'ajonc, le prunellier, le rosier sauvage, l'aubépine, si chamés des poètes, etc. On peut voir au Jerdin des Plantes de Paris une collection complète de modèles de toutes ces variétés de clôtures.

Il faut semer les baies plutêt que de tes planter's elles croissent alors blen mieux, et acquièrent beaucomp plus de vigueur que des plants peis dans les bols en dans une pépinière. On deit aussi veiller à ce qu'alles scient composées d'arbustes dont la croissance suit simultanée; les labourer au pied tous les ams, les sareler fréquentment, les arroser même si cela comble nécessaire, et les tailler de temps à autre en lour conservant une hauteur conve

Si maintenant nous envisageons la liste du point de vue de la jurisprudence, nous trouverons que le législateur a tracé certaines règles à son égard : plusieurs articles du Code Civil établissent en principe que toute haie séparant deux héritages également clos, ou dont aucun ne l'est, est réputée mitoyeune; les arbres qui se trouvent dans la haie mitoyenne sont mitoyens comme elle; enfin, l'article 871 du Code Civil, statuent à défaut de règlements particuliers et d'usages constants, défend de planter des haise vives ou des arbres de hasse tige pouvant envir à les fermer, à une distance moindre d'un demi-mètre de la ligne séparative de deux héritages.

Au figuré, le mot hais s'emploie pour désigner une file de personnes rangées avec plus ou moins de symétrie s la troupe fait la haie de chaque côté du peince lorsqu'il ve rend à quelque solennité, etc.

HAIE (La). Voyes HATE (La).

HAIK, grande pièce d'étoffe de laine blanche, qui forme une partie essentiche du costume arabe. Les hom tent le haik drapé autour du corps et attaché sur la tête par quelques tours d'un gros cordon de laine brune. Les fammes, quand elles sertent, s'en enveloppent seigneusement des pieds jusqu'à la tôte, ne laissant sporcevoir que leurs youx.

HAI-NAN, île chinoise dépendant, sous le nom de Kioung-tchéon, de la province de Canton, siènée au sudest du golfe de Tong-King, et séparée de la presqu'île de Liou-tchéou, formant l'extrémité méridionale du continent chinois, par le détroit du même nova, large de 14 kilomètres seulement et couvert de nombreuses lies. Elle est de forme ovale, et présente une superficie totale d'environ 700 myriamètres carrée. A l'ouest ses côtes sent plates, entourées de bancs de sable et de bas-fands, à l'est géné ralement garnies de rochers escarpés, et échancrées par d'excellents ports et des baies très-sûres, L'intérieur de l'ile est traversé par un plateau, celul du Ta-Outschi-Schan, qui envoie de nombreux enbranchements dans toutes les directions, en formant une foule de vallées sauvages et incultes pour la plupart, et desquelles s'échappent un grand nombre de cours d'eau. Le sel se compese d'aiffeurs de plaines sablonneuses ou de suvenes verdoyantes, interrompués çà et là par des rochers. Le climat , neturellement très-chaud, y est très-rafraichi per les vents de mer; qui sonvent s'y transforment en ouragans furioux. Des brames fréquentes et d'abondantes rosées y entretienment une constante humidité, qui favorise le développement de la plus riche végétation. La côte orientale de l'île est très-stérile, couverte en grande partie de forêts d'arcone; mais la partie occidentale est très-fertile en rix, fruits de toute espèce, canne à sucre, tabac, coton, indigo, et patates sucrées, principale nourriture de la population. Les forêts des montagnes, qui abondent en hois de construction et de manufactio et renferment en outre une soule d'essences présienses, constituent une des principales sources de richesse de Hai-Nan. On y trouve du boix de sandai, du bois de rose, du bois d'ébène, du bois de Brésil, des cocos, différentes espèces de noix de l'aloès.

vent de refege à toutes sortes d'animaux féroces, tels que le tigre, le rhinocéros, etc., à des singes, dont une espèce atteint la taille de l'orang-outang, à de grandes espèces de cerfs, à de nombreux serpents, à des boas notamment, et à des insectes de tous genres. L'apiciculture, pratiquée sur une large écliéfie, fournit beaucoup de cire pour l'exportation. Les côtes abondent en poissons et coquillages, en coraux et en tortues. Les rivières charrient du sable d'or, et les salines du pays donnent de riches produits.

Les habitants de Hai-Nan, quoique ressemblant aux Chinois par leur extérieur, par leur costume, leurs mœurs et leurs usages, parlent une langue tout à fait autre. Cette race paraît complétement différer de celle qui habite la province de Canton, et n'avoir adopté la civilisation de ses vainqueurs qu'à la suite d'une longue lutte. C'est une population misérable, loquace, hospitalière, polie, sans moyens de résis-ter aux attaques auxquelle elle est exposée de la part des pirates de Tong-King ou des parages de Formose et de la part des sauvages aborigènes, restés indépendants dans les montagnes de l'intérieur. Elle dépasse, dit-on, un million d'ames. Le nombre des bourgades qui reconnaissent les lois de la Chine s'élève à 1203; celui des villes entourées de murailles à 14. La plus grande est Kioung-Tchéou-Fou ou Housch-e-Oug, située sur la côte septentrionale, dans une belle et riche contrée parfaitement cultivée, entourée d'épaisses murailles en briques, de 12 à 13 mètres de hauteur, bien bâtie et comptant près de 200,000 habitants, très-industrieux et entretenant de leur port des relations commerciales très-actives avec Canton, le Tunquin, la Cochinchine, Siam et même, depuis 1825, avec Singapore. A 8 kilomètres environ de cette ville est située Hai-Khéou-So, ville presque aussi peuplée, le principal port et le grand centre commerciale de toute l'île, résidence du gouverneur, bâtie sur un étroit promontoire, bier sortifiée, pourvne d'un môle et d'un

HAINAUT (en latin Hannonia, en allemand Hennegau), contrée située dans les parties wallones des Pays-Bas, autrefois la patrie des Nerviens, et appartenant aujourd'hut moitié à la France et moitié à la Belgique. Dès le neuvième sfècle elle obéissait à une puissante samille de comtes, qui avait pour souche Giselbert de Mansuarie, gendre de Charlemagne, et qui à la mort de son fils, Regnier an Long Cou, se divisa en trois branches : les ducs de la basse Lorraine, les comtes de Louvain, et les comtes de Hainaut. A l'extinction des deux premières de ces branches, Regnier III de Hainaut (mort en 970) devint d'une part la souche d'une nouvelle ligne de Louvain (de laquelle provinrent plus tard les ducs de Lorraine et de Brabant), et continua de l'autre la branche des comtes de Hainaut.

'L'héritière de cette maison, Richilde (morte en 1006) apporta le comté en dot à Baudouin VI de Flandre, qui prit en Hainaut le nom de Baudouin Ier. Son fils, le comte Baudouin II, fut dépouillé de la Flandre par son oncle Robert le Frison; mais déjà son arrière-petit-fils, Baudoin V, par son mariage avec Marguerite d'Alsace (1191), réunissait de nouveau les deux comtés, non toutesois sans avoir du consentir à en céder à la France d'importantes parties. Baudouin VI (IX de Flandre), issu de ce mariage, devint en 1204 premier empereur latin de Constantinople, et laissa ses domaines à sa fille ainée, Jeanne, dont l'héroïque époux, le prince Ferdinand de Portugal, perdit en 1214 contre les Français la célèbre bataille de Bouvines. A Jeanne succéda, en 1244, sa sœur Marguerite, qui avait déjà été deux fois mariée : la première fois à Bouchard d'Avesnes, la seconde, après divorce, à Gui de Dampierre. En 1246, la survivance du Hainaut fut assurée aux enfants issus du premier lit, et celle de la Flandre aux enfants issus du second; et en 1280 Jean II d'Avesnes, petit-fils de Marguerite, parvint effectivement à régner dans le Hainaut, mais non sans avoir eu à lutter contre sa grand'mère et ses fils. et sans que la discorde cessat de diviser les deux

lignes. En 1299 la Hollande et la Zelande étalent en outre schues à Jean II, et ce 'fat la cause de longs démêtée entre ini et la Flandre. Quolque ses alties, les Français peussent ets complétement battus en 1362 par les Flamands, sem file. Guillaume 1er, dit le Bon, réussit à se maintenir; et l'époque de son règne (1304 à 1307) est l'ame des plus flerissantes de l'histoire du Hainaut. En 1345 Guillaume Il entra en lutte contre les Frisons; et il légga sei Étate à sa sceur ainée Marguerite, faquelle, comme femme de l'empereur Louis IV, porta le Hamant, avec la Hellanda et la Zéla dans la maison de Bavière. Après elle régnèrent en Hainent ses fils : Guillaume III, sous lequel commencerent les luties intestines des cubille à de et des hoeks, et qui mourut fou, en 1859; puis Albert, mort en 1404. Le fils d'Afbert, Guillaume IV, frère du belliqueux évêque de Liége Jean de Bavière, regna de 1401 à 1417; et après lui Jacobée ou Jacqueline de Bavière, princesse aussi légère qu'hérolque, laquelle après avoir soulenu les attaques les plus multipliées et les plus acharnées finit par céder, en 1433, le Hainauf et ses autres possessions à la maison de Bourgogue, pour rachetes la liberté de son quatrième mari, le courte d'Ostrevant, suit prisonnier par Philippe le Bon.

C'est de la sorte que le comté de Hainaut passa, en 1477, avec le reste de l'héritage de la maison de Béurgogue à di maison de Habsbourg, dans la possession de laquelle il demeura jusqu'à la révolation française, de 1556 à 1713 dans la branche espagnole , et ensuite dans la branche au-

trichienne. Veyez PATS-BAS.

Dans l'intervalle toutefois la partie méridionale du Hainant, dont Valenciennes est le ches-lieu et qui fait sujonsd'hui partie du département du Nord, avait été cédée à la France, en 1649, par la paix des Pyrénées. En 1815 en constitua avec le recte du Hainant, auquel on incorpora alors le Tournaisis, ancien pays flamand, le district de Charleroy, ancienne dépendance du pays de Namur, et quelques parcelles du Brahant et du pays de Liége (qui avalent précédemment constitué le département de Jemmapes), la province belge actuelle du Hainaut , qui , ser une superficie de 3,721 kilom. carrés, contient (1866) une population de 847,775 habitants. Ce pays, qui est arrose par la Sambre, par l'Escaut et par un de ses afficents, la Haine, petite rivière d'où la contrée tout entière a reçu sou nem, est plat et fertile au nord; au sud, la forêt des Ardennes en occupe la plus grande partie, laquelle est riche en gise-ments houllers, dont l'exploitation, en 1851, produisit 4,754,186 tonnes, et en 1869, 9,841,000; ayant une valeur de 120 millions et demi. Le nombre des puits d'extraction en activité était, à cette dernière date, de 192, et celui des ouvriers employés s'élévait à 67,660.

L'industrie, extrêmement active dans ces contrées, comprend la fabrication du far , du cristal et des glaces ; et on estimait pour cette même année 1851 la valenr de ces trois seuls articles à 21,000,000 de france; elle s'occupe aussi de la fabrication des toiles, des lainages, des tapis (notamment

à Tournay), des dentelles, etc.

D'après sa division administrative actuelle, la province comprend: 1º les trois arrondissements (jedis parties intégrantes du comté) de Mons, avec la ville du même nom pour chef-lieu (population, 24, 338 hab.), de Soignies, avec la ville du même nom pour chef-lieu (6,794 hab.), et Ath, chef-lieu la ville de même nom (8,437 habitants); 2º les trois arrondiscements nouveaux de Tournay, chel·lieu la ville du même nom (31,525 hab.), de Charleroy, chef-lieu la villedu même nom, et de Thuin, chef-lieu la petite ville du même nom (4,335 hab.). Comme ce pays a presque toujours été le théâtre des guerres contre la France, on peut encore citer permi les localités remarquables qu'il contient, les champe de bataille de Fleurus (1623,1690 et 1794), de Saint-Penys (1678), de Malplaquet (1709), de Fontency (1745), de Jemmappes (1792), et de Tournay (1794).

HAINE. La haine est un sentiment actif de l'âme, qui la porte à s'éloigner et à se délivrer de l'objet qui l'affecte

pésiblement. Il.y. a .ici un monvement de l'âme, pour ne plus seufficir, comme dans le désir il y a un monvement de l'âsse pour se gorier an devant de la connaissance. Cette idée de mouvement répulsif ou rétronctif est très bien ex. primée par le mai gueraion, synonyme de haine (augréere se). Le point de départ de la haine est bien un phénomène simple de la semblifité, une affection pénible. Mais, e'il en restait tà, il no se, développerait pas, il n'existerait pas. Il faut pour que l'âme haisse, qu'elle sorte de l'état passif et que le pouroir actif vienne en aide. Assurément pette activité, n'est pas réfléshis; car la baine est "comme l'amour, un sentiment epontané. Mais l'activité n'est pas toujours volentaire ; ile y a sussi une activité apontanée instinctive, comme pelle de l'hamme qui recule devant un danger, qui porte ses agarde, vers un objet qui attire sa curiosit

Le sentiment de haine est susceptible d'une rivacité et d'une énergie qui l'ont fait manger parmi les passions : à cet état en effet il en a tons les caractères, Ca qu'il a avant tout de commun avec elles, c'est de porter le trouble:dans l'ime en point de la rendre inse nsible à la voix de le reiten et d'obscursir, en elle ce précieux flambeau. Elle en absorbe geur ainsi dire toutes les facultés au moment on cile la possède , la domine tout entière et la pré-occupe enclusivement de l'objet de son aversign. Mais cile a cele de hien distinct des passions qui se manifestent per un monvement attractif, qu'elle agit précisén pur un unun voinque auracui, qu'eile agit precisament dans un sons continue, qu'elle pente l'àme à fair l'objet hal, à l'éleigner d'elle autant que possible, ou même à l'attaquer pour le détruire. Dans l'amour, l'âme tend à s'unir à l'objet nime et à rouloir son hien; dans la haine, elle fend à se sépases de l'objet hai et à vouloir son mal, son anéan-

La haine a pour objet tout ce qui est la négation ou l'op-posé de ce qui a droit à notre amons. Comme il y a deux sortes d'amours, l'amour désintéressé et l'amour intéressé, de même il Ja deux sortes de haines, celle que nous me pour les objets qui ne sont pas nous, qui ne contrarient point notre bien-être individuel, mais que nous sons en sux-mêmes, et celle que nous ressentons pour les objets qui s'opposent à notre bien-être, qui blessent notre intérêt ou ce que nous croyons notre intérêt. L'erreur en la manaonge, le mai moral, le laid, seront pour l'homme l'objet de sa haine, mais d'une haine toute désintérensée. Cette espèce de haine n'en sera pas moins active al moins violente. Ainsi, les haines politiques ou religieuses ne conseillent ni moins de folies ni moins de crimes que les baines privées; soulement, elles ont un caractère moine bea, parce qu'elles sont pures d'égoisme. Si nous maudissons les hommes du parti que nous combattons, ce n'est pas parca qu'ils ont perté atteinte à notre bienêtre, mais parca qu'ils représentent à nos yeux ce que nous halesons, le contraire de la vérité ou du bien, dont nous nous déclarons les défenseurs au péril de notre fortune et de notre vie. Aussi excuse-t-on cette espece de haine en la couvrant du nom de fanat is me. La haine qui a l'intéret personnel pour mobile est de deux sortes. Elle est iniuste ou méritée. Elle est méritée quand celui qui en est l'objet a egi sens droit et avec intention de nous nuire. Elle est injuste quand celui qui a lésé ce que nous croyoas notre intérêt a agi dans la plénitude de son droit naturel et sens aucune intention de nous faire du tort. Ainsi, rien n'est pius déraisonnable que la haine qui a nour source l'en vie. De ce qu'un homme est plus puissant ou plus riche que nous, ou supériour à nous par son esprit, ses talents, sa réputation, nous lui veuerons une haine mortelle, qui n'aura point d'exeuse, puisqu'il n'a aullement cherché à nous muire, et que la nature, le besard ou ses légitimes efforts serent les seules causes de sa supériorité. Les ferames n'ont souvent d'autre motif de se hair entre elles qu'une certaine différence que la nature a mise dans la régularité ou l'expression de leurs traits. Rien n'est plus odienx ni plus bas que la haine ainsi sondée sur l'égoisme. Mais si la haine adsistéressée ou méritée n'a point es caractère méprisable et ti deux; elle doit néammoins être tussi condamnée pour ses conseils, toujours femestes, et elle l'a été avec raison par cetul qui evait lu si avant dans le cetur de l'homme, et qui hai préchait une religion toute de Ménvellance et d'amour. En effet, 'le est le mul'esul'et l'erreur que nous devons détester. Quant à nos frères qui se trompent ou qui font le mul; ne devons nous pas platot les plainère et eur secorder que house avons ai souvent besoin de réclames pour nous-mêmes? C.M. Parra.

HAIRE. Voyes CILICE.

HAFTI ou HAYTI, nom indigêne d'une lie de l'Amérique, nommée Hispaniela par Christophe Colemb lors de sa découverte, puis appelée San-Dominge ou Saint-Domingue, nom sous lequel elle est encore comute dans le monde commercial. Elle occupe permi les grandes A n'ttife s'le second rang par son étondue et le preniler par ses richesses naturelies et sa fertilité. Située entre 17º45 et 20º de latitude septentrionale, sons 70°45" de l'origitude occidentale, cette lle a 600 kilom. de longadur; sur une largeur de 27 à 280 kilom; sa superficie, en y comprenant les pelles fles de la Tortue, de la Vacta , de Samana, de Conar, de Saone et les fles Beats, est de 78,036 kil. car.; et sa propre circonference de 129 myriamètres, ou de 268; si l'on fient compte des courbates des colle, différence qui prouve comblea elle est viche en golfes, en bales et en havres. L'île est trèsmontagneuse. Une chaine de montagnes, le Citico, la coupe de l'est à l'éuest, s'élevant au centre à 2,000 mètres et à son point culminant à 2,600. De ce point se détachent plusieurs rantesux qui courent vers la mer en formant une multitude de promonfoires, de presqu'iles, de baies. Ses pentes, plus roides au nord, s'abaissent doncement wers le sud, surfout vers le sud-est ; et se perdent dans de vastes savanes. Cette chaine de montagnes, dent les formes sau-vages annoncent l'origine véléanique, est sesceptible de culture presque jusqu'au sommet; elle est couverte de forêts vierges, et donne naissance à un grand nombre de rivières, dont les principales sont la Reiba, la Yuna, le Yaqui et PArtibonite. A 37 kilomètres de la côte méridionale, le les Henriquillo, qui a 37 kilomètres de long sur 7 kilomètres de large, se fait remarquer par son flux et reflux périodique ainsi que par ses crues partielles. Les vallées bien arrosées sont d'une extrême fertilité, et les savanes sont couvertes d'un sol neu profond, mais d'une grande técondité.

Le climat est celui des tropier es, tempéré dans les haules régions, brûlant sur les côtes et dans les plaines, où des brises de mer en modérent pontant les ardenrs, et à tout prendre, plus salubre que dans les autres Antilles, quoiqu'il convienne moins aux Européens qu'aux gens de couleur. La quantité de pluie qui tombe chaque année est de 3th,29. Cependant la saison des plufes n'arrive pas à la même époque pour toutes les parties de l'île. Ainsi, vers la fin de novembre, les districts du nord-est sont rafrafchis par d'abondantes ondées; ceux du sud et en partie de l'ouest ont à souffrir d'une sécheresse continuelle. Dans l'ouest et le sud, de même que dans l'intérieur, l'hiver, c'est-à-dire la saison des tempêtes et des pluies, règne de mai en octobre; c'est le contraire au nord de l'île. Haîti est quelquefois ravagée par des ouragans et des tremblements de terre. Aucune des Antifies ne lui est comparable pour la richesse de la végé-tation et des productions naturelles. Elle abonde surtout es denrées coloniales, en bois précienx, en poissons, en bêtes à cornes, en chevanx. Les montagnes effreut des pierres précieuses, du sel, des métaux de toutes sortes ; mais c'est à peine si on les exploite aujourd'hui.

La population est évaluée à 850,000 habitants (1871), dont la majorité est de race nègre; le resté se compose de muitères et d'un petit nombre de blancs. Tous appartiennent à l'Église catholique; mais les uns parient espagnol, les autres français. Les nègres ni les muitères n'ont rempit les espérances que leur émancipation avait fait cenceroir. Sous le rapport physique comme aous le rapport

intellectuel, ils se montrent d'une paresse presque invincible; ils ne trouvent du plaisir que dans les jouissances sensuelles; ils sont restés, en un mot, ce qu'ils étaient dans l'esclavage. L'agriculture, l'industrie, le commerce sont extraordinairement déchus; et une foule de cantons autre-fois florissants sont aujourd'hui déserts. En 1789 on comptait dans la partie occidentale ou française seule 813 plantations de sucre, 3,117 de café, 3,151 d'indigo, 789 de coton et beaucoup d'autres; la valeur des exportations pour la France était de 135,600,000 fr., celle des importations de 7 millions; et le commerce de la France occupait 710 navires montés par 18,466 matelots. Antérieurement l'île exportait année commune 141 millions de livres de sucre et 70 millions de livres de café. Après la première révolution, il se passa de longues années avant que la production et le commerce d'exportation d'Haiti se relevassent du coup qu'elle leur avait porté. L'exportation du sucre cessa entièrement, celle du café reprit peu à peu; mais celle du bois d'acajou et du bois de teinture augmenta. En 1842, peu de jours avant la dernière révolution, l'exportation ne dépassait pas 2 millions 1/2 de kilogrammes de café, i million de kilogrammes de tabac, 250,000 kilogrammes de cigarres, 1,500,000 kilogrammes de coton, 240,000 kilogrammes de ca cao, 80,000 peaux, 13 millions de kilogrammes de bois de teinture et 140,000 mètres cubes de bois d'acajou. De nouvelles guerres intestines ont encore hâté la décadence du commerce; mais il serait impossible, au milieu du boueversement de toutes les positions, de donner une idée un peu exacte de l'état commercial, financier, etc. de l'île.

Depuis 1844 deux Étals se partagent l'ue : la république

Depuis 1846 deux États se partagent l'he: la république Dominicaine, formée par la partie orientale, et la république d'Haiti, comprenant la partie occidentale. La république hollienne compte, sur un territoire de

La republique hailienne compte, sur un territoire de 236 myr. car., une population d'environ 760,000 habitants, composée en grande majorité de nègres et de mulatres que leurs compatriotes noirs tiennent dans l'oppression. La capitale était autrefois Port-au-Prince, appelé quelquefois Port Républicain. Cette ville, centre du commerce et de la culture haitienne, est située sur une grande baie de la côte occidentale et possède un excellent port. Fondée en 1745, elle fut entièrement détruite par un tremblement de terre en 1770, et ravagée en 1791 et en 1843 par des incendies. Sa population, qui était d'environ 30,000 àmes avant la révolution de 1843, a peut-être diminué de moitié. Aujourd'hui le siège du gouvernement est établi à Guarico ou Haili, appelé aussi cap Hailien, et autrefois cap Français, ou simplement Le Cap, sur la côte septentrionale de l'île, à 13 myriamètres de Port-au-Prince, avec un très-bon port, et jadis centre d'un grand commerce, mais presque entièrement miné, en 1842, par un tremblement de terre.

Les autres villes les plus importantes sont les Cayes, Saint-Louis, Ramet et J. cmel, sur la côte méridionale; Jérémie et les Gonaives, sur la côte septentrionale de la longue presqu'lle du sud-ouest; Saint-Marc, sur la côte occidentale; Saint-Nicolas, sur la pointe nord-ouest; Dondon, dans l'intérieur.

La forme du gouvernement est monarchique, et voici les principales dispositions de la constitution octroyée dans cet leraiers temps par l'empéreur Faustin 1ººº à Aucun blanc ne peut acquerr a Haiti les droits de bourgeoisie; mais tous les Africains et les Indiens sont citoyens. Haiti et les lies qui en dépendent forment le territoire indivisible de l'empire. La liberté civile et la liberté religieuse aont garanties; copendant l'Eglise catholique est particulièrement protégée et dotée. Liberté de la presse et de l'enseignement; jury institué pour les causes criminelles. Haiti est régi par un sénat permanent, à la nomination de l'empereur, et par une chambre élective, renouvelée tous les eunq ans et tenant chaque année une session de quatre mois. La disputé impériale est héréditaire dans la ligue masculine. La liste civile de l'empereur, indépendamment du domaine de la couronne, est fixée à 840,000 francs; et l'imperatrice

700 HAITI

recoit en outre 280,000 francs. Il y a trois ministres respon sables, et un conseil d'État de neuf grands dignitaires choisis par l'empareur. Les dépenses sont évaluées à 19 millions et demi ; la dette publique à 32 millions ; le papier en circulation à 23 millions de francs. Dans un compte-rendu des finances publié en 1848, l'ensemble des dépenses était porté à 28,888,854 fr. 40 c., et les revenus à 21,014,504 francs. Le commerce, déjà fort languissant, fut entièrement paralysé en 1849, par les fansses mesures du gouvernement, qui ne les a révoquées en partie qu'en 1850. L'armée, portée depuis 1849 à 20,000 horames, a été augmentée d'une garde impériale, composée de trois régiments d'infanterie et de plusieurs escadrons de cavalerie. L'équipement des troupes laisse beaucoup à désirer; l'état-major est trop nombreux. La marine militaire consiste en liuit transports armés de 16 canons. Les écoles élémentaires sont en petit nombre; 1e lycée national de Port-au-Prince est encore peu fréquenté.

Haiti fut découverte le 3 décembre 1492, per Colomb, qui lui donna le nom d'Hispaniola et y fonda le premier établissement des Espagnols en Amérique. A cette époque elle était habitée par une peuplade indienne, qui pouvait compter un million d'ames, et qui était gouvernée par cinq caciques indépendants. Cette peuplade appartenant vreisem-blablement à la tribu des Caralbes; elle fut bientôt détruite par les horribles traitements des Espagnols, surtout par le travail des mines et des plantations, auquel ils l'astreignirent. Dès 1533 elle avait presque disparu. Cependent plusieurs villes s'étaient fundées, entre autres Saint-Domingue, qui donna son nom à l'île; mais la colonie ne prespéra pas; quoiqu'on y est déjà introduit des nègres. Les flibustiers s'y établicent, et avec leur secours il se forma des établissements français dans la partie occidentele de Pfle, dont la France finit par prendre possession et qu'elle se fit oéder par le traité de Ryswick (1697). Cette portion de Saint-Domingue prit un rapide développement, et devint trèsflorissante, surtout depuis 1722; mais en même temps les relations des blancs avec leurs innembrables esclaves nègres et le relachement de tous les liens moraux jetèrent dans la colonie le germe de sa ruine. Le mélange de la race blanche avec la race noire engendra une foule de mulatres, qui pour la plupart, traités avec prédilection par leurs pères et affranchis par enx, jouissaient des avantages d'une meilleure éducation que les blancs, sans parvenir à se placer vis-à-vis d'eux sur le pied de l'égalité. Il était donc naturel que ces hommes, dont les prétentions étaient froissées par leur position sociale, accueillissent avec enthousiasme la révolution de 1789, et leur exaltation fut encore nourrie par la société française des Amis des Noirs et par la Société anglaise pour l'abolition de la traite.

La Révolution jeta la désunion parmi les blancs enx-mêmes, qui se divisèrent en plusieurs partis ennemis; comme les grands et les petits blancs (propriétaires fonciers et artisans), les constitutionnels et les monarchistes, les partisans et les adversaires du gouvernement colonial. La convocation d'une assemblée coloniale en 1790, les querelles qui ne tardèrent pas à s'élever entre elle et le gouverneur, les irrésolutions de l'Assemblée nationale, qui fantét accordait certains droits aux hommes de couleur et tantôt les retirait, provoquèrent enfin un soulèvement. La révolte des mulatres et des nègres éclata le 23 août 1791, dans les eqvirons du Cap Français; mais le danger ne put rapprocher les blancs ni décider la mère patrie à prendre des mesures -pour comprimer l'insurrection, qui poursuivit sa marche au milieu des plus terribles dévastations et des plus cruels massacres. L'imprudence des blancs, qui osèrent se mettre en hostilité ouverte aves le gouvernement de la république, assura même aux insurgés la coopération des représentants du peuple Polverel et Santhonax, qui avaient été envoyés dans l'île comme administrateurs. Avec leur appui, les Nègres se saisirent du Cap Français (21-23 juin 1793), dont-ils égorgerent toute la population blanche et qu'ils livrèrent au piltage; puis, l'incendie gagnant de proche en proche, presque tous

les colons furent massacrés; très-peu réussirent à se anuver. En 1793, les Espagnols et les Anglais ayant attaqué la colonie, les bandes des Nègres insurgés se joignirent aux troupes françaises débarquées dans l'île sous les ordres du général Lavaux et leur rendirent les meilleurs services contre les colons révoltés comme aussi contre les Anglais et les Espagnols. Ces derniers durent céder à la France la partie orientale de l'île par la paix de Bâle, et les premiers, repoussés pas à pas par les généraux Rigaud et Toussaint-L'Ouverture, à la tête des insurgés, furent contraints d'évacuer l'île en 1797.

Pour reconnaître leurs services, l'Assemblée nationnale, par décret du 4 février 1794, proclama l'émancination des noirs dans les colonies françaises et leur accorda les mêmes droits qu'aux blancs. En même temps le Directoire nomma Toussaint-L'Ouverture général en chef de toutes les troupes de l'ue. Toussaint voulut se rendre indépendant; il donna une constitution à la colonie, le 9 mai 1801, et organisa le gouvernement avec sagesse. Pour le réduire à l'obéissance, le premier consul Bonaparte envoya à Saint-Domíngue, mme capitaine général, le général Le ci e r c avec une armée de 25,000 hommes. Toussaint essaya de s'opposer au débarquement des Français; mais il fut repoussé dans l'intérieur et dut se soumettre. Arrêté par trahison, il fut envoyé en France. Les colons qui avaient échappé aux massacres ayant voulu rétablir l'esclavage, une nouvelle insurrection éciata, sous la conduite du général nègre Des salines. Les troupes françaises, décimées par les maladies, qui avaient enlevé le général Lecierc, furent forcées de se rembarquer, au mois de novembre 1802, et furent ramenées en France par Rochambeau.

Avec leur départ cessa la domination des blancs à Saint-Domingue. Dessalines restitua à l'île son ancien nom caraibe de Haiti (pays montagneux), se fit couronner empereur, sous le nom de Jacques I's, le 8 octobre 1804, octroya une nouvelle constitution, le 20 mai 1805; mais des le 17 octobre il fut tué, dans une émeute provoquée par ses bararies. A la tête de la conjuration étaient le général nègre Heari Christophe et le mulatre Alexandre Pétion. Dès cette époque l'ancienne haine se manifesta de nouveau entre les mulatres et les nègres; et c'est dans la rivalité des deux castes qu'il faut chercher les causes plus ou moins cachées de toutes les luttes intérieures du nouvel État. Pétion, comme le chef des mulatres, et Christophe, comme celui des nè-gres, se disputèrent l'autorité jusqu'en 1808. Le résultat de cette lutte fut l'établissement d'une république de mulatres au sud, avec Pétion pour président, et d'un État nègre au nord, avec Christophe pour président et général en chef. En 1811 Christophe se declara roi, sous le nom de Henri Ier: en même temps il proclama une nouvelle constitution et de nouvelles lois, calquées sur les législations européennes. On doit reconnaître pourtant qu'il gouverna avec habileté. Mai-gré la paix qui régnaît entre les deux États, ils étaient divisés par une haine implacable, dont les prétentions de la Restauration française arrêtèrent seules l'explosion. Le 2 juin 1816 Pétion donna à la république une constitution qui abolit l'esclavage, reconnut la liberté de la presse et la responsabilité des fonctionnaires, établit un pouvoir législatif, composé d'une chambre de représentants et d'un sénat, et confia le pouvoir exécutif à un président nommé à vie. À sa mort, arrivée le 27 mars 1818, Henri chercha à réunir la république mulatre à son royaume; mais le général mulatre Jean-Pierre Boyer, qui avait succédé à Pétion, déjoua ses projets par sa sages se et sa prudence. Henri lui-même, que les révoltes des mulatres de ses États avaient entraîné dans des actes de répression trop sévères, et que ses cruautés avaient rendu odieux, fut appelé, au mois de septembre 1820, à combattre une nouvelle insurrection ; mais, abandonné de ses troupes et paralysé par une attaque d'apoplexie, il fut réduit à se donner la mort, le 8 octobre 1820. Son armée ayant reconnu le président Boyer, l'île entière ne forma plus qu'une seule république (26 novembre), sauf la petite porHAITI' 701

tion reconquise en 1808 par les Espagnols, qui secoua 'été engagées préalablement aux créanciers français.

même le joug en 1821, et se soumit à Boyer en 1822.

| Riché mourut le 27 février 1847, et eut pour successeur

L'indépendance du nouvel État, qui avait déjà été re connue par les autres gouvernements, le fut aussi par la France en 1825, moyennant une indemnité de 150 millions de francs en faveur des anciens colons. Boyer, président à vie de la république, en vertu de la constitution du 2 juin 1816, ne négligea rien, depuis 1822, pour y répandre la civilisation et pour mettre surtout l'agriculture en honneur. S'il ne réussit pas, fi ne faut en accuser que le génie de la population, les haines réciproques des mulatres et des nègres et les charges accablantes imposées à l'État par le traité conclu avec la France. Ces charges , qui dépassaient les forces du pays, provoquèrent des mécontentements et des révoltes. Il est vrai que les sommes qui restèrent dues à la France furent réduites, en 1838, à 60 millions ; cependant depuis le mois de mai de cette même année il y out de nouveaux troubles, qui aigrirent encore les querelles continuelles du président et de la chambre des représentants, et qui conduisirent enfin à une révolution, en 1848. Au mois de février une armée de 12 à 15,000 hommes se leva comme par enchantement, la guerre civile éclata et se poursuivit au milieu d'horribles excès jusqu'à la fuite de Boyer, qui se refugia à à la Jamaique (18 mars) et lut déposé. Un comité de salut public fut établi, et un gouvernement provisoire, ayant le gé-néral Hérard-Rivière à sa tête, lut institué pour fonder un nouvel ordre de choses. Mais au mois d'août 1843 une contre révolution jeta le pays dans une complète anarchie, d'où il ne commença à sortir qu'à la fin de l'année. Le 30 décembre Hérard-Rivière sut élu président de l'assemblée nationale, qui adopta une nouvelle constitution, calquée sur la constitution des États-Unis. Une des principales dispositions de la nouvelle loi fondamentale portait que seuls les Africains et les Indiens avec leurs descendants jouiraient des droits politiques et pourraient posséder des biens-fonds. La tranquillité commençait à se rétablir; et la France consentait à entrer en négociations au sujet de l'indemnité, lorsque, le 27 février 1844, une nouvelle révolte éclata dans la partie espagnole de l'île, où une république se constitua, sous le nom de *République Dominicaine*. Un des plus riches éleveurs de bestiaux de l'île, Pedro Sanana, en fut élu président. Au mois de mars, Rivière marcha contre les révoltés avec des forces considérables; mais, affaibli par la désertion, il fut battu à Santlago, le 9 avril, et sa défaite replongea plus que jamais le pays dans l'anarchie. Un de ses généraux nègres, Pierrot, parent de l'empereur Chris-tophe, se déclara indépendant au Cap Haltien; un autre nègre, J.-Jacques Acasu, suivit son exemple aux Cayes, et les partis recommencèrent à s'agiter à Port-au-Prince. Les partisans du président eux-mêmes finirent par l'abandonner, et élurent pour le remplacer un vieux général nommé Guerrier. Cette élection, qui eut lieu au mois de mai, assura la prépondérance au parti noir. Rivière se retira à la Jamaique. Dans l'ouest, une insurrection de mulatres, qui éclata en faveur de Rivière, fut comprimée, et Guerrier étant mort au commencement de 1845, la tyrannie s'accrut sous son successeur Pierrot. Mais son gouvernement dura peu. Il refusa de payerà la France les sommes convenues avant la réunion de toute la république, et le consul Levasseur quitta la résidence. Ce départ amena la chute de Pierrot, au commencement de 1846. Il eut pour successeur (en février) Riché, vicillard de soixante-dix ans, qui par sa fermeté, son énergie et sa popularité, rétablit bientôt la tranquillité, et sut si bien adoucir les haines de races, qu'on permit même l'établissement des blancs sur le territoire de la république. Les finances commencèrent à s'améliorer, le corps des officiers fut épuré, les traitements furent abaissés, l'impot des patentes élevé, les lois contre les contrebandiers furent rendues plus sévères; l'exploitation des forêts de l'État, proposée par le président, fut votée par le sénat. Cette dernière mesure amena de nouveau ac contestations avec la France, les forêts de bois d'acajou ayant

été engagées préaisblement aux créanciers français. Riché mourut le 27 février 1847, et eut pour successeur le général nègre Faustin Soulouque, qui se mit promptement en mesure de soumettre les Dominicains. Au mois de mars 1849, il marcha contre eux à la tête de 20,000 hommes, et obtint d'abord des succès signalés; mais quelques-uns de ses subordonnés, entrainés par leur ardeur, commirent des fautes stratégiques qui faillirent compromettre le succès de cette campagne. Heureusement le général Soulouque s'était mis d'accord avec le président de la répablique Dominicaine, Ximenès. Celui-ci provoqua une diversion heureuse ménagée par la politique de Soulouque, et qui força Santana à revenir sur ses pas et à mettre le riége devant Suint-Domingue. La ville se ren-lit le 24 mai, et Ximenès syant pris la feite, Benaventure Baez fut élu président, sur le refus de Santana.

Pendant quelque temps in paix fut rétablie entre les deux républiques. Bientôt le général nègre se fit proclamer empereur sous le nom de Faustin Ier, et fut sacré le 27 avril 1852, par le représentant du saint-siège, vicaire apostolique. Ce souversiu, prétextant que les Dominicains méditaient une attaque contre l'empire haitien, envahit leur territoire à la fin de 1865; mais son armée fut mise en déroute, et il se vil obligé de conclure, avec la médiation de l'Angieterre et de la France, une sespension d'ar-mes de trais ans. Vers la fin de 1868, il se préparait à une nouveile expédition, lorsque les Haitlens, lassés de sa ty-rannie, toutèrent de s'en délivrer. Le général Geffrard , de la race griffe, c'est-à-dire issu d'un multire et d'une négressei se mit à la tôte de la conspiration; le 22 décembre 1858, il procleme la république aux Gonefres. Les adhésions loi arrivèrent de toutes parts. Soulouque, obligé de s'enfermer le 10 janvier 1859 dans Pert-sa-Prince, fut abandonné par ses troupes; et le 15 janvier Geffrard se trouva mattre de la capitale, sans avoir en un coup de fusit à tirer. Boulouque abdique et se retire à la Jamaique.

Geffrard montra au pouvoir une grande medération : il maiatint dans leurs emplois la plupart des fonctionnaires du gouvernement déchu, et composa son cabinet d'hommes de toutes les muances. Il charges les envoyés de la république de traiter avec des professeurs français pour la réorganisation de l'instruction publique à Halti; il envoya des jeunes gens étudier dans les collèges de Paris, créa de nouvelles écoles primaires, établit des lyoses dans les vil-les principales, fonda à Port-au-Prince une école normale, des écoles de droit, de médecine, des arts et métiers, etc. Cependant il se trouva en butte à des conspirations sans cesse renouvelées. La première fut fomentée par le général Délice Espérance ; les suivantes eurent nour auteurs : le général Guerrier Prophète (sept. 1859); le général Léon Legros (sept. 1861); le général Salomon (mai 1862); Aimé Legros, fils de Léon (mai 1863); Ogé Longuefosse (juin 1864); Turin Salnave (mai 1865). Voyant sa popularité sérieusement compromise par ces tentatives insurrectionnelles, auxquelles il avait du opposer dans plusieurs cas des mesures sévères, Geffrard essaya de la sauver, en abandonnant quelque chose de son peuvoir, et proposa aux chambres de transformer la présidence à vie qui lui avait été déférée en une présidence de cinq ans. Cette proposition fut accueillie le 8 septembre 1866, mais les complots se renouvelèrent, et le 8 mars 1867, un gouvernement provisoire installé à Saint-Marc proclama la déchéance de Geffrard. Celui-ci, voyant ses propres troupes passer à l'insurrection, abdiqua, et s'embarqua le 13 mars pour la Jamaique, d'où il se rendit bientôt en France.

Une assemblée constituante fut élue, et nomma le 14 juin 1867 Sainave président de la république pour une durée de quatre ans. A peine cette non-ination fut-elle connue que le drapeau de l'insurrection fut levé par le général Nis-age-Saget, qui finit par s'emparer de Port-au-Prince le 20 décembre 1869. Sainave s'enfuit vers la frontière; mais, livré par les Dominicains, il fut condamné à mort et

fusible. Njasage-Saget fut étu, le 19 mars 1870, à la presque unanimité des noix. Il était agé de 62 ans. Homme de couleur, il avait passé dix années en prison sons le règne de Soulouque, et avait rendu des services à la cause de l'ordre sou · le gouvernement de Geffrard.

HARIM, Cest-à-dire sage un philosophe. Cest chez les Tures le titre des médecins et aussi des juges quandon y ajonte un mot destiné à en compléter le sone, Alusi , le premier médecin du sérail prend le titre de habim-bachi et Agkim-cheri signifie magistrat. Les Persans donnen le nom de hakims aux gouverneurs des districts, aubdivisions de leu ra diverses pravinces on divisions adminis-

HAKLUYT (RIGEARD), célèbre géographe anglais, naquit en 1553. Nommé professeur de cosmogra, hie, il introdui it dans les écoles d'Angleterre l'usage des globes et de quelques autres moyens propies à faciliter l'étude de la géographie. Des commercants, des corporations, des villes même, le consulterent souvent au sujet du leurs entreprises maritimes. A Paria, où il accompagna, en 1564, en qualité de chapelain, l'ambassadeur-Stafford, il fit imprimer à ses frais l'Histoire de la Découverte des Florides, par Laudonnière, ristee manuscrite jusque alors De rejour en Angleterre, il componça, avec l'appui de Walter Raleigh, à rémair les matériaux de l'histoire des expéditions maritimes des angleis. Il publia le résultat de ses recherches some le titre de Principal navigations, voyages and discoveries of the English mation (1589, in fol.; mouv. édit. in-4°, 1809), ré-umé de plus de doux cente voyages, contenant une soule de documente et de renseignements que sans lui on est probablement perdus. Le gonvernement le récomponse par une prétende à Westminster et une cure dans le comté de Sufiolk. Hekingt, mort le 23 roctobre 1616, fut enterré dans l'abbaye de

HARODADI, port du Japon, situé au fond d'une baie magnifique de l'ile d'Yéso, avec 30 000 aune, est me ville très-commerçante, qui effre un point de selâche et d'approvisionnement, aux baleiniers, tille a été ouverte aux Europees en 1854. Les Russes y ent construit un hépital, de vastes magnains et une grande usina de fer.

HALAGE. C'est l'action de tiser un bateau, soit à bras, soit à l'aide de chevaux. Halage vient de haler, terme de

marine qui vent dire tirer.

Un autre mode ale halege, d'une invention plus récente, est aujourd'hui applique sur la Scine et sur le canal de l'Ourcq; il s'effectue à l'aide d'un bateau remorqueur dont la machine à vapeur fait mouvoir un arbre horizontal autour duquel s'enroule une chaine dont les deux extremités sont fixées, l'une au point de départ, l'autre au point d'arrivée du remorqueur, qui à l'aide d'une très-petite dépense peut ainsi entrainer plusieurs bateaux pesamment charge Avec une machine de la force de dix chevaux, on obtient une vitesse de dix kilomètres à l'heure. Ce ayatème offre donc l'avantage d'une grande économie.

HALAGE (Chemins de). Ce sont des chemins de servitude publique, pris sur la propriété d'autrui pour le service des seuves et rivières navigables. Toute propriété riveraine d'un fleuve ou d'une rivière navigable doit laisser d'un côté un chemin de 7^m,79 de largeur pour le passage des chevanx destinés à la remonte des fleuves, et de l'autre un chemin seulement de 3^m,24, que l'on nomme particulièrement le marche-pied. Cette servitude pèse même sur les iles qui divisent un seuve en plusieurs bras; seulement, elles ne doivent que le marche-pied. Ces dispositions de la loi sont malheureusement très-mal observées. Il n'est pas une rivière qui, au grand préjudice de la navigation, ne montre soit des constructions, soit des plantations, qui envahissent et le chemin de halage et le marche-pied.

HALALI ou HALLALI, cri de victoire dans la chasse à courre, annonce donnée par le son du cor que le cerf aux abois va devenir la curée des meutes acharnées à sa !

pourspite. La fantare du halait, compute, spi aire de chesse, de desse, trois un quetre notes, à en l'excessive simplicité de l'instrument, resemble les che ere dans toutes les parties de la fortt. Ce vieux eis l'antour est incomm, figure à mervellie dans à ot les mercesus dispéss » il est suriou d'un effet inhongs ble lorsque des modulations dens le gents chromatique relèvent le simplicité primitive, HALBERGYADT, chef-lieu de cerele, dans l'arre discourt de Mandaller.

sont de Magdehourg, province de Saxe (Pruess), bitie sur la Honemare, acompte une semination de 25,421 ha-hitania (4671), et est le sentre d'un commerce sunt seti qu'important, dont la sufation récenie des chemins de fer a pre singulièrement favorisé l'esser. Ses nombreuses fabriques livrent à la consumation de bons draps comments et autres tiesus de laine, des ouirs, de la colle-forte, des savons et des gants. On y voit aussi de grandes raffi d'huile. Des dix églises que renferme Halbenstadt, les plus curieuses sont l'église de Notre-Dame, terminée en l'a et sa cathédraiq, placée sous l'invoçation de Saint-Éti et construite dans le plus moble style du quinrième nibele. La réformation avait dès 1862 pénétré dans l'évéché d'Halberstadt; mais, en vertu des stipulations du traité de Westphalie, le culte protestant y fut supprimé en 1649. Le même traité la plaçait sous la domination de l'élection de Brandebourg, comme chef-lieu d'une principaulé comp environ 360 kilomètres carrés, avec une poguistic 156,000 Amée. La paix de Tilsitt la fit comprendre de royaume de Westphalie, et elle devint alors le chef-lie département de la Saale. En 1812 les troupes pruss la replacèrent sons l'autorité de la Prusse.

HALBRANDS. VOYES GANARD.

HALCYONE. Popes Algrena. HALDENWANG (Cursuman), edibbre grayour ellemand, naquit en 1776, à Duriach. Quelques travaux remerquablement exécutés, dans le genre de l'aqua, sinta, le 6-rent appeler, en 1796, à Dessau, où venait de se fonder la Société Chalcographique. En 1803 en le rappela à Carisruhe, avec le titre de graveur de la cour. Plus fand il exécuta un grand nombre de gravures nour le commence de la librairie, Il grava aussi pour le Musée Napaléon et pour le Musée royal plusieurs paysages d'après Grimaidi, Ruis-dell, Peusein, Claude Lorsein et Elabeimer, Ses decuiers et plus remarquables travaux furent les Heures, quatre planches d'après Claude Lorrain, et les Chules d'asu, deux planches, d'après Ruisdaël, dont la derpière fut achevée, en 1938, par son élève le professeur Schnell, de Darmstadt, Haldenwang mourut le 27 juin 1831, aux eaux de Ri

poltseu.

HALE, On ne connaît pas bien l'átymologie du mot hale; les uns le sont dériver du grec fluor, les autres du breton Acaul : ces deux mets significat soleil, et l'une en l'autre de ces étymologies exprime bien l'idée qu'on doit attacher au mot hale, qui n'est que l'effet du soleil. Tout le monde sait que la peau exposée nue à l'action de l'air et du soicil prend une teinte brune et basanée : cet aspect particulier de la pesu a reçu le nom de hále. Il est surtout remarquable chez les individus qui se livrent aux travaux des champs. Plus leur peeu est blanche et fine, plus ils sont fortement bâlés : aussi, chez les femmes de la campagne, on peut être certain que le visage le plus hâlé annonce le corps le plus blane. On croit généralement que le hâle est causé par l'action de l'atmosphère, et surtout par celle du vent et de la chaleur; mais la vraie cause du hâle est la lumière solaire. Il ne se produit jamais que sous l'influence de cette lumière : la chaleur ne le produit pas si la peau est couverte de vêtements; l'air sans le soleil ne le produit pas davantage; et le froid, la gelée même n'empêche pas l'action du soleil de le taire paitre.

Cette cause a reçu aussi le nom de hale. Ainsi, le mot hdle exprime en même temps la cause et l'effst. Le bâle n'est ni une maladie ni une infirmité; c'est, au contraire, une

cause et un signe de fauce, che l'action vividante de la lumbre solaire est aussi utile aux animeux qu'aux planteux conx qui en sont privés s'étielent comme les végétaux eplitivés à l'ombre; muis cet étielenneut et le blancheur qui en résuite sont sonsidérés dans nes villés comme une beseté; et les femmes de la ville qui se harardent à braver l'air des champs craignent beaucoup d'y compsenentire la blancheur de leur peau. Le seul moyen de la préserver du lièle est de la mettre à l'abri neu-neulement des rayons du seleit, mais encore de sa tumètre même réféchie. Quant aux moyens de détruiré le bâle, on a propose un grunt nembre de cousétiques, sin moins implies; le seul meyen efficace est de tenir la peau couverte on à l'abri de la lumbre ablairé s elle reprend alors peu à pels su couleur naturelle, it tenteluis le fable n'est pas trèp sucleu.

HALEB. Voyes ALEP.

HALECRET. Voyes HALLECRET.

HALEINE. C'est par ce mot qu'en désigne esté oudée d'air humide et chaud qui, quirse à vingt fois par minute, sort de la poitrine au mement de calle-di se resserre. L'haleine, c'est l'air chassé des pou en que damnt l'expiration. Or, cet air composent l'haleine n'est plus ce qu'il était lors de se trée dans les voies respiratoires : il est plus chaud , plus bumide, plus chargé degar saide carbonique, et bessuren usoins riche en oxygène, dont une pertien vient d'être employée à rougir le sang veineux, à le dépouiller de sen hydrogène et de son carbone, et conséquemment à fermer cette vapeur aqueuse et cet acide carbonique dent l'haleine est comme saturée. Pour condenser l'ean de l'haleine, il suffit de soui-Der sur des corps froids, comme le verre ou les métaux ; la gelée fait apparattre l'eau de l'haleine sous forme de flocons de neige ou de fumée. Voulez-vons. y constater la présence de l'acide carbonique, vous n'aves qu'à souffier dans de l'eau de chaux que le filtre a rendue limpide : vous verrez celle-ci se troubler et blanchir incontinent, à cause de la formation d'un carhonate de chaux, sel blanc et insoluble, qui se précipite aussitôt. Notre simple souffle dunne ainsi naissance à de la creie.

Quant à la chaleur de l'haleine, elle varid selen l'âge, selon l'état du pouls, selon l'état des forces, selon l'exercice corporel et la nature des aliments : Phaleine du joune homme est plus chande que celle du vieillard; un animal carnassier a l'haloine plus ardente que l'herbivere. Je voudrais juger de l'énergie d'un homme sain, n'ayant ni pas-sion ni flèvre, uniquement d'après l'élévation d'un thormomètre heurté sans effort par l'haleine qu'enhale sa bouche. L'haleine des cafants est douce et chande comme l'édreden, pure comme le bieu du ciel , balsamique comme l'encene des séraphins. Que de fois j'ai vu des mères tendrement courbées sur la crèche d'un enfant, dont elles aspiraient voluptueusement l'haleine, comme une émanation des cieux ! Ne nous étonnons point si quelques vicillards décrépits et glacés ont quelquefois réclamé la tiède haleine des jeunes gens : le roi David, le bourgmestre de Saardsm dont parle Boërhaave, tous cos vicillards, ainsi que Barberousse, étalent d'habiles physiciens. Lors des fonilles de Pompéi, ca trouva un tem-beau portant le nom d'Hermippus, médecia mert àgé de cent quinze ans. Les écudits s'enquirent avec curiosité quel avait pu être le genre de via de cet Hermippus, mort si vieux; et l'on découvrit que durant soixante années il avait desservi un hôpital d'adolescents, cause vraisemblable d'une longévité si rare.

Mais cette haleine qui réchanfie peut l'instant d'après rafraichir; chacan de nous, comme le rastre de la fable, peut également souffier froid ou choud : c'est un effet de physique dont la cause est bien simple. Le cousact immédiat de l'haleine s'exhalant fibrement à bouche béante est oujours chaud ou tiède; mais si, rapprochées l'une de l'autre, les lèvres ne livrent plus à l'haleine qu'une étroite issue, alors l'air expiré, ainsi que le vent, prenent un cours plus rapide, pousse devant lui l'air frais de l'atmosphère, et c'est

cet air de l'extérieur, residu plus freid par le mouvement; qui bourte les corps et les refreidit, en s'imprégnant de leur propre obaleur.

La force ou l'étendue de l'haleine a toujours paru l'indice de l'énergie corporelle ainsi que du courage et du génte. Mais s'il est indubitable que la force des membres et la rapidité de la course nécessiteut de vastes poumons, il est bien rare qu'une constitution athlétique soit le partage des ames fortes et des esprits supérieurs. Ulysse, le plus aage et le plus intelligent dés Grecs, était certes beaucofip moins robuste qu'ajax, son concurrent; et s'il remportait sur lui le prix de la course, c'est que, plus économe de ses forces, plus sage et plus prudent, pour mieux ménager son haleine, il restait sflencieux jusqu'à lu fin, n'invoquant les dieux qu'à voix basse. Plus d'un ouvrage de longue haleine a en pour auteurs des hommes évervés, haletants d'émotion et n'ayant qu'un souffie. Sans prendre à la lettre l'injurieux diagnosti de Figaro, s'adressant à Basile, on peut dire qu'il suffit souvent de l'haleine pour faire augurer de la santé d'un individu, de son régime habituel, de sa pénurie comme dé ses excès, de ses mœurs, et quelquefois de ses vices.

Dr Isidore Bourpon.

HALEN (Don Juan van), comte de PERACAMPOS, général espagnol, d'origine belge, né à l'île de Léon, en 1790, entra dès l'àge de quinze ans dans la marine espagnole, assista au combat de Trafalgar, et fut ensuite appelé à Madrid par l'administration supérieure de la marine. Après l'insurrection de mai 1808, il prit du service dans l'armée des patriotes espagnols; mais il ne tarda pas à faire sa soumission au roi Joseph, dont il fut nommé officier d'ordonnance, ce qui ne l'empêcha pas plus tard de passer aux insurgés, à qui il livra diverses places, service qu'on récom-

pensa par le grade de capitaine.

En 1815 il fut arrêté, sous prévention de conspiration contre Ferdinand VII; mais on le relacha bientot après, et il fut même fait lieutenant-colonel. Compromis dans l'affaire de Torrijos, il parvint à s'évader; il prit alors du service en Russie, et alla en 1820 faire la guerre dans le Caucase; mais des la même année il était de retour en Espagne, afin de mettre son épée au service de la constitution. Après le rétablissement du pouvoir absolu, il passa à la Havane, puis aux États-Unis, pour revenir se fixer à Bruxelles, où en 1830, à la suite de la révolution belge, il recut le commandement des forces dont disposaient les insurgés. Des mésintelligences survenues entre lui et M. de Potter le firent bientôt renoncer à cette position; mais en le mettant en disponibilité, le gouvernement belge lui accorda le grade de lieutenant général. Accuse quelque temps après d'orangisme, il fut arrêté, puis acquitté faute de preues. En 1836 il fut appelé en Espagne. Le gouvernement lui confia le commandement d'une division, à la tête de laquelle il battit les insurgés carlistes dans la Navarre. Arrété de nouveau pour conspiration, mais remis bientot après en liberté, il alla en 1839 en Angleterre acheter des fusils, et en 1840 on le nomma capitaine général de la Catalogne. Fidèle partisan d'Espartero, il combattit l'insurrection qui éclata en 1842 à Barcelone, et bombarda cette ville le 3 décembre. Cependant, une levée générale de boucliers syant en lien, en 1843, en Espagne, contre Espartero, Barcelonne fut le théatre d'une nouvelle insurrection ; et cette fois les moyens les plus vigoureux ne réussirent pas à la comprimer. Van Halen se vit obligé d'abandonner la Catalogne, et finit par s'embarquer, le 30 juillet, à Cadix, pour l'Angleterre, avec Espartero. La révolution de 1854 lui permit de rentrer en Espagne, mais on ne le vit plus reparaître dans les fonctions publiques.

HALEPONGE. Voyes EPONGE.

HALER. Ce mot ne s'emploie guère que dans la marine : son sens littéral est tirer horizontalement (toujours de liant en has), ou à peu près, et à bras, un cordage ou un objet quelconque à l'aide d'un cordage. Haler à la cordelle, c'est faire marcher un bateau le long d'une rivière ou d'un canal, au moyen d'une corde tirée par des chevaux et quelquefois à bras (voyez Halage).

Les marins disent encore se haler dans le vent, pour se diriger vers le point d'où il vient.

Il ne faut point confondre ce verbe haler avec haler, qui s'emploie en parlant de l'action du soleil et du grand air

sur le teint (voyez HALE).

HALES (ETIENNE), physicien distingué, né le 7 septembre 1677, à Beckesbourne, dans le comté de Kent, fit ses études à l'université de Cambridge, et prit ensuite les ordres. Pendant son séjour à Cambridge, il se distingua par l'ardeur avec laquelle il se livrait à l'étude des diverses branches de l'histoire naturelle, notamment de la botanique et de l'anatomie. En 1710 il obtint la cure perpétuelle de Teddington, dans le comté de Middlesex, à laquelle se joignirent plus tard quelques autres bénéfices, moins importants. En 1717 il fut élu membre de la Société royale de Londres, et lut l'année suivante à cette compagnie un mémoire sur diverses expériences auxquelles il s'était livré à l'esset d'évaluer les essets de la chaleur du soleil, pour saire monter la séve des végétaux. La série d'expériences qu'il continua de faire encore sur cet important sujet lui fournit les matériaux du remarquable traité qu'il publia, en 1727, sous le titre de : Statique végétale, ou compte-rendu de quelques expériences de statique sur la séve des végétaux, etc. Dans cet ouvrage, considéré à bon droit comme un modèle d'investigation expérimentale, et qui est du petit nombre de ceux qui vivront éternellement, il commence par établir quelle vaste quantité de matière aqueuse les plantes s'assimilent, quantité qui égale souvent ensuite la force avec laquelle elles attirent le suc nutritif par leurs tubes capiliaires, et examine la nature du mouvement latéral de ce suc, du tronc aux branches, et vice versa. Il nie que ce fluide ait une circulation propre; mais il établit son ascension pendant le jour, et sa descente pendant la nuit. Il démontre que les seuilles sont des organes aspiratoires d'air ct d'eau tout à la fois. On y trouve en outre une foule de remarques curieuses sur le système végétal, ainsi que sur la constitution de l'air atmosphérique, sujet dont il est l'un de ceux qui se sont le plus occupés. Une seconde édition de son livre parut en 1731; et en 1733 il y publia une espèce de suite, sous le titre de : Statical Essays, containing hæmastatics, où il discute quelques questions sondamentales relatives à la physiologie, par exemple à la sorce et à la célérité avec laquelle le sang est poussé dans les artères, à son retard dans les vaisseaux capillaires, à la surface du cœur et au poids du sang qu'il tient en suspension, aux essets de la respiration, et à la corruption de l'air par suite de la respiration.

On doit aussi une mention spéciale à un petit traité que composa Étienne Hales dans un but tout philanthropique, et qu'il publia sous le vosse de l'anonyme. Il est intitulé: Avis amical aux buveurs de vin, d'eau-de-vie, et autres liqueurs spiritueuses. Réimprimé maintes et maintes fois, et répandu gratis dans les classes pauvres, il contribua beaucoup à leur moralisation. En 1739 il fit paraître : Expériences physiques sur l'eau de mer, le blé, la viande et autres substances, à l'usage des navigateurs. Un mémoire sur l'art de rendre potable l'eau de mer, et sur le broiement de la pierre dans la vessie, lui fit obtenir la même année la médaille d'or de la Société royale. L'une de ses plus utiles inventions sut sans contredit celle des ventilateurs, appareils destinés à renouveler l'air vicié dans les mines, prisons, hopitaux, et à bord des navires; invention qu'il soumit en 1741 à l'examen de la Société royale. Les résultats obtenus de l'application du ventilateur de Hales à l'assainissement de tous les lieux où un grand nombre d'hommes se trouvent réunis frappèrent le public de surprise et d'admiration. C'est ainsi que dans l'une des prisons de Londres il sut constaté qu'au lieu de cent cinquante individus qu'y enlevait réguiièrement chaque année la fièvre des prisons, le chiffre de la mortairé se treuva révuit à quatre dès qu'on eut pourvu est édifice d'un ventilateur construit d'après les principes exposés par ce savant. En 1753 notre Académie des Sciences l'élet au mombre de ses associés étrangers.

Ses importants travaux scientifiques ne détournèrent jamais Hales de l'accomplissement de ses devoirs sacerdotaux. Doué d'une admirable sérénité d'esprit, de la piété la plus éclairée, il n'eut pas un assi ennemi. Pope parle du bon curé Hales, comme du modèle de la vraie piété; Haler nous le représente comme « un homme pieux, modeste, ardent au travail, et né peur la découverte de la vérité. » Hales mourut le 4 janvier 1761, dans sa cure de Tedding-

Hales mourut le 4 janvier 1761, dans sa cure de Teddington, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il fut enterré sous la tour de l'église qu'il avait fait reconstruire à ses frais. La princesse de Galles, dont il avait été le chapelain ordinaire, lui fit élever un monument dans l'église de Westminster; l'inscription latine qui le décore onnet de rappeler les services qu'il rendit à la science, et ne mentionne que son titre de chapelain ordinaire de S. A. R. Heureusement les ouvrages de Hales, traduits dans la plupart des langues de l'Europe, suffiront à perpétuer son nom parmi les physi-

HALESUS, Lapithe qui fut égorgé par le centaure Latreüs aux noces de Pirithoüs. C'était aussi un ancien héros italique, file d'un devin, au rapport de Virgile, ou fils naturel d'Agamemnon et tué par Evandre suivant une autre version. D'autres le représentent comme étant venu en Italie après le meurtre de son père Agamemnon, et y ayant foudé la ville de Falisques, ou, suivant Silius Italicus, celle d'Alsium.

HALEVY (JACQUES-FROMENTAL-ELJE), l'un de nos compositeurs les plus distingués, est né à Paris, le 27 mai 1799. et suivit des l'âge de dix ans les classes de chant du Conservatoire. Bientôt il montra des dispositions pour le piano; mais sa vocation pour la composition l'emporta décidément, et il en apprit les secrets sous la direction de Berton et surtout de Cherubini. En 1819, sa cantate Herminie lui valut le grand prix de composition musicale; et avant de partir pour Rome, et suivant l'usage il devait passer deux années, on le chargea de mettre en musique, à l'occasion de la mort du duc de Berry, le texte hébreu du De Profundis. Pendant son séjour à Rome, il se livra avec ardeur à l'étude de l'ancienne musique italienne, sous la direction de Baini. Déjà, bien avant son départ pour l'Italie, il avait composé la musique d'un opéra intitulé Les Bohémiennes ; mais les cabales et la concurrence empéchèrent la mise à l'étude de cette partition ainsi que de deux autres encore. A son retour en France, cependant, il parvint à faire représenter en 1827, à Feydean, L'Artisan, opéra-comique, ouvrage dont le succès sut médiocre et que suivit Le Roi et le Batelier, pièce de circonstance composée à l'occasion du sacre de Charles X, en société avec Rifaut. Son premier grand opéra, Clari, parut en 1829, au Théâtre-Italien. M^{me} Malibran y jouait le priscipal rôle, et la partition obtint un succès de vogue qui se soutint pendant longtemps. M. Halévy fit alors successivement paraître plusieurs petits opéras-comiques et diverses partitions de ballet, notamment Le Dilettante d'Avignon, La Tentation, Yella, La Langue musicale, Les Souvenirs de Lafleur, qui ne firent que consolider de plus en plus sa réputation dans le public.

Cependant l'occasion favorable pour complétement populariser son nom et son talent lui avait toujours manqué jusque alors, quand Hérold étant venu à meurir laissant inachevée la partition de Ludovic, pièce déjà à l'étude, l'administration confia à M. Halévy le soin de la terminer. Quoique le nom d'Hérold figurât seul sur l'affiche et eut été seul proclamé sur la scène, on ne tarda pas à savoir que la plus grande partie de cette partition, et notamment les morceaux les plus brillants, étaient dus au continuateur. Le succès de set ouvrage fut grand, même à l'étranger, ét inspire à M. Halévy is courage nécessaire pour entreprendre la composition de La Juive (1835), spéra qui mit le secau à sa réputation et qui, malgré les vives et nombreuses critiques dont il a pu être l'objet, n'en obtint pas moins un succès européen. Depuis, la brillante partition de Guido et Ginevra a pu être accueillie aussi favorablement par le public; mais sous le rapport de la science elle est restée bien miérieure à ce grand ouvrage. Six mois plus tard, M. Halévy faisait représenter à l'Opéra-Comique L'Éclair, ouvrage dans lequel il a traité le genre léger avec antant de bonneur que de facilité; depuis, Les Tretze, Charles VI, La Reine de Chypre, Les Mousquelaires de la Reine, Le Val d'Andorre, La Fée aux roses, La Dame de Pique, La Tempesta, Le Juif errant, ont encore ajouté à la juste réputables morceaux de musique d'égliss.

Professeur de musique au Conservatoire des 1827, et accompagnateur pour le piano au Théatre-Italien, il fut nommé en 1829 directeur du chant au Grand-Opéra; en 1833, professeur de composition au Conservatoire, en reml'iacement de l'étis; et en 1836, l'Institut de France l'élut au nombre de ses membres, en remplacement de Reicha. On peut dire de M. Halévy qu'il a moins su ouvrir des routes nouvelles que parfaitement répondre aux exigences et aux caprices de son siècle. Moins original que Auber et Hérold, il l'emporte sur eux sous le rapport de la science et de la diversité; son instrumentation est riche et pleine d'esset. Nommé, en 1854, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement de R. Rochette, il fit preuve dans ces fonctions d'un remarquable talent d'écrivain : ses notices, où il raconte la vie et-apprécie le mérite de Blouet, Fontaine, David (d'Angers), Adam, attestent autant de science que de goût. Il travaillait à un grand opera, qui avait pour sujet le Déinge, lorsque l'affaiblissement de sa santé inquiéta tellement sa famille qu'il se rendit à Nice pour y passer l'hiver. Mais il était trop tard, et la maladie de poitrine dont il souffrait avait fait de grands progrès. C'est là qu'il mourut, le 17 mars 1862. Son corps fut rapporté à Paris, et on lui fit les plus

belles sunérailles que puisse ambitionner un artiste.

Son frère cadet, Léon Halávi, né le 14 janvier 1802, à Paris, sit de brillantes études au collège Charlemagne, Obligé de renoncer, à cause de sa religion, à la carrière de l'enseignement qu'il aura it voulu embrasser, il étudia le droit et sut reçu avocat. Comme suppléant d'Arnault si prosessa, de 1831 à 1834, la litterature française à l'école Polytechnique; puis, en 1837, il entra au ministre de l'instruction publique, devint ches de bureau, et sut mis en disponibilité en 1853. Comme la plupart des écrivains de ce siècle, M. Halévy a cultivé à peu près tous les genres de littérature. En poésie nous citerons ses deux recueils de Pables (1843 et 1853, in-12), couronnés par l'Académie trançaise; la Grèce tragique (1846-68, 3 vol. in-8), choix de traductions que la même compagnie a également distingué; les drames de Macbeth, de Luther et d'Électre. Il aussi sourni au théâtre un certain nombre de vaudevilles.

HALÉVY (Ludovic), fils du précédent, né à Paris en 1834, s'est fait une réputation dans le monde dramatique en écrivant pour les scènes de genre, en collaboration avec Meilhac ou Crémieux, des bouffonnaries qui ont eu le plus grand succès; telles sont par exemple: Orphée aux Enfers (1861), le Brésilien (1863), la Belle Helène (1865), la Vie parisienne (1866), la Grande-Duchesse (1867), Froufrou (1869), les Brigands (1870), le Réveillon (1872). Employé au ministère d'État, puis rédacteur au Corps législatif, il a donné sa démission en 1864.

HALICARNASSE, jadis capitale de la Carie, dans

IIALICARNASSE, jadis capitale de la Carie, dans l'Asie Mineure, et résidence des rois de cette contrée, fut sondée par une colonie dorienne sur la côte méridionale du golse céramique. Cette ville jouissait dans l'antiquité d'une grande réputation, tant pour avoir donné le jour aux deux

historiens Hérodote et Denys, qu'à cause du magnifique monument que la reine Artémise y avait fait élever à la mémoire du roi Mausole, monument qui a étéretrouvé en 1857. Sur les ruines d'Halicarnasse s'elève aujourd'hui le pelit village de Boudron ou Bodion.

HALICZ ou HALITSCH, ville du district de Stanislau, en Gallicie, dans une contrée fertile, sur les bords du Dniester, est le siége d'un tribunal de district, a une église greco-catholique, deux synagogues et compte 2,500 habitants, la plupart juis caraltes, qui fabriquent des savons et exploitent les sources salées des environs. A quelque distance de la ville, sur une colline escarpée, on remarque les ruines du château fort de Halicz, où les souverains du grand-duché et du royaume de Halicz (d'où vint plus tard le nom de Gallicie) et depuis 1375 les archevêques firent leur résidence jusqu'à la réunion, en 1416, de cet archevêché avec celui de Lemberg. La ville, bâtie au commencement du douxième siècle, a eu beaucoup à soussirir des guerres du moyen âge.

HALIFAX, ville très-industrieuse du comté d'York, stuée dans une vallée étroite, bordée de jolies collines et coupée par le bras oriental du Calder, que l'on fraverse sur un pont de six arches de 200 mètres de long, et qui est mis en communication avec le canal de Rochdale par un tunnel et deux viaducs. Les rues d'Halifax sont en général étroites et irrégulières; mais on y trouve quelques beaux monuments, entre autres une église gothique, une autre dans le style grec, un théâtre, la halle aux drans (Piece-hall), bâtiment simple, mais très-spacieux, et un magnifique hôtel-de-ville, terminé en 1862 Halifax, qui en 1433 n'était encore qu'un misérable village au milieu d'un dèsert, possède plusieurs écoles et sociétés savantes, et compte (1871) 65,124 habitants, occupés dans un grand nombre de fabriques de laines, de draps, de mérinos, de chalons, de serge, de point d'Angleterre, de cardes. Halifax fait un

commerce étendu, singulièrement favorisé par les canaux

et les chemins de fer qui la relient à Hull, Manchester,

Liverpool, Lancaster, Leeds, Wakefield, etc. HALIFAX, place forte et chef-lieu de la Nouvelle-Recosse (Conféd. du Canada), dans le comté de son nom, sur la côte orientale de la presqu'ile, est le siége du gou-neur, du conseil et de l'assemblée, ainsi que d'un évêque anglican. Son port, un des plus beaux du monde, en fait un des entrepôts les plus importants du commerce de l'empire britannique. Une baie d'environ 9 kilomètres de profondeur, rétrécie au milieu par une île, s'élargit ensuite et forme le bassin de Bedford, qui peut facilement contenir 1,000 grands vaisseaux. Ce port est regardé comme un des boulevards maritimes de l'Océan; il est une des principales stations des paquebots transatiantiques, et en temps de guerre il peut offrir aux croiseurs et aux navires marchands un abri d'autant plus sûr que l'entrée en est parfaitement fortifiée. Fondé en 1749, Halifax a été fréquemment ravagé par des incendies; mais Il est toujours sorti plus beau de ses cendres. Sa population s'élève (1871) à 25,026 hab., et sa prospérité ne peut que croître. Un canal unit le port aux baies de Cobequid et de Fundy. Le Dockyard ou magasin maritime occupe une surface de 560 ares, et forme le prin-

cipal entrepot pour les colonies.

HALIFAX (Georges SAVILLE, marquis »), fidèle partisan de la maison des Stuarts à l'époque de la révolution, né dans le Yorkshire, en 1630, contribua activement à la restauration de Charles II, qui en 1668 le nomma lord Saville d'Eland; en 1672, membre du conseil privé; en 1679, marquis d'Halifax, et en 1682, garde des sceaux. Jacques Il l'ayant éloigné du ministère après l'avoir fait président du conseil, il entra dans l'opposition; et lors du débarquement du prince d'Orange, Guillaume III, fut un des premiers à se déclarer en sa faveur, en 1689. Nommé par le nouveau roi secrétaire du sceau privé, il fut derechef diagracié, et se jeta encore une fois dans les rangs de l'opposition, qu'il ne quitta plus qu'à sa mort, arrivée en 1695. Homme d'es-

prii, il a laissé quelques écrits satiriques, entre autres les Mémoires d'un homme qui nage entre deux eaux, le Caractère de Charles II, et les Maximes politiques.

HALIFAX (CHARLES, MONTAGUE, counte D'), homme d'État et poête anglais, né le 16 avril 1661, à Horton, dans le Northamptonshire, fit ses études à l'école de Westminster et à Cambridge. Par un poème qu'il, composa en 1695 sur la mort de Charles II, il attira sur lui l'attention du cointe de Dorset, qui le lit entrer dans la diplomatie. Pins tard, comme membre du parlement, il contribua à appoier le prince Guillaume d'Orange au trône d'Angleterre. Un second poême sur la bataille de la Boyne lui valut du nouvem roi une pension de 500 livres sterling. Il fut ensuite nommé commissaire de la trésorerie, membre du conseil privé, et en 1694 chanceller de l'échiquier. En cette qualité, il fit fabriquer, jusqu'en 1696, de la monnaie de fort mauyais aloi, présenta le plan d'un fonds de réserve que Walpole utilisa plus tard pour l'établissement de son fonds d'amortissement, et en 1697 émit pour deux millions sterling de bons du trésor, à l'effet de suppléer à l'absence du numéraire; mesures qui lui valurent le surnom de *Machiavel anglais*. En 1698 Il fut nommé premier commissaire du tréser et membre de la régence instituée pendant l'absence du roi. En 1700 on le créa pair du royaume, sous le titre de baron de Ha-, lifax. Quoique la reine Anne l'est éloigné du ministère, ils'employa en 1706 dans le parlement pour faire prenoncer la réunion de l'Écosse avec l'Angleterre; et après la mort de la reine ce fut lui qu'on charges d'aller perter à Geerg es I'r l'acte du parlement qui appelait la maison de Hanovre à monter sur le trône d'Angleterre. Georges 1^{se} le nomma comte, lui donna l'ordre de la Jarretière, et l'appela à remplir de nouveau les fonctions de premier commissaire de la trésorerie. Mais, trompé dans son espoir d'être nommé premier lord de la tresorerie, il passa dans les rangs de l'opposition, formée alors par les turies, et y lutta jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mai 1715. La même année on public ses poésies et des matériaux pour sa biographie. Johnton a inséré dans ses English Poets les productions poétiques d'Halifax, qui contribuèrent bien moins à lui faire un nom dans le monde littéraire, que la généreuse, protection qu'il accorda aux gens de lettres, entre antres à Addison, à Pope et à Swift.

HALITUS, mot latin qui signifie souffle, exhalatson : on l'emploie quelquefois dans le langage médicat pour désigner la transpiration à l'état de vapeur qui s'exhale de la peau, et l'on dit que la peau est helitueuse quand elle offre au toucher cette chaleur moite qu'on observe surtout dans

les maladies imflammatoires du poumen.

HALL (BASILE), marin et voyageur angleis, était fils de sir James Hall (1760-1832), qui s'est fait commitre par ses travaux scientifiques et surtout par son Esset sur l'origine, les principes et l'histoire de l'Anchitecture gothique (Edimbourg, 1813). Ne en 1789, le jeune Hall entra, en 1802, comme midshipman dans la marine royale, servit en Amérique, dans les Indes crientales, dans la Méditerrance, et traversa rapidement les grades inférieurs. Lorsqu'en 1816 lord Amberst fut envoyé en Chine avec une mission diplomatique, Hall retut le commandement du sloop La Lyre, attaché à l'expédition. Il prefita de son séjour dans les mers de la Chine pour visiter les côtes de la Corée et les lies Lieu-Khieu, sur lesquelles fi a publié les renseignements les plus précis et les plus détaillés qu'on possède, dans son Account of a Voyage of discovery to the west coast of Corea and the Great Loochoo Island (Londres, 1818). Elevé au grade de capitaine de la flotte, il fit sur les côtes de l'Amérique du Sud une campagne qu'il a décrite dans ses Extracts from a Journal voritten on the coast of Chile, Peru and Mexico in 1820-1822 (1824. 2 volumes). A son retour, il se retira du service actif. En 1825, il épousa une fille de sir John Hunter, avec qui il entreprit, en 1827 et 1828, une excursion dans les États-Unis. Le uvre qu'il publia sur ce voyage (Travels in North-

America) souleva une vive polémique; il prouva qu'il était dissible à un officier anglais et à un tory de juger avec impartialité les institutions républicaines de l'Amérique-See Fragments of voyages and travels, dont neuf volumes ent été imprimés successivement, ne sont pas moins attachants, surfout pour la jounesse. Son dernier ouvrage, Patchwork (1842), est égale ment rempli d'esquisses de voyages et d'aventures. Son esprit s'étant affaibli à la suite d'une douloureuse maladie, il mourut dans une maison

de fous, on septembre 1844, à Portsmouth. HALL (Anna-Mania Fiel Ding, dame), née en 1802, lans le comté de Wéxford (Irlande), vint en Angleterre à l'age de quinze ans, et se maria en 1824 à Londres, avec le littérateur S.-C. Hall. Dès 1829 elle s'était fait upe place honorable dans la littérature par ses Sketches of the Irish character (3 vol.). Vinrent ensuite ses (hronicles of a school-room (1831), the Buccaneer (1832), the Outlaw (1833), dans lequel elle retrace la lutte, entre Jacques II et Guillaume d'Orange; Tales of women's trials (1832), l'Oncie Horace (1837), Marian (1840) et Whitchey (1845). See Lights and shadows (1838), ouvrage consacré à la peinture des mœurs de l'Irlande, sont encore ce qu'elle à fait de mieux ; le succès qu'il obtint détermina Chambers à les faire pour l'Edinburgh Journal une suite de Stories of the trisk peasantry, reimprintées en 1856. Son dernier roman a pour titre Can, wrong be right? (1862). Elle a dirigé le London magazine, puis le Saint James Magazine, et en 1852 elle a fondé avec son mari un recuell artistique d'une haute valeur ayant pour titre the Art journal; ils y travaillaient encore tops doux es 1874. Il y a qualques passages délicatement touchés dans son Midsiemmer eve (1848), poème du reste assez faible.

HALLALI. Voyez HALALI. HALLAM (HERRI), historien anglais, 26 en 1777, à Windsor, était fils d'un doyen du chapitre de Bristol, ecciésiastique instruit qui commença lui-même son éducation. Sorti de l'université d'Oxford après de brillants succès, il étudia le droit, et abandonna plus tard la pratique du barreau lorsqu'il se vit par héritage à la tête d'une fortane considerable. Alors il s'adonna entiènement à ses goûts littérairés, et fut un des premiers rédacteurs de la Rèone d'Édimbourg. En 1818 il fit paraftre son célèbre ouvrage intitule: View of the state of Europe, during the middle ages (2 vol. in-4°), auquel il ajouta, en 1848. des Notes supplémentaires. Plus taid, il donna encore: Constitutional History of England from the accession of Henry VII to the death of George II (1827, 2 vol. in-4°), livre qui est demeuré son ches-d'œuvre; et une Introduction to the Literature of Europe in the 15, 16 and 19 centuries (1838-1839, 4 vol. in-8°). Ces trais ouvrages ont eu plusieurs éditions, et sont traduits dans toutes les langues de l'Europe. Par ses tendances politiques, Hallam apportenait au parti whig; mais il savait être juste et impartial à l'égard des tories. Avec Brougham, Mackintosh, lord John Russell, ford Althorp, il fut en 1825 l'un des fondateurs de la Society for diffusion of useful Knowledge. Il avait eu plusieurs enfants, dont l'un, Arthur-Henri, mort en 1833, a été immortalisé par Tennyson, suc ami, dans le touchant poème intitulé In memoriam. Hallam est mort, le 22 janvier 1859, à Londres. à Il porte dans l'histoire, a écrit Mignet, une vue haute, un sens net, une intelligende fibre, un'art'simplé. Il n'embrasse pas les événements dans des récits étendos, il ne les colore pas dans des scènes animées; au lieu de raconter, il exposé; au lieu de montrer, frexplique. Sur to s les objets de quelque importance pour la société humaine, la formation des Etats, origine des mœurs et le développem ent des institutions, il recueille les témoignages les plus certains comme les plus solides, et des hauteurs d'une science étendue, avec une raison ferme, il prononce des décisions magistrales. C'est en esset un magist at de l'histoire. »

707 HALLE

HALLE en Saxe (Halž Saxonum), chef-lieu du cercle de Saale, dans la régence de Mersebourg, qui fait partie des provinces saxonnes appartenant à la Prusse, agréablement située sur la Saale, et renommée par ses salines et par son université, fondée par Frédéric I°, roi de Prusse. Elle se compose de trois villes bien distinctes : Halle, prorement dite, avec ses cinq faubourgs, et les deux anciens bailliages de Glaucha et de Neumarkt; on y remarque l'église de Marie, construite dans le style gothique vers le milieu du scizième siècle, par l'archevêque. Albert de Mayence, qui résidait alors à Halle. Cette église est surmontée de quatre tours. En fait d'édifices publics, il faut encore mentionner les églises de Saint-Ulric et de Saint-Maurice, l'hôtel de ville, l'hepital, l'université, la direction des pos tes, le théatre, la statue de Hændel, la maison de détention pour hommes. Parmi les institutions de bienfaisance que possède cette ville on remarque surtout une école de sourds-muets, deux salles d'asile pour les enfants en pas âge, une maison d'aliènes, l'institut des feunes filles nobles, l'association pour les orphelins du choléra, une calese d'epargne. Halle est le siège de la direction centrale des mines pour les provinces de Baxe et de Thuringe. La saline qui l'avoisine, l'une des plus anciennes et des plus productives qu'il y ait en Allemagne, qui produit année commune environ 11,000 tonnes de sel, chacune pesant 2,000 kilogr. est exploitée de compte à demi par une société d'actionnaires et par l'Etat. Les ouvriers qui y travaillent, appeles communement halloren, ont une physionomie et des mœurs entièrement différentes de celles des habitants. Ils constituaient jadis une corporation toute particulière, dont les membres ne s'alliaient jamais qu'entre eux, et qu au seizième siècle pouvait au besoin mettre facilement 600 hommes sons les armes. Généralement on croit que cette race de minears provient d'un peuple étranger à l'Allema-gne, comme par exemple les Celtes; et cette supposition est rendue encore plus probable par cette remarque que le patois dans lequel elle s'exprime diffère beaucoup du dialecte local vulgaire, de même que les termes techniques dont elle fait usage dans le travail de la mine n'ont aucun rapport avec ceux qui sont utilés dans les autres salines de l'Allemagne

La vie industrielle a pris dans ces derniers temps d'importants développements à Halle, surtout depuis que cette ville est devenue un point de jonction pour les chemins de fer de Leipzig à Magdebourg et Rhénan-Thuringien. La popopulation est de 52,639 ames (1871), sans compter les étudiants et les élèves de l'institut de Francke, établissement où l'on recue ille les orphelins.

La fondition de l'université de Halle remonte à l'année 1694; en 1815 un ordre de cabinét du roi de Prusse y réunit l'anoienne université de Wittemberg. En 1829, le nombre des étudiants s'y éleva à 1,800, dont 944 pour la seule faculté de théologie. En juin 1872 il était de 970, la moitié environ pour la faculté de philosophie. L'universit possède une bibliothèque de 100,000 volumes, un cabine. de médailles et une collection de gravures.

HALLE. On mot désigne ordinairement un emplacement abrité où l'on expose des marchandises destinées à

Les Halles de Paris et l'organisation de leur service forment un des traits les plus curleux de la physionomie générale de cette grande ville.

L'entrée de Paris est interdite aux voitures d'approvisionnement avant onze houres du soir. Les portes s'ouvrent alors pour elles, et de longs convois convergent de tous les points de l'immense enceinte, au centre même de la ville, aux balles, su elles apportent l'approvisionnement quotidien de la cité. Maraichers, jardiniers, coquetiers, fermiers, pourvoyeurs de toutes espèces, sont tenus dès qu'ils sont arrivés de décharger leurs marchandises sur le carreau des halles, et d'envoyer leurs voitures stationner sur des emplacements déterminés. Ils entrent ensuite en rapport avec les acheteurs;

ceux-là sont de plus d'une sorte : regrattiers qui achètent en gros pour revendre sur place au détail, marchands des différents marchés de consommation de la ville, fruitiers qui viennent s'approvisionner, traiteurs, restaurateurs, gargo-tiers, etc. A une certaine beure, le son de la cloche oblige les marchands à vider immédiatement la place.

Pour les marchandises qui doivent être vendues à la criée. riande, marée, beurre, œufs, fromages, etc., l'intermédiaire ies 54 fa cteurs préposés par l'administration est indispensable, et les 480 for ts de la hall e penvent seuls faire

les chargements et déchargements. Paris, qui dort, ne se doute guère du spectacle bizarre que présente chaque nuit le carreau des halles et les rues adjacentes; il n'a jamais vu cette population qui veille pour lui, et qui, été comme hiver, par la pluie, la bise et la neige, arrive, s'entasse dans cet étroit espace, s'agite, se bouscule, se hearte, jure, crie, trafique, et s'en retourne pour revenir le lendemain. Quand Paris s'éveille, il ne reste plus de tout ce tumulte qu'un mouvement encore considérable de voitures qui regagnent, vides, les barrières ou s'en vont, encore chargées, aux marchés et aux boutiques des fruitiers.

Ce rapide tableau permet de saisir les vices, les inconvenients, les dangers d'une organisation qui-ne répond plus aux

besoins grandioses de l'ère moderne.

Les halles de Paris rementent à Philippe-Auguste, qui les établit au lieu même qu'elles occupent aujourd'hui, et qui s'appelait autrefois Champeaux. Sous le règne de saint Louis elles furent considérablement agrandies, et des industries nombreuses s'y vinrent successivement établir. Bientôt les maisons affluerent autour des halles : c'était une confusion, une gène, une infection générale, accumulation de choses, pèle-mèle d'hommes et de femmes, bruits, querelles, vois et débauches. Henri II essaya de mettre fin au désordre. En 1551, dit Gilles Corrozet, les halles de Paris furent entièrement baillées et rebasties de neuf, et furent dressez, bastis et centinuez excellents édifices, postals et maisons sumptueuses par les bourgeois prencurs des vieilles places et resynes. » Ces constructions nouvelles et presque partout uniformes offraient au rez-de-chaussée une galerie ouverte au public, qui circonscrivait l'espace réservé aux mar-chands, et que l'on appela les Piliers des Halles. Le pilori du roi était situé aux Halles; on y voyait aussi une croix de pierre, au pied de laquelle les débiteurs insolvables venaient saire cession de biens et coisser le bonnet vert des mains du bourreau. Quartier redoutable aux jours d'émotions populaires, c'était toujours là que commençaient les émeutes et les séditions. Les Maillotins étaient des gens de la balle, dont Beaufort fut plus tard le roi. En tout temps, c'était le rendez-vous des filous et des gens sans aveu. Cependant, à la fin du dernier slècle, de nombreuses améliorations avalent été apportées au service général des halles ; on avait, par exemple, construit de belles halles particulières.

La halle au blé et à la farine, bâtie sur l'emplacement de l'hôtel de Soissons par Le Camus de Mézière. Ce hâtiment est de forme circulaire et mesure 68 mètres 19 c. de diamètre; la tour astronomique de Catherine de Médicis a été conservée et se trouve légèrement engagée sur un point de sa circonférence. Une galerie couverte ayant un étage au-dessus du rez de chaussée règne tout autour de l'édifice; l'intérieur demeura longtemps à ciel ouvert, mais les abris pour les grains étant devenus insuffisants, cette cour fut convertie en une immense rotonde, recouverte d'une char-pente en forme de coupole. Elle fut construite par Legrand ct Molinos, d'après les procédés de Philibert Delorme, c'està-dire avec des planches posées de champ et enchaînées l'une à l'autre par des tenons an ser. Cette coupole brûls en 1802; on la rétablit en fer en 1811; la lumière pénètre dans l'intérieur par une lanterne placée au sommet.

La halle aux cuirs, transférée en 1784 rue Mauconseil, sur l'emplacement de l'hôtel de Bourgogne, et de la en 1863 rue Censier.

La halle aux draps et aux toiles, construite par Ma-

linos en 1786, complétement incendiée en avril 1855. Un escalier à double rampe conduisait à ses salles, éclairées par 50 croisées.

On avait converti en marché le cimetière des Innocents; après la Révolution, de nombreux marchés d'arrondisse-ment avaient été créés, et le marché à la Volaille transféré sur le quai des Grands-Augustins; mais les Halles proprement dites étaient demeurées dans toute leur barbarie primitive. D'abord, au point de vue architectural, des barraques en bois, confusément jetées çà et là dans un dédale de rues étroites, obscures, tortueuses, où vivait entassée une population malaisée, n'étaient pas dignes de la première ville du monde. Le manque d'air et d'eau jaillissante en faisait un foyer permanent d'infection, un auxiliaire suneste des épidémies. Si l'on ajoute à cela le défaut d'abris pour les approvisionneurs, l'absence de caves et de resserres, qui les obligeait à remporter leurs marchandises défraichies, et entin les déplorables accidents qui résultaient trop souvent de cette énorme circulation dans un pareil quartier, on aura bientôt la conviction que la reconstruction des halles centrales était une me-

sure d'une nécessité urgente, absolue. Ce projet date de 1811. L'idée première en appartient, dit-on, à l'empereur Napoléon ler, qui le conçut, un jour qu'il était allé visiter la halle au blé et que de la lanterne du dôme il embrassait tout le quartier circonvoisin. « Je veux, dit-il en cette occasion, que les halles deviennent le Louvre du peuple. » D'après son projet, les hailes auraient occupé tout le vaste parallélogramme compris entre l'église Saint-Eustache, la rue Saint-Denis, la rue aux Fers et la halle aux blés; ce lourd édifice aurait servi de type et les autres pavillons auraient été bâtis dans le même style. Les événements empéchèrent la réalisation du plan impérial, qui, durant toute la Restauration demeura enfoui dans les cartons de l'hôtel de ville.

Les études surent reprises après 1830, et M. de Rambuteau, en 1845, chargea une commission d'architectes de recueillir à l'etranger, en Angleterre, en Belgique, en Prusse, tous les renseignements possibles sur les améliorations et les progrès obtenus. Des plans furent dressés, soumis au conseil municipal et approuvés par ordonnance royale du 17 janvier 1847; enfin, les travaux allaient être entrepris lorsque éclata la révolution de Février. Pendant deux ans l'état des sinances municipales ne permit pas d'aborder une aussi lourde opération. Cependant, en 1850 la question sut reprise, et les plans de 1847 reparurent; mais ils n'étaient déjà plus à la hauteur des exigences; les grands travaux d'utilité publique que l'on avait à cette époque commencés à Paris, l'ouverture de la rue de Rivoli, le plan du boulevard de Strasbourg, engagèrent l'administration à demander de nouveaux plans à MM. Baltard et Callet.

Suivant le projet qui fut alors présenté, les balles devaient se composer de huit pavillons isolés et s'étendre d'une part entre la rue de Rambuteau et la rue de la Friperie, et de l'autre de la rue du Four à la rue Saint-Denis. Cependant à ce moment un architecte, M. Hector Horéau, proposa un nouveau plan, qui déplaçait complétement les halles et en circonscrivait le périmètre par la rue Saint-Denis, la rue Montmartre prolongée, la rue aux Fers et le quai de la Mégisserie. Ce plan reçut une grande publicité; il sut exposé en relies au Palais National et soutenu devant l'opinion publique par un mémoire fort habile de M. Senard, si bien que le preset de la Seine

crut devoir le soumettre au conseil municipal.

Néanmoins, le 23 juin 1851 l'ancien projet fut adopté, et le 15 septembre la première pierre des nouvelles halles fut posée en grande pompe. Louis-Napoléon, président de la république, prononça à cette occasion un discours qui fit une certaine sensation. De 1851 à 1853 la ville expropria 106 maisons, occupant une superficie de 13,263 mètres, sur l'emplacement desquelles devaient être construits les huit pavillons; en même temps un de ces pavillons s'élevait en sace de l'église Saint-Eustache; les murs en étaient déjà terminés et la toiture en allait être posée, lorsque, dans les premiers jours de juin

1853, l'empereur, étant allé visiter les travaux, les fit immediatement suspendre.

L'ordonnance lourde et bizarre du nouvel édifice, que le Parisien avait déjà plaisamment baptisé du nom de fort de la halle, soulevait en esset les plus justes critiques. D'autres plans furent présentés par MM. Armand et Flachat; en même temps MM. Baltard et Callet modifièrent leur projet, en se conformant au programme tracé. Ce fut encore leurs nouvelles études qu'adopta définitivement le conseil municipal, le 30 décembre 1853.

Les halles centrales comprennent actuellement (1874) dix pavillons entièrement achevés, partagés en deux groupes égaux par un boulevard large de 32 mètres. Pour completer le plan primitif, il reste encore à bâtir deux pavil. lons et à relier cet ensemble de bâtiments à la halle au blé, qui formerait la tête du grand marché parisien. Il reste peu probable que cette dernière partie du projet de 1854 soit executée avant de lengues années, car elle exigerait des opérations d'expropriation et de construction devenues trop dispendieuses pour le budget de la ville. D'ailleurs les pavillons ouverts suffisent amplement à tous

les be oins d'approvisionnen ent.

La superficie totale couverte par les halles est de 60,000 mètres; leur construction, évaluce à 8 millions, en a coûté 50 environ. « Le groupe de l'ouest, rapporte M. Joanne, se rattache à la halle su ble par deux pavillons de forme concave. Chacun de ces groupes se compose de six grands pavillons couverts d'une immense toiture en zinc. supportée par des colonnes en fonte, et que séparent entre eux trois larges rues. L'ensemble du groupe forme un parallélogramme allongé d'un développement de 166 mètres sur 124; les quatre pavillons d'angle mesurent 54m : ur 42, ceux du milieu 54º sur chacune des faces. Chaque pavillon se compose, sur les faces latérales perpendiculaires à la ligne du milieu, de neuf arcades de 6m chacune formées par de légères colonnes en fonte, et sur les faces parallèles, de sept arcades pour les pavillons d'angle et de neuf pour ceux du milieu. S auf les assises de la construction, en pierre brune des Vosges, et un mur léger de 2° de haut en briques de couleur, tout est en métal : colonnes d'appui, arcades, ferrures et charpente de la toiture. La partie supérieure des arcades et les lanternons percés dans la toiture des pavillons sont fermés par des persiennes en verre dépoli ou par des toiles. Des places ou boutiques de 2m,9 environ sont disposées dans chacun des pavillons, excepté dans celui qui est destiné à la vente en gros du beurre. A l'un des coins du pavillon d'en le, un escalier en pierre conduit aux caves, dont les voûtes sont soutenues par un immense quinconce de colonnes en fonte: on y a pratiqué une serie de caveaux ou resserres, séparés par des grillages, et correspondant en nombre aux places de l'étage supérieur. Des fontaines dans les pavillons et des puisards dans les caves fournissent l'eau à tous les services. » Le sous-sol de quelques uns des pavillons sert d'abattoir pour les volailles et les nienues viandes de lapins et d'agneaux; au nº 9 il y a un réservoir d'eau courante pour la conservation du poisson vivant. Le nº 10 (beurre, œufs et fromages, vente en gros) possède un laboratoire souterrain où se fait chaque matin, aux boulies, l'opération du mirage des œufs par l'intermédiaire de 65 agents désignés sous le nom de compteurs-mireurs.

Les halles centrales relèvent à la fois de la présecture de la Seine et de celle de police; le décret du 10 octobre 1869 a réglé le partage de leurs attributions respectives.

On remarque à Londres la même disposition qu'à Paris. C'est au centre de la vieille cité, dans le quartier populeux, que sont situés les marchés les plus considérables, ceux qu'on peut appeler les halles ; ils sont au nombre de six, tous plus mal construits, plus mal disposés les uns que les autres : Newgate, le principal marché de la viande, où l'on abat aussi les bestiaux; Smithfield, qui est le Poissy ou le Sceaux de Loudres; Leadenhall, affecté à la vente de la volaille, du

gihier, du beurra, des œufs et des cuirs; Billingsgate, marché aux poissons; Farringdon, reconstruit il y a peu de temps, et où l'on vend des légumes, des fruits, de la viande; Honey-Lane. Les autres marchés sont disséminés dans l'étendue de l'immense ville. Quelques villes secondaires de la Grande-Bretagne ont de magnifiques établissements de ce genre, par exemple Newcastle, Liverpool, Birkenhead.

En Beigique, en Hollande, en Allemagne, les denrées se vendent partout sur la voie publique ou sous de frêles échoppes mobiles; nous citerons seulement comme exceptions la poissonnerie et la vieille boucherie d'Anvers, élégant monument gothique, le marché des Récollets à Bruxelles. Enfin les bazars de Constantinople sont à bon droit

HALLE (Dames de la). C'est probablement par ironie qu'à une époque où les femmes nobles seules s'appelaient dames on donna ce nom aux marchandes et revendeuses des halles. Quoi qu'il en soit, sous l'ancien régime, ces braves grosses commères, ainsi que celles de la place Maubert, à la naissance d'un fils de France, lors d'un mariage royal ou d'une victoire remportée, au premier jour de l'an, etc., avaient le privilége d'être introduites jusque dans la galerie du château de Versailles et d'y complimenter le monarque à genoux. On leur donnait ensuite à diner au grand-commun, et c'était un des premiers officiers de la maison du roi qui en faisait les honneurs. Le repas était splendide. Elles partageaient encore avec les charbonniers le droit d'occuper la loge du roi et celle de la reine aux représentations gratis. Quand éclata la révolution, la dame de la halle fit taire un moment ses instincts monarchiques; on en vit, aux 5 et 6 octobre, conrir à Versailles pour ramener à Paris le boulanger, la boulangère et le petit mitron. Napoléon, en reconstruisant l'édifice social, ne pouvait pas oublier de restituer aux dames de la halle toutes les attentions gracieuses qu'avait eues pour elles l'ancien régime. On les revit donc aux Tuileries comme ci-devant. Elles ont aussi été l'objet des attentions du nouvel empereur, qu'elles acclamèrent en plusieurs circonstances, et qui après le 2 décembre leur fit donner un bal, dans une salle immense, construite à grands frais sur le marché des Innocents.

Le langage des dames de la halle est à bon droit passé en proverbe; il a donné naissance à un genre de littérature longtemps à la mode, le genre poissard Vadé en est le Corneille. Après une séance de l'Académie bien polie, bien savante, bien correcte et bien rhétoricienne, le bon Dumarsais s'en allait se placer derrière les piliers des halles pour se désennuyer, au riche développement des tropes extraordinaires inspirés par la seule passion à ces êtres incultes et grossiers. C'étart aussi un des amusements favoris du comte d'Artois que d'aller incognito, après un déjeuner à la Petite Hotte (cabaret alors en grand renom), se faire engueuler par les poissardes; ces dames ont en effet pour caractère commun une effronterie qui leur met sans cesse l'injure à 1a bonche, et quelles injures !.. Du reste, elles font courageusement un rude métier, et quelques-unes sont plus qu'à leur aise. Les énormes bijous, les lourdes dentelles constituent leur grand luxe. W .- A. DUCKETT.

HALLE (Forts de la). Voyes Forts DE LA HALLE. HALLE (JEAN-NOEL), né à Paris, en 1754, fut d'abord destiné à la profession de son père, peintre et recteur de l'Académie de Peinture; mais un médecin alors célèbre, Lorry, qui était son oncle, le détermina à étudier la médecine. En 1777, Hallé obtint le grade de docteur de la faculté de Paris; il ne tarda pas à prendre rang parmi les notabilités du temps dans sa profession, puisqu'il fut admis parmi les membres de l'Académie de Médecine, et s'y fit remarquer par diverses observations, par des expériences alnsi que par des recherches. Après la tourmente révolutionnaire, Hallé fut chargé de divers emplois : il fit partie d'une commission instituée pour publier des livres élémentaires; il sut nommé professeur à la nouvelle École de Médecine, et ensin un sauteuil de l'Institut lui sut décerné. A l'École de Médecine,

Hallé sut chargé de l'enseignement de l'hygiène et de la physique médicale; ses leçons, faites dans un style élégant, attirèrent un grand nombre d'élèves. Malheurensement la prononciation de l'orateur était embarrassée au point d'être pénible pour l'oreille des auditeurs ; il se jetait en outre dans des prolixités telles, qu'aucun de ses cours ne sut complétement achevé dans sa carrière scolaire. On espérait que la presse obvierait à ces défauts, et un traité d'hygiène qu'il avait souvent promis de publier fut vainement attendu; il en traça sculement le cadre, dans l'Encyclopédie méthodi que. Tourtelle, professeur à l'École de Médecine de Strashourg, s'en empara pour y renfermer des éléments d'hygiène, ouvrage estimé. En société avec Nysten, Hallé publia aussi dans le Dictionnaire des Sciences médicales un long article sur l'hygiène. C'est surtout à l'Institut que Hallé brilla par des expériences et des recherches pour apprécier la valeur de diverses découvertes importantes : telles furent entre autres la vaccine et le galvanisme. Plusieurs rapports témoignent de la variété et de l'étendue de ses connaissances, ainsi que de son zèle pour combattre le charlatanisme. On lui doit encore la traduction d'un ouvrage anglais de Goodwin sur la connexion de la vie avec la respiration; il surveilla aussi l'édition des Œuvres de Tissot. Tourmenté depuis longtemps par un calcul urinaire, il lui fallut recourir, en 1822, à l'opération de la taille, la seule ressource qu'on eût alors dans cette grave affection : il succomba aux accidents de ce remède extrême. D' CHARBONNIER.

HALLEBARDE, mot dérivé de l'allemand, et composé de bard ou barthe, vieux mot teutonique, qui si-gnifie hache ou lance, et peut-être de hell, claire ou brillante: car on ditten allemand helleharde. Cette arme d'hast est d'invention danoise; les Allemands et les Suisses l'adoptèrent comme arme offensive; et ce furent ces derniers qui l'introduisirent en France. Elle fut d'abord l'arme de l'infanterie d'élite de chaque corps, et ensuite l'arme des sergents. Voila pourquoi les Italiens l'appelaient sergentina. Il y avait déjà des espèces de hallebardes au temps de Philippe-Auguste; mais on appelait becs-de-faucon, fauchards, fauchons, guisarmes, pertuisanes, les diverses armes à fer, de formes bizarres, antérieures à Louis XI. Ce sut l'admission des Suisses, sous le règne de ce prince, qui répandit en France l'usage de l'arme positivement nommée hallebarde. Celle qu'on désignalt ainsi, par opposition au longbois, se composait d'une hampe, ou d'un manche, de deux mètres au plus de long, et d'un fer, de forme particulière, adapté par une douille à l'extrémité de la hampe. Ce fer formait au-dessus de la douille, d'un côté tantôt une hache, tantôt un croissant tranchant, à pointes aigues, et de l'autre un dard droit ou crochu; il se continuait, dans le prolongement de la hampe, en une lame, à deux tranchants, large à sa base, et se terminant en pointe aiguë. La hallebarde était susceptible de recevoir divers ornements : le manche était garni de drap, de velours, de couleur vive; la douille se cachait sous une houppe, ou gland, à franges d'or, d'ar-gent, ou de soie; le fer, découpé à jour, était parfois ciselé avec art, et, afin de rendre l'arme plus meurtrière, on avait, dans les derniers temps, adapté sur la douille deux canons de pistolet. Les Suisses excellaient à manier la hallebarde, et ils en donnaient des leçons. Le duel à la hallebarde était sévèrement désendu, à cause de la gravité des blessures que faisait cette arme d'estoc et de taille. Elle cessa d'être en usage dans l'infanterie française au commencement de la guerre de 1756; mais les cent-suisses, gardes à pied ordinaires de nos rois, l'ont conservée jusqu'en 1789, et les sergents de l'armée anglaise jusqu'en 1815. Maintenant encore, dans la plupart de nos cathédrales, les suisses marchent fièrement, tenant d'une main une hallebarde, de l'autre une canne de tambour-maior.

HALLEBARDIER, infanterie d'élite qui en quelques pays faisait partie de la garde des souverains. En Piémont, jusqu'en l'an vi, il a existé des corps de hal ebardiers; à Rome il y en a encore, chargés de la garde du pape; en Antriche, ils s'appellent trabans. Il n'y a pas en en France de corps spécialement nommé hallebardiers. Louis XI arma de la hallebardie les Suisses qu'il prit à son service. Les francs-axchers, certaines enseigne, les légions de François I^eI, étaient en partie composés de hallebardiers; le reste était des piquiers et arquebusiers.

HALLECK (HENRI-WAGER), général américain, naquit en 1816, h W esternville, près d'Utique (Etat de New-York). Elève de l'école militaire de Westpoint, il en sortit dans l'arme du génie avec le grade de sous-lieutenant et gagna celui de capitaine en 1846 dans la guerre du Mexique. Démissionnaire en 1854, il alla s'établir à San-Francisco où il se fit homme de loi et agent d'affaires. I orsque les États du Sud eurent proclamé l'nr séparation Halleck offrit ses services au président Lincoln, qui le chargea d'organis p les armées fédérales et de préparer le plan des opérations militaires. C'est à lui que l'Union dut ses succès. Appelé au commandement de l'armée de l'Ouest (novembre 1861), il y établit une discipline sévère, fit fusiller les espions et arrêter les rebelle s, et plaça la navigation du Mississipi et du Mis ouri sous le contrôle de l'autorité militaire. En 1862 il occupa de vive force Corinthe et Chattanouga. Son double talent de tacticien et d'administrateur le fit investir, le 11 juillet 1862, des difficiles fonctions de général en chef des armées fédérales; il donna une plus vive impulsion aux monye ments militaires, remit son commandement au général Grant (1^{er} mars 1864), et devint chef d'état-major gén éral. Après la guerre Halleck commanda dans le Sud, puis dans l'Ouest. Il est mort, le 7 janvier 1872, à Loui-ville. On a de lui des Blements of military art and science, traité de tactique estimé.

HALLER (ALBERT DE), le prince des physiologistes, était né à Berne, en 1708, d'une famille de patriciens. Enfant précoce, à quatre ans, il lisait la Bible et l'expliquait aux gens de son père; à huit ans, il faisait des extraits dans Bayle, où sans doute il puisa le goût de la polémique; à neuf ans, il savait le grec, à dix le chaldéen; et il avait à peine quinze ans que déjà il avait composé des comédies, des tragédies, et un poème de 4,000 vers.

Ayant fait sa philosophie sous un médecin, cet enseignement lui inspira le goût de la médecine, et bientôt il partit pour l'université de Tubingue, où il eut pour maître le célèbre Camerarius. Le jour même où il soutint son premier acte public, s'étant promené dans la campagne avant le lever du soleil, il composa son Ode au matin, une des poésies les plus intéressantes parmi celles qu'il a imprimées. Ensuite, quittant Tubingne pour Leyde, il devint, vers 1725, un des disciples les plus assidus et les plus chéris du grand Boerhaave, dont il a depuis commenté plusieurs ouvrages. Il soutint sa thèse doctorale à l'âge de dix-neuf ans, en 1727; et cette thèse, de même que le mémoire qui l'avait précédée, out pour objet la réfutation d'une erreur anatomique due à un nommé Coschwitz, homme alors célèbre. Il gâta quelquesois son bonheur et s'aliéna quelques contemporains par des disputes instiles. Après cela vinrent les voyages, de 1727 à 1728 : voyage à Londres, où il se lia avec Cheselden, Douglass et le jeune Pringle, le Desgenettes des Anglais; voyage à Paris, où il connut J.-L. Petit, Ledran. l'illustre Winslow, les deux Jussieu d'alors, Antoine et Bernard; voyage à Bâle, où il reçut les leçons de mathématiques de J. Bernoulli. Enfin, revenu à Berne après quelques temps d'absence, vers la fin de 1728, ce sut alors qu'il étudia les plantes de la Suisse, dont il publia plus tard le savant catalogue, renfermant près de 4,500 variétés. Alors aussi il dirigea la bibliothèque publique, se livra à d'immenses recherches d'érudition, et publia le recueil de ses poésies, lesquelles ont eu dans l'espace de vingt-cinq ans plus de trente éditions en diverses langues, Quant à la médecine pratique, on devine bien que l'érudition et la poésie ne lui laissèrent pour elle ni beaucoup d'aptitude ni assez de loisir.

Durant huit ans, depuis 1728 jusqu'en 1736, il parcourut constamment les Alpes pendant la belle saison, toujours berborisant, ce qui profita à son bagage poétique aut qu'à ses collections de végétaux : son poême Sur les Alpes jouit encore d'une certaine réputation. Nommé par le rei d'Angleterre Georges II à la deuxième chaire de médeo de l'université de Gottingue, ville que Haller a enrichie et rendue famense, son arrivée fut marquée par un grand malheur : sa voiture de voyage versa dans les tristes rues de Gœttingue, et sa jeune femme, Marianne de Wyss, qui Paccompagnait, mourut de sa chute. On peut juger de la douleur qu'il ressentit, par l'ode aftendrissante où Haller a és ses regrets et dépoint les vertus de sa compagne, dont le souvenir lui semblait ineffaçable. Cependant, et sans douts grâce à l'étude, grâce aux travaux qui remplirent alors tous ses moments, Haller finit par se consoler, après deux a d'une douleur qu'il avait crue éternelle : il se maria m trois fois dans l'espace de dix ans. Dans les dix-sent années qu'il passa à Gottlingue, où il professait tout à la fois la chirurgie, la botanique et l'anatomie, il fonda un jardin des plantes, une école anatomique, une école d'accoucheme une académie de dessin, un temple protestant, une académ littéraire; il publia des éditions annotées d'un grand nos bre d'ouvrages célèbres, imprime plusieurs éditions de ses poèmes, ainsi que l'*Bnumération des plantes de la Suisse*; il se livra en outre à d'innombrables dissections, et présida à heaucoup d'expériences de physiologie, bien que la vue du sang lui causat de vives: émotions:

Comme hotaniste, la science lui doit beaucoup moins qu'à Linné, qu'à Tournefort, qu'aux Jussieu, moins aussi qu'à Adanson. Comme anatomiste, il eut pour rivaux Camper, Winslow, Hunter, Daubenton, Daverney. Comme naturaliste et philosophe, il eut des vues moins élevées que Buffon, une pensée moins robuste, et comme écrivain, un style moins riche d'images, un renom d'une durée plus ince taine. Comme poëte et littérateur, Voltaire et Rousseau lui causèrent encore plus d'insomnies que Linné et Buffon, ses rivaux en d'autres carrières. Mais ce qui fait de Haller un homme incomparable, ce sont ses ouvrages de physielogie, de même que son érudition scientifique : c'est en physiologie qu'il est roi, et ses Bibliethèques d'anatomic, physiologie qu'il est rot, et un provincia de botanique et de chirurgie sont anssi impériesables que de botanique et de chirurgie sont anssi impériesables que ses Blementa Physiologia (8 vol. in-4°). Après avoir is sa renommée par ces différents ouvrages, et principa par ce dernier; après avoir formé des disciples comme Zie et Meckel le père, déjà visité par des rois dans sa chétive bourgade, et en correspondance avec Buffon, avec Voltaire et le grand Frédéric , associé aux plus illustres académies, il fut nommé, en 1745, membre du conseil souverain de Berne (bien qu'alors il habitat loin de l'Helvétie), et l'empersur François Ier l'anoblit en 1749. Ce fut alors qu'il se décide à quitter Gœttingue pour s'établir dans sa ville natale, qui venait de marquer gloriensement sa place dans es conseils.

Berne eut ainsi la préférence sur Berlin, où Frédéric II appelait Haller de cette voix séduisante qui suscita à Voltaire lui-même tant de déceptions et de repentirs. Une fois à Berne, à l'âge d'environ quarante-deux ans, Haller montra une activité nouvelle. Tour à tour juge, préfet cantonnel, directeur des salines de la confédération helvétique, puis fondateur de l'université de Lausanne, plusieurs fois aussi il dut employer son éloquence à la réconciliation de quelques cantons voisins, tant ces austères confédérés su ont toujours été enclins à la discorde. Devenu vieux, il composa deux romans et des dialogues, dans le but de préconiser l'aristocratie. Haller était doué d'une mémoire étonnante : on l'a vu, à la suite d'un évanouissement, et comme essai des facultés qu'il récupérait, énumérer sans nuile erreur tous les fleuves qui se jettent dans l'Océan. Il possédait presque au même degré le français, l'allemand, l'italien et le suédois. Tantôt comme observateur, et tantôt par dissidence de doctrines, il eut à comhattre tour à tour Coschwitz, Hamberger, Busson, Lamettrie, Voltaire, etc. Mais les Lettres qu'il publia contre celui-ci étaient en allemand, et il s'eppesa à ce qu'elles fussent traduites tant que Voltaire et lui sersient teus les deux de ce monde. Voltaire me comprensit pas l'allemand. Sa régutation d'universalité était et bien établie, que le prince de Radziwill trouva ingémieux de le nommer général-major dans son armée de cenfédérés potoasis. La ville de Berne, pour mieux se l'attacher et les complaire y créa, pour lui seul expressément des magistratures qui devusient s'éteindre après sa mort. Qu'on dise donc que les républicains n'ent si courteisie, ni munificence, ni gratitude envers le génie! Mais le temoignage d'estime auquel il fist le plus sensible, ce fut la visite que lui rendit l'empereur Josep h-FI, celui-ci n'ayant point fait le même houmeur à Voltaire: Marie-Thérèse avait en effet défende au jeune prince d'aller à Ferney, qu'elle considérait comme le théâtre de l'irréligion.

Haller meurut le 12 décembre 1777. Il avait si parfaitement conservé sa connaissance jusqu'à l'heure suprème, qu'il continua d'étudier son pouls jusqu'à sa dernière pulsation, ayant soin de marquer par un signe de tête le monient précis où il devint insensible. Jeneph II acheta pour l'université de Pavie, qui les possède aujourd'hui, les vingt mille volumes composant la bibliothèque de Halier.

D' Isidore Boundon.

HALLER (CHARLES-LOUIS DE), petit-fils du précédent, né à Borne, en 1768, fut nommé en 1795 secrétaire du petit conseil à Berne : plus tard il entra dans l'administration autrichienne; pais if revint, en 1806, se fixer dans sa ville natale, où il obtint une chaire d'histoire à l'université, et où, en 1814, il fut admis membre du grand et du petit conseil. Pour se venger de l'esprit révolutionnaire, qui l'avait forcé à ahandonner sa patrie, il conçut le projet de l'attaquer dans ses principes et ses idées. Il composa à cet effet sa Restauration de la science politique (tomes I à IV, Winterthur, 1816-1820; tome V, 1822; tome VI, 1834), ouvrage qui n'est que le mélange indigeste d'un prétendu système territorial, des dectrines de Hobbes et de fantaisies théocratiques, mais qui n'en eut pas moins un grand retentissement, grace aux circonstances au milieu desquelles il parut. La sainte-alliance s'occupait alors de reconstituer l'Europe et d'y détruire à jamais le germe du venin révolutionnaire que la littérature et ensuite les victoires des Français avaient successivement inculqué à toutes les nations. Lois, mœurs, institutions, sciences, idées, on prétendait alors tout renouveler; ou du moins on se proposait de les faire rétrograder de quelques siècles. De là une lutte dont le résuitat final ne devait pas être douteux, mais au début de lequelle les partisans de la rénovation monarchique et religieuse des idées ne laissèrent pas que de développer beaucoup d'activité. Haller, avec son lourd galimatias, se trouva là à point nommé pour que la réaction le proclamat le Montesquien monarchique. Il voulut être conséquent avec les principes qu'il préconisait, et abandonna le protestantisme, religion de la révolte, pour embrasser le catholicisme. Sa conversion fit encore bien antrement de bruit que son livre, et devint de la part des protestants l'occasion des plus vives attaques. On reprocha amèrement au néophyte la dissimulation qu'il avalt apportée dans cet acte si solennel de sa vie, accompli dès 1820 et rendu public une année seufement après; délai pendant lequel il avait cauteleusement conservé des functions rétribuées incompatibles avec sa nouvelle religion, et dont force lui fut de se démettre enfin en 1821. Le parti ciérical, qui gagnait de plus en plus la haute main en France, crut s'assurer d'un puissant moyen d'action sur l'opinion en enrôlant à sa solde le restaurateur de la science politique. On attira donc à Paris Haller, qui y fut choyé par le parti dominant comme ne l'avait encore jamais été aucun étranger, et à qui on donna tout ansaitôt une sinécure de 12,000 francs au ministère des affaires étrangères. De 1824 à 1830, Haller enrichit périodiquement de sa prose plus allemande que française les colonnes du Drapeau blanc de Martainville et du Mémorial catholique de l'abbé de Lamennais, et fut nommé au

commencement de 1830 professeur à l'École des Chartes; car il était de ces hommes chers à la congrégation que celles ci avait à cour de fourrer partout, et surtout de convenablement mantir d'emplois grassement rétribués. La tourmente de Juillet n'ent qu'à souffier sur cette fortune, aussi éphémère que la réputation qui en était le prétexte, pour la faire crouler; Haller s'en retourns en Suisse, ou it devint i'un des meneurs du parti altramontain, toujours d'autant plus choyé dans les jésuitières et les sacristies qu'il était protestant converts. Il est mort à Soleure, le 20 mai 1854.

HALLE' (EDMOND), célèbre astronome et maturaliste. né le 29 octobre 1656, à Haggerston, hameau voisin de Lon-dres et aujourd'hui englobé dans cette capitale; se consacra d'abord à l'étude de la littérature et des langues anciennes, mais plus tard exclusivement à celle de l'astronomie. pour laquelle il se sentit pris tout à coup d'un entrainement irrésistible. Après aveir, à l'age de dix-neuf ans, résolu le difficile problème de l'excentricité des plans, il reçut, en 1676, du gouvernement la mission d'aller à l'île de Sainte-Hélène faire des observations relatives à l'hémisphère austral). Son Catalogus Stellarum Australium (Londres, 1679) fut le fruit de ce voyage, au retour duquel la Société royale de Londres et l'Académie des Sciences de Paris s'empressèrent de l'accueillir dans leur sein. La première de ces compagnies savantes, qui l'avait nommé son secrétaire, l'envoya à Dantzig, à l'effet d'y remplir les fonctions d'arbitre à propos d'une discussion scientifique survenue entre Mooke et Hevelius. Plus tard, elle lui confia encore des missions scientifiques en France et en Italie. Entre Calais et Paris, il découvrit une comète qui, d'après lui, a été nommée comète de Halley, et qui cette année là fut deux fois visible. Il l'observa ensuite à l'Observatoire royal, dont la construction était toute récente. En 1703 il fut nommé professeur de géographie à Oxford, et en 1720 astronome royal à Greenwich en remplacement de Flamsteed. C'est là qu'il remania sa théorie de la lune, afin de la perfectionner assez pour la faire servir, autant que possible, à la détermination des loagitudes en mer.

Halley mourut le 14 janvier 1742, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Ses principaux écrits, composés les uns en latin, les autres en anglais, sont : Catalogus Stellarum Australium. Théorie des Variations de l'Aiguille Aimantée et Carte des Variations de l'Aiguille Aimantée. (Ces deux ouvrages, fruit de longues et pénibles observations, furent publiés dans toutes les langues dès qu'ils parurent, à cause de leur grande utilité pour la navigation : joints aux travaux du même auteur sur les vents qui règnent dans les mers placées entre les tropiques, ils lui ont mérité le nom de grand capitaine, titre que lui donnèrent les marins au retour de ses expéditions lointaines); Miscellanza curiosa, melanges composés d'un grand nombre de discours lus à la Société royalé de Londres, et renfermant la description des principaux phénomènes de la nature; Tabulæ astronomicæ, qui ne pararent qu'après sa mort (Londres, 1749), et dont Lalande publia une nouvelle Alition dix ans plus tard. Il faut encore ajouter à cette liste ses mémuires imprimés dans les Transactions philosophiques, et diverses traductions d'ouvrages anciens.

Signalons maintenant les plus importantes découvertes de Hailey. Nous placerons en première ligne le calcul du mouvement des comètes. Pressé par les soilicitations de notre savant, Newton avait publié son livre des Principes, qui anéantissait le système eartésien. Pour lui porter le dernier coup et établir d'une manière invincible la nouvelle philosophie de son illustre compatriote, Halley résolut d'appliquer la methode de Newton à la détermination des orbites paraboliques des comètes. Le travail était immensé, mais îl ne l'effraya point. Il calcula la carrière fournie par 24 comètes qui avaient été assez exactement observées depuis 1347 jusqu'à 1698; et ce travail lui fit découvir que la comète de 1632 avait déjà paru en 1456, 1531 et 1607, et il en conclut que sa révolution devait être de soixante-quinze ans. Il pré-

dit en conséquence son retour pour l'année 1758 ou 1759, et l'événement a justifié la hardiesse de cette prédiction. C'était pour la première fois que, d'après des observations astronomiques et des principes mathématiques, on parvenait à découvrir la nature du mouvement des comètes et la durée de leur révolution. Clairaut eut ensuite la gloire de déterminer avec précision l'époque de leur retour.

Nous devons encore à Halley la méthode la plus simple pour obtenir les distances des astres. Durant son séjour à Sainte-Hélène, il avait remarqué un passage de Mercure sur le disque solaire, et dès lors il avait pressenti que les immersions des planètes inférieures pouvaient servir avec le plus grand avantage à la détermination de la parallaxe du soleil, de laquelle dépendaient toutes les dimensions du système planétaire. Après bien des calculs, il annonça qu'un passage de Vénus ferait connaître la distance du soleil à la terre avec la plus grande précision. Il ne vécut pas assez pour voir ses calculs vérifiés par l'observation; mais tous les astronomes de l'Europe ont profité de son beau travail, et l'on ne saurait plus s'occuper des dimensions de notre système sans rappeler le souvenir de Halley. En suivant les calculs qui l'avaient dirigé dans cette importante recherche, il se convainquit que la parallaxe et le diamètre des étoiles devaient être insensibles. Il les plaça donc à une distance infinie de notre globe, et, après avoir observé qu'elles avaient des mouvements particuliers, il enseigna qu'elles devalent être autant de soleils destinés à échausser et à éclairer d'antres terres.

HALLIER ou TREMAIL, espèce de filet perpendiculaire qu'on emploie notamment dans la chasse aux cailles.

HALLIG (au pluriel Halligen). C'est le nom sous lequel on désigne, le long du littoral de la mer du Nord, des districts de Marches qui n'ont point encore été mis à l'abri des fureurs des vagues au moven de digues ou bien que la rupture de leurs digues a remis dans leur état primitif. Sur les côtes des duchés de Schleswig-Holstein, on le donne plus particulièrement aux petits ilots qui les flanquent, par opposition aux grandes tles protégées par des dunes et des digues. Ces flots, élevés d'un mètre au plus au-dessus des marées ordinaires, sont souvent, dans les mois d'hiver sur-tout, recouverts deux sois par la mer dans la même journée. Les plus grands ont à peine deux kilomètres de superficie et ne sont souvent habités que par une seule famille; les plus petits, qui demeurent inhabités, ne servent qu'à produire du foin un peu court et très-sin. Dans les uns et les autres on chercherait vainement le moindre arbre, le plus petit arbrisseau ou de l'eau douce; partout l'œil ne découvre que la triste verdure des endroits recouverts d'un épais limon verdatre ou bien de prairies souvent interrompues par des slaques d'eau stagnante, où le mouton, habitué à vivre de peu, trouve à grand-peine sa nourriture. Cet animal constitue l'unique richesse des habitants des Halligen, qui n'ont pas même la ressource de la pêche, parce que le poisson évite avec soin les parages que la mer couvre et abandonne tour à tour. Ils construisent leurs habitations sur de petits tertres artificiels et les assujettisent au sol à l'aide de pilotis. Ces tertres ont rarement plus d'espace qu'il n'en saut pour laisser autour de la hutte un étroit assage ; et il n'est pas rare de voir les vagues engloutir ces frèles constructions. Quelques-uns de ces llots s'accroissent constamment par alluvion; d'autres, au contraire, voient chaque jour la mer empiéter davantage sur leurs limites. L'habitant peut suivre de l'œil l'invasion des flots et calculer de la manière la plus précise l'époque où l'héritage de ses enfants aura tout entier disparu. Et cependant, quelque misérable que soit un tel séjour, l'habitant tient aux lieux où il est né, aime à leur donner le doux nom de patrie; et à peine a-t-il échappé à une inondation qui lui a enlevé tout ce qu'il possédait, qu'il se reconstruit une nouvelle demeure à quelques centaines de pas plus loin.

HALLIWELL (James ORCHARD), critique anglais, né

en 1820 à Chelsea, à débuté dans les lettres par une édition

des Voyages de sir John Mandeville (1839). En 1842 il denn un vieux roman en vers, du quiasième siècle, Torrent of Portugal, découvert par lui dans une hiblisthèque. La même année, il fut chargé par la Shakespeare Society de publics le manuscrit original des Merry Wives of Windsor; et ce travail le conduisit à faire une étude toute particulière de tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour au sujet de Shakespeare. En 1845, il fut accusé d'avoir dérobé des manuscrits précieux dans la bibliothèque du collége de La Trinité à Cambridge: mais l'instruction commencée contre lui fut plus tard abandonnée. En 1852 il entreprit, par souscription, 'une édition complète et de grand luxe de Shakespeare, en 20 volumes in-folio. On a de lui une Histoire de la Franc-Maconnerie en Angleterre, un recueil des Letters of the hings of England (2 vo'., 1846), et un Dictionary of archaic end provincial words (6° 6d it., 1868, 2 vol. in-8°), qui est le plus utile de ses ouvrages.

HALLOREN (Les). Voyes Hallz en Saxe. HALLUCINATION. Ca mot dérive du latin allucinatio, lucis alienatio vel aberratio. L'Académie désinit l'hallucination : erreur, illusion d'une personne qui croît avoir des perceptions qu'elle n'a pas réellement. Ce n'est pas ainsi qu'il faut l'entendre. Les perceptions qu'éprouve celui qui a des hallucinations sont très-réelles pour lui; ce qui n'existe pas, c'est l'objet produisant sur ses sens exterieurs les sensations qui font naître dans son esprit la perception d'un objet qui n'existe point. Le Dictionnaire de Boiste explique le mot kallucination par : illusion des yeux. Cette explication s'approche davantage de l'emploi qu'on a dû en faire originairement; mais elle est incomplète ou inexacte, du moins d'après l'usage qu'on en fait actuellement dans la science. L'erreur ou l'illusion, dans l'hallucination, peut avoir lieu non-seulement par les sensations de l'organe de la vue, mais encore par celles de l'ouie ou de tout autre sens, Ainsi, celui qui croit sentir l'odeur du soufre. d'un cadavre, ou d'une rose, qui ne sont pas à la portée de son odorat; celui qui croit entendre une sonnette, le cri d'une semme ou le bruit du tonnerre, qui n'out pas lien réellement; celui qui sent dans sa bouche le goût du vinaigre, de la viande, ou d'un fruit qu'il n'a pas goûté; celui croit être saisi par les cheveux, on qu'une main froide lui passe sur la figure, etc.; comme celui qui croit voir une étoile brillante, une personne, des oiseaux ou um corps quelconque devant ses yeux, tous sont dans un état d'hallucination. Les nerfs des sens extérieurs, dans cette circonstance, doivent éprouver ce mode d'être, ce mouvement intime, complétement identique à celui qu'ils ont éprouvé lorsque autrefois ils ont ressenti l'impression récile de l'objet qui fait actuellement leur hallucination. Il faut donc regarder l'hallucination comme une affection morbide des nerfs des sens, ou, pour parler plus précisément encore, de le seule partie cérébrale destinée à percevoir les impressions des divers sens extérieurs. On aperçoit dans ce phénomène un jeu de réminiscence, et c'est pour cela que les hallacinés ne

perçoivent que des choses déjà connues par eux.
Les hallucinations peuvent être regardées en quelque sorte
comme les monomanies des sens extérieurs. L'hallucination est généralement passagère; si elle se prolonge, si elle dure longtemps, elle sait nattre sacilement le désordre dans les fonctions des organes du cerveau , et donne origine au délire, à la monomanie, à la folie. C'est pour cette raison que les auteurs qui ont traité des aliénations mentales ont confondu généralement l'hallucination avec le dérangement des facultés morales et intellectuelles. Esquirol, après avoir dit que les hallucinations affectent les idées non-seulement de l'organe de la vue, mais aussi celles appartenant aux autres sens, confond ensuite ces affections avec le délire, les visions et les monomanies. Quoiqu'il soft vrai que dans le langage ordinaire on puisse étendre la signification du mot hallucination à des affections cérébrales de diverses natures, nous insistons sur la nécessité que les savants se l'emploient désormais que pour indiquer le dérangement eu

l'erreur des simples sensations. « Je propose, dit encore Esquirol, le mot hallucination, comme n'ayant pas une acception déterminée, et comme pouvant convenir par conséquent à toutes les variétés du déire qui supposent la présence d'un objet propre à exciter l'un des sens, quoique ces objets ne soient pas à leur portée. Par cette définition, sous nous trouvons rapprochés; mais il nous paratt, toutefois, que le mot délire devrait être réservé à exprimer un désordre quelconque des fonctions du cerveau, et que le mot hallucination ne devrait être employé qu'à exprimer se seni désordre des sensations. »

Lorsque, dans l'hallucination, on croit voir une ou plu-sieurs personnes; lorsque, après l'affection de l'organe de la vue, d'autres organes, celui de l'ouie, par exemple, du toucher, ou tout autre, entrent en action, et participent à cette première illusion; lorsque, enfin, par suite de ces sensations combinées, les organes cérébraux entrent à leur tour en activité, et réagissent comme si les perceptions provenaient de la réalité des objets qui affectent les sens, alors il y aura une vision ou le délire, qu'il ne faut pas confondre avec l'hallucination qui l'a provoquée. On peut dire la même chose pour les rêves, le somnambulisme, la manie, etc. L'halluciné est intimement convaince de la présence réelle des objets qui l'affectent, et il juge, raisonne et agit en conséquence de cette persuasion. Allez donc dissuader un malade de cette nature qu'un tel fruit, une telle odeur, un tel objet, n'existent pas devant lui , lui qui éprouve réellement la sen-sation de leur présence? Voilà pourquoi tous les raisonnements ne servent à rien pour les convaincre du contraire. Les ballucinations sont ordinairement la suite de fortes imressions exercées sur le système nerveux, et d'une irritabilité particulière de certains individus. C'est une maladie, comme nous avons dit, de la partie cérébrale qui perçoit les sensations de chaque sens ; et très-souvent le cerveau entier participe du même désordre. D' FOSSATI.

HALM (FREDERIC). Voyez MUNCH BELLINGHAUSEN.

HALO. Parfois, autour du soleil et de la lune, à travers une atmosphère ou brumeuse ou sereine, on apercoit de grands cercles brillants : ces cercles, presque toujours d'un éclat argenté quand ils environnent la lune, se teignent aux rayons du soleil de toutes les couleurs, mais un peu affaiblies, de l'arc-en-ciel. On a nommé ce phénomène halo, du mot grec όλως ou όλων, aire, surface, parce qu'il apparatt toujours comme une aire circulaire autour des astres. La science a cherché à l'expliquer : d'abord elle a cru reconnaître que le diamètre du premier cercle sous-tend généralement un angle de 45 ou 46 degrés, que ses teintes suivent les dégradations des sept couleurs qui composent le rayon solaire, et sa première conclusion a été d'en attribuer la cause à la réfraction. Mais comment et à travers quelle substance a lieu cette réfraction? Descartes, toujours riche d'imagination, sema dans les bautes régions de l'air des myriades de ces étincelantes étoiles qu'on remarque dans la neige, il renfla ces étoiles par leur milieu, et la lumière, réfractée à travers ces globes nouveaux, se dessina en cercles plus ou moins nombreux, selon les séries qu'elle avait traversées. Huyghens modifia la réverie de Descartes : il suspendit dans l'air des globules transparents à noyau opaque : tel serait un globule de neige comprimé au centre d'un globule de glace. Mariotte remplaça tout cela par de petites aiguilles de vapeur d'eau cristallisée; il les iit transparentes et prismatiques, leur donna un angle de réfringence de 60 degrés (c'est l'angle de déviation minimum), les disposa à son gré pour produire sur l'œil du spectateur un faisceau conique de même teinte, et la lumière des astres se décomposa à travers ces petits giaçons comme à travers un prisme. Qu'y a-t-il de prouvé dans tous ces systèmes? Rien. Le seul résultat un peu certain auquel soit arrivée la science dans l'explication de ce phénomène, c'est qu'il est du à la réfraction de la lumière dans l'atinosphère; car Arago, en soumettant à la polarisation la lumière du halo, a reconnu qu'elle se conduisait comme les rayons lumineux déjà réfractes. Les halos sont souvent accompagnés de parhélies. Théogène Page.

HALOÉES (de àlocís, battre le grain), setes que les laboureurs athéniens célébraient en l'honneur de Cérès et de Bacchus au mois de possidéon; c'était le temps où l'on battait le blé de la récolte.

HALOMANCIE (dugres ∂L_i , sel, et $\mu \alpha versia$, divination), divination par le sel. Les anciens regardaient le sel comme sacré : ils sanctifiaient leurs tables en y plaçant les statues des dieux et des salières. L'oubli de cette formalité était pour eux un présage de grands désastres. Il devait aussi arriver malheur à qui s'endormait à table avant qu'on eût retiré les salières. Au dix-neuvième siècle encore, de honnes gens regardent comme un signe funeste de renverser une salière.

HALS (François), peintre de l'école hollandaise, né à Malines, en 1584, avait un rare talent, mais manquait absolument de constance, et étudia son art sous la direction de Charles van Mender, sans avoir, pour ainsi dire, de plan ni s'astreindre à aucune règle. Sa fréquentation des cabarets, où, disait-il, il rencontrait la vie et la nature, l'amena à entreprendre le portrait, genre dans lequel il n'a été surpassé que par Van Dyck. Tous ses portraits, et le nombre en est considérable, sont ingénieusement conçus, traités avec une aisance toute particulière, et d'une ressemblance rrappante. Il apportait un soin extrême aux détails du costume, et ses mains sont parfaites. Il (ut l'un des plus habiles représentants de la peinture de portraits telle qu'on l'entendait en Hollande à une époque où les artistes ne s'efforçaient point d'idéaliser l'original, mais de le mettre en lumière avec le plus d'énergie possible et avec le caractère qui lui était particulier.

Hals mourut en 1666, et laissa plusieurs fils, qui se firent également un nom comme artistes.

HALTE. Il y a incertitude sur l'étymologie de ce mot, que les uns font venir du latin halitus, haleine, comme si l'on faisait halte pour reprendre haleine; d'autres, de alto, parce que jadis, dans les haltes, on plantait les piques. Nous croyons qu'il faut plutôt en chercher la source dans le mot allemand halten, s'arrêter. Halte, en termes de guerre, signifie pause, station que font des militaires dans leur marche. Dans les lieux abruptes et que coupeut de nombreux défilés, la troupe est obligée de faire de fréquentes haltes. On donne aussi ce nom à de courts repos dans les marches non militaires, et, par extension, on s'en sert pour désigner le lieu fixé pour la halte, le repas que l'on fait pendant la halte. Les chasseurs se servent également de ce mot dans ces deux acceptions.

Halte est encore un commandement militaire, qu'on emploie pour enjoindre à une troupe de s'arrêter.

Halte-là veut dire: Arrêtez-vous là, n'avancez pas davantage! Il est principalement usité en termes de guerre: c'est ainsi que la sentinelle crie à une patrouille, à une ronde: Halte-là! Dans le langage familier, halte-là s'emploie lorsqu'une personne s'émancipe, pour l'arrêter. HALTERE, instrument de gymnastique formé de

HALTERE, instrument de gymnastique formé de deux boulets de fer, que relie entre eux une courte tige de même métal.

HALURGIE (de άλς, sel, et έργον, œuvre). C'est le nom scientissque donné à l'art d'extraire, de purisser ou de fabriquer le sel employé tant dans les usages domestiques que par l'agriculture (voyez Salines). En chimie on réserve plus spécialement ce mot pour désigner la partie de la science qui traite des sels en géneral.

HAM, ville forte du département de la Somme, avec 2,733 babitants (1872), des moulins à farine, des sucreries, et un vieux châtean, transformé en prison d'État, dont la principale tour, haute de 33 mètres sur autant de diamètre, passait jadis pour la plus forte de France. Les murs ont 12 mètres d'épaisseur. On y lit au-dessus de la porte d'entrée cette inscription en caractères gothiques: Mon mieux. Il fut construit vers 1470, par le connétable de Sain t-Pol. Le château de Ham servit de prison d'État au célèbre marin

Cassard, à Marbouf, à Mirabeau, à Victor Hugues, à Jules de Polignac, au capitaine de la Méduse. Sous Louis-Philippe, Peyronnet, Polignac, Chantelauze, Guernon-Ranville, signataires des ordonnances de juillet 1830, y subirent une assez longue détention, ainsi que Louis Bonaparte. à la suite de son échauffourée de Boulogne. Bou-Maza et Cabrera, les généraux Cavaignac et La Mb-

ricière, y passèrent aussi quelque temps. [On battait monnain à Ham des le règne de Charles le Chauve, En 932, Herbert de Vermandois s'en rendit mattre; mais Ham fut remis sous le pouvoir du roi de France par Hagues Le Blanc et Gilbert de Lorraine. L'année suivante, Eudes, fils d'Herbert, s'en empara de nouveau, et par suite d'un accord signé en 934 avec Raoul de France, la posses sion lui en fut assurée. En 1369, sous le règne de Charles V, Les Anglais, refoulés de la Guyenne dans le nord de la France, tenterent inutilement de s'en emparer. Pendant les troubles désastreux du quinzième siècle, Ham soutint le parti du duc d'Orléans, et fut en butte aux attaques des Bourguignons : c'est ainsi qu'en 1406 cette ville fut livrée au pillage; qu'en 1411, lorsqu'elle se relevait à peine de ses ruines, elle fut assaillié par le duc Jean de Bourgogne; et, malgré la déseasemer par le tute san de l'albret, ette fut contrainte de souffrir la loi du vainqueur; « et la dit Pierre de Fénin, chroniqueur contemporain, feirent les Flamens grand pillage et mirent le seu partout ». En 1414 Jean de Luxembourg s'en rendit encore mattre, « et fut la ville toute robée et devêtue de tous biens ». Cependant, les Bourguignons s'y établirent, et en 1423, Othon de Xaintrailles ayant pénétré dans la place par escalade, en fut chassé peu après par Jean de Luxembourg. En 1434 les troupes royales y pénétrèrent en-core, et la ville dut payer 40,000 écas d'or. Enfin, en 1468 un traité fut signé à Ham entre les députés de Louis XI et de Charles le Téméraire.

Après la désastreuse bataille de Saint-Laurent, Ham tomba au pouvoir des Espagnols (1557); mais par le traité de Cateau-Cambrésia, signé en 1559, cette ville fut rendue à la France. Protitant des troubles de la Ligue, les Espagnols y contrerent, et gardèrent cette place jusqu'en 1595, où elle tut reprise par les Français, après un combat très-vif. En 1815 la ville obtint une capitulation honorable.

Cette ville possédait une abbaye qui est célèbre dans l'histoire. Fondée ou rétablie en 1108 par Odon, seigneur du château de Ham, comme il résulte de la charte donnée par Baudry, évêque de Noyon, elle sut occupée par des religieux augustins. Ham contenait autrefois trois paroisses; il n'y en a plus qu'une, dans laquelle on retrouve quelques restes d'architecture romane. A. D'Héricourt.

Ham fut pris par les Allemands en novembre 1870, et repris par les Français le 10 decembre suivant. La veille au soir, trois colonnes d'un bataillon, appuyées chacune de deux pièces d'artillerie, traversèrent la ville par divers passages et arrivèrent à l'esplanade du fort ; l'une d'elles détacha une compagnie vers la gare du chemin de fer, qui fut enlevée avec ses délenseurs. Après sommation, on tira quelques coups de canon contre les tours sans obtenir de résultat, La porte d'entrée était fortement barricadée. Cependant vers deux heures du malin les Prussiens demandèrent à capituler; ils élaient 210. La retraite de l'armée du Nord nous força, à la fin du mois, d'évacuer cette place.

HAMAC, espèce de lit suspendu dont sont usage la plupart des peuplades aborigènes de l'Amérique, et que eaucoup de créoles et d'Européens habitant le nouveau continent préserent aux meilleurs de nos lits d'Europe. Ce meuble fort simple d'ailleurs est susceptible de recevoir les ornements les plus variés. Les hamacs des Caraïbes sont ceux dont on fait le plus de cas. Ils sont formés d'un grand morceau d'étoffe de coton, épaisse comme du drap, d'un tissu très-égal et très-serré, ayant la figure d'un parallélogramme, de trois mètres environ de long, sur deux de large. Tous les fils de l'étoffe sur les bords des deux longs côtés excèdent la lisière d'environ 20 centimètres, et sont dispoède par écheveaux formant des espèces de boucles dans lesquelles sont passées de petites cordes, de quarante à ciaquante centimètres de longueur, qu'on nomme filet, servant à faciliter l'extension et le développement du hamac. Toutes ces petites cordes, réunies par une de leurs extrémités, forment une grosse boucle à chaque extremité du hamac. C'est dans ces boucles qu'on passe les rubans, ou grosses cordes, qui servent à suspendre la machine au haut de la case ou sux branches d'un arbre. Dans les colonies, les femmes riches se font transporter dans des liamates suspendus par leurs extrémités à un long bambon que deux nègres placent sur leurs épaules. Dans les voyages, le hamise est suspendu à deux bambous, et porté alors par quatre nègres.

On donne aussi à bord de nos navires le nom de hamae à un morceau de grosse et forte folle que dans notre as-cienne marine, avant nos relations avec le Nouveau Monda, on appelait brante, et qui ne diffère de ceux que nous venons de décrire que par ses dimensions moindres (2 mètres sur 1). On le suspend au plancher d'une chambre, d'un entrepont, d'une batterie, au moyen de deux faisceaux de cordelettes appelées araignées, lesquelles s'atlachent à différents points des extrémités de ce rectangle. On y place quelquesois un matelas, des draps et une converture. C'est le coucher ordinaire des matelote; et quand une bataille doit avoir lieu, on se sert des hamacs en guise de parapet destiné à mettre les matelots à l'abri des coups de l'ennemi, stasi qu'à protéger les principaux cordages. On attribue l'avention du hamac (lectus pensilis) à Asciépiade. Mercurialis en parle longuement dans sa Gymnastique. Alcibiade fut se-vèrement censuré par les Athéniens de se qu'un lieu de se cougher sur le pont, il suspendait son lit avec des cordes pour éviter les mouvements du roulis. Sénèque parle de baignoires suspendues.

HAMADAN. Voyez Echatane."

HAMADRYADES, nymphes que quelques auteurs, et Properce entre autres, ont confondues avec les dry à des. Celles-ci étaient en général les projectifices des forétie: une seule pouvait présider à un bois tout entier; chaque arbre, au contraire, avait sa déité, son hamadryade, qui y était renfermée : elle naissait, crossait et mourait avec lui, Selon Athénée, on he devrait compter que buit hamedryades, filles d'Hamadryas et d'Oxylos, son wère. Elles avaient donné leurs noms au hoyer, au balance ou palmier, au cornotilier, au lietre, au penpiler, à l'orme, à la vigne et au figuier; mais il est évident que l'on doit faire une classe particulière des hamadryades qui présidaient a ces arbres, ou qu'elles avaient des attributs différents de ceux des nymphes, dont le sort était, comme on l'a vu, cutièrement dépendant de celui des divers arbres avec lesquels elles étaient nées. Nous ne connaissons qu'un très-petit nombre d'hamadryades sous les noms qui lenr furent imposés. Suivant Hésiode, cité par Plutarque, la vie des hamadrysdes se serait, seion la supputation la plus modérés, prolongée jusqu'à 933,120 ams; ce qui ne s'accorderait guere avec la durée ordinaire des arbres, auxquels cependant leur existence était attachée. C'était particulièrement avéc les chênes que les hamadryades étaient unles, comme l'indique leur nom, composé de éµa, ensemble, et de ôçüt, mênet. L'adoration des arbres et des divinités qui y étaient attachées est attestée par toute l'antiquité; les monuments ont conservé aussi le souvenir de ce culte, et les Pyrénées nous out offert plusieurs autels qui rappellent les vœbz qui forest adress à des arbres, à cette époque où les Romains possédaient PAquitaine et la province Narbonnaise. Alexandre de Mèce.

HAMASA, c'est-â-dire bravoure. C'est le titre d'es collection d'anciens chants hérolques arabes; que le poéte Abou-Temam recueillit dans un grand pombre de sources manuscrites, et qu'il divisa en dix livres, dont le premier et le plus étendu contient les chants de guerre; d'où la désomination générique donnée au recueil tout entier. Les autres livres contiennent des lamentations sur les morts, des chants d'amour, des sentences morales, etc. Il n'y a pas d'envrage

qui reproduise d'une manière aussi actuelle et aussi saisissante, la vie, les idées et les sentiments des fils du désert.
Les traits d'héroisme les plus nobles, les pensées les plus
délicates du cœur y alternent avec les éclats les plus sauvages de la vengeance et des plus odieuses passions. Ces
poèmes font bien comprendre le phénomène historique des
victoires incessantes remportées par ce peuple que fanatisait la religion de Mahomet. Dès le ouzième siècle, Tebrizi,
écrivain arabe, composait des scolies fort étendues sur cet
ouvrage; et Freytag les a ajoutées à sa traduction latine de
l'Hamasi (Bonn, 2 vol., 1828-1851).

HAMBACH, village du Palatinat bavarois, avec les
ruines d'un vieux manoir féodal, ou se tint le 27 mai 1832

une grande sête populaire, à l'occasion de laquelle eurent lieu des démonstrations politiques qui alarmèrent grandement les souverains composant la confédération germanique. Un journal démocratique, La Tribune allemande, répan-dait alors dans les contrées rhénanes une grande agitation, par la bardiesse des opinions qu'il émettait au sujet du nonaccomplissement par les souverains allemands des pro-messes formelles de liberté qu'an jour du danger ils avaient faites à leurs peuples. L'anniversaire de l'octroi de la constitution Bavaroise fut considéré par le parti du mouvement comme une circonstance favorable à exploiter pour gagner du terrain dans l'opinion. Une grande fête populaire fut donc annoncée pour le 27 mai 1832 aux ruines du château de Hambach; et on convia les populations des diverses parlies de l'Allemagne à s'y faire représenter. Environ 30,000 per-sonnes répondirent à cet appel; et, comme il n'arriva que trop souvent dans les grandes réunions d'hommes, les esprits, sous l'influence des idés mises en circulation par une presse évidemment révolutionnaire, témoignèrent bientot d'une exaltation extrême. A ce moment on distribua à la foule des milliers d'exemplaires de la traduction allemande de la Déclaration des droits de l'homme, puis on déploya l'étendard tricolore allemand. Des discours passablement incendiaires terminèrent cette démonstration pal lotique, dont le retentissement en Allemagne fut immense. et qui provoqua tout aussitôt de la part de la diète germanique les mesures et les précautions répressives les plus énergiques. Une tentative faite l'année suivante pour renouveler à Hambach les mêmes scènes fut déjouée par le gouvernement. En 1842 le manoir de Hambach fut débaptisé pour être offert, sons le nom de château de Max (Maxburg), par la province du Palatinat, au prince royal de Bavière, Maximillen, à titre de présent de noces.

HAMBOURG, la plus grande des villes libres de l'Al-lemagne et la plus importante de ses villes commerciales, est batie dans une belle contrée, sur les bords de l'Elbe, à 12 myriamètres de l'embouchure de ce fleuve dans la mer du Nord et sur les rives de l'Alster. Au nord-est et encore au dehors de la ville, l'Alster forme un grand bassin (l'Aussenalster, l'Alster extérieur), communiquant avec un bassin moindre, situé à l'intérieur de la ville (le Binnenalster, l'Alster intérieur); et tous deux sont en communication par des canaux avec l'Elbe, où l'Alster va se jeter à sa sortie de la ville. Un bras de l'Elbe, qui de l'est entre dans la ville, s'y partage en canaux décrivant de nombreuses sinuosités, et qui se réunissent tous au sud de Hambourg pour se confondre avec le canal de l'Alster et former un port profond, dit Oberhafen (port supérieur), à l'usage des na-vires qui arrivent à Hambourg en descendant l'Elbe, puis va rejoindre le principal bras du fleuve. Celui ci, qui baigne la ville au sud, y forme le vaste port inférieur (Niederhafen), qu'on divise encore en port intérieur et port extérieur. et recoit les bâtiments du commerce. Des canaux (appelés ici Fleete) parcourent la partie basse de la ville dans toutes les directions. Un fossé assez profond, large de 40 mètres ct rempli d'eau provenant en partie de l'Elbe, entoure en outre la ville. Les communications entre ces voies d'eau intérieures ont lieu au moyen de soixante ponts. L'immense pont de bois que le maréchal Davoust fit jeter sur l'Elbe

en 1813, et qui reliait Hambourg à Harbourg, n'existe plus-Hambourg est partages en vielle ville (Altstadt) et en ville neuve (Neustadt) avec les fanbourgs de Sain Georges et de Saint-Paul ou Hamburger-Berg. La viellie ville, qui en forme la partie orientale, et qui en grande partie se compose d'iles, et la ville neuve, qui en forme la partie occidentale, coastituent un tout depuis 161s, et sont divisées en cinq paroisses : Saint-Pierre, la seule église qu'il y out, jusqu'au milieu du treizième siècle; Saint-Nicolas, la plus petite, mais la plus riche; Sainte-Catherine, qui contient les plus riches magasins; Saint Jacques, réunie à la ville au quinzième siècle, et Saint-Michel, la plus grande de toutes. Le faubourg Saint-Georges, eitut à l'est de la ville, date du treizième siècle; mais il ne prit des développements considérables qu'à la fin du dix-hultième siècle, époque où les émigrés français viurent en foule e'y Cabiir. Le faubourg Saint-Paul, qui confine à l'onest à Altona, est mentionaé de bonne heurs dans les annales de la ville, sour le nom de de Hamburger-Berg (Montagne de Hambourg); mais c'est dans ces derniers temps seulement qu'il a pris de plus en plus l'aspect d'une ville. Dès 1804 on avait démoli les anciennes fortifications qui entouraient la ville; quant à celles qui y élevèrent les Français au temps de l'occupation, guerre ne fut pas plus tôt finie, qu'on s'empressa deles raser, et depuis 1819 de gracieux jardine angieis les ont partout remplacées. Toutefois, on a maintenu l'usage des Portes, qu'on ne pent plus franchir, le soir une fois venu, qu'en àcquittant un modique péage. Il n'y a pas longtemps qu'à minuit précis elles étaient strictement fermées jusqu'au lendemain matin.

Les rues sont bien pavées, siftonnées à l'intérieur de la ville neuve par un vasta résesu d'égouts souterrains et édiairées an gaz. Parmi les rues les plus importantes, on peut tiles l'ancien et le nouveau Jungfernstieg , l'Alsterdamm, l'Esplanade, le nouveau et l'ancien Rémpart, la Férdinandastrasse et l'Admitratifictistrasse; et parini les nombreuses places publiques, l'Adbiphplais, située à peu près au centre de la ville, où se trouve la nouvelle Bourse, inaugurée en 1841, est la plus considérable. A la suite du terrible facendie qui devasta cette ville en 1842, Hambourg a singulièrement gagné sous le rapport de l'aspect extérieur, parce qu'en recons-truisant on a fait disparattre les rues étrolles et torqueuses. et que les mes nouvelles out pour la plupart été réconstruites sur un plan nouveau. Indépendamment des cinq grandes églisés paroissibles protostantes qui donnent leur nom chacune à un quartier de la ville, Hambourg possède deux églises succursales; une église réformée allemande et une église réformée française, toutes deux depuis 1785; une église anglicane (depuis 1818); une église réformée anglaise (depuis 1826); une église catholique; un temple israélite (inaugaré en 1844) et sept synagogues. Le plus beau de ces édifices consacrés au culte est l'église Saint-Michel, avec sa tour, baute de 152 mètres; construite de 1762 à 1786, par Parchitects Sommen et avec des dépenses immenses, quand un incendie eut détruit, en 1750, l'église du Saint-Sanveur. L'incendie de 1842 dévora les églises Saint-Pierre, Saint-Nicolas et Sainte-Gentrude; et à la suite d'un sinistre de même nature, l'Église de l'Hospice des Orphelins avait perdu sa tour en 1839. En fait d'édifices publics, on doit surtout citer, après la nouvelle Bourse, l'hotel de ville, sur le nouveau rempart, l'Amirauté et le nouvel arsenal, le nouvel Hopital general, qui peut recevoir 3,500 malades, l'Hospice des Orphelins et le Mont-de-Piété. L'incendie de 1842 dévora l'ancien hôtel de ville, qui datait du treizième siècle, la Banque, qui ne datait que de 1827, l'ancienne Bourse, la Bærsenhalle, le Commercium avec sa bibliothèque, sa collection decartes marines et de cartes géographiques, etc., l'édifice appelé das Hohe ou Bimbeck'sche-Haus, avec les caves du conseil municipal, etc., sans compter la maison de correction et le dépôt de mendicité, qui déjà avaient été en partie la proie des flammes en 1839. Mentionnons encore, en fait d'édifices remarquables , le Baumhaus, à cause de

sa ravissante situation sur l'Elbe, le Koiserkof, et la maison de Klopstock. Du haut de la tour de la grande machine hydraulique qui fournit la ville d'eau potable, i'œil découvre un admirable panorama.

Le territoire dépendant de la ville libre de Hambourg occupe une superficie de 409 kilom. carréa, et renferme (31 décembre 1871), y compris la ville, une population de 337,940 habitants; la ville seule en possède 228,368. Il se compose des îles et des villages situés près de la ville, du bailliage de Ritzebüttel de C uxhaven, de l'île de Neuwerk, et du bailliage de Bergedorf, dent Hambourg

partage la possession avec Lubeck.

La constitution politique de Hambourg, aristecratie de la propriété foncière, ayant pour base le grand recès de 1712, dressé par une commission impériale, fut depuis 1814 jusqu'en 1860 ce qu'elle était avant 1819. Cette constitution fit place à celle du 28 septembre 1860, qui était plus en harmonie avec les sentiments modernes. Le gouvernement est exercé en commun par les deux chambres représentatives, le sénat et la bourgeoisie. Le sénat, qui a la plus grande part du pouvoir exécutif, se compose de 18 membres, choisis par moitié parmi les gradués en droit et les négociants. Chacun d'env est élu à vie par les bourgeois, mais il peut se retirer au bout de six ans. Les 4 bourgmestres sont élus pour deux années; au premier et au second appartient le droit de présider le sénat. La bourgeoisie forme un corps de 192 m 84 de ceux-ci sont élus au scrutin secret par tous les citoyens qui payent le cens; des 108 autres, 48 représentent les propriétaires les plus imposés et 60 les différent corporations de métiers et les tribunaux. L'actoublée bourgeoise, qui se renouvelle par moitié tous les trois ans, est représentée par un comité permanent de 20 membres, dont un quart seulement n'appartient pas au commerce; ce comité est spécialement chargé de contrôler les agissements du sénat et de veiller à l'exécution des lois, y compris celles voté es par la chambre des bourgeois. En matière de législation, l'impôt excepté, le sénat a un droit de veto; et en cas de consiit l'affaire est remise à un conseil d'arbitres tirés en nombre égal du sénat et de la bourgeoisie. La justice est distribuée par diverses autorités en première instance, par le tribunal supérieur en appel, et en dernière instance par une cour suprême.

Les revenus publics de Hambourg ont de tout temps été fort considérables, sans que jamais l'impôt ait en rien d'écrasant; et ce n'est qu'à la suite des dettes énormes que la ville contracta à l'époque de l'occupation française que les impositions foncières y subirent une notable augmentation. Les ressources financières consistent depuis 1866 dans les impôts directs, notamment celui du revenu. impôt dont la fixation est laissée à la décision de chaque intéressé. De 1847 à 1851 les revenus municipaux étaient de 10 millions de fr. En 1871 ils s'élevaient au double, c'est-à dire à 21,167,650 fr., sur lesquels 3,460,000 france proviennent de l'impôt du revenu. La dette publique montait encore à 43 millions environ quand l'incendie de 1842 vint rendre nécessaire un emprunt de 48 millions; celui que la ville contracta à la suite des événements de 1866 aggrava de nouveau le poids de sa dette, qui s'é. levait, en 1872, à 118,072,425 is. Le privilège qui sui a été accordé par la Prusse de rester port franc coûte à chaque habitant 13 fr. par an, soit 2,557,000 fr. pour 1873. La ville fournit à l'armée de l'empire un contingent de 3,026 hommes; elle entretient en outre une garnison prus-

Hambourg abonde en sociétés charitables, en institutions de crédit, et les établissements d'instruction publique n'y sont pas moins nombreux. Nous citerous entre autres l'observatoire, situé en avant de la porte d'Altona; le jardin botanique; le nouveau Gymnase, sur la place de la cathédrale; l'École supérieure, établissement tonant le milleu entre une université proprement dite et nos lycées, pourvu d'une

riche bibliothèque et de diverses collections scientifiques; le Johanneum, ou école latine, inauguré en 1528 par Bu-genhagen, aujourd'hui moitié école savante et moitié école dustricile. On y compte en outre un grand nombre d'écoles primaires, tant payantes que gratuites, de sociétés savantes, de sociétés religiouses ou philanthropiques. La bibliothèque de la ville est riche de 200,000 volumes et de 5,000 manuscrits; colle du Commercium en compte 30,000. Depuis 1844 il existe un Muséem, provenant en partie de l'ancien Musée Bodesig. La ville possède anssi une galerie de tableaux, et depuis 1860 une expection permanente des beaux-arts. On y compte trois théâtres : le Théâtre de la ville, Tivoli et le Thédire de Thalle, consacré à la comédie et à l'opéra. Le Thédère d'Apollon, fermé depuis 1813, ne sert plus que pour des concerts et des bals masqués. Un grand nombre de journaux paraissent à Hambourg; les plus répandus sont les Hamburger Nachrichten (Nouvelles de Hambourg), le Mamburger umparteilsche Correspondent (Correspondant impartial de Hambourg), la Bærsenhalle, le Freischütz, la Réforme. On y compte aussi un bon nombre de seciólés d'assarances parfaitement organisées. Le commerce constitue la principale source de prospérité

de cette ville, qui est le principal entrepôt de marchandisse enistant sur le continent. Hambourg, on peut le dire, ne reconnaît pour l'importance des transactions commerciales que la supériorité des places de Londres, Liverpool et New-Yorck. Entourée de rivalités oppressives ou ombrageuses, de gouvernements dont l'administration était fondée sur les restrictions fiscales et sur le monopole, cette ville, âme de la Rigne Hanséatique, comprit de bonne heure les avantages qu'un grand port peut retirer de la liberté du commerce jointe à l'esprit d'entreprise et d'association. Dès la fin du seizième siècle, on voit la Hanse consacrer le droit des nentres intervenant dans les transactions des puissanses bellégérantes. En 1624, les premières compagnies d'assurances maritimes se créent à Hambourg, en même temps qu'on constitue un tribunal de commerce, et une banque destinée à donner plus de sécurité aux échanges contre l'altération des monnaics. La ligue Hanséatique encourage par tous les moyens en son pouvoir l'industrie allemande, dont elle s'établit le facteur et dont elle exporte les produits, non pas seulement dans les différents ports de l'Europe, mais encore jusque dans le Nouveau Monde. Devançant de plus d'un siècle les grandes réfermes économiques opérées il y a une dixaine d'années en Angleterre par le parlement d'Angleterre à la voix de Rebert Peet, le Hanse abolisseft en 1723 tous droits de transit et de sortie, et réduissit successivement jusqu'à 2 et même 1 pour 100 tous les droits d'entrée, avec exemption absolue de droits quelconques pour les grains, les farines , les boissons, les métaux, les fils et les toiles. Comme Brême, comme Lubeck, Hambourg s'empressait d'accueillir les ouvriers habiles et les commerçants industrioux que les persécutions religiouses des seizième et dixseptième siècles forçaient à fuir des Pays-Bas ou de France. L'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique du Nord euvrit une nouvelle ère de prospérité pour Hambourg, qui s'empressa d'établir aussitôt d'actives et multiples re-

mense développement denné par quarante années de paix anx entreprises commerciales et maritimes de teus genres.

L'ensemble du commerce de Hambourg en 1853 re présenteit une valeur de 1,527 millions de fr.; c'était déjà moité plus que la moyenne des cinq années précédentes. Pour 1871 la valeur tot ale des importations et des exportations s'élevait à 2,202,167,500 francs. Pour apprécier l'importance de ces chiffres, il faut se rappeler qu'ils égalent la moitié de l'importance totale du commerce extérieur de la France, nation de 36 millions d'habitants,

itions de commerce avec les contrées transatlantiques.

Les fanestes guerres de l'empire et le blocus continental

portèrent sens doute une atteinte grave à cette prospérité;

mais on pout dire, en revanche, que Hambourg est avec Brême le port de l'Europe qui a le plus profité de l'im-

tandis qu'on n'en compte à Hambourg et dans toutes ses dépendances que 237,940; qu'ils approchent très-près de l'importance totale du commerce extérieur du Zollverein, qu'ils l'emportent de beaucoup sur le commerce extérieur de l'Autriche, excèdent de 3 à 400 millions ceux de l'Espagne et de la Belg ique, et qu'ils répondent à plus du double de tout le commerce extérieur de la Russie, ce vaste empire aux 69 millions d'habitants. Sur ce total de 2,202 million s d'échanges, les opérations du commerce maritime comptent pour 1,349 millions, c'est-à-dire un peu plus de moitié; le reste appartient aux échanges par la voie de terre, et surtout par la voie de l'Eibe, ce beau fleuve qui directement ou par ses affluents met Hambourg en communication avec les plus riches contrées de l'Alienague, avec la Bohême, la Silésie, la Thuringe, la Saxe, le Hanevre, le Mecklembourg, etc., et qui traverse des contrées d'une ri-chesse et d'une fertilité incomparables. Les marchandisse arrivées par mer et par Altona proviennent principalement d'Angleterre et de la Plata, des États-Unis, des Pays-Bas, de la France, des Antilles et de l'Australie. Sur les provenances de terre les chemins de fer de l'Allemagne, Leux seuls, puennent ou apportent pour près de 600 millions, et l'Elbe environ 250 millions. Les bois, les lins et les chanves du Nord, les blés de l'intérieur, les sucres, les casés, les tabacs, les cotons, les peaux brutes d'outre-mer, les houilles, les métaux, les tissus, les boissons, les objets fabriqués d'Europe, constituent le gros des importations, auxquelles viennent s'ajouter, à la réexportation, les articles spéciaux à l'industrie allemande, objets d'un commerce fort actif sur les marchés de l'Amérique du Sud. Grâce à la réforme du tarif des denrées alimentaires opérée en Angleterre par Robert Peel. Hambourg expédie aujourd'hui à Hull, à Leith, à Londres, à Hartlepool et à Newcastle d'immenses quantités de céréales et de bétail fournies par les contrées septentrionales de l'Allemagne, et en particulier par les duchés de Schleswig-Holstein. Cette ville est aussi le grand entrepôt des vins de France pour le nord de l'Europe; et par suite d'encombrement, il n'est pas rare d'y voir vendre les produits de nos principaux vignobles à bien meilleur marché qu'aux lieux mêmes de la production. Nos soieries, nos lainages, nos spiritueux, nos porcelaines, nos bronzes, nos papiers, nos livres et vingt autres articles de notre fabrie tion sont également bien reçus sur ce marché, avec lequel nous effectuons par mer seulement pour 20 à 25 millions d'échanges par an.

Le mouvement maritime du commerce de Hambourg est à l'entrée de 5,439 navires (1871), qui y appertent 2.516.673 tonnes de marchandises. Son effectif maritime est considérable, moins par le nombre que par l'importance croissante des bâtiments; il était (marine côtière non comprise), au 31 décembre 1871, de 406 mavires de long cours, jaugeant e neemble 230,687 tonnes métriques. Dans cet effectif les plus l'orts font l'office de paquebots, et desservent les lignes de l'Amérique et les transports d'émigrants. La flotte marchande de Hambourg est huit fois plus considérable que celle de la Belgique et près du double, en tonnage, de celle du Danemark et de la Belgique réunis. La prospérité toujours croissante des marines de Hambourg et de Brême s'explique surtout par l'extension qu'a prise dans ces derniers temps l'émigration allemande pour l'Amérique du Nord, pour le Brésil, pour l'Australie et pour la Californie. Sans doute à cet egard Brêm e a encore l'avantage sur sa rivale; mais le courant de l'emigration commence aussi à se diriger sur Hambourg, comme on on pourra juger par les chiffres suivants : en 1851 il ne s'était embarqué à Hambourg que 13,127 émigrants. L'année suivante, 1852, ce mombre dépassa 25,000; en 1854 il fut d'environ 34,000; et il ne cessa d'augmenter jusqu'à nos jours. En 1869 l'émigration y comptait 47, 294 individua, en 1870, 32,556; et en 1871, 42,224. Dans cette dernière année Brême en avait transport transporté 60,516.

Si Londres est le grand marché d'or de l'Europe, on peut dire que Hambourg en est le grand marché d'argent; et la banque de cette ville est une des plus importantes institutions de crédit qui existent en Europe (voyez Banque). Les surances maritimes y donnent lieu aussi à d'imme affaires. Pour la scule année 1851 les rieques assurés par les différentes compagnies d'assurances s'élevèrent à la somme de 488,287,875 francs. L'industrie manufacturière ne laisse pas non plus que d'y avoir pris de grands développements. Sans parler des diverses industries qui se rattachent à la construction et à l'armement des navires, nous citerons ses immences raffineries de sucre, ses fabriques de cigares, ses fonderies de fer, de cuivre (on y affine la plus grande partie du minéral de cuivre provenant des mines du Chili), ses Abriques de biscuit, ses ateliers pour la préparation des viandes salées (on en fournit à l'Angleterre seule pour plus de 10 millions de fr. per an), ses fabriques de voitures, d'articles de sellerie et de harnachement. de meubles, ses mouitns à bois de teinture, etc. Depuis 1846 un chemia de ser relie Hambourg à Berlin.

La fondation de Hambourg est attribuée à Charlemagne, qui, au commencement du neuvième siècle, fit construire sur la hauteur séparant l'Elbe de la rive orientale de l'Alater un château fort, destiné à teniren respect les popula-tions paleanes du voisinage. La situation sur les rives de l'Alster et de la Bille, au point où la marée cesse de se faire entir dans l'Elbe, en faisait d'avance un point tout à fait privilégié pour le négoce. Dès le douzième siècle il en est fait mention comme d'une importante place de comnerce. L'empereur Frédéric I^{er} en affranchissant, en 1199, de tous droits de douanes la navigation de l'Elbe depuis Hambourg jusqu'à son embouchure, et l'empereur Othon IV, en l'érigeant en ville libre impériale, ne contribuèrent pas peu à sa prospérité. Elle était déjà en possession d'un terrileire important et de grandes immunités, lorsqu'en posant par son traité d'alliance conclu, en 1290, avec Lubeck les bases de la confédération marchande devenue bientôt après si célèbre sous le nom de Hanse, elle ne fit depuis lors que toujours devenir plus riche et plus puissante. Vers la fin du quatorzième siècle de dangereuses discordes civiles delatèrent entre le sénat et les bourgeois; mais les périls extérieurs que la Hanse eut alors à combattre y mirent fin. Les habitants eurent longtemps à lutter péniblement contre les déprédations des Vitaliens, et plus tard contre les entreprises du roi de Danemark Christian I^{er}, jaloux de leurs richesses et de leur commerce. Après la décadence de la Hanse, Hambourg n'en maintint pas moins jusqu'en 1810 son étroite aiffance avec les villes de Brême et de Lubesk. La réformation y fut introduite sans difficultés en 1529. La guerre de trente ans, pendant toute la durée de laquelle elle jouit de la plus profonde tranquilité, lui valut nent notable de population. Mais alors recommencèrent les conflits entre le sénat et la bourgeoisie; conflits qui en 1708 amenèrent une insurrection si grave. que les bourgeeis notables durent à cette époque invoquer l'intervention de l'empereur; et c'est alors que fut publié le recès impérial, qui aujourd'hui encore, comme nous l'avons déjà dit, sert de base à la constitution politique.

Les nombreux émigrés qui vinrent alors des bords du Rhin, des Pays-Bas et de France, se fixer dans ses murs contribuèrent au développement de sa prospérité, toujours croissante; et les industries spéciales qu'ils y apportèrent l'affranchirent d'une foule de tributs qu'elle avait dû jusque alors payer à l'étranger. La révolution francaise en y attrant plusieurs milliers d'émigrés, de tous les rangs en fit pour ainsi dire un ville toute française. Au commencement du din-neuvième siècle Hambourg était donc une des plus riches et des plus heureuses républiques qu'il y eût au monde. L'invasion du Hanovre, en 1803, par une armée française int le premier événement politique qui porta une grave atteinte à sa prospérité. Hembourg dut alors avancer aux états de Hanovre une somme de 2;125,000 marcs

hanto. En 1906 les Français s'emparèrent du baillinge de ples hamesons ordinaires, dont la grandeur varié selou celle Ritzebattel, pour harrer l'Ellie aux Angleis; strast représalle des poissons que l'on veut pêcher. Il ou est, destinés à la Ritzebüttel, pour barrer l'Elbe aux Angleis; et pair repre dre anglaise vint étroitement bloquer l'emboules une esca chure de ca fleuve. Le commerce de Hambourg fut alors réduit à faire ses expéditions por Husum et par Tomains et à munir tous ses envois de marchandises en Hanevre o bien en remontant l'Elbe de pertificats d'origine non britannique. Après la paix de Tileitt, les troupes françaises l'évacuèrent; mais elle ne nécupéra alors qu'une ombre de son indépendance passée, Les généraux de Napoléon la presenraient toujours à qui mieux mieux; et enfin un décret impérial, en date du 18 décembre 1819, l'incorpora formellement à l'empire français pour en faire le chef-lieu d'un nouveau département, coini des Bouchés de l'Elbs. Le coide to 18 mars lonel muse. Tettenhorn en ayant pris posse 1812, à la tôte d'un petit corps d'armés, Hambourg s'empressa de rétablis son ancienne constitution; mais dès le 30 mai suivant les Français commandés per le maréphal Davopet s'en renelaient de nouveau mattres. Tant pour pourvoir sus frais des fortifications dont il estours la ville que pour la châtier de sa défection, le général français y leva une contribution de guerre de 48 millions de france. Pius tard, il saisissait la banque de Hambourg, dont les caisses contensient encore puis de .ones millions de francs ; enfin , dans les derniers jours de cette même aunée 1813, Davoust, pour dimisser le nombre des bouthes à nourrir, expulsait impitoyablement de la ville, par toute la rigueur de l'hiver, plus de 30,000 individus, sans distinction d'âge ni de sexe, en même temps qu'il faisait brûler sax approches de la ville les habitations de plus de 8,000 individue laissée, ainsi sans asile. L'armée russe aux ordres de Renningson, qui vint alors investir la place, étant trop faible pour entreprendre un siège régulier, se botue à la tentr étroitement hioquée; et ce ne fat que le 31 mai 1814 que Dayoust se vit obligé de capituler et de faire arborer à ses troupes la cocarde blanche. Les pertes éprenvées de 1906 à 1814 par la ville de Hambourg ne s'étaient point élevées à moins de cent guarante millians de marcs bence, soit environ 200 millions de francs.

La paix lui permit de réparer blantôt ces pertes cruelles. L'événement, le plus mémorable qu'effre depuis lors son histoire, c'est le grand incendie qui du 5 au 5 mai 1842 en consuma una grande partie. 4,21% maisone formant 75 rues; trois áglises et un grand nombre d'édifices publics farent entièrement réduits en condres : et beut individus environ perdirent la vie au milieu des flammes. Cette affreuse cetastrophe provoqua une sympathie générale; elle n'affaiblit en rien l'immesse crédit de la ville, qué l'en résonstruisit plus belle goe jameis, avec une rapidité jusque alors insule. ents de 1848 y eurent anssi leur contrè-coup. Une assemblée constituante s'y forms pour rédiger une ce titution plus en rapport avec les idées actuelles; mais à la suite de l'eccupation de la ville per un corpe d'ermée prus-sien, cette assemblée dut se dissondres et la constitution ne put être réformée qu'en 1860. La guerre de 1966 entre la Prusse et l'Autriche out pour résultat de faire entrer Hambourg dans la Confédération de l'Allemagne du Nord. c'est-à-dire de placer cette ville sous la protection immidiate de la Prasse. Depuis janvier 1871 elle fuit partie, à titre d'alliée, de l'empire d'Allemagne restaure

HAMEÇON (tiré du latin hames, crochet), pettt crechet de fer ou de fil d'archai, amné en dessous, à son extrémité, d'une pointe appelée barbe ou ardillon, Qu'ettache les hamecons à des lignes ou à des file tes en en recouvre la partie qui forme le creenet d'un appêt, anquel le poisson vient mordre : aussitét qu'il a avalé-l'hamegen ; il veut le rejeter; mais, se trouvant retenu par la barbe.

il ne peut plus se dégager. La plupart des peupledes sauvages auxquelles la pêche procure une partie de leur nourriture se servent aussi de hameçons, fabriqués quelquefois avec beancoup d'art : des es et des arêtes de poisson leun suffisent à cet effet. Outre des poissons que l'on veut pêcher, il en est, destinés à la pêche à certaines houres et dans estraines circonstances, qui sont entourés de plumes, de manière à simaler des in-sectes, dont sont très-filands les habitants des baux, ou, d en piche le gros poimon en luiute mer, enveloppés d'étoupes, de manière à simuler un poissen-velant.

- Elamopon s'est pris au figuré'': sur dit d'une personne qu'elle mord à l'hamopou, quind alle se bisse séduite par des déceptions de déceptions à des déceptions à des déceptions de la confide de la con ant l'apparence agréchie est projeté à abuter. La homalque, en a denné le nom d'homopèse à une éplar

colos en à un poil resurbé. HAMEÇONS (Pertion des). Poyet Cabricatrie.

HAMILCAR, Fogus Americani

HAMIL/PON (Famille). Colle maison écossaine, justement celèbre par ces allieness, son influence et les rôles importants que jeuèvent dans l'histoire un grand nombre de ses membres, descendrait, suivant une tradition qui n'est rien moins qu'authentique, d'un certain Gilbert Hamilton, ut le père / William de Hamilton, grand-chancelier d'Ansere sees Edouard I'', ayant ou querelle avec John sees, simmbellan d'Edouard II, parce qu'il faisail devant lui l'élogi de Robert Brace, rei d'Écosse, tua son adversaire en combat singulier, et dut venir ee réfugier asprès de Bruce, qui en 1323 lui octroya à titre de fiel la châtelle de Cadyow, devenue de nos jours le bourg d'Hamilton, dans ne le comté de Lanark. On voit cependant en sir Walter de HAMILION figurer dès l'année 1282 dans les rangs de la noblesse écosselse qui vint prêter serment de fidélité à Édouard [**; e'est vraisemblablement celui-là qui obtint de Robert Brace le fief de Cadyew: L'un de ses déscendants, James Harris ron, mort en 1460, ayant soutenn la cour contre Douglas, fut nomme, en 1455, lord et pair d'Écosse.

La considération et l'influence de cette maison s'accrurent encore lorsque le fils et héritier du précédent, James Hann-TON, mort en 1479, épousa la sœur ainée de Jacques III. Marie, qui lui apporta en dot le comté d'Arran. Rivale de la puissante maison de Douglas, la famille d'Hamilion se trouva des lors en lutte perpetuelle avec elle; et feurs sangiantes querelles dégénérarent souvent en guerres civiles. James Hamilton, comés d'Arman, comme héritier de sa mère (à partir de 1503), prit pendant la minorité de Jacques V une part importante aux affaires publiques, devint n 1517 membre du gouvernement, et mourut en 1529. Son fils, James, deuxième comte d'Arran, obtint en 1549, du rei du France Hauri II le duché de Châtellerault en Poitou. A la mort de Jacques V, arrivée en 1842, le parlement d'Écos le déclara lidritier présemptif de la couronne, et lui coula la régence pendant la minorité de la reine Marie Stuart. Mais comme Hamilton favorisa d'abord la réformation et soutint le parti anglais, le cardinal Beaton, la relac mire. Marie de Guise, et le comte de Leunox lui disputèrent l'administration du royaume. Ami de la paix et de la quillité, James Hamilton, après de nombreuses afternalives de succès et de défaites, finit par renencer moyennant une pension annuelle à la régence en faveur de la reine mère. Lasi et son frère John Hammon, qui jona un rôle portant comme secrétaire d'État et comme évêque de Saint-Andrews, se prononcèrent pour le parti catholique quand delathrent les dissensions religieuses , tradis que les autres membres de leur maison se rignaleient par l'ardeur de leur zèle pour le protestantisme. Dans les troubles politiques dant le retour en Becaus de la reine Marte Stwart fut le signal, les Hamilton, mus par des intérête de familie, se prononcèrent pour cette prince ayant 646-déposée, et Murrey, son frère naturel, s'étant fait décemer la régence en 1567, les Hamilion formérent le parti des amés du roi, lequel décide Marie Stuart à rétracter son abdication, et provoqua la bataille livrée en 1558 près du beurg de Langs ide, et à la suite de laquelle Min dut aller demander un asile à l'Angleterre. De cette époqu

datent aussi les nombreuses persécutions dont la famille Hamilton fut victime.

Un certain James Hamilton, qui avait été fait prisonaler à la bataille de Languide et, dont les biens avaient été confisqués, tua en guet-apens le régent Murray, en 1570, et s'enfuit en France. À la suité de ce meutre, les Hamilton eurent encore un instant la prépondérance jusqu'au moment où l'appui de l'Angleierre permit au comte de Leanox de saisir de la régence et de recommencer une violente persécution contre les membres de cette famille. L'évêque de Saint-Andrews, entre autres, fut pendu sans jugement par son ordre, en 1571, à Stirling. A ce mosment, le lache duc de Châtellerault se mit enfin à la tête de son parti; avec un graid nombré de ségneurs; fi se déclara en faveur de la reine retenne captive en Angleterre, s'empara de la capitale, et prit d'assaut Stirling. Dans cette affaire, le régent Lennox fut tué au milieu de la mêlée. En 1572, le comte Morton, allié de la famille Hamilton, ayant pris la régence, le duc de Châtellerault se retira de la lutte, et mourut en 1575.

Son file James Hannton, que sa beauté et son esprit rendaient le favori des dames, visa à obtenir la couronne avec la main de la reine. Mais les Guise le poursuivirent à outrance, comme protestant, et lui enleverent le duché de Châtellerault, dont il héritait de son père. A la suite d'excès physiques, et affaibli encore par de rigoureuses pratiques religieuses, il perdit l'usage de ses facultées intellectuelles longtemps avant de mourir. Morton étant mort sur l'écha-Yaud, en 1851, sous le règne de Jacques VI, qui fut plus tard le roi d'Angleterre Jacques I^{er}, la puissance de la maison d'Hamilton se trouva presque complétement ancentie par des exils et des confiscations. John et Claude, frères de James l'insensé, s'enfoirent en Angleterre, mais revinrent en Ecosse après la chute de leur principal ennemi, James Stuart; le roi les accueillit comme de fidèles amis de sa mère, et leur fit rendre une partie de leurs biens. John, mort en 1604, fut créé en 1599 marquis d'Hamilton. Claude devint la tige de la ligne cadette des Hamilton, la famille des comtes d'Abercorn, qui subsiste encore aujourd'hui en

Le tiis de John, James Haintton, comte de Cambridge en Angleterre, homme d'État et favori de Jacques I^{es}, mourut en 1625, empoisonné, dit-on, par son rival-lè due de Beckingham. Son fils ainé et héritier, James Hamitton, compagnon d'enfance et favori de Charles I^{es}, alia rejoindre, pendant la guerre de trente ans, le roi de Soède Gust ave-Adolphe à la tête d'un corps auxiliaire anglais considérable, et contribua au gain de la bataille de Leipzig. Rappelé en Angleterre, il se montra l'un des plus fidèles partisans de Charles I^{es}, qui en 1643 e créa duc d'Hamilson; et le 16 mars 1649, peu de temps après le supplice du roi, il suivit son maître sur l'échafaud.

William Hamilton, frère du duc, comte de Lanarek et sécretaire d'État pour l'Écoses, était tombé en disgrace apprès de Charles I^{er}, parce qu'il blâmait la guerre civile; en conséquence il rejoignit l'armée du parlement avec un nombréux corps auxiliaire. Mais il ne tarda pas à revenir au parti du roi, et, après la mort de son frère, Charles II lui conféra le titre de duc. En 1654, il fut fait prisonnier par Cromwell à la bataille de Worester, et à qualques Jours de la mourut de ses blessures. La descendance mâle de la ligne principale s'était éteinte en la personne de ce accord duc d'Hamilton.

En 1660 Charles II confèra le titre de duc et les autres dignités de cette maison à William comte de Selkirk, fils cadet du marquis de Douglas, qui avait épousé Anna, la fillé et héritière du premier duc d'Hamilton, dont il prit le nom et les armes. Il mourulen 1694, laissant une nombreuse postérité. Son fils ainé, James, quatrième duc d'Hamilton, fut créé en 1711 duc de Brandon et pair d'Angleterre. Il fut employé dans de nombreuses missions diplomatiques sous le règne de la reine Anne; jacobite zélé, il travailla

ardemment dans les intérêts de la dynastie expulsée, et fut tué en duel en 1712, par lord Mohan. Charles, troisième fils de William Douglas, reçut le

Charles, troisième fils de William Douglas, reçut le comté de Scikirk, et en transmit le titre à son frère John, qui devint de la sorte la tige des comtes d'Hamilton-Selkirk. Georges, cinquième fils de William Bouglas, qui se distingua comme général pendant les guerres de la reine Anne, et mouvut en 1727, fonda la branche des comtes d'Hamilton-Orange, qui s'est continuée jusqu'à nos jeurs en ligne, féminine. Archibeld, septième fils de William Douglas, mourst en 1727, avec le fitre d'amiral ; c'est son fils qui se distingua comme antiquaire (voyes el-après), et qui plus tard termit l'éclat de son nom en le donnant à une vile prestituée.

Jomes, sixiamò duc d'Hanteron, mort en 1758, avait pousé la belle Elisabeth Gunning, devenue plus tard duchesse d'Argyle. Sen fils, James-Goorges, septième duc d'Hamilton, hérita à la mort du duc de Dougles (1761) des titres de marquis de Douglas et de comée d'Angus. Lui et son frère, Deuglas Hamilton, moururent sens leisser d'héritiens mâles ; leurs titres et leurs domaines firent en conséquence retour à leur pacle Archibold, neuvième duc d'Hamilton et sixième duc de Brandon (1799). Son fils, Alexandre Haumron, né le 3 ectobre 1767, senne jusqu'à la mort de son père seus le nom de marquis de Douglas et de Glydesdule, entre à la chambre des bommunes en 1802 ; et y votarayec les whigs , qui lorsqu'ils arrivèrent aux affaires ; en 1806 ; lui donnèrent d'ambassade de Saint-Pétershourg. La paix de Tibitt le samena en Angleterre, et depuis lors il me sut plus question de lut en politique, quoique du vivant même de son père il cut on entrée à la chambre haute. Il hérita de ses; titres en:1819, reçut l'ordre de la Jerretière sous le ministère de lord Melbourne, et mouret le 18. noût 1852. On le regardait comme le ples insolent aristecrate des trois royaumes. Peu après 1830, étant vearistecrate den trois royaum nu à Paris pour la santé de sa femme, deux médicastres étrangers; auxquels il s'adressa, lui réclamèrent 400,000 fr. pour honoraires; le tribunal leur en allona 24,000.

Son his unique, Welliam-Asthony-Archibold, no le 19 février 1811, fui le 11º dus d'Hampton, et sièges comme dus de Brandon dans la chambre des lords, où il prit plete parmi les consenvateurs, mais sans avoir secun ringe avec la princease Marie de Bade un file/Stephen, no en 1845, et qui s'est plus fait connaître dans le monde du aport que dans la politique. C'est pour lui que Napeléon III releva, le 20 avril 1864, et titre de duc de Châtellerault, accordé par Henri II à l'an de ses ancêtres.

Lord Claude Hammon, fils codet du fan risomte d'Hamilton et petit-fils du premier marquis d'Abercora, né en 1813, entre en 1836 au parlement comme représentant du cemté de Tyrune en Irlande, où depuis la règne de Jacques l'e, sa famille possède de grandes propriétés. Il s'y fit semarquer comme l'un des champions du parti comme rateur et de la hante Église, et à partir de 1848 il s'y créa pour spécialité d'y défendre, d'accord-avec Baillie Cochrane, les gouvernements autrichien et mapsiitain contre les attaques des libéraes. Queiqu'il eft, voté en faveur du libre échange, il accepta, en 1852, le poste de trésorier de la maison de la relact Dest Presenter of the konsphold) dans le ministère de

HAMIL'TON (Sir WILLIAM), antiquaire distingué, né en 1730, remplit à partir de 1764 les fonctions d'ambassadeur d'Angleterre à Naples, où il prit une part active aux découvertes dont, Herculanum et Pom péi devinrent le thétire. Le découlement d'un rouleau de papyrus carbonisé l'ayant vivement intécessé, il charges de ce soin le père Antonio Piaggi, et rétribus royalement son travail, Aidé par sa seconde femme, lady Emma Hamiron (1992; ci-après), il réussit, en 1783, a amenge la conclusion d'un traité d'alliance offensive et défensive entre la cour de Raples et le gouverpensent anglais, traité dirigé sontre, la France républicaine. En 1788 une armée française ayant envahi le

royaume de Naples, sir William Hamilton suivit en Sicile le monarque auprès duquel il était accrédité. Lors de son refour en Angleterre, en 1800, un naufrage lui fit perdre la plus grande partie des richesses artistiques qu'il avait amassées. Il avait vendu déjà auparavant au British Museum une précieuse collection de vases antiques, que les deux cent quarante dessins de Tischbein ont fait connaître (4 volume, Londres, 1791). Il mourut à Londres, le 6 avril 1803. Ses Observations on mount Vesuvius, etc. (1772), et ses Campi Phlegræi (1776, 1777), contiennent les résultats de ses recherches sur le Vésuve et sur l'Etna. On peut dire aussi que ce fut lui qui créa la science des vases antiques. Consultez sur ses collections l'ouvrage de Kirk, intitulé : Gravures au trait d'après les tableaux, etc., de vases étrusques, grecs et romains, recueillis par feu sir William Hamilton (Londres, 1806).

HAMILTON (Lady Emma), non moins fameuse par la part qu'elle prit aux sangiantes réactions dont la ville de Naples sut le théatre, en 1798, que par les scandaleux déportements de sa vie privée, naquit vers 1761, dans le comté de Chester, et était la fille d'une servante du pays de Galles, appelée Harte, et d'un père inconnu. A l'âge de treize ans, elle entra en service, comme bonne d'enfants, Hawarden, et se rendit trois ans après à Londres, où elle devint fille de cuisine chez un marchand de la cité, puis femme de chambre d'une grande dame, qui ne tarda pas à la renvoyer, à cause de sa passion pour la lecture des romans et pour le théâtre. Elle entra alors comme fille de salle dans une taverne du plus bas étage, où pour racheter un sien cousin, qui venait d'être presse comme matelot, elle se livra à son capitaine, sir John Willet Payne, par la suite amiral, dont elle devint alors la maîtresse déclarée; et cet officier, après lui avoir fait donner une teinture d'éducation, la céda à un certain chevalier Featherstonhaugh, qui vécut pendant quelque temps avec elle, dans son domaine du comté de Sussex, puis la mit un beau jour à la porte. Après s'être pendant quelque temps livrée à Londres à la prostitution du plus bas étage, elle fit la connaissance d'un chariatan appelé le docteur Graham, qui se disait inventeur d'un philtre inspirateur de l'amour, et qui prodiguait sa compagne à ses clients comme sujet d'expérimentation. Il la nommait sa déesse Hygie, et la faisait voir voluptueusement couchée sur ce qu'il appelait son lit céleste, dans un état de nudité complet, mais assez mal dissimulé par une gaze diaphane.

C'est à une de ces singulières exhibitions que le spirituel Charles Greville, de la famille de Warwick, s'éprit de cette aventurière. Il l'enleva à son protecteur médicastre, et la rendit mère de trois enfants. Il était même sur le point de l'épouser, lorsque sa complète déconfiture, arrivée en 1789, vint mettre obstacle à la réalisation de ses projets. Dans l'espoir d'exercer sur son oncle, sir William Hamilton, alors ambassadeur à Naples, un genre de fascination analogue à celui que le docteur Graham pratiquait sur ses libidineux clients, et de le déterminer ainsi à venir à son secours, Charles Greville lui dépêcha à Naples son Emma; et, comme il l'avait prévu, le diplomate ne tarda pas à devenir si éperduement amoureux de la maîtresse de son neveu, qu'il lui proposa bientôt un marché également ignominieux pour tous trois, et aux termes duquel le vieux débauché s'engagea à payer les dettes du jeune prodigue moyennant la cession pleine et entière de la Vénus vénale qui avait su réveiller chez lui des feux depuis longtemps éteints. Le but de Charles Greville était atteint; et en 1791 sir William Hamilton épousait à Londres, en légitime mariage, au grand scandale de la société aristocratique, une femme dont les nymphes habituées de certains trottoirs de cette capitale avaient conservé le souvenir. A son retour à Naples, il présenta lady Emma Hamilton à la cour; et, grâce à la conformité de leurs mœurs et de leurs goûts, une étroite liaison ne tarda pas à s'établir entre la reine Marie-Caroline et l'ambassadrice. Ce fut par les confidences de Marie-Caroline à lady Hamilton que l'Angleterre se trouva prévenue des dispositions hostiles

du roi d'Espagne à son égard, dispositions dont Charles IV ne faisait pas mystère dans les lettres qu'il écrivait à Ferdinand Ier; et l'Angleterre se crut autorisée en conséquence à capturer les vaisseaux espagnols sans déclaration de guerre.

A ce moment Nelson commandait la flotte anglaise de la Méditerranée. Pendant ses fréquentes stations dans les eaux de Naples, il eut occasion de se lier avec lady Hamilton, et après la bataille d'Aboukir il devint publiquement son amant, ou, comme le disent pudiquement les Anglais, son ami, car le cant britannique s'oppose le plus souvent à ce qu'on appelle les choses par leur nom. Ce fut à son bord qu'en 1798 sir William et lady Emma Hamilton se refugièrent à l'approche de l'armée de Championnet; et il les transporta à Palerme. L'année suivante il les ramenait à Naples. La violation de la capitulation qui livra Naples aux forces anglo-siciliennes est une tache qui pèsera éternellement sur la mémoire de Nelson. Ce fut à l'instigation de lady Hamilton, agissant conformément aux indications de Marie-Caroline, qu'il permit à l'affreux Ruffo de livrer au bourresu la plupart des patriotes qui s'étaient compromis lors de la proclamation de la république parthénopéenne et une foule de citoyens distingués que l'honneur et l'humanité lui faisaient un devoir de protéger. Cette femme impudique le domina même bientôt à tel point, malgré ses quarante ans bien sonnés, que l'année suivante (1800) il résigna son commandement pour l'accompagner en Angleterre. Il était impossible que la grande société anglaise acceptat lady Hamilton et ses honteux précédents. Objet du mépris général, reponssée de tous les cercles aristocratiques, elle accoucha Londres d'une fille, dont Nelson se déclara le père.

A la mort du héros de Trafalgar (1805), lady Emma Hamilton retomba dans les habitudes crapuleuses de sa jeunesse, et ne tarda pas à se trouver réduite à une faible pension pour toutes ressources. Elle se retira sur le continent avec sa fille, et mourut aux environs de Calais, le 16 janvier 1815. La même année parut la Correspondance intime de Nelson, restée une tache inessaçable pour sa mémoire, et qu'elle ne craignit point de vendre à un spéculateur de scandale. La beauté vraiment remarquable d'Emma Harte fit sa réputation et aussi sa honte; c'est elle seule qui put donner de la vogue aux exhibitions médico-plastiques, si fructueusement faites par le docteur Graham, son protecteur; genre de spectacle éminemment propre à agir sur les sens, qu'on imagina de reproduire en Allemagne sous le nom d'attitudes, et dans lequel elle servit de modèle à la Hæn del-Schütz. Les tableaux vivants peuvent donner une idée de ce que devaient être les poses plastiques, électriques, érotiques et musicales d'Emma, guidée par le docteur Graham. La danse du châle, pas voluptueux destiné à exciter les désirs charnels chez les hommes blasés, fut aussi, dit-on, in-

ventée par cette courtisane.

HAMILTON (ANTOINE, comte p'), celui peut-être de tous nos écrivains qui après Voltaire offre dans son style l'image la plus fidèle du caractère français, naquit en Irlande, vers 1646, d'une branche de l'Illustre famille d'Écosse de ce nom, qui s'était montrée dévouée à la cause de Charles Ier. Après la mort du roi, Hamilton, encore au berceau, fut amené en France par ses parents, qui suivirent dans leur émigration le prince de Galles et le duc d'York, son frère. Ce fut donc dans notre pays que l'ingénieux auteur des Mémoires de Gramont reçut sa première éducation; ce fut aussi dèt cette époque qu'il commença à se familiariser avec notre langue, qui sous sa plume devint plus tard si flexible, a enjouée, si gracieuse. Le prince de Galles ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres sous le nom de Charles II, Hamilton, âgé alors de quatorze ans, le suivit en Angleterre, et ne tarda pas à briller, par la tournure piquante de son esprit, à la cour de ce prince, qui était toute française par le ton, le langage, les manières, les plaisirs et la gaieté. C'est vers cette époque que parut à Saint-James le fameux chevalier, depuis comte, de Gramont, qui venait de s'attirer la disgrâce de Louis XIV en voulant lui enlever une de ses

maltresses, M^{ile} de La Motte-Houdancourt. Gramont, fertile en hons mots et en contes amusants, fut recherché partout avec empressement. Le tour plaisant de sa conver tion plut singulièrement au jeune Anteine Hamilton, qui le choisit alors pour son modèle, comme plus tard il devait le prendre pour son héros. En même temps, le chevalier de Gramont, subjugué par les charmes de la sœur d'Hamilton, et réduit cette fois à la constance, s'engagesit à éponser celle qu'il aimait. Mais bientôt, soit retour de sen maturel volage, soit toute autre préoccupation, ayant appris que le roi son maître le rappelait en France, il pert de Londres sans remplir sa promesse. A cette nouvelle, Antoine Hamilton, blessé de cet oubli injurieux, court sur les traces du fugitif, l'atteint à Douvres, et lui crie, du plus loin qu'il l'aperçoit : « Chevalier de Gramont, n'avez-vous rien oublié à Londres? - Pardonnez-moi, répondit aussitôt le courtisan français, j'ai oublié d'épouser votre aœur. » Et il retourna à Londres pour conclure ce mariage.

Le chevalier de Gramont ayant emmené sa femme en France, Hamilton fit souvent la traversée pour venir les voir. Tant que vécut Charles II, Antoine Hamilton, quoique aimé de ce prince, n'eut aucun emploi; mais sous Jacques II il obtint un régiment et le gouvernement de Limerick, en Irlande. La révolution de 1688, qui renversa Jacques II, trouva Hamilton fidèle au mallieur : il quitta sa patrie pour accompagner son souverain sur la terre d'exil, et fut constamment du nombre de ceux qui formaient la petite cour de ce prince au château de Saint-Germain-en-Laye. C'est dans ce séjour qu'il composa tous ces charmants ouvrages auxquels il doit sa réputation. Il mourat dans cette résidence, le 6 août 1720. Ses productions seront toujours des modèles d'atticisme et de grace. Les Mémoires de Gramont y figurent en première ligne. Ca livré est semé de traits précieux, qui sont bien connaître l'histoire du temps, suitout celle des principales cours de l'Europe. Ses Contes, moins connus que les Mémoires, sont également dignes de l'être. Le Bélier est fréquemment cité par Voltaire comme un modèle degrace, surtout le début, qui est en vers. Fleur d'Epine, la seule de ces productions que l'auteur ait achevée, est un chef-d'œuvre de narration : intérêt, invention, naturel, bon goût, tout s'y trouve. Les Quatre Facardins et Zénéide, dont Ha-milton n'a laissé que le commencement, prouvent qu'il avait une imagination aussi chaude que singulière. Enfin, ses œuvres diverses, où il y a autant de vers que de prose, rappellent fréquemment les qualités que nous venons de signaler. « C'est toujours, dit Grimm, le ramage le plus ingénieux qu'il soit possible d'im aginer. »

CHAMPAGNAC. HAMILTON (Sir WILLIAM), philosophe anglais, né le 8 mars 1788, à Glasgow, descendait d'une branche collatérale de la famille ducale d'Hamilton. Quoique son père et son grand-père enssent occupé avec honneur la chaire d'anatomie à l'université de Glasgow, il suivit, après avoir pris ses grades à Oxford, la carrière du droit, et se fit inscrire, en 1813, au barreau d'Édimbourg. Sur la présentation de la faculté des avocats il obtint, en 1821, la chaire d'histoire genérale à l'université. Mais c'était vers l'étude de la philosophie que ses goûts le portaient; et il fournit, de 1829 à 1832, à la Revue d'Édimbourg, une série d'articles qui attirèrent l'attention sur lui. Aussi, en 1836, fut-il nommé, à la suite d'un brillant concours, professeur de logique à la même université. Ses leçons donnèrent une vie nouvelle à cette branche de l'enseignement; il les continua au milieu d'une affluence d'auditeurs de plus en plus grande, et malgré la paralysie qui le frappa dans ses derniers jours, jusqu'à sa mort, arrivée le 6 mai 1856. Outre les éditions des Œuvres de Thomas Reid, et de Dugald Steward (1856), on a de lui : Lectures on logic and metaphysics (1859-1861, 4 vol. in-80), recueil posthume publié par les soins de deux de ses collègues. llamilton est le dernier représentant de l'ancienne école écossaise. Doué d'un remarquable talent d'analyse, il s'appliqua surtout à concilier les théories allemandes avec celles de ses maîtres; c'est un penseur profond, un métaphysicien rigoureux, qui a rajeuni la philosophie du sens commun avec une grande vigueur de siyle. (Voyez 3.-8. Mill, Bxamen du système de sir W. Hamilton; 1865.)

P. LOUISY.

HAMILTON (Méthode). James Hamilton, inventeur de

HAMILTON (Méthode). James Hamilton, inventeur de la méthode propre à faciliter l'étude des langues étrangères qui porte son nom, était né à Londres, en 1775. En 1798 il vint s'établir à Hambourg, où , sous la direction d'un émigré français, le général d'Angèly, qui y faisait le métier de maître de langues, il apprit l'allemand d'après une méthode particulière à son professeur, et sans commencer par la grantanhe. En 1815 il se rendit aux États-Unis, et se mit à enseigner à New-York les langues auglaise et allemande d'après la méthode qui lui avait servi à lui-même pour apprendre le français, et qu'il avait successivement perfectionaire. Il mourut a Dublin, en 1831

Le caractère distinctif de la méthode Hamilton, c'est que l'élève y est amené à s'approprier d'abord ta connaissance des mots, à pouvoir traduire dans sa propre langue des membres de phrase et des phrases entières d'une autre langue, et wice sersa, sans que le maître ait fait autre chose que de lui indiquer d'abord le sens littéral des mots; sens qui, dans la connexion des membres d'une phrase ou d'un discours, s'inculque dans son esprit par l'association des idées. D'après cette méthode, l'élève apprend d'abord à traduire; et la forme grammaticale de chaque mot est exactement reproduite par l'équivalent, sans avoir le moins du monde égard à la construction, au génie, à l'élégance et à la ciarté de la langue maternelle. C'est la traduction rigoureusement littérale de l'idiome étranger qui doit conduire l'élève à le con naître à fond. On continue ainsi par degrés, de telle sorte que chaque phrase nouvelle doit être parfaitement comprise et presque gravée dans la mémoire, avant qu'on passe à la suivante, et on revient toujours sur les précédentes. Pour facilitée à l'élève la répétition de cet exercice, on lui met entre les mains le texte choisi pour la leçon, avec une traduction interlinéaire rigoureusement littérale. Aussitôt qu'il est purvenn à trouver la construction des phrases et à pouvoir lire tout seul, on le fait lire le plus possible, afin de lui faire connaître un cercle de mots toujours plus étendu. Quand il en est arrivé là, mais seulement alors, il apprend la classification des mots, la terminologie de leurs différents rapports, les règles de leur association, et la grammaire devient dès lors sa principale étade. Une fois qu'il est initié aux règles de la grammaire, il apprend de la même manière à traduire de sa langue maternelle dans la langue étrangère, et bientôt il n'éprouve plus de difficultés à exprimer ses idées dans la langue qu'il cherche à s'approprier.

La méthode d'Hamilton fit sensation, non-seulement à New-York et en Amérique, mais encore en Angleterre, en Allemagne et en France. Cependant, elle y rencontra d'ardente adversaires, qui lui reprochèrent de trop se préoccuper du but matériel de l'étude des langues et de tout à fait négliger le développement et l'exercice de la faculté de penser, ainsi que la connaissance fondamentale de la gratamaire; reproches vrais jusqu'à un certain point. La méthode d'Hamilton n'en a pas moins trouvé d'ardents prôneurs, partont où l'étude des langues étrangères a été placée sous son invecation. Seulement, il est à regretter que de tous côtés le charlatanisme se soit empressé d'exploiter un nom qui faisait du bruit et de tromper le public en l'appliquant à de prétendues méthodes qui n'ont rien de rationnel. A maintes reprises, les adversaires de la méthode Hamilton ont fait observer avec raison qu'au fond elle n'avait absolument rien de nouvenu; mais ce ne saurait être là un motif suffisant pour infirmer la valeur qu'elle peut avoir. Parmi les juifs it y a des siècles que l'hébreu s'enseigne de la sorte. Il y a aussi plus de deux cents ans qu'il existe d' ivres latins avec traduction interlinéaire, destinés à seconder le maître dans son enseignement. La méthode de Jacotot a, il est vrai, quelques rapports avec la méthode d'Hamilton; mais elles diffèrent toutes deux essentiellement dans les détails.

HAMISE, rivière de l'Algérie, qui prend sa source dans le petit Atlas et vient se jeter dans la rade d'Alger, non loin du cap Matifou, presque en face d'Alger. Formée de deux bras se réunissant près de la route d'Alger à Constantine qui passe par le camp du Fondouk, elle traverse la route d'Alger à Boudousou, près de la ferme du Bey (haouch el Bey), et va se perdre, après quelques détours, par une échancrure percée dans les collines qui bordent la mer.

L. Louver.

HAMLET, prince danois fabuleux, dont il est fait mention dans les anciennes chroniques, notamment dans Saxon le Grammairien, et qui jouit aujourd'hui d'une immense renommée, grace à une tragédie de Shakspeare. On prétend qu'il vivait 500 ans avant J.-C., suivant les uns en Séclande, où l'on montre encore aujourd'hui son tombeau, dans le parc du château de Marienlust, près d'Elseneur, ainsi que la petite rivière dans laquelle Ophélia se précipita, et suivant les autres en Jullaud. Les noms des personnages qui figurent dans cette légende varient beaucoup : ainsi le prince y est appelé tantôt Aminth, tantôt Amieth, l'usurpateur tantôt Claudius Fago, tantôt Fengo, et le père de Hamlet tantét Hervondillus et tantôt Hornwendel, etc. Le récit des faits diffère peu de celui dont Shakspeare a formé sa fable; seulement la catastrophe finale est tout autre. Dans la légende, Hamlet épouse Hermuntrut, princesse écossaise; mais comme sous-roi de Jutland il est vaincu par le roi des Danois, Viglet, dans les landes du Jutland; alors Hermuntrut manque au serment qu'elle a prêté de partager la destinée de Hamlet, et même de mourir avec lui, et elle épouse le roi danois Viglet. Ce sujet, qui, sauf la démence simulée de Hamlet, ne comporterait que peu de détails intéressants pour un observateur vulgaire, Shakspeare l'a développé avec une originalité et une hardiesse pleines de génie. Il lui a servi à composer une tragédie où, renonçant à ne traiter que l'élément purement romantique, il osa le premier aborder les ques-tions philosophiques et les subtilités métaphysiques. C'est de toutes les tragédies de ce poëte celle à laquelle la critique a donné le plus d'importance et d'attention, sans jamais parvenir à l'élucider complétement. Le rôle d'Hamlet surtout embarrasse le commentateur. Il en est de même pour l'acteur chargé de le représenter, et qui pour le bien saisir devra attentivement étudier l'analyse critique, si ingénieuse et si profonde à la fois, bien qu'elle ne soit pas acceptable sur tous les points, que Gœthe a donnée de l'œuvre de Shakspeare dans son Wilhelm Meister.

HAMMAN-MEZ-KHOUTINE (Eaux minérales de), en Algérie, situées à seize kilomètres de Ghelma. Elles ont été visitées ou décrites par MM. Ch. Sédillot, Baudens, Ernest Boudet, Bégin, Malle, etc., peu de temps après la conquête de Constantine ; plus tard MM. Tripier, Millon, O. Henry, les ont analysées. Ces eaux sont très-remarquables à plus d'un titre. D'abord, ce sont les premières eaux minérales dans lesquelles, grâce à M. Tripier, la pré-sence d'un sel arsénical ait été constatée. Elles ont une température très-élevée et même brûlante (76 degrès R. ou 95° cent.): c'est-à-dire qu'il ne manque que cinq degrés centigrades pour qu'elles soient bouillantes, ce qui les différencie de toutes les sources de l'Europe : celles de Chaudes-Aigues, les plus chaudes de la France, ont seize degrés de moins (79° cent.). Une troisième singularité pour le moins aussi étonnante, c'est que, quoique rensermant de l'arsenic. les habitants non superstitieux du pays y font cuire des légumes, s'en servent sans inconvénient comme boisson et pour les usages domestiques. Les sources en question sont des chandières toujours disponibles, et sans cesse utilisées, sans que jamais il en résulte d'accidents. Il y a plus : bien que quasi bouillantes et quoique arsénicales, ces eaux sont remplies de poissons dont on ne dit point l'espèce, mais qui paraissent s'y plaire et y prospérer : quatrième singularité. Les eaux d'Hamman-Mez-Khoutine sont en outre incrustantes, comme celle de Saint-Allyre en Auvergne. Des jets d'eau invisibles déposent des sels calcaires composant des cônes d'un blanc tacheté de jaune, qui servent de conduits à ces jets d'eau. Ces cônes calcaires, qui livrent passage à l'eau par un canal creusé à leur centre, sont progressivement accrus par les sels que cette eau dépose dans sa chute en se refroidissant. Mais le liquide minéral prend une autre direction, et va produire ailleurs un nouveau cône calcaire, dès que le sommet de l'ancien cône est oblitéré; et c'est le fait de cette oblitération qui décide de l'élévation et de la multiplicité de ces dépots salins. Déjà les six sources (car tel en est le nombre) sont entourées d'environ 70 de ces pyramides blanchâtres et calcaires, dont plusieurs s'élèvent de 3 à 5 mètres au-dessus du sol, formé la de travertin.

Les eaux d'Hamman-Mez-Khoutine vont finalement se perdre dans la Seybouse, rivière que la majorité des Arabes considèrent comme insalubre, et dont ils se gardent de boire, et fort judicieusement; car si l'eau minérale prise aux sources mêmes ne renferme que de très-petites quantités d'arsenic, il n'en est pas ainsi de la rivière, dans les caux froides de laquelle s'amassent et se précipitent depuis des siècles, les dépôts insolubles et arsenicaux des sources thermales d'Hamman-Mez-Khoutine. Les six sources jaillissent au pied d'un plateau élevé dont le plan s'incline. De loin ces sources sont signalées par des flots de vapeurs épaisses, qui s'exhalent de ces eaux presque bouillantes, par les nombreuses pyramides calcaires dont nous avons parté, et qui ressemblent aux tentes d'un camp, de même que par les bosquets touffus et peuplés d'oiseaux que forment près de là des lauriers-roses magnifiques, des oliviers sauvages, des jujubiers et des lentisques d'une belle venue. Il s'y rencontre même des smilax et des graminées assez vigoureuses, productions phénoménales au voisinage de sources qui passent pour être soufrées. Près de la sont les débris d'anciens édifices thermaux, qui furent sans doute élevés par les Romains. L'eau minérale d'Hamman-Mez-Khoutine fournit, après évaporation, 1 gramme 77 centigr. de principes fixes, savoir : chaux et soude sulfatées ; soude et magnésie chlorurées; chaux, soude et magnésie carbonatées; silice et silicate en petites quantités; zinc carbonaté; barégine et matière organique, comme dans les eaux sulfureuses des Pyrénées; et ensin des traces très-évidentes d'arsenic (arséniate de chaux ou de baryte). Ce sont surtout les dépôts formés par ces eaux qui offrent les traces d'arsenic les plus distinctes, puisqu'on a pu non-seulement ca former des taches sur porcelaine au moyen de l'appareil de Marsh, mais en composer un annequ métallique, ainsi que l'a prescrit l'Académie des Sciences de Paris pour les expertises de médecine légale.

Tout porte à croire que les sources d'Hamman-Mez-Khoutine sont des eaux sulfureuses dégénérées, ainsi que semblent en témoigner les sulfates subsistants. A l'égard des dépôts calcaires que nous avons dit s'élever en cônes d'une dimension inégale, et quelquesois géminés, dont plusieurs portent à leur sommet (sans doute à l'occasion des graines apportées par les vents), des grenadiers et d'autres arbustes, nous avons ajouté qu'il existe de ces dépôts dont la hauteur ne dépasse pas un mètre, et qui fort nombreux, rangés comme en cercle, et laissant entre eux des espaces asaez réguliers, ont laissé dans l'esprit de quelque observateurs des doutes quant à leur origine, qu'ils inclineraient à attribuer à la main capricieuse de l'homme. Le fait est que beaucoup d'Arabes voient dans ces concrétions pittoresques un effet de la colère divine. Ce serait, suivant eux, une soule impie et joyeuse, subitement transformée en pierres funéraires propres à frapper d'un salutaire effroi quiconque aurait la tentation de transgresser les ordres du prophète. Quelques per-sonnes ont pensé que le nom de Bains maudits, qu'out recu les sources d'Hamman-Mez-Khoutine, pouvait se rapporter à l'arsenic que renferment ces caux minérales, et

peut-être aux accidents qu'elles ont pu occasionner autrefois. Cependant ceux qui en usent aujourd'hui sans préjugé, soit en breuvage, soit sous forme de bains, ou pour les soins culinaires, n'en éprouvent aucune incommodité. Il y a plus, les habitants du voisinage, loin d'être maladifs ét soulirants, jouissent de la santé la plus expresse; et d'allleurs les médecine de nos jours ne se font aucun scrupule d'employer l'arsenic à petites doses dans un certain nombre de maladies, en particulier pour couper les fièvres intermittentes, dans le traitement de quelques maladies de la peau, etc. Les liqueurs de Fowler et de Pearson, qui sont arsénicales, me sont pas d'invention très-récente; il y a de longues années, et blen avant le docteur Bondin, que les médecins font usage de l'arsenic. Rappelons, en outre, que l'arsenic a été retrouvé tout dernièrement en Europe dans un très-grand nombre d'eaux minérales fréquentées, dont l'ar-seaic expliquerait en partie l'efficacité, efficacité dont leurs autres principes fixes ne rendraient qu'un compte insuffisant. Des malades visitaient déjà l'Algérie dans le but de se préserver de la phthisie pulmonaire ou pour arrêtet les progrès de cette maladie si grave; on pourra s'y rendre aujourd'hui pour quelques engorgements d'entrailles et quelques dermatoses, afin de prendre de l'arsenic préparé à petites doses par la nature elle-même, qui a, dans le sein de la terre, au centre mystérieux des montagnes, des laboratoires si actifs et des procédés si impénétrables.

On connaît encore en Algérie les eaux minérales d'Hamman-Berdu (près de Ghelma) et celles d'Hamman-Rhiza (près de Miliana). D' Isidore Boundon.

HAMMERFEST, ches-lieu du bailliage de Finmark (Norvège), la ville située le plus près du pôle nord qu'il y ait au monde, bâtie dans une contrée sauvage, entièrement dépourvue d'arbres, au fond d'ane bale, dans l'île de Qvaace (lles des Baleines), se compose d'une rue unique, qui s'étend au pied d'un rocher à pic, et ne compte guère que 1,125 ames. Blie est pourvue d'un bon port; on y trouve une église, plusieurs grands magasins, un bureau de douanes et deux auberges. Ea été cette petite ville offre l'aspect le plus animé; car dans l'espace de quelques mois on y voit arriver jusqu'à deux cents bâtiments, soit norvégiens, soit étrangers, surtout russes, qui viennent y échanger des farines, des chanvres, etc., contre des poissons secs, de l'huile de baleine, des peaux de renne, de renard, de l'édredon et du cuivre. Le mouvement de ce port avec l'étranger ne laisse pas d'être considérable : en 1856 il avait atteint 11 millions de fr. Il est fréquenté par 250 à 300 bâtiments

HAMMER-PURGSTALL (Joseph, baron de), cêlèbre orientaliste, est né en 1774, à Grætz, en Styrie. Après avoir pris partà la publication du Dictionnaire arabe-persanturc de Meninski, M. de Hammer devint, en 1796, secrétaire du baron de Jenisch, résérendaire à la section orientale du ministère des affaires étrangères. A cette époque déjà il traduisit un poeme turc sur la fin des choses. En 1799 il alla à Constantinople en qualité de jeune de langue attaché au savant internonce, baron de Herbert, qui l'envoya bienlot après en Égypte avec une mission relative aux consulats: et il y acheta pour la bibliothèque de Vienne un grand nombre de manuscrits arabes. Après avoir fait la campagne d'Egypte, en qualité d'interprète et de secrétaire sous Hutchinson, Sidney-Smith et Jussuf-Pacha, contre le général Menou, il se rendit vers la fin de 1801 en Angleterre par Malte et Gibraltar. L'année sulvante il alla de nonveau à Constantinople remplir les fonctions de secrétaire de légation anprès de l'internonce baron de Sturmer, et en 1806 il sut envoyé en qualité de consul en Moldavie. Nommé en 1811 interprête pres la chancellerie secrète de l'empire, puis conseiller aulique en 1817, il hérita en 1835 des hiens de la comtesse de Purgstall, et fut alors élèvé à la dignité de baron, sous le titre de Hammer-Purgstall. En 1842 il prit sa retraite, et depuis lors II vit tout entier à la science, dans les propriétés qu'il possède en Styrie. Voici la liste de ses principaux ouvrages: Constitution politique et administrative de l'Empire Othoman (2 vol., 1816); Bistoire des Assassins (1818); Constantinople et le Bosphore (2 vol., 1821); et surtout Histoire de l'Empire Othoman (10 vol., 2° édit., 1835-36); Histoire de la Poéste Othoman (4 vol., 1836-38); Histoire de la Poéste Othoman (4 vol., 1836-38); Histoire de la Borde d'Or (1840-43); Histoire de la Littérature Arabe (Vienne, 1850-1857, 4 vol.). Ces publications abondent en matériaux curieux sur l'histoire et l'état intellectuel de l'Orient. On estime moins les éditions qu'il a données de différents monuments littéraires orientaux, altendu qu'elles manquent de l'exactitude philologique nécessaire. Enfin, c'est âlui et à Rzewuski qu'on doit le recueil des Mines d'Orie t (Vienne, 6 vol., 1810-19). Il est morten 1856. HAMMERSMITH. Voyez Londres.

HAMON (JEAN Louis), peintre français, est né le 5 mai 1821, à Plouha (Côtes-du-Nord). Fils de pauvres cultivateurs, il apprit le dessin chez les frères de l'école chrétienne, et entra ensuite dans leur institut en qualité de novice. L'usage du pinceau lui ayant été interdit, il quitta le froc et s'en vint à Paris, où il fut admis dans l'atelier de Paul Delaroche. De 1848 à 1852 il fut attaché à la manufacture de Sèvres. Ses débuts au Salon datent de 1848; mais ce n'est qu'à celui de 1852 qu'un charmant tableau de genre, Ma Sœur n'y est pas, le sit sortir de pair. Après l'exposition universelle de 1855, il sut jugé digne de la croix d'honneur. Toutes ses œuvres sont concues avec un sentiment exquis, une grande habileté d'exécution, un coloris harmonieux et lèger; on lui a reproché cependant d'être terne et de tomber dans la monotonie. M. Hamon se platt à imiter les anciens, et on a qualifié sa peinture

de genre pompéien.

HAMPDEN (John), célèbre patriote anglais, naquit à Londres, en 1594, et alla étudier le droit à Oxford. En 1625 îl fut envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Grampound, et y vota avec ceux des membres de cette assemblée qui se prononcèrent contre le mariage de l'héritier du trone avec l'Infante d'Espagne, et qui conseillèrent au gouvernement anglais de prendre la défense du protestantisme en Allemagne. Toutefois ces votes ne lui attirèrent point encore les méfiances particulières de la cour. C'était un esprit ferme et modéré. Son intelligence supérieure lui fit deviner un grand homme dans Cromwell, son parent, alors que le futur protecteur du royaume n'était qu'un de ses obscurs collègues à la chambre des communes.

Charles I'r avait établi sans le parlement un impôt connu sous le nom de taxe des vaisseaux. En 1636, les magistrats du comté qu'habitait Hampden, dans la répartition de cet impôt, le firent contribuer pour une somme modique, pour la somme de vingt schellings (25 francs). Hampden refusa de payer la taxe, et demanda des juges. Il soutint devant la cour du Banc du Roi l'illégalité de l'impôt, mais avec réserve, et en conservant du respect pour la couronne. Il fut condamné. Cette résistance légale lui acquit une grande popularité, et bientôt il devint l'un des chess les plus importants du parti républicain. Cependant il y eut un moment de découragement pour cette âme héroique; il désespéra de la liberté, et forma le projet, avec son cousin Cromwell et d'autres, de passer en Amérique. Mais les destinées devalent s'accomplir. Ce fut sur l'ordré exprès de Charles 1° que des empêchements absolus furent mis au départ des émigrants. Hampden fut alors réélu au parlement dont la session commenca en 1640, et ne tarda pas y être regardé comme l'un des chefs de l'opposition. En 1642 Charles Ier voulut le faire arrêter avec quatre autres membres influents de la chambre des communes , Pym, Hollis, Strode et Has-lerig. Le roi se rendit lui-même à la chambre pour àssurer l'arrestation de Hampden et de ses amis. Ils quittèrent la salle, et Charles Ier fut accueilli par un inorne silence, suivi blentôt du cri : privilège ! Dès cette année commença ia guerre civile; Ifampden y prit une part active. Il était, sous le comte d'Estex, l'homme le plus important de l'armée.

Le 19 juin 1643, à quelques lieues d'Oxford, dans la plaine de Chalgrave, au milieu d'une rencontre de cavalerie où le prince Robert avait surpris et battu les parlementaires, Hampden eut l'épaule fracassée de deux balles. Il mourut peu de jours après, et sa mort réjouit le parti du roi. « A Londres, en revanche, et dans tout le royaume, dit M. Guizot, éclata une douleur profonde. Jamais homme n'avait inspiré à un peuple tant de confiance : quiconque tenait au parti national, n'importe à quel degré ou par quels motifs, comptait sur Hampden pour le succès de ses vœux; les plus modérés croyaient à sa sagesse, les plus honnêtes à sa droiture, les plus intrigants à son habileté. Prudent et réservé, en même temps que prêt à braver tous les périls, il n'avait encore donné lieu à aucun mécompte, possédait encore toutes les affections, et manqua brusquement à toutes les espérances. Merveilleuse fortune, qui fixa pour jamais son nom à la hauteur où l'avait porté l'attente de ses contemporains, et sauva peut-être sa vertu comme sa gloire des écueils où les révolutions poussent et brisent leurs plus Ernest DESCLOZEAUX. nobles favoris. »

HAMPE. On appelle ainsi dans l'art militaire le manche d'une ha lle barde, d'un épieu; dans la langue ordinaire, ce nom se donne au manche d'un pinceau. Quelques lexicographes font dériver hampe de l'allemand handhabe, qui signifie toute espèce de bâton, de fourche, de hallebarde, etc., composé de hand (main) et de habe (ayoir, saisir).

HAMPE (Botanique). On donne ce nom à la tige d'un végétal quand elle est herbacée, simple, nue, c'est-à-dire entièrement dénuée de feuilles, et qu'elle part immédiatement du collet de la racine. La hampe peut porter une seule ou plusieurs fleurs. Quand elle est multiflore, elle peut être ramifiée à son sommet, comme dans le fraisier. La hampe n'est donc qu'un pédondule qui natt immédiatement de la racine.

HAMPSHIRE ou HANTS, désignation familière du comté de Southampton, l'un des sept comtés méridionaux de l'Angleterre, comprend une superficie de 50 myriam. carrés, une population (1871) de 543,837 ames, et est situé entre les comtés de Berks, de Wilts et de Dorset, la Manche et les comtés de Sussex et de Surrey. Généralement plat, il est traversé cà et là par une chaîne de montagnes peu élevées, appelées Dunes. Ses côtes offrent un grand nombre de baies, toutes bordées de ces rochers calcaires qui vus de loin donnent à la Grande-Bretagne un aspect blanchâtre, d'où lui vient son surnom d'Albion. Le sol du Hampshire est partagé entre la culture sorestière, qui produit notamment des chênes et des hêtres d'une beauté peu commune, et la culture des céréales. Il abonde aussi en riches pâturages très-favorables à l'élève du bétail. Le climat est le plus doux et le plus agréable de l'Angleterre ; aussi le froment, l'orge, les fèves et les légumes les plus délicats, y réussissent-ils parfaitement. On y récolte d'excellents fruits, et la vigne ainsi que le myrte y viennent en pleine terre. La culture du houblon s'y fait aussi sur une vaste échelle; l'élève des moutons et des porcs y donne des produits considérables. Les plus remarquables des cours d'eau, d'ailleurs fort bornés, qui l'arrosent, sont l'Avon, l'Auborne et le Loddon. Ses principales villes sont Winchester, chef-lieu du comté, Southampton, et Portsmonth. L'île de Wight, si célèbre par la beauté de ses paysages, dépend aussi du Hampshire.

HAMPSTEAD, bourg d'Angleterre, comté de Middlesex, à 6 kilom. nord-ouest de Londres, était jadis renommé par ses eaux médicinales. Fréquenté au dernier siècle par les beaux-esprits de Londres, Pope, Addison, Gay, Johnson, etc., qu'y attiraient son air pur et la beauté de ses paysages, il est devenu dans celui-ci le rendezvous des classes riches, qui y ont bâti de nombreuses et élégantes villas. On y compte (1871) 32,271 habitants.

HAMPTONCOURT, bourg du comté de Middlesex, sur la Tamise, à 19 kilom. sud-ouest de Londres, avec 10,176 habitants (en 1871), est célèbre par le château que le cardinal Wolsey y fit bâtir du temps de Henri VIII; château dont plus tard il fit cadeau à son royal mattre. Élisabeth créa à Hamptoncourt le premier jardin botanique qu'ait eu l'Angieterre. Guillaume III, qui affectionnait le séjour de Hamptoncourt, fit beaucoup embellir cette résidence, et en agrandit les jardins. Précédemment ce château avait servi quelque temps de prison à Charles Ise; et après la mort de ce prince, Cromwell vint l'habiter. Charles II, Jacques II, la reine Anne, Georges I et Georges II, y firent de fréquents séjours. Mais depuis lors aucun d'Angieterre n'est venu y demeurer. La galerie du château d'Hamptoncourt contient, à côté d'un grand nombre de toiles insignifiantes, les cartons de tapisseries exécutés par Raphael pour la chapelle Sixtine et quelques, bons tableaux de Mantegua.

HAMRI. Voyes Anni.

HAMSTER, genre de l'ordre des mammières rongeurs, samille des muriens, institué par Pallas, sous la dénomination de mures baccati. Les caractères de ce genre sont : Abajoues cressées dans l'épaisseur des joues; membres postérieurs un peu plus longs que les antérieurs; ongles d'une grandeur moyenne et robustes; queue velue, courte et arrondie, système dentaire analogue à celui des rats. Ce genre comprend plusieurs espèces, dont les notes différencielles sont tirées du pelage, de la forme plus ou moins trapue du corps, de la longueur de la queue et de la forme des oreilles. Ces espèces sont répandues dans le nord de l'Europe et de l'Asie. L'une d'elles, la plus remarquable de toutes, est le hamster chinchilla, dont la fourrure est très-recherchée comme objet de mode. Molina le dit du Chili, et Acosta du Pérou. Le chinc hill a habite le sommet glacé des Andes.

LAURENT.

HAMZA, disciple de Darari et l'un des fondateurs de la secte des Darariens.

HAN (Baron DU). Voyes DANCARVILLE.

HANAFORAS ou HARAFORAS, et encore ALFOU-RES (les auteurs hollandais écrivent Alfoeren). C'est le nom d'une race originaire de la Malaisie, mais que l'oppression a fait dégénérer jusqu'à l'état dégradé des races nègres les plus abruties. On rencontre les Hanaforas plus particulièrement aux îles Celèbes, à Bornéo, aux îles Moluques et en Nouvelle-Guinée. A en juger par l'apparence extérieure, ils sembleraient plutôt appartenir à la race des negritos; mais leur langue présente tous les caractères essentiels de la langue malaise. Quoique démeurés idolatres et au dernier degré de l'échelle des races civilisées, ils offrent un champ fertile à exploiter pour le zèle des missionnaires chrétiens; car il n'est rien de si misérable que leur position. Elle est telle, qu'aux îles Moluques, par exemple, ils sont réduits à solliciter les travaux les plus rudes ordinairement réservés aux seuls esclaves. En Nouvelle-Guinée, leur sort est un peu moins déplorable; car, sans y être à demeures fixes, ils y cultivent du moins un peu le sol et se livrent aussi à la pêche. C'est d'après eux que les Anglais ont donné le nom de mer d'Arafura au bras de mer situé entre le détroit de Torres et l'île de Timor.

HANAP, coupe du moyen âge, montée sur un pied plus élevé que les autres, et dont il est souvent question dans les chansons de gestes et les romans de chevalerie. Plus près de nous, dans nos vieilles ordonnances, ce mot s'applique en général à toutes sortes de vases admis dans le commerce.

HANAU, ancienne province de la Hesse-Electorale, réunie en 1866 à la Prusse, et devenue un cercle de la régence de Cassel (province de Hesse-Nassau). C'est une contrée fertile et bien culti-vée, avec une population de 128,000 habitants, dont 800 sont catholiques. D'abord comté de l'Empire et gouvernée par des countes qui en 1696 obtinrent le titre de princes, cette province, quand la race de ses souverains particuliers vint à s'étendre, en 1736, passa, en vertu de conventions d'hérédité précédemment conclue, sous la souveraineté des électeurs de Hesse. En 1809,

HANAU 725

on la comprit dans le territoire du Grand-duché de Francfort; mais en 1813 elle fit retour à Hesse-Cassel.

HANAU, chef-lieu de la province, est une ville de 20,278 habitants (1871), dans une contrée sablonneuse, où la pa-tience et la persévérance du cultivateur ont su creer de riants jardins, de sertiles vergers. Elle se divise en vieille ville et ville neuve ; celle-ci a des rues droites et régulières. L'une et l'autre ont beaucoup gagné à ce qu'on en rasat les fortifications. A l'extrémité nord-est de la ville s'élève le château de l'électeur. On trouve à Hanau trois églises protestantes, un gymnase, auquel est ajouté la Bibliothèque de Wettéravie, un hôtel des monnaies, un arsenal et un théatre. C'est la cité la plus industrieuse de toute la Hesse, et il règne beaucoup d'activité dans ses fabriques de tabac, de cigarres, de soieries, de camelot, de cuirs, de gants, de bas, d'articles de bijouterie, etc. Il s'y falt aussi un commerce considérable en planches, articles de bois sculpté et brut. Non loin de Hanau on trouve Philippsruhe, château de plaisance appartenant à l'électeur, l'établissement thermal de Wilhelmsbad et Rumpenheim. Cette ville est célèbre dans l'histoire par le siége qu'elle soutint à l'époque de la guerre de trente ans, en 1635 et 1636, contre les Autrichiens, et par la bataille qui eut lieu sous ses murs le 30 octobre 1813. C'est la dernière victoire que Napoléon ait remportée en Allemagne.

[Vaincu à Leipzig, Napoléon évacuait l'Allemagne à marches forcées avec les débris de son armée, par les villes d'Erfurt et de Gotha. Les princes et les peuples sur lesquels avait pesé son joug de fer se soulevaient au bruit de ses défaites, et cherchaient à se venger d'une lache obéissance par une lâche défection. Le 15 octobre, le comte de Wrède, général bavarois, partit des bords de l'Inn avec son armée, renforcée par les divisions autrichiennes du prince de Reuss, et se présenta le 24 devant Wurtzbourg à la tête de 60,000 hommes. Le général Turreau ne put défendre cette ville contre des forces aussi considérables; il se réfugia dans la citadelle, et laissa passer le comte de Wrède, qui vint prendre position autour de Hanau, sur la route de Gelnhausen, par où devait déboucher l'armée française. Napoléon, chassé le 19 des faubourgs de Leipzig, avait passé la Saale le 20 à Weissenfels. Il était arrivé le 24 à Erfurt, théâtre de l'un des plus grands incidents de sa vie, et laissa une garnison dans la citadelle de cette ville, sous les ordres du général Dalton. Son arrière-garde, atta-quée de nouveau, le 26, par les troupes de Blücher, entre Eisenach et Gotha, avait laissé 2,000 hommes aux mains de ses ennemis. Il sentit la nécessité de presser sa marche; car il connaissait la défection de la Bavière, et se slattait de gagner le Rhin avant le comte de Wrède. Il fit donc tous ses efforts pour obtenir une ou deux journées d'avance sur les armées qui le talonnaient. Mais il ne réussit qu'à leur échapper. Au sortir de la forêt de Thuringe, il n'était plus suivi que par les cosaques de Platow, d'Orlow, de Czernichef et de Kowaski. Ses colonnes, harcelées par cette cavalerie légère, s'affaiblissaient à chaque instant, et laissaient après elle une longue trace de blessés, de malades, de trainards et de déserteurs. Ce fut enfin à Schluchtern qu'il apprit, le 28 octobre, que le passage lui était fermé par les troupes de son ancien vassal.

Il était urgent de le rouvrir; le moindre retard pouvait causer sa perte. C'était, au froid près, une nouvelle Bérésina qu'il fallait franchir. Une avant-garde de deux ou trois mille hommes déboucha le 29, à huit heures du matin, de la forêt de Lamboy, combattit toute ia journée contre les Bavarois de la division Lamotte, et les força, vers le soir, à se replier sur Ruckingen. Napoléon bivouaqua autour de Langenselboden, et le lendemain Macdonald, à la tête du 2° corps, lança ses deux divisions et la cavalerie de Sebastiani sur les six bataillons bavarois que Lamotte avait laissés la veille à Ruckingen; la prompte retraite de cette avant-garde permit à Napoléon d'observer et de reconnaître la position de son nouvel ennemi. L'armée du comte de Wrède était

rangée en avant de Hanau, sur la rive gauche de la Kinzig. Sa droite s'appuyait au pont de Lamboy; son centre s'étendait entre ce pont et la chaussée de Gelnhausen, sur laquelle était établie une batterie de 60 pièces de canon, et sa gauche, commandée par le prince de Reuss, avait pris position au delà de cette chaussée. Un corps de réserve bordait la rivière et se liait à une brigade autrichienne laissée dans la ville, tandis que Czernichef observait avec ses cusaques la chaussée de Friedberg. Napoléon, dont l'artillerie n'était pas encore arrivée, fit attaquer la droite de l'armée bavaroise par le général Dubreton à la tête de deux mille tirailleurs, tandis que cinq mille autres, dirigés par Macdonald et Charpentier, marchaient vers le centre de la ligne ennemie, sur la formidable batterie qui en défendait les approches. Ce fut pendant trois heures une fusillade inutile. Elle ne servit qu'à déguiser l'impuissance où était encore Napoléon de faire autre chose.

Cependant, aussitôt que le général Drouot eut pu mettre en ligne 50 pièces d'artillerie, l'attaque devint sérieuse. Deux bataillons de la vieille garde, commandés par le général Curial, fondent sur les Autrichiens qui forment l'aile gauche; ils sont soutenus par l'artillerie de Drouot. Les tirailleurs ennemis sont débusqués, la plaine de Hanau est envahie. Les batteries françaises se développent au sortir du défilé. A leur droite viennent se former les corps de cavalerie dont Napoléon dispose, les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, que Nansouti commande, les cuirassiers du général Saint-Germain, la division Sébastiani, et deux escadrons de gardes d'honneur. Toute cette cavalerie s'ébranle vers les quatre heures, charge les cavaliers autrichiens et bavarois, et les met en déroute au premier choc. Les slancs de l'infanterie ennemie sont découverts et menacés par cette charge vigoureuse. La cavalerie ennemie cherche en vain à se rallier derrière les cosaques de Czernichef. Ceux-ci sont écrasés à leur tour par la mitraille, chargés par nos cuirassiers et nos dragons, et rompus de tous les côtés, ils entrainent toute l'aile gauche dans leur fuite. Le comte de Wrède ne songe plus qu'à replier en bon ordre son centre et son aile droite, et couvre ce mouvement par un effort sur le pont de Lamboy. Mais deux bataillons de la vieille garde, dirigés par Friant, arrêtèrent cette fausse attaque. Toute l'armée ennemie se hâta de repasser la Kinzig, et se rallia sous le canon de la place, près de la ferme de Lehrhof. Ce n'était point assez pour les Français : il leur fallait se frayer la route de Francfort et de Mayence, et cette bataille. quoique gagnée par Napoléon, n'avait pas eu encore ce résultat.

L'empereur s'avança donc lui-même à la faveur de l'obscurité pour reconnaître si le passage était ouvert. Une vive fusillade lui répondit, et le força de regagner son bivouac. Son avant-garde fila pendant la nuit sur Wilhemstadt, d'où elle se dirigea sur Francfort par Hochstædt, avec l'empereur lui-même. Marmont resta devant Hanau, à la tête des 3°, 4° et 6° corps, pour protéger la retraite des 18,000 hommes qui formaient l'arrière-garde, sous les ordres de Mortier, et qui étaient encore à Gelnhausen. De Wrède s'était replié de son côté sur Aschassenbourg, et n'avait laissé dans Hanau qu'une division autrichienne. Elle y fut assaillie des l'aurore du 31 par une grêle d'obus, qui la forcè rent deux heures après à évacuer la place. Marmont ne fit que la traverser à la tête des 3° et 6° corps, qu'il porta vivement sur la route d'Aschassenbourg, pour attaquer la droite des ailiés; mais ce n'était qu'une démonstration dont il était facile de deviner le but. Après les avoir éloignés de sa ligne de retraite, Marmont suivit le mouvement des premières colonnes de Napoléon. Bertrand et le 4° corps restèrent seuls pour assurer le passage de Mortier et de l'arrière-garde. La division Guilleminot garda les ponts de la Kinzig, celle des Italiens occupa la ville, et Morand se plaça avec la sienne en réserve sur la chaussée. Le comte de Wrède, encouragé par le repos qu'on lui laissait, ne supposa dans Hanau qu'un faible détachement. Il fit attaquer

la ville par le pont de Neuhof, et se présenta lui-même avec un on deux bataillons autrichiens à la porte de Nuremberg. Il cultuta du premier choc les premières gardes italiennes; mais, atteint d'une balle au bas-ventre, il fut contraint d'abandonner la direction de cette attaque. Sa colonne s'arrêta, montra de l'incertitude, et la division Morand, ayant porté secours aux Italiens, rejeta les assaillants dans la rivière et sur les chemins d'Aschassenbourg.

Ces deux journées coûtèrent dix mille hommes pris ou tnés à la Bavière et à l'Autriche, tandis que la perte des Français s'éleva à peine à cinq mille. Pendant l'action, deux régiments de cavalerie badoise avaient brusquement abandonné nos rangs pour passer à l'ennemi. Le général autri-chien Fresnel, qui avait pris la place de Wrède, ne chercha plus à troubler la retraite de nos troupes, et le 2 novembre Napoléon et les débris de son armée, abrités par la forteresse de Mayence, purent se reposer sur la rive gauche du Rhin des fatigues d'une campagne qui aurait rétabli la gloire et la fortune de l'empereur s'il eut écouté les conseils de la pra-VIENNET, de l'Académie Française.

HANBALITES, l'une des quatre sectes réputées orthodoxes, ou sunnites, dans le grand nombre de celles qui divisent l'islamisme. C'est la plus intolérante de toutes. notamment pour l'interdiction de l'usage du vin. Elle tire son nom d'un sectaire musulman, nommé Ahmed Ebn Hanbal, né à Bagdad l'an 165 de l'hégire, et 786 de notre ère, mort dans la même ville, en odeur de sainteté, l'an 235 de l'hégire ou 855 de J.-C. Il prétendait que le Coran est la parole de Dien, incréée, éternelle, et que le grand prophète monterait un jour sur le trône de Dieu même. Pour ce fait, il fut cruellement battu de verges et incarcéré. Sa doctrine, également persécutée dans l'origine par ceux des croyants qui regardent le Coran comme un livre sorti de la main des hommes, donna naissance à la secte des hanbalites, qui s'est plus tard subdivisée en une soule d'autres, mais qui a continué jusqu'à ce jour à jouir des respects et des priviléges auxquels donne droit le titre d'orthodoxe. On prétend que les funérailles d'Hanbal attirèrent un concours de 800,000 hommes et de 60,000 femmes, et qu'elles déterminèrent la conversion de 20,000 infidèles à l'islamisme.

HANCARVILLE (D'). Voyes DANCARVILLE.

HANCHE. Dans l'espèce humaine, la partie inférieure du tronc est principalement formée par deux os nommés os des iles ou os coxanx: ees os, par leur figure et leur dis-position, présentent une cavité ou bassin dans lequel sont renfermés les viscères du bas-ventre. Les bords supérieurs de ce bassin offrent de chaque côté une crête ou saillie, qui, recouverte de muscles, de graisse et de la peau, forme dans son ensemble ce qu'on a nommé la hanche. Ainsi, la forme essentielle des hanches est due à la forme et à la disposition des os du bassin : elles sont bien ou mal conformées, saillantes ou aplaties, suivant que les es coxaux sont plus on moins écartés, réguliers ou irréguliers ; les parties molles qui les recouvrent ne modifient que très-peu cette forme primitive.

La forme et la saillie des hanches offrent un des caractères physiques qui distinguent l'homme de la semme. Chez les enfants, avant l'âge de la puberté, les hanches sont à peine marquées, et leur aspect est à peu près le même dans les deux sexes; mais vers l'age de dix à douze ans, le bassin de la femme, pour devenir propre aux fonctions qu'il doit remplir, s'élargit et s'évase, et il en résulte que la saillie des hanches devient bien plus prononcée que chez l'homme. Comme aussi chez la semme le tissu cellulaire est plus chargé de graisse que chez l'homme, cette cause coutribue encore à augmenter chez elle la saillie des hanches : elle leur donne surtout ces contours arrondis et gracieux qui ont été si bien reproduits dans les belles statues antiques.

Dans les deux sexes, la saillie des deux hanches doit être rur une même ligne horizontale; mais assez souvent une hanche est un peu plus haute que l'autre. Cette dissormité

résulte d'une déviation ou torsion de la colonne vertébralé: comme elle sert de point d'appui aux es du bassin, si son extremité inférieure se porte trop à gauche, la hanche gauche se trouve soulevée et la droite abaissée ; le contraîre a lieu si elle se contourne à droite. L'abaissement d'une hanche coincide toujours avec l'élévation de l'épaule du côté opposé; et comme l'épaule droite est presque toujours un peu plus haute que la gauche, la hanche gauche est aussi un peu plus basse que la droite. Chez un homme bien conformé, les hanches doivent avoir moins de largeur que les épaules; chez les femmes, le contraire doit avoir lieu.

Hanches, en termes de manége, signifie le train de dérrière d'un cheval, depuis le jarret jusqu'aux reins : on dit qu'un cheval est sur les hanches quand il baisse sa croupe pour la disposer à recevoir le poids dont on dégage le dévant; pour mettre un cheval sur ses hanches, sans le con-tracter, il faut rapprocher ses jambes de derrière du centre de gravité, pour que les jarrets ne cèdent qu'après les hanches. Les vétérinaires appellent effort des hanches la distension qui, après un mouvement violent, arrive dans les fibres charnues des muscles fessiers.

En termes de marine, on nomme hanche la partie de l'atrière d'un bâtiment qui est entre la poupe et les haubans du grand mat.

On a dit au figuré : se mettre sur les hanches, pour prendre le maintien d'un bretailleur : cela vient de l'habitude qu'ont, entre autres personnes, les poissardes de mettre le poing sur les hanches quand eller sont en dispute.

HANDE. Voyes Ajonc.

HANDICAP, terme de course que les gentilshommes du Jockey-Club ont emprunté à nos voisins d'outre Manche, et par lequel on désigne le poids fixé pour égaliser les forces des chevanx.

HANDJÉRI (ALEXANDRE, prince), ancien hospodar de Moldavie, né à Jassy, en 1759, mort le 3 juin 1854, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, à Moscou, où il s'était retiré en 1821, à l'époque de l'insurrection grécque, est auteur d'un excellent Dictionnaire Français-Turc (3 vol.; Moscou, 1840), traduction, pour ainsi dire littérale, de notre Dictionnaire de l'Académie, et qui a obtenu un succès mérité en Turquie et dans toute l'Europe. Possédant à fond notre langue et notre littérature, le prince Handjéri, en se retirant de la politique, avait voulu occuper ses loisirs par une entreprise qui n'exigenit pas seulement des commissances spéciales. mais un travail long et patient, auquel il consacra près de vinet années de sa longue vie.

Michel Ulangali Handikar, son petit-fils, docteur en philosophie de l'université de Berlin, a publié sa thèse inaugurale intilulée : De Abderitarum Rebus Commentatio, qui

annonce une érudition solide.

HANÉFITES ou HANIFITES, nom d'une des quatre sectes sunnites ou orthodoxes des musulmans. Elle tire son nom de son fondateur. Abou-Hanifah-Ibn-Thabet. Elle domine en Turquie, et est aussi fort répandue dans l'Indostan et la Tutarie.

HANGAR. C'est là un des bâtiments les plus néces saires à une ferme : il doit être situé au-dessous de la grange aux gerbes, et avoir une étendue proportionnée aux besoins de l'exploitation. C'est là que doivent être placés les charrettes, les gros instruments de labour, les brouettes, civières et haquets, les bois, charbon et fagots à brûler, les platres et les chaux dont on peut avoir besoin; les vieux fûts, les hache-paille et coupe-racines, les osiers, les paniers, les claies et équipages de parc durant l'inver.

Le hangar est le lieu du bâtiment le plus fréquenté : c'est sous son abri que l'on vient travailler quand il pieut et qu'on dépose on retire chaque jour quelques objets. Quant aux instruments de fer, d'acier, portatifs, et aux cordes et cordages, ils doivent être placés dans un cabinet fermant à clef sous le hangar, pour en éviter le gaspillage. C¹⁶ Français (de Names).

HANGOE (Cap d'), Hanne-Udd. Il forme la politic

le plus méridionale de la Finlande, et commande l'entree du golfe de Finlande au pord, comme l'ile de Dag œ la commande au sud. Sur un ilot situé en avant du cap s'élève un phare momentanément éteint aujourd'hui, en raison de l'état de guerre actuel de la Russie contre les deux grandes puissances maritimes, et le cap est lui-même do-miné par une (orteresse appelée Gustafsværn. De chaque côté du cap se trouve une belle rade, mais dont les entrées sont rendues également périlleuses par un grand nombre de récifs placés à fleur d'eau, et entre lesquels il y aurait imprudence à s'engager sans pilote. On donne le nom de baie d'Hangæ à la rade située au nord du cap et au sud de l'île de Kimito, et qui peut admirablement servir de station à l'escadre que de bons pilotes y auront fait entrer. C'est à la hauteur du cap d'Hangce, et non loin des réciss qui le flanquent de tous côtes, que Pierre le Grand gagna sa première victoire navale. A la tête d'une division de sa slotte de Cronstadt, il y attaqua, le 27 juillet 1714, la slotte entière des Suédois, composée d'une frégate et de neul chaloupes ou galères portant en tout 116 bouches à seu; et après un combat des plus vifs, qui dura deux heures, il forca l'amiral suédois à amener son pavillon. Toute la petite escadre suédoise fut capturée,

HAN-LIN. Ces mots chinois signifient foret de pinceaux. Ils servent à désigner dans le céleste empire un corps lettré, une véritable académie politique et littéraire. sondée des les premières années du septième siècle de notre ère, par l'empereur Hiouan-Tsong, de la dynastie des Thang. Comme c'est avec le pinceau qu'en Chine on trace l'écriture, on comprend que la dénomination de Han-lin est une allusion à l'instrument dont se servent constamment les membres de ce docte corps, en possession de fournir les historiographes de l'empire, ainsi que les censeurs impériaux, dont la juridiction s'étend depuis le plus humble citoyen jusqu'à l'empereur lui-même. Au lieu d'être le fruit d'efforts isolés, tous les ouvrages produits par le Han-lin-y youan (collège des Han-lin) sont des œuvres collectives. Tant de savants y concourent, qu'il est dissicile qu'il s'y glisse des fautes ou des erreurs. Cette académie publie chaque année d'excellents livres, et multiplie les éditions avec commentaires des livres anciens, imprimés aux frais du gouvernement et avec magnificence par les presses impériales. Ils sont distribués en présents aux ministres, aux princes et aux principaux fonctionnaires publics ou lettrés de l'empire. Vers la fin du siècle dernier, l'Académie des Han-lin avait commencé, par ordre de l'empereur Kien-Loung, une espèce de bibliothèque choisie, qui devait se composer de 160,000 volumes. En 1818 il avait déjà paru 78,731 vo-lumes de cette collection encyclopédique, qui n'a pas d'équivalent dans les littératures européennes, et dont quelques sections, relatives à la musique et à l'histoire, se trouvent à la Bibliothèque impériale de Paris.

HANNARS, peuplade d'origine alave, fixée dans la partie de la Moravie à laquelle on donne le nom de Hanna, district d'environ 20 myriamètres carrés et l'un des plus fertiles de toute la contrée. Les Hannaks prétendent être les habitants aborigènes de la Moravie, et se distinguent de leurs voisins par leur dialecte, leur costume et leurs mœurs. Hospitaliers, grands travailleurs, et dès lors jouissant d'un remarquable état d'aisance, ils s'enorgueillissent de leur origine et évitent de s'allier avec d'autres races. Ils aiment passionnément la musique et la danse, et leurs mélodies nationales sont remarquables par les tons doux

qui y dominent.

HANNETON, genre d'insectes coléoptères pentamères, famille des lamellicornes, tribu des scarabéides phyllopha-ges, établi par Fabricius aux dépens des scarabées de Linné. L'Europe seule fournit vingt-trois espèces à ce genre, et le nombre de celles des autres contrées de la terre s'élève actuellement à ceut quatorze, décrites et placées dans les cabinets d'histoire naturelle. Les caractères génériques des hannetons sont les suivants : Deux antennes courtes,

en masse, de dix articles; la houche munie d'une lèvre supérieure et de mandibules ; cinq articles aux tarses. Quelques espèces sont très-velues, et d'autres, au contraire, tout à fait lisses; mais ce qui les différencie principalement, c'est que les unes sont assez rares pour n'être connues que d'un petit nombre de curieux, tandis que d'autres ne le sont que trop, par leur multiplication excessive et les dégâts qui en sont la conséquence inévitable. Toutes celles dont on a pu observer les métamorphoses passent dans la terre le premier temps de leur existence, et n'en sortent que dans l'état d'insecte parfait. Les larves se nourrissent aux dépens des racines des plantes, changent plusieurs fois de peau jusqu'à leur entier accroissement, passent plus on moins de temps dans l'état de chrysalide, sous une enveloppe de forme globuleuse et assez solide. Elles sont très-sensibles au froid, et s'enfoncent dans la terre jusqu'à la couche dont la température ne varie point; elles ne la trouvent quelquefois, sous le climat de Paris, qu'à 1º,65 de profon-deur. Comme les larves du hanneton vulyaire (melolantha vulgaris) passent trois années sous terre dans l'état de larves, et huit à dix jours au plus dans l'air et sur les arbres, les ravages silencieux que font ces insectes durant la plus longue partie de leur existence sont ceux qu'il nous importe le plus d'arrêter, et par conséquent on n'a presque rien fait si les semelles, après la sécondation, continuent à déposer leurs œuss dans la terre. Après l'œuvre de la fécondation et de la ponte, la vie des hannetons cesse de nous être préjudiciable; ils ont fait alors tout le mal que nous pouvions en attendre. C'est à leur première sortie hors de terre qu'il eût fallu les saisir; et il est très-inutile d'arrêter les femelles à leur seconde apparition. Quant aux mâles, leur vie ne dure pas plus d'un jour au delà de l'accouplement. Les encouragements donnés à la destruction de ces insectes ne sont pas d'un grand effet.

On prétend avoir constaté la reparition bisannuelle d'une variété du hanneton vulgaire; elle est reconnaissable par son corselet velu; d'ailleurs, elle n'en diffère ni par la grandeur, ni par la forme ou la couleur. Elle vient en même temps que l'espèce principale, au mois de mai. Nous ne sommes pas encore débarrassés de ces rongeurs du feuillage printannier lorsqu'on voit apparaître le hanneton solsticial (rhizotrogus solsticialis de quelques classificateurs), plus petit, d'un brun moins foncé, et qui ne vole pas aussi haut. Une autre espèce plus grande, mais beaucoup plus rare, le hanneton foulon (melolantha fullo), devance de quelques jours la venue de l'espèce commune, et se maintient un peu plus longtemps. L'été a aussi son hanneton estival, peu différent du soisticial. Enfin, une espèce équinoxiale, distinguée par sa poltrine velue, termine, pour les climats tempérés, le passage annuel de ces coléoptères, et le renouvellement de leur race confié à la terre. La vigne, ce végétal doté si libéralement par la nature, est affectée maiheureusement à la subsistance d'une espèce particulière, assez petite, d'un vert luisant en dessus et bronzé en dossous. La fécondité de cette race maudite égale quelquefois celle de l'espèce commune, au grand dommage des vignerons, dont elle détruit les espérances au moins pour une année.

Parmi les autres espèces européennes, les entomologistes ont-ils satisfait à ce qu'exigent l'exactitude et la clarté scientisiques en admettant les dénominations de ruricole, agricole, horticole, pour désigner trois espèces de hannetons, peu différents l'un de l'autre, et assez semblables au hanneton de la vigne? Quant au hanneton écailleux, il est assez bien nommé; car des écailles d'une sinesse admirable le couvrent partout, et contribuent à réhausser l'éclat du beau bleu de cet insecte.

Nous ne dirons rien des hannetons étrangers, dont aucune espèce ne semble l'emporter, soit par les dimensions, soit par la couleur, sur celles que l'Europe peut lui comparer: pour cette sorte de richesse, le Nouveau Monde n'a rien qui puisse être envié par l'Ancien, et notre Europe n'adresse aucune demande à la vaste et opulente Asie, non

plus qu'à l'Afrique, où le règne animal est si plein de merveilles.

HANNON. Ce nom a été porté par plusieurs personnages remarquables de Carthage. Les plus connus sont :

HANNON, riche et puissant citoyen, qui voulut asservir sa patrie et conçut le dessein d'empoisonner tous les sénateurs dans un repas. Cet affreux projet ayant échoué, il arma 20,000 esclaves, et se retira avec eux dans une forteresse, cherchant à former contre Carthage une redoutable coalition des rois de la Mauritanie. Mais ayant été battu et fait prisonnier, il fut livré au plus horrible supplice, et toute sa famille fut exterminée.

HANNON, amiral qui commandait la flotte battue anx îles Ægades par le consul Lutatius.

HANNON, chef du parti opposé à la faction barcine, combattit, dans le sénat, Amilicar et son fils Annibal. Partisan de la paix, il fit refuser à celui-ci les secours d'hommes et d'argent dont il avait besoin pour se maintenir en Italie, et lui fit perdre ainsi le fruit de ses victoires. Magon ayant fait un grand étalage des succès d'Annibal, et finissant par demander au nom de celui-ci des hommes, des vivres et de l'argent, Hannon s'écria: « Que demanderait-il donc s'il eût été vaincu? » Il montra ainsi, en toute occasion, un tel acharnement contre Annibal, qu'on le soupçonna d'avoir été acheté par l'or des Romains.

HANNON, navigateur célèbre, fut chargé par le sénat de Carthage de faire le tour de l'Afrique, pour y fonder des colonies et accroître ainsi la domination et les richesses de sa patrie. Nous avons encore le journal de son voyage, ou le *Périple*, qu'à son retour il déposa dans le temple de Sa-turne; mais ce n'est qu'une traduction grecque faite trèsanciennement. N'oublions pas que Strabon a traité de sabuleuse la relation d'Hannon, parce que ce géographe ne se trouve point d'accord sur la position des lieux avec Pline. Athénée, Aristide et quelques autres. Dodwell en a fait autant. Il paraît néanmoins qu'à part quelques exagérations, que l'on peut attribuer au traducteur, le Périple est regardé comme un monument authentique. Il est antérieur à l'an 300 avant J.-C. Pline dit que l'époque de Hannon répond à celle de la plus grande puissance des Carthaginois; mais ce n'est point donner une date certaine. Parti avec une slotte de soixante vaisseaux, chargés de nombreux passagers destinés à former des colonies plus ou moins lointaines, il entra dans l'Océan. Le second jour, après avoir passé le détroit, il débarqua et fonda la ville de Thymiaterium; de là, faisant route à l'ouest, il arriva au cap Soloé, sur la côte de Libye, où il bâtit un temple à Neptune. A une demi-journée de distance, il découvrit un lac bordé de roseaux, autour duquel paissaient des éléphants et des animaux féroces. A une journée au delà, il établit un autre comptoir, et ensuite quatre autres : celui qui était voisin du lac fut nommé Caricus murus ou mur du soleil; le suivant, en avançant vers le sud, Gytte; et les autres, Acras, Melitta, et Orambys. De là les Carthaginois arrivèrent à l'embouchure du Lyxus, sleuve qui vient du milieu de la Libye. Ils y trouvèrent des patres nomades. Hannon vogua ensulte pendant deux jours sur une côte déserte, qui se détourne à l'est pendant une journée de navigation : il découvrit plus loin, au fond d'un golfe, une tie à laquelle il donna le nom de Cerné, et où il lassa des colons. Il poussa ensuite sa navigation jusqu'à un golfe, qu'il nomma la Corne du midi, et que l'on croit être aujourd'hui le cap des Trois-Pointes. Les vaisseaux n'allèrent pas plus loin, le manque de vivres ayant forcé Hannon de revenir sur ses pas.

Nous avons sous le nom de *Périple* plusieurs anciens voyages, celui d'Hannon est le plus ancien. Bougainville en a donné une traduction, accompagnée de notes savantes. On ne connaît qu'un seul manuscrit de l'original; c'est celui qu'a décrit Sylburg, qui a existé à la bibliothèque Palatine, a passé à celle du Vatican, et a appartenu momentanément à la Bibliothèque impériale de Paris. On en doit aussi une traduction à Châteaubriand.

Alexandre Du Mècz.

HANOVRE, contrée du nord de l'Allen agnc, qui formait depuis 1817 un royaume indépendant, lorsqu'en 1866 elle fut réunie à la Prusse.

A l'est, ce royaume renfermait le duché de Brême et le pays d'Hadeln, la principauté de Lunebourg, une par-celle du Lauenbourg, le duché de Ver den, les principautés de Kalemberg et d'Hildesheim, et les comtés de Hoya et de Diepholz; à l'ouest, la principauté d'Osnabruck et le bas-comté de Lingen, le comté de Bentheim, le cercle d'Emsbuhren, ci-devant dépendance de l'évêché de Munster, le duché d'Aremberg-Meppen, et la principauté de la Frise orientale avec l'Harlingerland; sa partie méridionale, que le territoire particulier du duche de Brunswick séparait du reste du pays, comprenait les principantés de Grubenhagen et de Gœttingue, avec les enclaves d'Elbingerode, Ihlefeld, etc. Sa partie orientale et sa partie occidentale confinaient, au nord, à la mer du Nord, au grandduché d'Oldembourg, au bailliage hambourgeois de Ritzebüttel, au Holstein-Lauenbourg, au territoire de Hambourg et au duché de Mecklembourg-Schwerin; à l'est, à la Prusse et au duché de Brunswick; au sud, au duché de Brunswick, à la Hesse-Électorale, aux principautés de Lippe-Detmold, de Waideck-Pyrmont, et à la Prusse; à Pouest, aux Pays Bas. La partie détachée au sud étaitentourée par la Prusse, la Hesse-Électorale et le Brunswick. Sur une superficie totale évaluée à 490 myriam. carrés. ce royaume contenait, d'après le recensement de 1864, une population de 1,923,492 habitants. La province prussienne du Hanovre se compose à peu de chose près des mêmes éléments que l'ancien royaume, et contient (fin de 1871) 1,957,607 habitants. Le Hanovre n'est montagneux que dans sa partie méridionale, où le Harz atteint au Kænigsberg une altitude de 1066 mètres. Le reste du pays , et c'en est la plus grande partie, est une contrée complétement plate, composée tantôt de sables arides, tantôt de marécages transformés en marches d'un sol fertile, par exemple au voisinage des grands cours d'eau et de la mer du Nord, tantôt encore d'immenses tourbières, s'étendant à perte de vue. La lande de Lunebourg, dont la population vit misérablement de l'élève des moutons et des abeilles, est surtout fameuse par son aridité et son infécondité ; il-en est de même d'une grande et haute plaine sablonneuse appelée Huimling, située dans le cercle de Meppen, pays d'Osnabruck, où l'on voit les plus misérables cabanes qu'on puisse rencontrer dans toute l'Allemagne. Les côtes septentrionales sont protégées contre les invasions de la mer et quelquefois aussi des fleuves, par des digues d'un entretien dispendieux et qui souvent n'y peuvent résister. Les principaux cours d'eau sont l'Elbe, qui sur une étendue de 23 myriamètres forme la frontière septentrionale du pays, avec ses affluents, le Jetze, ITIlemenau, rivière navigable, la Sève, l'Este, la Luhe, l'Oste et la Meden; le Weser, qui ne prend ce nom que lorsqu'il atteint le territoire hanovrien qu'il traverse sur une étendue de 21 myriamètres, avec ses affluents, l'Oker, la Leine et l'Œrze, la Wumme et l'Hamme, la Geeste et la Hunte; l'Ems, avec ses affluents, la Hase et la Léda; et ensuite la Vechte, qui traverse le comté de Bentheim dans toute sa longueur. En fait de canaux, il faut surtout mentionner celui de l'Ems, qui relie Lingen à Meppen; le canal d'Aurich, qui relie Aurich et Emden; et le canal de Brême, qui relie la Hamme à la Schwinge, puis cette dernière à l'Oste, et qui sert au desséchement des marais, en même temps qu'au transport de la tourbe. Citons encore le golfe de Dollart, près d'Emden, et l'immense marais de Daymelsmoor, dans le duché de Brême.

Les produits du sol ne varient pas moins que sa constitution physique. Dans les marches du pays de Brême, dans la Frise orientale, dans les parties du sud du Hanovre et dans les diverses vailées que forment les cours d'ean, on cultive beaucoup de céréales, le froment notamment; dans les bruyères, du sarrasin et du lin; dans les marches, des plantes oléagineuses et des légumineuses, plus du tabac. Le Harz contient d'importantes forêts, et les forêts d'arbres à feuilles aciculaires du pays de Lunebourg sont d'un bon rapport. L'élève du bétail est surtout pratiquée dans les pays de marches et dans la Frise orientale, où l'on suit la méthode hollandaise; puis à la mode suisse, dans le Harz sù l'on fabrique aussi beaucoup de fromage. Lunebourg, Hoya, Bremen, Kalenberg et surtout la Frise orientale produisent d'excellents chevaux. Des haras existent à Herrenhausen, Celie, Memsen près de Hoya, Neuhaus sur le Solting; et à Behre, près de Celle, on trouve un haras de mulets. L'élève du mouton, dont la race a été partout perfectionnée, a lieu sur plusieurs points du pays, mais plus particulièrement dans les pays de marches et dans le pays de Lunebourg. Les landes de Lunebourg nour rissent beaucoup d'abeilles ; le gibier de toutes espèces abonde dans les grandes forêts, les oies dans la Frise et dans le comté de Hoya, les lamproies aux environs de Lunebourg, et le saumon dans le Weser. Le port d'Emden pratique la pêche aux harengs sur une large échelle. Les produits minéraux sont l'argent (50,000 marcs en moyenne par an), le ser (80,000 quintaux), le plomb (100,000 quintaux), le cuivre (3,000 quintaux), le soutre, le vitriol, l'alun, le sel de source en quantités considérables (300,000 quintaux environ, par 14 salines), la houille et surtout la tourbe, la chaux, le platre, le marbre, etc. Les sources minérales les plus en réputation sont celles de Rebburg, de Rothenfeld, et les bains sulfureux de Nornheim. li existe un établissement de bains de mer à Norderney. Les habitants, qui dans les campagnes parlent généralement le plat-allemand, et vers les frontières des Pays-Bas le hollandais, appartiennent généralement à l'Église luthérienne. On compte aussi environ 230,000 catholiques, 90,000 réformes, 492 mennonites et 12,340 juifs. Après l'agricul-ture, l'élève du bétail et la culture du chanvre et du lin, les principales industries de la population, sont le tissage des toiles, le filage du lin, la fabrication des cuirs, des tabacs, des poteries, des tuiles, des pipes, des verroteries et surtout l'exploitation des tourbières et les travaux d'endiguement; enfin, l'exploitation des mines, qui n'emploie pas moins de 35,000 individus. Favorisé par plusieurs cours d'eau navigables, de bonnes routes et des voies ferrées, le commerce n'a encore pris que peu de développements; le commerce maritime est aussi sans importance; en revanche, les villes de Harbourg, de Lunebourg, de Minden et de Leer sont les centres d'un commerce d'expédition fort actif. Le cabotage hanovrien est le plus important de ceux de tous les États du Nord. L'émigration périodique en Hollande, à l'époque de la fenaison, offre aussi de grandes ressources à la partie pauvre de la population; et chaque travailleur rapporte d'ordinaire dans ses loyers une épargne de 75 à 150 francs, faite pendant cette courte campagne.

Il est pourvu aux besoins de l'instruction publique d'une

Il est pourvu aux besoins de l'instruction publique d'une part par la célèbre université de Gœttingue, et de l'autre par dix-sept gymnases, treize progymnases, l'école militaire de Hanovre, l'école d'Ilefeld, cinq écoles normales primaires, dont une à Hildesheim pour les catholiques, quarante écoles supérieures d'enseignement industriel, parmi les quelles celle de Hanovre est en grande réputation, le collegium chirurgicum de Celle, etc. Citona aussi les grandes bibliothèques de Gœttingue et de Hanovre, la Société royale des Sciences de Gœttingue, la Société Historique de la basse Saxe à Hanovre, la Société d'Agriculture de Celle, etc., à Hanovre. En fait d'établissements de répression, il existe des bagnes à Lunebourg et à Stade, deux maisons de correction à Celle et à Emden, trois maisons de détention avec travail obligatoire à Hameln, à Osnabruck et à Peine, des depots de mendicité à Moringen, à Hanovre, à Hameln, a Gœttingue, à Lunebourg, à Emden et à Hildesheim.

Le Hanovre devint royaume indépendant en 1814. Depuis l'année 1714, époque où l'acte de succession de 1701 appela la maison de Hanovre à monter sur le trône de la Grande-Bretagne, il eut le même souverain que ce ce pays. Mais Guillaume IV étant venu à mourir en 1837 sans laisser d'héritier mâle, la souveraineté se divisa de nouveau, et passa en Hanovre, à Ernest-Auguste, qui eut pour successeur, en 1851, son fils Georges V. détrôné en 1866. Le Hanovre avait dans le petit conseil de la Consédération germanique une voix, et quatre dans les assemblées plénières. Son armée formait en grande partie le 10° corps d'armée du contingent fédéral. C'était une monarchie héréditaire, avec une constitution d'états, qui avait pour base l'acte constitutionnel publié le 31 juillet 1810, après la suppression de la loi fondamentale sanctionnée par le roi Guillaume IV. Elle conférait au roi, qui était majeur à dix-huit ans accomplis, l'exercice sans partage du pouvoir exécutif, et les prérogratives de ce prince n'étaient limitées que par la coopération législative des états. La couronne se transmettait de mâle en mâle et par ordre de primogéniture dans la maison royale, et si celle-ci venait à s'éteindre, devait passer à la maison de Brunswick. Depuis l'annexion du Hanovre, ce pays est administré de la même manière que les autres provinces de la monarchie prussienne.

Le royaume était administrativement divisé en six gouvernements et une capitainerie générale des mines. La province actuelle a conservé les mêmes divisions sous le nom de cercles; il y en a 6, à savoir: Hanovre (77 myriam. carrés, et 404,970 hab.), Bildesheim (56 myr. carrés, et 407,529 hab.), Lunebourg (141 myr. car., et 384,910 hab.), Stade (86 myr. car., et 302,715 hab.), Osnabruck (80 myr. car., et 268,730 hab.), Aurich (38 myr. car., et 189,453 hab.); plus une capitainerie générale des mines, à Klausthal (8 myr. car., et 34,874 hab.). Depuis 1852 le pouvoir judiciaire a été séparé du pouvoir administratif.

L'assemblée générale des états, formant la représentation du pays, se composait de deux chambres. La première comprenait les princes du sang, le duc d'Aremberg, le duc de Looz-Corswarezm et le prince Bentheim, le maréchal héréditaire du royaume, les comtes de Stolberg-Wernigerode et Stolberg-Stolberg, plus 4 membres à la nomination du roi, dont deux au moins deva ent être ministres, le commissaire désigné par la première chambre pour les questions de finance et de comptabilité, 37 députés nommés par les grands propriétaires fonciers, 10 députés du commerce et de l'industrie, des députés des églises et des écoles, 4 députés de l'ordre des jurisconsultes. Les membres élus de la première chambre se renouvelaient tous les trois ans par moitié. La seconde chambre se composait de 2 ministres désignés par le roi, d'un commissaire élu par l'assemblée pour les questions de finances et de comptabilité, de 38 députés des villes et bourgs, et de 44 députés des communes rurales. Les élections n'étaient valables que pour chaque session. Il existait en outre 7 assemblées provinciales pour les principautes de Kalenberg, de Gœttingue et de Grubenhagen, pour la principauté de Lunebourg, pour le comté de Hoya, pour les duchés de Bremen et de Verden, pour les principautés d'Osnabruck et d'Hildesheim, et pour la Frise orientale. La représentation politique du Hanovre est depuis 1866 organisée comme dans les autres provinces de la monarchie rnssienne.

Le budget de 1865-1866, qui a été le dernier du Hanovre en tant qu'Etat indépendant, fut fixé à 20,786,895 thalers (77,950,856 fr.) pour les recettes, et à 20,745,190 th. pour les dépenses. L'effectif de l'armée était de 19,542 hommes, dont 13,054 faisaient partie du contingent fédéral. Les seules places fortes du pays sont Stade, et le fort Wilhelm, près Bremerhafen.

En fait d'ordres de chevalerie, il existait en Hanovre : 1° l'ordre des Guelfes, civil et militaire, partagé en quatre classes et fondé en 1815; 2° l'ordre de Saint-Georges, fondé en 1839, et qui n'a qu'une seule classe; plus, la médaille de v'ordre des Guelfes, pour les sous-officiers et soldats; la médaille de Waterloo; la médaille de Guillaume, en or ou en

argent, pour les sous-officiers et soldats ayant vingt-cinq ans on seize ans de service; la médaille commémorative des campagnes de 1813 et 1814; la médaille du mérite; le signe d'honneur général, la médaille d'honneur en or, pour les savants et les artistes; la médaille de mérite, qui se consère à ceux qui sauvent leur semblable d'un danger.

Histoire.

Les contrées qui forment aujourd'hui le royaume de Hanovre étalent habitées autrefois par des peuplades saxonnes, que, à la suite d'une lutte opiniâtre, prolongée par le courage de leur chef, Wittikind, Charlemagne finit par subjuguer et à qui il fit embrasser le christianisme. Elles appartinrent dès lors à la monarchie des Francs, jusqu'à ce que, sous le règne de l'empereur Louis l'Allemand, elles reçurent un duc particulier, Ludolf, père du margrave Egbert de Misnie; et alors elles firent partie du duché de Saxe. Là aussi la puissance des seigneurs, tant laics qu'ecclésiastiques, s'accrut à mesure que la décadence de l'autorité impériale devint plus grande. C'est vers cette époque que les mines du Harz et les salines du pays de Lunebourg surent découvertes, et leur exploitation donna lieu bientôt à un commerce considérable. Le duché de Saxe resta dans la famille d'Egbert, qui monta sur le trône impérial en la personne de Henri ler, jusqu'à ce que le fils de ce prince, l'empereur Othon Ier, le concéda en 951 à titre de fief à Hermann Billung. Quand la race de celui-ci s'éteignit, en 1106, il passa à Lothaire de Supplinbourg, qui fut également éiu empereur d'Allemagne; et ensuite, par mariage, dans la maison des Guelfes. Sous le gouvernement de Henri le Lion, fils de Henri le Superbe, le pays prospéra beaucoup, grâce à l'activité industrielle et commerciale qu'il s'efforca de favoriser dans les villes. Mis au ban de l'Empire par l'empereur Frédéric ler, Henri perdit son duché de Saxe, et dut s'estimer heureux de récupérer ses domaines héréditaires de Brunswick et de Lunebourg. Son petit-fils, Othon l'Enfant, fut obligé, en 1235, par l'empereur Frédéric II, de reconnaître tenir ses États héréditaires de Lunebourg, de Brunswick, de Kalenberg, de Grubenhagen et Goettingue à titre de siefs relevant de l'Empire; il prit alors la qualité de prince de l'Empire, et la rendit béréditaire dans sa famille, sous le nom de duc de Brunswick-Lunebourg.

Pendant que différents partages affaiblissaient successivement cette maison, les villes, dont l'industrie et la richesse faisaient de constants progrès, arrivaient à exercer de plus en plus d'influence. Mais lors de la décadence de la Hanse, dont faisaient partie treize villes du royaume actuel de Hanovre, les princes s'efforcèrent d'y faire prévaloir leur autorité, en même temps que tous leurs efforts tendirent à leur susciter des rivales en commerce et en industrie dans celles de leurs villes demeurées sous leur ohéissance immédiate.

La réformation fut tout d'abord accueille avec les plus vives sympathies par les populations des villes et des campagnes; mais elle rencontra une assez vive résistance de la part de certaines corporations municipales et de quelques gentilshommes; de là des guerres civiles, qui ne cessèrent que lorsque le duc Ernest 1^{er} de Lunebourg, qui avait embrassé la nouvelle doctrine, la sit prévaloir dans le pays.

Guillaume le jeune, né en 1535, fils d'Ernest, devint à la mort de son père (1546) la souche de la ligne de Brunswick-Lunebourg, qui sleurit encore aujourd'ini, représentée uar la maison royale de Honovre, après avoir, en 1569, effectué avec son frère ainé, Henri, souche de la ligne ducale actuelle de Brunswick, le partage des domaines paternels. Comme il résidait à Celle, il est souvent désigné dans l'histoire sous le nom de duc de Celle. Il mourut en 1592, laissant sept fils. Mais pour prévenir tout morcellement ultérieur de ses États, il décida que l'ainé seul hériterait, et qu'un seul des six autres se marierait pour perpétuer la race. Le sort décida que ce serait le sixième, Georges. C'est ainsi que lui succédà sou fils ainé, Ernest II, mort en 1610. Celui-ci eut pour successeur son frère cadet, Christian. né en 1566,

qui mourut en 1633, et eut à son tour pour successeur le troisième fils de Guillaume, Auguste, né en 1568, qui mourut en 1636. Le quatrième fils de Guillaume, Frédérie, né en 1574, lui succéda, et mourut en 1648. Sous le règne de ces derniers souverains, qui coïncida avec la guerre de trente ans, le pays tint tantôt pour l'empereur, tautôt pour Gustave-Adolphe. Georges, qui dans le cours de cette guerre s'était fait un nom, et qui était mort en 1641, laissa quatre fils, entre lesquels il partagea à l'avance son héritage, partage qui fut l'origine des lignes de Celle et de Hanovre ou de Kalenberg. Mais la première se confondit par mariage avec la seconde, en 1705. Celle ci eut pour souche, en 1648, Georges-Guillaume, qui y passa la meilleure partie de sa vie, et par convention passée en 1663 abandonna le gouvernement du Hanovre à son frère cadei, Jean-Frédéric (né en 1625), qui en 1649 s'était converti au catholicisme. Ce prince prit une part très-importante aux grands événements de son siècle, fut longtemps à la solde de la Hanse contre l'empereur, et mourut sans laisser d'héritier mâle, en 1679. Il eut pour successeur le plus jeune de ses frères, Ernest-Auguste (né en 1629), qui intro-duisit en Hanovre la loi de primogéniture, et fut créé par l'empereur Léopold Ier, en 1692, électeur de l'Empire, en récompense des services qu'il avait rendus à ce prince en 1686 dans la guerre qu'il eut alors à soutenir contre la France, et plus tard encore contre les Turcs.

L'electeur Ernest-Auguste mourut en 1698, et eut pour successeur son fils Georges-Louis, qui en 1708 fut admis dans le conseil des électeurs, obtint en 1710 la charge d'archi-trésorier de l'Empire; et en 1714 il monta sur le trône de la Grande-Bretagne, sous le nom de Georges Ier, comme arrière-petit-fils du roi Jacques Ier et le plus proche parent protestant de la reine Anne. Sous le règne de ce prince, qui mourut en 1727, le Hanovre s'accrut des duchés de Bremen et de Verden, achetés au Danemark. Il eut pour successeur son fils Georges II, mort en 1760. A ce prince succéda son

petit-fils Georges III.

Les dernières années du dix-huitième siècle furent l'époque d'une grande prospérité pour le Hanovre, qui eut sa part de l'immense mouvement commercial développé par la guerre d'Amérique et plus tard par les guerres de la révolution française dans les pays du nord de l'Europe. A partir de 1793 un corps de troupes hanovriennes avait, il est vrai, pris part aux guerres de la coalition contre la république française; mais c'était l'Angleterre qui le soldait, l'armait et l'équipait. On vit néanmoins avec plaisir le gouvernement hanovrien se rattacher en 1795 au système de neutralité de la Prusse, puis conclure sa paix avec la France et s'engager à protéger par la force des armes la neutralité du nord de l'Allemagne. Cette politique eut en effet les plus heureux résultats pour le commerce du pays. Toutesois, lorsqu'en 1801 des difficultés s'élevèrent entre l'Angleterre et les puissances du Nord, la Prusse refusa de reconnaître la neutralité du Hanovre et le fit même occuper comme territoire ennemi. La mort de l'empereur de Russie Paul 1er changea la face des choses; et par suite des préliminaires de paix signés le 1er octobre 1801 entre l'Angleterre et la France, les troupes prussiennes évacuèrent le territoire hanovrien. Puis, quand la guerre éclata de nouveau, en 1803, Napoléon porta tout d'abord son attention sur le Hanovre, qu'il fit envahir dès la fin de cette même année par un corps d'armée aux ordres du général Mortier. Mais une partie des troupes hanovriennes réussit à passer en Angleterre, on elles formèrent la légion allemande, qui rendit tant de services à cette puissance pendant la guerre d'Espagne. Le traité d'alliance conclu en 1806 contre la France entre l'Autriche, la Russie, la Suède et l'Angleterre, fit un instant espérer aux populations hanovriennes qu'elles allaient être délivrées du joug de la France; mais le 1er avril 1806 on apprit que le Hanovre avait été cédé à la Prusse par la France, en échange des territoires d'Anspach, de Clèves et de Neufchâtel, et était 🖦 corpore à ce royaume. Toutefois, il retombait des l'année suiHANOVRE 721

vante au pouvoir des Français. Napoléon en incorpora une partie, en 1809, au royaume de Westphalie, qu'il venait de créer en faveur de son frère Jérôme, et fit gouverner le reste par un gouvernenr général. Il remania de nouveau tout ce territoire en 1810, et tirant une ligne droite au sud-ouest, à travers le royaume de Westphalie, il en détacha toute la partie située au nord de cette ligne, et l'incorpora à l'Empire avec les villes hanséatiques, le duché d'Oldenbourg, etc., sous se nom de département hanséatique. La bataille de Leipzig, en octobre 1813, eut pour résultat de rétabiir dans toutes ces contrées l'ancien état de choses. Par décision du congrès de Vienne, l'électorat de Hanovre fut érigé en royaume.

Le prince régent d'Angleterre, investi au même titre de l'autorité souveraine en Hanovre, par suite de l'état de démence de son père, Georges III, au lieu d'accorder au pays na constitution représentative objet des vœux universels des populations, le fit gouverner par une commission que présidait le comte de Munster, qui maintint acrupuleusement toutes choses sur l'ancien pied. Sous l'administration du due de Cambridge, nommé gouverneur général à partir de la fin de 1816, on entra dans la voie du progrès et des améliorations; et une patente royale, en date du 5 janvier, accorda au Hanovre une constitution représentative, qui sut mise en activité le 7 décembre de la même année. Cette constitution maintenait les anciennes assemblées provinciales, mais y introduisait des membres de la haute noblesse et des députés des villes, en même temps qu'elle établissait deux chambres, qui restèrent sans influence sur la direction des affaires du pays. Pendant tout son règne, Georges IV négligea complétement ses États de Hanovre. Aussi la misère y était-elle grande lorsque, le 26 juillet 1830, le roi Guillaume IV fut appelé à lui succéder. La fermentation générale produite dans les esprits par la révolution de Juillet provoqua en 1831 des troubles graves à Osterode et à Gættingue. Pour donner satisfaction à l'opinion publique, le premier ministre, comte de Munster, fut renvoyé et le duc de Cambridge nommé vice-roi. D'accord avec l'assemblée des états, ce prince arrêta les bases d'une constitution nouvelle, mais conçue dans un esprit guère plus libéral que celui de la précédente, et que le roi Guillaume IV confirma par un ordre de cabinet en date du 26 septembre 1833.

Les ministres avaient oru pouvoir se passer de l'assentiment de l'héritier présomptif de la couronne, quand ils donnaient au pays cette constitution. A la mort de Guillaume IV, arrivée en 1837, le duc de Cumberland, son frère puiné, qui monta alors sur le trône de Hanovre et prit le nom d'Ernest-Auguste, ne se crut point lié par un pacte sur lequel il n'avait pas été appelé à donner son avis ; et son premier acte fut de déclarer qu'il le considérait comme nul. En même temps il annonça la convocation prochaine d'une assemblée d'états, élue d'après les bases électorales sixées par la constitution de 1819, et qui serait appelée à délibérer sur une constitution nouvelle. Ces mesures amenèrent des protestations de la part de divers fonctionnaires publics, et notamment de la part d'un certain nombre de prolesseurs de Gœttingue, qui tous furent privés de leurs chaires et dont quelques-uns furent même expulsés du pays.

Par un singulier revirement des choses et de l'opinion, le vieux roi, à la suite des événements de 1848 et de la menaçante agitation qu'ils avaient provoquée en Hanovre comme dans le reste de l'Allemagne, était devenu l'espoir de ceux qui espéraient voir de sages réformes, opérées d'en haut, répondre aux besoins des temps et imposer silence aux mauvaises passions que les agitateurs s'attachaient à exploiter dans les bas-fonds de la société. Sa mort, arrivée le 18 novembre 1851, fut donc d'autant plus généralement regrettée, que son fils, appelé à lui succéder, passait pour un des champions du vieil ordre de choses. Et de fait, les premiers actes du règne de Georges V semblèrent légitimer ces appréhensions, puisque tout aussitôt le nouveau roi s'empressa de congédier le ministère libéral et éclairé dont son père s'était entouré en dernier lien, et le remplaça par de vom-

mes appartenant à l'opinion contraire. Mais l'assemblée des états, convoquée aussitôt après le changement de règne, exprima de la manière la plus franche l'espoir qu'elte con servait de voir l'œuvre de la réforme administrative et judiclaire se poursuivre, de même que l'apprébension que les ministres investis de la confiance du nouveau roi ne fussent pas propres à en assurer le succès. Le gouvernement, en présence de ce conflit, fit preuve de plus de sagesse et de modération qu'un ne s'y attendait. Il chercha à tomber d'accord avec la première chambre, à l'effet d'éviter toute intervention de la diète; et en donnant leur démission au mois d'avril 1852, les hommes répreuvés par l'opinion facilitè-rent l'œuvre de la réforme et de la conciliation. Effectivement, dès le mois de mai une loi nouvelle réorganisa le système judiciaire et le système de procédure. Par contre, après ces concessions, le désappointement fut grand en voyant le pouvoir essayer encore de revenir sur les modifications apportées en 1848 à la constitution de 1839, modifica tions coupables à ses yeux de tendances trop libérales. C'est ainsi qu'il proposa formellement aux états qui se réunirent alors de rétablir la prérogative royale dans tous les droits que lui donnait le pacte de 1839, de même que de restituer à l'aristocratie la part excessive qu'il lui faisait dans la législature; mais les deux chambres resusèrent de s'associer à cette politique réactionnaire.

Néanmoins les tendances absolutistes de la cour s'accusèrent de plus en plus : la chambre des députés ne parvint pas, malgré sa modér ation, à obtenir du gouvernement la promesse de faire réviser les lois sur la presse et le droit d'association, ni même à faire adopter l'expression de ses vœux par la chambre haute. Conscrvateur opiniatre le roi manifesta ses tendances pour l'Autriche au moment où éclata, en 1866, le grand conslit entre les cabinets de Vienne et de Barlin. La Prusse lui adressa des observations sévères, et l'obligea à faire une déclaration de neutralité; mais dans la séance où la diète de la Confédération germanique eut à se prononcer sur la proposition autrichi nne, le Hanov re vota la guerre contre la Prusse, Un mois plus tard il était envahi par un corps d'armée prussien. L'armée hanovrienne, au nombre de 15 à 16,000 hommes, n'ayant pu faire sa jonction avec les troupes fédérales, se porta sur Gœttingue, et y resta dans l'inaction depuis le 17 jusqu'au 21 juin. Ce jour-là elle s'avança du côté de Gotha, dans l'espoir de se réunir aux Bavarois; mais près du village de Langensalza (27 juin 1866) un combat meurtrier s'engagea, dans lequel les Prussiens ne tardèrent pas à avoir l'avantage. Entourée de toutes parts, l'armée hanovrienne se rendit le 29, et fut aussitôt licenciée. Un décret royal du 20 septembre suivant réunit le Hanovre à la monarchie prussienne.

HANOVRE, capitale de l'ancien royaume du même nom, chef-lieu de province aujourd'hui, est située dans l'ancienne principauté de Kalenberg, sur la Leine, qui y devient navigable, dans une contrée plate et bien cultivée; el'e se compose de la ville propre et de ses faubourgs, et compte 87,641 habitants (1871). Elle est généralement bien bâtie, et possède un grand nombre de larges et belles rues se coupant à angle droit. Les plus remarquables d'entre ses places publiques sont celles de Waterieo, de Frédérie, de Neustædt, de Georges, du Théâtre et de l'Embareadère du chemin de fer. Dix ponts sont jetés sur la Leine, et deux sont surtout remarquables par leurs belles preportions, le pont du Château et le pont de la Porte-de-Pierre. Le château royal est l'édifice qui frappe le plus l'attention des voyageurs. Construit de 1636 à 1646 par le duc Georges, transformé en caserne à l'époque de la domination française, il a été complétement réparé et notablement embelli en 1817. Dans la chapelle on voit un beau tableau de Lucas Krass et on y conserve un curieux reliquaire rapporté de Palestine à Brunswik, en 1172, par le duc Henri le Lion. Il saut eusuite mentionner parmi les construcțions monumentales le Palais-Royal, situé dans la Leine-Strasse, en îme du

château x le palais Ernest-Auguste, le palais Georges, la cour des Princes, le palais des états, les écuries du roi, l'arsenal, les casernes de la place de Waterloo, le nouvel hôpital mititaire, le grand hôpital, l'hôtel de ville, l'École Polytechnique, le nouveau théatre, inauguré en septembre 1852; l'embarcadère du chemin de fer qui, par divers embranchements, relie la capitale aux villes de Minden, de Brême, de Harbourg, de Brunswick et de Cassel. En fait de monuments, citons la colonne de Waterloo, haute de 53 mètres 33 c., pourvue à l'intérieur d'un escalier à colimaçon de 190 marches, et construite de 1826 à 1832 sur la piace de Waterioo; la statue en bronze du général Alten, près le bâtiment des archives. Dès 1826 une société anglaise s'était formée pour éclairer la ville au gaz, et depuis lors cette compagnie a étendu ses opérations à un grand nombre de villes. La découverte d'une riche mine d'asphalte aux environs de Hanovre a eu pour résultat de faire recouvrir tous ses trottoirs d'une couche de cette matière. Une machine hydraulique en bois, construite de 1527 à 1535 pour fournir d'eau la ville, a été remplacée dans ces dernières années par une nouvelle machine, pourvue de tuyaux en fonte qui distribuent l'eau de la Leine dans toutes les rues de la capitale.

Hanovre, résidence des diverses autorités supérieures du royaume, est le siège d'une cour d'appel (la cour suprême siège à Celle), de l'assemblée générale des états, et de l'asemblée provinciale des principantés de Kalenberg, Grubenhagen et Gœttingue. On y compte dix églises, dont la plus ancienne est celle du Marché, construite en 1238. La ville possède 25 établissements d'instruction publique pour la jeunesse, un séminaire et une école normale, une école de chirurgie, une maison centrale d'accouchement, une école vétérinaire, un école polytechnique, une école commerciale et industrielle et une institut de jeunes aveugles. Parmi les collections scientifiques et artistiques, on remarque la bibliothèque particulière du roi, riche de 20,000 volumes; la bibliothèque royale (100,000 volumes et 2,000 manuscrits); la bibliothèque de la ville, riche en manuscrits rares; la collection royale des médailles, la collection royale de gravures, la galerie publique de tableaux, le muséum d'histoire naturelle, etc. La ville possède des sabriques de galons d'or et d'argent, de toiles cirées, de papiers peints et d'articles en plaqué, de liqueurs, d'outils et de machines. Quelques-unes de ses brasseries sont fort importantes. Non loin de Hanovre se trouvent les châteaux de Monbrillant et de Herrenhausen, propriétés de la couronne. La seconde de ces demeures royales touche au parc de Georges (ci-devant jardin Wallmoden), où se trouve également un château de plaisance.

HANSARD (Luc), imprimeur anglais, né en 1748, à Norwich, y fit son apprentissage, et entra en 1772, comme compositeur, dans l'officine de Hughs, imprimeur de la chambre, des communes, qui en 1799 le prit pour associé, et lui céda sa maison en 1800. Hansard mit à profit ses relations multiples avec les plus célèbres écrivains de l'époque pour étendre de plus en plus le cercle de ses affaires; et il satisfit tellement le parlement par la manière dont il exécuta les différents travaux typographiques qu'il fut chargé d'exécuter, qu'en 1828 l'assemblée lui vota une récompense nationale. Il mourut peu de temps après, en 1828, il a fondé me institution de bienfaisance pour les ouvriers imprimeurs qui arrivent à la vieillesse sans avoir pu se mettre à l'abri in besoin.

Son fils ainé, Thomas-Curson Hansand, qui dès 1805 avait sondé à Londres une imprimerie distincte de celle de son père, est connu par un ouvrage intitulé: Typographia, an historical skeich of the origin and progress of printing (Londres, 1825). Il mourut en 1833. Les srères cadets de Thomas, James (mort en 1849), et Luc Hansand, continuèrent à être chargés des impressions du parlement. En 1852 leur maison a sait parattre le tome 121° de la collection des Parliamentary Debates.

HANSE on LIGUE HANSEATIQUE. Elle eut pour

point de départ des associations formées à l'étranger par des marchands allemands, à l'effet de se porter mutuellement secours ; et ce ne fut que postériourement que dans les villes d'Allemagne les marchands se réunirent et s'associèrent pour protéger ces factoreries. Même à l'époque où l'on ne connaissait d'autre droit que celui du plus fort, le commerce allemand florissalt, en dépit des comptoirs que les négociants de l'Italie avaient créés partout; mais le jour où les marchands perdirent le droit de voyager avec des escortes armées, ils se trouvèrent exposés à toutes les attaques extérieures. La puissance royale continuait bien à prélever sur eux des impôts destinés à les protéger contre toute molestation; seulement cette protection était nulle. Les villes de Hambourg et de Lubeck, qui, avec celle de Brême, jouissalent déjà d'une grande prospérité au temps des Othons, avaient alors un ennemi commun dans la personne de Waldemar, roi des Danois; et elles déployaient une extrême énergie pour combattre ce souverain. Cette circonstance, jointe au besoin de protéger la navigation de l'Elbe, de plus en plus exposée aux déprédațions des pirates, amena d'abord, en 1239, une convention entre Hambourg, les Dithmarches et les habitants de la ville de Hadeln, puis, en 1241, entre Hambourg et Lubeck, la création d'une ligue, aux termes de laquelle les parties contractantes se garantissaient mutuellement aide et protection. En 1247 la ville de Brunswick, dont Hambourg et Lubeck firent un de leurs entrepôts, accéda à la ligue. En effet, tandis que l'Italie était en ossession du commerce du Levant et de l'Inde, une grande voie commerciale s'était établie de là à travers l'Allemagne, en passant par le haut Palatinat et la Franconie, jusqu'à Hambourg avec étape à Brunswick; et cette ville se trouvait de la sorte étroitement liée aux intérêts des villes commerçantes, qui ne tardèrent pas à voir un grand nombre d'autres villes accéder à leur lique.

On donna à cette ligue le nom de hanse, mot répondant à l'idée d'association, de défense et de secours mutuels. Dès l'année 1260 la hanse tenait sa première diète, et Lubeck fut considérée comme la tête de la confédération. C'est dans cette ville que se tenait régulièrement tous les trois ans, à l'époque des sêtes de Pâques, l'assemblée générale ou diète de la ligue; c'est aussi là qu'avaient lieu les convocations extraordinaires et qu'on conservait les archives de la confédération. Le nombre des villes hanséatiques ne fut pas toujours le même ; le chiffre le plus élevé qu'il atteignit sut 85, à savoir : Andernach, Anklam, Ascherleben; Bergen, en Norvège; Berlin, Bielefeld, Bolsward en Frise, Brandenburg, Braunsberg, Brunswick, Brême, Buxtehude, dans l'évêché de Brême ; Campen, dans l'Over-Yssel ; Cologne, sur le Rhin; Cracovie, en Pologne; Dantzig; Demmen, en Poméranie; Deventer, Dorpat, Dortmund, Duisburg; Embeck, dans le Harz; Elbing; Elburg, en Gueldre; Emmerich, dans le pays de Clèves; Francfort-sur-l'Oder, Gœttingue; Golnow, en Poméranie; Goelar, Greifswald, Græningen, Halberstadt; Halle, dans le pays de Magdebourg; Hambourg; Hameln, Hamm, en Westphalie; Hanovre; Harderwyk, en Gueldre; Helmstædt; Hervorden, en Westphalie; Hildesheim, Kiel; Kœsfeld, dans le pays de Munster; Kœnigsberg et Kulm, en Prusse; Lemgo, en Westphalie; Lixheim, en Lorraine; Lubeck, Lunebourg, Magdebourg; Minden, dans le pays de Hanovre; Munster; Nimègue, en Gueldre; Nordheim; Osnabrück; Osterburg, dans la vieille Marche; Paderborn; Quedlinbourg, Reval, Riga, Rostock, Rugenwalde; Ruremonde, en Gueldre; Salzwedel; Séchancen, dans la marche de Brandebourg; Sœst, en Westphalie; Stade, dans le pays de Brême; Stargard, Stavern, en Frise; Stendal, Stettin, Stolpe, Straisund, Thorn; Venloo, en Gueldre; Uelzen, dans le pays de Lunebourg; Uenna, en Westphalie; Warberg, en Suède; Werben, dans la vieille Marche; Wesel, Wisby, dans l'île de Gottland; Wismar; Zutphen et Zwoll, en Gueldre.

Ces villes étaient reparties en quatre classes, dont chaeune était présidée par une ville directrice ou chef-lieu. A la première classe appartenaient les villes wendes et audelà, chef-lieu Lubeck; à la seconde, les villes du pays de Clèves, des Marches, de la Westpalie, et les quatre villes situées dans la partie orientale des Pays-Bas non soumise à l'autorité de la Bourgogne, chef-lieu Cologne; à la troisième, les villes de la Saxe et du Brandebourg, chef-lieu Brunswick; à la quatrième, entin, les villes de la Prusse et de la Livonie, chef-lieu Dantzig.

de la Livonie, chef-lieu Dantzig.

De grands comptoirs ou entrepôts furent fondés par la ligue hanséatique à Londres en 1250, à Bruges en 1252, à Novogorod en 1272, et à Bergen en 1278. Des priviléges émanés des rois consolidèrent la ligue, à laquelle sa charte constitutive, rédigée à Cologne en 1364, donna encore plus de solidité; et on la vit alors développer dans toutes les directions une activité et une politique commerciales, dont pas un souverain de ce temps-là n'avait eu le pressentiment.

Le but de la ligue était de mettre ses membres, leur industrie et leur commerce à l'abri des déprédations des pirates de mer, comme des brigands qui infestaient les routes de terre, de protéger et d'étendre à l'extérieur le commerce des confédérés, d'accaparer autant que possible tout le commerce extérieur, de maintenir une jurisprudence commerciale identique dans les diverses villes confédérées, de réprimer l'injustice par des statuts, des diètes et des décisions arbitraires, de défendre et autant que possible d'augmenter les franchises et les immunités concédées par les princes. Chaque ville admise dans la confédération était astreinte à entretenir un certain nombre d'hommes d'armes et de navires armés en guerre, ou bien d'y suppléer par des prestations en argent, d'acquitter certains droits et amendes. La ligue exerçait sur ses membres le droit de justice; et dans les comptoirs créés à l'étranger il régnait une discipline presque claustrale, qui allait jusqu'à imposer le célibat aux facteurs, commis et chess de guilds. En observant strictement ses divers statuts, la Hanse parvint à jouir d'une grande considération, encore bien que jamais elle n'ait été formellement reconnue par l'empereurni par l'Empire. C'est ainsi que les villes de la Hanse jouissaient en Angleterre de l'exemption de tous droits d'exportation; en Danemark, en Suède et en Russie, de l'exemption de tous droits d'entrée, alors que les nationaux eux-mêmes de ces divers États ne participaient point à de telles immunités. Les immenses affaires commerciales faites par la Hanse furent la principale source de ses richesses, toujours croissantes, de sorte que bientôt il n'y eut plus en Europe un seul point de quelque importance, qui ne se trouvât compris dans le cercle de ses relations. Ses capitanx et ses armes la rendirent la dominatrice des couronnes, des États et des mers. Elle triompha des rois Erik et Hakon en Norvège, ainsi que du roi Waldemar III en Danemark; elle déposa le roi de Suède Magnus, et disposa de sa couronne en faveur du duc Albert de Mecklembourg. En 1428 elle arma contre la ville de Copenhague une flotte de 248 voiles, portant 12,000 hommes d'armes; et un bourgmestre de Dantzig, appelé Niederhoff, osa déclarer la guerre au roi de Danemark Christian. L'Angleterre elle-même conclut avec la ligue hanséatique des traités ayant pour but de favoriser son commerce maritime. La Hanse faisait la police de la mer du Nord et de la Baltique, où elle avait surtout pour but l'extermination des redoutables pirates si fameux sous le nom de Vitaliens, et elle posa les bases du droit maritime. Elle améliora le cours des seuves et des rivières, dont elle sit de belles et commodes voies de communication; elle construisit des canaux, et introduisit le même système de poids et mesures parmi tous ses membres.

Sa décadence successive, puis sa dissolution finale, dutent arriver lorsque les voies de terre et de mer devinrent plus stres, et que le maintien général de l'ordre à l'intérieur, au moyen d'une police active et vigilante, offrit des garanies suffisantes pour la securité de tous; quand les princes eurent compris l'importance des intérêts commerciaux pour leurs propres États et commercèrent à se préoccuper de la création d'une force manime ayant pour base le commerce maritime; quand les villes continentales s'apercurent qu'elles avaient en réalité des intérêts tout autres que les villes maritimes, par qui elles avaient fini par être dominées; quand les villes maritimes cessèrent de régner exclusivement sur la Baltique, et lorsque l'idée vint aux princes de soumettre complétement à leur autorité les diverses villes continentales et de tirer le parti le plus avantageux possible, dans leur intérêt propre, du commerce dont elles étaient le centre; enfin, quand la découverte de l'Amérique et de la route maritime des grandes Indes amena une révolution complète dans les relations du commerce. La dernière diète hanséatique, où la plupart des villes vinrent se délier de la ligue, fut tenue à Lubeck en 1630. Les seules villes de Hambourg, de Brême et de Lubeck contractèrent alors entre elles une alliance à laquelle Dantzig adhéra quelquefois; mais elles cessèrent dès lors de prendre la qualification de villes hanséaliques

HANSÉATIQUE (Ligue), VILLES HANSÉATIQUES. Voyez Hanse.

HANSEMANN (DAVID-JUSTUS-LUDWIG), né en 1790, à Finkenwerder, ile de l'Elbe, près de Hambourg, embrassa la carrière commerciale, et par sa loyauté et sa ponctualité en affaires, par son activité et sa prudence, parvint à se faire comme négociant en laines, à Aix-la-Chapelle, une honorable position. Élu membre du tribunal de commerce de cette ville, il fut appelé, en 1832, à faire partie de la députation à la diète provinciale; mais le gouvernement refusa de ratifier cette élection, parce qu'il ne pouvait pas justifier de la possession décennale d'une propriété foncière. Les loisirs que lui laissaient ses affaires et ses fonctions judiciaires, il les consacra à traiter les grandes questions financières ou politiques, au fur et à mesure qu'elles se présentaient, dans une série de brochures substantielles, où il faisait preuvé d'un grand esprit pratique en même temps que de connaissances étendues en économie politique, et qui toutes pro-duisirent une profonde impression. En 1845, les suffrages de ses concitoyens l'appelèrent de nouveau à faire partie de la diète provinciale; toutefois, ce ne fut qu'en 1847, lors de la convocation de la diète, qu'il commença à jouer un rôle important en politique, comme représentant énergique et convaincu des idées constitutionnelles. Aussi en 1848 M. Hansemann fut-il un des hommes que l'opinion appela tout aussitôt à la direction des affaires. Quoique ses intérêts personnels exigeassent aiors impérieusement sa présence à Aix-la-Chapelle, il n'hésita point à les sacrifier à l'intérêt général, et accepta le portefeuille des finances dans le ministère Camphausen. Ce cabinet ayant perdu la consiance de l'assemblée dut donner sa démission le 10 septembre 1848. M. Hansemann, dans une série de brochures publiées en 1849 a prouvé que, s'il aimait la liberté, il ne la confondait point avec la licence et l'anarchie. A sa sortie du minis tère, il fut appele au gouvernement de la banque de Prusse : mais aux prises avec le parti réactionnaire il ne tarda pas à résigner ses fonctions (mars 1851). Esprit positif, intelligence prime-sautière, ayant fait lui-même son éducation, doué d'un calme imperturbable et d'une sagacité n erveilleuse, il appliqua quelques-unes de ses idées favorites en fondant une société d'escompte et de crédit, qui parvint en peu de temps à une situation florissante. M. Hansemann fit partie de la Chambre des députés jusqu'à sa mort, arrivée le 4 août 1864, pendant qu'il prenait les eaux à Schlangenbad.

HANSEN (PETER-ANDREAS), astronome distingué, né en 1795, à Tondern, en Schleswig, fut d'abord attaché à l'observatoire d'Altona, et en 1825 fut appelé à la direction de l'observatoire de Sceberg, près Gotha, qu'il occupe encore aujourd'hui. Indépendamment de nombreuses dissertations sur des questions d'astronomie insérées dans les Nouvelles astronomiques de Schumacher, dans les Memoirs of the Royal astromonical Society et dans le recueil de la Sosiété des Sciences de Saxe, on a de lui une Méthode pour faire

des observations avec l'héliomètre de Fraunhöfer (Gotha, 1827), des Recherches sur les perturbations réciproques de Jupiter et de Saturne (Berlin, 1831), et Fundamenta nova investigationis orbitæ veræ quam luna perlus-trat (Gotha, 1838). On a encore de lui des Tables du Soleil (1854), calculées en société avec Olussen de Copenhague, et des Tables de la lune (1857), ainsi que des Re-

cherches géodesiques (1865).

HANSE PARISIENNE, association de marchands pour le commerce de la haute et basse Seine, plus ancienne que la hanse teutonique : son origine date du onzième siècie, sous le titre de marchands de l'eau hansée de Paris. L'une et l'autre avaient eu pour objet la sureté du transport des marchandises, celle du Nord contre les pirates de la Baltique, celle de Paris contre les pillards armés, commandés par des nobles, et qui se croisaient sur toutes les routes, et surtout aux abords de la Seine. La Hanse parisienne pouvait associer les marchands étrangers à son privilége. Elle avait fait construire un port pour le déchargement des bateaux et le dépôt des marchandises hansées. Les dépenses pour la construction de ce port et du dépôt avaient été soldées au moyen d'un impôt spécial sur les marchandises à leur entrée. Elle acheta, en 1220, de Philippe-Auguste, et moyennant une rente annuelle de 320 livres : 1º les criages ou criées des marchandises dans la ville; 2º le droit de nommer et de révoquer les crieurs et de déterminer les mesures. Le chef de la Hanse reçut en 1228 le titre de prévôt des marchands; les autres membres de l'association furent appelés jurés de la confrérie des marchands de Paris ou échevins. Ainsi, la Hanse devint bientôt le corps municipal de Paris et ce qu'on appelle bureau de la ville, municipalité.

On a aussi donné le nom de hanse à certains droits de DUPEY (de l'Youne). péage sur les marchandises.

HANSTEEN (CHRISTOPHE), professeur d'astronomie à Christiania, né dans cette ville, le 26 septembre 1784, vint en 1802 suivre les cours de l'université de Copenhague, avec l'intention d'y étudier le droit, mais ne tarda pas à s'y consacrer exclusivement à l'étude des sciences mathématiques. Placé d'abord comme professeur au collége de Frédericksborg, en Séclande, il s'y livra avec une sagacité peu commune à des recherches ayant pour objet le magnétisme terrestre. L'Académie des Sciences de Copenhague ayant mis au concours une question sur cette matière, le mémoire de M. Hansteen remporta le prix et devint le fondement de sa réputation. En 1814, on l'appela à remplir une chaire de mathématiques dans la nouvelle université qui venait d'être sondée à Christiania. Ses Recherches sur le Magnétisme terrestre (1 vol., avec atlas, 1819) produisirent une grande sensation, notamment en Angleterre, et curent ce résultat que dans presque tous les voyages de dé-couvertes entrepris depuis lors des observations magnétiques ont été recueillies d'après les procédés qu'il avait indiqués. Il exécuta lui-même dans ce but divers voyages à Londres, à Paris, à Hambourg, à Berlin, en Finlande, ainsi que sur une foule de points de son propre pays; et pen-dant les apnées 1828 à 1830 il put enfin réaliser le plan qu'il avait soumis au storthing et exécuter, aux frais du trésor public, un grand voyage à travers la partie ouest de la Sibérie (juaqu'à Irkoutsk et Kiachta). Il n'en publia la relation qu'en 1854 et les résultats scientifiques qu'en 1863; la première a été traduite en français. A son retour, le storthing vota les fonds nécessaires pour construire un observatoire à Christiania. Cet édifice fut élevé à peu de distance de la capitale, sur une hauteur au bord de la mer d'après les plans dressés par M. Hansteen, qui l'habita depuis 1833. En 1839, un observatoire magnétique fut aussi élevé à sa demande et adjoint à l'observatoire céleste-Il ne fut pas seulement professeur à l'université de Christiania, mais il occupa aussi une chaire de mathématiques appliquées à l'école d'artillerie et du génie, et depuis 1837 dirigea seul les opérations trigonométriques de la carte de Norvège. Il s'occupa aussi beaucoup de poids et mesures à l'effet d'introduire en Norvège un système uniforme, et il améliora la construction des apparells de pesage. On a encore de lui un Cours d'astronomie, un Manuel de géométrie qui l'a entraîné dans de vives discussions scientifiques, et un excellent Manuel de mécanique. Ce savant est mort le 15 avril 1873, à Caristiania.

HANSWURST. Ce mot, qu'on peut traduire en français par ceux de Jean Boudin, est le nom d'un personnage grotesque et comique particulier à l'ancien théâtre allemand, et répondant au Pickelheringe des Hollandais, au Jean Potage des Français, au Macaroni des Italiens, et au Jack Pudding des Anglais. Il est pour la première sois question de *Hanswurst* dans la diatribe de Luther contre le duc de Brunswick-Wolfenbüttel, intitulée: Contre Hanswurst (1541). Du passage suivant de ce pamphlet: « Il y en a qui diront : Ah ça, est-ce que vous prenez monseigneur pour Hanswurst, attendu que, par la grace de Dieu, il est gros el gras à lard? » il est permis de conclure que l'embonpoint était dès l'origine une des conditions de rigueur pour jouer ce rôle. Indépendamment de sa lourdeur de corps et d'esprit, Hanswurst, ainsi qu'Arlequin, est gros mangeur et gourmand, avec cette dissérence toutesois que chez l'un la gourmandise engendre l'obésité, tandis que l'autre n'en demeure pas moins toujours souple, délié, flexible. Hanswurst resta pendant des siècles le personnage favori du peuple allemand, de tout temps grand amateur de spectacles; et dans l'ori-gine ce qu'il débitait sur les planches était constamment improvisé. La plus ancienne comédie où nous le voyons apparaître est Le Paysan malade et le Médecin, farce de carnaval, par Pierre Probat (1553). Dans la comédie de Georges Roll, La Chute d'Adam (1573), nous le trouvons, lui et Hans-Han, en compagnie de Dieu le Père et Dieu le Fils. Dans une pièce intitulée *Le Fils perdu* (1692), il échange force coups de pied et coups de poing avec les saints et avec deux diables. Ce ne fut que vers le commencement du dix huitième siècle qu'il se rencontra à Berlin, à Breslau, mais surtout à Vienne des comédiens qui songèrent à perfectionner la partie mimique de ce rôle. Quand, enfin, la comédie d'art commença à déposséder la comédie improvisée ou tout au moins à lui disputer le pas, Hanswurst, qui d'ailleurs était de plus en plus tombé dans la vulgarité et la grossièreté, devint de divers côtés l'objet des plus rudes attaques, et finit par y succomber. Toutefois, le personnage ne disparut pas avec le nom; et Hanswurst se vit revivre dans les rôles de Kasperle, de Larifari, de Sepperl, de Lipperl, de Thaddordl, etc., etc. Les farces magiques que Raymund et autres ont fait jouer dans ces derniers temps à Vienne, et où apparaissent des figures comiques calquées sur celle de Hanswurst, prouvent combien il a la vie dure; et dans Raupach lui-même, il réapparaît dans le double ersonnage de Schell et de Till.

HANTS. Voyez HAMPSHIRE.

HAOUSSA, royaume de l'intérieur de l'Afrique, naguère fort exigu et situé presque au nord de la baie de Benin et à l'ouest du lac de Tchad, au sud-est du pays des Touariks, mais considérablement agrandi de nos jours par les conquêtes que les Foulahs ou Fellatahs ont faites dans le Soudan. Aussi ce nom d'Haoussa désigne-t-il aujourd'hui le plus grand État des Tékrours, s'étendant au nord du Quorra. Des voyageurs précédents en parlent sous le nom de Gouber, qui est aujourd'hui celui d'un petit État indépendant des Fellatalis. D'après les rapports qu'ils en sont, et aussi à en juger par quelques articles venus dans le commerce, on présume que c'est une contrée extrêmement riche en produits. Les monts Kourikouris et Narsa recèlent de l'or, et le sol, parfaitement arrose par les nombreux affluents orientaux du Quorra (Zerni, Koudonnia, etc.) et par ceux du lac de Tchad (Kenadu, Brou, etc.) est des plus fertiles. Le climat n'est pas non plus aussi étoussant qu'on pourrait le supposer. L'agriculture et le commerce y jouent dès lors un rôle important. Le pays est sillonné de nombreuses routes, et les populations

de l'Haoussa paraissent être heaucoup plus civilisées que leurs voisins. Elles pratiquent l'art de la teinture, fabriquent des marchandises en cuir, et professent généralement l'islamisme. Leur langue, riche et expressive, d'ailleurs assez facile à apprendre, est répandue dans une grande partie de l'Afrique centrale. On l'a surnommée le français du Soudan, et on la comprend et la parle dans les villes commerçantes des peuplades voisines, qui d'ailleurs ont une langue à elles. La langue des Haoussas possède une écriture qu'on écrit à la façon des caractères des langues sémitiques, avec lesquelles elle n'a pourtant aucun rapport; et on a reconnu la fausseté de l'opinion qui autrefois rattachait ces populations aux populations puniques. Leur langue est même complétement éloignée de la famille des langues berbères, qui ont du moins plus de rapports avec les langues sémitiques.

La capitale du royaume d'Haoussa est Sakkatou, ville située sur le Zirmi, qui se jette dans le Niger à Iaouri, régulièrement bâtie et fortifiée, et centre d'un grand commerce. Cet endroit est célèbre dans l'histoire des voyages de découvertes en Afrique, parce que ce fut là que H. Clapperton trouva la mort, le 13 avril 1827. Le royaume d'Haoussa, après être demeuré peu étendu pendant des siècles, comme on le sait par les récits des géographes arabes du moyen âge, tomba vers la fin du dix-huitième siècle au pouvoir du célèbre chéik de Fellatahs Osman, qui embrassa l'islamisme, et par sa bravoure ainsi que par le bonheur qui s'attacha à ses armes, fonda un puissant État, qu'il continua de gouverner jusqu'en 1816. Il mourut cette année-là, et eut pour successeur son fils Bello, qui, à quelques myriamètres à l'est de Sakkatou, fonda la ville de Magana, dont les développements rapides témoignent des ressources et de la fécondité du pays. Indépendamment du récit que nous a donné Clapperton de son expédition sur le Niger, consultez Lard et Oldfield, Narrative of an Expédition into the interior of Africa (Londres, 1837); Cooley, The Negroland of the Arabes (1841); Hodgson, Notes on Northern Africa, the Sahara and Soudan (New-York, 1844); Schæn, Vocabulary of the Haussa Language (Londres, 1843).

HAQUEBUTE. Voyes HACQUEBUTE.

HAQUENÉE, du mot espagnol hahinca, diminutif de haca. Cetto expression s'appliquait indistinctement, jusqu'au seizième siècle, à toute espèce de cheval d'allure douce, sacile à monter, et habituellement réservé aux dames; mais aujourd'hui, considérablement restreinte, cette dénomination n'est plus employée qu'à désigner une petite jument, de race bâtarde, qui va l'amble. On donnait le nom de haquenée du gobelet au cheval qui portait le couvert et le diner des rois de France, dans les petits voyages qu'ils faisaient dans leurs provinces. Il paraît que ce diner frugal ne se composait que d'un poulet rôti, de confitures et de fruits. Un usage bizarre, qui existait encore au dix-huitième siècle, obligeait l'ambassadeur du roi de Naples de présenter tous les ans au pape, la veille de Saint-Pierre, une belle haquenée blanche, en signe de vassalité.

HAQUET, sorte de charrette dont l'invention est due à Pascal, et qui permet, à l'aide du plus simple mécanisme, de charger et décharger très-facilement les marchandises, surtout lorsqu'elles sont en tonneaux. Le haquet, porté par deux roues, a pour pièces principales deux brancards massifs très-longs et très-rapprochés l'un de l'autre. Leur extrémité antérieure s'articule sur une limonière, de sorte que l'autre extrémité peut être amenée à toucher la terre-Dans cette position, le baquet offre un plan incliné, sur lequel on charge les marchandises au moyen d'une double corde qui s'enroule sur un treuil horizontal qu'un seul horume peut saire mouvoir. Quand un sardeau est élevé, on le fixe à l'aide d'une cheville enfoncée dans un des trous dont sout percés les brancards du haquet; puis on recommence la même manœuvre pour un autre. Le déchargement s'opère encore plus rapidement.

HARACII ou ARRACII, rivière qui a sa source dans le petit Atlas, sur le versant nord du Djebel-Ouzra, un des prin-

cipaux cours d'eau qui traversent le territoire d'Alger. L'Harach peut, à l'aide de travaux intelligents, fournir de puissants moyens d'irrigation aux cultivateurs de la Métidia: aussi les Arabes ne manquent-ils pas chaque année d'y faire de nombreuses prises d'eau, à son débouché dans la plaine, pour l'amener par des canaux jusqu'au pied du Sahel. L'Harach, en sortant des montagnes, se dirige d'abord vers le nord-est; ses berges sont escarpées et son lit se creuse profondément dans le sable. Il tourne ensuite du nord au sud, et ses deux rives forment alors un piquant contraste d'abondance et de stérilité, de terres riches, bien cultivées, en bon rapport, et de landes incultes, entrecoupées çà et là de vastes marécages. Il descend ensuite jusqu'au massif d'Alger, en suivant la peute naturelle de la Métidja; mais à partir de là le soi devenant plus égal, les eaux s'écoulent vers la mer avec une lenteur fatale à la partie septentrionale de cette plaine. De nombreux marais se formèrent ainsi, et surent cause d'une grande insalubrité. Dès 1833 on s'occupa du desséchement de la plaine, et au moyen de canaux et de saignées profondes on assainit les deux rives de l'Harach. Il se jette dans la rade, à 8 kilomètres d'Alger, par une embouchure de 40 mètres de large, souvent obstruée par le sable. Pendant les chaleurs, ce n'est qu'un simple ruisseau, indiquant le thalweg. Il est guéable presque partout. On le traverse sur un pont situé près de la Maison-Carrée, sur la route passant à la Rassauta, qui va aboutir au cap Matifou. Ce pont est d'une grande solidité; il a 40 mètres de long sur 4 de large. On y a établi un blockhaus qui en défend le passage.

En 1840, quand le général Bugeaud fut nommé gouverneur général de l'Algérie, les marandeurs et réfugiés indigènes soupçonnés de participation aux vols et aux assassinats commis si fréquemment dans le Sahel, en furent violemment expulsés et réunis en avant de la Maison-Carrée, à portée de nos canons. Ce fut cette agglomération d'individus, si sévèrement surveillée, qui donna naissance à la colonie de l'Harach, aujourd'hui en pleine voie de prospérité

HARALD. Trois personnages de ce nom ont régné sur

HARALD Ier ou HARFAGER, roi des Norvègiens de 863 à 930, était fils de Halfdan le Noir, de la famille des Yngling, et réunit sous son sceptre par la force des armes différentes provinces de la Norvège, jusque alors séparément gouvernées par des chefs de tribu appelés jarls. La tradition rapporte que son amour peur la fille du roi Geda, qui ne consentait à l'épouser qu'autant qu'il aurait soumis toute la Norvège à ses lois, lui sit entreprendre ses conquêtes. Harald fit serment de ne point se couper les cheveux tant qu'il n'aurait pas accompli le vœu de Geda, et reçut le surnom de Harfager, qui signifie aux beaux cheveux, à cause de la longueur de sa chevelure. Les chefs de tribu qui ne voulurent pas se ranger sous son obéissance émigrèrent pour la plupart. Une révolte de ses fils le força, en l'an 893. à leur abandonner l'administration des provinces et à se contenter d'exercer les droits de suzeraineté. Il résidait à Drontheim, où il mourut en 933, trois ans après avoir été. obligé d'abdiquer en faveur de son fils Erick Blodyza, c'està dire hache sanglante.

HARALD II, roi des Norvégiens de 950 à 963, fils d'erik Blodyza, fut tué par Harald Blaatand (aux dents bleues), roi de Danemark et fils de Gorm, qui ensuite s'empara de la Norvège. Lorsque Harald Blaatand, qui dès l'an 948 avait reçu le baptême du christianisme, essaya d'introduire la nouvelle religion dans sa conquêto, il en résulta une insurrection générale de la Norvège, qui le contraignit d'évacuer ce pays. Son fils Suénon (Svon) le renversa du trône, en 985, et le fit assassiner.

HARALDIII ou HAARDRAAD, c'est-à-dire double Barbe, roi de Norwège de l'an 1047 à l'an 1067, était le fils de Sigurd, chef de Stingarige, lequel descendait de Harald 1er. En 1033 il vint prendre du service dans la garde des empereurs de Byzance. Il fit avec ce corps la guerre navale contre les pirates africains qui désolaient la Sicile, visita Jérusueun en 1035, et, sous la conduite de Georges Maniaque, battit les Sarrasins en 1038. Dès qu'il sut devenu commandant de la garde des empereurs, il se sépara de Maniaque, s'empara de plusieurs villes de la Sicile, puis transféra le théâtre de la guerre en Afrique, oh il battit les Sarrasins en dix-huit batailles. Revenu à Byzance en 1042, il y apprit que son neveu Magnus avait hérité de la Norvège et du Danemark. Il quitta alors le service de l'empereur; mais, après avoir refusé les offres brillantes qui lui furent faites pour ne pas l'abandonner, il sut arrêté et jeté en prison. Heusement il parvint à s'évader et à se réfugier auprès du grand-prince de Russie, Jaroslaf, dont il épousa la fille, Élisabeth, à Nowogorod, et en 1045 il arriva à la cour du roi de Suède, qui était parent de sa femme. Il eut bientôt enlevé à Magnus une partie de la Norvège, et se fit couronner comme seul roi de Norvège, en 1047. Il fut tué dans une bataille, en 1067, en Angleterre. Sa descendance måle s'éteignit en 1319, avec Hakon IV.

HARANGUE. On la définit : « Discours qu'un orateur prononce en public, ou qu'un écrivain, historien ou poête, met dans la bouche de ses personnages. « C'est néanmoins plutôt une allocution qu'un discours ; elle vit surtout de spontanéité et d'improvisation. Ménage dérive ce mot de l'italien aringa, qui a la même signification; Ferrari, d'aringo, lice, joûte, chaire, barreau. On a cru la découvrir aussi dans le terme anglais hearing, audience. Après les harangues consignées dans les livres saints, par exemple les sublimes prophéties d'Isaïe, de Jérémie, etc., qui sont des harangues de l'ordre le plus élevé, les premières qui soient parvenues jusqu'à nous, sont celles d'Homère, poête également admirable dans ses récits et dans les discours qu'il prête à ses héros. Parmi les historiens grecs, le plus remarquable par ses harangues est Thucydide, que l'on accuse, au reste, de prolixité à cet égard. Mais la harangue qui n'est pas une barangue d'emprunt, la harangue réelle, c'est chez les orateurs grecs qu'il faut la chercher. Sonore, harmonieuse chez Eschine, mais en même temps incisive et poignante; véhémente, terrible, tonnante même, dans la bouche de Démosthène, elle soulève ou calme à son gré le flot des tempêtes populaires, et tient en échec jusque sur son trône le rusé despote de la Macédoine. Les habitudes oratoires des Romains, incorporées pour ainsi dire, dans les mœurs publiques, ont impatronisé la harangue ches les historiens latins comme chez les historiens grecs. De là les nombreux chessd'œuvre de diction oratoire répandus dans les œuvres de Tite-Live, Salluste, Tacite, Quinte-Curce même, discours qui présentent plus on moins l'empreinte du siècle, mais portent bien certainement le cachet de l'auteur. En Angleterre, la harangue politique a depuis longtemps atteint son apogée. Mais il y a une autre espèce de harangue que cette terre de franchises et de liberté possède particulièrement : c'est la harangue du criminel avant le supplice, en un mot, la harangue de l'échafaud. En France, malgré de nombreux chess-d'œuvre d'éloquence religieuse, judiciaire ou parlementaire, voire académique, les seules harangues qui fussent réellement en vogue avant le régime constitutionnel, consistaient dans les compliments de félicitation ou de condoléance que les sociétés, les compagnies, les agrégations, les corporations, les populations adressaient à leur suzerain, à leur seigneur et maître, par l'organe de leurs prélats, de leurs magistrats, de leurs avoués, de leurs maïeurs, de leurs baillis. Ainsi déflorée, dépouillée de ce sel attique qui stimule, de cette sage raison qui éclaire, de cette éloquence du cœur qui émeut et qui entraine, elle perdit tout, jusqu'à son parfum, et finit par fatiguer ses dieux mortels, auxquels elle n'offrait plus qu'un grossier encens. Sans doute la harangue a recouvré quelque temps chez nous le caractère qui lui est propre; mais le siècle, en devenant oratoire, n'a pas cessé d'être éminemment positif; et aujourd'hui l'esprit de toute harangue se résume pour nous dans cette maxime : « Parlez peu, parlez bien; mais surtout parlez à propos. »

Les harangues militaires ou improvisations des géné-

raux d'armée, des chefs d'une troupe prête à combattre, ont été de tout temps un des moyens d'excitation que l'art de la guerre et du commandement ont dû mettre en œuvre. Les hymnes des chanteurs grecs, les encouragements des hérauts caducéateurs (caduceatores), les allocutions des dictateurs et des consuls, participaient plus ou moins de ces harangues que l'imagination des historiens a mises dans la bouche des grands hommes de l'antiquité. Au temps des armées d'une force médiocre, au temps de l'ordre profond, au temps où l'éloquence de la tribune était un puissant élément de succès, chaque journée de guerre avait sa harangue; mais gardez-vous d'ajouter foi à ces périodes apprêtées et prolixes, à ces déclamations ampoulées, dont les narrateurs de batailles grossissent leurs récits. Homère et Thucydide, Quinte-Curce et Polybe, ne s'en sont pas saute; les harangues de Tacite lui-même sont des chefs-d'œuvre maintenant peu goûtés, et Tite-Live, entraînant Paul Jove et tant d'autres, eut du épargner d'aussi vains ornements à ses lecteurs. Le canon, l'ordre mince, l'immensité des armées, ne permettent plus que l'emploi du simple ordre du jour, tel que Napoléou Ier l'entendait; et les deux volumes de hasangues de Belleforêt sont devenus un des livres militaires Gal BARDIN. les moins utiles.

HARAS (du latin hara, étable). On nomme ainsi de grands établissements où l'on nourrit et où l'on élève et entretient des étalons et des juments, destinés à la reproduction de l'épèces, ainsi que leurs poulains. Dans le Nord, ces réunions de chevaux ont lieu simplement dans des plaines, ou au centre de vastes forêts, dans lesquelles ces animaux vivent et multiplient en toute liberté. Aussi appelle-t-on haras sauvages ces hippodromes naturels, où s'exercent journellement les rapides coursiers de l'Ukraine et de la Tartarie; l'Amérique, comme plusieurs contrées de l'Arabie, possède également des haras sauvages, d'où l'on ne peut ramener un cheval qu'en l'arrêtant au passage, en lui jetant au cou une longue courroie de cuir, terminée par un nœud coulant. Cependant, les Arabes et les Orientaux, toujours envieux de conserver leurs excellentes races de chevaux, réunissent dans des locaux spéciaux les plus heaux étalons et les plus belles juments qu'ils puissent se procurer. Ils ont ainsi formé les premiers des haras particuliers, et il n'est pas rare de voir au milieu des sables de l'Arabie chaque chéick de tribu importante posséder sou haras, auquel il est aussi attaché qu'à sa samille. L'Angleterre a imité ce mode de perpétuer et d'améliorer les races; et beaucoup de riches propriétaires y ont des haras, à l'entretien desquels ils dépensent des sommes énormes ; en France aussi l'on a suivi cette méthode; mais les fortunes y étant plus divisées, les haras particuliers s'y sont trouvés moins bien entretenus, et le gouvernement s'est vu forcé, pour ne pas laisser s'appauvrir entièrement les races chevalines, de former lui-même, pour son propre compte, des haras et des dépôts, où l'on pût retrouver, sans craindre de jamais le perdre, le type de telle ou telle race. Là on a pris soin de faire venir à grands frais des étalons arabes, qui ont bientôt rendu le neri aux chevaux auvergnats et navarrais, l'élégance aux chevaux limousins, et le brillant uni à la force aux chevaux normands; il a failu même, pour retremper cette dernière race, plus belle aujourd'hui que jamais, rappeler d'Angleterre quelques étalons de pur sang, c'est-à-dire résultant du croisement d'un cheval arabe avec une jument anglaise.

Ces haras du gouvernement étaient fort nombreux en France avant la révolution de 1789, époque où ils furent tous supprimés; cependant, l'utilité de quelque-uns ayant été reconnue, Napoléon fit relever en 1806 ceux de Pom padour, et du Pin en Normandie; puis, en 1815, Louis XVIII ordonna la formation de celui de Rosières, près de Déle, pour remplacer celui de Deux-Ponts. Il y eut alors chez nous trois haras royaux, entretenant des étalons tant arabes que de sang anglais et de race indigène. Plus tard, sous la secunde république, il y en eut un à Saint-Cloud, supprimé après le

coup d'État du 2 décembre 1851. U n'existe pins aujourd'hui qu'un seul haras en France, celui de Pompadour, et 24 dépots d'étalons, à Abbeville, Angers, Arles, Aurillac, Blois, Braisne, Charleville, Cluny, Jussey, Lamballe, Langonnet, Le Pin, Libourne, Montier-en-Der, Napoléon-Vendée, Pau, Rodez, Rosières, Saint-Lo, Saint-Maixent, Saintes, Strasbourg, Tarbes et Villeneuve-sur-Lot. Ce haras et ces dé pôts tiennent, à l'époque de la monte, leurs étalons à la disposition des propriétaires, qui viennent, moyennant une rétribution de cinq francs par tête, y faire saillir leurs juments. Souvent les éleveurs ne se sont pas trouvés bien de ce service, et quelques-uns, dégoûtés, ont ou cessé d'élever, ou bien recommencé à faire saillir leurs juments par des étalons du pays. Mais ce n'est point au système suivi qu'ils doivent s'en prendre; c'est à eux-mêmes, c'est à la liberté aveugle que la rétribution reçue force de leur laisser à tort dans le choix des étalons, car souvent ils n'ont point égard aux défauts qu'il faudrait corriger dans leurs juments, et ne voient que les beautés qui brillent dans tel ou tel étalon; aussi les plus mauvaises juments se trouvent-elles trop souvent saillies par des chevaux admirables et ne donnent-elles que des produits sans valeur. Le choix de l'étalon est donc beaucoup plus important qu'on ne le pense; car de lui dépend l'amélioration ou la conservation d'une race.

Quant aux haras particuliers, on cite en France ceux de la Bastide (Haute-Vienne), Cognat-l'Yonne (Allier), Copens (Haute-Garonne), Courteuil (Oise), Enveight (Pyrénées-Orientales), Saint-Jean-de-Ligonne (Haute-Vienne), Veauce (Allier) et Viroflay (Seine-et-Oise). Aucun ne peut être comparé à ceux que possède l'Angleterre.

J. ODOLANT-DESMOS.

HARATSCH. Vouez CHARADI.

HARBOURG, ville du Hanovie, dans le cercle de Linebourg (Prusse), sur les bords de l'Elbe, qui y est encore navigable pour des navires d'un fort tonnage, compte nne population de 16,643 habitants (1871). On y voit un château fortifié suivant l'ancien système, et qui de 1524 à 1622 servit de résidence à la branche de Harbourg de la maison de Lunebourg; un collége, un pénitencier, un moulin à poudre, des rassineries de sucre, des sabriques de tolle à voiles et des blanchisseries de cire; et elle est en outre le centre d'un commerce d'expédition et de transit des plus actifs, dont la construction du chemin de fer qui relie cette ville à Hanovre, la création d'un port pour les bâtiments de long cours, et en 1848 l'érection de la ville en port franc, n'ont pas peu contribué à accroître l'importance. En 1869 il y est entré 661 navires marchands et il en est sorti 674. Le transport des marchandises entre Harbourg et Hambourg a lieu au moyen de grands bateaux à voiles, dits ever

HARCOURT (Famille D'). Cette marson, l'une des plus anciennes de la noblesse de France, sait remonter son origine à l'un des parents ou compagnons de Raoul ou Rollon, Bernard le Danois, qui l'accompagna dans ses expéditions contre les Anglais et les Neustriens en 876. Quand Rollon eut achevé la conquête de la Neustrie, il donna à Bernard le Danois la terre d'Harcourt, située dans ses nouveaux États, pour le récompenser de ses services. Dès le règne de Philippe le Hardi, nous trouvons un Jean II, seigneur d'Harcourt, maréchal de France. En 1238, Philippe de Valois érigea en comté, en saveur de Jean IV, la baronnie d'Harcourt, qui comprenait les terres d'Elbeuf et de Lillebonne. En 1340, Jean V épousa Blanche de Ponthieu, comtesse d'Aumale et princesse de Castille. Les trois enfants mâles issus de cette union formèrent autant de branches différentes. L'ainé, Jean VI, épousa, en 1374, Catherine de Bourbon, sœur de la femme de Charles V, roi de France; sa branche s'éteignit avec Marie d'Harcourt, fille de son fils Jean VII, qui, en 1440, épousa Antoine de Lorraine, comte de Vaudemont. Jacques D'HARCOURT, fils puiné de Jean V, épousa, en 1374, Jeanne d'Enghien; sa descendance s'éteignit en la personne de Marie d'Harcourt, sa petite-fille, qui épousa Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville. La troisième branche de la maison d'Harcourt, fondée par le troisième fils de Jean V, *Philippe*, se subdivisa en deux lignes, celle d'Harcourt d'Ollonde et celle d'Harcourt Beuvron. Dans le grand nombre de personnages célèbres à titres divers que la famille d'Harcourt a fournis à l'histoire, nous citerons les suivants.

Geoffroy ou Godefroy, frère de Jean IV, mécontent de Philippe de Valois, passa au service d'Édouard III, roi d'Angleterre, et devint l'un des chess de son armée. En 1346, Édouard, ayant vainement tenté une descente sur les côtes de Guyenne, s'en retournait en Angleterre, lorsque, cédant aux instances et aux conseils de Geoffroy d'Harcourt, il se décida à prendre terre sur les côtes de Normandie. Après avoir ravagé la Normandie et la Picardie, il remporta sur l'armée de Philippe de Valois la fameuse bataille de Crécy, si fatale à la monarchie française. Geoffroy d'Harcourt y commandait un corps considérable de l'armée anglaise, tandis que Jean IV d'Harcourt, son frère, y trouvait la mort avec deux de ses fils. Il revint pourtant à son souverain légitime après cette désastreuse journée; mais il repassa à l'ennemi pour venger la mort de son neveu Jean V, qui avait eu la tête tranchée par ordre et en présence du roi Jean, lequel punissait en lui l'instigateur de la résistance générale apportée dans la province de Normandie à l'établissement des gabelles. Geoffroy envoya aussitôt un défi au roi Jean, en lui annonçant une guerre mortelle. Après s'être rendu de nouveau en Angleterre, il reconnut solennellement Édouard III pour roi de France, et lui prêta foi et hommage pour les domaines qu'il possédait dans le Cotentin, et qui furent immédiatement saisis et confisqués par le roi Jean. Geoffroy débarqua peu de temps après en Normandie, ravageant tous les pays où il portait ses pas. Surpris près de Saint-Sauveur par un parti français supérieur en nombre aux forces qu'il avait en ce moment à sa disposition, il périt dans la

Raoul D'HARCOURT, docteur en droit et chanoine de l'église de Paris, archidiacre des églises de Rouen et de Contances, chancelier de celle de Bayeux, conseiller du roi Philippe le Bel, fonda à Paris, en 1280, le collège d'Harcourt en faveur des diocèses de Coutances, de Bayeux, d'Évreux et de Rouen. Son frère, Robert D'HARCOURT, évêque de Coutances en 1293, mort en 1313, se chargea de le terminer. Supprimé à l'époque de la révolution, il fut rétabli en 1820, sous le nom de collège royal de Saint-Louis.

Dans les temps modernes, c'est la branche de Reuvron qui a fourni les personnages les plus célèbres de la famille d'Harcourt. En 1593, les baronnies de Lamothe, Thury, Cléville et Varaville, érigées d'abord en marquisat, sous le nom de Lamothe-Harcourt, en faveur de Pierre, baron de Beuvron, mort en 1627, furent érigées en duché-pairie en saveur de Henri D'HARCOURT. Cette saveur était la récompense du zèle et de l'habileté dont il avait fait preuve comme ambassadeur de Louis XIV à Madrid, en déterminant Charles II à tester en saveur du duc d'Anjou, petit-siis de Louis XIV, au détriment de la famille de Habsbourg. Henri d'Harcourt, né en 1654, et qui prit d'abord le titre de marquis de Beuvron, avait commencé sa carrière en 1673, comme aide de camp de Turenne. L'année suivante, il assista aux affaires de Sentzheim, de Saint-François et de Turkheim. En 1675 il fut nommé colonel d'un régiment d'infanterie, et en 1677 il prit part aux opérations des siéges de Valenciennes, Fribourg et Courtray, à la tête du régiment de Picardie. Brigadier d'infanterie en 1683, il fut promu au grade de maréchal de camp en 1688, et servit en cette qualité au siége de Philipsbourg. C'est en 1697 qu'on lui consia l'importante ambassade de Madrid, poste dans lequel il fut admirablement secondé par sa femme, Marie-Anne-Claude de Brulard, et par la comtesse de Berlepsch, l'une des dames d'atours de la reine d'Espagne. Il mourut en 1718, laissant onze enfants, sept garçons et quatre filles. Deux de ses fils. François et Anne-Pierre D'HARCOURT, ont laissé une postérité aujourd'hui existante; tous deux furent

maréchaux de France. Un seul a continué la descendance masculine.

Anne-François d'Harcourt, second fils d'Anne-Pierre, né en 1727, connu d'abord sous le nom de chevalier, puis de marquis de Beurron, colonel en 1748, maréchal de camp en 1761, lieutenant général et cordon bleu en 1776, duc à brevet en 1783, pril le titre de duc de Beurron, défendit bravement Louis XVI à la journée du 10 août, et mourut en 1796, à Amiens, où il s'était retiré avec sa famille.

Son fils, Marie-François, né en 1755, porta d'abord le titre de comte d'Harcourt, commanda un des corps de l'armée de Condé durant l'émigration, devint, à la Restauration, gentilhomme de la chambre du duc de Berry, prit en 1831 le titre de duc d'Harcourt, à la mort de son oncle, François-Henri, quatrième duc d'Harcourt, décédé à Londres, nommé pair de F ance, après la Restauration, et considéré en 1830 comme démissionnaire pour refus de serment. Mort en 1839 à Marseille, il a laissé quatre enfants, dont le putné, François-Eugène-Gabriel, comte d'HARCOURT, né à Jouy, le 22 avril 1786, fut élu député par le collège départemental de Seine-et-Marne en 1827, réélu à Provins après la révolution de Juillet, sit partie de la majorité gouvernementale et se distingua à la tribune. Louis-Philippe l'en récompensa en lui confiant l'ambassade d'Espagne, et en l'élevant en 1837 à la pairie. Dans la chambre inamovible, il devint le champion du libre échange, et finit par tourner à l'opposition de la nuance la plus tranchée. Le défunt National couvrit de sleurs et d'éloges cette recrue nouvelle de l'idée démocratique, à qui la république de 1848, si elle lui enleva ses titres féodaux, donna du moins pour fiche de consolation, l'ambassade de Rome, avec mission de travailler en Italie à la propagation des principes qui venaient de triompher en France. Marié depuis 1807, il a plusieurs enfants, qui marchent sur ses traces et ne laisseront pas périr son nom.

Nous avons dit que l'héritière de Jean VII D'HARCOURT avait porté à la maison de Vaudemont les biens et domaines de cette branche de la maison d'Harcourt. Née en 1398, et mariée à Antoine de Lorraine, comte de Vaudemont, Marie d'Harcourt mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, en 1476. Claude de Lorraine, petit-fils d'Antoine de Vaudemont, ayant eu en partage les comtés d'Harcourt et d'Aumale, devint la souche d'une autre maison d'Harcourt, qu'il ne faut pas confondre avec la première. Le personnage le plus célèbre de cette maison sut Henri de Lorraine, comte D'HARCOURT, né en 1601, et surnommé Cadet la Perle, parce qu'il était le cadet de la maison de Lorraine-Elbeuf et qu'il portait une perle à l'oreille. Après avoir servi comme volontaire dans les guerres contre les huguenots, et s'être distingué aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, de Montauban, de La Rochelle, et au Pas de Suze, il fut investi par Louis XIII de commandements importants, et ne tarda pas à compter parmi les bons généraux de son siècle. Commandant de l'armée du Piémont en 1639, il hattit devant Quiers le prince Thomas de Savoie et l'année suivante forca Turin à capituler. Il ne se distingua pas moins en Espagne et en Flandre. Dans les guerres de la Fronde, il suivit d'abord, le parti de la cour, et sut chargé de conduire dans les prisons du Havre le prince de Condé. Cette mission, dont il n'apprécia pas la portée, lui valut dans le peuple le surnom de recors de Mazarin; et la mortification extrême qu'il en ressentit le poussa bientôt à se jeter dans le parti des princes. Après avoir combattu en Alsace avec avantage les troupes royales, il finit par être défait par le maréchal de La Ferté, et donna alors une nouvelle preuve d'inconstance politique en embrassant encore une fois le parti de la cour. On l'en récompensa par le gouvernement de l'Anjou. Il mourut subitement, en 1666, à l'abbaye de Royaumont.

HARDENBERG, famille noble originaire de Nœrten, en Hanovre, et qui compte anjourd'hui des branches établies en Hanovre, en Saxe, en Holstein, en Mecklembourg, en Euvière, en Prusse et en Danemark.

HARDENBERG (OHARLES-AUGUSTB, prince DE), homesa d'État prussien, était né le 31 mai 1760 à Essenroda, dans l'électorat de Hanovre. En 1778 il obtint un emploi dans l'administration de l'électorat, et fut créé comte. Marié à une femme aussi distinguée par sa naissance que par sa beauté. il eut le désegrément de la surprendre un jour en flagrant délit d'adultère avec le prince de Galles, fils du roi Georges III, qui était venu étudier à Gœttingue, et témoigna à cette occasion d'une succeptibilité par trop démonstrative. Après avoir vengé sans façons et en galant homme l'affront fait à son bonneur, il quitta le service de Hanovre pour celui du duc de Bronswick. Déjà, lors de la mort de Frédéric le Grand, chargé de remettre à son successeur le testament de ce prince, déposé entre les mains du duc de Brunswick, il avait attiré l'attention du roi de Prusse, Frédério-Guillaume II, qui plus tard le désigna au choix du margrave de Baireuth et d'Anspach pour ministre. Les principautés d'Anspach et de Baireuth ayant été réunies l'année suivante à la Prusse, Hardenberg conserva sa position, et eut même siége au conseil. En 1795 il sut envoyé à Bale, où, à la mort du comte de Golts, il sut chargé de conduire les négociations ouvertes pour la paix avec le gouvernement français. En 1797, à l'avénement au trone de Frédéric-Guillaume III, il fut rappelé à Berlin et placé à la tête des affaires de Pranconie, tant intérieures qu'extérieures. Quand M. de Haugwitz, ministre dont les dispositions étaient toutes favorables à la France. vit son système compromis à la suite de l'occupation du Hanovre par les armées françaises et dut en conséquence donner sa démission, ce fut Hardenberg qui, sa sout 1804, fut appelé à le remplacer. Quoique sous son influence le cabinet de Berlin cherchat à se rapprocher davantage de l'Angleterre, il ne s'en efforça pas moins pendant longiemps de maintenir la plus stricte neutralité, et ne changea de système que lorsque les troupes françaises eurent violé le territoire d'Anspach. La Prusse se préparaît donc à la guerre, lorsque la victoire d'Austerlitz vint la forcer à suspendre ses armements, et Hardenberg dut alors céder son portefeuille à Haugwitz.

Des événements imprévus ne tardèrent pas à entraîner de nouveau la Prusse dans le parti de la guerre, et Hardenberg assista, en 1806, à Charlottenbourg, aux conférences qui précédèrent la déclaration des hostilités. A la paix de Tilsitt, il abandonna de nouveau le ministère, et se retira pendant quelque temps sur les frontières de Russie. Puis il revint se fixer dans son domaine de Tempelhof, près de Berlin; et à la rentrée de Stein aux affaires, le roi lui conféra le titre de chanceller d'État. C'est de cette époque que date l'Influence décisive exercée par Hardenberg sur les affaires de l'Europs et les destinées du monde.

Après avoir du graviter pendant quelque temps dans l'orbite de la politique française, il saisit l'occasion favorable qui se présenta à la suite de la campagne de Russie, pour dès les premiers jours de 1813 embrasser la politique opposée. Il fut l'un des signataires de la paix de Paris, et son souverain, par une ordonnance datée de Paris, 3 juin 1814. l'éleva à la dignité de prince de Hardenberg. Après avoir accompagné les souverains alliés à Londres, il prit une part importante aux actes du congrès de Vienne, et figura encore dans les négociations qui précédèrent les nouveaux traités conclus à Paris en 1815. En 1817 le roi de Prusse le chargea de l'organisation du conseil d'État, dont il fut nommé en outre président. Il assista ensuite aux congrès d'Aix-la-Chapelle et de Carlsbad, puis organisa le nouveau système d'impôts de la Prusse ainsi que l'administration de ses archives. Dans les dernières années de sa vie, il prit part avec le ministre comte de Bernstorff aux congrès de Troppau, de Laybach et de Vérone. De Vérone, il entreprit de traverser le nord de l'Italie, tomba malade à Pavie, puis s'en vint mourir à Gênes, le 26 novembre 1827. Ses restes mortels furent transférés au château de Lietzen.

Hardenberg rendit de grands et incontestables services à la Prusse. C'est en partie à ses efforts qu'elle fut redevable

les medifications essentielles apportées dans la constitution de son armée, qui lui permirent de prendre sa revanche des désastreuses journées d'Iéna et de Friedland; et c'est par son influence toute puissante que furent opérées dans le mécanisme administratif intérieur de la monarchie des réformes qui doublèrent ses forces. Au nombre de ces réformes accomplies d'une main forme et hardis, en dépit des clameurs égoïstes des classes privilégiées, il faut signaler notamment la mesure qui abolit les exemptions dont les membres de la noblesse avaient jusque alors joui en matière d'impôt personnel; celle qui mit à la charge des domaines du clergé le remboursement d'une partie de la dette publique, celle qui supprima toutes les corporations d'arts et de métiers et proclama la liberté illimitée en matière d'industrie. celle qui sit disparaître les dernières traces de la sécdalité, en abolissant les corvées et en rendant les paysans libres proprictaires du sol qu'ils fécondaient de leurs sueurs, celle qui proclama l'égalité des citoyens devant la loi, quels que fusecut leurs dignités et leurs rangs. Il laissait en mourant des Mémoires manuscrits sur les événements survenus depuis l'année 1801 jusqu'à la paix de Tilsitt, et les avait confiés au conseiller d'État Schoell. Le feu roi Frédéric-Guitlaume IV les a fait déposer aux archives du royaume, en défendant qu'ils vissent le jour avant l'année 1850. Il n'en a jesqu'à ce jour rien paru. C'est à tort qu'on lui a attribué une assez mauvaise compilation publiée à Paris sous le titre de Mémoires d'un homme d'État.

HARDENBERG (FRÉDÉRIG, baron DE), connu comme écrivain sous le nom de Novalis, naquit en 1772, au château de Wiederstedt, dans le comté de Mansfeld (Saxe), et reçut dans la maison paternelle une excellente éducation première. Plus tard, il étudia la philosophie à léna, le droit à Leipzig et à Wittenberg; puis fut attaché, en 1795, à l'administra-tion des salines de Weissensels. La mort lui ayant inopinément enlevé, en 1797, une femme qu'il aimait tendrement, et avec laquelle il s'était flancé, il alla à Freiberg entreprendre le perfectionnement pratique de ses études minéralogiques et métallurgiques. Dans l'été de l'année 1799, il revint à Weissenfels, et y fut adjoint comme assesseur à la direction des salines. C'est à cette époque qu'il fit la comnaissance des deux frères Schlegel et de Louis Tieck, avec qui il ne tarda pas à se lier d'une étroite amitié. Il venait d'être nommé grand-bailli, lorsqu'il mourut chez ses parents, le 25 mars 1801, dans les bras de son ami F. Schlegel.

Hardenberg était sans contredit poëte dans l'acception sainte de ce nom. Le sentiment mystique dominait en lui, et son intelligence, si profondément sagace, s'y subordonnait quelquefois complétement. Il entrait tout à fait dans la nature de son esprit de ne point terminer son Henri d'Ofterdingen, roman conçu avec originalité et riche surtout en figures créées par l'imagination la plus tendre, mais qu'il aima mieux léguer à la postérité sous forme de torse énigmatique. Le mystère chrétien est le fond de la plupart de ses poésies ; aussi ses cantiques , qu'il destinait à entrer dans un livre de prières à l'usage de l'Église réformée, appartiennentils aux plus belles créations qu'on possède en ce genre. De toutes ses œuvres poétiques, ses Hymnes à la nuit étaient celles qu'il prisait le plus sous le rapport de l'exécution. Sa vie fut tout à fait la vie pure et sans tache du poête; L. Tieck et Fr. Schlegel ont publié ees œuvres complètes (2 vol., 1802, 5° édit.; Berlin, 1838). HARDES, en termes de vénerie. Voyes Cans.

IIARDI, poëte dramatique. Voyez HARDY.

LIARDIESSE. L'Académia la définit la qualité de celui qui est entréprenant, assuré. Elle lui donne quelquefois pour synonymes témérité, insolence, impudence, licence. Le hardi est suivant elle l'homme qui se hasarde courageusement, qui ose beaucoup, l'homme ferme, intrépide, assuré, Insolont, impedent, elfronté, etc. A ces définitions Lavonux répond : La bardi n'est pas précisément un homme couragenz, assuré. La hardiesse est une confiance de l'âme qui nous présente comme faciles des entreprises qui étonment les hommes ordinaires et les arrêtent. La différence de la témérité et de la hardiesse consiste dans le rapport qu'il y a entre la difficulté de la chose et les ressources de celui qui la tente; d'où il suit que tel homme ne se montre bardi que dans une conjoncture où un autre mériterait le nom de témáraire. »

La plupart des étymologistes font dériver le mot hardiesse de l'ancien mot tudesque hart, qui signific dur, et qui se retrouve en allemand avec la même acception. La hardiesse est toujours opposée à la timidité. Or; comme on peut être timide de plusieurs façons, ou quand on a une entreprise dangereuse à tenter, ou quand il s'agit de faire bonne contenance devant certaines personnes, ou quand, dans les sciences et les arts, on songe à quitter les sentiers battus pour tenter des voies nouvelles, la hardiesse a également à s'exercer dans ces trois catégories distinctes. Dans la première, elle ressemble au courage; mais celui-ci est opposé à la crainte, la hardiesse ne l'est qu'à la timidité. L'homme hardi a confiance en lui l'homme courageux brave le péril, sans le mesurer; avec trop de hardiesse on s'expose, avec trop de courage on se livre; sams hardiesse on hésite, sans courage on recule. Dans ses trois sphères d'action, la hardiesse peut devenir a u d a ce; elle s'élance, se précipite et sauve parfois de grands malheurs.

La hardiesse irréfléchie et hautaine devient de l'effronterie quand elle supprime toute pudear et viole les mœurs et les devoirs. L'excès de la hardiesse est un vice, fruit d'une éducation mauvaise, compagnon ordinaire d'une présomption insupportable, ou d'une odieuse dépravation. La hardiesse peut faire valoir certaines qualités; l'audace et l'effronterie surtout, par leur suffisance et leur insolence, les annihilent souvent toutes.

HARDING (CHARLES-LOUIS), célèbre astrenome, né à Brême, vers 1775, mort en 1834, était en 1803 inspecteur à l'observatoire de Lilienthal, lorsqu'il découvrit la planète Junon. On n'était pas encore blasé comme de nos jours sur ces découvertes de planètes télescopiques, et Harding vit s'ouvrir devant lui les portes d'un grand nombre d'académies. L'Institut de France lui décerna, en 1805, le prix d'astronomie fondé par Lalande. En même temps il était appelé à la direction de l'observatoire de Gottingue. On trouve quelques mémoires de Harding sur des questions de mathématiques dans les Mémoires de la Société royale des Sciences de Gættingue.

HARDINGE (HENRI, vicomte), général anglais, est né le 30 octobre 1785, à Stanhope, où son père remplissait des fonctions ecclésiestiques. Entré dans l'armée dès l'âge de treize ans, il ne tarda pas à se distinguer et à s'élever en grades ; et en 1808 il fot attaché à l'état-major général de la nouvelle armée qu'on organisa en Portugal. Les campagnes de la péninsule lui fournirent l'occasion d'accomplir de nombreuses actions d'éclat ; il franchit les Pyrénées en 1814 avec l'armée de Wellingion, et contribua à la victoire que celui-ci remporta sous les murs d'Orthez. Dans la campagne de 1815. il fot promu au grade de lleutenant-colonel et attaché au corps d'armée de Blücher; et à Ligny il eut le bras gauche emporté. A quelque temps de là il passait colonel. Cinq ans plus tard, à la recommandation des tories, avec lesquels il était entré en d'étroites relations par suite de son mariage avec une sœur de Castlercagh, il fut élu membre de la chambre des communes pour le comté de Durham; et en 1823 on le nomma secrétaire général du dépôt de la guerre (clerk of the ordnance). Quand, en 1828, Wellington devint premier ministre, il lui donna dans son cabinet le poste de ministre de la guerre ; et en 1830 il passa généralmajor. La dissolution du ministère Wellington lui fit perdre son portefeuille, qu'il reprit encore sous l'administration Peel, de décembre 1834 à avril 1835, et pour le troisiteme fois en 1841. En 1842 il passa lieutenant général; et en 1846 il alla remplacer ford Ellenborough en qualité de gouvernour général dans les Indes, où il arriva au motaent où édatait la guerre du Pendjab. Il assista à la hataille de Sobreen 10 février 1846), et quoique le commandement en chef fit exercé par sir Hugh Gough, en sa qualité de plus ancien en grade, on ne lui en attribua pas moins généralement le mérite de la victoire qui ce jour-là couronna les armes anglaises. La conclusion du traité de Lahore montra en lui le négociateur modéré; et lors de la ratification de ce traité, il fut créé pair, vicomte Hardinge de Lahore, en même temps que la Compagnie des Indes lui votait une pension de 5,000 livres sterling. En 1848 il revint en Europe, et reprit son siége à la chambre haute. A la mort du duc de Wellington, ce fut lui qui lui succéda dans le commandement supérieur de l'armée anglaise. En 1855 il fut élevé au grade de feld maréchal et prit sa retraite. Il est mort le 24 septembre 1856, dans le comté de Kent.

HARDOUIN (JEAN), célèbre philologue et numismate, naquit à Quimper, en 1646. Fils d'un libraire, il se voua de bonne heure à l'étude, et entra fort jeune chez les jésuites, dont il devait porter la robe pendant soixante-sept ans. Il laut bien qu'il ait eu un mérite des plus distingués, puisque les paradoxes qu'il soulevait ne l'ont point couvert de ridicule, et que l'on vénère toujours en lui l'éditeur de Pline et de Themistius. Dans sa Chronologie restituée d'après les médailles, et dans ses Prolégomènes sur la critique des anciens auteurs, deux écrits publiés en très-bon latin, Hardouin soutient que nonseulement la plupart des médailles que nous tenons pour anciennes sont de fabrique récente, mais encore que les moines du treizième siècle ont forgé tous les ouvrages des auteurs sacrés et profanes de l'antiquité, à l'exception des œuvres d'Homère, d'Hérodote, de Cicéron, de Pline l'ancien, des Géorgiques de Virgile, des satires et des épitres d'Horace. C'est un bénédictin qui a composé l'Énéide, laquelle n'a d'autre signification qu'une allégorie sur le voyage de saint Pierre à Rome, où il n'est jamais allé; l'incendie de Troie, c'est la destruction de Jérusalem, c'est la victoire du christianisme sur le judaïsme. Les odes d'Horace ont le même sort aux yeux du père Hardouin. Lalagé aux doux sourires, c'est encore la religion chrétienne. On s'est beaucoup moqué de lui à raison de tant d'extravagances; et comme il prétendait un jour que toutes les médailles étaient récentes. un savant très-spirituel lui répondit qu'on pourrait même soutenir que les bénédictins les avaient toutes frappées, et qu'au lieu d'interpréter l'inscription Con. on. par les mots Constantinopoli obsignatum (marquée à Constantinople), il convenait de prendre chaque lettre pour une initiale, et de lire: Cusi omnes nummi officina benedicta, c'est-àdire. Toutes les médailles ont été frappées dans l'atelier des bénédictins. Hardouin ne respectait pas plus le moyen âge : il contestait jusqu'à l'existence de Philippe-Auguste, et ne voyait dans la bataille de Bouvines qu'une allégorie aux traductions de la Bible. Quelqu'un lui disant un jour que le public était fort blessé de ses rêves oiseux, il s'écria : « Eh! croyez-vous donc que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin pour ne dire que ce que d'autres avaient dit avant moi? »

Hardouin, qui recherchait tant la singularité en matière d'érudition, était respectable par la simplicité de ses mœurs. Il faisait, nous l'avons dit, un grand abus de sa science; mais elle était si vaste, si solide, que, selon l'expression du docte Huet, « il a travaillé quarante ans à ruiner sa réputation, sans en pouvoir venir à bout ». L'édition de Pline fait encore la base de tous les travaux dont cet auteur a été l'objet. Outre les ouvrages et les éditions que nous avons cités, le père Hardouin avait été pensionné par le clergé pour publier une édition des Conciles; ce qui est d'autant plus surprenant, qu'il prétendait qu'il fallait regarder comme autant de chimères tous les conciles antérieurs à celui de Trente. On lui demandait un jour comment cela se faisait : · Il n'y a que Dieu et moi qui le sachions, » répondit-il. L'édition, imprimée à grands frais, fut arrêtée par le parlement, comme contenant des atteintes aux libertés de l'Église gallicane. On a du père Hardouin des Opuscules pubués après sa mort, plus un ouvrage intituié Commentaire sur le Nouveau Testament, qui ne sut imprimé qu'en 1741. Il y prétend que les apôtres préchaient en latin, et, selou son habitude, il s'abandonne à une soule d'autres paradoxes. Il mourut le 3 septembre 1729, au collége Louis-le-Grand, à Paris, âgé de quatre-vingt-trois ans. P. de Goldény.

HARDY (ALEXANDRE), Parisien, ainsi qu'il s'est luimême intitulé au frontispice de ses drames, fleurit sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII; mais l'époque de sa naissance est ignorée, comme celle de sa mort, qui a dû néanmoins arriver entre les années 1628 et 1632. Ce poëtc, d'une immense fécondité, suivait une troupe de comédiens ambulants, et s'était obligé à lui fournir six drames chaque année. Il s'engageait à moins qu'il ne pouvait tenir, car deux tragédies ou deux comédies à composer lui coûtaient à peine un mois. Il eut le titre de poëte du roi, et fut le premier des dramaturges qui reçut des honoraires pour ses ouvrages. Cependant, la vélocité de sa plume, réunie à ces avantages, ne réussit jamais à le retirer d'une profonde misère. Aussi en dédiant ses Amours de Théagène et de Charicles, écrivait-il dans son épitre: « Entre cinq cents poèmes dramatiques, tout ne peut marcher d'un pas égal : la nature humaine y contredit, jointe que ma fortune se peut apparier l'emblème d'Alciat, où les fers de la pauvreté empêchent l'esprit de voler dans les cieux. » Il ne s'arrêta point là, et porta le nombre de ses œuvres à huit cents ; mais il fit modestement un choix, et mit à part pour l'impression cinquante-quatre pièces, qu'il édita lui-même en 6 gros volumes in-8° (Paris, Jacques Quesnel, 1623). Marianne est la meilleure de ses tragédies; peut-être a t-elle servi de modèle à la Marianne de Tristan, dont le succès balança dans son temps les triomplies de Corneille. Cette sécondité, merveilleuse au premier aspect, semblera moins étonnante si l'on observe que la rime et la mesure étaient alors les seules entraves du vers, et que l'hiatus n'avait pas encore été proscrit de la poésie. Le goût n'avait pas distingué non plus jusque là en diverses tribus les idées et les mots, renié les uns, parce qu'ils sont bas ou communs, adopté les autres comme élégants ou nobles. L'intrigue n'avait pas alors ces mille combinaisons ingénieuses qui sont dans cet art le point difficile à saisir. L'unité de lieu était soulée aux pieds avec l'unité de temps. Ainsi, dans sa tragi-comédie, empruntée de l'espagnol, La Force du Sang, Léocadie, victime de la violence, ressent au premier acte les symptômes de la grossesse; et l'enfant, devenu jeune homme, reconnaît son père au dénouement. Cependant, à défaut des richesses, les éloges n'ont pas manqué au poête Hardy : jamais Corneille et Racine n'excitèrent plus d'enthousiasme : il fut célébré en vers français, latins et grecs. Là il est dit un nouvel Orphée, ici l'Apollon français, ailleurs le premier des tragiques. Ce n'est pas en-core assez; on lit dans une ode de Lamy, avocat au parlement, à sa gloire:

> On laisse ces vieux monuments 1) Eschyle, Sophocle, Euripide; Rt l'on permettra que tu dies Qu'à peine ils ont fait tant de vera Que tu as fait de tragédies.

Hippolyte FAUCHE.

HARELLE, vieux mot français, synonyme de rassemblement, révolte. Sous le nom de harelle de Rouen, on a conservé le souvenir d'une sanglante sédition qui éclata dans la capitale de la Normandie au mois d'octobre 1381, et qui coıncida avec celle des maillotins à Paris. L'augmentation des impôts, suite des dilapidations du trésor public, leur donnèrent naissance à toutes deux. A Rouen on proclama roi, dérisoirement et malgré qu'il en eût, un riche marchand de draps, surnommé le Gras à cause de son excessif embonpoint. On fit rendre à ce mannequia des semblants d'ordonnances et d'arrêts, en vertu desquels la populace se livra aux derniers excès en roublia pas dans sa fureur de se venger des collecteurs de taxes non plus que des religieux de certaines abbayes. Cette révolte n'eut

d'autre résultat que de provoquer de la part de l'autorité royale de cruelles répressions, et ne valut au pauvre peuple qu'un surcrott d'exactions. Dès le mois de février 1382, le roi Charles VI, accompagné de ses oncles et d'une escorte imposante, fit son entrée à Rouen, dont les hommes les plus compromis dans le mouvement d'octobre avaient un instant essayé de lui fermer les portes. En passant près du beffroi de la ville, il fit enlever la cloche qui servait à réunir la commune, et enjoignit à tous les bourgeois de porter en personne leurs armes au château royal; ce qu'ils firent avec mécontentement et regret, ajoute la Chronique de Saint-Dents. Le lendemain, les principaux coupables, condamnés a mort par arrêt du conseil, subirent leur peine en vue du peu ple. Ces supplices ne parurent pas suffisants pour effacer la faute des habitants de Rouen, et plus de trois cents d'entre eux furent encore arrêtés quelque temps après la victoire remportée à Rosebecque sur les Flamands par les troupes du roi. Les uns surent condamnés à mort, les autres n'évitèrent le dernier supplice que par le sacrifice de tout ce qu'ils possédaient.

HAREM. Les Orientaux désignent par ce mot, d'origine arabe, et qui signifie dans cette langue sacré ou inviolable, l'appartement séparé des semmes, où nul autre ne pénètre que l'époux. On le nomme encore odalik, par opposition au selamlik (appartement des hommes). Ce dernier, ouvert à tout venant, offre toujours la plus grande simplicité; les m usu i mans réservent pour le harem l'ameublement somptueux et tout le luxe de leur intérieur. La vie des femmes dans ces mystérieuses retraites n'est pas aussi misérable et pleine d'ennuis qu'on se l'imagine généralement. Toutes les Européennes qui ont pénétré dans les harems s'accordent à vanter le sort fait par l'Islamisme à la plus belle moitié du genre humain. « Je suis persuadée, dit lady Montague, que les semmes seules sont libres en Turquie. » Ceci, bien entendu, ne doit pas s'appliquer aux femmes esclaves, mais seulement aux femmes libres, à celles qui ont le titre d'épouses (kadines). Elles sortent quand elles veulent, accompagnées de leurs eunuques noirs ou de vieilles matrones. seules même parfois, mais toujours voilées d'une mousseline épaisse, qui laisse voir seulement leurs yeux; elles recoivent, quand il leur platt, les visites de leurs amies. Quand un harem en visite un autre, ces dames passent toute la journée à manger des confitures ou des pâtisseries, à fumer le narguilé parfumé, à boire du café ou des sorbets; elles babillent, se montrent leurs atours, leurs parures, et cela sussit à leur amusement. Le maître du logis lui-même ne peut alors entrer dans l'odalik, à moins d'une affaire trèspressante; et dans ce cas il doit se faire annoncer, afin que les étrangères aient le temps de se voiler. W.-A. DUCKETT.

HAREN (WILLEM VAN), poete hollandais, né en 1710, à Leeuwarden, dans la Frise, mourut en 1758, après avoir rempli divers emplois supérieurs. Quand, en 1742, on agita en Hollande la question de savoir si, aux termes des traités, il fallait prêter secours à l'impératrice Marie-Thérèse contre esse ennemis, il composa, tout entier à son enthousiasme pour la liberté, un poème lyrique intitulé *Léonidas*, dont le succès sut grand, et qui ne laissa pas que d'influer sur la politique adoptée par son pays. Ses odes sont une production encore plus distinguée; dans le nombre, on remarque surtout l'Ode à la Fortune et l'Ode sur la vie humaine. Malgré ses nombreuses impersections, son grand poème épique, Friso (1741), est demeuré son principal titre de glolre.

Son frère, Onno Swier van Haren, né en 1713, à Leeuwarden, plus estimé comme poète lyrique que comme homme d'État, fut ainsi que lui partisan zélé de la maison d'Orange, et remplit plusieurs fonctions éminentes. Mais à la mort d'Anne, veuve de Guillaume IV d'Orange, il quitta la cour (1759) pour se retirer dans ses terres. Il mourut en 1779. Son principal poeme, Les Gueux, où il célèbre l'origine de l'indépendance et de la liberté de la Hollande, parut pour la première sois en 1767, sous le titre de La Patrie.

Dans la 4° édition (2 vol.; Amsterdam, 1785), publiée par Bilderdyk et Feith, les éditeurs ont fait subir au texte original des modifications beaucoup trop arbitraires.

HARENG. Tout le monde connaît la physionomie du hareng : qui n'a pas remarqué ses slancs aplatis, sa tête mince, son nez pointu, et la couleur bleu-noiratre de son dos, et les écailles argentées de son ventre? Les glaces du pôle sont sa patrie; mais chaque année il les abandonne par bandes innombrables, et vient parcourir les rivages de l'Europe. C'est vers le commencement de l'année que ces peuplades voyageuses se mettent en marche : au mois de mars, leurs têtes de colonne apparaissent sur les côtes de l'Islande, qu'elles enveloppent de toutes parts ; d'autres myriades descendent la mer du Nord, le long des côtes de Norvège, pénètrent dans la Baltique, et couvrent pour ainsi dire toutes les plages de la Hollande, de l'Angleterre et de la France. La Manche semble être leur rendez-vous de départ ; de là elles plongent dans l'Océan, et sans doute regagnent leurs contrées glacées, car ces poissons, qui pendant une saison affluent en bancs pressés comme les sables de la mer, disparaissent tout à coup sans qu'on en trouve la moindre trace. Quel instinct les appelle donc ainsi chaque année dans nos mers? Sans doute celui de la conservation de l'espèce. L'apre climat des régions polaires arrêterait le développement du germe de la vie dans leurs œufs. Ils viennent jeter leur frai sur les sables plus doux de nos rivages, puis ils repartent dès que la génération nouvelle est éclose. Ils sont remplis d'œuss quand ils arrivent dans nos parages, ils n'en ont plus quand ils nous quittent.

L'idée de pêcher ce poisson, ou plutôt de le ramasser comme une manne céleste vint de bonne heure aux peuples riverains des mers qu'ils fréquentent; il leur offrait pendant plusieurs mois une nourriture abondante : seulement , l'art encore grossier ne savait pas le conserver sain d'année en année. Mais à l'aurore de notre civilisation , l'industrie trouva le moven de l'expédier dans tous les marchés de l'univers; elle en fit une riche branche de commerce : quelques villes, quelques nations même, lui ont dû leur grandeur; car au moyen âge le hareng figura sur la table des souverains, des princes, des seigneurs; il sut compté au nombre des approvisionnements des armées, des villes, des monastères; il constituait le mets fondamental du carême et de l'avent. Le peuple, qui dans ses traditions a toujours besoin d'indivi-dualiser les grands événements historiques, attribue à un simple pêcheur d'un petit village de Flandre, à Beuckels, né à Biervliet, vers 1340, la grande découverte de saler en caque le hareng. Sans doute cet usage était pratiqué avant lui ; mais comme ce fut vers cette époque que l'esprit de commerce des Hollandais prit l'essor qui les a rendus célèbres, la tradition populaire en fit honneur au pauvre patron d'une barque. Cette découverte, qui devait réagir sur les desti-nées des nations, consistait à arracher les entrailles du hareng, et à se servir de saumure au lieu de sel pour le conserver (voyes Encaquer).

Le hareng saur a besoin d'une saumure plus forte que le hareng blanc: on le laisse vingt-quatre à trente heures dans la sauce; on lui passe ensuite dans la tête de menues brochettes de bois, au moyen desquelles on le pend dans des cheminées appelées roussables, où il reste exposé pendant vingt-quatre heures à un seu qui jette des torrents de sumée et peu de slammes; ensuite, il est encaqué.

Le nom du hareng nous a été transmis par les peuples du Nord : de *hering* nous avons sait *hérent*, puis *hareng*. Les ichthyologistes le rangent parmi les clupes.

Théogène Page.

HARENGS (Roi des). Voyez Chimère (Ichthyologie).

HARENGS (Journée des). Au mois de février 1429, pendant le siège d'Orléans par les Anglais, le duc de Bedfort fit partir de Paris un grand convoi de vivres et de munitions que les bourgeois avaient été contraints de fournir, et qu'on avait chargés sur des charrettes exigées des pauvres gens de la campagne. « Le comte de Clermont, dit M. de Barante, résolui

d'empêcher ce convoi d'arriver aux ennemis. Il était à Blois, et marcha, le 12 février 1438, pour lui couper la reute de Paris, tandis que la garnison d'Orléans était sortie aussi de son côté pour venir se joindre à lui. Elle arriva la première pres du village de Rouvray, et peut-être aurait-elle surpris les Anglais en marche et en mauvais ordre de défense, mais il rallait attendre le comte de Clermont. Durant ce délai, le convoi se disposa à soutenir l'attaque. Les charriots formèrent une ligne par derrière, et le front et les sancs surent retranchés avec ces pieux esfilés que les Anglais portaient toujours avec eux. Les arbalétriers de Paris et les archers anglais, placés aux deux ailes ainsi fortifiées, étaient difficiles à entamer. Les Écossais formaient l'avant-garde du comte de Clermont. En arrivant, ils s'étennèrent que l'attaque ne fût pas encore commencée; on avait réglé que les hommes d'armés ne descendraient point de cheval. Cet ordre ne convint pas aux Écossais; ils refusèrent de s'y sonmettre, eux et leurs capitaines mirent pied à terre. Le bâtard d'Orléans, Xaintrailles, La Hire et tous ceux de la garnison suivirent eet exemple. Le combat commença avec désordre, sans mulle obéissance. Avant que le comte de Clermont fût à portée de seconder l'attaque, avant que les coulevrines eussent suffisamment rompu le rempart de l'ennemi, les Écessais se lancèrent en toute hâte et vinrent tomber en grand nombre sous les traits serrés des archers anglais, converts par leurs chariots et leurs pieux. Pendant ce temps, les Gascons, qui étaient restés à cheval, se lancèrent à toute course contre les arbalétriers parisiens, mais sans pouvoir pénétrer dans leur enceinte : ils furent repoussés après un vif combat. Le trouble s'étant ainsi mis parmi l'armée de France, sir John Falsteff, capitaine des Anglais, commanda à ses gens de faire une sortie hors de leur enceinte. Alors commença le carnage. Le bâtard d'Orléans avait déjà 6té blessé et fut à grand'peine tiré de la presse. John Stuart, connétable des Écossais, William, son frère, furent tués l'un près de l'autre, avec beaucoup de leurs gens. Les sires de Rochechenart, Guillaume d'Albret, de Chabot et d'autres vaillants chevaliers y périrent aussi. Les attaques des Gascons n'avaient pas mieux réussi; la milice de Paris, sous le commandement de Simon Morhier, que les Anglais avaient fait prévôt, avait continué à tenir serme, bien qu'elle sit de grandes pertes. Cependant le comte de Clermont était arrivé avec le gros de son armée. L'on s'attendait qu'il allait faire quelque pronesse pour sauver l'honneur des Français : mais il vit sans y porter nul secours la déroute et le carnage. On avait désobéi à ses commandements. L'attaque avait commencé avant son arrivée; on avait combattu à pied, et non point à cheval, ainsi qu'il l'avait voulu. Courroucé de ce désordre, il ne se risqua point à su réparer le triste effet. Il reprit sa route vers Orléans, où sa conduite fut jugée bien peu honorablement par tant de braves gens qui se dévouaient avec un tel courage. Il ne resta que peu de jours, et les laissa, leur promettant, pour les apaiser, des secours en vivres et en munitions, qui même n'arrivèrent pas. » Cette bataille de Rouvray, qu'on appela la journée des harengs, parce que se convoi des Anglais était en grande partie composé de barils de poisson salé pour nourrir leur armée durant le carème, sut un nouvenu sujet de honte et de désespoir pour le royaume. Une armée de 8,000 hommes s'était faissé vaincre par 1,500 Anglais et s'était dispersée devant oux.

HARFLEUR, ville de France, dans le département de la Seine-Inférieure, sur la Lezarde, à 2 kil. de son embouchure en Seine, avec 1,980 habitants (1872), un entrepôt réel des donanes, des blanchisseries, une fabrique de produits chimiques, des fours à briques et à plâtre, une hudlorie, une raffinerie de sucre et un commerce de cabolage. C'est une station du chemin de fer de Rouen au Havre. Harmen prenaît autréfois le titre de souverain port de la Normandie; c'était une des villes les plus importantes de la provance. Ele fot price en 1415 par Henri V d'Angleterre, qui en chassa les tabitants. En 1440 Somerset s'en empara de nouveau; mais Dunois la rendit à Charles VII, en 1419. Pen-

dant les guerres de religion, elle fut prise et saccagée par les huguenots. Harfleur perdit de son importance à mesure que grandit et prospéra le H a v re ; la mer, qui se retira de soa port, jadis si fréquenté, est la principale cause de sa décadence.

HARIADAN. Voyez BARBEROUSSE II (Khaireddin). HARICOT, genre de la famille des papilionacées de Jussieu, de la diadelphie décandrie de Linné. Le haricot est en général une plante herbacée, annuelle, volubile, à tige dressée et grimpante, mais rarement munie de vrilles : ses souilles sont alternes, ternées, munies de stipules à la base de leurs pétioles : ses sleurs, disposées en grappes, et osfrant toutes les variétés de nuances comprises entre le blanc et le rougs écarlate, sont portées sur un pédoncule commun; leur calice est monophylle et bilabié, à lèvre supérieure échancrée, à lèvre inférieure trifide; la corolle est papilionacée; son étendard, orbiculaire, émarginé et réfléchi, est muni vers l'onglet d'un double lobule, et ses ailes, égales à l'étcadard, sont adhérentes à la carene, qui se roule en spirale avec les organes de la reproduction : des dix étamines, neuf ont leurs filaments soudés ensemble : l'ovaire, presque sessile, est supère, et surmonté d'un style contourné, terminé par un stigmate simple : le fruit est une gousse oblongue, falciforme, bivalve, comprimée sur les côtés, et renfermant un nombre variable de graines, séparées l'une de l'autre par des cloisons transversales membraneuses : la graine elle-même est réniforme et marquée d'un hile oblong ou arrondi.

Le genre haricot renferme une multitude d'espèces toutes originaires de l'Amérique centrale ou des Indes occidentales; nous citerons: 1º le haricot commun (phaseolus vulgaris, Lin.), dont la tige rameuse s'élève à la hauteur d'un mètre environ, et dout les graines sont aussi connues sous les noms de phaséoles, faséoles, favroles, féveroles, petites seves, seves peintes, seves à visage, etc : cette espèce est originaire de l'Inde; c'est celle que l'on cultire presque exclusivement dans les vastes champs des départements de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire; 2º le haricot multiflore (phaseolus multiflorus, Lamarck), dont la tige herbacée et grimpante s'élève à une hauteur de 5 mètres, et dont les fleurs écarlates sont disposées en grappes sur des pédoncules axillaires allongés : cette espèce est originaire de l'Amérique méridionale; on la cultive dans le nord de la France comme plante d'agrément; et cependant, au dire de Miller et de Rozier, sa graine est aussi saine et aussi nourrissante que celle du haricot vulgaire; 3º le haricot d'Espagne (phaseolus coccineus, Lin.), dont les tiges, hantes de 3 à 4 mètres, sont chargées tout l'été de belles grappes de sleurs rouge écarlate (blanches dans une variété, tricolores dans une autre), qui concourent à l'ornement des berceaux et des tonnelles; 4º le haricot caracolle (pha-seolus caracolla, Lin.), de l'Amérique méridionale, propre aux mêmes usages que le précédent, mais moins rustique, etc. BELFIELD-LEFEVER.

HARIRI, c'est-à-dire le marchand de soie, l'un des poëtes et des grammairiens les plus célèbres qu'alent eus les Arabes, et dont le véritable nom était Abou-Mohammed-Kasem-Ben-Ali, naquit à Bassorah, en 1054, et mourut dans la mame ville, l'an 1121. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était fort laid de sa personne, et qu'il joua un rôle po litique de quelque importance, tantôt sous les ordres des impuissants khalifes de Bagdad, tantôt pour le compte de sultans seldjoukides. Il était de sang arabe, de la tribu de Beni-Haram, et, au milieu de la révolution de mœurs qui s'opérait de son temps, resta fidèle aux habitudes de sa race. Sa manière libre et toute profane le faisait regarder d'asses mauvais cell par les musulmans rigides. Il arriva cependant de son vivant à une immense renommée, et quand il allast s'a-dosser à sa colonne de préditection, dans la mosquée des Beni-Haram, un cercle nombreux se réunissait autour de lei. C'est là qu'il lat successivement ses 50 Makandi ou Béance, buvrage qui à première vue pent paraffre bizarre à un Enropéen, mais dans lequel l'auteur nons apprend ini-même

qu'il a voulu renfermer tous ses mots de la langue, sérieu x et plaisants, les termes légers et graves, les perles et les brillants de l'élocution, certains passages du Coran, des proverbes arabes, des questions grammaticales, des cas lexicologiques, des nouvelles qui n'avaient pas encore été racontées, des exhortations qui peuvent faire pleurer le pécheur, et des plaisanteries capables de faire oublier au malheureux ses chagrins. Les 50 Séances racontent la série d'aventures d'un mendiant lettré, appelé Abou-Zeid, de Sarong ou Sarongsch (ville voisine d'Édesse), qui a été riche autrefois, mais dont les croisés ont pris la ville natale, pillé les biens et réduit la famille en esclavage, et qui pour sabsister s'est fait grammairien nomade, rhapsode ambulant. Le récit est placé dans la bouche d'un homme honnête et sensé, Hareth-Ben-Hammam, qui, voyageant pour son instruction et ses affaires, rencontre partont sur sa route, sous un nouveau déguisement, Abou-Zeid, tour à tour boiteux, avengle, maître d'école, improvisateur, prédicateur, faux des viche, médecin, dévot, libertin; ici transportant son auditoire et arrachent des larmes aux pécheurs; là se livrant à la débauche dans un cabaret avec les aumônes qu'il a recueillies de la piété des croyants. Une des plus bizarres Séances est la 30°, où Abou-Zeid est roi d'un peuple de vagabonds et bateleurs, et qui du haut de son trône de bohême rend au monde les mépris qu'il en a reçus. Sur la fin de sa vie, il se convertit et devient imam. Hareth-Ben-Hammam le rencontre une dernière fois, redevenu tout à fait honnête homme. De cet étrange canevas, il est résulté une suite de tableaux, tantôt en vers et tantôt en proce, où, à travers des scènce piquantes, encore bien que le fond en soit fort léger, apparaissent tour à tour les expressions les plus recherchées de la langue arabe, ses tournures les plus élégantes, ses proverbes les plus estimés. Cet ouvrage fut tout aussitôt considéré comme un cours de haute littérature, et depuis ce moment il n'a pas cessé d'être dans les mains des Arabes qui veulent se mettre au courant du beau langage. Il leur tient tout à la fois lieu de dictionnaire des synonymes, de traité des tropes; et la lecture en est souvent des plus attrayantes. Le texte, en raison de la nature du plan adopté par l'auteur, à cause de son style souvent extravagant, tout cousu d'albasions, d'énigmes, de calembours et de puérilités de versification, est hérissé de difficultés; et les indigènes eux-mêmes ont besoin d'un guide qui les fixe sur le sens de certaines expressions. De bonne heure donc il devint l'objet de nombreux commentaires de la part des critiques arabes, parmi lesquels on cite surtout Motarezzi et Chérichi.

L'admiration dent les Séances d'Hariri sont l'objet en Orient a produit de nombreuses imitations arabes, syriaques, hébraiques, dont quelques-unes ont paru de nos jours même. Le Juif espagnol Al Charizi, connu aussi sous le nom d'Harizi, auteur d'une traduction en hébreu des Séances, les prit pour modèles dans un ouvrage original auquel fi donna le titre de Thahhemoni (Constantinople, 1540-78; dern. édit., Berlin, 1845).

La meilleure édition qu'on possède des Séances d'Hariri, est celle qu'en a donnée Sylvestre de Sacy (in-folio, 1822). La préface, écrite dans l'arabe le plus pur, le commentaire, composé en grande partie, fl est vrai, d'après ceux de Motarezzi et de Chérichi, enlevèrent les sulfrages des lettrés les plus exigeants d'Égypte et de Syrie. Ce magnifique volume in-folio de 660 pages, tout arabe d'un bout à l'autre, devint promptement classique dans tout l'Orient; aussi, malgré son prix nécessairement élevé, fut-il bientôt épuisé. Une seconde édition du travail de M. de Sacy a été publiée, en 1853, par MM. Reinaud et Derenbourg, à l'usage des écoles européennes. Il en a paru aussi une nouvelle analyse critique, avec des commentaires arabes, au Caire (1850).

Abou-Mohammed-Kasem-Ben-Ali est en outre auteur de nombreux ouvrages relatifs à la grammaire. Sylvestre de Sacy a publié, dans son Anthologie grammaticale (Paris, 1831) des fragments assez étendus de son Molhatatirele, traité en vers sur la syntaxe arabe, destiné à être

appris par eœur dans les écoles, ainsi que de son Dourr'al ghawas, ou la Perle du plongeur, recueil d'observations philologiques sur les fautes de langage qui échappent en parlant, même aux gens bien élevés.

HARISPE (JEAN-ISMORE), maréchal de France, sénatenr, etc., naquit à Saint-Étienne de Baïgorri (Basses-Pyrénées), le 5 novembre 1768. Velontaire en 1792, il fut nommé capitaine d'une compagnie franche en 1793 et bientôt commandant d'un bataillon basque. En 1800 il prit part aux opérations dont le pays des Grisons fut le théâtre, puis il passa à l'armée d'Italie dans la division Moncey. Colonel en 1802, il alla faire la campagne d'Allemagne en 1806, et se distingua à la hataille d'Iéna, où il fut blessé : le bulletine le comprit même parmi les morts. Général de brigade en 1907, il se fit remarquer aux combats de Gutstadt. de Geilsberg et à la bataille de Friedland. Il fut ensuite envoyé sur les frontières d'Espagne, et devint chef d'état-major du maréchal Moncey. En 1810 il fut promu général de division, et le 29 mai 1811 il commandait les troupes qui montèrent à l'assaut de Tarragone. Créé comte en 1818, il contiana à servir en Espagne sous les ordres du maréchal Suchet; en 1814 il fut envoyé à l'armée du maréchal Soult, et le 10 avril, blessé à la bataille de Toulouse, il tombait au pouvoir des Anglais. Le gouvernement royal lui donna la croix de Saint-Louis, puis le commandement de la 15° division militaire. A l'époque des cents jours il commanda la 1re division de l'armée des Basses-Pyrénées; pendant toute la restauration, il vécut retiré dans sa propriété de Baïgorri. Sous Louis-Philippe, il commanda presque constamment l'armée d'observation établie aur les frontières d'Espagne, et le 11 septembre 1835 il fut compris dans une promotion de pairs. Le président de la république lui confia le commandoment de la 11º division militaire, dont il se démit en 1850. Le 11 décembre 1851 il fut élevé à la dignité de maréchal de France, ce qui lui donna peu de temps après son entrée an sénat. Il est mort le 26 mai 1855 à Lacarre, près Bayonne. HARIZI. Voyez CHARIBI.

HARLAY, famille française, dent plusieurs membres ent figuré avec distinction dans les rangs de la magistrature et du clergé, depois le quatorzième siècle jusqu'au commencement du dix-huitième.

HARLAY (ACETLLE DE), le premier qui ait attiré les regards de l'histoire, naquit en 1536. Successeur de Ohristophe de Thou, son beau-père, dans la dignité de premier président du parlement de Paris, il occupait ce poste lors de la fameuse journée des Barricades, le 12 mai 1588. Le duc de Guise, chef de la populace ameutée, avait jeté les yeux sur le parlement de Paris pour légaliser la révolte de cette ville, et, connaissant tout l'ascendant que Harlay exerçait sur sa compagnie, il avait entrepris de le gagner ainsi que plusieurs de ses confrères, en les dérobant aux persécutions que les Seize, ces magistrats sanguinaires, menaçaient de leur faire subir. Après la fuite du roi, il vint trouver le premier président, qui s'était retiré dans son jardin, et, dans un discours respectueux et slatteur, il réclama instamment son concours pour réprimer l'anarchie et rendre aux lois la puissance qu'elles avaient perdus. Harlay l'écoute avec un flegme que faisait ressertir encore le tumulte des circonstances, et lui adresse cette réponse, demourée si justement célèbre : « C'est grand'pitié quand le valet chasse le mattre; au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur est à mon roi, et mon corps est entre les mains des méchants; ils en feront ce qu'ils voudront. Vous me parlez d'assembler le parlement ; mais quand la majesté du prince est violée, le magistrat n'a plus d'autorité. » Tant de fermeté imposa à Guise, qui n'osa le punir. Cependant, le ter janvier 1589, Harlay, pressé par le fougueux Lincestre de jurer vengeance du mourtre des princes lorrains, prêta le serment qui lui était dicté en présence d'une multitude furiouse, prête à tous les excès. Oet acte de condescendance ne le sauva point des prescriptions des ligueurs. Quinze jours après, le 16 janvier, Bussy-Leciere, procureur au parlement de Paris et gouverneur de la

Bastille, entre dans la grande salle du parlement, et, après d'hypocrites doléances sur la mission pénible qu'il vient remplir, il se met en devoir de lire la liste des magistrats dont il est chargé d'opérer l'arrestation. A l'appel de son nom, Harlay se lève : « Je vous suis, dit-il au chef des Seize : ce sont des mains bien viles qui m'arrêtent, mais il est toujours glorieux de sousifrir pour son roi. » Bussy veut continuer : « C'est inutile, s'écrie-t-on de toutes parts dans l'assemblée, nous nous regardons tous comme portés sur la liste. » Et cinquante magistrats s'élancent intrépidement à la suite de Harlay.

Le premier président racheta plus tard sa liberté moyennant une rançon de 10,000 écus, et se rendit à Tours auprès de Henri IV, devenu roi de France par la mort de Henri III. Il se dévoua à la fortune de ce prince avec une fidélité qui ne tint compte ni des foudres de Grégoire XIV, ni des menaces du cabinet espagnol. A son retour à Paris, le Béarnais récompensa dignement ses services. Mais Harlay ne vit dans les faveurs de ce prince que de nouveaux encouragements à son zèle. Sa fidélité s'exhalait souvent en aveux pleins d'une liberté respectueuse, mais entière. Il affectait, dit un historien, de sermer les yeux sur des indices trèstrappants d'hérésie, acceptait comme une profession de foi formelle un désaveu équivoque; et lorsqu'il était forcé de punir, il bornait presque toujours la peine au bannisse-ment. Il se démit de la première présidence en 1610, après trente-quatre ans d'exercice, et mourut le 23 octobre de la -même année.

HARLAY DE SANCY (NICOLAS), issu d'une branche collatérale de la même famille, sut successivement conseiller au parlement de Paris, ambassadeur de France en Allemagne et en Angleterre, capitaine des Cent-Suisses et surintendant des sinances, emploi dans lequel il sut remplacé par Sully, dont il avait été l'antagoniste et qui dans ses Mémoires lui reproche des prodigalités. Né en 1546, mort en 1629, il changea plusieurs fois de religion, restant em politique toujours attaché à la cause royale.

HARLAY (ACHILLE DE), baron DE SANCY, second fils du précédent, né à Paris, en 1581, fut tour à tour prêtre, militaire, avocat et, sous la régence de Marie de Médicis, ambassadeur à Constantinople, d'où il se fit rappeler en 1617. Après avoir rempli plusieurs missions en Angleterre et en Savoie, il devint, en 1631, évêque de Saint-Malo, et présida en cette qualité les états de Bretagne trois ans après. Son nom est mêlé aux événements politiques de cette époque. Disgracié par le cardinal de Richelieu pour s'être opposé, dans l'assemblée du clergé de 1635, aux subsides extraordinaires demandés par la cour, il se consacra dès lors exclusivement à la direction de son diocèse, où il mourut, en 1646.

HARLAY DE CHANVALON (NICOLAS DE), archevêque de Paris, neveu de François de Harlay, archevêque de Rouen, né dans la capitale, en 1625, fut choisi par Louis XIV pour présider l'assemblée du clergé de 1660. Ce monarque le chargea en outre de la direction des affaires du clergé régulier, et le désigna pour la célébration de son mariage secret avec M^{me} de Maintenon. Recommandable par la noblesse engageante de ses manières et la tournure conciliante de son esprit, pasteur plein de lumières et de vigilance, il était plus renommé, disent ses contemporains, pour la prudence et la régularité de sa conduite extérieure que pour l'austérité de ses mœurs privées. Mort en 1695 d'apoplexie foudroyante, il eut pour successeur le cardinal de Noailles, évêque de Châlons. Il était de l'Académie Française.

HARLAY (ACHILLE DE), petit-neveu du magistrat qui s'était rendu si célèbre au temps de la Ligue, naquit à Paris, en 1639. Conseiller, puis procureur général au parlement, il vendit sa charge en 1689, et succéda le 13 novembre de la même année au premier président Potier de Novion. Profondément versé dans l'étude de la jurisprudence et des belles-lettres, il parut dans cette magistrature avec un grand éclat. Sa sévérité, au moins apparente, de mœurs n'excluait point

chez lui l'adresse du courtisan; et sa compagnie, subjuguée par l'ascendant de son nom et de ses lumières, professait pour ses avis une déférence qui tenait de la discipline. Mais c'est surtout comme homme d'esprit qu'il a laissé une réputation parmi les gens du monde. Ses bons mots et ses reparties ont été recueillis sous le titre d'Harlzana. Gallican zélé, il adressait un jour à Louis XIV des représentations sur un bref de la cour de Rome qui lui paraissait attentatoire aux libertés de l'Église. Ce prince ayant dit à de Harlay qu'on ne pouvait avoir trop d'égards pour les papes : « Oui, sire, répondit le magistrat, il faut leur baiser les pieds et leur lier les mains. » Un jeune conseiller, dont les aïeux avaient porté la livrée, ayant paru devant lui sous un costume d'une nuance peu sévère : « Monsieur, lui dit le premier président, il paratt que dans votre famille on a bien de la peine à quitter les couleurs. » Il répondait à des comédiens qui, dans une requête au parlement, avaient pompeusement parlé de leur compagnie : « Ma troupe délibérera sur la demande de votre compagnie. » L'architecte Mansard songeait à faire de son fils un président à mortier : « Monsieur Mansard. lui dit de Harlay, veuillez ne pas mêler votre mortier avec le nôtre. » A une audience du parlement, une partie seulement des juges était attentive, le surplus causait ou dormait : · Si messieurs qui causent, interrompit le premier président, faisaient comme messieurs qui dorment, messieurs qui écoutent pourraient entendre. » Il caractérisait ainsi les jésuites et les oratoriens : « C'est un plaisir de vivre avec les premiers, et un bonheur de mourir avec les derniers. » Ce magistrat attendait un jour à Versailles l'audience de Louis XIV. S'étant assis sur une banquette, il s'y endort profondément. Des pages malicieux profitent de son sommeil pour attacher sa perruque à la tapisserie. Le roi arrive; Harlay se réveille en sursaut, se lève, et, réparant, pour ainsi dire, par sa présence d'esprit le désordre de sa coiffure : « Sire, dit-il, je comptais saluer votre majesté en premier président; vos pages ont voulu que ce fût en enfant de chœur. » Il savait apprécier le mérite : ce fut sur ses instances que Louis XIV éleva d'Aguesse au, depuis chancelier de France, au poste de procureur général du parlement de Paris. Harlay se démit de ses fonctions le 5 mai 1707, et mourut le 23 juillet 1712, à l'âge de soixante-treize ans.

Le nom de Harlay s'est éteint en 1717 dans Achille, quatrième du nom, avocat général au parlement de Paris et conseiller d'État.

A. BOULLÉE.

HARLEM, jolie ville de la Hollande, communique avec Amsterdam et Leyde par des chemins de ser et par des canaux. Elle est située sur le Sparen, qui se jette au midi dans le grand lac appelé mer de Harlem (voyez l'article suivant). En 1572 elle soutint un siège terrible contre les Espagnols, commandes par Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe. Prise le 13 juillet 1573, elle fut livrée aux plus effroyables excès, malgré les termes exprès de la capitulation. Harlem se glorifie de l'invention de l'imprimerie, qu'elle attribue à Laurent Coster, personnage dont l'existence est restée fort équivoque, malgré les savants efforts de MM. Meerman, Scheltema et Koning, et dont la statue en marbre orne aujourd'nui la place du Marché. Au surplus, malgré la faiblesse de cette prétention, Harlem n'en est pas moins une cité éminemment littéraire. Elle possède une Société des Sciences, fondée en 1752; la Société nationale Économique, érigée en 1774; et la Société Teylérienne, ainsi appelée de son fondateur, Pierre Teyler vander Hulst, mort le 8 avril 1778. C'est dans les murs de Harlem que naquit le savant philologue Corneille Schrevelius. Là virent aussi le jour plusieurs peintres d'un grand mérite, tels que Nicolas van Berchem. Philippe Wouvermans, van Ostade, etc. François Hals, né à Malines, en 1584, y passa toute sa vie. Ces ar-tistes ont valu à Harlem le titre de seconde Bologne. L'orgue de l'église de Saint-Bavon passe pour le plus bal instrument de ce genre qui existe au monde.

L'habile architecte van Campen, l'auteur du plan de l'hôte de ville d'Amsterdam, était de Harlem, qui est enco e reneminée pour ses blanchisseries, ses tissus de laine et de sole, ses tapis et ses velours, ses savonneries et ses sonderies de caractères typographiques. La tulipomanie (voyes Flauns [Commerce des]) n'a pas médiocrement ajouté à sa célébrité, et l'on se souvient de ces vers de Delile :

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur, Pour voir sa renoneule avant l'aube s'éveille, D'une anémone unique adore la merveille, Ou, d'un rival beureux traviant le secret, Achète au poids de l'or les taches d'un œillet......

En 1779 l'auteur de La Hollande au dix-haitième siècle portait la population de Harlem à 45,000 habitants. En 1870 elle était de 31,282 âmes.

On a de Théodore Schrevelius un ouvrage intitulé: Harlemum (Lugd. Bat., 1647; in-4°). La relation du siége de cette ville pendant les années 1572 et 1573 y a été imprimée en hollandais (1739, in-8°). DE RESPFENDERC.

HARLEM (Mer de). On appelle ou plutôt on appelait ainsi autresois un grand lac d'environ six myriamètres de long sur trois de large, situé dans la province de la Hollande septentrionale (Pays-Bas), entre les villes de Harlem, de Leyde et d'Amsterdam. Il existait là jadis quatre lacs disserents, et de grandeur bien moindre, dont à la fin du seizième siècle une violente invasion de la mer du Nord, en détruisant tout sur son passage, ne fit plus qu'une seule et même masse d'eau, d'une superficie d'environ 33,000 arpents. Elle avait 14 pieds de profondeur, dont 8 pieds de vase, qu'on utilisait pour la fabrication des briques servant à la construction des maisons et au pavage de la voie publique. Malgré son peu de profondeur, il arrivait souvent, à la suite de violentes tempêtes, que cette masse d'eau, mise par le bras de mer appelé *Het Y* en communication avec le Zuiderzée, s'élevat à une grande hauteur; et ce n'était qu'au moyen d'un coûteux système de digues et d'écluses qu'on parvenait à l'empêcher d'empiéter encore sur les contrées qu'elle baignait. Pour prévenir de nouvelles dévastations et en même temps pour gagner du terrain propre à la culture, on entreprit en 1840 la gigantesque opération du desséchement de la mer de Harlem, terminée à la fin de 1865. A cet effet, on l'entoura de digues flanquées de fossés profonds, dans lesquels on conduisit de petits cours d'eau qui vont se déverser dans le Zuiderzée, en même temps qu'on les utilise pour les besoins de la navigation. Le fond de la mer de Harlem s'est trouvé de la sorte peu à peu transformé en polders, et on a rendu à l'agriculture une superficie d'environ 20,000 arpents de terre.

HARLEM (CORNELIUS DE). Voyez CORNELIS.

HARMATTAN. On appelle ainsi un vent singulier, très-violent et très-chaud, qui souffle périodiquement, d'ordinaire pendant sept à huit jours, des contrées intérieures de l'Afrique, entre l'est et le nord-est, vers l'océan Atlantique. Il règne en décembre, janvier et février, et est généralement accompagné d'un brouillard ou d'une brume qui cache souvent le soleil pendant des jours entiers. Une sécheresse et une chaleur extrêmes sont les résultats caractéristiques de ce vent. Tout le règne végétal en est flétri, et les fruits mûrissent immédiatement. La sécheresse est si extrême, que les meubles des habitations en recoivent de graves dommages, et que les boiseries des appartements éclatent. Le corps de l'homme aussi en souffre assez pour provoquer l'écaillement de la peau aux mains et au visage; mais à d'autres égards on regarde en général les effets de ce vent comme salutaires, lorsqu'il ne passe pas au-dessus de contrées marécageuses parce qu'il arrête les progrès de toute espèce d'infection, et qu'il guérit la plupart des affections cutanées, les fièvres intermittentes et les diarrhées. Aussitôt qu'il cesse de soufsier, un froid des plus piquants lui succède. L'harmattan ressemble beaucoup au samoum ou simoun; et il n'y a que les nègres de la côte occidentale du désert de Sahara qui lui donnent ce nom.

MCT. DE LA CONVERS. - T. X.

HARMENSEN. Voyez Arminius.

HARMODIUS et ARISTOGITON étaient deux jeunes Athéniens unis par la plus étroite amitié. Ils vivaient sous le règne des pisistratides Hipparque et Hippias. Le voluptueux Hipparque séduisit la sœur d'Harmodius; et, loin de cacher la faiblesse de sa victime, en révéla toute la honte dans une procession de vierges en lui interdisant l'entrée du Parthénon. Cette injure privée mit les armes aux mains d'Harmodius. Bientôt les deux amis associent un grand nombre de citoyens à leur complot; des femmes trempent même dans la conjuration. Le jour de l'exécution est fixé aux Panathénées; car cette sête réunit une soule de citoyens au temple, et la coutume permet d'y porter des armes. Au jour dit, ils se rendent au Parthénon, tenant à la main des branches de myrte, au milieu desquelles un poignard est caché. Ils voient l'un d'eux parler bas à Hipparque : serait-ce le complot qu'il révèle au tyran? Il est temps de frapper. Ils s'approchent : Hipparque tombe sous leurs coups; mais il est aussitôt vengé, et le sang d'Harmedius se mêle au sien (l'an 513 avant J.-C.). Aristogiton est réservé pour la torture. Interrogé sur le chevalet, il désigne comme ses complices les plus fidèles amis d'Hippias, et celui-ci les sait à l'instant conduire au supplice. • Eh bien, lui dit le tyran à la fin, te reste-t-il encore des scélérats à nommer? — Il ne reste que toi, répondit le martyr de la liberté et de l'amitié. Mais je meurs content; car j'ai fait servir tes mains à détruire tes amis. » Quiconque fut soupçonné d'avoir pris part à la conspiration fut traité avec une extrême rigueur. La courtisane Léna se distingua par sa constance à supporter les tortures : dans la crainte qu'un aveu ne lui fût arraché par la douleur, elle se coupa la langue avec les dents, et la cracha à la face de ses bourreaux. Quand, trois années plus tard, Clisthène eut délivré son pays du tyran, l'énergie et le nom de la courtisane furent consacrés sous l'image d'une lionne sans langue. On dressa sur la place publique une statue à la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton, honneur jusque alors sans exemple. Il fut défendu de donner leurs noms à des esclaves, et ordonné qu'ils seraient célébrés à perpétuité dans toutes les Panathénées. Enfin, longtemps après la mort de ces jeunes citoyens, on chantait à leur gloire un hymne patriotique conservé dans Athénée. Hippolyte FAUCHE.

HARMONIA. Voyez HARMONIE.

HARMONICA. Cet instrument de musique, d'origine allemande, a subi différentes modifications avant d'arriver au degré de perfectionnement où il est aujourd'hui; il consistait d'abord en une certaine quantité de verres inégalement remplis d'eau, qui étaient placés par demi-tons dans une caisse longue d'un mètre. Après avoir humecté le bord de ces verres avec une éponge mouilée, on trempait les doigts dans l'eau, et en les passant légèrement sur les bords des verres, il résultait de ce frottement des sons mélodieux. Le célèbre Franklin remit cet instrument en vogue en 1760; lui-même y apporta des changements notables; il fit fixer de petites coupes contenant une quantité dissérente d'eau dans un cylindre, ou axe commun, placé horizontalement sur deux pieds, que faisait tourner une roue mise en mouvement par une corde attachée au pied du joueur. On humectait les bords des petites coupes avant de jouer en faisant tourner le cylindre, et en appuyant après légèrement les doigts aur les verres on obtenait des sons vibrants et sonores, ayant quelque analogie avec la voix humaine. Mile Davies, la première, fit connaître cet harmonica à Paris en 1765; depuis, on a beaucoup perfectionné cet instrument. La meilleure invention paraît être celle de M. Lenormand : elle consiste à placer parallèlement des lames de verre de dissérentes dimensions par demi-tons, et sur lesquelles on frappe avec un petit marteau de liége enveloppé de taffetas. Le clavi-cylindre de Chladni et le mélodion de M. Dietz sont des barmonicas perfectionnés. Ces instruments produisent généralement sur les sens un effet magnétique. Ils sont très-peu répandus.

HARMONIE. C'est l'expression de l'ordre entendu dans le sens le plus élevé et le plus complet : l'harmonie dans les œuvres de Dieu, l'harmonie dans les œuvres de l'homme. C'est ce qui en seit la persection; de sorte que ce grand mot d'harmonie représente, à bien dire, ce qu'il y a de réel dans la création. Toute œuvre sans harmonie est un accident de la nature ou de l'art. Et aussi la science la plus réelle est celle qui embrasse le monde dans ses rapports d'ensemble et de détail pour en montrer l'unité. L'unité n'est que l'harmonie. La philosophie et les lettres, la morale et la politique, la nature et l'art, tout va à l'harmonie, et sans l'harmonie le génie même n'est qu'un grand désordre. Bernardin de Saint-Pierre, avec sa pensée un peu superficielle, mais avec sa parole pleine de grace, a indiqué les harmonies secondaires de la nature, c'est-à-dire les rapports extérieurs des êtres entre eux : mais, quel que soit le charme de cette poésie, ce n'est point encore l'harmonie telle que l'étudie la philosophie véritable. Les harmonies parlent aux yeux, l'harmonie parle à l'intelligence. Celui qui, par une puissance surhumaine de conception, se donnerait la vue intime de la création dans son ensemble, avec ses solells et ses mondes, avec leurs mouvements réguliers et variés tout à la fois, avec l'immensité pour limites, depuis l'atome jusqu'à l'être infini, celui-là aurait une idée de l'harmonie; mais cette idée suppose une intelligence qui n'est pas celle de l'homme. L'harmonie, telle que nous la concevons, est à peine un reslet de l'harmonie telle que Dieu la réalise. C'est pourquoi il est vrai de dire philosophiquement que la suprême perfection de l'intelligence serait de concevoir cette harmonie universelle, qui de tous les points de l'Infini aboutit à Dieu, créateur des êtres. Ainsi, par des considérations de philosophie, on arrive à la loi chrétienne, qui montre le ciel comme la dernière révélation des mystères du monde, et sait de cette claire vue de Dieu le bonheur insini. Or, la vue de Dieu, c'est la possession complète de l'harmonie

Sous ce rapport, la philosophie des anciens était plus haute et plus religieuse que la nôtre. L'étude de la nature était pour eux l'étude de l'harmonie des êtres, il est possible que cette généralité de leurs idées ait nui longtemps à l'observation des faits isolés, et par conséquent au progrès des sciences proprement dites. Mais l'intelligence humaine en était agrandie, et la raison des philosophes en recevait une empreinte poétique, qui ne s'est plus retrouvée dans les convres analytiques de la philosophie moderne. Tel était le penchant de ces génies méditatifs pour la contemplation des lois générales, que ce mot même d'harmonie, appliqué à l'ordre du monde, représentait réellement à leur esprit une idée de musique; et réciproquement la musique s'expliquait pour eux par des lois numériques, empruntées aux rapports des corps célestes. Philosophes plus disposés, ce semble, que nous ne le sommes à recevoir et à garder les impressions primitives de la nature, ils expliqualent le monde comme une œuvre de la création admirable, et dans cette œuvre ils voyaient toujours la présence du génie créateur. La physique, c'était donc pour eux une poésie; et c'est pourquoi l'harmonie était le premier objet de leur contemplation. Puis cette disposition de leurs idées se faisait sentir dans toutes les sciences humaines, et surtout dans celle qui étudie l'homme, non-seulement l'homme physique, mais l'homme moral, l'homme vivant et intelligent, cette autre création merveilleuse, où se réalise l'harmonie-par le mélange des passions et des idées, des ponchants mauvais et des combats vertueux. Et c'est ainsi que Platon, le philosophe de l'harmonie, était conduit à montrer l'homme toujours fidèle à lui-même dans ses paroles et dans sa vie, comme un instrument de mélodie, qui rend des sons dignes des cieux.

Le mot harmonie conservera toujours un sens mystique, qui ne saurait pas plus disparaitre du langage des spiences que du langage de la poésie, Malgré lui, l'homme

cherche l'harmonie dans les souvres de la nature ou dans les sciences propres. On a tout fait de nos jours pour rompre cette loi de création intellectuellé, mais elle est plus puissante que le délire des novateurs. A celui qui ne veut pas d'harmonie, c'est-à-dire qui ne veut pas d'ensemble et d'unité dans les œuvres d'art, nous demanderons pourquoi sa pensée, s'il a une pensée, s'arrête toute saisie devant un monument d'antiquité qui porte cette empeinte, malgré ses systèmes de laid et d'horrible! Qu'il porte son regard sur ces magnifiques étéctions d'architecture, où l'harmonie a mis son cachet mystérieux, il sera tout confondu de ce spectacle, et sa raison se débattra vainement sous cette impression d'admiration et de respect. Cela donc est-il imaginaire? et l'harmonie n'est-ce rien, quand l'harmonie vous peut ainsi captiver malgré vos théories les plus rebelles? Le secret de notre enthousiasme à la vue de toutes les grandes œuvres de Dieu ou de l'homme, c'est toujours l'harmonie de ces œuvres, et plus cette harmonie nous apparatt, plus notre enthousiasme a d'élan et peut devenir fécond et créateur à son tour. LAURENTIE.

Les anatomistes appellent harmonie une articulation immobile, dans laquelle les enfoncements et les étainences que les surfaces osseuses présentent sont peu marqués, à tel point que l'on pourrait croire que la jonction des os a lieu par simple apposition de leur surface : on pourrait citer pour exemple l'articulation des os sous-maxillaires entre eux.

En peinture, le mot harmonie signifie l'accord qu'il y a entre les couleurs d'un tableau, et dans la composition elle-même, l'accord qui peut exister entre les personnages de ce même tableau : ainsi, on dira qu'il y a une grande harmonie dans les tableaux de Raphael, parce que la peinture s'y trouve d'accord avec la composition et que les couleurs y sont disposées de telle sorte qu'elles servent à faire comprendre l'expression du tableau. Dans les tableaux de Poussin, l'harmonie des couleurs dégenère quelquefois en monotonie; et l'on pourrait lui faire ce reproche à juste titre.

Harmonie se dit encore du bon accord qui existe entre différentes personnes : ainsi, l'on dira d'une famille dont tous les membres sont bien unis : il y règne une harmonie

parfaite

HARMONIE (Musique). Les sons penvent être entendus de deux manières, successivement ou simultanément: dans le premier cas, il forment la mélodie, en suivant différentes inflexions ou intonations; dans le second cas, ils composent l'harmonie, en obéissant aux lois naturelles de la modulation. L'harmonie est donc cette branche importante de l'art musical qui traite de la connaissance des sons, lorsqu'ils se sont entendre simultanément, de leurs dissérentes combinaisons, de leurs rapports généraux et relatifs, et de leur enchaînement. Le but de l'harmonie est d'accompagner la mélodie, soit que celle-ci plane à l'aigu, murmure dans le medium, ou gronde à la basse d'une musique quelconque. Mais il n'en faut pas moins concevoir l'harmonie, abstraction faite de toute mélodie, de tout rhythme et de toute mesure, pour se rendre compte des nombreuses combinaisons dont elle est susceptible et bien saisir la déduction des lois qui règlent la concordance de ces mêmes combinaisons.

L'harmonie peut aussi se définir une succession d'accords. L'enchainement des accords entre eux est soumis à des lois dont le principe, aussi simple qu'ingénieux, fot découvert par R ameau. Le système de la basse fon damentale, inventé par ce grand homme, système admis et rejeté tour à tour, fut enfin étudié et approfondi par un homme d'un talent immense, R eicha, qui, comprenant tout le parti qu'on pouvait tirer d'una aussi ingénieuse théorie, en l'appliquant aux découvertes dues aux progrès toujours croissants de l'art musical, en fit la base de son nouvean système d'harmonie. C'est sa méthode que nous suivrons dans les courtes explications que nous allons donner ici. L'enchaînement des accords est calculé sur la marché de leurs notes fondamentales, exprimées ou sous-entendués;

sar, au moyen du renyers ement, ces notes peuvent être placées à d'autres parties qu'à la basse. Elles doivent faire entre elles tels et tels intervalles prescrits par l'expérience, l'oreille et le goût. Si done, en faisant entendre successivement plusieurs accords, on a soin d'observer les rè-gles données sur la marche des notes fondamentales, on est sur que l'harmonie qui en résultera sera non-seulement agréable, mais encore exempte de vague et riche d'effets. On voit tout d'un coup l'avantage d'un système aussi simple; et lorsqu'on saura qu'il s'applique ayec un égal succès à l'enchaînement des accords les plus compliqués et les plus dissonnants, qu'il n'y a pas un passage de nos auteurs les plus difficiles qu'on ne puisse analyser et expliquer clairement avec le secours des règles qui en émanent, on s'étonnera de ce que ce système ne soit pas adopté pour l'enseignement dans les écoles publiques, quoiqu'il le soit par la presque généralité des artistes.

Il y a en harmonie des notes étrangères aux accords, sur lesquels elles ne font que glisser : ces notes se placent ordinairement sur les temps faibles de la mesure, ou entourent d'autres notes intégrantes d'un accord, en formant une espèce d'ornement, de broderie mélodiques. Ces notes sont appelées notes de passage, petites notes on appo-giatures. Il en est d'autres encore qui se trouvent sur les temps forts, et qu'en nomme suspensions : leur nom indique assez qu'elles suspendent la note intégrante d'un accord pendant un certain temps de la mesure pour le faire entendre ensuite.

Les Grecs et les Romains n'ont jamais connu l'harmonie; ce qui n'empéchait pas leur musique de produire quelquesois des effets sublimes, quoiqu'elle fut à l'unisson ou à l'octave. Après la chute de l'empire d'Occident, il ne restait de toute la musique des anciens que quelques psalmodies religieuses à l'usage des églises. L'harmonie ne fut inventée qu'au neuvieme siècle. Elle se traina rude, inculte et stationnaire jusque yers le milieu du quinzième siècle : c'était la seule musique que nous eussions alors; et cette musique n'était même pas de la mélodie, car on ne pouvait appeler de ce nom des chants grossiers dépourvus pour la plupart de rhythme et de mesure. A partir de cette époque l'harmonie se persectionna rapidement, grace aux talents de deux musiciens français, Dufay et Binchoir, et d'un anglais, Jean Dunstaple. Les élèves de ces maîtres suivirent l'impulsion qu'ils avaient reçue, et depuis lors jusqu'à nos jours l'harmonie s'est progressivement enrichie et perfectionnée sous les différents maltres qui se sont succédé. On a longuement disserté, vivement disputé, pour savoir à quel système d'harmonie il fallait donner la préférence. Le meilleur système est celui qui facilite l'intelligence de la science et nous initie le plus promptement à ses secrets. Pour combattre le système de la basse fondamentale, Kirnberger avait imaginé je ne sais quelle théorie des prolongations. Catel s'en empara, et à son tour prétendit expliquer et enseigner l'harmonie par le calcul des intervalles; source inépuisable d'erreurs et de contradictions. Ce système, qui n'a rien d'ingénieux ni de méthodique, n'offre aucune règle précise pour la marche de la basse, seul fondement de toute bonne

Nous aurons à parler ailleurs des modulations, partie importante de l'harmonie.

Il y a encore en musique différentes acceptions du mot harmonie. Il s'emploie pour désigner la masse des instruments à vent qui entrent dans la composition d'un orchestre, et, par analogie, on dit concert d'harmonie, d'un conc er t composé seulement d'instruments à vent, et d'intruments de percussion, auxquels on joint ordinairement quelques contre-basses, excepté dans la musique militaire. On dit: L'harmonie d'un accord ou d'une musique, pour en exprimer la donceur. Harmonie est synonyme de con tre-point. On prend aussi quelquesois le mot harmonie comme syncayme de composition, mais c'est à tort : la composition s'entend de l'invention d'une musique, avec le

secours de la mélodie, du rhythme, de la mesure et de l'harmonie, tandis que l'harmonie ne s'entend que de l'art de combiner les sons d'une manière agréable. Béchen.

HARMONIE (Rhétorique). Il faut examiner deux choses dans l'harmonie du style: d'abord l'agrément du son en lui-même, ou la mélodie en général; ensuite le son disposé de manière à devenir l'expression du sens. Nous appelons eup konie cette douceur de son dans le langage, et cacophonie la rencontre de syllabes ou de paroles qui affectent désagréablement l'oreille. On doit éviter avec soin dans le choix et dans l'arrangement des mots le mélange des sons durs et choquants. En outre, pour être harmonieux, le style doit avoir du nombre; u a besoin d'être coupé par des repos bien placés et plus ou moins sensibles, qui partagent les phrases sans les scinder, et en rendent la lecture facile et coulante; il faut que les divers membres d'une période, plus ou moins longs, plus ou moins égaux, selon la nature des idées ou l'effet qu'on veut produire, se balancent entre eux et s'équilibrent, de manière à former un ensemble harmonieux et cadencé.

Le son quand il est adapté au sens produit des beautés d'un ordre supérieur. Il y a longtemps qu'on a remarqué qu'il existe dans les langues cultivées un accord secret, mais sensible, entre certains sons et certaines idées ou certains sentiments; que les pensées sérieuses, les affections tristes, amènent des sons graves, lents, mélancoliques; qu'au contraire la joie vive et pétulante s'exprime par des sons légers, rapides et brillants.

Il y a une autre sorte d'harmonie, qui appartient plus particulièrement à la poésie qu'à la prose, et qu'on appelle harmonie imitative; elle consiste dans un rapport de ressemblance entre les sons et la propriété des objets qu'ils expriment.

Sans doute l'harmonie est plutôt un ornement qu'une qualité générale du style; mais c'est un de ces ornements qui concourent le plus efficacement au charme du langage; et l'on peut dire que sous le rapport du nombre elle est une condition rigoureuse Imposée à tous les ouvrages qui prétendent au mérite du style. Néanmoins, il faut éviter à cet égard toute espèce d'affectation, et ne pas se consumer dans le travail mécanique et puéril de combiner des mots et des Auguste Husson.

HARMONIE, HARMONIA ou HERMIONE. Les Grecs avaient personnissé l'harmonie, qu'ils supposaient sille de Mars et de Vénus. Son nom Appovía signifiait dans leur langue accord, union. Ils la donnaient pour épouse au fondateur de Thèbes, Cadmus, célèbre pour avoir apporté en Grèce l'écriture et la religion. A les en croire, tous les dieux auraient assisté à leurs noces; Minerve et Vulcain lui auraient donné, suivant Hygin, un vêtement imprégné de tous les vices et de tous crimes; Vénus, un collier d'or, qui, passant dans les mains d'Ériphile, aurait causé la mort du devin Amphiaraus. Junon n'assista pas à ce mariage, qui fut d'abord heureux, mais dont elle troubla la paix par les désastres dont elle accabla les descendants des époux. Les noms de Sémélé, de Panthée, d'Ino, de Lalus, d'Œdipe rappellent tous les malheurs de la fatalité. Cadmus, désespéré, fuit sa patrie, erra longtemps et aborda l'Illyrie, avec son épouse Harmonie, qui ne l'abandonna jamais. Croyant voir dans ses malheurs le résultat de la vengeance de quelque divinité protectrice du fameux dragon qu'il avait tué, il demanda aux dieux de le changer en serpent, ce qui lui fut accordé; et Harmonie obtint de partager son sort. Un miroir étrusque la représente debout et nue, tenant la lyre et le plectrum, parée du collier que lui avait donné Vénus, placée entre Mars et Cadmus. HARMONIE (Table d'). Voyez Harpe et Plano.

HARMONIE CELESTE ou HARMONIE DES SPHE-RES, espèce de musique dont il est souvent fait mention dans les ouvrages des Pères et aussi dans ceux des anciens philosophes, et qu'ils supposent produite par les mouvements mélodiquement sonores des étoiles et des planètes. Cette

harmonie, que nous n'entendons pas, parce que nous y sommes habitués dès notre naissance, et qu'on ne saurait distinguer un son que par le silence qui lui est opposé, ou bien encore parce que l'harmonie du tout ne peut être perçue par nos organes à cause de la gravité des sons ; cette harmonie, disons-nous, était attribuée aux impressions variées et proportionnelles des globes célestes les uns sur les autres, agissant à des intervalles donnés. Suivant les anciens en effet il est impossible que des corps d'une aussi prodigieuse grandeur, se mouvant avec tant de rapidité, soient silencieux; au contraire, l'atmosphère, constamment mise en mouvement par ces corps, doit rendre une série de sons proportionnelle aux impulsions qu'elle en reçoit. Par conséquent, comme ils ne décrivent pas tous le même cercle, non plus qu'ils n'ont pas tous la même rapidité de rotation, les difsérents sons provenant de la diversité des mouvements, et dirigés par la main du Tout-Puissant, doivent produire la plus admirable symphonie et un inessable concert. On supposait donc que la lune, comme la plus basse des planètes, correspondait à la note mi, Mercure à fa, Vénus à sol, le Soleil à la, Mars à si, Jupiter à ut, Saturne à re; et l'orbite des étoiles fixes, comme étant le plus élevé de tous, à mi, ou à l'octave.

HARMONIE IMITATIVE. Les sons imitatifs se retrouvent dans toutes les langues, d'une manière plus ou moins marquée; c'est ainsi que nous avons gronder, murmurer, gazouiller, siffler, bourdonner, etc. (voyez Ono-MATOPÉE). Un choix convenable de mots peut produire un son ou une série de sons qui aient quelque analogie avec ceux qu'on veut exprimer : comme le roulement du tonnerre, le mugissement des vents, etc. C'est l'heureux emploi de ces sons qui produit l'harmonie imitative. Elle est très-sensible dans cet hémistiche de Racine :

L'essieu crie et se rompt ...

Et dans ces vers de Victor Hugo:

J'entends des canons sourds les tonnantés volées. Les clameurs aux clameurs mêlées, Les chocs fréquents du fer, le bruit pressé des pas.

Châteaubriand en fournit un bel exemple en prose : « La iame se lève, elle approche, elle se brise; on entend le gouvernail tourner avec effort sur ses gonds rouillés. » Un autre poête imite ainsi le bruit prolongé du tonnerre :

Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.

Enfin, le son imite aussi les mouvements, en tant qu'ils sont lents ou rapides, doux ou violents, faciles ou pénibles. Auguste Husson.

HARMONIQUE (Mathématiques). Trois nombres 2, 0, c, sont dits en proportion harmonique lorsque le premier est au troisième comme la dissérence des deux premiers est à la dissérence des deux derniers, c'est-à-dire torsque l'on a la proportion géométrique :

$$a:c::a-b:b-c(1).$$

Par exemple, les nombres 12,6,4, sont en proportion harmonique, puisque 12: 4:: 12-6: 6-4.

Dans la relation (1), b est un moyen harmonique entre a et c. On le déduit de ces deux nombres par la formule

$$b = \frac{2 ac}{a+c} \qquad (2)$$

qui résulte immédiatement de la proportion. Pareillement, si on connaît a et b, l'on trouvera

$$c = \frac{ab}{2a-b} \qquad (3).$$

Comme dans les autres proportions, on peut multiplier ou diviser tous les termes d'une proportion harmonique par un même nombre sans qu'elle cesse d'exister. Mais parmi les propriétés les plus remarquables des proportions harmoniques, il faut citer celle-ci : Deux nembres, leur moyen harmonique et leur moyen arithmétique forment une proportion géométrique, ce qui résulte évidemment de la relation

$$a:\frac{2ac}{a+c}::\frac{a+c}{2}:c,$$

où les extrêmes sont les deux nombres proposés. Remarquons aussi que les inverses d'une proportion arithmétique continue donnent une proportion harmonique. Ainsi,

$$\dot{-}$$
 α . $\alpha + \beta$. $\alpha + 2 \beta$.

Les inverses,
$$\frac{1}{\alpha}$$
, $\frac{1}{\alpha+\beta}$, $\frac{1}{\alpha+2\beta}$, donnent bien :
$$\frac{1}{\alpha} : \frac{1}{\alpha+2\beta} : : \frac{1}{\alpha} - \frac{1}{\alpha+\beta} : \frac{1}{\alpha+\beta} - \frac{1}{\alpha+2\beta}$$
, car l'antécédent du second rapport est égal à $\frac{6}{\alpha+6} : \frac{1}{\alpha}$, et

le conséquent à
$$\frac{\beta}{\alpha+\beta}$$
. $\frac{1}{\alpha+2\beta}$

La formule (3) nous apprend à déduire le troisième terme d'une proportion harmonique, c, des deux premiers, a et b; de même, en partant de b et c, on peut en calculer un quatrième, et ainsi de suite; on formera ainsi une progression harmonique, dont les termes, exprimés en sonction des deux premiers, seront : $a, b, \frac{ab}{2a-b}, \frac{ab}{3a-2b}, \frac{ab}{4a-3b}, \text{ etc.},$

$$a,b,\frac{ab}{2a-b},\frac{ab}{3a-2b},\frac{ab}{4a-3b},$$
 etc.,

série dont la loi est sacile à saisir.

La dénomination harmonique, appliquée à ces sortes de proportions et de progressions, nous vient des Grecs. Une expérience faite à l'aide du monocorde nous apprend que les longueurs des cordes qui donnent les sons

ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut,

1,
$$\frac{8}{9}$$
, $\frac{4}{5}$, $\frac{3}{4}$, $\frac{2}{3}$, $\frac{3}{5}$, $\frac{8}{15}$, $\frac{1}{2}$ (4).

sont effectivement représentées par les nombres $1, \ \frac{8}{9}, \ \frac{4}{5}, \ \frac{3}{4}, \ \frac{2}{3}, \ \frac{3}{5}, \ \frac{8}{15}, \ \frac{1}{2} \ (4).$ Or, le moyen harmonique entre ceux de ces nombres qui correspondent à ut et à son octave, savoir 1 et 1 est

 $\frac{2}{3}$, qui correspond à sol; le moyen harmonique entre 1 (ul)

et $\frac{2}{3}$ (sol) est $\frac{4}{5}$, qui correspond à mi; en continuant ce mode d'opération, on obtient tous les nombres de la série (4),

et le nom de proportion harmonique se trouve expliqué par cette analogie, qui du reste n'est pas la seule du même genre que l'on pourrait citer.

La géométrie a aussi des divisions harmoniques. Soit une droite sur laquelle nous supposons un point O pris pour origine, puis du même côté de ce point trois autres points, C, B, A, tellement placés que la ligne OA se trouve divisée en trois segments liés par la condition OA : OC :: BA: CB; la division de la droite est dite harmonique. C'est encore la même chose que précédemment; car si l'on fait OA = a, OB = b, OC = c, on a BA = a - b et CB = b - c; la proportion que nous venons d'énoncer revient donc à la proportion (1). Les divisions harmoniques donnent de belles propositions de géométrie, qui se relient à la théorie des transversales, et sont surtout sécondes en ce que la propriété fondamentale est conservée dans la perspective et généralement de quelque manière que l'on projette les figures. E. MERLIEUX.

HARMONIE PRÉÉTABLIE. Voyez Préétablie (Harmonie)

HARMONIQUE (Musique) se dit de tout ce qui appartient à l'harmonie. Les sons harmoniques ou flutés sont tirés de certains instruments, tels que le violon et le violon celle, par un monvement particulier de l'archet, qu'on approche davantage du chevalet, et en posant légèrement le doigt sur certaines divisions de la corde. Ces sons sont fort différents, pour le timbre et pour le ton, de ce qu'ils seraient si l'on appuyait tout à fait le doigt. Quant au ton, par exemple, ils donneront la quinte quand ils donneraient la tierce, la tierce quand ils donneraient la sixte, etc. Quant au timbre, ils sont beaucoup plus doux que ceux qu'on tire pleins de la même division, en faisant porter la corde sur le manche; et c'est à cause de cette douceur qu'on les appelle sons flutés. La théorie des sons harmoniques repose sur ce principe, qu'une corde étant divisée en deux parties commensurables entre elles, et par conséquent avec la corde entière, si l'obstacle qu'on met au point de division n'empêche qu'imparfaitement la communication des vibrations d'une partie à l'autre, toutes les fois qu'on fera sonner la corde dans cet état, elle rendra non le son de la corde entière, ni celui de sa grande partie, mais celui de la plus petite partie, si elle mesure exactement l'autre, ou si elle ne la mesure pas, le son de la plus grande aliquote commune à ces deux parties.

Harmonique s'emploie substantivement pour désigner tous les sons concomitants ou accessoires qui, par le principe de la résonnance, accompagnent un son quelconque et le rendent appréciable : ainsi, toutes les aliquotes d'une corde sonore en donnent les harmoniques. On sait en effet que si l'on fait résonner avec quelque force une des grosses cordes d'un violoncelle, en passant l'archet un peu plus près du chevalet qu'à l'ordinaire, on entendra distinctement, pour peu qu'on ait l'oreille exercée et attentive, cutre le son de la corde entière, au moins celui de son octave, celui de l'octave de sa quinte, et celui de la double octave de sa tierce : on verra même fremir et l'on entendra là : ces sons accessoires, qui accompagnent toujours un son principal quelconque, en sont les harmoniques.

J. J. ROUSSEAU.

HARMONITES. Voyez RAPP.

HARMOPHANE (de άρμός, jointure, et φαίνομαι, paraître), nom donné par Hauy au cor i n don adamantins, parce que les joints naturels de ses cristaux sont apparents.

HARMS (CLAUDE), prédicateur célèbre dans le nord de l'Europe, est né le 25 mai 1778, à Fahrstedt, dans le pays des Dithmarches, d'un père meunier de son état, et exerça d'abord la profession paternelle; ce ne fut qu'après la mort de son père, en 1797, qu'il fut libre de suivre la vocation qu'il se sentait pour les études littéraires, et de venir suivre les cours de l'université de Kiel, où il se livra à l'étude de la théologie. En 1835 il fut nommé premier pasteur et prévôt à Kiel; fonctions auxquelles îl lui a lallu renoncer en 1849, parce qu'à cette époque il fut atteint d'une cécité presque complète.

Claude Harms est l'un des théologiens protestants qui dans ces vingt-cinq dernières années ont le plus occupé l'attention publique. En effet, il s'est posé l'adversaire du rationalisme, négation religieuse dans laquelle le luthéranisme tend de plus en plus à s'absorber. Une thèse publiée par lui, en 1817, à l'occasion du troisième jubilé séculaire de la réforme, et où il s'efforce, après avoir exposé la doctrine du péché originel, de démontrer que la foi seule est capable d'assurer à l'homme son salut éternel, a été l'objet des plus vives attaques, à la suite desquelles il a fait paraître divers écrits en réponse à ses adversaires, un entre autres ayant pour titre Du néant de la religion de la raison (1819). Il a publié le recueil de ses sermons, un recueil de proverbes et sentences (Kiel, 1850) et son autobiographie (1851).

HARNACHEMENT, terme générique par lequel on désigne toutes les pièces qui servent à harnacher les chevaux de selle ou de trait. Ces pièces varient de richesse, d'élégance, et même de formes, selon qu'on les applique aux premiers chevaux ou aux seconds. Le harnacheur est celui qui confectionne ces diverses pièces. C'est un état, un genre d'industrie très-lucratif à Paris, où la sellerie est en général bien faite. Pour les chevaux de carrosse, le harnachement se compose du poitrail, de la bricole, du coussinet, du surdos et de ses bandes, des montants, des chaînettes, de

la croupière, de l'avaloir d'en bas, des reculements et des guides. Aux chevaux de charrette, on remplace le poitrait par un collier; mais its ont toutes les autres parties du harnachement, moins élégantes sans doute, mais très-solides. Aux chevaux de poste qui sont montés par les postillons, on met des étriers et des courroies. En France, l'industrie a quelque chose à faire pour alléger le poids ou diminuer la quantité de pièces qui composent le harnachement. En Angleterre, où l'on a pour les aulmaux une humanité bien entendue, on attelle les chevaux de trait de voiture avec beaucoup plus de simplicité qu'en France. Ils se blessent moins souvent et ont les mouvements plus libres.

V. DE MOLÉON.

HARNAIS. Ce mot s'applique particulièrement à la partie du harnachement qui comprend la selle, la croupière, le licou, la bride et les traits. Les selliers et les bourreliers font ordinairement le harnais. Les pièces des harnais étégants, destinés aux chevaux de cabriolet, de voiture de mattre, se garnissent avec des plaques de laiton, de fer, le plus souvent dorées ou argentées. Ces pièces, qui sont l'objet d'une industrie spéciale, sont seulement appliquées par le harnacheur aux endroits que l'usage et quelquefois la mode indiquent.

V. de Molaton.

HARO (Clameur de). Voyes CLAMEUR.

HAROUN, surnommé AL RASCHID, le Juste, le plus célèbre d'entre les khalises, succéda à son père Mehdi, en 786, à l'âge de vingt-et-un ans seulement. Son règne fut une époque de grande prospérité. Il étoussa rapidement diverses révoltes qui éclatèrent dans l'intérieur de l'empire, et mena à bonne fin plusieurs guerres contre les Byzantins et contre les Chazares. Quoique les limites de ses immenses États s'étendissent de l'Inde à l'océan Atlantique, et du Caucase aux sources du Nil, l'empire des khalifes sous son règne ne perdit pas une seule de ses provinces. Haroun, qui ent le bonheur de rencontrer dans la famille persane des Barmécides des vizirs et des généraux du premier ordre, put se livrer sans contrainte à toutes les joies qui ennoblissent l'existence. Il fit de Bagdad, où il résidait, la plus belle des villes de son époque. Des masses immenses de tributs lui arrivaient de toutes parts; et naturellement ami du faste et de l'éclat, Haroun fit orner sa capitale des plus magnifiques édifices. En même temps il aimait les sciences, les lettres, la poésie, la musique, et sa cour était le rendez-vous des hommes les plus célèbres du monde mahométan. Tout cela, joint à ses éminentes qualités personnelles, le rendit l'idole des populations. Il fut célébré dans une soule de poëmes et de nouvelles, et il est devenu le héros de bon nombre de contes des Mille et une Nuits. Vers la fin de son règne, ayant conçu des soupçons contre la fidelité des Barmécides, il les fit Lous périr, en 803, sans même faire grace à son favori Diafar, par qui il avait habitude de se faire accompagner dans ses perambulations nocturnes à travers les rues de Bagdad. Pour réprimer une révolte qui avait éclaté au nord du Khoraçan, il marcha en personne contre les révoltés. Un coup de sang le força de s'arrêter à Tus, où il mourut. à la fin de mars 809.

HARPAGON, personnage célèbre de l'un des chessd'œuvre du théatre moderne, et qui est devenu la personnification de l'avarice. Ce nom, heureusement choisi, a été suggéré à Molière par un passage de la comédie de Plaute intitulée Aulularia : Hei misero mihi! dit l'avare du poéte latin, aurum mihi intus harpagatum est; « maiheureux que je suis! mon argent m'a été volé. » Il était d'ailleurs tout simple de le former du grec donayos ou doπαξ, rapace, voleur, l'avare et le voleur devenant sans peine trop souvent frères. Nous ne devons pas moins admirer ici le génie de Molière, à qui un mot inaperçu, une intention à peine indiquée, suffit pour fournir une pièce entière, et quelle pièce! A cette source presque inconnue notre grand comique a dû les inquiétudes si comiques de l'avare, et, entre autres traits longs à citer, l'excellente répétition de sans dot. Ce qui n'est pas dans Plaute, c'est ce contact

dramatique de l'avarice et de l'amour; ensuite, te rapprochement si vrai, si profond, entre le père avare et le fils dissipateur; ce sont, enfin, ces rapports si variés d'Harpagon avec ses valets et tout es qui l'entoure.

HARPAYE, Voyez BUGARD.

HARPE, instrument de musique de grande dimension et de forme triangulaire, monté de cordes de boyaux disposées verticalement, qu'on pince avec les deux mains pour en tiser des sons. L'origine de la barpe est plongée dans une obscurité profonde. Tous les instruments à cordes pincées dont il est fait mention dans l'Écriture Sainte et dans les ouvrages des anciens, tels que le chinner des Hébreux, la cithare des Grecs, le cinnara des Romains, le nablum, la sambuque, et ensin la harp ou hearps des Celtes et des Cimbres, ont une certaine analogie générique avec la harpe, telle qu'on peut se la figurer dans son état de simplicité primitive. Chacun sait que le roi David chantait les louanges du Seigneur en s'accompagnant de sa harpe; mais le texte sacré dit aussi que David dansait devant l'arche en jouant de la harpe, ce qu'il n'aurait certainement pu faire avec un instrument de la forme et de la dimension des nôtres. Tout ce qu'on peut dire sur l'origine de la harpe, c'est donc qu'il est fait mention d'un instrument de ce nom en tous temps, en tous lieux, mais que nul ne sait au juste d'où il vient ni qui l'a inventé.

La harpe est composée de trois pièces principales, assemblées en forme de triangle, savoir : la console, la celonne et le corps sonore. Ces deux dernières sont réunies dans leur partie inférieure par une quatrième pièce, appelée cuvette, qui forme la base de l'instrument. Le corps sonore est une caisse convexe faite de bois d'érable, plus large à la base qu'au sommet, et reconverte d'une planche de sapin, qu'on appelle table d'harmonie, sur laquelle sont fixés les beutons qui servent à attacher les cordes. La console est une bande légèrement courbée en forme d's, et garnie de chevilles au moyen desquelles on monte les cordes fixées à l'extrémité opposée sur la table d'harmonie. Elle forme la partie supérieure de l'instrument. Enfin, la colonne est un montant solide ou creux, selon que la harpe est simple on à mouvement. Dans le premier cas, il ne paratt devoir servir qu'à l'assemblage des deux pièces précédemment décrites; mais dans le second cas, l'utilité en devient indispensable, comme on le verra tout à l'heure.

La harpe ancienne n'avait dans l'origine que treize cordes, qui étaient accordées selon l'erdre naturel de la gamme diatonique. On en ajouta successivement plusieurs autres; mais, malgré toutes ces additions, il était impossible de moduler avec un instrument qui n'avait que les demi-tons naturels de la gamme. Luc-Antoine Eustache, gentilhomme nepolitain et chambellan du pape Pie V, imagina, pour obtenir tous les demi-tons de l'échelle, de mettre à la harpe soixante dix-huit cordes disposées sur trois rangs. Le premier comprenait quatre octaves, le second faisait les demi-tons, et le troisième était à l'octave du premier. Les difficultés insurmontables qui s'attachaient à l'exécution de la musique avec un instrument aussi compliqué le firent bientôt abandonner.

On inventa ensuite la karpe double, qui était vraiment un instrument composé de deux harpes jointes ensemble, mais qui n'ent pas plus de succès que la karpe tripte ou à trois rangs du chambellan napolitain. C'est alors qu'un tyrolien, dont le nom m'échappe, imagina, vers la fin du dix-septième siècle, d'ajouter des crochets à l'instrument sunple, pour hausser à volonté le son des cordes. Ici encore d'autres difficultés se présentaient : comme on était obligé de faire mouvoir les crochets avec la main, il s'ensuivait que lorsqu'il rencontrait des dièses, l'instrumentiste n'avait plus qu'une main pour pincer, tandis que l'autre unettait les crochets en jeu. Enfin, au commeacement du dix-luitième siècle, Hochbrucker inventa une mécanique qu'on faisait mouvoir avec les pieds, et qui de là prit le nom de pédale. C'est cette mécanique qui a été perfectionnée

par Nadermann, luthier et célèbre harpiste de Paris. Les pédales, au nombre de sept (une pour chaque note de la gamme), sont placées dans la partie de l'instrument appelée cuvette, d'où elles correspondent aux crochets placés sur la console, en traversant la colonne, qu'on avait préala-blement cronsée à cet effet. La harpe ainsi organisée est dite à simple mouvement. Elle est montée de 43 cordes, disposées sur un soul rang et accordées en mi-hémol, c'està-dire qu'en pinçant successivement toutes les cordes de l'instrument, on fait entendre la gamme naturelle de mibémol, sans autres demi-tons que coux de l'échelle distonique. L'étendue de l'instrument comprend six octaves de mi en mi. Si le morceau est dans un autre ton, l'exécutant dispose ses pédales d'avance. Si dans le courant du morceau il se présente un dièse ou un bécarre, l'instrumentiste fait alors jouer la pédale correspondant à la note qui doit être haussée, et à l'instant toutes les cordes qui sonnent cette note et ses octaves se trouvent surtendues de la valeur d'un demi-ton.

La harpe à simple mouvement, toute parfaite qu'elle semblait à Nadermann, reçut un nouveau perfectionnement de Sébastien É r ar d, qui imagina de remplacer les crochets par des fourchettes à double bascule : chaque corde peut alors recevoir trois intonations, le bémol, le bécarre et le dièsa. Les pédales, toujours au nombre de sept, peuvent se mouveir de deux manières et se fixer à volonté dans des orans pratiqués à la cuvette. La harpe est alors dite à double mauvement. Elle est accordée en ut bémol ou si naturel, et son étendue est la même que celle de la harpe à simple mouvement. Cette dernière est actuellement presque généralement abandonnée.

On accorde la harpe comme le piano, c'est-à-dire par te m pérament, en adoucissant les quintes de la partition. Les gammes chromatiques sont impraticables sur la harpe. La harpe est sans contredit un instrument fort agréable; mais en dépit des perfectionnements connus et de ceux qu'on pourra découvrir encore, il aura toujours à latter contre la monotonie des sons et le manque d'énergie dans l'expression. Il est, du reste, difficile d'en obtenir une grande variété d'effets. On emploie la harpe principalement pour le solo, rarement à l'orchestre. Cependant, elle peut produire heaucoup d'effet dans ce dernier cas, en raison surtout de la différence de son timbre. Cet effet sera plus sûr encore si, au lieu d'une harpe, on veut en employer plusieurs.

HARPE (Architecture). On appelle ainsi les pierres d'attente que l'on fait sortir hors du mur, pour servir de liaison quand on veut joindre à la maison déjà existante une maison nouvelle. On appelle aussi harpe, dans les c hain es de pierres, jambes sous poutres et jambes-étrières, des pierres plus longues que les carreaux qui doivent se lier avec la maçonnerie de moellon ou de brique. On appelle également harpe de fer les morceaux de fer coudés qui servent à retenir les poteaux-corniers des pans de bois avec les murs mitoyens. Pour ces sortes de harpes, on les fait aussi de bronze, parce qu'alors elles sont moins sujettes à la rouille, et durent plus longtemps.

HARPÉ (Halacologie), genre de mollusques univalves créé par Lamarck. On la reconnaît à la coquille ovale ou bombée, munie de côtes longitudinales, parallèles et tranchantes, à l'ouverture échancrée inférieurement et sans canal; columelle lisse, et dont la base est terminée en pointe. Linné rangeait ce genre dans les buccins. On n'en connaît qu'un petit nombre d'espèces, qui à l'état vivant ne se rencontrent que dans le grand Océan et les mers de l'inde.

HARPE D'ÉOLE, HARPE ÉOLIENNE, HARPE MÉ-TÉOROLOGIQUE. Voyez ÉOLIENNE (Harpe).

HARPES (Fortification). Voyes Herse.

HARPIE, genre de l'ordre des rapaces ignobles, établi par Cuvier. Il a pour caractères : Bec grand, comprimé sur les côtés , mandibule supérieure très-crochue, et ayant les bords dilatés; narines ovalaires, transversales; tarses très-gros, réticulés, à moitié emplumés; ongles longs; ailes très-courtes. Leur bec et leurs serres ont une force extraordinaire. Les harpies sont d'une grande férocité; elles vivent solitaires dans les lieux les plus retirés et les plus ebscurs des forêts, on elles nichent sur les grands arbres La grande harpie d'Amérique est d'une taille supérieure à celle de l'aigle royal. Des voyageurs prétendent qu'elle attaque des mammifères d'une grande taille, qu'elle enlève des faons, et qu'elle peut fendre à coups de bée le crâne d'un homme.

HARPIES ou HARPYES (du grec "Αρπυια, dérivé de ἀρπάξω, ravir), monstres fabuleux, dont le nombre est inconnu. Leurs noms varient dans les divers auteurs qui en ont parlé. Hésiode, qui leur donne Thaumas pour père et Electre, fille de l'Océan, pour mère, ne les appelle qu'eŭκδωσες (aux beaux cheveux). Iris est leur sœur, et le poête les nomme "Λελλα (la tempête) et 'Ωκυπέτη (au vol rapide). Tout cè qu'il en dit, c'est que les vents et les olseaux n'ont pas plus de rapidité que leurs alles, et que l'air est leur domaine. Dans Homère, Podarge, l'une d'elles, est l'épouse de Zéphyré, ce qui ne l'empêche pas de les qualifier toutes de chiennes de Jupiter et de les accuser d'enlever ceux que les dieux veulent faire disparatire.

Lorsque les Argonautes arrivèrent chez le vieux Phinée, roi de Thrace, ils le trouvèrent tourmenté par les harples, monstres allés, couverts d'écailles, avec des bras puissants, monis de redoutables serres, terminées en queue de dragon; le front armé de cornes menaçantes, avec les traits et le sein d'une femme horrible. Ces monstres infestaient le pays, et troublaient les festins du bon roi. La présence des guerriers allés les repoussa dans leurs repaires.

Les harpies ne représentent-elles pas mythologiquement ces brigands que le langage moderne nomme forbans, corsaires, pirates, ou écumeurs de mer ? Leurs ailes ne seraient-elles pas des voiles? Leurs écailles de poisson et la queue qui leur sert de gouvernail n'indiqueraient-elles pas que les vents et les eaux favorisaient leurs ineursions? Leur face et leur sen ne font-ils point allusion à ces figures qui couronnent la poupe des embarcations de guerre? Enfin, leurs cornes et leurs griffes, aux moyens d'attaque et de rapine usités par les brigands qu'amenaient des fiottes poétiquement représentées? C'est l'avis de Banier, qui nous semble plus conforme à la vraisenblance que celui de Leclerc, de Vossius et du bonhomme Pluche, lesquels prennent les harpies pour des sauterelles.

La fable ajoute que Zétès et Calais, beaux Hellènes, fils de Borée et d'Orythie, lesquels avaient également des ailes, ce qui indique qu'ils voyageaient aussi à l'aide des vents dont ils étaient provenus, poursuivirent les harpies jusque dans les lles Strophades, où elles se réfugiaient, et sur lesquelles plus tard Énée et ses Troyens fugitifs les rencontrèrent avoc des troupeaux qui leur appartenaient. Virgile leur donne des traits de vierges ailées, un flux de matières fétides, des mains crochues, et des fronts toujours pâles de faim. Elles ravissent ou infectent les mets des Troyens; et Célèno, l'une d'elles, fait entendre, du haut d'un rocher, des prédictions sinistres.

Harpie se dit figurément de tout ravisseur du bien d'autrui, et plus souvent encore, famillèrement, d'une femme acariâtre et criarde.

BORT DE SAINT-VINCENT, de l'Académie des Sciences.

HARPOCRATE, divinité égyptienne, qui sur la Table isiaque ne figure que comme un tout petit enfant nouveaune, a yant les mains rapprochées vers la houche, ainsi qu'il devait être physiologiquement au sein de sa mère, qui le mit au jour avant terme; son maillot est un filet, symbole sous lequel les hiérophantes représentaient le soleil naissant et fable à l'époque du soistice d'luiver. Les prêtres d'Osiris avalent donné à cet énfant, à peine né viable, le nom symbolique d'Arphochrat (en cophile, celus qui boite du pied). Les vainqueurs, sous le règne de l'tolémée III, se hâtèrent

de l'ajouter à la foule de leurs dieux, et l'hellénisèrent sous l'heureux nom d'Harpocrate. Ils en firent le dieu du silence, trompés qu'ils furent par la figure de ce mystérieux enfant, dont les doigts étaient appliqués sur ses lèvres, qu'ils tenaient closes, signe muet de la discrétion chez presque tout les peuples. Ils l'appelèrent encore Sigalion, d'un mot de leur idiome (sigún, se taire).

L'Arphochrat égyptien était fils d'Osiris et d'Isis, et frère d'Horus le Superbe, du soleil dans sa force, de l'astre solsticial d'été, l'Hypérion des Hellènes. Les Égyptiens représentaient encore Harpocrate, débile, assis sur des lotus en seur. Les lugubres cénobites des hypogées de Memphis le peignaient la tête rasée, à l'exception du côté droit, der-rière l'orcille duquel sortait une tresse de cheveux. La ligne de démarcation que faisait sur le crâne cette bizarre coiffure, était l'emblème de l'équateur, la partie rasée celui de l'hémisphère non alors éclairé par le soleil, et la partie chevelue celui de l'hémisphère qu'éclairait alors cet astre. Les Grecs se hâtèrent d'embellir de leurs riants emblèmes cette tête bizarre; ils sirent éclore sous leur ciseau poétique un jeune homme, beau, nu, la tête ornée de la mitre égyptienne; ils mirent dans une de ses mains une corne d'abondance versant fruits et sleurs, et, comme au Soleil, dont il était aussi l'image, ils lui donnèrent le carquois d'or et les flèches B. illantes. De plus, ils placèrent à ses talons la chouette, qu'il laisse derrière lui dans les ténèbres. Les prémices des légumes lui étaient offertes. Quelquefois aussi il porte les attributs qu'il a pris dans son berceau oriental, une robe asiatique longue et flottante, une couronne de feuilles et de fruits de pêcher, arbre du aux adorateurs du feu, aux mages. Du temps de Varron et de Pline l'ancien, son culte, comme dieu du silence, était très-connu à Rome. Ses statues, l'index sur les lèvres, étaient placées aux portes des temples; elles indiqualent qu'un religieux recueillement était plus agréable à la Divinité que des paroles. La mode romaine était de porter au doigt une bague ou sceau, sur lequel était gravé un petit Harpocrate imposant aux hommes par sa simple image le secret des lettres. DENNE-BARON.

HARPOCRATION (VALERIUS), rhéteur d'Alexandrie, habile grammairien, auteur d'un lexique grec des mots employés par les dix grands orateurs d'Athènes, Oratores Attici, sorti pour la première fols des presses aldines eà 1503, avec les scolies d'Ulpien sur Démosthène, et dont la dernière édition a vu le jour à Berlin en 1833. Il aurait vécu suivant les uns cent-soixante ans après J.-C., sous l'empereur Verns, dont il aurait été l'un des précepteurs; selon d'autres, il auraitété, en l'an 350 de notre ère, contemporain de Libanius le Sophiste, qui dans une de ses lettres parle en effet d'um grammairien de ce nom. Le fabuliste espagnol Irlarte, ayant découvert dans la bibliothèque de Madrid un ouvrage de médecine superstitieuse portant son nom, lui en a fait honneur, parce que l'auteur du livre y dit qu'après avoir cultivé avec succès la grammaire en Asie, il est allé se fixer à Alexandrie. Du reste, aucune autre particularité de sa vie n'est connue.

HARPON, HARPONNEUR. L'arme qui, lancée par un vigoureux et habile matelot, assure la prise d'une bal ein e, aussi volumineuse qu'un navire, fut d'abord appelée har peau, et s'appelle aujourd'hui harpon, deux noms empruntés du grec : un large fer de sièche, dont la pointe, triangulaire, est bien acérée, attaché à un manche de bois de deux mètres environ, auquel tient une longue corde, voilà ce qui compose cet instrument de destruction. Le harponneur qui fait son apprentissage doit connattre les parties du corps de l'animal où le harpon fait une blessure mortelle, et dont il ne peut être arraché durant les secousses violentes du blessé, inyant et en trainant avec lui la corde fatale et la chaloupe qui porte ses meurtriers. La distance à laquelle il lance son arme est à pen près celle où le soldat romain faisait usage de son javelot (pilum) contre l'ennemi; mais le poids du harpon surpasse dun kilogramme et demi à deux kilogrammes celui du pilum; son ser est très-large, et il saut l'ensoncer à une grande prosoudeur dans les chairs du cétacé; de plus, la corde, entraînée par le projectile, ralentit la vitesse du jet, et le harponneur manquerait toutes ses captures si ses forces n'étaient pas très-supérieures à celles du soldat romain. Maintenant l'art du pêcheur baleinier a fait de grands progrès, et ses succès ne dépendent plus de la force d'un seul homme : le harpon est lancé par la poudre à canon à une distance heaucoup plus grande, et dirigé, plus surement par une bouche à feu dont la forme et les dimensions sont appropriées à cet

HARRACH (Famille de). Le mariage morganatique contracté par le feu roi de Prusse Frédéric-Guillaum e III avec une comtesse de Harrach, en 1824, appela dans ces dernières années l'attention publique sur cette famille autrichienne et catholique. Réduite à l'obscurité et à la médiocrité, elle ne laissait pas que de pouvoir faire preuve d'une noblesse aussi ancienne et aussi avérée que pas une des maisons de la haute aristocratie de la monarchie. C'est en l'an 1616 que Charles de Harrach, favori de Ferdinand II, obtint le titre de comte pour lui et ses descendants. Son fils ainé, Ernest-Albert, né en 1598, mort en 1667, fut cardinal et archevêque, d'abord de Prague et plus tard de Trente, et joua un rôle important dans les troubles de la Bohème. Wallenstein, duc de Friedland, avait épousé une comtesse de Harrach.

Les frères d'Ernest-Albert, Charles-Léonard et Othon-Frédéric, devinrent la tige, l'un de la branche ainée, celle des comtes de Harrach-Rohrau, l'autre de la branche cadette, celle de Harrach-Bruck, celle à laquelle appartient

l'épouse morganatique du feu roi de Prusse.

Ferdinand-Bonaventure DE HARRACK-BRUCK, né en 1627, mort en 1706, longtemps ambassadeur près la cour de Madrid, a laissé sous le titre de Mémoires et négociations secrètes (2 vol.; La Haye 1720), des souvenirs curieux. L'un de ses fils, nommé, en 1709, archevêque de Salzbourg. mourut en 1727; un autre fut promu, en 1723, à la dignité de seldmaréchal-général, et mourut en 1764 président du conseil aulique de guerre; le troisième, Aloys-Raymond, succéda à son père dans le poste d'ambassadeur à Madrid, fut nommé en 1728 vice-roi de Naples, et mourut en 1742 avec le titre de ministre de consérences. De ses trois petitsfils, l'ainé, Népomucène-Ernest, hérita du majorat de la branche dont il était le représentant ; le cadet, Charles-Borromée, étudia la médecine, fut reçu docteur, et exerça cette profession avec autant de distinction que de succès pendant plus de trente ans à Vienne, où il mourut, en 1829. Le troisième, Ferdinand-Joseph, né en 1763, qui avait épousé une demoiselle de Rayski, se remaria en 1833, avec la fille d'un jardinier de Berlin, et est mort à Dresde, en 1841. De son premier mariage il avait eu plusieurs enfants, entre autres Augusta, née à Vienne, le 30 août 1800, que le roi de Prusse rencontra aux eaux de Tœplitz. Frappé de la beauté de la comtesse de Harrach, le vieux Frédéric-Guillaume s'en éprit vivement, et, après l'avoir créée princesse de Liegnitz, l'épousa morganatiquement à Charlottenbourg, le 9 novembre 1824, en lui assurant un douaire considérable. Dans une position si difficile, la princesse de Liegnitz, par sa conduite pleine de modestie, sut mériter l'estime et l'affection des membres de la famille royale ainsi que du peuple de Prusse. Dès le 25 mai 1826 elle avait compris la nécessité politique que lui faisait sa position de renoncer au catholicisme pour embrasser la religion protestante.

Le représentant actuel de la branche ainée, celle de Harrach-Rohrau, Antoine de Harrach, né le 16 juin 1815, prend le titre de grand-écuyer héréditaire de la province d'Au-

HARRINGTON (James), célèbre publiciste anglais, né en 1611, à Upton, dans le comté de Northumberland. Après avoir quitté les bancs de l'université d'Oxford, il alla voyager en France, en Italie, en Allemagne, en Danemark et en Hollande, et de cette longue tournée, entreprise dans un but philosophique, rapporta en Angleterre des sentiments

tout républicains, qui n'empéchèrent pas Charles I^{er} de la nommer gentilhomme de sa chambre. Harrington servit ce prince fidèlement, saus renoncer à ses opinions politiques, et fut du petit nombre de ceux qui ne craignirent pas de l'accompagner jusqu'à l'échafaud, pour lui donner une dernière preuve de leur dévouement. Tant que dura le protectorat de Cromwell, il vécut étranger aux affaires publiques, consacrant toutes ses pensées à la composition de son Oceana, ouvrage écrit en forme de roman allégorique, et dans lequel il trace l'idéal de la république, ou du gouvernement des nations. Il parut à Londres en 1650, et était merveilleusement propre à donner satisfaction au goût d'un siècle où les plans imaginaires de républiques faisaient le sujet continuel des conversations et des discussions. Il obtint donc une vogue extraordinaire, que ne justifie guère un style dur et rocailleux. Il a été traduit en français en 1795.

Avant d'être mis en vente, il avait été saisi par ordre de Cromwell, et Harrington avait eu beaucoup de peine à en obtenir la main levée. Il lui fallut pour cela dédier son livre au protecteur, qui, après l'avoir lu, dit que l'auteur avait entrepris de le dépouiller de son autorité, mais qu'il ne quitterait pas pour un coup de plume ce qu'il avait acquis à la pointe de l'épée. Pour mieux faire apprécier ses doctrines et les répandre, Harrington fonda un club, nommé Rofa, qui fut dissons après la restauration des Stuarts. Les écrits qu'il publia dans la suite, sons le règne de Charles II, le firent enfermer à la Tour, le 28 décembre 1661. Il était accusé de haute trahison. Bien qu'acquitté sur ce chef par les commissaires des deux chambres, il resta longtemps détenu dans l'île de Saint-Nicolas, près de Plymouth. Ses amis n'obtinrent sa mise en liberté que lorsqu'une grave maladie eut mis sa vie en péril. Il succomba quelque temps après à Londres, le 11 septembre 1677. Il avait perdu la raison à la suite des remèdes trop violents qu'on lui avait administrés. Outre quelques poésies qui ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre, on a encore de lui des Aphorismes, où il expose ses principes politiques.

HARRIOT (Thomas), célèbre mathématicien anglais, né en 1560, à Oxford, découvrit les relations qui existent entre les racines et les coefficients d'une équation dont le second nombre est rameué à zéro (voyes les formules (?) de l'article Équation, t. VIII, p. 710). Il fut conduit à ce résultat par cette remarque, qu'il fit le premier, que toute équation d'un degré supérieur peut être décomposée en facteurs du premier degré. Mais c'est à tort qu'on lui a attribué le théorème de Descartes connu sous le nom de règle des

signes

Harriot accompagna Waiter Raleigh dans son expédition de Virginie. Il leva la carte de ce pays, et publis à son retour à Londres la relation de ce voyage. Mais son ouvrage principal, celui qui renferme ses découvertes mathématiques, ne parut qu'en 1620, sous le titre d'Artis analytics Praxis ad sequationes algebricas resolvendas (Londres, in-folio). Werner en donna une nouvelle édition en 1631. Harriot était mort à Londres, le 2 juillet 1621.

HARRIS (James), métaphysicien et grammairien anglais, né à Close, près de Salisbury, en 1709, était neveu du célèbre lord Shaftesbury, et expira à Londres, le 22 dècembre 1780. La mort de son père l'ayant mis en possession d'une fortune considérable, il renonça à l'étude de la jurisprudence, que déjà il avait commencée à Lincoln's Inn, pour se consacrer entièrement à la littérature. Le premier ouvrage qu'il publia était intitulé: Three treatises; the first concerning art, the second concerning music, painting and poetry, the third concerning happiness (Londres, 1744). Vint ensuite Hermès ou recherches philosophiques sur la grammaire universelle (Londres, 1751), ouvrage qui obtint un grand succès et fut traduit en plusieurs langues. Thurot le publia en français, en 1796, avec un savant discours préliminaire sur l'histoire de la grammaire. A partir de 1761 jusqu'à sa mort, James Harris fut membre de la chambre des communes. En 1762 il fut nommé lord

de l'amirauté, et l'année suivante lord de la trésorerie, fonctions qu'if résigna en 1765. Il resta alors sans emploi jusqu'à l'année 1774, époque où il fut nommé secrétaire de la reine et intendant de sa maison. Après sa mort, parurent ses Philosophical inquiries (Londres, 1783), qui contiennent une histoire de la critique, et des réflexions sur le goût dans la littérature ancienne et moderne. Lord Malmesbury, fils de James Harris, a donné une édition complète des œuvres de son père (Londres, 1801; 2 vol.).

HARRISON (JOHN), inventeur des montres marines, naquit en 1693, à Foulby, dans le comté d'York, et apprit d'abord le métier de son père, qui était charpentier. L'état d'impersection où étaient encore les montres attira son attention; et doué du génie de la mécanique, il inventa, en 1726, le pendu le compensateur. Après l'avoir appliqué avec le plus grand succès à deux horloges, presque entièrement construites en bois, il s'attacha sans relâche à perfectionner son invention et les montres en général. En 1736 il réussit à construire une montre marine, qui rendit de tels services dans une traversée à Lisbonne, qu'il obtint la médaille de Copley, réservée aux inventions les plus utiles. Une seconde montre marine construite par lui fut mise à l'épreuve pendant le voyage autour du monde fait dans les années 1764-1766 par John Byron. Elle rendit des services tels, que John Harrison crut pouvoir réclamer le prix de 20,000 liv. st. (500,000 tr.) offert par la Société royaie de Londres à l'inventeur de la montre marine la plus parfaite; mais son instrument n'ayant pas laissé plus tard que de donner quelques résultats inexacts, il dut se contenter de la moitié de cette magnifique prime. Harrison mourut en 1776. L'ouvrage qu'on a de lui, et qui est intitulé: Description containing such mechanism as will afford a true mensuration of time, prouve qu'il était resté complétement étranger aux lettres.

HARRISON (WILLIAM-HENRI), président des États-Unis en 1841, né le 9 sévrier 1775, dans l'État de Virginie, était fils de Benjamin Harrison, l'un des signataires de la déclaration de l'indépendance américaine. Orphelin de bonne heure et resté sans fortune, il entra en 1792 comme enseigne dans l'armée que le générai Wayne conduisait contre les Indiens, sur les frontières nord-ouest de l'Union. En 1797 il était capitaine, lorsqu'il donna sa démission et fut nommé vice-gouverneur de l'Indiana. Député de ce territoire au congrès, il réussit à faire passer la loi relative à la vente à l'encan, et par petites parcelles, des terres appartenant à la sonfédération; loi à laquelle les comtés de l'onest sont redevables del'état florissent où se trouve aujourd'hui leur agriculture. Cette mesure et quelques autres du même genre lui valurent le surnom de Père de l'Ouest. Dans la guerre entreprise en 1811 contre les Indiens, et qui ne tarda pas à être également suivie d'une lutte contre les Anglais du Canada, Harrison fut appelé au commandement en chef de toutes les forces américaines, et fit alors preuve de grands talents mi-litaires. Le 5 novembre 1811, il gagna la décisive bataille de Tipecance, et reprit successivement les places dont les Anglais s'étaient emparés. Ensin, lorsque Perry eut anéanti, le 10 septembre 1813, les forces navales anglaises dans le lac Érié, il pénétra dans le haut Canada, où, le 5 octobre, il gagna contre le général Proctor une bataille décisive, livrée sur les bords de la Tamise, et qui sur ce point mit un terme à la lutte. Alors il marcha en toute hâte vers les frontières du bas Canada, pour y rétablir les affaires des Américains. Mais il ne tarda pas à être renvové dans l'intérieur du pays; mécontent de la mesure qui le frappait, il donna sa démission, le 5 avril 1814, et rentra dans la vie privée.

Membre du congrès dans la session de 1818, il parla vainement en faveur d'une meilleure organisation des milices, dont le système laissait alors beaucoup à désirer. En 1828 il fut nommé envoyé extraordinaire en Colombie; mais une lettre qu'il adressa à Bolivar pour lui donner des avis et des conseils sur sa politique engagea celui-ci à demander son rappel. Pauvre et sans ressource, on vit alors Harisson réduit à remplir, pour nourrir sa famille, les fonctions de greffier près l'une des cours de justice de l'Ohio, que quelques amis lui avaient fait obtenir. Ce que le parti whig avait inutilement tenté en as faveur en 1836 réussit en 1840. Il fut élu alors, en remplacement de Van Buren, président des États-Unis pour les années 1841 à 1845. Mais un mois à peine s'était écoulé après son arrivée au pouvoir, que le président Harrison mourait, le 4 avril 1841, à la suite d'une courte maladie. C'était le premier président des États-Unis qui mourût dans l'exercice de ses fonctions. Le vice-président John Tyler le remplaça alors au pouvoir; et, aux termes de la constitution, celui-ci le garda pendant les quatre années pour lesquelles Harrison avait été élu.

HART. Au propre, c'est le lien qui sert à attacher un fagot. Il se dit aussi de la corde qui sert à suspendre à la potence le criminel condamné à être pendu ou étranglé. Les anciennes ordonnances portaient comme formule sacramentelle cette locution, à peine de la hart, c'est-à-dire sous peine d'être pendu. Ce mot est ainsi devenu synonyme absolu des mots gibet ou potence.

HARTINGGAU. Voyes BLANKENBURG.

HARTLEY (DATD), né en 1705, à Illingworth, étudia d'abord la théologie, puis la médecine. Après avoir successivement pratiqué à Nottingham et à Londres, il mourut à Bath, en 1757. Il est moins célèbre par ses ouvrages relatifs à l'art médical, que par un livre de philosophie intitulé : Observations on man, his frame, his duty and his expectations (2 vol. Londres, 1749), dont Priestley publia la dernière partie, sous le titre de Theory of human mind (1775). Hartley fait dériver toute l'activité intellectuelle de l'association des idées, qu'il s'essore d'expliquer au moyen d'hypothèses sur les vibrations des nerss et sur un stude aérisorme du cerveau.

HARTMANN VON DER AUE. Voyez AUE.

HARTZENBUSCH (JUAN-EGGENIO), auteur dramatique espagnol, est né le 6 septembre 1806, à Madrid, où son père, originaire des environs de Cologne, était venu s'établir comme menuisier.

Hartzenbusch, placé chez les jésuites, avait d'abord été destiné à l'Église; mais plus tard son père lui permit d'étudier la peinture et la langue française. Jusque alors il n'avait connu d'autres poëtes que ceux de l'antiquité, quand une poétique du père Losada, qui tomba entre ses mains en 1821, lui révéla qu'il existait aussi un art poétique régulier dans sa langue maternelle, et il s'essaya à composer des sonnets, des romances, des silvas et des liras. Vers la même époque, il lui sut donné d'assister pour la première sois à une représentation dramatique; elle produisit sur son esprit une impression telle, qu'il se mit aussitôt à dévorer les ouvrages de théâtre. Après avoir traduit du français diverses comédies, il essaya d'arranger pour la scène quelques pièces de Calderon. Mais pendant ce temps-là les circonstances avaient complétement changé. Son père, naguère aisé, avait perdu, par suite de la révolution de 1823, tout ce qu'il possédait; et ce malheur l'avait fait tomber dans un état mental voisin de l'imbécillité. Le jeune Eugenio et son frère cadet durent alors prendre la variope, afin de gagner leur subsistance et celle de leur vieux père, qui ne mourut qu'en 1830. Ce rude labeur n'empêcha pas toutefois Eugenio de continuer à traduire diverses pièces de théatre de l'italien et du français et à arranger pour la scène quelques vieilles comédies du théâtre espagnol, dont deux furent représentées avec le plus grand succès.

La guerre civile étant venue lui enlever presque tout travail, il apprit résolument la tachygraphie, et parvint, en 1835, à se faire attacher comme sténographie à la rédaction de la Gazette de Madrid. Jusque alors il n'avait encore été que simple traducteur ou arrangeur; il se sentit à ce moment capable de créer quelque chose par lui-même, et choisit pour sujet de drame la légende populaire des amants de Teruel. L'accueil fait à cette pièce (1836) décida de son avenir. Dès jors il se consacra exclusivement à la littérature, et un emploi qu'il obtint plus tard à la Bibliothèque reyale de Madrid lui assura une position fixe. En 1852 il a été nommé président du conseil des théâtres. Nous devons encore mentionner son drame Doña Mencia (1838); les comédies La Redoma encantada (1839); et La Visionaria (1840); les drames Alfonso el Casto (1841), Primero Yo (1842), Honoria (1842) et Bl Bachiller Mendarias (1842); enfin la comédie La Coja y el Encoyido (1848). Engenio Hartzenbusch a bien mérité, en outre, de l'ancien théâtre espagnoi, par son édition critique du Teatro escogido del M. Tirso de Molina (12 vol., 1839-42). Il a réuni ses poésies diverses à ses dissertations en prose, sous le titre de Ensayos poeticos y articulos en prosa, literarios y de costumbres (1 vol., 1843). La plupari des ouvrages de Hartzenbusch se distinguent par une imagination vive, un style énergique et une facture de vers harmonieuse. On y reconnaît l'influence de l'étude particulière qu'il a faite des anciens dramaturges espagnols. A la fin de 1862 il a été nommé directeur de la Bibliothèque nationale de Madrid.

HARVEY (GUILLAUME), médecin à qui l'on doft la découverte de la circulation du sang et de précieuses recherches sur la génération des animaux. Sans avoir joui de son vivant d'une immense renommée, comme Boerhaave ou Haller, sa gloire, fondée sur des recherches patientes et de vraies écouvertes, est aussi impérissable que celle de Newton; et ce qui a le droit de nous étonner, c'est que Harvey ait pu accomptir d'aussi grands travaux au milieu d'une vie agitée par les révolutions politiques de son pays. Né en 1578, à Folkestone, il voyagea sur le continent, étudia en Italie, où il eut pour maître Fabrice d'Aquapendente, célèbre professeur de Padoue, Il se fit recevoir médecin deux fois, d'abord en Italie, puis en Angleterre. Bientôt médecin de l'hôpital Barthélemy Londres, et protégé par quelques personnages de cour, il devint médecin de Jacques Ier, puis de Charles Ier, roi infortuné, dont Harvey suivit les vicissitudes, et auquel il garda sa fidélité.

Avant Harvey on avait tout au plus quelques idées obscures sur la circulation du sang; on savait vaguement, ou plutôt on le supposait, que le sang des veines éprouvait quelques mouvements, qu'il traversait les poumons, que le cœur le faisait mouvoir, etc.; mais il y avait si loin de là à ce que nous savons pertinemment aujourd'hui sur la circulation, qu'on ignorait même que les artères renfermassent du sang et que le poul s eût pour cause les battements du cœur. On croyait encore que les artères étaient remplies d'un fluide subtil, et, comme on le disait alors depuis Gallen, d'esprits vitaux. Or, disait-on à Harvey, que voulez-vous que deviennent les esprits vitaux, si vous remplissez de sang les artères? Harvey répondit qu'il n'avait nul souci des esprits vitaux, qu'il ne les avait jamais vus, et n'y croyait point; mais qu'en les supposant même aussi réels qu'il les croyatt chimériques, il ne voyatt pas pourquoi ils occuperaient les vaisseaux plutôt que les nerfs, ou pourquoi îts ne se méleraient pas au sang des vais-

Comme Harvey énonçait que la même action du cœur qui pousse le sang dans les artères et l'y fait cheminer, le ramène au cœur par les veines, on lui objecta que, s'il en était ainsi, les veines devraient avoir des pulsations comme les artères. Harvey répondit que, pour être inégalement rapide, le cours du sang n'en est pas moins réel en tous ses valsseaux. Si pourtant la circulation veineuse est moins évidente et moins rapide que l'artérielle, ajoutait-il, c'est que du cœur jusqu'aux veines plusieurs obstacles ont raienti le cours du sang. Et d'ailleurs, les veines étant plus spacieuses que les artères, il est naturel que le cours du sang s'y montre plus obscurément; et à ce sujet Harvey c'îta l'exemple des fleuves, dont le cours semble se raientir à mesure que leur lit s'évase davantage. Mais, lui dit-on encore, si réellement le sang circule dans tous ses vaisseaux, pourquoi ne

trouve-t-on pas tous les vaisseaux remplis de sang sur la cadavre? pourquoi alors les artères paraissent-elles vides de sang? Harvey, pris au dépourvu, fit à cette dernière objection d'assez mauvaises réponses : « Cependant, disait-il toujours, le sang circule; il circule, et j'en al pour preuve l'ocganisation même du cœur, ses battements, la disposition de ses valvules et des valvules de l'aorte et des veines; j'en ai pour preuve le pouls, la saignée, les hémorrhagies et la manière dont on les arrête. Le cœur palpite, les artères battent, le sang jaillit; et tous ces effets sont simultanés et parfaitement isochrones. Si l'on comprime une artère, le pouls s'y perd an-delà de la compression, et il persévère du côté du cœur; mais si, au contraire, c'est une veine que l'on comprime, alors le vaisseau se vide entre le cœur et l'endroit comprimé, tandis qu'il se gonfie dans le bout opposé. Dans sa première brochure, qui parut en 1619, Harvey fit représenter un bras bandé comme dans la saignée, et cette simple figure, grossièrement dessinée, lui suffit pour démostrer la circulation du sang.

Nonobstant ces preuves, que Harvey rendit encore plus claires et plus nombreuses dans ses Bxercitationes de Circuitu Sanguinis, publices en 1628, cette immortelle découverte rencontra un grand nombre de contradicteurs et d'incrédules; Primerose, Gaspard Hoffmann, et surtout Riolan, l'obstiné professeur de Paris, la combattirent avec acharnement, et non sans applaudissements publics. Mille sarcasmes et quoiibets circulèrent alors contre Harvey et ses partisans : c'est qu'il est dans la destinée des plus grandes vérités d'être combattues comme erreurs à leur naissance, et d'attirer d'apres critiques et parfois des persécutions sur leurs auteurs. Les hommes de génie ne trouvent guère que des contempteurs et des adversaires parmi les contemporains qui les jugent; Harvey l'a éprouvé comme Galilée; la circulation du sang eut ses détracteurs comme le mouvement de la terre. Chaque siècle combat avenglément les découvertes qui font sa gloire; et ce n'est que dans l'éloignement des hommes et des choses qu'on leur rend enfin justice, par l'admiration ou le mépris.

Cette grande découverte fit perdre à Harvey beaucoup d'années, par les attaques qu'elle lui suscita de la part de la routine ou de l'envie; elle lui fit perdre aussi tous ses malades, et nuisit à sa fortune : car on pensait qu'un révent assez systématique pour croire à la circulation du sang avait perdu à peu près toute sa raison. Cependant, quelques hommes supérieurs, rendant justice à son génie, lui persuadèrent d'appliquer sa sagacité et sa patience aux phénomènes de la génération, un des plus obscurs problèmes de la vie. Précisément, son mattre F. d'Aquapendente lui avait beaucoup appris à ce sujet, en l'initiant à ses recherches sur la formation du poutet dans l'œuf. Alors Harvey résolut de tirer parti pour la science de sa position près d'un roi trahi par la fortune. Il lui demanda les moyens de faire en grand ses expériences physiologiques; et Charles I'r lui abandonna son parc de cerís avec une magnificence toute royale, sans conditions et sans réserve, sacrifice sisé pour un roi que les dissensions de ses sujets et les périls de sa couronne détournaient des plaisirs de la chasse comme de la dissipation des cours. Ses expériences faites sur les biches du parc de Saint-James, il éprouva deux grands malheurs, dont il se montra inconsolable : la même catastrophe qui mit Cromwell sur le trône le priva tout à la sois de son bienfaiteur et de ses manuscrits. Forcé slors de s'éloigner de Londres, la solitude et les loisirs dont fi jouit dans son exil lui permirent de résumer ses derniers travaux : ce fut alors qu'il écrivit ses découvertes sur la reproduction, sans notes et presque sans aucun livre, si ce n'est un Aristote. Il faut dire toutefois que la perte de ses journaux lui fit commettre quelques erreurs; mais son ouvrage (Exercitationes de Generatione Animalium), tel qu'il l'a composé dans sa retraite, n'en mérite pas moins toute notre estime; et l'on re peut que gémir de la sévérité avec laquelle Buffon l'a jugé. dans la préoccupation de son propre système des motécules

erganiques, bizarre bypothèse dont chaque page du livre de Harvey contient la critique anticipée.

Harvey pensait que tout être vivant provient d'un œuf (omne vivum ex ovo). Et cependant il ignorait l'origine et la source des œuss des mammisères, bien que V. Coiter eut déjà décrit les vésicules de l'ovaire dans les grands animaux. Harvey avait bien observé des espèces de caroncules ou de toiles d'araignées dans les cornes de la matrice des biches, éventrées plusieurs semaines après l'approche du mâle; mais comme les ovaires lui avaient paru intacts et leurs vésicules sans mécompte, il regardalt ces premiers linéaments du jeune être comme une production spontanée, due à la seule matrice. Il ignorait également l'influence de la semence du mâle dans l'acte de la técondation : comme il n'avait jamais trouvé de sperme dans l'utérus des biches après l'accouplement, Harvey pensait que la semence était étrangère, comme matière, à l'animation de l'œuf de la femelle; il niait même que cette liqueur eût aucun contact avec l'œus déjà à demi formé des oiseaux. Suivant ce grand investigateur, l'œuf des mammifères n'est formé exclusivement ni par le mâle ni par la semelle, puisqu'il ne provient exclusivement ni des ovaires ni de la semence; mais il résulte (toujours d'après lui) de l'action spontanée de la matrice, après que tout le corps de la femelle a été técondé par la liqueur du mâle, en vertu d'une sorte de contagion séminale. Harvey croyait donc que le sperme séconde tout le corps maternel à la fois, à peu près comme l'aimant donne la vertu magnétique à une masse d'acier qu'il a touchée, ou encore comme un grain de petite vérole, inoculé au bras d'un enfant, suscite une petite vérole universelle. Après cela, demandez-vous à Harvey pourquoi la matrice, au sein de cette contagion universelle, acquiert seule cette propriété de conception quasi-immatérielle, Harvey vous répond sérieusement que la matrice ressemble alors au cerveau, qui seul conçoit et pense, grâce à l'accession des sens, bien que ceux-ci ne lui apportent que des images. Il ajoute que le fœt us ressemble au mâle qui a fécondé la mère, comme les pensées ressemblent aux sensations qui les occasionnent, et de la même manière.

Que conclure de là? C'est qu'à l'exemple du poète Milton, son illustre contemporain, comme son ennemi politique, Harvey est constamment remarquable dans tout ce qu'il invente, soit erreur, soit vérité. Cependant, pour finir par une de ses découvertes, nous dirons que c'est Harvey qui le premier a observé que la petite tache blanche du jaune l'œuf existe dans des œufs vierges aussi bien que dans ceux qui ont été fécondés, et cela même le rendit plus attaché à son système, Parisanus ayant faussement affirmé que cette tache était due à la semence du coq.

Harvey mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en 1658, chez un de ses huit frères, tous adonnés au commerce; et il fut heureux que l'aisance de ce proche parent et sa générosité éloignassent de sa vieillesse et les remords d'imprévoyance et le repentir d'être resté fidèle à son prince comme à son génie.

HARWICH, principal port du comté d'Essex (Angleterre), est bâti sur un promontoire, au sud de l'embouchure de la Stour, et ne compte guère que 5,000 habitants. Ce qui donne de l'importance à cette petite ville, ce sont ses chantiers de construction pour les navires de la marine militaire, et son port, centre des communications régulières de l'Angleterre avec Helvoetsluys, Cuxhaven et Gothenburg. Des phares d'une grande puissance ont été élevés sur la côte d'Harwich, qui est très-dangereuse dans les gros temps; et en 1850 on y a commencé la construction d'un immense môle. Les bains de mer de Harwich sont très-fré

HARZ, chaine de montagnes du nord de l'Allemagne, où elles forment un groupe presque isolé, entre la Saale et la Leine. Elle occupe une étendue de 10 à 11 myriamètres de long sur 3 à 4 de large, avec une superficie de 31 myriamètres carrés, et s'étend au sud-est jusqu'à Hellstædt et

Mansfeld, et au nord-ouest jusqu'à Osterode et Goslar. Ses pics les plus élevés sont le Brocken (1,167 mètres) et le Ramberg (756 mètres). De ses flancs s'échappent une multitude de petits cours d'eau. Cette masse montagneuse est très-riche en minerai, notamment en argent, fer, plomb, cuivre, zinc, arsenic, etc., et n'est inférieure sous ce rapport qu'à l'Erzgebirge. Sur son versant oriental existent de nombreuses sources salines, qui donnent lieu à une exploitation des plus importantes. Le produit annuel des mines d'argent du Harz est en moyenne de 65,950 marcs. On n'y trouve guère plus de 10 marcs d'or, année commune; et l'usage autrefois était d'en frapper des ducats avec cette exergue: Ex auro Hercyniæ. On exploite aussi dans le Hara des carrières de marbre, d'albâtre et de granit. On y trouve une soule de plantes médicinales, du lichen, des truffes; et ses forêts sont peuplées de cerfs, de chevreuils, de sangliers et de renards. On estime la population du Harz à 70,000 habitants, répartis en 40 villes et villages. Les magnifiques forêts qu'il contient nourrissent en été de nombreux tron. peaux; dans ses vallées on cultive peu de blé, et presque uniquement l'avoine. Après l'exploitation des mines, qui n'occupe pas moins de 30,000 individus, le commerce des bois est la principale ressource des populations. Ces montagnes abondent en sites pittoresques et romantiques, pour la descrintion desquels on devra consulter les nombreux Guides spéciaux à l'usage des voyageurs qui viennent visiter le Harz.

Les plus anciens habitants connus du Harz furent les Chérus ques; plus tard, cette montagne forma la limite du territoire des Saxons et de celui des Francs. Depuis Charemagne, qui s'efforça de confondre les Saxons et les Francs en une seule et même nationalité, et surtout depuis le dixième siècle, époque où l'on commença à exploiter les mines, la mise en culture du sol eut lieu sur tous les points qui en étaient susceptibles. Divers petits dynastes réussirent à se former dans le Harz inférieur, et prirent tous le titre de comtes du Harz, par exemple les familles Blankenburg, Mansfeld, Falkenstein, Wernigerode, Stolberg; dans le Harz supérieur, au contraire, la maison des Guelfes accrut de plus en plus ses possessions, érigées en 1495 en principauté de Brunswick-Wolfenbuttel.

Aujourd'hui le Harz appartient pour 3 myriamètres carrés au Hanovre, pour à peu près autant au duché de Brunswick, pour 6 myriamètres à la Prusse, et environ 7 kiomètres au duché d'Anhalt-Bernburg. Dans le Harz supérieur l'exploitation des mines se fait uniquement au profit du Hanovre; dans le Harz inférieur, elle a lieu de compte à demi pour le Hanovre et le Brunswick.

HASARD. Quelle est cette divinité aveugle et capricieuse, cette influence accidentelle, sans cause et sans lois, ce moteur sans direction et sans but, que l'on est convenu d'appeler hasard? Ce que nous pouvons dire, c'est que le mot hasard rappelle à notre esprit tout événement fortuit, dont nous ne saurions trouver une cause raisonnable, ainsi que toute solution chanceuse échappant à nos calculs. Qu'on le considère relativement aux grands événements historiques, ou aux actions individuelles des membres les plus infimes de la famille humaine, il n'a droit ni à l'encens qu'on lui prodigue pour ses résultats heureux, ni aux malédictions qui accueillent ses suites désastreuses; car le nasard n'est rien, et ne saurait rien être. Aussi sommesnous loin de concevoir l'opinion de ces hommes qui ont prétendu que le hasard était l'origine de toutes choses ; fatalisme privé d'intelligence, vivant au jour le jour, et qui n'est que le rêve d'une tête désorganisée. Reconnaissons toutespis ici, à la honte de la science, que la plupart des sleurons de sa couronne sont éclos du hasard. Sans parier du télescope, dont les éléments ont été trouvés par un enfant qui jouait avec deux verres grossissants, et de taut d'autres découvertes. plus ou moias importantes, nous rappellerons qu'à une époque très-récente, le g a l v a n i s m e n'a pas eu d'autre origine, et le hasard a encore présidé aux plus belles et aux plus utiles inventions, bien plus que l'expérience, l'analyse ou la synthèse : ce serait une histoire curieuse que celle des progrès que la science a ainsi faits, et que celle des grandes choses et des grands événements dont le hasard pourrait revendiquer l'honneur. S'étonnera-t-on maintenant que, dans son admiration pour cette puissance inconnue, l'homme l'ait de tout temps confondue avec la puissance providentielle?

On a appelé jeux de hasard ceux dans lesquels l'adresse ou la combinaison n'entrent pour rien : tels sont la plupart des jeux pour lesquels on se sert de cartes, le trente et quarante, la roulette, les dés, etc. Les jeux de hasard sont pour l'homme un leurre d'autant plus dangereux que le joueur n'a pas à y redouter la supériorité d'adresse ou d'expérience de son adversaire. Une saine morale les proscrit.

On qualifie aussi de hasard de la naissance les circonstances qui font naître un homme dans telle classe de la société plutôt que dans telle autre. La souplesse insignifiante du mot hasard a paru encore ici commode pour avoir l'air d'expliquer un phénomène inexplicable.

M. Libri, remarquant que le mot hasard ne doit être considéré que comme exprimant notre ignorance des vraies causes des phénomènes, a donné de ce mot une ancienne étymologie. En arabe, asar signifie difficile; les expressions asari, ad asarum, ludum asari se trouvent dans divers ouvrages italiens de la fin du moyen âge, où l'on traite d'un jeu avec trois dés, et s'appliquent aux points qu'il est le plus difficile d'amener, à ceux que l'on n'obtient que par hasard, comme on le dit encore.

HASCHISCH ON HASCHYCH. Voyez HACHISCH.

HASE (CHARLES-BENOIT), conservateur des manuscrits grecs et latins à la Bibliothèque impériale de Paris, naquit le 11 mai 1780, à Sulza, près de Naumbourg, où son père remplissait les fonctions de curé. Après des études préparatoires faites à Weimar, sous la direction de Bættiger, il alla suivre les cours des universités d'Iéna et d'Helmstædt. En 1801 il se rendit à Paris, où , sur la recommandation de Villoison, il obtint, après la mort de ce savant (1805), un modeste emploi à la Bibliothèque impériale, département des manuscrits grecs. En 1812, la reine Hortense le choisit pour professeur de ses fils, Napoléon-Louis, alors grandduc de Berg, et Louis-Napoléon, aujourd'hui empereur des Français sous le nom de Napoléon III, qui depuis 1848 a donné à son ancien précepteur de nombreuses marques de son reconnaissant souvenir, notamment en lui accordant en 1849 la croix de commandeur de la Légion d'Honneur; et, en 1852, en le faisant nommer professeur de grammaire comparée (chaire nouvelle) à la Faculté des lettres.

En 1815 M. Hase avait été nommé professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales ; en 1824, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; en 1830, professeur de langue et de littérature allemandes à l'École Polytechnique; en 1832, l'un des conservateurs administrateurs de la Bibliothèque royale, en remplacement de Gail. On a de lui, outre une soule de dissertations insérées dans le Journal des Savants, dans le Journal Asiatique, dans le recueil des Notices et extraits de manuscrits de la Bibliothèque du Roi, des éditions de l'ouvrage de Lydus intitulé : De Magistratibus Romanorum, avec commentaires critiques (Paris, 1812), et des œuvres de Léon Diacre (1819). Il a pris une part importante à la publication de l'édition de la Byzantine, ainsi qu'à celle de la nouvelle édition du Thesaurus de Henri Estienne sortie des presses de MM. Firmin Didot. Il est mort le 21 mars 1864, à Paris.

HASSIDÉENS. Voyes CHASIDIM.

HASSLI (Vallée et bailliage d'). Cette contrée, située dans la partie du canton de Berne qu'on appelle le Pays-Blanc, à cause des montagnes couvertes de neiges éternelles qui la sillonnent, est traversée par l'Aar et s'étend par de nombreux rameaux jusqu'aux glaciers. Quelque peu marécageuse dans sa partie inférieure, elle devient bientôt fertile, et ne cesse ensuite d'offrir à l'œil les plus ravissantes alter-

natives d'aspects enchanteurs et sublimes (c'est là qu'est située la fameuse cataracte de Handeck), jusqu'à ce qu'on atteigne les déserts sauvages du Grimsel avec le Siedelhorn, qui en est voisin, et où les Autrichiens et les Français se livrèrent une mémorable bataille, en août 1799. Le cheflieu de la vallée est le beau village de Meiringen, avec environ 4,000 habitants, au pied du mont Hassli. On trouve près de là les belles chutes du Reichenbach et le glacier de Rosenlaui, où, il y a cent ans, les troupeaux venaient encore pattre. Des traditions qui n'ont rien d'authentique font elescendre les habitants de cette vallée de Suédois ou de Frisons orientaux, ou bien encore de Saxons et de Frisons transférés en Suisse par Charlemagne.

HAST (Armes d'). Avant l'invention des armes à seu et leur introduction dans les armées modernes, on donnaît ce nom, dérivé du latin hasta, pique ou lance, à toute arme composée d'un fer tranchant ou aigu, emmanchée au bout d'une hampe ou bâton plus ou moins long, comme la pique, la lance, l'épieu, le javelot, la sarrisse, la fal arique des anciens, l'esponton, le fauchard, la guisarme, la hallebarde, la pertuisane, etc., du moyen age. Les armes d'hast, faciles à manier, moins coûteuses, moins embarrassantes et plus meurtrières dans les combats, à distances rapprochées, que les autres armes, se sont toujours conservées et ont survécu à tous les changements introduits dans l'armement des troupes. La lance est restée en usage pour certains corps de cavalerie. L'infanterie, chargeant à la baionnette, emploie une véritable arme d'hast. On se rappelle quel parti les paysans polonais, pendant l'insurrection de 1831, surent tirer de leurs faulx, et suppléer ainsi avec une simple arme d'hast aux fusils qui leur manquaient.

HASTENBECK (Bataille d'). Hastenbeck est un village de la principanté de Kalenberg, dans le royaume de Hanovre, à peu de distance de la ville de Hameln. Il est célèbre par la bataille qui s'y livra le 26 juillet 1757, au commencement de la guerre de sept ans, entre les Français, commandés par le maréchal d'Estrées, et l'armée anglohanovrienne, aux ordres du duc de Cumberland, laquelle se composait de troupes hanovriennes, hessoises, brunswickoises et prussiennes, présentant un effectif d'environ 50,000 hommes. A l'approche du maréchal d'Estrées, le duc de Cumberland se retira derrière le Weser et établit son camp à Afferde, sa droite s'appuyant sur Hastenbeck, tandis que son centre, placé sur les hauteurs, était couvert par un bois, et que son aile gauche était protégée par une redoute. Le 25, les Français s'avancèrent marchant sur plusieurs colonnes, mais se contentèrent de reconnaître la position de l'ennemi. Le 26, le maréchal d'Estrées sit avancer quatre brigades et son infanterie légère contre la principale position de l'armée anglo-hanovrienne, dont la gauche sut attaquée per Chevert et culbutée. Le marquis de Contades chargeait en même temps la droite et emportait le village d'Hastenbeck. Le prince héréditaire de Brunswick, après avoir rallié, avec beaucoup de présence d'esprit, les fuyards, parvint pourtant à reprendre les batteries dont les nôtres s'étaient emparés. En même temps, le colonel Breitenbach attaquait avec vigueur notre armée en slanc. On accusa généralement alors en France le comte de Maillebois, qui commandait la gauche, d'avoir à dessein, et pour perdre son chef, laissé l'ennemi reprendre ainsi l'offensive. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette abstention occasionna du désordre dans nos rangs et favorisa la retraite du duc de Cumberland. Au dire des historiens allemands, au contraire, la bataille n'eût fait alors que s'engager réellement, et les chances auraient été pour l'armée coalisée, quand la lâcheté du duc de Cumberland serait venue lui faire perdre tout l'avantage obtenu par la bravoure et la décision du prince héréditaire de Brunswick, lequel se serait trouvé hors d'état de poursuivre ses succès. Un fait incontestable, c'est le mouvement rétrograde opéré sur Hamein par l'armée an-gio-hanovrienne, mouvement qui permit à l'armée francaise de rester mattresse du champ de bataille. Sa perte était de 1,500 hommes, tandis que celle des coalisés s'élevait au double. Le résultat de la bataille d'Hastenbeck fut la convention de Kloster-Seven, signée le 3 septembre 1759, en vertu de laquelle le duc de Cumberland dut congédier une partie de ses troupes et abandonner aux Français Hanovre et Cassel.

HASTINGS, vieille ville du comté de Sussex, en Angleterre, fréquentée pendant la saison d'été, à cause des bains de mer qu'on y a établis, compte 29,289 habitants (1871). Elle est célèbre dans l'histoire par la bataille que Guillau me le Conquérant livra dans les plames voisines, le 14 octobre 1066, à son rival Harold; bataille qui décida du sort de l'Angleterre, en faisant passer la couronne des mains des Saxons aux envahisseurs normands.

HASTINGS (WARREN), né en 1732, à Churchill, dans le comté de Worcester, où son père remplissait les fonctions de curé, est célèbre par l'un des plus ruineux procès dont fassent mention les annales judiciaires de toutes les nations. Il fit ses études à Westminster et à Oxford, et obtint en 1749 un emploi d'expéditionnaire dans un des comptoirs de la compagnie des Indes. Aussitôt qu'il se fut rendu à son poste. il se livra à l'étude du persan et de tout ce qui se rapporte aux intérêts anglais en Asie. Par la suite, il servit, en qualité de volontaire, dans l'armée du colonel Clive, lorsque celle-ci reprit possession de Calcutta. En 1761 il fut nommé membre du gouvernement du Bengale; mais quatre ans après il revint en Angleterre, où il s'occupa de sciences et de littérature. Il sollicitait la chaire de langue persane à l'université d'Oxford, lorsque ses talents et ses connaissances spéciales attirèrent l'attention du parlement, et le ministère l'envoya alors à Madras, avec une provision, pour prendre le gouvernement de cette présidence. En 1772 il devint gouverneur du Bengale, et fut nommé en 1774 gouverneur général des possessions anglaises dans les Indes orientales. Il remplit ces fonctions pendant treize années, au milieu de circonstances difficiles et critiques, et réussit à agrandir et à consolider la puissance de la compagnie aux dépens des princes indigènes. C'est pendant son administration que l'Angleterre eut à lutter contre le célèbre Hyder-Ali et ensuite contre son frère, le courageux Tipou-Saëb. Le traité de Mangalore, conclu le 11 mars 1784, mit momen-tanément un terme à la guerre, qui, maigré les sacrifices qu'elle avait nécessités, valut à l'Angleterre des accroisse-ments de territoire considérables.

Un tel résultat ne put toutesois être obtenu sans de nombreux actes arbitraires et sans quelques concussions. Warren Hastings, en élevant les revenus de la Compagnie de trois millions sterling à cinq millions, s'était assuré l'impunité pour toutes les violences, les illégalités et les déprédations qu'il avait pu commettre. Cependant, lorsque lord North dut quitter le ministère, ses adversaires s'essorcèrent d'entrainer dans sa chute ses différentes créatures. Hastings fut donc rappelé en 1785, et se vit bientôt enveloppé dans un inextricable reseau d'accusations. Les principaux orateurs de l'opposition, fox, Burke, Sheridan, etc., se porterent ses accusateurs. On lui reprochait d'avoir commis pendant son administration une foule d'actes arbitraires et tyranniques. d'avoir extorqué des sommes immenses, et causé la ruine de plusieurs princes indigènes. Le 17 sévrier 1786 Burke présenta l'acte d'accusation devant la chambre des communes ; l'affaire fut renvoyée au mois de mai de l'année suivante à la chambre haute, et le procès s'ouvrit le 13 février 1788, dans la grande salle de Westminster. Warren Hastings échappa à la détention préventive en fournissant caution. Les longues formalités qu'entraine un débat judiciaire devant la chambre haute, les lenteurs qui résultent pour toute espèce de procès plaidé devant cette juridiction, les continuelles interruptions qu'y apportent nécessairement les travaux politiques de cette assemblée, retardèrent le jugement. Un grand nombre de griefs exposés dans l'acte d'accusation exigèrent de minutieuses enquêtes et l'audition d'une soule de témoins qu'il fallut faire venir de l'Inde. Plusieurs discours prononcés par les accusateurs durèrent des jours entiers; enin, le 15 avril 1794, la chambre haute tenait sa centvingtième séance comme cour de justice, sans que l'affaire fût encore terminée. L'opinion publique, quelque prévenue qu'elle ett d'abord été par les grands talents des accusateurs, avait fini par se prononcer avec force en faveur de l'accusé.

Quand lord Cornwallis fut revenu de l'Inde, cet homme d'État, qui avait dirigé en personne et sur les lieux mêmes les investigations les plus rigoureuses, se prononça complétement en faveur de Warren Hastings. Il signala avec force les grands et incontestables services qu'il avait rendus au pays, en lui conservant, par les mesures qu'il avait su prendre, ses colonies des Indes orientales, à une époque où la défection des colonies américaines n'offrait qu'un exemple trop encourageant aux autres possessions transmarines de l'Angleterre. Le témoignage impartial rendu par un colonel français, du nom de Gentil, que Warren Hastings avait expulsé de l'Inde, produisit aussi un grand effet et aida puissamment à la défense. Enfin, au commencement de l'année 1795, lord Thurlow proposa que chacun des membres de la cour, interpellé sur la question de culpabilité, eût à répondre, à haute et intelligible voix, sur son honneur et sa conscience. La majorité se prononça pour l'acquittement : en conséquence Warren Hastings, qui avait entendu à genoux la lecture de l'arrêt, fut renvoyé des fins de l'accusation et condamné seulement aux dépens. Ils s'élevaient à la somme de 71,080 livres sterl. (1,777,000 fr.). L'État pour sa part eut à supporter en outre 100,000 livres sterling (2,500,000 fr.) de frais laissés à sa charge. La compagnie des Indes dédommagea Warren Hastings en lui accordant une pension de 4,000 livres sterling (100,000 fr.); et afin de récompenser ses longs services, elle lui fit compter une somme de 114,000 livres sterling (2,850,000 fr.), à titre d'arrérages, qu'elle fit remonter à vingt-huit ans. La soule d'ohjets précieux que Warren Hastings avait rapportés de l'Inde, parmi lesquels on remarquait le trône du souverain indigène du Bengale tout couvert de pierres précieuses, un lit et une douzaine de fauteuils en ivoire massif et d'un travail exquis, avait donné à penser qu'il possédait d'immenses richesses. Mais à sa mort, arrivée le 22 septembre 1818, on reconnut tout ce qu'il y avait d'exagération dans ces rumeurs publiques. Warren Hastings, qui pendant toute la durée de son administration se montra le protecteur zélé des sciences et des lettres, était sous tous les rapports un homme distingué, bon architecte, habile ingénieur et même quelque peu poête. Parmi les ouvrages qu'on a de lui, nous citerons : Narrative of the late Transaction at Benares (1782); Review of the State of Bengal (1786); The present State of the Bast-Indies (1786). Sa fille, la marquise de Bute, a publié son Private journal en 1858.

HASTINGS (Francis RAWDON, marquis de), homme d'État anglais, descendait d'une ancienne famille normande établie depuis longtemps en Irlande. Né en 1754, il fut élevé à Oxford, et servit avec tant de distinction dans la guerre contre les insurgés américains, qu'à l'âge de vingt-trois ans ii était déjà lieutenant-colonel et que bientôt après il devint adjudant-général de lord Cornwallis, commandant en chef des forces anglaises en Amérique. Revenu en Angleterre en 1782, il hérita dix ans après du titre de comte de Huntingdon, que lui légua un de ses oncles, puis en 1794, à la mort de son frère, du titre de comte de Moira, et enfin de celui de marquis de Hastings, du chef de sa mère, héritière de sa maison. Il prit part ensuite, pendant les guerres de la révolution, a diverses expéditions en faveur des émigrés français, combattit en 1799 le projet de réunion de l'Irlande avec l'Angieterre, et, quoique toujours membre de l'opposition, devint l'un des amis du prince de Galles (plus tard Georges IV), qu'il réconcilia avec son père, en 1805. En 1814 le prince régent lui confia les fonctions de gouverneur général des Indes orientales, où il vainquit les Pendaries, le prince des Mahrattes Sandrah et les montagnards du Nepaul. A son retour de

l'Inde (1823), il eut à soutenir dans la chambre haute de nombreuses attaques dirigées contre les actes de son administration, s'en tira avec honneur, et fut nommé en 1824 gouverneur à Malte. Il mourut, le 28 novembre 1826, dans la rade de Baïes

HATCHISCH ou HATCICH. Voyes HACHISCS.

HATTICHÉRIF, HATTISCHERIF ou KATT CHERIF, c'est-à-dire lettre sublime. C'est le nom que les Turcs donnent aux rescrits du sultan. Les hattichérifs sont rédigés en langue turque et écrits en divodni, écriture arabe à l'usage de la chancellerie. Au-dessus du texte est placé en signe d'authenticité du rescrit le monogramme entrelacé du sultan, d'ordinaire en noir, quelquefois en rouge et souvent en lettres d'or. Ce monogramme entrelacé s'appelle Tougra ou nischanicherif, c'est-à-dire signe sublime, et le fonctionnaire qui l'écrit, Nischandji, c'est-à-dire signataire. Le hatti-chérif dont il a été le plus question de nos jours a été celui

de Gulhané (voyes Ottoman [Empire]).

HATZFELD, samille originaire du pays de Hesse, et qui se partagea, vers le milieu du douzième siècle, en deux branches : celle de Hatz/eld Wildenberg, et celle de Hatzfeld-Wildemberg-Hessen. C'est à cette branche qu'appartenait Melchior DE HATZVELD, qui à l'époque de la guerre de trente ans se signala comme général au service de l'Empire, et fut le créateur de la grandeur de sa maison. C'est aussi à cette branche que, en 1741, le roi de Prusse conféra le titre de prince; et en 1748 l'empereur lui accorda la même dignité. Cette ligne princière principale étant venue à s'éteindre, en 1794, oe ne sut qu'après de longues difficultés judiciaires que François-Louis de Hateveld, possesseur du majorat de Wildemberg-Scheenstein, parvint, en 1803, à se faire mettre en possession de la seigneurie immédiate de l'Empire et de la dignité de prince qui y est attachée.

François-Louis DE HATEFELD, né en 1756, avait d'abord été au service de Mayence; plus tard il passa au service de Prusse, y obtint le grade de lieutenant général, et prit sa retraite en 1807. C'est à lui que se rattache le fait suivant, qu'on a beaucoup trop (ait valoir comme acte de générosité de Napoléon. Berlin ayant été évacué en 1806 par les troupes prussiennes, le gouverneur de la ville et ministre d'État, comte de Schulembourg-Kehnert, confia à son gendre, le prince de Hatzield, la direction des affaires, en lui imposant l'obligation d'adresser tous les matins un rapport au roi sur la situation de la capitale. Le 24 octobre, à cinq heures du matin, par conséquent sept heures avant que l'avant-garde française fût arrivée à Berlin, Hatzfeld manda au major Knesebeck de l'état-major général « qu'il ne savait rien d'officiel sur l'armée française, si ce n'est qu'il avait vu une proclamation adressée par elle aux magistrate et aux habitants de Potsdam, Les Français, ajontait-il, disent que leur corps d'armée est fort de 80.000 hommes; mais d'autres assurent qu'il n'atteint pas le chissre de 50,000 hommes. On a remarqué aussi que les chevaux de la cavalerie paraissaient exténués de fatigue. » Cette lettre tomba entre les mains de Napoléon, et Hatzfeld fut arrêté le 28 octobre. Sa femme alla aussitôt trouver l'empereur, qui lui dit : « C'est vous-même, madame, que i'établirai juge de la question. Si la lettre est réellement de votre mari, il est coupable; » et il lui tendit la lettre. La princesse, à la vue de l'écriture de son mari, ayant paru consternée, l'empereur lui remit la lettre en ajoutant gracieusement : « Gardez la lettre, madame, et le n'aurai plus de preuves contre lui. Ramenez-le à votre hôtel, il est libre désormais. »

Par la suite, le prince de Haltzfeld sut chargé de différentes missions diplomatiques. C'est ainsi qu'en 1813 ce fut ini qu'or choisit pour ailer porter à Paris la lettre par laquelle le ni de Prusse se justifiait au sujet de la capitulation du général York. Plus tard, il fut nommé ambassadeur près la cour des Paye-Bas, et en 1822 près celle de Vienne, où il mouret, le 2 février 1927. Son titre de prince passa à son fils, Frédéric-Herman-Antoine, né en

1806. Le frère de celui-ci, le comte Masimilien de Hatzfeld, né en 1813, embrassa la carrière diplomatique, et résida à Paris avec le titre de ministre plénipotentiaire du roi de Prusse. Il y mourut le 19 janvier 1859.

HAUBAN. Pour soutenir les mâts des navires contre le vent et contre les secousses des vagues, on imagina de fixer à leur tête de forts cordages venant prendre leur point d'appui sur la muraille du navire. Les peuples de la Méditerranée se servirent de cordes en chanvre ; les pirates de la Norvège et de l'Armorique tressèrent pour cet usage de grosses lanières en cuir. Ces cordes sont les Aaubans; afin de les roidir à volonté, on y adapta un appareil analogue à celui des moufies. Ce moyen s'est conservé jusqu'à nos jours ; seulement il s'est développé avec les progrès de la corderie et des constructions navales. On peut ramener à quatre toutes les forces qui tendent à rompre le mât, qu'elles résultant soit de l'action directe de la voile, soit des ébranlements du navire : deux longitudinales dans le sens de la quille, l'une tirant le mât vers l'arrière, et l'autre vers l'avant; deux transversales perpendiculaires à l'axe. La première est la plus faible : contre elle un cordage suffit ; à bord des vaisseaux, on en met deux pour plus de sécurité · on les nomme étais; mais contre la seconde et les deux dernières on a multiplié les appuis. Les vaisseaux à trois ponts ont jusqu'à neuf haubans de chaque bord; leur résultante générale, en même temps qu'elle s'oppose aux trois forces qui restaient à contre-balancer, appuie, aussi, fortement le pied du mât contre le fond du navire. Il faut avoir vu un vaisseau au milieu d'un coup de vent, sur une mer agitée, pour se représenter quels efforts les haubans ont à soutenir : aussi n'épargne-t-on rien pour les affermir. Les cordes dont on les fait sont fort grosses et de première qualité; elles sont fixées à la muraille par de longues chevilles en fer, et le premier soin du marin est de les maintenir toujours roides. Plus l'angle que le hauban fait avec le mat est grand, plus grande est sa puissance : de là, quand la construction navale eut adopté les navires à muraille rentrante, elle fut obligée d'écarter les haubans à l'aide d'arcsboutants ou d'une plate-forme saillante, qui prit le nom de porte-haubans.

Dans ces derniers temps, on a essayé de remplacer les cordes en chanvre par des cordages en fil de fer et par des chaines : l'expérience a repoussé cette innovation. Une heureuse modification est venue corriger les inconvénients des anciens haubans en conservant tous leurs avantages : leur partie inférieure porte maintenant une crémaillère en fer : ainsi le hauban reste élastique à son sommet; il se roidit, ou, comme disent les marins, il se ride, avec une facilité extrême, au moyen de la crémaillère; enfin, il ne craint plus le feu des canons, qui souvent embrassient sa base. Depuis l'introduction dans la marine des cabestans à empreinte, où les chaînes de ser les plus grosses s'enroulent comme des cordes, on a pu remplacer les crémaillères inférieures par des chaînes enroulées sur de petits cylindres, tournant sur un axe horizontal, qui les roidissent à vo-Théogene Page, vice-

HAUBERGEON, haubert des écuyers, moins fort et moins riche que celui des chevaliers. Cette ancienne arme défensive, en usage pendant toute la durée du moyen age, consistait en une espèce de cotte, ou de chemise de maille, faite de plusieurs petits anneaux de fer.

HAUBERT, nom qu'on donnait autrefois à une cotte de maille, à manches et gorgerin, qui tenait lieu de haussecol, de brassarts et de cuissarts. Elle était ernée d'une pièce d'étoffe, bordée des armoiries du chevalier. Les écuyers n'avaient pas droit de porter le haubert. Fouchet croyait trouver l'étymologie de ce mot dans le latin albus, blanc, les mailles en étant, disait-il, blanches et polies. Du Cango le dérive de l'allemand hals-berg (désense du cou), que la basse latinité traduit par halsberga, albergellum, ausbergotum, osbergum.

HAUBERT (Fiel de). Voyes Fire.

HAUDRIETTES, nom !donné aux religiouses d'un horital fondé en 1306 par Étienne Haudri, panetier du rei Philippe le Bel, au Marais, dans la rue qui porta depuis le nom de rue des Handriettes, peur y recueillir un certain nombre de femmes pauvres et veuves. Seus Clément VII, en 1886, l'hôpital contenait treate deux pen sionnaires, qualifiées de bonnes femmes de la chapelle d'Etienne Haudri. En 1414 elles portent le nom de semmes hospitalières, et sont présidées par une maltresse. Il arriva dans cet hopital ce qui arrive dans beaucoup d'antres : les administrateurs s'emparèrent insensiblement des biens des administrés, et au commencement du dix-septième siècle il n'existalt déjà plus d'hépital. Ces bonnes femmes premient toujours le titre d'hospitalières, et leur maîtresse celui de supérieure, mais en n'y voyait plus de pauvres venves. Ce n'était qu'un couvent, dont les reli-gieuses furent, en 1622, transférées dans celui de l'Assomption, rue Saint-Honoré. Leur condutte n'était pas des plus régulières ; et on avait tenté valuement, à diverses repris d'établir une réforme dans leur maisen. C'est le cardinal de La Rochefoucauld qui réussit le premier à les soumettre à une règle, en les transportant dans leur nouvel asile, ancien hôtel qui lui avait appartenu, qu'il avait vendu plus tard aux jésuites, et que ceux-ci revendirent aux *Houdriettes*. Eiles y étaient établies depuis six muis, lersque ce dernier nom leur fut enlevé et leur revenu réuni à celui du monastère de la rue Saint-Honoré, qui n'eut plus que le titre de l'Assemption. Ce couvent fut supprimé en 1790.

HAUSEN ou HUSO. Voyez ESTURGEON.

HAUSER (GASPARD). Certain passant rencentre, le 26 mars 1826, dans les rues de Nuremberg un jeune homme qui paraissait avoir de quinze à seize ans. Ce malheureux pouvait à peine se mouvoir ; l'éclat du jour semblait blesser sa vue; il ne savait répondre à aucune question, queiqu'il prononcat très-distinctement quelques mots auxquels rien n'annonçait pourtant qu'il attachât le meludre sens. Il offrait dans ses traits, nullement rebutants, tout le caractère de l'enfance, quoique parvenu à cet âge où l'on est près de devenir homme, et montrait presque machinalement une lettre dont la suscription désignait une personne connue, an logis de laquelle on le conduisit. Là il refuse avec dégoût toute autre nourriture que du pain et de l'eau, se laisse tomber sur de la paille, et s'y endort d'un sommeli aussi calme que profond. A son réveil, il regarde tout avec la curiosité d'un être pour qui tout est nouveau et l'insensibilité stupide de celui qui ne conçoit rien, qui ne s'intéresse à rien. La lettre dont il était porteur ne jetait aucune lumière sur son origine, son nom, sa vie précédente, les lieux où il vécut, en un mot sur son obscure destinée. Ceux entre les mains desquels il tomba ne savaient s'ils devaient le considérer comme un véritable imbécille ou un rusé sripon; car bien qu'il semblat dénué de toute éducation, il écrivit néanmoins avec facilité et correction le nom de Gaspard Hauser, et parvint à faire comprendre que c'é-tait le sien. Dans le doute, ses hôtes le firent jeter en prison, et là on s'apercut bientôt qu'il n'y avait rien que de vrai dans la profonde ignorance, que de candide dans le caractère du malheureux enfant. De minutieuses remarques, faites sur tout ce qui avait trait à sa personne, convainquirent qu'il ne dut faire que rarement usage de ses jambes, car la peau de la plante de ses pieds était douce. sensible, fratche comme celle du plus beau teint; et nullement usage de ses forces, car tous ses mouvements prouvaient qu'il n'en connaissait pas la portée. Il parut clair qu'il n'avait jamais rien vu, rien appris; qu'il était étranger à la vie commune ; qu'il ignorait l'essence et les devoirs de notre espèce, la nature et l'existence même de la société civile; qu'il sembiait avoir vécu, ou plutôt végété, dans un isolement presque absolu, dans une constante obscurité; car chez lui l'organe de la vue était si faible, que le moindre trait de lumière lui causait de vives souffrances. Il n'avait aucune idée des distances et pouvait à peine se tenir dehout, preuve qu'il n'habita qu'un réduit étreit et bas; n'ayant probablement jamais sonnu l'alternative des nuits et des jours, il ne savait point mesurer le temps. Il résultait de tout cela que ses conceptions étaient extramement bornées; d'ailleurs, il se montrait patient et doux, obéissait au meindre geste, et ne se dépitait que de ne pouvoir saisir les objets éloignés qu'il croyait près de kul, ou s'il s'était brûté en touchant ceux dent il ne soupçonnait point la blessante chalcur.

L'on commença denc à s'intéresser au sort de cette innocente victime d'une atrecité sans exemple, et l'on s'étonna moins qu'on ne l'avait fait d'abord de voir Gaspard Hauser jouer en enfant aves des poupées, chercher à les nourrir, leur adresser des sons inarticulés, en prendre plus de soin que de lui-même; ses gardiens tentèrent de lui donner une éducation qu'ils n'enseent pu étendre au delà des choses strictement exigées par la décence et le besoin, comme de l'enseignement de quelques mots usuels, si le professeur Daumer ne l'avait entreprise avec une vive et généreuse ardeur. Les leçons de cet homme de bien illuminèrent promptement l'esprit, le occur, l'imagination si neuve encore de son élève, aussi bon que docile et reconnaissant, dont les progrès surent d'autant plus rapides que chez ce neuvel Émile toute idée était un sontiment, et tout sentiment une indicible jouissance; il semblait créer lui-même le savoir sur la voie duquel en le plaçait; il en ressentait un orgueil stiaulateur qui hâta le succès des soins bienfaisants de son vertueux maître. Le physique et l'intelligence de Gaspard Hauser s'améliorèrent simultanément; ses yeux s'accoutumèrent à l'éclat de la lumière; il reprit des forces et de l'activité : mais ce qu'il apprit d'un monde précédemment ignoré de lui altéra son humeur naïve, sass lui faire rien perdre de son heureus naturel et de l'intérêt même qu'il était accoutumé à ressenfir pour son premier et insame geôlier.

Ce que l'on soupçonnait déjà sur la triste existence de Gespard Hauser, on le sut positivement enfin dès qu'il put chairement s'expliquer : c'est qu'il avait constanament habité une chambre basse, étroite, froide, privée de jour, dans laquelle on ne le nourrissait que de pain et d'eau; qu'il en avait été enlevé durant la nuit, transporté derrière son guide sur un animal qu'il ne connaissait point alors . puis abandonné avec cette lettre qu'il montra au premier passant; qu'en ne lui avait appris que quelques mois dont il ignorait la valeur, et à écrire son nom. Il se présentait cependant à sa mémoire quelques autres idées vagues, il est vrai, confuses, incohérentes : était-ce des songes? Mais les songes sent l'image affaiblie de ce qu'on a vu l Ces idées sans suite et sans accord étaient-elles un rappel vers un élat antérieur ? Mais quel pouvait-il avoir été? Son généreux protecteur se perdait en raisonnements et en conjectures.

Gaspard Hauser était déjà presque totalement oublié le jeur où l'on apprit par les journaux allemands, cinq ou six ans environ depuis l'époque où il fut rencontré, et rends à la vie sociale par le professeur Daumer, quand on apprit, disons-nous, qu'après avoir, dans une belle soirée d'été, contemplé avec ravissement un ciel étoilé, s'être élancé en esprit vers l'auteur de tant de merveilles, s'être pénétré plus que jamais du sentiment à la fois pénible et consolateur de la différence du bien et du mal, ainsi que du sort futur et immortel que ce sentiment nous présage, quelques mouvements de haine s'étaient, pour la première sois, manifestés en lui à l'égard du misérable qui le retint si longtemps dans un sombre cachot. Il me dissimula point à son mattre cette affection si étrange pour lui, et qui lui inspira le projet d'écrire ce qu'il savait ou soupconnait être relatif à sa vie. L'infortuné était sans doute surveillé : l'on craignit probablement qu'il ne se doutât de ce qu'il fut, ou qu'il se mit sur la trace de son origine, car il se vit à l'instant l'ebjet d'une tentative d'assassinat dont il fut quitte pour une blessure peu dangereuse et bientôt gnérie. Le coupable échappa à toutes les recherches, et lord Stanliope,

'nstruit de tous ces détails, voulant soustraire le jeune homme au poignard de ses persécuteurs secrets, se déclara son protecteur, et le plaça à Anspach, où Feuerbach prit surtout soin de lui. Gaspard Hauser demeura sans crainte, et en apparence sans danger dans la ville et chez les gens où on l'avait conduit et recommandé. Mais le 14 désembre 1833 il fut attiré à un rendez-vous solitaire par un personnage inconnu, qui devait, lui disait-on, remettre en ses mains des papiers de la plus haute importance et propres à l'éclairer sur son obscure destinée. Là il se trouve en face de celui qui l'avait précédemment frappé, veut fuir, est atteint, et reçoit le coup mortel dont il expire en pardonnant à son meurtrier. Il avait, après un long évanouissement, recouvré assez de force pour se trainer jusqu'à sa demeure, et ce sut en vain que, sur le peu de mots qu'il put proférer, l'on chercha à poursuivre l'assassin; il avait disparu sans laisser de traces. Une active et sérieuse enquête aurait dû avoir lieu pour découvrir la cause, l'instigateur et l'instrument du crime; il n'y en eut point, ce qui ajouta aux soupcons déjà concus.

Pour effacer jusqu'aux moindres vestiges de ces soupçons, l'on a répandu que Gaspard Hauser n'était, comme o le crut au premier abord, qu'un rusé fripon. Mais eût-il alors inspiré promptement le plus vis intérêt à ses geôliers, gens à qui la fréquentation des criminels donne une si lumineuse facilité à les juger? eût-il pu tirer un impénétrable rideau entre la perversité de son cœur et l'esprit investigateur du bienfaisant et éclairé Daumer? La culture d'une âme fangeuse cût-elle dans un sol ingrat fait s'élaborer si rapidement les fruits les plus précieux de la morale et du savoir? Enfin, pourquoi le surveiller, le poursuivre, l'assassiner, si ce n'était qu'un inconnu, un misérable, un être sans aveu? Certes on desait avoir un intérêt puissant et nourri d'inquiétudes pour le persécuter, pour l'arracher à un opulent protecteur, pour l'immoler au moment où on le sait disposé à écrire ses pensées sur la plus obscure des existences sociales; pour calomnier ensuite la mémoire de celui qu'on assassine! N'osa-t-on point pousser l'absurde jusqu'à répandre l'idée que ce malheureux s'était frappé lui-même pour exciter l'intérêt! Mais cet intérêt déjà lui était généralement acquis ; mais un protecteur riche et puissant allait le soustraire à tous les dangers. Quoi! sans nul motif présumable, il se serait donné la mort au moment où il prévoyait n'avoir plus rien à craindre de son impitoyable et secret ennemi! Cette assertion incroyable, inconséquente, comme l'est souvent le crime qui se persuade ne s'être jamais assez voilé, devient une nouvelle et indiscrète preuve de l'importance que les bourreaux mettaient, en faisant disparattre leur victime, à prévenir des révélations qui eussent jailli peut-être de la coïncidence de ses vagues souvenirs, rendre plus lucides par le développement de ses facultés morales, avec tel ou tel événement connu, qui blessa au cœur une tendre et infortunée mère. Au reste, le nom que peut-être il dut porter sut et demeure une énigme dont le mot ne sera véritablement jamais livré à la publicité; car celui qui croit le deviner se taira, non-seulement faute de preuves légales, mais pour ne point rouvrir une source de larmes amères que le temps, que des intérêts chers et consolateurs ont pu contribuer à tarir dans les yeux affaiblis d'un être éminemment adorable et généralement Cte Armand p'ALLONVILLE.

HAUSSE, HAUSSIERS. Voyez Bourse (Opérations de). HAUSSE-COL. Ce terme et le mot hausse-cou se sont d'abord pris indifféremment l'un pour l'autre; mais la langue des ordonnances modernes s'étant approprié la première de ces expressions, les antiquaires ont conservé le mot hausse-cou, pour exprimer la pièce d'armure, la partie supérieure de l'ancienne cuiras se de fer plein qui entourait le cou et recouvrait le gorgerin. Lorsque le casque n'avait pas de gorgerin, on entourait la gorge d'un col ou collet en fer, nommé aussi hausse-cou. On pe il ainsi établir en principe que le hausse-col est un vest'ge.

et une imitation en petit du hausse-con. Des écrivains o prétendu que l'usage du hausse-col ne datait que du ministère de d'Argenson; d'autres, que de 1759 : ce sont autant d'erreurs. Le hausse-col rappelait et représentair la partie antérieure et supérieure du corselet d'infanterie, supprimé en 1641. Armer officier un militaire, c'était le reconnaître, en lui offrant un hausse-cou et une pique, ainsi Louis XIV lui-même, comme le témoigne Voltaire, investissait, consacrait le colonel des gardes françaises. Même usage fut imité et se répandit dans les corps de l'infanterie de ligne; de là la conservation du hausse-cou, alors même qu'il devenait une pièce d'armure inutile, depuis l'abolition de tout le reste du costume de ser. Si les règlements de d'Argenson, si les ordonnances de 1759, ont paru être les premiers documents sur la matière, cela tient à ce qu'ils ont des premiers traité du hausse-col; mais jusque là le hausse-cou s'était conservé comme une marque distinctive consacrée par l'usage et la routine. Le hausse-col qui de nos tours fait partie de la tenue des officiers d'infanterie est un petit croissant doré, portant au milieu les armes de France, ciselées en argent : on le porte suspendu au-dessous du cou, sur le haut de la poitzine par deux cordonnets en or, qui s'attachent aux boutons des épaulettes. C'est la marque distinctive des officiers de service, qui le mettent également toute les fois qu'ils reçoivent l'ordre de prendre la grande tenue. Gal BARDIN.

HAUSSET (M^{mo} DU), femme de chambre de M^{mo} de Pompadour, a laissé des Mémoires très-curieux sur les intrigues dont le boudoir de sa maîtresse fut le théâtre. Elle nous apprend naïvement que M^{mo} de Pompadour, tout en lui recommandant la discrétion la plus absolue sur tout ce qu'elle verrait et entendrait, lui disait que le roi et elle la considéraient comme le petit chien en présence duquel on ne croyait pas devoir se gêner. M^{mo} du Hausset a révélé beaucoup de faits intéressants relatifs au fameux Parc-aux-Cerfs. On ne s'étonnera pas d'apprendre que l'envie lui soit venue de consigner ses souvenirs sur ce que, dans le petit coin de la coulisse où elle était placée, îl lui avait été donné d'apercevoir de la grande comédie politique du dix-huitième siècle, quand on saura qu'elle avait reçu une très-bonne éducation. Veuve d'un officier sans fortune, la misère seule avait pu lui faire accepter une semblable position. A la mort de M^{mo} de Pompadour, elle se retira, avec une modique pension, au fond d'une province. Ses Mémoires furent publiés pour la première fois par Crawfurd, en

HAUSSMANN (GEORGES-EUGÈNE, baron), préfet de la Seine, est né le 27 mars 1809, à Paris. C'est le fils d'un sous-intendant militaire et le petit-fils d'un conventionnel alsacien. D'abord étève du Conservatoire de musique, puis étudiant en droit et clerc de notaire, il fut nommé à vingt-quatre ans sons-préfet de Nérac, d'où il passa à Saint-Girons, puis à Blaye. La r évolution de Février, qui le trouva trop orléaniste, le ré voqua de ses fonctions. Il se rallia aussitôt au parti bonapartiste et administra successivement la préfecture du Var (1849), celle de l'Yonne (1850) et celle de la Gironde apr ès le coup d'Etat. Lors de son passage à Bordeaux Louis-Na poléon récompensa son zèle politique en l'appelant à la préfecture de la Seine en remplacement de M. Berger.

Dans ce poste élevé, qu'il occupa dix-sept ans, M. Haussmann s'est acquis une réputation européenne par la transformation presque complète qu'il fit subir à la capitale. Grâce à l'augmentation toujours croissante des recettes de la ville, il put réaliser le plan conçu par Napoléon III, qui voulait qu'un Paris nouveau dat ât de l'ère impériale. Par suite du resoulement de la population ouvrière dans les quartiers excentriques et dans la banlieue et de la création, sous prétexte d'embellissements, de grandes voies stratégiques, le centre de Paris devait devenir, dans la pensée napoléonienne, un rendez-vous de plaisir pour tous les désœuvrés du monde. En vertu de ce pian pour lequel

on profita, sans en rien dire, du célèbre Plan des artistes, qui provenait de la Convention, Paris se trouva, comme en un clin d'œil, bouleversé de toutes parts. On apporta dans la démolition des maisons, des rues, des quartiers même, une hâte pour ainsi dire furieuse; il semblait aux novateurs qu'on ne leur laisserait pas le temps de finir. L'œuvre de dix générations fut accomplie par une seule, au prix de quels désastres, de quelles misères secrètes et aussi de quelles scandalenses fortunes, on l'a déjà oublié! Certes, les embellissemento ont été, dans beaucoup de cas, réels et nécessaires ; dans beaucoup d'autres ils ne répondaient qu'à une fièvre inextinguible de spéculation, ou à des raisons stratégiques, ou encore à de purs caprices. Et puis s'ils font l'admiration des étrangers, ceux d'entre les Parisiens qui ont en pendant tout l'empire à en supporter les déplorables conséquences ne peuvent se les rappeler qu'avec un sentiment d'amertume.

Revenons à M. Haussmann, le grand préfet, comme l'appelaient les flatteurs. Le nombre total des maisons construites à Paris, de 1852 à 1870, est de 22,234; c'est exactement le tiers des maisons de la capitale; mais ajoutons que ce nombre représente l'excédant des constructions sur les démolitions. Le total des sommes dépensées pour les travaux de grande voierie s'élève, dans cette période, à 311,265,875 fr., sans y comprendre la part contributive de l'État. Sous l'administration Haussmann, nonseulement la ville de Paris vit son budget annuel porté de 66 à 225 millions, mais encore elle fut forcée d'emprunter 848 millions en différentes fois, ce qui, joint à diverses sommes dues, éleva la somme totale à 1 milliard 200 millions environ. Les procédés financiers mis en usage par M. Haussmann, les irrégularités trop nombreuses de son administration, particulièrement l'émission des bons de délégation, et ses opérations avec le Crédit foncier, soulevèrent à plusieurs reprises contre lui les critiques de la presse et de l'opposition parlementaire. Déjà la Cour des comptes avait signalé de graves irrégularités dans les finances de la ville; et M. Rouher lui-même déclara, en pleine chambre, que le préset avait dépassé le droit d'administration. Le Corps législatif exigea que le budget de Paris fut désormais voté et contrôlé par Îui, et pour libérer en partie la ville envers le Crédit foncier, il autorisa l'émission d'un emprunt de 250 millions (mai 1869)-

A l'avénement du ministère Ollivier, on demanda au préfet sa démission, et sur son refus de la donner, il fut relevé de ses fonctions (5 janvier 1870). M. Hausmann se retira à Nice. Nommé baron par Napoléon III, il dut également à ce souverain un siège au sénat (1857), et la grand' croix de la Légion d'honneur. Mais après la guerre franco-allemande il revint à Paris et fut chargé de hautes fonctions dans l'administration de quelques grandes sociétés industrielles. En 1872 son nom fut même mis en avant pour un siège vacant à l'Assemblée nationale; ce fut à peine si sa candidature réunit quelques centaines de suffrages.

HAUTBOIS, instrument de musique à vent, le plus souvent en buis. Il y a deux espèces de hautbois, l'ancien et le moderne. L'ancien avait la taille plus basse d'une quinte que le dessus, et avait un trou de moins, le huitème ne se bouchant point. Le hautbois moderne a le son plus fort que la flûte. Sa cavité intérieure est pyramidale, et et termine par le bas comme une trompette. Cet instrument a huit trous: le septlème est fermé par une petite clef qui se meut par un ressort; le huitième, qui reste ouvert, peut être fermé en appuyant le doigt sur une grande clef à hascule. Le hautbois est formé de trois pièces entrant les unes dans les autres; l'anche fait la quatrième. Sa longueur est de 0^m,59, sans compter l'anche. Son étendue est à l'unisson du violon: elle contient deux octaves et quatre demisons. Le hautbois de Forêt ressemble beaucoup au hautbois ordinaire. Il se démonte en cinq pièces; il a la même cte idue de son, mais le son, quoique agréable, est moins

sonore et plus velouté. Rien n'est plus suave que le chant simple et champêtre de cet instrument. L'étude du hauthois est difficile et pénible, il faut une grande persévérance pour parvenir à une exécution bien nette.

HAUT-BORD. Voyez Bord.

HAUT-DE-CHAUSSE, vétement qu'on doit se garder de confondre, soit avec la braie des anciens Gauiois, soit avec la chausse dont parient Nicot et Ménage, soit enfin avec la prosaique culotte des Français modernes. C'était une espèce de caleçon large, qui fut d'usage pendant plusieurs siècles, et qui, prenant de la ceinture au genou, ou plus bas, disputait, avec plus ou moins de bonheur, à la chausse (ou bas de ce temps) l'espace qui les séparait. Il était encore de mode sous le règne de Louis XIV, et tout le monde se rappelle les deux vers de Molière:

Une femme me plait, dont tout l'esprit se bausse A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Avant la révolution de 1789, on disait proverbialement d'une femme, qu'elle portait le haut-de-chausse pour annoncer qu'elle était plus maîtresse, qu'elle avait plus de pouvoir dans la maison que son mari.

HAUTECOMBE, abbaye de l'ordre de Citeaux, pittoresquement située sur la rive occidentale du lac du Bourget, dans le canton de Chambéry (Savoie), fut fondée dès les premières années du douzième siècle, par les comtes de Savoie, pour servir de sépulture aux membres de leur maison. Grâce à ce privilége, l'abbaye de Hautecombe acquit bientôt une importance et un éclat qu'elle conserva pendant une longue suite de siècles. Mais après avoir été fort maltraitée par les Espagnols pendant la guerre de la succession d'Autriche, elle fut complétement dévastée et pillée à l'époque de la révolution française, puis supprimée; et en 1800 ses vastes bâtiments furent convertis en une fabrique de faïence. En 1824 le roi Charles-Félix la fit reconstruire en style gothique, comme lieu de sépulture des princes de sa maison; et les tombes de ses ancêtres, qui avaient eu le même sort que les tombes royales de Saint-Denis, furent autant que possible restaurées. Dans un bois situé à peu de distance de l'abbaye de Hautecombe on trouve une fontaine intermittente, qui jaillit avec grand fracas pendant une beure et s'interrompt alors pour recommencer, une heure après, à couler au milieu du même bruit.

HAUTE-CONTRE, celle des quatre parties de la musique qui appartient aux voix d'homme les plus aigués ou les plus hautes, par opposition à la basse-contre, qui appartient aux voix les plus graves ou les plus basses (voyez Contralto).

HAUTE COUR DE JUSTICE. Les constitutions de 1791, de l'an III ou 1795, le sénatusconsulte du 18 mai 1804, la constitution de 1848 et celle du 14 janvier 1852, prévoyant la nécessité de soustraire certains crimes d'État à lajuridiction ordinaire, en ont investi une cour supérieure, qui porte ce nom. Les chartes de 1814 et de 1830 avaient institué la cour des pairs dans le même but.

Haute cour nationale d'Orléans.

Cette cour fut créée par la loi des 28 et 29 mai 1791 et par la constitution des 3 et 14 septembre de la même année, qui en définit et étendit les attributions. La haute cour nationale était appelée à juger les crimes et délits commis par les ministres et agents principaux du pouvoir exécutif et les attentats contre la sûreté intérieure et extérieure de l'État, lorsque le corps législatif l'aurait saisie de la connaissance de ces affaires. Elle se composait d'un haut jury tiré au sort parmi deux hauts jurés nommés par chaque département lors des élections générales, et réunissant les mèmes conditions d'aptitude que les représentants à l'Assemblée législative. Les grands juges, au nombre de quatre, présidés par leur doyen, étalent chargés de l'instruction et de la direction des débats. Ils étaient tirés au sort dans une

scance publique de l'Assemblée législativa parmi les quarante-deux membres qui formaient alors le tribunal de cassation. Deux procurateurs généraux nommés par l'assemblée remplissaient les fonctions d'accusateurs publics, et le rai était prié de nommer deux commissaires pour requérir l'exécution et l'application de la loi. Enfin, le haut jury était réduit par le tirage au sort à vingt-quatre jurés de jugement et six adjoints, qui n'étaient point des suppléants, mais chargés de délibérer de nouveau avec les jurés titulaires, si la cour n'acceptait pas le verdict de condamnation.

Peu de temps après son organisation, la haute cour d'Orléans eut des prisonniers à juger. Les gardes du corps et les autres personnes qui avaient savorisé la suite du roi à Varennes furent traduits devant ce tribunal, et l'on commenca une information curieuse, dont les principaux documents ont été publiés par la Gazette des Tribunaux en 1845. L'acceptation de la constitution par Louis XVI et l'amnistie qui en fut la suite mirent fin au procès; mais bientôt il en surgit d'autres. Waldeck de Lessart, ministre des affaires étrangères, n'avait pas averti l'assemblée de la fameuse déclaration du congrès de Pilnitz, révélée par une circonstance fortuite. Il était accusé d'avoir donné à M. de Kaunitz, premier ministre de l'empereur Joseph II et de l'empereur Léopold, une fausse idée de la situation de la France. Brissot le dénonça à l'assemblée. Vergulaud l'accusa de plus d'être l'auteur des massacres d'Ayignon. Waldeck de Lossart fut envoyé à Orléans. Franqueville d'Abancourt, ministre de la guerre, et le duc de Brissa c, gouverneur de Paris, commandant de la garde constitutionnelle du roi, ne tardèrent pas à le suivre. Une soule d'ossiciers de l'ancienne armée, Poisson de Malvoisin, parent de Mme Pompadour, et d'autres gentilshommes furent envoyés aussi à Orléans comme ayant entretenu des correspondances avec les princes réfugiés à Coblentz, et comme ayant formé un complot pour livrer aux émigrés la citadelle de Strasbourg. Un de ces derniers, nommé Duléry, sut, à ce que je crois, le seul condamné et exécuté. Les autres procédures surent interrompues, non plus par une amnistie, mais par les affreuses journées de septembre. Les prisonniers que l'on transportait à Paris furent presque tous massacrés dans une rue de Versailles. Une loi du mois d'octobre 1792 supprima la haute cour nationale. Le tribunal révolutionnaire ui succéda.

Haute cour nationale de Vendôme.

La constitution de l'an mi ou de 1795 établit pour le jugement de certains crimes d'État, et notamment pour les instructions criminelles dirigées contre les représentants du peuple, un tribunal analogue à celui d'Orléans. Il portait aussi le titre de haute cour, et sut organisé le 7 août 1796. La haute cour devait siéger à trente lieues au moins de Paris, prononcer sans appel ni recours en cassation, et quitter après l'expiration d'une décade, sous peine de forfaiture, le lieu où elle avait tenu ses séances. La haute cour nationale se composait de cinq juges tirés au sort parmi les membres de la cour de cassation, de deux juges suppléants et de deux accusateurs nationaux, ces derniers nommés par le Conseil des Cinq Cents. Les hauts jurés, élus à raison d'un seul par département, étaient réduits par la voie du sort et par les récusations à seize hauts jurés, quatre adjoints et quatre suppléants. La majorité de plus des trois quarts étant nécessaire pour la condamnation; le suffrage négatif de quatre hauts jurés suffisait pour absoudre.

En vertu d'un décret spécial du 7 août 1796, la haute cour sut constituée pour juger les auteurs de la conspiration dite de Babœus. Le tribunal et la prison surent établis dans une antique et fameuse abhaye, sur les ruines de l'ancien château des ducs de Vendome.

Haute cour impériale.

Un sénatusconsulte, du 18 mai 1804, établit une haute com impériale qui devait connaître : 1º des délits personnels commis par cos membres de la famille impériale, per les granda di aitaires, ministres, grands-officiers, sém conseillers d'État; 2º des crimes, attentats et complots contre l'État, contre la personne de l'empereur on de l'héritier présomptif; 3º des prévarications commises par des capitaines généraux des colonies ou par des généraux de terre et de mer ; 4° des concussions et dilapidations commises par les présets; 5° des forfaitures ou prises à partie encourues par une cour d'appel ou par une cour de justice criminelle ou par des membres de la cour d'appel; 6° des dénonciations pour cause de désention arbitraire et de violation de la liberté de la presse. Cette dernière disposition peut sembler fort étrange; mais il faut observer qu'il existait alors au a 6n a t deux commissions, l'une pour la liberté individuelle, l'autre pour la liberté de la presse. Lorsque les griefs portés devant ces commissions n'avaient pas été accueillis (et ils l'étaient fort rarement), le pouveir était en règle. La haute cour impériale devait siéger dans le sénat, sous la présidence du prince archiebancelier. Les membres de la haute conr étaient les princes français, les titulaires des grandes dignités de l'empire, le grand-juge, ministre de la justice, les grands-officiers de l'empire, les seixante plus anciens sénateurs, les presidents des sections du conseil d'État, les quatorze plus anciens conseillers d'État, les vingt plus anciens membres de la cour de cassation. La première affaire qui devait être soumise au jagement de cette cour suprême sut celle du général Du pont de l'Etang et du général Marescot, signataires de la capitulation de Baylen. Des incidents et peut-être des considérations politiques retardèrent infiniment l'ouverture des débats, que les événements de 1814 empéchèrent à tout jamais. La haute cour impériale fut supprimée par la charte de 1814.

Haute cour de justice de Bourges.

Cette institution, créée par la constitution de 1848, jugeait sans appel ni recours en cassation les accusations portées contre le président de la république ou les ministres, et les attentats ou complots que l'Assemblée nationale avait renvoyés davant elle. Elle se réunissait immédiatement, à peine de forfaiture contre ses membres, pour le jugement du président de la république qui s'était rendu coupable de haute trahison en dissolvant ou prorogeant l'assemblée nationale, ou en mettant chatacle à l'exercice de son mandat.

La haute cour était cemposée de cinq juges nommés au scrutin secret parmi les membres de la cour de cassation et de trante-six jurés et quatre jurés suppléants tirés au sort parmi les membres des conseils généraux des départements. Le département de la Seine n'ayant point à nommer de conseil général électif, se trouvait ainsi privé de sa représentation dans le haut jury. La déclaration du jury sur la culpabilité de l'accusé ne peuvait être rendue qu'à la majorité de vingt quatre au moins, formant les deux tiers des voix. Elle eut à juger les accusés du 15 mai, parmi lesquels fignraient six représentants du neuple, savoir, le général Courtais, MM. Barbès, Raspail, Albert, Louis Blanc et Caussidière, contumax, puis Blanqui, Flotte, Sehries, Quentin, Degré, le fameux pompier, Larger, Borme, Berdinand Thomas et Villain. Huber était au nombre des absents. Les débata s'ouvrirent la 7 mars 1849, sous la présidence de M. Bérengar, conseiller à la cour de cassation. M. Barache remplissait les fonctions de procureur général; M. de Royer était l'un des avocats généraux. Les débats et les plaidoiries se terminèrent le 1er avril. Le jusy délibéra des trois heures de l'après-midi jusqu'à neuf heures du soir. M. de Courtais, Degré, Larger, Borme, Thomas et Villain furent acquittés. La cour, conformément à la déclaration du jury, condamna Barbès et Martin, dit Albers, à la déportation; Blanqui, à dix années de détention; Sobrier, à dix années; Raspail, Mette et Quentin, à cinq années de la même peine. L'arrêt fut rendu à minu Le mardi 3 avril la cour, statuant sans intervention des hauts jurés, condamna à la déportation les accues contumace. Huber ne fut pas compris dans cet artêt, parce qu'il s'était constitué prisonnier l'avant-veille de la clôture des débats. REFOR.

Haute cour de justice de Versailles.

L'année suivante, les auteurs et complices du complot du 13 juin furent traduits devant la hauté ceur hationale, qui cette fois se réunit à Versailles. Elle devait juger en même temps les auteurs ou complices de l'attentat du 15 mai 1848, condamnés par contumace par la haute cour de Bourges, qui seraient en état de détention, ou qui se présenteralent avant l'ouverture des débats. Les prévenus, réfugiés à Londres, refusèrent de se constituer, ne pouvant, dissient-ils, accepter pour juges légitimes des magistrats d'exception, investis d'un pouvoir judiciaire en vertu d'unie constitution violée. L'ouverture des séances eut lieu le 10 octobre 1849. A l'audience du 10 novembre, Me Michel de Bourges déclara qu'il entendait soutenir devant la cour la proposition suivanté : Toute violation de la constitution de la part d'un gouvernement implique le droit d'insurrection et de résistance. M. de Royer, avocat général, combattit cette prétention. La haute cour passa outre; tous les avocats refusèrent alors de plaider, et les débats furent en conséquence fermés. Le 13 novembre, le haut jury répendit aux questions qui lui avaient été posées. Sur ces réponses, la baute cout condamna dix-sept accusés à la déportation, parmi lesquels était Guinard Fargin-Fayolle, Pilhes, Deville, Gambon, Paya, Lebon Commissaire, Maigne, Daniel-Demazière et Vautier; trois à cinq ans de détention, Suchet, Monbet et Fraboulet de Chalandar. Onze furent acquittés; ce nombre étaient Forestier, Baune, Louriou.

La constitution du 14 janvier 1852 a encore établi une haute cour de justice, qui juge sans appel ni recours en cassation toutes personnes renvoyées devant elles comme prévenues de crimes, attentats ou complots contre l'em-pereur, contre la sareté intérieure ou extérieure de l'Etat. Elle ne peut être saisie qu'en vertu d'un décret de l'empereur. Elle se compose d'une chambre des mises en accusation et d'une chambre de jugement, formées de juges pris parmi les membres de la cour de cassation et d'un haut jury pris parmi les membres des conseils généraux des départements. Chaque chambre est composée de cinq juges et de deux juges suppléants. Ils sont mommés tous les ans par l'empereur. Le président, le procureur général et les autres magistrats du ministère public sont nommés pour chaque affaire par le décret de l'empereur qui saisit la haute cour. Le haut jury se compose de trente-six jurés titulaires et de quatre jurés suppléants.

Lorsqu'un décret de l'empereur a saisi la haute cour de justice de la connaissance d'une affaire, la chambre des mises en accusation entre immédiatement en fonctions; si le fait ne constitue pas un crime de la compétence de la haute cour, elle ordonne le renvoi devant le juge compétent, qu'elle désigne. Si elle prononce le renvoi devant la chambre du jugement, l'empereur convoque cette chambre, fixe le lieu des séances et le jour de l'ouverture des débats. Dans les dix jours qui suivent le décret de convocation, le premier président de la cour d'appel, et à défaut de cour d'appel, le président du tribunal de première instance du cheflieu judiciaire du département, tire au sort, en audience publique, le nom de l'un des membres du conseil général qui doit saire partie du haut jury. Les sonctions de haut juré sont incompatibles avec celles de ministre, sénateur, député au corps législatif, membre du conseil d'Etat. La déclaration du haut jury portant que l'accusé est coupable et la déclaration portant qu'il existe en sa saveur des circonstances atténuantes doivent être rendues à la majorité de plus de vingt voix.

HAUTE ÉGLISE. Voyez Anglicane (Église).

HAUTEFORT (MARIE DE), fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche, née en 1616, partagea avec Mile de Lafayette l'équivoque honneur d'inspirer une pudique passion

à Louis XIII, et à ce titre joua un rôle assez important dans les intrigues de cour qui eufent pour but de renverser Rich el i eu du pouvoir. En 1639 elle était dans tout l'éclat de sa beauté, et c'est en ce temps, que se passa au château de Saint-Germain le mit qui lui assure une place dans tous les recueils biographiques, et met admirablement en lumière l'esprit d'invincible timidité qui était le fonds du caractère de Louis XIII, alors agé de trente-huit ans. Marie d'Hantesort était à cetté époque en guerre ouverte avec le cardinal, quoique, dans les brouilleries qui survenaient quelquesois entre le roi et la savorite, celui-ci consentit souvent à servit de médiateur. Mile de Hautefort, suivant toute apparence, ne recherchait tant les occasions de se quereller avec le roi que dans l'espoir d'amener une de ces scènes de réconciliation où il y aurait chance pour elle de faire enfin trébucher la vertu du monarque. Un jour que ces agaçantes provocations avaient atteint le degré d'une querelle en règle. Louis XIII (peut-être en ce moment songeait-il à la lamentable histoire de son cher ami Cinq-Mars) menaça Mile de Hautefort du conrroux du cardinal. Décidée à pousser les choses à bout, elle sembla le désier d'oser jamais exécuter sa menace. Le roi, piqué de la menace, sortit et alla écrire une lettre dans laquelle il se plaignait à son ministre des déplaisirs et des contrariétés que lui faisait éprouver une personne que Richelleu haïssait cordialement. Bientôt Louis XIII rentra dans le cabinet où il venait de si fort se facher contre Mile de Hautesort, tenant sa lettre à la main, et lui dit : Voilà votre sauce que je fais à M. le cardinal! Mile de Hautelort, seignant l'estroi, se précipita vivement sur le roi, lui arracha la lettre des mains et chercha à s'enfuir. Mais lui « la retint par le bras pour la lui ôter, nous raconte Monglat dans ses Mémoires; elle résista, et la fourra sous son mouchoir de cou pour la mettre en sureté, et ouvrant ses bras lui dit: Prenez-la maintenant tant que vous voudrez, à cette heure! Car elle le connaissait trop bien pour croire qu'il voulût toucher en ce lieu-là. Elle ne se trompa point; car il retira ses mains comme du seu, et rencontrant le duc d'Angoulème, il lui conta tout en colère ce qui s'était passé : sur quoi le duc lui donna le conseil qu'il aurait pris pour lui, en disant qu'il avait eu tort de n'avoir pas mis la main dans son sein pour reprendre la lettre; mais il n'était pas capable de recevoir une pareille instruction. » Marie d'Hautefort ne recueillit pas le fruit de son adroit stratagème, et Louis XIII mourut comme il avait vécu, dévot et pénitent. Sous la régence, elle essaya de se mêler aux intrigues qui eurent pour but de saire renvoyer Mazarin, perdit pour cela les bonnes grâces de le reine mère, et, arrivée à l'âge de trente ans, sentant la nécessité de saire une sin, épousa le duc de Schomberg, qui la laissa veuve sans enfants, en 1056, après dix ans de mariage. Elle mourut en 1691.

HAUTE-GARONNE (Département de la). Voyez GARONNE (Département de la Haute-).

HAUTE JUSTICE. Voyez JUSTICE.

HAUTE LICE ou HAUTE LISSE. Voyez Lisse. HAUTE-LOIRE (Département de la). Voyez Loire (Département de la Haute-).

HAUTE MARÉE. Voyez MARÉE.

HAUTE-MARNE (Département de la). Voyez MARNE

Département de la Haute-).

HAUTERIVE (ALEXANDRE-MAURICE BLANC DE LA NAULTE, comte DE), diplomate distingué de l'empire et de la Restauration, naquit en 1754, à Aspres-les-Corps, en Dauphiné, d'une famille noble, mais pauvre. Élevé chez les oratoriens, il s'engagea comme professeur dans cet ordre célèbre; mais, ayant eu occasion, en 1780, de faire la connaissance de l'abbé Barthélemy et du duc de Choiseul, il profita de cette liaison pour suivre une carrière plus conforme à ses goûts. En 1784, la protection de ce dernier le fit attacher à l'ambassade du comte de Choiseul-Gouffier à Constantinople. Un an après, il était choisi pour sé crétaire par l'hospodar de Valachie, poste qui lui permit de randre de notables services au commerce français. Des dégoûts qu'ou

fui suscita dans l'exercice de ses fonctions, et surtout le mal du pays, le ramenèrent en France en 1787, où il se maria avec la fille de l'intendant de Rochefort, M. Marchais. En 1792 il sollicita et obtint un consulat aux États-Unis. Destitué comme ci-devant, en 1793, il ne rentra en France qu'après le 18 fructidor, par la protection de Talleyrand, avec qui il s'était lié pendant son séjour en Amérique, et qui en 1799 l'appela à diriger l'une des divisions du ministère des relations extérieures, dont il avait le porteseuille. En 1801, un an après l'établissement du gouvernement consulaire, il publia sous ce titre: De l'Etat de la France à la fin de l'an viii, un livre dans lequel il expliquait les révolutions qui venaient d'agiter le monde par l'oubli des principes d'équilibre posés au traité de Westphalie. Ce n'était pas précisément le moyen de se mettre bien dans l'esprit du premier consul, habitué qu'était celui-ci à traiter fort irrévérencieusement les traités de la vieille Europe, et à en remanier la carte toutes les sois que l'envie lui en prenait. M. d'Hauterive trouva pourtant grâce à ses yeux à cause de l'examen complétement apologétique de la constitution de l'an viii qui terminait son livre. Il fut donc nommé conseiller d'État l'année suivante, et pendant les fréquentes absences que Talleyrand dut faire de Paris, ce sut lui qui tint le porteseuille des relations extérieures. En 1807 il fut nommé garde des archives de ce département, rencontra la même faveur auprès de la Restauration, fit l'intérim de M. Jaucourt, abandonnant le ministère devant Napoléon , fut exclu du conseil d'État pendant les cent jours pour avoir refusé sa signature à l'acte additionnel, y fut réintégré au retour des Bourbons, et conserva ces fonctions ainsi que celles de garde des archives jusqu'à sa mort, arrivée le 28 juillet 1830. Hauterive avait rédigé plus de soixante traités politiques ou commerciaux. On lui doit un curieux travail Sur la politique illimitée de l'Angleterre et de la Russie (Paris, 1814); un autre intitulé Théodicée ou Théorie de l'ordre; des Éléments d'Économie politique, qui datent de 1817 et sont l'un de ses plus importants ouvrages; des Considérations sur la Théorie de l'Impôt, etc., etc.

HAUTEROCHE (NOBL LE BRETON, sieur DE), né à Paris, en 1617, était fils d'un huissier au parlement. Clerc de la hasoche, il prit en dégoût une carrière qui allait mal à son caractère indépendant et aventureux, encore que son père voulût dès lors le marier et lui acheter une charge de conseiller au Châtelet. Abandonnant donc un beau jour l'étude enfumée de son père, il se sauva en Espagne, où il vécut pendant longtemps à la grace de Dieu. Passant à Valence, il rencontra une troupe de comédiens français, et s'y engagea. Il eut bientôt appris les ficelles du métier, fit rire, fut applandi, et plus tard, directeur d'un autre troupe nomade, qu'il avait formée, s'en alla outre Rhin faire une fructueuse concurrence au Hanswurst traditionnel et éminemment national des Allemands, à qui il fit connaître les principales productions de notre théâtre, naissant à peine, mais déjà si supérieur au leur. De retour à Paris, il débuta au théàtre du Marais, et plus tard à l'hôtel de Bourgogne où il jouait les rôles à manteaux dans la comédie et les confidents dans la tragédie, enrichissant ces deux scènes comme acteur et comme auteur. On a de lui une douzaine de comédies, où il fait preuve de beaucoup d'entente de la scène. Il excelle à bien conduire une intrigue; son dialogue est vif et gai, mais déparé trop souvent par des gravelures. L'Esprit follet, Le Deuil, Crispin médecin, et Le Cocher supposé sont les meilleurs ouvrages de ce contemporain de Molière, avec qui il n'eut jamais la prétention de lutter pour la peinture des mœurs et des caractères ou le côté philosophique et moral de l'art. Hanteroche, mort en 1709, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, avait quitté le théatre des sa soixante-cinquième année. Généralement estimé pour sa probité et sa droiture, il fut, lui aussi, honoré de la protection toute spéciale et même de la familiarité de Louis XIV, faveur bien enviée, dont il lui fut permis de faire confidence au public dans une de ses pièces La Comédie sans comédie, où il jouait sous son

propre nom et débitait ces deux vers au suiet du rule

Il m'écoute parfois mieux que ses courtisans, Et l'habit que je porte est un de ses présens,

Il existe plusieurs éditions de ses œuvres, en 3 volumes in-12. La plus complète est celle de 1772. HAUTEROCHE (ALLIER B'). Voyez ALLIER B'HAU-

HAUTES-ALPES (Département des). Voyez ALPES (Département des Hautes-).

HAUTE-SAONE (Département de la). Voyes SAONE Département des Haute-).

HAUTE-SAVOIE (Département de la). Voyez Sa-VOIE (Département de la Haute-).

HAUTES-PYRÉNÉES (Département des). Voyes Praénées (Département des Hautes-).

HAUTESSE, ancien terme de chancellerie, dont l'usage est anjourd'hui exclusivement réservé pour désigner le sultan ou padichah des Ottomans. La qualification de hautesse ou plutôt d'altesse a aussi été donnée à quelques rois de France de la seconde race. Les chartes le traduisent par le mot latin altitudo.

HAUTE-TAILLE ou plutôt TAILLE, deuxième des quatre parties de la musique en comptant du grave à l'aigu. Quand la taille se subdivise en deux parties, l'inférieure prend le nom de basse-taille ou concordant, et la supérieure celui de haute-taille.

HAUTEUR, Prise dans sa signification matérielle, la hauteur n'est autre chose qu'un synonyme d'élévation: l'on dira également l'élépation ou la hauteur d'un monument, d'une montagne; cependant il serait choquant de

dire l'élévation d'un arbre, d'un meuble, d'un homme. Dans son sens morsi, hauteur est bien loin d'être synonyme d'élévation. L'élévation dans le caractère est aussi noble que la hauteur l'est peu. La hauteur consiste dans une affectation de supériorité dédaigneuse, accompagnant d'ordinaire l'orgueil et la vanité. L'homme hautain a dans les manières une sécheresse qui glace en même temps qu'elle blesse : à ses yeux tout le monde est au-dessous de lui, les uns par le talent, si ce n'est par la fortune, les autres par leur position sociale, si ce n'est par leurs facultés. Aussi tous n'ont ils droit d'attendre de lui que des égards sans cordialité, qu'une réserve vaniteuse qui craint à chaque instant de se compromettre par un mot trop bienveillant, par un geste trop affectueux. La hauteur, si nous pouvons hasarder cette définition, est un égoisme des manières mêlé de politesse.

En astronomie, on appelle hauteur la distance angulaire du centre d'un astre à l'horizon. Les hauteurs s'observent à l'aide de divers instruments, tels que le cercle mura!, le sextant, etc. La hauteur vraie est la hauteur apparente corrigée de la réfraction, qui la rend plus grande, et de la parallaxe, qui la fait parattre plus petite. On appelle hauteur méridienne la hauteur d'un astre au moment de son passage au méridien d'un lieu. La hauteur de l'astre a alors atteint son maximum; elle sert à trouver la déclinaison de l'astre, lorsque l'on connaît la latitude du lieu. Prendre hauteur en mer n'est autre chose que mesurer la hauteur méridienne à l'aide de l'octant ou du sextant.

On appelle hauteurs correspondantes, en astronomie, deux hauteurs d'un astre prises à plusieurs heures de distance, d'abord avant son passage au méridien en montant, et ensuite autant de temps après son passage. La moitié de la somme du temps écoulé donne le moroent où cet astre à passé au méridien, soit pour trouver exactement l'heure qu'il est, soit pour déterminer les dissérences d'ascensions droites entre les astres. Au reste, il n'est pas nécessaire, pour obtenir l'heure, d'observer dans le méridien, et la trigonométrie donne pour cela un moyen facile.

En termes de marine, être à la hauteur d'un lieu veut dire que l'on se trouve sous le même parallèle.

En topographie, on donne le nom de hauteur à toutes

les élévations qui diversifient la surface de la terre, mals us particulièrement à tout relief de terrain moindre qu'une colline et supérieur à un mammelon, une butte : cet endroit est sur une Acuteur, au pied de la colline.

HAUTE-VIENNE (Département de la). Voyes VIENNE

(Département de la Haute-).

HAUTEVILLE (Famille de). C'est près de Coutances, en Normandie, que s'élevait le manoir de Hauteville, appartenant à Tancrè de de Hauteville, souche des glorieux aventuriers du onzième siècle, qui, après avoir eu pour tout domaine quelques acres de terre sur le sol paternel, régnèrent sur la Sicile, la Pouille, à Antioche, etc. Tancrède eut de sa première semme, Morielle cinq fils : Guillaume Bras de Fer, Drogon, Humphred, Geoffroy et Ser-lon; et de sa seconde feame, Frédesine, sept autres fils : Robert, Mauger, Alfred, Guillaume, Humbert, Tancrède et Roger. Sur ces douze, il y en eut dix qui abandonnèrent successivement le manoir paternel pour aller au loin courir la vie d'aventures. Le plus célèbre fut Robert Guiscard. Un des fils de ce dernier, Marc Boémond, devint la tige des princes latins d'Antioche.

HAUT-FOND. Les hauts-fonds sont des montagnes sous-marines dont le sommet s'élève presque au niveau de la surface de la mer. Un bâtiment doit les éviter avec le plus grand soin. En plein jour, on les reconnaît à la couleur verdatre de l'eau au-dessus du point dangereux. F. Arago a donné dans ce Dictionnaire un moyen de constater leur

existence (poyez Bas-Fond).

HAUT FOURNEAU. Voyez FOURNEAU (Haut).

HAUT JUSTICIER. Voyes JUSTICIER.

HAUT MAL. Voyes EPILEPSIE.

HAUTPOUL (ALPHONSE-HERRY, comte D'), sénateur et lieutenant général, né à Versailles, le 4 janvier 1789, descend d'une ancienne famille noble du Languedoc, et entra en 1805 à l'École Militaire de Fontainebleau. Il en sortit sous-lieutenant d'infanterie, et s'en alla faire avec ce grade les campagnes de Prusse, de Pologne et d'Espagne. Blessé grièvement à la bataille des Arapiles près de Salamanque, il fut fait prisonnier par les Anglais, et ne revit le sol français qu'après la Restauration. Promu au grade de colonel pour être demeuré sidèle aux Bourbons à l'époque des cent jours, il fit à la tête de son régiment la campagne d'Espagne en 1823. Promu en 1828 au grade de maréchal de camp, il fut nommé en 1830 directeur de l'administration de la guerre et élu député par le département de l'Aude. A la suite des journées de juillet, pendant lesquelles il remplit les fonctions d'aide de camp près du maréchal Marmont, le nouvenu gouvernement le mit en disponibilité, bien qu'il eût prété serment au nouvel ordre de choses. Il se retira alors dans sa propriété de Saint-Papoul (Aude), on il fonda une manufacture de faience et fit quelque bien dans les contrées voisines. En 1834 il rentra à la chambre, où l'envoyèrent les électeurs de Montpellier. Nommé en 1838 commandant de la 11e division militaire, il passa lieutenant général en 1841, et en cette qualité sut envoyé à Alger comme inspecteur général de l'infanterie. En 1842 il eut le commandement du camp de Saint-Omer, et en novembre il prit la direction de la 11° division militaire, dont le quartier général était Marseille. En 1846 enfin, il fut nommé pair de France. C'est dans cette haute position que la révolution de Février le trouva. Le gouvernement provisoire le mit aussitôt à la retraite; mais l'année suivante un décret de l'Assemblée législative lui rendit ses droits militaires. Au mois de mai 1849. le département de l'Aude l'avait envoyé siéger à cette assemblée, où il vota constamment avec la droite. Au mois d'octobre de la même année, il sut appelé à prendre le commandement de l'armée d'occupation des États de l'Église; mais il n'entra point en fonctions, et prit alors au contraire le porteseuille de la guerre. Dans ce poste il se posa franchement réactionnaire; il remit à la tête des pompiers le commandant que la révolution de Février en avait éloigné, disant que « ce rappel serait un enseignement qui mettrait en évi-

dence la valeur des destitutions prononcées par la révolte et des investitures qu'elle confère ». Bientôt on l'accusa d'être le soldat de la politique personnelle du président, et il eut de vifs démèlés avec le général Changarnier. Une maladroite circulaire à la gendarmerie avait pu faire penser qu'il voulait saire de ce corps d'élite une succursalle de la présecture de police; aussi fut-il rudement attaqué par M. Carlier, dans un rapport confidentiel resté célèbre. Triste orateur du reste, il eut parfois le privilége d'égayer à la façon du maréchal Soult les séances de l'assemblée : c'est ainsi qu'un jour le général Lamoricière ayant demandé que la gendarmerie sut obligée d'acheter des chevaux français, le général d'Hautpoul soutint que les gendarmes devaient être montés sur d'énormes chevaux, et qu'il leur fallait de grosses bottes et des chapeaux galonnés pour infliger de plus loin le respect de la loi. Enfin, après le trouble que de bruyantes revues militaires avait causé dans les esprits et après de nouveaux démêlés avec le général Changarnier, il dut se retirer, le 22 octobre 1850, et le Journal des Débats l'accusait d'être un « esprit plus soucieux de faire du neuf que de maintenir la discipline et la bonne organisation de l'armée ». Chargé alors d'une mission temporaire comme gouverneur général de l'Algérie, il n'en garda pas moins son mandat de représentant, quoique la constitution déclarât ce mandat incompatible avec toute fonction salariée. Il se vit d'ailleurs rappelé dès le mois d'avril suivant, et continua de voter avec la majorité. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, le général d'Hantpoul, qui s'était empressé de se mettre à la disposition de l'Elysée, fut nommé membre du sénat avec les lucratives fonctions de grand-référendaire. Il mourut le 28 juillet 1865, à Paris.

HAUTPOUL (MARIE-CONSTANT, marquis B'), frère ainé du précédent, né en 1780, au château de Lasbordes, en Languedoc, fut élève de l'École Polytechnique et de l'École d'Artillerie de Metz. Admis en 1803 comme sous-lieutenant dans l'artillerie à cheval, il fit avec distinction les campagnes d'Allemagne, d'Espagne et de Russie, et fut nommé par Napoléon baron de l'empire. En 1813 il assista à la bataille de Lutzen comme lieutenant-colonel de son arme, et fut chargé pendant l'armistice de diverses missions diplomatiques; mais une blessure grave qu'il reçut à la bataille de Dresde le mit hors de service. Lors de la Restauration, il se rallia à la famille de Bourbon. Promu maréchal de camp en 1818, il fut nommé en 1823 inspecteur général de l'artillerie. A l'époque des journées de juillet 1830, il défendit avec le gé-néral Latour-Maubourg l'Hôtel des Invalides, et se retira ensuite dans ses propriétés près de Blois. En 1833 il alla pendant quelque temps remplir à Prague les fonctions de gouverneur du duc de Bordeaux; mais n'ayant pu faire admettre ses klées par la famille royale, il revint en France, où il est mort, à Toulouse, en janvier 1854. L. Louver. HAUT-RELIEF. Voyes Bas-Reliep.

HAUT-RHIN (Département du). Voyes RHIN (Haut-). HAUTS LIEUX, dans la Bible, est le nom donné à des endroits fort élevés, solitaires, d'un accès difficile, où les Hébreux, méconnaissant les preuves éclatantes que le Très-Haut ne cessait de leur donner de sa puissance et de sa bonté, se rendaient fréquemment, à l'insu de leurs chefs, pour satisfaire leur irrésistible penchant à l'idolatrie. Enfin, la loi de Moise vint interdire ces sacrifices particuliers; elle voulut, pour ramener le peuple israélite à l'unité, que le vrai Dieu, l'unique Dieu, Jéhova, n'eût qu'un seul temple, et, pour couper court d'avance aux sectes et aux hérésies, qu'une seule famille fût attachée au ministère des autels. Telle est l'origine du temple de Salomon, qui surpassa en beauté tous les sanctuaires de l'univers. Dès lors les Hébreux commencèrent à abandonner le culte des faux dieux, qui avait eu tant d'attrait pour eux, et désapprirent le chemin des hauts lieux, qui jusque alors avaient recu tant de sois la visite de leurs tribus errantes.

HAÜY (RENSJUST), minéralogiste et physicien célèbre, chanoine honoraire de la cathédrale de Paris, membre de

par un'canal de trois à quatre cents mètres de largeur sur environ quinze cents de longueur, défendu par de redoutables ouvrages : les forts Morro, sur lequel s'élève un phare, et Cabañas en deçà de la ville, et Puerta au delà. La ville est bâtic sur le côté occidental du port, dans le plus riche district de toute l'île, au milieu d'une contrée couverte de magnifiques habitations de campagne, de villages, de plantations de café, de jardins et d'allées de palmiers, et où vit une population très-compacte. Elle est en outre entourée de murailles et protégée du côté de la terre par quelques ouvrages.

La Havane est une ville d'une construction très-régulière : mais les rues en sont généralement étroites et mal pavées, et sans compter la garnison, les matelots et les étrangers, celle renferme une population de 205.676 âmes (1863). Elle est le siège du capitaine général et de l'intendant général de l'île, du commandant de la marine, d'un évêque, d'une université et d'autres établissements d'instruction publique, d'une société patriotique, etc., etc. On y trouve aussi un tribunal d'appel, un tribunal de commerce, une banque, un jardin botanique, une école de navigation, ainsi qu'un grand nombre d'écoles diverses et autres établissements scientifiques : anssi sous le rapport des lumières et de l'instruction. La Havane occupe-t-elle un rang bien plus élevé que la plupart des grandes villes de l'Amérique espagnole. Son important et productif commerce n'y entretient pas seulement une extrême activité, mais encore un fort grand luxe; et il entre chaque année plus de 2,000 navires dans son port. Le chemin de ser de Batabano, ouvert le 8 décembre 1843, a établi une communication avec la côte méridionale de Cuha, et des bateaux à vapeur relient entre eux les différents ports de l'île. Sauf ses grandes manufactures de tabac et surtout de cigarres, et environ un millier de raffineries de sucre et de distilleries de rhum, on y compte peu de fabriques de quelque importance. Les principaux édifices publics sont les hôtels du gouverneur, de l'intendant, du commandant de la marine, et le magnifique bâtiment de la deuane. On conserve dans la cathédrale les restes mortels de Christophe Colomb, qui y ont été rapportés de San Domingo, en 1796. Indépendamment de la cathédrale, on y compte encore trois églises paroissiales, douze églises de convent et de nombreuses chapelles. La ville possède en outre un bel hospice des orphelins, une maison des enfants trouvés, un hôpital d'aliénés, une grande prison neuve, plusieurs hôpitaux et casernes, trois théâtres, dont un destiné à l'opéra italien, un jardin botanique, une grande et belle place d'exercice (Campo de Marte), plusieurs marchés et d'autres places pourvues de fontaines jaillissantes, dont l'une, la Plaza de Armas, ornée de la statue en marbre de Ferdinand VII , offre une promenade agréable. Le Cirque pour les combats de taureaux est établi à Regla, de l'autre côté de la baie. Les boutiques brillantes, les casés, les restaurants abondent dans la ville. On doit aussi une mention au débarcadère du chemin de fer, au grand canal, à l'arsenal et à ses magnifiques chantiers de construction.

HAVIN (Léonon-Joseph), directeur du Stècle, né en 1799, à Saint-Lô, partagea, de 1816 à 1820, l'exil de son père, l'un des conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI. Après 1830 il n'accepta du gouvernement que les fonctions de juge de paix dans sa ville natale. Elu député en 1831, par ses concitoyens, qui lui renouvelèrent son mandat jusqu'en 1848, il prit place dans la chambre aux côtes d'Odilon Barrot, et vota presque constamment dans l'opposition. Lors du mouvement réformiste de 1847. il organisa un banquet à Thorigny. Le département de la Manche l'envoya siéger à l'Assemblée constituante avec 119,817 suffrages. Dans les questions politiques et sociales, il se rangea jusqu'au 10 décembre du côté de la droite, excepté dans la question du bannissement de la famille d'Oriéans et de celle des deux chambres; mais après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, il s'attacha an parti démocratique. Elu membre du conseil d'Etat, il donna sa démission de député le 20 avril 1849, et resta depuis cette époque quatorne ems hors des assemblées législatives. Candidat de l'opposition parisienne en 1857, il céda sa place à M. Darimon. Aux élections générales de 1863 il fut nommé député en même temps à Paris et dans la première ciréonscription de la Manche. Depuis le coup d'État de 1851 M. Havin consacra tout son temps au journal le Siècle, dont il était devenu le directeur politique après la mori de Louis Perrée. En dépit des difficultés créées à la presse par la législation si rigo reuse de 1852, il sut maintenir ce journal dans la voie de l'opposition libérale, et accroître même son influence. Ce fut lui qui prit, en 1866, l'initiative de la fameuse souscription publique pour élever une statue à Voltaire. M. Havin est mort le 12 novembre 1868, à Thorigny-sur-Vire.

HAVRE (Le), ville maritime de France, à l'extrémité occidentale du département de la Seine-Inférieure, chef-lieu d'arrondissement, qu'un chemin de fer relie à Rouen et à la capitale, à 78 kilom. nord de Rouen, à 213 kilom. de Paris, avec 86,825 habitants (1872). Le Havre est situé à l'entrée de la large embouchure de la Seine, que chaque marée transforme en une immense nappe d'esse.

Au quinzième siècle, l'emplacement qu'occupe le Havre n'offrait que deux tours, destinées à protéger une crique assex spacieuse formée par la Manche. Mais le port d'Harseur étant devenu impraticable, Louis XII, sur l'avis de l'amiral Bonnivet, fit augmenter les fortifications du Havre (1509). François Ier, son successeur, qui affectionnait beaucoup cet endroit, y fit exécuter des travaux maritimes assez considérables. La nouvelle ville recut même le nom de Franciscopolis, dénomination que fit bientôt oublier une chapelle dédiée à Notre-Dame de la Grâce et qui lui valut celle de Havre-de-Grace, aujourd'hui bors d'usage. En 1562, le prince de Condé livra le Havre aux Anglais; et c'est alors qu'on apprécia toute l'importance d'une place qui rendait l'étranger mattre du cours de la Seine. Il fut donc repris neuf mois après, et sortifié sous le ministère du cardinal de Richelleu, qui en était gouverneur, et qui y fit éle-ver une citadelle. Vers 1670 commença la vie commerciale de ce port, considéré jusque alors plutôt comme position militaire que comme le débouché le plus favorable de la France septentrionale pour ses produits. Les pêches lointaines de la baleine et de la morue furent l'origine de cette industrie; mais la cession de Terre-Neuve à l'Angleterre en ayant bientôt tari l'une des sources, les armateurs durent tourner leurs regards vers le commerce extérieur. Bientôt tous les pavillons de l'Europe flottèrent là où l'on ne voyak jadis que des barques de pêcheurs. Quelques expéditio heureuses au Canada et sur les côtes orientales d'Afrique préludèrent à des expéditions plus fructueuses encore. Les compagnies des Indes orientales et occidentales, celle du Sénégal et de la Guinée, en firent le chef-lieu de leurs relations. Sa prospérité était déjà telle, que les suites funestes du malheureux combat de La Hogue s'y firent à peine sentir. Il souffrit d'ailleurs fort peu du hombardement que les Anglais y opérèrent en 1694. Enfin, le brillant développement des colonies de l'Amérique avait donné à son con merce un accroissement extraordinaire, lorsque la révolution française vint lui porter un coup funeste, mais dont les conséquences disparurent, une fois que la paix eut rames sur les mers la sécurité, base vitale de toutes relations mecantiles. L'accroissement de population résultant de cette prospérité toujours croissante rendit bientôt nécessaire à démolition des vieilles murailles du dix-septième siècle : die furent remplacées par une enceinte bastionnée d'une étedue triple. Un décret du 24 mai 1854 a ordonné la suppres sion de cette enceinte et l'ouverture d'un boulevard per son emplacement. C'est aussi à l'époque où tornibuit à vieille enceinte que la citadelle sut démantelée et trans mée, telle qu'elle est encore, en un simple quartier maillitaire

Le Havre est une fort jolie ville, dont les nouvemux çuetiers peuvent rivaliser avec les parties les mieux counstruite de Paris. Ses quais offrent un développement de 1,000. E le offre peu d'édifices vraiment remarquables. Nous devons cependant citer parmi les anciens l'église Notre-Dame (1575-1600), d'un style qui tient de la renaissan e et du gothique, et la Porte Royale. Les édifices modernes sont l'hôtel de ville, construit en 1855 et entouré d'un jardin; la sous-préfecture, le palais de justice , le grand théâtre, qui date de 1814, les deux casernes de la Douane et Napoléon, le lycée achevé en 1865, l'hôtel Frascati, qui sert de casico, etc. En 1852 on a inauguré les statues de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne. A gauche, le vaste bassin du Commerce avec ses mille mâts; à droite, le beau quai d'Angoulème; au fond, la place Louis XVI, quadrilatère planté d'arbres et de gazons, qui s'étend devant le théâtre, et deux massifs de maisons, dont les arcades rappellent la rue de Rivoli. En arrière de ces édifices s'étend un vaste espace rectangulaire, nommé la place Louis-Philippe, et qui contient une fontaine mouumentale en granit. Citons aussi l'aquarium et le jardin public, décoré de jolies fontaines et de statues en marbre.

Mais ce que l'étranger admire surtout au Havre, ce sont les vastes bassins qui forment son port, et où les vaisseaux viennent mouiller jusque dans les parties les plus reculées de la ville, à l'abri de tout danger. Il y en a sept, et leur superficie réunie s'élève à près de 570,000 m. carrés. Deux rades, qui ont tous les défauts des rades foraines, les précèdent, et on y entre par un canal qui était défendu par la vieille tour de François 1^{er}, démolie en 1860; une immense retenue d'eau, appelée la Floride, le débarrasse du galet qui vient l'obstruer, au moyen d'une belle écluse de chasse. Un des avantages de ce port, pour l'entrée et la sortie des navires, c'est qu'il conserve son plein pene plus de quatre beures , et qu'au moyen du jeu de 10 échases, ces derniers sont toujours à flot. La nature avait d'ailleurs peu fait pour lui, et tout ce que l'art est venu exécuter de merveilleux est le résultat du plan général arrêté lors de la visite qu'y fit Louis XVI en 1786. On s'occupa avec activité en 1854 de l'agrandiss ment et de l'amélioration du port du Havre : on élargit le chenal, on démolit la tour de François Ier, on termina le bassin de l'Eure, un des plus braux du monde, on construisit un second briselames, ainsi que des docks d'une étendue de 28 hectares. enfin l'on pous a avec vign ur l'établissement d'un bassin à flot et de trois formes de radoub sur l'emplacement de l'ancienne citadelle. Ces travaux furent terminés en 1872. Le port est éclairé par deux phares, sans compter ceux de la Hève, du Hoc et de la Hode, qui se rattachent au système d'éclairage de la rade.

ıi.

14

:4

ĸ!

•

ď

ø

1

16

91

į.

15

'n:

遊.

1

ø

g P

12

i s

Aucun des points du territoire de la France que baigne l'Océan ne présente autant de facilités et d'avantages au commerce que le Havre. Placé au centre des dépastements septentrionaux, il alimente naturellement la consummation de Paris et de Rouen et celle des co trees intermédiaires, où l'industrie a élevé de si nombreuses manufactures. En retour des marchandises des diverses fabriques de France, surtout de celles de Rouen, le Havre reçoit de l'Amérique du café, du sucre, de l'indigo, du cacao, des peaux brutes, des bois de teinture et de marqueterie, et surfout une quantité prodigieuse de coton. Une circulatio : non interrompue s'établit entre le Havre et les ports de l'étranger. Alicante, Carthagène, Cadix, Malaga, lui envoient les soudes, les vins, les laines, les huiles de l'Espagne; Lisbonne, lesoranges et les citrons du Portugal; le Nord, les bois de mature, les planches de sapin, les madriers, les braies, les goudrons, les poissons salés, les bu-les de ba-leine; l'Angleterre, le plomb, l'étam, la hou'ile

Le commerce du Havres'élève au qua tou au Gaquième de ceiui de France. Les chiffres suivants feront voir le développement qu'il a pris : en 1838 le meu ement maritim comprenait 4,559 navires, jau.en. i ensemble 61 3,000 toures, et ayant donné lieu à pl. de 18 m. Hous et donné de recettes à la douane; en 1844, 5,363 av res. jaugeant 665,000 tonnes; en 1854, 5,783 navires, et 838,000 tennes; en 1864, 5,088 navires, et 1,654,650 tonnes; les recettes de la douane dépassaient alors 60 millions de fr. Le cabetage, en 1866, comptait 3,252 bâtiments à l'entrée, et 3,227 à la sortie, ayant ensemble 524,486 tonneaux. La ville possède près de 400 navires à voiles. Le Havre est un des principaux ports pour l'émigration européenne.

Place forte de 3º classe, chef-lieu de sous-a rrondissement maritime, le Havre possède des trit unaux d'arrondissement et de commerce, un conseil de prud'hommes, une chambre de commerce, un lycée, une écol e d'hydrographie, un arsenal où l'on voit des armes curieuses, une manufacture nationale de tabars, des fabriques de cordages, de goudron, de laience, de très-importa n tes raffineries de sucre, des chantiers de construction de navires, des ateliers d'armement, des boulanger les pour la marine.

Dans la guerre franco-allemande, le Havre fat l'objet, de la part des en emis, d'une démonstration sérieuse. Non-seulement les Prussiens avaient essayé, mais sans y réussir, à bloquer son port, mais dans les premiers jours de édecembre 1870, ils marchèrent sur la ville. Arriver à la mer détruire nos ports et nos erseuaux était leur désir le plus ardent. Cette marche envahissante fut arrêtée par le gé néral Faidherhe, qui fit une puis san te diversion du côté d'Amiens. Les habitants du Havre n'avaient pas perdu de temps à organiser jeur propre défense; une petite armée, composée de mobiles, de mobilisés, de matelots et de gardes nationaux, fut rapidement équipée et plus es ordres du général Loysel. Quelques enga gements houreux eurent lieu dans les environs de la ville.

La bauteur qui domine le Havre est couverte d'habite, tions et de maisons de plaisance, auxquelles on donne l'nom de faubourg d'Ingouville. Il en est de même d-Sainte-Adresse, qui, bien que commune distincte, n'ess plus qu'un quartier du Havre.

HAVRESAC, littéralement sac à avoine. Comment, dira-t-on, l'infanterie a-t-elle un sac à avoine, tandis que le mot havresac ne se trouve mentionné dans aucun des documents officiels qui concernent la cavalerie française? Le réponse doit être prise d'un peu haut. Les rettres qui vinrent servir en France au temps de la Ligue, les corps affemands de cavalerie que la France prit depuis cette époque à sa solde, appelaient havresac (hafersack) leur besace. œur sac à comestibles. Des rouliers, des cochers de fiacre, empruntèrent ce terme ; il se francisa ; on le traduisait par sac à provisions. Jusqu'au temps de Turenne, l'infante française appelait canapsa, knapp-sack, le sac de tofte ou de coutil de chaque fantassin : c'était également un m atlemand, qui répondait à besace de gueux, ou à gibecière de chariatan. Ce canapsa se portait eu carnassière, comme «'est porté le havresac jusqu'an ministre Saint-Germain. Le terme canapsa vint insensiblement à déplaire à une infanterie qui commençait, sous Louis XIV, à concevoir quelque estime d'elle-même ; il n'était que de simple usage , 🖫 ne se trouvait dans ancune ordonnance. Le caprice du soldat, car c'est le soldat seul qui a créé la langue des apmes, substitua au canapsa, qu'il répudiait, le bavresac, qu'il croyait synonyme de sac à provisions : c'était une pure carnassière en toile. Elle se conserva ainsi jusqu'à Choiseul; la peau à poil succéda à la toile, et sous Saint-Germain la double bretelle succéda à la bricole simple. Gouvion-Saint-Cyr rendit une ordonnance, qui ne reçut point d'exécution, autorisant un havresac en toile cirée, à l'instar de l'infanterie anglaise. Les usages de la garde royale out transformé, par une addition de planchettes, le sac de peau en une espèce de petite maile. La loi a confirmé Gai Bardur. cette mode.

HANVAI. Voyes Sandwich.

HAVVKESBURY. Voyes LIVERPOOL (Comte de).

HAWKINS (Joss), navigatour anglais, né en 1520, à Plymouth, avait déjà exécuté plusieurs voyages maritimes, et avait de la sorte acquis une connaissance approfondie de loutes les questions relatives au commerce de son temps.

lorsqu'en 1562 il conout le projet de faire participer son pays aux profits énormes que la traite des esclaves, jusque alors faite par l'Espagne seulement, rapportait au commerce espagnel. A cet effet, il fit trois voyages des côtes d'Afrique aux Indes occidentales, et y acquit d'immenses riches en même temps qu'il attachait à son nom l'éternelle flétris-sure d'avoir été le premier Anglais qui ait songé à laire ce trafic, reprouvé par les lois de la religion comme par celles de la morale la plus vulgaire. Pour se procurer des esclaves nègres, tous moyens lui étaient bons. En récompense des prétendus services qu'il rendit de la sorte à son mays, il obtint; autorisation d'ajouter à ses armoiries une moitié de nègre garrotté. Plus tard il fut nommé trésorier de la meripq, et en 1596 vice-amiral de la flotte qu'on arma pour reponsser la famence Armada. Les services qu'il rendit dans cette campagne lui valurent le titre de baronet: En 1594 il entreprit, de concert avec Francis Drake, une expédition centre les établissements espagnols dans les Indes occidentales, mais elle échoua; et le chegris qu'il en éprouva abriges ses jours, il mounut le 24 wovembre 1595.

HAWTHORNE (NATHAMEL), écrivein américain, né en 1804, à Salom, dans l'Éint de Massachusett, obtint d'ahord an emplot à le douane de Boston, mais y renouça plus tard pour s'attacher à une set été dite Bushel-Farmi-Cottamunity, créso à Boxbary, et dont les membres se prépassiont de metire, en pratique les principes communistes d'Owen et de Fatrifort Après: l'insuccès : complet de l'entreprise, Haythorne s'en revint à Beşton, ob il demanda à la colture des lettres des moyens de subsistance. Bès 1837 il pénnissait sous le titre de l'inicetté d'Inles les différents contes qu'il avait publiée dans les journaux et les revées ; et il y ajoutait un'neuveau (volume en 4842. En 1843 il s'établit dans la delicieux village de Concord, sù il habita une viellie maison de curé qu'avait autrefois occupée Emerson; et c'est cette circonstance qui l'engagea à donner à son ouvrage suivant le titre de Mosses from an old manse (Boston 1846); gracieuses esquisses, qui firent connaître son nom en Europe. Après avoir sejourné pendant trois ans à Concord, où il donna encore son livre d'enfant Liberty Tree et son Journal of an African Cruiser (1846), il accepta de nouveau un emploi à la douane de Boston, sans pour cela renoncer à la littérature. C'est ainsi qu'en 1851 il fit paratire the Scarlet letter et the House of the seven gables, qui obtinrent un grand succès, puis en 1852 the Snow image et Blithedale Romance, dont le succès n'a pas été moindre. De 1853 à 1861, il exerça les fonctions de consul à Liverpool, Ses derniers ouvrages sont : Transformation (1860), roman fantastique; Life of Fr. Pierce (1862), et Our old home (1863), études sur l'Angleterre. Cet écrivain original est mort le 19 mai 1864, à Plymouth (Massachussetts).

HAXO (François-Nicolas-Benoît, baron), lieutenant général, pair de France, naquit à Lunéville, en 1774. Élève à l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne, il fit les campagnes de 1794 et 1795 à l'armée du Rhin. Ses services à l'armée d'Italie, en 1800 et 1801 lui valurent le grade de chef de bataillon. Envoyé à Constantinople en 1807, pour en améliorer la défense, il passa ensuite à l'armée d'Italie, où il fut employé sous les ordres du général Chasseloup. Appelé en Espagne en 1899, il donna les plus grandés preuves de talent et de bravoure au siège de Saragosse, qui lui valut le grade de colonel. Ayant, l'année auvante, dirigé avec succès les sièges de Lérida et de Méquinenza, sous les ordres de Suchet, il fut promu au grade de général de brigade. Rentré en France par ordre, de l'empereur, il fut nommé, en 1811, commandant du génie à l'armée d'Allemagne, inspecta Hambourg, Altona, et les places fortes de la Prusse et de la Pologne, en il fit exésuten des travaux considérables. En décembre 1812, eprès la désastreuse campagne de Russie, s'étant distingué à la bataille, de Mohilof, il devint général de Magdebourg; mais en juin de la momma gouverneur de Magdebourg; mais en juin de la

même année il le rappela près de lui, et lui confis le commandement du génie de sa garde. Après la bataille de Dresse, envoyé par Napoléon, près de Vandamme, il arriva peur assister à la malhenreuse affaire de Ku-lm. Biessé et fait prisonnier, il ne rentra en France qu'à la suite des événements oui amenérent la aremière restauration.

ments qui amenèrent la première restauration.

Les Bourbons accueillient avec bienveillance le général Haxo, il accompagna le duc de Berry jusqu'à la frontière lers du setour de l'empereur de l'île d'Elbe, se rangea bientêt sous les drapeaux de son ancien chef, qu'il suivit à Waterloo, et se retira avec l'armée sur, le Loire, Mis en nenactivité sous la acconde restauration, le gonvernement le Béemplaya en 1814, et le nomme inepecteur général des fortifications. C'est à son activité et à ses talents que la France dut le complément de son système de défense. Il restaura les places de Belfort, Grenople, Beaançon , Dunterque, Saint-Omer et le fort de L'Equae, Nommé pair de France après juilles 1830, le général Haxo, lorsqu'on agita la question de fertifier, Baris, 182, ponnence, en fareur de l'enceinte continue et contra le système des forts détachés. Il fut désigné par le gouvernement, en 1832, pour digiger les opérations du siège d'Angers, 90, Il, acquit de apuveaux titres à la reconnaissance du, page, Il, jest mort le 25 juin 1838, laiseant la réputation du l'un des nos officiers généraux les plus distingués du général, Qu a de juit des mémoires sur diverses questions qui jutéressent la défense pastionale.

HAYDN (Famour-losaru) negati, le 31 mans 1732, à Robran, svillaga une teo frontières de la Hongria et de Famiriche, et était le fils, d'un pauvre charron, qui à son gagno-pain codinaire ajoutait le dimeache le motier de sucseicles subplant, desant de, le harpe, les de es fembre chantait et que le polit, desphy, aless "ligi de sipe ans. si-mulait avec une planchette et une bayeste le vision accempagnateur. Le mattre d'école de la petite ville de Heirebourg, que le habard fibaseister à un de ces concerte/matiquem ayant remarqué dans to Jeune Joseph de grandes dispositions un sicales, le prits ches luis et après lui avoir, emaigné les mente de la musique, il hui propura mue place d'enfant de chouss à Saint-Étienne, cathédraic de Vie Sos priogrès, fescut repides : ... sependant, moins, présecte que No ant ; . qui à treire any (compess .. un apéra, applessi, Haydn: & oct age : composa : une moses ; dent son all de ichapelle : se imequaly ance cialson. Parvenut às liégh-de la raue de la veln, : il fut-indignement chisasé de lie Ationnely ob depute distribute la requisivement de desirer es belle: voin de tiente-dentre : Alnei- livré à lui-même ; sans aucune ressource, le malheureux Hayda: elleis mete dana non villages lorequ'il fat recueilli par; un penyes perour des ants, qui dut très houseux de possé suguier, emili der cises. Poi de grand-sertistes dont di Histò allécabasses admires la rois: di la l'estitédrale... Délitré des testa agis traité comme un fils oper son bienfaiteur; Hayda. se livinit an travail aves and ardeburinerogable ;!il me i travbillait je-

 $r \in r$ des un relient sprojectische Serves den seine eine reliente des und de streiten der reliente reli péra du Diable Roitena, qui fut joué aven assez de suchès ur la :théâtre de la Parte de Casinthie. Deux sus sur de . il publia sen pretnier qualuir en 86 fc. Encentagé,patros anccès, Hayda doma suodensirement plusieurs symphonies, qui furent accueilliés aves acclamation par le public de Vis Ge ine shat qu'en 2700 que le prince Nicolas iEstárbany s'atdatha, en qualité de maitse de chapèle : Hayan :- ju quanți de i maltre de chapelle : Hayda ; ijnequei la reseezi, et pessant souvent dans, son lit-lesi froides dots, malhi jedration d'hiver, fautà de bois. Notre compositeur sente dans celle malesta pendant plus de trente sus , et un buquilita qu'en 4701 y à là montain prince Nicolès: Heydu lit plusiesza verjages 46 Angloteure, 7 dù les plus brillantes offres tel fissent failles pour l'impager à rester & Loudres y mais, : préférent : est pattle, à de rishesen | it revint à Vientie, et donne en 1798 Perhitrie de gastrébitet du monde, Se chafd'envre est tientôticamir de presque tonte l'Enrope, et partout il éxzuele, dans eluni-elmentos. A doitamire estre entre esta sile; ains après l'oratorio de La Crédicon, Haydn donne encore l'oratorio des Quatre Salsons. Ce fut la dernière étinedle de son viste génie : Il ne fit plus que languir jusqu'à sa mort; arrivée le 31 mai 1809.

En cinquante deux années de travail. Hayan a donné 527 compositions instrumentales : dons es hombre, qui n'a encore été atteint que par un blen petit nombre de compositeurs, il s'en trouve 161 pour le baryton, instrument très harmonieux, mais que la difficulté a fait attandonner. Le reste se compose de 82 quatuers, 31 méstés, éffertéilles par le compose de 82 quatuers, 21 méstés, éffertéillés philais commus sont : Le Diable Bolleux, deut nous avons parié plus haut; Armide, Orlando paladine, Orloe, il Mondo della Luna, L'Infesielle permiate et Le Cantarina; stratorio La Création du monde, Les Quatre Saisons, Le Retour de Toble, et Les Phroles du Sauveur sur la croix, oit Hayan n'a p'i éviter la monotonie des morceaux d'harmonie, qu'i se succèdent avec trop d'uniformité. Les 91 autres ingreeurs se composent de somates, manuels, etc. Infinitable dans la musique sacrée et dans l'opéra.

phise par Mozart dans la musique sacrée et dans l'opéra.

En 1762, un in après son entrés ches lepsince Esterhairy,
Haydn avait épolisé la fille dé son ancien bienfaiteur, le
barbler; mais, doue d'un caractère gai et fedle, il fut bienfot obligé de se séparer de cette femmé, dont il nes putsupporter la proderie et la bigoterie. Exempt de tout espritde rivalité et de jalousie, il posséda l'amitié de Porpora,
dé Gluck, el surtout du Jeune Mozart, dont il ressentit vivement la perte. Dans sa jeunesse, il eut aussi quelques
rapports avec Métastate; mais le grand poète, su sein de
l'opulence, ne devina pas le grand muticien sous les lambeaux de la misère.

HAYDN (Mrcnr.), frère du précèdent, né en 1737; mort en 1806 directeur des concerts de l'archevêque de Saitzbourg, a laissé un grand nombre de morceana de musique sacrée, dont quelques-uns rivaliseraient peul-être avec les meilleurs ouvrages de Mozart.

HAYDON (BENJARIN-ROBERT), pointre d'histoire, na-quit en 1786, à Plymouth, Il était fils d'un libraire. Aprèsavoir longtemps combattu le gout prononce qu'il annonçait pour la peinture, son père se décida ensih, en 1804, à l'en-foyer à Londres pour s'y livrer à l'étude sérieuse de l'art. Il avait des lettres de recommandation pour plusieurs artistes a'ors en renom, comme Northcote, Opie, Fusely. North-cote lui dit: « Ah, vous voules etre peintre d'histoire? eh bien, vous mourres de faim sur un orellier de paille! » Fusely était alors directeur de l'Académie royale de Peinture : Haydon suivit ses cours avec une assiduité pen commune. Il'y eut pour condisciple et ami Wilkie, depuis si celèbre et si populaire. La première tofle dans laquelle il essaya d'appliquer les théories que lui avait inspirées l'étude réfléchie des chefs-d'œuvre de l'art antique fut son Dentatus, grande page à laquelle, en 1810, la British Institution décerna le premier prix, et que lord Mulgrave' lui acheta 200 liv. sterl. (5,000 fr.). Un Macbeth, qu'il exécuta de 1810 à 1812, fut pour lui la source de chagrins cuisants. Le Mécène qui lui avait commandé cette toile refusa absofument d'en prendre livraison, et l'artiste, condamné à l'unanimité par la critique, se trouve réduit aux plus pé-fibles nécessités d'argent, par suite de l'absence des bono-raires sur lesquels il avait du compter. Dans cette position sacheuse, il s'arma cependant d'un nonveau courage, se remit à l'œuvre, et exécute son Jugement de Salomon, dont le succes le dédommagea Jusqu'à un certain point de ce grave échec, car il tui fut acheté 16,000 francs. En 1814 Haydon vint à Paris avec son ami Wilkie; et en 1817 il fonda à Londres une école à l'usage des jeunes gens qui se destiuent à la peinture. Son obstination à ne faire que de la grande peinture historique ne put pas lutter avec succès contre la direction, de plus en plus prononcée, du goût public vers la peinture de genre et la peinture de portrait. Le portrait, disait-il, ira toujours. La vanité la bêtise et

la richeste vondront toujours se faire paralles Le pertraité est indépendant de l'arty et n'a rien à laire avec duh. C'est une des manufactures nationales de l'Angleterte. Pationt où va d'Angleie, partout sui il colonise i de porteix toujours avec lui d'institution du Jury, lés courses de lichetaux et la pelinhre de pertrait. "

2. 22 732 5 73715 5077

Li plus fréide indifférence fet tout es appointairent : constants of nobles bilerts, et il se viht à se trouver séduit à la gône la plus etualle, quatque aucest qui consent d'aillours obtenu auprès des amaleurs éclairés son Christ ou suind des Oliviers, son Melse congédié par Pharaon, son Bretree de Jeaus-Christ à Jérusalem (1820), divit l'exhibition publique lui rapports envison 75,000 fr., ot qu'il ne put vendre plus tard que 260 liv. st. (6,000 fr.); et sa Réscarce tion de Lazare (1828); dont il ne trouva que 300 liv. st. Ces telles, conceptions grandloses mais quelque peu bizarres, dans l'une desquelles les têtes des spôtres reproduisent les traits d'hommes célèbres des temps modernes strot. Voltaire se trouve assez singuifièrement placé vis à vis de Jésus Clirist (il est vrai que l'artiste à dunné ses traits à Judas); ces telles, disons-nous, étaient d'une grandeut telle qu'il n'y avait pas de particifier qui put conger à les acquérir pou en orner sa demeure ou se galerie. Elles farent donc achetées par des entrepreneurs d'exhibitions, qui les Arent voir sa public pour de l'argent.

Cette lutte de l'artiste contre le goût frivele de ses contemporains eut pour résultat de le couvrir de dettes, et bes créanciers finirent, en 1827, par le faire arrêter et conduire à la prison de King's Bench. Il ne put en sertir qu'en moyen d'une souscription organisée par au sertais membre d'amis des arts. Son séjour dans cette prison la rendit étanoin d'une scène plaisante, dont quelques-uns de ses co-déteaus pour dettes étaient les acteurs; if y trouva le sujet de deux toiles déficieuses, The mock Election et The Chairing of the Members, où brille toute la gaieté d'Hogarth. Georges IV acièta la première 500 guinées. Un autre tableau du mêthe genre qui obtint un succès franc et légitime fut sen Panch.

Les deux ouvrages qui incontestablement firent le plus connaître Haydon dans les masses fureat deux grandes pages exposées successivement en 1831 et 1832 : Napoléon considérant le soleil couchant et Napolsem à Sainte-Hélène contemplant le tembeau qui lui est destiné. L'artiste a été heureusement inspiré par la grandeur de son sujet : son succès cette fois fut aussi franc que interité. L'amélioration qui en résulta momentanément dans se situation et celle de sa famille ne fut toutefois que mementanée. Il arriva à l'âge où toute illusion disparait, co le scent se ferme même à l'espérance; et un profond découragement vint se cacher sous la teinte mélancolique habituelle de ses beissées. L'ingrat public avait fini par délaisser complétement l'artiste courageux et consciencieux qui avait refusé de complaire à ses caprices. Et aussi bien, il faut l'avouer, le talent du peintre commençait à visiblement baisser, comme le prouve une tolle colossale représentant une assemblée de la so ciété pour l'abolition de l'esclavage (1840), et qui au contient pas moins de 130 figures, ainsi que son Wellington à cheval. Les amis de Haydon eux-mêmes ne soupponnaient pas toute l'étendue de ses tourments secrets. Els:l'avaient vu pendant al longtemps lutter centre la mauvaise fortune, qu'ils l'y croyaient aguerri par l'habitude. Il n'en était rien pourtant, et sous ce vernis de stolque et religieuse indifférence, la force lui faissit de plus en plus défaut. Chaque jeur fi conflait ses douleurs secrètes à un mystérieux journal de ses pensées, qui déjà formait vingt-six volumes equisacrés à l'histoire, heure par lieure, jour par jour, de see immenses désappointements comme artiste et de ses polymantes douleurs comme chef de famille. La plus grande partie en a été publice dans la Vie de Haydon, par Taylor (Londres, 1854).

C'est dans ces tristes circonstances qu'il acheva son tableau du Bannissement d'Aristide, la dernière grande toile sortie de ses mains. L'exhibition publique en eut lieu dans l'un de ces établissements où, faute d'un Louvre, l'art à Lundres est contraint d'exposer ses plus nobles produc None, dans un local voisin souvent de celui où la foule stapide vient se faire écraser pour repattre ses yeux de quelse speciacie vulgaire ou ignoble. Cette fois ce fut un nain ridicule, Tom-Pouce, dont nos Parisiens, eux aussi, ent du conserver le souvenir, et dont le propriétaire ou corser ne récolta pas moins de 500,000 fr. à montrer en Eusope ce jou déréglé de la nature, qui vint saire concurrence au malheureux Haydon. Auprès de son tableau solitaire, Fartiste attendait, souvent vainement, quelques rares visiteurs. Le 26 juin 1846 il sortit de grand matin, et ne renta e vers neuf heures. Il avait l'air plus triste que de conme, parce qu'une dernière ressource, sur laquelle il avait ern pouvoir compter, lui manquait. Après avoir tendrement embrassé sa femme, qui se disposait à partir pour la campagne, il rentra dans son atelier. Quelques instants après, la délonation sourde d'une arme à leu se fit entendre; mais sa femme et sa fille n'y firent pas attention, distraites qu'elles étaient par le bruit de l'exercice à seu qui se faiuit au même instant dans l'un des parcs voisins de leur meure. La malheureuse femme s'éloigna ; et une heure après, h file d'Haydon, entrant par hasard dans l'atelier, y trouva n vieux père gisant sans vie dans une mare de sang, au pied d'une toile colossale à laquelle il travaillait depuis quelque temps, et dont le sujet était Le roi Alfred. ou le premier jury anglais. Après s'être manqué en essayant de e brâler la cervelle, Haydon avait en l'horrible courage de se faire au cou avec un rasoir une profonde blessure, à quelle il n'avait pas tardé à succomber. Il mourait à l'âge de soixante et un ans.

HAYE (LA), en bollandais s'Gravenhage (bois du comte), ma latin Haga Comitum, capitale du royaume des Pays-Bas, dans la province de la Hollande méridionale, à 6 kibunètres de la mer du Nord, est une ville ouverte, agréablement située, dans une contrée fertile, et qui compte \$1,559 habitants (1870), en majorité de l'Église réfor. rate. Le sol sur lequel elle est hâtie s'élève plus au-dessus du niveau de la mer et est plus sec que celui de la plupart des autres villes de la Hollande : aussi l'air y est-il por et saimbre. Cette ville a de belles et larges rues, généralement pavées en briques et garnies d'arbres, un grand nombre de maisons superhes, à plusieurs étages, et de vastes places publiques. Son plus beau quartier est Het Voorhout; sa partie la plus animée, la plus vivante, est le mont Vyver, ua sont situées les habitations des princes de la famille seyale, des ministres, des envoyés étrangers et autres gran:le ersonnages. Au Vyper touche l'ancienne Cour de Hollande, palais appelé plus tard Cour du stathouder, qu'habita ensuite le roi Louis-Napoléon, qui l'embellit, et rensermant le Builenhaf et le Binnenhaf, masse confuse de construc-L'ons anciennes et modernes. Diverses autorités publiques et la seconde chambre des états généraux occupent le Buitenhof Une suite d'appartements contiennent les archives, siches en documents d'une inappréciable valeur pour l'histoire de l'Europe pendant les quatre derniers siècles. La Tour de la Porte, dite Gevangenpoort, construite sur le chemin onduisant du Buitenhof au mont Vyver, est l'antique prison d'État, où gémirent un grand nombre d'hommes célèbres lans l'histoire de la Hollande, tels que Barnevel dt et les frères de Witt.

En fait d'édifices remarquables, on doit encore citer les pasais du prince d'Orange et du prince Prédéric, le muséum eu hôtel Maurice, ainsi appelé du nom d'un gouverneur du Brésil qui le fit construire, en 1640. Ce musée se compose d'une galerie de tableaux et d'un très-riche cabinet de curiusités chinolese et japonaises. La galerie ne compte qu'un petit nombre de tableaux. Parmi les pièces capitales que les cennaisseurs en peinture y admirent, on doit surtout mentionner trois toiles fameuses : le sujet de la première, de Paul Potter, est Un Taureau et des Brebis; la seconde, de Rembrandt, reproduit une Leçon d'anatomie par Tulpha; et la troisième, de Marillo, représente La Vierge et

l'enfant Jésus. Une trentaine d'anires tablesses, dus aux pinceaux de Gérard Dow, de Metzu, de Mieris et de Wouvermans, enrichissent cette petite mais précieuse collection, primitivement formée par les stathouders. La bibliothèque royale compte plus de cent mille volumes, outre un grand nombre de manuscrits précieux; elle pussède ans un riche cabinet de médailles. Le ministère de la marine contient une remarquable collection de modèles de constructions navales et d'antiquités nautiques. Citous encore le nouveau palais du roi, situé dans le quartier mord de la ville, et qu'habita le feu roi Guillaume III; celui du roi actuel, Guillaume IV, dans le Voorhout, où l'on voit une belle collection de tableaux. Parmi les quatorze églises que renferme La Haye, on remarque les trois qui sont consacrées au culte hollandais réformé, notamment la grande église Saint-Jacques, dont la construction remonte à l'année 1309, et qui est flanquée d'une tour hexagone de près de 100 mètres d'élévation. Les catholiques y ont quatre églises, et les juifs deux synagogues. La Haye possède une école latine ou collège, une école de musique et un grand nombre d'institutions scientifiques et littéraires. Il s'y trouve aussi un théâtre français, qui joue trois fois par semaine.

Aux portes de la ville, un magnifique parc sert de premenade aux habitants : on l'appelle le Bois. C'est un vaste jardin anglais, planté de vieux arbres que la tradition prétend être un reste des forêts de l'ancienne Batavie : il passe pour le plus beau de ce genre qui existe en Europe. A l'extrémité de ce pare se trouve une habitation de plaisance du roi, nommée la Maison des Bois; les peintures qui en orment la saite de bal, exécutées par des élèves de Ruhems, sopt regardées comme des chofs-d'œuvre.

C'est seulement comme résidence de la cour, du corps diplomatique, des autorités supérieures, etc., que La Haye est rrivée à avoir de l'importance. Le commerce y est resté insignissant : cependant en y trouve encore quelques sabriques de céruse, de papier, de tapis, de rubans, etc. La population de La Haye vivant en grande partie des dépenses de la cour, du cerps diplomatique et de la foule d'étrangers que les affaires ou les plaisirs amènent dans cette ville, en y parle asses généralement français. La Haye, comme l'indique son nom hollandais, a pour origine un rendez-vous de chasse que les comies de Hollande y possédaient jadis au milieu d'une vaste forêt. En 1250, l'empereur Guillaume, comte de Hollande, s'y fit construire un palais, autour duquel vinrent successivement se grouper de nombreuses habitations, qui ont fini par donner naissance à la ville actuelle. li n'y a pas en Hollande de paysage plus riant et plus pittoresque que les environs de La Haye : la route conduisant à Delst n'est qu'une suite non interrompue de délicieuses maisons de campagne, et celle qui mène à Leyde présente des sites enchanteurs. A peu de distance de cette capitale, on trouve aussi le château de Ryswijck, où fut signé en 1697, le traité de paix qui en a gardé le nom. Le joli village de Scheveningue, célèbre dans l'histoire parce que c'est là où s'embarqua Charles Il pour aller reprendre possession du trône de ses pères, est devenu autrement fameux dans ces dernières années par le superbe établissement de bains de mer qui y a été créé. Une triple allée de vieux arbres conduit à ce village, qui n'est qu'à une demi-lieue de distance de la capitale. La visite des admirables écluses construites à Katwyk pour l'encaissement du vieux Rhin.

ne dott point être oubliée par les étrangers.

HAYNAU (Julis Jacques, baron pr), généra autrichien, le plus jeune des fils que l'électeur de Hesse Guillanme ler eut de madame de Lindenthal, naquit en 1785, à Cassel, et entra en 1801 au service d'Autriche avec le grade de sous-lieutenant. Après avoir pris part aux campagnes de 1805, 1809, 1813 et 1814, il obtint en 1823 le grade de lieutenant-colonel, passa colonel en 1830 et général major en 1835. Promu en 1844 feldunaréchal-lieutenant, il fut nommé en 1847 commandant à Temesvar; et c'est dans ces fonctions que viarent le surprendre les événements

le mai 1948. Quand la guerre éclata en Italie, il demanda aussitét à y être employé, et s'y distingua. Tandis que la grande armée marchait sur Cusiozza pour y battre l'ennemi, se général Hayneu commandait à Vérone. L'idée heureuse qu'il eut d'envoyer de son chef, dans la muit du 24 au 25 juillet, une brigade à Sommacampagna, contribus besucoup à la victoire que les Impérieux y resaportèrent. Un combat heureux et le bembardement de Peschiera consolidèrent sa réputation comme général, et après la conclusion de l'armistice, l'empereux, qui lui avait déjà donné la croix de commandeur de l'ordre de Léopold, lui cosféra les insignes de l'ordre militaire de Mario-Thérèse.

Le général maintint ensuite la tranquillité à Bergame et à Brescia, en y faisant observer la discipline la plus riggureuse, et à Ferrare il tira une éclatante vengeance de quelques sévices commis sur des soldats autrichiens par des habitants. Pendant ce temps-là, la Sardaigne avait dénoncé l'armistice et recommencé les hostilités (mars 1849). Une révolte formidable éclata à Brescia, et la brigade aux ordres du général Nugent se trouva hors d'état de la réprimer. Haynen se porta alors rapidement de Padoue sur Brescia, et l'investit. Alors commença, en raison de la résistance epiniatre epposée par les insurgés (31 mars et er avril), une lutte à laquelle on ne saurait rien comparer dans l'histoire des guerres modernes. Après un meuririer combet de rues et une canonade dévastatrice, la ville fut prise d'assaut et crucilement chétiée. « Fordonnai, dit tout naïvement le général Haynau dans son rapport officiel, de ne point faire de quartier, et de massacrer sans pilié tous ceux qui seraient pris les armes à la main. Je commandai en outre de mettre le seu aux maisons des sanêtres desquelles on avait fait feu sur mes troopes... »

Le général Haynau était occupé au siége de Venise, quand une lettre autographe de l'empereur l'appela en Hongrie, en mai 1849, pour y prendre le commandement en chef de l'armée autrichienne. Vers la fin de juin, l'armée principale, à laquelle l'empereur François-Joseph s'était rendu de sa personne, se mit en mouvement; et par les succès qu'il remperta, le neuveau général en chef justifia bientôt le choix dont il avait été l'objet. La prise d'assaut de Reab, la marche en avant vers le sud, en dépit des difficultés du terrain et du climat, l'occupation de Szegedin (2 août), les combats livrés sur les rives de la Theisa (9 août), qui valurent au vainqueur la prise de Témesvar : tout cela fut l'œuvre de Haynen. Quoique à Villages Gærgei ait semblé céder uniquement à la supériorité des forces de l'armée russe, la vérité est que la prompte terminaison de la lutte fut surtout due aux succès précédemment oblemus par le général. Tandis qu'ils lui valaient de nouveaux honneurs, la sangiante sévérité qu'il avait déployée tant avant qu'après la victoire flétrissait sa gloire aux yeux du public. Les terribles exécutions qui enrent lieu le 6 octobre à Posth et à Arad, et dans lesquelles périrent les chefs les plus éminents de la révolution hongroise, exécutions attribuées généralement aux conseils et à l'influence de Haynau, excitèreat l'indignation et l'horreur universelles. C'étaient en effet de liches et inutiles beucheries.

La guerre une foie terminée, Haynau fut investi en Hongrie d'une véritable dictature militaire. Il se trouva en fait le vice-roi du pays, et prétendit dès lors agir à sa guise, sans avoir égard aux ordres ministériels qui lui venaient de Vienne, usant même du droit de grâce, comme eût pu faire un souverain. Mais dans ce conflit d'autorité Haynau devait finir par avoir le dessous; et le 6 juillet 1850 un décret impérial lui enleva tout à comp ses pleins pouvoirs. Il rentra alers dans la vie privée, et choisit la ville de Grætz pour efjour. Au mois de septembre 1850, pendant un voyage qu'il était ailé faire à Londres, une visite rendue par lui à la fameune brasserie de Barelay et Perkins provoqua des rassemblements tumultuoux, dans lesquels il fut maltraité par la populace, sans que le gouvernement anglais se montre la faire empressé de faire cesser ces désortres. En 1852

les mêmes démonstrations eurent encere lieu contre lui à Bruxelles; il vint ensuite à Paris, où, en revanche, la police le protégea d'une manière toute particulière. Il ne resta cependant pas longtemps en France, et partit pour l'Allemagne, ou il éprouva une attaque d'apoplexie en se rendant aux eaux de Græfenberg. Il mourut peu de temps après, à Vienne, le 24 mars 1853.

HAZEBROUCR, chef lieu d'arrondissement du département du Nord (France), sur la Bourre et le canal d'Hazebrouck, au point de jonction des chemins de fer de Dunkerque, Arras, Lille et Calais, possède 9,435 âmes (1872), un tribunal civil, un collège et plusieurs fabriques. Son église de Saint Nicolas est un édifice remar, uable portant une tour de 80th de hant. On cultive dans ses environs du tabac, des plantes olésgineuses et du houbles.

rons du tabac, des plantes oléagineuses et du houblon.
IIAZLITT (WILLIAM), littérateur apglais, né le 10
avril 1778, à Maidstone, dans le comté de Kent, et élevé à l'école de Hackney, près de Londres, fit d'abord de la pcinture, mais sans arriver à quelque distinction dans cet art. Plus tard il embrassa la carrière littéraire, et devint en 1808 reporter (rédacteur-sténographe) des séances du parlement pour le Morning Chronicle et d'autres journaux. Cette occupation lui donna l'idée de publier un choix des plus remarquables discours prononces dans le parlement depuis le règne de Charles I'e jusqu'à l'époque moderne, sous le litre de The Eloquence of the British Senate (Londres, 1808). Sa grammaire anglaise (1810) eut le mérite de mettre à la portée du vulgaire les vues ingénieuses de Horne-Took. Il réunit sous le titre de The round Table (2 vol., 1817) différents articles de lui, relatifs à la politique, aux théâtres et aux beaux-arts, qui se trouvaient dispersés dans les journaux et recueils périodiques auxquels il avait travaillé. Ses Characters of Shakspeare's Plays (1817) contiennent ses idées sur le théatre : il y fait preuve de finesse et d'esprit, sans pourtant pénétrer jamais dans toute la profondeur du génie du grand poëte. On a encore de lui : View of the British Slage (1818), et Lectures on the British Poets (1818); The Spiril of the Age (1825); The plain Speaker (1826), et eafin The Life of Napoleon, ouvrage dont le succès fut grand et populaire (1828) et qui a été traduit dans plusieurs langues. Hazlitt mourut à Londres, le 18 septembre 1830; la même année, il avait fait paraître ses Conversations of James Northcote. Son fils a publié ses œuvres complètes.

HEAD (Sir Frances BOND), écrivain politique anglais, no en 1793, entra au service, et parvint jusqu'au grade de major. En 1816 il épousa la sum de lord Somerville. Un voyage dans l'Amérique du Sud lui sournit le sujet d'un livre intitulé : Rough Notes taken during some rapid journeys across the Pampas (Londres, 1826), qui se recommandait par besneoup d'originalité de style, et produisit une véri-table révolution dans la littérature des touristes. Il écrivit ensuite les piquantes esquisses connues sous le titre de Bubbles from the brunnens of Nassau; et il remplissait les fonctions de commissaire adjoint pour les pauvres dans le comté de Kent, lorsqu'en novembre 1835 il fut nommé gouverneur du haut Canada. Il fit preuve dans l'exercice de ces fonctions, au milieu de circonstances assurément trèscritiques, de beaucoup d'énergie, d'activité et de boune volonté; services que le gouvernement reconnut en l'élevant, en mai 1837, au rang de buronet ; mais ses fausses mesures provoquèrent dans ce pays une insurrection, à la suite de laquelle it dut donner sa démission, en 1838. A l'occasion des reproches auxquels son administration avait donné lieu, il essaya de se justifier, dans un mémoire intitulé Narrative, livre où l'on trouve & plus bizarre mélange de politique et de polémique, de choses sérieuses et plaisantes, de vérité et d'invention, mais qui fut impuissant à rébabiliter dans l'opinion l'auteur, dont la carrière politique se trouva de la sorte définitivement close. Dans un livre intitulé : The Emigrant (1846), et qui contient aussi bon nombre d'excentricités, il peint et apprécie les mœurs canadiennes.

Temoin du coup d'Etat du 2 décembre 1851, il a fait parallre à ce sujet a Faggot of French sticks (2 vol.; Londres., 1852), ouvrage on il se montre l'admirateur enthousiasme de Louis-Napoleon. De nouveaux ouvrages sont sortis de la plume de cet écrivain humouristique, entre autres: A Visit in Ireland (1854), the Horse and his rider (1861), Mr Kinglake (1864). Son manuel de l'ingénieur militaire (Royal engin er), et ses Bubbles, ont obtenu, en 1865, une septième édition.

HEAR! HEAR! Ces mots anglais signifient: Écou.

HEAR! HEAR! Ces mots anglais signifient: Ecoufez! ecoutez! C'est le seul signe d'approbation en usaga
dans le parlement anglais. Cette exclamation ne part que
des bancs où siegent les amis de l'orateur, et il est trèsrare que des murmures improbateurs venus des bancs
opposés protestent contre cette adhésion donnée a l'expression plus ou moins heureuse et energique des opinions d'un parli. Les sténographes anglais ne manquent
jamais d'entrecouper feur compte-rendu des séances de
l'une ou l'autre chambre des exclamations approbatives
qui ont accueilli les passages les plus saillants de chaque
discours; tout comme les notres out soin de meitre entre
parenthèses les mots adhésion générale, ou bravos.

HEAUME. Voyes CASQUE et ARMURE.

HEBE, divinité grecque dont parle Homère, d'un ordre inférieur, quoique les uns la fassent fille de Jupiter, les autres de Junon, qui l'aurait enfantée après avoir mangé des laitues sauvages. Ses fonctions dans l'Olympe consistaient à verser le nect ar aux dieux : elle tomba en leur presence, laissant voir ce que la pudeur ordonne qu'on cache, et en concut tant de honte, qu'elle ne voulut plus reparaltre : Ganymède la remplaça. L'immortalité ayant été donnée à Hercule, il épousa Hébé, qui pour lui plaire. en sa qualité de deesse de la jeunesse, rajeunit Iolas au moment où il alfait livrer bataille. Cette allegorie sanctionne l'union de la jeunesse et de la force. Ils eurent deux fits Alexiaris, *le Sécoureur*, et Amikitos, *l'Invinctolie.* Tieb avait à Phliunte un temple avec droit d'ásile. Elle en pos sédait, sous le nom de Juventas, un autre au Capitole, où ceux qui déposaient la robe prétexte venalent l'invoquer. On la représentait sous là figure d'une belle fille au printemps de la vie : c'est ainsi que le célèbre Canova a exécuté sa statue en marbre blanc : elle tient une coupe dorce, attribut indispensable, sans lequel on la confondrait avec une des Coo DE BRADI.

HEBE (Astronomie), planèle découverte par M. Hencke, à Driessen, le 1^{ex} juillet 1847, moins de deux ans après Astrée. Elle est donc, dans l'ordré chronologique, le sixième de ces nombreux petits astres que l'on sait aujourd'hui être compris entre les orbités de Ma's et de Jupiter. La distance moyenne d'Hébé au soleil est 2,43, celle de la terre au même astre étant prise pour unité. L'excentricité de son orbité, dont l'inclinaison est de 14° 46° 42°, est égale à 6,201. Sa révolution sidérale s'effectue en 1380 jours. Enfin, les longitudes de son perficile et de son hœid ascendant sont l'une 15° 10'7°, l'autre 138° 31° 38°. E. Mencreux.

HEBEL (JEAN-PIERRE), poête altemand, né à Bâle, le 15 mai 1760, étudia la théologie à Etfangen, puis obtine une place de ministre à Carisruhé. Il mourrit pendant un voyage, le 22 septembre 1826, à Schwetzingen. Pour ses poésies, Hebel ne se servit pas du haut-altemand; il adopta le dialecte naif et pittoresque, que parle la nombreuse population d'une partie de la Souabe, c'est-à-dire de l'angle que forme le Rhin jusqu'à Bâle. Ce dialecte est riche en mots sonores, et se prête admirablement aux abréviations et aux contractions dont le poête salt tirer parti svec un tace bomheur. Les Poèmes alemaniques (Carisruhe, 1803; 2° édition, 1841), composés dans ce dialecte par Hebel, contiennent de ravissantes descriptions de la nature, de gracieux tableaux du lot se la vie du laboureur et de l'artisan; tableaux qui ont sans doute quelque chose du ton de l'adville, mais où l'on retrouve reproduits avec une simplicité touchante les détails de la vie intime des classes populairet.

Quanti les Présies estriciniques parárent pear la première, fois ; cò fut Gestie sin-inéme qui so ichanges d'en remitre tempté ilans la Gaudité littéraire emiserarlie de lémir ; et l'ir no chairibus /pas | pou à faire appoéchèr de poète par use doutediporaine; En , ists ; en récomment le dé-élevé il lu l'unémitre de Bebellanne, les ville de Gaulendaux , e

HESBER GE. Woyes Merounining. In the printers, of the BERT (I saguine Rund), this is special printers, of the special printers, of the special printers of the special printer

"Accissé d'avoit "ponéu de projet d'égorgist le imajecité girentière dens la Cohvention, il fut aruté aven Debans, président d'emis la Cohvention, il fut aruté aven Debans, président d'emi cemité qui s'était installé de l'archevéché pour surveiller le imbrehe des accisses. Octic arraptation souléve tensitées de Paris; la Commune, seponse de littis en permitmène, et il réclame mendre à la barre de la Cohventien. Octic assimblé edds, et lichert, rendu il la liberté, s'en retouries sièger à la Commune, il était jèune, spiritust à patiait declientent, bien que privé d'instruction positive; mais les infanties et grandique ensysée des feuillés du temps ne munejait donner une inée de von genré d'étoquision; an milieuries sient, il distilladaigent et aimalile; en public; c'était un exateur violent st'inclame, toujours déconquit; et sinnue jensealiste; un inrieux, un logicien juit et ivre de aung lieure plantaite; il paus, que pareni de toute infinielle pie semp le citait, du ci causeur, appreni de toute infinielle plus des mens jujoutés; il paus, que le révelution ne trouvet pas dé éarmei su d'aintét, le ses, pues, à ce sujét n'étailent plus toujours des sen grants, à ce sujét n'étailent plus toujours des sen grants, à ce sujét n'étailent plus toujours des son fideires.

Lo 4 juin, après la victoire de la Commune ser la Convention, il repousta avec force plusieum propositione sen guintires, et sit prendre un arteté qui déclarait mauvain citoyen quiconque pousserait à l'Assassinat. Quelques jears après, il lança un réquisitoire terrible contre des fatames qui avalent pillé une volture de saven; mais l'histeire a consecré avec horreut le souvenir des abeminables question adressa dans la prison du Temple au fils de Louis, XVL Il fut également un des accurateurs de la reine et des gisundi et décide tes jaçobins à ée porten en sustee à la Donventio pour y dominader le supplice despresad la dans les singi-qui houres. Il se unontra cuita lu digne érante de Chauspette d les profamitions dont fut le thétate la callédanie de Paris. transfermés en! temple de la Reison. Puis . il sallie aux gébéraux : de l'armée révelutionnaire, à: Ronsia; à Maauel, la Lauinur, la Vincent, secrétaire général du ministère de: la guerre, à Montusoro, imprimeur, à quelques homines de main et d'audace, et à des oraigurs de ch qui se voyaient menacés per Robespierre, et par les dan-touistes. Les hostilités commencèrent soundement sur

Cordeliers, ph Hébert fit voiler la statue de la liberté et la pancarte des droits de l'homme. La conjuration élabora un plan par suite duquel la Convention eut été décimée et même remplacée temporairement par la Commune ; mais ce plan, au lieu de l'ortifier la Commune, l'abattit, Le général Ronsin et l'adjudant général Mazuel rédigèrent des pamphlets, dans lesquels la marche dictatoriale du comité de salut public était dénigrée; on y disait la liberté perdue sans une résistance immédiate, car toutes les places étaient ou allaient être données à la folie ou à la trahison : la contrerévolution était certaine; des craintes étaient éveillées sur le sort et la quantité des prochains approvisionnements, Ces écrits, répandus clandestinement dans les marchés, émurent les gens du peuple et des campagnes : ils rendirent bientôt les approvisionnements difficiles. Sur ces entrefaites, les militaires du parti, principalement Mazuel et Ronsin, visitaient fastueusement les prisons et annonçaient la prochaine cessation du régime actuel : ils parlaient haut, plutôt comme leur courage et leur irritation les y poussaient, que suivant la prudence. L'autorité avertie, cherchant à saisir ces puissants agitateurs en flagrant délit, ne s'y décida que lorsque leurs manœuvres eurent produit un certain effet à la surface. Les mesures prises par l'autorité réussirent, et les conspirateurs furent arrêtés avant leur levée de boucliers. Au mot d'ordre, tous les clubs, ceux même sur lesquels ils avaient compté, lachèrent pied, suivirent le torrent et se déchainerent contre eux.

Les conjurés furent déférés à la justice du moment, et parurent devant le tribunal révolutionnaire neuf jours après leur arrestation. Tous ces grands factieux sacrifiés par les partis réunis de Danton et de Robespierre étaient atterrés, à l'exception de Ronsin, de Clootz, de Mazuel, jeunes hommes d'un grand courage. Les débats turent courts, agités, étouffés. Ronsin et Mazuel se conduisirent avec énergie. Hébert en appela à l'ancienne amitié de Robespierre, pleura et marchanda sa vie. « Vous ne me rempla-cerez pas, disait-il, moi qui étais toujours prêt pour les grandes circonstances! » Les débats s'attachèrent spécialement à flétrir Hébert, Montmoro, Ronsin, Pereira, comme concussionnaires et escrocs, gagnés par l'or de l'étranger pour agiter la France et y perpétuer les troubles; accusations toutes fausses et absurdes, contre lesquelles protestèrent vainement les accusés. Hébert mourut mal; pourtant l'exemple ne lui manquait pas. Il mourut au milieu d'amis résignés d'avance à toutes les chances de la vie révolutionnaire; il tomba presque en defaillance à la vue de l'échafaud. Ses lèvres devinrent bleues, ses yeux hagards, et le bourreau dut le soutenir pour lui aider à monter, il avait épousé une religieuse jolie et gracieuse, qui eut la même fin, et périt peu de temps après avec la Jeune épouse de Camille Desmoulins : la même charrette les conduisit à la mort. Hébert était petit, fluet, d'une figure jolie et spirituelle : c'était un des élégants de l'époque de la terreur; personne ne mettait plus de soin à sa toilette; ses collègues l'aimaient, à cause de son caractère franc et de sa galeté. Il mourut à trente-nenf ans, le 24 mars 1794. Frédéric FAYOT,

HEBERTISTES ou ENRAGES, partisans d'Héber siegeant avec lui au club des Cordeliers, et parmi les quels on remarquait Anacharsis Clootz, Ronsin, Vincent, Montmoro, etc. HEBÉTUDE. Voyez Facies.

HÉBRAIQUES (Écriture, Langue et Littérature).

Hébraique, de même que Hébreu, vient de Eber, et signifie au delà, parce que Abraham, dont les Hèbreux sont les descendants, est venu (2,000 ans av. J.-C.) de l'autre côté de l'Euphrate, de la Mésopotamie, pour entrer dans le pays de Chanan, ou la Palestine.
Parmi les langues semitiques (ainsi appelées parce que

la plupart des peuples qui les parlaient descendaient de Sem), celle des Hébreux, qu'on appelle aussi langue chananéenne, passe pour la plus ancienne. Son alphabet est composé de ving'-deux lettres, parmi lesquelles cinq prennent,

comme finales, une seconde forme. Ces lettres sont carrées, et portent le nom d'écriture aschourith (venant d'Aschour Lla Syrie 1), tandis que le caractère samaritain est plus grand et d'une forme plus compliquée. Quelques-unes des lettos, de l'alphabet samaritain ont assez de ressemblance avec leurs correspondantes dans l'alphabet hébreus mais quatorae d'autra elles n'ont absolument rien de commun; et les cisq sissies granquent aux Samaritains ils n'admet-tent ni les points-voyelles, ni les accents toniques et diacritiques, dont nous parlerons plus loin. Lequel des deux alphabets est le plus ancien? Cette question est longuement discutée dans le Thalmud; mais la forme compliquée du caractère samaritain, que le Thalmud désigne avec raison sous le nom de raatz (brisé), parce qu'il est formé de lignes brisées, fait croire que c'est ce caractère qui est l'ancien caractère hébreu : et cela est d'autant plus probable que la simplicité de l'écriture aschourith usitée de nos jours est évidemment un perfectionnement, car toujours la simplicité est un progrès. Ensuite, le nom d'aschourith (venant de la Syrie) indique suffisamment que c'est une importation exotique. Nous ajouterons qu'on se servait du caractère samaritain pour les amulettes, et qu'on le trouve sur des médailles qui remontent, à ce qu'on croit, aux premiers siècles de l'ère vulgaire.

On écrit les lettres hébraïques de droite à gauche, et elles

servent aussi à indiquer les nombres.

La langue hébraique renferme un certain nombre de mots primitifs, auxquels on donne le nom de racines, mots généralement composés de trois lettres; mais il y en a aussi de deux, et quelques-uns de quatre lettres. Les diverses modifications d'action, de relation, de temps, de nombre, de genre, de possession, sont indiquées par des points appelés points-voyelles, qu'on place au-dessus, audessons ou dans les lettres; l'intonation est indiquée par des accents appelés accents toniques, signes qui se placent au-dessus ou au-dessous des mots, à la dernière ou à l'avant-dernière syllabe. Les modifications se font anssi commencement (préfixes), soit à la fin (affixes) du mot radical; on croit que l'introduction des points-voyelles et des accents toniques remonte en partie à Esra (Esdras), qui vivait 480 ans avant J.-C. Il en est qui les font descendre au sixième ou même au septième siècle de l'ère vulgaire ; cette opinion est d'autant plus probable qu'on ne trouve pas de traces des noms des voyelles dans le Thalmud. Ces divers signes phonétiques sont devenus indispensables; les omettre, comme l'ont voulu les partisans de Masclef, serait augmenter la difficulté dans l'étude d'une langue morte depuis deux mille ans.

Les relations de position entre les objets du discours et la liaison des pensées sont indiquées par des particules, prépositions, adverbes, conjonctions et interjections. La langue hébraïque est riche, harmonieuse et simple; elle a peu de règles et quelques exceptions. Son extreme simplicité, sa nudité grammalicale, font voir qu'il n'y a rien de moins mérité que la réputation de difficulté qu'on est convenu d'attacher à l'idiome biblique. La lecture en est également facile. En ne s'arrêtant pas à la prononciation douteuse de quelques lettres, qui s'est diversifiée par suite des temps et dans divers pays, il ne faut qu'une intelligence, une mémoire et une persévérance très-ordinaires pour déchiffrer l'hébreu en très-peu de temps, les sons attachés aux lettres de celte langue étant invariables. Une bonne grammaire, et la lecture de la Bible, voilà tout ce qu'il faut pour faire en peu de temps des progrès dans la langue hébraïque. Les meilleurs travaux publiés dans ces derniers temps sur cette langue sont ceux de Gesenius et d'Ewald. On a beaucoup discuté sur l'antiquité de la langue hé-

braïque. Est-elle ou n'est-elle pas une langue primitive? Quoi qu'il en puisse être, elle n'en est pas moins belle, énergique et d'une concision remarquable. La Bible, voilà sa lit-térature : cette liltérature est riche, grande, rusjestueuse L'influence que ce monument littéraire a exercée sur les juifs et les chrétiens lui donne une importance historique. Par les sentiments religieux qui règneat dans la littérature des Hébreux, par son antiquité, cette littérature surpasse celle de tous les peuples anté-chrétiens. Elle est une source sûre de l'histoire de l'humanité et de son développement intellectuel. Cependant, tout ne nous en est pas parvenu ; et ce que nous en possédons n'a pas été à l'abri des vicissitudes du temps non plus que des interpolations, C'est pour mettre un terme à ce système d'interpolations et à ces vicissitudes, que les auteurs de la Massara entreprirent des travaux qui, pour paraître minutieux, n'en sont pas moins précioux.

Nous avons dit que l'Ancien Testament compese toute la littérature hébraïque : par là nous entendons dire que l'Ancien Testament seul est une autorité pour la philologie, quand il s'agit de comparer un mot ou une phrase pour arriver à une plus grande intelligence du texte. Seule aussi la Bible est regardée comme inspirée et appelée Écriture Sainte; mais les livres a pocryphes, les Midraschim, la Mischna, le Thalmud, les commentaires sur le Thalmud et sur la Bible, les ouvrages hébreux du moyen âge, comme ceux d'une époque plus rapprochée de nous, tant en prose qu'en vers, la littérature rabbinique enfin, font également partie de la littérature hébraïque; seulement, dans cette dernière partie de la littérature hébraïque, le langage est moins correct, quoique plus riche; de même que dans la poésie hébraïque moderne il y a plus d'art, mais moins d'élan, moins de nationalité, que dans les brûlantes inspirations poétiques de l'Ancien Testament.

Occupons-nous d'abord de la littérature hébraique proprement dite, de la littérature biblique, de l'Ancien Testament. Cette littérature est d'autant plus importante que la plupart des monuments qui la constituent sont d'une époque tellement reculée, qu'il ne nous en est pas parvenu d'autres monuments écrits. Le plus ancien écrivein des Hébreux est de quelques siècles antérieur au tempa où les Grecs connurent l'écriture, et le dernier écrivain hiblique est à peu près le contemporain d'Hérodote, le père de l'histoire grecque. « C'est de Moise, dit de Vette (Introduction critique, p. 13), le législateur des Hébreux, que la tradition hébralque date le premier usage de l'écriture chez ses compatrioles; on ne peut pas dire qu'il a fondé la litté-rature bébraïque, mais il en a fourni le commencement ; il a consigné par écrit ses propres lois. » L'Ancien Testan contient la collection des livres regardés comme inspirés et saints par les Israélites et les chrétiens. Ces livres sont rédigés pour la plus grande partie en hébreu; une moindre partie en est écrite en chaldéen. L'Ancien Testament est appelé par les rabbins les Vingt-quatre Livres, qui comprennent le Pentateuque, les Premiers Prophètes, les Derniers Prophèles et les Keloubime ou écrits saints. Le texte, indépendamment des points-voyelles et des accents toniques, est divisé par chapitres et versets; mais cette division est, à ce que l'on eroit, d'origine chrétienne; on ne la fait pas remonter au delà du tretzième siècle. Chez les Juifs, il existe encore pour le Pentateuque, une autre division, c'est celles des Paraschas. Après l'exil de Babylone, on établit en Palestine des synagogues où l'on récitait tous les sabbats des passages du Pentatenque qu'en divisa ainsi en cinquante-quatre sections ou paraschas, parce que dans une année bissextile il y a cinquante-quatre sabbats.

La partie de l'Ancien Testament qui a été le plus soigneusement conservée, c'est le Pentateuque. Servant à l'usage de la synagogue, elle en possède des exemplaires d'une haute antiquité, écrits en écriture carrée avec un soin minutieux sur du parchemin en rouleaux, d'après les exemplaires authentiques. Il n'y a dans toute l'Écriture Sainte que le Pentateuque et le livre d'Esther qui saient conservés de cette manière.

Le premier livre imprimé en hébreu (ut un Paautier, publie avec le commentaire de Kimhi, à Bologne, l'an 1477;

en 1482 parut le Pentaleuque; en 1486, les Premiers et les Derniers Prophètes; en 1487 on imprima à Raples les Hagiographes; enfin, en 1488, une édition complète de la Bible fut faite à Soncino; et par la suite il parut successivement en divers lieux des commentaires rabbiniques suss on avec le texte biblique.

Les Samaritains n'admettent et paraissent ne connaître qu'un seul ouvrage inspiré, c'est le Pentateuque; il est écrit en hébreu, mais avec des caractères samaritains. Le texte présente des variantes nombreuses, souvent importantes; nous les avons cousignées dans les notes qui accompagnent notre traduction du Pentateuque. L'existence du Pentateuque samaritain n'a été connue en Europe qu'en 1616 et

grace à Petro de Valle.

La deuxième division de l'Ancien Testament comprend les Prophètes. La prophétie traite des discours et des exhortstions d'hommes inspirés : ces hommes cultivaient la musique et la poésie; ils furent les conseillers des rois, ou plutôt ils donnèrent au peuple, dans les temps prospères, des avertissements, dans les temps malheureux des consolations et des règles de conduite. Isale, Jérémie, Ezéchiei, Joel, Amos, Osée, etc., sont tantôt sublimes et comme transportés sur les ailes de l'inspiration, tantôt touchants et mélancoliques, quand ils pleurent les malheurs de Sion. Mais l'histoire aussi est comprise parmi les prophètes : c'est qu'elle apparaît tantôt comme tradition poétique, tantôl comme histoire positive. De ce nombre sont Josué, Les Ju ges, Samuel, Les Rois et les Chroniques ; et de même que le Pentateuque mentionne un Livre des guerres de Dieu qui ne nous est pas parvenu, dans Josué (X, 13) il est quet tion du Livre Yaschar, qui ne nous est pas non plus par-venu. Il en est de même de plusieurs productions de Salomon, des chroniques des rois d'Israël et de Juda. Dans Daniel , la tradition et l'histoire paraissent sous la forme d'une prophétie. Le livre des Samaritains qui porte le nom de Josué est écrit en arabe, en caractères samaritains. C'est une espèce de Chronique en 47 chapitres: elle commence par l'histoire des Hébreux, un peu avant la mort de Moïse, et se termine au temps des Romains, sous Alexandre-Sévère.

La poésie lyrique, plus ancienne que l'exposition prophétique, a pour objet soit les événements miraculeux de l'histoire nationale, soit la gioire du Très-Haut; quelquesois aussi elle chante les plaisirs ou les peines de l'homme. Dans cette catégorie se distinguent particulièrement les Psaumes. Cette partie de la Bible, ainsi que les Proverbes de Salomon, Job et les Cinq Meguilolh, c'est-à-dire le Cantique des Cantiques, Ruth, les Lamentations, l'Ecclésiaste et Esther, cette réunion de poèmes didactiques, descriptifs et historiques, est connue sous le nom de Hagiographes ou écrits saints.

La loi nationale, la patrie, voilà l'âme de la littérature hébraique. Même dans les livres historiques, le choix et l'exposition de ce qui est raconté apparaît sous la dépendance du point de vue théocratique de la religion bébraique, et la plainte du psalmiste retentit des cris de douleur de la nation. L'Ancien Testament contient 24 ouvrages, qui constituent le camon juif. Le motif pour lequel les Samaritains n'ont pas accueilli dans leur canon tous les livres de l'Ancien Testament, c'est peut-être que leur position à l'égard des Juis était hostile. S'ils ont adopté le Pentateuque, c'est à cause de leur grand respect pour Moise; quant au livre qui porte le nom de Josué, et qui, nous l'avons dit, distère de Josue des Juiss, ils l'appelèrent ainsi parce que ce général descendait d'Éphraim. Chez les premiers chrétie l'Ancien Testament seul avait une autorité religieuse (de Vette, Introd. crit.). Peu à peu, les Évangiles et les écrits des apôtres parvinrent à avoir la même autorité.

Quant aux livres appelés apocryphes par opposition aux livres canoniques, ce sont des livres dont la lecture publique était défendue, quoique l'étude en fût prescrite aux chess : plusieurs font même partie du canoa alexandria. Transmis par les Julis hellénistes, ces livres sont ou traduits en gree, ou originairement écrits en cette langue : 20 sont les

productions postérieures de la littérature juive; ils ont pris caussance en partie chez les Juifs de la Palestine, en partie chez les Juifs alexandrins. Le caractère des livres apocryphes est celui du judaisme d'alors, sans liaison et sans suite : cela provient de l'influence étrangère, dont se ressentait à cette même époque la civilisation juive. Tels de ces écrits se rattachent aux derniers livres canoniques; et si ce qui originairement était écrit en hébreu ou en chaldéen existait encure dans ces langues, la transition des livres canoniques aux livres apocryphes parattrait toute naturelle. Ces livres sont ou didactiques ou historiques. Mais cette différence n'y est pas toujours assex tranchée, parce que l'histoire y devient quelquefois conte, et la forme didactique souvent narration. En résumé, on peut dire que la poésie occupe une grande place dans la littérature hébralque.

Quant à la manière dont nous sont parvenues les Saintes Écritures, on n'a là-dessus que des conjectures. Suivant Eichhorn, plusieurs Hébreux ont dû avoir dès les temps des rois, pour leur usage particulier, des copies des livres qui composent le *Pentateuque*; et après l'exil de Babylone ces copies ont probablement servi à la confection de la nouvelle bibliothèque du temple. Samuel, Les Rois, les Chroniques sont sans doute des sommaires de travaux plus considérables uont il est quelquefois fait mention; et comme ces abrégés servaient en quelque sorte de manuels, il a dû en exister plusieurs exemplaires. Isaie, les Petits Prophètes et les Psaumes, recueils extraits de poésies prophétiques et lytiques, ont dû se trouver répandus parmi les Israélites et avoir servi au compilateur des Saintes Écritures. Esdras, N. n. mie et d'autres savants, que les israélites appellent les gens de la grande synagogue, auraient fondé, propagé et conservé la collection biblique. Pour ce qui concerne l'ordre qu'on assigne aux dissérents ouvrages de cette collection, on n'est pas plus d'accord sur ce point que sur le précédent ; seulement, cet objet étant d'une moindre importance, nous épargnerons au lecteur les ronjectures auxquelles il a donné lieu. Nous l'avons dit et nous le répétons, la Bible, considérée même sous le point de vue rationnel, et quelle que soit son histoire, est et restera toujours un monument d'une haute importance. C'est le développement historique du genre humain, dont l'intelligence est dirigée pendant une longue suite de siècles par la Providence, dont aucun homitur de sens ne nie l'influence sur la marche des événements. Les saines idées contenues dans le Pentatenque ont débordé, et le dogme de l'unité de Dieu fera la conquête du monde.

S. CAHEN, traducteur de la Bible.

HEBRE, seuve de la Turquie d'Europe. Voyes Balkan. HÉBREUX. On appelle ainsi les descendants d'Abraham, lequel, 2000 ans avant J. C., émigra de la Mésopotamie, au delà de l'Euphrate, dans le pays de Canaan ou Palestine. Aussi fait-on dériver leur noin du mot eber, qui en hébreu signifie au delà. Le monothéisme, la circoncision et la promesse de la possession future furent transmises par Abraham à son fils Isaac, lequel les transmit au plus jeune de ses fils, Jacob ou Israel, et passèrent de celui-ci à ses douze fils. A la suite d'une famine, Jacolaquitta la terre de Canach avec ses soixante-dix enfants, petits enfants et arrière-petits ensants, pour venir s'établir à Goshen en Égypte, où l'appelait son sils Joseph, devenu puissant à la cour d'Égypte. Pendant le séjour de quatre cent trente années qu'ils firent en Égypte, les Hebreux en étaient arrivés à former un total de 2,500,000, dont 600,000 hommes en état de porter les armes, qui protégérent et couvrirent le mouvement d'émigration organisé sous Moise et combattirent les peuples qu'ils rencontrèrent sur leur route pendant une marche qui ne dura pas moins de quarante années. Au milieu des satigues de cette longue pérégrination à travers des déserts et des populations ennemies, le génie des Hébreux s'aguerrit, et la législation sévère que ceur imposa leur chei introduisit dans leur esprit des idées d'ordre, de règle et d'obéissance en même temps que la ezinte de Dien. Quand ils eurent entin atteint sous Josué la serre promise, vers le milieu du quinzième siècle avant J.-C., leurs douse tribus, à savoir les dix tribus descendant des fils de Jacob : Ruben, Siméon, Juda, Dan, Naphtali, Gad, Asser, Isaschar, Zabulen, Benjamin, et les deux tribus descendant des fils de Joseph, Ephraïm et Manassès, se pariagèrent le pays; et par suite de ce pariage les tribus de Ruben et de Gad et la moltié de celle de Manassès allèrent s'établir au delà du Jourdain. L'agriculture devint la base de leur état social. La tribu de Lévi, au lieu d'une province en propre, reçut trente-cinq villes situées dans les autres provinces, plus le dixième de tous les fruits de la terre. De même que la caste des prêtres en Egypte, eile forma une classe à part (voyes Livres), qui, dans la constitution théocratique des Hébreux fondée par Molse, agissait au som du Dieu éternel, comme roi invisible; et en possession d'exercer le sacerdoce, réservé à la seule famille d'Aaron, elle geuvernait le peuple en lui imposant des lois religieuses, des lois civiles et des lois de police : prérogatives qu'elle sut conserver même sous les rois.

Les 350 années qui s'écoulèrent entre Josué et Samuel, et qu'on appelle l'époque des juges, à cause des guides et des chess suprêmes appelés juges auxquels la nation obdissait alternativement, furent l'âge béroique de l'antiquité hébralque. Parmi ces juges on remarque surtout Gédéon, Jephié, le fort Samson et Débora, la femme juge. Fatigués de leurs luttes intestines et de l'influence qu'elles permettaient aux peuples voisins d'exercer sur eux, les Hébreux exigèrent et obtinrent, sous Samuel, environ 1080 ans avant J.-C., l'établissement d'un roi. Le premier qui fut revêtu de cette dignité, Saûl, de la tribu de Benjamin, n'avait encore ni cour ni résidence fixe. Saûl s'étant attiré se colère par diverses offenses, Samuel sacra roi à sa place David, fils d'Isal, qui avait tous les dons de l'esprit et du corps. Son règne glorieux (de l'an 1058 à l'an 1018 avant J.-C.) fut l'époque la plus florissante des Hébreux. Les habitants aborigenes et idolàtres du sol fu-rent complétement subjugués, d'heureuses conquêtes éten-dirent les limites du royaume jusqu'aux confins de la Syrie et de l'Idumés, et Jérusalem devint la résidence du monarque. Sous son fils et successeur, Salomon, l'architecture fit de grands progrès, notamment par la construction du magnisque temple de Jérusalem; et îl en fut de même de la poésie. Le culte reçut des bases plus certaines et plus tixes : l'industrie fut favorisée ; on noua des relations commerciales avec la Phénicie, l'Arabie et l'Égypte, et on tenta même de naviguer dans les mers de l'Arabie et de l'Inde. Néanmoins, le règne de Salomon contribua déjà à la décadence de cette puissance de si fraiche date, parce que les dépenses énormes de ce monarque le contraignirent à surcharger son peuple d'impôts. A sa mort, arrivée l'an 978 avant J. C., le royaume des Hébreux se divisa en deux États, par suite de la jalousie qui existait déjà depuis longtemps entre la puissante tribu de Juda et les autres tribus.

Le fils de Salomon, Roboam, ne parrint à conserver sous son autorité que les tribus de Juda et de Benjamin, avec la ville de Jérussiem; et ces deux tribus formèrent alors le royaume de Juda, tandis que les dix autres tribus se donnaient pour roi Jéroboam, de la tribu d'Ephraim, et formaient le royaume d'Is ra el.

Ce partage affatbilt la puissance politique de la nation. Une suite de dix-neul rois de familles diverses, dont bien peu parvinrent au trône autrement qu'en égorgeant leurs prédécesseurs, gouverna alors le royaume d'Israel, qui, quoique plus peuplé et plus étendu que Juda, devint pourtant beaucoup plus tôt que lui la proie des conquérants assyriens. Salmanassar s'empara de Samarie, capitale d'Israel, et transporta les populations vaincues et subjuguées dans les montagnes de la Médie, l'an 720 avant J.-C.

Parmi les vingt rois de Juda de la race de David, on distingue surtout Josaphat (917 à 892 avant J. C.). Osias (809 à 758), Hiskias (726 à 696) et Josias (639 à 668), princes qui eurent les qualités récessaires aux seuverains.

et firent preuve du plus grand zele pour le service de Dieu. Les autres l'urent plus ou moins infidèles à la religion et aux lois de leurs pères, et, incapables de rèsister aux puissances égyptième? assylienne et babylonienne, devinrent tributaires tantêt de l'dhé, tantot de l'autre, jusqu'à ce que le roi de Babylone, l'air son evant J.-C. Il broia le temple après l'avoir pillé, fit crever les yeux au dermer roi Zeléclas, et emmena svec lui à Babylone les preniers et les plus l'iches de la mation. Désions le mon d'hébreux disparant insensiblement, à partir sortout de l'époque dite l'exil, et est remplacé dans l'asse par la démonsiblement du l'arage par la démonsiblement de l'arage par la demonsiblement de l'arage par

HEBRIDES, appelées Western-Islands par les Anglais, et Bouds par les auciens géographes, groupé d'îles rocheuses din borde la côte occidentale de l'Ecosse sur anne grande éténdue. On en porte le nombre à 500, dont 120 sculem hi sont l'abitées (1871) par une population de 150,000 ames, sur une superficie d'à peu près 111 myriain carrés. Les habitants, qui professent en majorité la religion catholique, vivent de la peché, tie la chasse, de l'éducation des bestiaix, l'abriquent de la soude, cultivent quelques céréales ét explôtient quelques minés. L'extrelion, qu'ils récolient avec de grands liangers, est aussi pour eux an objet de commerce. Ces fles jurafassent ayon été liabitées dès l'originé par des Céltes, qui surent soums dans le onsième siècle; par Harald Haarfager, et que la bataille de Langs fit passer sous la souveraineté nopimale des rois Aresses, et dans la réalité, sous la puissance des Macdonald et d'autres chefs écossais. De nos jours encore, la plus grande partie du sol appartient aix ducs d'Argyle, 'aux Macleod, aix Macdonald, aux Campbell, etc.

On divise ordinairement les Hebrides en meridionales, moyennes et septentiionales. Les premières dépendent du comté d'Argyle; les autres, des comtés de Ross et d'Inverness. Les principales parmi les Hébrides méridionales sams parier d'Icolmkill, Islay, tlot assez bien chilivé et riche en wines de plomb et de cuivre; Mull, une des plus grandes, ayant '11 myriamètres carrés de superficie, Cont Tobermorey est le chel-lieu, Tiree ou Tiry, Lismore, Colt, Gigha, Jura, Colomsay, et surtout Staffa, où se trouve la fameuse grot e de Fingal. Au nombre des Hébrides mogennes on doit mentionner comme les plus remarquables Skye, d'une étendue de 26 myriamètres carrés, la plus grande de tout le groupe, pays de montagnes et de paturages, riche surtout en oiseaux de mer; Raa, Say, Rum, Bigg et Canna, avec le rocher de la Boussole. Aux Hébrides septentrionales, ensin, qui comprennent cinq grandes fles et une multitude d'ilots s'étendant parallèlement à la côte de l'Écosse, et portant le nom de Long-Island, appartiennent South Uist et North-Uist, Harris, Lewis, Ronu, les Shiant et les sept Flannan Islands. L'ilot rocailleux de Kilda, situé à une grande distance de la côte, dans l'ocean Atlantique, est peuplé d'environ 150 habitants, qui vivent presque uniquement de la chasse des oiseaux de mer et qui se sout remarquer par la pureté de leurs mœurs.

HEBRIDES (Nouvelles). Voyez Nouvelles Hebrides. HEBRON, l'une des plus anciennes villes de la Palestine, dans la tribu de Juda, à environ 30 kilomètres de Jérusalem, s'appelait autrefois Kiriatharba, ét par la suite servit pendant quelque temps de résidence au roi David avant qu'il eût fait choix de Jérusalem. La magnifique église qu'Helène, mère de Constantin, lit construire sur l'emplacement où, au dire de la tradition, se trouvait enterré Abraham, a été convertie en mosquée. On y montre encore le tombeau du patriarche, ainsi que les caveaux ou sont enterrés plusieurs membres de sa famille. Lés murailles en sont décorées d'étoffes de soie richement brodées en or, que le grand-seigneur fait de temps à autre renouveler à ses frais. La désignation actuelle de ce lieu, el Khalil, c'est-àdire ami de Dieu qui est aussi le surnom donné à Abraham, indique que, suivant les musulmans, c'est ici que résidait ce patriarche.

HECATE (du mot grec Exazov, parce qu'elle retenat cent ans sur le bord du St y x les aues dont les carps avaient eté privés de la sépulture) était fille de Juniteget de Latone et sœur d'Agollon et de Diane. Adorée comme, celle-ci et comme Pruserpine, elle jouissait d'une triple, puissance au ciel, sur la terre et dans les enters, au teups, d'Homere, la Grèce ne la connaissait pas encere. Musée et Hésiode prétendent qu'elle était fille du Soleil, Bacchylide de la Nuit, Crubée du Terres et le Company de la Nuit, Orphée du Tartare et de Cérès; d'autres poètes lui donnent encore d'aufres origines, et varient en consequence ses attributions et sa puissance. Selon Hésiode, c'était une divi-nité protectrice chérie de Jupiter; elle répandait ses bienfaits sur la ferre, mettait les voyageurs dans le droit chemin, conseillait le bien aux rois, présidait aux accouchements et aux développements des enfants. Les pooles qui lui donnent pour père et mère le titan Persée et Astéria en font une chasseresse infatigable, qui frappait indistinctement les bêtes et les hommes : empoisonneuse savante, elle sit, selou eux, périr son père, s'empara de son trone, et sur un autel consacré à Diane ordonna d'immoler tous les étrangers que la tempête jelterait sur les rivages de la Chersonèse-Taurique. On prétend qu'elle épousa Letès, et qu'elle en eut Me dée et Circé, dignes filles d'une si affreuse mère. Apulee sou tient qu'Hécate ne différait pas de la vieille Isis; et il paratt en esset que le culte de la triple décsse sut apporté d'Égypte en Grèce, Rien de plus varié que les hommages adressés à cette étrange divinité. Dans les carrefours, on l'adorait comme déesse des expiations; à Ephèse, à Délos, sur le Ménale, on confondait son culte avec celui de Diane; à Rome, on la nommait dea feralis, et on croyalt qu'elle présidait à la mort. Alcamène, le premier, donna un triple corps à Hécate; selon Cléomède, ses trois faces expriment les trois aspects de la lune; mais Servius en donne une autre explication ; il prétend que les trois têtes représentent Lucine, la déesse des accouchements, Diane, protectrice de la vie humaine, et cette dea feralis, cette Hécate redoutable, qui fixe le dernier jour des mortels. Ici on la représentait armée d'une hache avec des têtes hideoses chargées d'affreux serpents; là ses divers aspects sont doux, et des roses la couronnent; plus loin, elle tient des chaines et un poignard. Lorsque Phèdre l'appelle dans Sénèque, elle a dans ses mains une torche ardente et une épée. Le nombre trois servait à la désigner. Les chiens lui étaient consacrés; ceux qu'on lui sacrifiait devaient être noirs. A. GENEVAY.

HÉCATÉE de Milet, historien grec, naquit vers 550 avant J.-C, Il était fils d'Hégésandre, et appartenait à une des plus illustres familles de l'Ionie. Hérodote, qui le cite sou vent, rapporte, entre autres choses, qu'il faisait remonter son origine à un dieu. Sa naissance, indépendamment de son talent, l'obligea à jouer un rôle dans l'insurrection des Ioniens contre Darius, l'an 503 avant J.-C. Il fit tous ses efforts pour les détourner de cette fatale entreprise, en leur en représentant la témérité. N'ayant pu leur faire entendre raison, il accepta résoliument sa part de responsabilité dans leur folie, leur conseillant de se rendre maitres de la mer et de s'emparer des richesses du temple des Branchides, afin de pourvoir aux frais de la guerre. Cet avis ne fut pas adopté, et la révolte écfața. Aristagoras, tyran de Milet, sollicita vivement Cléomène, roi de Sparte, de prendre contre le roi de Perse la défense des Ioniens. Le roi refusa, malgré les offres d'augent qui sui surent saites. Abandonnés à eux-meines, les lonieus furent vaincus, et Aristagoras et ses partisans, ne se sentant pas assez forts pour défendre Milet, finrent conse l, asin de décider où ils se retireraient. Hécatée leur proposa de se fortifier dans l'île de Péros, d'où ils pourraient reprendre Milet des que l'occasion s'en présenterait Pour lui, pendant que l'Ionie était sous le joug des Perses, joug qu'elle subit jusqu'à ce que les victoires des Grecs d'Europe dans la deuxième guerre médique et le traité de Cimon eurent rendu l'Ionie independante de la Perse, il voyagea en Asie, en Grèce et dans plusieurs autres pays.

In recueillit partout des materiaux pour composer l'histoire

dont il s'occupait, et dont on trouve des fragments chez les anciens sous plusieurs titres. Il se proposait d'y éclaircir les antiquités des Grecs, et d'en écarter le merveilleux. Croirait-on qu'après en avoir pris l'engagement, il accorde le don de la parole an belier qui transporta Phryxus en Colchide? L'histoire me d'était encore occupée que de la Grèce : Hécatée étendit son domaine: Il parcourut l'Egypte et d'autrés contrées jusqu'alors incommes aux Grecs. Son Periegests ou Tour de la terre, traité de géographie ancienne, a fourtifi de précieux matériaux aux historiens subséquents. Il laissa, sous le titre d'Histoire des Généalogies, un tableau ralsolifié des généalogies des familles illustres de la Grèce, et par là répandit de vives lumières sur l'histoire des temps héroïques. C'est du moins ce qu'un s'accorde la dire de cet ouvrage. Tobjours il employa le dialecte fonien. Son style ne manqualt pas, dit-on, des qualités particulières à ce dialecte, c'est d'dire de douocur et d'élégance. Il prépara les voies à Hérodote. Les fragments qui nous restent de lui ont été publiés dans les Historicorum Gracorum Fragmenta de Creazer | Heidelberg, 1806). On peut consulter aussi les recherches de l'abbé Sévin dans le tome VII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Ch. NISARD.

HECATEE d'Addère, philosophe sceptique et disciple de Pyrrhon, vivait sous Alexandre le Grand et Ptolémée I' il traita, au rapport de Diodore de Sicile, de la philosophie égyptienne. Il passe aussi pour avoir écrit sur l'histoire et sur la géographie. Mais on le confond peut-être avec son tiomonyme, sur ce dernier sujet du moins. On lui attribue une Histoire des Juifs qui leur est si avantageuse, qu'Hasannius Philon, au témoignage d'Origène, dans son premier livre contre Ceisus, inclinait à croire qu'il était de leur religion. Josèphe en cite aussi quelques passages honorables pour les Juis dans son premier livre contre Appion; mais on n'en saurait conclure que Hécatée fut juis. Il reste de lui quelques fragments qui ont été publiés par Pjerre Zornius; Ch. NISARD. (Altona, 1730).

HECATESIES, tetes et sacrifices en l'honneur d'Hécate. On ke célébrait chaque mois, à Athènes, au milieu d'un grand concours de peuple, les habitants de cette ville dressant à la déesse, devant leurs maisons, des statues qu'ils apprlaient fratá. A chaque nouvelle lune, les gens riches donnaient en son nonneur un repas public dans les carrelours auxquels elle était censée présider, repas qu'ils nommaient Examp ettavov : ces festius étaient surtout destinés aux pauvres. Dans les fêtes de la déesse, les sacrificateurs lear distribuaient aussi un certain nombre de pains, les issues des victimes et d'autres provisions : c'était la principale subsistance des malheureux.

HÉCATOMBE (en grec ἐχατόμδή, de ἐκρτόν, cenf, el Bous, bour). On appelait ainsi le sacrifice de cent bours immoles en l'honneur d'une divinité. Le prix excessif de l'offrande la rendit rare dans l'antiquité; le plus souvent, un remplaçait les taureaux par cent hêtes de la même espèce, mais de moindre valeur, comme des brebis et des chèvres. D'après les rites, on élevait cent autels de terre ou de gazon, où cent prêtres immolaient à la sois autant de victimes. L'histoire n'offre point d'exemple que cette cérémonie ait été en usage chez les Hébreux, mais seulement chez les Grecs et les Romains. Par une subtile simplicité, les anciens substituèrent souvent vingt-cinq bêtes, c'est-à-dire cent pieds à cent têtes d'animaux : ils imaginaient par la conserver au sacrifice le nom d'hecatombe. Pythagore, qui s'abstenait de tout ce qui avait vie, offrit cent petits bœuis de pâte. On croit que cette cérémonie înt instituce par les Lacedémoniens, qui ayant cent villes falsaient tous les ans un sacrifice de cent hœus : chaque ville, selon Strabon, en immolait un pour le salut du pays. Quelques empereurs, pour signaler leur nunificence, immoièrent des lions et des aiglès, Ce sacrifice, qu'on offrait pour apaiser la Divinité, n'avait lieu que dans les grandes occasions, surtout dans les calamités publiques, comme en temps de peste ou de famine. C'est du grand nombre d'hécatombes, ou sacrifices offerts dans le premier

mois de l'année athénienne, que ce mois tirait le nom d'Aén catombéon.

HÉCATOMBÉES. Ces feles célébrées par les Argiens, et à Egine, colonie d'Argos, en l'honneur de Junon et suivent d'autres en l'honneur de Jupiter ou d'Apollon, tiraient leur nom de ce que le premier jour on offrait au dien ou à la déesse une hécatombe ou sacrifice de cent breufs,

HÉCATONCHIRES (de txarév, cent, et xeip, main).

DECATONTARQUE (en grec énaugriégane, de

Exarov, cent, et doxes, je commande). Voyes Centumos.

HECHINGEN, capitale de la principanté de Hobenzollern-Hechingen, est située au pied du Zollerberg, sur lequel on voit encore anjourd'hui les ruines du vieux chateau feodal, première demeure des seigneurs de Hohentollern. Cette petite ville, qui comptait, à la fin de 1474, \$,276 tants, possède trois églises, dont une est assez remarquable . par son architecture. On y voit aussi un château dei construction moderne, la Villa Evgenia, batie sur l'emplacement occupé par un vieux manoir tombé en ruines. Dans ces derniers temps, on y a établi des bains sultureux, qui attirent beaucoup de baigneurs.

HECKER (FREDERIC-CHARLES-FRANÇOIS), révolutionnaire badois, né le 28 septembre 1811, à Eichtersheim, exerçait avec distinction la profession d'avocat auprès de la cour supérieure de Manheim, lorsqu'il fut appelé, au mois de juillet 1842, à siéger dans la seconde chambre badoise. Cette élection, en le jetant dans la politique, décida de son avenir. Orateur éloquent et hardi, il prit immédiatement place parmi les membres les plus fongueux de l'opposition, el acquit une grande popularité. Sa réputation se répand t en Allemagne, à la suite du voyage qu'il fit en 1845, avec Itzstein à Stettin, et qui se termina par son expulsion des États prussiens. A dater de 1846, il s'éleigna de plus en plus de l'opposition constitutionnelle et se rapprocha de l'opposition démagogique, qui commençait à s'agiter en dehors du parlement. Dès le commencement de d'apaée, anivan désaccord fut complet, entre lui et ses anciens amis politiques, et Hecker donna sa démission. Etroitement liéravet Struve, il se plaça des lors de plus en plus quirentement à la tête du parti démocratique, qui publia son programme à la première assemblée d'Offenburg, au mois de septembre 1847. Ses amis constitutionnels le décidèrent pourtant à accepter un nouveau mandat, et il rentra dans la chambre en décembre ; mais la révolution de Février uint bientôt ouveir devant lui une autre carrière. Plus les anciens chefs de l'opposition constitutionnelle se tinrent alors à l'ésert, plus l'influence de Hecker s'acquat sur les masses, savonisée qu'elle! était par ses talents oratoires et par les grâces de su personne; avantages qui faissient de lui le véritable: tipe de l'agitateur populaire. Toutefois, il garde d'aberd quelque per sure, et rien ne semblait plus loin de sa pensée qu'un coup de main révolutionnaire.

A l'assemblée de Heidelberg, le 5 mai, il se proclama dé mocrate socialista, il est vrai, mais il se prononça en même temps sans hésiter contre l'établissement d'une république. Cependant il ne tarda pas à se placer à la tête de la ganche révolutionnaire, par une profession de foi républicaine. N'ayant pu faire voter la permanence de l'assemblée, et la proposition d'une épuration de la diète n'ayant passé qu'avec. des amendements, il donna sa démission ainsi que ses amis mais il la retira bientôt, sur les instances d'Itzstein, L'échec qu'il avait subi fit naître en lui l'idée de tenter un coup de . main sur Bade, et d'attaquer les petits États du midi de l'Allemagne avec le secours des ouvriers allemands que Ledru-Rollin envoyait sur le Rhin. Le combat de Kandern déjous son entreprise sur Constance (13 avril 1849) et dispersa. les colonnes d'ouvriers. Il s'enfuit en Suisse, et se retira à : Muttenz, dans le canton de Bâle, où il publia une relation du ! Soulèvement populaire dans le pays de Bade, et fit paraltre un journal , L'imi du Peuple, dans lequel il atiaqua-avec riolence le parti constitutionnel. Son espoir d'entra

dans le parlement ayant été déçu par le refus de l'assemblée nationale de valider l'élection du canton badois de Thiengen, il se décida à émigrer, et s'embarqua pour l'Amérique dans le temps même où eut lieu la malheureuse expédition de Struve. Il y acheta des terres avec l'intention da les cultiver; mais la révolution de mai 1849 et un décret du gouvernement provisoire de Bade le rappelèrent en Europe. Lorsqu'il arriva à Strasbourg, vers le milien de juillet, la révolution badoise était abattue. Il retourna donc aux États-Unis, où il s'occupa d'agriculture. Après s'être mélé aux luttes soutenues par les abolitionnistes, il leva un régiment de volontaires lors de la guerre civile et fut bleesé. Attaché ensuite à l'armée du Cumberland, avec le grade de colonel, il se

retira au printemps de 1864. HECRSCHER (JEAN-GUSTAVE-MAURICE), ancien membre de l'assemblée nationale allemande et du ministère de l'Empire, est né à Hambourg, le 26 décembre 1797. Fils d'un riche banquier de cette ville, il reçut une excellente éducation; mais la campagne de 1815, qu'il fit comme volontaire, l'enleva à ses éudes, qu'il alla poursuivre, en 1816, à l'université de Gœttingue. Après s'être fait recevoir avocat dans sa ville natale, il visita la Suisse, l'Italie, la France, 'Angleterre, et à son retour il s'appliqua avec succès à suivre la carrière qu'il avait embrassée. Il avait atteint l'âge de quarante ans lorsqu'il commença à prendre une part active aux affaires politiques. Il s'était déjà fait connaître comme jour-naliste et publiciste lorsque le mouvement de 1 848 gagna Hambourg; il se mit à la tête de ce mouvement avec Wurm et Baumeister, et s'efforça de le contenir dans de sages limites. Député par sa ville natale au parlement de Francfort, il ne tarda pas à s'y faire remarquer par la clarté et la précision de son argumentation. Il blâma les attaques passionnées dont la diète était l'objet, combattit la permanence du parlement, et proposa la formation d'un comité sur les mêmes bases, qui furent adoptées plus tard pour le comité des cinquante. Élu membre de ce comité, il se montra le constant adversaire des velléités belliqueuses de la gauche démocratique et de son penchant à sacrifler les intérêts de l'Allemagne aux nationalités étrangères. Lorsqu'il fut question d'établir un gouvernement central provisoire, il se prononça avec assez de force contre la diète, et s'éleva avec vivacité contre le renvoi du comité des cinquante, à qui il aurait voulu confier le soin de rédiger la constitution, prévoyant les difficultés qui surgiraient si l'on confiait cette œuvre à une assemblée aussi nombreuse que le parlement, et si l'on restaurait l'autorité des gouvernements Elu membre du parlement par sa patrie, Heckscher travailla de tout son pouvoir, comme rapporteur du comité du droit des gens, à inspirer à ses collègues des sentiments de modération et de prudence dans la question du Holstein, en leur prédisant l'opposition qu'ils rencontreraient de la part des gouvernemeats européens; il prit aussi une grande part aux débats relatifs aux rapports de l'assemblée avec les gouvernements et au choix du vicaire de l'Empire.

Comme membre de la députation qui fut chargée de notifier à l'archiduc le vote de l'assemblée et de l'inviter à se rendre à Francsort, c'est lui qui porta la parole, et il gagna la confiance personnelle du nouvel élu, qui lui donna le ministère de la justice (juillet 1848). Heckscher accompagna donc le vicaire de l'Empire dans son voyage à Vienne, et à son retour, le ministère ayant été constitué définitivement. il prit ie porteseuille des affaires étrangères. La conclusion de l'armistice de Malmoë, qui fut incontestablement un échec pour l'Allemagne, out des résultats sunestes pour Heckscher, qui réussit, il est vrai, à faire adopter au second scrutin la convention à laquelle il désirait lui-même apporter des modifications, mais qui n'en resta pas moins sous le coup du mécontentement public. Peu s'en fallut qu'il ne tombat victime de la fureur populaire et qu'il ne partageat le sort i d'Auerswald et de Lichnowsky. Il ne rentra pas dans le nouvess cabinet, mais il recut une mission à Turin et à Naples. Après quatre mois d'absence, il retourna à Francfort dans

un moment où les questions constitutionnelles les plus graves étaient à l'ordre du jour. Il se prononça avec force contre l'union avec l'Autriche et l'établissement d'une confédération telle que la propossit le programme de Gagern, et de concert avec Weicker il s'efforça, en opposition avec le plan d'un empire prussion béréditaire, d'organiser le parti qui prenait le titre de grands Allemands. Le voyage qu'il fit à Vienne avec Sommaruga et Hermana, dans le but de s'entendre avec le ministère autrichien au sujet de la constitution, ne réussit pas, traversé qu'il fut par la proclamation de la constitution autrichienne du 4 mars ; mais il n'en continua pas moins à prendre une part active aux débats qui s'ouvrirent sur la proposition d'établir un directoire. Ce plan ayant échoué, Heckscher quitta la scène politique, et re-tourna dans sa patrie, où il reprit sa première profession. Sa pénétration, son calme, la force de ses raisonnements, l'avaient placé parmi les principaux orateurs. En 1863 le sénat de Hambourg l'envoya à Vienne en qualité de résident. Cost là qu'il est mort, le 7 avril 1865. HÉCLA (Mont). l'oyez Herla. HECTARF, HECTOGRAMME, HECTOLITRE, HEC

TOMÈTRE (Voyet Are, Gramme, Litre, Mèrre), HECTIQUE. Cet adjectif, dont l'étymologie est incertaine, est employé vulgairement, et peu par les médecine, pour désigner un individu maigre, chétif, comme desséché : on l'applique à l'homme comme aux animaux. Les maladies des viscères, et surtout celles des poumons, produisent communément cet état de l'organisme appelé hectisie, et ordinairement accompagné d'une fièvre peu intense, qu'on nomme en conséquence fièvre hectique. L'hectisie, comme la consomption et la colliquation, est dans la majeure partie des cas le signal d'une atteinte grave portée à la vie; cependant elle peut, ainsi que la maigreur, avec laquelle on la confond souvent, se conciller avec une santé satisfaisante. Néanmoins, aussitôt qu'on la voit se manifester, elle doit éveiller la sollicitude, surtout pour les enfants. C'est principalement quand la fièvre hectique accompagne un amaigrissement rapide ou gradué, qu'on doit concevoir des inquiétudes et s'empresser de rechercher la source d'un mal qu'il est souvent difficile de découvrir. Cette fièvre se reconnaît aux symptômes suivants : La pean acquiert une chaleur plus forte qu'habituellement, et fait percevoir au tact une sensation acre, surtout sur ia paume des mains et sur la plante des pieds; le pouis est petit, serré et fréquent : c'est principalement le soir et après le repas que la peau s'échausse et que la circulation s'accélère; le coloris palit, devient terne, plombé, si ce n'est sur les jones, qui présentent une rougeur arrondie; une transpiration abondante se manifeste souvent le matin et sur la partie supérieure du tronc ; la respiration est courte et accélérée, comme le cours du sang; le sommeil est troublé par des rêves, mais l'appétit se conserve souvent, et il n'est pas rare de le voir exagéré, bien que la maigreur augmente. Tous ces accidents s'accroissent par degrés et se compliquent avec d'autres, la diarrhée, des sueurs excessives, etc. Comme la sièvre hectique est un esset, s ne faut pas s'occuper de la combattre par les fébrifuges, médicaments qui aggravent fréquemment la maladie, au point de la rendre incurable. C'est la cause qu'il faut attaquer; mais il est des cas où il est impossible de découvrir d'où elle provient : on voit des individus parcourir toutes les phases de cette fièvre, tomber dans l'état extrême d'hectisie, qu'on appelle marasme, et mourir sans que l'examen du cadavre puisse faire reconnaître aucune lésion organique. Ces cas sont rares, et ils ne doivent point empêcher de rechercher l'origine de la fièvre hectique aussitôt qu'elle apparaît; car c'est à son débui qu'on peut principalement espérer de la guérir.

D' CHARDONNIER.

HECTOR, né vers l'an 1700 avant J.-C., était le plus brave, le plus vertueux, le plus beau après Pâris, son frère, et le plus fort des neuf fils qu'Hécube donna à Priam, roi de In Troade, dont il devint la gloire. Les oracles avaient prédit à Ilion que sa ruine suivrait de près la mort de ce héros, à la vie duquel les destinées du florissant empire de Phrygie étaient liées, Investi, dès la descente des Grecs les rivages de l'Asie, du commandement général de l'armée troyenne et de celle des alliés, son premier exploit fut d'immoler le jeune Pretésitas, qui le premier, parmi cette ligne de rois européens, avait mis le pied sur la plage d'Ilion. En tout, ce fils de Priam fit mordre la poussière troyenne à trente-et-un capitaines grecs. Son combat corps à corps avec Ajax, l'embrasement de la flotte grecque, les armes d'Achille ravies à Patrocle, tombé sous ses coups, sont dans l'Iliade la part brillante de sa gloire. Que servirait après ces triomphes de nommer d'autres victimes de sa valeur, Schedius, le plus vaillant des Phocéens, Corainus de Lycie, auquel le fier Mérion avait confié les rênes de ses chevaux, Menesthès et Anchiale, deux amis montés sur le même char, et Assæus, Autonoüs, Opite, Dolops, Opheltius, Agelaus, Æsumne, Orus, Hippenous, Elonée, chefs plus ou moins obscurs, sauvés des ombres de l'oubli par Homère. La verto, la donceur, la franchise, la piété d'Hector contrastent sur le théâtre de la guerre d'ilien avec la cruauté d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fourbe d'Ulyase, l'impiété des deux Ajax. Dans cette fumée de sang, qui pendant près de neuf années s'exhala des plaines de Troie, la bonté d'Hector et son respect pour les dieux ne purent être un instant étouliés. Ce prince magnanime avait mérité au plus haut degré la vénération et la confiance de ses ennemis. Sur le champ de carnage même, Ajax fit avec lui un échange d'armes : celui-ci donna an fils de Priam un baudrier d'une pourpre éclatante, et le fils de Télamon en recut une riche épée et son bandrier. C'est le pieux Hector qui, avec le fourbe Ulysse, fut choisi pour tirer les sorts du casque avant le combat singuliar de Ménélas et de Paris.

Époux non moins fidèle que tendre, comme le roi des rois, l'indigne père d'Iphigénie, il ne ravit point à un prê-tre une fille chérie : la chaste fille d'un roi de Cilicie, A ndromaque, épouse infortunée, recuellit seule tout son amour, tous ses maineurs et ses cendres. Rien de plus touchant dans l'antiquité que leurs adieux aux portes Scées. Quel fabluan plein de graces et de larmes que celui de ce petit Astyanax qui baise son père, hélas I du dernier baiser, et qui, effrayé du panache terrible du héros, se rejette et se cache dans le sein de sa mère ! Hector ne tarda pas à accomplir dans la mélée le plus illustre de ses exploits: il fit mordre la poudre à Patroele, l'ami d'Achille, visif alors, qui avait prêté à son ami ses armes célestes; Hector en dépouilla le fils de Ménœtius, et, enivré d'un telle victoire, se revêtit sur le champ de betaille même de ces armes célèbres. Mais Achille avait rompu son repos; furioux, désespéré, couvert d'une armure d'une trempe divine, il joint l'époux d'Andromaque à l'endroit où les deux sources du Scamandre fournissaient deux lavoirs de pierre où les princesses troyennes allaient laver leurs robes, dit Homère; et non loin de là, après un combat terrible, dont tout l'Olympe fut spectateur, Achille enfonça le fer de sa pique dans le cou d'Hector, qui tomba, et qui avant d'expirer eut encore le temps d'entendre les terribles imprécations de son emnemi. L'implacable fils de Pélée perça les talons d'Hector, et y ayant passé une courroie, l'attacha à son char, et traina par trois fois autour de Troie ce corps dont « les Grecs, selon les expressions d'Homère, ne pouvaient se lasser d'admirer la taille et la beauté merveilleuse». Coiffé du bonnet phrygien, insigne royal, Priam sortit de la ville dévolée, se jeta aux pieds d'Achille, et lui baisant les mains, qu'il mouillait de ses larmes, le supplia de lui rendre le corps de son fils, au prix de 12 talents d'or et d'un long ames d'étoffes et de vases précieux. Al'aspect du vieux monarque, le plus puissant de l'Asie alors , embrassant ses genoux, Achille sentit mollir son cœur; il lui readit Hector, et, mettant sa main robuste dans la main débile du vieillard, jura et accorda une trève de onze jours pour les funérailles. Ce célèbra épisode de la guerre troyenne termine l'Iliade. « Le jour même, dit Homère, on descendit l'urne qui contenait les cendres du héros dans une fosse profinde, qu'on remplit ensuite d'une quantité prodigieuse de grosses pierres, et on éleva un tombean par-dessus. » Et cependant, les Thébains se vantaient, du temps de Pausanias, de posséder les cendres d'Hector, quoique Hécube, dans le sac de Troie, les eut avalées pour les soustraire aux outrages des vainqueurs. Troie en cendres, Priam, son père, égorgé, Cassandre, sa sœur, violée, Andromaque et Hécube, son fils, son épouse et sa mère trainées captives, et Astyanax brisé sur la pierre par le cruel et politique Ulysse, accumulèrent sur Hector toutes les infortunes humaines. Tant de vertus, tant de malheurs sur la terre, lui méritèrent les honneurs divins dans cette Troie même, que les Phrygiens rebâtirent dans la DENNE-RABON. suite

HÉCUBE, épouse de Priam, fils de Laomédon, le plus uissant monarque alors de l'Asie Mineure, était fille de Dymas, selon Homère, et selon d'autres, de Cisséis, tous deux, rois de Thrace, et sœur de Théano, prêtresse de Minerve à Troie, celle qui trompa les Grecs en leur livrant le faux palladium ou statue de Pallas. Virgile, fidèle à la tradition d'Euripide, la fait mère de cinquante enfants. Luissant de côté l'exagération des poètes, croyons avec plus de sens qu'elle sut à la sois mère et belle-mère de cette nombreuse lignée; car il est probable que l'Asiatique Priam, le Salomon phrygion par ses mœurs, son luxe et sa sagesse, avait, comme ce roi de Jérusalem, un supplément au lit conjugal. Hécube donna à son époux treize enfants légitimes, Hector, Paris, Déiphobe, Hélénus, le devin Politès, tué par Pyrrhus, Antiphus, immolé par Agamemnon, Hipponous, l'infortuné Polydore, égorgé par son hôte, Troile, anquel Achille arracha la vie, Créuse, femme d'Énée, à jamais disparue, enlevée par les Parques dans l'embrasement d'Ilion, Polyxène, Laodicé, et Cassandre, violée sur l'autel même de Pallas.

Dans Les Troyennes d'Euripide, Hécube est l'esclave d'Ulysse, à qui elle est échue; elle s'est cachée parmi les tombeaux de ses ensants, dont la plupart sont tombés sous le fer des Grecs. Euripide, dans la tragédie d'Hécube, nous la montre suppliant les dieux de la réunir à Polyxène, sa fille, que Néoptolème vient d'égorger de sa main pour satisfaire aux manes d'Achille, son père, et se vengeant de Polymnestor, roi de Thrace, à qui Priam, se méliant de la fortune, avait confié un trésor et son fils Polydore, longtemps avant la chute d'Ilion. Polymnestor avait égorgé ce file chéri ; Hécube l'attire dans sa tente avec ses deux enfants, devant lesquels elle dissimule d'abord sa rage; puis tout à coup elle se jette sur le roi thrace, avec toutes ses Troycnes, et pendant que celles-ci lui crèvent les yeux, à l'aide de leurs fuseaux et de leurs aiguilles, elle égorge de sa main forcense les faibles enfants de ce prince. Teint de leur sang et du sien, qui jaillit de ses prunelles à demi pendantes de leurs orbites, le malheureux pousse des hurements, et sa langue, confuse et rapide comme celle d'un insensé, jette à Hécube, qu'il ne voit plus, cette affreuse imprécation : « Bacchus, l'oracle de Thèbes, a déclaré que tu serais changée en une chienne furieuse aux yeux étincelants de rage. On appellera le lieu de ta sépulture Cynossème, tombeau du chien; il servira de signal aux nautoniers. » Agamemnon dit à ses gardes. « Saisissez ce furieux! entraînez-le loin de ma présence! qu'on le jete sur le rivage de quelqu'ile sauvage, et vous, infortunée Hécube, allez mettre au tombeau les corps de ces deux enfants. »

Les uns veulent que cette reine, décrépite et désespérée, triste butin écha à Ulysse, qu'elle fatiguait de ses injures, de ses pleurs et de ses burlements, comme une chienne à laquelle on a ravi ses petits, ait été précipitée par ce prince dans la mer, et qu'elle ait donné le nom de Cyneum au lieu de sa chute. Ce meurtre indigne, dont l'antiquité accuse Ulysse, paraît avéré par un sanctuaire que ce liéres, pour-

suivi dans ses songes par sa victime, lui sit élever en Sicile, près du temple d'Hécate. D'autres prétendent qu'en l'absence d'Ulysse, les Grecs, outrés des menaces et des imprécations de cette malheureuse, l'écrasèrent sous un amas de pierres, et sirent courir le bruit qu'elle avait été changée en chienne; allusion à ses nocturnes hurlements, ou, selon d'autres, à l'état d'abjection où elle était tombée, enchaînée qu'elle était comme une chienne à l'entrée de la tente d'agamemnon. Du temps de Strabon on montrait encore sa sépulture dans la Thrace; le Tombeau du Chien était son nom. Un promontoire de la Troade portait aussi ce nom de Cynossème.

DENNE-BARON.

HEDJAZ, l'ane des divisions territoriales et politiques actuelles de l'Arable, bornée au nord par le désert de Syrie, à l'est par le Nedjed, au sud par l'Yémen, et à l'ouest par la mer Rouge, dont il forme en grande partie la côte orientale; pays presque entièrement dépourvu de sources et de cours d'eau, et dont le soi n'est guère cultivé que sur une profondeur de 12 myrlamètres. L'Hedjaz, placé sous l'autorité nominale du suitan de Constantinople, comprend les villes saintes de La Mec que et de Mé d'ine, produit peu de grains et de riz, mais en revanche beaucoup de baume dit de La Mecque.

HEDLINGER (JEAN-CHALLES), célèbre graveur de poincons, ne en 1691, à Schwytz, apprit les premiers éléments de son ari dans l'attellet de Crauer, qu'il suivit à Lucerne et à Pruntrut, où il s'essaya d'abord dans les médailles-potraits. Il se rendit ensuite à Nancy, puis à Paris; où il obtint un engagement pour la cour de Suède. Pendant les années 1726 à 1728 il visits l'Italie; et en 1735 il fut appelé en Russie pour y graver le portrait de l'impératrice Anne Iwanowna. De 1739 à 1744 il résida en Suisse, pour rétablir sa santé délabrée, et il revint plus tard encore s'y fixer, quand il eut obtenu sa retraîte. Il y mourut, le 14 mars

Hedlinger peut à bon droit être considéré comme l'un des plus grands maîtres que l'art du médailleur ait comptés depuis son origine, et sous le rapport de l'habileté téchnique il est peut-être l'artiste le plus remarquable qu'on ait vu depuis l'extinction de l'art antique. Ses têtes, sans avoir rien dé dur, sont pleides de caractère, et sont à celles de la plupart des médailleurs ce que les toiles du Titlen sont aux œuvres des maniéristes. Il excelle à reproduire avec une facilité et une habileté facomparables les chairs, les costumes, les cheveux. Ses défauts sont ceux de son époque : des allégoriés peu heureuses et des emblèmes sur les revers.

HÉDONISME, HÉDONISTES ou HÉDONIQUES (du grec flovi), plaisir). On a donné le nom d'hédonisme à la doctrine des philosophes qui, ainsi que ceux de l'école cyrénaïque et les épicuriens, considéraient la volupté ou le plaisir comme le principe de l'activité morale, et par conséquent comme le souverain bien.

TIÉDOUVILLE (GABRIEL-MARIE-THÉODORE-JOSEPH, comte de), lieutenant général, pair de France, naquit à Laon, en 1755. Page de la reine à sa sorfie du collége, il passa sous-lieutenant de dragons en 1780, devint lieutenant en 1789, et était général de brigade à l'armée du nord en 1793. Il se distingua aux affaires de Warwick, Commer, Menin et à la bataille d'Hondschoote. Destitué peu après, et traduit, avec son collègue Houchard, devant le tribunal révolutionnaire, il fut acquitté et envoyé comme chef d'état-major dans la Vendée, où il se fit remarquer. Hedouville, promu général de division, prit se commandement en chef de l'armée de l'ouest en 1797; envoyé à Saint-Domingue en 1798, le Directoire le rappela l'année sulvante, pour l'opposer de nouveau, en 1801, aux royalistes de l'ouest. Sa douceur et ses moyens conciliateurs y furent efficaces. Le premier consul tui confia, à la fin de cette campagne, l'ambassade de Saint-Pétersbourg. De retour en juillet 1804, il devint chambettan de l'empereur, sénateur et grand-officier de la Légion d'Honneur. En 1805, il assistà à la prise de

possession de la principauté de Piombino et fit la campagne de 1806, en Prusse, comme chef d'état-major du roi de Westphalle. Il n'en vota pas moins la déchéance de l'empereur, fut envoyé à Francfort en qualité de ministre de France, et élevé à la pairie par la Restauration. Il ne parat, du teste, que rarement à la chambre, et mourut en 1825.

du teste, que rarement à la chambre, et mourut en 1825.

HEDWIGE ou AVOYE (Sainte), née en 1174, était fille du duc Berthold de Méran, margrave de Bade, et épousa dès l'âge de douze ans le duc Henri de Silésie. Ce int elle qui introduisit en Silésie les mours et la civilisation allemandes. Après avoir eu six enfants, elle et son mari firent veu de chasteté. A partir de pe moment Henri laissa croître sa barbe, d'où son surnom de Barbu; quant à Hedwige, elle renonça désormais au monde, et se consacra entièrement à des actes et à des exercices de piété. A sa demande, Henri fonda, en 1203, à Trebnitz, un monastère de l'ordre de Citeaux. Sécularisé en 1810, ce monastère à depuis été transformé en manufacture. Hedwige, morte le 15 octobre 1243, fut canonisée en 1268. Un tombeau de l'église de Trebnitz, aujourd'hui encore objet de nombreux pèlerinages, renferme ses ossements.

HEDWIGE, en polonais Jadwiga, reine de Pologne, née en 1370, était la plus jeune des filles du roi Louis de Hongrie et de Pologne. Elle sut élevée en Hongrie et siancée de bonne heure avec le duc Guillaume d'Autriche. Après la mort de son père, les Polonais l'élurent pour leur reine, à la condition qu'elle résiderait en Pologne, En conséquence, elle se fit couronner à Craçovie, en 1384. Le duc de Lithuanie Jagellon ayant alors demandé sa main, et pour l'obtenir ayant promis de réunir ses États à la Pologue ainsi que d'embrasser le christianisme avec ses sujets, Hedwige, quelque regret qu'elle en éprouvât, renonça à son fiancé, qui fit inutilement le voyage de Cracovie et tenta même de l'enlever. En 1386 elle épousa Jagellon, le lendemain du jour où il eut reçu le baptême, et mourut en conches, en 1899. Hedwige, qui n'avait rien de plus à cœur que de propager la civilisation parmi les populations pelonaises, obtint du pape Boniface IX une bulle qui assimila l'université de Cracovie à celle de Paris. Elle fonda aussi plusieurs bourses à l'université de Prague, en faveur d'é-tudiants polonais et lithuaniens. Favorablement disposée en faveur des doctrines de Jean Huss, elle ût célébrer à Cracovie le service divin en langue polonaise par des ecclésiastiques bohême

HEECKEREN (Groups, baron as), diplomate fraeçais, néen 1813, à Sultz en Alsace, est le fils d'un riche pro-priétaire des environs de Colmar, nommé d'Anlès. Neveu du prince de Hatzfeld, il entra su service de la Russie, et devint au bout de deux ans capitaine dans la garde à cheval. Le chargé d'affaires de la Hollande auprès de la cour de Saint Pétersbourg, le baron de Heeckeren, l'ayant adopté, il prit le nom de son père adoptif, et épousa la sœur du poi russe Pouschkin, Forcé de revenir en France, à la suite d'un duél où il avait tué son beau-frère, qui l'avait surpris en conversation criminelle avec sa propre femme, et se mit, sans succès, sur les rangs pour la députation en 1846. Après la révolution de Février, le Haut Rhis l'envoya comme représentant à l'Assemblée constituante et à la Législative, dont il deviat secrétaire et où il vota avec la majorité. On dit qu'au 15 mai il ne dédaigna pas-de faire le coup de poing avec les envéhisseurs de l'Assantifée. Membre de la commission consultative en décembre 1881, il fut chargé d'une mission extraordinaire à Vienne durant le séjour qu'y fit l'empereur de Russie dans l'été de 1852. Nommé membre du sénat le 25 mars 1852, 4l ne se fit remarquer dans ortte assemblée que comme un zélé partisan de la puissance temporelle du pape et des théories absolutistes. La révolution du 4 septembre 1870 le fit rentrer dans la vie privée.

HEEM (JEAN DAVID DE), le plus célèbre peintre de fruits et de nature morte qu'ait produit l'école hol'andeise, naquit en 1600, à Utrecht, apprit son art dans l'ate ler de som pere, et ne tarda pas à gagner des sommes immenses avec ses tableaux de fruits. Vers la fin de sa vie, il vint s'établir d'Utrecht à Anvers, où il mourut, en 1674. La pinpart de ses toiles représentent des vases magnifiques reinplis de fruits, ou bien des consoles de marbre chargées de noyaux, de montres et d'autres objets de ce genre. Une riche d'apperie verte forme d'ordinaire le fond du tableau. Il avait aussi coutume de peindre de superbes guirtandes de fruits et de fleurs, servant surfoit de cadre à un ostensoir, à une madone, etc., à la manière de Daniel Se'gh ers. Chez lui lé coloris et le clair-obseur atteignent les dernières inhites de la perfection; et il est injuitable pour l'art avec quel il reproduit certains détalis, par exemple le fin duvet des fruits, les draperles, les tapis de Turquie. Malgré le autre essentiellément restreint de ses sujets, Heem est oujours gracieux et intéressant, et il n'y a pas de galerie inten composée où l'on p'attache du prix à posséder de ses voltes.

Cornelius ne Heen, son fils, s'est aussi distingué dans le même geurre de peinture.

HEEMSKERK (JACOB VAN), colebremarin hollandsis, m'à Amsterdam, vers le milien du seksième siècle, se rendit surtout celèbre en 1596 et dans les années sulvantes, par les deux tentatives qu'il fit pour trouver une route plus courte conduisant aux Indes orientales, en doublant le nord de l'Europe et de l'Asie; expéditions qui échouèrent écalement toutes deux, et pendant lesquelles il sut sorcé d hiverner à la Nouvelle-Zemble (Novaja-Semlja). Les succès qu'il remporta, en 1601, dans les mers de l'Inde contre les Portugais furent récompensés par le grade d'amiral. Envoyé en 1607, avec le titre de vice-amiral, à la t te d'une flotte hollandaise contre la flotte espagnole commandée par Davila, et de beaucoup supérieure en forces, il l'attaqua le 25 avril devant Gibraltar, la battit et la détruisit complétement. Cette bataille navale présente cette circonstance singulière, que les deux généraux qui la livrèrent y perirent. Des tableaux, des médailles sans nombre ont perpetué le souvenir de Jacob van Heemskerk, auquel ses concitoyens reconnaissants éleverent un monument magnitique, dans la vieille église d'Amsterdam.

HEEMSKERK (MARTIN VAN), peintre hollandais, né en 1498, à Heemskerk, près de Harlem, dont il prit le nom, était le fils d'un maçon, nommé Van Veen, qui le mit d'abord en apprentissage chez un peintre de Harlem, et qui le fit ensuite travailler de son meller. Heemskerk ne revint qu'avec répugnance dans la maison paternelle, et saisit la première occasion de la quitter. Il s'en alla à Delft, chez un peintre, appelé Jean Lucas, qui avait une certaine réputation. Mais s'étant bientôt aperçu que ce mattre ne lui enseignaft rien, il passa dans l'atelier de J. Schoorel, ar iste célèbre, qui avait rapporté de nombreuses études de Rome et de Venise. A cette époque il exécuta un tableau représentant Saint Luc fuisant le portrait de la sainte Vierge et de l'Enfant-Jesus. Il alla ensuite passer trois années en Italie, on il se forma le gout à l'étude de l'autique et où il profita des leçons de Michel-Ange. A son retour en Hollande, il compla bientôt de nombreux élèves, et gagna ainsi une fortune considérable. Il mourut en 1574. Plusieurs de ses tableaux furent détruits lors de la prise de Harlem par les Espagnols. Il y a encore au ourd'hui de lui à Stockholm un tableau de mattre-autel. Malgré un grand et incontestable talent, Heemskerk partagea le sort de bon nombre de ses camarades d'école, qui hésiterent constamment entre les vieilles traditions du génie de l'école hollandaise et leurs études faites en Italie. Celles-ci lui ordonnaient notamment de développer la forme, le nu, d'une manière plus complète et plus riche, tandis qu'il lui fut impossible de s'affranchir de la timidité des artistes du Nord en ce qui concerne l'expression et le costume. Son coloris souffre aussi le plus sonvent de ces deux directions contraires d'idées.

HEEREN (ARNOLD-HERMANS-Louis), célèbre historien allemand, naquit le 25 octobre 1760, à Albergen, près de

Brême, où son père était ministre de l'Église réformée. Il reçut son éducation première à Brême, et termina ses études à Gœttingue, A sa sortie de l'université, il visita l'Italie, la France et les Pays-Bas. Déjà, en 1787, il était professeur suppleant de philosophie à l'université de Gœttingne : ce lut en 1794 qu'il occupa cette même chaire comme professeur en titre. En 1801 il fut nomme professeur d'histoire dans la même université. Il ne tarda point ensuite à laire partie de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, et mourut à Gœttingue, le 7 mars 1842. Voici ses titres principaux à une gloire durable : son Mémoire sur les Croisades, qui partagea dans le temps le prix décerné par l'Institut de France aux meilleurs discours sur l'influence de ces fameuses expéditions; et son Histoire du Commerce et de la Polltique des Peuples anciens. Ce dernier ouvrage, que doivent avoir lu maintenant tous ceux qui s'occupent en France d'études sérieuses, suffit pour placer l'auteur à l'un des premiers rangs parmi les historiens que recommandent à jamais la science et la conscience. Ancum ouvrage historique n'est supérieur à celui-ci par la patience et l'étendue dans les recherches, non plus que par la sagacité qui en interprète les résultats; aucun ne donne plus de lumières sur la marche du commerce et sur les constitutions politiques des nations illustres de l'antiquité; aucun, enfin, n'est plus dégagé de l'es prit systématique. Dès 1783 il avait publié un essai sous le titre d'Idées sur le Commerce et la Politique des Peuples anciens, 2 petits vol. in-12. Heeren est aussi l'un des écrivains allemands qui se sont le plus occupés de recliercher les sources où ont puisé les historiens anciens les plus célèbres. AUBERT DE VITRY.

HEGEL (Georges Guillaume-Freueric), né à Stuttgard, en 1770, un des plus profonds penseurs de l'Allemagne, est incontestablement celui de tous qui, après Fichte et Schelling, a fait faire le plus de chemin à l'école de Kant. Il commença ses études de philosophie à Tubingue. A à dix-huit ans. Il flottait encore incertain sur la carrière qu'il pourrait sulvre; cependant il ne tarda pas à comprendre son génie et à se livrer exclusivement à la philosophie et aux sciences qui en éclairent le plus l'étude, la physique et les mathématiques. Schelling, encore plus jeune que lui, se trouvait à la même université, et les deux futurs réformateurs de l'école de Fichte se lièrent d'amitié. Trop jeunes l'un et l'autre pour débuter dans la carrière de l'enseignemeut, la seule qui leur convint, ils se séparèrent bientôt pour se retrouver à léna, où le moins agé devait remplacer Fichte. Hegel se chargea successivement de deux éducations particulières, l'une en Suisse, l'autre à Francfort. A l'âge de trente ans, il se présenta à l'université de léna, où était Schelling. Il y demanda l'autorisation d'enseigner, qu'il obtint, à titre de maître particulier (privat-docent [1801]). Pendant quatre ans il n'eut que cette précaire position, à laquelle n'est attaché d'autre traitement que les rétributions payées par les élèves. En 1805 il obtint le titre de professeur extraordinaire; mais un an après, la bataille d'Iéna sit suspendre les cours de l'université, et obligea Hegel de chercher un autre asile. Il se rendit à Bamberg, où il trouva de l'emploi dans un journal politique. De 1808 à 1816 il remplit à la fois les fonctions de professeur et de directeur au gymnase de Nuremberg. C'était une position qui lui permettait pluiôt de déployer son mérite que de satisfaire ses goûts, et il chercha plusieurs fois à en sortit. L'université de Heidelberg lui ayant proposé une chaire de philosophie, il venait de l'accepter quand celle de Berlin lui adressa la même proposition. La Bavière, qui jusque la avait peu fait pour son avancement, le nomma aussitôt à une chaire de philologie à Erlangen. Son amitié pour Daub et sa parole donnée décidèrent son option pour Heidelberg. Cependant, deux ans après il accepta une chaire à Berlin, où il est mort, le 14 novembre 1831, des suites d'une attaque de cholera.

La chaire qu'il acceptait, c'était celle de Fichte. Singulière destinée pour les deux plus grands adversaires de ce phiiosophe; l'un, Hegel, le remplaça à Berlin; l'autre, Schelling, 84 HEGEL

l'avait remplacé à Iéna. C'est de cette dernière ville que, dès 1802, ils avaient porté ensemble les coups les plus rudes à son système. L'un et l'autre avaient commencé par le professer; l'un et l'autre s'étalent persuadé que Fichte avait fait faire un grand pas au problème principal de Kant. Ce problème était de distinguer nettement ce qui, dans nos connaissances, vient du sujet pensant de ce qui vient de l'objet pensé, en d'autres termes, de légitimer la réalité de ce que le sujet pense de l'objet. Ce problème, Kant avait fait d'inutiles efforts pour le résoudre; nulle solution ne lui avait réussi, et sur le point de tomber dans l'idéalisme, il avait fui à l'aspect de ce fantôme. Fichte, moins sage que son maître, avait précisément embrassé ce fantôme; mais, par la puissance de sa parole et le savant entraînement de ses déductions, il avait caché l'abime au-dessus duquel il le tenait suspendu. Hegel fut fichtien avec Schelling, son ami et son maître. Cependant il s'aperçut le premier que ce mattre, plus jeune que lui, comme nous l'avons dit, s'écartait du successeur de Kant et le dépassait. Pour en convaincre Schelling et Fichte, aussi bien que le public, il composa son célèbre ouvrage de la différence entre le système de Fichte et celui de Schelling. Nous l'appelons célèbre, non qu'il soit d'une grande supériorité, il est au contraire une des plus faibles productions de Hegel, mais parce qu'il fit éclater une des plus fameuses scissions dans les annales de l'école kantienne.

Pour soutenir leur défection, Hegel et Schelling fondèrent un journal spécial de philosophie; et pendant quelque temps ces deux puissantes intelligences marchèrent parfaitement d'accord. Cependant Hegel ne tarda pas à s'éloigner un peu de son ami. La formule qui résumait le schellingianisme de cette époque, car Schelling a eu plusieurs époques, était alors la parfaite identité de l'objet et du sujet, ou la nondifférence de deux choses si dissérentes en apparence et si nettement distinguées dans les systèmes antérieurs, surtout dans celui de Kant. La non-dissérence ou l'identité, disait Schelling, est la nature même de l'absolu, c'est son essence la plus pure; et cet absolu, qui n'est autre que l'Ètre su-prème ou Dieu, est connu par la raison absolue, qui est précisément aussi une non-différence; car elle est l'identité du sujet et de l'objet. Absolue, la raison connaît; elle ne pense pas, elle voit. Or, ce sut précisément cette intuition intellectuelle qui soutenait tout le sy tême de Schelling que Hegel reconnut tout à coup pour une hypothèse, hypothèse qui pouvait être la vérité, mais qui n'était ni justifiée ni établie par la science. Hegel résolut de l'établir et de la justifier, et sa prétention, plus que sa doctrine, le détacha de Schelling. Comme son ami, il trouva dans l'unité du subjectif et de l'objectif, de l'idéal et du récl, la verité absolue, et la philosophie fut pour lui la science de la raison qui a conscience d'elle-même, en tant qu'elle est l'étre dans l'idée. L'idée pure est l'être pur : telle est la base de tout le sys-

Sa base jetée, Hegel réduit à ces trois branches toute la philosophie spéculative : logique, ou science de l'idée considérée en ello-même; philosophie de la nature, ou science de l'idée dans son union avec l'objet, son état de étéron einai; philosophie de l'intelligence, ou science de l'idée qui revient de l'objet sur elle-même. Science de l'idée pure, de l'idée considérée en elle-nême, de l'idée analysée comme élément de la pensée, la logique a pour objet cette pensée et ses modifications; mais elle n'est pas pour cela une science purement formale; elle ne se borne pas à examiner l'activité du sujet pensant; elle embrasse, au contraire, cette activité dans toute sa puissance et dans toute son étendue; elle occupe la place de l'ancienne métaphysique. De l'idée considérée en elle-même, qui est l'objet de la losique, la science passe à l'idée considérée dans le étéron einai, qui est l'objet de la philosophie de la nature. Cette étude complète la logique, mais a besoin, à son tour, d'être complétée par une autre. En esset, quand l'idée s'est analysée dans le sujet et dans l'objet, elle a besoin de se ressaisir dans son unité, dans sa réalité; car là est le vres l'être, l'absolu.

On le voit, entre Hegel et Schelling, la différence n'était pas à cette époque dans les conclusions, elle était dans les prémisses et dans la démonstration. Plus tard, Schelling gardant le silence, et Hegel enseignant dans la plus célèbre des universités d'Allemagne, publiant une série d'ouvrages remarquables, le schisme devint à la fois plus éclatant entre eux et plus favorable au second de ces penseurs. Pendant les quinze dernières années Hegel fut considéré comme le premier métaphysicien de l'Allemagne, et ses disciples ap-pliquèrent sa doctrine à toutes les études, à l'histoire, à la littérature, à la jurisprudence, à la théologie, aux sciences naturelles. Hegel était sans doute un homme d'une haute intelligence; mais, comme Schelling et Fichte, il (anssa l'école de Kant, que tous trois prétendaient continuer, en mélant à l'esprit de critique et d'analyse qui la distingue je ne sais quelle audace de poésie mystique et de conception orientale qui a fait sans doute la fortune, mais qui fait aussi la condamnation de leurs systèmes. En effet, ce même enthousiasme qui domina les trois philosophes, et qui les porta tous trois déclarer leur doctrine le dernier mot de la science, la vérité absolue, leur a fait sans doute un grand nombre d'adeptes dévoués; mais en leur inspirant aussi une sorte de mépris pour les intelligences vulgaires, il a donné à leur langage quelque chose de dur et de mystérieux, qui leur a beaucoup nui auprès de leurs contemporains, et qui leunuira bien plus auprès de la postérité. Hegel sous ce rap port est même inférieur à Fichte, que déjà on a cessé de lire, et à Schelling.

Avant de se rendre à l'université de Heidelberg, Hegel avait annoncé à Voss, le traducteur d'Homère, le dessein de populariser la philosophie (en Allemagne sans doute), comme Voss et Luther y avaient popularisé Homère et la Bible. Jamais dessein plus noble n'a plus complétement échoué. Hegel écrit non-seulement sans grâce, mais sans clarté, et les éditeurs de ses œuvres reconnaissent sans hésitation ce défaut; seulement, ils l'attribuent à la hauteur de la pensée et aux licences de ponctuation que prennent naturellement les esprits supérieurs. Hegel lui-même n'ignorait pas et ne déplorait pas cette obscurité; il consolait ses auditeurs du chagrin de ne pas le comprendre par les difficultés de la matière et l'intelligence qui leur viendrait plus tard. L'événement le justifiait, il saut le croire; car i eut des disciples nombreux et des partisans fanatiques, qui lui attribuèrent dans leur enthousiasme tout le génie réuni

des plus grands pl.ilosophes de l'antiquité.

Hegel eut anssi de violents adversaires; l'exagération de la haine ne fut pas moins grande à son égard que celle de l'amour. On lui reprocha d'enseigner le spinosisme et de professer les opinions les plus illibérales et les plus désolantes pour l'humanité. Il n'en était rien. Il disait en effet : Tout ce qui est raisonnable est réel et tout ce qui est réel est raisonnable. Mais dans ces mots il combattait d'absurdes réveries et de vaines conceptions sur ce qui pourrait être métaphysiquement; il ne parlait ni politique ni morale. On a pu abuser de sa philosophie pour recommander certaines doctrines politiques; il n'a pas posé sa philosophie pour ces doctrines. En général, Hegel n'a pas trouvé d'adversaires dignes de lui; Jacobi et Krug, qu'il avait le plus maltraités, étaient l'un et l'autre hors d'état de le combattre de manière à lui nuire, quelque envie qu'ils en eussent l'un et l'autre.

Sept des amis les plus distingués du philosophe de Berlin se sent constitués les éditeurs de ses œuvres. Cette collection, dont la publication commença peu de mois après la mort de Hegel, se compose de 18 volumes in-8°. On y remarque surtout les ouvrages suivants : Foi et Science, ou analyse critique des systèmes de Kant, Jacobi et Fichte; Différence entre le système de Fichte et de celui de Schelling; De la Philosophie de la nature (c'est le système de Schelling qu'on désigne ainsi en Alle-

magne) dans ses fapports avec la philosophie en général; Phénoménologie de l'esprit, après l'Histoire de la Philosophie du même auteur, celui de ses ouvrages qui mérite le plus d'attention; Logique; Science du Droit, l'un de ses meilleurs ouvrages, et c'est celui de tous don le style est moins négligé ; mais c'est aussi celui de tous qui a soulevé le plus d'objections contre l'auteur. On lui re procha d'y avoir prêché le servilisme. Cependant Hegel, loin d'y enseignor l'absolutisme, demande la publicité des débats politiques et judiciaires. Il y soutient même en quelque sorte le droit d'insurrection. L'insurrection dans un pays conquis n'est pas un crime à ses yenx, et cela par la raison que les sujets n'y sont pas des sujets véritables; ils ne sont pas avec le maître dans la communion de l'idée; il n'y a pas entre eux liaison d'état, il n'y a que contrat. Chose bizarre, c'est sur une parole de Napoléon que le philosophe appuie son raisonnement; c'est sur ces mots dits aux députés d'Erfurt : « Je ne suis pas votre prince, je suis votre mattre » ; Æsthétique : c'est un cours de Hegel. Il ne s'y borne pas à l'analyse du beau dans les ouvrages d'art et de littérature, il y présente sur la symbolique de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, ainsi que sur la poésie du mahométisme et le mysticisme cliré tien, des vues fort curieuses, quoique très-hasardées; Philosophie de la Religion : c'est une des compositions les plus remarquables de Hegel, quoiqu'elle ne soit publiée que d'après les cahiers de ses auditeurs; Histoire de la Philosophie : très-incomplète, surtout pour les derniers temps, mais il ne faudrait pas essayer de nous en donner une traduction: on ne traduit pas Hegel. MATTER

HEGEMONE. Voyez GRACES.

HEGEMONIE (d'hysper, chef, conducteur), mot grec indiquant un commandement supérieur, ou la puissance suprême : ainsi Mercure, conducteur des âmes, est qualif d'hilgemon; mais c'était surtout le nom qu'en Grèce on donnait à la prééminence politique que des peuples confédéres accordaient volontairement à l'un d'entre eux en raison des preuves de prudence, de bravoure et d'habileté à la guerre, qu'avaient données ses citoyens ; par suite de quoi , ce peuple était investi de la direction suprême dans toutes les entreprises relatives aux intérêts communs. Ce fut la guerre des Perses qui, vers l'an 500 avant J.-C., fit sentir le besein d'une hégémonie. En présence des dangers dont l'invasion des Perses menaçait les Grecs, Thémistocle leur conseilla de former une étroite confédération et de placer Sparte à sa tête. Sparte ne sut pas longtemps conserver sa prééminence. Athènes eut l'hégémonie après la bataille de Salamine. Sparte ne regagna la prééminence que lorsque la guerre du Péloponnèse eut porté un coup mortel à la puissance d'Athènes. Sparte abusa encore de l'hégémonie. Thèbes prit les armes pour sauver l'indépendance de la Grèce, et humilia l'orgueil des Spartiates dans les journées de Leuctres et de Mantinée. Au milieu des discordes intestines, il ne fut pas dissicile à Alexandre, après la bataille de Chéronée (338 avant J.-C.), de se décerner à lui-même l'hégémonie. On trouve aussi des exemples d'hégémonie dans l'Étrurie, le Latium et jusque dans la Gaule.

HÉGÉSIAS, philosophe gree, qui florissait vers l'an 370 avant J.-C., était vraisemblablement originaire de Cyrène, disciple d'Aristippe et contemporain de Platon. Au rapport de Cicéron, il peignait avec de si vives couleurs et tant d'éloquence toutes les misères de la vie humaine, où la somme des maux l'emporte de beaucoup sur celle des biens, qu'on le surnomma le Pisithanate, ou l'Avocat de la mort, et que plusieurs de ses disciples furent conduits par son enseignement à se débarrasser d'une existence qui ne leur promettait que des souffrances et des privations. Aussi le roi d'Égypte, Ptolémée, fit-il fermer son école et finit-il par bannir Hégésias de ses États. A la différence d'Ar i stip pe, fondateur de la secte cyrénaique, à laquelle il se rattachait, et qui enseignait qu'il était indifférent de vivre ou de mourir, parce qu'il est impossible de savoir si la somme des plaisirs sera à la fin de la vie plus grande ou plus petite que la somme une

peines, Hégésias prétendait qu'il faut mourir, parce que encore qu'on ne puisse démontrer que la somme des peines sera à la fin de la vie plus grande que celle des plaisirs, il y a cent mille à parier contre un qu'il en arrivera ainsi, par conséquent qu'un insensé peut seul s'exposer à une chance pareille. Mais s'il était de bonne foi, comment se fais-il donc qu'il consentit à jouer lui-même un semblable jeu?

Hégésias, orateur gres d'une époque postérieure, était de Magnésie; l'affectation maladroite du style attique l'avait mis en mauvais renom parmi ses contemporains.

Le même nom fut aussi porté par un poète sceptique, deux statuaires, et un tyran d'Éphèse, protégé par Alexandre HEGESIPPE, célèbre orateur athénien, qui florissait

HÉGÉSIPPE, célèbre orateur athènien, qui florissait vers l'an 350 avant J.-C., fut l'un des adversaires de Philippe de Macédoine et contemporain de Démosthène, dont le discours De Haleneso a été dans ces derniers temps reconnu pour être l'œuvre d'Hégésippe.

Un autre Hégésippe, qui vivait au troisième siècle de l'ère chrétienne, est regardé comme le plus ancien des historiens de l'Église. Juif de naissance, il se convertit à la foi chrétienne, et devint, en 177, évêque de Rome. Eusèbe nous a conservé quelques fragments de son Histoire de l'Église et de ses Commentaires sur les Actes des Apôtres.

RIÉGIRE. Tel est le nom de l'ère chronologique des mahométans, c'est-à-dire des Arabes, des Turcs, des Persans, etc. L'époque d'où ils partent est par eux nonmée hedjra, mot arabe qui signifie fuite, et dont, par corruption, nous avons fait hégire. Cette fuite est calle de Mahomet, qui, pour se soustraire à ses ennemis, quitta furtivement La Mecque pour se retirer à Fatrib, asjour-d'hui Médine. L'époque de l'hégire est précisément nu vendredi, le 16 juillet, 621 ans 196 jours complets après maissance de J.-C., l'an 622 de l'ère chrétienne. Comme la musulmans ne comptent que par années lunaires de 334 jours 8 heures 48' 38' 12''', il s'ensuit que 33 de leurs années équivalent à 32 amées solaires, plus 4 j. 18 h. 48'; c'est sur cette règle qu'on opére les réductions suivantes.

Pour réduire une année de l'hégire en une année aprix J.-C., si l'année de l'hégire donnée ne passe pas 22, on y ajoute 621; la soname est l'année de J.-C. Exemple: An de l'hégire 20 == 20 × 621 == 641 après J.-C. Si l'année de l'hégire passe 32, on la divise par 33; le quotient sera soustrait de l'année donnée; le reste sera ajouté à 622; la sommé sera l'année après J.-C. Exemple: An de l'hégire 1257 ==

$$\frac{1227}{227} \times 622 = 1812 \text{ après. J-C.}$$

Observes cependant que cette réduction n'est pas d'une exactitude rigoureuse. Quand il 's'agit d'événements qui se sont passés les 11 premiers jours de l'année musulmane, il faut les imputer à l'année solaire précédente, puisque celle-ci a 11 jours de plus que l'année lumaire.

Pour réduire les années de notre ère en années de l'hégire, on epère d'une manière inverse en ayant soin de distinguer si l'année donnée est plus petite ou plus grande que 641.

Charles Du Rosom.

HEGYALJA, nom d'un magnifique vignoble de 42 à 50 kilomètres de long sur 22 à 30 kilomètres de large, situé dans le comitat de Zemplin en Hongrie, et comprenant les vignobles de Tokay, de Tarcsal, de Keresstur, etc., dont les produits sont célèbres dans le monde entier. La couche supérieure du sol consiste généralement en porphyre de différentes formations, circonstance qui, jointe aux soins et à l'habileté des vignerons, contribue puissamment à l'excellence des vins d'Hegyalja. La vendange a lieu très-tard; elle ne commence guère que le 20 octobre, au milieu des réjouissances et des fêtes. La récolte annuelle s'élève, en moyenne, à environ 12,000 hectolitres, dont les deux tiers s'exportent et se vendent quelquefois à des prix fabuleux. Les vins de Tallya et de Maad sont les plus doux; celui d'otay a le plus de feu; aussi est-il recherche de préférence par les étrangers et a-t-il donné son nom aux pro-

duits de tous les vignobles. On le falsifie pourtant souvent, malgré la sévérité des lois rendues à plusieurs reprises en Hongrie, depuis le dix-septième siècle, contre ceux qui le

HEIBERG (Presum Ament), corivain danois, qui s'est fait un mora justement, cdèlera, comme pette dramatique, comme satirique et comme publiciste, naquit en 1758, à Wordinborg. Après avoir terminé ses études universitaires, il passa trois années à Bergen pet plus tard, à partir de 1788, vint a'établir comme traducteur, à Copenhague. Banni en 1793 du Danemark, à cause de ses opluions politiques, entièrement confogues à celles au nom desquelles s'était opécée la révolution française, il se rendit en 1800 à Paris, où, sous l'Empire, il obtint un emploi de che' de bureau au ministère des relations extérieures. Il accompagna à diverses reprises M. de Tallegrand à Berlin, à Varsovie, à Erfurt et à Vienne. En 1817, le gouverneme int de la Resti ration le mit à la retraite, avec pension. Il mourut à Paris le 30 avril 1841.

Gomma-prote dramatique, Heiberg est, après Holberg, l'écrivain danois qui, a le plus composé d'ouvrages originaux; et la plupart des pièces de son théatre sont restées au répersoire. Elles se distinguent par une grande connaissance du cour humain, par heaucoup d'esprit et par une parfaite entente de la scène, Mais sa satire est plutôt mordante que comique. Il vise sussi besucoup trop à l'effet. Il a paru deux sditions de ses mayres complètes.

Helberg int pendant plus de dix ans l'un des sollabora-teurs les pins assidas de la Repus encyclopédique, recueil auquel il a fourni une foule de notices intéressentes sur l'histoine d'Archéologie et les arts du nord, de l'Europe. Il s'était aussi beaucoup occupé de travaux politiques et philosophiques, C'est à cet ordre d'idées qu'appartiennent ses dissertations Sur, la peties de mort (Christiania, 1820), et Sur l'introduction de la souveraineté en Danemark (Drammen, 1828), toutes deux écrites en danois, aipsi que son Précie historique et critique de la Constitution de la Monarchie Danoise (Paris, 1820). Ses Lettres d'un Norvegien de la vieille reche (Paris, 1822), imitées de celles de Junius, exposent de la manière la plus saisissante ica dangere, qu'il y aurait à modifier la constitution norvégionne. On frouve d'inidensants, repseignements pour l'ap-précision de sa vio et de sas opinions dans deux fragments autobiographiques qu'il a publiés lui-même en danois : Trois années à Bergan (Drammen, 1829) et Souvenirs de ma vie politique, sociale et littéraire en France (Christiania,

Nous avons dit que Heiberg, par suite de son at achement any principes de notre rérejution de 1789, avait du s'expatrier, an moment même où ses succès dramatiques populant son nom dans son pays. Bernstorif, politique babite et profond, avant de recourir aux menaces et aux persécutions à l'égard de quelques écrivains et savants, tels que Gramer de Kiel, Malte-Brun et Heiberg, dont il redou-tait les tendances libérales, essaya de les gagner par des caremes et des grâces. Ayant rencontré Heiberg dans un salon, quelques jeurs après la première représentation d'une de ses compliments les plus flatteurs sur son talent , expriment les compliments les plus flatiours sur son telent, exprimant le regret que le gouvernement du rei ne se fût pas depuis longtemps recruté d'une capacité d'élite dont le concours ne pouvait être que si utile au pays. Heiberg parut ne voir dans ces avances si flagrantes que des politesses hanales et n'en pas comprendre le but. Le ministre insista, et, poussé à bout par le force d'inertie que lui opposait son interiocuteur, finit par lui lacher la phrase traditionnelle « Voyons, que puis-je faire pour vons être agréable? Je n'ai rien à vous refuser ! » - « Alors j'oserais prier Votre Excellence, répondit Heiberg au comte, qui à ce moment faisait rouler entre ses doigts sa tabatière d'or garnie de diamants, de me donner... une prise de tabac. »

HEIBERG (JEAN-LOUIS), fils du précédent, directeur

du théâtre de Copenhague, né en 1791, commença en 1809 des études médicales, que, entraîné par une irrésistible vocation, il ne tarda pas à abandonner pour la littérature et la poésie. Dès 1814 il débutait comme poète par une imitation de Don Juan et par un drame romantique intitulé : Le potier Walter ; et il se livra essuite à une étude approfondie des littératures du midi de l'Europe. Le pièce de théatre intitulée: Dristig vovet halv er pundet (1817), et la dissertation: De poessos dramaticse genere hispanico, et presertim de Petro Galderone de la Barça (1817), qui lui valut le titre de docteur, temoignent des travaux dai in value in the an account tempogness des pravanx sérieux dont Galderon fut l'objet de sa part. Dans sa Psy-ché's. Indvisies, drame mythologique (1817), il.a essayé de traiter poétiquement le mytho célèbre d'Amour et Psy-ché, Un acjour de trois samées qu'il sit à Paris, de 1819 à 1822, jui fournit l'occasion d'étadier à fond, le théatre français. Nommé à son retour en Danemark professeur de lan-gue et da littérature danoises à l'université de Kiel, il publia une grammaire danoise. (Altona, 1825), sinsi que ses le-cons sur la mythologie du Nord d'après l'Edda, et les poésies mythologiques d'(Ehlenechlager (Schleswig, 1827). En 1825, il fit représenter sur le théâtre de Copenh m nandevile, Kong Saloman og Jærgen Hattemager, qui, obtiat an grand succès ; et depuis iore il n'a pas cessé d'être l'auteur dramatique favori du public dancia, qui sons la triple rapport de la fécondité, d'une rare entente de la scène et d'un habile emploi des ressources et des effets dramatiques, le compare à notre Scribe. En 1856 il quitta a direction du théâtre de Copenhague et fut nommé censour dramatique. Il monrut le 25 sout 1860.

HEIDELBERG, ville du cercle du Bas-Rhin, dans le grand-duché de Bade, et jusqu'en 1720 résidence des électeurs et comtes palatins du Rhin, est située dans l'une des plus ravissantes contrées de l'Allemagne, au point où aboutit la Bergstraste, et sur la rive gauche du Necker, qu'on y traverse sur un pont en pierres de 234 mètres de longueur, d orné de la statue équestre de l'électeur palatin Charlescodore. Encaissée entre le fleuve et la montagne, Heidelberg se compose de trois parties bien distinctes : la ville proprement dite, un faubourg, et la partie qu'on appelle Bergstoilt. Au sud s'élève le Kænigstuhl', hauteur qu'on appelle Kaiserstuhl depuis que l'empereur François. Il l'a gravie, et de laquelle en jouit d'une vue magnifique, surteut de la tour de trepte mètres de hauteur qu'on y a construite en 1830. Le château électoral, bâti sur la partie du Geisberg qu'on appelle le Jettenhugel, édifice dont l'architecture appartenait au style gothique et à celui de la renaissance, a beaucoup soullert des dévastations des Français en 1889, et est devenu complétement inhabitable en 1764, par suite des ravages qu'y exerça la foudre à la suite d'un affreux orage. Mais ses ruines ont toujours conservé un caractère grandiose et pittoresque, qui les rend dignes d'être visitées, et le plus grand soin est apporté à seur conservation. C'est dans l'une des caves de ce château que se trouve le fameux tonneau de Heidelberg, qui peut contenir 250 fondres, ou 283,000 bouteilles de vin. Les électeurs palatins se faisaient gloire de l'avoir toujoura rempli du meil-

leur vin da Rhin.

La population five de Heidelberg est de 19,910 habitants (1871), dont les deux tiers sont profestants. Des cinq glises que 'possède Heidelberg, celles du Saint-Esprit et Saint-Pierre sont les plus remarquables. Il y a dans cette ville, indépendamment d'une université, une société pour les sciences naturelles et la médecine, une école forestière et agricole, un muséum (depuis 1827) auquel est adjoint un cabinet de lecture parlaitement assorti, un gymnase commun à la jeunesse catholique et protestante, et diverses institutions particulières. La navigation du Necker favorise beaucoup l'activité commerciale de Heidelberg, ville bâtie au point de partage de plusieurs grandes routes importantes, nolamment de celle de Francsort à Bâle, et de celle qui de Manheim, va d'une part en Souabe et de l'autre en Fran-

ecuie et en Saxe. Les chemins de fer de Carlaruhe à Manheim et de Bâle à Francfort na peuvent qu'ajouter à ces éléments de prospérité. Heidelberg fait un grand commerce en huiles, tabac et graines de lin; elle possède de nombreuses brasseries, plusieurs manufactures de tabac et une fabrique de bougies. Dans ces derniers temps, des dépenses considérables ent été faites pour son embellissement et pour ajouter encore à l'attrait de ses environs. C'était autrefois un fiet des évêques de Worms. L'électeur palatin Ruprecht I'r y établit le premier sa résidence. Dans la guerre de trente an après que Tilly s'en fut emparé, elle tomba au pouvoir des Suédois en 1634, et fut reprise par Gallas en 1635. Les Françaia, qui la prirent en 1688, la livrèrent au pillage et détrui-sirent en grande partie son château. En 1693, ils s'en emparèrent encore une tois, et y commirent de neuveaux excès.

L'université de Heidelberg, la plus ancienne de l'Aliemagne après celles de Prague et de Vienne, fut fondée en 1386, par l'électeur Ruprecht.II. Marsilins d'Inghen, son premier recteur, et Conrad de Gelynhausen, son chancelier, réussirent à la mettre bientôt en renom. Elle déclina après la prise de Heidelberg par Tilly, en 1622; mais une fois la guerre de trente ans terminée, elle se releva, grace à la protection éclairée de l'électeur Charles-Louis. Laurent Beger, Ézéchiel Spanbeim, Freinsheim et Pussendors contribuèrent alors particulièrement à son illustration, Mais les successeurs de l'électeur Charles-Louis, de la maison palatine de Neubourg et de Sulzbach, la négligèrent complétement. Dépouillée par le paix de Lunéville de tous ses revenus, elle eut imfailliblement péri si le grand-duc de Bade, Charles-Frédérie, aux États duquel Heidelberg fut alors ajoutée, ne l'avait soutenue par les plus nobles libéralités. Ce fut ca prince, qui, en 1803, lui donna l'organisation qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. Ses revenus, qui ont encore 4té augmentés depuis, furent portés à 108,000 flo-rins, dont 84,000 fournis par les caisses de l'Etat. En juillet 1872 on y comptait 571 étudiants; le nombre des professeurs et agréges s'élevait à 106. La bibliothèque de l'université est riche d'environ 160,000 volumes et de 2,000

HEIDUQUES on HEIDOUQUES. Voyes HAIDOUCES. HEILBRONN, siège d'un grand bailliage, dans une des plus sertiles vallées du Wurtemherg, avec une population de 18,955 habitants (în 1871), qui appartiement en majorité à l'Eglise évangélique. Beaucoup d'entre eux s'occupent de la culture de la vigne, d'agriculture et de jardinage; d'autres se livrent au commerce on à l'industrie. L'établissement de la navigation à vapeur sur le Necker, en 1841, et celui du chemin de ser wurtembergeois ont donné un nouvel essor au commerce de cette ville, qui était déjà le point central où venaient aboutir un grand nombre de routes. Les fabriques de papier, de céruse, d'acétate de plomb et autres produits chimiques, de savon, de bougies, de plâtre, de matières colorantes, de plomb de chasse, de coutellerie, d'orsevrerie, de sonte, de vinaigre, de tabac, de tapis, etc., fournissent une foule d'objets d'exportation. La ville possède en outre un atelier de construction de machines, une douane, un port libre, un entrepôt, etc. Parmi ses monuments les plus remarquables on cite l'église de Saint-Kiliam, élevée de 1013 à 1529; la maison da l'ordre Teutonique, où Oxenstiern signa, en 1633, le traité de Heilbronn; la Fontaine aux sept tuyaux, la tour où Gœtz de Berlichingen fut enfermé en 1529, l'hôtel de ville, avec une belle horloge construite en 1580, les archives municipales. Comme lieux de plaisance dans les environs, on remarque l'Actiengarten de Braunhard, le Wartthurm, d'où l'on découvre le plus magnifique panorama, et le Jagerhaus, près d'une grande carrière de grès.

Le maire du palais Carloman donna, en 741 et en 747, l'église de Saint-Michel de Heilbronn à l'évêché de Wurtzbourg, et dès 1225 cette cité devint ville impériale. Défendue par un grand nombre de tours, de hautes murailles et de profonds fossés pleins d'eau, elle repoussa toutes les attaques de ses ennemis dans le moyen âge; mais pendant la guerre des paysans, en 1525, dans la guerre de Smalkalde, dans celle de trente ans et dans toutes les guerres contre in France, elle eut beaucoup à souffrir. Le Wurtemberg en prit possession le 7 septembre 1802.

HEILSBERG, ville du cercle de Konigsborg, dans la province de Prusse, sur l'Aller, avec un palais épiscopal, cinq églises évangéliques, une église catholique, et une population de 5,839 nabitants s'occupant de la fabrication du drap, de l'apprêt des cuirs, et du commerce des fils, des toiles et du drap. Heilsberg est devenu célèbre de nos jours par la bataille que les Français sous les ordres de Soult y livrèrent, le 10 juin 1807, aux Russes commandés par Bennigsen. Nos troupes culbutèrent plusieurs divisions russes sans remporter d'avantages décisifs. A neuf heures du soir on se battait encore avec achargement sur toute la ligne. Le lendemain, l'empereur ayant pris ses dispositions pour une bataille décisive, les Russes se retirérent sur la rive droite de l'Aller. Le 12 juin l'armée française entra dans Heilsberg.

HEIM (François-Joseph), peintre d'histoire et membre de l'Institut, est né à Belfoit (Haut-Rhin), en 1787. Il fit ses premières études dans l'atelier de Vincent, et . disciple précoce, il remporta en 1807 le grand prix de peinture. L'Académie avait choisi pour sujet du concours Thesee vainqueur du Minotaure. Dès lors les succès du jeune peintre se multiplièrent, assez peu retentissants, mais rapides. Il exposa en 1819 la Résurrection de Lazare, la Clémence de Titus, Vespasien distribuant des secours au peuple, et le Martyre de sainte Juliette et de son fils. Cette composition, acquise par le gouvernement de la restauration, orne maintenant une des chapelles de l'église Saint-Gervais. Aux expositions suivantes, M. Heim envoya le Rétablissement des sépultures royales à Saint-Denis. le Martyre de saint Hippolyte (1822), la Délivrance du roi d'Espagne, Sainte-Adélaïde, et le Massacre des Juifs (1824). Ce tableau, qui fit la réputation de l'auteur, occupe une des meilleures places du Musée du Luxembourg. Le Massacre fut suivi d'un saint Hyacinthe (1827), dont le succès fut beaucoup moins brillant. Lorsque Charles X entreprit au Louvre la décoration des galeries qu'on désigne quelquesois encore sous son nom, il fit appel aux célébrités de l'époque, et îl n'eut garde d'oublier M. Heim. Au plasond de la grande salle où sont exposés les vases étrusques, l'artiste peignit le Vésuve personnisse recevant de Jupiter le seu qui doit consumer Herculanum, Stabize et Pompéi. Les six pendentifs qui ornent les voussures, et où sont représentées des scèmes de désolation, sont également de sa main; il en est de même des huit médaillons à fond d'or, en Pon voit de petits génies chargés d'objets précieux, qu'ils semblent vouloir préserver de l'incendie. Ces génies ne manquent ni de mouvement ni de grâce. M. Heim a peint en outre, dans la galerie française, le plasond de la salle qu'enrichissent aujourd'hui les marines de Joseph Vernet. Des personnages symboliques, sans attributs distincts, y figurent, dit-on, la Renaissance des arts en France. Divers sujets historiques ornent les voussures et complètent l'allégorie du plasond. L'ensemble est singulièrement guindé et emphatique; mais tel était alors l'égarement du sens public, que tout ce faux style réussit sans encombre. Aussi J.-B. Regnault étant mort en 1829. M. Heim fut appelé à le remplacer à l'Institut.

Le gouvernement de 1830 utilisa, comme l'avait fait la Restauration, le pinceau de M. Heim. C'est lui qu'on charges de représenter Louis-Philippe recevant au Palais-Royai les députés qui lui apportent son brevet de roi. Lors du salon de 1834, on fut exposé ce tableau, on jugea que les principales figures étalent ressemblantes; mais à part ce mérite vulgaire, l'œuvre parut d'une faiblesse extrême. Le musée de Versailles, qui la possède, en a peu d'ansai médiocres. M. Heim sembla alors vouloir se reposer sur ses lauriers, et il resta plusieurs années sans rien produire. On l'a vis: tout à coup reparattre au salon de 1817, avec deux toiles

b en dissérentes: le Champ de mai et une Lecture au Thédire-Français. La petite réputation de l'auteur du Mussacre des Juiss est restée depuis lors sort compronise. Il saut dire d'ailleurs qu'il n'a jan a's joui, même dans sa jeunesse, d'une popularité bien étendue; et cependant il a montré dans quelques portraits qu'il n'était pas sans habileté et sans sinesse; mais pour M. Heim l'expression a tonjours été lettre close.

Paul Manz.

L'exposition universelle de 1855 fut favorable à ce peintre : outre d'anciennes toiles il y envoya des esquisses et une série de portraits de membres de l'Institut. Il est mort le ? octobre 1865, à Paris.

HEINE (HENRI), poëte allemand, né à Dusseldorf, le 1° janvier 1800. de parents israélites, étudia le droit à Boun, à Berlin, et à Gœttingue, où il fut reçu docteur, et se convertit au christianisme en 1825. On ne sait pas trop pourquoi il prit ce parti, car tout aussitôt on le vit faire preuve du scepticisme le plus railleur. Les plaisants ont prétendu que ce qui l'y avait décidé, c'est qu'il souffrait d'être de la même religion que M. de Rothschild sans être aussi riche que lui, alors que pour le devenir il lui aurait fallu être aussi pauvre d'esprit que lui. Il habita alternativement Naubourg, Berlin et Munich jusqu'au moment où, entrainé dans le tourbillon des espérances qu'avait provoquées la révolution de Juillet, il vint se fixer à Paris. A partir de 1836 jusqu'à la révolution de février 1848, il y toucha une pension considérable sur les fonds secrets; circonstance qui n'a été connue que lorsque le gouvernement de Juillet eut été renversé, et qui lui a maintes fois valu le reproche assez mérité, d'avoir été à la solde de Louis-Philippe. En 1835, Heine avait été compris dans les mesures adoptées par la Confédération germanique contre les membres de la Jeune Allemagne. Depuls qu'il habite Paris, où il s'est marié, il n'a quitté ectte ville que pour quelques passagères excursions en Alle-magne : la dernière qu'il fit, en 1844, le conduisit à Ham-bourg. Depuis plusieurs années une maladie de la moëlle ép nière l'a réduit au plus déplorable état, sans que ses tortures physiques influassent en rien sur la mobilité de son esprit.

[Ce n'est pas trop s'avancer que de dire de Henri Heine qu'il est un des hommes le plus spirituels de ce temps-ci, et qu'il n'y en a pas eu beaucoup au temps passé d'aussi ou de plus apirituels que lui. Il y a en cet écrivain singulier du Cervantès, du Swift, du Rabelais et du Voltaire; il n'y a presque rien d'allemand, et ce rien en est le meilleur. C'est à cause de cela sans doute qu'il est considéré par ses compatriotes comme parfaitement étranger au pays où il a pris naissance, et qu'ils le tiennent pour une espèce de petit diable d'enfer qui use de ses facultés surnaturelles pour compromettre à force d'esprit la pation dans laquelle il a eu la malice de s'incarner. En esset, ils se troublent à l'aspect de se charmant météore intellectuel, ils le renient pour un d a leurs. La vérité est qu'il y a dans Heine je ne sais quoi de cet esprit railleur, caustique, inépuisable, qu'on est accoulumé de donner à Satan, et que s'il n'était au demeurant le meilleur homme du monde, on se signerait à chacune de ses paroles. Il a une sagacité merveilleuse pour découvrir les ridicules de l'homme, de quelque livrée qu'il s'affuble, et un penchant insurmontable à s'en moquer. Nul n'aperçoit plus sûrement dans les événements qui nous affligent le côté plaisant qui doit nous consoler, et de plus, nul ne sait mieux les prévoir, nul n'est doué à un plus haut degré de cette faculté divinatrice qui est une des propriétés de l'homme de génie. Notre langue lui est devenue si familière, qu'il l'écrit avec facilité et élégance. Plusieurs de nos revues littéraires en font foi, et il a traduit hii-même en français un de ses plus jolis ouvrages : les Reischilder, on Impressions de voyages, mieux que ne l'aurait sait le traducteur indigène le plus versé dans la connaissance de la langue allemande.

Ses Poémes parurent à Berlin en 1822. L'année suivante, publia ses tragédies d'Almansor et de Radcliff, ainsi que l'Intermède lyrique. Ces œuvres n'eurent pas tout d'abord la célébrité qu'elles étaient dignes d'obtenir, la poésie n'étant alors en faveur que parmi un nombre très-restreint de connaisseurs; mais dès que les deux premiers volumes de ses *Reisebilder* (Hambourg, 1826-1827) furent sortis de dessous la presse, ils produisirent une vive sensation dans le public et excitèrent l'enthousiasme parmi la jeunes Deux autres volumes, publiés en 1830-1831, ne firent que donner plus d'activité et plus de force à ces sentiments. C'est qu'il y a dans ce livre, outre un esprit prodigieux, des réflexions politiques dont la portée audaciense ravissait les imaginations allemandes. On n'a parlé nulle part de la France, de Napoléon surtout, comme il en est parlé dans ce livre; nulle part le grand capitaine n'a été jugé avec autant de profondeur et d'originalité. Les Lieders (Chants), publiés aussi en 1827, à Hambourg, plurent extraordinairement. Vinrent ensuite des ouvrages moins importants, celui qui est intitulé Kahldorf ou Lettres sur la Noblesse, adressé au comte de Moltke (Hambourg, 1831); les Essais sur l'Histoire de la Littérature moderne en Allemagne (1833); l'État de la France (1833), qui n'est guère que la réunion d'articles sur Paris publiés dans la Gasette d'Augsbourg; Le Salon (1835-40); Les semmes de Shakspeare, avec illustrations (Paris et Leipzig, 1839); Sur Bærne (1840); et enfin les Nouvelles Histoires (1844). En 1855, sur ce lit de douleur où il est cloué, il a encore fait parattre De l'Allemagne (2 vol. in-18) et Lutèce (1 vol.). Ce dernier ouvrage renferme les lettres qu'il adressa de Paris à la Gazette d'Augsbourg de 1840 à 1843.

Heine, au témoignage des Allemands, excelle dans la prose; mais il s'est surpassé peut-être dans la poésie lyrique, où il fait vibrer les cordes les plus délicates, desquelles, pour nous servir des expressions bizarres d'un biographe allemand, il tire à la fois des dissonnances ironiques et les sons les plus spirituellement voluptueux. Avec Menzel et Bœrne, il avait pressenti la révolution de 1830, et disposé les esprits de l'Allenrague à en recevoir le contre-coup. On était satigué d'ailleurs de la sécheresse qui régnait depuis longtemps dans la littérature allemande; de là l'enthousiasme indicible qu'excitèrent les chants acérés de Heine, son esprit impie et sa satire impitoyable. Sa mission finit avec 1830. Il se répéta, non pas qu'il ne sut plus à la hauteur des idées nouvelles, mais parce que n'ayant pas oblenu de la propagande qu'il faisait en Allemagne avec sa plume tous les effets qu'il en avait espérés, il se repentit d'avoir trop bien auguré de l'énergie politique de ses compatriotes, tomba dans l'indolence et dans le dégoût, laissa percer à travers ses railleries un sentiment de mépris pour les descendants de Hermann, et pratiqua l'Indifférence en matière politique comme il la pratiquait déjà en matière religieuse. C'est ce qui a fait dire qu'il manquait de la probité des opinions et de la fermeté du caractère. En effet, il a joué à peu près avec tous les partis; et ce qu'il y a de plus noble, de plus sublime, de plus sacré, ne lui paraît propre qu'à servir aux jeux de son esprit. Dans son livre sur Bierne, ce système est poussé jusqu'au cynisme.

On lui reproche en Allemagne d'avoir nui beauconp à la littérature, et principalement à la poésie allemande, par le ton de sentimentalité outrée qui règne quelquesois dans la sienne et qui est devenue contagieuse. On ajoute que son genre de lyrisme menace aussi d'avoir pour conséquence de détruire toutes les lois du rhythme parmi ses successeurs; on reconnatt pourtant que chez lui du moins une certaine harmonie musicale peut à la rigueur servir de compensation à cet inconvénient. Mais on trouve surtout déplacé qu'il ait essayé, dans quelques articles de la Revue des Deux Mondes, d'initier les Français à la connaissance des mystères de la philosophie allemande. Le fait est que cette initiation n'aboutit qu'à nous fortilier dans cette opinion qu'il n'y a rien de plus creux, de plus vain, de plus fantastique, de plus chimérique, de plus opposé au bon sens, à la ciarté, à la sobriété de l'esprit français que cette philosophie. C'est ce que Heine a voulu di contrer, et c'est ce que tout le monde ici, sauf peutêtre M. Cousin, a parfaitement compris. Ch. Nisaad.

Henri Heine succomba le 17 février 1856, à Paris, à la douloureuse maladie de la moelle épinière qui le clouait depuis si longtemps sur son lit. Une édition complète de ses œuvres a paru en allemand à Hambourg (1867-1868, 18 vol. in-8°).

HEINECCIUS (JEAN-GOTTLEE), célèbre jurisconsuite, naquit le 11 septembre 1681, à Eisenberg, dans le duché d'Altenbourg. Après avoir commencé à Leipzig l'étude de la théologie, il y renonça pour celle du droit, à laquelle il vint se livrer à Halle, où, en 1713, il fut nommé professeur de philosophie, puis, en 1721, titulaire de la chaire de droit. Deux ans après il acceptait des fonctions analogues à Francker, puis, à Francfort-sur-l'Oder; mais après dix ans d'absence il revint occuper sa chaire à Halle, et mourut dans cette ville, en 1765. Préparé par une étude approfondie de la philosophie et secondé par des connaissances aussi vastes que rares dans les langues anciennes, l'archéologie et l'histoire des nations, il pénétra avec une grande sagacité dans toutes les parties de la jurisprudence, et fit du droit romain ct du droit allemand l'objet principal de ses recherches et de ses études. Ses manuels de droit et de philosophie, tels que ses Elementa Juris civilis secundum ordinem institutionum (1725, dern. édit. 1815), Elementa Juris civilis secundum ordinem Pandectarum (1728); Historia Juris Rom. et Germ. (Halle, 1733), ne se distinguent pas moins par leur élégants latinité que var leurs rigoureuses déductions logiques; aussi ont-ils toujours été réimprimés jusque dans ces derniers temps.

HEINSIUS (DANIEL), fut avec Scaliger et Casaubon un des types de ces commentateurs savants qu'a produits en si grand nombre le seizième siècle. Né à Gand, en 1580, il eut dès son plus jeune âge la passion du grec. A seize ans, les travaux de Scaliger lui causèrent tant d'émulation, qu'il passait une partie des nuits sans dormir, comme I hémist-ocle pour Miltiade. Tour à tour professeur de l'université de Leyde et secrétaire de l'académie de cette ville, Heinsius publia des éditions annotées de Théocrite, d'Hésiode, de Sénèque, d'Horace, de Térence, d'Ovide, de Tite-Live et d'une foule d'autres classiques; ses Poésies grecques et latines, pleines de pureté et de grace eurent autrefois un grand succès. Sa tragédie d'Hérode, son poême De Contemptu Mortis, dans lequel il développe avec talent les idées de Platon ; ses querelles avec Balzac et Saumaise, ses liaisons avec Gassendi et les principaux grands homme de son siècle, donnèrent à Heinsius une très-haute réputation. Parmi ses ouvrages publiés, nous recommandons un traité fort curieux, intitulé An viro litterato ducenda sit suxor? Il est intéressant de comparer la solution négative d'Heinsius avec une dissertation analogue de Juste-Lipse. Cela n'empêcha pas Heinsius de se marier. Les biographes modernes, qui lui donnent tous un caractère grave, bien qu'enclin à une plaisanterie amicale, ne parlent pas de son goût assez caractérisé pour le vin. Nous trouvons dans un livre du temps : « Heinsius disait qu'une page de Platon l'enivrait autant que s'il avait avalé dix verres de vin. » C'était pour lui le dernier terme de comparaison.

Il mourut à Leyde en 1665, laiseant un fils, Nicolas Hemsus, qui, tour à tour en voyages, à la cour de Christine, ou en procès avec une courtisane qui voulait l'épouser, trouva pourtant le temps de publier, comme sen père, des éditions classiques, et des poèmes latins qui ne manquent ni d'élégancent de pureté. Charles Lasritz.

HEINSIUS (ARTOINE), grand-pensionnaire de Hollande, qui, avec Mar I borough et le prince Eugène de Savoie, forma le redoutable triumvirat dont l'action sur l'Europe, dans les dernières années du règne de Louis XIV, fut si fatale à la France, était né vers 1640, à Delft, et débuta dans la vie publique par les fonctions de membre du conseil musicipal de sa ville natale, dans l'exercice desquelles il se montra à diverses reprises adversaire assez déclaré de la po-

litique qui se résumail dans la cause du stathoudérat. Mais ses idées se modifièrent peu à peu; et en 1678, après la paix de Nimègue, le prince d'Orange, dont il était devenu la créature et dont il finit par être plus tard le confident intime en même temps qu'il restait l'instrument de la grande autorité que ce prince s'était acquise et conservait dans les Provinces-Unios; le prince d'Orange, disons-nous, lui confia une mis-sion particulière près de la cour de France à l'occasion de certaines réclamations relatives à la principauté d'Orange qu'il fut chargé d'y suivre en son nom. Louvois, impatienté des représentations de l'envoyé de l'ennemi personnel de son mattre, prit le parti de mettre un terme aux obsessions de cet agent en le menaçant un jour, sans plus de façons, de le faire jeter à la Bastille s'il persistait; et Heinsius dut s'en retourner en Hollande sans avoir pu atteindre le but des négociations qu'il avait entamées. Il y rapporta une rancune personnelle contre Louis XIV et ses ministres, qu'explique suffisament l'insulte gratuite dont il avait été l'objet de la part de Louvois, et qui, jointe au désir bien naturel de ven-ger les humiliations et les malheurs dont le grand roi avait abreuvé sa patrie en 1672, le porta plus tard, au déclin de la puissance de ce monarque, à rendre à la France, et avec usure, calamité pour calamité, humiliation pour humiliation, grâce à l'appui de l'épée constamment victorieuse de Marlborough et d'Engène

Il avait été élu grand-pensionnaire en 1689, et il garua ce titre et ces fonctions par des élections quinquennales jusqu'à sa mort, arrivée le 3 août 1720, au moment où il atteignait sa quatre-vingt-unième année. Il avait alors encore la tête et le sens comme à quarante ans, et la santé tout aussi ferme. Il succomba à une maladie de peu de jours. Torcy, qui avait eu occasion de négocier avec lui alors qu'il était l'âme de la coalition, nous le représente dans ses Mémoires comme d'un abord froid, poil dans la conversation, s'échauffant rarement dans la discussion, et de l'extérieur le plus simple. Nul faste dans sa maison : tout son domestique était composé d'un secrétaire, d'un cocher, d'un laquais et d'une servante. Har en nous apprend, dans une note de son poème des Gueux, qu'il fut le dernier des magistrats et des ministres hollandais qui ait porté le sévère costume du manteau et du rabat qu'on retrou-se reproduit dans quelques gravures du dix-septième

« Heinsius, nous dit encore Saint-Simon, succéda non pas aux charges du prince d'Orange et à l'autorité qu'elles donnent, mais à tout son crédit sur les esprits et à son art de gouverner et de devenir le premier mobile et le maître de outes les Jélibérations importantes de la république. Entrainé par son grand objet, d'humilier la France et la personne du roi, flatté par la cour rampante que lui faisaient sans ménagement le prince Eugène et le duc de Mariborough, iusqu'à attendre quelquefois plus de deux heures dans son antichambre, il ne voulut jamais la paix, et tous trois ne visèrent pas moins, au milieu de leurs énormes succès, qu'à réduire la France au-dessous de la paix de Vervins. • La hataille de Denain, gagnée par Villars, sauva notre pays des humiliantes destinées qu'on lui préparait et amena la conclusion du traité d'Utrecht. Quelque temps après la signature de ce traité. Heinsius éprouva, dit-on, une attaque de peste, à La Haye même. Il y avait là de quoi justement effrayer la population de cette ville; mais le secret en fut parfaitement gardé entre le comte de Staremberg, ambassadeur de l'empereur, son médecin et lui; et s'il fut asses heureux pour échapper au fléau, on ne saurait non plus trop louer la tranquillité d'ame et la deque prudence dont il fit preuve en cette occasion.

HEINSIUS (Orsen-Fareérate-Traéonoux), né en 1770, à Berlin, mort dans la même ville, le 19 mai 1849, est l'auteur de divers ouvrages de lexicographie et de grammaire à l'usage des écoles qui ont obtenu un grand et légitime succès. Il fut longtemps professeur, puis recteur d'un des gymnasses ou colléges de Berlin.

HERLA ou HÉCLA (Mont), le plus célèbre des volcane

de l'Islande, situé au sud-ouest de l'ile, a 1,600 mètres de hauteur et se compese presque entièrement de masses de lave refroidie et de sédiments. Les premiers qui en atteignirent le sommet furent Olafsen et Paulsen, savants naturalistes danois, dont l'ascension est liéu en 1750. Depuis lors d'autres ascensions out été successivement affectuées, en 1772 per Troll, Bancks et Solanderg en 1793, par Peolsen, jeune médecin chargé d'une mission d'exploration par la Sectéte d'Histoire Naturelle de Copenhague, et qui y revint encore quatre ans plus tard, en 1797, en compagnie, de Thorlacius; en 1610, par Mackensie; enfin, en 1836, par notre savant compatriote M. Paul Gaimar d; et les uns comme les autres n'en viarent pas à hout sans courir de sérieux dangers.

Le mont Hékia se termine en trois pies, chacun avec un cratère. Le plus grand des trois a 36 mètres 40 de profondeur et 76 m. 80 de diamètre. Il s'en dégage constamment des vapeurs sulfurences. La première éruption de ce volcan remente, dit-on, à l'année 1004. Depuis lom on en compte en tout-vingt-hait; les plus violentes furent celles de 1766 et de 1818. La plus récente a miles en 1846. Le hameau de Magara-hoit, dont les habitants servent naturellement de guides aux explorateurs qui viennent viatter ces contrées déselées, est le tien habitable le plus veisin du volcan. On n'aperçoit pas d'ailleurs la moindre trace de végétation sur la mointagne même et à plus de trois myriamètres à la ronde.

HEL ou HELLIA, la désse de monde souterrain dans la mythologie scandinave et germanique. Fille, du méchant Lœki, neur du leus Fearix et du serpent qui enserre notre globe, elle trone su plus profond de la terre, dans la région des embres, tantét avec l'apparense d'un être complétement notr, tantét avec celle d'un être moitée homme, pour y recevoir teut ce qui meurt de vieillesse ou de maladie. Elle retiembimpitoyablement tout ce qui lui est une fois échu, et attend toujours avidement. l'arrivée de nouvelles ames.

HÉLENE, héroine gracque non moins célèbre par sa beauté, son époux, ses ravisseurs et ses adultères, qu'illustre par sa naissance, était fille de Jupiter et de Léda, et sœur de Clytemnestre, de Castoret de Pollux, Son origine fut une merveille; sa mère, séduite par Jupiter, caché sous la forme d'un cygne, pondit un œut, d'où sortit une trinité d'enfants : une fille, qu'elle nomma Hélène, ou la Lune, et Castor et Poliux. Le col d'Hélène eut par transmission l'admirable blancheur de l'oiscan-dieu qui lui avait donné le jour. D'autres disent Hélène fille de Jupiter et de Néméris et lui donnent soulement Léda pour nouvrios. Déjà-grande, elle fut ravie par Thésée, tandis qu'elle densait dans le sanco tuaire de Diane. Pendant l'absence du héros, qui avait couru on Epire enlever Proserpine, Castor et Polinx ayant envahi l'Attique à main armée, reconquirent lour scour dans Aphidnes, où Thésée l'avait laissée sous la garde d'Éthra, mère, qui toujours depuis l'accompagna jusque dans Trole. D'Aphidnes elle passa à Argos, à la cour d'Agames non, près de Clytemnestre, sa sœur, et là mit clandestine, ment au jour une fitte, dont le père fut à jameis inconnu, Avec son incomparable beauté, Hélène, recherchée de plus de cent prétendants, tous princes, donna encore pour dot à l'époux qu'elle choisit, du consentement du hon Tyndare, la couronne de Sparte : ce malhenreux époux était Ménélas.

La torche de cet infernal hymen fumait encore, que P à ria, fils de roi et berger iliustre, auquel Vénus avait promis la plus belle femme du monde, violant les lois de l'hospitalité, enleva Hélène avec ses trésors et ses bijoux. Durant la trajet de Sparté à lilon, le vaisseau qui portait le berger ravisseur, ayant relâché en Arcadie, Hélène n'y put résister aux charmes du jeune Peritamus, qui, sous la mein même du jaloux Pàris, paya de sa virilité cette insigne faveur. A peine installée dans les palais de son ravisseur, elle céda aux instances amoureuses du jeune Corythus, fils de Pàris et d'Œnone, non moins beau que son père. Enfia, dix années après, sur les cendres de cette Troie dont elle fut, par son crime, la première incendiaire, Pàris étant mort, elle re-

possit aux bras de Déiphobe, le frère de es pêtre-héres, quand Ménélas vint l'en arracher et la replacer dans sa co che royale. Elle fut, en outre, accusée d'avoir livré nu et désarmé l'infortuné Délphobe à Ménélas, qui, l'ayant massacré. auvait jeld ses membres aux elseaux. On ya juppu'à rac qu'amoureure d'Achille, elle descenduit des murs de Treis pour l'aller trouver dans sa tente, qu'elle en unt jun enfant, et hien mieux, qu'elle avait parmi ets mitérites une multiresse de voluptés. Elle set plusieurs enfants ; entre au tres, de Pàris, une fille, qu'elle appela de sen nom fi Hélène, et de Ménélas, la violente Her miemes Après la mort de se prince, elle fut honteurement chance de Lacédémese par deux bêtards de son mari. Réfugiée de Rhodes chez Polyxo, cette princesse la fit pendre, déjà vieille et débile à un arbre par deux de ses femmes, vengeant tinsi in mort de son mari Tiépolème , tué sous les remparts d'Ilien. D'a tres récontent que Thélie la sit périr pendant le remlièrque ment des Grecs; d'autres encore, qu'elle fut immidiée per Iphigénie ; dans la Chersonèse taurique , lorique avec . Mé-nélas elle y milait à la secherche d'Oresté , sen meven . Son r, de l'or le plus par, faisait partie des trésors du temple de Delphes:

Toutefole, Homère, Euripide et Hérodote ne chargent pe la vie d'Hélène de teutes ces sales corruptions. Hémère le peint bella, retoptubuse à la vérité, mais, victime plutôt de la fatalité que de ser passione : il la présente picine de tendresse et de laitmes pour se patrie et son époux , queique, faible femme ; se iniseant aller aux dassess de Pâris, le plas besu des honsmes. Il lui-fonne un fends de mélancelle, qui ajoute à ses charmes ravissants. Euripide bâtit son dran d'Hélène sur un incident morvellleux : il feint que Junea. irritée de jugement de Paris, pétrit avec de l'air un fantème parfaitement ressemblant à Hélème, et que c'est cettezimage fantastique, douée d'une certaine vie, que le reviesciar et porte à Trole, apparence qui le décoit près de dix saméss durant, tendis que la vrais, la belle Hélène, capillant des roies dutuniesés par la décuse et cachée dans l'île de Pharse en Égypte, où Méndas, trompé sussi par ce rapt, la reçais après la chate d'Ilion, pure et vertueuse, des mains du roi Profée. Platon's ses raisons pour admittre estte fable. D'autres veulent que Paris et Hélène, faisant velle vers les côtes de Phrygie, aient été jetés par la tempéte sur les plages d'Égypte; que la Hélène, avec ses trésors, ait été retenue par Protée, son rei, et Paris chassé comme un sacrilégs; et qu'après la ruine du royanne de Priam, Ménélas, convaince de la guerre inutile qu'il avait faite à ce vertueux monarque , dans la ville duquel n'était jamais entrée Hélène, soit allé la trouver à Memphis, où on lui avait assuré qu'elle résidait, ce que jusque alors il avait regardé comme une fable ironique. Le sage Pretée, ajoutent-ils, lui anrait rundu ses trésora intacts et son épouse: toute, fratche d'une chasteté de dix années. C'est l'opinion d'Hérodote. Quelques-uns veulent qu'Hélème n'ait pas épousé Ménélas ; qu'elle ait préféré Pâris à tous les prétendants, et que Ménélas, son rival, soit venu les armes à la main, avec la Grèce soulevée, pour cavir cette princesse à son houreux possessour. Hélème, en tant que verincuse, fut divinisée : elle eut des temples, où les fommes venaient l'implorer pour mettre au monde de beaux enfants. Cette divinité susceptible avengla le poête Stérichere, qui avait mai parié d'elle, puis lui rendit la vue, lorsqu'il se fet ré-DESCRIPTION.

HÉLÈNE (FLAVIA-JULIA HELENA, connue sous le nom de Sainte), mère du grand Constantin. Son pays et sa condition sont encore un problème : les uns, et Nicéphore est du nombre, la fost natire à Drépanam en Bithynie ; Entrepe la dit fename de basse extraction, et saint Ambroise lui fait exercer la prefession de cabaretière ; les autres, au contraire, la regardent comme fille du rei Culus, de l'île Britannique, où ils la font natire. Quoi qu'il en soit de l'obsencité de son origine, les charmes de son esprit et sa besuté fixèrent l'attention de Constance Cluore, alors garde prétorien, qui l'épousa ; mais, élevé par Dioclétien à la dignilé de Cé-

sar, il la répudia pour la fille de Maximien Hercule. Quelques auteurs ont prétendu qu'Hélène n'avait été que la concubine de Constance Chlore; mais tout se réunit pour prouver le contraire, Constantin, devenu empereur en 325, rappela sa mère à sa cour, et lui donna par un édit les titres d'auguste et d'impératrice, ainsi que le droft de disposer de l'argent de son épargne. Hélène était chrétienne, et, tout en gémissant des crimes de son fils , tout en blamant la cruaulé de sa conduite envers les membres de sa famille, elle usa constamment de son ascendant sur Constantin pour le bonheur de ses peuples, le bien de l'Église et le soulagement des malheureux. Elle visita la Terre Sainte vers 326, et y batit plusieurs églises. Ce sut en jetant les fondements de l'une d'elles, celle du Calvaire, que furent découverts des morceaux de bois qu'on jugea appartenir à la vraie croix, ainsi que les instruments du supplice de Jésus-Christ., Hélène en envoya la plus grande partie à Constantinople, et le reste fut distribué à différentes églises. Hélène mourut en \$28, à l'âge de quatre-vingte ans environ, dans les bras de Con tantin. Elle a été mise au nombre des saintes; et sa fête

est célébrée le 18 août. HÉLÈNE, princesse de Mecklembourg, duchesse d'Orléans. Voyez Obléans.

HÉLER. Quand un bâtiment entre au port, ou en rencontre un autre en pleine mer, on lui adresse certaines questions au moyen du porte-voix; c'est l'idée que présente le

mot heler: heler, c'est donc questionner pour demander aux hommes d'un bâtiment à quel port il appartient, le lieu dont il est parti, celui dans lequel il se rend, etc. HELGOLAND, rocher élevé de 70 mètres au-dessage

du niveau de la mer, et appartenant à la Grande-Bretagne. Situé à 44 kilomètres des embouchures de l'Elbe, du Weser et de l'Eider dans la mer du Nord, il est entouré d'îles de sable ou de dunes, d'écueils et de bas-fonds, dont le plus considérable est appelé le Moine. Cette petite tle se divise en haute et basse terre. La haute terre, de 4,200 pas de circonférence, s'élève de 30 à 50 mètres au-dessus du niveau de la mer; la basse terre, qui forme une plaine constamment rongée par les flots de l'Océan, compte à peine aujourd'hui 1,200 pas de circuit. Les tles de sable dont Helgoland n'est détaché que depuis un siècle, ont tout au plus les deux cinquièmes de sa circonférence. A un kilomètre environ à l'est de la basse terre, s'élève une done de 100 mètres de long sur 330 de large et 6 de haut, sur le bord occidental de laquelle ont été établis des bains de mer. La haute terre produit de l'herbe, du trèlle, de l'orge, des pommes de terre et quelques arbustes rabougris. C'est dans cette partie de l'he qu'on a élevé le phare et bâti une petite ville dont les maisons descendent jusque sur la terre basse, et qui compte 2,200 habitants, presque tous pécheurs ou pilotes habiles. Le dialecte vulgaire est le frison; mais le service divin se fait en allemand, et l'enseignement se donne aussi en cette langue. Les habitants de Helgoland possèdent d'ailleurs huit on neul navires, qui font de fréquents voyages en Angleterre, en France, en Norvège, dans les ports de la Baltique; et les nombreux étrangers qui visitent leurs bains de mer sont aussi pour eux une source de profits. L'île a deux ports, défendus par quatre batteries.

Anciennement elle portait le nom de Fostisland on Fostisland, c'est-à-dire pays de Fostis, décase des Frisons, qui y avait un temple auprès d'une source sacrée. Après l'abolition du paganteme par saint. Willibrod, elle prit, comme siége des missions chrétiennes, le nom de Helipolition du Helipolition de Gest-à-dire pays des saints; plus tard elle fut réunie au duché de Se h les wig -Hoistein, et jusqu'en 1712 elle fut soumise au dus de Hoistein-Gottorp. Elle passa alors sous le sceptre du roi de Dassemark; mais en 1807 les Anglais s'en emparèrent, et pandant le système continental de Napoléon ils en firent le principal dépôt de leur commerce de contrebande avec le continent. Le Dancemark le leur céda définitivement par la paix de Kiel, en 1814. Helgelend n'est soumise à aucun im-

pôt. Elle est administrée par un gouverneur, qui est ordinairement un officier d'état-major, assisté de six conseillers, de huit quartiniers et de seizé ahciens. Le code de l'île ne se compose de lé articles, tirés des sneiennes leis des Frisons. Les habitants se distinguent per une grande pureté et une grande simplicité de moures; jamais îl u'y a eu de prison dans l'île. Une assemblée génératé, à laquelle tout chef de famille a le droit d'assister, règle uhaque année les dépenses publiques. Les Heighiandais professent un religion évangélique, et choisisent eux-mêmes leurs pasteure; le plus jeune de ces ministres est chargé en même temps de l'esteignement dans la première classe de l'école.

Les bains de mer-de Helgoland, établis en 1826, sont aujourd'hui extrêmement fréquentés, à cause de la pureté de l'air et de la fesce des fames. Le principal établissement est sur la dans, mais il y en a d'autres sur la côte seplentriomale et la côte orientale de l'lle, où se rendent coux qui, soit par goût, soit par ordonnance du médécia, chèrchent des ismes plus ou moins fortes, selse la direction du vent. La saison des beins commence au milieu de juin, et dure jesqu'en septembre.

HELLADES. Comem patronymique, formé du mot grec filsec, Solsil, désigne les trois fillés de ce dieu et de la nymphe Mérope ou Clymène : Phaéthusé, Lampétie et Phabé. Elles ne figurent dans la Fablé que pour mourir. Nymphes elles nemenes, elles habitajent; les caux du figure Bridan; et quand Phaéton, leur frère, tomba foudroyé du heut du clei dans ce ficave, elles en congarent un tel chagrin, que les dieux, émus de pitié, les changèrent en poupliers. Ovide raconte, avec la grâce touchente qu'il sait répandre sur ces cortes de récits, leur mort mythologique. Les laurace qui coulent désigne jeunés franceux donnent maissance à france, la figure pour leur servir de partre.

Les Grees donmient le même nom à sopt fils du Soleit, qu'il engendre pendant que ses suyans brélants pompèrent l'humidité dans l'Rode Rhodes; qu'ils assainimatent. Ils perfectionnèrent l'architesture navale, se livrèrent à l'astronomie et divisèrent les jours en heures. Thémagès, l'un d'eux, éclipes ses chires, qui le mirent à mert, c'enfutent de Rhodes et se dispersèrent dans les the voisines. Electryone, leux soumes en membres desseurs unique, vestée vierge, fut adorés somme denni-décase.

HELIANTHE. Co genre de plantes appartient à la famille des composées de Jussieu, à la syagénésie polygamie trustrante de Liané. Les hélianthes cont originaires d'Amé-Lours racinco sont en général vivaces , lours tiges herbacées , lours flours radiées , leurs involuces imbriqués et à folioles lâches ; leur réceptache est large et garai de paillettes, et leurs graines sont couronnées de deux crêtes molles et cadaques. Les feuilles, ordinairement opposées, sont rndes an toucher; lee fleurs sont toujours jaunes. Deux esmarquables, l'une par l'élégance de ses fleurs, l'autre par ses propriétés mutritives, méritent une attention particalière: ce sont l'helianthus annues et l'helianthus tuberasus. L'helianthus annuus de Linné, volgairement soleil tournessi des jardins, est une plante originaire du Pérou, naturalisée dans nos climats. Elle offre une tige heute de 1 º 30 à 2 met., converte de polls rudes, à feuilles pétiolées, à fleurs terminales, grandes, jaunes, auxqueiles auccèdent des graines noires, buileuces, et propres à l'alimentation des ciscaux. L'helianthus tuberosus, valgairement poire de terre, topinambour, artichast du Canada, originaire du Bré-sil, est cultivé dans nos jardins, pour sa racine nutritive. Sa tige est dressée, peu rameuse, haute de 1 à 2 mètres, sude an toucher; ses fédilles aunt ovales et plus ou moins ées ; ses fleurs terminales, à involucre cilié, sont plus petites que celles de l'hélianthe annuelle; ses racines, vivaces, sont composées de tubercules rougeatres à l'extérieur, blancs au dedans: cuites, elles ont une saveur douce, qui rappelle un peu celle de l'artichaut. L'analyse de la racine de topinambour a donné à M. Payen, entre autres principus, la dahline. On peut citer une troisième espèce, l'helianthus multiflorus, cultivée dans les jardins sous les noms de soleil vivace, petit soleil. BELFIELD-LEFÈVEE. HÉLIANTHÉME, genre de plantes de la famille des

HÉLIANTHÉME, genre de plantes de la famille des cistées ou cistinées de Jussieu, de la polyandrie monogynie de Linné. Le nom que porte cette plante (de fλιος, soleil, et d'otquov, fleur) paraît avoir éte consacré spécialement à une espèce, remarquable par ses belles fleurs d'un jaune d'or (helianthemum commune). Les caractères du genre hélianthème sont : un calice à cinq sépales, une corolle à cinq pétales, disposés en rose et très-caduca; des étamines en nombre indéterminé, insérées sur un réceptacle; un ovaire supère, surmonté d'un style simple, terminé par un stigmate aplati; le fruit est une capsule uniloculaire et trivaive.

Les hélianthèmes sont ou des plantes ou des arbustes. Les fleurs sont disposées ordinairement en grappes terminales; les feuilles, généralement opposées, sont quelquefois stipulées. A l'aide de ce dernier caractère, les hélianthèmes ont été distingués en deux groupes, les hélianthèmes neuilles stipulées (helianthèmeum vulgare, obscurum, pilosum, pulverulentum, etc.), et les hélianthèmes à feuilles dépourvues de stipules (helianthèmeum umbellatum, fumana, guttatum, etc.). Aucune des espèces de ce genre n'est employée dans la médecine ou dans les arts.

BELFIELD-LEFÈVRE.

HÉLIAQUE (du grec flace, soleil). Voyes LEVER ET COUCHER DES ASTRES.

HÉLIASTES (Tribunal des), le plus important d'Athènes après l'Aréopage; il avait pour attributions d'interpréter les lois obscures et de maintenir celles auxquelles on pouvait avoir donné quelque atteinte. Les thes mothètes convoquaient les assemblées des héliastes, qui étaient au nombre de deux cents, ou même de cinq cents, de mille et de quinze-cents suivant différents auteurs. Ils recevaient un droit de présence fixé à trois oboles, et paysient une amende lorsqu'ils arrivalent trop tard. C'est devant le tribunal des héliastes que fut traduite la célèbre Phryné.

HÉLICE (Géométrie), courbe à double courbure, dont on peut représenter la génération de la manière sui vante : supposons un cylindre droit, et imaginons qu'on développe sa surface latérale sur un plan; on a un rectangle dont les bases sont le développement des circonférences des bases du cylindre; divisons les deux autres côtés de ce rectangle en un même nombre de parties égales; joignons ensuite par une droite le premier point de division de l'un de ces côtés au second de l'autre, puis le second point du premier côté au troisième point du second, etc. : nous obtenons ainsi une suite de parallèles, qui, si l'on replie le rectangle sur le cylindre, forment la courbe nommée hélice (en grec Dif, de chav, entourer, envelopper). Dans ce mouvement, chacune des parallèles engendre une spire de l'hélice. On voit que les portions d'une génératrice quelconque du cylindre comprise entre plusieurs spires consécutives sont égales; cet intervale constant est le pas de l'hélice. Les effets mécaniques de la vis dérivent des propriétés

Les effets mécaniques de la vis dérivent des propriétés géométriques de l'hélice, particulièrement de ce que les éléments de cette courhe font tous le même angle avec les diverses génératrices de la surface cylindrique.

E. MURLIBUX.

En architecture, le mot hélice s'emploie dans le même sens qu'en géométrie. Un escalier en hélice est composé de marches gironnées, tournant avec la même inclinaison autour d'un pilier cylindrique, qui lui sert de noyau. On appelle aussi hélices ou vrilles les petites volutes ou les caulicoles qui sont sous les fleurs du chapiteau corinthien; les hélices entrelacées sont des hélices entrellacées entrelacées.

hélices entrelacées sont des hélices entortillées ensemble.

Hélice est aussi le nom donné par les anciens à la constellation de la Grande-Ourse, parce qu'ils la voyaient tourner toujours autour du pôle dans un même cercle, sans se coucher jamais.

HÉLICE (Mécanique). La navigation maritime à vapeur remplace aujourd'hui dans ses constructions l'ancien

système des roues à aubes par celui de l'hélice. Ce nouveau propulseur est ainsi nommé parce que, de même qu'une vis, la ligne qui termine son arête est une hélice géométrique. Sans remonter à 1699, ni même à 1743, époques ou deux Français, Duguet et Dubort, employaient l'hélice à faire mouvoir des moulins, qu'il nous suffise, pour établir la propriété des inventeurs français, de citer les lignes suivantes qu'écrivait en 1768 le mathématicien français Paucton : « Je suis étonné que personne n'ait songé à changer la forme de la rame ordinaire, qui n'est pas évidemment parfaite. En effet, outre que l'action du rameur n'est pas calculée pour faire avancer le valsseau uniformément, puisque la rame décrit des arcs de cercle dans son mouvement, il est obligé d'employer la moitié de son temps et de sa force à retirer la rame de l'eau et à la porter en avant. Pour remédier à cet inconvénient, il serait nécessaire de substituer à la rame ordinaire un instrument dont l'action fût, si c'est possible, uniforme et continuelle, et je pense qu'on trouvera parfaitement ces propriétés dans le ptérophore (révolution du filet d'une vis autour d'un cylindre). On pourrait en placer deux horizontalement et parallèlement à la longueur du navire, un de chaque côté, ou un seulement devant. On immergerait entièrement le ptérophore ou seulement jusqu'a l'ave. Ses dimensions dépendront de celles du navire, et l'inclinaison de l'hélice de la vitesse avec laquelle on veui ramer. » Restait à trouver la force motrice de ces propuiseurs : c'était à la vapeur à résoudre le problème. Aussi dès 1823 l'idée de Paucton fut-elle reprise par le capitaine du génie Delisle; mais elle serait peut-être restée longtemps encore à l'état de théorie, si les Anglais Smith et Ericsson ne s'en étaient emparés. La vis Delisle était évidée : en 1832, M. Sauvage, alors constructeur de navires à Boulogne, inventa l'hélice pleine, et c'est la vis Sauvage qui, convenablement modifiée, est employée aujourd'hui. Devenu vieux et infirme, et n'ayant pour toute ressource qu'une modique pension, M. Sauvage a vu tout à coup, vers la fin de 1854, sa raison s'affaiblir; il a été recueilli par les soins du gouvernement dans la maison de Picpus.

L'axe de l'hélice étant fixé parallèlement à la quille du vaisseau, lorsque cet axe tourne, les filets se frayent un chemin dans l'eau, comme la vis dans une pièce de bois. Seulement il faut bien remarquer que l'hélice agit dans un fluide, et non dans un solide. C'est alors au calcul à s'emparer des divers éléments de la question pour déterminer les dimensions les plus favorables, le pas, l'inclinaison des diverses parties de l'hélice. Au point où en sont les choses, on peut ainsi résumer les avantages du propulseur hélicoïdal : la vis est à l'abri du boulet et des avaries qui peuvent résulter des abordages; la machine peut être entièrement placée au-dessons de la flottaison, dans les vaisseaux de ligne; 2° on peut établir des batteries dans toute la longueur du bâtiment; 3° les bâtiments à vis ayant environ deux cinquièmes de moins de largeur que les bâtiments à roves, peuvent pénétrer dans les bassins et docks qui ne sauraient recevoir ces derniers; 4º la vis étant toujours immergée, quels que soient et les mouvements de roulis et de tangage et l'inclinaison du navire, fonctionne toujours avec la même régularité; tandis que dans le système à roues, celles-ci étant souvent émergées, la machine acquiert dans ce cas une si grande vitesse, qu'on est obligé, pour préserver le bâtis, de fermer les registres de la vapeur; 5° cette immersion constante permet de faire de la toile par le vent du travers et au plus près, ce qui donne la faculté de gréer les bâtiments à hélice à peu près comme les bâtiments à voiles; 6° le navire pouvant marcher à la volle, la machine peut être plus puissante et l'approvisionnement de charbon moins considérable; 7° Quel que soit le chargement du bâtiment, la marche est régulière, tandis que les bâtiments à roues perdent une partie de leur marche par suite de la trop grande immersion des roues, au moment du départ, lorsque le chargement de charbon est complet; 8° enfin, par un bon vent, lorsqu'on peut se servir de la voile, on peut désembrayer la machine, et le bâtiment peut marcher comme les bâtiments à voiles ordinaires.

L'emploi de l'hélice est devenu presque général dans la marine à vapeur, soit pour les bâtiments de l'État soit pour ceux du commerce. Quelques navires de guerre sont pourvus de l'hélice double ou jumelle, due à un Anglais, le capitaine Simonds; elle a paru préférable pour les navires à faible tirant d'eau, dont les proportions nuisent à l'installation de l'hélice ordinaire, et pour d'autres bâtiments destinés à évoluer dans de petits espaces.

HÉLICE (Ma'acologie), de ελιξ, spirale, genre de mollusques gastéropodes univalves. La coquille des helices, de forme très-variable, est le plus souvent globuleuse, à spire convexe, à ouverture entière, plus large que longue-Ce genre comprend toutes les coquilles terrestres analogues à l'escargot, ou hélice commune, ou limacon.

logues à l'escargot, ou hélice commune, ou limaçon. La tête de l'hélice commune attire d'abord l'attention par les quatre tentacules qu'elle supporte, caractère commun à tout ce genre; les deux premiers, et les plus grands, supportent chacun un cell, ce qui ne veut pas dire que l'on puisse affirmer que les hélices éprouvent la sensation de la lumière. Ces animaux paraissent en effet complétement insensibles au changement brusque de la lumière dont on les frappe; ils ne voient jamais un obstacle placé devant eux, et il faut qu'ils le touchent pour s'apercevoir de son existence. Les grands tentacules jouent alors, comme les petits, le rôle d'organes du toucher, organes rétractiles et très-délicats. Le pied d'une hélice, lorsqu'il est étendu sur une surface plane, prend une forme qui approche de celui d'une ellipse allongée, tronquée en avant, terminée en pointe en arrière. Le dos de l'animal est convexe, et toute sa surface est chargée de granulations irrégulières diversement disposées, selon les espèces; mais toute cette peau sécrète constamment une quantité notable de mucosité très-tenue, dont l'usage est de favoriser l'adhésion de l'animal au corps sur lequel il marche. Si l'on casse la coquille et que l'on en débarrasse complétement l'animal, on voit que tous ses organes principaux font au milieu du dos une véritable hernie, et que la coquille est destinée à la protéger. On peut dire en effet que les organes contenus dans le corps d'une limace, par exemple, sont ici répétés en dehors et contournés en spirale, pour être contenus dans une coquille d'une forme semblable

Mais, des différents organes des hélices, les plus singuliers sont ceux de la génération. On trouve chez ces animaux l'her maphrodisme incomplet. Dans la cavité commune des organes qui nous occupent s'ouvre une poche membraneuse, au fond de laquelle est placé, sur un mamelon, un clard calcaire fort aign. Cette bourse du dard a la figure d'une cloche allongée; sa cavité intérieure offre quatre siltons longitudinaux, et c'est le mamelon qui est au fond dont la surface sécrète une matière calcaire qui se cristallise en se moulant dans les quatre sillons, ce qui donne au dard la forme d'une pyramide quadrangulaire. « C'est avec le dard, dit Cuvier, que les colimaçons préludent à l'acte reproducteur. Lorsque deux individus se rencontrent, ils commencent par se toucher, par se frotter l'un contre l'autre par toutes les parties de leurs corps. Après être restés plusieurs heures dans cette occupation, on voit la bourse commune sortir et se gonsler ; bientôt après se manifeste la bourse du dard, et celui des deux individus qui la renverse le premier cherche à piquer, s'il peut, quelque endroit du corps de son camarade. Je dis, s'il peut, parce qu'à peine celui-ci aperçoit-il la pointe du dard qu'il se réfugie dans sa coquille avec une promptitude que ces animaux n'ont guère accoutumé d'avoir. Il n'y a point de lieu particulièrement destiné à cette sorte de blessure. Ordinairement le dard se rompt aussitôt qu'il a effleuré la peau : quelquesois il y reste siché, mais le plus souvent il tombe à terre. Le deuxième colimaçon ne tarde point à faire vortir le sien et à l'employer de la même façon. » Ce n'est qu'après ces cérémonies préliminaires que la conjonction sexuelle de ces animaux hermaphrodites s'achève, par une

insertion réciproque des organes excitateurs. Ce dard, qui a été considéré comme un moyen propre à réveiller par sa piqure l'énergie de ces animaux apathiques, manque dans la limace et dans beaucoup d'autres mollusques, qui n'ont guère plus de vivacité. Ce dard, étant le résultat d'une sécrétion de matière calcaire, coulée plus ou moins lentement dans un moule, est susceptible de reproduction, en tout ou en partie, quand il a été perdu ou cassé.

L'accouplement des hélices a lieu pendant toutes les époques de la belle saison, principalement lorsque la terre a été mouillée depuis peu. Les œufs, habituellement arrondis et enveloppés d'une couche calcaire que l'on a reconnu être formée de petits cristaux de carbonate de chaux, sont déposés par l'hélice sous les feuilles, au pied des végétaux, ou même sur les trencs des arbres. Les petits ne tardent pas à éclore; ils sortent avec leur coquille encore très-fragile, mais peu à peu celle-ci se durcit; leur accroissement, qui est d'abord assez rapide, le devient moins ensuite. Les hélices vivent plusieurs années et passent l'hiver dans un état de somnolence, après avoir bouché leur coquille avec une sécrétion qui lui forme une sorte d'opercule.

Toutes les hélices vivent d'herbes et de feuilles d'arbres : rien n'échappe à leur voracité; et malheur à l'amateur d'horticulture qui ne saurait reconnaître les seurs rares de son parterre qu'au moyen d'étiquettes écrites sur des cartes! à la première pluie, les hélices dévoreraient ses étiquettes, dont plusieurs exemples de ce genre ont montré qu'elles étaient très-friandes, et son érudition se trouverait en défaut. Les dégâts causés par les hélices ont fait rechercher une soule de moyens pour les détruire; mais le meilleur consiste à leur saire la chasse après des journées pluvieuses et à les écraser.

HELICON, aujourd'hui Zagara, ou Licona, est une montagne célèbre de l'ancienne Béotie, aujourd'hui Livadie. Son vieux nom hellène vient sans doute de filiou sixés (l'image du soleil), parce qu'elle était particulièrement consacrée à Apollon, qui y avait sa statue, ou de Elit, vis tournante, dont ce mont a la figure. Voisin du Parnasse et du Cithéron, qui cacha les douleurs d'Œdipe, il s'élève, près du golfe de Corinthe, de 1,400 mètres au-dessus du niveau des deux mers, qu'il domine de son plateau fertile, où jamais, dit le poête, herbe vénéneuse ne servit les nocturnes forfaits des magiciennes de Thessalie. C'est sur cette cime sacrée qu'Hésiode place le chœur des Muses. Le long des spirales de ce mont, dans le bois sacré des Muses, se dressaient les statues des principaux dieux, exécutées par les plus habiles statuaires de la Grèce, en bronze ou en mar-bre. Dans ce bois enchanteur, peuplé d'illustres morts, se célébraient des fêtes annuelles en l'honneur des Muses et de Cupidon. Des prix y étaient distribués aux athlètes et aux musiciens. De nombreuses sources rafraichissaient ce mont, séjour du Soleil. L'Hippocrène tombait à vingt stades audessus du bois sacré. L'Aganippe, dont fait mention Pausamas, sortait du roc à la gauche de ce bois, et le Permesse, aujourd'hui Permeso, baignait de son onde argentée le pied verdoyant de cette cime fameuse, à laquelle les Muses durent le surnom d'Héliconides. DENNIB-BARON.

HÉLICOSTEGUES (de D.é, hélice, et στέγη, toit), famille de foraminitères, ayant pour caractères: Animal composé de segments enroulés en spirale; luges empilées ou superposées sur un seul axe formant une volute spirale.

superposées sur un seul axe formant une voluie spirale. HELIGOLAND. Voyes HELGOLAND.

HELIGCENTRIQUE (du grec filoc, soleil, et névepov, centre). On appelle, en termes d'astronomie, latitude héliocentrique, l'inclinaison sur le plan de l'écliptique d'une droite menée du centre du Soleil au centre d'une planète. Le même épithèle s'applique au lieu d'une planète vue du soleil, c'est-à-dire au lieu où paraîtrait la planète, si notre œil était dans le centre du Soleil; en d'autres termes, le lieu héliocentrique est le point de l'écliptique auquel nous rapporterions une planète si nous étions placés au centre du Soleil;

💛 HÉLIODORE, witeur des Ethiopiques, ou Amours de Théagens et de Chariclés, est plus connu comme rommcier que comme évêque de Tricca en Thessalie. En sa qualité de prélat, il fit défense aux prêtres de son diocèse, sons peine de déposition, de continuer à vivre avec la femme qu'ille vasient épousée avant leur ordination. Au surplus, en sait pen de chose sur sa vie. Il florissait au temps de Théodose et de ses fils; mais on ignore la date de sa paissance et celle de sa mort. Lui-même nous apprend qu'il était 'Phénicien, natif d'Émèse, et de noble race. On a prétendu qu'il aurait composé son roman dans sa première jeunesse. vers l'an 396 de de notre ère, avant d'être évêque ; qu'un synode aurait voulu l'obliger à le brûler fui-même, ou bien à quitter son évêché, et qu'il aurait pris ce dernier part, historiette qui a été réfutée du reste par Valois, Vavesseur, Pétau et Bayle. Suivant d'autres, Héliodore aurait été un rhéteur palen. Les partisans de cette opinion ont cité à Pappul ces mois d'Héliodore lui-même : « Je suis de 'la race du Soleif. » A cela, l'on a répondu : « La qualité the chrétien devait-elle empêcher Héliodore de parler de la noblesse de son extraction, et de la désigner suivant les Sermes consacrés, de temps immémorial, dans sa patrie, sans que cela tirat à consequence pour ou contre sa croyance re-"ligicuse? » Au surplus, dans le roman de Théagene et Charicles, il n'est pas un mot qui puisse donner mau-Vaise idée des mœurs de l'évêque de Tricca. Rien de plus chaste que ses deux amants : on ne trouve point dans leur histoire de ces peintures trop naturelles, qui ont valu au roman de Longus l'homieur d'être enrichi de gravures lassives destinées et burinées de la main de

Ce bon regent qui gata tout en Prance (Voltaini). Les Ethiopiques, pour la variété des aventures et des ai-Munifons, ne le cèdent en rien aux œuvres de nos romanciers modérnes; mais on y chercherait en vain ces développements passionnés, cette observation des caractères, qui relevent le prix de ces sortes d'écrits, et en rachètent quel-quelois la frivolits. Le roman d'Héliodore abonde d'atlienra en détails curieux sur l'état de l'Égypte à cette époque. Le style en est clair et naturel. Les Ethiopiques ont été traduités en 1549 par Amyot; cette version, très-rare, a été abandonnée pour des traductions modernes, assez médiocres. Charles Do Rozoia.

HÉLIOGABALE (VARIUS-AVITUS-BASSIANUS, Git), "empereur romain, de 218 à 222 de J.-C. Macrin l'indolent, soidat de fortuné, occupait déjà depois quelque temps le trone impériat, lorsque tout à coup éclate une révolte. On vient lui apprendre qu'un prêtre de Halgah-Bazi, un enfant élevé à Emèse, et que les légions disent fils de Caracalla, aspire à la royauté; que dejà son général Gannys marche contre hui. L'empereur Macrin s'inquiète peu de ces nouvelles : il envoie contre son compétiteur son lieutenant Didius, lequel est mis à mort par ses propres troupes, qui passent à l'en-nemi ; Macrin lui-même est tué à Archelais. Les prétoriens, passés do côté d'Avitus, le proclament empereur : arrivé à Rome avec sa mère Socemis et az grand'mère Mœsa, il commence, à l'âge de quatorze ans, le règne le plus bizarre et le plus extravagant qui se soit vu dans la grande ville, al habitues aun cruantés les plus inouies. Prêtre du Halgah-Baut, il veut introduire le culte de ce dieu dans Rome; Haigau-Baal, divinité syrieune, était représentée par une grande pierre noire, de forme conique. Avitus, qui he se fait plus appèler que Marc-Aurèle-Antonine, introduit pour l'affairer un rité in-comu jusque la ; il lui élève un temple daguilleur, et l'ali venir de tous les points de l'empire les dieux les plus re-nommés pour l'adorer. Cette conduite étrange et despotique fui aliène Fesprit des populations, qui tiennent surfout à leurs dieux ; l'Afrique s'émeut grandement de ce qu'on lui enlève sa mystérieuse divinité, qu'on dit être la Lune. « C'est bien ! répond Héllogabale, qu'on a surnomme du nom de son dieu; totre déesse la Lune épousera mon dieu Le Soleil.

Le régne de cel empereur sut de courte durée (moins de deatre and); mais il fut encore trop long pour coux qui eurent

à le subir. Il n'est sortes de caprices et de folies que ne se permit le jeune empereur, le plus beau et le plus voluntueux des Romains; mais ses folies étaient souvent crueiles : un jour, par exemple, il invite à diner les patriciens de Rome, et au milion du repas il lanca dans la salle des figres et des ours apprivoisés, afin que la peut achève coux qu'épar-gneront ces bètes féroces. Un autre jour, il fait ther un actasur romain pour se donner le plaisir d'épouser aussitôt sa vouve. Un soir, il ensevelit ses convives sous une pluie de seura, puis il institue un sénat de sémmes, que préside Sommis, sa mère, et qui décrète les modes qui doivent être suivies dans tout l'empire. Ennuyé du role d'homme qu'il a joué jusque là, il déclare publiquement qu'il est fem a joue, jusque sa, il necesse pronquestrest qui se con remane, et éponse, en cette qualité, un de ses affranchis. Tant de folles firent murmurer les soldats : une addition était près d'éclafer lorsque sa grand'mère Mèss lui sit adopter son cousin Alexandre-Sévère. La conduite d'Alexandre contrasta aingulièrement avec celle de son père adoptif : Alexandre était de mœurs rigides et tenaît aux antiques usages de Rome; il était chéri de la multitude. Héliq bale voulut le faire périr; mais Mœsa veillait à sa sureté; Alexandre alla trouver les prétoriens dans leur camp avec Héliogabale : ceux-cl se divisèrent et en vinrent aux mains les partisans d'Héliogabale furent váincus; le prêtre-empe-reur, s'étant sauvé dans un lieu immonde, fut mis à mort avec sa mère Soccinis, et son corps, traine dans les rues de Rome, fut jeté dans le Tibre.

HELIOGRAPHIQUE (Gravure). Voues GRAVURE.

tome X, page 503.

HELIOMETRE (de filias, solell, et mesure) ou ASTROMETRE, instrument propre à mesures, avec la plus grande exactitude les diamètres des corps éclestes, Le second de ces noms (dérivé de dorrig, astre), est dong plus exact que celui d'héliomètre, que lui impesa sen inventeur. le savant Bouguer; il est vrai qu'alors cet astronome ne s'en servit que pour la mesure du diamètre solaire. Quoi qu'il en soit, l'héliomètre de Bouguer est composé de deux objectifs d'un très-long foyer, placés à côté l'un de l'autre. et combinés avec un seul oculaire ; il faut que le tuyan de la lunette sit une forme conique, et que ce soit son estrémité supérieure qui soit la plus grosse, à cause de la largeur des deux objectifs qu'elle reçoit. Quant à l'extrémité infé rieure, elle doit être munie, comme à l'ordinaire, de son ocelaire et de son micromètre. Lorsqu'on dirige l'instrument vers un astre quelconque, le soleil par exemple, il se forme à son foyer deux images à cause des deux ebjectifs. Chacune de ces images serait entière, si la lunctie était assez large par en bas; mais il n'y a réellement que deux espèces de segments ou comme deux croissants adossés > ce me sont que deux portions d'images, et on doit renarquer que les deux parties qui sent voisines, et qui quelquesois se touchent et même se recouvrent, représentent les deux bords opposes de l'astre, par la propriété qu'ont les deux objectifs de renverser les apparences. On a donc sous les yeux les deux extrémités d'un même diamètre. La mesure, faite à l'aide du micromètre, de l'intervalle de ces deux extrémités, suffit pour connaître le diamètre apparent de l'astre.

C'est en 1747 que Bouguer imagina l'héliomètre. La priorité de son invention lui fut contestée par Servington Savery, qui établit l'avoir soumise des 1743 à la Société royale de Londres, laquelle ne parait pas s'en être occupée, et ce ne fut que dix ans après qu'elle fut connue. Vers la même époque, Dollond modifia l'héliomètre de Beuguer en partag objectif en deux moitiés d'objectif fixées dans deux coulisses, s'éloignant ou se rapprochant à volonté; système qui se recommande par l'égalité des foyers de deux moitiés de verré et la possibilité d'arriver de la sorte à une proximité plus grande du centre des deux verres. Dans ces derniers demps, Frauntioler a singulièrement perfectionné la construction de l'héliomètre.

HELIOPOLIS (c'est-à-dire ville du solcil, de flux soleil, et πόλις, ville). C'est le nom donné à plusieurs ville de l'antiquité consacrées au Soleil. La plus célèbre, située dans la Basse-Égypte, est connue sous le nom de Matariéh. Son nom primitif était On, qui signifie soleil dans l'ancienne languer égyptienne. C'est ainsi qu'elle est désignée dans le texte hébreu de la Genèse et de l'Exode. Ezéchiel la nomme Aven: Jérémie l'appelle Beth Chémès, maison du soleil. Cette ville est en effet célèbre par son magnifique temple du dieu de la fumière, par les débris du sphinx dont a parié Strabon ; et par son superbo obélisque, qui peut être com-paré à celub de Lixor. Sa hauteur est de 20°,27 ; ses quetre faces out 1°,80 de largeur à la base, et 1°,47 à l'extrémité supérieuse. C'est dans le temple d'Héliopolis qu'en mourrissait le bueuf Mnévis, symbole du solell; il y était, comme le bouf Apis à Memphis, l'objet d'un cults particulier. Là aussi le Pa en i x, prenant son vol de l'Orient, après une vie de quatotze cent soixante-un ans, venuit mourir sur un bûchet ils myrke et d'éncéss, et rénaître de ses dendrés. Lors de l'empédition française en Égypte; l'emcelhte de briques de l'ancienne Héliopolis, encore : first recennaiseable, avait 4 à 5 mètres de hauteur eur : 18 à 20-21 épaisson, et enfermiaitium espace d'environ 1,400 (mètres de long, sur 1,000 mètres de large. Avec ses démolitique, fibrahi Pacha a fait constroire; tout près de là, un mur autour de ses jardinsi

En Algéric ; on a donné le nom d'Héliopeite à inne section de Shei ma.

HÉLIOPOLIS (Bataille d'). Kléber s'était engagé par la convention d'Et-Arich à abandonner l'Égypte, à condition que son armée rentrerait en France avec tous les honneure de la guerre. Il avait dejà rendu plusieure places fortes, mand le commandant des forces anglaises, ford Keith, lui notifia qu'il avait ordre de ne consentir à aucune capitulation, si l'armée française ne mettait bus les arm Kléber y répondit par une victoire. Il rappela à la hête de la Basse Egypte et du Saïd toutes ses forces disponibles. Il y avait urgence : l'insurrection gagnait du terrain, et le grandvizir, avec Ibrahim-bey et ses mameluks, approchait du Caire, à la têle de 180,000 hómmes. L'armés française, qui n'en comptait que 10,000, prit position dans la plaine de Boulac. Friunt commandait la droite; Réguler, la gunche: Leclerc', la cavalerie, qui formait le centre. Le 20 mars 1800, à treis heures du matin; Régalerse diriges sur Matariel (Héliopolis), où s'étaient retranchés, avec une artiflérie formidable, les 6 à 7,000 hommes de l'avant-garde turque. Huit compagnies de grenadiers merchèrent, an pas de charge, à l'attaque des retranctiements, sous les boulets et la mitraille. En es moment, les janissaires tentent une sortie; mais, arrêtés par un feu vif et soutenu, ils jonchent la terre de cadavres; ce qui échappe périt seus la ballonnelle. Quand les redoutes sent emportées, l'infanterie tirrque se jette, en partie dans les maisons, où leffe est mussicrée, en partie dans la plaine, où elle est fusillée par la division Friant, ou sabrée par la cavalerie. Le gros de l'armée esnemie, pressée de soutenir son avant-garde, prend position entre les villages de Serikhaurt et d'El-Marck, d'où, après quelques engagements partiels, dans lesquels aotre artillerie fait taire la lenr, ils s'ébranient en masse, et se précipitent sur le carré de droite de Friant, qui les laisse approcher à demiportée de mitraille. Arrêtés par les premières décharges, ils s'éparpfilent en tirailleurs; mais, écrasés par le feu continuel de notre artillerie, ils prennent la fonte. Le wizir, qui attendati du village d'El-Marck le résultat de cette première attaque; fractionne sa cavalerie, qui enveloppe l'armée française. Cependant, le seu de nes carrés tient partout l'ennemi en respect, et le vizir, à son tour, s'enfuit vers son camp d'El-Khanka. Nos troupes s'y emparèrent de tous ses bagages, et rétoulèrent les vatheus jusque dans les profondeurs du déserts 1

HÉLIOS, chez les Romaina Sol, le dien du soleil, ancienne divinté grocque, d'origine orientale, ille dus Tifan Hypérion et de Théia ou Euryphæssa, conducteur du char du calcil, attelé de quatre chevaux (Pyrous, Edis, Æthon.

et Phlegon), dont le palais est situé à l'est, derrière la Colechide. Après avoir fourni sa course journalière, un char allé et d'or massif le ramène en Colchide, le long des rives aeptentrionales de l'Océan. A une époque postérieure, mais cependant pas avant Eschyle, il se confondit avec A pollo n ou Phæbus. On l'appelle souvent Titan ou Hypérion, à cause de son origine. Son culte éfait très-répandu. Il avait des temples à Corinthe, à Argos, à Trèzène, à Elis, etc., mais surtout à Rhodes, où chaque année on lui sacrifiait un attelige de quatre chevaux qu'on précipitait dans la nuer. On lui offrait aussi des agneaux blancs. Parmi les autres animaux, le cheval, le loup, le coq et l'aigle lui étaient consacrés. A part le Sol-Phæbus de l'époque romaine, c'est à Rhodes seulement que l'art s'occupait de multiplier son image; la plupart des pièces de momaie frappées dans cette fle réprésentent sa tête vue de face, avec des formes arrondies et des cheveux épars, semblables à des rayons. Quand il est représenté en entier, il est le plus souvent vêtu, placé sur son char et conduisant ses chevaux un fouet à la main.

HELIOSCOPE de floor, soleil, et exonstv, regarder, instrument dont on se sert nour regarder le soleil et affabilir sa fomière, de façon que l'œil puisse la supporter. Il y en a de detix espèces : ceux avec lesquels on regarde directement le soleil an moyen de verres colorés, soit à l'oculaire, soit à l'objectif, on bien encore au moyen de glaces que l'on enddit d'une mince couche de noir de fumée; et ceux où on reçoit l'image du soleil dans une chiambre obscure. Les premiers sont préférables pour toutes lés observations qui exigent une rigoureuse guactitude.

HELIOSTAT (de Alec, soleil, et erarec, qui s'arrête), instrument propre à observer le soleil et les autres astres, et à les fixer pour ainsi dire dans la lunette, de manière que le mouvement diurne continuel d'un astre n'apporté point d'obstacle à l'observation. A cet effét, il est néces-aire que la lunette soit montée sur un axe parallele a l'axe de monde, sinsi que les lunettes parallactiques, et que l'axe soit, en outre, cenduit par un mouvement d'horloge qu'i interese décrire un cercle en vingt-quatre heures.

HELIOTROPE (Botanique), de ήλιος, soleil, et τρέπω, je tourne. Les lichotropes appartiennent à la famille des borraginées de Jussieu, à la pentandrie monogynie de Linne. Ce genre présente un calice monosépale, à cinq divisions profondes; une corolle monopétale hypocratériforme, à limbe dépourvu de dents, et divisé peu profondément en cinq parties; cinq étamines courtes, situées dans la gorge de la corolle, et deux à quatre nucules non portées sur un réceptacle (gynophore). Le genre héliotrope est forme de plantes herbacées, ou d'arbustes à feuilles entières, alternes, à fieurs disposées en épis terminaux; presque toutes sont exotiques, deux seulement sont indigènes. De ces deux espèces, l'une, l'héliotrope couché (heliotropium suplimm, Lin.), se trouve dans le midi de la France, et n'offre aucun intéret; l'autre, l'héliotrope d'Europe (héliotroptum Europæum, Lin.), croft dans les lieux sauvages et incultes, et n'offre pas plus que l'espèce précédente de propriétés marquées, bien qu'on lui alt octroyé le nom de herbe aux berrues. Pline a longuement disserté sur les propriétés médicinales de la plante qui nous occupe. « Quatre grains de l'héliotrope, dit-il, guerissent de la fièvre quarle; trois de la fièvre tierce. » Vers l'époque où vivait ce célèbre naturaliste, on citait généralement l'héliofrope comme souverain contre la pique du scorpion. Mais notre heliotrope est-il celui des anciens? Rien ne peut le faire penser, car aucune espèce de ce genre n'a droit au nom qu'il porte; chez aucune, on n'a remarqué que les fleurs fussent constamment tournées vers le soleil, ainsi que l'affirmaient l'line et Dioscoride. De toutes les espèces exotiques, et elles sont nombrenses, l'heliotrope du Perou (heliotropium Peruvianum, Lin.), remarquable par la suave odeur de vanille que répandent ses fleurs, est presque exclusivement cultivé dans nos jardins. On donne le nom d'héltotrope d'hiver au

tussilage fragrant, dont les sieurs exhalent une odeur assez analogue à celle de l'héliotrope du Pérou.

Belfield-Lefèvre.

HÉLIOTROPE (Minéralogie). C'est un quartz transucide, se rapprochant de l'agate, à plaques opaques, tont le fomd, d'un vert plus ou moins soncé, est parsemé le points sanguinolents : ce minéral se rencontre en Sicile, n Bohême, et dans l'Asie méridionale.

HELIOTROPE, instrument inventé par M. Gauss, et composé de deux miroirs plans et perpendiculaires unis à un télescope. L'un de ces miroirs sert à projeter la lumière du soleil sur un point donné, très-éloigné, de telle sorte qu'on y voit le miroir vivement éclairé. L'autre est destiné à donner au premier la position nécessaire. Car si on regarde par le télescope vers un point éloigné, et que l'on tourne les deux miroirs de telle sorte que le rayon solaire réfléchi par l'un soit projeté par l'autre dans le télescope, ce dernier miroir projettera le rayon solaire vers le point où le miroir doit être visible. Cet appareil très-ingénieux est employé avec beaucoup d'avantage dans les opérations géodésiques comme signal, et remplace les signaux, autrefois si difficiles à des stations éloignées. La lumière solaire ainsi réfléchie par le soleil est tellement intense qu'on ne peut pas la considérer, même à plusieurs myriamètres de distance, autrement qu'en protégeant sa vue par des verres noircis. La lumière réfléchie par un héliotrope s'aperçoit très-distinctement à plus de 120 kilomètres.

HELLADE, pays primitivement habité par les Hellènes, était à l'origine, suivant la tradition commune, le nom d'une ville et d'une contrée de la Thessalie, postérieurement désignée sous le nom de Phthiotide, d'où les anciens donnaient aussi quelquesois ce nom à la Thessalie tout entière. Quand les tribus helléniques s'étendirent au sud jusqu'à l'isthme de Corinthe, le nom de Hellade reçut une plus large signification, et désigna plus particulièrement la Grèce proprement dite ou centrale : ce qu'on appelle aujourd'hui la Livadie avec ses huit provinces. Par la suite on y comprit aussi le Péloponnèse, et ensin on s'en servit pour désigner toute la Grèce avec ses colonies et ses îles (voyez GRÈCE.)

HELLADIUS, grammairien grec, auteur d'une Chrestomathie en vers l'ambiques, dont on possède encore aujourd'hui quelques fragments conservés par Photius, florissait à l'époque de Constantin, et était né, dit-on, à Antincé en

HELLANICUS, logographe grec, originaire de Mitylène, dans l'île de Lesbos, florissait peu de temps avant Hérodote, vers 450 avant J.-C. 11 écrivit une histoire de l'Attique, des notices sur les pays situés hors de Grèce et sur les événements accomplis depuis les guerres médiques jusqu'à la guerre du Péloponnèse. Sturz (Leipzig, 1787; 2º édition, 1826) et Miller (Paris, 1841) en ont publié des fragments dans leurs Historiæ Grecæ Fragmenta.

HELLÉ, sœur de Phryxus, fils d'Athamas, roi de Thèbes, et de Néphélé, sa seconde épouse. Le jeune prince son frère se vit accusé d'inceste avec Ino, sa bellemère, première femme quittée et reprise du tyran. Il n'eut que le temps de fuir en Thrace. Hellé, sa sœur, victime désignée par l'oracle pour expier ce prétendu forfait, l'y suivit. Un bélier, à la toison rousse ou dorée, se trouvait sur la rive; ils montèrent dessus, le poussèrent vers la plage, et entrèrent dans les flots. A mi-chemin du rivage d'Asie, Hellé tomba dans la mer, et y périt. On l'appela depuis, de son nom, Hellespont, mer d'Hellé, aujourd'hui canal des Dardanelles. Phryxus, plus favorisé des dieux que sa sœur, aborda en Colchide, y osfrit en don votif au dieu Mars son hélier aux laines d'or, et s'y maria avec Chalciope, fille d'Éétès, roi de cette contrée, son parent. Celui-ci, pour s'emparer du trésor, souilla son palais du sang de son gendre. Mais bientôt arriva Jason, qui, plus houreux, ravit d'un seul coup, et la coison d'or, et la plus célèbre des filles du roi, cette Médée non moins perfide que belle.

HELLEBORE. Voyez ELLÉBORE. DENNE-BARON.

HELLÊN. Voyez HELLÈNES.

HELLÈNES, nom de la principale tribu des habitants primitifs de la Grèce, qui le reçurent, à ce que rapporte la tradition, d'Hellen, fils de Deucalion et de Pyrra, ou de Jupiter, roi de Thessalie. L'opinion commune les fait arriver de la Scythie et des environs du Caucase dans ce pays, ou bientôt ils substituèrent leur domination à celles des Pélasges. Ils se divisèrent plus tard, d'après les quatre fils et petits-fils du fondateur de leur famille, Ælos et Doros, Ion et Achæos, pour former les quatre grandes tribus des Eoliens, des Doriens, des Ioniens et des Achéens, et s'établirent d'une manière définitive sur le territoire de la Grèce, où ces quatre tribus principales dominèrent conjointement, de 1500 à 1200 av. J.-C. Par la suite, ce nom servit, somme aujourd'hui, à désigner la nation greeque tout entière.

HELLENISME. C'est un idiotisme grec, suivant la de-Anition de Beauxée; ce sont des façons de parier tellement propres à cette langue que la raison en échappe aux lois générales du langage. Mais les humanistes ont admis ce mot dans une acception plus étendue, et considéré l'hellénisme comme une figure de grammaire, sous laquelle viennent se ranger les tours de phrase et les expressions transportés du grec dans une langue différente. La langue française est derivée du latin; néanmoins, le père et la fille sont éloignés par une dissérence de génie qui n'existe pas du grec au français. « La langue française, dit Besuzée, est presque un hellenisme continuel. » Quelle en est la cause? est-ce une ressemblance de caractère entre les deux nations? Est-ce l'enthousiasme du grec qui saisit les esprits, à l'époque de la renaissance, à cette époque où la muse de Ronsard parla grec en français, ou bien encore faut-il s'en prendre aux grands écrivains du siècle deLouis XIV, qui ont fixé la lan gue ? Identifiés avec le génie des Grecs, imitateurs de la pensée et du sentiment, une pente naturelle devait les conduire, à leur insu même, jusqu'à imiter les formes du langage belié-Hippolyte FAUCHE.

Dans ces derniers temps on a aussi employé le mot hellénisme pour désigner le mouvement intellectuel et politique qui porte les diverses populations grecques aujourd'hui disséminées en Grèce, en Turquie, en Valachie, en Moldavie, sur les côtes de la mer Noire et en Asie Mineure, à aspirer à l'unité. Ces idées, encore bien vagues aujourd'hui, quoiqu'elles datent déjà des efforts tentés dans le même but au commencement de ce siècle par l'hétairie, semblent incompatibles avec la durée de la domination ottomane; mais il s'en faut encore de beaucoup que le danger soit sérieux et imminent. Le panslavisme et son active propagande sont autrement à redouter pour le maintien du statu quo en Orient, où les agents de la Russie ne manquent pas de montrer aux populations grecques la puissance russe comme la protectrice naturelle de leurs droits religieux et politiques, comme la seule puissance capable de chasser un jour les Turcs de l'empire de Byzance, et d'y rétablir la croix du Christ sur l'église de Sainte-Sophie.

HELLENISTE, érudit versé dans la langue des Grecs, familiarisé avec ses difficultés, initié dans ses mystères : c'er un Henri Estienne, un Du Cange, et de mos jours un Hase, un Boissonade. Autrefois, il n'était pas rare de les trouver dans le clergé, au barreau, dans la magistrature : un président du parlement traduisait Eschyle et Démosthène; un médecin translatait et commentait Pindare en latin. Aujourd'hui, les hellénistes sont renfermés dans la sphère des colléges, où leur classe, infiniment petite dans la foule des hommes qui savent du grec sans mériter néanmoins la qualité d'hellénistes, lutte contre les influences du siècle pour sauver le seu sacré de la vieille érudition.

Hippolyte FACCHE. On donna aussi le nom d'Hellénistes aux colons juiss d'Égypte, qui, après la rume du royaume de Juda, environ 600 ans avant J.-C., vinrent s'établir en Egypte. Les nombreuses colonies juives qu'Alexandre le Grand, l'an 336 avant l'ère chrétienne, et après lui Ptolémée, fils de Lagus, y fi-

rent conduire pour peupler Alexandrie, accrurent tellement leur nombre, qu'au temps d'Anguste on ne comptait pas moins d'un million de Juiss en Egypte. Du mélange du caractère national des Juiss et de celui des Égyptiens, ainsi que de l'influence exercée par la langue et la philosophie des Grecs qu'adoptèrent ces colons juiss, date une ère nouvelle de la civilisation gréco-juive, qui reçut le surnom d'helléniste, en raison de son caractère et de son élément dominants. Le pythagorisme et le platonisme s'y mélèrent admirablement à l'orientalisme, qui prit, surtout en Egypte, une forme systématique et apparut encore dans les philoso phèmes mystiques des gnostiques. Le plus remarquable de ces philosophes juis hellénistes sut Philon, et la traduction de l'Ancien Testament connue sous le nom de version des Septante est restée le monument le plus important des travaux des Juiss d'Alexandrie.

On a donné souvent le nom d'Hellénistes aux Juiss fixés au milieu des Grecs, et aussi celui de langue hellénistique au grec qu'ils parlaient et qui était plus ou moins rempli d'hébraïsmes et de syriacismes.

HELLER ou mieux HÆLLER, petite monnaie de cuivre en usage en Allemagne, et anjourd'hui réduite à la valeur d'environ deux centimes. Elle tire son nom de la ville de Halle en Souabe, où au moyen âge on frappait des pièces dites Hellerpfennige, desquelles provincent peu à peu les heller actuels. Avec le temps, cette monnaie en arriva à être de si bas aloi, qu'elle cessa d'être monnaie d'argent. On distinguait alors les heller rouges et noirs, dont les moindres étaient frappées à Halle. On comptait 576 heller au thaler d'empire.

HELLESPONT, c'est-à-dire mer (πόντος) de Hellé (Streto di Gallipoli, ou Braccio di San-Giorgio), détroit resserré entre la Thrace et l'Asie Mineure. Il s'étend de la Propontide à la mer Égée, du nord au sud, l'espace de 45 mille pas romains, ou 66 kilomètres environ. C'est à Sestos et Abydos que les deux continents se rapprochent le plus; il n'y a là, d'Asie en Europe, que sept à huit stades, et il ne fallut à lord Byron qu'une heure et dix minutes pour franchir cette mer à la nage, quand il voulut renouveler les prouesses de Léandre. C'est là aussi que Xerxès doit avoir établi son double pont ; ensin, c'est dans le voisinage que les Turcs gardent les Dardan elles. Il faut lire les descriptions, souvent fort gracieuses et souvent aussi fort prétentieuses, qu'en sait le grammairien Musée dans son poëme sur Héro et Léandre. On lui a aussi donné le nom du frère d'Hellé. Virgile l'appelle Phrygium æquor; Lucain, Phrygium pontum; et Valérius Flaccus, Phryxea æquora. Enfin, Ausone lui donne trois noms dissérents dans son poëme de La Moselle :

Quis modo Sestimum pelagus, Nepheleidos Helles Æquor, Abydeni freta quis miretur ephebi?

C'est dans l'Hellespont que se trouve Ægos-Potamos, lieu célèbre par la grande victoire navale que remporta Ly-sandre sur les Athénieus. Lechevalier pense que le torrent qui coule au pied des murs de Soultanié-Kalepi est le Rhodius de Strabon, et qu'en face, sur le rivage européen, était le tombeau d'Hécube, précisément à l'endroit où est aujourd'hui le château que les Turcs appellent Kélidil-Bahar (le cadenas de la mer). Cet écrivain détermine la position du port de Sestos, et se livre à une dissertation assez étendue sur le pont de Xerxès.

On nomme aussi Hellespont la partie de l'Asie qui touche à cette mer, entre la Bithynie et la Phrygie, et dont les villes sont Cyzique, et Abydos Dardane. P. DE GOLBERY. HELLIA. Voyes HEL.

HELMERS JEAN-FREDÉRIC), poête hollandais, né à Amsterdam, en 1767. Destiné à la carrière commerciale, Heimers s'appliqua d'abord à l'étude des langues vivantes mais la lecture des poêtes de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, réveilla bientôt son génie poétique, et le succès qu'obtinrent ses premiers essais, surtout son cile

du Poête, le décida à se consacrer entièrement aux muses Son poeme de Socrate le plaça à un rang éminent parmi les poêtes de sa nation; sa tragédie de Dinomaque, ou la Délivrance d'Athènes (1799), n'ent au contraire qu'un médiocre succès, que iqu'on y trouve de beaux morceaux. Plus tard il s'appliqua de présérence à la poésie lyrique et épique. Il publia lui-même un recueil de ses Poésies (Amsterdam, 1809-10, 2 vol.), qu'il fit suivre de son grand poème La Hollande (1812). Helmers mourut le 26 février 1813. Ses œuvres posthumes ont été publiées sous le titre de Nalezing van Gedichten.

HELMINTHES (de Dijuve, ver, lombric, et plus particulièrement ver intestinal). Hippocrate et Aristote désignent sous le nom d'Eduire nos entozoaires, ou vers intestinaux. Les naturalistes modernes, en francisant le mot grec en ont étendu la signification à d'autres animaux qui, bien que non parasites, offrent une organisation ana-

logue (voyez VER).

HELMINTHOLITES (de Elmindos, ver, et 1600;, pierre). Quelques anteurs donnent ce nom à des vermiculaires fossiles, où d'antres ne veulent voir que des loges ou des tuyaux dans lesquels de petits animaux ou vers marins étaient logés, et que l'on trouve quelquesois dans le sein de la terre, comme beauconp d'autres corps marins qui y ont été ensevelis. Les orychtographes donnent aussi le nom d'helmintholites à des fossiles du genre hippurite.

HELMINTHOLOGIE (de ελμινς, ver, et λόγος, dis-

cours), partie de la zoologie qui traite des helminthes. HELMONT (JEAN-BAPTISTE et FRANÇOIS-MERCURE VAN) appartiennent, l'un et l'autre, à cette chaîne de philosophes mystiques qui remonte à la renaissance des lettres, et descend à Saint-Martin. Le premier des deux, Jean-Baptiste, né à Bruxelles en 1577, avec des facultés brillantes et une curiosité extrême, voulut tout savoir, mais n'apprit rien à fond, pas même la médecine, qu'il devait professer pendant quelque temps, au grand chagrin de sa noble famille. Bientôt, dégoûté de cette étude, il se jeta dans les bras de Tauler, de Thomas à Kempis et de Bombast de Hohenheim, dit Paracelse, qui lui apprirent à chercher la vérité dans la prière, et l'amenèrent à s'imaginer que des songes et des visions, qu'il se procurait d'une manière assez bizarre, lui révélaient la fois son ignorance et la nature des choses, y compris celle de son âme. Quand il eut acquis le secret de l'intuition directe, il donna ses biens, et se mit à voyager pour réformer la science et guérir les douleurs du genre humain. Un alchimiste qu'il connut dans ses voyages lui ouvrit une voie nouvelle, et bientôt, pour la suivre exclusivement, Jean-Baptiste se retira au village de Vilvorde, près de Bruxelles, où il passa dans l'expérimentation chimique les trente dernières années de sa vie, guérissant, à ce qu'il dit, des milliers de personnes, sans pouvoir guérir celles de sa famille, et refusant les offres les plus séduisantes des empereurs d'Allemagne.

François-Mercure, né en 1618, héritier de sa science et de son esprit mystique, voulut pénétrer encore plus avant dans le secret de l'union du fini et de l'indéfini. Il se détacha du monde pour se livrer à la méditation de l'absolu; puis il parcourut successivement toute l'Europe, visitant partout les adeptes des sciences mystiques. L'inquisition de Rome, le trouvant suspect (il était panthéiste et partisan de la métempsychose), l'enferma pendant quelque temps (1662). Redevenu libre, il se retira, en 1663, auprès de l'électeur Charles-Louis à Sultzbach, où îl travailla avec le sameux Knorr de Rosenroth à la rédaction du Kabbala denudata (1 fort vol. in-4°). Il y publia aussi son Alphabet de la Langue Sacrée. Cependant, il se remit bientôt à la quête de la science, passa en Angleterre, où il rédigea pour la comtesse de Cannoway les deux cents questions sur les révolutions de l'ame, revint ensuite en Hollande, et se rendit à la fin, par le Hanovre, à Berlin, où il mourut, en 1699, à l'age de quatre-vingt-un ans.

La doctrine du père et du fils est trop curieuse pour que

nous n'en donnions pas une esquisse. Jean-Baptiste, qui s'intitulait surtout philosophus per ignem, possit la nature entière animée, et reconnaissait dans tous les effets matériels l'action d'esprits qui, après avoir formé la malière d'après des images qu'ils portent en eux, enfantent aussi la vie qui pénètre les choses, et qui rests en elles jusqu'an moment de la corruption, c'est à dire de la fermentation qui fait éclore une vie nouvelle. Ces esprits (archées) qui ne sont qu'un composé de l'air vital et de l'image séminale, résident dans l'espèce humaine comme dans tout le reste de l'univers, et tout en présidant à not fonctions animales, nous mettent en rapport avec le monde intellectuel. En effet, l'ame, dont l'unique affaire essentielle dans ce monde est de contempler son type, la Divinité, n'a qu'à se dérober au monde extérieur pour réussir à s'y attacher de tout son être, et pour trouver dans cette union ces illuminations, ces stases, ces ravissements, qui sont sa vie et sa vue naturelle. François-Mercure modifia le système de son père au point d'en faire un matérialisme déguisé sous une sorte de spiritualité; car l'esprit et la matière s'y confondant et s'identifient sans cesse. Ce panthéisme, qui fut une sorte d'introduction à celui de Spinosa, était d'autant plus dangereux, qu'il s'enveloppait de formes plus myaliques, en réduient tous les phénomènes du monde matériel à des métamosphoses, et tous ceux du monde intellectuel à des métempsychoses.

Les œuvres complètes du père ont été publices sous pe titre : Ortus medicinæ, id est inilia physicæ inauditæ (Amsterdam, 1648, in-4°). On les a souvent reimprimées sous le fitre d'Opera omnia, et tradultes en plusieurs langues. Après l'Alphabet hébraique, qui a trouvé de nos pour un adepte plein d'enthousiasme dans Fabre d'Olivet, les deux plus célèbres publications du fils sont le Sederiolom, sive ordo seculorum, historica enarratio doctrine; et les Opuscula philosophica (1690, in-12). MATTER.

HELOISE. Voyez ABÉLARD. HELOTES. Voyez ILOTES.

HELSINGBORG, petite ville de 0,000 nabitanta, dans ta province de Scanie, en Suède, située en face d'Els en ou r. à l'endroit où le Sund a le moins de largeur, avec un petit port d'où l'on s'embarque d'ordinaire de Suède en Danemark. Elle est demeurée célèbre par la sanglante défaite que les troupes danoises commandées par Rantseu y éprouverent le 10 mars 1710 de la pant des Suédeis commandés par Magnus Steenbock. A 2 kilomètres au sud-est de Helsingborg se trouvent les eaux de Ramlæsa, qui dans la belle saison attirent un grand nombre de baigneurs.

HELSINGFORS, chef-lieu de la grande-principauté de Finlande et en même temps du gouvernement ou bailliage particulier de Nyland, l'une des principales étapes du commerce maritime et l'une des plus importantes places fortes de l'empire de Russie, en même temps que la ville la plus belle et la plus considérable de la Finlande. La ville neuve surtout a considérablement gagné en édifices riches et grandioses depuis que le luxe qui distingue la noblesse russe a réussi à s'implanter même au milieu des rochers granitiques de cette province. Avant la guerre actuelle, la rapidité des communications par mer entre Petersbourg, Reval et Hel-singfors était extrême, grâce aux innombrables bâtiments à voile et à vapeur qui parcouraient le golfe de Finlande dans tous les sens; et il était rare que pour se rendre de Pétersbourg à Helsingfors on se décidat à prendre la route de terre qui longe les côtes de la Finlande.

Les fréquentes stations que viennent faire de grandes escadres dans le port militaire de Sweaborg, forteresse gigantesque qui défend Helsingfors, et qu'on a surnommée le Gibraltar du Nord, favorisent singulièrement la prospérité toute moderne de cette ville. L'université d'Alexandre, qui y a été transférée après le grand incendie par lequel la ville d'Abo fut détruite en 1827, n'a pas peu contribué au développement de cette prospérité. On y comptait en 1838 cinq cents étudiants et vingt-cinq professeurs. Elle possède une

bibliothèque, un jardin betanique et un observatoire faitement organisé. Les édifices les plus remarques ble la ville sont : le beau palais du sénatimpérial pour la gra principaulé de l'inlande, la belle église évangélique c truite, en 1830, en forme de croix grocque, avec son una fique portique, auquel conduit un escalior de gramitide portions grandiques, la vaste caserne avec un arachal de avec goût, et la maison d'assemblée ou casino . constr en 1833 apr l'esplanade. La population d'Haltsingfort s'é à 28,930 amos, sans y comprendre là gardison de Sweab qui en temps ordinaire est de 5,000 hombies. Les princip branches d'industrie des habitants sont la fabrication toiles à voiles, et d'une foule d'objets consommés par marine, le commerce et la navigation: Les Suédois, co mandés par le général Loyvenhaupt, y soutinrent, en 1747, siège opiniatre contre les Russes, qui les bloquaient étroi ment per terre et per mer; force leur fet de cupituler, K septembre.

HELSINGOER. FOR ELECTION PLANTS F. Hals, le pl célèbre peintre de partraits de l'école hollandaise, mais q lui fut bien supérieur pour la composition des pertraits hi toriques, magait à Harlenz, en 1613, passa sa vio à Amste dam, et y meurut, en 1670. L'enc de ses plus belles tofies e celle qui représente le banquét offert par la garde civiqu d'Amsterdam à son commandent Wits, en l'houneur de conclusion du traité de paix de Westphalie. On y admis l'aisance, le natural et la hardieise des poess; ce che d'œuvre rappelle tout à fait la mandere de Fam Dyck. Le tableaux de Van der Helst brillent en general par le gran diose de la conseption et de l'exécution. Ses costumes son riches, ses figures belles et bien déssinées, et les accessoire y sont reproduits area une frappante exactitude de détails.

HELVELLE, genre de champignons; dont une espèce comestible est vulgairement connue sous le none de mittre d'évêque, à cause de l'analogie qu'offrent avec cette coffure deux lobes de son chapeau, plus éleves que les autres; c'est l'Aelvella matra de Linne, que caractérisent en outre son pédicula épais, fistuleux, et ses séminules placées à la surface inférieure. Ses congénères n'ent rien de désagréable au goût ni à l'odorat, excepté l'helvelle hispide (helvella hispida, Scheel.), qui répand une forte odeur de painlee. C'est en automne qu'on rencontre les hélvelles dans les lieux ombragés.

HELVETIE, HELVETIENS. Les Helveth diment un peuple celte, dont il est pour la première fois fait mention dans l'histoire à propos de l'expédition des Cimbres et des Teutons, à laquelle prirent partiles Tigurini, l'une des peuplades helvétiennes. Les envahisseurs rencontrêrent l'armée romaine aux environs du lac de Genève, l'an 107 avant J. C.; et le consul Lucius Cassins, qui la comman-

dait, battu par eux, périt dans la mêlée.

L'Helvétie (Ager Helvetiorum) était divisée au temps de César es quatre pays. Elle s'étendait depuis le lat de Genève (lacus Lemanus) jusqu'au las Constance (licus Venetzer ou Brigantimus), d'où elle allait enbore jusqu'an mont Saint-Gothard (Adula Mons); en confinant an sudest à la Rhétie. Au soul, les Alpes bernoises la séparaient des petites peuplades qui habitaient la vallée du Rhône (pays de Vaud); et à l'ouest, le Jura des Gaulois Séquaniens; au nord, les Helvétiens s'étaient de bonne heure établis de l'eutre côté du Rhin, dans la partié sud-ouest de la Germanie, d'ou ils avaient été expulsés par des Suèves germains, et que plus tard encore on nomma le désert des Helbétiens (Helbeliorum eremus). Ce fut Orgétorix-, un de leurs nobles, qui leur inspira le projet d'abandonner la contrée dans laquelle ils habitaient 12 milles et 400 beurgades, pour aller se fixer en Gaule. Orgétorix, qui ambitionnait la puissante et la dignite royales, ayant été: tué, les Helvétiens échouèrest dans feur expédition, par suite de la déronte complète que Cesarleur fit éprouver (au 58 avant J.-C.) sous les murs de Bibracte (Autun). Sur les 368,000 individus, dont 92,000

obershing combuttants; qui avisient envelis la Gaule, sir comptait PROPERTY. pour la prei 1700 MIL THE il preiting 2 artend de line , could Minglon (8 n di Smin Les principal Cabrication (mas w Swiders, es **以** 17社 --capitale \$

lais, bu ise, 1886 e pertrait is

ie i Jad

des tries

क्रके संबंध

HOUSE &

u yaki

s; æ æ

Dyck. In

187 k 878 bos si

week

de della

me ente

de alm

e cellier

i (805)

en suite

dell agridh Vrheil

antic

15 H

1

de

160

H.

263,000 Helvetiens, le reste se composait d'emigrants appartenant was liftus Volsines; f10,000 seafement parent re-vonir dans lears foyers, Sobjugate des fort, les Helvetiens voltir dans tours toyers, sunjugues one nore, ses metveuous appartiment à la Gadid romaine; d'abord à la partir dite Celticus pais, à partir de l'époque d'anguste, à la Gadie Bellugique, es finalement à la province appelée Maximus Seques. norum (voyes Gauts) / S'étant refusés, en Pan 70 de 5.40% nafire la souveraineté de Vitellius, ils furent vaincus par' Gecha; lia vie et le civilisation romaines se répliatirent alors dans ob territoire, cominé en témoignent les nomisteures antiquités qui y existent encore; enteut après la fondation; aux le règies d'Augusté, de l'importante colonie militaire appelled Colonia Mutrica (et plus tard Augusto Reurscorole, anjeard half-Augat priss de Baie; et elles euvent pour principaix bennes Aventesem (Avence, Willisbourg), chef-lieu de sond l'insivone, vendontese (Windiech esan l'Ar-govie), Colonia Apazziria à Nobedantese (Ryon; aur le dans ette partie tiette: En vain en pervist è repositions de Alemant (Nersidan et Bathibures (Selonium), Les invasions de Alemant dans ette partie de l'Einpire Romain beminehidirent vers la fià du brotalime tiètle. En vain ou pervist è repositer les envaldaseurs à diverses deprises ; lis revinrent tenjours avec des forces plus considérables ; et finirent vers l'un 400 par se drouver hastitus de la plus grabde partis du territoire. En l'an 43s le general romain Actus en toda la partie sul-ouest, voisine'du Juri , hax Bourgaignous , quí vie it s'étendirent à l'est juiqu'à la Réuse (voyes Sousse).

HELVETIQUE (Confession). Poyet Some. 1:
HELVETIQUE (Confession). On notion aind its vecould exposition the lear vel religious que firent/en 1266 les Églises réformées de la Suisse. Cetté profession de foi s'accorde sur presque tous les points avec la confession: d'' A d'giti o n' g'et avec la déstrice de Calvir; Théoders de Bèze'et'Bullinger prifectuale grande part'à sairéilection. Cette confession est restée juiqu'à nos jours le livre sym-holique des Eglises réferméss de la Sulage. Elle fut tout strasitot'sporouves var Jolin Kinga et 42 infinistres d'Ecus ct'au synode de Li Rothdio sen 1971; par les Églises de France." de 2018, 28401 automon de lesar un recommende

On donne austi le mente nome, quoque la desomination de Confession de Bale soit plus velles, à un décunient de meme nature redige en 1630 par Zwingle, qui l'adresse à Charles-Quint, et adopté solennellement en 1834 par les églises réformées de Buisse.

HELVÉTIUS (CLAUDE, ADRIEN), insquit à Paris, en 1715, d'une famille originaire du Palatinat, qui s'était distinguée dans la médecine. Son père, autour de plasseurs ouvrages, était le premier médecin de la reine Marie-Lesczinska, et l'un des membres les plus distingués de l'Académie des Sciences. Le jeune Helvétius entra chez les Jésuites, au collège Louis-le-Grand. Ce n'est qu'en rhétorique, sous le père Porée, qu'il montra ce qu'il serait un jour. La nature lui ayant prodigué tous les avantages physiques, il crut devoir les cultiver, et s'adonna à tous les exercices propres à développer les forces et les grâces ; aux armes et à la danse principalement. A vingt-trois ans, il obtint, par la protection de la reine, une place de farmier général, d'un revenu de 100,000 écus. Une pareille fortune et ses goûts littéraires l'eurent bientôt mis en relation avec tout ce que cette brillante époque comptait d'écrivains, d'artistes et de grands seigneurs. D'un commerce agréable et facile, de mœurs donces et obligeantes, d'un caractère noble et généreux, il sut toujours conserver au milieu des rivalités, des jalousies, des controverses, dans lesquelles il vécut une position que les aimables qualités de son esprit rendirent inattaquable. Ses richesses furent constamment à la portée du malheur et du besoin : il secourut plus d'une sois avec une ingénieuse délicatesse des écrivains peu savorisés de la fortune; Saurin et Marivaux, entre autres, eurent à se louer de compter le jeune sinancier au nombre de leurs amis.

hau million de sa carrière dissipée, l'idée lui vint subitement de chercher à se faire un nom. Maupertuis avait mis. à la mode l'étude de la géométrie ; et il fut de bon ton parmi les semmes d'admettre des géomètres à leurs petits sompers. Dans l'éspoir d'obténir ses entrées chez les grandes damies de la cour, Helvetius aborde d'abord cette science aride, qu'il a blentot le courage d'abandonner. Eblout par la renominée de Voltaire, il essaye un poeme sur le Bon-Acur, ou in thirde pas de condamner à ne pas voir le jour. Public à Londres après en mort; il n'obtint aucun succès. Déstreux de partaget la gloire de l'autour de l'Esprit des Lois, il compose un long traité de philosophie, qui ne parait qu'avec ses couvres postinumes, sous le titre de Jagement sur'? Esprit des Lois.

La difficulté d'obtenir justice le dégoute de sa place et lui inspire le projet de donner sa démission. Pour ne pas contrairer son père, il échète la charge de maître d'hôtel de la rélie au lui la charge de maître d'hôtel de la rélie : de la reme; man il comprend, mangre les pomes de marre Leschilaba, due la cour he idi convient pas mieux que les midnose, épodas Mede de Lagmevillé, nièce de Mede de Graffighy, Jeune fémate jolie, sans fortune, sans instruction; mais douce de Beancoop d'esprit naturel, et part en 1751 pour la tarte de Veré, dans le Perche, où H-se fait chérir par lés blenhalts. Sept uns après, parait sous le veille de l'anonyme son premier ouvrage philosophique, De l'Esprit, le livre qui sprés le Système de la Nature, du baron d'Holbach, a fait le plus de bruit et occasionné le plus de scandale.

Jusque là, quolque melé au mouvement philosophique, Helvětlus avait su éviter les contre cours auxquels se trouva exposes l'existence de la plupart des écrivains et des phi-losophies de son semps. La persecution qu'il encourut à l'occasion de son livre est le seul événement important qui troubla les foisirs qu'il s'était faits ; et si la cetté époque il epropri quelques il désagrements i it y trouve une large compensation dans la réputation et le renom que lui valut son ouvrage condamié. En lisant ce livre , dont les idées militation et dangereuses semblent at pou en rapport avec le douceur de mours la bonté et les seatiments de son autour, on est'amené à se demander comment if est possible de conditier le matérialisme gressier de l'écrivain et le caractère neble et atmable de l'homme du monde.

ni Helvelint, a dit Buffon, out du , dans l'intert bles antendu de sa gloire / faire un traff de plus dans les fermes et un livre de moins. » Turgot recula devant ses propoet ill lette de la composition del composition de la composition de la composition del composition de la composition de gno; en Relaco ; en Suedo, et même en Ralle. Partout, il était prêné et recherché avec enthousiasme. Helvétius n'était appelé, ni par sa position ni par ses idées, ni par la tournure de son esprit, au rôle qu'il avait voulu jouer : il ne le prit que par imitation, et, une fois engagé dans cette triste route de l'imitation, il chercha à devancer et à dépasser ceux qu'ils s'était proposés comme modèles, et qui le renièrent la plupart pour leur disciple. » Quelle folie, disait Voltaire, en parlant d'Helvétius, de vouloir faire le philosophe à la cour, et l'homme de cour avec les philosophes! » Quant Mui, il était si peu convaincu des principes qu'il émettait dans cet ouvrage, et le regardait tellement comme inossensis, qu'il ne craignit pas de l'offrir à la samille royale. Le livre fut reçu d'abord avec un vif intérêt, que remplaça bientôt l'indignation. Ce fut le dauphin qui le premier exprima son opinion sur l'ouvrage d'Helvétius : on le vit sortir de son appartement, le livre De L'Esprit à la main, disant à haute voix : « Je vais chez la reine tui montrer les belles choses que fait imprimer son maître-d'hôtel. » L'orage alors se forma : le privilége qu'on avait accordé au livre fut retiré. Les écrivains, les philosophes eux-mêmes, firent chorus avec le clergé et la cour pour décrier l'ouvrage. Rousseau voulut le résuter; mais il abandonna son dessein en app. enant les poursuites dirigées contre l'anteur. Voltaire s'exprima ainsi sur le livre de son ancien élève : « Le titre est louche; l'ouvrage est sans méthode; il y a là beaucoup de choses communes ou superficielles, et le neuf y

est faux ou problématique. »

Helvétius ne s'attendait pas à un pareil déchaînement : sa confiance en offrant son livre à la cour montre bien clairement que son système de matérialisme n'était qu'un texte choisi pour faire briller son style, ses idées et ses con-naissances. Sous la forme d'une Lettre au révérend père ***, il se rétracta. Cette rétractation ayant été trouvée insuffisante, il en rédigea une seconde, dans laquelle on trouve cette consession, au moins singulière: « Je n'ai point voulu attaquer les principes du christianisme; j'ai vécu, je vivrai et je mourrai avec eux. » Comment, après un pareil aveu, conserver le moindre doute sur son véritable but en écriant le livre De L'Esprit, où les principes religieux sont traités de préjugés, et les plus nobles sentiments, les vertus, les qualités, de moyens de parvenir à se créer le bien-être; où l'intérêt personnel et l'égoisme le plus brutal, le plus grossièrement conseillé, jouent le principal rôle; où l'auteur érige les plaisirs des sens en système politique et social; où, enfin, il établit l'égalité absolue des intelligences, sans dis-tinction de penchants bons ou mauvais. Cependant, cette seconde rétractation ne désarma pas l'Église : le pape, les évêques, la Faculté de théologie, dénoncèrent le livre comme contenant tous les poisons réunis de la secte encyclopédique. Helvétius crut devoir reprendre la plume et envoyer une troisième rétractation à Joly de Fleury, avocat général. Une pareille soumission ramena au philosophe repentant les esprits que son ouvrage avait aliénés. Aussi, dans son réquisitoire, Joly mit-il tous ses soins à rendre moins amère pour Helvétius la censure qu'il était chargé de saire de son livre : « Si l'auteur, dit-il, moins livré à des impressions étrangères, n'eût consulté que les sentiments de son cœur, il n'aurait jamais donné le jour à cette production funeste. » Le livre De L'Esprit sut brûlé par arrêt du parlement. Ce qui prouverait encore qu'Helvétius, en traitant du matérialisme, ne voyait dans un pareil sujet qu'un texte à dissertation littéraire et philosophique, c'est le soin qu'il met à le semer cà et là d'anecdotes, de notes intéressantes, de rapprochements piquants : le style de l'ouvrage, quoique diffus, est du reste assez correct et assez fleuri. Mme de Graffigny, tante d'Helvétius, pressée par le poëte italien Bet-tinelli d'exprimer son opinion sur le livre de son neveu, répondit : « Croirles-vous bien qu'une grande partie de L'Esprit et presque toutes les notes ne sont que des balayures de mon appartement : il a recueilli ce qu'il y a de bon de mes conversations, et il a emprunté de mes gens une douzaine de bons mots. » Rousseau ne voulut voir aussi dans le tivre

d'Helvétius qu'un jeu d'esprit : faisant allusion à Holvétius dans Émile, il dit : « Tu veux en vain t'avilir : ton génie dépose contre tes principes; ton cœur biensaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excel-lence en dépit de toi. » Ce terrible jeu d'esprit a pourtant fait vivre le nom d'Helvétius. Il mourut à l'âge de cinquantesix ans, le 26 décembre 1771, laissant deux filles, dont l'une épousa le comte de Meun, et l'autre le comte d'Andlan.

Josephnes

Il avait préparé, depuis la condamnation du livre De l'Esprit, un second ouvrage, De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation. Afin de ne pas compromettre sa tranquillité, il imagina d'en faire publier à Nuremberg une traduction allemande comme composition originale et une version anglaise à Londres. L'œuvre ne parut en français qu'en 1772 (2 vol. in-8°), après la mort de l'auteur. Ce n'est que la suite du livre *De l'Esprit*. Partout y éclate l'amour-propre froissé de l'auteur. Ce livre eut beaucoup moins de retentissement que le premier. Nous ne parlerons pas Du vrai sens du Système de la Nature, autre œuvre soi-disant posthume d'Helvétius (1774), que, dans l'intérêt de sa réputation, nous persistons à croire ne pas être de lui. M^{me} Helvétius, femme excellente, qui aimait passionnément son mari, lui survécut. Retirée à Auteuil, sa maison devint un centre de réunion pour les hommes et les femmes les plus distingués de son époque. Bonaparte, après son retour d'Égypte, vint lui saire une visite. C'est alors qu'elle lui dit ce mot, si souvent répété depuis : « Vous ne savez pas combien on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre! » Elle mourut le 12 août 1800.

HELVOETSLUIS ou HELLEVŒTSLUIS, jolie petite ville fortifiée dans la Hollande méridionale, sur la côte méridionale de l'île de Voorne, formée par la Meuse à son embouchure, avec une population de 12,500 habitants, un bon port et un vaste bassin, terminé en 1804, une excel-lente rade, des magasins et des chantiers pour le radeub des valsseaux de guerre. C'est là qu'abordent ordinairement les paquebots qui font le trajet de Hollande à Harwich en Angleterre, et c'est de là aussi que partit Guillaume d'Orange, au mois de novembre 1688, avec 50 vaisseaux et 14,000 hommes, pour aller s'asseoir sur le trône de la Grande-Bretagne. Helvœtsluis fut pris par les Français le 22 janvier 1792, et occupé par les Anglais au mois de

décembre 1813.

HELYSICES, ancien peuple de la Gaule, que quelques auteurs regardent comme n'ayant sait avec les Bébryces qu'une même nation, et qui habitaient la contrée voisine de l'embouchure de l'Aude (Atax).

FIR DU DIXIÈME VOLUMA.

a Helven in génie à l'édencat l'an génie à l'édencat l'an pourtur cinquant de l'an l'an adian. It l'an l'an adian. It l'an l'an adian. It l'an l'an adian promère a l'anim éclate la part a l'anim de la manere a deva i plus de la sanémes sa deva i plus de la sanémes sa deva i plus de l'anim
Fig. 18 and the state of the st

